LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1875

Droits de propriété et de traduction réservés



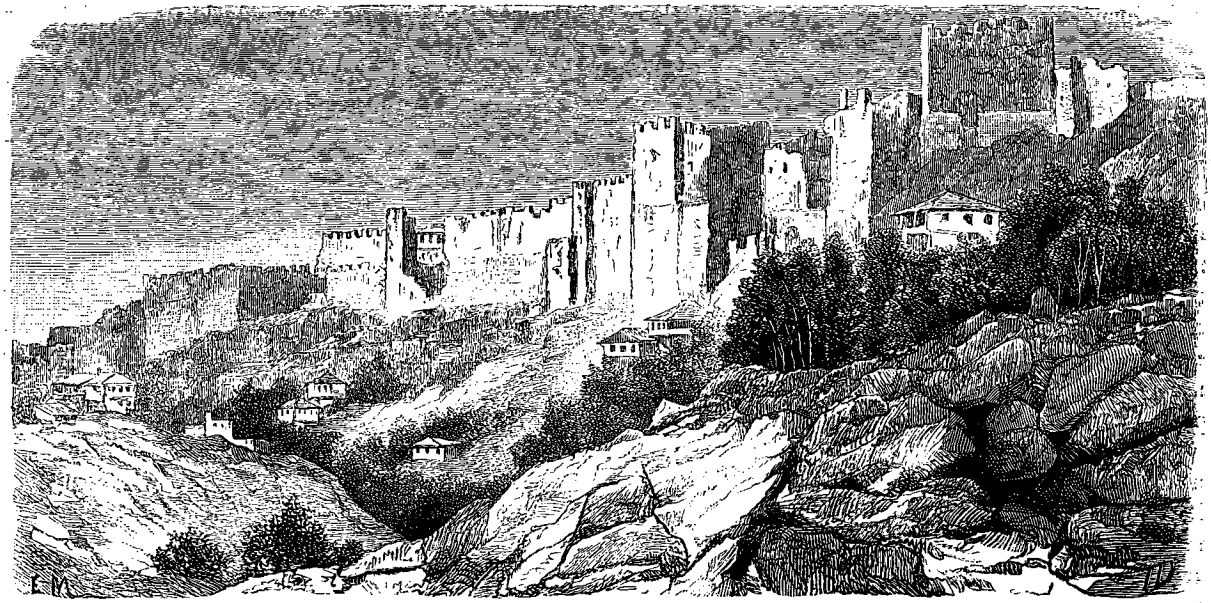
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

MUSÉE DE L'ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
BIBLIOTHÈQUE



Fortifications de Trébizonde (voy. p. 4).

VOYAGE DANS LE LAZISTAN ET L'ARMÉNIE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS,

PAR M. THÉOPHILE DEYROLLE.

1869

Ce fut un paquebot des Messageries maritimes françaises qui me porta de Marseille à Constantinople et à la mer Noire. J'étais loin de m'attendre à ce que j'éprouvai devant l'admirable spectacle des côtes sud de cette mer. Jusque-là j'avais été de ceux qui croient qu'on ne voit jamais en Orient que des paysages dorés par un soleil ardent sous un ciel toujours bleu, et j'avais sous les yeux des paysages alpestres d'une végétation luxuriante, dominés par des montagnes au sommet neigeux, sur les flancs desquelles roulaient de gros nuages. De loin en loin, les rochers du rivage s'ouvraient et découvraient un vallon fertile descendant jusqu'à une petite ville, à un bourg ou à un village, dont les maisons coquettes étaient souvent à demi enfouies dans une forêt d'arbres fruitiers, qui miraient ou baignaient leur feuillage dans les flots.

Il est vrai qu'entre Constantinople et le Caucase les côtes de la mer Noire n'ont pas toujours cet aspect. A Samsoum, à Batoum et à Poti, par exemple, les sables d'alluvion ont fait du rivage une immense plaine marécageuse, qui avec le temps s'est couverte de forêts.

TRÉBIZONDE.

I

Son ancienne splendeur et la route d'Erzeroum. — Le débarquement. — Les hamals. — La douane.

Vers la fin du mois de février, j'arrivai à Trébizonde. Cette ville commence à être bien connue des voyageurs qui se rendent en Arménie, dans le Kurdistan et en Perse. Quatre compagnies de bateaux à vapeur y font un service hebdomadaire et y introduisent peu à peu l'influence européenne, qui efface à la fois du costume et des mœurs le caractère oriental.

Le mouvement commercial a cependant beaucoup diminué depuis l'immigration des Circassiens. Avant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette époque, plus de douze cents sandals naviguaient entre Trébizonde, Souchoum-Kaleh et Redout-Kaleh. Les Russes ont beaucoup contribué à la décroissance du transit qui se faisait avec la Perse, et dont une grande partie, attirée par des conditions meilleures, passe maintenant sur leur territoire par le Caucase et Poti.

On espère que la route carrossable qu'a fait ouvrir le gouvernement ottoman et qui doit passer par Gumuch-Khané, Baïbourt et Erzeroum, pour se prolonger jusqu'à Bayazide, à la frontière de la Perse, pourra rendre à Trébizonde un peu de son ancienne splendeur [1].

Le débarquement, à Trébizonde, ne manque pas d'un certain effet pittoresque. Le peu de profondeur de la rade oblige les grands navires à mouiller au loin, et il faut se transborder dans des caïqs qui, lors de l'arrivée des navires, viennent en grand nombre prendre les voyageurs pour les conduire au rivage. Lorsque la petite estacade de bois et de pierres, seul indice du port, se trouve par trop encombrée de marchandises, on doit se résoudre à se hisser sur les épaules d'un hamal (porte-faix) plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ces hamals sont des hommes d'une force herculéenne et justifient bien le proverbe qui dit : « Fort comme un Turc. » J'ai vu tel de ces hommes qui, à l'aide de deux de ses camarades, chargeait sur ses épaules et sur ses reins (protégés par un épais rouleau de nattes cousu dans une peau) une pièce de vin ou un boucaut de sucre pesant trois cents kilos, et il montait, avec cet énorme fardeau, la côte qui va du port au Giaour-Meïdan; c'est quelque chose comme l'ascension des buttes Montmartre.

La douane est peu rigoureuse pour celui qui sait à propos user du bakhchich (pourboire). Les douaniers turcs, semblables en cela à beaucoup de leurs confrères des États-Unis, ou même de quelques États européens, ne sont jamais insensibles à ces générosités.

Il est fort curieux de voir sur la plage les barques, sandals, caïqs, mahones, hissés à l'aide de cabestans, rangés en ligne, comme l'étaient, sur le rivage de Troie, les galères des Grecs; le rapprochement est d'autant plus sensible que ces embarcations, à la poupe et à la proue recourbées, aux flancs arrondis, rappellent par leurs formes, dans l'ensemble et les détails, les navires des bas-reliefs anciens.

II

Population maritime. — La pêche du khamsi et la chasse aux grèbes.

La population maritime est assez nombreuse à Trébizonde. En dehors de la petite navigation commerciale, les marins y sont employés à la pêche d'une espèce d'anchois nommé par les Turcs *khamsi*, et dont il se fait sur toutes les côtes du nord de l'Anatolie une prodigieuse consommation. Pour les vrais Trébizondis, ce poisson est un mets de prédilection et de première nécessité; et même, lorsqu'ils sont loin du pays, ils demandent avec sollicitude si cette pêche a été abondante. Les pêcheurs de khamsi allument à l'arrière de leur embarcation un brasier de bois résineux placé dans un gril de fer. Les bancs de khamsi, attirés par l'éclat de la flamme, vont et viennent autour d'un filet qui reste dans l'axe du bateau en dérivant avec lui. C'est par milliers que l'on pêche ces petits poissons, qui sont en partie mangés frais, en partie salés et empilés dans des sacs de laine pour être expédiés dans les localités voisines. On vend le khamsi à très-bas prix; c'est une précieuse ressource pendant les longs carêmes des Grecs et des Arméniens.

On pêche à Trébizonde beaucoup d'autres poissons de qualité inférieure; il en est de même des huîtres, qui sont petites et très-fades, l'eau de la mer Noire étant peu chargée de sel.

Pendant plusieurs années, de 1865 à 1868, on fit à Trébizonde et dans les ports des environs une chasse aux grèbes très-active et très-productive.

Vers l'époque où les grands froids glacent les lacs et les grands étangs de l'intérieur, c'est-à-dire du mois de janvier au mois de mars, ces oiseaux, que les Turcs désignent sous le nom de *koukarina*, viennent le long des plages se mettre à l'abri et chercher leur nourriture. Les pêcheurs et les riverains se réunissent. Des centaines de caïqs sortent, montés chacun de trois ou quatre hommes. Le plus adroit se place à l'avant, pendant que les autres rament ou chargent les armes. Toutes ces embarcations se déploient en fer à cheval, en face d'une petite baie où les koukarinas sont nombreux; elles s'avancent en ligne vers la côte, et cherchent à enfermer dans un espace étroit ces oiseaux, qui plongent pour regagner le large et passent tout autour des barques; mais, d'instant en instant, ils reparaissent sur l'eau pour respirer et s'exposent ainsi au feu des chasseurs; le plus grand nombre de ceux qui ont pu échapper à la fusillade, affolés par la peur, se réunissent dans une baie voisine où les caïqs les poursuivent.

La journée finie, chasseurs et bateliers portent dans les villes et les villages voisins le produit de leur chasse, et le vendent à des spéculateurs de toutes les nations qui ont établi des séchoirs et des ateliers pour dépouiller les grèbes et préparer leur peau.

A Batoum, la quantité de ces oiseaux morts était telle, que la police turque fut obligée d'ordonner de les enterrer, de peur que les miasmes délétères qu'ils dégageaient en se corrompant ne fussent nuisibles à la santé publique.

Les peaux, qu'on ne payait en 1864 que quelques sous, valaient en 1868 cinq à six francs la pièce. On estime à six cent mille la quantité de koukarinas expé-

1. Depuis l'époque où je prenais ces notes, la route de Trébizonde en Perse a été livrée à la circulation; mais le chemin de fer transcaucasien, récemment terminé, et qui doit aboutir à Erivan, accaparera probablement tout le transit.

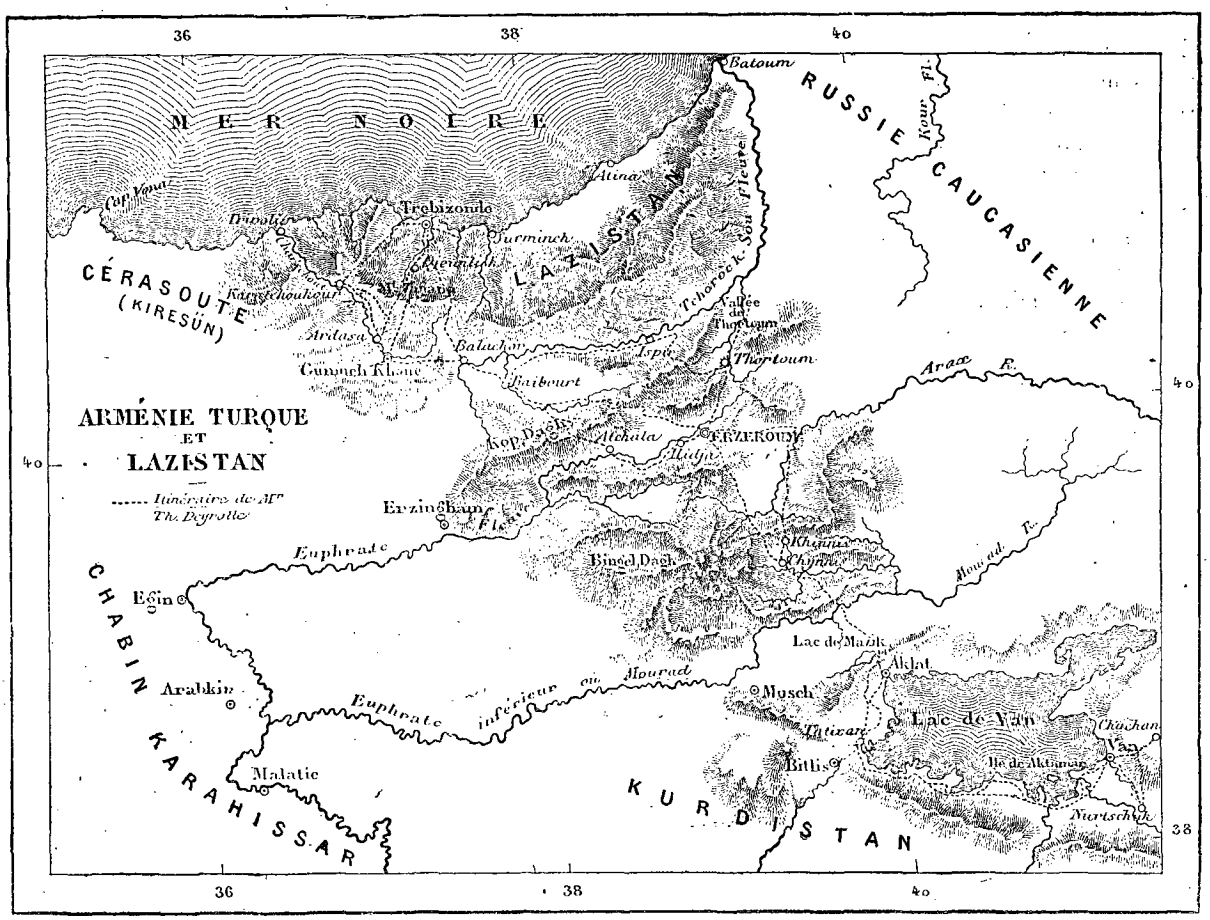
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diés en Europe pendant cette période de quatre années; mais tant de massacres imprudents ont considérablement diminué le nombre de ces oiseaux, et l'on peut prévoir l'époque prochaine où ils auront à peu près disparu des rivages de la mer Noire.

III

Le Giaour-Meïdan au point de vue utile et agréable. Caravanes.

Non loin du port, un chemin abrupt longe l'arsenal militaire et mène à la grande place du Giaour-Meïdan, que traverse d'une extrémité à l'autre la route neuve d'Erzeroum. Dans un des coins de cette place, s'élève une mosquée (voy. p. 13). Aux alentours sont construits des khans, des caravansérails et un hôtel franco-italien, sorte de locanda levantine, plus confortable qu'on ne saurait s'y attendre dans une ville turque de troisième ordre. C'est aussi dans le voisinage du Giaour-Meïdan que se trouvent tous les consulats et toutes les agences maritimes, ainsi que les maisons des riches négociants arméniens et grecs. Beaucoup moins pittoresque que le quartier du grand bazar et de la ville fermée, cette partie de Trébizonde leur est supérieure au point de vue de la propreté : on y sent l'influence de la civilisation européenne.



Gravé par Erhard

Le dimanche et les jours de fête, le Giaour-Meïdan semble être le lieu de réunion favori des habitants du quartier; de nombreuses familles arméniennes et grecques se plaisent à y exposer leurs plus beaux atours, et l'on peut dire que cette promenade, surtout depuis qu'on y a planté quelques arbres, est pour la société européenne, peu considérable d'ailleurs, les Champs-Élysées de Trébizonde.

J'ai vu plusieurs fois avec intérêt, sur cette vaste place, des caravanes venant de la Perse ou de différents points de l'intérieur. Plus d'un millier de bêtes de somme, entravées par les pieds, s'alignaient sur des cordes tendues à la surface du sol. Les catterdjis et les devedjis (muletiers, chameliers) arabes, turcs, persans, kurdes ou arméniens, allaient et venaient autour de leurs animaux, criant contre l'un, frappant l'autre, serrant les sangles ou débouclant les bâts, passant au cou d'une mule une mesure d'orge ou présentant à un chameau une brassée de paille de maïs, grossière nourriture qui pour la pauvre bête était un vrai régal.

La plupart de ces animaux étaient couverts d'un harnachement enrichi de broderies de laine de couleurs variées, de pompons ou de tresses garnies de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coquillages; tous, indistinctement, portaient au cou ou au poitrail des sonnettes, des grelots, et quelquefois d'énormes chaudrons faisant office de cloches, qui produisaient, orchestre étrange, un inimaginable charivari.

IV

Aspect de Trébizonde vue de la mer. — Le couvent des femmes et l'ancien palais des Comnènes. — La mosquée Sainte-Sophie et la mosquée du Sérail. — Les chapelles. — La ville turque. — Les murailles et les portes.

Trébizonde, bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer, est, lorsqu'on arrive de ce côté, d'un très-bel aspect. Sur le rivage s'élèvent des maisons pittoresques, aux couleurs éclatantes, au-dessus desquelles on aperçoit d'autres constructions à demi cachées parmi les arbres fruitiers, les orangers et les oliviers. Çà et là émergent de la verdure les élégantes colonnes blanches des minarets. Les lignes sévères des ruines des anciennes fortifications contrastent avec ce riant tableau.

A l'est, la montagne de Bostepeh, taillée à pic du côté de la mer, descend en pente douce vers la ville. Sur ce coteau est situé un couvent de femmes, où l'on remarque un vieil édifice qui passe pour avoir fait partie du palais des Comnènes.

Les Turcs de Trébizonde sont fiers du nombre de leurs mosquées qu'ils portent à quarante. Mais elles sont peu remarquables, et à part la mosquée de Sainte-Sophie située à peu de distance de la ville, le seul monument qui attira mon attention fut une église byzantine transformée en mosquée, et dont les murailles extérieures sont en partie ornées de mosaïques : elle s'élève dans la ville close, non loin du palais du gouverneur (sérail). En cet endroit, on me montra aussi quelques tronçons de colonnes et des chapiteaux intéressants.

Çà et là, on rencontre d'anciennes petites chapelles en ruine, qui ont été édifiées par les Grecs du Bas-Empire avec les débris des temples et des monuments des colonies grecques anciennes; c'est du moins ce que j'ai cru reconnaître en regardant attentivement leurs bas-reliefs et leurs ornements, qui sont d'un style très-pur.

La ville turque ou ville close, dont nous venons de parler, et qui occupe la partie ouest de Trébizonde, est entourée d'une ligne de hautes murailles défendues par de grosses tours. Cette enceinte a pour bases d'énormes rochers qui dominent de larges ravins couverts d'une riche végétation.

Les murailles et les portes d'entrée disparaissent en partie sous un épais feuillage de lierre. Les plus importantes de ces portes sont construites avec des débris d'architecture grecque et romaine. L'une d'elles est ornée d'une grande inscription grecque, en face de laquelle s'est blottie l'échoppe d'un tabellion turc, officier public qui ne serait en France qu'un modeste écrivain.



Un cafedji ambulant.

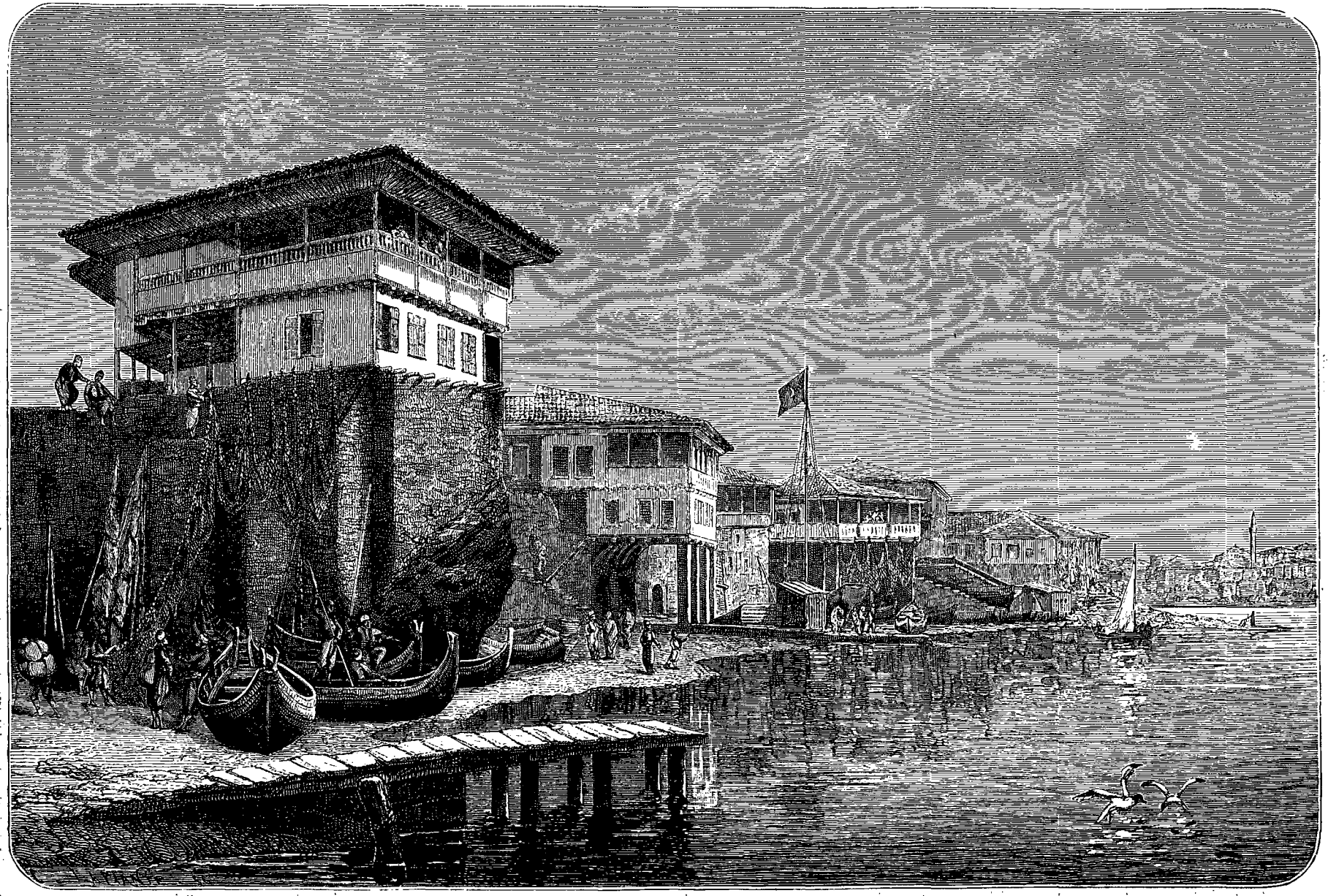
V

La ville chrétienne. — Le grand bazar et ses richesses. — Usages des marchands.

La ville chrétienne n'est pas très-intéressante si l'on veut la considérer au point de vue de l'architecture pittoresque; c'est là cependant que se trouve le principal bazar. La première fois que j'y entrai, je fus d'abord tout désillusionné en n'y trouvant qu'en très-petite quantité les marchandises d'Orient que j'espérais y voir; je n'apercevais guère autour de moi que des cotonnades, des draps et des bimbeloteries autrichiennes et suisses; mais de fréquentes promenades me firent peu à peu découvrir les trésors cachés de ce bazar où le véritable amateur de curiosités orientales, s'il est muni d'argent, pourra s'abandonner avec joie aux plus agréables séductions.

Depuis les tapis les plus riches de la Perse, du Khorassan et de Smyrne, depuis les étoffes d'Alep, de Diarbekir et de Brousse, jusqu'aux bijoux du filigrane le plus fin et le plus admirable, on trouve là tout ce qu'on peut souhaiter : des pierres fines de grande valeur, des armes hors ligne, des monnaies anciennes, rares et précieuses; mais il faut savoir les chercher dans les ruelles étroites et les sombres petites boutiques du Bit-Bazar (bazar des Poux), sorte de marché du Temple, où les tellalis (crieurs publics)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le bord de la mer, à Trébizonde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vont et viennent, et annoncent, en hurlant à tue-tête, la dernière enchère des marchandises.

Quel charmant endroit pour un flâneur que ce bazar, et quels bons moments j'y ai passés dans quelque échoppe de revendeur, entre un narguilhè et une tasse de café, que mon hôte ne manquait jamais de m'offrir !

La différence des caractères et des mœurs entre les marchands des différentes races de l'Anatolie est extrêmement sensible et très-intéressante à observer.

Le Turc, grave et muet, fumant sa pipe ou son narguilhè, attend l'acheteur, et quand celui-ci, après avoir bien tourné et retourné entre ses mains l'objet qui est à sa portée, en demande le prix, le musulman (je parle du vrai croyant, en gros turban, en robe et en babouches) ouvre la bouche et laisse tomber un chiffre. Il est tout à fait inutile de marchander, rien ne fera départir le dukiandji de sa demande; à toutes les paroles de son client, à toutes ses offres, il ne répondra plus que par un mouvement de la tête de bas en haut, les yeux fermés, et en faisant claquer le bout de la langue contre les incisives.

Le Grec et l'Arménien en agissent tout autrement. A l'instar de nos marchands de la Halle et du Temple, ils hèlent le client, le tirent par son vêtement, débitent un flot de paroles, lui donnent les noms les plus doux : — « Mon frère, mon âme, mon ami, » — et lui proposent leur marchandise au double de sa valeur. Sur son refus de rien acheter, ils le laissent partir, puis le rappellent, et finalement lui vendent à un prix de beaucoup inférieur l'objet proposé, dont souvent l'acquéreur regrette d'avoir fait emplette, tant il est de mauvaise qualité sous une apparence trompeuse.

Le marchand arménien est cependant plus grave et plus honnête que le grec, dont généralement la mauvaise foi dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

Quant aux négociants persans, qui sont nombreux au bazar de Trébizonde, ils ont quelques-unes des qualités des Turcs jointes aux défauts des chrétiens. Leur caractère est souple, leurs manières sont aimables, ils ont le sourire sur les lèvres : ce seraient des marchands hors ligne si leur honnêteté égalait leur talent. Ils ont la réputation d'être très-difficiles à tromper, ce qui explique peut-être pourquoi les Grecs et les Juifs orientaux, qui font fortune ailleurs, ne peuvent pas prospérer en Perse.

VI

Le petit port du bazar. — Les jours du marché. — L'arrivée d'une caravane. — Les paysans des environs de Trébizonde. — Les professions. — Cafés et salons de coiffure.

Plusieurs rues du bazar aboutissent au rivage de la mer, sur une petite place qui, les jours de marché, récrée un instant les voyageurs.

Là, sur les ruines d'une jetée de peu d'étendue, dont la construction est attribuée aux Génois, les caïqs et les sandals viennent des villages des côtes environnantes et déposent des marchandises de toute espèce. Ceux de Platana et de Surminch débarquent des monceaux de fruits et de légumes, des bois et des grains. D'autres embarquent des tuiles et des poteries grossières qu'on fabrique en quantité à Trébizonde. D autres encore sont chargés de troupes de paysannes dont les costumes variés égayent ce tableau de marine.

Il y a sur cette petite place un va-et-vient, une cohue inexprimables. Il en est de même dans le bazar à certains jours de la semaine, alors que des milliers de montagnards viennent en ville vendre le produit de leurs troupeaux, la récolte de leurs jardins et des forêts qu'ils habitent. Ils apportent ces marchandises sur leurs épaules, à l'exception des plus lourds fardeaux, des grains ou des bois chargés sur des ânes ou des chevaux, et quelquefois sur des arabas traînés par des bœufs ou des buffles. Ces produits sont échangés contre des étoffes, des armes et de menus objets de première nécessité.

De tous ces spectacles, le plus curieux est celui qu'on a sous les yeux quand une longue caravane de chameaux, de chevaux ou de mulets arrive de l'intérieur et vient déposer des milliers de balles de coton dans un grand khan ou chez un riche négociant. On ne saurait décrire la confusion, le tumulte et surtout le bruit étourdissant de ces scènes : les cris des conducteurs se mêlent à ceux des passants à demi écrasés, à ceux des marchands dont les auvents s'en vont accrochés à la charge d'une bête de somme qu'un faux pas a jetée dans leur boutique, et par-dessus tout, aux rugissements de colère des chameaux.

Dans cette foule bigarrée, où se rencontrent tous les costumes de l'Orient, grouillent en grande quantité des enfants et des mendiants à demi nus, sans compter les chiens, au moins aussi nombreux qu'à Constantinople.

Quoi qu'on fasse ou qu'on veuille, c'est toujours au bazar que l'on revient. On a grand'peine à s'éloigner de toutes ces mauvaises échoppes en bois, qui se succèdent le long de ruelles étroites, au milieu desquelles coule un ruisseau fangeux. Quelle richesse et quelle variété de coloration ! Quels charmants tableaux attendent à chaque pas l'artiste ou le voyageur errant à l'aventure dans ce dédale !

Ici, c'est le quartier des marchands de fruits, qui étalent jusque sous les pieds des passants leurs marchandises aussi riches de tons que la palette d'un coloriste.

A côté, c'est celui des maréchaux; plus loin, celui des bijoutiers qui, accroupis sur leurs genoux dans une noire et sale petite boutique, font de petits chefs-d'œuvre et enchâssent des pierres précieuses avec un art comparable à celui de nos ouvriers parisiens.

En sortant du quartier des bijoutiers, on entre dans celui des tailleurs, qui sont généralement Arméniens; on les voit, derrière un vitrage, coudre et broder des vêtements de drap, de velours et de soie, aux couleurs chatoyantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les confiseurs, les marchands de loukoums, de cavourma et autres pâtisseries sont également nombreux.

Mais le quartier le plus important et l'un des plus intéressants est celui des bourreliers, selliers, cordonniers, bottiers, et en général de tous ceux qui travaillent le cuir. L'habileté avec laquelle certains de ces ouvriers brodent des ceintures, des licols et des selles, avec de petites lanières de maroquin, est véritablement surprenante.

Les cafés, qu'on ne trouve que sur les places ou à l'extrémité des rues, ressemblent à tous les cafés d'Orient. Autour d'une grande salle sont des bancs couverts de nattes, sur lesquels des fumeurs de narguilhè hument leur tasse de café. Souvent le cafedji est barbier, et les clients attendent, en causant et en buvant, leur tour de se faire raser. Je me suis toujours senti de l'éloignement pour ces établissements à deux fins. J'étais au contraire l'habitué très-assidu d'un certain café qui, dans la ville close, près du palais du gouverneur, offre à ses clients les frais ombrages de délicieux bosquets de jasmins, de rosiers et de citronniers. Combien n'y ai-je point passé d'après-midi à faire le *kief!* Il se trouvait toujours là quelque chanteur qui, s'accompagnant d'une mandoline, psalmodiait les louanges d'un sultan ou les aventures héroïques ou amoureuses d'un jeune Osmanli.

VII

Population de Trébizonde. — Chrétiens et musulmans. Le costume.

La population de Trébizonde est de quarante mille habitants, et se compose de Turcs (Osmanlis), de Persans, de chrétiens des rites arménien grégorien et latin, de grecs orthodoxes, d'une vingtaine de familles européennes, et d'une population flottante de catterdjis, de muletiers, de hamals et de Kurdes; on peut même dire qu'on y voit des représentants de tous les peuples d'Orient, et chacun d'eux y porte son costume.



Retour du marché de Trébizonde.

Les Turcs sont pour la plupart commerçants, pêcheurs, ou employés de l'État. Ce sont de fidèles observateurs de la loi de Mahomet. Les fonctionnaires publics dérogent seuls aux traditions. Ils ne portent pas l'ancien costume; ils boivent jusqu'à s'enivrer du raki (eau-de-vie de grains anisée), et, ce qui est pire, ils n'ont pas toujours l'honnêteté et la bonhomie qui distinguent les simples musulmans.

Les Persans sont négociants et ouvriers d'art; leur caractère souple et délié, leur esprit mercantile et leur goût esthétique, font qu'ils arrivent rapidement à la fortune. Ils sont superstitieux et pratiquent minutieusement les devoirs de leur religion. J'ai vu un jour l'un d'entre eux interrompre sa promenade et retourner à la mosquée faire ses ablutions et se purifier, seulement parce qu'un Européen l'avait malicieusement coudoyé.

Sectateurs d'Ali, ils ont avec les Turcs qui suivent la loi d'Omar de fréquentes querelles religieuses. Plus polis et plus civils que les Turcs avec les étrangers, ils aiment, dans leurs conversations, à vanter leur pays au delà de toute expression. En quelque contrée qu'ils soient, ils conservent leur costume national et le portent ou de soie ou d'étoffe grossière, suivant la classe à laquelle ils appartiennent, mais il est uniformément composé d'une robe qui descend aux genoux et recouvre un justaucorps; leur pantalon, large et ouvert en bas, ne dépasse pas la cheville; leur coiffure varie par degrés du long bonnet d'astrakan à la calotte sphérique de feutre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comme ils jouissent dans l'empire ottoman des avantages des capitulations au même degré que les Européens, les Persans en profitent pour assaillir de leurs réclamations le consul de leur nation, qui a fort à faire à cause de leur goût naturel pour les chicanes et les procès.

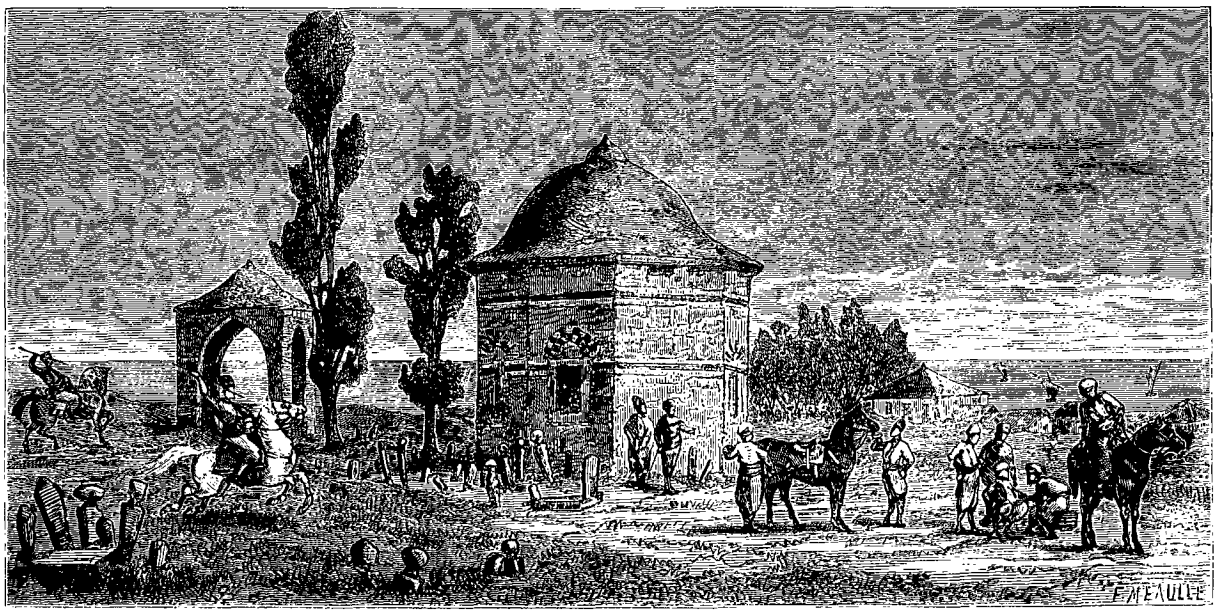
Les Arméniens des deux rites, grégorien et latin, sont de mœurs douces; les traits de leur visage annoncent la bienveillance. Ils vivent chez eux d'une façon patriarcale. Les enfants ne s'asseyent jamais devant leur père, et les filles servent à table leurs parents et les étrangers. Les questions religieuses sont les seules qui divisent les partisans des deux rites; elles amènent quelquefois des rixes, où toutefois le sang ne coule jamais.

Le costume particulier des Arméniens se compose d'une petite veste qui recouvre un gilet croisé. Ils enroulent autour de leur corps une large ceinture de soie: leur pantalon, large et bouffant, descend jusqu'à la cheville; ils sont généralement coiffés d'un fez qu'ils entourent d'un ou de deux foulards de soie ou de cotonnade.

Les Grecs, sujets ottomans qu'on désigne aussi sous le nom de rayas, sont, ainsi que les Arméniens, plus dévoués à la Russie qu'à la Porte. Il n'est pas facile de trouver la raison intéressée qui peut les pousser à cette préférence. Je suis persuadé qu'ils ne pourraient que perdre à un changement de maître.

Aussi paisibles dans la vie privée que les Arméniens, ils sont plus remuants lorsqu'il s'agit de politique ou de religion. Ils n'ont pas gardé le costume de leurs pères : le plus grand nombre d'entre eux s'habille à la *franque*.

Hors de leurs demeures, toutes les femmes de Tré-



Le Kabak-Meïdan (voy. p. 11).

bizonde sont enveloppées d'un tchartchaf, et il est impossible de reconnaître à quelle nationalité ou à quelle religion elles appartiennent. Quelques-unes se couvrent le visage d'un masque de crin noir. Celles qui sont riches s'entourent d'un tchartchaf de soie blanc, à larges carreaux violets; les pauvres le portent en étoffe de coton à petits carreaux bleus et blancs.

Les femmes, qui pour circuler dans les rues boueuses de Trébizonde ajoutent à leur chaussure des socles en bois de dix centimètres de hauteur, ont, sous le grand voile qui les couvre de la tête aux pieds, une démarche disgracieuse et quelquefois comique.

Dans l'intérieur des maisons, le costume des femmes est au contraire très-gracieux; il varie quelque peu dans chaque secte religieuse; la fortune d'une femme ou d'une jeune fille se chiffre d'après la quantité de pièces d'or qui recouvrent sa coiffure ou composent son large collier. J'ai trouvé dans la parure de quelques dames arméniennes des monnaies anciennes d'une grande valeur.

EXCURSION A DJEWILISK. — VOYAGE A KARATCHOUKOUR.

VIII

Préparatifs de départ. — Un zaptié. — Les drogmans en Orient — Costume des paysans et des montagnards. — Singulière occupation des hommes. — Triste condition des femmes.

Après un court séjour à Trébizonde, où le mauvais temps et la fonte des neiges m'avaient retenu trop longtemps au gré de ma curiosité impatiente, je profitai d'une embellie pour faire une excursion sur les montagnes voisines.

Grâce à la bienveillance de M. Derché, le consul de France, j'avais obtenu de Murhlis-Pacha, gouverneur du vilayet de Trébizonde, un boyourouldi qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dames arméniennes et grecques, à Trébizonde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ordonnait à tous caïmakans, murdirs et mouctards de me couvrir de leur protection, et surtout de me fournir, contre argent un gîte, des chevaux et des vivres.

Pour me donner une marque plus sensible encore de son estime, le pacha m'avait envoyé, la veille de mon départ, un des zaptiés de sa garde, qui avait pour mission de me garantir de tout désagrément. C'était un grand et solide gaillard d'origine laze; mais je n'eus pas à me louer de ses services.

J'avais fait l'emplette de deux chevaux, l'un pour mon domestique et mes bagages, l'autre pour mon usage personnel.

Mon domestique était jeune. Où était-il né? Il paraissait n'en rien savoir. Il écorchait tant bien que mal plusieurs langues, notamment le français, qu'il affirmait savoir, mais qu'il transformait, de la manière la plus fantaisiste, en une sorte d'italien barbare.

Hélas! les gens qui prétendent en Orient à la fonction de drogman sont presque tous de cette trempe. Heureux qui peut s'en passer!

Ainsi escorté, je partis un beau matin pour Djewilisk, petit village situé à six heures de Trébizonde (à peu près vingt-huit kilomètres), au confluent du Deghermen-Dère et d'un autre petit torrent, qui descend des montagnes du côté de l'est.

En route, nous fîmes la rencontre de nombreuses troupes de paysans, qui se rendaient à Trébizonde; le costume des hommes était généralement de grosse étoffe de laine brune ou blanche. Quelques-uns portaient une veste, d'autres de longues robes qu'ils relevaient pour marcher à la manière des Circassiens. Leurs coiffures étaient le fez, le turban, le baschlik ou le bonnet de peau de mouton.

Presque toutes les femmes étaient enveloppées d'un tchartchaf de coton à carreaux bleus et blancs. Les Grecques ne portaient ce voile que très-court et descendant jusqu'à la ceinture; il était quelquefois blanc. Leur jupon de grosse laine rouge et leur corsage de cotonnades variées donnaient assez d'agrément à l'ensemble de leur costume.

Tandis que les femmes étaient souvent chargées de lourds fardeaux, les maris allaient devant ou derrière, tricotant un bas ou des guêtres. Il était assez singulier de voir ces rudes montagnards, un long poignard à la ceinture, un fusil sur l'épaule, se livrer à ces travaux féminins : les rôles semblaient renversés.

Les hommes sont grands et bien bâtis; leur physionomie est belle et régulière; celle des femmes, au contraire, du moins celles dont j'ai vu le visage, n'avaient rien d'agréable.

IX

Départ de Trébizonde par la vallée du Deghermen-Dère. — Le couvent. — Assassinat d'un ingénieur et de son fils. — Les moulins et les fontaines.

Nous étions sortis de la ville par la route d'Erzeroum, qui traverse d'abord le faubourg de Zeitenlik-Mahalessi, passe sur le bord de la mer au bas de la falaise du Bostepeh, et longe ensuite le cours du Deghermen-Dère : cette rivière se jette dans la mer à un kilomètre de Trébizonde en sortant d'une délicieuse vallée. Un peu après avoir laissé derrière soi la montagne du Bostepeh, on aperçoit, à droite, sur la hauteur, les ruines d'un ancien couvent, qui par leur importance attestent ce qu'a dû être la splendeur de cet édifice religieux.

Près du village de Mugurdji, à trois heures de Trébizonde, Hussein-Aga, mon zaptié, me fit voir la maisonnette où deux ans auparavant un ingénieur français, M. Baltazar, et son fils âgé de quinze ans, furent tués, à coups de poignard et de pistolet, pendant la nuit, par une bande de misérables dont le mobile avait été la vengeance.

Cet ingénieur avait eu l'imprudence extrême de railler au sujet de leur religion les travailleurs musulmans qui étaient sous ses ordres.

Les barbares, dans leur rage, avaient coupé les mains du pauvre jeune homme et l'avaient ensuite frappé de dix-sept coups de couteau sous les yeux mêmes de l'ingénieur, blessé mortellement, mais encore assez vivant pour voir le supplice de son enfant. Les auteurs de cet horrible crime furent immédiatement recherchés, et l'on mit en prison une vingtaine d'individus. Mais on ne put trouver de preuves suffisantes de leur culpabilité.

Deux années après cet événement, on me fit voir dans la prison de Trébizonde l'un de ces individus les plus gravement soupçonnés. Il attendait là le résultat de l'enquête, qui paraissait loin d'être encore terminée.

A quelque distance au delà de Mugurdji, à l'endroit nommé Maturadji, la vallée de Deghermen-Dère se resserre et l'on voit sur la rivière quelques moulins en bois pittoresquement situés. Leurs roues horizontales font mouvoir des meules très-primitives qui ne donnent qu'une farine grossière.

De même que sur toutes les routes d'Orient, on voit de nombreuses fontaines, soit en bois, soit en pierre, suivant qu'elles sont situées dans la vallée ou au faîte des montagnes. Elles ne sont pas dues à la prévoyance du gouvernement, mais à la piété et à la charité des particuliers.

Les fontaines de la montagne donnent une eau délicieuse et sont souvent curieusement construites. Un énorme tronc d'arbre creusé tout auprès sert d'abreuvoir aux bestiaux et aux bêtes de somme.

X

Arrivée et séjour à Djewilisk. — Le mauvais temps. — Retour forcé à Trébizonde. — Le Kabak-Meïdan et le thé des Persans.

Dans le village de Djewilisk on trouve des khans et des douckans bien approvisionnés de tout ce qui est nécessaire aux caravanes; c'est souvent là qu'elles s'arrêtent pour la première fois en venant de Trébizonde

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les versants des vallées où coulent les torrents qui se rejoignent dans cet endroit sont des amoncellements de rochers, au milieu desquels se développe une splendide végétation. Les noyers (djewis), qui à cause de leur abondance donnent leur nom au pays, poussent avec les aunes sur les rives du torrent; au-dessus, les chênes, les hêtres et les abiès confondent leurs cimes; plus haut encore, on aperçoit de verdoyantes prairies alpestres, ou des lignes de neige lorsque l'hiver vient de finir.

Je m'installai, tant bien que mal, à Djewilisk, dans une bicoque construite lors des travaux de la route. Malheureusement le mauvais temps revint, et me parut menacer d'être d'une telle durée, qu'après une semaine je décidai d'abandonner la place et de retourner à Trébizonde. J'étais d'autant plus poussé à cette résolution, que j'avais été pris par les fièvres et que mon domestique était malade d'une pleurésie.

Toutefois je regrettai vivement le temps perdu, car déjà les oiseaux chantaient dans les bois; les cyclamens, les scylles et les violettes étaient en fleur; les faux pistachiers et beaucoup d'arbres fruitiers ouvraient leurs bourgeons. Pendant les rares instants où la pluie et le vent m'avaient permis de mettre le pied au dehors du logis, j'avais fait une récolte très-intéressante de plantes et d'animaux.

De retour à Trébizonde, et en attendant une température plus clémente, je fis quelques promenades et des chasses dans les ravins qui entourent la ville fortifiée.

Je visitai aussi Sainte-Sophie, ancienne église byzantine, transformée en mosquée, à une demi-heure de la ville du côté ouest, sur le bord de la mer. Pour se rendre à cette église, on passe par le Kabak-Meïdan, où les musulmans vont se récréer aux jours de fête.

Sur les prairies qui s'étendent autour des tombes et des turbés d'un cimetière abandonné, les cavaliers luttent de vitesse et lancent le djérid.

Aux jours du baïram, des jeux publics y sont installés et attirent de nombreux cafedjis, des marchands de loukoums et de salep. Je remarquai là pour la première fois des Persans débitants de thé. Pour quelques paras, on a une tasse de cette boisson qui, préparée par eux et mêlée d'aromates divers, est vraiment un breuvage délicieux.



Loueur de chevaux.

XI

Départ pour Karatchoukour en compagnie de loupeurs. Un souper pantagruélique.

Le temps s'étant enfin remis au beau dans les premiers jours de mai, je quittai de nouveau Trébizonde, le 12 de ce mois, pour aller à Karatchoukour, petit village situé sur le Charschüt-tchaï ou Charchout-sou[1], rivière qui descend du plateau de Balochor, pour se jeter dans la mer à Tripoli ou Tireboli; c'est pourquoi on lui donne aussi le nom de Tribola-sou; elle suit une direction nord-est.

Un loupeur (on désigne ainsi les gens qui recherchent et exploitent les loupes ou excroissances naturelles du noyer vulgaire, précieuse matière pour l'ébénisterie), un loupeur, dis-je, m'avait certifié que je trouverais là des forêts immenses, des plateaux couverts de belles prairies et de fleurs. Selon lui, le gibier de toute sorte y abondait, et surtout les ours et les chamois; c'était plus qu'il ne fallait pour séduire un voyageur naturaliste.

Je me mis donc en route en compagnie de quatre loupeurs. J'avais envoyé devant moi deux chevaux qui portaient mon domestique et mes bagages, composés d'une tente, d'un lit de campement, et de quelques ustensiles, tant pour les préparations culinaires que pour celles de tout ce qu'on peut vouloir conserver par amour de la zoologie, de l'entomologie et de la botanique.

Cette fois, je m'étais passé de la protection de Hussein-Aga, qui du matin au soir, à ma précédente excursion, n'avait fait que boire mon café et fumer mon tabac, ne s'inquiétant de ma personne et de mes chevaux que pour m'engager froidement à ne pas m'éloigner de notre campement et à ne faire aucune excur-

1. *Dère, tchaï* et *sou* sont à peu près synoymes en turc pour désigner un fleuve, un torrent ou une rivière.

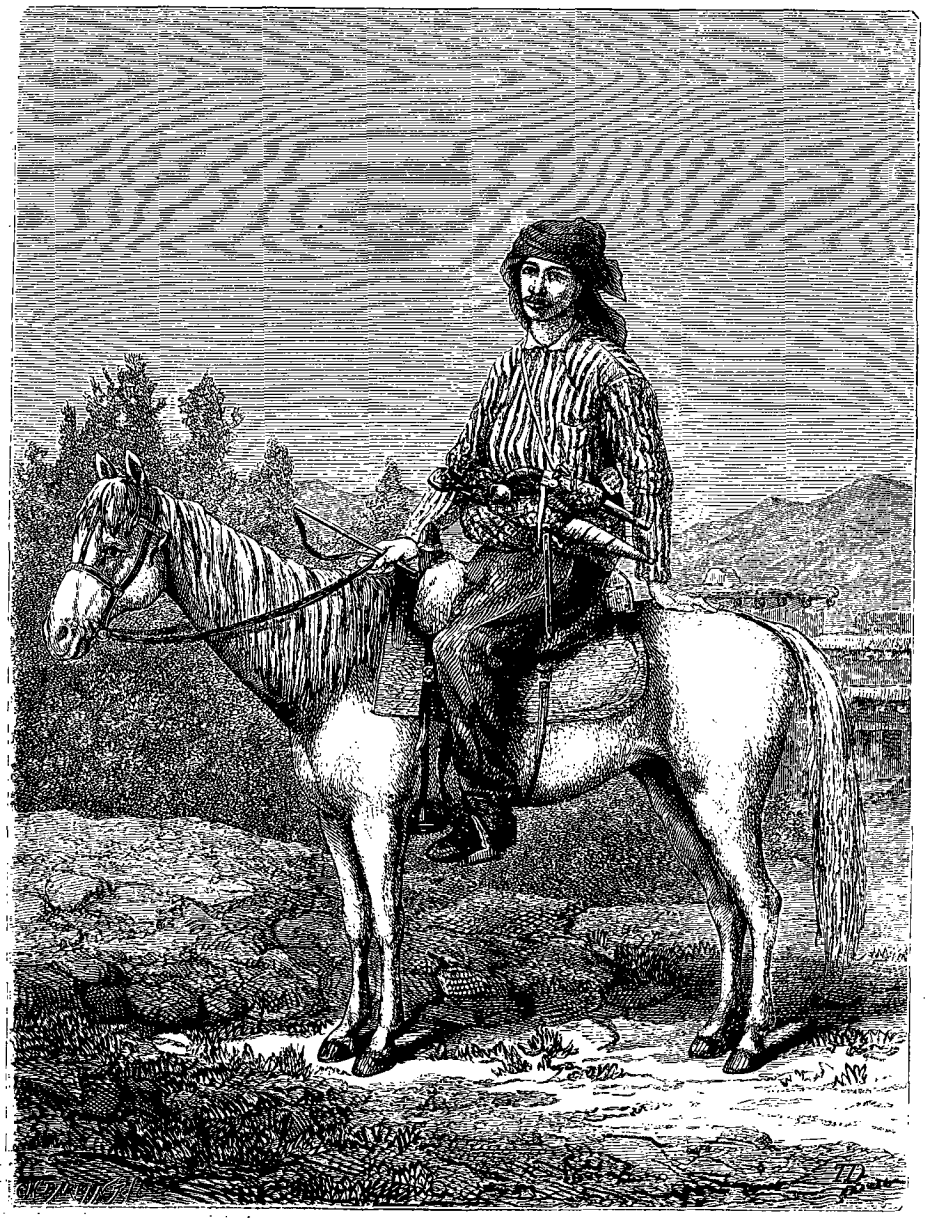
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sion dans les montagnes, de peur d'être obligé de me suivre.

Quand je dis qu'il ne faisait rien, c'est par oubli : le coquin avait su se procurer dans le bazar de Djewilisk une sorte de mandoline, avec laquelle il accompagnait une mélopée criarde; cette détestable musique était pour moi un supplice.

Partis à midi de Trébizonde, nous nous retrouvâmes le soir à Djewilisk. L'un de nos compagnons de voyage nous y prépara un souper pantagruélique; il fit entrer cinquante œufs et un gigot de mouton salé et fumé, qu'on nomme *tourma*, dans la confection d'une omelette gigantesque.

Les quatre loupeurs étaient des types curieux. Ils ne doutaient de rien. Montés sur de bons chevaux, sans autre bagage que quelques vêtements, armés



Un zaptié du pacha.

d'une tarière pour sonder le bois et d'une grande scie de scieur de long, ils allaient exploiter les loupes que deux d'entre eux avaient trouvées l'année précédente sur les bords du lac de Van et dans les montagnes qui le dominent au nord-est, contrées les plus sauvages et les moins connues de l'Arménie. Il n'est pas facile d'y pénétrer, et ils avaient en perspective un rude travail, la coupe et le transport de blocs de bois pesant de trois cents à mille kilos, mais ils paraissaient n'en avoir aucun souci.

Ils n'avaient pas de cartes et ils n'auraient pas su s'en servir; cependant, après avoir vu la mienne, l'un d'entre eux me demanda de lui en procurer une, persuadé qu'il parviendrait à la comprendre.

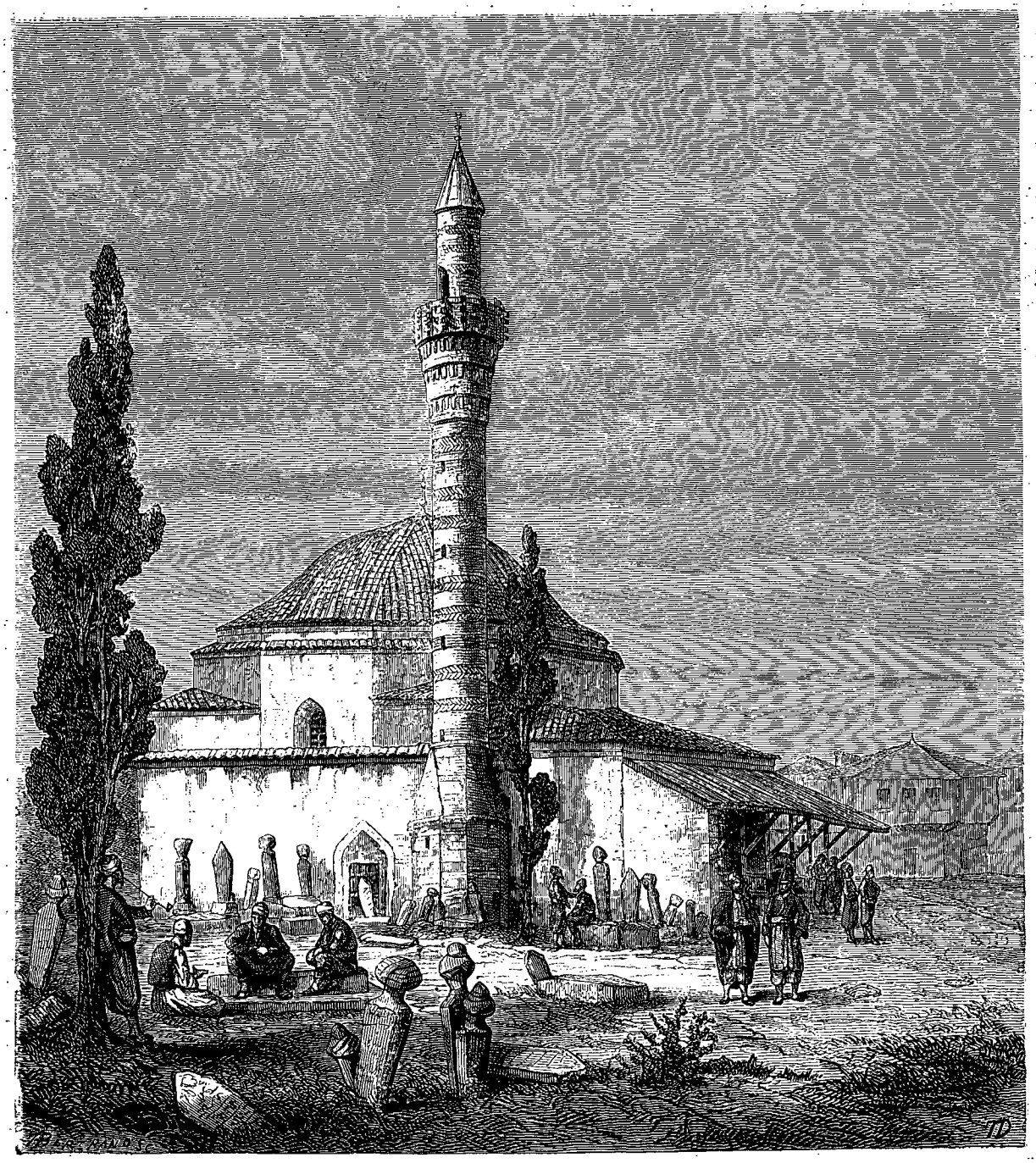
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XII

Départ de Djewilisk. — Les sources minérales et le pont naturel de Yer-Keupru. — L'ascension du Zigana. — Descente.

Le lendemain nous nous mîmes en route à la pointe du jour. Vers midi nous arrivions à Yer-Keupru, ce qui veut dire, en turc : « Pont Naturel. » En effet, le Déghermen-Dère, qui n'est là qu'un petit torrent, y coule pendant une centaine de mètres sous la montagne.

Aux environs sont de nombreuses sources minérales, généralement ferrugineuses, dont les sels calcaires se



Mosquée du Giaour-Meïdan, à Trébizonde (voy. p. 3).

déposent en formes curieuses le long des roches, des arbustes et des herbes, sur les bords des ruisseaux.

A Yer-Keupru, je fus obligé de laisser en arrière mon domestique, faute de pouvoir me procurer un cheval pour mes bagages, celui qui les avait portés jusqu'à cette station étant retourné à Trébizonde avec le catterdji qui me l'avait loué. C'est un grave inconvénient de ne pas être le propriétaire des chevaux qu'on emploie dans un pays où il est si difficile d'en louer à volonté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans l'après-midi, nous commençâmes à gravir la montagne de Zigana; la route est mauvaise, pleine de trous et de fondrières, et si étroite que ce n'est guère qu'un sentier : elle serpente sur des pentes rapides au bord de précipices sans fond.

La végétation y est splendide; elle ressemble beaucoup à celle du Caucase.

Les abiès, les pins et les hêtres y sont d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses. A leur pied d'épais massifs de rhododendrons étalaient leurs bouquets de fleurs violettes; plus loin, çà et là, des groseilliers et des framboisiers sauvages commençaient à montrer leurs feuilles et leurs fleurs.

Aux approches du sommet, le chemin est garni de gros rondins de bois placés à peu de distance les uns des autres pour soutenir le sol qui pourrait être entraîné par les pluies ou la fonte des neiges. Les animaux des caravanes, qui posent régulièrement leur pied là où l'a mis la bête de tête, ont creusé, entre ces morceaux de bois, des trous profonds, remplis d'eau et de boue, ce qui rendait notre voyage très-pénible.

A quelques centaines de mètres de cet endroit, nous trouvâmes de la neige au fond des ravins, et nous aperçûmes une centaine de cadavres de bêtes de somme, à demi déchiquetées par les oiseaux de proie : spectacle hideux qui nous disait assez ce qu'avait dû être la route pendant les premiers jours du printemps. Les gypaètes, les vautours et les corbeaux s'envolaient avec bruit à notre vue et attendaient sur les rochers voisins que nous fussions éloignés pour se remettre à leur festin.



Marchand de charbon de Djewilisk.

Au milieu du plateau, nous trouvâmes les khans de Becchiler, où des ingénieurs français, qui ont fait les études du tracé de la route d'Erzeroum, ont écrit en grosses lettres, par regret, envie ou dérision, les noms des plus fameux hôtels de Paris.

Enfin, nous atteignîmes le point le plus élevé de la route; nous étions à deux mille vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer. Pendant notre halte, je fus assez heureux pour tuer un aigle botté, oiseau rare et curieux. De ce site, la vue doit s'étendre à des distances considérables; mais une épaisse couche de nuages, que nous avions traversée pendant notre ascension, roulait sous nos pieds ses immenses vagues floconneuses et nous empêchait de rien distinguer de plus que les sommets de quelques montagnes avoisinantes.

Le versant sud est presque complétement privé d'arbres. L'un de mes compagnons m'en donna pour raison que les mines exploitées dans les environs avaient nécessité la destruction complète des forêts. Mais en examinant la nature du sol, entièrement composé de roches volcaniques, tout à fait aride et sans terre végétale, je pensai qu'on pouvait attribuer en grande partie à la stérilité cette absence de végétation.

La descente est au moins aussi pénible que la montée. Il fallut, pour ménager nos montures, mettre pied à terre. On ne saurait imaginer combien ces routes sont difficiles et fatigantes pour les mulets et les chevaux de caravanes qui portent des poids de cent vingt à cent cinquante kilos!

Le soir, après douze heures de marche, nous arrivâmes, en compagnie d'une troupe de marchands persans, au fond d'un petit ravin où se trouvent quelques khans. Nous entrâmes dans l'un d'eux, tenu par un Arménien.

Une observation assez triste à faire est que, dans ces pays, chaque fois que l'on prend pour gîte un khan chrétien, on est à peu près sûr d'avoir à se plaindre de la cupidité excessive de celui que nous appellerions ici l'aubergiste; aussi est-ce un devoir de donner aux voyageurs le conseil de préférer autant que possible les khans des musulmans : ils sont presque toujours beaucoup plus hospitaliers et plus honnêtes.

Le lendemain, à l'heure de notre départ, notre khandji chrétien nous demanda six fois la valeur de ce que nous avions pris chez lui; encore le traître crut-il devoir affecter de pleurer comme un enfant parce que nous ne voulûmes satisfaire qu'à moitié à ses ridicules exigences. Les voyageurs persans qui avaient passé la nuit chez un musulman n'avaient eu, au contraire, qu'à se louer de ses procédés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XIII

Ardasa. — Les ponts du Charschüt-Tschaï. — Arrivée à Karatchoukour. — Les habitants. — Le choix d'un gîte.

Dans la journée nous arrivâmes à Ardasa ou Ardost, où je me séparai des loupeurs. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que je laissai derrière moi ces joyeux et hardis compagnons.

Ardasa est un petit village de khans et de boutiques, pittoresquement situé sur les rives du Charschüt-Tschaï. Il est dominé par un haut rocher, au sommet duquel on aperçoit les ruines d'une forteresse, dont les silhouettes étranges font songer aux châteaux des légendes fantastiques.

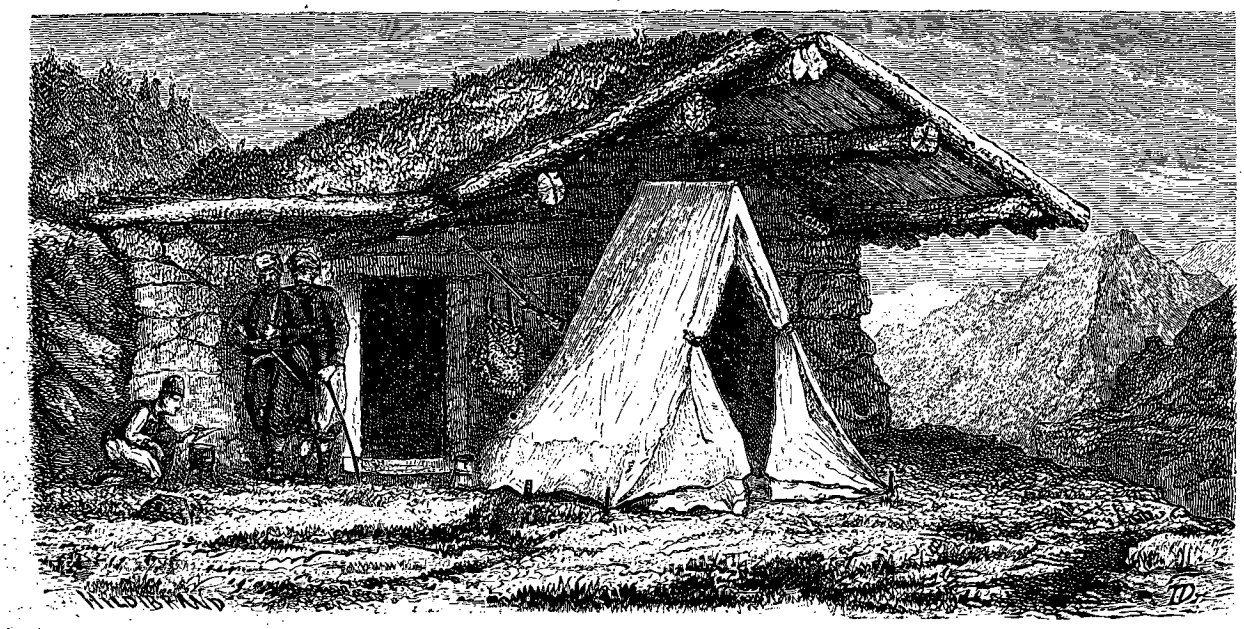
On rencontre quelques cultures dans les environs, mais on ne voit presque partout que pentes escarpées, terrains rocailleux, jaunes, gris et rouges, où croissent à peine de maigres buissons de chênes et de pins sylvestres.

J'attendis pendant un jour mon domestique et mes bagages, qui arrivèrent enfin à la suite d'une caravane, et le 15 mai, je partis pour Karatchoukour, situé à sept heures d'Ardasa. Le sentier très-étroit suit les flancs de montagnes où est profondément encaissé le lit du Charschüt-Tschaï, que nous passons sur deux ponts pittoresques, mais mal construits.

Après trois heures de marche, on rencontre un petit village semblable à une oasis. Une dépression de la montagne a permis d'y établir quelques champs d'orge.

Sur les haies d'épine-vinette et de buisson-ardent je recueillis quelques insectes intéressants, et, sur les noyers du chemin je tuai des geais mélanocéphales et des pigeons.

Après bien des détours, de montées et de descentes,



Ma tente à Karatchoukour.

nous passâmes devant un second village, puis devant un troisième, et enfin à travers une vaste gorge de la montagne j'aperçus Karatchoukour.

Je n'avais certes pas eu l'intention d'annoncer mon arrivée; mais ayant tiré un coup de fusil sur une grive, le bruit de l'explosion fit arriver à ma rencontre quelques hommes et, parmi eux, un grand zaptié qui m'offrit immédiatement ses services.

J'eus lieu d'être surpris de la placidité des chiens du village, qui, au lieu de chercher à me dévorer ou à sauter d'un commun accord sur mon chien, comme cela nous arrivait ailleurs, vinrent doucement me souhaiter la bonne arrivée en remuant la queue.

Pendant que les hommes déchargeaient mon bagage, les enfants accoururent, et avec eux les femmes qui ne portaient pas de voiles, encore que le village fût entièrement habité par des musulmans.

Les enfants, à peine vêtus (quelques-uns même ne l'étaient pas du tout), me contemplaient d'un air effrayé. Ils faisaient peine à voir, tant ils tremblaient et grelottaient sous le froid, qui était assez vif. Comme tous les enfants qu'on nourrit exclusivement de laitage et de farineux, ils avaient des ventres énormes.

On m'offrit plusieurs gîtes, mais, dès le seuil, leur saleté me repoussait. J'étais donc fort perplexe, quand j'aperçus à une centaine de pas, sur une éminence, une petite cabane isolée qui, me dit-on, servait de grenier; il me parut que ce devait être mon affaire. Je décidai que mon domestique coucherait dans la cabane ainsi que mes chevaux et que j'établirais ma tente sous l'auvent. La situation était d'ailleurs magnifique. A mes pieds, le village s'étalait sur une pente doucement inclinée vers le torrent que je voyais scintiller dans la vallée. Au-dessus de moi, se dressaient les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montagnes dont les flancs étaient couverts de sombres forêts d'arbres verts au-dessus desquels j'entrevoyais, au milieu des nuages, les prairies alpestres du plateau qui domine Karatchoukour. D'un autre côté, mon horizon était borné par les cimes encore blanches des montagnes de Gumuch-Khané et de la chaîne du Schaab-Khané.

Je fis mon installation au milieu de plus de cinquante individus des deux sexes; mais à l'exception de Mehemet, mon zaptié, personne ne remua seulement un doigt pour m'aider.

Je ne sais ce qui s'était passé dans l'esprit de tous ces gens; la bienveillance qu'ils m'avaient témoignée au premier moment avait déjà fait place à l'indifférence ou à une froide curiosité. Après bien des pourparlers, j'obtins à peine un peu de nourriture pour nous et nos chevaux.

XIV

Indiscrétion des villageois. — L'iman. — Chasse entomologique dans la forêt. La richesse minérale du pays.

Le lendemain, quand j'entr'ouvris les rideaux de ma tente, un brouillard épais, pluvieux, montait des profondeurs de la vallée et commençait à envahir la montagne; il m'était impossible de sortir et de commencer mes chasses.

Les indiscrets villageois de la veille revinrent en foule. Avec un sans-gêne incroyable, ils prirent ma place devant le foyer; puis, sans même me saluer, ils se mirent à causer entre eux. Ils paraissaient ne pas plus s'occuper de moi que si j'avais été absent de ce logis improvisé. Mais ce que leur société avait de plus déplaisant, c'était qu'ils se débarrassaient, près de ma cuisine, de leurs parasites qu'ils n'écrasaient même pas, se contentant de les jeter doucement à terre.

Je voulus me fâcher, les faire déguerpir; ils me regardèrent d'un air calme, sourirent bêtement et ne bougèrent pas.

Afin de me distraire j'essayai mon revolver, et quelques coups heureux stupéfièrent ces Turcs naïfs. Ma carabine Remington ne les surprit pas moins, et une balle qui alla frapper le tronc d'un gros arbre à plus de trois cents mètres me valut presque leur respect.

Aidé de mon drogman, j'essayai de prendre quelques renseignements sur la faune locale.



Jeune fille arménienne.

Les chasseurs me promirent des chamois, des chevreuils et des ours. Je leur fis quelques petits cadeaux de poudre pour les encourager.

L'iman, à la fois prêtre et maître d'école, le seul probablement qui sût lire, vint voir le boyourouldi, que m'avait donné le pacha de Trébizonde. Tout d'abord il ne comprit rien au contenu de ce papier; mais lorsque après quelque temps d'étude il fut parvenu à en deviner à peu près le sens, d'impoli qu'il était d'abord il devint servile, et voulut me faire déménager en me promettant un meilleur logis. — Un homme de ma qualité, disait-il, ne pouvait coucher dehors comme un oiseau. — Je ne lui demandai que de me laisser en repos.

Ainsi se passa la première journée. Le lendemain, le temps était radieux, et, avant que le soleil eût dépassé les montagnes dont il dorait seulement les sommets, je partis accompagné de mon nouveau zaptié, et, pendant tout le jour, tantôt sous les sombres voûtes des forêts de sapins, tantôt au milieu des prairies, je cherchai des insectes et des plantes; ma récolte en objets rares et précieux fut abondante. Je n'eus qu'à me louer du zèle du grand gendarme que j'avais choisi, et qui m'apportait, de temps à autre, un coléoptère ou une fleur.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi avec agrément et utilité. Les enfants du village, plus familiers, venaient m'offrir tous les animaux qu'ils trouvaient. Quelques menues pièces de monnaie stimulaient leur zèle. Les chasseurs tuèrent deux chamois et un chevreuil, dont je préparai la dépouille. Ce gibier vint à propos pour varier mon ordinaire, qui ne s'était composé jusqu'alors que de yaourte d'œufs et d'oignons.

Le pays est d'une grande richesse minérale; on me fit voir près du village plusieurs mines de cuivre abandonnées. Parmi les scories je découvris quelques morceaux de minerais et des pyrites de fer. Ces mines n'ont qu'une galerie fort petite où l'on ne peut entrer qu'en se courbant.

Au sommet de la montagne, je vis à la surface du sol de superbes échantillons de fer magnétique, mais je n'y découvris aucune trace d'exploitation.

Th. DEYROLLE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une fontaine dans les montagnes de Trébizonde. — Paysanne grecque.

VOYAGE DANS LE LAZISTAN ET L'ARMÉNIE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS,

PAR M. THÉOPHILE DEYROLLE[1].

1869

XV

La caverne et les trésors. — Les inscriptions. — Combat contre les chauves-souris. — Cristallisations. — Retour au logis. Animosité des habitants

Un jour, on me présenta une médaille trouvée dans une grotte. Les gens du village assuraient qu'un chrétien venu de Trébizonde, quelques années auparavant, avait emporté de ce lieu des trésors. On y voyait aussi, me disait-on, des inscriptions curieuses. Je ne pouvais donc me dispenser d'aller visiter cette grotte, quoiqu'elle fût située assez loin.

En arrivant, je fus d'abord assez désappointé en voyant que les inscriptions qu'on m'avait promises ne consistaient qu'en quelques croix ou signes sans valeur tracés au charbon. J'avançai ensuite : à l'aide d'une bougie, je pénétrai dans une salle longue et étroite, éclairée faiblement par la lumière de l'entrée. Dans un coin, j'aperçus un trou où je m'engageai en me traînant à plat ventre, ce qui me conduisit à une autre chambre dont l'odeur fétide faillit me suffoquer. Le sol était entièrement recouvert du fumier de petits animaux. Je visitai soigneusement la base des parois de la grotte, espérant y trouver des coléoptères aveugles, mais ce fut sans succès. Pendant que je procédais à ces recherches, j'entendis autour de moi de petits cris, et, à l'endroit où la voûte était le plus élevée au-dessus de ma tête, je fus enveloppé par un tourbillon de chauves-souris qui venaient me battre le visage de leurs ailes; elles éteignirent ma bougie. Dans l'obscurité je n'eus d'autre moyen de défense que de faire le moulinet avec une badine que par bonheur je tenais à la main; le bruit mat de mes coups répétés sur les chéiroptères me donna l'espoir d'en être bientôt débarrassé, et en effet peu à peu ils finirent par gagner la première salle et, de là, les champs.

Après le combat, je rallumai ma bougie et ramassai mes victimes, une vingtaine de chauves-souris; je reconnus qu'elles étaient de deux espèces.

Je continuai mon exploration. Dans une cavité étroite et sans issue m'attendait un curieux spectacle. Tout autour de moi les pierres étaient couvertes de petits cristaux jaunes, rouges et verts, qui brillaient de mille feux; j'en pris quelques échantillons.

1. Suite. — Voy. p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En plusieurs endroits le sol semblait avoir été fouillé.

A mon retour à Karatchoukour, je rencontrai plusieurs habitants du village qui venaient au-devant de moi pour savoir si j'avais trouvé des trésors, et sans doute pour les partager avec moi. Ils ne voulurent point croire que je n'eusse tiré de la grotte que quelques chauves-souris et des cailloux. Persuadés que je les trompais, ils me devinrent hostiles, et, à partir de ce moment, ils se rendirent plus importuns que jamais. Ils me firent payer notre nourriture et celle de nos chevaux dix fois leur valeur.

J'appris, du reste, qu'il y avait à mon sujet de vives discussions parmi les habitants de Karatchoukour : les uns voulaient m'obliger à partir, d'autres craignaient, si l'on me maltraitait, de s'attirer la colère du pacha. Méhémet, mon zaptié, qui me resta fidèle jusqu'au dernier jour, me tenait au courant de ces conciliabules et m'engageait à abréger mon séjour.

« Une balle est bientôt sortie d'un fusil, disait-il, et on n'est pas content de voir un giaour s'installer dans le village. »

XVI

Une habitation pour chaque saison. — Mœurs des habitants. — La résine de l'*abies orientalis*. — Les armes. — Retour à Trébizonde.

En dépit de la mauvaise volonté des habitants, je restai encore dans le pays deux semaines. En parcourant la montagne à tous ses étages, je remarquai que chaque habitant de ce pays, où les variations de température sont si considérables, a trois maisons. Il passe l'hiver dans celle qui est située au fond de la vallée; celle qui s'élève à mi-côte, dans la région des forêts, lui sert d'habitation pendant le printemps et l'automne ; la troisième, qu'on désigne sous le nom de yaïla, est grossièrement construite en pierres sèches, et placée sur les hauts plateaux au milieu des prairies; on y reste depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'août. Les troupeaux y trouvent en cette saison de gras pâturages.

Pendant ces migrations, les villageois emportent tous leurs meubles et tous leurs ustensiles de cuisine, ce qui ne fait pas, il est vrai, un bien lourd bagage. Deux de ces maisons sont ainsi tour à tour entièrement abandonnées.

Dans la région moyenne, sur les gradins de la montagne, on cultive quelques céréales. Au fond de la vallée sont des vergers où l'on voit surtout différentes espèces de cerisiers, quelques pruniers, des noyers et des noisetiers, arbres indigènes. La vigne y croît sans culture; elle ne donne que de mauvais raisins.

On sème du tabac que l'on fait seulement sécher, et que l'on fume sans autre préparation.

Les habitants n'ont que de rares relations avec les villes environnantes ; leurs besoins sont restreints et les produits de leur sol peuvent leur suffire. Les plus riches possèdent à peine quelques centaines de piastres. Ils ont peu de chevaux et, par suite, il y passe peu de caravanes. Ils ne manquent point de probité; si je pouvais craindre pour ma personne, je n'avais pas lieu d'être inquiet pour mes bagages.

Les habitations, éparses çà et là dans les lieux qui offrent quelques avantages naturels, sont construites en bois et élevées sur de gros poteaux. A l'étage inférieur sont les étables; à l'étage supérieur on ménage souvent une galerie ouverte.

Les femmes travaillent beaucoup, portent des fardeaux et aident aux travaux de l'agriculture; elles font, avec le lait de leurs troupeaux, composés surtout de chèvres et de moutons, une sorte de fromage qu'elles enferment dans des peaux de chevreau. La plupart du temps, les hommes les regardent faire et s'occupent de filer du chanvre ou de la laine dont ils tricotent des vêtements; ils ont cela de commun avec les Lazes. Cependant ils sont grands chasseurs, et je les entendais souvent parler de leurs hauts faits cynégétiques. Ils sont généralement grands et forts; leur carrure est puissante; leurs traits réguliers sont énergiques et presque farouches. Tous portent à la ceinture de grands yatagans, nommés kara-kullac ; ils sont toujours armés de petites carabines très-courtes, dont les canons se fabriquent dans un village voisin de Karatchoukour, ainsi que les lames de leurs poignards, qui sont d'une trempe excellente. Ces armes sont recherchées dans tout le Lazistan.

Les hommes, les femmes et les enfants mâchent presque continuellement la résine desséchée de l'*abies orientalis*, qui exhale un parfum assez doux et dont la saveur n'est ni amère ni âcre; elle prend par la mastication une coloration vineuse. La résine qui est restée plusieurs années sur le tronc des arbres, d'où elle découle naturellement, est la plus estimée.

Après un séjour de trois semaines à Karatchoukour, je repartis seul, chargé d'un riche butin zoologique que je voulais expédier immédiatement en France.

J'avais envoyé mon domestique à Gumuch-Khané, où il devait attendre mon retour. Grâce à la rapidité de mon cheval, je franchis en moins de vingt heures les cent quarante kilomètres qui me séparaient de Trébizonde.

UNE EXÉCUTION A TRÉBIZONDE.

XVII

Exécution d'un brigand. — Potence improvisée. — Comment on devient voleur de grand chemin. — Du prix qu'on peut mettre à une tête. — Courage d'une femme.

Je me reposai quelques jours à Trébizonde. Un matin, en me mettant à la fenêtre, mes regards furent attirés par une foule de gens qui entouraient le cadavre d'un nommé Koutchour-Oglou-Hussein, pendu haut et court en punition de ses crimes. Le matin avant le jour, les zaptiés de la prison étaient venus le réveiller sous prétexte de le conduire à Constanti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nople, et ils le menèrent, fortement garrotté, sur la place du Giaour-Meïdan. A la première heure du jour, on le suspendit à une potence improvisée, faite de quelques pièces de bois soutenues par les branches d'un olivier. Pendant l'exécution un juge avait lu à haute voix la sentence, que l'on attacha ensuite sur la poitrine du condamné.

Koutchour-Oglou-Hussein, natif de Tripoli, avait été marin. Condamné pour mauvaise conduite aux travaux forcés, il s'était évadé de l'arsenal militaire de Constantinople et était revenu dans son pays natal, où il avait commis plusieurs crimes. Traqué par la police, il s'était enfui dans la montagne et était devenu le chef d'une bande de cinq ou six individus. Pendant neuf années, il avait été la terreur des habitants de la ville et de la vallée de Tripoli, menaçant de mort quiconque le dénoncerait et tuant sans pitié tous ceux qui tentaient de se défendre lorsqu'il les dépouillait.

Il connaissait tous les sentiers et toutes les retraites de ce pays escarpé et coupé de vallées profondes. Aussi, quoique sa tête eût été mise à prix, quoique des sommes considérables (plusieurs centaines de mille piastres) eussent été dépensées pour l'atteindre, malgré les recherches incessantes et l'infatigable poursuite que lui faisait en personne le moutévéli zaadé Achmet-Effendi, alors caïmakan de Tripoli, il aurait peut-être toujours échappé à la justice sans le courage d'une femme.

Un an avant son exécution, Koutchour-Oglou-Hussein était venu à Tripoli, attiré par la passion qu'il avait conçue pour la femme d'un habitant. La nuit, il avait pénétré dans sa maison, qui était isolée, et lui avait ordonné de le suivre; le mari ayant voulu la défendre, il l'avait tué à coups de poignard. Pendant ce temps, la femme s'était réfugiée dans une écurie. Hussein l'y avait poursuivie et avait essayé d'enfoncer la porte derrière laquelle la malheureuse s'était blottie. Déjà cette porte cédait sous ses efforts et il avait saisi les vêtements de sa victime, lorsque celle-ci, trouvant à la portée de sa main une hache à fendre du bois, assena sur la tête du brigand un vigoureux coup qui le fit tomber. La courageuse femme sortit en poussant des cris qui attirèrent des passants, et l'on se saisit du meurtrier encore évanoui.

Ces montagnards ont la vie dure, et, malgré son horrible blessure dont on apercevait encore la cicatrice après sa mort, Hussein ne tarda pas à retrouver ses forces; mais on ne le laissa pas échapper : son procès s'instruisit, et l'on parvint à se rendre maître de sa bande. Reconnu coupable d'avoir commis de sa main dix-neuf assassinats suivis de mort, et de nombreux vols, il fut condamné.

Le cadavre resta la plus grande partie de la journée exposé sur la place publique.

La foule qui venait le regarder ne paraissait pas très-émue; les conversations étaient animées et les physionomies exprimaient une sorte de joie.

XVIII

Dix-huit assassinats en quelques minutes par un fou persan. — La pelle d'un boulanger. — Exécution de ce fanatique criminel. — Le bourreau.

L'année précédente avait eu lieu une autre exécution dans des circonstances plus tragiques. Un vieillard persan, qui faisait le métier de brocanteur et vendait quelques ferrailles, s'arma, un dimanche matin, d'un petit poignard qu'il aiguisait avec soin depuis quelques jours, et montant à pas précipités, l'œil hagard, avec la démarche d'un fou, la pente rapide de la ruelle qu'il habitait, se jetta sur le premier passant qui se trouva à portée de sa main et le frappa d'un coup mortel dans le dos. Poursuivant sa marche, il tua ensuite un enfant, puis un autre homme; à quelques pas plus loin, une femme, et, s'avançant toujours à grands pas, il continua son carnage Les victimes se succédaient rapidement[1].

Plusieurs chrétiens, habitants de ce quartier, et qui à cette heure-là sortaient des églises ou s'y rendaient, furent à leur tour assassinés. L'agilité de ce fou furieux était incroyable; les témoins de ces assassinats, terrifiés, n'avaient point la force de l'arrêter. Il s'élança dans une rue qui longe la place du Giaour-Meïdan, où il frappa de côté et d'autre. Les cris de douleur et d'effroi qui marquaient son passage avaient attiré de ce côté une grande quantité de monde; se retournant alors, il donna encore la mort à quelques-uns de ceux qui voulaient l'arrêter. Enfin, un boulanger, accouru sur le devant de sa boutique avec la pelle qui venait de lui servir à mettre le pain au four, voyant venir à lui ce monstre, lui en assena un coup vigoureux sur la tête; le vieillard tomba. Les zaptiés, étant enfin survenus, eurent beaucoup de peine à l'arracher des mains de la foule furieuse. Onze des personnes frappées moururent dans la journée.

Lorsque la nouvelle de cet événement se répandit dans la ville, il s'en fallut de peu qu'elle n'y soulevât une émeute. Les Turcs, apprenant que l'auteur de ces meurtres était un Persan et que l'on comptait plusieurs des leurs au nombre des morts, s'écrièrent que le fanatisme religieux avait seul armé le bras de l'assassin. Ils se rendirent en foule au palais du gouverneur et lui demandèrent la mort immédiate du meurtrier : ce que le pacha ne voulut pas leur accorder, les lois s'y opposant. Ils menacèrent alors de se venger en mettant à mort tous les Persans qui habitaient la ville, et la manifestation pouvait devenir sanglante; on télégraphia de suite à Constantinople, et, après quarante-huit heures, arriva l'ordre de l'exécution. Elle eut lieu sur la place de Meïdan.

Le condamné, qui depuis trois jours était resté dans un mutisme complet, fut amené par des soldats jusqu'au pied du petit olivier. On le fit asseoir sur un

1. Ces scènes terribles paraissent ne pas être rares à Java. Voy. sur l'amok le *Voyage à Java* de M. de Molins, t. X du *Tour du Monde*, p. 260.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tabouret; près de lui, un peu en arrière, vint se placer le bourreau : c'était un boucher de profession; dans sa main droite, élevée à la hauteur de son épaule, il tenait un grand yatagan. Lorsque le juge, après avoir lu la sentence, demanda au vieux Persan s'il n'avait rien à dire, celui-ci, qui se tenait affaissé sur lui-même, fit un brusque mouvement et allongea le cou; le bourreau profita de cet instant. Avec la rapidité d'un éclair son yatagan fit un demi-cercle; on entendit un bruit sourd; la tête était presque complétement tranchée. A cet instant, la foule fit entendre un murmure approbateur pour ce coup d'adresse. Avant que le corps du supplicié fût tombé, le bourreau acheva son œuvre et détacha la tête qu'il avait saisie par la touffe de cheveux des croyants (pertchem). Il la montra aux spectateurs, la laissa retomber, puis, détail horrible! il passa entre ses lèvres son yatagan maculé de sang. Cet affreux usage vient du préjugé populaire que le bourreau doit mouiller ses lèvres du sang de la victime, s'il ne veut devenir enragé. Le corps fut couvert d'un manteau et immédiatement enlevé.

XIX

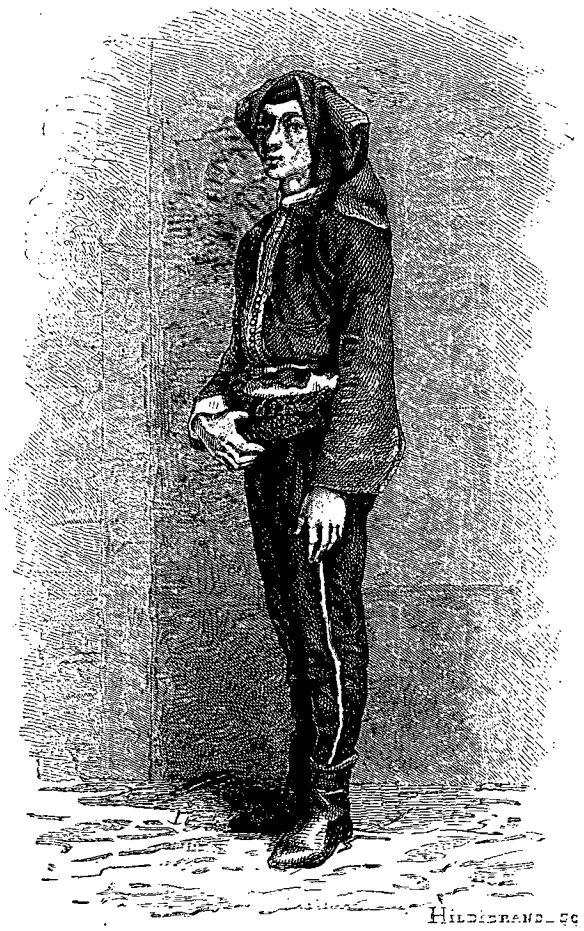
La justice turque. — Un meurtre par jalousie. — Singulier jugement. — Le prix du sang. — Trois vies pour trente mille piastres. — La civilisation et la charité aux prises avec la vengeance d'un père. — Heureux dénoûment. — Paroles d'un des condamnés.

Tous les crimes ne sont pas punis d'une façon aussi immédiate : la justice turque est lente; on a vu par un exemple précédent que nulle exécution ne peut avoir lieu sans un ordre du sultan.

Récemment on a introduit des réformes dans la justice : elles étaient nécessaires, comme peut en témoigner le fait suivant, que nous raconta M. Reboul, alors agent des Messageries françaises et consul de Belgique à Trébizonde.

En 1860, un jeune Laze des environs de Surmineh aimait une jeune fille. Il la demanda en mariage; mais il ne fut pas agréé par les parents, et quelque temps après la jeune fille fut mariée à un autre.

Le jour de la cérémonie, le jeune homme se trouva sur le chemin du cortége qui allait conduire la mariée au domicile de son nouvel époux; il était un peu échauffé par la boisson qu'il avait prise pour oublier son chagrin; excité, de plus, par les rires ironiques de deux jeunes gens qui l'accompagnaient et qui l'engageaient à se venger, il prit un pistolet à sa ceinture et, s'avançant vers le marié, lui brûla la cervelle. On se saisit de lui sans qu'il tentât de fuir; on arrêta aussi ses compagnons, et on les conduisit à la prison de Surmineh, puis à celle de Trébizonde, où ils devaient être jugés. Condamnés solidairement à payer le prix du sang, ils furent taxés, à la demande du père de la victime, à une somme de trente mille piastres, sous peine de payer de leur vie; le jour fixé pour le payement de la somme devait être celui de l'exécution si la dette ne pouvait être acquittée.



Jeune Laze.

N'ayant pu se procurer cette somme, les condamnés furent conduits sur la place publique pour être pendus : trois potences étaient dressées; à cette vue, l'un d'eux s'évanouit. Quelques Européens, parmi lesquels se trouvaient M. Reboul et plusieurs autres consuls, furent émus à la pensée que, faute d'une somme d'argent, relativement peu considérable, trois hommes allaient être mis à mort. Ils se rendirent en hâte auprès du pacha pour obtenir un sursis, pendant lequel ils se cotisèrent et organisèrent une quête.

Une heure se passa; ils n'avaient encore pu réunir qu'une dizaine de mille piastres. On fit une tentative près du père : il refusa; de nouveaux efforts furent faits, et, la charité aidant, on augmenta de cinq mille piastres la somme; cette fois le père accepta.

L'ordre fut immédiatement envoyé par le gouverneur de reconduire à la prison les trois malheureux qui, depuis deux heures, attendaient la mort au pied de la potence.

L'un des condamnés avait été si effrayé des apprêts de son supplice et des alternatives qui avaient précédé sa grâce, qu'il mourut quelques jours après.

Un autre faillit devenir fou de joie.

Mais le troisième, celui qui avait tiré le coup de pistolet, dit froidement que les Européens et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chrétiens avaient été bien fous de donner leur peine et leur argent pour payer la vie d'un mahométan qui ne craignait pas la mort.

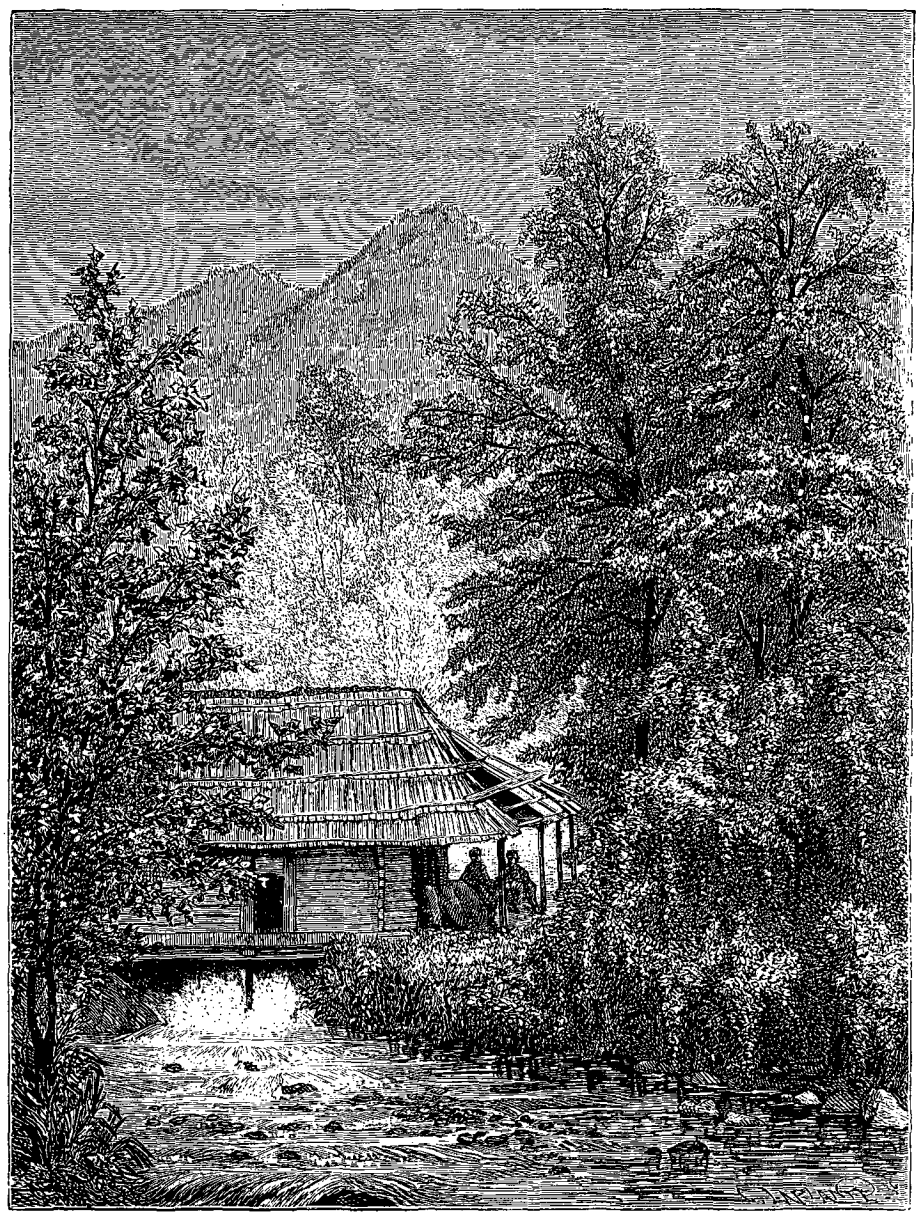
Le bourreau seul fut quelque peu mécontent, car il perdait par ce dénoûment imprévu le gain qu'il comptait faire pour cette triple exécution. Si le supplice avait eu lieu, c'était le père de la victime qui aurait dû payer à l'exécuteur le prix de son office.

VOYAGE A GUMUCH-KHANÉ ET A BAÏBOURT.

XX.

Nouveau départ de Trébizonde. — La route nouvelle. — Gumuch-Khané. — Hospitalité d'un Arménien. — Promenade dans la ville. Importunité des marchands.

Parti le 9 juin, je pris jusqu'à Ardasa le chemin que j'avais déjà parcouru en allant à Karatchoukour.



Un moulin près de Djewilisk.

Partout on travaillait avec activité à la nouvelle route, et l'on pouvait prévoir le moment prochain où serait livrée à la circulation cette voie si importante à la fois sous le rapport commercial et militaire ; à ce dernier point de vue, elle devait être surtout utilisée pour le transport de la grosse artillerie de siége, dont le gouvernement ottoman se disposait à munir les remparts d'Erzeroum, et ceux de plusieurs places fortes de l'intérieur.

En franchissant le col du Zigana, j'eus le spectacle du transport d'un énorme canon de bronze. On l'avait d'abord placé, à la sortie de Trébizonde, sur un lourd chariot que tiraient des bœufs réquisitionnés dans les villages voisins ; à Djewilisk, on le fit passer sur un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traîneau grossier fait de troncs d'arbres, auquel s'étaient attelés des centaines d'hommes venus des alentours comme prestataires. Le seul sentier praticable était celui que j'avais suivi quelques semaines auparavant et où s'engageaient, non sans péril, les caravanes. Ainsi traîné, le canon avançait à peine de quelques kilomètres en un jour, car, à chaque instant, les inégalités de la route obligeaient à soulever la machine entière avec des leviers pour la faire glisser sur des rondins de bois.

Quelquefois le canon roulait avec ses supports dans un ravin; il fallait alors une journée pour l'en retirer; souvent aussi les travailleurs étaient atteints de blessures graves.

On mit plus d'un mois à franchir les trois cent vingt-cinq kilomètres qui séparent Erzeroum de Trébizonde.

Depuis Ardasa jusqu'à une heure environ de Gumuch-Khané, je remontai le cours de la rivière de Tripoli (Charchout-sou), sans rencontrer d'autre verdure que celle de quelques arbres rabougris, chênes et pins. De toute part ce n'était qu'un amoncellement de rochers blancs et calcinés; le paysage était d'une aridité et d'une sécheresse désolantes. Mais tout à coup, à un détour du chemin, s'offrit à mes yeux charmés un délicieux tableau. Sur les bords du torrent, au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers qui ombrageaient de belles prairies, s'élevaient des khans et des moulins.

J'arrivai à Gumuch-Khané et je reconnus que l'on ne m'avait pas fait un éloge exagéré des jardins de cette ville.

Je suivis quelque temps encore les bords du Charschout-sou qui serpentait sous des berceaux de verdure, et, à la tombée de la nuit, j'entrai dans le petit village de Kurd-Ali-Oglou.

Le lendemain, ayant retrouvé mon domestique qui depuis huit jours m'attendait dans un khan, je quittai les bords fertiles de la rivière pour monter vers la ville, située à deux kilomètres plus loin.

Gumuch-Khané s'élève en amphithéâtre sur les flancs escarpés d'une vaste gorge de la montagne. C'est à peine si même d'assez près, on distingue d'avec le sol où elles sont construites ses maisons bâties en boue blanchâtre. Celles de quelques riches habitants et les minarets sont les seuls points que l'on aperçoive aisément; le reste se confond dans la teinte des terrains arides.

La tradition affirme que cette ville était primitivement bâtie au sommet de la montagne.

Ne sachant où me loger, et me souciant peu, dans l'état fiévreux où je me trouvais, d'habiter une mauvaise chambre de khan au fond de la vallée, je me rendis directement chez le muttessarif (gouverneur du canton). J'étais porteur d'une lettre de Murhlis, pacha de Trébizonde, qui me recommandait à son subordonné.

Le muttessarif me reçut fort civilement, et envoya chercher un riche négociant arménien, grand vieillard d'une physionomie typique, qui m'accueillit avec mille compliments emphatiques et m'emmena chez lui. Après m'avoir présenté à toute sa famille, qui se composait de sa femme, de deux grandes et belles jeunes filles, d'un jeune homme et de plusieurs petits enfants, mon hôte me fit asseoir dans une petite chambre meublée de beaux tapis et de riches coussins. C'était un charmant intérieur, dont le luxe oriental et les belles couleurs me faisaient penser aux Decamps et aux Delacroix.

Bientôt on me servit à déjeuner; on connaît trop bien par beaucoup de récits les usages et l'ordonnance d'un repas en Orient pour qu'il me paraisse nécessaire d'en redire les détails. Mon hôte me tint compagnie en continuant de me complimenter par l'intermédiaire de mon drogman. Il m'eût suffi du ton dont ses phrases étaient débitées pour juger de leur emphase. Je ne me sentais pas de force à lui répondre de la même façon; aussi, après déjeuner, je me hâtai de sortir pour visiter la ville et le bazar.

Tout d'abord j'y fus assailli par une foule de boutiquiers qui me tiraillaient à droite et à gauche pour m'offrir quelques monnaies anciennes en les désignant par le mot unique de : *antiqua*. Parmi ces monnaies, je trouvai quelques pièces du Bas-Empire et du royaume d'Arménie, toutes en très-mauvais état de conservation et à des prix exagérés dont eût rougi un numismate du quai Conti. J'eus bien de la peine à échapper sans rien laisser de ma bourse aux griffes de tous ces marchands.

Passant d'un autre côté, je poursuivis ma promenade à travers les rues qui, étagées les unes au-dessus des autres, ressemblent aux gradins d'un vaste amphithéâtre. Les maisons sont au nombre de huit cents, dont deux cents arméniennes, trois cents turques, et autant de grecques.

La ville n'a aucun monument. Le palais du muttessarif a l'air d'une grange.

Les minarets sont construits en planches et rien n'attire les regards vers les églises chrétiennes, faites d'une boue grisâtre.

XXI

Population de Gumuch-Khané. — Un échantillon des produits du pays. — Scène comique. — Un lit trop beau. — La culture et le commerce des fruits à Gumuch-Khané. — Du commerce en général. — Les mines. — Ce qu'elles produisaient et ce qu'elles sont devenues.

Le soir, après dîner, comme je m'informais des produits du pays, parmi lesquels les fruits viennent en première ligne, mon hôte fit apporter des poires conservées ou confites dans de grands vases remplis d'eau. Ces fruits étaient durs et avaient un goût très-prononcé de moisi; leur chair était brunâtre.

On me vanta le goût que ces poires avaient dû donner à l'eau; mon amphitryon l'appelait du vin doux; on m'en offrit un verre grand comme une soupière. Plein de confiance et très-altéré, j'avalai d'un trait une partie du liquide : aussitôt une âcreté et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une amertume extrêmes me prirent à la gorge, un frisson me parcourut tout le corps ; jamais potion de quinine ou de coloquinte n'eut un goût si détestable. Cependant, pour me conformer aux habitudes du pays, et n'oubliant pas que la première politesse d'un voyageur en pareille circonstance est de ne jamais se plaindre, je remis le verre à mon hôte en l'invitant avec mon plus gracieux sourire à m'imiter, et en l'assurant, à l'aide de quelques mots turcs, que son breuvage était parfait. Le bonhomme fit comme moi, et trois de ses amis, venus pour passer la soirée, burent ensuite. Leur première sensation fut moins vive que la mienne; mais un instant après, je ne pus résister à un violent accès de rire en voyant la belle série de grimaces qu'exécutèrent pendant cinq minutes toutes ces vieilles têtes arméniennes dont les gros yeux, les gros nez et les énormes lèvres pendantes remuaient en tous sens de la façon la plus comique.

Je demandai la permission de me retirer. La maîtresse de la maison, ses filles et ses servantes venaient de dresser mon lit dans le salon commun ou selamlik. Je ne fus pas peu surpris en voyant le haut édifice que ces femmes avaient élevé avec force matelas, tapis et coussins. Les matelas étaient couverts de soie, les draps étaient de soie, les taies d'oreiller de dentelles ; ce fut à peine si j'osai monter et me coucher sur ces magnificences.



Fileuse arménienne.

Avant de m'abandonner au sommeil, je pris en note tous les renseignements sur le pays que j'avais obtenus de mon hôte et de ses convives.

Le commerce des fruits est le plus important à Gumuch-Khané : le chiffre de leur exportation s'élève, année moyenne, à deux cent mille piastres.

Les poires, qui sont de plusieurs espèces et atteignent la grosseur de nos *duchesses*, s'expédient en caisses et en paniers à Trébizonde, à Constantinople et à Erzeroum. C'est aux mois de septembre et d'octobre qu'ont lieu ces expéditions, avant la maturité complète des fruits, afin qu'ils soient plus transportables.

Les pommes sont aussi fort belles et rivalisent pour la qualité avec celles d'Amasias, célèbres dans le monde des pomologistes.

Les arbres qui portent des fruits à pepins sont seuls greffés. L'art de greffer est assez avancé dans ce pays. J'ai vu dans les jardins des troncs d'où s'élançaient des branches portant chacune une sorte de fruit. Tous les fruits à noyau, pêches, cerises et abricots, qui sont délicieux et de chacun desquels on compte plusieurs espèces, viennent sur des arbres francs et à peu près sans culture.

On expédie des quantités considérables de cerises à Erzeroum, à Baïbourt et à Trébizonde. On fait sécher les prunes, les abricots, ainsi que les mûres blanches, dans des claies que l'on expose au soleil sur les terrasses des maisons. On trouve aussi dans les jardins plusieurs espèces d'amandes à coque dure et tendre. Les arbres sauvages, poiriers, pommiers et sorbiers à gros fruits, sont très-nombreux dans les montagnes.

Aux environs de Gumuch-Khané on fait un petit vin qui n'est pas désagréable, mais qui se conserve mal et prend rapidement un mauvais goût dans les outres où on le transporte. Comme sur les bords de la mer, les vignes, à peu près sans culture, grimpent librement sur les arbres des vergers.

Après le commerce des fruits vient par ordre d'importance celui des poteries. On fabrique, chaque année, dans la ville, trente à quarante mille pots avec une argile grossière qu'on extrait de la montagne, ainsi que l'émail vert, rouge et jaune dont on les colore.

On tire un assez grand profit des peaux de chèvres, de chevreaux, d'agneaux et de lièvres; ce commerce prend une extension de jour en jour plus considérable ; on envoie ces peaux par quantités énormes à Trébizonde, et de là en Europe. On trouve aussi, mais en beaucoup moins grand nombre, au bazar de Gumuch-Khané, des fourrures d'ours, de loups, de renards, de lynx, de martres, de fouines et de loutres.

L'exploitation des mines de plomb argentifère, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont donné leur nom au pays, est à peu près abandonnée. En 1810, elles rapportaient au gouvernement trente mille piastres par mois; en 1845, leur revenu total, pour toute l'année, n'excédait pas cent mille piastres; aujourd'hui il est à peu près nul. Le gouvernement reçoit la moitié du produit brut, qui s'élève seulement à quelques milliers de piastres; ce sont les Grecs qui dirigent les travaux.

XXII

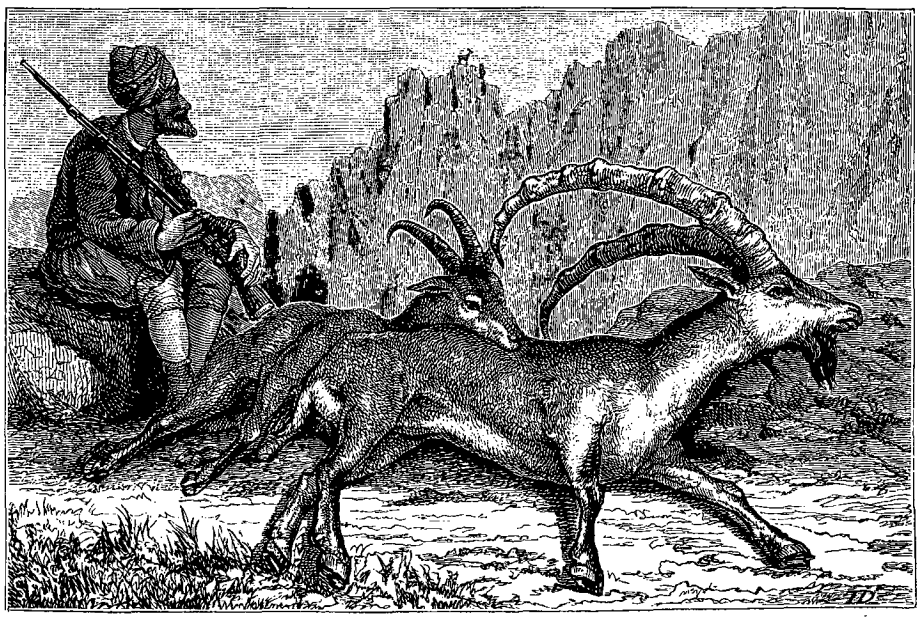
Départ pour un kaïmackli. — Ce qu'on désigne ainsi. — Beaux paysages et excellent accueil que reçoivent les voyageurs. — Une chasse aux égagres. — Adresse et maladresse. — Ce que sont les chèvres sauvages. — Une battue à l'ours manquée.

Avant l'aurore, je délogeai sans bruit, et, accompagné de mon domestique, j'allai visiter un petit monastère voisin, avec l'intention d'y explorer quelques grandes prairies, les seules qu'on puisse voir aux environs de Gumuch-Khané.

Après une heure de marche par un sentier assez périlleux, nous aperçûmes un groupe de constructions au fond d'une gorge, sur le bord d'un petit ruisseau. Quelques grands peupliers et des champs verdoyants contrastaient heureusement avec l'aridité des terrains environnants : je trouvai charmant le site de ce monastère.

Les Grecs et les Arméniens, avec une ardeur jalouse, dépensent beaucoup d'argent pour la construction et l'entretien de ces établissements religieux, auxquels sont annexées des exploitations rurales.

Celui que j'avais sous les yeux appartenait aux Arméniens. Il se compose d'une église bâtie sur des ruines qui doivent être très-anciennes. A l'entour s'élèvent les maisons d'habitation des prêtres desservants, puis de vastes constructions où des salles et des chambres sont réservées aux nombreux fidèles qui, le dimanche, viennent y faire leur dévotion.



Chèvres sauvages.

Beaucoup de ces pèlerins, parmi lesquels dominent les femmes, y font des neuvaines; ils y séjournent autant qu'il leur plaît, sans qu'il leur soit rien demandé. Chacun, en partant, fait quelque cadeau proportionné à ses ressources.

Sur le côté, et plus bas que l'église, son bâties toutes les dépendances de la maison rurale. Il y a là de beaux troupeaux de chèvres et de brebis qui donnent un lait délicieux dont on fait du beurre, du fromage et du kaïmack (crème bouillie); de là vient le nom de l'établissement que l'on appelle un kaïmackli.

Nous fûmes fort bien accueillis par le prêtre et l'intendant du petit domaine. Après un repas frugal, mais excellent, j'allai chercher des insectes dans les environs.

Le soir, je retournai à la ville, me promettant bien de revenir le lendemain au kaïmackli, car j'avais fait pendant cette excursion la rencontre d'un vieux Kurde, nommé Youssouf, employé comme gardien de troupeaux. C'était un chasseur renommé qui m'avait promis de me montrer, sinon de me faire tuer, des ours, des chèvres sauvages et des perdrix.

Il vint en effet me prendre un matin, avant le jour, pour me conduire à la chasse de chèvres sauvages qu'il avait aperçues la veille. Nous mîmes plusieurs heures à gravir une montagne escarpée, sur la cime de laquelle se tiennent habituellement les égagres. A peine étions-nous arrivés au sommet que Youssouf me montra, à mille mètres à peu près de nous, quatre de ces animaux qui paissaient tranquillement Nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Exécution d'un brigand, à Trébizonde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

essayâmes de les rejoindre, ce qui ne fut pas facile. Pendant cinq cents mètres, nous suivîmes, au risque de nous rompre le cou, la crête de la montagne, nous aidant des mains et les pieds, et n'ayant souvent pour nous soutenir au-dessus des précipices qu'une saillie de rochers large de quelques doigts. Enfin nous atteignîmes un petit plateau; mais à peine y étions-nous arrivés que, malgré les précautions infinies que nous avions prises, les égagres nous ayant éventés, levèrent la tête et, le nez au vent, s'enfuirent avec rapidité. J'eus le regret de les voir disparaître en un instant dans un ravin profond.

Je regardai alors Youssouf, m'attendant à lui trouver un air aussi désolé que le mien. Il n'en était rien; son visage rayonnait de joie. Le ravin escarpé dont les égagres avaient pris le chemin n'avait que trois issues possibles. En hâte, et observant le plus grand silence, le chasseur me conduisit sur un rocher élevé qui dominait deux de ces issues, et, par un long détour, il gagna la troisième.

Après une heure d'attente, j'entendis un coup de feu. Youssouf venait de tirer à plus de trois cents mètres au-dessous de moi; bientôt je vis apparaître trois des égagres, qui malheureusement prirent pour gravir les hauteurs l'issue la plus éloignée du point que j'occupais. A deux cent cinquante mètres environ, je leur envoyai coup sur coup quatre balles de ma carabine Remington sans les toucher; je vis mes projectiles faire sauter des éclats de rochers autour de ces animaux. L'un d'eux termina son ascension; mais les autres, effrayés par la fusillade, retournèrent dans le ravin et passèrent à vingt pas de Youssouf, qui venait de recharger son arme.

Une nouvelle détonation m'apprit qu'il les avait aperçus. Je redescendis rapidement dans le ravin, et ma joie fut grande de voir le vieux chasseur assis sur un rocher, ayant à ses pieds un bouc et une chèvre dont je fis immédiatement un croquis.

La chèvre sauvage (*Capra ægagrus*) est un animal répandu sur une grande partie de l'ancien continent; on la trouve surtout dans les montagnes de la Crète et de l'Anatolie, en Arménie, en Perse, dans l'Asie centrale et sur les chaînes est et sud du Caucase. C'est toujours dans le voisinage des neiges éternelles qu'elle habite. Les vieux mâles ont un mètre de hauteur au garrot; leurs cornes atteignent quelquefois plus que cette longueur; celles des femelles sont beaucoup plus petites. La couleur générale de ces animaux varie du fauve clair au brun; le ventre, la poitrine, le cou, les parties internes des jambes sont blanchâtres. La ligne médiane du dos, le front, le menton, le devant des jambes sont noirâtres ainsi que la barbe, qui est longue et fournie chez les adultes des deux sexes.

Les chèvres sauvages vivent en petits troupeaux sur les montagnes escarpées et sont d'un bord très-difficile. Vers le soir, elles descendent dans les vallées et les ravins couverts de taillis et de forêts. Le matin, avant le jour, elles regagnent les hauteurs, où elles paissent et ruminent pendant la journée.

La chasse des égagres est du reste très-fatigante et périlleuse. Le chasseur est obligé de les suivre dans des endroits où le moindre faux pas peut donner la mort. L'agilité, la ruse, la finesse de la vue, de l'ouïe et de l'odorat de ces animaux sont extrêmes. La crainte les tient continuellement en éveil; à la moindre cause d'effroi, le vieux mâle qui dirige ordinairement le troupeau fait entendre un sifflement strident, et à ce signal tous disparaissent. Au printemps, la femelle met bas un ou deux petits, qui à peine nés courent et gambadent autour de leur mère.

On trouve quelquefois dans l'intestin des vieux égagres des concrétions pierreuses nommées bézoards, auxquelles on attache, dans tout l'Orient, un grand prix, à cause de leurs prétendues vertus merveilleuses. On imagine que les bézoards guérissent d'un grand nombre de maladies et sont l'antidote le plus efficace contre les poisons. Les musulmans les considèrent comme un porte-bonheur : c'est pour eux l'équivalent de nos cordes de pendus.

La chasse aux chèvres terminée, nous prîmes un peu de repos; puis nous passâmes le reste de la journée à battre les buissons pour en faire déloger un petit ours dont on voyait sur le sol les traces assez fraîches; il nous fut impossible de le découvrir.

Vers le soir, nous étions assis près d'une fontaine, lorsque passèrent six paysans qui, voyant mes armes, et convaincus de leur puissance, s'offrirent à faire une battue avec moi, me demandant de les aider à tuer un ours énorme qui, quelques jours auparavant, leur avait pris une vache. J'accédai de grand cœur à leur désir, et rendez-vous fut pris.

Le lendemain, après un repas composé de laitage et de galettes cuites sous la cendre, nous nous engageâmes dans le sentier du ravin où, sous d'épais buissons de chênes, l'ours avait établi sa demeure. Nous étions vingt chasseurs. Chacun prit sa place; on me donna la meilleure. Du haut d'un rocher, je devais tirer sur l'animal, qui avait l'habitude de suivre le chemin que je dominais pour gagner un ravin peu éloigné. Pendant plus d'une heure, les rabatteurs et les chiens qui les accompagnaient firent grand bruit dans le taillis. J'attendais impatiemment le moment où, délogeant de son fort, la bête passerait à ma portée, quand tout à coup une vive fusillade se fit entendre à l'extrémité du ravin. L'ours, au lieu de fuir devant la ligne des rabatteurs, l'avait forcée, et continuait sa course, harcelé par les molosses, sans avoir été touché par aucune balle. La chasse était manquée; nous fûmes obligés d'abandonner la partie.

Youssouf et moi nous retournâmes au logis, assez satisfaits après tout d'avoir tué en route quelques grosses perdrix rouges (*Perdrix chuckar*).

Je restai deux jours encore au kaïmackli, puis je repassai par Gumuch-Khané, où je fis mes adieux au vieil Arménien qui m'avait donné l'hospitalité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XXIII

En route. — Double avantage des digues en bois de saule. — Halte dans la vallée. — La gelée au mois de juin. — Le transport du grain par des caravanes d'ânes. — Les écureuils de terre. — Leur chasse. — Leurs mœurs.

Pendant quelque temps, la route qui conduit à Baïbourt suit le torrent, dont les rives sont bordées de vergers. La plus grande partie de ces jardins sont situés sur des parties submersibles pendant les grandes crues, mais ils sont protégés contre l'envahissement des eaux par des digues fort bien faites, en fascines et en pierres, et consolidées par des plantations de saules, qui forment des haies hautes et épaisses, toutes couvertes de fleurs qui répandent au loin une odeur délicieuse.

A la nuit, nous nous arrêtâmes près du courant. Je plantai ma tente au milieu d'une grasse prairie. Vers le matin, nous fûmes rejoints par des muletiers et nous partîmes en caravane.

Pendant la matinée, nous fîmes la rencontre de plus d'un millier d'ânes chargés de froment. Ils venaient d'Erzeroum et allaient à Trébizonde, où des navires attendaient leur chargement.

Je puis évaluer à plusieurs milliers le nombre de bêtes de somme qui nous croisèrent pendant la journée. Un homme suffisait pour conduire une vingtaine d'ânes; ceux-ci, petits et vigoureux, portaient allègrement leur charge assez lourde. Ils avaient tous les narines fendues, dans leur intérêt, me dit-on, et pour les défendre contre les mouches, communes en Orient, qui ont pour habitude de s'introduire dans le nez des bêtes de somme; on les en chasse plus facilement après cette triste opération.

Nous étions encore sur les bords du Charschout-sou, lorsque en traversant une prairie, je fus fort surpris de voir fuir devant moi une quantité de petits animaux un peu plus gros que des rats, et qui me paraissaient m'être inconnus. Il me fut d'abord très-difficile de m'en procurer un, tant ils étaient craintifs et lestes à s'enfuir; de bien loin, quand quelque chose les inquiétait, ils se sauvaient vers leur terrier, ou ils s'arrêtaient hors de la portée des armes. Lorsqu'ils se voyaient en sûreté, ils se levaient droits sur leurs pieds de derrière et poussaient de temps à autre un petit cri très-aigu, semblable au sifflement d'un oiseau.

Avec beaucoup de patience, en me traînant à plat ventre derrière les rochers et les plis de terrain, je parvins à en tuer quelques-uns; je vis alors que j'avais affaire à des écureuils terrestres (*Spermophilus sitillus?*); la chair de ces petits animaux, qui remplacent en Arménie les lapins de garenne, est un manger délicieux. A la fin de l'été, ils sont extrêmement gras; ils se nourrissent d'herbes, de graines et de racines.

En automne, ces écureuils portent des provisions dans leur terrier, où ils passent l'hiver engourdis comme les marmottes.

Lorsqu'on voyage sur les hauts plateaux de l'Arménie et du Kurdistan, on entend continuellement les cris aigus de ces animaux, qui de loin regardent passer les voyageurs; ils se tiennent si raides et si parfaitement immobiles dans une position perpendiculaire qu'à distance on croit voir des piquets fichés en terre. Un oiseau de proie vient-il à paraître, tous s'enfuient; pas toujours assez vite cependant : un jour, je tuai un pygargue (*Aquila halietus*) au moment où cet oiseau venait d'enlever de terre un pauvre écureuil.

Un chien de chasse que j'avais avec moi était devenu très-habile à prendre à la course ces agiles animaux.

XXIV

Ascension du plateau de Balachor. — Une habitation de pasteurs — Mauvaise nuit. — Singulier concert au réveil. — Prairies et marécages. — Heureuse chasse pour un ornithologiste. — Arrivée à Baïbourt.

Vers trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Mourad-Khan. Quelque temps après, nous entrâmes dans un petit ravin où serpente le Charchout-sou, qui n'est plus là qu'un petit ruisseau. Les grands arbres, les aunes, les chênes, les saules étaient aussi remplacés par des arbustes nains; bientôt les poiriers et les pommiers sauvages furent les derniers signes de la végétation arborescente.

Nous commençâmes ensuite à gravir des pentes qui nous amenèrent sur un vaste plateau, celui de Balachor. Il est couvert de belles prairies et de champs bien cultivés. Aux terrains arides et aux arbres rabougris avaient succédé de plantureux pâturages où paissaient de nombreux troupeaux de bœufs et de buffles, tandis que sur les mamelons moins productifs les chèvres et les moutons trouvaient encore une nourriture abondante.

Vers le soir, nous arrivâmes au village de Balachor, élevé de seize cent dix mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le mouctard (chef du village) nous logea tant bien que mal dans une grande maison, bâtie en pierre et surmontée d'une terrasse en terre soutenue par un curieux édifice de charpente. A l'intérieur était une immense étable, séparée seulement par une balustrade des parties surélevées qui servaient de chambres d'habitation. Quoique les bestiaux fussent partis déjà depuis longtemps pour les pâturages d'été, il régnait là une insupportable odeur ammoniacale qui faillit me suffoquer.

Il m'eût paru bien préférable de coucher dehors sous une tente; mais on me fit observer que le froid était trop vif et l'air trop humide sur ce plateau élevé : c'eût été une imprudence.

Le matin, je fus réveillé par un concert assourdissant que donnaient les veaux du village réunis sur la place principale. De toutes les maisons sortaient quelques-uns de ces intéressants animaux; ils for-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maient un troupeau nombreux que l'on allait reconduire au pâturage, loin de leurs mères qui beuglaient tristement.

Nous traversâmes de vastes plaines où les ruisseaux, en s'élargissant, formaient de grands marécages. On y voyait une multitude d'oiseaux aquatiques. Les cigognes se faisaient remarquer par leur éclatant plumage. Plusieurs espèces de canards, entre autres le *Tadorne casarca*, qui faisait entendre au loin son cri plaintif, nageaient parmi les joncs.

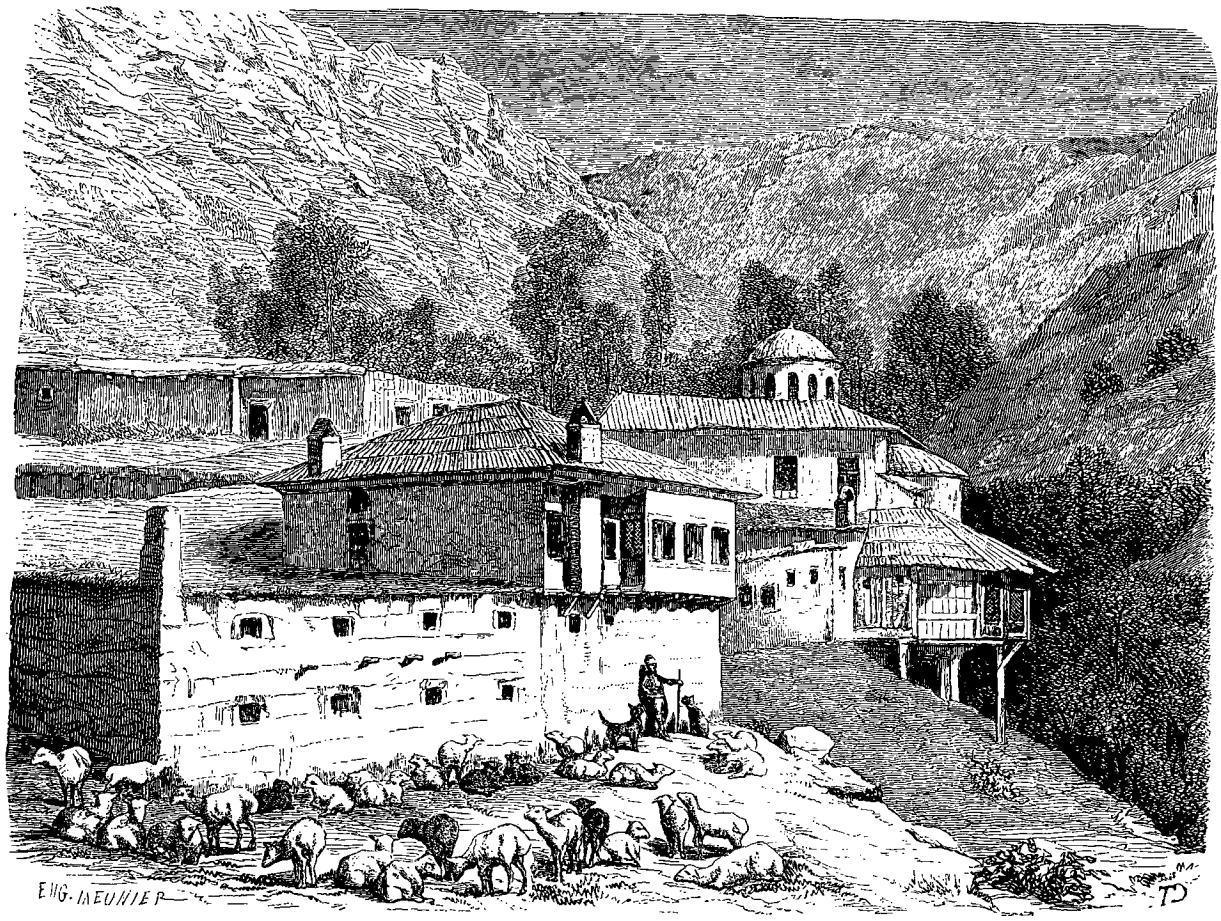
Des bandes de vanneaux passaient en tourbillonnant, suivant leur coutume, au-dessus de nous. Je profitai d'une halte de ma petite caravane pour tirer sur quelques-uns de ces oiseaux.

Les parties sèches de ces plaines étaient peuplées d'une grande quantité de perdrix, de gangas et d'alouettes de différentes espèces, parmi lesquelles j'eus le plaisir de tuer la calandrelle et la pispolette, deux petites alouettes d'une grande rareté.

A onze heures du matin, nous redescendîmes dans le fond d'une vallée.

A un détour du chemin, Baïbourt s'offrit à nos yeux.

Je fus étonné de trouver à l'entrée de la ville, dans une bande de chiens à demi sauvages, des lévriers



Un kaïmackli pres de Gumuch-Khané.

d'une remarquable beauté. J'essayai de m'en approprier un; mais, malgré mes caresses et l'appât d'une nourriture plus succulente, aucun ne voulut quitter son existence errante pour me suivre.

BAÏBOURT ET ERZEROUM.

XXV

La ville de Baïbourt. — Origine de son nom. — Le château fort. — La population. — La faune ornithologique. — Le commerce. — Aspect aride et désolé de la contrée. — Départ. — La vallée du Tschorock.

La ville de Baïbourt doit son nom, en langue arménienne, au château fort qui la domine et dont l'origine paraît être assez ancienne. Ses constructions, de style et d'aspect différents, attestent qu'il a dû être reconstruit plusieurs fois. On y remarque de nombreuses inscriptions arabes, gravées sur des pierres encastrées çà et là dans les murailles.

A l'intérieur de la forteresse se trouve une petite chapelle aujourd'hui en ruine; ses murs portent quelques traces de fresques.

Baïbourt, qui compte une population de quatre mille habitants, est placée dans la vallée du Tschorock-sou, qui partage la ville en deux. On traverse cette rivière sur un pont de pierre; pendant la belle saison, elle est facilement guéable. Sur ses rives crois-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysans des environs de Trébizonde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sent quelques peupliers et des saules, seuls arbres qui puissent pousser, à cette altitude de quinze cent cinquante mètres, au milieu de ces steppes arides où l'on ne voit de végétation arborescente que près des cours d'eau.

Les corbeaux, les choucas, les pies, qui pullulent dans la ville, sont d'une étrange familiarité. Ils entraient jusqu'au milieu de la chambre que j'avais louée dans un khan, et ils y prenaient sous nos yeux, sans façon, les débris de mon repas.

Beaucoup de milans et de grandes buses d'une espèce que je n'ai pu déterminer se promenaient aussi dans les rues. Je n'aurais eu garde de tuer un seul de ces oiseaux de proie; les habitants, assez fanatiques d'ailleurs, les respectent à l'égal des cigognes. Il est vrai qu'ils servent, ainsi que les chiens, à faire disparaître les immondices de la ville.

Les principales ressources de Baïbourt sont le commerce des céréales et celui des moutons. Le passage fréquent des caravanes est aussi une cause d'aisance pour le pays.

Aux environs, on ne voit ni arbres ni fruits. Les cerises que l'on vend à Baïbourt viennent d'Erzingham et de Gumuch-Khané.

Après un séjour de quarante-huit heures, je partis le 20 juin pour Erzeroum, situé à cent trente kilomètres au sud-est.

Nous suivîmes la route la plus courte, celle du Khochapounar ou Khodga-Pounhar. Nous fîmes six heures de chemin en remontant le Tschorock-sou. Pendant la nuit, quoique nous fussions en été, il survint une forte gelée blanche. Le lendemain, nous croisâmes en route une caravane appartenant à un riche Persan. Elle se composait de plus de quatre cents mulets. La force de ces animaux m'étonna : ils portaient jusqu'à cent soixante et cent quatre-vingts oks (deux cents et deux cent vingt-cinq kilos); c'est le double de la charge ordinaire d'un cheval.

XXVI

Ascension du Khochapounar. — Source thermale. — Rencontre de la poste. — Un bon conseil. — Le point culminant de la route. — Descente. — Halte. — Influence d'un chapeau de feutre sur les brigands. — Heureuse nuit dans une prairie.

Vers dix heures du matin nous commençâmes l'ascension du Khochapounar. A mi-chemin coule une source thermale qui a dix-huit à vingt degrés de chaleur; elle est légèrement sulfureuse.

Non loin de là s'étend un vaste plateau marécageux, où abondaient les chevaliers pieds-rouges et les bécassines. Les bergeronnettes mélanocéphales et plusieurs espèces de petits becs-fins venaient, à portée de nos mains, manger les mouches qu'attiraient nos chevaux.

Vers le milieu du jour, nous fîmes la rencontre, près d'un khan abandonné, du tchapar faisant le service de la poste de Téhéran à Constantinople. Il me conseilla, de la part de notre consul d'Erzeroum, de me bien tenir sur mes gardes, et de me hâter parce qu'on avait eu avis qu'une troupe de brigands dangereux errait dans ces parages.

Nous traversâmes pendant quelque temps une vallée très-élevée et peu profonde, tantôt large et marécageuse, tantôt étroite et pierreuse, qui nous mena au sommet du Khochapounar, à deux mille cinq cents mètres d'altitude. Mon drogman, qui avait déjà fait ce voyage, me fit remarquer en cet endroit, dans le lointain, un point noir que j'entrevoyais à peine, et qu'il m'assura être Erzeroum, dont nous étions cependant encore à quinze heures de marche. Perchés sur les pics volcaniques qui nous entouraient, les gypaètes, les vautours et les aigles, immobiles comme des figures de pierre, nous regardaient passer.

Le soir approchait, et jamais plus splendide spectacle ne s'offrit à mes yeux. Les silhouettes hardies de ces montagnes aux tons gris et violets sur lesquelles contrastait la blancheur des bandes de neige; les lignes bleues de l'immense horizon qui se déroulait au loin sous mes pieds, concouraient à former un tableau d'une étrangeté et d'une grandeur incomparables.

Nous fîmes halte sur le bord d'un grand torrent, attirés par un excellent pâturage où nos chevaux trouvèrent une nourriture abondante.

Lorsque j'eus planté ma tente, le guide que j'avais pris le matin à Maden-Khan, et qui depuis la rencontre du tchapar de la poste craignait sérieusement d'être attaqué par les voleurs, me supplia de recharger mes armes et de placer au bout d'une grande perche mon chapeau de feutre, persuadé, me dit-il, que le respect et la peur qu'inspirent aux brigands les Européens (*firenkzous*) et leurs armes, les détourneraient de tout mauvais dessein.

Pour rassurer ce brave homme, je fis ce qu'il me demandait et je m'endormis en écoutant chanter les cailles. Les voleurs ne troublèrent pas notre sommeil, et, avant l'aube, nous nous remîmes en route afin d'arriver de bonne heure à Erzeroum, distant encore de onze heures de marche du village de Kochapounar, près duquel nous nous étions arrêtés. Pendant trois heures le chemin fait mille détours dans les montagnes de la chaîne du Kop-Dagh, dont les contre-forts vont en s'amoindrissant vers les bords d'une rivière, qui n'est autre que l'Euphrate et qu'on appelle ici Meïmansour-sou; nous la traversâmes à gué, près du village qui lui donne son nom.

XXVII

L'Euphrate. — La plaine d'Erzeroum. — Limpidité de l'atmosphère à six mille pieds d'altitude. — Ilidja. — Eaux sulfureuses. — La route nouvelle. — Mauvaise construction. — Arrivée. — Erzeroum. Le marais et les oiseaux qu'on y trouve.

Après avoir remonté la rive opposée, nous n'avions plus devant nous que la grande plaine qui nous séparait encore d'Erzeroum, très-visible dans le lointain, quoique nous en fussions à huit heures de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marche, tant est pure la transparence de l'atmosphère sur ce plateau (dix-huit cents mètres d'altitude).

Çà et là, dans ce steppe, sont disséminés des villages autour desquels paissent de nombreux troupeaux. Le sol est bien cultivé. On y sème du froment de plusieurs espèces, du seigle et de l'avoine; mais l'étendue du terrain est telle que plus des trois quarts en sont encore couverts de prairies et de marais.

Trois heures avant d'arriver à Erzeroum, on passe près du village d'Ilidja, où se trouvent des sources thermales sulfureuses renommées pour la guérison de la gale et des maladies honteuses, assez fréquentes dans ce pays.

A Ilidja, nous rejoignîmes la nouvelle route à laquelle on travaille activement. La voie est élevée d'un mètre ou dun mètre et demi au-dessus de la plaine; elle est bordée d'un fossé qui doit servir à l'écoulement des eaux.

La construction de cette route laisse beaucoup à désirer. Les terrassements sont irréguliers; les fossés, trop petits, sont insuffisants, et tous les travaux d'art, en général, sont inférieurs à ceux du villayet de Trébizonde.

Je restai quinze jours à Erzeroum. Pendant ce temps, je fis plusieurs courses aux environs, et surtout dans le grand marais au milieu duquel passe l'Euphrate.

On traverse ce fleuve en plusieurs endroits, sur des ponts auxquels on arrive par des chaussées.

Pendant l'hiver, des oiseaux de toute sorte abondent dans ces marécages; mais pendant l'été il n'y reste guère que des grues, des cigognes, des canards, les vanneaux, des hérons et plusieurs espèces de sternes.

VOYAGE AU THORTOUM.

XXVIII

Départ pour le Thortoum. — Les marais de l'Euphrate. — Bonne chasse. — Orages quotidiens. — Kara-Keuzec. — Sareh, chef-lieu du Thortoum. — La population et les productions de la vallée du Thortoum. — Thortoum-Kalessi. — Forêt d'arbres fruitiers. — La polygamie. — Le lac.

Le 23 juin, je partis pour le Thortoum, vallée au nord d'Erzeroum. J'étais sorti de cette dernière ville vers midi; à une heure et demie nous étions engagés dans le marais. Au loin, sur les côtés de la chaussée, les oiseaux aquatiques nous saluaient de leurs cris aigus; devant nous, mais hors de portée, partaient les hérons bihoreaux et les aigrettes; des sternes et des mouettes voltigeaient au-dessus de nos têtes; deux fois des canards casarca, qui se levaient du milieu des joncs à notre approche, tombèrent sous nos coups. Après deux heures et demie de route, nous passâmes sur un pont, et, à partir de ce moment, nous suivîmes les rives de l'Euphrate, que nous devions désormais remonter presque jusqu'à sa source.

Nous fûmes surpris en route par un des violents orages si fréquents dans ces contrées. Le soir, sous une pluie battante, nous arrivâmes à Kara-Keuzec, grand village situé à six heures d'Erzeroum, au pied des premières montagnes de la vallée du Thortoum.

Au fond de cette vallée coule le Thortoum-sou, qui, suivant une direction nord, va mêler ses eaux à celles du Tschorock-sou à Beschanget.

Le 24 juin, à midi, nous entrâmes à Sareh ou Sarer, chef-lieu du canton de Thortoum, où le mudir, qui a quelques obligations au consul de France, nous reçut parfaitement bien et nous fit conduire dans une maison assez confortable d'où il fit déloger les habitants.

Un employé du fisc, en tournée de recouvrement, m'apprit que le canton de Thortoum, qui contient soixante-deux villages, est un pays excessivement pauvre; les vallées profondes et escarpées qui couvrent la totalité de la contrée ne laissent qu'en de rares endroits un emplacement convenable pour la culture des céréales.

Vingt-sept de ces villages, placés sur le haut des montagnes, sont exclusivement habités par des pasteurs; les trente-cinq autres, situés sur les rives du Thortoum-sou, sont les seuls dont les habitants puissent récolter des céréales et entretenir des jardins fruitiers, où croissent surtout des pommiers, des poiriers, des cerisiers, des abricotiers, des mûriers blancs et rouges et des noyers.

On transporte, année moyenne, du canton de Thortoum, pour dix mille livres turques (deux cent trente mille francs) de fruits à Erzeroum.

Au fond de l'étroite vallée où est situé Sareh, et dans les quelques prairies qu'arrose le torrent, qui en certains endroits est bordé de saules et de peupliers, les fleurs sont nombreuses. Sous ces frais ombrages, je fis une précieuse collection entomologique.

Pendant quelques jours, j'explorai les environs; mais je n'y vis de remarquable que les belles ruines du château de Thortoum (Thortoum - Kalessi), situées sur une colline escarpée, et qui semblent s'être détachées de la montagne et avoir glissé jusque dans la vallée. Le torrent qui coule de chaque côté l'isole complétement. La position, qui est formidable, fait penser que de tout temps ce rocher a dû servir d'assise à une forteresse, et je ne suis pas de l'avis des gens du pays et des auteurs qui en attribuent la fondation aux Génois.

Un conduit souterrain, qui descend à la rivière, servait sans doute en temps de siége aux défenseurs pour venir puiser de l'eau.

On m'avait parlé d'un grand lac que je devais trouver à quelques heures de Sareh; je partis le 1er juillet pour le visiter.

En route, nous passâmes par plusieurs villages, au confluent de petits ruisseaux, qui descendent d'entre les gorges profondes et vont se jeter dans le Thortoum-sou. Ces villages, dont les vergers dérobent à la vue les maisons, sont de véritables oasis au milieu du chaos des montagnes arides. Le voyageur, brûlé par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

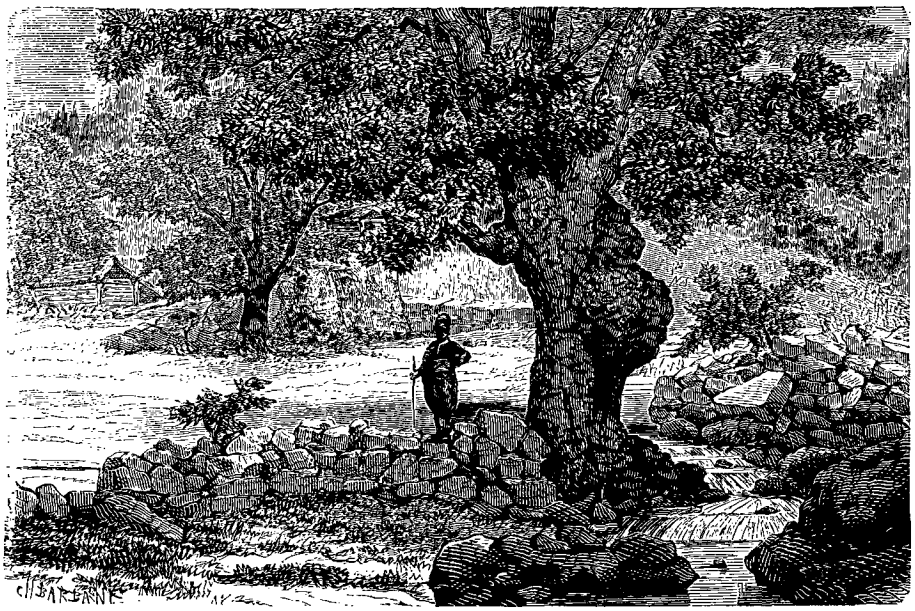
le soleil, aspire de loin avec ardeur au moment où il pourra se reposer sous ces verts ombrages, et s'y rafraîchir avec les fruits et le laitage qu'on y trouve en abondance. Le soir, après une journée peu fructueuse de chasse entomologique, nous arrivâmes à Oscheti. Là, ce ne sont plus seulement des vergers, c'est une véritable forêt d'arbres fruitiers qui, à cette époque de l'année, offrent aux passants leurs fruits abondants et savoureux, dont le fardeau fait ployer les branches jusqu'à terre.

Lorsque le soleil est couché, de tous les villages de la vallée partent des caravanes d'ânes chargés de fruits. Les habitants profitent de la fraîcheur des nuits pour franchir la plus grande partie de la distance qui les sépare d'Erzeroum.

Beaucoup de riches propriétaires de vergers ont quatre, cinq ou six épouses; c'est pour eux une grande économie. Ils emploient ces femmes au travail de la cueillette. En tous lieux où la polygamie est en usage, les femmes sont réduites à la condition de servantes. C'est ce qu'on observe chez les Mormons aussi bien qu'en Orient.

Tous les fruits qui ne sont pas vendus frais pendant l'été, et notamment les mûres et les abricots, sont séchés au soleil et conservés pour être vendus pendant la mauvaise saison.

Le 2 juillet, nous partons pour Issa, petit village situé sur les bords du lac. Nous suivons le lit du Thortoum-sou, qui coule entre des rochers escarpés. Plus de dix fois nous passons cette rivière à gué; enfin nous arrivons à un élargissement assez considérable de la vallée, et, après avoir traversé des prairies en



Noyers à loupes.

partie inondées, nous côtoyons le lac, que nous laissons à notre gauche, pour aller, à un kilomètre plus loin, chercher un gîte à Issa.

Je passai quatre jours dans ce village, poursuivant mes recherches zoologiques sur les rivages du lac.

Le 5 juillet, j'étais de retour à Serah, et, m'avançant à petites journées vers Erzeroum, j'y arrivai le 10; on compte vingt heures de marche de cette ville au lac de Thortoum.

L'été dure peu sur les plateaux de l'Arménie, et dès le mois d'août on voit se flétrir et se sécher les herbes et les plantes qui, à la fin d'avril, secouaient à peine leur linceul de neige.

Je n'avais donc pas à espérer beaucoup de ce que j'aurais pu faire de recherches dans la campagne, et je résolus à regret de retourner à Trébizonde pour y continuer ensuite mes chasses sur le versant nord de la chaîne des montagnes du Lazistan [1], où l'automne était, m'avait-on assuré, la plus belle saison.

Le 15 juillet, je quittai Erzeroum.

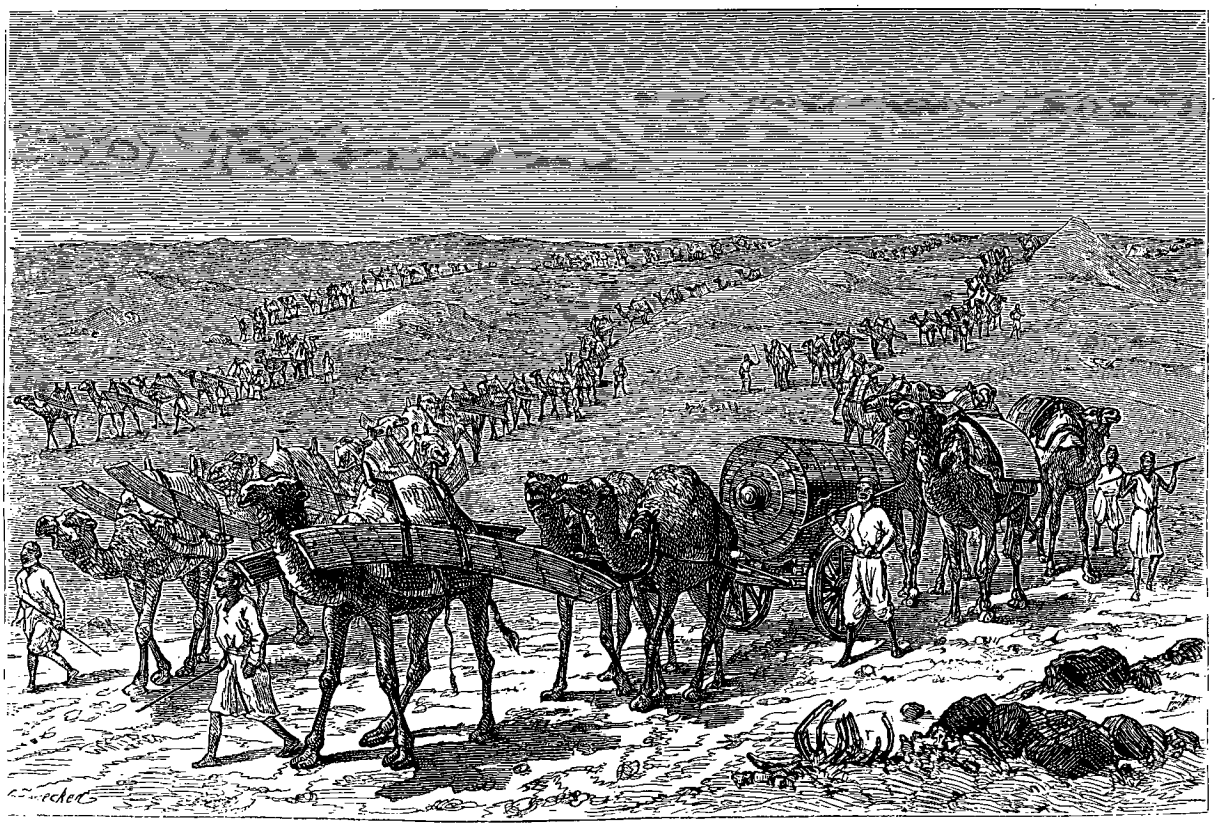
Le consul de France, M. Eynaud, voulut bien m'accompagner jusqu'à Ilidja. Ce ne fut pas sans un véritable regret que je me séparai de lui, après l'avoir sincèrement remercié de son excellent accueil, de ses conseils et de tous ses services.

Th. Deyrolle.

(*La suite à une autre livraison.*)

1. On désigne sous le nom de *Lazistan* la partie de l'Arménie turque située entre les vallées du Charchout-sou, du Tschorock-sou et le rivage de la mer Noire (voy. la carte, p. 3).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Transport de sections de navires en fer par chameaux dans le désert de Nubie. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

ISMAILÏA

(GONDOKORO).

RÉCIT D'UNE EXPÉDITION ARMÉE DANS L'AFRIQUE CENTRALE

POUR LA SUPPRESSION DE LA TRAITE DES NOIRS

COMMANDÉE PAR SIR SAMUEL WHITE BAKER[1].

1869-1873. — ANALYSE ET EXTRAITS D'UNE TRADUCTION INÉDITE.

Si peu que l'on s'occupe de géographie, on ne peut ignorer les services que sir S. Baker a rendus à la science[2].

La découverte du lac qu'il a nommé l'Albert N'yanza (lac Albert) eût suffi pour lui assurer une célébrité durable[3] : il vient de s'acquérir de nouveaux droits à la reconnaissance publique par l'expédition armée dans l'Afrique centrale dont il a été l'organisateur et le chef, et où il s'est proposé pour but la suppression de la traite des noirs.

Quelques réserves que l'on puisse faire au sujet des conséquences probables de cette généreuse entreprise, il est juste de reconnaître que, jusqu'à ce jour, aucun effort aussi énergique et aussi efficace n'avait été tenté en faveur d'une cause dont le succès importe à un si

1. *Ismailia, a narrative of the expedition to central Africa for the suppression of the slave trade, organized by Ismail, khedive of Egypte,* by sir Samuel W. Baker, pacha; with maps, portraits, etc. — 2 vol. London, Mamillan and Co. 1874.

2. Voy. le tome XV du *Tour du Monde*, premier semestre 1867 : *Voyage à l'Albert N'yanza*, par sir Samuel Baker, 1861-1864.

3. Speke avait signalé l'existence de ce lac d'après le rapport des indigènes; mais c'est sir S. Baker qui l'a vu le premier. La Société de Géographie de Paris a décerné à sir S. Baker, en 1867, sa grande médaille d'or. Le gouvernement anglais l'a anobli. Le gouvernement égyptien l'a fait pacha : il est major général de l'empire ottoman.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

haut degré, non-seulement à la civilisation de l'Afrique, mais à l'humanité tout entière.

Ajoutons que ce récent voyage a été pour sir S. Baker l'occasion d'observations et d'études de diverses natures, qui, en dehors même de la question de la traite, donnent à son récit un intérêt au moins égal à celui de ses deux précédents ouvrages [1].

But de l'expédition. — Un firman du khédive. — Préparatifs. Approvisionnements. — Soldats.

Au commencement de sa relation, sir S. Baker fait connaître les motifs qui l'ont conduit à s'exposer de nouveau, avec sa fidèle et vaillante compagne [2], aux fatigues et aux périls de cette aventureuse excursion dans l'Afrique centrale.

« Lors de mon premier voyage, dit-il, j'avais traversé des contrées d'une extrême fertilité, douées d'un climat salubre, favorable à l'établissement des Européens, à une altitude moyenne de douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

« Cette zone immense, presque sans limites, était abondamment peuplée par une race qui ne demandait que la protection d'un gouvernement fort, mais paternel, pour prendre une importance considérable et développer les admirables richesses du sol.

« Je rencontrai des régions dont la valeur naturelle variait suivant la situation et l'altitude, où le sucre, le coton, le café, le riz, les épices et tous les produits des tropiques pouvaient être cultivés avec succès; mais ces régions étaient dépourvues de toute forme de gouvernement civilisé, et « chaque individu y faisait ce qui lui semblait bon. »

« Dans un milieu aussi anarchique et aussi confus, la traite florissait au détriment de tout progrès. Des contrées riches et bien peuplées étaient converties en désert; les femmes et les enfants étaient emmenés en captivité, les villages brûlés, les récoltes détruites ou pillées, les habitants chassés; un paradis terrestre se trouvait converti en une région infernale; les indigènes, d'abord bienveillants pour les étrangers, leur étaient devenus hostiles; et le résultat général de la traite ne pouvait être exprimé que par un seul mot : « ruine. »

« Les chasseurs et les trafiquants d'esclaves, causes de cette désolation, étaient pour la plupart des Arabes, sujets du gouvernement égyptien. Abandonnant leurs occupations agricoles dans le Soudan, ils s'étaient constitués en bandes soudoyées par divers commerçants de Khartoum. Un seul de ces commerçants avait à sa solde environ deux mille cinq cents Arabes, employés, en qualité de forbans et de brigands, dans l'Afrique centrale. Soumis à une grossière organisation militaire, armés de mousquets, ils formaient des compagnies et obéissaient, en beaucoup de cas, à des officiers qui avaient déserté leurs corps en Égypte ou dans le Soudan.

« On porte à environ quinze mille les sujets du khédive qui, au lieu de s'employer utilement et payer l'impôt en Égypte, s'étaient engagés dans le soi-disant commerce d'ivoire, mais surtout, en réalité, dans la chasse aux esclaves du Nil Blanc.

« Ainsi d'immenses zones étaient occupées par des bandes armées venues de Khartoum, lesquelles s'alliaient aux tribus indigènes pour attaquer et détruire les tribus voisines, et enlever les femmes et les enfants, en même temps que de nombreux troupeaux de bêtes à laine et à cornes.

« On croit pouvoir affirmer qu'au moins cinquante mille individus étaient ou capturés et détenus dans les divers camps (zaribas), ou expédiés par le Nil Blanc et les routes de terre, le Darfour et le Kordofan. Les morts, résultant de la capture des esclaves et des traitements barbares qui leur étaient ensuite infligés, constituaient un chiffre effrayant. Cette émigration forcée, jointe à l'incertitude de vivre et de posséder, avait pour conséquence la dépopulation des districts infestés. Les indigènes devaient ou se soumettre aux insultes de toutes sortes, au pillage, ou abandonner leurs demeures et aller au loin chercher l'indépendance, ou bien encore s'allier à leurs oppresseurs. »

Telle était la situation de l'Afrique centrale et du Nil Blanc, lorsque Ismaïl-Pacha, le khédive actuel d'Égypte, résolu à abolir la traite en remontant aux sources mêmes du mal, fit demander à sir S. Baker de dresser le plan d'une expédition militaire. Après avoir modifié celui qui lui fut bientôt soumis, il envoya au voyageur anglais un firman dont voici le texte :

« Nous, Ismaïl, khédive d'Égypte,

« Considérant la condition sauvage des tribus habitant le bassin du Nil;

« Considérant que ces contrées manquent à la fois de gouvernement, de lois et de sécurité;

« Considérant que l'humanité impose le devoir de supprimer les chasseurs d'esclaves qui pullulent dans ces contrées;

« Considérant que l'établissement, dans ces contrées, d'un commerce légitime, sera un grand pas fait dans la voie de la future civilisation, et aura pour résultat d'ouvrir à la navigation à vapeur les grands lacs équatoriaux de l'Afrique centrale et de fonder un gouvernement permanent;

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Une expédition est organisée pour soumettre à notre autorité les contrées situées au sud de Gondokoro;

« Pour supprimer la traite et introduire un système de commerce régulier;

« Pour ouvrir à la navigation les grands lacs de l'équateur;

« Enfin, pour établir une ligne de stations militaires et d'entrepôts commerciaux, séparés les uns des autres

1. *The Albert N'yanza* et *the Nile tributaries of Abyssinia*.

2. Nos lecteurs n'ont pas oublié la part prise par Mme Baker aux précédentes expéditions de son mari. Lorsque, dans la séance du 12 avril 1867, M. de Chasseloup-Laubat remit la médaille d'or à sir S. Baker (il n'avait pas encore alors ce titre nobiliaire), l'illustre voyageur l'offrit aussitôt à sa jeune femme, aux applaudissements de toute l'assemblée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'ingénieur Edwin Higginbotham. Sir Samuel White Baker, pacha. Lieutenant Baker.
Lieutenant-colonel Abd-el-Kader.

Dessin de Godefroy Durand.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par une distance de trois jours de marche, à travers l'Afrique centrale, en prenant Gondokoro pour base d'opérations.

« Le commandement en chef de cette expédition est confié à sir Samuel White Baker, pour quatre années, à partir du 1er avril 1869;

« Nous l'investissons des droits les plus absolus, même de celui de mort, sur tous ceux qui feront partie de l'expédition.

« Il exercera la même autorité suprême et absolue sur toutes les contrées appartenant au bassin du Nil, au sud de Gondokoro. »

« Muni de ces pleins pouvoirs du khédive, dit sir S. Baker, je commandai en Angleterre des navires et des bateaux de sauvetage en fer qui, pourvus de machines de premier ordre, devaient être transportés en plaques et sections à travers le désert de Nubie.

« En outre, j'avais commandé des scieries à vapeur, avec une chaudière pesant huit cents livres; le tout devait être de même transporté à dos de chameaux, pendant plusieurs centaines de milles, par le désert de Nubie, et alternativement par bateaux et chameaux, d'Alexandrie à Gondokoro, c'est-à-dire à une distance d'environ trois mille milles (plus de quatre mille huit cents kilomètres).

« La troupe anglaise était ainsi composée : moi et lady Baker; le lieutenant Julien Alleyne Baker, de la marine royale; M. Edwin Higginbotham, ingénieur civil; M. Wood, secrétaire; le docteur Joseph Gedge, médecin; M. Marcopolo, garde-magasin en chef et interprète; M. Mc William, ingénieur en chef des steamers; M. Jarvis, chef contrôleur; MM. Whitfield, Samson, Hitchman et Ramsall, constructeurs de navires, etc. [1]. Il y avait de plus deux domestiques.

« Pour protéger le matériel, je fis construire quatre magasins en fer galvanisé, chacun de quatre-vingts pieds de long sur vingt de large.

« Avant de quitter l'Angleterre, je choisis tout ce qui était nécessaire pour notre équipement [2]. Il s'y trouvait compris un immense choix de marchandises de Manchester : draps de coton, calicot gris, coton, couvertures de laine blanches, rouges et bleues, écharpes indiennes, rouges et jaunes, mouchoirs de perse à couleurs éclatantes, chemises de flanelle écarlate, serge de couleur (bleue, rouge), pantalons de toile, etc.; — des outils de toutes sortes : haches, hachettes, grelots de harnais, verges de cuivre, peignes, miroirs en zinc, couteaux, faïences, assiettes d'étain, hameçons, boîtes à musique, images coloriées, bagues, rasoirs, cuillers étamées, montres à bon marché, etc., etc.

« En outre des marchandises et des fournitures générales, j'avais plusieurs grandes boîtes à musique avec cloches et tambours, une excellente lanterne magique, une batterie magnétique et un assortiment de jouets. Ce qui émerveilla surtout les indigènes, ce furent deux grandes girandoles et des boules argentées, d'environ six pouces de diamètre, qui, suspendues à des branches d'arbre, reflétaient ce qui se trouvait au-dessous.

« Je décidai que l'expédition partirait en trois divisions. Six steamers, variant de quarante à quatre-vingts chevaux-vapeur, devaient quitter le Caire en juin 1869, en même temps que quinze sloops et quinze dahabièhs [1], — en tout trente-six navires, — et remonter les cataractes du Nil jusqu'à Khartoum, ayant ainsi à accomplir un voyage par eau d'environ mille quatre cent cinquante milles (environ deux mille trois cent vingt kilomètres). Ces navires devaient transporter la totalité des marchandises.

« Je devais trouver de plus, lorsque j'arriverais à Khartoum, vingt-cinq navires et trois steamers prêts à partir. Le gouverneur général du Soudan égyptien, Giaffer (ou Djiafer)-Pacha, avait reçu l'ordre de fournir ces navires pour une date précise, en même temps que les chameaux et les chevaux nécessaires pour les transports par terre.

« Ainsi, selon mon programme, quand la flotte partie du Caire arriverait à Khartoum, les forces navales à ma disposition devaient se composer de neuf steamers et de cinquante-cinq voiliers. On verra combien mes espérances furent déçues.

« M. Higginbotham fut investi du commandement du transport par le désert, de Korosko à Khartoum. C'est à cet excellent officier que je confiai les steamers démontés et les machines, et je mis sous ses ordres les ingénieurs et les mécaniciens anglais.

« L'arrière-garde devait suivre une autre route, celle de Souakim sur la mer Rouge. De ce point à Berber, sur le Nil, par 17° 37′ de latitude nord, en traversant le désert, la distance est de deux cent soixante-quinze milles (environ quatre cent quarante kilomètres).

« Mes forces militaires devaient se composer de mille six cent quarante-cinq hommes, y compris deux cents cavaliers irréguliers et deux batteries d'artillerie. L'infanterie formait deux régiments : l'un, le régiment noir ou soudanien, se composait d'officiers et de soldats ayant servi quelques années au Mexique dans l'armée française; l'autre, le régiment égyptien, était presque entièrement formé de condamnés pour divers délits ou crimes.

« Cette troupe, ainsi que les munitions, devait être concentrée à Khartoum et m'y attendre.

1. Il n'est pas indifférent de noter qu'à la compagnie anglaise s'était adjoint, à titre d'attaché scientifique, un de nos compatriotes, M. H. de Bizemont, lieutenant de vaisseau, avec l'autorisation du ministre de la marine et une mission de la Société de Géographie de Paris. Il se rendit séparément à Khartoum, où il se mit en relation, comme on le verra plus loin, avec sir S. Baker; mais la déclaration de guerre de 1870 lui fit un devoir de revenir subitement en France. Il a donné un récit intéressant de son voyage et un résumé de celui de sir S. Baker dans une livraison de la *Revue maritime et coloniale* (septembre 1874).

2. Ces énumérations, que nous reproduisons d'après sir S. Baker, nous paraissent pouvoir ne pas être inutiles à de futurs voyageurs.

1. Barques en fer dont la représentation exacte sur nos gravures (p. 48 et autres) rend ici la description inutile.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Les provisions pour la troupe consistaient en dhourra (*Sorghum vulgare*), froment, riz, lentilles.

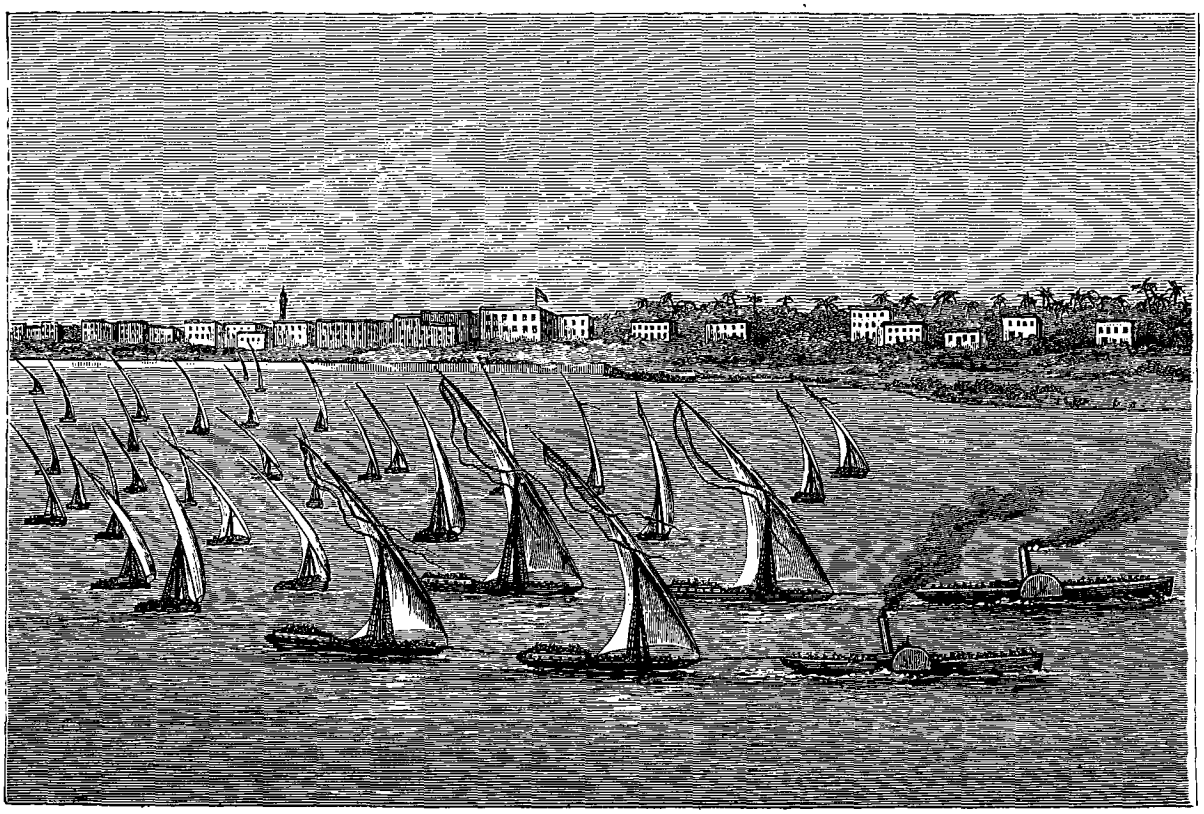
« Une pharmacie avait été composée avec le plus grand soin, d'après les meilleurs conseils.

« Pour le transport des lourdes machines à travers le désert, j'employai des affûts de canon, traînés chacun par deux chameaux. Les sections de fer des steamers et des canots de sauvetage furent suspendues à de longues perches de sapin de Trieste disposées, entre deux chameaux, en forme de flèche. On consacra à cet usage plusieurs centaines de perches, qui plus tard furent utilisées, au quartier général, pour construire des magasins et diverses autres bâtisses.»

Arrivée à Khartoum. — Déception. — Départ. — Fachoda. Le confluent du Sobat.

En trente-deux jours, la partie de l'expédition qui accompagnait sir S. Baker franchit l'espace qui sépare Suez de Khartoum.

La situation de cette dernière ville, par suite de diverses circonstances et surtout de fautes administratives et d'excès d'impôts, était déplorable. Des milliers d'habitants l'avaient désertée. L'entreprise du khédive et de sir S. Baker, déjà connue, y était très-impopulaire, par la raison fort simple que c'était surtout la traite qui avait fait de tout temps la prospérité de Khartoum[1].



La flottille à son départ de Khartoum. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

La première preuve de ces mauvaises dispositions unanimes fut que les ordres donnés depuis six mois pour les préparatifs du voyage, en navires et en provisions, n'avaient pas été exécutés. A la vérité, six steamers, quinze sloops et quinze dahabièhs qui devaient partir du Caire le 10 juin et remonter les cataractes du Nil jusqu'à Khartoum, n'étaient pas arrivés, le départ du Caire n'ayant eu lieu que le 29 août; mais Giaffer-Pacha aurait dû tenir prêts trois steamers et vingt-cinq navires pour transporter seize cent cinquante hommes, des bêtes de somme et des approvisionnements; rien n'était prêt. Le fait est qu'on ne croyait pas à l'expédition ou que l'on voulait la rendre impossible.

Par suite de tous ces retards, volontaires ou non, l'expédition était incomplète, mutilée : elle n'était plus en mesure de profiter de la saison convenable; la durée qui lui était assignée par le firman se trouvait enfin considérablement réduite. C'était plus qu'il n'en eût fallu pour décourager un autre homme que sir S. Baker. Il fit taire en lui tous les mécontentements, et, très-déterminé à ne pas renoncer à l'exécution du firman, il se mit vaillamment à l'œuvre. Il lui fallut déployer beaucoup d'activité pour l'équipement d'une flottille; mais il y parvint, et trente-trois bâtiments de cinquante à soixante tonnes chacun furent calfatés,

1. On sait ce qu'en a dit notre regretté collaborateur G. Lejean dans le *Tour du Monde* (voy. les tables) et dans la *Revue des Deux Mondes*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gréés et prêts à entreprendre la traversée des quatorze cent cinquante milles (deux mille trois cent vingt kilomètres) qui séparent Khartoum de Gondokoro.

« Quand tout fut préparé, dit sir S. Baker, je passai les troupes en revue — mes fantassins et mes deux batteries d'artillerie.

« Je possédais vingt et un bons chevaux amenés par moi du Caire; c'était, avec les chevaux des officiers, autant que nous en pouvions transporter.

« En sus de l'approvisionnement général de blé, de caisses, de balles, etc., en quantité innombrable, j'avais embarqué des rations pour six mois.

« Quarante-six hommes, choisis dans les deux régiments, formaient une magnifique garde du corps, moitié blancs, moitié noirs. Je les armai de fusils Snider, et leur donnai pour chefs mes aides de camp, le lieutenant-colonel Abd el-Kader et le capitaine Mohammed Deï.. »

Ce corps fut désigné sous le nom des « Quarante-Voleurs », en raison de la propension au vol, bien connue, des hommes qui en faisaient partie et par allusion au conte arabe d'Ali-Baba. Mais dans la suite ces mêmes hommes devinrent, comme le montrera la relation, des modèles de moralité et les plus fermes soutiens de sir S. Baker.

Le 8 février 1870, les clairons annoncèrent le départ. Il eût fallu partir de Khartoum vers la fin d'octobre, alors que les vents du nord commencent à souffler et que les eaux sont hautes. « Si l'on avait prévu ce retard de plus de trois mois, on aurait considéré certainement l'entreprise comme une folie. »

La flottille, composée de deux steamers, de trente et un navires à voiles et portant environ huit cents soldats, se mit en route dans un ordre convenable. Le puissant courant du Nil Bleu entraîna rapidement les navires loin de Khartoum et, après avoir doublé le coude du fleuve, on remonta le grand Nil Blanc.

En cent trois heures, l'expédition atteignit Fachoda, station du gouvernement dans le pays des Chillouks, située à neuf cent quatre-vingt-quinze kilomètres de Khartoum, par 9° 52′ de latitude nord.

On prit à bord des rations pour un mois, et, grâce à un vent favorable, on arriva au confluent du Sobat dans la journée du 16 février à midi et demi.

On y embarqua de l'eau fraîche, celle du Sobat étant de meilleure qualité que celle du Nil Blanc

Impossibilité de naviguer sur le Nil Blanc. — La flottille s'engage dans le Bahr el-Girafe. — Obstacles. — On ouvre des canaux à coups de sabre. — Mortalité. — La tête d'un crocodile.

Entre Khartoum et le confluent du Sobat, le Nil est un fleuve immense; mais quand on passe au sud du grand affluent, on aborde alors une région de terrains surbaissés et de marécages, labyrinthes à travers lesquels le fleuve se fraye une route d'environ douze cent sept kilomètres avant d'arriver à Gondokoro.

Après avoir quitté le Sobat, on arriva au confluent du Bahr el-Girafe[1] (distance : cent quarante-deux kilomètres) le 17 février, à onze heures du matin.

A cet endroit, au 9° 21′ de latitude, on se trouva en présence d'un formidable obstacle.

Cette rivière, si singulièrement obstruée par ses masses de végétation ayant formé le solide barrage que sir S. Baker décrit dans son ouvrage sur *l'Albert N'yanza*[2], avait été absolument négligée par le gouvernement égyptien. Cette négligence avait entraîné une modification extraordinaire.

L'immense quantité d'îles flottantes qui descendent incessamment le Nil Blanc, ne trouvant aucune issue, étaient poussées contre la digue par le courant; celui-ci se frayait un chemin mystérieux, jusqu'à ce que le passage souterrain lui-même se trouvât obstrué par une accumulation prodigieuse de matière végétale. Le fleuve entier s'était alors converti en un marais, au-dessous duquel, par suite de la pression de l'eau, le courant se divisait en une quantité de petits canaux. Par le fait, le Nil Blanc avait disparu.

Les trafiquants d'esclaves avaient donc été obligés de chercher une autre route que celle du Nil, et ils l'avaient trouvée en suivant le Bahr el-Girafe, qui, en réalité, n'est pas une rivière indépendante, mais simplement une branche du Nil[3]. Ils s'étaient habitués à se frayer cette voie à travers des obstacles et des détours infinis jusqu'à la rencontre du Nil supérieur : la durée ordinaire de ce voyage n'était pas pour eux de moins de six mois; encore ne se servaient-ils que de navires légers.

L'expédition de sir S. Baker était dans la nécessité de chercher à les imiter.

Mais serait-il possible de faire naviguer, dans ces courants obstrués, des steamers de trente-deux chevaux-vapeur et longs de cent pieds, et n'était-on pas trop près de la saison des pluies pour atteindre à temps le Nil supérieur? Il y avait là de sérieux sujets d'inquiétudes qui, comme on va le voir, n'étaient que trop justifiées.

Le 17 février, sir S. Baker franchit la bouche du Bahr el-Girafe par 9° 26′ de latitude.

Le 18 février, à dix heures du matin, l'arrière-flottille le rejoignit, et, à onze heures quarante, les steamers attaquèrent isolément le courant.

La largeur du Bahr el-Girafe était d'environ soixante-quatre mètres; ses rives étaient hautes et desséchées.

A la distance d'à peu près trois cents kilomètres du confluent, on se trouva au milieu de vastes marais. La navigation devenait de plus en plus difficile. Le courant se divisait en nombreux canaux qu'obstruaient des végétations flottantes.

Il fallait s'ouvrir ou plutôt se couper laborieusement, et à force d'abatis, une route à travers les hau-

1. Bahr Giraffe, Bahr Zaraffe, la rivière Girafe. Voy. la carte, t. XXII, p. 291.
2. Voy. t. XV, 366e livraison.
3. Cette affirmation laisse des doutes dans l'esprit de savants géographes (voy. l'*Année géographique* de M. Vivien de Saint-Martin, 1870-71, p. 257).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tes herbes. C'est ce que faisaient les trafiquants d'esclaves en se servant de haches.

Voici quelques extraits du journal de sir S. Baker qui donneront une idée de ces travaux presque surhumains :

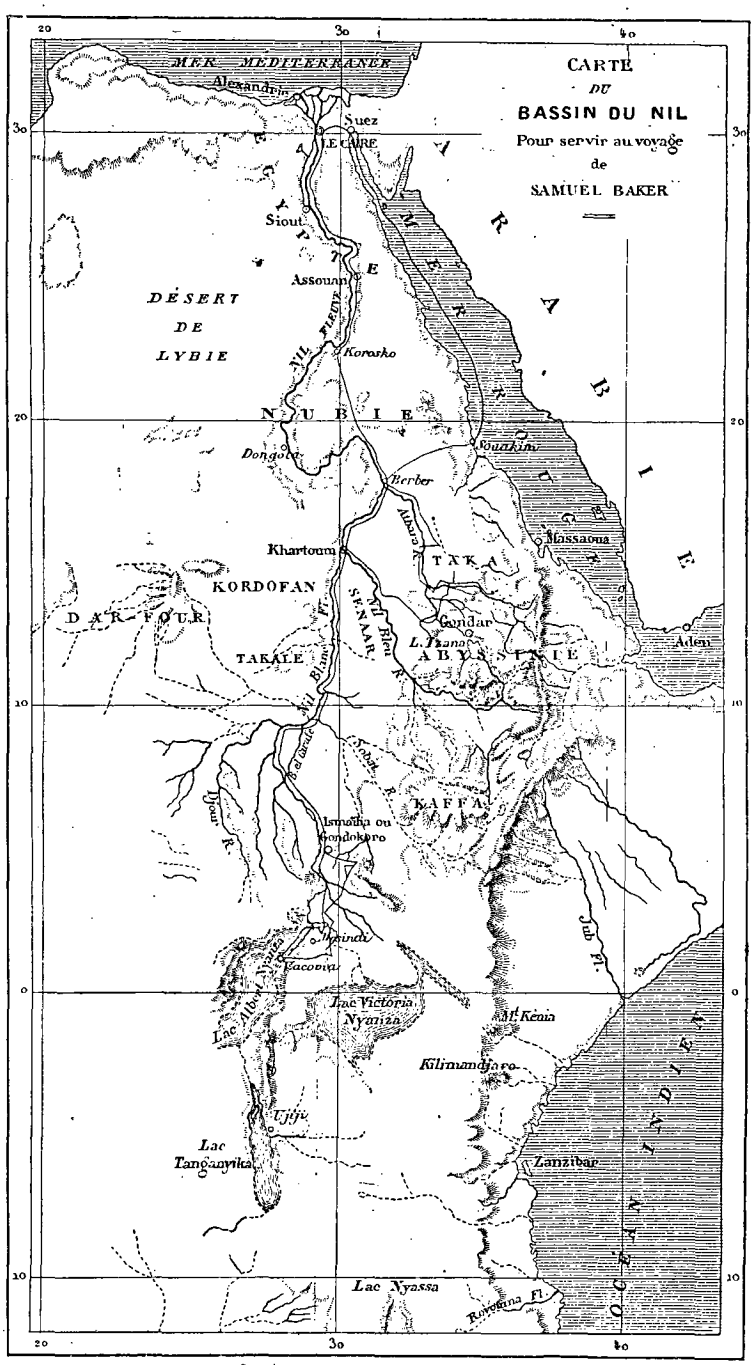
« 25 *février*. — Pour nous ouvrir une voie, je fais aiguiser cinquante sabres.

« Nous comptons dans le lointain soixante-dix éléphants; mais l'immense zone de végétation flottante nous enlève toute chance de les approcher.

« 26 *février*. — Quarante hommes commencent le percement d'un canal de cent cinquante yards (cent trente-sept mètres) de longueur à travers les masses profondes de végétaux agglomérés.

« 27 *février*. — Travail acharné au canal.

« 28 *février*. — L'herbe ressemble à la canne à sucre; elle atteint une hauteur d'environ vingt à trente pieds; des racines sortent de tous les nœuds, de sorte qu'une fois réunies, ces racines s'allongent et font du tout un inextricable enchevêtrement de boue, de détritus de toute sorte, de roseaux emmêlés, serrés en réseaux spongieux de cinq ou six pieds d'épaisseur.»



On rangeait les hommes, soldats ou bateliers, sur une seule ligne à l'endroit où il y avait le plus d'épaisseur de végétation et de profondeur d'eau, et, à coups de sabre, ils entr'ouvraient péniblement la masse de l'obstruction, tandis que d'autres, placés sur les deux bords, enlevaient tout ce qui était coupé, et rejetaient ces débris à distance de la tranchée qui, ainsi débarrassée, formait une sorte de canal[1].

Le 5 mars, par exception, le courant devint libre; une bonne brise du nord soufflait. Tous les bateaux marchaient bien.

« J'aperçus, dit sir S. Baker, un *Baleniceps rex* : c'est la seconde fois seulement que j'ai pu bien voir cet oiseau rare, qu'on appelle aussi « la cigogne à tête de baleine ». Jusqu'ici on ne l'a trouvé que dans les immenses marais du Nil Blanc. Il se nourrit généralement de coquillages d'eau douce : la nature lui a donné un bec puissant, armé d'un crochet à son extrémité.

« Ce même jour, à une heure de l'après-midi, un hippopotame frappa le fond de notre dahabièh et pratiqua avec ses défenses deux trous dans le bordage en fer. Ce fut avec peine qu'on parvint à arrêter l'inondation et à boucher les deux voies d'eau.

« Le 11 mars, on était engagé au milieu de marais empestés. Tous les bâtiments furent forcés de s'arrêter dans un étang de boue noirâtre. On ne parvint qu'après un travail écrasant à se couper un passage. Un soldat mourut d'insolation. Pas de sol ferme pour l'enterrer.

« Le 13 mars, on traversa un lac, puis un second entièrement fermé : ni terre, ni eau claire, pas un

1. *Notes géographiques* du lieutenant Baker. — Une de nos gravures, t. XXVII, p. 301, donne une idée des hautes herbes de ces rivières.

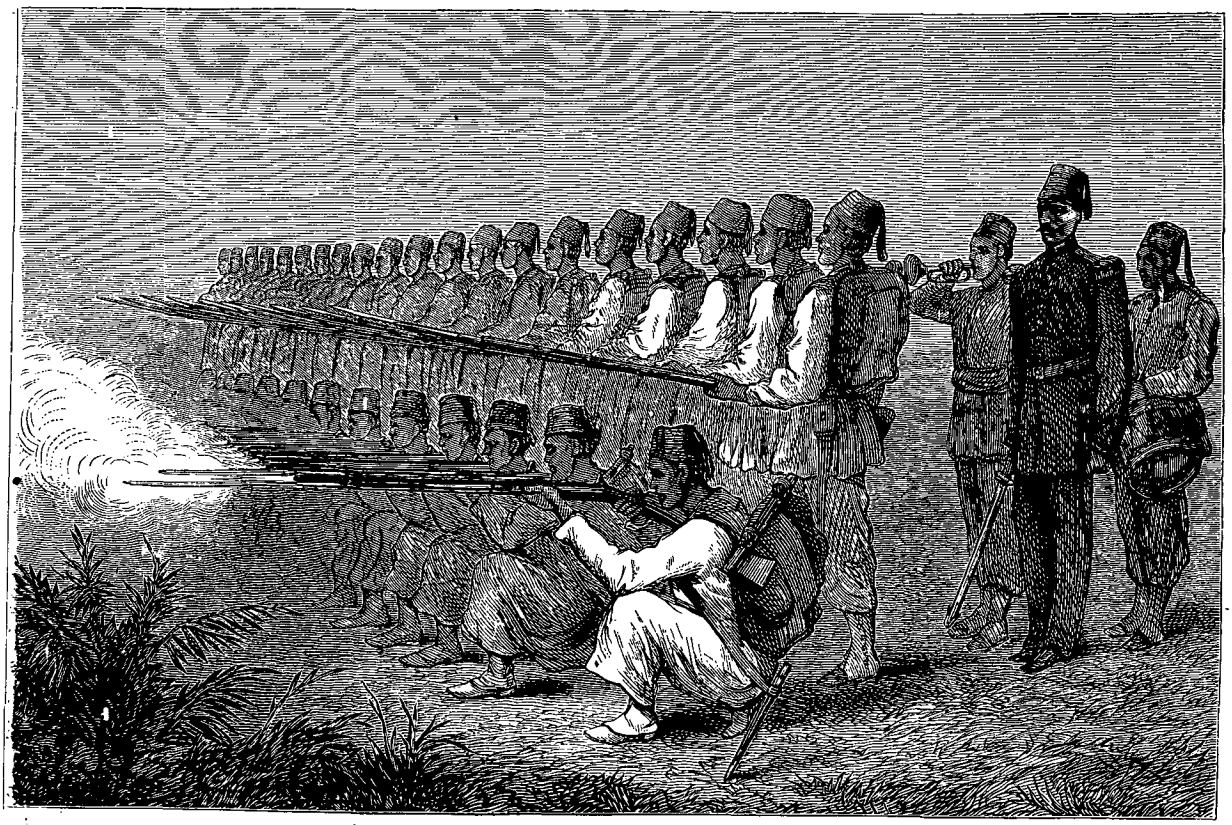
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

endroit solide où l'on pût poser le pied. Çà et là on aperçoit un butor et quelques râles d'eau. L'herbe fourmille de serpents et de fourmis venimeuses.

« Les Noirs ont plus d'énergie que les Égyptiens ; mais ils sont moins utiles pour percer des canaux, étant tous mauvais nageurs. Aujourd'hui ils ont découvert une place boueuse où ils se sont mis à pêcher. Ils ont réussi à prendre à la main environ cinq cents livres de poissons de l'espèce *Prolypterus*, quelques-uns desquels pesant plus de quatre livres. Nous prîmes pour nous-mêmes, au moyen d'un filet à jet, un certain nombre de délicieux boultés (*Perca Nilotica*).

« 21 *mars*. — Hier, tandis que les hommes s'évertuaient à tirer et à dégager les steamers bloqués par les radeaux de végétation, ils sentirent quelque chose s'agiter sous leurs pieds. Ils s'enfuirent aussitôt, juste à temps pour échapper à un énorme crocodile qui se frayait un chemin à travers la masse compacte où l'avaient enserré les masses flottantes en le retenant prisonnier. Les soldats noirs, armés de sabres et de crocs, attaquèrent immédiatement l'affreux animal qui, quoique délivré de prison, n'était pas précisément tombé entre les mains de la Société Royale de Bienfaisance. Il fut promptement dépêché, et, le soir même, sa chair réjouit les marmites du régiment de Soudaniens.

« Un travail opiniâtre de treize jours, accompli par



Les « Quarante-Voleurs » (voy. p. 38). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

mille hommes, nous a permis de faire seulement douze milles (vingt kilomètres) !

« 22 *mars*. — Nos gens sont découragés pour la plupart; ils sont de plus abattus par la fièvre.

« Un autre soldat meurt, et nous ne trouvons pas de sol assez sec pour l'enterrer. Nous respirons une atmosphère marécageuse.

« 23 *mars*. — Les fanatiques fellahs refusent absolument les spiritueux; aussi ne peuvent-ils résister à la fièvre et à la nervosité, conséquences du refroidissement produit par un travail prolongé dans la boue et dans l'eau.

« 24 *mars*. — Nous apercevons une forêt à deux milles environ au delà du marais. Grâce à un travail assidu de vingt-quatre heures, nous avançons de quatorze cents yards (douze cent quatre-vingts mètres).

« 25 *mars*. — Mort d'un autre soldat. Comme d'habitude, ce pauvre diable était un artilleur. Ces gens étaient venus directement du Caire avec leurs canons et, n'étant pas acclimatés, ne pouvaient résister à la fièvre.

« Un autre soldat mourut le soir. C'était un excellent homme, qui avait été employé à l'arsenal du Caire. Un de ses amis, qui avait travaillé dans le même atelier, fut tellement affecté de sa mort, qu'il affirma ne pouvoir lui survivre plus de quelques jours. Il n'y avait aucun terrain sec où l'on pût creuser une fosse, et on fut obligé de faire un trou à la base d'un nid de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre imprévue d'un crocodile. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fourmis blanches, sortes de petites tours de Babel, très-nombreuses, qui sont les seuls endroits respectés par l'inondation.

« Cette mort est la sixième depuis quelques jours, non compris celle d'un jeune garçon. Je suis porté à croire que notre docteur noir aide ces pauvres gens à quitter la vie, attendu qu'ils meurent subitement dès qu'il leur donne ses soins. Comme le docteur Sangrado, il est très-partisan de la saignée, ordinairement fatale dans ces climats. — Nous avons fait aujourd'hui environ un demi-mille.

« 26 *mars*. — La liste des malades comprend cent cinquante hommes, presque tous des fellahs.

« Nos gens ne peuvent prendre de repos ni jour ni nuit, attaqués qu'ils sont par des nuées de moustiques.

« 30 *mars*. — Le pays prend une plus souriante apparence. A quelques milles de distance, sur la rive droite et la rive gauche, de hautes futaies nous indiquent l'existence d'un terrain sec. Dans le lointain nous découvrons des hardes d'antilopes.

« 31 *mars*. — Il y a cinquante et un jours que nous avons quitté Khartoum. Jamais je n'ai entendu parler d'un si triste voyage. »

Retraite forcée. — Morts. — Esclaves à la station de Koutchouk-Ali. — Déserteur condamné à mort : un coup de théâtre. — Chasse. — Il survient des renforts. — Arrivée au Sobat. — Délivrance d'esclaves.

Le 1er avril on se croyait enfin à peu de distance du fleuve Blanc. L'armée saluait déjà avec enthousiasme sa délivrance, lorsque tout à coup les steamers qui étaient en tête éprouvèrent une secousse : ils venaient de toucher le fond. L'un après l'autre tous les bâtiments touchèrent à leur tour. L'eau manquait! La situation était affreuse! Sir S. Baker et son neveu purent cependant s'avancer à la découverte dans une chaloupe n'ayant qu'un très-faible tirant d'eau; ils reconnurent qu'on s'était fait illusion : on était loin du fleuve Blanc; le canal où l'on se trouvait se divisait en plusieurs branches qui allaient se perdre de nouveau dans de vastes marécages; enfin la chaloupe elle-même toucha sur un banc de sable. Décidément la rivière était impraticable. Elle ne livre passage qu'au temps des grandes eaux.

Il fallait aussi considérer que la saison des pluies, pendant laquelle tout voyage est impossible, approchait. Déjà plusieurs orages l'avaient annoncée : les provisions en avaient souffert. Cent soixante hommes étaient atteints de la fièvre des marais. Le complément de la flottille, parti après sir S. Baker, de Khartoum, pouvait arriver d'un jour à l'autre et s'engager aussi dans cette impasse.

Devant tant de motifs, il n'y avait pas à hésiter : il fallait revenir sur ses pas.

Sir S. Baker se vit donc obligé de donner le signal de la retraite. Officiers et soldats, croyant qu'il renonçait à l'expédition, étaient joyeux; mais on pense bien que ce n'était nullement son projet. Il ne songeait même pas à se retirer jusqu'à Khartoum, où il se serait exposé à des intrigues qui eussent amené la ruine de l'expédition. Très-déterminé à persister à se frayer un passage vers Gondokoro par la seule et unique voie du Bahr el-Girafe, mais dans des circonstances plus favorables, il prit le parti de revenir près de l'embouchure du Sobat et de s'y établir dans un camp provisoire jusqu'à la fin de la saison des pluies, vers le 1er décembre. A cette époque le niveau des eaux serait plus élevé et la rivière plus navigable. Il eut soin, du reste, de ne mettre dans la confidence de ses véritables intentions que sa femme et le lieutenant Baker.

Il écrit sur son journal le 3 avril : « La flotte entière est en pleine retraite, avec vent et courant favorables.

« 6 *avril*. — Encore un soldat qui meurt. Ce pauvre diable était celui-là même qui, quelques jours auparavant, avait prophétisé sa propre fin quand il perdit son ami. Par un hasard étrange, il s'éteignit précisément comme nous passions devant l'endroit où son camarade avait été enterré, et nous dûmes déposer son corps dans le même nid de fourmis.

« 7 *avril*. — Le canal est de nouveau bloqué. Tout le monde travaille à le déblayer. En comptant deux matelots et un mousse, nous avons un total de douze morts.

« 12 *avril*. — A onze heures trente minutes du soir, nous rencontrons cinq bateaux de Ghattas [1] à destination du Nil Blanc. Ils se décident à revenir sur leurs pas, en apprenant de nous le déplorable état de la rivière.

« 13 *avril*. — A sept heures du soir, nous arrivons à la station d'un des principaux trafiquants d'esclaves du Nil Blanc, Koutchouk-Ali. Je fais venir le vakil, ou agent commandant la place, et je lui explique minutieusement le système de suppression de la traite. Il se montre fort incrédule quant à l'exécution immédiate de ce système; mais je lui conseille de ne pas essayer d'envoyer à Khartoum de cargaisons d'esclaves, comme il l'avait fait les années précédentes.

« 14 *avril*. — Nous rattrapons un de mes soldats noirs qui s'était enfui.

« Dans la matinée, le colonel Raouf Bey m'informe que plusieurs officiers et soldats venaient d'acheter des esclaves à la station de Koutchouk-Ali. Ainsi, les troupes du khédive, chargées, sous mes ordres, de supprimer la traite, convertissent l'expédition en marché d'esclaves. Je fais immédiatement rendre ces derniers et j'adresse aux officiers des instructions péremptoires.

« 15 *avril*. — Un exemple étant indispensable pour prévenir les futures désertions, je condamne à mort le déserteur que nous avons repris hier.

« A l'appel des clairons, les troupes se réunissent en tenue. Le prisonnier est amené et parcourt le front accompagné de tambours voilés.

« Après la lecture de la sentence et une courte

1. Une des principales corporations de trafiquants d'ivoire et d'esclaves de Khartoum.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

allocution aux troupes, le prisonnier est conduit hors du carré et le peloton d'exécution s'avance.

« Le condamné était un beau jeune homme d'environ vingt ans, natif du Pongo; il avait été pris comme esclave et fait soldat contre son gré.

« Il jeta un regard autour de lui, mais ne découvrit aucune sympathie, aucune marque d'intérêt sur les rudes physionomies des officiers et des soldats. Les gens du trafiquant d'esclaves étaient venus en foule, vêtus de leurs habits de fête, pour jouir de la vue d'une exécution militaire. Le peloton d'exécution était prêt; le prisonnier s'agenouilla, le dos tourné, à cinq pas de distance. A ce moment, il tourna vers moi des yeux suppliants; mais il reçut immédiatement l'ordre de regarder devant lui.

« Sur le commandement : « Apprêtez armes! » les platines craquèrent, les fusils furent mis en joue....

« Alors j'ordonnai au peloton de se retirer et j'appelai le prisonnier qui me fut amené par un piquet. En présence de la troupe rassemblée, je lui démontrai la nécessité d'une stricte discipline; je lui dis que sa désertion aurait dû être punie de mort, mais qu'eu égard à sa jeunesse et à son ignorance, je commuais sa peine en celle des verges.

« Il fut fouetté et remis aux fers. Les troupes se formèrent en ligne de marche et défilèrent musique en tête; toutes m'acclamèrent en passant[1]. »

Le retour de la flottille fut naturellement plus facile et plus rapide: le Bahr el-Girafe s'était grossi de nombreux affluents venus des régions marécageuses.

« 16 *avril*. — Nous rencontrons quatre bâtiments venus de Khartoum à ma rencontre avec une compagnie de renfort et des lettres de Giaffer-Pacha et de M. Higginbotham.

« 17 *avril*. — Sur la rive orientale, dépouillée d'arbres, nous apercevons, toute la journée, des girafes, des buffles et des antilopes en nombre considérable.

« 18 *avril*. — Nous nous arrêtons à onze milles (dix-sept kilomètres) du confluent du Nil Blanc. Pendant la route, nous apercevons un lion, une lionne et cinq lionceaux; toute la bande s'enfuit au bruit de la vapeur.

« Nous rencontrons quatre nouveaux bateaux venant de Khartoum avec une compagnie de soldats. C'est un renfort précieux.

« 19 *avril*. — En une heure et demie nous sommes au confluent du Sobat. Poursuivant notre route pendant quarante-cinq minutes encore, nous arrivons à une forêt située à l'est sur un soulèvement de la rive. Différentes espèces de palmiers (*Palma Thebaica*, *Borassus Ethiopicus*) donnaient une apparence de beauté tropicale à cette région désolée et peu séduisante.

« C'est là que je me propose d'établir ma station provisoire. Le sol est ferme, bien au-dessus du niveau des hautes eaux, et la forêt offre un source presque inépuisable de bois pour bâtisses et pour combustible. »

Avant de débarquer en cet endroit et de dresser le camp de son armée, sir S. Baker apprit que le gouverneur de Fachoda (Ali Bey, un Korde) faisait une razzia d'esclaves chez les Chillouks.

Il se rendit au camp de cet homme et il y trouva cent cinquante-cinq esclaves, comprenant dix hommes, quatre-vingts enfants et soixante-cinq filles et femmes, dont plusieurs étaient attachées l'une à l'autre par le cou.

Sir S. Baker délivra tous ces prisonniers, malgré les protestations du gouverneur.

« 21 *avril*. — A neuf heures trente du matin, nous aperçûmes onze bâtiments venant de Khartoum, toutes voiles dehors, sous l'impulsion d'un fort vent du nord-est. A notre immense joie, c'était M. Hingginbotham, le docteur Gedge, les six mécaniciens anglais, les constructeurs, etc., tous en bonne santé. »

Le camp de Toufikiah. — Relations avec les indigènes. — Mort d'un vieux cheik. — Délivrance d'esclaves.

La station où sir S. Baker séjourna jusqu'à la fin de la saison des pluies était située sur la rive droite du Nil, à six milles au-dessous du confluent du Sobat. Il la nomma « Tioufikia » en l'honneur du fils aîné du vice-roi d'Égypte, Mahomed Tioufik Pacha.

On dressa deux cents tentes sur le rivage, une écurie, et des magasins en fer galvanisé où l'on enferma les approvisionnements. On eut grand'peine, malgré toutes les précautions possibles, à les défendre contre les rats du Nil et les fourmis blanches.

On construisit aussi des moulins en fer et l'on fabriqua des faux recourbées pour trancher les masses de végétation que l'on devait encore rencontrer plus tard.

Les Chillouks, qui habitent cette partie du pays, ayant appris que l'armée de sir S. Baker venait délivrer les esclaves, se montrèrent confiants. Ils laissaient paître leurs troupeaux sur une grande île située en face du campement, et traversaient incessamment le fleuve sur leurs barques légères comme le liége, pour échanger du coton brut et des provisions de toute sorte contre des cotonnades et du fer, dont le minerai ne se trouve pas dans leur sol, fait tout entier d'alluvion.

« Un vieux cheik aveugle, qui venait souvent nous voir de la rive opposée, dit sir S. Baker, trouva un jour la mort la plus imprévue, en revenant avec son fils du marché de Tioufikia. Je me promenais sur le quai, lorsque, entendant un grand bruit, je jetai les yeux sur le fleuve. Sur les eaux profondément agitées dansaient les débris d'un canot d'ambatch. A ce moment, le fleuve était sillonné par de nombreux canots; quelques-uns s'empressèrent de porter secours à deux hommes qui se débattaient dans le courant. Un hippopotame abordant le canot l'avait mis en pièces; le malheureux cheik, incapable de se sauver, avait été

1. Je constate, avec la plus vive satisfaction, que le jeune homme dont je viens de raconter la condamnation et la punition, fut, par la suite, le meilleur et le plus fidèle de mes gardes du corps. Devenu avec le temps caporal, il passa sergent à la fin de l'expédition. Il se nommait Ferriteh Ajoke. (*Note de l'auteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saisi en même temps que le bordage. Quoique secouru par ses camarades, ses blessures étaient si graves qu'il mourut pendant la nuit.

« Le 10 mai, les sentinelles signalèrent une voile dans la direction du sud. Aucun des chasseurs d'esclaves n'avait connaissance de mon établissement à Tioufikia; les gens de Koutchouk-Ali, sur le Bahr el-Girafe, s'imaginaient que nous étions revenus directement à Khartoum.

« Quand le bâtiment fut à portée, j'envoyai à son bord mon fidèle aide de camp Abd-el-Kader pour faire l'enquête nécessaire. Le capitaine et le vakil assuraient avec le plus grand calme que leur bâtiment portait tout simplement du blé. Mais le colonel Abd-el-Kader, ayant arraché une baguette d'acier du fusil d'un soldat et sondé profondément la masse de blé, un cri étouffé se fit entendre; le blé s'agita et livra passage à une tête laineuse. Plongeant son bras musculeux dans le tas, Abd-el-Kader saisit par le poignet et ramena à lui une négresse. Le blé fut enlevé, les planches qui entouraient l'avant et l'arrière furent brisés, et on mit ainsi à découvert une foule de créatures humaines, garçons, filles et femmes, pressées comme des harengs dans une tonne. Je donnai l'ordre de décharger le bâtiment. Nous y trouvâmes cent cinquante esclaves arrimés dans une aire d'une incon-



Le Baleniceps rex[1] (voy. p. 33). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

cevable exiguïté. Beaucoup d'entre eux étaient chargés de chaînes.

« Je fis mettre aux fers le vakil et le reis ou capitaine, et je les envoyai à Khartoum.

« Les esclaves furent remis en liberté. Chacun d'eux reçut un acte de libération enveloppé dans une feuille de roseau. On les laissa maîtres de s'éloigner ou de rester au camp, soit comme ouvriers, soit comme soldats. Les femmes furent mariées de leur plein gré et même avec satisfaction aux soldats noirs. Mme Baker adopta une petite fille orpheline, âgée d'un peu plus de trois ans, nommée Mostoura, et qui devint bientôt la favorite de tout le camp.

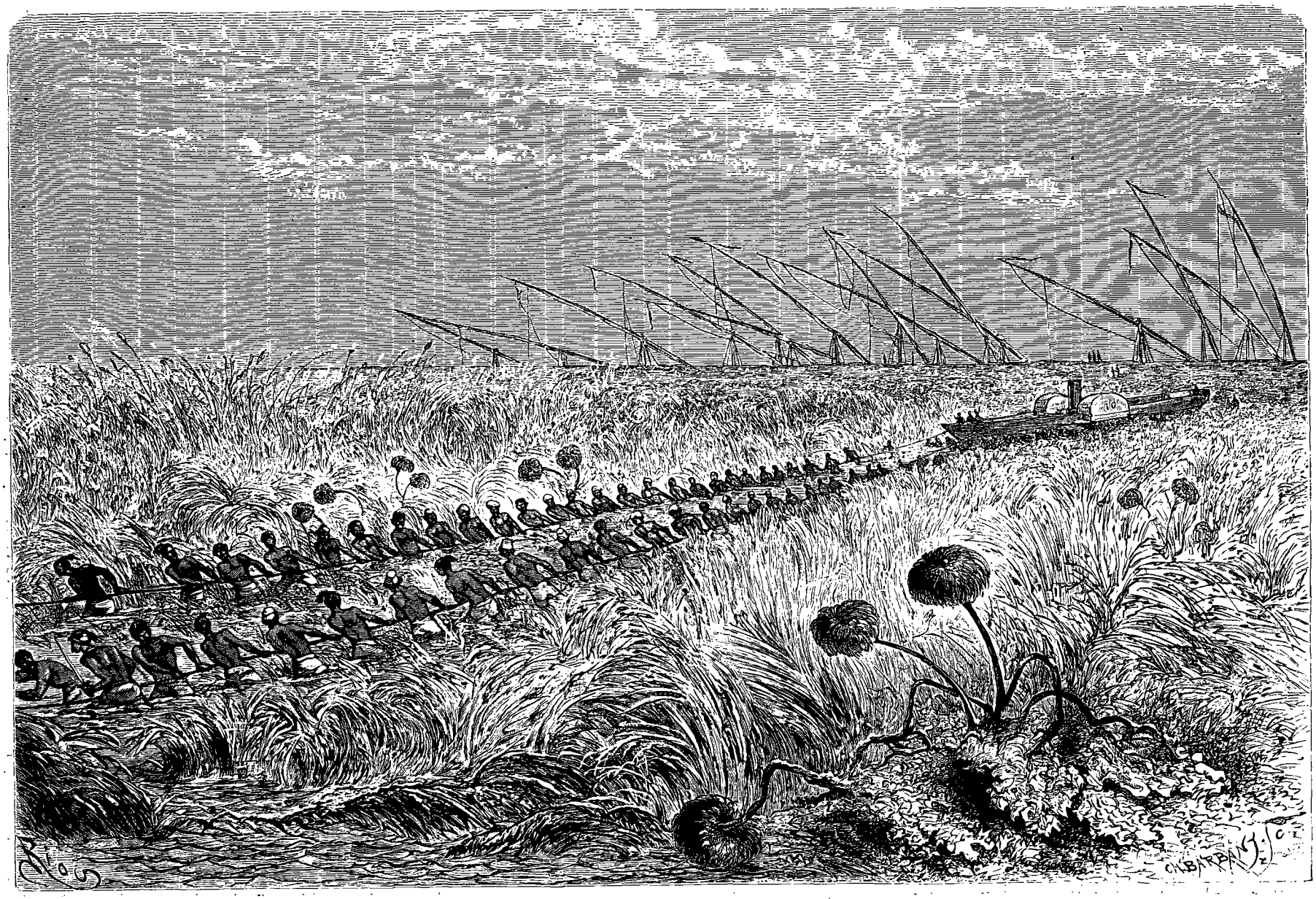
« ... Pour entretenir le courage et la santé des marins et des soldats, on leur donna des pièces de terre à défricher et à ensemencer en froment, en orge et en dhourra. »

Tentative pour trouver une nouvelle voie.— Excursion à Khartoum. — Mécomptes. — Nouvelles de France. — Autres esclaves délivrés.

Les Chillouks assuraient qu'il existait, au-dessus de l'obstruction qui barrait le Nil Blanc, un passage où la navigation serait plus facile que sur le Bahr el-Girafe. Sir S. Baker, pour vérifier ce fait, partit le 12 avril 1870, avec un steamer et un noggur « bateau du Nil ».

1. Voy. une autre figure du *Baleniceps rex*, t. XXVII, p. 292.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halage d'un steamer dans la végétation. — Dessin de E. Riou, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il s'engagea, non sans de grandes difficultés, dans les marais du Bahr el-Gazal jusqu'à un point où il eut la certitude que les Chillouks étaient dans l'erreur et qu'il s'écartait inutilement de sa station [1]. Il revint à Tioufikia le 21 août.

Tioufikia était à peu près à mi-chemin entre Khartoum et Gondokoro.

Sir S. Baker crut devoir se rendre lui-même à Khartoum pour s'assurer que l'on y exécutait ses ordres et qu'il n'éprouverait plus aucun retard. Il y arriva le 21 septembre [2]. Sur trente navires qu'on lui avait promis, sept seulement étaient prêts. Il devenait donc impossible d'emmener les chameaux nécessaires pour transporter les steamers à partir de Gondokoro. Quant aux steamers, ils n'étaient pas encore arrivés du Caire.

D'autres déceptions attendaient sir S. Baker. Il apprit qu'un nommé Achmed Agad, principal trafiquant du Nil Blanc, avait conclu avec le gouvernement un traité qui lui attribuait le droit exclusif de commerce sur une superficie de deux cent trente-deux mille kilomètres carrés; en sorte que, tandis que le khédive chargeait le voyageur anglais de l'abolition de la traite, de l'établissement de relations commerciales avec les tribus noires, et de l'annexion du bassin du Nil, une grande partie des contrées à annexer étaient aliénées par le gouverneur général du Soudan pour une somme annuelle de plusieurs milliers de livres sterling. Comment avait-on pu tromper ainsi le khédive? Sir S. Baker chercha en vain à avoir raison des prétentions d'Achmed Agad, mais il résolut énergiquement de passer outre et tout au moins de libérer les esclaves et de saisir les négriers partout où il les rencontrerait sur le cours du Nil. — « Pour moi, dit-il, le Nil était la haute mer! »

« Le 6 octobre, le bateau-poste arrivait du Caire à Khartoum, apportant d'étourdissantes nouvelles: la bataille de Sedan, la capture de Napoléon III, la révolution de Paris, la déchéance de la dynastie impériale! Jamais de plus sérieux événements ne furent condensés dans une seule dépêche.

« Ces nouvelles, dit sir S. Baker, me chagrinèrent surtout pour de Bizemont, qui avait su gagner toutes les sympathies et que j'avais *con amore* enrôlé parmi nous. »

Sir S. Baker repartit de Khartoum le 10 octobre; il était de retour à Tioufikia le 22.

Le 25 octobre, plusieurs navires chargés d'esclaves ayant voulu passer devant le camp, furent pris et les esclaves mis en liberté.

Départ de Tioufikia. — Épreuves. — Découragements. — Combat contre un hippopotame. — Arrivée au Nil.

Le temps était venu de recommencer la navigation du Bahr el-Girafe. Le 1er décembre, la première division de la flotte, composée de huit navires, se mit en route. Tous les trois ou quatre jours, une autre division suivit. Le 11, sir S. Baker partit avec l'arrière-garde, composée de vingt-six bâtiments, y compris un steamer et le dahabièh, avec un bon vent du nord.

La nouvelle tentative se faisait dans de meilleures conditions que la première. L'expédition se composait de seize cents hommes et de cinquante-huit navires pesamment chargés. Cette fois l'on était pourvu de tous les instruments nécessaires pour faire des tranchées à travers les obstructions de toute nature. On eut cependant encore à subir de rudes épreuves.

Après vingt-six jours de navigation, on arriva devant la forêt située en avant de la station de Koutchouk-Ali. La route parcourue l'année précédente était de nouveau obstruée; il fallut ouvrir à force de bras des tranchées et faire avancer les navires, ce qui ne put avoir lieu qu'en les déchargeant et les rechargeant constamment.

Du 11 février au 9 mars, un canal en ligne droite de cinq cent cinquante mètres fut pratiqué dans une argile très-résistante. Beaucoup d'hommes étaient malades; plusieurs moururent.

Les machines, les sections de steamers, les approvisionnements, etc., furent débarqués des cinquante-huit navires qui les portaient.

Les eaux ayant baissé encore, on dut tracer une route sur la surface promptement desséchée par le soleil, et on transporta par terre cette immense quantité de matériel jusqu'aux bâtiments, où elle fut rechargée, en même temps que les wagons démontés.

Il serait fastidieux de décrire tous les incidents de cette période pénible du voyage: les mêmes obstacles et les mêmes travaux se renouvelaient presque chaque jour.

L'expédition lutta pendant quatre mois. On faillit perdre plus d'une fois courage. Toute l'armée était condamnée à des travaux excessifs.

Sir S. Baker explorait incessamment la route, en s'avançant en tête de la flottille sur son dahabièh.

Il écrivait à la date du 9 mars: « Pendant plusieurs heures, notre petit bateau, halé par quatorze hommes, venait de traverser péniblement une masse énorme de hautes herbes flottantes, quand tout à coup nous émergeâmes sur une eau libre.

« Au détour d'un promontoire, le lac présentait une largeur d'environ huit cents mètres. A huit kilomètres plus loin, nous découvrîmes une rivière qui s'écoulait directement dans le canal si longtemps cherché, et qui, après un parcours d'un mille et quart (deux mille mètres), débouchait dans le Nil Blanc!

« Je n'essayerai pas de dépeindre ma joie, que mes hommes partagèrent. Tous nous bûmes de cette eau si différente de celle des marécages; et chacun de mes hommes, en se baignant les mains et le visage, s'écria: « El hammd el Illah! » (Louange à Dieu!) Moi

1. Cette partie du voyage a été racontée avec beaucoup de détails par le lieutenant Baker, qui accompagnait son oncle, sir S. Baker (voy. dans les *Proceedings* de la Société royale de Géographie de Londres, le fascicule du 28 mars 1874, p. 133 et suivantes).

2. Ce fut alors qu'il y rencontra le vicomte de Bizemont qui, comme on l'a vu, devait être attaché à l'expédition (voy. la note p. 35).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi, j'adressai à l'Éternel de ferventes actions de grâces !

« Dès le lendemain matin, dit ensuite sir S. Baker, le bruit de la découverte du Nil Blanc s'était répandu partout. Beaucoup de nos gens n'y voulaient pas croire, s'imaginant qu'on les trompait pour exiger d'eux un surcroît de travail.

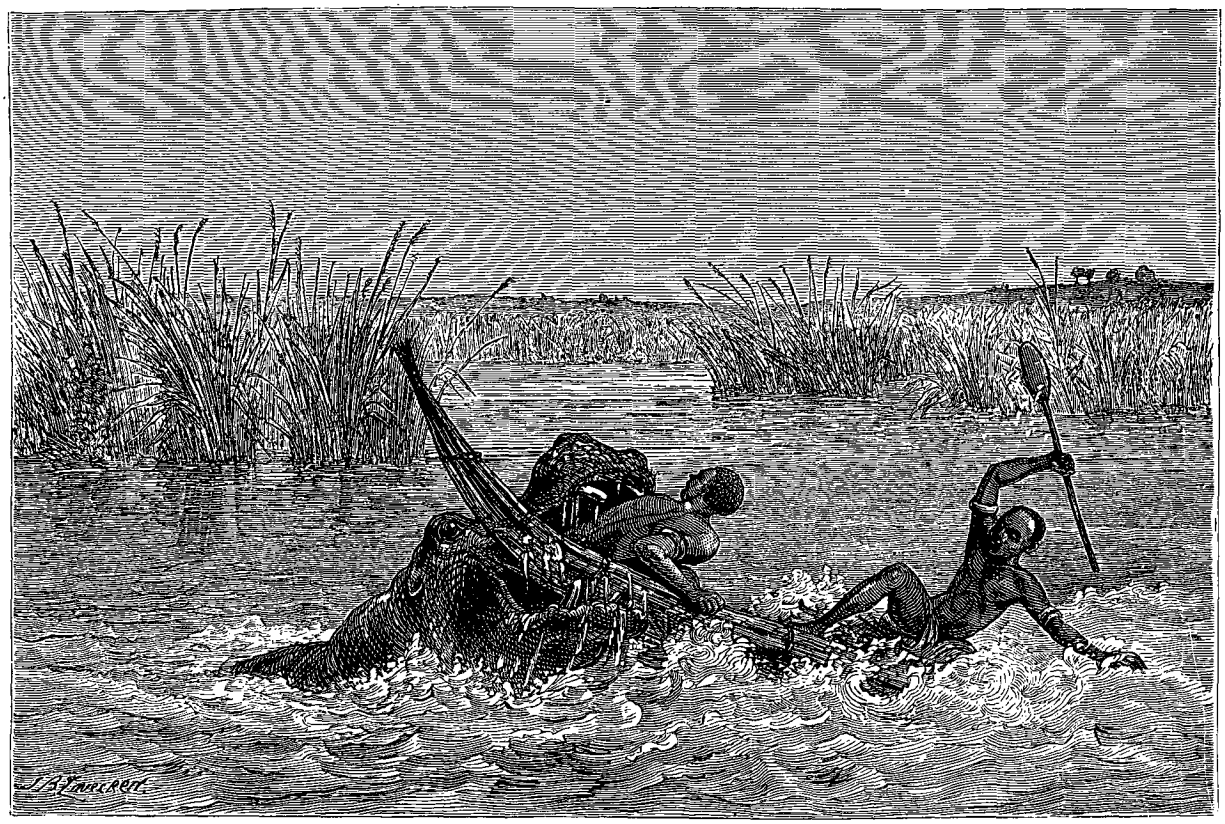
« Je donnai l'ordre d'ouvrir un canal jusqu'au lac, à travers la vase et les grandes obstructions.

« Après quelques jours de rude labeur, la passe fut assez profondément creusée pour admettre le dahabièh ; mais il lui fallut une journée tout entière pour franchir cet étroit canal.

« Le soir, nous entrâmes dans le lac, et une flamme arborée à la tête du mât annonça à la flotte que le passage était accompli.

« Il s'en fallait encore de beaucoup cependant que tous les travaux de ce long voyage fussent terminés. Au moment de passer dans le canal, il se trouva que, l'eau s'étant échappée par l'issue que notre passage avait ouverte, la flotte était échouée. Environ quinze cents hommes furent employés pendant deux jours à élever une digue en arrière des bâtiments, à l'aide de fascines et de cinq cents sacs remplis de sable et d'argile. »

Un épisode vint interrompre un moment les préoccupations de sir S. Baker. « Une nuit, dit-il, je dormais profondément dans le dahabièh, quand je fus brusquement réveillé par le bruit d'une avalanche d'eau



Un cheik chillouk tué par un hippopotame (voy. p. 43). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

frappant le bordage ; en même temps retentissait un furieux hennissement. Je sautai sur mes pieds, et je vis un hippopotame qui se disposait à charger notre bâtiment. Appelant mon domestique, Suleiman, couché près de la porte de la cabine, je lui demandai un fusil. Mais au même instant l'hippopotame s'élança contre nous avec une furie indescriptible. D'un seul coup il chavira et coula le bateau de zinc avec sa cargaison de viande. Un instant après, il saisit le dingy dans ses immenses mâchoires, et le craquement du bois brisé témoigna de la destruction de mon bateau favori.

« Suleiman sortit de la cabine avec un fusil vide et sans munitions.

« J'allai moi-même dans la cabine prendre une carabine au râtelier.

« Les mouvements de l'animal, tour à tour plongeant et chargeant au milieu d'un nuage d'eau et d'écume, étaient si rapides, qu'il était impossible de le viser à l'endroit précis de la tête où le coup est toujours fatal.

« La lune brillait d'un vif éclat. Au moment où l'hippopotame s'élançait droit contre le dahabièh, je l'arrêtai avec une balle du calibre de huit. A ma grande surprise, il se remit presque aussitôt et recommença l'attaque.

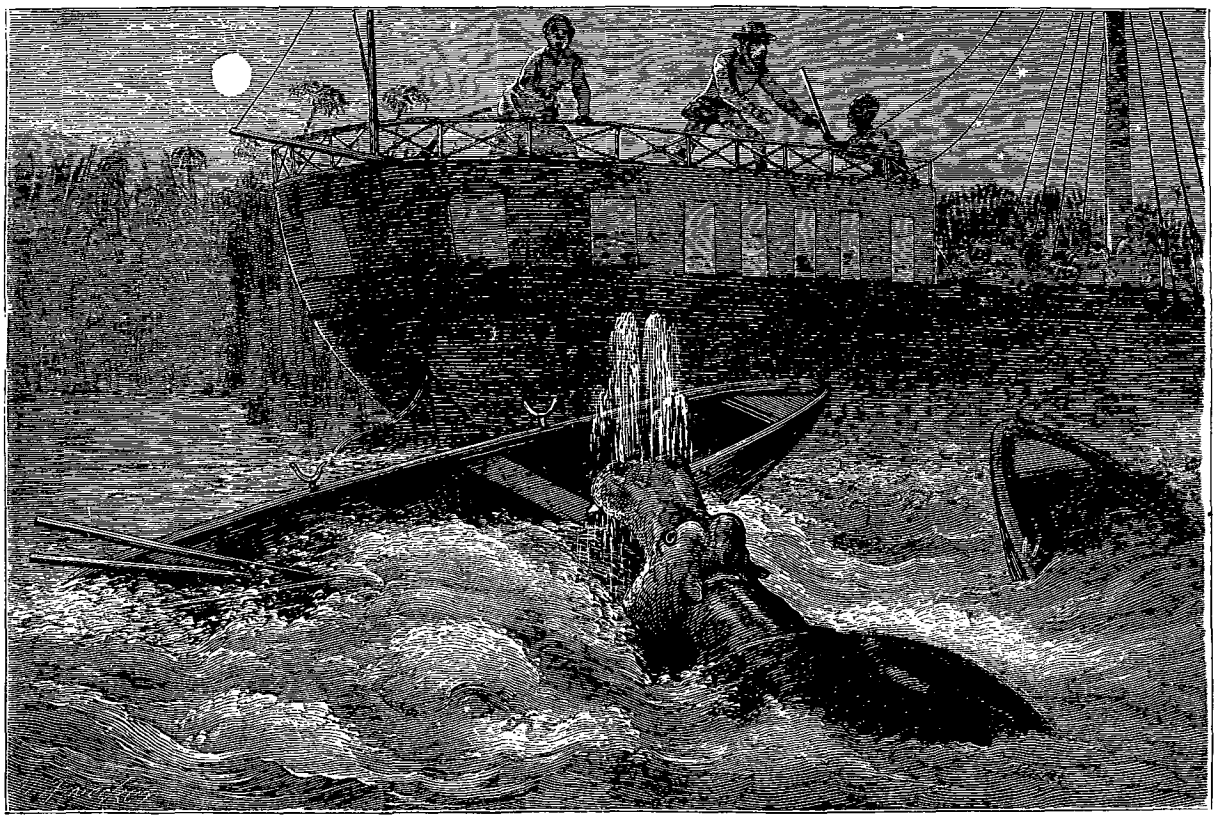
« Je lui envoyai balle sur balle sans effet apparent. Le balancement du dahabièh sur les vagues soulevées

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par les efforts d'un aussi puissant animal rendait mon tir incertain. Enfin, grièvement blessé sans doute, il se retira dans les hautes herbes.

« Croyant sa mort certaine, j'allai me coucher; mais au bout d'une demi-heure à peine, la bête affolée nous chargeait de nouveau. Je lui envoyai au sommet de la tête une balle qui la culbuta le ventre en l'air; ses quatre pattes battant l'eau soulevaient des vagues qui faisaient danser le dahabièh. Roulant ainsi sur elle-même, elle fut entraînée par le courant. Cette fois, nous la crûmes véritablement tuée et nous retournâmes à nos lits. Mais il fallut soutenir un troisième assaut. Réveillé par un clapotement plus assourdissant que tous les autres, je me levai, et aussitôt j'aperçus, à environ soixante-quinze mètres, l'hippopotame traversant lentement les hauts-fonds. Il me présentait l'épaule en plein et je fis feu de mes deux canons. J'entendis distinctement le bruit que firent les balles en pénétrant la peau. Néanmoins l'animal atteignit la rive droite; il la tourna subitement et essaya de repasser la rivière. Je fis feu, visant l'autre épaule que je voyais parfaitement, le corps entier étant hors de l'eau. Il trébucha sous le coup, et enfin tomba mort. »

Le 13 mars, à deux heures quinze minutes de l'après-midi, la rivière était complétement barrée; à trois heures l'eau montait et soulevait la flotte.



Le dahabièh attaqué par un hippopotame. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le 16 mars, tous les navires entrèrent dans le lac.

La traversée du lac nécessita encore une petite tranchée d'environ trois cent vingt mètres, qui fut achevée le soir du 17. On n'avait plus qu'à couper une obstruction d'environ douze cents mètres qui séparait le lac du Nil Blanc.

Le 18, à sept heures trente minutes du matin, le dahabièh, ouvrant la marche, força sa voie à travers les roseaux. Trois heures après, il entrait dans le Nil Blanc.

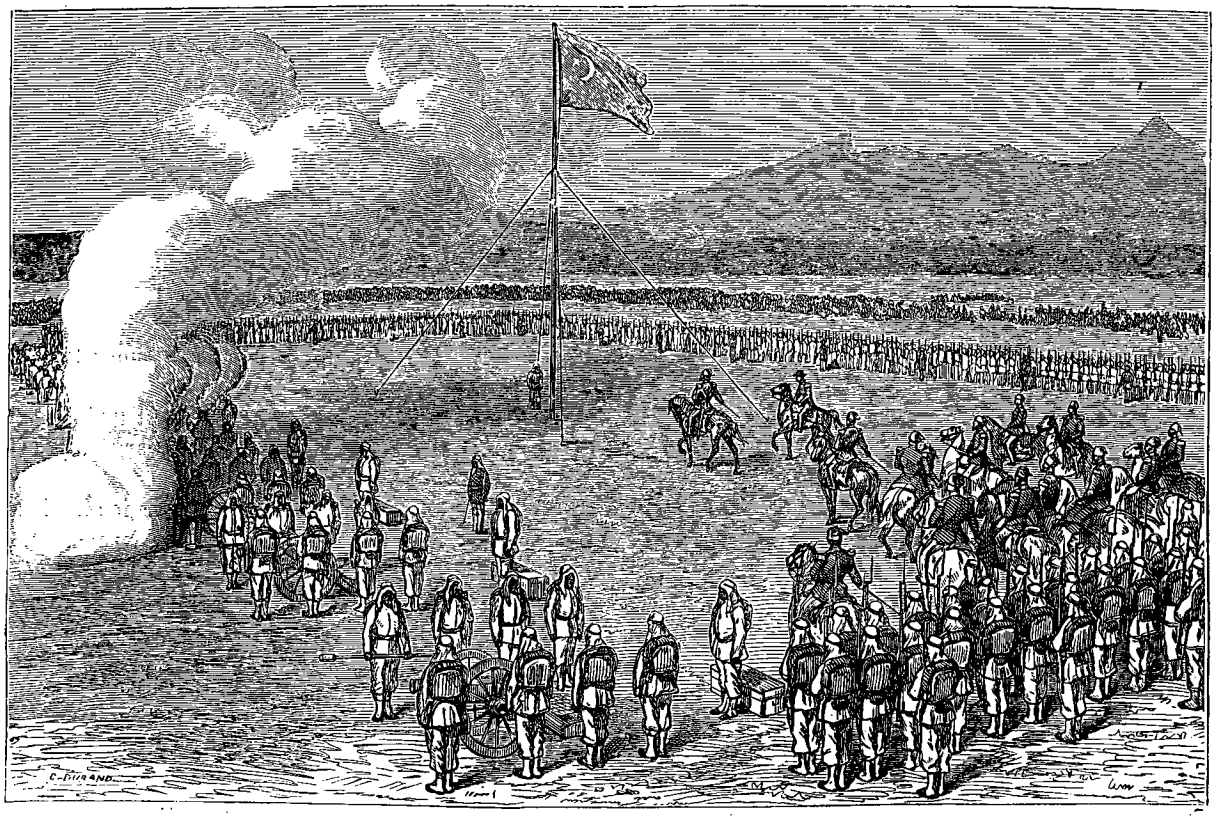
« Le lendemain, dit sir S. Baker, toute la flotte m'avait rejoint. Notre réussite fut saluée par des transports de joie. Nos hommes finirent par se croire réellement délivrés du chaos horrible qu'on avait appelé le « Marais du Désespoir ».

On n'était plus séparé de Gondokoro par aucun obstacle.

Extrait et traduit par : H. VATTEMARE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cérémonie de l'annexion officielle du Gondokoro (26 mai 1871). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

ISMAILÏA

(GONDOKORO).

RÉCIT D'UNE EXPÉDITION ARMÉE DANS L'AFRIQUE CENTRALE

POUR LA SUPPRESSION DE LA TRAITE DES NOIRS,

COMMANDÉE PAR SIR SAMUEL WHITE BAKER[1].

1869-1873. — ANALYSE ET EXTRAITS D'UNE TRADUCTION INÉDITE.

Arrivée à Gondokoro. — Ce qui restait de l'ancienne mission autrichienne. — Rapports peu satisfaisants avec le cheik Alloron. — Établissement de la station. — Culture. — Dispositions malveillantes des Baris. — Leur territoire. — Leurs troupeaux. — Leurs tambours et leurs armes.

Le 15 avril 1871, sir S. Baker, après avoir côtoyé les bords du Nil Blanc, les tribus des Bohrs et des Shirs, s'arrêtait avec son dahabièh, son steamer et cinquante-neuf barques armées, à Gondokoro, où le reste de la flottille n'arriva que le 22 mai.

Gondokoro n'est, comme on le sait, ni une ville ni un bourg : ce n'est qu'une station « de négociants en ivoire », où les trafiquants habitent pendant deux mois chaque année quelques cabanes construites en gazon. Des missionnaires autrichiens avaient autrefois construit en cet endroit une maison et une église : on en voyait encore les ruines lors du voyage de sir S. Baker en 1863. Il n'en restait plus aucun vestige en 1871. Les indigènes, les Baris, s'étaient fait, avec les briques rouges écroulées et de la graisse, une poudre pour s'en barbouiller le corps. On ne voyait sur le sol que des milliers de citrons et de limons tombés des arbres autrefois plantés par les mission-

1. Suite. — Voy. p. 33.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naires; ces beaux fruits, dédaignés des indigènes, étaient pourris. Le pays, ravagé par les guerres intestines, était plus désert qu'il ne l'avait jamais été.

La tribu des Baris habitait les nombreuses îles basses du fleuve. Sir S. Baker fit venir leur chef principal, le cheik Alloron. Il ne tarda pas à se convaincre que cet homme grossier, rusé, avait été prévenu et mis en garde contre l'expédition par un nommé Abou-Saoud, agent de la grande compagnie d'Agad, qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, avait affermé, entre autres contrées, le district de Gondokoro.

Sir S. Baker annonça à Alloron son intention de s'établir à Gondokoro avec ses troupes, et il lui promit sa protection contre la tribu voisine des Loquias, à cette époque ennemie des Baris, s'il voulait employer les indigènes dont il était le chef à construire des huttes pour loger ses soldats et à cultiver la terre pour les nourrir. Alloron, après avoir paru hésiter pendant quelques jours, cessa de se contraindre et n'opposa que des dédains à toutes les demandes du chef de l'expédition.

A l'avis qu'on venait, non pour faire la guerre et spolier les habitants, mais uniquement pour supprimer l'esclavage, il répondit :

« Que deviendront donc les traitants? »

Il était manifeste qu'on allait avoir à lutter contre les dispositions les plus hostiles. Sir S. Baker en prit son parti, et s'occupa de l'établissement d'une station. Il fit choix pour sa demeure d'un agréable site ombragé, à quelque distance de l'ancien emplacement de la mission, où l'on commença immédiatement à dresser le quartier général.

« En quelques jours, dit-il, mes hommes eurent, de plus, défriché un grand jardin où je semai des oignons, des radis, des haricots, des épinards, quatre variétés de melons d'eau, des concombres, des oranges, des pommes, du maïs, de l'ail, du tabac, des choux, des tomates, du piment, des carottes, du persil, du céleri. Le travail quotidien fut organisé de façon que soldats et matelots devaient travailler aux cultures de six heures à onze heures du matin ; le reste de la journée leur appartenait, et ils l'employaient à l'édification de leurs cabanes.

« Tous mes hommes se firent de plus petits jardins s'étendant le long du campement, en lignes parallèles.

« Je leur distribuai diverses graines, avec promesse de primer les plus beaux échantillons de légumes produits. Depuis le commencement de l'expédition, j'avais constamment fait des efforts pour inspirer à mes hommes le goût de l'agriculture, et j'avais réussi à leur faire comprendre que le défrichement du sol était le corollaire nécessaire de la création de toute nouvelle colonie. »

On sema du blé sur une superficie de quatre hectares, et, grâce à une pluie bienfaisante, le blé ne fut pas longtemps sans percer le sol.

Cependant on ne pouvait obtenir aucune nourriture des indigènes. La viande de boucherie manquait absolument. Pendant plusieurs jours on ne vécut que de moineaux. Alloron, qui ne permettait pas à ses gens de fournir même le bois nécessaire aux huttes, avait l'effronterie de venir à la station et d'y demander de l'eau-de-vie pour lui-même.

« Combien de temps allez-vous rester ici? demanda-t-il un jour. Vous feriez mieux de retourner à Khartoum, et je mangerai, quand il sera mûr, le blé que vous avez planté. »

Je lui répondis que Gondokoro était notre quartier général, que les troupes y resteraient, et que nous cultiverions en blé une grande étendue de terrain, non pour lui, mais pour nous.

Il répliqua :

« A qui cet arbre appartient-il (nous nous tenions sous son ombre) ?

— Au khédive d'Égypte, dis-je, qui est maintenant protecteur de tout le pays et qui m'a chargé d'y établir son gouvernement.

— Alors il vaut autant que vous retourniez à Khartoum : nous n'avons pas besoin ici de gouvernement. »

« Il avait un peu raison, ajoute sir S. Baker. Au point de vue abstrait, l'annexion d'un territoire appartenant à autrui est une violation du droit des gens. »

Le territoire occupé par cette tribu des Baris a une longueur de près de cent cinquante kilomètres du nord au sud, sur une largeur de plus de cent.

Les Baris se partagent en nombreux clans, gouvernés chacun par un cheik. Ainsi Alloron représente Gondokoro, tandis que le moindre petit district est de même régi par un cheik. La population est considérable.

Les Baris possèdent des troupeaux immenses de bêtes à cornes et de moutons, qu'ils enferment pendant la nuit dans des zaribas ou kraals entourés de fortes palissades d'un bois noir extrêmement dur (ébénier).

Toutes les opérations des Baris sont dirigées par batteries de tambour, précisément comme ailleurs les manœuvres militaires s'accomplissent à l'appel du clairon. Le grand tambour, propriété du cheik, est suspendu sous un hangar ouvert, de manière à être garanti de la pluie pour que le son puisse se prolonger avec plus d'intensité. Ces tambours sont taillés et creusés avec grand'peine dans un bois particulier, d'un grain excessivement serré et peu susceptible de se fendre. Il a exactement la forme d'un œuf dont le gros bout aurait été enlevé, et il est si lourd que deux hommes peuvent à peine le porter. Il est quelquefois percé des deux bouts, mais c'est sur l'extrémité supérieure que l'on frappe avec deux petits bâtons de bois dur.

Dès l'aube, un peu avant le lever du soleil, le son du gros tambour se fait entendre; un nombre déterminé de battements indique que c'est l'heure de traire les vaches.

Le soir, le signal se répète. Si les hostilités paraissent imminentes, le gros tambour du cheik donne l'alarme au moyen d'une série particulière de battements qu'on se rappelle aisément quand on les a une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fois entendus. En quelques secondes, cet éclatant signal se reproduit comme un écho dans tous les villages, et la nouvelle de l'attaque se répand aussi vite que se propage le son. Un battement spécial du gros tambour du cheik sert encore d'appel pour une assemblée générale, auquel cas, si un ennemi apparaît, toutes les forces du district peuvent être rapidement concentrées sur un même point.

Les Baris combattent avec des lances d'un délicat travail, des arcs et des flèches effroyablement barbelées (voy. p. 64). Rarement ils se servent de boucliers, dont la manœuvre est incompatible avec celle de l'arc, et qui entrave la rapidité des mouvements, trait principal de la tactique guerrière des Baris.

Les Baris étant perpétuellement en guerre, tout homme de la tribu est soldat. Passés maîtres dans le jet de la lance, il est rare qu'à vingt-cinq ou trente mètres ils n'atteignent pas la cible la plus petite, et qu'à quarante ou cinquante mètres ils manquent un homme. Dès leur plus tendre enfance, les garçons sont continuellement exercés à la manœuvre de la lance et de l'arc; aussi, quoique inférieures au fusil, leurs armes, maniées par des mains si expertes, sont fort dangereuses, surtout pour des tireurs maladroits comme étaient la plupart des soldats de l'expédition.

« Je découvris bientôt, dit sir S. Baker, que les Baris de Gondokoro avaient renoué leurs relations avec ceux de Belinian, qui habitaient à vingt kilomètres de notre quartier général. Des femmes voyageaient constamment d'un district à l'autre; elles quittaient Gondokoro portant sur la tête un panier chargé de sel et revenaient à leurs demeures chacune avec une chèvre tenue en laisse. »

Sir S. Baker prend possession du district au nom du khédive. Cérémonie de l'annexion officielle.

Par suite de la privation de viande, du défaut d'aide des indigènes et de leur attitude hostile, la situation de la troupe devenait chaque jour de plus en plus intolérable. Quand les dernières chaloupes de l'expédition furent arrivées[1], sir S. Baker eut un nouvel entretien avec Alloron, dont l'intention était bien évidemment d'affamer chefs et soldats pour les forcer à retourner à Khartoum. Assuré, cette fois encore, par les réponses de cet homme, que de nouvelles négociations seraient inutiles, il l'invita ainsi que tous les chefs du pays, y compris le cheik de Belinian, à une grande fête qu'il voulait donner à propos de l'annexion formelle et officielle de cette région à l'Égypte.

Le 26 mai 1871, les préparatifs de la cérémonie étaient terminés. Sur le point le plus élevé d'une hauteur dominant le fleuve, le lieutenant Baker avait fait dresser un mât de pavillon d'environ quatre-vingts pieds de hauteur. Tous les petits bouquets de bois avaient été rasés; cet emplacement, au centre d'une contrée ouverte semblable à un parc, aurait fait un admirable champ de courses. A six heures du matin, après deux jours de repos pour laver leurs vêtements et fourbir leurs armes, les troupes sortirent du camp.

« J'avais, dit sir S. Baker, douze cents hommes et dix pièces rayées de montagne.

« Avec leurs uniformes blancs, leurs élégants koufias, ou voiles, couvrant la tête et retombant gracieusement sur les épaules, les soldats avaient fort bonne mine, et se montrèrent tout à leur avantage en marchant, musique en tête, de la station au mât de pavillon. Quand ils émergèrent des arbres verts et se formèrent par compagnies sur le champ de manœuvres, l'effet fut saisissant. Alloron et ses amis, les chefs de nombreux villages, considéraient avec ébahissement un spectacle si nouveau pour eux.

« Arrivés en face du mât de pavillon, les troupes s'alignèrent, sur deux rangs de profondeur, au milieu du plateau dominant la station. La longue ligne des baïonnettes étincelantes et les coquets uniformes des officiers stupéfiaient les indigènes. Les matelots, les domestiques, les serviteurs du camp avaient revêtu leurs plus beaux habits. Les couleurs dominantes, blanc et rouge, tranchaient agréablement sur les arbres de l'arrière-plan et la surface verte et unie du sol. Mon état-major se composait du lieutenant Baker, du lieutenant-colonel Abd-el-Kader, de trois autres officiers et de M. Higginbotham. Les chevaux étaient dans une excellente condition.

« Après avoir parcouru la ligne, je me plaçai au dessous du mât. Les troupes se formèrent en carré, l'infanterie occupant trois des côtés, et l'artillerie avec ses dix canons faisant face au fleuve.

« La formalité de la lecture de la proclamation officielle, déclarant, au nom du khédive, l'annexion du pays à l'Égypte, s'accomplit au pied du mât. Au dernier mot de la dernière phrase, le drapeau ottoman, rapidement hissé, flotta à la tête du mât au gré d'une forte brise. Les officiers baissèrent leurs épées, les soldats présentèrent les armes et les batteries tirèrent le salut royal.

« La cérémonie terminée, les troupes défilèrent, puis, se formant en ordre de bataille, simulèrent une attaque contre un ennemi imaginaire et brûlèrent environ dix mille cartouches en descendant la rampe en pente douce qui conduisait au camp temporaire ainsi qu'aux tentes préparées pour le banquet. Arrivés là, et au signal donné par le clairon, les hommes rompirent les rangs et se mirent aussitôt à allumer les feux et à préparer leur dîner. Je crois que c'est le premier jour de réjouissance qu'aient eu les troupes. »

Sir S. Baker donna à Gondokoro le nom d'Ismailïa en l'honneur du khédive Ismaïl.

Commencements d'hostilités.— Escarmouches.— Expédition contre Belinian. — Arrivée d'Abou-Saoud. — Lettre que lui adresse sir S. Baker.

Cette prise de possession, malgré toute sa solennité, n'intimida guère les Baris; ils ne se montrèrent pas

1. Le voyage de Tioufikia à Gondokoro avait duré cinq mois et vingt-deux jours.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beaucoup plus inquiets en voyant les soldats édifier des bâtiments, des magasins et une poudrière. Ils persistèrent à refuser leur aide et toute vente de viande.

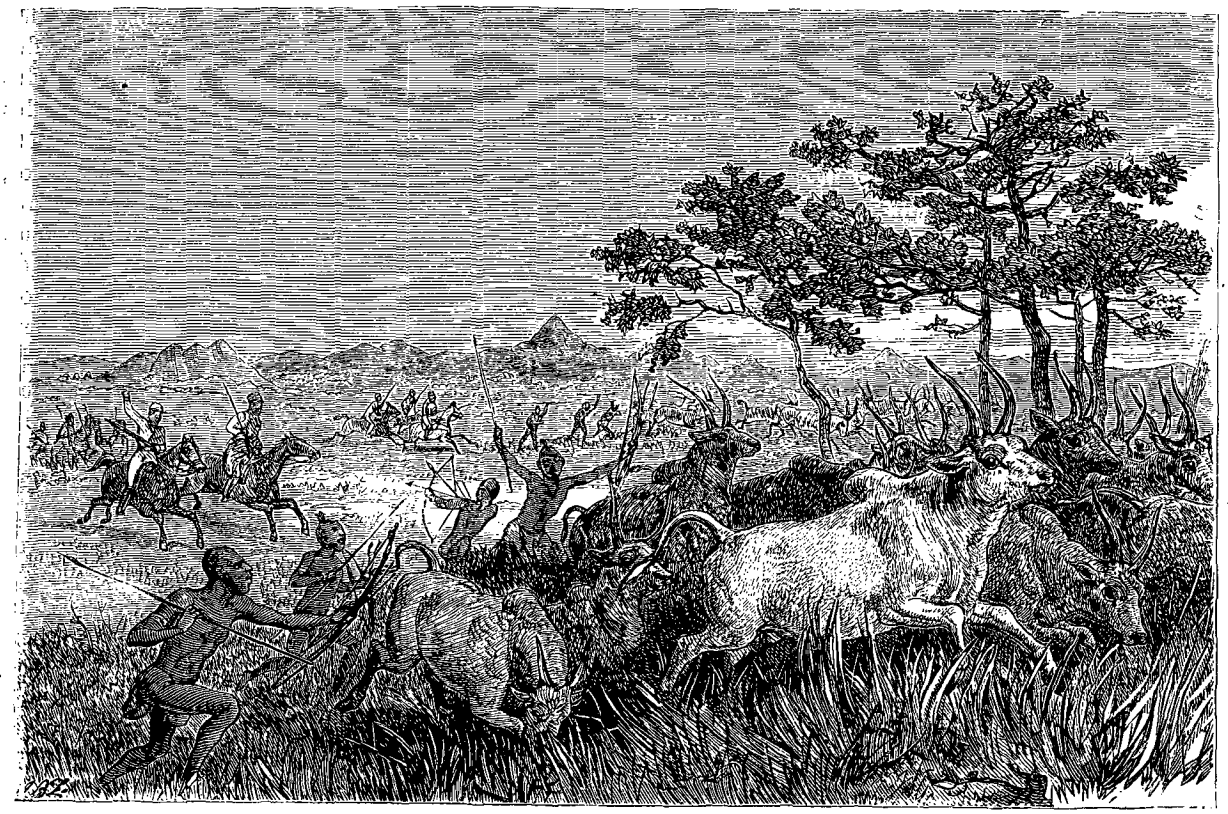
Cependant ils continuaient hardiment à faire paître leur bétail sur le terrain même occupé par les troupes.

Sir S. Baker leur fit intimer l'ordre de cesser cet usage. Ils ne tinrent aucun compte de la défense. On se saisit alors d'environ deux cents de leurs animaux, et on les plaça sous bonne garde.

Une députation de cheiks vint dès le lendemain matin les réclamer au nom des indigènes. Sir S. Baker leur renouvela ses explications et ses offres de protection si on voulait s'abstenir de tout acte de malveillance : à cette condition seule on ferait droit à la demande des indigènes. Les cheiks parurent se laisser persuader; ils substituèrent même à Alloron un nouveau chef de tribu, nommé Morbé, et promirent leur concours à l'expédition : il leur fut alors permis d'emmener leurs bêtes.

Mais, comme sir Baker l'avait pressenti, après avoir ainsi atteint leur but, les Baris ne consentirent pas plus qu'auparavant à vendre ni un seul bœuf ni même une chèvre.

Les troupes souffraient réellement de la faim : on murmurait dans le camp; quelques soldats même désertèrent On fut d'ailleurs informé que les Baris n'attendaient que l'arrivée d'Abou-Saoud, soit pour attaquer le camp, soit pour piller et réduire en esclavage les tribus de l'intérieur.



Indigènes baris fuyant avec les troupeaux du camp. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

On confisqua de nouveau les bêtes qu'ils avaient persisté à envoyer sur le pâturage du camp.

Peu après, les Baris commencèrent les hostilités. Une petite escouade de scieurs de bois, avec quelques soldats, s'était établie dans un campement provisoire à quatre ou cinq milles de la station. Une nuit ils furent assaillis par les indigènes qui leur lancèrent des flèches. Les soldats répondirent par des coups de fusil.

Le 3 juin, dans l'après-midi, tandis que le troupeau paissait à un mille du quartier général, quelques Baris, profitant du sommeil des gardes, emmenèrent des vaches, et, les chassant devant eux, parvinrent à leur faire traverser la rivière.

Le 4 juin, on surprit, la nuit, dans le parc aux bestiaux, deux indigènes : l'un d'eux avoua que les Baris se préparaient à attaquer la station.

« Le 7 juin, j'appris, dit sir S. Baker, que les Baris de Gondokoro s'étaient définitivement alliés contre nous avec les indigènes de Belinian. Plusieurs fois déjà ils nous avaient attaqués conjointement .Ce jour-là, les indigènes en force s'étant, comme toujours, furtivement approchés en rampant derrière les arbres et les buissons, s'élancèrent sur les gardiens des bes-

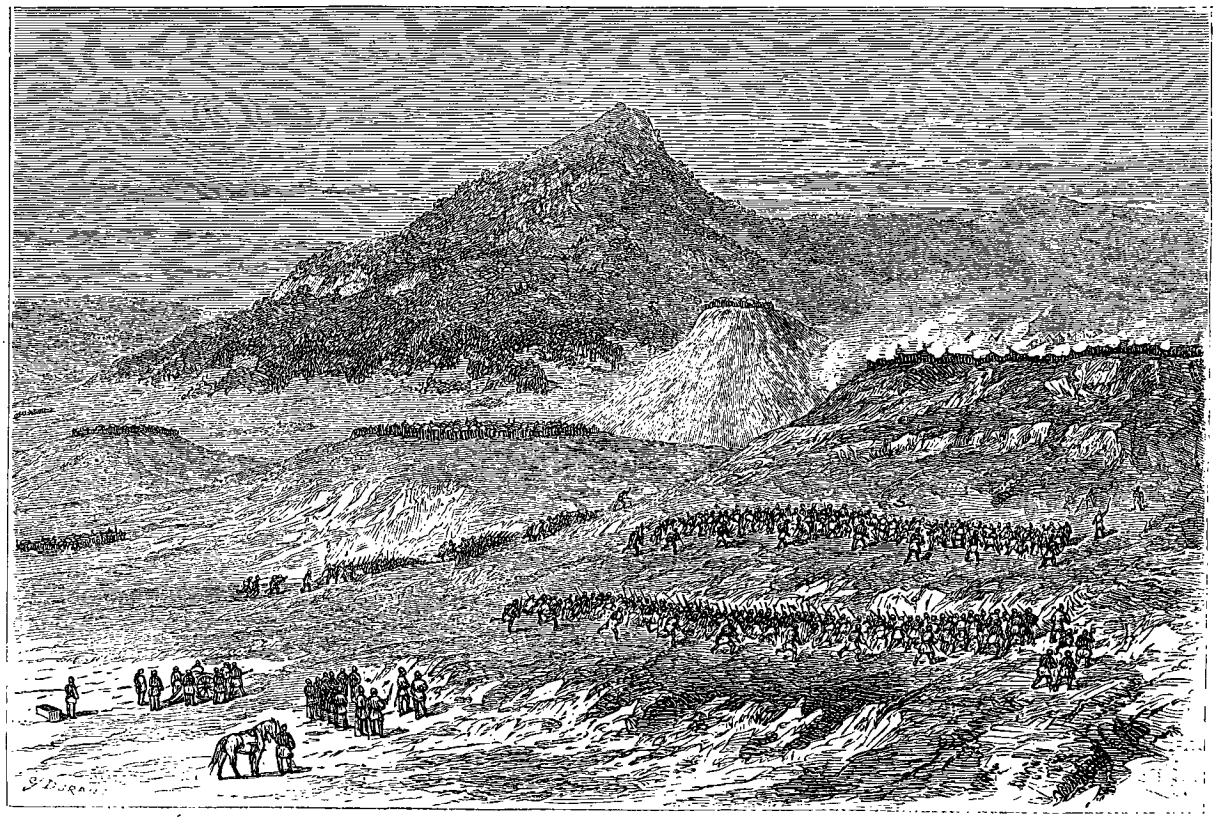
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiaux, tuèrent un soldat avec une flèche et en blessèrent un autre d'un coup de lance.

« Je donnai aussitôt l'ordre d'attaquer Belinian la nuit suivante.

« A minuit et demi, je quittai ma station à cheval, avec le lieutenant Baker, M. Higginbotham, le lieutenant-colonel Abd-el-Kader et vingt de mes « Quarante-Voleurs ». Nous marchions dans le plus profond silence pour ne pas éveiller l'attention des vedettes ennemies qui, d'ordinaire, rôdaient partout pendant la nuit. En arrivant au quartier général, situé à un mille et demi (deux mille quatre cents mètres) de distance, nous trouvâmes quatre compagnies sous les armes et un canon. A une heure nous partîmes, conduits par un guide bari, nommé Sherroum, qui, avec son ami Morgian, s'était engagé à mon service. Ces deux hommes parlaient arabe.

« Pendant les deux premiers milles (trois mille deux cents mètres) la route de Belinian se développe dans une région ouverte semblable à un parc. Nous entrâmes ensuite en forêt; en raison de l'obscurité, nous éprouvâmes beaucoup de difficulté à traîner le canon, dont les roues s'embarrassaient à chaque instant dans des souches et des racines. Plusieurs fois il fallut nous arrêter pour attendre que l'arrière-garde nous rejoignît avec cette pièce peu maniable; je craignais



Combat à Belinian. — Gravure tirée de l'édition anglaise.]

que ces délais forcés ne nous enlevassent la chance de prendre l'ennemi par surprise.

« Pour comble d'ennui, le chemin devint marécageux. Parfois nos chevaux s'enfonçaient dans la vase presque jusqu'au jarret. La nuit était tellement profonde qu'on ne pouvait apercevoir les fondrières. En ces endroits il fallait trente hommes pour haler le canon. Le retard devenait sérieux. Le lieutenant-colonel Tayib-Agha, qui commandait les trois compagnies de Soudaniens escortant la pièce de campagne, ordonna à ses hommes de se relayer pour aider les artilleurs à travers les marais et les fourrés.

« La nuit s'écoulait; il commença à pleuvoir. J'étais à l'avant-garde avec le lieutenant Baker, M. Higginbotham et vingt de mes « Quarante-Voleurs ». Raouf-Bey me suivait immédiatement avec cinquante Égyptiens. Il fallait absolument pousser en avant. Tayib-Agha, ayant un guide indigène, pouvait être abandonné à lui-même avec son canon. Je pressai donc le pas, enchanté d'être délivré pour quelque temps de l'embarras de l'artillerie.

« Au bout d'une heure environ, nous trouvâmes un terrain solide, un pays plus ouvert et plus accidenté. Les nuages se déchirèrent et la pluie cessa. Nous marchions rapidement, au pas de quatre milles (plus de six kilomètres) à l'heure, lorsque tout à coup le guide Sherroum s'arrêta. Nous nous trouvions dans une plaine unie; à notre droite se dressait un bou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quet de grands arbres. Sherroum, qui évidemment connaissait chaque pouce du pays, me dit à voix basse qu'il fallait attendre en silence, quelques villages étant groupés aux alentours, et la palissade à attaquer se trouvant dans notre voisinage immédiat.

« Il était près de cinq heures du matin, et quoique nous eussions marché depuis une heure, nous n'étions pas à plus de neuf milles (quatorze kilomètres) de Gondokoro. J'espérais que cette halte donnerait à l'arrière-garde le temps de nous rejoindre avec le canon qui nous avait occasionné tant de retard.

« Nous restâmes sur place, une demi-heure environ, dans le silence le plus absolu. Pas une étoile ne brillait au ciel; nous étions environnés de si épaisses ténèbres que nous ne pouvions rien distinguer. Enfin, la nuit noire s'éclaircit un peu et nous aperçûmes, à droite et à gauche, des masses sombres qui nous parurent être des villages. Nous nous avançâmes rapidement, mais sans faire le moindre bruit. Le jour grandissait, les oiseaux commençaient à gazouiller et nous pouvions voir maintenant les arbres et les hautes tiges de sorgho.

« Tayib-Agha ne paraissait pas, mais il était impossible de l'attendre plus longtemps.

« Nous marchions au pas accéléré, traversant tantôt des champs cultivés, tantôt des bouquets de bois, lorsque tout à coup éclata le cri strident et prolongé qui, chez les indigènes, est le signal du danger. Il était poussé par une vedette bari qui, plus éveillée sans doute que celles que nous avions dépassées, donnait l'alarme. Ce cri se répéta immédiatement dans diverses directions. Nous n'avions pas de temps à perdre. Sherroum bondit en avant comme une antilope; pour le suivre nous dûmes prendre le galop. Deux minutes après nous aperçûmes, à notre gauche, une grande palissade circulaire s'élevant dans une éclaircie de la forêt. Nous nous élançâmes à fond de train, suivis de près par les « Quarante-Voleurs » qui couraient comme des lévriers. Nous entourâmes la palissade du haut de laquelle les indigènes commençaient à lancer leurs flèches. Les Égyptiens étaient arrivés. La lumière encore incertaine du jour ne nous permettait pas de voir les flèches dans leur vol; un soldat fut blessé, un autre eut son pantalon traversé, et une flèche se ficha dans la selle de M. Higginbotham. Les traits nous arrivaient par nuées. Les « Quarante-Voleurs » ouvrirent le feu, tandis que les Égyptiens se mettaient en ligne à environ quarante à cinquante mètres de la palissade : grave imprudence ! La place attaquée étant circulaire, et les troupes tirant sur un centre commun, les balles passaient à travers les interstices des poteaux en bois dur de la palissade et venaient nous siffler aux oreilles. Le ciel était gris et le jour suffisant pour nous laisser apercevoir la porte de la palissade. Les clairons sonnèrent le « cessez le feu », et je me préparai à forcer l'entrée, arche étroite d'environ six pieds de hauteur, formée de pièces de bois dur impossible à briser, close par des traverses d'ébène bari, et protégée par une masse de plantes épineuses amoncelées sous la voûte et matelassant les traverses.

« J'ordonnai au lieutenant-colonel Abd-el-Kader de forcer le passage. Il se mit immédiatement à l'œuvre, avec le lieutenant Baker, M. Higginbotham et un détachement des « Quarante-Voleurs », tandis que d'autres hommes du même corps, postés contre la palissade, faisaient un feu nourri pour protéger l'attaque.

« Cependant l'immense tambour des défenseurs ne cessait de tonner, appelant à la rescousse tous les gens du voisinage. A ce signal répondirent les roulements d'innombrables tambours, près et loin.

« Le jour étant tout à fait venu, je pus voir les indigènes accourir de toutes parts et se disposer à entourer notre position. J'échelonnai mes hommes en tirailleurs tout autour de la circonférence, face en arrière, à environ soixante-dix mètres de la palissade, pendant que la petite troupe continuait l'attaque de la porte.

« Les carabines Sniders et le feu soutenu des « Quarante-Voleurs » eurent bientôt éclairci le vol de flèches, et les indigènes, trouvant qu'il faisait trop chaud pour eux, s'élancèrent subitement par une issue secrète, traversèrent nos lignes, nécessairement très-espacées, et gagnèrent la forêt. Au même instant la porte tomba, et nous nous précipitâmes dans l'intérieur. Six cents vaches tombèrent en notre pouvoir.

« La palissade, ou zariba, extrêmement forte, était formée de billes massives de bois de fer, profondément enfoncées dans le sol et si étroitement jointes qu'en tirant à distance, à peine une balle sur dix se serait fait jour par les interstices. Le meilleur moyen d'attaquer les forteresses circulaires est de s'en approcher vivement et de passer le canon du fusil à travers les crevasses; la palissade protége ainsi les assaillants, qui naturellement ne sont exposés à aucun feu d'enfilade.

« Les indigènes se rassemblaient alors de toutes parts; mais nous étions maîtres du terrain, et quoique mon détachement ne se composât que de soixante-dix hommes, j'occupais une position imprenable où je pouvais tenir jusqu'à l'arrivée de Tayib-Agha. Je plaçai, en conséquence, quelques-uns de mes « Quarante-Voleurs » en tirailleurs, à cent cinquante pas environ du centre, les cachant partout où je trouvai un couvert convenable. Le feu des sniders tint l'ennemi à une distance respectueuse; moi-même je tirai quelques balles, à longue portée, afin d'apprendre aux indigènes la véritable valeur de cette carabine.

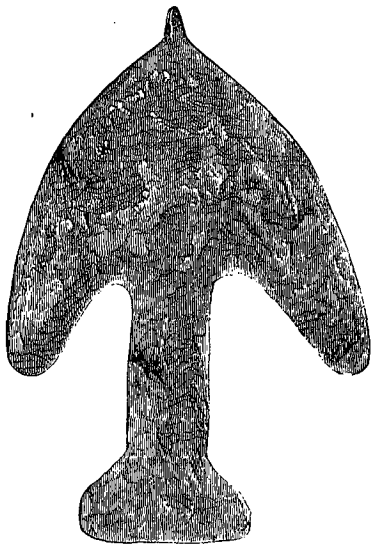
« Le soleil était levé; des nuages de vapeur s'élevaient du sol humide et des arbres dégouttants de rosée. Je fis incendier quelques huttes de chaume, dans l'espoir que le volume de fumée attirerait l'attention du détachement de Tayib-Agha, qui évidemment s'était égaré; sinon, il aurait dû se rallier au bruit de nos décharges.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Les huttes furent bientôt en flammes; la fumée s'éleva dans l'air, assez haut pour servir de signal à longue distance.

« J'envoyai au sommet d'un grand arbre deux clairons qui sonnèrent l'appel pendant une demi-heure.

« La faim nous talonnait; un veau fut tué et mis à la broche. J'avais une petite boîte, pleine de sel et de poivre, et quelques biscuits; c'était du luxe. Nous avions un bon cuisinier, nommé Monsour. La graisse, les rognons et le foie, coupés en dés de deux pouces carrés, bien salés et poivrés, furent enfilés sur une baguette d'acier et placés sur des charbons ardents. Rien de si exquis que ce simple mets; on fiche la baguette en terre, on s'assied à l'entour et l'on en détache les morceaux que l'on veut. Il faut toujours emporter avec soi du sel mélangé, en proportion voulue, avec du poivre noir et rouge; c'est une excellente précaution.



Molote ou bèche en fer des tribus bari et madi (tiers de grandeur). Gravure tirée de l'édition anglaise.

« Nous déjeunions gaiement. Les vaches récemment capturées avaient fourni beaucoup de lait que nos domestiques avaient fait bouillir dans les pots de terre baris. Nous parlions de Tayib-Agha que tous nous croyions perdu, lorsque nous entendîmes des coups de feu retentir sur les collines au pied de la montagne de Belinian, à une distance d'environ un mille et demi (deux mille quatre cents mètres), sur notre droite. Bientôt nous distinguâmes de la fumée : c'était une réponse à notre signal. Évidemment Tayib-Agha s'était trop éloigné vers le sud; mais nous vîmes avec plaisir qu'il avait reconnu notre position.

« Avec la lunette, nous pouvions distinguer les troupes et même le canon traîné par vingt hommes. Tayib-Agha se dirigeait droit vers nous.

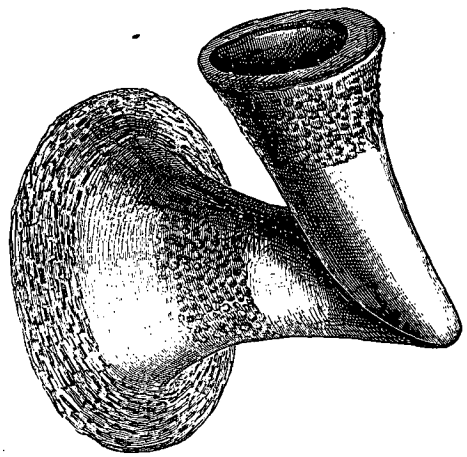
« Mes hommes avaient capturé trois jeunes filles qu'ils m'amenèrent. L'aînée, âgée d'environ quinze ans, était jolie et intelligente; jadis esclave des trafiquants, elle portait sur chaque joue les cicatrices de la marque qui, selon l'usage, lui avait été appliquée. Elle parlait très-correctement l'arabe et ne paraissait pas éprouver la moindre appréhension. Je lui demandai pourquoi les indigènes baris de la tribu des Belinians nous avaients assailli sans provocation, et avaient enlevé des bestiaux à la station de Gondokoro. Elle répondit qu'ils avaient agi d'après les sollicitations du cheik Alloron.

« Je lui dis que jamais nous ne prenions d'esclaves; qu'en conséquence, elle et ses compagnes pouvaient retourner chez les Baris, et les informer que je n'étais venu que pour reprendre les vaches prises par eux à Gondokoro, que, s'ils désiraient la paix, j'étais tout disposé à traiter; mais que, dans le cas où ils reviendraient attaquer mon quartier général, je ne les épargnerais pas et les chasserais sans rémission du voisinage. Les jeunes filles se mirent à rire, et se retirèrent sans laisser paraître la plus légère émotion.

« Enfin arriva Tayib-Agha avec son détachement; il se plaignait amèrement de son guide, qui, disait-il, l'avait intentionnellement égaré. Le fait n'était pas exact; dans l'obscurité, cet homme s'était égaré lui-même en cherchant un meilleur chemin pour le canon.

« Quoi qu'il en fût, nous étions réunis, et j'envoyai les hommes déjeuner.

« Les sniders nous avaient débarrassés des indigènes qui, nous voyant renforcés par le détachement de Tayib-Agha, comprirent que la chance était pour nous. Dans l'éloignement, et perchés sur des arbres comme des cormorans, ils surveillaient tous nos mouvements, et pouvaient voir nos hommes rôtissant les bœufs qui jadis leur avaient appartenu.



Fourneau de pipe des Baris. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

« Je pouvais craindre une nouvelle collision avec les indigènes quand j'essayerais de faire conduire notre troupeau sur le chemin difficile menant à Gondokoro. Aussi je crus prudent de faire une reconnaissance dans le voisinage, afin d'en chasser les Baris et d'avoir, au moins au départ, la liberté de nos mouvements.

« La reconnaissance réussit à souhait, grâce surtout à un obus lancé à propos. Au retour, la porte de la palissade fut ouverte et les bestiaux sortirent.

« Ils avaient l'air farouche, dit sir S. Baker, et un moment je craignis de les voir tous détaler. Je dus les confier à nos deux alliés, Sherroum et Morgian. Quelques sifflements et des encouragements en langue bari les calmèrent et ils se mirent en route, escortés, sur les flancs, par les troupes et précédés, à cent cinquante pas de distance, par une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avant-garde. Le canon et les « Quarante-Voleurs » fermaient la marche.

« Nous arrivâmes à Gondokoro et à la station une heure environ après le coucher du soleil.

« Notre absence n'avait duré que dix-neuf heures. »

Le 9 juin, on vit arriver Abou-Saoud. Il informa sir S. Baker qu'Agad étant mort, c'était lui, son gendre, qui dirigeait maintenant la société Agad et Compagnie. Il se mit immédiatement à dresser son camp sur la rive ouest du fleuve avec l'aide des Baris. Son attitude hostile s'étant manifestée par cette alliance avec les ennemis de l'expédition et par plusieurs autres actes très-significatifs, sir S. Baker lui adressa la lettre suivante :

« Ismailïa, Gondokoro, 12 juin 1871.

« A Abou-Saoud, Vakil de la Société Agad et Compagnie.

« Monsieur,

« Vous êtes arrivé ici, le 10 du courant, avec un nombre considérable de bestiaux volés par vous et par vos gens.

« Sachant que les Baris étaient en guerre avec nous, vous avez entretenu avec eux des relations amicales et quotidiennes.

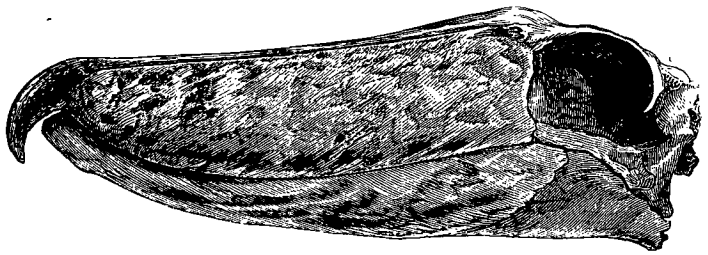
« Si les Baris de ce pays sont hostiles à tout gouvernement régulier, c'est grâce à vos gens qui, en volant, dans l'intérieur, des esclaves et des bestiaux et en en donnant ici livraison, ont complétement détruit toute espérance d'amélioration chez un peuple naturellement sauvage, et dont vous avez fait un peuple de voleurs.

« Je ne puis tolérer la continuation de ces agissements.

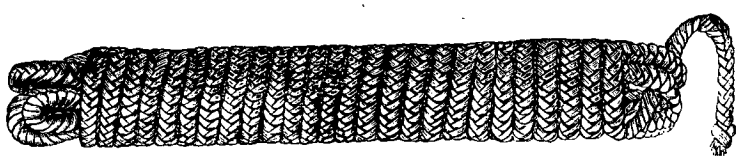
« En conséquence, vous êtes dûment averti qu'à l'expiration prochaine de votre contrat, vous devrez vous retirer, avec vos gens, de tout le district placé sous mon commandement. En même temps, je déclare confisqué au profit du gouvernement le bétail détourné par vous dans la circonscription soumise à mon autorité.

« Samuel White Baker. »

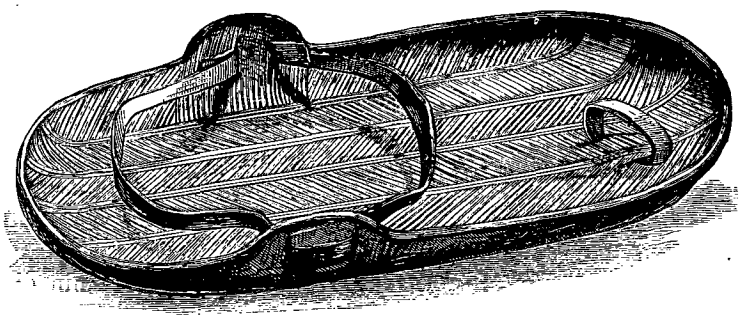
Sir S. Baker eut à se repentir de ne pas avoir fait arrêter tout d'abord Abou-Saoud, qui, sans tenir aucun compte de son avertissement, excita les Baris d'Alloron et ceux de Belinian à des attaques incessantes contre l'expédition, où, dans le même temps, l'on souffrait de la faim, de la fièvre et de la dyssenterie. A ces causes de mécontentement il faut ajouter que la plupart des officiers et des soldats qu'on avait placés sous les ordres de sir S. Baker étaient eux-mêmes hostiles à la suppression de la traite des esclaves.



Crâne du Baleniceps rex [1].



Paquet de corde tressée de l'Ouganda.



Spécimen de sandale en cuir cru de l'Ounyoro.

Gravures tirées de l'édition anglaise.

Les crocodiles. — Plusieurs victimes de leur voracité.

« Nous avions d'autres ennemis que ceux de la terre ferme, dit sir S. Baker : je veux parler des crocodiles des environs de Gondokoro, dont la férocité dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer. Les indigènes étant obligés chaque jour d'entrer dans l'eau avec leurs bestiaux, les astucieux amphibies avaient pris l'habitude de prélever sur eux un droit de passage, sous la forme d'une vache, d'un veau ou d'un nègre. Ils enlevèrent ainsi deux matelots d'Abou-Saoud.

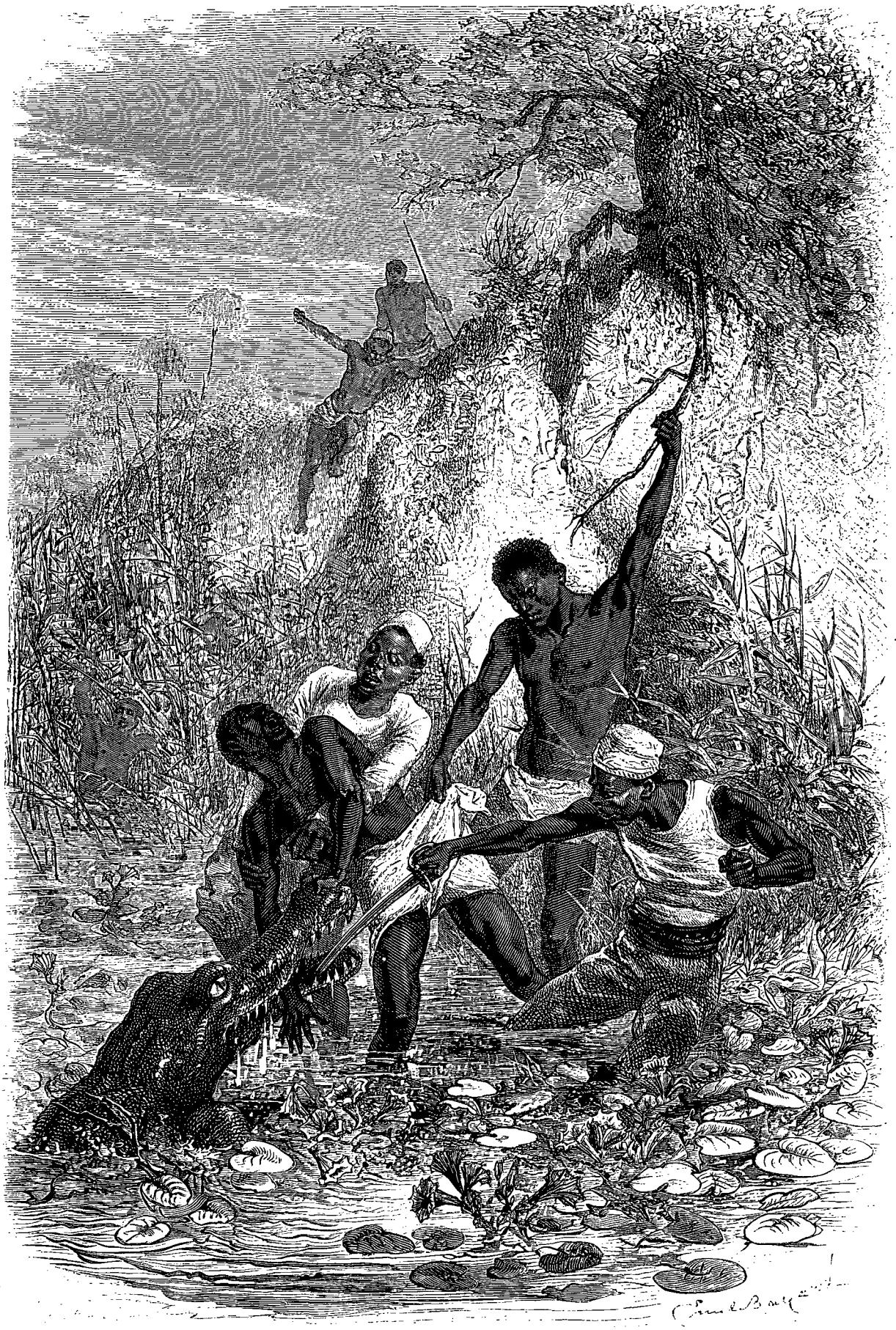
« Un de mes soldats, marchant dans l'eau avec plusieurs de ses camarades, dans un endroit où la profondeur ne dépassait pas deux pieds, fut saisi par un crocodile. Pris à la jambe, au-dessous du genou, il se débattit vigoureusement et enfonça ses doigts dans les yeux de l'animal; ses camarades vinrent à son secours et le sauvèrent d'une mort certaine; mais l'os de sa jambe était tellement broyé qu'il dut subir l'amputation.

« Un autre accident semblable arriva à l'un de mes matelots. Avec beaucoup d'autres, il récoltait les feuilles d'une espèce de convolvulus qui remplace avantageusement les épinards. Cette plante, dont la racine s'enfonce dans la vase de la berge, s'étale sur la surface de l'eau, où ses fleurs écarlates produisent le plus bel effet.

« Ce matelot se penchait sur la rive pour cueillir

1. Le bec puissant de cet oiseau est employé par les indigènes pour briser les coquillages de la grande hélice et des autres mollusques du Nil Blanc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Matelot mutilé par un crocodile. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les feuilles flottantes, lorsqu'il fut saisi au coude; ses camarades, accourus à ses cris, le prirent par la taille et empêchèrent qu'il ne fût entraîné dans le fleuve. Le crocodile, qui avait goûté le sang, ne voulut pas lâcher prise; il tira si bien qu'il détacha l'avant-bras et se retira en emportant sa proie. L'infortuné, presque mort d'angoisse, fut rapporté au camp, où il fallut l'amputer un peu au-dessus de la jointure lacérée.

« Une autre fois, une de nos femmes, qui était allée laver au fleuve, ne revint pas. Ceci se passa près de notre dahabièh, et comme l'eau avait, en ce lieu, peu de profondeur, nous ne pûmes douter qu'elle n'eût été saisie par un crocodile.

« Les jours suivants, je réussis à tuer plusieurs de ces animaux formidables. L'un d'eux, mortellement blessé, fut traîné jusqu'au camp où, mesuré au ruban, il donna une longueur d'environ douze pieds du bout du museau à l'extrémité de la queue.

« Son estomac contenait environ cinq livres pesant de cailloux; en se repaissant de quelque chair déposée sur le banc de sable, il avait avalé, en même temps, tous les graviers qui y adhéraient. Mêlée aux cailloux se trouvait une matière verdâtre et visqueuse, d'apparence laineuse et renfermant les preuves convaincantes que le monstre s'était rendu coupable de meurtre volontaire : c'étaient un collier et deux bracelets semblables à ceux que portent les jeunes négresses. Notre malheureuse blanchisseuse avait été surprise pendant son travail et digérée.

« J'ai souvent rencontré, dit sir S. Baker, des crocodiles de plus de dix-huit pieds de longueur, et il est certain qu'il en existe dont la taille dépasse vingt pieds; mais de moins grands sont tout aussi redoutables : un animal de petite taille entraîne aisément un homme à la nage.

« Le crocodile n'avale pas sa proie tout d'un coup; il la porte dans son garde-manger de prédilection, c'est-à-dire généralement dans un trou très-profond; là il est tout à l'aise pour la démembrer à l'aide de ses dents et de ses ongles, et la dévorer à loisir. »

Nouvelles escarmouches. — Coalition de plusieurs tribus. Bataille. — Moisson difficile. — Guerre de tirailleurs.

Il était, après tout, plus facile de se défendre des crocodiles que des Baris.

« Ces noirs obstinés continuaient à poursuivre nuitamment leurs tentatives contre nos bestiaux, et tenaient mes hommes perpétuellement en alerte.

« Le 28 juin, un Bari fut tué d'un coup de feu.

« Un autre, saisi par les sentinelles, fut pendu à un arbre dans le sentier même que suivaient les Baris de Belinian pour venir attaquer le camp.

« On crut leur donner ainsi un avertissement sérieux, mais il fut inutile. Les incursions devinrent de plus en plus fréquentes et audacieuses pendant le mois suivant.

« Le 21 juillet, à une heure trente du matin, je fus réveillé, dans ma station, par un bruit de fusillade venant du quartier général.

« Habillé et armé en quelques minutes, je fis donner l'alarme, et les « Quarante » se rangèrent aussitôt en ordre de bataille.

« J'entendais les clairons du quartier général, dont le son se mêlait à un bruit confus de tambours, de cornets et de hurlements. Les premiers coups de feu semblaient provenir des sentinelles; ils furent presque immédiatement suivis de feux de file bien nourris. Évidemment une attaque avait eu lieu et un combat régulier s'engageait au quartier général; probablement ma petite troupe de réserve aurait bientôt à agir. On lui distribua des munitions de réserve; nous nous tînmes prêts à tout événement.

« L'action devenait en effet de plus en plus chaude, ainsi qu'en témoignaient le redoublement des cris des indigènes et des éclats de leurs cornets.

« Je m'attendais, à chaque instant, à entendre le bruit du canon et je me figurais l'effet que produirait le feu de dix pièces chargées à mitraille sur cette masse d'ennemis : mais il ne nous parvint aucun autre son que celui du roulement de la mousqueterie.

« Au bout d'une demi-heure, les cris des indigènes s'éteignirent peu à peu, en même temps que s'affaiblissait le son du tambour et des cornets et que les feux de peloton faisaient place à des coups de fusil isolés. J'entendis les clairons commander d'abord de cesser le feu, puis sonner la charge.

« Le feu recommença par volées; une nouvelle sonnerie fit cesser le feu; enfin, une autre ordonna la retraite. Décidément l'attaque était repoussée.

« Le lendemain matin, avant le lever du soleil, j'allai chercher des nouvelles au camp. J'appris que les sentinelles avaient été surprises. Nos pertes consistaient en un caporal tué, un lieutenant et un soldat blessés. »

Dans cette attaque, les Baris et les Loquias, munis de brandons, avaient tenté d'incendier le camp qui fut préservé, grâce à son enceinte d'épines et au feu bien nourri de douze cents carabines; mais de plus fortes surprises pouvaient être à craindre. Sir S. Baker jugea nécessaire de faire construire, au quartier général, outre un ouvrage triangulaire pour sauvegarder les vaches laitières, des forts, un fossé et un talus avec des bastions montés de dix canons.

Il voulut ensuite donner aux indigènes une leçon plus sévère encore que les précédentes.

« Je savais, dit-il, que les Baris du mont-Belinian étaient bien pourvus de fusils et de munitions pris sur les trafiquants d'esclaves quelques années auparavant. Un jour ils avaient tué cent vingt-six hommes et s'étaient emparés de leurs armes et de plusieurs caisses de cartouches.

« Maintes fois ils avaient ainsi détruit de petits détachements, étant toujours en guerre avec Abou-Saoud depuis l'assassinat de leur cheik et de sa famille.

« Mais depuis leur récente alliance avec les Baris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Gondokoro, un certain nombre de ces Belinians avaient cessé de se montrer hostiles à Abou-Saoud. Ils avaient établi des relations avec ses gens et échangeaient avec eux du tabac contre des munitions.

« Le 30 août 1871, je partis avec quatre cent cinquante hommes, un canon et un obusier pour fusées de trois livres. La garde de ma station était confiée à vingt des « Quarante-Voleurs » et à trente soldats de ligne. Le capitaine du dahabièh, où restait ma femme, devait s'éloigner de la rive chaque nuit, et mouiller au milieu du courant.

« J'avais dès la veille donné des ordres précis pour le départ à une heure après minuit. En arrivant ponctuellement au quartier général, je fus surpris de voir que ni officiers ni hommes n'étaient prêts. Le colonel Raouf-Bey, profondément endormi, dut être éveillé par la sentinelle.

« Une autre infraction du même genre à la discipline coûta la vie au major Achmet Rafik.

« Cet Achmet Rafik, Turc accompli, était depuis longtemps au service; il avait fait la campagne de Crimée et celle d'Arabie, sous Abbas-Pacha. Il connaissait son devoir, mais l'esprit de mécontentement qui régnait parmi les troupes semblait avoir oblitéré son jugement; au lieu de se trouver à son poste, il dormait au moment où les troupes se mirent en marche.

« Il faisait nuit noire; je ne m'aperçus pas de son absence.

« Une fois réveillé, il s'habilla lestement, boucla son sabre et son revolver, et, un fusil double à la main, s'efforça de rattraper le détachement, et s'égara dans l'obscurité. »

Il fut surpris en route par les Baris et tué.

Le but de l'expédition n'était pas seulement de châtier les Baris : elle devait aussi servir à renouveler les approvisionnements de sorgho qui tiraient à leur fin : le moment était favorable : c'était le temps de la moisson, et les champs étaient couverts de blé mur.

Au point du jour, on arriva dans la vallée de Belinian, devant les contreforts de la montagne, où étaient disséminés quelques centaines de villages pour la plupart entourés de palissades. Les indigènes, avertis et bien résolus à défendre leurs grains et leurs bestiaux, étaient armés de fusils, et firent une résistance énergique; mais d'habiles mouvements stratégiques et l'assaut à la baïonnette chassèrent les Baris et leurs alliés de la principale palissade. Ils commencèrent alors à escalader les rochers et à gravir la montagne avec une agilité de babouins, éperonnés, comme ils l'étaient, par le feu nourri des carabines Sniders.

Après avoir fait incendier les palissades, on choisit un emplacement pour le bivouac de nuit. On ne trouva pas moins de six formidables enceintes sur une superficie d'un hectare et demi. On les occupa; puis on employa les journées à moissonner le blé. Mais, comme d'habitude, les soldats, qui répugnaient à tout autre service que celui de se battre, travaillaient mal; on récoltait peu.

Sir S. Baker découvrit même un jour que des soldats de l'expédition avaient brûlé des provisions de blé, espérant toujours que l'on serait obligé de retourner à Khartoum. Heureusement on put prévenir le retour de pareils actes, grâce à l'attitude des « Quarante-Voleurs ».

« C'étaient, dit sir Baker, de parfaits *gentlemen*, comparés aux soldats de ligne. »

Les Baris, si rudement vaincus, demandèrent à entamer des négociations.

Pendant les pourparlers, des milliers de femmes et d'enfants accoururent pour emplir de blé des paniers.

Dans l'impossibilité où l'on était de compter sur les soldats pour rivaliser de zèle et d'activité avec cette multitude, sir S. Baker alla chercher deux cents matelots pour en faire des moissonneurs.

« Malgré l'espèce de trêve qui avait été convenue, nos gens ne pouvaient s'éloigner des enceintes sans être exposés aux attaques des rôdeurs indigènes. Un soldat fut blessé au bras, deux femmes furent complétement dépouillées de leurs vêtements, un artilleur, qui allait puiser de l'eau, fut tué à coups de lance.

« Par représailles, je pris et incendiai plusieurs palissades; j'attaquai ensuite une position fortifiée située sur la montagne, à environ trois cent cinquante pieds d'altitude, et je la détruisis de fond en comble. »

Cette petite guerre, qui se prolongea jusqu'au commencent du mois d'octobre, eût été interminable si sir S. Baker n'avait pas eu recours à un système qui, ainsi que le prouva le succès, était le plus sûr qu'on pût trouver pour décourager les indigènes.

Au moyen de tirailleurs postés à quelque distance les uns des autres, sur une grande étendue de terrain et bien cachés, il parvint à éloigner les Baris, et après trente-cinq jours passés à Belinian, on put enfin considérer les indigènes comme domptés.

Difficultés intérieures. — Insubordination. — Une lettre menaçante. — Procédé pour dissiper l'esprit de révolte. — Une expédition fructueuse. — Insigne trahison. — Un espoir d'alliance.

Malheureusement, on n'emmagasina que deux cent quarante hectolitres de blé à Gondokoro. C'était de quoi vivre seulement pendant deux mois.

Une peste chevaline survint : les chevaux moururent, à l'exception de neuf.

Mais l'épreuve la plus pénible pour sir S. Baker fut de voir l'esprit d'opposition qui, à cette période de sa mission, semblait s'accroître autour de lui. Ses officiers et ses soldats ne comprenaient pas qu'il n'eût pas profité de la défaite des Baris pour réduire en esclavage au moins les femmes et les enfants. C'était seulement en usant de sévérité qu'il maintenait la discipline : il fut obligé, par exemple, de condamner au fouet plusieurs soldats qui, contrairement à ses ordres exprès, avaient pillé des villages.

Une crise intérieure, que beaucoup de symptômes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

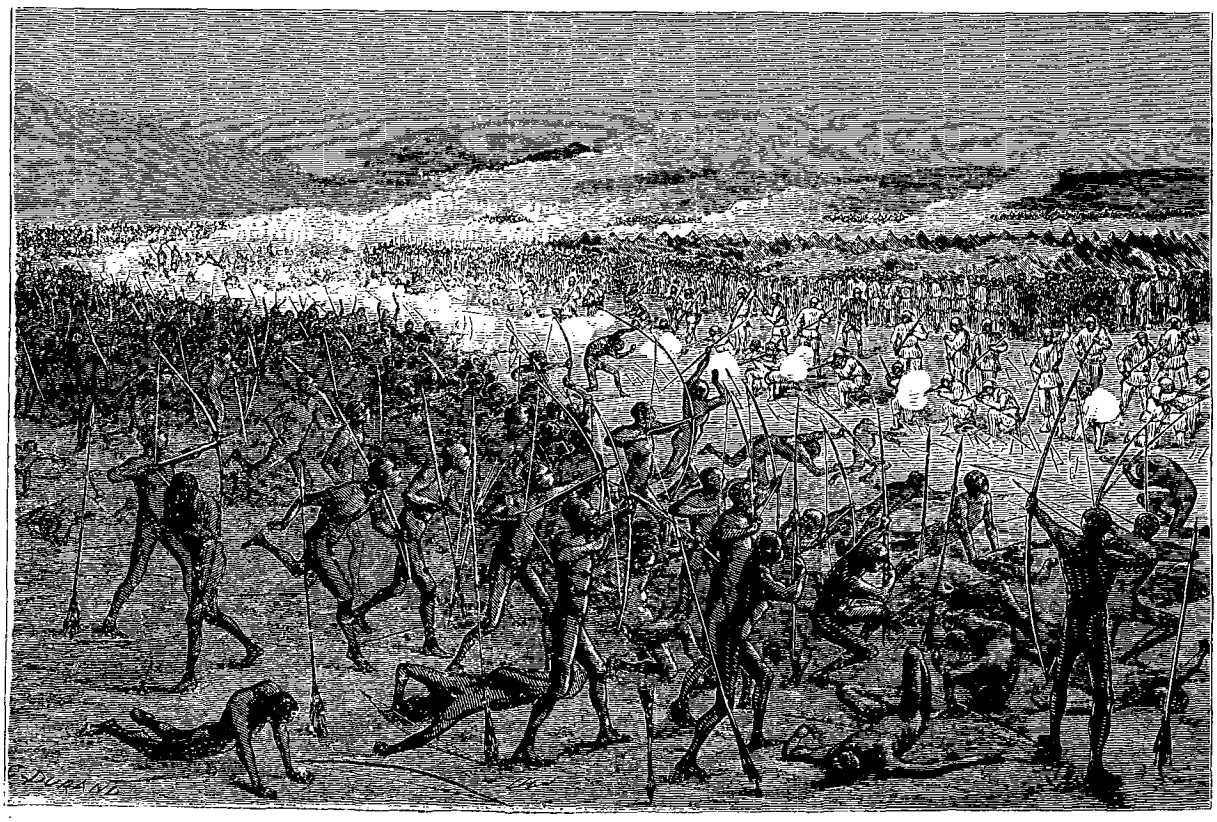
avaient fait pressentir, menaça de mettre l'expédition en péril.

« Le 13 octobre 1871, dit sir S. Baker, je reçus une lettre de Raouf-Bey en renfermant deux autres signées par les officiers de l'armée, à l'exception de ceux des « Quarante-Voleurs ». On m'y demandait l'abandon de l'entreprise et le retour à Khartoum, en se fondant sur la misère où l'on était et sur l'approche de la disette. Ces lettres, de la même écriture, avaient dû être dictées par un supérieur, et je les attribuai immédiatement à Raouf-Bey, l'ami d'Abou-Saoud, dont il se faisait ainsi le complice.

« Ces lettres me navrèrent, mais je n'y fis aucune réponse. Je me contentai d'ordonner à Raouf-Bey de mettre sur-le-champ sous les armes six compagnies et de m'attendre au quartier général. »

Sir S. Baker embarqua sans dire mot ces compagnies, et après avoir remonté le fleuve pendant onze kilomètres, il les fit descendre à terre.

En leur présence, il proposa aux indigènes d'acheter du blé, en offrant une vache en échange de chaque gougo de sorgho (petit grenier d'une capacité de quarante boisseaux, ou mille quatre cent quarante litres). Les Baris ne lui répondirent que par des injures. Déployant alors sa troupe, il s'avança vers le mont Regiaf, d'où l'on découvrit d'un coup d'œil un nombre considérable de villages et de greniers à blé. Les officiers noirs, qui jusque-là avaient toujours affirmé



Attaque du quartier général d'Ismailïa par les Baris et les Loquias. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

que le pays manquait de céréales, parurent stupéfaits. Ils s'écrièrent :

« Wah-Illai ! Le pacha sait tout. Qui aurait pu croire, à Gondokoro, qu'à un jour de marche il y avait assez de blé pour un approvisionnement de deux ans? »

« Deux ans! reprit un autre; nous ne pourrions manger ce blé en dix ans. »

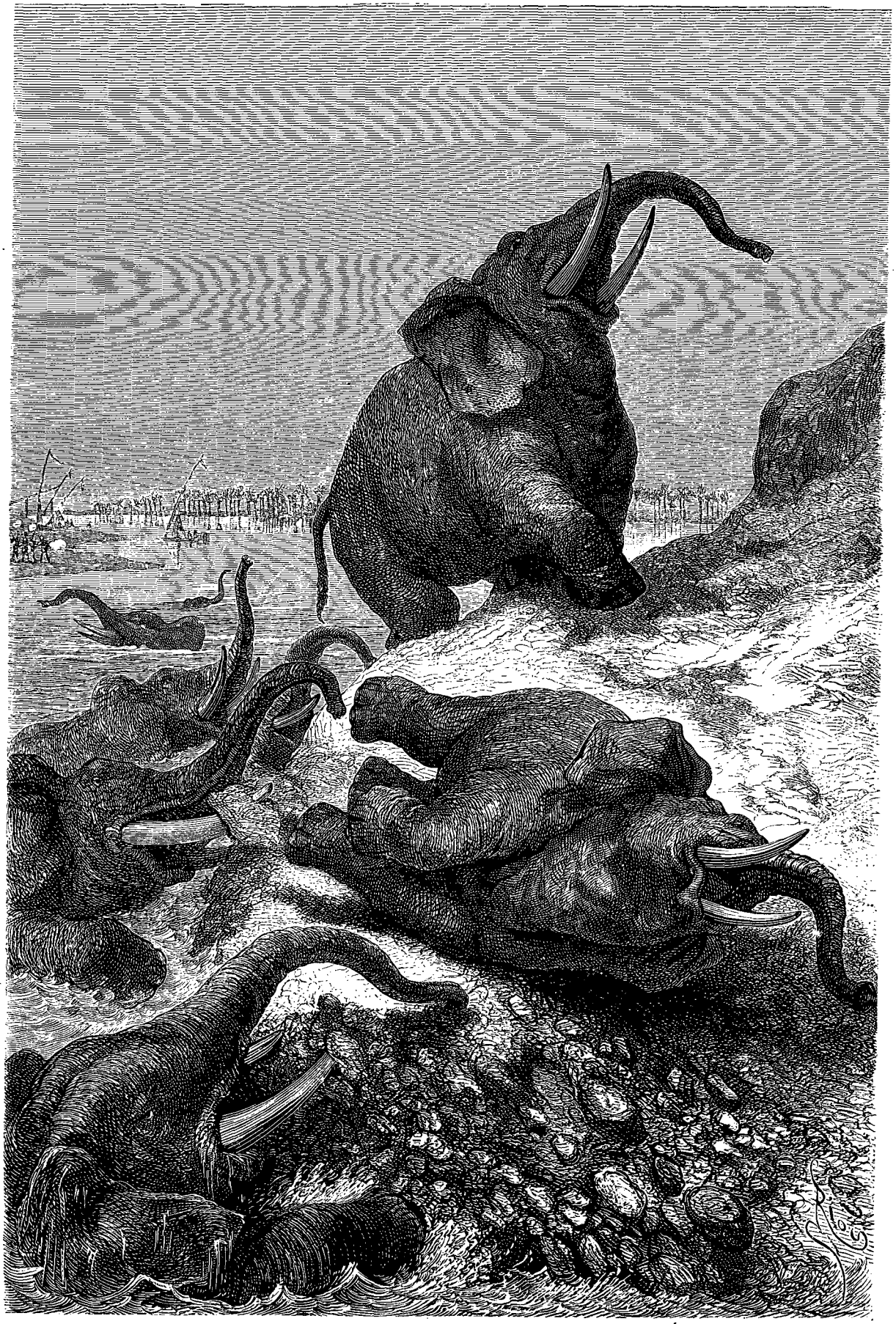
A la suite de cette découverte, l'esprit de révolte s'apaisa : du reste, on ne s'approvisionna pas, comme on peut le croire, sans beaucoup de temps, de travail et maints nouveaux combats avec les indigènes, qui luttèrent de leur mieux pour défendre leur blé.

Le retour à Ismailïa semblait devoir être triomphant; mais, tandis que sir S. Baker présidait à cette razzia de blé, on le trahissait à Gondokoro.

Le 3 novembre, sans attendre son retour, trente navires étaient partis de Gondokoro pour Khartoum avec onze cents femmes, enfants, matelots, soldats et malades.

« En dépit de mes ordres formels de n'expédier à Khartoum que les gens véritablement malades, dit sir S. Baker, Raouf-Bey, profitant de mon absence, avait renvoyé un grand nombre d'hommes bien portants, réduisant ainsi la totalité des forces de l'expédition, qui devait comprendre seize cent quarante-cinq

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les éléphants dans l'embarras — Dessin de E. Riou, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes, à cinq cents officiers et soldats et cinquante-deux marins, chiffre si insignifiant que toute possibilité de m'avancer dans l'intérieur me parut d'abord enlevée. »

C'était un coup terrible. Sir S. Baker ne désespéra point. Il songea, au contraire, aux moyens de se mettre définitivement en marche vers le Sud.

Le 10 novembre, il partit avec cent cinquante hommes pour pousser une reconnaissance jusqu'aux dernières cataractes du Nil Blanc, à vingt-cinq kilomètres au sud du campement. En route, il trouva une tribu de Baris qui était restée étrangère aux luttes précédentes avec les indigènes, et qui ne lui témoigna aucun sentiment hostile. Il revint à Gondokoro avec quelque espérance d'avoir enfin trouvé des alliés. Le lendemain, sept cents de ces Baris, conduits par leur cheik Bedden, vinrent au camp : ils y furent très-bien accueillis et se retirèrent contents.

Une chasse aux éléphants.

Le 13 novembre, au point du jour, on aperçut onze éléphants mâles côtoyant le fleuve. Ils approchaient, balançant leurs trompes et leurs oreilles.

« J'ordonnai à mes hommes, dit sir S. Baker, de courir vers les hauteurs, de tourner les éléphants et de s'arrêter à deux cents pas en arrière en se déployant en tirailleurs. Cette ligne de chemises rouges devait, selon toute probabilité, arrêter les éléphants dans le cas où, effrayés par le feu, ils auraient cherché à prendre la fuite.

« Je montai mon vaillant petit cheval « Gridy Grey », et le terrain étant aussi uni qu'un champ de courses, je gravis la pente de façon à me trouver sous le vent des animaux. Je galopai à toute vitesse; les indigènes, réunis sur la rive orientale de la rivière, jetaient des cris d'étonnement.

« En quelques minutes j'arrivai au plateau, à quatre-vingts ou cent mètres au-dessus des animaux qui venaient de s'arrêter près de la berge. Ils regardaient curieusement le cheval et se pressaient l'un contre l'autre.

« Cependant mes « Quarante », coureurs de premier ordre, avaient escaladé les hauteurs et s'étaient déployés en une longue ligne, depuis la pente jusqu'au bord du fleuve.

« Les éléphants se trouvaient alors complétement entourés; ils avaient en face mon dahabièh et son équipage; sur un des flancs, moi-même et mes domestiques accourant avec leurs carabines; sur l'autre, une eau profonde d'environ cent mètres de largeur, et, à l'arrière, une ligne de vingt soldats.

« J'allais mettre pied à terre, lorsque tout à coup les éléphants firent demi-tour et se dirigèrent vers le fleuve.

« Je me précipitai de leur côté; mais quand j'arrivai, les éléphants avaient déjà gagné l'autre bord. Là ils se trouvaient dans un grand embarras. L'eau était profonde et la rive de l'île s'élevait perpendiculairement à six pieds au-dessus du niveau. Ils ne pouvaient atterrir qu'en brisant l'obstacle de façon à le convertir en plan incliné.

« Déjà les monstrueuses bêtes, familiarisées avec de semblables difficultés, creusaient la terre avec leurs défenses et leurs pieds cornés.

« Le tir était difficile, les éléphants me tournant le dos et se trouvant à une distance de plus de cent mètres. Je leur envoyai sans succès plusieurs balles numéro huit, visant toujours derrière la tête.

« Pendant ce temps, la rive avait déjà cédé et les masses détachées comblaient en partie la profondeur de l'eau. Prenant pied sur la terre vaseuse, les éléphants faisaient des efforts inouïs. A la fin, un grand mâle, parvenu à la moitié de son ascension, présenta le flanc pendant un instant; je fis feu et lui logeai dans le corps une balle Reilly numéro huit. Il dégringola dans le fleuve, et ses convulsions violentes l'ayant amené à vingt mètres de mon affût, une balle dans la tête le tua raide.

« La berge était complétement détruite; un éléphant en avait atteint la crête. Je fis feu avec une carabine Holland d'une demi-livre, chargée avec vingt et un grammes de poudre fine; le recul m'arracha l'arme des mains et la lança à plusieurs mètres de distance. L'éléphant tomba sur ses genoux, puis roula dans le courant, qui l'emporta comme le premier.

« D'après mes ordres, des bateaux munis de câbles et de haches se mirent à la poursuite des cadavres. »

On les eut bientôt saisis et déposés sur un banc de sable. Les nouveaux alliés, les Baris de Bedden, furent autorisés à en prendre la chair.

Des hauteurs voisines, les autres Baris les observaient avec envie. Comment devaient-ils s'y prendre pour être autorisés à avoir leur part du butin? Rien de plus simple. Une vingtaine de cheiks des principaux villages vinrent demander la paix. Sans leur faire d'observations inutiles sur ce que l'on pensait de ces bonnes dispositions, on les laissa libres d'aller s'approprier ce qui restait des deux pachydermes. Ils y coururent avec enthousiasme.

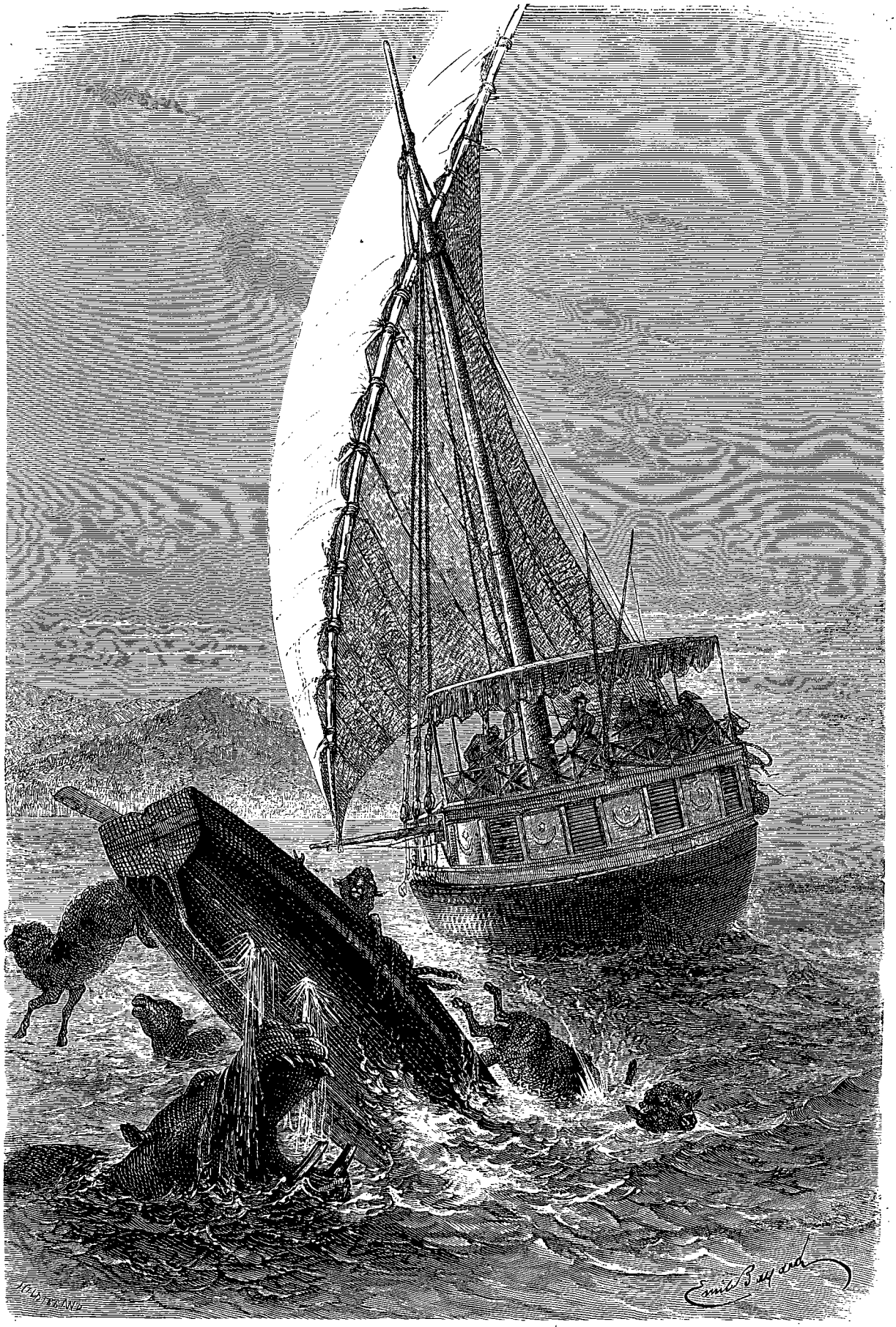
Cette passion pour la viande d'éléphant pourrait d'autant plus surprendre que les Baris sont riches en bestiaux qu'ils savent parfaitement élever : mais ils aiment aussi beaucoup la chair des éléphants qui varie agréablement leur ordinaire; or ils en mangent rarement, parce qu'ils ne savent pas chasser ces animaux. Ils se bornent presque toujours à leur tendre des piéges et rarement avec succès.

Des temps meilleurs. — Travaux pacifiques de l'expédition. Une fête. — On songe au départ.

La fermeté et la présence d'esprit de sir S. Baker avaient leur récompense. Il devint de la dernière évidence pour les officiers les plus récalcitrants qu'on ne parviendrait pas à le rendre infidèle à ses engagements envers le khédive.

Le seul ennemi déclaré de l'expédition en ce moment

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Canot renversé par un hippopotame (voy. la note de la page 64). — Dessin d'Emile Bayard, d'après l'édition anglais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était Abou-Saoud. On savait qu'il s'occupait activement à semer dans le sud des sentiments hostiles à sir S. Baker et qu'il espérait bien faire en sorte que le représentant du khédive fût dans l'impossibilité de faire aucun progrès au delà de Gondokoro.

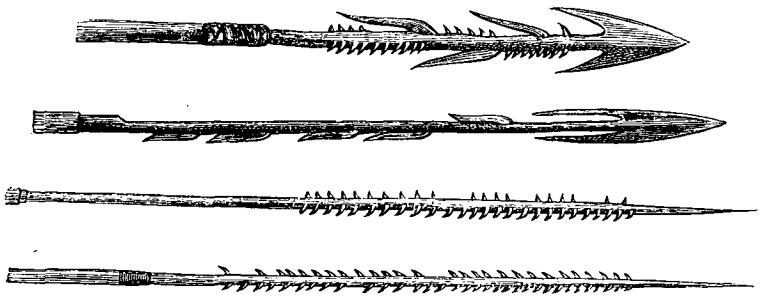
Provisoirement le camp était donc au repos[1]. En attendant l'époque peu éloignée que sir S. Baker avait fixée pour le départ vers le sud, on continua de vivre à Ismailïa, en apparence comme si l'on y était établi d'une manière définitive.

On fortifia les bâtiments de la station au moyen de blocs de gneiss qui abondent à environ six milles de Gondokoro.

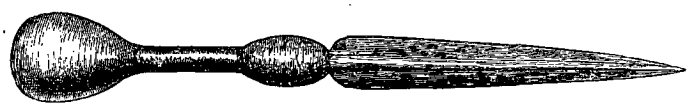
Les « Quarante-Voleurs » furent employés à faire du sel, dont les mines sont à fleur de terre sur les rives d'un lac saumâtre, plein de crocodiles, situé à un mille de la station.

On récolta le coton de la station, et, dans un des lacs voisins, on fit des pêches miraculeuses de boultis et de baggueras, variétés de perches dont la chair est exquise. Le bagguera peut atteindre jusqu'au poids de deux cents livres.

On fit aussi des chasses heureuses aux hippopotames et aux éléphants.



Têtes de flèches des Baris (longues de sept pouces). — D'après les spécimens de la collection de sir S. Baker.



Javelot à éléphant, fait pour être lancé du haut d'un arbre.



Massue en bois de fer à pointe acérée, employée par les Shirs.
Gravures tirées de l'édition anglaise.

Une fête vint s'ajouter à toutes ces distractions.

« Le 14 décembre, dit sir S. Baker, tombait la fête musulmane nommée « Ume el Ete » ; ce jour-là, tout individu, homme ou femme, quelque pauvre qu'il soit, est supposé se vêtir d'habits neufs; mais les soldats n'avaient plus pour vêtements que des haillons, par suite de leurs travaux et de leurs combats à travers les buissons épineux. On était à la veille de la fête : au lieu de se pavaner en grande toilette, resteraient-ils sales et en loques?

« Le 13 décembre, veille de la fête, je convoquai les officiers dans le magasin et je leur délivrai des vêtements neufs pour toute l'expédition. Je décidai que deux cent douze officiers et soldats qui devaient me suivre dans l'intérieur auraient des chemises de flanelle écarlate et des pantalons blancs.

« Le 14 décembre, au soleil levant, les canons annoncèrent la fête. Je montai à cheval et je me rendis au quartier général, où je passai la revue des troupes, toutes revêtues de leurs beaux uniformes neufs. La joie était universelle, et ma petite allocution, à la fin de la revue, fut accueillie par une triple acclamation.

« Les femmes des soldats portaient des couleurs voyantes et semblaient être d'autant plus heureuses qu'elles déployaient sur leurs personnes plus de rouge et de jaune.

« Tout ce que contenaient les magasins en choses nécessaires et dont on n'avait pu bien juger jusque-là, étonna prodigieusement soldats et matelots. »

Le moment était enfin venu où sir S. Baker, sans se faire aucune illusion, pouvait considérer la station de Gondokoro comme fondée d'une manière définitive.

« J'avais déjoué, dit sir S. Baker, toutes les intrigues. Si mes troupes étaient peu nombreuses, du moins les soldats, pleins de confiance, promettaient de me suivre partout où je voudrais les conduire. »

Extrait et traduit par H. VATTEMARE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Il faut cependant noter une excursion armée de quelques jours au pays des Shirs, qui eut lieu vers cette époque. Lors du passage des premiers navires de la flottille au mois d'avril (voy. p. 51) devant le territoire de cette tribu, sir S. Baker avait laissé quelques soldats pour encourager et protéger les essais de culture. Ces soldats, par suite d'intrigues perfides d'Abou-Saoud, qui avait attaqué cette tribu, avaient été soupçonnés d'espionnage et traîtreusement massacrés. Sir S. Baker jugea qu'il était impossible de ne pas infliger à cette tribu un châtiment exemplaire.

Ce fut pendant cette expédition que se passa la scène représentée par une de nos gravures (voy. p. 63). Un hippopotame vint attaquer soudain le canot traîné à la remorque du dahabièh ; d'un seul coup de sa tête puissante, il projeta l'esquif en l'air avec ce qu'il portait, quelques moutons, qui furent noyés. Le bateau fut repêché et l'on put réparer les avaries faites par l'hippopotame, qui, plus heureux que les Shirs, s'échappa sans recevoir le châtiment mérité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

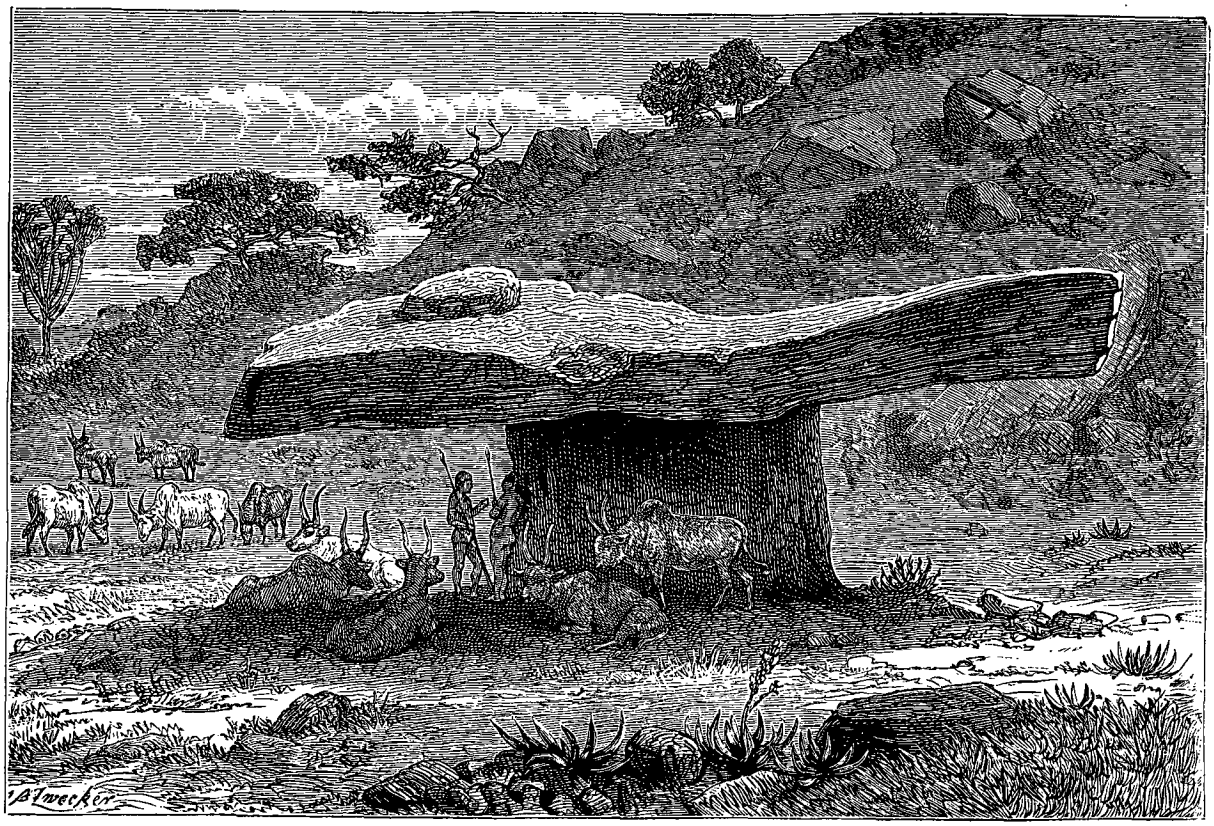


Table de syénite, à la base du mont Redgiaf. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

ISMAILÏA

(GONDOKORO).

RÉCIT D'UNE EXPÉDITION ARMÉE DANS L'AFRIQUE CENTRALE

POUR LA SUPPRESSION DE LA TRAITE DES NOIRS,

COMMANDÉE PAR SIR SAMUEL WHITE BAKER[1].

1869-1873. — ANALYSE ET EXTRAITS D'UNE TRADUCTION INÉDITE.

Départ pour le sud. — Soldats et serviteurs. — Rocher d'une forme remarquable. — Mauvais vouloir du cheik Bedden. — Porteurs Loborés. — L'Achoua. — Splendide paysage. — Ibrahiméyah. — Aperçu des communications futures avec l'Afrique centrale.

On se rappelle qu'aux termes du firman, Gondokoro avait été assigné à sir S. Baker comme base de ses opérations. Partant de ce premier poste, il devait soumettre à l'autorité du khédive toutes les contrées du bassin du Nil au sud, supprimer la traite, introduire un système de commerce régulier, ouvrir à la navigation les grands lacs de l'Équateur, et établir enfin une suite de stations militaires et de dépôts de marchandises sur toute l'étendue du territoire conquis.

Or, pour mener une si vaste entreprise à bonne fin, quelles étaient les ressources de sir S. Baker à la fin de décembre 1871?

Des douze cents hommes qu'il avait passés en revue à son arrivée à Gondokoro, il ne lui restait plus qu'environ cinq cent cinquante (voy. p. 62); et comme il ne croyait pas pouvoir laisser moins de trois cent quarante hommes, y compris cinquante-deux ma-

1. Suite. — Voy. p. 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

telots, à son quartier général, il ne restait à sa disposition que deux cents hommes pour continuer sa marche et conquérir le Sud.

« Je me trouvai, dit-il, entre les cornes d'un dilemme. Si je restais à Gondokoro, mon temps de service s'écoulait sans résultat bien sérieux, et je laissais le champ libre à Abou-Saoud. Si ma petite troupe, avançant dans l'intérieur, était battue ou détruite, on m'accuserait d'inhabileté, d'imprévoyance et même de folie. J'avais la conscience de ma responsabilité, mais je savais aussi que mon inaction entraînerait ma perte. »

Il résolut de partir.

Tout d'abord, il y avait une question assez grave à résoudre. Il était impossible de se mettre en route sans être amplement pourvu, non-seulement de munitions, de vêtements, de tentes et d'aliments, mais encore des grands moyens d'échange, de persuasion et d'alliance indispensables dans ces régions, c'est-à-dire d'un convoi considérable de troupeaux et de marchandises. On pouvait assez facilement faire le transport sur navires jusqu'aux dernières cataractes du Nil Blanc (par 4° 38′ de latitude nord) : mais comment continuer au delà le voyage vers l'Ounyoro, qui ne pouvait se faire que par terre ? On n'avait ni chameaux ni autres bêtes de somme, et, dans l'état où étaient le Nil Blanc et le Bahr el-Giraf, par quelle voie eût-on pu en faire venir de Khartoum ?



Amarn. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Sir S. Baker n'était pas homme à se laisser arrêter pour si peu.

« Je triai soigneusement, dit-il, les officiers et les soldats qui devaient m'accompagner ; de ce choix se trouvaient exclus les Égyptiens, à l'exception de mes amis et aides de camp, le lieutenant-colonel Abd-el-Kader et le capitaine Mohammed Deli des « Quarante Voleurs », et mon fidèle Monsour.

« Nous avions maintenant de bons domestiques, des cuisiniers, des servantes ; six petits nègres affranchis, devenus d'excellents garçons, avaient appris à servir à table et à faire l'ouvrage intérieur. Le plus intelligent était un Abyssin, du nom d'Amarn, joli enfant, parfaitement civilisé, qui ne désirait qu'une chose, accompagner sa maîtresse en Angleterre.

« On aviserait plus tard aux moyens de transport par terre, mais il fallait se mettre en route.

« Nous partîmes le 22 janvier 1872, à huit heures du matin.

« Grâce au vent, léger et variable, mon dahabièh eut bientôt rejoint les navires plus pesamment chargés qui nous avaient précédés. Dans la soirée, nous concentrâmes nos forces.

« Le courant était d'une violence extrême ; mais tous nos gens, hommes, femmes et enfants, luttèrent d'énergie pour touer les bâtiments.

« Craignant pour les enfants, j'ordonnai à tous ceux qui ne savaient pas nager de revenir à bord. Ils obéirent, mais si inconsidérément que plusieurs tombèrent dans l'eau et ne furent sauvés qu'avec beaucoup de difficulté. On perdit un soldat.

« Le lendemain, contrariés par le vent et le courant, nous évitâmes difficilement les bancs de sable et nous avançâmes si lentement que nous ne pûmes arriver qu'à la montagne rocheuse de Redgiaf.

« A la base occidentale de cette montagne se trouve un très-curieux rocher porté sur un piédestal et ressemblant à une table gigantesque.

« Cette table de syénite est une des nombreuses plaques du même genre qui se sont détachées de la montagne originelle, au moment de sa décomposition. Mesurée du dahabièh, elle présentait les dimensions suivantes : longueur 13^{m},60 ; largeur 13^{m},70 ; épaisseur 1^{m},42 ; hauteur au-dessus du sol 3^{m},13 ; circonférence de l'assise d'argile 20^{m},70.

« Cette roche doit être tombée, par hasard, sur une masse d'argile extrêmement dure. La dénudation de la surface inclinée, résultat des pluies de bien des siècles, doit égaler la hauteur du piédestal d'argile, tout l'extérieur ayant été entraîné par les eaux et le niveau s'étant abaissé. Le piédestal est le sol originel ; garanti des pluies par le toit de pierre, il est resté intact.

« Les Baris semblent professer pour cette pierre une certaine vénération ; on nous assura qu'il était dangereux de dormir dessous, beaucoup de gens étant morts pour en avoir fait l'essai.

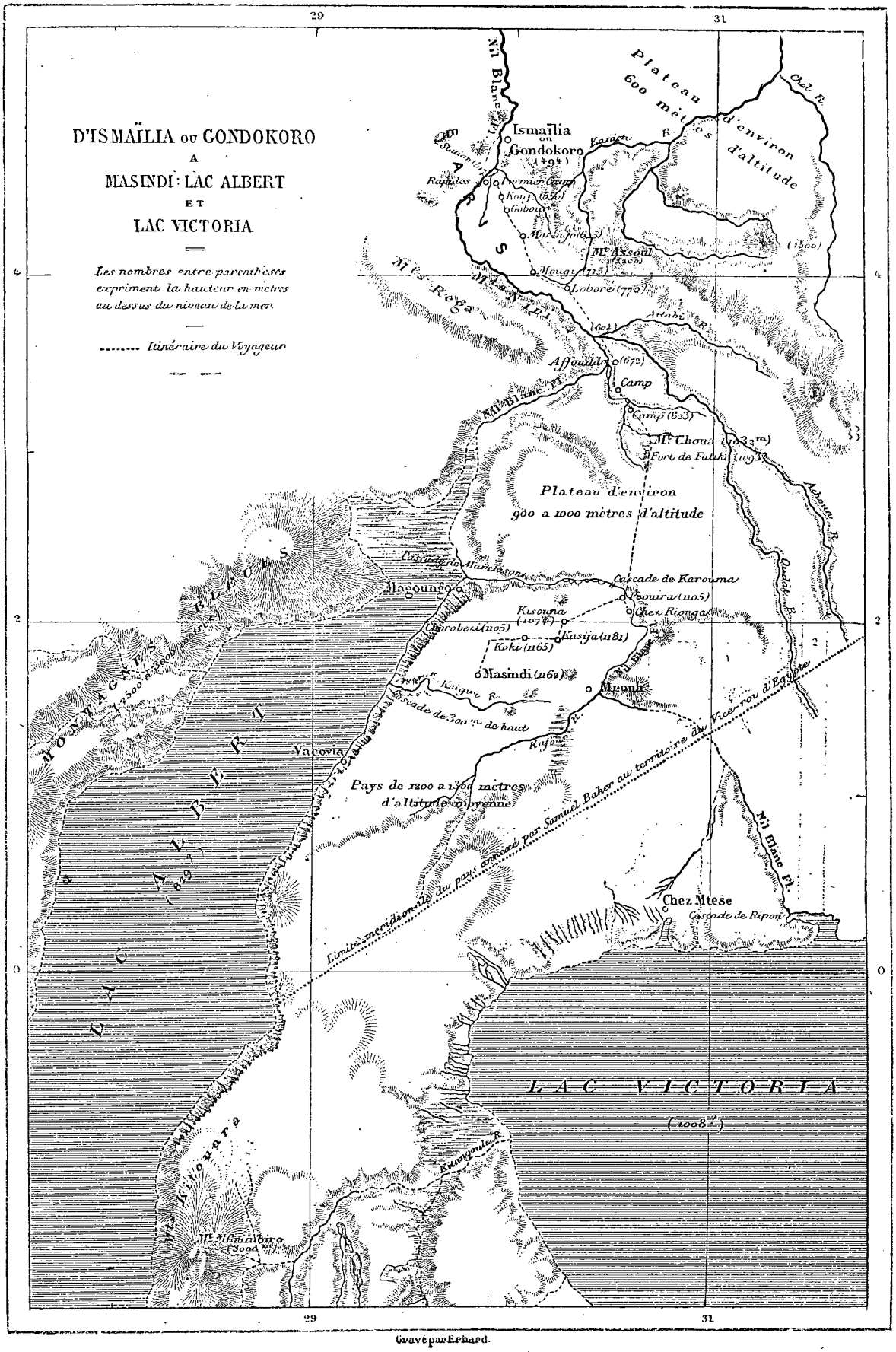
« Le 27 janvier, nous arrivâmes, avec tous les navires, au pied des cataractes. »

Sir S. Baker avait espéré que, parmi les Baris du territoire où il était entré et dont le cheik était Bedden, il trouverait des porteurs au moins pour un trajet de quatre-vingt-quinze kilomètres, jusqu'à Loboré. Il fit venir ce cheik, avec lequel il avait eu, en novembre 1871, une entrevue amicale (voy. p. 62), et il lui donna un beau casque en étain, un grand manteau de pourpre tissé d'argent, un turban de serge bleu-cobalt, un miroir et des perles de diverses couleurs.

Quoi de plus séduisant ? Bedden se drapa dans la pourpre argentée et se retira fièrement.

« Mais, en ce moment même, dit sir S. Baker, sa physionomie m'inspira des doutes sur sa sincérité. Les indigènes allaient et venaient, il est vrai, paisiblement autour de nous : ils approchaient des navires ; toutefois il ne se trouvait dans cette foule ni une femme ni un enfant. Ma femme, dont l'expérience était la même que la mienne, en fit la remarque. Si ces indi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gènes avaient été honnêtes et sincères, leurs femmes seraient certainement venues rendre visite à Mme Baker, n'eût-ce été que par curiosité. »

Non-seulement on avait retenu les femmes dans les villages, mais encore on avait éloigné les bestiaux.

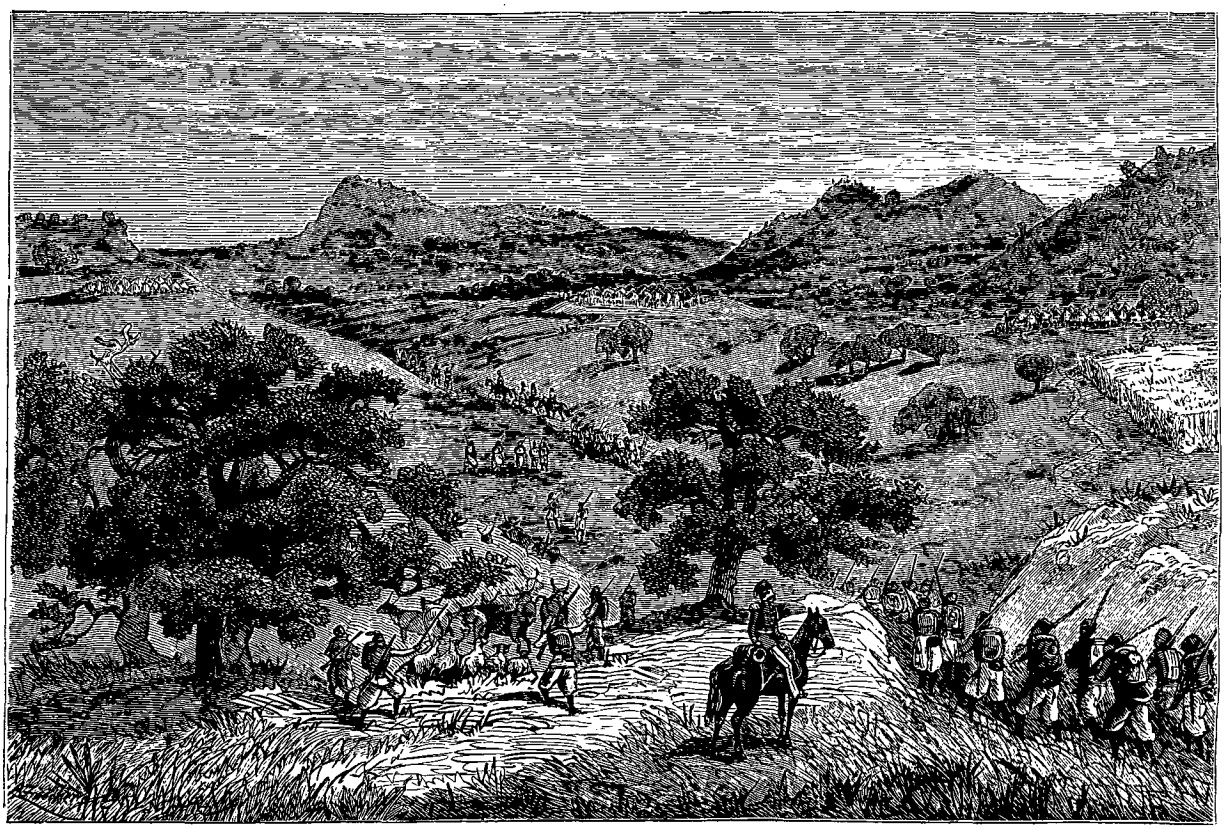
Il fallait s'attendre à de mauvais procédés. Bientôt, en effet, le cheik Bedden envoya dire à sir S. Baker que ses gens ne consentaient point à se faire porteurs. C'est un stratagème ordinaire en ces contrées sauvages : le chef prétend que ses sujets ne veulent pas lui obéir ; les sujets affirment que le chef ne leur a pas donné d'ordres. A qui s'en prendre ?

Après ce refus, on devait craindre des hostilités. On se prépara. Pendant une nuit, le parc aux bestiaux fut assiégé par les Baris. On les repoussa, et, pour l'exemple, on incendia quelques huttes des villages voisins.

Mais il était indispensable de se procurer d'autres porteurs. Pendant un précédent voyage, sir S. Baker avait entretenu des relations plus sérieusement amicales avec les cheiks d'une tribu voisine des Baris, celle des Loborés, qui ne sont pas de la même famille et parlent un autre idiome.

« Je résolus donc, dit-il, de pousser vers Loboré avec cent hommes seulement.

« Je confiai au major Abdoullah, à qui je laissai



Entrée dans la vallée de Mougi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

cent quarante-cinq baïonnettes et un canon, la garde des navires et des bestiaux.

« Nous nous mîmes en route pour le Loboré, le 8 février, ma femme, le lieutenant Baker et moi, tous trois à cheval, et cinq des « Quarante ». Le colonel Abd-el-Kader, à cheval, et le capitaine Mohammed Deii étaient à l'arrière-garde, conduisant mille vaches et cinq cents moutons. Tous nos gens, même les garçons et les filles, étaient pesamment chargés.

« Le même soir nous arrivâmes à un village abandonné.

« Le 9 février, nous nous arrêtâmes pour la nuit à un petit village nommé Gobour, par 4° 28′ de latitude nord.

« A mesure que nous avancions, le paysage devenait plus beau, et bien que la terre fût desséchée, les arbres étaient splendides. Le contraste de cette verdure avec le ton jaune du sol produisait l'effet le plus saisissant.

« Près d'un petit village nommé Mozengo, quelques indigènes, que nous persuadâmes avec beaucoup de peine, nous conduisirent dans la fertile vallée de Mougi.

« Le 12 février, nous arrivâmes à Loboré. Nous avions fait cent douze kilomètres sans tirer un coup de fusil, quoique nous fussions accompagnés d'une proie bien tentante, notre troupeau de vaches et de moutons. »

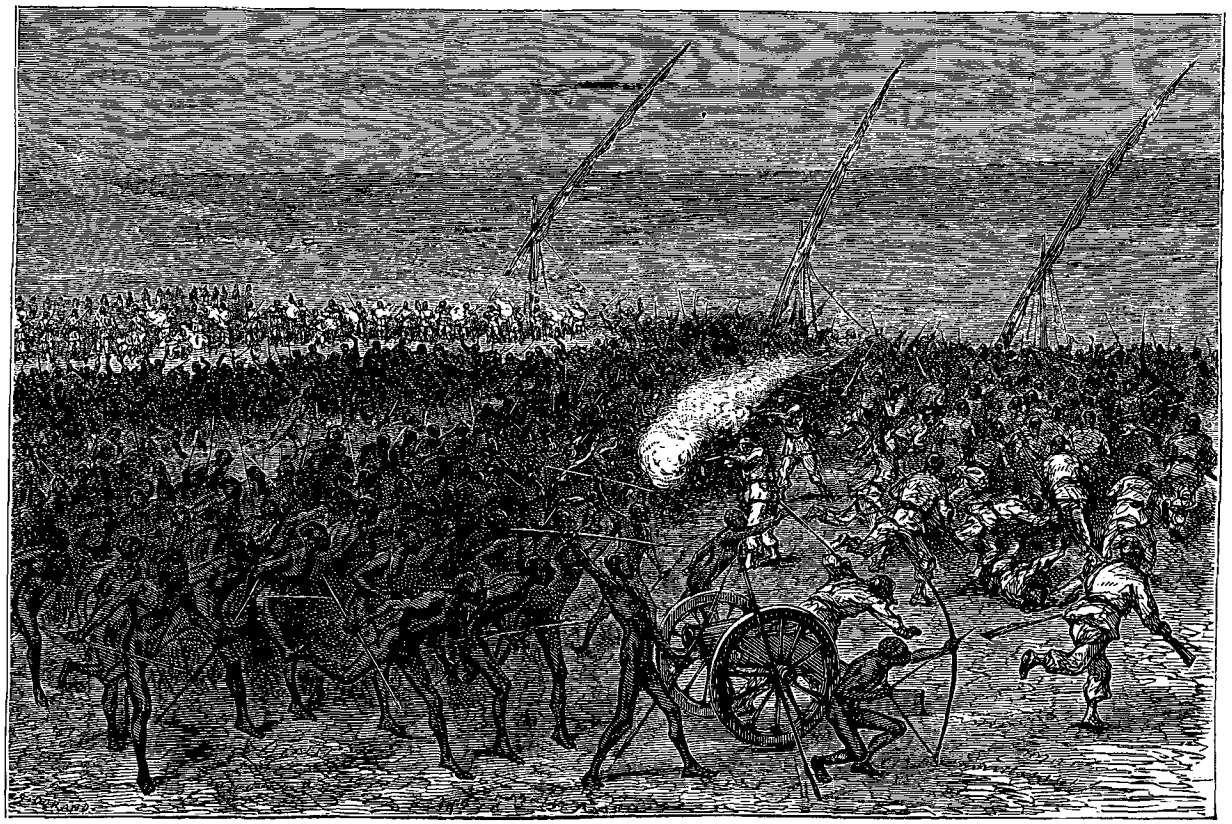
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sir S. Baker fut bien accueilli par le cheik de Loboré. Le 16 février, les indigènes qui devaient aller chercher le matériel partirent avec une escorte de cinquante soldats et les marins ; ils étaient au nombre de trois cent quatre-vingt-seize ; pour payer leurs services, sir S. Baker avait donné au cheik un nombre égal de vaches.

« En attendant, dit-il, le retour des porteurs ainsi que du major Abdoullah et des troupes que j'avais laissées près des navires, je fis quelques parties de chasse. Je tuai plusieurs variétés d'antilope et un certain nombre de cochons sauvages dont la chair est appréciée par les naturels plus que celle de tout autre animal. J'achetai autant de blé que j'en pus trouver.

« Le 24 février, nos hommes arrivèrent sains et saufs avec les bagages, les bêtes à cornes et les moutons.

« J'appris avec peine, sinon avec grand étonnement, que le major Abdoullah, trop confiant dans ses forces, s'était laissé surprendre par les Baris. Dans la nuit du 17 février, pendant qu'officiers et soldats dormaient profondément, quelques milliers de naturels s'étaient élancés sur le campement. Ils avaient été repoussés. Mais le lendemain on avait vu les indigènes se grouper en masses innombrables sur les hauteurs voisines.



Le camp du major Abdoullah attaque pendant la nuit par les Baris. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Ce fut à ce moment critique que parurent, en arrière des Baris, mes cinquante hommes et les trois cent quatre-vingt-seize Loborés. A la vue de ce puissant renfort, les Baris s'empressèrent de se disperser dans toutes les directions.

« Du fleuve à Loboré, la marche d'Abdoullah s'était effectuée sans opposition.

« Le 29 février, la troupe se mit en marche ; elle portait trois mille six cents livres de farine divisées entre les porteurs Loborés et les soldats.

« Tous étaient munis d'une poche de peau de chèvre tannée, arrachée d'une seule pièce de l'animal comme un bas d'une jambe, et fermée à un bout. On l'appelle *tchoreb*.

« Le 2 mars, parvenus à une altitude de mille pieds environ au-dessus de la rivière Achoua, un paysage splendide se déroula autour de nous. A l'est, à environ quatre-vingts kilomètres de distance, une belle chaîne de montagnes se dirigeait en une longue ligne vers Latouka. A l'ouest, sur la rive gauche du Nil Blanc qui, en cet endroit, coulait presque sous nos pieds, se dressait le Neri, montagne de granit de trois à quatre mille pieds de hauteur que les marchands arabes nomment le Djebel-Koukou et qui s'abaisse par une suite de terrasses rocailleuses jusqu'au Nil.

« Plus loin, la terre promise s'ouvrit tout à coup à nos yeux. A notre droite, le grand Nil Blanc qui venait directement de l'Albert N'yanza, éloigné à peine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un degré, coulait en amont de toutes les cataractes, calme et profond, semblable à un ruban d'argent.

« Nous entrâmes alors dans la magnifique plaine à laquelle je donnai le nom d'Ibrahiméyah, en l'honneur du père de Son Altesse le Khédive.

« Là, s'élevera certainement un jour la capitale de l'Afrique centrale.

« On établira le dépôt général des steamers près du confluent de l'Oun-y-Amé. Cette belle rivière, qui prend sa source dans les prairies comprises entre Fatiko et l'Ounyoro, arrose, sur l'espace de cent vingt-neuf kilomètres, un pays délicieux et tombe dans le Nil en face du Djébel-Koukou. Le commerce du Centre-Afrique, une fois développé, au moyen de steamers, sur l'Albert N'yanza, se concentrera sur ce point, d'où les denrées seront transportées à Gondokoro à dos de chameaux; ce sera un voyage d'environ deux cents kilomètres qui pourrait être abrégé plus tard par un chemin de fer continuant la ligne des steamers.

« C'est un fait curieux à noter qu'après l'achèvement de la ligne du Caire à Khartoum, une petite voie ferrée de moins de deux cents kilomètres de longueur ouvrirait, à la navigation à vapeur, le cœur même de l'Afrique, de la Méditerranée à l'Équateur.

« Les indigènes donnent à cette partie du pays le nom d'Affouddo.

« Nous établîmes notre camp à soixante kilomètres de Loboré.

« Abou-Saoud avait quatre stations dans cette région : Fatiko, Fabbo, Faloro et Farragenia. Je me dirigeai vers Fatiko, qui se trouvait sur la route que je comptais suivre pour gagner l'Ounyoro.

« Le 3 février, nous avançâmes vers les pentes aboutissant au mont Choua.

« Le 4 février, après avoir traversé deux coudes de l'Oun-y-Amé, nous nous arrêtâmes dans une belle forêt, sous un magnifique tamarin qui fournit des fruits à tout le monde.

Fatiko. — Passion des indigènes pour la musique. — Hypocrisie d'Abou-Saoud.

Le 6 février, on arriva à Fatiko.

« Notre entrée au village de Fatiko fut un spectacle bien nouveau pour le Centre-Afrique. Mon ordonnance était superbe. J'avais deux cent douze hommes parfaitement disciplinés et un troupeau de mille soixante-dix-huit vaches et de cent quatre-vingt-quatorze moutons.

« .... Un jour, je passai en revue ma troupe habillée de rouge, et, sous les yeux des indigènes accourus en foule, j'ordonnai un combat simulé et l'attaque du mont Choua. Les soldats rentrèrent au campement musique en tête.

« Cette musique, uniquement composée de clairons, de tambours, de cymbales et d'une grosse caisse, aurait eu certainement peu de succès en Europe; en Afrique, l'effet était irrésistible.

« Les indigènes aiment passionnément la musique, et je crois qu'en jouant du piston, sans discontinuer autant que possible, on pourrait traverser sans encombre ces contrées sauvages. Un Européen porteur d'un orgue de Barbarie traverserait le Centre-Afrique suivi par une foule enthousiaste qui, si les airs étaient gaiement modulés, lui fournirait une escorte dansante sans cesse renouvelée.

« Tandis que mes soldats revenaient au son d'une vive musique, nous vîmes les femmes descendre de leurs villages et se réunir, de toutes les directions, en un centre commun. A mesure qu'elles s'approchaient, la musique les ravissant de plus en plus, elles s'arrêtaient, puis, prenant les poses les plus gracieuses, à leur sens, elles s'avançaient en dansant au-devant des musiciens.

« Ce singulier spectacle excita chez mes clairons un tel accès de fou-rire qu'ils pouvaient à peine souffler dans leurs instruments.

« Dans tout le Chouli, dont Fatiko est un district, quoique les hommes soient partiellement vêtus d'une peau d'antilope, les femmes sont complétement nues, ce qui ajoutait à l'étrangeté de la scène. Les bébés mêmes furent, bon gré mal gré, de la danse; ces pauvres enfants, attachés au dos de leurs mères et couverts d'enveloppes de courge qui les faisaient ressembler à de jeunes tortues, étaient ballottés, sans considération pour leur faiblesse, par leurs mères affolées. »

Abou-Saoud, qui avait espéré que l'expédition n'irait pas au delà de Gondokoro, était déconcerté : il sortit de sa station et vint, avec son hypocrisie ordinaire, faire serment de fidélité. Sir S. Baker lui enjoignit de désarmer ses gens et de se préparer à quitter le pays.

Le district de Fatiko est, au témoignage de sir S. Baker, le plus beau pays de l'Afrique. La contrée est située entre les montagnes, à une hauteur de près de mille à douze cents mètres au-dessus de la mer. La température est celle d'un très-beau mois de juillet en Angleterre. Le sol est d'une fertilité prodigieuse. Les chênes y sont nombreux; le gibier abonde, et ce qui est surtout remarquable, la population est relativement douce et honnête.

Sir S. Baker, qui avait conservé les meilleurs souvenirs de son premier passage à Fatiko, eut la douleur de voir que les chasseurs d'esclaves y avaient porté la désolation. Les trafiquants avaient établi leurs stations à peu de distance les unes des autres, et, pour les garder, ils disposaient de onze mille hommes armés.

Kabba-Réga, roi de l'Ounyoro. — Avis à Abou-Saoud et à ses agents. Camp à Fatiko.

Sir S. Baker aurait pu compter sur l'amitié de l'ancien roi de l'Ounyoro, Kamrasi [1]. Mais Kamrasi était mort. Son fils Kabba-Réga, qui lui avait succédé, était un monstre. Il avait assassiné toute sa famille, et naturellement il s'était fait l'appui du chef de la traite, Abou-Saoud. De toutes les informations recueillies

1. Voy. le *Tour du Monde*, t. XV, p. 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant le reste du voyage, il résulta la certitude qu'il avait été convenu entre ces deux hommes que si, malgré toute probabilité, sir S. Baker parvenait jusqu'à Fatiko, on soulèverait contre lui les indigènes, et que les chasseurs d'esclaves s'unissant à eux, on le massacrerait avec sa troupe.

Abou-Saoud, bien entendu, jurait hardiment que tous ces bruits étaient calomnieux.

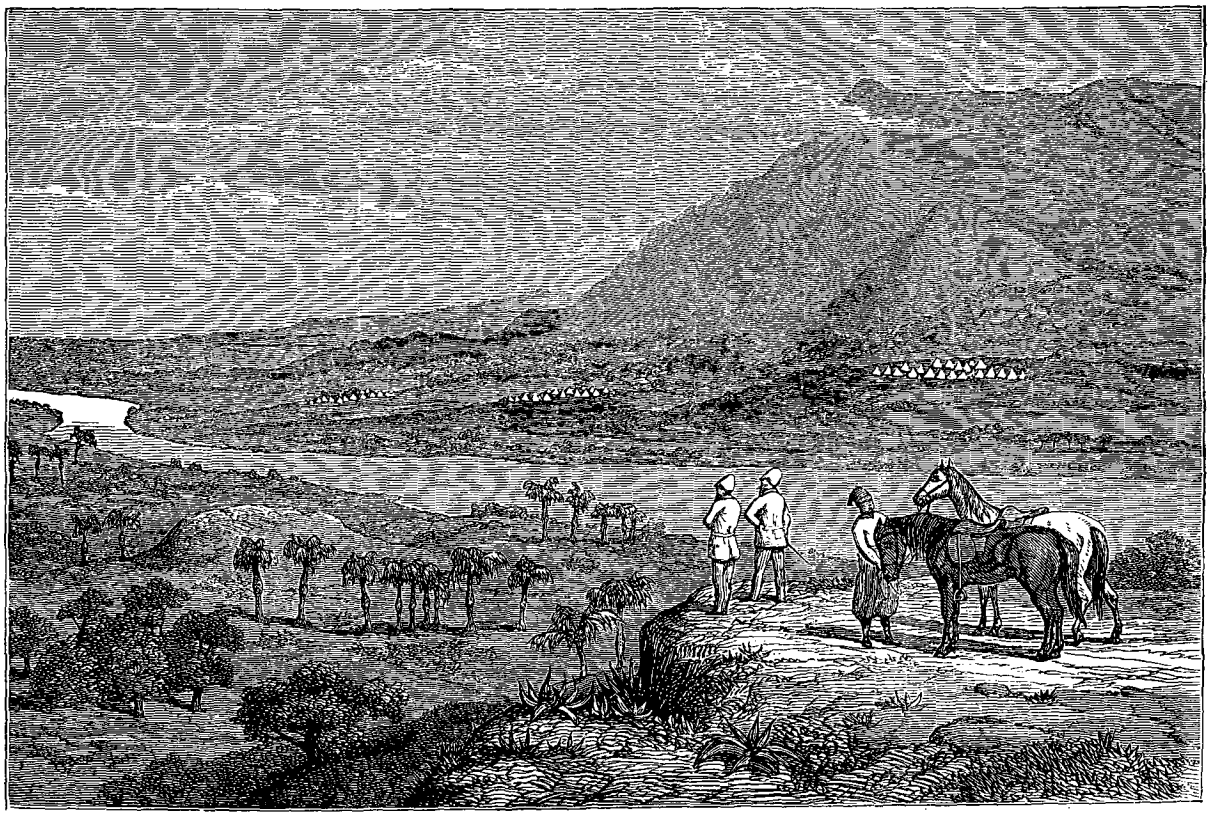
« Chaque jour, dit sir S. Baker, il venait me voir à Fatiko, me jurant, par les yeux du Prophète, une fidélité éternelle. Il me baisait les mains, m'assurant que son caractère avait été mal compris, et qu'en réalité, il était le plus dévoué de mes serviteurs.

« Son traité n'avait plus à durer que peu de jours.

« J'écrivis aux vakils de ses différentes stations qu'aussitôt après l'expiration de ce contrat, toutes leurs opérations seraient considérées comme illégales.

« J'informai en même temps tous les employés d'Abou-Saoud qu'ils eussent ou à quitter le pays, ou à se conduire en honnêtes sujets. Je leur permis de se fixer à Gondokoro et d'installer, sur les îles du Nil, des exploitations agricoles libres de tous impôts. S'ils désiraient entrer au service du gouvernement comme soldats irréguliers, je leur offrais la même solde qu'aux réguliers, avec l'avantage d'un engagement d'un an. »

Les indigènes de ce pays avaient heureusement conservé leurs anciennes sympathies pour sir S. Baker, et, en apprenant qu'il venait avec l'intention de mettre fin à la traite, ils acceptèrent sa protection. Mais pour protéger, il faut être fort, et la petite troupe des défenseurs des noirs ne pouvait pas entrer en comparaison avec celle de leurs ennemis.



Vue du Nil Blanc au-dessus des dernières cataractes, à Affouddo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Un homme aurait été utile à l'expédition : c'était un nommé Mahomed Wat-el-Mek, principal vakil d'Abou-Saoud et fils d'un petit roi d'un district du Nil Bleu, au delà de Faroklé. Il avait été sergent dans l'armée égyptienne. Sir S. Baker aurait désiré l'attirer à lui et en faire le commandant de ses forces irrégulières, mais Abou-Saoud avait eu soin de le tenir toujours éloigné du passage de l'expédition.

Avant de s'avancer vers l'Équateur, sir S. Baker dut se borner à établir un petit camp à Fatiko à quatre-vingts mètres de la station d'Abou-Saoud : il y laissa la moitié de sa troupe, cent hommes, sous le commandement du major Abdoullah, et se dirigea avec l'autre vers l'Ounyoro.

En marche vers l'Ounyoro. — Le Nil Victoria. — La dernière station d'Abou-Saoud. — Une nuée de fourmis blanches. — Inconvenance d'un cheik réprimée. — Châtiment infligé à deux vakils.

« Je partis, dit sir S. Baker, pour l'Ounyoro, le 18 mars 1872, après avoir bien approvisionné le major Abdoullah de bœufs et de moutons.

« La limite du pays habité se trouve à quatre kilomè-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tres environ du camp de Fatiko; au delà et jusqu'à l'Ounyoro, ce n'est plus qu'un désert.

« Cette fertile contrée a été dépeuplée par les guerres intestines des tribus. Elle est bornée à l'est par l'Oumiro, au sud par l'Ounyoro, à l'ouest par le Madi. Par suite de sa solitude, cette grande région d'environ cent vingt-cinq kilomètres du nord au sud, est fréquentée par les fauves ; c'est le terrain de chasse favori des diverses tribus qui, généralement, se battent entre elles quand elles se rencontrent pendant leurs excursions cynégétiques.

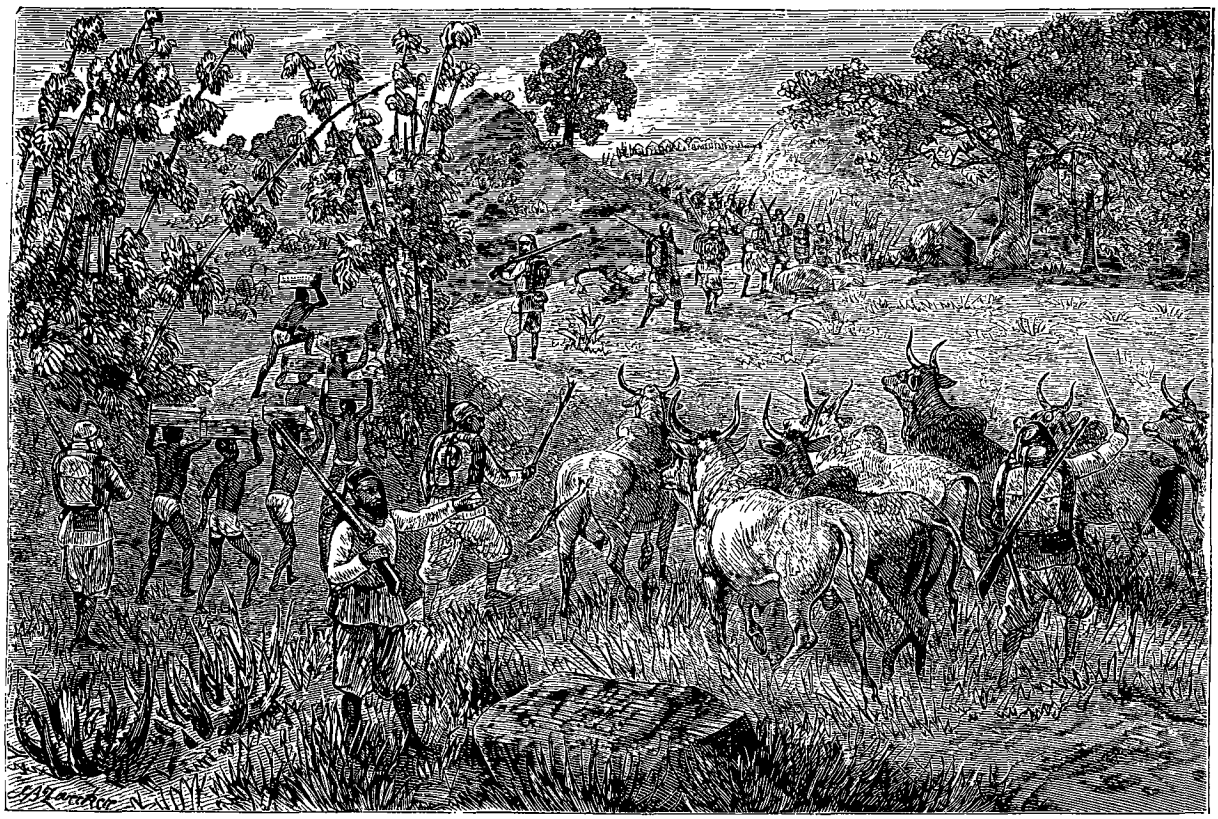
« Le 22, nous atteignîmes le grand Nil Victoria, coulant entre des berges de soixante-dix à quatre-vingts pieds de hauteur, à travers une magnifique forêt.

« 23 *mars* 1872. — Nous avons fait cinq kilomètres à l'est, le long des rives du superbe fleuve, à travers une belle forêt. Nous nous sommes reposés sur une haute falaise exactement en face de la dernière station d'Abou-Saoud (Foouira).

« C'était autrefois un véritable jardin, très-peuplé, produisant tout ce que l'homme peut désirer. Les villages étaient nombreux ; des bosquets de bananiers couronnaient les falaises escarpées bordant le fleuve ; les naturels étaient soigneusement vêtus d'étoffes d'écorce du pays.

« Maintenant, c'est un désert ! La population s'est enfuie ; les villages ont disparu jusqu'au dernier.

« Souleiman et Eddriss, deux vakils que je connais-



En marche vers Fatiko. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

sais comme ayant fait partie de la troupe d'Ibrahim lors de mon premier voyage, traversèrent le fleuve pour me venir visiter.

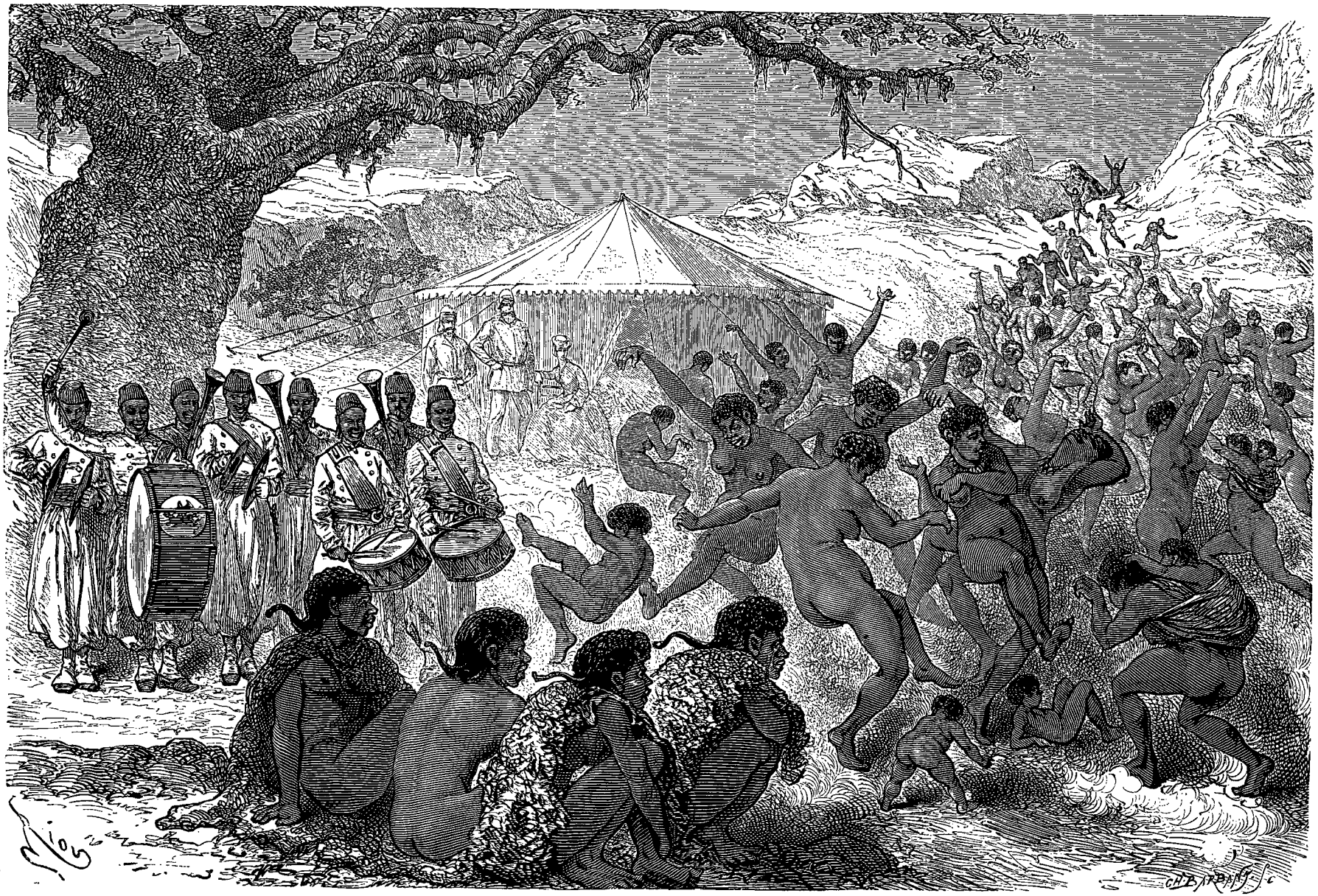
« Le rusé Abou-Saoud ne les avait prévenus ni de l'expiration du traité Agad et compagnie, ni de mon arrivée probable. Je m'empressai de leur faire connaître la situation.

« Je fis proclamer de toutes parts que le règne de la terreur était passé et que, secondé par une force imposante, je prendrais le pays sous ma protection.

« 24 *mars*. — Je notifiai officiellement à Souleiman l'expiration du traité, l'obligation d'évacuer le pays, et l'offre à tous d'entrer au service du gouvernement comme irréguliers. Souleiman y consentit ainsi qu'Eddriss et plusieurs autres. Le rang de vakil était assimilé à celui de major dans l'armée régulière, et la solde la même pour toutes les troupes, régulières ou irrégulières.

« 28 *mars*. — Je reçois la visite du grand cheik Lokara, commandant en chef des forces de Kabba-Réga. Il a laissé sur les rives du Nil, à quelques heures de marche en amont, une grosse armée qui va attaquer Rionga, le vieil ennemi de Kamrasi, établi, avec ses gens, dans une île du fleuve. Il vient réclamer l'assistance de nos soldats contre Rionga. Je refuse. Toujours la même histoire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passion folle des femmes indigènes de Fatiko pour la musique et la danse. — Dessin de E. Riou, d'après l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« 31 *mars*. — Plusieurs grands cheiks viennent aussi me rendre visite : l'un d'eux, dès qu'on fut assis, alluma sa longue pipe. Mais un vieil interprète, Mohamed, qui s'était joint récemment à l'expédition, versa dans cette pipe l'eau d'une gourde du pays, en faisant l'observation que fumer en présence du Pacha était contraire à l'étiquette, puisque, selon l'usage, personne n'aurait osé fumer devant Kabba-Réga.

« Le 7 avril, j'eus la satisfaction d'enregistrer l'engagement pour douze mois, au service du gouvernement, de la totalité des hommes de Souleiman et d'Eddriss.

« Le soir, après une grosse pluie, nous assistâmes au curieux spectacle d'un vol de fourmis blanches, sortant de leur nid à quelques mètres de notre tente. Des millions de ces grands et gros insectes s'agitaient dans leur vol éphémère et furent bientôt attrapés par nos gens armés de bouchons de paille. La fourmi déploie ses ailes quelques minutes après être sortie du nid où elle a pris naissance.

« L'exode du nid de fourmis a lieu tous les ans, au commencement de la saison des pluies ; c'est une importante récolte pour toute l'Afrique centrale. A cette époque de son existence, la fourmi blanche, frite dans le beurre, est considérée comme un mets très-délicat.

« Nous les trouvâmes assez bonnes ; seulement elles avaient une légère saveur de plume brûlée. »

Le 10 avril, un indigène vint se précipiter aux pieds de sir S. Baker pour le supplier de le défendre contre Souleiman qui voulait le tuer. Souleiman lui-même entra et, exaspéré, demanda à couper la tête de cet homme parce qu'il avait laissé échapper des esclaves. » Pour sir S. Baker, ce n'était pas un cas pendable. Il aurait lui-même affranchi tous les esclaves s'il avait su comment les nourrir. Il se borna donc à faire garder ce malheureux à la station. Souleiman en conçut un grand ressentiment.

Notons immédiatement que ce vakil d'Abou-Saoud était d'aussi mauvaise foi que son maître. Quelques jours après la scène que nous venons de raconter, ayant laissé partir la troupe du Pacha en avant sans s'y joindre, sous un prétexte quelconque, il trancha la tête à l'indigène.

Sir S. Baker apprit en même temps que le projet de Souleiman et d'Eddriss était de le devancer par une autre voie et d'aller combattre Rionga à la suite de promesses qu'ils avaient faites à Kabba-Réga. Il envoya un détachement à la station : on lui amena les deux vakils, et il fit donner deux cents coups de fouet à Souleiman et trente à Eddriss. On verra plus loin, dans le cours du récit, se que devinrent ces deux hommes.

Le 20 avril, du haut d'une colline, on aperçut, à environ trente-deux kilomètres à l'ouest, les eaux de l'Albert N'yanza ; on était alors à quarante-trois kilomètres de Masindi, le quartier général de Kabba-Réga.

Masindi, capitale de l'Ounyoro. — Visite officielle. — Portrait de Kabba-Réga. — Prise de possession de l'Ounyoro.

Masindi, la capitale de l'Ounyoro, est située sur un plateau accidenté d'où l'on jouit d'une vue très-étendue ; l'horizon occidental est fermé, à quatre-vingts kilomètres de distance, par la chaîne de montagnes bordant l'Albert N'yanza. Le paysage est caractérisé par une série de monticules couronnés de beaux arbres, s'inclinant doucement vers l'ouest et dont les eaux s'écoulent dans le lac.

« Cette ville, dit sir S. Baker, n'a rien d'attrayant ; elle se compose de quelques milliers de huttes de chaume en forme de ruches disposées de la façon la plus irrégulière.

« Je m'établis sous un grand figuier-banian que j'avais fait préalablement émonder. Ma tente y fut dressée et je fis déblayer une superficie d'environ quarante ares, de façon que nous pûmes camper sur un terrain parfaitement uni.

« Nous nous trouvons actuellement à cinq cent trente-quatre kilomètres d'Ismailïa (Gondokoro).

« Le 26 avril, jai fait ma visite officielle à Kabba-Réga, mes officiers et soldats en grand uniforme et musique en tête.

« Je le trouvai dans son divan, grande hutte bien construite, tendue de cotonnades imprimées de qualité inférieure venues par la voie de Zanzibar. Kabba-Réga était vêtu d'une étoffe d'écorce striée de noir. Ce fils de Kamrasi, le seizième roi de l'Ounyoro, le descendant des conquérants Gallas, est un rustre de vingt ans, *gauche*[1], désagréable, se considérant comme un grand monarque ; poltron, cruel, rusé et perfide au suprême degré.

« Sa taille atteint presque un mètre quatre-vingts centimètres et sa peau est d'une nuance très-claire. Il a les yeux grands, mais trop proéminents, le front bas, les pommettes saillantes, la bouche largement fendue, de longues dents d'une blancheur d'ivoire et de fort belles mains dont les ongles sont propres et bien coupés, comme ceux de ses pieds. Il porte des sandales en cuir brut de buffle, proprement façonnées et enroulées sur les bords. »

Kabba-Réga rendit quelques jours après à sir S. Baker sa visite officielle.

« Un grand bruit de cornets, de tambours et de sifflets annonça l'arrivée du roi, qui s'avançait d'un pas vraiment singulier. Il marchait à grandes enjambées, comme s'il voulait caricaturer le pas de la girafe. Il était suivi de ses grands chefs. Quand il arriva près de la musique, nos clairons, nos tambours et nos cymbales éclatèrent avec un tel bruit qu'il en fut tout ahuri et qu'il entra dans la tente d'une façon peu digne d'un roi ; sa physionomie offrait un singulier mélange de timidité et d'audace.

« Tremblant d'anxiété nerveuse, et après un court

1. En français dans le texte anglais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moment d'hésitation, il prit place sur le divan préparé pour lui. Ses principaux chefs s'accroupirent sur les peaux et les tapis disposés sur le sol.

« Environ deux mille indigènes avaient accompagné Kabba-Réga, en faisant un épouvantable vacarme avec leurs sifflets, leurs cornets et leurs tambours. On leur imposa silence, et les troupes, prenant position autour de la tente, les tinrent à distance. »

Dans ces deux visites, sir S. Baker entretint le roi de la mission qu'il venait remplir, et Kabba-Réga feignit d'être très-satisfait de son arrivée et de la prochaine suppression de la traite.

Sir S. Baker s'occupa ensuite d'un établissement plus régulier de sa station.

« L'emplacement que j'avais choisi se trouvait à l'extrémité méridionale de la ville, au sommet d'une colline descendant en pente douce vers la vallée située à une centaine de pieds plus bas.

« Bien que Masindi fût une grande ville, je fus frappé de l'absence de femmes. Je n'en vis que deux.

« Le 14 mai 1872, je pris officiellement possession de l'Ounyoro au nom du khédive d'Égypte.

« Une longue hampe s'élevait à l'extrémité orientale de l'hôtel du gouvernement.

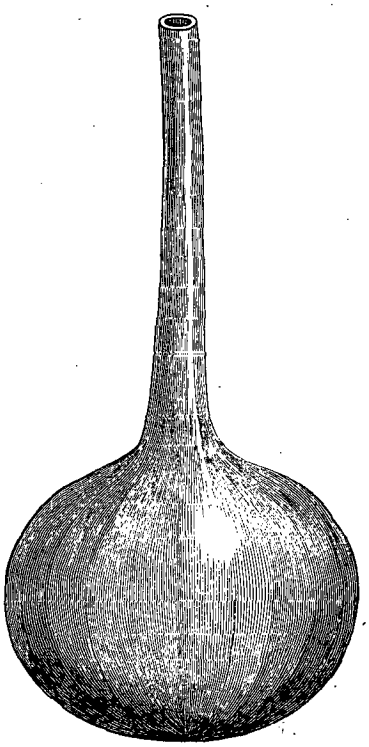
« Les clairons sonnèrent le tabout (assemblée); les troupes s'alignèrent, les irréguliers (anciens chasseurs d'esclaves) avec cette charmante *irrégularité* qu'on rencontre généralement chez ces mauvais soldats.

« Kabba-Réga, dûment averti, se présenta sans retard suivi d'un millier de ses sujets.

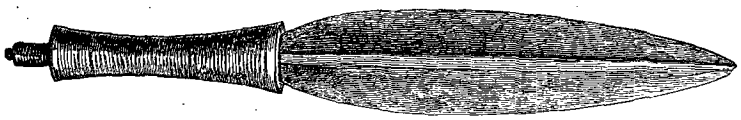
« Les troupes se formèrent en carré pour écouter une courte allocution.

« Je fis entrer Kabba-Réga dans le carré. Les hommes faisaient face en arrière, la baïonnette croisée, comme se préparant à recevoir une charge de cavalerie. J'expliquai au jeune roi que cette disposition avait pour but de résister à une attaque faite de tous les côtés à la fois. Mais il semblait plus inquiet de sortir du carré que disposé à prêter l'oreille à une leçon de stratégie. En se voyant entouré ainsi, il croyait évidemment avoir été attiré dans un piége.

« Le drapeau fut hissé et salué, selon l'usage, par des volées répétées; puis la foule se dispersa.



Gourde des indigènes de l'Ounyoro. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Couteau de l'Ounyoro, à manche entouré de fil de cuivre. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Envoi d'un détachement à Fatiko. — Une parade en péril. Empoisonnement. — Bataille. — Incendie.

Le 23 mai, sir S. Baker envoya un détachement de trente-six hommes, accompagné de trois cent porteurs indigènes, à Fatiko, situé à deux cent cinquante-sept kilomètres, pour ramener de cette station les hommes, les munitions et les approvisionnements qu'il y avait laissés à la garde d'Abdoullah. Il voulait concentrer ses forces. Il ne conservait près de lui que cent réguliers, quatre matelots et quatre Baris armés.

Peu après ce départ, il se produisit un incident grave.

« Les soldats n'ayant rien à faire, dit sir S. Baker, j'avais ordonné au colonel Abd-el-Kader de les exercer tous les matins.

« Le seul espace libre où les troupes pussent manœuvrer était la place publique, située en arrière du divan de Kabba-Réga, à peu près au centre de la ville.

« Ayant ordonné une parade, mes hommes se rendirent à cette place et je les y accompagnai avec le lieutenant Baker.

« A mon grand étonnement, je vis les indigènes sortir en foule de leurs maisons. Sauf nos sabres, nous étions sans armes, mes officiers, le lieutenant Baker et moi.

« Presque aussitôt le gros tambour de guerre retentit dans la demeure de Kabba-Réga et ses notes profondes continuèrent à sonner l'alarme.

« Au bout de dix minutes à peine, les cornets mugissaient et les tambours battaient dans toutes les directions, et, en moins de temps que je n'en mets à l'écrire, cinq ou six mille hommes, armés de lances et de boucliers et animés d'une frénétique exaspération, avaient entouré les soldats.

« J'ordonnai de former le carré et de croiser la baïonnette : mouvement qui parut extrêmement intriguer les indigènes.

« Ils se mirent à danser autour du carré, à quelques pas de la ligne étincelante de baïonnettes, abaissées de façon à former une impénétrable barrière.

« Le plus léger accident eût suffi pour faire éclater les hostilités. J'avais quatre-vingts hommes sur le terrain au milieu de cette foule immense d'indigènes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le roi de l'Ounyoro, Kabba-Réga, et ses chefs (voy. p. 74). — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'édition anglaise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tin. Je remarquai que le divan de Kabba-Réga, situé à cinquante mètres de l'hôtel du gouvernement, se remplissait d'indigènes.

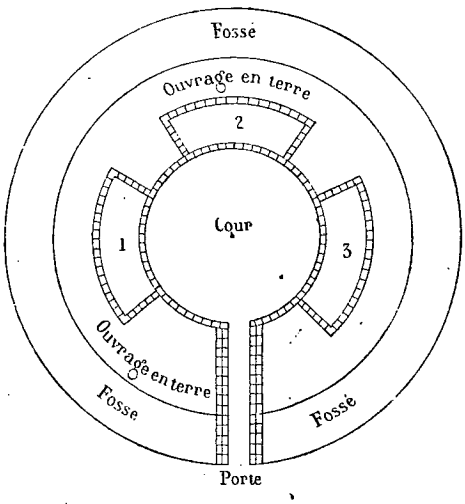
« Ma femme venait de me rejoindre et, selon mon habitude, je parcourais l'avenue en fumant une courte pipe.

« Soudain éclatèrent auprès de nous des hurlements sauvages poussés par un millier de voix !

« Au même moment deux coups de feu retentirent dans la même direction.

« Sans perdre un moment, j'ordonnai au clairon de sonner l'assemblée (tabout).

« Les troupes s'étaient mises en position avec une extrême rapidité ; quelques soldats avaient escaladé le toit du fort de façon à voir par-dessus les hautes herbes ; l'un d'eux, atteint à l'omoplate, tomba pour mourir au bout de quelques minutes. Un autre, appartenant aux « Quarante-Voleurs », fut blessé à la jambe au-dessus du genou. Les balles sifflaient le long de l'avenue et à travers mon divan.



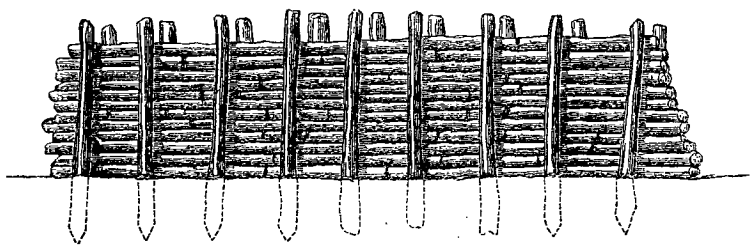
Fort du camp de sir S. Baker à Masinsid.
1. 2. 3. Poudrières et magasins couverts de toit en terre.

« Des cris sauvages partaient de tous côtés ; quelques instants après les deux premiers coups de feu, des milliers d'indigènes s'élancèrent en armes contre nous.

« Les troupes s'étaient déployées autour de la station et lançaient volées sur volées dans les masses d'ennemis dissimulés au milieu des hautes herbes que Kabba-Réga avait refusé de faire couper, en vue de sa perfide attaque.

« Les indigènes répondaient vigoureusement à l'abri des ricins et de leurs huttes pressées les unes contre les autres.

« Dès le commencement de l'action, j'avais demandé les feux bleus. A ce moment, mes petits serviteurs noirs et quelques soldats en apportèrent une provision. Protégés par le feu des soldats, ils s'élancèrent, et, courant de hutte en hutte, ils mirent le feu au chaume dont elles étaient revêtues.



Fragment de palissade du fort, en bois de figuier. — Gravure tirée de l'edition anglaise.

« Bientôt, à notre droite et à notre gauche, s'élevèrent de hautes flammes flottant et sifflant sous le vent. J'entendais le crépitement des sniders sur notre droite, et, nos deux flancs étant parfaitement garantis par l'incendie, nous nous élançâmes, en coupant les ennemis, tout droit vers la principale résidence de Kabba-Réga ; toutes ces constructions de paille furent bientôt en feu.

« Si le roi avait été chez lui, il aurait eu une chaude réception ; mais le jeune poltron s'était enfui avant le commencement de l'action, avec ses femmes, le bamba magique du trône et le tambour sacré.

« En quelques minutes, la conflagration présenta un terrifiant spectacle ; les flammes s'élevaient à une hauteur de soixante-dix à quatre-vingts pieds et allaient, sous l'impulsion du vent, lécher et allumer le chaume des huttes voisines.

« Nous poursuivîmes l'ennemi à travers la ville, les sniders décimant tous les groupes. Les feux bleus accomplissaient l'œuvre de représailles ; le mugissement des flammes accompagné d'immenses nuages de fumée, le crépitement continu de la mousqueterie, les hurlements sauvages des indigènes, faisaient de la capitale de l'Ounyoro l'image des régions infernales.

« La bataille de Masindi était gagnée ; elle avait duré une heure et quart environ. De la grande ville, pas une maison ne restait debout. Un vaste espace libre plein de cendres blanches, avec un manteau de fumée lividement éclairée par les flammes des constructions qui achevaient de se consumer, voilà tout ce qui restait de la capitale.

« Nous avions perdu quatre soldats. »

C'était assurément un succès considérable que cette victoire remportée par un si petit groupe d'hommes sur une multitude sauvage, et cependant, après la destruction de Masindi, l'expédition se trouvait dans une situation plus périlleuse que jamais.

La population de cette contrée, que sir S. Baker connaissait bien, ne pouvait pas être évaluée à moins de plusieurs millions, et les faits ne tardèrent pas à démontrer que le roi vaincu se préparait à prendre une revanche de l'incendie de sa capitale.

Le 11, sir S. Baker faillit être victime d'un assassinat. Le soir, les indigènes mirent le feu au camp, d'où la troupe s'était retirée pour occuper le fort. Sir S. Baker et sa femme, malgré leur anxiété, ne purent se défendre d'une sorte d'admiration : tout le ciel semblait en feu ; les flammes s'élevaient à plus de soixante pieds de hauteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

armés; le reste de ma troupe était resté à la station, éloignée d'environ trois cents mètres, où, en cas d'une attaque générale, lady Baker, nos approvisionnements et nos munitions eussent couru le plus grand danger.»

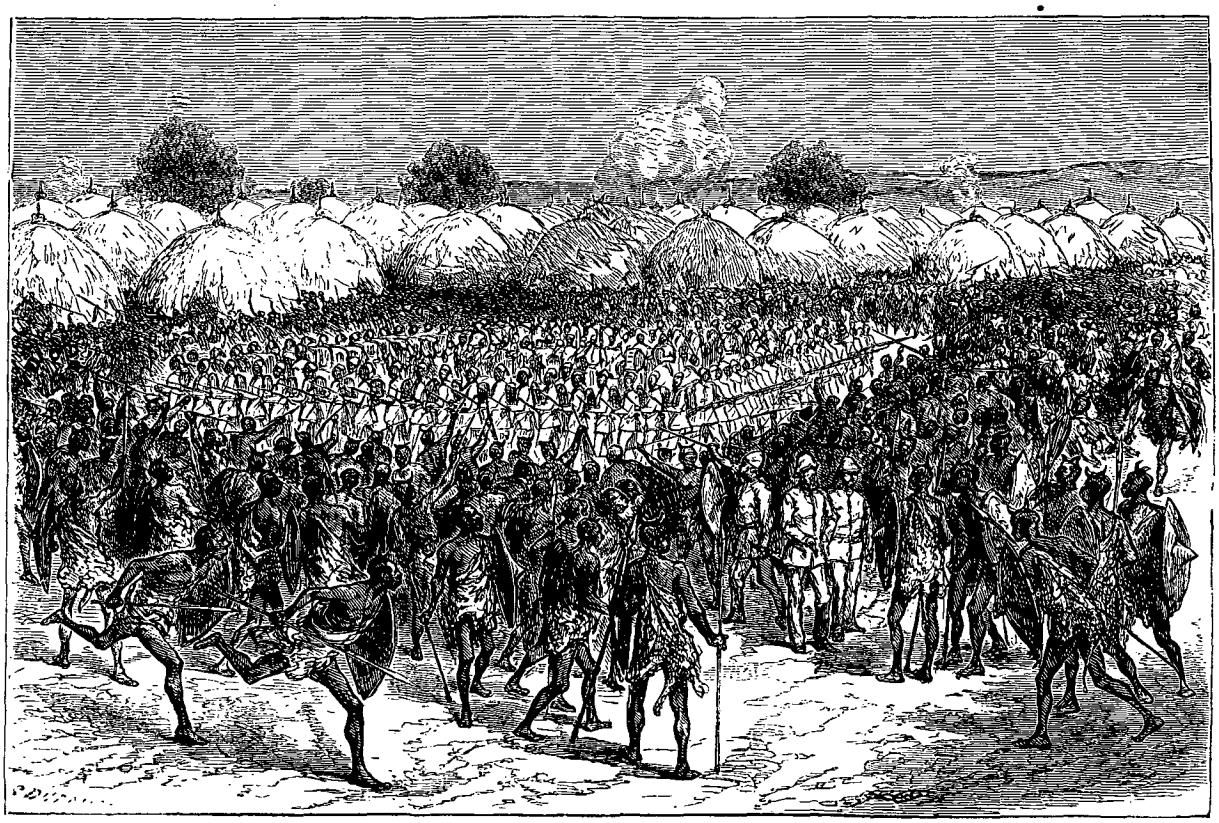
Sir S. Baker s'approcha des chefs et feignit de croire qu'on avait voulu seulement organiser un divertissement. Il fit annoncer qu'il allait donner aux habitants le spectacle d'une manœuvre militaire.

Sur son ordre, chacun des côtés du carré s'avança en double, la baïonnette croisée. La foule se recula. Après avoir ainsi dégagé le carré, sir S. Baker ordonna à tous les indigènes de s'asseoir à terre, et, singulière puissance de l'énergie morale! il fut obéi. Il fit ensuite demander Kabba-Réga. Ce jeune roi imbécile sortit de son divan dans un état d'ivresse bestiale, en brandissant une lance.

Le péril était conjuré. Les soldats se retirèrent, à travers les rues étroites de la ville, musique en tête.

En somme, sir S. Baker et sa troupe avaient été bien près de leur perte. Il parut nécessaire de ne plus laisser les munitions et les approvisionnements exposés dans de légères huttes de paille, et l'on construisit un petit fort, où il serait plus facile de les défendre.

Le 4 juin, sir S. Baker reçut une lettre très-honnête de M'tésé[1], le puissant roi de l'Ouganda. Il renvoya



Tentative hostile sur la place publique de Masindi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

les messagers avec des présents et une réponse où il expliquait à M'tésé le but de son expédition. Cette communication, comme on le verra plus tard, ne fut pas inutile.

« Le 7 juin, les desseins détestables de Kabba-Réga se manifestèrent encore par une tentative odieuse.

« Les troupes n'avaient rien à manger. Plusieurs fois, pendant le jour, le lieutenant-colonel Abdel-el-Kader s'était rendu au divan de Kabba-Réga, pour insister auprès des chefs sur la nécessité de nous envoyer de la nourriture.

« Au coucher du soleil, un chef et des indigènes apportèrent *sept* jarres de cidre et du blé. Ce chef se montra d'une extrême politesse, s'inclina très-bas en grimaçant des sourires, me supplia d'accepter le cidre, et m'assurant qu'on m'enverrait, dès le lendemain, beaucoup de blé. »

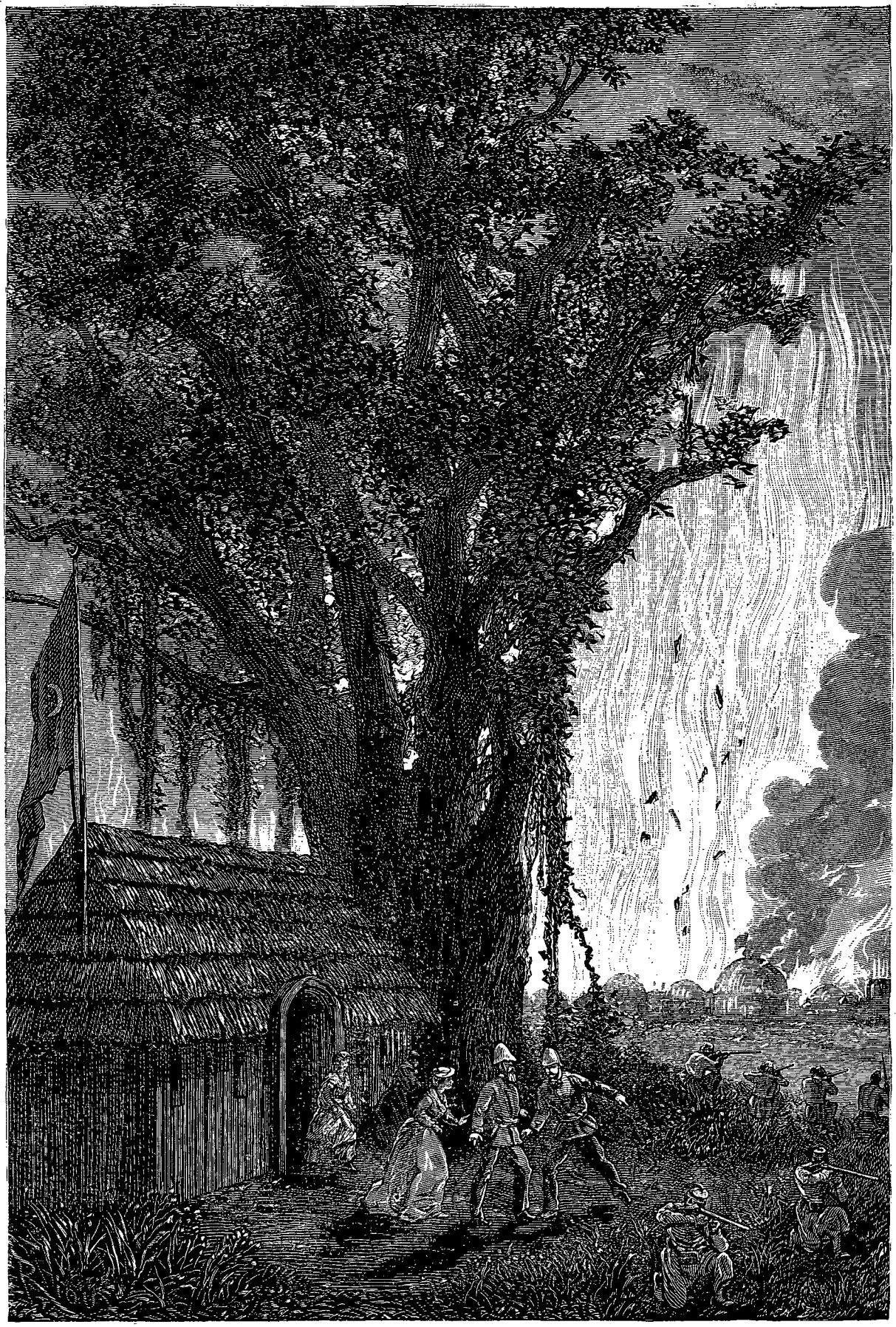
Ce cidre était empoisonné. Une moitié des soldats en ayant bu fut aussitôt en proie à des souffrances affreuses. Sir S. Baker eut recours à une boîte pharmaceutique qu'il gardait toujours à sa portée depuis vingt-cinq ans.

« A l'aube, dit-il, je me levai pour aller voir mes malades. Le contre-poison avait fait merveille, et les patients, quoique faibles, étaient hors de danger.

« Il était environ cinq heures quarante-cinq du ma-

1. Ou Mtésa; voy. le *Tour du Monde*, t. IX, p. 237, et t. XV, p. 23.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le camp de Masindi incendié par les indigènes. — Dessin de E. Riou, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

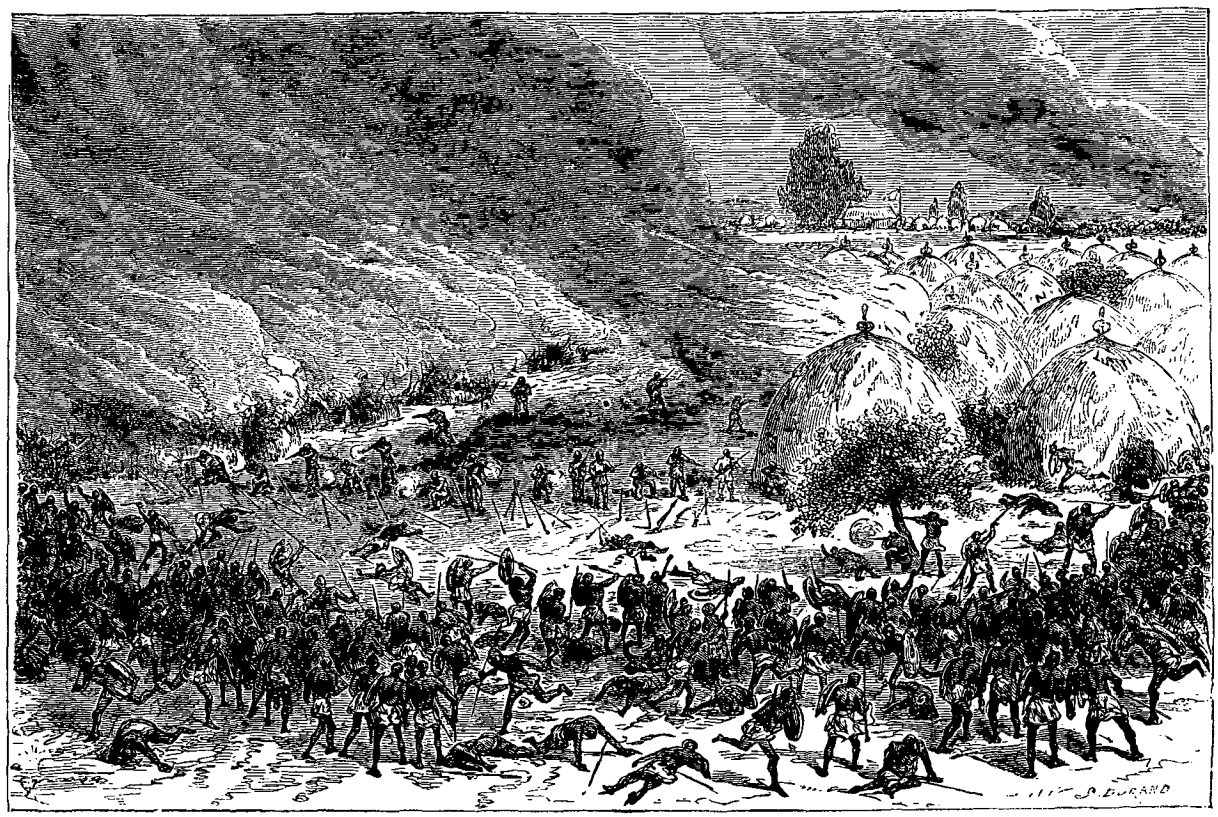
« Le 13 juin, vers dix heures du matin, les indigènes assaillirent nos bestiaux qui paissaient à soixante mètres du fort. Des flèches empoisonnées nous furent lancées. C'était une nouvelle attaque générale contre la station.

« Les braves « Quarante-cinq », tenant la tête, traversèrent en courant les ruines de la ville et s'élancèrent dans les hautes herbes d'où les indigènes s'enfuirent comme des lièvres.

« J'ordonnai à Abd-el-Kader de prendre quatre-vingts hommes et des lances à feu et d'incendier tous les villages du voisinage. Bientôt le village le plus rapproché, situé à sept cents mètres, ne présenta plus qu'un foyer incandescent. Au bout d'une heure, d'immenses nuages de fumée s'élevaient dans toutes les directions. »

Dans ces circonstances si difficiles, sir S. Baker s'arrêta à un projet qu'il avait déjà médité.

On a vu que l'ancien roi Kamrasi avait été, sa vie durant, en hostilité constante avec un roi voisin, Rionga. Lorsque Speke et Grant avaient séjourné dans l'Ounyoro, Kamrasi leur avait demandé vainement de l'aider à vaincre son ennemi : il avait fait les mêmes instances autrefois près de sir S. Baker, qui n'avait



Bataille de Masindi (voy. p. 78). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

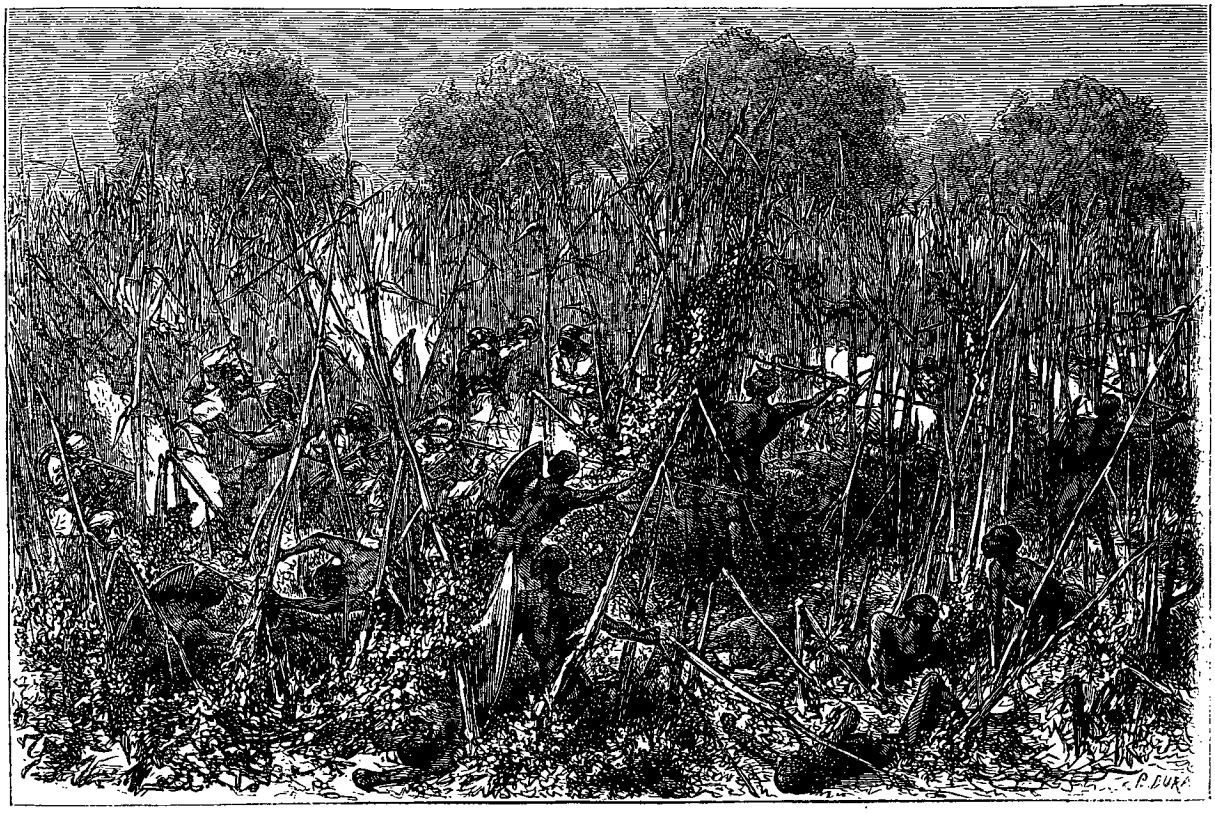
répondu à ses prières que par des refus. Rionga le savait et en était resté reconnaissant. Il savait peut-être aussi que récemment, le 28 mars, Lokara, général en chef de Kabba-Réga, avait de nouveau voulu armer sir S. Baker contre ce roi, et que sa demande avait encore été rejetée. Si sir S. Baker pouvait maintenant placer Rionga sur le trône du fils de Kamrasi, ne serait-ce point changer entièrement la situation et assurer presque d'un seul coup la réussite du programme tracé par le Khédive ?

C'était là certainement une très-heureuse inspiration. Mais la résidence de Rionga était située à cent cinquante kilomètres de Masindi : pour se diriger vers lui, il fallait se frayer un chemin à travers des forêts d'herbes rudes, épaisses et hautes de plus de huit à neuf pieds. On était dans la saison des pluies. On serait certainement attaqué, harcelé, à toute heure, pendant cette longue marche qu'il était presque insensé d'entreprendre. Cependant il n'y avait plus à hésiter.

Extrait et traduit par H. VATTEMARE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



En marche vers Rionga. — Embuscade dans les hautes herbes. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

ISMAILÏA

(GONDOKORO).

RÉCIT D'UNE EXPÉDITION ARMÉE DANS L'AFRIQUE CENTRALE

POUR LA SUPPRESSION DE LA TRAITE DES NOIRS

COMMANDÉE PAR SIR SAMUEL WHITE BAKER[1].

1869-1873. — ANALYSE ET EXTRAITS D'UNE TRADUCTION INÉDITE.

En marche vers l'île du roi Rionga, à travers la jungle et les embuscades. — Arrivée à Foouira.

« Le 14 juin 1872 fut le jour fixé pour le départ. La petite troupe avait hâte de se mettre en route. Sur les cendres de Masindi, on n'aurait eu à attendre que des attaques incessantes et perfides, la famine et la mort.

« L'ordre de la marche, dit sir S. Baker, était ainsi réglé :

« En tête, un Bari, qui se prétendait capable de nous servir de guide ;

« L'avant-garde, composée de dix-huit sniders, commandée par le lieutenant-colonel Abd-el-Kader ;

« Moi-même, avec dix sniders escortant les munitions, le lieutenant Baker, ma femme et deux domestiques portant chacun un fusil double à éléphant, se chargeant par la culasse ;

« Au centre, le corps de la troupe, avec les femmes, les enfants, les domestiques, deux chevaux et trois ânes ;

« L'arrière-garde, comprenant quinze sniders.

« Les soldats d'avant-garde et d'arrière-garde ne

1. Suite et fin. — Voy. p. 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

portaient que leurs sacs et une petite poche de farine.

« Cinq des soldats m'accompagnant étaient également exempts de toute surcharge.

« Tous les autres, et même les femmes et les enfants, avaient chacun quelque bagage à porter.

« Le nombre total des soldats n'était que de cent.

« Ce qui restait de notre troupeau, soixante-dix bêtes, aurait encombré notre sentier. Ces animaux devaient nous suivre librement à droite et à gauche.

« Je ne dissimulai pas aux soldats qu'ils seraient souvent attaqués pendant la route, et d'une façon fort désavantageuse pour eux, mais que le succès dépendait de leur obéissance aux ordres donnés pour la marche et de leur sang-froid.

« Je leur fis bien comprendre les distances à observer d'homme à homme et la manœuvre à effectuer en cas d'attaque simultanée sur nos deux flancs.

« On marcherait en file. Chaque soldat devait pouvoir, en étendant le bras, toucher de la main le sac de celui qui le précéderait.

« Les clairons étaient répartis à l'avant-garde, au centre et à l'arrière-garde, de façon que nous pussions communiquer tout le long de la ligne au milieu des hautes herbes.

« En arrivant à un cours d'eau, ou pendant la traversée d'un marais ou d'une rivière, personne ne devait s'arrêter pour boire avant que le clairon de l'avant-garde eût sonné la halte.

« Il était défendu aux femmes d'ouvrir la bouche pendant la marche.

« Avant de donner le signal du départ, il me restait à consommer un sacrifice. Je fis étendre ma grande tente sur les bagages que nous ne pouvions emporter et répandre par-dessus une grande quantité d'éther sulfurique, d'esprit-de-vin, d'huile à brûler, d'essence de térébenthine et tout le contenu de ma grande caisse pharmaceutique, à l'exception d'un grand rouleau de sparadrap, d'un certain nombre de bandes et d'un gros paquet de charpie.

« Sur la toile de la tente ainsi saturée de liquides inflammables, je disposai environ soixante fusées.

« A neuf heures trente du matin, l'avant-garde défila le long de notre avenue sablée et fit halte à l'extrémité de la station de Masindi.

« Selon mes ordres, tout le monde était muet.

« La pluie tombait en brume et le ciel était d'un gris sombre.

« L'arrière-garde mit le feu à la toile. J'avais dû condamner à la destruction tout ce qui n'était pas absolument nécessaire pour soutenir ou défendre notre existence, et jusqu'aux portraits de mes enfants.

« Les flammes s'élevèrent dans l'air, et je dis à haute voix : « En avant ! »

« Bientôt nous abordâmes le fouillis inextricable d'herbes rudes, épaisses, surpassant de plusieurs pieds nos têtes, et qui, en ce moment, s'affaissaient sous la pluie.

« Ma femme me suivait de près, portant dans son sein des charges de rechange pour une carabine hollandaise, et à la ceinture un revolver.

« Nous descendîmes la colline où s'élevait la station et nous abordâmes en file indienne, comme il avait été convenu, un étroit sentier qui nous conduisit à un petit marais.

« Après avoir traversé la vase épaisse, nous trouvâmes un terrain solide et nous continuâmes à marcher lentement à cause des bestiaux qui vaguaient à droite et à gauche.

« Nous avions fait ainsi près de deux kilomètres sans qu'aucun bruit suspect fût encore venu frapper nos oreilles, lorsque éclatèrent derrière nous les voix tumultueuses des indigènes attirés par l'incendie de la station.

« Nous avancions lentement à travers des herbes de huit pieds de hauteur et des bouquets de bois çà et là disséminés.

« La pluie tombait maintenant en ondée, et je craignais que les fusils d'ancien modèle ne fissent long feu.

« On entendait résonner dans toutes les directions les tambours et les bouquins ; l'alarme se répandait rapidement de village en village. A notre droite, sur une colline boisée, retentissaient les tambours dominés par les cris des indigènes, évidemment en possession d'un sentier qui nous était inconnu et parallèle à celui que nous suivions.

« Nos haltes furent si fréquentes, en raison de la continuelle dispersion de nos bestiaux, qu'après sept heures de marche, nous n'étions encore éloignés que de seize kilomètres de notre point de départ.

« Nous entrâmes dans la vallée de Jon-Joke. Devant nous s'élevait une colline couverte de bosquets de bananiers où nous avions passé une nuit, en venant, en avril, de Foouira à Masindi. A cette époque, la marche à travers la jungle était relativement plus facile : la végétation, herbes et plantes rampantes, s'était multipliée depuis, et avait couvert et effacé toutes les traces de notre passage.

« Le sentier que nous suivions, à travers les hautes herbes, n'avait pas plus d'un pied de largeur et ressemblait à un sillon tracé par des moutons. L'épaisseur du rempart d'herbes de chaque côté de la troupe était telle, que si l'on y entrait sa main, on ne la voyait plus[1].

« Tout à coup l'avant-garde ouvrit un feu nourri, et le clairon sonna la halte.

« Des pointes de lances traversaient le sentier ; sur mon ordre, toute la ligne ouvrit son feu contre les hautes herbes.

« Un de nos hommes fut blessé mortellement d'un coup de lance.

« Quelques décharges des sniders déblayèrent la voie, et forçant notre chemin dans les hautes herbes, nous

1. Rapport de sir S. Baker à la Société géographique de Londres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gravîmes la pente de la colline. Là, Dieu merci! il n'y avait pas d'herbes. Nous fîmes halte au milieu du bois de bananiers.

« Après que les sentinelles eurent été placées, les hommes se mirent à abattre les arbres et à les dresser en palissade autour du camp.

« Il n'avait cessé de pleuvoir pendant la journée.

« Nous étions tous mouillés et glacés. Heureusement, nos allumettes, enfermées dans une boîte d'argent, avaient échappé à l'humidité. Avec beaucoup de peine nous parvînmes à allumer des feux autour desquels se couchèrent les soldats et les femmes.

« Un silence de mort régnait dans le campement. A l'exception des sentinelles, tout mon monde dormait. Moi, étendu sur mon lit de camp, je songeais au lendemain, aux difficultés que nous aurions à vaincre, le pays tout entier étant soulevé contre nous.

« Le matin du 15, dès que nous fûmes en marche, les bestiaux se remirent à vaguer : il fallait faire courir souvent à leur recherche. Je donnai l'ordre de les abandonner, certain qu'en cas d'attaque générale ils deviendraient une cause de désordre en bousculant notre ligne et en renversant les hommes.

« Nous pûmes alors accélérer notre pas et faire environ deux kilomètres et demi à l'heure dans l'étroit sentier à travers les grandes herbes et des bois épais.

« Après une heure et demie, nous arrivâmes à une déclivité au bas de laquelle s'étendait un grand terrain marécageux, coupé au centre par un cours d'eau.

« Notre avant-garde n'était pas à cent mètres du bas-fond, quand retentit un épouvantable vacarme; on aurait dit que l'enfer avait vomi tous ses démons. Hurlements, tambours, bouquins, sifflets éclatèrent à la fois sous le couvert, avec une intensité telle que les soldats en restèrent un moment stupéfiés. Le formidable bruissement des hautes herbes témoignait de la présence d'une multitude d'ennemis.

« Les fardeaux furent déposés, et les soldats, face à droite et à gauche, mirent le genou en terre au moment où parurent les pointes de lances.

« Les clairons commandèrent le feu, et le combat commença.

« Je vis plusieurs lances passer à un pouce ou deux de la tête de ma femme; heureusement, elle et moi, nous étions aussi agenouillés. Le feu de file se poursuivait sans intermission. L'épaisseur de l'herbe réduisait considérablement la portée des sniders. Mes domestiques me tendirent les carabines à éléphant, et un coup double à droite et à gauche fut suivi de l'explosion des balles de picrate de potasse frappant des objets inconnus, hommes ou arbres.

« Une nouvelle décharge de ce terrible projectile calma l'ardeur de l'attaque. Je m'imagine que la bruyante explosion de ces balles au milieu, et peut-être aussi à l'arrière de l'ennemi, fit croire aux indigènes qu'ils étaient assaillis à revers.

« Il serait difficile de dire combien de temps dura le combat; mais nous dépensâmes une grande quantité de munitions avant que les lances cessassent de voler à travers notre ligne et d'entendre s'éloigner le bruit des tambours et des bouquins.

« Le clairon sonna la marche. Après avoir traversé les cours d'eau, nous abordâmes une sorte de champ marécageux d'environ quatre hectares de superficie. « Ah! » s'écrièrent quelques soldats, « si nous pou« vions les tenir ici! »

« L'arrière-garde avait été vivement pressée. Si nous n'avions eu à notre disposition que des fusils du vieux modèle, notre troupe eût été anéantie.

« On ramassa du bois et l'on en construisit un bûcher sur lequel je fis brûler tous les effets embarrassants, les brancards, une caisse d'excellente eau-de-vie de Macao, l'uniforme de marine du lieutenant Baker, etc. Les bouteilles d'eau-de-vie éclataient au feu. Les peaux brutes sur lesquelles les soldats reposaient la nuit étant devenues trop lourdes, par suite de l'humidité qui les avait pénétrées, furent jetées dans les herbes. Je donnai ensuite l'ordre du départ et bientôt nous nous trouvâmes engloutis de nouveau dans la gigantesque jungle.

« Nous y étions à peine entrés que les cris, les bouquins et les tambours recommencèrent leur vacarme.

« L'avant-garde ouvrit le feu. En même temps, l'arrière-garde était attaquée. Un feu de file bien dirigé nettoya le couvert; et voyant mes hommes s'animer un peu trop, je donnai le signal de cesser le feu et de marcher en avant.

« Un des « Quarante », Ali Gobour, avait reçu une lance dans la jambe, ce qui ne l'empêcha pas de nous suivre en boitant.

« Nous commencions à deviner les endroits où nous pouvions être sûrs de rencontrer des embuscades.

« Chaque fois que nous descendions une pente conduisant à un fond marécageux, nous devions nous attendre à trouver des ennemis cachés dans les grands roseaux. J'ordonnai qu'en approchant de ces emplacements l'avant-garde tirât quelques coups de feu dans les fourrés, à mi-corps d'homme. Nous forcions ainsi les ennemis à lancer leurs javelines avant que nous fussions au milieu du marais; puis nous ouvrions un feu nourri dans les roseaux et nous marchions rapidement en avant.

« Les embuscades avaient été soigneusement organisées par nos ennemis. Derrière une rangée d'herbes d'environ trois pieds d'épaisseur s'élevant le long du sentier, ils coupaient ou arrachaient l'herbe de façon à dégager assez de terrain pour leur permettre de prendre leur élan quand ils lançaient leurs javelines. Puis ils attendaient que nous fussions entrés dans cette sorte de chausse-trappe, et ils s'entendaient pour ne nous attaquer simultanément que lorsque notre ligne de marche se trouvait exactement en face d'eux. Ils ne pouvaient nous voir à travers l'épais rideau d'herbes, pas plus que nous ne les apercevions nous-mêmes.

« Il y eut un moment où, après avoir marché près

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

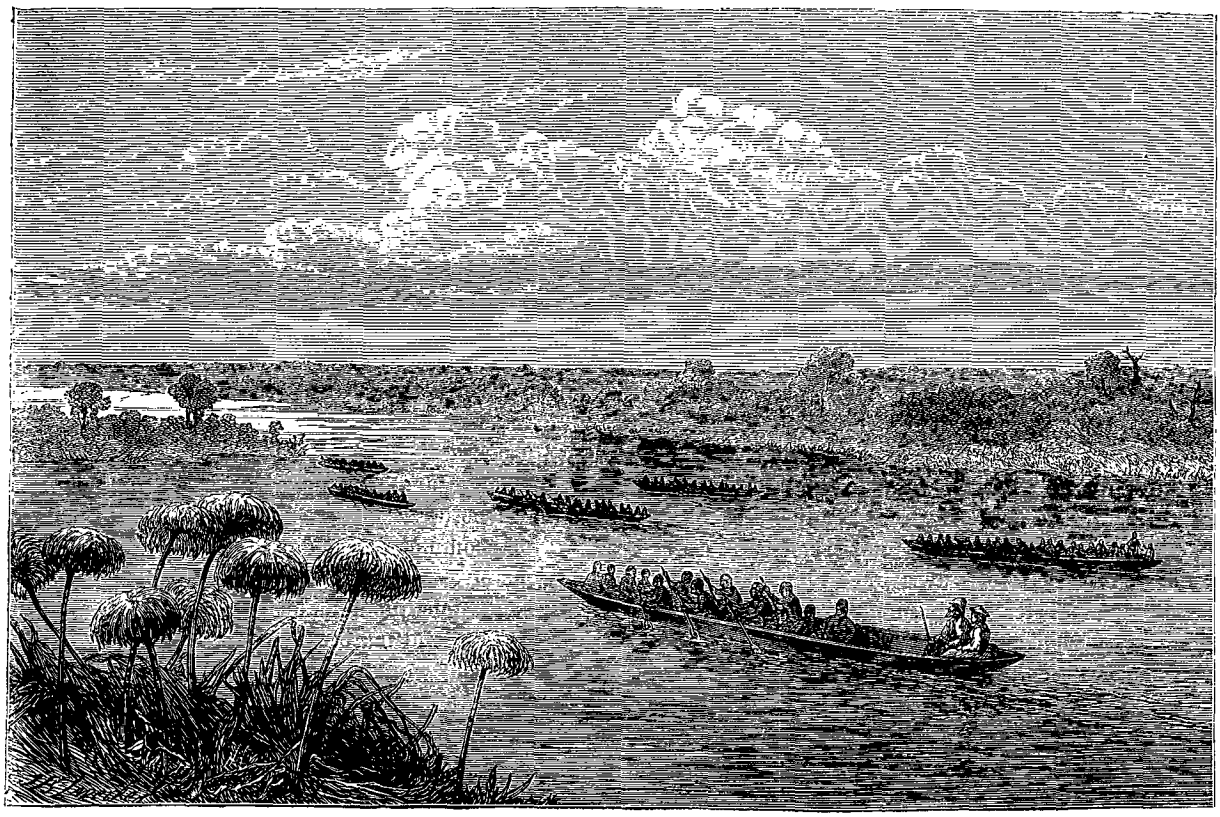
d'une rangée de collines rocheuses, il fallut nous diriger vers un bas-fond que nous ne pouvions atteindre qu'en franchissant d'énormes blocs de granit qui commandaient complétement notre sentier. Chacun des blocs avait au moins vingt ou vingt-cinq pieds, quelques-uns même dépassaient cette hauteur. A la base s'étalaient, comme partout, de hautes herbes et des bouquets de bois.

« L'attaque commença au moment où nous abordions la déclivité. Deux lances atteignirent le colonel Abd-el-Kader, l'une à l'avant-bras, l'autre glissa sur son épaisse guêtre de cuir.

« Les sniders firent leur office; mais après la première décharge, je fis accélérer le pas, afin de sortir au plus vite de cette impasse.

« Dès que nous l'eûmes quittée, je pansai le bras d'Abd-el-Kader et nous continuâmes au même pas jusqu'à deux heures de l'après-midi; nous nous trouvions dans un champ cultivé où je résolus de bivouaquer.

« Le lieutenant Baker et les autres officiers concoururent à l'érection d'une palissade. Les vêtements mouillés furent étendus au soleil et l'on fit toutes les dispositions nécessaires pour passer la nuit le moins mal possible. Je pensais peu à moi, mais je souffrais des privations auxquelles ma femme se trouvait exposée, étant sans lit et sans tente



En canot vers l'île du roi Rionga. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

« La nuit se passa tranquillement, et, le 16 juin, nous partîmes à six heures et demie du matin.

« En arrivant devant un ruisseau qui coulait dans un bas-fond vaseux, nous tombâmes de nouveau dans une forte embuscade. Quelques ennemis, sortant hardiment de leur repaire, s'élancèrent sur les premiers soldats d'avant-garde. Plusieurs furent mis bas par les sniders; mais l'un d'eux perça la poitrine d'un soldat dont le fusil avait raté. Ce soldat, bien que mortellement blessé, se jeta sur l'indigène et lui enfonça dans le cœur la lance qu'il avait arrachée de sa propre blessure.

« Le clairon sonna la halte; on enleva au brave soldat son sac et sa cartouchière et on laissa son corps à côté de celui de son ennemi.

« Nous marchâmes jusqu'à dix heures un quart du matin, ayant combattu presque tout le long de la route. Nous étions arrivés à une de nos anciennes haltes, Chorobézé, à quarante-trois kilomètres de Masindi.

« Je rassemblai mes gens et j'examinai leurs gibernes. Quelques-uns des hommes d'avant-garde avaient brûlé chacun quatre-vingts cartouches, seulement pendant la marche de la matinée!

« Les soldats en étaient venus à se persuader que, pour avancer en sûreté dans ces hautes herbes regorgeant d'ennemis, il était nécessaire de se transformer en machines infernales crachant la flamme et les balles à tout instant et dans toutes les directions.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'échange du sang entre le roi Rionga et sir S. Baker (voy. p. 88). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Les cartouches furent comptées : il n'en restait que huit mille huit cent soixante-dix.

« Je distribuai alors à chacun quarante cartouches et je jurai que je ne leur en donnerais pas une autre depuis ce lieu (Chorobézé) jusqu'à ce que nous eussions rejoint le détachement du major Abdoullah, à Fatiko. J'ajoutai que si un soldat dépensait toutes ses munitions, il finirait la route avec une giberne vide.

« Le 17 juin, nous partîmes à six heures du matin, avec l'intention d'atteindre Koki. Nous arrivâmes enfin à une belle route; tout prouvait qu'elle avait été réparée récemment; évidemment c'était un leurre destiné à nous attirer dans une puissante embuscade.

« Je fis faire halte et j'allai en avant examiner la route. Il n'y avait pas d'autre sentier. Il nous fallut donc absolument la suivre.

« Pendant une heure, rien ne s'opposa à notre marche et nous arrivâmes à un endroit où la route se terminait brusquement. L'avant-garde s'arrêta.

« Nous cherchâmes un sentier et nous finîmes par découvrir, à quelques pas à notre gauche, la route originelle, intentionnellement cachée par des herbes et des branches d'arbres.

« A peine avions-nous abordé ce sentier, que nous fûmes attaqués. Un de nos palefreniers fut atteint d'une lance qui traversa sa jambe, derrière le genou, et trancha les tendons. On le plaça sur un âne. Le petit garçon qui conduisait mon cheval à quelques pas de moi poussa un cri perçant; il venait d'être traversé de part en part par une javeline. Le pauvre enfant, rampant sur les mains et les genoux, s'avança vers moi, disant : « Pacha, faut-il entrer dans les « herbes? Où dois-je aller? » — Il n'avait pas une minute à vivre.

« Un autre de nos palefreniers fut frappé à la hanche.

« Un feu violent dispersa l'ennemi, qui se retira en hurlant et en tirant de ses sifflets des sons aigus.

« Il y a, dans les forêts de l'Ounyoro, un oiseau dont le cri strident était imité par les bouquins de cornes d'antilope. J'avais observé qu'avant une attaque nous entendions toujours le cri de cet oiseau.

« Mes Baris prétendaient que l'oiseau nous avertissait du danger et chantait : « Co-co-mé! Co-co-mé! » mot qui, dans leur langue, signifie : « Veillez! veillez! »

« Mes soldats affirmaient qu'il criait : « Aux ar- « mes! » Aussi armaient-ils leurs fusils dès qu'ils entendaient le signal.

« Ma femme ressentait une fatigue extrême. Une marche constante avec des bottes humides qui se remplissaient de gravier quand nous avions à traverser des cours d'eau ou des bas-fonds vaseux, lui avait endolori les pieds. Elle marchait difficilement et au prix d'intolérables douleurs.

« Nous nous avancions, en gardant le silence le plus absolu, quand j'entendis le cri : « Co-co-mé! Co- « co-mé! »

« Immédiatement, les lances parurent; aussi promptes que l'éclair, les carabines y répondirent.

« Le clairon de l'avant-garde sonna la halte. Je m'élançai et j'appris que le lieutenant Mohammed-Mustapha avait été blessé. Mon vieux cheval Zafir avait reçu une javeline de chasse dans le flanc. Le trait avait traversé le corps de part en part.

« Un quart d'heure après, la lumière grandit, et nous entrâmes dans une large vallée entourée de bois et d'une superficie d'environ quatre hectares. Au centre, se trouvait un puits d'eau potable de quatorze pieds de profondeur et si évasé qu'un homme pouvait y descendre au moyen de marches creusées dans le gravier.

« Le 18 juin, quatre hommes furent blessés par des javelines.

« Le 19 juin fut une de nos plus pénibles journées de marche; nous eûmes à traverser de nombreux ravins et d'inextricables forêts.

« Nous fûmes attaqués par diverses embuscades, dans l'une desquelles ma femme perdit un de ses favoris, le petit Jarvah, surnommé « le gras ». Ce pauvre garçon fut atteint de deux javelines à la fois; l'une lui traversa les deux jambes, l'autre le corps. Il fut tué à quelques pas seulement derrière ma femme.

« Dans une de ces embuscades, au moment où l'ennemi venait d'être repoussé, Faddoul, l'homme le plus vigoureux des « Quarante-Voleurs », me dit qu'il était grièvement blessé. Une lance, le frappant par derrière, s'était arrêtée à l'aine. Il perdait tant de sang que, tandis qu'il se tenait debout devant moi, une mare se formait à ses pieds.

« Enfin nous arrivâmes à Kisouna, où nous entrâmes après une rapide marche.

« Nous nous trouvions alors sur un terrain dégagé d'herbes et de bois, avec des huttes pour nous abriter et de vastes champs où nous pouvions récolter une quantité illimitée de pommes de terre.

« Dès que l'arrière-garde arriva, j'assemblai officiers et soldats. Je leur appris que nous n'étions plus qu'à trente-trois kilomètres de Foouira et que nous en connaissions le chemin; que Rionga serait bientôt informé de notre arrivée; que je fortifierais l'emplacement où nous nous trouvions et que nous y resterions quelques jours pour donner à nos blessés le temps de se remettre; que, pendant ce temps, tous les hommes prépareraient les conserves de pommes de terre.

« J'ordonnai ensuite à la musique de jouer aussi vigoureusement que possible, afin de prouver aux indigènes qui pourraient être aux écoutes que nous nous trouvions dans une excellente situation d'esprit.

« Nous nous entourâmes d'une forte palissade, à l'abri de laquelle nous nous reposâmes quelques jours.

« Nos blessés ayant repris des forces, et les pieds de ma femme étant à peu près guéris, nous partîmes le 23 juin.

« Le 24 juin, nous arrivâmes à Foouira, l'ancien camp de Souleiman.

« Toutes les huttes en avaient été incendiées, il ne restait plus du campement que des cendres noircies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

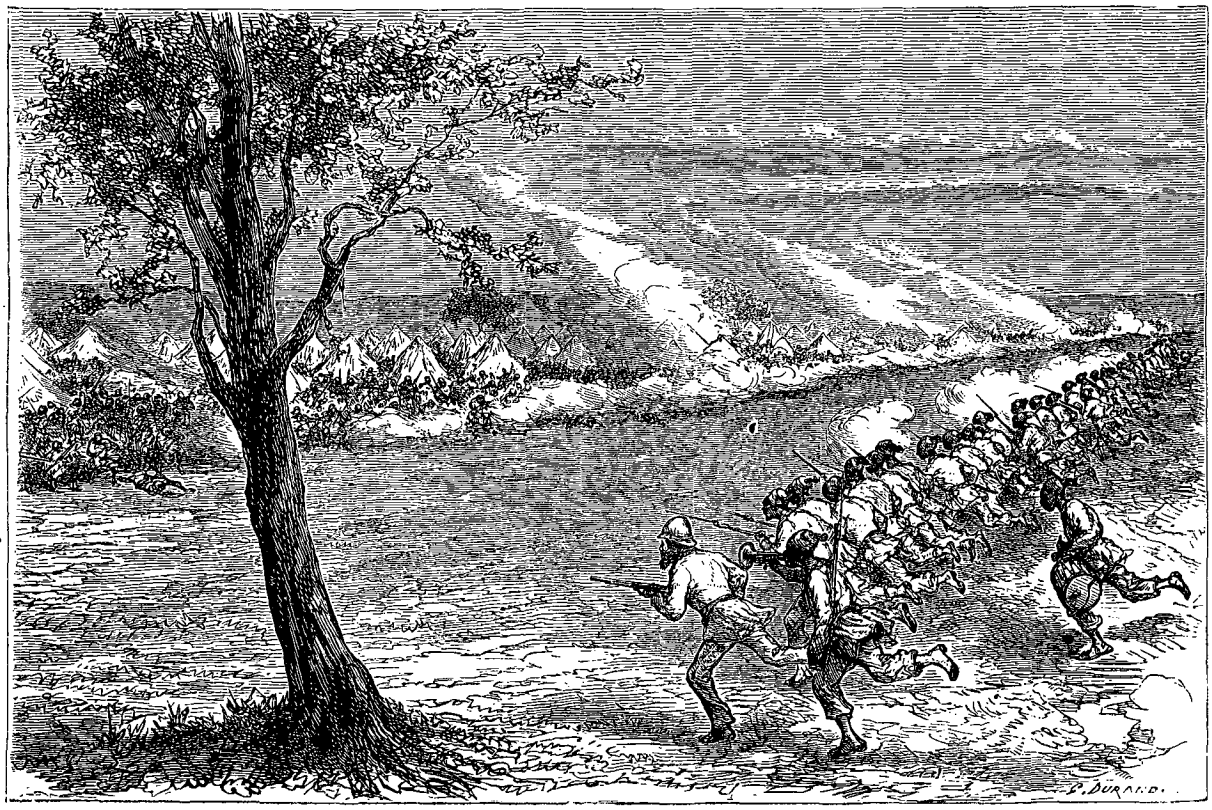
« J'entrepris la construction d'une nouvelle station et je m'occupai de l'avenir. »

La situation. — Inquiétude. — Nourriture végétale. — Messagers de Rionga.

Sir S. Baker pouvait se dire qu'il était, suivant une locution ordinaire, « maître de la situation ; » mais la situation, en ce moment, n'était pas brillante. Il était vrai que Kabba-Réga était en fuite et qu'on avait pris possession de l'Ounyoro. Cependant on avait encore devant soi bien des sujets d'inquiétude.

On était sans nouvelles du major Abdoullah, qu'on avait laissé, avec cent hommes, dans le petit fort de Fatiko (voy. p. 91). Si son détachement avait été détruit, si l'on s'était emparé des munitions, des armes, des approvisionnements contenus dans le fort, sir S. Baker aurait vu ses moyens d'action réduits jusqu'à compromettre gravement la fin de la campagne.

Sa troupe ne se composait plus que de quatre-vingt-dix-sept soldats et officiers, cinq indigènes, trois marins. En comptant les trois Européens, les femmes, les domestiques et les enfants, l'expédition comprenait en tout cent cinquante-huit personnes. Il fallait les nourrir. Depuis le 14 juin, on n'avait pas eu un seul morceau de viande. Sur la partie de la rive où l'on campait, il n'y avait ni collines, ni habitants, ni animaux



Combat contre les chasseurs d'esclaves. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

d'aucune sorte : de temps à autre seulement quelque vautour venait se poser sur un arbre mort comme pour jouir du spectacle de ce paysage désolé. On vivait de plantes, et pour les assaisonner, le sel manquait ; il fallait brûler les herbes afin d'en tirer un peu de potasse.

Mais le plus sérieux motif de tourment était que Rionga, dont l'île n'était cependant qu'à vingt-quatre ou vingt-cinq kilomètres en amont de Foouira, ne donnait aucun signe de vie. Il était impossible qu'il ne fût pas informé que l'expédition attendait.

On se prépara néanmoins à traverser le Nil Victoria, qui, en face de la station, avait une longueur d'environ sept cents mètres. Par bonheur, il se trouva qu'un des « Quarante », un Arabe Baggara, était un excellent constructeur de canots.

On abattit de grands palmiers, on coupa des tiges de papyrus, et, vers la fin de juin, on possédait les canots et les radeaux nécessaires.

« Un matin, dit sir S. Baker, à l'aube, après une nuit de pluie, une voix s'élevant du milieu des herbes humides, à une centaine de mètres de distance, cria en arabe aux sentinelles :

« Ne tirez pas ! Je suis envoyé par Rionga à Mal-« leggé ! » (C'était le sobriquet qu'on m'avait donné à mon premier voyage dans l'Ounyoro.)

« L'homme, tout mouillé et frissonnant, fut amené

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devant moi. Il m'informa qu'un neveu de Rionga se tenait dans les hautes herbes, prêt à paraître si je le désirais. Il courut le chercher et revint au camp avec lui. »

Sir S. Baker, après avoir fait connaître ses projets à ce parent de Rionga, le renvoya avec des présents.

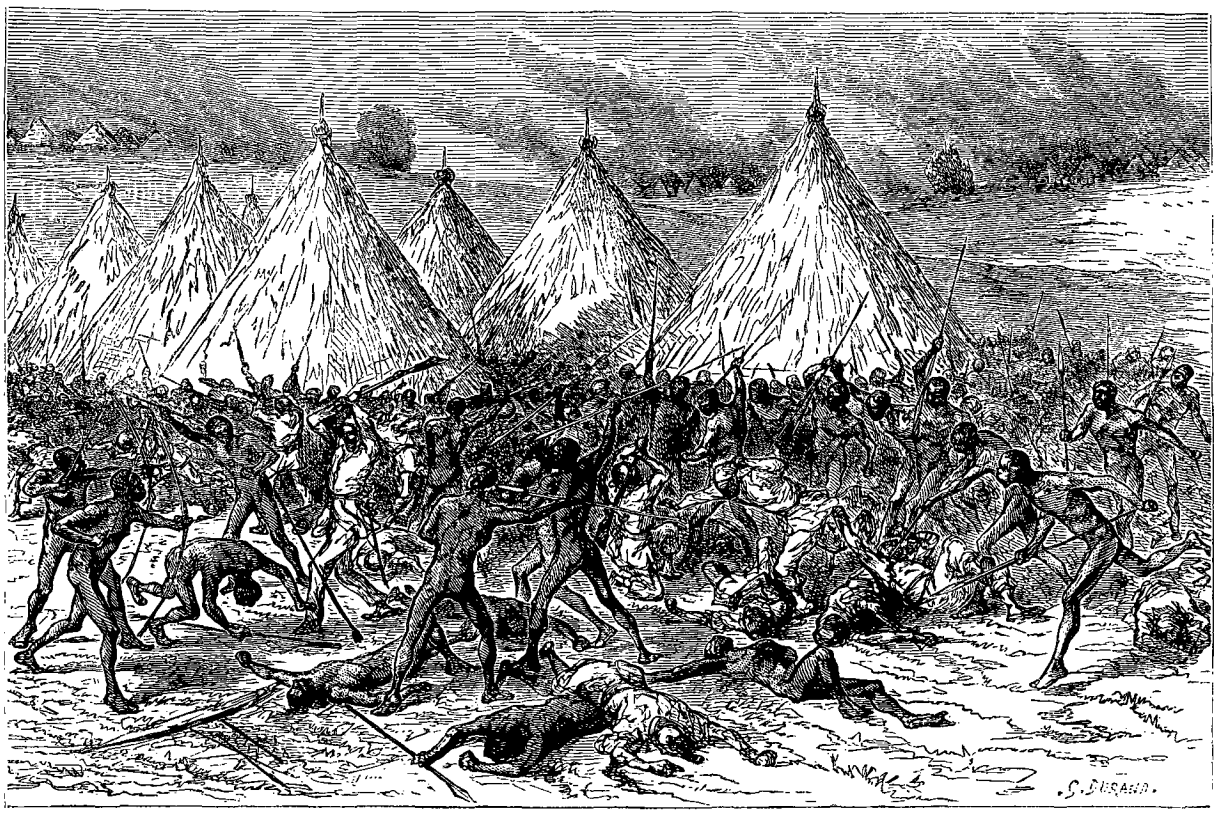
Départ pour l'île de Rionga. — L'échange du sang. — Rionga est proclamé roi de l'Ounyoro.

Quelques jours après, le roi envoya neuf canots pour transporter à son île sir S. Baker et sa suite, et le 16 juillet, tandis que les soldats s'avançaient à pied sur la côte sud, le reste de l'expédition s'embarqua et rama vers l'endroit du rivage le moins éloigné de l'île. On y passa la nuit assez mal.

« Le 18 juillet, dit sir S. Baker, vers huit heures, nous vîmes une multitude de grands canots quitter l'île et se diriger vers notre débarcadère.

« On nous offrit en présent un bœuf, un mouton et une charge de blé. Puis Rionga vint à nous, suivi d'un nombreux état-major.

« Rionga est un bel homme d'environ cinquante ans; il a d'excellentes manières : on ne voit en lui rien de la raideur qu'affectait Kamrasi, ni de la gaucherie de Kabba-Réga. Il connaissait très-bien tout ce qui s'était passé dans l'Ounyoro; les faits accomplis lui avaient été racontés par ses espions : il savait que j'avais toujours refusé de m'associer à ses ennemis pour l'attaquer.



Le détachement de Tayib-Agha surpris par les Baris. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

« Il m'assura qu'il resterait le fidèle représentant du gouvernement du khédive, mais qu'avant tout il nous fallait *échanger du sang*, cérémonie qui seule pourrait décider la population à se soulever en sa faveur.

« Si, me dit-il, les naturels de ce pays, aussi bien « que les Langgos et les Oumiros, apprennent que j'ai « échangé du sang avec le Pacha, ils auront absolu- « ment confiance, sachant qu'il me sera toujours fidèle, « comme je le serai envers lui; sans cet irrévocable « contrat, ils soupçonneront perpétuellement quelque « intrigue, soit de votre côté, soit du mien. »

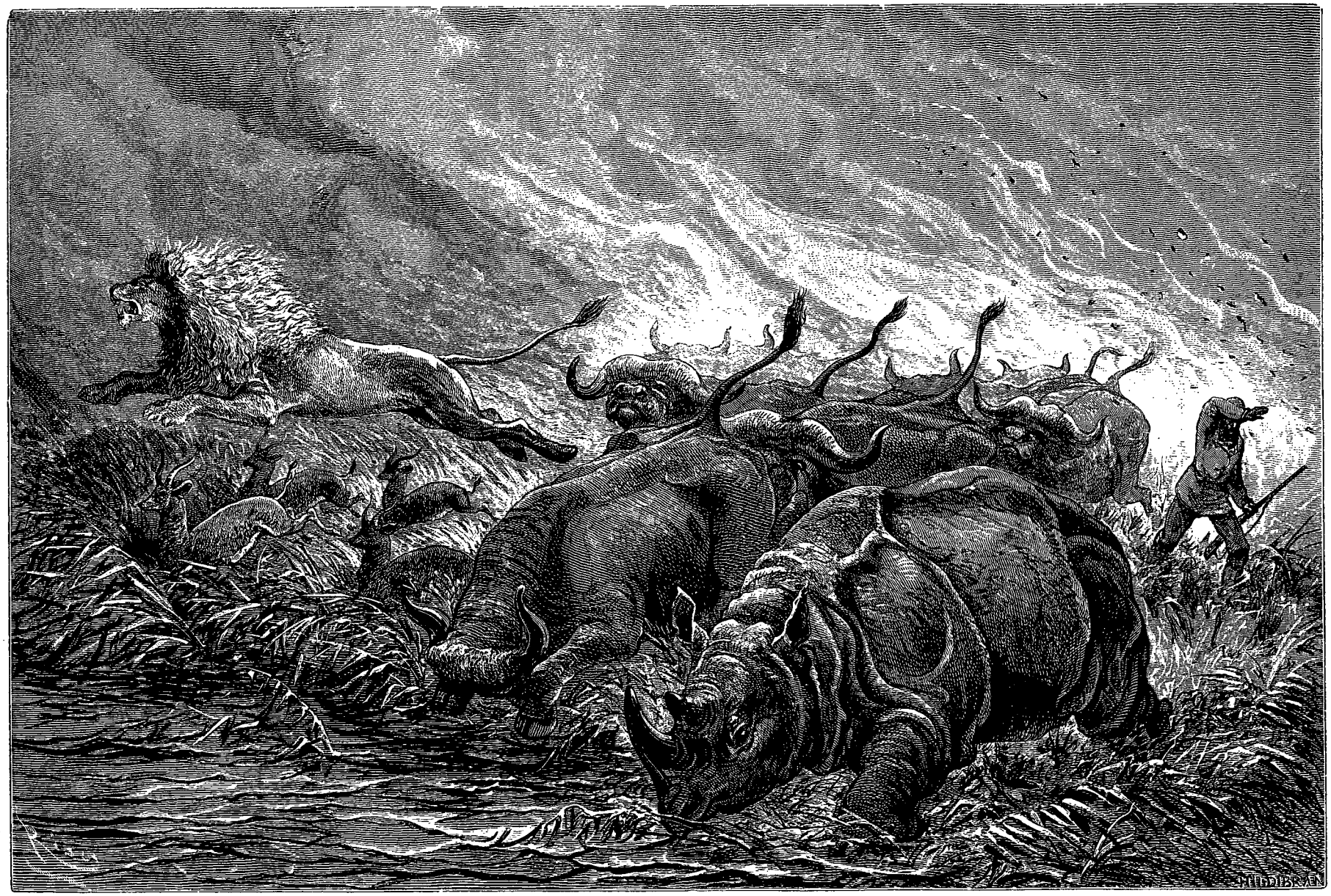
« Les préparatifs de la cérémonie commencèrent le soir même. Nous devions d'abord boire une grande quantité de cidre de banane.

« Le lendemain, je devais rester à jeun jusqu'à ce que le soleil fût arrivé à une certaine position dans le ciel, moment auquel le roi viendrait vers moi.

« La nuit entière se passa en chants et en danses.

« A neuf heures du matin, Rionga me pria de le suivre dans une tente. Plusieurs de ses chefs furent admis comme témoins. Mon couteau était muni d'une lancette; je me pratiquai dans le bras gauche une petite incision d'où coulèrent quelques gouttes de sang. Rionga, me saisissant aussitôt le bras, suça avidement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les herbes furent allumées et la chasse commença (voy. p. 94). — Dessin de E. Riou, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'égratignure. C'était mon tour; je pris soin de ne faire sur son bras qu'une piqûre si légère qu'une seule goutte de sang en sortit, ce qui me parut suffisant.

« Dès ce moment, nous étions amis à la vie et à la mort.

« Le lieutenant Baker et Abd-el-Kader accomplirent la même opération avec leurs partenaires respectifs.

« Quand nous sortîmes de la hutte, parut un barde indigène qui, s'accompagnant sur une sorte de harpe, entonna mes louanges et celles de Rionga, en même temps qu'il prodiguait l'outrage à Kabba-Réga.

« Je fis à ce ménestrel un présent considérable de perles.

« Mon premier soin, après ces cérémonies, fut de proclamer Rionga vakil du gouvernement et roi de l'Ounyoro, à la place de Kabba-Réga déposé. »

En route pour Fatiko. — Rapports inquiétants. — Nouveaux méfaits d'Abou-Saoud. — Arrivée. — Attaque. — Combat.

Sir S. Baker n'eut pas de peine à établir des relations d'amitié avec les tribus alliées à celles de Rionga, qui était généralement aimé.

« Je décidai ensuite, dit sir S. Baker, qu'Abd-el-Kader resterait, avec soixante-dix hommes, à l'intérieur d'une puissante palissade que je fis construire sur la berge du fleuve, à l'endroit même où nous étions campés, par 2° 6′ 17″ de latitude nord. Il avait pour mission de soutenir Rionga et d'organiser les forces indigènes. Quant à moi, avec quarante hommes armés de sniders, je me rendrais à Fatiko pour m'informer de tout ce qui s'y était passé pendant mon absence. J'y formerais un corps d'irréguliers, que j'enverrais immédiatement occuper l'Ounyoro.

« Rionga me donna cinquante indigènes pour porter nos bagages jusqu'à Fatiko.

« Je partis donc le 27 juillet, laissant nos perles à Abd-el-Kader pour qu'il pût acheter des provisions.

« Le lendemain, après avoir traversé le fleuve, nous vîmes venir à nous huit indigènes de Chouli et de Fatiko, qu'Abdoullah envoyait à ma rencontre.

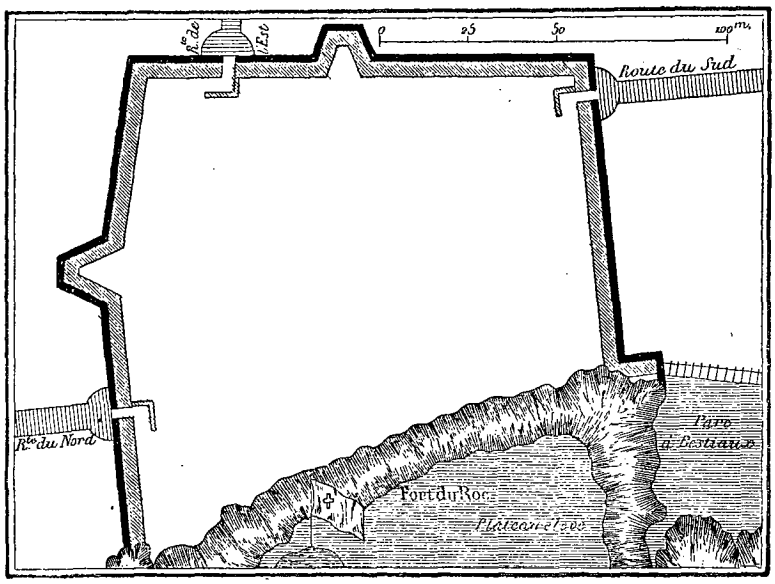
« Le plaisir avec lequel j'accueillis d'abord ces messagers se changea en anxiété quand j'entendis le rapport qu'ils me firent.

« Après mon départ de Fatiko pour Masindi, Abou-Saoud, dès qu'il eut appris la punition infligée à son vakil Souleiman (voy. p. 74)[1], avait juré qu'il ferait subir le même traitement au major Abdoullah.

« Il avait osé enlever seize esclaves qui s'étaient réfugiés dans l'habitation du major.

« Il avait aussi rétabli Souleiman dans sa fonction de vakil et lui avait donné le commandement de la station de Fabbo. De plus, il avait mis sous les ordres d'un scélérat bien connu, Ali-Hussein, son autre vakil Wat-el-Mek, qui cependant avait essayé, mais vainement, de se soustraire à son influence. »

En même temps le bruit s'était répandu dans tout le pays que les troupes du khédive avaient été assaillies dans l'Ounyoro par des milliers d'indigènes et entièrement détruites.



Plan du fort de Fatiko. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

« Je devais donc me hâter, dit sir S. Baker, si je voulais sauver le major Abdoullah, nos munitions et nos approvisionnements.

« Je donnai aussitôt l'ordre du départ. Ma femme fut obligée de nous accompagner à pied. Nous étions réduits au poisson séché pour toute nourriture. »

Le matin du 2 août, on gravissait la colline qui précédait le plateau où était établi le camp de Fatiko.

Dès qu'on fut en face de la station, les clairons sonnèrent. Tout fut aussitôt en émoi dans le camp : on vint au-devant de sir S. Baker, qui serra chaleureusement la main d'Abdoullah. Les soldats s'embrassèrent, heureux d'être réunis. La petite troupe victorieuse arrivait à temps.

On remarqua tout d'abord qu'il ne sortait personne de la station d'Abou-Saoud, située à une très-petite distance du camp. Si l'ex-chef des trafiquants s'y trouvait en ce moment, comment n'envoyait-il personne pour saluer le Pacha? On eut la certitude qu'il s'était retiré à la station de Fabbo, à vingt-deux milles à l'est de Fatiko : il ne se souciait pas d'engager sa personne dans une lutte armée. Il avait laissé

1. Souleiman fit plus tard sa soumission et servit fidèlement à Fatiko. Eddris, qui avait été puni en même temps que lui, trahit sa parole : il mourut de la dyssenterie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses ordres, avec le péril, à Ali-Hussein et à Wat-el-Mek.

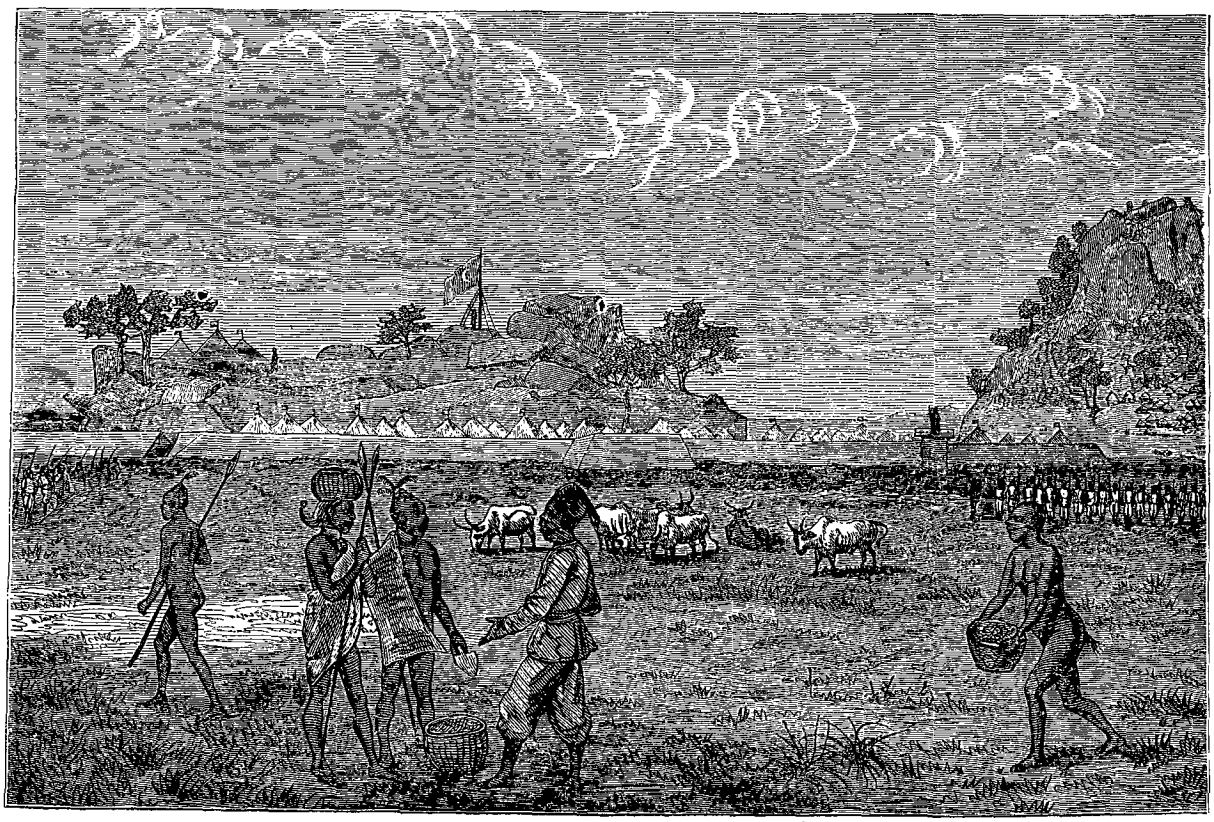
Sir S. Baker passa en revue les cent soldats du major et les siens. Il sortait du camp à cheval, lorsqu'on l'avertit qu'Ali-Hussein, Wat-el-Mek et environ deux cents hommes s'approchaient, en armes, avec leurs étendards rouge-cramoisi attachés à des fers de lances et ornés de plumes d'autruche noires.

Ali-Hussein était vêtu d'une longue robe blanche et d'un pantalon noir. Wat-el-Mek portait un costume d'un jaune brillant. L'un et l'autre s'arrêtèrent à quelque distance avec leurs hommes. Quelles étaient leurs véritables intentions? Sir S. Baker, après avoir attendu quelque temps, mit en ligne ses soldats. Il s'apprêtait à envoyer le lieutenant Baker vers Wat-el-Mek pour lui demander l'explication de sa conduite, lorsque tout à coup une volée de mousqueterie fut dirigée sur la masse d'uniformes écarlates des soldats.

« Nous étions attaqués, dit sir S. Baker, sans la moindre provocation!... Le feu de file continuait et les balles sifflaient à travers les huttes de paille; en quelques secondes sept de nos hommes furent frappés.

« Ma femme, toujours prête, se précipita hors de sa cabine avec ma carabine et mon ceinturon.

« Les ennemis se trouvaient à environ cent mètres de distance, ils s'agenouillaient pour tirer et se re-



Le fort de Fatiko. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

tiraient derrière les huttes pour recharger, de façon à maintenir activement leur feu.

« J'aperçus un individu vêtu d'une robe blanche et d'un pantalon noir; il s'agenouillait et tirait. Je le visai avec ma carabine hollandaise; puis je continuai sans relâche à tirer sur tout homme que je voyais décemment vêtu.

« Je réunis mes « Quarante-cinq » et fis sonner la charge à la baïonnette.

« Bien que les chasseurs d'esclaves se fussent surexcités avec de l'arak et du merilla, leur courage n'était pas monté au point de leur faire attendre de pied ferme une charge à la baïonnette.

« Mes « Quarante-cinq » furent bientôt sur eux; et, si ces hommes ne s'étaient enfuis au plus vite, ils eussent été tous tués.

J'aperçus Wat-el-Mek, bien reconnaissable à son vêtement jaune.

« Comme il était seul, je crus qu'il voulait se cacher derrière des huttes et se rendre ensuite.

« A ma grande surprise, quand il me reconnut, il épaula son fusil et me visa délibérément.

« A ce moment, je rechargeais ma carabine : j'étais prêt, quand il fit feu et me manqua.

« Ma balle l'atteignit à la main droite, enlevant le doigt du milieu; puis, frappant son fusil au centre de la platine, elle le coupa en deux aussi nettement que s'il avait été fendu par un coup de hache. Presque aussi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

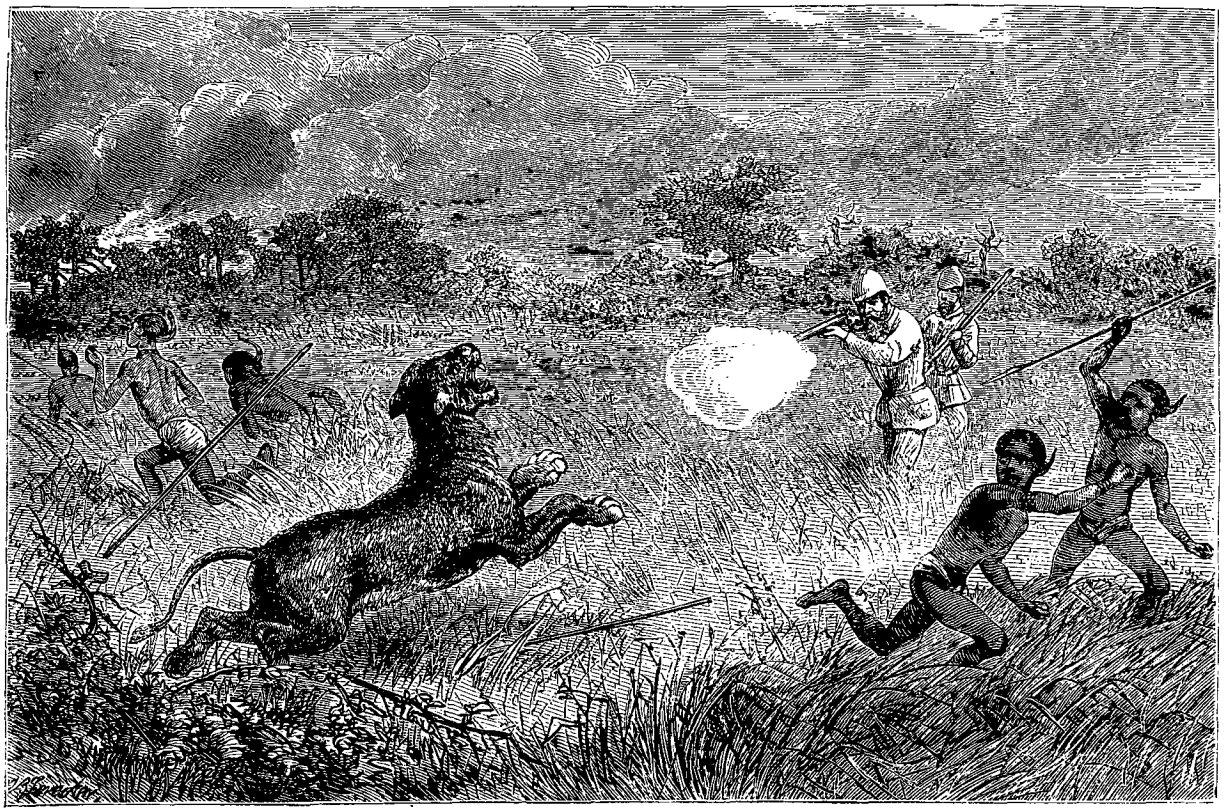
tôt il fut fait prisonnier. L'un des « Quarante » (Serour) était dans une telle exaspération, qu'on eut toutes les peines du monde à l'empêcher de le clouer sur le sol avec sa baïonnette.

« J'ordonnai une charge générale et les troupes se répandirent dans la ville de huttes de Fatiko qui occupait une superficie d'environ douze hectares.

« Tandis que nous parcourions la ville, je remarquai que cent cinquante ennemis environ, groupés autour de leur étendard, s'éloignaient rapidement dans la direction du mont Choua. De temps en temps, ils se retournaient pour faire feu.

« La distance étant réduite à cent cinquante mètres, les bannières de soie écarlate présentaient une excellente cible à nos tireurs. Ils visèrent un peu bas, pour toucher les porteurs; les bannières tombèrent de droite et de gauche; en quelques minutes, il n'en restait pas une debout. Les sniders vomissaient les balles, décimant ce corps compacte. Après quelques efforts pour maintenir leur ordre de bataille, les négriers s'enfuirent sans respect humain.

« Je parcourus au moins six kilomètres à la poursuite de ces bandits, avec le lieutenant Baker et les « Quarante ». Nous en tuâmes un grand nombre. Enfin, nous revînmes au camp de Fatiko à deux heures de l'après-midi; nous avions capturé, avec la station



Rencontre d'une lionne. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

tout entière, trois cent six bestiaux, cent trente esclaves, quinze ânes, quarante-trois prisonniers et sept drapeaux. »

Les suites du combat. — Serment de Wat-el-Mek. — Engagements. — Derniers rapports avec Abou-Saoud. — Impôt accepté par les indigènes. — Construction d'un fort à Fatiko. — Wat-el-Mek envoyé à Gondokoro.

« Les cheiks indigènes accoururent en foule pour nous féliciter de notre victoire sur les rebelles.

« Wat-el-Mek était entre mes mains; les principaux officiers avaient été tués ou blessés.

« Où est Ali-Hussein? demandai-je aux indigènes.

— *Mort!* s'écrièrent plusieurs d'entre eux.

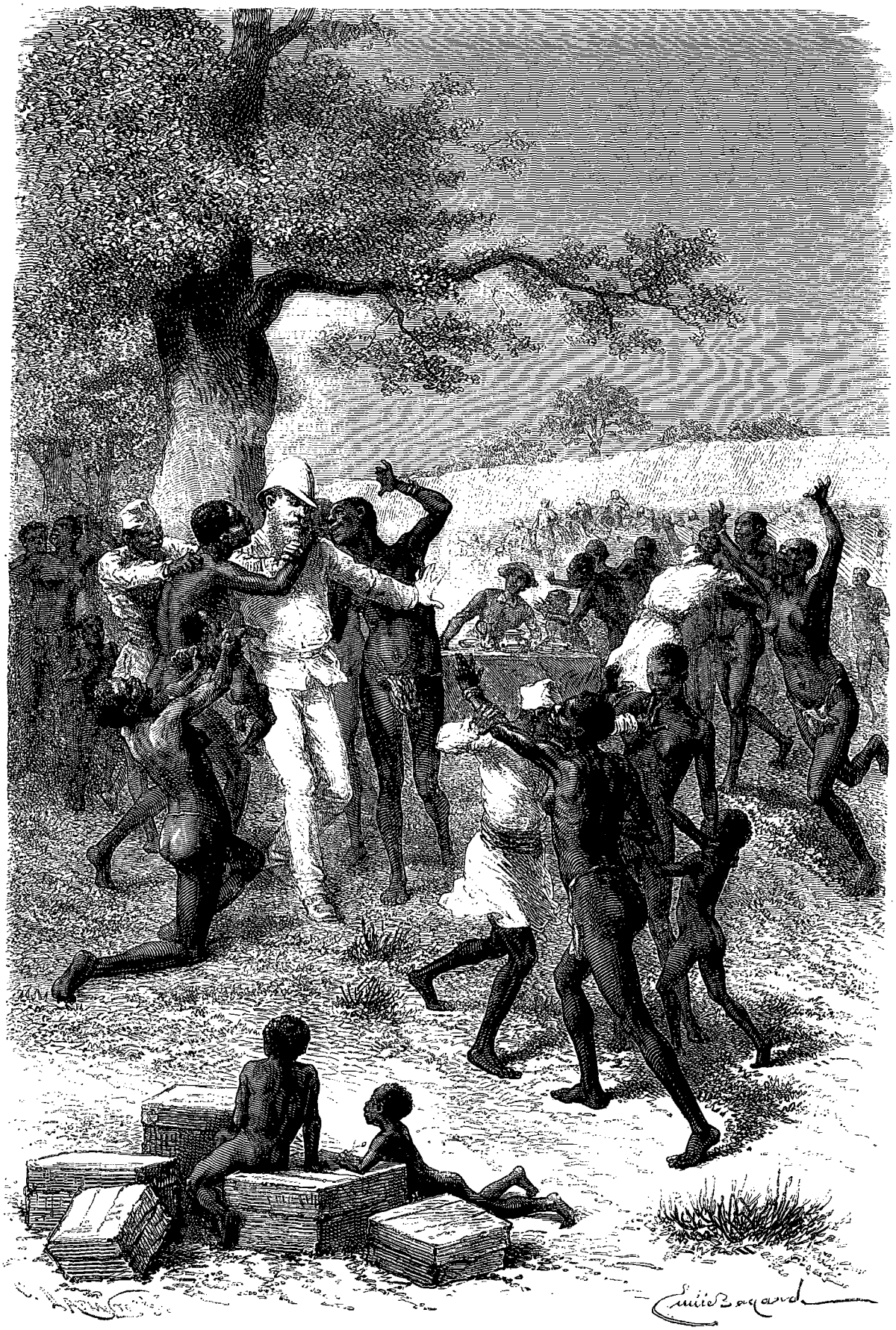
— Nous allons vous apporter sa tête. »

« Nous finissions à peine de déjeuner qu'ils revinrent et jetèrent à nos pieds cette tête sanglante.

« Wat-el-Mek déclara par serment qu'il avait toujours désiré me servir, mais qu'il en avait été empêché par Abou-Saoud et les autres, et qu'il avait été justement puni. « C'était, disait-il, la main de Dieu. » Il jura sur le Koran que désormais il me serait fidèle, et il tint sa parole. »

Sir S. Baker fit venir les hommes qui l'avaient attaqué dans la journée du 2 août, et leur donna à choisir entre deux résolutions : ou se retirer à Khartoum, ou servir l'expédition sous le commandement de Wat-el-Mek. La plupart prirent ce dernier parti.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Trop de reconnaissance. — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Abou-Saoud eut la hardiesse de venir au camp de Fatiko. Sir S. Baker voulut lui faire avouer ses trahisons : Abou-Saoud s'obstina à protester effrontément de son innocence et de sa véracité. Plein de dégoût, sir S. Baker l'abandonna à lui-même et ne le revit plus.

Après ces événements, sir S. Baker envoya soixante-six soldats irréguliers d'une fidélité assurée à Rionga. Il lui fut ainsi possible de faire revenir Abd-el-Kader et ses soldats à Fatiko.

On eut encore à vaincre quelques résistances, à Fabbo notamment. Mais l'influence de Wat-el-Mek permit d'en avoir raison sans combat. La plupart des chasseurs d'esclaves acceptèrent des engagements, les autres quittèrent le pays.

M'tésé, le roi de l'Ouganda, irrité contre Kabba-Réga, avait envoyé six mille hommes, sous le commandement de son général, Congow, avec ordre de les mettre à la disposition du chef de l'expédition, s'il le désirait.

Sir S. Baker jugea nécessaire d'établir un impôt sur le blé pour nourrir les troupes. Il fit annoncer partout que chaque maison ou famille aurait à donner en tribut un petit panier de blé à chaque retour de la nouvelle lune. Les chefs de villages furent déclarés responsables du payement de cette taxe qui depuis fut toujours acquittée régulièrement, comme prix de la protection que le gouvernement assurait aux indigènes.

On avait commencé le 28 août à construire un fort à Fatiko : il ne fut achevé que le 25 décembre. La difficulté et la lenteur de ce travail de quatre mois avaient eu pour cause l'extrême dureté du sous-sol, aussi résistant que du béton.

« Ces travaux terminés, dit sir S. Baker, je n'avais plus rien à faire jusqu'à la venue du renfort que j'attendais de Gondokoro, où devait être arrivée la flotte partie de Khartoum le 23 décembre 1871.

« J'envoyai au camp d'Ismailïa Wat-el-Mek, avec une lettre dans laquelle j'ordonnai à Raouf Bey de m'envoyer deux cents hommes et des bestiaux.

Une partie de chasse avec les Choulis.

« En attendant l'arrivée de Raouf Bey, je me joignis aux indigènes comme chasseur; c'était en cette qualité que j'avais gagné leurs sympathies autrefois.

« Dans le pays des Choulis, la chasse est une profession soumise à des règlements parfaitement organisés.

« Elle a généralement lieu au filet. Chaque individu est pourvu d'un filet de corde solide, de douze mètres de longueur sur trois mètres et demi de largeur maxima, avec des mailles de six pouces carrés.

« Le jour de chasse arrivé, plusieurs milliers d'indigènes, hommes, femmes et enfants, se réunirent au rendez-vous indiqué, à quatorze kilomètres environ de Fatiko. Je partis aussitôt avec le lieutenant Baker, le colonel Abd-el-Kader, quelques hommes des « Quarante » et Gimoro et Chouli, chasseurs renommés. Les hommes portaient des filets et des lances, les garçons des lances plus légères, et les tout petits enfants des javelines presque microscopiques, toutes aiguisées avec soin.

« Après avoir traversé l'Oun-y-Amé, nous abordâmes les terrains de chasse et nous nous mîmes immédiatement à l'œuvre, les indigènes avec leurs filets et leurs lances, nous avec nos carabines.

« Les herbes furent allumées et la chasse commença. Effrayés par le feu, les fauves filaient devant nous avec une rapidité vertigineuse — rhinocéros, lions, buffles et surtout antilopes dont il fut fait un véritable massacre. — Quant à moi, je tuai une lionne mesurant neuf pieds six pouces du museau à l'extrémité de la queue. En ouvrant cette bête, on trouva dans son estomac des quartiers d'antilope non encore digérés.

« Cette heureuse expédition avait rempli de joie les naturels; mais le récit de notre chasse à la lionne émut les femmes du village de notre ami Gimoro.

« Le lendemain, ce dernier et Chouli se présentèrent à mon divan public, la tête basse et l'œil confus.

« Ils me dirent que les femmes avaient décidé que « le Pacha pouvant être tué par un lion ou un buffle, « il ne devait plus lui être permis de chasser. » — « Que deviendrions-nous, » avaient-elles ajouté, « si « un accident arrivait à notre père? Les chasseurs « d'esclaves ne reviendraient-ils pas dans notre pays? « Nous dormons en paix maintenant; avant l'arrivée « du Pacha nos yeux ne se fermaient jamais. »

Nouvelles communications avec M'tésé et Rionga. — Arrivée des renforts de Gondokoro. — Inhabileté de Tayib-Agha ; sa défaite. — Trop de reconnaissance. — Arrivée à Gondokoro. — M. Higginbotham. — Retour au Caire.

Le 15 janvier 1873, on vit arriver à Fatiko des messagers de M'tésé qui promettait de seconder l'expédition. Sir S. Baker lui envoya des présents ainsi qu'un sabre au général en chef Congow.

En même temps, se trouvant à la tête de six cent vingt hommes, il renforça Rionga et les stations.

Rionga était le maître de l'Ounyoro.

« Le 8 mars, dit sir S. Baker, les renforts que Wat-el-Mek était allé chercher à Gondokoro, arrivèrent avec le lieutenant-colonel Tayib-Agha, mais sans une seule tête de bétail.

« Tayib-Agha avait montré peu d'habileté et de prudence pendant ce voyage. Sous prétexte que quelques porteurs s'étaient enfuis, il avait incendié des villages baris, dans le pays de Mougi; cet acte violent avait eu pour conséquence une attaque dans laquelle il avait perdu vingt-huit hommes. Les indigènes avaient capturé les bestiaux.

« Quoiqu'il eût avec lui deux cent quatre-vingts hommes, Tayib-Agha n'avait tenté de reprendre ni les corps de ses morts ni les bestiaux. Le jugeant incapable d'un commandement, je le renvoyai à Gondokoro et je laissai le major Abdoullah à Fatiko.

« Wat-el-Mek avait été obligé d'attendre les trou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

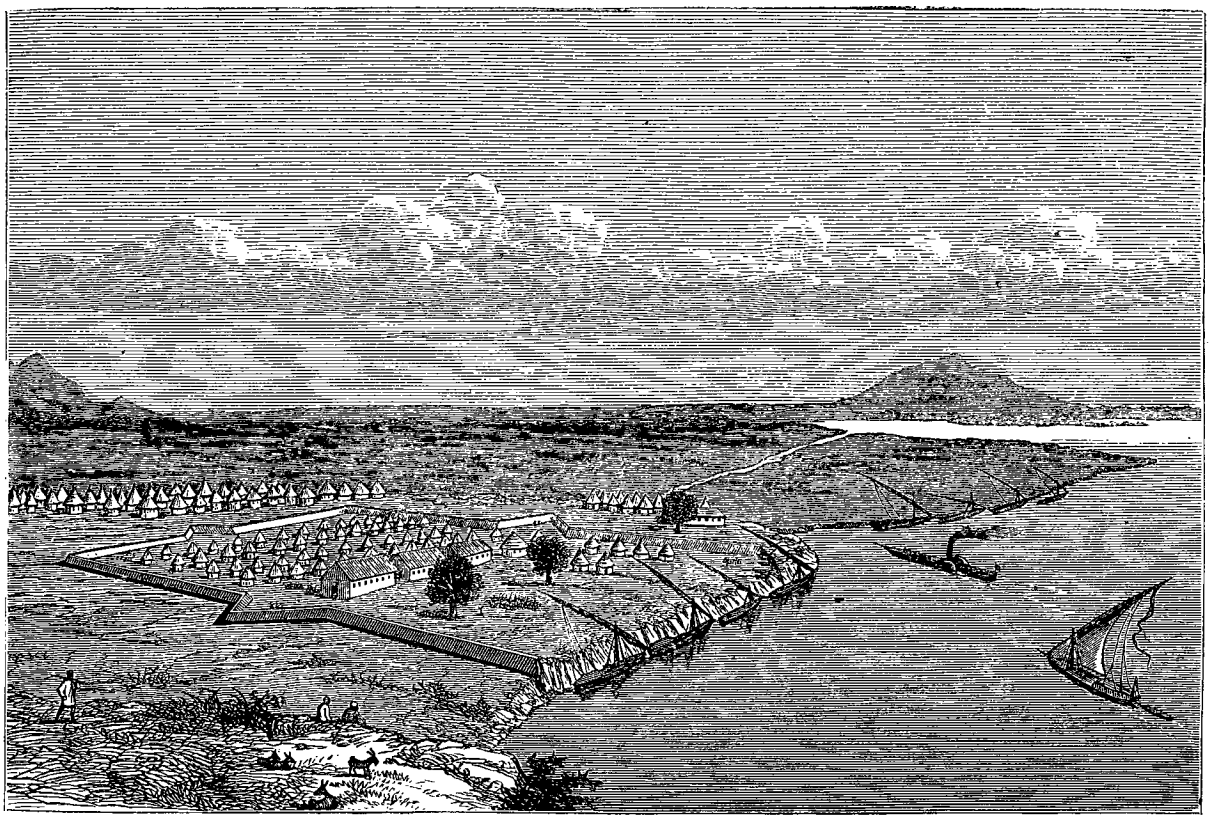
pes de renfort, qui avaient mis treize mois à se rendre de Khartoum à Gondokoro.

« Le 20 mars, j'étais prêt à retourner à Gondokoro. Avant de partir je laissai au major Abdoullah des instructions écrites pour l'administration de la station de Fatiko, avec défense absolue d'acheter ou de vendre des esclaves.

J'avais pris sous ma protection spéciale un certain nombre de femmes et de filles baris que Wat-el-Mek et Tayib-Agha avaient employées à porter leurs bagages de Gondokoro à Fatiko. En arrivant au lit desséché d'un large courant d'eau, à environ deux jours de marche de Gondokoro, nous nous arrêtâmes pour déjeuner. A ce moment, ces femmes s'approchèrent et nous dirent en hésitant que c'était leur pays et que leurs villages se trouvaient dans les environs.

« Allez, bonnes femmes, leur répondis-je, et quand « vous rentrerez dans vos demeures, dites que vous « avez été capturées malgré moi et que je suis bien « heureux de vous rendre la liberté. »

« Pendant quelques instants, elles eurent l'air confus et parurent douter de l'heureuse vérité. Quand elles en furent convaincues, avant que j'eusse le temps de me reconnaître, elles se précipitèrent vers moi, et je me trouvai entre les bras d'une beauté toute nue qui, me serrant à me suffoquer, me promena, fort



Le camp de Gondokoro. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

désagréablement pour moi, sa langue sur les deux yeux.

« Nous fîmes présent à ces femmes de perles, et elles s'éloignèrent en chantant et dansant.

« Nous arrivâmes à Gondokoro le 1er avril 1873, sans avoir été aucunement inquiétés sur notre route. C'était le jour où expirait mon temps de service, conformément à mon traité avec le khédive.

« Mes troupes avaient fait halte à un kilomètre de Gondokoro et changeaient de vêtements, lorsque à l'aide du télescope je vis s'approcher quelques-uns des Anglais.

« Où est M. Higginbotham? » leur demandai-je aussitôt qu'ils furent près de moi.

« Il y eut une pause..., puis on me répondit :

« Il est mort le dernier jour de février. »

« Cette nouvelle me consterna! Pauvre Higginbotham! Il avait été mon bras droit pendant la première partie de mon expédition! Il représentait le véritable caractère anglais, un composé d'énergie, de courage et de persévérance. Il était mort!

« Les canons saluèrent notre arrivée. Raouf Bey et ses troupes me parurent en excellente santé.

« Sur le fleuve flottait un magnifique steamer neuf, en fer, de cent huit tonnes, à deux hélices jumelles. C'était l'œuvre de mes compatriotes qui avaient pris à cœur de montrer ce que pouvaient faire des constructeurs anglais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« La tranquillité et la paix régnaient dans le pays.

« Wat-el-Mek, qui m'avait accompagné, retourna à son district avec des renforts et un troupeau de bestiaux.

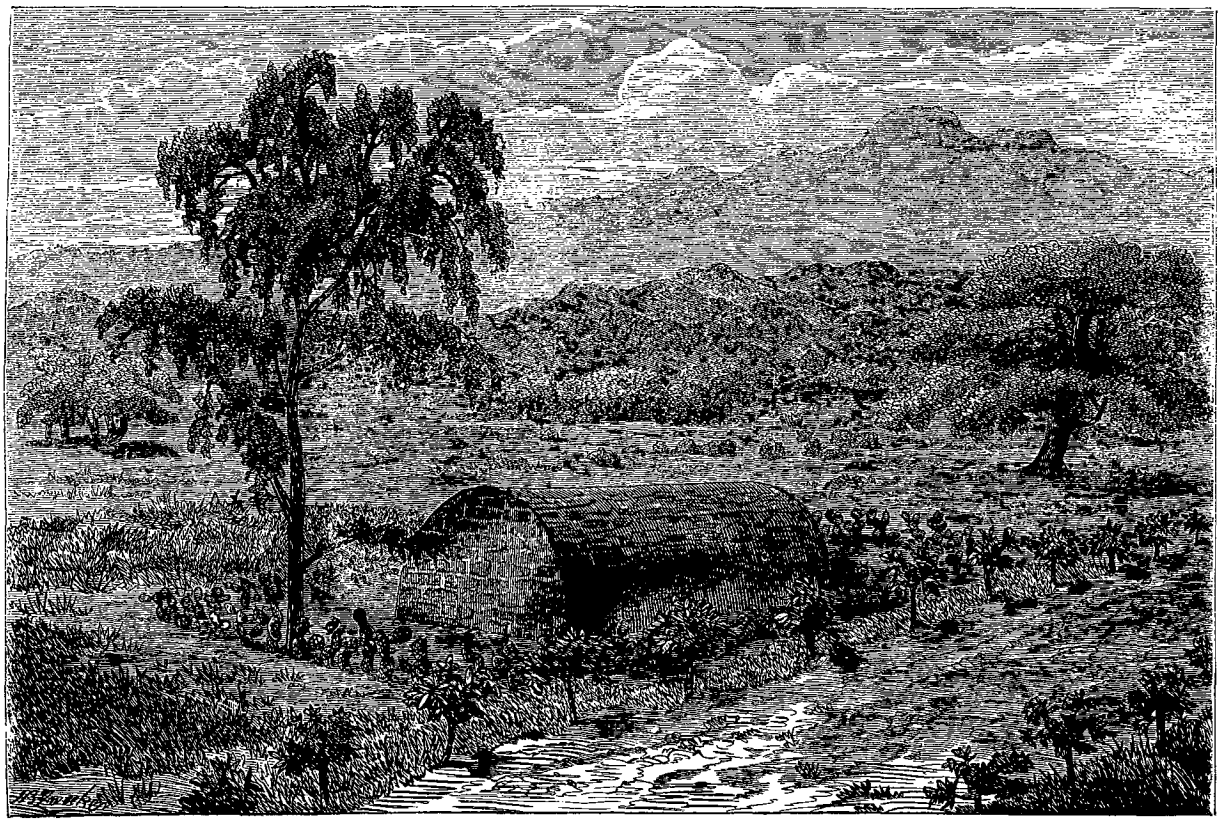
« Le 10 avril, j'entrepris la construction d'un nouveau fort avec fossé et terrassement autour des magasins.

« Le 25 mai, tout étant prêt pour notre retour dans nos foyers, j'élevai un monument de briques rouges revêtues de poix sur la tombe de mon pauvre ami Higginbotham, dans mon jardin, près de l'emplacement où avaient été enterrés jadis les missionnaires.

« Nous partîmes le 26, après avoir pris congé de mes braves « Quarante-Voleurs », qui, pour la plus grande partie, témoignèrent un vif chagrin de notre séparation. Lorsque, en faisant mes adieux officiels, je parcourus le front des troupes, mes vieux soldats, sans égard pour la discipline, s'écrièrent : « Que Dieu « vous donne de longs jours! Puissiez-vous trouver « votre famille en bonne santé! »

« Le nouveau steamer *le Khédive* nous prit à la remorque et nous descendîmes rapidement le fleuve. »

Extrait et traduit par H. VATTEMARE.



La tombe d'Edw. Higginbotham, Gondokoro. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Arrivé au Caire, sir S. Baker ne trouva pas dans les rangs de la haute société égyptienne l'unanimité d'applaudissements qui n'eût été que la juste récompense de ses services. Il entendit souvent mettre en doute l'efficacité de ses efforts pour supprimer la traite et pour étendre l'autorité du gouvernement égyptien. On ne reculait point même devant le soupçon que le vice-roi n'avait peut-être pas agi avec sincérité. Il s'était aussi répandu le bruit singulier que le khédive, peu satisfait de l'expédition, prêtait l'oreille aux insinuations perfides d'Abou-Saoud, et que cet homme pourrait bien être nommé le gouverneur de l'Afrique centrale. Sir S. Baker n'avait que du dédain pour ces rumeurs. Le khédive, après lui avoir témoigné toute sa reconnaissance, lui donna pour successeur un colonel du génie anglais, M. Gordon, qui, arrivé à Gondokoro le 4 avril 1874, se proposait, en octobre dernier, d'après des lettres du colonel Long, d'établir un bateau à vapeur sur l'Albert N'yanza et un second steamer sur le Nil Supérieur au-dessus de Karouma.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Partie basse de Fontarabie, habitée par les pêcheurs. — Dessin de Grandsire [1].

FONTARABIE

(ESPAGNE)

PAR M. E. DOUSSAULT.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Bayonne. — Les cacolétières. — Voyage en panier. — Les légendes basques. — Demi-sommeil poétique. — Béhobie.

Il y a de cela beaucoup d'années déjà. J'avais enfin le bonheur de réaliser un rêve longtemps caressé : je partais pour une longue excursion à travers « les Espagnes. » J'étais à Bayonne : encore quelques heures, et cette terre chevaleresque, parcourue déjà tant de fois par mon imagination, j'allais la voir réellement. Je ne craignais pas les déceptions : je sentais bien que mon enthousiasme et ma jeunesse projetteraient sur tout ce que je rencontrerais des couleurs magiques. J'avais d'ailleurs quitté Paris avec la volonté arrêtée, avec la résolution très-ferme de savourer tout entière la poésie que devait certainement recéler la patrie du Cid, et pour mieux me tenir ma parole à moi-même, je m'étais promis de me faire Espagnol autant qu'il serait en moi.

Avant même que j'eusse franchi la frontière, une occasion excellente se présenta pour mettre en pratique un vieil usage basque bien éloigné des mœurs parisiennes, et qui me jetait brusquement dans un monde tout nouveau. Sur les glacis de la porte d'Espagne, à Bayonne, j'avais vu un groupe de jeunes filles, alertes et de belle humeur, qui causaient gaiement tout en consultant attentivement du regard les passants qui avaient la mine de touristes. Au joli costume des Bayonnaises, elles avaient ajouté, comme coiffure, un grand chapeau de paille, aux vastes ailes, orné de larges rubans de couleurs éclatantes. De ce chapeau s'échappaient deux longues tresses qui flottaient librement sur leurs épaules; un châle rouge enveloppait le corsage, et les deux bouts, se croisant, allaient se renouer autour de leur taille. Auprès d'elles, attachées à des piquets, se tenaient des mules coquettement harnachées, qui semblaient impatientes de partir. Fort intrigué par ce groupe si animé, je demandai à un bourgeois bayonnais pourquoi ces jeunes filles restaient ainsi à stationner auprès de leurs mules.

« Eh bien, elles attendent qu'on les loue ! Ce sont des cacolétières. Elles vous conduiront partout où vous voudrez, et à Madrid même, si le cœur vous en dit. »

Je ne pouvais pas hésiter. J'avais pensé d'abord prendre tout simplement la diligence, et je la trouvais même assez pittoresque. Les mules empanachées qui devaient la traîner m'avaient séduit, mais les « cacolétières » l'emportaient évidemment, et de beaucoup, en couleur locale. Je m'approchai donc des belles Bayonnaises qui, du reste, devinant mes pensées, s'étaient rapprochées en foule de moi, et mon marché fut bientôt fait. Je n'étais pas dans une position d'esprit qui me permît de marchander longtemps. J'aurais voulu déjà être en route. J'allais faire mon entrée en Espagne d'une façon vraiment originale, et qui dépassait même mon attente. Mon marché conclu pour me conduire jusqu'à la frontière, il s'agissait d'enfourcher ma monture. Je devais, là encore, trouver une surprise inattendue.

C'était dans un panier que j'allais voyager.

Chaque mule, en effet, portait un bât auquel étaient suspendus deux paniers disposés de façon à pouvoir

1. Tous les dessins de cette livraison sont de M. Grandsire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

servir de siége, et ma cacolétière m'invita en souriant à prendre place dans l'un d'eux, ce que je fis non sans quelque embarras. L'autre panier était destiné à la cacolétière elle-même, et elle s'y installa prestement. Mais avant d'y monter, elle avait eu soin d'y placer un certain nombre de grosses pierres, destinées à compenser la différence assez considérable de poids qui existait entre ma compagne de voyage et moi. Quant à mon bagage, il fut fixé solidement au milieu du dos de la mule. Dès que tout fut bien installé, la vaillante bête, malgré le fardeau qu'elle portait, partit d'un pas allègre, faisant joyeusement sonner ses sonnettes, et secouant la tête, comme pour faire briller au soleil les glands rouges et les plaques de cuivre poli qui ornaient son front.

Aujourd'hui, hélas! c'est en vain qu'on chercherait les gentilles cacolétières sur le glacis de Bayonne. La diligence elle-même a presque disparu. C'est en vulgaire wagon qu'on franchit la frontière. Les esprits amoureux de couleur locale peuvent s'écrier tristement : « Adieu, paniers! vendanges sont faites! »

Tout en les regrettant très-sincèrement, je dois déclarer cependant en toute franchise que ces paniers si poétiques n'étaient pas absolument commodes, et que dans un long voyage ils pouvaient avoir pour les reins des inconvénients sensibles. Leur plus grand avantage, c'était de donner au touriste la société presque toujours très-agréable d'une gaie compagne, qui se plaisait à tromper les longueurs de la route en racontant à son hôte quelques-unes de ces légendes indigènes qui font la joie de l'érudit comme du poëte.

Parmi les cacolétières, il y en avait jadis quelques-unes qui, à ce point de vue, jouissaient d'une grande et juste célébrité. Non-seulement elles connaissaient tous les sentiers de la montagne aussi bien qu'un contrebandier, et pouvaient diriger des excursions délicieuses dans des sites inconnus dont elles avaient su découvrir la beauté, non-seulement elles parlaient, dans toute son étrangeté, le basque le plus pur, mais elles avaient à la disposition de leurs auditeurs de passage un trésor de récits, de contes qui auraient transporté d'aise un émule des frères Grimm.

Je n'avais pas le droit de prendre ce titre, mais j'avais le goût de tout ce qui sentait le terroir, et dès que je me fus un peu habitué au siége sur lequel j'étais assis, je tentai de lier conversation avec ma compagne, espérant recueillir d'elle quelque légende inédite. Ce n'était pas tout que de voyager dans un panier; il fallait tâcher d'ajouter à ce plaisir contestable du corps quelque satisfaction plus réelle de l'esprit.

Le hasard m'avait favorisé dans mon choix. Ma cacolétière ne se fit pas prier deux fois, et dès qu'elle vit que j'étais disposé à l'écouter, elle ne tarit plus.

J'ai malheureusement négligé de noter ces fragments de poëmes rustiques, d'idylles paysannes qu'elle fit défiler devant moi; dans tous ses récits, il n'y avait peut-être rien de très-remarquable, rien qui méritât l'attention d'un critique jugeant à tête reposée, mais pour moi, cette verve naïve, cette abondance facile m'enchantaient, et le voyage de Bayonne à Béhobie m'a laissé une des impressions les plus agréables que j'aie recueillies dans mes longs voyages.

C'est le poëte anglais Gray, je crois, qui a dit que pour sa part de paradis il ne demanderait qu'à être couché pendant toute l'éternité sur un divan où il lirait constamment des romans nouveaux. Je n'étais pas précisément sur le divan que souhaitait le poëte anglais, mais je goûtais dans toute leur plénitude les délices d'imagination qu'il estimait à si haut prix. Devant mon esprit délivré de toute espèce de soucis et de préoccupations apparaissaient à la voix de ma compagne, et passaient doucement de vagues tableaux, des figures variées et souriantes, qui se mêlaient aux paysages changeants dont j'étais entouré. Devant moi se dressaient au loin les cimes de la chaîne des Pyrénées; balancé par l'allure régulière de ma monture, et à demi endormi, plongé dans ce demi-sommeil si propre à la rêverie poétique, je croyais voir parfois la chaîne entière placée devant mes regards prendre la vie et le mouvement; elle s'agitait sur le ciel et ajoutait une apparence fantastique aux scènes que déroulait à mon oreille ma narratrice infatigable. Sur la droite, je devinais la mer, qui se laissait voir de temps en temps; je croyais en entendre les murmures, que je confondais parfois avec la voix musicale de ma compagne; tout, autour de moi, se réunissait pour me plonger dans un engourdissement plein de visions, et je ne pourrais pas dire au juste combien de temps dura mon voyage. Je fus tout étonné quand, par l'arrêt de ma monture et par le choc que je ressentis lorsque la cacolétière sauta de son panier, je fus doublement averti que nous étions arrivés.

Nous étions à Béhobie, tout près du pont fameux, alors en bois, aujourd'hui en pierre, qui mène de France en Espagne.

Après être sorti de mon panier et de ma rêverie, je remerciai chaleureusement ma cacolétière du chapelet agréable qu'elle avait déroulé pour moi avec une complaisance si cordiale, et au sourire ironique avec lequel elle accueillit mes compliments, je crus voir qu'elle me soupçonnait de m'être laissé aller, pendant ses récits, plus loin que le demi-sommeil. Je n'oserais affirmer qu'elle me calomniait complétement; mais que j'aie entendu ses légendes basques éveillé ou endormi, elles me paraîtront toujours dans mes souvenirs également délicieuses.

II

La Bidassoa. — Obstacle inattendu. — Les *Cristinos*. — Heures de loisir à Hendaye. — Panorama splendide. — Profil de Fontarabie. — Tentation. — Les oreilles des Anglais. — Abandon forcé de mon itinéraire. — Regrets persistants. — Nouveau départ. — Trente ans après. — Plus de cacolétières, mais toujours de la fusillade.

Je fus tout étonné du silence qui régnait tout autour de moi. Lorsque la gentille cacolétière eut disparu,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je me trouvai sur le bord de la Bidassoa dans une solitude complète; aucune des maisons voisines n'était ouverte et je regrettai bien d'avoir laissé partir si imprudemment ma compagne qui, connaissant le village, aurait pu m'indiquer quelque auberge, s'il en existait. Le seul être vivant que j'apercevais était un soldat qui montait gravement sa faction sur la moitié française du pont de frontière; il était détaché d'un poste assez nombreux dont, bientôt après, je pus constater la présence dans une rue voisine.

Cette sentinelle semblait m'observer d'un air assez méfiant. Je m'approchai pourtant, et lui exposai mon embarras, lui disant que je me rendais à Madrid, et que je désirais passer le plus tôt possible de l'autre côté de la Bidassoa.

« Est-ce que vous voulez recevoir un coup de fusil?» me répondit-il d'un air brusque.

J'avais bien entendu parler sans cesse à Paris de la lutte des *Cristinos* et des *Carlistas;* je savais bien qu'Espartero courait après Zumalacarregui, et que Zumalacarregui courait après Espartero, mais cette guerre civile des provinces basques durait depuis si longtemps que personne n'y attachait plus d'importance. Je ne m'étais nullement figuré qu'il y eût du danger à prendre le chemin le plus court pour aller à Madrid.

Une conversation de quelques minutes avec le soldat de faction me mit bien vite au courant des affaires de la frontière. Il n'était pas de jour où l'on n'entendît retentir une fusillade plus ou moins nourrie sur l'autre rive de la Bidassoa, soit du côté d'Irun, soit du coté de Fontarabie; parfois même on assistait à des escarmouches en règle entre les troupes royales et les bandes insurrectionnelles. Les Espagnols semblaient se plaire à donner le spectacle d'une petite guerre à leurs voisins les Français.

Nos braves fantassins, qui respiraient ainsi sans cesse l'odeur de la poudre, étaient au supplice de ne pas pouvoir prendre leur part de la fête; obligés de rester l'arme au bras, et de servir de témoins à la lutte, ils s'impatientaient du rôle pacifique auquel ils étaient condamnés. Heureusement pour eux, parfois une balle égarée venait se perdre sur la rive française; cet incident leur donnait le droit de faire à leur tour parler la poudre, et ils en usaient avec une joie d'enfant. Aussitôt que le délit avait été commis, un mouvement subit se communiquait de sentinelle en sentinelle tout le long de la Bidassoa, et les quatre pièces de canon rangées en batterie le long du pont de Béhobie envoyaient deux ou trois salves de protestation aux délinquants de l'autre rive. Ceux-ci, au grand dépit de nos soldats, ne tardaient pas à arborer le drapeau parlementaire, et un officier carliste ou royal, franchissant le pont, venait expliquer l'incident et promettre que toutes les précautions seraient prises pour qu'il ne se renouvelât pas, ce qui n'empêchait pas que la même scène ne se reproduisît à tout moment.

Il y avait là certainement un obstacle assez inattendu pour moi, et dans mon plan de voyage je n'avais nullement fait entrer le projet de traverser deux armées en lutte. Je résolus d'attendre un peu, pour me mettre au courant des difficultés du passage et des moyens d'en triompher, et espérant aussi que les bandes de Cabrera se porteraient bientôt d'un autre côté.

Pendant presque une semaine, je passai mes journées à errer le long de la Bidassoa, poussant tous les jours jusqu'aux ruines du vieux château fort d'Hendaye qui domine tout le golfe que le petit fleuve forme à son embouchure entre les collines de France et l'éperon du cap du Figuier, contre-fort du Jaïsquibel, montagne espagnole : là, dans une solitude complète, je restais couché sur l'herbe, laissant les heures s'écouler, et jouissant en paix d'un admirable panorama.

Derrière moi s'étendait à perte de vue la chaîne des Pyrénées, se colorant de toutes les teintes suivant les heures du jour; à mes pieds se déroulait jusqu'à l'infini l'inaltérable azur d'une mer sans rides et sans voiles; en face de moi, comme premier plan, se dressait fièrement sur son rocher le fort de Fontarabie, servant, sur la rive gauche de la Bidassoa, de pendant espagnol au vieux fort français d'Hendaye.

Quand j'étais las d'étudier les nuances changeantes de la lumière se jouant dans les gorges de la chaîne, quand j'avais rassasié mes regards du spectacle de l'Océan, je les reportais avec une curiosité passionnée sur cette petite ville de Fontarabie, que j'avais notée sur mon itinéraire comme ma première station, qui était sous mes yeux, que je pouvais pour ainsi dire toucher, et où il m'était interdit de pénétrer. Enveloppée dans son enceinte à demi croulée, se mirant coquettement dans les eaux de la Bidassoa, elle semblait me regarder avec ironie. C'est en vain que j'essayais, aidé de ma longue-vue, de pénétrer dans ses rues obscures et étroites; je ne pouvais distinguer que l'élégante silhouette de sa cathédrale, et Notre-Dame de Guadalupé, qui se découpait sur le ciel au sommet d'une des collines par lesquelles le Jaïsquibel descend dans la plaine d'Irun et de Fontarabie.

Je savais qu'il y avait là des trésors de pittoresque à découvrir, d'autant plus séduisants qu'ils étaient très-peu connus, et malgré les conseils que me donnaient les officiers avec lesquels je causais chaque jour de mon voyage, j'étais décidé à braver les balles des *Cristinos*, comptant pour me protéger sur ma bonne étoile et sur ma parfaite bonne foi de touriste inoffensif, quand une aventure tragique arrivée à deux voyageurs anglais vint heureusement me guérir de toute velléité d'imprudence.

Ces deux touristes avaient cru comme moi trop naïvement à l'immunité dont devaient jouir des étrangers tout à fait neutres entre les deux partis qui se disputaient l'Espagne, mais ils avaient payé cher leur confiance. Capturés par des Carlistes, ils avaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

été, selon le mode classique en pareil cas, emmenés par eux dans la montagne. Le gouvernement de Londres ayant autorisé l'intervention d'une légion anglaise pour venir en aide au gouvernement espagnol, les carlistes exaspérés se croyaient tous les droits contre les Anglais, et les oreilles droites des deux touristes avaient été envoyées au consul d'Angleterre, qui avait dédaigné les avis par lesquels on l'avait prévenu que cette mutilation sauvage serait faite à ses nationaux, si tel jour une certaine rançon n'était fournie. Bien plus, un nouvel avis portait que, si cette rançon se faisait attendre, les oreilles gauches auraient le même sort que les oreilles droites.

Décidément, il y avait plus de péril à couper les



Porte d'entrée de Fontarabie.

lignes des *Carlistas* ou des *Cristinos* qu'à traverser des tribus de Peaux-Rouges; je voulais rentrer tout entier à Paris, et après avoir fait un soir une dernière excursion à Hendaye, après avoir jeté un dernier et inutile regard sur l'inaccessible Fontarabie, dont les murailles et la cathédrale étincelaient et jetaient de tous côtés des rayons de feu sous les reflets d'un admirable soleil couchant, je fis mes adieux au pays Basque pour entrer en Espagne par une porte plus hospitalière.

Après bien des détours et des contre-temps, débarqué à Barcelone, je fis mon exploration à travers l'Espagne, je parcourus comme tout le monde les Castilles et l'Andalousie ; mais tout en jouissant des merveilles que, dans ces dernières années, le crayon poétique de Gustave Doré et la plume charmante du baron Davil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Fontarabie, prise d'Hendaye.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lier ont rendues familières à nos lecteurs, j'avais toujours un regret caché qui me mordait au fond du cœur : je n'avais pas vu Fontarabie!

A mon retour, je ne fus pas sans rencontrer de ces amis qui, après avoir interrogé sur le voyage qu'on vient de faire et apprenant qu'on n'a pas vu tel ou tel endroit, s'empressent de s'écrier gracieusement :

« Ah! mon cher, je vous plains, vous avez manqué ce qu'il y a de mieux! »

Involontairement, je parlais toujours d'abord de Fontarabie, comme d'un de ces *desiderata* de mon exploration, et toujours mon aveu soulevait aussitôt chez mes auditeurs des exclamations pleines de compassion :

« Comment! vous n'avez pas vu Fontarabie!!... Mais alors vous n'avez pas vu l'Espagne! Ce n'était pas la peine d'y aller.... Quoi! vous avez passé un mois en Castille.... Mais vous savez maintenant que c'est une des régions les plus disgraciées, les plus hideuses, disons le mot, qui soient sur la terre; quant à l'Andalousie, ce n'est plus l'Espagne des Espagnols, c'est l'Espagne des Maures, c'est l'Afrique. L'Espagne véritable, celle qui a gardé le génie de cette race héroïque, celle qui a créé une poésie originale, celle qui a été inébranlable dans ses luttes séculaires contre les hérétiques, qui ne s'est jamais rendue, qui a conservé jusque dans notre âge d'hommes d'affaires et d'indifférents l'esprit de chevalerie et de foi, c'est l'Espagne du Nord, et dans l'Espagne du Nord, les villes les plus intéressantes, les plus dignes de la sympathie de ceux qui ont encore quelque respect pour les vertus démodées d'autrefois, ce sont ces petites villes frontières des Pyrénées, ces citadelles aujourd'hui éventrées, mais où le Maure n'a jamais pu planter son pavillon infidèle, et où chaque pierre écroulée dans le fossé représente le sacrifice à la patrie de milliers de vies inconnues.... Et vous n'avez pas vu Fontarabie! »

Que pouvais-je répondre à tant d'éloquence? Au fond, je dois avouer que je pensais comme ces fâcheux. Je les trouvais bien peu aimables de ne déclarer digne d'être regardé que ce que je n'avais pas vu, mais je me disais tout bas qu'ils avaient raison. Dans toutes mes excursions, le rocher de Fontarabie, ce premier profil pittoresque que la terre d'Espagne m'eût offert, se représentait obstinément à ma mémoire, et même à Tolède, même à Grenade, il se dressait devant mon imagination comme pour me cacher ce que j'avais sous les yeux.

Il fallait en finir. Cette obsession avait continué à me rendre malheureux, même lorsque mon voyage avait été terminé; j'étais comme un collectionneur de médailles qui ne peut regarder dans son médaillier sans constater qu'il lui manque la pièce même qui doit être le début et l'honneur de sa collection.

Il me fallut attendre bien des années avant de pouvoir combler cette lacune devenue de plus en plus douloureuse. Enfin, l'hiver dernier, les constellations me devinrent favorables, et je partis comme les pèlerins qui autrefois partaient uniquement pour baiser l'autel de Saint-Jacques de Compostelle. Moi je partais pour voir uniquement Fontarabie. Je comptais cependant profiter aussi de mon voyage pour faire connaissance avec toute la région basque des environs.

Avant de goûter les joies que devait me donner ce qui était pour moi comme l'accomplissement d'un vœu, que de déceptions me donna d'abord cette rive de la Bidassoa, qui, il y a trente ans, était si attrayante dans sa solitude! Tout est bruit, agitation, bâtisses neuves, là où autrefois j'avais goûté les charmes du silence au sein d'un paysage délicieux. Dès Bayonne, je l'ai dit déjà, c'est en vain que j'avais cherché le groupe des *cacolétières* au coin de la place d'Espagne; je reconnus l'endroit qu'elles occupaient, mais les mulets empanachés et les grands chapeaux de paille avaient disparu. A Hendaye, ce fut bien pis. Hendaye est devenu station du chemin de fer international de Paris à Madrid. Tout lecteur, sans l'avoir vue, connaît désormais Hendaye : l'architecture des gares est d'une monotonie et d'une vulgarité implacables; celle de Hendaye, d'ailleurs, n'est qu'une baraque en planches, provisoire depuis je ne sais combien d'années. L'embouchure de la Bidassoa avait à mes yeux perdu tout son caractère. Je pus pour ainsi dire mesurer métriquement la quantité de poésie que trente années de progrès industriel font perdre à un paysage. Du reste, la nature elle-même semble contribuer à dépouiller ce coin du monde de ses anciennes séductions : on sait que l'île des Faisans se ronge et disparaît de plus en plus, emportant avec elle un éclatant souvenir historique; à son passage à Béhobie, Théophile Gautier, apercevant ce qui en reste dans les eaux de la Bidassoa, la comparait sans façon à une sole frite de moyenne espèce; bientôt l'île échappera à toute injure de ce genre, car les eaux de la Bidassoa l'auront sans doute emportée tout entière.

En constatant ces ravages de la civilisation, je n'étais pas sans éprouver une certaine inquiétude pour Fontarabie. Une première fois je ne l'avais pas vue parce que les bandes carlistes en interdisaient l'entrée; aujourd'hui allais-je ne pas la voir parce que l'industrie moderne et sa « bande noire » l'auraient démolie? Grâce à Dieu, la rive gauche de la Bidassoa n'avait pas subi autant de bouleversements que la rive française. Du côté de Fontarabie, me dit-on, tout était resté comme autrefois, et même les traditions étaient si bien respectées, qu'à trente ans de distance je retrouvais une insurrection carliste en pleine activité, et j'entendais comme autrefois la fusillade retentir. Les frontières étaient gardées comme jadis; je n'avais pas à me plaindre : l'Espagne était restée fidèle à elle-même. On ne parlait plus de *Cristinos* et de Zumalacarregui; mais, sous d'autres noms, la même guerre civile donnait à cette frontière ce même intérêt dramatique. Malheureusement, je n'avais plus l'insouciance un peu cruelle de la jeunesse, et ces luttes fratricides,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont je n'avais vu jadis que le côté brillant et aventureux, me remplissaient aujourd'hui de tristesse, et m'inspiraient une profonde pitié pour la malheureuse Espagne.

Quoi qu'il en fût, cette fois, on m'assura que je pouvais pénétrer dans Fontarabie sans courir aucun risque de perdre mes oreilles.

III

Entrée à Fontarabie. — Son charme unique. — La *calle Major*. — Les *palacios*. — Ruelles et balcons. — Écussons gigantesques. — Apparition de Rosine. — Visions et mirage du temps passé. — Dialogue avec un docte chanoine. — L'église Notre-Dame. — La boule inévitable. — Les armes parlantes de Fontarabie.

J'y pénétrai donc et je m'y installai. Je n'avais l'intention d'y passer que quelques jours, j'y restai plusieurs semaines et je la quittai avec regret. J'avais pour compagnon de voyage un peintre de talent, qui m'avait accompagné un peu par complaisance, en se moquant de mon amour pour une bourgade inconnue, et au bout d'un mois, il partageait ma passion pour tout le pays basque et pour Fontarabie en particulier.

Quel est donc le charme si captivant de cette ville?

Pour le ressentir dans toute sa puissance, il suffit d'un instant. Entrez dans Fontarabie par la porte principale, et montez lentement la *calle Major*, ou grande rue, qui conduit à l'église et au palais. Cette seule promenade révèle aux yeux, vivant, animé, tout un monde que notre imagination seule avait vaguement entrevu, et n'avait pu revêtir des couleurs vraies et éclatantes de la réalité. Il y a là un effet semblable à celui que produit, à une première entrée dans Florence, la vue de ses palais seigneuriaux : tout le seizième siècle italien prend tout à coup une vie inconnue et sort pour ainsi dire des ombres grisâtres, où l'abstraction et la lecture des livres muets l'avaient laissé, pour entrer dans une lumière radieuse. De même, dans ces ruelles admirables de Fontarabie, sous ces balcons aux mille arabesques savantes, à l'ombre de ces maisons sculptées, noircies par les siècles, derrière ces fenêtres grillées au treillis compliqué, nous croyons voir tout à coup reparaître une foule de figures ravissantes que la poésie a consacrées pour jamais, et que le temps a pour jamais emportées.

Voilà le charme de Fontarabie, et voilà ce que seules ces petites villes du nord de l'Espagne peuvent donner. Que ceux qui veulent connaître la vie espagnole contemporaine dans toute sa gaieté sémillante et pimpante aillent à Séville la Jolie; que ceux qui se plaisent à contempler les sépulcres blanchis aillent à Cordoue; que les adorateurs du Prophète et des kalifes aillent à Grenade; que les politiques aillent à Madrid; mais aux poëtes, aux artistes, aux peintres, qui veulent pénétrer au cœur de l'Espagne ancienne, catholique et monarchique, j'interdis le voyage de la péninsule sans une halte à Fontarabie.

Où trouveraient-ils ailleurs, aussi pressés les uns contre les autres, et conservant une aussi fière mine, les *palacios*, les palais pompeux et sévères, autrefois séjour de ces *hidalgos*, de ces grands d'Espagne, qui sont restés, à juste titre, le type de l'honneur, de la dignité inaltérable, de l'inflexible loyauté? Ces demeures d'une tournure si noble sont délabrées, il est vrai; les planchers et les escaliers sont effondrés, les dorures des lambris se sont effacées; mais par un privilége éloquent, ce que le temps et les boulets de l'ennemi ont respecté, ce qui est resté intact à travers les siècles, ce sont ces écussons gigantesques qui s'étalent sur les façades, et où, avec les armoiries et les devises, se perpétuent les sentiments les plus intimes et les plus généreux qui ont fait palpiter les âmes de ces anciens preux.

A côté de ces palais, à la porte bardée de fer et recouverte de clous historiés, près de laquelle on aperçoit encore les anneaux en fer ciselé où étaient attachés les chevaux de bataille ou de carrousel, voyez-vous ces habitations plus modestes? Elles n'ont pas l'allure aristocratique de leurs voisines; mais si elles ne vous parlent plus de combats épiques, ne semblent-elles pas vous murmurer toutes ces cantilènes amoureuses, tous ces refrains ailés, toutes ces *coplas* à la fois lyriques et moqueuses, où s'épanche depuis des siècles une veine intarissable du génie espagnol? Au détour de ce léger balcon, suspendu sur la rue comme un berceau sculpté, n'avez-vous pas vu passer l'ombre d'Almaviva ou de Don Juan? Vous les considériez comme des personnages de roman ou de théâtre, mais cette fenêtre grillée n'est-elle pas celle de Rosine elle-même? Que de fois, pendant que je dessinais dans ces rues magiciennes, n'ai-je pas entendu une petite voix harmonieuse qui s'écriait :

« Monsieur!... ma chanson!... ma chanson est tombée!... Courez donc vite, monsieur!!... »

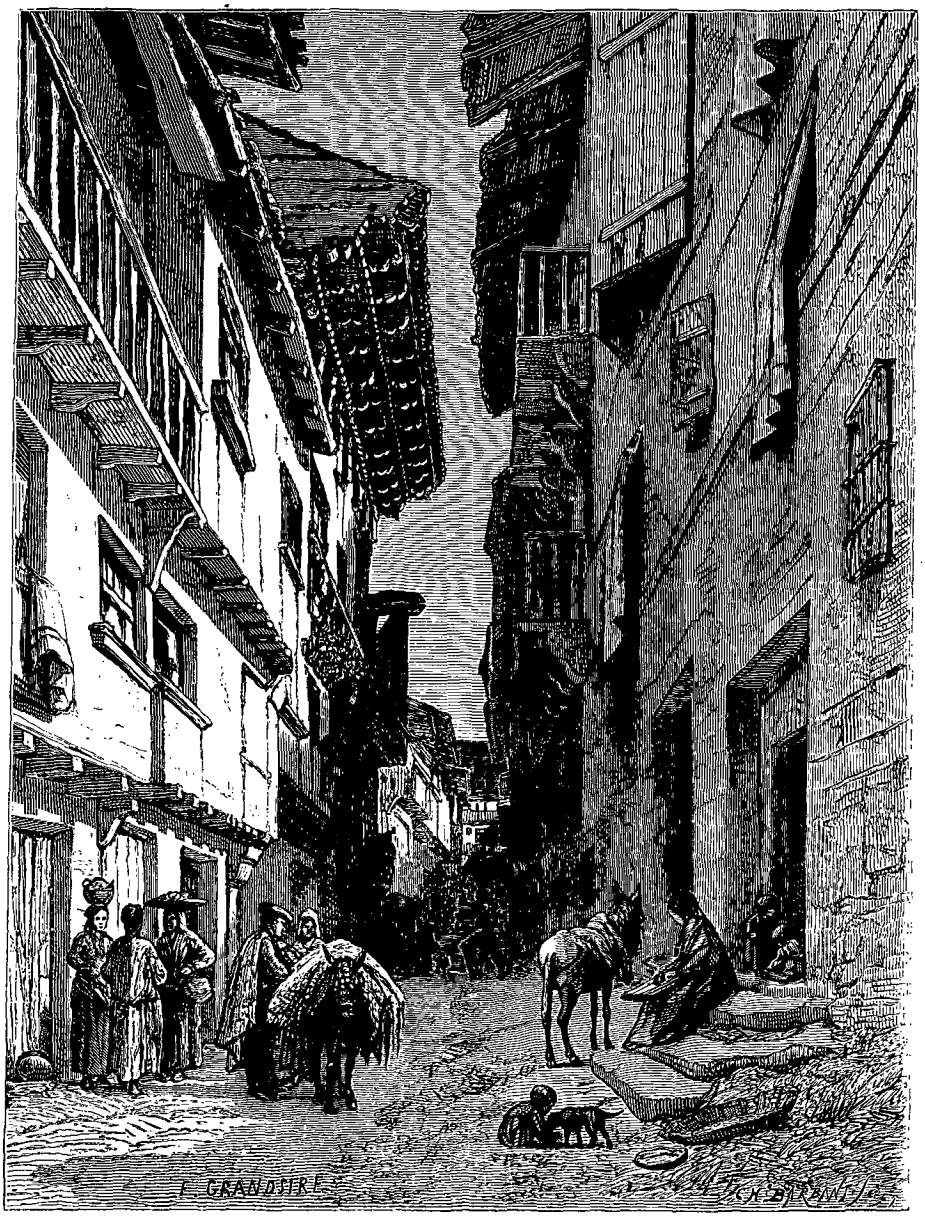
Et je me levais presque pour ramasser la chanson, qui se fredonnait d'elle-même dans mon souvenir.

Ce mirage perpétuel, qui met l'imagination dans un état poétique d'une intensité et d'un charme indicibles, c'est seulement à Fontarabie que je l'ai trouvé

Nous passions toutes nos journées à dessiner, à croquer, à dévorer tout ce qui nous entourait; nous nous efforcions de saisir et de reproduire la physionomie si originale de ces étonnantes habitations, toutes différentes et toutes sœurs, où une fantaisie si librement créatrice s'est donné pleine carrière. Il n'est pas une masure qui au passage ne sollicite le crayon, et nous aurions voulu, cédant à toutes les invitations qui nous étaient faites ainsi, emporter la ville entière dans notre portefeuille. Nous dûmes, bon gré mal gré, faire un choix. Nos lecteurs peuvent juger aujourd'hui si nous avons été assez heureux pour rapporter avec nous une image parlante de cette cité si misérablement et si royalement espagnole. C'est bien là en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

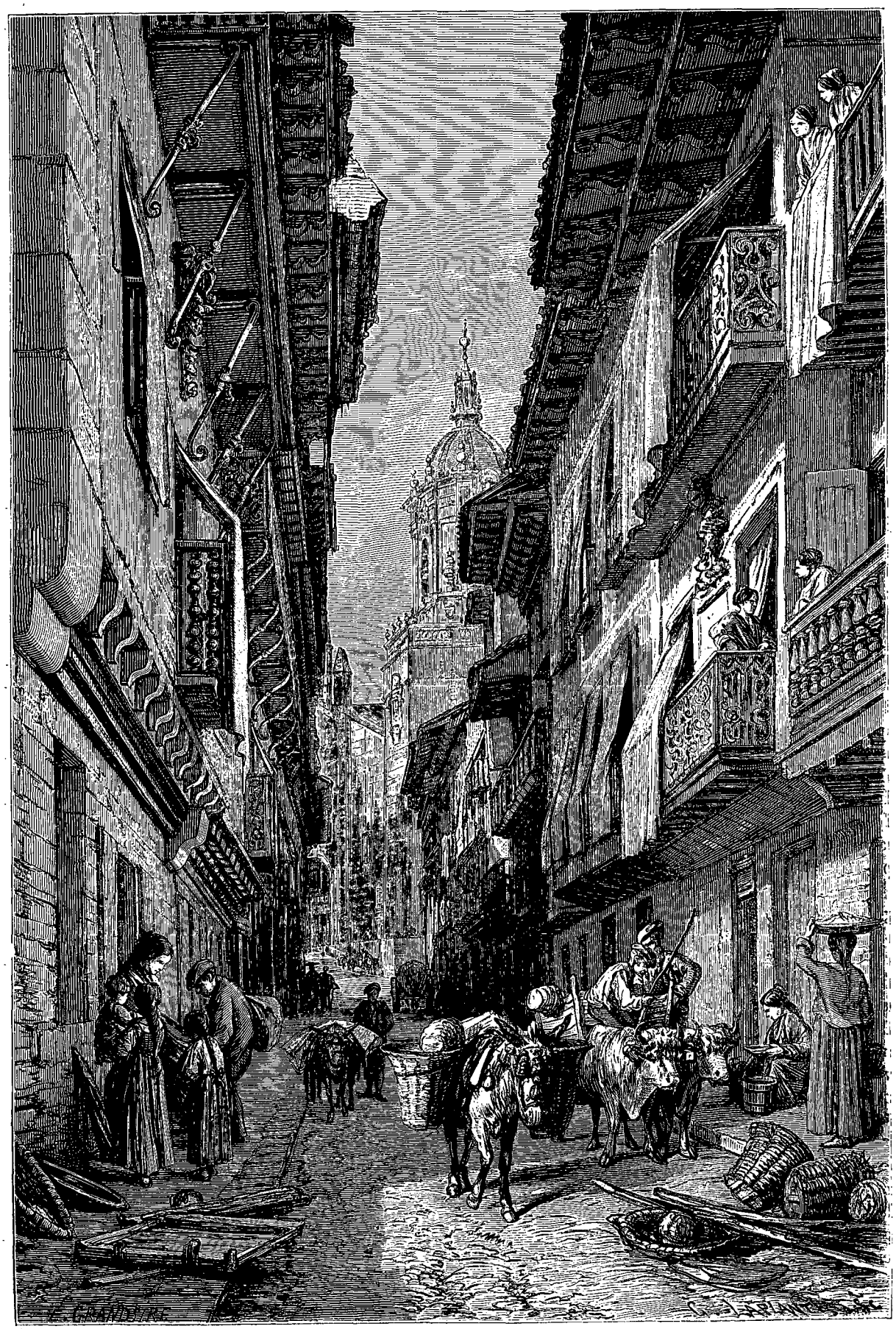
effet le double caractère, l'antithèse pittoresque qui de tous côtés frappe et séduit l'artiste. En parcourant ces rues à la fois si sombres et si ensoleillées, il est impossible de ne pas penser aux merveilleuses fêtes, aux splendeurs folles des règnes de Charles II ou de Philippe V, aux défilés bariolés de cavaliers couverts de velours et d'or, et agitant leurs vastes chapeaux tout frémissants de panaches et de plumes ; mais à ces visions de fêtes royales, la réalité met un cadre de désolation, de solitude, de misère, qui mêle au plaisir intérieur une mélancolie poignante. La vieille Fontarabie est encore debout, et cependant elle est en même temps si complétement morte que c'est en vain que vous demanderez au paysan qui passe,



Fontarabie : Calle de Pampinot.

le nom des anciens maîtres de ces immenses demeures, d'architecture si opulente, dont est remplie la *calle Major*. Si les paysans, condamnés à ne jamais vivre par la pensée que dans le présent, ignorent ces noms qui me semblaient devoir être à Fontarabie dans toutes les mémoires, si leur indifférence est excusable, à coup sûr, me disais-je, la classe éclairée vit évidemment dans ces souvenirs, et ils sont la consolation des misères et des impuissances du temps actuel. Fort de cette conviction, je m'adressai un jour avec un ton plein de confiance à un chanoine qui sortait de la cathédrale. Après l'avoir salué avec tout le respect filial et soumis que l'on doit témoigner en Espagne à un père spirituel de ce rang, je lui demandai s'il voudrait bien être assez bon pour dire à un étranger très-ignorant le nom des maîtres de quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grande rue de Fontarabie (*calle Major*).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ues-uns de ces palais, dont l'ombre projetée sur la lace la remplissait tout entière.

« Certainement, monsieur : celui-ci est la casa du ɜñor Lopez, mon ami particulier et un très-bon ırétien.

— Je vous rends grâce, mon Père; mais ce que j'ai ris la liberté de vous demander, c'est le nom du pos-ɜsseur ancien.

— Le possesseur ancien était le père du señor opez, qui est mort en état de grâce, et dûment ɔnfessé, comme le veut notre sainte Mère l'Église, ui....

— Pardon, mille fois pardon, mon Père; je me fais ien mal comprendre; j'entends le nom du seigneur ui bâtit autrefois le palais pour lui et sa race.

— Ceux-là, mon fils, sont trépassés depuis long-ɜmps, et Dieu puisse avoir leur âme!... »

C'est là tout le renseignement que je pus tirer de savant chanoine. Je me le tins pour dit, et ne cher-ıai plus à tirer les palais de leur incognito. Pour un ɜul de ces *palacios*, qui est le plus imposant de tous, ı m'indiqua comme fondateur le comte de Torrealta. 'est un palais du dix-septième siècle, aux fenêtres ıadrilatérales surmontées de frontons gréco-romains 'un dessin à la fois lourd et grandiose. Toute l'ar-ıitecture de la Renaissance espagnole est résumée ıns cette façade, qui peint en même temps une épo-ıe historique.

L'intérêt capital de Fontarabie se trouve dans l'é-ıde de ces demeures privées, nobles ou roturières, ıns la physionomie de ses rues, dans les mille per-ɔectives inattendues qu'elles offrent à l'artiste; mais côté de ces trésors pour ainsi dire personnels que ɔn recueille dans chacune de ses promenades, il est ɜux monuments qui sautent aux regards et qui tous ɜux sont dignes aussi d'attirer le touriste à Fonta-bie : ce sont l'église de Notre-Dame et surtout le ılais de Charles-Quint.

Comme la plupart des églises du Guipuzcoa, l'é-ise de Fontarabie offre le mélange de plusieurs yles[1]; des détails appartenant à la Renaissance s'as-ɔcient, tant bien que mal, à un ensemble qui appar-ɛnt à l'architecture ogivale. Construite au quinzième ècle, elle fut terminée au dix-septième. L'évêque de ıyonne, auquel le saint-siége et le roi de Castille avaient pas encore enlevé la suprématie des pro-nces Basques, vint la consacrer en 1542, probable-ent après une restauration considérable qui fut faite cette époque.

A l'extérieur, ce qui frappe d'abord, c'est le clocher la coupole. Carré dans la partie qui surmonte im-édiatement le porche, ce clocher devient octogone à hauteur de la toiture; de riches et épais pilastres ɔéco-romains soutiennent une coupole très-élégante, ıtourée de sphères ou boules à chacun de ses an-gles. On ne saurait dire combien de fois ces boules ont servi d'ornement aux édifices espagnols du sei-zième et du dix-septième siècle. Ce motif, quand on l'a une fois remarqué, semble se représenter partout. Je me rappellerai toujours l'agacement qu'il me donna quand je visitai l'Escurial où il est répété avec une monotonie désespérante. En soi, cette boule ou sphère n'a peut-être rien qui doive choquer; cependant la forme ronde, ainsi employée, ne me paraît pas avoir une très-grande élégance; mais ce que je lui repro-cherai surtout, c'est de n'avoir pour l'esprit aucune espèce de sens, à moins qu'elle ne soit peut-être une allusion à la sphère du monde, ce qui ne serait ni très-clair, ni très-ingénieux. En fait, je crois tout simple-ment qu'un architecte de cette époque, embarrassé pour trouver le sommet d'un pinacle, imagina d'y placer cette sphère, figure que son compas traçait pour ainsi dire de lui-même. C'était le temps où l'ar-chitecture rectiligne chassait ce que l'on appelait les caprices illogiques de l'art ogival : la sphère parut tout à fait en harmonie avec les principes nouveaux de la « saine architecture »; et elle se propagea dans la péninsule comme une épidémie. C'est ainsi qu'en Italie, lorsque le grand autel de l'église de Saint-Pierre de Rome eut reçu les colonnes torses, d'un goût très-contestable, qui le décorent ou plutôt le gâtent, im-médiatement il n'y eut pas dans la région environ-nante un architecte de petite ville ou même de village qui n'aspirât, lui aussi, à dresser sur l'autel de quel-que église ses colonnes torses plus ou moins enguir-landées. Ce fait, du reste, se reproduit dans une foule de cas. Quand, dans une région, on aperçoit un clo-cher d'une forme originale, on peut affirmer qu'il a ou aura son imitateur dans le voisinage. Il est bien rare qu'on ne le rencontre qu'une fois. Aussi, c'est sans la moindre surprise que je retrouvai autour de la coupole de Fontarabie les éternelles boules qui m'a-vaient déjà poursuivi dans un si grand nombre d'ex-cursions; je peux dire que je les attendais, et je les saluai avec la familiarité que l'on peut se permettre envers de vieilles connaissances.

Après cette coupole qui, dans sa partie haute, peut rappeler de loin la coupole des Invalides, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le chevet. Formé de trois chapelles consolidées par de hauts contre-forts à retraite qui se répètent sur les flancs, il est éclairé au sud et au nord par une grande rose sans meneaux; au levant, il prend ses jours par des fenêtres ogivales; tout autour, une galerie, traversant les contre-forts par des portes à linteaux droits reposant sur consoles, suit toutes les saillies et tous les rentrants formés par les trois chapelles.

A la porte du nord, une rose sans meneaux, et une ogive surbaissée, également sans meneaux, éclairent deux travées : nous avons là des témoignages évidents du quinzième siècle; mais si nous passons à la façade de l'ouest, nous nous trouvons tout à coup en plein dix-septième siècle. La grande porte est un arc plein

1. Sur l'architecture de cette région, on consultera avec fruit le ɔyage *archéologique dans les pays Basques* de M. Cénac-ɔncaut, auquel nous avons beaucoup emprunté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cintre recouvert d'une voûte, elle est ornée d'une suite de petits panneaux quadrilatéraux évidés; chaque retombée s'appuie sur une colonne dorique cannelée, tandis que les côtés de l'ébrasement présentent des retraites à angles.

A l'intérieur, trop riche, le vaisseau forme trois nefs à arcades ogivales, avec bas-côtés moins élevés que la grande nef. Le fond de l'église se trouve occupé, comme il arrive très-souvent, par une tribune élégante, appelée *choro* (chœur) et consacrée aux chantres. La voûte de cette tribune offre des nervures compliquées. Aux pendentifs, on remarque une grande couronne et un médaillon représentant la Vierge tenant Jésus-Christ. Les voûtes sont décorées de riches entrelacs. Les arcs qui réunissent les quatre travées des nefs ont des ogives élancées, naissant brusquement des flancs des piliers. Sur les chapiteaux de ces piliers sont sculptés des animaux qui semblent se poursuivre : un chien y mord un poisson à côté d'un lion et d'un bœuf, etc.

La décoration intérieure est remarquable par ces autels dorés et sculptés, si riches et si ornés, qui se rencontrent d'ailleurs dans beaucoup d'autres églises espagnoles.

En somme, cette église ne manque ni de grandeur, ni d'intérêt, mais, il faut l'avouer, elle a dans son ensemble le caractère de trop d'édifices du dix-septième siècle; on peut leur trouver de la majesté, de la richesse, et même parfois de l'ampleur; les architectes de ce temps étaient souvent des hommes instruits dans leur art, mais ils ont manqué de cette poésie qui donne tant de charme à des édifices bien moins savants du douzième au seizième siècle.

La sacristie mérite une mention particulière, car elle forme à elle seule un bâtiment considérable et digne de l'édifice dont elle est l'annexe. Des fenêtres, la vue s'étend sur un charmant panorama qui me rappela les heures passées autrefois sur les ruines du fort d'Hendaye, contemplant un ciel, une mer, des montagnes qui luttaient à qui déploierait plus d'infini devant mes regards.

Sur la porte de cette sacristie, le chapitre de la cathédrale a fait restaurer et entretient avec soin l'écu de la ville de Fontarabie, où se lisent, dans la langue du blason, tous les hauts faits de la cité. Sans l'analyser et le commenter, nous voulons du moins le décrire rapidement, car cet écu est tout un poëme. Il est partagé en quatre parties. Dans la première, sur champ d'or est figuré un *ange* tenant une *clef;* dans la seconde, un *lion* rampant sur fond d'argent; dans la troisième, un *navire* à la voile sur des *ondes vertes* et une *baleine harponnée;* dans la quatrième, une *sirène* tenant un *miroir* et un *triton* tenant une *grenade*. Au centre, sur un écu plus petit, est figurée sur fond d'azur une *tour d'argent* sur des *ondes vertes* et surmontée de deux *étoiles d'argent.*

Je laisse à mes lecteurs le soin de déchiffrer cette pittoresque énigme héraldique.

IV

La forteresse. — Palais de Jeanne la Folle. — Magnifique appareil de la construction. — Délabrement grandiose. — Les habitants actuels du palais. — Antithèse symbolique. — Souvenirs militaires de la forteresse. — François Ier et le traître Foxet. — Richelieu. — Le maréchal de Berwick. — Le capitaine Lamarque. — Ruines et décombres.

Le monument qui attire le plus l'attention, c'est la forteresse, dont la masse domine toute la ville.

Le château de Fontarabie fut construit par le roi de Navarre Sancho Abarca, qui régnait vers 907. Il renferme deux parties bien distinctes, la façade du couchant, située du côté de la place et qui doit dater de 1550 ou de 1600 tout au plus, et des constructions beaucoup plus anciennes qui dominent la Bidassoa.

La première partie, attribuée à Charles-Quint, est connue sous le nom de palais de Jeanne la Folle. C'est un édifice dont l'architecte semble avoir voulu exagérer à dessein l'aspect massif. Les murs ont jusqu'à trois mètres d'épaisseur. Ils sont percés, au rez-de-chaussée, d'une grande porte à arc en style Tudor, de quatre lucarnes-meurtrières et de quatre fenêtres quadrilatérales surmontées d'une espèce de panneau. Au premier étage, il n'y a déjà plus que deux lucarnes en carré long, et une fenêtre semblable à celles du rez-de-chaussée. Au second étage, le mur est complétement privé de fenêtres et n'offre que d'étroites embrasures de canon.

Rien de plus magnifique de construction et d'appareil que cette partie du château de Fontarabie; mais c'est une magnificence lugubre. A l'intérieur, l'édifice n'offre pas la plus petite trace d'ornementation. C'est bien l'œuvre de cette monarchie sévère qui a trouvé son héros dans l'austère Philippe II.

On peut remarquer que cette façade offre des dispositions tout opposées à celles des châteaux bâtis au moyen âge dans le midi de la France : leur rez-de-chaussée, et souvent leur premier étage, étaient invariablement privés de toute ouverture, et ils n'osaient ouvrir de fenêtres qu'aux étages supérieurs. C'est l'inverse au château de Fontarabie; et l'effet produit nous semble plus original et plus frappant.

Quand on entre dans l'arrière-corps, on est saisi de tristesse en contemplant de toutes parts des murs croulants qui, dans leur délabrement, gardent encore une grande allure. Çà et là on retrouve quelques traces d'architecture qui auront bientôt tout à fait disparu. En face de soi, on voit se dresser des murailles d'une immense hauteur, flanquées d'une tour ronde à chaque angle.

Un mur d'enceinte, partant des deux extrémités du château de 1600, fait le tour des vieilles constructions et forme une nouvelle fortification, en avant de la Bidassoa.

Dans ce château fort, qui rappelle de si grands noms, et où le puissant empereur Charles-Quint a laissé son souvenir, où sans doute tant de fêtes fu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rent célébrées jadis, où tant de brillants chevaliers se pressaient aux jours de réjouissances ou aux jours de combats, que trouvâmes-nous? .. Des bandes de mendiants et de comédiens, qui ont pris pleine possession de toute la partie habitable et qui vivent là sans que l'autorité songe à les faire déguerpir. Nous vîmes des vieilles femmes maigres à moitié nues, des enfants en guenilles et couverts de vermine passer et repasser dans ces vastes salles encore si majestueuses. Le contraste de cette misère contemporaine avec l'antique et grandiose palais qui lui sert d'abri est comme un symbole et un résumé de l'histoire de la malheureuse Espagne. Que de fois, en parcourant ses villes, ne retrouve-t-on pas cette opposition! Nous fûmes

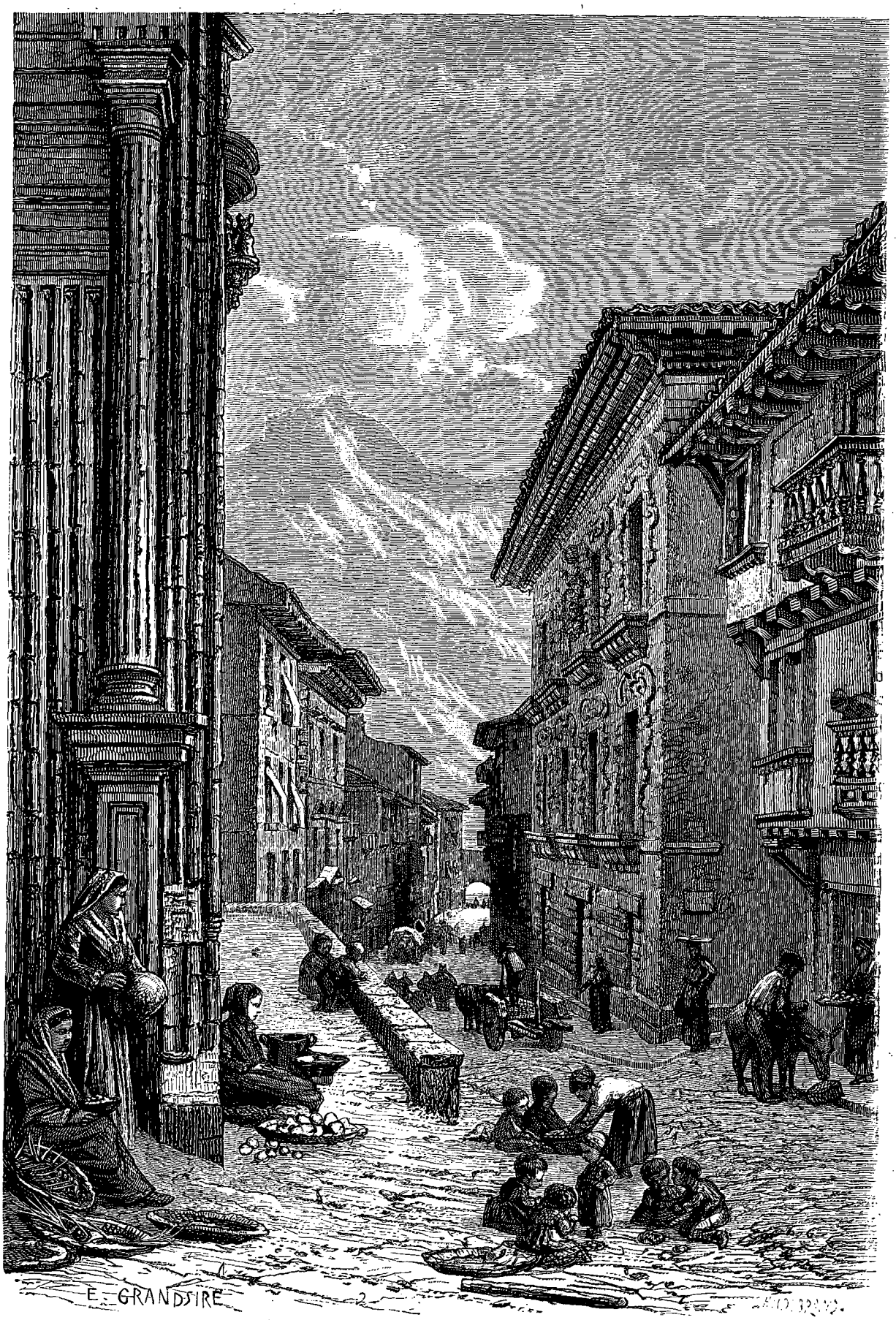


Fontarabie : Calle de Las Tiendas.

profondément émus en voyant à quelle humiliation l'autorité espagnole consentait à réduire un monument qui, lui aussi, quoique délabré, rappelle sa part des gloires nationales. Si l'inertie et la routine n'étaient par des puissances qui savent étouffer même les sentiments les plus naturels de piété patriotique, rien ne serait plus facile que de trouver un emploi plus digne de ces ruines vénérables. Quant à réinstaller la population de soldats que tout y rappelle, personne n'y pense: Fontarabie semble avoir renoncé pour jamais à être ce qu'elle fut jadis avec tant de vaillance : la gardienne vigilante de la frontière. De même que de notre côté Hendaye a désarmé, Fontarabie a également dit adieu à la gloire militaire.

Et cependant quelle forteresse pourrait s'enorgueillir d'annales plus héroïques? Si les Espagnols semblent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grande rue de Fontarabie (*calle Major*), vue prise de l'église.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les avoir oubliées, nous autres Français, nous ne pouvons pas les ignorer, car une grande partie de cette gloire a été malheureusement acquise à nos dépens. Dans toutes les guerres, si nombreuses, qui ont eu pour théâtre les deux versants des Pyrénées, Fontarabie a nécessairement joué un rôle considérable, puisqu'elle était au nombre des places que l'on appelait les clefs de l'Espagne.

Pendant notre séjour à Fontarabie, nous nous plaisions, pour ranimer les ruines qui nous entouraient, à évoquer toutes ces luttes du passé; nous recherchions, en fouillant l'histoire, à ressusciter toutes les batailles qui s'étaient livrées dans notre horizon, et il n'était pas de siècle qui ne nous apportât quelque vigoureux et vivant tableau.

Ce serait tout un livre que de raconter l'histoire militaire de cette petite place si délaissée aujourd'hui, et dans ce livre on verrait se refléter comme dans un fragment de miroir l'histoire entière de deux grandes nations. Depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon, il a fallu que les chefs d'armée les plus célèbres tinssent compte dans leurs calculs de ce château fort aujourd'hui croulant.

Nous ne pouvons pas reproduire ici les souvenirs sans nombre qui avaient rendu pour nous tant d'éclat et d'honneur aux vieilles murailles que nous avions sous les yeux, mais il est cependant quelques scènes qu'il faut absolument connaître, dès que l'on porte sa pensée sur Fontarabie. Parmi les siéges soutenus par Fontarabie, il en est un qui a été des plus funestes pour nos armes, mais dont nous ne devons pas pour cela détourner les regards; c'est de nos jours surtout qu'il nous faut savoir contempler d'un regard ferme nos désastres : ils sont plus instructifs que nos succès.

Le premier de ces siéges nous reporte au règne de François Ier, de vaillante mémoire. Alors comme aujourd'hui, comme pendant toute son histoire, l'Espagne était en proie à la guerre civile; les *communeros*, nom des insurgés de cette période, venaient d'être vaincus; leur général Padilla avait été décapité sur la place publique de Villalar, mais il avait laissé sa fille Maria Pacheco, qui avait soif de vengeance et qui appelait aux armes les habitants de Tolède; la révolte était donc encore frémissante, et le gouvernement de Madrid était loin d'avoir repris pleine possession de l'autorité. François Ier, qui avait bien des injures à venger, crut l'occasion favorable, et sachant Charles-Quint occupé dans les Flandres, il lança une armée en Espagne.

Pendant quelques jours les Français, avant d'arriver à Fontarabie, trouvèrent une résistance obstinée devant la petite place de Maya, commandée par un capitaine qui devait, plus tard, faire beaucoup parler de lui en créant une milice bien différente de celle qu'il dirigeait alors; ce capitaine si valeureux, c'était Ignace de Loyola. Il dut cependant céder le passage à l'armée du roi de France, dont une partie, commandée par l'amiral Bonnivet, alla mettre le siége devant Fontarabie.

Les murailles furent violemment canonnées et éventrées par Bonnivet, qui entra victorieusement par la brèche le 16 octobre 1521.

Malheureusement, après deux ans d'occupation, le gouverneur de la place, nommé Foxet, prit la plus étrange des résolutions. Se jugeant en danger, et effrayé par l'approche de troupes ennemies assez nombreuses, il sortit de Fontarabie *sans combat* le 25 mars 1524, et restitua la place aux Espagnols, très-étonnés et très-heureux de cet abandon inattendu. Le beau fait d'armes du brave amiral Bonnivet était ainsi absolument perdu par la faute d'un chef incapable ou lâche. En ce temps-là, les fautes de ce genre ne rencontraient personne pour les excuser ou pour leur trouver des circonstances atténuantes; elles étaient vite suivies d'un châtiment exemplaire, qui ne se fit pas attendre pour Foxet. Sur l'ordre de François Ier, qui avait appris cette nouvelle avec la plus juste colère, Foxet fut dégradé et décrété d'infamie en présence du peuple, sur la place publique de Bordeaux; son écusson fut brisé, et ordre lui fut enjoint de ne jamais être assez hardi pour reparaître devant le roi.

C'est sous le règne de Richelieu, en 1638, que les canons français firent pour la seconde fois une brèche dans les murs de Fontarabie. Il faut lire dans Richelieu lui-même le récit de ce siége, qui eut pour nous une issue très-malheureuse, jugée par le cardinal avec cette sincérité hautaine et dure qui lui est familière.

Pendant la minorité de Louis XV, le maréchal de Berwick s'empara de Fontarabie le 18 juin 1719. Le roi d'Espagne Philippe avait eu l'intention de marcher au secours de la place, « comptant sur l'effet que produirait sur les Français le petit-fils de Louis XIV arborant contre eux les fleurs de lis, et dût-il être seul, disait-il, il était déterminé à se présenter à eux. » Mais le prudent ministre Alberoni, qui ne partageait pas les illusions du roi, eut grand soin de l'égarer dans les montagnes, et Philippe n'arriva à Fontarabie que lorsque la place était prise.

La République, elle aussi, comme l'ancienne monarchie, lutta contre la forteresse de Fontarabie En 1794, au temps de la première coalition, notre armée venait de franchir la Bidassoa; le général Frégeville, accompagné du représentant du peuple Garrau, marcha rapidement sur Fontarabie avec trois cents hommes d'élite. Il s'avança jusqu'à la porte de la ville. Une décharge à mitraille le contraignit de se retirer au moment où il allait la forcer. Trois hommes tombèrent à ses côtés; mais bien loin de renoncer à son entreprise, il parvint à prendre position sur une hauteur qui dominait l'enceinte. Il envoya alors deux parlementaires; l'un d'eux était le capitaine Lamarque, plus tard si célèbre comme général. Ils étaient chargés d'accorder « six minutes » à la garnison pour se rendre, sinon elle devait être « passée au fil de l'épée ». Le commandant de Fontarabie se hâta de ca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pituler, et à six heures du soir, il sortit de la place avec sa garnison qui, forte de huit cents hommes, déposa les armes sur le glacis, et resta prisonnière de guerre. Les trophées et drapeaux pris à Fontarabie et dans les places voisines furent portés solennellement à la Convention par le capitaine Lamarque. L'assemblée décréta à l'unanimité que l'armée des Pyrénées-Occidentales avait bien mérité de la patrie. C'était donner aux soldats la récompense qu'ils désiraient le plus, car, en franchissant la Bidassoa sous un feu meurtrier, ils s'étaient écriés : « Ah! cette fois, il faut qu'on parle de nous à la Convention ! »

Depuis 1794, Fontarabie, pendant les guerres civiles, a été encore plusieurs fois prise et reprise. Rien d'étonnant donc que ses fortifications ne soient plus que des débris, et que de tous côtés les boulets et les balles y aient laissé des traces encore visibles. En récompense de ces longs et loyaux services, de ces défenses courageuses auxquelles s'étaient plus d'une fois associées les femmes elles-mêmes, les rois d'Espagne comblèrent Fontarabie des témoignages d'honneur dont ils pouvaient disposer pour les villes héroïquement fidèles à la monarchie : Philippe IV, en 1639 et en 1650, lui donna ses armes parlantes avec le titre de très-noble, très-loyale, très-valeureuse; Ferdinand VII lui confirma l'appellation de toujours très-fidèle : *siempre muy fiel.*

Comme un vieux et vaillant soldat couvert de blessures, privé de ses membres, et qui est contraint de renoncer aux batailles, Fontarabie désormais ne peut plus combattre. Elle semble garder ses mutilations et s'en parer comme un vétéran se pare de ses cicatrices. C'est à ce sentiment que nous voulons attribuer l'état volontaire de dégradation dans lequel les habitants laissent plusieurs parties de leur ville. Certaines murailles ne restent debout que pour ainsi dire par habitude; il peut paraître périlleux de passer trop près; quand enfin elles s'écroulent tout à fait, elles restent à l'état de décombres, et personne ne vient ni les relever, ni faire disparaître leurs débris accumulés en monticules blanchâtres. Si l'ingénieur militaire peut être justement choqué de cette manière d'agir, le dessinateur, en revanche, y trouve à chaque pas des motifs pittoresques pleins d'imprévu. Dans ces ruines aux profils si variés se réfugient très-souvent des gitanos aux traits étranges, au regard noir comme du charbon, au teint jauni comme du cuir de Cordoue, et leurs groupes mystérieux forment d'eux-mêmes des tableaux admirablement composés.

V

La population actuelle. — La ville neuve. — Sardines et bains de mer. — Les femmes. — Les fêtes. — Les armures du vendredi saint. — Le cortége des rois mages. — Les courses de taureaux à la corde. — Une malice aux Français. — Allez à Fontarabie.

Jusqu'à présent je n'ai parlé que des pierres, et je n'ai pas dit un mot de la population. Elle est pourtant, elle aussi, un des attraits de la ville. Les hommes, au milieu des ruines de leur cité, ont gardé ce goût d'indépendance, cette fierté ombrageuse, cet orgueil naïf qui est le caractère indélébile du Basque. Nos Basques français ont conservé cette tradition, car selon leurs chansons si joyeuses, lorsque Henri IV est devenu roi, ce n'est pas la Navarre qui a été réunie à la France, mais bien la France qui a été conquise par la Navarre. Et c'est ainsi qu'ils ont soumis « le plus beau royaume du monde après le royaume du ciel ».

Les Fontarabiens n'ont pas de motifs de fierté aussi extraordinaires; tout en gardant les qualités basques, ils semblent d'ailleurs avoir renoncé aux ambitions guerrières pour la pêche à la sardine. Au bas de la colline, en dehors de l'ancienne ville, s'est construite une ville neuve, ville de pêcheurs, où il se fait, dit-on, un million d'affaires par an. Ce quartier, que l'on appelle le faubourg de *la Madeleine*, est en même temps une station de bains de mer, où des familles des environs, surtout d'Irun, viennent, sur une plage magnifique, goûter comme à Saint-Sébastien les plaisirs paisibles de la villégiature maritime. La ville neuve qui dresse au fond de la baie de la Bidassoa, sur une rue droite et large, ses maisons blanches, est la partie vivante et vulgaire de Fontarabie.

Il y a une autre gloire de Fontarabie qui, de nos jours, n'a pas cessé d'être méritée; cette gloire, c'est la beauté de ses femmes. On vantait autrefois aussi leur courage comme guerrières; elles paraissent avoir renoncé à cette partie de leur réputation, mais elles n'ont pas désarmé pour l'art de parer leur beauté de tous ses avantages. C'est à l'église Notre-Dame, le dimanche, ou même tous les jours, à la fontaine, et sur les *miradores* (balcons vitrés), qu'il faut assister au déploiement de tous ces artifices innocents qui sont communs à la grande dame et à la fille d'auberge. Les mantilles, les longues tresses, les jupons courts, les fichus de couleurs voyantes, les vestes à manches étroites, tels sont les détails principaux d'un costume dont les femmes de Fontarabie savent tirer un parti merveilleux. Nos modes n'ont pas encore pénétré sur ce rocher; puissent-elles n'y jamais entrer !

Ce ne sont pas seulement les costumes anciens qui ont persisté jusqu'à nos jours; les fêtes du temps passé sont aussi restées en honneur. C'est surtout à l'occasion des solennités religieuses que reparaissent toutes les vieilles traditions. Nous assistâmes dans ce genre à quelques cérémonies des plus curieuses, et qui rappellent les mystères du moyen âge.

Le vendredi saint, on voit sortir de je ne sais quel arsenal la plus curieuse collection de vieilles armures, de cuirasses séculaires, dont se revêtent les « soldats romains » qui veillent autour du tombeau du Christ.

Le jour des Rois, le cortége des rois mages est représenté par une troupe bizarrement costumée. Ces Orientaux de fantaisie ont le visage noirci, et portent sur leurs épaules un palanquin orné de fleurs et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

feuillage, au fond duquel se cache, mystérieusement voilé, un enfant qui représente le Dieu nouveau-né. Cette troupe chante un cantique aux intonations extravagantes, qui a la prétention de simuler la musique orientale, et dont le rhythme singulier et pénétrant me poursuivit longtemps après la cérémonie. Les mages, dérogeant à leur dignité royale, ne se font aucun scrupule de tendre aux passants leurs sébiles de quêteurs.

La fête nationale par excellence, la course de taureaux, a de même à Fontarabie un caractère particulier.

Lorsqu'il doit y avoir course de taureaux, le *novillo* qui sera le héros de la fête, est amené sur la grande place, au son d'une musique qui suffit, selon moi, à lui agacer les nerfs. Il a, ma foi! les cornes très-pointues ; il est tenu en laisse et fortement attaché par une corde solide assez longue pour lui permettre de parcourir toute la *calle Major*, de l'église à la porte de la ville. A un signal convenu, on lâche à ses trousses trois ou quatre gros chiens, et bientôt tous ceux de la ville, même les plus infimes roquets, s'en mêlent en amateurs.

Les règles de cette course sont les suivantes : Le taureau, dans la limite de sa corde, peut parcourir la grande rue et attaquer tout ce qu'il rencontre; seulement, comme il faut un refuge à la foule sans défense, il n'a pas le droit de la poursuivre dans les rues adjacentes. Quatre forts gaillards, qui tiennent le bout de la corde, sont là pour l'arrêter s'il veut se permettre cette fantaisie. Il a le droit d'éventrer les chiens maladroits qui le harcèlent, et s'il attrape d'un coup de corne un malheureux gamin victime de quelque fausse manœuvre, on s'en souvient longtemps, et il est convenu qu'on s'est bien amusé à Fontarabie ce jour-là.

Les dames, dans leurs plus brillantes toilettes, sont aux balcons, agitant leurs mouchoirs, criant *bravo*, et jetant des bouquets aux plus audacieux. Les bérets rouges voltigent en l'air de tous côtés, et au grand balcon de l'*ayuntamiento*, l'alcade et les notables de la ville président à cette fête. Les hurlements des chiens, les bravos et les défis de la foule, le bruit assourdissant des fifres et des tambourins, donnent à ce spectacle un entrain et un brio extraordinaires.

On est vite au courant des règles de ce jeu sauvage; ce qu'il faut noter du moins en sa faveur, c'est qu'on ne tue pas le malheureux taureau, et le danger pour le spectateur de la rue est en somme facile à éviter.



Porte en ruine de Fontarabie, près des remparts.

Cependant dès les premiers jours, nous pûmes constater, après deux ou trois alertes, que pour nous Français il n'y avait pas de limites à la longueur de la corde, et que ceux qui veillaient à ce que le taureau ne tournât pas dans les rues de refuge, avaient des distractions quand il s'agissait des deux artistes français qu'on aimait un peu à voir courir.

Le véritable péril de cette course consiste dans les paniques soudaines de cette foule effrayée par un retour offensif du taureau. Qu'un enfant trébuche et tombe, l'embarras se produit, et le taureau en continuant sa course ramasse d'un coup de corne le premier qu'il rencontre.

Nous assistâmes à bien d'autres fêtes non moins pittoresques, et qui toutes sont pour l'étranger et pour l'artiste des régals de gourmets; l'espace nous manque pour les décrire; nous en avons dit assez pour que notre affection pour cette chère petite ville basque soit amplement justifiée. A tous ceux donc qui veulent, pour ainsi dire sans sortir de France, connaître la plus espagnole peut-être de toutes les villes de l'Espagne, nous dirons, après expérience faite: « Allez à Fontarabie ! »

E. Doussault.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une famille de cholos en viliégiature.

VOYAGE DANS L'ENTRE-SIERRA,

LA VALLÉE DE HUARANCALQUI ET LES RÉGIONS DU PAJONAL

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY.

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

Des huit vallées qui profilent les rivages de l'océan Pacifique entre le seizième degré et le dix-huitième et comme autant d'ouadis verdoyantes, égayent un peu l'âpre physionomie de cette partie du Bas-Pérou, la vallée de Tambo est la plus remarquable par sa température exceptionnelle et par la nature de ses produits. Ainsi, tandis que les vallées de Victor, d'Acari, de Siguas, de Quilca, qui l'avoisinent dans le nord, et celles d'Ilo, de Moquehua, de Locumba, qui lui succèdent dans le sud, n'offrent que la vigne, le maïs, le blé, le piment, les légumes et les fruits d'Europe et quelques plantes fourragères, Tambo cultive avec succès le riz, le coton, l'olivier, la canne à sucre, l'oranger, le grenadier, le figuier et le bananier des tropiques. L'élévation de sa température n'a d'autre cause que sa situation.

Profondément encaissée entre une double chaîne de mornes dénudés qui la bordent depuis la plage de Mollendas, où elle prend naissance, jusqu'aux hauteurs de Puquina, où elle s'achève, notre vallée présente, dans un parcours de quinze lieues, une échelle qui part de zéro et atteint à six mille sept cent cin-

1. Tous les dessins de ce voyage ont été exécutés par M. Riou, d'après les aquarelles de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quante pieds d'élévation. De là dans ses cultures une variation étrange. En bas, comme nous l'avons dit, elle produit le coton et le riz, la canne à sucre et la banane; en haut elle n'a plus que l'âcre pomme de terre indigène, connue sous le nom de *papa lisa*, et une orge chétive dont l'épillet se forme et ne mûrit jamais et que le bétail consomme sur place.

Une rivière qui a donné son nom à la vallée, ou peut-être qui le tient d'elle, — nous ne savons, — la parcourt longitudinalement et la fertilise. Formée sur les hauteurs par la réunion de quatre ruisseaux descendus de la Cordillère, cette rivière, d'une longueur et d'une profondeur variables, va se jeter dans l'Océan, comme tous les cours d'eau situés à l'ouest des Andes. Tantôt torrents fougueux ou ruisseaux limpides, suivant l'époque de l'année ou une fonte subite des neiges sporadiques de la Sierra, ces *rios* donnent la vie et la fécondité aux terrains qu'ils baignent ou même qu'ils ne font qu'effleurer en passant. A ce sol, véritable compost formé de cendres volcaniques et de sables quartzeux, d'ocres et de marnes, de veines de salpêtre et de sel marin, de débris d'oiseaux et de poissons, voué en apparence à la plus ingrate stérilité, il ne faut qu'un peu d'humidité pour devenir fertile. Qu'un brouillard (*garua*) le pénètre, qu'un filet d'eau l'humecte, et en peu de jours il se couvre d'herbes et de fleurs et développe énergiquement les diverses semences que l'homme peut lui confier. A l'apathique indolence de l'indigène, s'il était donné de substituer l'initiative et la volonté de l'Européen, ce littoral, doté d'un système d'irrigation intelligemment étendu à toutes ses parties, se transformerait en une vaste zone de cultures d'un rapport bien plus productif et surtout plus certain que les gîtes métallifères des contre-forts des Andes auxquels il est appuyé.

La bizarre disposition des cerros qui bordent la vallée de Tambo dans le nord et le sud, où comme autant de promontoires détachés ils se font vis-à-vis, mais de façon que l'angle saillant de l'un corresponde à l'angle rentrant de l'autre, cette disposition qui ferme à chaque lieue la perspective, empêche le regard de pénétrer dans l'intérieur et borne l'observation à quelques détails isolés. Pour avoir de l'ensemble une vue complète, il faut gravir au sommet de ces formations minérales d'où l'on embrasse à la fois la vallée et ses environs.

De ce poste élevé, l'entrée de Tambo qui confine avec l'Océan, apparaît alors comme une grande plaine à peu près circulaire, dont le niveau dépasse de dix mètres environ celui des rivages voisins. Son sol d'alluvion est favorable à la culture du coton, du manioc, de l'igname, de la patate douce, des pastèques, melons et autres cucurbitacées; leurs verdures de tons distincts, émaillées de fleurs jaunes et violettes, simulent, à distance, un tapis bariolé. En deçà, à trois lieues dans l'intérieur de la vallée, sur les premières assises des terrains, commencent les plantations de cannes à sucre avec leurs compartiments découpés en carrés, en losanges, en trapèzes, selon la nature du sol ou la disposition des lieux. Au-dessous d'elles, ces zones d'un vert glauque qui s'étendent dans les bas-fonds sont des rizières; au-dessus, sur le versant des mornes, ces espaces irréguliers d'un vert blondissant sont des maïsales ou champs de maïs. Quelques détails tranchent çà et là sur la masse. A côté des bananiers d'un vert éclatant, les orangers font sur le sol des taches noires; les cultures de piments rouges semblent des coquelicots dans les champs de blé; les toits de chaume des ranchos, les murs blanchis des haciendas piquent de points blancs et bruns la vaste étendue; des arbres de moyenne hauteur étalent leur feuillage au-dessus des plantations; les uns croissent par bouquets isolés, d'autres sont plantés à la file et marquent la limite des propriétés. Comme dans toutes les vallées cis-andéennes, le saule pyramidal est l'espèce dominante parmi ces essences.

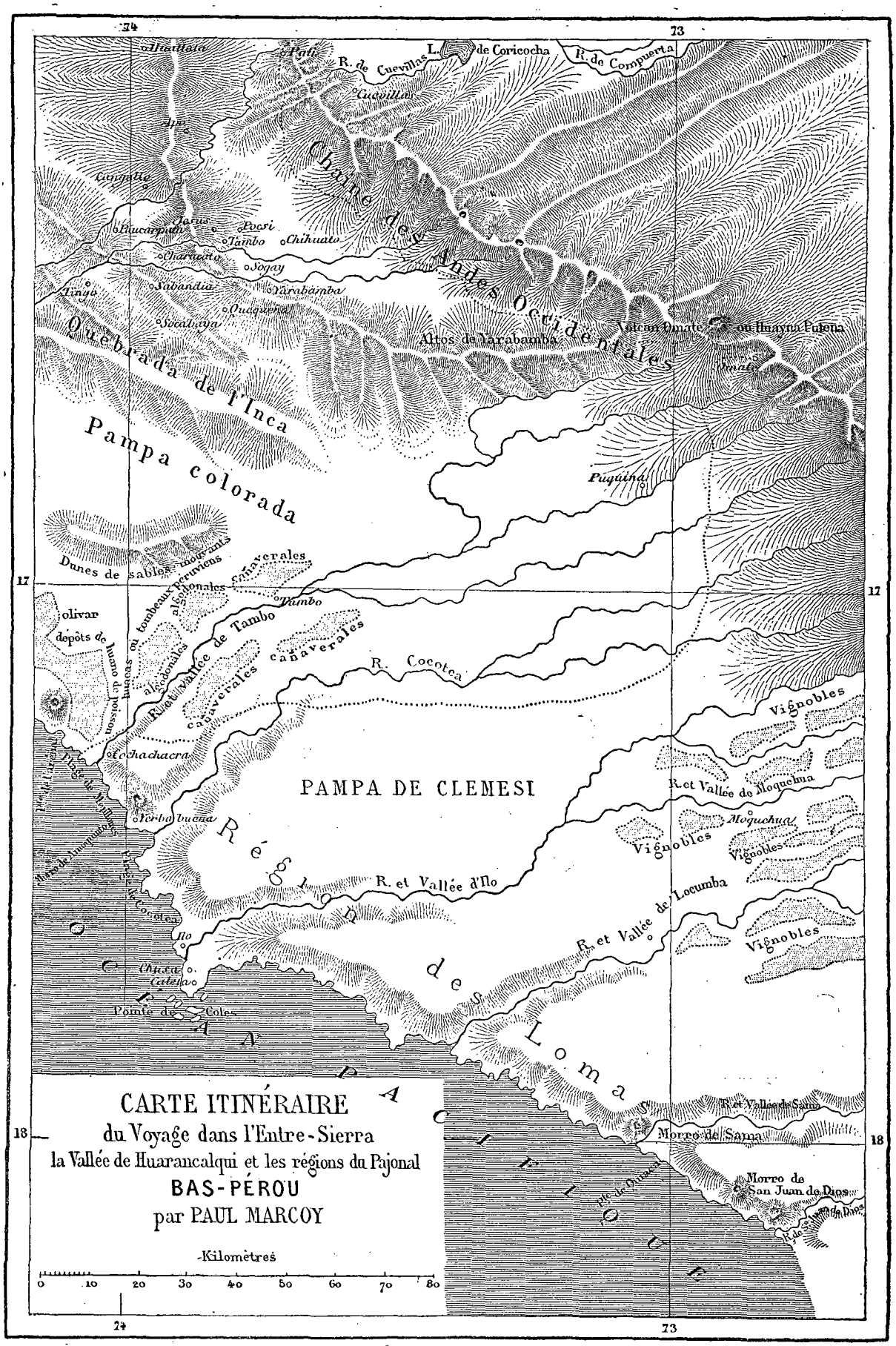
Au delà du village de Tambo, chef-lieu de la vallée, à huit lieues de la mer, un changement notable de couleur et d'aspect dans la végétation indique la culture d'autres espèces; l'altitude des lieux est de six mille pieds, et le blé, la luzerne et la pomme de terre ont remplacé la canne à sucre, le riz et le coton. La rivière Tambo qu'on voit naître à cette hauteur, mêle à la longue trame verte du paysage un fil d'argent, ténu d'abord, mais qui grossit de lieue en lieue en se rapprochant de la mer.

A mesure que le regard s'élève, ces plantations s'éparpillent et se font rares, puis leur verdure qui pâlit par degrés finit par se confondre avec le ton jaunâtre des cerros. Le minéral se montre alors dans sa rigide nudité et, hanté par les seuls condors, atteint à la région des neiges.

Tel est sommairement l'aspect général de notre vallée. En mentionnant ses diverses cultures, si nous n'avons rien dit de l'olivier et du figuier, dont les habitants tirent un certain revenu, c'est qu'ils ne les cultivent pas dans l'aire même de la vallée, mais dans de petites gorges qui s'y rattachent et où nous aurons l'occasion de les voir.

En regard des produits cultivés de ces vallées du littoral, dont notre vallée est le prototype, leurs produits naturels sont de peu d'importance. La végétation spontanée qui constitue leur flore est bornée à quelques espèces qui se répètent obstinément sur une étendue de sept à huit degrés et que leur persistance à vivre en commun a fait nommer plantes sociales. Malgré l'élévation de sa température la vallée de Tambo n'est pas mieux partagée à cet égard que ses voisines et le catalogue de ses familles sera bientôt dressé. Il comprend dans les végétaux ligneux, avec le saule pyramidal dont nous avons parlé, deux variétés du croton sébifère, le *mulli* des Incas ou piper americanus, un frêne à écorce et à rameaux rougeâtres, deux ou trois mimoses (huarangos) à l'état d'arbrisseaux ou de hauts buissons, le capuli ou merisier péruvien qu'on retrouve dans quelques expositions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



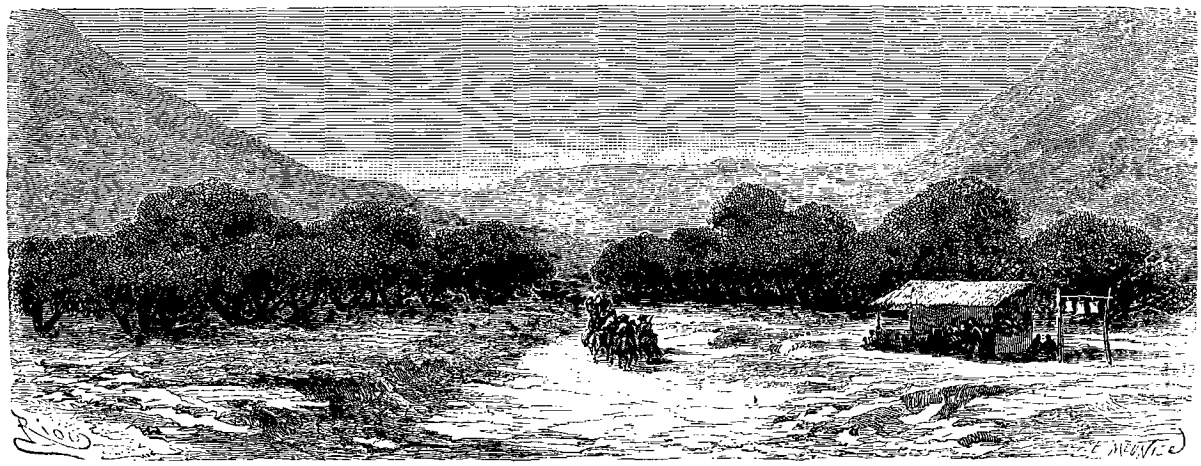
Gravé par Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abritées de l'Entre-Sierra où il croît sans fructifier et force taillis de chilcas (vernonias) et de callajas (baccharis).

Dans les végétaux herbacés, les graminées, les malvacées, les caryophyllées, les borraginées, les cactées, comptent quelques représentants ; mais les composées l'emportent en nombre et leur famille constitue à elle seule près des deux tiers de la végétation.

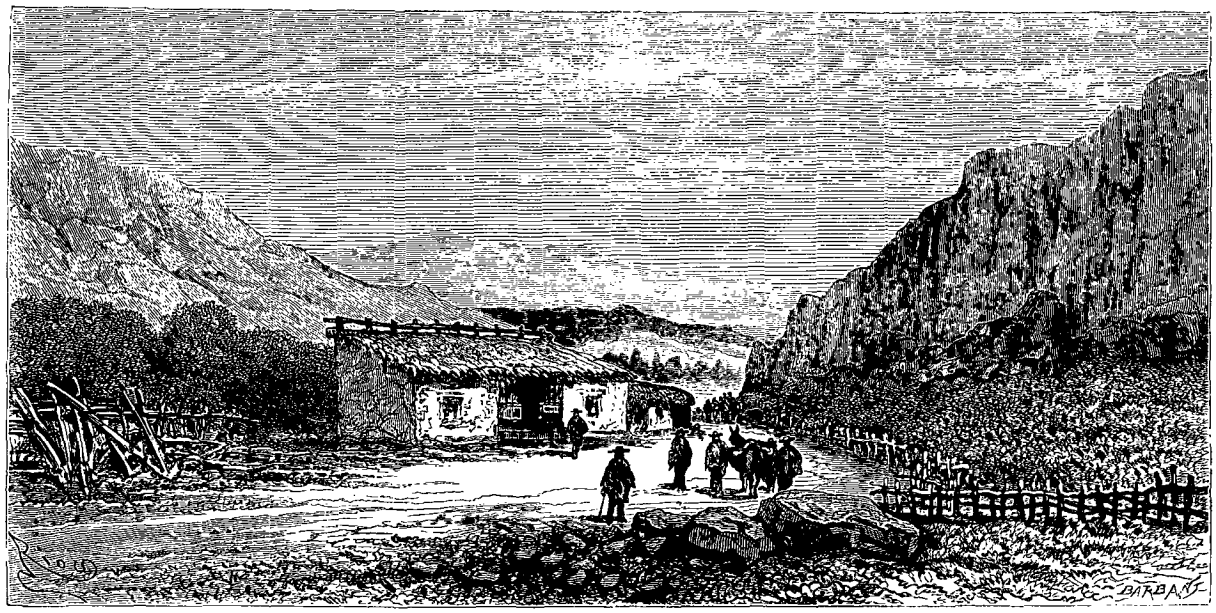
Mais bornons là cette dissertation, — notre aperçu sur la matière, si court qu'il ait été, a dû suffire pour donner au lecteur une idée approximative de la contrée où nous le transportions. En avançant dans ce ré-



Un Higueral.

cit, comme nous aurons l'occasion d'ajouter des détails précis aux indications sommaires que nous avons données sur ces vallées du Pacifique et de compléter ainsi leur physionomie, usons sans plus tarder du privilége qui nous est concédé en qualité de voyageur, de parler de nous-même et d'entretenir le public de nos affaires personnelles.

A l'époque où j'explorais, le fusil sur l'épaule et



Maison du général Cerdeña. — Entrée du val de Tambo.

l'album sous le bras, cette partie du littoral, la vallée de Tambo comptait trois grandes haciendas reliées l'une à l'autre et dont les propriétaires, d'une nationalité différente, vivaient en bon accord, mais sans se fréquenter.

La plus rapprochée de la mer, dite l'Arênal, parce qu'elle s'étendait jusqu'à la zone des sables, appartenait au général Cerdeña, un Castillan de vieille souche qui, après la bataille d'Ayacucho et la défaite du parti royaliste, s'était fixé dans le pays, comme beaucoup de ses compatriotes. A l'exemple de Cincinnatus, il avait troqué l'épée contre la charrue et, divorçant avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le monde, il s'était voué tout entier à la culture et à l'amélioration de son domaine, que depuis cette époque il n'avait plus quitté.

La seconde hacienda portait le nom de la Barranca, qu'elle devait aux pentes abruptes de ses terrains. Située dans l'intérieur de la vallée à trois lieues de la mer, elle était la propriété d'un Anglais qui cultivait en grand le coton et la canne à sucre. Pour se consoler, disait-on, des ennuis que lui suscitait sa moitié, femme vieille, laide, acariâtre, ou pour satisfaire un



Les Chimbangueras.

goût naturel, les versions à cet égard étaient partagées; l'insulaire s'enivrait régulièrement avec le rhum extrait de ses propres cannes. Au reste, ce fils d'Albion se montrait fort peu, et, durant mon séjour dans la vallée, je cherchai vainement à l'apercevoir pour faire, à défaut d'un portrait, une charge de lui.

La troisième propriété appartenait à un Français qui cultivait également le coton et la canne à sucre; il était de Besançon et s'appelait Pierre Leroux. Depuis son arrivée en Amérique qui remontait à une quinzaine d'années, il s'était enrichi deux fois, et deux fois la fortune qu'il avait amassée était allée se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perdre dans des essais de mine. La mine et ses trésors cachés l'attiraient invinciblement.

Au physique c'était un homme de quarante-cinq ans, d'une taille élevée, d'une physionomie intelligente et franche, doué d'une santé robuste et d'un jarret de fer. Au moral, c'était le courage incarné, la volonté faite homme qui se propose un but et y marche sans s'embarrasser des obstacles. J'avais eu l'occasion de le voir en passant à Caraveli, où il travaillait une mine. Notre connaissance, à peine ébauchée, devint dans la vallée de Tambo où nous nous retrouvions après trois ans d'absence, une véritable amitié.

Après deux jours passés sous son toit, j'étais en possession de tous ses secrets. Sa grande affaire, en ce moment, consistait dans l'introduction à Tambo de deux machines à nettoyer le riz et à éplucher le coton, que par l'entremise du consul anglais, résidant à Islay, il avait commandées à New-York depuis tantôt un an, et qu'on devait lui expédier avec le hangar en sapin destiné à les abriter. Ces machines, qu'il payait trente mille piastres, étaient appelées, suivant lui, à rendre de très-grands services, et leur introduction devait faire époque pour le pays. En l'écoutant, je souhaitai tout bas qu'il n'en fût pas des machines de notre ami comme de ses essais de mine.

L'emploi de nos journées à Tambo-chico (le petit Tambo), on nommait ainsi la propriété, était réglé de la façon suivante : d'abord nous nous levions avec le jour, puis, nos ablutions faites et une tasse de café noir absorbée en commun, nous descendions le fusil sur l'épaule vers les bas-fonds de la vallée où s'étendaient les plantations de cotonniers; le soleil n'avait pas encore dépassé le sommet des mornes, et cette partie de la vallée, rafraîchie et comme vivifiée par le repos de la nuit, flottait dans une vapeur lilas clair d'une transparence idéale. Des tourterelles au collier irisé, d'agiles friquets, des tangaras d'un bleu cendré, des chirotes au plastron de flamme (*sturnus militaris*) qui voletaient de branche en branche et animaient la scène, cessaient à notre approche les roucoulements et les chants dont ils saluaient le lever du soleil et les pures beautés de la matinée. Déjà les Indiens des deux sexes appartenant à la propriété vaquaient à leurs divers travaux; tandis que les péons s'occupaient dans les champs de cannes, les péonnes, corbeille en main, recueillaient sur les cotonniers, dont l'époque de la récolte était venue, les capsules ouvertes de la nuit, d'où s'échappait, pareil à un flocon de neige, le coton parvenu à son point de maturité.

Ces courses matinales, outre qu'elles aiguisaient l'appétit, me valaient toujours quelque aubaine; tantôt c'était une plante que je voyais pour la première fois ou quelque insecte, cicindèle, bousier, carabe, que je trouvais entre les pierres, ou bien encore un oiseau que je tuais pour conserver sa dépouille à la science. Cette époque de l'année — septembre allait finir — attirait dans la vallée de brillants trochyles, dont l'espèce la plus commune était l'oiseau-mouche à palettes. Venus du nord pour profiter des fleurs que le printemps fait naître dans ces vallées, ces oiseaux devaient retourner chez eux quand les fleurs auraient disparu, desséchées par le souffle ardent de janvier, où commence la canicule.

Le soleil, en inondant la vallée de lumière et dardant sur nous ses rayons, donnait le signal du retour. Nous rentrions au logis, apportant pour notre déjeuner deux ou trois cantaloups et autant de pastèques, choisis dans le *melonar* et le *sandiar* de la propriété, parmi cinquante individus de leur espèce, c'est-à-dire réunissant les qualités saccharines, odorantes et savoureuses que les gourmets exigent des susdites cucurbitacées pour les trouver dignes d'être mangées.

D'habitude, après le déjeuner, nous faisions un somme; puis chacun de nous employait à sa guise les heures où l'excès de la chaleur nous contraignait à rester au logis. Mon hôte apurait ses comptes ou faisait sa correspondance, pendant que je retouchais mes croquis ou que je repassais à l'encre mes notes au crayon. Vers quatre heures nous remettions le nez dehors. Si nous nous sentions en goût d'excursions lointaines, nous faisions seller deux mules et parcourions les environs de la vallée dans le voisinage de l'Océan.

L'aspect de cette région des lomas ou mornes salins me confirmait de plus en plus dans l'idée qui bien des fois m'était venue, qu'en des temps reculés, mais auxquels on peut assigner pour date l'époque quaternaire, ce littoral, dont l'aridité attriste aujourd'hui le regard, offrait la végétation luxuriante qui caractérise les régions du nord et du sud, vers l'Équateur et le Chili. Quel phénomène intérieur, quelle réaction du fond contre la surface amena pour cette contrée un changement si radical? Nul ne le sait ou plutôt ne l'a dit encore, car une attestation de ce grand fait géologique existe à soixante-dix lieues de là, entre Iquique, renommé pour ses dépôts de nitre et de salpêtre, et Huantajaya, dont les mines d'argent et de cuivre, longtemps célèbres, sont encore exploitées avec quelque succès. Dans la région montueuse qui sépare ces deux villages, on trouve à demi enfouis dans le sol de vastes entassements d'arbres dont les branches ont disparu sous l'action du temps, et dont les troncs seuls, d'une remarquable grosseur, persistent encore. Ces arbres, autant qu'on peut en juger, appartiennent à des espèces dont la flore actuelle du littoral n'offre aucun équivalent. Les Indiens du pays disent que ce sont des forêts dont Pachacamac changea jadis les arbres en pierre pour punir de ses crimes une nation qui vivait en ce lieu. Les savants de l'avenir, en cherchant la solution de ce grave problème, découvriront peut-être que le phénomène volcanique qui dépouilla de sa végétation cette partie du continent américain, est celui auquel on doit attribuer la submersion totale ou partielle de la chaîne montagneuse qui, de la pointe occidentale de l'Afrique, s'avançait jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et dont l'Atlantide, cette terre mystérieuse dont parlent seuls Homère, Hérodote et Platon, était un débris.

Le crépuscule étendait ses voiles sur la vallée quand nous revenions au logis. Au lieu de la brume grise et opaque qui caractérise dans nos climats cette heure douteuse où le jour n'est plus et où la nuit n'est pas encore, le crépuscule avait ici des tons de rose et de nacre verte que les milliers d'astres allumés dans l'éther pénétraient de je ne sais quelle lueur argentée. Ni la palette ni la plume ne sont aptes à reproduire ce doux reflet du soleil disparu ; c'était indescriptible et c'était charmant. D'étranges parfums saturaient cette atmosphère radieuse ; c'étaient les rizières avec leur odeur faiblement musquée, les chilcas qui rappellent la vigne en fleur, les callajas qui sentent la vanille, les orangers, les daturas et les cereus dont les fleurs splendides s'entr'ouvrent aux approches du soir, s'épanouissent dans la nuit pour le seul plaisir des étoiles et sont fanées quand vient le jour. A ce bouquet exquis se mêlaient les âcres senteurs de la mer et les émanations sauvages des verdures.



Pierre Leroux.

Un souper frugal terminait la journée, puis, après que Pierre Leroux avait donné ses ordres au majordome pour les travaux du lendemain, nous allions nous étendre dans des hamacs que la terreur des puces nous faisait préférer aux lits et nous nous endormions en bénissant Dieu qui nous dispensait des jours calmes et des nuits sereines.

La journée du lendemain, quant aux incidents et aux distractions, ressemblait exactement à celle de la veille. Une fois par semaine cette uniformité était interrompue par un voyage que Pierre Leroux faisait à Islay, distant de cinq lieues. Il partait à cheval dès le matin et ne revenait que le soir. Le but de ce voyage était de s'informer auprès du consul anglais si les machines que notre ami attendait impatiemment étaient sur le point d'arriver ou tarderaient longtemps encore. Resté seul au logis, je consacrais une partie de la journée à parcourir les *olivares* et les *higuerales* qui bordent la vallée et à prendre langue avec leurs possesseurs.

Parmi les quatre ou cinq familles de cholos établies dans les plantations d'oliviers, il en était une, composée du mari, de la femme et de deux enfants, que j'avais adoptée par pur attrait de la couleur locale et avec qui je causais volontiers en me reposant de mes courses. Abritée du soleil par une natte posée sur quatre pieux, cette famille, malgré l'extérieur misérable et le teint hâve et maladif de ses individus, semblait heureuse et satisfaite de la part de félicité que Dieu lui faisait ici-bas. L'homme, dont le chapeau de paille était défoncé, les pieds sans chaussures et les grègues trouées, restait une partie de la journée étendu sur le dos, fumant dans cette posture un nombre indéterminé de cigarettes. La femme, vêtue d'une chemise sale et d'une jupe effiloquée, allaitait son dernier-né, ou le berçait pour l'endormir, laissant l'aîné, nu comme un ver, se vautrer dans la poussière qu'il éparpillait autour de lui, à l'instar des oiseaux pulvérulateurs.

Ma causerie avec ces braves gens avait trait au genre de vie qu'ils menaient en ce lieu, aux soins qu'exigeaient leurs cultures, aux produits qu'ils en retiraient. Leur demeure habituelle s'élevait à dix lieues de là sur les hauteurs de Tambo. La natte sous laquelle ils me recevaient n'était que leur villa des champs. Absents de l'olivar pendant onze mois de l'année, ils s'en remettaient entièrement à la Providence du soin de veiller sur leurs arbres, se contentant de les visiter le douzième mois quand l'époque de la récolte des olives était venue. Cette foi dans la Providence, dont je m'émerveillais comme d'une grâce spéciale, était, me disaient-ils ingénument, l'apanage de tous les propriétaires d'olivares, qui comme eux ne visitaient leur plantation que pour en récolter les produits.

La récolte achevée, ils extrayaient des olives à l'aide d'une presse en bois cette huile du pays dont le goût rance fait le désespoir des étrangers en général et des Provençaux en particulier. A la fabrication de l'huile mes cholos ajoutaient la préparation des olives noires,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui, cueillies en parfaite maturité et exposées quelques jours au soleil, sont confites à l'huile rance, et sous le nom d'*aceytunas* font les délices des citadins de la Sierra.

De la région des oliviers, je passais, en m'élevant de deux cents mètres, à celle des figuiers, où ces arbres, disposés par groupes de sept à huit individus, forment sur le sol de vastes massifs. Des fruits qu'ils produisent en abondance, une partie est séchée et expédiée dans les villes de l'Entre-Sierra, l'autre sert à préparer une boisson dont la couleur violette rappelle nos vins de Cahors. Son procédé de fabrication est simple et peu dispendieux. On expose au soleil pendant quelques jours les figues, qui sont jetées ensuite dans une jarre qu'on achève de remplir d'eau. Après huit jours de fermentation la boisson est tirée au clair et peut être bue. Les gens du pays l'appellent indifféremment chimbango ou vin de figues. Ce vin de figues, doux et agréable au goût, a le triple inconvénient de troubler le cerveau, de s'aigrir promptement et d'occasionner aux buveurs novices des dysenteries de la pire espèce.

Les femmes seules s'occupent de la préparation du chimbango. Les hommes, trouvant ce genre de besogne incompatible avec leur dignité, préfèrent quitter le toit conjugal et louer leurs services aux hacenderos de la vallée. Certains reviennent chez eux chaque soir, d'autres n'y rentrent qu'au bout de la semaine.

Les ranchos où l'on prépare ce vin de figues, qui se vend à raison d'un cuartillo (trois sous) le litre, sont construits en lattes espacées, clos sur trois faces seulement et couverts en chaume. Les grandes jarres où fermente et bout la liqueur violette, les seaux en fer-blanc à l'aide desquels on la puise, forment la pres-



L'auteur exhumant des momies.

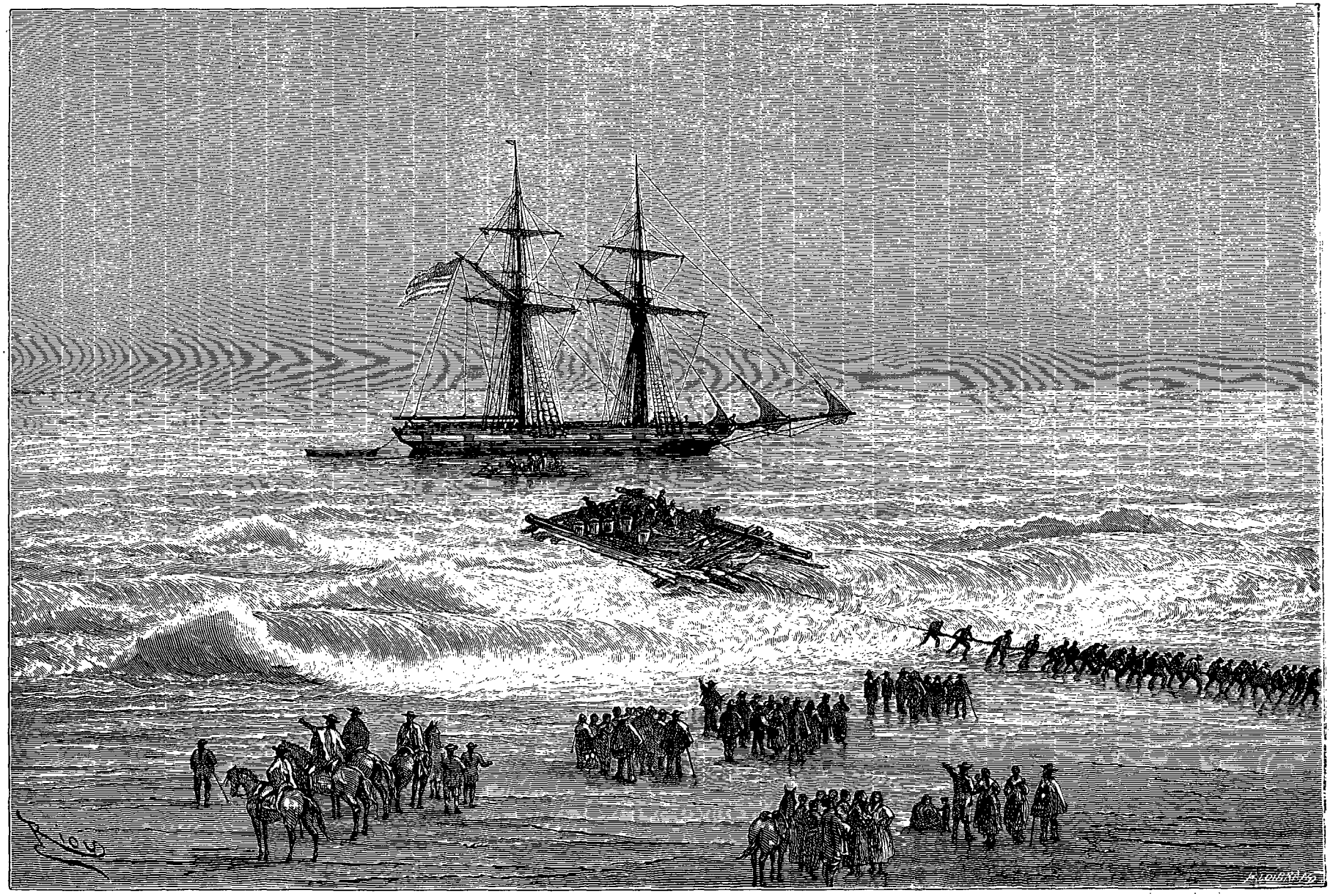
que totalité du mobilier de ces demeures. Le reste se compose de trois pavés noircis qui représentent l'âtre et le foyer domestique, d'écuelles en terre où mange la famille et de peaux de mouton qui lui servent de couche. Si le véritable bonheur est fait de médiocrité, la félicité de ces chimbangueras ne peut être l'objet d'un doute.

A cette zone des cultures succède plus haut une région sablonneuse, hérissée de cerros trapus inégalement espacés, lesquels sous le nom de lomas caractérisent la physionomie de cet endroit du littoral. D'une aridité singulière pendant la moitié de l'année, ces cerros, quand vient la saison des brouillards (*garuas*), qui commence en mai et se poursuit jusqu'en octobre, se couvrent d'herbe verte et de fleurs charmantes. Sous la domination espagnole, c'est de cette saison fleurie que faisait choix la bonne société des villes de l'Entre-Sierra pour venir sous un prétexte de bains de mer se livrer à mille folies. Des tentes étaient dressées autour des cerros; on mangeait, on buvait, on dansait sur l'herbe, on s'y roulait même, on y jouait un jeu d'enfer, et pendant un mois ou deux que durait la fête les échos des lomas, habitués à ne répéter que les soupirs du vent et le murmure de la mer, retentissaient de chants joyeux et de sons de guitare.

Ces lieux témoins de tant de fêtes sont des cimetières antérieurs à la conquête espagnole, particularité que la cohue joyeuse qui les foulait jadis nous paraît avoir ignorée. Des milliers d'Indiens de tout âge et de tout sexe y dorment leur dernier sommeil. L'époque de leur inhumation doit se rattacher aux règnes des derniers Incas.

Les fosses qui les renferment ont à peine trois pieds de profondeur. Les corps y sont placés la tête au levant et les pieds au couchant. Quelques-uns sont accroupis, les coudes appuyés sur les genoux, les poings

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Débarquement d'une machine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fermés emboîtés dans les yeux, position de l'enfant dans le sein de sa mère, que par un symbolisme touchant le Quechua donnait autrefois à ses morts. Mais la plupart sont étendus sur le dos, posture du décubitus qu'ils gardèrent dans le sommeil et qu'ils conservent dans la mort. Certains sont nus; d'autres sont voilés d'un haillon de laine ou d'un pagne tissé avec la graminée ichu (*stipa*) qui croît sur les hauteurs.

Des engins de chasse et de pêche en bois, en silex, en os de poisson, des massues en bois, des frondes en cuir de phoque, des tissus grossiers en laine de lama, des poteries communes, buires, plats, écuelles, des paniers ronds remplis de feuilles de coca tombées en poussière, des vases en terre hermétiquement clos et contenant un reste de chicha à l'état de mélasse, des épis de maïs dont le grain a pris avec le temps la couleur du vieil acajou, se trouvent dans ces fosses à côté des corps. Le choix de ces objets est approprié au sexe de l'individu. Les hommes ont avec eux les armes et les engins de chasse et de pêche dont ils firent usage; les femmes des corbeilles, des poteries et des tissus.

L'absence d'humidité, l'élévation constante de la température et surtout la présence du salpêtre et du sel marin abondamment mêlés au sable, ont amené la dessiccation lente de ces corps et leur conservation parfaite. Tous ont leur peau, leurs ongles et leurs dents; beaucoup ont gardé leur barbe clair-semée et leur chevelure. Les tissus de laine qui les entourent n'ont subi aucune altération, comme on peut s'en convaincre en les comparant aux tissus de même espèce qu'on fabrique encore aujourd'hui dans quelques villages de la Sierra.

Quand l'idée me venait de pratiquer des fouilles dans ces cimetières où les sépultures assez rapprochées sont reconnaissables à un léger affaissement du sol, j'avais soin de me munir d'une bêche, que j'empruntais en passant aux propriétaires des oliviers. Quelques coups de l'instrument dans le sable meuble me suffisaient pour découvrir une momie. Une fois exhumée, je l'examinais à loisir, je la palpais, la soulevais, non sans m'étonner toujours de l'étrange diminution de son poids primitif. Certains de ces corps pesaient à peine quinze livres. Après un examen minutieux du sujet, je l'abandonnais au bord de son trou et passais à un autre. Inutile d'ajouter que ce qui me paraissait offrir quelque intérêt dans l'accoutrement du défunt ou parmi les objets placés près de lui, était mis de côté et rapporté par moi à l'hacienda, dans le but d'en doter un jour quelque musée ethnographique.

Certaine après-midi, que je rentrais à l'hacienda rapportant de mes fouilles les momies d'un petit enfant et d'un petit lama — son compagnon de jeux sans doute — que j'avais trouvés dans la même fosse, attachés l'un à l'autre par des fils de laine multicolores, je trouvai Pierre Leroux de retour d'Islay bien avant l'heure accoutumée et dans un état de jubilation extraordinaire. Comme je m'enquérais à lui des causes de cette animation, il me dit que le navire sur lequel on avait chargé ses machines était parti de New-York depuis quelque temps et ne pouvait tarder à être en vue. Le transport de ces lourdes pièces à travers les sables mouvants qui s'étendent entre Islay et Tambo ayant paru offrir trop de difficultés, on était convenu que le navire, au lieu de mouiller à Islay, viendrait mouiller dans la baie de Mollendas qui fait face à Tambo, et débarquerait là sa cargaison. En outre, comme ce navire annoncé pouvait arriver d'un jour à l'autre, mon hôte était d'avis d'aller dès le lendemain s'installer sur la plage de Mollendas, afin d'être tout porté pour le recevoir. J'offris de l'accompagner dans son excursion, ce qu'il accepta de grand cœur, aimant mieux, me dit-il, si le navire se faisait trop attendre, s'ennuyer avec moi que de s'ennuyer seul.

Le lendemain nous partîmes sur les neuf heures. Nous n'emportions pour tout bagage qu'une marmite en fer battu, des nattes, des piquets et des couvertures. Quant à nos munitions de bouche, elles consistaient en quelques bribes de mouton sec et une poignée de pommes de terre, approvisionnement insuffisant sans doute, mais que la faible distance qui sépare Tambo de la mer permettait de renouveler fréquemment.

D'après nos calculs nous devions être rendus sur la plage entre onze heures et midi; mais un déjeuner qui nous fut offert, en passant, par le général Cerdeña que nous trouvâmes sur son seuil, et qui nous représenta qu'il était malsain de voyager l'estomac vide, ce déjeuner nous retint en route. A deux heures de l'après-midi seulement, nous étions en vue de la mer. D'un regard circulaire nous interrogeâmes son étendue; aucun navire ne se montrait à l'horizon.

Après avoir rempli nos poumons d'air salin et inspecté les plages d'alentour, lesquelles, à l'exception d'un groupe de rochers placé à notre droite, n'offraient du nord au sud qu'une longue zone de sables, nous prîmes possession des lieux en ôtant nos chaussures et foulant nu-pieds le moelleux tapis déroulé devant nous.

L'installation du campement ne nous prit pas grand temps. Quatre piquets fichés en terre avec une natte au-dessus fournirent à chacun de nous une demeure séparée. Une seconde natte placée sous cet abri et destinée à remplacer le matelas devait, en y joignant une couverture, composer les détails de notre coucher. Pour plus de symétrie, tous les ajoupas furent placés sur une seule ligne.

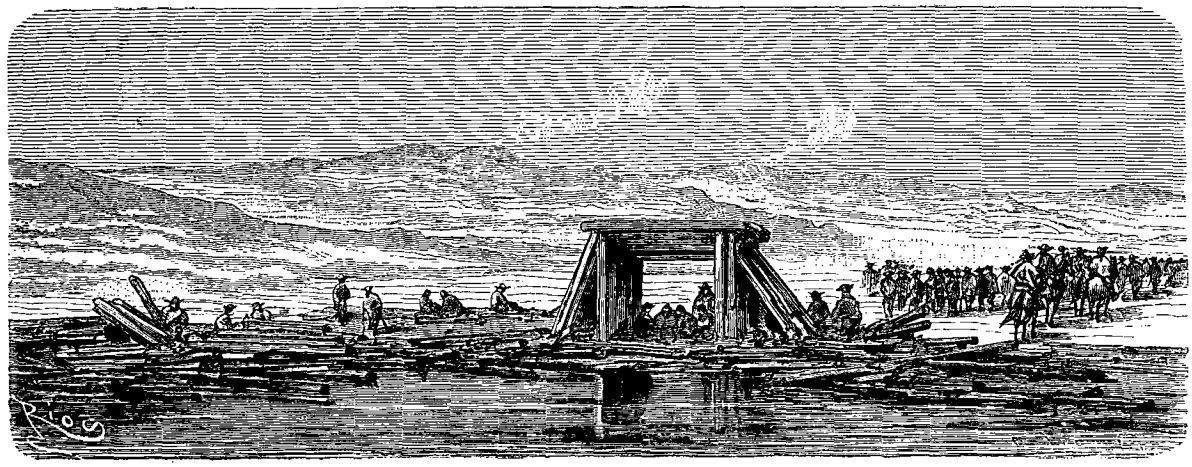
Nous nous occupâmes ensuite des apprêts du souper qui devait clore la journée. Deux péons se déshabillèrent en un tour de main, entrèrent dans la mer jusqu'aux aisselles et à l'aide de leurs talons déterrèrent des palourdes, qu'ils recueillaient une à une en plongeant et qu'ils jetaient sur le rivage où nous les ramassions. Deux autres étaient allés détacher des ro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chers voisins de ces longues moules qu'on ne peut absorber qu'en cinq ou six bouchées et dont les valves nacrées dans l'intérieur font de si charmantes cuillers. Pendant que nos pourvoyeurs de marée s'empressaient de leur mieux, leurs camarades, après avoir fait provision de bois flotté que la mer rejette en abondance sur ces rivages, allumaient du feu et se mettaient en devoir de nous préparer un chupé. Deux heures après nous étions servis. Un bouillon de viande sèche et de pommes de terre, des moules et des palourdes ouvertes sur les braises et convenablement saupoudrées de piment composaient le menu de notre premier repas sur la plage de Mollendas.

La nuit vint, nuit sereine, nuit étoilée d'astres sans nombre dont la lumière planétaire, dépourvue de scintillation, éclaira doucement la terre et trembla dans le miroir mouvant de la mer. Toutes ces constellations inconnues à notre hémisphère, Argo, le Scorpion, le Centaure et la Croix du Sud, la Voie lactée, les deux Nuées de Magellan et la Lumière Zodiacale, déployèrent leurs splendeurs dans l'espace où le grand nom de Dieu parut écrit en toutes lettres. *Cœli enarrant gloriam Dei*, a dit excellemment le Psalmiste. Pour apprécier dans sa sublime vérité cette affirmation de la foi, il faut être étendu comme nous l'étions sur un sable tiède, par une adorable température, les yeux grands ouverts fixés sur le ciel, aspirant par tous nos pores les émanations de la vaste mer et prêtant l'oreille au choc de ses trois lames symboliques, qui revenaient à temps égaux déferler sur la rive, comme un rhythme marqué dans l'harmonie de l'univers.

Tandis que mon esprit perdu dans cette immensité y cherchait vainement un point de repère, Pierre Leroux, dont l'ajoupa touchait au mien, m'entretenait des avantages pécuniaires attachés à l'emploi de ses deux machines; je le laissais parler sans l'interrompre; au milieu de sa dissertation, un sommeil doux et profond qui me saisit m'empêcha de comprendre à



Les épaves.

laquelle de ses machines, de celle à nettoyer le riz ou à éplucher le coton, il accordait la préférence.

Le lendemain nous reçûmes quelques visites. Le secret de Pierre Leroux avait transpiré on ne sait comment, et des voisins de Tambo qu'il connaissait à peine ou qu'il ne voyait pas du tout venaient s'informer à lui de la chose ou la vérifier par eux-mêmes. Le second jour, l'affluence des visiteurs était devenue telle, qu'elle donna l'idée à un industriel des environs de charger un âne de figues d'Inde, de grenades et de pastèques, et de l'amener sur la plage dans le but de faire de ces fruits un petit commerce. Son entreprise eut du succès. L'eau potable était rare, la soif ardente, on acheta des fruits pour se désaltérer. Bon nombre de curieux qui ne voulaient perdre aucun détail de ce qu'ils appelaient « la fête » restèrent avec nous sur la plage, vivant de coquillages et dormant sur le sable avec un tronc d'arbre pour oreiller.

Le quatrième jour dans l'après-midi, en même temps que la voilure d'un brick se montrait au-dessus des rochers de la pointe d'Islay, un Indien dépêché par le consul anglais arrivait sur la plage, porteur d'une lettre à l'adresse de notre ami.

Le débarquement des machines présentant quelques difficultés à cause des *tumbos* [1], qui de la pointe d'Islay à la pointe de Coles déferlent sur la rive avec une extrême violence, le capitaine du navire et le consul anglais, afin d'assurer le succès de l'opération, avaient arrêté d'avance un programme qu'ils adressaient conjointement à Pierre Leroux, en le priant de s'y conformer de tous points.

Ainsi, pour ne pas exposer son brick à être drossé

1. Ces tumbos sont des lames hautes de douze à quinze pieds, recourbées en volutes, qui de la pointe d'Islay à la pointe de Coles, sur une étendue de vingt lieues, forment une seule ligne de brisants sans solution de continuité. Poussées par les vents du pôle auxquels cette côte est exposée, elles viennent tout d'une pièce et sans qu'aucune terre les arrête en chemin déferler sur les plages du littoral, où le bruit qu'elles font s'entend à deux lieues dans l'intérieur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par les lames et jeté à la côte, le capitaine devait mouiller à un quart de lieue du rivage.

Une fois ancré en lieu sûr, il procéderait au débarquement des machines, qui seraient placées sur un radeau formé avec les madriers et les planches du hangar destiné à les abriter. Alors au moyen de deux aussières amarrées au radeau, dont une serait filée par l'équipage du navire et larguée en temps opportun, l'autre tenue par les gens de terre et sur laquelle ils haleraient avec ensemble, le radeau, profitant de l'accalmie qui succède au choc des trois lames, viendrait s'échouer heureusement sur la plage.

Sur ces entrefaites le brick était venu prendre position devant Mollendas à la distance signalée par son capitaine; le bruit de la chaîne qu'on déroulait nous indiqua qu'il jetait l'ancre. A bord comme à terre chacun se prépara à suivre de son mieux les indications du programme.

Deux jours entiers furent employés par l'équipage du navire à l'assemblage du radeau et à l'installation des machines. La pureté de l'air permettait malgré la distance, de suivre en détail les progrès de l'opération. Des curieux venus à pied, à mule, à cheval, d'Islay, de Tambo et lieux circonvoisins, stationnaient sur la plage de Mollendas, qui de mémoire d'homme n'avait vu une pareille affluence.

Comme il en était convenu, un pavillon aux couleurs péruviennes hissé à la corne du brick nous annonça que tous les apprêts étaient terminés et qu'il ne restait plus qu'à tenter le débarquement. Un pêcheur indigène dont la balsa en cuir de phoque, gonflée d'air, pouvait défier les plus grosses lames, se chargea d'aller à bord du navire prendre un bout de l'aussière sur laquelle nos gens devaient peser. Profitant du retrait des trois lames, le pêcheur partit avec elles, et quand elles se reformèrent, l'homme et sa balsa, qu'il manœuvrait à l'aide d'une double rame, étaient déjà loin.

Son retour s'effectua sans accident. Le câble qu'il rapportait fut saisi par cent bras officieux qui pesèrent sur lui. Bientôt toute une fourmilière des deux sexes y fut attelée, les femmes ayant tenu à nous donner un coup de main.

A mesure que l'aussière se tendit du côté du rivage, on put voir l'équipage du brick larguer de plus en plus celle qu'il avait en main, de façon qu'à un moment donné le radeau, qui de loin semblait ne faire qu'un avec le navire, s'en détacha et flotta librement. A la vigueur que déployaient nos gens, on pouvait prévoir que la traversée serait de courte durée : tous les spectateurs étaient attentifs; les conversations avaient cessé; chacun semblait retenir son haleine.

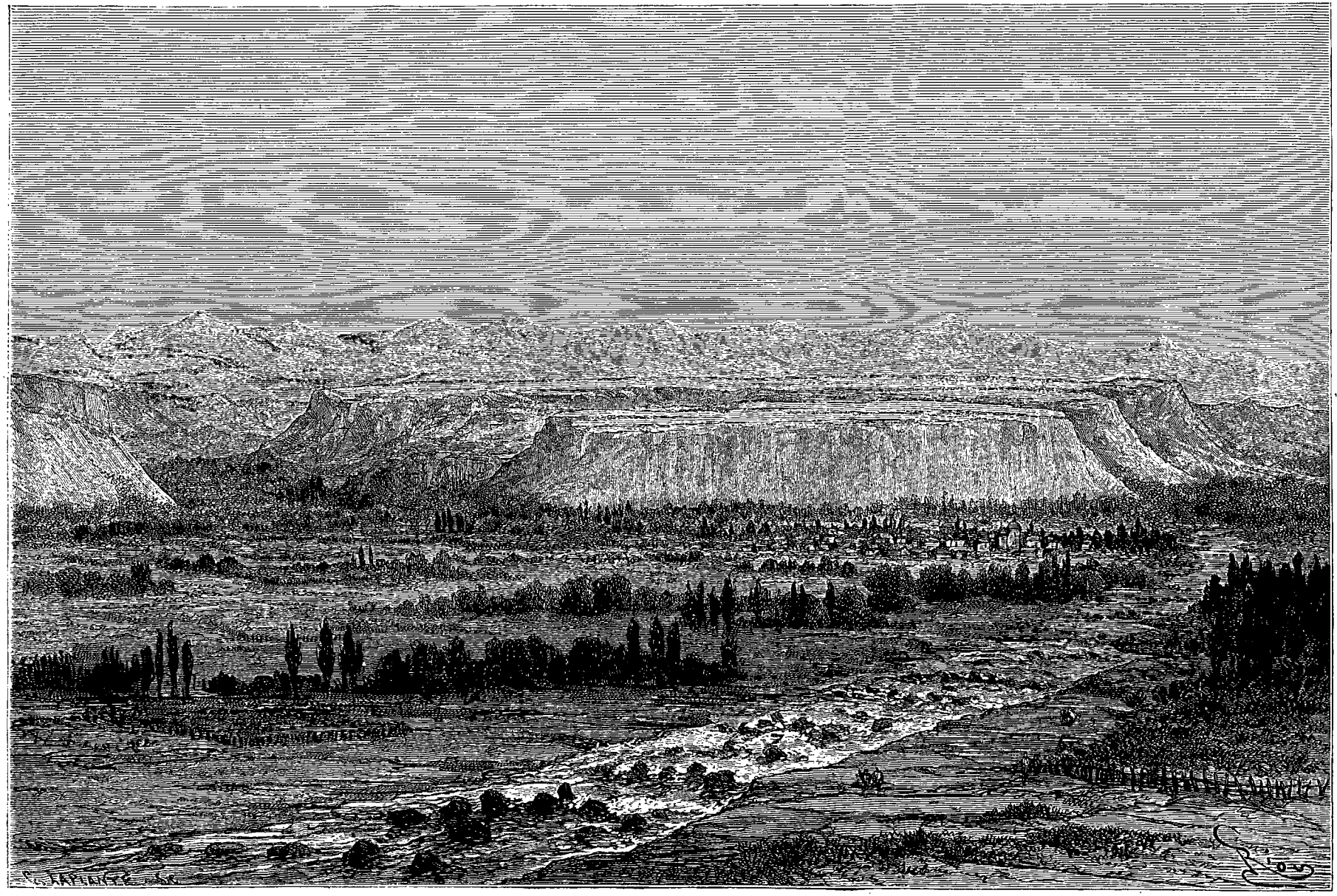
La masse flottante avançait toujours. Bientôt elle entra dans le remous de la troisième lame qui regagnait le large, comme on put en juger aux secousses du câble sur lequel nos gens pesaient de leur mieux. A ce moment critique où l'aide du câble de bord était plus que jamais nécessaire, l'équipage du brick, trompé par la distance et croyant le radeau près de toucher terre, largua complétement l'aussière qu'il avait en main. Au même instant, et comme si la fatalité s'en fût mêlée, celle à laquelle nos gens étaient attelés se rompit à quelques mètres du rivage. Une immense clameur fut poussée par la foule. Le radeau n'étant plus soutenu d'aucun côté, s'arrêta comme hésitant sur la direction qu'il devait prendre; mais cette hésitation n'eut que la durée de l'éclair. Brusquement soulevé par la première lame qui arrivait et se rua sur lui, il fut démembré par celles qui lui succédèrent. Pendant une minute on vit passer et repasser, dans des flots d'écume et pareils à des fétus de paille emportés par le vent, des planches, des poutrelles, des madriers énormes avec lesquels la mer semblait jongler; puis les trois lames s'affaissèrent emportant au large une moitié de ces épaves et rejetant sur la rive l'autre moitié. Les diverses pièces de fonte dont se composaient les machines restaient enlisées à quelque cent mètres du bord.



Un Frère de la Côte.

Devant cet anéantissement complet de ses espérances, Pierre Leroux était resté sans regard et sans voix et comme frappé par la foudre. Un moment je crai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vallées d'Ilo et de Moquehua, vues à vol d'oiseau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnis que sa raison ébranlée par cette secousse ne l'abandonnât tout à fait. Mais il était de cette race d'hommes fortement trempés que le malheur peut courber un instant, mais non les abattre; peu à peu je le vis recouvrer ses sens et rentrer en possession de lui-même. Après un regard désolé donné aux épaves gisant sur le rivage, regard qui renfermait comme une évaluation de ses pertes, il me dit avec un soupir : « C'est une fortune à refaire! »

Pendant que ceci se passait près des ajoupas où le général Cerdeña nous avait rejoints, des groupes formés à l'écart dissertaient sur l'événement.

Bien que les physionomies des individus qui les composaient et qui paraissaient appartenir à la classe aisée, eussent l'air pénétré que réclamait la circonstance, on devinait aux regards qu'ils jetaient sur Pierre Leroux, non moins qu'au demi-sourire qui accompagnait ces regards, qu'ils n'étaient pas trop affectés de la catastrophe.

De leur côté les cholos et les Indiens qui avaient aidé au débarquement et qui maintenant paraissaient s'amuser beaucoup du va-et-vient des madriers et des planches brisées que les lames apportaient et remportaient tour à tour, s'imaginant que les épaves du radeau appartenaient, comme le bois flotté que rejette la mer, au premier venu qui voudrait les prendre, les ramassaient, et, les chargeant sur leurs épaules, prenaient déjà la route de Tambo, lorsqu'un individu que personne jusque-là n'avait remarqué, perdu qu'il était dans la foule, s'avança, et dans un castillan baroque, mais cependant intelligible, ordonna aux pillards de se dessaisir des bois qu'ils emportaient. Comme ceux-ci ne tenaient aucun compte de l'injonction, l'inconnu joignit à ces paroles quelques bourrades dont le succès fut immédiat. Indiens et cholos, laissant là leur butin, se replièrent en désordre. Ce défenseur zélé des intérêts de Pierre Leroux, à qui j'allai par politesse demander ses nom, prénom et qualités, s'appelait Moïse tout court. Il était Provençal, natif de la Ciotat et charpentier de profession. Embarqué à bord d'un trois-mâts de Marseille, son caprice l'avait poussé à le quitter à Arica sans l'agrément du capitaine. Depuis trois mois, il errait de village en village. La nouvelle du débarquement des machines lui étant parvenue à Islay, où il se trouvait, il était venu à Mollendas, dans l'espoir d'y trouver à utiliser son temps et ses bras.

A cette profession de foi, je reconnus un membre de la corporation maritime des Frères de la Côte, braves gens, mais mauvaises têtes, qu'un accès d'humeur ou un besoin de changement pousse à déserter du navire sur lequel ils sont embarqués, et qui une fois à terre, ne sachant trop que devenir, errent dans le pays, tirant le diable par la queue, mangeant de la vache enragée, jusqu'à ce qu'une occasion de reprendre la mer vienne s'offrir à eux.

Celui-ci était un solide gaillard d'une quarantaine d'années, aux traits réguliers, à l'air résolu, bronzé comme un Arabe, et à qui une barbe et des cheveux d'un blond indescriptible, étalés en crinière, donnaient je ne sais quoi de fauve et de léonin. Son costume de la tête aux pieds se composait d'un chapeau de paille, qui placé sur un cerisier en eût éloigné les moineaux, d'une chemise de laine rouge aux trois quarts usée et d'un pantalon de toile à voiles criblé de pièces et retenu aux hanches par une ceinture de cuir. Il était chaussé d'espadrilles, armé d'une canne et portait sa garde-robe dans un mouchoir.

L'idée de le constituer gardien des épaves me passa par l'esprit. A l'étranger, entre compatriotes, on se doit des égards. Sans plus tarder, je lui en fis part et l'instruisis en même temps de ce qu'on exigeait de lui. Il devait s'établir sur la plage et veiller à ce qu'on n'enlevât pas les pièces de bois qui s'y trouvaient déjà et celles que la mer pourrait rejeter. Ces bois représentaient une certaine somme, et jusqu'à ce que leur propriétaire les eût fait transporter chez lui, il restait chargé de leur surveillance. Ses services seraient payés à raison de quatre réaux par journée et on lui enverrait des vivres de Tambo.

Ma proposition parut lui sourire. Restait à la faire agréer par Pierre Leroux. Aux premiers mots que j'en touchai à notre ami, il l'approuva par un signe de tête. Comme entrée en fonctions, notre Provençal se campa sur sa hanche, regarda l'assistance entre les deux yeux, et faisant le moulinet avec son bâton, dit dans son mauvais espagnol, qui fut compris de tout le monde : « Le premier failli chien qui touche à ce bois, je l'assomme! »

Cette rodomontade fit son effet, les pillards disparurent; les curieux s'éloignèrent; chacun parut comprendre qu'avec un custode de cette trempe il n'y avait rien de bon à espérer. Insensiblement la foule des badauds s'éclaircit. Qu'eussent-ils fait d'ailleurs sur cette plage? Le spectacle qui les y avait attirés était terminé; le rideau s'était baissé sur un naufrage; ils n'avaient plus qu'à retourner chez eux; en effet, quelques heures après la catastrophe nous restions aussi seuls que le jour de notre arrivée. Je me trompe : nous avions dans Moïse un compagnon de plus et le brick américain s'étalait ironiquement par notre travers. Dans la soirée nous l'entendîmes lever l'ancre.

Toute la nuit la mer continua de pousser sur la plage des débris du radeau. Déjà le Provençal aidé de nos péons avait transporté hors de la portée des lames les pièces de bois gisant çà et là. Quand vint le jour, une nouvelle moisson de ces débris était étalée sur la rive, où leur gardien alla les recueillir. Avec une partie de ces épaves et le procédé de juxtaposition qu'emploient les enfants dans la construction de leurs châteaux de cartes, notre charpentier se construisit une baraque où il pouvait confortablement se loger avec trois des péons que nous lui laissions jusqu'à nouvel ordre.

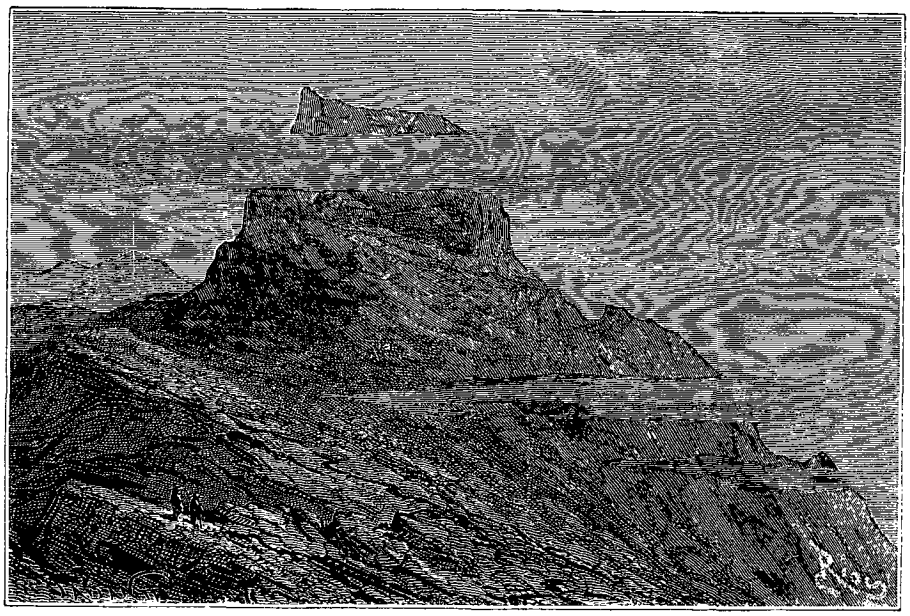
Rien désormais ne nous retenait sur la plage de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mollendas. J'avais hâte d'ailleurs d'entraîner Pierre Leroux loin des lieux où s'était accompli le sinistre qui le mettait à deux doigts de sa perte. Nous donnâmes à Moïse en qualité de compatriote droit de commandement sur les péons qui partageaient sa solitude et nous promîmes de lui envoyer des vivres dans la journée. Alors, profitant des mules que le matin on nous avait envoyées de Tambo, nous reprîmes la route de la vallée dans une situation d'esprit bien différente de celle que nous avions en la quittant.

Tous les débris recueillis par nos gens furent transportés à l'hacienda à dos de mule. Certains madriers par leur taille et leur pesanteur exigèrent l'emploi de six animaux. Ce travail dura trois semaines. Pendant sa durée, j'achevai de mettre un peu d'ordre dans mes notes et mes croquis.

Le temps que j'avais fixé à mon séjour dans la vallée approchait de sa fin. Encore quelques jours, et des rivages du Pacifique je passerais sur le versant oriental des Cordillères, dont le climat et la végétation diffèrent si fort des premiers. Une idée fugitive au principe, mais qui chaque jour avait pris plus de consistance dans mon esprit, c'était d'arracher Pierre Leroux aux préoccupations qui l'absorbaient depuis le naufrage de ses machines, en l'associant au court voyage que j'allais entreprendre. Perdre momentanément de vue les lieux où tout lui rappelait les pertes qu'il avait subies ne pouvait qu'exercer sur lui une action salutaire. Un soir je m'en ouvris à lui. Il refusa net. Je ne me tins pas pour battu et revins plusieurs fois à la charge. Soit qu'il voulût m'être agréable ou qu'il éprouvât un besoin réel de se distraire en changeant de lieu, je finis par le décider à m'accompagner. Durant son absence le majordome devait diriger les travaux de la propriété, et Moïse, occupé de l'agencement d'un



Volcan d'Omate.

nouveau trapiche ou moulin à cannes, attendrait son retour. Un matin, à quatre heures, nous prenions la route des hauteurs, suivis d'un mozo de service et conduits par un muletier qui retournait dans la Sierra avec un chargement de sucre.

Un brouillard épais qui descendait sur la vallée nous surprit comme nous atteignions le sommet des cerros. En un instant nous fûmes enveloppés par ces vapeurs qui nous empêchaient de voir clair à quatre pas et pénétrèrent bientôt nos vêtements. Comme nous cheminions à travers ces ténèbres visibles, suivant l'expression de Milton, un piétinement sourd et le tintement des clochettes nous avertirent de l'approche d'une caravane. Nous n'eûmes que le temps de nous jeter de côté pour éviter d'être enveloppés. Bêtes et gens passèrent si rapidement que nous n'entrevîmes d'eux que leurs silhouettes, qui se dessinèrent dans le brouillard où elles disparurent aussitôt.

Le soleil en montant colora d'un reflet d'opale la brume glaciale au milieu de laquelle nous cheminions. Bientôt refoulée par le vent du large, cette brume commença à se mouvoir et à rouler sur elle-même, pareille aux vagues de la mer et comme incertaine de la direction qu'elle devait prendre; puis elle se déchira par lambeaux qui flottèrent un moment dans l'espace, et se dirigeant vers le nord finirent par se dissiper, la brise et le soleil aidant.

Je pus alors constater d'un coup d'œil que nous avions atteint l'extrémité d'un grand plateau incliné au S.-E. et dominant l'aire de la vallée d'une hauteur de quelque huit cents mètres.

Du haut de cet observatoire le regard commandait une vue immense. Au sud, c'étaient les deux vallées

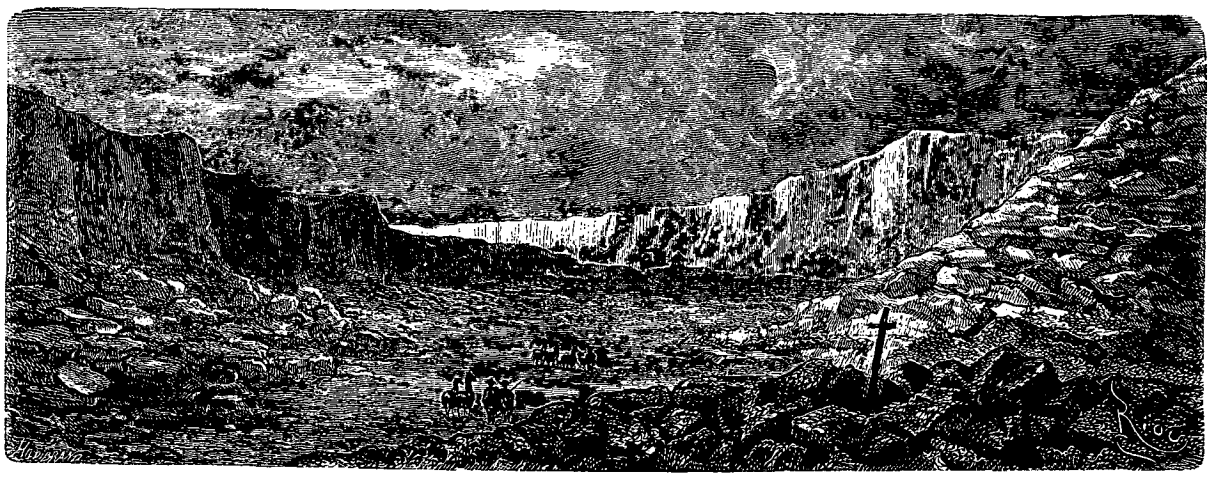
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Ilo et de Moquehua avec leurs cultures de maïs et de blé, leurs vignobles sans échalas et rampant sur le sol, leurs clôtures de saules pyramidaux et leurs groupes de maisons blanches. A l'ouest, l'Océan déroulait sa nappe d'azur jusqu'à l'horizon où elle se confondait avec l'azur du ciel; une succession de cerros disposés en amphithéâtre occupait tout le côté nord de ce panorama, qui dans la partie de l'est, au delà des hauteurs qu'il nous fallait gravir, laissait voir, comme un spécimen de la région des neiges, quelques blancs festons de la chaîne des Andes.

Le village d'Omate, où nous bornâmes l'étape de la journée, et celui de Puquina que nous avions laissé à notre gauche vers le milieu du jour, sont les seuls qu'on rencontre sur son chemin, quand, comme nous, on monte de Tambo par une ligne à peu près droite vers la base des Cordillères. Omate est un amas de chaumières terreuses qui de loin se confondent si bien avec la tonalité du paysage, qu'on ne les découvre qu'en mettant pied à terre devant leur seuil.

Mais ce qu'on aperçoit longtemps avant d'y arriver, c'est le volcan de même nom, situé à deux lieues du village, dans la partie du nord, et dont le cratère béant est violemment incliné au sud-sud-est. Au moment où nous en étions assez rapprochés pour distinguer des détails dans la masse, le soleil couchant teignait d'une rouge clarté une moitié de l'orifice du cratère et laissait dans l'ombre l'autre moitié. Quelques nuées, si légères qu'elles semblaient des toiles d'araignées, étaient suspendues à ses flancs, qu'elles barraient d'est à ouest.

Ce volcan d'Omate, plus connu sous le nom de Huayna-Putina, a maintes fois désolé les contrées voisines. La ville d'Arequipa, distante de vingt-cinq lieues, a eu fort à souffrir en particulier de ce dange-



Village de Pati.

reux voisinage, et les huit éruptions qui dans la période de 1582 à 1738 l'ont ravagée partiellement ou détruite de fond en comble sont restées célèbres dans les annales du pays.

Deux jours entiers nous longeâmes la stérile région qui forme comme un soubassement à la chaîne des Andes dans sa partie occidentale. Une herbe rase, quelques arbustes nains et quelques radiées acaules composaient en quelques endroits la végétation de cette contrée montueuse, où sur une étendue de vingt lieues on ne trouve ni villages ni fermes, mais seulement, dans une anfractuosité des terrains et à l'abri du vent glacé de la Cordillère, quelque pascana ou hutte de berger dont le propriétaire et ses moutons, loin d'animer le paysage et d'égayer la solitude, nous semblaient au contraire augmenter sa tristesse et sa monotonie.

Peut-être l'opinion que nous émettons ici sur le compte de ces antres troglodytiques, où nous étions forcés de passer la nuit en compagnie du pasteur qui les habitait, cette opinion qu'on pourrait croire injuste et qui n'est que fâcheuse, tient-elle au souvenir que nous avons gardé de la vermine qui y grouille et que leur possesseur, à défaut de vivres, nous dispensait abondamment.

Vers la fin du second jour, après avoir passé à gué plusieurs ruisseaux descendus de la Cordillère et dont la réunion forme tour à tour les rivières de Tambo, de Cocotea, et le Chile d'Arequipa, nous arrivions à Pati, village d'Indiens situé en pleine Cordillère.

Paul Marcoy.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rio de Condoroma en temps de crue.

VOYAGE DANS L'ENTRE-SIERRA,

LA VALLÉE DE HUARANCALQUI ET LES RÉGIONS DU PAJONAL

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Des montagnes à pic formant par leur rapprochement une espèce de gorge à l'extrémité de laquelle étaient groupées quelques chaumières; çà et là des parcs à lamas; sur le premier plan, une croix de bois, furent les détails que nous relevâmes aux dernières clartés du jour. La maison de poste, ou plutôt la hutte postale devant laquelle nous mîmes pied à terre, était occupée par une troupe d'arrieros en train de préparer leur repas du soir. Des mules et des chevaux débarrassés de leurs harnais se vautraient sur le sol durci, cherchant à suppléer par des culbutes au fourrage qui leur manquait.

Notre arrivée parut causer aux muletiers un certain embarras. Dans leur idée, la présence de deux huéracochas de notre sorte ne pouvait que jeter du froid dans leur réunion de famille et les empêcher de gobelotter et de rire à la clarté du feu, comme ils comptaient le faire. En tout cas, je dois le dire à leur louange, si cette idée leur vint, ils ne le démontrèrent pas, et, leur embarras du premier moment dissipé, ils

1. Suite. — Voy. p. 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

furent d'une convenance parfaite. L'heure du coucher venue, nous nous étendîmes un peu pêle-mêle avec ces braves gens, et comme eux jusqu'au lendemain, nous ne fîmes qu'un somme, malgré l'odeur de musc et l'épaisse fumée que répandait un feu de déjections de lama brûlant au centre de la hutte, lequel, la chauffant et l'éclairant en même temps, tenait lieu de calorifère et de veilleuse.

La soirée et la nuit passées en commun nous avaient mis en fort bons termes avec ces arrieros. Au petit jour, comme ils se disposaient à seller leurs bêtes, nous leur demandâmes vers quel point ils se dirigeaient, comptant faire route avec eux si c'était possible. Le muletier qui nous accompagnait depuis Tambo allait nous quitter à Pati pour suivre le chemin de Lampa où il apportait son chargement de sucre, et notre ignorance des localités ne nous permettait pas de voyager seuls. Les arrieros nous répondirent qu'ils se rendaient à San Thomas, non en ligne directe, mais en passant par Cailloma, où ils avaient affaire. Évidemment notre rencontre était providentielle, car, dans l'itinéraire que je m'étais tracé, nous devions en passant toucher barre à Cailloma, et pour l'atteindre sans encombre, nous ne pouvions avoir de meilleurs guides que nos nouveaux amis, ni voyager en plus honorable compagnie. Nous convînmes donc séance tenante de ne plus nous quitter jusqu'à nouvel ordre; puis, après quelques arrangements relatifs à la nourriture de chaque jour et l'achat d'un mouton au maître de la poste, nous échangeâmes un adieu solennel avec notre muletier de Tambo, et prîmes avec nos nouveaux guides la direction du nord-nord-ouest qui devait nous conduire au milieu des neiges.

Après quelques heures de marche que nous employâmes à descendre au lieu de monter, nous entrâmes dans cette partie des Punas ou plateaux Andéens que bornent au nord la Sierra neigeuse de Huicalnota, à l'est celle du Crucero, laquelle en se soudant au rameau des Andes occidentales forme leurs limites du sud et de l'ouest. Cette région, qui porte le nom de Collao, en souvenir des Indiens Collas ou Collahuinas qui l'habitaient avant la venue des Incas, est loin d'être aussi plane que pourrait le faire supposer la dénomination de zone des plateaux qu'on lui a donnée. Elle se compose d'une suite d'ondulations dont le relief est plus ou moins accusé, l'inclinaison plus ou moins sensible et le développement de nord-ouest à sud-ouest. Des chaînons de montagnes secondaires qui pointent au-dessus du sol, comme les os d'un squelette mal enterré, et ne se rattachent extérieurement à aucune des chaînes mères, sillonnent irrégulièrement la surface de ces punas, dont les principaux caractères sont la monotonie et l'aridité.

Un coup d'œil jeté sur une carte de poche que je gardais dans mes sacoches de cheval m'apprit qu'à la façon des écoliers se rendant à l'école, nous avions pris pour aller à Cailloma le chemin le plus long. J'en demandai la raison aux muletiers; ils me répondirent qu'ils avaient voulu ménager les forces de leurs bêtes qui, en suivant la Carrera Réal ou voie postale et touchant successivement à Colca, Los Frayles et Rumihuasi, eussent fini par atteindre une hauteur de dix-sept mille pieds où le sorochi leur eût été préjudiciable, tandis qu'en prenant à travers les punas, elles voyageaient à leur aise et sans avoir à redouter une trop grande dilatation de l'air.

L'essai que j'avais fait par moi-même des points signalés donnait gain de cause à nos hommes. La seule objection que j'eusse pu faire, c'est qu'en suivant la voie postale nous eussions trouvé à la fin de chaque journée un toit de chaume pour abriter notre sommeil, tandis qu'en prenant à travers les punas nous courions le risque de dormir à la belle étoile. Mais là encore nos arrieros devaient avoir raison, et lorsqu'il nous arriva de camper en plein air, ce qui eut lieu précisément à la fin de cette journée, les huttes qu'ils nous fabriquèrent avec les bâts, les harnais, les charges de leurs animaux, furent si commodes et si bien closes, qu'au lieu de songer à nous plaindre d'eux, nous nous sentîmes disposés à chanter leurs louanges.

Deux ruisseaux coulant d'ouest à est qui nous barrèrent le passage et que nous passâmes à gué furent les seules curiosités que nous relevâmes, le second jour de notre départ de Pati. L'un était le rio Escoma; l'autre le rio Blanco. Tous deux, issus de la chaîne de Huilcanota, allaient de compagnie porter le tribut de leurs eaux à la rivière de Lampa, qui se perd dans le lac de Titicaca.

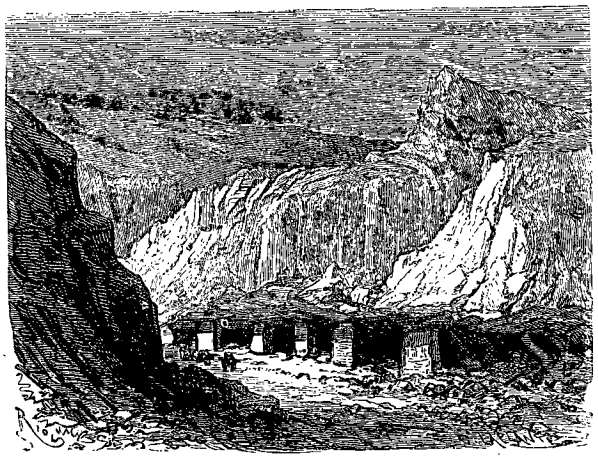
Vers le milieu du jour et par suite de la direction ouest-nord-ouest que nous avions prise, le paysage, sans rien perdre de son aridité, eut une physionomie plus accidentée. Nous nous rapprochions insensiblement de la Sierra de Huilcanota et les embarras du chemin s'accrurent en raison de ce rapprochement. Bientôt ce furent des escarpements qu'il nous fallut gravir, des barrancas au fond desquelles nous eûmes à descendre, monts et vallées dont le jarret de nos montures eut seul à souffrir. Après quelques heures de cet exercice, nous longeâmes les parois d'un cerro à la base duquel trois grandes ouvertures carrées avaient été pratiquées à main d'homme. Le chef des muletiers, en nous voyant arrêtés devant ces cavités pleines d'ombre noire, s'empressa de nous dire que c'étaient les *socabons* de la mine de San Lorenzo, autrefois renommée, mais en discrédit aujourd'hui.

A une lieue de la mine de San Lorenzo, nous relevâmes en passant celle de Nuestra Señora de Guadalupe, non moins productive que sa voisine au temps de l'occupation espagnole et comme elle abandonnée de nos jours. L'entrée de la mine ou bocamina figurait un porche ogival avec ses nervures, sa voûte en arête et ses faisceaux de colonnettes engagées. Rien de précis, rien d'arrêté dans ces détails. La nature qui avait fait cette charmante besogne, avait amené son ébauche sculpturale juste à ce point où l'imagination, suppléant à ce qui manquait, laissait le champ libre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

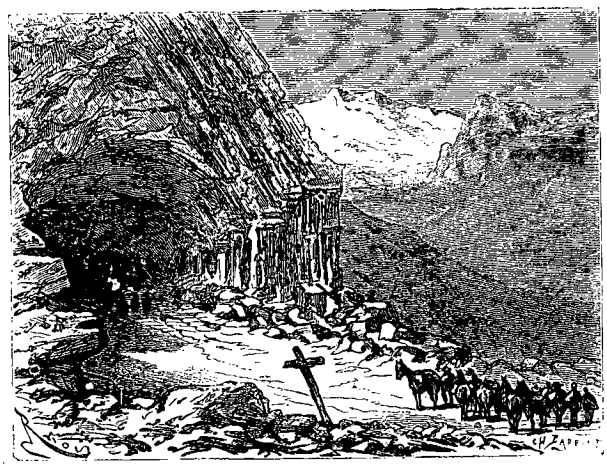
à la rêverie. Après un temps d'arrêt devant ce porche naturel, qu'on avait décoré d'une croix de bois, nous tournâmes bride et poursuivîmes notre route.

A mesure que nous allions, des solutions de continuité pratiquées çà et là dans la ligne des cerros nous laissaient voir à l'horizon les sommets neigeux de la grande chaîne; puis le décor polaire disparaissait et le minéral se montrait de nouveau dans sa rigide nudité. Ces alternatives se produisirent jusqu'à ce que nous eussions atteint le point figuré où la Sierra de Huilcanota s'unit où plutôt se confond avec la chaîne des Andes occidentales. Alors la neige nous prit aux yeux de toutes parts; mais comme le soleil était caché sous d'épais nuages, nous pûmes, sans recourir aux tubes de carton à verres bleus, lunettes indigènes dont on se sert dans ces parages pour garantir ses yeux des atteintes du surumpi, ophthalmie occasionnée par l'éclat des neiges, nous pûmes, dis-je, admirer à loisir les splendeurs hyperboréennes des sites que nous traversions.



Mine de San Lorenzo.

Après avoir marché depuis Pati dans la direction du nord-nord-ouest, puis du nord-ouest, nos guides se dirigeaient maintenant vers l'ouest plein. Ils comptaient, et nous avec eux, allonger l'étape du jour jusqu'à Machu Condoroma, hutte postale située sur le versant occidental de la grande chaîne, mais le ciel en avait ordonné autrement. A partir de trois heures, sa teinte assez rembrunie depuis le matin s'obscurcit encore et se fixa définitivement dans un ton mixte entre le brun de momie et la teinte neutre. Nous comprîmes sans nul effort ce qui nous attendait. En effet, au bout d'un moment des atomes neigeux tourbillonnaient déjà dans l'atmosphère et, augmentant insensiblement de volume, ne tardaient pas à se changer en larges flocons; bientôt nous ne vîmes plus clair à quatre pas; mais nos mules y voyaient pour nous et leurs oreilles nous servaient de points de repère. A l'averse de neige, le vent, les éclairs et la foudre vinrent apporter leur concours; la symphonie des éléments fut alors complète. Autour de nous ni rancho, ni pascana auxquels nous pussions demander un abri. Force nous fut de courber la tête devant l'orage et de continuer notre chemin. Aux approches du soir et comme nous interrogions des yeux la morne étendue, nous découvrîmes une masse en surplomb qui, en arrêtant la neige au passage, avait mis hors de son atteinte un assez grand morceau du sol. Nous poussâmes nos montures vers cet îlot avec l'intention d'y passer la nuit, les muletiers ayant reconnu l'impossibilité d'atteindre ce jour-là la hutte postale. On dessella les bêtes et nous n'eûmes plus qu'à nous occuper de nous-mêmes : un demi-sac de bosta fut vidé sur le sol; quelques poignées de neige furent jetées dans la marmite, et grâce au concours du feu et de l'eau, nous pûmes réchauffer nos membres et garnir nos estomacs d'un brouet quelconque. Au moment du coucher, les muletiers nous fabriquèrent avec des bâts et des harnais une manière de niche dans laquelle Pierre Leroux et moi nous nous couchâmes dos à dos, tandis que de leur côté nos hommes s'entassaient les uns sur les autres. Un quart d'heure après, tout le monde était endormi.



Entrée de la mine de Nuestra Señora de Guadelupe.

Pendant la nuit le temps se rasséréna. Une aube pure, mais froide à nous rougir le nez et les oreilles, vint saluer notre réveil. Nos bêtes sellées, nous les enfourchâmes, et après deux heures de marche par des chemins affreux, nous arrivions devant Machu Condoroma.

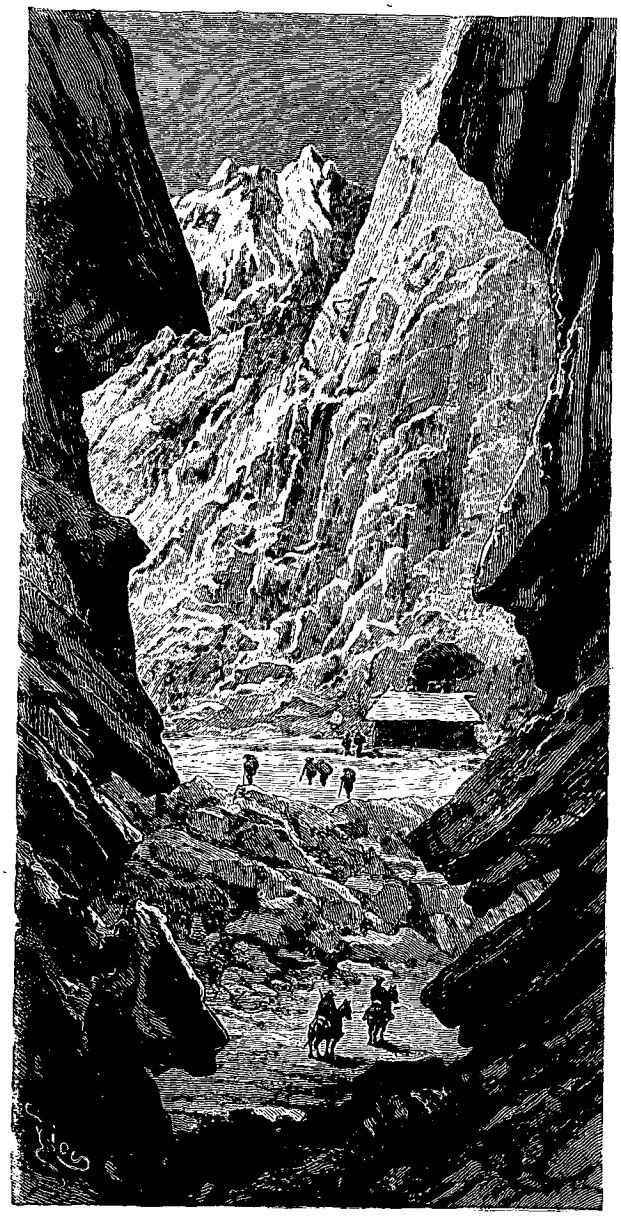
Le site était des plus farouches. Deux croupes de montagnes dont les grès disjoints, fracturés, disloqués, ici penchés, là verticaux, plus loin en retrait ou en surplomb, se dressaient devant nous, figurant sur le premier plan deux énormes pylônes entre lesquels il nous fallait passer. Une de ces croupes gardait un ton de brique cuite, comme si le feu central qui jadis avait déterminé son soulèvement et opéré la dislocation de ses strates l'échauffait encore à cette heure. L'autre, d'une couleur noirâtre, zébrée de gris,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de bleu, de fauve, avait une apparence vitrifiée. Par la solution de continuité pratiquée entre elles on apercevait sur un mamelon la hutte postale bâtie avec des éclats de pierre enduits de boue. Un filet de fumée échappé de son chaume montait perpendiculairement dans l'air dilaté, et se détachait en vigueur sur un fond de montagnes neigeuses dont les versants à pic simulaient un vaste entonnoir.

La nuit que nous avions compté passer à Machu Condoroma s'était passée ailleurs; la journée promettait d'être belle, et nos gens, résolus à en profiter pour marcher vivement, tournèrent le dos à la poste, qui resta bientôt derrière nous.

A mesure que le soleil monta, le blanc linceul étendu sur le paysage se déchira par places, laissant voir la couleur du sol et le squelette du minéral. Des ruisseaux coulèrent le long des montagnes et, traversant le chemin que nous suivions, détrempèrent les ocres et les argiles, et les changèrent en une boue visqueuse dans laquelle nos bêtes enfonçaient jusqu'au paturon ou glissaient de façon à nous laisser choir malgré la sûreté de leur pied passée en proverbe. Mais les inconvénients de ce dégel, si désagréables qu'ils pussent être, furent oubliés à la vue du rio de Condoroma que nous trouvâmes devant nous et qu'il nous fallait traverser. Son lit, très-calme en temps de sécheresse, présentait en ce moment une nappe troublée dont les vagues, se précipitant à la suite l'une de l'autre, avaient l'air de jouer à saut de mouton. Franchir ce torrent à l'endroit où nous nous trouvions était chose impossible. Attendre que sa furie se fût calmée nous semblait absurde. Dans cette occurrence, nous n'avions qu'un moyen de tourner la difficulté, c'était de remonter son cours jusqu'à ce que nous eussions trouvé un endroit guéable. Cette manœuvre que nous exécutâmes sur-le-champ, nous valut une lieue de plus faite à reculons. Enfin nous prîmes pied sur l'autre rive où le village de Condoroma nous apparut fort à propos pour faire halte et laisser reposer nos bêtes.



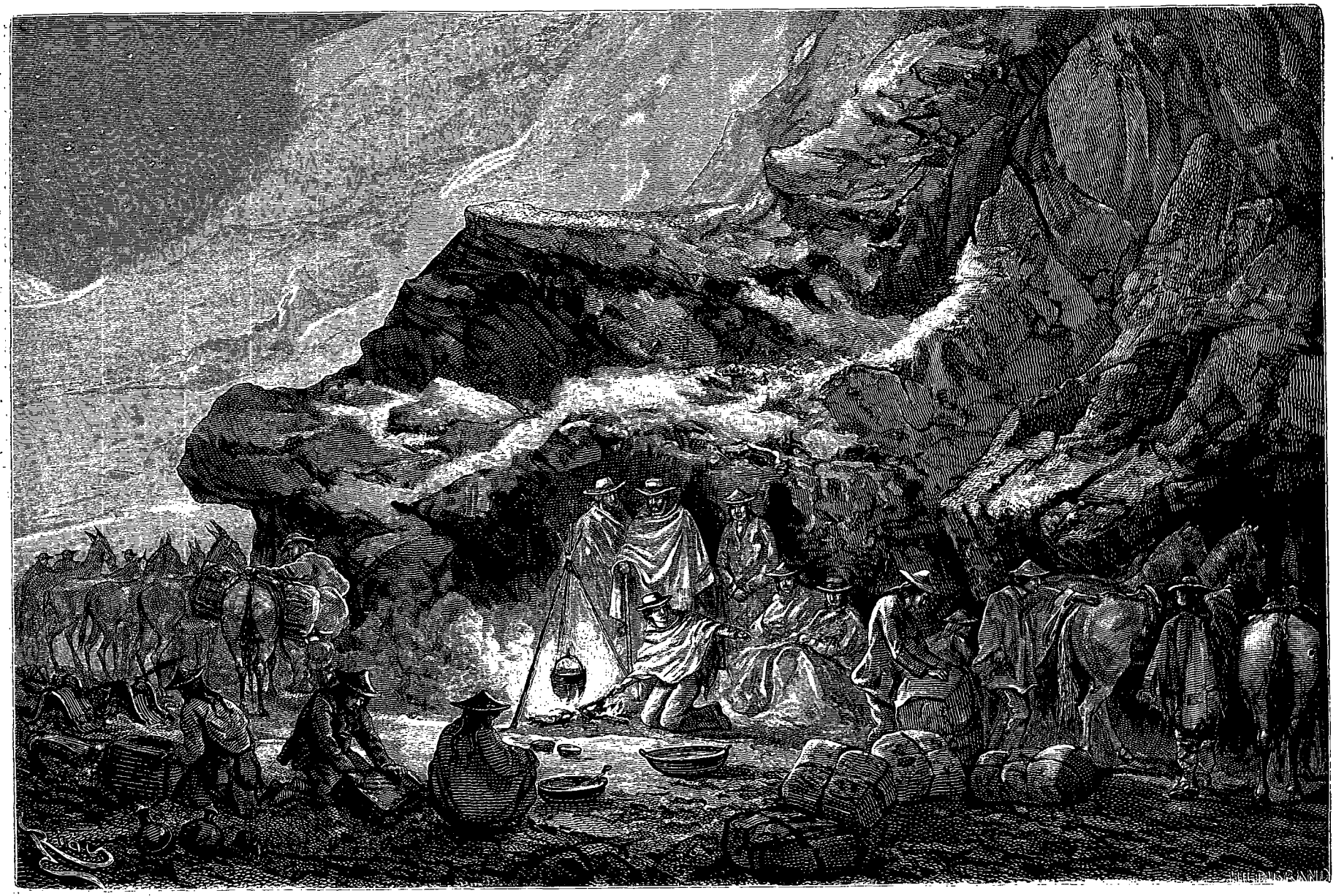
Poste de Machu Condoroma.

Les environs de Condoroma furent longtemps renommés pour leurs mines d'argent. C'était au temps de l'occupation espagnole et les bras ne manquaient pas au travail. Une mine plantureuse était à peine signalée, qu'un ordre du roi vouait à son exploitation la population de tout un village, et si cette population ne suffisait pas, on lui adjoignait celle du village voisin, comme on met un cheval de plus à une charrette trop lourde. Par suite de ce surcroît de travailleurs la mine en renom était fouillée et refouillée jusqu'à complet épuisement de ses filons et enrichissait à la fois les autorités du pays et leurs Majestés Catholiques les rois d'Espagne. Ces temps fortunés ne sont plus! Aujourd'hui que la royauté a fait place à la république, que l'Indien n'est que pressuré au lieu d'être féodalement exploité comme il l'était jadis, les mines périclitent faute de bras. On gratte bien encore par habitude, mais on n'excave plus.

Je ne saurais dire quelle fut la physionomie de Condoroma au temps de l'occupation espagnole, mais j'ai tout lieu de croire qu'elle ressemblait fort à celle du village actuel, composé d'une douzaine de huttes groupées au pied d'une petite chaîne, qui fait comme une ceinture à des terrains plans. Un peu en avant du village, on voit à gauche quelques parcs à lamas; à droite un petit lac de figure elliptique qui pourrait servir de lavoir aux femmes du village, si le beau sexe des villages de la Sierra lavait sa personne où son linge.

Les habitants de cette localité devaient être absents de chez eux à l'heure où nous y faisions notre entrée, car leurs portes étaient fermées et nous n'aperçumes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halte de nuit dans la sierra de Huilcanota.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ni gens ni bêtes. Nous campâmes en plein air et brûlâmes quelques pieux qui se trouvaient là pour notre cuisine. Pendant que nous déjeunions avec un appétit qui se ressentait du mauvais souper fait la veille, nos montures erraient faméliquement autour des maisons. Le chaume d'une d'elles, récemment mis en place, leur parut n'avoir rien perdu de ses qualités nutritives; elles firent cercle autour de la hutte, puis, allongeant le cou et tirant à elles comme au râtelier, elles déjeunèrent avec sa toiture.

De Condoroma, que nous quittâmes aussitôt notre repas achevé, on compte jusqu'à la plaine de Chita deux lieues de pays, équivalant à quatre lieues françaises. Le village de ce nom est adossé à une chaîne trachytique d'un profil pittoresque et compte une vingtaine de maisons. Un torrent-rivière qu'on voit descendre des hauteurs mène grand bruit et grande écume à travers les quartiers de roche dont son lit est jonché; mais, à mesure que le plan qu'il parcourt s'abaisse et tend à l'horizontalité, sa furie se calme, sa rumeur s'apaise, et, une fois entré en plaine, il coule à la façon d'un simple ruisseau.

Le temps fut beau pendant une partie de la journée. Nos muletiers en profitèrent pour marcher d'un bon pas. Sur les quatre heures, d'épais nuages nous cachèrent l'azur du ciel et le disque du soleil qui descendait à l'horizon; une teinte générale d'un gris roussâtre envahit l'espace. Sur ce fond, qui alla s'obscurcissant de plus en plus, les neiges des alentours se détachèrent nettement, mais avec une sécheresse de silhouette. Comme il arrive dans ces régions bénies, à peine le soleil eut-il disparu, qu'un froid piquant se fit sentir. Déjà nous commencions à souffler dans nos doigts pour les préserver de l'onglée, lorsqu'au débouquement d'une chaîne nous vîmes s'évaser devant nous la plaine à peu près circulaire au fond de laquelle est assise la bourgade de Cailloma, que les gens du pays appelèrent longtemps Cailloma la Rica, en raison des riches produits de ses mines d'argent.

Nous coupâmes la plaine en diagonale. En approchant de Cailloma, des chaumières et leurs parcs à bêtes, placés en avant-postes, parurent se détacher de la bourgade et venir au-devant de nous. Quelques chandelles s'allumaient au moment où nous y faisions notre entrée; nous suivîmes nos muletiers dans le Tampu ou caravansérail où d'habitude ils se logeaient avec leurs bêtes quand ils venaient à Cailloma. Ce Tampu était une grande cour à ciel ouvert, dont le sol jonché de fumier et de paille brisée annonçait qu'elle servait d'écurie aux animaux. Les logements des voyageurs, représentés par de petits cubes creux, en maçonnerie, ne recevant d'air et de jour que par leur porte lorsqu'elle était ouverte, occupaient trois côtés de cette cour.

L'arrivée d'une caravane dans une de ces bourgades perdues au milieu des neiges est pour les naturels de la localité un événement heureux, une faveur du ciel dont ils se montrent d'autant plus empressés de jouir, que le ciel la leur dispense rarement; aussi à peine avions-nous mis pied à terre qu'une douzaine de Caillomenos nous entouraient déjà; les uns s'informaient aux muletiers de quels articles de commerce la caravane était chargée : c'étaient les négociants du lieu; d'autres s'enquéraient des derniers pronunciamentos et si l'élu de la nation était solidement assis dans son fauteuil présidentiel : c'étaient les politiques; d'autres enfin ne soufflaient mot, mais nous examinaient de la tête aux pieds comme des bêtes curieuses : c'étaient les badauds, dont l'espèce est partout la même.

Au nombre de ces derniers se trouvait un individu drapé dans un manteau et coiffé d'un de ces feutres mous qu'en raison de leur nuance on appelle dans le pays des ventres d'âne (*pansa de burro*). Quelques paroles que j'avais échangées avec Pierre Leroux dans notre langue maternelle, avaient paru éveiller chez cet inconnu un intérêt sympathique pour nos personnes, autant que j'en pouvais juger par un sourire bienveillant qu'il nous adressait chaque fois que par hasard nos regards rencontraient les siens. Évidemment cet homme était désireux de faire notre connaissance, et, dans l'idée qu'une timidité, qu'il ne pouvait vaincre, l'empêchait de s'exécuter et de faire le premier pas, je pris les devants et, le saluant comme une vieille connaissance, je lui demandai des nouvelles de sa santé. L'individu rougit d'abord, puis me répondit en balbutiant un peu, que j'étais bien honnête de m'informer de lui; qu'il s'appelait Mariano Telar, était domicilié à Cailloma, avait quelque fortune et d'assez belles connaissances parmi les personnes recommandables de la localité; puis il ajouta qu'ayant essayé autrefois de traduire en espagnol le Télémaque, les quelques paroles que nous avions prononcées lui avaient révélé notre qualité de Français, et qu'à ce titre il se trouverait honoré si, pendant le temps que nous devions passer à Cailloma, nous acceptions sa maison et sa table.

Pareille proposition m'agréait assez. Mais je n'étais pas seul, et je crus devoir consulter à cet égard mon compagnon de route. En toute autre circonstance, Pierre Leroux eût refusé net. Mais la perspective de passer la nuit dans une des chambres-cachots du Tampu et d'avoir maille à partir avec la vermine qui y foisonne d'habitude, cette perspective le rendit traitable; s'il s'éleva contre la proposition de l'obligeant Caillomeno, ce fut seulement pour la forme et pour avoir l'air de me faire une concession : après quoi il me laissa libre d'agir à ma fantaisie.

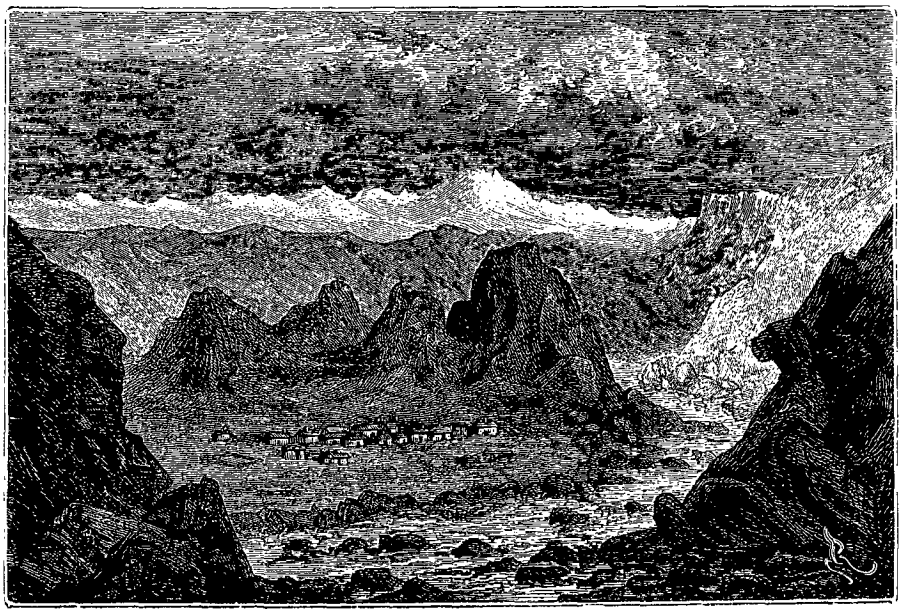
A peine don Mariano eut-il su que nous acceptions le gîte et la pâtée qu'il nous offrait avec un abandon digne des temps antiques, qu'il nous fit signe de le suivre. Nous quittâmes le caravansérail, et après avoir pataugé dans la boue de quelques ruelles qui n'étaient rien moins qu'éclairées, nous débouchâmes sur une petite place dont l'église occupait un des côtés, et la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maison de notre conducteur un des angles. En entrant chez lui, il s'empressa de nous présenter à sa femme, matrone entre deux âges, à l'air grave et digne, qui nous accueillit par une révérence de menuet. Après les compliments d'usage, son mari lui dit quelques mots en quechua qui me parurent avoir trait à l'adjonction d'un plat ou deux à l'ordinaire conjugal. Elle sortit pour s'occuper de ces détails. Restés seuls avec don Mariano, nous échangeâmes quelques phrases entrecoupées de cigarettes. Après une demi-heure d'attente, la señora nous fit dire par un pongo qu'elle nous attendait dans le Comedor. On but de l'eau pendant la moitié du repas; mais au rôti, représenté par une friture de cochons d'Inde, on mit sur la table une bouteille de vin de Locumba, qualité *aspero*, que nous bûmes à petits coups et qu'on remplaça au dessert par une bouteille du même cru, qualité *dulce*[1]. Ce vin local mit notre hôte en gaieté, et lorsque sa femme se fut levée et nous eut laissés seuls, à la mode anglaise, il hasarda quelques drôleries que la bonne dame, qui nous avait paru très-raide à l'endroit des principes, n'eût pu entendre sans froncer le sourcil.

Une fois lancé, don Mariano, comme tout Péruvien, se dédommagea amplement de sa réserve habituelle, et de confidence en confidence, en vint à nous apprendre comment il avait gagné sa fortune et fait la connaissance de son épouse. Trois heures durant il nous entretint de ces choses et de beaucoup d'autres qu'il pensait devoir nous intéresser. S'apercevant enfin que nous tombions de lassitude, il nous conduisit lui-même à la chambre qui nous était destinée et nous quitta en nous souhaitant une bonne nuit.

Le lendemain, pendant que mon compagnon était encore au lit, j'allai parcourir la bourgade. Vingt mi-



Village et rio de Chita.

nutes me suffirent pour longer les cinq rues et compter les soixante-trois maisons dont elle se compose, sans préjudice des chaumières et des parcs à bêtes éparpillés aux environs. Au retour de cette excursion, j'entrai dans l'église dont on venait d'ouvrir la porte. C'était un bâtiment de figure rectangulaire, bâti moitié en pierres et moitié en pisé, percé de six fenêtres et surmonté de deux clochers carrés, coiffés chacun d'une calotte, dont l'architecte, à ce qu'il me sembla, n'avait pu faire une coupole. Le maître-autel était accoté de deux chapelles, dédiées l'une à Notre-Dame du Carmel, l'autre à saint Joseph, patron de la république. Toutes deux étaient ornées à profusion d'ex-voto, de reliquaires et de lampes en argent massif. Des toiles sans valeur appendues aux murailles complétaient la décoration du lieu saint.

En rentrant au logis, je trouvai Pierre Leroux et don Mariano en train de conjurer le brouillard matinal par un verre de rhum. Une nouvelle arrivée à Cailloma depuis une heure seulement servait de texte à leur conversation. Un *agrimensor de ingenio*, chargé par le gouvernement de déterminer les limites encore incertaines de la province et de ramener sa superficie au carré métrique, avait envoyé son secrétaire prévenir les habitants de Cailloma de son arrivée à Vilafro, et les avertir en même temps qu'ils auraient à pourvoir à tous ses besoins matériels pendant la durée des opérations géométriques qu'il allait entreprendre pour la gloire et la prospérité du pays.

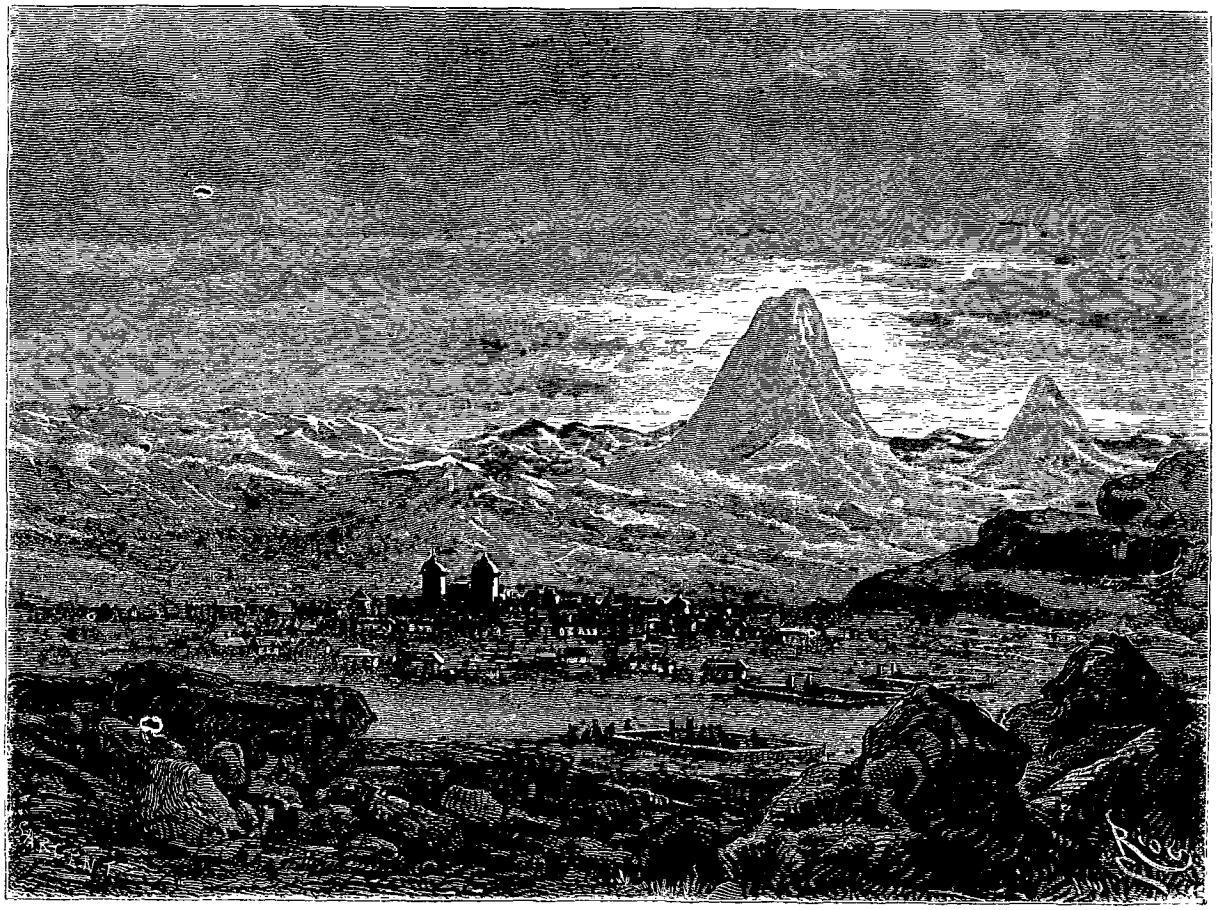
Cette nouvelle, élevée à la hauteur d'un fait politique, avait révolutionné en un clin d'œil la paisible bourgade et divisé ses habitants en deux camps op-

1. La vallée de Locumba touche à celles d'Ilo et de Moquehua dont nous avons parlé en commençant. Le vin *aspero* ou âpre dont elle fait commerce est son vin naturel. La qualité *dulce* (doux) est ce même vin cuit avec addition de sucre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

posés. Les uns alléguaient que leur province n'ayant pas figuré jusqu'à ce jour dans les annuaires, n'avait pas besoin qu'on déterminât ses limites; que l'agrimensor en question n'était qu'un espion du gouvernement et sa prétendue mission un prétexte pour frapper d'un impôt extraordinaire les contribuables de Cailloma. Les autres, et notre hôte était de ce nombre, voyaient au contraire dans l'arrivée de l'agrimensor un effet de la sollicitude du Président pour leur province bien-aimée et le désir de la tirer de son obscurité pour la placer au même rang que ses voisines.

Notre qualité de Français nous interdisait toute immixtion dans ces disputes de clocher. Nous laissâmes don Mariano batailler avec ses amis et nous poussâmes jusqu'au Tampu où nous étions descendus la veille, afin d'avoir des nouvelles de nos mules et de nos bagages. Les bêtes expédiaient tranquillement leur provende, les bagages étaient à leur place; seuls les muletiers paraissaient sens dessus dessous. L'affaire qui les avait amenés à Cailloma n'avait pu se conclure. Au moment où nous venions vers eux, ils allaient nous dépêcher un des leurs, afin de savoir si nous restions à Cailloma ou si nous voulions faire route avec eux, décidés qu'ils étaient à partir dans la journée.

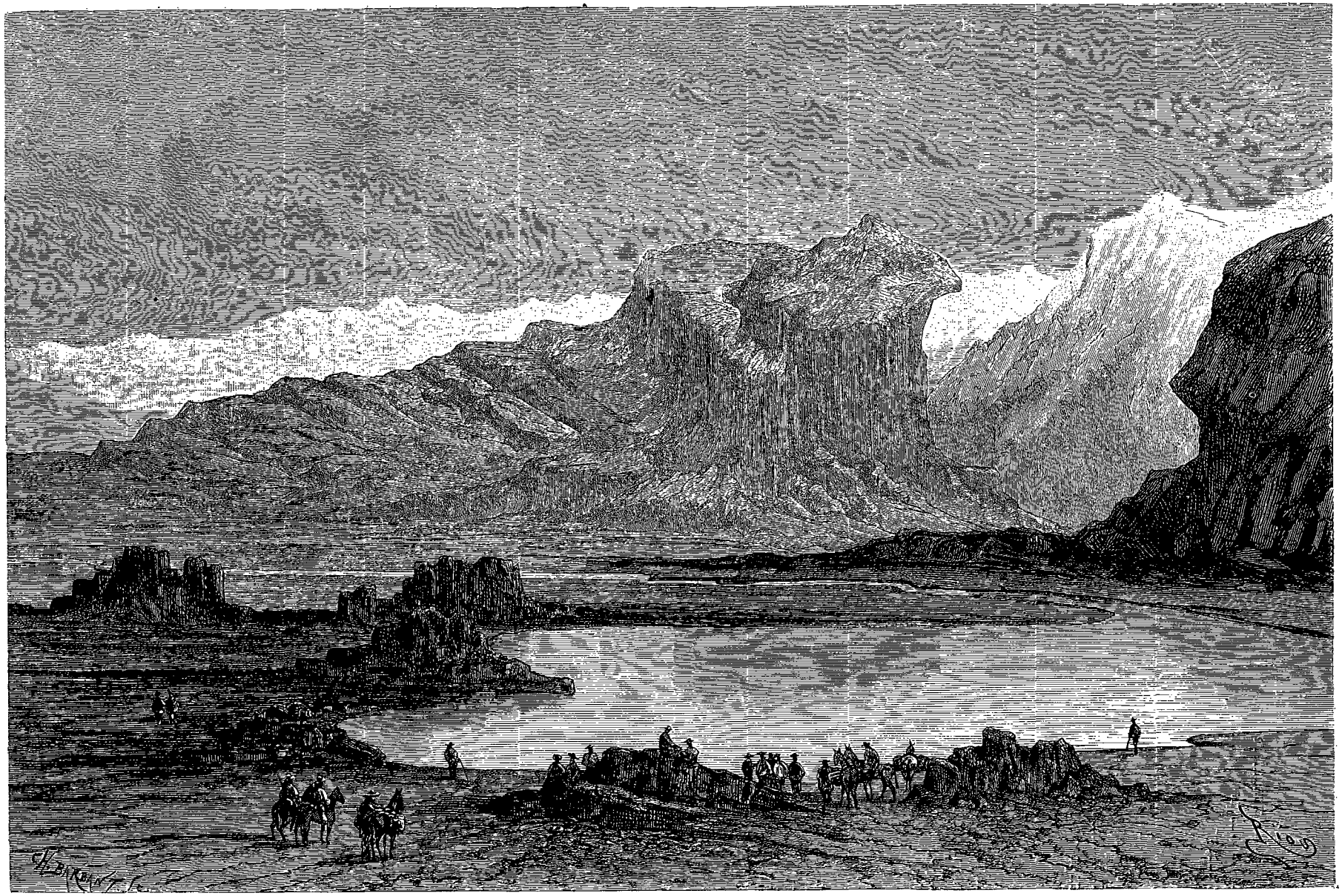


Vue de Cailloma la Rica.

Nous avions vu de la bourgade tout ce qu'il y avait à voir, et l'idée d'y prolonger notre séjour n'ayant pour nous aucun attrait, nous nous décidâmes à suivre les muletiers. Après avoir recommandé au mozo qui nous escortait depuis Tambo de donner à nos montures double ration de fèves sèches en guise d'avoine, nous retournâmes chez don Mariano pour lui annoncer la détermination que nous venions de prendre et le remercier en même temps de sa bienveillante hospitalité. L'annonce de notre prompt départ, auquel il était loin de s'attendre, parut l'affecter vivement. Pour atténuer autant qu'il était en nous la peine qu'involontairement nous lui causions, nous acceptâmes le déjeuner qu'il nous offrit et la bouteille d'un ratafia local qu'y joignit son épouse.

Au sortir de Cailloma, nous prîmes de nouveau la direction de l'ouest plein. Les sites que nous traversâmes n'étaient qu'une suite d'escarpements, de fondrières et de casse-cou. Heureusement la neige de la veille s'était fondue, ce qui permettait à nos mules de voir où elles posaient le pied. Après plus d'une heure de marche par ces effroyables chemins, nous étions en vue du lac de Vilafro, au bord duquel stationnaient quelques individus. Le chef des muletiers, à qui nous demandâmes ce qu'étaient ces hommes et ce qu'ils faisaient en ce lieu, nous répondit que c'étaient des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du lac de Vilafro.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gens de la suite de l'agrimensor de ingenio dont l'arrivée avait révolutionné la paisible bourgade de Cailloma.

Comme il nous donnait cette explication, nous vîmes sortir d'une manière de grotte ou de caverne que la nature avait pratiquée à la base d'un cerro qui faisait face au lac, un homme court et gros, aux jambes arquées, vêtu d'un uniforme bleu de roi, rehaussé par des broderies d'or et d'étincelantes épaulettes. Il portait un pantalon collant, était chaussé de bottes à l'écuyère, et une ceinture de soie rouge à bouts flottants sanglait militairement son ventre pyriforme. Sa coiffure se composait d'une casquette évasée par le haut, en drap de la nuance de l'habit et ornée d'un galon d'or et d'une visière de cuivre.

Nous avions relevé ces détails un à un à mesure que nous nous étions rapprochés de l'individu. Quand nous n'en fûmes plus qu'à quelques pas, en même temps que nous étions frappés de sa laideur phénoménale, il me semblait en évoquant mes souvenirs pouvoir appliquer un nom sur cette laideur. Bientôt je n'eus plus aucun doute. Les yeux du personnage venaient de rencontrer les miens et s'étaient agrandis pendant que sa bouche s'ouvrait graduellement, signes évidents, comme chacun sait, d'une brusque et vive surprise.

« Señor don Julian Delgado y Palomino, m'écriai-je en arrêtant ma mule et en sautant à terre.

— Amigo don Pablo, » fit-il en s'avançant et m'ouvrant ses bras dans lesquels je me laissai choir.

Pendant que nous nous accolions avec cette exagération de tendresse en usage dans le pays, don Julian me soufflait rapidement à l'oreille : « Je suis devenu colonel du génie. Plus tard je vous dirai comment. Mais pas un mot devant ces gens. »

Notre reconnaissance opérée, je présentai Pierre Leroux à don Julian, et don Julian à Pierre Leroux; puis cette formalité remplie, nous acceptâmes l'invitation que nous fit le colonel du génie, puisque telle était la qualité de don Julian, de le suivre dans la caverne où faute de mieux il avait élu domicile. Comme il nous précédait de quelques pas, Pierre Leroux me demanda à l'oreille où j'avais pu faire la connaissance d'un pareil mascaron. « A Cuzco, » répondis-je en lui faisant signe de se taire jusqu'à ce que nous fussions seuls.

La cueva où nous introduisit le colonel était plus spacieuse qu'on ne l'eût supposé à en juger du dehors par son ouverture. Elle me parut avoir huit mètres de hauteur sur une largeur de douze et une profondeur de vingt à vingt-cinq mètres environ. Les débris d'un mur en pisé élevé à hauteur d'homme divisaient cette grotte en deux parties. Des traces de feu que gardait l'un des compartiments et la paille brisée qui recouvrait le sol de l'autre, indiquaient qu'elle avait servi de demeure à l'homme et d'écurie aux animaux. J'en fis l'observation au colonel après nous être assis sur des malles en cuir qu'il nous avait offertes à défaut de chaises.

« En effet, me dit-il, cette caverne a été habitée, et si vous tenez à savoir par qui, le guide que j'ai pris à Mamanihuayta pourra vous l'apprendre. Holà! quelqu'un! — trois ou quatre Indiens parurent simultanément. — Qu'on appelle Quispè, » fit don Julian.

L'Indien demandé se montra presque aussitôt et, s'arrêtant sur le seuil de la grotte, ôta sa montera et la roula entre ses doigts d'un air embarrassé.

« Avance, double brute, et répète à ce seigneur la sotte histoire que tu m'as racontée au sujet de Vilafro, » lui dit le colonel, avec cette aménité de formes et de langage dont les conquérants espagnols usèrent jadis avec l'indigène de la Sierra, tradition que leur descendance a soigneusement conservée.

L'Indien me regarda d'un air craintif et ébahi.

« Voyons, lui dis-je, apprends-moi ce que tu sais sur ce lac de Vilafro.

— Ce lac s'appelle Huanana et non pas Vilafro, me répondit-il; Vilafro est le nom d'un homme de ta nation.

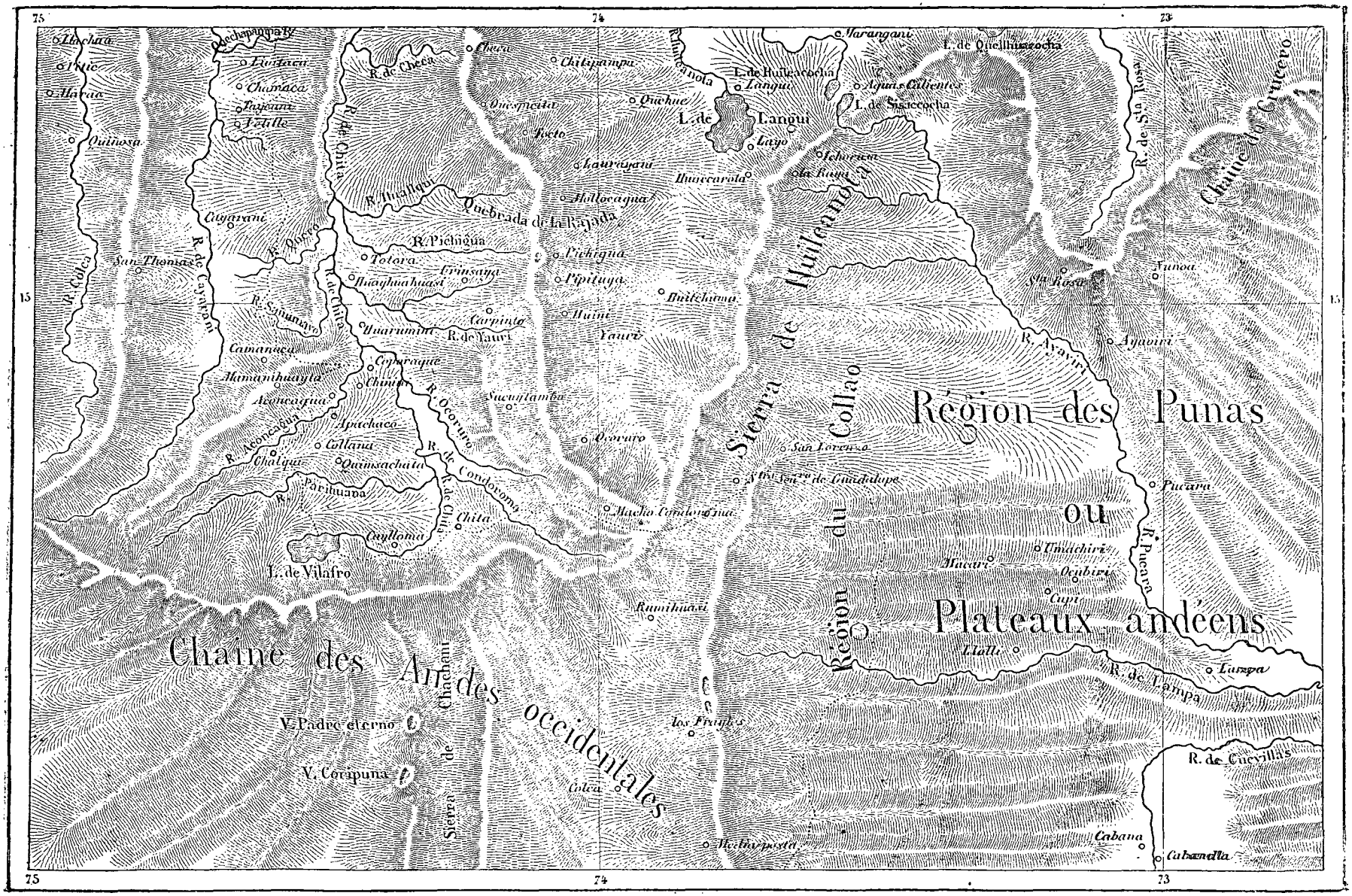
— Alors ce Vilafro était le propriétaire du lac, puisqu'il lui a donné son nom?

— Ce lac n'a jamais appartenu aux hommes, me répliqua l'Indien; les lacs, les cerros et les neiges n'ont d'autre maître que Dieu. L'homme dont tu parles était un chapeton d'Espagne à qui un pauvre llamero[1] avait révélé l'existence de la mine de Quimsachata, qu'on voit d'ici au bas des versants de la Raya. Vilafro ne tarda pas à s'enrichir, car Quimsachata était comme une source vive d'où le métal coulait à flots. Après cinq années de travail, l'Espagnol avait amassé tant d'argent qu'il en ferrait ses chevaux et ses mules, et cela avec assez de négligence pour que les fers se détachassent et restassent sur les chemins, où les pauvres les ramassaient. Bien qu'il abandonnât au vice-roi le cinquième de son travail à titre de tribut, qu'il fût dévot à la Santissima Virgen, comme le prouve une lampe d'argent du poids de trois cents marcs dont il fit don à l'église de Sicuani, on l'accusa d'impiété, de fraude et de rébellion. Si sa fortune lui avait fait beaucoup d'amis, elle lui avait fait plus d'ennemis encore. Appelé à Lima par ordre de l'inquisition et du vice-roi, il fut mis en prison, puis on le pendit, et ses richesses furent confisquées au profit du roi d'Espagne. A partir de cette époque, la mine de Quimsachata fut abandonnée, car l'âme du supplicié revint chaque nuit visiter son ancien domaine. »

Pendant que l'Indien me racontait cette histoire, le colonel avait retiré d'une malle quelques gâteaux secs et une bouteille de vin de Xérès, auxquels il nous pria de faire honneur. Nous grignotâmes un biscuit et bûmes un doigt de vin avec notre hôte, que la présence de Pierre Leroux semblait intimider. Afin de le mettre à l'aise devant un tiers qu'il ne connaissait pas et d'activer un peu la conversation languissante, je le priai avec tout le sérieux possible de nous donner

1. Conducteur de lamas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques détails sur la mission que son gouvernement lui avait confiée.

« Sachez, me dit-il, que de toutes les provinces du Bas-Pérou, celle de Cailloma est la seule sur le compte de laquelle l'État soit incomplétement renseigné. Non-seulement la statistique de Cailloma lui est inconnue, mais les limites de son territoire sont si vaguement déterminées que les habitants des districts limitrophes, mal conseillés, comme toujours, par leurs caciques respectifs, ont avec ceux de Cailloma des discussions fréquentes au sujet de mines et de pâturages, que chacun d'eux revendique comme sa propriété légitime. Pareil état de choses ne pouvait être toléré plus longtemps, et Son Excellence, le général Hermenegildo, notre illustrissime président et mon bien-aimé cousin par ma femme, a décidé qu'il serait procédé sans retard à un arpentage général de la province de Cailloma »



Un colonel du génie et son aide de camp.

Comme il achevait, le galop sourd d'une cavalcade et des cris joyeux arrivèrent jusqu'à nous. Nous sortîmes de la caverne.

« C'est mon aide de camp Saturnino qui revient de Cailloma, » nous dit majestueusement le colonel.

L'aide de camp était un jeune cholo au teint de sépia, au menton imberbe, aux cheveux d'un noir bleu tombant en mèches plates sur son col rabattu. Un poncho de voyage rejeté sur l'épaule laissait voir son uniforme bleu sans broderies. Une casquette d'ordonnance à visière de cuivre complétait ce costume entre militaire et civil. Derrière lui se pressait une députation des notables de Cailloma, parmi lesquels je cherchai vainement notre hôte don Mariano. Quelques personnes du sexe s'étaient jointes à eux, encouragées par l'exemple de l'épouse d'un gobernador de district qu'on voyait en tête, assise à califourchon sur une ânesse que son mari tirait par le licou. Tandis que les premiers, guidés par l'aide de camp, venaient féliciter le colonel sur son heureux voyage et se mettre à sa disposition, les secondes, restées un peu en arrière, nous examinaient de la tête aux pieds, tout en rajustant leurs jupons fripés par la course au clocher qu'elles venaient de faire.

Quand le dernier notable eut fini sa harangue, don Julian, adressant un salut collectif à la troupe, répondit d'un ton pénétré que c'était avec un plaisir indicible qu'il venait au nom du chef de l'État visiter les habitants de Cailloma, si dignes, à tous égards, de sa sollicitude. A dater de ce jour, la fidèle province, que de graves intérêts politiques avaient fait négliger un peu, allait marcher de pair avec les plus illustres. Le mesurage de ses terres, en l'appelant à de glorieux destins, inaugurait pour elle une ère fortunée. Désormais le nom de Cailloma, inscrit au temple de mémoire à côté de celui de ses sœurs, brillerait dans les fastes de la République et les calendriers imprimés à Lima.

L'orateur termina par une recommandation expresse d'envoyer avant la fin du jour, pour ses besoins et ceux de son escorte, deux moutons gras, quelques viandes fumées, un sac de pommes de terre et une outre d'eau-de-vie, sans préjudice de couvertures de bayeta et de combustible destinés à le défendre du froid pendant la durée du travail qu'il allait entreprendre pour la gloire et la prospérité des Caillomenos.

Cette demande, à laquelle ils ne s'attendaient pas, rembrunit un peu la physionomie des notables qui se regardèrent du coin de l'œil; mais don Julian feignit de ne pas s'en apercevoir; laissant ses auditeurs méditer sur la péroraison de son discours, il rejoignit leurs femmes, et de l'air le plus galant que sa laideur lui permît de prendre il les invita à entrer dans la caverne, où des biscuits et du vin de Xérès leur furent offerts. Cette gracieuseté valut au colonel une véritable ovation de ces dames. A la troisième tournée de biscuits et de vin, la gobernadora, matrone d'âge mûr, l'appela « mon mignon », tandis que l'alcalda, plus jeune et partant moins osée que sa compagne, se contentait de lui dire : compère.

Comme les maris n'avaient point été invités à cette réunion, ils ne tardèrent point à trouver que leurs femmes riaient trop fort et demeuraient trop longtemps à l'écart. Sous prétexte que le trajet était long de Vilafro à Cailloma, et qu'il ne fallait pas abuser des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Visite des notables de Cailloma.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bontés de Sa Seigneurie, ils engagèrent ces dames à se remettre en selle et à reprendre le chemin du logis. La physionomie de nos députés s'était encore assombrie depuis que le colonel les avait laissés seuls, ce que j'attribuai aux réflexions qu'ils avaient échangées. Par contre, celle de leurs moitiés était fort animée et les regards qu'elles nous adressaient si expressifs, que je ne doutai pas un seul instant qu'elles ne missent tout en œuvre pour décider leurs époux et leurs frères à faire droit à la demande du colonel.

Après forces salutations, la députation reprit le chemin de Cailloma. Les muletiers, trouvant que nous prolongions par trop notre halte, vinrent nous demander si nous ne voulions pas nous remettre en marche. Mais don Julian répondit brusquement que nous étions ses hôtes et qu'il nous gardait encore avec lui. Alors, comme ils ne voulaient pas attendre plus longtemps, on convint de se séparer. En échange d'une gratification qu'ils avaient méritée et que nous leur donnâmes, ils nous adressèrent toutes sortes de bons souhaits.

La galanterie de don Julian envers les femmes des députés de Cailloma eut le résultat que j'avais prévu. Vers la fin du jour, nous vîmes déboucher sur la pelouse un convoi composé de deux ânes et de quatre lamas qu'un Indien dirigeait vers nous. Aucun des articles demandés ne manquait à l'appel. A la nuit close, l'homme repu et satisfait se séparait de nous et reprenait le chemin de la ville, emportant les remercîments de toute la troupe pour la population de Cailloma. Le reste de la soirée fut employé à emmagasiner les vivres et à disposer une partie des couvertures de façon à intercepter l'air du dehors. La nuit que nous passâmes dans la caverne ne fut ni meilleure ni pire que les autres nuits qui l'avaient précédée, et l'ombre du supplicié Joaquin Vilafro eut le bon goût de respecter notre sommeil.

Le lendemain, quand je me réveillai, il faisait grand jour. Pierre Leroux, plus matineux que moi, était déjà dehors. En voyant le colonel seul, je saisis l'occasion qui m'était offerte de l'entretenir en particulier. J'avais hâte de savoir par quel concours de circonstances le bourgeois débonnaire que j'avais connu à Cuzco était devenu du soir au matin colonel du génie. Aux premiers mots que je touchai du changement qui s'était opéré en lui, il se mit à rire.

« C'est à ma femme que vous devriez demander cela, me dit-il, car c'est elle qui est cause que je suis ici, au lieu d'être ailleurs.

— Doña Balbina?

— Elle-même. Depuis quelque temps elle me cherchait noise à propos de mes goûts casaniers et de l'oisiveté, disait-elle, dans laquelle je croupissais. Or, mieux que personne elle sait que mes chacaras de Cuzco et mes plantations de Santa-Ana me donnent assez de besogne, et que, sur trois cent soixante-cinq jours de l'année, j'en passe trois cent soixante à surveiller mes fermiers, à gronder mes péons, à vendre mes récoltes, à placer mon argent au meilleur taux possible. Mais Balbina, trouvant que tous ces casse-tête étaient insuffisants, a eu l'idée d'écrire à son cousin le Président afin d'en obtenir pour moi un brevet de colonel qu'elle m'a offert le jour de ma fête. Un drôle de bouquet, qu'en dites-vous? Naturellement je me suis récrié; j'ai même refusé d'accepter le cadeau de ma femme; mais elle a tenu bon. Alors, comme de mon côté je ne cédais pas, elle s'est emportée, elle a tempêté, elle a été jusqu'à me traiter de poule mouillée et me dire que je préférais mon argent à l'honneur et à la gloire de mon pays. Cet orage domestique a duré deux jours. N'y pouvant plus tenir, je suis allé me commander un uniforme. Heureusement pour moi les cadres de l'armée étaient au complet. Sans cette circonstance j'étais envoyé à la tête d'un régiment dans quelque province lointaine, ma femme ayant demandé à son cousin qu'il me mît en activité de service, afin que j'eusse une occasion de délustrer mes épaulettes. Comme le Président ne pouvait dans l'état des choses me donner un commandement, il a eu l'idée de me nommer colonel du génie et de m'envoyer à Cailloma pour lever le plan de cette province.

— Et vous avez accepté un pareil mandat?

— Impossible de refuser, cher ami; ma femme avait fait toute cette besogne sans me consulter. A propos, comment me trouvez-vous en uniforme? Cette chère Balbina assure qu'il me rajeunit de dix ans!

— Dès que votre femme l'assure, je suis entièrement de son avis. Mais revenons à nos moutons. Comment allez-vous vous y prendre pour remplir convenablement la mission dont vous êtes chargé? Vous n'êtes, que je sache, ni mathématicien, ni arpenteur, ni géographe, ni statisticien, ni économiste, ni même....

— Assez là-dessus, don Pablo; tout ce que je puis vous dire, c'est que je me montrerai digne de porter l'épaulette.

— Eh! malheureux, il ne s'agit pas d'épaulettes, mais d'un plan de la province que vous allez avoir à fournir. Or ce plan, où le prendrez-vous, puisque vous n'êtes pas en état de le faire?

— Je l'ai là, me dit-il en retirant d'une mallette en cuir une feuille de parchemin qu'il déroula devant moi. Sur cette feuille un plan géométral de la province était dressé avec une sûreté de lignes qui dénotait la main d'un employé du cadastre. Les mots suivants écrits dans la légende le prouvaient d'ailleurs surabondamment : « Dressé par ordre de l'excellentissime vice-roi, comte Gil de Lemos, août, 1690. »

« Comment vous êtes-vous procuré ce plan? demandai-je à don Julian qui paraissait jouir de ma surprise.

— Je l'ai acheté deux piastres à un frère lai de la Recoleta qui le tenait d'un marchand du Baratillo.

— Et vous aurez l'audace de le présenter comme l'œuvre de votre main?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Pas l'original mais une copie que j'en ferai faire par mon filleul qui est clerc d'escribano. Le drôle a une belle main et dessine un peu à ses moments perdus; il me fera cela en s'amusant.

— Indigne plagiaire ! exclamai-je moitié sérieux, moitie riant.

— Bah! fit insouciamment don Julian, pourquoi m'en priverais-je, lorsque tant de gens entre les doctes et les illustres ne se font aucun scrupule de se parer des dépouilles d'autrui! »

J'allais répondre au colonel que les tromperies du prochain n'autorisaient en rien les nôtres, si l'arrivée de Pierre Leroux, qui parut sur ces entrefaites, n'eût coupé court à tout propos. Don Julian n'eut que le temps de renfermer dans la mallette son plan de Cailloma.

« Vous me donnez votre parole de ne pas dire un mot de tout ceci? me souffla-t-il rapidement.

— Je vous la donne, fis-je sans sourciller; mais pour vingt-quatre heures, » ajoutai-je mentalement.

Désormais sûr de son affaire et ne restant plus là que pour la forme, don Julian employa les heures où nous le laissions seul à parcourir une liasse de journaux qu'il avait apportés pour se distraire et à siroter du vin de Xérès, dont il était bien approvisionné. Dans la matinée du second jour, comme il avait achevé la lecture de ses journaux, il me fit part de son intention de lever le camp. Sa résolution m'agréait d'autant que mes dessins étaient terminés, mes notes au courant, et que Pierre Leroux, suffisamment renseigné sur les mines des environs, commençait à sécher d'ennui. Le départ fut donc résolu séance tenante. Pendant que les muletiers mettaient en état les harnais et les bâts de leurs bêtes, et que l'aide de camp Saturnino, accompagné de six Indiens destinés à lui faire escorte,



Entre Charybde et Scylla.

allait porter aux habitants de Cailloma les adieux et les remercîments de son chef, nous allâmes, mon compagnon et moi, donner un dernier regard aux rives du lac, dont l'eau se ridait sous un petit vent de la Cordillère. J'avais emporté, pour y faire quelques retouches, un dessin de ce lac que j'avais achevé la veille, et pour plus de commodité, nous nous étions placés parmi des rochers qui nous garantissaient du vent et d'où l'on embrassait dans son ensemble la nappe d'eau qui reflétait un ciel couleur d'étain.

Je ne sais trop depuis combien de temps nous étions là, lorsqu'une clameur retentit sur la colline qui dominait le campement. Presque aussitôt nous vîmes apparaître une troupe équestre, composée d'hommes et de femmes en tête desquels paradait Saturnino. Au risque de se rompre le cou, écuyers et écuyères se lancèrent à fond de train dans le sentier en pente qui conduisait à la caverne, et débouchèrent comme une trombe sur la pelouse aux cris de *viva el coronel! viva el Presidente de la Nacion!* Don Julian, qui venait s'informer de la cause de ce tumulte, fut appréhendé au corps par deux amazones dans lesquelles je crus reconnaître la gobernadora de district et sa compagne l'alcalda. La troupe fit cercle autour d'eux. On déboucha quelques bouteilles et les santés se succédèrent avec une effrayante rapidité. A cette manifestation bachique, je reconnus un cacharpari ou fête d'adieux que les notables de Cailloma étaient venus offrir au colonel pour répondre à sa politesse. A la façon dont les toasts et les rasades se succédaient, je tremblai pour don Julian que ses bourreaux femelles obligeaient à trinquer avec tous les membres de l'assemblée. Craignant qu'un sort pareil ne nous fût réservé si nous étions découverts dans notre cachette, j'engageai Pierre Leroux à s'aplatir de son mieux contre les rochers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le cacharpari dura deux bonnes heures, puis la troupe reprit le chemin des hauteurs, les hommes poussant des évohés bachiques auxquelles les femmes répondaient par des notes de fifre qui dominaient le brouhaha. Nous attendîmes prudemment pour sortir de notre cachette que le dernier poncho eût disparu sur la colline; puis quand le bruit des voix se fut graduellement affaibli, nous courûmes vers le bivac afin d'avoir des détails sur le divertissement auquel nous n'avions pas pris part. Comme nous arrivions, les muletiers étaient en train de desseller leurs bêtes, et les Indiens reportaient dans la caverne les malles et les paquets qu'on en avait retirés. Étonné de cette manœuvre qui indiquait une halte au lieu d'un départ, je demandai à un de mes arrieros si nous ne partions pas. Il me montra le colonel assis dans la pénombre de la caverne et l'aide de camp étendu, la face contre terre, à quelques pas de lui. « Ils sont ivres morts, » me dit-il.

Je courus à don Julian et l'interpellai avec véhémence, mais je n'en pus tirer aucun éclaircissement. Ses onomatopées intraduisibles, ses yeux bridés par



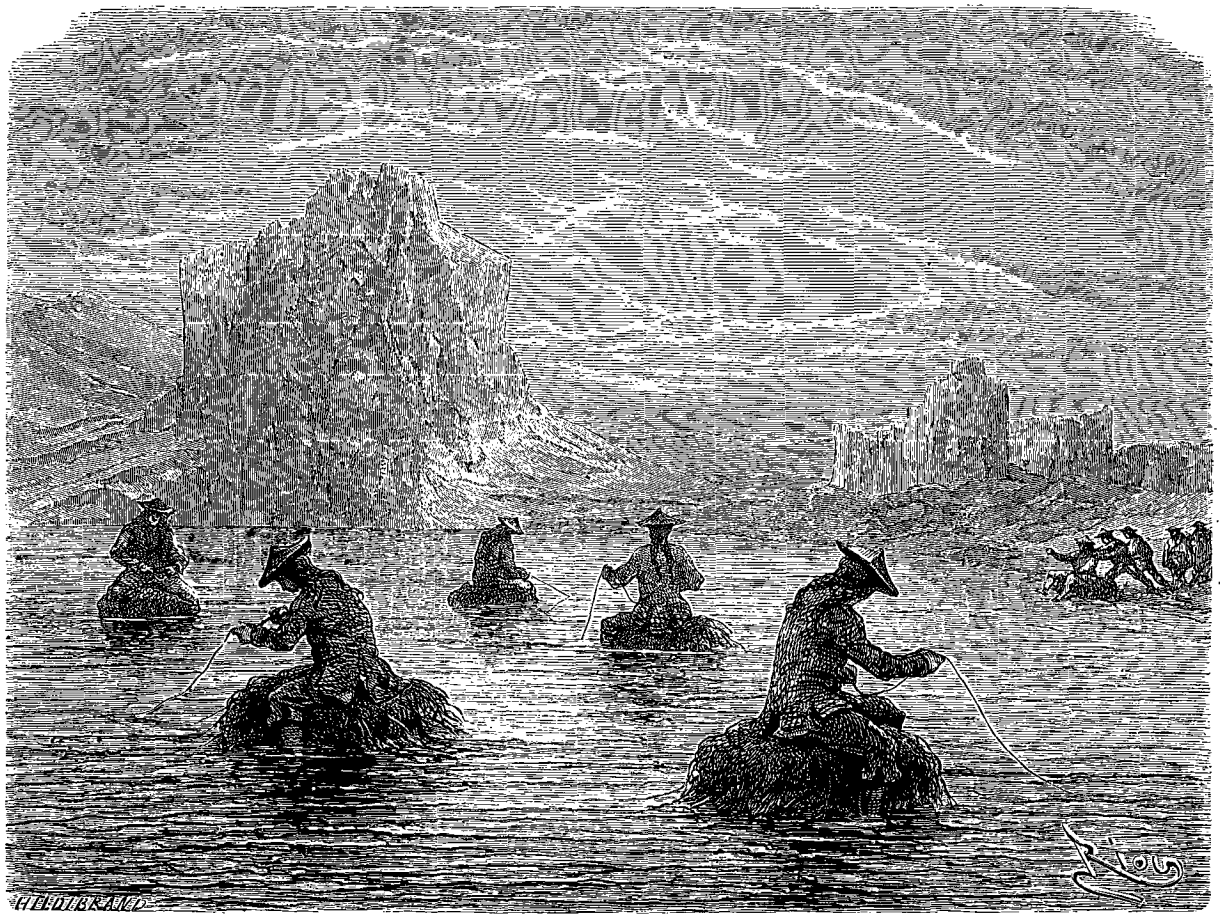
Tombés au champ d'honneur.

les coins, ses lèvres pendantes et frangées d'écume, attestaient, en même temps qu'un anéantissement complet de l'intelligence, un irrésistible besoin de sommeil. Quant à Saturnino, il ne bougeait pas plus qu'un terme. Déjà frappé à mort dans une première escarmouche sous les murs de Cailloma et sentant ses forces l'abandonner, il était venu rejoindre son chef et expirer à ses pieds, en brave et fidèle aide de camp qu'il était. J'ordonnai qu'on déposât sur leurs matelas respectifs ces deux victimes du cacharpari des Caillomenas; puis dans la soirée, comme le délai que j'avais fixé à ma discrétion relativement aux affaires du colonel était expiré, je racontai à mon compagnon de voyage, ce qui l'égaya fort, comment, par la volonté de sa femme et la protection du Président de la République, don Julian Delgado y Palomino était devenu colonel du génie.

Paul Marcoy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pêche au suchi dans le lac de Vilafro.

VOYAGE DANS L'ENTRE-SIERRA,

LA VALLÉE DE HUARANCALQUI ET LES RÉGIONS DU PAJONAL

(BAS-PÉROU)

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le lendemain quand nous nous levâmes, les deux victimes du cacharpari dormaient encore profondément. Le sommeil étant le meilleur remède qu'on pût appliquer à leur indisposition, je me gardai bien de les réveiller avant l'heure. Pour occuper les loisirs forcés que me faisait la circonstance, j'imaginai de faire jeter la sonde dans le lac et de reconnaître en même temps quelles espèces ichthyologiques habitaient ses ondes glacées. Une prime de quelques réaux offerte à celui des Indiens qui se sentirait assez aguerri contre le froid pour affronter un bain de jambes de deux heures, décida non pas un seul, mais six d'entre eux à tenter l'entreprise. On faucha quelques brassées de jarava dont la plaine était abondamment pourvue, on les bottela, et ces bottes, reliées au moyen de soguas de laine, servirent d'esquifs aux navigateurs. L'Indien chargé du sondage enfourcha sa bouée et partit le premier, salué en guise d'adieu par les railleries de ses compagnons restés sur la rive. A l'aide d'un bâton qu'il manœuvrait comme une pagaie,

1. Suite. — Voy. p. 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il réussit à s'avancer au large. Le plomb du cordeau que je lui avais remis et qu'il submergea à plusieurs reprises, signala une profondeur variable entre sept et dix-neuf brasses, qui prouvait une grande inégalité d'assiette dans le fond du lac. La sonde, enduite de fromage à défaut de suif, ramena constamment un sable quartzeux.

Bientôt ce fut le tour des pêcheurs, qui, arrivés au large, se séparèrent et prirent dans plusieurs directions. Des hameçons amorcés de viande devaient affriander le poisson, si par hasard il s'en trouvait. La pêche commença et promit d'être fructueuse. Les premiers échantillons que les pêcheurs rapportèrent sur la rive étaient de petits poissons bruns de l'espèce des silures, comme déjà j'en avais recueilli dans quelques lacs andéens et notamment dans ceux de Tungasuca, de Quelluacocha et de Titicaca. Leur taille variait de trois à six pouces; il y en avait de quatre variétés, les seules, je crois, existantes à ces hauteurs, et connues sous les noms indigènes de *bagre*, *suchi*, *pichingote* et *chiñi*.

Pendant que la pêche avait lieu, le colonel et son aide de camp s'étaient réveillés. Nous les trouvâmes assis sur leur séant, se regardant l'un l'autre et ne gardant de l'engagement de la veille qu'un souvenir confus, une bouche pâteuse et un peu de lassitude dans tous les membres. Un bouillon de viande sèche si bien assaisonné de piment, que sa seule odeur faisait éternuer et pleurer à la fois, éclaircit leurs idées et les remit dans leur état normal.

Les apprêts du départ commencés la veille furent promptement terminés. Le colonel, qui retournait à Cuzco, n'avait que faire des Indiens qui l'escortaient depuis Coporaquè, et comme cet endroit figurait sur l'itinéraire que je m'étais tracé, ces hommes qui rentraient chez eux étaient pour nous d'excellents guides. Nous convînmes donc aussitôt de faire route ensemble. Au certificat de bonne conduite que leur délivra don Julian pour récompenser leurs services, il joignit une recommandation très-expresse de nous obéir en toutes choses comme à lui-même, sous peine d'encourir l'ire du curé et la sévérité du gobernador. Les Indiens promirent humblement de se conformer de tous points aux injonctions du colonel.

En quittant le lac de Vilafro, nous avions pris la direction du nord. Notre troupe comptait seize individus. L'Indien Quispé s'était mis à la tête du détachement et précédait nos montures de quelques pas. Ses douze compagnons suivaient à la file. L'assiette assez égale de la plaine se transforma bientôt en une suite de terrains très-accidentés, au milieu desquels serpentait le chemin que nous avions pris. Nous ne tardâmes pas à nous élever de façon à dominer la plaine et ses alentours. Comme nous venions d'atteindre le faîte d'un escarpement, j'arrêtai ma mule et me retournai pour donner un dernier regard au lac de Vilafro. De cette hauteur, sa nappe immobile et d'un gris bleuâtre semblait un miroir d'acier enchâssé dans le sol. Les rochers et les ondulations du terrain figuraient sur ses bords comme le revêtement d'une vasque, destinée à prévenir l'écoulement de ses eaux. Dans la partie de l'est, une fracture de cette vasque livrait passage au trop-plein du lac, qui fuyait sans bruit à travers la plaine. Comme j'étais occupé à prendre sur mon album de poche une coupe géologique de la chose, Pierre Leroux s'approcha de moi pour voir ce que je faisais.

« Ami, lui dis-je, saluez le berceau de l'Apurimac, que les anciens ont mieux connu que les modernes, à en juger par le tracé que nous en donnent ces derniers.

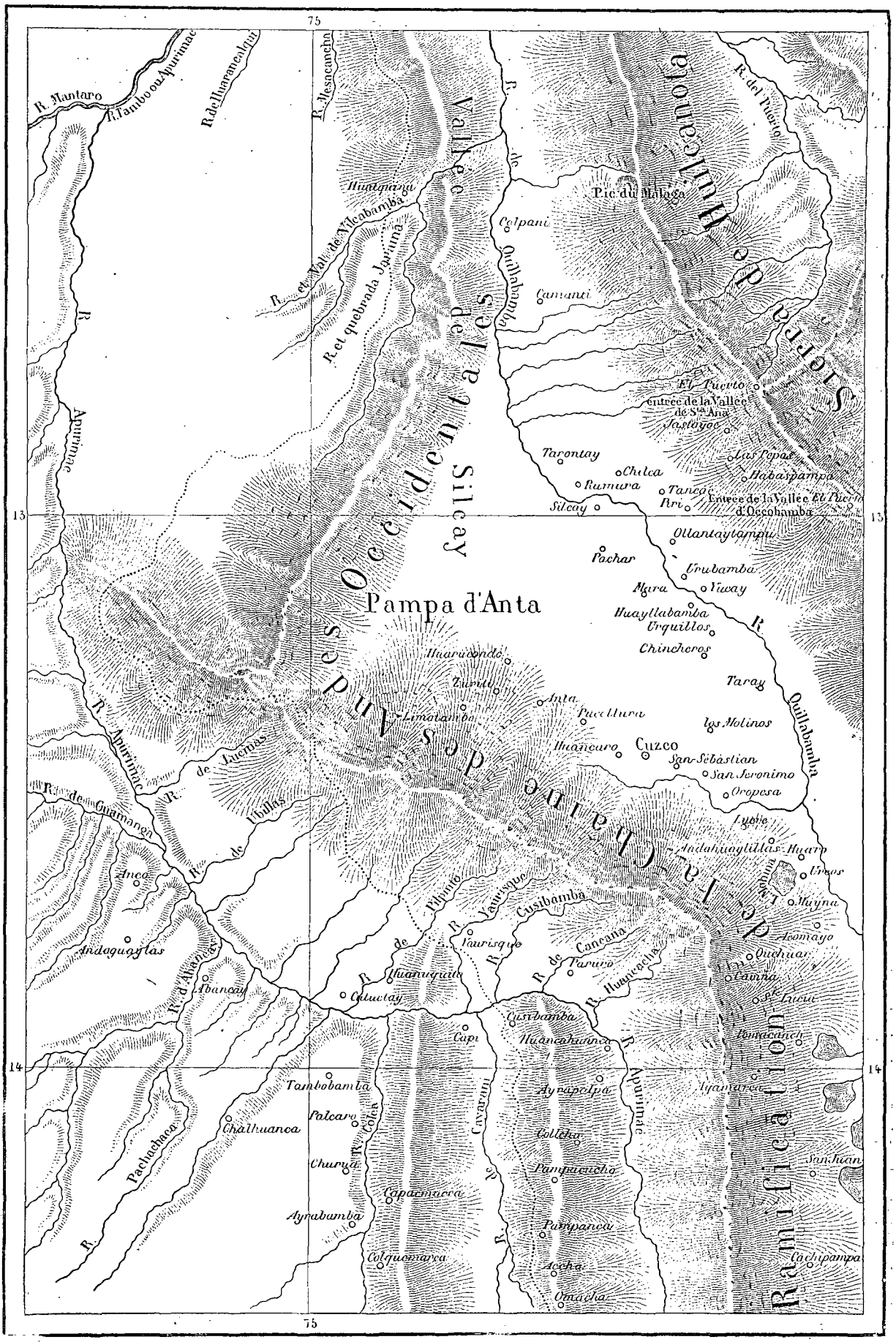
— Taïta, tu te trompes, me dit Quispé qui se tenait à nos côtés, et dans ce que je venais de dire à mon compagnon n'avait compris que le seul nom d'Apurimac : ce que tu prends pour l'Apurimac n'est autre que le lac de Vilafro qui, à huit lieues d'ici, dans la partie où le soleil se lève, reçoit le torrent Parihuana et prend le nom de rio de Chita, qu'il garde pendant quelque temps. Quand ce filet d'eau qui fuit à travers la plaine aura reçu neuf rivières par la gauche, onze par la droite, et parcouru vingt-trois lieues de Sierra, alors seulement tu pourras l'appeler Apurimac[1]. »

Nous reprîmes notre marche, et après avoir franchi le torrent Parihuana, nous atteignîmes Quimsachata, une ferme estancia où l'on élevait des lamas. Ces animaux, au nombre de cent cinquante à deux cents, erraient aux alentours, paissant un gramen ras et dur qui couvrait le sol. Nous achetâmes au gardien de l'estancia un lama de six mois qui devait, au dire de tous, fournir un excellent rôti. La bête destinée à notre souper marcha côte à côte avec nos Indiens, sans paraître se douter qu'ils la conduisaient à la boucherie.

Au sortir de Quimsachata, le guide nous fit quitter la voie transitable pour prendre un sentier tracé parmi les rochers, que nos mules gravirent à la façon des chèvres. Ce changement de route avait pour but, nous dit Quispé, de nous montrer la vieille ville, près de laquelle, en suivant l'autre voie, nous serions passés sans la voir, ni même nous douter qu'elle existât. En effet, au tournant du dernier rocher, l'espace s'agrandit devant nous et nous aperçûmes non pas une ville, comme l'appelait notre guide, mais une latomie ou carrière antique, dont celle d'Ollantay-Tampu, dans le district d'Urubamba, est le spécimen le plus complet qui existe au Pérou. A notre gauche, sur un talus s'élevait un cube monolithe de la taille d'une chaumière, sur le côté oriental duquel étaient simulées, à l'aide du ciseau, une porte et une fenêtre à jambages obliques dont le creux pouvait avoir de douze à quinze centimètres. A droite, sur un tertre, une masse rectangulaire, creusée à l'intérieur et sans plafond, était percée d'une seule porte à pans incli-

1. Du quechua : *apu*, chef, maître, seigneur, — *rimac*, bruyant tapageur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



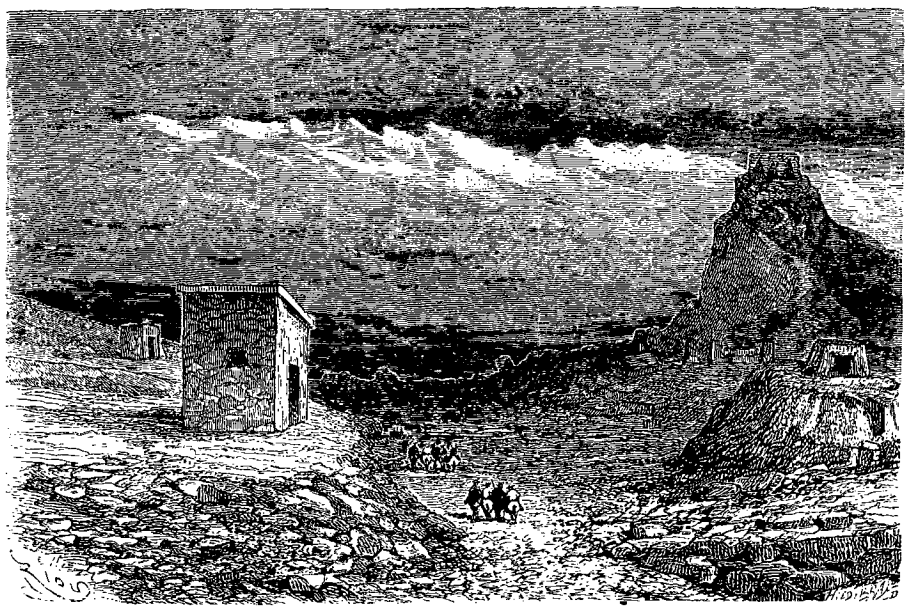
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nés. Une rangée de pierres, les unes debout, les autres couchées et qui rappelaient les men-hirs celtiques, longeait la base de ce tertre, que dépassait de plus des deux tiers un cerro élégant de coupe, hardi d'attitude, aux flancs duquel sinuait un sentier des plus escarpés. Son sommet était couronné par un semblant de construction carrée, creuse à l'intérieur, à pans obliques, et percée de trois portes.

Pendant que je mettais pied à terre pour en faire un croquis, Quispé me disait que la ville antique que j'avais sous les yeux était tout ce qui restait de la capitale de l'empire du Grand Cana. J'eusse pu répondre à notre brave guide que ce que lui et ses pareils avaient pris jusqu'à ce jour pour des ruines d'édifices, n'étaient que des fantaisies de carriers qui, l'extraction de la pierre opérée, s'étaient amusés à dégrossir ces blocs, à leur donner l'apparence de monuments et à y pratiquer des simulacres de portes et de fenêtres. Si je me tus à cet égard, ce fut pour ne pas le désobliger.

Cependant sa version, tout erronée qu'elle fût, avait un côté vrai; ce côté, c'est que la nation des Canas avait bien réellement existé, et que les semblants d'édifices que je dessinais se trouvaient précisément sur le territoire qu'elle occupait quand les Incas parurent au Pérou. D'humeur farouche et indomptable, ces Indiens luttèrent longtemps contre l'envahissement des fils du Soleil, et ne se rallièrent au culte d'Hélios-Churi que lorsque Huayna Capac, douzième Inca, eut contracté alliance avec eux en prenant pour épouse la fille de l'Atun-Cana chef de la nation.

J'achevai mon dessin et nous nous remîmes en route. Le village de Challqui, qui donne son nom aux prétendues ruines, était clos et muet quand nous pas-



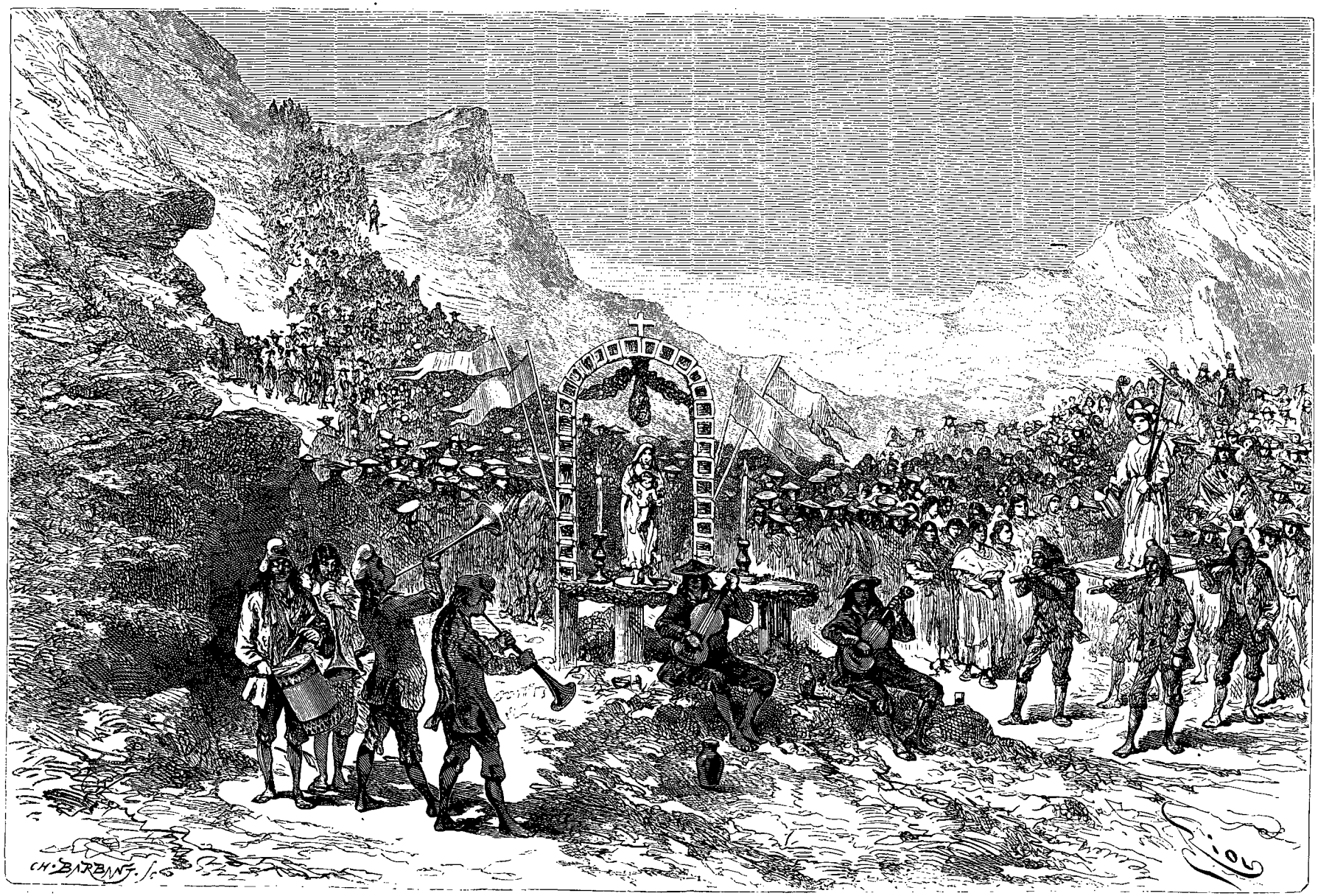
Ruines à Challqui.

sâmes devant lui. Notre guide, à qui je demandai la cause de cette solitude, m'apprit que les habitants du pueblo, réunis à ceux des villages d'Apachaca et d'Aconcahua, devaient se trouver à une lieue de là, dans la plaine de Chiñini, où les avait attirés la fête de San Isidro, patron des laboureurs et protecteur-né des cultures. La chose me parut d'autant plus étrange que je n'avais aperçu en chemin et ne voyais aussi loin que mes regards pussent s'étendre, que des pierres, des neiges, un peu de gramen en quelques endroits, mais pas un pouce de terrain cultivé. C'est du village de Collana resté à notre droite et que le détour que nous avait fait faire notre guide pour nous montrer sa ville antique nous avait empêché de voir, que partait chaque année une procession qui défilait à travers champs, non pour appeler sur des semailles ou des récoltes à l'état de mythe la protection du ciel comme la chose a lieu chez nous aux jours des Rogations, mais seulement dans le but de faire une promenade et de se divertir un peu.

A une lieue de là, le vent nous apporta une rumeur de fête. Malgré tout leur empire sur eux-mêmes, nos gens ne purent s'empêcher de tressaillir de joie; la chicha et l'eau-de-vie qu'ils subodoraient à distance leur arrachaient cette démonstration involontaire. A mesure que nous avançâmes, la rumeur alla en augmentant. Comme nous débouchions d'une étroite gorge formée par le rapprochement de deux versants, nous eûmes à la fois sous les yeux le champ de la fête avec son autel-reposoir et le défilé de la procession qui arrivait en même temps que nous. Nous poussâmes rapidement nos bêtes et nous allâmes nous mêler à des groupes de spectateurs des deux sexes venus des estancias voisines pour assister en amateurs à la solennité du jour.

La procession, qui pouvait contenir mille à douze

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fête de San Isidro, laboureur, à Challqui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cents personnes, Indiens pur sang pour la plupart, défilait en ce moment ou plutôt s'épandait à la façon d'une cascade du haut d'un sentier pratiqué entre deux escarpements, lequel allait aboutir à un espace circulaire qui formait comme un estuaire à ce courant humain. Au centre s'élevait l'autel-reposoir dressé pour la circonstance. La procession avait cela de singulier qu'on n'y voyait ni prêtres, ni moines d'un ordre quelconque. L'absence complète de croix, de drapeaux, de bannières ajoutait encore à son cachet d'étrangeté. Le seul trait qui la distinguât d'une cohue vulgaire et dénonçât son caractère religieux, était l'image de San Isidro, debout sur un brancard que portaient quatre Indiens aux jambes nues, au chef coiffé du chulio ou serre-tête national. Le saint était vêtu d'une robe vert-chou destinée à apprendre à ceux qui l'auraient ignoré, que le vert est la couleur dominante dans les vergers, les potagers et les cultures. Sur sa tête rasée et ceinte seulement de la couronne de cheveux monacale, s'évasait un de ces nimbes trilobés comme les peintres du moyen âge en ont mis à leurs personnages célestes; d'une main il tenait un arrosoir; de l'autre, une bêche et un râteau, instruments aratoires qu'un jardinier plutôt qu'un laboureur eût réclamés comme lui revenant de droit. Mais au Pérou les fidèles s'inquiètent peu de la couleur locale; pourvu que leurs saints soient *lindos* (jolis) et leurs saintes *hermosas* (belles), le reste importe peu.

Arrivés devant le reposoir qui était formé de planches posées sur quatre pieux, avec un retable de miroirs loué pour la circonstance, une image de la Vierge, deux chandeliers, des guirlandes de roseaux et des drapeaux aux couleurs péruviennes, les porteurs de San Isidro posèrent leur brancard à terre. A ce moment, des instrumentistes placés à la gauche du reposoir exécutèrent, à l'aide d'un tambour et de trompettes en fer-blanc, une fanfare étourdissante que deux guitaristes assis au pied du reposoir, un pot de chicha à leur portée, accompagnèrent d'un tremolo des plus grinçants. C'était le signal convenu. La procession qui marchait en bon ordre rompit ses rangs, les sexes se mêlèrent et des cruchons de chicha et d'eau-de-vie circulèrent de main en main.

Nos gens me paraissaient assez disposés à se perdre dans cette foule où les attiraient leurs instincts bachiques et leurs relations, mais je leur rappelai les pouvoirs que le colonel m'avait conférés, les menaçant, comme l'avait fait don Julian, de la colère du curé et de la sévérité du gobernador de Coporaquè, s'ils cédaient à l'envie qu'ils semblaient avoir de nous brûler la politesse. Toutefois, comme il eût été par trop inhumain de leur interdire toute participation à l'allégresse générale, je leur accordai un congé d'une demi-heure, afin qu'ils pussent rire et boire avec leurs amis.

Ce temps écoulé, je fis battre le rappel par Quispé, et quand j'eus réuni nos hommes, je les priai de nous précéder au lieu de nous suivre, ainsi qu'ils l'avaient fait depuis notre départ du lac de Vilafro. Ils obéirent, mais non sans rechigner un peu. Au reste, je dois leur rendre cette justice, ils avaient si bien employé la demi-heure de congé que je leur avais accordée, que les uns déraisonnaient déjà et que les autres vacillaient sur leurs jambes.

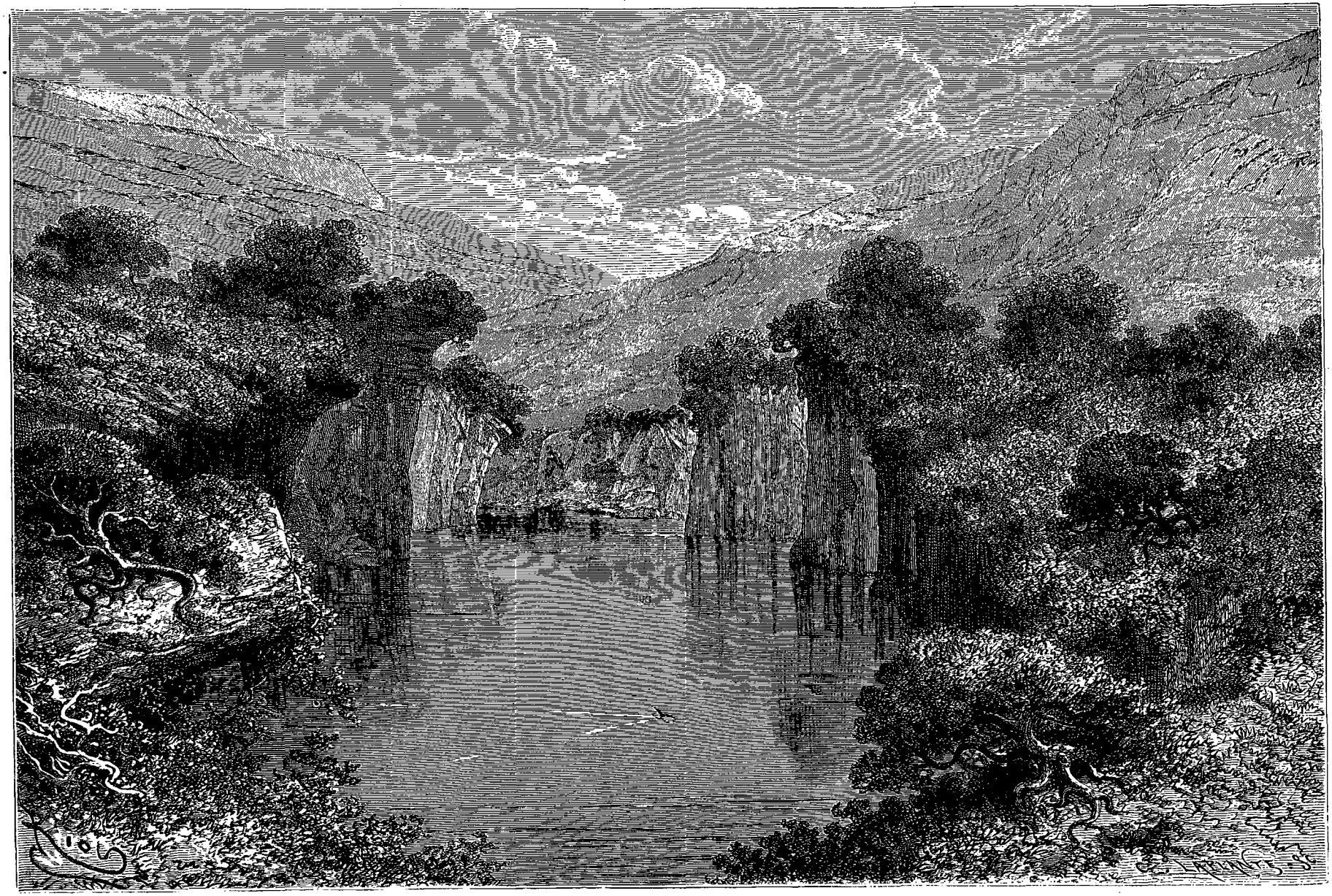
Nous nous éloignâmes du théâtre de la fête, dont la rumeur nous accompagna quelque temps encore, puis finit par s'éteindre derrière nous. Les chemins devenus de plus en plus escarpés, de plus en plus affreux, nous obligèrent à abandonner les rênes à nos mules, qui ne marchèrent plus qu'à pas comptés.

Ainsi cheminant nous arrivâmes au bord de la rivière Aconcahua que l'Apurimac, qui n'est encore ici que la rivière de Chita, reçoit par la gauche. Sa largeur que j'évaluai de l'œil pouvait avoir soixante mètres. Un gué connu de nos Indiens leur permit de la franchir avec de l'eau jusqu'à mi-cuisses; en les voyant aborder sains et saufs à la rive opposée, nous y poussâmes nos montures et les eûmes bientôt rejoints.

Le chemin que nous prîmes côtoyait la rivière et nous pûmes l'examiner à notre aise. A un coude brusque qu'elle fait en deçà du village d'Aconcahua, je m'arrêtai séduit par l'aspect pittoresque de ses deux rives. Resserrée à cet endroit dans un estuaire formé par des strates de grès schisteux, ici coupées à pic, là s'inclinant en pente douce, elle offrait à l'artiste un tableau tout fait. Son eau calme et comme endormie reflétait avec une netteté singulière, au centre la couleur du ciel, et sur le bord la teinte et tous les accidents des grès capitonnés à leur sommet d'une verdure rase. Sur ce chaperon verdoyant se dressaient des arbustes d'un vert presque noir, façonnés en boule et dont les racines s'implantaient violemment dans la pierre qu'elles trouaient en maint endroit comme des vrilles végétales. Deux versants de montagnes qui se rejoignaient en sens opposé de façon à former un V gigantesque, emplissaient le fond du paysage. Un seul oiseau, une de ces gaviotes ou mouettes blanches et grises qui hantent les rivières de l'Entre-Sierra, animait la scène. Le gracieux palmipède allait et venait, effleurant l'eau de son aile tranchante, ou plongeant tout à coup, saisissait au passage quelque petit poisson que sa vue perçante lui faisait découvrir dans cette onde troublée.

Nous traversâmes de sud-est à nord-ouest cette partie de la province de Canas qu'on appelle dans le pays le district d'Aconcahua, lequel, s'il faut s'en rapporter aux traditions locales, car les chroniqueurs espagnols sont muets là-dessus, aurait été le siége d'une civilisation de beaucoup antérieure à ces Indiens Canas avec lesquels, comme nous l'avons dit plus haut, les Incas firent alliance. La direction que nous avions prise nous priva du plaisir de voir le village d'Aconcahua qui compte neuf chaumières, et est situé derrière une éminence que nous laissions à notre droite; mais nous fûmes dédommagés de ce contre-temps par la vue des chapelles d'Aconcahua devant lesquelles nous

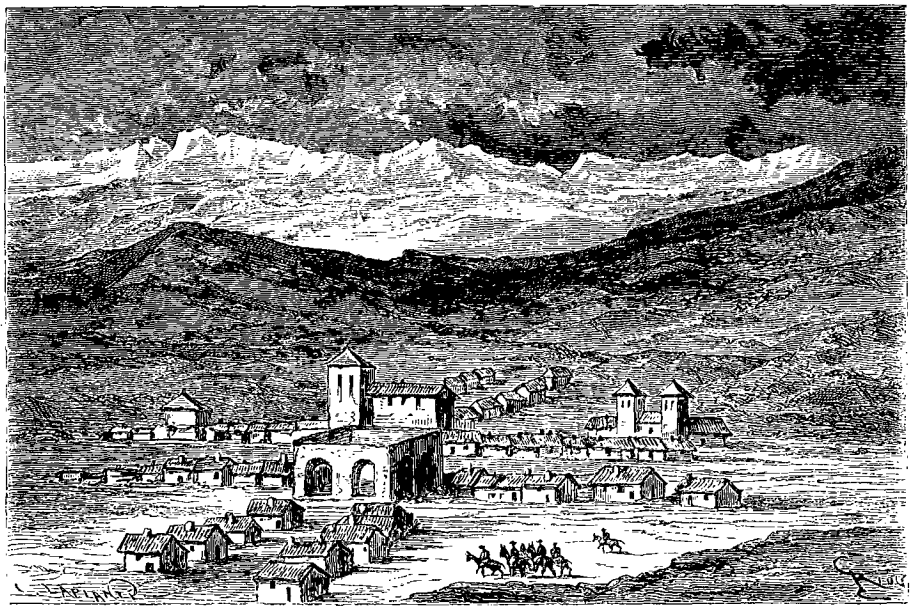
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rivière Apurimac : District d'Aconcahua.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passâmes. On appelle ainsi quatre blocs monolithes de quinze à vingt pieds carrés, placés au bas d'une colline, sur le bord du chemin, et orientés de diverses façons. Trois fenêtres carrées sont simulées en creux sur deux de ces blocs; une fenêtre à pans inclinés est figurée sur le troisième, et le quatrième reproduit une



Village de Coporaquè.

porte dans le même système. La profondeur des creux sur tous les blocs est de vingt centimètres. Quelques pierres rectangulaires pareilles à des marches d'escalier sont éparses autour d'eux. Ces œuvres du passé me parurent dater de la même époque que les monolithes que nous avions vus à Challqui.

Quispé, qui m'avait vu considérer ces pierres avec attention, crut devoir me dire qu'elles provenaient de l'ancien palais de l'Atun-Cana. Je riais encore dans ma barbe de ce palais du chef de la nation Cana dont les portes et les fenêtres étaient restées à l'état d'épure, lorsque nous arrivâmes à Coporaquè.

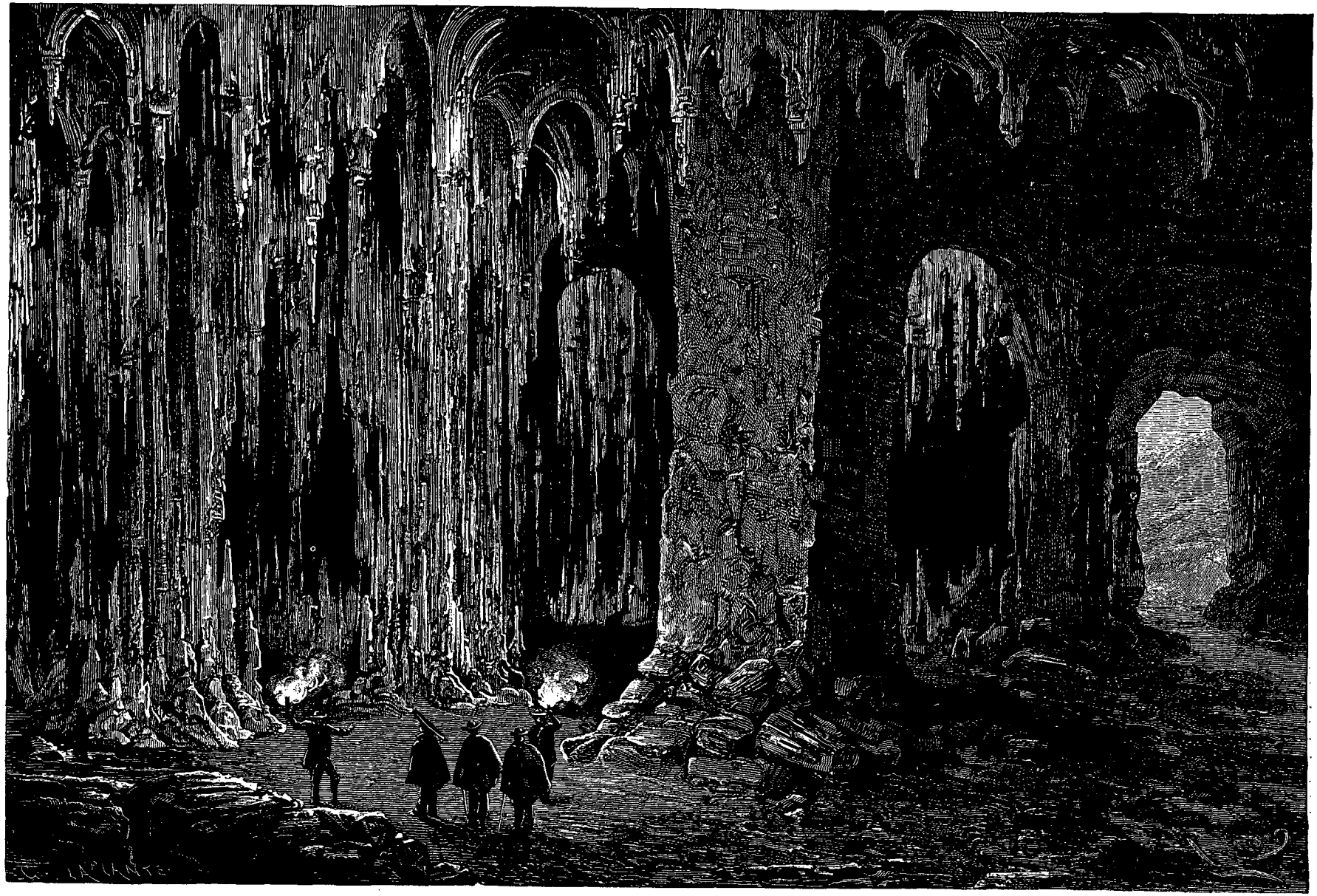
Notre entrée dans la bourgade fit sensation. Des femmes et des enfants parurent sur les portes. Celles qui comptaient des maris parmi les gens qui nous accompagnaient, accoururent à leur rencontre. Pendant quelques minutes, ce fut autour de nous un feu croisé d'exclamations, de demandes et de réponses; puis chaque femme emmena son mari, et nous restâmes seuls avec Quispé, que je priai de nous conduire au presbytère. Le curé don Mariano Teran que nous trouvâmes chez lui nous accueillit cordialement. Nous ne voulions que lui demander un guide pour nous conduire jusqu'à la limite du pays froid. Mais une fois entrés dans sa demeure, nous ne pûmes plus en sortir, tant il mit de bonne grâce à nous retenir et d'insistance à nous prouver que partout ailleurs que chez lui nous serions très-mal couchés et fort peu nourris.



Don Mariano Teran, curé de Coporaquè.

En attendant le souper que le digne pasteur ordonna de presser à notre intention, il nous fit les honneurs de sa maison et nous promena de chambre en chambre jusqu'à celle qui nous était destinée. Une des pièces où nous n'avions fait que passer avait attiré mon attention. Je demandai à notre hôte la permission d'y revenir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cavernes de Huarunini.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

demande qui, loin de lui déplaire, parut lui faire grand plaisir. Cette pièce, d'ailleurs assez exiguë, était percée de deux fenêtres ayant vue sur la cour. Trois rangs d'étagères qui garnissaient ses parois supportaient une collection d'antiquités péruviennes dont le musée ethnographique d'une grande ville eût été jaloux. Il y avait là des haches d'obsidienne et de porphyre, des javelots, des flèches et des épieux à pointe d'os, de métal ou de pierre; des vêtements et des tissus de plusieurs sortes, en coton blanc ou fauve, en laine d'alpaca, de vigogne, de lama, de guanaque, unis, rayés ou brodés d'arabesques aux mille couleurs; des vases d'un galbe charmant, d'une variété de formes inépuisable et dont la pâte avait le poli de l'acier; des cristaux de roche et des échantillons splendides de minerai d'or, d'argent et de cuivre.

L'annonce que le souper était servi prévint les explications que j'allais demander au pasteur sur la provenance de ces objets, qui m'intéressaient vivement. Quelques minutes après nous étions à table.

Pendant le repas je pus l'examiner tout à mon aise. C'était un homme d'environ cinquante-cinq ans, de taille moyenne, assez replet et dont la physionomie résumait les deux types indien et sambo; il y avait de la race indienne dans ses yeux obliques à sclérotique jaune et bridés par les coins; de la caste sambo dans son nez épaté et ses lèvres lippues. Deux signes velus qui dépassaient en grosseur ce qu'on est convenu d'appeler des grains de beauté, caractérisaient assez son visage pour qu'il en fût fait mention aux signes particuliers d'un passe-port. A certain enjouement qui faisait le fond de son caractère, il joignait un appétit robuste et un estomac qu'il nous dit fonctionner admirablement.

Au dessert je crus le moment opportun pour questionner notre hôte sur le passé d'Aconcahua et de Challqui, où nous avions relevé les blocs monolithes que Quispé prenait pour des édifices. Mais je ne tardai pas à m'assurer que ce qu'il en savait se bornait à peu de chose. C'étaient de ces lieux communs comme les gens du pays m'en avaient souvent débité. La belle collection qu'il possédait et qui m'avait paru témoigner jusqu'à certain point de ses connaissances comme savant et de son goût comme antiquaire, provenait de dons faits en divers lieux par des personnes pieuses dont il dirigeait la conscience. Don Mariano Teran était un de ces amateurs qui collectionnent pour le seul plaisir de collectionner, mais sans s'inquiéter autrement des objets étalés dans leur collection. J'eusse offert à notre hôte une boîte à musique ou un coco sculpté, qu'il l'eût placé dans son musée entre la *masca-pacha* d'un inca et la *llacolla* d'une impératrice.

S'il ne put rien m'apprendre sur le passé historique de sa province, en revanche il nous renseigna sur ses propres affaires, sur les revenus qu'il tirait de la dîme, et la tournée évangélique qu'il entreprenait une fois par an à travers les onze pueblos annexés à sa cure pour distribuer le pain de l'esprit à des indifférents qui n'appréciaient guère que le pain du corps.

Le chiffre annuel de ses aumônes s'élevait à vingt piastres. Les veuves et les orphelins étaient ses amis de prédilection. Les petits services qu'il exigeait d'eux entretenaient dans leur esprit l'amour du travail, l'horreur du péché et l'innocence des coutumes. Les veuves faisaient l'office de cantonniers. Elles allaient ramasser au bord des torrents des pierres qu'elles transportaient sur leur dos jusqu'aux portes de la bourgade, où elles les amoncelaient en tas égaux. Ces pierres leur servaient ensuite à combler les ornières que le dégel creuse incessamment dans les rues. Les orphelins étaient affectés à la recherche et au transport du crottin de lama, que don Mariano Teran brûlait dans sa cuisine à défaut d'autre combustible. Une escouade de six d'entre eux allait glaner chaque matin dans les écuries de la bourgade l'inflammable excrément, au grand récri de ses propriétaires qui, employant à leurs besoins le susdit combustible, répugnaient à s'en dessaisir; mais sur l'observation des orphelins dûment stylés à cet égard, qu'ils seraient grillés en enfer avec leur propre *bosta* s'ils refusaient de la partager en ce monde avec leur pasteur, les plus récalcitrants s'exécutaient sur l'heure.

En échange de ces services, les veuves recevaient une montera bleue ou rouge, à leur choix; les orphelins un poncho de laine, qui leur étaient délivrés chaque année. Les beatas ou béguines de la localité étaient également l'objet de la sollicitude du curé. Ces saintes femmes, au nombre de huit, touchaient le 1er de chaque mois une somme de deux réaux d'argent, environ vingt-huit sous de notre monnaie, à la charge par elles de balayer l'église, de fourbir les cuivres, de blanchir les nappes d'autel, les chemises et les surplis du pasteur, de chanter les répons, antiennes et litanies, et d'arracher un chiendent vivace qui infestait les alentours du presbytère.

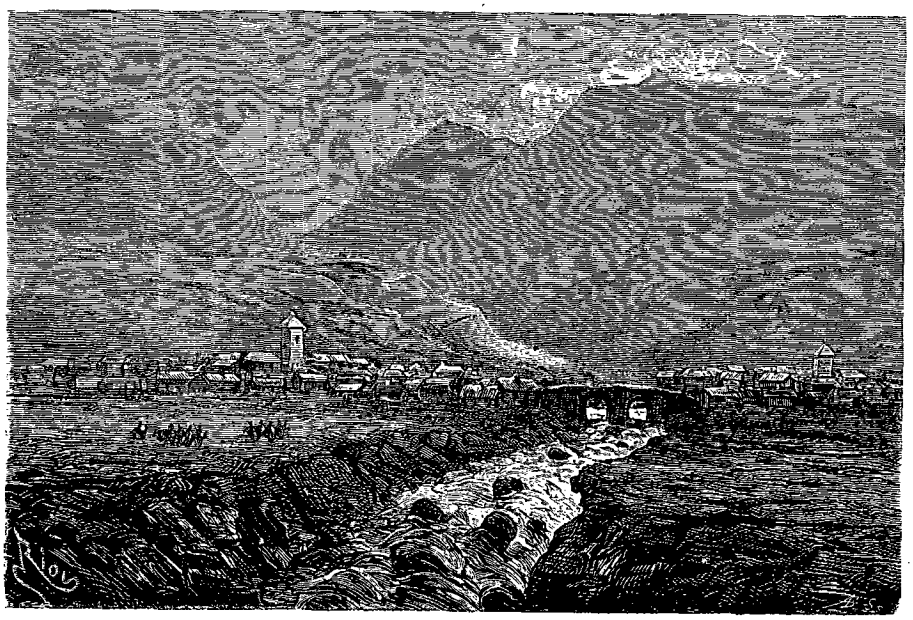
Ces détails, que leur narrateur avait embellis d'une foule de commentaires, occupèrent notre soirée. Peut-être bien don Mariano Teran eût-il parlé longtemps encore, tant notre façon d'écouter sans répondre paraissait avoir excité sa verve, si l'air appesanti que je pris tout à coup et la tête de Pierre Leroux qui se mit à rouler de l'une à l'autre épaule ne l'eussent averti que nous tombions de sommeil; alors se levant et nous souhaitant une bonne nuit, il nous fit conduire à la chambre qui nous était destinée. Dix minutes après nous dormions d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, le curé nous proposa une promenade à travers la ville. Comme la veille en arrivant nous n'avions fait que l'entrevoir, nous ne fûmes pas fâchés de juger si le titre de ville dont jouit Coporaquè dans les annuaires et que lui donnait le pasteur, n'était pas une de ces étiquettes menteuses sans rapport avec la liqueur du flacon. Après un quart d'heure de marche, nous étions complétement fixés à cet égard.

Édifiée sur le versant de coteaux qui s'élèvent d'on-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ulations en ondulations jusqu'aux sommets neigeux de la Cordillère, Coporaquè a pour centre une place carrée percée de huit arceaux qui commandent à autant de rues ou plutôt de simulacres de rues, car la plupart des maisons qui les bordaient autrefois sont détruites ou en ruine, et leurs pierres servent aujourd'hui de murs de clôture à des parcs à bêtes. D'un aspect terreux et rougeâtre, les maisons existantes se confondent à distance avec le ton du sol, particularité qui, jointe à la stérilité des environs, donne à Coporaquè une physionomie des plus maussades. L'église, grand bâtiment carré accoté d'une tour carrée, nous parut avoir cherché à suppléer, par la richesse massive des ex-voto de ses chapelles, à ce qui lui manquait du côté de l'architecture. La propreté méticuleuse du parvis, l'absence totale de poussière et de toiles d'araignées, si abondantes dans la plupart des églises au Pérou, qu'on croirait qu'elles y figurent comme motifs d'ornementation, me prouvèrent que les béguines affectées au nettoyage du lieu saint remplissaient consciencieusement leur tâche et ne volaient pas, comme on dit, les vingt-huit sous mensuels que leur allouait le curé. Près de l'église, nous remarquâmes un édifice en ruine que notre guide nous dit être une ancienne chapelle que la foi languissante des Coporaqueños n'avait pu se décider à rebâtir. De ce beaterio effondré, nous passâmes à une autre chapelle flanquée de deux clochetons carrés et située à quelque deux cents pas de la première. Celle-ci, dédiée à Nuestra Señora del Carmen, avait été fondée en 1799 par la piété d'un habitant de la bourgade, appelé Eugenio-Kana-Tupac-Zinaniuca, lequel, comme son nom l'indique, devait appartenir à la race des Incas et descendre du Soleil en ligne directe. L'intérieur



Village de Velille.

de cette chapelle offrait un pêle-mêle d'objets dorés et dédorés, témoignage de la piété naïve et du goût intelligent. Don Mariano Teran, qui nous détaillait complaisamment leurs beautés, nous donna pour une merveille le retable de miroirs de l'autel, qui reproduisait trente fois la même personne. Bien que nous eussions vu cent fois de ces retables de miroirs dans les processions et les fêtes locales, nous feignîmes, par politesse, d'admirer celui de la chapelle de Nuestra Señora del Carmen de Coporaquè. Comme nous avions vu de la bourgade tout ce qu'elle avait de curieux, nous fîmes un détour pour allonger la promenade, et nous rentrâmes au presbytère, où nous rappelait l'heure du déjeuner.

Coporaquè, si morne et si triste à cette heure, eut sous la domination espagnole des jours glorieux et prospères. Sa situation, au centre de la double province de Canas, y Canchis qu'on appelait alors le corregimiento de Tinta, l'avait fait choisir par les vice-rois pour être l'entrepôt général du minerai d'or, d'argent et de cuivre qu'on extrayait à vingt lieues à la ronde. Durant une période de plus d'un siècle, Coporaquè, si l'on en croit les recueils du temps, fut l'égale en splendeur de San Gavan, de Puno et de Potosi. L'appauvrissement graduel de la race indienne dont les représentants de la monarchie avaient trop libéralement usé, amena sa décadence et sa ruine. Un jour vint où, faute de bras, dix-sept mines ou lavaderos en renom qu'on exploitait à la fois sur son territoire furent abandonnés. Restée sans ressources par l'abandon de ces mines qui faisaient sa seule richesse, Coporaquè dut chercher dans une autre voie des moyens d'existence.

Aujourd'hui cette bourgade, chef-lieu de la seule province de Canas, tire ses revenus de l'élève du bétail à cornes et à laine, de la préparation des viandes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sèches et fumées, *sessina* et *charqui*, auxquelles elle ajoute le suif, le fromage, les patates gelées (chuño), les laines en suint, les tapis communs, les tissus de laine grossiers (bayetones), les nattes (esteras) tressées avec les joncs qui croissent autour des lagunes. Ces produits sont expédiés par elle à Cuzco et à Aréquipa, qui lui envoient en échange de la coca, du vin, de l'eau-de-vie, du piment, du coton et autres articles.

Pendant les dernières années de l'occupation espagnole, les plaines qui s'étendent à l'ouest de Coporaquè étaient encore chaque année le théâtre d'une foire de mules qu'on amenait du Tucuman. Cette foire, appelée Tablada, durait un mois, et réunissait jusqu'à soixante mille de ces animaux, à l'achat desquels concouraient tous les départements voisins dont la population se donnait rendez-vous autour de Coporaquè. Il en résultait pour notre bourgade une source de profits pécuniaires et de relations commerciales que la cessation de cette foire annuelle a taris sans retour.

Pendant le déjeuner, don Mariano Teran, qui tenait à nous donner de sa province une haute idée, nous demanda si nous n'avions pas entendu parler des cuevas ou cavernes de Huarunini, comparables



Un nacimiento à Velille.

par leurs recoins et leurs cachettes, *rincones* et *escondrijas*, au célèbre labyrinthe de Crète. Nous ne pûmes que lui répondre que ces merveilles nous étaient inconnues, et que s'il était possible de les voir, nous en serions charmés, ayant pour tâche de relever en route tout ce qui était intéressant ou curieux. Ce souhait de notre part était d'autant plus réalisable que, lesdites cuevas se trouvant à une petite lieue seulement de Coporaquè, dans la partie du nord, nous pouvions, sans nous écarter de notre chemin, visiter en passant ces excavations naturelles, lesquelles, au dire du curé, devaient exciter à la fois notre surprise et notre admiration. Bien que je me défiasse un peu de la pompe de ce programme, je n'en résolus pas moins de suivre le conseil du révérend. Au plaisir que cette excursion pouvait me promettre se joignit un sentiment de reconnaissance, quand notre hôte eut offert de faire avec nous ce petit trajet.

Comme mon intention, une fois en route, était de pousser en avant et non de revenir à Coporaquè, je m'en ouvris au digne pasteur, en lui confessant en même temps l'embarras où nous allions nous trouver pour cheminer seuls à travers un pays dont le tracé, bien qu'il fût reproduit sur ma carte de poche, était néanmoins si éloigné de la vérité, qu'un guide nous devenait forcément nécessaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

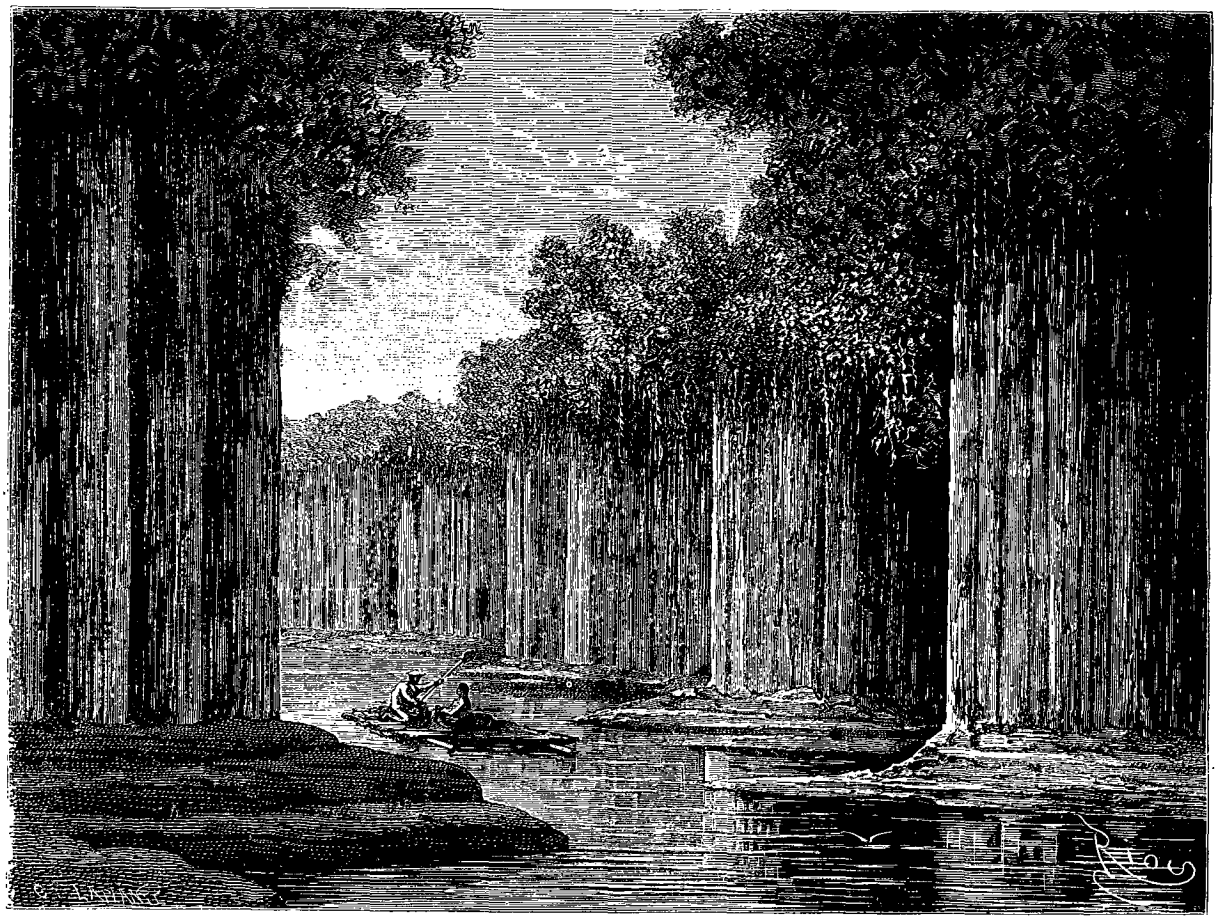
« Eh bien! mais Quispé, nous dit-il; est-ce que par hasard vous auriez à vous plaindre de lui? »

Nous n'avions eu, au contraire, qu'à nous louer de ce brave indigène, et nous le dîmes au curé; mais comme en arrivant à Coporaquè, Quispé rentrait dans ses foyers, il nous semblait injuste au premier chef, après le chemin qu'il venait de faire, de l'arracher de nouveau aux joies de la famille pour l'obliger à se remettre en route.

« Bah! n'est-ce que cela? fit en riant le digne pasteur; Quispé vous accompagnera jusqu'à Cusibamba et plus loin encore si c'est nécessaire; mais à Cusibamba vous trouverez les Indiens qui font commerce de piment bouc et de coca, et vous pourrez entrer avec eux dans les vallées chaudes. »

La façon dont le curé disposait de Quispé était quelque peu despotique; mais je me promis d'indemniser largement notre guide de la corvée que son chef spirituel allait lui imposer, sans s'inquiéter si elle était ou non du goût du pauvre diable.

Nos apprêts de départ furent terminés en un instant. Pendant qu'on harnachait la mule du pasteur, notre mozo sellait les nôtres, et bientôt nous fûmes en selle. Notre escorte se composait de deux Indiens



Dikes de basalte : Rivière de Velille.

munis de bâtons et de torches, que le curé emmenait avec lui, et de Quispé, dont la mine piteuse indiquait clairement que ce n'était qu'à contre-cœur qu'il abandonnait pour nous suivre sa ménagère et ses enfants.

Trois quarts d'heure de marche nous suffirent pour atteindre Huarunini, un hameau de sept cabanes groupées au pied d'un cerro que côtoie le chemin. Large à cet endroit d'à peine deux mètres, ce chemin, du côté opposé à la montagne, domine une faille béante de cent cinquante à deux cents mètres de profondeur, hérissée de rochers qui d'en haut semblent très-aigus. Qu'une mule vînt à broncher en longeant cet étroit sentier, et le voyageur qu'elle porte serait précipité dans cet abîme. Aucune de nos bêtes ne se permit cette incartade. Nous arrivâmes sains et saufs à l'extrémité du passage scabreux, et après avoir contourné la base du cerro, nous aperçûmes un trou noir que don Mariano Teran nous dit être l'entrée de la cueva. De loin, elle me parut assez basse pour que je crusse que nous serions obligés d'opérer notre introduction en rampant sur le ventre ou en marchant à quatre pattes. Mais c'était un effet d'optique. En approchant, je pus me convaincre que sa hauteur dépassait d'un bon mètre celle de nos individus.

Nous mîmes pied à terre, et quand les Indiens se furent procuré du feu à l'aide de leur yesquero et eu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rent allumé les torches, nous pénétrâmes à leur suite dans l'intérieur de la montagne. Deux énormes piliers qui soutenaient à droite la retombée de la voûte, me firent croire tout d'abord que nous étions entrés dans quelque carrière du temps de la Gentilidad, comme on dit dans le pays; mais ces piliers dépassés, au décor étincelant qui s'offrit à nous, je compris que nous nous trouvions dans une grotte à concrétions calcaires.

De la voûte où se croisaient des arcs-doubleaux qu'on eût crus copiés sur ceux d'une église du style ogival tertiaire, retombaient, pareilles à d'innombrables clefs pendantes, des stalactites d'inégale longueur, plus merveilleusement ouvrées que les lancettes du gothique fleuri. L'eau calcaire, après avoir déterminé ces formations charmantes, ne s'était pas arrêtée en si beau chemin; elle avait, en filtrant de la voûte ou en découlant des stalactites, imbibé le sol, où s'épanouissaient, comme des végétations pétrifiées, des stalagmites, qui répétaient en bas les capricieuses ciselures d'en haut, mais avec moins de fini et de délicatesse. Sur quelques points, stalactites et stalagmites avaient fini par se rejoindre et formaient d'élégants piliers. Ces concrétions prenaient sous la lumière les teintes les plus variées, les aspects les plus surprenants. Les unes rappelaient, par la diversité de leur blancheur, la neige, l'albâtre ou le marbre. D'autres avaient le ton azuré de la glace ou la semi-transparence du verre dépoli; d'autres enfin offraient les irisations de la perle. Leurs angles, où se jouait la flamme, renvoyaient des éclairs qui brillaient, s'éteignaient et se déplaçaient à chaque mouvement des porteurs de torches. Ce merveilleux spectacle tenait de la féerie. Un poëte qui fût passé par là, n'eût pas manqué de voir dans cette grotte la demeure des gnomes ou des farfadets de Huarunini et d'y trouver matière à quelques rimes.

Après quelques pas faits dans l'intérieur, les concrétions de la voûte et du sol, devenues plus nombreuses, se rapprochaient de telle sorte et se soudaient si bien, qu'elles fermaient la perspective. Toutefois, aux pans d'ombre noire qu'on entrevoyait derrière les piliers, on devinait que la grotte se prolongeait dans les entrailles de la terre. Le moyen de juger de sa profondeur eût été d'abattre stalactites et stalagmites, et de se frayer un passage à travers leurs débris. Mais si l'on m'avait offert de satisfaire à ce prix ma curiosité, j'avoue que j'aurais reculé devant un tel acte de vandalisme. Quant à nos gens, je doute fort qu'ils eussent prêté leur concours à cette œuvre de destruction. Ces formes inusitées et ces blancheurs phénoménales les inquiétaient visiblement, et dans leur idée la charmante grotte de Huarunini ne devait et ne pouvait être qu'un des soupiraux de l'enfer.

Quand le dessin que j'avais entrepris d'en faire fut achevé, j'éprouvai comme un regret de quitter ce boudoir de fée. Mais il n'en fut pas de même de nos Indiens, qui poussèrent en revoyant le ciel un soupir de satisfaction. Nous avions prévenu notre hôte que nous ne retournerions pas à Coporaquè, et nous primes congé de lui au seuil de la grotte. Après force remercîments de notre part, force bons souhaits de la sienne, il enfourcha sa mule et prit avec ses deux Indiens la direction du sud, pendant que nous suivions celle du nord.

Au delà des terrains relativement plans qui entourent Coporaquè et où se tenait autrefois sa foire de mules, les chemins défoncés, les descentes et les montées reparurent plus fréquents que jamais. Huit lieues nous séparaient encore de Velille, et le chemin n'offrant ni ferme ni pascana pour y passer la nuit, nous résolûmes de faire ce trajet dans la même journée. La chose eut lieu comme nous nous l'étions promis. Après avoir passé à gué la rivière torrentueuse de Sañumayo et traversé celle de Quero sur un pont d'une arche, nous faisions à la brune notre entrée à Velille, la seconde ville, après Santo Tomas, de la province de Chumbivilcas.

La situation de Velille à l'entrée d'une gorge formée par le rapprochement de cerros lourds et trapus est assez pittoresque. Un torrent-rivière affluent du Cayarani la divise en deux groupes de maisons décorés du nom de faubourgs, qu'un pont de deux arches fait communiquer entre eux. Le faubourg de droite, appelé Illapi, qui est le plus corsé des deux, possède comme tel une petite église; celui de gauche n'a qu'une humble chapelle.

Un joyeux carillon de l'église et de la chapelle accueillit notre entrée. L'heure de l'oracion était passée et nous nous demandions ce que signifiait cette sonnerie, lorsque Quispé nous apprit qu'on était au 24 décembre, ce dont nous n'avions pas conscience, et que les cloches célébraient à l'avance la *Noche buena*. En effet, à mesure que nous avancions, nous remarquions le va-et-vient des gens et la profusion des lumières, indices de la solennité que Velille se préparait à fêter de son mieux.

Sans amis ni connaissances dans cette bourgade où nous mettions le pied pour la première fois, nous priâmes Quispé de nous conduire au tambo de la localité, à la porte duquel, en honneur de la nuit de Noël, pendait une lanterne. A l'occasion de la *Noche buena* les chicherias transformées en gargottes devant rester ouvertes toute la nuit aux amateurs de réveillon, nous profitâmes de cette circonstance pour envoyer chercher de quoi souper. Quispé, élevé au rang de pourvoyeur, partit à la recherche de comestibles et rapporta de sa tournée, dans des assiettes brunes qu'on avait bien voulu lui confier, quelques suchis pêchés dans la rivière de Velille et frits dans une graisse rance, une tête de mouton bouillie et des achras ou beignets au piment. Deux bouteilles de vin dulce dont nous arrosâmes ces mets locaux nous facilitèrent leur digestion, que l'eau pure eût rendue pénible.

Mis en gaieté par ce repas, l'idée nous vint de pousser une pointe dans la bourgade, dont les habitants

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étaient éveillés comme des souris. Chaque demeure avait décoré sa façade de drapeaux ou de banderoles. Des lanternes étaient accrochées à quelques fenêtres et leur clarté douteuse donnait aux passants l'apparence d'ombres chinoises.

En avançant dans le faubourg de droite dont l'église fermée et silencieuse devait s'ouvrir resplendissante de lumière au douzième coup de minuit, nous remarquâmes certaines maisons où des visiteurs entraient et sortaient processionnellement. L'un d'eux que nous arrêtâmes pour lui demander la cause de ce va-et-vient, nous dit que ces demeures avaient des *nacimientos*, dont l'entrée était libre et devant lesquels les personnes pieuses allaient faire leurs dévotions à l'Enfant Jésus. Nous remerciâmes l'obligeant inconnu et nous entrâmes à la suite du populaire dans une salle basse dont les murs blanchis à la chaux étaient décorés de tableaux de sainteté et d'appliques en fer-blanc garnies de chandelles. Au fond de la pièce assez bien éclairée, un reposoir de forme cintrée adossé au mur reproduisait le touchant épisode de la Nativité. Un calvaire en pierre ponce, surmonté d'une croix, dominait le groupe de l'étable, dont tous les personnages étaient en carton peint, et mettait en regard dans ce rapprochement philosophique la vie et la mort de Jésus : le commencement et la fin.

Une douzaine de personnes du sexe étaient assises en demi-cercle autour du nacimiento, devant lequel, sur une petite table, on avait placé deux chandelles, deux bouteilles et un verre. Dans l'espace resté vide entre cette table et la galerie, une femme de cinquante ans et un jeune cholo exécutaient au son de la guitare une danse nationale, qu'ils interrompaient à chaque figure par une révérence faite au reposoir. A côté de la salle du nacimiento, il y avait une seconde salle où danseurs et danseuses se trémoussaient à qui mieux mieux.

Dès que des visiteurs se présentaient, une femme de la société, qui paraissait s'être constituée gardienne du nacimiento, se levait, emplissait d'eau-de-vie le verre placé sur la table et l'offrait tour à tour à chacun des individus quel que fût son sexe, en accompagnant cette offre de la formule habituelle : *Que le aprovecha la orina del niño Jésus.* — Grand merci, répondait l'homme ou la femme en s'essuyant les lèvres et attendant que son tour de danser fût venu. Après quelques pas de danse exécutés devant le nacimiento et l'absorption de quelques petits verres, le danseur ou la danseuse, convenablement échauffé, passait dans la salle voisine et s'y livrait en bonne compagnie à ces danses de caractère que l'Espagnol appelle *troche y moche.*

Suffisamment édifiés sur la chose et ayant vu du nacimiento tout ce qu'il offrait de curieux, nous prîmes congé de la galerie par un profond salut. Si en qualité d'étrangers nous pûmes décliner l'honneur de danser devant le nacimiento, il ne nous fut pas possible de refuser, sous peine de passer pour des hérétiques, le verre d'eau-de-vie qui nous fut offert au nom de l'Enfant-Jésus.

Après une mauvaise nuit passée dans les cabanons du tambo, où notre sommeil fut entrecoupé de très-désagréables démangeaisons, nous nous levâmes, et faisant seller prestement nos montures, nous nous éloignâmes de la bourgade, dont tous les habitants devaient être rompus par les pratiques pieuses dont ils avaient honoré la nuit sainte.

Au sortir de Velille nous longeâmes par un sentier tracé sur le flanc des cerros l'étroite gorge où sa rivière écume follement. Ce sentier semblait fait pour des lamas plutôt que pour des hommes, et l'idée que nous pouvions rouler en bas, avec les pierres qu'y envoyait à chaque pas le sabot de nos mules, cette idée lugubre nous suivit en croupe pendant la demi-heure que dura le passage de cette gorge.

Comme un dédommagement de l'appréhension qu'il nous avait causée, nous jouîmes d'un coup d'œil d'autant plus agréable que rien ne nous y avait préparés. A l'endroit où s'achevait la gorge, les eaux de sa rivière, en atteignant l'entrée d'un goulet large de vingt mètres et formé par le rapprochement de dykes de basalte, cessaient tout à coup de mugir et de bouillonner et s'engourdissaient dans un calme stagnant. Les formations basaltiques qui déterminaient ce changement subit, figuraient des deux côtés de la rivière d'énormes piliers accouplés avec cannelures et soubassements que l'eau dormante reproduisait exactement avec tous leurs hasards d'architecture et les verdures qui moutonnaient à leur sommet. Deux Indiens agenouillés sur une balsa de troncs poreux que le poids de leur corps submergeait à demi, animaient ce coin de paysage. Comme nous paraissions intrigués de savoir ce qu'ils pouvaient faire en ce lieu, Quispé nous dit qu'ils pêchaient de ces fameux suchis dont la veille nous avions mangé une friture à souper. Nous leur souhaitâmes mentalement une bonne pêche et nous poussâmes en avant.

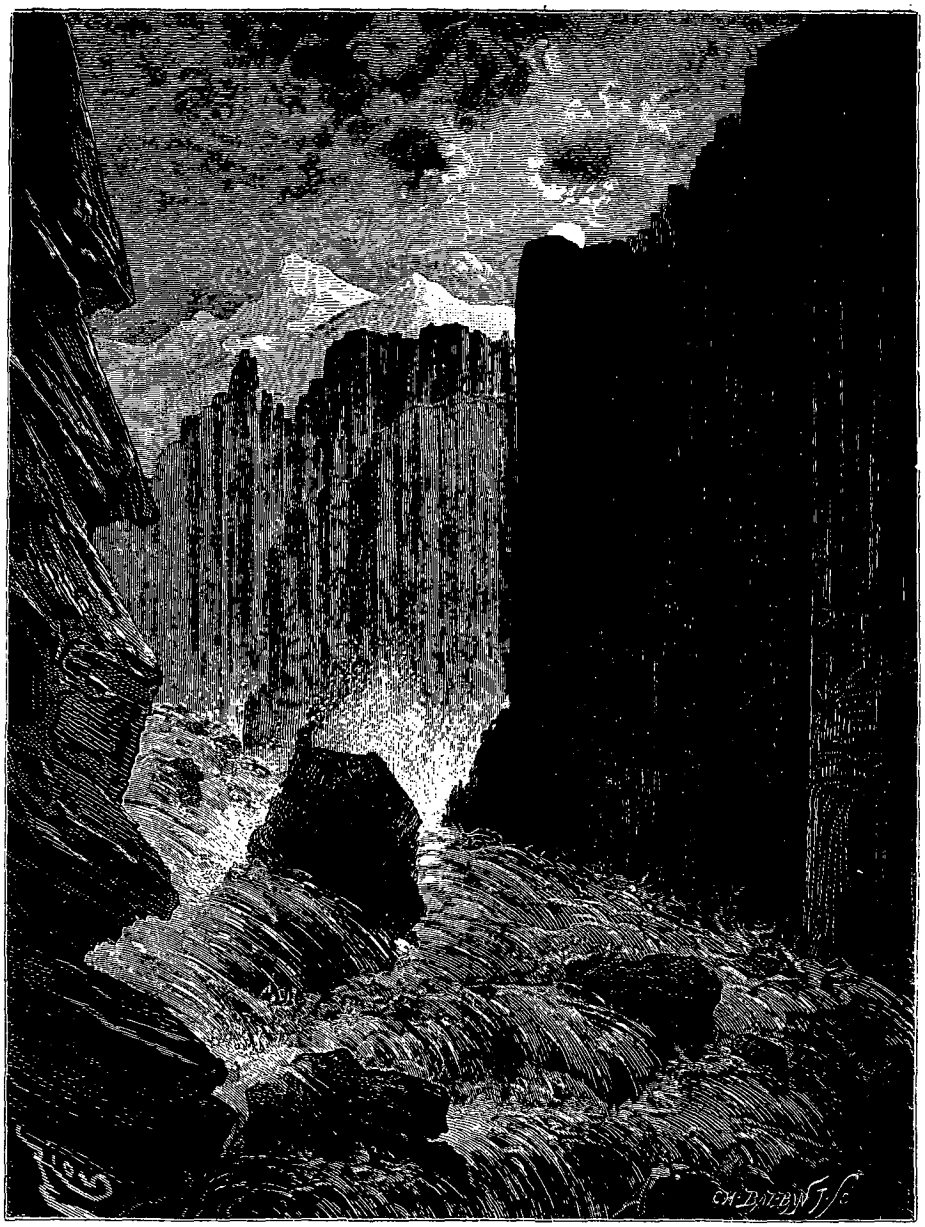
C'est après avoir reçu par la droite le rio Checa que la rivière de Chita prend le nom d'Apurimac qu'elle conserve jusqu'à sa jonction avec le Quillabamba-Santa-Ana. Ce rio Checa, dont le cours est d'environ douze lieues, descend du versant ouest de la grande ramification que les Andes occidentales étendent à travers les vallées chaudes jusqu'aux rives du Marañon. Nous le laissâmes à notre droite pour rallier le rio-torrent de Quechapampa, affluent du Cayarani que nous traversâmes sur un pont naturel, espèce de men-hir celtique de treize pieds de long, qu'une commotion du sol avait détaché de sa base et fait tomber en travers du torrent, dont il reliait les deux rives.

La route que nous avions suivie dans le trajet de Velille au pont de Quechapampa nous avait forcés de laisser à gauche les villages de Taycuni, de Chamaca et de Livitaca. Les deux premiers n'offraient aucune espèce d'intérêt ; mais Livitaca ayant eu le triste

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

honneur de recevoir en cadeau une des jambes du cacique José Gabriel Tupac Amaru, écartelé à Cuzco le 18 mai 1781, par arrêt de la cour suprême[1], nous regrettâmes de n'avoir pu faire trois lieues pour nous assurer par nous-mêmes si quelque habitant de Livitaca, fidèle aux souvenirs patriotiques, n'avait pas conservé, à défaut de la jambe entière, le tibia ou le péroné du martyr de la liberté.

Entre les rameaux d'Omacha et d'Accha, à une petite lieue de Pampanca où devait se borner l'étape de la journée, l'Apurimac nous apparut resserré entre des formations de grès schisteux coupés à pic et dis-



Vue du rio Apurimac aux environs de Pampanca.

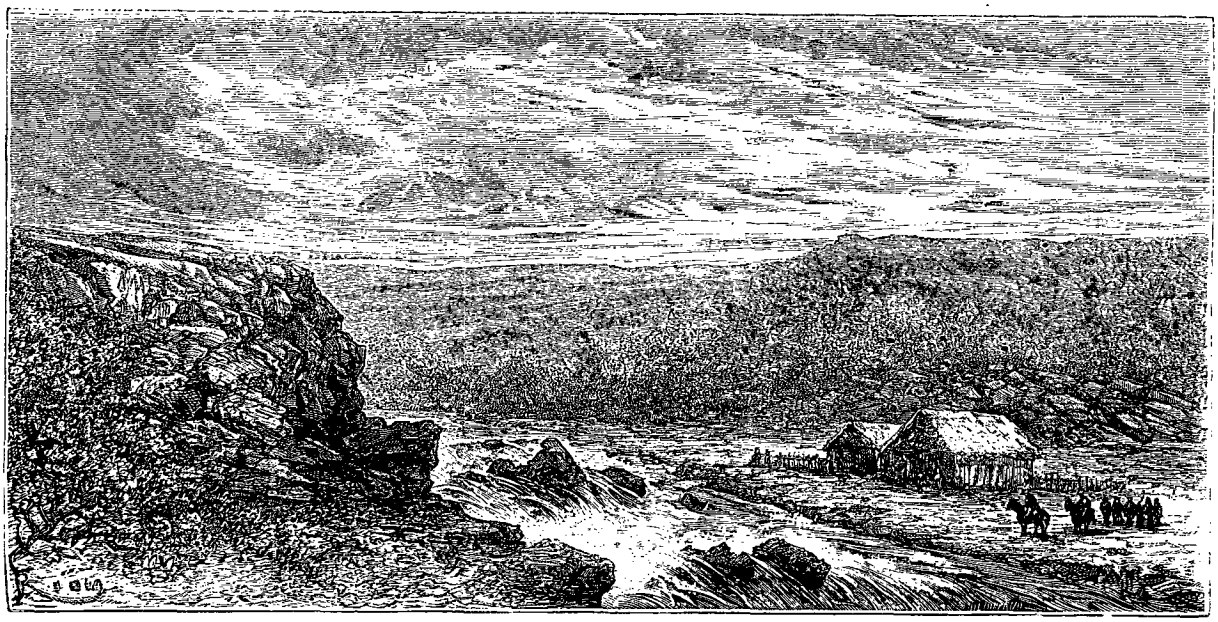
posés comme les feuilles d'un paravent. Ses eaux jaunâtres et troublées, parcourant un plan incliné encombré de roches, se démenaient, bondissaient, écumaient, et devaient filer au moins quinze nœuds à l'heure. Un coude de la route nous cacha brusquement ce décor, le seul digne d'une mention que nous relevâmes jusqu'à notre arrivée à Pampanca.

Paul MARCOY.

1. Le dernier Fils du Soleil. — Voy. notre première série des *Scènes et paysages dans les Andes*. Paris, Hachette, 1862.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rio et quebrada de Jarama.

VOYAGE DANS L'ENTRE-SIERRA,

LA VALLÉE DE HUARANCALQUI ET LES RÉGIONS DU PAJONAL

(BAS-PÉROU),

PAR M. PAUL MARCOY [1].

62-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Pampanca, comme ses voisins les villages d'Accha et d'Omacha que nous avions laissés derrière nous, appartient à la province de Paruro, qui confine dans le sud avec celle de Chumbivilcas, dans l'est avec celle de Quispicanchi, dans le nord et l'ouest avec celles d'Anta et d'Abancay. Longtemps appelée province des Chilquès y Mascas en souvenir des nations chilquè et masca qui l'habitaient avant la venue des Incas, une décision du congrès de Huancayo, en date du 10 juin 1839, lui retira ce nom patronymique, pour lui donner celui de Paruro, qu'elle porte aujourd'hui.

Quant à Pampanca, c'est un de ces villages de l'Entre-Sierra que rien ne recommande à l'attention. Il est situé sur une colline, se compose de onze chaumières à toit de chaume, et est entouré de formations minérales, entre lesquelles serpente le chemin.

Après un maigre souper et une nuit passée dans un des ranchos du pueblo, où nous dormîmes étendus sur le sol avec nos ponchos pour couvertures et nos selles pour oreillers, nous fîmes seller nos montures et, les enfourchant de nouveau, nous poursuivîmes notre route.

Au delà de Pampanca, la pente des terrains s'accentua de telle sorte qu'après une heure de marche, nous fûmes tout surpris, en arrivant à Pampacucho, de voir autour de nous des champs d'avoine, de luzerne, de fèves et de pommes de terre. Des saules blancs et des capparis aux feuilles rugueuses pointaient au-dessus des buissons de chilcas, et, dans le jardinet d'une des maisons du pueblo, un carré de choux verdoyants sembla nous sourire au passage. Cette fertilité relative, dont nous nous faisions fête, s'évanouit presque aussitôt. Pampacucho dépassé, la morne aridité des villages de Colcha et d'Ayrapalpa qui lui succédèrent, n'eut rien à envier à ce que l'Entre-Sierra nous avait offert de mieux en ce genre. Ce ne fut qu'après un trajet de deux lieues sur une pente continue que la végétation se montra de nouveau. Cette fois, des bouffées d'un air tiède qui nous frappèrent au visage furent comme d'heureux pressenti-

1. Suite. — Voy. p. 113, 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ments que nos maux touchaient à leur terme, et qu'à l'âpre région des neiges allait succéder le doux climat des zones tempérées. En effet, à trois lieues de là et par notre droite, s'abritaient, comme des oiseaux frileux, dans les anfractuosités du versant occidental de la chaîne centrale, les petites vallées de Totohuaylla et de Huacachaca, où mûrissent la banane, l'orange, l'inga, l'anone et la papaye. La température exceptionnelle dont jouissent ces oasis se faisait sentir jusqu'à nous, douce et réconfortante comme une caresse.

L'état des chemins était loin de s'améliorer; mais le fond des barrancas qu'ils côtoyaient se couvrait de buissons; leurs versants se tapissaient d'herbes et de plantes; les rochers se caparaçonnaient de mousses, et les arbres et les arbustes qui défilaient successivement devant nous, rappelaient, à quelques variantes près, par leurs familles et leurs genres, la végétation des vallées intermédiaires de Yucay, Pachar et Silcay, situées de l'autre côté de la chaîne et sur le même parallèle. Tous ces détails de forme et de couleur que nous relevions au passage trompaient notre fatigue en distrayant nos yeux et nos esprits.

A Cusibamba, nous ne trouvâmes aucun de ces Indiens vendeurs de coca et de piment sur lesquels nous avions compté pour suppléer Quispé dans ses fonctions de guide. Force nous fut d'annoncer à notre homme qu'au lieu de le rendre à la liberté comme nous en avions eu l'intention, nous nous voyions dans la nécessité de le garder encore avec nous. Cette détermination, à laquelle il ne s'était pas attendu, amena dans sa physionomie un changement notable: de souriante qu'elle avait été en approchant de Cusibamba, elle prit subitement un air refrogné, et la promesse que nous lui fîmes de reconnaître dignement ses services lorsqu'ils ne nous seraient plus nécessaires, ne parut pas dédommager le pauvre diable de la peine qu'il éprouvait à s'éloigner de plus en plus de sa femme et de ses enfants.

A une lieue de Cusibamba, en aval du confluent de la rivière de ce nom et de l'Apurimac, nous traversâmes ce dernier sur un pont de mimbres qui dominait son lit d'une hauteur de soixante-dix à quatre-vingts pieds. Resserrées entre deux murailles de grès, ses eaux jaunâtres et écumeuses roulaient au fond de cet abîme au plan incliné avec une vitesse à donner le vertige. Nous mîmes pied à terre, et, remorquant nos animaux, nous marchâmes à pas comptés, afin de ne pas imprimer à l'escarpolette un balancement trop prononcé. Une corde tendue parallèlement au pont et destinée à servir d'appui, de parapet ou de garde-fou, facilita beaucoup notre traversée.

C'est entre le village de Huancahuanca que nous avons laissé à notre droite et celui de Cusibamba que nous venons de dépasser, que l'Apurimac, qui depuis sa sortie du lac de Vilafro s'est dirigé constamment au nord escorté de deux affluents d'un cours parallèle au sien, le Colca et le Cayarani, lesquels s'unissent à lui par 14° 16′ environ, c'est entre ces deux points, disons-nous, que l'Apurimac, changeant tout à coup sa direction primitive, court à l'ouest en ligne droite sur une étendue d'un demi-degré. Le rio Chalhuanca, bientôt suivi du Pachachaca grossi de nombreux affluents, rectifie cette nouvelle direction et le ramène au nord par une courbe de près de deux degrés, qu'échancrent tour à tour la rivière de Huamanga, le Pampas ou Cocharcas et plusieurs autres tributaires. Le Xauja ou Mantaro qu'il reçoit par la gauche, le Pangoa et le Chanchamayo — *Enè y Pérenè* — qui se joignent à lui douze lieues plus loin, le font passer du nord au nord-nord-est, où il continue à se maintenir jusqu'à sa jonction avec le Quillabamba-Santa-Ana, le seul grand affluent que depuis sa naissance il reçoive par la droite.

A partir de sa jonction avec le Xauja ou Mantaro, il a troqué son nom d'Apurimac contre celui de Tambo, qu'il gardera jusqu'à son confluent avec le Quillabamba-Santa-Ana. Là il prendra le nom d'Apu-Paro jusqu'à sa réunion avec le Pachitea, où il l'échangera contre celui d'Ucayali. C'est sous ce dernier nom que, s'avançant jusqu'au delà du troisième degré, il rencontrera le Solimoës ou Marañon qui, en lui apportant le tribut de ses eaux, lui imposera définitivement le nom d'Amazone.

Depuis notre sortie de Cusibamba nous avions poussé vigoureusement nos bêtes. Sur le midi, nous atteignîmes le village de Yaurisque, situé au bord d'un cours d'eau de ce nom, affluent de l'Apurimac. Cinq ponts de bois assez grossièrement construits et placés à quelque cinquante mètres l'un de l'autre établissaient une communication entre les deux rives Jamais si petite rivière ne nous avait offert tant de moyens de la traverser. Dans l'impossibilité d'utiliser à la fois tous ses ponts, nous nous bornâmes à passer sur l'un d'eux pour atteindre la rive gauche, où de gros rochers chaperonnés de verdure étaient entassés dans un beau désordre qui n'était rien moins qu'un effet de l'art. La température devenait de plus en plus douce; la végétation, empiétant graduellement sur l'aridité, recouvrait à chaque lieue de plus grands espaces. Au coucher du soleil nous avions passé à gué sept affluents de l'Apurimac, dont les plus considérables étaient le Pilpinto, l'Ubillas et le rio de Lucmas. Deux fermes seulement s'étaient trouvées sur notre chemin: l'une appelée Chollacchaca, l'autre Intimama. Le jour approchant de sa fin quand nous atteignîmes cette dernière, nous résolûmes de nous y arrêter pour passer la nuit. Les pentes gazonneuses de quelques cerros entouraient le site. Deux huttes couvertes en chaume, ombragées par des massifs de sapotes et de bananiers, égayaient cette solitude, qui paraissait n'avoir d'autres habitants qu'une vieille femme, une autre plus jeune qui devait être sa fille et deux enfants à peu près nus. Au moment où nous arrivions, la vieille, assise sur un escabeau, était occupée à peigner la jeune à genoux devant elle. Les marmots, accroupis de chaque côté, suivaient attentivement les progrès

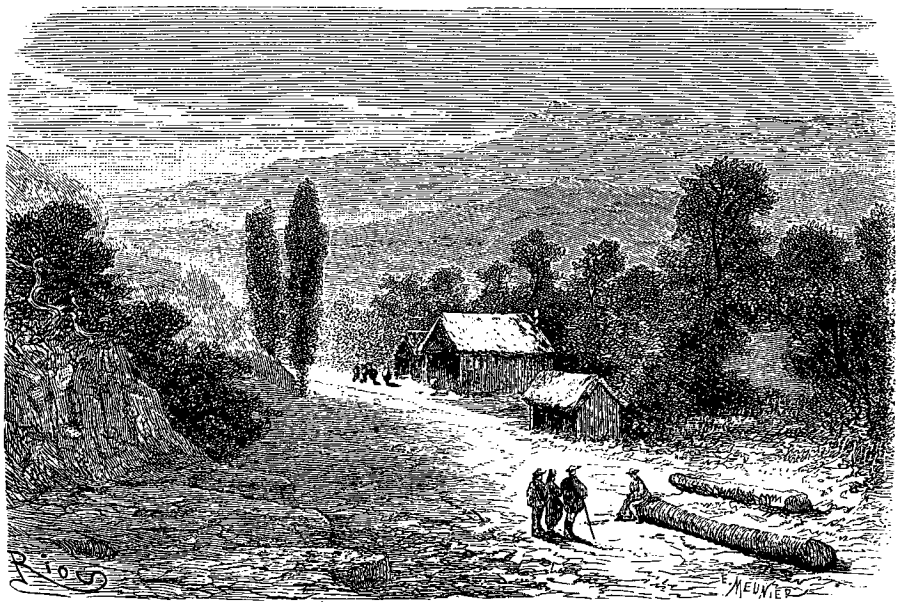
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'opération. Le motif de leur attention, que j'attribuais au désir naturel d'être peignés aussi, me fut expliqué en voyant l'aïeule porter tour à tour à la bouche de chacun d'eux l'insecte parasite qu'elle découvrait dans la chevelure maternelle. Malgré certaine répugnance dont nous n'étions pas maîtres, nous bivaquâmes sous le toit de cette famille, où nous soupâmes de bananes cuites sous les cendres.

Le lendemain, précédés par Quispé qui se voyait contraint de marcher en avant quand ses plus chères sympathies le poussaient en arrière, nous quittâmes Intimama. Deux heures de marche nous conduisirent à l'extrémité de la quebrada, où les deux petites vallées de Vilcabamba et de Jarama se rejoignent à angle aigu. Nous laissâmes la première à notre gauche et nous suivîmes la seconde, dont la rivière absorbe à son profit les deux cours d'eau que compte sa voisine.

Comme végétation, Jarama n'offrait rien de particulier. Les bords de sa rivière, que nous côtoyâmes, étaient couverts de touffes d'œnothères, et les quartiers de roche dont ils étaient jonchés disparaissaient en partie sous un tapis de tropéolées et de liserons roses à odeur de menthe. Des cerros à pentes rapides qui bordent l'étroite vallée à l'est et à l'ouest, n'avaient de verdure que jusqu'à mi-corps seulement, et les végétaux ligneux se maintenaient obstinément à l'état de buissons et d'arbustes. Durant un assez long trajet nous ne vîmes en fait de grands arbres que deux ou trois pisonays assez corpulents, dont les grappes rouges et vernissées brillaient au soleil comme du corail.

Le val de Jarama s'acheva bientôt. Nous traversâmes sa rivière, qui va se perdre, après un cours de douze ou quinze lieues, dans celle d'Urubamba. Une fois sur sa



Rancheria de Huatquina.

rive droite, nous poursuivîmes notre marche en obliquant du nord-nord-est au nord. Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées quand la rancheria de Huatquina nous apparut au milieu des verdures. Elle se composait de trois habitations, dont l'une, placée comme en sentinelle perdue, était tout à fait isolée des deux autres. Quelques arbres qu'avaient envahis des vignes grimpantes, des dolichos et autres sarmenteuses, faisaient à ces demeures un fond de feuillage et de fleurs d'un effet charmant. Une trouée dans ces verdures, due plutôt au hasard qu'à l'homme, laissait voir au delà des chaumières de grands espaces verdoyants inondés de soleil. A gauche, un entassement de grès d'un dessin pittoresque où des myrtes avaient implanté leurs racines noueuses, offrait un premier plan admirablement disposé. A droite, des arbres récemment abattus encombraient le sol. Deux Indiens, occupés à en équarrir les troncs, donnaient au paysage, d'une perspective d'ailleurs bornée, la vie et l'animation qui le complétaient. Nous nous dirigeâmes vers la première habitation, où vivaient en commun deux ménages de bûcherons. Nous échangeâmes avec eux un salut amical, puis, comme nous avions grand'faim, nous les priâmes de nous donner quelque chose à manger. Après un quart d'heure d'attente, on nous servait un morceau de mouton fumé et du giraumon bouilli de la veille. Tout en mangeant, je demandai à nos hôtes les bûcherons pourquoi les vendeurs de coca, sur lesquels nous avions compté pour nous servir de guides, s'obstinaient à rester invisibles. Ils me répondirent qu'ils croyaient que la récolte des produits dont ces Indiens trafiquent d'habitude avait été mauvaise cette année, et que, n'ayant rien à vendre, ils avaient pris le parti de rester chez eux. Au reste, il nous était facile de nous assurer de la chose, en allant nous en informer à eux-mêmes. La plupart habitaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de petites quebradas voisines de Huarancalqui, et les quinze lieues qui nous en séparaient n'étaient qu'une bagatelle pour des caballeros montés comme nous sur de bonnes mules. Quispé avait écouté ces explications d'un air morne. L'infortuné comprenait que l'heure de son affranchissement n'était pas sonnée. Une minute son cœur s'était ouvert à l'espérance, quand j'avais demandé à l'un des bûcherons s'il consentirait, en échange d'espèces, à nous accompagner jusqu'à Huarancalqui ; mais cette espérance s'était évanouie en entendant l'homme me répondre *manancancha* — je ne veux pas — réponse qu'en sa qualité d'indigène, Quispé savait être un arrêt sans appel.

Rien ne nous retenait à Huatquina. Nous soldâmes le prix de notre repas et nous nous éloignâmes de la rancheria au trot de nos mules.

De Huatquina à la source du rio Mesacancha que nous atteignîmes dans l'après-midi, la contrée ne nous offrit qu'une succession de plans verdoyants et de croupes arides dont rien n'interrompait la monotonie. Sur tout le parcours nous ne relevâmes ni cultures ni toit de chaume qui témoignassent du travail de l'homme ou de sa présence. Parvenus au sommet d'un de ces coteaux bas et prolongés qui sont comme les apophyses de la chaîne, nous découvrîmes à notre droite, dans les profondeurs de la perspective, le pic de Malaga, beau cône de neige situé dans la Cordillère de Huilcanota, qu'il domine de douze mille pieds. Les pitons secondaires groupés autour du colosse auquel ils faisaient comme un piédestal, ressemblaient aux vagues d'une mer houleuse que le froid aurait saisies et consolidées dans leur mouvement. De longues bandes de verdure formées par des profils de montagnes et de plateaux coupaient par la moitié ce décor polaire et faisaient paraître plus blanche encore son étincelante blancheur. Pendant quelques minutes nous jouîmes de ce magnifique tableau, dont les proportions décrurent à mesure que nous redescendîmes vers les régions inférieures.



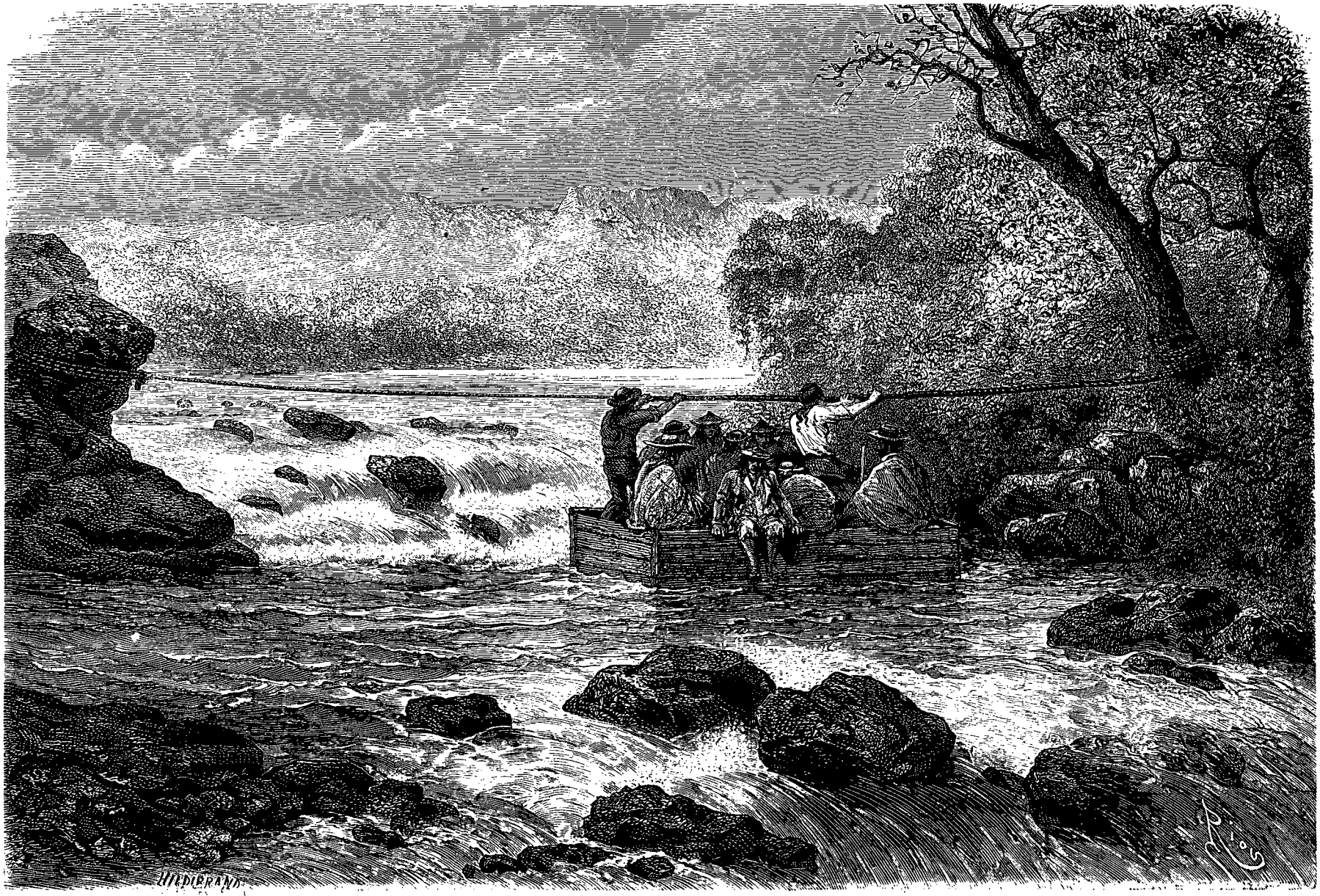
Source du rio Mesacancha.

Un peu en avant de Chollacchaca, où nous nous étions promis de passer la nuit, nous relevâmes, entre deux pitons boisés d'une coupe très-pittoresque, une cascade, véritable ruban d'écume qui de loin semblait large d'un mètre à peine, mais dont la hauteur nous parut de cent mètres au moins. Cette cascade, au dire de Quispé, était la source du Mesacancha, un des affluents que la rivière Urubamba reçoit par la gauche dans son parcours de la vallée de Santa-Ana. Deux ou trois voyages faits à différentes époques dans cette vallée m'avaient familiarisé avec ses détours. Je pus donc me reporter en idée à l'endroit où sa rivière absorbe le Mesacancha et revoir du même coup d'œil le pont de Chahuillay qui fait communiquer les haciendas de la rive droite, Maranura, Béatrix, Pintobamba, avec celles de Jaramillo, de Soncospata et du Potrero, situées sur la rive gauche. Les lieux que j'évoquais par la pensée se peuplèrent presque aussitôt des personnages que j'y avais connus ; la plupart habitaient Cuzco et ne visitaient leurs haciendas qu'au temps des récoltes. Ils y passaient alors un mois ou deux. Au nombre de ces hacenderos se trouvait certain chanoine de mes amis dont j'ai déjà tracé la biographie[1]. Le digne homme m'avait invité quelquefois à venir passer près de lui cette saison de villégiature, mais j'avais sans cesse ajourné son invitation : non qu'elle me déplût, mais seulement parce que la propriété du chanoine, au lieu de se trouver sur le chemin de Santa-Ana et à proximité de sa rivière comme toutes les fermes de la vallée, en était séparée par cinq lieues de montagnes et d'affreux chemins. Or ma paresse avait reculé devant ce surcroît de fatigue à ajouter au voyage, et chaque fois que le hasard m'avait conduit dans ces parages, je m'étais contenté d'adresser mentalement à mon honorable ami d'au delà des monts mes vœux et mes souhaits de toutes sortes.

En relevant la source du Mesacancha dont jusqu'ici je n'avais vu que l'embouchure, je calculai que l'hacienda de mon chanoine, que sa situation rapprochait

1. Le dernier Fils du Soleil. — *Scènes et paysages dans les Andes*, première série. Paris, Hachette.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un bac sur la rivière Mesacancha.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Huarancalqui bien plus que de Santa-Ana, devait se trouver à peu près sur le chemin que nous suivions. L'idée d'aller le surprendre chez lui me sourit d'autant plus, qu'à un moment donné l'aide de Quispé allait nous devenir inutile, ses connaissances topographiques de la contrée s'arrêtant à Soncospata qu'il n'avait jamais dépassé, comme il nous l'avait dit lui-même au début du voyage. A partir de ce point un nouveau guide nous devenait forcément nécessaire, et je comptais sur l'obligeance du chanoine pour nous le procurer.

C'est en ruminant ce projet, que j'avais communiqué à Pierre Leroux et dont nous calculions les chances de réussite, que nous arrivâmes au soleil couché à Chollacchaca, où finissait l'étape de la journée.

Au lieu d'une ferme à laquelle nous nous étions attendus, nous trouvâmes un village de sept chaumières éparpillées sur une façon de pelouse et orientées à tous les vents. De grands buissons et des massifs d'arbres fruitiers les isolaient si bien l'une de l'autre, qu'il était impossible à leurs habitants de s'espionner entre eux. Quispé nous introduisit dans une de ces demeures, dont les propriétaires étaient d'anciennes connaissances à lui. Ces bonnes gens nous abandonnèrent généreusement la moitié de l'habitation opposée au foyer et partant la moins encombrée d'épluchures de légumes, d'os d'animaux et autres débris de cuisine. Nous y dressâmes notre couche. Ce soin pris, et pendant que la maîtresse du logis vaquait aux préparatifs d'un souper quelconque, nous nous renseignâmes auprès du mari sur l'état des chemins qui menaient à Huarancalqui, sur la direction de Siete Vueltas, résidence de mon chanoine, enfin sur le nombre de lieues que nous aurions à faire pour y arriver. En peu de mots il satisfit à toutes nos questions. Les chemins qui conduisaient à la vallée étaient exécrables; l'hacienda de Siete Vueltas était située à quatre lieues de Chollacchaca, dans la direction du nord-est que l'Indien désignait du doigt, et selon que nous ferions trotter nos bêtes ou que nous leur laisserions la bride sur le cou, nous pouvions le lendemain arriver dans la matinée ou dans l'après-midi.

Je remerciai l'Indien de ses renseignements, et quand nous eûmes expédié le brouet de maïs que sa femme nous avait préparé, nous nous couchâmes et nous nous endormîmes, afin d'abréger autant que possible le laps de temps qui sépare le soir du lendemain.

Nous nous réveillâmes avec le jour et fîmes seller nos montures. Notre hôtesse, voyant que nous nous disposions à partir, alla cueillir quelques fruits, qu'elle nous pria d'accepter. En réponse à sa politesse et aussi pour acquitter le prix du souper et de la couchée, nous la gratifiâmes d'une pièce de deux réaux qu'elle glissa dans sa poitrine, tire-lire où les Indiennes, qui se déshabillent très-rarement, mettent volontiers leurs économies. Une fois en selle et comme nous tournions le dos à Chollacchaca, le mari, sans dire un mot, prit les devants et marcha devant nous. En le voyant nous précéder en éclaireur, je pensai qu'il se proposait de nous accompagner jusqu'à Siete Vueltas, où je lui avais dit que nous avions affaire. Mais mon erreur fut de courte durée. A un quart de lieue du village, la rivière Mesacancha étant venue nous barrer le chemin, mon hôte nous invita à mettre pied à terre et nous fit entrer avec lui dans un bachot carré qui se trouvait là. Alors saisissant à deux mains un câble tendu d'une rive à l'autre, il fit glisser le bac sur la rivière et nous déposa sans accident sur l'autre bord. Après la traversée de nos individus vint celle de nos bêtes, que l'homme alla prendre et nous ramena en compagnie de deux ou trois Indiens que leurs affaires appelaient de notre côté.

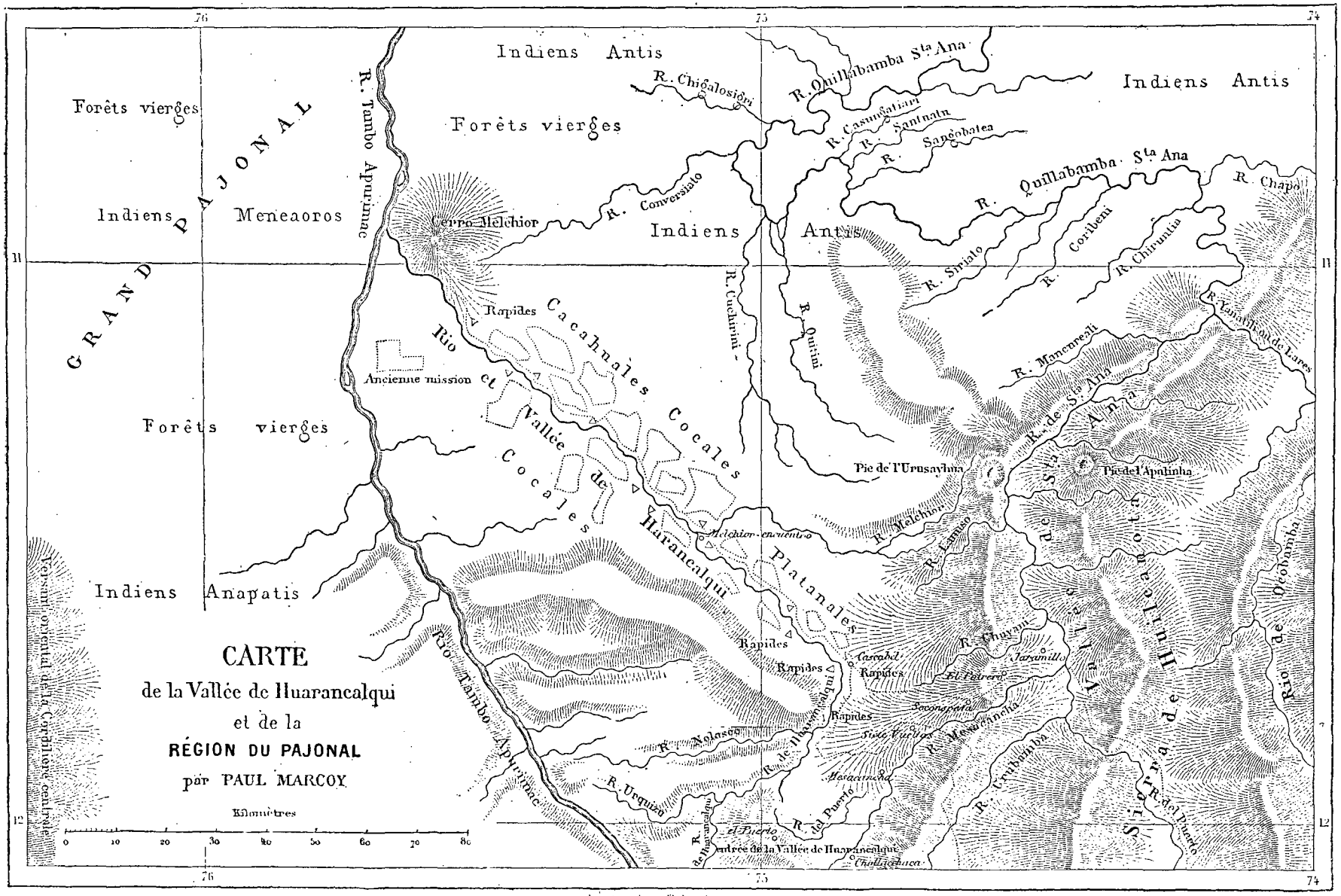
Au delà de Mesacancha nous pûmes juger de l'exactitude des renseignements de notre hôte sur l'état des chemins de cette partie du pays. Le sol était aussi défoncé que possible, et l'on eût dit que la nature avait pris plaisir à le bouleverser pour faire enrager les passants. Ce n'étaient que crevasses et sauts de loup, talus rapides et pentes brusques qui nécessitaient chez nos bêtes un tel déploiement d'adresse et surtout de force, que la sueur coula bientôt de leur poitrail et de leurs flancs et traversa les jambières d'étoffe que nous portions selon la mode du pays.

Après deux heures de ce violent exercice nous passions devant la sucrerie de Mesacancha, qu'un bois d'orangers des plus sombres et des plus touffus dérobait aux regards du côté du chemin. Un bruit de voix mêlé aux grincements de la roue du moulin nous apprit qu'on était en pleine récolte et que le guarapo, ce doux jus de la canne, coulait à flots dans les auges de bois.

Cette sucrerie dépassée, les chemins, sans devenir tout à fait praticables, parurent s'améliorer un peu. Nos mules en profitèrent pour ralentir le pas et reprendre haleine. La végétation, contrariée dans son essor par le voisinage du minéral, prit un développement rapide grâce à la profondeur de la couche d'humus qu'elle rencontrait, et tandis que les cerros et les rochers placés à leur base se couvraient de verdure, de grands arbres, érythrines, cédrèles, venaient embellir le paysage. Nous cheminions à leur ombre en causant de choses et d'autres ou en nous entretenant avec nos pensées.

A présent que chaque pas nous rapprochait de Siete Vueltas, je me demandais, non sans un peu d'appréhension, quel accueil m'était réservé par mon chanoine et sa famille. Pour la première fois je songeai que cinq ans s'étaient écoulés depuis notre dernière entrevue et que pendant ce temps, malgré ma promesse formelle de leur écrire, je ne leur avais pas donné signe de vie. Allaient-ils se montrer blessés de mon indifférence, ou, ce qui était pire, m'avaient-ils complétement oublié? Cette dernière supposition me paraissait inadmissible. Nos rapports, bien que passagers, avaient été assez intimes pour qu'ils conservassent de moi un souvenir quelconque, et la période

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



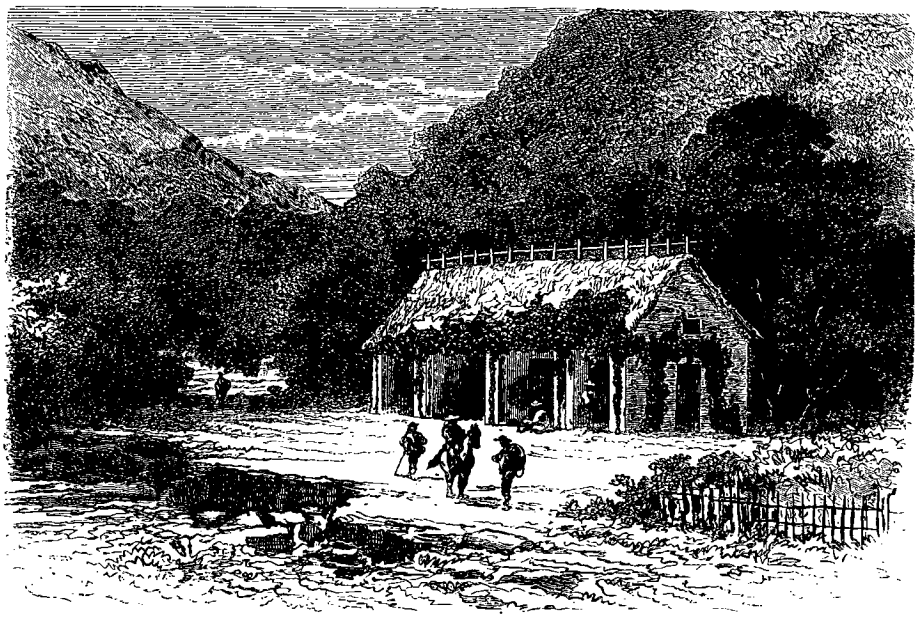
Gravé par Erhard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

écoulée depuis notre dernier repas et notre embrassement final sous l'arbre des adieux, cette période n'avait pu suffire à me bannir entièrement de leur esprit. Sous le coup de ces idées que la circonstance éveillait en moi, nous arrivions en vue de Siete Vueltas.

La propriété s'étendait dans un petit vallon circulaire formé par le rapprochement des cerros à cet endroit. Ce vallon, auquel aboutissait dans la partie de l'est une étroite gorge qui continuait le chemin, étalait une végétation touffue et luxuriante que le voisinage de quelques sources entretenait dans une constante fraîcheur. L'habitation se composait d'un seul corps de logis couvert en chaume et dont les murs étaient blanchis au lait de chaux. La toiture en saillie, soutenue par quatre piliers, formait au seuil de la maison une véranda qui, sous ces latitudes chaudes, devait servir de salle à manger et de salon de conversation. Une guirlande de tumbos (*fuchsia gigantea*), dont les fleurs roses sont longues de dix pouces et dont le fruit a la grosseur d'un œuf, s'enlaçait autour des piliers, dessinait la ligne de la toiture et faisait à cette demeure comme un encadrement de feuillages et de fleurs.

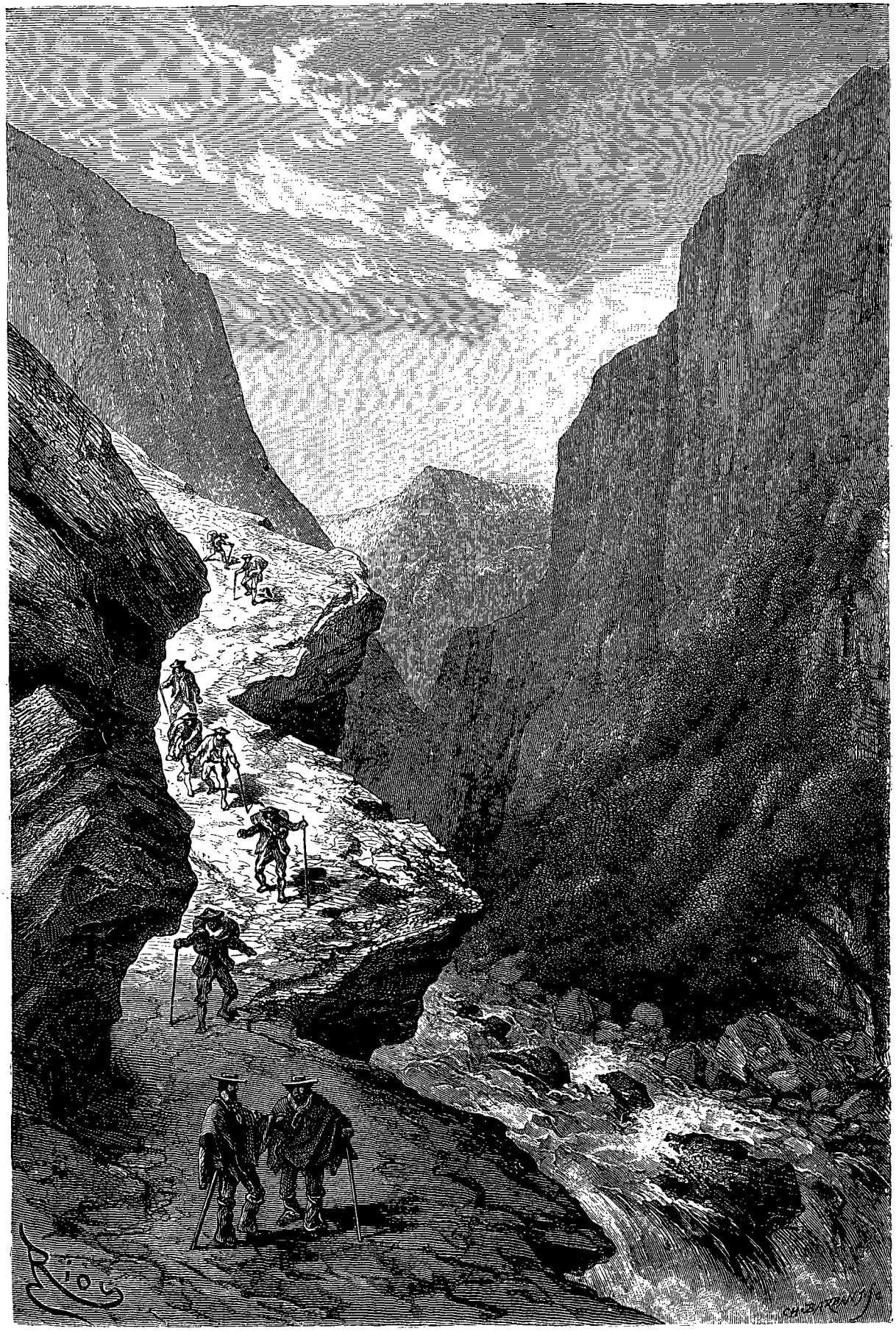
Nous avions arrêté nos mules et nous examinions ce charmant logis, lorsqu'un Indien qui vaquait à quelque détail domestique, nous aperçut et fit une exclamation de surprise. A sa voix trois personnes parurent simultanément sous la véranda. Leur aspect m'émut doucement. J'avais reconnu l'inca-chanoine Justo Apu Ramo de Sahuaraura et ses deux nièces les princesses Manuela et Mercedès. A l'air dont ils me regardaient, je compris qu'ils cherchaient à appliquer un nom à ma physionomie. Je mis aussitôt pied à terre, et m'a-



Hacienda de Siete Vueltas.

vançant vers eux, je les saluai tour à tour. Au son de ma voix le chanoine me reconnut. « Valgame Dios ! c'est notre ancien ami le petit Français, » s'écria-t-il en m'ouvrant ses bras, tandis que de leur côté les princesses me tendaient la main. Rassuré par cet accueil sur les sentiments de mes vieux amis, je leur présentai Pierre Leroux, qu'ils gratifièrent de leurs plus aimables sourires. Des siéges nous furent offerts sous la véranda, où, à peine assis, la conversation prit sur-le-champ un caractère intime. Comme nous paraissions tomber des nues, les questions plurent sur nous de tous côtés. Il fallut apprendre à nos hôtes d'où nous venions, où nous allions, quel bon vent nous avait poussés vers cet endroit de la vallée, quel saint nous avait inspiré l'idée de visiter les habitants de Siete Vueltas. Nous répondîmes à toutes ces demandes, puis quand la curiosité générale fut satisfaite, nous entretînmes en galants chevaliers ces dames d'elles-mêmes, tout en lâchant de temps en temps un monosyllabe flatteur à l'adresse de leur oncle l'inca-chanoine, qui nous regardait d'un air attendri, en faisant tourner ses pouces. Cinq ans avaient opéré sur mon vieil ami un changement notable. Son teint, couleur de brique cuite quand je l'avais connu, avait pris la teinte fuligineuse de la sépia. Ses traits s'étaient en quelque sorte racornis et sa lèvre inférieure empiétait de beaucoup sur la supérieure. Seule sa chevelure était toujours la même, c'est-à-dire d'un noir de jais. Fidèle aux anciennes coutumes, il continuait de porter, malgré l'élévation de la température, le carrick en drap café au lait et la casquette de loutre à visière de cuivre que que je lui avais vue autrefois à Cuzco. Ce respect pour la tradition était imité par ses nièces, dont la robe d'indienne à ramages noirs sur fond rouge et le châle abricot drapé en peplum me reportaient aux jours lointains où, m'admettant de prime-saut dans leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rampe de Huarancalqui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

intimité, elles avaient déployé devant moi leur verve musicale et leurs talents chorégraphiques. Le temps, qui ne respecte rien, les avait frôlées de son aile. Trois plis horizontaux tracés sur leur front et la fatale patte d'oie empreinte à l'angle externe de leurs paupières révélaient indiscrètement que le demi-siècle allait sonner pour elles, à cette horloge dont nul de nous ne peut accélérer ou ralentir la marche.

Mais si leur éclat d'autrefois avait un peu pâli, leurs sentiments, je n'en pouvais douter, étaient restés les mêmes. A l'exemple du soleil leur divin ancêtre, qui dispense sans s'appauvrir sa lumière et sa chaleur à ce qui l'approche, l'esprit et le cœur des princesses, comme la giroflée des ruines, continuait de verdoyer et de fleurir en dépit du temps écoulé. Heureux don des natures privilégiées! L'accueil empressé de nos hôtes m'avait si parfaitement mis à l'aise, que, sans appréhender un refus de leur part, je formulai nettement ma demande d'un guide pour entrer à Huarancalqui. Non-seulement le guide et les provisions nécessaires à ce voyage me furent promis à l'instant, mais même on offrit d'y joindre des recommandations pressantes pour les maîtres de l'hacienda du Cascabel, la seule propriété digne de ce nom qu'on rencontrât dans la vallée que nous désirions visiter. A ces offres séduisantes le chanoine et ses nièces mirent toutefois une condition, c'est qu'avant de partir nous passerions près d'eux une semaine entière, dont les heures de jour seraient partagées entre les plaisirs de la table et ceux de la conversation, et les heures de nuit exclusivement consacrées à la musique et à la danse.

A l'air refrogné que prit subitement Pierre Leroux, je jugeai que la condition lui paraissait inacceptable. Comme de mon côté je trouvais par trop élevé le prix que mes amis mettaient à leurs services, j'alléguai sur-le-champ l'obligation où nous étions de partir pour Huarancalqui le lendemain même, afin de compléter par l'exploration de cette vallée notre voyage, qui commençait à traîner en longueur. J'offris, une fois nos affaires faites, de revenir passer une semaine à Siete Vueltas, où les plaisirs qu'on nous offrait en perspective nous paraîtraient plus vifs encore après une attente de quelques jours.

Je ne sais si le chanoine et ses nièces crurent fermement à la probabilité de notre retour, mais, assurés du moins de nous garder près d'eux jusqu'au lendemain, ils mirent tout en œuvre pour nous distraire. On nous ouvrit tour à tour les huit chambres dont se composait la maison; on nous montra les communs et les servitudes, l'écurie où mangeaient au même râtelier les chevaux et les mules, la basse-cour où caquetaient les poules, le parc où grognait un pourceau; puis quand nous eûmes vu tout ce qu'il y avait à voir et écouté tout ce qu'on voulut bien nous dire, l'inca-chanoine proposa de faire une promenade sous les arbres du Cacahual. En prévision de la fringale ou de la soif que le grand air pourrait déterminer chez nous, un Indien nous suivit portant un panier dans lequel les princesses avaient introduit à la hâte du pain, des fruits, un pot de confitures et une bouteille de vin.

Le chanoine nous précédait appuyé sur sa canne. J'avais offert mon bras à l'aînée des princesses; la plus jeune avait pris celui de mon compagnon. Pendant plus d'une heure, nous décrivîmes processionnellement une multitude de figures géométriques à travers la plantation de cacao, admirant sur la foi du chanoine les cocons d'or du théobrome parvenus à leur point de maturité et écoutant sa dissertation sur les trois manières de sécher l'embryon, de le broyer et de le transformer en chocolat. Pour éviter que cette conversation, intéressante d'ailleurs au point de vue utilitaire, ne devînt par trop monotone, nous avions soin, mon compagnon et moi, de l'égayer par un calembour ou un coq-à-l'âne glissé à l'oreille des deux princesses et dont elles nous faisaient l'honneur de rire aux éclats. Au bruit de leurs rires, le chanoine se retournait, et sans s'enquérir du motif de l'hilarité de ses nièces, les regardait avec tendresse et se mettait à rire aussi. Deux ou trois fois pendant la promenade, nous fîmes halte pour manger un fruit et boire un doigt de vin, tant à nos santés respectives qu'au rétablissement de la dynastie des Incas. La lassitude de leur oncle ramena ces dames vers la maison. En mettant le pied sur le seuil, elles nous avouèrent s'être amusées comme des folles. Nous nous inclinâmes devant un aveu si flatteur pour nous.

La nuit venue on servit le souper. Après un court *benedicite* dit par le chanoine, nous entrâmes immédiatement en fonctions. Le menu n'avait rien de recherché, mais les mets étaient solides et bien épicés; la promenade nous avait ouvert l'appétit, et nous tâchâmes, mon compagnon et moi, de nous récupérer des mauvais repas faits en route. Les princesses nous encourageaient dans cette œuvre en prévenant tous nos besoins. En échange des calembours dont nous les avions amusées, elles nous prodiguaient les bons morceaux et ne nous épargnaient pas les rasades. Or comme, en nous faisant boire, l'usage du pays les obligeait à boire aussi, un moment vint où, dans l'épanouissement de leur humeur, elles voulurent que nous prissions leurs verres et que nous leur donnassions les nôtres, afin qu'en buvant nous échangeassions nos secrets.

Au dessert, la conversation étant tombée sur les antiquités que nous avions vues en chemin, l'inca-chanoine entama une dissertation archéologique qui paraissait devoir comprendre les règnes des onze empereurs de la dynastie du Soleil. Mais ses nièces ne le laissèrent pas poursuivre. L'idée d'égayer la soirée par un peu de musique et de pouvoir avec notre concours se livrer à leur divertissement favori, cette idée qui leur trottait par la tête, les rendait indifférentes pour le quart d'heure au passé historique de leurs aïeux.

En conséquence, la guitare classique fut décrochée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du clou, et l'aînée des princesses, après un prélude ronflant destiné à commander le silence, me pria d'ouvrir le bal avec sa sœur. Venant de si haut, cette prière était un ordre, et malgré ma répugnance à me trémousser en sortant de table, je ne pus que m'incliner et partir du pied gauche, laissant à ma danseuse le soin de partir du pied droit.

Douée comme Atalante d'une vigueur de jarret peu commune, la jeune altesse eût mis sur les dents le danseur de profession le plus vigoureux; à plus forte raison un homme comme moi à qui la danse était antipathique et qui ne chassait et ne déchassait que contraint par la force des circonstances. Après vingt minutes de passes et de tours sur moi-même, je soufflais comme un phoque, et m'avouant vaincu, je me laissai tomber sur une chaise. Alors ce fut au tour de ma danseuse de prendre la guitare et à son aînée de figurer avec Pierre Leroux. D'un naturel peu frétillant, notre ami ne s'était jamais inspiré des danses locales, comme le prouvaient surabondamment la gaucherie de son maintien et la raideur de ses poses chorégraphiques. Mais guidé par les conseils de sa danseuse, qui en eût remontré à un chinganero de profession, et encouragé par les applaudissements du chanoine, il réussit à se tirer d'affaire et dansa comme moi jusqu'à ce que l'haleine vînt à lui manquer.

Ces intermèdes où nous figurions tour à tour et à l'issue desquels une distribution de petits verres d'eau-de-vie de Pisco était faite à la ronde, se répétèrent jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Pierre Leroux flageolait sur ses jambes et je ne tenais plus debout. Quant aux princesses, rien en elles ne décelait la moindre fatigue. Comme Antée, elles semblaient puiser de nouvelles forces en touchant le sol. Il est probable qu'elles comptaient danser ainsi jusqu'à l'aurore; mais depuis un moment leur oncle dormait sur sa chaise, et ce calme sommeil redoublant le besoin que nous ressentions de dormir aussi, nous le manifestâmes aux princesses en leur faisant part de notre intention de nous retirer. D'abord elles se récrièrent, puis mirent tout en œuvre pour nous faire changer d'avis; mais nous nous montrâmes inflexibles et elles durent se résigner à nous voir partir. Un serviteur nous conduisit à la chambre qu'on nous avait destinée, laquelle était pourvue de lits jumeaux dont nous prîmes immédiatement possession. L'agitation de notre sang nous tint quelque temps éveillés, et comme la guitare continuait de se faire entendre, nous pensâmes que les princesses, après avoir dansé de compte à demi avec nous, dansaient maintenant pour leur propre compte.

Nous nous levâmes assez tard dans la matinée. Notre premier soin fut d'aller à la recherche de Quispé, que nous trouvâmes en conversation avec le chanoine. Après avoir salué celui-ci et nous être enquis de sa santé qui n'avait nullement souffert du divertissement prolongé de la nuit, nous songeâmes à nous acquitter envers notre guide. A la gratification que nous lui donnâmes et dont il parut satisfait, le chanoine joignit le don d'une poule, d'une mesure de maïs grillé et d'un flacon d'eau-de-vie, qu'il chargea l'individu de réclamer à la cuisine. Pareille libéralité ne laissa pas de nous surprendre. Le chanoine, qui remarqua notre étonnement, nous dit alors que Quispé, que nous croyions un Indien vulgaire, était, comme son nom l'indiquait clairement, de race incasique et apparenté au Soleil. Depuis le milieu du douzième siècle jusqu'à l'arrivée des conquérants espagnols, les Quispé, les Mamani, les Condori n'avaient pas quitté les marches du trône, et sous les règnes des derniers empereurs, quelques membres de ces familles s'étaient unis aux propres filles du Soleil. En apprenant cette nouvelle, nous fûmes tentés de courir après notre guide pour nous excuser d'avoir traité en domestique un homme comme lui, allié à l'astre du jour; mais un instant de réflexion nous convainquit de l'inutilité de cette démarche, qui ne pouvait rien ajouter à l'illustration de Quispé et dont notre amour-propre seul aurait à souffrir. Nous le laissâmes donc partir sans lui rien dire.

Le déjeuner nous réunit de nouveau aux princesses. Après l'échange des premiers compliments, elles revinrent sur le bal de la veille, nous reprochèrent de l'avoir quitté à son plus haut degré d'animation, et appuyant sur le plaisir qu'elles y avaient pris, elles nous avouèrent l'avoir continué à elles deux pendant une heure. La courbature que nous ressentions nous inspirait pour lui plus d'éloignement que de sympathie, et lorsque ces dames nous rappelèrent notre promesse de revenir à Siete Vueltas danser pendant une semaine, nous échangeâmes, mon compagnon et moi, un regard en dessous qui sous-entendait notre accord tacite de n'en rien faire.

Dès le matin, nous avions recommandé au mozo-sirviente de donner double ration de fourrage à nos mules, et pendant que nous déjeunerions, de les seller et de les amener devant la maison. En sortant de table nous les trouvâmes repues et harnachées à l'endroit indiqué. Nos hôtes, en les apercevant, comprirent que le moment de la séparation était venu et parurent très-affectés. Un péon de leur hacienda qu'ils nous donnaient pour guide, reçut du chanoine des instructions précises sur la conduite à tenir envers nous. A ses recommandations, les princesses en ajoutèrent d'autres non moins expresses, qu'elles accompagnèrent d'un message verbal pour les propriétaires du Cascabel, à qui elles adressaient, avec une bouteille de liqueur d'ananas, leurs compliments et leurs tendresses.

Il ne nous restait qu'à partir. Craignant malgré tout notre stoïcisme que l'émotion de nos hôtes ne vînt à nous gagner, nous nous hâtâmes de leur serrer la main et de nous mettre en selle. Alors, jouant de l'éperon, nous nous éloignâmes à toute vitesse en les saluant d'un dernier adieu. « Non pas adieu, mais au revoir, » nous crièrent les deux princesses.

A peu de distance de l'hacienda, nous fîmes halte, pour donner à Juan Pedro — ainsi s'appelait notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nouveau guide — le temps de nous rejoindre. Une manne de provisions dont ses maîtresses l'avaient chargé pour nous et qu'à l'aide de deux courroies il portait sur son dos comme une hotte, ralentissait sa marche, et ce ne fut qu'après vingt minutes d'attente que nous le vîmes arriver, courbé sous son fardeau. Selon l'ordre qu'il avait reçu du chanoine, il passa devant nous et nous précéda de dix pas, cumulant de la sorte les deux emplois de guide et d'éclaireur.

Parvenus au sommet des lomas dont le versant méridional, d'une inclinaison peu sensible, sert d'assiette aux points habités que nous laissions derrière nous, nous eûmes à descendre leur versant opposé, dont la pauvreté végétale contrastait avec la richesse de son voisin. Au reste ces alternatives de végétation et d'aridité dont nous nous étonnions toujours et qui caractérisent la région montagneuse où nous étions entrés, devaient plus tard dans l'intérieur se produire assez souvent pour nous familiariser avec elles.

Durant une partie de la journée nous chevauchâmes à travers les cerros, passant de l'un à l'autre, montant et descendant tour à tour leurs pentes opposées et suivant sans trop nous en écarter la direction du nord-nord-ouest, que notre guide avait prise en sortant de Siete Vueltas. L'exercice auquel nous nous livrions, joint au soleil qui tombait d'à-plomb sur nos têtes, détermina chez nous une soif ardente. Comme nous manquions d'eau pour la satisfaire, l'idée nous vint d'ouvrir la manne aux provisions, afin de voir si nos prévoyantes hôtesses n'avaient pas joint aux aliments solides qu'elle était censée contenir, une boisson quelconque avec laquelle nous pussions nous désaltérer. Mais nos recherches à cet égard furent infructueuses. Ce que nous trouvâmes de plus liquide fut un assortiment de fruits, oranges, bananes, limons, qu'à défaut de mieux nous



La descendance du Soleil.

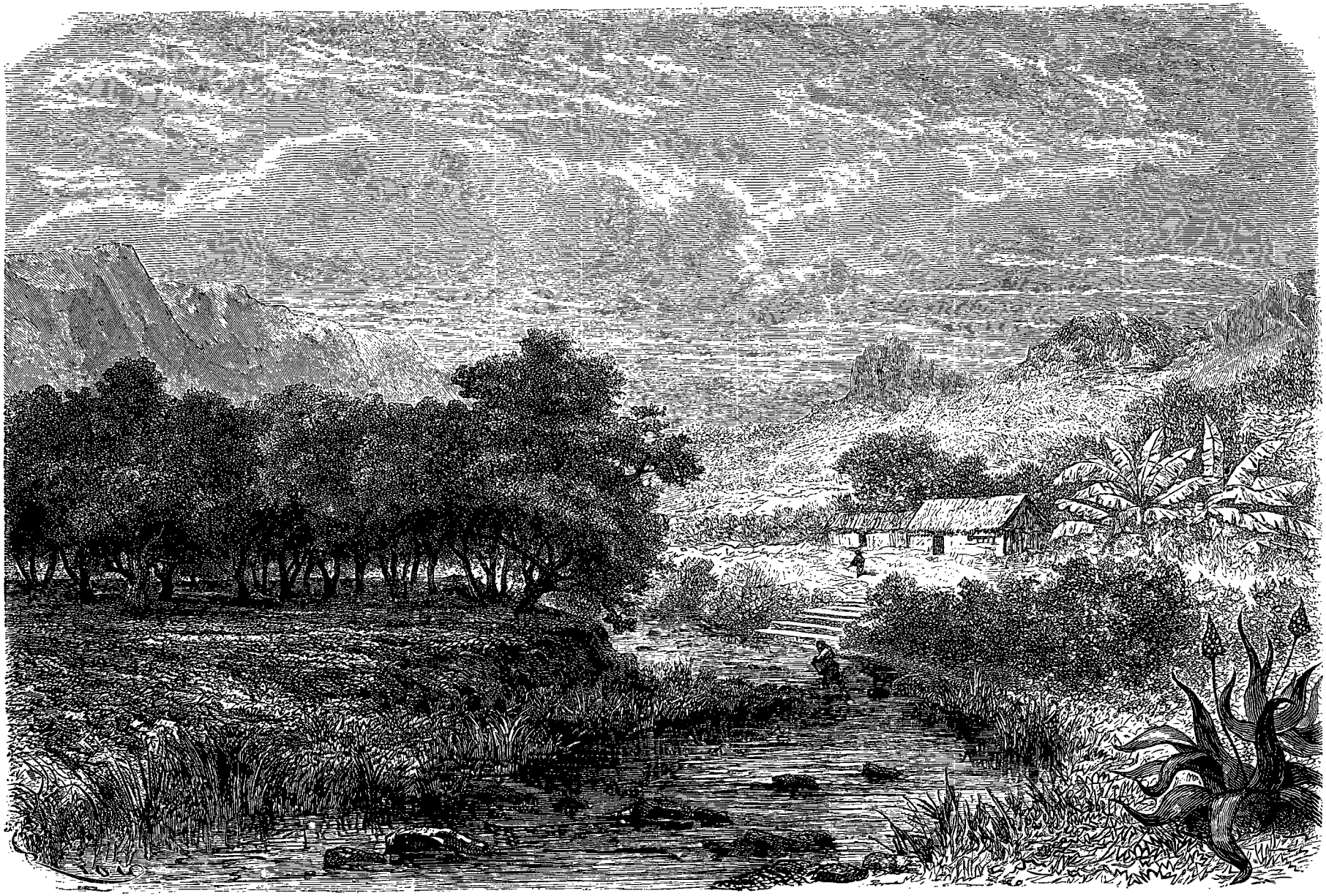
nous partageâmes et dont nous donnâmes l'écorce aux mules. A la façon avide dont elles mangèrent, nous comprîmes que la soif de ces pauvres bêtes n'était pas moindre que la nôtre, bien qu'elles n'en témoignassent rien. Débarrassée d'une bonne partie de son contenu, la manne parut alors plus légère aux épaules de Juan Pedro, qui put marcher en redressant sa taille, au lieu de se courber en deux, comme il l'avait fait jusqu'alors.

Un cerro abrupt qui vint nous barrer le chemin et que notre guide dit être le dernier que nous trouverions, fournit à nos montures une nouvelle occasion de déployer leur force et leur adresse. Tout en gravissant ses flancs escarpés, je remarquai que dans l'herbe rase qui les couvrait, poussaient par milliers de ces champignons microscopiques appelés *cetas*, que les Indiens portent dans les cités, où les gourmands se les disputent pour les manger en omelette. Maintes fois il m'avait été donné d'apprécier le parfum et le goût de ces cryptogames et je regrettai fort en ce moment de n'avoir sous la main ni poêle, ni beurre, ni œufs, pour donner à mon compagnon, qui n'en avait jamais mangé, une idée de leur mérite.

Parvenus au sommet de cette montagne, nous eûmes en face de nous une formation minérale du même genre, mais d'une élévation plus grande et d'une configuration tout autre que celle qui nous servait de piédestal. Au fond d'une gorge formée par le rapprochement de ces deux masses, à une profondeur vertigineuse, passait un torrent blanc d'écume dont le bruit montait jusqu'à nous. Ce torrent était la source du Huarancalqui, affluent de l'Apurimac, et la montagne d'en face, à qui ses assises en recul simulant un escalier gigantesque avaient valu le nom de rampe de Huarancalqui, formait la dernière barrière de la vallée.

Un étroit sentier tracé sur les flancs du cerro dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ferme du Cascabel dans la vallée de Huarancalqui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous occupions le sommet, conduisait au fond de la gorge; notre guide s'y hasarda et nous le suivîmes. A mesure que nous descendions, la lumière semblait se retirer de nous. Bientôt le ciel ne fut plus qu'une mince bande d'azur étendue sur nos têtes. Quand nous arrivâmes au bord du torrent dont la vitesse était inappréciable et le fracas étourdissant, un clair-obscur verdâtre qui remplaçait le jour d'en haut, enveloppait le site comme une brume et lui donnait un caractère étrange et surnaturel dont on subissait l'influence sans pouvoir l'expliquer.

A l'aide de quelques poutrelles placées en travers du torrent nous pûmes passer d'une rive à l'autre. Parvenus au bas de la rampe, nous commençâmes à gravir ses marches informes qui nous semblaient avoir été taillées à coups de hache par quelque géant en fureur. La montée de cet escalier naturel nous prit trois quarts d'heure; puis une pente raide qui la continuait du côté opposé nous conduisit au seuil même de la vallée. Là le décor changea subitement. Les cerros qui nous entouraient parurent s'écarter pour nous faire place; l'espace s'agrandit devant nous, et le torrent dont le fracas nous avait assourdis, ne tarda pas en rencontrant des terrains plans à changer d'allure et à troquer sa voix bourrue contre un murmure à peine saisissable.

Nous marchâmes jusqu'à six heures sans voir ni fermes, ni cultures qui révélassent la présence de l'homme. La végétation s'était accrue rapidement et des massifs d'arbres égayaient en les ombrageant les deux côtés de la rivière. Déjà nous commencions à nous étonner de cette solitude et à souhaiter qu'une créature humaine vînt animer le morne paysage, lorsque notre guide qui depuis un moment, au lieu de nous précéder de dix pas comme il l'avait fait jusqu'alors, nous devançait d'au moins cent mètres, se retourna pour nous montrer dans une anse de la rivière une maison aux murailles blanches et au toit de chaume qui se détachait en clair sur un massif d'achras-sapote et d'orangers. « Cascabel ! » nous cria-t-il, en faisant aussitôt volte-face et marchant à grands pas vers cette maison.

Son cri, qui retentit au milieu du silence, attira sur le seuil une femme d'un âge mûr, dont le costume, composé d'un chapeau, d'une chemise et d'une jupe, rappelait celui des chacareras du pays. Un rayon du couchant qui donnait en plein dans ses yeux l'empêchait de nous apercevoir. Comme elle venait de transformer sa main en abat-jour et promenait ses regards autour d'elle, notre guide la rejoignit et entra en conversation avec elle. A la surprise que manifesta l'inconnue par un haut-le-corps et ses deux bras levés au ciel, nous conjecturâmes que Juan Pedro lui annonçait notre arrivée et s'acquittait en même temps du message verbal dont ses maîtresses l'avaient chargé. Non-seulement nous ne nous trompions pas, mais les recommandations dont nous étions l'objet devaient être bien chaleureuses, car à peine l'inconnue nous eut-elle aperçus, qu'elle vint à notre rencontre, et sans attendre que nous eussions mis pied à terre, nous salua d'une *allillamanta hueracochas* — bonjour, seigneurs. — Alors déclinant sa qualité de propriétaire du Cascabel, elle nous invita d'un air gracieux à entrer chez elle. Nous sautâmes à bas de nos mules et, ayant répondu comme il convenait à la politesse de la maîtresse de l'hacienda, nous entrâmes à sa suite dans la maison.

L'intérieur de ce logis était celui de la plupart des fermiers aisés des vallées. Il offrait le même assemblage de bien-être et de pauvreté, de prétention et d'incurie : des robes et des ajustements de femme, des tableaux de sainteté, des ustensiles de ménage, des bottes d'oignons et des grappes de fruits formaient la décoration des murailles. Les vides étaient remplis par des lambeaux d'étoffe grise, que le vent du dehors faisait remuer, et qu'après examen nous reconnûmes pour des toiles d'araignées.

Assis sur des escabeaux que la bonne dame nous avait offerts à défaut de chaises, nous eûmes à répondre aux diverses questions qu'elle nous adressa sur ses amis de Siete Vueltas, qu'elle n'avait pas vus depuis un an. La santé de l'inca-chanoine lui inspirait des inquiétudes. Nous la rassurâmes, en lui apprenant que l'illustre vieillard avait très-bien soupé le soir de notre arrivée, veillé jusqu'à trois heures après minuit comme un jeune homme et déjeuné le matin de fort bon apétit. Quant aux princesses, il nous suffit de dire l'emploi de leur soirée et de leur nuit pour qu'elle comprît que ces dames se portaient à ravir.

De la sollicitude que nous témoignaient ses amis et de leurs recommandations à notre sujet, la propriétaire du Cascabel en vint à nous questionner sur nous-mêmes. Trouvant apparemment que les renseignements qu'on lui donnait étaient insuffisants, elle tint à savoir de notre propre bouche qui nous étions, d'où nous venions et où nous allions. Cet interrogatoire que nous soutînmes sans broncher et quelques insinuations flatteuses que nous hasardâmes sur notre compte, nous posèrent parfaitement dans l'esprit de la dame. Après dix minutes d'explications de notre part, elle parut tout à fait convaincue de la sévérité de nos principes et de la rigidité de nos mœurs.

Mais ce que nous ne parvînmes pas à lui expliquer, ou ce qu'elle ne put comprendre, ce fut le but de notre voyage et les raisons qui m'avaient personnellement décidé à l'entreprendre. L'idée que des créatures de Dieu abandonnaient pays, famille, amis et connaissances, franchissaient coteaux et vallons, plaines et montagnes pour suivre une rivière afin de s'assurer si elle coulait à l'orient ou au ponent, cette idée, nous dit-elle, était si biscornue qu'elle ne pouvait entrer dans sa tête.

Ce point de notre histoire lui paraissant plus obscur que le pot au noir, elle cessa de s'en occuper et nous entretint d'elle-même pour ne pas laisser tomber la conversation. Elle s'appelait Monica Valdez, était na-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tive de Paucartampu et veuve d'un chacarero de l'endroit qui l'avait épousée comme elle venait d'accomplir sa quinzième année. Deux enfants avaient été les fruits de cette union : une fille qui vivait avec elle et un fils momentanément établi à Putucusi, au confluent des rivières de Lares et de Santa-Ana, où il surveillait l'exploitation d'une forêt de quinquinas récemment découverte.

La mort de son mari, qui remontait à une dizaine d'années, avait entraîné la perte de leur fortune. D'avides créanciers qu'il n'avait pu satisfaire de son vivant avaient dépossédé sa veuve de la sucrerie de Mesacancha où elle habitait avec ses enfants. C'est là qu'elle avait connu l'inca-chanoine et les princesses, et noué avec eux des relations que le temps n'avait fait que consolider. De sa prospérité passée il ne lui restait aujourd'hui qu'une médiocre aisance, qu'elle devait à la prévoyance du défunt. Pendant qu'il exploitait Mesacancha, l'idée lui était venue de demander une concession de terrains dans le val de Huarancalqui alors fréquenté par les seuls sauvages. Cette concession obtenue, il avait fait défricher le sol et l'avait affecté spécialement à la culture de la coca, de l'orocote et de la canne. La création de l'hacienda du Cascabel était le résultat de ses labeurs.

Ici je me permis d'interrompre la narratrice pour lui demander si le nom de Cascabel donné à la propriété venait de la rencontre qu'on y avait faite de serpents de l'espèce que les savants nomment *Crotalus horridus*, les Espagnols *Culebra de Cascabel* et que nous autres Français nous appelons *Serpent à sonnettes*. Elle me répondit qu'elle n'en savait rien et qu'en fait de reptiles son hacienda n'avait que des lézards qu'on pouvait manier sans aucun danger.

La conversation coupée par mon interruption allait se poursuivre sur nouveaux frais, lorsqu'une porte du fond s'ouvrit et livra passage à une jeune fille. En nous apercevant, elle jeta un petit cri d'oiseau effarouché et s'arrêta court; puis, revenue de sa surprise et moitié rougissant, moitié souriant, elle s'avança vers nous.

« C'est ma fille Dolorès qui revient de chez nos voisins, » nous dit doña Monica; puis s'adressant à Dolorès, elle ajouta : « Ces messieurs sont des amis de la famille Sahuaraura qui nous les recommande expressément. » Avant que cette présentation officielle fût terminée, nous nous étions levés pour saluer la fille de doña Monica, qui nous parut charmante dans son costume un peu succinct, mais comme celui de sa mère, approprié aux exigences du climat.

« Ta morte est-elle gentille en grande toilette? lui demanda sa mère.

— Mais oui, répondit Dolorès; seulement ma robe était trop large pour elle et j'ai dû faire une pince dans le dos. »

Nous regardâmes tour à tour la mère et la fille. La demande de l'une nous paraissait aussi étrange que la réponse de l'autre était singulière. Elles devinèrent l'interrogation cachée dans notre regard, et doña Monica s'empressa de nous dire que l'enfant d'un de leurs voisins était mort la veille et qu'on l'avait exposé sur un lit de parade, avant de l'emporter à Soncospata où on devait l'ensevelir. Selon l'usage du pays, on avait paré le corps des plus beaux atours qu'on avait pu se procurer, et pour peu que nous voulussions pousser jusque-là afin d'en juger, les parents de l'enfant se tiendraient pour honorés de notre visite.

Bien que nous eussions vu déjà de ces expositions funèbres, nous ne crûmes pas devoir laisser échapper l'occasion que nous donnait doña Monica d'en ajouter une de plus à nos souvenirs. La nuit était venue sur ces entrefaites, et ces dames, ayant allumé une lanterne pour nous conduire, fermèrent derrière elles la porte de la maison.

Nous contournâmes la palissade d'un jardin attenant au logis, et après avoir traversé des terrains vagues où moutonnaient force broussailles, nous aperçûmes un groupe de chaumières ombragées par des arbres au tronc corpulent. Nous avions devant nous le pueblo de Huarancalqui, chef-lieu de la vallée. Nos conductrices se dirigèrent vers une de ces demeures dont la porte était grande ouverte et l'intérieur éclairé. Un murmure confus qui s'en échappait indiquait la réunion de plusieurs personnes. Ce bruit cessa quand nous parûmes, et les Indiens des deux sexes à la conversation desquels il était dû, s'étant rangés sur deux lignes de façon à laisser entre eux un assez grand espace, nous ne perdîmes aucun détail de l'étrange tableau qu'offrait l'intérieur du rancho.

Sur un lit de forme espagnole, peint en gris et semé de tulipes rouges, l'enfant mort de la veille, une fillette qui paraissait avoir de douze à treize ans, était étendue ou plutôt assise, la tête et le dos soutenus par des oreillers. Une vieille robe de soie bleue à volants, évidemment trop longue et trop large pour elle, l'enveloppait de plis flasques et abondants comme ceux d'un suaire. Un diadème de clinquant surmonté de plumes d'autruche était placé sur sa tête. Cette toilette funèbre, ou plutôt cette mascarade, formait avec la pâleur de la morte et sa figure contractée un contraste des plus choquants. Deux lampions placés sur les montants du lit, au-dessus de la tête de la défunte, éclairaient vaguement la scène, mais emplissaient complétement l'intérieur du logis d'une épaisse et nauséabonde fumée.

Au pied du lit, une table recouverte d'un linge supportait un crucifix placé entre deux chandeliers, une soucoupe d'eau bénite, un verre et deux bouteilles, que selon la coutume je supposai contenir du tafia. Deux petits Indiens en haillons, coiffés d'un serre-tête qui laissait passer leur chevelure ébouriffée, montaient la garde aux deux bouts de la table. Une paire d'ailes de pigeon attachées par une ficelle à leurs omoplates apprenaient à ceux qui l'auraient ignoré, qu'ils représentaient deux anges du ciel chargés de veiller sur leur sœur défunte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De la jeune morte et de son accoutrement ridicule, mes yeux s'étaient reportés sur les assistants, parmi lesquels les femmes étaient en majorité. L'expression de leur physionomie, où l'hébétement remplaçait la douleur, témoignait clairement que d'abondantes libations avaient été faites pendant la veillée mortuaire, et que dans les pleurs que les yeux avaient pu verser, l'alcool entrait au moins pour deux tiers.

Durant cette visite que nous abrégeâmes autant que possible, les parents, pas plus que leurs amis et connaissances, ne nous adressèrent la parole et se bornèrent à nous regarder niaisement. La chose m'étonna d'autant que dans les expositions de ce genre que j'avais été appelé à voir, les cris étourdissants, les gestes forcenés et les tiraillements de chevelure de l'assistance avaient accueilli mon entrée, sans préjudice d'un verre de tafia qu'on n'avait jamais manqué de m'offrir. Ici rien de pareil. Après tout, me dis-je, c'est sans doute l'usage à Huarancalqui de ne pas parler aux gens dans ces circonstances pénibles, et pour me conformer à cet usage, je quittai la chambre sans dire un mot. Nos conductrices me suivirent.

De retour sous leur toit, ces dames s'empressèrent de préparer le repas du soir, qu'une fois servi nous partageâmes avec elles. A l'issue du souper, j'abordai la question du voyage et demandai à nos hôtesses si parmi leurs voisins on ne trouverait pas un ou deux hommes de bonne volonté qui, moyennant finances, consentiraient à nous accompagner jusqu'aux confins de la vallée et même au delà si c'était possible, le



Doña Monica et sa fille.

péon que nous avaient donné les propriétaires de Siete Vueltas n'ayant jamais dépassé l'hacienda du Cascabel. Elles nous répondirent que, pour le moment, la chose leur semblait difficile. L'enterrement de la fillette était fixé au lendemain, et le transport du corps à Soncospata, distant de trois lieues, exigeant un certain nombre de bras, tous les hommes du pueblo, y compris le père de la défunte, avaient résolu de l'accompagner afin de se relayer en chemin. Toutefois, dans leur désir de nous complaire et aussi pour être agréables aux illustres personnes qui nous recommandaient à elles, ces dames nous promirent de mettre tout en œuvre pour que notre départ, s'il ne pouvait avoir lieu le lendemain dans la matinée, comme nous l'aurions désiré, pût au moins s'effectuer dans l'après-midi. L'esprit réconforté par cette promesse, mais le corps encore un peu moulu des fatigues de la nuit précédente, nous demandâmes à nos hôtesses la permission de nous retirer. Après avoir pris congé de la charmante Dolorès, nous suivîmes sa digne mère dans la chambre qu'elle nous avait destinée, et qui était celle que son fils occupait quand il restait au Cascabel. Des toisons de brebis, empilées sur une barbacoa et recouvertes de draps blancs, formaient une couche moelleuse, et lorsque doña Monica nous eut laissés seuls, nous en prîmes immédiatement possession, et jusqu'au lendemain nous ne fîmes qu'un somme.

Paul Marcoy.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cerro Melchior : Halte de nuit

VOYAGE DANS L'ENTRE-SIERRA,

LA VALLÉE DE HUARANCALQUI ET LES RÉGIONS DU PAJONAL

(BAS-PÉROU)

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Une bonne nouvelle nous attendait à notre lever. Pendant que nous dormions encore, nos hôtesses s'étaient rendues au pueblo, où elles avaient trouvé la morte clouée dans sa bière et le convoi funèbre près de se mettre en route. Deux des porteurs qu'elles avaient réussi à embaucher pour notre compte devaient être de retour au Cascabel dans l'après-midi. L'enrôlement volontaire de ces hommes était d'autant plus méritoire, que de ce voyage à Soncospata ils avaient compté, comme leurs camarades, faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire rendre les derniers devoirs à la morte et passer le reste de la journée et peut-être une partie de la nuit à festiner joyeusement avec les habitants de la localité.

Grâce au dévouement de nos hôtesses, nous étions servis à souhait. Certains, d'après elles, que nous pouvions compter sur nos recrues malgré les six lieues de montagnes qu'ils allaient avoir à faire au pas gymnastique pour être de retour dans l'après-midi, nous laissâmes la mère et la fille vaquer aux

1. Suite et fin. — Voy. p. 113, 129, 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travaux du ménage et nous allâmes humer l'air du dehors.

Devant la maison s'étendait une façon de pelouse qui conduisait à la rivière; nous la traversâmes et nous nous trouvâmes au bord de l'eau. Trois marches grossières avaient été taillées à coups de bêche dans le talus, pour permettre aux ménagères d'emplir leurs cruches et aux bêtes de somme de se désaltérer. Toute la partie du Huarancalqui que nous embrassions du regard était d'un calme surprenant. Pas une ride ne plissait sa claire surface, où l'azur du ciel et les accidents des deux rives se reflétaient très-nettement. En face de nous, un quinconce naturel de ces arbres à bois dur appelés mohenas, jetait sur ce côté de la rivière une ombre qui semblait d'autant plus épaisse, que tout ce qui l'avoisinait était frappé par le soleil levant.

La vallée qui se déroulait devant nous ne rappelait dans son ensemble et ses détails aucune des vallées que jusqu'alors nous avions visitées. Les pitons aigus disposés en spirale, couverts de la base au sommet d'une luxuriante végétation et sillonnés verticalement par les torrents descendus des hauteurs, tout ce déploiement de beautés pittoresques qui caractérise l'entrée des vallées de l'est, était remplacé ici par une lourde agglomération de cerros aux faîtes arrondis ou légèrement échancrés, à la tête chauve, aux pentes couvertes de chaume où moutonnaient de loin en loin quelques broussailles. La température même participait du changement que nous notons, et la sécheresse de l'air ambiant remplaçait cette humidité chaude qui sort comme une haleine de la profondeur ombreuse des autres vallées.

Cette différence d'aspect entre Huarancalqui et ses voisines provenait simplement de leur direction. Là où celles-ci, divorçant brusquement avec la Cordillère, se déroulaient à l'est vers le plat pays, celle-là, se dirigeant au nord-ouest, continuait de longer les versants de la chaîne dont le voisinage immédiat donnait à sa physionomie ce caractère de monotonie et cette aridité que nous y remarquions.

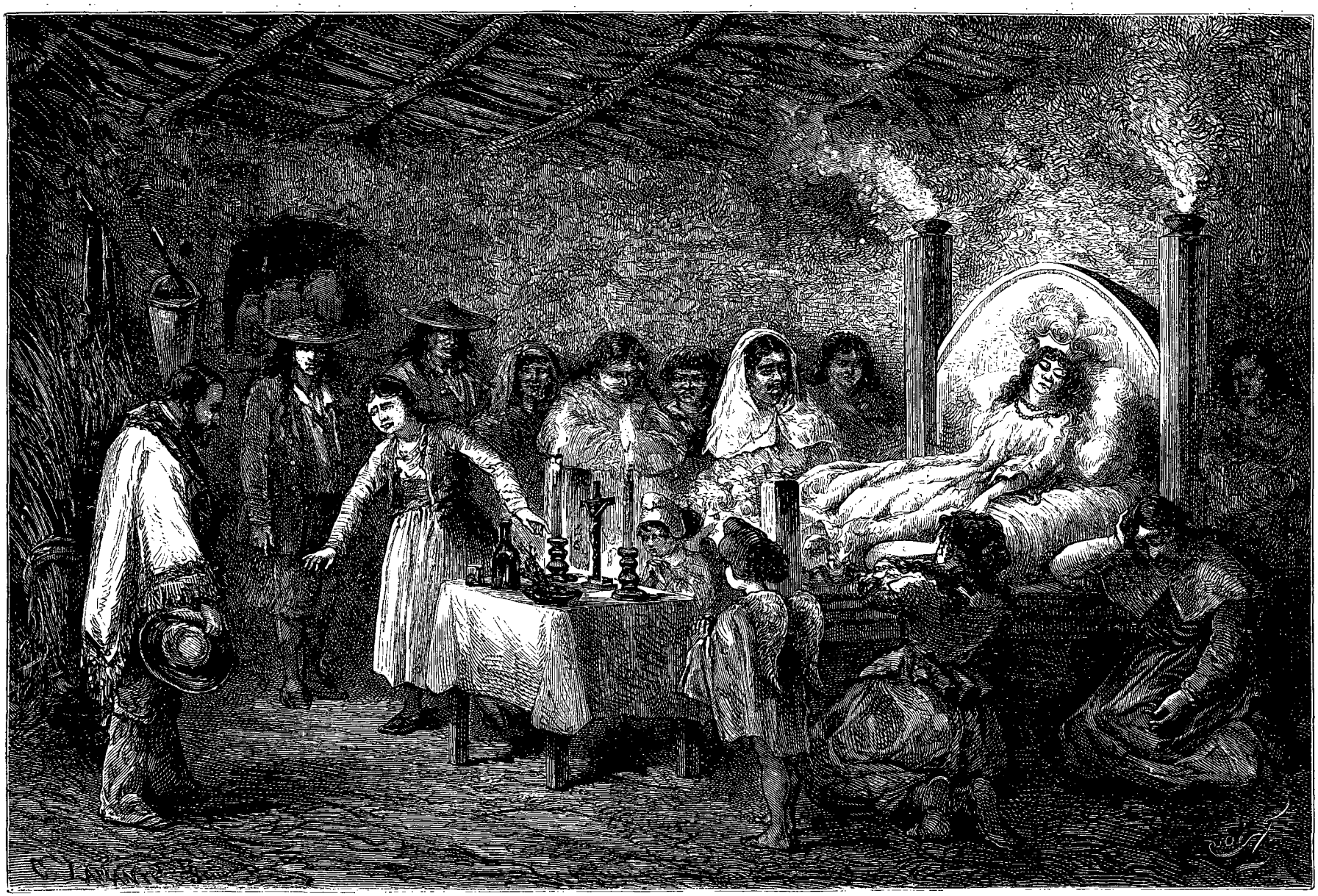
La végétation absente des montagnes occupait la partie du sol étendue à leur base; mais là elle n'était représentée ni par des forêts vierges, ni par ces inextricables fourrés qui les remplacent en beaucoup d'endroits. Force taillis, et çà et là quelques grands arbres arrondissant leurs touffes au-dessus des arbustes, étaient avec les cultures de l'homme la seule manifestation qu'elle se permît et dont il fallait bien se contenter faute de mieux.

Après une heure de conversation sur la berge, où pour plus de commodité nous nous étions assis les jambes pendantes, regardant couler l'eau et cherchant à évaluer sa vitesse au moyen de bûchettes dont nous jetions les morceaux au courant, nous nous levâmes avec l'intention de regagner la maison. Mais, au moment de l'atteindre, un sentier gazonneux, bordé de buissons de rhexias et de mélastomes, s'offrit à notre droite, et, séduits par sa gentillesse, nous le suivîmes sans savoir où il conduisait. Comme beaucoup de sentiers fleuris en ce monde, celui-ci nous égara traîtreusement. Ce ne fut qu'après avoir erré longtemps à travers des champs de maïs et de cannes, des plantations de coca, des taillis d'orangers et de bananiers, que nous réussîmes à rentrer dans la bonne voie.

De retour au logis, nous y trouvâmes le déjeuner prêt et nos hôtesses n'attendant que nous pour se mettre à table. Leur accueil empressé redoubla le besoin que nous sentions d'une réfection, et leur amabilité assaisonna merveilleusement le repas que nous fîmes en leur compagnie. Le chocolat pris et le verre d'eau final absorbé, nous levâmes la séance et nous préparâmes tout pour notre départ, afin de ne pas retarder les péons à leur arrivée de Soncospata. Nos fusils, restés oisifs jusqu'à cette heure, furent retirés de leur fourreau de cuir, examinés et nettoyés avec soin. Nous repassâmes nos couteaux sur un grès pour leur donner du fil, puis nous choisîmes parmi nos vêtements et nos couvertures ceux que nous voulions emporter. Comme les services de Juan Pedro nous devenaient à peu près inutiles, nous nous décidâmes à le renvoyer à Siete Vueltas. Toutefois, en le congédiant une formalité nous restait à remplir : c'était de prévenir ses nobles patrons de ne pas compter sur notre retour, et je ne savais comment motiver cette décision qui ferait jeter les hauts cris à l'inca-chanoine et aux deux princesses. Pierre Leroux, à qui je demandai conseil à cet égard, se gratta l'oreille d'un air perplexe, réfléchit un moment, et n'ayant rien trouvé, me répondit de faire ce que je voudrais. Le temps pressait. Je détachai de mon album une page blanche et j'écrivis collectivement à l'oncle et aux nièces qu'un de ces événements imprévus, inouïs, qui dépassent toutes les prévisions, dérangent tous les plans et annulent les déterminations les mieux arrêtées, nous privait du bonheur de revenir chez eux, comme nous nous l'étions promis. Leur témoigner les regrets que nous éprouvions de ce contre-temps était une entreprise au-dessus de nos forces; aussi ne l'essayions-nous pas, laissant à leur affection bien connue le soin de nous plaindre et aussi de nous excuser, etc., etc. Je noircis sur ce ton le recto et le verso de la page. L'idiome castillan avec sa phraséologie sonore me servit merveilleusement dans la rédaction de cette épître. Ma lettre achevée et signée, je la lus à Pierre Leroux, qui la trouva si convenable qu'il voulut la signer aussi. Chargé de cette missive et gratifié par nous de quelques réaux, Juan Pedro reprit d'un pied leste le chemin des hauteurs. L'homme parti et la lettre expédiée, nous nous sentîmes plus à l'aise.

Sur les deux heures de l'après-midi, nos recrues étaient de retour de Soncospata. Bien qu'ils eussent fait six lieues sans désemparer, ils ne témoignaient ni essoufflement, ni fatigue, et l'on eût dit à leur figure reposée qu'ils sortaient de chez eux. Sans plus tarder nous abordâmes avec eux la question du voyage;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Funérailles d'un enfant (voy. p. 175).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moyennant une piastre par jour, ils consentaient à nous accompagner jusqu'à l'extrémité de la vallée, à mettre à notre disposition leur expérience et leurs lumières, en un mot à faire leur possible pour que nous fussions contents d'eux. Naturellement, nous nous informâmes s'ils ne voyaient aucun inconvénient à ce que nous continuassions de voyager à dos de mule, ce genre de locomotion nous paraissant préférable à une marche à pied. Ils nous dirent que la chose était possible, mais seulement jusqu'à Melchior-encuentro, où l'état des chemins nous obligerait à nous séparer de nos animaux. Or, comme sur tout le parcours nous ne devions trouver personne pour les garder en notre absence ou les ramener au Cascabel, mieux valait les laisser à l'hacienda, où le fourrage ne leur manquerait pas et où l'écurie les mettrait à l'abri des attaques du puma (couguar) et des chauves-souris vampires. L'avis nous parut judicieux et nous l'adoptâmes sans plus tarder.

En un clin d'œil nous eûmes terminé nos derniers apprêts. Le mozo sirviente et les deux péons se partagèrent les paquets que nous emportions et dont les provisions de route données par nos hôtesses composaient la plus grosse part. Alors nous n'eûmes plus qu'à prendre congé de ces dames, qui nous promirent de prier Dieu soir et matin pour que notre voyage s'effectuât sans accident.

A une lieue du Cascabel, les terrains, jusqu'alors assez plans, commencèrent à s'accidenter. Leur mouvement eut pour résultat de troubler le miroir limpide de la rivière et d'interrompre son sommeil. De muette qu'elle était devant l'hacienda, elle commença bientôt à gronder, puis enfin à mugir. Des rapides occasionnés par l'inégalité du sol et des affleurements de roches apparurent à sa surface, rayant d'une bande d'écume la largeur de son lit. Comme nous voyagions par terre et non par eau, leur rencontre, au lieu de nous épouvanter, comme elle l'avait fait jadis en d'autres circonstances, nous charmait au contraire, en ce qu'elle donnait au paysage la vie et l'animation. L'élévation de la température portait à croire que ces eaux étaient poissonneuses, et les Indiens que nous questionnâmes à ce sujet confirmèrent l'idée que nous en avions. D'après eux, les remansos, ou coudes de la rivière que le courant n'atteignait pas, abondaient en sabalos de toutes tailles. Nous nous promîmes, à la première halte que nous ferions, d'ajouter, si c'était possible, un ou deux de ces estimables salmones, dont le goût nous était connu, au menu de notre repas.

Jusque-là nous n'avions rencontré d'autres indices de la présence de l'homme que des plantations assez exiguës de maïs, de coca, de piment, de cacao et de cannes, pourvues chacune d'un ajoupa, appartenant à divers propriétaires, et séparées par des terrains en friche d'une étendue souvent considérable. L'habitude qu'ont les Indiens des vallées de l'est d'agencer des cultures à une grande distance du pueblo qu'ils habitent, — certaines en sont éloignées de dix lieues, — cette habitude était commune aux gens de Huarancalqui. Les péons qui nous accompagnaient avaient leurs chacaras à trois lieues de Melchior-encuentro et offraient de nous les montrer en passant.

Autour de ces espaces cultivés, les produits spontanés du sol se bornaient à la répétition de quelques espèces : dans le voisinage de la rivière, de grands arbres, cedrèles, pseudo-juglans, jacarandas, trouvant un terrain meuble ou une fraîcheur convenable, formaient de loin en loin un massif ombreux, qu'interrompait tout à coup une lisière d'arundos, d'onagraires ou de faux maïs. Cette végétation, d'ailleurs intéressante, s'appauvrissait en s'éloignant de la rivière. Les pentes latérales des montagnes entre lesquelles elle s'était tracé un lit, n'offraient que des arbustes et des buissons où les befarias, les melastomes, les faux indigos, les mimoses étaient en majorité. Leur croissance s'arrêtait à mi-chemin de la montagne, dont les hauteurs et le sommet étaient invariablement couverts de la graminée ichu (stipa).

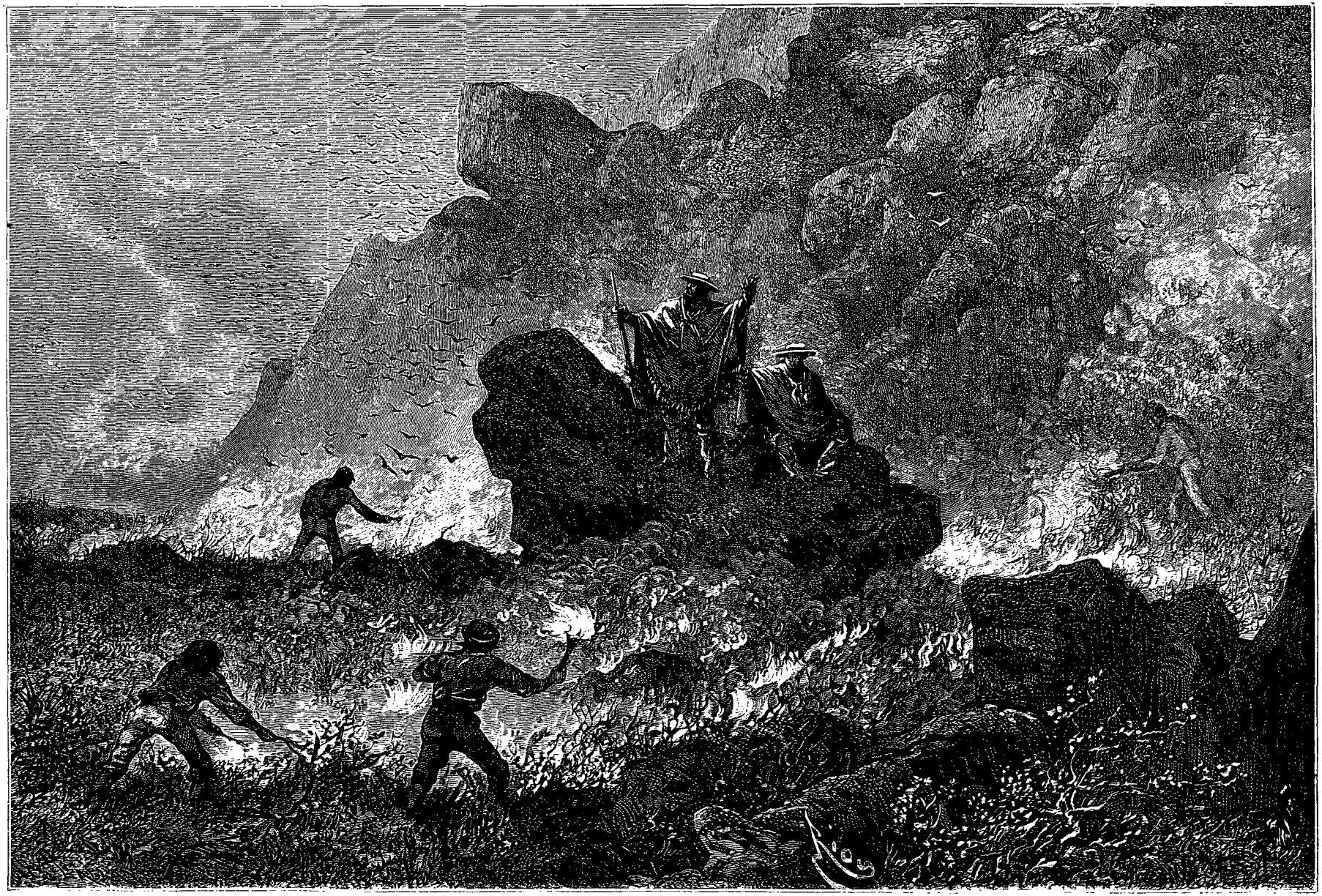
Un peu avant le coucher du soleil, nous nous arrêtions sous un ajoupa qui bordait une plantation de cacao. Au dire de nos guides, nous étions à moitié chemin de Melchior-encuentro. Une cavité du sol qui correspondait au centre de la toiture et dans laquelle se trouvait un amas de paille brisée, servait de couchette et de matelas au propriétaire du cacahual, quand la nuit le surprenait sur sa plantation. A l'aide de branchages transformés en balais, nous enlevâmes du trou cette litière qui lui donnait l'air d'un chenil, et quand l'espace nous parut convenablement nettoyé, nous y tendîmes le tapis de selle qui constituait notre couche. Après un emprunt fait aux provisions et dont nos compagnons eurent leur part, nous nous blottîmes dans ce trou, où nous nous endormîmes sous le regard bienveillant des étoiles.

L'aurore nous trouva sur pied. Laissant nos gens rouler les couches et faire les paquets, nous allâmes rôder aux environs, respirant avec délices l'air frais du matin et regardant de tous côtés si les arbres et les buissons n'offraient pas quelques fruits à notre convenance. Nous ne trouvâmes que des mûres et des goyaves dont nous nous contentâmes faute de mieux. Un moment après nous étions en route.

La matinée se passa sans que rien de particulier eût attiré notre attention. Deux fois les difficultés du chemin nous éloignèrent de la rivière au point de la perdre de vue, et chaque fois, ce ne fut qu'après un trajet d'une lieue à travers taillis et broussailles que nous parvînmes à nous rapprocher de ses bords. Entre onze heures et midi nous arrivions devant la plantation de Melchior-encuentro.

A cet endroit, un petit affluent du nom de Melchior, né à six lieues de là, dans la partie de l'est sur les assises inférieures de l'Urusayhua, venait opérer sa jonction avec la rivière de Huarancalqui. Le nom de Melchior donné à ce cours d'eau était celui d'un métis aujourd'hui défunt qui, le premier, avait exploré la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La base du cerro Melchior. — Incendie des graminées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vallée en entier et noué des relations avec les sauvages de l'intérieur. En souvenir des prouesses dudit Melchior, un peu bandit de sa nature, et de la frayeur que de son vivant il inspirait à ses voisins, la chacara, bien qu'elle appartînt aujourd'hui à d'honnêtes gens du pueblo, avait continué de porter le nom de son premier propriétaire. Au reste, cet endroit de la vallée n'était pas le seul qui rappelât le souvenir de ce mauvais sujet, et nous devions trouver plus bas une montagne chargée de transmettre son nom à la postérité.

Tout en écoutant ces explications de nos guides, nous gravissions une éminence au sommet de laquelle s'élevait l'ajoupa de la plantation. La première chose que nous aperçûmes en y arrivant, fut une grande effraie, ou plutôt son squelette auquel adhéraient encore des plumes, clouée par les ailes à un des poteaux qui soutenaient la toiture. De son vivant, la bête avait dû mesurer deux pieds de hauteur. Le crucifiement de cet oiseau paraissait un fait trop récent pour que nous pussions l'attribuer au chenapan Melchior, mort depuis une vingtaine d'années. Nous demandâmes aux Indiens quelle brute à figure humaine avait pu torturer ainsi ce rare et splendide animal qu'un musée d'Europe eût été fier de posséder dans ses vitrines [1]. Mais ils l'ignoraient ou ne voulurent pas le dire. Je coupai les tarses emplumés de l'effraie pour les conserver en souvenir de cette rencontre. L'un d'eux s'est perdu; l'autre me reste encore à l'heure où j'écris, et quand il m'arrive de passer le doigt sur ses ongles courbes, tranchants, acérés, je ne puis que plaindre en idée le quadrupède, l'oiseau ou le reptile dans les flancs duquel ils s'implantaient jadis.

Selon leur habitude, nos gens, en arrivant, avaient jeté bas leurs quêpés, s'étaient assis dessus, avaient ôté leur montera et fourrageaient leur chevelure en reprenant haleine. Comme ils devaient en avoir pour un bon quart d'heure à rester dans cette posture, Pierre Leroux prit son fusil et alla battre les fourrés, pendant que je descendais au bord de la rivière. A quelque cent pas en aval du confluent du Melchior et du Huarancalqui, la rive assez profondément échancrée présentait un de ces remansos tel qu'on pouvait le souhaiter pour tendre une ligne. J'allai prendre des hameçons, je les amorçai d'un insecte et j'attendis, en fumant une cigarette, qu'un des hôtes de la rivière vînt mordre à l'appât que je lui offrais. Près d'une demi-heure s'écoula sans que mes lignes s'agitassent. Pendant ce temps le fusil de Pierre Leroux avait fait deux fois retentir l'écho. Au moment où, ennuyé d'attendre, j'allais abandonner la partie, une brusque secousse d'un des cordeaux m'avertit de la présence d'une proie. Je tirai lestement à moi et j'amenai sur le rivage un sabalo long de dix-huit pouces. Sans attendre que le hasard m'en envoyât un autre pour compléter la paire, j'ouvris mon couteau, je nettoyai l'animal, à commencer par les écailles et finir par les intestins et les ouïes; puis, quand je l'eus lavé à plusieurs eaux, je l'emportai là-haut où nos gens l'empalèrent et le firent cuire côte à côte avec deux caciques que Pierre Leroux avait tués dans sa tournée et plumés en marchant.

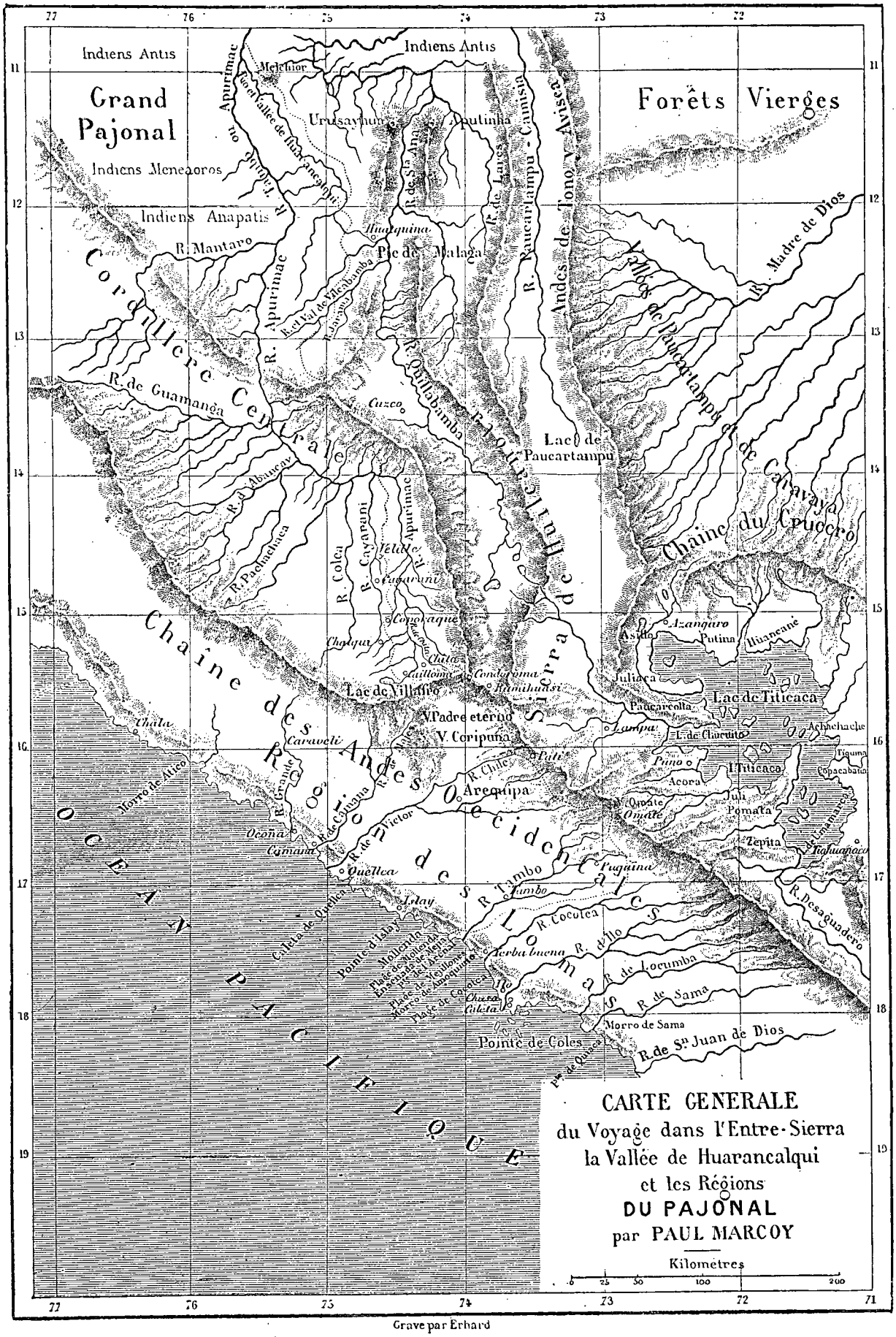
Convenablement restaurés par un déjeuner composé de viande sèche, de poisson frais, de gibier et de racines cuites sous la cendre, nous songeâmes à nous remettre en route. A partir de Melchior-encuentro, le chemin encaissé entre les bords de la rivière et de hauts talus prit une pente assez rapide, et nous perdîmes complétement de vue les plantations de la rive droite. Ce ne fut qu'après une heure de marche et en nous élevant graduellement que nous les vîmes reparaître; trois d'entre elles, que nos guides appelaient du nom de leurs propriétaires, chacara-Pepe, chacara-Santiago, chacara-Noriega, s'étaient dérobées durant le trajet. Mais nous nous consolâmes facilement de ce contre-temps, à l'idée que nous y perdions peu et que la science y perdait moins encore.

L'ajoupa d'un petit bois de cacao que nous trouvâmes à la fin de cette journée nous servit d'abri pour la nuit. Nous y soupâmes, et nos gens ayant allumé un grand feu dans la crainte qu'il ne prît envie à quelque puma de nous rendre visite, nous nous endormîmes bercés par un murmure lointain, rauque et continu que mon compagnon prenait pour le bruit d'une cataracte, mais dans lequel j'avais reconnu tout d'abord le mugissement des guaribas ou singes hurleurs.

Cette plantation était la dernière que nous dussions trouver dans la vallée. Au delà nous entrions en pays sauvage. La première découverte que nous y fîmes le lendemain dans la matinée, fut un ancien défrichement sur la rive gauche. Des murs de terre, dont quelques pans étaient restés debout, pointaient au milieu des broussailles. Nos guides à qui nous les montrâmes nous dirent que c'étaient les ruines d'une mission qui s'élevait jadis en cet endroit. Quant à l'époque de sa fondation et au nom de son fondateur, ils ne purent nous les apprendre. En remontant dans mes souvenirs pour assigner à ces ruines une date approximative, je me rappelai que le révérend Biedma, religieux franciscain du collége apostolique des Douze-Apôtres, était le premier missionnaire qui eût pénétré dans cette partie du pays, en prenant par la Cordillère de Huanta, la vallée de Tambo et en traversant tour à tour le Pampas ou Cocharcas et l'Apurimac. Or comme les missionnaires de cette époque, en trouvant sur un point ce qu'ils appelaient une abondante moisson

1. Cette effraie, *Stryx nyctea*, au plumage d'une blancheur de neige et aux yeux d'un jaune d'or, se retrouve jusque dans les plaines du Sacrement, où, dans notre traversée de cette Amérique, nous en avons acheté une vivante à des Indiens Conibos. Contrairement aux habitudes de son espèce, elle veille et chasse pendant le jour comme tous les rapaces diurnes, et dort pendant la nuit. Nous la croyons originaire des parties froides de l'Amérique du Nord, qu'elle abandonne à certaine époque de l'année, celle de la ponte et de l'incubation peut-être, pour passer dans l'Amérique du Sud.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grave par Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'infidèles[1], ne l'abandonnaient pas sans y fonder une mission où d'autres religieux venaient s'établir à leur suite, tout me portait à croire que l'édifice en ruine que j'avais sous les yeux remontait aux années 1677 et suivantes. Sa fondation était donc antérieure d'un demi-siècle à la découverte officielle de la contrée que les religieux, et d'après eux les géographes, ont nommée assez arbitrairement le Grand Pajonal.

Une aubaine sur laquelle nous étions loin de compter, nous échut en partage dès notre entrée dans ce pays que nos guides qualifiaient de sauvage, pour le distinguer sans doute de celui que nous laissions derrière nous et où la civilisation était représentée par les cultures que nous avions vues et les ajoupas sous lesquels nous avions dormi. Vers la fin du jour, Pierre Leroux tua un superbe hocco à caroncule rouge en état de faire à lui seul les frais du souper ; puis, comme un bonheur n'arrive jamais seul, je découvris, non loin de l'endroit où le gallinacé venait d'être mis à mort, un iriartea dont le panache vert dépassait la futaie et une de ces admirables fougères arborescentes dont chaque pétiole a l'air d'un écran de dentelle verte. C'étaient les deux seuls échantillons de la flore intertropicale que j'eusse aperçus durant le voyage, et je m'en



Ascension du cerro Melchior : Zone des cyperacées.

réjouis personnellement, bien qu'ils n'ajoutassent rien à notre réfection du soir.

Avant que le jour fût tombé, nous cherchâmes tout en marchant un endroit convenable pour établir notre bivac. Les cahutes de paille, où nous élisions domicile à la fin de chaque journée, étaient restées en arrière avec les plantations qu'elles protégeaient. Désormais nous allions en être réduits à fabriquer nous-mêmes le toit de chaume ou de branchages qui devait abriter nos têtes. Mais la chose en soi ne nous effrayait nullement. En qualité de chasseur, Pierre Leroux n'avait eu souvent d'autre ciel de lit que la voûte céleste, et quant à moi, j'avais dormi tant de fois sur les plages de l'Amazone ou sous le couvert des forêts vierges, que quelques nuits à passer sur les bords du Huarancalqui m'importaient aussi peu qu'une cigarette aux trois quarts fumée. Aussi, dès que nous crûmes avoir trouvé un site propice, en prîmes-nous possession sur-le-champ. Le feu fut allumé ; notre hocco, plumé, flambé, vidé, embroché d'une gaule et la gaule placée entre deux fourches faisant l'office de landiers. Un Indien fut chargé de tourner la gaule. Pendant que le rôt cuisait doucement, nous débarrassâmes

1. La grande nation des Antis, Campas ou Mascas, divisée depuis longtemps en plusieurs tribus, occupait à cette époque la contrée parcourue par notre missionnaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



A la recherche d'une source.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le sol des plantes ligneuses, traçantes ou volubiles qui le couvraient, nous aplatîmes d'un coup de crosse de fusil un monstrueux crapaud établi en ce lieu, puis nous tendîmes notre couche à trois pas du feu. Au bout d'un certain temps, la dinde des bois cuite à point nous fut servie tout embrochée, et lorsque nous nous fûmes rassasiés de sa chair savoureuse, nous n'eûmes qu'à nous laisser choir en arrière, pour passer, comme on dit, de la table au lit.

Le lendemain quand nous nous réveillâmes, le soleil était déjà haut. L'excellent souper de la veille et le susurrement de la rivière qui nous berçait comme un chant de nourrice, avaient eu sur notre sommeil une si heureuse influence, qu'il avait duré trois heures de plus qu'à l'ordinaire. Tout en nous tançant mutuellement de notre paresse, mon compagnon et moi, nous nous rajustâmes et nous rejoignîmes nos gens qui, plus matineux que nous, avaient fait leurs paquets et nous attendaient de l'autre côté du chemin.

Après une demi-heure de marche, les Indiens, qui nous précédaient, se retournèrent pour nous dire que nous ne tarderions pas à apercevoir le cerro Melchior. Cette annonce, faite par eux avec une certaine gravité, au lieu d'éveiller l'intérêt ou la curiosité de Pierre Leroux, ne provoqua chez lui qu'un haussement d'épaules. Il prétendit que depuis que nous étions en route, nous avions tant vu de cerros, qu'un de plus, un de moins était sans conséquence, ce cerro rappelât-il, comme celui dont il s'agissait, le souvenir d'un chenapan ou la mémoire d'un roi mage. J'allais répondre à mon compagnon que sa boutade humoristique était prématurée; que, comme il y avait fagot et fagot, il devait y avoir aussi cerro et cerro, lorsque, au détour d'un rideau d'arbres qui terminait la perspective, le Melchior annoncé se produisit à notre droite, à la distance de deux kilomètres environ, dépassant en hauteur les montagnes qui l'entouraient et contrastant par sa couleur d'un vert sombre avec le ton jaunâtre de ses voisins.

Tout en marchant les yeux fixés sur le colosse dont la configuration rappelait un cône tronqué, je me demandais dans quel but la nature avait pourvu chaque vallée de l'est d'une montagne isolée du genre de celle-ci, de forme conique comme elle et couverte d'une épaisse végétation de la base au sommet. Pourquoi une seule montagne et non pas plusieurs, et son isolement complet de toute chaîne? Ainsi la vallée de Santa-Ana, voisine de Huarancalqui, avait le mont Urusayhua, la vallée de Lares l'Aputinhia, la vallée d'Occobamba l'Unupampa; Paucartambo le Cañahuay; Marcapata le Camanti, ainsi des autres. Ce mont, sentinelle avancée, servait-il, au principe, de soupape, de cheminée, d'issue de dégagement aux vapeurs élastiques amoncelées dans l'intérieur des ramifications de la grande chaîne? Était-ce, en un mot, un de ces cônes volcaniques qui, après une période d'activité dont on ne peut calculer la durée, s'éteignent et se refroidissent pendant des siècles, jusqu'à ce qu'une nouvelle réaction de l'intérieur à l'extérieur du feu central les rende à leur ancienne destination et les rallume de nouveau? Les cratères de quelques-uns de ces cônes qui existaient encore à l'état de lacs, pleins jusqu'aux bords d'une eau glacée, d'autres comblés par un amas de végétaux ligneux et transformés en tourbières, autorisaient en quelque sorte, au sujet de leur formation, les hypothèses que mon esprit admettait et rejetait tour à tour.

Vu de face, le Melchior, qui figurait un cône tronqué, changeait de physionomie à mesure que nous en approchions. Arrivés par son travers, sa masse conique devenait trapézoïdale, et dans la partie de l'est paraissait se rattacher à d'autres formations que nous pressentions sans les voir. La vallée qui prit fin tout à coup et la jonction de sa rivière et de l'Apurimac changèrent le cours de nos idées. Nous laissâmes là le Melchior et les théories que nous établissions à son sujet, pour regarder avec d'autant plus d'intérêt ce qui s'offrait à nous, que la vallée de Huarancalqui et sa rivière ne figurent sur aucune carte connue et que les deux tiers et demi de la population péruvienne en ignorent complétement l'existence.

A cet endroit le Huarancalqui pouvait avoir soixante mètres de largeur. Son eau calme et jaunâtre contrastait avec celle de l'Apurimac d'un vert d'aigue-marine et sur laquelle un courant assez fort creusait quelques rides. La jonction des deux rivières s'opérait dans la direction du nord-est quart nord. Les rives du Huarancalqui étaient assez basses et presque dépourvues de végétation. Celles de l'Apurimac au contraire étaient ombragées par d'épaisses verdures que dépassaient les têtes des palmiers. Formées d'une agglomération de sable et de galets avec de longues stries de glaise et d'ocre rouge, elles étaient élevées de dix à douze pieds, presque verticales et ne présentaient dans leur partie visible aucune plage où l'on pût débarquer à l'aise. La largeur du lit de l'Apurimac devant l'embouchure de son affluent pouvait être de cent vingt mètres.

Après examen attentif et relevé du confluent des deux rivières, nous songeâmes à continuer notre route en suivant la rive droite de l'Apurimac. Pendant un moment tout alla pour le mieux. Les buissons et les taillis qui pouvaient gêner notre marche furent contournés ou franchis assez facilement. Mais d'épais fourrés de bambusacées sur lesquels nous ne comptions pas et de véritables murailles de sarmenteuses férocement armées de dards, d'épines, de piquants, nous entourèrent bientôt de toutes parts. Sous peine de laisser après eux des lambeaux de nos vêtements et de notre chair, nous dûmes, au lieu de pousser en avant, nous replier sur nous-mêmes et tenir conseil.

Pour nous frayer un passage à travers ce labyrinthe végétal plus inextricable qu'un écheveau de fil brouillé par la patte d'un chat, il eût fallu, avec plus de bras que nous n'en avions, des haches ou tout au moins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des sabres d'abatis dont nous étions privés; devant les obstacles que le hasard nous suscitait, nos couteaux de poche ne pouvaient nous être d'aucun secours et nous ne voyions qu'un parti à prendre : c'était, puisque la rive de l'Apurimac était inabordable de ce côté, de revenir sur nos pas, de contourner la base du Melchior et de rallier par un autre côté le bord de la grande rivière.

Ce plan était à peine conçu que nous nous mettions en mesure de l'exécuter. Mais cette fois encore, nous avions compté sans notre hôte et nous devions compter deux fois. Après un temps de marche extrêmement pénible, nous étions suffisamment convaincus par l'aspect des lieux de la réalité d'un fait que nous n'avions pu encore éclaircir: c'est que, dans la partie de l'est et du nord-est, le Melchior se rattachait par ses vertèbres dorsales à une chaîne de montagnes dont nous voyions bien le commencement, mais dont nous n'apercevions pas la fin. Pris entre deux impossibilités comme entre les propositions contradictoires d'un dilemme, nous restâmes assez penauds et ne sachant que décider. En ce moment, Pierre Leroux eut une idée : ce fut de déjeuner et de chercher en déjeunant un moyen de sortir d'embarras. Comme nous n'avions ni chassé, ni pêché en chemin, force nous fut de recourir au quêpé des Indiens qui nous tenait lieu de garde-manger. Nous en retirâmes un peu de viande sèche et quelques racines d'ignames que nous fîmes cuire à un feu de branchages.

Nous avions expédié ce repas d'ermite sans que le moyen souhaité se fût offert à nous, lorsque, en avalant sa dernière bouchée, Pierre Leroux se frappa le front, et, parodiant l'*eureka* d'Archimède, me dit gravement: J'ai notre affaire dans le sac. J'ouvris toutes grandes mes deux oreilles. Le moyen qu'il avait trouvé pour regagner l'Apurimac consistait à enjamber par-dessus le Melchior comme s'il se fût agi d'une taupinière. J'avoue que d'abord son moyen me parut extraordinaire; mais, après y avoir réfléchi, j'entrevis la possibilité de son exécution, et dès lors je l'adoptai pleinement. Nos gens attendaient, sans s'impatienter, que nous eussions pris une décision. Nous leur expliquâmes ce que nous comptions faire, et sans nous arrêter à la répugnance qu'ils manifestaient pour cette ascension, nous les poussâmes en avant. Un quart d'heure après, nous avions atteint le soubassement du cerro formé de longues strates d'un grès rosâtre, dont les angles débordaient çà et là comme des livres empilés au hasard. La couche d'humus qui les recouvrait, trop superficielle pour nourrir des plantes ligneuses, suffisait aux racines des graminées dont une large zone couvrait les premières assises de la montagne. Ces graminées nous venaient jusqu'à la ceinture, et le trajet que nous avions à faire au milieu d'elles étant assez long, l'idée nous vint d'en finir avec elles en y mettant le feu. Un péon battit le briquet pendant que son camarade façonnait un tampon de paille, qu'une fois enflammé il jeta dans les herbes sèches. La flamme courut rapide et sifflante, chassant devant elle un flot de fumée, s'allongea, se tordit comme une couleuvre, léchant toutes les parties de la pierre qui lui offraient un aliment; puis lorsqu'elle eut tout consumé, elle s'éteignit, laissant après elle une couche de cendres blanches. Debout sur des rochers que le feu ne pouvait atteindre, nous jouîmes sans crainte de cet embrasement, dont le résultat immédiat fut de mettre en fuite de malheureux oiseaux à qui ces graminées servaient de retraite et d'abri.

Nous traversâmes la nappe de cendres encore fumantes, et gagnant le couvert, nous commençâmes à gravir les premières rampes de la montagne. Afin d'abréger la distance, nous suivions une ligne droite. Mais nous reconnûmes bientôt à notre essoufflement et à la lassitude de nos jarrets que la perpendiculaire, si elle était le chemin le plus court que nous pussions prendre, était aussi le plus défavorable à notre genre d'escalade. En conséquence, nous nous mîmes à décrire une série d'angles plus ou moins ouverts, plus ou moins aigus, selon les inégalités du sol ou les obstacles végétaux que nous rencontrions devant nous.

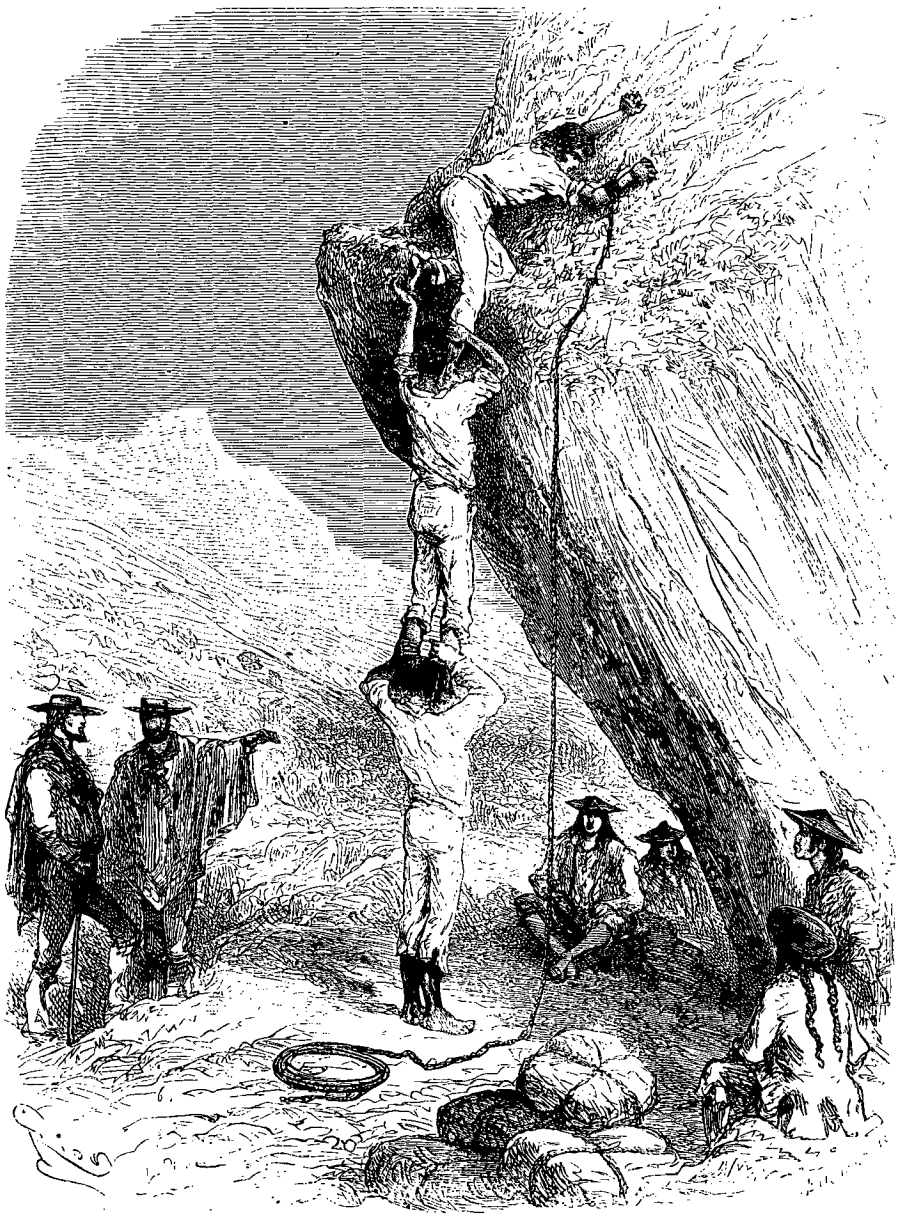
A mesure que nous nous élevions, la végétation variait d'aspect. Aux fourrés d'actynophylles et de rhexias, aux fromagers, aux érythrines, aux faux noyers qui touchaient en bas à la lisière des graminées, avaient succédé deux cents mètres plus haut des mahoganis, des jacarandas, des cedrèles dont les troncs disparaissaient sous un revêtement de plantes grimpantes. Les bignones, les phaséoles, les aroïdées mêlaient leurs feuillages et leurs fleurs à ceux des grands arbres et se confondaient avec eux de façon à dérouter toutes les notions botaniques. Sous ce couvert qu'un rayon de soleil perçait de loin en loin comme un glaive d'or lumineux, vivait et s'agitait une population un peu mêlée, dont les représentants se montraient et disparaissaient aussitôt. Des singes gris, des écureuils, des opossums, des coqs de roche, des toucans, des pics et force perruches faisaient assaut de gambades et de cris. Après vingt minutes de marche dans cette nouvelle région, le fusil de Pierre Leroux avait déjà fait trois victimes. Un pic à tête jaune, un coq de roche et sa femelle qu'un péon portait par les pattes, étaient destinés à notre souper.

Le temps passait, et nous montions toujours sans que notre ascension parût approcher de son terme. Les rayons du soleil devenaient de plus en plus obliques et leur éclat allait s'affaiblissant. Avant que la nuit nous surprît sous ce sombre couvert, nous cherchâmes un endroit où nous pussions établir notre campement. Des affleurements de rochers se montraient çà et là, sous l'épais détritus qui recouvrait le sol. Nous nous adossâmes contre une de ces croupes, et pour nous garantir de la double influence du brouillard et de la rosée, nous étendîmes sur nos têtes une des bannes dans lesquelles les Indiens portaient leurs quêpés. Le jour finissait quand nous eûmes terminé nos préparatifs. Un feu de branchages fut allumé, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

servit à nous éclairer, à nous réchauffer et à faire cuire le maigre gibier tué par Pierre Leroux. Nous soupâmes des trois oiseaux et de quelques racines ; puis cette légère réfection prise, nous causâmes jusqu'à ce que le sommeil vînt fermer nos yeux.

La nuit ne fut troublée par aucun incident. Aux premières clartés de l'aube nous nous réveillâmes un peu transis, et pour nous réchauffer, nous ne vîmes rien de mieux que de reprendre notre ascension. Sur les dix heures, nous avions atteint un endroit de la montagne sillonné d'ornières profondes, comme si plusieurs torrents s'y fussent creusé un lit à la fois. La forêt s'était éclaircie. Les grands arbres qui plus bas croissaient par groupes rapprochés et dont le



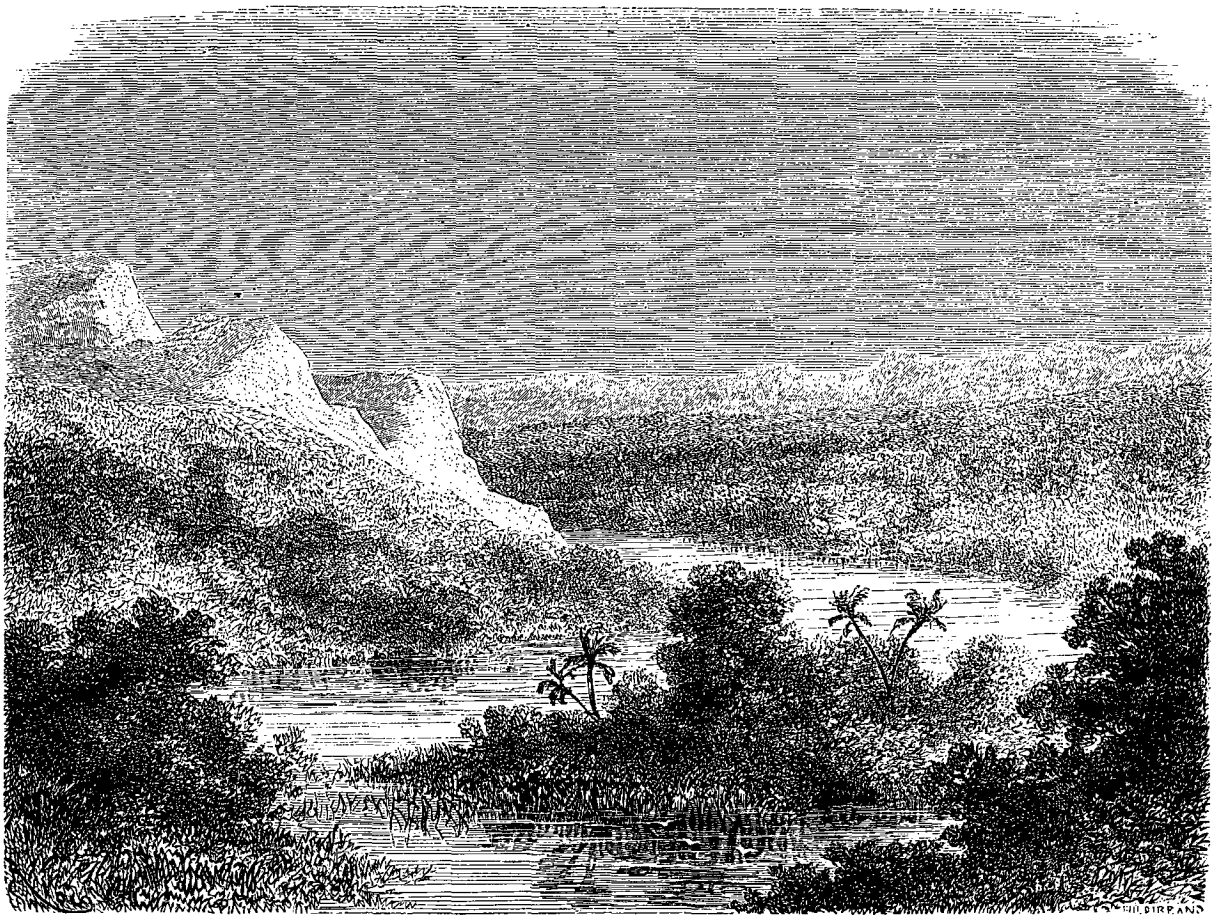
L'escalade.

feuillage interceptait la lumière, se montraient maintenant par bouquets isolés, séparés par des espaces tapissés d'herbes et de broussailles.

A la limite de cette zone forestière, nous ressentîmes les atteintes d'une soif d'autant plus ardente que, la veille, le manque d'eau nous avait obligés de souper sans boire. La fraîcheur de la soirée et le froid de la nuit nous avaient empêchés, il est vrai, de trop souffrir de cette privation. Mais la chaleur que le soleil déterminait sous la futaie, la fatigue et l'agitation de la marche, redoublaient en ce moment chez nous le besoin de boire que chaque pas rendait plus véhément. Nous essayâmes de tromper notre soif en mâchant quelques feuilles. Mais l'insuffisance de ce moyen nous fut bientôt démontrée. Alors nous nous arrêtâmes, pour délibérer sur ce que nous avions à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire pour trouver un peu d'eau potable, Pierre Leroux ayant déclaré très-sérieusement qu'il se sentait devenir hydrophobe et prêt à mordre l'un de nous. Nos gens, qui de leur vie n'avaient bu de l'eau pure et ne comprenaient pas qu'on recourût à ce liquide, offrirent néanmoins d'aller à la recherche d'une source. Nous les vîmes partir munis d'un poêlon en fer-blanc, seul récipient que nous possédassions en état de contenir cette eau après laquelle mon compagnon bramait comme le cerf de la sainte Écriture. Leur absence dura deux heures. Le versant oriental du Melchior qu'ils avaient exploré n'offrait aucune source. Mais dans un pli du terrain ils avaient trouvé une flaque d'eau laissée par les dernières pluies, et nous en apportaient dans le poêlon. Des fragments d'écorce et des feuilles sèches y étaient mêlés, que dans leur empressement à nous satisfaire ils n'avaient pas pris le temps d'en retirer. Cette eau rougeâtre, que nous filtrâmes à travers nos mouchoirs, était d'une amertume étrange et d'une saveur que je crus reconnaître. L'examen des débris restés au fond du poêlon fixa mes doutes à cet égard. L'amertume et le goût particulier de cette eau étaient dus à la macération de feuilles et de morceaux d'écorce détachés de quelque arbre de



Cours du Tampu-Apurimac.

quinquina propre à cette région, lequel devait avoisiner la flaque laissée par les pluies.

Notre soif étanchée, et prémunis contre la fièvre par l'infusion de quinquina qu'à défaut d'eau de source nous avions été forcés d'avaler, nous continuâmes notre ascension vers le sommet de la montagne. Après une heure de fatigue et d'essoufflement, nous laissions définitivement derrière nous la région forestière, pour entrer dans une nouvelle zone de graminées, représentées cette fois par des cypérus de plusieurs variétés. Quelques arbres d'un port chétif se montraient encore au milieu des cypéracées, mais perdus et comme dépaysés loin des leurs. Toutefois la quantité de troncs enfouis dans le sol, non moins que d'énormes racines qui se croisaient à sa surface, à demi recouvertes par une mousse épaisse, témoignaient, à n'en pas douter, que la région forestière avait dû s'étendre autrefois jusqu'au sommet du Melchior et l'avait probablement recouvert.

Cette dernière zone dépassée, nous aperçûmes devant nous le haut de la montagne où verdoyaient quelques rares buissons. Nous hâtâmes le pas, et comme nous allions l'atteindre, un surplomb de la pierre, en nous arrêtant net, nous obligea de recourir à des moyens inusités pour combler la distance de quelques pieds qui nous séparait encore de son faîte. Sur notre ordre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un des Indiens fit la courte échelle à son camarade, puis notre mozo étant monté sur les épaules de celui-ci, parvint, après quelques efforts, jusqu'au sommet de la géante. Une corde de laine qu'il avait enroulée à son poignet avant de tenter l'escalade lui permit de nous hisser jusqu'à lui. La fatigue qu'avait pu nous occasionner l'ascension du Melchior fut bien vite oubliée, devant l'admirable coup d'œil dont nous jouîmes du haut de notre observatoire.

Le sommet de la montagne, d'environ deux kilomètres de circuit, figurait un plateau inégalement ondulé et incliné du sud-est au nord-ouest. Aride en quelques endroits ou tacheté d'une mousse rase et noirâtre, il était couvert en d'autres de graminées, parmi lesquelles croissaient des touffes d'andromède, des befarias rabougris et quelques vacciniées. La vue qu'il commandait s'étendait dans le sud-est jusqu'aux confins de Carabaya, dont les sierras bleuâtres se confondaient presque avec l'azur du ciel. Du sud à l'ouest et de l'ouest au nord, la chaîne des Andes présentait un entassement de croupes, de sommets, de pics, d'arêtes et d'aiguilles blancs de neige jusqu'à mi-corps, gigantesque escalier qui, de saillie en saillie et d'ondulations en ondulations, descendait jusqu'au plat pays, où ses dernières marches plongeaient dans un océan de verdure. Sur cette étendue inondée de lumière et diversement colorée par la nature des terrains, les plans arides et cultivés, les forêts et les plaines, apparaissaient comme sur une carte en relief les villes, les bourgades, les villages et les fermes compris entre Abancay et Tarma. Les cours d'eau descendus de la Cordillère et les affluents qu'ils recueillaient sur leur chemin, sinuaient à travers le vaste paysage et brodaient sa trame verte de fils d'argent dont le dessin capricieux rappelait les arborisations de certaines agates. C'était d'abord, dans le sud-ouest, le Pachachaca et ses sept affluents, puis, en remontant de l'ouest au nord, le rio de Huamanga et ses quatorze tributaires, la rivière de Huanta et ses cinq ruisseaux, et successivement, le Pampas ou Cocharcas, le Jauja ou Mantaro, et enfin le Chanchamayo qu'on appela longtemps Enè ou Perenè. Tous ces cours d'eau venaient se jeter dans l'Apurimac, dont l'étendue visible embrassait, du sud-sud-ouest à l'est-nord-est, une courbe de plus de trois degrés. Sa nappe, d'un vert pâle, encadrée par deux lignes de forêts, sans sinuosités à l'endroit que nous avions atteint, et pourvue de deux îlots seulement, semblait frôler la base du Melchior, du haut duquel nous pouvions la voir à dix lieues de là opérer sa jonction avec le Quillabamba-Santa-Ana, notre ancienne connaissance.

La conviction que je retirai de cette étude à vol d'oiseau de la contrée, fut que la partie du pays que les premiers missionnaires, et après eux les géographes ont appelée *le Pajonal*, n'était ni si stérile qu'ils le prétendent, ni si bornée qu'ils la retracent. Ainsi ses limites qu'ils ont restreintes dans le nord à la rivière Pachitea qui la sépare des plaines du Sacrement, dans le sud au cours du Chanchamayo, dans l'ouest aux versants orientaux du Cerro de la Sal, et dans l'est à la rive gauche de l'Apurimac après sa réunion au Quillabamba-Santa-Ana, ces limites, hâtons-nous de le dire, doivent être reculées d'un demi-degré dans l'est et le nord, et de plus d'un degré dans l'ouest et le sud. Quant à la stérilité de cette région, elle ne s'étend qu'aux parties supérieures des montagnes qui la sillonnent en tous sens; encore n'est-elle que relative. Aux diverses variétés de graminées qui croissent en ces lieux et leur donnent de loin un aspect dénudé, sont mêlés en beaucoup d'endroits des plantes, des taillis, des buissons. Par opposition, les parties inférieures de ces montagnes et les terrains plans ou onduleux qui les entourent, sont couverts de grands bois et d'épais fourrés, dont la végétation a un caractère spécial.

Une flore du Pajonal est encore à faire et serait un appendice curieux à l'œuvre de Ruiz et Pavon. Les quinquinas actifs et inermes, et ces genres de rubiacées que la science rangea longtemps dans le groupe des véritables cinchonas et qu'elle en a distraits, caractérisent cette région encore peu connue, où abondent maintes essences dont l'industrie et le commerce pourraient tirer parti.

Découverte en 1730 par le religieux franciscain Juan de la Marca qui y fonda les premières missions de Tampianiqui et d'Aporoquiaqui, cette contrée devint bientôt la succursale apostolique des missions de la rive gauche du Chanchamayo qu'on appelait alors missions du Cerro de la Sal [1], et dont la fondation remontait à un siècle. Plusieurs fois détruites et les religieux massacrés par les indigènes, ces missions furent autant de fois réédifiées, et de nouveaux apôtres vinrent remplacer les anciens martyrs. En 1751, date de leur ruine et de leur abandon définitifs, elles comptaient dans l'espace compris entre le Cerro de la Sal, l'Apurimac et le Chanchamayo, onze villages qui renfermaient plus de huit mille néophytes appartenant à la nation des Antis.

Maîtresse autrefois de la majeure partie de ce territoire qu'elle occupait en commun et sous son nom patronymique, cette nation s'était divisée avec le temps en plusieurs tribus. L'appauvrissement de la contrée en ressources alimentaires et les difficultés croissantes de l'existence avaient motivé de sa part cette décision, qui du reste fut commune à toutes les grandes nations des deux Amériques. Quand les missionnaires pénétrèrent pour la première fois dans le pays, ils trouvèrent chaque tribu cantonnée dans le domaine qui lui avait été assigné lors de ce partage territorial, et n'ayant que peu ou point de relations avec ses voi-

1. Montagne du sel. — Ainsi nommée à cause d'une veine de sel gemme qui la sillonnait horizontalement sur une longueur de trois lieues dans la partie du sud-ouest, de quatre lieues dans le nord-est, et une largeur de quatre-vingt-dix pieds. La renommée aurifère dont jouissait à tort cette montagne, plutôt que la veine de sel qu'elle renfermait, y attira de bonne heure les conquérants espagnols et à leur suite des missionnaires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sines. Ainsi, les Amagas et les Pacanès habitaient les rives du Chanchamayo et les alentours du Cerro de la Sal; les Pangoas, les Meneaoros, les Anapatis et les Pilcosmis vivaient sur les rives du Jauja ou Mantaro; les Satipos, les Copiris et les Tomiristis occupaient les bords de la rivière Pangoa jusqu'au confluent du Perenè et de l'Apurimac; enfin les Cobaros et les Pisiataris étaient établis sur la rive gauche de l'Apurimac. Quant aux individus de la nation qui continuaient de porter le nom d'Antis, auquel avec le temps ils avaient ajouté les noms de Campas y Mascas, ils habitaient dès lors comme aujourd'hui les deux rives du Quillabamba-Santa-Ana et les quebradas adjacentes et s'avançaient dans le nord jusqu'à Bitiricaya, où le lecteur les a vus comme nous, en traversant cette Amérique[1].

Ce noyau excepté, toutes les tribus que nous venons d'énumérer sont éteintes à cette heure, ou si bien confondues dans d'autres tribus d'origine différente de la leur, qu'il serait difficile de les y découvrir. Quelques descendants de ces Meneaoros et Anapatis qui vivaient autrefois sur les rives du Jauja ou Mantaro, habitent aujourd'hui les fermes du Potrero et de Jaramillo qui dominent la vallée de Santa-Ana, mais réduits à la condition d'ilotes et abrutis par l'usage immodéré du tafia. Un contact d'un siècle avec la caste métisse a dénaturé chez eux le type primitif, et leur masque aplati ne rappelle en rien le profil busqué des Antis-Quechuas[2] dont ils sont issus. Un souvenir de leur origine qu'ils n'ont pas cru devoir répudier, consiste dans le tatouage bleu ou noir tracé sur leurs joues, lequel ressemble assez aux lettres chinoises d'une boîte à thé.

Trois heures s'étaient écoulées depuis que nous étions en observation sur le sommet du Melchior. Après avoir joui par la vue et par la pensée de l'admirable panorama étalé devant nous, j'en avais tracé sur papier une esquisse chorographique à laquelle j'avais joint des notes et des indications qui devaient compléter ce travail. Pierre Leroux, étendu près de moi, avait charmé les ennuis de l'attente en faisant un somme. Comme j'achevais, il se réveilla, et me voyant refermer mon album, il me demanda par quel chemin nous allions rallier les bords de l'Apurimac et poursuivre notre voyage.

« Le voyage est fini, lui dis-je. Ces coteaux bas que vous voyez à droite et vers lesquels se dirige notre rivière, sont les digues qui la divisent en trois bras à l'endroit où le Quillabamba-Santa-Ana s'unit à elle. J'en parle ici pertinemment, ayant eu l'occasion de passer sur les galets de ses rivages, une de ces nuits dont on ne perd jamais le souvenir[3].

— Alors, dites-moi pourquoi, l'ayant déjà vue une fois, vous êtes venu jusqu'ici pour la revoir une seconde? Une rivière n'a ni faux cheveux ni tournure empesée, pour qu'on s'acharne ainsi à sa poursuite!

— Ah! voilà. Dans ma traversée de ce continent, je n'avais tracé le cours de l'Apurimac qu'à partir de son confluent avec le rio de Santa-Ana. Je tenais d'autant plus à le compléter en prenant cette rivière à sa source et en la suivant jusqu'à l'endroit que vous voyez, qu'aucun voyageur n'avait encore reproduit en entier le cours de l'Apurimac-Amazone. Maintenant cette lacune est comblée. Or, comme un jour viendra, s'il n'est déjà venu, où des bateaux à vapeur parcourront le grand fleuve que j'ai descendu en pirogue et où des chemins de fer transporteront commodément les voyageurs à travers ces forêts où je me suis frayé péniblement un passage, avant que la civilisation ait promené son char ou passé sa charrue sur ce pays et dénaturé sa physionomie primitive, j'ai voulu m'inscrire le premier en date en disant au public ce que j'avais fait. Si c'est de la gloriole, ami, les gens sérieux me la pardonneront, en songeant que j'ai payé cher le droit de parler de moi-même, et que là où d'autres eussent emprunté des échasses pour se grandir, je me suis contenté de mes seules jambes. Et maintenant partons, car nous n'avons plus rien à faire ici. »

D'un saut nous fûmes à bas de notre piédestal et nous descendîmes le versant du Melchior avec la vitesse de pierres qui roulent. La nuit était venue quand nous traversâmes la zone des graminées, reconnaissable aux traînées de cendre blanchâtre qu'avait laissées l'incendie allumé par nous. A la clarté des étoiles nous campâmes comme nous pûmes et soupâmes tant bien que mal. Quand le jour parut, nous prîmes congé du Melchior pour nous mettre en route. Deux jours de marche nous suffirent pour arriver au Cascabel. Nos hôtesses, qui ne s'attendaient pas à nous revoir encore, parurent joyeuses à l'idée que nous avions mis fin à un voyage qui, suivant elles, ne pouvait que nous causer du désagrément. Notre retour à l'hacienda fut une véritable fête. Pour le célébrer, ces dames eussent volontiers fait tuer un veau gras s'il s'en fût trouvé dans la vallée; mais le taureau, la vache et leur rejeton sont inconnus à Huarancalqui. Une friture de cochon d'Inde substituée au mets biblique composa le dernier repas que nous prîmes au Cascabel. Malgré tout le plaisir que nous pouvions goûter en compagnie de l'excellente mère et de sa charmante fille, nous ne restâmes que quelques heures sous leur toit. Après d'affectueux adieux échangés avec elles, nous partions pour Soncospata, guidés par nos péons qui s'étaient offerts à nous escorter jusque-là, un peu par reconnaissance pour nos bons procédés à leur égard durant le voyage, un peu dans l'espoir d'augmenter de quelques réaux la somme qui leur était due. De Soncospata, où nous nous séparâmes d'eux, il nous fut facile de gagner le Potrero et enfin Jaramillo où nous nous trouvâmes en pays connu. Le pont de bois de Chahuillay nous permit de traverser le Quil-

1. *Voyage à travers l'Amérique du Sud*, p. 556 et suivantes. Paris, Hachette.
2. *Voyage dans l'Amérique du Sud*, Monographie des Antis, p. 564 et suivantes.
3. *Voyage à travers l'Amérique du Sud*, p. 596 et suivantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

labamba. Une fois dans la vallée de Santa-Ana dont les grands hacenderos étaient de mes amis, le vivre et le couvert ne nous manquèrent pas pendant les trois jours que nous mîmes à remonter la vallée jusqu'au port de la Cordillère. Le quatrième jour, dans la matinée, nous descendions la rampe d'Habaspampa, et dans l'après-midi du même jour, nous faisions halte au milieu de la pampa d'Anta pour nous serrer la main et prendre congé l'un de l'autre. Notre itinéraire, longtemps le même, devenait diamétralement opposé. Pierre Leroux allait longer la Cordillère jusqu'à Lampa, et de là, descendre à l'ouest vers le val de Tambo et les rives du Pacifique. C'était un voyage de cent vingt lieues. Je n'en avais que deux à faire pour atteindre Cuzco, dont la masse rougeâtre se profilait à l'horizon de la pampa. Depuis trois mois la vie en commun que nous menions avait créé à chacun de nous des habitudes avec lesquelles il lui coûtait de rompre. Pierre Leroux y paraissait surtout sensible. Le souvenir de la perte de sa fortune, momentanément écarté par les

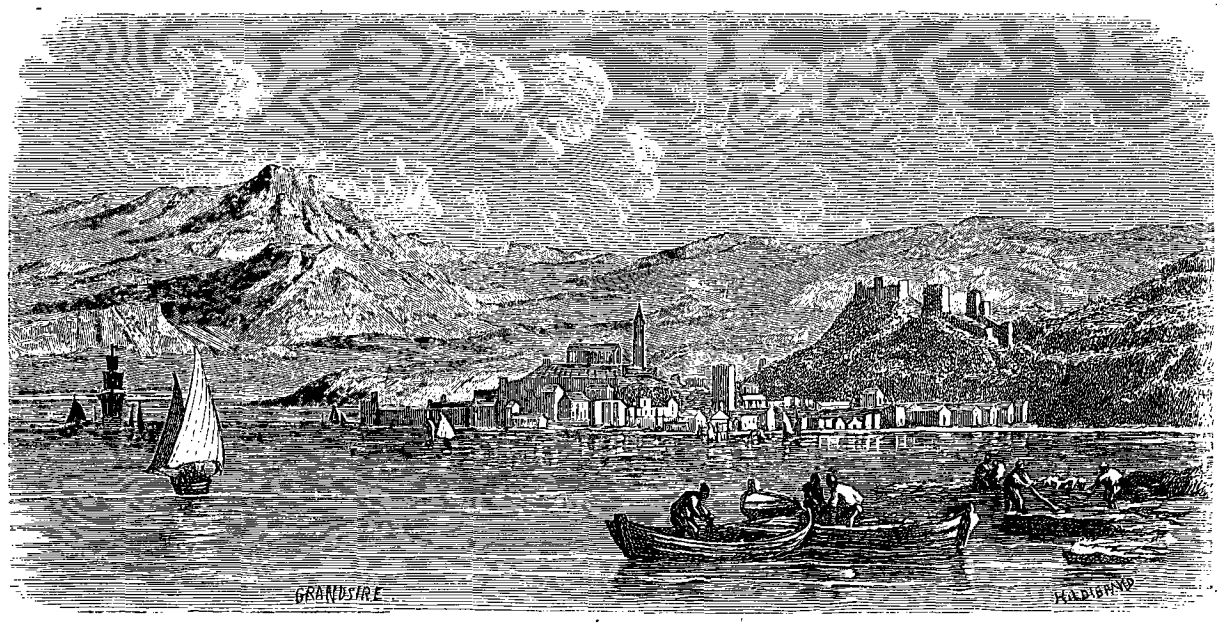


Indiens Anapatis et Meneaoros.

distractions du voyage, lui revenait à cette heure plus amer et plus insupportable que jamais, en songeant à l'isolement de cœur et d'esprit auquel allait le condamner notre séparation. La promesse que je lui fis d'aller le visiter à la fin de l'année parut remonter un peu son moral. De son côté, il promit de m'écrire une fois par mois, pour me tenir au courant de ses projets et de ses espérances. Neuf mois s'écoulèrent sans que je reçusse une lettre de lui. Il est vrai qu'à l'expiration de l'année, j'avais si bien oublié la promesse faite à mon compagnon, qu'au lieu de partir pour Tambo, j'explorais les alentours du lac de Titicaca. Ainsi va le monde ! Ainsi vont les sympathies et les amitiés qu'il nous offre ! On se rencontre ; on se convient ; on s'aime ; on voudrait vivre ensemble, et pourtant on se quitte et l'on ne tarde pas à s'oublier ! Explique qui pourra cette inconséquence et cette versatilité qui caractérisent les sentiments de l'espèce humaine !

Paul Marcoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Golfe de Trieste : Le port de Pirano. — Dessin de E. Grandsire, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

L'ISTRIE ET LA DALMATIE,

PAR M. CHARLES YRIARTE.

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Intérêt que peut offrir un voyage dans l'intérieur de l'Istrie et de la Dalmatie.

Après avoir visité les îles pittoresques des rivages du nord de l'Adriatique, Chioggia, Torcello, Burano, le voyageur auquel le séjour de Venise est familier porte avec curiosité son regard sur la plage opposée et, de cette *Riva dei Schiavoni* où les paquebots de l'Istrie sont à l'ancre, il interroge l'espace comme s'il voulait percer les brumes du golfe. Il se demande quel est le caractère de cette terre opposée qui, depuis Trieste jusqu'en Grèce, baigne dans la mer ses cinq cents lieues de côte, où quatre-vingts îles et écueils parallèles aux rivages et portant des villes considérables émergent en formant des *fiords* et d'étroits canaux.

L'Istrie, les îles du Quarnero et la Dalmatie restent jusqu'aujourd'hui un pays mystérieux pour nous ; la côte, de Trieste à Raguse, est mieux connue, reliée qu'elle est par un service de paquebots du *Lloyd*, très-fréquenté, très-confortable et bien organisé : mais si on débarque dans un de ces ports et que, franchissant l'enceinte fortifiée des anciennes colonies vénitiennes, on tente d'entrer en Bosnie ou en Herzégovine en coupant la chaîne de montagnes qui les sépare de la Croatie et de la Dalmatie, on peut dire hardiment que les régions les plus lointaines, celles qui hier encore étaient les plus ignorées, ont trouvé plus d'historiens et d'explorateurs que ce coin oublié de l'Europe. Il existe évidemment des ouvrages allemands ou anglais, des récits de voyages épars çà et là ; mais aucun guide français ne peut nous servir à nous orienter dans ces parages.

M. Xavier Marmier, il y a plus de trente ans, a exploré l'Istrie dans sa partie nord-ouest ; mais pour la Dalmatie il s'en est tenu aux villes du littoral. Mérimée avait projeté d'aller jusqu'à Knin ; mais il a avoué dans sa préface de la *Guzla*, écrite plus de dix ans après la publication du volume, qu'il avait, à l'aide de sa connaissance des idiomes étrangers et avec la collaboration de son docte ami Ampère, écrit, à Paris, avec des documents, ses poëmes slaves, si vraisemblables dans leur rhythme et leur contexture que Pouchkine lui-même y fut trompé [1].

1. On peut consulter sur la matière : Kohl, Petter, Köhler, Levasseur, Ami Boué, Marco Cazotti, Cusani, Cyprien Robert, Wilkinson, Peaton, Roedlich, Germarr, Delarue, le docteur Muller,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous sommes convaincus que, malgré ces travaux divers, ce voyage reste encore à éditer : voyage vivant, exact, renseigné, tel enfin qu'on les sait écrire aujourd'hui. M. Albert Dumont, dans son livre *le Balkan et l'Adriatique*, en un excellent chapitre sur les *Slaves du sud*, a bien indiqué le genre d'intérêt qu'offrirait une telle entreprise.

Après l'avoir tentée, nous comprenons aujourd'hui pourquoi les voyageurs sont si peu nombreux. Les routes, si elles sont sûres, sont rares, et celles qui existent datent de l'occupation française. On ne trouve en dehors des grands centres ni caravansérails, ni auberges, ni ressources pour la nourriture, ni moyens de locomotion. Il faut, avec une santé robuste, un peu de résolution pour s'avancer dans ces régions presque désertes où l'on ne parle que le slave. Le pays intérieur est triste, désolé; parfois, pendant dix lieues, on ne voit à perte de vue que plaines rocheuses où ne croît pas un brin d'herbe, et les mots de *Terra incognita* qui reviennent si fréquemment dans les récits des voyageurs sont pleinement justifiés.

Mais dans ces montagnes arides ou ces plaines pierreuses habite une race fière, belliqueuse et d'une belle prestance; les coutumes sont curieuses, les mœurs très-caractéristiques, les costumes très-pittoresques.

A côté des pandours, gendarmes locaux qui ornent leurs costumes de thalaris et de monnaies, les bergères aux bonnets rouges pailletés d'or comme une jupe de danseuse, assises sur les rochers, brodent, en gardant leurs chèvres, des dessins exquis aux vives couleurs. Les marchés ont un aspect particulier bien fait pour charmer les aquarellistes. A chaque pas l'historien trouve encore les traces des premiers colonisateurs, l'archéologue s'enthousiasme à la vue des vestiges sans nombre et de ruines si énormes qu'on ne pourrait les comparer qu'aux plus importantes que nous a laissées la période romaine. Parfois aussi, par un désolant contraste, le penseur, arrêté devant des plaines où s'éleva jadis l'une des plus grandes villes de la Dalmatie, n'en trouve même plus la trace, tandis qu'à chaque pas s'éveille le souvenir de Venise. Le géologue et le naturaliste trouvent dans cette nature inféconde un aliment à l'intérêt qui les a sollicités; celui que préoccupe l'étude de l'ethnologie ne rencontrera peut-être enfin dans aucune partie de l'Europe un champ plus fécond pour ses observations sur les races, leur caractère et leurs aspirations : comme l'homme politique pourra étudier sur place cette redoutable hypothèse d'un grand empire à fonder par l'agglomération des Slaves du sud.

Est-ce une fatalité ou une tendance à laquelle nous obéissons sans nous en douter? Le fait est que, parti il y a quelques années pour explorer une villa construite par le Palladio, sculptée par Alessandro Vittoria et peinte par le Véronèse, nous aboutissions, après deux années de recherches dans la plupart des archives de l'Europe, à la restitution de la *Vie d'un patricien de Venise au seizième siècle;* aujourd'hui nous allions chercher à Pola, à Zara, à Raguse les traces de ce même patricien provéditeur de la sérénissime république en Dalmatie, lorsque je ne sais quel immense désir d'école buissonnière nous a fait sortir des villes et arriver jusqu'en Bosnie, jusqu'en Herzégovine et au Monténégro, déchiffrant de vieilles inscriptions, dessinant des costumes, notant des lambeaux de poëmes slaves échappés aux rapsodes dalmates qui grattaient leur guzla. La nouveauté des spectacles nous a frappé; c'était, presque au cœur de l'Europe, un terrain vierge pour l'écrivain, alors que les mystères des régions les plus lointaines, du nord au midi du globe, sont dévoilés par de hardis explorateurs. Élargissant dès lors le but de nos recherches, nous avons fermé les manuscrits de Zara et les chartes de Raguse, et nous nous sommes rappelé que, chez nous, l'historien avait étouffé pour un instant les instincts du peintre et du littérateur épris du pittoresque et voué aux vivantes actualités.

Nous avons donc visité l'Istrie, le Quarnero et ses îles, la Dalmatie et le Monténégro, le crayon à la main; et nous essayerons de donner au lecteur des notions précises sur ces régions, en même temps que nous peindrons, avec leur relief, les pays traversés.

Avant de dire les conditions générales de la péninsule illyrique, nous devons nous arrêter à Trieste.

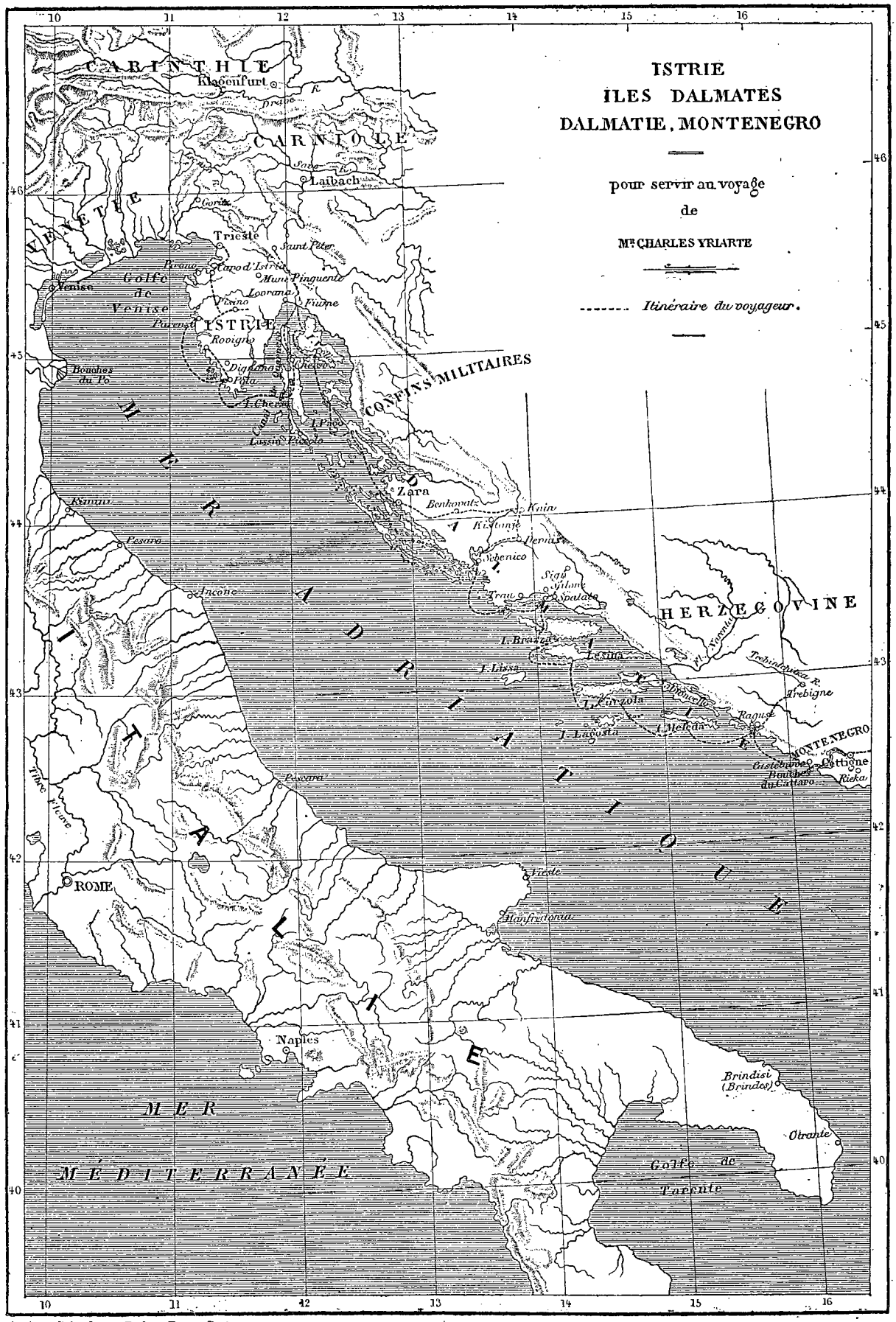
Nous sommes habitués à considérer cette ville de Trieste comme faisant partie de l'Istrie, mais, politiquement et géographiquement, Trieste n'est pas comprise dans la péninsule illyrique; elle forme, avec la partie qu'on appelle son *territoire*, un État dans l'État austro-hongrois. L'Istrie et les îles sont représentées par une diète qui siége à Parenzo; la Dalmatie a sa diète locale qui siége à Zara. Trieste, peuplée à elle seule comme chacune de ces deux autres parties de l'Empire, a sa diète spéciale; toutes trois délèguent quelques-uns de leurs membres à la chambre de Vienne, et, à côté du pouvoir communal, le pouvoir central est représenté par les capitaines de districts et les gouverneurs généraux.

Trieste, caractère de la ville. — Mouvement commercial. — Mouvement social. — Les races diverses des habitants. — Les *Cici*.

Quand on quitte Venise, qu'on se rende à Trieste par chemin de fer ou qu'on s'embarque à la *Riva dei*

Crasinski, Stevanovich, Falvi et Neigebaur de Leipzig. Mais il faut observer que chacun d'eux a pris ou une ville ou un coin du pays dont nous nous occupons, quand il ne s'est pas borné à une spécialité scientifique ou au côté purement historique. Nous ne parlons que pour mémoire des classiques : Paolo Sarpi (1685), Spon et Wheler (1724), Minuccio Minucci de Zara (1683), Fortis (1764), l'Anglais Adams qui a restauré le palais de Dioclétien (1764), Cassas et Lavallée (1802), Kandler, Lanza, Carrara, et avant tout l'*Illiricum sacrum* de Farlati, qui a servi de base à tous ceux que nous avons cités.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



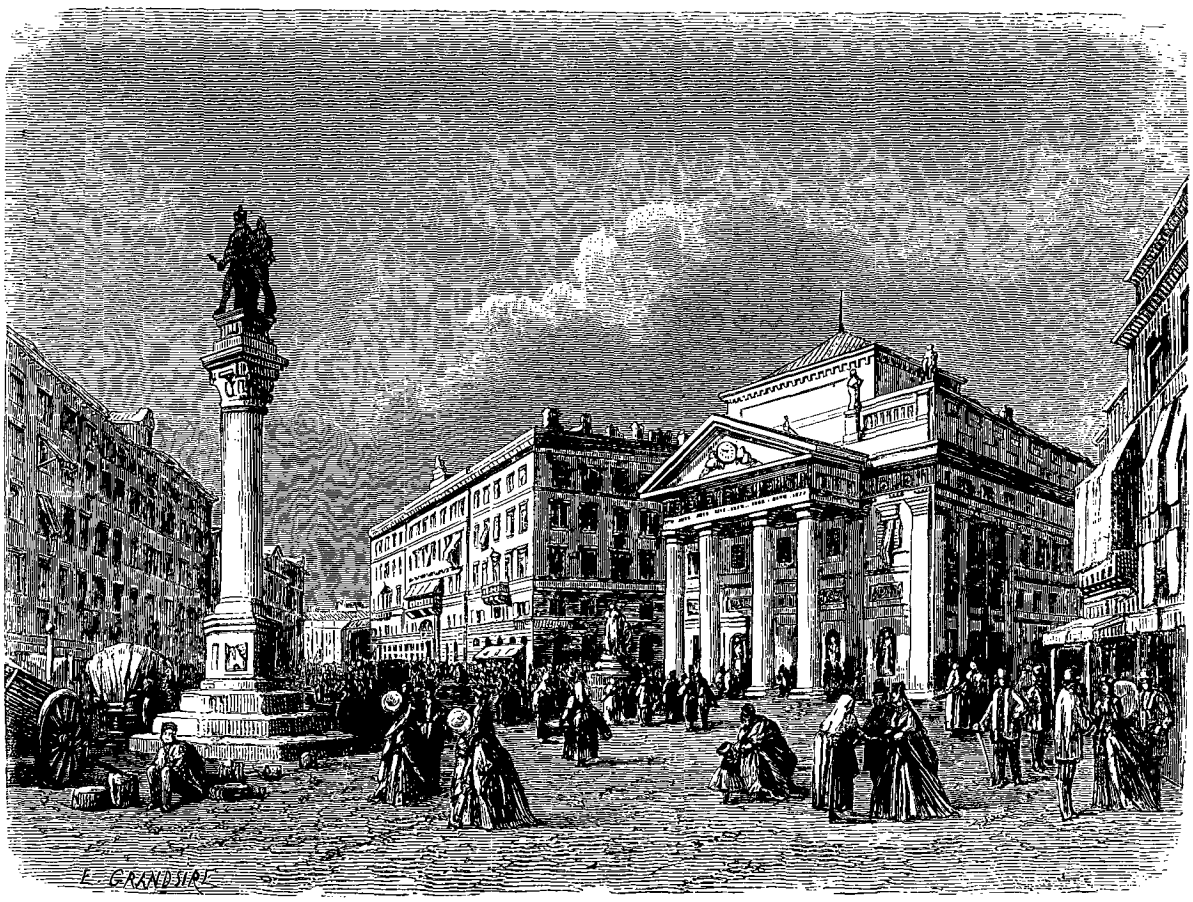
Gravé par Erhard, 12 r. Dugueay-Trouin. Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Schiavoni pour traverser le golfe Adriatique, il faut sept heures pour gagner cette ville.

Par mer, le départ est à minuit; dès qu'on a franchi les passes, la ligne des quais et les silhouettes étranges des monuments pailletés de points lumineux semblent s'abîmer dans la lagune; on gagne le large, et c'est à la pleine lumière qu'on jette l'ancre dans le port de Trieste. La ville, du plus loin qu'on l'aperçoit, se présente gracieusement au voyageur, assise au pied des premiers étriers du Carst; ses blanches villas s'élèvent sur les collines, son château fort aux lignes sévères la domine; à sa base, les immenses bâtiments réguliers, arsenaux et magasins, baignent leur pied dans la mer. Les mâts des navires, pressés et nombreux, se détachent sur ce fond clair; à droite, la côte d'Istrie, basse et d'un ton bleuâtre, se prolonge et se perd; le port de Capo d'Istria, et Pirano, bâti sur une colline, ferment le golfe par un point blanc nettement accusé.

La ville, si ancienne par les souvenirs et par l'origine, date cependant d'hier; il ne reste de l'antique cité que des ruines. Au cœur même, les vieux quartiers, étroits, noirâtres, mais rationnellement construits de manière à éviter le souffle meurtrier de la

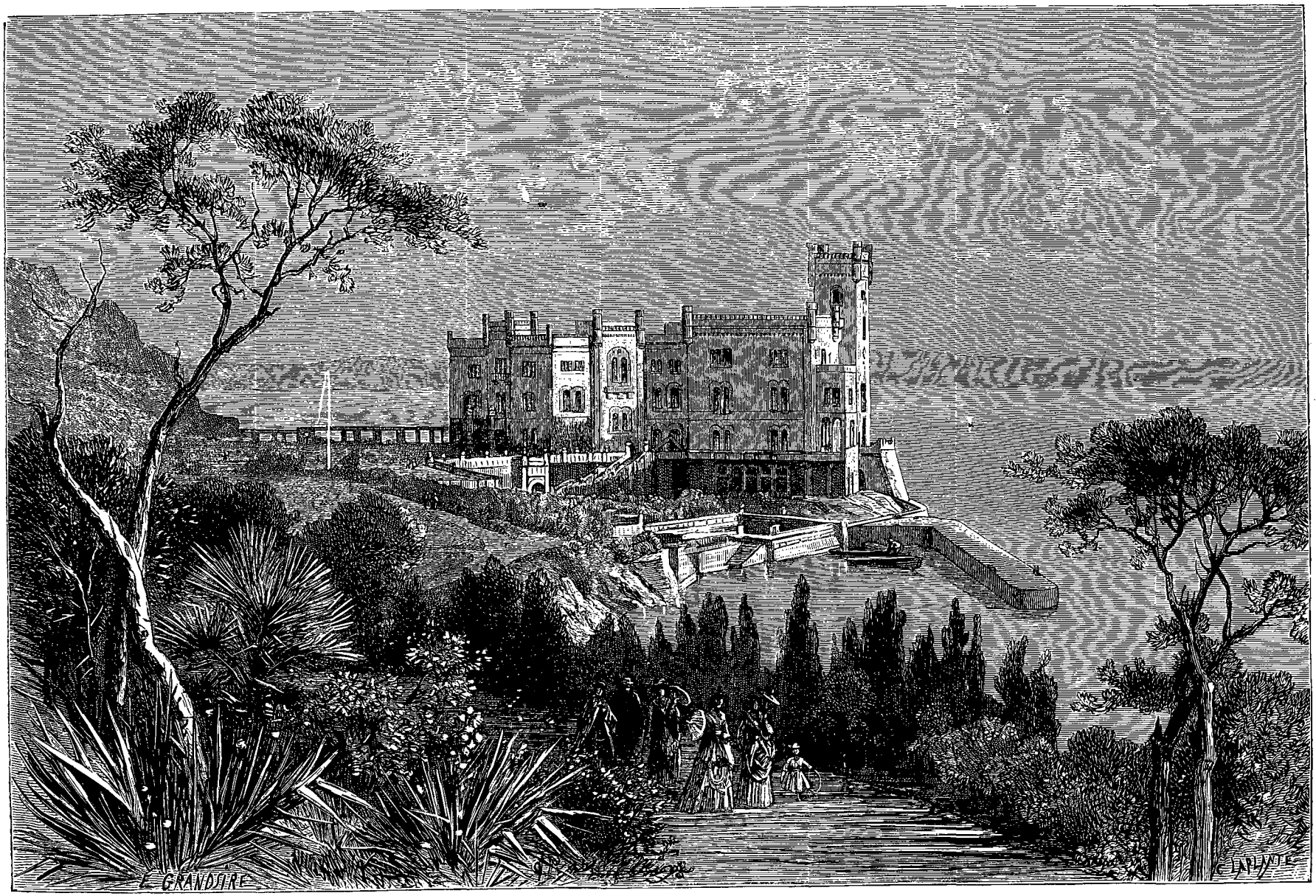


Trieste : La place de la Bourse. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

Bora, se dénoncent par le contraste qu'ils forment avec les grandes constructions nouvelles, blanches et régulières.

Les rues sont vivantes, très-animées, les places sont encombrées et la circulation est active; on sent que le temps est de l'argent, et dans cette atmosphère et sous ce ciel italien, cette activité du Nord et cette agitation inquiète frappent vivement l'étranger. On vit dans la rue, on commerce sur la place ou sur le quai. Trieste est un colossal entrepôt et un prodigieux comptoir où la hauteur des étages, avec leurs rez-de-chaussée démesurés, indique la nécessité d'emmagasiner des produits. Port franc privilégié, heureusement placé au point de départ de la route d'eau qui mène de l'Allemagne en Orient, on sent qu'il abrite une agglomération de banquiers, de commerçants, de courtiers, d'intermédiaires de toute sorte entre le monde qui consomme et la région qui produit. La ville est devenue considérable par la masse qu'elle présente; tous les jours elle s'étend encore. Londres, Vienne et un côté du port de la Joliette donnent seuls l'idée de ces constructions massives, carrées, à compartiments banals, où s'entasse une population trop nombreuse pour la place qu'elle occupe et qui, pour économiser la surface, spécule sur la hauteur. On sent qu'il y a trop de monde rassemblé sur cet espace limité entre le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Environs de Trieste : Le château de Miramar, résidence de l'archiduc Maximilien. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Carst et la mer, et il en résulte pour la vie habituelle une cherté excessive. Les loyers, la nourriture, la bière elle-même sont chers, et la vie est plus dispendieuse qu'en aucun point des deux côtes.

Le cachet de la ville est utilitaire, mais la pureté du ciel, le charme italien qui transforme toute chose prêtent à cette cité de marchands, d'agioteurs et de courtiers une certaine poésie, incompatible avec son esprit vrai. Il y a des pigeons bleus qui s'abritent en roucoulant sous le portique abandonné de la Bourse; sur les places on voit des costumes originaux, et dans la foule des groupes colorés d'un aspect piquant. Les femmes aussi sont intéressantes par la démarche et la désinvolture; il y a de l'audace orientale dans le choix des couleurs, de l'excès italien dans la coupe de leurs robes et la laborieuse construction des coiffures. Au premier abord on constate une variété très-grande dans les différentes origines des habitants, et cette variété donne peut-être à la cité son plus particulier caractère. Le Triestain pur est perdu au milieu de ces échantillons de toutes les races qui viennent sur son sol commercer, spéculer et s'enrichir. La vie intellectuelle est bien restreinte. Comment penser, comment réfléchir, échanger des idées désintéressées et vivre de la vie mondaine dans un milieu où, à huit heures, au sortir d'un dîner prié, au moment où on va se connaître, s'apprécier, se plaire, s'aimer peut-être, depuis les hauts barons de la finance jusqu'au simple commis, chacun des invités tire sa montre pour s'assurer s'il n'est pas l'heure de courir à la bourse du soir pour voir ce *qu'on fait* et apprendre les noms des bâtiments signalés depuis quelques heures?

Au milieu des éléments étrangers, variés et très-influents, trois grands éléments nationaux dominent : l'Italien, l'Autrichien et le Slave. L'Italien se considère à Trieste comme en Italie et se base sur une raison de langue, de race, de souvenir et de voisinage. L'Autrichien commande avec douceur, règne avec mansuétude et bonté, et il a la raison évidente de la possession. Les Slaves, eux, ont la raison du nombre et ils enserrent de tous côtés la population. En attendant, chacun des trois tire dans son sens, et on arrive à une négation; c'est la politique statique, inventée par cet aimable homme d'État qui s'appelle M. de Beust.

Trieste offre un champ très-fécond d'observations sociales, mais je ne puis qu'effleurer ici ces côtés-là. La société, désormais, y est devenue presque nulle; elle est évidemment divisée, d'abord par ses races, ensuite par ses castes, et enfin par les conditions spéciales à chacun. Le gouvernement autrichien, qui travaille à améliorer l'état de finances, paye modestement ses agents, souvent très-distingués, de haute naissance, naturellement fiers, et qui se considèrent presque toujours comme d'une caste supérieure à celle des banquiers, commerçants ou courtiers, dont quelques-uns ont l'influence que donne la fortune et les avantages évidents qu'elle procure. L'élément officiel, qui souffrirait du contraste, ne veut pas constater son infériorité extérieure et se cantonne chez lui. Restent donc, en face les uns des autres, les Italiens, les Grecs, les Albanais, et la colonie israélite qui tient presque tout par son génie des affaires et sa science de l'économie. Mais on comprend quelles réticences de diverses natures séparent ces sociétés différentes.

Le luxe alors devient extérieur, et ne pouvant pas se déployer dans des réunions privées où se fondent les éléments divers, c'est au théâtre qu'il se révèle par l'étalage de diamants qui peuvent rivaliser avec ceux des grandes familles romaines. Ce sont les familles qui appartiennent à la banque, à la bourse et au commerce qui attirent ainsi les regards, tandis que la compagne d'un haut fonctionnaire, gouverneur, général, amiral, dignitaire de l'Empire, est obligée de désarmer, parce qu'elle ne peut pas lutter contre ces fortunes qui s'accroissent chaque jour, et n'ont pas, pour s'amoindrir ou se dépenser, ces charges auxquelles astreignent, partout ailleurs, et la naissance et les priviléges du rang.

Il me semble qu'un homme oisif serait une monstruosité à Trieste, et l'oisiveté intelligente, le dilettantisme occupé y serait une anomalie. La vie intellectuelle, je l'ai dit, est assez nulle; il n'y a ni littérature, ni art, ni aspirations d'un ordre élevé. On a détruit naguère, sans scandaliser presque personne, cette *Loggia* charmante, reste de l'autonomie, qu'on pouvait encadrer avec goût dans la construction nouvelle devenue nécessaire. Il y a naturellement des hommes distingués dans la ville, cela va sans dire, et deux noms ressortent les premiers de tous, ceux de Kandler et de Rossetti, morts depuis longtemps, et que personne n'a oubliés : mais le fait tient plus de place que l'idée, et la division de la vie est telle, qu'il n'y a vraiment pas de place pour autre chose que l'échange. Le jour, la ville est active, elle travaille, elle agiote; tout ce qui vient du dehors tend à alimenter ce qui vit au dedans. A midi et dans le jour, on circule pour aller d'un endroit à un autre, affairé, pressé; on échange une parole à la hâte. Le soir, à huit heures, dans le *Corso*, on a l'illusion d'une très-grande ville, dans une rue large quoique peu élégante, mais très-éclairée, très-meublée de magasins bien achalandés. La ville entière y défile; mais à neuf heures et demie, tout est désert; on soupe, et ceux qui n'ont point d'intérieur vont dans les *birrerie*, maisons de bière, si nombreuses, si vastes, qu'en comparaison Vienne et même Pesth en comptent moins que Trieste. La tasse de thé et le gâteau sec, avec la causerie ailée sous la lampe, y sont inconnus; il faut des soupers sérieux et des délassements un peu vifs.

Le matin, la ville se lève assez tard, et l'approvisionnement qui se fait partout donne un certain caractère aux voies de communication en y amenant une population variée et bigarrée d'aspect.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les paysans du Carst viennent avec leurs chariots à bœufs gris, à roues pleines, et campent dans la rue; les femmes de Servola, coiffées de la blanche *petscha*, vêtues de la dalmatique noire taillée en carré et d'où s'échappe la large manche d'une immaculée blancheur, chaussées de l'*opanke* classique, conduisent par les rues les troupeaux de dindons gris tachetés de noir à tête rose d'un très-joli ton. Les marchés sont charmants; les paysannes slaves du territoire de Trieste y viennent en foule sur leurs petits ânes, vendre du pain de pur froment qu'elles cuisent pour la ville, ou les verdures qu'elles cultivent, et les fleurs qu'elles nouent avec goût en petits bouquets charmants où domine le lupin, ornés au cœur d'un souci jaune ou d'une fleur de l'arbousier. Pour conserver ces fleurs, elles jettent sur le fond de leurs paniers de petits morceaux de glace, et on les voit se parer elles-mêmes d'un bouquet au corsage. La pestcha blanche tranche vigoureusement sur le teint olivâtre, et la propreté de l'aspect est tout à fait séduisante; parfois, comme les Kabyles et les conducteurs d'ânes des bords du Nil, elles passent en arrière dans la ceinture la baguette qui leur sert à conduire leurs montures. Les *Cici* enfin, étranges d'allure, conduisent par les rues leurs longues charrettes basses, attelées de chevaux harnachés de cuivre et à longues lanières découpées.

La tribu des *Cici*. — Région qu'elle occupe. — Son origine. — Ses mœurs. — Costumes. — Son industrie. — Épisode. — Villages cici.

Au nombre de quelques mille, ces *Cici* (prononcez : *tchitchi*) occupent au nord de l'Istrie la partie indiquée sur la carte de l'état-major allemand sous le nom de *Tschitschen Boden* et qui s'étend entre Pinguente, Planik, Mune et Slaunik, commençant à une lieue au delà de Castel-Nuovo. On appelle même la petite ville de Mune la capitale des Cici. L'origine du nom est contestée : quelques voyageurs prétendent qu'il vient des consonnances fréquentes du *Tchi* dans leur idiome; mais sur les lieux mêmes nous avons recueilli une autre interprétation et nous la donnons pour ce qu'elle vaut. Deux Cici, inconnus l'un à l'autre, s'appellent *ciccia* (cousin). Comme en Hongrie, un jeune homme accueille un plus âgé que lui avec le mot *becsi* (oncle); et comme encore dans l'Andalousie, le mot *tio* (oncle), ou *tia* (tante), s'applique familièrement au premier qui passe.

Le *Cici*, au dire des plus nébuleux historiens, vient du Scythe; les plus autorisés le font venir des Roumains ou Valaques; ce qui est incontestable, c'est qu'il parlait il y a deux cents ans à peine la langue roumaine, et qu'aujourd'hui encore on comprend cet idiome à Séjane et dans quelques localités au pied du mont Majeur. En tout cas le Slave est d'ordinaire silencieux et réservé, tandis que le Cici trahirait volontiers son origine valaque par son exubérance et sa loquacité.

Ce sont les relations incessantes avec les Slaves qui leur ont fait abandonner l'usage de leur langue nationale; quelques-uns ont conservé des lambeaux de cette langue, mais par une bizarre pudeur, si un Tsigane vient à les interpeller en l'employant, ils font semblant de l'ignorer. Les traits du visage sont assez peu caractéristiques pour l'observateur inattentif, mais cependant les signes sont invariables. Ils ont le front bas et plat, les yeux noirs et extrêmement brillants, les joues saillantes avec les pommettes très-accusées; les femmes ont presque toutes le nez pointu et retroussé, avec la face plate et ronde.

La femme, quel que soit son âge, abdique toute prétention; elle est soumise à une complète abjection, elle est le souffre-douleur, le serviteur résigné, le portefaix, l'animal domestique, et rien dans son costume ne trahit son sexe. Elle est très-vigoureuse et habituée de bonne heure à sa rude condition. Elle porte un jupon court jusqu'aux genoux, des bas de grosse laine, et l'opanke relié souvent au mollet par des cordons de paille, comme les *scaligæ* antiques. Elle se couvre d'une veste longue à capuchon ouverte devant comme celle d'un homme, liée par une forte lanière autour de sa taille massive et munie de larges boutons en métal. Sa tête est couverte jusqu'aux oreilles d'un fichu lié au-dessous du menton.

Le Cici vit sans instruction, sans éducation, sans tradition et sans souvenir; il n'a souci ni d'hier ni de demain; il a pour industrie la confection des douves de tonneau et la fabrication du charbon; il garde ses brebis, et son champ, situé près du Carst, exposé à la Bora, est maigre et ne produit ni raisins ni oliviers. A peine celle qui sera sa compagne sait-elle marcher, elle doit charger sur ses épaules un faix trop lourd pour ses forces, et cependant elle franchira les rochers abrupts et les chemins hasardeux, le dos penché, mais tricotant toujours son bas de laine. Elle ne sourit jamais, elle est muette et résignée; quand on passe près d'elle, elle demande l'aumône. De son village à la ville il faut qu'elle vende son fardeau : le rapporter serait trop pénible; et si la journée a été mauvaise, elle sera obligée de le laisser pour une obole.

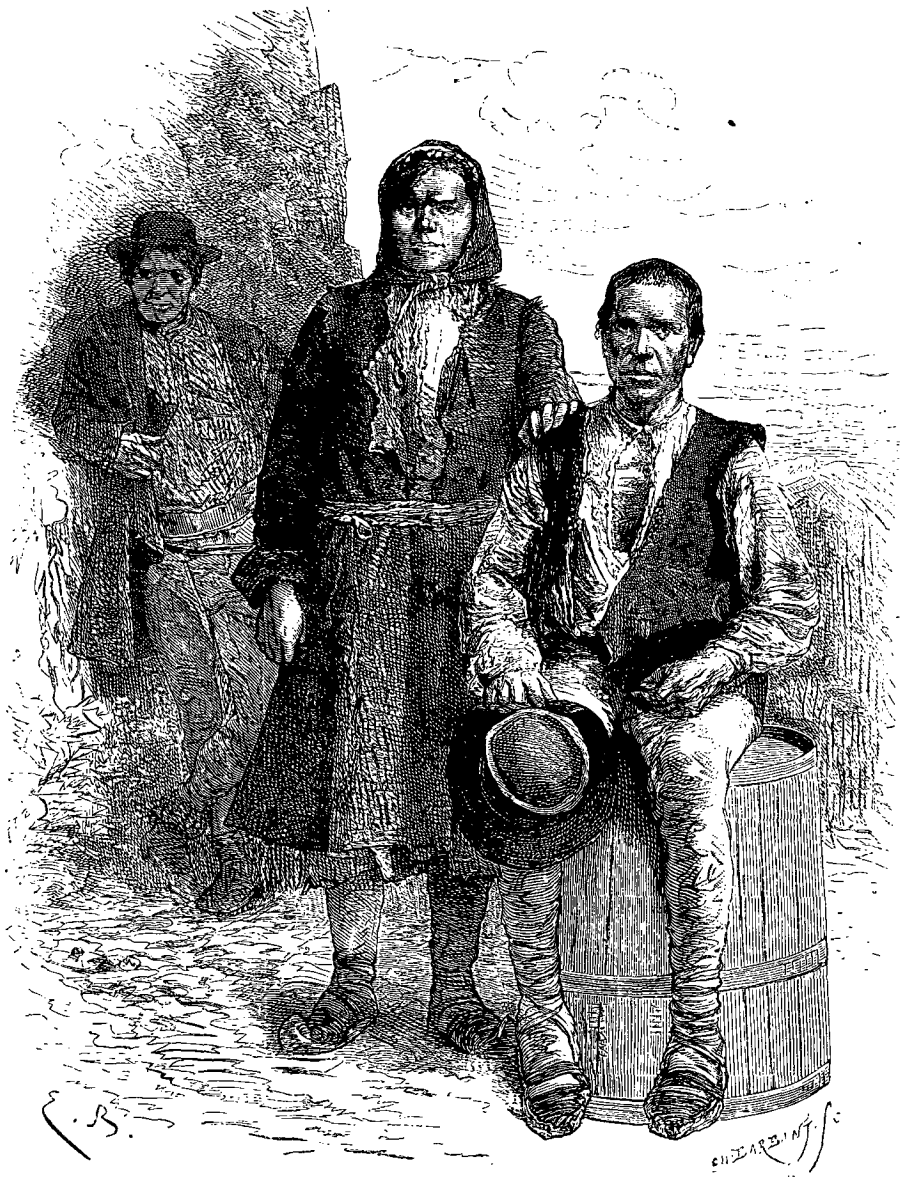
A Trieste le Cici se divertit, il cause, il boit, il chante; sa femme, elle, reste à la porte du cabaret, garde la charrette et ploie sous le faix : c'est la femme kabyle, qui regarde son mari comme le maître et seigneur. Le Cici en parlant d'elle dit : «Ma femme, sauf vot' respect. » Mais comme on jette un os à ronger à un chien qu'on aime ou qu'on supporte, il tend parfois à sa triste compagne un verre à moitié plein, et cette face noire s'illumine à peine.

Les villages de Cici sont misérables. C'est dans les *ventes* qu'il faut les voir, en liberté, faisant leur charbon et vivant en plein air comme des Tsiganes en voyage; mais encore qu'ils ne soient point dangereux, il ne faut pas s'y fier. Ils ont la morale facile et sont tout à fait inconscients au point de vue de la propriété. Ils étendent la main et prennent ce qui est à leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

portée; dans les villes l'administration les surveille de près, dans la campagne leurs instincts sont connus. Le curé de Mune, un ecclésiastique dévoué qui avait ouvert des écoles et auquel on doit beaucoup dans ces régions, tentait de civiliser cette tribu singulière. Il avait ses poules au premier étage, dans la pièce où il reçoit; et comme Burton, le célèbre voyageur, s'en étonnait, le bon prêtre fit un geste d'humilité qui voulait dire : « Mon poulailler serait bientôt vide s'il était au rez-de-chaussée. »

Le Cici est catholique; il a ses superstitions, mais nul fanatisme; il est beaucoup plus indifférent que le Slave. La famille de Cici que nous reproduisons est un échantillon assez caractéristique de ces types curieux.

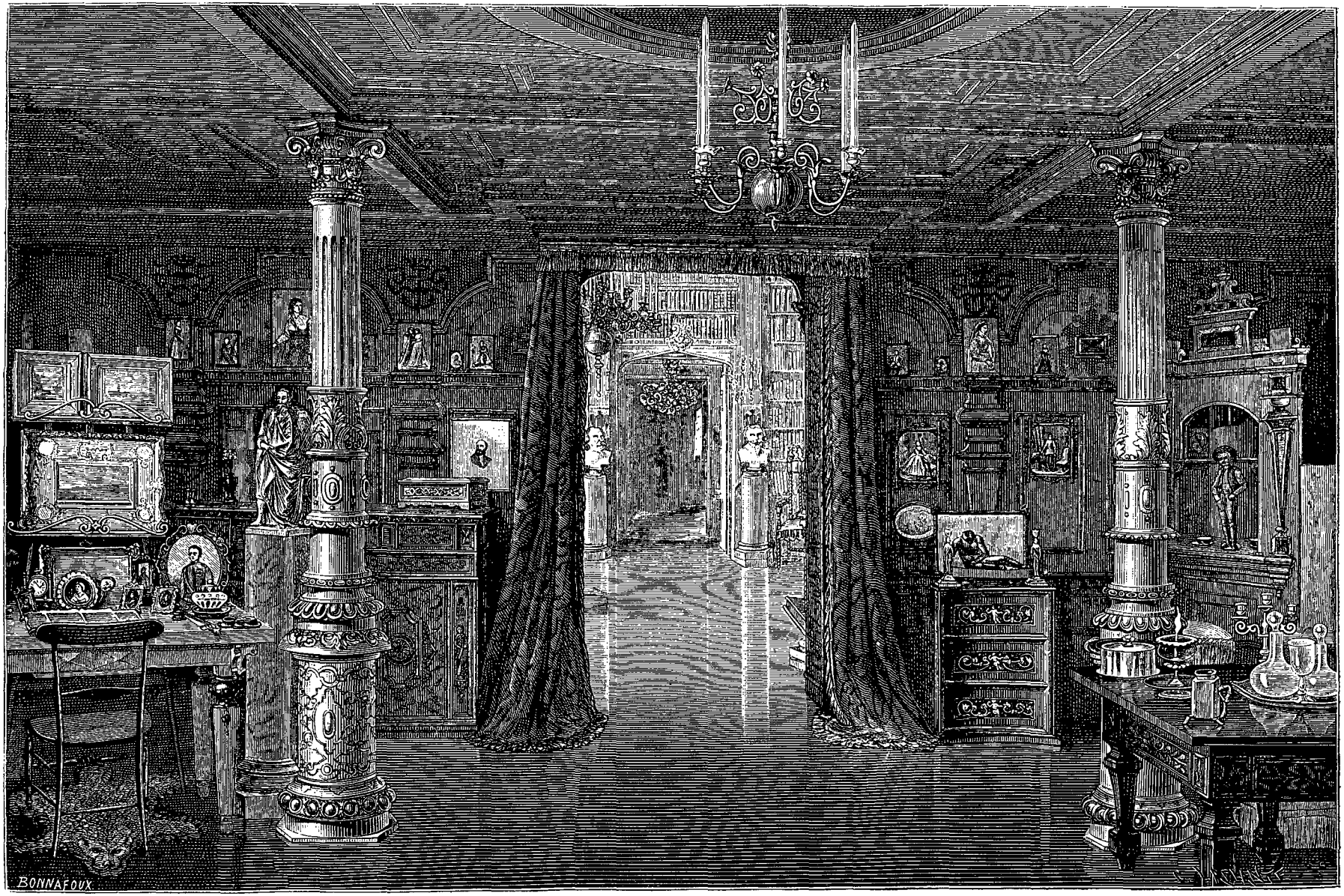


Trieste : Une famille de Cici. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Les grandes institutions commerciales et industrielles de Trieste. — Le lapidaire d'Aquilée. — L'église de Saint-Just. — Les tombes de la famille des Montémolin.

Le voyageur qui visite Trieste avec l'intention de comprendre et l'esprit de la ville, et ses ressources, devra longuement étudier l'organisation des grandes institutions auxquelles, après les efforts bienveillants de Charles VI et de Marie-Thérèse, cette grande place doit certainement sa prospérité : *la Députation de la Bourse*, — *le Lloyd*, — *la Société navale adriatique*, — *l'Etablissement technique triestain*. Mais ceux qui nous lisent comprendront que nous réservions pour un livre complet le chapitre spécial consacré à ce sujet, que nous regardons comme très-important, mais qu'on pourrait peut-être trouver aride, hérissé qu'il serait des chiffres statistiques. Bor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Environs de Trieste : Le cabinet de travail de l'archiduc Maximilien, à Miramar. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nons-nous donc pour le moment à constater la prospérité de ces grands établissements, et continuons notre visite en touriste, en montant à la vieille ville, au sommet de laquelle s'élève la cathédrale de Saint-Just.

On peut arriver à Saint-Just en voiture et par de longues pentes; tous les véhicules de la ville sont munis de freins sans lesquels ils ne pourraient circuler dans les rues rapides et dallées jusqu'à leur faîte. Si on s'engage à pied, on prend des séries d'escaliers étroits, d'un aspect amusant, qui s'encaissent entre de hautes murailles d'où débordent des jardins en terrasse; et peu à peu, à mesure qu'on se retourne dans le trajet, on découvre la rade, le port, la marine, les grands bâtiments carrés des quais où se fabriquent les voiles et les accessoires de la navigation. Vue des hauteurs de Saint-Just, la ville a l'aspect de Gênes, et les quartiers qui avoisinent l'église sont bien méridionaux et ne manquent point de caractère. La végétation devient moins rare, elle se présente même assez luxuriante. Adossés aux murs bas qui servent de parapets aux rampes, des groupes d'enfants nus, bruns comme des Tsiganes, se jouent au soleil. Des vieilles, dignes des cavernes de l'Albaïcin, échenillent sur leurs genoux les têtes brunes et crépues de grandes filles jaunes, auxquelles il ne manque que la jupe pailletée et le pandéro pour figurer dignement dans un quadrille de Gitanas.

A deux pas du large escalier qui mène à la terrasse de Saint-Just, une inscription de caractères antiques, *Lapidario Aquilense*, attire nos regards; nous heurtons le marteau de la porte et pénétrons dans un enclos mystérieux où les lierres croissent sur des cippes ruinés, des statues antiques, des bas-reliefs d'un beau travail, des stèles aux inscriptions hiératiques. A droite de la porte, et adossé à une haute muraille qui ferme un côté de l'enceinte, s'élève un temple, moderne, mais d'architecture grecque; la porte entr'ouverte laisse voir, à la place de l'autel, sur son piédestal, et se détachant sur le fond rouge sang des parois, une statue antique de dimension colossale, ruinée par le temps. Appuyés contre les plinthes, de nombreux fragments sont rassemblés. On accède au fond de l'enclos solitaire par une allée semi-circulaire, bordée, en guise de balustrades, d'urnes romaines très-nombreuses; l'enfant qui nous guide soulève le couvercle de l'une d'elles; elle est pleine de petits cubes vitrifiés qui servaient aux ouvriers des premiers siècles pour leurs décorations de mosaïque; quelques autres contiennent encore des cendres des ancêtres. Nous franchissons une seconde enceinte où, comme dans un cimetière turc, de beaux arbres noueux, d'un mouvement pittoresque et à branchages bas, abritent encore des fragments de tous les âges, des tombeaux antiques, des moulins à huile, des métopes et des frises brisées qui jonchent le sol. Une grande rosace romane, provenant de l'église de Saint-Just, est couchée sur l'herbe. L'art romain se mêle aux vestiges byzantins, aux sculptures du moyen âge et de la renaissance vénitienne. Un monument moderne, appuyé à la rampe même qui conduit à l'église et qui porte le nom de Jean Winckelmann, contient les restes du grand critique d'art assassiné à Trieste par son domestique, dans un but de vol. Ce monument, élevé en 1832, est le produit d'une souscription, et les noms de ceux qui y ont pris part sont gravés sur le marbre.

Nous pourrions, à l'aide de ces fragments, que la piété publique a bien fait de recueillir, reconstruire l'histoire de Trieste, romaine d'abord et municipe, ravagée au cinquième siècle de notre ère par ces barbares qui vont détruire Aquilée, saccager Padoue et fondre sur Rome. Byzantine avec les empereurs grecs vainqueurs de Théodoric le roi des Goths, vénitienne au dixième siècle, dominée par les patriarches d'Aquilée au douzième, autrichienne au quatorzième par la paix de Turin et l'acte spontané de *Dedizione* aux archiducs d'Autriche, française à la Révolution et sous l'Empire, assiégée tour à tour par les Vénitiens, par les Génois, par les Autrichiens et par les Anglais, elle est enfin revenue à l'Autriche.

La façade de Saint-Just est neuve et tellement restaurée, que l'église semble offrir tout d'abord bien peu d'intérêt pour le voyageur; c'est le siége de 1813 qui l'a détruite presque de fond en comble; elle s'élève au-dessous du château fort, de sorte que l'attaque aussi bien que la défense lui ont été fatales; une inscription consacre la date de la restauration. Un tombeau antique en marbre, orné de figures très en relief et couvert d'inscriptions, séparé en deux dans sa ligne d'axe et encastré dans chacun des montants de la porte principale, arrête d'abord les yeux du voyageur Cette façade, plate, sans ornements autres que des bustes en bronze des évêques de Triste, est buttée par une tour carrée, beaucoup plus ancienne que l'église elle-même, sorte de clocher abrupt, percé de portes ogivales, qui laissent voir, à travers une grille qui en protége l'entrée, la large trouée d'un sol antique, beaucoup plus bas que celui de l'église. Par une combinaison singulière dont les archéologues n'ont pas encore révélé le secret, au point même où la tour se rattache à la facade, une colonne antique, enterrée de plusieurs mètres et engagée dans la construction, soutient encore l'architrave du temps, reste évident d'un temple très-orné, avec les métopes de l'entablement bien divisées, formant une frise d'un beau caractère et représentant des trophées, des instruments de musique guerrière séparés par les triglyphes réguliers. Le larmier, très-soigné d'exécution, se dessine, engagé aussi à niveau dans les assises de la tour; et dans l'axe d'une des trois façades de ce bizarre appendice, qui est venu se bloquer dans ce temple en ruine, les Vénitiens ont encastré une de ces petites niches à colonnettes surmontées d'un toit trilobé de la fin du quatorzième siècle, sous lequel s'abrite la statue de saint Just. Il y a là tout un problème archéologique à résoudre, et, en tout cas, quatre époques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

essentiellement distinctes ont laissé leur trace dans ce coin que nous venons de décrire.

L'intérieur, à première vue, semble encore plus dénué d'intérêt que la façade; mais si la toiture a été effondrée par les bombes, dans l'ombre des tabernacles, à droite et à gauche du maître-autel, qui n'a lui-même aucun intérêt artistique, brillent deux admirables culs-de-four en mosaïques byzantines. Malheureusement, les fresques qui ornent les murs du soubassement ont perdu tout caractère par les odieuses restaurations qu'elles ont supportées.

La première chapelle des bas côtés, à droite du maître-autel, arrête aussi le visiteur : là reposent tous les Montémolin, souche des don Carlos de Bourbon, dont les compétitions ensanglantent en ce moment l'Espagne. Le premier est intitulé, dans l'inscription lapidaire, « Charles V, roi d'Espagne ; » il est mort le 6 mars 1855, à l'âge de soixante-six ans, et sa femme, la reine Marie-Thérèse de Bourbon, morte le 16 février 1874, repose à ses côtés, sous une plaque de marbre aux armes d'Espagne, avec les fleurs de lis aux angles.

Au-dessous sont leurs enfants : Charles VI, comte de Montémolin, fils aîné de Charles V, mort à Trieste à quarante-deux ans, le 13 janvier 1861 ; et, à côté de lui, sa femme, Caroline de Bourbon, morte le même jour de la même année, à six heures de distance, à l'âge de quarante ans. On se demande par quelle mystérieuse fatalité ces deux Bourbons, jeunes et pleins de vie, sont descendus dans la tombe à quelques heures de distance l'un de l'autre; et un soupçon involontaire traverse l'esprit.

Une dernière inscription annonce que les restes d'un autre infant d'Espagne, Ferdinand, troisième fils de Charles V, décédé, lui aussi, à l'âge de quarante ans, à Brunsée, en Styrie, reposent à côté de son père et de son frère.

Un dernier personnage, qui eut son heure de célébrité et qui est resté un type dans l'histoire de l'Empire, Fouché, duc d'Otrante, dort aussi son dernier sommeil sous les voûtes de Saint-Just.

Miramar. — Résidence construite par l'archiduc Maximilien. — Le château. — Les intérieurs. — Les jardins. — Le musée.

De Trieste, on peut visiter en quelques heures sur la côte à l'ouest de la ville le château de *Miramar*, fondé par l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche, celui-là même dont les destinées furent si tragiques.

Alors qu'il était archiduc, privé par les événements de sa vice-royauté lombarde, ce prince avait fixé sa résidence à Trieste. D'une activité inquiète, d'un esprit large et entreprenant, il avait résolu de transformer en jardins les rochers stériles de la pointe ouest du golfe, et d'élever son palais sur la base même des rochers battus par les flots.

La route qui conduit de Trieste à la résidence, aujourd'hui déserte, traverse d'abord ces grands espaces gris de poussière, peuplés de dépôts, de magasins et de chantiers qui entourent une grande ville commerciale. Du côté du port neuf, on a gagné le terrain sur la montagne dont on a attaqué les premières assises pour les jeter dans la mer et combler le fond. C'est une marine d'un aspect gris, traversée par des tramways, des voies ferrées, sans jardins, sans habitations de luxe. Bientôt cependant le site devient plus riant, la ville s'éloigne peu à peu et la campagne commence; on ne voit plus à droite de la route que quelques cabarets engageants, où des tables se dressent sous des ombrages ; à gauche la mer vient se jouer sur le sable. C'est San Bartholo, sorte de faubourg où le dimanche et les jours de fête la ville déborde et la population vient se divertir dans ces jolies guinguettes d'un caractère italien. En une heure à peine on arrive au château, qu'on découvre de loin, à la pointe du golfe, découpant ses tours crénelées sur un clair horizon.

Miramar (*regarde-mer*) est une véritable conception; les gens pratiques diront peut-être que c'est une folie : mais, en tout cas, ce n'est point un homme vulgaire celui qui lutte à ce point avec la nature et, versant l'or à pleines mains, fait d'un rocher aride un verdoyant jardin où les lianes s'enlacent au tronc des arbres exotiques.

Un grand bois d'oliviers s'élevait là naguère, sur le penchant d'une colline rocheuse qui venait mourir à la mer en s'émiettant en larges blocs amoncelés les uns sur les autres, comme les ruines d'une construction cyclopéenne. A mi-côte, mais bien au-dessus du château, passe le chemin de fer qui, de Trieste, se raccorde à Nabrézina avec la voie italienne et celle de Vienne. Le château date d'hier; il est construit dans ce goût gothique carré qui rappelle l'immense arsenal de Vienne et nombre de constructions publiques de cette ville ; le plan est assez tourmenté pour que la silhouette générale soit mouvementée, car les nombreuses tours d'angles détachent leurs créneaux sur le ciel et rompent la sécheresse des lignes droites. On domine la mer à une grande hauteur, et, appuyé aux larges balcons, sur les terrasses fouettées par le vent, on se sent suspendu sur le gouffre adriatique. De quelque côté que l'on se tourne, la vue est splendide : Trieste, assise au pied du Carst avec son golfe et les ports de Muggia, de Pirano et la côte d'Istrie qui fuit vers l'est, forment un admirable point de vue. Tourné vers Venise, on a l'immensité devant soi, et, à droite, le littoral du Frioul s'évanouit à l'horizon. C'est certainement la demeure d'un prince et d'un poëte, celle aussi d'un esprit qui voulait embrasser toute chose, d'un homme d'imagination, qui roulait dans son cerveau des conceptions grandioses, et se sentait doué d'une certaine ténacité dans l'impossible. Au point de vue de nôtre goût français, c'est loin d'être irréprochable ; peut-être quand le temps, ce grand harmoniste, aura passé sa patine sur ces boiseries trop vernies, noyé dans des ombres transparentes ces fonds de grande salle qui arrivent aux premiers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plans, éteint partout ces ors trop neufs, et glacé ces peintures trop vives, l'œil se reposera-t-il avec plus de satisfaction sur ces intérieurs. Mais, en tout cas, sans entrer dans le détail, rien ne vient déranger dans l'imagination du visiteur le portrait qu'il a pu se tracer à lui-même de ce prince aventureux, chevaleresque, de ce rêveur aux yeux bleus, né sur les premières marches du trône de Charles-Quint et auquel il manquait une couronne.

On arrive aux appartements supérieurs par une immense *hall* qui monte de fond et où se déroule l'escalier, tout orné d'armures de chevaliers, de trophées, de panoplies, de bois de cerfs, d'écus et d'armoiries. Dans le cabinet de travail, dont nous donnons l'intérieur, construit sur le modèle de celui qu'il avait à bord de la frégate *la Novara* quand il accomplit le tour du monde, Maximilien se révèle; là, les choses ont leur poésie et tout parle fortement à l'imagination.



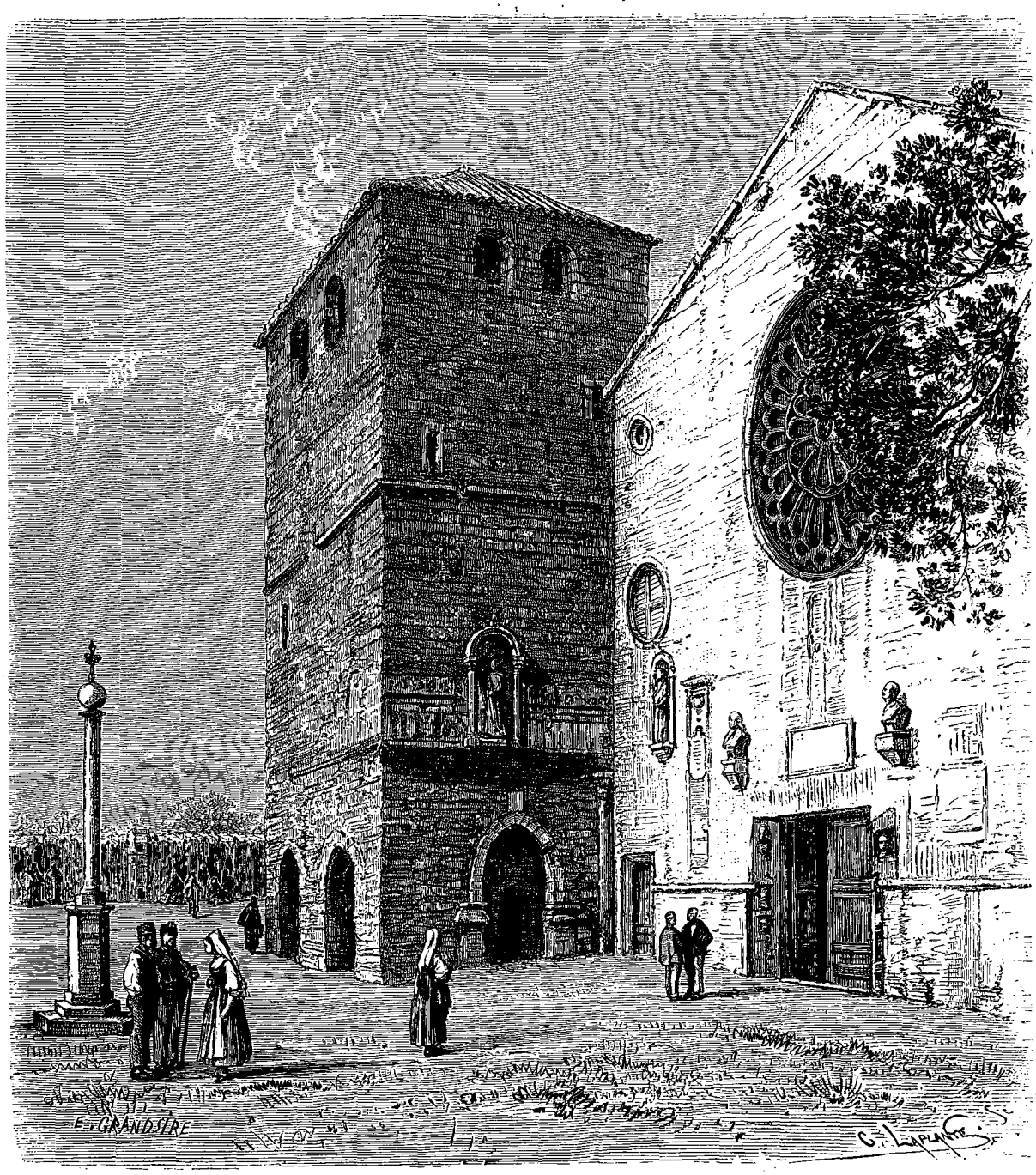
Trieste : Les paysannes slaves de Servola. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

Sur la table de travail, on voit à côté du livre entr'ouvert, les bustes d'Homère, de Dante, de Shakespeare, de Byron et celui du vieux prince de Metternich. Dans la bibliothèque je lis les noms de nos poëtes français, les plus grands et les plus humains. Pour la mémoire tous les souvenirs, pour l'esprit toutes les évocations; ici ce sont des portraits d'amis dans des cadres sur lesquels les yeux du prince s'arrêtaient en travaillant; là, dans sa vaste envergure, entourée de figures allégoriques, pend la carte de l'empire de Charles-Quint, prodigieux royaume taillé à coups d'épée dans le globe, et sur lequel le soleil ne se couchait jamais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dieu sait quelles visions grandioses et quels rêves impuissants cette imagination de poëte aura évoqués en face de cette carte ! Et, à deux pas de là, sur un petit chevalet, dans un coin bien intime, cette Parisienne mélancolique de l'*Auto-da-fé* d'Heilbuth, le peintre habituel des cardinaux, qui, assisé au coin de son feu, brûle les dernières lettres d'un amour défunt, et le bouquet fané d'où s'échappait encore un parfum subtil. — Et pas un seul modèle de canon Krupp !

Dans les divers salons, à chaque pas, peint de la



Trieste : Eglise de Saint-Just. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

main de Cesare dell' Acqua, le peintre triestain, une toile représente un des épisodes du drame shakespearien qui commence comme une fête et finit comme la plus sombre tragédie. Puis vient la salle du trône, ruisselante d'or, avec le portrait en pied de Maximilien portant en main le sceptre, et vêtu du manteau impérial.

Par une effroyable dérision du sort qui glace positivement le cœur, à côté même du portrait on lit cette inscription fatidique : *Si fortuna juvat, cavete tolli!*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Plût à Dieu pour nous tous, et pour cette princesse dont la raison a sombré dans ce lugubre voyage, que le prince n'eût jamais écouté la voix de la sirène, et qu'il eût détourné les yeux le jour où la fortune décevante vint passer en chantant sur sa route!

Le jardin est tracé dans le rocher même sur lequel on a rapporté la terre et qu'on a nivelée à coups de mine; de grandes allées bien tracées, des tonnelles conduisant à des grottes, des exèdres, des statues, de larges rampes architecturales, donnent à cette création son caractère à la fois rustique et monumental.

On a regagné les différences de niveau considérables par des séries d'escaliers ou de grandes pentes sablées; la végétation est bien méridionale; là croissent les variétés de cyprès; la seguia gigantea, le chamœrops excelsa et le pittosporum sont en fleurs. A droite du château, à une hauteur considérable au-dessus de la mer, s'élève un chalet retiré; c'est là que la princesse vint s'enfermer pendant trois mois après le lugubre dénoûment.

Abrité par un môle élégant, et dans l'anse formée par le promontoire même où s'élève le château, on descend à un petit port par des escaliers qui longent de hauts murs de soutènement en arcades et sur lesquels se balancent de grandes lianes. C'était la *Darsena* pour le yacht du prince et ses embarcations. Aujourd'hui se balance dans ces eaux tranquilles la chaloupe à vapeur du comte Brandi, dont le château est proche; et sur les larges dalles chauffées par les rayons, deux matelots dorment la tête à l'ombre et les pieds au soleil.

Il n'y avait point d'eau à Miramar; le château serait mort de soif, et sous ce climat sec les jardins auraient dépéri; on a construit une machine sur la hauteur et attiré l'eau de la Réka, dont le cours aboutit à la mer près de Trieste. Nous gravissons la colline et nous sortons dans la campagne; une petite *bier-haus*, cabaret villageois dans la montagne, montre là ses tables abritées sous de grands oliviers, et des sous-officiers autrichiens boivent sous ces tonnelles romantiques avec de belles filles aux coiffes blanches qui tranchent sur leur peau brune.

A quelques pas de la porte d'entrée, sur la route en corniche qui mène à Miramar, un petit musée réunit tous les souvenirs personnels du prince, ses vêtements, ses armes, son sceptre, à côté des collections qu'il avait formées dans ses voyages : échantillons d'histoire naturelle, photographies curieuses des pays parcourus, fragments de sculptures égyptiennes, objets de céramique des Aztèques.



Trieste : La saline de Lusandra, détruite par les Vénitiens. — Dessin de E. Grandsire, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

Environs de Trieste. — Les anciennes salines détruites par les Vénitiens. — Une saline historique. — Petite ville de Muggia. — La domination vénitienne. — Le port de Pirano.

Un matin, par un beau temps frais, je me suis engagé à l'aventure sur la route qui va de Trieste à Fiume; j'ai traversé d'abord ces faubourgs poudreux qui entourent les grandes villes, puis, par de longues pentes, j'ai gagné la grande route, bordée de villas modestes.

Les paysans des environs, les femmes de Servola, de Cattinara, de Rizmanne, venaient au marché de Trieste juchées sur de petits ânes gris; des Cici à la face rébarbative conduisaient leurs longs chariots et encombraient les routes. Le pays est très-vallonné; à droite, à gauche, s'élèvent des collines; les chemins présentent des côtes énormes, et il est impossible, de quelque côté qu'on s'oriente, de découvrir de grands horizons. Bientôt je dépasse le cimetière, immense

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

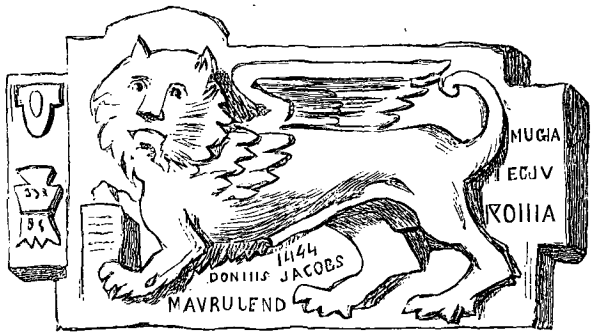
nécropole où, séparés seulement par des grilles et se distinguant par les différentes formes qu'affectent les tombes, reposent les morts de tous les cultes, depuis le catholique romain jusqu'au mahométan. Un gardien à tête de bachi-bozouck, coiffé du tarbouch, dans une petite loge meublée à la turque à l'entrée du cimetière, surveillait son café en fumant le chibouque.

Fatigué de marcher entre deux murs sans découvrir de nouveaux horizons, j'ai pris la première route qui s'offrait à moi, et qui, contournant la ville à une distance d'une lieue, m'a mené, en passant devant les abattoirs, dans le golfe de Muggia, à l'est de Trieste. Ce sentier traverse une vallée fertile, aimable, avec de beaux arbres qui croissent à l'abri de la Bora. Le petit port blanc de Muggia s'élève à l'autre bras du golfe, et, à sa pointe, le grand arsenal de construction de l'*Établissement Technique Triestain* des frères Strudtfhoff. Au fond de l'anse, de nombreux ouvriers creusaient les fondations de vastes dépôts de pétrole que le Lloyd fait construire.

Dans la partie ouest du golfe, des vestiges de petits murs en ruine, bassins démantelés qui semblent autant de digues abandonnées sur lesquelles croissent de longs roseaux et viennent s'arrêter les algues vertes et les herbes marines, m'ont indiqué les anciennes salines de Trieste ruinées par les Vénitiens, qui voyaient là une rivalité dangereuse au monopole qu'ils exerçaient dans l'Adriatique.

Pendant cette longue guerre qu'elle entreprit contre les Uscoques (corsaires dont nous retrouverons les traces à chaque pas dans ce voyage, depuis Pirano jusqu'à Cattaro), la République, au milieu de son grand mouvement général offensif, dirigea une petite expédition spéciale dans le but de détruire la saline même dont nous donnons le dessin, saline fondée alors depuis quarante ans seulement, et qui est désignée dans des documents historiques sous le nom de *Saline de Lusandra*. Pendant qu'ils renversaient les digues dont nous voyons encore là les traces, et qu'ils comblaient les canaux, les sujets autrichiens, ceux qui vivaient du travail et du produit de ces salines, fondirent sur l'ennemi, tuèrent nombre d'agresseurs et les poursuivirent jusque dans le Frioul. Une galère vénitienne stationnait dans le golfe pour soutenir le mouvement; le provéditeur qui commandait l'expédition dut se jeter dans la mer à cheval, au risque de se noyer, afin de gagner son bord. Fiers de leurs succès, les paysans s'avancèrent sur les terres de la République, saccageant tout sur leur passage. Le gouverneur de Trieste cita les provéditeurs à comparaître dans trois jours pour avoir à répondre du pillage, sous peine d'être condamnés à être pendus comme brigands; et en même temps, il promit six mille ducats à qui les livrerait morts ou vifs.

Le sénat de Venise répondit à son tour en mettant à prix la tête du gouverneur autrichien, et la guerre, d'abord déclarée contre les Uscoques, fut portée dans le Frioul, soutenue par les paysans istriens et triestains mêlés aux pirates. La République subit un rude échec à la suite de défections dont certaines troupes auxiliaires recrutées dans la Dalmatie donnèrent l'exemple, et ce même sénat dut s'applaudir d'avoir, en 1590, fait élever par Marc-Antoine Barbaro la forteresse de Palma Nova contre les invasions des Turcs et des Autrichiens, car ses armées durent s'y enfermer pour échapper à la ruine. Ces faits se passaient en 1616, et la destruction de cette saline ruinée, dont nous donnons le dessin, fut la cause directe du siége de Gradisca.



Le lion de saint Marc sur l'hôtel de ville de Muggia.
Dessin de E. Grandsire, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

Muggia. — Traces de la domination vénitienne. — Pirano.

Nous hélons des pêcheurs qui ont tendu leurs filets dans l'ancienne saline, et nous leur proposons de nous faire traverser le golfe, pour aborder au port blanc qui s'élève de l'autre côté.

Entièrement italien d'aspect, premier petit port sur la côte, cette ville de Muggia est assez gracieusement assise au pied de la montagne; un vieux château fort démantelé la domine à droite et on voit encore les ruines de son enceinte. On se croirait sur l'autre rive de l'Adriatique : voilà la *Piazzetta* réduite, le *Duomo*, la *Loggia* avec son balcon pour proclamer les édits du sénat; c'est la colonie vénitienne dans sa proportion resserrée. Sur la façade de la maison municipale, un lion féroce, le lion de saint Marc, tient l'évangile, et porte, sculptée entre les pattes, la date de 1444 en chiffres arabes. Au-dessous, une autre inscription fait allusion à un édit du sénat et est datée 1532.

Il y a là, entassés dans ces ruelles étroites, *stradine* toutes vénitiennes, sept mille habitants dont près de trois mille travaillent à la pointe orientale, dans les chantiers où nous voyons se dresser l'énorme vaisseau cuirassé *la Custozza*.

Toutes ces petites villes ont leur histoire, bien tourmentée, bien pleine de péripéties qui se révèlent par nombre d'inscriptions que nous avons relevées soit sur la place, soit dans les églises, relativement nom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

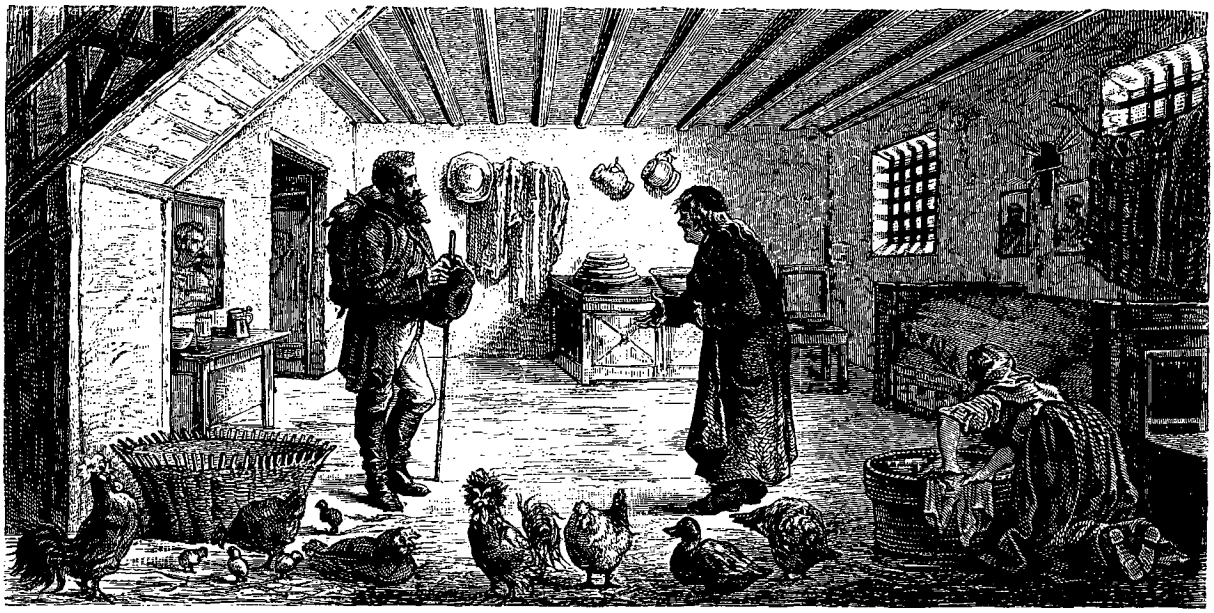
breuses et d'une époque bien ancienne, puisque nous lisons sur la pierre commémorative de la consécration la date 1398.

Il y a là quatre églises qui toutes ont leur intérêt : le Dôme est de 1447 ; il a été restauré par le doge Pierre Dandolo.

Après avoir goûté sans regret le vin de Muggia, nous nous faisons transporter au large, et dépassons la pointe Sottile qui forme un autre golfe avec celle de Salvore, où s'élève un phare connu des navigateurs. Voici le port de Capo d'Istria, mais nous y reviendrons quand nous traverserons l'Istrie par terre. Par un temps charmant, doux et frais, guidé par nos deux pêcheurs qui parlent le plus pur vénitien, nous nous balançons un instant sur les flots en face de Pirano, plantée sur la montagne, dominée par sa cathédrale et dont les maisons, construites en gradins, s'avancent jusque sur la langue de terre qui forme la pointe du golfe.

La base de la pyramide s'échancre en un croissant dans lequel s'abrite le port ; toute la partie intérieure forme une pente assez douce, tandis que le revers extérieur et exposé au nord plonge à pic dans la mer. Ce revers est ravagé par la Bora, fouetté par des vagues énormes qui depuis des siècles auraient miné la base, si pour le protéger on n'avait fait des travaux ardus et doublé le rocher d'un parement renforcé d'arcs entre-croisés

Cette pointe de Pirano, couronnée de vieux murs d'une belle ligne et flanquée de tours, a l'aspect d'un



Mune : L'intérieur de l'habitation du curé de Mune, village des Cici. — Dessin de Lafosse, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

beau décor ; et quand on vient de Trieste par mer, comme nous en ce moment, la vue de la ville est tout à fait séduisante.

C'est un point important que Pirano, un des ports les plus sûrs de l'Adriatique ; plus heureuse que ses voisines, la ville n'a été éprouvée ni par la guerre ni par la peste ; mais cette échancrure de la côte a vu la gigantesque lutte de Barberousse et des Génois ligués contre la flotte de la République, et dont l'heureuse issue valut à Venise le domaine de l'Adriatique symbolisé par la remise de l'anneau. Le pape Alexandre III, en le remettant au doge Ziani, lui dit ces mots :

« Recevez cet anneau comme une marque de l'empire de la mer ; vous et vos successeurs épousez-la tous les ans, afin que la postérité sache que la mer vous appartient par le droit de la victoire et doit être soumise à votre République comme l'épouse l'est à son époux. »

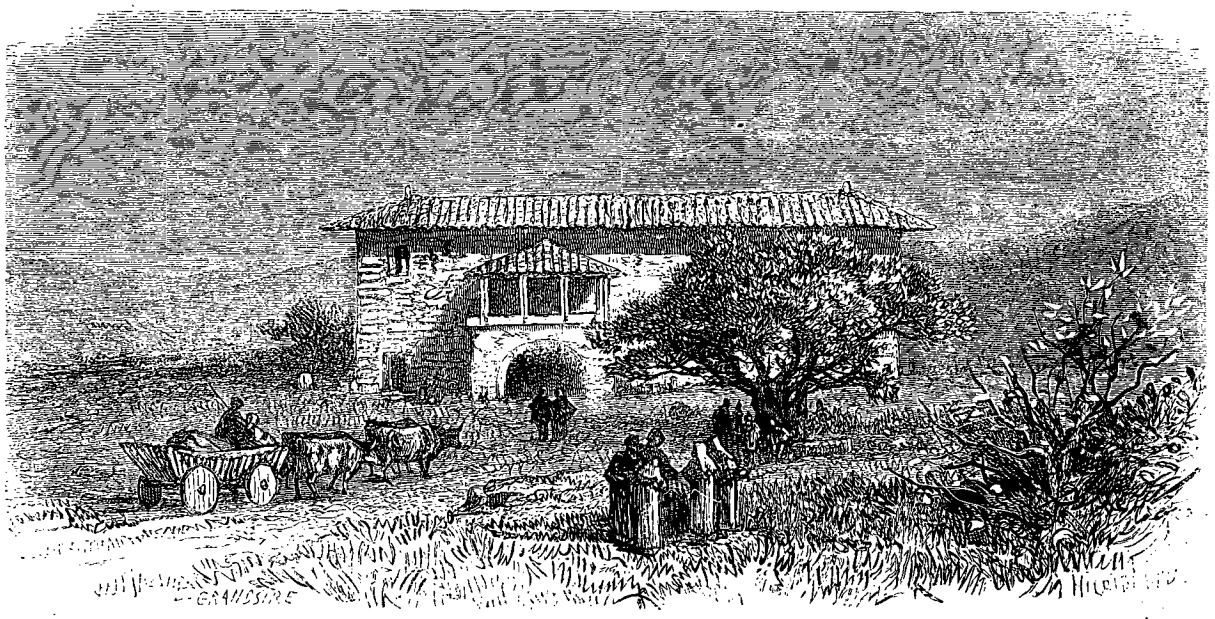
Telle est l'origine de la cérémonie des fiançailles du doge et de l'Adriatique (1177).

Mais nous allons toucher le sol de l'Istrie ; c'est par la route de terre que nous comptons entrer dans la péninsule : nous nous bornerons donc pour le moment à admirer la vue pittoresque que présente Pirano, et nous traverserons le golfe, abordant à la pointe San Andrea et regagnant Trieste à pied, après cette excursion à Muggia.

Charles YRIARTE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Istrie : Une ferme à Sbandati (district de Pisino). — Dessin de E. Grandsire, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

L'ISTRIE ET LA DALMATIE,

PAR M. CHARLES YRIARTE [1].

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Géographie de l'Istrie. — Conditions générales du pays. — Ses divisions. — Les côtes. — District de l'intérieur. — La population. Races diverses. — Religion. — Mœurs. — Caractères.

L'Istrie, depuis les traités de 1815, dépend de l'empire austro-hongrois; elle forme, au nord de l'Adriatique, un triangle irrégulier dont la base serait la ligne tirée de Trieste à Fiume, ligne qui mesure à peu près deux cent soixante kilomètres. Une seconde ligne droite tirée du milieu de cette base à la pointe du cap Promontore, près de Pola, mesurerait trois cent quinze kilomètres.

Ce marquisat d'Istrie, comme on l'appelle dans les protocoles, est limité au nord par la Carniole (Krain), au sud par l'Adriatique, au nord-est par la Croatie, au nord-ouest par le territoire de Trieste. La pointe sud du cap Promontore, en s'avançant dans l'Adriatique, sépare cette mer en deux grands golfes, celui de Trieste et celui de Quarnero. Toute la rive ouest, qui baigne dans le golfe de Trieste, a une déclivité beaucoup plus douce que la rive est, elle est même relativement basse; les golfes sont très-nombreux, très-propices pour l'abri, et on ne trouve pas sur toute cette côte une seule petite ville qui n'ait son port commode et bien aménagé. Les falaises sont rares, les îles sont à peine des écueils.

La plupart des rivières qui aboutissent au rivage ouest forment des vallées gracieuses; l'aspect est riant, pittoresque; le terrain, bien cultivé et assez riche, est propice à la culture du raisin et de l'olivier. De nombreuses villas s'élèvent, aux pentes ou sur les sommets, à proximité des centres d'habitation. On compte cent dix lieues françaises de côte depuis Trieste jusqu'à la pointe du cap Promontore; c'est la côte heureuse, celle qui longe la route d'eau la plus sûre et la plus fréquentée, la plus voisine de l'Italie; celle qui, la première, participa à la civilisation. C'est enfin pour l'Allemagne l'une des grandes routes de l'Orient.

Cette rive, tour à tour, a été romaine, byzantine et vénitienne. Autrichienne aujourd'hui, le gouvernement a élevé à sa pointe occidentale ses arsenaux maritimes de Pola. Les villes sont nombreuses et intéressantes pour la statistique et l'histoire; la côte est très-pois-

1. Suite. — Voy. p. 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonneuse et offre de grandes ressources aux pêcheurs des îles vénitiennes, qui se sont fait une spécialité de son exploitation; c'est enfin de ce côté que sont les plus grands ports et les plus grands golfes.

La côte est, qui va de la pointe Promontore à Fiume, mesure cinquante lieues françaises; elle plonge dans le golfe de Quarnero; elle est très-dangereuse, semée de grandes îles et d'écueils qui ne laissent que des passes étroites. Le vent du nord-est, la Bora, — le fléau de ces rives, — et le vent du sud-est, le sirocco, y font de grands ravages. C'est à ces conditions qu'il faut attribuer la dépopulation de ces bords, qui n'offrent qu'à de très-longs intervalles des territoires cultivés. A mesure qu'on s'avance dans le Quarnero, vers Fiume, l'aspect devient plus riant, les falaises sont moins escarpées et les villages sont plus nombreux. D'Albona jusqu'à Volosca, le site est charmant; les pentes du *Monte-Maggiore*, pentes assez rapides, sont très-fertiles; c'est là que vient aboutir, en un énorme contre-fort, la chaîne principale des montagnes de la péninsule. Cette partie du pays de Fiume vers Volosca a souvent été comparée au golfe de Naples; nous y reviendrons quand, après avoir visité l'Istrie, nous aborderons en Croatie par Fiume et les îles du Quarnero.

Toute la côte de l'Istrie est vénitienne par tradition et par origine, toute la campagne est slave. Ce dernier élément représente plus des deux tiers de la population totale. L'élément allemand consiste surtout en fonctionnaires et en soldats représentant le pouvoir central, venus de l'intérieur de l'Autriche et se considérant bien souvent comme exilés dans ce pays perdu, que quelques-uns comparent à regret avec les riantes vallées de la Styrie et les belles provinces de l'Autriche.

La langue en usage dans les villes est la langue italienne; on fait de grands efforts pour y acclimater la langue allemande. Dans les villes du littoral et celles de l'intérieur, les petits commerçants parlent slave par nécessité de s'entendre avec les paysans, les jours de marché; mais, sans entrer dans des questions de l'ordre politique, il est impossible à un voyageur de ne pas constater l'antagonisme très-flagrant entre l'élément italien et l'élément slave. Entre ces deux races, l'élément allemand, qui représente le pouvoir et l'autorité, louvoie avec prudence et gouverne avec bonté; il ne se révèle que par ses bienfaits et essaye de conserver l'équilibre entre ces forces diverses bien souvent déchaînées l'une contre l'autre.

Quand nous aborderons, dans les villes mêmes où elles se sont établies, le sujet important des divisions de races, nous en donnerons le caractère et les origines, nous bornant pour le moment à indiquer les trois grandes divisions générales.

La religion en pratique est la religion catholique, et les Slaves, sans être fanatiques, sont extrêmement fervents. Il n'y a parmi les nationaux ni protestants ni israélites; mais on verra plus tard que, par une singularité historique, une colonie grecque schismatique s'est établie depuis le dix-septième siècle aux environs de Dignano et se conserve intacte dans sa foi, entourée, comme une île l'est par les flots, d'une population catholique. La côte, italienne de sang et de tradition, est plus indifférente aux choses saintes que la campagne, qui est de foi très-vive et où l'on pratique avec ferveur.

L'Italien du littoral et des villes de l'intérieur est de moyenne stature, très-brun de peau et de cheveux; il est alerte, d'un esprit vif, d'un caractère éveillé et facétieux; il conçoit vite et il exécute de même.

Le Slave est d'une belle allure; il a les yeux bleus, les cheveux blonds; il est souvent très-fin d'attache et très-haut de stature. Peu porté au travail, il devient infatigable quand la nécessité l'y pousse, et ses facultés le rendent très-propre aux travaux des champs. Il est intelligent, fin, rusé, parfois très-violent, mais toujours loyal. Il est très-attaché aux usages de ses ancêtres, et quels que soient les bienfaits que lui offrent les progrès de la civilisation, il est réfractaire aux innovations. Il observe un grand esprit de discipline, respecte l'étranger et lui est hospitalier; dans la famille il regarde l'autorité du chef comme sacrée.

Il y a des nuances très-nombreuses entre les races qui peuplent l'Istrie, et souvent même des différences essentielles; or, les tribus slaves ne se mêlant pas entre elles et s'alliant seulement dans la localité, toutes gardent, avec leurs mœurs spéciales, leurs costumes et leurs usages. De là une grande variété pittoresque et la nécessité absolue de ne jamais conclure du particulier au général dans les observations. Ainsi, à côté du Slave grand et robuste, le *Berkin*, Slave aussi, est maigre et d'aspect fiévreux; et le *Morlaque* offre le contraste de la mollesse et d'un rare abandon à côté de la rudesse et de la persévérance d'autres tribus voisines. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur ce point important.

Aujourd'hui l'Istrie est divisée en treize districts : Capo d'Istria — Pirano — Buje — Parenzo — Rovigno — Dignano — Pola — Albona — Volosca — Castel-Nuovo — Pinguente — Montona — Pisino.

Chaque district a ses conditions différentes et son industrie ou sa spécialité agricole, mais on peut établir les conditions générales d'industrie et de production : le sel, les vers à soie, le poisson salé, les douves de tonneau, la pierre de construction, les fagots pour le chauffage, un peu de bois de construction, quelques mines de charbon et d'alun; l'exportation du vin, de l'huile, de la laine des brebis, et surtout l'industrie saline. L'Istrien est obligé de tout demander à l'étranger : le blé, les légumes secs, les graines, le bétail, les denrées coloniales, la quincaillerie, la droguerie, le verre, la poterie; mais en dehors des graines, presque tout ce qui s'importe se consomme dans les villes. Le campagnard slave n'a pas de besoin; il tisse lui-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même ses habits et les orne; il ne soumet même pas la laine à la teinture et lui laisse sa couleur.

Ce n'est guère qu'à partir de Zara que nous trouverons les costumes colorés, brillants, un peu étranges et qui tranchent violemment avec le costume européen; ceux de l'intérieur de l'Istrie sont peut-être moins caractéristiques que ceux du territoire de Trieste et de Goritz, mais nous aurons occasion de voir réunis à Pisino, au centre même de la péninsule, des échantillons de tous les districts et de toutes les races. On verra qu'il y a là des costumes bien spéciaux, avec des bijoux intéressants et d'un travail curieux. Mais c'est surtout dans la race elle-même, l'attitude, le geste, la démarche, dans le je ne sais quoi qu'on appelle en art le *caractère*, que résident les particularités qui distinguent les habitants des diverses régions de l'Istrie.

Les routes existent entre les grands centres, mais là seulement. Les moyens de locomotion sont nuls; il y a bien un service de poste qui traverse le pays, mais, outre que cette voiture, qui ne part pas tous les jours, ne contient que deux places, c'est un moyen très-lent à cause des localités à desservir. On trouve presque partout, en s'abouchant avec les habitants, des *vetturini* qui vous portent d'un lieu à un autre, ou bien on peut voyager avec des mulets.

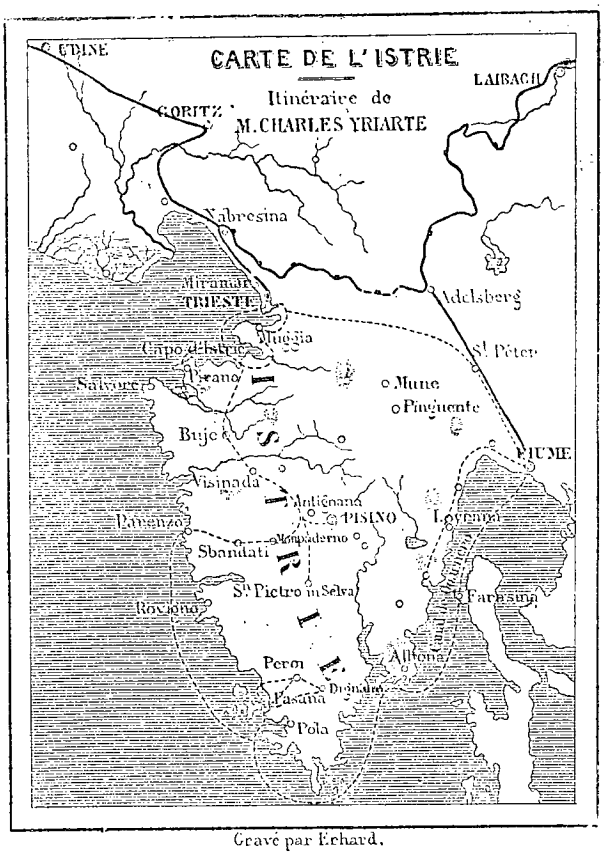
Au point de vue du logement et de la nourriture, les grands centres ont des auberges, et on peut se nourrir convenablement. Si on aborde le nord, il n'y a d'autres moyens de se loger que l'hospitalité des habitants, et d'autre nourriture à espérer que celle qu'on a apportée avec soi. Si on visite la campagne, il faut absolument se munir d'un guide pris à la côte et qui, parlant le slave et l'italien, peut vous faciliter la vie. Jamais dans une chaumière un Slave n'acceptera la rémunération du service rendu; il est taciturne, un peu méfiant et craintif, mais il est très-hospitalier. Les routes sont extrêmement sûres; le maréchal Marmont, à l'époque de notre domination française, a terrifié les malfaiteurs qui transformaient le nord de l'Istrie en une caverne. Depuis, l'administration autrichienne, probe, sage, et énergique au point de vue de la police, pourvoit à la sécurité des voyageurs par un service de gendarmerie fait avec la plus grande conscience.

Si quelqu'un était tenté d'entreprendre l'excursion dont je commence le récit, il devrait se munir d'un bagage assez réduit pour pouvoir l'attacher sous la palette de sa selle ou en portemanteau, parce que, à un moment donné, les routes manquent: il faut traverser un torrent aux bords escarpés, et où ne peuvent pas descendre les voitures: comme, par exemple, pour aller de Pola à Albona.

Dans les îles, on peut aller frapper bravement chez le curé du lieu, qui doit être pauvre, mais qui sera accueillant pour le voyageur. La pitance sera maigre, sans doute, car la vie est absolument négative; mais on trouvera du raisin sec, des olives, du pain, du vin, bien rarement un peu de porc salé. Que le portemanteau contienne donc le Liebig classique, avec du thé ou du café, du sucre, et surtout de la bougie, si on ne veut pas être réduit au *veglione* à trois branches dont la large mèche baigne dans l'huile.

Une chose qui ne fera jamais défaut chez le paysan istrien, c'est la paillasse de maïs, sur laquelle les consciences paisibles et les âmes pures trouveront un sommeil réparateur.

Quand l'hospitalité n'est pas strictement écossaise, les frais d'auberge sont tout à fait minimes; mais en revanche les frais de locomotion, *carretini*, *vetturini* mulets ou chevaux, sont relativement d'un prix élevé.



Gravé par Erhard.

La route de Trieste à Pisino. — Capo d'Istria. — Buje.

J'ai quitté Trieste dans la chaise de poste qui porte le courrier à Pisino, chef-lieu du district du même nom, au cœur même de l'Istrie. C'est la lourde chaise classique, celle des enlèvements de Scribe, à caisse jaune sur laquelle s'étalent les grandes armes impériales et royales; nous avons mis quinze heures pour arriver à l'étape, et nous avons traversé Capo d'Istria, Buje, Visinada, Caroiba et Fermo.

Le pays est assez riant et fertile dans les parties abritées contre la Bora; sur toutes les routes que nous traversons il y a de la vigne, et quand l'exposition est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

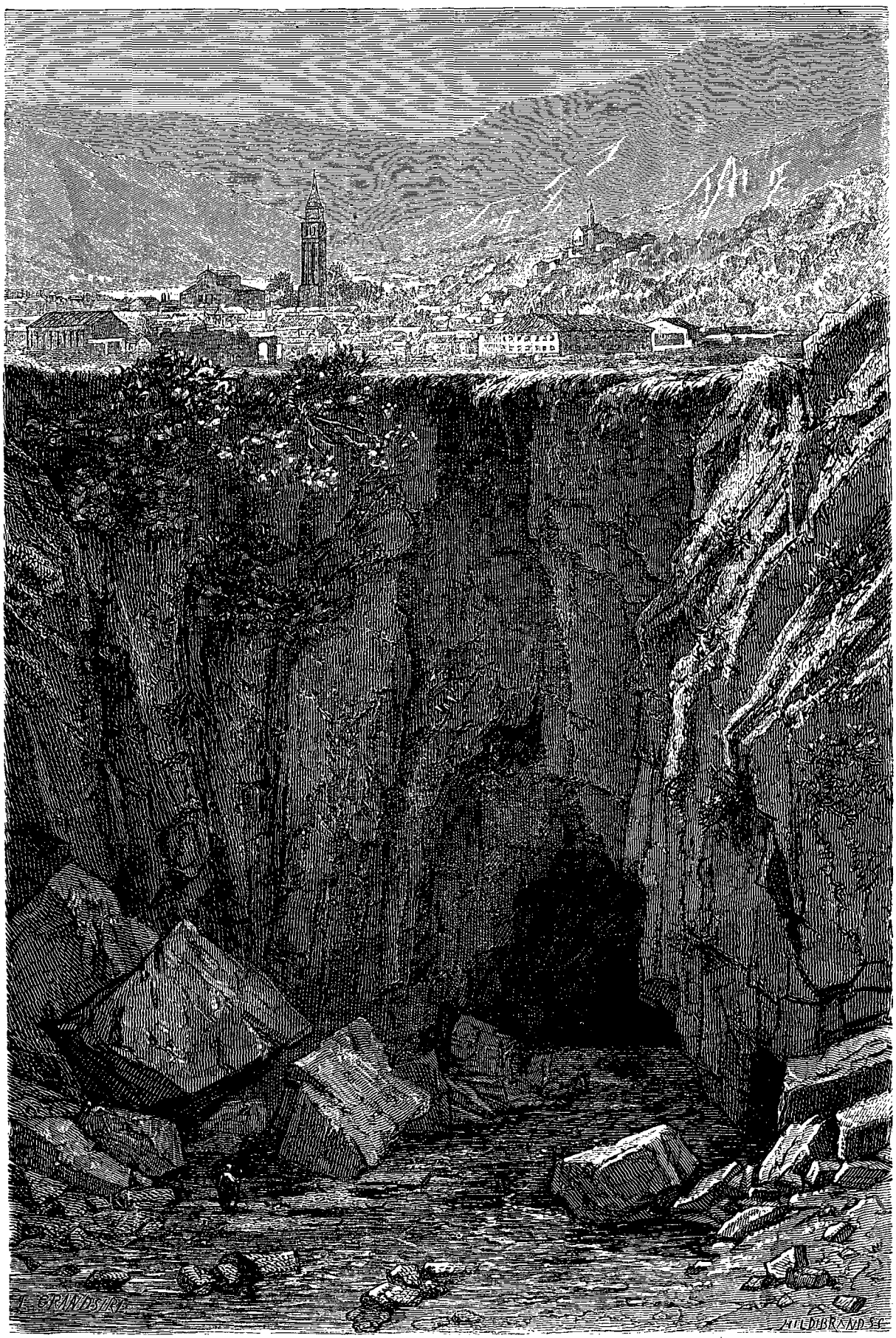
bonne, nous voyons même les ceps enlacés aux mûriers comme sur les routes de la Lombardie. L'année sera exceptionnelle, les grappes noires et serrées font ployer les guirlandes, les feuilles déjà carminées revêtent les teintes d'automne.

Nous faisons un crochet vers la côte pour entrer dans Capo d'Istria, grande ville à constructions trop amples pour sa population et qui, évidemment, a été détrônée et a perdu son influence. C'est encore là une colonie des Romains (Œgide), prise d'assaut en 932 par les Vénitiens, reprise par les Génois dans la grande guerre de Chioggia, et rendue à la République. Quand on aborde par mer, la ville se présente bien : elle est entourée de jolies villas aux pentes des collines ; mais vue de l'intérieur, elle se ressent de sa décadence. A l'embouchure du Risano et de la Corna-Lunga sont les grandes salines qu'on voit de l'autre côté du golfe que forme la vallée de Stagnon ; c'est la grande ressource de cette ville, qui fabrique annuellement sept cent cinquante mille kilogrammes de sel. Pirano, sa voisine, en fabrique quatre millions de kilogrammes. Capo d'Istria occupe huit cents ouvriers, femmes et enfants ; Pirano en emploie trois mille. C'est, je l'ai dit déjà, la haute industrie de ce pays ; le travail des salines est, paraît-il, assez rude pour le paludier ; les femmes y rendent de grands services. Ce fut de tout temps l'occupation des riverains, auxquels les Vénitiens ont interdit l'exploitation pendant des siècles ; mais la nature même de la côte s'y prêtait si bien que, depuis la chute de la Ré-



Istrie : Paysan slave et Tzigane à la foire de Pisino. — Dessin d'Emile Bayard, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Istrie : Vue de la ville de Pisino au bord de la Foiba. — Dessin de E. Grandsire, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

publique, l'industrie est devenue plus florissante qu'en aucun temps. L'exploitation du sel était autrefois un monopole; aujourd'hui, rien qu'à Capo d'Istria, on compte soixante-dix propriétaires de petites salines partielles dont l'ensemble, avec celles de l'État, constitue l'industrie locale. Les plus grandes salines sont naturellement situées aux embouchures des fleuves et des rivières, là où les côtes sont ouvertes et coupées par des canaux qui facilitent les communications à l'aide des barques, et où se font aussi les dépôts naturels qu'on développe artificiellement. C'est ainsi que les salines de Pirano sont à l'embouchure du Dragogna, à Struniano et à Porto-Rose. Le sel de l'Istrie est d'excellente qualité, mais jusqu'ici il se consomme sur place; le commerce d'exportation ne s'en est pas emparé; les propriétaires livrent leurs produits à l'État, qui, à son tour, livre aux consommateurs.

A Capo d'Istria on exploite aussi les vers à soie et on sale le poisson; il y a quelques moulins, quelques forges, et, dans un quartier de la ville, on exerce une assez gracieuse industrie : celle des fleurs artificielles et des broderies, qu'on exporte même à l'étranger. Le commerce avec l'Istrie est relativement considérable; il consiste, indépendamment du sel, en vin, beurre, fromage, graisse de porc, laine, peaux et un peu de soie. La navigation se borne aux petites courses entre Capo d'Istria, Trieste, Venise, Chioggia et la lagune. Nous avons visité les quelques chantiers de la ville; ils sont assez importants; on s'apprêtait même alors à lancer un navire de haut bord.

Buje, qui est aussi un chef-lieu de district, a une spécialité assez curieuse; c'est l'endroit où tous les villages des environs viennent se vêtir et se chausser. Dans la campagne les paysans slaves font leurs habits eux-mêmes, et la laine qui provient de la tonte est par eux mise en œuvre et devient vêtement. Mais Buje chausse même Capo d'Istria et l'habille; en dehors de cette industrie, il y a quelques presses à huile à force de chevaux.

Nous avons changé de relais deux fois, à Capo d'Istria et à Buje. A partir de Visinada, l'aspect se modifie singulièrement; la route devient montagneuse, l'horizon se resserre, les chemins sont durs quoique en bon état. On traverse de grands espaces arides; mais partout où l'homme a trouvé un peu de terre, il a semé et il récolte; le sorgho est même d'une hauteur énorme. Suspendues aux flancs de la montagne, on voit de maigres brebis noires, gardées par des enfants qui, vêtus de gris, se confondent avec le ton de la pierre; mais ils se révèlent par le son de leur flûte à deux branches dont ils jouent parfois.

Souvent les collines sont couvertes de petits bois épais et courts et forment des maquis, quand il y a un peu de terre cultivable sur la roche grise, elle apparaît d'un ton rouge très-foncé. De temps en temps, au bord de la route, une grande pierre milliaire indique l'espace parcouru, ou bien on a gravé sur le rocher même le nombre de milles. Par-ci par-là s'élèvent encore quelques chênes de moyenne taille et quelques mûriers : nous sommes cependant déjà à une grande hauteur dans la montagne. Mais bientôt la route fait un très-grand détour, la pente se prononce très-fortement et nous descendons rapidement dans une vallée bornée à son horizon par le pic du mont Majeur, qui domine tout un système de monticules. La ville de Pisino nous apparaît assise au bord d'un effroyable précipice, si bien qu'étant dans une vallée, elle semble encore sur une hauteur. Mais, à mesure qu'on avance, la perspective change et les lignes reprennent leur valeur vraie; les premiers plans s'accusent, se relevant sur la droite en une légère colline sur laquelle se profilent les croix d'un calvaire. A gauche de la route, la ville, qui de loin nous semblait plate et peu mouvementée, s'étage et moutonne; ses maisons se groupent autour d'un campanile très-élevé, construit sur le modèle de celui de Saint-Marc et détaché comme lui de son église. Une vieille forteresse en bon état de conservation forme le premier plan sur le gouffre, et de grands établissements hospitaliers ou militaires, constructions toutes modernes de l'autorité autrichienne, indiquent un grand centre administratif.

Les routes sont couvertes de véhicules de toutes sortes, de groupes de paysans conduisant des troupeaux d'animaux et des bandes d'oies grises.

Nous avons eu la bonne fortune d'entrer à Pisino le jour de la Saint-Michel, et c'est la grande *Féria*. Sur la colline du calvaire, sorte de faubourg de la ville autour duquel se groupent quelques habitations, sont parqués les bœufs, les moutons et les porcs. C'est en vain que le conducteur sonne sa trompette pour qu'on lui livre le passage, nous ne pouvons avancer que bien lentement au milieu d'un concours énorme et de l'aspect le plus pittoresque. Dans le village même les rues sont infranchissables; nous mettons pied à terre sur une petite place boueuse où une *osteria* de maigre apparence balance son enseigne représentant un aigle noir.

Pisino. — Premier aspect du marché. — Les costumes slaves.

L'*Aquila Nera* est assiégée; c'est la seule auberge du lieu. L'hôtelier ne sait auquel entendre; il nous faut aller frapper à une habitation privée où on nous donnera un lit, mais nous pourrons manger à l'auberge. Nous avons hâte de profiter du spectacle du marché, et retournant sur nos pas, à l'entrée de Pisino même, nous parcourons tout le champ de foire, depuis le calvaire jusqu'au centre de la ville et à la place principale.

Nous voilà au cœur de l'Istrie; que de costumes divers et que de types! C'est d'abord, à l'entrée, un campement de Tsiganes, jaunes, déguenillés, tout à fait étranges d'allure, avec des cheveux d'un noir bleu qui pendent jusqu'à la ceinture, et des haillons troués qui laissent voir leur peau brune. Voici des Morlaques, des Istriens du sud, des Slaves de diverses tribus avec leurs costumes variés et leur aspect singulier. La plupart des hommes sont coiffés d'une petite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

calotte couronnée d'un joli bouquet de lupins, ornée parfois de monnaies et de médailles, et qui tient sur le sommet de la tête. Les vieux portent de très-longs cheveux qui tombent jusqu'à la poitrine en mèches éparses, les jeunes ont la nuque rasée, et les cheveux, coupés régulièrement en couronne, retombent sur les yeux. Tous n'ont qu'une seule boucle d'oreille, anneau léger en fil d'or doublé à la partie inférieure de filigrane ou de pendeloques. La chemise est de laine blanche à petit col droit plissé, fermé par deux jolis boutons de filigrane; une veste d'étoffe dure et à plis carrés se pose sur les épaules, sans passer les manches : elle recouvre un gilet très-long orné de boutons de métal. Le pantalon est à la hongroise, blanc pour les riches, et de laine brune pour les plus modestes; tous portent pour chaussures l'*opancké*, relié à la jambe par des lanières, comme les cothurnes antiques.

Pour les femmes, le costume varie à l'infini : autant de villages, autant de modes diverses; les coiffures sont charmantes; la plupart des paysannes cachent leurs cheveux sous des pagnes blancs ornés de guipures et de broderies à jour qui encadrent leur physionomie brune; mais quelques-unes aussi montrent leurs nattes tressées avec des cordons blancs, verts ou rouges. Les boucles d'oreilles sont très-grandes ; toutes portent des colliers, des chaînes d'or, des coraux, de larges croix pectorales en or repoussé, et des bagues à cabochons à tous les doigts. Les corsages sont vert foncé, brodés de jaune et de rouge avec des petits tabliers de couleur et des doubles jupes courtes tranchant l'une sur l'autre par des tons différents. La blancheur des étoffes et une certaine coquetterie dans l'étalage des bijoux frappent le voyageur.

Les transactions sont assez bruyantes; la journée s'avance et déjà on a cimenté bien des marchés en buvant; c'est une foire générale où on vend tout ce que



MAIRIE DU 3e ARRONDISSEMENT DONNÉ PAR BIBLIOTHÈQUE

Types de paysans slaves : Fermière de Dignano ; habitant de Monpaderno. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

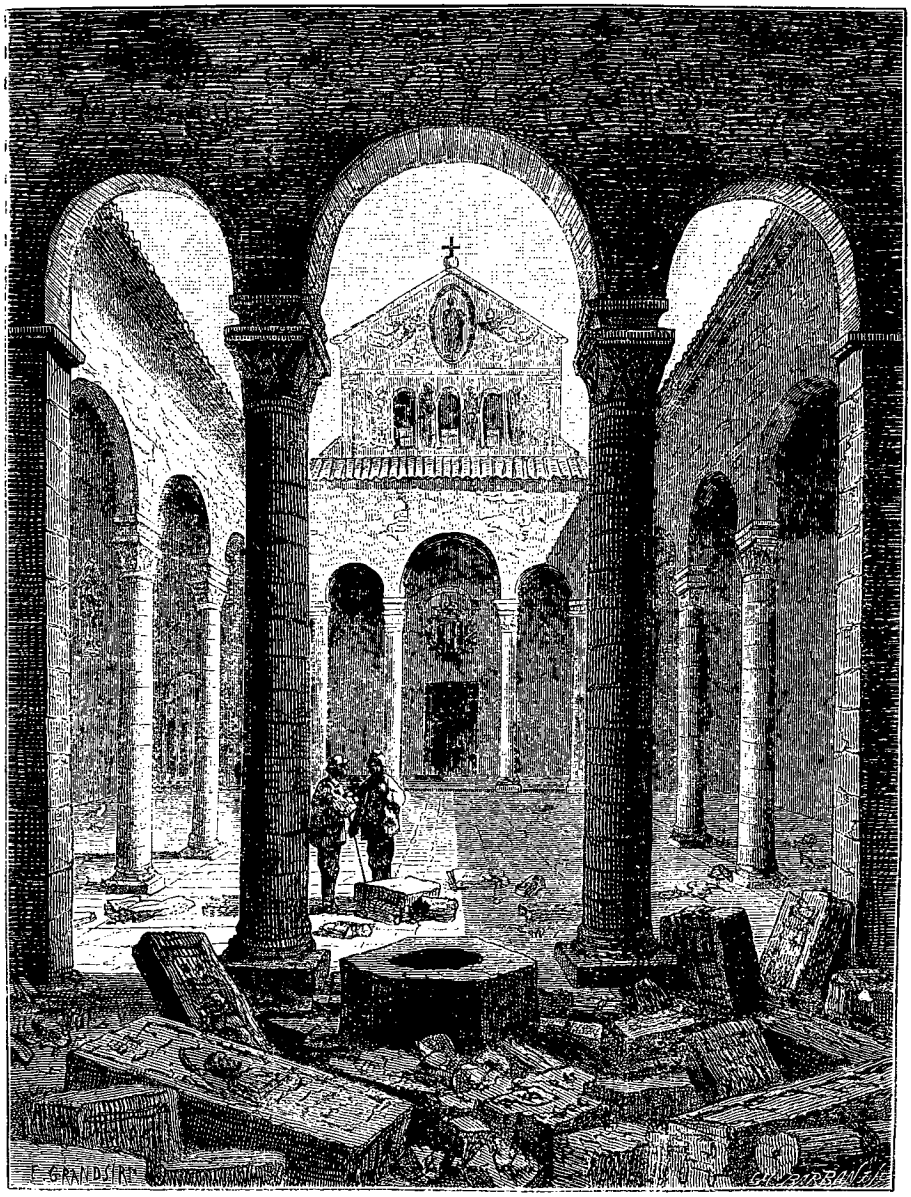
produit l'industrie restreinte du pays et l'exiguïté de ressources du territoire. Le sol est jonché d'objets de ménage très-sommaires, poteries grossières, objets en bois tournés, cuillers à pot, boîtes à sel, bizarres petits objets travaillés au couteau, dont nous ignorons l'usage. On est venu de partout; voici des gens du sud, de Dignano et de Pola, et des gens de l'est venus d'Albona et de Fianona, avec des Cici partis de Pinguente. C'est très-varié, très-vivant, très-coloré et d'un véritable attrait. J'essaye de pénétrer dans une boutique pour voir la forme des bijoux de paysanne ; la maison est comble et personne ne peut me répondre, tant elles ont toutes à cœur d'emporter une parure. Un grand nombre à l'entrée, silencieuses, les yeux fixes, avec cet air hagard des Slaves de la campagne, s'exposent comme des châsses, montrant leurs cous chargés de colliers et leurs grandes croix de poitrine. Chose singulière que les pauvres même ne consentiraient jamais à porter un bijou d'argent doré. Nous communiquons notre désir de réunir tous les bijoux istriens et dalmates. et notre intention de les avoir simplement en argent doré, et pour leur forme seulement; mais les marchands nous dissuadent de les chercher : ils ne les possèdent pas, parce qu'ils ne pourraient vendre un objet qui ne serait pas en or pur. Nous achetons quelques grandes médailles de Marie-Thérèse entourées de filigrane, que les femmes slaves se pendent au cou comme des médaillons.

Le type de ces femmes est parfois assez séduisant mais elles ont une résignation muette et une fixité étrange dans le regard. De temps en temps, un paysan ivre traverse la foule en poussant des cris singuliers, et, à chaque pas, des femmes de différents vil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lages, qui se rencontrent, se sautent au cou et s'embrassent avec effusion. Au milieu de cette confusion, l'officier autrichien, paisible et bienveillant, se promène impassible.

Le soir, toute la ville chante : Pisino est ivre; dans les rues obscures, des buveurs attardés hurlent dans les cabarets, et nous croisons des groupes singuliers qui battent les murs en chantant des poëmes slaves. Sur la route qui mène au faubourg et sort sur la campagne, des feux allumés de distance en distance indiquent des campements ; les charettes se heurtent dans l'ombre, on jure, on crie, des sonneries militaires se font entendre comme dans une place forte. Je rentre dans la petite chambre blanchie à la chaux où l'on a



Parenzo : Le *Duomo*, église des premiers temps du christianisme. — Dessin de E. Grandsire, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

bien voulu me donner asile; il ne faut rien de plus à un voyageur fatigué ; le visage des hôtes est sympathique et la chambre est proprette.

Pisino. — La ville. — Son histoire.

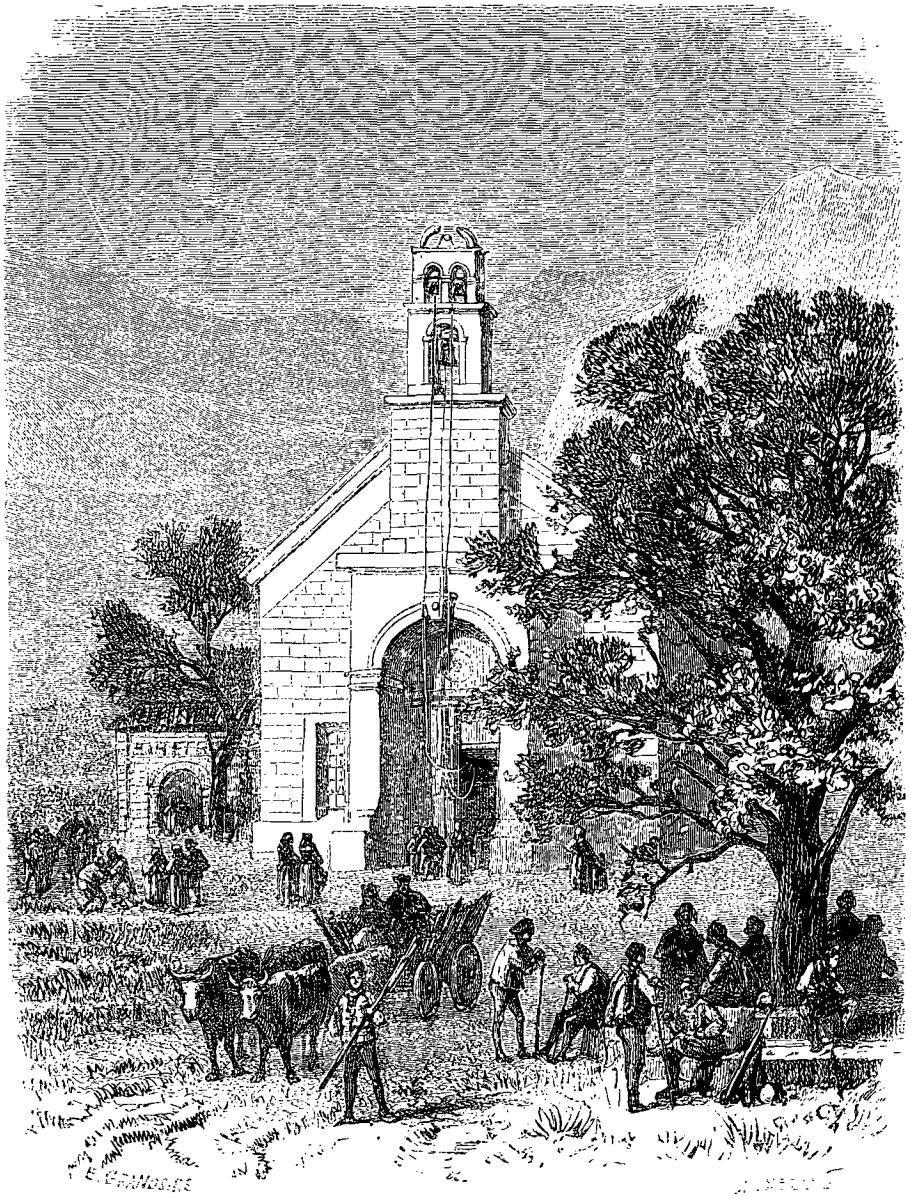
Pisino est une ville intéressante par bien des côtés; l'aspect, en dehors de cette situation unique au bord de la Foiba où nous descendrons tout à l'heure, n'a cependant pas un caractère bien tranché: c'est à la fois allemand, italien et slave. Les constructions privées n'ont rien non plus de très-pittoresque. A part le grand Campanile détaché de son église et isolé sur la place, et un bon château moyen âge d'un cachet bien accusé dont les cours et les donjons regardent le gouffre, on ne peut rien citer. Mais Pisino est un centre et c'est le cœur même de l'Istrie, on peut y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étudier sur place les mœurs, les races, la statistique agricole et commerciale du pays.

Le district entier se compose d'une ville, d'un bourg et de trente-cinq villages ; l'ensemble de ses habitants doit s'élever à vingt-cinq mille à peine. Le terrain presque partout est extrêmement accidenté ; la population est slave, à l'exception de quatre communes d'origine valaque, situées au pied du mont Majeur et qui parlent entre elles un romain corrompu.

Rien qu'en voyant le château fort de Pisino, on comprend que la ville avait les institutions d'une baronnie et était soumise à l'autorité féodale. C'est le *burg* dans tout son beau caractère, avec les créneaux, les fossés, les ponts-levis, les mâchicoulis. On voit sur la



District de Pisino : La place de l'Eglise à Monpaderno. — Dessin de E. Grandsire, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

façade les armoiries superposées, encastrées les unes à côté des autres, et qui donnent la date de la domination des comtes et barons.

Il ne rentre pas dans notre plan de faire ici beaucoup d'histoire ; mais de même que les navigateurs ne s'aventurent pas sans carte et sans boussole, nous avons une tradition, celle de chercher qui a foulé avant nous la terre où nous posons le pied.

Pisino est le nom italien de la ville ; — Mitterburg est encore aujourd'hui son nom allemand. — On la constitua en comté vers le douzième siècle et une noble famille des régions du Rhin prit le titre de comtes d'Istrie avec Mitterburg pour résidence. Peu à peu les évêques des environs, ceux de Parenzo et de Cittanova, donnent au comté des biens féodaux, et on incorpore toutes ces petites villes qui s'élèvent autour. A Pisino

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et à ses douze baronnies on réunit Visinada, Piemonte, Momiano, Barbana, Ratcizze, Sovignaco pour en former le Comté, qui est reconnu par diplôme de l'archiduc Albert (1365).

En 1509, la guerre éclate en Istrie et les comtes fortifient leur ville capitale. Cependant ils avaient un château à Pola et y résidaient en temps de paix. De tout temps ces comtés étaient soumis à l'empereur d'Allemagne, et quand, par suite d'extinction de la famille, l'héritage n'était plus transmissible, l'investiture revenait à l'Autriche. Les riches prébendes accordées par les comtes et barons aux divers couvents et abbayes qui s'établirent dans le comté, permirent aux Franciscains de construire de grands établissements et de faire des fondations pieuses qui subsistent encore. Nous sommes allés jusqu'à *San Pietro in Selva*, sur la foi d'une inscription qui nous annonçait l'existence, dans une chapelle, des pierres tombales et des mausolées des comtes d'Istrie; la promenade est facile par la route d'Antignana, mais la désillusion est complète au point de vue du renseignement historique. Les bonnes gens que j'ai vues là m'ont pris absolument pour un homme égaré et n'ont pas compris un mot à ma demande. Les abbayes de San Petronella et de San Peter n'offrent pas plus d'attrait; cette dernière est même abandonnée et ses biens ont été confisqués. Il reste à la ville de Pisino une fondation dite « Mosconi », du nom du fondateur, qui s'élève à vingt-sept mille florins de rente pour les pauvres honteux. Les petites villes environnantes ont gardé aussi de ces époques féodales des donations qui leur permettent d'entretenir des hôpitaux.

Pisino a un collége allemand et deux institutions dirigées par des Franciscains; les ressources de la ville sont surtout agricoles; et comme c'est un siége administratif, avec un capitaine de district, un hôpital, une garnison et un tribunal, il y a une colonie allemande de fonctionnaires, avec un petit casino modeste, au premier étage d'un café, où l'on reçoit quelques journaux allemands, italiens et un journal slave. On est toujours frappé de voir combien dans ces villes de l'intérieur le fonctionnaire autrichien se trouve isolé entre l'élément slave et l'élément italien; la plupart de ceux avec lesquels nous avons lié conversation se considéraient comme en exil dans ces contrées. Pisino n'a pas d'industrie, sa production se limite aux petits objets de ménage en bois ou en terre; elle n'exporte que les produits de sa culture. Son marché, depuis quelque temps, a pris une certaine importance au point de vue de la soie. Tout ce que nous avons vu là dans ces magasins assiégés les jours de marché par les paysans vient de l'extérieur, et ne se fabrique point sur place. Le petit commerçant est Istrien du Sud ou Italien, et le petit bourgeois de la ville est de la même nationalité, il parle même des Slaves d'une façon un peu sommaire : « Tutti quanti sono Morlachi! » — Tous sont des Morlaques! — nous disaient-ils en montrant la foule bigarrée des Slaves venus au marché, enveloppant toute la race dans une même expression de dédain.

Différentes races qui peuplent l'Istrie.

C'est à la foire de Pisino, une des plus considérables de l'Istrie, que, pour la première fois, nous avons vu rassemblés les échantillons variés de cette race slave qui peuple l'Istrie. Ce sera pour nous l'occasion d'établir, un peu sommairement peut-être, mais avec l'exemple à l'appui, les divisions bien distinctes et les différences de la nature physique ou de la nature morale qui constituent les variétés. Un bijoutier d'Albona, venu au marché pour faire du négoce, nous a intéressés en nous montrant un à un dans la foule les divers types de la race slave, reconnaissables et par le caractère et le costume; ce sont ces mêmes types que nous avons essayé de reproduire dans des dessins pris bien à la hâte, à l'insu des modèles, qui sont aussi réfractaires que des Orientaux à tout ce qui est la représentation de leur image.

Dans la race slave on établit deux grandes divisions : les Slaves du Nord et les Slaves du Sud. Les Slaves du Nord sont au nombre de près de soixante-dix millions, ceux du Sud au nombre de douze millions seulement. Dans les Slaves du Nord on distingue trois catégories : les Russes; — les Polonais et les Silésiens; — les Tchèques, Moraves et Slovaques.

Les Slaves du Sud sont les Croates, les Sclavons, les paysans du territoire de Trieste, les habitants des principautés de Goritz et de Gradisca, de la Carniole, de l'Istrie, ceux qui peuplent un tiers de la Styrie, de la Carinthie et une grande partie des Confins militaires; enfin viennent les Slovènes, les Dalmates, les Monténégrins, les Serbes et les Bulgares, qui habitent la région la plus orientale. Pour être tout à fait complet, il faudrait même distinguer encore au centre les Bosniaques, les vieux Serbes et les Herzégoviniens.

Tous ces Slaves du Sud parlent la même langue, diversifiée par des dialectes. Sur les douze millions, onze cent mille Serbes sont indépendants; plus de six millions subissent la domination ottomane; trois millions et demi appartiennent à l'Autriche.

Tous les échantillons de cette grande famille des Slaves du Sud ont contribué à peupler l'Istrie, de sorte que les différentes nuances qui diversifient la race peuvent être observées ici même, et qu'il faut une attention soutenue pour suivre chaque variété confondue dans l'ensemble. Il arrive parfois que les habitants d'un territoire ne comprennent pas ceux d'un territoire un peu éloigné; mais il y a une langue écrite sur laquelle on s'entend, et que les Russes eux-mêmes comprennent.

Ces Slaves de différentes origines forment, nous l'avons dit, les deux tiers de la population totale de l'Istrie; les Italiens forment le dernier tiers avec l'élément autrichien transplanté. Dans les villes du centre, presque tous les habitants parlent les deux langues; à la côte, il est très-fréquent de trouver des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habitants qui ignorent le slave, encore qu'ils comprennent au moins cette langue dans l'usage habituel de la vie. Pour certains Italiens, ou plutôt Istriens, l'emploi de la langue italienne a sa signification; comme aussi l'usage de leur langue est certainement une manifestation nationale pour un très-grand nombre de Slaves cultivés, et qui ont la pratique des deux idiomes. On vient d'assister à une manifestation solennelle de ce genre le jour de l'inauguration de l'Université d'Agram.

S'il fallait remonter à l'origine, les Celtes les premiers habitaient la montagne, et les Thraces étaient à la côte; mais les Romains viennent, et ces Thraces, peu à peu, parlent le latin et fusionnent avec les colonisateurs. Pendant toute la durée de la domination byzantine, le peuple parle encore le latin; mais sous Charlemagne, les Slaves descendent du nord est.

Les hommes qui ont étudié la question sur place et qui connaissent bien les dialectes croient que les Slaves les plus anciens de l'Istrie sont ceux qui habitent le district de Buje, entre le Dragogna et le Quieto; ceux-là cependant sont italianisés, ce qui est contraire et aux principes et aux tendances de la race; mais tout en vivant à l'italienne et en s'habillant de même, ils parlent toujours leur langue.

Les *Morlaques* ont leur territoire entre le *Quieto* et le *Leme*, c'est-à-dire entre Visinada, Pisino, Parenzo, Gemino et Rovigno. Ceux-là viennent de la Dalmatie, du Monténégro, de l'Herzégovine et du littoral de la Croatie. Dans le territoire de Castelnuovo des familles latines ont été *slavisées*.

Si on veut voir sur la carte de l'Istrie les différentes régions habitées par les diverses tribus, on remarquera près la côte est, qui baigne dans le golfe de Quarnero, entre Fianona et Lovrana, et presque au pied du mont Majeur, un petit lac appelé le lac Cepich. Sur ses bords habite une communauté répandue dans plusieurs villages et se composant de cinq mille âmes à peu près, qui, dans le cercle de la famille, emploie la la langue roumaine dégénérée.

Il ne faut pas négliger une légende locale qui fait des habitants de cette colonie du lac Cepich des descendants des colonies militaires transplantées par les Romains.

Les *Istriens du Sud*, c'est-à-dire les habitants du territoire de Pola, sont certainement des Italiens, mais ils se distinguent cependant de ceux du reste de la côte; il n'y a pas à douter qu'ils ne viennent des colons latins de Pola, mêlés plus tard aux Vénitiens qui s'y installèrent après la conquête. Il résulte de ces deux origines un dialecte italien particulier et par la désinence et par l'accent; il reste dans l'idiome nombre de mots latins, dont l'acception moderne a une autre signification que l'acception originaire. On en pourrait conclure que lorsque Rome peupla cette colonie de Pola, elle y envoya soit des Siciliens, soit des Italiens de l'extrémité méridionale.

Nous ne faisons qu'indiquer, encadrée dans cette population des Istriens du sud, entre Dignano et Fasana, la petite colonie monténégrine de Peroï, qui s'est conservée bien pure au point de vue du caractère physique; nous nous proposons d'ailleurs de faire une excursion dans la colonie et de l'étudier sur place.

La Foiba.

Pisino tire tout son caractère de sa situation au bord de la Foiba, qui s'est creusé un lit formidable et s'engouffre en une sombre caverne où ses eaux disparaissent. Le dessin que nous avons fait montre la ville suspendue au-dessus de ce précipice escarpé; mais on peut arriver dans le lit même du torrent par des pentes, sinon faciles, du moins accessibles au piéton résolu.

Nous visitons d'abord l'église, dont on aperçoit le haut campanile d'une belle tournure; puis, nous engageant dans des ruelles étroites nous débouchons sur une place, sorte de terrasse, fermée par un petit parapet. D'un côté s'élève un vieux donjon crénelé, d'un très-beau caractère, avec des galeries en mâchicoulis, des herses, des mangonneaux, toute la rude défense du moyen âge, et les portes en ogive à pont-levis; de l'autre côté se dresse un mur percé de nombreuses fenêtres grillées, et dont la partie inférieure est garnie d'un de ces abat-jour qui empêchent de communiquer avec l'extérieur, et ne permettent la vue que de bas en haut : c'est la prison de la ville. Comme c'est jour de marché, la plupart des prisonniers, à l'heure de la récréation, viennent coller l'oreille aux barreaux, et, répondant à leur nom jeté par un visiteur qui les avertit de sa présence au pied des murs, donnent audience à leurs amis et parents venus de leur village, et qui racontent tout haut les affaires de la famille en même temps qu'ils s'informent des incidents de la captivité.

C'est une assez curieuse scène que ce parloir en plein vent où on ne voit que l'un des deux interlocuteurs; mais le piquant de cette conversation à haute voix nous échappe, car tous emploient la langue slave. J'interroge un passant et demande si ce sont là des criminels ou de simples délinquants. « *Baruffa!* » me répond-il. C'est un mot de dialecte; *una baruffa*, c'est une rixe, une bataille après boire, qui entraîne un mauvais coup donné, *una coltellata* quelquefois, le coup de couteau et l'effusion de sang. Il paraît que ces paysans qui chantaient à tue-tête hier soir ont le sang chaud parfois. *Bevilacqua*, l'aubergiste qui me conduira dans quelques heures à Parenzo, me dit que la veille, chez lui, un homme en a tué un autre d'un coup de couteau. « Il l'a tué *seco*, » — net.

Je visite le château fort, et je m'accoude au parapet; c'est imposant et terrible, le gouffre est d'une profondeur énorme et d'une largeur considérable; de ce balcon, les maisons qui s'élèvent jusqu'au bord ont l'air absolument suspendues sur l'abîme; le fond est à peine boueux; l'eau, en maigres courants, se divise

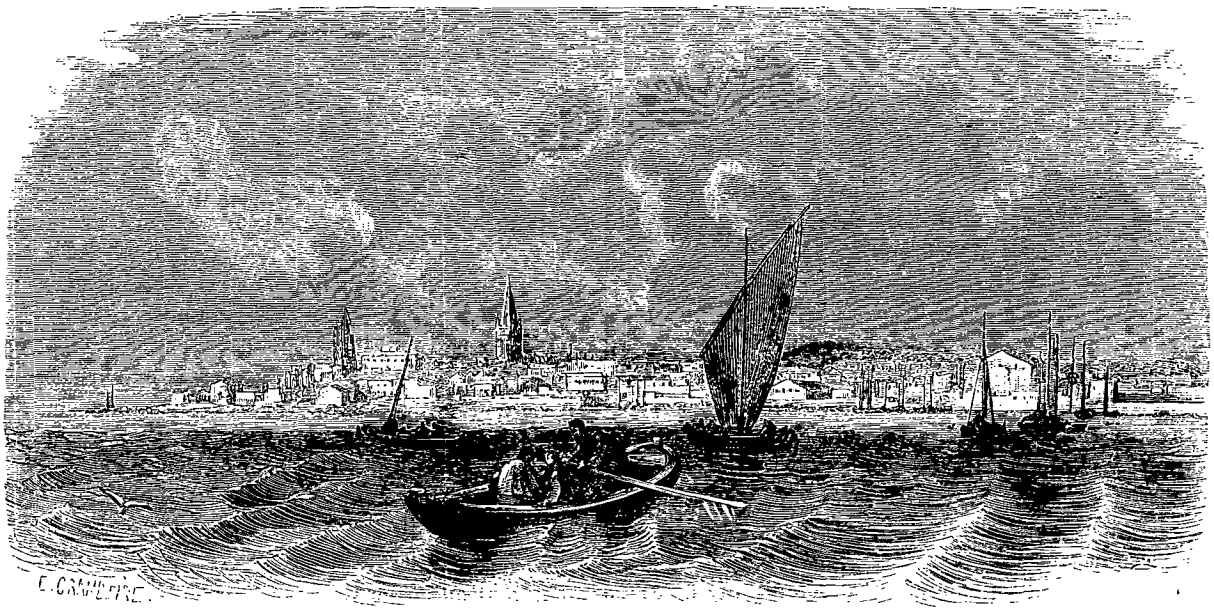
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et laisse à sec les rochers du fond, s'ouvrant son chemin dans le sol argileux ; elle va disparaître dans un trou noir, béant, et qui a été creusé par le courant impétueux ; c'est une grotte, une caverne, un entonnoir mystérieux où la Foiba disparaît. A certaines époques de l'année, l'immense trou, qu'on appelle ici *il Buzo*, — c'est le mot *Buco* (trou) en dialecte vénitien, — se remplit tout à coup, et les flots boueux viennent baigner les parois jusqu'au point où l'on voit les lianes se balancer au-dessus de la caverne.

Il serait très-intéressant d'avoir dans une telle excursion quelque géologue distingué, quelque naturaliste, un Charles Martins, l'homme des glaciers, qui étudierait le phénomène de ces masses d'eau qui, s'engouffrant sous une montagne, disparaissent sans qu'on puisse suivre leur cours. L'eau, d'ailleurs, aux gorges du Fier, près d'Annecy, et dans bien d'autres endroits, se creuse ainsi des voies dans les rochers en y laissant l'empreinte des vagues comme sur un sable friable. Ici, il semble que les fonds soient glaiseux ; par des canaux mystérieux dont on ne peut suivre la trace, la Foiba poursuit donc son cours pour reparaître à des distances de plusieurs lieues, et cela dans des directions tellement opposées, qu'on ne peut reconnaître si ce sont bien les mêmes eaux que celles qui se sont engouffrées sous la ville de Pisino.

Le jeune comte Esdorff, qui est attaché à la préfecture ou *capitanato* de Pisino, mettant à flot une barque de très-petite dimension, a essayé de pénétrer dans la caverne pour voir jusqu'où il pourrait suivre le cours de la Foiba ; mais, peu à peu, les parois se resserrent de telle façon, et la voûte s'abaisse à un tel point, qu'il a dû se coucher dans la barque, ne pouvant plus manœuvrer, et forcé de retourner en arrière.

On dit que des perles d'ambre, jetées à l'orifice du gouffre, ont été retrouvées dans le canal de Leme,



Vue de Parenzo. — Dessin de E. Grandsire, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

entre Orsera et Rovigno. Au moment où nous-même nous sommes entré dans la grotte, après nous être accroché péniblement aux anfractuosités de rochers, les eaux de la Foiba étaient très-basses et on pouvait avancer assez loin ; mais le terrain est trop glaiseux pour que cette tentative puisse être poussée plus avant, sans d'autres moyens d'action que les nôtres.

La route entre Pisino et Parenzo. — Antignana. — Monpaderno. Sbandati.

La circonstance de la foire de Pisino m'a facilité les moyens de me rendre à Parenzo ; j'ai trouvé une petite voiture de retour attelée d'un cheval nerveux et très-vite ; c'est une sorte de chaise à jour en bois blanc, misérable d'aspect, mais bien suspendue pour ces routes détestables, et munie d'un serre-frein indispensable pour les côtes ardues.

Il y a quatre heures de Pisino à la côte, et la route passe par Antignana, Monpaderno et Sbandati. Pisino étant dans un fond, qui est lui-même un plateau au-dessus du cours encaissé de la Foiba, il faut regagner la hauteur et s'engager dans de petites vallées formées par des séries de collines. Le pays a du caractère ; c'est, relativement, une région agricole. Mon *vetturino* me dit qu'ici le sol est très-divisé ; les grands propriétaires louent les fermes *à moitié ;* le paysan cependant aime la terre, et il a de petits morceaux qu'il achète par parcelles ; il récolte le froment, le sorgho, les cucurbitacées. Il y a deux sortes de blé : la *golta candida*, le grain blanc, et le *fromento commune* de seconde qualité ; les cultivateurs mêlent les deux et font un pain très-serré, mais nourrissant. Ils réservent la *golta candida* pour les villes où ils vont apporter le pain tout fait ; c'est l'industrie de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pisino : Paysans des différents villages du district au marché de Pisino. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

certains centres à peu de distance des villes. Les grandes fermes sont construites sur un plan partout identique, tel que nous en donnons le type en tête de cette livraison; les routes sont sillonnées de chariots à bœufs, très-bas sur leurs roues pleines, et dont le moyeu est retenu par une clavette; le costume des paysans varie peu : c'est celui que nous avons reproduit dans les types pris au marché de Pisino. De temps en temps, à droite et à gauche de la route, nous voyons d'assez gracieuses filles qui gardent des dindons gris, et dont les cheveux, visibles sous leur coiffe blanche, sont tressés avec des cordons rouges.

A mesure qu'on s'éloigne de Pisino, le pays devient plus ardu et plus stérile. *Mojani* n'est qu'une ferme située presque en plaine; les propriétés sont divisées par des pierres posées à la main sans ciment, et sur trois assises seulement; la culture est si pauvre qu'on se demande ce que ces gens exploitent et de quoi ils vivent. A dix minutes de Mojani, en avançant sur la route, on voit la mer devant soi à une grande distance, au-dessous d'une série de collines; le système des montagnes s'abaisse et elles viennent mourir à la côte en contre-forts presque aplanis. On sent très-bien de là les échancrures du littoral.

Nous laissons à droite *Monpaderno*, mais nous abandonnons un instant le voiturin pour voir le village et dessiner l'église, dont le clocher est curieux : c'est une sorte de placage de l'épaisseur d'une assise qui s'élève dans l'axe même de la porte, en façade principale, et se découpe sur le ciel avec ses deux cloches dont les cordes retombent sur la tête même des fidèles en coupant l'unique porte centrale. Les villages ici sont rarement réunis autour des clochers; ils se dispersent à de grandes distances, et les habitations s'élèvent au lieu même où la terre est cultivable.

A Monpaderno, une place régulière s'étend devant l'église, et deux arbres entourés de gradins, qui leur font un double piédestal, s'élèvent de chaque côté et encadrent le modeste monument. Nous laissons encore à notre droite un autre village, *Cetani*. Les côtes, à mesure qu'on avance, sont moins fortes et les collines moins hautes; on avance désormais sur des plateaux légèrement vallonnés. Toutes les femmes qui passent, même les plus pauvres, portent de gros colliers de corail, celles qui gardent les moutons ont des croix d'or ou des médailles de Marie-Thérèse au cou; leurs troupeaux, assez chétifs d'ailleurs, sont composés de moutons et brebis noirs.

Bonaci, que nous traversons ensuite, se groupe autour d'une ferme d'une certaine allure, avec un avant-corps percé d'un grand arc surbaissé et qui présente à son premier étage un petit portique; mais le corps principal, à large toit qui avance en portant une grande ombre sur la façade, est à peine percé de quelques trous. Il y a là un certain mouvement agricole; à la porte stationnent de lourds chariots pleins de citrouilles de l'espèce dite, dans le nord de l'Italie, *angurie*, et sur lesquelles sont couchés des groupes d'enfants.

Sbandati, la dernière étape, est aussi dispersé par groupes de deux ou trois maisons; nous saisissons au passage quelques jolis costumes, entre autres une fille à la fontaine, qui, descendue dans une citerne naturelle formée par les rochers, se détache en aimable silhouette sur les fonds roses du roc; avec un beau geste, elle relève sa jupe pour remplir son *bucaro*. A partir de là s'élèvent de petits taillis épais et drus, taillis de chêne qui fournissent des fagots pour les fours. Une personne étrange, habillée comme un homme et qui conduit une petite voiture semblable à la nôtre en fumant un long cigare de Virginie, passe rapide en fouettant son cheval; notre guide nous dit que ce voyageur est une dame de Parenzo, dont le nom seul (assez fréquent d'ailleurs dans ces régions) suffit pour nous intéresser. Mme *Bradamante* chasse et voyage ainsi seule, à la plaine ou à la montagne, toujours armée, sans peur et sans reproches, connue et respectée de tous.

Depuis un instant déjà, dans les choses et dans les hommes, — ce n'est point pour Bradamante que je dis cela, — il y a une certaine grâce italienne; l'élément slave s'éloigne et nous revenons à l'Italien, mais à l'Italien du nord, celui de la côte depuis Ancône jusqu'à Venise, sans costume bien défini et sans caractère saillant dans l'extérieur. A partir de Sbandati, presque tout d'un coup, en descendant une dernière côte, on découvre Parenzo se découpant joliment sur la mer avec les barques de son port, ses deux clochers et son écueil de San Nicolo, qui a l'air d'un grand bâtiment à l'ancre dans la rade.

Nous avons mis quatre heures pour nous rendre de Pisino à Parenzo, c'est-à-dire pour aller du centre de l'Istrie à sa côte sud.

Parenzo. — La ville. — Les monuments. — L'île de San Nicolo.

Parenzo est un lieu beaucoup plus important que ne le comportent son étendue et son apparence. C'est le siége de la diète d'Istrie et la résidence de l'évêque. Parenzo, à elle seule, fournirait l'élément d'un volume historique d'un haut intérêt; jamais peut-être, sans en excepter Zara, ville de la côte orientale de l'Adriatique n'eut des destinées plus tourmentées. Pour le moment, Parenzo compte à peu près quatre mille âmes; la ville est agréable, proprette, bien tenue; on sent que ses habitants vivent dans l'aisance du produit de leurs terres. Ils cultivent la vigne, le maïs, le froment, les légumes. Aux portes mêmes, et sur le littoral immédiat, s'élèvent d'immenses chantiers pour les dépôts de bois de four qu'on porte à Venise et à Chioggia. Les larges felouques qui disparaissent sous leur chargement de bois et qui, en petites flottilles, stationnent constamment depuis la douane de Venise jusqu'au quai des Zattere, dans le canal de la Giudecca, viennent de cette partie de la côte. Parenzo fournit aussi de la pierre aux villes voi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sines, et les carrières des environs sont très-importantes.

C'est une petite ville vénitienne greffée sur une colonie antique, et les deux époques y ont laissé leurs traces bien évidentes; de là les deux caractères bien distincts. La cité était fortifiée, la muraille flanquée de tours faisait une enceinte reliée par un port ; des écussons, encastrés dans la pierre, portent encore un fier lion et deux dates, 1432-1472. A l'intérieur, la *Piazza dei Signori* a son caractère vénitien ; des petits palais à jolis balcons byzantins, avec des lions appuyés aux angles, des balcons à colonnettes sveltes aux chapiteaux feuillus, rappellent la période de la domination vénitienne, comme aussi dans les cours à arcades ou même sur les places, les jolis puits du quinzième et du seizième siècle, aux margelles sculptées, usées par les traces des cordes, font souvenir de Venise.

Les monuments de Parenzo consistent en ruines nombreuses de l'époque romaine, mais dans un tel état de dévastation qu'elles ne peuvent arrêter que l'archéologue. En fait d'églises, le *Dôme* est certainement la plus intéressante de toute la côte, et celle qui, malgré la destruction de certaines parties et les évidentes restaurations, donne l'idée la plus juste et la plus complète de la basilique des premiers temps du christianisme. A Rome, on a la basilique de Saint-Clément; à Milan, l'admirable sanctuaire où on retrouvait naguère les corps des protecteurs de la ville; à Torcello on possède aussi un spécimen des basiliques chrétiennes ; mais le Dôme de Parenzo est d'un tel intérêt, que la Commission des monuments historiques de Vienne a cru devoir, en 1863, prendre en main l'entretien du monument pour le conserver au pays.



Ile San-Nicolo : Edit des provéditeurs à l'occasion de la peste de 1600. — Dessin de E. Grandsire, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

La date à peu près certaine de la construction du Dôme se fixe entre 524 et 543; c'est le moment où Théodoric, le roi des Goths, fonde les évêchés d'Istrie. L'église, divisée en trois nefs, est précédée d'un atrium, et, avant l'atrium, d'un baptistère avec piscine baptismale. C'est le premier plan du croquis que nous avons fait sur nature. Dans cette partie ruinée, abandonnée pour le moment, on a réuni nombre de vestiges antiques, dont quelques-uns d'un grand intérêt. Si, placé dans l'atrium, on regarde la façade supérieure du Dôme, on verra que les parois extérieures, entre les baies qui éclairent le monument, étaient revêtues de mosaïques dont aujourd'hui il ne reste que des fragments.

A l'intérieur, les trois nefs sont divisées par des colonnes de marbres grecs précieux ; mais si on saisit dans un coin de la nef un anneau de fer qui sert à ouvrir un panneau du plancher, on peut pénétrer dans un compartiment souterrain qui indique le sol antérieur, encore recouvert de très-belles mosaïques à un mètre vingt centimètres au-dessous du sol actuel ; de sorte que les colonnes qui séparent les nefs portent sur un petit mur caché sous le parquet.

L'autel principal s'arrondit en cul-de-four, orné, à son soubassement, de marbres précieux, de mosaïques, d'incrustations de nacre et de porphyre de l'Orient, de frises de poissons, de fleurs, d'algues et de coquillages. Dans la partie supérieure, une composition en mosaïque de l'époque primitive du christianisme représente saint Euphrase et son fils avec l'archidiacre Claude, les saints et les anges groupés autour de la mère de Dieu. Saint Euphrase est un homme de couleur, et l'inscription donne la date de la construction. Des ambons et pupitres, un tabernacle extrêmement curieux par son inscription et les sculptures dont il est revêtu, donnent de l'intérêt à cet intérieur dont les chapiteaux remarquables au point de vue de l'exécution ne peuvent pas, par leur caractère, être postérieurs au sixième siècle.

De l'église on passe dans un *martyrium*, sorte de catacombes beaucoup moins souterraines que celles qui sont creusées sous les basiliques ; mais là comme à Saint-Marc les eaux envahissaient le sol : il a fallu se contenter d'une profondeur moindre. Toutes les constructions du Dôme sont faites avec des débris antiques, comme c'était malheureusement l'usage alors.

Les traces de restauration sont évidentes ; la première date du dixième siècle, la seconde du treizième, une autre eut lieu sous l'évêque Peterani, enfin l'évêque Négri, surveillant lui-même une dernière restauration en 1764, retrouva le précieux tabernacle qui, en donnant le nombre d'années d'épiscopat du fondateur de l'église, permet de fixer la date de sa construction à l'année 534.

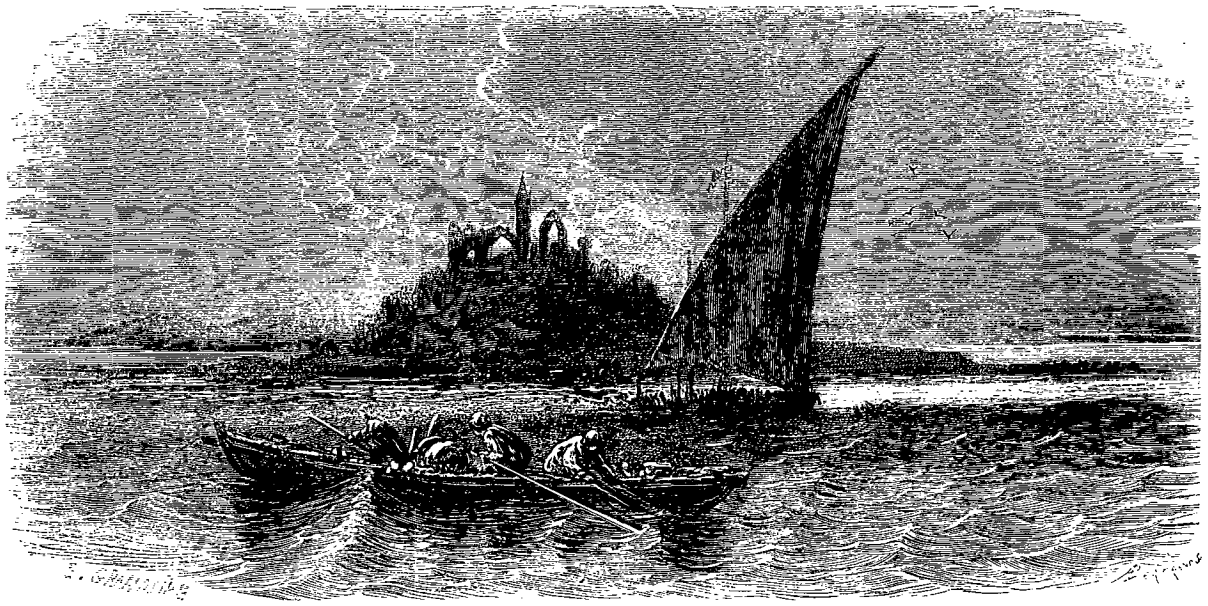
La partie antique de la ville n'existe plus que comme plan, et si on veut, par l'imagination, restaurer la colonie romaine, il faut reporter dans le lieu où ils s'élevaient primitivement les vestiges qu'on a transplantés ici et là. Une place dite « Marfori » (*forum Martis*) indique clairement le lieu des Comices et le forum plébéien avec ses deux temples dédiés à Mars et à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Neptune. Si on pénètre, comme nous l'avons fait, dans un jardin du voisinage appartenant au marquis Polesini, qui nous a fait les honneurs de Parenzo pendant tout notre séjour, on peut voir encore les bases de l'un des temples, et de l'autre un fragment de colonnade engagé dans des constructions. Du théâtre antique il ne reste rien que le plan indiqué par des vestiges de forme circulaire; mais si on s'éloigne de la ville en suivant le bord de la mer jusqu'à la pointe San Pietro, on peut, à l'heure du reflux, distinguer au fond des eaux limpides des fondements énormes, des ancres, des anneaux de fer rouillés, qui indiquent les vestiges d'un port antique avec son môle et ses quais.

En face de Parenzo, à un quart d'heure à peine, un canot permet d'aborder à l'île de San Nicolo, où s'élevait autrefois un monastère de bénédictins, aujourd'hui en ruine, et dont il ne reste debout qu'une très-haute tour ronde qui servait de phare aux navigateurs. L'écueil est verdoyant et fertile; il appartient au marquis de Polesini, qui a là un grand enclos avec jardin et une sorte de ferme. A peine débarqué, la première chose qui frappe nos yeux est une grande inscription vénitienne gravée sur une plaque de marbre dressée sur le sol, surmontée d'un lion de Venise, et qui baigne presque dans la mer. C'est un édit du chevalier procurateur Alessandro Zéno, provéditeur à la salubrité, qui défend sous les peines les plus sévères, à quelque vaisseau que ce soit, armé ou désarmé, d'aborder dans l'île sans avoir satisfait aux lois et coutumes de la *Sanità* et pratiqué sa quarantaine.

Ce n'était point une précaution vaine. En lisant les chroniques nous voyons qu'en effet, en 1360, une pre-



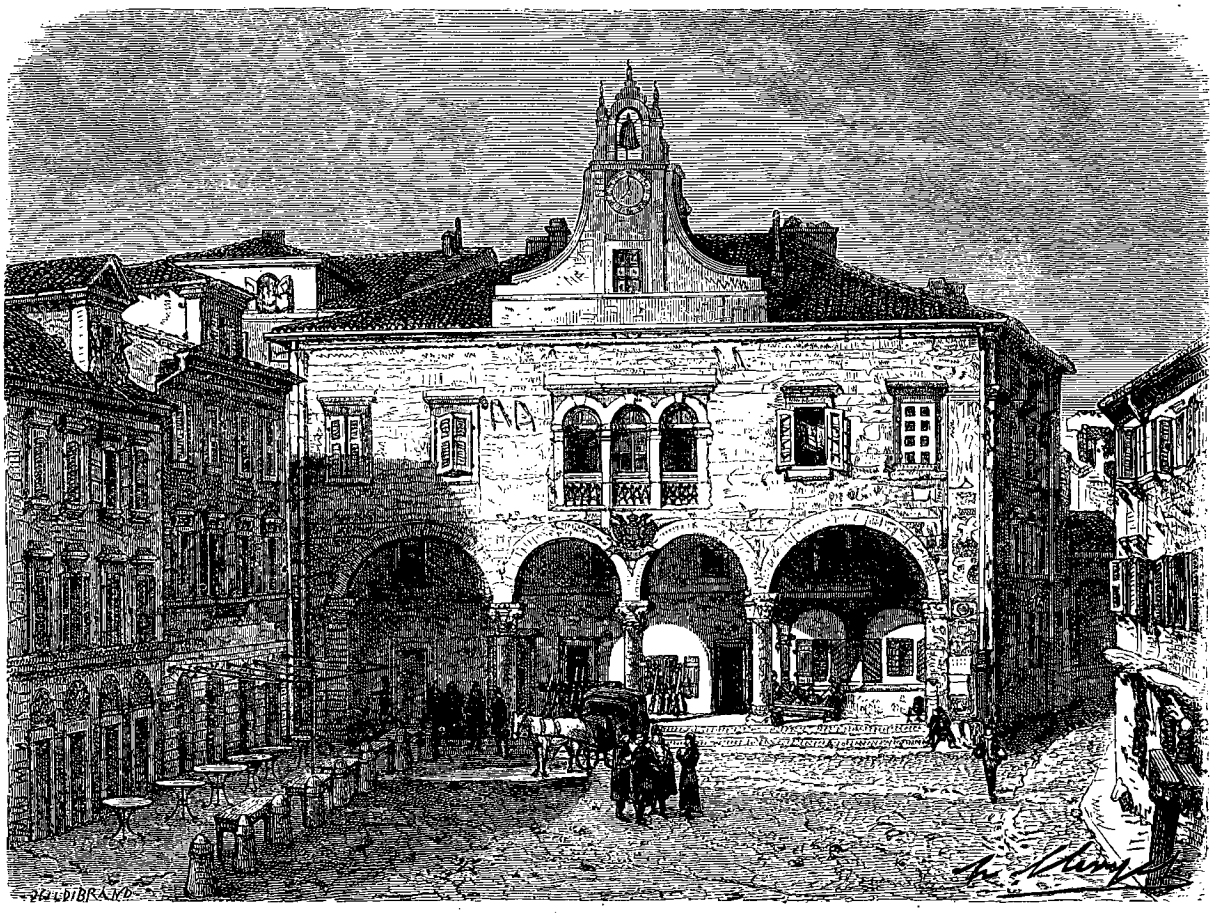
Côte d'Istrie : Sainte-Catherine-en-l'Ile, écueil entre Parenzo et Fasana. — Dessin de E. Grandsire, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

mière peste — ou du moins la première dont l'histoire garde le souvenir — ravage la ville, à laquelle il restait encore trois mille habitants, quoiqu'elle eût été dévastée par la guerre civile. La guerre de Gênes l'épargna alors que les autres cités étaient mises à feu et à sang; elle se releva, bâtit son phare, éleva ses murs et creusa ses citernes; cependant cette première peste l'avait encore épuisée. En 1580, le fléau, éclatant une seconde fois, ne laissa plus que sept cents habitants. En 1600, il frappe de nouveau la ville, qui ne compte plus que trois cents âmes. En 1630, venu de l'Italie supérieure, il ravage la malheureuse ville avec une telle force que les survivants abandonnent Parenzo, qui devient un cimetière où souffle un air empesté. Les navigateurs, trente-cinq ans après, évitaient encore ces parages. Mais Venise était énergique: elle transplanta là des Grecs de Candie, des Slaves, des Albanais, des Dalmates; elle leur donna ces belles terres qui s'étendent autour de la ville et représentent le sol le plus fécond du territoire. En moins d'un siècle les habitants étaient revenus au nombre de deux mille; mais on conçoit que les provéditeurs à la santé publique prissent les mesures les plus sévères pour éviter un nouveau sinistre, et on aime à toucher du doigt, par une inscription aussi monumentale que celle que nous reproduisons, les témoignages historiques du danger que courait alors la côte avec ces pèlerins et voyageurs insoucieux des lois sévères de la pratique.

Charles YRIARTE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Istrie : La place du Forum ou de la Seigneurie, à Pola. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

L'ISTRIE ET LA DALMATIE,

PAR M. CHARLES YRIARTE[1].

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Parenzo à Pola par mer. — La côte. — Rovigno. — Fasana. — Les écueils. — Santa-Catarina in Scoglio. Le canal de Fazana.

Nous allons nous embarquer à Parenzo pour gagner Pola, le grand arsenal militaire de l'Autriche, à la pointe de la presqu'île d'Istrie. Cette côte ouest est admirablement desservie : tous ses ports et toutes ses villes sont reliés par les vapeurs du Lloyd, qui apportent avec eux la vie et l'abondance ; c'est la rive privilégiée où s'élevaient autrefois les belles colonies romaines, celle où plus tard les Vénitiens assurèrent leurs conquêtes en développant la prospérité de tous les ports qui leur offraient des abris sûrs dans leurs voyages en Orient. Rien qu'en rangeant la côte, au seul aspect de sa configuration, on comprend les causes qui déterminèrent la conquête, et qui de tout temps firent de l'Istrie et de la Dalmatie une proie pour le voisin le plus puissant, ne laissant depuis plus de deux mille ans, de Trieste aux bouches du Cattaro, qu'une seule ville indépendante, Raguse, qui se gouvernait en république, encore qu'elle payât tribut triennal au Grand Seigneur, et qu'elle ait été obligée de lui demander de s'emparer de deux enclaves qui l'isolaient des territoires des colonies vénitiennes.

L'Istrie est certainement un pays pierreux, triste,

1. Suite et fin. — Voy. p. 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

presque partout désolé en dehors de son littoral; elle est tributaire de l'étranger et ne se suffit point à elle-même; mais sa population fournit des marins excellents pour les flottes, ses carrières donnent des pierres pour la construction, ses forêts (dont on cherche en vain aujourd'hui la trace) produisaient autrefois des bois pour les galères. De l'autre côté de l'Adriatique le rivage est plat; de Venise à Ancône il n'y a pas un bon refuge, et quand la République voulait aborder en Grèce, ses vaisseaux devaient côtoyer le rivage illyrique, qui forme des golfes et qui est rempli de ports excellents. Voulait-elle des pilotis pour ses maisons, des rameurs, des soldats, des matériaux pour sa marine, Venise devait encore les demander à l'étranger. Assise dans la lagune, jetant déjà les bases de sa puissance, elle convoitait donc l'Istrie; et dès 991, le jour où les riverains de l'Adriatique infestée par les pirates narentais l'appelèrent à l'aide, la république de Saint-Marc en leur rendant la sécurité leur enleva l'indépendance.

Après les grandes péripéties de nos guerres de l'Empire, quand le traité de Vienne donna à l'Autriche l'Istrie et la Dalmatie, les inventeurs de l'équilibre européen entendaient encore égaliser les forces des divers États représentés au congrès en refaisant plus équitablement la carte d'Europe. Aujourd'hui, enlevez ces pays à la maison de Habsbourg, elle n'a plus ni ports, ni flottes, ni matelots habiles; et cette marine autrichienne qui a dans l'histoire de ces dernières années et Lissa et l'expédition au pôle nord, n'a plus de moyens d'exister.

Le voyage de la côte d'Istrie à bord des bâtiments du Lloyd offre un grand attrait si le temps est calme et si l'atmosphère est douce. Le littoral est très-habité, on fait escale partout et l'excursion rappelle au voyageur les faciles promenades des grands lacs italiens, lac de Côme, lac Majeur ou lac de Garde, avec des horizons plus vastes, et sans la ceinture de montagnes bleuâtres. Là aussi les ports blancs défilent les uns après les autres, tous plus ou moins vénitiens d'aspect; les villages se succèdent, assis sur de petites collines; et quand on entre dans la série des écueils dont la côte est semée vers la pointe du cap Promontore, on navigue comme dans un canal et on oublie l'Adriatique. Quand nous doublerons ce cap Promontore, nous entrerons dans les régions des tempêtes; jusque-là nous sommes encore sur la côte abritée.

On va de Parenzo à Pola en quatre heures; après avoir croisé Fontane et Orsera, petits pays sur la montagne, on touche deux ports, ceux de *Rovigno* et de *Fasana*. Le vapeur rase toujours le bord semé de petits écueils presque au niveau des flots, avec un peu de verdure et de longues traînées rocheuses qui paraissent et disparaissent sous le flot, et sur lesquels s'arrêtent parfois de grandes bandes d'oiseaux de mer. A onze heures notre bâtiment lève l'ancre; à midi et demi, nous stoppons devant Rovigno pour prendre des voyageurs et quelques caisses de marchandises.

La ville est construite sur un rocher, et son église occupe le sommet, flanquée d'un campanile dont la forme est exactement calquée sur le modèle de celui du Sansovino. Une statue de la Vierge, d'une assez jolie silhouette, sert de flèche à l'édifice.

Pour entrer dans le port nous avons dû contourner le rocher sur lequel s'étagent les constructions; celles de la pointe sont portées sur un roc taillé à pic comme un mur de soutènement; et la mer, quand elle est en fureur, doit déferler jusqu'aux premières fenêtres en battant sourdement les bases. Les maisons de la vieille ville s'élèvent sur la hauteur et se groupent autour de l'église; la ville autrichienne longe les nouveaux quais et reflète dans l'eau ses magasins, ses casernes et ses établissements. Rovigno est riche et sa fortune consiste en oliviers; du haut du bord, quand on regarde les quais, on sent qu'il y a là un certain mouvement d'affaires; sur la place s'élève une tour qui rappelle celle de la *Merceria* de Venise; au-dessus des maisons étagées, les jardins montrent leurs tertres de gazon et leurs verts feuillages.

En examinant le port nous reconnaissons qu'il y a deux ancrages, l'un au nord, l'autre au midi, et il se fait autour de nous un assez grand mouvement de polacres, de tartanes, de trabacoli, de bâtiments de toute sorte qui viennent prendre à Rovigno l'huile qu'on y récolte. A Parenzo c'était la vigne qui était la richesse du pays; ici c'est l'olivier au feuillage sombre qui tache la terre grise et donne à la côte son caractère.

Au sortir de Rovigno nous prenons un instant le large pour éviter le rocher qui forme la pointe du golfe, et nous nous engageons dans les passes formées par tous ces écueils qui émergent à quelque cinq cents mètres de la côte, portant tous des oliviers; çà et là s'élèvent quelques rares cabanes qui abritent les paysans au moment de la récolte. Ce sont les îles *Santa-Catarina in Scoglio*, — *Figarola*, — *Lamatorina*, — *San-Andrea*, — *San-Giovanni in Pelago* et *le Due-Sorelle* (les Deux-Sœurs) qui n'en forment qu'une. Les autres îles du groupe (elles sont au nombre de douze) sont plutôt des écueils. Dans la première de toutes, en face de Rovigno, on voit encore debout un haut campanile et les arcs d'une nef qui se profilent sur le ciel; là s'élevait le couvent de Santa-Catarina in Scoglio.

Toutes ces passes sont étroites, mais l'eau est profonde et la traversée est sûre. Quand nous avons franchi les écueils, nous serrons de nouveau la côte, assez déserte, basse, tachée de temps en temps d'un point blanc et de petits monticules grisâtres qui indiquent des carrières ou des fours à chaux. Les villages, d'ailleurs assez rares, sont presque toujours situés aux sommets des collines. Une fois encore nous entrons dans une passe étroite formée par des îles qui s'étendent parallèlement au rivage, *Scoglio Minore* et *Brioni:* c'est le canal de *Fasana*, petit port entre *Dignano* et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pola. Nous prenons la poste sans laisser de voyageurs et sans en recevoir, et, doublant la pointe *Rancon*, nous pénétrons dans un golfe formé par la *Penada* et le *cap Compare :* nous sommes dans les eaux de Pola.

La pointe de ce cap Compare s'avance assez dans la mer, dans la direction nord, pour former avec la pointe opposée un cirque de collines coupé par un étroit goulot pour l'entrée des navires. C'est un port circulaire creusé par la nature, d'une immense étendue, et coupé dans son diamètre par des îlots dont le génie maritime s'est emparé, soit pour la défense, en les fortifiant, soit pour la construction navale, en y établissant des cales de radoub et des hangars. Quand on est entré dans le port de Pola, on a devant soi la ville, admirablement située à la rive avec ses immenses arsenaux à droite, ses monuments de l'amirauté au centre et sa merveilleuse arène antique à gauche; si on se retourne pour regarder en arrière, on cherche en vain la passe qu'on vient de franchir, car les deux pointes des caps se recouvrent l'une l'autre et l'anneau est fermé. Les forts gardant la passe, trente vaisseaux de guerre, abrités des vents et en pleine sécurité, peuvent évoluer dans ce vaste cirque.

Pola. — La place du Forum. — Le Palais municipal. — Les temples de Diane. — Le temple de Rome et d'Auguste.

Pola offre au voyageur un attrait multiple; l'archéologue y rencontre, dans un bel état de conservation, des monuments romains de la belle période; celui qui cherche en Istrie les traces de la domination vénitienne trouve dans la ville du moyen âge un spécimen très-complet des colonies de la République : la cité moderne, énorme agglomération de constructions militaires, offre enfin un genre d'intérêt très-vif à ceux que séduisent les grandes manifestations du génie industriel de notre temps.

Comme la cité civile disparaît devant la cité militaire, qui occupe une surface beaucoup plus considérable, ainsi la population autochthone disparaît dans la colonie maritime.

Nous descendons à l'hôtel Pavanello; on n'y fournit pas au voyageur le moyen de se nourrir, il lui faut donc chercher dans la ville italienne quelque restaurant hasardeux; mais s'il a eu soin de se munir de lettres pour quelque officier de la marine impériale et royale, il sera présenté au *Casino* des officiers où, avec une société d'une courtoisie exceptionnelle, il aura une table excellente et les journaux italiens, français, allemands et anglais.

Notre première visite est pour la place de la ville, la plus vaste de la province, et qui sert à la fois de marché, de promenade, de point de réunion; à l'heure à laquelle nous y arrivons, des officiers de marine se promènent rapidement de long en large comme s'ils étaient sur le pont de leur navire. C'était là l'ancien *Forum*, et toutes les rues qui y aboutissent portent encore aujourd'hui des noms antiques — rue des *Comices*, — rue de *Junon*. — Le vieux Palais municipal, dont nous donnons le dessin, occupe tout le fond; son portique en arcades, son balcon et le motif principal qui le décorent, en font un assez joli spécimen des constructions municipales vénitiennes. Il doit appartenir au quinzième siècle; mais en 1581 le monument s'étant écroulé, on l'a restauré sans beaucoup de soucis du caractère, notamment dans sa partie supérieure. Là résidait le recteur envoyé par Venise avec le titre de comte de Pola, et qui était chargé d'administrer la ville avec un collége de quatre citoyens. Les parties angulaires, restées intactes, et qui sont de l'époque primitive, offrent des inscriptions curieuses qui disent l'histoire du monument. Sur le côté droit, une pierre sculptée, encastrée dans la masse, représente un chevalier bardé de fer, curieuse image d'un margrave d'Istrie au quatorzième siècle.

Si on s'engage dans la ruelle dont ce pilier forme l'angle, pour regarder la façade latérale et la façade postérieure, on constate avec étonnement qu'à hauteur d'appui cette dernière est antique et présente des pilastres romains, avec un système d'assises de cette époque, des frises élégantes et des rinceaux charmants. Ce sont les restes d'un temple qui occupait l'un des côtés du Forum dont la place actuelle marque encore la limite exacte de ce côté. Il y a plus de cinq cents ans, peu soucieux des vestiges de l'antiquité, les Vénitiens approprièrent ainsi la partie de ce temple qui était conservée, et ils en firent la façade postérieure de leur *Palazzo dei Signori.*

Si nous examinons la place du Forum en faisant face au Palais municipal, elle présente la figure d'un long quadrilatère bordé de cafés dont les tables avancent sur les dalles, et où, le soir, on vient s'asseoir pour prendre des glaces, comme dans les villes italiennes. Les maisons qui s'élèvent sur les trois côtés sont construites à la vénitienne, avec de petits balcons à colonnettes, de hautes cheminées et des arcs byzantins. Tout le côté gauche, construit au moyen âge, empiète sur l'antique place du Forum. Là où s'élève actuellement la municipalité, se dressait le temple de Mercure; celui d'Auguste, qui lui faisait pendant, est encore intact, mais ces maisons à notre gauche nous le cachent. Entrons donc dans la petite ruelle parallèle à la façade du *Municipio*, nous découvrirons le temple du divin Auguste.

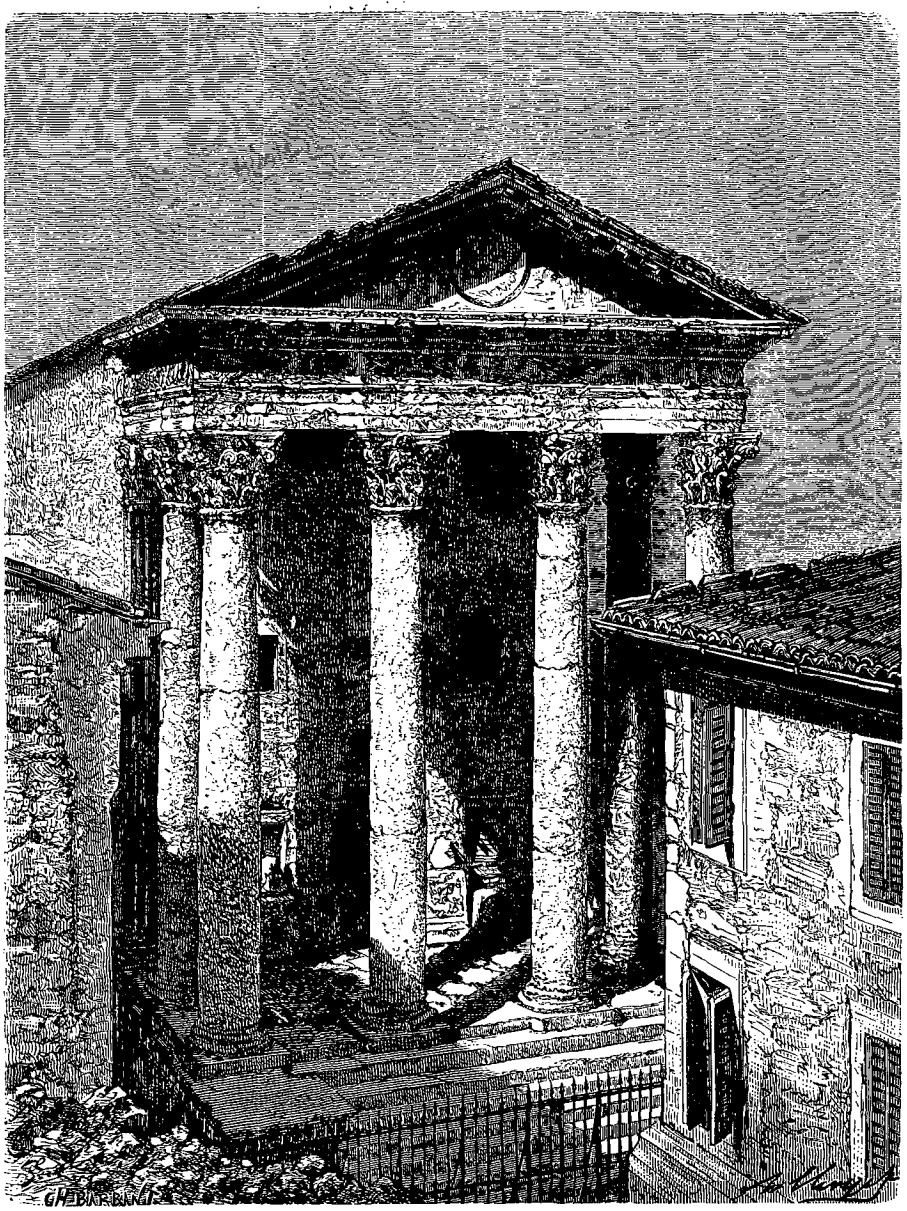
C'est un monument de petite dimension, mais d'une proportion exquise : la photographie que nous avons rapportée comme document en donne une idée bien précise; on voit que le temple consiste en une cella et un avant-portique auquel on accède par quelques marches. Les chapiteaux, les frises, les bases, les moulures, les architraves et le couronnement tout entiers sont intacts; on lit même encore dans la frise cette précieuse inscription : « ROMAE · ET · AVGVSTO · CÆSARI · DIVI · FILIO · PATRI · PATRIÆ. »

C'est de l'histoire écrite sur la pierre dans la forme la plus noble et la plus élégante, et c'est le grand attrait d'un voyage que ces vestiges du passé qui,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

après deux mille ans, se dressent intacts au détour d'une rue, évoquant le souvenir des siècles écoulés. Pola était colonie romaine et municipe, ses habitants avaient droit de citoyens avec tous les priviléges que ce titre comportait. Déjà florissante, elle prit parti pour Pompée dans la lutte qu'il soutint contre César, et la ville fut saccagée : Julie sollicita la clémence de l'empereur, et Pola, qui lui devait son salut, prit le nom de *Julia Pietas*. Le temple élevé à Auguste fut un gage de reconnaissance ; et comme on associait alors au nom de l'empereur l'idée de patrie, on dédia le monument à Rome et à Auguste « Père de la Patrie ».

Ce petit temple a eu ses vicissitudes ; celui qui lui

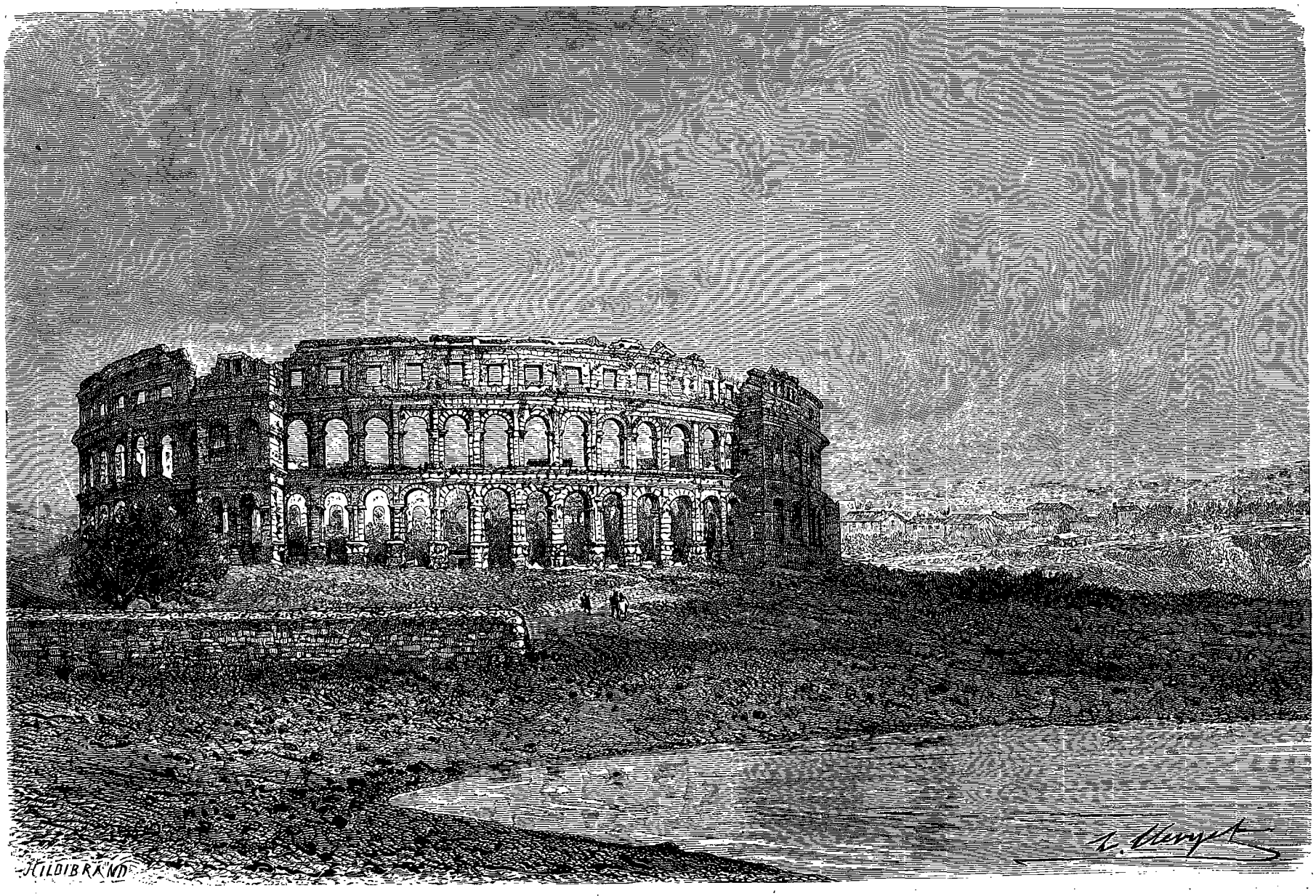


Monuments antiques à Pola : Le temple dédié à Rome et à Auguste. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

faisait pendant avait déjà disparu au seizième siècle, tandis qu'il dut sa conservation à la destination qu'on lui donna sous la Renaissance : il servait alors de magasin à blé. Aujourd'hui, isolé des bâtisses qui pouvaient compromettre sa sécurité, on en a fait un musée d'antiquités où l'on trouve épars, çà et là, des vestiges de tous les monuments romains de la ville et des inscriptions d'un haut intérêt pour l'histoire locale.

Cette partie de la cité est, comme on le voit, la partie antique ; celle du moyen âge s'est élevée sur le même emplacement. Les deux époques ont laissé partout leur trace et l'architecture a ce double caractère. Si l'on s'engage dans les petites rues sur lesquelles donnent les façades postérieures des deux temples antiques, on arrive aux faubourgs de la ville entre deux bordures de maisons vénitiennes du quinzième, du sei-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monuments antiques à Pola : L'amphithéâtre romain. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

zième et du dix-septième siècle. Quelques-unes de ces habitations ont gardé leurs élégants balcons et leurs toitures à large entablement : souvent aussi on remarque, autour de portes de proportions nobles, et dont les panneaux à moulures élégantes sont de l'époque, ces chambranles de belle allure, ornés des câbles sculptés pris dans la masse si fréquents à Venise. De ce côté, la vue du port est encore cachée par l'épaisseur des grandes constructions modernes qui bordent les quais. Quand on les a dépassées, traversant des faubourgs où, à côté de maisons misérables, s'élèvent des groupes de constructions proprettes, uniformes d'aspect et qui dénoncent, par leur extérieur, et le goût et les habitudes allemandes, on arrive à des jardins, à des terrains vagues, à des baraquements, à des dépôts de poudre, de munitions et de matériel, à des casernes et magasins. On suit une route parallèle à la rive, route abandonnée, effondrée et qui, on le sent, s'éloigne du quartier militaire; bientôt, dans toute sa majesté architecturale, se dresse devant les yeux du voyageur cette admirable arène antique à arcades superposées, qui peut être comparée, dans sa belle unité et sa masse à la fois légère, vive et imposante, aux plus beaux monuments de l'antiquité.

L'arène antique.

L'arène antique de Pola n'a ni la grandeur écrasante du Colisée, ni la pesanteur de l'amphithéâtre de Vérone; elle séduit par l'élégance des formes, la légèreté des ordres, et, dans la recherche des moulures qui la décorent et le goût général de l'édifice, on sent l'atticisme de l'art grec.

C'est à la munificence des empereurs que Pola dut ce monument, et on suppose que c'est Titus qui le fit construire. L'édifice s'élève presque au bord de la mer; le terrain sur lequel il est assis forme une colline et se mouvemente de telle sorte que la partie qui regarde le port compte quatre ordres superposés, tandis que celle qui regarde la campagne n'en compte que trois. La base du second ordre, de ce côté, est de niveau avec le sol de la colline. L'arène servait aux luttes des athlètes et des gladiateurs; l'intérieur en est absolument vide, tous les gradins et degrés ont été enlevés. Il ne reste de l'édifice que sa façade extérieure qui est intacte; c'est sans doute à cette circonstance qu'est due l'impression de légèreté que ressent le spectateur à première vue, mais il ne faut pas douter que la suprême élégance de proportion des ordres superposés ne contribue aussi à ce résultat. Jusqu'à la hauteur du troisième ordre d'un côté, et jusqu'à celle du deuxième de l'autre, montaient les gradins où s'asseyaient les spectateurs : les arcs du dernier ordre formaient à la partie supérieure un immense promenoir circulaire, dont le plancher était en bois et d'où on avait la vue sur la mer et le paysage. Un immense *velum* dont on voit encore les points d'attache formés par une assise évidée de distance en distance et reposant sur des dés, protégeait les spectateurs qui pouvaient assister au nombre de vingt et un mille, tandis que le promenoir pouvait en contenir cinq mille.

Quatre avant-corps d'une forte saillie, butant la construction et fermés à la partie supérieure par des *claustra* découpés avec art et encore intacts, contenaient les escaliers qui conduisaient aux gradins supérieurs. Les arcs sont au nombre de cent quarante-quatre; la hauteur approximative du monument est de soixante-quinze pieds, et son grand diamètre mesure deux cent soixante-douze pieds.

Au quatorzième siècle le monument était encore intact; les patriarches d'Aquilée avaient promulgué des édits spéciaux pour sa conservation : on devait payer cent sequins d'amende pour chaque pierre enlevée. Les Templiers qui avaient un couvent près de là venaient s'y exercer aux tournois; vers 1425 on y donnait régulièrement des fêtes, des joutes à la lance et des simulacres de combat où l'on conviait le populaire. Mais à la même époque, pendant la grande guerre des Vénitiens contre les Génois (guerre de Chioggia), Pola, déjà trois fois ruinée depuis quatre siècles, eut tant à souffrir, que nul pouvoir ne fut assez fort pour empêcher les pauvres habitants d'enlever les gradins de l'arène, pierre par pierre : ils les transportaient sur la rive opposée, où les Vénitiens les employaient pour leurs constructions. Cependant le monument restait encore assez complet lorsque Balthazar Peruzzi et Serlio, les grands architectes italiens du seizième siècle, vinrent à Pola étudier les constructions antiques, les relevant avec le plus grand soin dans des dessins conservés encore aujourd'hui aux *Offices* de Florence. De nos jours, avec un esprit d'initiative dont il faut lui savoir gré, un jeune architecte, M. Chabrol, a pris pour sujet d'un de ses envois de Rome l'étude de l'architecture à ordres superposés, et il a dû venir à Pola étudier l'arène.

Je m'installe au croisement de deux routes, dans un carrefour d'où le monument se compose agréablement avec le paysage; l'une des deux voies, perpendiculaire à la mer, conduit aux quais du port; l'autre, venant de la place du Forum, passe au pied même de l'arène dans la partie où elle s'appuie à la colline; elle est bordée d'un côté de petites maisons dont les seuils, suivant la rampe rapide qui regagne la hauteur, présentent de grandes différences de niveau. De l'autre côté s'étendent des jardins clos de pierres entassées les unes sur les autres sans joints ni ciment, et plantés de beaux oliviers qui se détachent sur le monument. Un grenadier chargé de fruits mûrs indique une température propice et un climat méridional. Le jour est éclatant, le ciel est pur, la chaleur est grande en ce mois d'octobre. La noble courbe de l'arène se profile en perspective sur l'horizon, les arcs vides des ordres romains se profilent sur un fond bleu taché de légers nuages blancs. Pendant que j'esquisse une aquarelle, les chariots des Slaves venus au marché

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passent devant moi et, s'arrêtant au carrefour, forment des groupes heureux qui s'effacent aussitôt que j'essaye de les fixer : une population d'enfants bruyants m'entoure en cherchant à suivre sur le papier les formes que ma main trace. Tous ces bambins portent des cartons en bandoulière et des ardoises; les écoles sont nombreuses et l'instruction est obligatoire, mais les bienfaits de cette civilisation, qui n'est pas en harmonie avec les haillons qui les couvre, ne se révèlent point dans les propos de ces écoliers sans pruderie, qui s'invectivent en se jetant à la face l'épithète de *Croate!* parmi d'autres moins inoffensives, Le quartier pauvre où je me suis arrêté s'appelle en effet *la Croazia;* faut-il voir dans cette parole, qui pour nous ne saurait être une injure, une manifestation locale des divisions de race ?

Les murs antiques. — La porte d'Hercule. — *Porta Gemina. Porta Aurata.*

On peut rentrer dans la ville en suivant son ancienne enceinte fortifiée; le mur antique est encore debout, modifié en bien des endroits par les ingénieurs du moyen âge, mais bien apparent avec ses trois belles portes romaines intactes : la *porta Gemina*, porte double, entrée principale de la colonie de *Julia Pietas;* la *porte d'Hercule*, petite, simple, massive, où l'on voit encore la tête colossale d'Hercule et sa massue, avec une inscription commémorative portant le nom des décemvirs sous le gouvernement desquels elle a été construite; enfin la *porta Aurata*, admirable petit monument dont nous donnons le dessin, qui conduit, par une voie antique absolument directe, à la place du Forum d'où nous sommes partis tout à l'heure. Malgré les vicissitudes des temps, les bombardements des Génois et des Français, et malgré les luttes intestines, la porte Dorée est restée debout et presque intacte; elle a trois ouvertures : celle du milieu pour les chars, les deux autres pour les piétons; elle conduisait au Forum et sortait sur la voie des Tombeaux. Dédiée à Minerve, sa clef de voûte porte encore sculptée en relief la figure de la déesse; plus tard le peuple oublia son nom; et comme elle se fermait avec une grille dorée, on l'appela la porte Dorée. On la croit de l'époque de Trajan; il est à regretter que le manque de recul ne permette pas de la dessiner à l'intérieur, et que justement la façade qui donne sur le chemin de ronde et d'où on la peut juger le mieux, soit la moins ornée. La façade opposée est d'un grand goût : dans les tympans deux Victoires ailées portent des couronnes, un aigle mordu par un serpent qui l'enserre de ses anneaux déploie ses ailes sur la clef de voûte; et l'épaisseur de l'archivolte, depuis sa base jusqu'à la naissance de l'arc, offre un panneau richement fouillé où grimpent des pampres entrelacés et chargés de fruits ; enfin, dans la frise de l'architrave on lit ces mots : SALVIA • POSTUMA • SERGII • DE • SUA • PECUNIA •

C'est donc un arc votif élevé par Salvia, une fille posthume, à ces Sergius de Pola qui, dans l'histoire de la ville, jouent un rôle jusqu'au moyen âge.

Les archéologues pourraient longuement épiloguer sur ce petit monument antique. Les Sergius, déjà distingués au temps de la République, avaient eu un des membres de leur famille qui, à l'époque de la fondation de la colonie, était venu à Pola représenter l'autorité romaine. Il fit souche, et ses héritiers donnèrent à la république de Pola des magistrats, des décemvirs, des édiles, des colonels. Le mari de Salvia Postuma (on l'apprend par les inscriptions) fut édile, puis colonel de la 29e légion; il y avait encore un Lucius, fils de Cassius, édile aussi, puis plus tard décemvir; un Caius enfin était à la fois décemvir et censeur quinquennal. Salvia leur voulut rendre hommage à tous, et sur la porte (probablement élevée déjà comme porte triomphale, puisqu'on défendait de rendre de tels honneurs aux simples citoyens) elle fit rapporter à ses frais un autre arc, sculpter les archivoltes et les tympans, graver la frise, et dresser sur l'entablement les statues de ses ancêtres et parents, images aujourd'hui dispersées. On appelle encore cette porte l'Arc des Sergius; elle n'est dégagée que depuis 1826; car le moyen âge l'avait fortifiée et une fausse tour en masquait l'entrée

Il est un homme auquel il faut toujours rendre hommage quand on voyage en Istrie en touriste qui se préoccupe de l'âge des pierres : c'est Kandler, qui, avec Giovanni Carrara, s'est intéressé à l'histoire de son pays et a entraîné le gouvernement autrichien à faire des fouilles dans ces anciennes colonies romaines. Il a constaté à Pola l'existence d'un théâtre antique à la pente d'une colline sur laquelle nous en cherchons vainement la trace; mais il existe des textes, et en soulevant légèrement la terre on retrouve le plan. Une tradition d'ailleurs nous amenait sur ces lieux; le cicerone qui conduit l'étranger dans la belle église de *la Salute* de Venise répète machinalement que les quatre grandes colonnes de marbre précieux qui ornent le maître-autel viennent de ce théâtre aujourd'hui disparu. Il est exact que Venise, de tous les points de ses colonies, de tous les lieux de ses conquêtes, chargeait ses galères des débris colossaux des ruines antiques, et bien souvent, hélas! faisait elle-même des ruines des monuments qu'elle trouvait encore debout. Les merveilleux piliers qui s'élèvent à l'entrée du palais des Doges, à l'angle de Saint-Marc, n'ont pas d'autre origine, comme aussi les deux colonnes de granit de la Piazzetta et les quatre chevaux de bronze doré qui piaffent sur le portail d'entrée de la basilique.

En 1501, Pietro d'Angera dit avoir vu le théâtre intact; Serlio, lui, faisait mieux que le voir, il le dessinait pierre par pierre. Mais la peste et les siéges renouvelés avaient engendré la misère ; on voulait de plus reconstruire les remparts, et chacun, peu à peu, emportait sa pierre. Les Vénitiens voulant en 1630 élever une forteresse sur la colline, un ingénieur français dont nous oublierons le nom, Deville, exécuta l'ordre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui lui fut donné de construire le fort avec ce qui restait du théâtre romain.

Il y avait encore bien d'autres monuments antiques à Pola, entre autres un *Nymphæum;* l'autel est détruit, mais, Dieu merci, la naïade reste : c'est une source abondante captée bien loin dans la campagne, et qui, à son arrivée dans la ville, est reçue dans un bassin auquel on arrive par des marches d'origine antique.

Toute cette partie que nous venons de visiter, c'est la Pola antique, et aussi la Pola vénitienne qui s'est élevée sur l'emplacement même de la *Julia Pietas*, conservant et ses portes et partie de ses murailles. Le Forum, la *Piazza* actuelle, en est le cœur; cette ville est tout à fait distincte de la Pola industrielle et de la colonie maritime, régulière, massive, administrative, antipittoresque, mais qui, par sa structure même, sa



Monuments antiques à Pola : La Porte dorée. — Dessin de H^d Clerget, d'après une photographie.

masse et son caractère absolument moderne, fait un contraste qui donne à Pola son cachet particulier. Cette ville nouvelle se dérobe entièrement au voyageur qui visite la partie antique, car une longue rue droite qui part du port et aboutit au Casino des officiers isole entièrement les deux quartiers. Les enceintes de l'arsenal, en quelques endroits surmontées d'une longue grille qui en laisse voir l'intérieur, s'élèvent dans d'autres à une très-grande hauteur et dérobent la seconde ville à la première.

L'arsenal. — L'intérieur. — Le *Scoglio Olivi.*

L'Autriche a concentré à Pola ses arsenaux maritimes, et c'est à cette concentration que la ville, au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysans slaves entendant la messe à Dignano. — Dessin d'Emile Bayard, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trefois très-florissante, mais qui a subi tant de vicissitudes, doit aujourd'hui son importance et son renouvellement. A un moment de son histoire, Pola n'existait plus que de nom, malgré la surface qu'elle occupait toujours et malgré ses monuments. Un vent de mort avait soufflé sur ses côtes, l'air était empesté, les navigateurs avaient oublié la route de son port et tracé dans les flots de l'Adriatique une frontière idéale au delà de laquelle, disait-on, on respirait les miasmes pestilentiels. Et de fait, le dix-huitième siècle seul avait vu la peste y éclater six fois, dans les années 1723, 1731, 1762, 1763, 1783 et 1784. Alors que Parenzo se repeuplait, sa puissante voisine restait déserte; il fallut que la république de Venise, à la veille de sa chute, y transplantât, de ses colonies lointaines, des hommes habitués à une vie rude et à des climats dangereux.

Prise indépendamment de l'arsenal et de sa population flottante, la ville est encore peu peuplée, comparativement à la colonie antique. Aujourd'hui tout le district, qui occupe une superficie de quatre lieues carrées, ne compte pas plus de sept à huit mille habitants, alors que celui de Pisino, sur une superficie qui n'est que double, il est vrai, en compte vingt-cinq mille.

Le bassin de Pola, par sa configuration naturelle, était plus propice que tout autre point de l'Istrie à devenir le grand port militaire d'un Empire; là sont les arsenaux de construction et d'armement et le quartier général de la flotte. Si on visitait Pola à ce point de vue spécial, il y aurait à écrire un chapitre d'un haut intérêt. Le gouvernement autrichien ne permet que difficilement l'entrée de l'arsenal; mais le voyageur qui passe et qui n'a nul souci des secrets moyens de destruction dont tous les gouvernements sont jaloux dans cet âge de fer, en voit assez cependant, dans une visite de dilettante, pour juger de la puissance de ces arsenaux et de leur superbe organisation.

Pola est de création toute récente. Dès les événements de 1848 le gouvernement autrichien comprit qu'à un moment donné il devrait abandonner Venise, et le ministre de la marine fut chargé de nommer une commission qui parcourrait la côte d'Istrie pour choisir le point le plus propice à la construction d'un arsenal maritime. Dès 1849, des rapports étaient adressés au gouvernement, mais ce n'est que sept ans après qu'on posa la première pierre; jusque-là Trieste (la *Cité fidèle*, comme on la nomme) avait fait de telles instances pour attirer à elle la prospérité qui devait résulter de la création de cet établissement, qu'on s'était arrêté un moment à l'idée de choisir l'Anse de San Marco, où s'élève aujourd'hui l'Établissement Technique triestain.

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer à Trieste un sous-ingénieur de la marine française, secrétaire du conseil des travaux, M. Dislère, qui revenait d'accomplir une mission spéciale dans les grands ports de l'Adriatique : il a bien voulu, en quelques entretiens, nous faire part du résultat de ses observations en ce qui concerne l'arsenal de Pola. Il estime que l'un des caractères particuliers de cet établissement et l'un de ses plus grands avantages, c'est qu'il a été créé d'ensemble et sur un plan longuement médité, tandis que la plupart des arsenaux de l'Europe représentent, plus ou moins, une agglomération de bâtiments qui sont venus s'ajouter les uns aux autres, et tant bien que mal, au fur et à mesure des besoins. Un autre caractère essentiel, c'est que Pola constitue une colonie militaire dans laquelle il a fallu tout créer, tandis que d'ordinaire, à mesure que l'établissement qui dépend d'une ville se développe, le centre auquel il se rattache s'augmente avec lui.

L'arsenal est situé au fond du golfe; il est protégé par de nombreux ouvrages placés non-seulement autour de la rade, mais sur les nombreux îlots qui ferment les passes. Au point de vue de la défense, il semble que l'établissement soit à l'abri d'une attaque et d'un bombardement par une flotte; le danger évident serait dans un long blocus, car dans l'état actuel des choses les ravitaillements se font par mer, et, s'il fallait les opérer par terre, la difficulté serait considérable en raison du manque de voies de communication et de la nature abrupte du pays. On s'occupe en ce moment d'ouvrir un chemin de fer stratégique, qui, protégé du côté de la mer par les îles, resterait aux mains des forces qui seraient bloquées par l'Adriatique.

L'arsenal se compose de deux parties : l'une sur le rivage même, où s'élèvent sur trois lignes parallèles tous les ateliers et les magasins; l'autre sur une petite île dite le *Scoglio Olivi* (l'Écueil des Oliviers), qui contient les cales de construction et de halage, la scierie et les bassins de radoub. Tous les magasins et ateliers sont desservis par un réseau de chemin de fer des plus complets; il y a deux grandes lignes parallèles au quai auxquelles sont perpendiculaires les magasins, pourvus eux-mêmes de railways : à l'intersection se trouvent des plaques tournantes.

On ne fabrique pas de cordages à Pola, ils viennent tous de Trieste. Pour la voilure, on emploie des machines à coudre de forte dimension, et les femmes y travaillent concurremment avec les hommes. Les ouvriers sont au nombre de quinze cents, ce qui semble restreint pour un établissement aussi colossal. La marine autrichienne a jugé nécessaire l'organisation d'un personnel d'ouvriers militaires spéciaux à l'arsenal. Pour comprendre le fonctionnement de ce service particulier à Pola, il faut savoir qu'en Autriche et dans toutes les provinces de l'empire Austro-hongrois le recrutement se fait par circonscription, et que tous les hommes provenant des districts côtiers, depuis Trieste jusqu'aux bouches du Cattaro, sont uniquement affectés à la marine. Or, l'industrie de la construction navale étant une des ressources des ports du littoral, chaque année rend disponibles pour l'armée de mer deux à trois cents ouvriers de la profession. Ces hommes sont divisés en deux parties à peu près égales :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'une est versée dans les équipages de la flotte, exactement comme le reste du contingent; l'autre forme deux compagnies spéciales qui dépendent de la *Division des équipages de la flotte à Pola*, et reste spécialement et uniquement affectée au service de l'arsenal. En temps de paix, ce personnel n'est jamais distrait des travaux des chantiers et ateliers, et, en outre de la solde de matelot, il reçoit une paye de travail qui varie de quinze à trente-cinq kreutzers; en temps de guerre, on en verse un certain nombre dans les équipages afin de compléter le personnel ouvrier embarqué. Nous aurions, au point de vue technique, bien des remarques à faire à Pola, mais nous devons nous contenter ici d'une visite à vol d'oiseau.

Trois choses nous ont surtout frappé dans cette promenade à travers d'immenses ateliers, des cours énormes où sont entassées et marquées au sceau de l'État toutes les pièces du matériel, dans ces hangars de construction qui rappellent nos halles centrales, ces cales sèches pour les radoubs, ces magasins colossaux, ces dépôts, ateliers, forges, bassins, etc. : ce sont les magasins d'armement, le *Balance-Dock*, et le *Cyclope*.

Dans les magasins d'armement, chaque navire de la flotte, armé ou désarmé, a son magasin spécial, qui porte son nom et où, depuis l'objet de l'armement le plus minime jusqu'à l'engin le plus colossal, tout est rangé dans un ordre admirable, et conservé en nombre proportionnel au personnel embarqué. De sorte que, sur un ordre parti de Vienne par le télégraphe, le navire étant désarmé dans le port, on peut dans un espace de temps relativement minime, et sans aucun tâtonnement, procéder à l'armement en vidant la case correspondante. Ces magasins ont une disposition particulière, ils sont fermés de grilles à barreaux de fer, donnant toutes d'un seul côté sur un large couloir de circulation, de sorte qu'on voit les objets classés dans un ordre parfait. Au-dessus de chaque séparation se lit le nom du navire, et toute la flotte est là représentée. Le vaisseau part, on l'arme, et on tient prêt, en cas d'avaries, les objets qui se détérioreront. Revient-il au port, on désarme et on remet en magasin ce qui n'est point à réparer.

Le *Balance-Dock* est une immense carcasse en fer, flottante, qui a la forme d'une double boîte sans couvercle et qui est mise en communication avec la terre ferme par des planchers mobiles. On abaisse un des côtés en forme d'écluse, le navire entre; bientôt on fait le vide autour de lui dans ce grand réceptacle flottant et il reste suspendu. La réparation faite, l'eau rentre et le navire flotte de nouveau.

Le *Cyclope* est un atelier flottant, un colossal vaisseau, ayant à bord sa forge et même ses puissants marteaux-pilons. Dans une guerre maritime, le *Cyclope* suit l'escadre; et s'il y a eu choc et avarie, si même une machine a sauté, on peut refaire des pièces de dimension considérable, démonter une chaudière, la refaire sur place, parer en un mot aux accidents sans qu'un navire en détresse soit obligé de rentrer au premier port à tire-d'aile.

Malgré cet outillage prodigieux, cette puissance de mise en œuvre, les machines cependant sont souvent faites à l'extérieur, bien qu'à Pola on construise mieux que chez les particuliers, mais on y construit à plus de frais comme dans tous les chantiers d'État. Tout le vieux fer qui rentre à l'arsenal est refondu, remartelé et réemployé.

Nous avons vu là des canons Armstrong et Krupp de dimension colossale dont quelques-uns ont coûté soixante mille florins. On expose dans les cours d'énormes plaques d'acier anglais et français, percées comme du liége par des canons d'acier, et on allait construire un modèle de navire uniquement destiné à l'expérimentation de nouvelles torpilles. Je n'ai pas besoin de dire que dans cet ordre d'idées la fabrication est secrète et que les étrangers ne sont point admis à visiter les ateliers. J'ai mis trois heures à faire cette visite; deux officiers distingués, le comte Cassini et le lieutenant de vaisseau Steinbach, me faisaient les honneurs de l'arsenal dans la mesure de ce qui est permis. Une chaloupe à vapeur nous a transportés sur l'*écueil des Oliviers*, petite île qui s'élève dans le port et dont la marine s'est emparée pour établir ses cales sèches et ses hangars de construction. En passant devant les cuirassés énormes qui sont à l'ancre dans le bassin, nous avons vu là, désarmés et au repos, le *Kaiser*, célèbre depuis Lissa, et le *Schwarzenberg*, qui s'est fait un nom à Helgoland.

Cet écueil (ainsi qu'on peut le voir dans le grand ouvrage de Cassas, orné de belles gravures qui datent de 1802) était autrefois planté d'oliviers, et le nom *Scoglio Olivi* lui est resté; on a dû niveler le rocher avec la mine, comme on l'a fait aussi pour presque toute la partie de l'arsenal sur laquelle s'élèvent les ateliers, qui s'échelonnent si loin, qu'on regarde la surveillance de cet immense établissement comme d'une grande difficulté.

L'approvisionnement des vivres pour la flotte se fait par un entrepreneur général; c'est un monopole, et le gouvernement autrichien se loue de la résolution qu'il a prise de procéder ainsi. Un particulier peut se défaire sans trop de pertes, d'approvisionnements non utilisés et qui pourraient se gâter, tandis qu'un gouvernement ne peut que vendre à tout prix dans les délais fixés par la loi.

Parmi les ouvriers libres, les forgerons de l'arsenal sont allemands, les charpentiers sont italiens, et ces derniers viennent presque tous de Venise, où il y avait une tradition et une grande école : celle de ce fameux arsenal qui fut pendant six siècles la gloire et le palladium de la République. On voit donc qu'il y a quelques ouvriers libres à Pola, mais le personnel se compose surtout d'ouvriers militaires, dont nous avons exposé plus haut l'organisation.

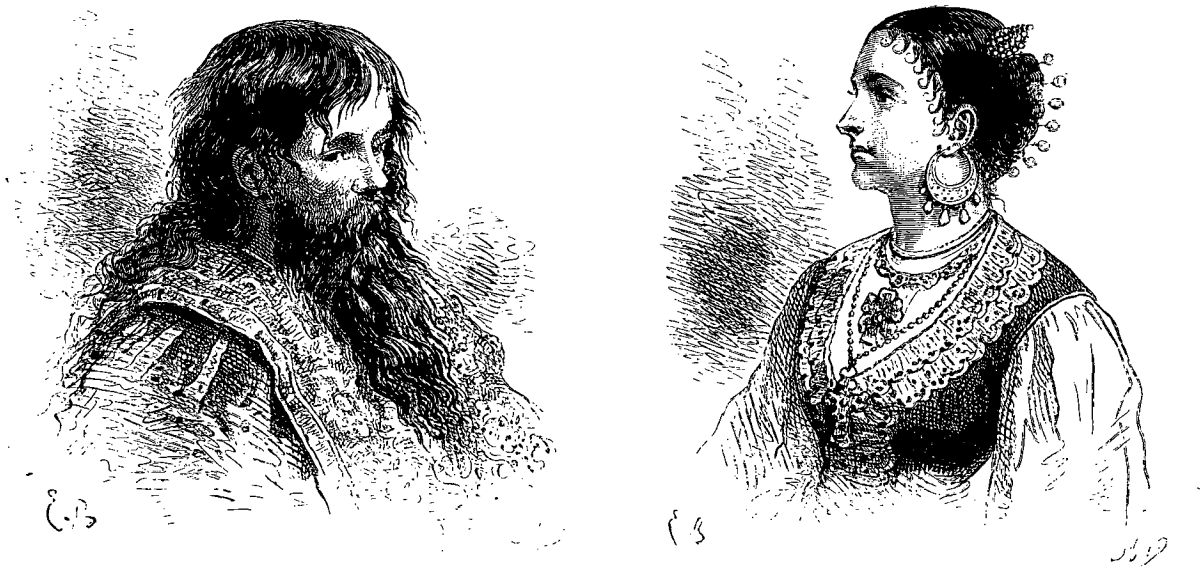
Il n'y a que deux portes à l'arsenal, l'une du côté de la ville, l'autre du côté de la colonie, et ces entrées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont gardées avec un soin jaloux. Par mer, indépendamment des forts, une enceinte flottante isole la partie de la rade qui forme le bassin de l'arsenal, des eaux du port où mouillent les bâtiments étrangers au service. Sur la partie autrichienne construite par l'administration, l'enceinte est si haute qu'il semble, lorsqu'on veut aller du Casino des officiers à la promenade de la ville, qu'on traverse le chemin couvert d'une forteresse.

La ville autrichienne. — *Cancan-Ville.* — La musique autrichienne. — La ville militaire. — Son caractère. — Le casino des officiers.

La ville autrichienne offre un contraste saisissant avec la ville italienne; pour passer de l'une dans l'autre, il faut longer une très-longue avenue, régulièrement plantée d'arbres et fermée par le haut mur de l'arsenal qui entre comme un coin dans le plan général de la ville, les séparant absolument l'une de l'autre. Ici tout est artificiel, c'est à prix d'or qu'on a obtenu ces élanthus et ces catalpas qui bordent la route Cette partie était une colline; on a creusé le roc, et pratiqué dans le sol pierreux, de distance en distance, des trous qu'on a remplis de terre végétale dans laquelle l'arbre pousse comme dans un bac. Cette belle avenue, triste comme un préau de prison, conduit à une promenade publique entourée, de trois côtés, de maisons régulières, disposées par pavillons et par groupes. C'est propre, régulier, bien aéré, bien construit sur des plans identiques; mais l'impression est une impression d'ennui, on pense involontairement à quelque vaste Sainte-Périne, aux asiles et aux cités ouvrières. A l'heure où nous visitons ce quartier autrichien, une excellente musique joue dans le jardin, mais ce-



Types slaves : Le pope de la colonie monténégrine de Peroï; paysanne de Dignano. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

pendant la promenade est peu fréquentée, malgré le goût prononcé des Allemands pour la musique. Les habitations n'étant séparées du square que par les routes latérales, on jouit de l'harmonie à la fenêtre ou derrière les jalousies. Parfois apparaissent aux balcons des groupes d'enfants blonds comme des Saxons, et dans les allées les Allemandes se reconnaissent à leurs toilettes simples qui contrastent avec l'exagération italienne. Il y a une abstention assez marquée du concours de la population d'en bas, qui reste chez elle et borne ses promenades à la place du Forum.

Cette colonie militaire et administrative, logée tout entière dans ces ruches confortables toutes tracées sur le même modèle, forme une agglomération considérable. Il y a là plus de mille ménages et installations d'officiers. C'est régulier, banal, administratif, et, ce qui fait entrevoir un monde de choses, les marins de la flotte appellent cette colonie d'un nom d'argot allemand qui signifie *cancan-ville.* Le contraste est complet entre les deux quartiers : là-bas, le pittoresque, l'inattendu, le décousu et la grâce des choses italiennes; ici, la netteté, l'ordre, le calme et la régularité des choses allemandes. A Pola-Ville on boit du vin; ici, on boit de la bière; les femmes sont brunes, pâles et vives du côté de la Piazza; ici, elles sont blondes, rondes, roses et posées. Cette colonie prend des airs de ville d'eau d'Allemagne, avec le monde à la musique et les officiers deux par deux, toujours bons, doux et polis, comme le sont les Autrichiens; là-bas, sur la Piazza, on se croirait à Ferrare ou dans quelque petite municipalité de la province de Trévise, si on ne voyait pas les uniformes de la marine et quelque costume de paysanne slave venue au marché.

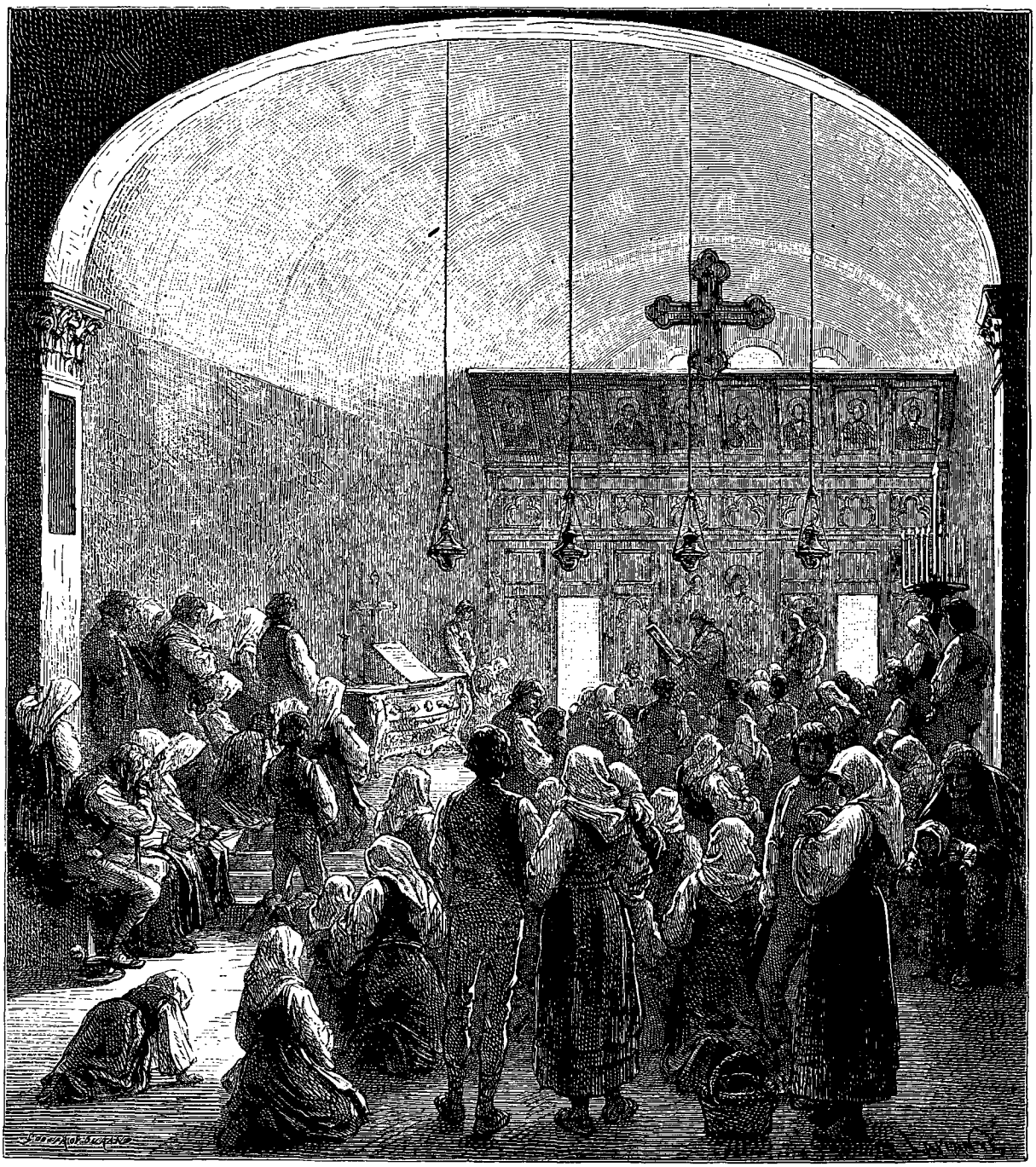
Des casernes énormes avec des emplacements pour la parade, des gymnases, des dépôts et magasins complètent cet ensemble qui, sous ce ciel italien, rap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pelle, et par le goût et par les formes, quelques-unes des rues de Munich.

Naturellement les officiers mariés vivent en famille ; ceux qui ne le sont point prennent leur pension dans un cercle qu'on appelle le Casino, constitué sur le modèle des *mess* des Anglais et de nos anciens cercles de la garde.

Le Casino de Pola a été créé pour les officiers de terre et de mer, et, afin que chacun fût là chez soi sans que l'action gouvernementale pût se faire sentir



Intérieur de l'église grecque : Colonie monténégrine de Peroï. — Dessin de G. Durand, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

jusque dans cette institution privée, tous ont dû contribuer de leurs deniers à l'achat du terrain et à la construction : l'État ne les a aidés qu'en établissant un prix très-bas pour l'emplacement. Tout officier de la marine impériale et royale en fait partie de droit et forcément ; il paye la cotisation, même s'il n'use point de ses priviléges ; les officiers de l'armée de terre y sont reçus comme invités avec une cotisation minime. Les étrangers, qui sont d'ailleurs fort rares à Pola, sont reçus en remplissant la formalité de la présentation de deux membres, et c'est pour eux la meilleure des bonnes fortunes au milieu d'un voyage en Istrie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fasana. — Peroï. — La colonie monténégrine de Peroï. — Son origine. — Caractère des habitants. — Le culte grec à Peroï. — Dignano. — La ville. — Intérieur d'église le dimanche.

Nous avons marqué sur notre itinéraire la petite ville de Peroï, qui se trouve située presque à la côte, entre Rovigno et Pola. Un matin, accompagné du lieutenant de vaisseau Steinbach, nous montons à bord du *Lario*, petit vapeur de la compagnie du Lloyd qui fait le service de la côte. Il est huit heures; après une navigation d'une heure, nous touchons *Fasana* que nous avons croisé quand nous sommes venus de Parenzo à Pola par mer. C'est un point bien restreint, la ville est pauvre et de peu de ressource, mais toutes ces petites localités ont leur port bien aménagé, avec quelques felouques et *trabacoli* qui portent le bois et la pierre. L'aspect de Fasana est tout italien, les rues sont des ruelles, les maisons sont vénitiennes, et de temps en temps quelques-unes d'entre elles affectent des formes architecturales. *Fasana*, *Peroï* et *Dignano* forment un triangle irrégulier : Dignano est la pointe, Fasana et Peroï forment la base appuyée au rivage, mais Peroï s'en éloigne beaucoup plus que Fasana, qui est un port.

Nous suivons à pied le rivage pour gagner Peroï; la route est blanche et caillouteuse, inaccessible à d'autres qu'à des piétons, chevaux ou mulets; nous traversons des champs arides en longeant la mer dont le flot vient doucement expirer sur un sol formé de rochers d'un blanc rosé. La nature est aride, mais ce pays ne saurait être triste avec ce soleil éclatant; la mer est bleue, le ciel est pur, et les horizons sont limpides.

On a déjà récolté dans la campagne les maigres moissons de blé et de maïs; tous les champs, entourés de petits murs, formés de pierres en galets plats posés à la main, sont nus et déserts; le chemin se dessine à peine et se confond à tout moment avec les sentiers qui mènent à travers champs; nous faisons une lieue sans voir un être vivant : il est vrai que c'est dimanche. Mais bientôt nous apercevons quelques maisons : c'est l'entrée du village de Peroï, dont la propreté extraordinaire nous frappe vivement dès l'entrée.

Peroï fait partie du district de Dignano, les habitants sont Monténégrins et Grecs schismatiques. En 1685, après l'une des grandes pestes qui désolèrent cette cité, le doge Giovanni Pezzaro fit venir des bouches de Cattaro et de la montagne Noire un certain nombre de familles destinées à repeupler ce pays désolé, et on leur offrit du territoire à la pointe de Salvore, à l'extrémité du golfe de Trieste. Au Monténégro, la terre est noire; à Salvore, la terre est rouge: les colons préférèrent s'établir à Péroï, dont les sites les séduisirent; et de fait, à part la montagne Noire, plus sauvage d'aspect que les horizons du Monte-Maggiore, la campagne m'a un peu rappelé celle de Niegous et de Cettigné. Les colons formaient sept familles, d'abord exposées aux tentatives de conversion des franciscains et des prêtres (tentatives auxquelles ils étaient d'ailleurs réfractaires). Le gouvernement les protégea : ils gardèrent leur foi; et ayant amené avec eux leur pope, ils construisirent leur église. On leur distribua bientôt les terres; ils fondèrent la colonie nouvelle qui compte aujourd'hui de quatre à cinq cents individus. Ils s'allient entre eux à cause de la religion qu'ils professent, et c'est une île schismatique au milieu d'une population catholique romaine. A l'heure qu'il est, ces Peroïens sont encore Monténégrins par le type, très-hauts d'allure, bien découplés, très-bruns, d'une propreté frappante, très-hospitaliers et bienfaisants. Travailleurs endurcis, ils vivent à leur aise du produit de leurs terres; plus moraux et plus religieux que ceux qui les entourent, ils sont infiniment plus soigneux de leur personne et se nourrissent aussi beaucoup mieux.

Nous sommes arrivés à Peroï pendant le service divin; l'Église grecque n'a nul caractère à l'extérieur, mais à l'intérieur elle a la disposition de toutes celles du culte schismatique. Un pope encore jeune, mais hâve, émacié, fiévreux d'aspect, à longue barbe noire flottant sur la poitrine et retombant sur sa dalmatique formée d'une étoffe de Perse à grand ramage, officiait gravement, assisté d'enfants vêtus de chiffons éclatants. On verra que ce type a tenté notre crayon.

L'église est pauvre; dans le chœur, un paravent moderne cachait l'entrée de la sacristie; une commode Louis XV, accessoire étrange à côté des figures iératiques des saints de la liturgie grecque qui se détachent sur un fond d'or, donnait à ce pauvre autel décoré selon les rites un aspect inattendu que nous avons aussi reproduit sur nature.

Ces Peroïens sont très-religieux et observent rigoureusement les jeûnes; les jours de grande fête ils ont leurs danses nationales et leurs jeux, et leur carnaval a conservé son caractère propre. Ils n'ont cependant rien gardé de leur costume national, quoiqu'ils se distinguent et par la forme de la barbe et par celle du chapeau des autres Istriens du sud.

Les cérémonies du mariage chez eux sont tout à fait pittoresques; ils sont tous parents, puisqu'ils se sont toujours alliés entre eux depuis le dix-huitième siècle.

La demande du fiancé se fait le dernier dimanche avant Noël, jour où le garçon se rend, sans être invité, chez les parents de celle qu'il veut épouser. Il vient demander à souper; s'il est bien accueilli, il y revient le dimanche suivant, mais cette fois il apporte les provisions. S'il voit que ce second jour il agrée encore aux parents et à la fiancée, il revient une troisième fois avec son père, sa mère et le pope, et ce jour-là il apporte la bague et une paire de brebis.

Après le repas, on fixe la date du mariage, dont les préliminaires sont extrêmement compliqués. Le récit circonstancié en serait fort long, mais ces cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tumes se sont conservées intactes. Le chef de la famille de la fiancée nomme, pour aller chercher cette dernière, un *stari svat* (chef de la députation), plusieurs *gevezi* (neveux ou beaux-frères), un *cariactar* (porteur de bannière) et des *svatovi* (simples accompagnateurs). La cérémonie elle-même est symbolique, et les repas qui suivent se font selon de véritables rites auxquels on ne saurait manquer.

C'est assez caractéristique, en somme, de voir au lieu même où elle a été transplantée une colonie dont l'établissement ne remonte pas encore à un siècle. C'est de l'histoire à ses origines encore palpables; un exemple très-frappant qui nous fait bien comprendre comment, malgré la forte empreinte dont est marquée la race, les hommes arrivent peu à peu à s'assimiler à ceux qui les entourent, en conservant toutefois sur une terre étrangère quelques lambeaux de leurs coutumes originaires et de leurs usages traditionnels. C'est enfin toucher du doigt l'histoire, qui s'obscurcira avec les siècles et sera légende un jour.

Dignano. — La ville. — Les paysans slaves à la messe.

Nous quittons Peroï après avoir passé quelques heures à faire notre petite enquête et à dessiner, et nous nous engageons à pied sur la route qui mène à Dignano pour parcourir le second côté du triangle qui, par son sommet, s'enfonce dans l'intérieur des terres. La route est peu pittoresque, le sol est plat, mais à mesure qu'on avance, il se vallonne assez pour qu'on ne voie pas les hauts campaniles de la localité. La campagne est pauvre, les voies sont misérables, les sentiers rocailleux; la culture consiste en quelques vignes, quelques oliviers et un peu de maïs. Nous marchons pendant plus d'une heure entre deux petits murs très-bas sans rencontrer une âme. De temps en temps, quand le chemin monte, nous nous retournons pour voir l'Adriatique, bleue comme la Méditerranée sous ce ciel éclatant. La côte blanche, qui se découpe sur les flots sombres, est plus orientale d'aspect que tout ce que nous avons vu jusqu'ici; on pense à la Grèce en face de cette nature.

Nous voici arrivés à Dignano par des faubourgs qui se prolongent dans la campagne; la route qui vient couper celle de Peroï et sur laquelle nous avons débouché aboutit à Fasana. C'est l'heure de la grand'messe; nous entrons dans l'église, très-vaste monument de proportion énorme, blanchi à la chaux, et qui date des Vénitiens. La foule, prise en masse et vue dans la nef, est noire d'aspect comme une foule française; toutes les femmes portent la cape de laine en soie noire, comme dans nos campagnes; les hommes n'ont rien de spécial dans le costume; quelques beaux pauvres, bien déguenillés, bien pittoresques, râlent agenouillés près des piliers et se livrent à des démonstrations ferventes. Dans les bas côtés sont réunis les paysans slaves venus des environs. Groupés sur les marches d'un autel vénitien de la Renaissance, assis dans des poses diverses, debout dans l'ombre du tabernacle, agenouillés ou prosternés, une trentaine de paysans de tout sexe, de tout âge et de tout costume écoutent la messe et forment le tableau le plus digne du pinceau. Une pauvresse que son fils traîne dans un misérable chariot forme le premier plan; des paniers et des provisions sont déposés aux pieds des fidèles. Ce sont les mêmes costumes qu'à Pisino avec quelques nuances, celle de la cape noire ou verte, ou blanche, et les bijoux nombreux que les paysannes portent le dimanche.

A la sortie, sur la grande place devant l'église, toutes les femmes plient leurs voiles et les mettent sur le bras; les Slaves ont des chapelets au poing et, au milieu des taches noires, les capes vert véronèse qui éclatent comme des émeraudes au soleil désignent les jeunes filles dont les bans sont publiés.

Cette petite ville de Dignano vit surtout de l'agriculture; elle n'a qu'une industrie très-insuffisante et reste tributaire de Trieste, et même de la côte italienne pour bien des objets de consommation. Elle exporte des bois à brûler qui partent de Fasana sur de grandes polacres. Les bonnes années on y fait un peu de vin, on y récolte des olives et un peu d'orge; on n'importe que les objets de nécessité pour le ménage, l'outillage, et on y consomme la récolte sur place. La population est déjà assez loin de la côte pour ne pas vivre immédiatement de la mer, dont cependant elle tire les avantages naturels et comme moyen de locomotion par Fasana et comme source d'alimentation par la pêche; mais la population ne s'occupe ni d'armement ni de navigation.

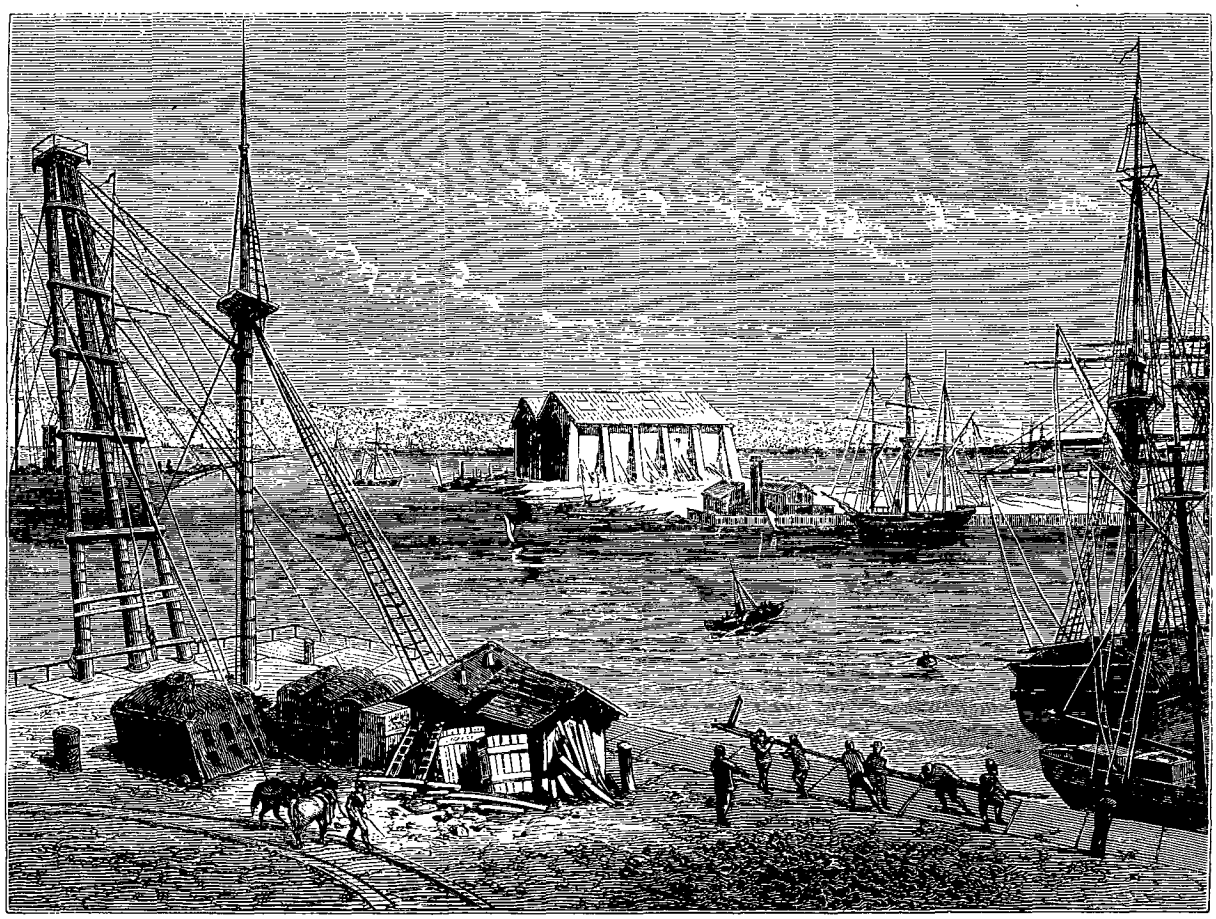
Nous errons par la ville, nette, propre, assez grande, plus ville en somme que la plupart des grands centres de l'intérieur, et dont l'aspect révèle un certain bien-être; il y a là du mouvement, une animation réelle; on sent qu'on vit du produit de la terre et d'un petit négoce profitable. Sur les portes sont assises de jolies filles curieusement coiffées avec des épis de filigrane d'argent dans les cheveux, des devants de corsages de tulle blanc bouillonné qui se détachent sur le fond du corset sombre, chargées de chaînes et de bijoux comme celle que nous dessinons en regard du type du beau pope de Peroï. Nous entrons à l'hôtel Ferrara, qui a son caractère. Dans la salle commune, les employés de l'administration centrale, Autrichiens pour la plupart, parlent leur langue natale; il y a là encore les trois éléments distincts, le slave, l'italien et l'allemand.

Enfin, pour regagner Fasana à pied, nous faisons le dernier côté du triangle, et nous avons parcouru quatre lieues à peine, mais l'excursion a son prix. Les routes sont pleines de monde maintenant : ceux de Fasana sont venus à Dignano, et les paysanes passent juchées sur des ânes aussi petits que ceux des bords du Nil; le bas blanc propret déborde sous la jupe courte lisérée de rouge ou de vert, suivant le village, et le grand pagne à bordure de couleur vive tranche bien sur le corsage noir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre retour à Fasana coïncide avec le passage du bateau pour Pola où nous rentrons à la nuit. Le soir même, nous nous embarquons pour *Fiume*, le port de mer unique de la Hongrie, assis au fond du golfe de Quarnero. Il faut longer la côte nord-est de l'Istrie, passer entre les grandes îles du Quarnero, *Cherso* et *Veglia*, et entrer dans le golfe où, pendant plusieurs siècles, se sont abrités les *Uscoques* qui s'élançaient de là sur les galères de la République.

La première partie de notre voyage est terminée, nous cédons la place à quelque voyageur beaucoup plus aventureux qui peut-être abordera à une plage qui n'a pas encore d'histoire. Quant à nous, il nous plaît surtout de retrouver les vestiges des anciennes civilisations, et de chercher sur ces côtes les traces des Vénitiens, tout en constatant les efforts que fait l'Autriche pour rendre à ces pays leur antique prospérité. L'empereur, du reste, accomplit en ce moment, dans ces mêmes provinces, un voyage qui marquera certainement une étape nouvelle dans l'ère des pro-

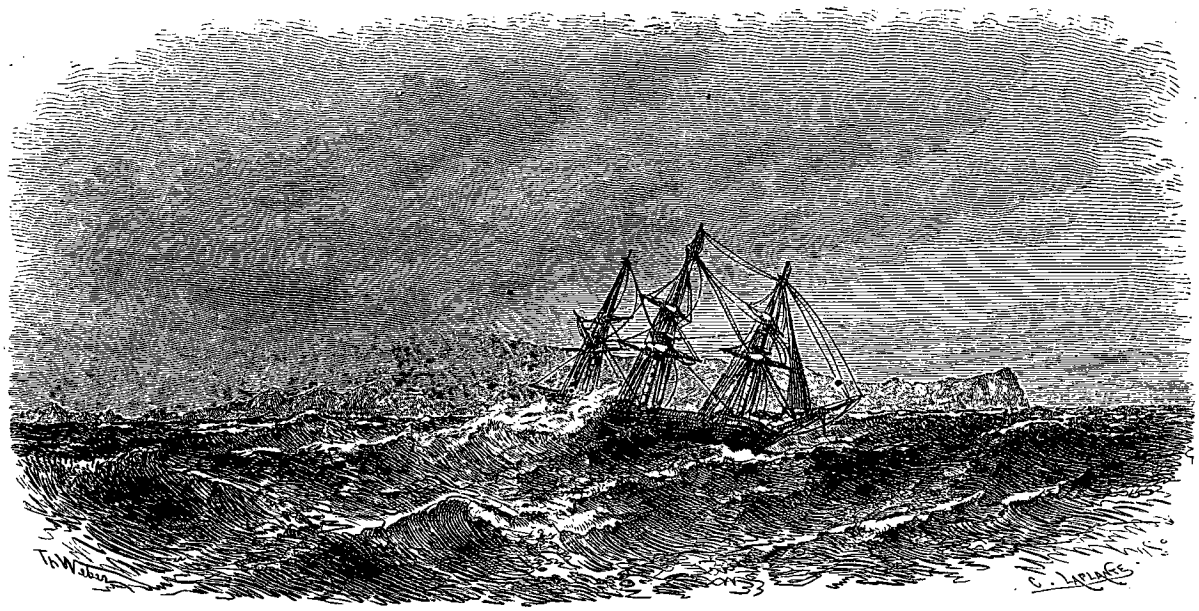


Vue intérieure de l'arsenal de Pola : Les cales de radoub et l'écueil des Oliviers. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis de M. Ch. Yriarte.

grès à réaliser. Son itinéraire est fatalement le même que le nôtre, et cette circonstance donne peut-être un peu plus d'intérêt à nos récits. Demain sans doute on décidera la création de voies nouvelles qui changeront l'aspect du pays, et cette région, qui a encore son particulier caractère, placée entre l'Europe et l'Asie, rentrera dans le niveau banal : ses mœurs et ses coutumes s'unifieront, ses costumes disparaîtront et tout ceci sera devenu de l'histoire ! Nous reprendrons bientôt notre itinéraire, avec le *Quarnero et ses îles*, et plus tard avec la *Dalmatie* et le *Monténégro*. Nous n'avons fait que prendre possession, et nous avons dû commencer notre itinéraire par Trieste et l'Istrie, régions qui, à vrai dire, offrent l'intérêt le plus restreint; mais il était rationnel d'en agir ainsi. L'excursion en Dalmatie sera certainement plus féconde et plus mouvementée.

Charles YRIARTE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du cap Martin (Nuku-Hiva). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis fait sur nature.

SOUVENIRS DU PACIFIQUE,

PAR M. A. PAILHÈS,

Enseigne de vaisseau.

1872-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

I

L'ARCHIPEL DES MARQUISES.

Départ du Callao. — Arrivée dans la baie de Taio-Hae. — Le résident. — Administration.

Le moment du départ est arrivé ; la vapeur sort en grondant du tuyau d'échappement ; les préparatifs de l'appareillage sont terminés ; tout le monde est à son poste. L'ordre est donné de virer et l'ancre monte rapidement jusqu'à l'écubier ; elle est couverte de cette vase compacte et fétide qui recouvre le fond de la rade du Callao (Pérou).

« En avant, doucement ! »

Le *Vaudreuil* tourne l'arrière à la ville, qui disparaît rapidement à nos yeux.

Le marin éprouve toujours un serrement de cœur, quand il quitte un port où la durée de son séjour lui a permis de se lier avec quelques personnes. Nous avions plusieurs amis, soit au Callao, soit à Lima. Grâce à leur inépuisable bienveillance, nous avions trouvé quelques distractions dans le port principal et dans la capitale du Pérou. Qu'il me soit permis de leur renouveler ici l'expression de ma sincère gratitude pour les bons moments que nous avons passés ensemble !

La longue course que nous devions faire dans les archipels polynésiens commençait. Pour ma part, j'étais enchanté de l'occasion qui m'était offerte de compléter mes connaissances sur ces terres encore bien peu visitées. Je n'avais fait, avant cette époque, qu'un séjour de quelques semaines à Tahiti, au commencement de 1869.

Le 1er mai, au coucher du soleil, nous cherchions à découvrir la terre. Mais la nuit, qui vient si rapidement par ces latitudes, arrêta nos recherches. Quelques heures après, un feu est signalé par bâbord. « C'est un navire ! » dit tout le monde ; cependant, à mesure que nous approchons, il est facile de voir que la vive lueur que nous apercevons est produite par un vaste embrasement. L'énorme foyer darde des flammes immenses, qui se tordent en longues spirales ; ce spectacle, dans la nuit obscure, est superbe. Cette gigantesque tache rouge, qui semble animée, posée sur l'horizon tout noir, a quelque chose de grandiose. Sa position, par rapport au point où les observations nous placent sur la carte, nous fait supposer que l'incendie en vue a été allumé sur le massif de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la pointe Balguerie, à l'est de l'île Hiva-Oa. Nous rectifions notre route sur ce phare d'un nouveau genre, que probablement l'imprudence d'un Kanaque a allumé, et toute la nuit nous forçons de voiles dans le long et large canal qui sépare le groupe du sud-est de celui du nord-ouest.

Au jour, la côte sud de l'île Ua-Uka[1] est en vue. Les hautes montagnes de sa voisine, Nuku-Hiva, but de notre voyage, commencent à se profiler à l'horizon. Nous rangeons d'assez près le cap Martin (Tikapo des indigènes), qui forme la pointe sud-est de Nuku-Hiva. L'aspect de ce cap est très-pittoresque; il se termine par une haute falaise rocheuse, perpendiculaire et entièrement dénudée; un énorme bloc quadrangulaire, qui a l'apparence d'une tour gothique ruinée, est posé au-dessus des roches noires qui forment le massif du cap. La forme de ce remarquable morne change à mesure que nous avançons; au moment où il va disparaître derrière le rideau élevé de la côte, il se présente comme un gigantesque pouce incliné vers la mer qui vient perpétuellement battre son pied.

La côte sud de Nuku-Hiva est taillée à pic; de gros rochers à formes bizarres se montrent de temps à autre au bord de l'eau. L'un d'eux représente assez exactement une colossale statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras.

Les Sentinelles, deux gros îlots entre lesquels s'ouvre la baie de Taio-Hae, nous indiquent que la fin de notre traversée approche. Le *Vaudreuil*, qui a serré ses voiles et marche maintenant à la vapeur, vient passer entre ces deux balises naturelles et se dirige rapidement vers le mouillage.

J'avais trouvé majestueusement sévère et horriblement désolé l'aspect des terres que nous apercevions depuis le matin; mais, pendant que nous avançons dans la baie, le spectacle change. Les mornes escarpés ou à pic qui bordent l'entrée vont rejoindre une chaîne de hautes montagnes qui encadrent le port dans un vaste et grandiose amphithéâtre. Le point remarquable de la crête de ces montagnes est le Moua-Ke, grande falaise basaltique taillée à pic, dont la partie supérieure est découpée par deux échancrures égales qui ressemblent à des embrasures de canon. L'œil, fatigué par la vue d'une côte rocheuse, recouverte, en quelques endroits seulement, par les touffes d'une maigre végétation, embrasse tout à coup une plage riante où viennent se rejoindre plusieurs vallées verdoyantes, doucement inclinées vers la mer, et embellies par une végétation vraiment tropicale.

Sur le rivage s'avance le morne Tuhiva, qui sépare la plage en deux parties inégales. Les ruines du fort Collet, souvenir des premiers temps de notre occupation, couvrent le sommet de ce monticule. Le village suit le bord de la mer, dans l'ouest du fort Collet, et s'éparpille ensuite jusqu'à une assez grande distance dans la vallée principale.

C'est dans la baie de Taio-Hae qu'habite le fonctionnaire français, appelé *résident*, qui représente notre autorité dans l'archipel. Il est placé sous la direction supérieure du commandant des établissements français de l'Océanie auquel il rend compte de l'administration et de tout ce qui a quelque importance. Il perçoit les droits d'ancrage dans la baie (cinquante francs par navire), fait exécuter les règlements de port, ceux sur le pilotage, sur les déserteurs, etc., etc. Un petit détachement de gendarmerie est chargé de la police générale, mais presque toujours il faut avoir recours aux indigènes pour l'arrestation des déserteurs. On leur paye une prime de cinquante francs par tête. Cette somme est remboursée par le navire auquel les hommes arrêtés appartiennent. Si leur capture n'a lieu qu'après le départ de leur bâtiment, le gouvernement supporte cette dépense et les hommes arrêtés sont envoyés à Tahiti. Ces mesures ont été prises pour éviter que l'île n'en vint à être peuplée de vagabonds.

Le résident des Marquises remplit aussi les fonctions de juge de paix. Dans les cas graves, il envoie les personnes coupables de crimes à la disposition des tribunaux français de Papeete. Les règlements locaux sont, sauf quelques modifications exigées par la nature des habitants, calqués sur ceux de la métropole.

Malgré la faiblesse numérique du petit détachement de gendarmerie que le résident a sous ses ordres, il est suffisant pour maintenir l'ordre dans la baie de Taio-Hae, où les naturels sont habitués à vivre avec nous et faits à nos mesures de police.

Dans les autres îles, les chefs exercent l'autorité supérieure. Les flancs des vallées sont seuls habités; rarement les naturels bâtissent leurs cases au bord de la mer. Les tournées fréquentes que les bâtiments de guerre de la division navale du Pacifique et de la station locale de Tahiti font dans l'archipel ont un excellent effet sur l'esprit mobile des habitants.

Lors de notre passage, le résident des Marquises était M. E..., lieutenant de vaisseau; il avait pour auxiliaires un écrivain de marine du cadre colonial, M. M..., dont les fonctions étaient multiples, un maître de port, qui sert en même temps de pilote, quelques gendarmes et deux agents de police indigènes, désignés comme à Tahiti sous le nom de *mutois*.

A l'eau, canards! — Arbres gigantesques. — Encore des Chinois! — Le *nono*. — Une soirée chez Paumea. — La *popoi*. — Danse indigène. — Le dieu *Tiki*. — Résumé de l'histoire de l'archipel

L'habitation du résident, sur laquelle flotte le pavillon français, est bâtie dans la petite anse sablonneuse située dans l'est du fort Collet. C'est sur l'emplacement qu'elle occupe que le commodore américain

1. Dans l'orthographe que nous avons adoptée pour écrire les noms indigènes, les voyelles se prononcent comme en français; seulement l'*e* se prononce comme dans *vérité*; l'*u* se prononce *ou*, comme en espagnol. On doit faire sonner chaque lettre; il n'y a pas de diphthongues, excepté peut-être la réunion *ei*, dans laquelle l'*i* ne doit pas être trop détaché.

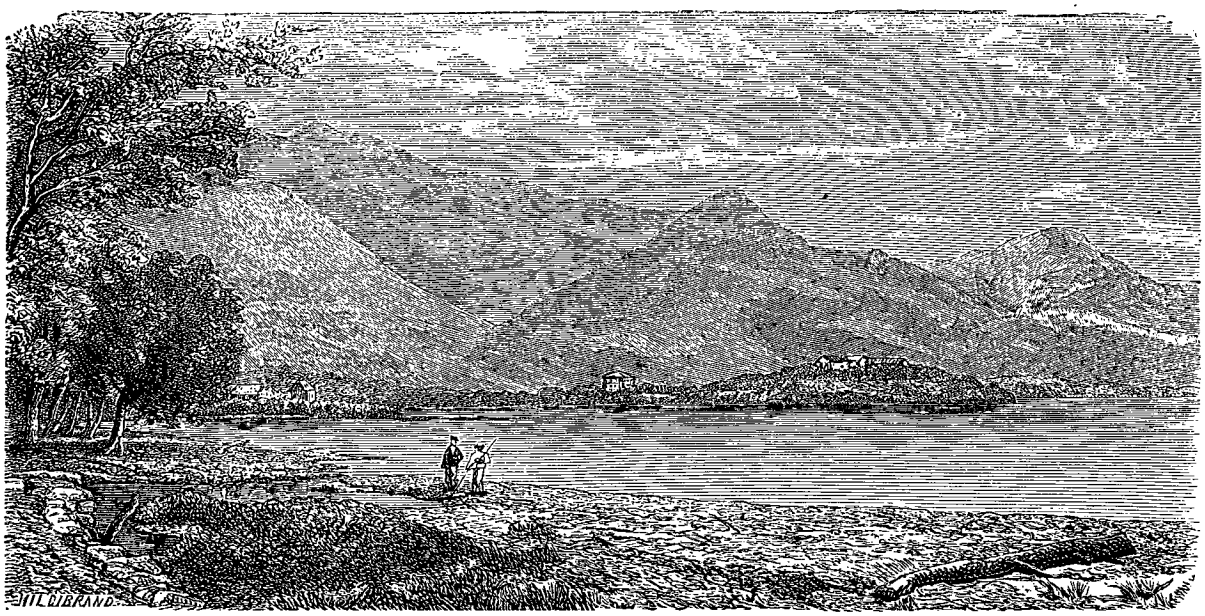
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Porter avait établi, en octobre 1813, le camp auquel il donna le nom pompeux de Madisonville.

J'avais la plus grande impatience de descendre à terre. Après la traversée que nous venions de faire, mes camarades éprouvaient, comme moi, le désir d'aller se promener sur un sol ferme. Aussi, dès que l'autorisation de descendre est accordée, chacun s'empresse d'en profiter. Nous avions un but de promenade tout trouvé : aller prendre un bain dans le ruisseau qui coule à l'ouest du village. Munis de quelques renseignements fournis par le maître de port, qui vient d'arriver à bord, nous embarquons dans notre canot. Sur notre route, nous croisons plusieurs pirogues chargées de fruits qui se dirigent sur le *Vaudreuil*.

L'accostage à la plage n'est pas commode : un ras de marée, peu violent d'ailleurs, règne dans la baie et la diminution du fond ne permet pas à notre embarcation d'arriver jusqu'à terre; une distance de vingt mètres environ nous en sépare. Nos matelots s'offrent pour nous transporter sur leurs épaules, mais nous tranchons héroïquement la difficulté comique de la position. On se déchausse; les pantalons sont retroussés le plus haut possible, et nous voilà courant en riant sur le sable du fond, fuyant à toute vitesse les petites lames qui nous mouillent jusqu'à l'échine. Une troupe d'indigènes, assis sous les arbres de la route, sont accourus pour voir les nouveaux arrivés; les femmes y dominent. Je ne puis m'empêcher de rire en voyant ces dernières jouer gravement de la guimbarde. Quelle singulière idée a eue le trafiquant qui a introduit un si piètre instrument de musique dans ces îles!

L'écrivain de marine, M. M..., qui loge tout près de la plage, dans l'ancienne église de Taio-Hae, vient



Montagnes de Nuku-Hiva au fond de la baie de Taio-Hae. — Dessin de A. Bernard, d'après une photographie.

nous souhaiter la bienvenue. On se lie vite dans les conditions où nous nous trouvons. Il s'offre de très-bonne grâce à nous rendre tous les petits services dont nous pouvons avoir besoin. Nous lui demandons de nous indiquer un lieu convenable pour prendre un bain. Il s'offre à nous servir de guide.

Nous prenons le chemin bordé d'arbres qui contourne la baie. Les maisons du village, qui regardent la plage, sont éparpillées sur le bord de cette route. Nous passons devant quelques magasins dont les propriétaires sont presque tous des étrangers, des Américains surtout. Quelques-unes de ces boutiques sont assez bien approvisionnées. Les acheteurs ont le bénéfice de fumer une pipe déposée sur le comptoir, toujours prête pour leur usage. Les indigènes ne manquent jamais de demander l'instrument en question, qui est d'une propreté plus que douteuse.

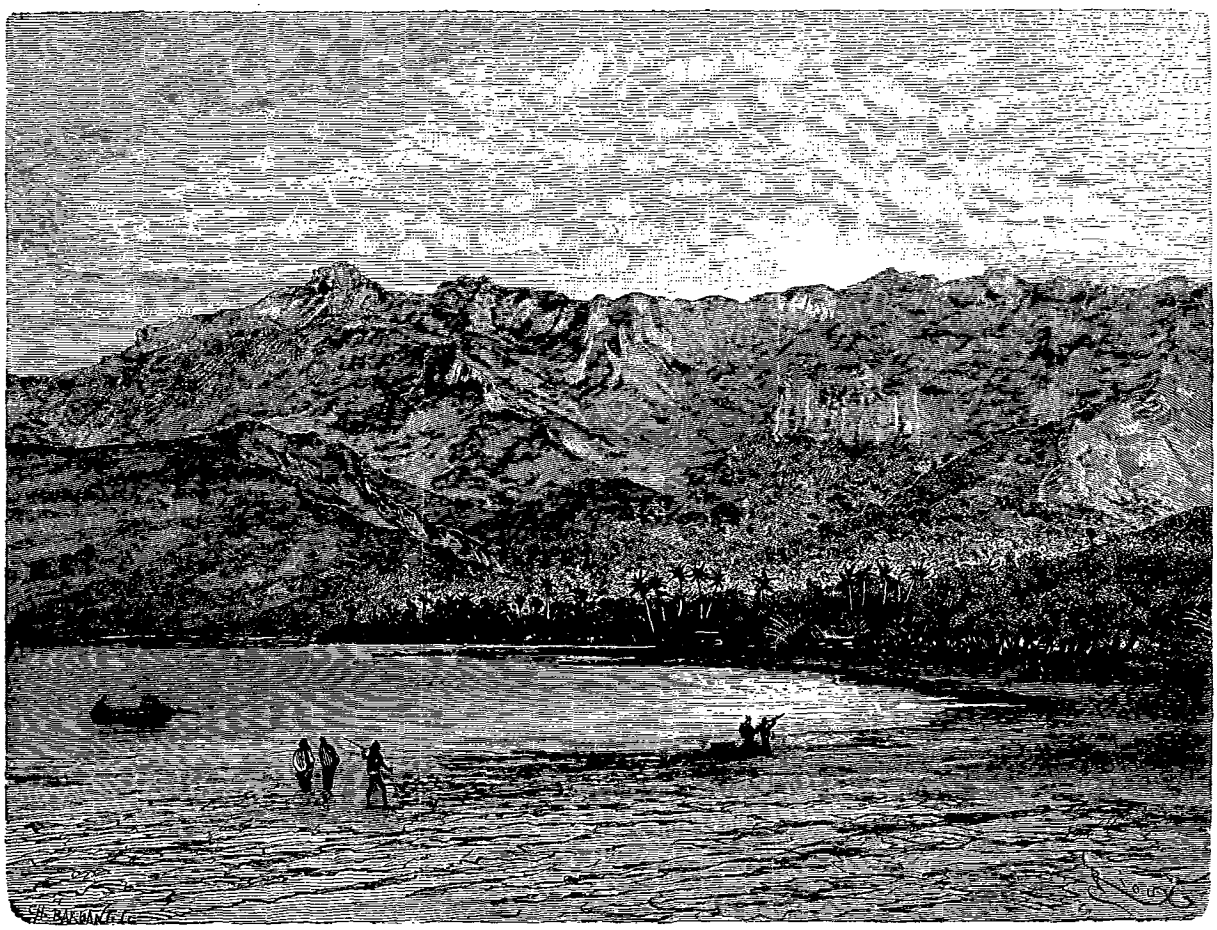
Le chemin quitte la plage pour tourner à droite dans la vallée. Tout près du point où se produit ce changement dans la direction de la route, notre guide s'arrête pour nous faire admirer un arbre aux proportions colossales. Ce splendide spécimen de la végétation de l'île est un *aoa* (*ficus indica*, figuier des banians); son tronc, formé par de grosses tiges entrelacées, mesure près de trente mètres de circonférence; il conserve le même diamètre jusqu'à treize mètres de hauteur, puis il se divise en une douzaine d'énormes branches horizontales, qui couvrent de leur ombre un espace circulaire de cent mètres de diamètre. Nous faisons halte pendant quelques minutes pour jouir de la fraîcheur délicieuse qu'il procure. Les indigènes donnent à l'*aoa* le nom de *hiapo*, quand il est jeune.

On voit à Taio-Hae un autre arbre remarquable, dans le jardin des sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Nous reprenons notre marche en entrant dans la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vallée de Vaitu qui s'ouvre devant nous. Un ruisseau qu'on peut très-facilement traverser vient former un bassin assez grand, tout près de la plage. Sur notre route, nous rencontrons quelques cases d'indigènes dans lesquelles nous entrons avec la familiarité que permettent les usages du pays. L'architecture en est simple : quatre poteaux plantés dans le sol au-dessus d'une plate-forme en grosses pierres plates appelée *paepae* forment les coins; à leur extrémité supérieure, une entaille sert à recevoir des troncs de cocotier lisses et minces qui forment le contour du toit; le derrière de la case est plus élevé que la façade. Sur les poteaux et sur les troncs de cocotier, on pose transversalement d'autres pièces de bois léger; elles sont reliées à la charpente principale par des cordes en bourre de coco; le vide qui les sépare est rempli par des bambous serrés, qui laissent cependant librement circuler l'air, dont l'action est si indispensable dans les chaleurs de la journée. Pour achever la toiture, on enveloppe des perches avec les longues feuilles du cocotier et du *corypha humilis*[1], pliées en deux; ces perches sont ensuite posées sur les cadres formés par les poutres et les lattes. Les feuilles de la première recouvrent celles de la seconde et ainsi de



Baie de Taio-Hae. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

suite; le toit déborde un peu les parois de la case et les préserve parfaitement de la pluie.

Le chemin monte toujours dans la vallée, mais il n'est plus aussi uni que précédemment. Nous arrivons devant un petit monticule couvert de champs de coton.

« Voulez-vous voir les Chinois? nous dit notre guide.

— Il y a donc des Chinois ici?

— Oui, répond M. M...; ils cultivent la plantation que nous traversons. Allons, si vous le voulez, visiter leur case; elle est bien mieux construite que celles que nous venons de voir. »

L'aspect extérieur me semble d'accord avec cette opinion. Nous pénétrons dans une salle assez vaste, qui occupe toute la largeur de la façade; de petites chambres, tendues de nattes, s'ouvrent sur cette partie principale de l'habitation. Quelques vêtements de femmes attirent notre attention, et nous apprenons que les fils du Céleste-Empire ont contracté une alliance passagère dans le pays. Leur chef, un Chinois, lui aussi, régisseur de la plantation, est en même temps cuisinier du résident. Ces Chinois ont l'intention d'ouvrir un magasin important avec les économies dont

1. Espèce de latanier peu commun aux îles Marquises, où il est appelé *vaake*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ils disposent. Leurs petits capitaux seront confiés à l'un d'eux qui ira acheter des marchandises et nouer des relations commerciales à San Francisco, où leurs compatriotes sont très-nombreux. L'émigration chinoise, dans les contrées baignées par le Pacifique, est telle, qu'il est presque impossible d'aller quelque part sans rencontrer ces petits hommes à l'allure alerte, aptes à exercer tous les métiers, qui quittent leur pays par milliers pour venir acquérir une petite fortune, ce qu'ils manquent rarement de faire, tant sont



Femme indigène de Taio-Hae. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

grandes leurs aptitudes générales pour le commerce et les affaires.

Nos hôtes nous reçoivent très-bien et nous font visiter leur habitation. L'un d'eux, homme d'un certain âge, dont le nez est armé d'énormes lunettes qui lui donnent un air vraiment comique, parle quelques mots d'anglais. Dans un coin de la salle principale, brûle une lampe posée sur un autel couvert ainsi que les murailles voisines, de papiers de diverses couleurs sur lesquels sont imprimés ou peints des caractères bizarres. Le Chinois à lunettes nous explique que c'est un hommage à leur dieu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous le remercions de sa complaisance, et, après quelques minutes d'une descente assez périlleuse, nous retrouvons le ruisseau, but de notre promenade.

En un clin d'œil, nous sommes dans l'eau. L'endroit, grillé par le soleil, est peu agréable; l'eau y est peu abondante et chaude. Il y a deux très-petits bassins qui communiquent par une cascade en miniature; en s'asseyant sur les rochers qui en garnissent le fond, on n'a de l'eau qu'à la hauteur de la poitrine. Au bout de quelques minutes, nous trouvons notre bain assez incommode et nous proposons de retourner. M M.... nous engage à nous habiller le plus rapidement possible.

« Sans cela, nous dit-il, vous apprendrez à vos dépens l'inconvénient qu'il y a à rester hors de l'eau sans vêtements.

— Un coup de soleil?

— Pas précisément. Le *nono* vous fera venir des boutons; si vous les grattez, ils formeront des plaies très-cuisantes, longues et difficiles à guérir. »

Le *nono* (*sandfly* des Anglais) est une très-petite mouche, qui naît au commencement du jour pour mourir quand vient la nuit. Lorsque son abdomen transparent est rempli de sang, elle brille comme un petit rubis, si on la place entre l'œil et la lumière du soleil. Ce désagréable insecte se pose sur l'épiderme et, sans vous prévenir de sa présence, comme le moustique, par une piqûre vive, il vous suce le sang. On prétend qu'il a été introduit par les navires et qu'il n'existe que sur Nuku-Hiva et sa voisine Ua-Pou. L'archipel ne renferme d'autre animal dangereux que les cent-pieds; toutes les toitures en sont remplies; il est rare que ces affreuses bêtes fassent aucun mal.

Malgré la hâte que nous mîmes à nous habiller, plusieurs d'entre nous vérifièrent l'exactitude de ce que M. M.... venait de nous dire.

Nous revenons au débarcadère. Sur notre route, nous rencontrons Mgr Dordillon, évêque de Cambysopolis, vicaire apostolique des Marquises, qui nous salue d'un bonjour affectueux.

Le canot nous attendait pour nous conduire à bord. Même difficulté pour embarquer que pour débarquer.

Le môle que l'on construit évitera, je l'espère, tous ces désagréments. Il est formé par d'énormes troncs de cocotier, taillés en pointe, qu'on enfonce dans le sable du fond. Sur l'extrémité supérieure de ces pieux, on installera un plancher.

A bord, nous trouvons cinq ou six Marquésans venus pour vendre des fruits. L'un d'eux, vrai colosse aux formes athlétiques, comprend un peu le français. Je lui demande ce qu'il est venu faire.

« Vendre cocos, bananes et patates, me répond-il.

— Ta case est-elle bien loin de la plage?

— Non. Si tu veux y venir ce soir, je te recevrai avec plaisir. Je ferai danser devant toi. »

Je parle de la chose à quelques-uns de mes camarades et l'on décide qu'on accepte l'invitation de Paumea : c'est le nom de notre futur hôte. Je lui dis que nous irons le voir après le dîner, s'il veut bien se trouver au débarcadère. Il nous propose de nous attendre et de nous porter à terre dans sa pirogue qui est le long du bord.

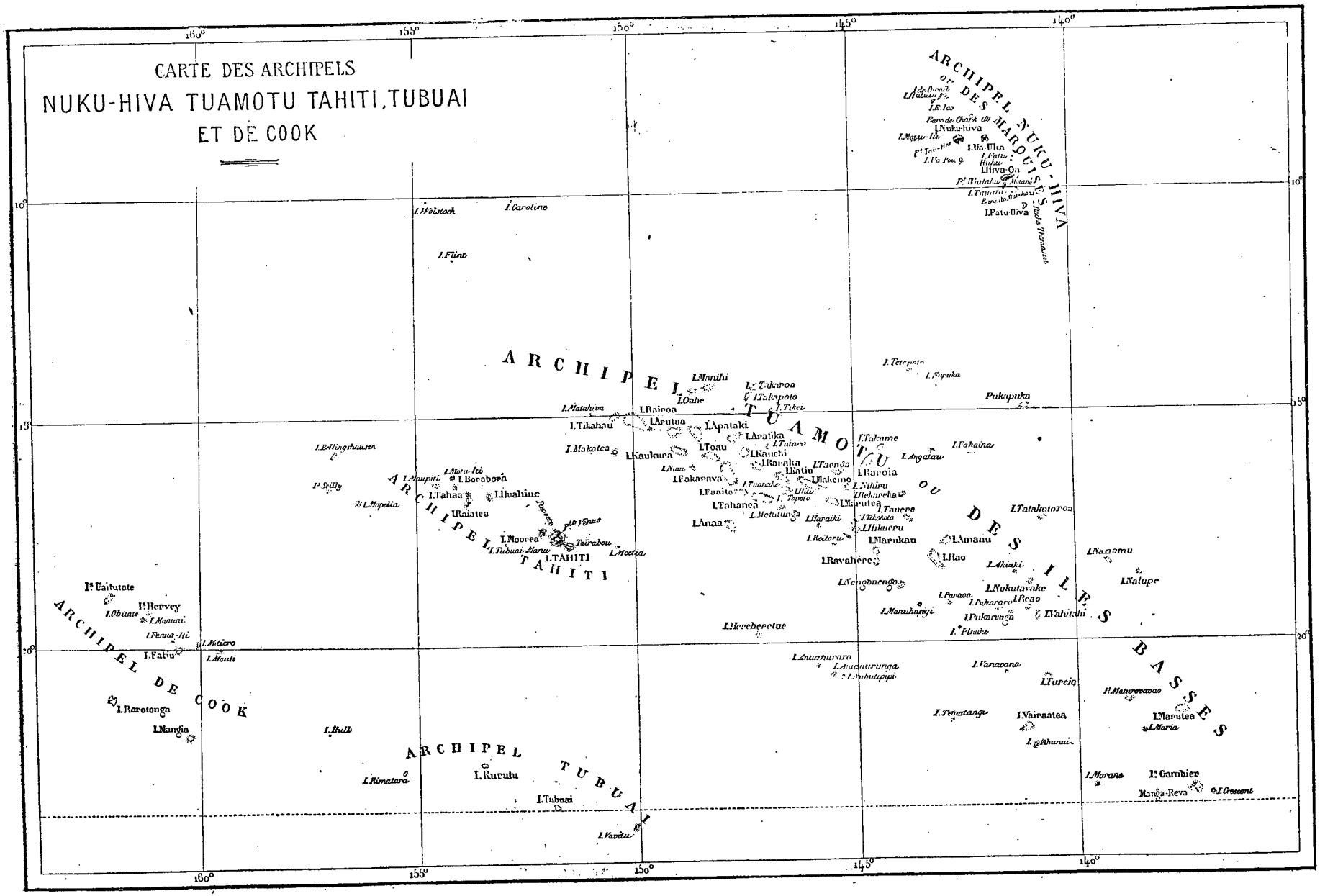
Paumea a deux fils, garçons magnifiques, qui manient très-habilement la pagaie. En quelques minutes, nous sommes à terre. Malgré l'inutilité de la précaution, ils nous soulèvent comme des enfants et nous chargent sur leurs robustes épaules, pour nous faire traverser la bande de sable que la mer a mouillée.

Nous suivons le chemin que nous connaissons déjà. Le temps est splendide; la lune éclaire la route dans l'intervalle qui sépare les grands arbres dont elle est bordée; ses rayons argentés font briller les panaches gracieux des cocotiers; une foule d'indigènes des deux sexes entoure les magasins du village. Dans la vallée, quelques lumières se montrent de temps à autre; les chiens aboient furieusement à notre approche.

L'habitation de Paumea est grande et convenablement installée; la façade de la maison n'est pas fermée par une cloison; il n'y a que les poteaux qui soutiennent le toit. Cette disposition se rencontre assez fréquemment. Contre la paroi du fond, on a posé dans le sens de la longueur deux troncs d'arbre écartés d'environ un mètre vingt centimètres; l'espace qui les sépare est couvert de nattes. Ce sont les lits les plus incommodes qu'on puisse imaginer. On a la tête appuyée sur le tronc d'arbre du fond et les jarrets sur l'autre.

Il y a beaucoup de monde chez notre hôte; le chef-*mutoi* de Taio-Hae, qui est parent de Paumea, vient nous présenter ses compliments; il paraît très-fier de ses galons de caporal. En un clin d'œil, nos guides se débarrassent de leurs défroques civilisées; ils ne gardent que le *pareu*, pièce d'étoffe qui entoure les reins et descend sur les jambes, comme un jupon. Tous ces hommes sont admirablement faits; ils pourraient servir de modèles à un statuaire. Je profite de l'état de nudité presque complète dans lequel ils se trouvent pour examiner leur tatouage compliqué, qui leur constitue, pour ainsi dire, un vêtement. Il y en a dont le corps est tellement couvert de cercles, de courbes et de lignes en zigzag, qu'on les croirait revêtus d'une armure. Autrefois le tatouage était plus simple qu'aujourd'hui. Il ne se composait, sur la figure surtout, que de lignes écartées, disposées en losanges, tandis qu'actuellement le visage est souvent partagé par de larges bandes horizontales non continues. Les paupières, l'intérieur des oreilles, les lèvres et quelquefois les gencives, portent les marques du tatouage. A quelques exceptions près, les femmes sont peu tatouées; on en compte quelques-unes qui ne le sont pas du tout. La plupart ont sur les lèvres de petites lignes écartées l'une de l'autre, perpendiculaires à l'ouverture de la bouche, ce qui leur donne l'air de faire une petite moue. Cet ornement est d'un effet très-gracieux. Il y a des Kanaques qui sont tatoueurs de profession. L'opération se pratique au moyen d'un

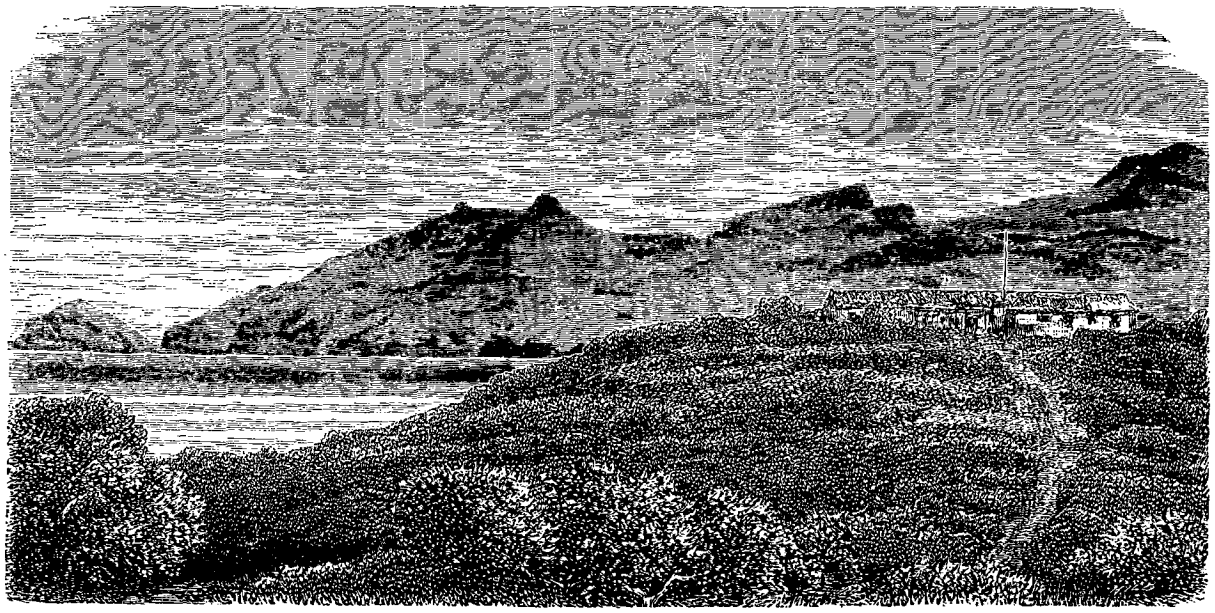
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr


CARTE DES ARCHIPELS
NUKU-HIVA TUAMOTU TAHITI, TUBUAI
ET DE COOK
ARCHIPEL NUKU-HIVA OU DES MARQUISES
ARCHIPEL TUAMOTU OU DES ILES BASSES
ARCHIPEL TAHITI
ARCHIPEL DE COOK
ARCHIPEL TUBUAI
I. Nuku-hiva
I. Ua-Uka
I. Ua-Pou
I. Hiva-Oa
I. Fatu-Hiva
I. Manihi
I. Takaroa
I. Takapoto
I. Rairoa
I. Arutua
I. Apataki
I. Kauehi
I. Raraka
I. Makemo
I. Fakarava
I. Toau
I. Tahiti
I. Moorea
I. Maiao
I. Tubuai-Manu
I. Rurutu
I. Tubuai
I. Rimatara
I. Raivavae
I. Rapa
I. Raiatea
I. Tahaa
I. Huahine
I. Maupiti
I. Bora-Bora
I. Maitao
I. Tauere
I. Hikueru
I. Reitoru
I. Marokau
I. Amanu
I. Hao
I. Nukutavake
I. Pukarua
I. Reao
I. Pukarunga
I. Vahitahi
I. Pinaki
I. Hereheretue
I. Anuanuraro
I. Vanavana
I. Fangatau
I. Tureia
I. Fangatangi
I. Vairaatea
I. Rikitea
I. Morane
I. Crescent
I. Rarotonga
I. Mangia
I. Mitiaro
I. Mauti
I. Atiu
I. Mauke
I. Manuae
I. Ruapuke
I. Pukapuka
I. Fakaina
I. Takume
I. Angatau
I. Nihiru
I. Tatakotoroa
I. Ravahere
I. Nengonengo
I. Nukutavake
I. Pukarua
I. Reao
I. Pukarunga
I. Vahitahi
I. Pinaki
I. Hereheretue
I. Anuanuraro
I. Vanavana
I. Fangatangi
I. Vairaatea
I. Rikitea
I. Morane
I. Crescent
I. Maria
I. Rurutu
I. Tubuai
I. Rimatara
I. Raivavae
I. Rapa
I. Raiatea
I. Tahaa
I. Huahine
I. Maupiti
I. Bora-Bora
I. Maitao
I. Tauere
I. Hikueru
I. Reitoru
I. Marokau
I. Amanu
I. Hao

ciseau dentelé, en os de poisson, fixé sur une baguette. On frappe sur le ciseau avec un petit marteau de bois[1]. Les pointes aiguës de l'instrument sont trempées dans une liqueur bleuâtre, dont un des principaux éléments est la suie provenant de la combustion de la noix du bancoulier (*aleurites triloba*). Trois ou quatre personnes maintiennent le patient, dont tous les traits expriment une vive souffrance. La douleur éprouvée est tellement intolérable, au bout de quelque temps, qu'on est obligé de cesser l'opération.

Le tatouage n'a pu être supprimé par les missionnaires; les enfants qu'ils ont réussi à garder auprès d'eux les quittent, quand est venu le moment de recevoir ces marques de la virilité.

On prépare le repas du soir. Grâce aux vivres que Paumea s'est procurés à bord du *Vaudreuil*, la nombreuse assemblée va faire un régal. La *papoi* forme la base de la nourriture des indigènes. C'est une pâte jaunâtre, faite avec les fruits du *mei* (arbre à pain, *artocarpus incisa*). Son goût est douceâtre lorsqu'elle est faite avec des fruits à pain à l'état frais, aigrelet et légèrement piquant, lorsque ce mets a été préparé depuis quelque temps. La fabrication et la conservation de la *popoi* s'opèrent de la manière suivante : les fruits sont posés sur un feu constamment alimenté; une fumée épaisse s'exhale de l'écorce qui les recouvre. Le cœur, trop dur pour être mangé, et la peau, noircie par le contact de la flamme, sont enlevés; la pulpe jaunâtre, spongieuse, malléable, assez fade au goût, est placée dans une auge en bois, où on lui fait subir une trituration complète, au moyen d'un pilon de pierre ou de bois, après quoi on l'enterre dans des trous circulaires de plus d'un mètre de profondeur. Les bords de cette espèce de *silo* sont tapissés avec



Fort Collet. — Dessin de A. Bernard, d'après une photographie.

de larges feuilles de bananiers ou de *ti* (*dracenæ species*), pour préserver la pâte du contact du sol. Lorsque le trou est plein, on le recouvre de terre et de grosses pierres; la *popoi*, ainsi enterrée, se conserve bien; de temps à autre, on en retire la quantité nécessaire pour les repas. Cette pâte est mise dans un plat de bois et délayée avec un peu d'eau. C'est la femme de Paumea qui s'occupe de cette opération importante; elle presse la *popoi* avec ses mains comme le boulanger qui pétrit sa farine.

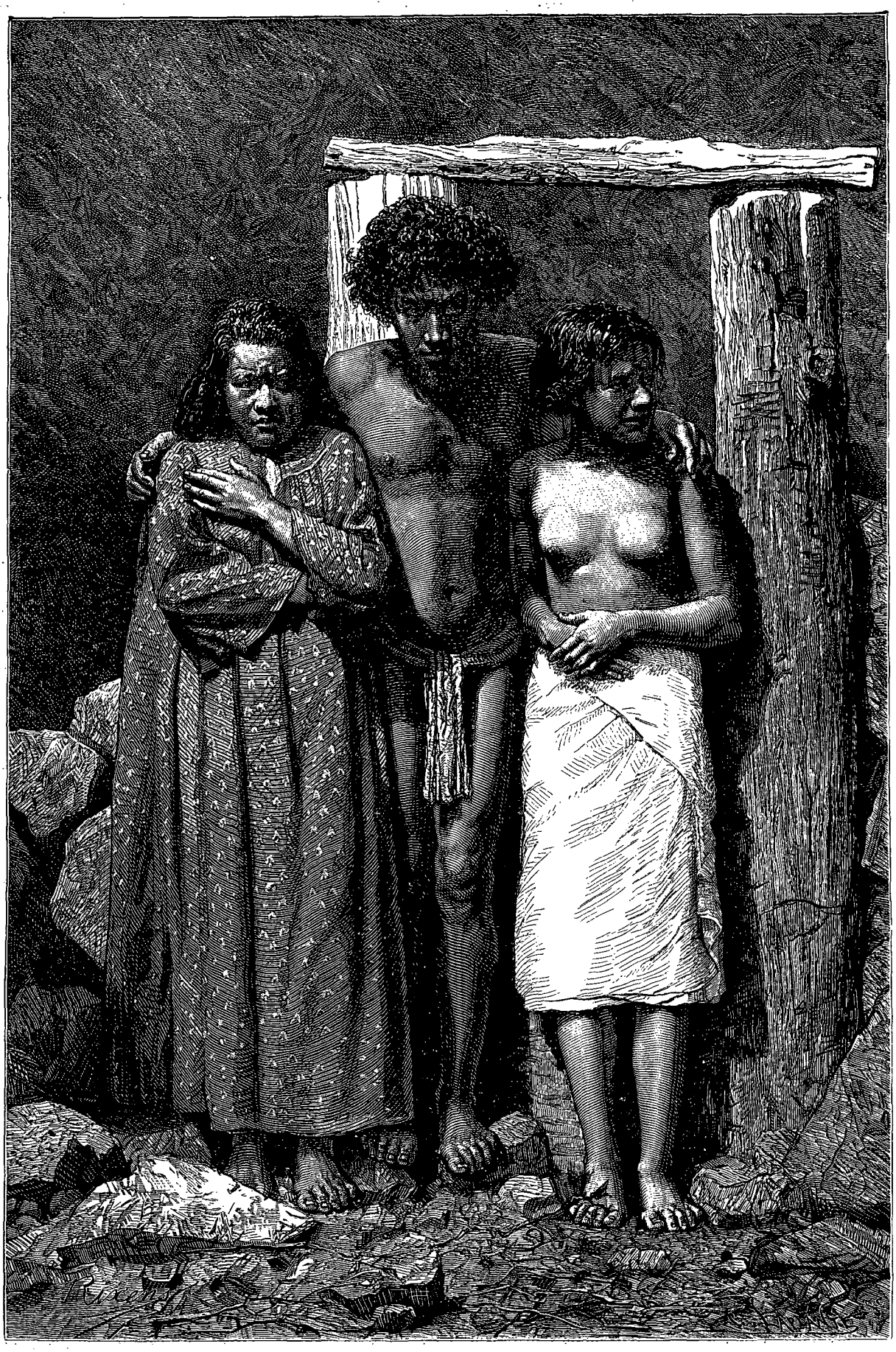
La natte qui recouvre le sol sert de table; les préparatifs du repas sont terminés; on nous invite à le partager. Nous nous excusons en disant que nous venons de dîner, nous n'osons pas avouer que la préparation de la *popoi*, faite en notre présence, n'est pas de nature à nous engager à manger. La curiosité nous pousse cependant à goûter un peu de ce mets, qui n'a point un goût désagréable.

Après notre refus, tous ces gens s'accroupissent autour du plat qui contient la *popoi;* chacun y plonge la main; ils chargent cette cuiller fournie par la nature, d'une certaine quantité de pâte qu'ils portent ensuite à leur bouche. Des noix de coco sèches, remplies d'eau, leur servent de carafes. Le repas est lestement avalé. Les Kanaques mangent avidement, et comme leurs aliments, presque tous végétaux, sont peu nutritifs, ils en absorbent de grandes quantités.

Le poisson entre pour beaucoup dans la nourriture des naturels, qui le mangent le plus souvent cru. Leur mets favori est le *haua*, espèce de grande raie (ange, en anglais *devil fish*), et le requin, surtout

1. Nous avons eu l'occasion, les officiers du *Vaudreuil* et moi, d'être témoins d'une scène de tatouage à Apia, dans l'archipel des Samoa. Les tatoueurs de ces îles ont les mêmes outils que leurs confrères des Marquises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Naturels de Nuku-Hiva (baie de Taio-Hae). — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quand on les a laissés pourrir pendant une quinzaine de jours. Les requins sont très-nombreux à l'entrée des baies; les habitants les prennent à la ligne ou avec le harpon. Souvent, pour les attirer, ils laissent le bras ou la jambe traîner le long de l'embarcation, tandis que de l'autre main ils tiennent un nœud coulant qu'ils passent très-adroitement autour du squale, qu'ils peuvent ensuite harponner à leur aise. Ils s'exposent ainsi à des morsures, mais il est rare qu'il arrive des accidents graves. Quand ils prennent les requins à la ligne, ils ont soin de garnir la tête de l'hameçon de deux branches de fer en croix, qui empêchent le requin de couper la corde.

Le dîner achevé, les pipes s'allument; elles circulent des lèvres d'un convive à celles d'un autre. L'une des femmes va chercher quelques amies qui vivent dans le voisinage. Paumea veut nous donner le spectacle d'une grande danse.

Groupés sur deux rangs, se faisant face, les danseurs exécutent, avec beaucoup d'ensemble, divers pas; ils s'accompagnent d'un chant rhythmé, marqué en certains endroits par des battements de mains, soit à plat, ce qui produit un son mat, soit en ramenant les doigts en creux. Ils semblaient s'animer beaucoup dans cet exercice, qu'ils répétèrent, en le variant, autant de fois que nous le désirâmes. Le spectacle, quoique curieux, devenait monotone, et, malgré les vives instances de Paumea, qui voulait nous retenir, nous disons adieu à nos nouvelles connaissances en leur promettant de revenir.

Le fils aîné de notre hôte nous accompagne jusqu'à l'entrée du village. Les quelques magasins de Taio-Hae ferment leurs portes, et c'est au milieu d'un profond silence que nous regagnons le canot qui nous attend.

Je restai pendant quelque temps sur le pont, absorbé par la vue du spectacle tranquille qu'offrait la baie. La lune inondait de lumière les vallées et les hautes montagnes du fond; les nuages, qui voilaient de temps à autre l'astre resplendissant, variaient à l'infini les effets de clarté et d'ombre. Après avoir goûté, pendant près d'une heure, la fraîcheur délicieuse de la nuit, je me décidai avec peine à aller prendre du repos.

Le lendemain, mon domestique m'éveille en m'annonçant l'arrivée du *Nautilus* qui apporte le courrier. Le service postal se fait par San Francisco; la malle est embarquée sur des goëlettes qui touchent à Taio-Hae en allant à Tahiti, mais qui reviennent ensuite directement à leur point de départ. Les bâtiments à voiles chargés de ce service font des traversées extraordinairement rapides.

Au déjeuner, nous mangeons du bœuf frais. Un troupeau de ces animaux appartient au gouvernement. Quand passe un bâtiment de guerre, on en envoie prendre un certain nombre dans la montagne où ils paissent en liberté.

Le mouton est rare à Nuku-Hiva, mais il est abondant dans l'île voisine de Ua-Pou où la mission possède un troupeau considérable. Une baleinière, sous les ordres du chef *mutoi* de Taio-Hae, doit aller prendre une douzaine de ces animaux pour le bord; ils coûtent douze francs cinquante pièce.

Le résident, M. E..., est venu déjeuner avec notre commandant. Il doit prendre passage au carré pour la visite que nous devons faire dans toutes les îles habitées de l'archipel. Après le déjeuner, il vient faire connaissance avec nous. Il est ici depuis près de trois ans, ce qui lui permet de nous donner des renseignements utiles sur le pays.

L'importance de l'archipel est peu considérable pour le moment. Au début de notre installation aux Marquises, les deux groupes du sud-est et du nord-ouest avaient chacun un commandant particulier; des travaux utiles y avaient été commencés, à Vaitahu et à Taio-Hae, par la garnison de ces postes. L'archipel, que la loi du 8 juin 1850 avait désigné comme lieu de déportation politique, n'a ni l'étendue, ni la fertilité, ni la situation géographique qui sont les conditions indispensables à un établissement maritime et colonial important. Tout le mouvement est limité à Taio-Hae, où quelques trafiquants anglais et américains ont fondé de petites maisons de commerce.

Les habitants de Taio-Hae sont peu nombreux; le contact des Européens et l'influence des missionnaires leur ont fait perdre une grande partie de leurs anciennes coutumes. La population a dû éprouver une diminution notable, comme le prouvent les ruines d'habitations qu'on rencontre dans des vallées aujourd'hui solitaires.

La population totale de l'archipel est évaluée approximativement à douze mille âmes. C'est Hiva-Oa qui est l'île la plus peuplée; elle a six mille habitants. Viennent ensuite Nuku-Hiva, deux mille sept cents; Ua-Pou, mille deux cent vingt; Fatu-Hiva, mille; Tauata, six cent trente, et Ua-Uka, quatre cent cinquante.

La grande famine qui affligea les Marquises et les autres îles du Pacifique, il y a plus d'un demi-siècle, en traînant à sa suite un nombreux cortége de maladies, a dû contribuer à diminuer notablement le nombre des habitants. Les vieillards ont conservé un souvenir terrible de cette époque désastreuse où l'on s'entre-dévorait par besoin.

Dans l'après-midi, nous allons rendre au résident sa visite du matin. Il possède une collection très-complète d'armes, de vêtements de guerre et d'ustensiles indigènes. La pièce la plus remarquable de la collection est une image en bois, grossièrement sculptée, du dieu *Tiki*, le plus en faveur dans les parties encore païennes de l'archipel (voy. p. 257). Elle représente, avec un art très-primitif, un homme monstrueux, ayant des yeux et une bouche énormes, les jambes fléchies, les coudes joints au corps. M. E.... nous montre quelques échantillons de la même image, sculptée dans des morceaux d'une pierre rouge très-dure, de quelques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale du grand figuier. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

centimètres seulement de long. Il a aussi des colliers à plusieurs rangs en dents de marsouin, des hameçons en nacre de près d'un décimètre de longueur, etc. Cette collection est d'autant plus précieuse qu'il devient très-difficile, sinon impossible, d'en former de pareilles. Les indigènes, depuis l'arrivée des Européens, n'exercent plus leur industrie particulière. Ils préfèrent un fusil à leurs anciens casse-têtes; leurs grandes pirogues sont remplacées par des baleinières que l'on construit à Taio-Hae, ou qu'ils se procurent à bord des navires baleiniers qui fréquentent les baies.



Tête d'un indigène de Hiva-Oa, baie Hanamenu (voy. p. 246).



Main de la reine Vaekeu (voy. p. 261).

Dessins de Mathieu, d'après des croquis faits sur nature.

Notre premier passage dans l'archipel fut très-court. Quelques mois plus tard, nous retournions à Taio-Hae, d'où nous partîmes pour faire une longue tournée dans les îles. Le récit des incidents de cette tournée fait l'objet des chapitres suivants. Mais auparavant il n'est peut-être pas inutile de résumer en quelques mots l'histoire de l'archipel.

Lorsque en 1842 le contre-amiral du Petit-Thouars prit possession des Marquises, l'attention publique fut vivement excitée en France par les récits qu'on faisait de ces terres nouvelles, habitées par une population extraordinaire, qui semblait n'avoir rien emprunté aux coutumes des navigateurs qui les avaient visitées, tandis que d'autres groupes du Pacifique, les îles de la Société et l'archipel des Sandwich, par exemple, offraient l'exemple de progrès rapides dans la voie de la civilisation. L'aspect des naturels, qui paraissent si horribles quand on n'y est pas habitué; la taciturnité de ces peuples, le peu de ressources offertes par ces îles, doivent être comptés au nombre des causes de l'abandon dans lequel elles sont restées si longtemps. Quelques baleiniers, presque tous américains, les fréquentaient seuls pour se ravitailler en bois à brûler et en eau; il y avait peu d'informations à tirer de leurs capitaines, qui s'inquiétaient beaucoup plus d'acheter à très-bon marché les denrées dont ils avaient besoin, que de s'occuper des mœurs des habitants et des produits naturels des îles; et comme la conduite de beaucoup de ces navigateurs n'était pas toujours conforme aux règles de l'honnêteté, il en résultait souvent des rixes, des meurtres, qui contribuaient encore à augmenter la mauvaise réputation des indigènes.



Jambe d'un indigène de Nuku-Hiva (baie de Taio-Hae). — Dessin de Mathieu, d'après un croquis fait sur nature.

Cependant, quand Alvaro Mendana de Neira découvrit les îles du sud-est de l'archipel, le 21 juillet 1595, et vint, à l'île Tauata qu'il appela *Santa-Cristina*, relâcher dans la baie à laquelle il donna le nom de port de *la Madre de Dios* (Vaitahu des indigènes), il n'eut qu'à se louer de l'accueil de la population.

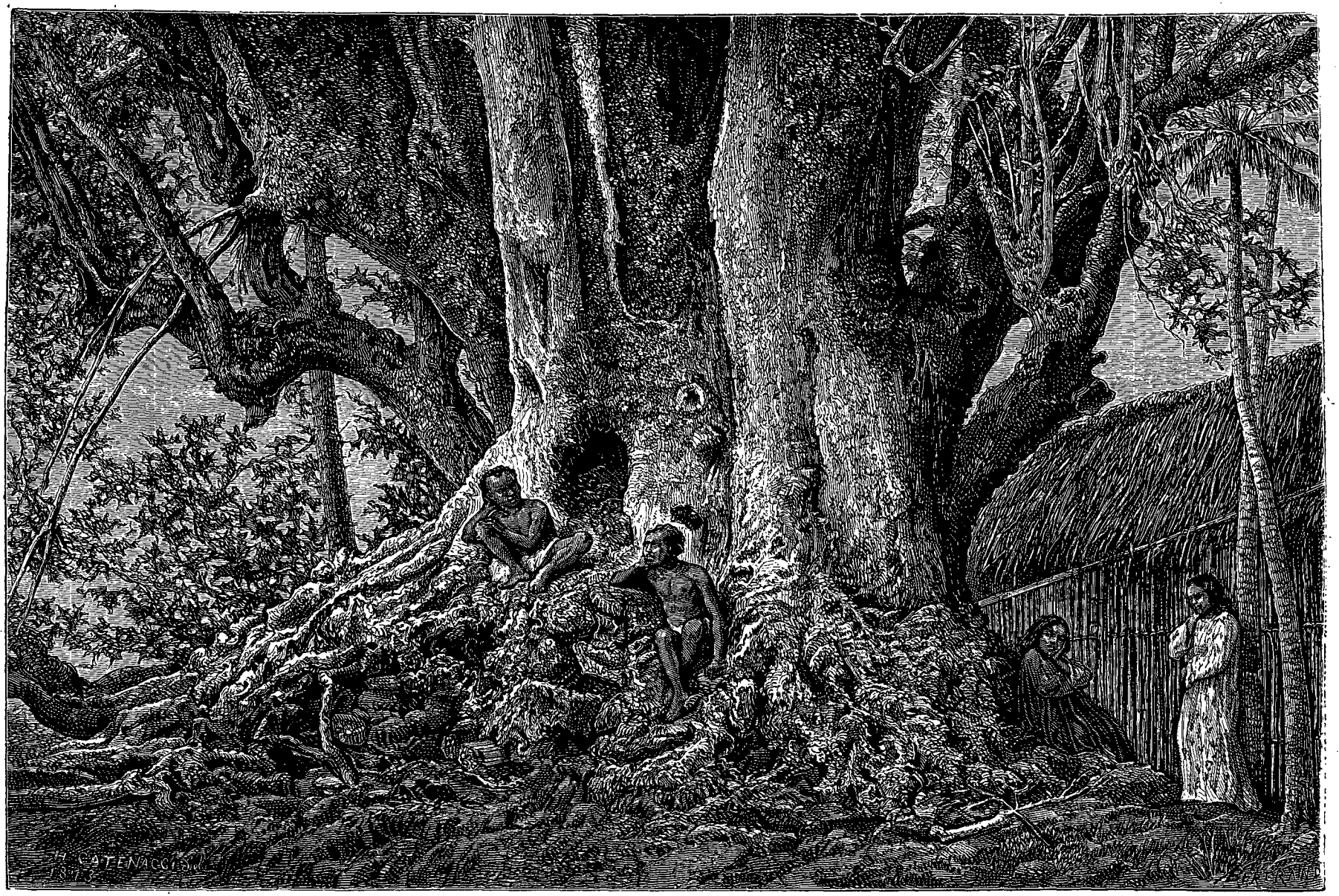
Les Marquises restèrent ensuite oubliées jusqu'à Cook, qui les retrouva en 1774 et vint mouiller dans la même baie de Vaitahu. Le navigateur anglais n'eut de même qu'à se louer des habitants : c'est un des rares endroits du Pacifique où il ne marqua pas son passage par du sang. Ce terrible capitaine, dont on a beaucoup vanté l'humanité, ne manquait jamais l'occasion de se servir des armes formidables dont il disposait, en vue sans doute de terrifier les naturels et de prévenir de plus grands malheurs.

En 1791, le capitaine américain Ingraham, qui commandait le *Hope*, de Boston, découvrit les îles du groupe nord-ouest, auxquelles il donna des noms. Il ne fit que précéder d'un mois le Français Étienne Marchand, qui commandait le brick le *Solide*, de Marseille, armé par la maison Baux, pour aller faire le commerce des pelleteries à la côte nord-ouest d'Amérique.

Marchand communiqua avec les habitants de Vaieo, qu'il nomma baie du Bon-Accueil, et prit possession, au nom de la France, le 22 juin 1791, de cette île et d'une autre plus grande qu'il avait aperçue au nord.

Au mois de mars 1792, le lieutenant Hergest, commandant le *Dœdalus*, chargé de porter des approvisionnements à l'expédition anglaise commandée par Vancouver, aborda à Vaitahu. Il revint au commencement de février 1793, dans la baie de Taio-Hae, dont on avait conservé un excellent souvenir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'aoa (figuier des banians) ou arbre de la reine (baie de Taio-Hae, île de Nuku-Hiva, archipel des Marquises). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques mois après, le pavillon américain se montra aussi devant ces îles : le capitaine Roberts, du navire de commerce le *Jefferson* séjourna pendant quatre mois dans le port de Vaitahu.

Il est à noter que Ingraham et Marchand, presque simultanément, en 1791, Hergest ensuite, puis Roberts, imposèrent des noms différents à ces îles, qui fort heureusement en ont de plus authentiques donnés par leurs habitants. Mais comme on n'est guère d'accord sur ces noms, et que chacun les orthographie à sa façon, il en résulte encore une certaine confusion.

A cette époque, ce point du globe commençait déjà à être fréquenté par les navires. Nous nous contenterons de citer l'arrivée, en juin 1797, du navire le *Duff*, équipé aux frais de la Société des Missions de Londres, pour transporter trente missionnaires protestants dans les différents groupes de l'Océanie. Le *Duff* mouilla dans le port de Vaitahu, où il laissa le révérend William Pascoe Crook. Un Italien, déserteur d'un navire de commerce qui relâcha dans l'île peu de temps après le départ du *Duff*, souleva les indigènes contre ce missionnaire. Cet homme astucieux et perfide avait emporté avec lui un fusil, de la poudre et des balles. A l'aide de cette arme, il avait acquis une grande influence sur l'esprit des chefs qu'il excitait à combattre pour augmenter son crédit, et c'est sur sa proposition qu'une guerre atroce fut faite aux habitants de Hiva-Oa. Il fit ensuite attaquer une tribu située sur Tauata.

Aucun crime ne répugnait à ce misérable ; il n'avait qu'une seule appréhension, celle de voir ses plans déjoués par M. Crook. Il l'eût fait massacrer sans l'arrivée d'un faible bâtiment de cent tonneaux, la *Betsey*, sur lequel le missionnaire trouva un refuge.

M. Crook, après diverses tentatives pour s'établir à Ua-Pou et à Nuku-Hiva, se rendit à Sydney, où il vécut paisiblement.

Longtemps après, il aborda de nouveau aux Marquises. Il voulait renouveler ses tentatives sur l'esprit des indigènes. Il amenait avec lui quatre *teachers* ou maîtres tahitiens dévoués à la mission protestante, qui, plus au fait des habitudes et du langage des habitants, devaient en faciliter la conversion. Les espérances de ce missionnaire furent encore une fois déçues. Les *teachers*, qui s'étaient fixés sur l'île Tauata, revinrent dans leur pays où M. Crook les avait précédés.

En 1804, le navigateur russe Krusenstern fit un assez long séjour à Nuku-Hiva avec ses deux navires, la *Nadeshda* et la *Neva*. Il trouva dans cette île un Français et un Anglais qui se faisaient une guerre encore plus acharnée que leurs nations respectives.

En 1813, le commodore américain David Porter vint se réfugier à Taio-Hae avec ses deux bâtiments, l'*Essex* et l'*Essex-Junior*, et les prises qu'il avait faites sur les Anglais pendant sa croisière dans les mers du Sud. L'endroit lui parut convenable pour créer une sorte d'arsenal. Il prit possession de Nuku-Hiva au nom des États-Unis.

Le Congrès ne donna aucune suite à cette prise de possession. Le capitaine américain quitta Taio-Hae le 13 décembre pour reprendre sa croisière ; il y laissait une faible garnison : mais à la suite de divers incidents et de luttes avec leurs prisonniers anglais et les indigènes, les Américains durent abandonner leur établissement de Taio-Hae.

En 1835, Nuku-Hiva fut visitée par un Français, le baron Thierry, qui se proclama roi de l'île, et qui, pour marque de sa royauté passagère, laissa entre les mains d'un jeune sauvage, Vavanuha, la singulière pièce suivante, recueillie ensuite par le capitaine Jacquinot, lors du passage des corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*.

« Nous, Charles, baron de Thierry, chef souverain de la Nouvelle-Zélande, roi de l'île Nuku-Hiva, certifions avec plaisir que Vavanuha, chef de Portua (?), est l'ami des Européens, et qu'il s'est toujours conduit à notre égard avec décence et bienveillance. En conséquence de quoi, nous le recommandons aux bons soins de tous les navigateurs, qui peuvent demeurer ici en toute sécurité.

« Donné à Port-Charles (Taio-Hae), île Nuku-Hiva, le 23 juillet 1835.

« Charles, baron de Thierry.

« Par le roi,

« Ed. Fergus, colonel, aide de camp. »

Enfin, en 1842, le contre-amiral du Petit-Thouars prit possession des îles au nom de la France. Cette date marque le commencement d'une ère nouvelle pour ces terres.

Départ de Taio-Hae. — Ua-Uka ; la baie Invisible. — Hiva-Oa ; la baie Hanamenu. — Le *hakapahaá*.

Notre première étape est l'île voisine de Ua-Pou, dont les sommets, terminés par des pics à formes bizarres, ressemblent, vus de la baie de Taio-Hae, à une suite de clochers.

Nous mouillons pendant quelques heures dans la baie d'Aneou, où nous recevons la visite d'un ministre protestant, probablement un simple *teacher*, insulaire des Sandwich ; il vient payer sa taxe personnelle. M. M..., qui est chargé du service des contributions directes, se trouve à bord très à propos pour lui donner quittance.

L'établissement principal des missionnaires catholiques est dans la baie Hakahau, située à la pointe est de l'île. Comme le mouillage y est médiocre, le commandant a préféré venir ici. Il n'y a à Aneou ni habitations, ni arbres à pain, ni cocotiers. Quelques arbustes, qui indiquent le cours d'un petit ruisseau, constituent toute la végétation de cette partie aride de l'île.

La baie voisine, dans l'ouest, est celle d'Hakahetau, où la mission a construit une chapelle. C'est dans cette baie, ou dans sa voisine Haákuti, que Marchand prit possession, au nom de la France, du groupe nord-ouest des Marquises, le 22 juin 1791.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nos affaires sont bien vite terminées et nous reprenons le large pour la nuit.

Le lendemain matin, nous mouillons à la pointe sud-ouest de Ua-Uka, sous le vent de quelques îlots arides, qui nous abritent suffisamment de la houle. Le commandant et le résident vont visiter la baie Invisible (Vaitake des indigènes). Quelques officiers et moi, nous partons dans une baleinière pour nous rendre au même point. Nous longeons la côte élevée, formée de falaises noires à pic, au pied desquelles la houle vient se briser avec fracas, en soulevant un nuage de vapeur qui brille au soleil comme un voile transparent orné de pierres précieuses; les oiseaux de mer qui nichent dans le creux des rochers saluent notre passage par des cris épouvantablement désagréables. La baie Invisible est bien nommée, car il faut être très-près et en face de l'entrée pour reconnaître l'enfoncement qu'elle forme et voir la plage de sable qui est au fond. Un gros clapotis règne entre les hautes falaises qui forment l'ouverture de la baie, mais quelques coups d'aviron nous conduisent rapidement dans l'intérieur, où la mer est unie comme la surface d'un bassin tranquille. Nous venons échouer notre baleinière sur le sable de la plage, à côté de celle du commandant.

Ici, comme à Taio-Hae, une vallée pittoresque contraste, par sa riche verdure, avec l'aridité des murailles élevées de roches noires qui l'enserrent. Quelques cases assez bien construites, près de la plage, au milieu d'une espèce de plantation, limitée par un mur très-bas en pierres. Nous entrons dans l'une d'elles. Nous sommes reçus par un vieil Américain, probablement ancien déserteur d'un baleinier; il est presque aussi tatoué que les indigènes. Il réside ici depuis plus de vingt ans; il nous vend un casse-tête, en forme de pagaie, pour une somme assez ronde. J'ai toutes les peines du monde à comprendre ce qu'il n'a pas oublié de sa langue maternelle.

Nous remontons la vallée, en suivant les bords d'un ruisseau qui n'est plus qu'un mince filet d'eau au bout de quelques centaines de mètres; elle est presque déserte. Cette gorge se rétrécit beaucoup, sans que la pente s'élève; la végétation s'arrête presque subitement, et bientôt nous n'apercevons plus que des roches blanches dont l'éclat blesse la vue. Nous rencontrons trois ou quatre petites cases dont les habitants sont absents; il y règne une odeur aigre. Nous nous y arrêtons à peine, chassés que nous sommes par des myriades de grosses mouches. Nous revenons sur nos pas, accablés par un soleil ardent. Nos hommes, à l'exception d'un seul qui garde l'embarcation, sont allés visiter les habitations. En attendant leur retour, nous prenons un excellent bain de mer, qui nous repose un peu de la fatigue de notre excursion.

Nous repartons et, poussés par un vent favorable, nous regagnons le bord, non sans avoir éprouvé quelque inquiétude sur notre sécurité, à cause du grand nombre de personnes que contient la baleinière et de l'état de la mer. Aussitôt après notre arrivée, on dérape.

Peu d'instants après, nous étions en route pour Hiva-Oa, l'île la plus grande et la plus peuplée de tout l'archipel.

Après une nuit passée à la mer, nous mouillons dans la baie Hanamenu, située près de la pointe ouest de l'île. La baie est séparée en deux anses par une grosse falaise de roches noires, qui, de loin, a l'apparence d'une énorme tour. Sur le sommet de cette falaise, nous distinguons quelques habitations. Les tribus qui vivent dans les environs de la baie sont en guerre; le commandant est chargé de les réconcilier et de rétablir l'ordre.

Quelques Kanaques descendent du sommet de la falaise. J'admire leur souplesse et leur agilité pendant cette périlleuse descente sur des roches à pic. Des baleinières et des pirogues amènent à bord les chefs des tribus hostiles; le commandant leur adresse une sévère admonestation que traduit l'interprète officiel, le chef *mutoi* de Taio-Hae. Les ennemis finissent par se réconcilier et reçoivent avec plaisir quelques cadeaux que leur fait notre commandant de la part du gouvernement français.

Pendant que s'opérait ce rapprochement, quelques indigènes visitaient le bâtiment en compagnie de leurs femmes. M. M.... et un officier du bord, qui étaient venus dans la baie quelques mois avant, connaissent ces visiteurs, qu'ils conduisent au carré. Les plus jeunes de ces femmes sont fort jolies. Elles sont gracieusement potelées; leur tournure est ramassée et courte; l'embonpoint n'a chez elles rien d'exagéré; leur cou se rattache parfaitement avec la courbe gracieuse de leurs épaules; le développement de leur poitrine se renferme dans des limites parfaites; leur taille, toujours libre, est un peu épaisse, sans avoir cependant rien de choquant. Elles sont habituées à voir des Européens, la baie étant très-fréquentée par les baleiniers. Leur goût pour le tabac est réellement incroyable; l'une d'elles tire sa pipe et nous demande du *tapaka*. La plupart de ces femmes ont le corps teint en jaune avec l'*eka-moa*, dont les principaux ingrédients sont l'huile de coco et la racine d'une espèce de curcuma. Ce barbouillage a pour but, tout en garantissant un peu des moustiques, d'adoucir et de blanchir la peau.

La conférence, qui avait eu lieu sur le pont, étant terminée, tout ces gens s'entassent dans les embarcations; ils reviennent à terre enchantés de leur visite.

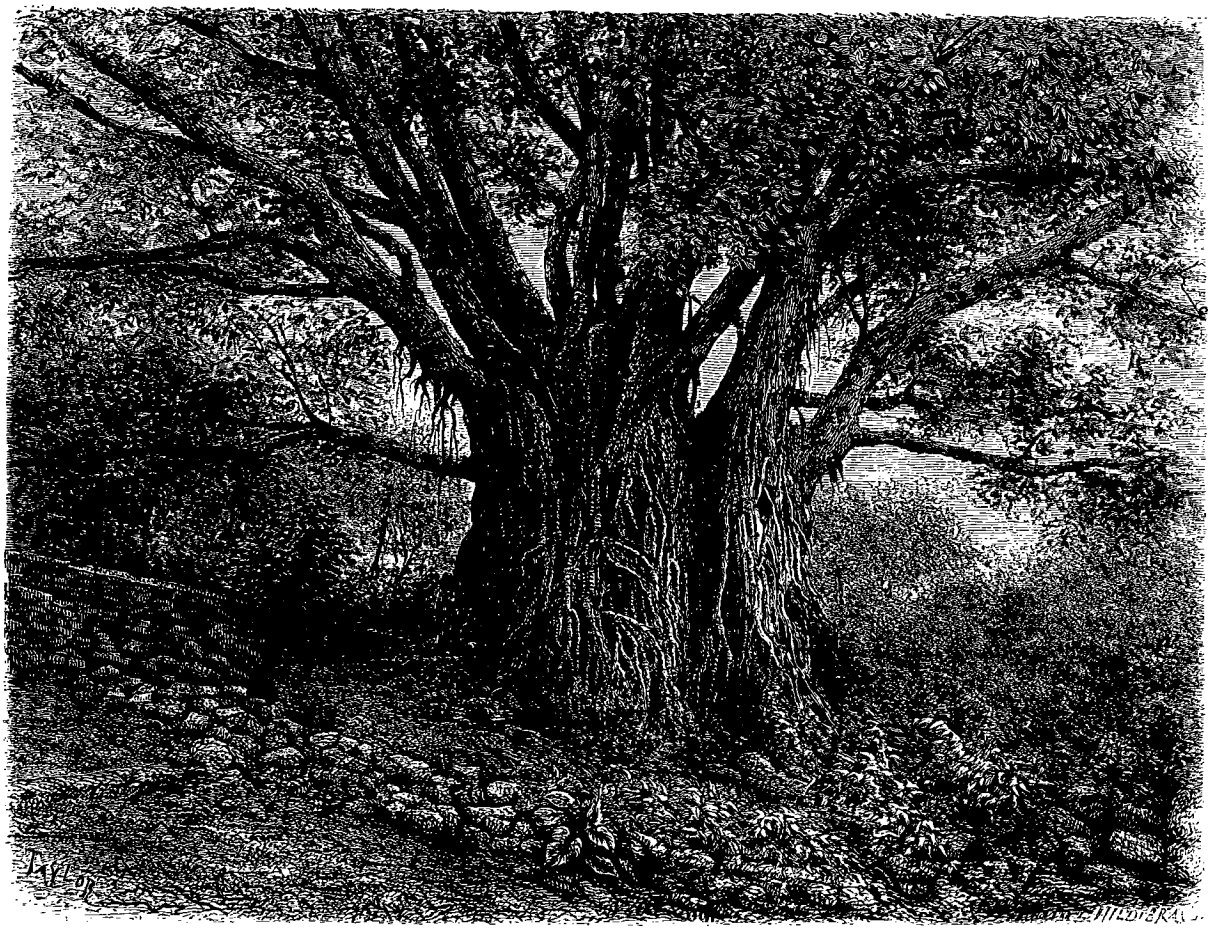
Les habitants de l'archipel ont appris des Européens à extraire de l'eau-de-vie de l'enveloppe florale du cocotier. Ils s'enivrent fréquemment et dans cet état leur fureur n'a plus de bornes.

Mes camarades, qui sont allés se promener à terre, reviennent fort contents de leur excursion; ils ont pris une douche délicieuse dans la cascade du ruisseau qui arrose la vallée. Ils me racontent qu'ils ont vu un cadavre, préparé suivant la coutume du pays, exposé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sous un toit supporté par quatre poteaux. Cette espèce d'embaumement, appelé *hakapahaá*, dont sont ordinairement chargées les femmes, consiste à frotter le corps avec de l'huile de coco. Le cadavre (*tupapako*) est placé dans un grand plat, les bras appuyés sur une barre horizontale. Au bout de quelques jours, un liquide purulent coule du corps, sur lequel les vers se promènent. Les femmes chargées de cette horrible besogne ne peuvent pas se laver les mains pour manger; elles prennent leur repas à côté du cadavre et on en voit qui trempent leur *popoi* dans le liquide qui en découle. L'odeur repoussante qui s'en exhale n'empêche pas les habitants de se livrer à leurs occupations; on rit, on cause, on mange comme d'habitude. C'est un véritable empoisonnement miasmatique. Presque toujours ceux qui ont travaillé au *hakapahaá* sont très-malades; beaucoup en meurent.

Les stoïciens les mieux trempés pourraient prendre des leçons des habitants de ce petit archipel. Les naturels des Marquises sont, en effet, d'une indifférence



L'arbre des Sœurs, à Taio-Hae. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

incroyable à l'endroit de la mort, quand elle vient naturellement à la suite de maladie; mais ils redoutent la mort violente, surtout celle qui pourrait les atteindre à la guerre, peut-être par un sentiment instinctif de déshonneur.

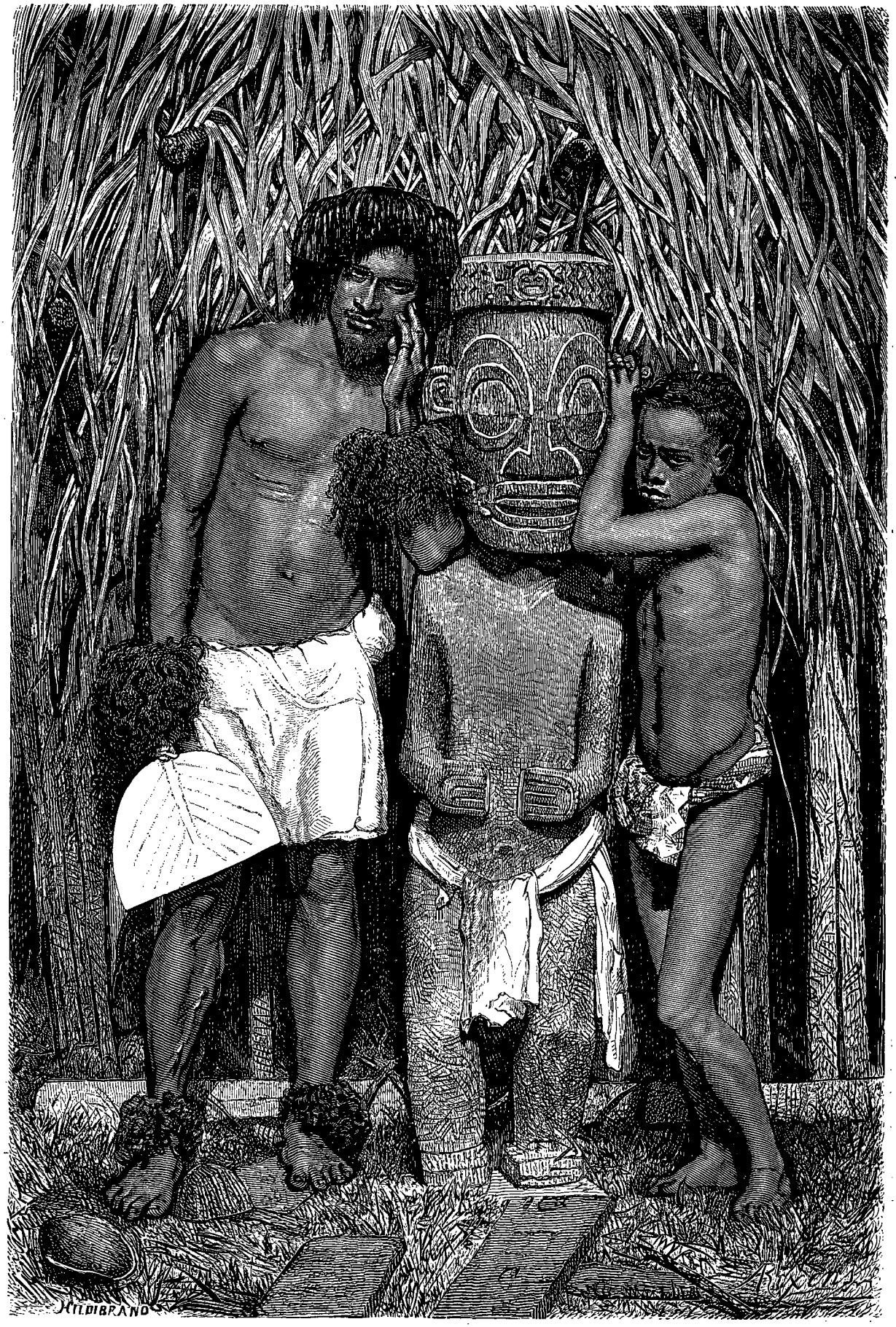
Lorsqu'un indigène est gravement malade, on dispose son cercueil, espèce de pirogue, qu'on creuse devant lui. S'il guérit, le cercueil est gardé pour une autre occasion; une fois fait, il faut qu'il serve à l'individu pour lequel il a été préparé.

Nos affaires sont terminées; l'ancre est dérapée et nous sortons de la baie pour aller mouiller à Vaitahu. Nous contournons le cap élevé et à pic qui termine Hiva-Oa dans l'ouest; quelques rafales furieuses nous y assaillent. Cette partie de l'île, appelée Terre déserte (Henua ataha), contient les sommets les plus élevés de Hiva-Oa.

A. Pailhès,
Enseigne de vaisseau.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indigènes et idole des Marquises (voy. p. 250). — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

SOUVENIRS DU PACIFIQUE,

PAR M. A. PAILHÈS [1],

Enseigne de vaisseau.

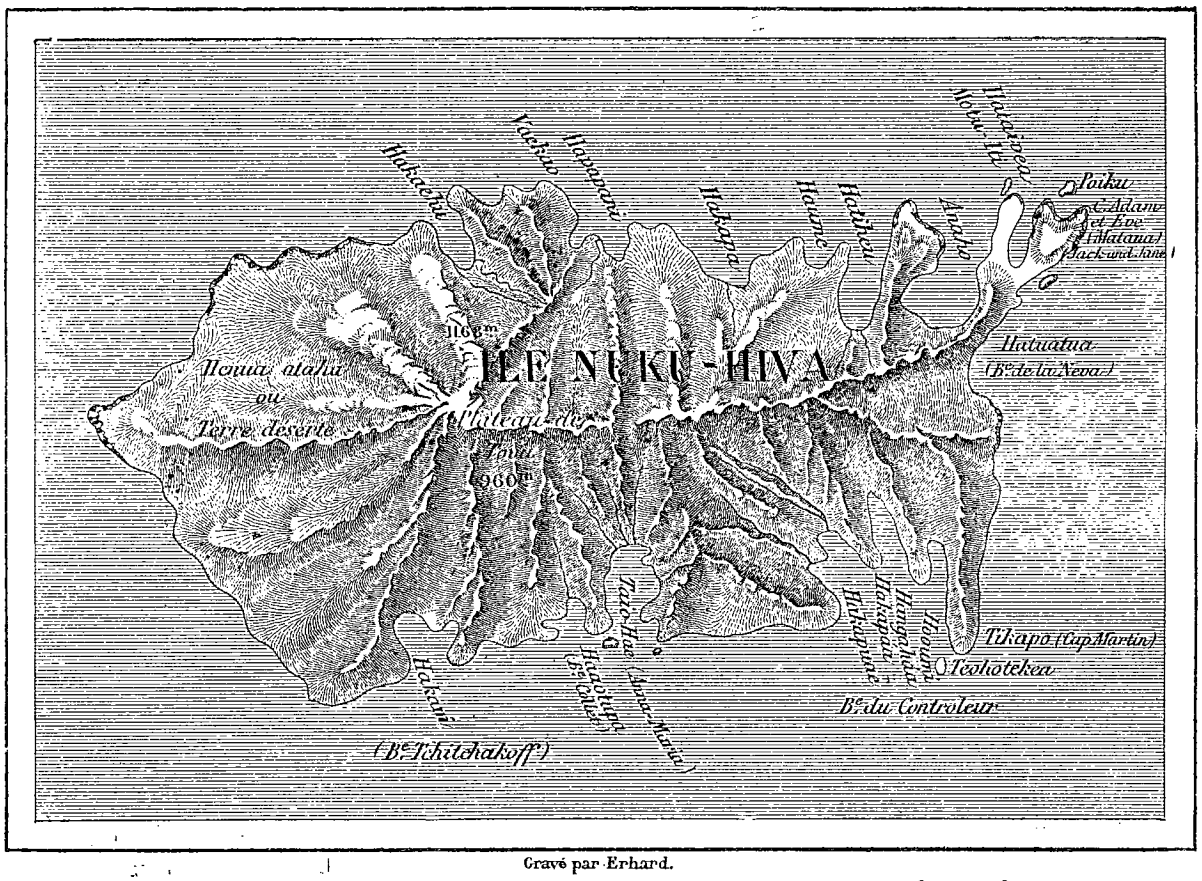
1872-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I (suite).

L'ARCHIPEL DES MARQUISES.

Le port de Vaitahu (Tauata). — Atuona. — Retour à Taio-Hae. — Le *upe*. — La reine Vaekeu. — La *koika* ou grande fête. Caractères et mœurs des indigènes.

Le port de Vaitahu, sur lequel nous faisons route, en nous éloignant de Hiva-Oa, est situé sur la côte ouest de l'île Tauata. Après quelques heures de traversée, nous apercevons les ruines du fort qui y fut



Gravé par Erhard.

construit lors de la prise de possession, qui eut lieu le 1er mai 1842. Au mouillage, un baleinier américain est occupé à faire de l'eau.

Le village s'étend le long de la plage qui est au fond de la baie. Le débarquement s'opère difficilement en cet endroit, à cause de la houle du large qui vient briser sur le rivage. Aussi nos embarcations vont-elles accoster dans l'angle nord-est de la baie, à quelques roches qui forment une espèce de quai naturel. Le chemin étroit, glissant et difficile passe sous une demi-voûte rocheuse, infiltrée par l'eau. Ce n'est pas sans quelques chutes, heureusement peu dangereuses, que nous atteignons les premières maisons du village.

Notre arrivée a mis tout le monde sur pied et nous ne tardons pas à être entourés de presque toute la population de la baie. Dans les circonstances ordinaires, les naturels vont presque toujours nus et ne sont guère couverts que du *hami*, morceau de cotonnade ou de *tapa* [1], qui fait le tour des reins, passe entre

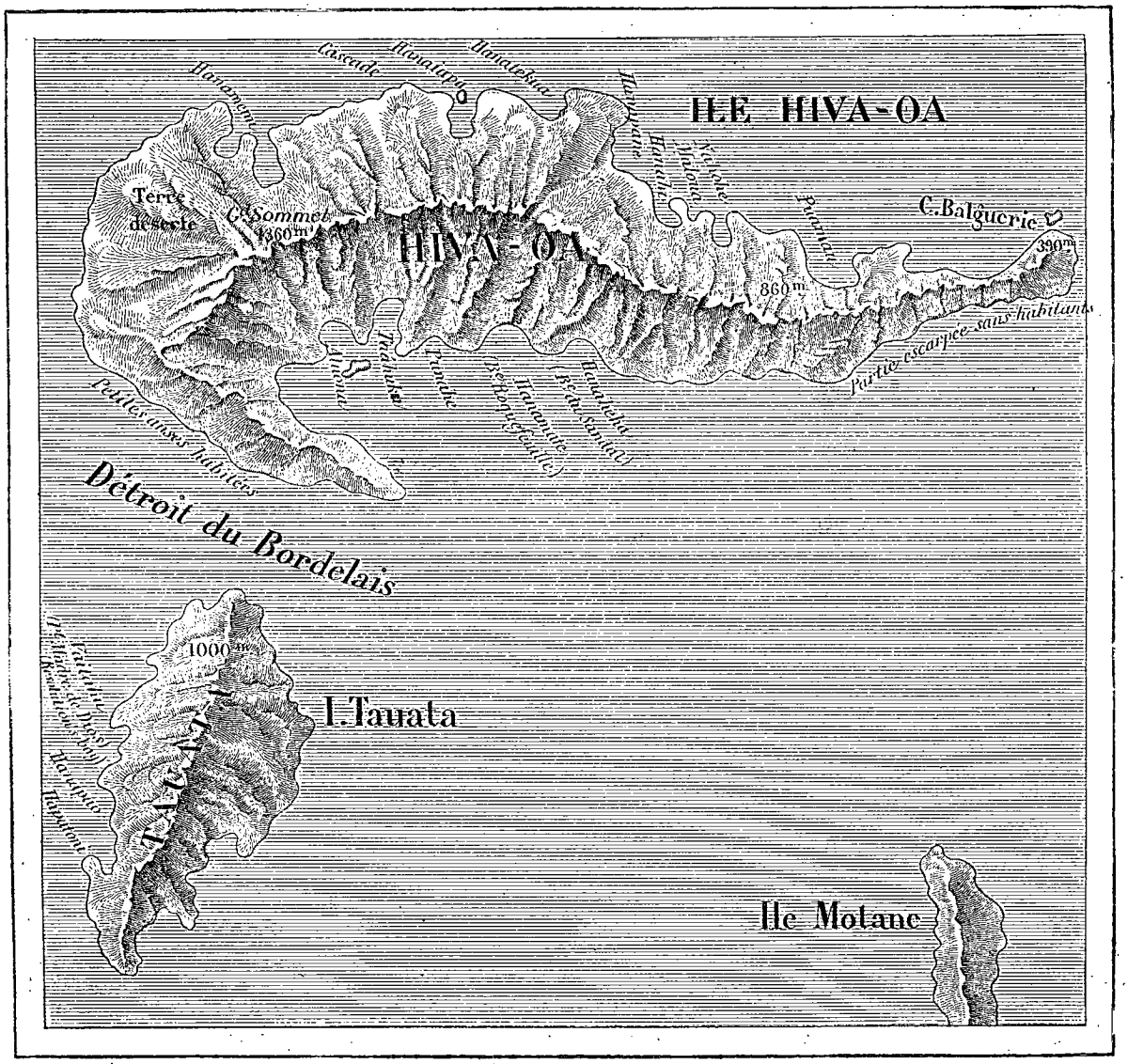
1. La *tapa* est une étoffe indigène fabriquée avec l'écorce de certains arbres. Cette écorce est battue au moyen d'un maillet en bois très-dur, portant de petites nervures. La fabrication de la *tapa* est commune à toutes les îles du Pacifique; elle s'opère partout de

1. Suite. — Voy. p. 2 [1].

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les jambes et se termine derrière par un bout flottant avec des nœuds. Mais aujourd'hui ils ont mis leurs vêtements de cérémonie, non pas ceux qu'ils fabriquent eux-mêmes pour leurs grandes fêtes, mais les défroques européennes qu'ils ont pu se procurer ou les costumes légers adoptés à Tahiti.

Les Marquésans, comme presque tous les indigènes de la Polynésie centrale, ont les cheveux lisses; ils les portent retroussés avec une bandelette d'étoffe, de manière à former une touffe ou une petite corne de chaque côté de la tête; leur front est fuyant; leurs yeux noirs pleins d'expression. Les hommes ont la figure plus régulière que les femmes; leurs traits sont plus modelés, et, lorsqu'on est habitué à leurs tatouages, on reconnaît parfois de fort beaux garçons sous ce bizarre ornement. Presque tous se rasent la figure et une partie de la tête; dans les parties de l'archipel où les rasoirs n'ont pas pénétré, on se sert d'une dent de requin, emmanchée d'un couteau ou d'un morceau de verre. Les vieillards laissent pousser leur



Gravé par Erhard

barbe; le plus souvent c'est une spéculation, la barbe blanche se vendant fort cher pour faire des ornements.

M. Jouan, qui a occupé pendant plusieurs années le poste de résident dans l'archipel [1], a connu un vieux Français qui était logé et nourri par un chef, en échange des produits de sa barbe, mise en coupe réglée.

Quelques indigènes portent d'un côté de la tête leurs cheveux tressés, entremêlés de dents de marsouin ou de verroteries. C'est le signe qu'ils ont une vengeance à satisfaire, un ennemi à tuer; véritables *vendette* ces vengeances sont héréditaires En général,

a même manière. Les plus beaux échantillons de cette étoffe que nous ayons vus sont ceux de l'île Futuna, où l'une des faces de la *tapa* est ornée de dessins d'un fort joli effet; elle y est connue sous e nomde *siapo*.

1. M. Jouan, actuellement capitaine de vaisseau, a écrit un mémoire qui me paraît être ce qu'on a publié de plus précis et le plus détaillé sur les mœurs, les coutumes et l'état social des habitants de l'archipel. J'ai emprunté à ce remarquable travail les renseignements que je n'ai pu obtenir moi-même.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ils vont la tête nue; quelquefois aussi ils portent une coiffure en forme de cornet, faite avec une feuille de latanier.

Un sentier que je prends en compagnie de M. M..., nous conduit dans la montagne, où se trouve la tombe du capitaine de corvette Halley, premier commandant du poste de Vaitahu, tué, avec le lieutenant de vaisseau Lafont-Ladébat, en défendant bravement notre établissement contre une attaque des indigènes.

De l'endroit où nous sommes, nous distinguons tous les détails de la baie, dont le coup d'œil est assez animé par le mouvement de nos embarcations, qui vont faire de l'eau, et des pirogues des indigènes.

Nous revenons sur nos pas pour faire une nouvelle halte devant la maison de la mission catholique, d'où s'élèvent des chants en langue indigène qui me rappellent nos cantiques. J'aperçois notre commandant dans l'intérieur de la maison; il a été invité à présider la distribution des prix de l'école dirigée par le missionnaire français. Les chants terminés, nous nous remettons en route.

Je passe devant les ruines de l'ancienne caserne dont les murs portent encore les traces des balles des insulaires.

Je visite ensuite quelques cases assez propres. On n'est pas indiscret en entrant dans une maison sans y avoir été invité. Les meubles sont peu nombreux dans ces cases; on y voit, suspendus au toit, les grands



Le jeune roi de Vaitahu et sa femme. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

paquets de *tapa* qui renferment les parures de cérémonie; de grands paniers où l'on met les diadèmes en plumes de coq; des chandelles, si l'on peut s'exprimer ainsi, faites avec des noix d'*aleurites triloba*, enfilées sur une nervure de feuille de cocotier. Des instruments de pêche, des armes, des vases en bois de différentes grandeurs, des hachots, des bouteilles et d'autres ustensiles d'Europe, complètent l'ameublement.

Je rentre à bord un peu fatigué de ma course dans la montagne.

Le commandant, qui avait l'intention de visiter Fatu-Hiva, île la plus sud de tout l'archipel, est obligé de renoncer à ce projet. Les ports de cette île sont peu commodes pour un bâtiment de la taille du *Vaudreuil*. Je regrette beaucoup de manquer cette dernière étape. La position excentrique de l'île et le peu de renseignements qu'on possède sur ces mouillages, Omoa et Hanavave, situés tous les deux sur la côte ouest, sont cause que les bâtiments de guerre y vont rarement. Les habitants sont malheureusement sous l'influence de quelques déserteurs de navires baleiniers, gens de sac et de corde, les mauvais génies de la population.

Nous revenons à Hiva-Oa, où nous mouillons cette fois devant l'anse de Taáhuku. La mission catholique est à Atuona, dans l'ouest de Taáhuku.

Les indigènes de cette partie de l'île sont très-turbulents. Leurs mœurs sauvages, quand ils sont excités par l'eau-de-vie de coco et les spiritueux que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur vendent les caboteurs ou qu'ils se procurent à bord des baleiniers, sont la cause de fréquents désordres.

Le lendemain matin, nous étions de nouveau à Taio-Hae.

M. M.... m'invite à déjeuner avec lui. Il me montre un oiseau nommé par les indigènes *upe* (*serresius galeatus*) qui habite la partie occidentale de Nuku-Hiva, appelée, comme à Hiva-Oa, Terre déserte (Henua ataha). C'est une espèce assez rare de pigeon, gros comme une petite poule; son plumage est verdâtre; c'est un mets fort délicat.

M. M.... a fait plusieurs excursions intéressantes dans l'île. Il a traversé cette Terre déserte, grand plateau aride, où l'on rencontre de temps à autre de petits lacs.

On y trouve une grande quantité de chèvres, qui proviennent de celles que Porter avait laissées à Nuku-Hiva, en 1813. Elles se sont prodigieusement multipliées, grâce à la redoutable interdiction du *tabu* ou *tabu*, qui avait été mise sur ces animaux.

Après le déjeuner, je vais faire mes adieux à mes amis de la vallée. Il me restait à voir la reine de l'île, qui habite une case très-convenable dans l'ouest de la baie. Cette habitation est entourée de grands arbres dominés par les touffes gracieuses de quelques superbes cocotiers. M. M..., qui connaît la reine, me propose de me servir d'introducteur. C'est une femme d'un



Le père et la mère du roi de Vaitahu. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

certain âge, à la figure douce et agréable. Elle nous reçoit très-bien et fait ouvrir des cocos frais pour nous désaltérer. Sa main droite est une merveille de tatouage (voy. p. 252). Je lui demande à l'examiner; elle y consent avec beaucoup de complaisance. Le nom de la reine est Vaekeu; c'est la veuve de Te-Moana, qui s'était converti au christianisme en 1853. Vaekeu est, sans contredit, la plus fervente des indigènes converties au catholicisme. Elle est affligée d'une surdité presque complète. On continue à lui payer une partie de la pension que le gouvernement faisait à son mari. Ce dernier, très-turbulent dans sa jeunesse, avait été obligé, à la suite d'une sorte de rébellion, de se réfugier sur un navire anglais, qui le conduisit à Londres. Te-Moana n'aimait pas qu'on lui parlât de ce voyage, pendant lequel il avait eu à supporter des traitements qui n'allaient pas à sa qualité de chef. A Londres, on l'avait montré pour de l'argent.

Le climat des Marquises, quoique chaud et humide, passe pour être très-sain. Les alternatives de la saison sèche et de la saison pluvieuse n'y sont pas toujours bien tranchées. Il pleut à torrents pendant les mois de mai, de juin et de juillet. En novembre et en décembre, la sécheresse extrême arrête la végétation. Certaines années sont marquées par des sécheresses terribles : les rivières manquent d'eau, les fruits à pain ne parviennent pas à leur maturité. On a alors à craindre des disettes désastreuses, si les indigènes n'ont pas fait de grandes provisions de *popoi*.

Les Marquésans sont peu loquaces. Quand ils par-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lent, c'est avec une voix de basse-taille formidable, en scandant fortement les syllabes de leur âpre langage. Les femmes et les enfants ont pareillement la voix très-forte. La langue des Marquises, un des plus rudes dialectes polynésiens, renferme beaucoup de *k* et d'aspirations nasales. Elle est moins dure dans le groupe du sud-est, où le *k* se change en *n*, les *h* fortement aspirés en *f*; on y remarque aussi quelques différences d'une tribu à l'autre, dans la même île.

Nous n'avons pas eu l'occasion, pendant notre séjour aux Marquises, d'assister aux grandes fêtes que célèbrent les naturels en certaines occasions; mais on ne saurait en donner une meilleure description que celle que nous trouvons dans le mémoire de M. Jouan.

« Sous un climat aussi chaud, dit-il, il n'est pas étonnant que les indigènes soient naturellement enclins à la paresse, surtout si l'on considère que la nature pourvoit à leur subsistance, sans qu'ils soient obligés à aucun travail. Naturellement taciturnes, l'attrait du plaisir et quelquefois l'amour-propre mis en jeu peuvent seuls les faire sortir de leur apathie. Quelquefois, une tribu travaille pendant trois ou quatre ans pour préparer une fête, soit à cause de la mort d'un chef, soit à cause du premier tatouage d'un jeune homme de haut rang, soit pour inaugurer un ouvrage d'utilité publique, une pirogue, un filet, une maison.

« Le vieil usage de « pendre la crémaillère » est rigoureusement observé aux Marquises. On donne une fête, une *koika*, à laquelle sont invitées les tribus amies. Des cochons cuits au four tout entiers, des bananes, du poisson, tout ce qui compose l'*i-nai* de la *popoi*, sont préparés d'avance et portés en cérémonie, avec force hurlements, à la place publique, la veille du jour qui a été calculé par les sages de la tribu pour la fête, ordinairement celui qui suit le premier quartier de la lune. Pendant toute la nuit, on dort peu; les hommes valides restent à chanter et à prendre le *kava* dans les cases qui avoisinent la place, tandis que, dans les autres, les femmes et les enfants disposent leurs costumes pour la cérémonie. Les enfants jouent un très-grand rôle dans les *koika*. Plusieurs jours, souvent un mois avant la fête, on les barbouille avec le suc de certaines plantes pour leur blanchir la peau, et, quand ils se sont bien baignés et lavés, on les habille. Quelques-uns ont plus de cent mètres de *tapa* roulés autour du corps, faisant une sorte de jupon. Leur coiffure se compose d'un diadème en plumes de tourterelle ou de perruche, surmonté d'un vrai bonnet à poil en barbe blanche. Le derrière de la tête est caché par une pièce de *tapa*, faisant une sorte de cocarde d'un mètre de large; leurs chevilles disparaissent sous des touffes de cheveux.

« Au petit jour, les tambours se font entendre sur la place publique et leur bruit est accompagné de hurlements terribles. Les invités débouchent dans la place par toutes les issues; les femmes se placent sur les *paepae*[1] latéraux, pendant que les hommes se réunissent en cercle pour chanter les exploits et les alliances de la tribu, avec accompagnement de tambour, en frappant leurs mains l'une contre l'autre ou la main droite sur le coude gauche, quelquefois tellement fort qu'on voit des gouttelettes de sang arriver à la peau. Ces chants, ces gesticulations sont ce qu'on appelle la *ulaula*. Le chant est un récitatif monotone, quelquefois interrompu par un hurlement, qui fait venir à l'idée les impressions des premiers navigateurs qui ont visité ces peuples anthropophages; joignez à cela l'air féroce des acteurs, dont quelques-uns portent à la ceinture des crânes humains remplis de petites pierres, qui font, lorsqu'ils gesticulent, une horrible musique, et l'on comprendra qu'il y ait là de quoi donner la chair de poule.

« Au même moment, les enfants arrivent, portés chacun sur les épaules d'un homme vigoureux et escortés de jeunes filles, qui tiennent les bouts des longues pièces de *tapa* qui les enveloppent. On étend par terre des nattes toutes neuves, sur lesquelles ces pauvres petits, suant à grosses gouttes avec leurs somptueux costumes, sautent en mesure, en étendant les bras comme des joueurs de castagnettes, comparaison rendue plus juste encore par les espèces de pinceaux en plumes et en barbe blanche qu'ils ont attachés aux doigts.

« Plus loin, sur un *paepae* particulier, sont des musiciens, ordinairement des vieillards, qui soufflent sans aucune mesure dans une conque faite avec une grosse coquille. A côté d'eux, on voit des jeunes gens, les lions de la fête, qui ont le privilége d'exciter les éclats de rire des femmes qui les entourent. Ce sont les *nave nave*, qu'on peut traduire par les *graciosos* des Espagnols; leur costume est à peu près le même que celui des enfants, et on ne leur épargne pas plus qu'à ceux-ci de continuelles et abondantes onctions d'huile de coco. Quelquefois, la fête est caractérisée par les danses de femmes nues. Ce que nous en avons vu est repoussant : des matrones vieilles et laides, ayant pour tout vêtement une ceinture de *tapa*, depuis l'estomac jusqu'au-dessus du nombril, sautent en cadence en tenant les genoux serrés. On détourne bien vite les yeux avec dégoût.

« Tel est le public de la *koika*. L'aspect de cette foule est bizarre; l'entrée des différentes tribus dans la place publique, au moment où elles apparaissent sous le feuillage sombre des grands arbres qui ombragent toujours ces lieux, les costumes imposants des hommes, l'élégance des femmes, tout cela produit un tableau d'un effet saisissant. Mais on est bien vite assourdi par les sauvages hurlements des acteurs. Cependant les spectateurs ne se lassent pas. A part quelques saillies, quelques plaisanteries, qui excitent le rire de temps en temps, tout se passe gravement. On

1. Le *paepae* est une plate-forme quadrangulaire assez élevée, construite avec de grosses pierres. La partie supérieure de cette plate-forme est presque lisse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne dirait pas que ces gens-là s'amusent le moins du monde et qu'ils ont travaillé pendant des années pour arriver à si peu de plaisir.

« Une sorte d'autel, orné de feuillage et de statues grossières, dont l'une représente un homme assis, l'autre un énorme lézard, a été dressé d'avance sur un des côtés de la place publique. Souvent, on met là les crânes des ennemis tués à la guerre.

« Après quelques cérémonies religieuses dont nous nous abstiendrons de parler, n'ayant pas été à même de les voir convenablement, une sorte de héraut annonce au public que c'est la *koika* de telle tribu, de tel chef, qu'il y a des cochons, de la *popoi*, etc.; puis on commence la distribution des vivres aux invités. Ceux qui donnent la fête ne mangent pas et même n'ont pas l'air d'y prendre part. Les invités emportent chez eux ce qu'ils n'ont pas mangé. Après la distribution, les chants et les hurlements recommencent de plus belle, jusque vers une heure de l'après-midi, heure à laquelle il faut faire la sieste, quoi qu'il arrive; après quoi, on reprend la fête, qui dure ordinairement trois jours et trois nuits. Pendant ce temps, le *kava* et surtout les boissons spiritueuses (*namu*), si l'on a pu s'en procurer, ne sont pas épargnés; l'orgie est complète et poussée à ses dernières limites.

« Une des grandes raisons de la longueur des préparatifs d'une *koika*, c'est sans doute le *tapu*, auquel est soumise la tribu. Elle ne peut faire la guerre pendant ce temps; mais, d'un autre côté, elle est à l'abri des hostilités. Pendant le temps de la *koika*, il n'est pas permis, sous peine de félonie, de se livrer à un acte hostile contre ceux qui y assistent; la *koika* ne vaudrait rien, le but religieux qu'elle se propose ne serait pas atteint. Cependant ces conditions sont quelquefois mises de côté; ainsi la guerre qui a surgi dans toute l'île de Ua-Uka, en 1856, a eu pour cause une agression perfide au détriment des invités à une fête, de la part de ceux qui la donnaient. Là où notre influence ne s'étend pas, hors de Nuku-Hiva, les *koika* sont, dans certains cas, accompagnés de sacrifices humains que notre présence empêche dans cette île. On y remplace les victimes humaines par des tortues de mer, des chiens et des porcs.

« Les naturels ne sont, en dehors de ces fêtes, ni démonstratifs ni causeurs. Après vous avoir dit : *Kaoha!* (bonjour) et vous avoir demandé d'où vous venez, où vous allez, la conversation est à peu près finie. Au premier abord, ils sont défiants comme tous les sauvages; mais quand ils connaissent mieux les personnes qui viennent à eux, cette défiance diminue beaucoup. Ils sont très-hospitaliers; c'est une race douce et bonne, mais *négative*, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Il ne faut pas chercher chez eux les sentiments si communs chez les peuples civilisés que nous les croyons innés partout. Ces *enfants de la nature*, tant préconisés par la philosophie du siècle dernier, sont d'une nullité morale désolante. L'amour, l'amitié, les liens de la famille, les sentiments, les affections de l'âme en un mot n'existent pas chez eux. La mort du père n'afflige en rien ses fils; la mère voit avec indifférence mourir son enfant, qui du reste est le plus souvent livré à des mains étrangères, au moment de sa naissance. Jamais, chez ces gens, l'ami n'accueille son ami par des caresses, des démonstrations quelconques; les besoins physiques les portent seuls à s'associer, à agir de concert.

« A peine une femme est-elle enceinte, que c'est à qui adoptera son enfant. Très-rarement celui-ci est élevé par ses parents; aussi la famille, comme nous l'entendons, n'existe pas. Cette manière d'agir, provoquée sans doute par le besoin de se créer des alliances avec d'autres familles et d'autres tribus, cause dans les parentés une confusion très-difficile à débrouiller. Outre ces adoptions d'enfants nouveau-nés, il y a des adoptions entre gens de tout âge, de tout sexe; rien de plus commun que de voir un enfant s'appeler le père ou le grand-père d'un vieillard. Les neveux sont considérés comme les enfants réels ou d'adoption de l'oncle ou de la tante.

« Les désignations sont les mêmes dans le langage entre les cousins qu'entre les frères. Le mari appelle sa belle-sœur *vehine* (femme, épouse), à cause d'un vieil usage qui semble lui donner des droits sur elle, en l'absence de sa propre femme.

« Une coutume qui tient des parentés d'adoption consiste dans les changements de nom avec un ami, ce qui crée une amitié beaucoup plus forte. L'ami ordinaire (*ehoa*) n'a guère droit qu'à de simples égards de politesse, tandis qu'on ne peut rien refuser à son *ikoa* (*inoa* dans le groupe du sud-est), qui signifie nom. Cet usage a également pour but de s'assurer des protections, des alliances, à la guerre, en voyage, etc.

« Le mariage est une convention mutuelle entre l'homme et la femme; on se sépare comme on s'est engagé. La naissance des enfants n'est accompagnée d'aucune cérémonie; à peine l'enfant est-il né qu'on le baigne dans l'eau froide, pendant qu'on fait manger à la mère une écuelle de *popoi* chauffée avec des cailloux rouges. Le nourrisson est mis tout de suite au régime de la *popoi*, ce qui permet de le sevrer de très-bonne heure. Nous ne croyons pas qu'en aucun lieu de la terre, les enfants soient plus heureux qu'aux îles Marquises; ils font absolument tout ce qu'ils veulent; aussi on ne les entend guère pleurer.

« La polygamie est fort rare; quelques chefs ont seulement plusieurs femmes, mais il est assez commun de voir des femmes vivre avec deux maris en parfaite intelligence.

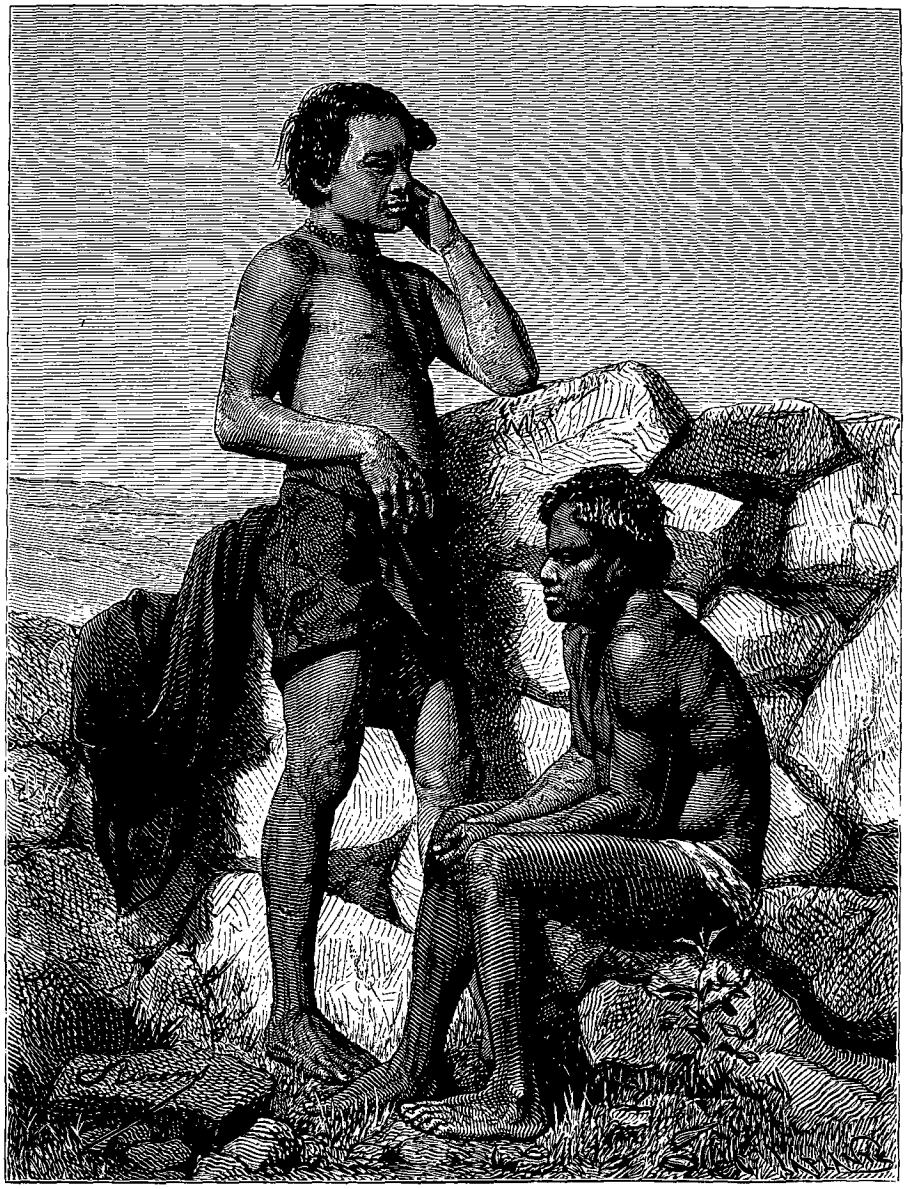
« On a accusé les habitants des Marquises de cruautés atroces; plusieurs faits sembleraient prouver cette assertion; mais, il faut l'avouer, la plupart du temps ils ne faisaient que prendre leur revanche. Combien de naturels ont été volés, enlevés sans scrupule par des baleiniers dont l'équipage n'était pas au complet! Combien de fois les navigateurs n'ont-ils pas agi avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une mauvaise foi insigne dans les transactions avec eux! Par suite, les premiers blancs qui tombaient sous la main de la tribu payaient pour les autres. Nous pourrions citer cent exemples où les torts originaires ne venaient pas des naturels, mais bien de gens qui se prétendent civilisés.

« A Taio-Hae, où nous avons toujours eu un pied-à-terre depuis 1842, les naturels ont considérablement modifié leurs mœurs ; ce sont les meilleures gens du monde. Dans les endroits que ne fréquentent pas les navires, ils sont plus défiants, plus sauvages, et il est toujours bon de s'y tenir sur ses gardes.

« Une des grandes causes de l'amitié que les habitants ont pour nous, c'est que nous assurons à peu



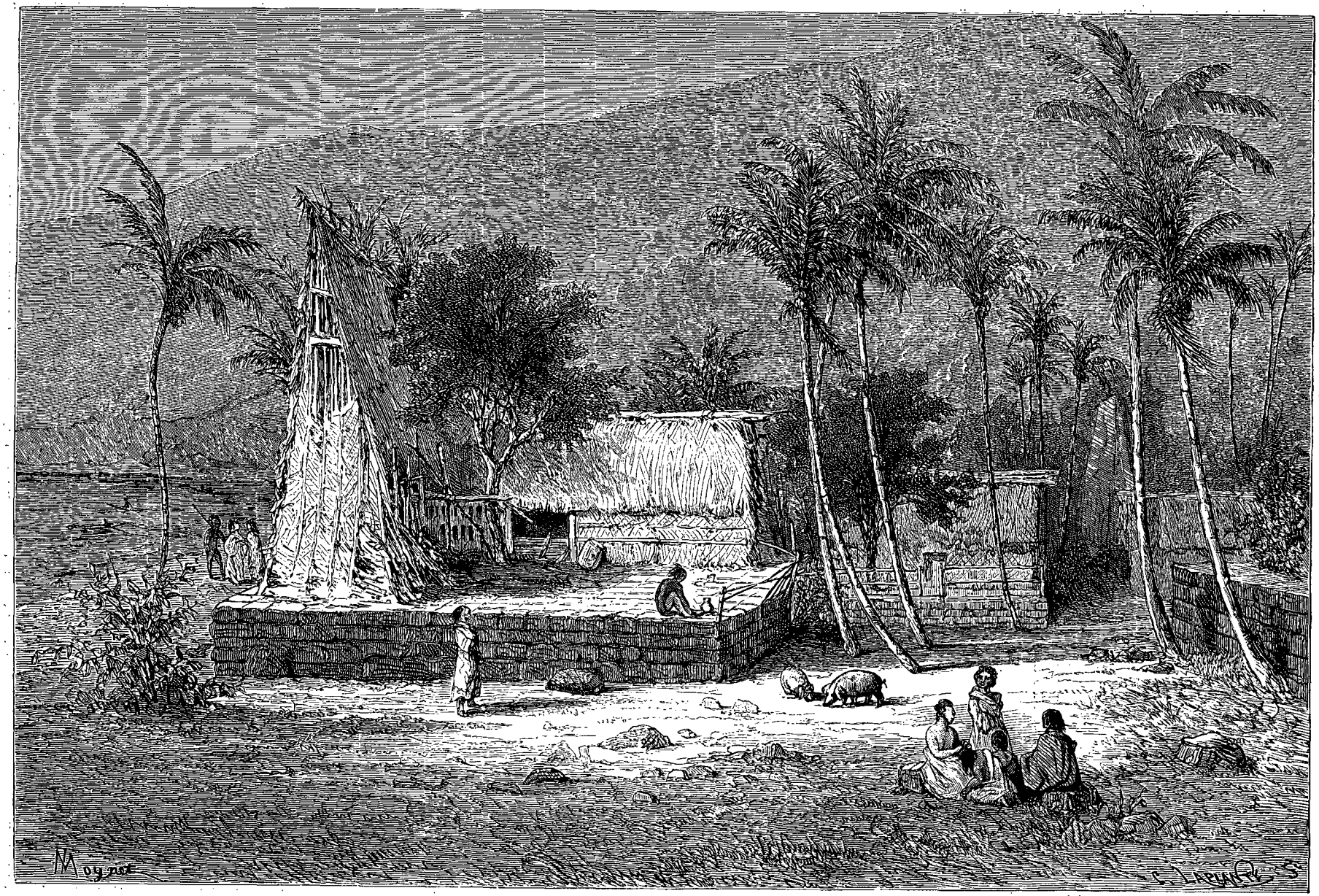
Naturels de Vaitahu. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

près la paix dans toute l'île. On peut dire que les sacrifices humains et le cannibalisme n'y existent plus ; les hommes âgés qui ont participé à ces horribles festins s'en défendent tant qu'ils peuvent, mais peut-être les vieilles coutumes reviendraient-elles à la mode si nous nous en allions tout à fait.

« Dans les autres îles, l'anthropophagie et les sacrifices humains existent toujours, quoique dans des circonstances beaucoup plus rares qu'on ne l'a dit.

« On mange les prisonniers peu nombreux et les ennemis tués, *par bravade plutôt que par goût;* nous tenons ce fait des naturels eux-mêmes et beaucoup d'entre-eux se défendent d'avoir jamais pris leur part d'un pareil festin. Les récits que les habitants des différentes îles font les uns des autres ont beaucoup contribué à la mauvaise réputation qu'on leur a faite. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Végétation et cases. — Dessin de J. Moynet, d'après l'album de M. Max Radiguet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

II

L'ARCHIPEL DES TUAMOTU. — LES ÎLES GAMBIER.

L'île Anaa. — Le village de Tuahora. — Cases. — Danses indigènes. — Fabrication de l'huile de coco. — Naufragés de l'île Amanu-raro. — Hao. — Amanu. — Akiaki. — Vahitahi. — Marutea. — L'archipel Mangareva ou des Gambier. — Kauehi. — Fakarava. — Pêche des huîtres perlières. — Rairoa.

Le 15 janvier 1873, à dix heures quarante minutes du matin, le *Vaudreuil* sortait de la rade de Papeete (île Tahiti). A peine la passe était-elle franchie, que les feux étaient éteints et la voilure établie. Notre première étape devait être l'île d'Anaa, point le plus important des Tuamotu.

Les vents qui soufflent généralement de l'est dans les îles ne nous permettaient pas de faire route directe. Sans cela, nous eussions franchi en moins de deux jours la distance d'environ quatre-vingts lieues marines qui sépare Anaa de Papeete.

Quelques heures après notre départ, nous aperçûmes les îlots Tetiaroa, situés à vingt-cinq milles au nord de la pointe Vénus; ces récifs de corail, qui appartiennent à la reine Pomaré, sont couverts de superbes cocotiers.

Le 17, dans la matinée, nos bordées nous conduisaient en vue de l'îlot Meetia, qui fait partie d'un des districts de Tahiti, celui de Tautira. Cette terre élevée, située à environ vingt lieues marines de la pointe sud-est de Tahiti, est un excellent point de reconnaissance pour les navires qui veulent entrer à Papeete et pour les caboteurs. Une petite population l'habite. La veille, dans la soirée, nous avions viré de bord à sept ou huit milles dans l'ouest de l'île Makatea, terre assez élevée, sans lac intérieur, habitée par une



Anthropophages (voy. p. 264). — Dessin de Mathieu, d'après une photographie.

population d'environ cent trente indigènes. L'île possède de superbes échantillons de *tamanu*, arbre très-employé pour la construction des pirogues et des cases. Makatea renferme des grottes très-profondes, ornées de superbes stalactites. C'était autrefois le lieu de déportation des criminels de Tahiti.

Le 20 janvier, à une heure du matin, nous mettions en panne sous la pointe ouest d'Anaa. Quand je montai sur le pont, presque au moment du lever du soleil, je pus admirer l'île, qui se présente sous la forme d'un long rideau de verdure. Nous étions en route depuis quelques instants et à huit heures quarante minutes nous stoppions devant le village principal, celui de Tuahora, en avant duquel les couleurs françaises flottaient sur un grand mât de pavillon.

Anaa est une île bien boisée de dix-huit milles de longueur sur neuf de largeur. Elle est formée par un grand nombre d'îlots madréporiques, placés d'une manière régulière sur un récif circulaire, comme les anneaux d'une chaîne. Ces îlots sont en général assez élevés, surtout dans la partie nord. Anaa est l'île la plus peuplée de tout l'archipel; elle compte environ mille cinq cents habitants, les plus civilisés des Tuamotu. Sa seule production est l'huile de coco. Son importance l'a fait choisir pour l'établissement de la demeure du résident.

Cette description d'Anaa s'applique à presque toutes les îles de l'archipel. Ce ne sont que de longs récifs de corail de quatre cents à cinq cents mètres de largeur, entourant un lac intérieur, qui atteint cent milles de circuit à Rairoa et quatre-vingt-dix milles dans l'île Fakarava. Ces longues murailles madréporiques, en partie à fleur d'eau, ou élevées de quelques mètres seulement au-dessus du niveau de la mer, sont accores et n'offrent aucun mouillage du côté du large, tandis que du côté intérieur elles s'abaissent en pente douce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'à de grandes profondeurs. Quelques-uns des lacs ainsi formés par ces immenses digues de corail offrent des ouvertures ou passes praticables pour des navires de toute grandeur; quelques autres donnent accès à de petits bâtiments. Plusieurs îles n'ont même pas de passe pour les embarcations, qu'on est alors obligé de porter sur le récif afin de les faire pénétrer dans le lac, opération souvent dangereuse, même pour les indigènes. Toutefois, ceux-ci, excellents nageurs, courent ordinairement moins de risque que les étrangers dans les embarquements et les débarquements au milieu des énormes volutes qui viennent se briser avec fracas sur les coraux.

Le superbe lagon d'Anaa, dont les eaux d'un ma-



Guerrier, femme et vieillard des Marquises. — Dessin de Mathieu, d'après l'album de M. Max Radiguet.

gnifique vert émeraude tranchent avec le bleu d'azur de la mer, ne communique avec elle que par une petite passe artificielle, creusée dans le corail en 1860; elle donne accès dans une petite darse où peuvent s'abriter deux ou trois embarcations de huit à dix tonneaux. Le violent courant qui y règne presque continuellement rend cette passe dangereuse. C'est par là que les eaux du lac, qui ne sont pas au même niveau que celles de la mer, sortent avec une grande vitesse. Une roche, qui divise la passe en deux parties, y forme de violents remous. On a l'intention de faire sauter cet obstacle, ce qui régulariserait beaucoup la sortie des eaux du lagon.

Cette absence de communication praticable entre l'intérieur du lac et la mer est une difficulté sérieuse pour l'importance commerciale de l'île. Aussi le gou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

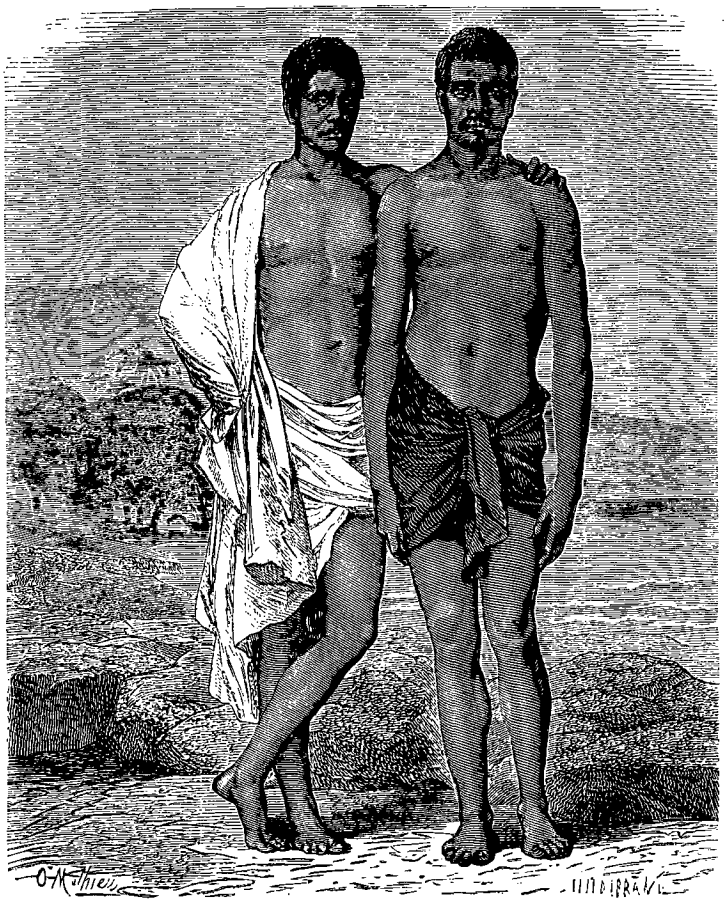
vernement du protectorat désire-t-il beaucoup voir les indigènes établir leur principal marché d'huile de coco dans le lac intérieur de l'île Fakarava, entièrement séparée dans toute sa longueur par un canal débouchant à la mer par deux grandes passes, l'une au nord, l'autre au sud. Vivement frappé de cet inconvénient, le résident des Tuamotu, M. le lieutenant de vaisseau Mariot, informé par un pêcheur indigène que le récif se prolonge un peu sous l'eau dans le nord-est de la passe, a entrepris d'établir un poste d'amarrage sur ce plan, dont la déclivité est assez forte. Cette installation permettrait à un grand navire de s'amarrer dessus avec les vents qui règnent ordinairement dans l'archipel, au lieu de manœuvrer constamment, comme y est obligé le *Vaudreuil*, pour se tenir à petite distance de terre.

Une baleinière, qui porte le résident (de l'archipel Paumotu ou Tuamotu), se dirige vers le bord. M. Mariot vient voir notre commandant.

Je ne puis passer sous silence un fait qui montrera que les indigènes ne manquent pas d'amour-propre national. Les députés de l'archipel ont, dans l'assemblée réunie à Papeete, il y a environ vingt-quatre ou vingt-cinq ans, sous l'administration de M. Bonard, protesté énergiquement contre l'appellation de Paumotu (îles soumises), donnée autrefois par les Tahitiens vainqueurs ou conquérants de ces îles. L'assemblée indigène, formée des députés de toutes les îles du protectorat, a formulé le vœu que l'archipel de l'est ne fût plus désigné que sous le nom de Tuamotu (îles lointaines). Les autorités françaises, déférant à ce vœu national, n'ont plus, depuis l'année 1852, donné à l'archipel d'autre nom officiel que celui de Tuamotu.

Le déjeuner terminé, une baleinière nous conduit à terre.

Le village de Tuahora est bâti sur l'étroite ceinture sablonneuse qui sépare le lac intérieur de la mer, sur les deux côtés d'une route dont la blancheur fatigante éblouit la vue. L'industrie s'étant développée chez les insulaires avec le désir du bien-être, ils ont remplacé leurs mauvaises huttes par de jolies cases couvertes en feuilles de pandanus; ces habitations sont généralement placées sur des blocs de corail taillé. Les montants, les cadres des portes et des fenêtres sont faits avec les troncs de l'arbre (pandanus) dont les feuilles ont déjà fourni la toiture; les panneaux de remplissage entre les montants sont fabriqués avec des arêtes superposées de feuilles de cocotier. Quelques-unes de ces cases sont pourvues de lits bien garnis de nattes et de moustiquaires.



Indigènes des îles Gambier. — Dessin de Mathieu, d'après une photographie.

Dans le voisinage des cases, nous remarquons des tranchées creusées dans le corail, ayant quatre à cinq mètres de profondeur, sur six à sept de largeur, et près de quinze mètres de longueur. Au moyen d'un peu de terre végétale, les indigènes ont fait de ces tranchées des jardins contenant d'excellents petits *taro* (*arum esculentum*), quelques cannes à sucre, des bananiers, des ananas et du tabac.

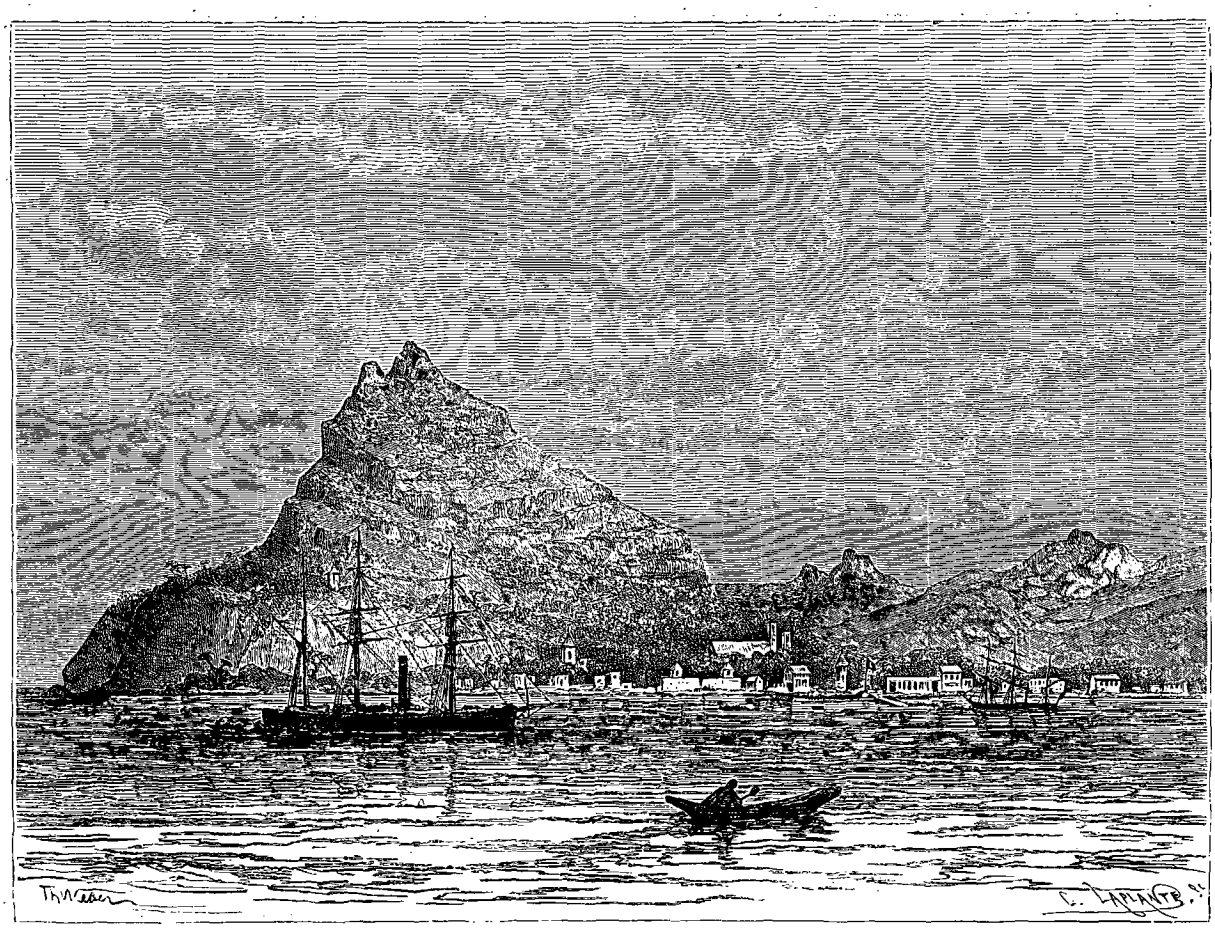
Après une promenade assez longue dans le village de Tuahora, où nous sommes partout accueillis avec plaisir, nous entrons dans la *résidence* accablés de chaleur et de fatigue. M. Mariot nous reçoit avec la plus grande cordialité et nous fait servir les rafraîchissements dont nos palais desséchés ont grand besoin.

La petite caserne de la garnison est comprise dans l'enceinte de la résidence. Je vais la visiter. Un sergent d'infanterie de marine, qui est venu à Tahiti, il y a quelques années, avec la *Sibylle*, sur laquelle j'étais embarqué, m'en fait les honneurs. Il m'oblige à accepter une superbe canne en pandanus et quelques jolies coquilles qui enrichiront nos collections du bord. Le chef de Tuahora, homme magnifique, à la figure intelligente, est chez le résident; nous y trouvons aussi le chef de l'île Kauehi, qui doit nous servir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de pilote dans notre tournée, et l'interprète officiel, ex-sergent d'infanterie de marine, qui doit l'accompagner. Notre commandant arrive à son tour et nous engageons une conversation que viennent interrompre le bruit sonore du tambour et les chants d'une foule d'indigènes des deux sexes réunis devant la résidence. Ces braves gens veulent nous donner le spectacle d'un divertissement de leur goût. Comme toujours, c'est la danse qui en fait le fond. Nous prenons place sous la large véranda qui décore la façade de la résidence, tandis que les habitants restent en plein soleil.

Les Tuamotu passent pour être les plus intrépides danseurs des États du protectorat. Ils ont deux espèces de danses : dans l'une, ils restent assis sur leurs talons, et, dans cette posture, ils impriment à leurs bras les mouvements les plus gracieux et les plus variés. Un chant monotone accompagne ordinairement cette danse et sert à en indiquer la mesure. Dans l'autre danse, les acteurs peignent par des pantomimes expressives toutes les passions qui les agitent. Un des spectateurs marque la mesure de ces furieuses contorsions en frappant avec la paume de la main sur un tambour creusé dans un tronc de cocotier, terminé d'un côté par une peau de requin bien tendue. Cette fois



Partie sud de l'île Mangareva, village de Rikitea (îles Gambier). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Gilbert Cuzent.

l'instrument indigène est remplacé par deux tambours ordinaires, très-habilement manœuvrés. Les autres spectateurs excitent les danseurs et les accompagnent en frappant fortement des mains en cadence.

Les naturels d'Anaa, en rapports fréquents avec l'archipel Tahiti, ont trouvé que le fruit du pandanus et le poisson du lac ne suffisaient plus à leur nourriture. Ils ont alors cherché à tirer partie de la nature de leur sol en y plantant le cocotier. Cet arbre précieux a beaucoup prospéré sur l'île, où il pousse presque sans culture. Le cocotier s'est ensuite répandu d'île en île, jusque dans la partie est de l'archipel. Cet arbre, si utile aux indigènes, est souvent dévasté par un énorme crabe terrestre, muni de pinces très-fortes, qui est très-friand de ses fruits.

La noix de coco est devenue pour les indigènes la base de leur nourriture et a permis d'engraisser des porcs, des volailles et des chiens. Ce dernier animal est considéré comme un mets très-délicat.

Les procédés employés pour obtenir l'huile de coco sont encore très-primitifs : les indigènes prennent les noix qui tombent naturellement de l'arbre quand elles sont mûres ; ils les râpent au moyen d'une lame de fer dentelée, fixée à un chevalet. Ils déposent ensuite cette espèce de pulpe dans des réservoirs, en forme de pirogues, creusés dans des troncs de cocotier .

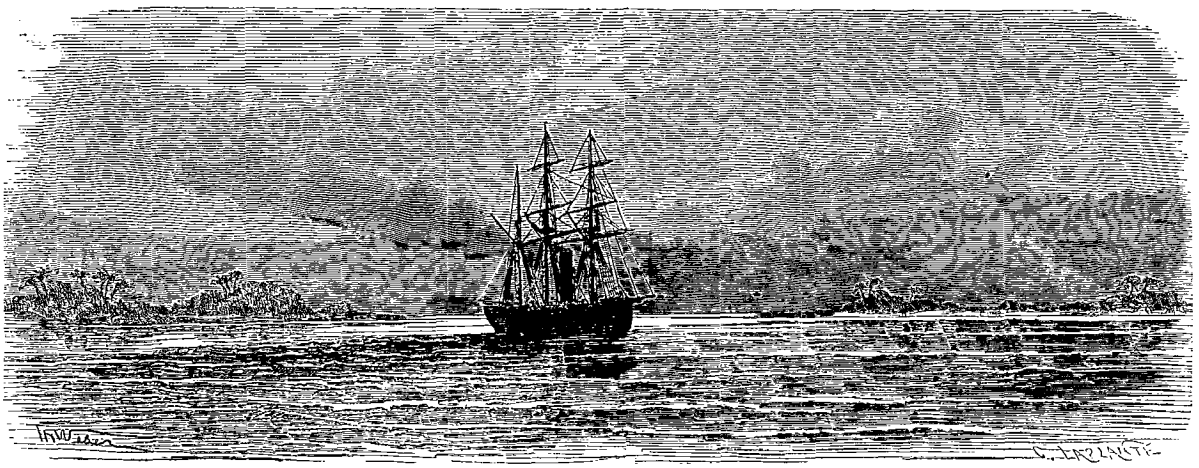
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elle y reste exposée au soleil pendant deux ou trois semaines environ. Au bout de ce temps, la râpure est ordinairement assez liquéfiée pour qu'en la pétrissant avec la main on puisse en extraire une partie de l'huile. Le dépôt qui reste après cette première extraction est placé sous une presse en bois, de construction grossière, et fournit une assez grande quantité d'huile : mais on laisse perdre ainsi une partie du produit. Beaucoup de maisons préfèrent expédier les noix en Europe, sous le nom de *copperas*, où elles sont soumises à l'action de presses très-perfectionnées. Le tourteau qui reste après l'opération sert à la nourriture du bétail ou comme engrais.

La journée s'avance ; le commandant est prévenu que les vivres et autres articles destinés au résident sont tous à terre. Il nous donne le signal du retour et nous quittons Anaa pour revenir à bord, enchantés de notre visite et de l'amabilité du résident.

Le 24, dans la journée, nous passons en vue de l'île Anuanurunga, qui se compose de quatre îlots placés sur un récif dont le centre est occupé par un lagon qui n'a même pas de passe pour une embarcation. Sa voisine, Anuanuraro, que les documents officiels donnent comme inhabitée, a été visitée au commencement de l'année 1874, par le résident des Tuamotu. Voici une partie du rapport de cet officier :

« Nous sommes arrivés, le 9 janvier au soir, à l'île Anuanuraro, où je savais devoir trouver des naufragés dans une situation précaire. La misère de ces malheureux défie toute description. Il n'existait dans cette île qu'un seul morceau d'étoffe, le pavillon du protectorat. Hommes et femmes n'avaient pour se couvrir que quelques nattes tressées avec la feuille du pandanus. Cette île a été autrefois visitée par des caboteurs de M. Brander qui allaient y chercher des nacres et qui n'y sont pas retournés, la pêche n'ayant pas été suffisamment productive. Les naufragés étaient au nombre de quarante-six, tous habitants de Vahitahi : ils



Entrée de la passe de Hao. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis fait sur nature.

avaient fait en pirogue le voyage de cette île à Anaa pour demander des lois et le pavillon du protectorat qui leur fut donné par M. Dubouzet, alors à Anaa, où il était venu pour inaugurer l'église de Tematahoa. Ils retournaient chez eux, quand une tempête les surprit et les jeta sur Anuanuraro, où leurs pirogues furent brisées et deux de ceux qui les montaient tués. Leur seule nourriture était le pandanus, dont ils suçaient le tronc, et des bénitiers (grosse coquille bivalve). Heureusement ils avaient de bonne eau à boire. Malgré cette misère, un excellent accord avait toujours régné entre eux. Au moment où j'accostais le récif, ces pauvres gens accoururent vers moi en me disant, dans la crainte que leur tenue ne nous fît rebrousser chemin : « Ne craignez rien, nous ne sommes pas des « sauvages, nous sommes des malheureux ! »

La goëlette de l'État *la Mésange* les prit à bord et les reconduisit à Vahitahi, leur patrie, dont ils étaient absents depuis près de vingt ans.

Le 27, dans la matinée, nous étions en vue de Hao, et nous mettions en panne devant la passe, dont le côté Est est indiqué par un beau rideau de cocotiers. Le village principal est à cinq milles dans l'est, sur une élévation de terrain sensible, presque une colline, couverte d'un magnifique bois de cocotiers ; c'est la partie la plus élevée de l'île. Sa population, très-nombreuse autrefois, a beaucoup diminué par l'émigration. C'est elle qui a donné à la maison Brander de Papeete la plupart de ses pêcheurs de nacre ; on y compte encore environ trois cents habitants. Comme je l'ai déjà dit, toutes ces terres se ressemblent. Les détritus ont formé avec le temps une mince couche de terre végétale à la partie supérieure de ces longues ceintures coralligènes ; elle a suffi d'abord pour permettre au pandanus et à une espèce de myrte, appelé *mikimiki*, de pousser en fourrés épais.

A onze heures, nous nous remettons en marche sur Amanu, qu'on apercevait, depuis le matin, de la mâture. Le village et les passes pour entrer dans le lagon sont sur la côte nord-ouest de l'île. Ces passes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au nombre de deux, ne sont praticables que pour des embarcations. Le commandant descend à terre, avec Paiore, notre pilote et l'interprète, pour communiquer avec les indigènes qui se sont rassemblés à l'entrée de la passe. Peu après, il revient à bord, et nous quittons Amanu à trois heures et demie, en longeant la côte à petite distance.

Le lendemain, 28, à trois heures de l'après-midi, nous passons à quelques milles dans le sud de Akiaki, remarquable par l'absence de lagon intérieur. Cette très-petite île est un peu plus élevée que les autres. Quelques indigènes, dont les cases sont visibles sous l'épais feuillage qui les abrite, accourent pour nous voir. La mer brisait avec violence tout autour de l'île et le débarquement n'y était pas possible.

Le soir du même jour, Vahitahi était en vue. Ce n'est qu'un immense récif à fleur d'eau, avec trois grands îlots boisés dans la partie nord-ouest. C'est un des points les plus dangereux de l'archipel pour les navires qui viennent de l'est, car le récif est très-étendu de ce côté et, même par une nuit très-claire, on serait dessus avant de voir les îlots du nord-ouest. Le village principal est sur l'îlot du nord, qui est le plus grand et le plus boisé. La mer brisant partout avec force, la communication n'était pas possible.

Le 31, Marutea était visible. C'est une grande île inhabitée, où les indigènes des Gambier viennent quelquefois pêcher la nacre, qui est abondante et belle. Il n'y a même pas de passe pour faire entrer un petit navire dans le lagon. Cette île est très-étendue ; les îlots qui la forment sont bas, et ceux de l'ouest, que nous avons vus, sont peu boisés. On n'y voit que quelques cocotiers ; la végétation est formée en grande partie par d'épais buissons de *miki-miki*. La partie est doit être plus favorisée, s'il faut en croire la description enthousiaste du capitaine Edwards, de la frégate anglaise *la Pandore*, qui découvrit cette île en 1791.

Le lendemain, au point du jour, nous étions à un mille au nord des récifs de l'archipel des Gambier ; la terre élevée de Mangareva avait été vue pendant la nuit.

L'archipel des Gambier se compose de quatre îles principales assez hautes, Mangareva, Taravai, Akamaru, Aukena, et d'un grand nombre d'îlots inhabités, dont quelques-uns, particulièrement ceux du sud-ouest, ont une assez grande élévation.

Les pilotes viennent nous prendre à quelques milles du mouillage. L'un d'eux, Daniel Guilloux, fils d'un Français, a longtemps commandé une goëlette de la mission catholique. Il est actuellement à la tête d'une petite maison de commerce. Il nous dirige très-habilement au milieu de l'immense labyrinthe de bancs de corail qu'il faut éviter. Il est accompagné du chef de Taravai qui, ne parlant pas le français, laisse Daniel s'occuper de la route du bâtiment.

L'archipel des Gambier qui termine les Tuamotu dans le sud-est en est cependant distinct sous le rapport physique et politique. L'aspect de l'île principale, Mangareva, est assez agréable. Le mont Duff, qui la termine au sud, a quatre cents mètres de hauteur ; le mont Mokoto, dont la hauteur est presque la même, a la forme d'un cône à peu près régulier.

Dans l'après-midi, nous descendons pour aller faire une promenade dans le village qui s'appelle Mangareva ou Rikitea. Une jetée qui enclôt un vivier appartenant à la famille royale, offre un débarquement facile.

En 1844, le roi et les grands chefs des Gambier demandèrent le protectorat de la France. Une mission catholique s'y était établie depuis dix ans. La population indigène accorde au chef de la mission toute autorité dans les moindres affaires du pays. Le nombre des habitants est de plus de quinze cents.



Inscriptions inexpliquées de l'île de Pâques. — Dessin de Rapine, d'après une photographie.

L'église des Gambier est une des plus remarquables de toute l'Océanie. Elle est construite en pierre.

La jetée est encombrée par une foule d'indigènes, parmi lesquels nous distinguons quelques naturels de l'île de Pâques (Rapa-Nui) que la mission a fait venir ici. Ils sont tous très-délicatement tatoués ; leur taille est plus élevée, les proportions de leur corps sont plus belles que celles des habitants des Gambier.

Cette île de Pâques n'a presque plus d'habitants. Les premiers navigateurs y ont trouvé d'énormes statues de pierre placées en beaucoup de points, spécialement sur les bords du cratère central de l'île. La frégate *la Flore* a rapporté en France, il y a deux ans, un échantillon de ces œuvres colossales, qui témoignent d'un état social disparu depuis longtemps. J'ai pu me procurer à Papeete les épreuves photographiques d'une planchette en bois trouvée sur l'île de Pâques, couverte d'hiéroglyphes jusqu'ici inexpliqués.

Le 5 février au matin, nous quittons ce mouillage pour retourner aux Marquises.

Le 21, nous entrons de nouveau dans les Tuamotu par le canal qui sépare Takapoto de Tikei.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

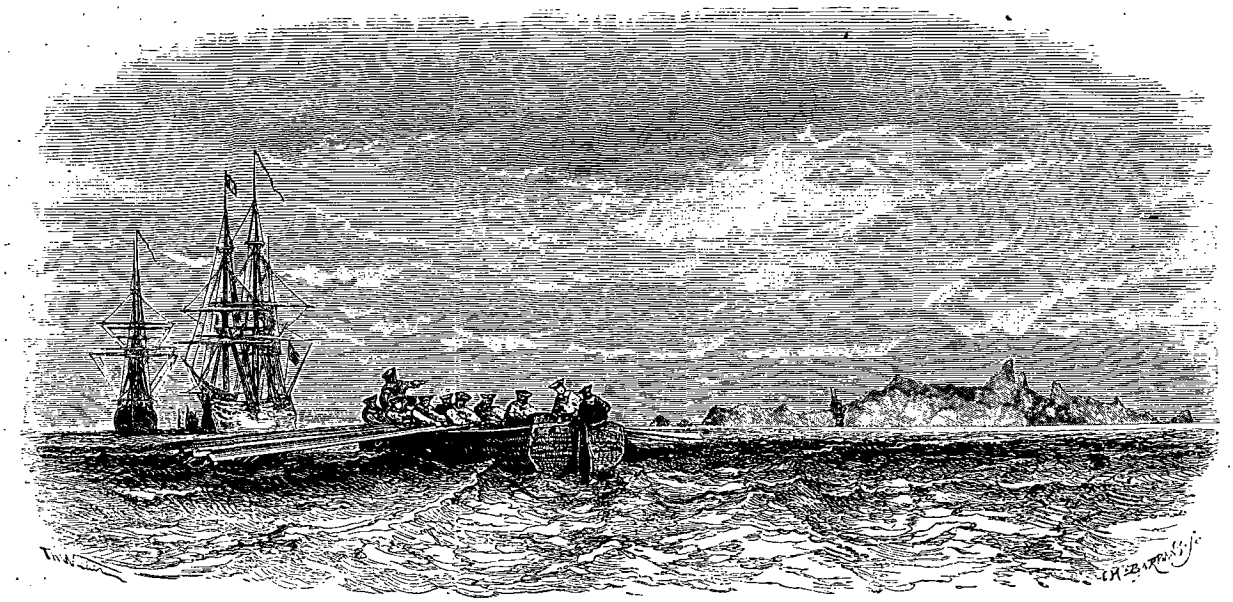
étions mouillés dans le lagon de Kauehi, en face du village où Paiore, notre pilote, habite.

Kauehi est une île presque ronde, d'un diamètre d'environ treize milles. La population est peu considérable, mais elle semble très-industrieuse, si j'en juge par la propreté et la bonne tenue des maisons. Nous descendons à terre ; en face du débarcadère, se trouve une construction blanche qui sert de prison. Au moment où nous revenons à bord, nous trouvons Paiore, qui vient de faire charger notre canot de cocos frais, de poules, de cochons et d'œufs d'oiseaux de mer. C'est un cadeau qu'il nous fait. Sa vieille femme ne quitte pas ses côtés ; la bonté et la douceur sont empreintes sur son visage.

Notre destination est l'île voisine de Fakarava ; nous pénétrons dans le lagon par la passe du nord, qui est la plus large.

Je vais me promener à terre ; le village est presque désert : les habitants sont allés pêcher des nacres dans l'île voisine des Toau. Les gens de Tuamotu pêchent les huîtres perlières toutes les fois que le temps est beau et que la mer est calme. Quelques plongeurs vont jusqu'à vingt-cinq et même jusqu'à trente mètres, mais beaucoup ne descendent qu'à des profondeurs de vingt mètres. Ils reviennent souvent du fond sans avoir rien trouvé, et lorsqu'ils ont découvert une huître, ils sont obligés ordinairement de plonger deux ou trois fois pour la détacher du corail ou pour l'arracher du sable, dans lequel elle est presque entièrement enfoncée.

Le lendemain, nous quittons Fakarava pour aller à



Ua-Pou (voy. p. 250). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis fait sur nature.

Rairoa. Dans l'après-midi, nous passons devant Apataki ; trois goëlettes sont au mouillage dans le lagon. C'est sur cette île que se trouve le principal établissement dans l'archipel de la maison Brander, de Papeete.

Le lendemain matin, nous étions à petite distance de la côte nord de Rairoa. Le commandant avait l'intention d'aller mouiller dans l'intérieur du lagon ; mais l'état des passes nous défend de tenter l'aventure. Notre longue tournée est terminée ; nous rentrons à Tahiti.

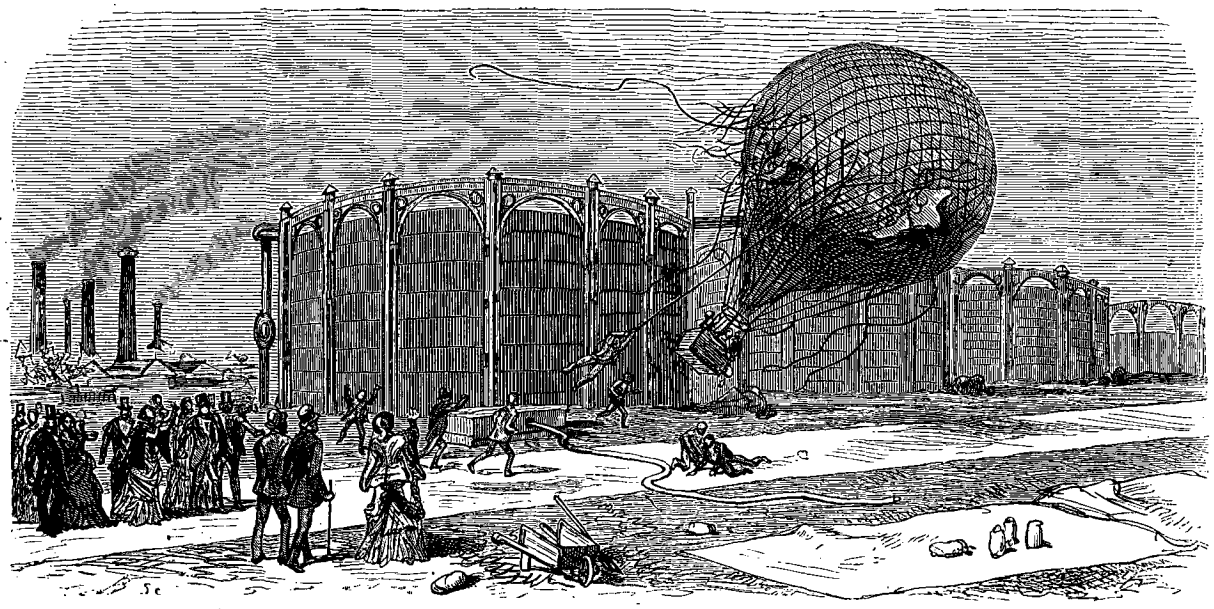
Ajoutons que la population totale de l'archipel des Tuamotu et des Gambier est évaluée à huit mille habitants qui vivent du produit de la pêche et de celui du cocotier. Les habitants de chaque île se groupent le plus souvent au bord du lac, près d'un bon mouillage, ou dans le voisinage d'un bois de cocotiers, dans lequel on trouve toujours de l'eau à peu près douce, en creusant des trous dans le sable.

Les indigènes de l'archipel des Tuamotu ressemblent beaucoup aux Tahitiens et aux insulaires des Marquises : même beauté de formes, même figure intelligente et expressive. S'ils paraissent plus noirs, s'ils ont le caractère plus rude que les Tahitiens, cela tient à leur genre de vie moins facile, qui les expose toujours aux ardeurs d'un soleil brûlant, soit sur leurs lacs, soit sur leurs récifs.

A. Pailhès,
Enseigne de vaisseau.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ballon précipité, au moment du départ, contre un gazomètre de l'usine à gaz de la Villette, le 7 mars 1869. — Dessin de A Marie, d'après un croquis d'Albert Tissandier.

NAUFRAGES AÉRIENS.

TEXTE INÉDIT PAR M. GASTON TISSANDIER, ILLUSTRATIONS INÉDITES PAR M. ALBERT TISSANDIER.

AVIS DE LA RÉDACTION.

Au commencement de cette année, M. Gaston Tissandier a bien voulu nous proposer d'écrire pour le *Tour du Monde* quelques pages sur les *Naufrages aériens.* Il avait achevé son manuscrit et nous l'avait remis longtemps avant l'ascension du ballon *le Zénith* qui a si tragiquement immortalisé les noms de ses compagnons Crocé-Spinelli et Sivel. La nouvelle de l'affreuse catastrophe est survenue au moment où l'on se préparait à imprimer la livraison que nos lecteurs ont en ce moment sous les yeux. Sur notre demande, M. Gaston Tissandier a supprimé quelques réflexions qui terminaient son récit et les a remplacées par sa lettre sur le naufrage du *Zénith.* ED. CH.

Il y a quatre-vingt-dix ans environ, au moment où les ballons venaient d'apparaître, leur ascension dans l'atmosphère semblait être à la plupart des esprits un phénomène presque fabuleux et chimérique. Beaucoup d'hommes qui ne manquaient ni de raison ni de courage étaient profondément troublés à la seule idée d'un voyage aérien.

Si de tels sentiments, après un siècle bientôt écoulé, paraissent puérils ou extravagants, il faut cependant reconnaître que les préjugés qu'ont fait naître les aérostats à la fin du dernier siècle sont loin d'être tous dissipés. Combien d'hommes hésiteraient encore aujourd'hui à confier leur vie à la nacelle d'osier ! Combien de fermetés se sentiraient ébranlées et affaiblies s'il s'agissait d'entreprendre une exploration au-dessus des nuages ! On n'en est pas encore arrivé à s'habituer à la pensée que le ballon est après tout, comme la locomotive, comme le navire, une œuvre ordinaire de la science, une application positive de ses lois. Un de nos généraux les plus braves, dont les nombreuses blessures attestent la valeur et l'héroïsme, nous disait naguère qu'il aimerait mieux marcher contre la mitraille la plus formidable que de courir les chances d'un voyage en ballon.

Est-ce un expédient habile, si l'on veut rassurer les timides, que de leur représenter des aéronautes engloutis au sein des mers, emportés par la fureur des vents, ou incendiés au milieu des airs? Cela paraîtra très-contestable. Nous voulons cependant faire remarquer que le nombre des ascensions qui se sont succédé depuis la découverte des aérostats est considérable: il atteint environ le chiffre de vingt mille; le nombre des accidents est relativement très-restreint. Nous ne craignons pas d'affirmer, et nous pourrions le démontrer par des chiffres, que, pour un même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nombre de voyages, la proportion des naufrages aériens est beaucoup moindre que celle des naufrages en mer, beaucoup moindre même que celle des accidents de chemin de fer. Ajoutons que les sinistres aériens n'ont presque jamais été, dans les conditions ordinaires, que la conséquence de l'ignorance, de l'incapacité, ou d'une témérité voisine de la folie.

Voici un exemple. L'an dernier, le roi de Siam, voulant fêter son couronnement, offrit à sa cour le spectacle d'une ascension aérostatique. Il avait fait venir de Paris un ballon que l'on gonfla en sa présence. Quand l'aérostat fut prêt à partir, il ne se trouva personne qui sût ou qui voulût le conduire dans les airs. Alors le roi se fit amener un pauvre esclave, condamné à mort, et lui ordonna de prendre place dans la nacelle. Le malheureux y entra comme si on l'eût conduit au supplice. L'aérostat, débarrassé de ses liens, partit avec la rapidité d'une flèche.... S'étonnera-t-on si l'esclave, ainsi lancé dans l'espace, sans lest, sans provisions, sans cordes d'arrêt, sans la moindre notion de l'aéronautique, n'ait jamais reparu?

Plus d'une fois, des Européens, de leur propre volonté, se sont exposés presque aussi fatalement à la même aventure.

En la même année, 1874, un gymnaste nommé Braquet s'élève à Bordeaux, en s'exerçant sur un trapèze attaché à une montgolfière. A quelques centaines de mètres, il lâche prise, et l'infortuné tombe tout à coup, avec une vitesse qui s'accroît sans cesse, jusqu'au moment où il est brisé par sa chute sur le sol. Un tel sinistre doit-il être mis au compte du navire ou à celui du pilote?

Non, nous l'attestons au nom de nos expériences personnelles et de l'histoire de toutes les ascensions que nous connaissons, non, le ballon n'est pas un instrument dangereux. S'il est conduit par une main expérimentée et prudente, le léger vaisseau aérien est au contraire docile et sûr. Mollement emporté par les flots invisibles de l'atmosphère, il plane au-dessus des villes, des forêts et des campagnes, il se berce en silence dans les régions qui dominent les sublimes massifs de vapeurs aériennes; selon les désirs de son maître, il monte ou il descend. Une poignée de lest l'éloigne du sol; quelques litres de gaz perdus par la soupape l'y ramènent sans secousse, et, malgré le vent, l'atterrissage a lieu avec facilité si la corde traînante et l'ancre offrent la résistance nécessaire. Nous ne pouvons toutefois refuser de le reconnaître : la locomotion dans l'air ne saurait être plus exempte de dangers que celle de tout autre mode de locomotion terrestre ou maritime.

Parmi les accidents les plus ordinaires des voyages aériens, quelques-uns ont lieu au moment même du départ, quand l'aéronaute a mal calculé la force ascensionnelle du ballon.

J'ai été témoin d'un semblable naufrage. Mon frère, accompagné d'un de ses amis, M. M***, venait de monter dans la nacelle du ballon *l'Union*, gonflé le 7 mars 1869, à l'usine à gaz de la Villette. Au moment où l'aéronaute crie le *lâchez tout!* le ballon, trop abondamment pourvu de lest, ne s'élève qu'à un mètre environ au-dessus du sol, le vent le saisit et le lance horizontalement vers un des gazomètres de l'usine, auprès duquel il a reçu sa ration de gaz; il se déchire aussitôt, et est violemment rejeté de côté, au milieu d'une allée; il glisse contre terre, et va s'entr'ouvrir complétement à une centaine de mètres plus loin. Au moment où les assistants virent que l'aérostat ne s'enlevait pas, quelques-uns d'entre eux eurent la généreuse pensée de vouloir le retenir. Un des ouvriers de l'usine et un autre spectateur, entraînés par le globe aérien sans pouvoir l'arrêter, puis violemment rejetés contre terre, en furent quittes pour de légères blessures.

L'aérostat une fois parvenu au sein de l'atmosphère n'est plus guère exposé à de sérieux périls. Il se déplace avec la masse d'air dont il fait partie, sans que nul vent, nulle agitation ne se produise dans la nacelle. Véritable bouée, il ne peut ni chavirer, ni se heurter à des obstacles, et quelle que soit sa vitesse, le voyageur a le sentiment d'une immobilité absolue, d'un calme complet, impression qu'accroît encore le silence des hautes régions aériennes, où, au delà de deux mille mètres, pas un oiseau ne se rencontre, où pas un bruit terrestre ne se fait entendre.

Le moment de l'ascension n'est pas moins agréable que celui de la station dans l'atmosphère; le ballon quitte terre avec majesté, comme aspiré doucement par les rayons solaires, pour aller se perdre dans le monde supérieur des nuages mamelonnés. Mais ceux-ci, il faut bien le dire, s'ils offrent à la vue des spectacles grandioses, n'en sont pas moins parfois le sujet de graves embarras pour l'aéronaute, comme on va le comprendre par le récit d'un de nos voyages aériens, exécuté le 19 février 1873, à l'usine de la Villette.

Le ballon *le Jean-Bart* s'élève de terre à onze heures quinze minutes, au milieu d'une grande affluence de spectateurs. Nous étions sept dans la nacelle. Nous ne tardons pas à traverser le massif de nuages qui s'étend dans l'atmosphère.

Notre corde traînante touche bientôt cette plaine de nuées; elle s'incline obliquement, comme entraînée par ce fleuve de vapeurs qui roule au-dessous de nous dans une direction sensiblement différente de la nôtre. Le vent supérieur nous pousse vers le sud-ouest; le « guide-rope » trace un sillage au milieu des nuées

L'ombre de notre ballon se projette sur cet écran éblouissant; elle est entourée d'une auréole aux sept couleurs de l'arc-en-ciel. Apparition magique, qui va charmer nos regards durant trois heures consécutives, changeant constamment d'aspect comme l'image d'un kaléidoscope.

Quand nous montons, cette ombre se rapetisse et semble s'éloigner; elle grandit, au contraire, si le navire aérien se rapproche de la couche de nuages. Tantôt l'auréole d'arc-en-ciel se produit seulement autour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la nacelle; tantôt elle se révèle autour du ballon et l'enveloppe d'un cadre irisé; tantôt elle passe dans les interstices des nuages, et disparaît momentanément pour se reformer un peu plus loin.

Après un séjour de trois heures au milieu de cet océan de lumière, après avoir procédé à nos expériences météorologiques, je prends la résolution de descendre, pour planer au-dessous des nuages, en vue du sol. Je cesse de jeter du lest, et l'aérostat revient bientôt vers des niveaux inférieurs; il se rapproche des nuages. A douze cents mètres, il y pénètre. Nous éprouvons subitement une impression de froid extraordinaire comme si nous entrions dans une cave. Le thermomètre marque bientôt deux degrés au-dessous de zéro; des paillettes de glace se déposent de toutes parts, autour de nous, sur le cercle, sur les cordes, sur nos paletots, et jusque dans nos barbes. Je touche de la main un long fil de cuivre que j'ai suspendu à la nacelle, une étincelle en jaillit et me pique le doigt. Nous sommes dans un nuage à glace pareil à celui que M. Barral a traversé dans une de ses mémorables ascensions. Le froid nous saisit. A mille mètres nous sortons de ce nuage épais; la terre nous apparaît couverte de neige. Nous planons au-dessus de la Loupe, à quelques lieues de Nogent-le-Rotrou.

Je suis étonné que le *Jean-Bart* descende si lentement, après avoir été subitement refroidi au contact des cristaux de givre. Le baromètre marque trois cents mètres d'altitude. Je me crois à cette hauteur, ignorant que nous passons sur le plateau de Montireau, situé, comme je l'ai su plus tard, à deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Je m'apprête à semer du lest pour maintenir le ballon sur l'horizontale, quand mon frère s'écrie : « Le guide-rope touche terre! »

Notre corde, qui n'a que cent mètres de long, glisse en effet dans les champs; l'effet de la condensation du gaz refroidi se fait sentir maintenant dans toute sa force. J'aperçois la terre qui approche avec une rapidité vertigineuse. C'est en vain que je jette par-dessus bord deux sacs de lest : il est trop tard pour arrêter la chute du ballon! D'un coup de couteau, je détache l'ancre et le grand guide-rope.

« Tenez-vous bien! » crie l'un de nous.

A ces mots nous subissons un choc terrible...: La nacelle s'est heurtée contre terre; le ballon se renverse sur le flanc : nous sommes bousculés, sens dessus dessous, dans un pêle-mêle indescriptible. La violence de la chute est si foudroyante, que mon ami M. O*** est lancé en dehors de notre panier. Nous ne sommes plus que six au lieu de sept!

Le *Jean-Bart* delesté fait un bond de deux cents mètres de haut; je le ramène à terre en ouvrant la soupape béante, et, grâce au ciel, j'aperçois en bas notre ami tombé des nues qui se relève et qui marche. Il est sauvé!

Le vent est vif et souffle par rafales; le ballon continue à traîner, nous jetant dans un pommier qu'il brise, nous lançant au-dessus d'un bois. Je maintiens toujours la soupape ouverte. L'aérostat s'arrête enfin, et le vent qui s'y engouffre l'éventre et le déchire en lambeaux. Mais le *Jean-Bart* seul est blessé. L'équipage est sur pied.

On voit par ce récit que les nuages, refroidissant le gaz du ballon, condensant à sa surface, soit de l'eau, soit des paillettes de givre, réduisent sa force ascensionnelle et le surchargent en même temps d'un poids souvent considérable. L'aéronaute doit bien prendre garde à ce double effet de précipitation vers la terre.

La neige ou la pluie au sein de l'air surprennent encore le voyageur aérien, qui pour combattre leur influence doit pouvoir disposer d'une grande quantité de lest. Quant aux orages, quant à la foudre, ce seraient là les plus redoutables ennemis de l'aéronaute; mais il est peu de ballons qui se soient jamais trouvés pris au milieu de nuages orageux, où la foudre jaillit en brillantes étincelles : car lorsque l'éclair apparaît au sein de l'air, il est prudent de descendre au plus vite. L'électricité pourrait en effet foudroyer la sphère de gaz combustible, l'enflammer, et les voyageurs que rien ne suspendrait plus dans les plages aériennes tomberaient dans l'abîme!

Les chutes ont d'autres causes, et, comme nous l'avons dit en commençant, elles sont presque toujours imputables à l'imprudence des aéronautes, ou à l'insuffisance du matériel.

La Mountain, bien connu aux États-Unis par ses nombreuses ascensions, et surtout par une expédition aérienne des plus dramatiques où il avait failli être englouti dans les eaux du lac Érié, a ainsi péri au milieu des airs de la façon la plus épouvantable, par suite d'une mauvaise installation.

Cet aéronaute s'était élevé en montgolfière à Iona dans le Michigan, le 4 juillet 1873, date célèbre de l'anniversaire de l'indépendance des États-Unis. Des milliers de spectateurs assistaient à son départ. L'infortuné avait eu la malencontreuse idée de suspendre sa nacelle, non pas à un filet entourant le globe aérien, mais à une série de cordes indépendantes les unes des autres et attachées à un cercle placé à la partie supérieure de la montgolfière.

La Mountain s'éleva au-dessus des nuages situés non loin du sol, et à travers les interstices desquels on l'apercevait de la terre. Les cordes ne tardèrent pas sans doute à se rapprocher les unes des autres, elles se réunirent probablement de manière à laisser ressortir la plus grande partie du globe aérien. Quoi qu'il en soit, le cercle supérieur fut arraché : le ballon s'échappa! La Mountain fut précipité du haut des airs, avec sa nacelle et les cordes pendantes. On le vit de loin s'accrocher convulsivement à l'esquif aérien, qui tomba vers le sol avec une vitesse indescriptible.

Il lâcha prise à cent mètres environ au-dessus du niveau terrestre, et son corps vint brusquement s'écraser dans un champ, en présence de plusieurs mil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

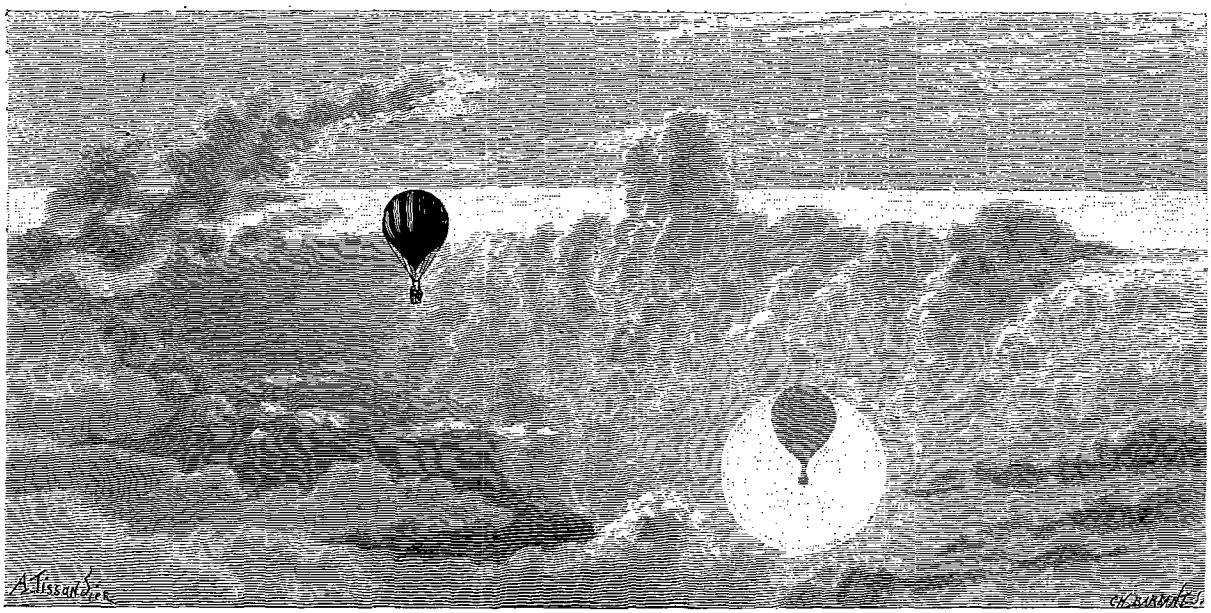
liers de spectateurs. Ce naufrage épouvantable arracha des larmes aux assistants. La plupart des femmes s'évanouirent!

Le corps de l'aéronaute s'incrusta dans le sol et y creusa une cavité de quelques centimètres de profondeur. Les os furent broyés par le choc, et quelques-uns d'entre eux furent même réduits en poudre. La tête de l'infortuné fut écrasée, aplatie; sa mâchoire inférieure, complétement détachée, était baignée d'une épaisse couche de sang.

C'est encore par suite d'un acte de semblable imprudence que Vincent de Groof, dit l'*homme volant*, a trouvé la mort à Londres, le 9 juillet 1874. Il avait eu la folie de s'élever dans un appareil volant, formé de deux ailes au-dessous desquelles il s'était suspendu sur une planchette de bois. L'homme et son appareil étaient attachés à la nacelle d'un ballon que M. Simmons conduisait dans l'atmosphère. Après une ascension à douze cents mètres, le ballon se rapproche de terre ; à l'altitude de cent mètres, de Groof se décroche de l'aérostat. Ses ailes au lieu de fonctionner se relèvent, l'homme volant est précipité au milieu de Robert street (Chelsea), près de la boutique d'un épicier. La foule se précipite avec cynisme sur le corps de l'aéronaute, et se partage les débris du mécanisme qui a causé sa mort. Le malheureux respirait encore quand on le ramassa, mais il lui était impossible de faire un mouvement, et il rendit le dernier soupir avant d'arriver à l'hôpital.

Nous pourrions prolonger l'énumération des chutes aériennes; mais nous quitterons ces sombres tableaux pour assister à d'autres naufrages où les acteurs ont éprouvé de vives émotions, mais non le trépas.

C'est au moment de la descente de l'aérostat, quand



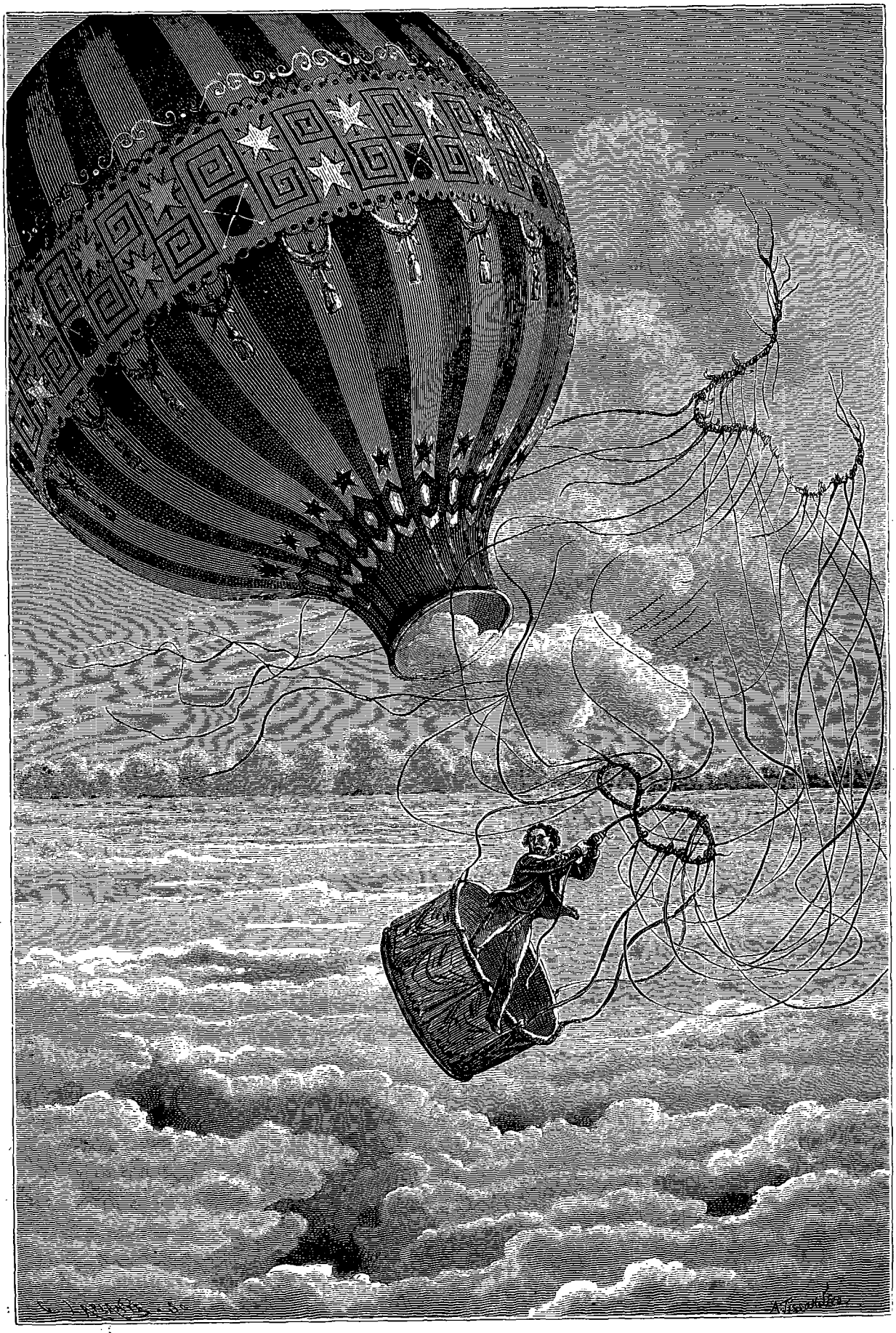
Effet d'ombre aérostatique avec auréole lumineuse, observée au-dessus des nuages, le 19 février 1873. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

le vent est violent, que le ballon entraîné par les courants aériens subit le *traînage* contre terre, heurte les obstacles, court sur les forêts et glisse au milieu des plaines, ou se bute contre les murs et les maisons. Mais l'appareil est si léger, si élastique, la nacelle d'osier est si petite à côté de la masse qui l'entraîne, que le voyageur s'y accroupit, lancé çà et là, voltige en quelque sorte, sans que pour ainsi dire il s'en doute. Il reçoit des chocs, des cahots qui peuvent le meurtrir; mais s'il est alerte, il en est quitte pour des contusions. Le traînage n'a jamais causé la mort d'aucun aéronaute; quant aux jambes et aux bras cassés, ce sont des accidents rares parmi des milliers d'ascensions.

Si les naufrages aériens peuvent être considérés comme l'exception dans l'histoire des ascensions aérostatiques exécutées au-dessus de la terre ferme, avec un matériel en bon état, et muni d'engins d'arrêt solides et résistants, on va voir qu'ils sont beaucoup plus fréquents quand l'aéronaute ose s'aventurer au-dessus de la mer.

L'aéronaute J. Duruof mérite d'être cité le premier parmi les voyageurs aériens qui se sont élancés dans les régions atmosphériques baignant la surface de l'Océan. Il y a, nous devons le dire, chez cet intrépide aéronaute, plus de témérité que de raisonnement, et l'on a reproché à Duruof des *coups de tête* audacieux, mais sans but déterminé et sans résultat scientifique. Ce blâme est assurément justifié; mais nous ajouterons que l'audace, l'énergie ont toujours eu le privilége de séduire la foule, parce que ce sont là, même quand elles ne sont pas toujours guidées par une idée mûrement réfléchie, des vertus assez rares pour être admirées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mort de l'aéronaute La Mountain, séparé de sa montgolfière, le 4 juillet 1873, à Iona (Etats-Unis). — Dessin d'Albert Tissandier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En 1868, à Calais même, Duruof fait un premier voyage au-dessus de la mer du Nord, dans son ballon *le Neptune*, où il avait bien voulu m'offrir une place. Deux courants aériens superposés nous permirent de nous aventurer à deux reprises différentes à plusieurs lieues en mer, pour revenir deux fois sur le rivage.

Le 26 septembre 1869, le *Neptune* s'élève de Monaco, avec Duruof et Bertaux; l'aérostat trouve au-dessus des nuages, comme à Calais, un courant supérieur qui le dirige au-dessus de la Méditerranée. Les nuages deviennent humides et surchargent le ballon d'un poids tel, que rien ne peut arrêter sa chute vertigineuse; il tombe au milieu de la Méditerranée, et est entraîné de vague en vague. Par bonheur, le vent inférieur souffle vers le rivage, où les deux voyageurs abordent comme l'auraient fait des marins dans une barque à voile.

Une autre fois encore, le 31 août 1874, Duruof, accompagné de sa jeune femme, fait une nouvelle ascension à Calais, où il s'élève dans les airs, à sept heures du soir, malgré le vent qui souffle en droite ligne vers les profondeurs de la mer du Nord. Les époux aéronautes, excités par une certaine partie de la foule, étrangère à la ville de Calais, nous devons le dire, croient que leur honneur est en jeu, et ils aiment mieux affronter les périls du voyage que les humiliations du public. Le petit aérostat *le Tricolore*, qui cube huit cents mètres, est tout frais verni; il traverse la ville de Calais, la jetée, et se perd bientôt dans la brume, déjà sombre, de l'horizon. Après une longue nuit passée à une faible hauteur au-dessus du niveau de l'Océan, Duruof, au lever du jour, aperçoit quelques navires. Il prend la résolution de ramener le *Tricolore* à la surface de l'Océan. Alors commence un naufrage terrible. La nacelle est baignée au sein des flots. Mme Duruof, épuisée d'émotion, de fatigue, reste assise au sein de la nacelle, où des vagues immenses engloutissent parfois elle, son mari, et le frêle esquif aérien.

Des flots se heurtent sur l'enveloppe du ballon, qu'ils menacent de mettre en pièces. Duruof ne perd pas courage; il soutient sa compagne, il la console, et lui montre un navire qui s'approche, un canot qui est mis à la mer, et où des marins font force de rames. Mais la malheureuse jeune femme n'entend plus rien, elle est presque évanouie, elle n'a plus conscience de ce qui se passe. Encore quelques minutes, et le dernier souffle qui l'anime va s'éteindre. Grâce au ciel, cette barque est conduite par deux robustes marins anglais, le capitaine Oxley et son second Bascombe; ils approchent enfin du ballon *le Tricolore*, et ils en saisissent la corde d'ancre, qui est restée à la surface des flots. Ils se mettent en mesure de le tirer. Mais l'aérostat est soulevé par le vent, il entraîne la chaloupe et menace de la faire chavirer. Moment terrible! Les sauveteurs vont-ils périr avec les naufragés? L'énergie, l'audace, trouvent leur récompense. Duruof et sa femme sont sauvés et conduits à bord du navire anglais *le Grand-Charge*.

Duruof n'est pas le seul qui ait été ainsi favorisé aux derniers instants par la fortune. On se rappelle que, le 7 janvier 1785, Blanchard traversa en ballon le Pas de Calais, de Douvres à Calais, en compagnie du docteur Jeffries, ce flegmatique Anglais qui, voyant l'aérostat dépourvu de lest descendre en mer, dit à l'aéronaute avec le plus grand calme :

« Nous sommes perdus! Si vous croyez que le poids de mon corps est de trop dans la nacelle, je suis prêt à vous en débarrasser en sautant par-dessus bord! »

Ils atterrirent tous les deux dans le bois de Guines. On célébra cet événement à Calais avec un immense enthousiasme. Un monument fut élevé en l'honneur de Blanchard.

C'est encore en 1785, date mémorable dans les annales aérostatiques, que le docteur Potain traversa en ballon le canal Saint-Georges, et passa ainsi d'Angleterre en Irlande. Un des plus célèbres naufrages aériens est celui dont l'illustre Zambeccari, noble italien, fut victime en 1804. Zambeccari avait eu la malencontreuse idée de vouloir unir, comme l'a fait Pilâtre de Rozier, dont nous parlerons postérieurement, la montgolfière au ballon à gaz, c'est-à-dire, comme on l'a dit depuis, le feu à la poudre. Il tenta plusieurs fois de s'élever de Bologne : il échoua. Le public l'accabla de railleries; on le traita de fou, de lâche, de misérable. Le 7 septembre, le malheureux Zambeccari voulut encore une fois tenter la fortune; cette fois, malgré des accidents survenus pendant le gonflement, il se vit contraint de partir à tout prix, au risque d'être lapidé par une foule passionnée.

« L'ignorance et le fanatisme, dit l'aéronaute italien lui-même, non sans amertume, me forcèrent d'effectuer mon ascension. »

Après beaucoup de retards et d'angoisses, le voyageur aérien quitta terre à minuit. « Exténué de fatigue, dit Zambeccari dans ses écrits, n'ayant rien pris de la journée, le fiel sur les lèvres, le désespoir dans l'âme, je m'élevai, sans autre espoir que la persuasion où j'étais que mon globe, qui avait beaucoup souffert dans ses différents transports, ne pourrait me porter bien loin. »

Zambeccari était accompagné par deux fidèles amis, Andreoli et Grassetti. Plongés dans les ténèbres, accroupis dans la nacelle, ils eurent à souffrir les plus cruelles morsures du froid. A deux heures du matin, les voyageurs crurent entendre le mugissement de la mer. La nuit était si obscure qu'ils ne purent même pas observer le baromètre. Après une heure d'angoisses, ils se virent suspendus à quelques mètres seulement au-dessus des vagues de l'Adriatique.

Au lever du jour, Zambeccari aperçoit au loin un rivage qui s'ouvre à l'horizon. Mais les courants aériens tournent subitement et le rejettent vers la haute mer, c'est-à-dire vers l'agonie, vers le tombeau! Voilà quelques navires qui apparaissent; mais le ballon peu connu est un objet d'effroi : les navires s'éloignent en toute hâte. Cependant le capitaine de l'un d'eux a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pitié des naufragés. A huit heures du matin, les aéronautes sont hissés à bord du vaisseau : Grassetti donne à peine signe de vie, Zambeccari et Andreoli sont presque évanouis.

Quelques années plus tard, Zambeccari, cet homme dont un célèbre voyageur russe a pu dire : « Ses regards sont des pensées [1], » est victime de son courage. Le 21 septembre 1812, le ballon de l'illustre aéronaute, forcé en quelque sorte à précipiter son ascension, est incendié au milieu des airs, non loin de Bologne, par le contact de l'appareil de dilatation avec le feu dont il est muni. On trouve à terre une machine mise en cendres, un corps humain en lambeaux, à moitié carbonisé. Voilà tout ce qu'il restait de Zambeccari et de sa fortune !

Bien des aéronautes ont été, comme Zambeccari, victimes des sarcasmes d'une partie de la foule. L'aéronaute français Arban se trouva, en 1846, dans une situation plus terrible encore. Il avait annoncé une ascension à Trieste le 8 septembre. A quatre heures de l'après-midi, non-seulement le ballon n'était pas gonflé, mais un accident survenu aux tuyaux de gaz rendait l'opération difficile et lente. Le public s'impatiente, murmure, profère des menaces. A six heures, ce sont des cris, des hurlements, qui s'élèvent comme des nuées menaçantes; on casse les haies d'enceinte, on insulte l'aéronaute.

Arban, indigné, veut partir coûte que coûte. Il attache sa nacelle au cercle; mais le ballon, mal gonflé, n'a pas une force ascensionnelle suffisante pour s'élever.

Cependant les huées s'accentuent; l'orage devient tempête. L'aéronaute exaspéré détache sa nacelle, se cramponne au cercle, et s'élève, sans guide-rope, sans ancre, à cheval sur une corde qu'il a fixée au filet.

Dans un tel équipage, Arban a le malheur d'être saisi par un courant aérien supérieur qui le jette sur l'Adriatique. On le suit longtemps à l'aide de lunettes; on lance des barques et des canots à sa poursuite. Tout est inutile. L'aérostat se perd bientôt dans les brumes de l'horizon. Cependant Arban, toujours accroché à sa corde, plane pendant deux heures au-dessus des flots de l'océan; puis il tombe dans la mer. A huit heures du soir, il est presque complétement englouti, mais la sphère de gaz le soulève encore de vague en vague. A onze heures, ses forces le trahissent. Il va périr, quand tout à coup une barque apparaît; elle est montée par deux braves pêcheurs, François Salvagne et son fils. Les deux marins font force de rames, et recueillent à leur bord Arban, qui ressemble plus à un mort qu'à un vivant.

Quelques années après ce naufrage, Arban fait une ascension à Barcelone. Il se dirige vers la Méditerranée, et disparaît à tout jamais.

On voit par ces exemples que les aéronautes ont bien souvent opéré leur descente à la surface de la mer. Un certain nombre d'entre eux ont trouvé la mort dans l'océan, quelques autres n'ont dû leur salut qu'au secours fortuit d'un navire ou d'une barque. Ces ascensions ne sont généralement que des actes d'une témérité souvent stérile; elles pourraient apporter au contraire le plus utile concours à l'étude de l'atmosphère, à la météorologie, si elles étaient exécutées dans des conditions spéciales, si les ballons étaient munis d'appareils qui fussent de nature à permettre à l'aéronaute de séjourner en quelque sorte à la surface de l'océan pour attendre le secours de quelque navire, sans craindre d'être entraînés au loin par des vents impétueux.

Un de nos aéronautes les plus distingués, M. Sivel[1], a réussi à exécuter plusieurs ascensions maritimes, en diminuant singulièrement les chances de naufrage, au moyen d'une corde traînante, munie à son extrémité inférieure d'un cône en toile, qui se remplit d'eau, forme un frein pour l'aérostat, le maintient captif au niveau de la mer, et lui donne la possibilité d'attendre en toute sécurité des embarcations de sauvetage. Si l'aéronaute désire continuer son voyage, à l'aide d'une cordelette fixée au fond du cône, il le retourne et le vide; aucun obstacle ne s'oppose plus alors à la marche du ballon.

M. Sivel est déjà descendu dans le golfe de Naples, où, grâce à son système, il n'a pas été emporté au large, et où des barques n'ont pas tardé à venir à son aide.

Le 19 août 1874, M. Sivel a pu de même s'élever de Copenhague, avec un vent de nord-ouest qui lui permettait de tenter une traversée du Sund pour atterrir en Suède. Mais vers le milieu du détroit, le vent passe au nord. M. Sivel a charge d'âmes : trois passagers ont voulu l'accompagner dans son voyage, aussi ne veut-il pas se risquer dans une aventureuse traversée. L'aéronaute ouvre la soupape de son ballon, il se rapproche de la mer, il lance à l'eau son guide-rope muni du *cône-ancre;* celui-ci se remplit d'eau; l'aérostat reste captif au-dessus des vagues. Les voyageurs séjournent ainsi près d'une heure mollement bercés par la brise, à une centaine de mètres du niveau de l'océan.

Bientôt deux bateaux-pilotes fendent les vagues, accompagnés de trois bateaux de pêche; les marins saisissent les cordes qui sont lancées de la nacelle, ils attirent à eux l'aérostat et le font descendre à bord; le ballon est immédiatement dégonflé à l'aide de la déchirure; les voyageurs reviennent à terre, et terminent ainsi leur ascension par une expédition maritime.

Ce mode de descente aérostatique en mer est, on le voit, très-simple, très-efficace, très-pratique. De combien de perfectionnements les ballons ne seront-ils pas susceptibles, quand nos hommes de science, nos ingénieurs, se décideront à porter sur ce sujet leur attention d'une façon sérieuse ! Non-seulement les bal-

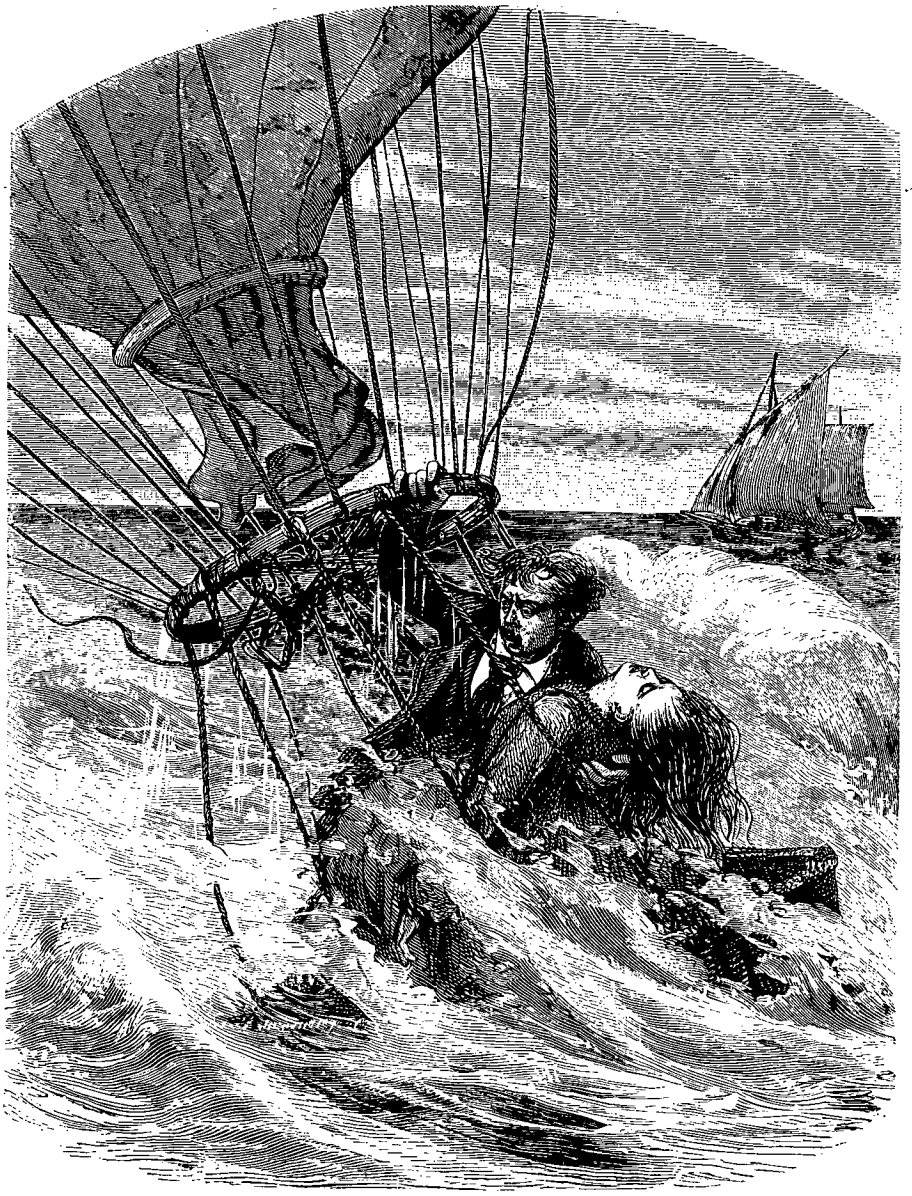
1. Kotzebue, *Souvenirs d'un voyage en Livonie.*

1. Nous rappelons au lecteur que la présente livraison a été écrite un mois avant le premier voyage du *Zénith.*
(*Les Éditeurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lons sont destinés à nous faire connaître les lois qui président aux mouvements de l'océan aérien, non-seulement ils doivent jeter une lumière nouvelle sur la physique de l'atmosphère, mais ils apparaissent encore comme les plus utiles auxiliaires de la défense nationale. Quels que soient les progrès que l'avenir réserve à l'aérostation militaire, on n'oubliera pas les ballons du siége de Paris. On se rappellera ces communications assurées par la voie de l'air, en dépit des efforts d'un ennemi puissant.

Les courriers improvisés de la poste aérienne n'oublieront pas non plus leurs émouvants voyages au-dessus des lignes prusiennes. Pour ma part, le souvenir de mes aventures aériennes antérieures s'efface devant



M. et Mme Duruof dans la nacelle du ballon *le Tricolore*, descendu à la surface de la mer du Nord (1er septembre 1874).
Dessin de A. Marie, d'après un croquis d'Albert Tissandier exécuté sur les renseignements de M. J. Duruof.

celui de ma sortie de Paris assiégé, dans la nacelle du petit ballon *le Céleste*, où le 30 septembre 1870 je m'élevai seul, sans autres compagnons que trois pigeons voyageurs.

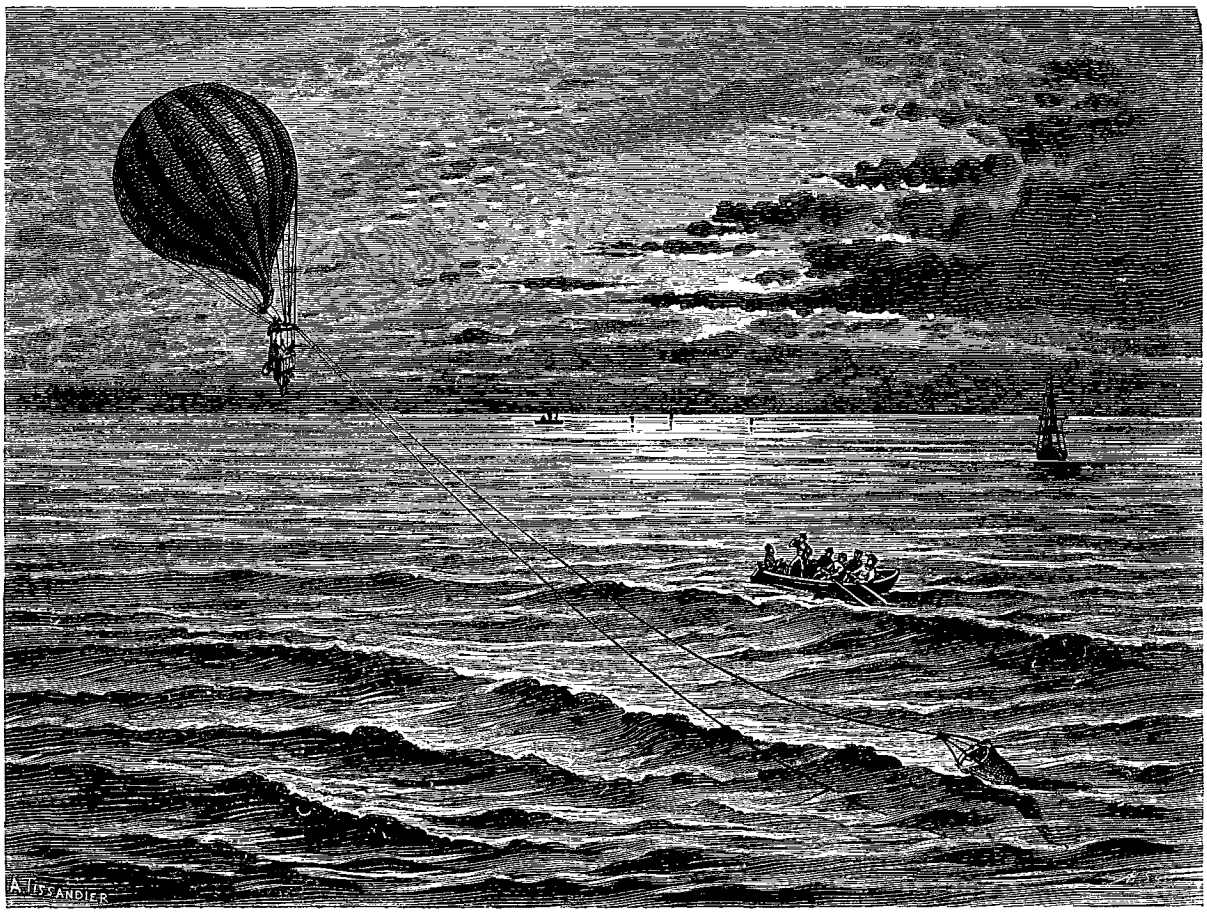
Quelques jours auparavant, Duruof avait inauguré la poste aérienne en quittant la place Saint-Pierre, à Montmartre, dans son ballon *le Neptune*. Les jours suivants, deux aérostats s'étaient encore succédé dans les airs. Je ne tardai pas à être désigné, et je quittai l'usine de Vaugirard, au bruit du canon qui se faisait entendre comme le roulement d'un tonnerre lointain.

Mon ballon s'élève dans l'espace avec une force ascensionnelle très-modérée. Je ne quitte pas de vue l'usine de Vaugirard et le groupe d'amis qui me saluent de la main: je leur réponds en agitant mon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chapeau avec enthousiasme; mais bientôt l'horizon s'élargit. Paris immense, solennel, s'étend à mes pieds; les bastions des fortifications l'entourent comme d'un chapelet; là, près de Vaugirard, j'aperçois la fumée de la canonnade dont le grondement sourd et puissant tout à la fois monte à mes oreilles comme un concert lugubre. Les forts d'Issy et de Vanves m'apparaissent comme des forteresses en miniature; bientôt je passe au-dessus de la Seine, en vue de l'île de Billancourt.

Il est neuf heures cinquante du matin. Je plane à mille mètres de haut; mes yeux ne se détachent pas de la campagne où j'aperçois un spectacle navrant, qui ne s'effacera jamais de mon esprit. Ce ne sont plus ces environs de Paris, riants et animés, ce n'est plus la Seine, dont les bateaux sillonnent l'onde, où les canotiers agitent leurs avirons. C'est un désert triste, dénudé, horrible. Pas un habitant sur les routes, pas une voiture, pas un convoi de chemin de fer. Tous les ponts détruits offrent l'aspect de ruines abandonnées. La Seine déserte roule ses eaux au milieu des campagnes avec tristesse et monotonie. Pas un soldat, pas une sentinelle. Rien, rien; l'abandon du cimetière. On se croirait au-dessus d'une ville antique, détruite par



L'aérostat de M. Sivel retenu captif à la surface de la mer dans le Sund, au moyen du *cône-ancre* (19 août 1874).
Dessin d'Albert Tissandier, d'après les documents de M. Sivel.

le temps. Il faut forcer son souvenir pour entrevoir par la pensée les deux millions d'hommes emprisonnés près de là, dans leurs murs.

Bientôt les courants aériens me dirigent au-dessus de Versailles, et la scène change tout à coup. Une foule de gens se presse dans les rues de la ville, dans le jardin du château; les soldats prussiens surgissent de toutes parts. Armé de ma lunette, je vois sortir de Trianon des officiers qui me visent avec des lorgnettes. Mon cœur se soulève d'indignation en suivant les uniformes allemands sur le Tapis Vert, sur cette pelouse où ont passé jadis toutes les gloires de la France.

Plus loin j'aperçois un camp prussien, caché au milieu d'un bois, au centre duquel les arbres ont été abattus, pour laisser la place à des huttes de terre où s'abritent les soldats ennemis, ainsi dissimulés aux yeux indiscrets par un épais massif de feuillage, mais non à ceux de l'aéronaute qui les découvre du haut des airs. Quelques fusillades me sont destinées; mais je me trouve à seize cents mètres dans les airs, altitude où les balles des fusils à aiguille ne sont pas à craindre. Mon frère, qui a conduit aussi un aérostat du siége, le 14 octobre 1870, a passé au-dessus d'un camp prussien tout à fait semblable, construit dans la forêt d'Armanvillers. Il a répondu aux coups de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

feu des Allemands par quelques coups de crayon qui lui ont permis de fixer sur le papier cette scène émouvante.

Les aéronautes ayant la pratique du ballon, l'habitude des excursions atmosphériques, ne tardèrent pas à devenir rares à Paris. On eut recours à des hommes de bonne volonté, à de braves marins, à des jeunes gens, qui eurent le courage d'affronter le voyage aérien sans avoir jamais appris les manœuvres aérostatiques, et de quitter la capitale investie, quelquefois par des vents violents, et souvent au milieu des ténèbres de la nuit, pour que l'ennemi fût dans l'impossibilité de suivre la direction du ballon, et de le faire saisir à la descente en envoyant des télégrammes sur les points où les vents semblaient devoir le conduire.

On ne s'étonnera pas si, dans ces conditions, les naufrages aériens ont été fréquents.

C'est ainsi que le ballon *la Bretagne*, monté par M. Cuzon, fut capturé à son atterrissage à Verdun; les voyageurs furent faits prisonniers, grossièrement maltraités, et l'un d'eux, M. Manceau, qui s'était cassé la jambe pendant la descente, fut saisi par des hommes du 4e uhlans qui, malgré sa blessure, le contraignirent de se traîner à leur suite à coups de crosse de fusil.

Le *Galilée* et son aéronaute M. Husson, le *Daguerre*, furent aussi successivement capturés; la *Ville de Paris* et MM. Delamarne et Morel, le *Général Chanzy* et son aéronaute Werrecke, tombés en Allemagne, eurent le même sort.

Les Prussiens n'ont, en somme, saisi que cinq ballons-poste sur les soixante-quatre aérostats qui se sont élevés de Paris investi. Mais les vents impétueux ont été souvent funestes à la poste aérienne.

Le marin Prince et le soldat Lacaze, partis de Paris, le premier à onze heures du soir le 30 novembre, le second à trois heures du matin le 27 janvier 1871, se trouvèrent emportés sur l'Atlantique; quelques spectateurs effrayés les ont vus disparaître au loin, vers l'horizon de la mer, hélas! pour ne plus revenir. Nul ne sait aujourd'hui en quel point de l'Océan les flots se sont refermés sur ces deux martyrs de la foi patriotique. Nul ne racontera quelles souffrances ils ont endurées, quelles angoisses ont déchiré leurs âmes, quelles larmes de regrets, en souvenir de la famille et de la patrie lointaine, ont mouillé leurs yeux. Nul ne pourra soupçonner les longues tortures qui ont précédé la plus glorieuse, mais la plus cruelle des morts.

D'autres aéronautes du siége n'ont échappé que par miracle aux dangers du naufrage au milieu des océans. Le 30 novembre, MM. Martin et Ducauroy, partis en ballon à onze heures trente minutes du soir, voient au lever du jour leur nacelle suspendue au-dessus de la mer. Ils se dirigent vers les profondeurs de l'Atlantique. Mais bientôt, voilà une petite île qui apparaît au sein des flots. C'est Belle-Ile-en-Mer. Les aéronautes y atterrissent, non sans essuyer un traînage terrible, et ils tombent près de la maison où est né le général Trochu. Quelques jours auparavant, M. Buffet, marin, touchait terre à la pointe nord de la Hollande, juste à la dernière limite de la côte.

Mais le voyage le plus émouvant, le plus extraordinaire, qui se soit accompli au sein de l'atmosphère pendant le siége de Paris, est incontestablement celui de MM. Rolier et Bezier, qui débutaient tous les deux dans la carrière aérostatique. Les deux voyageurs s'élevèrent de Paris, le 24 novembre, dans l'aérostat-poste *la Ville d'Orléans*, à onze heures quarante minutes du soir. Après quatorze heures de séjour au sein de l'atmosphère, ils atterrirent, emportés par un courant rapide, au mont Lid, en Norvége, à trois cent cinquante kilomètres au nord de Christiania, à seize cent cinquante kilomètres de notre capitale investie, avec une vitesse de cent douze kilomètres à l'heure!

M. Paul Rolier a bien voulu nous donner des documents complets au sujet de cette étonnante traversée aérienne, qui restera comme un des faits les plus dramatiques de l'histoire de l'aérostation.

Un grand nombre de spectateurs étaient réunis le soir du 30 novembre 1870, à la gare du Nord, un des ports de départ des ballons du siége. Le ballon *la Ville d'Orléans* se gonfle, à la lueur de lanternes. Le ciel est noir, le vent violent. M. Paul Rolier monte avec son compagnon dans la nacelle, où l'on a attaché des sacs de dépêches, et où l'on a placé une cage contenant six pigeons voyageurs. On est silencieux, on attend avec anxiété l'heure du départ. Après l'équilibrage de la nacelle, l'aérostat s'élève et disparaît dans l'atmosphère sombre.

Les deux voyageurs atteignent l'altitude de deux mille sept cents mètres; ils voient Paris qui s'éloigne; des villes, des villages qui se succèdent et que quelques lumières font apparaître d'intervalle en intervalle, dans les bas-fonds de l'océan aérien. L'air se remplit de vapeurs denses; les aéronautes attendent non sans émotion l'apparition de l'aurore. Le soleil se lève enfin à l'horizon; les nuées inférieures deviennent opalines, semi-transparentes; elles se dissipent peu à peu. M. Rolier examine la surface terrestre; il y aperçoit indistinctement quelques taches blanches qui paraissent remuer. Il saisit sa lunette.... Une sueur froide ruisselle tout à coup sur son front : ces taches mobiles sont formées par l'écume des flots, qui s'étendent à perte de vue vers tous les points de l'horizon. Le vent entraîne l'aérostat vers le centre de la mer du Nord.

Après de longues heures d'angoisse, quelques navires apparaissent à la surface océanique. C'est en vain que M. Rolier se rapproche du niveau de la mer, c'est en vain qu'il y laisse flotter sa corde traînante et qu'il appelle au secours. Un des vaisseaux qu'il aperçoit tire des bordées en s'efforçant d'at-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teindre le ballon; un coup de canon retentit même à bord pour saluer les deux voyageurs aériens, leur donner confiance, et leur faire comprendre que des amis inconnus vont leur venir en aide. Mais l'aérostat est emporté au sein de l'atmosphère, bien plus vite que le vaisseau au milieu des eaux; il s'éloigne peu à peu, et tout espoir de salut semble s'évanouir. Rolier se prépare à la mort, ainsi que son compagnon; il prend un des pigeons voyageurs qui lui ont été confiés, et attache à la queue de l'oiseau qu'il va abandonner une légère dépêche, écrite au crayon sur un morceau de papier. Il l'adresse, à la grâce de Dieu, au gouverneur de Paris, pour envoyer à ceux qu'il aime et à sa patrie un adieu suprême.

Le brouillard, qui a disparu au lever du jour, se forme de nouveau; en même temps la provision de lest contenue dans la nacelle s'épuise. Les aéronautes se voient obligés de recourir aux sacs de dépêches; ils en jettent un tout entier à la mer, au moment où le ballon se met à descendre avec une vitesse considérable[1]. L'aérostat, débarrassé d'un poids de soixante kilogrammes, bondit dans la nue, et les courants supérieurs lui font continuer sa route vers le nord, à une hauteur de plus de trois mille mètres, au milieu de nuées compactes, où d'abondantes paillettes de givre prennent bientôt naissance. La formation de ces cristaux de glace semble être le coup de grâce des voyageurs; la surface du ballon en est bientôt couverte; un surcroît de poids considérable l'alourdit sans cesse et l'entraîne fatalement vers l'Océan. C'en est fait du navire aérien et de ses pilotes. Les nuages s'éclaircissent cependant à des niveaux inférieurs, l'Océan va apparaître. Tout à coup M. Bezier fait entendre un cri de stupeur. M. Rolier se penche en dehors de la nacelle, il regarde. Il aperçoit, non pas l'étendue des vagues de la mer, mais une forêt de sapins, blanche de neige, qui a succédé comme par miracle à l'immense nappe d'eau de la mer. Les aéronautes regardent avec étonnement ce spectacle étrange; mais la forêt de sapins s'approche, grandit, prend des proportions énormes. L'aérostat tombe au milieu d'une plaine couverte d'une épaisse couche de neige qui amortit le choc. MM. Rolier et Bezier sautent pardessus bord; l'un d'eux tombe sur les mains; l'autre bondit sur ses jambes, et lève les bras avec stupéfaction en apercevant le ballon *la Ville d'Orléans* qui, ainsi delesté, repart seul dans l'atmosphère.

Voilà nos voyageurs, sans armes, sans couvertures, sans vivres, échoués sur une terre inconnue, au milieu d'un sol accidenté situé sur le versant d'une haute montagne. Une forêt de sapins s'offre à leurs yeux; un manteau de neige couvre partout le sol et la végétation jusqu'à perte de vue.

Après une longue nuit passée en plein air, ils se mettent en marche et arrivent enfin devant une cabane presque entièrement cachée sous la neige. La porte de l'habitation est entr'ouverte, elle est vite poussée du pied. Un feu ardent flambe dans l'âtre, et des pommes de terre cuisent dans une marmite. Malgré des appels réitérés, personne ne répond. Mais les pommes de terre dégagent un fumet auquel ne sauraient résister des naufragés. Ils en mangent, Dieu sait avec quel appétit! Ils se réchauffent, et, par surcroît de bonheur, découvrent sur une planche un pot de lait aigre dont ils se désaltèrent.

Mais des voix se font entendre au dehors. Un homme entre dans la cabane en criant : « Clas! Clas! » Il est bientôt suivi du compagnon qu'il appelle ainsi. On jugera facilement de la surprise que les deux nouveaux venus éprouvent en apercevant les aéronautes attablés dans la cabane, ayant ôté leurs bottes qui sèchent au feu et mangeant sans gêne les provisions de bouche. Le maître du logis lève les bras au ciel; Rolier lui répond par une mimique à laquelle il ne comprend rien. Cependant tout à coup l'un des hôtes paraît étonné en considérant les bottes des voyageurs; la forme de ces chaussures a attiré son attention. Il en prend une, l'examine, et lit sur la tige l'étiquette suivante : X.... *fournisseur de l'impératrice. Paris.*

« *Paris! Paris!* s'écrie-t-il, *vo French? French?*

— *Ya, ya*, répond Rolier, *Paris! Paris! Balloun, balloun*, ajoute-t-il au même instant, en montrant la voûte du ciel et en abaissant le bras d'une façon expressive, pour indiquer l'action de la descente.

Après un accueil hospitalier, après avoir accompli en traîneau cinq relais et fait vingt heures de course, Rolier et Bezier arrivèrent à Kongsberg, d'où ils se rendirent à Drammen et trouvèrent l'agent consulaire français, M. Omsted. Le télégraphe fait connaître la descente du ballon *la Ville d'Orléans* dans toutes les villes de la Norvége, et désormais les voyageurs rencontrent partout sur leur passage une foule immense, sympathique, qui les salue avec enthousiasme.

L'ovation allait être encore plus touchante à Christiania; elle y fut si sincère, si sympathique, que son récit aura toujours le privilége de faire naître l'émotion, la joie, la reconnaissance dans le cœur d'un Français.

Les aéronautes arrivent dans la ville au milieu d'une foule considérable qui crie : « Vive la France! vive la belle France! » Ils se rendent à l'hôtel qui leur a été réservé, et bientôt une députation de dames est introduite et les acclame. Des femmes du peuple veulent aussi voir les aéronautes, et, tenant leurs enfants par la main, elles disent aux voyageurs : « Bénissez nos fils, pour que plus tard ils soient braves comme vous! » Des jeunes filles se présentent avec des bouquets tricolores; des étudiants passent sous les fenêtres en chantant la *Marseillaise* et le *Chant du départ.*

Le soir, la ville de Christiania offre aux aéronautes français un banquet de quinze cents personnes. Au

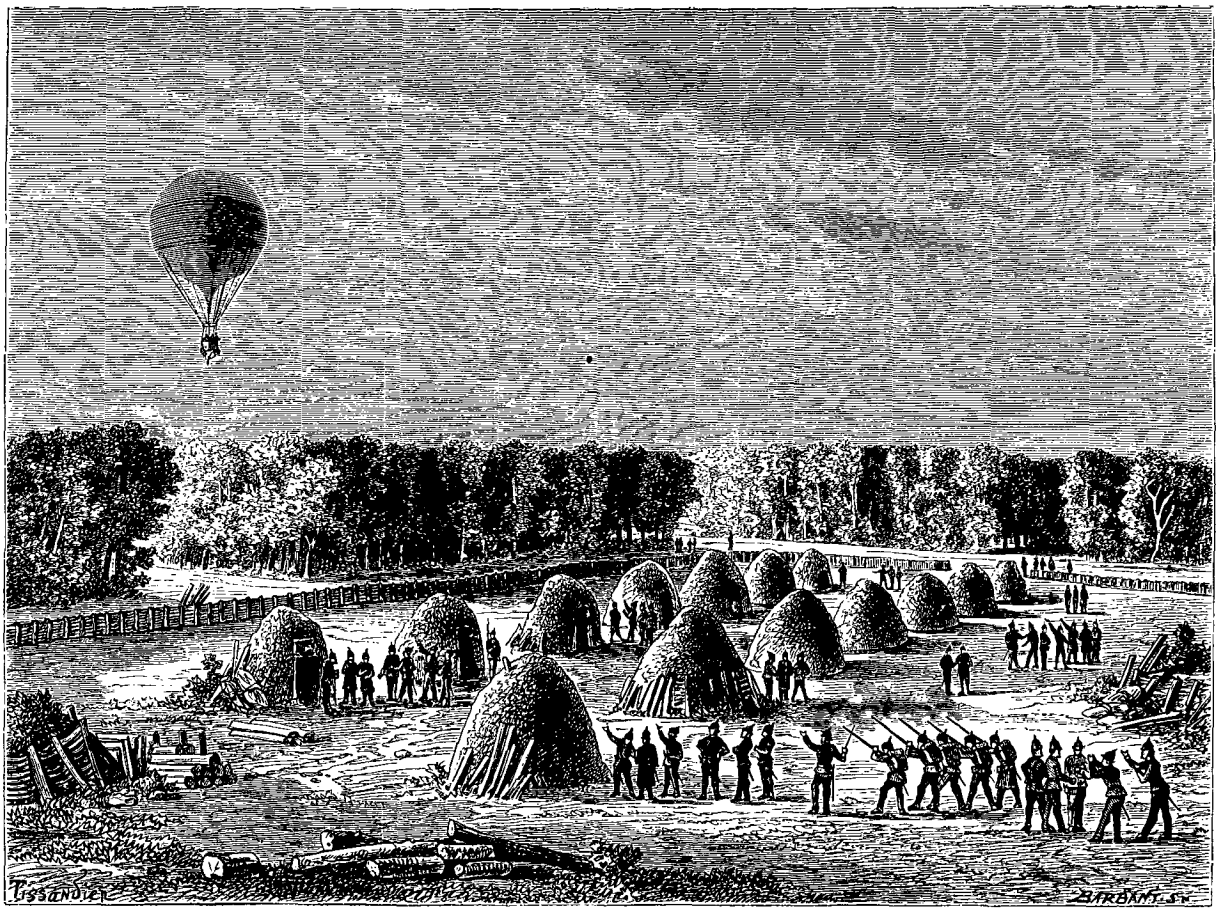
1. Ce sac de dépêches a été recueilli en mer par un navire qui l'expédia en France, où toutes les lettres qu'il contenait furent envoyées à destination.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dessert, un chœur se fait entendre: on chante un hymne à la France que vient de composer le poëte norvégien Jonas Lie.

Rolier et Bezier quittèrent la Norvége le surlendemain. Au moment du départ, on remit aux voyageurs vingt-trois mille huit cents francs en faveur des blessés français.

Ainsi se termina le voyage des aéronautes du ballon-poste *la Ville d'Orléans*. Les dépêches dont ils étaient porteurs, et qui avaient une importance de premier ordre, arrivèrent en France trop tard pour annoncer utilement à l'armée de la Loire la sortie de l'armée de Paris, sous les ordres du général Ducrot. Ce naufrage du ballon de M. Rolier en Norvége doit être considéré comme une nouvelle fatalité dans ce drame sanglant du siége de Paris, où l'histoire dira que le malheur s'est acharné sur la France, comme pour la faire repentir de ses fautes passées et de son oubli d'elle-même. Mais si quelque chose peut nous consoler des suites funestes de l'atterrissage de ce ballon au delà des mers, c'est bien la réception faite aux aéronautes. Le naufrage lointain de la *Ville d'Orléans* nous a prouvé qu'il y avait au nord un pays sympathique à la France, une nation honnête et sage,



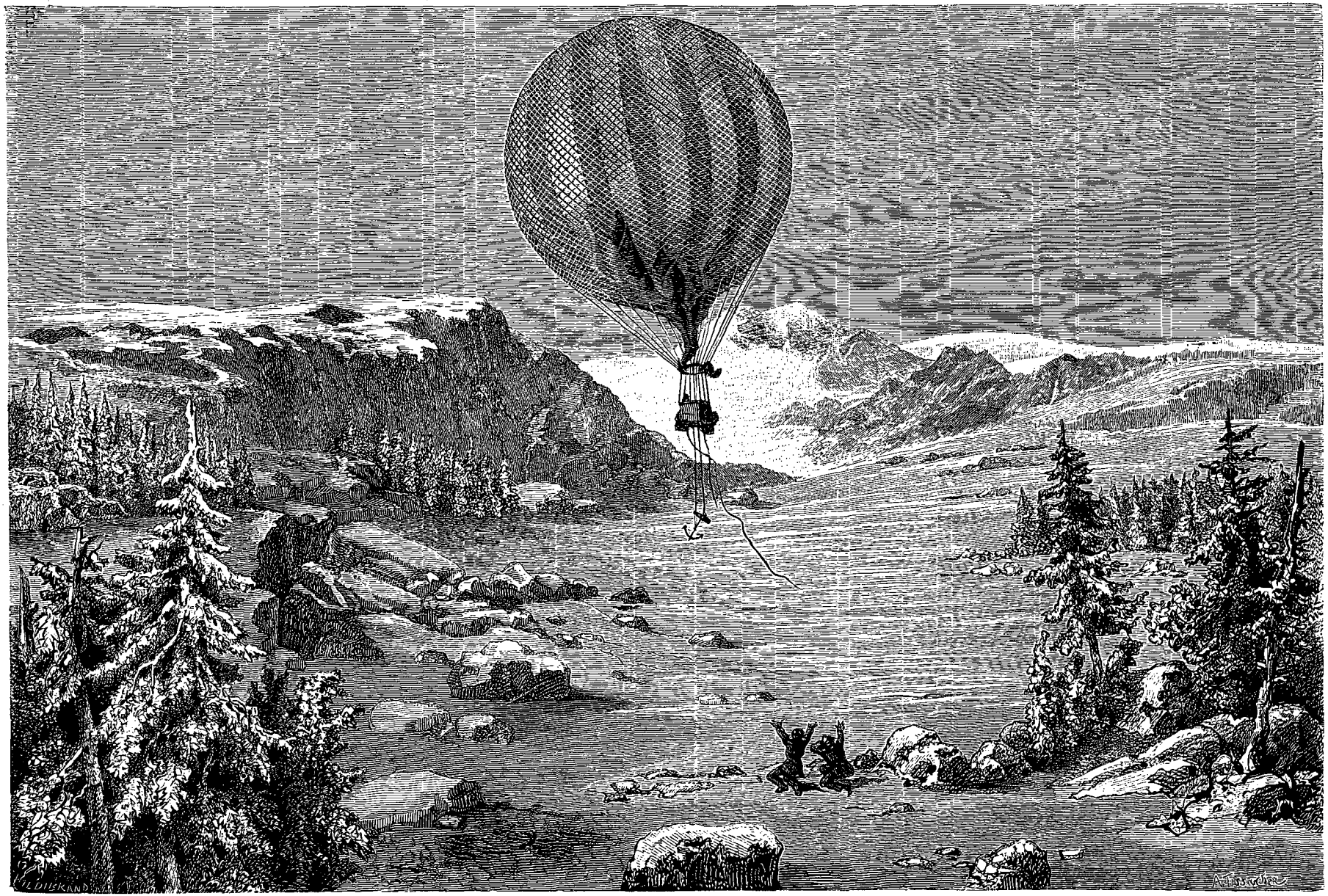
Ballon du siége de Paris passant au-dessus d'un camp prussien (14 octobre 1870). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature.

où le droit est respecté et où la justice n'est pas un vain mot.

Si les ballons du siége ont assuré les communications de Paris investi avec la France, ils auraient pu rendre des services non moins considérables à l'état d'aérostats captifs, destinés à surveiller, du haut des airs, aux avant-postes de nos armées, les mouvements de l'ennemi. Pendant que l'armée de la Loire s'organisait à Orléans, une compagnie d'aérostiers militaires fut créée. Duruof et Bertaux furent chargés de gonfler le premier aérostat militaire. Mon frère et moi, nous ne tardâmes pas à nous joindre à ces aéronautes, et nous reçûmes l'ordre de transporter notre ballon tout gonflé aux avant-postes du camp de Chilleurs. Cent cinquante mobiles s'attelèrent aux quatre cordes qui retenaient à terre le globe aérien. Perchés dans la nacelle, nous présidions à cette manœuvre d'un nouveau genre. Le camp de Chilleurs était loin, le vent était vif et contraire, le transport n'eut lieu que très-lentement. La nuit tomba, la lune se leva. Quelques paysans accoururent, considérant avec stupéfaction ce ballon qui se découpe en noir sur le ciel éclairé par la lune, et que remorquent péniblement à travers champs quelques poignées d'hommes pendus aux câbles qui tombent de la nacelle.

Après bien des fatigues, bien des efforts, par un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Descente du ballon *la Ville d'Orléans* au mont Lid, en Norvège (25 novembre 1870). — Dessin d'Albert Tissandier, d'après les documents communiqués par M. Rolier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

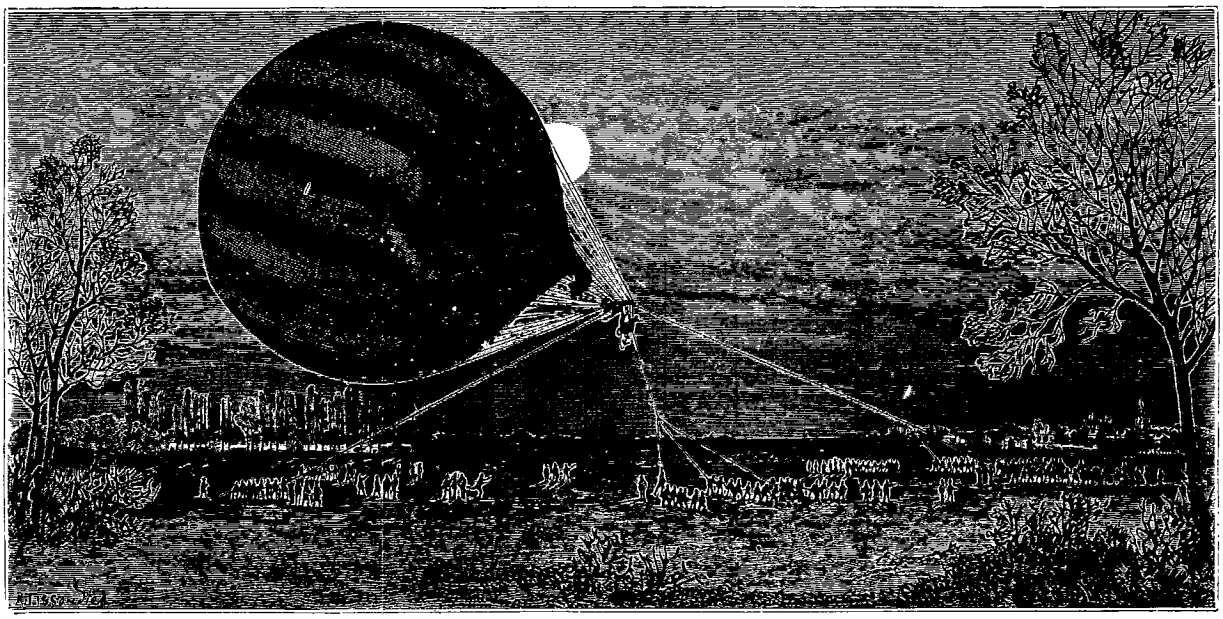
temps froid, glacial, le ballon est éventré, mis en pièces par une rafale. Un second aérostat est vite gonflé et se tient prêt à obéir aux ordres, côte à côte avec le ballon que Duruof doit diriger. Ces ballons allaient se trouver mêlés à la déroute d'Orléans, d'où ils s'échappèrent à la dernière heure, entassés pêle-mêle avec leurs aéronautes dans le fourgon de chemin de fer qui était devenu leur asile habituel, et qui les conduisit ensuite au Mans, puis à Laval, vers de nouveaux désastres.

Quittons ce passé sinistre, jetons les yeux sur le spectacle des efforts dirigés vers l'investigation de la nature, et saluons les hardis marins de l'air qui ont lancé leurs nacelles dans les hautes régions de notre atmosphère.

L'ascension de Gay-Lussac, en septembre 1804, à sept mille seize mètres au-dessus du niveau des mers; celle de MM. Barral et Bixio, exécutée en 1850, à sept mille quatre mètres; celle du savant anglais, M. Glaisher, qui peut-être sans preuves suffisantes a prétendu atteindre et dépasser même l'altitude de huit mille huit cents mètres environ, ont été trop souvent racontées pour que nous croyions devoir rappeler ces mémorables entreprises.

On sait que M. Glaisher était accompagné de l'aéronaute Coxwell. A huit mille mètres de haut, un froid glacial le saisit, engourdit ses membres; la raréfaction de l'air lui fit sentir son action cruelle; M. Glaisher, évanoui, parut un instant avoir cessé de vivre.

Ce mal redoutable des hautes régions, mal des montagnes, mal des ascensions aérostatiques à grande hauteur, est dû, non pas tant à la raréfaction de l'air qu'au manque d'oxygène produit par la diminution de pression. Un de nos physiologistes les plus distingués, un de nos savants les plus éminents, M. Paul Bert, a su démontrer ce fait important, l'appuyer sur la base



Transport du ballon captif *le Jean-Bart* aux avant-postes de l'armée de la Loire, le 30 décembre 1870. — Dessin d'Albert Tissandier, d'après nature

solide d'expérimentations rigoureuses, le vérifier sur lui-même avec un courage digne des plus grands éloges, en s'enfermant dans une caisse métallique où la raréfaction de l'air s'opérait peu à peu, sous le jeu d'une pompe aspirante. M. Paul Bert devait apporter aux aéronautes le moyen de vaincre le mal des hautes régions, en leur fournissant, pour les grandes hauteurs, le mélange gazeux qui doit les ranimer.

MM. Crocé-Spinelli et Sivel, membres de la *Société française de navigation aérienne*, ont atteint, le 22 mars 1874, l'altitude de sept mille quatre cents mètres au-dessus du niveau des mers; ils ont pu séjourner longtemps dans ce milieu raréfié grâce à l'inhalation de l'oxygène.

Ainsi qu'on l'a dit plus haut, les pages qui précèdent ont été écrites il y a plusieurs mois. Nos infortunés et glorieux amis Crocé-Spinelli et Sivel les avaient lues et nous avaient même donné leurs conseils sur quelques rectifications nécessaires. A cette date, nos voyages du *Zénith* n'étaient encore qu'à l'état de projets. Qui de nous eût pu soupçonner alors que l'histoire de ce ballon était destinée à ajouter des scènes si terribles à notre récit des drames aériens les plus sinistres? Qui eût pu croire que le moment était proche où les noms de Sivel et de Crocé-Spinelli seraient inscrits aux premiers rangs, parmi ceux des martyrs de l'aérostation scientifique?

Le temps et les forces nous manquent pour donner, en ce moment, ici, une narration complète de cette ascension du *Zénith* dont nous avons le malheur d'être resté le seul témoin. Nous l'écrirons et nous la publierons plus tard. Aujourd'hui nous sommes dans la nécessité de nous borner à reproduire la lettre que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous avons écrite, le lendemain de la catastrophe et sous l'impression presque immédiate de l'événement.

« Ciron (Indre), le 16 avril 1875.

« A M. le Président de la Société française de Navigation aérienne.

« Cher monsieur,

« Un télégramme envoyé par voie officielle vous a appris l'épouvantable malheur qui nous a frappés. Sivel et Crocé-Spinelli ne sont plus. L'asphyxie les a saisis dans les hautes régions de l'air que nous avons atteintes. Je vous dirai ce que je puis savoir de ce drame, car pendant deux heures consécutives, je me suis trouvé dans un état d'anéantissement complet.

« L'ascension de l'usine à gaz de la Villette s'est bien accomplie; à une heure de l'après-midi, nous étions déjà à plus de cinq mille mètres (pression 400). Nous avions fait passer l'air dans les tubes à potasse, tâté nos pulsations, mesuré la température intérieure du ballon, qui était de 20°, tandis que l'air extérieur était à —5°. Sivel avait arrimé la nacelle, Crocé s'était servi de son spectroscope; nous nous sentions tout joyeux. Sivel jette du lest; nous montons tout en respirant de l'oxygène qui produit un effet excellent. — A une heure vingt minutes, le baromètre marque 320°. Nous sommes à l'altitude de sept mille mètres. La température est de — 10°; Sivel et Crocé sont pâles et je me sens faible. Je respire l'oxygène qui me ranime un peu. Nous montons encore. Sivel se tourne vers moi et me dit : « Nous avons encore beaucoup de lest, faut-il en jeter? » Je lui réponds : « Faites ce que vous voudrez. »

« Il se tourne vers Crocé et lui fait la même question; Crocé baisse la tête en signe d'affirmation très-énergique. Il y avait dans la nacelle au moins cinq sacs de lest, et il y en avait quatre au dehors pendus par des cordelettes.

« Sivel saisit son couteau et coupe successivement trois cordes; les trois sacs se vident et nous montons rapidement. Je me sens tout à coup si faible, que je ne peux même pas tourner la tête pour regarder mes compagnons qui, je crois, se sont assis. Je veux saisir le tube à oxygène, mais il m'est impossible de lever le bras. Mon esprit était encore très-lucide, j'avais les yeux sur le baromètre, et je vois l'aiguille passer sur le chiffre de la pression 290, puis 280 qu'elle dépasse. Je veux m'écrier :

« Nous sommes à huit mille mètres.

« Mais ma langue est comme paralysée. Tout à coup, je ferme les yeux, et je tombe inerte, perdant absolument le souvenir.

« Il était environ une heure et demie. — A deux heures huit minutes, je me réveille un moment; le ballon descendait rapidement. J'ai pu couper un sac de lest pour arrêter la vitesse, et écrire sur mon registre de bord les lignes suivantes que je transcris :

« Nous descendons; température — 8°; je jette « lest; H. 315; nous des- « cendons, Sivel et Crocé « encore évanouis au fond « de la nacelle. Descendons « très-fort. »

« A peine ai-je écrit ces quelques lignes, qu'une sorte de tremblement me saisit, et je retombe évanoui encore une fois. Je ressentais un vent violent qui indiquait une descente très-rapide. Quelques moments après, je me sens secoué par les bras, et je reconnais Crocé qui s'est ranimé.

« Jetez du lest, me dit-il, nous descendons. »

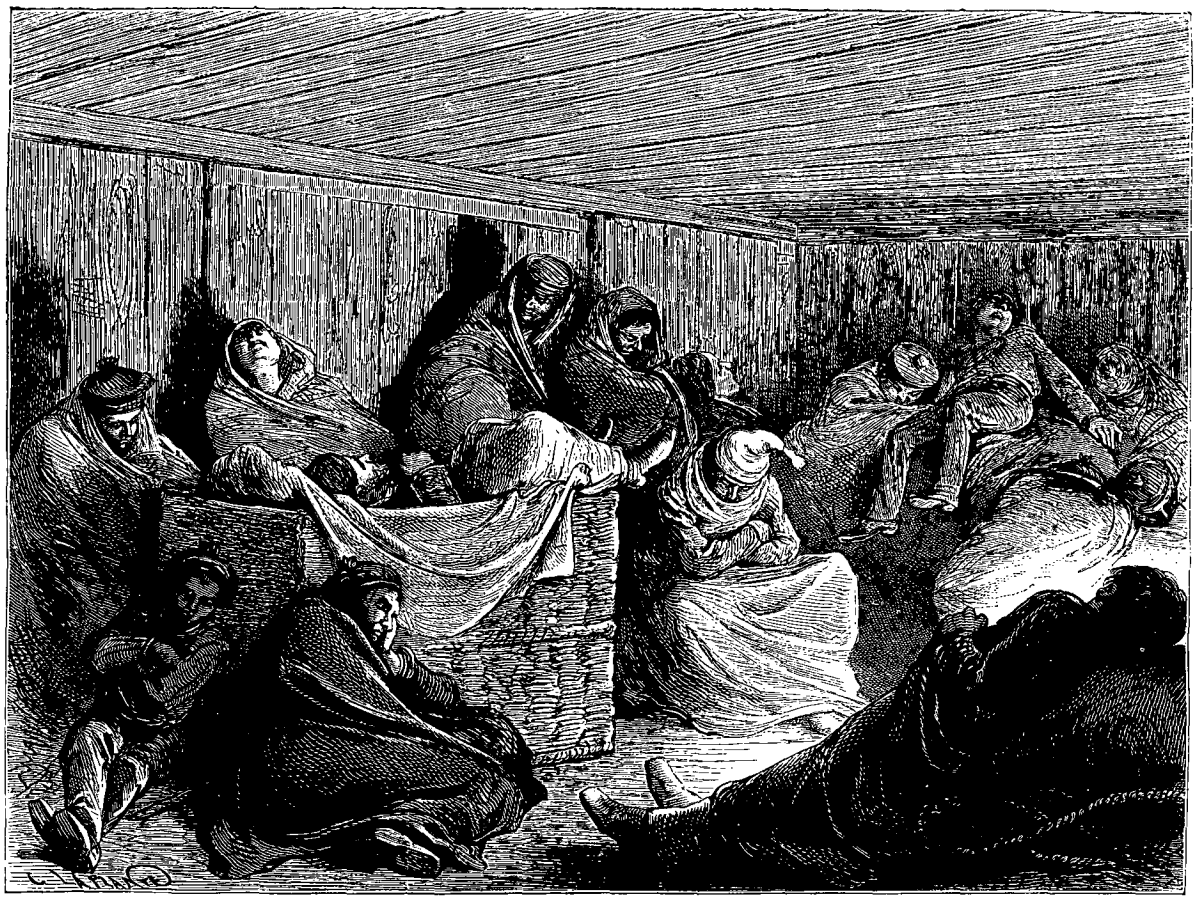
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Mais c'est à peine si je puis ouvrir les yeux, et je n'ai pas vu si Sivel était réveillé. Je me rappelle que Crocé a détaché l'aspirateur qu'il a jeté par-dessus bord, et qu'il a jeté du lest, des couvertures, etc.

« Tout cela est, dans mon souvenir, extrêmement confus; l'impression s'éteint vite, car je retombe dans mon inertie plus complétement encore qu'auparavant, et il me semble que je m'endors d'un sommeil éternel.

« Que s'est-il passé? Je suppose que le ballon délesté, imperméable comme il l'était et très-chaud, sera remonté encore une fois dans les hautes régions. — A trois heures quinze minutes environ, je rouvre les yeux; je me sens étourdi, affaissé, mais mon esprit se ranime. — Le ballon descend avec une vitesse effrayante; la nacelle est balancée avec violence et décrit de grandes oscillations. Je me traîne sur les genoux, et je tire Sivel par le bras ainsi que Crocé. « Sivel! Crocé! m'écriai-je, réveillez-vous! »

« Mes deux compagnons étaient accroupis dans la nacelle, la tête cachée sous leurs manteaux. Je rassemble mes forces et j'essaye de les soulever. Sivel avait la figure noire, les yeux ternes, la bouche béante et remplie de sang. Crocé-Spinelli avait les yeux fermés et la bouche ensanglantée. — Vous dire ce qui se passa alors m'est impossible! Je ressentais un vent effroyable de bas en haut;



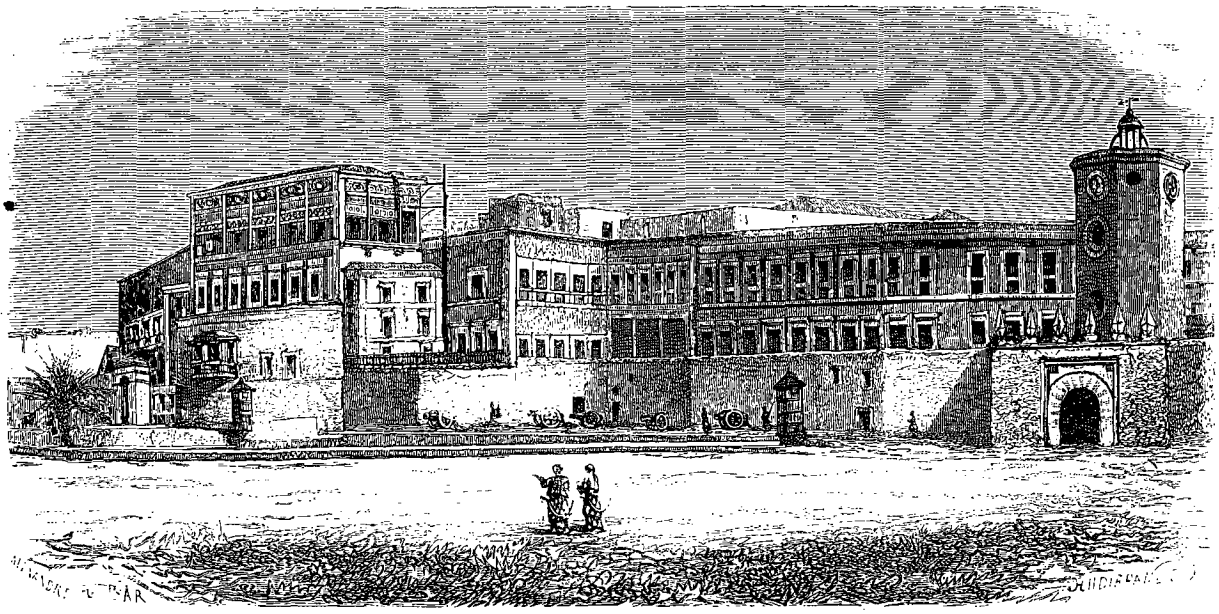
Le fourgon des aérostiers militaires de l'armée de la Loire, attaché au dernier train quittant Orléans, le 5 décembre 1870.
Dessin de A. Marie, d'après un croquis d'Albert Tissandier.

nous étions encore à six mille mètres d'altitude; il y avait dans la nacelle deux sacs de lest que j'ai jetés. Bientôt la terre se rapproche; je veux saisir mon couteau pour couper la cordelette de l'ancre, impossible de le retrouver; j'étais comme fou, et je continuais à appeler « Sivel! Sivel! » — Par bonheur j'ai pu mettre la main sur un couteau, et détacher l'ancre au moment voulu. Le choc à terre est d'une violence extrême; le ballon semble s'aplatir et je crois qu'il va rester en place, mais le vent est violent et l'entraîne. — L'ancre ne mordait pas, et la nacelle glissait à plat sur les champs. Les corps de mes malheureux amis étaient cahotés çà et là, et je croyais à tout moment qu'ils allaient tomber de la nacelle. — Cependant j'ai pu saisir la corde de soupape, et le ballon n'a pas tardé à se vider, puis à s'éventrer contre un arbre. Il était quatre heures. »

Quelques jours après, la tombe allait se fermer sur ces vaillants soldats de la science qui, suivant l'expression du président de l'Académie des sciences, sont morts « au champ d'honneur! »

G. TISSANDIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Bardo, siége officiel du gouvernement de Tunis. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Catalanotti.

VOYAGE DANS LA RÉGENCE DE TUNIS[1],

PAR MM. LES DOCTEURS REBATEL ET TIRANT, DE LYON.

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Départ de Marseille. — La Corse. — La côte africaine. — Arrivée à Tunis.

Le mercredi 4 mars 1874, un des nouveaux et élégants steamers de la compagnie Valéry, le *Bastia*, en partance pour Tunis, nous prenait à son bord. A cinq heures du soir, le capitaine Brandizzi donnait le signal du départ. Le lendemain, au lever du jour, nous pouvions saluer les profils neigeux du Monte Cinto et du Monte d'Oro, et il nous était permis de passer quelques heures à Ajaccio, jolie ville blanche qui se déroule au fond d'un golfe semblable à un lac alpestre.

Les rivages abaissés de la Sardaigne défilèrent ensuite devant nous, et enfin, de loin, les sommets de l'Edough nous annoncèrent la côte africaine.

A Bône, notre paquebot se peuple de touristes : ils arrivent d'Alger et vont passer à Tunis les deux jours pendant lesquels s'arrête le *Bastia*. Quelques-uns, moins pressés et plus désireux de bien voir (la plupart, nous devons le dire, sont Anglais ou Américains), attendent le bateau de la compagnie Rabutino avec le projet de faire en Tunisie un plus long séjour et de revenir par Cagliari, Livourne et Gênes.

De Bône à Tunis, la côte est toujours en vue. Dans le voisinage de la Calle, où les bâtiments font escale tous les quinze jours lorsque la mer le permet, on laisse en arrière les innombrables voiles blanches des bateaux corailleurs ; puis on dépasse les îlots obscurs des Fratelli, et l'île Plane, seuls dangers de cette mer sans phares, mais aussi sans courants.

Le dimanche matin, nous nous trouvions en face du promontoire où s'étageaient le Byrsa, les maisons et les palais de Karthad-Hadtha, la ville nouvelle, le Carchêdon des Grecs, le Carthago des Latins. Déjà nous pouvions apercevoir la modeste chapelle du tombeau de saint Louis, érigée en 1840 sur un territoire gratuitement concédé à la France par le Bey Ahmed, père du Bey actuel. A notre gauche, les escarpements du Djebel Bou-Karnin, du Djebel Ressas et du Djebel Zaghouan découpaient l'horizon. Devant nous, par delà un vaste lac, les maisons blanches de Tunis se doraient aux rayons du soleil levant.

Le *Bastia* mouille à une certaine distance du bord, non loin du bâtiment qui représente la marine militaire tunisienne, à côté d'un navire anglais, tout chargé de pèlerins revenant de la Mecque et achevant leur quarantaine. Sur le rivage flottent les bannières vertes des amis et parents de ces Hadjis, échappés à une tempête qui récemment, par le travers de Malte,

1. Voy. les relations des voyages de M. Crapelet à Tunis, t. XI (1865), p. 1, et de M. Daux, t. XXIII (1872), p. 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a enlevé cent quatorze hommes, pour la plupart Algériens. On nous raconte que le navire avait son entrepont vide au moment où une mer furieuse engloutissait une partie des malheureux entassés sur le pont.

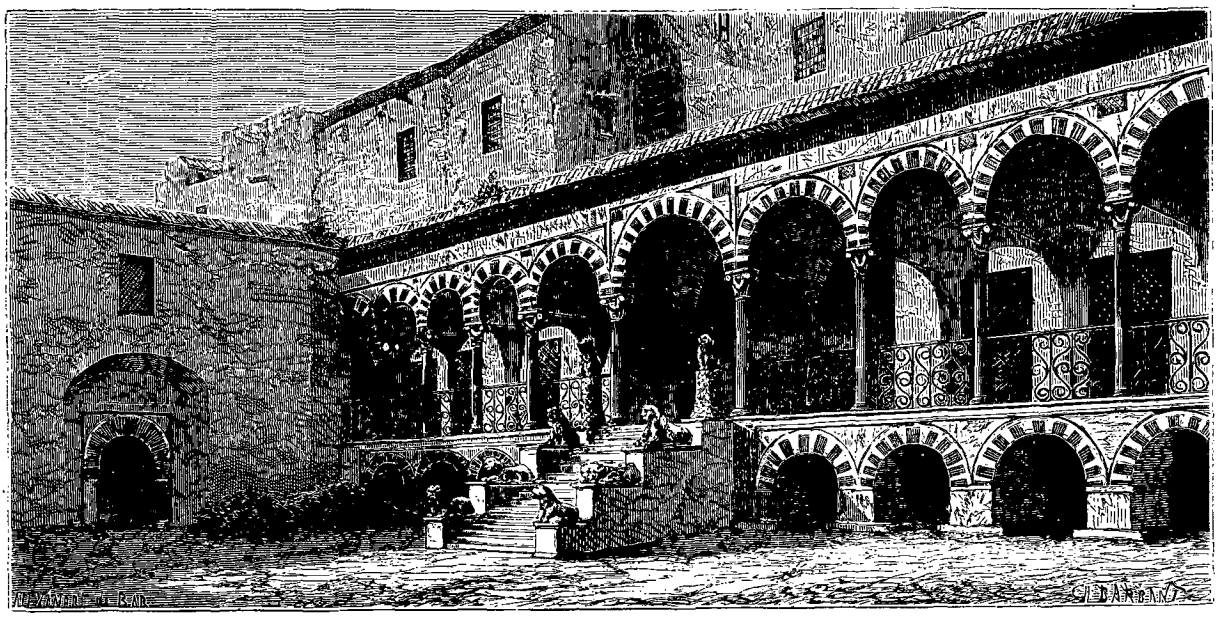
Bientôt nous abordâmes sur le quai de la Goulette, où M. Cubissol, vice-consul de France, voulut bien nous éviter les ennuis du débarquement et abréger pour nous les retards imposés par une douane sévère.

Le chemin de fer, de construction anglaise, nous transporta à Tunis, le long des bords inondés du Bahira, le lac de Tunis, qui est en communication avec la mer par le canal de la Goulette. La route de terre avait disparu sous les eaux et le sifflement de la locomotive ne troubla pas même les longues lignes de flammants roses et les innombrables échassiers qui peuplent ces rivages.

Dans la gare de Tunis nous disons adieu à la civilisation européenne, et il nous faut un certain temps pour nous remettre de l'ahurissement où nous jettent les vociférations et les assauts que nous donnent les portefaix arabes et nègres en se précipitant sur nous et en nous arrachant des mains jusqu'aux moindres choses, dans l'espoir de gagner quelques karoubles.

Nous réussissons enfin à nous faire conduire à la porte de la mer, le Bab-el-Bahr qui sépare la ville arabe du quartier franc, et à la légation de France où nous attendait M. Doumet-Adanson.

La grande cité de Thune a été si souvent décrite depuis Léon l'Africain que nous n'en parlerons guère. De ses nombreuses mosquées, de ses grands marchés couverts, de la Casbah, du palais de ville et du Bardo ou palais de campagne, nous ne dirons rien. Il nous suffira de remarquer qu'aucune ville algérienne n'a un aspect aussi oriental. La population de Tunis



La cour des Lions, au Bardo. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Garrigues.

offre également à l'étranger, à l'artiste, un spectacle d'une originalité qu'on chercherait en vain dans notre colonie. Malgré le chemin de fer, le télégraphe et l'éclairage au gaz qui a dû être inauguré au mois de mai de cette année, malgré le quartier franc avec ses maisons européennes, ses Siciliens et ses Maltais, on ne peut parcourir sans étonnement toutes ces rues étroites encombrées d'ânes et de chameaux, et ces souks ou marchés couverts où se meut, pressée comme en une fourmilière, une population arabe, berbère, nègre ou juive, aussi bizarre que bariolée. L'activité commerciale de quelques-uns de ces marchés, par exemple des souks aux parfums, aux étoffes, à la maroquinerie, etc., est de beaucoup supérieure à celle de toute autre ville de la côte barbaresque. La population israélite, qui s'élève à trente mille environ, n'a pas peu contribué à ce développement.

Le costume des Juives de Tunis diffère beaucoup de celui des Juives d'Algérie et du Maroc. Son originalité excessive, rendue presque grotesque par l'embonpoint exagéré de celles qui le portent, étonne le voyageur, et on redouble sa surprise en lui affirmant que, d'après la tradition, il a sous les yeux le costume authentique des Juives de l'ancien temps. Aux vêtements des types que nous reproduisons, il faut ajouter par l'imagination les teintes les plus brillantes et les plus criardes, si l'on veut se faire une idée de ce que nous éprouvâmes d'ébahissement en nous trouvant jetés tout à coup au milieu de tant de coloris et devant de telles désinvoltures.

Notre mission. — L'acacia gommifère. — Un ministre infidèle. Notre escorte.

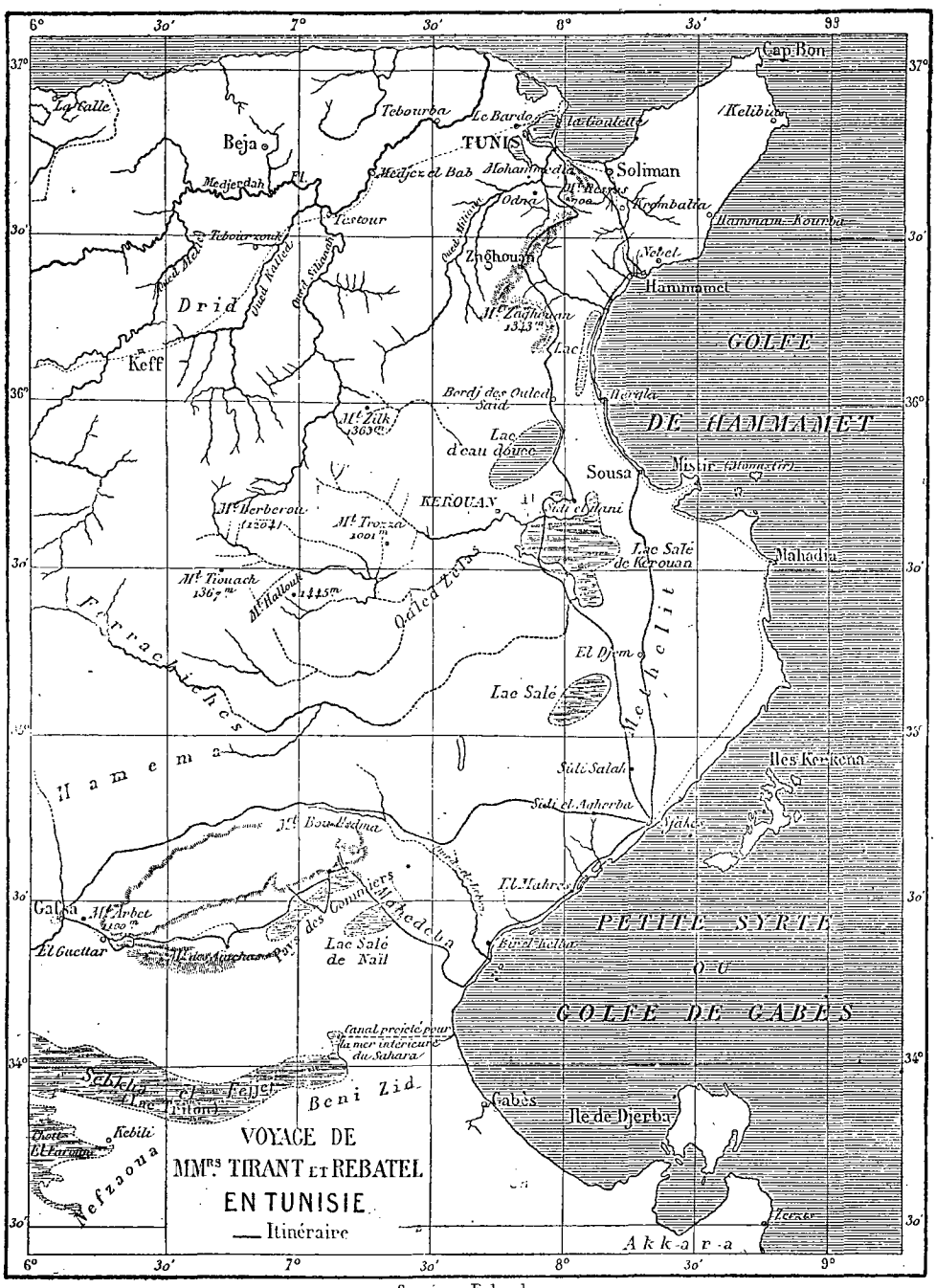
A Tunis commençait notre mission et, à vrai dire, notre voyage.

D'après les instructions rédigées pour M. Doumet-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Adanson, par M. Cosson, au nom d'une commission de l'Académie des sciences, il s'agissait de continuer l'œuvre botanique de Desfontaines, du Suédois Vahl, de M. L. Kralik, en des lieux que ces savants n'avaient pu visiter ou qu'ils avaient traversés dans une saison défavorable. Quelques points nous étaient recommandés d'une façon tout à fait spéciale et devaient même déterminer les routes que nous aurions à suivre.

Un agent consulaire de France à Souza, M. Pélissier, qui a beaucoup voyagé dans la Régence[1], avait constaté en un point nommé Talah la présence d'un aca-



Gravé par Erhard.

cia gommifère formant, selon lui, une forêt immense. Le Bey actuel, Mohammed-es-Sadok avait, disait-il, aperçu lui-même les gommiers alors que, bey du camp, il dirigeait l'expédition militaire périodique du recouvrement des impôts. — Outre l'intérêt botanique d'une espèce en cette station la plus septentrionale connue, il y avait un intérêt économique à rechercher dans quelle mesure l'exploitation industrielle de la prétendue forêt pourrait offrir des ressources assurées au commerce et aux finances du pays.

Le gouvernement tunisien se trouva donc naturellement bien disposé à nous donner toutes les facilités

1. Pélissier, *Description de la régence de Tunis*, 1 vol. in-8. Paris, 1853.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

désirables. Il convient d'ajouter que la puissante intervention de M. le vicomte de Vallat, ministre plénipotentiaire de France à Tunis, contribua beaucoup à rendre tout possible. Dès son arrivée à Tunis, ce diplomate avait su conquérir l'influence la plus méritée et la plus heureuse. Ce fut lui qui détermina la chute d'un premier ministre régnant depuis trente ans, Mustapha Khasnadar. Le pays volé et ruiné par ce haut fonctionnaire poussa un cri de joie. Tunis s'illumina le soir même, toutes les villes donnèrent des fêtes à l'arrivée de cette bonne nouvelle, et dans les mosquées on intercala dans la prière de Mahomet le nom du ministre de France comme celui d'un bienfaiteur public. Il est impossible de se faire une idée du point où en étaient arrivées les vexations et les dilapidations. Les collecteurs d'impôts étaient attaqués et dévalisés aux portes de Tunis par des brigands improvisés en relation avec le ministre des finances et commandés par son fils. Les charges contre cet homme audacieux furent si accablantes après tant d'années de silence, que le Bey condamna le coupable à vingt millions de restitution au trésor public et aux lacets d'usage en Orient. Cependant l'exécution n'eut pas lieu, et le vieux Khasnadar, prisonnier dans sa maison de Tunis, mieux gardé par la haine des Arabes que par les soldats et les geôliers, est encore aujourd'hui un embarras pour le gouvernement. S'il parvenait à se rendre libre, il pourrait, en effet, devenir un danger dans l'avenir. Ses immenses richesses, qui n'ont pas été sensiblement diminuées par une amende de vingt millions de francs, sont insaisissables soit dans les banques européennes, soit dans d'immenses territoires que nul Arabe n'osera acheter aussi longtemps que vivra encore le vieux ministre.

Et cependant aucun pays au monde n'a plus besoin que la Tunisie d'ordre et de bonne administration. L'arrivée aux affaires de Khaïr-ed-din-Khasnadar, gendre de Mustapha, a inauguré une période d'honnêteté et de confiance qui permettra sans doute à ce pays de renaître. La dette extérieure de l'État est de cent cinquante millions, et l'intérêt de cette somme énorme absorbe le plus net des revenus annuels. — Heureusement les douanes sont soumises à la direction d'une commission mixte composée de Français, d'Anglais et d'Italiens.

On a tout à attendre et tout à espérer de la compétence et des efforts de M. Leblanc, inspecteur des finances, membre français de cette commission et en même temps directeur des finances tunisiennes.

Notre projet, en quittant Tunis, était d'aller visiter Sfakès et les îles de Kerkena, d'explorer le Talah et Gafsa, puis d'achever l'exploration scientifique de Gabès, de l'île de Djerba et de la frontière tripolitaine. Toutefois, le gouvernement de Tunis ne croyait pas devoir nous dissimuler certaines difficultés que pourraient nous susciter les populations dont nous aurions à traverser les territoires. Les Hamemas, puissante tribu errant au nord de Gafsa, étaient peu sûrs, quoique soumis en apparence. Quant aux Ourghemmas de la frontière de Tarabulus et aux Beni-Zid du désert au sud du Chott el Faroun, on nous engageait à les éviter avec soin, la protection de notre escorte devant être certainement insuffisante au milieu des scènes de guerre et de révolte dans lesquelles vivent perpétuellement ces tribus.



Mohammed-es-Sadok, bey de Tunis. — Dessin de D. Maillard, d'après une photographie de M. Catalanotti.

Du reste, le général Bakkouch avait bien voulu choisir, sur l'ordre du Bey, les hommes qui devaient nous accompagner, et Son Excellence Khaïr-ed-din-Khasnadar fit remettre, à leur officier, des amras, c'est-à-dire des ordres de réception et d'hospitalité pour tous les points de notre route présumée. Ces préparatifs nécessaires avaient été, du reste, fort bien organisés, avant notre arrivée, par M. Doumet-Adanson, qui nous avait précédés de quinze jours à Tunis.

Départ de Tunis. — Hammam-Lif. — Kroumbalia. — Hammamet-Souza.

Le surlendemain de notre arrivée à Tunis, le mardi 10 mars, nous quittions, avec M. Doumet-Adanson, la légation de France, après une allocution courte mais éloquente de M. de Vallat aux hommes de notre escorte. Il leur déclarait énergiquement que, par ordre du Bey et suivant l'usage tunisien, leurs têtes répondraient de notre sécurité. Hâtons-nous de dire que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Juif et femmes juives, à Tunis. — Dessin de D. Maillard, d'après des photographies de M. Catalanotti.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jamais escorte ne fut plus dévouée et plus attentive. Nous ne pûmes échapper un seul instant à la vigilance de notre chaouch et de ses hommes, et s'ils ne firent pas preuve d'héroïsme, faute de circonstances assez périlleuses, nous les trouvâmes en tous temps comme en tous lieux pleins de déférence et de courage. Aussi croyons-nous devoir consigner ici le nom de ces cinq braves compagnons. L'un était le chaouch Hadj ben bou Bahr, Algérien de la frontière du Maroc, ancien soldat d'Abd-el-Kader, au service du Bey : nous avons rarement rencontré un type arabe plus accompli que ce vieillard aux yeux vifs et fiers. Mahares commandait en second : ce fut notre parlementaire habituel avec les chefs arabes, car le chaouch, à cause de son origine presque marocaine, parlait difficilement le dialecte des tribus tunisiennes. Les trois autres étaient Ibrahim, Fellah, et Belgassi, le plus jeune et le plus dévoué peut-être de tous.

Ce fut par la porte Bab-el-Fellah que nous quittâmes Tunis, assez commodément installés dans un « carrosse » attelé de quatre chevaux et conduit par un Maltais.

Une autre voiture portait nos bagages et notre drogman Ismaïl-ben-Ismaïl, homme précieux par sa connaissance de la langue française et sa fidélité à toute épreuve. Ismaïl n'en était pas à son coup d'essai en fait de voyage, et l'on peut dire que depuis quelques années il a été le compagnon obligé de tous les Européens qui ont voyagé dans la Régence. Tous, comme nous, ont eu à se louer de ses services ; l'un d'eux, M. de Sainte-Foy, l'a emmené plusieurs années en France, et comme, en homme qui a beaucoup vu, il a peu de fanatisme, il ne fait aucune difficulté d'avouer qu'il préfère le voyage de Paris à celui de la Mecque.

Les pluies exceptionnelles de cette année avaient détrempé le terrain de telle façon que, tout d'abord, nous crûmes à l'impossibilité de poursuivre notre voyage. Il nous fallut faire le tour d'une plaine basse convertie en marécage pour gagner, à travers champs et fossés d'irrigation, le pont de pierre bâti sur l'oued Miliana, le plus beau, on peut même le dire, un des rares échantillons sérieux du savoir-faire des ponts et chaussées de la Régence.

Nous commençons à nous habituer peu à peu à des secousses et à des cahots heureusement inconnus des voitures civilisées, et après avoir traversé une magnifique forêt d'oliviers, station d'un superbe cyclamen non encore signalé sur la côte barbaresque et appartenant à la flore de la Perse, nous atteignons, après quatre heures de marche ou plutôt de navigation, le bord de la mer et les maisons d'Hammam-elf.

Là se trouve une station d'eaux thermales et sulfureuses fort estimées par les Arabes. Le Bey y possède une vaste maison où il envoie ses femmes en villégiature pendant la belle saison. Cette petite ville, coquettement placée au bord de la mer, au pied du Djebel Bou-Karnin, est alors, nous dit-on, le rendez-vous de toute la haute fashion tunisienne; mais à l'époque où nous la traversons toutes les maisons sont vides, et nous n'y trouvons qu'un jeune homme, grand seigneur du lieu, général de brigade et fils du Khasnadar de Sousa, qui nous invite en excellent français à goûter aux diverses pâtisseries, sucreries et confitures dont se compose un déjeuner arabe de grand luxe. Il nous aurait tenu tête lui-même, s'il n'avait été en traitement préventif pour les maladies qu'il ne saurait manquer d'avoir plus tard. Il s'en excusa au reste d'une façon fort polie, et, au moment où nous remontions en voiture, il nous adressa un petit discours d'adieu qui donna à ses administrés une haute idée de ses connaissances en langues étrangères.

A peine remis en route, les cahots recommencèrent de plus belle, et bientôt nous eûmes la conviction que cela ne pouvait durer longtemps de la sorte sans amener une catastrophe. En effet, à peine venions-nous de franchir l'oued Touniss, au milieu de la plus vive émotion, que notre escorte nous avertit que nos bagages avaient été moins heureux : la voiture qui les portait avait versé dans la rivière. Notre drogman Ismaïl, le Maltais, les caisses, les provisions, le papier à botanique, tout était épars dans l'eau ou sur le bord, au milieu de la boue. Point de mal heureusement, à peine une roue cassée.

Ismaïl, qui devait par la suite tomber souvent et de manières si diverses qu'il n'est guère de chutes dont il n'ait expérimenté les avantages et les désagréments, Ismaïl nous assura que nous pourrions aller attendre une roue de rechange au village arabe voisin.

Ce fut ainsi que notre première étape nous conduisit à Krombalia, village de six à sept cents âmes, à trente-cinq kilomètres de Tunis et presque au milieu de la presqu'île terminée par le cap Bon.

A notre arrivée, nous trouvâmes toute la population réunie ; le fils du cheik célébrait le second jour de ses fiançailles et le village était en fête.

Cette cérémonie, que nous reverrons souvent dans la suite, a pour nous tout l'attrait de la nouveauté ; aussi est-ce avec un vif intérêt que nous assistons à une véritable fantasia arabe. Notre vieux capitaine ne peut rester froid devant un pareil spectacle : il vient nous demander de la poudre et un fusil à deux coups, et, oubliant ses propres fatigues et celles de son cheval, il va se mêler au groupe de cavaliers. Puis arrivent les intermèdes chantés et dansés du musicien en chef, célébrant les qualités physiques et morales des jeunes époux par une poésie improvisée et une mimique des plus expressives fort surprenante pour ne pas dire fort inconvenante ; mais personne ne songe à s'en formaliser, bien au contraire, et les femmes elles-mêmes, perchées sur les toits comme des cigognes, témoignent leur enthousiasme en poussant ces singuliers cris d'admiration, ces *youyou* répétés qui ressemblent plus aux gloussements du dinde qu'à un cri humain.

Le premier cheik, homme d'une taille élevée, qui surprit nos yeux peu habitués à la noblesse et à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dignité arabes, nous fit les honneurs de son village et nous installa dans la boutique du barbier en nous faisant servir notre premier *couscoussou*. Novices encore, nous fîmes peu d'honneur à ce mets national, et pourtant comme nous l'aurions savouré quelques jours plus tard!

Au sortir de Krombalia, il nous fallut six heures pour franchir une trentaine de kilomètres avant d'arriver à Hammamet, située sur les bords d'un golfe, grâce aux oueds innombrables et débordés, grâce aussi au sable fin et mouvant qui couvre le sol à quelque distance de la mer.

Hammamet est une ville de trois mille habitants environ, de laquelle il y a peu de chose à dire. Son port, si on peut sans trop d'exagération lui donner un tel nom, est des moins sûrs et abrite fort mal quelques bâtiments, italiens ou maltais pour la plupart, qui font un commerce de peu d'importance avec la Sicile et Malte. Dans les environs on sultive une grande quantité de chanvre; on y remarque aussi quelques maisons de campagne avec de jolis jardins.

Les caravanes qui se rendent de Tunis à Sousa laissent ordinairement Hammamet sur la gauche, et, afin d'abréger leur chemin et d'éviter les sables, se rendent directement à Bir-el-Bouita. Ce caravansérail offre, paraît-il, aux voyageurs une hospitalité des moins confortables et des moins écossaises, et nous avons eu à nous féliciter d'avoir passé la nuit à Hammamet.



L'exécuteur des hautes œuvres [1]. — Dessin de D. Maillard, d'après une photographie de M. Catalanotti.

Au delà commence une plaine basse et triste, limitée par la mer d'un côté, de l'autre par un vaste lac d'étendue variable, suivant l'abondance des pluies. Nous fûmes fort étonnés, comme du reste l'avait déjà été M. Kralik, de voir ce lac figuré sur la carte de l'état-major sous la forme d'une petite lagune de cinq kilomètres de long et de deux de large, recevant un cours d'eau au sud. Au moment de notre passage, il avait au moins trente kilomètres de longueur et son extrémité méridionale dépassait la latitude d'Hergla. Les salcicornes et les salsolas forment la végétation principale de ce triste marécage; il nous fallut neuf heures pour en sortir : deux semaines auparavant, il nous eût été impossible de le traverser.

Ce retard imprévu nous obligea à envoyer en avant un de nos spahis pour prévenir le caïd de Sousa de notre arrivée, car les portes de toute ville fortifiée tunisienne se ferment impitoyablement à sept heures du soir et ne s'ouvrent sous aucun prétexte. Aussi, ce fut par une faveur tout à fait inusitée que la porte de Sousa regardant la mer nous laissa, à huit heures et demie, pénétrer dans la ville.

Nous nous rendîmes au Dâr el Bey, ou palais du Bey, mis à notre disposition, et où un somptueux souper nous fut cordialement servi. Mais, hélas! ceux-là seuls qui ont eu le palais suffisamment brûlé par le *carry* des Indous peuvent se figurer à quels excès de poivre et de poivron se livrent des Arabes désireux de faire honneur à des hôtes de distinction. Cette furie d'envelopper d'une épaisse couche de poivre rouge les aliments les plus inoffensifs, comme les châtaignes et les pommes de terre, atteignit ici son paroxysme, et nos Arabes eux mêmes renoncèrent à goûter à la plus grande partie du souper de luxe qui nous fut servi.

Sousa renferme dans ses hautes murailles crénelées huit mille habitants environ, dont un millier de Juifs et cinq à six cents Maltais ou Siciliens. Le Dâr el Bey, auquel on arrive par des ruelles tortueuses et montueuses, domine la ville tout entière; c'est d'une de ses terrasses que nous avons pu prendre une vue de la ville.

Dans ce palais, nous avons rencontré le seul lit tunisien qu'il nous ait été donné de voir : ce lit, de proportions extraordinaires, était aussi large que long et orné de quatre traversins pour faire la symétrie.

La ville est animée et intéressante à visiter. La casbah ou forteresse a un portail polychrome d'un fort joli effet. Là nous avons pu admirer de jeunes recrues tunisiennes faisant l'exercice. L'officier instructeur faisait les commandements en un français plus ou moins écorché, et ce n'est pas sans étonnement que

1. Les voyageurs rencontrèrent cet homme deux fois, à Tunis et à Sfakès.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous avons retrouvé le *en avant! arche!* de nos sous-officiers assez fidèlement imité. Ajoutons qu'il avait à la main une forte corde dont il se servait, très-adroitement du reste, et à l'aide de laquelle il faisait pénétrer les principes de la théorie dans les têtes les plus dures.

Le commerce de Sousa est important C'est un centre pour les huiles des environs et pour les orges et les froments venus des plaines de Kérouan. De plus, c'est un point de transit pour la route de Tunis à Sfakès, Gabès et le Djérid. Son commerce maritime se fait avec Tunis, Malte et la Sicile.

El-Djem. — L'amphithéâtre romain de l'ancienne Thysdrus. — Son histoire comme citadelle. — Une héroïne kabyle.

C'est à soixante-dix kilomètres au sud de Sousa, à quinze kilomètres environ du bord de la mer, que le



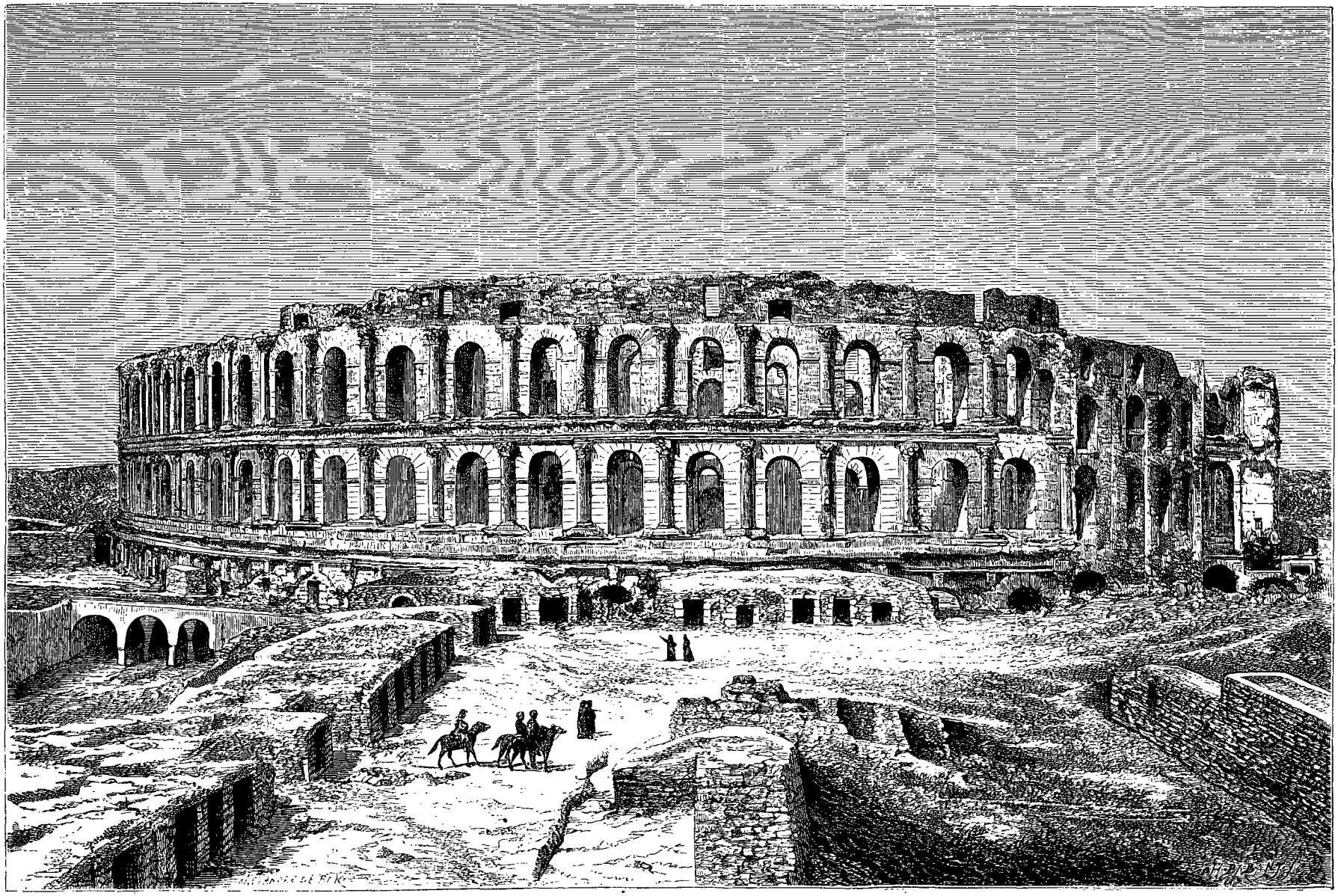
Femmes arabes et soldat, à Tunis. — Dessin de D. Maillard, d'après des photographies de MM. Catalanotti et Garrigues.

voyageur étonné rencontre une véritable merveille, sortant tout à fait du cadre des ruines romaines si fréquentes en Tunisie.

L'amphithéâtre de Thysdrus, en effet, peut être mis en parallèle avec les antiquités les plus renommées de l'Italie, les Colisées de Rome, de Vérone et de Pola. Son effet est d'autant plus saisissant qu'il s'élève seul au milieu d'un vaste désert, dominant au loin l'horizon et écrasant de sa masse les taupinières, faites de pierres arrachées à ses flancs, qui servent d'habitations à la population arabe d'El-Djem.

Quand on a dépassé les épaisses haies de cactus, indiquant une population sédentaire, on découvre peu à peu le colosse en entier et on peut admirer l'har-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Amphithéâtre d'El-Djem. — *Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monie de son ensemble et la finesse de ses détails. Le côté occidental est malheureusement détruit en grande partie; à l'est, au contraire, le monument reste encore debout dans toute sa hauteur. Il a trois étages d'arcades superposées et entre chacune d'elles est un rang de demi-colonnes de la plus grande élégance; au-dessus, un entablement forme un quatrième étage en partie ruiné.

Le style, sans être d'une pureté parfaite, se rapproche du corinthien; mais il reste le même dans tout l'édifice, et on n'a pas à observer ici, comme en face de l'amphithéâtre de Flavien et de tant d'autres monuments, le rapprochement de trois ordres différents se succédant de la base au faîte. Et puis, chose rare! tout ce qui reste ici est bien romain, et l'on ne peut que se féliciter de l'absence de retouches et de restaurations grossières, accompagnées d'inscriptions et de cartouches, chantant les louanges de l'architecte qui les a commises et du souverain qui les a autorisées. Aucune de ces interpolations choquantes, qui viennent souvent heurter l'admiration même à Rome, ne se rencontre à Thysdrus.

Le grand axe de l'édifice est de cent cinquante mètres et le petit de cent vingt-trois : les grandeurs correspondantes à Vérone sont cent cinquante-quatre mètres et cent vingt-trois mètres. L'arène a quatre-vingt-quatorze mètres de long sur soixante de large; la hauteur de chaque étage est de dix mètres, la hauteur totale de trente-cinq mètres environ.

Sur les soixante-quatre arcades, un tiers environ est renversé du côté ouest. Le côté Est est intact et son aspect est des plus imposants. Les Arabes y ont adossé leurs huttes de pierres, ou ont creusé des portes pour habiter les caveaux situés au-dessous de la première galerie. Dans un de ces caveaux, où est installé le grand café d'El-Djem, les habitants viennent boire le kaoua en fumant du tabac ou du hachich.

Quand on pénètre à l'intérieur, le spectacle d'une dévastation aussi grandiose étonne. Les couloirs voûtés sont en partie conservés, et c'est de là qu'on peut le mieux admirer les dimensions colossales de l'édifice. Quoique les escaliers et les gradins soient presque tous en ruine, on peut cependant se rendre compte de la disposition intérieure qui est d'ailleurs commune à tous les amphithéâtres. Quelques-unes des dernières places réservées (*mœniana*) sont encore intactes, ainsi qu'une des portes de sortie (*vomitorium*) du côté du sud. Le sol de l'arène est surélevé par l'amoncellement des décombres. Les orchis et les saxifrages de Rome sont remplacés par des champs d'orties ornementales et de graminées servant de pâturage aux moutons d'El-Djem. Au-dessous sont les loges destinées aux bêtes féroces et les réservoirs renfermant l'eau pour les naumachies.

On nous montre un trou, en partie comblé par les décombres, qui, d'après la tradition arabe, serait l'entrée d'un souterrain creusé par la reine berbère Kahina, et aboutissant sur les bords de la mer près de Sfakès. Car, de même que le Colisée de Rome et le théâtre de Marcellus, l'amphithéâtre d'El-Djem a servi plusieurs fois de forteresse. Sa plus brillante époque, comme citadelle, aurait été le temps de la deuxième invasion arabe, vers l'an 689. A ce moment les tribus berbères, soulevées à la voix d'une Jeanne d'Arc indigène, Kahina que nous venons de nommer, s'opposèrent aux envahisseurs. Vaincue par Hassan-ben-No'mân, Kahina, dont le vrai nom paraît avoir été Dâmiya, s'enferma dans le Colisée comme dans une citadelle. Combien de temps put-elle tenir, on ne le sait pas au juste; cependant elle semble avoir résisté trois ou quatre ans, jusqu'à ce qu'elle fût livrée par un des siens. Le souvenir de cette héroïne est resté vivant dans les traditions arabes, et pendant longtemps l'amphithéâtre d'El-Djem fut connu sous le nom de citadelle de Kahina.

Vers l'an 1700, des tribus rebelles s'y enfermèrent de nouveau, et le souverain du moment, Mohamed-Bey, dut, pour les réduire, ouvrir une brèche à coups de canon. De plus il fit démolir trois arcades pour que les révoltés n'y pussent trouver abri désormais. C'est à partir de ce moment que commença la destruction, et, depuis, le géant a servi tour à tour de fabrique de salpêtre et de carrière de pierres de taille.

Nous n'insisterons pas davantage sur les détails architectoniques et historiques du monument, nous contentant d'indiquer comme source de renseignements spéciaux l'ouvrage de M. Victor Guérin[1] ou celui de M. Henri de Maltzan[2].

Quelle est l'origine de ce monument colossal? Shaw[3] n'hésite pas à l'attribuer à l'empereur Gordien Ier, qui fut proclamé césar par ses troupes à Thysdrus. Cependant la date est au moins incertaine, et si l'on réfléchit que cet empereur n'a porté la pourpre qu'un mois et demi, tout occupé par la guerre civile, on peut douter qu'il ait trouvé le loisir de concevoir un plan aussi gigantesque. Rien dans l'architecture ne conduit à un résultat précis : d'après la plus grande probabilité, la construction a eu lieu dans la première moitié du troisième siècle, sans que l'on puisse toutefois rien affirmer.

Les ruines de la ville romaine de Thysdrus situées dans le voisinage perdent de leur intérêt quand on vient de quitter le Colisée. Elle a eu cependant une certaine importance et son nom se retrouve, avec des modifications insignifiantes, dans tous les anciens géographes. L'histoire chrétienne nous a conservé le nom de plusieurs de ses évêques; en l'an 417, il s'y tint un concile, et jusqu'en l'année 641 on retrouve le nom de Venerius comme *Episcopus sanctæ ecclesiæ Turdithanæ*. Quant à l'identité d'El-Djem avec l'ancienne Thysdrus, une inscription trouvée par M. Mat-

1. Victor Guérin, *Voyage archéologique dans la régence de Tunis*, 2 vol. in-8. Paris, 1862.
2. Von Maltzan, *Reise in den Regenschaften von Tunis und Tripoli*, Leipzig, 1870.
3. *Voyage dans plusieurs provinces de la Barbarie*, 1743

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tei de Sfakès, et déposée aujourd'hui au petit musée de la chapelle Saint-Louis, à Carthage, ne peut laisser aucun doute.

Le village arabe d'El-Djem, appuyé contre l'amphithéâtre et comprenant une population sédentaire de deux mille âmes, n'a rien de remarquable. Les puces y pullulent d'une façon inusitée même pour la région, et ont valu au caravansérail une réputation bien connue de tous ceux qui voyagent dans l'intérieur de la Régence. La population est bienveillante pour les étrangers, et prend orgueil et plaisir à les conduire à travers les ruines.

Désert. — La végétation. — Coquilles. — Les jardins de Sfakès; leurs fruits et leurs fleurs. — La ville; son commerce. — Le prix d'une once de roses ou de jasmins. — Le port; la marée.

Aussitôt après El-Djem, on rentre dans le désert où poussent à cette époque de l'année de maigres touffes de halfa (*macrochloa tenacissima*) et d'artemisia campestris. Comme en Algérie, quand le sol cesse d'être pierreux pour devenir sablonneux, ces deux plantes sont remplacées en général par le drim (*arthraterum pungens*) et l'artemisia herba alba : le lygeum spartum est bien moins répandu. L'œil cherche en vain à se reposer sur un arbre ou un arbrisseau; il est obligé de se contenter des tiges du paserina hirsuta aux fleurs tristes et jaunâtres et des buissons de jujubiers horriblement épineux, sans feuilles à cette époque de l'année, mais en compensation tout fleuris de coquilles blanches et vides, demeures des escargots d'antan. Ce sont probablement les représentants de la grande espèce de coquilles de M. Pélissier. Ce voyageur, en effet, dans sa description de la régence de Tunis, déclare qu'on y trouve deux espèces de coquilles, la grande et la petite. Le même voyageur, il est vrai, a parlé du mirage et des illusions causées par une petite fleur bleue dont les champs peuvent être pris pour des lacs. Nous avons eu le bonheur d'échapper aux dangers de la petite fleur bleue (*convolvulus tricolor*) et nous avons pu recueillir d'énormes quantités de ces coquilles, répandues à profusion dans toute la Tunisie. Pour n'avoir pas à y revenir, disons que toutes appartiennent au genre hélix. D'après les déterminations de M. Tervert, pour les échantillons déposés au musée de Lyon, ce sont : les *helix candidissima*, *vermiculata*, *variabilis*, *conica*, *aperta*, *neglecta*, *globuloidea*, *pisana*, *lauta*, *aspersa* et *melanostoma*. En un point seulement, dans la gorge du Bou-Hedma, nous avons trouvé l'*helix tristani*.

Laissant sans regrets les terrains de parcours des Souassi et des Methelits, nous atteignons la vaste ceinture de jardins qui forme la banlieue de Sfakès. Ces jardins, bordés de haies infranchissables formées par les cactus mexicains, si bien naturalisés aujourd'hui en Barbarie, sont plantés d'oliviers magnifiques, d'arbres fruitiers, de rosiers et de jasmins qui servent à faire les essences odorantes. Quelques palmiers, cultivés seulement pour la fabrication du *lâgmi* fade et sucré qui devient plus tard le vin de palmier, donnent à la ville et à ses environs l'aspect et la signification d'une oasis égarée sur les bords de la Méditerranée. Comme Gabès, en effet, Sfakès est un îlot de verdure, de toutes parts environné par le désert ou par la mer. Mais les dattes ne peuvent y mûrir, car le voisinage de la Petite Syrte rend les pluies plus fréquentes et le soleil moins fécond. Elles servent seulement, comme celles de l'île Djerba et de Tripoli, à la nourriture des chevaux et des chameaux.

Nous franchissons enfin cette ceinture de jardins de plaisance qui a près de quinze kilomètres d'étendue, et vers la nuit nous apercevons les remparts de Sfakès.

Là, M. Mattei, agent consulaire de France, nous offre l'hospitalité la plus franche et la plus cordiale.

Sfakès et sa banlieue forment une agglomération de quarante mille habitants. Dans son enceinte fortifiée, qui coûte cent mille piastres d'entretien par an, la ville arabe en renferme douze mille, dont deux mille Juifs : c'est le centre le plus important du sud de la Tunisie et le grand dépôt du Djerid. On y trouve cinq mosquées et trois zaouïas tout à fait inaccessibles aux Européens, comme du reste toutes celles de la Tunisie. Une casbah occupe l'angle méridional du côté de la mer; elle tomba, il y a peu d'années, par un coup de main, au pouvoir des Beni-Zid. Les nomades se contentèrent du reste de délivrer leurs prisonniers, et regagnèrent en toute hâte les rivages du Chott-el-Faraoun. Deux portes seulement permettent de franchir l'enceinte; l'une d'elles fait communiquer avec le quartier Franc également muré. Tous les soirs, cette porte est fermée au coucher du soleil, et sépare les habitants des deux quartiers; le vendredi, jour sacré pour les musulmans, toute communication est également interrompue pendant le temps des prières.

Le quartier Franc contient environ sept cents Européens, pour la plupart Maltais ou Siciliens. Les Français sont au nombre de neuf. Presque toutes les puissances européennes ont des agents consulaires. La république de Saint-Marin elle-même a un pavillon et un consul, qui, nous devons le dire, est l'unique protégé du consulat.

Sfakès est relié avec Tunis par un télégraphe de construction française, et forme le point extrême de la ligne. La distance par terre entre Sfakès et Tunis est d'environ trois cent cinquante kilomètres. La route, que l'on peut franchir en quatre jours, est continuellement sillonnée par de nombreuses caravanes.

Le commerce de la ville est considérable et se fait avec Malte, l'Italie et Tunis, en grande partie par voiliers. Il est alimenté surtout par les dattes du Djérid, les meilleures de l'Afrique, les tapis et les burnous de Gafsa et de l'île de Djerba, les huiles d'olives du Sahel, le halfa des déserts environnants, les éponges de la Syrte, depuis Kerkenna jusqu'à Benghazi et la Cyrénaïque, enfin par les essences de roses et de jasmins des jardins de la banlieue. Le prix de ces es-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sences, vendues surtout à Tunis et à Constantinople, est assez élevé, même sur les lieux de production. Une once (30 gr.) d'essence de roses, première qualité, ne coûte pas moins de cent dix à cent vingt francs. La même quantité d'essence de jasmins vaut deux cent vingt-cinq francs. Il faut, il est vrai, près de cent kilogrammes de fleurs de roses et deux cent cinquante de fleurs de jasmins pour obtenir cette quantité d'huile essentielle.

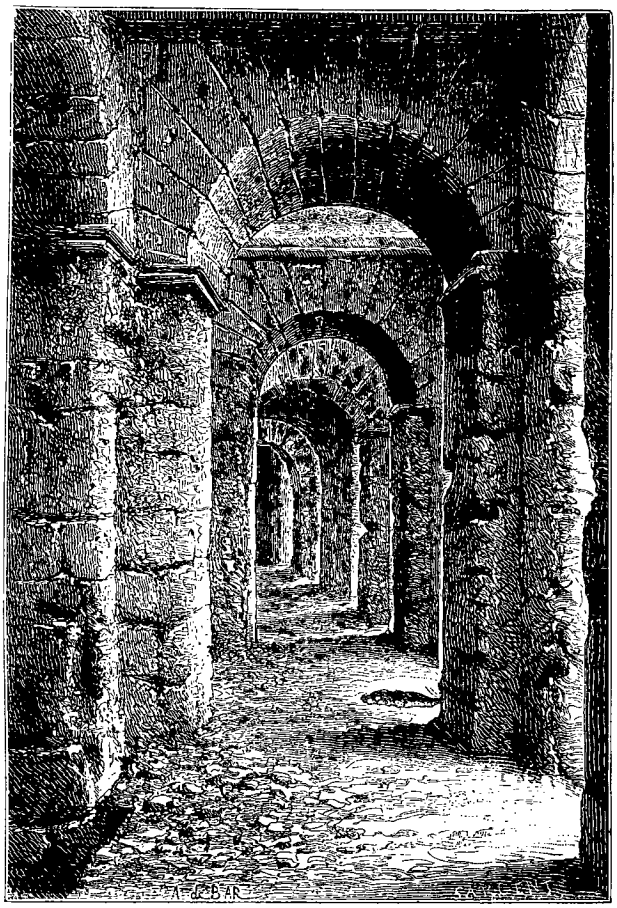
Le port, peu profond et mal protégé contre les vents du large, est d'un aspect insolite pour un port de la Méditerranée. La marée se fait à Sfakès, de même qu'à Gabès, et les alternatives de flux et de reflux y sont d'autant plus sensibles que le rivage est moins en pente. La hauteur de la marée est de deux mètres soixante en moyenne; elle peut s'élever à trois mètres au moment des équinoxes. Aussi, à la marée basse, les navires sont couchés sur le flanc, dans la vase, comme au bord de l'Océan.

Nous trouvons sur le rivage du port même de Sfakès une plante de la flore caspienne, le *tetradyelis eversmanii*, signalée par Kralik en ce point; elle y est en grande abondance.

Il y a toujours en rade un très-grand nombre de bâtiments, de petite taille en général. Une seule maison française, la maison Colombel, de Paris, emploie plus de quatre cents bateaux de pêche pour la recherche des éponges. M. Mattei, représentant de cette maison en même temps qu'agent consulaire de France, est l'homme le plus connu du sud de la Tunisie et celui qui la connaît le mieux. Ses bonnes relations constantes avec les Beni-Zid et les Ourghemmas nomades des territoires entre Sfakès et la Tripolitaine lui ont permis de tout voir et de prendre dans le Sud une influence personnelle qu'il a su reporter avec noblesse sur le drapeau français. Il est né dans le pays, et est initié à la langue, aux usages, aux associations religieuses et militaires des Arabes. Qu'on ne l'oublie pas, la route du Djerid est peut-être la plus importante pour le commerce de la poudre et des armes de contrebande destinées aux tribus du sud de l'Algérie! Nous avouons ici avoir contracté envers M. Mattei une grande dette de reconnaissance : non content de nous offrir la plus aimable hospitalité, il voulut nous accompagner lui-même jusqu'à Gafsa, c'est-à-dire dans la partie la plus pénible et la plus dangereuse du voyage.

Probablement, sans sa présence, le passage à travers le territoire de certaines tribus nous eût été impossible : en tout cas, sa grande expérience des hommes et des choses du pays, sa bonne humeur et sa complaisance inépuisables doublèrent pour nous l'intérêt et le charme du voyage.

Nous devions, en quittant Sfakès, gagner l'oasis de Gafsa par Sidi-Mahedeb et le Bou-Hedma, puis revenir par la Mayoura, routes également inconnues des voyageurs européens. La distance entre Sfakès et Gafsa est de deux cent cinquante à trois cents kilomètres environ. Toute cette étendue de pays est figurée sur la carte de M. Pricot de Sainte-Marie d'après des renseignements recueillis à distance; aussi, après avoir constaté des lacunes et des erreurs aux portes mêmes de Tunis, nous ne fûmes pas trop surpris d'avoir peu à compter sur elle.



Galerie circulaire de l'amphithéâtre d'El-Djem. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Catalanotti.

M. Mattei, habitué à toutes ces sortes d'expéditions, eut vite organisé la caravane. On loua des montures pour nous et nos domestiques; deux chameaux devaient porter notre tente et nos bagages. Notre petite troupe, que composaient quatre Français bien armés, notre escorte de spahis, plus l'interprète Ismaïl et les chameliers, représentait déjà une force assez respectable pour le pays, et nous pouvions avec confiance, et surtout avec un guide comme M. Mattei, nous lancer dans les régions inexplorées.

Les gerboises. — El-Maharès. — Chasse aux outardes. — Le puits de la Chienne. — Sidi-Mahedeb. — Morsure d'une vipère à corne; guérison. — Les gommiers.

Le samedi 21 mars, nous quittions Sfakès à neuf heures du matin par la porte est de la ville.

Pour le premier jour et afin d'accoutumer un peu cavaliers et montures, nous nous étions ménagé une

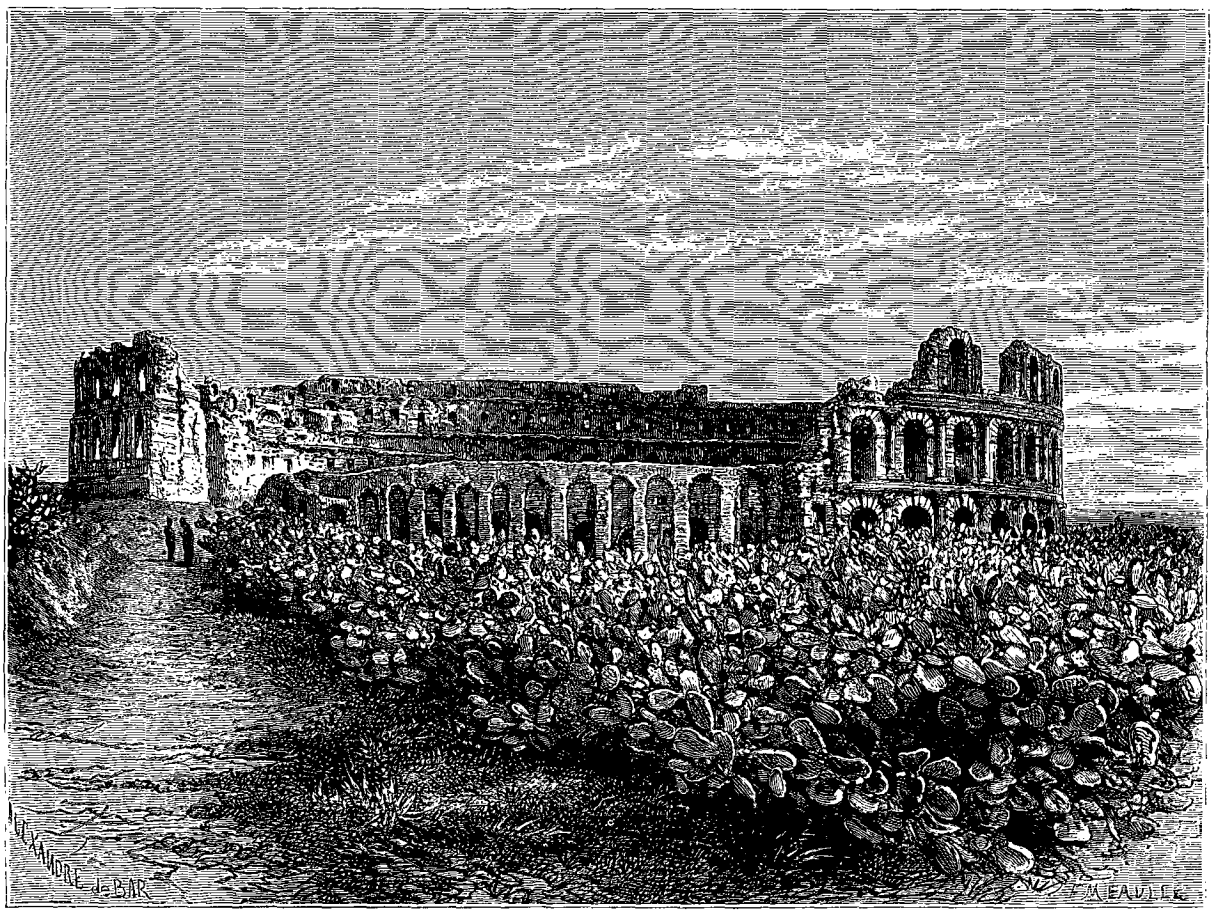
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

assez faible étape : trente-quatre kilomètres à peine nous séparaient d'El-Maharès où devait avoir lieu notre premier campement.

Après avoir traversé la zone fertile et cultivée qui entoure Sfakès, nous retombâmes dans les mêmes plaines arides aux îlots de verdure. La végétation est saharienne et offre ce caractère général qu'on trouve le même petit nombre d'espèces annuelles sur des espaces immenses, peu à peu remplacées par des espèces nouvelles qui règnent à leur tour. Le sol est littéralement criblé de terriers de gerboises qui sont un embarras réel pour les montures. Les rusées petites bêtes ne se laissent pas approcher. Le chemin se déroule parallèlement au littoral, à une faible distance de la mer, sans qu'une maison ou un arbre vienne rompre la monotonie du voyage.

A quatre heures du soir, nous arrivons au village d'El-Maharès; les habitants viennent contempler avec admiration notre tente européenne et le pavillon français. Le village est misérable : on y voit plus de maisons à terre que debout, et nulle autre verdure que quelques palmiers.

Soixante-quinze kilomètres au moins séparent El-Maharès de Sidi-Mahedeb ; aussi le lendemain étions-



Amphithéâtre d'El-Djem : Vue du côté des ruines. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

nous en marche de bon matin. Le pays est aussi triste et aussi désert que la veille : à peine de temps en temps quelques outardes aperçues au loin font battre nos cœurs de chasseurs. Mais nous reconnaissons bien vite qu'il faut renoncer à lutter de vitesse avec des animaux qui, sans se servir de leurs ailes, distancent facilement à pattes un cheval au galop. Il nous faut recourir à la ruse et nous dissimuler autant que possible au milieu des chameaux pour les approcher à portée de fusil.

En approchant du puits de la Chienne (Bir-el-Kelba), seul point de la région où on trouve de l'eau potable, nous apercevons un groupe de cavaliers à quelque distance. Après avoir glissé deux balles dans nos fusils, nous allons échanger les salutations d'usage. Ce sont de pacifiques voyageurs qui nous apprennent que la grande tribu des Beni-Zid occupe dans ce moment le versant de la chaîne du Bou-Hedma et la vallée de Talah. Cette nouvelle est accueillie avec plaisir : nous serons protégés par les Beni-Zid contre les Hammémas, tribu justement redoutée des voyageurs.

A la nuit, nous apercevons les feux des douars Mahedeba, où nous arrivons à huit heures et demie du soir.

Descendants directs d'un marabout fameux, Sidi Mahedeb, et par conséquent appartenant à la meilleure noblesse, les Mahedeba forment une tribu en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

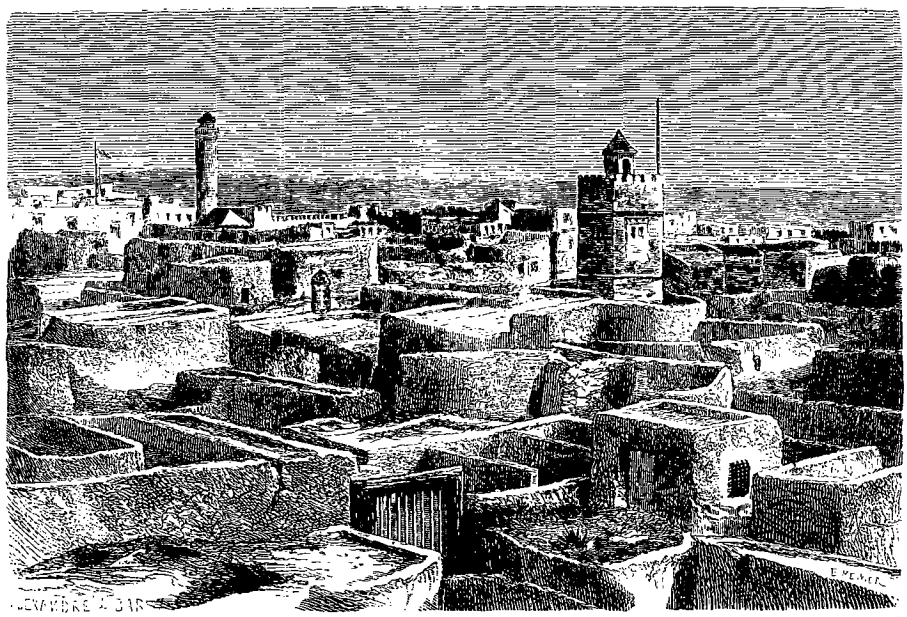
grande vénération dans le pays. Le gouvernement les affranchit de tout impôt, à la seule condition d'héberger et d'assister les caravanes venant de Djérid à Sfakès, et nous devons ajouter qu'ils s'acquittent de ce devoir de la façon la plus cordiale.

Ce jour-là, les douars étaient en émoi et nous arrivions on ne peut plus à propos. Une femme avait été mordue peu d'heures auparavant par une de ces terribles vipères à corne (*cerastes ægyptiacus*), si redoutées en Tunisie. Aussi notre tente était à peine installée qu'on venait demander s'il y avait un médecin parmi nous. Curieux de voir les effets du venin de cette *léfâa*, nous nous rendons en hâte auprès de la malade, que nous trouvons couchée sur le devant d'une de ces tentes arabes en poils de chameau, si basses qu'on ne peut y entrer qu'en rampant et qu'il faut rester dessous constamment accroupi.

La scène qui s'offrit à nous était étrange. Autour de la patiente étaient rangées quelques vieilles matrones qui, ayant épuisé leur science, attendaient ce que nous allions faire, en hochant la tête d'un air de doute; puis par derrière, dans le fond de la tente, nous apercevions un cercle de grands yeux noirs, brillants, curieusement fixés sur nous. C'étaient les jeunes femmes qui, profitant du tumulte général, examinaient à leur aise les « chrétiens, fils de chiens », et chuchotaient entre elles en découvrant leurs dents blanches. Tout ce tableau était éclairé par un grand brasier allumé en dehors de la tente.

Nous étions là, accroupis près de notre malade d'une façon très-incommode et fort embarrassés en somme, car le cas était grave.

Heureusement nous avions affaire à une vigoureuse Bédouine de vingt ans, d'une robuste constitution : un traitement approprié eut vite raison des accidents, et bientôt nous pûmes répondre de la guérison.



Sousa. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

La nouvelle de cette cure fit grand bruit dans le pays, car la morsure de la vipère cornue, assez rare, est très-redoutée et considérée comme mortelle.

Nous vîmes doubler par ce fait la confiance habituelle des Bédouins dans les médecins européens, et chaque soir, en arrivant à un douar, on s'informait si nous étions bien les médecins à la *léfâa*. Sur notre réponse affirmative, la consultation gratuite devenait obligatoire et tous les malades de la tribu défilaient devant nous. Souvent même le chef en personne faisait la police et dirigeait le service en écartant les importuns, et en envoyant chercher dans leurs tentes ou même à des douars voisins les individus qu'il savait souffrants, pour les faire profiter d'une aussi bonne occasion; bien heureux quand nous pouvions éviter les chameaux boiteux ou de faible constitution!

Il eût été inutile de chercher à nous soustraire à cet envahissement ou d'opposer notre impuissance dans certains cas : un médecin chrétien doit tout savoir et tout guérir, et un refus est toujours pris pour une preuve de mauvaise volonté. Heureusement M. Mattei nous avait enseigné une formule qui ne manquait guère son effet, et il nous suffisait de dire que « ce qu'Allah avait fait, » l'homme ne « pouvait pas le défaire, » pour voir les incurables se retirer avec résignation.

Le titre de médecin est, dans ces pays, après un bon fusil, le meilleur passe-port; de plus il permet de voir et d'observer bien des choses que, sans lui, le fanatisme cacherait inexorablement à des yeux chrétiens.

Après ces services rendus, les Mahedebas se montrèrent pleins de complaisance. Ils nous conduisirent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à quelques pas des tentes, où nous retrouvâmes le serpent auteur de l'accident. C'était un fort bel échantillon du genre : malheureusement les parents de la victime l'avaient mutilé dans leur colère; tout à côté nous en trouvâmes un autre, également tué la veille.

Les environs de Sidi-Mahedeb nous offrirent plusieurs points intéressants, principalement le cours d'un oued desséché où abondaient pigeons sauvages, lièvres et perdrix rouges.

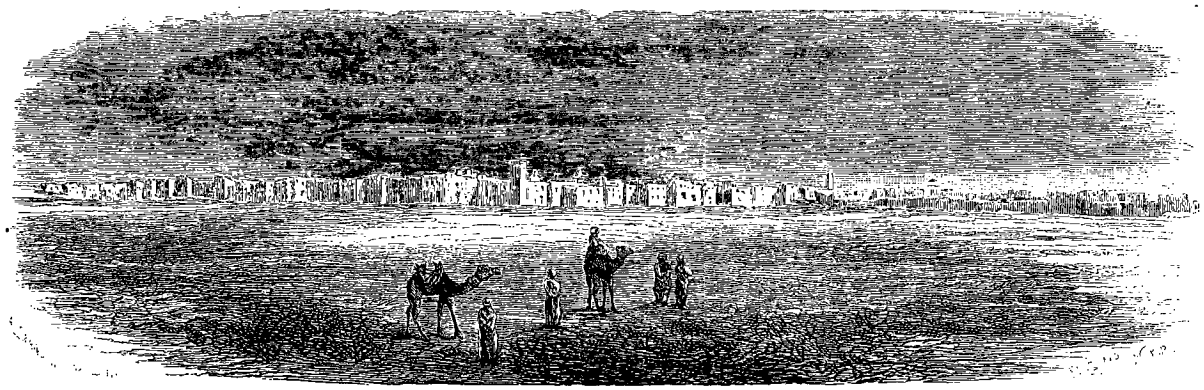
Les meilleurs chasseurs du pays s'étaient mis à notre disposition, et tour à tour ils nous apportaient les plantes et les petits animaux qu'ils supposaient pouvoir nous être agréables, ou, se mettant à courir comme de vrais chiens de chasse, ils rabattaient lièvres et perdreaux sous nos fusils. L'un d'eux fut chargé de porter de nos nouvelles à Sfakès. Dans son zèle, il alla jusqu'à Tunis, auprès de la légation de France et du premier ministre. C'était, paraît-il, un homme réputé dangereux qui profitait de cette occasion pour rétablir un peu sa réputation.

« Tu vois bien, dit-il au ministre, que je ne suis pas aussi mauvais que tu le crois; j'ai tenu toute une journée tes amis les chrétiens au bout de mon fusil, et je n'ai pas tiré ! »

Le lendemain, sous la conduite d'un guide Mahedeba, homme vénéré dans sa tribu, nous quittions les douars hospitaliers pour nous diriger sur le massif du Bou-Hedma. Nos renseignements sur les gommiers étaient devenus plus précis; notre guide les avait vus.

Après avoir franchi quelques légères ondulations de terrain, toujours au milieu du plus monotone des paysages animés par des troupeaux de gazelles dorchas, seuls êtres vivants dans ces solitudes, nous arrivâmes sur les bords de la Sebkha Naïl qu'il nous fallut traverser à une de ses extrémités.

On donne le nom de *Chott* (rive, rivage) à des bas-fonds représentant des lacs salins desséchés, et plus spécialement celui de *Sebkha* aux bas-fonds submergés l'hiver. Les noms de *Dhâya* et de *Guera'a* désignent les mares d'eau douce desséchées, et ceux de *Guerara* ou de *Guerjir* les dépressions où vient se perdre un



Sfakès. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

oued. Le sol varie du sable le plus fin et le plus mouvant à la vase dure ou molle, et souvent des efflorescences salines de soude ou de magnésie forment une couche superficielle. Pour expliquer ces vastes étendues salées, il n'est pas besoin d'avoir recours aux mers intérieures anciennes, hypothèse qui n'a été proposée du reste que pour certains de ces chotts dont la surface paraît être au-dessous du niveau de la Méditerranée. Les torrents qui descendent du Bou-Hedma, massif élevé de plus d'un millier de mètres, et alimentent la Sebkha Naïl sont déjà fortement minéralisés, et les couches salines viennent en plusieurs points apparaître à la surface du sol.

Cette Sebkha ne présente pas, dans la portion où nous l'avons traversée, les dangers d'engloutissement dont Moula Ahmed et d'autres auteurs ont laissé les terribles descriptions et qui parfois rendent périlleux le passage à travers le Chott Melr'ir, la Sebkha Sidi el Hani et surtout les chotts Selem et Faraoun. Le sol offrait un suffisant appui aux chevaux et aux chameaux qui n'enfonçaient que modérément. On remarquait à la surface de nombreuses traces de gazelles, mais pas une de ces coquilles marines (*cerithium* et *murex*) si nombreuses dans les bas-fonds desséchés avoisinant la Petite Syrte. Cette absence seule suffirait pour faire rejeter l'hypothèse d'une mer ancienne.

Là nous avons rencontré pour la première fois un oiseau particulier aux Sebkhas qui reproduit assez exactement les notes de la gamme dans son chant original. La végétation des bords est celle des terrains salifères. D'après nos observations barométriques, la Sebkha Naïl est à soixante-dix-huit mètres au-dessus du niveau de la mer : elle a une vingtaine de kilomètres de longueur et six à sept de large au point où nous l'avons traversée. Après une heure et demie de marche pénible, nous prenons pied sur la terre ferme avec grand plaisir, car nos yeux sont fatigués par la réverbération du soleil et les illusions du mirage.

A quatre heures du soir, à peu de distance de la chaîne du Bou-Hedma, nous rencontrons le premier gommier, et bientôt après nous sommes sur les bords d'un torrent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des ruines romaines nous rappellent que le pays n'a pas toujours été désert.

Ce n'est point un fait isolé que la présence d'arbres à gomme dans cette région de l'Afrique. Léon l'Africain parlait déjà de la gomme du désert de Numidie et de Libye. M. Duveyrier en compte seize massifs entre R'at et R'damès et vingt-deux entre R'at et Mourzouk. Tout l'intérêt de nos recherches sur les arbres résidait dans la récolte d'échantillons botaniques et dans la détermination de l'espèce, confiée à M. Cosson, président de la Société botanique de France, si connu par ses immenses travaux sur la flore algérienne. D'après ces échantillons et d'autres envoyés plus tard à M. Doumet Adanson par M. Mattei, M. Cosson a reconnu que l'acacia du Talah est l'*acacia Sayal*, espèce différente des acacias de l'Arabie, aussi bien que des espèces communes au Sénégal.

L'intérêt économique, en ce qui se rapporte à ces arbres nous a paru médiocre; cependant des renseignements ultérieurs nous ont appris qu'ils allaient être exploités par le gouvernement tunisien.

Les gommiers occupent la vallée du Talah, longue



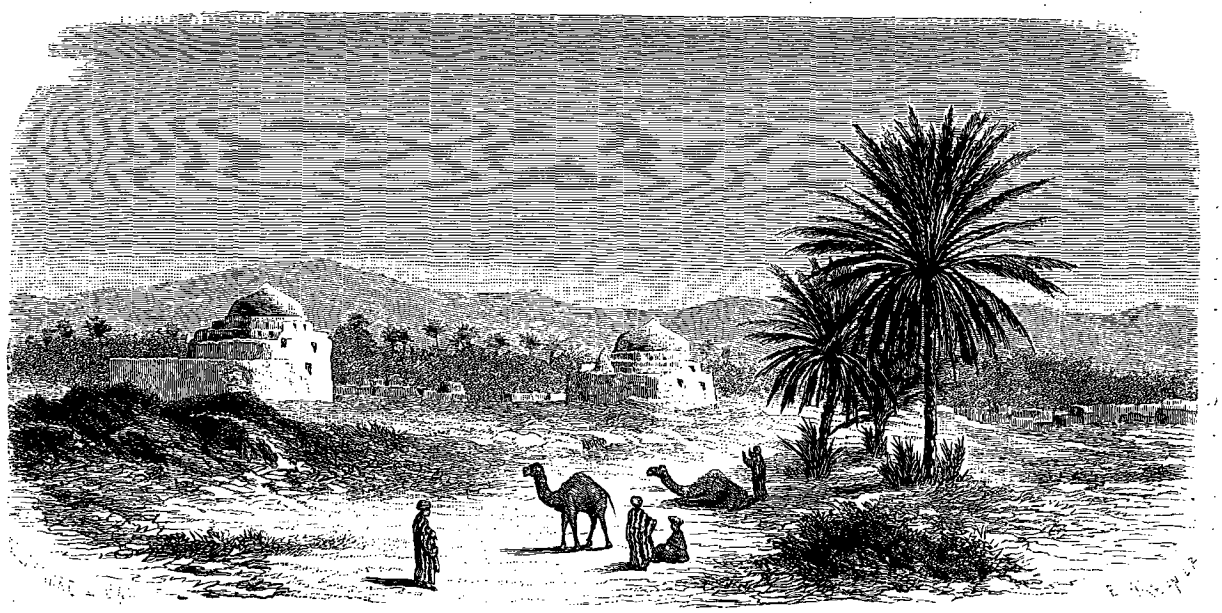
Sfakès. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

de plus de trente kilomètres, et protégée à l'ouest par le massif du Bou-Hedma. Répandus sur un immense espace qui ne dépasse pas cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, ces arbres, si indifférents sur la nature du sol, croissent très-espacés en raison du besoin qu'ils ont d'air et de lumière. Aussi fûmes-nous un peu désappointés en apercevant la prétendue forêt de M. Pélissier. De loin en loin apparaissait un acacia isolé, souvent, il est vrai, de belle venue, parfois un bouquet de deux ou trois. Bref, si on essayait de faire une évaluation, c'est tout au plus si on pourrait fixer à quarante mille le nombre de ces gommiers. Les tribus nomades s'en servent comme de bois de chauffage; les pluies et les animaux détruisent peu à peu les exsudations, et c'est à grand'peine que M. Doumet-Adanson a pu en rapporter quelques échantillons.

Docteurs REBATEL et TIRANT, de Lyon.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



El-Guettâr. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

VOYAGE DANS LA RÉGENCE DE TUNIS,

PAR MM. LES DOCTEURS REBATEL ET TIRANT, DE LYON[1].

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le Bou-Hedma. — Alchimistes. — Anciennes mines d'or. — Restes de thermes romains. — La vallée de Talah. — Une alerte. — Une fantasia. — Hostilité des tribus entre elles. — Les *Bachia* et les *Ahsinia*. — Razzias; comment elles se font. — L'hospitalité.

Le massif du Bou-Hedma, qui protége la vallée à l'ouest, occupe le centre d'une des régions les moins connues de la Tunisie. Entouré de toutes parts de vastes déserts où viennent errer les tribus nomades des Hammémas à l'occident, des Beni-Zid et de leurs alliés à l'orient, il n'a guère été exploré jusqu'ici. Ses chaînons parallèles occupent toute la région comprise entre l'Oued-el-Leben et Gafsa. La vallée de Talah est comprise entre le massif central, donnant naissance à un oued qui se perd dans la Sebkha Naïl, et des ondulations s'élevant peu à peu jusqu'au niveau des ksars des Aïaïcha. Les points culminants peuvent atteindre treize cents mètres. L'oued, dont les eaux fortement salines sont un bien triste calmant de la soif, descend du massif principal par une gorge étroite qui nous paraît fort pittoresque en comparaison du paysage monotone des jours précédents. Les parois très-abruptes se composent de couches stratifiées bizarrement tourmentées.

Le site est vraiment sauvage, et l'on ne s'étonne pas que des Marocains, à la recherche de la pierre philosophale, se soient installés là pour se livrer à leurs manipulations d'alchimie : nous retrouvons des traces de leurs cabanes et de leurs travaux, dissimulées dans les réduits les plus abrités. Nous apercevons aussi plusieurs cavernes peu profondes que nous n'avons malheureusement pas le temps de fouiller.

Bientôt la vallée s'élargit; le torrent forme un véritable marais couvert de roseaux élevés au milieu desquels on se fraye un passage avec peine. Les sangliers sont les seuls habitants de ces parages et nous les voyons fuir à notre approche.

Une ascension de trois heures nous permet d'explorer des galeries romaines, et au-dessous une colline de scories, derniers témoins d'usines anciennes. Ces mines contiennent de l'or à coup sûr, et M. Fuchs, ingénieur des mines, qui a visité le Bou-Hedma quelque temps après nous, en compagnie de M. Mattei, a constaté en effet la présence de ce métal. L'exploitation ancienne est incontestable. Du reste, à cette époque toute la vallée était habitée, comme le prouvent de nombreux débris de thermes romains, situés à l'en-

1. *Suite et fin.* — Voy. p. 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trée de la gorge. L'endroit, il faut l'avouer, était merveilleusement choisi pour un établissement balnéaire, car dans un espace de vingt à trente mètres carrés nous avons pu reconnaître trois sources différentes fortement minéralisées : la première ferrugineuse, la seconde sulfureuse et la troisième saline. Elles se réunissent presque dès leur naissance pour former une eau d'une saveur fort désagréable.

En quittant notre campement, nous remontons la vallée de Talah dans toute sa longueur. Elle s'élève peu à peu de cent un mètres, vers la gorge du Bou-Hedma, à cent quatre-vingt-six mètres au pied des montagnes des Aïaïchas.

Vers le soir, comme nous approchions des douars et au moment où nous venions de franchir un oued desséché, ombragé par les derniers pieds de gommiers, nous voyons tout à coup s'élever à l'horizon des nuages de poussière. Notre guide Mahedeba fait arrêter la caravane et s'élance seul en avant au pas de course. Voici ce qui se passait : le torrent que nous venions de franchir trace un col au travers de la chaîne de montagnes, et c'est par ce passage que les Hammémas, puissante tribu, ennemie des Aïaïcha, viennent ordinairement, en se dissimulant dans le lit de la rivière, pour exécuter une de ces razzias qui sont incessamment à l'ordre du jour en Tunisie. Notre troupe inoffensive avait été prise pour un groupe ennemi, et les flots de poussière soulevés par les bergers, en avant des douars, étaient un signal d'alarme. Il fut rapidement compris des Beni-Amram, habitant les hauteurs voisines, et à peine avions-nous eu le temps de nous rendre compte de la situation, que ces hardis coureurs, les plus habiles tireurs de la Tunisie, fondaient sur nous du haut de leurs montagnes pour porter secours à leurs alliés.

Heureusement une explication fut bientôt échangée, et ces vaillants chasseurs, qui venaient de franchir dix kilomètres au pas de course sans qu'une goutte de sueur trahît sur leurs visages la moindre fatigue, retournèrent au plus vite rassurer leurs douars.

Cependant nous avancions toujours, et bientôt nous atteignîmes les bergers, cause de cette alerte. Ils avaient enfoui au plus vite dans le sable les couvertures, qui sont leur seul vêtement et leur unique richesse.

Devant nous toute la tribu des Aïaïcha était rangée en bataille : les chevaux au milieu, les fantassins des deux côtés, dissimulés en tirailleurs derrière chaque arbre, chaque repli de terrain.

Tout à coup la troupe de cavaliers fondit sur nous au triple galop, et pendant que nous nous consultions du regard, elle vint décharger ses armes à nos pieds, en signe d'alliance.

Ce fut donc une véritable fantasia improvisée que notre entrée aux douars aïaïcha. Jamais nous n'avons rencontré d'aussi beaux types de chevaux arabes, montés par d'aussi habiles cavaliers. Tous connaissaient M. Mattei et tous vinrent lui souhaiter la bienvenue; pas un homme n'était resté sous la tente; jusqu'aux enfants de huit à dix ans, tout le monde était sous les armes! Mais quelles armes, grand Dieu! anciens fusils à pierre, vieux tromblons de rebut, pistolets d'un autre âge, cent fois plus dangereux pour ceux qui s'en servent ou pour les voisins que pour les ennemis sur lesquels on tire! Ils étaient sur le point d'en faire usage une seconde fois, lorsqu'une terrible dispute éclata entre les trois chefs, sur le lieu de notre campement, chacun voulant nous avoir dans son douar. Pour les apaiser, nous plantons notre tente exactement entre les trois groupes; tous alors sont contents et peuvent se livrer à leur aise à l'admiration que leur font éprouver nos revolvers et nos Lefaucheux.

Pour quiconque connaît les mœurs arabes, l'alarme que nous venions de faire naître n'avait rien d'extraordinaire.

Deux grands partis se divisent le pays : les *Bachia* ou Arabes indépendants, véritables Bédouins, et les *Ahsinia*, ou parti du gouvernement. Le premier est représenté par la grande tribu des Beni-Zid, le second par celle des Hammémas. Autour de ces deux tribus, les plus puissantes de la Tunisie, viennent se ranger toutes les autres, suivant leur opinion et leurs intérêts. Ce sont, pour ne citer que les principales du côté des Beni-Zid : les Mételites près de Sfakès, les Souasi entre Souasa et Kérouan, les Hazem entre Sidi-Mahedeb et Gabès, les Medjar et les Tarachiches entre Tunis et la frontière algérienne au nord. Du côté des Hammémas ce sont : les Zélas près de Kérouan, les Ourghéma près de la frontière tripolitaine, les Accura à Zerzis; les Neffet entre Sidi-Aghereb et Oued-el-Ben, les Ouled-Ayas entre Kef et la frontière algérienne. Ces deux partis ont en outre des villes alliées : les Beni-Zid ont moitié de Nefzaoua, moitié de Gabès, la moitié du Djérid et du Sahel; l'autre moitié de ces localités appartient aux Hammémas qui ont pour eux la ville de Sfakès.

Il ne faudrait pas croire que le parti qui se dit être celui du Bey reconnaisse son autorité sans conteste. Il n'en est rien : le gouvernement donne son appui et son nom aux Hammémas, uniquement pour les opposer aux Beni-Zid, balancer la puissance de l'un et de l'autre et pouvoir vivre lui-même en paix, au milieu de ces guerres perpétuelles. Mais quand il s'agit de recouvrer l'impôt, il s'aperçoit vite combien il doit peu compter sur le dévouement de ses alliés; les difficultés sont les mêmes d'un côté que de l'autre; les indépendants se croient dans leur droit en refusant la dîme à une autorité qu'ils supportent avec peine, et les autres trouvent qu'ils payent assez de leurs personnes en combattant les ennemis du gouvernement, sans payer encore de leurs bourses. C'est ainsi que les Ourghéma, quoique appartenant au parti des Hammémas, ne payaient l'impôt que lorsque bon leur semblait et nous avaient été signalés à Tunis comme une tribu dangereuse, contre laquelle l'appui du gouvernement ne saurait nous protéger.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous devons dire que le changement ministériel qui avait eu lieu, depuis quelques mois, à Tunis, semblait devoir renouveler la face des choses. Les exactions et les iniquités de toute sorte auxquelles les Arabes étaient précédemment en butte n'étaient pas faites pour les encourager à payer régulièrement la dîme. On a lieu d'espérer que, d'ici à peu de temps, l'autorité du gouvernement s'appuiera sur des bases plus solides.

Quoi qu'il en soit, et en attendant qu'un gouvernement juste et fort fasse disparaître cette féodalité sauvage, la razzia est le fait le plus ordinaire du monde, et les Bédouins trouvent là une excellente occasion de faire parler la poudre, ce qui est leur passion dominante.

Les petites expéditions comptent ordinairement de cinq à cinquante chevaux, les grandes s'élèvent jusqu'à deux cents ou à deux cent cinquante. Les cavaliers, sous la conduite du chef, vont opérer jusqu'à cent cinquante ou à deux cents kilomètres de leurs douars. Arrivés près du campement qu'ils veulent surprendre, ils cherchent à s'en approcher autant que possible sans être vus, en se dissimulant derrière un repli de terrain ou dans le lit d'un oued desséché. Là le gros de la troupe fait halte, et cinq ou dix hommes des mieux montés se précipitent au triple galop sur les bergers inoffensifs, et emmènent ce qu'ils peuvent pousser devant eux de moutons ou de chameaux. Ils se dirigent aussi rapidement que possible vers leur territoire, entraînant toujours les troupeaux, pendant que les autres restés en arrière les protégent contre toute attaque.

La surprise et la rapidité constituent tous les éléments de cette stratégie primitive, et l'on comprend fort bien que les Bédouins prisent si fort les qualités de leurs chevaux, quand on voit que journellement le succès d'une opération et leur propre salut dépendent de l'agilité des montures. En effet, les propriétaires dévalisés se réunissent immédiatement, convoquent leurs alliés les plus voisins et se mettent en grande hâte à la poursuite des ravisseurs. Ils les rejoignent quelquefois à cent kilomètres de leurs tentes. Là s'engage la bataille, et suivant les chances du combat, les troupeaux changent de main ou reviennent à leurs anciens maîtres. Quoique armés pour la plupart de fusils invraisemblables, les Arabes se tuent fort bien dans ces engagements : aussi chaque homme, partant pour la razzia, a grand soin de se vêtir d'un caleçon, afin qu'en cas d'accident son cadavre ne reste pas nu sur le sable du désert.

Nous avons failli nous-mêmes quelques jours plus tard être pris dans une razzia où quatre hommes et deux chevaux sont restés sur le terrain : dans les grandes expéditions, les morts se chiffrent par deux cents et plus.

Si, malgré leur diligence et leur courage, les propriétaires dépouillés ne peuvent rentrer dans leurs biens, ils inscrivent soigneusement dans leur mémoire le nombre des moutons et des chameaux volés, et il leur en est tenu compte à la première expédition exécutée par eux ou leurs alliés, sur une tribu quelconque du parti ennemi. On comprend dès lors qu'ils aient toujours un excellent motif de représailles, et que les razzias se succèdent avec des chances variables.

Quoi qu'il en soit, l'émotion causée aux Aïaïchas par notre arrivée ne parut nuire en rien à la cordialité de notre réception. Nous devons dire même que c'est dans ces douars indépendants que nous avons pu apprécier l'hospitalité arabe dans ce qu'elle a de plus généreux. C'est bien chez ces tribus nomades, justement redoutées, qu'il faut aller pour retrouver le véritable caractère bédouin, noble et fier. Nous devons ajouter que la présence de M. Mattei, connu et estimé de tous, nous fut très-utile.

En quittant les douars des Aïaïcha nous remontâmes vallée qui va s'élevant peu à peu jusqu'à quatre cent dix mètres au point le plus élevé, formant la séparation du bassin du Talah et de la Sebkha Naïl, et du bassin où sont situées les oasis d'El-Guettâr et de Gafsa. Quelques pas plus loin, après avoir dépassé le Ksar des Beni-Amram, perché sur un piton, nous étions sur le versant du Djérid et pouvions saluer à nos pieds la vue féerique d'une véritable oasis. Enfin, après une descente de deux heures, au milieu d'escarpements praticables seulement pour des chevaux arabes, nous entrions dans El-Guettâr.

El-Guettâr. — Ses sources. — Le Djebel-Arbet; son ascension. Splendide panorama. — Idée d'une mer intérieure.

Le village, comme tous ceux des oasis, est entouré d'une double et triple enceinte de terre, en partie écroulée; la plupart des maisons sont en ruine, ce qui lui donne un aspect misérable. Comme l'indique le nom arabe *Guettâr* (puits alimenté par des suintements), les sources célèbres de ce lieu sont souterraines, et c'est à l'aide de machines primitives, mises en mouvement par des chameaux, que l'on tire l'eau nécessaire à l'irrigation. Des palmiers s'étendent sur environ trois kilomètres de long sur cinq cents mètres de large.

El-Guettâr est situé tout au pied des rochers perpendiculaires formant le Djebel-Arbet, l'Orbata de la carte de M. Pricot de Sainte-Marie. Aussi, dès notre arrivée, nous fûmes séduits par la pensée de gravir ce point culminant où nul Européen n'était encore monté. Notre but était de nous rendre un compte exact du relief de toute cette région, dont on ne peut, comme chacun le comprend, avoir qu'une idée très-approximative en restant dans les vallées.

Les habitants d'El-Guettâr avaient sur leur montagne les mêmes illusions que beaucoup d'habitants de la Savoie et du Dauphiné : ils la croyaient absolument inaccessible. Le kalife lui-même jura sur sa barbe que notre entreprise était téméraire et inutile, et s'engagea à couper ce précieux ornement si nous venions à réussir. Il est vrai que son frère avait fait

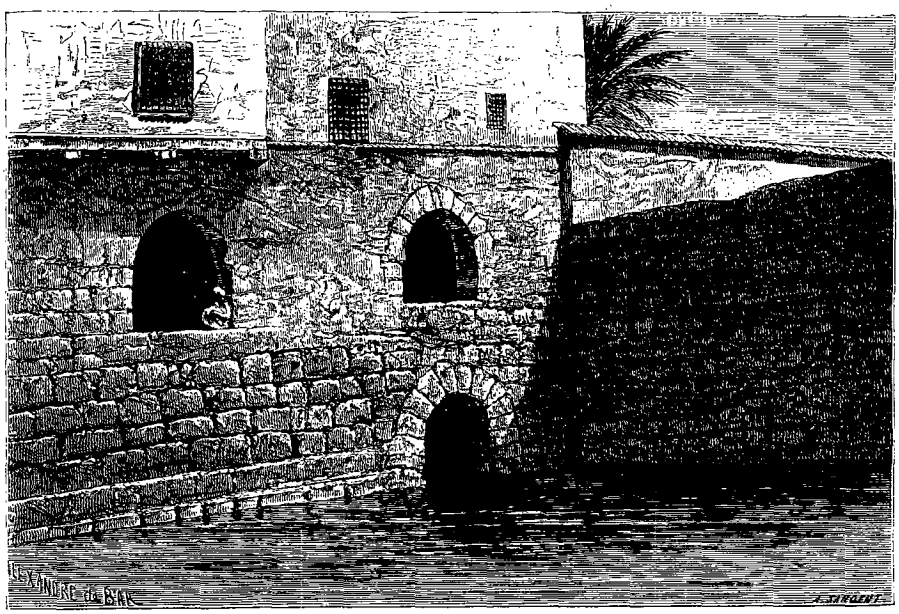
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plusieurs vaines tentatives, que chaque fois il s'était arrêté non loin du pied, et que le jour même où il nous servit de guide il ne voulut pas manquer à son habitude en s'élevant plus haut.

Notre plan fut vite tracé : il était inutile de songer à aborder de front les escarpements. Mais un contre-fort rocheux descend du sommet même, formant comme un bandeau sinueux qui limite de chaque côté des oueds profonds et desséchés. Il suffisait donc de traverser les espaces pierreux et dénudés, où ne poussent d'autres plantes que la rose de Jéricho, et de s'engager en montant dans un des oueds que parsèment des blocs énormes détachés des flancs de la montagne.

La montée n'offre tout d'abord aucune peine; mais peu à peu elle finit par devenir une véritable escalade. On ne rencontre pourtant aucune difficulté sérieuse, et en trois heures nous parvînmes au sommet, qui forme comme une terrasse à pic à huit cents mètres au-dessus d'El-Guettâr.

Le panorama est magnifique. A l'orient on aperçoit les petites éminences du voisinage de Gabès et plus au sud les montagnes du Douérât en Tripolitaine. Au sud s'étend, comme un lac d'argent, la surface salée et miroitante de l'immense Chott-Faraoun et se dressent les sommités inexplorées du Djebel-el-Berda aux pentes couvertes de forêts et peuplées de mouflons et de bêtes fauves; plus loin les dunes de sable parcourues par les Toroud du Souafa. Au nord le cône terminal de l'Arbet, invisible d'El-Guettâr et dominant dans la direction de Gafsa, voile une partie de la Majoura, mais on peut se rendre compte de la situation parallèle de ses chaînes, continuation du Bou-Hedma. La vallée du Talah reste cachée derrière les arêtes des Beni-Amram. Au delà on peut apercevoir



Thermes romains, à Gafsa. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

les montagnes de Kairouan et de Tebessa, et cette chaîne à peine indiquée sur les cartes où passe notre frontière à l'est de Négrin. Gafsa et son immense forêt de palmiers, puis les éminences dénudées du Djerid, occupent l'occident.

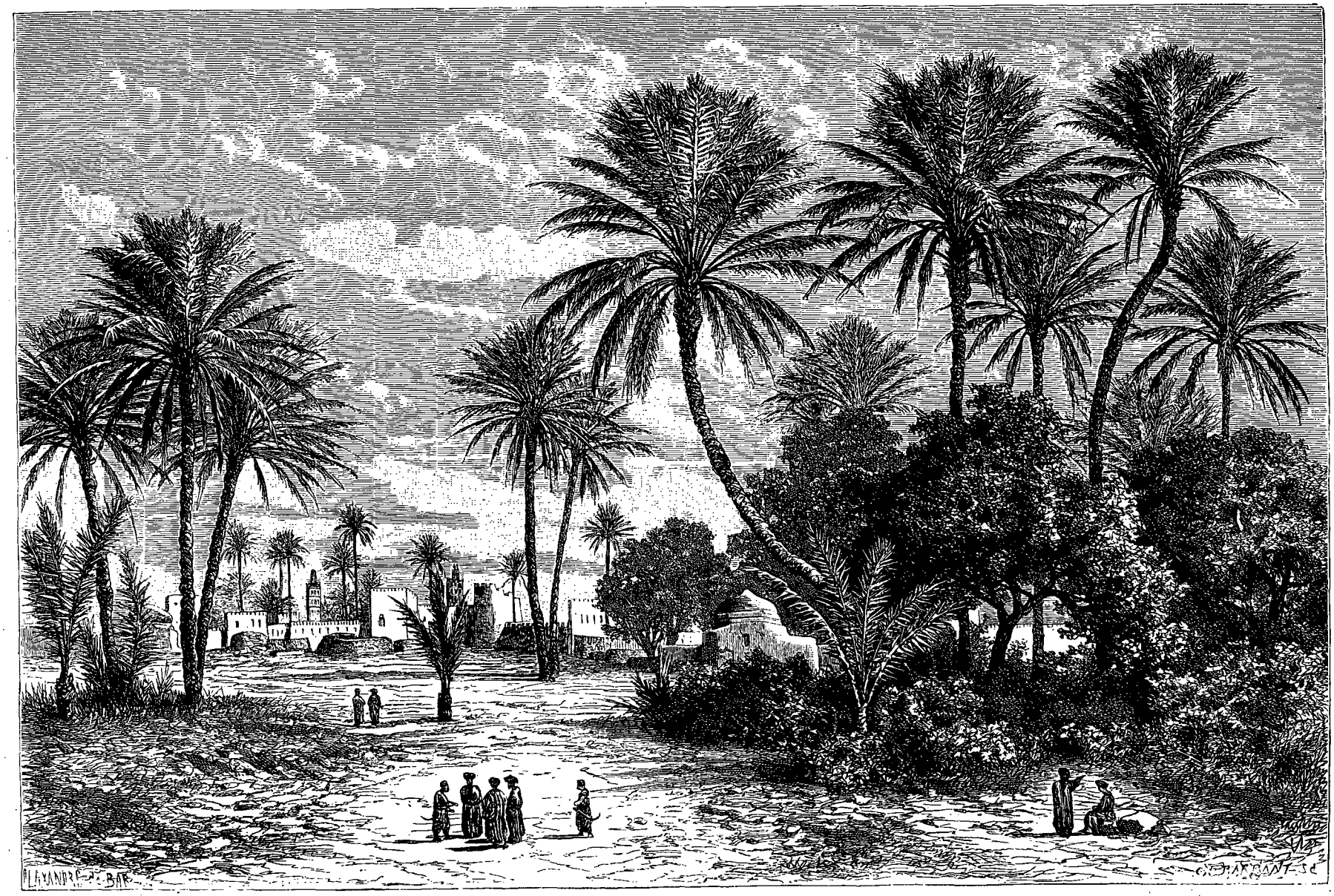
La hauteur du Djebel-Arbet, pour la première fois déterminée par nos observations barométriques, se rapproche de onze cents mètres.

C'est à ce point, ou mieux encore au sommet du Djebel-el-Berda qu'on devrait aller se placer pour embrasser d'un seul coup d'œil cette immense dépression du sol, cette longue suite de bas-fonds et de chotts qui, partie du voisinage de Gabès, se poursuit le long du trente-quatrième degré de latitude nord jusqu'en Algérie, au sud de Biskra. C'est sur cette région blanche d'efflorescences salines que la pensée vient placer involontairement les eaux profondes de la mer : la mer, c'est-à-dire les communications faciles et assurées, au lieu des longues marches des caravanes sur un sol embrasé peuplé de Bédouins pillards; la mer, c'est-à-dire des rivages où les pluies sont plus fréquentes et la température plus douce. Aussi comprend-on facilement la faveur avec laquelle fut accueillie la communication[1] de M. le capitaine d'état-major Roudaire et comment elle excita l'intérêt général. La mer intérieure rétablie, Nefta, Tozzer et les villages du Nefzaoua redeviendraient des ports comme dans les légendes arabes, et les pluies bienfaisantes condensées par les chaînes du Djebel-Aurès devraient féconder le sud de la province de Constantine aussi bien que le Djerid tunisien et le désert de Gabès.

Pour obtenir ce résultat, il suffirait, pensait-on, de creuser un large canal, long de douze kilomètres en-

1. *Revue des Deux Mondes*, du 15 mai 1874 : Bulletin de la Société de géographie de Paris; — Compte rendu de l'Académie des sciences.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'oasis de Gafsa. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

viron, au niveau à peu près de l'embouchure de l'Oued-el-Akkarit, et l'on retrouverait le niveau de la Méditerranée dans le Chott Faraoun : ainsi l'on rétablirait une mer perdue et elle apporterait avec elle la vie et la fécondité.

La discussion historique apportait aussi toute une série d'arguments favorables au projet de M. Roudaire. Il ne s'agissait en somme que de rompre une barre de sables accumulés par la Méditerranée et le Sahara pour ramener les choses à l'état où elles se trouvaient en des temps historiques peu éloignés.

Peu à peu cependant, après avoir accordé à l'idée grande et généreuse de la mer intérieure l'attention qu'elle comporte, on éleva des objections. Nous-mêmes, dès le mois de juin 1874, nous eûmes occasion d'en dire quelques mots à la Société de géographie de Lyon. Les renseignements fournis par le voyage de MM. Fuchs, Leblanc et Mattei nous permettaient de l'informer que le canal à creuser pourrait bien avoir quarante kilomètres au lieu de douze, et que les dépenses sur ce point pourraient s'élever bien au-dessus des vingt millions annoncés dans le projet, sans parler des canaux à creuser pour faire communiquer le Chott-Faraoun avec les autres chotts. Nous voulions bien admettre avec M. Roudaire que la dépression de vingt-sept mètres au chott Melghir se continue dans la direction de la Méditerranée, et les travaux de triangulation opérés en Algérie par le corps de l'état-major et notamment par le capitaine Périer nous ont habitués à une exactitude si mathématique que nous voulions bien oublier les nivellements opérés à l'isthme de Suez pour démontrer la différence de niveau de la mer Rouge et de la Méditerranée. Mais l'utilité même de la mer intérieure en ce point nous semblait problématique, et les efforts à tenter pour sa création nous paraissaient hors de rapport avec les bénéfices hypothétiques à réaliser.

Il convient de ne point l'oublier : la Petite Syrte est elle-même une mer intérieure. Et pourtant les rivages arides de Sfakès à Gabès et de Gabès à Tripoli n'ont point trouvé la fécondité dans le voisinage de l'eau salée et sous l'influence de pluies plus fréquentes. La mer Rouge est à la fois un type de mer intérieure et de désolation, et les hautes montagnes qui la bordent ne peuvent condenser les nuages de pluie qui ne se forment pas. Sfakès et Gabès ont dans ce désert l'aspect et la signification d'oasis, mais d'oasis où les dattes ne peuvent mûrir complétement, pas plus que dans l'île de Djerba. Le premier effet de la nouvelle mer, si elle avait quelque influence climatologique, serait donc de détruire la plus grande source de richesses du Djerid tunisien et d'amener les palmiers de Nefta, de Tozzer, de Gafsa et du Nefzaoua au résultat médiocre des palmiers du littoral. Mais ce n'est point ici le lieu de discuter sur ce sujet qui nous occupa l'esprit quelque temps. Plus tard nous avons vu nos arguments repris par des hommes d'une compétence reconnue, comme M. Fuchs, M. Cosson, etc., qui ne pouvaient avoir eu connaissance de notre communication à la Société de géographie de Lyon.

La question aura avancé d'un grand pas quand M. Roudaire aura visité le Djerid lui-même et qu'il n'aura plus à se fier aux indications médiocres d'une carte aussi remplie d'inexactitudes que celle de M. Pricot de Sainte-Marie. Quand le nivellement du bassin des Chotts aura été établi dans toute sa longueur avec des procédés vraiment scientifiques, alors, mais alors seulement, on pourra aborder avec utilité l'étude des résultats à prévoir[1].

Gafsa. — Admirable forêt de palmiers. — Richesse et abondance des arbres à fruits ; les légumes. — Irrigation. — Eaux thermales. — Monuments. — La population. — Retour à Sfakès par la Majoura.

Des dix-huit kilomètres de plaine aride et sablonneuse qui séparent l'oasis d'El-Guettâr de celle de Gafsa, nous n'aurons rien à dire. En vain nous cherchâmes un arbre ou un puits qui pût nous indiquer l'emplacement de la prétendue ville de Thala, où Pélissier place sa forêt de gommiers. Seule, la ligne sombre des palmiers de Gafsa, à l'horizon, nous faisait pressentir de loin la richesse et l'importance de cette oasis, la plus belle du Sahara tunisien.

« Il y avait au milieu de vastes solitudes, dit Salluste, une grande et importante cité, nommée Capsa, et qui, d'après la tradition, avait eu pour fondateur Hercule le Libyen. »

Ainsi au temps de Jugurtha, Gafsa était une ville forte et puissante, et ce fut là que le roi de Numidie se renferma avec ses femmes et ses trésors, pour tenter une dernière résistance. Depuis, nous retrouvons le nom de Gafsa cité plusieurs fois soit dans l'histoire romaine, soit dans l'histoire ecclésiastique. On connaît le nom de cinq de ses évêques, dont un donatiste et un martyr. Si, de nos jours, la ville a perdu son importance, le sol reste toujours d'une merveilleuse fécondité, et aujourd'hui encore l'oasis de Gafsa est la plus riche et la plus belle de tout le Djerid.

Nous ne voulons pas ici décrire les merveilles d'une forêt de palmiers comme celle de Gafsa. Aucune description ne peut donner une idée de cette gigantesque serre chaude dont la toiture de palmes ondoyantes protége, à cent pieds de hauteur, les cultures les plus diverses.

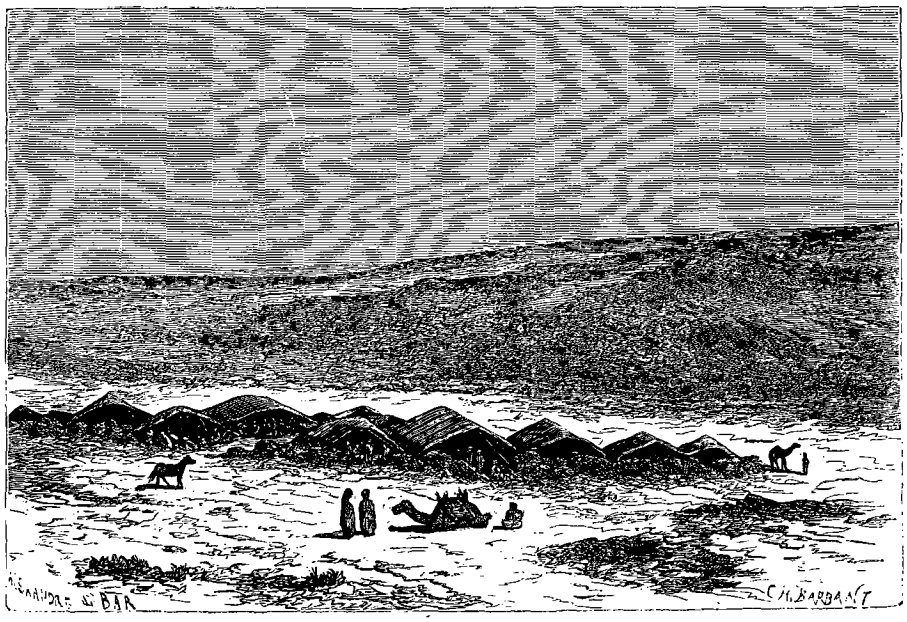
Le palmier-dattier (nakhla) représente, pour le Saharien, à la fois le bananier et le bambou des régions tropicales. Il donne, outre son fruit nommé *themer*, si précieux dans les longs voyages des nomades, ses palmes (djerid) servant à fabriquer des clayonnages, des nattes, des paniers, des sacs, des cordes exécutées dans le Nord avec l'halfa. Sa tige sert à faire les planches et les poutres entrant dans la construction

1. Nous avons été heureux d'apprendre tout récemment que M. le capitaine Roudaire venait de partir, en compagnie de M. Henry Duveyrier, pour étudier plus complétement le lit de la future mer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des maisons et des puits. Il convient d'ajouter la bourre des feuilles radicales et du tronc (saaf) destinée à rembourrer les bâts ou à tisser des étoffes grossières, la séve des vieux palmiers décapités (lâgmi) représentant un coco douceâtre quand elle est fraîche et une bière médiocre quand elle est fermentée (vin de palmier), et les noyaux réservés pour les chevaux ou les chameaux.

Les dattes de Gafsa sont succulentes et rivalisent avec celles de Nefta, réputées les meilleures de l'Afrique. Elles s'exportent au loin, même en Égypte, et représentent un commerce considérable. Elles n'ont rien de commun avec les fruits cueillis avant maturité dans les Zibans ou le Souf pour être expédiés en Europe, ou avec les fruits, qui ne mûrissent jamais, des dattiers de Gabès et de l'île de Djerba, abandonnés aux animaux par les Arabes eux-mêmes, peu délicats pourtant en fait de nourriture. Il est inutile d'ajouter que tout changement dans la climatologie de cette région amènerait la perte de cette source presque unique de revenus et d'alimentation et serait la ruine des oasis de Gafsa, de Tozzer et de Nefta. Les dattiers auraient bien encore les pieds dans l'eau, mais leur tête ne serait plus dans le feu, et, si l'on en croit le proverbe saharien, comme si l'on veut observer les faits, les voyageurs de l'avenir qui arriveraient dans les oasis, à travers la mer intérieure future, n'auraient à admirer que des palmiers semblables à ceux de Sfakès, de Gabès ou de Tarabûlus, arbres d'ornement aux fruits amers. Actuellement les palmiers du Djerid payent un impôt annuel de un milion cinq cent cinquante mille francs au trésor tunisien. Les oliviers de la Tunisie entière, y compris ceux de Djerid, rapportent deux millions six cent dix-sept mille francs.



Un douar. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

Sous l'ombre protectrice de ces palmiers, la plupart des arbres fruitiers de l'Europe méridionale peuvent atteindre des proportions gigantesques. La vigne s'élance au sommet des oliviers et donne des raisins destinés plus tard à entrer comme condiment dans le couscoussou de luxe ; l'amandier (chedjret-el-loûz), le pêcher (chedjret-el-khoûk), l'abricotier (chedjret-el-berkoûk), le prunier (chedjret-el-aïn), le pommier (chedjret-el-teffâh), le coignassier (seferdjel), croissent à côté des figuiers (kerma), des jujubiers (sidz), des grenadiers (roummâna) et des orangers (chemmâm).

En mars et en avril la plupart de ces arbres sont en fleur et des senteurs délicieuses s'épanchent de tout côté, dans une atmosphère à lumière tamisée, à travers les palmes ondoyantes. Pendant la nuit les clartés diffuses d'un ciel d'une pureté incomparable et les rayons de la lune viennent prêter à ces bosquets des teintes fantastiques, et on comprend les accès d'enthousiasme de tous ceux qui ont pénétré dans les oasis du Sahara et particulièrement dans celle de Gafsa.

Le sol sablonneux peut tout produire, à condition de recevoir une quantité suffisante d'eau. Ici elle est d'une abondance extrême et le système d'irrigation d'une simplicité particulière. Le terrain est partagé en petits carrés bordés de petites digues formant des canaux avec les digues voisines. De temps à autre on inonde le terrain tout entier en faisant une coupure à la digue. L'eau coule à la surface du sol ; il n'est pas besoin de puits artésiens comme dans l'Ouad-Righ et de barrages comme dans l'Ouad-Mzab, de puits à galeries souterraines comme dans le Fezzân, le Touât et l'oasis voisine d'El-Guettâr. Aussi les cultures se succèdent-elles avec une rapidité merveilleuse, sans jamais laisser reposer la terre, et l'art des assolements a été poussé très-loin par les jardiniers arabes, à la suite

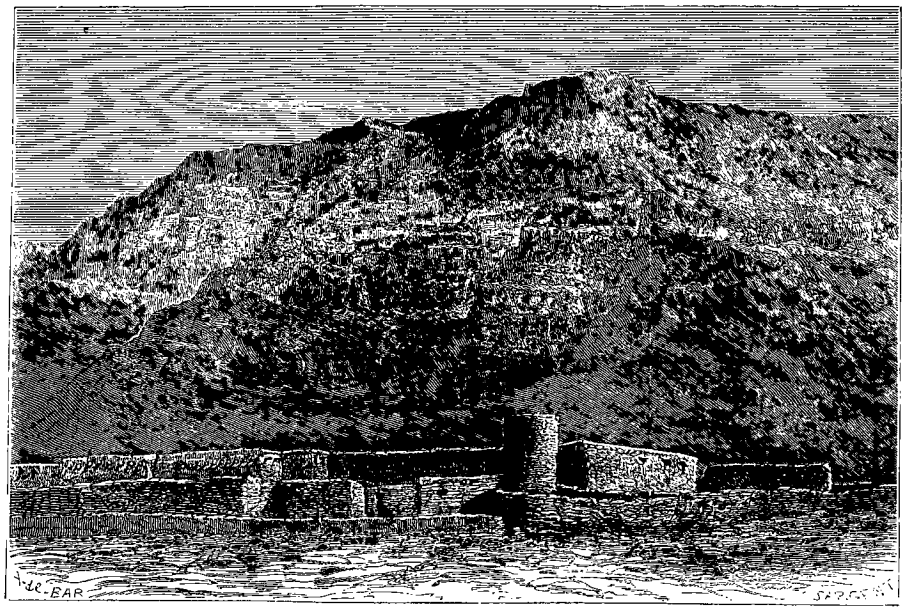
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'expériences séculaires. Le henné (*lausonia inermis*), le tabac (*nicotiana rustica*, Doukhân), le piment (*capsicum annum*, Felfef-el-Ahmar), les fèves (foûla), le meloûkhia (*hibiscus esculentus*), les pois (hammiz-el-djebâna), le melon (bettikha), le concombre (foggoûs), le potiron (gueráa), la citrouille (rabouïa), les pastèques (dellaa), les pourpiers (ridjla), la tomate (tomâtich), l'aubergine (radindjâl), la bette (selk), le cumin (kerouïa), la coriandre (gouzbîr), l'orge et le blé, etc., sont les principales de ces cultures et servent à l'alimentation des habitants ou au commerce extérieur.

Outre sa richesse agricole, Gafsa est encore un véritable centre industriel. Les immenses troupeaux des Hammémas, qui occupent la région environnante, lui fournissent amplement la matière première, et c'est à Gafsa que se tissent la plupart des couvertures et des burnous vendus à Tunis. On y fait principalement l'article courant en laines quelque peu grossières : les pièces plus luxueuses en soie légère tramée avec de la laine très-fine, dont se parent les riches Mauresques, se font surtout à l'île de Djerba.

A Gafsa un bon burnous vaut de quarante-cinq à cinquante francs; quant à ces immenses couvertures aux vives couleurs, unique luxe de la literie maure, elles varient de cinquante à cent soixante francs, suivant la grandeur. Ces prix ont déjà doublé à Tunis.

Nous devons dire que les exactions du ministre déchu avaient, dans ces dernières années, porté un coup funeste à la prospérité commerciale de Gafsa. On nous a montré plusieurs riches industriels qui s'étaient vus dépouillés de leurs biens ou ruinés par des charges accablantes, et un véritable découragement s'était emparé de la population de l'oasis. Aujourd hui, sous la sage et ferme influence du nouveau ministre, Khé-



Le Djebel-Arbet. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

rédine, la confiance renaît et tout fait espérer que dans peu de temps Gafsa redeviendra la grande et puissante cité dont parle Salluste.

A notre arrivée, nous allâmes directement nous installer au Dâr-el-Bey. Le caïd de Gafsa, personnage important, qui est en même temps le caïd de tout le Djerid tunisien, était momentanément absent et ce fut un officier qui se chargea de nous faire les honneurs. Au reste, le palais du Bey est une simple maison mauresque ne rappelant en rien les splendeurs d'une demeure royale ; elle n'a de remarquable que son emplacement sur les ruines mêmes d'anciens thermes romains.

Trois sources d'eaux thermales à trente et un ou trente-deux degrés centigrades, légèrement minéralisées, forment, en jaillissant, une véritable rivière au milieu de Gafsa. Les anciens, si fort amateurs de balnéothérapie, n'ont eu garde de les négliger, et des restes bien conservés, dont profitent aujourd'hui les habitants du pays, prouvent l'existence d'établissements thermaux importants.

Le plus grand de ces établissements, situé au milieu de la ville, directement au-dessus de notre habitation, porte le nom de Thermyle-el-Bey. Ce ne sont pas des thermes à proprement parler, mais deux grands bassins ouverts, de dix mètres de côté chacun, sans voûte ni toit, protégés seulement par des murs élevés contre les regards indiscrets. Ils communiquent entre eux par une voûte supportant un pont. Les parois sont bien conservées et portent plusieurs inscriptions qui ont été relevées par M. Victor Guérin. Aujourd'hui ces deux magnifiques piscines ont encore les noms de Bains des hommes et Bains des dames, et servent aux habitants à laver leur linge et à faire leurs ablutions. La nuit venue, nous étions seuls à en jouir, et c'était vraiment plaisir d'oublier dans ces aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nomades de la régence de Tunis, homme et femmes. — Dessin de D. Maillart, d'après des photographies de MM. Catalanotti et Garrigues.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tièdes et limpides la chaleur et la poussière de la journée, compliquées de la malpropreté musulmane.

Dans l'intérieur de la citadelle, où jaillit une source semblable, on voit encore un beau bassin romain et les restes d'un établissement de bains qui s'étendent en dehors de l'enceinte de la forteresse. C'est là que sont les bains des Juifs, et lors de notre séjour, les femmes et les enfants israélites venaient s'y purifier en foule avant les solennités pascales.

Dans ces eaux chaudes vivent d'innombrables légions de poissons et de serpents noirs. Les serpents, dont nous avons rapporté des échantillons au musée de Lyon, paraissent appartenir à une espèce nouvelle du genre *tropidonotus*. Quant aux poissons, rapportés pour la première fois par Desfontaines, ils ont été décrits par Lacépède d'une façon assez large pour pouvoir rentrer dans presque tous les genres des acanthoptérygiens connus. L'étude de ce poisson, dont nous avons rapporté de nombreux échantillons, nous a permis de le faire rentrer dans le genre *chromis*. Un naturaliste anglais, M. Tristam, se demande si on ne doit pas considérer un poisson analogue, trouvé par lui à Tuggurt, comme un dernier vestige vivant de la faune qui a peuplé la mer Saharienne avant l'époque tertiaire. Il est vrai que tous deux offrent des caractères suffisants pour les rapprocher d'espèces exclusivement marines aujourd'hui. Cependant, sans insister sur cette question, nous ferons observer que ce poisson n'a pas été retrouvé à l'état fossile dans les terrains de cette époque.

Outre les thermes, des ruines nombreuses viennent attester l'importance de l'ancienne colonie romaine de Capsa. Nous n'entrerons pas ici dans le détail des colonnes et inscriptions que d'autres voyageurs, M. Guérin surtout, ont étudiées avec soin. Qu'il nous suffise de dire que la plupart des maisons sont construites avec des débris anciens et qu'on rencontre à chaque pas des portes, des pans de murs et des portions de maisons romaines assez bien conservés.

Gafsa a beaucoup perdu de sa splendeur telle que l'a décrite l'auteur arabe el Bakri. Une partie de ses maisons tombent en ruine; et de ses nombreuses mosquées une demi-douzaine à peine restent debout, dont trois seulement méritent l'attention.

La grande mosquée est ornée d'un très-élégant campanile, de style mauresque.

La citadelle ou Casbah est également fort belle. C'est une immense forteresse, entourée de murs et de bastions, dont quelques parties, le portail d'entrée principalement, sont fort remarquables. A l'intérieur jaillit une source abondante, et une garnison devait pouvoir y tenir indéfiniment. Aujourd'hui cette enceinte fortifiée, où l'on pourrait loger une petite armée, abrite seulement quelques soldats tunisiens qui occupent leurs loisirs en tricotant des bas.

La population de Gafsa est d'environ cinq mille âmes, dont un quart israélite. Les Juives de ce pays ont en Tunisie une réputation de beauté que quelques-unes justifient dignement. Les habitants, quoique peu habitués à voir des étrangers, sont assez bienveillants pour eux.

Après trois jours d'un repos nécessaire, nous quittons Gafsa pour reprendre la route de Sfakès par la Majoura. Cette route, quoique aussi directe que les autres, n'est fréquentée ni par les caravanes ni par les voyageurs. C'était pourtant l'ancienne voie romaine que le hasard nous fit découvrir et suivre pendant tout notre trajet de retour. Aussi, à chaque pas des ruines importantes venaient marquer l'emplacement d'une enceinte fortifiée ou d'une citerne.

Au sortir de Gafsa, on suit la route de Tunis pendant une vingtaine de kilomètres, en laissant le Djebel-Arbet sur la droite. Puis on oblique à l'est et l'on s'engage dans une plaine déserte et sablonneuse où l'on trouve bientôt un puits aux eaux fortement sulfureuses, à côté de ruines romaines importantes d'un établissement thermal. Sur toute cette route les sources sont rares et espacées, et ne donnent le plus souvent que des eaux saumâtres et minéralisées. On s'explique ainsi que ce chemin ne soit pas régulièrement fréquenté par les caravanes. Il offre, en outre, l'inconvénient de traverser les campements et les territoires de parcours des Hammémas.

Dès le premier jour notre caravane, fatiguée par une longue journée de marche, dut camper avec précaution en dehors d'un des douars Erdedia de la sous-tribu des Ouled-Aziz. Nous fûmes forcés de nous coucher en manquant de tout, c'est-à-dire d'eau et de couscoussou, le tout du désert; et comme notre chaouch menaçait de se plaindre à Tunis, les chefs erdedia lui donnèrent le judicieux conseil de partir comme il était venu, sans souper, afin d'être plus léger et de ne pas fatiguer son cheval privé d'eau depuis vingt-quatre heures.

Et cependant ces douars comptent parmi les plus riches et possèdent d'immenses troupeaux!

Le lendemain vers onze heures, la chaleur devient accablante et nous fait craindre que nos montures, déjà fatiguées de la veille, n'aient plus la force de franchir les quatre-vingts kilomètres qui nous séparent de l'Oued-el-Leben, seul endroit où nous puissions trouver de l'eau. Nous nous décidons donc à aller demander l'hospitalité au caïd des Ouled-Aziz lui-même, Ahmed-ben-Ali, espérant le trouver plus accueillant que ses sujets. Nous ne fûmes pas trompés : Ahmed ben Ali blâma sévèrement cette infraction à l'hospitalité traditionnelle des Arabes, si réelle et si généreuse, et, pour nous la faire oublier, il fit immoler mouton sur mouton et offrit un festin à tout son douar.

C'est un homme fort intelligent, doué d'un esprit vif et chercheur qu'on rencontre rarement chez un Arabe. Il voulut s'informer de l'usage de tous nos instruments de météorologie et profiter de notre présence pour prendre une leçon de français en s'efforçant de prononcer d'une façon bizarre et convaincue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les mots les plus usuels. Nous ne pûmes cependant lui faire entendre qu'il n'y avait pas de mots français pour exprimer l'action d'attendre son ennemi sur la route et de le tuer, sans que cela fût un crime. Il nous fallut renoncer à lui faire comprendre qu'une chose si simple pour lui n'était pas admise en France. Sa réception fut d'ailleurs pleine de cordialité, et ce fut sans arrière-pensée qu'à notre départ nous lui donnâmes l'assurance d'effacer de nos notes et de notre mémoire les noms des chefs Erdedia, si peu bienveillants de la veille.

A onze heures du soir, nous nous mettons en marche aux sons plaintifs et bizarrement modulés des cantilènes arabes reprises tour à tour par nos chameliers. Nous contournons le massif de Bou-Hedma que nous avons ainsi côtoyé de tous les côtés. Là, l'Oued-el-Leben commence par un de ses bras le drainage des sables. Mais au moment de notre passage, il était à sec; seul le bras, alimenté par le Djebel-Melseri, contient une eau fortement salée et magnésienne. Nous arrivons sur les bords dans la matinée, et nous voyons fuir devant nous de nombreux troupeaux de sangliers qui se réfugient dans des bouquets de tamarins et des roseaux gigantesques.

Il était décidé que nous aurions à nous plaindre des Hammémas. Un douar nous déclare qu'il n'a rien à nous offrir, nous priant de repasser plus tard. Nous allons donc plus loin, jusjusqu'à la nuit tombée.



Femme et enfant des tribus nomades tunisiennes. — Dessin de D. Maillart, d'après une photographie de M. Catalanotti.

A neuf heures du soir, après vingt-deux heures de marche, nous campons sur le sable, sans eau pour les chevaux et les chameaux, sans souper pour les hommes, et sans feu de peur des Hammémas. Heureusement la lune, qui venait de se lever, permettait à nos sentinelles d'explorer au loin l'horizon.

Cette nuit-là, nous eûmes l'inexprimable bonheur d'entendre glapir un chacal Cette circonstance, unique dans notre voyage, mérite d'être notée pour l'édification de tous ceux qui aiment à entendre les bêtes féroces hurler la nuit et qui seraient tentés d'aller au sud de la Tunisie dans cette intention.

Le lendemain nous étions en route avant le jour, car nos montures n'avaient pas bu depuis vingt-quatre heures, et il fallait trouver l'eau au plus vite. Aussi fut-ce avec une véritable joie que nous arrivâmes à neuf heures du matin sur les bords d'un puits. Mais, hélas! la source était à soixante-dix mètres de profondeur, et il fallut un véritable travail pour retirer un seau d'eau chaude, fortement sulfureuse et détestable. Nos chevaux cependant parurent la boire avec tant de plaisir que nous nous mîmes courageusement à l'ouvrage pour les désaltérer.

A côté est un mausolée romain d'une grande élégance et en parfait état de conservation. Tout autour, de nombreuses ruines sur une grande étendue semblent indiquer un ancien cimetière et un camp retranché.

De là jusqu'à l'Oued-Harseï on rencontre de nombreuses ruines de chaque côté de la route. L'Oued Harseï Techâl, dont les eaux souterraines ne se font jour que par des trous, est ombragé de magnifiques oliviers, les plus beaux que l'on puisse voir. Nous fûmes on ne peut plus heureux de les rencontrer, car dans l'après-midi s'éleva un simoun épouvantable, et si nous n'avions pu attacher notre tente à leurs robustes troncs, il nous eût été impossible de la maintenir debout. Dès le matin, nous nous mettions en route pour Sfakès, que nous pouvions atteindre avant la fin du jour.

Nous nous félicitions d'avoir quitté le territoire des Hammémas, lorsque aux environs de Sidi-el-Agherba on nous apprit de nouveaux méfaits. Une expédition de cavaliers hammémas venait d'opérer une razzia à vingt-cinq kilomètres de Sfakès, à cent soixante kilo-

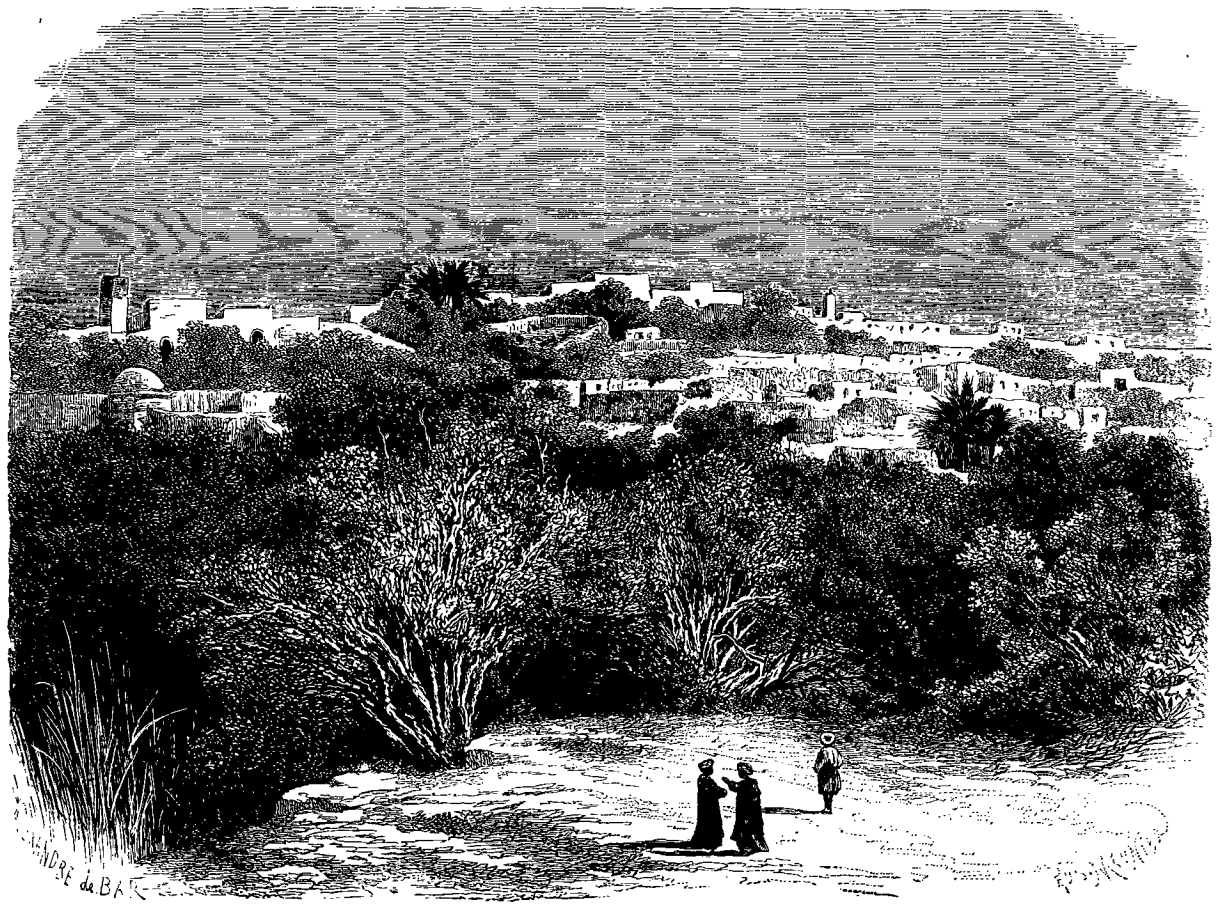
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètres de leurs campements. Il y avait eu quelques hommes tués dans la bataille ; mais, en fin de compte, les Hammémas s'étaient sauvés, emmenant trente chameaux. Ils avaient été rejoints par les propriétaires dévalisés à l'endroit même de notre campement de la veille, peu d'instants après notre départ. Là, le combat avait recommencé, mais sans succès pour les Arabes de Sidi-el-Agherba, qui avaient dû regagner leurs douars, sans leurs chameaux. Aussi, à notre passage, toute la population était sous les armes : bergers, pèlerins, enfants, tous avaient de vieux fusils à pierre, la plupart sans pierre. Nous passons près d'un de ces braves qui avait un fusil sans chien, et il ne le portait pas moins fièrement pour cela. M. Mattei lui offre quelques allumettes dans le cas où il aurait à faire le coup de feu ; il comprend la plaisanterie, accepte les allumettes et on se sépare en riant.

Nous atteignons cependant la zone cultivée qui entoure Sfakès, et, à cinq heures du soir, nous faisons notre entrée dans la ville, attendus et complimentés par toute la petite colonie française.

Retour à Tunis. — Kérouan. — Dolmens. — Pont romain. — Ruines. Zaghouan. — Djebel-Ressas. — Fin du voyage.

Nous passons plusieurs jours à Sfakès, attendant des vents favorables qui nous permettent d'aller à l'île de



Ville de Zaghouan. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

Djerba et à Zerzis, sur un bateau de pêche de M. Mattei. Mais hélas ! les vents s'obstinent à être contraires, et nous empêchent même d'aller visiter l'île de Kerkenah, à deux heures de Sfakès. Pressés de rentrer en France, il nous faut donc renoncer à nos projets de visite aux Ourghemas et à Tripoli. Comme compensation, il fut convenu que nous reviendrions par le Kérouan et Zaghouan, et le dimanche 12 avril nous quittâmes Sfakès, en profitant du retour d'une caravane qui se dirigeait vers Tunis.

M. Mattei voulut bien nous accompagner jusque chez les Methilit. C'était là, en effet, que nous devions passer la nuit chez le caïd, Si-Salah-Embarek.

Jusqu'à Sidi-Salah, à seize kilomètres de Sfakès, nous suivons la route déjà parcourue : là nous nous dirigeons plus à l'ouest, laissant à notre droite le chemin d'El-Djèm.

En avançant dans l'intérieur, on rencontre un pays plus fertile et mieux cultivé que près du littoral ; on voit qu'on approche des plaines du Kérouan, le grand centre de la production agricole de la Tunisie.

A cinq heures du soir, nous apercevions les tentes des Methilits, et bientôt après Si-Salah-Embarek nous faisait les honneurs de son douar. Ce grand vieillard,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

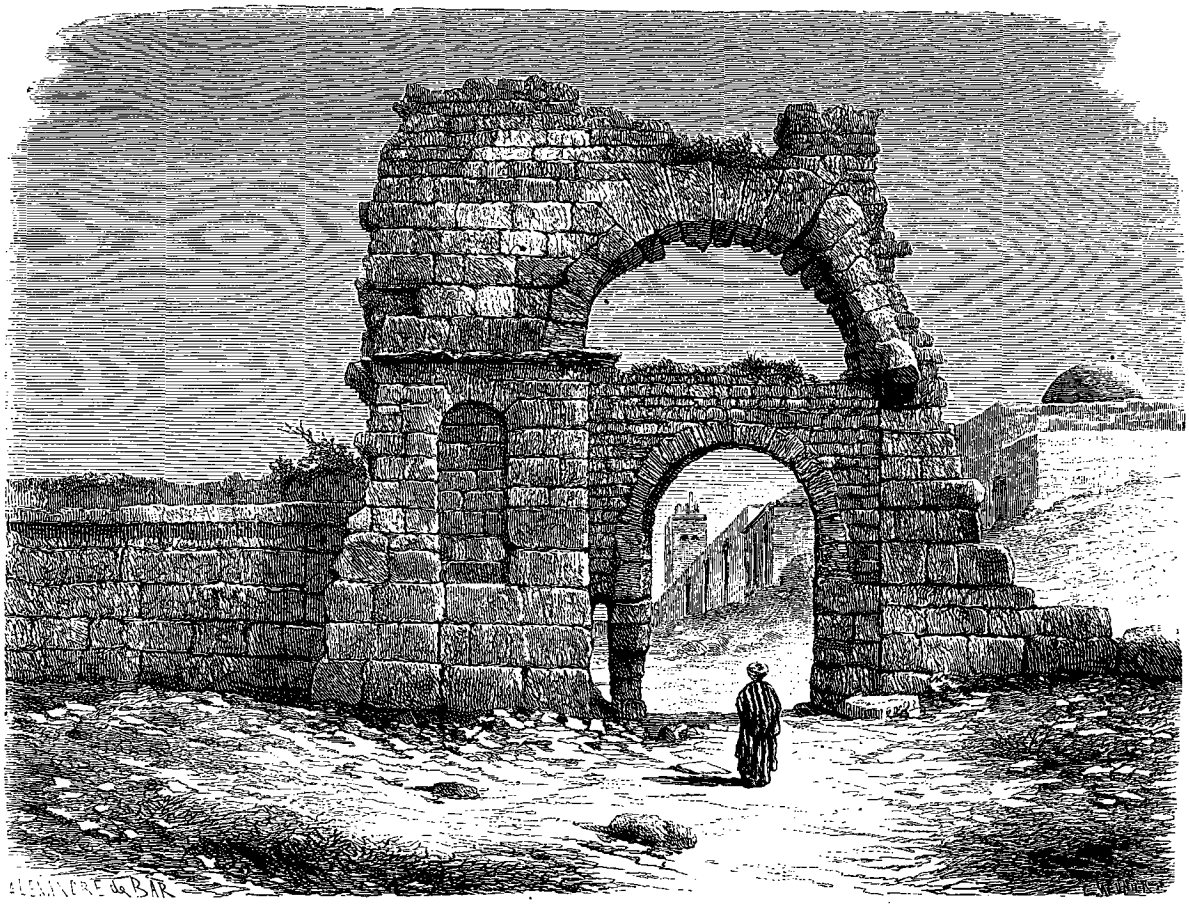
magnifique type de la beauté arabe, est chef général des goums, et l'un des plus fermes soutiens du trône tunisien. C'est un légitimiste dans la force du terme, ne connaissant qu'Allah et son bey. Il nous montre avec orgueil les blessures qu'il a reçues pour la bonne cause, ainsi que les présents de son souverain.

Il nous offre l'hospitalité sous une tente en coutil de fabrication anglaise, luxe inouï en Tunisie ; il nous fait voir ses voitures, son cheval de guerre, magnifique étalon arabe d'une beauté et d'une valeur inestimables, et ses sabres, purs damas, avec lesquels il s'amusait, dans sa jeunesse, à couper d'un seul coup un jeune chameau en deux morceaux. « Tout ici, nous dit-il, appartient au Bey, et puisque vous êtes ses amis, vous pouvez disposer de tout. »

Il pousse la cordialité jusqu'à nous introduire dans sa tente particulière, où sont ses femmes, ses négresses et toutes ses richesses, en ne manquant pas, du reste, de nous faire remarquer la valeur d'une pareille marque de confiance.

Une pluie torrentielle ne cesse de tomber pendant toute la soirée, et nous nous félicitons de l'heureuse coïncidence qui nous fait passer la seule nuit de pluie que nous ayons eue en Tunisie sous l'unique tente en coutil imperméable qui existe dans le pays.

Le lendemain, nous profitons de la complaisance de



Porte romaine, à Zaghouan. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

notre hôte et de sa profonde connaissance de la région pour régler notre route précise et nos étapes jusqu'à Zaghouan : car nous allions nous engager dans un chemin non fréquenté habituellement par les voyageurs et les caravanes, et une triste expérience nous avait trop appris ce que valait la carte de l'état-major pour que nous eussions l'imprudence de compter encore sur elle. D'après l'avis de Si-Salah, nous renonçons à pénétrer dans la ville de Kérouan que nous devons laisser sur la gauche. Cette ville, d'après la légende, possède les restes du barbier du Prophète. Aussi est-elle considérée comme la cité sainte de la Tunisie. Le fanatisme religieux de ses habitants et de ses nombreux pèlerins rend l'accès de la ville difficile et même dangereux pour les étrangers. De plus, dans toute cette partie de notre voyage, ayant changé notre itinéraire présumé, nous voyagions sans amrahs ou réquisitions du Bey. Nous devons dire, du reste, que, malgré cette absence de papiers officiels, les Arabes nous ont offert partout l'hospitalité la plus large et la plus généreuse.

En échange de ses bons avis, Si-Salah, qui a entendu parler de plusieurs de nos cures, nous demande de lui apprendre nos secrets. Nous lui laissons un

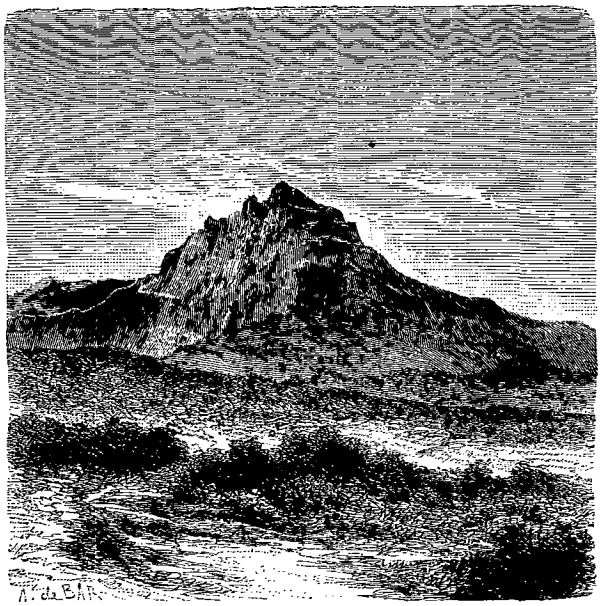
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petit flacon d'ammoniaque contre la morsure des serpents. Il paraît enchanté, et convaincu qu'un médicament qui a une mauvaise odeur aussi accentuée ne peut manquer son effet en toute occasion.

Le lendemain, nous nous mettons en route à huit heures. Après quelques kilomètres, il nous faut prendre congé de M. Mattei, et c'est les larmes aux yeux que nous nous séparons de cet ami d'un mois à peine, dont nous avons pu si souvent apprécier le cœur et le caractère.

A midi, nous faisons halte pour déjeuner, et Bel-Gessen, jeune homme de notre escorte, part au galop en avant. Nous devons, en effet, coucher dans son douar.

A trois heures, nous sommes surpris par une véritable averse des pays chauds qui a bien vite traversé burnous et vêtements. En ce moment nous croisons un douar en voyage, surpris comme nous par l'orage. Les hommes, montés sur les chevaux et enveloppés dans leurs burnous, reçoivent philosophiquement la pluie, tandis que par derrière, les femmes pataugent dans le terrain détrempé et les touffes de halfa humide, retroussant leurs jupes avec un courage et un sans-gêne qu'excuse seule la nécessité où elles sont de ne pas mouiller leur unique vêtement.



Le Djebel-Ressas. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

Enfin, à cinq heures, le temps s'élève un peu, au moment où nous arrivons au douar. Là, nous sommes en pays de connaissance : le père de notre homme, qui est sous-chef de la tribu, nous reçoit avec la plus grande cordialité, et un bon feu a bien vite séché nos vêtements. En l'absence du chef, son fils nous fait préparer à souper; mais, dérangé dans la célébration de ses fiançailles, il laisse, paraît-il, échapper quelques paroles de mauvaise humeur qui blessent nos hommes d'escorte; ils refusent le couscoussou, et préfèrent s'endormir sans souper que de sortir de leur dignité offensée.

Assez mal installés sous une tente arabe où l'on ne peut tenir qu'accroupis, nous dormons fort peu au milieu des coups de fusil qui, toute la nuit, célèbrent les fiançailles du fils du chef.

Décidés à laisser la ville de Kérouan sur la gauche, nous nous dirigeons un peu à l'est, directement vers le lac du même nom.

Cet immense chott, connu sous le nom de Sebkha de Sidi-el-Hani dont les sables mouvants risquent d'engloutir les caravanes, n'a pas moins de trente-six kilomètres dans sa plus grande dimension; il n'en avait que quatorze au lieu de notre passage. Un véritable ouragan vint nous assaillir pendant la traversée, et nous rendre encore plus difficiles les précautions que l'on est obligé de prendre pour ne pas enfoncer dans les sables mouvants. Nous atteignons pourtant sans accident l'autre bord et le petit marabout de Sidi-el-Hani qui a donné son nom à la Sebkha. Il est situé sur une colline aux trois quarts entourée par un petit lac couvert de canards sauvages et de gibier d'eau. Tout autour la végétation devient plus vigoureuse. Des champs d'orge de toute beauté occupent l'horizon à perte de vue, et c'était vraiment dommage de fouler aux pieds des chevaux, faute de sentiers, ces récoltes verdoyantes.

Nous allâmes demander l'hospitalité aux descendants de Sidi-el-Hani, et un des leurs nous céda sa tente, malheureusement avec tous ses accessoires, chiens, chèvres et poules, qui ne nous laissent guère dormir.

En quittant le marabout de Sidi-el-Hani et en nous dirigeant vers le massif du Zaghouan, nous fûmes fort étonnés de nous trouver, après quelques heures de marche, sur les bords d'un vaste lac aux eaux poissonneuses, mesurant trente kilomètres au moins de longueur. Cette masse d'eau douce, qui ne saurait être désignée par le petit lac d'eau salée indiqué sur la carte, barrait notre route directe vers le Zaghouan, et il nous fallut le côtoyer, en nous dirigeant vers l'est, pendant quinze à dix-huit kilomètres. Cet obstacle nous rejeta en dehors de notre route projetée, et nous fûmes fort désappointés de nous retrouver le soir au ksar des Ouled-Saïd, à une quinzaine de kilomètres au plus de la Méditerranée.

Ce fut en abordant contre notre gré le massif du Zaghouan par les passages situés à gauche du Djebel-Takroun, route délaissée par les voyageurs et les caravanes, que nous avons découvert, à quelque distance du pied de la montagne, une agglomération de deux cent cinquante à trois cents dolmens en parfait état de conservation. Cette vaste nécropole préhistorique occupe un carré de cinq cents mètres de côté environ. Chaque dolmen, uniformément orienté de l'est à l'ouest, est entouré d'une enceinte de pierres enfoncées en terre, ayant six à sept mètres de diamètre. Sur quelques-uns, la pierre supérieure, qui mesure de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux à trois mètres de côté, a été renversée; mais la plupart sont parfaitement intacts. Nous n'avons trouvé leur existence signalée dans aucune relation de voyage en Tunisie. Malheureusement il fallut nous contenter de relever exactement l'endroit, et l'on comprendra avec quels regrets nous avons dû laisser vierge un pareil trésor que nous n'avions ni le temps ni les moyens d'explorer!

En nous approchant de la montagne, nous traversons un oued sur un beau pont romain assez bien conservé, et nous commençons à monter. Nous faisons halte au milieu du col, auprès d'une belle source d'eau de montagne, entourée de ruines romaines et de magnifiques caroubiers. Par-dessus les hauteurs, on découvre la mer entre Hammamet et Hergela; le paysage est ravissant, surtout au sortir des plaines monotones du désert, et l'eau de montagne nous semble délicieuse après les eaux saumâtres et salines des jours précédents. De ce point jusqu'à la ville de Zaghouan, ce fut une promenade comparable à celle d'un parc à la façon anglaise, dans une forêt de thuya (*Callyotris quadrivalvis*) de toute beauté, et l'une des plus étendues de la Tunisie : elle occupe quarante mille hectares sans interruption et sans autre essence forestière.



Le Djebel-Zaghouan. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

Le soir même, nous faisions notre entrée dans la ville de Zaghouan, une des plus pittoresques de la Tunisie. Coquettement étagée sur un contre-fort détaché du pied même de la montagne, elle offre au voyageur venu du sud le spectacle nouveau d'eaux courantes, fraîches et limpides, et d'une végétation magnifique à laquelle l'œil n'est plus habitué. C'est, du reste, un point fréquemment visité, car, outre la beauté de son site, Zaghouan offre aux touristes de Tunis de belles ruines romaines. C'est là que commence l'immense aqueduc, œuvre d'ingénieurs français, qui va porter à Tunis les eaux du Djebel-Zaghouan, en suivant et utilisant l'ancien aqueduc alimentant Carthage. Sur les flancs de la montagne, au point même où aujourd'hui encore on recueille les eaux, on voit les restes d'un magnifique temple romain, probablement dédié à la divinité de la source. Cette construction grandiose, encore bien conservée, a la forme d'un vaste hémicycle, entourant un bassin central. Dans le fond est un hôtel, et de chaque côté douze niches, veuves hélas! de leurs statues. Nous en retrouvons les débris parmi les décombres, ainsi que les restes mutilés d'un buste d'empereur romain. La façade, ornée de deux magnifiques portiques, est placée sur un rebord taillé à pic au flanc de la montagne. De là on découvre l'immense plaine où serpente l'aqueduc jusqu'à Tunis, les croupes arrondies du Djebel-Sidi-Salem et les crêtes aiguës du Djebel-Ressas, vers lequel nous devons nous diriger le lendemain.

En sortant de la ville de Zaghouan par une jolie porte romaine, nous abandonnons le chemin direct de Mohamedia-Oudna et Tunis, suivi ordinairement par les touristes. Traversant la forêt d'oliviers qui recouvre le fond de cette vallée, de toute part sillonnée de cours d'eau, nous nous élevons sur les pentes boisées du Djebel-Sidi-Salem, pour gagner la vallée de l'Oued-Ramel et le Djebel-Ressas. La route par la vallée, qui serait plus directe, est impraticable à cause des coupures profondes que tracent les nombreux oueds descendus des pentes opposées. Il faut nous élever presque sur la ligne de faîte par des chemins accessibles seulement aux chèvres et aux chevaux arabes. De là nous redescendons sur les bords de l'Oued-Ramel.

Sur la rive droite de l'oued et à quelques kilomètres du pied du Djebel-Ressas, nous trouvons des ruines romaines considérables que nous n'avons pas vues signalées sur le livre de M. Victor Guérin. Il y a là les restes d'un établissement important que l'on peut en partie reconstruire par l'imagination. Les portions les mieux conservées sont d'immenses citernes voûtées, construites sur le même plan que celles de Carthage, quoique dans des proportions moins grandioses. Elles occupent un espace de soixante mètres de longueur sur vingt-cinq de largeur environ, et plusieurs des voûtes sont encore intactes. Situées sur une route peu fréquentée, ces ruines n'ont pas encore été étudiées, et nous devons nous contenter de les signaler.

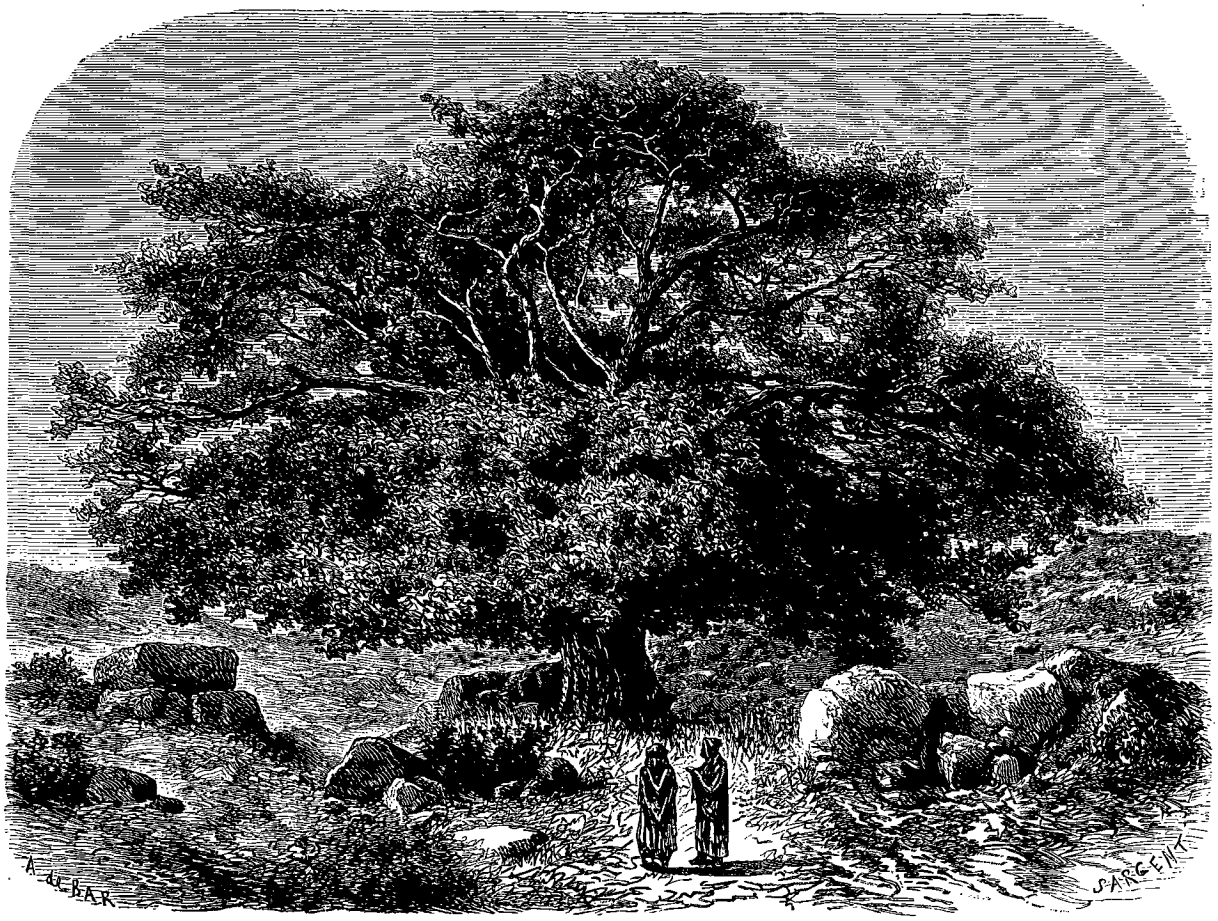
Dans la soirée, nous finissons par trouver quelques gourbis au pied même du Djebel-Ressas dont nous faisons l'ascension le lendemain.

Sur le côté sud-est, par lequel nous attaquons la montagne, on ne trouve aucun chemin, et la marche est très-pénible parmi les blocs écroulés sur une pente extrêmement rapide. De tous les côtés, du reste, le Djebel présente cette apparence continue d'une muraille rocheuse escarpée, terminée par une sorte d'é-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chancrure, ressemblant assez exactement à une selle arabe et visible même de Tunis. Après trois heures d'ascension pénible, on gagne enfin cette échancrure, d'où l'on a un panorama splendide, qui le cède pourtant en magnificence à celui qu'on obtient en escaladant le rocher sur la droite et en arrivant au point culminant. La Méditerranée bleue dessine les contours onduleux du golfe de Tunis, et se perd à l'horizon, de l'autre côté du cap de Carthage. La presqu'île terminée par le cap Bon et le golfe d'Hammamet occupe l'extrême droite; à gauche, on découvre Tunis et ses deux lacs, le Bardo, l'Ariana, la Goulette qui semble flotter sur les eaux, et les cornes aiguës du Djebel-Bou-Karnim. Pour trouver une limite à l'horizon, il faut se tourner au sud et regarder le Djebel-Zilk, les montagnes de Kérouan et, sur un premier plan, les montagnes du Djebel-Zaghouan. Notre descente eut lieu par le côté opposé de la muraille, où nous retrouvâmes les mines de plomb qui ont donné le nom à la montagne, et l'ancien chemin d'exploitation.

D'après nos observations, la hauteur du Djebel-Ressas dépasse un peu sept cents mètres; celle du



Caroubier. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie du docteur Rebatel.

Bou-Karnim est de cinq cent quatre-vingt-neuf mètres.

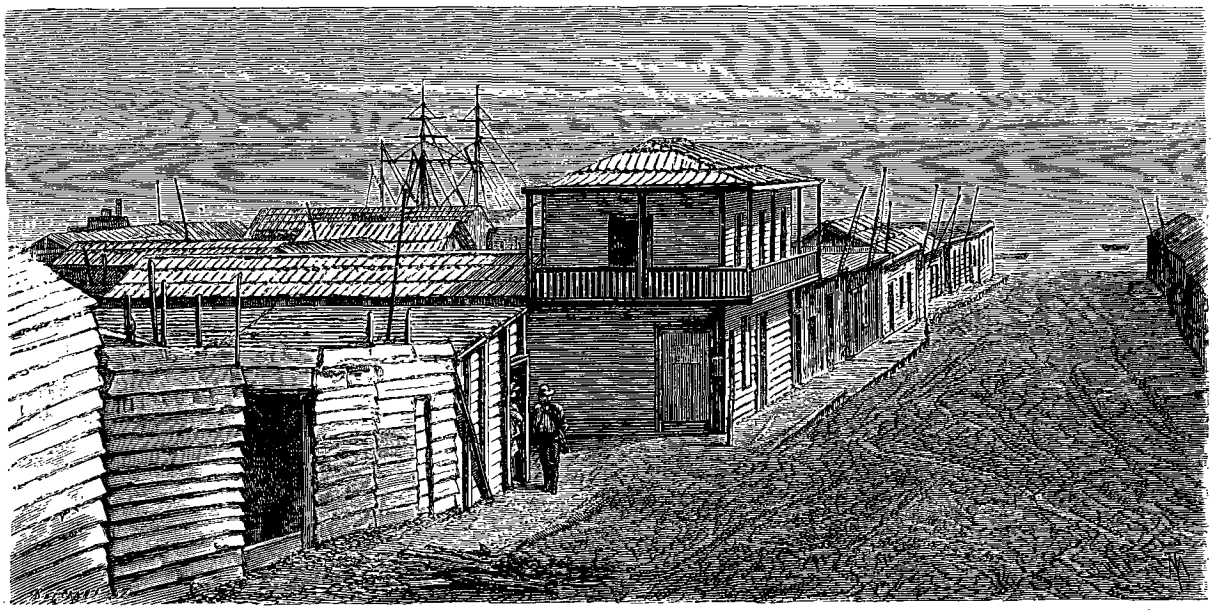
En quittant le pied du Djebel-Ressas, nous n'avions qu'à contourner le Bou-Karnim pour nous retrouver sur la route déjà parcourue de Hammam-el-Lif à Tunis.

Depuis notre passage, l'eau des fondrières avait disparu; les voyageurs et les caravanes avaient pu tracer le chemin sur la terre ferme. Aussi, le même soir, nous pouvions rentrer à Tunis, après quarante-huit jours d'une expédition qui, malgré bien des fatigues, se trouvait heureusement accomplie.

Là, notre tâche était terminée. Après quelques jours consacrés au repos et à une visite détaillée des ruines de Carthage, dont nous n'avons pas à parler ici, il ne nous restait plus qu'à remercier tous ceux qui par leur bienveillant concours avaient rendu notre voyage plus facile, et le 28 avril nous faisions voile pour la France.

Docteurs Rebatel et Tirant, de Lyon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue de Mejillones. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

LE DÉSERT D'ATACAMA ET CARACOLES

(AMÉRIQUE DU SUD),

PAR M. L'INGÉNIEUR A. BRESSON.

1870-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

De Saint-Nazaire à Mejillones. — La traversée de l'isthme de Panama. — Guayaquil, vraie patrie des chapeaux de Panama. — Lima. Triomphe des modes parisiennes.

Au mois de mars 1870, je fus choisi pour faire partie d'une commission moitié scientifique, moitié financière, chargée d'étudier les dépôts de guano et les gisements métallifères du littoral de Bolivie.

Partis de Saint-Nazaire le 8 mars, nous passions le 23 à la Martinique, et après avoir touché Santa-Maria, nous gagnâmes rapidement Aspinwal, tête de ligne du chemin de fer qui traverse l'isthme de Panama. Ce trajet offre de magnifiques tableaux : la voie a été tracée par le feu et la hache à travers des forêts vierges du plus splendide aspect; parfois, en côtoyant une rivière, on aperçoit des alligators vautrés dans la vase, qui regardent curieusement passer le train, sans paraître trop étonnés; de tous côtés s'épanouit, avec une merveilleuse abondance, une végétation inconnue de l'Europe.

Après avoir roulé pendant trois heures et demie à travers ces jardins d'Armide, une mer nouvelle apparaissait à nos regards : nous étions à Panama, au bord de l'océan Pacifique.

Panama n'a rien de remarquable; il ne mérite pas même la réputation que lui ont faite les chapeaux qui portent son nom, car ces chapeaux sont fabriqués non à Panama, mais plus au sud, à Guayaquil, où nous arrivâmes quelques jours plus tard. Nous ne fîmes que passer à Lima; mais nous y restâmes assez pour constater que si le type de la population et le style des monuments ont un caractère espagnol bien marqué, les modes sont devenues complétement parisiennes. Les dames élégantes de Lima considèrent comme un devoir strict de copier, à deux mois de distance, toutes les fantaisies changeantes que crée l'imagination inépuisable de nos couturières, et leurs maris obéissent avec la même docilité exemplaire à nos tailleurs. La mantille seule, heureusement, a résisté, et, grâce à elle, la tête si charmante des jeunes Péruviennes conserve une poétique auréole.

J'épargne au lecteur l'énumération fatigante des escales que nous fîmes, dans notre navigation, le long du Pérou. Tous les petits ports de cette côte sont affreux; aussi ce fut avec la plus grande satisfaction que, le 17 avril, arrivés enfin au terme de notre voyage, nous abordâmes à Cobija, port bolivien. Il y avait quarante jours que nous avions quitté Saint-Nazaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

II

Cobija. — Les distilleries d'eau de mer. — Première excursion sur le littoral bolivien. — Un échantillon des routes. — Mejillones. — Fuite subite de mes compagnons. — Solitude. — Premiers projets de transformation du pays. — Beauté de la baie. — Architecture du pays. — Le baron de Rivière.

Cobija, appelé souvent Puerto Lamar, est le chef-lieu de préfecture du littoral de la Bolivie, et par conséquent la résidence des autorités. C'est une ville relativement assez élégante et beaucoup plus propre que les petites villes analogues du littoral péruvien. La rade est malheureusement mauvaise; les récifs qu'elle renferme rendent son accès difficile et les débarquements souvent dangereux.

Sur la plage, nous remarquâmes des établissements d'une nature toute particulière : ce sont des distilleries qui débarrassent l'eau de mer des matières salines qu'elle contient, afin que la population de Cobija ait de l'eau potable à sa disposition.

Dès notre arrivée, la vue de ces distilleries nous révélait le fléau qui frappe toute cette région, et qui jusqu'à présent a empêché son développement. Ce fléau terrible, c'est la disette d'eau douce. Je devais plus tard constater sous tous leurs aspects les conséquences désastreuses de cette disette presque absolue.

Dès que nous fûmes débarqués, nous nous rendîmes chez MM. *Dorado Hermanos*, banquiers, pour lesquels nous avions des lettres de recommandation. Ces messieurs nous firent l'accueil le plus cordial et nous donnèrent les moyens de nous rendre rapidement à Mejillones, village où nous devions séjourner pour nous livrer à l'étude dont nous étions chargés.

Le lendemain, à dix heures du soir, après avoir rendu visite au préfet, qui se mit également à notre disposition avec la plus grande amabilité, nous quittions Cobija, montés sur des mules, sous la conduite d'un guide du pays.

Ce premier voyage sur le littoral bolivien n'était pas long, car nous étions arrivés le lendemain à midi à Mejillones; mais, dans sa brièveté, il nous donna un échantillon exact de l'aridité du pays et de la difficulté des communications. A minuit, mes compagnons demandaient déjà grâce, tant ils étaient harassés, exténués par l'horrible chemin rocailleux, abrupt, impraticable qu'il avait fallu suivre. Nous trouvâmes à cette heure, sur notre route, pour nous reposer et demander l'hospitalité, une baraque en planches, qui représentait une exploitation de minerais de cuivre.

Le pays commençait à se dessiner assez nettement à notre imagination : des sables, pas d'eau, pas de chemins, et, comme habitations, des abris en bois d'un aspect misérable.... Nous étions pourtant tout à côté des célèbres trésors du Potose, et sous nos pieds peut-être étaient cachées des mines d'or ou d'argent! Si la contrée a de merveilleuses richesses, jusqu'à présent elles sont restées sous le sol et ne se sont pas épanouies à la surface en travaux civilisateurs. Pourquoi? Notre séjour devait nous l'apprendre et en même temps m'indiquer le moyen sûr de transformer cette région et d'ouvrir pour tout ce littoral une ère de prospérité inconnue jusqu'à ce jour.

A Mejillones, nous fûmes parfaitement reçus par le consul italien, et, dès le lendemain matin, nous nous rendions aux *guaneras*, ou exploitations de guano, situées sur une presqu'île qui limite la baie de Mejillones au sud.

Mejillones, comme on peut le voir par la photographie que j'en ai faite, est loin d'être, au premier coup d'œil, un séjour séduisant. Au bout de vingt-quatre heures, le directeur de notre entreprise déclara qu'il ne voulait pas rester plus longtemps dans ce misérable village; le paquebot qui faisait le service de la côte allait passer, et, comme il ne devait reparaître que dans un mois, toute la commission partit aussitôt, se rendant à Valparaiso, et me laissant seul à Mejillones, avec sept caisses de réactifs et d'instruments pour étudier à mon aise et en toute liberté les guanos et les minerais qui m'entouraient.

Je ne m'attendais guère à ce dénoûment, et je fus d'abord assez surpris de me trouver ainsi isolé dans un port de Bolivie, entre deux immensités désertes : d'un côté, l'Océan sans une voile; de l'autre, une plaine de sable, sans une habitation, sans un arbre....

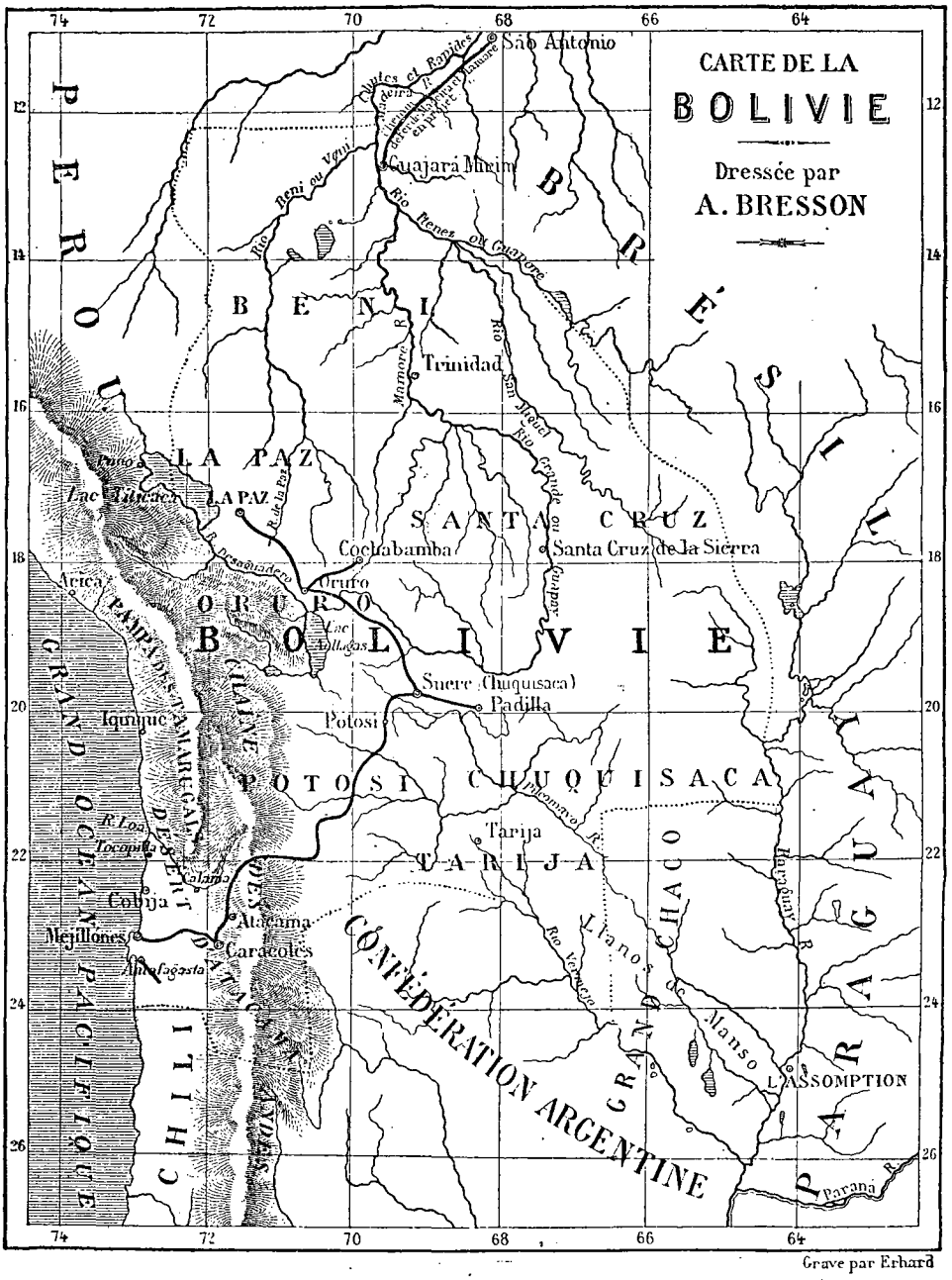
Eh bien! malgré tout ce qu'il pouvait y avoir en apparence d'attristant dans ce séjour, il offrait un réel intérêt, et c'est là que peu à peu germèrent en moi les pensées d'avenir et les projets de vastes travaux, qui plus tard occupèrent mon esprit et le remplirent tout entier. A la place de ce pauvre village de deux cents habitants, isolé dans les sables, je vis bientôt la possibilité de faire naître rapidement une ville considérable, chef-lieu naturel du commerce et de l'industrie de la république bolivienne, tête d'un réseau de chemins de fer qui relierait la côte avec les villes de l'intérieur et avec tout le centre de l'Amérique du Sud, si admirablement riche en gisements métallifères et en produits recherchés de l'Europe.

Ce sont là des espérances très-agréables à caresser, mais sur quoi reposent-elles? Mon désir, en publiant le récit de mon exploration, est de prouver combien elles sont fondées.

La baie seule de Mejillones suffirait à justifier ma foi dans le développement futur de ce port ignoré. Il n'en est pas de plus belle, de plus hospitalière sur toute la côte occidentale de l'Amérique du Sud, de l'isthme de Panama au cap Horn. Dans cette immense étendue d'eau de cent soixante-douze mille quatre cent quatre-vingt-quinze hectares, abritée par une presqu'île pittoresque, il n'existe pas une roche, pas un récif; la mer y est éternellement calme; ses flots bleus viennent déferler en vagues paisibles sur des plages en pente douce, couvertes de fin sable coquillier, bordées de falaises; le flux et le reflux des marées sont à peine sensibles, la différence du niveau des eaux ne dépasse pas un mètre ou un mètre vingt-cinq; les orages n'existent pas; jamais il n'y a de tem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pête ; jamais le tonnerre ne fait entendre son grondement. Seuls les éclairs paraissent; dans les nuits les plus chaudes de l'été, ils viennent pour ainsi dire donner un feu d'artifice à l'horizon, qu'ils enflamment et illuminent, durant des heures entières, de lueurs ininterrompues. Pendant le jour, le ciel garde toute l'année un inaltérable azur; les nuages, les brouillards, la pluie sont inconnus. De mémoire d'homme, il n'y a eu qu'une averse, restée célèbre, et qui a illustré le mois de mai 1848. Quand le soleil a disparu, le jour est presque instantanément remplacé par une nuit très-noire, mais cependant transparente, qui laisse briller au ciel, avec une netteté merveilleuse, les splendides constellations de l'hémisphère austral. Très-



Grave par Erhard

Carte générale de Bolivie, avec le chemin de fer projeté par M. Bresson.

souvent la baie, déjà si belle par le rayonnement des étoiles innombrables qui décorent la voûte profonde du ciel, se pare encore, à la surface de ses eaux, des scintillements éblouissants de la phosphorescence; on est alors comme plongé au sein d'un océan d'étoiles vivantes, jetant une lumière si éclatante qu'on peut lire à leur reflet.

Pendant deux années, les moyennes que j'ai observées à Mejillones m'ont donné les résultats suivants :

	Printemps.	Été.	Automne.	Hiver.
Jour.....	25°,7	27°,6	25°,8	25°,2
Nuit.....	16°,4	15°,9	16°,1	14°,8

On voit donc que la température, de l'été à l'hiver, varie à peine de deux degrés; en revanche, dans la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même journée, il peut y avoir du jour à la nuit une différence de neuf à dix degrés. Vivre sous un pareil climat serait vivre dans un véritable Éden, si l'eau ne manquait pas, et avec l'eau, la végétation.

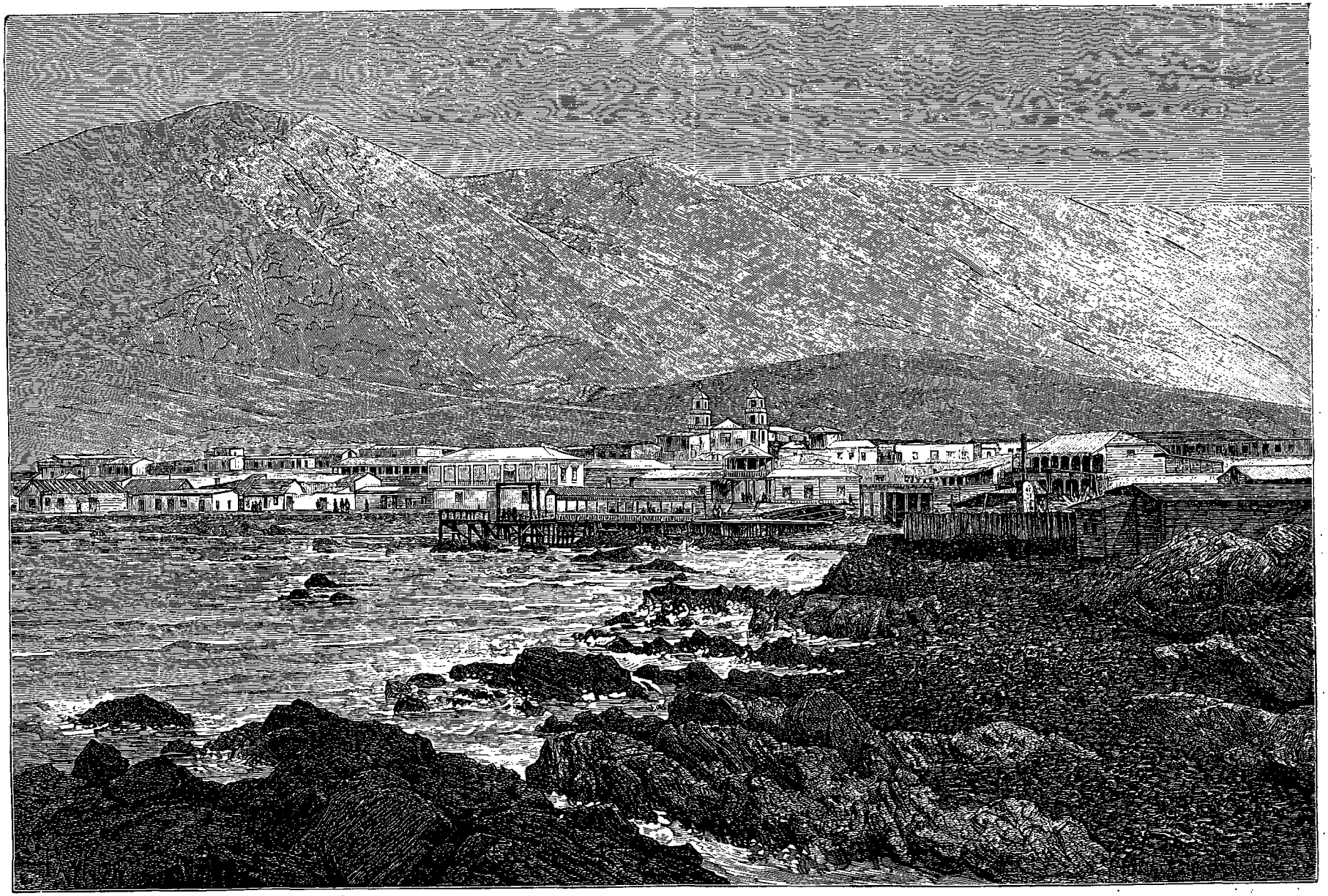
Le village bâti au bord de cette baie, si grandiose dans son calme, présente l'architecture très-modeste que l'on retrouve sur toutes ces côtes : les maisons, qui n'ont en général qu'un rez-de-chaussée, sont simplement formées de charpentes et de planches. Quelques-unes, plus confortables, sont construites d'avance à Valparaiso ou aux États-Unis, d'où elles sont expédiées en pièces, pour être remontées dans les villes et villages de l'ouest de la Bolivie, du nord du Chili et du sud du Pérou. Parmi les habitations les plus im-



Portrait de l'auteur en costume de voyage. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

portantes, je suis heureux de citer celles qui ont été construites par un de nos compatriotes, M. le baron de Rivière, qui ne doit pas rester un inconnu pour nous, car il a eu le mérite de porter le nom français dans ces lointains parages. C'est lui qui a été le véritable fondateur de Mejillones. Il a, le premier, reconnu le parti qu'on pouvait tirer des guanos de cette région, et les a fait mettre en exploitation. La plu part des constructions du village lui sont dues. Il a jeté sur la baie un môle en bois, qui s'avance d'une quarantaine de mètres dans la mer, et qui, tenu en fort bon état, permet l'embarquement et le débarquement des passagers et des marchandises. Il a bâti une douane et des habitations relativement élégantes qui servent aux diverses autorités du pays. Toutes ces constructions sont en bois et n'ont qu'un rez-de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cobija. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

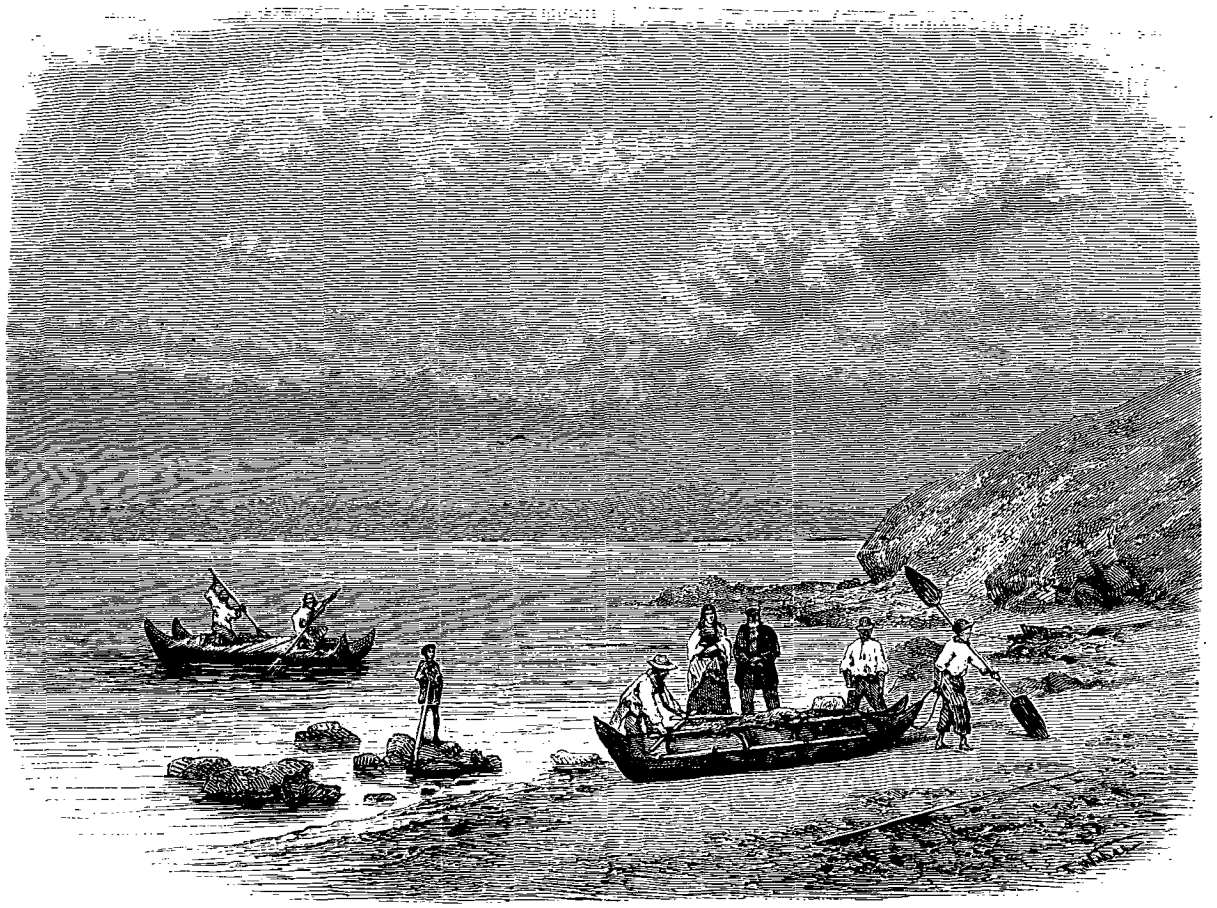
nous nous arrêtâmes dans la rade de la *Caldera*, port important où l'on voit une jetée en *pierre*, la seule qui existe dans ces parages. La Caldera se distingue encore par son chemin de fer, inauguré en 1851, et le premier qui ait été construit non-seulement au Chili, mais dans toute l'Amérique méridionale. Il relie la mer à Copiapo, mine considérable du désert chilien.

Un peu au-dessous de la Caldera nous trouvâmes, à Guayacan, les établissements métallurgiques de MM. Urmeneta et Errazuriz (ce dernier est actuellement président de la République). Ces usines comptent parmi les plus vastes du monde; elles produisent plus de mille tonnes de cuivre marchand par mois.

Nous touchâmes enfin Valparaiso, grande ville cosmopolite qui me parut tout à fait au courant de la civilisation contemporaine, puisque j'y ai trouvé *la Grande-Duchesse*, non-seulement populaire, mais je peux dire classique.

Je n'étais pas disposé à goûter cette littérature, d'autant plus qu'on venait d'apprendre la déclaration de la guerre franco-prussienne; je demandai instamment au chef de la mission de me laisser partir pour la France pour y remplir mon devoir de soldat; on me refusa; bientôt même, révolté par des actes sur lesquels je n'ai pas à insister ici, je donnai ma démission.

J'étais seul à Valparaiso, presque sans ressources.



Indiens Changos : Barques balsas. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Je sus en trouver dans mon travail; et j'eus en même temps la consolation de pouvoir, comme membre actif d'un comité français, contribuer à réunir environ cent cinquante mille francs qui furent adressés au président de la Société de secours aux blessés.

Quelques mois plus tard, j'avais l'honneur d'être chargé des études du premier chemin de fer bolivien, destiné à relier avec la côte les gisements métallifères qui venaient d'être découverts au milieu de ce désert d'Atacama avec lequel j'avais fait connaissance à Mejillones.

La découverte de ces gisements avait été pour l'Amérique du Sud le grand événement de l'année 1870.

Au mois de mars, une petite caravane, composée de sept *cateadores* ou chercheurs de mines, cheminait péniblement dans le désert d'Atacama, se dirigeant à marches forcées vers le littoral, car les vivres et l'eau commençaient à lui manquer. La caravane était fort triste et fort abattue; depuis plus d'un an, c'est en vain qu'elle explorait le désert. Don José Diaz Gana, le chef de ces *cateadores*, qui dirigeait les recherches au nom et aux frais de notre compatriote le baron de Rivière, était profondément découragé. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaussée. Une seule maison est faite en briques et a un étage : elle appartient à un représentant du Chili.

Il est inutile de dire que sur la plage de Mejillones est installée une distillerie d'eau de mer; l'eau que je buvais était le premier produit de l'industrie du pays, celui qu'il faut fabriquer avant tous les autres, pour ne pas périr.

III

La péninsule des Guaneras. — Le Morro. — Les *guanaes*. — Première vue du désert d'Atacama. — Recherche et étude des minerais. — Une famille de mineurs.

J'explorai d'abord et j'étudiai dans le plus grand détail, au point de vue chimique, les *guaneras*, qui s'étendent sur la presqu'île fermant la baie au sud. Aux deux tiers de sa longueur, s'élève le *Morro*, montagne conique de huit cent sept mètres. C'est sur les flancs du *Morro* que se trouvent les anciens dépôts du précieux engrais dû aux oiseaux nommés *guanaes*. Ces dépôts forment là un énorme amas.

Ce n'est pas seulement le guano que je devais étudier; j'étais chargé aussi de me rendre compte de l'état des terrains métallifères du voisinage; pour ce travail, ce n'était plus du côté de la mer que je devais regarder; il me fallait m'enfoncer dans cet autre océan qui commençait à la dune même de Mejillones. Cet océan, c'était le désert d'Atacama, que plus tard je devais parcourir dans tous les sens. Je n'y fis alors que quelques pointes rapides, mais qui me permirent déjà de constater l'horreur de ces solitudes, comparables pour l'aridité aux régions les plus désolées du Sahara africain. Elles s'étendent du rivage même jusqu'au pied des Cordillères. La Bolivie, par une fatalité géographique déplorable, n'a ainsi de point de contact avec la mer, c'est-à-dire avec l'Europe, qu'à travers un désert.

Je n'avais pas alors à porter ma pensée sur les problèmes économiques que soulève cette configuration spéciale du territoire bolivien; je n'avais à me préoccuper que d'examiner comme chimiste les minerais des mines abandonnées. Non-seulement j'explorais la surface du sol, accompagné de mulets que je chargeais de mes trouvailles, mais muni de ma boussole, d'une lanterne et d'un briquet, je me glissais parfois dans les galeries à moitié éboulées où je recueillais des échantillons, souvent très-riches, que j'analysais ensuite dans mon laboratoire, installé à Mejillones.

Un jour que je revenais rapidement vers le *pueblo*, après avoir fait ainsi une ample moisson minéralogique, je crus voir dans une petite gorge latérale l'entrée d'une large galerie; je poussai mon cheval sur ce point, et je me convainquis que j'avais en effet devant moi l'entrée d'une exploitation plus considérable que toutes celles que j'avais rencontrées jusqu'alors. Malgré l'heure avancée, je mis pied à terre, et me dirigeai, ma lanterne en main, vers l'ouverture de la mine. Je n'avais pas fait quinze pas que je m'arrêtai saisi d'un sentiment d'épouvante : un groupe de cadavres desséchés me barrait la route; ce groupe se composait d'un mineur, de sa femme, et de son enfant; quoique la mort de ces malheureux parût remonter assez loin, aucune décomposition ne s'était produite; l'air du désert momifie les corps sans les altérer; la peau se jaunit et se ride sans se détruire; les vêtements eux-mêmes se conservent presque intacts. L'enfant était encore dans les bras de sa mère, et celle-ci était assise, la tête appuyée contre les genoux de son mari, qui était accroupi sur un morceau de minerai, le dos appuyé à la paroi de la galerie, la tête inclinée sur l'épaule gauche. Évidemment ce mineur s'était aventuré dans cette mine avec sa famille, dans l'espérance d'exploiter les filons si riches qui se présentent là en foule; mais n'ayant sans doute pas fait de provisions d'eau suffisantes, tous étaient morts de soif.

Ce spectacle lugubre m'ôta tout désir d'explorer cette galerie, et je revins au galop à Mejillones, me sentant plein de haine pour ce désert implacable, à la fois si attrayant par les richesses merveilleuses qu'il recèle, et si effrayant par les dangers qu'il fait courir à l'explorateur.

Je terminai mes analyses le plus promptement possible, et ma double mission étant achevée, je partis pour Valparaiso, à la recherche de mes compagnons.

IV

De Mejillones à Valparaiso. — Paposo. — Les Changos. — Les *balsas*. — Le *coca*. — Les *Atacamenos*. — Débris de leur idiome. — Les *Aymaras*. — La *montera* et le *topo*.

De Mejillones à Valparaiso, notre steamer fit de très-nombreuses escales le long des côtes chiliennes; nous visitions parfois trois ports dans la même journée, mais ils étaient tous aussi monotones et aussi sales d'aspect les uns que les autres. Une usine pour traiter les minerais de cuivre du voisinage, des masures pour les mineurs, des distilleries d'eau de mer, voilà ce qui se représente sans cesse.

A Paposo, nous eûmes l'occasion d'observer des Indiens de la tribu des *Changos*, débris curieux de la population primitive. Les Changos sont tous pêcheurs; ils demandent à la mer l'alimentation que ne peut leur donner le désert, qui commence dès la plage pour se prolonger à perte de vue. Ils choisissent, pour établir leur village, les environs d'une aiguade, dont l'eau est souvent fort médiocre, mais ils s'en contentent. Leur habitation est d'une construction très-simple : ils plantent dans le sable quatre côtes de baleine — les plages en sont jonchées — puis ils garnissent les intervalles avec des peaux de phoque ou de vieilles toiles. A l'intérieur, il ne faut chercher ni lit, ni chaises, ni table : le seul meuble est une outre, formée d'un estomac de loup marin, et qui sert au transport et à la conservation de la provision d'eau douce qu'on tire de l'aiguade voisine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour pêcher, ils se servent d'embarcations très-étranges, nommées *balsas;* elles se composent de deux cylindres en cuir de phoque, gonflés d'air, et placés parallèlement. Les extrémités sont terminées en pointe un peu relevée, et les deux parties de l'esquif sont réunies par de petites traverses sur lesquelles on étend une autre peau de loup marin; c'est sur cette espèce de pont que sont assis ou accroupis les Changos; ils mettent leurs embarcations en mouvement à l'aide de pagaies en bois, et ils se fient assez à leur adresse pour s'aventurer dans des voyages fort lointains.

Les Changos sont au nombre des amateurs les plus passionnés des feuilles de *coca;* ils en mâchent continuellement. Plusieurs d'entre eux vont porter, dans les villes de l'intérieur, du poisson sec et se procurent en échange cette denrée si précieuse à leurs yeux. Elle a pour eux une grande valeur, car elle possède, dit-on, le pouvoir de soutenir les forces en l'absence de toute alimentation; le système nerveux reçoit par la mastication de ces feuilles une excitation qui empêche l'épuisement. C'est grâce au coca, paraît-il, que les Indiens, les Indiennes, les soldats, les muletiers, font des marches prolongées sans vivres, trottinant sans s'arrêter dans des sables brûlants et mouvants, et toujours contents, pourvu qu'ils aient dans la bouche un reste de leur cher coca.

L'usage de cette mastication remonte au temps des Incas. La feuille est produite par l'arbrisseau nommé par Ant.-Laur. de Jussieu *Érythroxylon Coca.* Le Bolivien porte sa provision dans un petit sac appelé *chuspa;* lorsqu'il veut faire sa chique, qu'il renouvelle à intervalles égaux, il prend, une à une, les feuilles desséchées dont il a besoin, les étale lentement sur la paume de sa main gauche, où il les mouille avec sa langue; au moyen d'une baguette, il y met une petite quantité de chaux ou de pâte alcaline nommée Llipta (formée des cendres du *Quinoa* ou du Cactus cierge), et roulant le tout en forme de boule, il l'introduit dans le coin de sa bouche.

Le mélange d'un alcali avec la feuille de coca est destiné à neutraliser un principe acide qu'elle contient, en même temps qu'il favorise la production de la salive qui doit la dissoudre.

La feuille de l'*Érythroxylon* ressemble assez à celle du thé, mais elle n'a pas de dentelures; son odeur est également analogue à celle du thé; en infusion, elle a une amertume *sui generis.* Prise comme tisane, elle donne un peu d'excitation et d'insommie. Elle ne peut être mâchée sans conséquences fâcheuses par l'Européen qui n'a pas cette habitude dès l'enfance.

J'ai pu recueillir quelques mots de la langue de ces *Changos*, le *chilueno* ou *arauco;* ce n'est pas sans peine, car cet idiome primitif disparaît de plus en plus; la race des Changos ne compte guère maintenant que deux cent cinquante à trois cents individus, et presque tous ont abandonné leur langue nationale pour l'espagnol.

Voici ce fragment de vocabulaire; j'en rapproche les mots correspondants et tout à fait distincts de la langue des *Atacamenos*, autre tribu, plus au nord, qui tend aussi à disparaître. Ce sont là des documents authentiques dont il faut se hâter d'assurer la conservation :

Français.	*Arauco.*	*Atacameno.*
Tête	lonco	hlacse.
Cheveux	thopel	musa.
Nez	yu	sepe.
Yeux	gue	ikhepe.
Bouche	un	khaipe.
Oreilles	pilun	aïke.
Bras	riun	soke.
Pieds	namun	khoche.
Homme	che	sima.
Femme	domo	likan.
Petit garçon	huechc	sima pauna.
Petite fille	malguen	likan pauna.
Un	quiñé	sema.
Deux	epu	poya.
Trois	quúla	palama.
Quatre	meli	chalpa.
Cinq	quechu	mutsma.
Six	cayu	michelo.
Sept	relge	ch'hoya.
Huit	pura	ch'olo.
Neuf	ailla	teker.
Dix	marí	such.
Cent	pataca	hara.

On voit combien ces deux idiomes, malgré leur voisinage, sont différents. L'un est bien plus dur que l'autre.

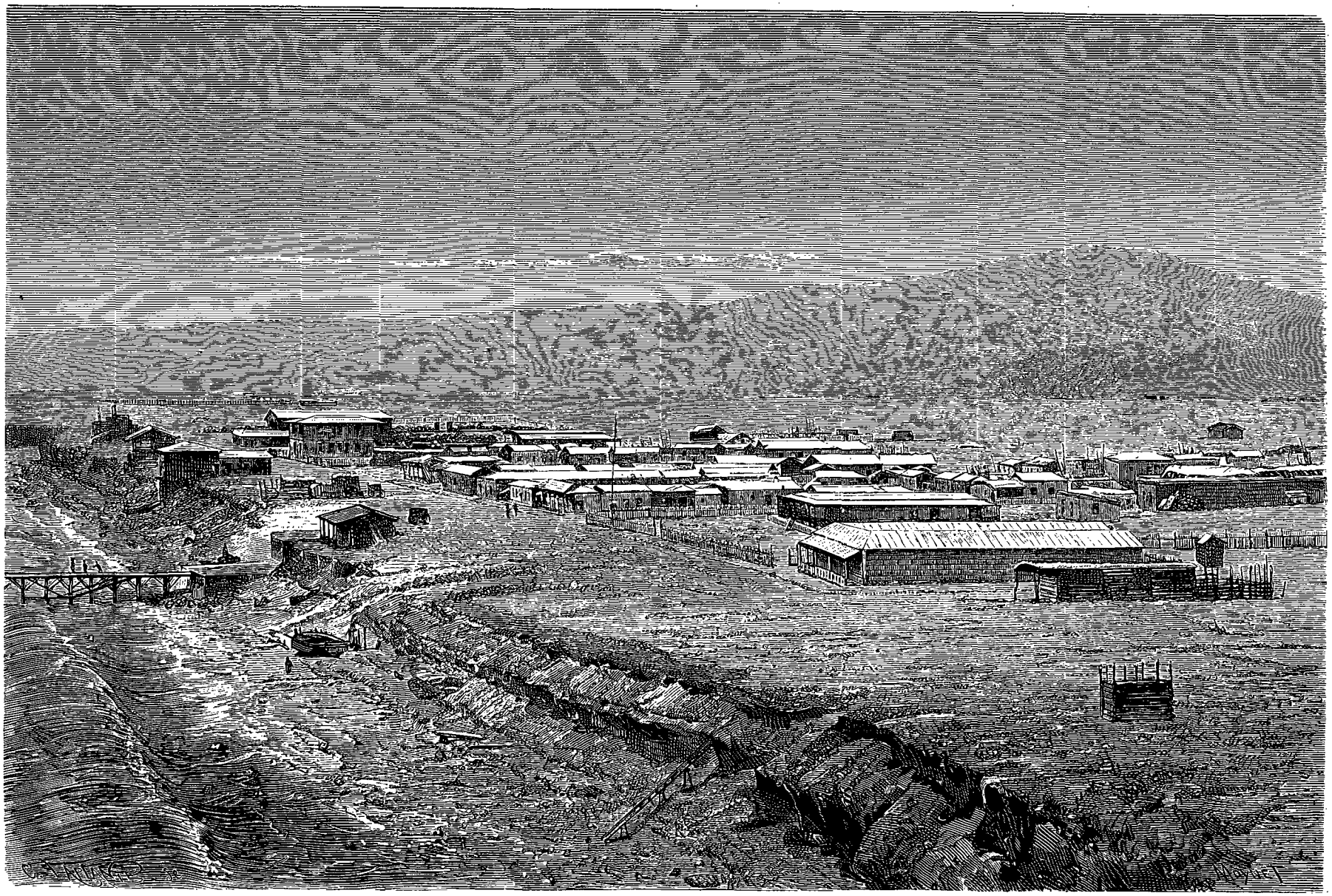
A côté des *Changos* et des *Atacamenos*, on trouve en Bolivie les *Aymaras*, qui sont la race véritable indigène et nationale. Il faut avouer qu'elle n'est pas belle. Je n'ai jamais rencontré un visage qui fût seulement passable. Pour comble de malheur, le costume adopté par les femmes *aymaras* est aussi disgracieux que possible. La pièce la plus caractéristique est le chapeau appelé *montera*, dont l'aspect se modifie beaucoup, selon son état de vétusté plus ou moins avancé. Sa forme est celle d'une énorme corolle dont le limbe aurait environ deux pieds. Le reste du costume consiste en un nombre indéterminé de jupes noires ou bleu foncé, qui sont plus ou moins abondantes selon la fortune et l'âge; à ces jupons s'ajoute une camisole de même étoffe recouverte d'un gros fichu de serge oblong; les bouts de ce fichu, ramenés sur la poitrine, sont fixés au moyen d'une énorme épingle, appelée *topo*, dont la tête a tout à fait la forme d'une cuiller. Hommes et femmes tressent leurs cheveux en un grand nombre de petites nattes qui pendent sur le cou, ou sont réunis en queue avec un cordon.

V

La Caldera. — Les usines du président de la République. — Valparaiso. — Une mission nouvelle. — La découverte de don Jose Diaz Gana. — Les *cateadores.* — Projets d'un chemin de fer à travers le désert.

Après avoir franchi le village des *Changos* et dépassé plusieurs petits ports plus ou moins misérables,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Mejillones. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

matin du 25 mars, un des membres de la caravane, nommé Reyes, fit remarquer une chaîne de collines dont l'aspect particulier semblait, mais à des signes appréciables seulement par ces hommes, indiquer des *serranias* métallifères. Don José Diaz Gana examina les collines avec cette habileté divinatoire qui caractérise les gens de sa profession, et, après des recherches minutieuses, il mit au jour six filons d'argent d'une richesse inattendue et prodigieuse, car aujourd'hui encore, les six filons de don José sont les plus riches des *quarante mille* concessions que le gouvernement bolivien a accordées dans ce district depuis cette matinée si heureuse.

Don José Diaz Gana est considéré comme le roi des *cateadores* de l'Amérique du Sud, et c'est à juste titre; personne ne possède à un plus haut degré les qualités si rares à réunir qui font le *cateador*, type particulier aux pays de mines et très-intéressant. Le *cateador* doit être aussi intrépide voyageur que mineur expérimenté. Monté sur un mulet, il part sans guide pour le désert, n'emportant que quelques frugales provisions et une petite quantité d'eau. Sur sa selle, il a une petite pioche, une pince d'acier (*barreta*), et dans ses *alforjas* un bout de bougie et un chalumeau; c'est avec ces seuls outils qu'il se lance dans les solitudes et qu'il fait souvent les découvertes les plus difficiles. Pour le guider, on dirait qu'il a comme une espèce de flair, de pressentiment instinctif des affleurements métallifères; mais ce qu'il a surtout, c'est une collection infinie d'observations et de remarques personnelles qu'il met constamment à profit pour choisir une direction. Tout lui est indice : l'aspect général des terrains; leur teinte permanente ou leur coloration accidentelle; la disposition de ces vallées ou ravins escarpés qui sillonnent le désert et qu'on appelle des *quebradas;* la nature des débris rocheux qui sont parsemés sur le sol; et avant tout la rencontre du sulfate de baryte ou barytine, dont il suit la piste avec une habileté tellement extraordinaire, qu'il donnerait des leçons aux plus savants minéralogistes et géologues. Malgré la pénétration de leur coup d'œil, malgré leur patience et leur persévérance, les *cateadores* sont exposés à bien des déceptions, et souvent c'est au moins autant à leur bonne fortune qu'à leur expérience qu'ils doivent de faire des découvertes semblables à celle qui a illustré don José Diaz Gana.

Dès qu'on eut la première nouvelle de sa trouvaille, ce fut dans le monde des mineurs et des spéculateurs une fièvre, un délire véritable; au Chili comme en Bolivie, des centaines d'expéditions s'organisèrent pour aller explorer les nouveaux gisements boliviens; les demandes de concessions affluèrent par milliers, et de puissantes compagnies financières se constituèrent pour en organiser l'exploitation.

Dès ce premier jour, cette exploitation avait rencontré un obstacle immense, plus redoutable qu'on ne le pensait : le désert d'Atacama à franchir. Il fallait cinq jours de marche pour se rendre du littoral au *placer*, et ce *placer* lui-même était au sein d'une solitude absolument aride. Que de difficultés pour faire des transports à travers cet espace sans eau, sans arbres, sans la plus maigre verdure, sans le plus petit brin d'herbe, et qui, de plus, offrait un sol tourmenté, plein de ravins profonds, escarpés, rocheux, où l'on ne pouvait avancer qu'avec lenteur et fatigue!

Avant tout, il était évidemment indispensable d'établir de la côte au *placer* un système de voies de communication rapide, facile et peu onéreux.

L'initiateur de la découverte des filons, le baron de Rivière, proposa au gouvernement bolivien l'établissement d'un chemin de fer à travers le désert. Dès que cette proposition fut connue, une foule de spéculateurs surgirent avec des projets analogues. Le gouvernement décida que le meilleur plan serait choisi par une commission spéciale, chargée de statuer en mars 1872.

C'est pour dresser, comme ingénieur, un de ces plans que je quittai Valparaiso et que je retournai au désert d'Atacama.

VI

Le littoral bolivien. — Choix d'un port. — Progrès de Mejillones. — Le *vaqueano*. — Préparatifs de départ. — Le *chargui*. — Le *masanova*. — L'*arriero*. — Le *poncho*. — Conditions de réussite d'une exploration.

Cette fois, c'était une exploration complète et minutieuse qu'il fallait faire; je devais, sur ce sol si bouleversé, trouver le moyen d'établir une voie ferrée qui n'entraînât pas de dépenses excessives; je dois dire que, pour beaucoup de juges compétents, c'était là une pure chimère.

Mon point d'arrivée dans le désert m'était donné, c'était le *placer;* mon premier soin devait être de choisir sur la côte mon point de départ. J'explorai donc de nouveau tout le littoral bolivien, pour me rendre bien compte de sa nature et de sa configuration.

Les côtes du désert d'Atacama offrent sur toute leur étendue le même caractère; elles sont formées de hautes falaises rocheuses qui descendent presque perpendiculairement dans la mer; elles ne laissent que rarement à leur pied des plages assez larges pour que des villes ou des villages puissent s'y établir. Ces falaises ont une hauteur de quatre cent cinquante à cinq cent cinquante mètres d'élévation au-dessus des eaux; elles n'offrent que très-peu de gorges ou de défilés praticables à l'escalade; partout on a devant soi un mur abrupt de roche, çà et là couvert de fientes que déposent les oiseaux marins, dont les bandes sont innombrables.

Ce mur n'a que deux brèches considérables : l'une sur la côte chilienne, où s'est bâtie la Caldera; l'autre, à Mejillones. Là, les falaises sont remplacées par des plages de sable marin très-coquillier, qui s'élèvent de quelques mètres seulement au-dessus du niveau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des eaux et qui permettent l'établissement facile de villes spacieuses, offrant toute condition de sécurité.

Il y a cependant, dans toute cette région, un péril qui ne se laisse pas oublier, c'est la fréquence des tremblements de terre. J'en ai constaté plusieurs dans la même semaine, et parfois dans la même journée. Ils étaient très-légers. Ce n'est qu'à de rares intervalles que les grandes secousses se font sentir. Alors la mer se retire, par un mouvement brusque, des plages qu'elle couvrait, pour revenir aussitôt en une lame monstrueuse qui bat la côte et détruit instantanément tout ce qu'elle rencontre sur son passage. En 1868, le 13 août, plusieurs villes, Arica, Megia, Catal, Pacocha et Bombon, furent ainsi anéanties en quelques minutes.

Sur la partie du littoral qui appartient à la Bolivie, on compte cinq ports, que j'avais à examiner successivement : Cobija, Mejillones, Antofagasta, Tocopilla et la Caleta de Huanillo.

Après une étude attentive, j'acquis la certitude qu'aucun de ces ports ne pouvait rivaliser avec Mejillones pour la sûreté des eaux et pour la facilité que le rivage offrait au développement d'une ville. C'est donc Mejillones que je choisis comme tête de ligne de mon futur *ferro-carril*. D'ailleurs je le retrouvais déjà bien changé et bien plus prospère qu'à mon premier séjour : la découverte des placers du désert y avait attiré en quelques mois toute une nouvelle population; le nombre des habitations avait plus que doublé; les rues s'étaient alignées; des trottoirs en bois ou en sable pilonné couraient de toutes parts. La ville comptait environ deux mille âmes.

Mejillones était désormais mon quartier général; c'est là que je fis mes préparatifs pour mon exploration du désert, œuvre dont je sentais pleinement toutes les difficultés et que je n'étais nullement sûr de pouvoir mener à aussi bonne fin que je le souhaitais. Ce n'est pas sans une émotion profonde que, des rues de Mejillones, je contemplais cet espace infini qui s'étendait devant mes regards, terne et nu; je savais déjà ce que recélait cette région, dont l'aspect sinistre était si bien en harmonie avec les dangers qu'elle oppose à l'explorateur.

Ce qui devait d'abord me préoccuper, c'était le choix d'un bon *vaqueano*.

Sur cette mer de sable brûlant que j'allais parcourir, il me fallait, pour étudier mes tracés, suivre constamment des directions certaines; or rien n'est plus difficile. Sans cesse, en effet, l'aspect général du désert se modifie, sous l'action de vents violents qui le labourent, en y formant des dunes et des vallées ondulées qui se détruisent et se remplacent successivement. Quand les vents du sud soufflent avec force, l'horizon devient d'un jaune rouge; le soleil disparaît derrière un rideau violacé; les sommets des dunes anciennes frémissent; une fumée jaunâtre s'en élève, comme du cratère d'un volcan au début d'une éruption. Peu après, de véritables vagues de sable et de gravier remontent le flanc méridional de toutes les parties du sol qui forment des éminences, et retombent du côté opposé en cascades tumultueuses, qui produisent un bruit strident, analogue à celui de la vapeur s'échappant par les soupapes d'un générateur de locomotive. Après la tourmente, là où il n'y avait qu'une butte de faible hauteur, on rencontre une véritable montagne conique; tout le paysage est complétement transformé, et un seul homme est capable de retrouver l'ancienne route dans ce dédale de collines ou de montagnes nouvelles. Cet homme, c'est le *vaqueano*, le guide du désert, digne émule de son collègue, le *kébir* du Sahara. C'est de lui que dépend la destinée d'une expédition; il a la vie de ceux qui le suivent entre les mains; qu'il vienne à incliner un peu trop à droite ou à gauche, à manquer la *posada* isolée ou l'aiguade où l'on doit trouver l'eau pour ravitailler hommes et animaux, et toute la caravane est vouée à des souffrances horribles, peut-être à la mort par l'épuisement et par le délire.

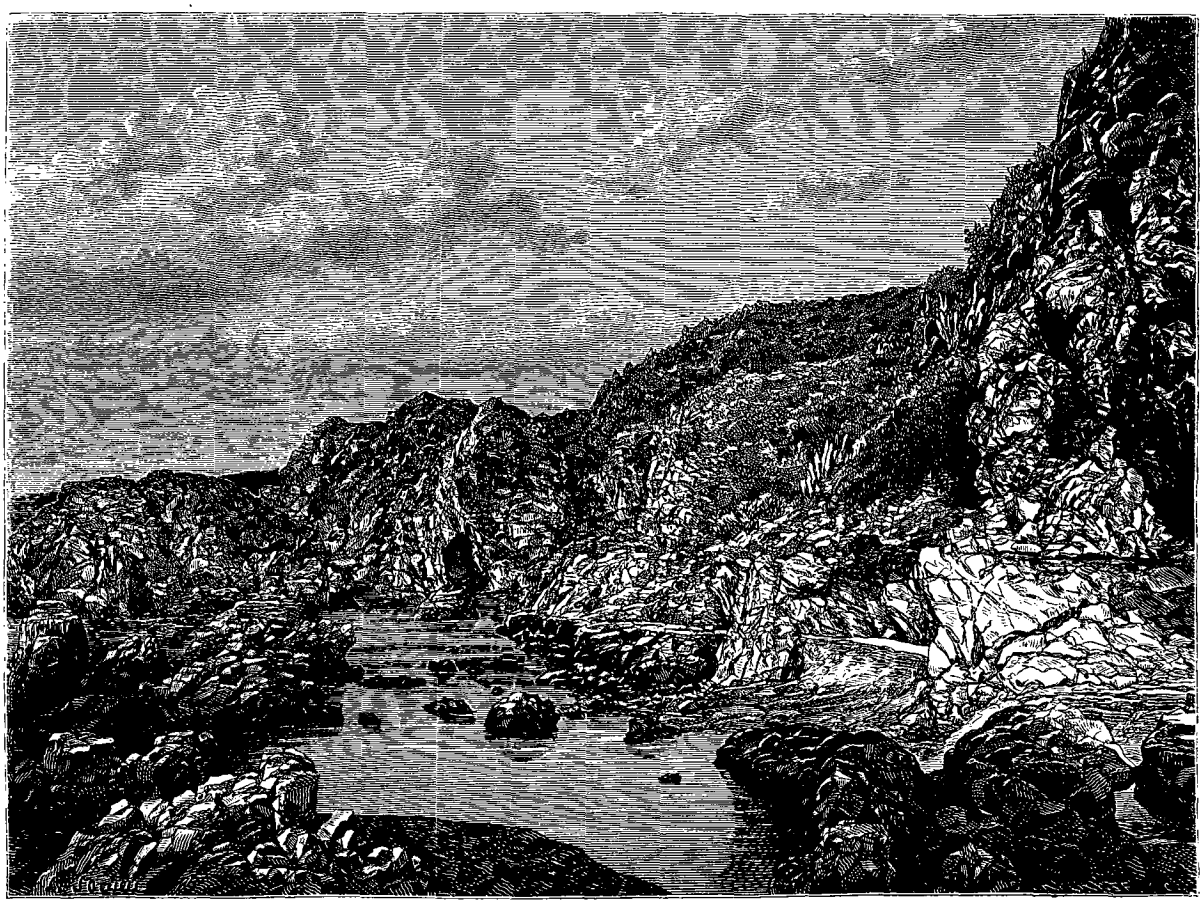
Pour le guider dans sa marche, ce pilote terrestre doit avoir non-seulement une connaissance parfaite des moindres indices, mais aussi une aptitude particulière pour distinguer des signes qui échapperaient à d'autres, et surtout à des Européens. Il n'est pas jusqu'au toucher et à l'odorat qui ne lui servent pour l'inspection des terrains; j'ai souvent vu le *vaqueano* goûter des parcelles de terre pour se rendre compte du lieu où il se trouvait. Il est beaucoup aidé pendant le jour par le soleil, pendant la nuit par les constellations, qui jettent dans cette contrée un éclat splendide. Le *Centaure*, les *Nuées de Magellan*, *Arion*, où les Indiens voient le *lazo* d'un dieu chasseur qui parcourt les savanes célestes; la *Croix du Sud*, dont les quatre étoiles indiquent avec une exactitude parfaite les quatre points cardinaux, sont autant de points de repère, dont l'ensemble trace pour ainsi dire une carte du sol terrestre que les *vaqueanos* savent lire admirablement. Aventureux par nature, par habitude et par nécessité, d'une bravoure et d'une adresse à toute épreuve, ils ont mille ressources pour se tirer d'un mauvais pas. D'une probité parfaite, ils sont amis de tous les *posaderos* du pays. Ils savent quelle hygiène il faut suivre, quels remèdes il convient d'employer, quelles blessures il faut prévoir et comment on les guérit. On ne peut se défendre d'admirer le sang-froid, l'activité, la force d'âme de ces hommes qui, après une longue et pénible étape, se contentent d'une ration insignifiante de nourriture et de quelques gorgées d'eau; avant de s'étendre sur le sol pour y prendre un peu de sommeil, ils trouvent encore le temps de veiller aux animaux de la caravane, pour qu'ils puissent repartir bien reposés.

Dans la compagnie des *vaqueanos*, on s'éprend peu à peu de ce désert, qui n'avait d'abord inspiré que des sentiments répulsifs, et sa physionomie prend un intérêt qu'on n'aurait jamais soupçonné. Pour le voyageur qui ne fait que le traverser, en se rendant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rapidement au point où il doit aller, rien, en effet, n'est plus lugubre que ces ondulations perpétuelles, ces déchirures abruptes dans des terrains décharnés, ces masses de granit et de porphyre alternant avec des collines de sable aveuglant; rien n'est plus dur que ces courses de vingt lieues faites en toute hâte, dans un air torride, pour gagner l'aiguade, où l'on ne pourra étancher sa soif qu'à une eau saumâtre et malsaine. Mais pour l'explorateur qui, au lieu de ne passer qu'une fois, a vécu longtemps dans les *despoblados*, qui les a parcourus, animé de la pensée de vaincre les résistances qu'ils opposent à l'esprit de civilisation; pour celui-là, ces régions si mortes présentent à chaque instant des phénomènes pleins d'attrait, de séduction même, et à la longue on se prend pour le désert de la passion que le marin ressent pour la mer.

Au moment de mon départ, je n'avais encore rien éprouvé de pareil; ce qui me préoccupait uniquement, c'était de prendre assez de précautions pour ne pas être gêné ou retardé dans mes explorations. Au premier rang de ces précautions, il faut placer l'approvisionnement suffisant d'eau douce. Je m'arrangeai de façon à avoir cinq à six litres par homme et par



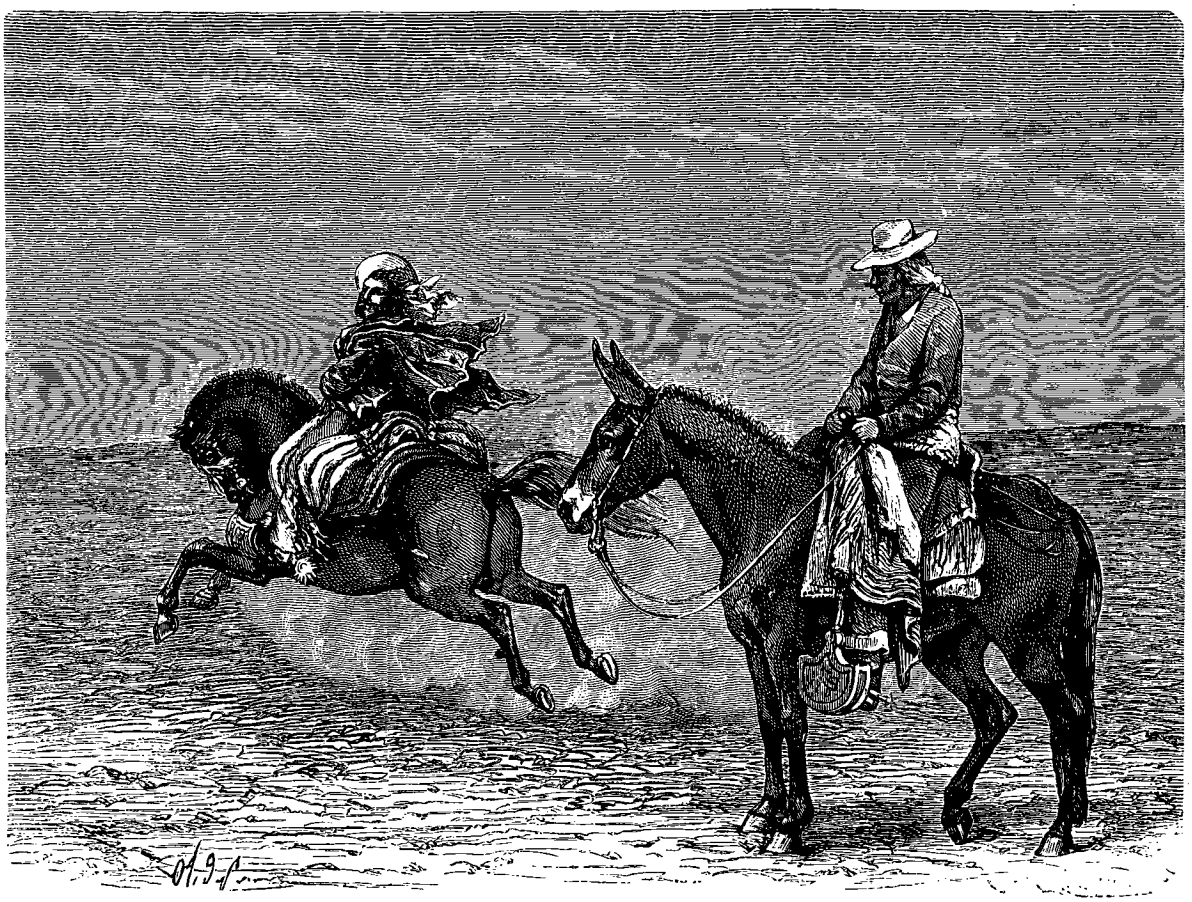
Le Rio Loa; Quebrada de Chiuchiu. — Dessin de Sorrieu, d'après une photographie.

jour, et je m'en trouvai bien. Quant aux vivres, ils se composent, pour les caravanes, de conserves et de biscuit; dans les premiers jours seulement, on peut manger du pain, des pommes de terre et de la viande fraîche. Les domestiques indigènes et le guide emportent aussi du *charqui* (viande de bœuf coupée en minces et longues lanières, et séchée au soleil) et de la farine de maïs, avec laquelle ils préparent une bouillie nommée *musamova*. C'est un mets qu'ils aiment beaucoup, que je trouve détestable et dont cependant je mangeais volontiers, tant le changement d'alimentation est un besoin impérieux; on ne sait pas quelle souffrance on éprouve à ne jamais se nourrir que de conserves, même excellentes. Au bout de quelque temps, la seule vue d'une boîte de fer-blanc inspire le dégoût. Aussi, quand on arrive dans un village, avec quel enthousiasme dévore-t-on un bifteck, des légumes et surtout du pain, du vrai pain tendre!... Les navigateurs connaissent seuls ce genre de jouissances. — Par bonheur, dans ces expéditions, on n'a besoin que d'une très-petite quantité de nourriture; malgré les fatigues d'une longue traite à cheval, malgré tous les travaux auxquels je me livrais, j'étais étonné du peu d'aliments que je consommais, et je compris alors comment les Arabes sont si sobres, et comment ils font de longues expéditions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec quelques poignées de dattes pour provision. Mais, si le besoin de nourriture est faible, la soif est ardente, et on doit se maîtriser beaucoup pour être modéré sur ce point. Il le faut pourtant; car si par malheur l'eau vient à manquer, aussitôt l'énergie musculaire et morale disparaît, le délire survient, suivi bientôt de la mort. Les bêtes de somme souffrent autant que les hommes; les mulets et les bœufs peuvent supporter la soif plus longtemps que les autres animaux, mais elle amène pour eux la cécité.

Ce sont des mules ou des mulets qui sont chargés de porter l'eau des caravanes, ainsi que les vivres et tout le matériel des campements. L'eau est embarillée dans de petits tonneaux de section elliptique renfermant huit à dix gallons (le gallon vaut quatre litres et demi). Chaque mulet porte deux de ces barils, ou trois, si la route n'est pas trop abrupte. Les vivres sont emballés dans des sacs de cuir, non corroyé, nommés *petacas*, attachés sur le bât avec des *lazos*, cordes formées de lanières de cuir tordues. Les mulets marchent en liberté, suivant avec une docilité parfaite la monture de leur chef conducteur, l'*arriero*, personnage presque aussi important que le *vaqueano*. C'est lui qui, entre autres fonctions, procède à l'im-



Le *vaqueano* et l'*arriero*. — Dessin de O. de Penne, d'après des croquis communiques par l'auteur.

portante opération du harnachement. Le bât des mulets est fait de plusieurs peaux de moutons fixées sur le dos de l'animal avec une large sangle de cuir. C'est aussi avec des pelleteries, nommées *pellons* (de *pellis*, peau), que les indigènes sellent leurs montures. Entre ces pelleteries, on met une armature en bois, le *recado*, auquel pendent de lourds étriers également en bois, et sur l'arrière de laquelle s'attache le *lazo*. Les Européens préfèrent, en général, les selles en cuir anglaises ou américaines. J'avais adopté la selle américaine, en ajoutant par-dessus un ou deux bons *pellons*. Quant au *lazo*, il faut une si grande habitude pour le manier qu'il y a avantage à le remplacer par des fontes où l'on met, avec toutes sortes de petits outils indispensables, un bon revolver d'arçon à droite, et à gauche une bouteille de café sans sucre, additionné d'un quart de cognac; le contenu de ce flacon doit suffire pour toute une étape. Sur l'arrière de la selle, on boucle un *poncho* de rechange. Le poncho ou manteau est la partie principale du costume d'un Américain du Sud. C'est un carré d'étoffe rayée de couleurs vives, percé à son milieu d'un trou par lequel on passe la tête. On en fait de très-ordinaires en laine, et même de contrefaçon allemande; les plus estimés, qui valent de cent cinquante à cinq cents francs, sont en poil de guanaco, ou en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laine de vigogne; ils sont, à l'état brut, d'un brun plus ou moins foncé; les femmes qui les tissent possèdent une foule de secrets pour les teindre de rayures de couleur voyante. On doit avoir deux *ponchos* tout à fait différents : l'un mince, l'autre en laine épaisse et chaude. Sous ces latitudes et dans ces déserts, les jours sont d'une chaleur insupportable; mais la nuit, la terre rayonne vers le ciel la chaleur qu'elle a absorbée, et il en résulte un abaissement de température qui peut aller jusqu'à la congélation. A l'exemple des Arabes qui ont plusieurs burnous, il faut donc plusieurs ponchos, pour obvier aux inconvénients de ces passages continuels et si brusques de l'extrême chaleur à un froid très-piquant.

Au poncho, ajoutez un pantalon recouvert de bottes en cuir jaune et un chapeau de paille, vous avez tout le costume d'un indigène; nous autres Européens, nous ajoutons une courte veste et un gilet de toile. On peut supprimer en revanche les éperons gigantesques que portent les naturels, éperons en fer ou en argent aux molettes de six à dix centimètres de diamètre. Je suis pour ma part resté fidèle au simple éperon d'acier à la française. J'ai eu aussi l'entêtement, en dépit de tous les avis contraires qui m'étaient prodigués, de préférer comme monture le cheval au mulet, et sauf pour le cas où il faut gravir des montagnes à pic, je suis convaincu que j'avais raison. Le cheval chilien est tout aussi sobre et a le pied tout aussi sûr que le mulet, et il a l'avantage inappréciable d'être bien plus rapide. J'ai fait, par exemple, deux cents kilomètres dans le désert, sur le même cheval, en quarante-sept heures; j'avais seulement eu la précaution de m'arrêter deux fois, à l'heure la plus chaude, de frictionner les jarrets de mon vaillant compagnon avec du cognac et de garnir ses sabots de graisse après le lever du soleil. Aurais-je pensé à une pareille traite avec un mulet?

Quand on est ainsi bien monté, bien équipé, quand on a avec soi de bons animaux, de solides et énergiques compagnons, on peut aller bien loin dans le désert, en dépit de tous les périls auxquels il faut s'attendre.

Ce qu'il y a, selon moi, de plus important pour réussir, c'est d'être peu nombreux. Il est très-rare que j'aie eu avec moi plus de deux hommes : mon piqueur Étienne Belté, qui m'aidait dans mes relevés topographiques, et mon habile *vaqueano* Almendar, mort à la peine il y a deux ans. Il m'est arrivé de vivre trois et quatre mois ne voyant qu'eux comme créatures humaines, et je suis persuadé que nous devons à notre petit nombre d'avoir triomphé des difficultés de la vie du désert. Ainsi réduite à sa plus simple expression, une caravane n'a besoin d'emporter que peu de vivres et d'eau; par conséquent le nombre des animaux est très-limité. Quant aux dangers qu'on rencontre, il en est bien peu que trois hommes résolus, bien disciplinés, et confiants dans leur chef, ne puissent surmonter.

VII

Aspect général du désert d'Atacama. — Limites. — Nature du sol. Soulèvements successifs. — La Cordillère. — Le Rio Loa seul cours d'eau. — Les oasis. — Calama. — La *quebrada* de Chiuchiu. — Le jardin du désert. — La capitale Atacama. — Le *Camino del Inca*. — Les *apachecas*.

Le lecteur connaît, je crois, suffisamment la physionomie du groupe qui, sous mon commandement, quitta Mejillones vers le milieu de 1871; parlons maintenant du lieu de l'exploration.

La partie de l'Amérique du Sud désignée sous le nom de désert d'Atacama s'étend du Rio Copiapo au Rio Loa, c'est-à-dire sur une longueur de six degrés (cent cinquante lieues) et une largeur moyenne de deux cents milles géographiques. La superficie de ces solitudes est de soixante-douze mille milles carrés, soit cent trente-trois millions trois cent quarante-quatre mille hectares, presque entièrement inconnus des géographes, dont les cartes sont pleines de fautes ou renferment de grandes places blanches. Les cartes que j'ai dressées donnent un tableau de la topographie générale et des caractères minéralogiques de l'ensemble de la contrée.

C'est dans ce vaste désert que les républiques du Chili, du Pérou, de la Confédération Argentine et de la Bolivie se touchent par leurs frontières, mais la plus grande partie appartient à la Bolivie.

Le sol des deux tiers de ces immenses solitudes se compose de sable et de petites pierres angulaires qui doivent certainement leur origine à la décomposition mécanique des roches; le dernier tiers, appelé *arenales*, est formé d'un mélange de sable et de milliards de coquilles marines. Ce fait, ainsi que la présence des dépôts de sels de soude dans les parties basses des plaines, est une preuve manifeste qu'à une époque antérieure ce désert faisait partie du fond des mers, qui venaient alors baigner le pied des Andes.

On distingue, à l'examen, cinq soulèvements qui se sont produits à des époques différentes et avec une force ascensionnelle inégale. De nos jours encore, en 1824, on a observé un soulèvement très-appréciable sur les côtes du Chili. Par suite de ce système de formation, le désert offre, à partir des plages de l'Océan, une série de plateaux sablonneux, séparés par des collines rocheuses de plus en plus élevées. Ces sections du désert portent les noms suivants :

La *Cuesta*, voisine du littoral, élevée de trois cent cinquante à quatre cents mètres.

La *Cordillera de la Costa*, collines porphyriques, de mille soixante-sept à mille cent mètres de hauteur, qui servent de soutènement au second plateau.

La *Cordillera Central*, monts rocailleux, de mille cinq cent vingt-cinq à mille cinq cent soixante mètres de haut, à l'est desquels s'étend le troisième plateau, haut en moyenne de deux mille sept cent quarante-cinq; le sol en est couvert de pierres anguleuses à pâte porphyrique que l'on trouve encore

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus loin, à de grandes hauteurs, sur les flancs des contre-forts de la *Cordillera Real*, dont l'altitude moyenne atteint quatre mille cinq cents à six mille mètres. La présence de ces pierres angulaires à de telles altitudes est un phénomène que Darwin lui-même a constaté avec étonnement sans pouvoir l'expliquer.

C'est la Cordillère des Andes qui sert de frontière au désert, frontière dont la majesté est sans égale. Parmi d'innombrables monts aux sommets perpétuellement couverts de neige, se dresse de temps à autre un volcan à tête fumeuse qui se détache au milieu de l'éclatante blancheur des cimes environnantes. Cette chaîne a ce caractère très-distinctif de ne jamais présenter ces pics pointus, ces aiguilles isolées, ces dentelures qu'on est habitué à voir dans nos Alpes ou nos Pyrénées; tous les sommets sont arrondis ou coniques et de forme régulière. L'horizon est donc tout autre que dans nos pays de montagnes. De plus, trait de physionomie plus important encore : du côté du désert, le versant des Cordillères est absolument abrupt; au contraire, du côté de l'intérieur de la Bolivie, les versants sont en pente douce. Cette construction de la chaîne est un des principaux faits qui



Indiens Atacamenos et Aymaras. — Dessin de Bassot, d'après une photographie.

expliquent comment, d'un côté, le pays est riche en cours d'eau puissants, tels que la Madeira et l'Amazone, tandis que de l'autre côté, les fleuves manquant, le pays est condamné à une aridité éternelle.

Une seule rivière arrose la partie bolivienne du désert, c'est le Rio Loa, qui sert de limite entre le Pérou et la Bolivie. C'est sur les bords du Rio Loa que se trouve la plus grande oasis, que l'on surnomme la Reine du Désert : Calama. Là, les eaux de la rivière sont encore potables; plus bas, elles sont tellement chargées de sulfate et de nitrate de soude, que les mules seules peuvent en boire, et encore en petite quantité. En remontant le Rio Loa, on arrive, après avoir franchi une solitude de vingt milles, à la *quebrada* de Chiuchiu, « le Jardin du Désert »; c'est, en effet, le seul site où l'on rencontre une végétation relativement assez abondante; on y cultive des légumes! Les arbres s'y développent assez bien. Le village qui est bâti là est le plus habitable de tout le pays. Je ne le décrirai pas plus que les autres; j'ai indiqué l'aspect de Mejillones; quand on a décrit un village du désert, on les a décrits tous.

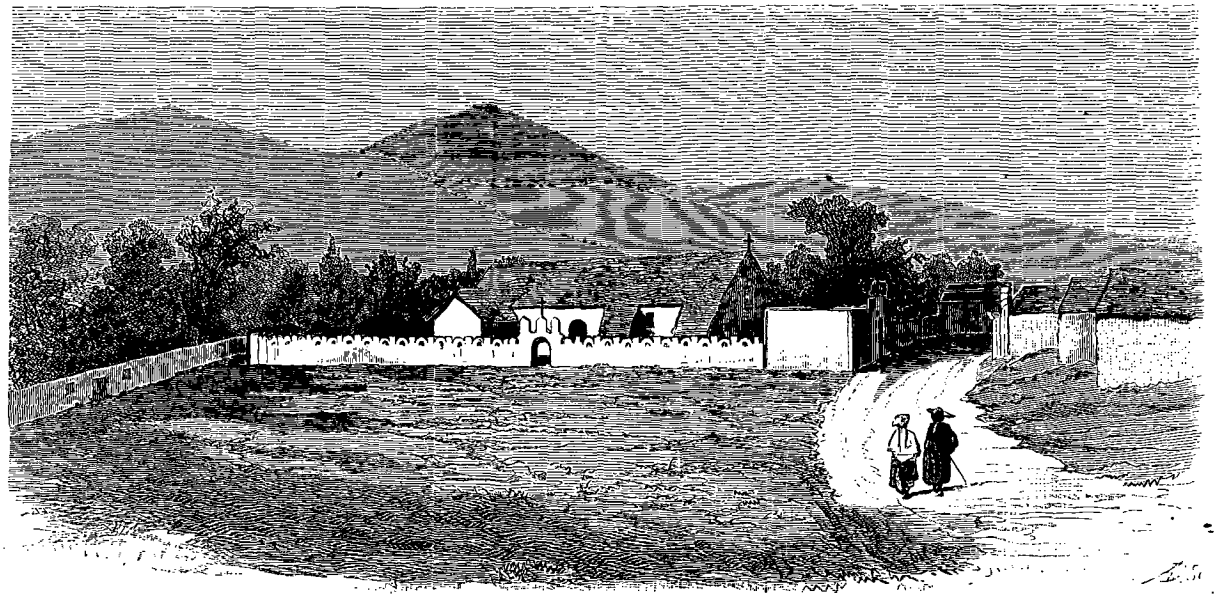
Dans les petites oasis, qui doivent leur existence à de faibles ruisseaux d'eau saumâtre, la végétation est bien moins riche; elle est représentée par un seul petit et chétif arbuste, l'*Atriplex deserticola*, et par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques plantes, parmi lesquelles je citerai l'*Adesmia atacamensis*, le *Malesherbia deserticola*, le *Scirpus chilensis* et le *Polypogon cachinalensis*, qui sont si déliés, si petits qu'ils ne peuvent être employés ni comme combustibles, ni comme nourriture pour les animaux.

C'est dans une de ces oasis que se trouve la capitale du Sahara américain, San Pedro de Atacama, située dans la partie haute du désert, à deux mille six cent soixante-cinq mètres d'altitude. Les maisons de cette capitale sont bâties en terre; le palais du préfet lui-même n'échappe pas à cette architecture sans prétention. Il faut être indulgent pour des édifices que plus de deux cents milles géographiques de sable séparent de la côte. A l'horizon, au centre des cônes de la Cordillère royale, patrie du condor, se distingue nettement le volcan d'Atacama. Le ruisseau qui arrose la ville prend sa source au pied même des Cordillères, à une vingtaine de lieues de là. Il fournit la population d'eau potable, développe un peu de végétation, permet l'élève de quelques troupeaux de mulets, de lamas, de vigognes, puis va se perdre dans les sables. Au sud, s'étend une vaste mer desséchée, qui aujourd'hui forme un immense dépôt salin.

Les origines d'Atacama remontent aux temps les plus lointains, car de cette ville part, pour se rendre à travers le désert jusqu'à Copiapo, au Chili, un de ces chemins célèbres dus aux Incas, et qui a plus de



Place et église d'Atacama. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

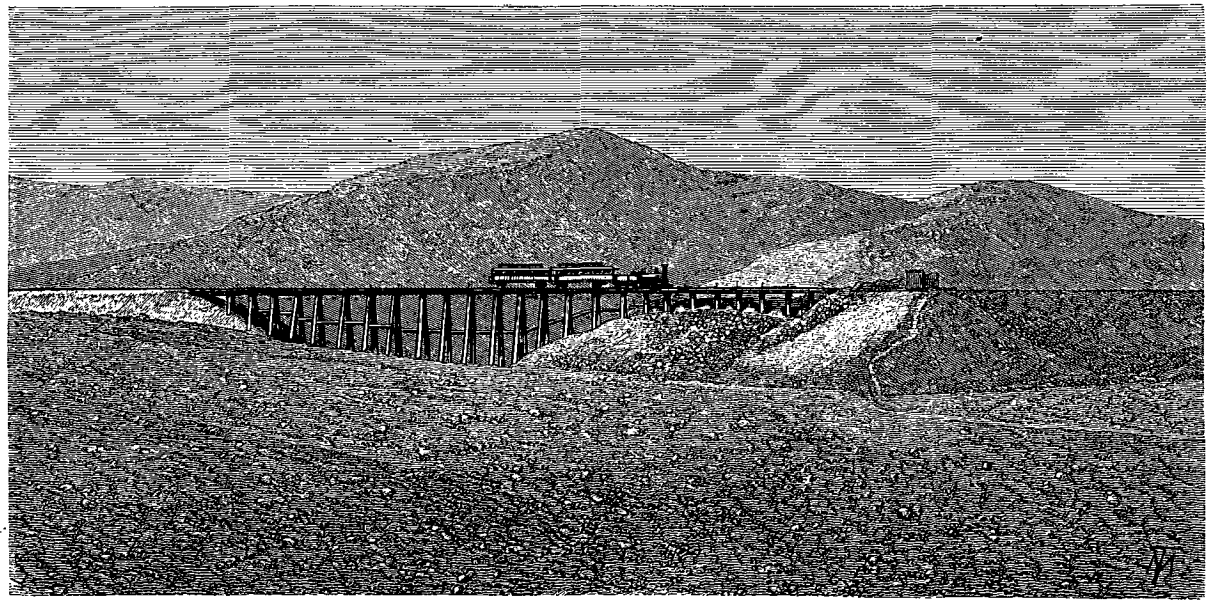
quatre cents milles de long. Pour leur établissement, les indigènes se contentaient de nettoyer le sol sur une largeur de un mètre vingt-cinq centimètres, en rejetant sur les côtés le sable et les pierres. Non-seulement ces routes sont d'une construction des plus primitives, mais le tracé en est très-mauvais; jamais on n'a cherché à passer de préférence par tel ou tel lieu, où une caravane ou un corps d'armée pouvaient se procurer de l'eau potable; on n'a pas même cherché à choisir les terrains les plus faciles pour la marche des piétons ou des animaux; la seule pensée qui guidait le tracé, c'était d'établir des lignes droites aussi longues que possible. Le long du *Camino del Inca* qui part d'Atacama, on rencontre dans la partie voisine des Cordillères ces petites pyramides que l'on appelle des *apachecas*, et qui sont élevées pierre à pierre en l'honneur du dieu *Pachacamac*, par chaque voyageur qui passe. Quelques-unes sont surmontées aujourd'hui d'une croix.

Les routes anciennes tracées par les Incas, les sentiers plus récents ou les pyramides de pierres, ne sont que de bien faibles secours pour guider dans ces immensités de sable; le plus souvent il faut se conduire par les procédés familiers au *vaqueano*, procédés qui ne sont pas toujours faciles à mettre en œuvre; j'en fis cruellement l'expérience, comme on va le voir par le récit suivant.

A. Bresson.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un train dans le désert. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

LE DÉSERT D'ATACAMA ET CARACOLES

(AMÉRIQUE DU SUD),

PAR M. L'INGÉNIEUR A. BRESSON [1].

1870-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Conseils dangereux d'un *cateador*. — Départ pour le désert. — Perdu ! — La piste. — Hallucinations. — Mirage. — Le squelette. Les condors. — Les cavaliers. — Retour à Mejillones.

Dans les derniers jours de 1871, j'étais occupé au levé du plan topographique d'une partie du désert connue sous le nom de *Laguna seca*, lorsque mon campement fut visité par un *cateador* mexicain, avec lequel j'avais eu déjà quelques relations. Ce *cateador* était en exploration dans le groupe montagneux qui entourait la dépression de terrain où je m'étais établi, et ayant aperçu les tentes, les charrettes et les animaux formant l'ensemble de mon camp, il était venu me rendre visite et se donner le plaisir de la conversation, plaisir que ces mornes solitudes, on doit le penser, n'offrent que bien rarement.

Nos entretiens roulèrent naturellement sur l'objet de nos recherches; il me dit les espérances que lui faisaient concevoir les régions qu'il étudiait; je lui exposai de mon côté mon projet de faire franchir à une voie ferrée cet immense désert d'Atacama. Je lui donnai une idée générale de mon plan, et, en le discutant avec moi, il m'affirma que je pouvais économiser une portion du trajet de ma ligne, en la faisant passer par une certaine *quebrada* qu'il avait découverte, et qu'il m'engagea vivement à étudier. J'accueillis avec joie cette communication, et le lendemain matin, dès cinq heures, nous étions en selle, et partions ensemble.

Je laissai le campement à la garde de mon aide. J'avais la certitude de revenir le soir même ou le lendemain matin; je n'emportai donc que peu de vivres : une boîte de sardines, deux biscuits de mer, une bouteille d'eau additionnée de café et de cognac. Comme instruments, je mis dans mes fontes et dans ma giberne une petite boussole, un baromètre anéroïde et un sextant de poche.

A onze heures, nous étions à l'entrée de la *Quebrada de Naguayan*. Là, nous nous séparâmes. Le *cateador* s'en retourna vers le littoral, et moi, je me dirigeai vers le fameux passage.

Je marchai tout le jour dans la direction indiquée. Le soir, à huit heures, je me trouvai au milieu d'une immense plaine de sable. Cet *arenal* était, au loin et de tous côtés, entouré de hauteurs; à l'horizon se dressaient les cimes neigeuses de la Cordillère Royale.

1. Suite et fin. — Voy. p. 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je reconnus le site décrit par mon *cateador;* c'était bien dans un des massifs qui m'entouraient que devait se trouver la passe en question. Je fis plusieurs pointes au galop, dans diverses directions; mais le jour baissait de plus en plus; la nuit allait venir rapidement, mon estomac criait la faim, je mis pied à terre, je dessellai mon cheval, je dévorai mes sardines, mon biscuit, et j'achevai ma bouteille à laquelle j'avais fait déjà plusieurs emprunts pendant ma course pénible du jour au plein soleil. Me faisant ensuite un oreiller de ma couverture, et me roulant dans mon *poncho* de laine, je m'étendis sur le sable et ne tardai pas à m'endormir.

Pendant la nuit, une forte brise souffla du sud-est; malgré mon excellent *poncho* en laine de vigogne, je me sentis transi de froid; aussi, à peine le soleil envoyait-il sur le désert ses premiers rayons blafards, que j'étais en selle. Mais quand je cherchai ma piste de la veille, je constatai avec inquiétude que le vent de la nuit l'avait complétement effacée. Heureusement, pensai-je, j'avais avec moi ma boussole. Je la cherchai aussitôt. Elle avait disparu!

J'étais perdu! Perdu dans un désert absolument inconnu, et où le vent avait détruit le seul sentier qui pouvait me servir de point de repère! Quelle direction choisir? Où était cette passe si vantée, et que rien ne trahissait à mes regards?... Sans m'attarder à des lenteurs, non-seulement inutiles, mais propres à accroître mon danger, je mis mon cheval au galop, et tout le jour je fouillai *quebradas*, défilés, gorges et collines. Hélas! nulle part je ne découvris le moindre signe pouvant m'apporter quelque renseignement: partout le désert s'étendait, toujours également monotone dans ses mouvements, dans ses teintes, dans ses horizons. Le jour arriva à sa fin; je n'avais réussi qu'à épuiser les forces de mon cheval.

Je me couchai comme la veille, sans pouvoir étancher la soif brûlante qui me dévorait. C'était là mon supplice le plus insupportable, car heureusement je ne souffrais pas beaucoup de la faim.

Avec le soleil levant je repartis, et continuai à explorer dans tous les sens les solitudes sans fin qui se succédaient les unes aux autres, et où je n'avançais plus avec la même rapidité. Mon cheval commençait visiblement à perdre son énergie; il n'avait ni bu ni mangé depuis mon départ du campement. Quant à moi, si la faim n'avait pas augmenté, la soif devenait de plus en plus pénible.

Enfin, sur le déclin de cette horrible journée, j'aperçus — on devinera avec quelle émotion! — une piste très-visible d'animaux nombreux. Je pus ramasser assez de crottins de mulet et de cheval pour en faire du feu, ce qui était pour moi d'un grand secours, car la nuit promettait d'être aussi glaciale que les précédentes.

Afin de ne pas perdre cette bienheureuse piste, je me couchai en travers. Mon cheval se pressa contre moi; toute la nuit je sentis son souffle sur ma figure et sur ma poitrine; ce pauvre animal semblait convaincu que sans moi il était perdu, et il paraissait m'implorer du regard pour le sauver et mettre fin à ses souffrances.

A l'aube, je pris mon cheval par la bride et je me remis en marche, avançant lentement et péniblement sur la piste, qui me paraissait devoir me conduire au littoral, vers Antofagasta. Vers midi, sous l'influence d'une chaleur ardente, l'épuisement commença à me donner les hallucinations qui sont le prélude de troubles plus profonds. Tout autour de moi, je voyais des cavaliers élégants et de fringantes amazones, ou bien des habitations entourées de verdure; le mirage, si fréquent dans ces déserts, ajoutait ses illusions à celles de mon cerveau, et faisait apparaître à l'horizon des lacs, des rivières, des cascades. Je me sentis chanceler de plus en plus, et je fus obligé de remonter à cheval. J'allais au pas pour ménager mon compagnon, aussi accablé que moi; tout le jour, et très-avant dans la nuit, nous avançâmes sur la piste, dont la vue maintenait mon énergie et mes espérances, car elle était si bien marquée, que j'étais sûr qu'elle était parcourue assez fréquemment.

Dans l'après-midi, nous avions rencontré un squelette de mulet, auquel étaient encore attachés un baril et un sac d'orge; quand mon cheval aperçut le baril, il s'élança d'un bond, et avant que je pusse le retenir, il avait mis le baril en pièces avec les pieds de devant, mais il était vide et ne contenait pas une seule goutte du précieux liquide que nous espérions y trouver. Quant à l'orge, l'air sec du désert l'avait admirablement conservée, mais mon cheval ne voulut pas y goûter; les douleurs de la soif avaient entièrement détruit pour lui comme pour moi le besoin de nourriture.

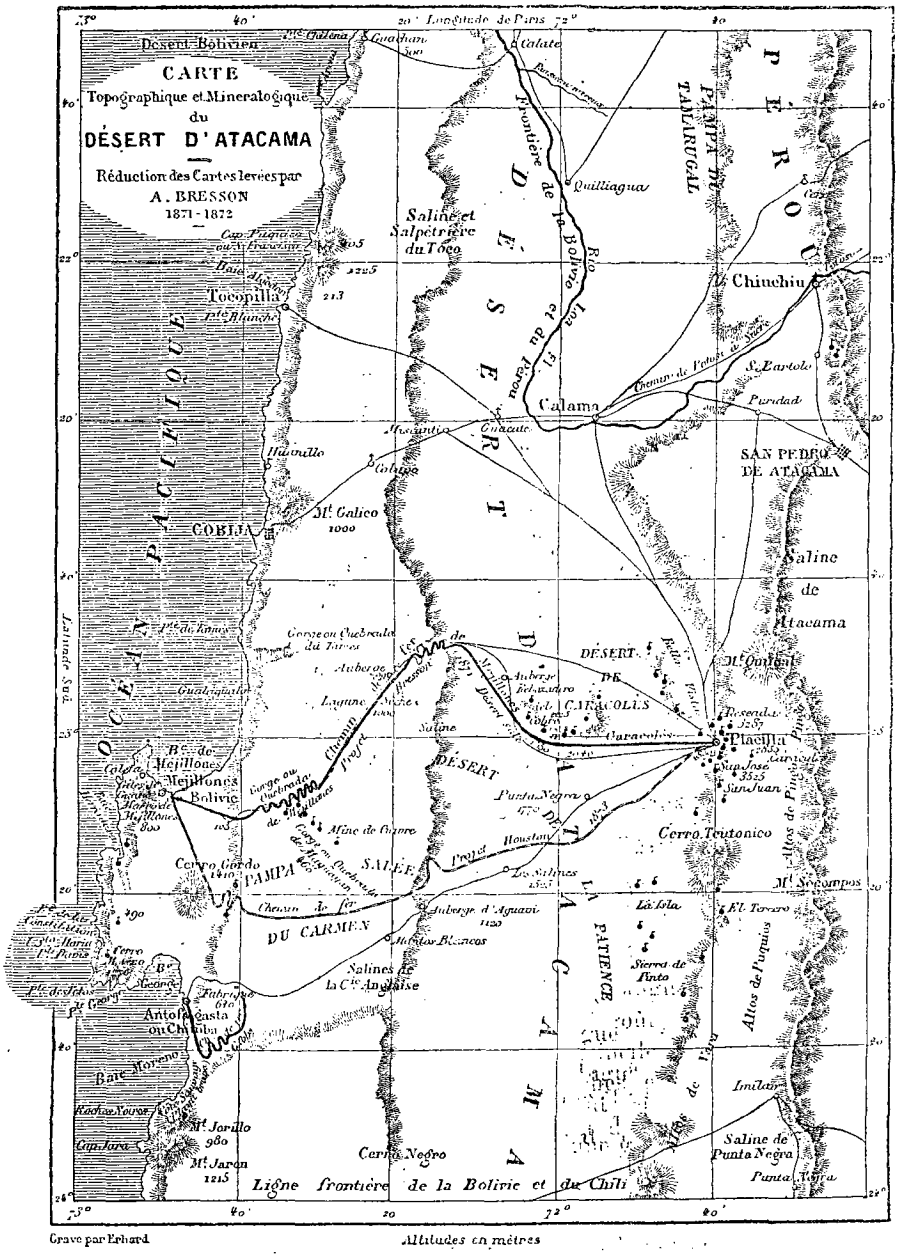
Nous nous endormîmes comme la nuit précédente, étendus sur le sable et pressés l'un contre l'autre. Je fus réveillé tout à coup de mon sommeil par les hennissements sourds et les mouvements saccadés de mon compagnon; je me levai avec anxiété : allait-il mourir et devais-je rester seul, sans son secours, épuisé, au milieu du désert?... Si mon cheval succombait, moi-même j'étais irrévocablement destiné à périr!...

Ce n'était pas l'agonie comme je le craignais, mais c'était la terreur qui agitait mon compagnon. Tout autour de nous, à environ deux cents pas, des condors dont les yeux brillaient comme des charbons ardents formaient un cercle menaçant. Par un instinct étrange, ces animaux semblent deviner la mort prochaine de leurs futures victimes, et ils viennent attendre avec patience le moment où ils pourront commencer leur repas. Quand un mulet ou un cheval doit bientôt tomber, ils apparaissent, venant de distances considérables; on ne les apercevait pas un instant auparavant, et ils sont là, tout à coup, par troupes. Je connaissais depuis longtemps ce trait de leurs mœurs, et je ne pus m'empêcher d'y voir un affreux présage. Toutefois, prenant mon revolver dans la main droite,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et mon couteau dans la main gauche, je marchai sur ceux des condors qui occupaient la partie du cercle que traversait notre piste. Ils étaient là, immobiles, debout, et je pus observer leur taille énorme, qui est celle d'un enfant d'une douzaine d'années. Quand je fus à une petite distance, je leur décochai deux balles; ils s'élevèrent alors tous de leur vol lourd, et après avoir décrit quelques cercles à des hauteurs vertigineuses, ils s'abattirent de nouveau, mais plus loin, et en augmentant le diamètre de la circonférence dont, mon cheval et moi, nous étions le centre attractif.

Pendant tout le reste de cette nuit, je restai debout, le revolver à la main, et caressant mon cheval pour



calmer sa frayeur. Dès que l'aurore parut, je me remis en selle et repris ma route; les condors, pendant nos préparatifs de départ, s'étaient dispersés et avaient disparu.

Le lecteur comprendra aisément combien étaient sombres les pensées qui remplissaient mon âme; mais, malgré tout, je n'avais pas totalement perdu courage; j'avais foi dans la piste sur laquelle je marchais. J'étais convaincu qu'elle se terminait par un lieu habité. Seulement, aurais-je assez de forces pour arriver jusque-là?...

Enfin, dans cette matinée même, à sept heures, je crus voir au loin devant moi, et comme venant à ma rencontre, deux cavaliers. Ma première impression fut que j'étais repris d'une nouvelle hallucination; que de cavaliers j'avais déjà vus ainsi galoper dans le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

désert! Cependant les nouveaux n'étaient pas semblables à ceux que la fantaisie de la fièvre avait créés les jours précédents; c'étaient de simples indigènes, montés sur de paisibles et robustes mules argentines. Je les vis bientôt mettre leurs montures au galop; ils nous avaient aperçus et accouraient. Il n'y avait plus de doute! De quel sentiment de joie et de reconnaissance me sentis-je alors pénétré! Un des cavaliers faisait de grands signes avec son *sombrero*, et l'autre avec son *poncho*. Sans que j'eusse besoin de l'avertir de l'éperon, mon cheval prit aussitôt de lui-même le grand trot, et une demi-heure plus tard je serrais la main de mon propre *vaqueano* Almendar. Ne me voyant pas revenir au campement, il s'était mis à ma recherche, accompagné d'un de ses camarades, désireux de l'aider à retrouver *el hombre del ferro-carril*, l'homme du chemin de fer, surnom sous lequel j'avais peu à peu été connu des *cateadores*, *arrieros*, *posaderos* et mineurs du désert bolivien.

Mes deux sauveurs s'étaient largement pourvus de vivres, car ils n'espéraient plus me trouver capable de rester en selle. Après explications données de part et d'autre, je bus un seul verre d'eau; il aurait été dangereux de boire plus abondamment; mon cheval bien-aimé eut de son côté le contenu d'une grande gourde, et nous nous remîmes joyeusement en route.

Quelques heures plus tard, nous trouvâmes les crottins desséchés nécessaires pour allumer du feu; le *vaqueano* me prépara un litre de café, chaud et sans sucre, que j'avalai jusqu'à la dernière goutte. Je demandai qu'on m'en fît encore, et cette fois je mangeai un peu de pain. Remontant alors à cheval, nous nous dirigeâmes tout droit vers Mejillones. Nous allions à travers le désert, suivant une route invisible que seul peut distinguer l'œil du *vaqueano*. Dans l'après-midi, nous étions à notre habitation.



Cholo. — Dessin de D. Maillart, d'après une photographie.

Voici ce qui s'était passé pendant les trois jours consacrés à ma course errante à travers les plaines et les *quebradas*. Lorsque j'avais quitté le campement, Almendar était absent; il était allé chercher à la côte de l'eau douce et des vivres. A son retour, il avait trouvé mon piqueur d'autant plus inquiet de la prolongation de mon séjour dans le désert, que je l'avais habitué, dans mes excursions, à une exactitude toute militaire. Almendar tâcha de calmer mon piqueur, en lui disant qu'avec mon habitude du désert je ne pouvais pas rester longtemps égaré. Mais bientôt, il avait été lui-même pris d'inquiétude, et il était reparti à franc-étrier pour Mejillones.

Là, au milieu de la nuit, un de mes excellents amis, un Français, Henri R***, avait été réveillé par ces mots :

El ingeniero esta perdido desde dos dias! « L'ingénieur est perdu depuis deux jours. »

Aussitôt on avait adjoint à Almendar le meilleur *vaqueano* présent à Mejillones; on leur avait donné les mules les plus robustes du village, approvisionnées pour une longue excursion; et ils étaient partis, munis en outre par mon ami d'une boussole dont na-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

turellement ils ne se servirent pas. Cet instrument leur paraît moins sûr que leur expérience et leur divination.

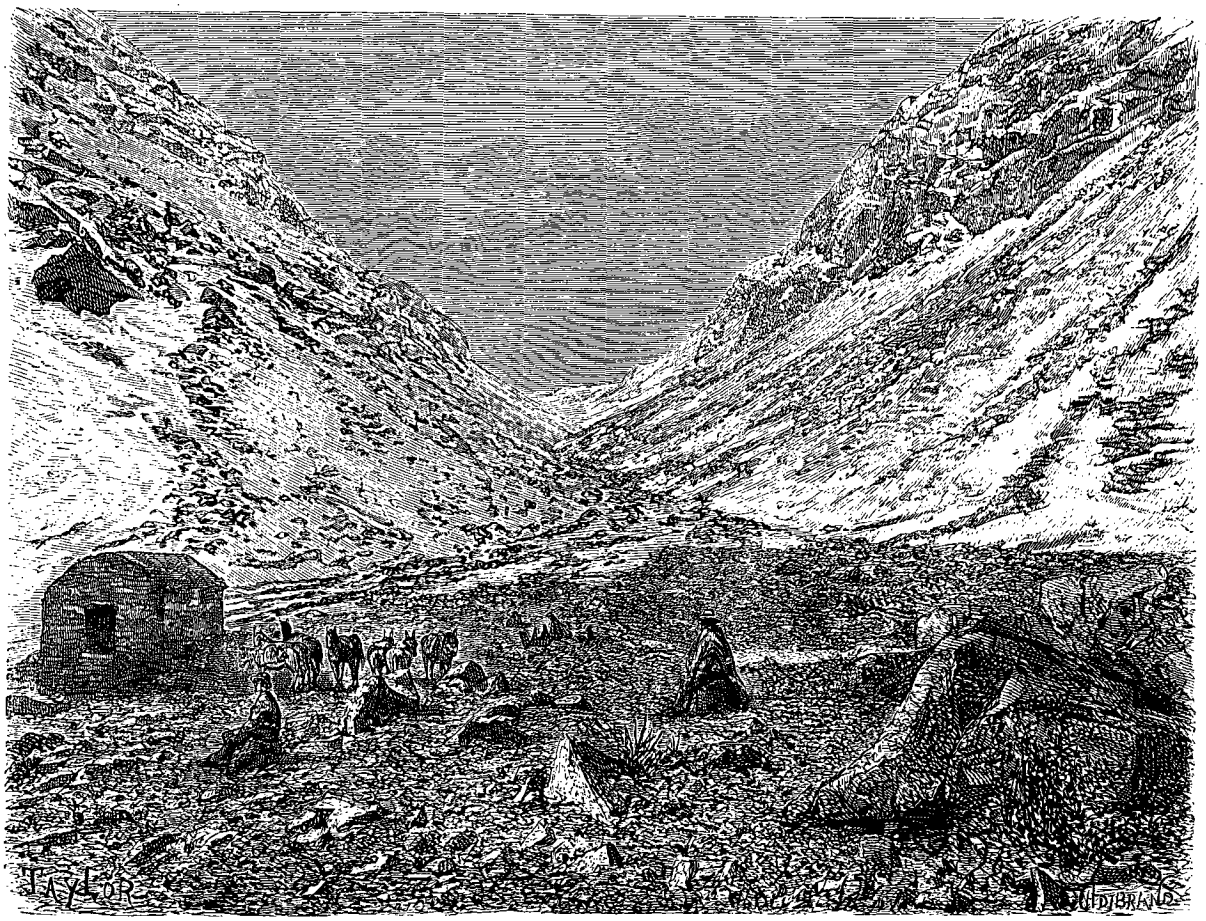
Almendar avait supposé que, furetant de tous côtés, je croiserais quelque part la piste et que je la suivrais. C'est grâce à la justesse de sa supposition que nous nous étions rencontrés.

Du reste, si je les avais manqués, et si les forces ne m'avaient pas abandonné en route, je serais arrivé à Antofagasta. La piste était un ancien chemin abandonné, ce qui explique pourquoi je n'y avais rencontré personne. Mais arrivé à Antofagasta, j'aurais eu encore trente-cinq lieues de désert pour rentrer à Mejillones.

IX

Excursion dans la Cordillère. — La fête de l'indépendance à Atacama. — Les *cholos*. — Un ballet dans une *pulperia*. — La *chicha*. — Départ pour la montagne.

Malgré les obstacles si variés que présente le désert d'Atacama, mes études et mes investigations à travers ses plaines et ses *quebradas* me donnèrent la conviction qu'il était possible de le faire traverser par un chemin de fer. Il me parut même que cette ligne,



Un *tambo* dans la Cordillère (voy. p. 342). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

pour être tout à fait utile, devait se prolonger jusqu'aux grandes villes de l'extérieur, Sucre et la Paz. Pour atteindre cette partie de la Bolivie, il était nécessaire de franchir les Cordillères. Était-il possible de trouver une passe accessible à une voie ferrée dans le voisinage du district minier qui devait être le point d'arrivée de la ligne venant de Mejillones? Il y avait là pour moi un nouveau problème que je voulus éclaircir, et je résolus en conséquence de faire dans la montagne des explorations analogues à celles que j'avais faites dans le désert.

Atacama fut naturellement mon point de départ. Avant de le quitter pour gravir les hauteurs neigeuses qui se dressaient devant mes regards, j'y fus témoin d'une fête nationale qui me permit de voir la population dans ses plus beaux atours. On était au 6 août, anniversaire de l'indépendance de la Bolivie, et c'est là une occasion de réjouissances qui, même au désert, est saisie avec empressement. Depuis quelques jours je voyais faire de toutes parts de grands préparatifs. Les *posadas* et les *pulperias* recevaient d'abondantes provisions de l'horrible boisson connue sous le nom de *chicha*, et de l'eau-de-vie non moins détestable qu'on appelle *aguardiente*. Le *padre*, de son côté, travaillait activement à la décoration de son église; chaque habitant dressait un mât de pavillon au-dessus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la porte de sa maison, où devait flotter l'étendard national, que l'on confectionnait à l'aide de bandes d'étoffe rouge, jaune et verte : les marchands repeignaient ou blanchissaient à neuf leurs façades, et dès le 5, les boutiques que nous appellerions des cabarets étaient encombrées de buveurs qui s'enivraient à qui mieux mieux en s'écriant : *Viva Bolivia! Viva la Patria! Viva la Independencia!*

Le 6, une messe solennelle fut dite à l'église, en présence des autorités civiles et militaires. Je pus observer là, en toute liberté, les Boliviennes d'Atacama. Elles portent le costume national sud-américain, identique à celui des Péruviennes; elles ont aussi la même habitude, quand elles se rendent à l'église, d'emporter sous le bras un petit tapis carré dont les broderies et le prix varient suivant la fortune de celle qui le possède; c'est sur ce tapis que l'on s'agenouille, les églises de l'Amérique espagnole n'ayant jamais ni chaises ni bancs. Hommes et femmes ont un type qui ne se distingue pas du type général péruvien; il n'y a d'intérêt particulier que dans le type des *Cholos* et des *Cholas*, mêtis provenant du sang mêlé des Boliviens de race indigène avec les Boliviens de race espagnole. Les *Cholos* ont le teint bistré, les traits saillants, le nez fort, les yeux et les cheveux noirs, et n'ont presque jamais de barbe. Ce sont les ouvriers les meilleurs et les plus intelligents du pays. Ils s'habillent de mauvais vêtements, imités tant bien que mal de ceux des classes aisées, et recouverts du *poncho* national. La coiffure commune aux deux sexes est le *sombrero* de paille ou de feutre. Les femmes, parmi lesquelles il en est de jolies, portent un corsage à demi décolleté, souvent très-échancré, et un jupon court; le tout est de grosse laine. Leurs cheveux sont réunis en deux tresses qu'elles rejettent sur le dos; les moins pauvres, quand la saison est avancée, ou quand le rayonnement de la nuit refroidit l'air, mettent sur leurs épaules une petite mante.

Au sortir de l'église, tout ce monde paré et joyeux se répandit dans les rues, où les enfants, les *Cholos* et les *Aymaras*, que j'ai décrits plus haut, imitaient le feu nourri d'une petite guerre, à l'aide de milliers de ces pétards chinois dont on consomme en Amérique une si grande quantité sous le nom de *cohétés*. Puis les réceptions officielles commencèrent; mais ce n'était point là pour moi la partie curieuse de la fête; aussi, après avoir fait les visites indispensables, je me rendis dans les *pulperias* les plus animées pour jouir de la vue des Boliviens et des Boliviennes en liesse.

J'assistai ainsi à un de ces ballets improvisés où deux personnages exécutent une pantomime expressive, sur un air chanté, accompagné d'une guitare et d'une harpe. Les assistants excitent les danseurs en frappant en cadence dans leurs mains ou sur un objet sonore, ou bien encore en retirant vivement leur doigt de leur bouche gonflée d'air. D'autres offrent aux danseurs et aux assistants des verres énormes de *chicha* épaisse et trouble, qu'une matrone puise d'une manière plus ou moins ragoûtante dans l'énorme vase où elle est renfermée, et qu'il faut boire jusqu'à la dernière goutte.

La *Zamacueca* ou *Chileña*, ainsi se nomme cette danse, est une véritable passion pour le peuple bolivien et chilien; mais le caractère très-vif de ses mouvements l'a fait proscrire des salons de la classe riche, qui s'est réfugiée, pour obéir aux convenances, dans le quadrille et la valse d'Europe.

Il n'est pas de bonne fête sans lendemain, et même sans un ou plusieurs surlendemains. Ce n'est guère que dans la journée du 8 que la ville d'Atacama reprit ses habitudes laborieuses. Pour nous, notre labeur, c'était la découverte de la passe pour une voie ferrée, et nous nous occupâmes activement des préparatifs de notre départ. Bons mulets, provisions abondantes, *arriero* sûr et intelligent, j'eus bientôt tout réuni, et nous gagnâmes à marches forcées le pied de la *Cordillera Real*.

X

Arrivée dans la passe. — Un *tambo*. — Effets de la sécheresse de l'air. — Commencement de *soroche*. — Descente. — Un *rancho* de chasseurs indiens. — Visite à une *hacienda*. — L'*hacendado*. — Le majordome.

Je gravis sans trop de peine jusqu'à une altitude de trois mille huit cent quatre-vingt-sept mètres, par un chemin en lacet tracé sur les flancs de gorges profondes où apparaissait un commencement de végétation. De temps à autre, on rencontrait un misérable petit ruisseau qui se lançait bravement vers le désert, sans se douter qu'il allait être entièrement absorbé par les sables. C'est à cette hauteur que je trouvai, taillé dans le granit et le porphyre, un défilé qui convenait à mes vues. La montagne était autour de moi entièrement couverte de neige. C'était à dessein que j'avais choisi l'hiver pour mon exploration; en effet, si, à cette époque la passe était praticable, il n'y avait pas à se préoccuper pour les autres saisons. Nous étions à la fin d'août, mais on sait que dans l'hémisphère austral les saisons sont opposées à celles de notre hémisphère boréal. Au désert d'Atacama, le printemps dure du 23 septembre au 21 décembre; l'été, de décembre à mars; l'automne, de mars à juin, et l'hiver, de juin à septembre.

Je découvris dans le défilé un *tambo*, abri dont la construction remonte au temps des Incas, et destiné aux voyageurs. J'y installai mon bivouac; je donnai à manger à mes bêtes, et, la carabine sous le bras, je me mis à parcourir les gorges dont j'avais à noter avec soin la hauteur barométrique.

En revenant vers le *tambo*, j'eus l'occasion de constater les effets de la sécheresse de l'air : mes ongles cassaient au moindre choc; mes cheveux et ma barbe se brisaient avec un petit bruit sec, dès que j'y portais la main; la peau de mes lèvres était toute fendillée; le sang qui en suintait se séchait immédiatement; le bois de mes instruments gauchissait;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les sabots de quelques-unes de mes mules étaient fendus.

Le lendemain, dès cinq heures du matin, je continuai ma marche en avant; mais peu de temps après notre départ, je dus modérer l'ardeur de mon *arriero;* en accélérant trop l'allure de nos mulets, il avait déterminé chez plusieurs les symptômes du mal de montagne appelé *soroche* ou *puna*. A l'origine des exploitations de mines dans le désert d'Atacama, ce mal fit un si grand nombre de victimes chez les animaux, que les *quebradas* étaient jonchées de cadavres et de carcasses de chevaux et de mulets.

Le *soroche* est attribué généralement à la raréfaction de l'air, au manque de pression et à une intoxication due à l'acide carbonique; depuis les travaux de notre célèbre compatriote Paul Bert, on sait qu'il est dû à une désoxygénation du sang. Les effets sont très-analogues chez l'homme et chez les animaux : le pouls s'accélère, des troubles cérébraux et nerveux se manifestent; on éprouve des palpitations, des battements des carotides, des hémorrhagies; la langue est sèche; les aliments n'inspirent que du dégoût, mais la soif est ardente. La marche devient difficile et est accompagnée de douleurs dans les hanches et dans les genoux.

Je ne ressentis pour mon compte qu'une gêne marquée dans la respiration, accompagnée de gerçures sanguinolentes aux lèvres.

Après avoir étudié la passe, nous redescendîmes gaiement. Bientôt nous trouvâmes une vallée boisée, où l'hospitalité nous fut donnée dans un *rancho* d'Indiens chasseurs. Ces malheureux vivent dans de mauvaises huttes de branchages et de terre battue, mais ils préfèrent la misère avec l'indépendance, au bien-être sous des maîtres dans des villes. C'est avec peine que je pus obtenir de ces pauvres gens un morceau de guanaco et du lait de vigogne; quant à mes mules, elles s'étaient jetées aussitôt sur l'herbe et la paissaient voluptueusement.

Conduits par un guide indien, et continuant notre descente dans la direction d'Oruro, nous entrâmes le surlendemain dans l'*hacienda* de don Manuel S***, qui nous reçut avec toute l'affabilité possible.

Les *haciendas* sont des exploitations agricoles dont l'étendue dépasse souvent celle d'un de nos arrondissements français; aussi une petite partie seulement est-elle en culture.

L'*hacendado*, ou propriétaire de l'*hacienda*, est un véritable seigneur féodal. Il exerce le droit de justice, et juge les différends entre les *inquilinos* et les *peones*, habitants et ouvriers de ses domaines. Appartenant toujours aux grandes familles, il ne vient dans ses terres que de temps à autre, et en particulier au moment des récoltes. Il quitte alors la capitale qui est sa résidence habituelle, et dépouille en même temps le vêtement européen pour reprendre le costume national : chapeau de feutre de vigogne ou panama, courte veste, poncho, fortes bottes, énormes éperons d'argent. Sa monture est sellée avec des fourrures qui supportent de lourds étriers de bois sculpté aux clous d'argent; la bride tressée est ornée d'anneaux d'argent; le pommeau de la selle est en argent, aussi bien que les ornements du frontal et du mors. La beauté des chevaux que montent les *hacendados* répond à la richesse de leurs ornements. C'est sur une bête magnifique, toute resplendissante de son harnachement, que l'*hacendado* fait son entrée dans son domaine. Là, il est reçu par l'*administrateur*, autre *caballero* qui vit sur les terres, et y jouit des priviléges du maître, qu'il cherche généralement à imiter. Par malheur, il est presque toujours ignorant, routinier, ennemi déclaré de tous les procédés modernes de l'agriculture perfectionnée. Derrière l'administrateur, vient, chapeau bas, le *majordome*, directeur des travaux manuels, prêt à guider son seigneur et maître sur les travaux en cours d'exécution.

Le costume du majordome rappelle, avec moins de luxe, celui de l'*hacendado;* mais sa physionomie brune et hâlée, ses traits pleins d'énergie, l'aisance avec laquelle il manie son cheval, contribuent à lui donner en général un assez grand air.

Je vécus plusieurs jours chez don Manuel, dont nous visitâmes à loisir l'*hacienda*, où nous admirâmes surtout de magnifiques troupeaux de lamas. Quand bêtes et hommes furent reposés, nous nous dirigeâmes vers le lac *Aullagas*, trop-plein du grand lac Titicaca, qui y déverse ses eaux par le canal du *Desaguadero*. Le lac *Aullagas*, situé à trois mille sept cents mètres d'altitude, a ce mérite de donner au sol qu'il arrose une fertilité supérieure à celle de toutes les terres de la région andéenne. C'est près de ce bassin que mon expédition se termina.

J'ai exploré tour à tour avec mon lecteur le littoral, le désert et la montagne; il est temps maintenant de le conduire à la région — pour bien des Boliviens la seule intéressante — qui contient les fameuses mines d'argent, et qui a reçu de l'enthousiasme des mineurs le nom de *Nouvel Eldorado*.

XI

Le district de Caracolès. — Principaux groupes miniers. — Le vent du désert. — Histoire de la *Placilla*. — État actuel. — Les gisements argentifères. — Leur rapport. — Procédés d'exploitation. — Commerce de l'eau, des combustibles, etc. — Modes de transport.

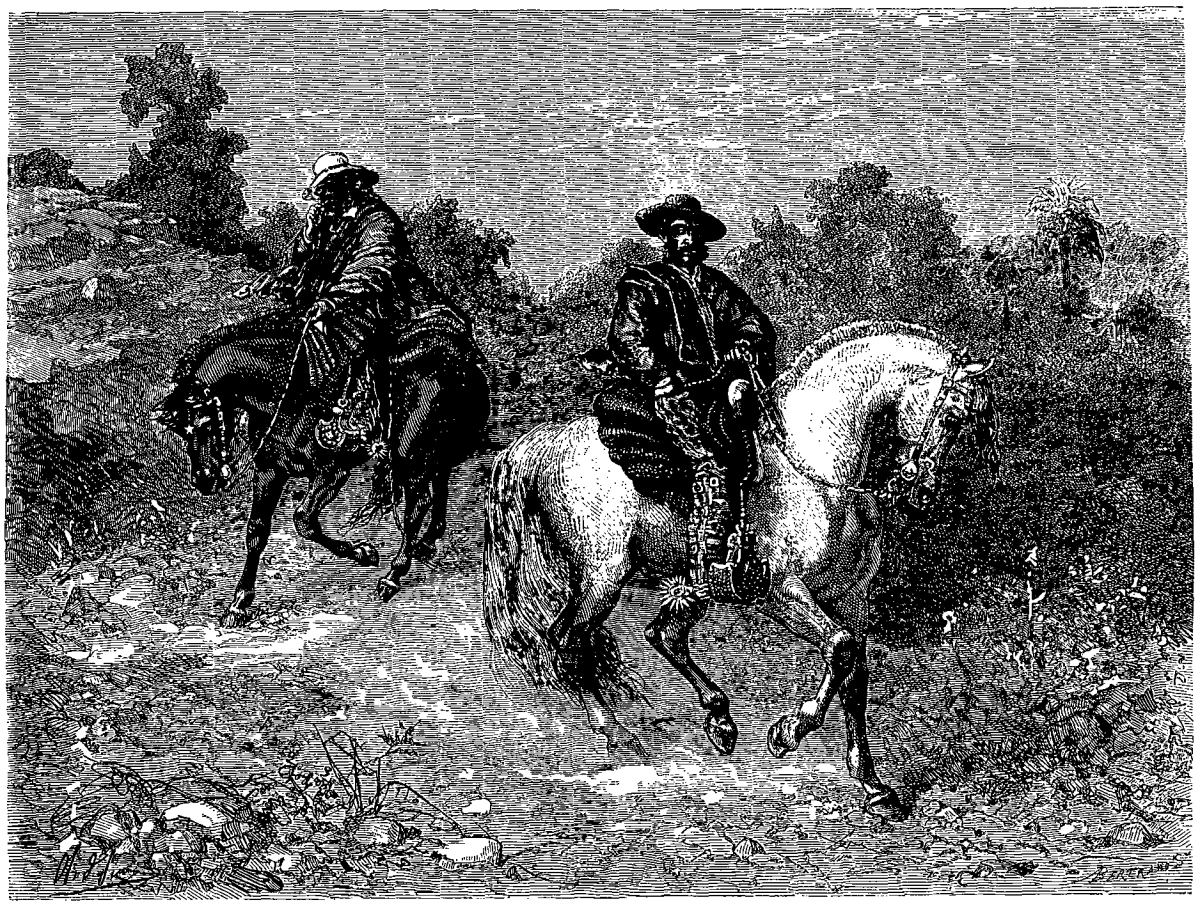
Le nom officiel du district argentifère est *Caracolès* (colimaçons, escargots). Ce nom rappelle les nombreux fossiles d'ammonites et de bélemnites mêlés aux terrains dans lesquels les filons de métal précieux se sont fait jour. Quant au village qui n'a pas tardé à se créer au centre des exploitations, et qui est devenu une véritable ville, il a reçu le nom de *la Placilla*.

Le district de Caracolès se compose d'un groupe de montagnes, d'une élévation de trois cent cinquante à six cents mètres, placé au centre d'un vaste plateau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de sable. Ce groupe présente de nombreux cônes isolés ou *cerros*, et des chaînes allongées ou *serranias*. Sa direction générale est nord-sud avec une très-légère déviation à l'est. La teinte de ces roches porphyriques, où n'existe aucune végétation, est jaune-rougeâtre. Les flancs des *cerros* sont escarpés; une foule de *quebradas* s'enfoncent en tous sens au cœur de ce massif et s'enchevêtrent les unes dans les autres, formant un réseau compliqué de ravins et de gorges. Les plus importantes de ces *quebradas* conduisent à des groupes miniers; je citerai surtout la *quebrada* de *la Placilla*, qui conduit à la mine *Deseada*, la seconde de celles qui furent découvertes par don José, et qui donne aujourd'hui encore plus du quart de la production argentifère de tout le district.

Le climat est le même que celui du désert, très-sec, très-sain, mais naturellement beaucoup moins chaud, par suite de l'altitude élevée. Les vents qui soufflent des Cordillères sont fréquents et froids. Leur direction est constante; aussi les utilise-t-on dans quelques mines où l'on fait usage de machines à vapeur. Pour obtenir la condensation de la vapeur perdue, on la fait passer à travers des tubes disposés en jeux d'orgue



Hacendado et son majordome. — Dessin de O. de Penne, d'après des croquis communiqués par l'auteur.

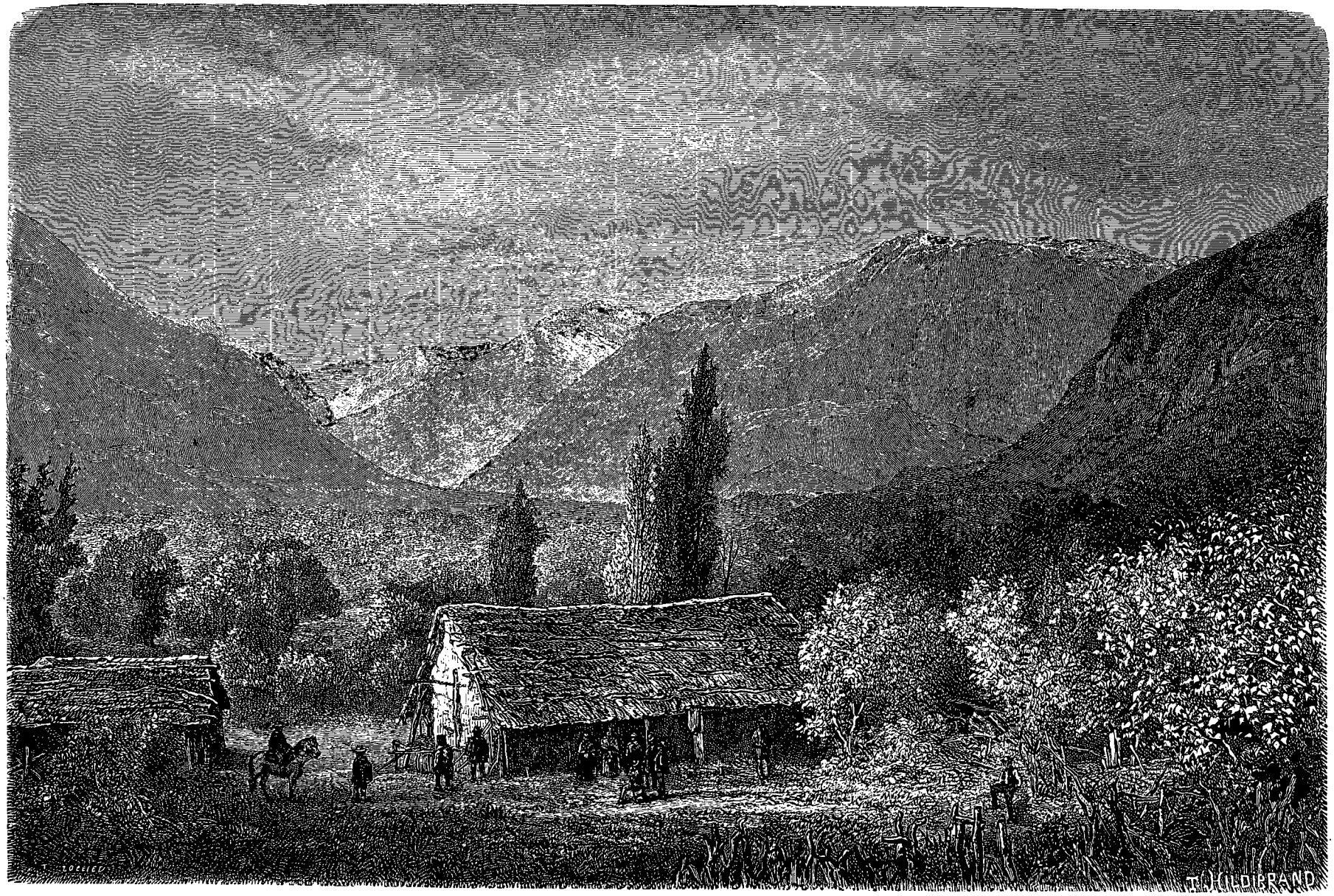
dans une direction perpendiculaire à celle du vent.

La pression atmosphérique varie de six cents à un peu plus de six cent vingt centimètres de mercure, et le degré hygrométrique est extrêmement près de zéro. L'atmosphère est donc très-raréfiée; l'oxygène peut manquer souvent dans la circulation sanguine; de là, les atteintes de *puna*.

J'ai pu assister pour ainsi dire au développement tout entier de Caracolès. Quand je m'y rendis pour la première fois, en juillet 1870, on ne voyait là qu'une hutte en pierres sèches, une mauvaise tente ayant appartenu à don José et celle qui nous abritait. En 1871, il y avait un commencement de village; on avait bâti quelques maisons composées de murs en pierres sèches recouverts de vieux tapis ou de toiles à voiles. La majeure partie des habitants vivait sous des tentes de toute forme et de toute dimension, depuis celle qui servait de café-restaurant jusqu'au petit abri de l'explorateur ou du mineur. Le tout était placé çà et là très-irrégulièrement, et offrait l'aspect le plus misérable.

Dans les premiers mois de 1872, *la Placilla* compta une population de quinze cents âmes. C'est alors que la ville prit la physionomie qu'elle a gardée : de toutes parts surgirent les maisons — maisons de bois identiques à celles de Mejillones; — on vit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vallée des Cordillères. — Dessin de Sorrieu, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même apparaître quelques édifices en tôle gondolée et galvanisée. Un alignement s'établit tant bien que mal dans les rues, suivant la direction générale de la *quebrada;* enfin le gouvernement bolivien fit construire une petite habitation pour le sous-préfet Durand, qui s'y établit avec un personnel composé de quelques employés, un officier et des soldats.

En 1873, des maisons de commerce du littoral et surtout de Valparaiso installaient à Caracolès des succursales de leurs comptoirs. Ces constructions devinrent de plus en plus vastes, mais elles restèrent toujours en bois ou en tôle. Quelques hôtels s'élevèrent; l'un d'eux possédait même une salle de spectacle et de bal pouvant contenir cent cinquante à deux cents personnes. Les trottoirs apparurent et, en guise de candélabres, chaque habitant dut suspendre pendant la nuit une lanterne devant sa porte.

A mon dernier voyage, en 1874, *la Placilla* était une petite ville d'environ deux mille trois cents âmes, assez bien ordonnée, ayant des habitations régulières symétriquement rangées sur les côtés de rues bien tracées, se coupant à angle droit, comme il est d'usage dans les villes d'origine espagnole. Une place carrée occupe le centre du *pueblo;* sur l'une de ses faces, le colonel Reyes a élevé une fort jolie maison à un étage, avec véranda extérieure, destinée au sous-préfet et à l'intendant de police, chef de la petite garnison chargée de veiller sur la sécurité des mineurs. Grâce à l'initiative de l'aimable femme du consul de Chili, la señora Filomena Villegas, qui alla frapper à toutes les portes, et ne se reposa que lorsqu'elle eut réuni le capital nécessaire, une petite église se dresse sur la place à côté de la sous-préfecture. Cette église, presque élégante, est construite en bois peint à l'huile. Elle est précédée d'un porche à colonnade que surmonte un clocher carré.

En résumé, dans l'espace de quatre années, ce coin du désert a été transformé en une petite ville déjà populeuse, riche, et qui, malgré sa position au centre de solitudes immenses, serait un séjour parfaitement habitable, si le chemin de fer projeté y avait une station.

Outre *la Placilla*, le vaste district de Caracolès contient encore d'autres villages dispersés çà et là. Dans l'un d'eux, placé à l'entrée de la *quebrada* de *la Placilla*, on remarque les magasins, dépôts de vivres et d'eau de la *Compañia commercial de Caracoles*, et le consulat de la République chilienne.

Les gisements métallifères de Caracolès se présentent en filons puissants et continus. Ils ne comprennent qu'un petit nombre d'espèces minérales, qui sont de facile extraction, d'un traitement métallurgique aisé, et de composition chimique telle que la proportion d'argent dépasse toujours de beaucoup celle des autres corps simples qui entrent dans la formation du minerai débarrassé de ses gangues.

Le district minier, qui a une étendue d'environ vingt milles géographiques sur une largeur moyenne de huit milles, comprend *quarante mille deux cents* concessions de mines; mais, à cause des difficultés que présentent les voies de communication, quatre à cinq cents seulement sont en exploitation active. Mille environ ont été travaillées, puis abandonnées; elles attendent que des moyens de transport peu onéreux soient organisés. Deux mille possèdent les puits d'ordonnance exigés par la loi, et ont une existence reconnue et déterminée officiellement par les agents de l'État.

Les mines qui sont exploitées aujourd'hui sont naturellement celles dont l'exploitation était le plus facile, ou qui se trouvaient plus voisines de *la Placilla*. Ce sont surtout celles dont les minerais donnent au moins cinquante à soixante marcs d'argent (0,0047); les minerais d'un titre plus bas ne pourraient être transportés avantageusement au port d'embarquement.

Malgré toutes ces entraves, la production mensuelle des mines de Caracolès dépasse cent mille marcs, soit vingt-trois mille kilogrammes d'argent fin.

Le marc équivaut à deux cent trente grammes et est coté cinquante francs cinquante centimes. Le droit qu'il paye pour être exporté est de deux francs cinquante. L'exportation mensuelle est aujourd'hui de cinq millions cinquante mille francs.

Dans les premiers temps, les travaux d'exploitation étaient conduits d'une manière toute primitive. On creusait, dans la direction du filon, une galerie inclinée dans laquelle on ménageait des marches grossières; puis, parallèlement à la veine métallifère, on creusait une autre galerie avec de petits embranchements perpendiculaires, de façon à former, avec le massif de minerai, des parallélogrammes qu'on abattait ensuite par la poudre afin d'en extraire les parties utiles.

Ce minerai, chargé à dos d'homme, était remonté au jour par des échelles formées de pièces de bois dans lesquelles on taillait des encoches. Tout se faisait sans le secours du travail mécanique; encore à la fin de 1872, quatre mines seulement possédaient un puits vertical, et deux seulement avaient des treuils mis en mouvement par des mules.

Au sortir du puits, le minerai est versé en vrac dans la *cancha*, cour dallée de la mine, où des ouvriers, placés sous la surveillance incessante de majordomes, séparent les parties inutiles des parties métallifères. Ces derniers fragments sont divisés en quatre catégories.

Les morceaux sortant de la mine sont concassés en fragments de la grosseur d'une noix; ce travail est fait par des *péons* qui emploient de lourds marteaux d'acier et frappent sur de grosses pierres servant d'enclumes.

Jusqu'en 1872, deux mines seulement, la *Deseada* et la *Merceditas*, possédaient des broyeurs mécaniques mis en mouvement par un manége. Aujourd'hui, des machines à vapeur, de construction anglaise ou amé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ricaine, fonctionnent dans les mines importantes. Par suite, non-seulement la production a augmenté, mais les salaires ont singulièrement diminué. En 1870-1871, on payait par mois un *barretero*, ou ouvrier mineur, trois cents francs; un *canchero*, ou ouvrier de la *cancha*, deux cents francs; un *carretonero*, ou charretier, trois cent vingt-cinq francs.

Ces chiffres sont tombés à deux cents, cent cinquante et trois cents francs. A ces salaires il faut ajouter la nourriture et environ huit litres d'eau douce par jour, ce qui augmente encore par homme la dépense d'environ vingt à vingt-cinq piastres par mois.

La seule exportation du district minier consiste naturellement en minerais d'argent (quelquefois aussi, mais rarement, en minerais cuprifères); de même, la seule industrie est la métallurgie de l'argent. A Caracolès même, on a établi une petite usine qui traite en vingt-quatre heures trois tonnes de minerai. Dans les oasis de Calama et de Chiuchiu, d'autres usines traitent les minerais par la méthode d'amalgamation dite de Freiberg. On a récemment installé aussi, dans une *quebrada* du désert, une nouvelle usine qui traite les plombs argentifères par la méthode de coupellation. Mais les difficultés de transport des minerais et du charbon, le prix élevé de l'eau et du salaire nous font mal augurer de ces entreprises; il est évident que c'est dans les ports du littoral que doivent se créer et prospérer ces établissements, puisque c'est là seulement qu'on peut trouver à bon compte et le charbon et la main-d'œuvre.



Un mineur. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

Caracolès est devenu le centre d'un commerce assez considérable. L'importation consiste en machines, appareils de mines, charbon de terre, eau douce, orge, foin sec comprimé, denrées alimentaires, liquides, effets d'habillement, articles de campement et de ménage. Tous ces articles, excepté l'eau, sont importés de la côte par des convois de chariots qui, au retour, transportent des minerais. L'eau potable vient de huit à dix lieues, apportée dans de petits barils chargés à dos de mulet, ou bien dans des voitures-réservoirs attelées de trois ou quatre mulets. Elle est de deux qualités. L'eau presque douce se vendait, il y a deux ans, six dollars ou trente francs les soixante-douze litres; aujourd'hui elle a diminué de moitié. La seconde qualité est bien plus abondante et bien moins chère, mais elle est saumâtre et renferme même une certaine proportion de sulfate de magnésie. La vente de l'eau est exploitée par trois compagnies rivales.

Les mines qui emploient des machines à vapeur sont obligées de faire venir de la houille, que l'on reçoit à la côte des mines du Chili ou même de l'Angleterre. Le combustible employé le plus habituellement est la *leña*, mélange de bois et de cactus desséché, ou bien le *quisco*, variété particulière de cactus. Il faut aller chercher ces combustibles à une distance de quinze à vingt lieues espagnoles, dans les montagnes d'Atacama et dans les *altos* de Pingo-Pingo et de Puquios. C'est là seulement que l'on trouve ces cactus desséchés en abondance suffisante. Ils se dressent isolés ou par buissons; il n'est pas rare d'en trouver de cinq à six mètres de hauteur. Leur sécheresse est telle qu'il suffit d'un coup de pied pour les abattre. Ce combustible rend parfois les plus grands services à l'explorateur du désert, mais on ne le rencontre guère que sur les sommets rocheux élevés de sept à huit cents mètres.

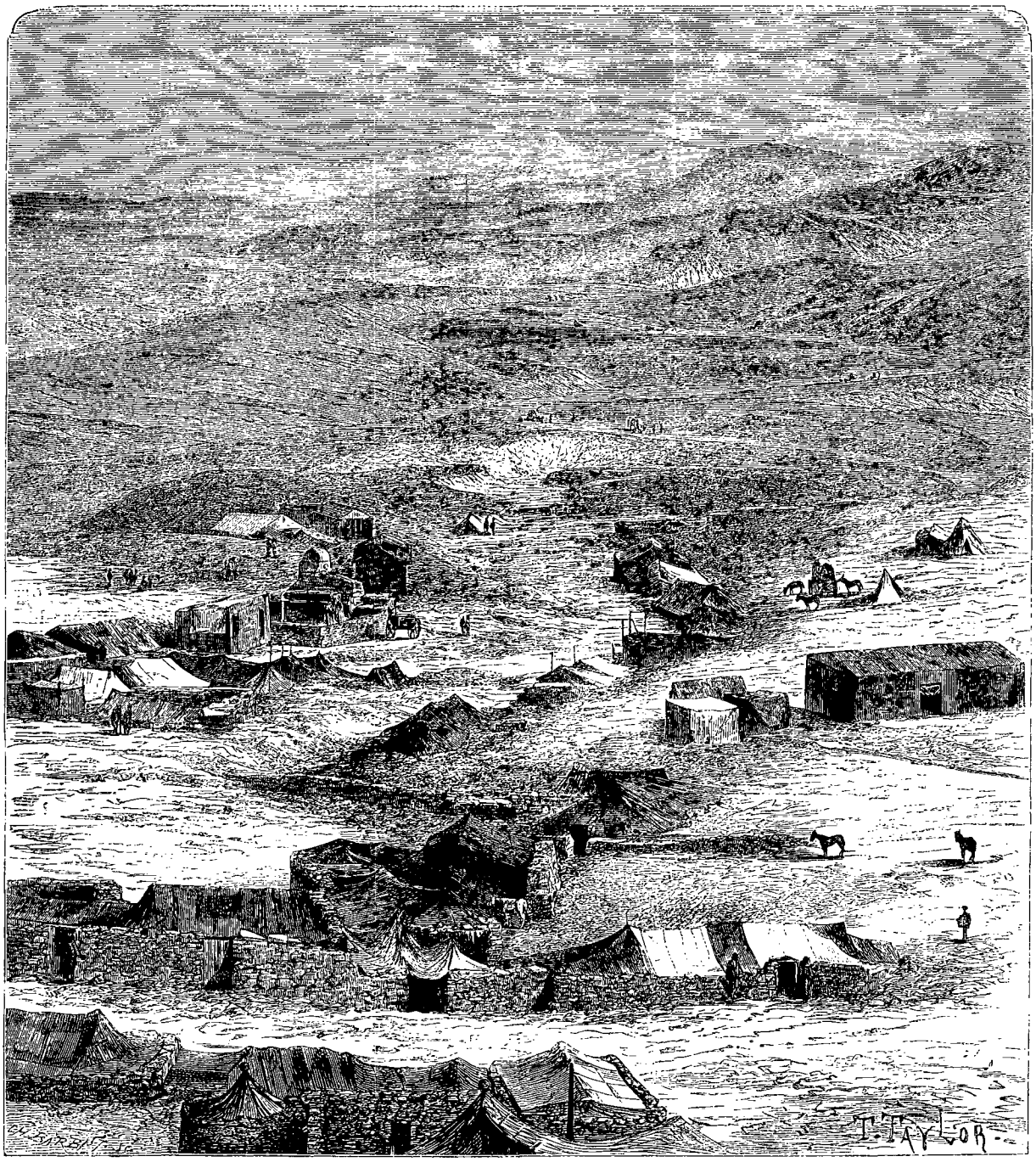
Le foin sec comprimé (*pasto*) vient du Chili ou de la République argentine; l'orge (*cebada*), nourriture favorite des chevaux et des mulets sud-américains, qui ne connaissent point l'avoine, vient aussi du Chili. Les animaux de boucherie font un long et pénible voyage à travers les provinces argentines, les Andes, les provinces boliviennes et le désert; aussi la viande, quoique d'un prix élevé, est-elle le plus souvent échauffée.

Les machines et les outillages sont tirés d'Angleterre et des États-Unis; amenés à la côte, ils sont transportés aux mines par chariot. Les articles manufacturés, les conserves alimentaires, les vins et liqueurs sont de provenance européenne. Les denrées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fraîches, comme les légumes, fruits, volailles, œufs et farines, viennent du Chili et du Pérou, par les paquebots caboteurs, ou des oasis de Calama et de Chiuchiu, par caravanes.

Les entrepreneurs des transports sont obligés d'entretenir à grands frais, au milieu du désert, des *posadas* ou dépôts de vivres et d'eau pour les animaux de trait. Les chariots voyagent par convois dont le nombre varie de quinze à soixante. Le train est sous la direction d'un *capataz*. Un certain nombre de

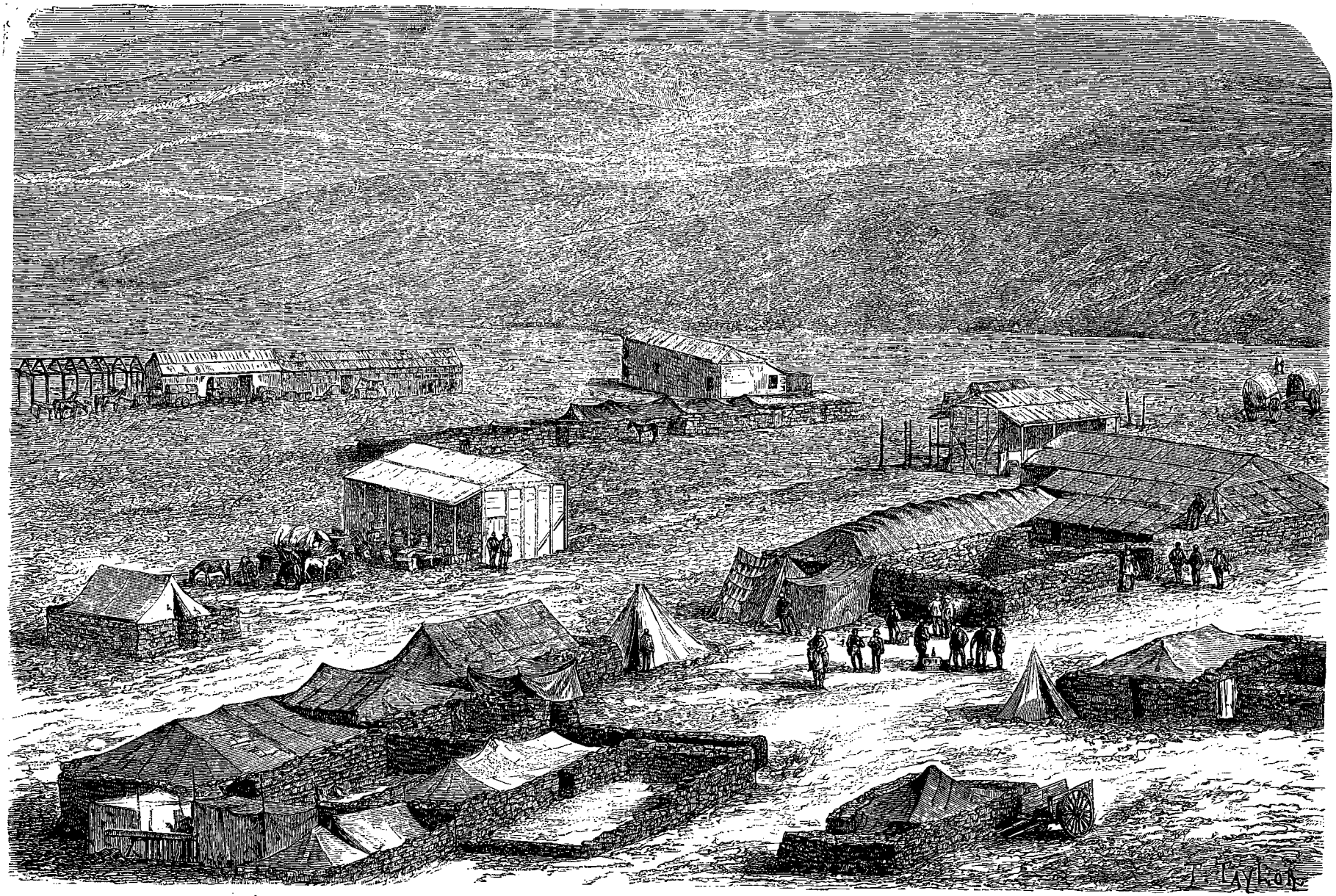


La Placilla en 1871 (district de Caracolès). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

charrettes chargées de foin comprimé suivent les convois et servent, au besoin, à prendre l'excès de charge d'une des voitures. La nature sablonneuse du sol et les mouvements du terrain rendent la traction très-difficile ; quoique les charrettes soient attelées chacune de quatre mules, elles ne peuvent, à la montée vers Caracolès, prendre que seize à dix-huit quintaux espagnols de quarante-six kilogrammes (sept cent trente-six à huit cent vingt-six kilos), et à la descente vers la côte, vingt à vingt-cinq quintaux.

La grande quantité de squelettes qui jonchent les solitudes atteste la fatigue et les privations qu'endu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Placilla en 1873. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

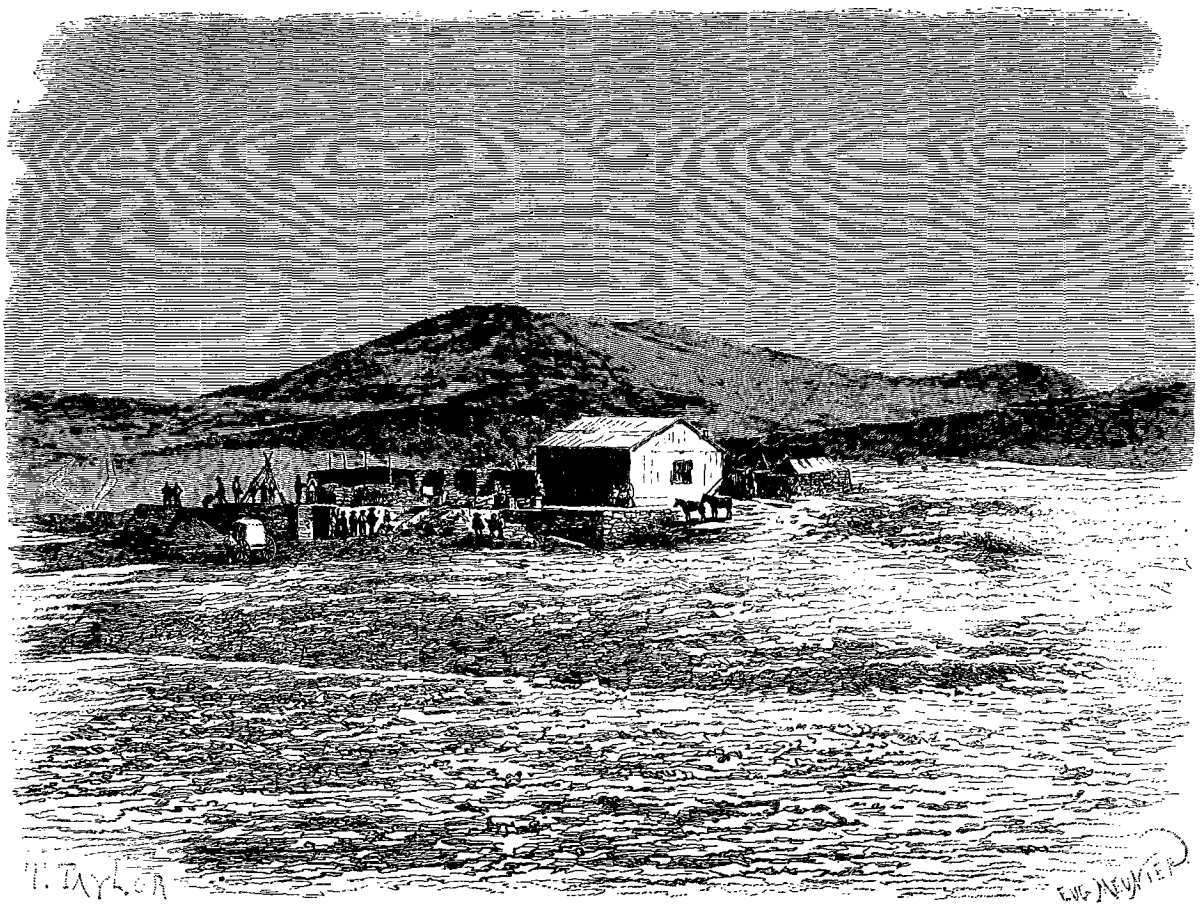
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rent les animaux pendant cette traversée du désert, qui varie de quatre à six jours pour la montée et de trois à cinq pour la descente. Le prix des transports était en 1872, de Mejillones à Caracolès, de quarante francs le quintal, et moitié moins de Caracolès à Mejillones; d'Antofagasta à Caracolès, vingt-cinq francs; de Caracolès à Antofagasta, douze francs cinquante. Les prix ont diminué, mais ils sont toujours extrêmement élevés. Le transport, de la côte à Caracolès, coûte encore environ le triple du fret, par navire à vapeur, d'un port bolivien à un port d'Europe. Le nombre des chariots qui font le transit est environ de six cent cinquante; le nombre des mules de quatre mille.

XII

Essais de chemin de fer. — Échecs. — Objections. — Réfutation. — La locomotive Fairlie. — Services que rendra un réseau de voies ferrées. — Ressources de la Bolivie. — Son avenir.

Ce sont ces quatre mille mules qu'il s'agissait de remplacer par quelques locomotives : aucun obstacle insurmontable — mes études me l'avaient démontré — ne pouvait les empêcher de franchir le désert. Mais si les explorations préparatoires que j'avais faites dans les solitudes de l'Atacama n'avaient pas été sans rencontrer des difficultés, l'exécution du chemin de fer lui-même rencontra bien plus d'empêchements



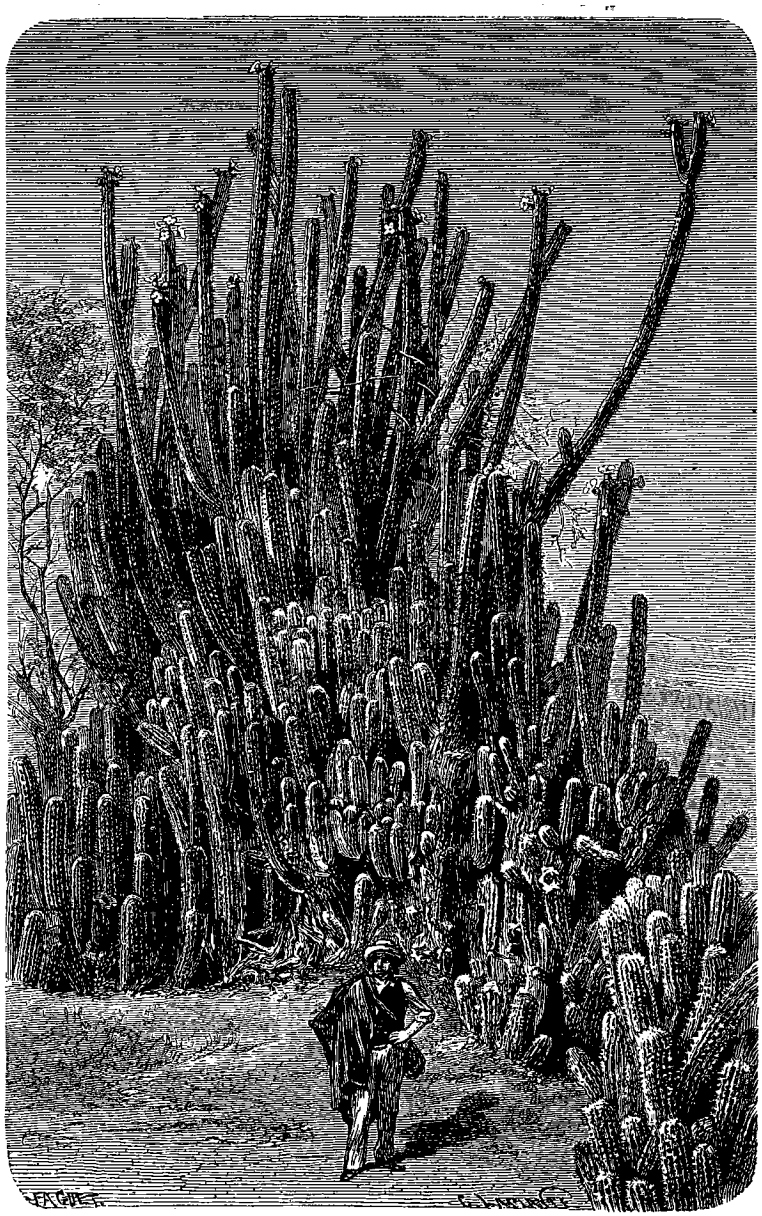
Une mine a Caracolès. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

encore. A l'époque fixée, et attendue avec tant d'impatience par les mineurs et les commerçants, le gouvernement, au lieu d'accéder aux propositions de M. de Rivière, fit un traité mal conçu qui, peu après, dut être annulé. Un autre, mieux étudié, n'eut guère un meilleur sort. Après deux ans et demi, la compagnie concessionnaire, qui avait choisi Antofagasta comme point de départ, n'avait terminé que dix kilomètres de voie, et en 1875, à bout de ressources financières, elle a complétement arrêté ses travaux et donné congé à tous les ingénieurs.

Malgré ce premier insuccès, je n'en persiste pas moins à croire à la réalisation prochaine du chemin de fer qui donnera la vie à tout le littoral bolivien, et permettra de travailler dans des conditions incomparablement plus favorables à l'exploitation des merveilleux gisements de Caracolès. Aucune des objections qui ont été faites à l'établissement de cette voie ferrée n'a de valeur sérieuse. Voici, par exemple, ce qu'écrivait un professeur de l'université de Santiago : « Les nombreuses quebradas, de cent cinquante à deux cents mètres de largeur, qui coupent le chemin, rendraient nécessaires des ponts et des viaducs immenses et nombreux; si l'on voulait les éviter pour en faire le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tour à l'ouest, alors on ne rencontrerait plus d'eau pour alimenter les machines. Quant au télégraphe électrique, le bois étant chose très-rare et très-précieuse, les poteaux seraient constamment volés par les chercheurs de mines et par les chercheurs de guanacos..., etc. » — Ce professeur de Santiago semble ignorer tout à fait les progrès accomplis par l'art de l'ingénieur : les *quebradas* ne sont pas un obstacle, quand on emploie le matériel roulant américain, qui passe par des courbes du plus petit rayon; c'est la locomotive de l'Anglais R. Fairlie qu'il faut adopter, et cette locomotive permet de remorquer de lourds convois sur des rampes de trois à quatre pour cent. (Les rampes de nos chemins de fer français ne dépassent guère un à un et demi pour cent.) Cette machine peu connue, et que par ce motif nous avons cru utile de reproduire (voy. p. 352), est double; construite sur deux trucs mobiles, et pourvue de douze roues, elle peut franchir les plus petites courbes et conserve une adhérence telle qu'elle traîne les plus lourdes charges sur un plan très-incliné. Les services du mécanicien et du chauffeur se font latéralement; d'un côté le chauffeur a ses deux foyers; de l'autre, le mécanicien a les organes du mouvement; tous deux sont abrités par une élégante cabine en bois verni qui met aussi les parties délicates du mécanisme à l'abri du sable. Les soutes à charbon et les caisses à eau sont d'une capacité calculée pour contenir la portion nécessaire à l'aller; derrière la machine est placé un wagon-citerne contenant l'eau et le charbon nécessaires pour le retour. Quant au télégraphe, le professeur chilien ignorait, paraît-il, l'emploi des poteaux en tôle de fer galvanisée, qui ne peuvent tenter les voleurs. D'ailleurs, partout où les chemins de fer et les télégraphes s'établissent, ils deviennent bien vite, de la part des populations, l'objet d'un respect justifié par les services qu'ils rendent.



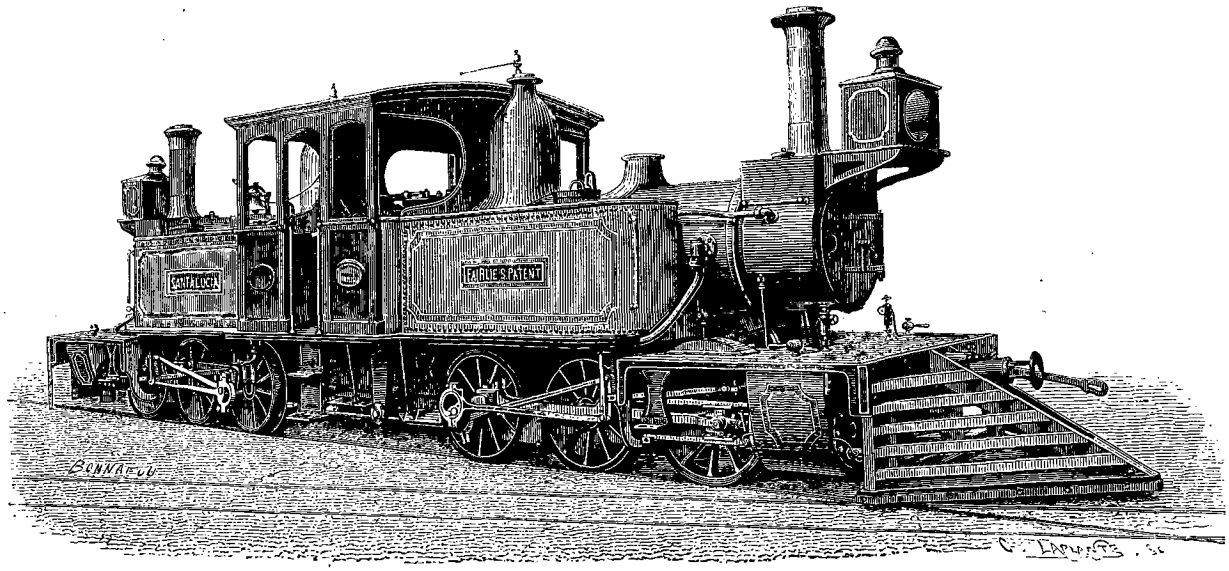
Le cactus du désert. — Dessin de A. Faguet, d'après une photographie.

Nulle part ces services ne seront plus éclatants que dans l'Atacama. Le chemin de fer y remplacera, par un voyage facile de cinq *heures*, cinq *jours* de marche pénible et souvent meurtrière. A l'aide de wagons-citernes, on pourra alimenter d'eau douce les populations du district; le charbon arrivant sans difficultés, on pourra généraliser l'usage de la vapeur; on n'exploite aujourd'hui que les filons les plus riches : les minerais même pauvres deviendront rémunérateurs. Les ports du rivage, qui donnent déjà comme droits d'entrée neuf cent soixante-dix-sept mille cent quatre-vingt-treize bolivianos, ou quatre millions huit cent quatre-vingt-deux mille neuf cent soixante-cinq francs, prendront une importance bien plus considérable, et bientôt, nous l'espérons, cette ligne de Mejillones à Atacama, se prolongeant, ira, à travers les Cordillères, vivifier et enrichir les provinces boliviennes, qui couvrent un territoire plusieurs fois aussi grand que la France.

Ce territoire nous est bien peu connu, et cependant il n'en est pas au monde de plus admirablement doté, soit au point de vue minier sur le littoral, soit au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

point de vue agricole dans l'intérieur. Pays jeune encore, puisque son existence date de 1825, il a gagné son indépendance dans des luttes héroïques qui attestent l'énergie de la race qui l'habite. Malgré tous ces avantages si rares, la Bolivie est en retard sur la civilisation moderne. Ce retard, elle le doit en très-grande partie à l'absence de relations avec l'Europe, que crée l'obstacle, jusqu'à présent insurmontable, du désert d'Atacama. Tant qu'un réseau de voies ferrées ne joindra pas les grandes villes avec un bon port sur le littoral, la Bolivie sera un des pays les plus inaccessibles. L'Angleterre est plus voisine de l'Australie que l'Égypte ne l'est du Sénégal, parce que le moindre désert sépare plus que les plus vastes océans. Il faut donc trouver un moyen de triompher du désert : ce moyen, c'est la locomotive qui nous le donne. Qu'elle traverse régulièrement le désert d'Atacama, et la Bolivie entre tout à coup en relations faciles et quotidiennes avec nous. Elle cesse d'être une enclave, et elle est affranchie de cette servitude humiliante et onéreuse qui l'oblige à faire passer par le Pérou tout ce qui lui vient d'Europe ou d'Amérique. Mejillones a tous les droits pour devenir une des villes les plus prospères de la côte du Pacifique ; une de celles où les Européens pourront, le plus avantageusement pour eux-mêmes et pour la Bolivie, aller porter le secours de leur expérience et de leur activité. L'Amérique du Sud est d'une fécondité admirable, et elle ne produit pas la centième partie de ce qu'elle devrait produire, parce qu'elle manque de bras. Elle nous appelle à



La locomotive du désert. — Dessin de Bonnafoux, d'après une photographie.

son aide pour tirer parti de ses ressources, si supérieures à celles dont dispose le sol de notre vieille Europe.

Un de nos compatriotes, M. E. de Rurange, dirige au Pérou une *Sociedad de Immigracion Europea* qui rend déjà des services, mais qui pourrait prendre un développement bien plus considérable. Savanes, forêts, mines de métaux précieux, exploitations agricoles, autant de sources inépuisables de revenus certains qui souvent restent presque stériles. En publiant ce court résumé de mes notes de voyage, mon désir, mon ambition serait d'appeler l'attention de mes compatriotes sur un des points du globe les plus dignes de leur intérêt, car il y a entre nous et les Espagnols qui ont colonisé cette partie de l'Amérique des affinités de race incontestables. Je voudrais rapprocher le jour où la Bolivie, aidée par l'Europe, aura à son service, elle aussi, non plus seulement, comme aux temps primitifs, des mulets et des bœufs, « au pas tranquille et lent, » mais ces dociles et puissants serviteurs des temps modernes, qui traversent comme la flèche déserts et montagnes, en entraînant des centaines de tonnes de marchandises et des milliers de voyageurs. Que les locomotives fassent retentir de leurs bruyantes haleines et de leurs sifflements aigus les solitudes silencieuses de l'Atacama, et bientôt la Bolivie verra s'ouvrir pour ses enfants une ère nouvelle de richesse et de prospérité sans limites.

A. Bresson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hongkong. — Dessin de Ph. Benoist.

VOYAGE EN CHINE,

PAR M. J. THOMSON[1].

1870-1872. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS, D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES ET LES CROQUIS DE L'AUTEUR.

HONGKONG.

I

L'île de Hongkong. — Le port de Victoria.

En quittant la Cochinchine je passai quelque temps à Singapore, d'où je partis pour la colonie anglaise de Hongkong.

Hongkong est la première île que j'aie visitée dans les eaux chinoises; c'est là que je recueillis mes premières impressions sur les Chinois chez eux; c'est là aussi que je formai la résolution, exécutée plus tard, d'aller étudier, dans diverses provinces de l'empire, les mœurs, les coutumes et les grandes industries de cet ancien peuple.

Hongkong, avec sa population mêlée, ses institutions et son gouvernement anglais, ses nobles édifices européens, ses rues chinoises, ses églises chrétiennes, ses temples bouddhistes, occupe une position absolument à part sur le bord oriental du grand continent asiatique. Ce point, que rattache à notre petite île un câble électrique qui fait le tour de la moitié du globe,

1. Extraits du livre anglais intitulé : *The straits of Malacca, Indo-China and China, or ten years' travels*, etc. 1 vol. Londres, 1875.

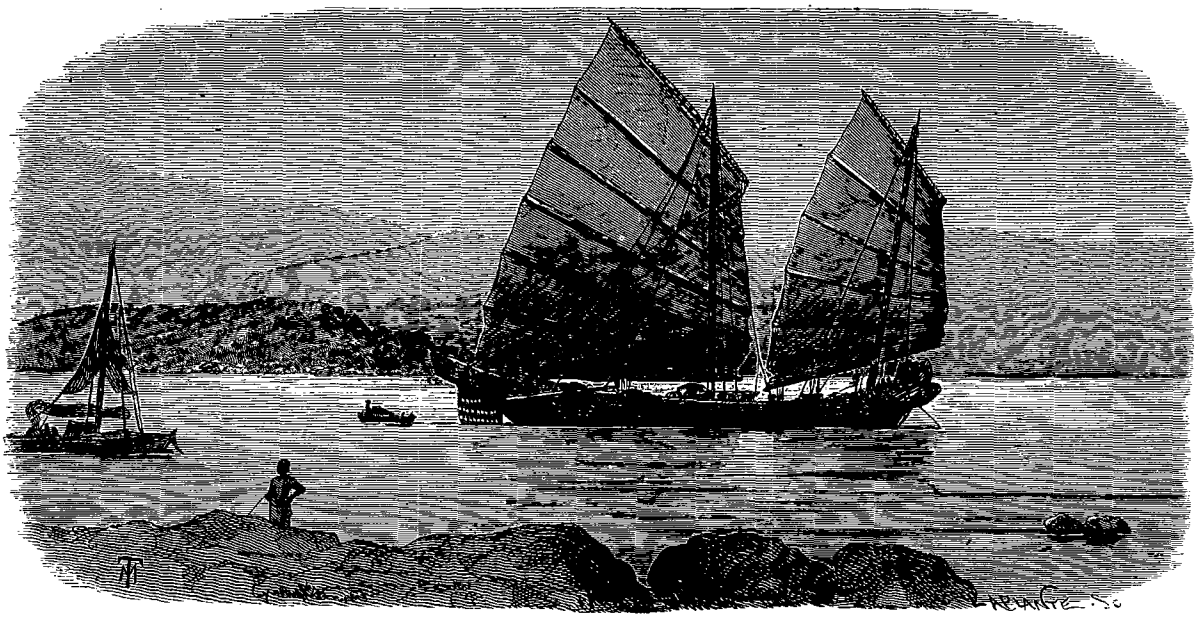
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brille comme un phare politique au sein des mers chinoises, et n'a pas peu contribué à empêcher la dynastie tartare de sombrer, à maintenir la paix, et à faire pénétrer la lumière d'une civilisation plus haute dans quelques-unes des parties les plus obscures de la Terre des fleurs.

Nous avons de justes raisons d'être fiers de la politique qui a planté le drapeau anglais sur cette île désolée et l'a constituée colonie anglaise en 1843. Nous n'avons pas lieu d'être moins fiers de l'esprit d'entreprise qui, depuis cette époque, a bâti une splendide cité sur ces rochers de granit, a fait disparaître les hordes de pirates qui infestaient les mers environnantes, et a réuni dans un port spacieux des flottes marchandes de tous les pays du monde ; et cependant, à certains égards, les changements accomplis ont donné lieu à des désappointements. La libéralité de notre administration, la liberté, la sécurité dont on jouit à l'abri de nos lois, ont fait de ce lieu un asile pour l'écume des cités chinoises et pour les coquins trop pauvres, ou trop dépravés, pour acheter l'immunité des justes peines qu'ils ont encourues, en entrant dans les cloîtres bouddhistes de leur propre pays. Heureusement, quelques-uns de ces misérables, trouvant chez nous un plus vaste champ pour ce qui peut leur rester d'énergie honnête, deviennent des citoyens respectables. Mais il n'en est pas moins vrai que la plupart d'entre eux sont entretenus dans nos prisons, ou vivent aux dépens de la communauté européenne.

Quoique la position géographique de l'île soit bien connue, il ne sera peut-être pas hors de propos de dire quelques mots de sa configuration générale.

En moyenne, l'île a environ seize kilomètres de



Une jonque. — Dessin de J. Moynet.

long sur six et demi de large. Une chaîne centrale qui court de l'est à l'ouest se déroule en une série de pics abrupts, dont la plus grande élévation ne dépasse pas cinq cent quatre-vingts mètres, et s'abaisse vers le rivage en une multitude de basses collines ou de rochers escarpés.

Ce n'est plus l'île déserte et stérile d'il y a trente ans. On y voit maintenant des hauteurs boisées, des pentes gazonnées, des jardins, des vergers, et de pittoresques villages de pêcheurs, nichés dans l'ombre épaisse des grands arbres, tandis qu'au nord la cité de Victoria, semblable à l'une des faces d'une pyramide magnifiquement sculptée, étage ses édifices de granit sur les terrasses de rochers qui s'étendent au delà du pic de Victoria.

Au-dessous de la ville, le rivage de l'île s'arrondit en courant vers la partie du continent où s'élève la ville de Kow-loun, et où s'étend, à l'abri d'une haut rangée de collines, l'un des plus beaux ports du monde, ouvert à l'est par la passe de Ly-ee-moun, et à l'ouest par celle de Lama.

II

La ville de Victoria. — Sa situation. — Les navires chinois. — Le débarquement. — Les portefaix. — Les petits marchands. — Leur familiarité.

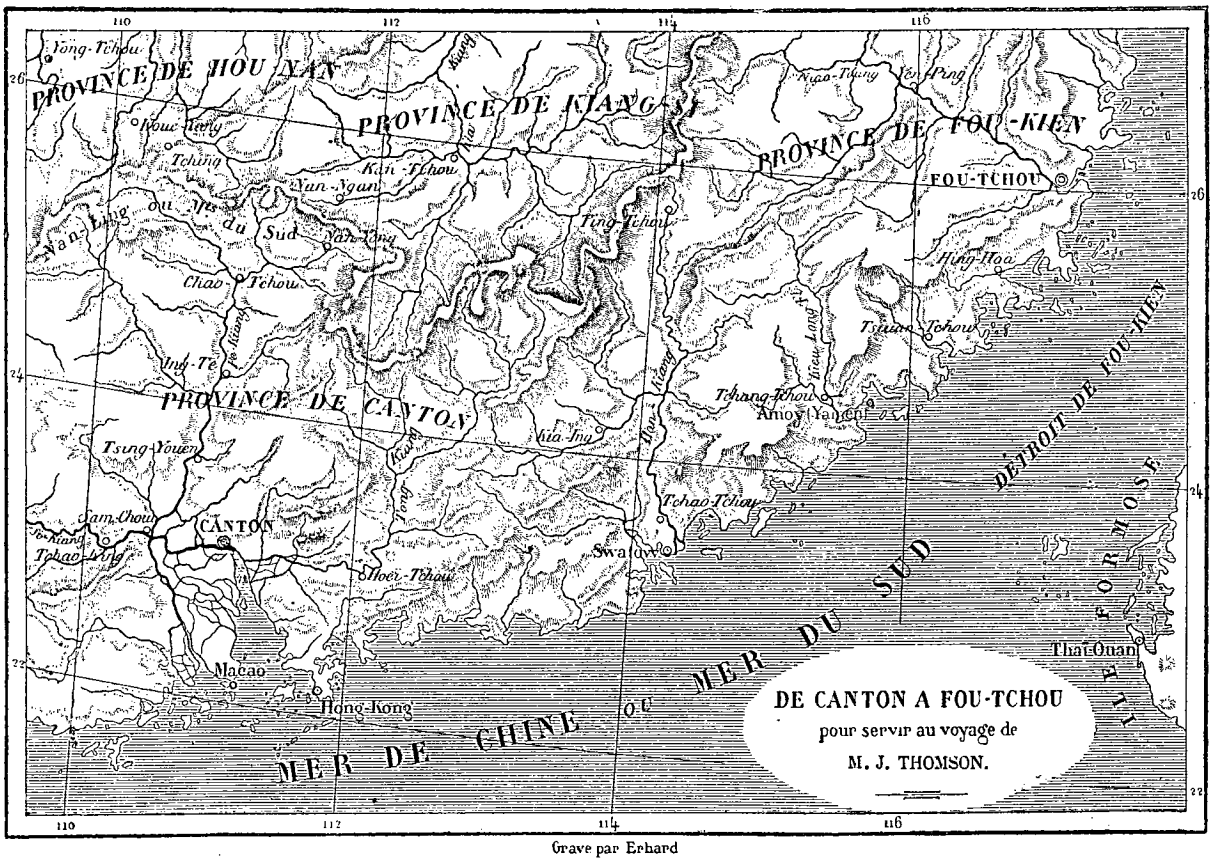
Victoria, vue de l'îlot de Kellet, petit rocher fortifié à l'est du port, offre un tableau admirable, surtout durant la saison des pluies, lorsque le soleil couchant jette un voile de pourpre violacée sur la ville plongée en partie dans l'ombre. On voit alors le pic couronné d'une guirlande de nuages gris-perle frangés de rose ou d'or, et au-dessous, plus près, les toits et corniches des édifices de pierre, dorés par le soleil, émergeant du milieu de l'obscurité croissante. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

îles, dans le lointain, ressemblent à des nuages de rubis étendus à l'horizon, tandis que, tout près, une forêt de mâts et de vergues étend sur la face du ciel son enchevêtrement de lignes noires. Le port reflète comme un miroir une éclatante lumière, brisée çà et là par la sombre coque des vaisseaux, ou par les formes pittoresques des barques indigènes, dont les grandes voiles s'étendent comme des ailes au souffle de la brise du soir.

Il y a plus de variétés de navires chinois qu'on ne le suppose vulgairement en Europe, où l'on ne connaît guère qu'une sorte de jonque (mot qui paraît nous être venu de Java où il sert à désigner les grandes barques). Celui que représente notre gravure et près duquel nous passons, est un des petits navires marchands qui font le cabotage sur les côtes de la Chine méridionale.

Quoique d'après son apparence on doive le croire lourd et difficilement gouvernable, on peut juger qu'il tiendra bien la mer et filera rapidement par un bon vent. Sa coque est faite d'une double rangée de planches dont les joints sont calfatés avec de l'étoupe et de la résine ou gomme provenant des forêts de Siam, du Cambodge ou de l'archipel Malais. Tout l'ensemble est relié et renforcé, depuis la proue jusqu'à la poupe, par une triple rangée de solives de bois très-dur. Le fond de cale est divisé en compartiments étanches, en sorte que s'il survient une voie



Grave par Erhard

d'eau, elle est localisée et le navire a le temps de gagner la côte. Le gouvernail, où l'on voit des rangées de trous, est d'une largeur et d'une hauteur exagérées : il serait plus utile et moins exposé aux accidents s'il était de plus petite dimension et s'il plongeait plus avant dans la mer. L'ancre est faite d'un bois dur et pesant. Les cordages et les câbles sont de bambou, de rotan ou de fibres de palmier : leur solidité est peut-être supérieure à ce que produisent les corderies européennes, mais elles n'ont pas toute la flexibilité désirable.

Ces petits navires de commerce sont ordinairement armés d'une douzaine de petits canons et bien approvisionnés de poudre : on sait que jusqu'à ces derniers temps les attaques des pirates étaient fort à redouter.

Chez les Chinois, comme chez les Malais, il est d'usage, avant d'entreprendre un voyage en mer, d'offrir un sacrifice. On coupe la tête d'un coq; on l'attache avec les plumes à l'avant, à ce que nous appelons le mât de misaine, qu'on asperge aussi du sang de la victime; on jette une petite coupe de vin pardessus bord, et l'on fait un vœu.

Bien qu'on attribue aux Chinois l'invention de la boussole, on ne se sert pas plus de cet instrument sur les petits navires que du compas, du baromètre, du sextant, etc. On se dirige d'après les courants, les caps et les vents, selon la saison.

On serait toutefois dans l'erreur si l'on étendait ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

observations à toute la marine chinoise; elle a fait au contraire de grands progrès.

Mais voici notre steamer au mouillage : nous pouvons débarquer.

Le jour commence à paraître et il y a une grande agitation sur le pont. Les passagers empressés vont et viennent, en quête de leur bagage qui est encore dans la cale, et dont les officiers semblent ne rien savoir et s'inquiéter encore moins.

Cependant les malles, les portemanteaux montent, s'accumulent sans interruption sur le pont; et les cris, les imprécations d'une centaine de bateliers annoncent que, sans venir des régions infernales, les portefaix du Céleste-Empire ont une manière à eux de décharger les cargaisons.

Bientôt l'échelle est abaissée, et le long de cette échelle montent, en se poussant les uns les autres, une foule de petits industriels en chapeau de paille, en longue jaquette de soie ou de coton blanc qui leur descend aux genoux, en culottes bleu foncé, en guêtres de coton blanc et souliers brodés à épaisses semelles plates.

A votre grande surprise, l'un d'eux vous accoste familièrement, vous appelle « capitaine », et vous dit,



Chaise à porteurs, à Hongkong. — Dessin de E. Ronjat.

en vous regardant de l'air d'un homme qui retrouve une ancienne connaissance :

« Tsing! Tsing! too muchee long tim my no hab see you! »

Ce qui veut dire en pidjin English (le *pidjin English* est la *lingua franca* de ces ports de l'Orient) :

« Je vous salue; il y a bien longtemps que je ne vous ai vu. »

Inutile de dire à cet homme qu'il se trompe et que c'est la première fois que vous venez en Chine. Seulement, si vous le dites, il vous répondra :

« Ah! my sabby your broder, you alla same large facie mun; he blong my good flin. »

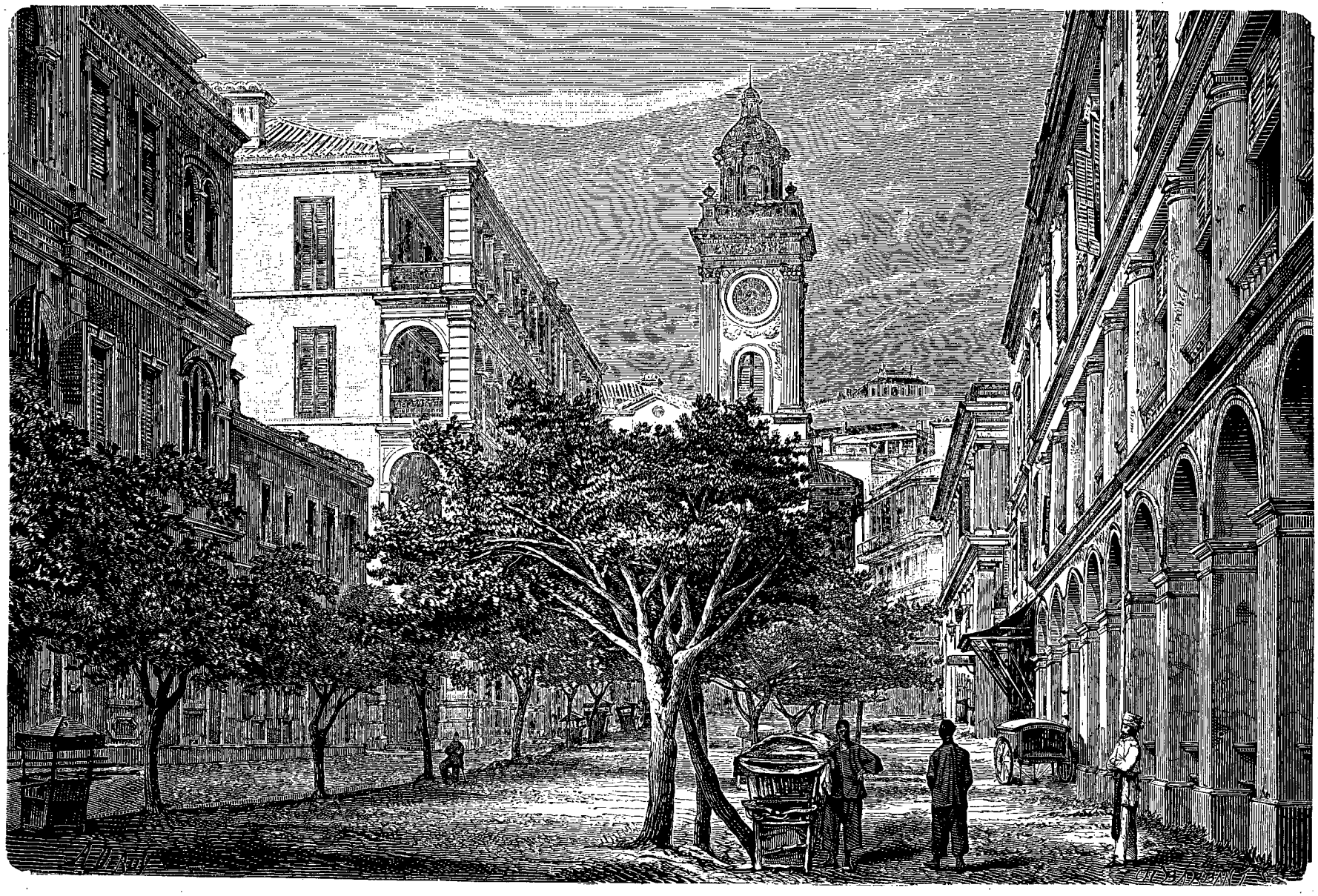
En d'autres termes :

« Ah! je comprends; c'est votre frère que j'ai connu; vous avez la même large et bienveillante figure que lui; il était mon ami. »

Ils se figurent, du moins quelques-uns d'entre eux, que l'Angleterre est un petit pays situé quelque part sur les confins de l'empire chinois, et que nous autres Anglais, nous nous connaissons tous et sommes en quelque sorte tous parents; d'où ils concluent qu'ils ne peuvent pas se tromper beaucoup en traitant chacun de nous comme un des membres d'une même famille.

Ces hommes sont les tailleurs, les cordonniers, les bijoutiers, les blanchisseurs, les artistes et les mar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La tour de l'Horloge, à Hongkong. — Dessin de A. Deroy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chands de curiosités du port; mais nous les verrons mieux à terre. Ils sont, cela est certain, très-entreprenants, et ils se font les uns aux autres une concurrence acharnée.

Il en est d'autres parmi eux, un peu plus éclairés, qui se figurent que Hongkong est notre plus grande colonie, et que le gros de notre nation se compose de marchands qui vont et viennent sur des navires uniquement destinés à faire le commerce avec la Chine.

III

Les bateliers. — Les chaises à porteurs. — Caractère et mœurs des porteurs. — Les chèques. — Le change.

Nous prenons pour aller à terre un des bateaux du pays, qui servent de demeure flottante à toute une famille. Il y a, à Hongkong seulement, plus de trente mille familles qui vivent ainsi dans leurs bateaux, et gagnent leur vie à pêcher ou à faire le service des navires au mouillage dans le port. Ces gens-là étudient avec le plus grand soin les indications météorologiques et peuvent calculer avec beaucoup de sagacité l'approche des orages. Ils contrôlent habituellement leurs propres observations en s'assurant des changements barométriques auprès des capitaines de vaisseaux étrangers qui sont dans le port, et quand ils ont une fois dans l'idée qu'un typhon est proche, ils traversent la rade en foule et vont s'abriter dans les baies de Kow-loun jusqu'à ce que la furie de la tempête soit épuisée.

Les bateliers sont nus jusqu'à la ceinture, et bronzés par leur constante exposition au grand air; mais les femmes sont décemment vêtues, jolies et de mine attrayante. Quelques-unes, si nous devons en juger par leur peau blanche, leurs traits fins et leurs grands yeux brillants, ne sont point du tout des Chinoises de pur sang.

Nous avons juste le temps de remarquer, avant d'aborder, que la Praya[1] est revêtue d'un mur de soutènement composé de blocs de granit qui, ainsi que nous le verrons plus loin, ne sont ni assez forts ni assez lourds pour résister à la violence d'un typhon.

En débarquant nous sommes assaillis par une foule de coulies chinois qui veulent à toute force nous faire accepter leurs services. Il faut y faire attention, car ces gens-là vous jetteraient très-bien dans une chaise à porteurs et vous emmèneraient, bon gré mal gré, à n'importe quel hôtel.

Ces chaises à porteurs tiennent lieu de fiacres, et il n'y a point d'autre moyen que celui-là de se faire voiturer dans l'île. Elles sont patentées, et dans chacune d'elles est affiché un tarif imprimé. Les prix sont de moitié environ moins élevés que ceux des voitures de place à Londres : on peut se faire porter tout un jour pour deux dollars. Il n'y a place dans chaque chaise que pour un passager. Ces chaises, faites de bambou, et recouvertes de toile cirée, sont portées sur de longues perches qui reposent sur les épaules des porteurs. Ce n'est point une façon de voyager désagréable, et elle vous fournit une excellente occasion d'examiner les lieux où vous passez. Si vous êtes très-sensible, vous pourrez éprouver d'abord quelque compassion pour les pauvres diables qui vous portent à travers les rues brûlantes ou gravissent péniblement les sentiers des collines, afin que vous puissiez, sans le moindre effort, respirer les parfums ou admirer les merveilles de la Terre des Fleurs. Mais bientôt, faute d'autre moyen de transport, il faudra bien que vous preniez votre parti de faire comme tout le monde; après de longues heures de fatigue sous un ciel ardent, on est, en somme, heureux de trouver cette facilité d'aller d'un lieu à un autre, et le sentiment de la dignité humaine se tempère peu à peu à la vue du plaisir que témoignent les faces souriantes et épanouies des porteurs.

Ce sont de braves gens, d'ailleurs, que ces serviteurs de la rue. Ils entretiennent leurs chaises dans une propreté parfaite et leur donnent l'air le plus attrayant possible. Ils n'ont pas moins souci de leurs personnes, et ils paraissent fiers de la vigueur de leurs muscles, de la belle proportion de leurs membres et de leur adresse à marcher à pas agiles, sans se heurter à aucun obstacle et sans broncher, à travers les rues les plus tortueuses.

Le plus souvent ils n'ont point de demeure fixe : ils passent la nuit en plein air afin d'être prêts, dès le lever du jour, à offrir leurs services aux pratiques les plus matinales. Ils se nourrissent de mets tout préparés et à vil prix, aux étaux et aux échoppes des rues.

Pour eux, tout matelot s'appelle « Jack » et tout étranger « capitaine ».

Parmi toutes les chaises à porteurs, il en est une qui se distingue par son élégance, ses dorures et ses ornements : c'est la « chaise des fiancés » : des rideaux de soie rouge voilent aux yeux les figures rougissantes (ou peintes en rouge) des jeunes filles le jour de leur mariage. Ces chaises sont ordinairement louées pour la cérémonie par des entrepreneurs.

Chaque fonctionnaire civil a sa chaise, et un nombre de porteurs et de serviteurs à la suite proportionné à son importance; mais il est interdit aux officiers de se faire porter de la sorte : s'ils ne veulent pas aller à pied, ils sont obligés d'aller à cheval.

Notons encore au sujet des chaises à porteurs ordinaires qu'on en trouve à tous les coins de rue et surtout devant les hôtels et les cafés. Les porteurs se font un devoir d'étudier avec soin les habitudes des Européens, et ne fût-on arrivé que depuis une semaine à Victoria, il y a dix chances pour une que, sortant de dîner en ville et appelant les premiers porteurs venus, on se verra transporté par ceux-ci, sans qu'on ait eu besoin de leur dire un mot, à la porte même de la maison où l'on a établi son domicile.

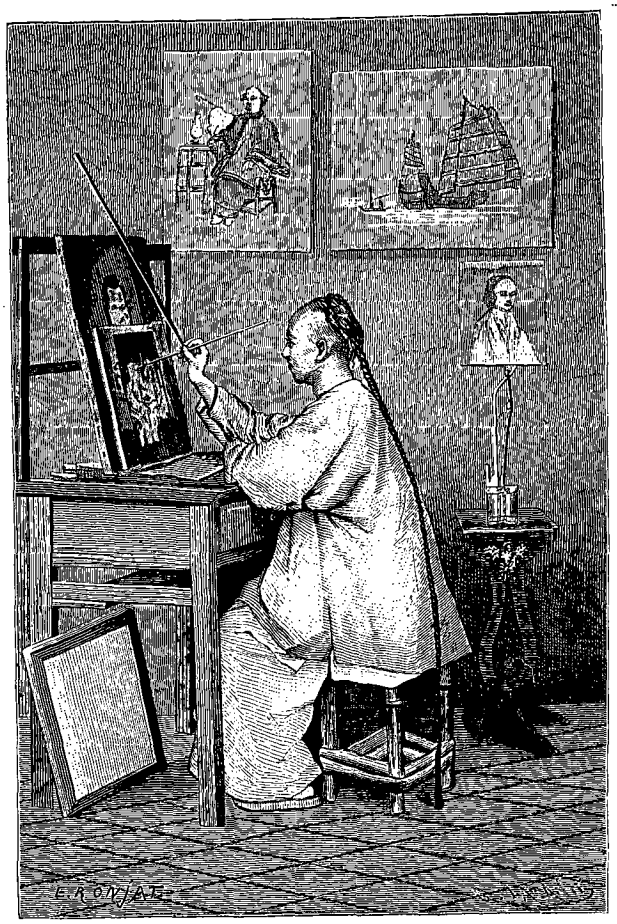
1. Mot portugais qui désigne une large rue pavée régnant le long du port et que nous ne pouvons traduire que par notre mot « quai ». Praya veut dire littéralement : *plage*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Et ce n'est pas tout; ils seront déjà édifiés sur votre bonne ou mauvaise renommée et ils sauront s'ils doivent ou non accepter le papier que vous leur offrirez.

Dans la plupart des cas, on donne en payement aux Chinois un ordre sur le *schroff* ou caissier de la maison où l'on réside, et le schroff, en honorant ces chèques, ne manque pas de payer la dette au cours le plus bas et de la compter au cours le plus haut à celui qui l'emploie.

Cela n'est qu'un petit échantillon du système de volerie organisée que les Chinois pratiquent en grand dans tout le pays. Ce système se ramifie en tant de détails minutieux, qu'il est absolument impossible aux marchands européens qui emploient des *schroffs* et des *comprador*s chinois d'y mettre un frein. Puis la valeur du dollar en monnaie de cuivre est sujette à de constantes fluctuations; or, le dollar aura beau valoir, par exemple, cent dix cents, jamais le cuisinier, le valet de chambre ou le coulie qui va acheter quelque chose ne le comptera pour plus de cent; la différence, il l'empoche : ce n'est, à ses yeux, qu'un bénéfice très-légitime.



Un peintre chinois de Hongkong. — Dessin de E. Roujat.

IV

La rue de la Reine (Queen's-Road). — La tour de l'Horloge. — Le grand hôtel de Hongkong. — Le service et les serviteurs. — Les magasins et les boutiques. — Un boutiquier modèle.

Nous sommes maintenant dans Queen's-Road, grande artère qui traverse la ville de l'est à l'ouest. A droite, à gauche, un labyrinthe de rues nous conduit à la Praya ou aux terrasses et routes supérieures échelonnées sur le versant de la colline. On ne voit, dans ce quartier de Hongkong, qu'une suite ininterrompue de boutiques, d'entrepôts, de bureaux et de banques.

La tour de l'Horloge[1] est un des principaux ornements de la ville de Hongkong. Nous l'avions très-bien vue du port : c'est sur son cadran que le pilote tient ses regards attentifs lorsqu'il dirige le navire vers le quai de Peddar. C'est du reste, comme nous l'avons appris plus tard, à peu près le seul service qu'on ait à attendre de cette horloge qui, par suite des influences fâcheuses du climat, est sujette à toutes sortes d'indispositions, particulièrement à de fréquents mutismes.

La rue qui conduit du quai à l'horloge est celle où sont situées les plus anciennes maisons de la colonie.

A gauche, et près de la tour, s'élève l'hôtel de Hongkong; on l'a construit d'après le modèle des plus grands hôtels de Londres : aussi n'est-il que trop grand, et ses frais généraux ne sont pas en rapport avec le nombre de ses clients. On y est dû reste logé et nourri très-confortablement. Le maître, les serviteurs, les cuisiniers, tous sont Chinois; le service est satisfaisant et les prix sont raisonnables. La vaste salle à manger offre, aux heures du dîner, un spectacle très-animé et très-intéressant : les garçons de salle sont proprement vêtus de soie ou de toile, très-polis, très-actifs; ils parlent couramment l'anglais « pidjin »; mais déjà les plus jeunes serviteurs, élevés dans les écoles du gouvernement, parlent purement le véritable anglais, et ils savent lire, écrire et compter avec facilité dans cette langue.

Le Cercle de Hongkong est aussi un édifice de pierre dont les imposantes proportions ne dépareraient nullement les plus beaux quartiers de Londres.

Quant aux magasins et à leurs étalages de précieuses marchandises, on peut dire que celui du bijoutier Falconer, qui est à peine plus magnifique que les autres, ressemble exactement aux plus beaux que l'on puisse voir dans les belles rues marchandes du West End à Londres.

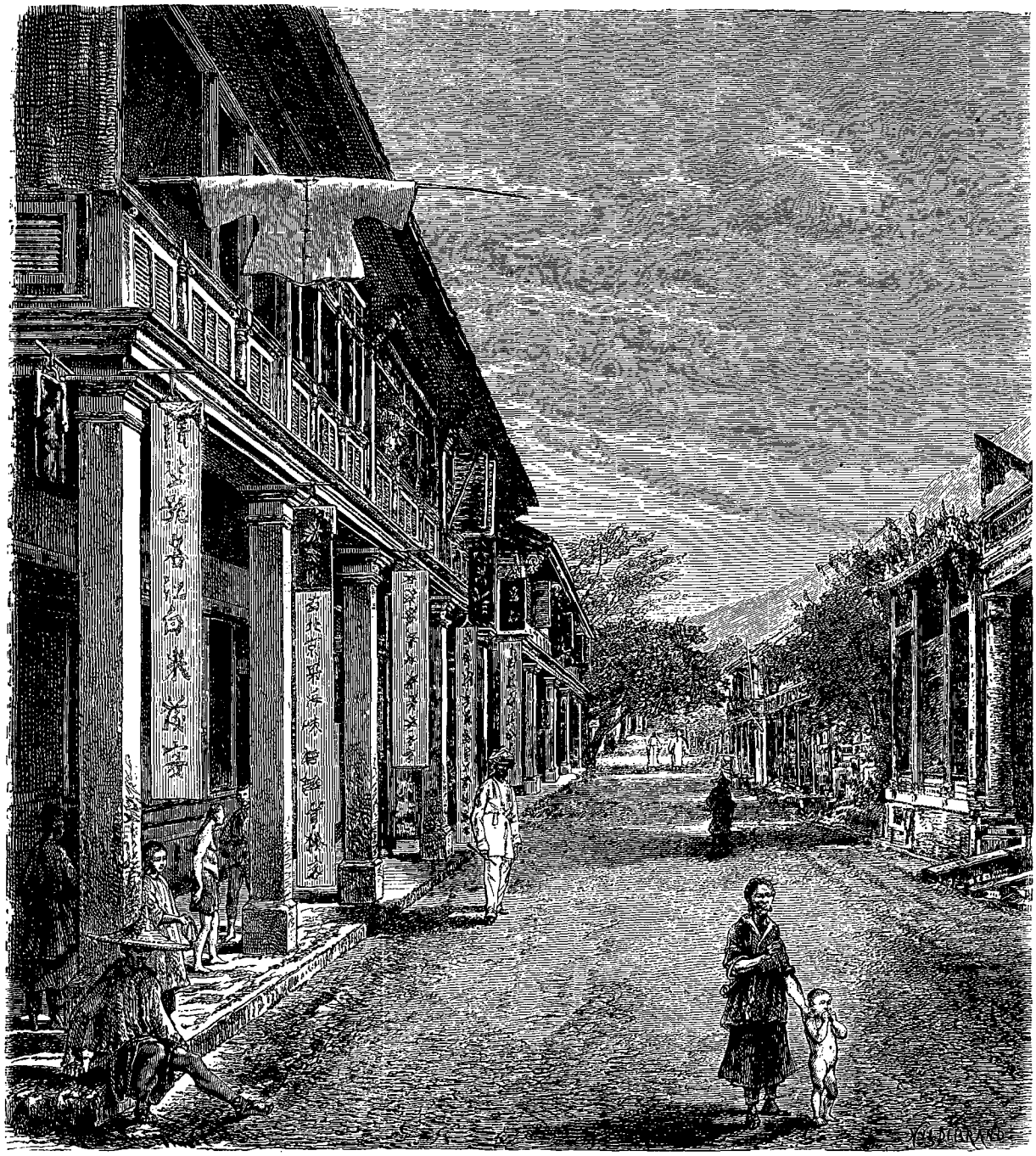
Les Chinois, de leur côté, étalent à l'envi leurs plus riches produits : soieries de Canton, ivoires sculptés, bijoux, porcelaines, etc., etc.

En entrant chez le négociant Soun-Sing, nous sommes reçus par le propriétaire lui-même, Chinois de la province de Canton, qui sait l'anglais. Son cos-

1. On peut remarquer sur la gravure (page 357) un homme coiffé d'un turban : c'est un agent de police ou sergent de ville indien. A une certaine époque on en comptait plusieurs centaines (voy. à la livraison suivante).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tume se compose d'une jaquette de soie de Canton, de culottes de crêpe noir, de guêtres blanches et de souliers brodés : toute sa personne exprime la gravité et l'aisance qui distinguent un Chinois prospère. Ses commis, fort bien vêtus aussi, se tiennent debout derrière des comptoirs d'ébène et des vitrines brillantes, pleines de curiosités anciennes ou modernes, venues de Canton. D'un côté de la boutique sont étalées de belles pièces de soie, et des nattes d'herbe (*grass matting*), portant des étiquettes sur lesquelles les prix sont marqués. L'étage au dessus est occupé par un assortiment artistement arrangé de vieux bron-



Une rue de Hongkong. — Dessin de P. Sellier.

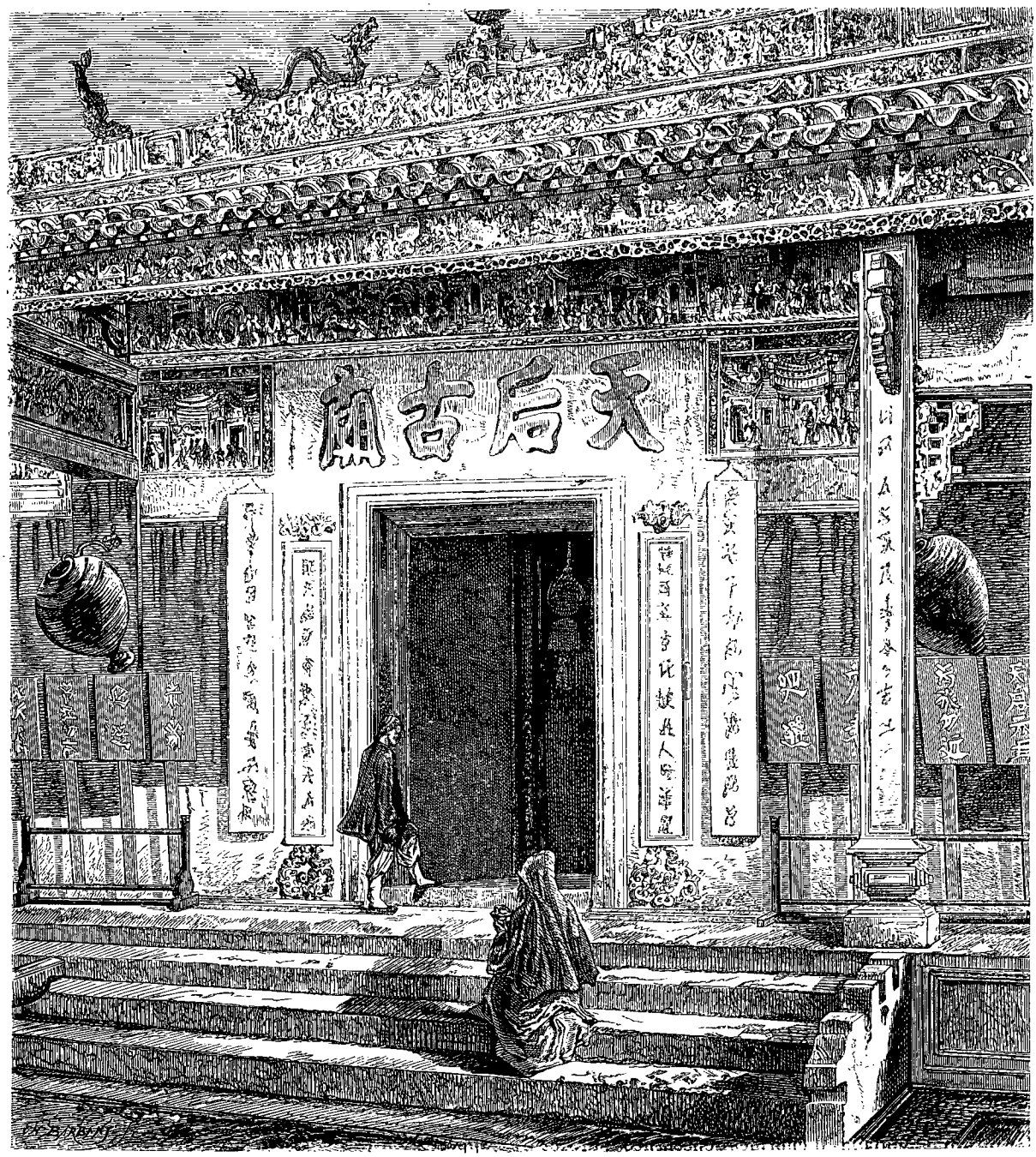
zes et de meubles de laque, d'ébène et de porcelaine. Nous achetons un éventail d'ivoire : Soun-Sing y dessine et y fait graver immédiatement un joli chiffre anglais. Ce boutiquier, magnifique spécimen de sa race, très-respecté de la communauté européenne, et scrupuleusement honnête dans toutes ses transactions, vend le jouet le meilleur marché de sa boutique avec autant de satisfaction apparente et avec la même politesse que s'il recevait la commande d'une cargaison de soieries brodées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

V

Les marchés. — Les enseignes. — Les poissons. — La boucherie. Gigots de chiens. — Les restes. — Les légumes.

Nous n'avons qu'à traverser la rue pour arriver sur la place du marché, où d'ailleurs les principales affaires de la journée se terminent vers les sept heures du matin. Une foule d'enseignes peintes et dorées, couvertes de caractères chinois ou anglais, bien que tous les marchands soient des Chinois, donnent à ce marché un aspect très-pittoresque. On y lit, par exemple, que « Ah-Yet », « Sam-Ching », « Canton Tom », et



Le temple de Kwan-yin (déesse de la Pitié), à Hongkong. — Dessin de P. Sellier.

« Cheap Jack », sont prêts, comme *compradors* de vaisseaux, à fournir les quantités que l'on voudra de volaille, de viande de boucherie, de légumes et épiceries de la meilleure qualité et au plus bas prix possible, et que l'on est invité à inspecter leurs étalages. Ces marchands ont pour chacun de leurs clients un petit livre sur lequel ils inscrivent tous les articles fournis, avec le prix en regard : les comptes sont réglés à la fin du mois. Il y a là un grand choix de spécialités : conserves d'Europe, fruits, poissons, etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le marché le plus intéressant est peut-être celui où l'on vend le poisson. Il consiste en un bel arrangement de bassins ou aquariums pleins d'eau courante et claire où nagent une foule de poissons de mer ou d'eau douce, élevés pour la plupart dans les établissements de pisciculture de Canton et apportés au marché dans des bateaux à eau. L'acheteur se penche sur le bassin, examine, choisit le poisson qui lui plaît. Je n'ai jamais vu en Europe aucun des poissons d'eau douce qui se vendent là.

Ces poissons étalent aux yeux les couleurs les plus variées et les plus belles. Il y en a de bleus, de verts, de bruns, de rouges, de jaunes; il y en a de tachetés, de rayés, de bigarrés, et d'autres qui, pour être moins beaux de teinte, n'en sont pas moins curieux de forme.

A l'étalage du boucher, on trouve une foule de morceaux délicats absolument inconnus aux palais européens, mais dont les indigènes sont très-friands: des files de rats, dodus et rosés, pendus par la queue, et des festons de grenouilles vivantes engraissées pour les épicuriens du pays. On m'a assuré qu'on y voit aussi certains petits gigots et certaines petites côtes qui appartiennent incontestablement à la race canine; mais de ceci je ne suis nullement certain. Il est bien vrai que, dans des cités purement chinoises, j'ai vu vendre de la viande de chien; mais ce n'est point une chose commune. Les Chinois, du reste, ne sont pas très-difficiles sur ce qu'ils mangent; mais ils sont propres et s'entendent très-bien à préparer leur nourriture; ils pourraient dans cette branche de l'économie domestique nous donner de fort utiles leçons. C'est ainsi, par exemple, qu'ils savent parfaitement tirer parti des restes, dont ils font des plats savoureux et très-présentables; ils sont sous ce rapport infiniment moins dépensiers et prodigues que nous.

Plusieurs des légumes que produit l'Europe se vendent sur le marché de Hongkong; on peut s'y procurer aussi du bœuf et du mouton, de la volaille, du gibier, des œufs, à des prix qui rarement sont plus élevés que ceux que nous payons en Angleterre. Il y a, en outre, une cinquantaine environ de fruits d'espèces diverses, dont la moitié sont indigènes et particuliers à la Chine.

VI

Les photographes et les peintres. — Comment on fait les portraits. Les miniatures sur ivoire.

Revenant dans Queen's Road, nous nous arrêtons devant une enfilade d'énormes enseignes sur lesquelles s'étalent en grandes lettres romaines les titres et qualités des artistes chinois. Le premier de notre côté est « Afong, photographe »; après lui vient « Chin-Sing, peintre de portraits »; puis viennent « Ating » et une foule d'autres dont les noms forment la liste des peintres et des photographes de Hongkong.

Afong a un aide portugais qui reçoit les Européens. Lui-même est un petit homme, gros, gras et bon enfant, d'esprit cultivé et d'un goût merveilleux pour l'appréciation des œuvres d'art. On peut juger à l'examen de ses cartons que c'est un grand admirateur de tout ce qui est beau; non-seulement quelques-unes de ses photographies sont très-bien exécutées, mais elles sont remarquables aussi par le choix artistique des attitudes. C'est, à vrai dire, une exception parmi tous les photographes indigènes que j'ai rencontrés dans mes voyages en Chine. Il n'expose à sa porte aucune de ses photographies.

Son voisin Ating, au contraire, exhibe dans une vitrine une vingtaine des plus hideuses caricatures de la nature humaine qu'il ait jamais été possible de tirer d'une chambre obscure. Nous entrons chez lui, et, au haut d'un étroit escalier, nous trouvons la salle où sont exposées les œuvres de cet artiste céleste; nous y admirons un beau choix d'hommes et de femmes, dont les uns semblent avoir été poussés par force contre le mur et pris dans un moment d'agitation et d'alarme intenses, tandis que les autres sont aussi raides que si on leur avait passé au travers du corps le support de fer qui leur soutenait la tête pendant qu'ils posaient.

La plupart des photographies représentant des indigènes reproduisent l'expression de profonde indifférence qui est particulière aux bouddhistes. Tous les portraits sont pris de face, et les bras forment à droite et à gauche des angles parfaitement égaux. Un Chinois, s'il peut faire autrement, ne souffre pas qu'on le fasse poser de profil ou de trois quarts. Ne faut-il pas que son portrait montre qu'il a deux yeux et deux oreilles, et que sa face approche de cet idéal de beauté, la pleine lune? La même observation minutieuse de la symétrie se retrouve dans toute la pose du corps. Il faut aussi, autant que possible, que sur la figure on ne voie point d'ombre, ou que l'ombre, s'il y en a, soit égale des deux côtés. L'ombre, disent-ils, n'existe pas; c'est une apparence accidentelle; elle ne constitue aucun trait du visage, et, par conséquent, ne devrait pas être représentée. Et cependant ils portent tous des éventails pour se procurer cette ombre si essentielle à l'existence dans le sud de la Chine, cette ombre sans l'union de laquelle avec la lumière, bien qu'ils se refusent à le reconnaître, aucun des êtres animés ou inanimés qui composent leur Céleste-Empire, eux-mêmes y compris, ne seraient visibles.

Les murs de l'atelier d'Ating sont, de plus, ornés de peintures à l'huile et, à l'une des extrémités de l'appartement, un certain nombre d'artistes sont occupés à faire de grandes images coloriées d'après de mauvaises petites photographies. Un des agents du maître a pour fonctions de visiter les navires afin de recueillir des clients parmi les équipages étrangers. Il est rare qu'il n'en amène pas plusieurs à l'atelier.

Par exemple, Jack, le matelot anglais, ne veut pas revenir chez lui sans rapporter quelques souvenirs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de sa visite au merveilleux pays du thé et des queues de cochon (*pigtail* : c'est le nom donné par les Anglais à la queue de cheveux qui fait l'ornement principal de la tête des Chinois). Il confie donc à l'artiste chinois une petite photographie de Poll, de Dolly ou de Susan, pour qu'on lui en fasse une grande copie, à l'huile. Il faut que sous deux jours le portrait de cette belle personne soit peint, encadré et livré, et que le tout ne dépasse pas le prix de quatre dollars. Comme tout ce qui se fait en Chine, le travail, dans cette fabrique de peintures, est divisé de façon à donner le maximum de profit pour le minimum de peine. Il y a en conséquence un artiste qui esquisse, un autre qui peint le visage, un autre les mains, un autre les vêtements, un autre les accessoires. Polly est donc placée sur le chevalet du dessinateur céleste, — honneur que la pauvre fille n'avait, à coup sûr, jamais rêvé, — et mise sous une plaque de verre portant des lignes verticales et horizontales, qui forment les carrés destinés à résoudre le problème des proportions à reproduire dans l'œuvre agrandie.

Il a une singulière mine, l'artiste! On voit qu'il vient de se réveiller d'un long sommeil, et ses vêtements sentent l'opium à plein nez. A travers ses énormes lunettes, il examine la pauvre Polly et mesure ses formes pour les transporter sur son canevas. Puis Polly passe de main en main, jusqu'à ce que tous les détails de ses traits et de ses vêtements aient été reproduits avec une exactitude minutieuse et couverts d'un embrasement de couleurs qui laisse bien loin en arrière tout ce que pourrait faire la nature. Maintenant qu'il est fini, examinons ce chef-d'œuvre. La robe est bleu de ciel avec des volants verts. Des chaînes de l'or le plus brillant ornent le cou. Aux bras, voici des bracelets, aux doigts des bagues étincelantes de pierreries. Les cheveux sont d'un noir d'ébène, la peau d'un blanc de perle, les joues de vermillon, les lèvres de carmin. Quant au vêtement, il ne fait pas un pli; il est aussi raide que la robe de pierre d'une statue. Sur une table admirablement carrée, près de cette brillante beauté, est un vase plein de fleurs dont l'éclat résume tout ce que la palette indigène a de plus voyant.

A coup sûr, Jack serait difficile s'il n'était pas content; aussi est-il content. — John Chinaman, dit-il, a fait un plus beau portrait de sa belle qu'il ne l'aurait cru possible, et la magnificence des couleurs dépasse tout ce qu'il a vu jusqu'ici. Il suspend fièrement le portrait au-dessus de sa couche; et il l'admire, encore qu'il lui vienne de temps à autre quelques doutes à l'esprit en contemplant les petites mains et les petits pieds, et les vêtements de toutes les couleurs de l'arc- en-ciel qui ont fait de Polly une espèce de déesse des matelots.

Quittons Ating et sa galerie d'horreurs. Redescendons dans la rue. Voici, en face de nous, les enseignes de plusieurs peintres de miniatures sur ivoire. Ils font également des copies de photographies; et les leurs valent mieux, parce que les défauts de l'original n'y sont pas exagérés, comme cela n'arrive que trop souvent dans les copies agrandies. Ce n'est toutefois que dans de rares occasions que les œuvres de ces peintres en miniature méritent d'être louées sans réserve : non que leurs peintures manquent de fini; mais durant mon séjour dans la colonie, je n'ai rencontré parmi eux qu'un seul homme qui en sût assez long, en fait de peinture, pour réussir à autre chose qu'à de serviles imitations de traits reproduits par la photographie. C'était dans son genre une espèce de génie, et en même temps un incorrigible fumeur d'opium. Quand je fis sa connaissance, c'était encore un homme de bonnes manières, élégant, fort recherché comme peintre en miniature, aimant la bonne compagnie et la bonne chère, et grand habitué des cafés chantants et des maisons de jeu de Victoria. Il fumait alors l'opium avec modération; mais cette habitude finit par prendre possession de lui à un tel point que lorsque l'heure de la pipe arrivait, en quelque lieu qu'il fût et quelle que fût l'occupation qui réclamât son attention, il abandonnait tout pour courir à l'infernale ivresse qui l'entraînait rapidement vers la tombe. Il vint travailler chez moi, et quand le moment arrivait où il avait l'habitude de fumer, il ne pouvait plus tenir en place, et, comme il n'avait jamais le sou, c'était avec l'anxiété et la rage d'un homme qui souffre les tortures de la faim qu'il me demandait de lui avancer quelque argent.

VII

Les tavernes. — Les fumeurs d'opium. — Les musiciens. Une véranda. — Les écoliers.

En avançant à l'ouest le long de Queen's Road, nous arrivons à un quartier très-fréquenté par les marins de toute nation. Là une boutique sur deux, ou peu s'en faut, est une taverne, où l'on peut voir des bandes de matelots dissipant leur temps et leur argent en mauvaises boissons et en compagnie plus mauvaise encore, braillant en chœur quelque mauvaise chanson de mer, ou dansant au son du tambour et de la flûte, de l'accordéon ou du piston.

Les gens qui tiennent ces tavernes pourraient passer pour de respectables membres de la société, n'étaient leur physionomie de bouledogues, leur nez écrasé, leurs yeux pochés et les cicatrices témoignant qu'ils ont souvent reçu de leurs clients autre chose que de l'argent.

Il y a des établissements de pire espèce encore, et l'on ne peut, sans un sentiment de dégoût et d'horreur, jeter un regard dans les boutiques ou dans les restaurants de bas étage que fréquentent les fumeurs d'opium. On est repoussé, dès le seuil, par l'impureté de l'atmosphère tout imprégnée de fumées malsaines, et plus encore par l'aspect des fumeurs livides, couchés sur les planches, en proie à leurs cauchemars et plus semblables à des morts qu'à des vivants. Parmi ces mal-

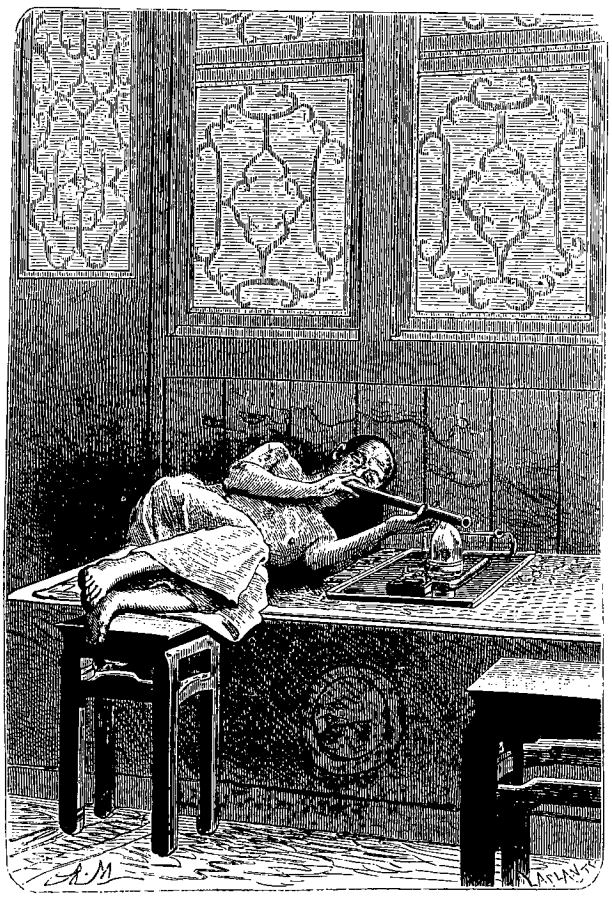
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heureux il s'en trouve qui terminent leur vie en absorbant une espèce de boue faite avec de l'eau et de la cendre d'opium. Après avoir avalé ce poison, ils n'ont plus qu'à aller s'étendre au coin d'une rue ou sur quelque tas de poussière : la mort ne les fait pas attendre.

En parcourant la ville, on est quelquefois attiré par des sons d'instruments, guitares ou violons, dont jouent des musiciens ambulants. Ces pauvres artistes ont leur place marquée dans les fêtes de famille : quelquefois aussi on les appelle dans les maisons qu'on croit hantées par de mauvais esprits. Ce doit être, en effet, un charivari assez déplaisant, même pour des diables; car la plupart de ces musiciens semblent ne pas avoir la moindre notion de ce que peut être l'harmonie : on croirait volontiers que chacun d'eux ne se propose d'autre fin que de produire le plus grand nombre possible de notes dans le plus court espace de temps. Ils sont plus supportables lorsqu'il leur plaît de jouer à l'unisson.

Mais nous ne parlons ici que de la classe la plus infime des instrumentistes. Il en est d'autres qui savent faire sortir de leurs instruments des airs tristes ou gais qui ne sont pas dépourvus de charme.

Le plus ancien des instruments chinois est une sorte de petit orgue en bambou dont l'origine remonterait, selon la tradition, à deux mille ans avant Jésus-Christ[1].



Fumeur d'opium. — Dessin de A. Marie.

Par instants, on voit tout à coup apparaître devant soi quelque scène intéressante de la vie domestique. Nous passons, par exemple, près d'une véranda. La famille a dîné. On est venu jouir là de la beauté du soir et respirer l'air, sauf à en altérer un peu la pureté en fumant. La vieille mère et sa fille se servent de pipes où la fumée, comme dans le houkah, traverse l'eau contenue dans un petit compartiment. Le père fume dans un long tube.

Toutes les Chinoises fument. On nous dit que les dames riches ne se donnent pas la peine d'étendre la main pour prendre leur pipe : des suivantes se tiennent près d'elles et saisissent le moment où elles ne parlent pas pour glisser le tuyau entre leurs lèvres.

A certaines heures, on rencontre des enfants qui vont gaiement à l'école. Les écoles du territoire de Hongkong, en y comprenant celles des missions chrétiennes, sont fréquentées par environ deux mille enfants qui, grâce à l'enseignement qu'on leur donne, peuvent ensuite gagner aisément leur vie comme interprètes, caissiers ou commis. Ces jeunes Chinois rendent au commerce des services dont seraient incapables les employés européens qui ne peuvent jamais connaître assez la langue chinoise et les usages du pays pour s'élever au-dessus des modestes fonctions de copistes ou de teneurs de livres.

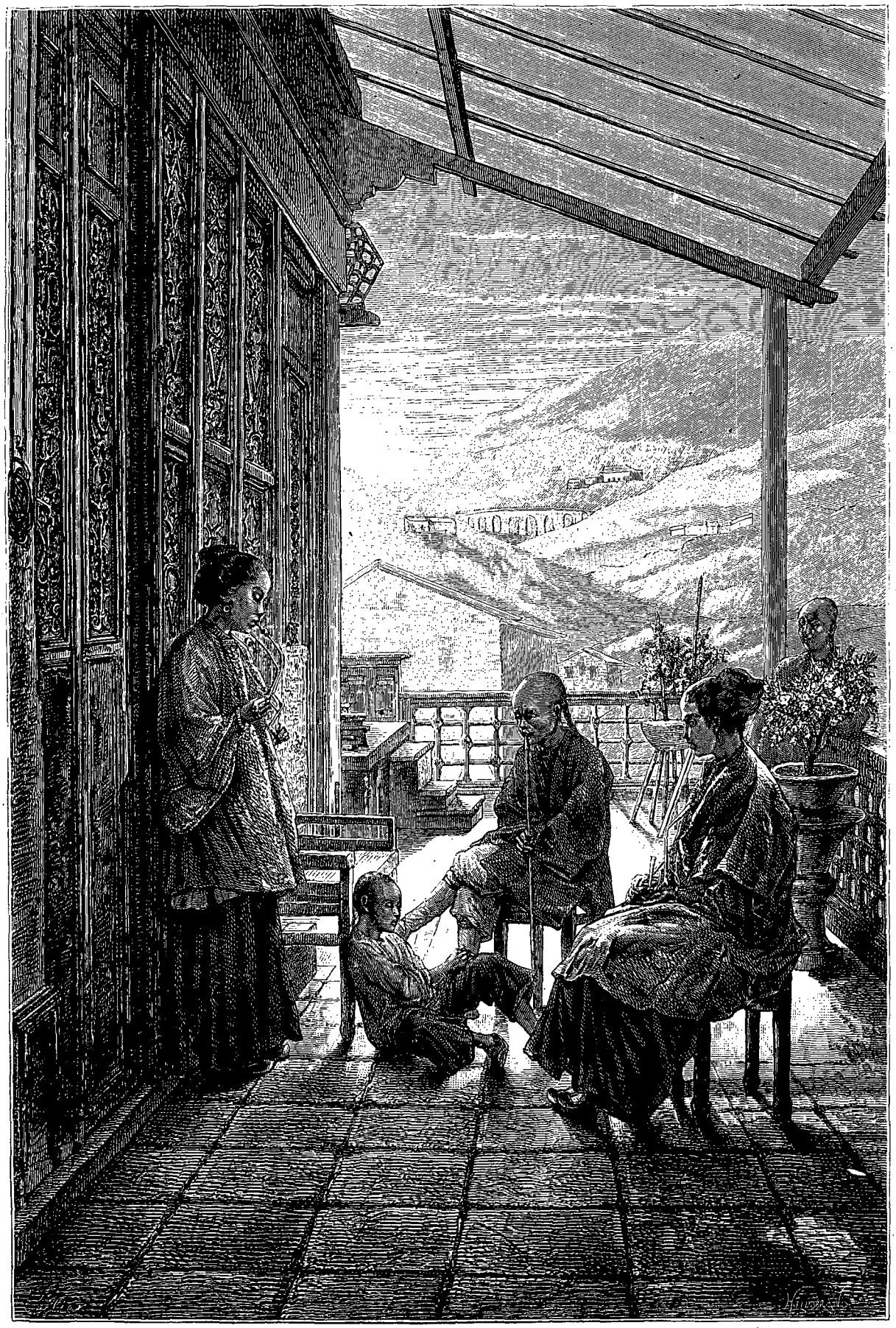
J'ai entendu des négociants faire l'éloge de l'aptitude et de l'ingéniosité de ces jeunes gens qui, à degré égal d'instruction, peuvent soutenir avantageusement la concurrence avec les Européens

On sait, du reste, que le gouvernement chinois entretient de nombreuses écoles sur toute l'étendue de l'Empire, et que dans plusieurs de ces institutions on enseigne les sciences et les langues étrangères avec le concours de professeurs européens. Le plus important de tous ces établissements doit être assurément celui de Pékin, dirigé par le docteur Martin. A Fou-Tchou, il y a une grande école chinoise où l'on forme des architectes, des ingénieurs, des mécaniciens et des marins : on y construit main-

1. Quelques auteurs anglais ont traité de la musique chinoise avec beaucoup de développement. Les traités sur cet art sont nombreux. Une des grandes divisions du tribunal des rites a pour attribution spéciale de veiller à l'encouragement et aux progrès de la musique, à la meilleure confection des instruments, à la composition des morceaux de musique pour les cérémonies religieuses, les sacrifices, les marches militaires, les triomphes et les spectacles. Le président mandchou de cette division est assisté d'un conseil composé de princes et de hauts dignitaires. A cette institution est adjointe une école de danse.

La notation, dans la musique chinoise, est très-compliquée. A chaque note correspond un groupe de caractères qui désigne le son, la corde et la manière de jouer. On ne se sert point de portée à plusieurs lignes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Scène de famille après dîner. — Dessin de P. Sellier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tenant des navires à vapeur d'après les meilleurs modèles européens.

VIII

Les ouvriers chinois. — Le temple de la déesse de la Pitié. Le cimetière.

Une rue habitée en partie par les Chinois, en partie par les Européens conduit de Hongkong à Wanchi, Wong-nei-Cheng (ou l'Heureuse Vallée). La plupart des fabricants ou marchands chinois de cette rue ont pour pratiques les soldats et leurs familles, qui vivent dans des baraques voisines.

Nous y avons remarqué un Chinois, revenu de Californie, où il avait appris la profession de cordonnier. Les chaussures qu'il confectionnait, souliers et bottes, auraient certes pu soutenir la concurrence, pour la forme, la solidité et le prix, avec ce qu'on fait de mieux en Europe.

D'autres habitants de la rue fabriquent de légères chaises de canne dont les étrangers font surtout usage sous les vérandas.

Nous avons visité un petit temple sur le versant de la colline, à l'est de la ville; il est dédié à Kwan-yin, la déesse de la Pitié, qui est particulièrement en honneur à Hongkong. Comme pour la plupart des temples chinois, on a choisi pour son emplacement un site pittoresque. Il est entouré de beaux arbres, de promenades ombragées, et de son entrée on jouit d'une vue très-étendue du port.

Ses degrés de granit sont souvent assiégés par des groupes de mendiants qui exploitent la charité, sachant bien qu'on ne l'invoque presque jamais en vain quand on s'adresse aux bouddhistes.

A un mètre de la porte centrale on est arrêté par une sorte de treillage en bois qui tient les fidèles et les étrangers à distance de l'intérieur du sanctuaire. On voit, du reste, assez fréquemment des barrières semblables dans les maisons. C'est une protection, non-seulement, dit-on, contre les visiteurs indiscrets, mais aussi contre les malins esprits, qui, selon les superstitions populaires, ne s'avancent jamais qu'en droite ligne et hésitent ou reculent devant la nécessité des détours.

A la droite de l'entrée est la boutique d'un pharmacien qui vend les nombreuses prescriptions des prêtres de la déesse; à gauche, un vieux prêtre vend de petits papiers que les fidèles vont brûler devant l'écran.

La déesse Kwan-yin, dont nous parlerons plus longuement ailleurs, est vêtue d'amples draperies. L'expression de son visage est bienveillante; elle est assise, au fond du temple, derrière un autel orné de vases de bronze, de lumières et de bâtons d'encens qui fument.

Le sol est couvert de nattes où les fidèles viennent s'agenouiller et implorer de la divinité la guérison des êtres qu'ils aiment.

Nous remarquâmes une pauvre vieille femme, dont le fils était en danger de mort. Ses yeux pleins de larmes étaient attachés sur deux morceaux de bambou de forme convexe qui, jetés en l'air, devaient lui indiquer, d'après leur position, en retombant sur le sol, si ses vœux seraient ou non exaucés. Elle interrogea ainsi le sort plusieurs fois jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à se le rendre favorable; puis elle alla dépenser en offrandes le peu de monnaie qu'elle possédait.

C'est aussi à l'est de Victoria que se trouvent le cimetière européen et le champ de courses. Ce cimetière est précisément situé derrière la grande tribune où tout le beau monde de l'île s'assemble une fois par an pour assister aux courses qui sont depuis longtemps l'une des institutions les plus chères à la colonie. Les courses sont la grande fête de l'année et elles sont impatiemment attendues par les résidents; ils semblent y voir une compensation aux fatigues et à la chaleur d'un climat qui, par exagération, avait fait donner d'abord au pays le surnom de tombeau des Européens.

Quoique les morts et les vivants soient ainsi singulièrement juxtaposés dans cette vallée d'ailleurs fort pittoresque, l'île elle-même est aujourd'hui regardée comme une des stations les plus salubres des côtes de la Chine, et ne mérite plus du tout son ancien surnom. Avec l'observation d'un meilleur régime, les conditions d'existence et la santé se sont améliorées. Les maisons sont mieux adaptées au climat qu'elles ne l'étaient il y a vingt ans. Des mesures sanitaires ont été prises. A l'origine, lorsque l'on construisait la cité, de vastes surfaces avaient été défoncées et mises à l'air, et des miasmes pestilentiels s'en étaient exhalés; et c'est à ces causes qu'on doit attribuer les terribles maladies qui sévirent à cette époque et furent les plus mortels ennemis que nos soldats aient rencontrés en Chine. Même aujourd'hui, toutes les fois qu'il est nécessaire d'ouvrir le sol, cette fièvre de Hongkong reparaît. Les astrologues chinois attribuaient l'existence de cette maladie à notre ignorance des lois de « Feng shui » (ces mots signifient littéralement *vent et eau*, mais il s'y rattache une idée de chance heureuse conformément aux règles de l'astrologie et de la géomancie). Il faut reconnaître, du reste, qu'ils avaient prédit très exactement ce qui arriva lorsque les flancs de la colline furent ouverts.

De grandes plantations d'arbres ont été faites sous l'administration de sir Richard Mac Donnell, et ces plantations, tout en ajoutant beaucoup au caractère pittoresque de l'île, n'ont pas peu contribué à l'amélioration de la santé des habitants.

IX

La colline de la Grande Paix. — Comment réprimer ou restreindre le vice? — Les cafés chantants.

Mais revenons encore à Queen's Road du côté du quartier des tavernes.

Parmi les entassements de maisons chinoises s'é-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lève *la colline de la Grande Paix* (Tai-Ping-Shan). Le nom est beau, mais un beau nom peut abriter bien des vices.

Tai-Ping-Shan est habité en majeure partie par des Chinois, et aussi par des hommes appartenant à toutes les nations de l'Orient. Quant aux femmes, ce sont presque toutes des Chinoises; elles y sont assez nombreuses, et appartiennent évidemment à la plus basse classe.

Il y a d'étranges hôtels dans ce quartier, outre les cafés chantants et les maisons meublées, rendez-vous des vagabonds sur lesquels veille incessamment la police.

Un jour, j'accompagnai un inspecteur de police dans une de ses rondes à travers cette région de ténèbres, et je n'aimerais point à décrire tout ce que je vis là; mais j'eus la preuve que tout ce que l'on a dit de l'immoralité des basses classes chinoises est parfaitement vrai. D'un autre côté, il est également certain que la partie la plus respectable de la communauté avait là divers lieux d'amusement, auxquels, autant que j'en ai pu juger, il n'y avait rien à reprendre.

Une des grandes difficultés du gouvernement, dans cette colonie nouvelle, a été de réprimer efficacement les crimes et les vices communs à presque toutes les grandes villes maritimes. La politique adoptée a consisté à patenter et à maintenir, par cet expédient, sous la surveillance directe du gouvernement, tout ce qu'on ne s'est pas trouvé de force à supprimer; les faits prouvés par la statistique ont démontré la sagesse de ce système. Quelques détails que j'ai recueillis sur les lieux mêmes, mais qu'il ne serait d'aucune utilité de publier ici, m'ont permis d'apprécier sans peine toute la gravité de cette question : quel est le meilleur



Enfants chinois. — Dessin de E. Ronjat.

moyen de contrôler et de restreindre un mal qui paraît inévitable?

Parmi les plus grands cafés chantants il y en avait un, récemment ouvert lors de notre arrivée, et qu'on regardait comme l'un des plus attrayants de ces établissements, dont le nombre, à Victoria seulement, est d'environ cent quatre-vingts. Ce café est situé à l'extrémité de Holyrood-Road; sa décoration extérieure est presque exclusivement l'œuvre du porcelainier-fleuriste. A l'entrée est un autel chargé d'offrandes et dédié au dieu du plaisir dont la statue attire les regards des passants; à droite et à gauche pendent des banderoles sur lesquelles sont inscrits des préceptes moraux singulièrement en désaccord avec le caractère réel du lieu. Une demi-douzaine des plus jolies chanteuses de l'établissement sont assises en dehors de la porte. Elles sont vêtues de robes de soie richement brodées, ont le visage émaillé, les cheveux garnis de fleurs parfumées et arrangés de façon à revêtir tantôt la forme d'une théière, tantôt celle d'un oiseau aux ailes déployées se balançant sur le haut de leur tête. La salle du rez-de-chaussée est tout entière occupée par des rangées d'étroits compartiments, tous meublés d'une couche et de tous les accessoires nécessaires aux fumeurs d'opium. Le service y est fait par des jeunes filles; les unes préparent les pipes, et les autres jouent du luth ou chantent de douces mélodies, dont l'effet s'ajoute à celui de l'opium pour transporter le dormeur dans ce pays des songes où les plus étranges et les plus irrésistibles influences auront bientôt fait de lui leur misérable esclave. Au premier étage, où l'on arrive par un étroit escalier, est une salle de concert. Les guirlandes fanées qui festonnent son plafond sculpté et doré y témoignent encore des réjouissances de la nuit précédente. Il y a deux autres étages à cet édifice,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tous deux disposés de la même manière que le rez-de-chaussée.

Dans une autre des maisons que nous visitâmes, nous trouvâmes une nombreuse compagnie assemblée dans la salle de concert. Cette salle avait été fraîchement ornée de fleurs qui tombaient en festons du plafond ou y étaient suspendues dans des corbeilles d'osier. Miroirs, peintures, dorures, tout ce que l'art de Canton peut produire de mieux était répandu à profusion pour ajouter à la décoration permanente des murs de la salle. A une table chargée des mets les plus délicats et des plus beaux fruits, était assise une joyeuse compagnie de Chinois, jeunes, vieux et entre deux âges. Le vin chaud, dans des pots d'étain bruni, circulait abondamment autour de la table, et les convives se faisaient raison les uns aux autres en buvant cette boisson fumante dans de petites tasses. Nous étions tombés par hasard au milieu d'un grand dîner, où, sous l'influence des vins du pays, des graines de melon et des jolies femmes, les convives étaient engagés dans un tournoi poétique, fort amical sans doute, mais très-bruyant. Derrière chaque convive, comme



Musiciens chinois ambulants. — Dessin de O. Mathieu.

c'est l'usage dans ces sortes de fêtes, une jeune fille était assise; la plupart de ces jeunes Chinoises pouvaient justement passer pour belles, et toutes étaient fort élégamment vêtues. Leurs cheveux étaient enguirlandés de fleurs, et leurs visages peints de façon à ressembler à la porcelaine de leur pays.

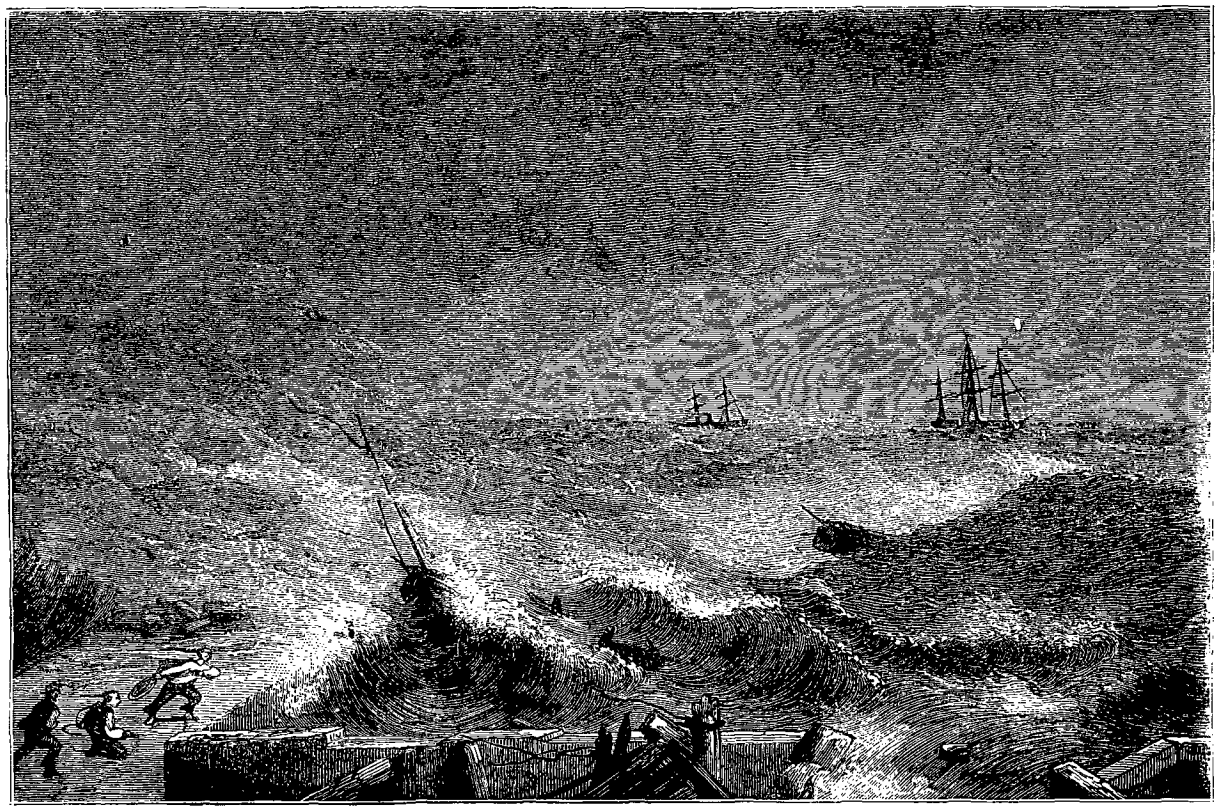
Un vieux Chinois de ma connaissance, qui se trouvait là, m'assura que ces jeunes femmes étaient honnêtes, et qu'il n'était pas rare qu'elles fussent emmenées par les convives et élevées avec confiance au rang légitime de seconde femme.

Quatre troupes féminines différentes, placées aux quatre coins de la salle, faisaient, en même temps, une musique qui devait sans doute plaire infiniment aux oreilles chinoises. Elles accompagnaient une vieille femme qui, d'une voix perçante, chantait les aventures d'un héros de roman non moins fameux pour sa conduite peu scrupuleuse que pour la violence de ses passions.

Traduit par A. TALANDIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un typhon, à Hongkong. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

VOYAGE EN CHINE,

PAR M. J. THOMSON[1].

1870-1872. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS, D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR.

HONGKONG (suite).

X

Les maisons de jeu à Hongkong. — La police.

Durant mon séjour à Hongkong, la passion du jeu qui caractérise toutes les communautés chinoises était signalée, probablement avec justice, comme la cause principale des crimes et larcins commis par les domestiques et les employés de commerce. La police se trouvant absolument impuissante à réprimer ce vice populaire, qui ne faisait que croître incessamment, les autorités, ne sachant plus que faire, résolurent d'essayer de la tolérance, et instituèrent une ferme des jeux, seul moyen qui leur restât de surveiller et de contrôler le mal. C'était une tentative hardie et qui naturellement souleva dans plusieurs quartiers une violente opposition. L'opinion publique finit même par se prononcer si énergiquement contre cette mesure, que peu de temps après il fallut absolument l'abandonner.

La police de Hongkong est nombreuse et fort coûteuse, et son inefficacité a été le sujet de fréquents commentaires dans la presse de Victoria ; mais il n'est certes pas impossible que cette impuissance de la police tienne à des causes tout autres et beaucoup plus simples que les ruses des joueurs chinois. Les agents de police, presque tous Chinois, étaient sous les ordres d'inspecteurs européens, qui la plupart ne sa-

1. Suite. — Voy. p. 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaient rien ni du langage ni des mœurs des hommes qu'ils avaient sous leurs ordres.

D'un autre côté, il y avait dans cette police une section composée d'Hindous qui, à de rares exceptions près, ne savaient pas non plus le chinois et par conséquent ne pouvaient pas être d'un grand secours pour la découverte des crimes, tandis que quelques-uns étaient suffisamment initiés aux mœurs chinoises pour savoir à quel prix s'achète le silence des témoins.

Le jeu est une passion à laquelle tous les Chinois s'adonnent plus ou moins. Durant le peu de temps que les maisons de jeu restèrent sous la surveillance du gouvernement, elles devinrent le rendez-vous d'une foule de Chinois d'apparence fort respectable, gens que l'on aurait pu prendre pour des modèles de vertu et qui cependant avaient dû contracter leur passion pour ce vice à une époque où il était encore sous l'interdiction de la loi. Je ne saurais dire quelle fut ma surprise lorsque, un jour, visitant une maison de jeu, j'y trouvai deux boutiquiers chinois, hommes qui jouissaient de la meilleure réputation, assis là et tout entiers au jeu. En vérité je n'aurais pas été beaucoup plus étonné si j'avais vu un des anciens de l'Église d'Écosse risquant ses économies sur une table de jeu, le dimanche, après le service divin.

Ces établissements méritent une description. A la porte était assis un Européen, placé là, me dit-on, pour trier les gens à qui l'on pouvait permettre de jouer, et pour exclure ceux dont la vertu valait la peine qu'on l'empêchât, au nom de la société, d'être exposée à la tentation : parmi ces derniers figuraient en première ligne les commis et les domestiques.

Au haut d'un étroit escalier de bois, on entrait dans une salle éclairée par une lampe fumeuse. Dans le plafond de cette salle à peu près carrée, on avait percé une grande ouverture où montait un escalier qui donnait accès à l'étage supérieur ou galerie. De la galerie, destinée aux privilégiés de la société, quelques personnes, penchées sur la balustrade, suivaient avec attention ce qui se passait sur la table de jeu étendue devant nous.

On le croirait à peine, mais c'étaient quelques-uns des plus dangereux scélérats de Hongkong que nous coudoyions pour approcher de cette table.

Suivons un instant la partie. Les enjeux sont faits. Ce gras et placide Chinois, au menton rasé de frais, là-bas, à droite, est le banquier. Voyez dans quel ordre admirable il range son argent et ses billets de banque, et avec quelle rapidité il compte les sommes gagnées et déduit la commission de sept pour cent qu'il prélève sur les gains des joueurs. Derrière lui est son commis, qui pèse les dollars, éprouve les objets d'or ou d'argent, examine les bijoux engagés. A sa droite est celui qui tient les comptes de la maison, et à sa gauche le croupier. Au centre de la table est une plaque d'étain, de forme carrée et traversée par deux diagonales qui la divisent en sections portant respectivement les numéros 1, 2, 3 et 4. Le joueur peut choisir entre ces numéros, et, à moins qu'il ne mette à la fois sur deux numéros différents, il a contre lui trois chances contre une, et sept pour cent à payer sur ses bénéfices, quand il gagne. Il y a des joueurs qui passent là toute la journée et ont avec la banque un compte ouvert, soigneusement tenu sur une plaque d'étain et réglé à la fin de la journée.

Tous les enjeux ayant été faits, y compris ceux qui descendent de la galerie dans un petit panier attaché à une corde, le croupier, gras, luisant et rasé de frais comme ses confrères, procède d'un air de profonde indifférence à l'accomplissement de l'opération décisive.

C'est un homme qui a toutes les apparences de la plus stricte probité; cependant, s'il faut en croire les bruits qui courent, il a dans son sac des ruses qui défient jusqu'aux regards d'épervier des centaines de joueurs qui ne cessent d'observer tous ses mouvements. Il a des manches tellement courtes que ses bras sont nus presque jusqu'aux aisselles, et dans sa main droite il tient une mince baguette d'ivoire. Devant lui, sur la table, il y a une pile de pièces d'argent ou jetons. Il en prend au hasard une énorme poignée, la place sur la table dans un endroit bien en vue et la couvre d'un gobelet de cuivre. Quand tous les enjeux sont faits, le marqueur enlève le gobelet et de l'extrémité de sa baguette d'ivoire fait tomber les pièces de la pile quatre par quatre; le reste de cette opération donne le numéro gagnant. Avant que la pile soit à moitié comptée, les habitués de la table de jeu peuvent toujours, s'il n'y a ni tricherie ni pièce fendue en deux, dire avec une certitude merveilleuse si le reste sera un, deux, trois ou quatre, et c'est à ce moment-là que l'on peut observer un des traits distinctifs du caractère chinois. Pas un cri de joie, pas un mouvement de colère, pas une imprécation sourde contre la fatalité ne manifeste l'émotion des joueurs; c'est à peine si sur leur visage vous pouvez saisir quelque trace fugitive de leur joie, de leur tristesse ou de la résolution désespérée de continuer, à tout hasard, jusqu'à ce que la fortune leur sourie de nouveau ou les jette ruinés à la porte.

Ce n'était pas seulement dans les maisons de jeu tolérées qu'on jouait, à l'époque dont je parle. On jouait aussi, en secret, dans les cercles et les maisons privées; les coulies eux-mêmes, dans leurs moments de loisir, jouaient au coin des rues. Les dés étaient fort demandés aux petits boutiquiers et aux marchands ambulants, et j'ai vu jusqu'à des enfants faire cercle autour de quelque marchand de sucreries pour jouer leur argent contre un double lot de ses bonbons. Des coulies à mon service ont joué entre eux non-seulement leurs gages du mois à venir, mais jusqu'aux vêtements qu'ils avaient sur le dos.

Les loteries ont aussi une grande vogue en Chine, et voici comment on y joue. Celui qui veut prendre des billets écrit sur un papier les dix numéros qui,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'après les calculs secrets auxquels il s'est livré, doivent composer la série gagnante, et il reçoit, en le payant, un billet portant les mêmes numéros.

Le jour du tirage, les numéros sortants sont choisis par un être mystique qui, selon la croyance populaire, ne sort jamais du Royaume des Ténèbres. Celui qui possède trois des numéros gagnants rentre tout simplement dans sa mise; mais celui qui possède les dix numéros reçoit sa mise six mille fois. En supposant que tout se passe honnêtement, la loterie ne peut guère rapporter moins de cinquante pour cent au banquier qui en a la direction.

Quoique la passion du jeu soit un vice très-commun en Chine, les maisons de jeu ne sont pas, que je sache, exploitées pour le compte du gouvernement.

XI

Comment les Européens vivent à Hongkong. — Le prix des denrées. Le salaire des domestiques. — Les aventuriers. — Les commis.

Les Européens mènent à Hongkong un train de vie fort dispendieux, et cela sans aucune nécessité, car tout ce qui est nécessaire à la vie peut s'acheter à des prix qui ne sont pas de beaucoup plus élevés que ceux que nous payons en Angleterre.

Il faut dire cependant que le vin, la bière et les



Sur la route du village de Wong-tong (province de Canton, voy. p. 379). — Dessin de Th. Weber.

mille articles de luxe que l'on ne se procure que dans les magasins tenus par les Européens, forment, à la fin du mois, un compte effrayant; puis le dollar, qui à Londres vaudrait cinq francs soixante centimes, ne vaut guère plus d'un franc vingt-cinq centimes, quand il faut le donner en échange de denrées ou d'objets de luxe apportés d'Europe.

Le nouvel arrivé peut meubler sa maison sans être par trop écorché, s'il achète ses meubles aux ventes publiques pour cause de départ (ces ventes sont très-fréquentes), ou s'il charge un négociant chinois de lui fournir tout ce dont il a besoin; mais un certain nombre de domestiques est indispensable, et cela augmente singulièrement la dépense. Voici la liste de ceux dont on ne peut se passer dans une famille où il y a un ou deux enfants :

Un cuisinier, par mois.	10	dollars.
Deux porteurs de chaises.	14	—
Une bonne ou *amah*.	10	—
Un valet.	8	—
Un coulie pour le service de la maison.	7	—
Total. . . .	49	dollars.

Cela équivaut à peu près à trois mille francs par

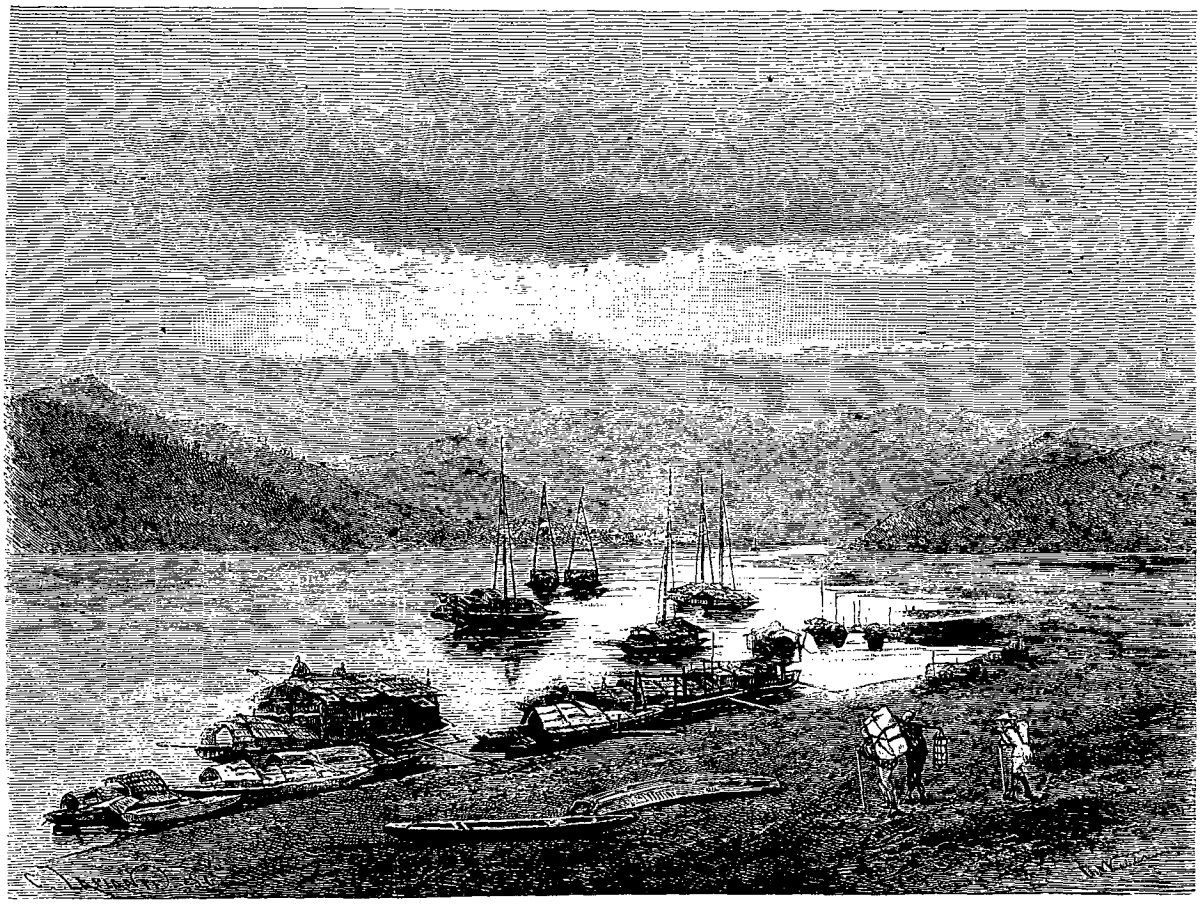
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

an seulement pour les domestiques. Le blanchissage est fait par des Chinois et coûte le même prix qu'à Londres.

Quant au docteur, ses soins, pour toute la famille et par abonnement, reviennent à environ mille francs, mais il faut en outre acheter beaucoup de médecines sur la vente desquelles certains docteurs prélèvent, dit-on, une commission de vingt-cinq pour cent. Bien que le docteur soit supposé n'avoir rien à faire avec le pharmacien, l'énorme quantité de drogues prescrites, drogues que le malade, au bout d'un certain temps, finit par jeter par la fenêtre, donne lieu à des soupçons qui peuvent ne pas être toujours justes.

Il faut payer environ trois mille francs par an le loyer d'une maison qui en coûterait quinze cents à Londres; de sorte que, tout bien considéré, on peut dire que la vie à Hongkong est au moins deux fois plus chère qu'en Angleterre.

Il n'est pas rare de trouver ici des originaux qui se figurent être en possession de projets merveilleux pour l'amélioration de la race humaine, et ne savent ni vous dire comment ces beaux projets peuvent se réaliser, ni où ils comptent trouver les capitaux qui leur

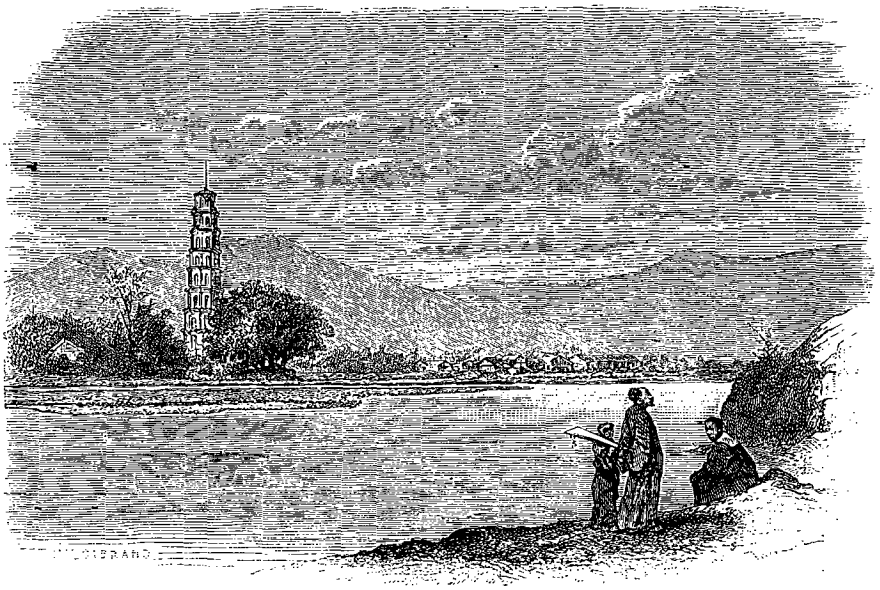


Vue prise du village de Lien-Tchou-Kouong. — Dessin de Th. Weber.

manquent. M. G... était un aventurier de cette espèce. Je ne l'avais jamais ni vu ni connu avant le soir où, se présentant à moi comme un étranger récemment débarqué, il me demanda la permission de déposer chez moi son bagage, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un logement. Je le lui permis, et au bout d'une heure environ il revint, disant qu'il n'avait rien trouvé de convenable et qu'il me serait reconnaissant de lui permettre de dormir pour cette nuit dans un coin de la maison. Je lui fis dresser un lit, dans lequel toutefois il n'alla se coucher qu'après m'avoir expliqué en détail ses plans pour faire de l'île de Bornéo une vaste plantation de café et amener à la pure lumière d'une civilisation supérieure les habitants jusqu'ici plongés dans les ténèbres de la barbarie. Se plaisant apparemment dans ma société, M. G... resta chez moi dix jours, au bout desquels je dus lui rappeler que Bornéo était encore plongé dans les ténèbres de la barbarie, et que ses habitants continuaient à mener une vie peu édifiante, faute d'écoles et de plantations de café. Le pauvre G... venait des îles Sandwich, où il avait été maître d'école; mais l'emploi ne s'était pas trouvé rémunérateur, et il avait été réduit à partir sans argent. Il finit par persuader à un capitaine de vaisseau de lui donner un passage gratuit pour Singapore, et

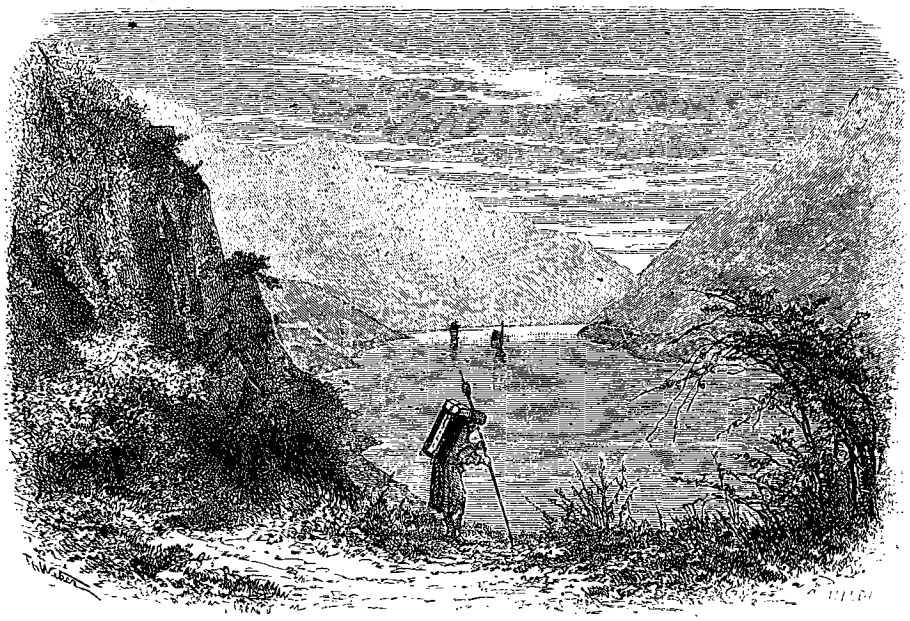
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il se rendit dans cette colonie, où quelques-uns de mes amis lui procurèrent les moyens de passer à Bornéo. Environ deux mois plus tard, quelle ne fut pas ma surprise en voyant reparaître chez moi M. G.... son parapluie de coton dans une main, son livre de prières dans l'autre, et la mine la plus déconfite qui se puisse imaginer. Il était allé à Bornéo; mais, chose inconcevable! tout le monde, même l'évêque



La pagode de Tsing-Youne. — Dessin de Th. Weber.

du diocèse, s'était entendu pour traiter ses beaux projets d'erreur déplorable. Les indigènes eux-mêmes n'avaient voulu entendre parler ni de café, ni de commerce, ni d'écoles. Comment il avait fait pour revenir, c'est ce dont je n'ai jamais pu me rendre compte. La physionomie de G.... prévenait en sa faveur, et il semblait être, dans tout ce qu'il faisait, inspiré par les motifs les plus purs, et d'une sincérité absolue. Il



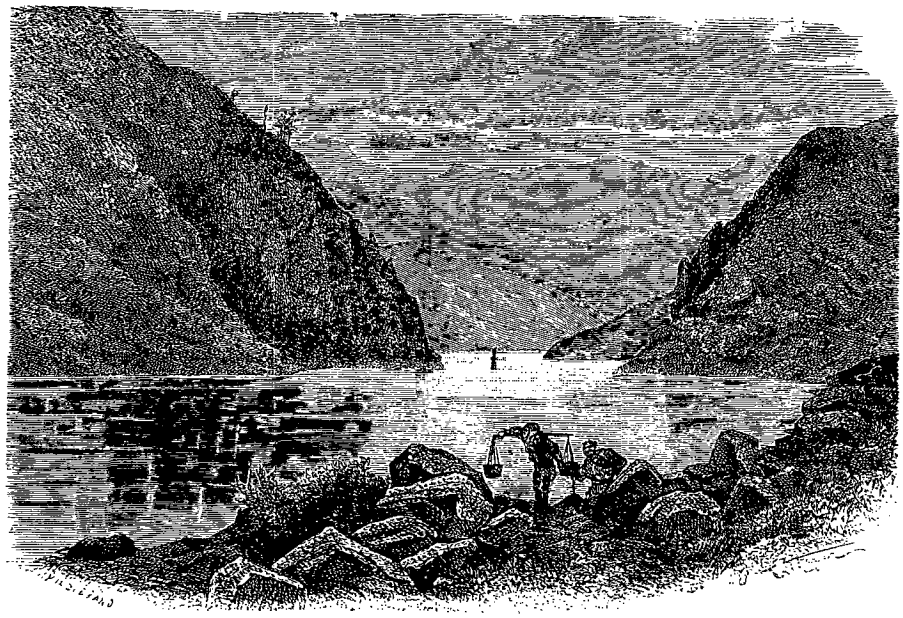
Dans a passe de Tsing-Youne. — Dessin de Th. Weber.

avait un œil doux et rêveur, et il passait des heures à se représenter à lui-même les merveilleux résultats de la grande réforme qu'il était destiné à ne jamais accomplir. Il me demanda de nouveau l'hospitalité et m'assura qu'il était prêt à tout faire pour se rendre utile aux autres et gagner honnêtement sa vie. J'obtins pour lui une place dans la police, et il en porta l'uniforme deux jours durant, Le troisième jour, je le vis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

revenir dans un état de profonde désolation. Il avait donné sa démission, ne pouvant supporter le travail pénible et les propos plus pénibles encore auxquels il avait été exposé. Il trouva ensuite à s'employer dans une fabrique de sucre, et lorsqu'il me fit sa dernière visite, ce fut pour me prier de lui prêter dix-huit dollars afin qu'il lui fût possible de payer son loyer, l'impitoyable propriétaire de la petite maison qu'il occupait poussant le mépris de ses vues philanthropiques jusqu'à le menacer de faire saisir tout ce qu'il possédait. Je lui prêtai l'argent dont il avait besoin, et jamais je n'ai revu ni l'argent ni lui. Je suis sûr toutefois qu'il m'aurait rendu, s'il avait pu, ce qu'il m'avait emprunté et sincèrement j'aurais été heureux de savoir ce qu'il est enfin devenu.

Un ecclésiastique bien connu me raconta un jour qu'il avait été accosté, au moment où il sortait de son église, par un homme qui s'était présenté à lui, d'un air de mystérieuse confidence, comme porteur d'un message divin et envoyé à Hongkong pour y publier cette révélation ; il lui avait demandé de mettre l'église à sa disposition pendant l'après-midi. « Où sont vos lettres de créance? lui dit l'ecclésiastique, non moins prudent qu'érudit. Vous ne devez pas être un homme ordinaire pour avoir reçu du ciel une telle mission ; et si vous avez été envoyé à Hongkong, vous avez dû en même temps recevoir le don de la langue chinoise. Faites-moi seulement le plaisir de me répéter en chinois ce que vous venez de me dire, et je mettrai mon église à votre disposition. » L'autre n'en put rien faire ; mais ce qu'il fit ne surprit pas moins mon digne ami que s'il lui avait parlé chinois : il lui avoua qu'il appartenait à la secte des Mormons et lui demanda s'il avait une vieille paire de culottes



La Mang-Tsz-Hap ou Gorge de l'Aveugle (voy. p. 382). — Dessin de Th. Weber.

dont il pût disposer, celles qu'il portait n'étant pas à lui.

Comme toutes les autres petites communautés du monde, la société de Hongkong est très-divisée; néanmoins les habitants s'entendent assez bien dans toutes les affaires où ils ont des intérêts communs. Le commerce du port est réparti entre des marchands anglais, américains, français, allemands, hollandais, chinois, parsis, hindous, qui tous participent à la prospérité de notre colonie.

Rien ne m'étonna davantage à Hongkong que le luxe avec lequel les commis anglais étaient logés et nourris. Il serait difficile de rien voir de plus somptueux que les « juniors messes » tables des jeunes gens) des riches maisons de commerce anglaises. C'est là que le jeune blanc-bec, frais échappé de la maison paternelle aux mœurs simples et frugales, et tout fier de son titre d'Anglais, contracte rapidement les goûts et les habitudes d'un épicurien connaisseur en vins fins, prodigue, hospitalier, plein de mépris pour l'avarice, et, s'il faut le dire, hélas! pour l'économie. Ce n'est pas là le genre d'éducation qu'il faudrait pour préparer le futur marchand aux strictes, sinon mesquines épargnes qui sont une des nécessités du commerce avec une époque où les marchés regorgent, où la concurrence sévit avec fureur, où les compagnies chinoises et l'économie allemande nous attendent au coin de tous les débouchés, et où, pour gagner dans le commerce une part des richesses qui autrefois semblaient nous venir en dormant, il est besoin d'autant de patience que d'abstinence et de résolution. Mais Hongkong est en train de se faire rapidement aux fiévreuses exigences du temps, et les marchands anglais tiennent encore leur place dans le grand commerce de la Chine. Leurs commis, tout en vivant bien, commencent à être servis avec moins de prodigalité qu'au-

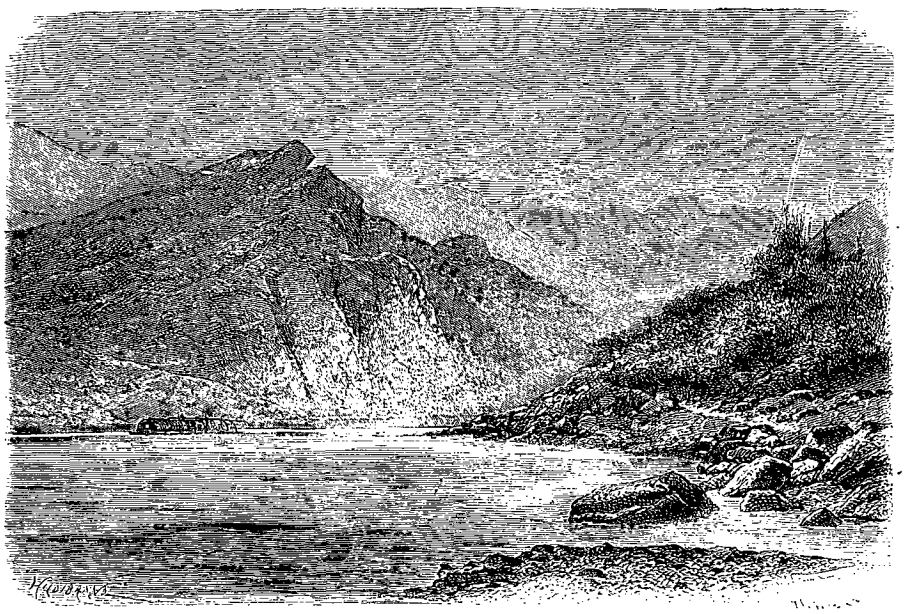
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trefois. Nous devons aussi leur rendre cette justice qu'ils sont toujours hospitaliers, généreux, et que jamais ils n'abandonnent leurs compatriotes malheureux à la charité des passants. Plus d'une fois, de mon temps, de vieux résidents sont morts sans laisser aucune ressource à leurs familles. Toujours des listes de souscription ont été ouvertes, et veuves et enfants ont pu retourner en Angleterre avec une pension très-suffisante.

Il y a une constante allée et venue de télégrammes et de steamers, et une succession non moins constante d'anxiétés et de soucis. Le luxe et la prodigalité ont diminué, mais le ton de la société est plus élevé, les plaisirs sont plus variés ; en un mot, la société de Hongkong ressemble de plus en plus à la société d'Angleterre.

Il fait à Hongkong six mois environ de sécheresse, de nuits fraîches, de ciel sans nuages ; mais quand les chaleurs et les pluies reviennent, le ciel semble s'abaisser et reposer comme une éponge immense sur le sommet de la colline ; cette éponge, toujours pleine d'humidité, presse sur la montagne, et la pluie s'en échappe à torrents et inonde les rues pour remonter vers le ciel en vapeur brûlante. Livres, journaux, tout alors devient humide et moisit ; l'on est comme dans un bain de vapeur ; c'est à peine si l'on a la force de suivre languissamment des yeux, du fauteuil où l'on est étendu, les fourmis ailées qui, par milliers, tombent dans les lampes ou sur la table, et, leurs ailes perdues, rampent comme des vers jusqu'à votre assiette ou jusqu'aux plats servis pour le dîner.

A la longue cependant, et en prenant les précautions qu'enseigne l'expérience, on s'accoutume à tous



Rapides sur la rivière des Perles. — Dessin de Th. Weber.

ces inconvénients : Hongkong n'est en réalité ni malsain ni désagréable pour ceux qui y résident.

XII

Les serpents à Hongkong. — Un typhon.

On ne saurait trop recommander aux nouveaux venus de faire attention aux serpents dans leurs promenades sur les collines ou à travers les vallées herbeuses de l'île. Quelques-uns de ceux que l'on trouve à Hongkong appartiennent en effet aux espèces les plus venimeuses. Moi-même je trouvrai une fois un cobra à capuchon (*cobra de capello*) parmi les rochers de Wong-nei-Chong. Comme je me disposais à prendre une photographie, je vis quelque chose de noir qui remuait à mes pieds. J'enlevai ma chambre obscure, pour me servir du trépied comme d'une arme défensive ; mais le reptile, levant la tête et dressant son capuchon, glissa en sifflant du rocher dans les broussailles.

Un docteur bien connu dans la colonie s'empara, dans les terrains mêmes de l'hôpital, de trois cobras vivants ; il les garda quelque temps dans une cage, et commença une série d'expériences fort intéressantes sur le traitement des morsures de ce dangereux reptile. L'un des premiers dont il s'empara était très-beau, et toutes les personnes de sa connaissance vinrent le voir. J'y vins aussi ; mais j'avoue que ma curiosité fut un peu refroidie, lorsque, une après-dînée, au moment où nous allions nous mettre à table, il me dit du ton le plus calme et le plus sérieux du monde qu'il attendait à chaque instant la visite de l'autre cobra, ces animaux allant presque toujours par couple.

« Si vous l'apercevez quelque part dans la chambre, dit-il, restez tranquille et ne vous tourmentez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

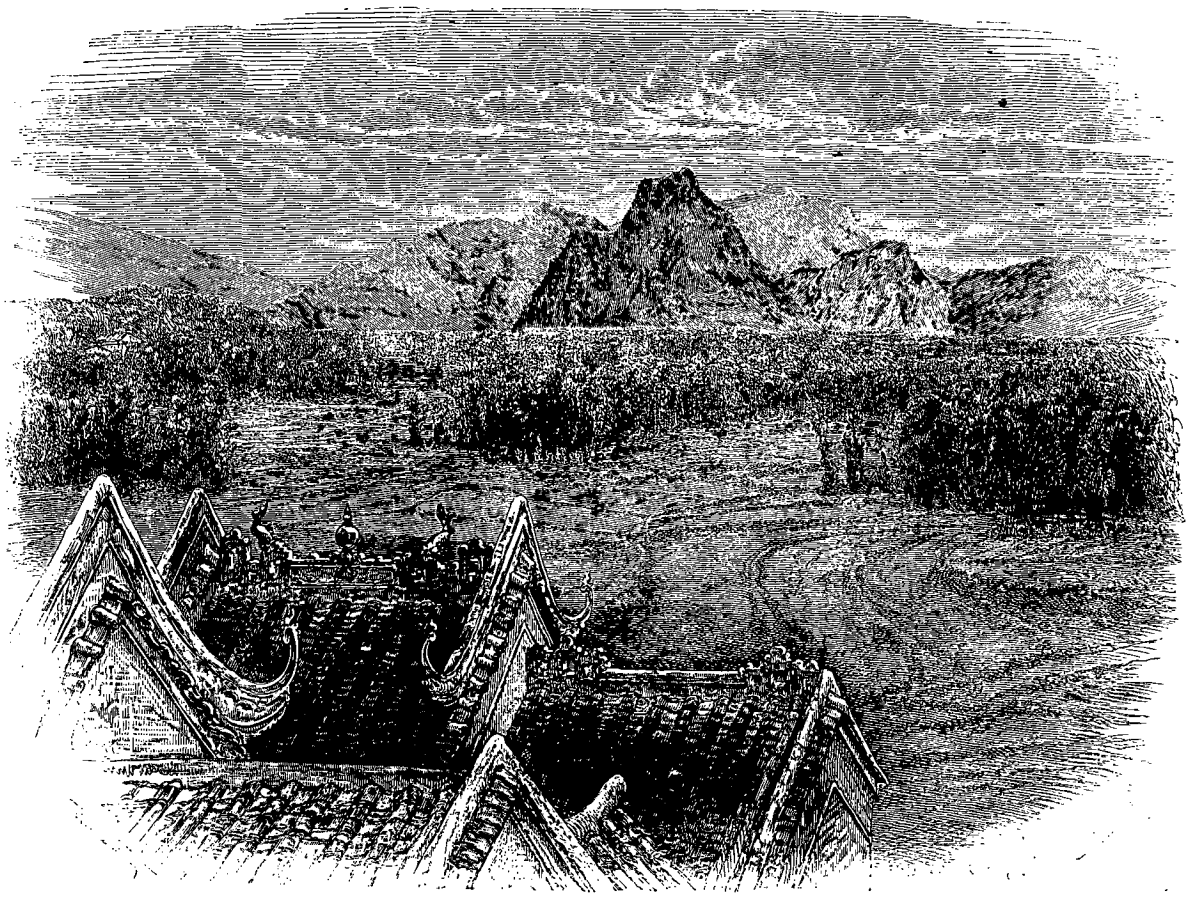
pas ; il ne chercherait à vous mordre que si vous marchiez sur lui, et même alors vous l'entendriez siffler et vous auriez le temps de vous garer. En tout cas, la morsure étant traitée immédiatement, ce ne serait rien du tout. »

Presque au moment où il parlait, son préparateur entra et nous dit que le serpent avait fait son apparition, qu'il était dans la chambre à côté.

« Maintenant, dit le docteur, un peu de dextérité et de présence d'esprit est tout ce dont nous avons besoin pour le prendre. Venez vite et gare à vos jambes, car le cobra est très-prompt dans ses mouvements. »

Nous nous rendîmes donc sur le théâtre de l'action et trouvâmes l'ennemi blotti sous une commode. En dépit de sa langue fourchue, de sa férocité et de ses crochets empoisonnés, il fut bel et bien pincé. Ces serpents toutefois ne vécurent pas longtemps en captivité, de sorte que les expériences dont le docteur se promettait de si importants résultats durent être abandonnées.

J'avais longtemps désiré voir un typhon. Ce vœu a été plus d'une fois exaucé durant mon séjour à Hongkong. La force du vent, dans ces tempêtes, est plus grande que je ne l'aurais jamais cru possible. Ce vent

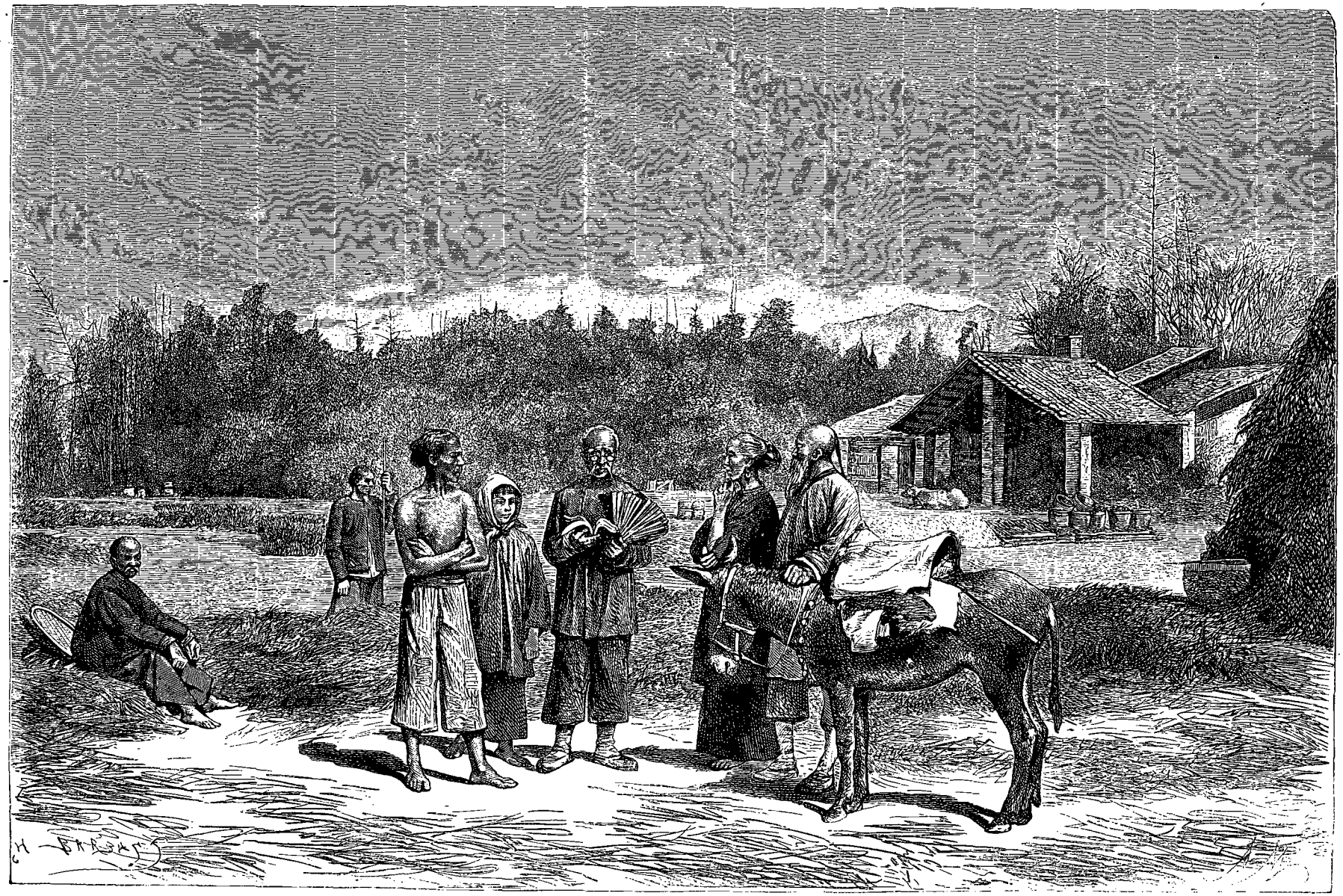


Polo-hang. — Dessin de Th. Weber.

errible rompt les amarres et les ancres les plus solides, entraîne les vaisseaux et les fait tourbillonner comme des feuilles ; j'en ai vu qui, au sortir de l'orage, avaient toutes leurs voiles en pièces, leurs cordages brisés, leurs vergues emportées, leurs mâts brisés à fleur de pont. Plus d'une fois, à Hongkong, des coups de vent terribles ont détaché les corniches des maisons et fait voler, comme des brins de paille, les vérandas à travers les rues. Durant le fort de la tempête, les résidents, ou du moins la plupart d'entre eux, s'enferment chez eux, assujettissent de leur mieux les portes et les fenêtres, et attendent ainsi la fin de l'orage, non sans craindre à chaque instant qu'un coup de vent, plus fort que les précédents, n'emporte la maison et ne les enterre tout vivants sous les ruines.

Je m'aventurai une fois à braver la furie de la tempête pour aller voir au bout de la Praya la masse de bateaux chinois et autres légers bâtiments de commerce que le vent avait jetés au rivage et empilés, comme un énorme tas d'épaves, juste au bas de la ville, à l'extrémité ouest de la plage. Quelques étrangers intrépides étaient là, et ils avaient sauvé un grand nombre d'indigènes ; mais un bien plus grand nombre de ceux-ci avaient sombré avec leurs bateaux. Le ciel était sinistre, couleur de plomb ; et si par moments la rage du vent semblait se calmer, ce n'était que pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une ferme dans la province de Canton. — Dessin de A. Marie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reprendre avec plus de violence. On voyait le sommet des vagues se détacher et s'en aller, emporté par le vent, en longues traînées d'écume blanche, à travers lesquelles on apercevait indistinctement des navires démantelés voguant à la dérive, et des steamers chauffant pour être prêts, en cas de besoin, à fuir à toute vapeur. Sur un point, le lourd revêtement de pierre de la Praya avait cédé, et les blocs de granit dont il était composé barraient le quai où ils avaient été rejetés par la mer. A demi aveuglé par les vagues qui passaient par-dessus les parapets et venaient se briser, furieuses, contre les maisons, et penché en avant pour avancer peu à peu malgré la tempête, j'atteignis enfin le point dont j'ai parlé tout à l'heure, et où quelques étrangers s'efforçaient de sauver deux femmes restées seules sur un petit bateau chinois. Ces malheureuses batelières faisaient des efforts désespérés pour maintenir leur petite barque en position et l'empêcher d'aller se briser contre la brèche faite au mur de la Praya, où de gros blocs de pierre étaient mêlés aux fragments de bateaux déjà détruits. Si grande était la force du vent, que l'océan, tourmenté jusque dans ses profondeurs, n'en présentait pas moins une surface presque unie, les vagues étant nivelées par le vent, et leurs crêtes emportées en pluie fine jusque par-dessus les maisons de la ville. Il fallait se cramponner aux étançons et aux colonnes des réverbères et s'abriter contre les portes et les murs. On voulut profiter d'un instant de répit pour tirer des fusées, mais elles furent rejetées comme des plumes vers les maisons. Deux bateaux de sauvetage furent traînés jusqu'à la jetée; le premier fut brisé et démonté au moment même où il venait d'être lancé, et le second ayant chaviré, le brave équipage qui le montait eut toutes les peines du monde à se sauver. Tous les efforts échouèrent, et, la nuit survenant, il fallut abandonner à leur malheureux sort la petite barque et les deux femmes qu'elle portait. Le lendemain matin, ce fut, sur toute la longueur de la Praya, une affreuse scène de naufrage et de désolation. En dépit de leur habileté à prévoir les tempêtes, les Chinois, cette fois, avaient été pris à l'improviste : de là les ravages désastreux dont furent victimes tant de personnes qui périrent et tant de propriétés qui furent détruites.

LA RIVIÈRE DES PERLES,

PROVINCE DE CANTON.

I

Une excursion sur la branche septentrionale de la rivière des Perles. — Fatchan. — Le monastère de Fi-lai-sz. — Le Mang-Tsz-Hap ou Gorge de l'Aveugle. — Les rapides. — L'ambition d'Akoum. — La grotte de Kouan-yin. — La moisson. — De Sam-Choui à Fatshan.

En 1870, je fis, en compagnie de trois résidents de Hongkong, une excursion sur la branche septentrionale de la rivière des Perles. Cet affluent se jette dans le cours d'eau principal à un endroit appelé « Sam-Choui » ou « les Trois Eaux », à environ soixante-quatre kilomètres en amont de la cité. Pour y arriver, il faut traverser la rivière de Fatchan, où le commodore Keppel livra en 1857 un combat mémorable.

La ville de Fatchan a plus de seize cents mètres de long, et la rivière la divise en deux parties presque égales. C'est, dit-on, le centre du grand district manufacturier du midi de la Chine. La coutellerie et la quincaillerie y sont les principales industries. Il me sembla d'abord singulier, lorsque j'examinai les couteaux, les ciseaux et les mille objets de fer et de cuivre qui se vendent en si grand nombre dans le pays, que les articles similaires anglais, dont la fabrication est supérieure, ne fissent pas une concurrence plus redoutable à ces manufactures de Fatchan. Il y a toutefois deux causes à cela : le vil prix de la main-d'œuvre en Chine, et la par faite convenance des articles manufacturés au goût et aux besoins du peuple. Les ciseaux chinois, par exemple, ne ressemblent pas du tout aux nôtres, et il est probable que si nous voulions nous en servir, nous déchirerions l'étoffe au lieu de la couper; or ces mêmes ciseaux, maniés par des tailleurs chinois, font des merveilles, et l'habitude de s'en servir les leur fait préférer aux nôtres. Je ne doute pas qu'un manufacturier anglais ne trouvât un grand avantage à visiter Fatchan et à examiner avec soin la forme exacte des différents outils en usage parmi les Chinois. Ce n'est qu'en adoptant ces formes qu'il pourrait donner un grand essor à son exportation. Le fer employé dans ce district est importé de l'étranger; cependant on dit que dans le Yan-ping, une des divisions de la province[1], il y a en abondance du minerai d'une qualité si supérieure qu'il donne soixante-dix pour cent de pur métal, et, ce qui n'est pas moins précieux, il y a dans le voisinage d'excellent charbon de terre. Mais les mines ne sont pas exploitées.

En parcourant la ville, nous remarquons de belles maisons de brique, résidences des marchands indigènes, des temples aux façades de granit grotesquement sculptées, et le grand hôtel de la douane. Quant aux maisons des faubourgs qui bordent la rivière, elles sont bâties sur pilotis, et leur apparence misérable contraste singulièrement avec les demeures princières et les signes de richesse que nous avons observés dans l'intérieur de la ville. Ces pauvres masures ont l'air, sur leurs étais, d'invalides sur leurs béquilles, s'en allant à la campagne pour se remettre des fatigues d'une vie trop dissipée. La rivière est la principale voie ouverte à la circulation, et c'est par milliers que s'y croisent les jonques et les bateaux, dont les uns chargent ou déchargent leurs cargaisons, pendant que les autres transportent en tous sens les passagers le long de l'étroit chenal qui serpente à travers cette Babel flottante où règne l'éternelle discorde. Le commerce

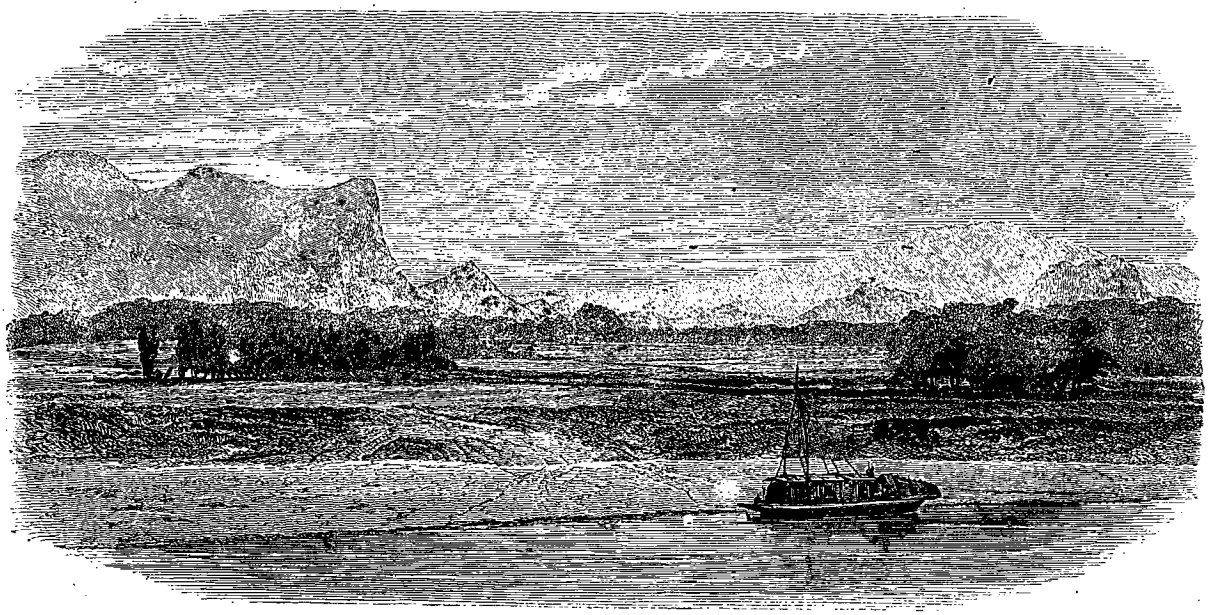
1. *China Review*, 1873, p. 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui se fait là est beaucoup trop considérable pour une si petite rivière, et l'on peut facilement se figurer comment, il y a dix-sept ans, la flottille chinoise, fuyant devant une poignée de marins anglais montés sur leurs chaloupes, se mit en ligne, fermant comme une muraille cet étroit passage, et fit pleuvoir sur ses vaillants adversaires une grêle de mitraille qui répandit parmi eux la destruction et la mort. Quand au commodore, dont la chaloupe fut brisée sous ses pieds et dont l'équipage eut presque tous ses hommes tués ou blessés, il ne quitta l'action que pour aller chercher des renforts, revint à l'attaque, battit l'ennemi, et ne se retira qu'en remorquant après lui cinq des plus grandes jonques, trophées de sa victoire.

Toutes les fois que la circulation est arrêtée sur la rivière par suite d'un encombrement de bateaux, — et cela arrive fréquemment et dure infiniment, — on a le loisir de regarder le grand nombre de bateaux de plaisir et de « bateaux de fleurs » naviguant sur le fleuve ou amarrés au rivage. Sur les ponts de ces bateaux sont de grandes cabines luxueusement peintes, dorées et décorées à l'intérieur et à l'extérieur Les portes et les fenêtres en sont garnies de tentures de soie, et à travers l'une d'elles il nous fut aisé de voir de jeunes élégants et de vieux sybarites, ainsi que des jeunes filles somptueusement peintes qui leur apportaient des pipes d'argent ou des houkabs (narghilés chinois), ou leur servaient du thé. Sur la rivière, des bateaux de promenade emportaient dans leurs cabines particulières des familles qui se faisaient conduire à la campagne pour y jouir de la vue des champs de riz et des vergers.

A Sam-Choui nous entrâmes dans la branche septentrionale de la rivière, et nous nous trouvâmes bientôt



Vue prise de la grotte de Kouan-Yin. — Dessin de Th. Weber.

dans un lieu très-pittoresque dont quelques traits me rappelèrent les basses terres d'Écosse.

Nous nous arrêtâmes au village de Wong-Tong, sur la rive droite du fleuve, à quelque distance de la ville de Lo'pan, et je me préparai à prendre une photographie du paysage. J'eus l'idée de photographier aussi un groupe de vieilles commères qui étaient près de là à puiser de l'eau et à bavarder ; mais quand elles virent mon instrument braqué sur elles et sur leur hameau, elles s'enfuirent et allèrent répandre le bruit que les étrangers étaient revenus et s'apprêtaient à bombarder le village. Une députation, ayant à sa tête un vénérable Chinois, le doyen du village, nous fut envoyée, et nous lui expliquâmes que nous n'avions aucune intention hostile et que nous venions tout simplement prendre une vue du pays. Il nous invita gracieusement à entrer chez lui et nous offrit du thé et des gâteaux. Ce n'est là qu'un des mille exemples de simple et sincère hospitalité que j'ai pu observer pendant mon séjour dans ce pays. J'ai la conviction qu'un étranger sachant assez le chinois pour se faire comprendre et doué d'un caractère calme et raisonnable pourrait voyager sans grande difficulté dans la plus grande partie de la Chine. Cela n'empêche pas qu'il y ait toujours un certain danger dans les grandes villes. Nous fîmes présent de deux petites pièces d'argent aux enfants de la maison, mais le père ne voulait pas leur permettre de les accepter : il fallut lui expliquer surabondamment que c'était comme amulettes et non pour payer son hospitalité que nous les donnions.

Près de la rivière, dans le district de Tsing-youne, je faillis m'enfoncer dans des sables mouvants. Nous passâmes une nuit devant la ville de Tsing-youne, mais nous ne pûmes guère dormir à cause du bruit des gongs et des pétards, de l'odeur des *joss-sticks*, sorte

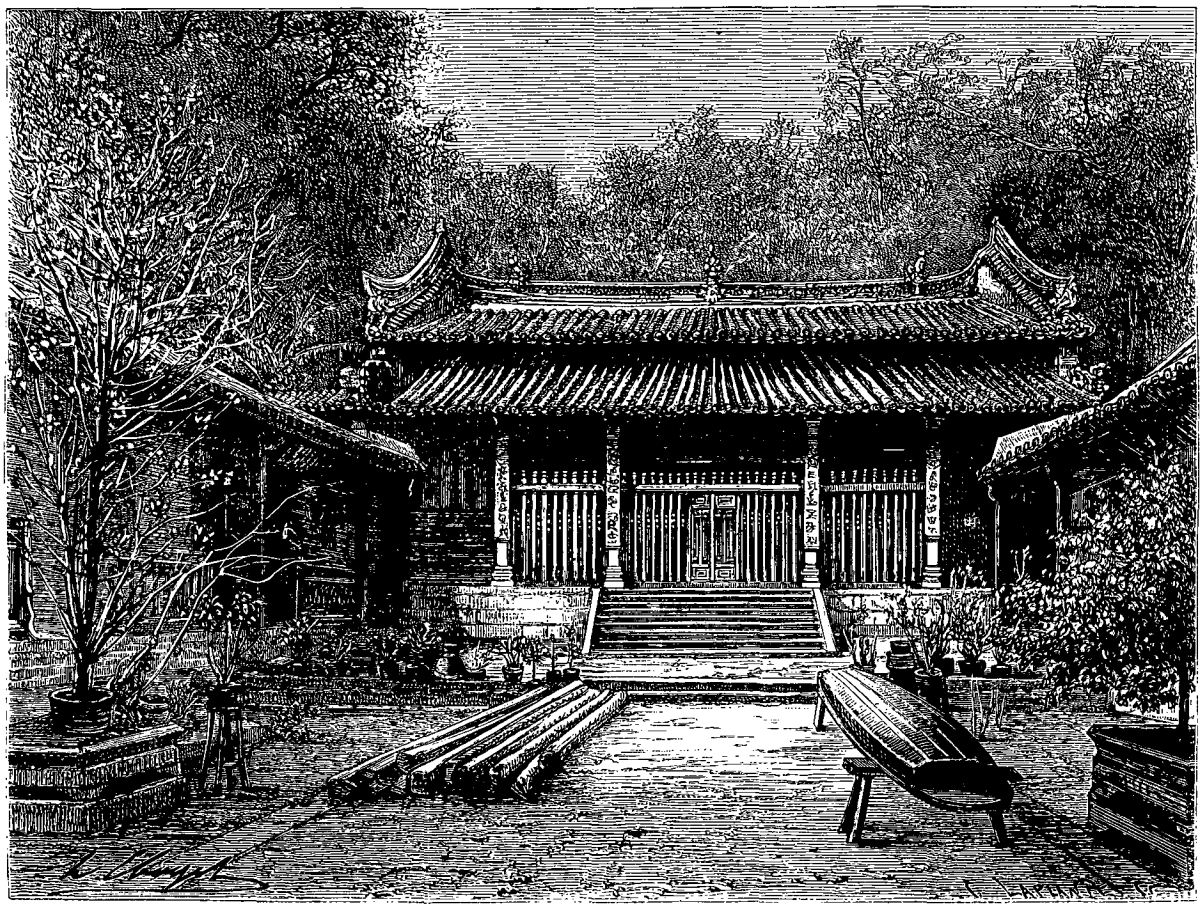
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de cierges ou bâtons d'encens, et de la fumée de cuisine qui s'élevait des bateaux voisins.

De Tsing-youne nous allâmes au monastère de Fi-lai-sz, l'un des plus pittoresques et des plus renommés que l'on puisse voir dans le sud de la Chine. Il s'élève non loin de la rivière, et l'on y arrive par un large escalier de granit qui conduit à une porte extérieure sous laquelle sont gravés en lettres d'or les mots « Hioh Chan Miau ». Le monastère est bâti sur une colline magnifiquement boisée.

A mi-côte, sur le penchant d'un vallon verdoyant, nous trouvons la chapelle de Fi-lai-sz. Nous y remarquons trois idoles, dont l'une représente, ou du moins est supposée représenter le pieux fondateur, transporté, dit-on, dans ce lieu, sur les ailes d'un dragon de feu, il y a plus de deux mille ans. Ce monastère est pour les voyageurs une halte favorite. Les moines, pleins d'une tendre sympathie pour les faiblesses humaines, y poussent l'hospitalité jusqu'à servir de l'opium à leurs hôtes ; ils leur vendent aussi, comme reliques et comme souvenir de leur visite, des bâtons sculptés, coupés dans les bocages sacrés qui environnent le temple.

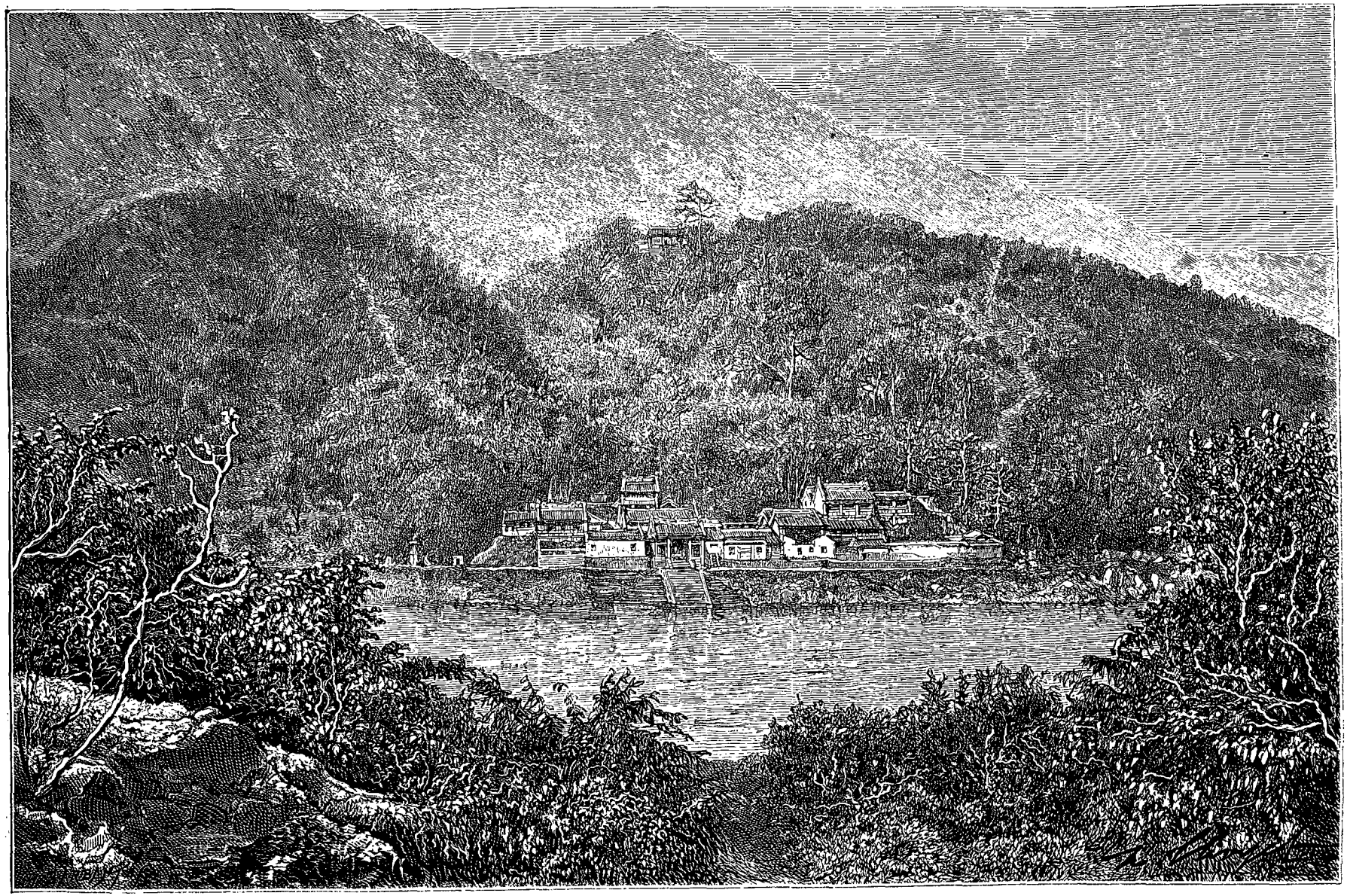
Le val de Tsing-youne, où se trouve le monastère,



Cour du monastère de Fi-lai-sz. — Dessin de H. Clerget.

est renommé entre tous les terrains sacrés qui servent à la sépulture des hommes. On y voit des milliers de tombeaux qui, des bords de la rivière, s'élèvent sur les flancs de la colline jusqu'à une hauteur de huit cents pieds. Chaque tombeau est orné d'une façade de pierre qui revêt le plus souvent la forme d'un fer à cheval ou d'un fauteuil avec un dossier arrondi. L'intérieur du temple est pavé en granit et décoré de fleurs disposées dans de beaux vases ; de sorte que l'art ajoute ses agréments à un ensemble auquel la nature a déjà prodigué ses plus romantiques beautés. De l'autre côté de la rivière, un étroit sentier conduit à une ravine boisée où les moines se retirent lorqu'ils veulent se soustraire au monde, oublier son existence, ses joies, ses peines, et cultiver ce repos suprême qui les rapproche du Nirvana (anéantissement en Dieu). Il me semble, en inspectant les cellules de ces saints personnages, que quelques-uns d'entre eux avaient dû se laisser aller au plaisir de fumer la pipe d'opium. Pauvres âmes fragiles ! leur ciel est sans doute quelquefois celui qui flotte dans les nuages produits par cette drogue. Je ne puis rien dépeindre de plus désolant, de plus abrutissant que l'existence contre nature de ces tristes reclus. Ils passent leur fainéante vie à chanter en faux-bourdon un ennuyeux et, pour beaucoup d'entre eux, inintelligible rituel, à s'efforcer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'ensemble du monastère de Fi-lai-sz. — Dessin de H. Clerget.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'atteindre à cette parfaite sainteté qui consiste à ne rien faire, à ne rien apprendre, à n'avoir conscience de rien, et dont le but suprême est d'anéantir en eux tout sentiment de la vie et de se rendre semblables à la matière inanimée d'où toutes choses ont été tirées.

De Fi-lai-sz nous allâmes à Lien-Tchou-Kouong, où nous aurions préféré ne pas nous arrêter, tant ce misérable village a l'air pauvre et désolé.

De sales paysans, déguenillés, semblaient ne pouvoir se tenir debout qu'avec le secours du mur contre lequel ils s'appuyaient pour nous voir passer, tandis que des volailles étiques s'arrachaient les plumes, de désespoir apparemment de n'avoir rien pour assouvir les tortures de leur faim.

Les gorges à travers lesquelles passe la rivière offrent quelques paysages qui ne manquent pas de caractère, et où les courtes plaines et les brusques tournants rappellent les hautes terres de l'Écosse. Sur d'autres points les collines s'abaissent en pente douce vers la rivière, aux bords de laquelle elles s'étalent en bancs de sable brillant qui fréquemment ont jusqu'à quinze cents mètres de long. Ces bancs de sable reluisent au soleil comme des déserts en miniature, mais ont cela d'heureux qu'un cours d'eau fraîche et limpide court sur leurs bords. La *Mang-Tsz-Hap*, ou Gorge de l'Aveugle, est une des plus belles. Là, des monts escarpés élèvent leurs cimes dentelées au-dessus des précipices qui les séparent et se couronnent d'écharpes de brume flottante, les lourds nuages entraînés sur leurs cimes aiguës s'y déchirant en mille fragments vaporeux. Le temps était sombre et orageux, mais des rayons de lumière trouaient çà et là les nuages, et tantôt jetaient un éclat momentané sur quelque oasis de verdure perdue au milieu des rochers, tantôt faisaient étinceler quelque point éloigné sur les eaux. Surpris dans des rapides par un violent coup de vent, notre bateau faillit se briser contre les rochers; mais l'équipage, en un clin d'œil, lâcha la corde de halage, et nous nous en allâmes à la dérive, emportés par le courant. Une autre fois nous vînmes donner avec une telle force contre la rive qu'un des bateliers tomba dans l'eau tête première. Il n'en pouvait plus quand nous le repêchâmes; mais un verre d'eau-de-vie le remit si promptement et si bien, qu'il se déclara prêt à tomber à l'eau et à être repêché et ranimé de cette façon aussi souvent que cela pourrait nous faire plaisir.

Les Chinois ont une grande réputation de sobriété, et la plupart la méritent; il faut dire cependant que dans les basses classes, et parmi les bateliers notamment, la tempérance n'est observée que parce qu'une dure nécessité ne leur permet pas de faire autrement. Par les temps froids surtout, un grand nombre de bateliers des rivières sur lesquelles j'ai voyagé boivent avec excès du *sam-chou*, toutes les fois qu'une bonne aubaine leur en fournit les moyens. Ces hommes forment une des classes les plus misérables que l'on puisse trouver en Chine. Dans les provinces du sud, ils ne vivent que de riz bouilli assaisonné d'un peu de sel, et parfois accompagné d'un petit morceau de poisson salé. Il faut que les temps soient bien prospères pour qu'ils puissent se permettre le luxe d'un peu de viande de porc. Cependant on ne saurait imaginer combien ils supportent vaillamment le froid, plus particulièrement dans les régions du nord, et combien une goutte d'eau-de-vie échauffe rapidement le sang dans leurs veines et les porte à faire preuve d'une puissance musculaire et d'une force d'endurance que l'on a peine à s'expliquer quand on pense aux maigres repas qu'ils font. Des millions de ces laborieux enfants de la pauvreté vivent ainsi au jour le jour, sauvés par le vil prix de la denrée qui fait leur aliment ordinaire et par la constante demande de leur travail.

Il y a des pirates sur cette rivière; les hommes de notre équipage nous le dirent, et ils ajoutèrent qu'ils ne pouvaient point assurer qu'il n'y en eût pas, et même en grand nombre, sur les bateaux au milieu desquels nous amarrâmes le nôtre pour passer la nuit.

A Ing-Tek je fus témoin d'un spectacle qui confirma cette assertion, et me causa en même temps un sentiment d'horreur qu'il me sera toujours impossible d'oublier. La ville de Ing-Tek est située sur la rive droite du fleuve. Au pied des murailles extérieures s'étend une berge sur laquelle toutes sortes de résidus et d'ordures exhalent au soleil des vapeurs qui doivent empoisonner l'air à des lieues à la ronde. Par des sentiers fangeux et en évitant avec soin les mares d'eau croupies, nous atteignîmes une des portes et pénétrâmes dans la ville. La rue où nous nous trouvions était fort étroite; elle avait été pavée autrefois, mais les pavés étaient brisés et déplacés, et quant aux gens de la ville, ils avaient l'air sales, maladifs, tristes et découragés. Mais cela n'était rien encore auprès du répugnant spectacle qui nous attendait sur la place du marché. Là nous vîmes exposés à tous les regards les cadavres de deux hommes morts récemment. Les essaims de mouches qui les couvraient et la puanteur de l'air indiquaient que la décomposition avait déjà commencé. L'un de ces malfaiteurs avait été condamné à mourir de faim dans la cage où il se trouvait; l'autre avait été crucifié.

Après avoir franchi les rapides de cette partie de la rivière, on arrive au milieu de vastes plaines à la limite desquelles s'élèvent des collines de pierre calcaire isolées et des rangées parallèles de montagnes aux formes les plus fantastiques du monde. Ce fut du haut d'une colline qui domine le temple de Po-lo-hang que nous obtînmes une des plus belles vues que l'on puisse rêver. La culture dans ce pays-là ne ressemble à rien de ce que j'avais pu voir auparavant. Sur le premier plan étaient une multitude de champs traversés en tous sens de canaux pour l'irrigation, et déjà dépouillés de leurs récoltes. Çà et là s'élevait une colline couverte d'arbres et de temples, et au delà, s'étendaient jusqu'à la base des montagnes, des bosquets de bambous vert pâle, dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les panaches ondulaient sous le vent, comme les vagues d'une mer d'émeraude. Le bambou est cultivé dans ce district et dans quelques autres et constitue un précieux article de commerce. La richesse d'un propriétaire s'estime assez fréquemment d'après le nombre de massifs de bambou qu'il a sur ses terres. La croissance de cette plante est rapide et facile. Elle n'exige ni soins ni labours d'aucune espèce, et forme une source abondante de richesses pour cette partie du pays.

Comme je contemplais ce paysage, je vis arriver mon vieux domestique chinois, Akoum. C'était un fidèle domestique ou garçon (*boy*), comme on les appelle ici. Il avait environ quarante ans, avait été à mon service à Singapore, et s'étant ensuite livré au commerce, avait perdu son petit capital.

« Eh bien! me dit-il, que regardez-vous donc, monsieur? — Cette vue magnifique, répondis-je. — Oui, dit-il, plût au ciel que j'eusse la plus petite de ces collines! je m'y établirais, et du haut de la colline je surveillerais mes jardiniers travaillant au-dessous de moi, et quand j'en verrais un plus industrieux que les autres, je le récompenserais en lui donnant une femme. »

Souvent dans la suite il me parla de cette colline idéale sur laquelle il espérait un jour s'asseoir et récompenser la vertu de ses domestiques.

Il y a dans cet endroit beaucoup de bécasses et de faisans, et il y fait bon chasser.

On y remarque aussi de grandes quantités de l'espèce de jonc qui sert à faire les nattes de Canton. Ces nattes se fabriquent sur une grande échelle à Tounkoun, à Lin-tan et à Canton. Des milliers d'ouvriers y sont employés, et c'est une des industries les plus importantes de la province de Canton. On dit que Canton en exporte annuellement cent douze mille rouleaux, de quarante mètres chacun.

A trois cent cinquante kilomètres environ au-dessus de Canton nous visitâmes le lieu le plus remarquable qu'il nous ait été donné de voir dans le cours de notre voyage. C'est la célèbre grotte de « Kouan-yin », déesse de la Pitié, dont nous avons déjà parlé.

Cette grotte est une caverne naturelle, creusée au fond d'un précipice entouré de rochers qui élèvent leurs têtes bien haut au-dessus de la rivière. L'ouverture de la caverne est à fleur d'eau, et l'intérieur en maints endroits a été agrandi par des excavations, tandis que dans d'autres on a fait les constructions nécessaires pour y placer un autel bouddhiste. Une large plate-forme de granit surmontée d'un escalier de pierre nous conduit à la chambre supérieure, où nous voyons la déesse assise sur une énorme fleur de lotus. Cette statue, nous assure-t-on, n'est point le produit du travail de l'homme; d'après la légende, elle a été trouvée ainsi dans la caverne.

Ce fut au centre même du monde, c'est-à-dire en Chine, disent les prêtres, que la déesse de la Pitié apparut pour la première fois, comme fille d'un Chinois nommé « Chi-Kin »; mais ce ne fut qu'en qualité de fille de l'empereur Miao-Tchouang qu'elle se révéla aux hommes. Le souverain voulut la marier. Sur son refus obstiné, violation flagrante des us et coutumes de la Chine, le père la mit à mort. Mais cet acte, contrairement aux prévisions de Miao-Tchouang, ne fit que rendre sa fille un peu plus tôt digne de la haute position que depuis lors elle occupe. Kouan-yin descendit aux Enfers, où la présence de ce type divin de bonté et de beauté produisit une révolution instantanée. Les instruments de torture tombèrent des mains des bourreaux, les condamnés furent délivrés et l'Enfer transformé en Paradis.

La déesse aujourd'hui, du haut du trône de lotus sur lequel elle est assise, jette sur le monde un regard compatissant; mais elle semble avoir grand besoin de réparations.

Les prêtres qui habitent la caverne se tiennent généralement assis faisant face à la rivière, qu'ils peuvent voir d'une ouverture en forme de fenêtre creusée dans la paroi supérieure du rocher. Ils ont l'air, dans leur immobilité et leur inconscience apparente de tout ce qui se passe autour d'eux, d'une rangée d'idoles mal conservées. Ils ne firent d'abord aucune attention à nous, bien que nous fussions des étrangers; mais lorsque nous leur eûmes offert une brillante pièce d'argent, ils sortirent de leur rêverie et manifestèrent une impatience de posséder notre offrande qui ne nous parut pas précisément un signe de sainteté.

Un vénérable membre de l'ordre nous guida aussitôt dans l'intérieur de la caverne. Des idoles plus petites, composant la cour de Kouan-yin, sont rangées dans des niches creusées dans le roc; un petit cierge brûle devant chacune d'elles; devant elles aussi sont placées des coupes de sam-chou et des offrandes de victuailles. Un groupe de stalactites pend de la voûte en face de la fenêtre; tout autour volètent quelques colombes blanches qui descendent à l'appel du vieux prêtre et viennent manger dans sa main. C'est une curiosité que la main étendue de ce vieillard. Elle est flétrie, desséchée et embarrassée de longs ongles jaunes et racornis qui ont l'air morts, et qui sont en partie cachés sous une épaisse incrustation, dépôt de crasse lentement accumulé. « La blancheur immaculée des colombes, nous dit ce reclus, est l'emblème de la pureté de la déesse; il serait fort possible que dans ces colombes eussent passé les âmes de quelques-uns des moines défunts. » A en juger par l'aspect de notre vénérable mais très-sale ami, les âmes des défunts doivent trouver bien pénible un changement qui consiste à quitter leurs sales robes et leurs plus sales corps pour le plumage immaculé de ces blanches colombes.

Nous sommes au temps de la moisson, et le blé, déjà coupé en plusieurs endroits, est empilé en meules dans les cours des fermes, en attendant qu'il soit battu à coups de fléau ou foulé sous les lourds pieds des bœufs. La saison a été bonne, et les fermiers joyeux

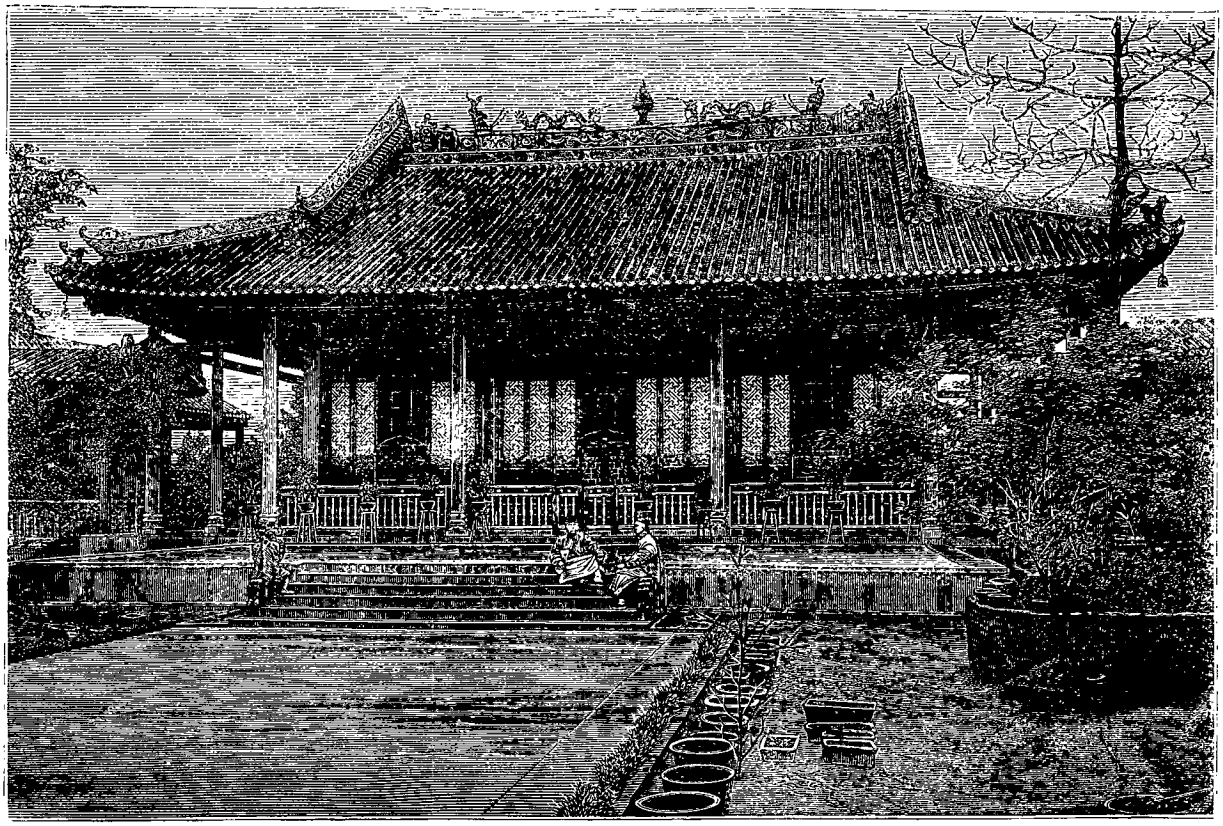
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remercient le dieu de l'agriculture de l'abondance de cette seconde récolte, obtenue sur un sol où depuis des siècles les moissons se succèdent sans interruption.

Les Chinois sont d'habiles cultivateurs. Ils font produire au sol au moins deux fois par an des récoltes alternatives de céréales et de légumineuses. Cette fertilité extraordinaire est due en partie au peu d'étendue de leurs terres, qui, la plupart, sont assez petites pour que le propriétaire puisse les cultiver lui-même avec le plus grand soin, et en partie à l'emploi constant des matières fertilisantes.

Si le cultivateur se trouve dans le voisinage immédiat d'une ville, il achète, moyennant un abonnement avec certaines maisons, le droit d'enlever les ordures de toute nature, qu'il distribue aux terres qui en ont besoin.

C'est le plus souvent sous forme d'engrais liquide qu'il emploie ces matières, et il réussit par ce moyen à fertiliser les terres les plus mauvaises. Si ses terres sont éloignées des villes ou villages, il use de tous les moyens possibles pour se procurer l'engrais qui lui est si précieux, et pour cela il construit, à la limite de ses champs, de petits cabinets dont la propreté et même l'élégance — car il faut rivaliser d'attraction avec les



Temple de Yeh. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

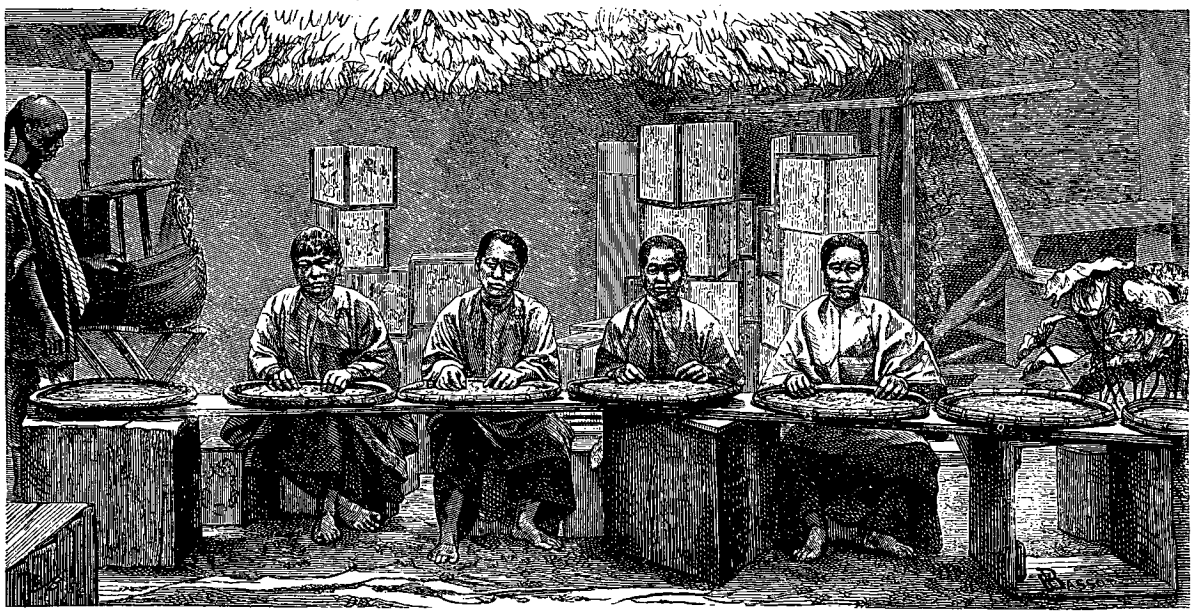
voisins qui en font autant — doivent inviter les passants à y entrer.

De Sam-Choui je m'en retournai à Canton, dans une petite barque. La rivière n'ayant dans un certain endroit que quelques pouces d'eau, je fus obligé de louer un bateau plat et de faire transporter mes bagages par terre jusqu'au premier coude de la rivière. Sur ce bateau je descendis ou plutôt je fis la course jusqu'à Fatchan avec plusieurs bateaux de la même espèce montés par des marchands chinois. La distance est d'environ quarante kilomètres. Nous arrivâmes avec une demi-heure d'avance sur tous les autres et nous nous engageâmes aussitôt dans le passage étroit laissé libre au milieu de la foule des bateaux. Ayant voulu atterrir pour me promener tranquillement par la ville, je fus assailli par une foule grossière, le rebut de la populace, qui me repoussa jusque dans la rivière. Heureusement deux braves femmes me reçurent dans leur bateau, s'éloignèrent en faisant force de rames, et me gardèrent jusqu'à ce que j'eusse trouvé à louer une barque rapide pour me transporter à Canton.

Traduit par A. TALANDIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Triage du thé. — Dessin de F. Bassot.

VOYAGE EN CHINE,

PAR M. J. THOMSON[1].

1870-1872. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS, D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR.

CANTON.

I

Voyage de Hongkong à Canton. — Les passagers. — Punition d'un filou. — Le temple du gouverneur Yeh. — Les jardins de Fati.

La ville de Canton s'élève sur la rive septentrionale du Chou-Kiang ou rivière des Perles, à près de cent cinquante kilomètres de la mer, et son port est accessible en toute saison aux vaisseaux du plus fort tonnage. Les communications entre la capitale et les autres parties de la province se font au moyen des trois branches du Chou-Kiang et d'un réseau complet de canaux et de rivières. Une ligne de beaux steamers fait entre la ville et Hongkong un service quotidien, et le télégraphe sous-marin qui relie cette île au continent américain met en correspondance journalière avec l'Occident ce pays de Cathay autrefois si éloigné.

La cabine chinoise de notre steamer offrait un curieux spectacle. Elle est, à chaque voyage, encombrée de passagers que l'on voit couchés dans toutes les attitudes, les uns sur des nattes, fumant de l'opium, d'autres sur des bancs, profondément endormis. Dans un coin, de petites parties de jeu sont organisées ; dans un autre, des marchands causent affaires. Vue de la porte, la cabine présente la plus extraordinaire mêlée de membres nus, de bras, de têtes, de queues, d'éventails, de pipes et de jaquettes de soie ou de coton. Les propriétaires de ces divers objets n'ont jamais l'idée de se promener sur le pont pour jouir du paysage ou de la brise de mer. La seule fois que j'aie vu un groupe de passagers chinois manifester un sentiment voisin de l'animation, ce fut précisément sur ce steamer, mais ce ne fut point un sentiment d'admiration pour la nature. Ils avaient pris sur le fait un filou chinois, et avaient résolu de le punir à leur manière. Quand le bateau arriva au port, ils dépouillèrent le coupable de ses habits, les lui attachèrent sur la tête, lui lièrent les mains derrière le dos, et dans cette condition l'envoyèrent à terre à la rencontre de ses amis, non sans avoir préalablement couvert sa nudité d'une couche de peinture de diverses couleurs.

1. Suite. — Voy. p. 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les jardins de Fati, situés près d'un petit bras de rivière, ou d'une petite baie sur la droite du fleuve, sont des pépinières d'arbres, d'arbrisseaux et de fleurs. Comme la plupart des jardins chinois, ils n'occupent qu'un espace assez restreint, et ont été aménagés de façon à représenter de grands paysages en miniature. Les allées y sont intentionnellement étroites; il y a une quantité d'arbres nains et d'arbustes rabougris, de petites collines rocheuses portant sur leurs sommets de petits temples et de petites pagodes, de petites mares représentant des lacs, et de petits ruisseaux simulant des rivières sur lesquelles, çà et là, sont jetés de petits ponts de marbre jolis comme des joujoux. Après les belles fleurs et les fleurs rares, une des choses les plus curieuses à voir dans les pépinières de Fati, c'est le grand nombre d'arbustes taillés et contournés de façon à représenter des barques, des maisons, des dragons, etc.

La manière dont on s'y prend pour obtenir des arbres nains est digne d'attention. Sur un arbre ordinaire on choisit une branche, et autour de cette branche on amasse de la terre végétale qu'on y lie au moyen d'un morceau d'étoffe faisant sac et qu'on entretient dans un état constant d'humidité jusqu'à ce que la branche y ait poussé des racines. Alors on la coupe, on la plante, et cette branche devenue un arbre nain porte bientôt des feuilles, des fleurs et des fruits.

II

Une manufacture de thé. — Falsification du thé. — Préparation du thé. — Shamine. — Dégustation du thé. — Les faux-monnayeurs.

A quelque distance en aval de la baie de Fati, du même côté du fleuve, on voit un certain nombre d'usines où l'on fait sécher le thé et de magasins où on le vend.

Nous abordons à un large quai, nous le traversons et nous entrons dans une cour où des hommes pèsent du thé. Devant nous s'élève l'usine, grand bâtiment de brique à trois étages. Nous y sommes reçus par le propriétaire lui-même, Tan Kin Ching, pour qui nous avons une lettre d'introduction. Il met à notre disposition, pour nous montrer l'établissement, un de ses commis qui nous introduit d'abord dans un immense magasin où sont empilées des milliers de caisses de la dernière récolte. C'est là que les acheteurs viennent faire leurs choix, et la façon dont ils procèdent est des plus simples. Ils parcourent le magasin, marquent au hasard plusieurs caisses, et celles-ci sont aussitôt emportées, pesées et examinées comme échantillons de toute la pile : si les échantillons sont satisfaisants, la cargaison tout entière est embarquée sans plus de cérémonie, et il arrive rarement qu'un acheteur ait à se plaindre qu'une caisse n'ait pas le poids voulu ou contienne du thé d'une qualité inférieure. En effet, les bonnes maisons chinoises sont remarquables pour leur honnêteté et leur droiture.

Je tiens d'autant plus à rendre justice aux négociants chinois, que depuis quelque temps le bruit s'est répandu que, règle générale, c'étaient des fripons de la pire espèce, des hommes qui ne se font aucun scrupule de duper l'acheteur confiant, et sur qui doit retomber la responsabilité des falsifications qui sont l'objet de tant de plaintes de la part des consommateurs.

Il me semble que les Chinois chez qui les Européens se fournissent de ces marchandises falsifiées ne sont pas les plus coupables. Sans doute ce sont eux qui font recueillir par les domestiques des étrangers ou des indigènes, et par les garçons des restaurants et des salons de thé, les feuilles qui ont déjà servi, pour les faire sécher, les recuire, et les mêler à des feuilles qui ressemblent à celles de la véritable plante. Cela fait, on jette sur ces feuilles les rebuts, la poussière, les balayures du vrai thé, et l'on mêle le tout de façon à donner à la fausse marchandise toutes les apparences de la vraie; on y ajoute le parfum de quelque fleur odorante, et l'on fournit ainsi à bon marché, à l'humble consommateur étranger, un thé aussi parfumé que falsifié. Les pauvres gens se laissent tenter par le bas prix de la marchandise, et quant au détaillant, il en sait probablement aussi long sur la chimie des contrefaçons et sur l'art de les découvrir, qu'il en sait sur le spectroscope ou sur la composition des comètes. Tout aussi raisonnablement pourrait-on l'accuser, dans la plupart des cas, de ne pas savoir de quels corps sont composées les étoiles, que de ne savoir ni de quoi est fait le thé qu'il vend, ni quelles sont ses propriétés.

Je ne veux pas dire toutefois que le détaillant ne sache pas très-bien quelle est la valeur marchande du thé qu'il achète; tout ce que je crois pouvoir affirmer, c'est qu'il est fondé à penser que le thé qui a passé la douane est propre à la consommation. Il n'y aura pas de remède à ce mal tant qu'on ne se décidera pas à interdire en Chine même le commerce de ces thés falsifiés. C'est pour les marchands étrangers qui ne veulent pas se contenter des profits légitimes du commerce et qui font une concurrence déloyale aux maisons honnêtes, que ces thés sont fabriqués; et cette concurrence est d'autant plus désastreuse qu'il faut, pour n'acheter que de bonnes marchandises, avoir des employés habiles; que ce genre de commerce est toujours plus ou moins chanceux; que l'on y est exposé à de grands risques (ce que nos marchands ne savent que trop); et qu'en dépit des grands capitaux qui y sont engagés, on ne peut s'attendre à réaliser des bénéfices raisonnables qu'avec une cargaison sur deux ou sur trois.

Il se fait aussi chez nous certains mélanges de thés destinés à satisfaire les goûts et les moyens des consommateurs européens; mais les thés falsifiés dont j'ai parlé viennent de Chine. Du reste, le public peut se tenir pour dit qu'il est impossible d'avoir de vrai thé en Angleterre à moins de deux francs cinquante centimes à trois francs la livre. Les mélanges qui se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vendent à meilleur marché peuvent être parfaitement inoffensifs, mais n'ont guère du thé que le nom.

Revenons à l'usine d'où ces observations nous ont éloignés, et voyons comment se fait le thé dit poudre à canon. D'abord on fait sécher à moitié des feuilles de thé noir, puis on les roule, soit dans la paume de la main, soit sur un plateau, soit avec les pieds. On les met ensuite dans un plat creux en fer et on les fait roussir sur un feu de charbon de bois, puis on les étale sur des plateaux de bambou pour séparer des feuilles les débris et les queues.

Le procédé employé pour faire prendre à la feuille la forme granulée qui a fait donner le nom de poudre à canon à cette espèce de thé est le plus curieux de tous ceux auxquels la plante est soumise. Vous voyez dans une salle une troupe de coulies robustes n'ayant pour tout vêtement que des pantalons de coton retroussés de manière à laisser à leurs jambes nues la plus grande liberté de mouvement. S'appuyant de leurs mains sur une barre transversale ou contre le mur, ils roulent et font sauter par la chambre des balles d'un pied de diamètre environ. On est tenté de se demander ce qu'ils font : est-ce un travail? est-ce un jeu? Notre guide nous assure que c'est un travail, et un travail très-pénible. Les balles qu'ils roulent et font rebondir ainsi à coups de pied sont des sacs aussi pleins que possible de feuilles de thé auxquelles, à force de les rouler, on finit par faire prendre la forme de petits grains. A mesure que ces grains deviennent plus compactes, le sac devient trop grand et on le tord pour serrer la boule et la rouler de nouveau. Cette torsion et ce roulement se continuent jusqu'à ce que le grain soit devenu parfaitement rond. Il ne reste plus alors qu'à trier, au moyen de tamis, les différentes grosseurs ou qualités, auxquelles, après un dernier séchage ou grillage, on donne le parfum ou bouquet.

La plus grande partie des thés qui viennent de Canton est récolté dans la province de Canton. Autrefois il en venait beaucoup du district de Toung-ting ; mais ces thés prennent aujourd'hui la direction de Hankow. Les thés du district de Taï-Chan servent surtout à faire le pekoe de Canton, et l'orange pekoe à longues feuilles. Les thés du Lo-ting sont employés pour le scented caper et le thé poudre à canon.

Pour voir les dégustateurs étrangers accomplir l'importante fonction dont ils se sont fait une spécialité presque scientifique, il faut nous rembarquer et gagner la jolie petite île de Chamine, qui, avec ses villas à l'européenne, ses jardins, ses pelouses pour le jeu de croquet, a plutôt l'air d'appartenir à la banlieue d'une ville anglaise qu'à celle d'une ville chinoise. Il y a là une jolie église et un presbytère, où réside un ministre que l'on trouve constamment occupé à donner les soins les plus touchants aux pauvres matelots étrangers qui fréquentent le port.

Un escalier construit dans le mur de revêtement qui fait à l'île de Chamine une massive ceinture de pierre, s'offre à nous, et nous débarquons dans l'île, où nous pourrions nous promener toute la journée et examiner avec soin toutes les maisons sans découvrir la moindre trace de bureaux, la moindre apparence de commerce. Ceux qui savent ce qu'était autrefois la factorerie et ce qu'ont dû y souffrir les marchands étrangers lorsqu'ils y étaient tenus en charte privée comme des fauves dans une cage, exposés aux insultes de la classe la plus vile de la population et aux émanations pestilentielles d'un fossé d'écoulement par lequel toutes les eaux d'égout de la ville se déversaient dans le fleuve, seraient surpris du changement qui s'y est opéré.

Les résidences des étrangers sur cette île de verdure, naguère encore simple banc de sable et de boue, sont aujourd'hui d'élégantes et solides maisons de brique ou de pierre, entourées chacune d'un mur, d'une grille ornementale ou d'une haie de bambou, à l'intérieur desquels sont les jardins et les bâtiments de service. Sauf le nom de l'agent et la raison sociale de sa maison, que l'on voit gravés sur une petite plaque de cuivre près de la porte, rien absolument ne vous indique que vous êtes chez un négociant. Mais une fois entré, vous vous apercevez que les appartements privés sont à l'étage supérieur, et que le cabinet du comprador, les bureaux et la salle de dégustation sont au rez-de-chaussée. C'est cette dernière salle qu'il est le plus intéressant d'examiner. Le long des murs s'étagent des rayons sur lesquels vous voyez une quantité de petites boîtes de fer-blanc, rondes et toutes semblables, portant chacune une étiquette et une date en chinois et en anglais. Ces boîtes contiennent des échantillons de toutes les espèces de thés, vieux ou nouveaux, auxquels il est nécessaire de comparer, pour le goût, le parfum et la couleur, les thés nouvellement offerts. Le milieu de l'appartement est occupé par une longue table couverte d'une multitude de tasses de porcelaine blanche presque fermées par un dessus qui fait corps avec la tasse. Cette forme a été imaginée et ces tasses sont spécialement fabriquées en vue de la dégustation du thé. Le thé des échantillons est mis dans ces tasses, et sur ce thé l'on verse de l'eau chauffée à une température exactement mesurée. Un sablier sert à compter le temps qui doit s'écouler pour que le thé soit prêt, et c'est alors que commence l'opération de la dégustation qui, nous devons le dire, est infiniment plus utile qu'élégante.

Les fenêtres de l'appartement donnent du côté du nord et sont garnies de rideaux, de manière à ne laisser passer qu'une lumière uniforme qui tombe directement sur une planche disposée à cet effet. Sur cette planche, les échantillons, placés dans de petits plateaux de bois carrés, sont étalés, et c'est sous la lumière uniforme dont nous venons de parler que la couleur, la forme, l'odeur, l'apparence générale des divers échantillons sont examinés. Les gens qui se livrent à cet examen sont arrivés, par une éducation spéciale et une longue pratique, à pénétrer tous les mystères de leur art, et les connaissances qu'ils on

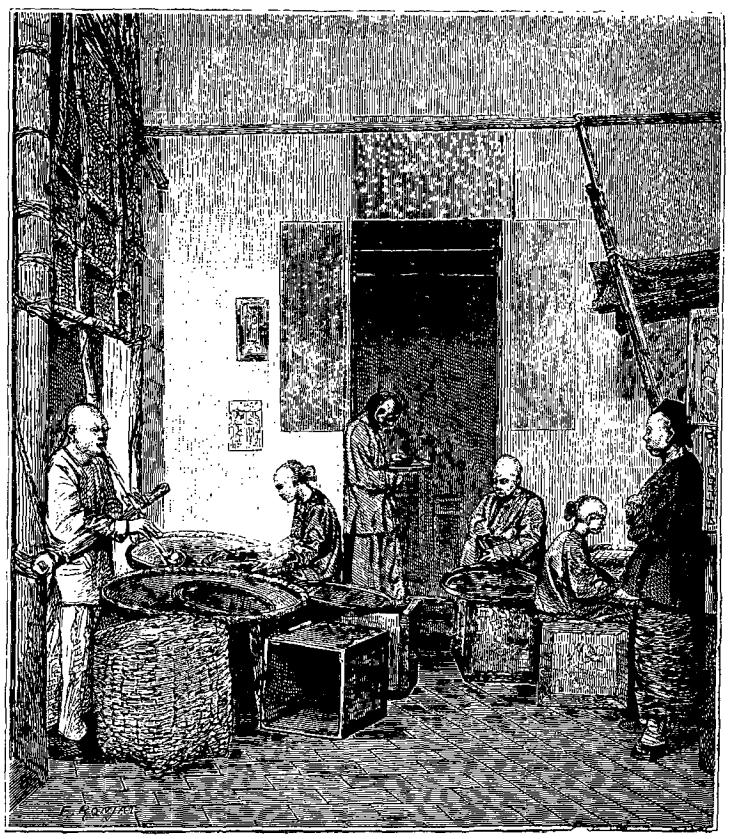
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

acquises sont de la plus grande importance pour le marchand qui les emploie, car c'est de leur jugement, de leur habileté, de leurs décisions en un mot, que dépend sa fortune. On voit donc que les marchands, non-seulement lorsqu'ils veulent choisir leurs thés pour l'exportation, mais jusqu'au dernier moment, prennent toutes les précautions possibles pour n'être trompés ni sur la quantité ni sur la qualité; mais il est possible, après tout, qu'un excellent thé, pour peu qu'il ait été trop peu cuit ou mal séché, se corrompe durant le voyage, et à son arrivée en Europe soit absolument impropre à la consommation. J'en ai fait l'expérience. Une boîte de thé m'ayant été offerte en présent par le Tao-tai de Taï-Wan-Fou (île de Formose), je trouvai, lorsque je l'ouvris, que certaines feuilles étaient humides et avaient une teinte verdâtre. J'avais l'intention d'emporter ce thé avec moi en Angleterre; il était de très-bonne qualité, mais il se gâta avant que j'eusse quitté la Chine.

A en juger par les quantités de thé qui en Angleterre ont été récemment déclarées mauvaises et détruites, l'importation des thés falsifiés ne doit pas être



Trituration du thé poudre à canon. — Dessin de J. Ferat.



Tamisage du thé. — Dessin de E. Ronjat.

un commerce des plus lucratifs, et probablement il suffirait, pour lui porter un coup dont il ne se relèverait pas, que des inspecteurs publics compétents fussent chargés d'examiner toutes les cargaisons à leur arrivée.

Bien que la moralité commerciale des Chinois ne soit pas réellement tombée aussi bas que beaucoup l'imaginent, les rusés marchands de second ou de troisième ordre sont bien capables d'avoir recours à des pratiques peu loyales, quand ils croient pouvoir le faire avec profit et impunité; le marchand étranger doit donc être toujours très-vigilant et ne jamais conclure un marché sans avoir minutieusement examiné les thés, les soieries, les produits de toute espèce qu'il veut acheter. Mais il ne doit se montrer ni moins prudent, ni moins vigilant dans toutes ses transactions monétaires, car la fabrication de la fausse monnaie est à Canton une industrie qui se pratique avec un succès merveilleux.

C'est à ce point que les experts indigènes ou « chroffs » employés par les marchands étrangers se font enseigner l'art de reconnaître la fausse monnaie, par des hommes qui sont eux mêmes en rela-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions directes avec les faux - monnayeurs.

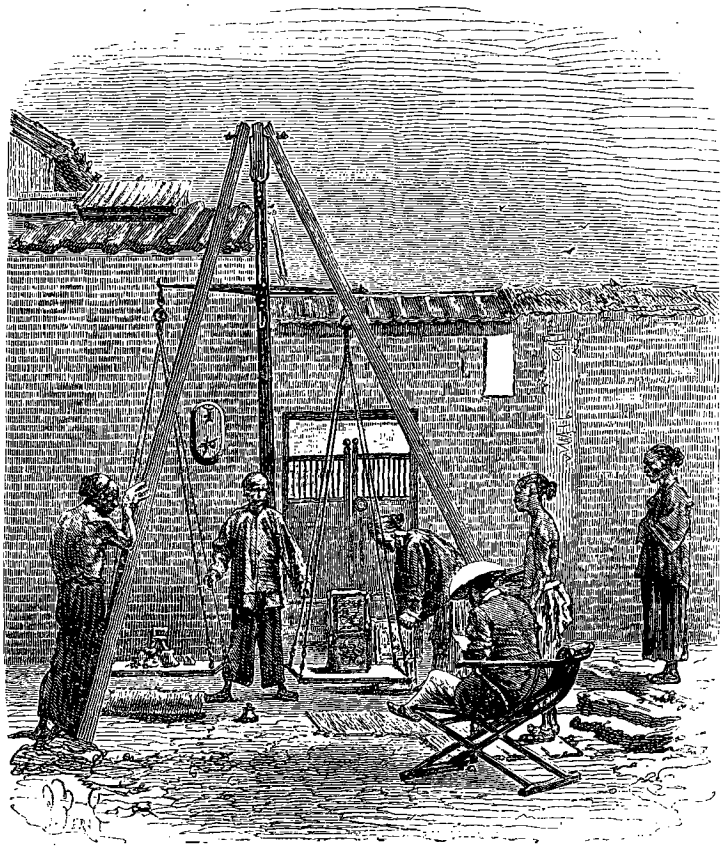
III

Physionomie de Canton. Monts-de-piété.

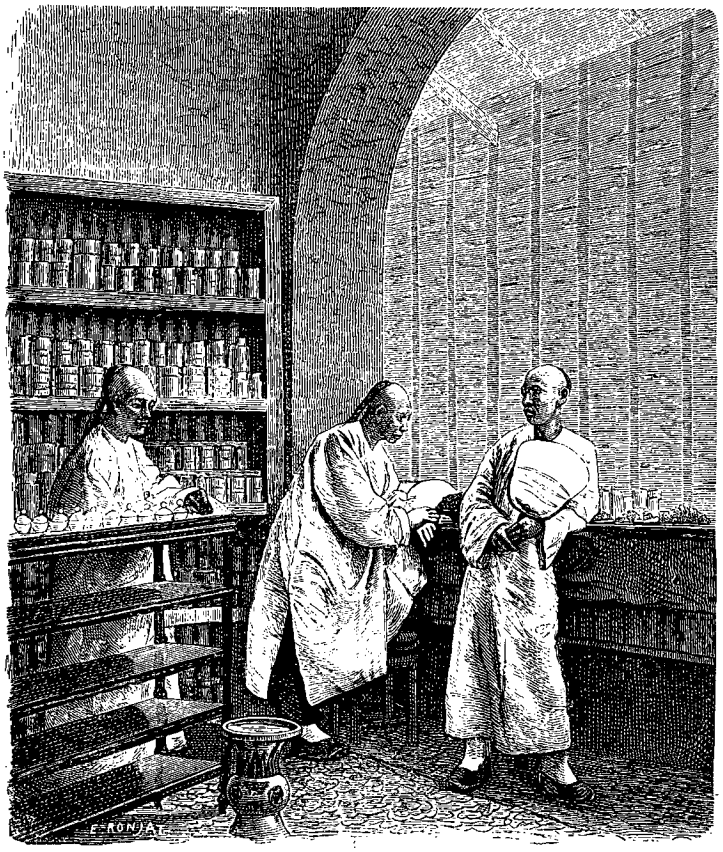
Canton n'est nullement l'agglomération extraordinaire, l'espèce de Londres chinois que l'on se figure généralement. Son mur d'enceinte n'a guère plus de dix kilomètres de tour, et si, des hauteurs au nord de la ville, on parcourt l'horizon en se tournant vers le sud, on peut suivre la ligne des fortifications sur la plus grande partie de son cours.

Cette enceinte établit les bornes exactes de la ville; mais, hors des murs, de très-grands faubourgs s'étendent dans la plaine, et entre ces faubourgs de vastes espaces libres, dont les uns, couverts d'arbres et de vergers, forment les parcs et les jardins de la classe riche, et les autres, les jardins maraîchers si nécessaires à une grande ville. Çà et là, des esplanades pour les exercices militaires, des champs de riz et des étangs consacrés à la pisciculture, sont dispersés parmi les faubourgs et les villages des environs.

Sauf le centre de la ville elle-même, il n'y a rien dans le spectacle qu'offre cette métropole du sud qui puisse donner l'idée d'une population trop pressée. Mais au sud du mur d'enceinte coule la majestueuse rivière des Perles, et en communication avec ce fleuve est un réseau de canaux et de cours d'eau sur lesquels s'agite une population plus dense peut-être que celle de la ville. Dans les bateaux qui se croisent incessamment sur ces innombrables voies fluviales, vivent en effet de nombreuses familles qui gagnent leur pain à transporter les marchandises et les voyageurs dans différentes parties de la province. La population de Canton ne doit guère être que d'environ un million d'âmes, quoique le recensement officiel la porte à un chiffre beaucoup plus élevé.



Pesage du thé. — Dessin de J. Férat.



Dégustation du thé. — Dessin de E. Ronjat.

À Canton, comme à Pékin, l'espace compris entre les murs de la ville est divisé en deux parties inégales, dont l'une est, ou plutôt passe pour être, exclusivement occupée par la garnison tartare et par le monde des fonctionnaires, et dont l'autre contient les demeures de la population chinoise proprement dite ou commerçante. Mais les descendants des conquérants tartares, trop fiers pour travailler ou s'abaisser aux dégradantes pratiques du commerce, ont fini par s'appauvrir et se sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vus réduits à vendre leurs terres et leurs maisons à leurs industrieux voisins, les Chinois. Quant aux maisons elles-mêmes, elles sont partout basses et uniformes, et leur monotone aspect n'est rompu, à de rares intervalles, que par les temples dont les toits sculptés et dorés brillent au milieu de bosquets d'arbres vénérables, ou par les pagodes à neuf étages, ou enfin par les hautes tours quadrangulaires des établissements de prêts sur gages.

Dans cette étrange cité, les monts-de-piété élèvent en effet de vraies tours vers le ciel, et aussi fièrement que chez nous les églises élèvent leurs clochers, de sorte que tout d'abord nous les prîmes pour des temples. Quelle ne fut pas notre surprise quand nous découvrîmes dans ces monuments l'équivalent des établissements de prêts sur gages qui, en Angleterre, au coin obscur de quelques-unes de nos rues, sous une modeste trinité de boules dorées, offrent au pauvre honteux l'attrait de leur porte toujours entr'ouverte! Chez nous ces établissements sont le refuge du pauvre, de la veuve, de l'orphelin, qui, à bout de ressources, se glissent, à la faveur du crépuscule, dans l'antre du prêteur pour y déposer quelque harde, quelque bijou dont le lustre terni leur rappelle peut-être de chers ou brillants souvenirs. Chez les Chinois, ces établissements n'ont absolument rien de mystérieux. Ce sont de fiers édifices, carrés, solides, et dont le sommet de briques grises s'élève à une hauteur qui leur donne, aux yeux des Chinois, un caractère de religieuse majesté. C'est donc avec un sentiment très-voisin de la vénération que Ah-sin et Ah-lok contemplent ces tours blanchies à la chaux, ces fenêtres étroites et solidement étançonnées et ces fragments de roche placés en équilibre au bord du toit et prêts à tomber sur le téméraire qui oserait tenter l'escalade de ces murs aux flancs pleins de trésors.

Désirant à la fois en examiner l'intérieur et avoir, du haut de la tour, une belle vue de la cité, je visitai l'un de ces établissements. Muni d'une lettre d'introduction due à l'obligeance d'un riche négociant chinois, je me présentai un matin à la porte extérieure du grand mur, vrai mur de prison, qui enclôt l'espace isolé où s'élève la tour. Dans cette espèce de cour, où je fus admis par un corpulent portier, je vis des recrues faisant l'exercice. Le portier était lui-même un vieux soldat, une espèce de sergent instructeur, et il enseignait à ses élèves l'art de tirer de l'arc et celui de lever de pesants fardeaux. Après quelques exercices, qu'il leur fit faire pour me donner une idée de leur force et de leur habileté, il me conduisit à une étroite porte barrée qui s'ouvrait au pied de la tour. Le bureau du prêteur sur gages occupait le rez-de-chaussée, et au-dessus, un échafaudage de bois, carré et ne tenant au mur par aucun point, montait jusqu'au toit. Cet échafaudage était divisé en une série d'étages auxquels on montait par des échelles. Au premier étaient déposés les objets lourds ou volumineux, aux étages supérieurs les objets plus légers ou moins encombrants, et au dernier étage les lingots et les bijoux. Du toit au rez-de-chaussée il n'y avait pas un objet qui ne fût catalogué et ne portât, sur une étiquette, le numéro et la date de l'engagement. De cette façon, les dégagements pouvaient se faire à la minute. Ces tours de sûreté ne sont pas seulement des établissements de prêts sur gages; ce sont aussi des lieux de dépôt pour les joyaux, les riches vêtements et autres objets précieux appartenant aux classes les plus riches de la société. Dans un pays où le brigandage fleurit et où l'incurie et l'incapacité du gouvernement exposent la propriété à des risques continuels, ce sont des institutions réellement indispensables. Outre le prêt sur gages, ces établissements font aussi le prêt sur nantissement ou sur valeurs mobilières. L'intérêt est de trois pour cent par mois sur les sommes inférieures à dix taëls[1]; mais pour le dernier mois de l'année l'intérêt est réduit à deux pour cent. Pour les sommes supérieures à dix taëls, l'intérêt est uniformément de deux pour cent par mois. Dans les plus respectables de ces établissements, les objets mis en gage sont gardés pendant trois ans. Il est assez ordinaire de voir les pauvres gens mettre alternativement en gage leurs vêtements d'été et leurs vêtements d'hiver, et les retirer à tour de rôle, selon les besoins de la saison.

IV

La pagode à neuf étages. — A travers la ville. — Les matrones tartares. — Les boutiquiers.

Un peu au-dessous des hauteurs du quartier Tartare est le consulat ou *yamen* anglais. Cet édifice occupe l'emplacement d'un ancien palais et se compose d'une suite de bâtiments chinois assez pittoresques, environnés d'un côté par un jardin disposé avec goût et de l'autre par un parc aux cerfs.

Près de là est la vieille pagode à neuf étages dont la construction est attribuée à l'empereur Wou-Ti, qui régnait vers le milieu du sixième siècle de notre ère. Cette pagode est de forme octogonale et a un peu plus de cinquante mètres de haut. En 1859, des matelots anglais, au risque de leur vie, escaladèrent ce vieux monument chancelant et décrépit. Ce sacrilége causa le plus vif déplaisir aux Chinois, qui détestent de voir leurs demeures contemplées de haut, et surtout par une bande de matelots étrangers, de « diables mangeurs de feu ».

En descendant de la hauteur et en nous dirigeant vers le sud par la principale rue de la ville, notre vue est frappée par le nombre et la beauté des magasins et par la physionomie toute particulière de ce quartier. Cela ne ressemble à rien de ce que nous avons vu jusqu'ici en Chine. Les hommes que l'on voit se promener par là sont grands, bien faits, de bonne mine; les femmes ont des pieds comme tout le monde; çà et là, des soldats, élancés, vigoureux, se reconnaissent à

1. Le taël, monnaie d'argent, pèse environ trente-huit grammes et a la valeur de sept à huit francs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le consulat anglais, à Canton. — Dessin de A. de Lar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur tenue militaire. Ces hommes sont les descendants de ce qui fut autrefois la puissante armée tartare. Ils ont reçu les leçons d'instructeurs étrangers et font, dit-on, de très-bons soldats. Il est certain qu'ils ne ressemblent pas du tout aux troupes que j'ai pu voir dans d'autres parties de l'empire. Quant aux boutiquiers eux-mêmes, ils sont tous Chinois; mais leurs femmes aux vilains petits pieds sont invisibles; ils les tiennent rigoureusement enfermées.

Quelques-unes des belles matrones tartares dont nous venons de parler ont devant leurs portes leurs enfants assis dans des espèces de cages de bambou, et ce sont vraiment de charmants oiseaux que contiennent ces cages-là.

C'est à peine si l'on peut se reconnaître au milieu de toutes ces boutiques diverses et de leurs attrayants étalages. Que d'objets l'on voudrait emporter! Que de belles choses, mais coûteuses et souvent aussi encombrantes!

Les boutiquiers ont les façons les plus obligeantes du monde. Regardez-les : c'est à peu près ce qu'il y a de mieux en Chine; ce sont des hommes honnêtes, industrieux, contents, et dans bien des cas lettrés. Il y a quelque temps, une curieuse espèce de loterie,



Fiancé et fiancée; Femme de chambre; Femme mariée. — Dessin de F. Bassot.

moins rare d'ailleurs qu'on ne le croirait, fut établie parmi les boutiquiers de Canton. Wang-leang-tchaï, du magasin de chaussures de Jouy-Chang, rue de Ma-an, saisi d'un accès de ferveur poétique, organisa une loterie littéraire, dont les mises furent consacrées à l'achat de prix à décerner aux heureux vainqueurs d'un concours poétique comprenant cinq sujets différents.

Il arrive assez fréquemment qu'on trouve, lorsqu'on entre à Canton dans une boutique, le patron, un livre d'une main et une pipe ou un éventail de l'autre, complétement absorbé dans sa lecture. Dans ce cas-là, ne vous attendez point à voir ce paisible lecteur se lever en sursaut, s'avancer, tout sourires et tout flatteries, en se frottant les mains à la pensée du gain qu'il estime devoir faire sur vos achats. C'est tout le contraire. Votre présence, à moins que vous ne touchiez à quelque chose, semble n'être pas remarquée; seulement, s'il vous arrive de prendre un objet pour l'examiner, vous entendez l'éventail s'arrêter et vous comprenez qu'un regard scrutateur épie vos moindres mouvements. Mais ce n'est que lorsque vous demandez le prix d'un article que le patron, convaincu que vous êtes un client sérieux, se lève sans bruit de son siége et vient vous montrer ses marchandises et vous en dire le prix d'un air poli mais insoucieux qui signifie aussi clairement que pos-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue des Pharmaciens, à Canton. — Dessin de P. Sellier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sible : « Si cela vous convient, c'est un échange que nous faisons : je prends votre argent, vous prenez ma marchandise, et nous nous procurons l'un à l'autre un avantage mutuel; mais si cela ne vous convient pas, partez et laissez-moi à ma pipe et à mon livre. » Tout considéré, je suis porté à croire qu'avec ces façons indépendantes, ils font plus d'affaires et gagnent plus d'argent qu'ils ne le feraient en sollicitant sans cesse les clients de la voix et du geste.

V

La rue des Pharmaciens. — Les enseignes. — Les neuf boules d'ivoire. — Salaires. — Les souliers brodés. — Hostilités contre les machines.

En revenant à la maison nous passons par la rue des Pharmaciens ou Tsiang-Lan-Kiaï. Là les boutiques sont presque toutes pareilles et séparées les unes des autres par de simples murs de briques. Au devant de la boutique, qui ouvre sur la rue, est un comptoir de granit sur lequel on montre les marchandises à l'acheteur. C'est aussi sur un piédestal de granit que repose la grande enseigne verticale, ornement obligé de toute boutique chinoise. De l'autre côté de la boutique est un petit autel dédié à la divinité qui préside au commerce particulier qui se fait là. Tous les jours, lorsqu'on ouvre la boutique, on rend à cette divinité les honneurs qui lui sont dus, et l'on allume un petit bâton d'encens qui brûle lentement dans une soucoupe de bronze placée sur le devant de l'autel.

A l'intérieur de la boutique on voit souvent de beaux comptoirs de bois verni et des étagères sculptées. Au fond est le bureau du comptable, séparé du magasin par un treillis de bois représentant des plantes grimpantes. Sur le comptoir, bien en évidence, sont les balances de cuivre, avec leurs poids, toujours reluisantes de propreté et garnies de drap rouge. Ces balances servent à peser l'argent en barre et les fragments de métaux précieux qui sont reçus comme monnaie courante sur le marché de Canton. Quand il vient acheter des marchandises qui se vendent au poids, le client est invariablement muni de sa propre balance, afin d'être sûr d'avoir l'exacte quantité de ce qu'il a demandé. Cette balance ressemble assez à une aune ou à un mètre sur lequel glisserait un poids mobile. C'est une simple application du levier. Mais que penser d'une coutume pareille? Elle n'est pas faite assurément pour élever beaucoup les Chinois dans notre estime, car elle prouve qu'il règne en Chine une défiance universelle qui se trahit jusque dans les plus petits détails du commerce. La responsabilité d'un tel état de choses revient assurément aux classes dirigeantes. Les mœurs du pays sont ce que ces classes les ont faites, et c'est leur faute si cet état de défense légitime contre les pratiques déloyales du commerce est devenu une nécessité inéluctable et comme la loi du pays.

Une des choses les plus désagréables est d'être surpris par une averse dans ces rues étroites, où l'eau qui s'amasse sur les toits tombe à torrents et cause une inondation qui dure jusqu'à ce que le sous-sol ait tout absorbé. Les rues les plus larges sont encore fort étroites : souvent elles sont ombragées d'en haut par des écrans de natte qui interceptent les rayons du soleil. Du reste, les toits de la cité chinoise sont si rapprochés les uns des autres que, vus d'une certaine distance, ils ont l'air d'une seule et immense toiture ininterrompue, sous laquelle les habitants se tiennent à l'abri de la chaleur du jour. Quand vient le soir et que la fraîcheur les invite à se délasser des fatigues et de la tension d'esprit d'une longue journée de travail, ils montent sur les terrasses des maisons, où ils jouent, fument, boivent du thé jusqu'à ce que les ombres de la nuit les forcent à redescendre dans les régions inférieures pour y dormir, à la fraîche, sur les bancs de leurs boutiques.

Les enseignes des boutiques de Canton ne font pas seulement l'orgueil de leurs propriétaires; elles font encore la joie des étudiants de la langue chinoise. Celles que représente notre gravure (p. 393) peuvent à juste titre être considérées comme de bons exemples de cette littérature des rues. Dans la plupart des cas, il est impossible de trouver un rapport quelconque entre ces élucubrations plus ou moins poétiques, mais toujours emphatiques, par lesquelles chaque commerçant cherche à attirer l'attention, et les produits qui font l'objet de son commerce.

Voici une liste traduite par W. M. F. Mayers d'après les enseignes mêmes qu'on voit dans notre gravure :

Kien ki Hao (signe du symbole Kien [ciel]), Hwei-tchow. Encre, crayons et autres objets nécessaires pour écrire. — Quel compliment à la littérature!

Tchang Tsi Tang (Tchang de la branche de la famille appelée Tsi). Cire, pilules en boîtes, de premier choix. — Ce marchand est évidemment fier d'appartenir à la famille Tchang, et sans doute il offre son nom comme une garantie suffisante de la qualité de ses pilules.

Tien Yih (avantages célestes). Linge de table, coussins, fauteuils et divans. — Il est difficile de se figurer quels avantages célestes un client peut trouver à se servir du linge de table et des coussins en question, à moins toutefois qu'on ne suppose que des coussins si moelleux font éprouver à celui qui s'y étend un bien-être dont aucune puissance terrestre ne peut donner le sentiment.

Il y a évidemment quelque idée de ce genre associée à la profession des tapissiers et marchands de meubles, car voici une autre enseigne dont le style également poétique est assaisonné d'un peu de bon sens.

Tien Yih Chên (avantages célestes et ponctualité). Boutique pour la vente de coussins et de nattes de rattan.

Young Ki (signe de l'Éternel). Nids d'hirondelles. On enseigne ici l'art de reconnaître la fausse monnaie.

K'ing Wên T'a'ng (le lieu de délices des érudits). Sceaux artistement gravés.

Malgré leur étroitesse, les rues de Canton sont très-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pittoresques; plus particulièrement celles où se trouvent les magasins de vieux objets d'art, les orfévres et les marchands de soieries. Comme dans la rue que nous venons de traverser, les enseignes y offrent le plus ravissant étalage de couleurs diverses et brillantes.

Une étroite allée où nous nous engageons nous conduit dans une rue écartée, et nous nous trouvons soudain dans un quartier très-pauvre, dont les maisons sont de misérables bicoques, où l'on voit une foule d'ouvriers à l'ouvrage. Les uns tissent de la soie; les autres brodent des robes de satin; d'autres tournent et sculptent les boules d'ivoire et les mille autres curiosités qui font l'admiration des étrangers. Dans un atelier, on nous montre une série merveilleusement travaillée de neuf boules tournées l'une dans l'autre dans le même bloc d'ivoire. On croit généralement que ces boules sont d'abord taillées par moitiés et puis rejointes de manière à paraître ne faire qu'un morceau; mais nous n'avons qu'à examiner un ouvrier occupé à ce genre de travail pour voir le mystère se révéler à nos yeux. L'ouvrier, après avoir dégrossi un morceau d'ivoire et lui avoir donné, à l'aide d'un tour ordinaire, de construction très-primitive, une forme parfaitement ronde, fixe de nouveau la boule sur le tour et y perce un certain nombre de trous. Cela fait, prenant un de ces trous pour centre, il y passe un outil à pointe recourbée, et, au moyen de cet outil, forme une rainure près du cœur de la sphère; puis, prenant successivement tous ces trous pour centre et y accomplissant le même travail, il arrive à produire un assez grand nombre de rainures pour que, toutes ces rainures se rejoignant, une petite boule se détache au centre de la sphère. De la même façon toutes les boules sont successivement détachées l'une dans l'autre, et alors on passe à l'opération qui consiste à les sculpter successivement toutes, en commençant par la petite boule centrale. Cette opération s'exécute à l'aide de longs et minces outils, très-délicats; le travail devient plus facile à mesure qu'il semble se compliquer davantage. Enfin l'ouvrier arrive à la boule extérieure, au travail de laquelle il donne un fini si délicat qu'on croirait voir une boule de dentelle.

Près des tourneurs d'ivoire sont les dessinateurs de broderies, puis des ateliers d'enfants qui cousent, sur des robes de satin, de merveilleux modèles d'oiseaux, de papillons et de fleurs.

Les salaires des ouvriers qui font ces délicats et charmants travaux sont bien peu de chose en vérité. L'artiste qui fournit les dessins reçoit de trente et un à trente-deux francs par mois, et voici ce que gagnent le plus ordinairement les ouvriers habiles :

Cordonniers, dix-huit à dix-neuf francs et la nourriture; — forgerons, vingt-cinq francs; — sculpteurs d'ivoire de premier ordre, soixante francs; — brodeurs en soie, dix-huit francs; — orfévres, quarante francs; — peintres, vingt-deux à vingt-trois francs.

Il faut une dizaine de jours pour broder une paire de souliers qui, finis, se vendent dix-huit francs la paire. Le salaire du brodeur, d'après ce calcul, serait d'environ sept francs cinquante centimes pour dix jours, ou soixante-quinze centimes par jour, et la différence, sur laquelle il faut prendre le coût des matières premières et la façon du cordonnier, ne laisse au patron qu'un bien mince profit. Mais il faut dire que les souliers brodés sont en grande demande, et que pour le trousseau d'une demoiselle qui va se marier, par exemple, il n'en faut pas moins de trente paires. Quelques dames brodent elles-mêmes leurs souliers; mais cela est assez rare. Les hommes, à l'exception des plus pauvres, portent aussi des souliers brodés.

On voit par ce qui précède que le travail est si abondant et à si bas prix que l'industrie indigène est inépuisable, dans toutes les branches qui peuvent trouver un débouché sur les marchés étrangers. Les Chinois, grâce à leur application incessante au travail, à leur patience et à leur habileté, pourront bien devenir, lorsqu'ils auront appris à se servir des machines pour tisser les étoffes de soie et de coton, de formidables rivaux pour les manufacturiers européens.

Déjà l'on peut voir dans nos magasins des étoffes chinoises magnifiquement brodées. Ces broderies ont été faites à la main, en Chine, et cependant elles se vendent à des prix qui défient la concurrence. L'opposition à l'introduction des machines de Bradford et de Manchester vient surtout des ouvriers chinois. Les patrons, qui savent ce qui se passe sur les marchés étrangers, emploieraient volontiers les métiers européens et même la vapeur comme force motrice. Mais les pauvres ouvriers, à qui cependant le travail à la main ne rapporte qu'une misérable pitance, feraient grève et se laisseraient mourir de faim plutôt que de permettre l'introduction de nouvelles machines, qui, dans leur conviction, les priveraient de leur travail.

Un marchand de soieries, me menant un jour, à la campagne visiter sa filature, me raconta qu'il avait essayé de faire adapter un mécanisme d'origine étrangère à ses machines à dévider; aussitôt ses ouvriers étaient tous partis, et s'il avait persévéré dans sa résolution, sa ruine était certaine.

Ce fabricant occupait la plus grande partie des hommes, des femmes et des enfants de tout un village, chose rare en Chine où la division du travail est poussée à un tel point qu'il n'est guère de père de famille qui ne soit chef d'atelier. Mais ces villageois n'étaient engagés pour dévider et apprêter la soie que durant certains mois de l'année, et presque tous avaient de petites fermes où ils produisaient de la soie pour leur propre compte.

VI

De la condition des ouvriers.

Quelque difficile que soit le modèle que vous donnez à des ouvriers de Canton, ils le tissent et en imi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tent les défauts sur leurs mauvais métiers avec autant d'exactitude que les beautés.

J'aime à visiter ces ateliers où tout marche avec une harmonie tranquille qui exerce sur l'observateur une sorte de fascination. En dépit de ses terribles exigences, le travail, même pour le plus pauvre ouvrier, a des moments d'interruption. Alors, assis sur un banc ou tout simplement par terre, il fume et cause tranquillement avec son voisin, sans être le moins du monde dérangé par la présence de son excellent patron, qui semble trouver dans les sourires et l'heureux caractère de ses ouvriers des éléments de richesse et de prospérité.

En parcourant ces quartiers du travail, on peut s'ex-



Jin-Lin, gouverneur de la province de Canton. — Dessin de G. Lafosse.

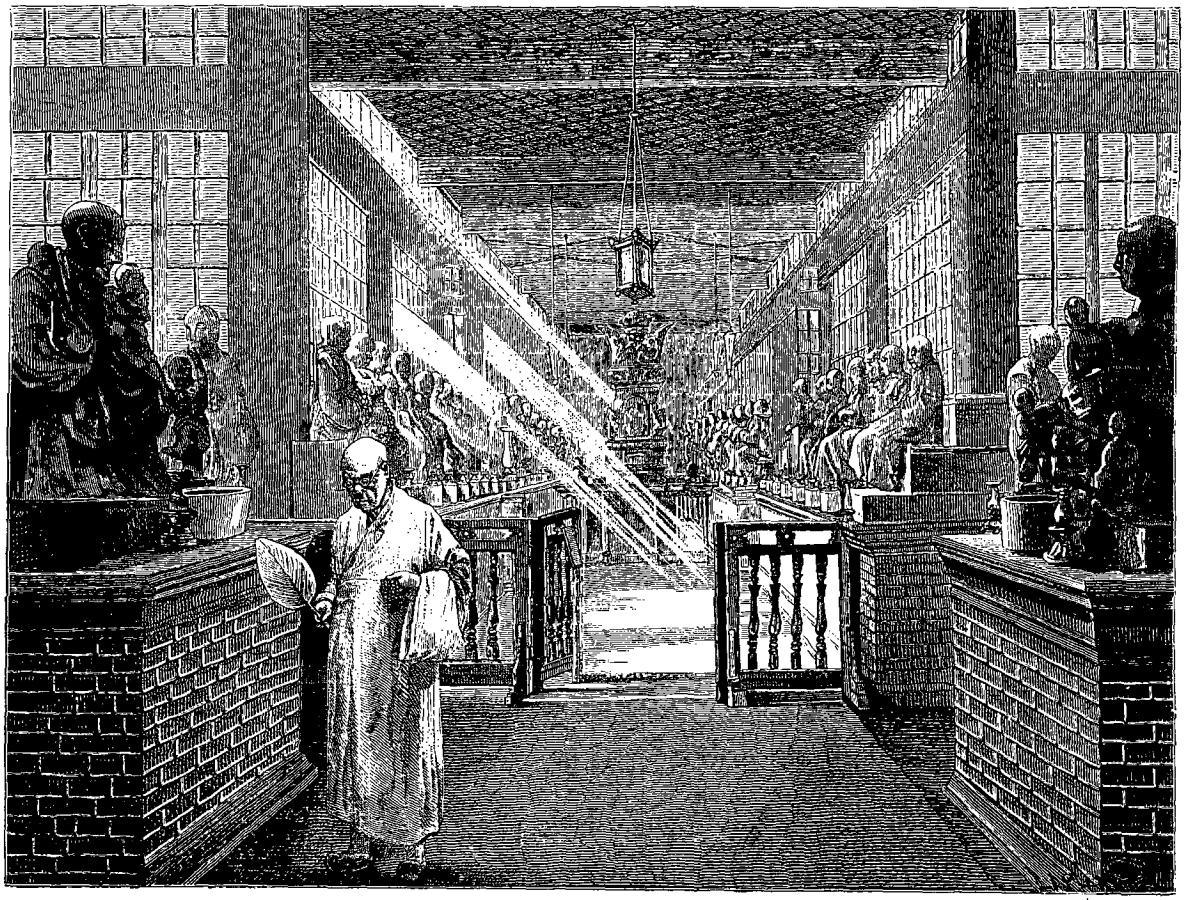
pliquer comment on est disposé souvent à croire cette grande ville bien plus peuplée qu'elle ne l'est en réalité. La plupart des ateliers sont, pour les ouvriers qui les occupent, leur cuisine, leur salle à manger et leur chambre à coucher. C'est là que, sur leurs bancs, les ouvriers déjeunent; c'est là, et sur les mêmes bancs, que, la nuit venue, ils s'étendent pour dormir. C'est là aussi que se trouve tout ce qu'ils possèdent : une jaquette de rechange, une pipe, quelques ornements qu'ils portent à tour de rôle, et une paire de petits bâtons de bois ou d'ivoire. Voilà tout ce que possèdent la plupart des ouvriers; mais de tous leurs trésors les plus précieux sont la bonne santé et le contentement de l'esprit.

Assez bien constitué physiquement pour jouir du seul bonheur de vivre, et de vivre dans un pays si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beau qu'un être humain peut regarder comme une faveur du ciel le privilége d'y être né et d'y rester, l'ouvrier chinois semble être parfaitement content si seulement il échappe aux tortures de la faim. La Chine est, selon lui, un pays où tout est établi et ordonné par des hommes qui savent exactement ce qu'ils doivent savoir, et qui sont payés pour empêcher les gens de troubler l'ordre en cherchant ambitieusement à quitter la condition où la Providence les a fait naître.

On dira cependant que le Chinois n'est pas dénué d'ambition, et en un sens on aura raison. Beaucoup de parents ont l'ambition d'avoir des enfants instruits et qui puissent se présenter aux examens établis par le gouvernement pour les aspirants aux fonctions publiques; il n'y a même probablement pas d'hommes au monde qui convoitent plus ardemment le pouvoir, la fortune, les places que ne le font les Chinois qui ont passé avec quelque succès leurs examens. Cela tient à ce qu'ils savent qu'il n'y a point de limites à la réalisation de leurs désirs. S'ils ont des protections et du génie, les plus pauvres d'entre eux peuvent aspirer aux plus hautes fonctions du gouvernement impérial. Mais naturellement il s'agit ici



Le temple des « cinq cents dieux », à Canton. — Dessin de P. Sellier

des classes lettrées et non des pauvres masses laborieuses dont nous venons de parler.

VII

Les Chinoises.

Une de nos gravures (voy. 392) représente un fiancé et une fiancée, une bourgeoise, une femme de chambre.

La fiancée est reconnaissable à sa coiffure, d'où descendent des rangées de perles qui voilent en partie sa figure. Ses vêtements sont rouges; rouge aussi est la robe du fiancé; son écharpe est un insigne d'honneur : il pourrait, s'il le voulait, porter un costume de mandarin le jour de la célébration de son mariage : l'usage le lui permet; c'est un signe de la haute estime des anciens législateurs pour l'institution du mariage; c'est aussi, paraît-il, le symbole de l'autorité absolue du mari : si pauvre soit-il, il est mandarin dans sa maison.

Il faut que les Chinois des vieux temps aient été des hommes terriblement jaloux, car, on ne saurait en douter, l'usage de mutiler les pieds des femmes n'a pas eu d'autre motif, à l'origine, que de forcer ces malheureuses à s'éloigner le moins possible du foyer domestique et de les mettre dans l'impossibilité de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fuir quand on court après elles. En réalité, la vie d'une Chinoise est un servage. On l'élève dans l'ignorance ; on la marie à qui l'on veut, sans lui permettre même de voir ou d'entrevoir le visage de son futur époux. Ne serait-il pas cependant assez utile de savoir si l'on se conviendra? Non : le fiancé n'interrompt pas ses occupations; il n'a pas de « cour » à faire : on consulte, pour la forme, un astrologue; c'est cet homme qui décide, après avoir consulté les astres et fait ses calculs, si l'on s'aimera ou non.

La cérémonie du mariage est sans intérêt : sauf le passage en chaises à porteurs du cortége nuptial à travers les rues, avec accompagnement de musique, il n'y a pas de fête. Sur le seuil de la maison du fiancé, un petit feu est allumé : on suspend un moment la jeune femme au-dessus; c'est, dit-on, pour empêcher les malins esprits d'entrer avec elle; mais nous n'avons encore que d'assez vagues notions sur ces coutumes superstitieuses.

Il en est à peu près de même, à vrai dire, de ce qui se passe au foyer domestique. Il doit y avoir de grandes différences dans le sort des femmes chinoises, suivant les classes entre lesquelles elles se divisent. Les femmes riches n'ont d'autre occupation que leur ménage, d'autre société que celle de leur famille ou de quelques amies. Si elles sortent, c'est dans une chaise à porteurs dont les rideaux de soie sont fermés. On dit cependant que, dans leurs cercles restreints, tout en fumant et en prenant le thé, elles parlent de ce qui se passe au dehors de manière à laisser croire qu'elles le connaissent mieux qu'on ne pourrait le supposer. C'est qu'il n'y a ni rideaux, ni grilles, ni mutilations qui puissent être des obstacles invincibles à la juste et légitime curiosité de tout être vivant pour ce que sont ses semblables.

Ajoutons qu'on cultive l'intelligence des femmes riches jusqu'à un certain degré : on les initie aux belles-lettres, à la poésie; on leur apprend à jouer du luth. Mais leur art principal est de se faire belles pour plaire à leurs seigneurs et maîtres : la plus grande partie de leur temps se passe à se peindre le visage, à orner leurs coiffures de perles et de plumes d'oiseaux, à combiner leurs mouvements de telle manière que, soit en trottinant sur leurs petits pieds dans leurs appartements, soit en s'asseyant, elles ne troublent en rien la symétrie de leurs vêtements de soie. Quant aux modes, il ne leur est permis de rien inventer : ce sont des édits impériaux qui les règlent.

Dans les basses classes, les femmes n'ont aucune instruction.

Aux champs, par exemple, outre les soins du ménage, elles ont à partager les pénibles travaux agricoles des hommes, à porter des fardeaux, à cueillir le thé ou à élever les vers à soie; mais, par nécessité, on leur laisse, de même qu'à la ville, plus de liberté qu'aux filles et aux femmes riches. Il faut bien qu'elles soient en relations avec le monde extérieur pour gagner leur vie. Il en est de même jusque dans les villes : les batelières de Canton peuvent servir d'exemple.

VIII

Le gouverneur de la province de Canton. — Un pauvre quartier. — Le temple des « cinq cents dieux ». — L'abbé. — Ses appartements. — Les moines. — Le sanctuaire.

Jin-Lin, gouverneur de la province dont Canton est la capitale, aussi bien que du Kouang-si, province voisine, est peut-être, de tous les grands dignitaires de la Chine, le plus connu des Européens. C'est un homme remarquable par ses talents administratifs, et qui a grandement contribué, par les mesures qu'il a prises, à la prospérité des provinces qu'il gouverne. C'est, en grande partie, à son influence que sont dues les relations pacifiques établies depuis quelque temps entre les Chinois et les nations étrangères ; c'est aussi à lui que revient l'honneur d'avoir organisé un service de canonnières à vapeur dont les vaisseaux pirates ont éprouvé les effets.

Jin-Lin est Mantchou de naissance, et fort jeune il fut appelé à remplir des fonctions publiques dans la capitale. Là il gagna les bonnes grâces de l'empereur Tao-Kouang et devint l'un de ses ministres. Lorsque les troupes chinoises furent battues à Pa-li-Kao, et que les alliés marchèrent sur Pékin, il eut à subir une disgrâce passagère, mais il rentra bientôt en faveur et fut nommé général de la garnison tartare de Canton. Peu de temps après il quitta ce poste pour celui qu'il occupe maintenant. Sa carrière de gouverneur général a été signalée par des mesures progressives et par une politique éclairée et même libérale. Il a rétabli l'ordre dans un district profondément troublé, près de Chao-Tchou-fou, et en supprimant les clans villageois qui, depuis nombre d'années, ne reconnaissaient aucune autorité, il a rendu la sécurité aux personnes et aux propriétés.

Avant de quitter Canton, nous jetterons un coup d'œil sur un quartier qui depuis dix ans a complétement changé. Non loin de l'endroit où s'élevait l'ancienne factorerie, tout près de la rivière, il y a aujourd'hui une rangée de belles maisons de briques; mais en 1869 ces maisons n'existaient pas, et ce terrain était abandonné à un étrange ramassis de tout ce qu'il y avait de plus pauvre parmi les pauvres gens de la ville. Incapables de payer le loyer d'un bateau ou d'une masure, ils vivaient là, sur ces terrains vagues, entre le fleuve et le mur de la ville, personne ne savait comment. Les huttes qu'ils s'y construisaient n'auraient pas été dignes de servir de chenils. Je me rappelle une de ces huttes faite de débris d'un vieux bateau, de morceaux de caisses sur lesquels on voyait encore les marques des maisons de commerce auxquelles elles avaient appartenu, de vieilles nattes en loques, de terre glaise, de boue et de paille, le tout recouvert de quelques tuiles et de morceaux de pots cassés. Dans l'étroit espace ainsi abrité avaient trouvé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moyen de se loger un cochon maigre qui vivait de rebuts, deux vieilles femmes, un vieillard, la fille du vieux et l'enfant de celle-ci. La cuisine se faisait en plein air, et sur une partie du toit et dans un ou deux pots cassés on voyait pousser des légumes ou des fleurs. J'ai vu tout ce monde-là, au brillant soleil du matin, se régaler des restes ramassés dans les rues de la ville.

Le médecin du district habitait à quelques pas de là. Ce docteur était très-vieux, et bien qu'il fût encore en vie, il avait l'air d'avoir été depuis longtemps déjà embaumé et conservé à l'état de momie. On pouvait le consulter à toute heure, sur le pas de sa porte où il se tenait habituellement, préparant ses herbes et ses drogues, vêtu d'une paire de pantoufles et d'une paires de culottes de coton, et portant d'énormes lunettes sur son nez ratatiné. La porte et le mur de la maison de ce bienfaiteur de l'humanité étaient couverts d'une multitude d'emplâtres noircis que le vieillard montrait avec orgueil comme autant de preuves incontestables de son habileté professionnelle. Ces emplâtres jouissaient d'une grande célébrité parmi ses pauvres clients, et plus d'un, en signe de profonde gratitude pour quelque cure signalée, avait rapporté son emplâtre comme un certificat digne d'orner la résidence de son sauveur.

En quittant ce quartier et en nous dirigeant vers les faubourgs qui se trouvent au nord des établissements de la colonie étrangère, nous arrivons au temple des « cinq cents dieux », fondé par Bôdhidharama, moine bouddhiste originaire de l'Inde, vers l'année 520 de notre ère. C'est ce Bôdhidharama que l'on voit représenté sur les tasses à thé chinoises, remontant le Yang-tsé-Kiang sur son radeau de bambou.

Le temple fut rebâti en 1755, sous les auspices de l'empereur Kien-loung. Il contient le Lo-hang-tang ou salle des Saints. Les bâtiments du temple, les maisons des prêtres, les lacs et les jardins couvrent un espace considérable. Le colonel Yule, dans sa dernière édition de *Marco Polo*, dit qu'une des statues de ce temple est l'image du voyageur vénitien; mais il résulte d'une enquête minutieuse que cette affirmation est inexacte : aucune des statues ne présente le type de visage européen, et toutes les traditions relatives à ces statues sont d'une antiquité qui dépasse de beaucoup le siècle de Marco Polo.

C'est en compagnie d'un Chinois employé à la douane, que je visitai ce temple pour la première fois, il y a cinq ans environ. Le vieil abbé nous reçut avec beaucoup de cordialité et nous fit entrer dans ses appartements privés, où il nous offrit du thé et des gâteaux. Nous passâmes là quelques instants à examiner une collection d'arbres nains et d'arbrisseaux florescents qu'il cultivait dans une cour sur laquelle ouvrait son salon. Au centre de cette cour était une pièce d'eau, et au milieu de la pièce d'eau, un lotus sacré en pleine floraison. Les poissons dorés se montraient çà et là parmi des plantes aquatiques du plus beau vert flottant à la surface de l'eau. C'était presque de la dévotion que le vieux moine avait pour son jardin, et il m'exprima tout le plaisir qu'il éprouvait à voir un étranger qui partageait son amour pour les fleurs.

Les appartements de ce prélat me pénétrèrent d'un sentiment de froide et rigide uniformité. Le sol était pavé en marbre et les tables et les chaises étaient aussi de marbre ou de marbre et d'ébène associés. Si les chaises nous faisaient passer dans le sang un frisson par trop rhumatismal, nous avions, pour nous remettre, à choisir entre un bloc de roche polie qui se trouvait dans un coin ou des tabourets de porcelaine émaillée.

Divers textes des saintes écritures du bouddhisme se lisaient sur les sombres murailles, et ces caractères étranges avaient l'air d'énormes araignées montant en file vers le plafond. Tout était en place et scrupuleusement propre. Mais à la longue nous découvrîmes, quand un certain nombre de moines se furent joints à nous, que ces silencieux et pensifs habitants du cloître pouvaient tout aussi bien que d'autres se dérider et prendre un vif plaisir aux commérages et aux histoires plus ou moins scandaleuses de la grande ville de Canton.

Ils nous conduisirent dans une gentille petite cour intérieure, où une table était somptueusement servie sous l'ombrage d'un bananier du paradis. Je laissai là les moines, qui se mirent à jouer une partie d'échecs avec leur vénérable abbé, et j'allai visiter l'intérieur du temple et photographier le maître-autel. Quelques personnes y faisaient leurs dévotions et consacraient des offrandes aux idoles dont elles voulaient obtenir la protection. Il y avait là entre autres des dames richement parées de robes de soie, et mon entrée produisit un tel effet sur ces belles dévotes, qu'elles auraient pris la fuite si les prêtres n'étaient intervenus et ne leur avaient assuré que j'étais un sage uniquement occupé de m'instruire et qui avait quitté une île obscure et éloignée pour venir admirer le plus grand des temples de la Terre des Fleurs et emporter des images de ses merveilles

Les statues qui ornent ce temple, quoique la plupart excessivement grotesques, révèlent, par la diversité de leurs attitudes, par leur modelé et par l'expression variée des visages, une science de cette branche particulière de l'art que l'on ne saurait trouver, croyons-nous, nulle part ailleurs en Chine, et dont le caractère est plutôt indien que chinois.

IX

Batelet et batelières. — La vie sur l'eau. — Les bateaux de fleurs.

Notre visite faite, nous regagnâmes la rivière par de petites rues tortueuses, et nous prîmes un des petits bateaux de louage que l'on trouve en grand nombre à toutes les jetées.

L'équipage de ce batelet se composait de trois jeunes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

filles, et ces batelières sont bien les plus jolies et les plus attrayantes personnes de leur sexe que l'on puisse trouver en liberté dans cette partie de la Chine. Elles ne se peignent jamais le visage et pour ce motif sont regardées par leurs compatriotes comme d'une respectabilité douteuse. Quelques-unes d'entre elles méritent, paraît-il, qu'on les juge sévèrement; mais en présence des Européens elles se conduisent avec autant de modestie que de convenance. Leurs bateaux sont d'une propreté parfaite, et leur costume aussi simple que pittoresque. On reconnaît d'ailleurs les couleurs de la santé sur leurs joues olivâtres, et leurs yeux ont un éclat que relèvent admirablement les fleurs rouges qu'elles portent dans les tresses d'ébène de leur chevelure. Elles conduisent leurs bateaux, à la godille ou à la rame, avec beaucoup de dextérité, et glissent pour ainsi dire dans la foule des navires ou à travers les étroits passages qui forment les rues de cette ville flottante où des milliers d'indigènes poursuivent leurs occupations et mènent une existence tout à fait à part de celle des gens qui vivent sur terre.

Il se fait dans la plupart de ces étroites avenues mouvantes un commerce fort actif, et les petits marchands ambulants ont leur boutique sur la proue de leurs bateaux et leur cabine à la poupe. Si par hasard les affaires languissent sur un point de la ville, ils se transportent à l'extrémité opposée ou s'en vont faire un tour dans les environs, emmenant tout leur établissement dans quelque partie du pays où leur famille respirera l'air embaumé des champs et où l'étalage des produits de la ville réjouira les yeux des rustiques.

Prenant soin d'éviter un des marchés flottants de



Jeune batelière et sa famille. — Dessin de E. Ronjat.

cette Babel aquatique, nous arrivons en présence d'une rangée de bateaux de fleurs, sortes de salons de musique ou cafés chantants du fleuve. Il commence à faire nuit, et les nombreuses lampes suspendues autour de ces bateaux produisent un charmant effet. Chaque salon élève au-dessus de l'eau son toit ornementé de sculptures qui représentent toutes sortes d'animaux et de végétaux, de beautés terrestres et de merveilles célestes.

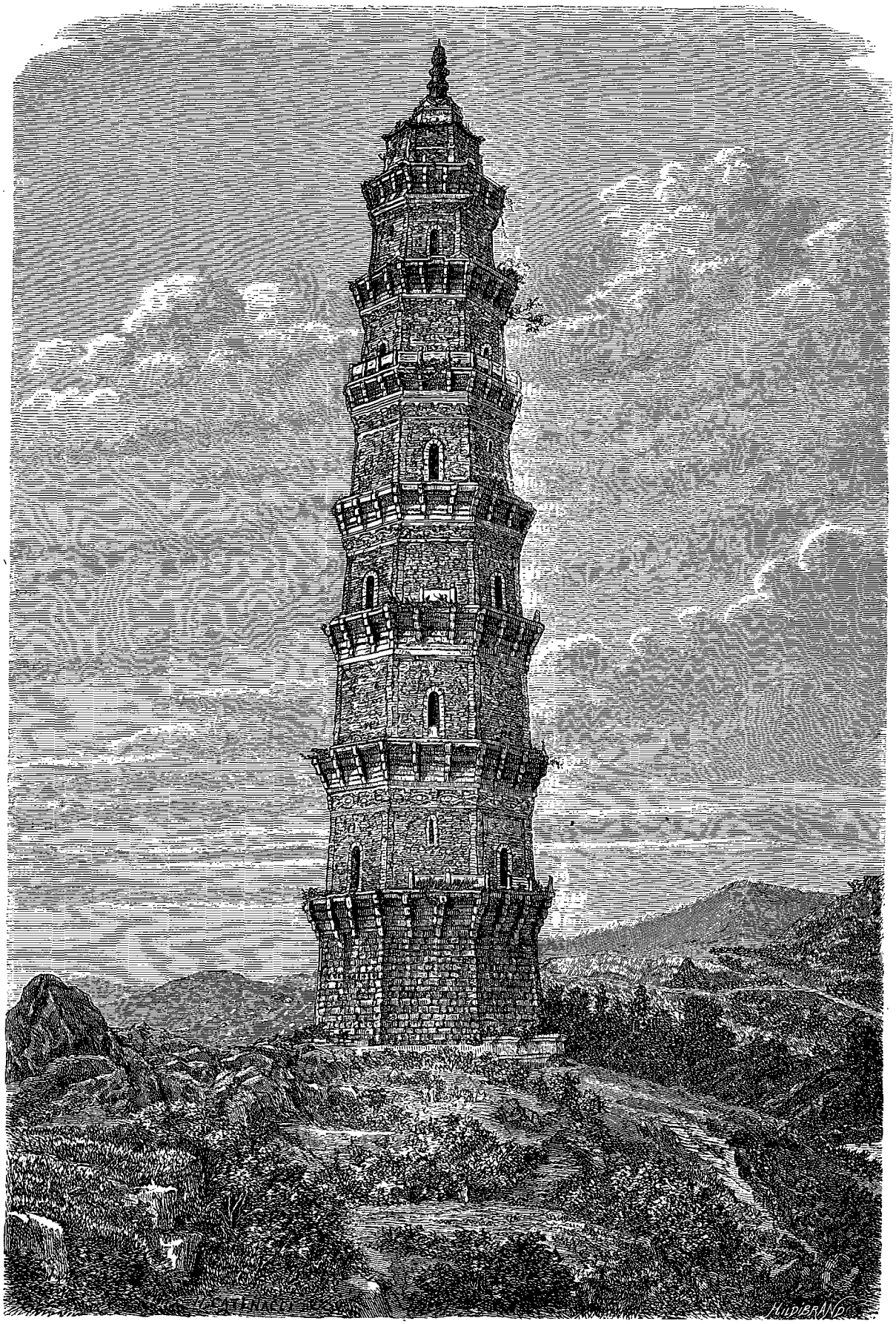
A travers les vides que les sculptures laissent entre elles, nous pouvons distinguer de fort jolis visages de femme, et soudain nous voyons apparaître au-dessus du bastingage sculpté des groupes de belles jeunes filles qui ont l'air de faire partie des ornements du bateau. Non moins soudainement elles disparaissent, et aussitôt arrivent des jeunes gens en robes de soie, qui de leur barque passent dans le salon flottant. Bientôt un luth et de clairs accents féminins se font entendre : ce sont ces demoiselles, descendues de leur perchoir, et donnant un concert à ces jeunes gens venus de la cité pour dîner, fumer une pipe d'opium et jouir de sourires si irrésistibles qu'ils semblent devoir à tout le moins faire craquer l'émail qui couvre le visage de ces gracieuses musiciennes.

Sortir de là n'est pas une petite affaire pour notre équipage; mais nos batelières redoublent d'efforts, et bientôt nous glissons librement au milieu du fleuve.

Traduit par A. TALANDIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pagode sur le bord du Han, près de Tchao-tchou. — Dessin de Catenacci.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE EN CHINE,

PAR M. J. THOMSON [1].

1870-1872. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS, D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR.

CANTON (suite).

IX

Les établissements charitables en Chine. — Bureau de bienfaisance. — Hôpital. — Les médecins chinois. — Village de lépreux. Asiles. — Les nourrices. — L'émigration proposée comme moyen de combattre le vice.

Les établissements charitables, peu nombreux en Chine, y sont, en général, assez mal organisés. En 1871, il était question, parmi les indigènes, d'ouvrir à Canton, pour le soulagement des pauvres et des malades aussi bien que pour fournir des cercueils à ceux dont les familles ne pouvaient faire cette dépense, un bureau de bienfaisance exclusivement chinois. Les fondateurs de cet établissement avaient, à ce qu'on suppose, l'intention de réagir par là contre l'influence des hôpitaux et autres institutions de charité organisées par les soins des Missions chrétiennes. Mais lorsque je quittai Canton, cet établissement n'était point encore ouvert, bien qu'on eût acheté une maison ayant appartenu au célèbre Poun-ting-qoua, le dernier des Hongs, dont les biens avaient été confisqués par le gouvernement. Cette maison était une des plus belles que j'aie vues en Chine, et ses somptueuses décorations donnaient quelque idée de l'immense fortune dont Poun ting-qoua s'était vu dépouiller arbitrairement.

Il existe à Hongkong un établissement du même genre, je veux dire soutenu par la communauté chinoise. Nous lisons dans le *Rapport de la Société médicale des Missions en Chine* pour l'année 1867 que les Chinois avaient souscrit quarante-sept mille dollars et le gouvernement colonial quinze mille pour la fondation de cet établissement. Des médecins indigènes y devaient être employés. Ce sont des gens qui n'ont jamais obtenu aucune espèce de diplôme et qui, selon toute apparence, n'auront d'autres titres à ce poste que leur habileté à composer de prétendus remèdes et leur connaissance des jours propices à l'administration de ces drogues. Là ils pourront jouir tout à leur aise du privilége de guérir ou de tuer leurs malades, sans être exposés à l'inconvénient, très-sérieux pour eux dans toutes les cités chinoises, de perdre leurs honoraires en cas d'insuccès.

Je ne crois pas exagérer en disant qu'en fait de science médicale, ce que savent les Chinois et rien est à peu près la même chose. La chance et les présages favorables sont tout à leurs yeux; et il est certain qu'une bonne constitution, capable de résister à l'effet de leurs atroces médecines, est encore ce qu'il y a de plus sûr pour le malade qui a le malheur de tomber, par hasard ou autrement, entre les mains d'un charlatan du Céleste-Empire. Peut-être, après tout, croient-ils suivre un bon principe quand ils administrent un peu de tout à ceux qui s'obstinent à ne pas guérir, afin que leur maladie, quelle qu'elle soit, puisse choisir, dans la masse hétérogène, le remède qui lui convient.

Cet hôpital de Hongkong devait être placé sous la surveillance d'Européens, et l'on ne devait y admettre les praticiens indigènes que peu à peu et à mesure qu'ils adopteraient notre pharmacopée et étudieraient notre système de thérapeutique. Mais, avec leur croyance aveugle en leur propre supériorité comme hommes et comme médecins, les Chinois ne sauraient manquer de considérer nos avances dans ce sens comme une reconnaissance tacite de l'excellence de pratiques qui ne témoignent, en réalité, que de leur ignorance et de leur superstition. Nous devons dire toutefois que le gouvernement chinois s'est montré plus éclairé en nommant le docteur Dudgeon professeur à l'école de médecine de Péking, et, d'après ce que je sais des mérites de cet habile médecin anglais et de la façon dont il parle la langue chinoise, je ne doute pas qu'il ne fasse des élèves capables de devenir un jour, dans leur pays, les fondateurs d'une nouvelle école médicale.

Entre autres institutions de bienfaisance à Canton, il y a un village de lépreux. Sur plusieurs points de l'empire il se trouve des asiles de ce genre pour les malheureux affligés de cette terrible maladie.

Il y a aussi des asiles pour les vieillards, pour les infirmes et un hospice pour les enfants abandonnés, où ces pauvres petits êtres sont, dit-on, fort mal nourris. Le docteur Kerr a donné, dans le numéro de septembre 1873 de la *China Review*, des détails intéressants sur l'administration de cet hospice.

« Une seule nourrice, dit-il, a parfois jusqu'à trois enfants à nourrir, et elle gagne à peine de quoi se nourrir elle-même, car son salaire n'est que d'environ dix francs par mois. La plupart des nourrissons meu-

1. Suite. — Voy. p. 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rent, comme on peut bien le penser, et ceux qui survivent sont vendus plus tard au prix de trois ou quatre francs par tête. »

Ce sont surtout les enfants du sexe féminin que l'on abandonne, les filles étant regardées en Chine comme une charge sans valeur pour une famille pauvre, et comme un reproche vivant pour leurs mères, qui ne devraient donner naissance qu'à des garçons. Ces petites filles sont vendues, soit à des gens riches qui les élèvent pour en faire des servantes, soit à d'ignobles mégères qui les achètent pour en tirer un jour un infâme revenu. Cette sorte de spéculation, qui consiste à acheter des jeunes filles et à les élever avec soin, mais dans d'odieuses intentions, est un des côtés de ce commerce d'esclaves qui se fait ouvertement sur tout le territoire chinois, et qui, bien que plus secrètement, a lieu aussi, comme les rapports de la police le prouvent, parmi les indigènes qui résident à Hongkong.

Nous pensons que le gouvernement chinois pourrait, dans une certaine mesure, remédier à ce mal en encourageant l'émigration des femmes et en la dirigeant vers les contrées où jusqu'ici n'ont émigré que des hommes. Dans la plupart de ces pays, les Chinoises trouveraient à s'employer fort avantageusement, sans s'adonner au vice. Il y a aussi des pays, — l'Afrique, par exemple, — où les Chinois sont encore à peu près inconnus, et où, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, sous un ciel qui leur convient, sur un sol riche et favorable aux cultures qui leur sont familières, ils pourraient défricher et coloniser de vastes espaces. Nous ne voyons que ce moyen de débarrasser la mère patrie de cette surabondance de population, qui jusqu'ici n'a été arrêtée dans son excès que par la famine, l'infanticide et la guerre civile.

Le colonel Gordon[1], — mieux connu sous le nom de Gordon le Chinois, — est maintenant en Afrique : il s'est chargé de pénétrer jusqu'au cœur de ce continent, et, mieux que personne, si un tel projet lui souriait, il pourrait ouvrir de nouveaux horizons à l'entreprise des infatigables travailleurs du Cathay, pour lesquels déjà, en d'autres circonstances, il s'est montré un bienfaiteur.

MACAO

Macao. — Son histoire. — Description de la ville. — Agences d'émigration. — Les coulies — Les Portugais de Macao. — Le commerce. — La promenade. — Camoëns. — Le peintre Chinnery.

Macao est le seul établissement que possèdent les Portugais sur les côtes de la Chine, et, à ce titre, il est doublement intéressant. De Hongkong ou de Canton on y va en bateau à vapeur, et c'est durant l'été l'un des endroits les plus fréquentés par les résidents de notre petite colonie.

Dans cette jolie ville maritime on peut jouir des fraîches brises de mer et se figurer presque, en se promenant sur la Praya Grande, qui entoure à demi une baie vraiment pittoresque, qu'on a été soudainement transporté sur le quai de quelque ancienne ville maritime d'Europe.

Les Chinois prétendent que la ville de Macao n'a pas le moindre droit de se trouver où elle est, et que le sol sur lequel elle est bâtie leur appartient, tandis que les Portugais soutiennent que ce terrain a été cédé au roi de Portugal en retour de services rendus au gouvernement chinois. Quoi qu'il en soit, il faut que ces services n'aient pas été appréciés comme ils le méritaient, car, en 1573, les Chinois, pour mettre les étrangers hors du Cathay, élevèrent une muraille à travers l'isthme qui rattache au continent la presqu'île sur laquelle s'élève la ville.

L'histoire de Macao, qui depuis sa fondation a été tantôt sous l'autorité de son gouvernement légitime, tantôt sous la domination chinoise, est une histoire fort agitée. Mais quelle que soit l'importance de cette histoire au point de vue des intérêts portugais, nous la passerons d'autant plus volontiers sous silence qu'elle est pleine d'épisodes qui ne font pas un honneur infini à la nation qu'illustra Camoëns. Nous nous contenterons donc d'examiner ce qui peut actuellement nous offrir le plus d'intérêt dans la colonie.

De la Praya Grande, avec sa belle jetée, son hôtel du gouvernement et ses maisons peintes, nous passons dans une petite rue, — il y en a beaucoup de pareilles, — des deux côtés de laquelle s'élèvent de hautes murailles. Il est midi, et l'on ne voit personne dehors. Les fenêtres des maisons sont garnies de gros barreaux de fer : à leur physionomie, on reconnaît que ces maisons sont des espèces de prisons, ou, pour leur donner le nom menteur qu'elles portent, des agences d'émigration.

C'est d'une singulière façon qu'on veille dans ces agences sur le sort des pauvres émigrants. Des hommes à mine rébarbative sont de garde à toutes les portes pour empêcher les coulies de sortir, de crainte qu'ils ne s'égarent, les pauvres innocents ! Hélas ! tous ces infortunés ont été enlevés, pris de force, et j'en ai vu, le matin, à l'aube, qu'on emmenait par bandes, qu'on jetait dans des bateaux et qu'on dirigeait sur des navires à l'ancre dans la rade pour les conduire dans les îles du Pérou, où ils sont censés devoir faire leur fortune à récolter du guano. Un navire partit de Macao en 1865 avec cinq cents émigrants à bord. Le nombre de ces malheureux lorsque le vaisseau toucha à Taïti n'était plus que de cent soixante-deux. Cette cargaison d'esclaves, car ces coulies sont, en réalité, des esclaves, ne fit pas ses frais : ce fut, pour cette fois, une mauvaise spéculation.

Le commerce des coulies vient d'être aboli à Macao

1. On sait que le colonel Gordon a succédé à sir Samuel Baker dans l'entreprise qui a pour but de soumettre les pays du haut Nil au khédive, et d'en extirper la traite. (Voy. livraison 735, p. 96.)

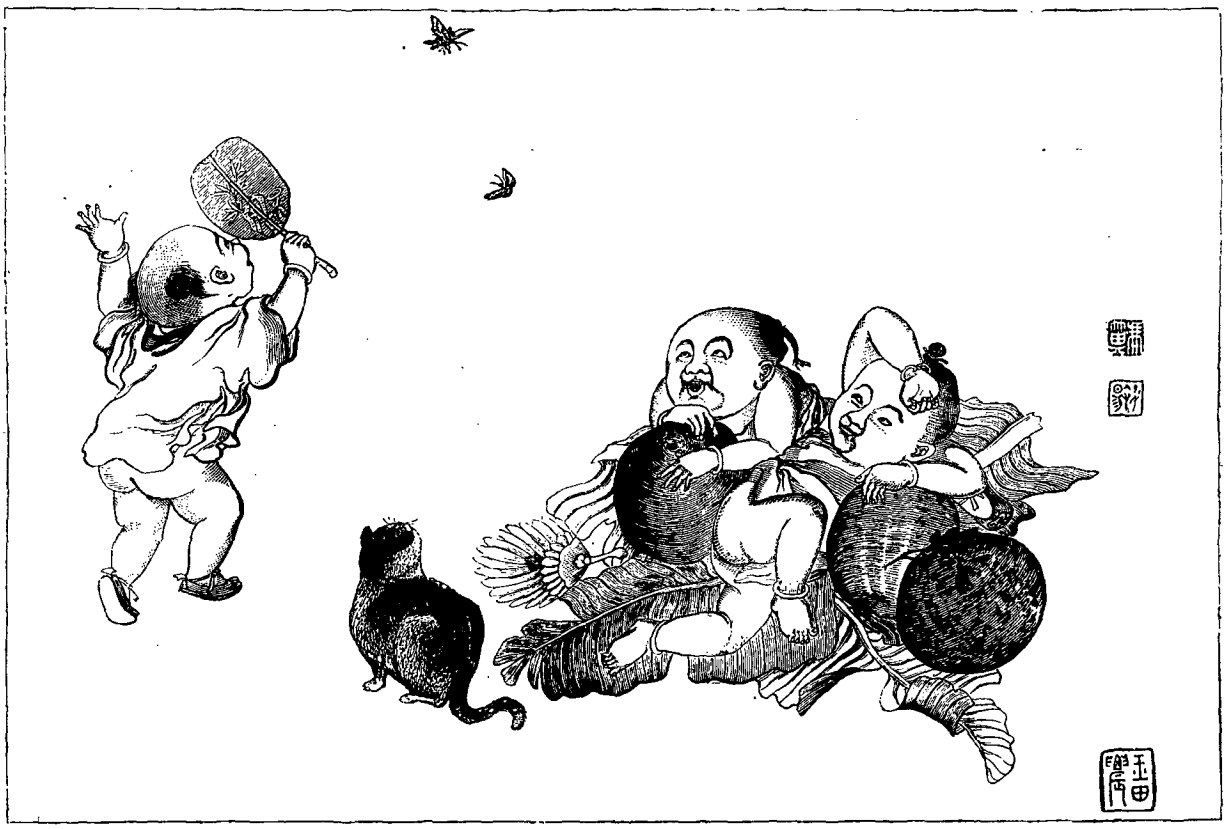
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par un gouverneur dont l'administration est aussi impopulaire qu'elle est éclairée. Comment, en effet, ne serait-il pas impopulaire le gouverneur qui ose abolir un commerce si lucratif?

Le gouvernement chinois s'est aussi décidé à s'enquérir de ce que deviennent les émigrants, et, à cet effet, il a récemment envoyé une députation au Pérou.

Nous nous approchons d'une des fenêtres de la rue où nous venons d'entrer, et à travers les barreaux, nous apercevons un certain nombre de misérables prisonniers indigènes qui nous demandent la charité. Un capitaine américain, en compagnie duquel j'ai remonté plus tard le Yang-Tse-Kiang, m'a raconté l'histoire suivante, qui se rapporte à cette prison et qui lui semblait corroborer sa foi aux esprits.

Son père, capitaine marchand comme lui, était un jour sur le point de mettre à la voile. En se rendant à son navire, il passa près de la prison. Ému par les cris de désespoir des misérables qui y étaient enfermés, il se détourna de son chemin et apprit que trois des captifs étaient condamnés à être exécutés le lendemain. Avant de partir, il donna aux pauvres diables tout ce qu'il avait de petite monnaie et n'y pensa plus. Lorsqu'il arriva à San Francisco, il se rendit en toute hâte chez son armateur, où il fut surpris de ne trouver



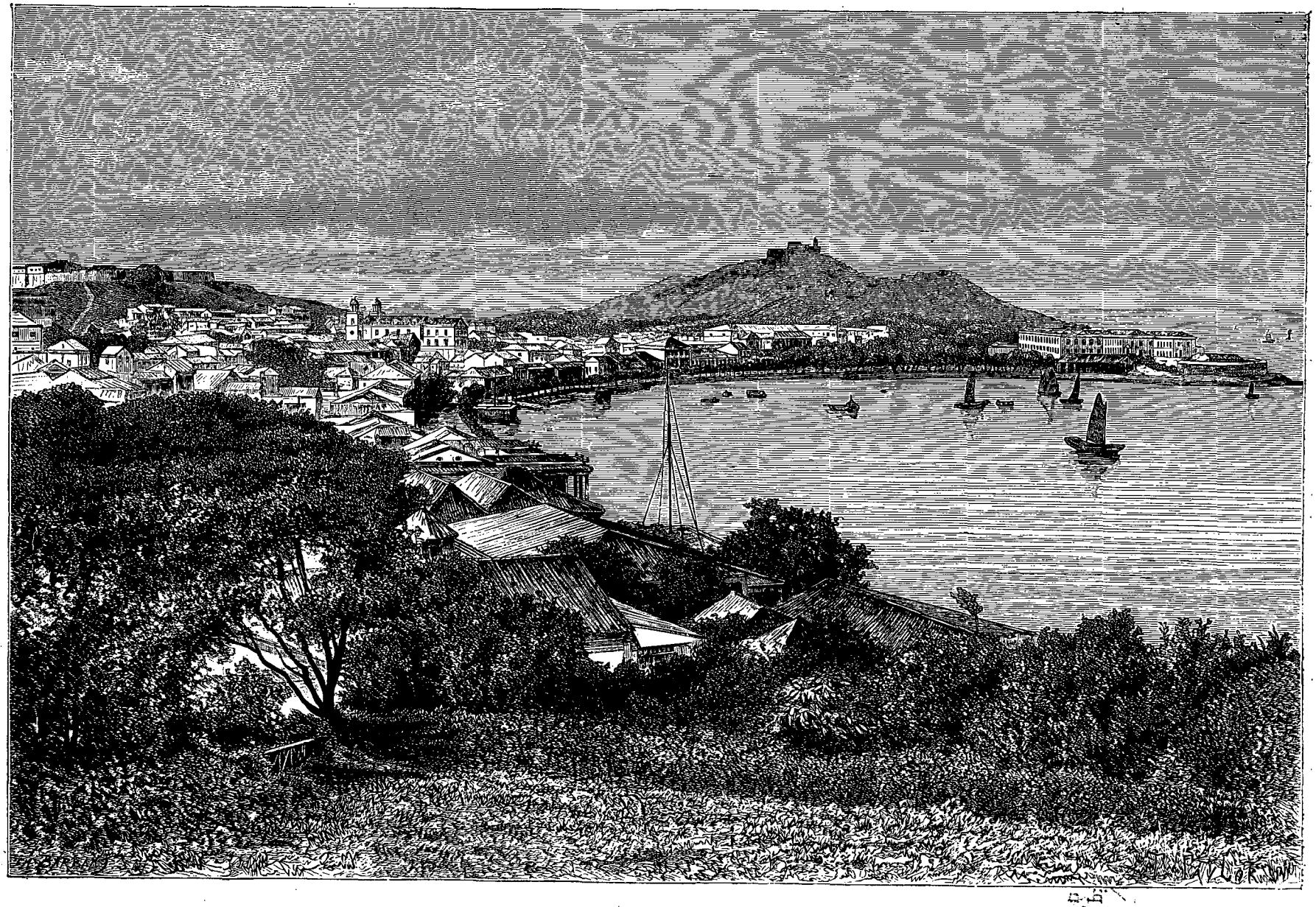
Jeux d'enfants. — Fac-simile d'un dessin chinois.

pour lui aucune lettre de sa famille. Il pensa que quelque chose allait mal, et, sur les conseils qu'on lui donna, il se décida à consulter un certain médium bien connu dans la ville. Quel ne fut pas son étonnement lorsque, dès le début de la séance, le médium l'informa de la présence de certains esprits qui l'entouraient, s'inclinaient devant lui et le remerciaient pour quelque grande faveur qu'il leur avait accordée. Ils portaient leur tête sous leur bras. C'étaient, dit le médium, les esprits de Chinois de Macao qui avaient été décapités le lendemain du départ du capitaine et qui venaient de traverser l'Océan pour lui porter leurs actions de grâces.

On ne voit pour ainsi dire personne dans les principales rues de Macao. Les maisons sont peintes de toutes sortes de couleurs, et quelques-unes des fenêtres sont bordées de rouge, ce qui les fait ressembler à des yeux enflammés sur des visages peints. En revanche, les portes des maisons sont larges, les escaliers magnifiques, les salles vastes, trop vastes peut-être pour la race diminutive qui les habite. Cette race est, dit-on, portugaise; mais, s'il faut tout dire, la comparaison entre ces gens-là et les Portugais récemment arrivés n'est pas à l'avantage des premiers. Ils ont le teint plus foncé que celui des Portugais d'Europe, voire même que celui des Chinois.

Il se fait quelque commerce dans certaines rues; mais ce commerce est très-languissant, et, somme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Macao. — Dessin de Taylor.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toute, il ne paraît y avoir de vie que dans les églises et les maisons de jeu.

Les forts, naturellement, ont pour garnison des troupes européennes, et le bruit de tambours et de trompettes qui s'y fait entendre sans discontinuer est tel qu'un étranger serait tenté de croire que les troupes sont en mouvement et prennent les armes pour repousser les assauts d'une armée chinoise.

Il faut que Macao soit vraiment une ville bien pieuse. Jamais les cloches n'y cessent de sonner, et trois fois par jour, le matin, à midi, le soir, on voit les habitants se rendre en foule à la cathédrale et aux autres églises pour y faire leurs dévotions.

Vers quatre heures de l'après-midi, la colonie semble s'éveiller : les carrosses roulent, les chaises à porteurs se dirigent vers le rivage, et les solitudes de la Praya Grande se convertissent en une promenade fashionable. Les dames s'y réunissent, vêtues des costumes les plus légers et des couleurs les plus gaies. Quelques-unes sont jolies; mais le plus grand nombre ont le teint jaune, l'air peu intéressant et sont chamarrées de rubans dont les couleurs voyantes produisent des contrastes si choquants, qu'on se demande comment le peintre Chinnery a pu passer tant d'années de sa vie dans un milieu où les goûts artistiques font si complétement défaut. Les jeunes gens, — car il ne semble pas y avoir de vieillards, tous s'habillant de même, en dépit des différences d'âge, — sont élancés, mais petits. Ces élégants pygmées donnent à leur toilette beaucoup de temps et de soins; ils font, pour se conformer à la mode, tout ce que leur permettent leurs modiques ressources, et certains d'entre eux, je le sais, vont jusqu'à se priver du nécessaire et à engager d'avance leur traitement pour se procurer les élégantes cravates, les gants de chevreau et les bottes vernies dont ils s'ornent pour faire à la cathédrale ou sur la Praya leurs dévotions au beau sexe. Ils ont, pour récompense de leurs efforts, les regards que du haut de leurs fenêtres ou balcons, les dames laissent tomber sur ces dévots admirateurs.

Si Macao est intéressant comme le seul établissement qui, de tous ceux que les premiers navigateurs fondèrent en Chine, reste encore aujourd'hui au Portugal, il est aussi intéressant à d'autres points de vue. C'est là que le poëte Camoëns trouva une retraite; c'est là aussi que Chinnery produisit une multitude d'esquisses et de tableaux, qui réellement n'ont pas été sans influence sur le développement de l'art dans le sud de la Chine.

SWATOW.

Swatow. — La colonie étrangère. — Inscriptions sur les rochers. — Décoration des maisons. — Les artistes décorateurs. — Les peintres d'éventails. — L'art chinois.

La ville prochaine sur notre route vers le nord est Swatow, et pour nous y rendre nous montons sur le steamer de Hongkong. Je dois dire, une fois pour toutes, qu'il y a tout le long de la côte chinoise un service presque quotidien de magnifiques bateaux à vapeur. Les arrangements pris pour le confort des passagers et les facilités données pour le transport des marchandises sur ces navires laissent peu de chose à désirer; et lorsqu'on songe à la nature dangereuse des côtes sur lesquelles ils naviguent et aux typhons terribles auxquels ils sont exposés, on est étonné du petit nombre des accidents.

Swatow est le port de la cité de Tchao-tchou. Il est situé dans la province de Canton.

Tchao-tchou aurait dû être l'entrepôt du commerce étranger; mais la turbulence des clans du voisinage ne l'a pas permis. Cette ville est bâtie sur les rives du Han, et le district baigné par ce fleuve est l'un des plus fertiles de la province.

Le port de Swatow est accessible aux navires du plus fort tonnage, et sous ce rapport convient mieux que Tchao-tchou au commerce étranger; car cette dernière ville est à une cinquantaine de kilomètres dans les terres et n'est accessible qu'aux navires d'un faible tirant d'eau.

Les résidences des étrangers sont perchées sur une rangée de collines basses, qui ont l'air d'énormes tas de cendres et qui rappellent les collines incultes d'Aden. Sur le penchant de ces collines, d'énormes rocs de granit se dressent çà et là dans les positions les plus extraordinaires; quelques-uns forment comme des cercles druidiques; d'autres ressemblent à de grands obélisques. Sur plusieurs on voit des inscriptions en caractères chinois, et certes si le peuple chinois était un jour chassé de cette région, les antiquaires y trouveraient un champ de recherches des plus riches. Il ne manquerait pas alors de se produire une foule de théories pour expliquer l'origine de ces cercles sacrés et de ces obélisques chargés d'inscriptions, lesquels sont tout simplement les rocs laissés nus dans leur position naturelle, à mesure que le sol autour d'eux s'est détaché et a été entraîné par les eaux. Quant aux inscriptions, elles ne sont rien de plus que l'œuvre de Chinois qui se sont amusés à transmettre leurs noms ou leurs effusions poétiques à la postérité, ou à confier à la surface impérissable de ces pierres le souvenir de quelque événement local.

Les maisons des étrangers et celles de beaucoup d'indigènes sont construites avec une espèce de béton fait d'une argile feldspathique, qui se trouve, ainsi que la chaux, en abondance dans le voisinage. A la longue, ce béton se durcit et forme une substance pierreuse avec laquelle on construit des murailles solides et durables.

L'intérieur des habitations n'est pas moins remarquable que l'extérieur; en effet, les plafonds sont ornés des plus belles corniches du monde, représentant toutes sortes de fleurs et d'oiseaux avec une variété et une profusion infinies. Les hommes qui exécutent ce tra-

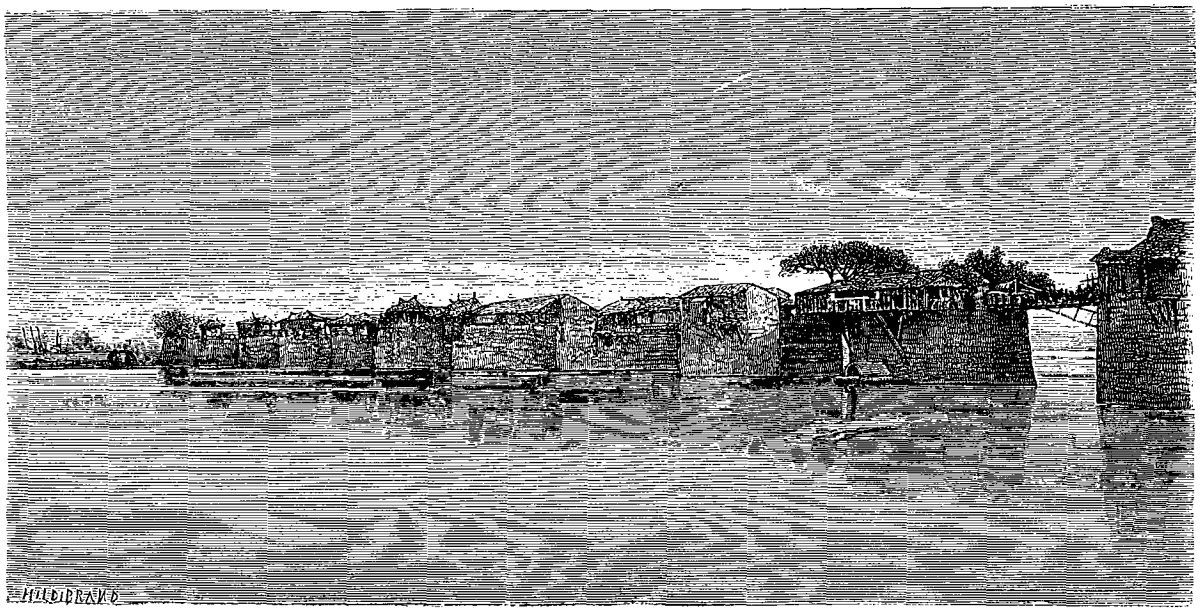
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vail artistique ne diffèrent guère des simples manœuvres, à ne les juger que sur les apparences, et ils ne gagnent pas beaucoup plus qu'ils ne gagneraient à bêcher la terre ou à puiser de l'eau; et cependant, pour apprendre leur métier, ils doivent faire un long apprentissage et acquérir tout ce qui pour un Chinois constitue la plus haute éducation artistique.

Ces habiles ouvriers travaillent assis à terre, ayant à côté d'eux une auge pleine de stuc et devant eux une planchette sur laquelle, sans autres instruments qu'une truelle et leurs doigts, ils modèlent branches, feuilles, fleurs, fruits, oiseaux, passant les diverses parties, à mesure qu'ils les finissent, à un compagnon dont la fonction est de réunir ces morceaux et de les fixer ensemble dans la position qu'ils doivent avoir. Ni moules ni modèles de bois d'aucune sorte ne sont employés; tout est fait à la main et, il faut bien le reconnaître, délicieusement fait.

Du quartier indigène de Swatow, il est inutile de parler : il ressemble plus ou moins aux quartiers des bords du fleuve de Canton, de Fatchan ou de toute autre ville du sud de la Chine. Je ne puis cependant omettre de dire ici quelques mots d'une des plus remarquables industries artistiques de Swatow, celle des peintres d'éventails.

Accompagné d'un négociant anglais, dont l'aimable hospitalité ne fait pas exception parmi ses confrères en Chine, je me rendis chez le fabricant d'éventails le plus renommé de Swatow pour la beauté des œuvres qui sortent de ses magasins. On nous montra d'abord quelques-uns des plus charmants échantillons de peinture sur éventail qu'il m'ait été donné de voir. Je demandai à être présenté aux artistes et l'on nous



Pont de Tchao-tchou. — Dessin de J. Moynet.

conduisit dans un atelier où travaillaient trois peintres. Deux étaient assis à une table, occupés à esquisser divers sujets; le troisième était étendu sur un divan, fumant une pipe d'opium. Tous trois étaient des fumeurs d'opium, et je fus frappé de ce fait que leurs plus charmantes peintures étaient conçues et exécutées sous l'influence de cette drogue. Chose remarquable, les lois de la perspective étaient soigneusement observées, et le choix des sujets aussi bien que la façon dont ils étaient traités, témoignaient de la plus grande délicatesse et des sentiments les plus tendres.

Je me trouvai réellement en présence de l'art chinois dans toute sa pureté et sa simplicité, sans la moindre association avec des éléments étrangers, comme à Hongkong; et je dois dire que, dans mon opinion, cet art est infiniment supérieur à tout ce que nous en avons pensé jusqu'à ce jour. N'oublions pas, à ce propos, que ce que nous savons de la Chine et de son art est fort peu de chose. Il y a très-peu de temps, me trouvant à Péking, j'eus l'occasion de me procurer un ou deux vieux dessins qui avaient fait partie de la collection de tableaux d'un riche particulier chinois, et ces deux seuls échantillons me donnèrent une bien plus haute idée de l'art chinois que celle que je m'étais faite jusqu'alors. L'un des deux consiste en une série d'esquisses originales représentant des enfants qui jouent, et aussi remarquables par la grâce et le naturel que par l'habileté de l'exécution.

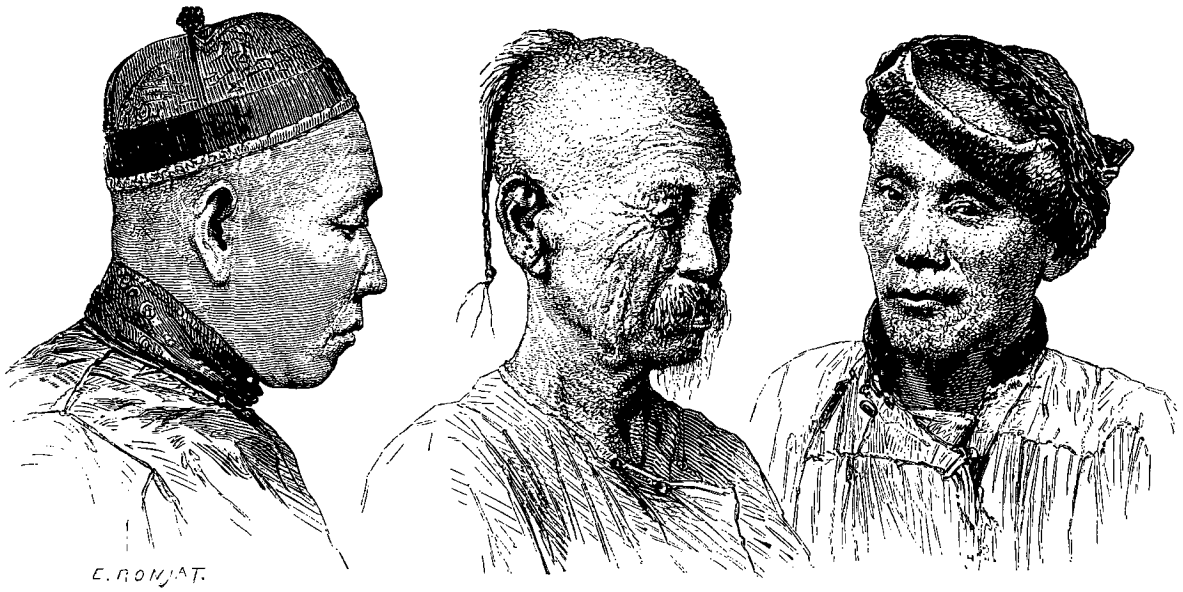
Ce ne sont pourtant que de simples esquisses à la plume. Dans un *post-scriptum* placé à la fin du livre, l'artiste dit modestement :

« J'ai réuni une douzaine d'esquisses destinées à illustrer les quatre saisons de l'année; elles commencent par une représentation des réjouissances du nou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vel an, et finissent avec le dessin qui nous montre le lion de neige. Je ne puis prétendre sans doute à la perfection des artistes d'autrefois; mais peut-être puis-je aspirer à six ou sept dixièmes de leur talent. — Écrit le 4e jour du 4e mois de l'année Wou-Chin, par Si-Hié de Hang-Tchou. »

Il est certain que l'art, en Chine, a passé par une période de décadence, et les Chinois eux-mêmes l'a-



Hommes de Swatow. — Dessin de E. Ronjat.

vouent, comme il appert de la note ci-dessus. En outre, les classes riches et instruites, en Chine comme chez nous, ne reculent devant aucun prix pour se procurer les œuvres des anciens maîtres, et ceux qui les possèdent les gardent avec un soin jaloux. Puis la plupart de ces anciennes peintures sont exécutées sur des rouleaux de soie, de sorte qu'une galerie de tableau, en Chine, ne ressemble en rien à ce que nous pourrions,



Femmes de Swatow. — Dessin de E. Ronjat.

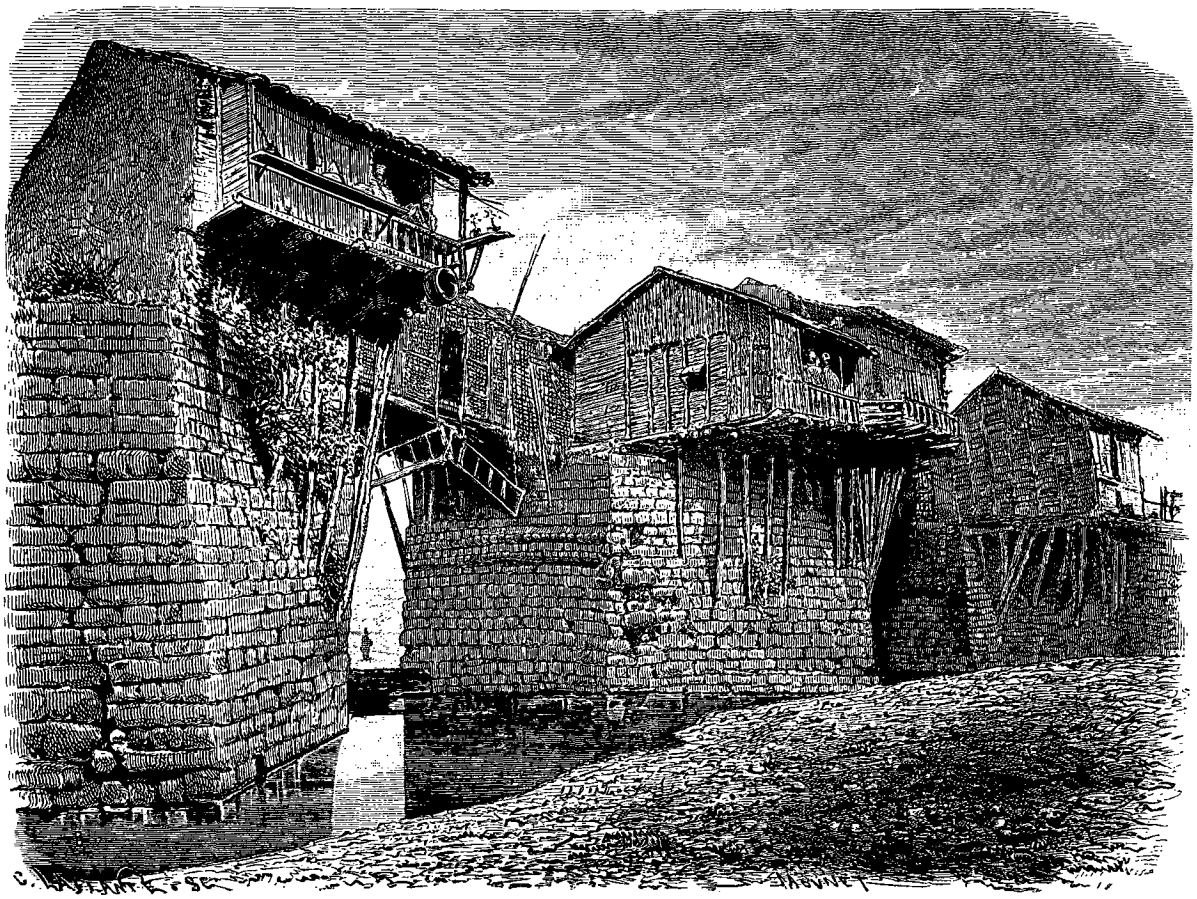
avec nos idées, nous attendre à voir. Les peintures ne sont point encadrées et exposées sur les murs, mais soigneusement roulées et tenues à l'abri du jour et de l'air. Ce n'est, dans ces conditions, que par une chance bien rare que des Européens peuvent arriver à contempler ces trésors artistiques, gardés avec tant de soin par une armée de collectionneurs.

Mon ami M. Wylie, dont le nom est bien connu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des orientalistes, examinant un jour plusieurs anciennes peintures que j'avais rapportées de Péking, me fit à ce sujet quelques remarques fort intéressantes : « La renommée des anciens maîtres, dit-il, s'est transmise jusqu'à nous par des traditions qui, pour être anecdotiques, n'en sont pas moins dignes d'attention. On rapporte, par exemple, qu'au troisième siècle, un peintre, Tsao-Pouh-Ying, ayant fini un écran pour l'empereur, s'amusa à y peindre çà et là quelques mouches, et eut la satisfaction de voir Sa Majesté prendre un mouchoir pour les chasser. Non moins célèbre était Huan-Tseuen, qui florissait vers l'an mil. Ayant été chargé des décorations murales d'une des salles du palais, il y peignit plusieurs faisans. Or des envoyés étrangers qui apportaient des faucons en présent à l'empereur ayant été introduits dans cette salle, les oiseaux de proie ne virent pas plutôt les faisans peints sur le mur qu'ils s'élancèrent sur eux au détriment de leur tête plus qu'à la satisfaction de leur instinct vorace. »

Les peintres d'éventails de Swatow sont les plus remarquables représentants de l'ancienne école de peinture dans le sud de la Chine, et s'il était encore de mode de recruter le harem en choisissant sur leurs



Pont de Tchao-tchou. — Dessin de J. Moynet.

portraits les plus belles femmes de l'empire, les artistes de Swatow pourraient employer lucrativement leur talent à peindre les futures favorites du palais.

Les plus beaux éventails sont assez difficiles à se procurer, tant est grande la concurrence des acheteurs. Il est cependant assez étrange qu'il en soit ainsi dans un district où l'on voit même des gens d'apparence très-respectable employer pour se rafraîchir un expédient beaucoup plus simple encore que l'usage de l'éventail. Il m'est arrivé, en effet, de rencontrer, par une chaude journée, entre Swatow et Tchao-tchou, des gens absolument nus, portant tout ce qu'ils avaient de vêtements en paquet sur la tête. Ils marchaient sans paraître avoir la moindre idée que leur nudité ne fût pas une chose parfaitement convenable.

TCHAO-TCHOU.

Sauvagerie des habitants. — Le pont de Tchao-tchou. Le marché. — Rebelles. — Leur châtiment.

Plus l'on remonte le cours du Han, et plus rébarbatives paraissent les populations. Lors de notre voyage, la paix avait été rétablie depuis peu dans la province. Quelque temps auparavant, les habitants d'un village appelé Otin-poe avaient attaqué l'équipage d'une cha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loupe appartenant à une canonnière anglaise, ce qui avait nécessité le bombardement de leur village. La chose s'était faite avec tant de décision et de promptitude, et ces sauvages villageois avaient été tellement surpris que, dans un rayon de quarante ou cinquante kilomètres de leurs murs en ruine, ils étaient devenus civils même envers les étrangers.

Il n'en était pas tout à fait de même à Tchao-tchou. Là, m'étant levé un matin à l'aube pour photographier un vieux pont qui traverse le fleuve, je me figurais que, grâce à l'heure matinale que j'avais choisie, j'échapperais à l'attention de la populace de la ville. Mais il se trouva malheureusement pour moi que c'était jour de marché et que le marché se tenait sur le pont; de sorte qu'avant même qu'il fût jour, de longues files de coulies chargés des produits les plus divers commencèrent à arriver de tous côtés. A peine avais-je eu le temps de prendre une photographie, qu'une foule hurlante se précipita sur la rive où je me tenais à portée de mon bateau. Au milieu d'une grêle de pierres et d'autres projectiles, je dévissai ma chambre obscure, je la pris sous mon bras avec la photographie dedans, et, armé de mon trépied aux bouts pointus, je fis face à l'ennemi et battis en retraite jusqu'au fleuve, où j'entrai pour gagner enfin mon bateau. J'y perdis le couvercle de mon objectif et le verre reçut quelques taches de boue; mais la photographie n'en vint pas moins bien, et je puis presque dire que je pris ce pont à la pointe du trépied.

Le pont de Tchao-tchou ressemble à celui de Fou-Tchou, sur le Min. Il est en pierres et composé d'un grand nombre d'arches, ou plutôt de portes carrées sous lesquelles passent les bateaux. Sur le pont, de chaque côté de la chaussée, s'élève une rangée de maisons dont la projection en dehors des parapets est telle, que sur les trois quarts de leur profondeur totale elles sont suspendues au-dessus du fleuve, et ne semblent tenir à la construction générale que par le mur de la façade qui repose sur le pont. De longues et fortes poutres portant sur les projections des contre-forts les soutiennent au-dessus de l'eau, de la même façon que les appuis soutiennent une console.

C'est ce qu'on peut appeler une architecture du genre casse-cou, et cependant le marché de la ville se tient sur ce pont et ces maisons servent de boutiques et d'habitations aux marchands. C'est là qu'ils vivent, c'est là qu'ils vendent et achètent, c'est là qu'ils dorment, attendant avec calme le moment qui les verra, eux et leurs fragiles demeures, faire le plongeon dans un tombeau vaseux. Mais la sécurité dont ils jouissent tient encore à autre chose. Entre chacune des arches sont suspendus deux légers cadres de bois que les habitants relèvent le jour et laissent religieusement tomber la nuit pour empêcher les esprits malfaisants de passer sous leurs demeures et de leur jouer de mauvais tours. Les esprits malfaisants n'avaient pas prévu cette invention!

Tchao-tchou est ouvert au commerce étranger, et l'on a une ou deux fois, mais en vain, essayé d'y établir un consulat anglais. La turbulente populace de cette ville persiste à recevoir, comme on le voit par mon exemple, les étrangers à coups de pierres, et à l'époque de ma visite il n'y avait d'autre Européen que le vice-consul. Quand je lui racontai comment j'avais été attaqué par la foule, il me répondit tranquillement :

« Vous devez vous estimer heureux d'en avoir été quitte à si bon marché; aucun Européen ne peut s'attendre à mieux de la part de la canaille indisciplinée de cette ville. »

Aussi ne fus-je pas fâché de tourner le dos à cette partie de la province de Canton et de redescendre à Swatow.

Chaque année on voit augmenter le nombre des émigrants qui quittent cette partie de la Chine pour aller travailler sur les plantations de Siam, de la Cochinchine ou des Détroits. On compte qu'en 1870 il en est parti de ce port plus de vingt mille, et nous pouvons croire que le travail est à bien bas prix en Chine, quand nous voyons qu'un salaire de deux à quatre dollars par mois suffit pour attirer les coulies hors de chez eux. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que sur une somme si modique, ils parviennent encore à mettre de côté un peu d'argent pour louer une ferme à leur retour au pays. C'était dans cette région que le gouverneur dont j'ai parlé, Jin-Lin, envoya un mandarin militaire, à la tête de deux mille hommes, pour rétablir la paix.

Cet officier, à l'époque de ma visite, était dans le district de Tchao-Yang. Il avait à peu près rempli sa mission, et le pays jouissait d'une paix et d'une prospérité qui depuis longtemps lui avaient été inconnues.

Fang-Yao, tel était le nom du mandarin, conduisait ses opérations d'une façon aussi sommaire qu'énergique. Au village de Go-soua, par exemple, il fit saisir un homme du nom de Kouin-Kong, et le somma de livrer deux cents des principaux rebelles de son village. Kouin-Kong en livra cent, pauvres diables choisis arbitrairement par lui pour payer pour les vrais coupables. De nouvelles menaces l'amenèrent à livrer encore quelques victimes. Toute la bande fut décapitée, et la tête de Kouin-Kong lui-même alla grossir le tas des têtes coupées.

Plus de mille personnes furent ainsi décapitées durant la marche mémorable de Fang-Yao.

SWABOI. — AMOY.

I

Swaboi. — Guerres civiles. — Cruautés. — Comment on traite les fous. — Amoy. — Ses habitants. — Ses boutiques. — Une taxe de guerre. — Massacres.

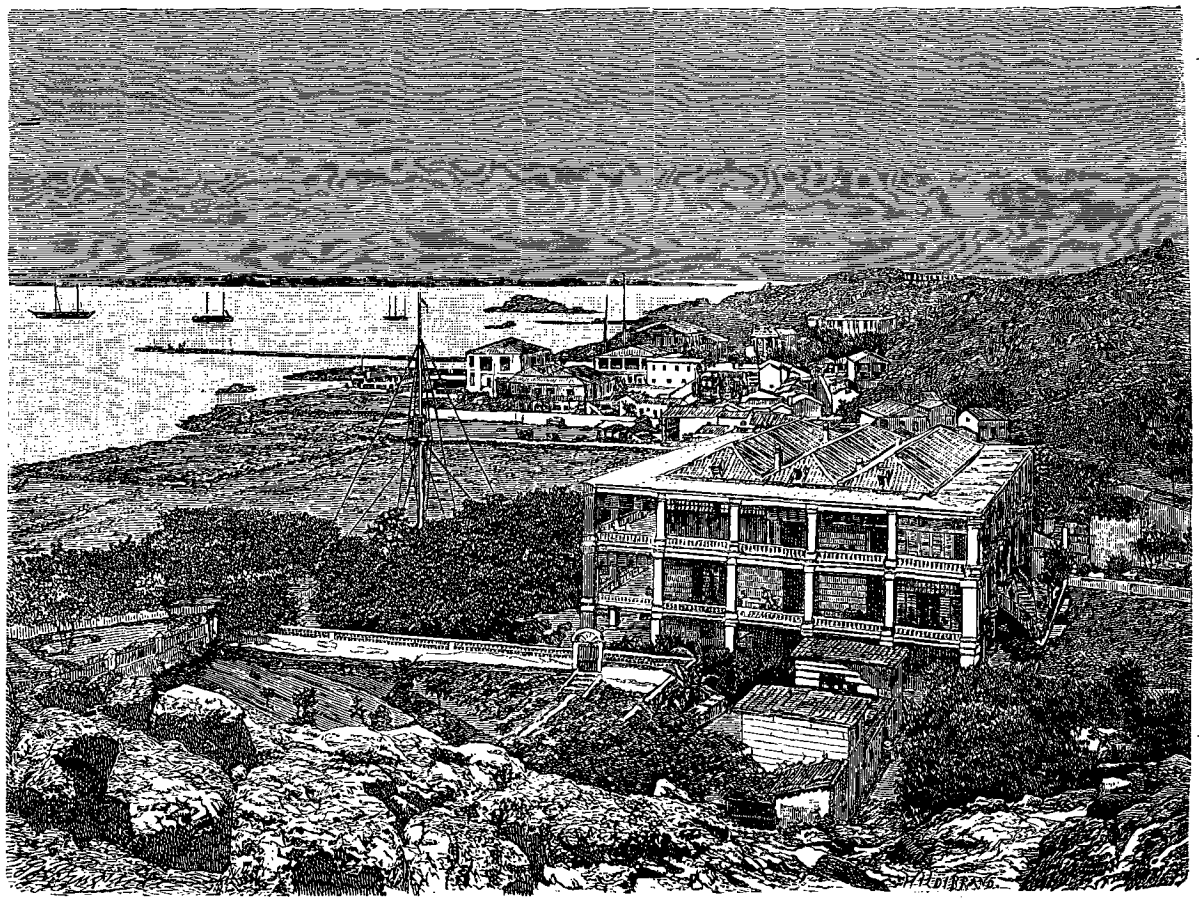
Swaboi, l'un des plus grands villages de la province, est situé à environ trois kilomètres de Swatow. Il a pour ainsi dire monopolisé le droit de fournir des coulies à la ville. Il y a environ dix ans, dix-sept au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tres villages se liguèrent contre Swaboi, et résolurent d'employer au besoin la force pour mettre un terme à l'accaparement du travail. La guerre dura quatre ans et se termina à l'avantage de Swaboi.

Pendant ces sortes de guerres, les villageois commettent les uns envers les autres les plus exécrables cruautés; ils vont, par exemple, jusqu'à ensevelir leurs ennemis tout vivants et la tête en bas, dans des trous où de la chaux vive est mêlée à la terre.

Ce fut aussi dans ce district que je pus observer les traitements inhumains que l'on fait subir aux idiots dans certaines parties de la Chine. Le défunt docteur Thompson, de Swatow, aperçut dans une de ses excursions une femme aux petits pieds qui s'en allait en boitant, privée de la canne qui est nécessaire à ces femmes estropiées. Elle fit bien voir qu'elle était folle en se dirigeant tout droit vers la chaise à porteurs du médecin, car il n'est pas, dans cette partie de la Chine, une seule Chinoise qui ne se sauve à l'approche d'un étranger. Arrivée en sa présence, elle se prosterna à ses pieds, comme s'il eût été un fonctionnaire d'un rang élevé. Sa chevelure pendait en désordre sur ses épaules; elle avait sur la tête des traces de coups et des blessures dont plusieurs saignaient encore, et ses vêtements tombaient en loques sur ses membres décharnés. Le docteur Thompson aurait voulu l'emmener au village prochain pour y panser ses plaies; mais les porteurs chinois ne voulurent pas en entendre parler.



Swatow. — Dessin de Ph. Benoist.

« Elle est folle, dirent-ils, elle est folle, qu'elle s'en aille avec les corbeaux ! »

Moi-même, j'ai vu un idiot exposé hors d'un village dans une cage de bois, pour y être nourri par les passants, ou plutôt pour y mourir de faim. Plus tard, quand je repassai par là, je cherchai à revoir ce malheureux, qui avait plutôt l'air d'un animal que d'un homme; il était mort dans sa cage.

Le premier port libre que nous trouvâmes en remontant vers le nord fut Amoy. Bien qu'il soit situé dans la province de Fou-Kien, les caractères du sol sont les mêmes que ceux de Swatow, qui dépend de la province de Canton. Les mêmes collines de terre friable à travers lesquelles percent d'énormes blocs de granit se voient à l'entrée du port, et sur la face d'un de ces rocs tournée vert le port sont gravées en gros caractères des inscriptions relatant quelques traits de l'histoire locale. Dans le port même, plusieurs de ces rochers élèvent leurs têtes grises à une grande hauteur hors de l'eau; on en voit d'autres près de là sur le rivage; ils sont l'objet de la vénération des indigènes qui les re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

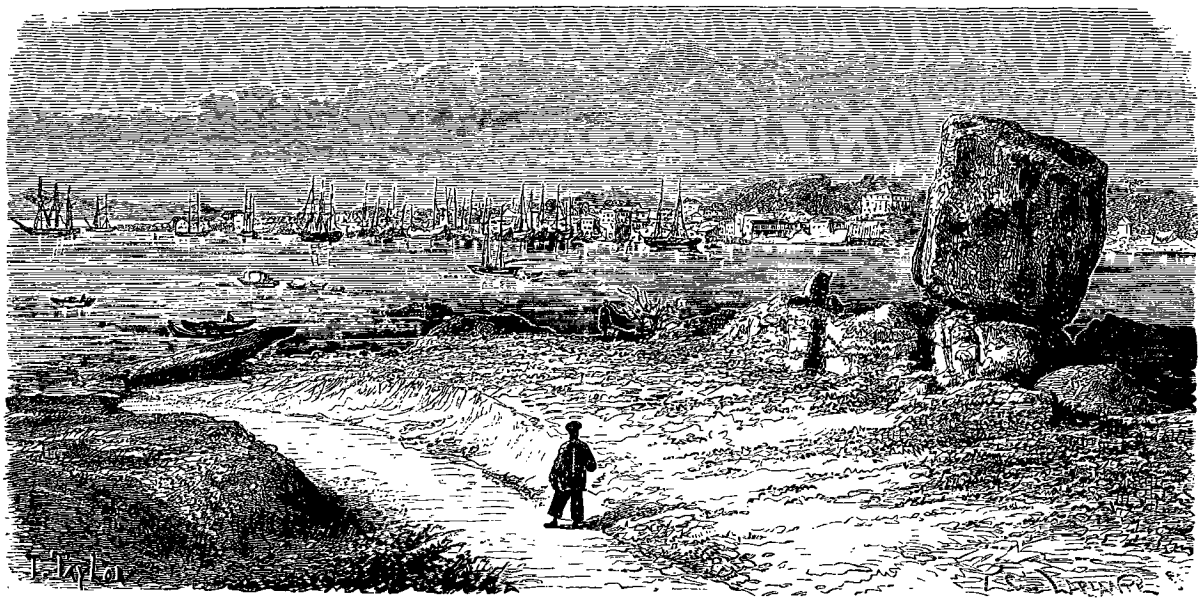
gardent comme des sortes de Feng-choui ou bonnes divinités du port. Il est bien rare cependant que dans un endroit comme celui-ci les divinités soient favorables aux classes les plus pauvres et les plus superstitieuses.

Les hommes d'Amoy font, dit-on, de bons soldats. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aux temps anciens ils combattirent vaillamment pour leur indépendance. On les considère comme les derniers qui se soumirent aux envahisseurs tartares, et ce fut sur eux que la conquête pesa le plus lourdement. Ils portent encore aujourd'hui le turban qu'ils adoptèrent comme coiffure pour cacher la tonsure et la queue, dont la mode leur fut imposée par les vainqueurs.

Le dialecte d'Amoy est si différent de celui de Canton que mes serviteurs se crurent arrivés en pays étranger; mais le simple aspect de la ville les rassura bientôt. Ils y trouvèrent, en effet, des gens de leur province, ainsi que des odeurs et des habitudes si incontestablement chinoises qu'il n'y avait point à s'y tromper.

A Amoy comme à Swatow, les maisons, dans le quartier indigène, se pressent les unes contre les autres, comme des spectateurs qui voudraient tous être au premier rang le long de la baie. Un grand nombre de ces maisons sont dans un état de dilapidation déplorable, et la longue, obscure et étroite rue qui traverse cette partie de la ville est pavée de dalles de pierre si usées et si mal jointes, qu'il s'y est formé partout des trous pleins de boue, et que si vous ne posez pas le pied avec précaution sur ces pierres branlantes, vous êtes éclaboussé de la plus indigne façon.

Une boutique sur deux dans cette rue pue la graisse fondue et les oignons; les chiens galeux et les cochons maigres que vous dérangez dans leurs



Amoy. — Dessin de Taylor.

occupations aboient ou grognent, et c'est du reste à eux seuls qu'est laissé le soin de faire disparaître les ordures de toute sorte que l'on jette hors des maisons; il n'y a pas à Amoy d'autres agents de la salubrité publique.

Ajoutez que la rue est toujours encombrée sur quelque point par les rassemblements formés autour des bandes de musiciens ambulants, et vous pourrez vous faire une idée des charmes de ce quartier. Celui des marchands étrangers n'est pas beaucoup plus beau, du moins extérieurement; mais une fois qu'on y est, on a la satisfaction de voir des bureaux bien tenus, des magasins regorgeant de produits de toute sorte, et le tableau animé du travail et de l'activité commerciale.

Le commerce de ce port est favorablement influencé par la prospérité croissante de la riche Formose; malheureusement le commerce d'importation et la circulation des marchandises à l'intérieur rencontrent comme obstacle un système, d'ailleurs fort illégal, de droits de transit que règlent seuls le besoin et l'avarice des fonctionnaires dispersés dans le pays. Une des plus lourdes contributions est celle qui, sous le nom de *Lekin*, imposée autrefois comme taxe de guerre sur les produits étrangers, n'a jamais été levée depuis. Sauf les ports de Formose, il n'y en a pas d'autres où le commerce soit chargé de si lourdes contributions.

« A Swatow, dit à ce sujet le consul américain, les taxes locales qui pèsent sur l'importation sont toujours les mêmes, c'est-à-dire un quarantième environ de ce qu'elles sont à Amoy, de sorte que les indigènes trouvent du bénéfice à transporter par terre, de Swatow aux portes mêmes d'Amoy, les marchandises étrangères qu'ils y vendent à meilleur marché que celles qui y sont directement importées. »

La taxe de guerre dont nous venons de parler fut im-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

posée afin de subvenir aux dépenses qu'occasionnèrent l'insurrection des Taïpings et celle que l'on nomma la guerre des *Petits Couteaux*.

Cette dernière éclata en 1853 et fut pour le district d'Amoy une très-sérieuse affaire. Le chef de cette société du poignard était, dit-on, un Chinois de Singapore, du nom de Tan-keng-tchin. Le soulèvement fut l'œuvre d'une de ces sociétés secrètes qui sont une



Petits pieds d'Amoy. — Dessin de E. Ronjat.

source de troubles continuels pour tous les pays où des travailleurs chinois se sont établis.

En 1864, alors que depuis quelques mois déjà Nankin était tombé aux mains des Impériaux et que la cause de Tien-Ouang ou du Roi céleste paraissait perdue ou à peu près, ses partisans firent un dernier effort et s'emparèrent de Tchang-tchou, ville qui est à Amoy ce que Tchao-tchou est à Swatow. Après une



Femmes d'Amoy. — Dessin de E. Ronjat.

lutte désespérée, la ville fut reprise par les Impériaux, et cette guerre barbare se termina par des massacres dont l'horreur n'est dépassée par aucun de ceux qui ont souillé les annales de la révolte des Taïpings. Celle-ci ne fut vaincue que grâce à l'intervention étrangère et à quelques efforts décisifs sous lesquels succombèrent les principales places fortes occupées par les rebelles. Ces succès furent trop

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souvent suivis de tueries abominables dans lesquelles ni le sexe ni l'âge ne furent épargnés. Ce sont là, il est vrai, les moyens ordinaires par lesquels les gouvernements faibles cherchent à imprimer la terreur dans le cœur du peuple.

Des faits comme celui que je vais mentionner n'étaient pas rares alors. Le massacre de Tchang-tchou fini, on ramassa deux cent cinquante-quatre têtes, deux cent trente et une queues et autant d'oreilles, que l'on prétendit avoir toutes appartenu à des rebelles. Ce qui importait était d'avoir des têtes, des queues et des oreilles, et les troupes impériales eurent la gloire de déposer ces trophées sanglants aux pieds des autorités.

On ne saurait se figurer à quelles cruelles souffrances quelques-uns de ces pauvres mutilés survécurent. L'un d'eux m'a raconté qu'il avait été obligé de tenir sa tête pour qu'elle ne tombât pas, tant elle avait été profondément tranchée. On voyait encore sur son cou d'affreuses cicatrices, semblables à celles que M. Hughes a décrites dans la *China Review* du mois de juin 1873.

J'ai vu un autre homme qui jouissait d'une très-bonne santé, bien qu'il eût eu les deux oreilles coupées et la tête en partie scalpée.

II

Hospice d'enfants à Amoy. — Abandon des enfants. — Infanticides. — Affreuse misère. — Le cimetière des pauvres. — Cercueils en terre.

M. Hughes dit aussi que l'infanticide est plus commun peut-être dans cette partie de la province de Fou-Kien que dans aucune autre partie de l'empire, et cette affirmation corrobore l'enquête que j'ai moi-même faite sur les lieux.

Quant à l'abandon des enfants, on ne prend pas la peine de le tenir secret : c'est, pour ainsi dire, un usage licite et public.

« Un jour, dit M. Hughes, je rencontrai un grand et gros gaillard de la classe des coulies, qui portait deux jolis paniers ronds suspendus aux deux bouts d'une perche. Entendant un cri d'enfant, je l'arrêtai, et je vis qu'il y avait deux enfants dans chaque panier. Ce spéculateur en innocents allait vendre ces pauvres petits êtres à l'hospice des Enfants-Trouvés, où il comptait recevoir environ dix sous par tête d'enfant du sexe féminin et soixante-dix ou soixante-quinze francs par tête d'enfant du sexe masculin.

Cet hospice avait été fondé par un négociant chinois que j'ai eu le plaisir de voir quelquefois. C'est un fait lamentable, mais certain, que pour dix sous des mères abandonnent volontiers un enfant du sexe féminin.

L'hospice d'Amoy est plus libéralement administré que celui de Canton : si l'on veut s'y procurer un enfant, on peut le faire sans payer, pourvu qu'on ait de suffisantes attestations de moralité.

D'après un des missionnaires chrétiens qui résident à Amoy, l'infanticide sévirait dans ce district sur vingt-cinq pour cent des enfants du sexe féminin. On assure même que les indigènes n'en font pas généralement plus de mystère que du simple abandon : j'ai vu une vieille femme qui avouait s'être débarrassée ainsi de trois enfants.

Ces malheureuses Chinoises donnent pour excuse leur extrême dénûment, et il est bien certain que je n'avais aucune idée d'un tel degré de misère, avant d'avoir visité leurs demeures. Les environs sont naturellement pauvres, stériles même, et les incursions et les pillages des rebelles et des Impériaux ont anéanti les ressources et abattu l'énergie des classes les plus pauvres. Il est vrai, d'un autre côté, que la guerre a éclairci la population, mais pas assez pour que sa densité en soit matériellement très-affectée. Un homme dans la force de l'âge ne peut gagner que dix sous par jour, et un habile ouvrier seize.

Il se fait dans un des quartiers, ou plutôt dans un des faubourgs de la ville, un grand commerce d'engrais composés de tout ce que les habitants peuvent recueillir d'ordures et de rebuts de toute sorte. Les gens qui se livrent à ce commerce habitent le voisinage même des fosses infectes où ils préparent ce genre d'engrais, et le loyer des bouges où ils grouillent leur coûte environ dix sous par mois.

Non loin de ce lieu, sur une colline, est le cimetière des pauvres. Sur les fosses, sans pierres tombales, sans tertres de gazon, on jette de la chaux mêlée de fragments de verre et de pots cassés pour empêcher les chiens et les porcs de déterrer les cadavres.

Comment les pauvres gens de ce quartier font pour vivre, c'est ce que je ne saurais dire. A en juger par la multitude des fosses dans le cimetière, ils meurent en grand nombre, et qui pourrait s'en étonner en songeant à l'atmosphère empestée dans laquelle ils vivent ?

J'inspectai une ou deux de ces habitations, misérables huttes élevées sur le sol nu. Souvent elles ne contenaient pas un seul meuble, et la saleté des pauvres déguenillés qui les habitaient était révoltante. Cependant de tous côtés couraient des enfants occupés à jeter des pierres dans les mares ou à chasser les porcs et les chiens pour les empêcher de dévorer les ordures, seul article de commerce qui se trouve dans la localité. Presque tous ces enfants étaient du sexe masculin, et comme, après tout, les garçons coûtent autant à nourrir que les filles, il ne semble pas que l'extrême pauvreté suffise à expliquer la coutume de l'infanticide. Le besoin est sans doute une des causes, mais non moins indirecte que directe, en ce sens que le besoin produit une insensibilité extrême, une dureté de cœur et un égoïsme sauvages qui à la longue pétrifient jusqu'au cœur maternel et le rendent capable de vendre ou de tuer son enfant.

Il y avait non loin de là une autre colline du haut de laquelle on apercevait le port. Sur cette colline je trouvai une rangée de grandes jarres de terre, et dans chaque jarre un squelette. Un de ces vases ayant été

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cassé, les ossements gisaient dispersés sur le sol, et des enfants jouaient à la balle avec le crâne. Que pouvaient bien être ces restes déshonorés, sur lesquels un Ézéchiel aurait pu prophétiser la chute de son peuple? C'étaient les restes de gens attendant les honneurs de la sépulture.

Disons en passant que cette cérémonie ne se doit accomplir que selon les prescriptions des Feng-choui. Mais, hélas! aucun Feng-choui ne fera que la plupart de ces squelettes connaissent jamais d'autre lieu de repos que les vases de terre où ils ont été déposés; car, ou ceux de leurs parents qui leur ont survécu sont morts depuis, ou ils sont trop pauvres pour faire les frais de l'enterrement si souvent ajourné. De pareils exemples sont bien faits pour expliquer comment les Chinois, par crainte de semblables abandons, s'attachent avec tant d'ardeur à consacrer, bien longtemps avant leur mort, une partie ou la totalité de leurs économies à l'achat d'un cercueil, d'un suaire, et du terrain où ils seront un jour enterrés.

C'est une peinture bien sombre que celle que jusqu'ici j'ai faite d'Amoy. Il ne faudrait cependant pas croire que même les plus pauvres quartiers n'y soient pas éclairés parfois de quelques rayons de lumière. C'est ce que l'on va voir dans le chapitre suivant.

III

Fabrication de fleurs artificielles. — Le quartier riche d'Amoy.

Pendant une de mes nombreuses tournées, je pénétrai un jour dans une sombre ruelle où je trouvai les habitants se livrant avec entrain à une industrie toute nouvelle pour moi. Hommes, femmes, enfants, étaient occupés à fabriquer des fleurs artificielles d'une rare beauté, avec la moelle d'une plante de Formose, l'*Aralia papyrifera*. C'est la plante avec laquelle on fait le papier improprement appelé papier de riz.

Dans toutes les maisons où j'entrai, je vis des milliers de fleurs étalées sur des plateaux, et si exactement semblables aux fleurs naturelles qu'on aurait pu les croire vivantes. Il était intéressant de suivre les fins et vifs mouvements des petites mains délicates qui étaient à l'œuvre dans ces ateliers; sous leurs doigts naissaient avec une rapidité inconcevable les roses, les lis, les azalées et les camélias.

Atelier, magasin, bureau, habitation, chaque maison est tout cela à la fois, et les ouvriers y sont tellement à l'étroit que les étrangers, pour les voir au travail ou faire quelques achats, sont assez souvent forcés de rester dehors, sur le pas de la porte.

J'achetai un grand nombre de ces fleurs à un homme dont la boutique me parut une des plus pauvres de l'endroit. Il me demanda de lui faire une avance d'argent, et m'offrit même de fournir caution si je le désirais. Je lui prêtai quelques dollars, sans lui demander la moindre garantie, et quoique je lui fusse absolument inconnu, il tint ses engagements avec l'honnêteté la plus scrupuleuse.

On compte à Amoy beaucoup de riches marchands chinois qui mènent une existence facile et habitent de belles maisons situées sur les hauteurs du voisinage.

Sur ces hauteurs s'élèvent aussi des temples et des monastères, bâtis dans les situations les plus romantiques, parmi d'énormes rochers de granit dont les sommets dominent la plaine de plusieurs centaines de pieds d'élévation. Du haut du rocher sur lequel est bâti le monastère du *Cerf blanc*, entre autres, on a une vue admirable de la ville, du port et de l'île de Kou-lang-sou.

Cette île est le lieu de résidence de la plupart des Européens, et les maisons de Kou-lang-sou, avec leurs beaux parcs et leurs jardins, ne le cèdent en rien à aucune de celles qu'on peut rencontrer en Chine.

Il s'y trouve aussi quelques établissements appartenant aux Missions chrétiennes, qui, à coup sûr, ne trouveront nulle part un champ où leurs services soient plus nécessaires que dans cet ignorant et malheureux district d'Amoy.

En somme, et au risque de m'exposer au reproche d'avoir exagéré mes premières impressions, je dois ajouter qu'en dépit de tout ce que j'ai raconté de la population de cette ville et de ses institutions, j'ai passé un mois très-agréable à Amoy, grâce à l'aimable hospitalité de ses marchands. J'ai joui pleinement de cette hospitalité et je ne saurais dire combien de facilités elle m'a offertes pour visiter tout ce qui pouvait m'offrir quelque intérêt. L'un mettait à ma disposition son bateau, l'autre son cheval.

Les amateurs d'exercices hippiques se sont ménagé un champ de courses dans une étroite plaine, tout près des forts qui, l'un après l'autre, tombèrent en notre pouvoir en 1841. Quelques gros canons couverts de rouille y sont encore en place et marquent la scène de la lutte qui se termina par la prise de l'île d'Amoy.

Cette île est depuis deux ou trois siècles un des points sur lesquels le commerce étranger s'est donné rendez-vous; mais c'est dans ces dernières années seulement qu'il y a pris une véritable importance.

J'ai vu sur les collines un certain nombre de tombeaux européens, dont quelques-uns remontent au quinzième siècle.

IV

Départ d'Amoy.

Le 1er avril 1871, je pris le bateau à vapeur pour aller d'Amoy à Formose; mais avant de quitter le port j'allai, à bord du *Yesso*, dire adieu à un ami que sa mauvaise santé forçait de retourner au pays. Je ne devais plus le revoir; il mourut en route. C'est trop souvent ce qui arrive à nos compatriotes. Ils se figurent, quand ils se sentent malades, que la saison froide les remettra, et ils patientent sous ce climat qui mine leur santé. Trop tard ils s'aperçoivent qu'ils ont compté sur des forces qu'ils n'ont plus, et trop tard ils se livrent à la brise de mer qui les ramènera,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

selon leur espérance, au pays natal et ne les conduit qu'à leur tombeau.

Sur le steamer, je trouvai dans le docteur Maxwell, médecin de la Mission de Taï-Ouan, à Formose, un aimable compagnon de voyage, et j'obtins de lui beaucoup d'informations intéressantes.

Partis d'Amoy à cinq heures du soir, nous passâmes le matin suivant à la pointe du jour devant un groupe de petites îles appelées Iles des Pêcheurs.

Un vent du nord, qui soufflait avec violence, me força à rester couché jusqu'au moment où je fus appelé sur le pont pour voir la terre. C'était une vue infiniment agréable, en vérité ; mais comme le navire roulait ! et combien l'île de Formose, hélas ! (ce fut en ce moment la seule chose qui me frappa) était encore éloignée ! Cependant, une fois sur mes jambes, j'employai mon temps à examiner du mieux que je pus les chaînes de montagnes de l'intérieur, dont les cimes se perdaient dans les nues.

Un étroit passage entre des rochers me fut indiqué



Habitants d'Amoy. — Dessin de E. Ronjat.

comme le seul port accessible, et ce fut là, en effet, que le steamer vint mouiller, à environ trois kilomètres du rivage.

En attendant le débarquement, je pris un vif intérêt à la conversation d'un Malais qui m'informa que les navires se perdaient très-souvent sur ces rives, et que leurs matelots étaient toujours dévorés par de féroces sauvages qui sans cesse surveillaient la grève pour faire leur proie de tout ce que les flots leur jetaient.

Ce sont là des exagérations. Ce passager faisait, je crois, allusion au naufrage de la goëlette *Macao* en 1859 ; l'équipage fut, en effet, massacré sur cette côte par les indigènes. Peut-être aussi voulait-il parler d'un équipage américain qui, plus récemment et plus au sud de l'île, fut aussi massacré. Mais deux exemples n'autorisent pas une affirmation si générale et si absolue. Toutefois il est avéré que certaines tribus indigènes sont cannibales, et que quelquefois ces sauvages volent et assassinent les malheureux naufragés.

Traduit par A. TALANDIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1875

(PREMIER SEMESTRE).

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Les explorations africaines gardent toujours une importance capitale. — Le voyage scientifique du lieutenant Cameron. Résultats déjà acquis. Le Tanganika, le grand lac intérieur de l'Afrique australe, complétement reconnu. Découverte d'un déversoir du lac vers l'ouest. Écoulement final : le Zaïre? l'Ogovaï? — Altitude du lac constatée (huit cent vingt-six mètres). — Dernières nouvelles du voyage. Plan de retour. — II. Insuccès de la seconde tentative anglaise par la côte occidentale. Le lieutenant Grandy n'atteint pas même la partie du Zaïre où le capitaine Tuckey remonta en 1816. Retour en Angleterre. — Les causes de cet insuccès selon M. Rawlinson. « Nul n'y réussira mieux que l'Angleterre. » — III. L'Allemagne n'accepte pas cet arrêt. M. Behm. Le docteur Petermann. — Les deux moyens d'arriver à de grandes découvertes : voyageurs isolés, grandes expéditions. Avantages et inconvénients. — Les armées de porteurs remplacées par des éléphants domestiques. — IV. L'expédition allemande de la côte occidentale. Elle est arrivée depuis deux ans sur la côte, et n'a pu encore se mettre en route pour l'intérieur. Causes de ces délais. Époque fixée pour le départ, fin de mai 1875. — V. Une autre ligne d'exploration à poursuivre au nord des précédentes, plus près de l'équateur. *Ligne française.* Le nœud des grands problèmes hydrographiques et orographiques de l'Afrique centrale. — Voyage prochain de M. Savorgnan de Brazza dans cette direction. — VI. Les Égyptiens au sud de Gondokoro. Le colonel Gordon. — Dispositions pour la complète reconnaissance de l'Albert Nyanza — Expédition italienne projetée pour gagner le Victoria Nyanza en traversant le pays des Gallas depuis Berbérah et le sud de l'Abyssinie. Importance capitale de l'exploration du pays des Gallas au double point de vue de la géographie et de l'ethnographie. — VII. Vaste extension que prend la domination égyptienne dans le Sud. Le khédive et les Pharaons. Prise de possession du Darfour. — Voyage du docteur Nachtigall dans le Soudan oriental, depuis le Bornou jusqu'au Nil. Importance capitale de cette traversée d'une grande région jusqu'à présent presque absolument inconnue. — Course de Gerh. Rohlfs à l'ouest du Nil, depuis la Grande Oasis et l'oasis de Dakhel juqu'à l'oasis de Siwah. — Deux nouvelles expéditions égyptiennes à l'ouest du Nil et du Fleuve Blanc. — VIII. Le mouvement scientifique en Égypte, et la part que la France y a eue. Champollion et Mariette, Linant de Bellefond et Ferdinand de Lesseps. — Une société de Géographie au Caire, sous la présidence du docteur Schweinfurth. — IX. Les explorations récentes dans le Sahara algérien. M. Largeau à Ghadamès. Projet de M. Soleillet pour la traversée du Grand Désert jusqu'au Sénégal par Timbouktou. Mission de MM. Roudaire et Henry Duveyrier pour l'étude complète des lagunes du Sahara algérien et du Sahara tunisien. — Progrès de nos informations sur les conditions physiques et la configuration du Sahara. — X. La science et les rivalités nationales en Asie. Russes et Anglais. L'Asie centrale ouverte par le Nord et par le Sud. — La France et l'Angleterre en Indo-Chine. Les routes commerciales vers la Chine du Sud. — M. Delaporte et le docteur Harmand. — XI. Les voyages arctiques. — L'expédition anglaise et les garanties qu'elle présente pour la solution définitive de la question polaire. — Investigations sous-marines qui l'ont précédée. Mission hydrographique du navire *le Challenger*. Les découvertes merveilleuses dont la science vient de s'enrichir dans cet ordre d'études. La configuration et la vie du fond des océans. — Le livre de M. Wyville Thomson sur le fond des mers, complément de l'ouvrage de M. Élisée Reclus, *la Terre*. — La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Reclus. — XII. Le Congrès Géographique du 1er août.

I

Les explorations africaines gardent toujours le premier rang parmi les grandes entreprises qui se poursuivent vers les parties du globe encore inconnues. Depuis six mois, nous n'avons à enregistrer aucun résultat considérable, mais il y a lieu d'espérer que d'ici à peu de temps des nouvelles importantes nous arriveront de différents points du continent.

Depuis six mois, avons-nous dit, nous n'avons pas à enregistrer de résultat considérable : il faut toutefois excepter la reconnaissance complète du Tanganîka, le grand lac central, dont la carte, transmise en Angleterre, a été publiée dans le cahier de mars de l'excellent journal géographique qui se publie depuis deux ans à Londres sous la direction de M. Clements Markham[1]. L'exploration a eu lieu du 13 mars au 9 mai 1874. Déjà Speke et Burton en 1857, et, quinze ans plus tard, Livingstone, accompagné de Stanley, avaient pu faire un relevé à peu près suffisant de la partie nord du lac; mais la moitié méridionale restait presque inconnue. La reconnaissance du lieutenant Cameron comble cette lacune. Le Tanganîka est une nappe d'eau splendide. Sa largeur n'est guère, en moyenne, que de quarante à quarante-cinq kilomètres; mais le lac, qui s'étend du quatrième au neuvième parallèle au sud de l'équateur, dépasse en longueur six cents kilomètres. C'est au moins seize fois la superficie du lac de Genève. La carte que le voyageur en a levée en modifie notablement les contours et l'inclinaison; c'est déjà, au total, une fort belle acquisition pour la carte du continent africain. La découverte la plus importante, si elle se confirme, est celle d'un déversoir que le Tanganîka aurait dans sa partie occidentale. La rivière, large et profonde, qui recevrait les eaux du lac, se nomme le Loukouga; elle irait, d'après les indigènes, se jeter dans le Loualaba, fleuve dont Livingstone nous a déjà révélé l'existence, mais dont nous ignorons encore la terminaison finale. Peut-être est-ce l'origine du Zaïre, peut-être de l'Ogovaï ou de

1. *The Geographical Magazine*, mars, p. 71-73, et carte. Cette notice a été traduite dans l'*Explorateur*, 19 mars 1875.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelque branche considérable d'un de ces deux grands fleuves : c'est ce que les reconnaissances qui vont partir de la côte occidentale nous diront bientôt sans doute. Le lieutenant Cameron a aussi déterminé, par des observations très-attentives, le niveau du lac par rapport à l'océan, point si important dans l'étude des problèmes qui se rattachent à la configuration générale de l'Afrique. Son chiffre, deux mille sept cent dix pieds anglais (huit cent vingt-six mètres), ne s'éloigne pas beaucoup de celui qu'avait trouvé Livingstone.

Nous l'avons dit il y a six mois, et nous le répétons avec une confiance plus grande encore aujourd'hui : de tous les voyageurs qui se partagent en ce moment la tâche périlleuse d'ouvrir à nos observations les contrées encore inconnues du continent, le lieutenant Cameron se place au premier rang. Avec lui nous n'en sommes plus aux simples espérances. Il a fait amplement ses preuves. Il a montré, dans les circonstances les plus difficiles, une fermeté d'âme, une décision de caractère des plus rares, jointes à l'habileté professionnelle de l'observateur. Ce sont là les qualités mères de l'explorateur scientifique. Le champ qui s'ouvre devant lui est d'ailleurs immense, dans quelque direction que les circonstances le portent, et les premières difficultés, qui sont toujours les plus grandes, en sont maintenant surmontées. Nos vœux les plus ardents, au nom de la science, doivent l'accompagner dans son retour.

Aux dernières nouvelles que l'on a reçues à Londres, — elles datent maintenant de près d'un an, — Cameron, de retour à Oudjidji dont il a vérifié la position astronomique, latitude et longitude, se disposait à revenir à l'ouest du lac, afin de reprendre avant tout l'examen du cours du Loukouga. Peut-être se porterait-il au nord, pour déterminer le système hydrographique de cette région inconnue; puis, si rien ne venait retarder ou contrarier sa marche, il se proposait de traverser les cinq cents lieues de pays inconnus qui séparent le Tanganika de la côte occidentale de l'Afrique, et de revenir ainsi en Europe par le Congo. Jamais voyageur, si le ciel le favorise, n'aura été salué, nous pouvons le prédire, d'acclamations plus enthousiastes et mieux justifiées.

II

Cette partie brillante des explorations anglaises en Afrique est une compensation du triste dénoûment de l'entreprise qui avait été simultanément dirigée sur la côte occidentale. On sait que la Société de Géographie de Londres, lorsqu'elle organisa, à la fin de 1872, la continuation de la grande expédition de Livingstone, voulut attaquer le continent austral à la fois par les deux côtes, par le Zanguebar et par le Congo. L'expédition de l'Est fut placée sous la direction du lieutenant Cameron, accompagné de plusieurs auxiliaires que la mort ou la maladie ont frappés dès le début; on donna la conduite de l'expédition de l'Ouest à un autre officier de la marine royale, le lieutenant Grandy, secondé par son frère. Une somme considérable, deux mille livres sterling, fournie par la libéralité d'un des membres de la Société, avait été mise à leur disposition. MM. Grandy arrivèrent à Saint-Paul de Loanda au mois de décembre; de là ils se rendirent au port d'Ambriz (à peu près sous le huitième degré de latitude sud), où ils comptaient se procurer plus aisément les porteurs dont ils avaient besoin, et ils en partirent le 12 mars 1873 pour l'intérieur. Après avoir coupé une partie considérable du Congo, d'abord au nord-est, puis au nord, ils gagnèrent les bords du Zaïre le 29 août, à une grande distance en deçà du point où avait atteint, en 1816, le capitaine Tuckey, à la relation duquel nous devons, encore aujourd'hui, à peu près tout ce que nous savons de ce grand fleuve. Retenus là par la saison des pluies et par d'autres causes encore, ils y furent rejoints, le 17 avril 1874, par le capitaine Hopkins, qui leur apportait la triste nouvelle de la mort de Livingstone. Ils recevaient en même temps l'injonction de revenir en Angleterre.

Sir Henry Rawlinson, dans son *Address* annuelle à la Société de Géographie de Londres au mois de novembre 1874, dit, pour expliquer ce rappel, que la mort de Livingstone rendait désormais l'expédition sans objet. L'expédition sans objet! l'entreprise la plus neuve, la plus considérable, et aussi la plus riche en promesses, si les explorateurs avaient réussi à s'ouvrir par l'ouest l'accès du Plateau central et de la région des grands lacs! Il est clair que le président de la Société de Londres n'a pas tout dit, n'a pas voulu tout dire. Le rappel, évidemment, n'était que pour le cas où l'expédition serait encore retenue sur le Zaïre, et on eût été heureux de ne plus l'y trouver. Pour atténuer ce coûteux échec, M. Rawlinson, à la vérité, en rejette la cause sur les circonstances qui sont propres à ces contrées de l'ouest, sur les dispositions hostiles des populations et sur le peu de confiance qu'on peut mettre en elles. « Aussi, ajoute sir Henry, le principal résultat de ce hasardeux voyage a été de montrer l'extrême difficulté, quant à présent, de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique en partant d'un point quelconque de la côte occidentale entre l'équateur et le dixième degré de latitude sud, et par conséquent l'improbabilité que l'expédition allemande, qui doit partir de cette côte, puisse effectuer son projet d'atteindre dans l'intérieur la mystérieuse capitale de Muata Yanvo. »

Là où l'Angleterre n'a pas réussi, qui pourrait réussir?

L'exemple si frappant de Henry Stanley n'est pourtant pas encore bien éloigné.

III

L'Allemagne savante s'est sentie piquée au vif par cette sorte d'interdit national. « Il faudra voir, s'écrie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fièrement le docteur Petermann dans ses *Mittheilungen*, si la « puissante Allemagne » acceptera si aisément cette prophétie décourageante. »

Assurément les obstacles sont grands, les difficultés énormes, et celles qu'a signalées le président de la Société de Londres sont bien réelles. Dans un article spécial sur ce sujet, un des habiles auxiliaires que l'éminent directeur du journal géographique de Gotha est assez heureux pour voir groupés autour de lui et de son œuvre, M. Behm, a plutôt grossi ces difficultés qu'il n'a voulu les amoindrir[1]. Ce n'est pas seulement des populations, de leur mauvais vouloir, de leur apathie, de la jalousie et de l'avidité d'une quantité innombrable de petits chefs dans ces contrées où l'on ne trouve pas de grandes dominations capables d'apporter aux voyageurs une protection étendue et réellement efficace ; — ce n'est pas seulement de là que viennent les empêchements : ils sont aussi dans le climat et le pays,—dans le climat dont l'insalubrité dépasse toute expression, dans le pays couvert d'impénétrables forêts sur d'immenses étendues. Voilà les obstacles qu'il ne faut pas se dissimuler.

Il ne faudrait cependant pas non plus exagérer. Sans doute les bas pays de la zone littorale, dans ces portions de l'Afrique comprises entre les tropiques, ont été trop souvent mortelles aux constitutions européennes. Un soleil ardent, des pluies torrentielles, de vastes marécages, des nuées d'abominables insectes, sont des fléaux bien faits pour abattre les constitutions les plus robustes ; mais il ne faut pas oublier que ces redoutables fléaux ne sévissent, à vrai dire, qu'au voisinage de la côte. En général le pays s'élève rapidement par de pittoresques gradins, et dès qu'on les a gravis on se trouve dans un milieu d'une tout autre nature. Les parties connues de l'immense pourtour montrent sans nul doute ce que sont les portions encore ignorées. L'expérience a fait voir que le plateau de mille à douze cents mètres d'altitude qui constitue la plus grande partie, sinon la totalité de l'Afrique australe, jouit en général d'un climat auquel les Européens s'accommodent aisément ; même sous l'équateur, on a trouvé des contrées que l'on peut ranger parmi les plus belles et les plus salubres du globe. Sortir promptement de la bande littorale et gagner le haut pays, tout est là.

Il est vrai qu'un autre empêchement se présente : la difficulté des transports. Cette difficulté est formidable, en effet, et elle est inhérente à toute expédition organisée sur une grande échelle. C'est en cela qu'un voyageur résolu (deux au plus allant de compagnie), robuste, bon marcheur, bien préparé aux observations scientifiques, un Burckhardt, un Seetzen, un Barth, un Kraft, un d'Abbadie, un Schweinfurth, un Nachtigall, un Stanley, allant de peuplade en peuplade, de tribu en tribu vers un but déterminé, muni de médicaments plus que de bagages et apportant aux Noirs les avis et le secours avidement recherchés du médecin, garantie presque certaine de respect et de prestige, c'est en cela, dis-je, qu'un simple voyageur, dans ces conditions, aura plus de chances de réussite qu'une nombreuse expédition exigeant de véritables armées de porteurs, très-coûteuses à former et encore plus difficiles à maintenir. Les plus grandes découvertes, c'est à l'initiative individuelle, non aux expéditions organisées, qu'on les doit. Il faut d'ailleurs reconnaître que le problème présente, sous ses deux aspects, de graves difficultés, particulièrement en ce qui touche à l'Afrique, et que peut-être on y peut trouver un moyen terme. Dans tous les cas, il semble que dans les contrées de l'ouest où l'expédition Grandy vient d'échouer et où l'expédition allemande se prépare, l'organisation d'une nombreuse expédition rencontre encore plus d'empêchements que sur la côte orientale. Il paraît bien que c'est là qu'est la cause principale du défaut de réussite de l'expédition anglaise, car nous ne voulons mettre en doute ni l'énergie, ni la résolution, ni l'habileté de celui qui en avait la conduite. Aussi le docteur Petermann, pour mettre l'expédition allemande à l'abri de cette difficulté capitale, propose d'y employer, en guise de porteurs, des éléphants domestiques que l'on tirerait de l'Inde[1]. Il y aurait bien là une cause de retards, d'ajournement peut-être ; mais cette considération est secondaire, comparée au succès final.

IV

On sait que l'expédition allemande, sous la conduite du docteur Güssfeldt, est arrivée depuis le mois de juillet 1873, il y a deux ans tout à l'heure, à la côte occidentale de l'Afrique du Sud, d'où elle se propose de pénétrer dans l'intérieur. Elle a établi son quartier général à Chïnchoxo, factorerie hollandaise située à un degré au nord de l'embouchure du Zaïre, un peu au delà du cinquième degré de latitude australe. Différentes causes l'y ont retenue depuis lors, — d'abord la saison des pluies, puis la nécessité de réparer les pertes matérielles causées par un accident de mer au sortir de Sierra Leone. Le temps, du reste, a été mis à profit. Des excursions ont été faites en diverses directions, pour prendre langue et se préparer d'autant mieux à la grande entreprise. On a recueilli des informations ; plusieurs nouveaux auxiliaires sont arrivés d'Allemagne. Il paraît que l'on se proposerait de partager l'expédition en plusieurs troupes qui avanceraient en rayonnant dans un cercle plus ou moins ouvert selon les circonstances, afin de multiplier et d'étendre les chances d'informations. Tel est le plan ; reste l'exécution. Ici, comme toujours, la grande, l'énorme difficulté est de réunir les moyens de transport. C'est pour cela que le docteur Petermann, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, a conseillé l'em-

1. *Die Deutsche afrikanische Expedition*, Mittheilungen, janvier 1875, p. 1.

1. *Die Deutsche afrikanische Expedition, und ihre Beförderungs-Mittel*. Mittheilungen, janvier 1875, p. 7.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ploi des éléphants. Ce serait, du reste, un moyen extrême, car les dernières nouvelles annonçaient que le départ de Chïnchoxo devait avoir lieu à la fin de mai. Si aucun empêchement n'est survenu, le docteur Güssfeldt et sa caravane sont maintenant en route depuis un mois.

V

Nous accompagnons, certes, de tous nos vœux la glorieuse et pacifique entreprise des savants allemands; le champ où ils vont s'engager, où ils sont peut-être engagés en ce moment en se portant directement à l'est, est immense, et de grandes découvertes les y attendent. La route qu'ils vont suivre les conduit au Tanganîka, et doit relier à la côte de l'Atlantique les découvertes de Burton, de Livingstone et de Cameron. Il y a là à remplir sur la carte un vide de cinq cents lieues de largeur, la moitié occidentale du continent africain au sud de l'équateur. Un pareil résultat est bien digne des efforts que l'on y consacre.

Néanmoins nous avons toujours pensé, et nous l'avons dit plus d'une fois déjà, qu'une ligne d'exploration plus importante encore, s'il est possible, que les lignes choisies par l'Angleterre et l'Allemagne vers le parallèle du Zaïre inférieur, aux environs du cinquième et du quatrième degré de latitude, serait celle qui se porterait à deux ou trois degrés plus haut vers l'équateur. Cette ligne équatoriale, nous l'avons qualifiée de *ligne française*, parce qu'elle semble naturellement réservée à nos explorateurs. Elle a son point de départ au Gabon et à l'Ogovaï, deux territoires dont nos établissements et les nombreuses reconnaissances de nos officiers ont fait une terre française. Les découvertes que l'on poursuivra dans cette direction commandent toutes les autres et en deviendront le lien commun. C'est par là qu'on arrivera directement au nœud de tous les problèmes que présente encore la structure physique du continent. Là sont les Alpes centrales de l'Afrique; là sont indubitablement les sources du Nil, celles du Chari, de la Binoué, de l'Ogovaï, du Congo ou Zaïre, du Zambézi : de même que le Danube et l'Inn, le Rhin et le Rhône, le Pô et l'Adige, sortent du nœud central de nos Alpes d'Europe; le Missouri, la Colombie et le Colorado, du nœud central des Montagnes Rocheuses; le Brahmapoutra, le Gange, le Satledj et le Sindh, du nœud central de l'Himâlaya. C'est la loi universelle, la loi nécessaire de la configuration des continents. La carte d'Afrique sera dès lors achevée; les découvertes partielles faites dès à présent dans toutes les directions se rejoindront immédiatement comme autant de tronçons qui ont trouvé leur point d'attache.

Nous avons l'espoir bien fondé que le voyage d'un des officiers les plus instruits et les plus capables de notre marine nationale, M. Savorgnan de Brazza, contribuera puissamment à résoudre ces questions. M. de Brazza, investi d'une mission officielle, pourvu de tous les moyens matériels propres à faciliter son entreprise et à la rendre fructueuse pour la science, et parfaitement préparé d'ailleurs à la tâche laborieuse à laquelle il s'est dévoué, est sur le point de prendre la mer dans un de nos ports, afin d'arriver à la côte d'Afrique au moment où l'interruption de la saison des pluies va permettre de partir pour l'intérieur. Il est seulement accompagné de M. Alfred Marche, le savant naturaliste qui en 1873 et 1874 a secondé M. le marquis de Compiègne dans son voyage à l'Ogovaï. MM. de Compiègne et Marche ont remonté le fleuve très-loin au delà de ce qu'on avait fait avant eux[1]; et, bien qu'arrêtés dans leur marche par des difficultés qu'ils n'ont pas eu les moyens matériels de surmonter, ils n'en ont pas moins beaucoup ajouté aux informations fournies par les deux relations de l'aventureux Du Chaillu. C'est aussi par l'Ogovaï que M. de Brazza attaque l'Afrique équatoriale. Mais les branches supérieures du fleuve, s'il parvient à y remonter, doivent le porter au cœur même du continent, dans la haute région qu'il importe d'atteindre. Si nos prévisions et celles du voyageur se réalisent, cette expédition peut prendre le premier rang parmi celles qui ont lieu en ce moment dans ces parties centrales de l'Afrique.

VI

Sur d'autres points du continent africain, des entreprises se poursuivent et des événements s'accomplissent qui auront une grande influence sur les futures explorations. Le colonel Gordon, qui a succédé à sir Samuel Baker dans le commandement de l'expédition égyptienne du Fleuve Blanc, continue l'organisation de ces contrées équatoriales dont l'Égypte a pris possession. On sait que le but du khédive — le but proclamé — était de mettre fin, en occupant ces pays extrêmes, à la chasse aux Noirs destinée à alimenter d'esclaves les États musulmans d'Afrique et d'Asie. L'investigation géographique ne pouvait rester étrangère à ces entreprises politiques dans des contrées peu ou point connues. L'étude des pays compris entre Gondokoro et les lacs de l'équateur — un intervalle de plus de quatre degrés de latitude — y trouvera de grandes facilités; un résultat plus neuf encore et d'une importance scientifique de premier ordre, est l'exploration complète des grandes nappes d'eau de cette région lacustre. Déjà l'on transmet des aperçus tout nouveaux sur la forme et l'étendue du Victoria Nyanza, et les dispositions étaient prises pour la reconnaissance de l'Albert Nyanza, dont il importe tant de déterminer les rapports controversés avec le Tanganîka. Toute cette géographie équatoriale est dans

1. Voy. la notice sommaire que M. de Compiègne a communiquée à notre Société de Géographie, dans le *Bulletin* de la Société, cah. de sept. 1874, p. 225, avec une esquisse de leur relevé du fleuve.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un état fiévreux de gestation. En même temps on annonce qu'il s'organise à Rome une expédition destinée à gagner le Choa par Berbérah et Harrar, pour se porter de là au Victoria Nyanza par la contrée des Gallas, où jusqu'à présent aucun voyageur européen n'a pénétré. Cette expédition, si elle s'accomplit, ne le cédera en importance ni aux riches explorations du lieutenant Cameron, ni à celles que préparent la mission allemande du docteur Güssfeldt et la mission française de M. de Brazza. A l'étude locale du pays et du peuple Galla se rattachent non-seulement de vastes investigations géographiques absolument neuves, mais ainsi des questions ethnographiques d'une immense portée pour l'étude générale de l'ethnologie africaine.

VII

L'action militaire du nouveau royaume Égyptien, comme autrefois celle du vieil empire des Pharaons, tend ainsi à embrasser le bassin tout entier du Nil; et, ce que l'antiquité n'a pas connu, le concours de la science vient ennoblir aujourd'hui ces lointaines entreprises inspirées par la politique. Des événements tout récents ont mis le Darfour sous la main puissante du khédive. De ce côté l'empire Égyptien s'avance au cœur du Soudan, très-loin déjà à l'ouest du Fleuve Blanc, extension qui va faciliter les reconnaissances poussées dans le Soudan oriental, entre le lac Tchad et le Nil. Encore une immense lacune de la carte d'Afrique qui tend à se remplir dans un avenir prochain. Tout se tient dans cette rapide succession d'efforts et d'événements. L'Afrique silencieuse et inconnue durant tant de siècles, s'ouvre maintenant de toutes parts à nos recherches, et prend chaque jour une plus large place dans nos préoccupations scientifiques.

Un voyage qui s'achève il y a quelques jours à peine, le voyage du docteur Nachtigall, inaugure brillamment l'ère nouvelle des explorations du Soudan oriental. La relation, impatiemment attendue, n'est pas publiée encore; mais déjà des communications successives aux recueils scientifiques de l'Allemagne, de Londres et de Paris[1], permettent d'en apprécier la très-grande importance. Les courses du docteur Nachtigall, heureusement accomplies avec des ressources pécuniaires très-limitées, — ce qui vient à l'appui de notre remarque précédente quant à la supériorité des explorations individuelles sur les grandes expéditions collectives, — ont conduit le voyageur au Tibesti, au Borgou, au Ouadâi, au Baghirmi et au Darfour, d'où il a gagné le Nil égyptien par le Kordofan. Sauf le Baghirmi, sur lequel Barth avait réuni quelques notions en 1852, et le Darfour, vu par un seul voyageur, George Browne, il y a bientôt un siècle (en 1793), nul Européen n'avait vu aucun de ces pays. C'est une moisson aussi neuve qu'importante, sans parler des contrées et des tribus limitrophes sur lesquelles le docteur Nachtigall a pu recueillir d'abondantes informations, telles que le Ouadjanga, le Dar Rounga, le Dar Banda, le Dar Fertit, et bien d'autres, dont les noms mêmes étaient à peine connus. Entre le Tchad et le Darfour, la carte se peuple pour la première fois de noms, de positions et de rivières; en même temps qu'au sud du Darfour les informations nouvellement acquises se relient à celles de Peney, de Petherick, de Heuglin et de Schweinfurth. C'est une transformation complète, à laquelle ajoute encore l'excursion récente accomplie à l'ouest du Nil par Gerhard Rohlfs, depuis la Grande Oasis et l'oasis de Dakhel jusqu'à l'oasis de Siwah.

A toutes ces richesses qui donnent à la carte un aspect tout nouveau, vont se joindre bientôt les acquisitions que ne peuvent manquer de nous donner les conquêtes égyptiennes. On annonçait d'Alexandrie, dès le mois de décembre dernier, que deux expéditions organisées par le gouvernement venaient de partir pour le Soudan. Chacune d'elles se composait de huit officiers européens, douze officiers égyptiens et soixante-trois soldats. Elles devaient examiner le pays situé entre le Nil et le Darfour, et de là se porter dans la direction de l'équateur, à l'ouest de l'Albert Nyanza. Les deux expéditions devaient faire des rapports sur les territoires qu'elles allaient visiter, accompagnés de cartes ou de levés militaires. La conquête du Darfour, aujourd'hui complète, étend considérablement le cercle de ces premières reconnaissances.

VIII

L'Égypte prend ainsi chaque jour une place plus élevée, non-seulement dans la hiérarchie politique, mais aussi dans le mouvement scientifique du monde occidental. Cette transformation rapide d'un grand État musulman a pour nous un intérêt particulier, car elle est en partie notre œuvre. Les premiers germes, on le sait, en ont été portés sur le sol égyptien par l'expédition légendaire de la fin du dernier siècle, et nous n'avons pas cessé depuis lors d'avoir une part considérable dans les innovations que Méhémet-Ali et ses successeurs ont poursuivies. La France est restée le conseil et le soutien du gouvernement réformateur. Les grands travaux publics exécutés en Égypte depuis un demi-siècle sont dus principalement à des ingénieurs français; les premières études, les recherches savantes, les fouilles, les investigations locales, qui font revivre pour nous les restes soixante fois séculaires de l'antique civilisation pharaonique, ce sont des Français qui en ont eu l'initiative, et ce sont des Français encore qui en continuent la tradition. C'est aux hautes écoles de la France que se sont formés les jeunes Égyptiens qui deviennent à leur tour les forces de l'avenir. Est-il besoin de rappeler le percement de

1. A la *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde* de Berlin, aux *Mittheilungen* de Gotha, aux Sociétés géographiques de Londres et de Paris.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'isthme de Suez, le grand œuvre du siècle? Champollion et Mariette, Linant de Bellefond et Ferdinand de Lesseps, sont des noms qui resteront éternellement liés à la régénération de l'Égypte.

Il se produit en ce moment un fait qui reçoit, des circonstances actuelles, une signification particulière. Nous en devons la connaissance à une lettre de M. Schweinfurth, l'éminent explorateur de la haute Nubie; quoique cette lettre ait été déjà publiée, il nous est impossible de ne pas la reproduire ici en partie. « Me voici depuis huit jours sur le sol africain, écrivait du Caire M. Schweinfurth au commencement de février dernier, et le brillant soleil d'un hiver qui vaut nos étés m'a fait promptement oublier les misères que j'ai subies dernièrement dans le Nord inhospitalier[1]. Je suis entré au service du khédive : ce prince vient de m'ouvrir un superbe champ d'activité où la moisson pourra être abondante....

« Le khédive est tout entier aux plans grandioses qu'il veut mettre à exécution dans le sud lointain de son immense royaume. L'annexion du Darfour ouvre de larges horizons. Le docteur Nachtigall nous arrive de ce pays, après avoir traversé toute la région qui va du lac Tchad au Nil; ce voyageur a comblé de grandes lacunes dans notre connaissance de ces vastes contrées. Depuis Browne, qui y fut si menacé il y a quatre-vingt-cinq ans, c'est le seul Européen sorti vivant de ce Darfour, où le docteur Cuny a trouvé une mort prématurée.

« Nachtigall nous apprend que le Darfour est une contrée bien peuplée, qui n'a pas moins de quatre millions d'âmes. L'état-major égyptien y a déjà envoyé deux expéditions savantes, si bien qu'avant longtemps ces lieux compteront au nombre des mieux connus du continent d'Afrique.

« Le 4 février, c'est-à-dire hier, j'ai été chargé par le khédive de la formation d'une société géographique égyptienne, société qui devra servir d'organe à toutes les grandes entreprises d'exploration et de découvertes faites dans le sud de l'immense « vice-royauté ». Elle aura pour tâche de pourvoir les explorations actuelles d'instructions scientifiques, et d'ouvrir de nouvelles voies aux voyageurs et aux commerçants. L'activité de l'état-major égyptien, qui a pour chefs des hommes de la plus haute valeur; les grandes entreprises de chemins de fer, de canaux, de télégraphes, qui ont surtout pour théâtre des contrées peu connues encore; les progrès extraordinaires de toute sorte qui sont la conséquence de l'annexion du Darfour, des pays du Nil supérieur et de ceux d'où le fleuve tire ses origines; enfin, le mouvement nouveau qui se manifeste sur les frontières de l'Abyssinie, du pays des Gallas, au bord de la mer Rouge, tout cela promet un bel et bon avenir à cette fondation d'un monarque dévoué tout entier à l'avancement matériel et moral de ses peuples. »

1. Le voyageur, à son retour d'Afrique, avait fait une tournée dans les provinces Baltiques, sa patrie.

IX

D'autres entreprises qui nous touchent directement appellent encore notre attention avant de nous éloigner de l'Afrique. De bons, faciles et fréquents rapports entre nos provinces de l'Algérie et les populations sahariennes n'intéressent pas moins la sécurité politique de la colonie que son activité commerciale. Aujourd'hui que la perturbation qui a suivi les sinistres événements de 1870 est calmée, l'attention s'est reportée de ce côté. De jeunes voyageurs, instruits, bien préparés à la tâche, pleins d'ardeur et de courage, se sont offerts pour renouer, avec quelques centres importants, des rapports interrompus. L'un d'eux, M. Dournaux-Dupéré, est malheureusement tombé, au mois d'avril 1874, durant sa traversée de Tougourt à Gh'ât, sous les coups de bandits indigènes; dans le même temps, M. Soleillet arrivait à Insâlah, centre principal du Touât, sans réussir autant qu'il l'aurait voulu, dans cette première tentative, à surmonter parmi les tribus la défiance que des hostilités intéressées ont répandue contre nous. Ces difficultés étaient prévues; elles n'ont pas refroidi le zèle des explorateurs. M. Largeau a immédiatement repris la tâche si tristement interrompue de M. Dournaux-Dupéré, et il l'a heureusement menée à terme. Il est arrivé à Gh'adamès, point commercial fort important du Sahara tripolitain, au mois de février 1875; il y a été reçu par le gouverneur et par les principaux commerçants de la manière la plus cordiale, et tous ont témoigné les meilleures dispositions pour l'établissement de rapports réguliers et réciproques dont ils comprennent les avantages. Plusieurs communications partielles et un rapport de M. Largeau ont été imprimés dans l'*Explorateur*[1], excellent journal fondé à Paris il y a cinq mois par une commission sortie du sein de la Société de Géographie, dans le double but de servir le commerce par la science, et la science par le commerce. Le voyage de M. Largeau ne s'adresse pas seulement aux intérêts commerciaux, ce qui en est, quant à présent, l'objet principal : il renferme aussi des informations géographiques d'une valeur sérieuse. Le voyageur a remonté une partie du lit de l'Igh'arghar, immense sillon aujourd'hui presque entièrement desséché qui fut autrefois un grand fleuve sous le nom de *Niger* (ou plus correctement *Nighir*), nom consacré par plusieurs de nos auteurs classiques. Le voyageur se propose de reprendre cette exploration, qui est d'un extrême intérêt pour l'étude physique du Sahara non moins que pour la géographie historique. M. Soleillet espère bien, lui aussi, poursuivre son entreprise et achever sa traversée du Désert jusqu'au Sénégal en touchant à Timbouktou. Ces tentatives, auxquelles se dévouent de jeunes et vigoureux pionniers, porteront leurs fruits tôt ou tard pour la prospérité commerciale de nos possessions africaines : en attendant, elles

1. Notamment au n° 18, 3 juin 1875.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étendent rapidement nos informations sur les conditions physiques et la configuration naguère encore si peu connue du Sahara. Une autre mission qui se rattache à l'idée mise en avant par un habile ingénieur, M. Roudaire, de créer au pied de l'Atlas oriental, par l'introduction des eaux de la Méditerranée, un vaste lac, une mer intérieure comme on a dit, a complété l'examen d'une partie des lagunes qui s'étendent entre Biskra et le golfe de Gabès, dans l'espace que couvrirait cette mer intérieure. Nous ne pouvons ni ne voulons rien préjuger quant à la théorie de M. Roudaire; mais dans tous les cas, elle nous aura valu des notions précises sur une étendue considérable du Sahara algérien. M. Henry Duveyrier, notre excellent collègue à la Société de Géographie, savant qui doit à ses belles explorations de cette région de l'Afrique une compétence toute spéciale, va publier prochainement, dans le Bulletin de la Société, un rapport sur la mission du Melgh'ir dont il faisait partie. Ce sera, nous en avons l'assurance, un bon document de plus ajouté à ceux qui s'accumulent en ce moment sur le centre et le nord de l'Afrique.

X

Les intérêts positifs du commerce, pour ne rien dire des préoccupations politiques, ne se séparent guère, pour le plus grand nombre, des recherches désintéressées de la science. On le voit assez par les questions qui s'agitent en Asie. Les États, comme les individus, ont leurs passions, leur égoïsme et leur intolérance. Qu'un peuple qui a mis la main, sans s'astreindre toujours au droit strict, à l'abstraction morale, sur l'Inde presque entière et sur bien d'autres points de l'Orient et du monde, voie une puissance rivale, soucieuse à la fois de la sécurité de ses frontières et de l'extension de sa vie commerciale, imposer son autorité aux tribus turbulentes du Turkestan, la jalousie s'éveille, et des inquiétudes plus ou moins dissimulées s'emparent même des esprits que l'on croirait devoir s'élever au-dessus de ces appréhensions étroites. C'est l'impression que nous a laissée la lecture d'un livre, d'ailleurs plein de recherches et d'informations, que sir Rawlinson, le profond et célèbre assyriologue, vient de publier sur l'Asie centrale[1]. Mais il ne faut pas trop demander à certaines natures, surtout, à ce qu'il paraît, aux natures insulaires. Pour nous, qui ne sommes pas, Dieu merci, sous les mêmes influences, nous ne sommes touchés en tout ceci que du profit que la civilisation générale et la science en retirent. Que le progrès vienne de la Néva ou de la Tamise, il importe peu. Les travaux des ingénieurs russes sur l'Oxus, le sir Daria et la rivière de Samarkand, les observations des envoyés anglais au plateau de Pamir et dans les vallées de Yarkand et de Kachgar, nous sont également précieux. L'Asie centrale est désormais ouverte à la fois par le Nord et par le Sud.

Sur de moindres proportions, on retrouve quelque chose d'analogue en Indo-Chine. L'Angleterre, depuis longtemps déjà, cherche à ouvrir à ses échanges une voie facile et prompte entre le nord-est de l'Inde ou le Pégu et le sud-ouest de la Chine. Ces efforts sont légitimes et on ne saurait l'en blâmer, d'autant plus que des documents d'un certain intérêt sont sortis de ces tentatives. Elles n'ont pas abouti, cependant. Cet insuccès a plus d'une raison. Les dispositions du gouvernement birman y sont sûrement pour quelque chose. Qu'un prince qui, depuis un demi-siècle, a été dépouillé par l'Angleterre de la moitié de ses possessions n'ait pas mis à la seconder un empressement bien chaleureux, on ne saurait guère s'en étonner. Mais le déplaisir de l'Angleterre, ou pour parler peut-être avec plus de justice, le déplaisir des Anglais intéressés dans la question, tient aussi, et plus encore, à une autre cause. On ne saurait voir sans un désappointement mal contenu que nos possessions de l'Indo-Chine sont infiniment mieux placées que l'Inde anglaise pour une communication avec le Yun-nan, et par le Yun-nan avec toute la Chine méridionale, et que si le Mé-kong, coupé de nombreux rapides dans sa partie moyenne, ne permet pas d'en faire une grande route de commerce, le Tunking et son fleuve nous ouvrent la voie que le Mé-kong nous refuse. Nous ignorons, du reste, par quelle raison la mission que devait diriger M. Delaporte, un des membres éminents de l'expédition du Mé-kong en 1866, s'est trouvée suspendue; cette interruption nous paraît regrettable. Toutefois, un des compagnons de Francis Garnier et de M. Delaporte dans les expéditions précédentes, le docteur Harmand de la marine militaire, est retourné en Indo-Chine, chargé de poursuivre les mêmes études; nous attendons les prochains résultats de cette nouvelle mission.

XI

Des régions du tropique il faut nous transporter pour un instant vers la région du Nord. On sait combien, depuis dix ans, la reprise des expéditions polaires s'est emparée de l'attention générale. Là du moins il n'existe d'autre rivalité que la pure émulation scientifique, noble et puissante impulsion où se déploient les plus rares qualités de l'énergie humaine. L'année qui vient de s'écouler n'a pas vu d'entreprises nouvelles. L'Allemagne, l'Autriche et l'Amérique préparent pour la publicité scientifique les résultats de leurs dernières expéditions, en même temps que le docteur Petermann, l'infatigable instigateur des voyages arctiques, continue de réunir dans ses *Mittheilungen* tous les documents qui peuvent avancer ou diriger l'étude des questions physiques

1. *England and Russia in the East. A series of papers on the political and geographical condition of Central Asia.* London, 1875, 1 vol. avec carte. La carte, dernière œuvre du regrettable John Arrowsmith, n'est pas une des parties les moins intéressantes du livre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui se rattachent à ces voyages. L'Angleterre enfin a complété les dispositions de l'expédition nationale par laquelle elle rentre dans cette arène des investigations polaires, dont elle s'était retirée depuis vingt-cinq ans.

L'Angleterre, cependant, n'était pas restée inactive. C'est principalement à son initiative que sont dues, depuis dix ans, les curieuses études sous-marines qui ont ajouté un grand et beau chapitre à la physique du globe, et qui nous ont révélé de nouveaux mystères de la vie universelle. Le gouvernement anglais a favorisé par de larges subsides les expéditions hydrographiques que vient de couronner la mission accomplie sur le *Challenger*. Les sondages nécessités par la pose des câbles sous-marins ont été le point de départ de ces recherches nouvelles, d'où sont sortis tant de résultats inattendus. En même temps que d'intrépides observateurs atteignent, au péril de leur vie, les plus hautes sommités du globe et les derniers espaces accessibles de l'atmosphère, le regard de l'homme, par une frappante coïncidence, plonge en quelque sorte, au moyen d'ingénieux appareils, jusqu'aux dernières profondeurs des océans. Ce sont deux chapitres, remplis de merveilles et d'étonnements, qui viennent s'ajouter à l'étude directement accessible de la surface terrestre, et qui agrandissent immensément l'étendue de notre domaine. Un livre dont vient de s'enrichir notre littérature scientifique, l'ouvrage de M. Wyville Thomson, met ces questions et ces faits à la portée de tous[1]. Cet ouvrage du savant anglais devient le complément du beau livre de M. Élisée Reclus sur *la Terre*, riche vestibule de l'imposant édifice que M. Reclus promet en ce moment d'élever à la géographie générale[2].

Par son organisation, pleine de prévisions et de prudence, non moins que par la science éprouvée et l'habileté pratique des officiers qui la conduisent, l'expédition arctique qui vient de quitter les ports de l'Angleterre permet de concevoir les plus grandes espérances. Cette fois enfin, le drapeau européen va peut-être flotter sur le pôle; et dans tous les cas des découvertes importantes seront certainement rapportées du bassin polaire. Tout au moins saurons-nous, sans nul doute, où et comment se termine le Groenland. Après les expéditions allemandes et américaines qui lui ont frayé la voie, la marine anglaise est liée d'honneur à la solution du problème.

1. *Les Abîmes de la mer. Ouvrage traduit de l'anglais par le docteur Lortet, directeur de Muscum d'histoire naturelle; avec 94 gravures dans le texte et 8 cartes.* Paris, 1875, un volume grand in-8°.

2. *Nouvelle Géographie universelle : la Terre et les Hommes.* Paris, 1875. Huit livraisons ont paru.

XII

Toutes ces questions et bien d'autres vont bientôt s'imposer à l'attention publique par les mille voix de la grande publicité. C'est le 1er août prochain que va s'ouvrir à Paris, sous la présidence de l'amiral La Roncière-Le Noury, le Congrès Géographique accompagné d'une exposition internationale. L'initiative de ces grandes assises de la science appartient à notre Société de Géographie; mais l'adhésion empressée qu'y ont apportée tous les gouvernements de l'Europe et du Nouveau-Monde lui a donné un caractère universel. La France, plus qu'aucun autre peuple, est ici dans son rôle, le rôle qu'elle a toujours eu dans le monde, d'appeler à elle comme en un lumineux foyer toutes les idées, tous les faits, toutes les études et les découvertes du dehors, et de les refléter au dehors avec plus d'éclat, d'évidence et de pureté.

Après les événements qu'il vient de traverser, c'est un honneur pour notre pays d'avoir provoqué et organisé cette réunion européenne, — plus qu'européenne, universelle. Les hautes pensées que la science sollicite sont des pensées de concorde et d'apaisement. Celles dont va s'inspirer le Congrès Géographique s'adressent à toutes les voix de l'intelligence. Un grand nombre de questions qui touchent à toutes les parties de la science du globe, aux côtés pratiques et d'application comme aux choses d'érudition pure, ont été adressées à toutes les académies, à toutes les sociétés savantes, à toutes les notabilités de la science, afin de provoquer des études sérieuses, d'utiles discussions écrites ou verbales. Les dix jours que durera le Congrès seront consacrés en partie aux lectures, aux communications, aux discussions qui en seront la suite, en partie à des conférences où des voyageurs, des savants, des personnalités éminentes aborderont les sujets qui dans ces derniers temps ont particulièrement occupé l'attention publique. Lectures, discussions et conférences auront assurément, aussi bien que l'exposition, un vif attrait pour tous, et pour quelques-uns un sérieux et profond intérêt. Est-il besoin d'ajouter que les instigateurs du Congrès, secondés d'ailleurs par la libéralité du gouvernement du Maréchal, ne négligeront rien pour que l'accueil que trouveront près de nous les visiteurs étrangers soit digne de l'hospitalité cordiale dont notre pays a toujours eu le renom mérité?

Il faut que le Congrès Géographique de 1875 reste dans le souvenir de tous, et laisse sa trace dans l'histoire de la science.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

20 juin 1875

FIN DU VINGT-NEUVIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Fortifications de Trébizonde	Th. Deyrolle.	1
Un cafedji ambulant	Th. Deyrolle.	4
Le bord de la mer, a Trébizonde	Th. Deyrolle.	5
Retour du marché de Trébizonde	Th. Deyrolle.	7
Le Kabak-Meïdan	Th. Deyrolle.	8
Dames arméniennes et grecques, a Trébizonde	Th. Deyrolle.	9
Loueur de chevaux	Th. Deyrolle.	11
Un zaptié du pacha	Th. Deyrolle.	12
Mosquée du Giaour-Meïdan, a Trébizonde	Th. Deyrolle.	13
Marchand de charbon de Djewilisk	Th. Deyrolle.	14
Ma tente a Karatchoukour	Th. Deyrolle.	15
Jeune fille armenienne	Th. Deyrolle.	16
Une fontaine dans les montagnes de Trébizonde. — Paysanne grecque.	Th. Deyrolle.	17
Jeune Laze	Th. Deyrolle.	20
Un moulin près de Djewilisk	Th. Deyrolle.	21
Fileuse arménienne	Th. Deyrolle.	23
Chèvres sauvages	Th. Deyrolle.	24
Exécution d'un brigand, a Trébizonde	Th. Deyrolle.	25
Un kaïmackli près de Gumuch-Khané	Th. Deyrolle.	28
Paysans des environs de Trébizonde	Th. Deyrolle.	29
Noyers a loupes	Th. Deyrolle.	32
Transport de sections de navires en fer par chameaux dans le désert de Nubie	.....	33
L'ingénieur Edwin Higginbotham; sir Samuel White Baker, pacha; lieutenant Baker, lieutenant-colonel Abd-el-Kader	G. Durand.	35
La flottille a son départ de Khartoum	.....	37
Les « Quarante-Voleurs »	.....	40
Rencontre imprévue d'un crocodile	Émile Bayard.	41
Le Baleniceps rex	.....	44
Halage d'un steamer dans la végétation	E. Riou	45
Un chef chillouk tué par un hippopotame	.....	47
Le dahabièh attaqué par un hippopotame	.....	48
Cérémonie de l'annexion officielle de Gondokoro	.....	49
Indigènes baris fuyant avec les troupeaux du camp	.....	52
Combat a Belinian	.....	53
Molote ou bèche en fer des tribus bari et madi	.....	55
Fourneau de pipe des Baris	.....	55
Crâne du baleniceps rex	.....	56
Paquet de corde tressée de l'Ouganda	.....	56
Spécimen de sandale en cuir cru de l'Ounyoro	.....	56
Matelot mutilé par un crocodile	Émile Bayard.	57
Attaque du quartier général d'Ismailia par les Baris et les Loquias	.....	60
Les éléphants dans l'embarras	E. Riou	61
Canot chaviré par un hippopotame	Émile Bayard.	63
Têtes de flèches des Baris	.....	64
Javelot a éléphant, fait pour être lancé du haut d'un arbre	.....	64

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Massue en bois de fer a pointe acérée, employée par les Shirs.	. . . . .	64
Table de syénite, a la base du mont Redgiaf	. . . . .	65
Amarn	. . . . .	66
Entrée dans la vallée de Mougi	. . . . .	68
Le camp du major Abdoullah attaqué pendant la nuit par les Baris	. . . . .	69
Vue du Nil Blanc au-dessus des dernières cataractes, a Affouddo	. . . . .	71
En marche vers Fatiko	. . . . .	72
Passion folle des femmes indigènes de Fatiko pour la musique et la danse	E. Riou	73
Gourde des indigènes de l'Ounyoro	. . . . .	75
Couteau de l'Ounyoro, a manche entouré de fil de cuivre	. . . . .	75
Tentative hostile sur la place publique de Masindi	. . . . .	76
Le roi de l'Ounyoro, Kabba-Réga, et ses chefs	Émile Bayard	77
Fragment de palissade du fort, en bois de figuier	. . . . .	78
Le camp de Masindi incendié par les indigènes	E. Riou	79
Bataille de Masindi	. . . . .	80
En marche vers Rionga. Embuscade dans les hautes herbes	. . . . .	81
En canots vers l'île du roi Rionga	. . . . .	84
L'échange du sang entre le roi Rionga et sir S. Baker	Émile Bayard	85
Combat contre les chasseurs d'esclaves	. . . . .	87
Le détachement de Tayib-Agha surpris par les Baris	. . . . .	88
Les herbes furent allumées et la chasse commença	E. Riou	89
Le fort de Fatiko	. . . . .	91
Rencontre d'une lionne	. . . . .	92
Trop de reconnaissance	Émile Bayard	93
Le camp de Gondokoro	. . . . .	95
La tombe d'Edw. Higginbotham	. . . . .	96
Partie basse de Fontarabie, habitée par les pêcheurs	E. Grandsire	97
Porte d'entrée de Fontarabie	E. Grandsire	100
Vue de Fontarabie, prise d'Hendaye	E. Grandsire	101
Fontarabie : Calle de Pampino	E. Grandsire	104
Grande rue de Fontarabie (calle Major)	E. Grandsire	105
Fontarabie : Calle de Las Tiendas	E. Grandsire	108
Grande rue de Fontarabie (calle Major), vue prise de l'église	E. Grandsire	109
Porte en ruine de Fontarabie, près des remparts	E. Grandsire	112
Une famille de cholos en villégiature	E. Riou	113
Un Higueral	E. Riou	116
Maison du général Cerdeña. — Entrée du val de Tambo	E. Riou	116
Les Chimbangueras	E. Riou	117
Pierre Leroux	E. Riou	119
L'auteur exhumant des momies	E. Riou	120
Débarquement d'une machine	E. Riou	121
Les épaves	E. Riou	123
Un Frère de la Côte	E. Riou	124
Vallées d'Ilo et de Moquehua, vues a vol d'oiseau	E. Riou	125
Volcan d'Omate	E. Riou	127
Village de Pati	E. Riou	128
Rio de Condoroma en temps de crue	E. Riou	129
Mine de San Lorenzo	E. Riou	131
Entrée de la mine de Nuestra Señora de Guadelupe	E. Riou	131
Poste de Machu Condoroma	E. Riou	132
Halte de nuit dans la sierra de Huilcanota	E. Riou	133
Village et rio de Chita	E. Riou	135
Vue de Cailloma la Rica	E. Riou	136
Vue du lac de Vilafro	E. Riou	137
Un colonel du génie et son aide de camp	E. Riou	140
Visite des notables de Cailloma	E. Riou	141
Entre Charybde et Scylla	E. Riou	143

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Tombés au champ d'honneur	E. Riou	144
Pêche au suchi dans le lac de Vilafro	E. Riou	145
Ruines a Challqui	E. Riou	148
Fête de San Isidro, laboureur, a Challqui	E. Riou	149
Rivière Apurimac : District d'Aconcahua	E. Riou	151
Village de Coporaquè	E. Riou	152
Don Mariano Teran, curé de Coporaquè	E. Riou	152
Cavernes de Huarunini	E. Riou	153
Village de Velille	E. Riou	155
Un nacimiento a Velille	E. Riou	156
Dikes de basalte : Rivière de Velille	E. Riou	157
Vue du rio Apurimac aux environs de Pampanca	E. Riou	160
Rio et quebrada de Jarama	E. Riou	161
Rancheria de Huatquina	E. Riou	163
Source du rio Mesacancha	E. Riou	164
Un bac sur la rivière Mesacancha	E. Riou	165
Hacienda de Siete Vueltas	E. Riou	168
Rampe de Huarancalqui	E. Riou	169
La descendance du Soleil	E. Riou	172
Ferme du Cascabel dans la vallée de Huarancalqui	E. Riou	173
Doña Monica et sa fille	E. Riou	176
Cerro Melchior : Halte de nuit	E. Riou	177
Funérailles d'un enfant	E. Riou	179
La base du cerro Melchior : Incendie des graminées	E. Riou	181
Ascension du cerro Melchior : Zone des cyperacées	E. Riou	184
A la recherche d'une source	E. Riou	185
L'escalade	E. Riou	188
Cours du Tampu-Apurimac	E. Riou	189
Indiens Anapatis et Meneaoros	E. Riou	192
Golfe de Trieste : Le port de Pirano	E. Grandsire	193
Trieste : La place de la Bourse	E. Grandsire	196
Environs de Trieste : Le château de Miramar, résidence de l'archiduc Maximilien	E. Grandsire	197
Trieste : Une famille de Cici	Émile Bayard	200
Environs de Trieste : Le cabinet de travail de l'archiduc Maximilien, a Miramar	B. Bonnafoux	201
Trieste : Les paysannes slaves de Servola	Émile Bayard	204
Trieste : Église de Saint-Just	E. Grandsire	205
Trieste : La saline de Lusandra, détruite par les Vénitiens	E. Grandsire	206
Le lion de saint Marc sur l'hôtel de ville de Muggia	E. Grandsire	207
Mune : L'intérieur de l'habitation du curé de Mune, village des Cici	Lafosse	208
Istrie : Une ferme a Sbandati (district de Pisino)	E. Grandsire	209
Istrie : Paysan slave et Tzigane a la foire de Pisino	Émile Bayard	212
Istrie : Vue de la ville de Pisino au bord de la Foiba	E. Grandsire	213
Types de paysans slaves : Fermière de Dignano; habitant de Monpaderno	Émile Bayard	215
Parenzo : Le « Duomo », église des premiers temps du christianisme	E. Grandsire	216
District de Pisino : La place de l'Église a Monpaderno	E. Grandsire	217
Vue de Parenzo	E. Grandsire	220
Pisino : Paysans des différents villages du district au marché de Pisino	Émile Bayard	221
Ile San-Nicolo : Édit des provéditeurs a l'occasion de la peste de 1600	E. Grandsire	223
Côte d'Istrie : Sainte-Catherine-en-l'Ile, écueil entre Parenzo et Fasana	E. Grandsire	224
Istrie : La place du Forum ou de la Seigneurie, a Pola	H. Clerget	225
Monuments antiques a Pola : Le temple dédié a Rome et a Auguste	H. Clerget	228
Monuments antiques a Pola : L'amphithéâtre romain	H. Clerget	229
Monuments antiques a Pola : La Porte dorée	H. Clerget	232
Paysans slaves entendant la messe a Dignano	Émile Bayard	233

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Types slaves : Le pope de la colonie monténégrine de Peroï; paysanne de Dignano	Émile Bayard. .	236
Intérieur de l'église grecque : Colonie monténégrine de Peroï	G. Durand . . .	237
Vue intérieure de l'arsenal de Pola : Les cales de radoub et l'écueil des Oliviers	J. Moynet . . .	240
Vue du cap Martin (Nuku-Hiva)	Th. Weber. . .	241
Montagnes de Nuku-Hiva au fond de la baie de Taio-Hae	A. Bernard. . .	243
Baie de Taio-Hae	E. Riou	244
Femme indigène de Taio-Hae	A. Rixens. . . .	245
Fort Collet	A. Bernard. . .	248
Naturels de Nuku-Hiva (baie de Taio-Hae)	A. Rixens. . . .	249
Vue générale du grand figuier	E. Riou	251
Tête d'un indigène de Hiva-Oa (baie Hanamenu)	Mathieu. . . .	252
Main de la reine Vaekeu	Mathieu. . . .	252
Jambe d'un indigène de Nuku-Hiva (baie de Taio-Hae)	Mathieu. . . .	252
L' « aoa » (figuier des banians) ou arbre de la reine (baie de Taio-Hae, île Nuku-Hiva, archipel des Marquises)	H. Catenacci. .	253
L'arbre des Sœurs, a Taio-Hae	Taylor	256
Indigènes et idole des Marquises	A. Rixens. . . .	257
Le jeune roi de Vaitahu et sa femme	A. Rixens. . . .	260
Le père et la mère du roi de Vaitahu	A. Rixens. . . .	261
Naturels de Vaitahu	A. Rixens. . . .	264
Végétation et cases	J. Moynet . . .	265
Anthropophages	Mathieu. . . .	266
Guerrier, femme et vieillard des Marquises	Mathieu. . . .	267
Indigènes des îles Gambier	Mathieu. . . .	268
Partie sud de l'île Mangareva, village de Rikitea (îles Gambier)	Th. Weber. . .	269
Entrée de la passe de Hao	Th. Weber. . .	270
Inscriptions inexpliquées de l'île de Pâques	Rapine.	271
Ua-Pou	Th. Weber. . .	272
Ballon précipité, au moment du départ, contre un gazomètre de l'usine a gaz de la Villette, le 7 mars 1869	A. Marie	273
Effet d'ombre aérostatique avec auréole lumineuse, observée au-dessus des nuages, le 19 février 1873	A. Tissandier. .	276
Mort de l'aéronaute La Mountain, séparé de sa montgolfière, le 4 juillet 1873, a Iona (États-Unis)	A. Tissandier. .	277
M. et Mme Duruof dans la nacelle du ballon « le Tricolore », descendu a la surface de la mer du Nord (1er septembre 1874)	A. Marie	280
L'aérostat de M. Sivel retenu captif a la surface de la mer dans le Sund, au moyen du « cône-ancre » (19 août 1874)	A. Tissandier. .	281
Ballon du siége de Paris passant au-dessus d'un camp prussien (14 octobre 1870)	A. Tissandier. .	284
Descente du ballon « la Ville-d'Orléans » au mont Lid, en Norvége (25 novembre 1870)	A. Tissandier. .	285
Transport du ballon captif « le Jean-Bart » aux avant-postes de l'armée de la Loire, le 30 décembre 1870	A. Tissandier. .	286
Le fourgon des aérostiers militaires de l'armée de la Loire, attaché au dernier train quittant Orléans, le 5 décembre 1870	A. Marie	288
Le Bardo, siége officiel du gouvernement de Tunis	A. de Bar. . . .	289
La cour des Lions, au Bardo	A. de Bar. . . .	290
Mohammed-es-Sadok, bey de Tunis	D. Maillard . .	292
Juif et femmes juives, a Tunis	D. Maillard . .	293
L'exécuteur des hautes œuvres	D. Maillard . .	295
Femmes arabes et soldat, a Tunis	D. Maillard . .	296
Amphithéâtre d'El-Djem	A. de Bar. . . .	297
Galerie circulaire de l'amphithéâtre d'El-Djem	A. de Bar. . . .	300
Amphithéâtre d'El-Djem : Vue du côté des ruines	A. de Bar. . . .	301
Sousa	A. de Bar. . . .	302

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Sfakès	A. de Bar.	303
Sfakès	A. de Bar.	304
El-Guettâr	A. de Bar.	305
Thermes romains, a Gafsa	A. de Bar.	308
L'oasis de Gafsa	A. de Bar.	309
Un douar	A. de Bar.	311
Le Djebel-Arbet	A. de Bar.	312
Nomades de la régence de Tunis, homme et femmes	D. Maillard	313
Femme et enfant des tribus nomades tunisiennes	D. Maillard	315
Ville de Zaghouan	A. de Bar.	316
Porte romaine, a Zaghouan	A. de Bar.	317
Le Djebel-Ressas	A. de Bar.	318
Le Djebel-Zaghouan	A. de Bar.	319
Caroubier	A. de Bar.	320
Une rue de Mejillones	J. Moynet.	321
Portrait de l'auteur en costume de voyage	Émile Bayard.	324
Cobija	Taylor	325
Indiens Changos; Barques balsas	Th. Weber.	328
Vue générale de Mejillones	J. Moynet.	329
Le Rio Loa; Quebrada de Chinchiu	Sorrieu	332
Le « vaqueano » et l' « arriero »	O. de Penne	333
Indiens Atacamenos et Aymaras	Bassot	335
Place et église d'Acatama	J. Moynet.	336
Un train dans le désert	J. Moynet	337
Cholo	D. Maillard	340
Un « tambo » dans la Cordillère	Taylor	341
Hacendado et son majordome	O. de Penne	344
Vallée des Cordillères	Sorrieu	345
Un mineur	P. Fritel.	347
La Placilla en 1871 (district de Caracolès)	Taylor	348
La Placilla en 1873	Taylor	349
Une mine a Caracolès	Taylor	350
Le cactus du désert	A. Faguet.	351
La locomotive du désert	Bonnafoux	352
Hongkong	Ph. Benoist.	353
Une jonque	J. Moynet	354
Chaise a porteurs, a Hongkong	E. Ronjat.	356
La tour de l'Horloge, a Hongkong	A. Deroy	357
Un peintre chinois de Hongkong	E. Ronjat.	359
Une rue de Hongkong	P. Sellier	360
Le temple de Kouan-yin (déesse de la Pitié), a Hongkong	P. Sellier	361
Fumeur d'opium	A. Marie	364
Scène de famille après dîner	P. Sellier	365
Enfants chinois	E. Ronjat.	367
Musiciens chinois ambulants	O. Mathieu.	368
Un typhon, a Hongkong	. . . . .	369
Sur la route du village de Wong-tong (province de Canton)	Th. Weber.	371
Vue prise du village de Lien-Tchou-Kouong	Th. Weber.	372
La pagode de Tsing-Youne	Th. Weber.	373
Dans la passe de Tsing-Youne	Th. Weber.	373
La Mang-Tsz-Hap ou Gorge de l'Aveugle	Th. Weber.	374
Rapides sur la rivière des Perles	Th. Weber.	375
Polo-hang	Th. Weber.	376
Une ferme de la province de Canton	A. Marie	377
Vue prise de la grotte de Kouan-Yin	Th. Weber	379
Cour du monastère de Fi-lai-sz	H. Clerget.	380
Vue d'ensemble du monastère de Fi-lai-sz	H. Clerget.	381
Temple de Yeh	. . . . .	384

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Triage du thé	F. Bassot.	385
Trituration du thé poudre a canon	J. Férot.	388
Pesage du thé	E. Ronjat.	388
Tamisage du thé	J. Férot.	389
Dégustation du thé	E. Ronjat.	389
Le consulat anglais, a Canton	A. de Bar.	391
Fiancé et fiancée; Femme de chambre; Femme mariée	F. Bassot.	392
Rue des Pharmaciens, a Canton	P. Sellier	393
Jin-Lin, gouverneur de la province de Canton	Lafosse.	396
Le temple des « cinq cents dieux », a Canton	P. Sellier	397
Jeune batelière et sa famille	E. Ronjat.	400
Pagode sur le bord du Han, près de Tchao-tchou	H. Catenacci.	401
Jeux d'enfants		404
Macao	Taylor	405
Pont de Tchao-tchou	J. Moynet	407
Hommes de Swatow	E. Ronjat.	408
Femmes de Swatow	E. Ronjat.	408
Pont de Tchao-tchou (détail)	J. Moynet	409
Swatow	Ph. Benoist.	411
Amoy	Taylor	412
Petits pieds	E. Ronjat.	413
Femmes d'Amoy	E. Ronjat.	413
Habitants d'Amoy	E. Ronjat.	416

CARTES, PROFILS ET PLANS.

Arménie turque et Lazistan. . . . 3
Carte du bassin du Nil 39
D'Ismailïa ou Gondokoro a Masindi, lac Albert et lac Victoria. . . . 67
Fort du camp de sir S. Baker a Masindi 78
Plan du fort de Fatiko 90
Carte itinéraire du Voyage dans l'Entre-Sierra, la vallée de Huarancalqui et les régions du Pajonal (Bas-Pérou) 115
Andes, lac de Vilafro et rio de Chita. . . . 139
Le rio Apurimac. . . . 147
Carte de la vallée de Huarancalqui et de la région du Pajonal. . . . 167
Carte générale du Voyage dans l'Entre-Sierra, la vallée de Huarancalqui et les régions du Pajonal. . . . 183
Istrie, îles Dalmates, Dalmatie, Monténégro. . . . 195
Carte de l'Istrie. . . . 211
Carte des archipels Nuku-Hiva, Tuamotu, Tahiti, Tubuai et de Cook 247
Ile Nuku-Hiva. . . . 258
Ile Hiva-Oa 259
Tableau comparatif des plus hautes montagnes du globe et des observations diverses recueillies par les aéronautes au sein de l'atmosphère 287
Voyage de MM. Tirant et Rebatel en Tunisie. . . . 291
Carte générale de Bolivie, avec le chemin de fer projeté par M. Bresson 323
Carte topographique et minéralogique du désert d'Atacama. . . . 339
De Canton a Fou-Tchou 355

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE DANS LE LAZISTAN ET L'ARMÉNIE. Texte et dessins inédits par M. THÉOPHILE DEYROLLE. (1869.)

TRÉBIZONDE. I. Son ancienne splendeur et la route d'Erzeroum. — Le débarquement. — Les hamals. — La douane. — II. Population maritime. — La pêche du khamsi et la chasse aux grèbes. — III. Le Giaour-Meïdan au point de vue utile et agréable. — Caravanes. — IV. Aspect de Trébizonde vue de la mer. — Le couvent de femmes et l'ancien palais des Comnènes. — La mosquée Sainte-Sophie et la mosquée du Sérail. — Les chapelles. — La ville turque. — Les murailles et les portes. — V. La ville chrétienne. — Le grand bazar et ses richesses. — Usages des marchands. — VI. Le petit port du bazar. — Les jours du marché. — L'arrivée d'une caravane. — Les paysans des environs de Trébizonde. — Les professions. — Cafés et salons de coiffure. — VII. Population de Trébizonde. — Chrétiens et musulmans. — Le costume. — EXCURSION A DJEWILISK. VOYAGE A KARATCHOUKOUR. VIII. Préparatifs de départ. — Un zaptié. — Les drogmans en Orient. — Costume des paysans et des montagnards. — Singulière occupation des hommes. — Triste condition des femmes. — IX. Départ de Trébizonde par la vallée du Deghermen-Déré. — Le couvent. — Assassinat d'un ingénieur et de son fils. — Les moulins et les fontaines. — X. Arrivée et séjour à Djewilisk. — Le mauvais temps. — Retour forcé à Trébizonde. — Le Kabak-Meïdan et le thé des Persans. — XI. Départ pour Karatchoukour en compagnie de loupeurs. — Un souper pantagruélique. — XII. Départ de Djewilisk. — Les sources minérales et le pont naturel de Yer-Keupru. — L'ascension du Zigana. — Descente. — XIII. Ardasa. — Les ponts du Scharschüt-Tschaï. — Arrivée à Karatchoukour. — Les habitants. — Le choix d'un gîte. — XIV. Indiscrétion des villageois. — L'iman. — Chasse entomologique dans la forêt. — La richesse minérale du pays. 1

XV. La caverne et les trésors. — Les inscriptions. — Combat contre les chauves-souris. — Cristallisations. — Retour au logis. — Animosité des habitants. — XVI. Une habitation pour chaque saison. — Mœurs des habitants. — La résine de l'*abies orientalis*. — Les armes. — Retour à Trébizonde. — UNE EXÉCUTION A TRÉBIZONDE. XVII. Exécution d'un brigand. — Potence improvisée. — Comment on devient voleur de grand chemin. — Du prix qu'on peut mettre à une tête. — Courage d'une femme. — XVIII. Dix-huit assassinats en quelques minutes par un fou persan. — La pelle d'un boulanger. — Exécution de ce fanatique criminel. — Le bourreau. — XIX. La justice turque. — Un meurtre par jalousie. — Singulier jugement. — Le prix du sang. — Trois vies pour trente mille piastres. — La civilisation et la charité aux prises avec la vengeance d'un père. — Heureux dénoûment. — Paroles d'un des condamnés. — VOYAGE A GUMUCH-KHANÉ ET A BAÏBOURT. XX. Nouveau départ de Trébizonde. — La route nouvelle. — Gumuch-Khané. — Hospitalité d'un Arménien. — Promenade dans la ville. — Importunité des marchands. — XXI. Population de Gumuch-Khané. — Un échantillon des produits du pays. — Scène comique. — Un lit trop beau. — La culture et le commerce des fruits à Gumuch-Khané. — Du commerce en général. — Les mines. — Ce qu'elles produisaient et ce qu'elles sont devenues. — XXII. Départ pour un kaïmackli. — Ce qu'on désigne ainsi. — Beaux paysages et excellent accueil que reçoivent les voyageurs. — Une chasse aux égagres. — Adresse et maladresse. — Ce que sont les chèvres sauvages. — Une battue à l'ours manquée. — XXIII. En route. — Double avantage des digues en bois de saule. — Halte dans la vallée. — La gelée au mois de juin. — Le transport du grain par des caravanes d'ânes. — Les écureuils de terre. — Leur chasse. — Leurs mœurs. — XXIV. Ascension du plateau de Balachor. — Une habitation de pasteurs. — Mauvaise nuit. — Singulier concert au réveil. — Prairies et marécages. — Heureuse chasse pour un ornithologiste. — Arrivée à Baïbourt. — BAÏBOURT ET ERZEROUM. XXV. La ville de Baïbourt. — Origine de son nom. — Le château fort. — La population. — La faune ornithologique. — Le commerce.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Aspect aride et désolé de la contrée. — Départ. — La vallée du Tschorock. — XXVI. Ascension du Khochapounar. — Source thermale. — Rencontre de la poste. — Un bon conseil. — Le point culminant de la route. — Descente. — Halte. — Influence d'un chapeau de feutre sur les brigands. — Heureuse nuit dans une prairie. — XXVII. L'Euphrate. — La plaine d'Erzeroum. — Limpidité de l'atmosphère à six mille pieds d'altitude. — Ilidja. — Eaux sulfureuses. — La route nouvelle. — Mauvaise construction. — Arrivée. — Erzeroum. — Le marais et les oiseaux qu'on y trouve. — VOYAGE AU THORTOUM. XXVIII. Départ pour le Thortoum. — Les marais de l'Euphrate. — Bonne chasse. — Orages quotidiens. — Kara-Keuzec. — Sareh, chef-lieu du Thortoum. — La population et les productions de la vallée du Thortoum. — Thortoum-Kalessi. — Forêt d'arbres fruitiers. — La polygamie. — Le lac 17

ISMAILÏA (GONDOKORO). RÉCIT D'UNE EXPÉDITION ARMÉE DANS L'AFRIQUE CENTRALE POUR LA SUPPRESSION DE LA TRAITE DES NOIRS, commandée par sir SAMUEL WHITE BAKER. (1869-1873. — Analyse et extraits d'une traduction inédite.)

But de l'expédition. — Un firman du khédive. — Préparatifs. — Approvisionnements. — Soldats. — Arrivée à Khartoum. — Déceptions. — Départ. — Fachoda. — Le confluent du Sobat. — Impossibilité de naviguer sur le Nil Blanc. — La flottille s'engage dans le Bahr el-Girafe. — Obstacles. — On ouvre des canaux à coups de sabre. — Mortalité. — La tête d'un crocodile. — Retraite forcée. — Morts. — Esclaves à la station de Koutchouk-Ali. — Déserteur condamné à mort : un coup de théâtre. — Chasse. — Il survient des renforts. — Arrivée au Sobat. — Délivrance d'esclaves. — Le camp de Toufikiah. — Relations avec les indigènes. — Mort d'un vieux cheik. — Délivrance d'esclaves. — Tentative pour trouver une nouvelle voie. — Excursion à Khartoum. — Mécomptes. — Nouvelles de France. — Autres esclaves délivrés. — Départ de Toufikiah. — Épreuves. — Découragements. — Combat contre un hippopotame. — Arrivée au Nil. 33

Arrivée à Gondokoro. — Ce qui restait de l'ancienne mission autrichienne. — Rapports peu satisfaisants avec le cheik Alloron. — Établissement de la station — Culture. — Dispositions malveillantes des Baris. — Leur territoire. — Leurs troupeaux. — Leurs tambours et leurs armes. — Sir S. Baker prend possession du district au nom du khédive. — Cérémonie de l'annexion officielle. — Commencements d'hostilités. — Escarmouches. — Expédition contre Belinian. — Arrivée d'Abou-Saoud. — Lettre que lui adresse sir S. Baker. — Les crocodiles. — Plusieurs victimes de leur voracité. — Nouvelles escarmouches. — Coalition de plusieurs tribus. — Bataille. — Moisson difficile. — Guerre de tirailleurs. — Difficultés intérieures. — Insubordination. — Une lettre menaçante. — Procédé pour dissiper l'esprit de révolte. — Une expédition fructueuse. — Insigne trahison. — Un espoir d'alliance. — Une chasse aux éléphants. — Des temps meilleurs. — Travaux pacifiques de l'expédition. — Une fête. — On songe au départ. 49

Départ pour le sud. — Soldats et serviteurs. — Rocher d'une forme remarquable. — Mauvais vouloir du cheik Bedden. — Porteurs Loborés. — L'Achoua. — Splendide paysage. — Ibrahiméyah. — Aperçu des communications futures avec l'Afrique centrale. — Fatiko. — Passion des indigènes pour la musique. — Hypocrisie d'Abou-Saoud. — Kabba-Réga, roi de l'Ounyoro. — Avis à Abou-Saoud et à ses agents. — Camp à Fatiko. — En marche vers l'Ounyoro. — Le Nil Victoria. — La dernière station d'Abou-Saoud. — Une nuée de fourmis blanches. — Inconvenance d'un cheik réprimée. — Châtiment infligé à deux vakils. — Masindi, capitale de l'Ounyoro. — Visite officielle. — Portrait de Kabba-Réga. — Prise de possession de l'Ounyoro. — Envoi d'un détachement à Fatiko. — Une parade en péril. — Empoisonnement. — Bataille. — Incendie 65

En marche vers l'île du roi Rionga, à travers la jungle et les embuscades. — Arrivée à Foouira. — La situation. — Inquiétudes. — Nourriture végétale. — Messagers de Rionga. — Départ pour l'île de Rionga. — L'échange du sang. — Rionga est proclamé roi de l'Ounyoro. — En route pour Fatiko. — Rapports inquiétants. — Nouveaux méfaits d'Abou-Saoud. — Arrivée. — Attaque. — Combat. — Les suites du combat. — Serment de Wat-el-Mek. — Engagements. — Derniers rapports avec Abou-Saoud. — Impôt accepté par les indigènes. — construction d'un fort à Fatiko. — Wat-el-Mek envoyé à Gondokoro. — Une partie de chasse avec les Choulis. — Nouvelles communications avec M'tésé et Rionga. — Arrivée des renforts de Gondokoro. — Inhabileté de Tayib-Agha; sa défaite. — Trop de reconnaissance. — Arrivée à Gondokoro. — M. Higginbotham. — Retour au Caire. 81

FONTARABIE (ESPAGNE), par M. E. DOUSSAULT. (1873. — Texte et dessins inédits.)

I. Bayonne. — Les cacolétières. — Voyage en panier. — Les légendes basques. — Demi-sommeil poétique. — Béhobie. — II. La Bidassoa. — Obstacle inattendu. — Les *Cristinos*. — Heures de loisir à Hendaye. — Panorama splendide. — Profil de Fontarabie. — Tentation. — Les oreilles des Anglais. — Abandon forcé de mon itinéraire. — Regrets persistants. — Nouveau départ. — Trente ans après. — Plus de cacolétières, mais toujours de la fusillade. — III. Entrée à Fontarabie. — Son charme unique. — La *calle Major*. — Les *palacios*. — Ruelles et balcons. — Écussons gigantesques. — Apparition de Rosine. — Visions et mirage du temps passé. — Dialogue avec un docte chanoine. — L'église Notre-Dame. — La boule iné-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vitable. — Les armes parlantes de Fontarabie. — IV. La forteresse. — Palais de Jeanne la Folle. — Magnifique appareil de la construction. — Délabrement grandiose. — Les habitants actuels du palais. — Antithèse symbolique. — Souvenirs militaires de la forteresse. — François Ier et le traître Foxet. — Richelieu. — Le maréchal de Berwick. — Le capitaine Lamarque. — Ruines et décombres. — V. La population actuelle. — La ville neuve. — Sardines et bains de mer. — Les femmes. — Les fêtes. — Les armures du vendredi saint. — Le cortége des rois mages. — Les courses de taureaux à la corde. — Une malice aux Français. — Allez à Fontarabie. 97

VOYAGE DANS L'ENTRE-SIERRA, LA VALLÉE DE HUARANCALQUI ET LES RÉGIONS DU PAJONAL (BAS-PÉROU), par M. Paul MARCOY. (1862-1863. — Texte et dessins inédits.) 113

L'ISTRIE ET LA DALMATIE, par M. Charles YRIARTE. (1874. — Texte et dessins inédits.)

Intérêt que peut offrir un voyage dans l'intérieur de l'Istrie et de la Dalmatie. — Trieste, caractère de la ville. — Mouvement commercial. — Mouvement social. — Les races diverses des habitants. — Les Cici. — La tribu des *Cici*. — Région qu'elle occupe. — Son origine. — Ses mœurs. — Costumes. — Son industrie. — Épisode. — Villages cici. — Les grandes institutions commerciales et industrielles de Trieste. — Le lapidaire d'Aquilée. — L'église de Saint-Just. — Les tombes de la famille des Montémolin. — Miramar. — Résidence construite par l'archiduc Maximilien. — Le château. Les intérieurs. — Les jardins. — Le musée. — Environs de Trieste. — Les anciennes salines détruites par les Vénitiens. — Une saline historique. — Petite ville de Muggia. — La domination vénitienne. — Le port de Pirano. — Muggia. — Traces de la domination vénitienne. — Pirano 193

Géographie de l'Istrie. — Conditions générales du pays. — Ses divisions. — Les côtes. — Districts de l'intérieur. — La population. — Races diverses. — Religion. — Mœurs. — Caractères. — La route de Trieste à Pisino. — Capo d'Istria. — Buje. — Pisino. — Premier aspect du marché. — Les costumes slaves. — Pisino. — La ville. — Son histoire. — Différentes races qui peuplent l'Istrie. — La Foiba. — La route entre Pisino et Parenzo. — Antignana. — Monpaderno. — Sbandati. — Parenzo. — La ville. — Les monuments. — L'île de San Nicolo. 209

De Parenzo à Pola par mer. — La côte. — Rovigno. — Fasana. — Les écueils. — Santa-Catarina in Scoglio. — Le canal de Fasana. — Pola. — La place du Forum. — Le palais municipal. — Les temples de Diane. — Le temple de Rome et d'Auguste. — L'arène antique. — Les murs antiques. — La porte d'Hercule. — *Porta Gemina*. — *Porta Aurata*. — L'arsenal. — L'intérieur. — Le *Scoglio Olivi*. — La ville autrichienne. — *Cancan-Ville*. — La musique autrichienne. — La ville militaire. — Son caractère. — Le casino des officiers. — Fasana. — Peroï. — La colonie monténégrine de Peroï. — Son origine. — Caractère des habitants. — Le culte grec à Peroï. — Dignano. — La ville. — Intérieur d'église le dimanche. — Dignano. — La ville. — Les paysans slaves à la messe 225

SOUVENIRS DU PACIFIQUE, par M. A. PAILHÈS, enseigne de vaisseau. (1872-1874. — Texte et dessins inédits.)

I. L'ARCHIPEL DES MARQUISES. Départ du Callao. — Arrivée dans la baie de Taio-Hae. — Le résident. — Administration. — A l'eau, canards! — Arbres gigantesques. — Encore des Chinois! — Le *nono*. — Une soirée chez Paumea. — La *popoi*. — Danse indigène. — Le dieu *Tiki*. — Résumé de l'histoire de l'archipel. — Départ de Taio-Hae. — Ua-Uka; la baie Invisible. — Hiva-Oa; la baie Hanamenu. — Le *haka-pahaá* 241

I (*suite*). L'ARCHIPEL DES MARQUISES. Le port de Vaitahu (Tauata). — Atuona. — Retour à Taio-Hae. — Le *upe*. — La reine Vaekeu. — La *koika* ou grande fête. — Caractère et mœurs des indigènes. — II. L'ARCHIPEL DES TUAMOTU. LES ÎLES GAMBIER. L'île Anaa. — Le village de Tuahora. — Cases. — Danses indigènes. — Fabrication de l'huile de coco. — Naufragés de l'île Anuanuraro. — Hao. — Amanu. — Akiaki. — Vahitahi. — Marutea. — L'archipel Mangareva ou des Gambier. — Kauehi. — Fakarava. — Pêche des huîtres perlières. — Rairoa 258

NAUFRAGES AÉRIENS. Texte inédit par M. Gaston TISSANDIER, illustrations inédites par M. Albert TISSANDIER. . . 273

VOYAGE DANS LA RÉGENCE DE TUNIS, par MM. les docteurs REBATEL et TIRANT, de Lyon. (1874. — Texte et dessins inédits.)

Départ de Marseille. — La Corse. — La côte africaine. — Arrivée à Tunis. — Notre mission. — L'acacia gommifère. — Un ministre infidèle. — Notre escorte. — Départ de Tunis. — Hammam-Lif. — Kroumbalia. — Hammamet. — Sousa. — El-Djem. — L'amphithéâtre romain de l'ancienne Thysdrus. — Son histoire comme citadelle. — Une héroïne kabyle. — Désert. — La végétation. — Coquilles. — Les jardins de Sfakès; leurs fruits et leurs fleurs. — La ville; son commerce. — Le prix d'une once de roses ou de jasmins. — Le port; la marée. — Les gerboises. — El-Maharès. — Chasse aux outardes. — Le puits de la Chienne. — Sidi-Mahedeb. — Morsure d'une vipère à corne; guérison. — Les gommiers. 283

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Bou-Hedma. — Alchimistes. — Anciennes mines d'or. — Restes de thermes romains. — La vallée de Talah. — Une alerte. — Une fantasia. — Hostilité des tribus entre elles. — Les *Bachia* et les *Ahsinia*. — Razzias; comment elles se font. — L'hospitalité. — El-Guettâr. — Ses sources. — Le Djebel-Arbet; son ascension. — Splendide panorama. — Idée d'une mer intérieure. — Gafsa. — Admirable forêt de palmiers. — Richesse et abondance des arbres à fruits; les légumes. — Irrigation. — Eaux thermales. — Monuments. — La population. — Retour à Sfakès par la Majoura. — Retour à Tunis. — Kérouan. — Dolmens. — Pont romain. — Ruines. — Zaghouan. — Djebel-Ressas. — Fin du voyage. 305

Le désert d'Atacama et Caracolès (Amérique du Sud), par M. l'ingénieur A. Bresson. (1870-1874. — Texte et dessins inédits.)

I. De Saint-Nazaire à Mejillones. — La traversée de l'isthme de Panama. — Guayaquil, vraie patrie des chapeaux de Panama. — Lima. — Triomphe des modes parisiennes. — II. Cobija. — Les distilleries d'eau de mer. — Première excursion sur le littoral bolivien. — Un échantillon des routes. — Mejillones. — Fuite subite de mes compagnons. — Solitude. — Premiers projets de transformation du pays. — Beauté de la baie. — Architecture du pays. — Le baron de Rivière. — III. La péninsule des Guaneras. — Le Morro. — Les *guanaes*. — Première vue du désert d'Atacama. — Recherche et étude des minerais. — Une famille de mineurs. — IV. De Mejillones à Valparaiso. — Paposo. — Les Changos. — Les *balsas*. — Le *coca*. — Les *Atacamenos*. — Débris de leur idiome. — Les *Aymaras*. — La *montera* et le *topo*. — V. La Caldera. — Les usines du président de la République. — Valparaiso. — Une mission nouvelle. — La découverte de don Jose Diaz Gana. — Les *cateadores*. — Projets d'un chemin de fer à travers le désert. — VI. Le littoral bolivien. — Choix d'un port. — Progrès de Mejillones. — Le *vaqueano*. — Préparatifs de départ. — Le *charqui*. — Le *masanova*. — L'*arriero*. — Le *poncho*. — Conditions de réussite d'une exploration. — VII. Aspect général du désert d'Atacama. — Limites. — Nature du sol. — Soulèvements successifs. — La Cordillère. — Le Rio Loa, seul cours d'eau. — Les oasis. — Calama. — La *quebrada* de Chiuchiu. — Le jardin du désert. — La capitale Atacama. — Le *Camino del Inca*. — Les *apachecas* 321

VIII. Conseil dangereux d'un cateador. — Départ pour le désert. — Perdu! — La piste. — Hallucinations. — Mirage. — Le squelette. — Les condors. — Les cavaliers. — Retour à Mejillones. — IX. Excursion dans la Cordillère. — La fête de l'indépendance à Atacama. — Les *cholos*. — Un ballet dans une *pulperia*. — La *chicha*. — Départ pour la montagne. — X. Arrivée dans la passe. — Un *tambo*. — Effets de la sécheresse de l'air. — Commencement de *soroche*. — Descente. — Un *rancho* de chasseurs indiens. — Visite à une *hacienda*. — L'*hacendado*. — Le majordome. — XI. Le district de Caracolès. — Principaux groupes miniers. — Le vent du désert. — Histoire de la *Placilla*. — État actuel. — Les gisements argentifères. — Leur rapport. — Procédés d'exploitation. — Commerce de l'eau, des combustibles, etc. — Modes de transport. — XII. Essais de chemin de fer. — Échecs. — Objections. — Réfutation. — La locomotive Fairlie. — Services que rendra un réseau de voies ferrées. — Ressources de la Bolivie. — Son avenir. 337

Voyage en Chine, par M. J. Thomson. (1870-1872. — Traduction inédite. — Dessins inédits, d'après les photographies de l'auteur.)

Hongkong. — I. L'île de Hongkong. — Le port de Victoria. — II. La ville de Victoria. — Sa situation. — Les navires chinois. — Le débarquement. — Les portefaix. — Les petits marchands. — Leur familiarité. — III. Les bateliers. — Les chaises à porteurs. — Caractère et mœurs des porteurs. — Les chèques. — Le change. — IV. La rue de la Reine (Queen's-Road). — La tour de l'Horloge. — Le grand hôtel de Hongkong. — Le service et les serviteurs. — Les magasins et les boutiques. — Un boutiquier modèle. — V. Les marchés. — Les enseignes. — Les poissons. — La boucherie. — Gigots de chiens. — Les restes. — Les légumes. — VI. Les photographes et les peintres. — Comment on fait les portraits. — Les miniatures sur ivoire. — VII. Les tavernes. — Les fumeurs d'opium. — Les musiciens. — Une véranda. — Les écoliers. — VIII. Les ouvriers chinois. — Le temple de la déesse de la Pitié. — Le cimetière. — IX. La colline de la Grande Paix. — Comment réprimer ou restreindre le vice? — Les cafés chantants. 353

Hongkong (*suite*). — X. Les maisons de jeu à Hongkong. — La police. — XI. Comment les Européens vivent à Hongkong. — Le prix des denrées. — Le salaire des domestiques. — Les aventuriers. — Les commis. — XII. — Les serpents à Hongkong. — Un typhon. — La rivière des Perles (province de Canton). — I. Une excursion sur la branche septentrionale de la rivière des Perles. — Fatchan. — Le monastère de Fi-lai-sz. — Le Mang-Tsz-Hap ou Gorge de l'Aveugle. — Les rapides. — L'ambition d'Akoum. — La grotte de Kouan-yin. — La moisson. — De Sam-Choui à Fatchan. 369

Canton. — I. Voyage de Hongkong à Canton. — Les passagers. — Punition d'un filou. — Le temple du gouverneur Yeh. — Les jardins de Fati. — II. Une manufacture de thé. — Falsification du thé. — Préparation du thé. — Shamin. — Dégustation du thé. — Les faux-monnayeurs. — III. Physionomie de Canton. — Monts-de-piété. — IV. La pagode à neuf étages. — A travers la ville. — Les matrones tartares. — Les boutiquiers. — V. La rue des Pharmaciens. — Les enseignes. — Les neuf boules d'ivoire. — Salaires. — Les souliers brodés. — Hostilités contre les machines. — VI. De la condition des ouvriers. —

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VII. Les Chinoises. — VIII. Le gouverneur de la province de Canton. — Un pauvre quartier. — Le temple des « cinq cents dieux ». — L'abbé. — Ses appartements. — Les moines. — Le sanctuaire. — IX. Batelet et batelières. — La vie sur l'eau. — Les bateaux de fleurs 385

CANTON (*suite*). — IX. Les établissements charitables en Chine. — Bureau de bienfaisance. — Hôpital. — Les médecins chinois. — Village de lépreux. — Asiles. — Les nourrices. — L'émigration proposée comme moyen de combattre le vice. — MACAO. — Son histoire. — Description de la ville. — Agences d'émigration. — Les coolies. — Les Portugais de Macao. — Le commerce. — La promenade. — Camoëns. — Le peintre Chinnery. — SWATOW. — La colonie étrangère. — Inscription sur les rochers. — Décoration des maisons. — Les artistes décorateurs. — Les peintres d'éventail. — L'art chinois. — TCHAO-TCHOU. — Sauvagerie des habitants. — Le pont de Thao-tchou. — Le marché. — Rebelles. — Leur châtiment. — I. SWABOI. — AMOY. — Swaboi. — Guerres civiles. — Cruautés. — Comment on traite les fous. — Amoy. — Ses habitants. — Ses boutiques. — Une taxe de guerre. — Massacres. — II. Hospices d'enfants à Amoy. — Abandon des enfants. — Infanticides. — Affreuse misère. — Le cimetière des pauvres. — Cercueils en terre. — III. Fabrication de fleurs artificielles. — Le quartier riche d'Amoy. — IV. Départ d'Amoy. 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU PREMIER SEMESTRE DE L'ANNÉE 1875, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. (Texte inédit.) 417

LISTE DES GRAVURES. 425

LISTE DES CARTES, PROFILS ET PLANS. 430

TABLE DES MATIÈRES 431

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ERRATA.

Page 327, colonne 1, ligne 54, au lieu de « *chilueno* », lisez « *chileno* »

Page 330, col. 2, ligne 3 du sommaire VI, au lieu de « *masanova* », lisez « *masamora* ».

Page 332, col. 1, au lieu de « *masamova* », lisez « *masamora* ».

Page 332, col. 1, au lieu de « Arion », lisez « Órion ».

Page 334, ligne 5 du sommaire VII, au lieu de « *apachecas* », lisez « *apachetas* ».

Page 334, col. 1, ligne 45, au lieu de « centimètres », lisez « millimètres ».

Page 343, col. 2, dernière ligne, après « six cents mètres », ajoutez « au-dessus du sol environnant et deux mille huit cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer ».

4214. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1875

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

—

1875

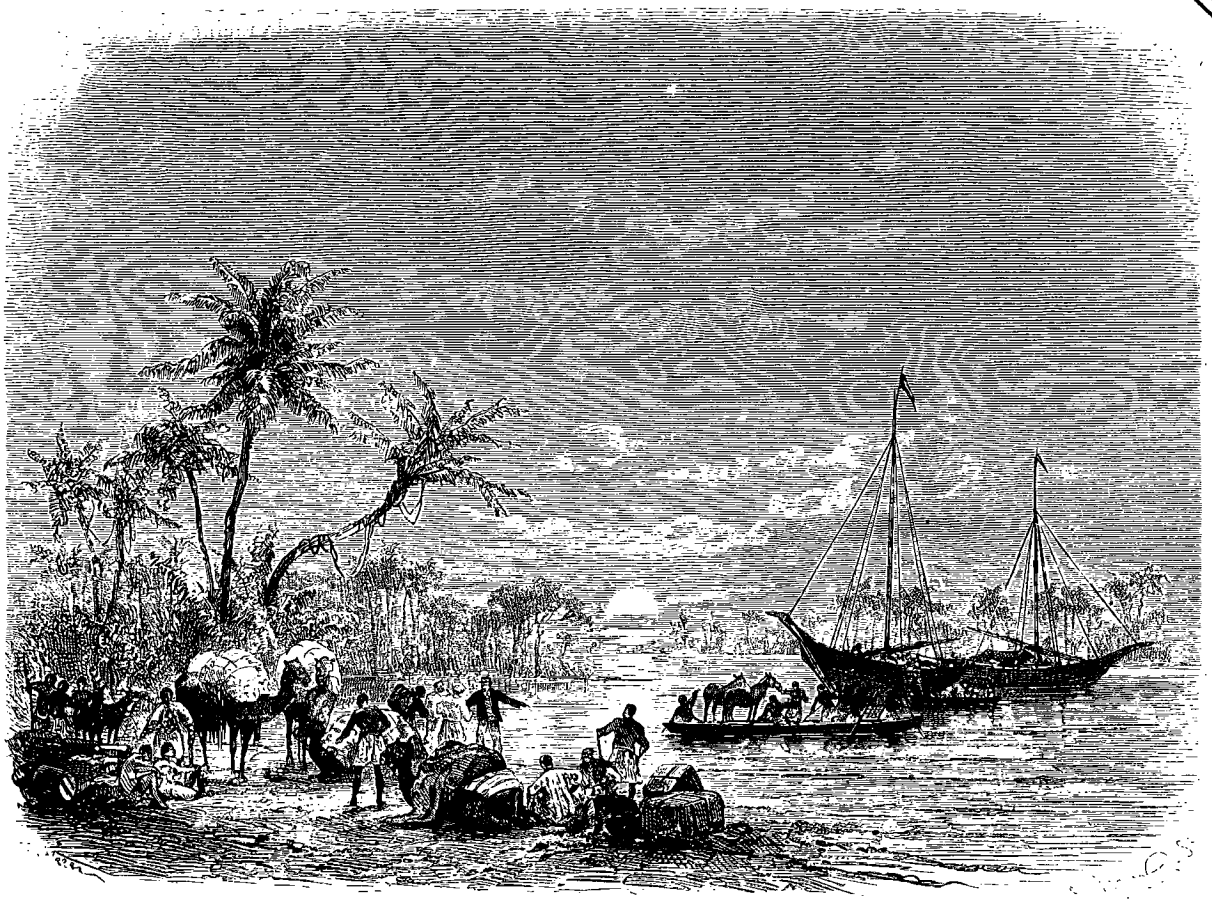
Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

MAIRIE DU 7e ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE



Embarquement sur le daou. — Dessin de Th. Weber, d'apres le texte et la gravure de l'édition anglaise.

LE DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE[1].

1866-1873. — TRADUCTION INÉDITE.

Zanzibar, 28 *janvier* 1866. — Me voici arrivé dans l'île, après une traversée de vingt-trois jours faite sur la *Thulé*, frégate à vapeur qui appartenait à la dernière escadre des mers de Chine, et qui est offerte par le gouvernement de Bombay au Sultan de Zanzibar. J'ai été chargé de la présentation de ce magnifique envoi. En me confiant cet honneur, sir Bartle Frère a voulu montrer combien il m'estime, afin d'engager Saïd Medjid à seconder mon entreprise.

6 *février*. — J'ai vu le Sultan, en audience particulière, le lendemain de mon arrivée, et lui ai fait part de la commission dont j'étais chargé pour lui. Il a été fort gracieux et a paru enchanté, non sans motif, car la *Thulé* est équipée de la manière la plus somptueuse.

1. La première partie de ce journal, on se le rappelle, a été rapportée en Europe par M. Stanley (voy. *Tour du Monde*, t. XXVIII, p. 1 à 96). La partie suivante (du 14 mars 1872 au 24 avril 1873) est due au soin religieux avec lequel les serviteurs de Livingstone recueillirent les moindres papiers de l'illustre voyageur. On verra vers la fin de cette relation comment ces papiers sont arrivés à Londres. Ils furent confiés à M. Waller, ancien ami du docteur resté en correspondance avec lui, et qui, membre de la Mission du Chiré (1861), était plus que tout autre à même de publier ce journal. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le consul avait tout arrangé pour ma présentation officielle; mais Sa Hautesse a mal aux dents et n'a pas pu nous recevoir. Elle a toutefois mis à ma disposition l'une des maisons qui lui appartiennent, et a désigné un homme qui parle anglais, pour s'occuper de ma table et de celle de mes gens.

18 *février*. — Tous les Européens sont allés aujourd'hui faire leur visite à Sa Hautesse, à propos de la fin du Ramadan. Saïd Medjid m'a prié de remercier le gouverneur de Bombay de son magnifique présent, et m'a dit que la *Thulé* était à mon service pour me conduire à la Rovouma, quand il me plairait de partir.

2 *mars*. — L'odeur qui s'élève de la plage, où, sur un espace de plus de cinq kilomètres, se déposent toutes les ordures de l'endroit, est quelque chose d'effroyable. Ce n'est pas Zanzibar, mais *Puantibar* qui devrait être le nom de cette ville. Personne ne peut jouir ici d'une bonne santé pendant longtemps.

Visité aujourd'hui le marché aux esclaves. Trois cents individus, à peu près, étaient en vente : le plus grand nombre venait du Chiré et du Nyassa.

Excepté les enfants, tous semblaient honteux de leur position : les dents sont regardées, la draperie relevée pour examiner les jambes; puis on jette un bâton, pour qu'en le rapportant l'esclave montre ses allures. Il en est qu'on traîne au milieu de la foule, en criant sans cesse le prix qu'on en désire. La plupart des acheteurs étaient des Persans et des Arabes. Ces derniers, ainsi que les indigènes, traitent, dit-on, leurs esclaves avec bonté; cela tient à ce qu'ils partagent l'indolence générale; mais l'état social plus élevé du maître n'améliore pas le sort de l'esclave, au contraire : tant que celui-ci appartient à un homme d'un rang qui se rapproche du sien, il lui est peu demandé. A mesure que la société progresse, les besoins se multiplient et le travail servile augmente.

6 *mars*. — J'attends avec impatience que le *Pinguoin* arrive d'Anjouan et nous conduise à la Rovouma. Six de mes gens ont la fièvre, ce qui n'a rien d'étonnant dans un pareil endroit.

Visité aujourd'hui l'homme le plus riche de Zanzibar; il doit me donner des lettres pour les amis qu'il a au Tanganîka, où je voudrais former un dépôt d'articles d'échange et de provisions de bouche, afin de n'être pas pris au dépourvu lorsque j'y atteindrai.

Hier je suis allé prendre congé de Sa Hautesse et la remercier de toutes les bontés qu'elle a eues pour nous; elle m'a offert une seconde lettre de recommandation.

Le *Pingouin* est arrivé et j'ai un daou pour emmener mes bêtes : six chameaux, trois buffles et un bufflon, deux mulets et quatre ânes

La caravane se compose de treize cipayes, dix Anjouanais et treize Africains : neuf sortis de l'institution de Nassick, deux natifs de Choupanga (bords du Zambèze) et deux Aïahous, qui sont Chouma et Vouékétani.

22 *mars*. — Partis le 19, à dix heures du matin, nous avons gagné aujourd'hui la baie de la Rovouma, où nous sommes mouillés à trois ou quatre kilomètres de la rivière. Dans cette saison, un très-fort courant de marée descend de l'embouchure; et le cutter a vainement essayé de remorquer le daou. Je me suis rendu sur la rive gauche, avec M. Fane, pour voir si nous pourrions faire passer les chameaux. Nous avons trouvé, en surplus de trois torrents formidables, une jungle si épaisse que l'on y pouvait à peine entrer. Plus loin, une fange tenace, couverte de racines de mangliers, et des noullahs bordés d'un sable mouvant, où l'on enfonce jusqu'à la cheville. La daou, pendant ce temps-là, ayant une belle brise, a remonté près de la rive droite; mais elle a touché le fond à un mille au-dessous du point où cessent les mangliers; et le marais devient pire à mesure qu'on s'éloigne de la rivière.

24 *mars*. — J'avais pensé à débarquer sur la bande sableuse qui est à gauche de la baie, et à nous informer auprès des indigènes. Le commandant du *Pinguoin* a été d'avis qu'il valait mieux nous rendre à Quiloa; mais le capitaine de la daou a protesté hautement contre cette décision, et m'a recommandé avec insistance la baie de Mikindani, voisine du pays que je veux gagner. J'ai suivi ce dernier conseil; et, ce soir, tous mes animaux sont sur la plage, à quarante kilomètres au nord de la Rovouma.

25 *mars*. — Loué une maison, au prix de quatre dollars. Nos bêtes ont terriblement souffert de leur ballottement dans la daou. En attendant qu'elles soient remises, nous allons fabriquer des selles pour les chameaux et réparer les bâts des mulets et des ânes.

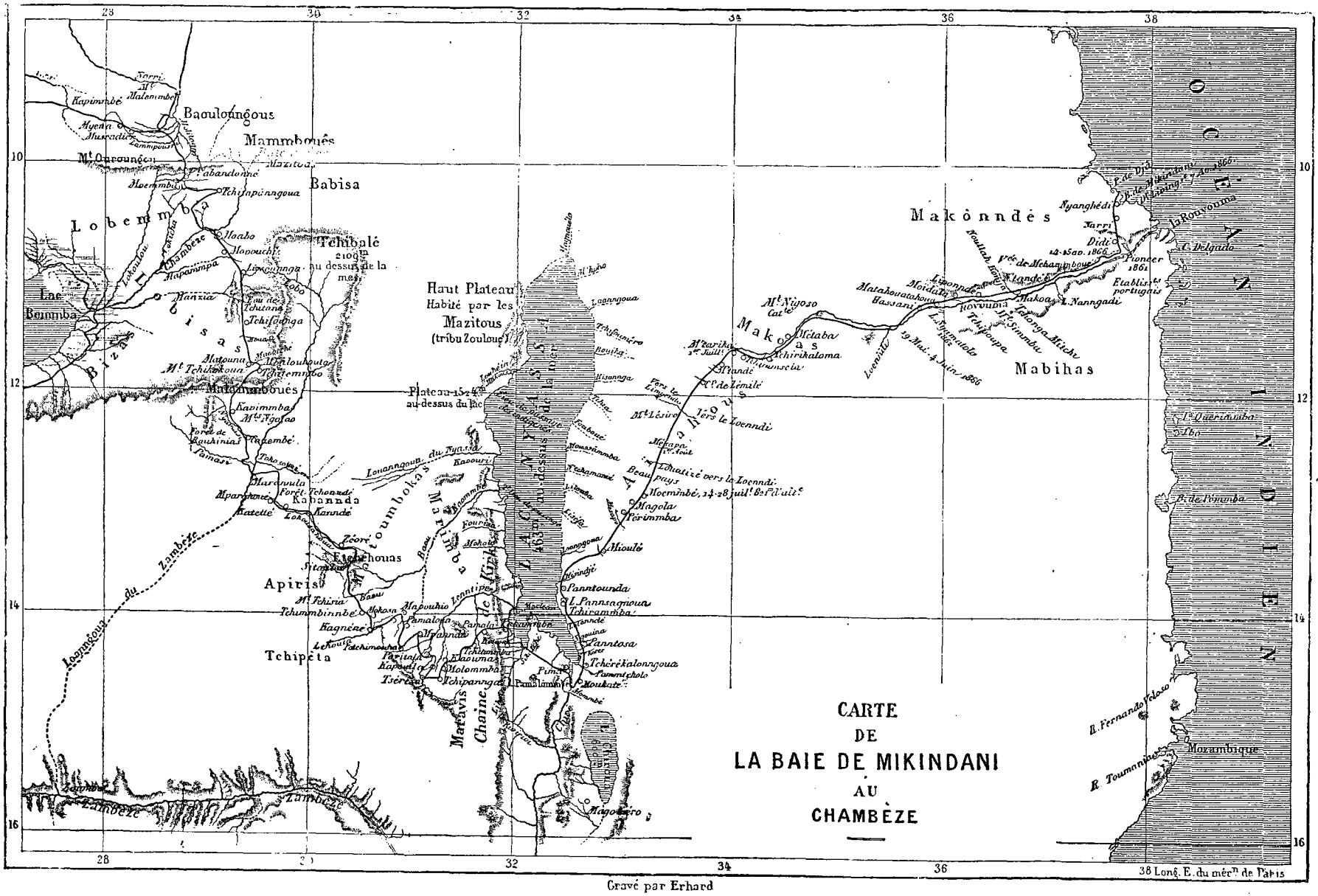
Ici les gens n'ont pas de bétail. Ce sont pour la plupart des métis arabes; physiquement, tout ce qu'il y a de plus triste : des membres grêles, l'air défait; beaucoup d'yeux malades.

Sur le point de rentrer en Afrique, je me sens tout joyeux. Quand on y revient avec l'espoir d'améliorer le sort des indigènes, tout s'ennoblit. L'échange des politesses ordinaires, notre arrivée dans un village, nos demandes ou nos réponses, tout cela fait connaître la nation par l'entremise de laquelle leur pays sera éclairé et délivré de la traite de l'homme.

Le plaisir purement physique du voyage est d'ailleurs très-grand par lui-même. Une marche alerte sur des terrains de quelque six cents mètres d'altitude assouplit les muscles et les trempe, un sang renouvelé circule dans les veines, l'esprit est lucide, l'intelligence active, la vue nette, le pas ferme; et l'effort du jour rend très-doux le repos du soir. On a l'aiguillon des chances lointaines de péril. Obligé de compter sur soi-même, on prend confiance dans ses propres ressources; le sang-froid, la présence d'esprit augmentent. Tout est fortifié; le corps reprend ses proportions; il n'y a plus de graisse et pas de dyspepsie. A cet égard, l'Afrique est un pays merveilleux : l'indigestion n'y est possible que pour celui qui est avide d'os à moelle et de pied d'éléphant.

30 *mars*. — Le port de Mikindani a un peu la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forme du pique des cartes à jouer, la hampe de celui-ci figurant la passe, qui n'a que cent mètres de large et se dirige à peu près au sud-ouest. Des ruines de construction arabe, bâties avec de la pierre et de la chaux, montrent que ce point du rivage est fréquenté d'ancienne date. Les gens font un peu de commerce en copal et en orseille. Un employé de la douane de Zanzibar préside à la perception des droits, qui sont très-minimes, et un djémadar (chef militaire) est la première autorité du lieu.

4 *avril.* — Au moment de partir, un de nos ânes a été si cruellement déchiré par un de nos buffles qu'il a fallu l'abattre. Nous avons ensuite rogné les cornes de l'agresseur, selon le principe des gens qui ferment l'écurie quand le cheval a été volé; puis nous nous sommes mis en route, et nous avons gagné l'habitation du djémadar. Celui-ci a largement protesté de son désir de m'être utile; en attendant, il m'a logé dans une misérable case, où entraient le vent et l'averse, et m'a trompé en me disant qu'on ne trouvait pas à louer de porteurs dans les tribus voisines: mensonge que les autres m'ont confirmé. Ce sont de vils Arabes de la côte, des métis aux trois quarts africains, et possédant, comme toujours, les défauts des deux races sans en avoir les qualités.

6 *avril.* — Longé la baie vers le sud-ouest, et couché dans un village. Il y a six bourgades autour du port intérieur; la population, y compris les esclaves, peut être de trois cents personnes.

7 *avril.* — Marché au sud, avec un Somali pour guide; un homme obligeant et d'une figure agréable, auquel je donne vingt dollars pour nous conduire à Ngomano. Le chemin se déroule dans une vallée boisée sur les deux rives, et dont l'herbe, qui nous domine de beaucoup, produit une sensation d'étouffement: pas un souffle d'air, et le soleil nous tombant à plomb sur la tête.

Lundi, 8 *avril.* — Passé la journée d'hier à Nyanghédi. Dans la soirée, nos chameaux et nos buffles ont été piqués par la tsétsé pour la première fois. Aujourd'hui, traversé des fourrés n'offrant aux hommes aucun obstacle, mais dans lesquels il a fallu ouvrir un passage aux chameaux. Fort heureusement les Makônndés du village se sont loués avec joie en qualité de bûcherons et de porteurs. D'après ce que m'avait dit le djémadar, de l'impossibilité d'avoir plus loin des aides, j'ai laissé chez lui beaucoup de choses que je regr ette.

De temps à autre nous débouchons dans de vastes clairières, où les Makônndés cultivent du sorgho, de la cassave et du maïs. Les gens sont beaucoup plus intéressés par la vue des chameaux et des buffles que par la mienne. Ils ont, quant à eux, le front d'une forme assez nette, mais étroit et un peu bas; les ailes du nez largement étendues, les lèvres pleines, sans excès d'épaisseur; le corps et les membres bien faits; de petits pieds, de petites mains; la peau, d'un brun foncé chez les uns, d'un brun clair chez les autres; la taille moyenne, la démarche assurée, l'air indépendant. Leur peuplade n'a pas de grand chef, et ses villages n'ont entre eux aucun lien.

10 *avril.* — Gagné la bourgade de Narri, par 10° 23′ 14″ de latitude méridionale. Notre course est à peu près au sud; elle nous fait suivre des vallées, d'où nous sortons souvent pour gravir les côtes. Sur les hauteurs sont des villages que nous quittons pour redescendre dans un autre ouadi, quelquefois dans le même. On ne voit pas d'eau courante; les habitants dépendent de leurs citernes.

11 *avril.* — Nous allons toujours au sud et continuons à monter. Le sol est très-fertile, mélangé de beaucoup de sable; mais pas de roche apparente. Du sorgho et du maïs luxuriants, du manioc de sept à huit pieds de hauteur. Les bambous sont arrachés, répandus sur la terre et brûlés pour servir de fumure.

12 *avril.* — Au départ, le fourré était si épais que mes hommes ne croyaient pas pouvoir l'ouvrir: cela a continué ainsi pendant cinq kilomètres. Les arbres ne sont pas gros, mais tellement serrés qu'il faut une grande somme de travail pour élargir le chemin et pour hausser la voûte. Avant que la traite eût décimé la population, tous ces fourrés étaient en culture; c'est pour cela qu'on n'y voit pas de grands arbres. Beaucoup de tiges ne sont que de la grosseur d'une perche; mais elles se trouvent mêlées à tant de lianes que l'aspect est celui du gréement d'un navire, jeté pêle-mêle de tous les côtés. Un grand nombre de ces lianes ont des sarments de trois à quatre pouces de diamètre. L'une d'elles peut être comparée pour la forme au fourreau d'un sabre de dragon; mais, sur les deux faces, elle porte une crête d'où surgissent, à égale distance, des bouquets d'épines acérées. Ainsi armée, elle pend en droite ligne sur une longueur d'environ deux mètres; puis, comme si elle n'avait pas de la sorte assez de chance de blesser, elle se tord brusquement, de façon à mettre ses dards cruels à angle droit avec ceux qui précèdent. Darwin a observé de nombreux exemples de ce qui, dans ces lianes, paraît être de l'instinct. L'espèce dont nous parlons semble avide de nuire; ses lames emmêlées se tendent pour infliger des blessures aux passants. Une autre est si tenace qu'elle ne peut être rompue avec les doigts. Il en est une qui paraît d'abord sous l'aspect d'un jeune arbre; mais avec les habitudes désordonnées de sa classe, elle abandonne bientôt la forme régulière pour jeter ses câbles à cinquante ou soixante pieds de distance: vous la coupez ici, croyant en être quitte, et vous la retrouvez à quarante mètres plus loin. Une autre encore ressemble à une feuille d'aloès, mais enroulée comme les tortillons qui sortent d'un rabot. Sa voisine est armée de grappins disposés de façon à retenir l'homme qu'elle saisit, et ainsi de suite. Contre ces plantes, qui semblent appartenir à la flore des terrains carbonifères, s'escriment dix jeunes et vaillants Makônndés. Habitués qu'ils sont au défrichement de ces bois, ils y vont de bon cœur, taillant et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abattant, ayant pour cela des serpes bien adaptées à ce genre d'ouvrage, et prenant une cognée lorsqu'ils ont à couper des arbres. Lianes et tiges disparaissent devant eux comme les nuées devant le soleil. Ce sont les hommes de grande taille qui se fatiguent le plus vite ; ils sont épuisés que les autres continuent à saper vigoureusement ; mais deux jours de ce rude travail ralentissent les plus forts.

13 *avril.* — Nous commençons à descendre la pente qui mène à la Rovouma. Aujourd'hui, de temps en temps, le pays se laissait entrevoir ; il semblait couvert de grands bouquets de bois d'un vert sombre ; par moments, les ondulations prenaient l'aspect de collines, et çà et là un sterculier, anticipant sur l'hiver qui approche, se montrait en feuilles jaunies.

Un vieux Monyîñko a donné une chèvre à mes hommes et demandé aux cipayes s'ils voulaient égorger la bête ; mais les Anjouannais, étant d'une secte différente, ne voulaient pas qu'elle fût saignée à la façon des Hindous : de là grande dispute entre les deux camps pour établir de quel côté se trouvait l'orthodoxie.

15 *avril.* — Atteint hier la Rovouma près de l'endroit où, en 1861, le *Pionnier* reprit le chemin de la côte. Aujourd'hui, repos du dimanche.



Livingstone. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

16 *avril.* — Nous marchons maintenant vers l'ouest, en longeant le bord déchiqueté d'un plateau dont la rivière est flanquée à droite et à gauche. Au loin, apraît une rangée de collines qui semblent enfermer la Rovouma. Ici, des éperons s'avancent du côté de l'eau ; et des baies de quinze cents à cinq mille mètres de profondeur pénètrent dans les terres. Parfois les promontoires ont été doublés ; parfois nous les avons franchis ; il y avait alors beaucoup de bois à abattre. Le sentier va d'un village à l'autre et fait de nombreux détours. Nous finissons toujours par arriver à des jardins où il y a du riz parmi d'autres céréales ; il faut que, dans la saison, l'humidité soit grande en cet endroit pour que le riz réussisse ; maintenant les récoltes souffrent de la sécheresse.

17 *avril.* — J'avais ordonné aux cipayes de prendre le moins de bagages possible ; mais outre deux buffles, il y a deux mulets et deux ânes surchargés de leurs affaires ; ils tueront les pauvres bêtes. Sur l'observation que j'en ai faite, ils ont caché une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partie de leurs objets dans les paquets des chameaux, qui, à leur tour, sont accablés. J'avais emmené ces derniers, ainsi que les buffles, pour juger de l'effet que produirait sur eux la piqûre de la tsétsé ; je crains bien que l'expérience ne devienne impossible par la manière dont les pauvres bêtes sont conduites.

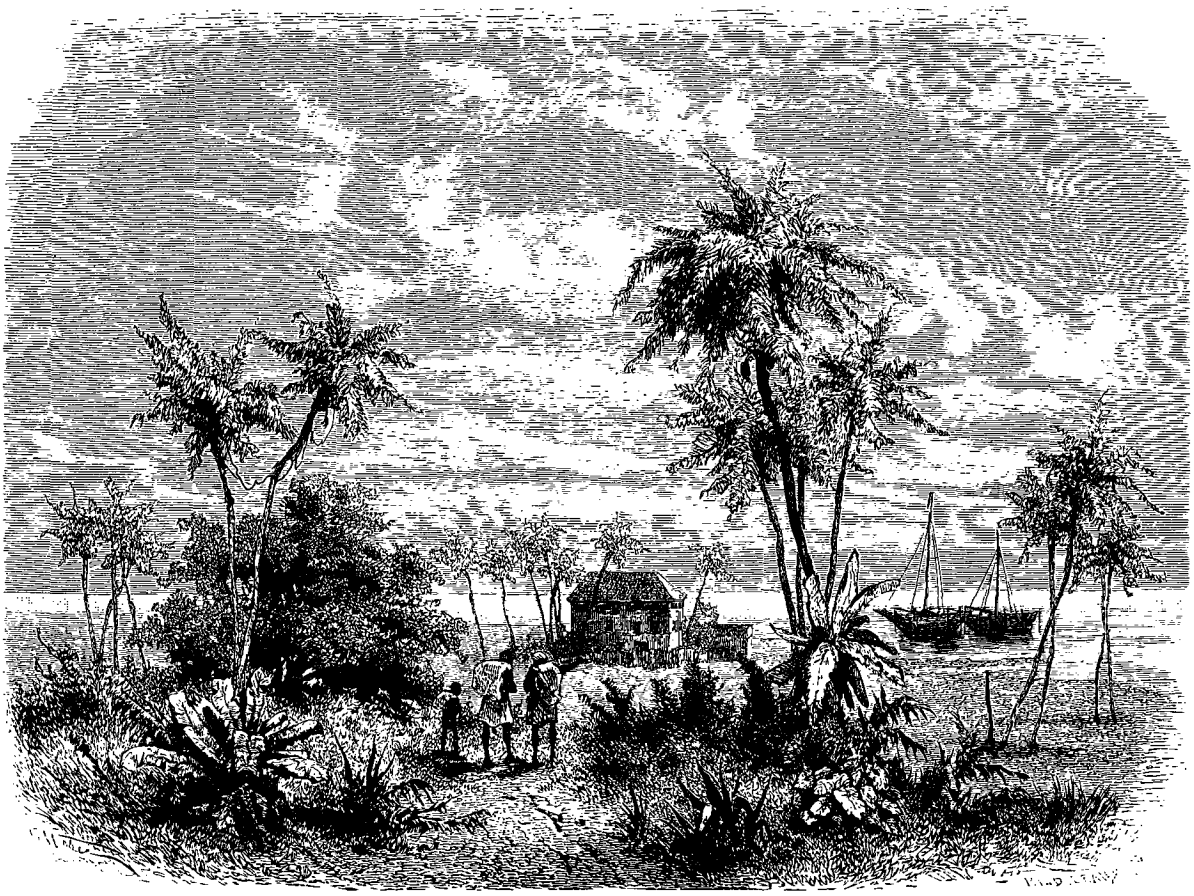
19 *avril.* — Fait route sur le plateau, et bu de l'eau fraîche pour la première fois depuis le commencement du voyage.

Les gens d'ici mettent beaucoup d'ardeur à s'engager comme bûcherons et font gaiement la besogne. C'est, je crois, le désir de plaire à leurs femmes, en leur donnant un peu d'étoffe, qui les anime; ils gagnent par jour un mètre de calicot.

Plus nous remontons la Rovouma, plus les gens sont tatoués; leurs dents sont limées en pointe, et les femmes portent de grands anneaux de lèvres. Chez les Mabihas, qui habitent la rive droite, quelques hommes se décorent aussi du pélélé [1].

La tsétsé a piqué de nouveau les buffles; elle vit aux dépens des hippopotames, des éléphants et des cochons, seul gibier que nourrisse le pays

Sur la dénonciation du vol d'une chemise par un porteur qui avait pris la fuite, les compagnons du fugitif ont suivi à la piste et rejoint le voleur qui était



Maison de Livingstone, à Zanzibar. — Dessin de Th. Weber, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

dans sa case. Les anciens du village se sont réunis et ont condamné le coupable à une amende d'une valeur quadruple de celle de l'objet volé. Ce matin, les hommes sont revenus et ont l'air d'avoir fait une chose toute simple. C'est le premier vol que nous ayons remarqué; et la façon dont il a été jugé prouve un grand fonds d'équité naturelle.

26 *avril.* — Resté à Narri pour acheter des vivres, qui plus loin sont moins abondants. Les gens se sont empressés de nous vendre de la farine, des œufs, des volailles et du miel; les femmes du pays sont grossières.

J'ai surpris hier un cipaye frappant un chameau avec un bâton de la grosseur du bras; le sentier était trop étroit, la pauvre bête ne pouvait pas avancer ; et l'homme frappait toujours. Je lui ai crié de finir, mais il était trop tard; aujourd'hui le chameau ne peut plus bouger ; il faut le laisser à Narri sous la protection du chef.

29 *avril.* — Passé le dimanche au bord de la Rovouma, en face du premier village des Mehamboués, qui semblent être une branche importante des Makônndés. Leur pays s'étend au loin vers le sud ; il est

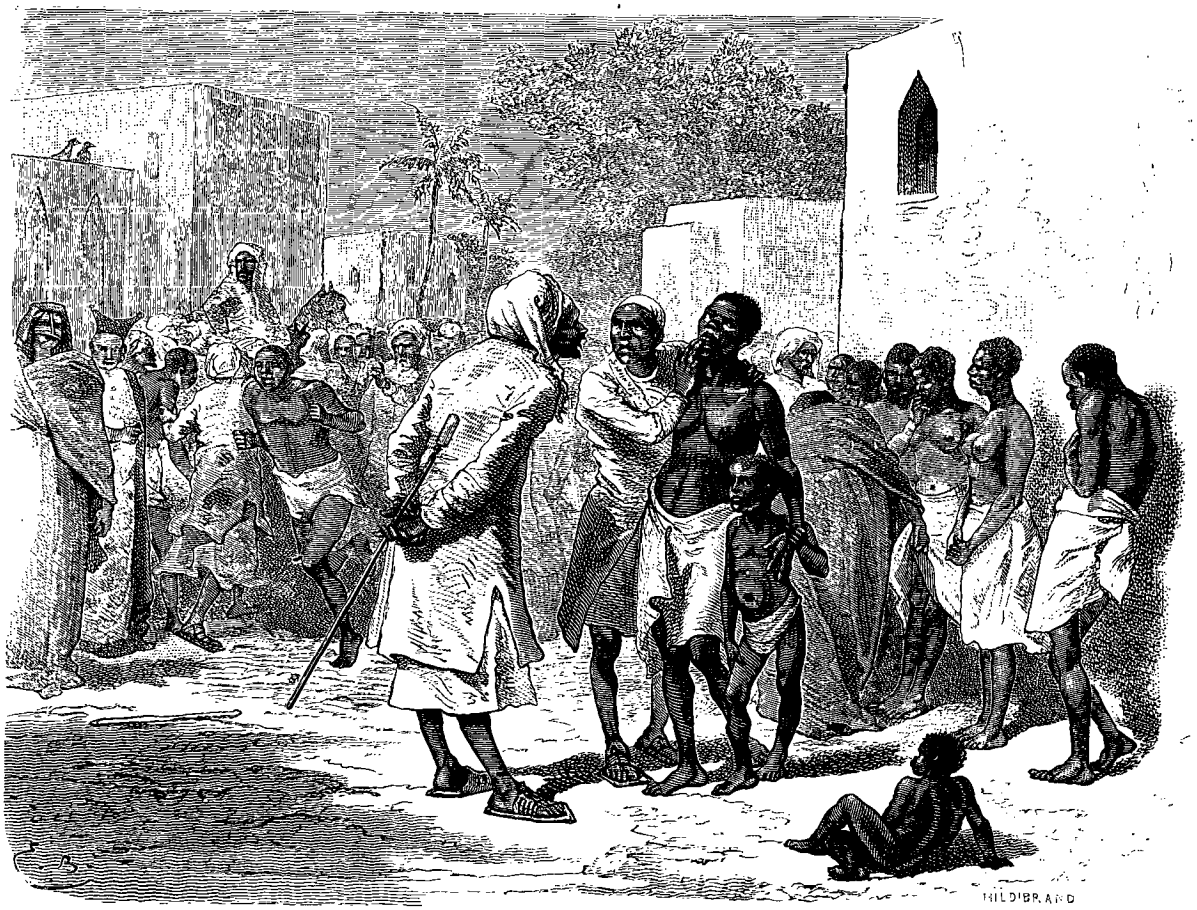
1. Voy. *Tour du Monde*, t. XIII, p. 140.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peuplé d'éléphants et plein d'arbres à copal. Je suis allé voir un de ces arbres qui se trouve près du village. Les feuilles sont par couples, d'un vert brillant avec les nervures saillantes sur les deux faces ; les ramilles sont divergentes et partent du même point. Le fruit, dont nous avons vu la coque, paraît être une noix; quelque animal en avait rongé le contenu. Où l'écorce des branches est blessée, la gomme s'écoule et tombe sur le sol. Les habitants fouillent aux environs des arbres modernes, avec l'idée que ceux d'autrefois, qui ont jeté leur gomme avant que celle-ci fût un objet de commerce, doivent avoir occupé la même place. « Il y a des jours où l'on ne trouve rien, me dit le Makôndé qui me servait de guide; mais le *Mounngou* peut vous donner le lendemain ce que vous n'avez pas trouvé la veille. » Tous ceux qui étaient là approuvèrent ces paroles, d'où la preuve qu'ils admettent l'existence de Dieu.

30 *avril*. — Mes chameaux sont couverts de plaies; ils reviennent tout sanglants, avec des blessures qu'ils n'auraient pu produire en se frottant contre les arbres. Je soupçonne de vilaines actions. Les mulets et les buffles sont également maltraités; je ne peux pas être toujours là pour empêcher qu'on les batte.

Ici, les indigènes fument du tabac et non du chanvre. En fait d'animaux de basse-cour, on ne voit que



Le marché aux esclaves, à Zanzibar. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

des poules, des pigeons et des canards musqués; ni chèvres ni moutons. Le miel n'est pas cher : un grand pot d'une contenance d'un gallon (quatre litres et demi) et quatre poulets m'ont été donnés pour moins de deux mètres de calicot.

1er *mai*. — Nous traversons maintenant un pays relativement libre. C'est un plaisir d'embrasser du regard la scène environnante, alors même qu'elle est presque entièrement couverte de grandes masses de feuillage, la plupart d'un vert sombre; car, ici, à peu près tous les arbres ont les feuilles de la teinte et de la nature de celles des lauriers.

2 *mai*. — Les montagnes se rapprochent et nous reconnaissons le Liparou, dont la forme tabulaire nous avait frappé lors de notre premier voyage. Il a de sept cents à huit cents pieds anglais de hauteur; un cours d'eau permanent s'échappe de la base occidentale et forme une lagune dans la prairie qui borde la Rovouma. Des arbres, amis des cours d'eau constants, couvrent de leurs racines les rives marécageuses et leur font un parquet; mais, par endroits, on enfonce d'un mètre. Il nous a fallu combler ces fondrières avec des branches et des feuilles; puis décharger nos bêtes et les conduire à la main

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

3 *mai.* — Fait halte dans un village makoa dont le chef est une femme. Les Makoas ou Makoanés se reconnaissent à une demi-lune en tatouage qu'ils portent sur le front ou ailleurs.

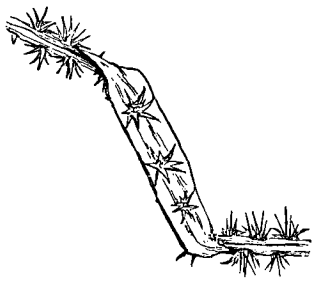
Une femme à l'air maternel s'est approchée et m'a offert de la farine; d'autres femmes avaient donné à manger à nos hommes et n'avaient rien reçu en retour; celle qui m'apportait de la farine ne pensait donc pas à la vendre. Je lui ai dit de me l'envoyer par son mari et que je l'achèterais; j'aurais mieux fait de l'accepter.

Beaucoup de Makoas ont la figure tatouée de lignes doubles et saillantes d'un demi-pouce de longueur. Quand l'incision est faite, le charbon y est introduit, et les chairs sont pressées de manière à obtenir une cicatrice en relief; cela donne au visage quelque chose de hideux et cet air rébarbatif que nous ont transmis les portraits de nos anciens rois.

4 *mai.* — De grosses mouches piquent les buffles; le sang qui s'échappe des piqûres est de couleur artérielle.

Notre bufflonne a une inflammation de l'œil gauche et le bassin gonflé, près des lombes. Le buffle gris est malade, ce que j'attribue à une surcharge excessive. Les chameaux ne semblent pas éprouver les effets de la mouche; mais leurs affreuses plaies et les mauvais traitements les épuisent. Aucun symptôme de la tsétsé chez les ânes et les mulets; mais un de ces derniers a une luxation de l'épaule.

Vu la dernière des rangées de collines dont la rivière est flanquée au nord. En face de nous est une plaine d'où surgissent des pics granitiques.



Liane épineuse paraissant se tordre pour mieux blesser.

A Nyammba, où nous avons passé la nuit, se trouvait une doctoresse ayant la spécialité de faire pleuvoir; elle m'a donné un grand panier de soroko (le *mung* de l'Inde). C'est une belle femme, grande et bien faite, jolie jambe, joli pied et tatouée à profusion; les lèvres elles-mêmes ont leur dessin finement élaboré, ainsi que la partie postérieure du corps, — nulle pudeur dans ce pays-ci.

Après avoir laissé derrière nous l'extrémité de la chaîne, et allant toujours à l'ouest, nous avons trouvé d'abord un grès durci par le feu; puis des masses de granit, comme si la force ignée qui a produit le métamorphisme partiel du grès avait résidé dans ces masses. Après cela, le granit ou la syénite est couvert de stries comme si la roche avait été fondue.

Avec le changement de structure géologique nous avons une végétation différente : au lieu des arbres à feuilles de laurier du terrain précédent, nous rencontrons des dalbergias, des acacias et des mimosas; l'herbe est moins haute et nous pouvons marcher sans couper de bois.

6 *mai.* – Encore la tsétsé. Nos bêtes ont l'allure somnolente; la bufflonne a l'œil trouble, et quand on la pique, il sort de la peau un filet de sang d'un rouge écarlate.

Les naturels paraissent intelligents. Il serait intéressant de connaître leurs idées, de savoir ce qu'ils ont appris dans leur communion avec la nature pendant tant de siècles. Leur manière d'être ne rappelle en rien ce mépris de la vie humaine dont les exemples remplissent les chroniques des âges ténébreux de notre histoire. Mais je n'ai pas d'interprète, et bien que je puisse m'entendre avec eux pour les sujets ordinaires, cela ne suffit pas.

7 *mai.* — Un des chameaux est mort cette nuit; ce matin le buffle gris a des convulsions. Je m'attends à perdre encore un buffle, un mulet et d'autres chameaux. Les cipayes, par leurs cruautés, faussent mon expérience. Dès que je ne suis pas avec eux, ils s'arrêtent; et pendant qu'ils fument et qu'ils mangent, ils laissent les pauvres bêtes en plein soleil, sans les décharger. Ils ne marchent pas, ils musent et ne veulent faire aucun effort, pas même porter leurs sacs et leurs ceintures. Une seule chose les occupe : c'est de manger; ils ont pour cela des facultés surprenantes. Le climat n'aiguise pas l'appétit, mais ces gens-là mangent quand même; ils s'emplissent jusqu'à ce que le débordement se produise; et lorsqu'ils ont vomi et se sont purgés, ils recommencent.

A vol d'oiseau, nous n'avons pas fait, en moyenne, plus de six à sept kilomètres par jour, et mes bêtes sont fréquemnent restées huit heures de suite au soleil portant leur charge. Emmener de pareilles gens est une grande méprise.

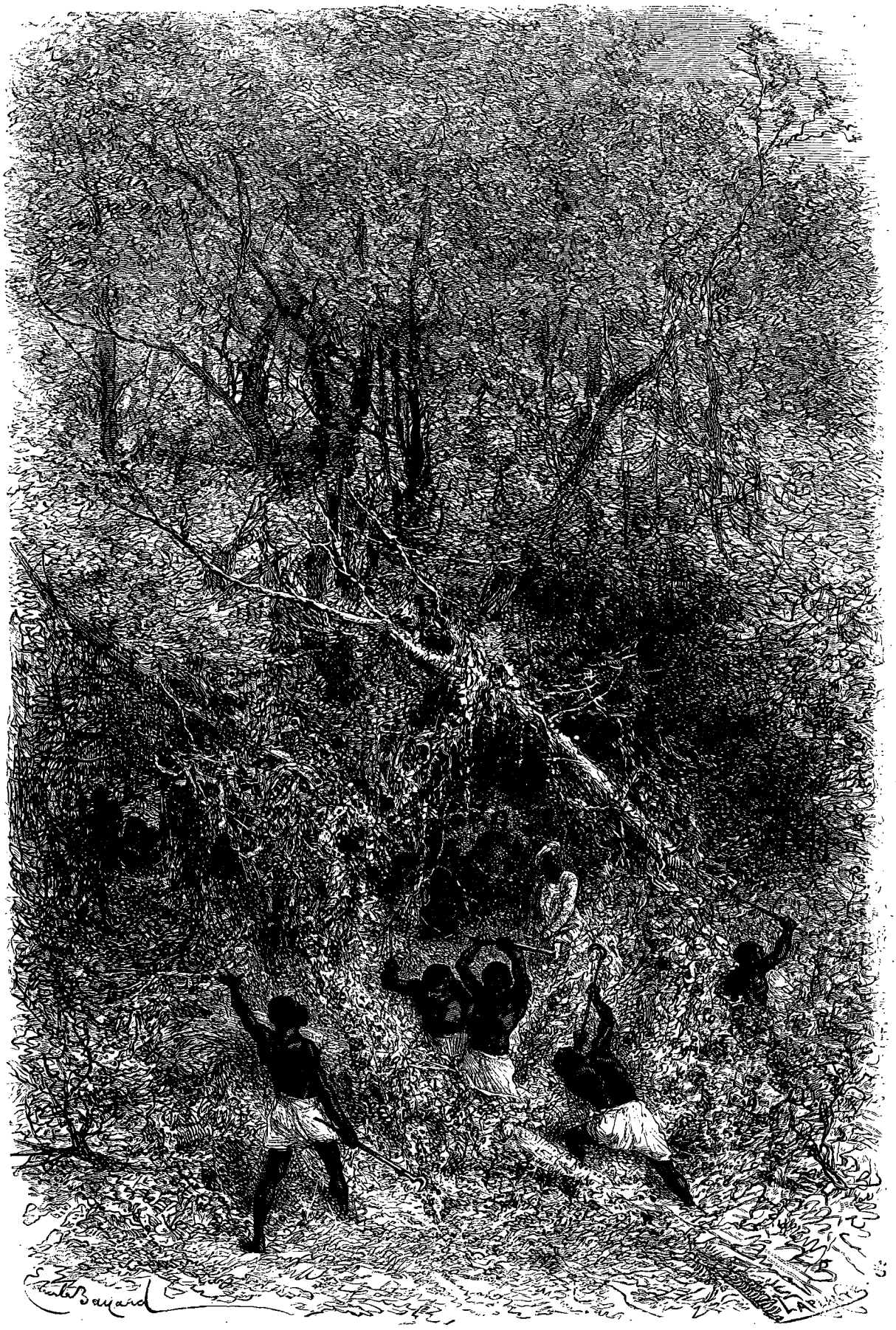
9 *mai.* — Laissé hier à Liponndé les cipayes avec leur havildar, les Nassickais et les animaux, afin de traverser promptement l'endroit où il n'y a pas de vivres, et d'envoyer au sud et à l'ouest chercher des provisions. Quand les bêtes se seront reposées, on nous les amènera.

Je suis parti avec les Anjouannais et les vingt-quatre porteurs; c'est un plaisir de s'éloigner des autres. Une marche agréable de huit heures nous a conduits à Moïdala où nous avons couché. La roche est toujours de la syénite.

En surcroît des Mazitous, qui ont passé dans le pays comme une nuée de sauterelles, les champs souffrent de l'une de ces sécheresses inexplicables auxquelles sont sujettes certaines parties restreintes, et quelquefois de larges portions de cette contrée.

Les roseaux, qui, près de la côte, nous ont tant fatigués, n'existent pas ici; l'herbe est sèche, beaucoup de plantes sont mortes et les arbres n'ont plus de feuilles. Tous les ruisseaux que nous avons franchis ne sont que des torrents dont le lit sableux est à sec, et où les indigènes font des trous pour avoir de l'eau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« Lianes et tiges disparaissent devant eux comme les nuées devant le soleil. » (P. 5.) — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

11 *mai.* — Il est difficile de faire avancer les porteurs, qui tombent d'inanition.

14 *mai.* — A Matahouatahoua, une femme au visage profusément tatoué, mais d'une physionomie agréable, s'est approchée, tenant à la main un bouquet de sorgho à sucre et l'a déposé à mes pieds, en disant : « Je vous ai déjà vu ici. » Elle montrait le point de la rivière où avait eu lieu notre retour en 1862. Je me rappelai alors que j'avais fait arrêter le bateau pour attendre le panier d'aliments qu'une femme nous apportait, panier qui fut remis à l'un de mes hommes et dont la donatrice s'éloigna sans avoir rien reçu. Parfois les présents sont faits dans la pensée qu'ils en rapporteront de plus considérables; il est doux d'avoir la preuve qu'il n'en est pas toujours ainsi.

Aujourd'hui, après une marche d'une heure trois quarts, il a fallu nous arrêter; nous étions alors chez Hassani. Au moment où nous arrivions, la fille de celui-ci retirait du feu une marmite de haricots. Hassani nous en fit présent; et quand je l'invitai à y prendre part, il me répondit : « Vous êtes étranger; je suis chez moi et me procurerai autre chose. » Comme tous les chefs, il passe pour être docteur; et sa femme, une vieille dame solidement bâtie, est doctoresse; elle a été son unique épouse et lui a donné quatre enfants, qui vivent avec eux.

15, 16 *et* 17 *mai.* — Étapes misérablement courtes, par suite de la faim. Traversé la Rovouma et le Loenndi dans l'espoir de trouver des vivres.

18 *mai.* — Pays desséché. L'herbe et les feuilles sont jaunes et craquantes. Parmi ces plantes mortes abondent les tiges d'une sorte d'acacia herbacé qui aime l'eau : d'où la preuve qu'en d'autres temps celle-ci ne manque pas; et les empreintes laissées par des pieds d'hommes pataugeant dans la vase, empreintes actuellement durcies, montrent que ce terrain brûlé a été bourbeux.

19 *mai.* — Décidément le Loenndi est la branche mère de la Rovouma ; il est cependant moins large : il a environ deux cents pieds, et la Rovouma deux cent cinquante. Tous les deux sont rapides et peu profonds, remplis d'îlots, de rochers et de bancs de sable. Ils sont parcourus par de petits canots, que les riverains se vantent de conduire habilement; à cet égard, les femmes ne sont inférieures à aucun homme.

27 *mai.* — Envoyé Mousa du côté de l'ouest pour acheter des provisions; il revient, ce soir, les mains vides.

Tout le monde s'accorde à représenter le pays qui est au couchant comme tellement montagneux et infesté de Mazitous, qu'il est impossible de prendre cette direction. On ne se figure pas la terreur qu'inspirent les hommes de cette race; elle est inimaginable : à la seule vue de leurs boucliers, toute la population prend la fuite comme un troupeau de daims qui s'effare.

Ces gens redoutés ont avec eux leurs familles, leurs vaches et leurs chèvres. La tribu tout entière vit du pillage des autres peuplades. Elle s'arrête ici : plus bas, ses bœufs seraient victimes de la tsétsé.

5 *juin.* — Passé près d'un village où le sorgho est récolté; il est parfaitement mûr. Les épis sont rangés en ligne avec soin pour sécher, et pour que le vent ne les égrène pas en les dispersant. Beaucoup de tiges n'ont pas donné de grain; celles-là sont très-sucrées, et les indigènes les mâchent, comme ils feraient de la canne à sucre. Cette nourriture les engraisse; mais elle ne durera pas longtemps et la famine viendra. Pour l'éviter, les pauvres gens font ce qu'ils peuvent; ils plantent des fèves, des haricots et du maïs dans les endroits où le terrain le permet.

6 *juin.* — Reçus par Makotchéra, le plus grand chef de la contrée; un joyeux mortel et d'une laideur qui ne répond pas à l'amabilité de son sourire : le front bas, couvert de rides profondes; le nez quelque peu assyrien, mais épaté; la bouche grande, le corps très-maigre. Il a été chasseur d'éléphant et il cultive la poésie; mais je n'ai pas pu le décider à nous donner un échantillon de son talent.

Makotchéra pense que Dieu n'est pas bon; la raison qu'il en donne, c'est que Dieu tue beaucoup de monde.

9 *juin.* — Toujours à l'ouest. Le pays monte graduellement à mesure que nous avançons. Traversé d'abord le même genre de forêt; trouvé après cela de grandes masses de granit ou de syénite s'écaillant par plaques; la roche est couverte d'une plante, dont l'écorce se détache par endroits et se frise comme les bobèches de papier que l'on met aux bougies. Ainsi revêtues, ces collines paraissent d'un gris clair, avec des portions noires dans les parties abruptes. Au loin, ces mêmes collines sont d'un bleu foncé. Le terrain est dur et pierreux, mais couvert de plantes diverses et d'une herbe disposée par touffes, comme celle du Kalahari à laquelle elle ressemble.

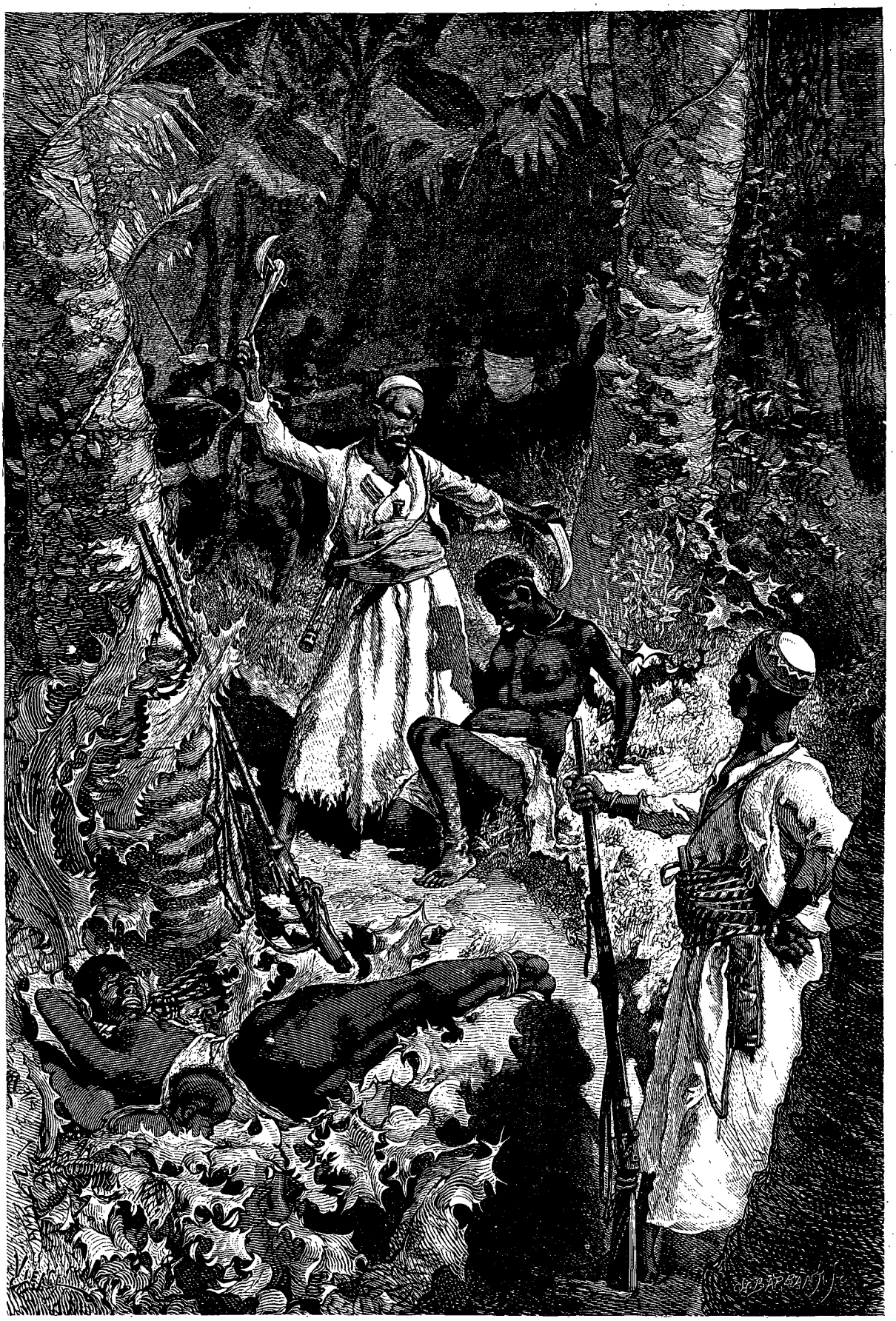
10 *juin.* — Marche très-pénible; toujours dans le même pays. On ne voit aucune habitation. Passé près d'un homme qui venait de mourir de faim.

Entre le village de Makotchéra et la station suivante est la colline de N'gozo. L'eau n'est trouvée que sous la couche sableuse des ruisseaux taris. Le premier indice que nous ayons eu de notre approche de la demeure de l'homme a été une jolie petite femme qui tirait de l'eau d'une citerne. J'étais seul; elle s'est agenouillée et m'a tendu son vase rempli d'eau en l'élevant avec les deux mains.

13 *juin.* — Le tatouage que portent les indigènes sur le front et sur le corps n'est fait que dans un but de parure : « afin de se rendre plus beau pour la danse. » Toutefois ces ornements semblent avoir quelque chose d'héraldique; car, en les voyant, les gens du pays disent sans hésitation à quelle tribu ou portion de tribu appartient celui qui en est décoré.

Les Matamboués et les Haut-Makônndés ont pour tatouage des signes qui rappellent complétement les dessins de l'ancienne Égypte; par exemple, des lignes ondulées, telles qu'en faisaient les anciens pour représenter l'eau. Des arbres, des jardins enfermés dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Négrier tuant ses esclaves. — Dessin de Daniel Vierge, d'après le texte.

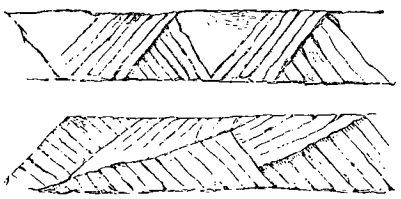
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des carrés semblent avoir été imaginés autrefois pour les riverains de la Rovouma, qui les ont encore. Le fils prend la marque du père; et c'est ainsi que les vieux symboles se sont perpétués, bien que leur signification paraisse ne plus être comprise. Les Makoas portent le croissant, ou presque la pleine lune; mais, comme pour les autres, ce n'est qu'une parure. Ces dessins, bleus ou noirs, se détachent vivement sur les peaux de nuance claire, que l'on voit ici en grand nombre,

Chez les Makônndés et les Mehamboués, les incisives sont limées en pointe. Les Matchinngas, tribu aïahoue, laissent un crochet des deux côtés de la dent, et s'arrachent l'une des incisives médianes en haut et en bas.

14 *juin.* — Mes porteurs m'ont quitté, dans la crainte d'être pris comme esclaves quand ils retourneraient chez eux. J'en attends d'autres; et me voilà aussi dépendant des naturels que si je n'avais pas emmené de bêtes de somme : pauvre matière pour emplir un journal.

16 *juin.* — On fait de sombres récits de la contrée où nous allons. Il nous faudra quatre ou cinq jours pour nous rendre chez Mtarika; puis dix jours à travers les jungles pour atteindre la ville de Mataka. Disette chez le premier; mais abondance chez l'autre, qui est voisin du lac.



Poterie décorée d'une imitation de vannerie.

19 *juin.* — Passé aujourd'hui près d'une femme attachée à un arbre, et par le cou; elle était morte. Les gens du pays racontent qu'elle ne pouvait pas suivre la bande, et que le marchand n'a pas voulu qu'elle devînt la propriété de celui qui la trouverait, si le repos venait à la remettre. Une autre avait été poignardée, ou tuée d'une balle. La réponse est toujours la même : furieux de la perte de son argent, le maître soulage sa colère en tuant l'esclave qui ne peut plus marcher.

20 *juin.* — Retourné à Métaba, où le chef nous a dit que personne, excepté lui, n'avait de grain à vendre. Les Arabes l'ont approvisionné de poudre et de calicot, d'où il est résulté que, pour avoir des vivres, il a fallu lui céder nos plus belles étoffes et les objets qui lui faisaient envie; mais au moment de partir il m'a donné un repas de bouillie et de pintade.

22 *juin.* — Un pauvre petit garçon, ayant un prolapsus ani, m'a été amené hier. Sa mère, qui, pour me consulter, avait fait un long chemin, le portait sur l'épaule droite; un enfant à la mamelle occupait le bras gauche; et, sur la tête, elle avait deux paniers. Chaque fois que nous nous arrêtions, son amour maternel se montrait dans le soin avec lequel elle bandait le cher petit.

23 *juin.* — Le pays est couvert de forêts où la marche est beaucoup plus libre que dans la région précdente. Nous sommes maintenant à quelque deux cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Tous les indigènes cultivent du maïs au bord de la Rovouma, ainsi que dans les îles, dont le terrain est moins sec. Presque tous ont des fusils, de la poudre en abondance et une quantité de beaux grains de verre. Ils portent des coiffures de perles rouges enfilées avec leurs cheveux mêmes, et des cravates de perles bleues aussi serrées que les cols de nos soldats. Le pélélé est d'un usage universel; les dents sont limées en pointe.

24 *juin.* — Service divin dans la matinée; beaucoup de spectateurs. Les indigènes croient à l'Être suprême, bien qu'ils ne l'invoquent pas.

Des vents froids du sud prédominent. Température, + 12°,5 [1].

L'un de nos mulets est très-malade; toujours de la faute des cipayes.

Faire bouillir la marmite avec des pierres brûlantes est inconnu dans cette région; mais on y emploie les termitières en guise de four. Des trous sont en outre creusés pour la cuisson du pied d'éléphant, de la bosse de rhinocéros, de la tête de zèbre et d'autres grands animaux.

Acheté un senzé (*aulacode swindérien*) qui a été boucané. C'est en plaçant la viande, le poisson et les fruits au-dessus d'un feu très-doux, pour les faire sécher, que les naturels les conservent : la salaison leur est inconnue. Outre les châssis qu'ils emploient comme séchoirs, les Makônndés ont des échafaudages de six pieds de hauteur où ils vont dormir; le feu qui est allumé dessous éloigne les moustiques; et, dans le jour, ces estrades servent de lieu de repos et d'observation.

25 *juin.* — Quitté Tchirikaloma et gagné le village de Namalo, que ses habitants ont abandonné ce matin; ils vont tous s'établir chez les Mehamboués, où il y a des vivres. Une pauvre petite fille, trop faible pour suivre les émigrants, a été laissée dans une case : probablement une orpheline.

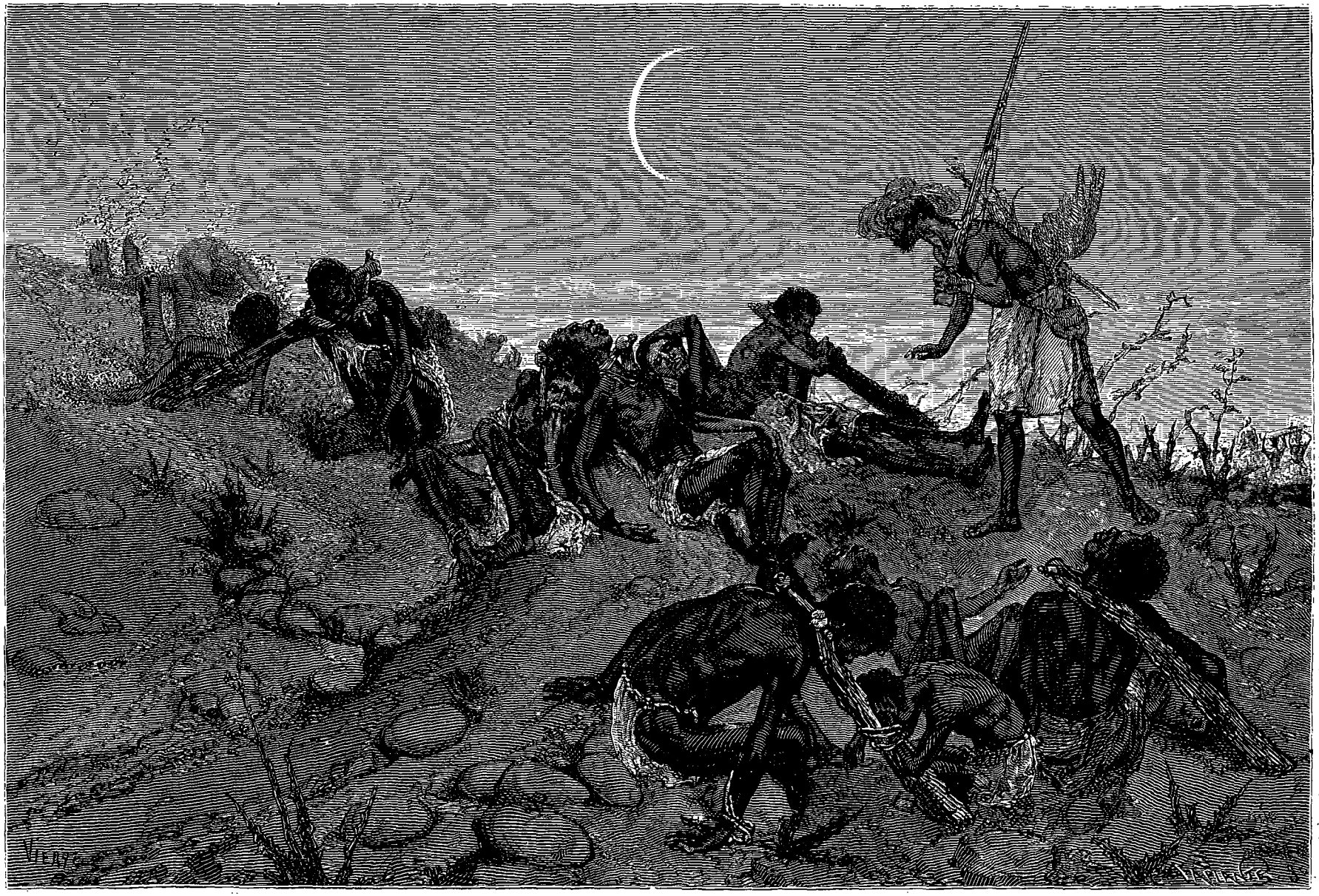
Rien à manger.

Près de beaucoup de villages, nous remarquons une baguette dont les deux bouts sont fichés en terre, et qui forme un arc. De nombreux talismans, pour la plupart des morceaux d'écorce, sont enterrés sous cette baguette. Lorsque la maladie s'abat dans la commune, les hommes se rendent là en pèlerinage; ils se lavent avec de l'eau dans laquelle a infusé le talisman; puis ils passent à plat ventre sous l'arche en question; après cela ils enterrent le charme à la place où ils ont passé, et, avec lui, la maligne influence qui les menaçait. On a recours au même procédé pour éloigner les mauvais esprits, les bêtes féroces et les envahisseurs.

J'ai demandé à Tchirikaloma comment les albinos

1. Partout nous avons indiqué la température en degrés centigrades. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Esclaves abandonnés. — Dessin de Daniel Vierge, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont traités dans le pays; il m'a répondu qu'on les laissait vivre, mais qu'ils n'arrivaient jamais à l'âge d'homme.

« Avez-vous entendu parler de gens qui mangent de la chair humaine ou qui ont une queue? lui demandai-je encore. — Certainement, dit-il; mais j'ai toujours compris que ces monstruosités-là, comme les autres, n'existaient que parmi vous, gens qui allez sur la mer. » Ces mots : les autres désignaient ceux de mes compatriotes qui ont des yeux derrière la tête, aussi bien qu'au visage. J'avais déjà entendu parler de ceux-ci près d'Angola.

26 *juin*. — Mon dernier mulet est mort.

Ce matin, comme nous passions dans le voisinage d'une case, une femme bien mise, qui avait au cou la fourche des esclaves, nous a appelés hautement et nous a sommés d'être témoins de la violence qui lui était faite. Il y avait dans son accent une telle autorité que tous mes hommes s'arrêtèrent, puis allèrent à elle pour l'entendre. Elle nous dit alors qu'elle était proche parente de Tchirikaloma, et qu'elle allait rejoindre son mari, en amont de la rivière, lorsque le vieillard qui la retenait captive l'avait saisie, séparée de sa servante et soumise à l'état de dégradation où elle était présentement. Le vieillard répondit qu'elle s'enfuyait, et que Tchirikaloma lui en aurait voulu s'il ne l'avait pas arrêtée. Mais des gens ayant toute la mine de chasseurs d'esclaves rôdaient aux environs, et je ne doutai pas que cette femme n'eût été prise pour être vendue. Je donnai une brasse d'étoffe au ravisseur pour payer Tchirikaloma, si ce dernier se trouvait offensé, et le priai de dire au chef, qu'ayant eu honte de voir une de ses parentes la fourche au cou, je l'avais délivrée, et que je la ramenais à son mari.

C'est évidemment une femme de haute condition; non-seulement ses manières l'annoncent, mais elle porte une quantité de beaux grains de verre enfilés sur du crin d'éléphant. C'est en outre une femme de tête : dès qu'elle a été libre, elle est allée bravement chercher son panier et sa calebasse dans la hutte de son ravisseur. La maîtresse du logis — une virago — l'a enfermée et a voulu lui prendre ses perles, mais elle s'est vaillamment défendue. Mes gens ont enfoncé la porte et ont fait sortir notre protégée. Sur ce, l'autre femme — car l'officieux vieillard possède deux épouses — a joint sa kyrielle d'injures à celle de son aînée, qui, les poings sur les hanches, en véritable harengère, nous invectivait à pleine bouche. J'éclatai de rire; la jeune femme en fit autant, laissant la vieille en fureur, et nous sommes partis avec notre libérée, qui toutefois a perdu sa servante.

27 *juin*. — Vu un homme qui était mort d'inanition, car ce n'était plus qu'un squelette. Un des nôtres s'est écarté du chemin et a trouvé une quantité d'esclaves, la fourche au cou et abandonnés par l'acheteur, faute de nourriture. Ils n'avaient plus la force de parler. Quelques-uns étaient très-jeunes.

La plupart des indigènes sont fort troublés quand je leur dis que les esclaves qu'on trouve morts sur les chemins ont été tués par ceux qui les ont vendus. Les chefs se renvoient mutuellement la faute; mais le fait est là; bientôt ils n'auront plus personne à vendre, leur pays se transformera en une jungle et ceux des leurs qui ne seront pas morts cultiveront les champs des Arabes : je ne cesse de le leur dire.

28 *juin*. — Passé de village en village : tous abandonnés. Les gens de Tchényéouala nous ont dit de prendre chez eux tout ce que nous voudrions, et mes hommes n'ayant pas de vivres, nous avons glané dans les jardins quelques poignées de haricots, des feuilles de fèves, des tiges de sorgho vert, — triste nourriture.

Akosakoné, la femme que nous avons sauvée de l'esclavage, est arrivée chez son mari, qui est le frère d'un chef. On voyait bien qu'elle était de bonne famille. Pendant toute la route elle s'est comportée comme une lady, se faisant, pour dormir, un feu à part des autres, et nous rendant beaucoup de services, allant acheter nos provisions et en obtenant le double de ce que nous aurions eu pour la même somme; racontant avec chaleur notre conduite à son égard, demandant pour nous des vivres à un de ses beaux-frères, et se chargeant d'un sac de verroterie quand nous étions à court de porteurs. Elle nous a quittés en nous exprimant toute sa reconnaissance; nous sommes heureux d'avoir obligé quelqu'un d'aussi méritant.

Vu une autre femme liée à un arbre, où elle était morte. Affreuse chose à voir, quel que soit le motif du crime. Il y a sur le chemin tant de fourches à esclaves, gisant çà et là, que je soupçonne les habitants de libérer les captifs et de les recueillir pour les revendre : cela pourrait expliquer leur richesse en calicot.

1er *juillet*. — A mesure que nous approchons du village de Mtarika le pays devient plus montueux; sur une profondeur de quinze cents mètres au sud de la Rovouma, vers laquelle il s'incline, il nourrit une population nombreuse.

La rivière a ici une largeur de près de cent mètres. Elle offre toujours le même aspect, celui d'un cours d'eau rapide, renfermant des bancs de sable et des îles, qui généralement sont habitées.

2 *juillet*. — Campés à l'ancienne résidence de Mtarika, où nous obtenons assez de vivres pour faire un repas par jour; mais il faut les payer de notre plus belle étoffe de couleur. Au même prix, nous pouvons donner accidentellement deux épis de maïs à chacun de nos hommes.

Nous sommes la proie de beaucoup de regards; les habitants, qui sont des Aïahous, se montrent fort curieux, parfois même jusqu'à la grossièreté. Tous les gens que nous avons vus depuis quatre jours, et tous ceux que nous trouverons d'ici au lac, sont de la même nation, presque de la même tribu que Chouma et Vouékétani. Le bufflon, l'âne (il n'en reste plus qu'un) et Tchitané, mon chien caniche, excitent la même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

curiosité et provoquent les mêmes commentaires et les mêmes éclats de rire que ma personne.

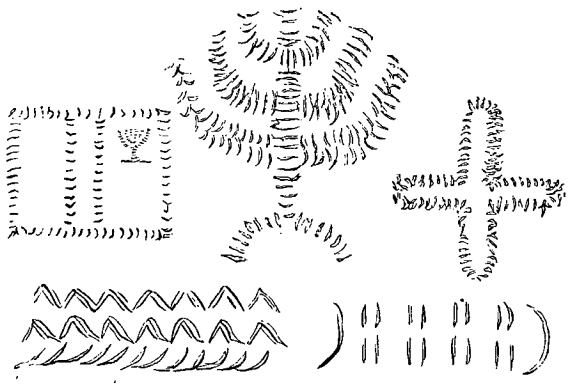
3 *juillet.* — Une brève étape nous a conduits à la nouvelle résidence de Mtarika. Celui-ci, avant de paraître, a recueilli sur nous tous les renseignements possibles. La population est très-nombreuse. Les habitants font de nouveaux jardins ; de grandes lignes creusées à la houe, et d'un pied de large, divisent la terre à mettre en culture ; et l'on peut marcher longtemps sans sortir des champs ainsi partagés.

5 *juillet.* — Partis aujourd'hui pour le village de Mtandé. Après cela nous aurons huit grands jours de marche pour arriver chez Mataka.

Trouvé sur la route les os calcinés d'un individu accusé d'anthropophagie. Condamné à boire le poison, dont l'effet a sans doute fourni la preuve du crime, il a été brûlé au bord du chemin. Ses vêtements sont accrochés aux branches pour servir d'exemple aux autres.

7 *juillet.* — La végétation des hautes terres prédomine ; çà et là, des arbres se voient parmi des buissons d'une hauteur de cinq pieds, et de belles fleurs bleues et jaunes sont communes.

8 *juillet.* — Marche fatigante dans un pays dépeuplé. L'herbe est épaisse, les arbres sont de la grosseur des perches à houblon. Le sol est parfois légèrement siliceux, parfois de cette terre argileuse et rougeâtre où prospère le grain des indigènes.



Tatouages des Mehamboues.

9 *juillet.* — Campés dans un endroit sauvage, près du mont Lesiro ; beaucoup de lions rugissent aux alentours. Cette nuit, un de ces compères à voix rauque nous a donné une longue sérénade, mais tout s'est borné là.

11 *juillet.* — Rien d'intéressant ; toujours la même fatigue. Les denrées sont tellement rares que c'est à peine si la ration est d'une poignée de grain par jour. Très-peu de petits oiseaux, bien que, pour eux, la nourriture abonde et qu'il y ait un ruisseau dans chaque pli de terrain.

13 *juillet.* — Beaucoup de nos gens sont en arrière ; mais nous marchons pour avoir des vivres et leur en envoyer. J'ai partagé hier au soir le peu de riz qui me restait ; quelques-uns n'ont rien eu.

Marche pénible ; montées et descentes continuelles. J'ai compté quinze ruisseaux et autant de vallées que séparaient des chaînes de collines. Arrivés au sommet d'une rampe où nous n'étions plus qu'à une heure des champs de Mataka, il nous a été impossible d'aller plus loin. Des hommes partiront demain, au point du jour, pour aller acheter des vivres ; la fatigue est si grande que pas un ne voulait accepter cette mission.

14 *juillet.* — A huit heures, nos messagers n'étant pas revenus, je suis parti pour en savoir la cause. Au bout d'une heure de marche, comme je descendais la pente rapide qui domine les premiers jardins, je vis mes hommes que mon apparition fit bondir : ils surveillaient une bouillie qu'ils avaient mise au feu. J'envoyai de la nourriture aux autres, et continuai ma route.

Moemmbé, la ville de Mataka, est située dans une haute vallée, entourée de montagnes ; elle compte au moins un millier de maisons et a une banlieue très-populeuse. Sa fondation est récente.

Mataka est un homme d'une soixantaine d'années, habillé à la mode arabe, ayant une bonne figure et l'humeur joyeuse. Jamais il n'avait vu d'homme à peau blanche. Il me donna pour logement une maison carrée ; à vrai dire, la plupart des maisons de Moemmbé ont cette forme, car les Arabes sont imités en toute chose. Le manioc se cultive sur des billons formés le long des rues : plantation régulière qui donne à la ville une bonne apparence.

Nous sommes ici à huit cents ou huit cent cinquante mètres au-dessus du niveau de l'Océan ; l'air est d'une grande fraîcheur, et les rhumes sont communs.

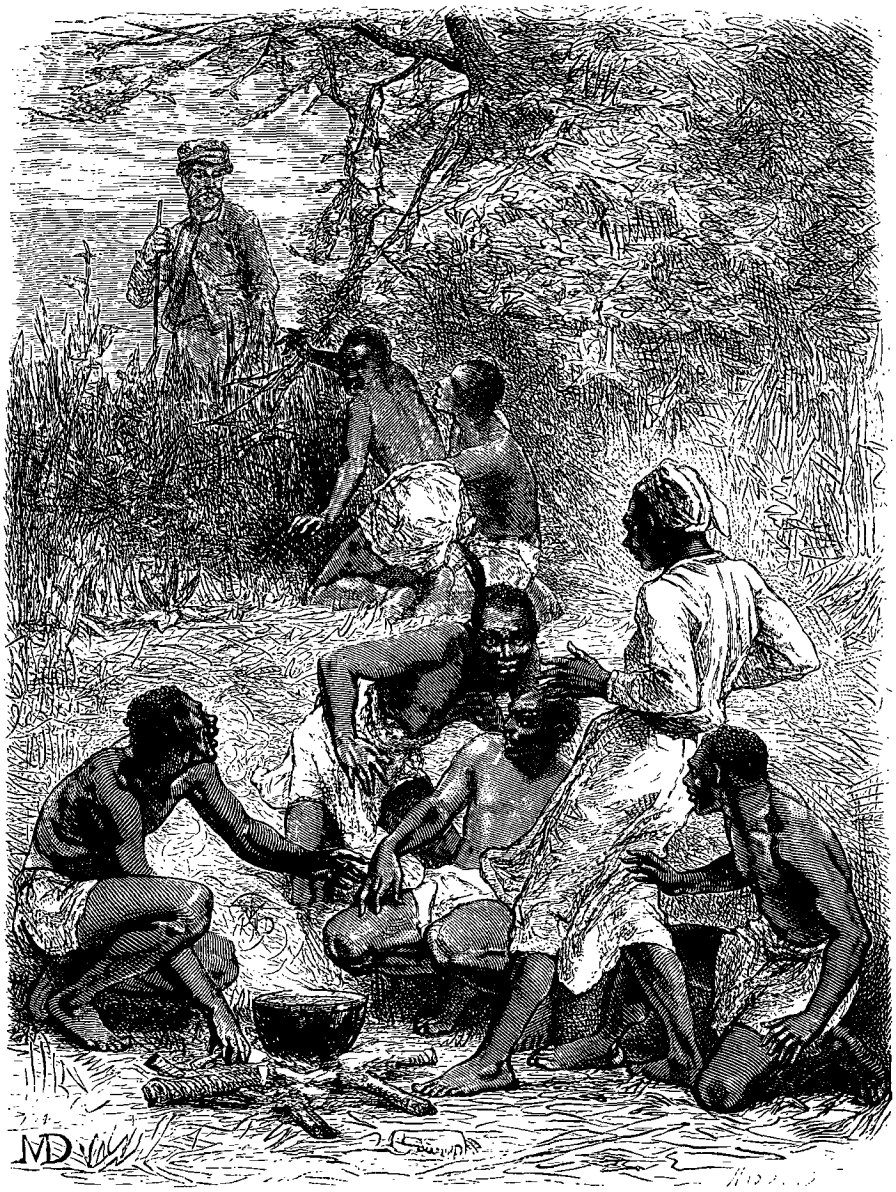
16-28 *juillet.* — Je renvoie mes cipayes ; Soliman, qui est un homme respectable, les ramènera à la côte.

Une foule d'oisifs entoure le chef et salue toutes ses paroles de rires approbateurs. Un jour Mataka m'a demandé, en supposant qu'il aille à Bombay, ce qu'il faudra qu'il y porte pour se faire de l'argent. Je lui ai répondu de prendre de l'ivoire. « Des esclaves ne seraient-ils pas une bonne affaire ? » reprit-il. « Vendre un homme à Bombay, répliquai-je, vous ferait mettre en prison. » L'idée du grand Mataka en *chokie* le révolta ; et, cette fois, les rieurs ne furent pas de son côté. Je lui dis alors ce que feraient les gens de ma nation dans un pays aussi riche que le sien, et je lui parlai de chemins de fer, de vaisseaux, de labourage avec des bœufs. Cette dernière idée le frappa, comme étant réalisable pour lui. « J'aurais aimé, lui dis-je, à vous laisser plusieurs de mes Nassickais pour vous apprendre à faire des charrues et beaucoup d'autres choses : pas un seul ne veut rester, de peur d'être vendu. »

Mataka voit maintenant où conduit ce trafic des uns par les autres, et cherche à l'arrêter ; mais les Aïahous sont encore les pourvoyeurs les plus actifs des traitants. Ceux-ci arrivent dans leurs villages, où ils étalent les objets qu'ils apportent. Ces objets sont à vendre ; pour les avoir il faut des esclaves ; une razzia s'organise ; et, munis d'armes à feu par les Arabes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les Aïahous tombent chez les Mânnganyas, qui n'ont pas de fusils. C'est ainsi que les marchés s'approvisionnent. Les razzias continuent, et de proche en proche les rapts se multiplient. Au nord-est de Moemmbé, il y a au moins quatre-vingts kilomètres de terres fécondes, aujourd'hui désertes, et où l'on voit de tous côtés les traces d'une population nombreuse qui fondait le fer et cultivait le sol. Partout s'y rencontrent les tuyaux d'argile des soufflets qui servaient dans les fonderies. Les billons sur lesquels on plan-



« Je vis mes hommes que mon apparition fit bondir. » — Dessin de D. Maillart, d'après le texte.

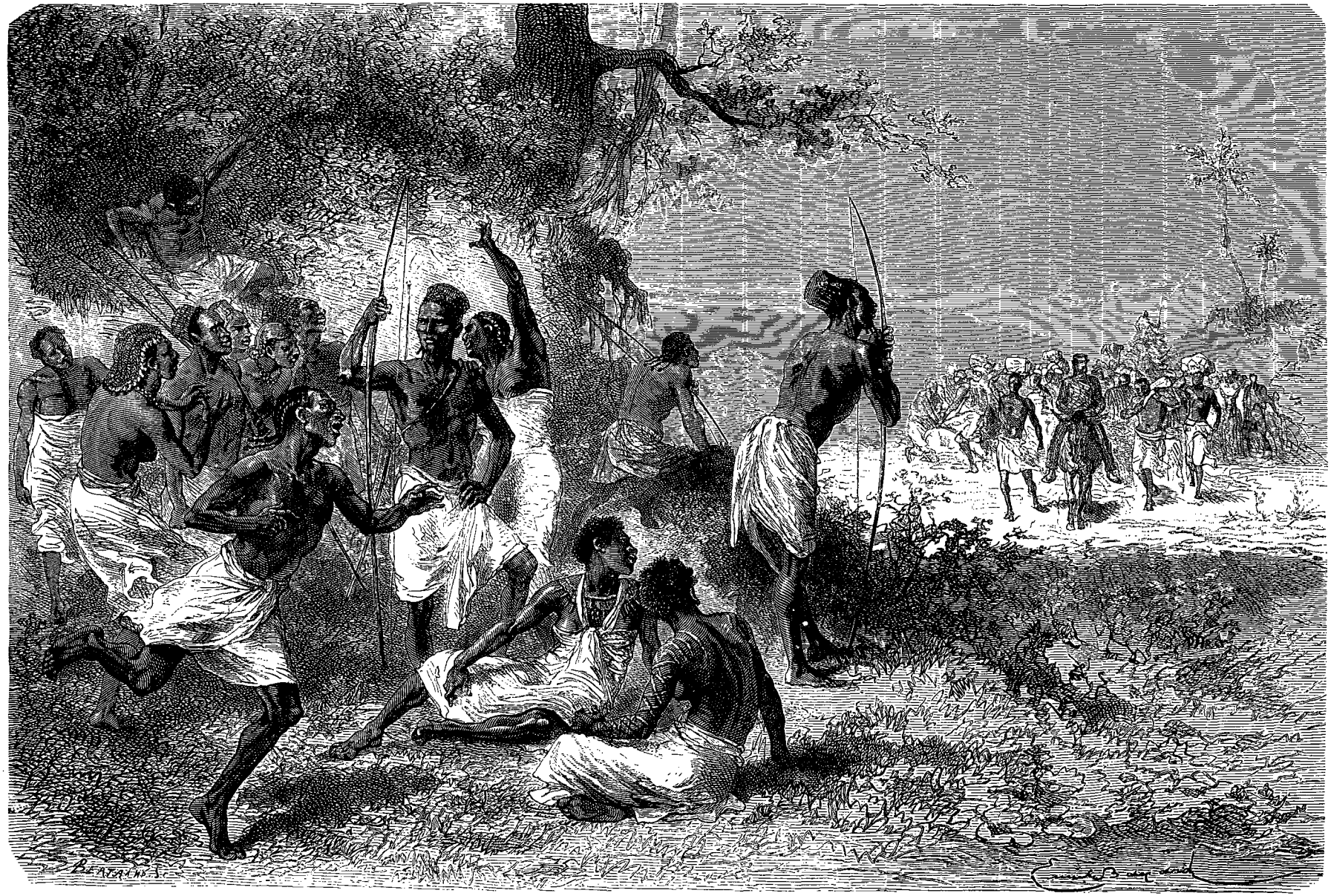
tait le maïs sont tellement près les uns des autres que, dans les chemins qui les traversent, le pied pose alternativement à la crête et au fond du sillon; et l'on franchit de la sorte des distances considérables.

Une grande quantité de vases brisés, décorés sur les bords d'imitations de vannerie, annoncent que les potières de ce temps-là suivaient l'exemple de leurs aïeules. Ces ornements sont primitifs, mais d'un meilleur dessin que je ne peux les reproduire sans les avoir sous les yeux.

Pour extrait et traduction : Henriette Loreau.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nous rencontrons des gens armés d'arcs et de flèches (voy. p. 22). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE,

1866-1873. — TRADUCTION INÉDITE [1].

28 *juillet* 1866. — Nous nous proposions de partir aujourd'hui : « Mais le grain n'est pas moulu et je ne vous ai pas donné de viande, » nous a dit Mataka. Presque tous les jours il nous a envoyé des repas copieux; et ce matin il m'a fait demander si je voulais emmener le bœuf qu'il me destinait, ou le tuer ici; j'ai préféré qu'on le tuât immédiatement. Mataka est venu ensuite avec une quantité de farine qu'il a fait moudre à notre intention, et nous a donné des guides pour nous conduire au Nyassa.

29 *juillet.* — En quittant Mataka nous avions beaucoup monté; vers la fin de la marche, le baromètre indiquait environ mille trente-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer; c'est la plus grande altitude que nous ayons encore atteinte.

Partout des villages, ayant, pour la plupart, cent maisons et plus. Tous les endroits humides sont drainés, et les eaux du drainage employées à l'irrigation des terrains inférieurs. La majeure partie des sources révèlent la présence du fer par la rouille qu'elles déposent. Les arbres sont petits, excepté dans les fonds. Beaucoup de champs de pois en plein rapport. Beaucoup d'herbe et de fleurs sur les hautes terres et près des cours d'eau.

Les montagnes s'élèvent à six ou neuf cents mètres et plus au-dessus de leur base; nous les tournons sans cesse, escaladant et descendant constamment les pentes abruptes dont le pays est formé.

A partir du rivage, les plateaux qui se voient de chaque côté de la Rovouma surmontent des massifs de grès de couleur grise coiffés d'un conglomérat ferrugineux, selon toute apparence déposé par les eaux. Quand on a suivi la rivière en amont, sur une longueur d'environ cent kilomètres, on trouve, au pied des pentes qui surgissent du plateau, de nombreuses pièces de bois silicifié. C'est, en Afrique, l'indice certain de la présence de la houille; mais celle-ci n'affleure pas. Des ouadis, bien garnis de bois et d'herbe, et dont le sol profond est quelque peu sablonneux, déchirent les plateaux dans tous les sens. Au confluent du Loenndi et de la Rovouma, les hauteurs n'apparaissent plus que dans le lointain, et des morceaux de houille se montrent fréquemment dans le sable du premier de ces cours d'eau.

Avant d'arriver au confluent des deux rivières, à près de cent cinquante kilomètres de la côte, on voit succéder aux plateaux une contrée plus basse et plus unie, portant des masses granitiques de cent cinquante à plus de deux cents mètres d'élévation. Le grès du plateau a d'abord été durci, puis complétement métamorphosé en un schiste d'une nuance chocolat. Ainsi qu'au mont Tchilolé, on a des roches de formation ignée, ayant l'apparence de trapp, et coiffées de belles masses de dolomite blanche. A mesure que l'on va au couchant, on gagne en altitude, et on arrive à de longs espaces de gneiss mêlé d'hornblende. Ce gneiss est fréquemment strié; toutes les stries ont la même direction, quelquefois du nord au sud, ailleurs de l'est à l'ouest. Des étendues qu'il présente, surgissent de grands mamelons de granite ou de syénite, dont les flancs unis et les coupoles, où se voient à peine quelques arbres, atteignent de neuf à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Sur la ligne de faîte, nous avons toujours ces mamelons granitiques dominant la plaine, si toutefois on peut appeler ainsi les intervalles qui les séparent, intervalles fortement ondulés, et sillonnés de filets d'eau sans nombre, qui constituent les sources de la Rovouma et du Loenndi. Le rocher le plus élevé que nous ayons vu se trouvait à une altitude de mille cinquante mètres; il contenait du micaschiste.

A partir de la ligne de faîte, le pays montueux prédomine et s'étend jusqu'au lac, vers lequel il descend, offrant une route jonchée de petits fragments de quartz qui rendent la marche excessivement pénible.

Nous sommes délivrés des cipayes, mais non des habitudes de paresse qu'ils ont introduites dans la bande; mes gens se couchent sur le sentier, et l'on n'avance pas.

30 *juillet.* — Une brève étape nous a conduits au village de Pézimeba : deux cents demeures, huttes et maisons, parfaitement situées. Le village est sur une éminence placée entre deux ruisseaux, dont on se sert comme ailleurs pour irriguer les champs de pois.

Nous sommes maintenant à cent mètres au-dessous de Magola, où nous étions hier. Franchi dans la journée beaucoup de ruisseaux, entre autres le Lotchési qui est assez large. Un grand nombre de collines sont tapissées d'herbe et d'autres plantes. On rencontre des fougères, des rhododendrons, et aussi un arbre feuillu, qui de loin ressemble au sapin argenté.

31 *juillet.* — Donné à Pézimeba deux yards d'étoffe de couleur; reçu en échange beaucoup de farine et d'autres aliments.

Sortis ce matin du pays habité, et campés au bord

1. Suite. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du Msapo, à côté d'une montagne appelée Mtéouiré. Une caravane nombreuse était arrêtée près de notre camp; notre arrivée l'a fait partir.

1er *août.* — Vu le campement d'une autre bande; on y comptait dix parcs, dont chacun, d'après le nombre des feux, devait renfermer de quatre-vingts à cent esclaves. Cette bande, avec laquelle nous n'avons eu aucun rapport, a déguerpi également avant le jour. C'est le résultat de notre qualité d'Anglais.

2 *août.* — Il y a pour moi quelque chose de très-doux dans la vue de notre bivac au milieu de cette herbe jaunie, parsemée d'arbres comme dans le pays des Bétchouanas. Les oiseaux chantent gaiement, excités qu'ils sont par la fraîcheur de l'air et par le voisinage d'un certain nombre d'hommes. On voit beaucoup de traces de forgerons; des hauts fourneaux sont encore debout. Il y avait des cultures où sont maintenant des jungles.

3 *août.* — Arrivés à Mbânnga, village entouré d'arbres, principalement d'euphorbes. Nous voilà hors du pays dépeuplé; nous l'avons franchi dans sa partie la plus étroite. Couvert autrefois d'un nombre prodigieux d'habitants, ce pays n'est plus qu'une solitude de plus de cent cinquante kilomètres d'étendue.

4 *août.* — Séjour à Mioulé, sur les instances du chef, qui nous a fait observer qu'en partant demain de bonne heure, nous n'aurons qu'une nuit à passer dans la jungle. Je lui ai demandé la cause du dépeuplement de la contrée que nous venons de traverser; il m'a dit qu'une partie des habitants sont morts de faim, et que les autres ont émigré à l'ouest du Nyassa.

Il n'existe dans ces parages aucune tradition relative à l'emploi de haches, de pointes de flèches ou de lances en pierre. Le chef de Mioulé n'a même jamais entendu dire que, dans le pays, on ait ajouté un caillou à l'instrument de labour. J'ai vu en 1841, dans la Colonie du Cap, une femme de Bushman qui avait à la main une pierre ronde percée d'un trou. Sur ma demande, elle m'en apprit l'usage en insérant dans le trou son bâton à fouiller le sol, et en arrachant une racine; la pierre avait pour objet d'augmenter la puissance du levier.

6 *août.* — Passé ce matin près de deux cairns situés juste à l'endroit où apparaissent les eaux bleues du Nyassa. Nous avons ensuite rencontré le Misindjé, un affluent du lac que nous avons franchi cinq fois, par vingt mètres de large, avec de l'eau jusqu'au genou. Nos étapes sont brèves; les habitants nous font des cadeaux pour que nous restions chez eux. Un homme m'a apporté quatre poulets, trois grands paniers de maïs, des citrouilles et de la graisse d'élan, en me priant de ne pas partir afin qu'il puisse voir mes curiosités.

8 *août.* — Gagné le lac à l'embouchure du Misindjé. Il me semble être revenu à une ancienne demeure que je n'espérais plus revoir. C'est une grande joie de se replonger dans cette eau délicieuse, d'entendre rugir les vagues et de lutter contre leurs remous et leurs chocs. Température de l'eau, à huit heures du matin, + 21°,6.

Mokalaosé, le chef de l'endroit, est un vrai Mânnganya, d'une couleur plus foncée que les habitants de la région précédente, comme le sont tous les gens de sa race; ce qui tient à la chaleur humide du climat. Son accueil a été très-cordial; il nous a donné de l'éleusine, de la cassave, un plat d'hippopotame et de la bouillie. Il a quelques vaches et m'a offert du lait. On m'a vendu en outre des sandjikas fumés. Le sandjika est le meilleur poisson du lac : tout aussi fin qu'un hareng de premier choix, du moins il nous a paru tel; mais les voyageurs ont si bon appétit, qu'en pareille matière leur verdict peut manquer de justesse.

Remarqué un oiseau que les indigènes appellent *nametâmmboué;* il a la voix forte, et chante très-agréablement le soir, à la nuit close.

14 *août.* — Des gens d'ici, revenant de chez Mataka, rapportent qu'un Anglais est arrivé, qu'il m'amène des vaches : il a deux yeux derrière la tête, ainsi qu'au visage. La nouvelle me suffit.

Mokalaosé me parle de ses afflictions. Une de ses épouses l'a quitté. « Combien en avez-vous? lui demandai-je. — Il m'en reste vingt. — C'est encore dix-neuf de trop. » A cela, il me dit comme tous les autres : « Qui est-ce qui fait la cuisine chez vous pour les voyageurs, si vous n'avez qu'une femme? »

Impossible d'avoir une daou pour traverser le lac; tous les Arabes me fuient, le titre d'Anglais étant pour eux synonyme de confiscation d'esclaves. Ils ne savent pas lire, et le firman du Saïd que je leur fais porter ne me sert à rien.

22 *août.* — Arrivés à la Loanngoua de ce côté-ci du Nyassa. Marche d'environ onze kilomètres en pays montueux. La Loanngoua, près de son embouchure, a vingt mètres de large. Un Aïahou m'a prêté sa maison; elle est bien située, bien bâtie; mais impossible d'y dormir par suite des manœuvres d'innombrables petites fourmis dont elle est infestée.

30 *août.* — Tous les Arabes continuent à me fuir comme si j'avais la peste; il en résulte que je ne peux ni envoyer mes lettres à la côte, ni traverser le lac. Après avoir écouté les divers mensonges que l'on me donne pour excuses, je me décide à prendre au midi : nous passerons à l'endroit où le Chiré sort du Nyassa.

3 *septembre.* — Tchitané, mon barbet, change rapidement de couleur. Tous ses poils, sur les flancs et sur le cou, deviennent fauves, ce qui est la nuance de la plupart des chiens du pays.

Les Mânnganyas ont les cheveux très-épais et la mâchoire peu saillante, souvent même pas du tout. C'est une race aborigène. Le corps et les membres sont bien faits, les visages souvent fort agréables : je parle des hommes; les femmes sont à la fois massives et très-laides, mais extrêmement laborieuses. Elles travaillent dans les champs depuis le lever du soleil jusqu'à onze heures, et depuis trois heures jusqu'à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nuit; ou bien elles pilent le grain et le réduisent en farine.

Pendant le jour, les hommes font de la corde ou des filets; et, le soir, ils vont à la pêche. Ce sont eux qui bâtissent les huttes, dont le crépissage est du ressort des femmes.

Mokalaosé, à qui je venais de donner des graines de pois et de citrouille, m'emmena chez lui et m'offrit de la bière. J'en bus seulement deux ou trois gorgées; voyant que je refusais d'en prendre davantage, le chef me demanda si je désirais une servante pour *pata nimmeba*. Ne sachant pas ce qu'il voulait dire, je passai la bière à une jeune fille, en lui disant de boire; mais ce n'était pas l'intention de mon hôte : ce dernier prit la calebasse, et tandis qu'il buvait, la jeune femme, opérant sur lui le *pata nimmeba*, lui appliqua les mains autour de la taille, qu'elle pressa, et les ramena peu à peu sur le ventre. A chacune des libations, qui furent prolongées, elle exécuta la même manœuvre, « pour répartir également le liquide dans l'estomac. »

8 *septembre*. — Passé devant beaucoup de siéges d'anciens villages, faciles à reconnaître au figuier sacré qui abritait la place contre le soleil, et aux grands euphorbes qui constituaient l'enceinte. Les pierres à moudre le grain, celles des foyers et les banquettes d'argile transformées en brique par l'incendie, complètent ce témoignage. La destruction est récente. Pour fournir aux demandes des Arabes, les Aïahous, sur un espace de cinq à six kilomètres, ont presque entièrement dépeuplé la bande féconde qui se déroule entre la montagne et le lac. Il est douloureux de voir partout des crânes et des ossements d'hommes. On voudrait n'y pas faire attention, mais il est impossible de ne pas les remarquer.

10 *septembre*. — Un chef très-pauvre, n'ayant pas autre chose, m'a donné un pain de sel; il y avait déjà quelque temps que nous étions privé de ce luxe.

13 *septembre*. — Trente-huit cours d'eau permanents compensent ce que l'évaporation fait perdre au lac pendant la saison sèche, et lui permettent d'entretenir le Chiré. A l'époque des pluies, il s'y ajoute un grand nombre de ruisseaux torrentiels où nous trouvons encore de l'eau, mais dont l'embouchure est fermée par des sables qui ne laissent passer leur contenu que par infiltration. Entre l'étiage et le niveau le plus élevé du Nyassa, la différence est de quatre pieds au moins.

Dans cette région, que d'espoirs trompés ! Là-bas, sur la rive droite du Zambèze, est la tombe de celle dont la mort a changé tout mon avenir[1]; et sur le lac, où les bateaux d'un commerce honnête devaient supprimer la traite de l'homme, les daous des négriers se montrent seules et prospèrent. Je ne vivrai pas assez pour voir commencer des temps meilleurs; mais le jour viendra où toute chose sera ce qu'elle doit être.

1. Sa femme, morte le 27 août 1862.

19 *septembre*. — Hier enfin, nous avons passé la rivière entre le Nyassa et le petit lac de Pamalômmbé. Nous nous sommes rendus ensuite au village de Pima, dont les gens n'ont rien voulu faire pour nous.

Ce matin, nous avons gagné la résidence de Mpônnda, un gros bourg situé près d'un ruisseau, dans une plaine excessivement fertile, où il y a beaucoup de grands arbres. Mpônnda est une espèce de matamore chez qui tous les produits d'Europe éveillent un grand intérêt. Il voudrait venir avec moi, « son absence dût-elle se prolonger pendant dix ans. » Comme je lui faisais observer qu'il pourrait mourir dans le voyage : « Je mourrai aussi bien ici qu'ailleurs, répondit-il, et j'aurais au moins vu les merveilles de votre pays. » A la fin de la visite, il m'a demandé une médecine pour un enfant malade, me promettant des vivres en échange. La drogue soulage l'enfant, et j'ai plus de provisions que je ne peux en emporter.

Ici le travail agricole n'a rien de servile : tout le monde cultive la terre et s'en fait honneur. Lors de notre arrivée, Mpônnda travaillait à son jardin. Les esclaves font probablement le gros de la besogne, mais chacun y prend part et se glorifie de son habileté dans ce genre d'ouvrage.

De même qu'au bord de la Rovouma, le tatouage sert ici d'ornement, et presque toutes les femmes ont recours à cette parure. C'est une sorte de blason qui a beaucoup de rapport avec les tartans des montagnards d'Écosse.

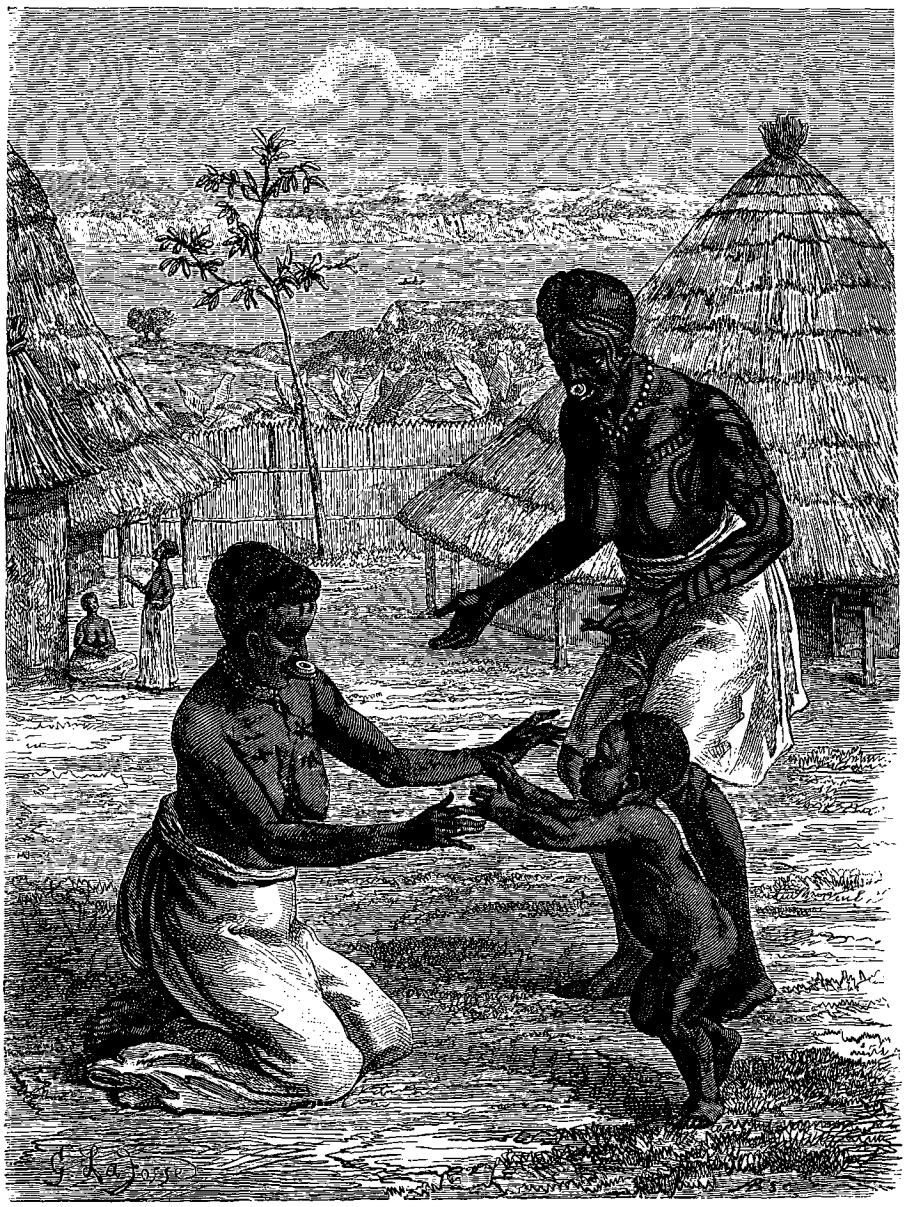
21 *septembre*. — Nous marchons à l'ouest et traversons la base du cap Maclear. Deux hommes qui nous servaient à la fois de guides et de porteurs ont grommelé tout le temps; ils étaient blessés dans leur dignité. « Pensez donc! Des Aïahous chargés comme des esclaves! » Après un court trajet, ils ont profité de ce que j'étais en avant pour jeter leurs ballots, ils en ont ouvert un, se sont payés et ont déguerpi.

22 *septembre*. — Traversé des montagnes qui dominent le lac d'environ deux cents mètres et qui généralement sont couvertes d'arbres. Pas vu d'habitants. Nous étions accompagnés de six femmes aïahoues, parées avec élégance et portant d'énormes pots de bière à leurs maris, qui nous ont généreusement offert d'en prendre notre part.

24 *septembre*. — Les marais ou éponges terreuses jouent dans cette contrée un rôle des plus importants, qui sans doute explique les débordements annuels de la plupart des rivières. Dans tous les endroits où une plaine s'élève vers une étroite ouverture des montagnes, ou vers un terrain d'un niveau supérieur, se trouvent les conditions requises pour la formation d'une éponge. Les plantes de ces localités, n'appartenant pas au genre de celles qui forment la tourbe, donnent lieu, en se décomposant, à une couche de terreau noir excessivement fertile. Cette couche, de deux ou trois pieds d'épaisseur, recouvre en maint endroit un lit de sable de rivière absolument pur, ainsi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que le font voir les crabes et autres animaux aquatiques en ramenant ce gravier à la surface. Pendant la saison sèche, le terreau se fendille dans tous les sens, et les fissures, très-profondes, ont souvent trois pouces de large. Quand revient la pluie, les premières averses sont presque entièrement absorbées par le sable ; le terreau s'imbibe et flotte sur la couche sableuse ; les fentes étroites qui le divisent l'empêchent de glisser sur cette couche ; et du suintement de chacune de ces fentes résulte un cours d'eau. Tous les étangs situés dans la partie inférieure de cette eau vive sont remplis par les premières ondées, qui se produisent lorsque le soleil est verticalement au-dessus de chaque endroit. A la seconde saison, celle des grandes pluies qui ar-



Femmes mânnganya et matchinga. — Dessin de Delafosse, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

rivent lorsque le soleil repasse au nord, tous les marais étant saturés, tous les étangs, tous les cours d'eau entièrement pleins, l'excédant s'échappe et l'inondation commence.

25 *septembre*. — La ville de Marennga, située sur la côte occidentale du lac, est très-grande, et les habitants sont venus en foule regarder l'étranger. L'occasion m'a semblé favorable pour les entretenir de la Bible et leur parler de la vie future. Jamais leurs pères ne leur avaient rien dit au sujet de l'âme et ils pensaient que l'homme mourait et pourrissait tout entier. Mes paroles leur furent transmises par un orateur qui m'avait offert son assistance et qui était sans doute fort éloquent, à en juger par la manière dont il captiva l'auditoire.

Parut alors Marennga, drapé dans un châle de soie à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dessins rouges et suivi de dix beautés de la cour qui déroulèrent une natte, la couvrirent d'étoffe et vinrent s'asseoir pour soutenir le chef, auquel cette natte devait servir de siége. Plus noir que ses femmes et affligé d'une maladie de peau dégoûtante, dont il me fit l'exhibition, Marennga m'a paru très-laid.

26 *septembre.* — Un Arabe que nous avons croisé sur le chemin a dit à Mouza, le chef de mes hommes d'Anjouan, que tout le pays vers lequel nous allons est plein de Mazitous, que ceux-ci ont tué quarante-quatre Arabes et leurs serviteurs; bref, que lui seul a échappé au massacre. Sur ce, mes Anjouannais ont déclaré qu'ils n'iraient pas plus loin. « C'est un mauvais pays, » s'est écrié Mouza. Je l'ai conduit au chef, que j'ai questionné sur cette affaire. Marennga m'a répondu que c'étaient les Mânnganyas qui avaient attaqué les Arabes, et qu'il n'y avait pas de Mazitous dans l'endroit où nous allions, pas même dans le voisinage. Mais Mouza, à qui la peur faisait sortir les yeux de la tête, a persisté à croire le traitant. Quand nous nous sommes remis en marche, tous les Anjouannais ont laissé les ballots par terre et nous ont quittés. Ils sont tellement voleurs que je ne les regrette pas[1].

28 *septembre.* — Avant-hier, nous avons côtoyé en pirogue le talon du Nyassa, puis couché dans les roseaux; hier matin, nous avons débarqué à Msânngoua.

Aujourd'hui nous nous trouvons chez Kimesousa, une ancienne connaissance, qui demeure au pied du mont Mouloundini, de la chaîne de Kirk. Depuis mon passage, Kimesousa ne vend plus ses sujets, et sa ville a beaucoup augmenté. Il est absent, mais sa femme nous comble de nourriture.

1er *octobre.* — Kimesousa est revenu ce matin et a paru très-content de revoir son vieil ami. Il a aussitôt envoyé chercher un énorme bélier, qui a tué un homme il y a peu de jours. L'animal est arrivé, attaché à une longue perche et porté par un groupe d'indigènes; il est prodigieusement gras. Un panier, non moins énorme et rempli de pombé, lui était adjoint. C'est la manière africaine de témoigner son affection : beaucoup de graisse et de bière. Il y avait, en outre, un panier de bouillie, une potée de viande cuite et un grand panier de maïs. Tant de vivres nous sont donnés que je suis obligé de dire que je ne peux pas les prendre.

4 *octobre.* — Une femme s'est présentée aujourd'hui et a persuadé à Chouma qu'elle était sa tante. Chouma a immédiatement éprouvé le besoin de lui donner une brasse de calicot et des grains de verre, qu'il est venu me demander à valoir sur ses gages. J'ai essayé à mon tour de lui persuader qu'il suffisait de quelques perles, et n'ai pas livré l'étoffe. Le pauvre garçon a donné sa cuiller et d'autres valeurs à sa prétendue parente, bien que celle-ci, avant de s'en être informée, ignorât le nom du père et celui de la tribu de ce cher neveu.

6 *octobre.* — Kimesousa se conduit à merveille. Ne pouvant pas me fournir les porteurs sur lesquels je comptais, il m'a dit hier : « Attendez jusqu'à demain, nous irons avec vous, moi et mes femmes; » et il a tenu parole. Ses femmes se sont chargées vaillamment; cela a fait honte à des jeunes gens qui étaient là; ils sont venus prendre le reste des ballots, et nous sommes partis.

8 *octobre.* — Je voulais renvoyer Kimesousa à la fin de la journée; mais il est venu jusqu'au bout de la chaîne et m'a procuré des hommes. J'ai payé ses femmes, qui non-seulement ont porté les bagages, mais encore fait la cuisine, et qui à chaque endroit où nous arrivions, battaient des mains et chantaient nos louanges jusqu'à une heure du matin : encore fallait-il les engager à aller dormir.

9 *octobre.* — Le baromètre et l'eau bouillante indiquent l'un et l'autre une altitude de plus de douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous sommes à l'époque la plus chaude de l'année, mais l'air est délicieux, d'une limpidité parfaite. Le pays est très-beau : de longues pentes, et un cercle de montagnes s'élevant de six à neuf cents mètres au-dessus de la plaine. Presque toutes sont rocailleuses et dentelées, non pas arrondies comme celles des environs de Mataka. Très-peu d'arbres sur les coteaux, où les cultures, souvent en carrés, sont tellement étendues qu'il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se croire dans les champs d'Angleterre; seulement les haies n'existent pas.

Les arbres sont en bouquets à la cime des monts, ou près des villages et des tombeaux. Voilà le moment où les feuilles se déploient; elles ne sont pas encore vertes. Sous un certain jour, elles paraissent brunes; quand on les voit de près, ou traversées par la lumière, le rouge domine. Parmi les plus nouvelles, on en trouve d'un vert jaunâtre, d'un rouge orangé ou de couleur de rose.

Le labour se fait profondément; l'écobuage est pratiqué, les récoltes sont abondantes. Hommes, femmes et enfants s'occupent d'agriculture; mais actuellement beaucoup d'hommes sont en train de filer le coton et le bouazé, fibre tirée de la racine d'un arbuste (le *securidaca à longs pédoncules*), et avec laquelle se fabrique une étoffe d'une extrême solidité, qui paraît être à l'usage exclusif des femmes. Les hommes sont vêtus de peaux de chèvre, et d'une manière peu confortable.

Il ne semble pas y avoir d'animaux sauvages dans le pays; de fait, la population est tellement nombreuse que les pauvres bêtes auraient une vie fort troublée. A chaque détour de la route nous voyons des villages ou nous rencontrons des gens, tous armés d'arcs et de flèches. L'arc est d'une grandeur peu commune; j'en ai mesuré un dont la corde avait près de deux mètres. Beaucoup d'hommes ont, en outre,

1. Ce sont ces Anjouannais qui, pour couvrir leur désertion et palper la somme qu'ils devaient toucher en cas de bons et loyaux services, rapportèrent la fausse nouvelle de la mort de Livingstone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de grands couteaux d'excellent fer; celui-ci est abondant.

Les jeunes gens des deux sexes portent les cheveux longs. Une masse de petites mèches frisées, tombant sur les épaules, les fait ressembler aux habitants de l'ancienne Égypte. Souvent la frisure ne pend que d'un côté; chez quelques-uns les cheveux sont tressés de manière à former un bonnet. Peu de femmes se décorent du pélélé; mais il en est, parmi les jeunes, qui ont les deux bras couverts de lignes en relief, se croisant en losange, et dont l'acquisition a dû leur coûter de longues douleurs.

11 *octobre*. — Froide matinée. Un grand banc de nuages noirs se voit du côté de l'est, d'où vient le vent. Température au dehors, + 15° centigrades; au-dedans, + 21° 6'. Les cases sont bien bâties, et le soin avec lequel est faite leur toiture, la manière dont elles sont closes et crépies à l'intérieur, montrent que l'hiver est froid. Il y a dans la mienne un siége curieusement sculpté, fait dans la tribu des Mkouisas, qui demeure au sud-ouest de ce pays-ci. Ce tabouret, d'un pied et demi de haut, sur deux pieds et demi de long, est taillé d'un seul bloc; toutes les bandes indiquées sont en relief.

Aujourd'hui, nous avons longé la base de plusieurs montagnes à peu près carrées, dont les flancs sont perpendiculaires. L'un de ces monts, appelé Oulazo, sert de grenier d'abondance aux gens des villages qui l'entourent. Il porte à son sommet de grands magasins renfermant des vivres réservés pour les cas d'invasion. Une grosse vache, nourrie sur ce plateau, passe pour savoir quand la guerre doit éclater et pour en avertir les gens à qui elle appartient. Ici, tous les habitants sont des Kânnthoundas (mot qui veut dire grimpeurs), et non des Maravis.

Disséminés dans la plaine ou groupés au pied des montagnes, les villages abondent; la plupart ne sont pas à huit cents mètres les uns des autres; on en voit très-peu qui soient à un ou deux kilomètres du voisin. Chacun de ces villages est entouré d'un bouquet d'arbres.

Sur tous les points incultes, la plaine est couverte d'herbes dont les plus hautes tiges ne vous arrivent qu'au genou. Le terrain est mollement ondulé; entre ses vagues, qui sont basses et orientées nord-est et sud-ouest, se trouve ordinairement un fond marécageux ou un cours d'eau; parfois c'est un chapelet de mares reliées entre elles par un filet d'eau vive.

Actuellement toute la population est occupée à faire des buttes de six ou huit pieds carrés, sur deux ou trois de hauteur. Pour cela, des plaques de gazon qu'on a détachées à la pioche sont mises en tas, l'herbe en dessous. Quand ces tas ont séché, on les soumet à une combustion lente, qui gagne une partie du sol. L'incinération achevée, on prend la terre qui entoure le monceau; chaque poignée de cette terre passe de la houe dans la main gauche, qui la pulvérise et la répand, nette de mauvaises herbes, sur le tas de cendre. Déjà un grand nombre de ces buttes portent des haricots et du maïs de quatre pouces de hauteur; le plant est arrosé à la main depuis l'époque où la graine a été mise en terre et l'arrosement continue jusqu'à l'arrivée des pluies.

13 *octobre*. — Des collines surgissent de la plaine; après les montagnes que nous laissons derrière nous, elles produisent l'effet de simples éminences. Nous sommes à plus de neuf cents mètres au-dessus de l'Océan, et l'air est toujours d'une pureté délicieuse; mais nous traversons fréquemment des endroits couverts d'une plante des terrains marécageux et dont la forte odeur rappelle que cette localité n'est pas toujours aussi agréable. Le fait même de la plantation du maïs sur des buttes est une preuve de l'humidité du climat.

14 *octobre*. — Passé le dimanche chez Kaouma. Population nombreuse; gens très-cérémonieux. Quand nous rencontrons l'un des habitants, il se détourne et s'assied. Nous appuyons notre main fermée sur notre poitrine, en disant: *ri péta*, *ri péta* (laissez-nous passer); et l'homme répond en frappant dans ses mains, ce qui, dans le pays, est une marque d'assentiment et de respect.

22 *octobre*. — Traversé un village entouré de grands arbres et dont le chef est un bel échantillon des Kânnthoundas ou montagnards : grand et bien fait, un beau front et le nez assyrien. Il nous invite à coucher dans le village, et malheureusement je refuse. Après avoir quitté ce gentleman, qui s'appelle Kavéta, nous avons gagné un bourg de forgerons, où la même invitation nous a été faite, et a éprouvé le même refus; une sorte d'obstination nous poussait en avant. A la fin, nous sommes arrivés chez le grand Tchisômmpi, le fac-simile en noir de sir Colin Campbell : le nez, la bouche, les rides nombreuses qui couvrent le visage, identiques chez l'un et chez l'autre; mais la ressemblance ne va pas plus loin. Un pauvre homme que Tchisômmpi; la tête faible et mal avec son fils; néanmoins un grand chef aux yeux de son peuple. Dans tous les cas sa bourgade est sale et misérable, et il ne nous a rien offert.

Nous avons ensuite traversé le Diâmmpoué, et nous nous sommes trouvés à Paritala, joli village dont le chef se nomme Tchitikola. Celui-ci était absent pour cause de *milanndo*, cas judiciaire. Lorsqu'un indigène porte plainte contre tel ou tel autre, il y a milanndo; et les chefs de tous les villages voisins sont appelés à vider le différend. Pour tous les gens du pays, le milanndo est la grande affaire de ce monde. Quelques épis de maïs ayant été volés, Tchitikola a été mandé à une distance d'un jour de marche pour juger la cause. Il a administré le *mouavé* (poison d'épreuve); et l'accusé l'ayant vomi, a été déclaré non coupable.

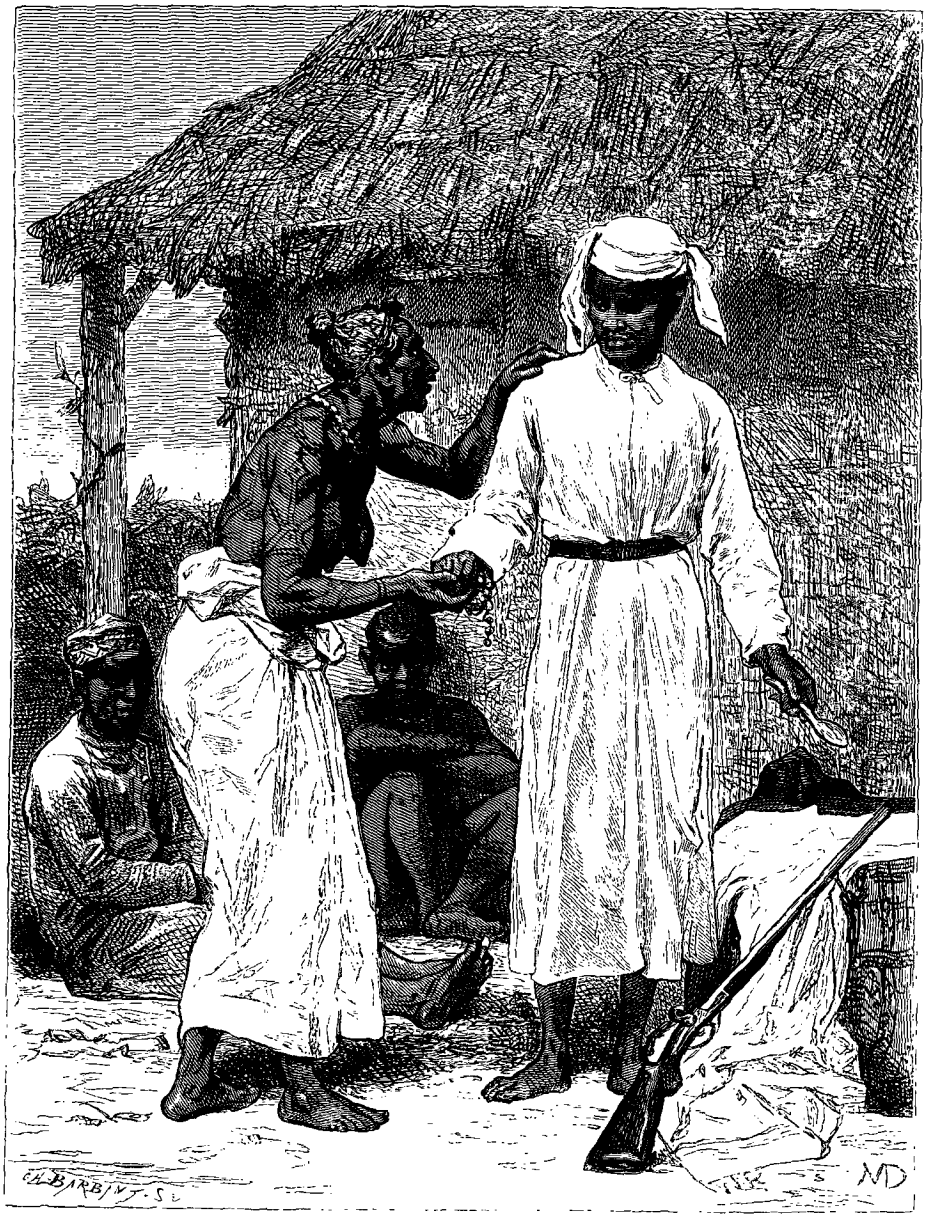
Tchitikola est revenu le soir, les pieds déchirés et accablé de fatigue; mais avant de se reposer, il nous a donné de la bière. Cette mention incessante du boire et du manger est naturelle; c'est le point capital de nos relations avec les chefs. Jusqu'à l'arrivée de Tchi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tikola, nous n'avons rien eu; au contraire, la reine nous a fait demander un peu de viande pour son enfant qui vient d'avoir la petite vérole; et comme il n'y a pas de boutique dans la ville, nous n'avons pas mangé de la journée. Ce matin, Tchitikola nous a donné une chèvre cuite et une grande quantité de bouillie; lui également a le type assyrien.

24 *octobre*. — Rencontré une bande de quinze éléphants, et vu beaucoup de bois abattu par ces animaux. Ils paraissent aimer les racines de certains arbres et passent beaucoup de temps à les arracher.

Il y a dans le pays un grand nombre de buffles, des troupeaux d'élans et d'autres antilopes, qui ne s'éloignent que d'une portée de flèche. Des caamas ou



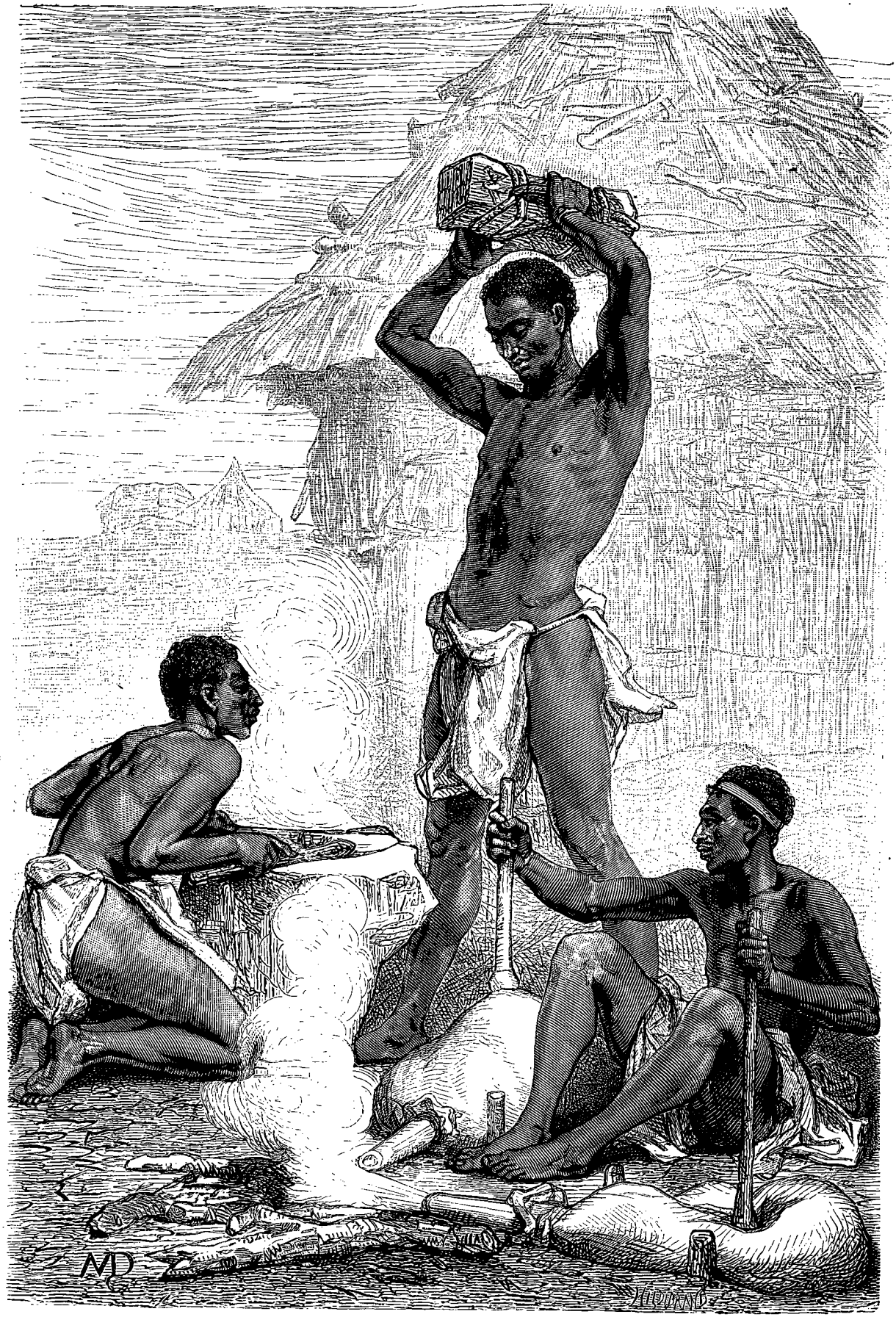
Chouma et sa tante (voy. p. 22). — Dessin de D. Maillard, d'après le texte et une photographie.

bubales se tenaient à deux cents pas; nous avons tué l'un d'eux.

Pendant que nous regardions rôtir notre viande, des gens en fuite nous dirent que les Mazitous faisaient une razzia. Passèrent bientôt des fugitifs d'un autre village, qui nous confirmèrent la nouvelle. Tous ces gens-là se dirigeaient vers les montagnes; et nous nous disposions à les suivre, quand nous apprîmes que les Mazitous s'en allaient au sud. Un chef nous a prié de tirer un coup de fusil pour leur faire entendre qu'il y avait là des gens armés. D'après le témoignage de tous les indigènes, ces maraudeurs fuient devant les armes à feu; cela me fait croire que ce ne sont pas des Zoulous, bien qu'ils aient emprunté à ces derniers quelques-unes de leurs coutumes.

26 *octobre*. — Nos porteurs de ce matin n'ont pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forgerons mânnganyas. — Dessin de D. Maillard, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

été contents de la coudée de calicot que je leur ai donnée pour salaire; mais quelques perles les ont enchantés. Je ne les reverrai probablement jamais; cependant je tiens à leur faire plaisir, parce que cela est juste. Il y a beaucoup de bon chez ces braves gens. En cas de milanndo, ils comptent sur leurs parents, sur leurs amis les plus éloignés pour venir plaider leur cause; et leur attente est rarement trompée, bien qu'en certaines occasions, actuellement par exemple, leur temps soit fort précieux. On ne rencontre pas d'homme qui aujourd'hui n'ait la pioche ou la cognée sur l'épaule; et ils ne s'asseyent que pour nous regarder passer.

Beaucoup d'entre eux ont le lobe de l'oreille largement fendu; tous portent la marque distinctive de la tribu à laquelle ils appartiennent. Les femmes, plus que les hommes, s'accordent le luxe douloureux du tatouage et s'évident le tranchant des incisives médianes. Un grand nombre d'indigènes ont l'angle facial tout à fait grec. Les traits et les membres délicats sont communs; en général, les mains et les pieds sont petits, et les talons projetés en arrière ne sont pas moins rares ici qu'en Europe.

29 *octobre.* — La première pluie de la saison, pluie d'orage, est tombée cette après-midi. A l'ombre, température de l'air : + 33°; au soleil, température du sol : + 60° et davantage : j'ai craint de briser le thermomètre, qui n'avait plus de champ, et je l'ai repris avant qu'il eût cessé de monter.

La chute d'eau, qui n'a été que d'un pouce et quart, a eu pour effet de nous priver des porteurs que nous avions retenus. Ils sont tous dans leurs jardins à faire leurs semis; c'est un jour de halte.

Des gens de Tété sont venus dans le pays acheter des esclaves; et nous retrouvons les punaises dont nous étions délivrés depuis que nous avions quitté la route des traitants.

2 *novembre.* — Il nous a fallu rebrousser chemin plus que nous n'aurions voulu. Notre marche est celle d'un vaisseau battu par des vents contraires. Cela tient à la difficulté de se procurer des vivres, et à l'impossibilité de se renseigner sur le pays. Nulle information à obtenir au delà des limites les plus restreintes; les forgerons eux-mêmes, qui colportent leurs marchandises, ne sont pas moins ignorants que les autres. Ils approvisionnent de houes et de couteaux les villages environnants, joignent les travaux agricoles à ceux de leur métier, et ne connaissent rien en dehors de leur cercle habituel.

9 *novembre.* — Pays plat, où sont disséminées des montagnes qui, sur la carte, lui donnent l'aspect d'une région montueuse. Nous sommes sur la ligne du partage des eaux entre le Nyassa et la Loanngoua du Zambèze. Les rivulettes qui se dirigent à l'ouest coulent dans de profonds défilés, et l'altitude de la plaine que nous traversons met hors de doute que pas un ruisseau ne peut venir des basses terres du couchant.

10 *novembre.* — Au bord du Manndo, petite rivière qui se jette dans le Boua, est un village de forgerons habité par des Mânnganyas. Le bruit incessant des forges annonce que le travail est actif. A l'industrie du fer, les habitants ajoutent l'agriculture et la chasse avec des filets.

Le marteau qu'on entend depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit est une pierre enlacée d'une courroie, faite avec une écorce très-solide, et qui, à droite et à gauche, forme une boucle servant de poignée. Deux morceaux d'écorce représentent la pince, et un bloc de pierre enfoncé dans le sol constitue l'enclume. Quant au soufflet, il est composé de deux sacs en peau de chèvre, ayant, au bout fermé, un tuyau d'argile, et se manœuvrant au moyen de deux bâtons fixés à l'ouverture. Avec ce mince outillage, le forgeron fait plusieurs houes par jour. Le fer qu'il emploie, extrait d'une hématite jaune qui abonde dans le pays, est de très-bonne qualité.

14 *novembre.* — Marché vers le nord, en doublant la colline de Tchisia, et passé la nuit dans un autre village de forgerons, ou plutôt de fondeurs; les deux métiers, du reste, sont toujours associés.

Les habitants de Kalommbi, où nous avons passé quatre jours, avaient naguère autour de leur village une estacade de figuier et d'euphorbe; cette enceinte, qui leur avait permis de repousser les Mazitous, a été détruite par les éléphants et les buffles pendant une absence qu'ils ont faite. Il arrive quelquefois que les lions entrent dans les cases en traversant la couverture, ce que font aussi les éléphants : j'ai vu un toit qui en fournissait la preuve. La seule chance de salut qu'aient, en pareil cas, les habitants de la hutte, est d'enfoncer une lance dans le ventre de la bête qui leur arrive de la sorte.

17 *novembre.* — Arrivés hier à Kanyénedjé, dont le chef, appelé Kanyinedoula, était en train de recueillir du charbon pour ses fonderies. Il m'envoya une députation pour me prier de ne partir que le lendemain. Parmi les envoyés se trouvait un vieillard qui avait au bras vingt-sept anneaux taillés dans la peau d'autant d'éléphants tués par lui seul et avec une simple lance.

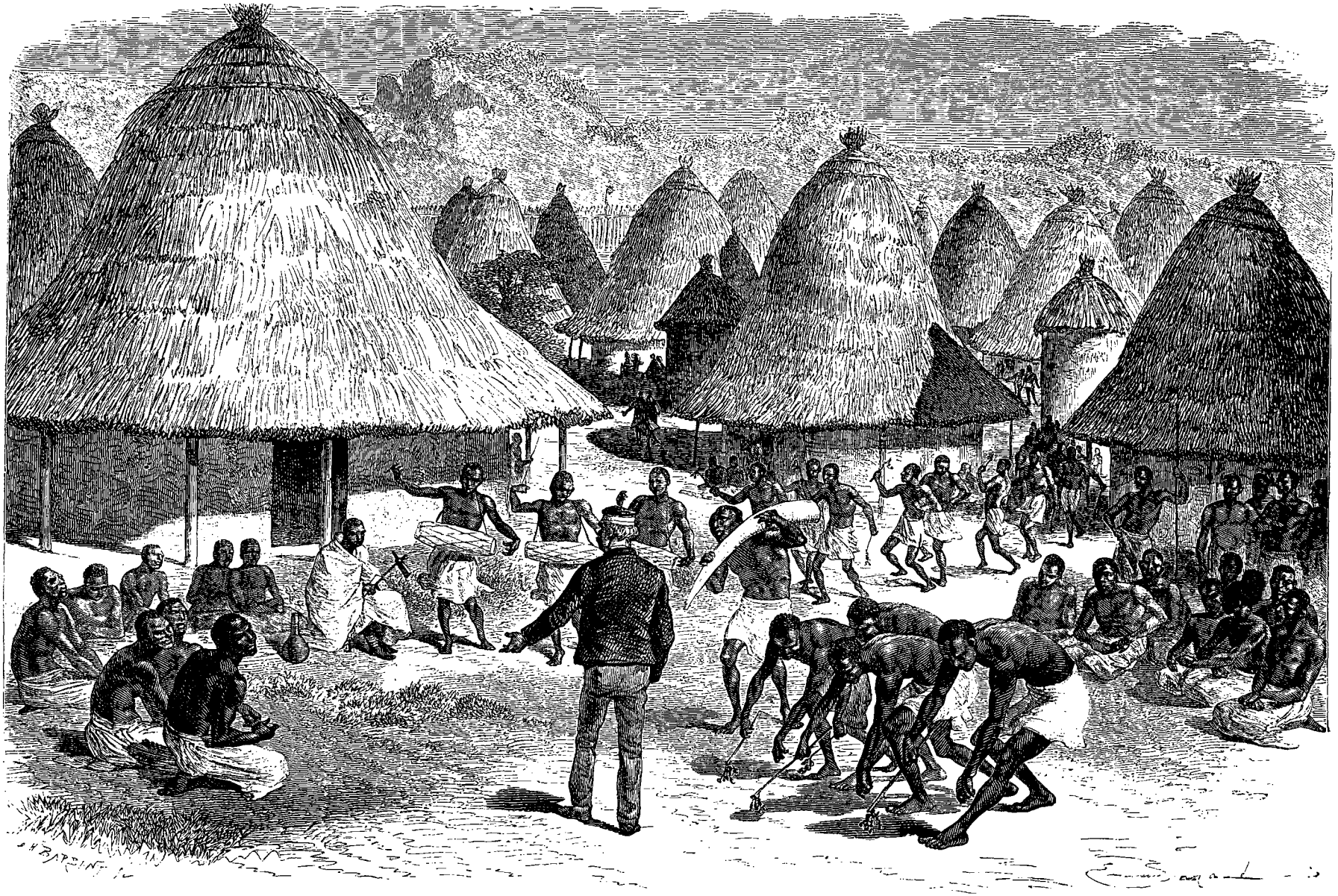
Kanyinedoula est revenu le soir; c'est un homme actif, à l'air sévère, mais avec lequel nous nous sommes très-bien entendus.

20 *novembre.* — Arrêtés par un orage à Kanyénedjéré-Mponnda, bourgade située à la source même du Boua (latitude méridionale, 13° 40′)

La vallée est d'un charme indicible : à droite et à gauche, des montagnes doucement arrondies et couvertes de feuillage, excepté aux endroits où le sol rouge est mis à nu par l'incendie annuel. L'herbe nouvelle commence à poindre, la jeune feuillée est ravissante, l'air d'une fraîcheur délicieuse; les oiseaux chantent gaiement; la grosse bête est commune.

22 *novembre.* — Nous sommes sur la pente qui incline vers la Loanngoua de Zoumbo, et nous descendons rapidement. Gagné le village de Siloubi, situé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Reception du docteur par Tchitapânngoua. — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte et la gravure de l'edition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

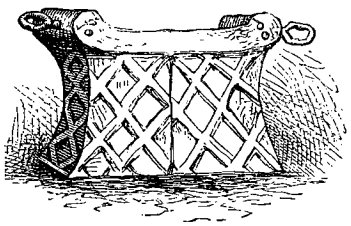
au pied d'une colline rocheuse. Pas de vivres : les Mazitous n'ont rien laissé. Heureusement que les gens de Zéoré, chez qui nous étions hier, n'ont pas eu la visite des maraudeurs et ont pu nous vendre un peu de grain. Ce sont toujours des Mânnganyas, mais de la tribu des Etchéhouas ; leur tatouage est différent, leur coiffure n'est plus la même. Les hommes portent leurs cheveux dressés ; on dirait que des crins de queue d'éléphant leur ont été plantés autour de la tête. Les femmes sont ornées d'un petit pélélé et ont la lèvre inférieure décorée d'un brin de chaume ou de bois qui se balance et descend jusqu'au menton. Dans l'enceinte des villages, il y a encombrement de huttes ; les enfants ont bien peu de place pour jouer. Pas de renseignements à obtenir ; la race des Mânnganyas est des plus casanières.



Incisives supérieures de femmes mânnganyas.

30 *novembre*. — Emmbora, le chef de l'endroit, est venu me voir ; c'est un homme de grande taille, avec la figure d'un Yankee. Je l'ai beaucoup amusé en lui demandant s'il n'était pas un Motoumboka ? « Lui, d'une tribu si inférieure ! » Après avoir bien ri de cette idée, il m'a répondu fièrement qu'il appartenait aux Etchéhouas, qui généralement sont forgerons, et dont tout le pays vers lequel je me dirige est peuplé.

3 *décembre*. — Un tape-tape continuel annonce que l'on fabrique de l'étoffe. Aussitôt qu'elle est détachée de l'arbre, l'écorce avec laquelle se fait cette espèce de feutre est mise dans l'eau ou dans un trou fangeux et y reste jusqu'au moment où la partie extérieure du liber peut s'enlever. Commence alors le battage, qui a pour objet de diviser les fibres et de les assouplir. Le maillet employé pour cela est de forme conique et souvent en ébène. Il porte à sa base de petits sillons croisés qui permettent de donner aux fibres la flexibilité voulue sans les rompre.



Tabouret.

12 *décembre*. — Marché à travers une forêt ondulée, où nous n'avons eu pour chemin qu'une piste d'animaux, qu'il à fallu quitter lorsqu'elle a changé de direction. Nous nous sommes alors reposés sous un baobab où il y avait un nid de marabout, simple amas de bûchettes sur une branche. Les petits poussèrent des *tcheuk tchruk*, d'une voix forte, et les parents accoururent. Un souimanga, à plastron et à gorge écarlates, avait sa couvée sur une autre branche ; le nid était fait comme celui du tisserin, mais n'avait pas de tube. J'ai vu la mère récolter les insectes sur les feuilles et sur l'écorce de l'arbre ; l'espèce est donc à la fois insectivore et mellisuge. La cueillette se faisait au vol, l'oiseau n'étant posé que sur ses ailes.

Beaucoup de traces d'élans, de gnous, de bubales, d'antilopes des roseaux, de buffles, de pallahs, de zèbres, et la tsétsé, leur parasite.

13 *décembre*. — Tué un pallah (antilope à pieds noirs) et cueilli une plante très-remarquable, nommée *katenndé* : un verticille de soixante-douze fleurs sortant d'une racine plate et ronde, — mais cela ne peut pas se décrire.

16 *décembre*. — Pas de vivres, à aucun prix. Nous avons passé la Loanngoua, qui nous a semblé avoir une largeur de soixante-dix à quatre-vingt-dix mètres ; le gué en est profond. On dit qu'elle prend sa source dans le nord. Ses rives — terrain alluvial — sont couvertes d'arbres de haute futaie. Elle coule sur un lit sableux, et, comme le Zambèze, elle renferme de grands bancs de sable. Nous l'avons franchie par 12° 45′ de latitude méridionale.

18 *décembre*. — Mes gens ont les pieds traversés par des épines et murmurent ; j'ai été obligé de changer de direction et de prendre à l'est. Arrivés chez Molennga, nous avons trouvé des guides et repris la route du nord. En maint endroit la plaine est couverte de petites buttes de la hauteur d'un chapeau, — l'œuvre des crabes, probablement, — et qui maintenant, durcies par la chaleur, rendent la marche très-pénible. Sous les arbres on a un sol uni. Le bois est formé de grands bauhinias, espacés de vingt à trente mètres ; les premières branches sont fort élevées, de sorte qu'on voit les animaux et qu'on en est vu de très-loin. Ces bois sont charmants dans les premières heures du jour ; mais, quand le soleil a monté, les feuilles deviennent perpendiculaires et ne donnent plus d'ombre ; le terrain, qui est argileux, cuit dans cette fournaise et prend la dureté de la brique.

Très-commun dans la forêt, un martin-pêcheur la fait retentir de ses notes stridentes. Un oiseau d'un autre genre attire également l'attention par son activité jaseuse. La pintade et le francolin abondent, ainsi d'ailleurs que le gibier à poil, zèbres et antilopes. J'ai tué un magnifique coudou (*antilope trepsicère*) de cinq pieds six pouces anglais de haut, et des cornes de trois pieds de ligne droite ; mais nous n'avons pas de grain.

23 *décembre*. — La faim nous pousse en avant, car ne manger que de la viande, cela ne peut pas suffire.

24 *décembre*. — En retour de notre étoffe, Kavimeba nous a donné fort peu de chose ; il ne vend qu'à des prix exorbitants. Une chemise a fait envie au chef qui m'a envoyé sa femme pour la marchander. La noble épouse a débuté par une série de jurons et d'invectives ; j'ai enduré tout cela et n'ai obtenu de la chemise qu'un prix très-minime. Nous ferons le repas de Noël un autre jour. Ici, les femmes paraissent fort peu disciplinées ; le frère de Kavimeda s'est disputé avec la sienne, et chaque bordée d'injures se terminait des deux côtés par un appel au poison d'épreuve : « Apportez le mouavé, apportez le mouavé ! »

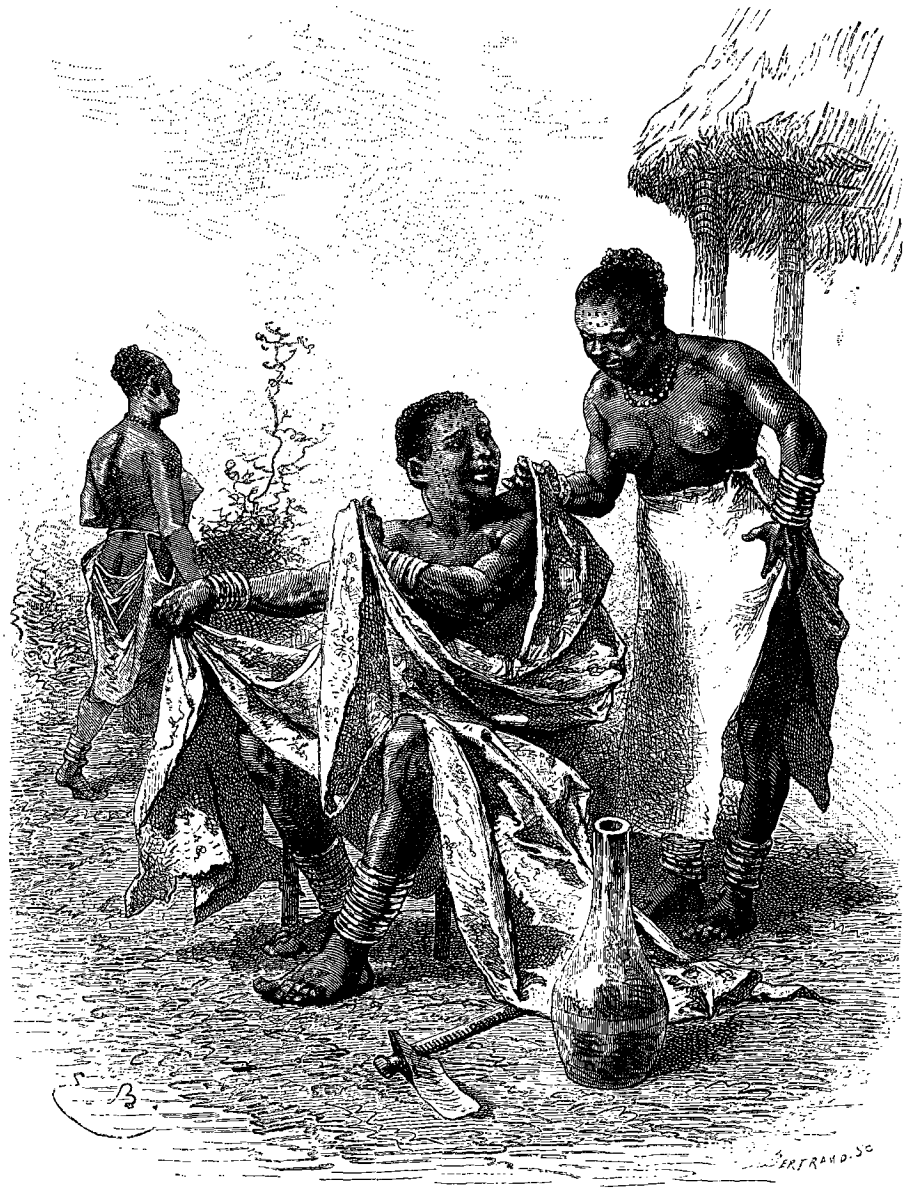
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

25 *décembre*. Noël 1866. — Mes quatre chèvres ont été prises ou se sont perdues dans les bois.

Si grossière que fût la nourriture, un peu de lait la faisait passer et je me sentais fort et bien portant. Cette perte m'afflige plus que je ne saurais le dire.

27 *décembre*. — Gagné dans l'après-midi les montagnes qui se voyaient au nord. Tandis que nous nous reposions, au sommet de la première pente, deux chasseurs d'abeilles se sont approchés de nous; ils suivaient l'oiseau du miel. L'indicateur, les voyant se détourner, est venu les rejoindre et il a tranquillement attendu pendant une demi-heure qu'ils eussent fini leur pipe et leur causette; puis il s'en est allé avec eux pour leur servir de guide.

29 *décembre*. — Rien pu obtenir qu'un peu d'éleu-



Tchitapânngoua et sa femme. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

sine qui grince sous la dent et gratte l'estomac.

La forêt retentit du chant des oiseaux; ils sont tous très-occupés de leurs nids. Des fleurs éclatantes demeurent inaperçues ; mais tout ce qui est mangeable attire les indigènes, qui savent fort bien le reconnaître. J'ai regardé dans le panier d'une femme qui rapportait des feuilles pour souper : il y en avait de dix ou douze espèces, et, en outre, des fleurs d'orchidées et des champignons.

31 *décembre*. — Une femme est venue de très-loin, bâtir, avec un soin extrême, une case en miniature à la place où était la maison de sa mère, brûlée par les chasseurs d'esclaves.

Elle a déposé dans cette hutte minuscule une of-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frande d'aliments, et cet acte de piété filiale a soulagé son pauvre cœur.

Arrivés au village de Tchitemmbo, nous avons trouvé les maisons désertes et n'ayant plus de chaume. Les villageois, qui sont des Babisa, en ont emporté les couvertures dans les champs où ils vont demeurer jusqu'après la récolte. Cette mise à nu de la charpente détruit beaucoup d'insectes; mais les traitants sèment partout la punaise domestique. Ce ne serait rien s'ils ne faisaient pas d'autre mal.

1er *janvier* 1867. — Puisse Celui qui est toute grâce et toute vérité me faire participer à ces dons : la grâce : douceur et bienveillance, empressement à être utile; la vérité : franchise, fidélité et honneur!

4 *janvier*. — Pluie continue. Suivant le baromètre, un peu plus de douze cents mètres d'altitude; d'après l'eau bouillante, moins de onze cents. Bien que nous n'ayons pu obtenir qu'un peu d'éleusine, la pluie nous arrête. Je n'ai rien de soluble, ni sel, ni sucre; mais la poudre et l'étoffe s'endommagent facilement.

5 *janvier*. — La chère est mauvaise et trop courte; j'ai toujours faim; et, au lieu de dormir, je rêve d'une meilleure nourriture. Même en plein jour, les viandes savoureuses se représentent vivement à mon esprit.

6 *janvier*. — Pas d'habitants, sinon de longs intervalles, et pas d'animaux. Les gens sont des Babisa, qui, par leur chasse à l'esclave, ont réduit leur propre pays à l'état de jungle.

De tous côtés la feuillée nous entoure; aussi loin qu'elle peut s'étendre, la vue ne distingue qu'un manteau onduleux, masse de verdure qui, dans le lointain, est d'un bleu foncé. Près de nous, il y a des fleurs : gingembres bleus ou jaunes, orchidées rouges, d'un bel orangé ou d'un bleu pur; de pâles lobélies; çà et là des lis de Chalcédoine et beaucoup d'autres; cela n'altère pas la couleur verte de l'ensemble.

10 *janvier*. — Hier je n'avais plus de farine. Simon m'a donné un peu de la sienne; ce matin encore : c'était le reste, et il est parti à jeun. J'ai serré de trois trous ma ceinture pour être moins affamé.

Arrivés à midi au village de Tchafounga. Famine ici comme ailleurs; mais on a tué un éléphant il y a quelques jours, et l'on nous en a offert. Cette viande, très-avancée, était d'un prix non moins haut que le fumet, et, pour en avoir, nous avons donné ce que nous avions de plus beau en fait d'étoffe.

15 *janvier*. — Traversé un petit lac appelé Tchimeboué ou Mapâmmba et qui a huit kilomètres de long sur deux à deux et demi de large. Je passai le premier, oubliant de donner des ordres à l'égard de Tchitané, mon pauvre caniche. De l'eau jusqu'à la ceinture, le fond tourbeux, percé de trous et infesté de sangsues. Chacun de nous était trop occupé de soi-même pour songer au vaillant petit animal. Il aura nagé bravement, jusqu'à bout de force; puis il aura sombré. Pauvre Tchitané! il défendait si bien nos huttes contre les chiens du pays! Aucun n'osait approcher et nous rien prendre; lui n'a jamais rien volé. Il partageait avec son maître l'étonnement des indigènes; et pendant la marche il se chargeait de toute la bande, courant à l'avant-garde, puis revenant en arrière pour voir si tout allait bien. Et il est mort dans cette nappe d'eau, qui, pour nous, s'appelle aujourd'hui l'Eau de Tchitané!

16 *janvier*. — Marche à travers des montagnes, dont la roche est une belle dolomite blanche et rose, maigrement couverte d'arbres et de plantes des hautes terres. Rien qu'un peu d'éleusine en manière de potage et de galette; nous en avons fait griller et bouillir, pour nous faire croire que c'était du café.

Toujours des bois; une clairière, puis une longue forêt. Actuellement, le sol est fangeux; on a toujours les pieds mouillés. Les rivières coulent avec force et, bien que débordées, roulent des eaux transparentes. Elles vont au nord et à l'ouest rejoindre le Chambèze.

19 *janvier*. — Latitude : 11° 9′ 2″ au sud de l'équateur; longitude orientale : 29° 41′ 3″. Élévation au-dessus du niveau de la mer, d'après le baromètre, seize cent trente-deux mètres; sommet de la montagne, deux mille vingt-trois.

Partout la famine et des prix de disette. Les habitants vivent de champignons et de feuillage; des premiers, ils récoltent six espèces et en rejettent dix; il leur a fallu de tristes expériences pour apprendre à les reconnaître.

On nous a vendu un peu d'éléphant, et plus que faisandé. C'est très-amer; nous nous en servons néanmoins pour relever notre bouillie d'éleusine. Rien n'est perdu; la peau se vend comme le reste; on n'y toucherait pas du bout des doigts si l'on avait autre chose; mais, si affreuse que soit cette viande, on est heureux de pouvoir en obtenir.

21 *janvier*. — Les deux Aïahous qui nous accompagnaient ont déserté. Ils avaient toujours été fidèles, et nous rendaient de grands services. La pluie a effacé la trace de leurs pas; impossible de les rejoindre. C'est d'autant plus douloureux qu'ils emportent la boîte de médicaments, pour nous la chose la plus précieuse; et ils la jetteront quand ils en auront vu le contenu. Si épaisse est la forêt, qu'on ne les a pas vus partir; ils s'en vont avec tous les plats, une boîte de poudre, un sac de cartouches, deux armes à feu, des outils et la farine achetée si cher. Mais c'est la perte de notre pharmacie qui est la plus grave. J'en suis ému, comme d'une sentence de mort.

23 *janvier*. — Une marche de cinq heures trois quarts nous a conduits hier à l'estacade de Tchibannda; et, comme ailleurs, pas de denrées. Une faim perpétuelle nous tourmente. Rien d'étonnant si les affaires d'estomac occupent tant de place dans ce journal; ce n'est pas le simple désir de faire un bon repas, mais la faim avec ses morsures et ses défaillances

24 *janvier*. — Grâce à Dieu! nos envoyés ont trouvé une provision d'éleusine au village de Moaba. Tout le monde est vêtu d'écorce, et notre étoffe est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

méprisée; heureusement que les perles rouges sont à la mode et que nous en avons de cette couleur. Moaba a des vaches, des moutons et des chèvres. Sur l'autre rive, l'abondance est encore plus grande; nous allons pouvoir recouvrer la chair que nous avons perdue.

29 *janvier*. — Passé hier le Chambèze; il est largement débordé, mais les deux lignes d'arbres touffus qui indiquent la place de ses berges ne sont pas à plus de quarante mètres l'une de l'autre.

31 *janvier*. — Toujours dans la forêt; toutefois des jardins plus grands que ceux du Lobisa commencent à paraître. Il y a dans les vallées une sorte d'herbe dont la graine, de couleur jaune, est portée par des tiges roses; l'effet est charmant.

Vers le milieu du jour, nous avons atteint le Lopiri, au bord duquel demeure Tchitapânngoua; peu de temps après, le village déployait devant nous sa triple enceinte, dont l'estacade intérieure est défendue par un large fossé et par une haie de solanée épineuse.

Le chef m'a fait demander si je voulais une audience, et fait dire en même temps que je devais avoir quelque chose dans les mains la première fois que je paraîtrais devant un si haut personnage. J'ai répondu que je me présenterais dans la soirée, et, à cinq heures, j'ai fait annoncer ma visite.

Après avoir franchi la dernière estacade, nous avons trouvé de grandes cases, dont une énorme devant laquelle nous attendait Tchitapânngoua. Il était assis; près de lui se voyaient une douzaine d'individus assis également, mais sur leurs talons. Trois autres portaient des tambours; et une dizaine — peut-être davantage — avaient un grelot à chaque main. Les premiers tambourinaient avec furie; les seconds agitaient leurs grelots avec non moins de fougue et sur le même rhythme que les tambours. Deux de ces sonneurs, avançant et reculant, profondément courbés, secouaient leurs instruments près du sol, comme pour rendre hommage au chef, et conservaient la même mesure. Je refusai de m'asseoir par terre, et l'on m'apporta une énorme dent d'éléphant en guise de siége.

Le chef me salua courtoisement; il a la figure rebondie et joviale, et les jambes chargées d'anneaux de cuivre et de laiton. Après avoir parlé de choses et d'autres, il me conduisit près d'un troupeau de vaches, et me désigna l'une des plus belles, en me disant : « Elle est à toi. » La défense sur laquelle je me suis assis m'a été également donnée. Pour me montrer qu'il acceptait mes dons, Tchitapânngoua s'est couvert immédiatement de la pièce d'étoffe que je lui ai offerte; et ce soir il a fait remettre dans ma case deux grands paniers de sorgho.

1er *février*. — Voulant reconnaître la générosité de Tchitapânngoua, je lui ai porté ce matin une de mes plus belles étoffes; mais quand j'ai voulu faire tuer ma vache, un homme s'y est opposé, et m'en a désigné une plus petite. J'ai refusé la bête, et j'ai parlé de me rendre à un autre village pour acheter des chèvres. Colère de Tchitapânngoua, qui a fini par me dire de prendre la grosse vache et de donner ce que je voudrais. C'était un piége; il m'a renvoyé les quatre brasses d'étoffe que j'avais ajoutées aux précédentes et m'a demandé une couverture. Chose pénible d'être victimé de la sorte, mais il y a plus de six semaines que nous n'avons fait gras.

6 *février*. — Tchitapânngoua est venu avec deux de ses épouses pour voir mes instruments et mes livres et a fait des observations fort intelligentes. Ici, la mode, pour les femmes, est d'exposer à la vue le haut de la partie postérieure de leur corps et de laisser tomber au-dessous et de chaque côté une étoffe très-raide.

7 *février*. — Nous sommes loin de compte. J'ai payé la vache quatre fois ce qu'elle valait; et Tchitapânngoua m'accuse d'avarice. Il veut une couverture que je n'ai pas et une de mes caisses de fer-blanc, sinon il nous renverra, déclarera la guerre, nous fera mourir de faim; mes gens sont frappés de terreur.

10 *février*. — Je découvre que mes Nassickais altèrent le sens de mes paroles, dans la crainte de déplaire au chef, et qu'ils ne me rendent pas plus exactement celles qui me sont adressées. Tchitapânngoua est d'un bon caractère; et quand nous pouvons nous entendre, nos rapports sont excellents; il est beaucoup moins avide que mes gens ne sont lâches. Bref, j'ai donné une vieille couverture appartenant à l'un de mes hommes; et tout s'est arrangé.

17 *février*. — Premier accès de fièvre, et pas de médicaments.

23 *février*. — Campés dans la forêt, à quinze cents mètres du village de Moemmba. Le chef nous a envoyé une députation pour nous inviter à venir chez lui : d'abord des jeunes gens, puis des vieillards; enfin il est venu avec une suite de soixante hommes. Je lui ai dit que je me trouvais mieux en plein air que dans une case; et lui ai promis d'aller le voir, ce que j'ai fait aujourd'hui. Moemmba est un gros homme fortement bâti, avec le physique d'un tavernier, louchant en dehors de l'œil gauche; mais intelligent et cordial. Je lui ai donné un grand morceau d'étoffe; il m'a rendu autant de farine qu'un homme en pouvait porter, et un grand panier d'arachides; il m'avait déjà fait présent d'une chèvre avec son cabri et d'une grande potée de bière. Je lui ai montré des gravures du dictionnaire de la Bible de Smith. A son tour, il m'a fait voir de belles dents d'éléphant, deux mètres soixante centimètres de longueur. Ce que nous allons faire au Tanganîka l'intrigue beaucoup. « Y avez-vous des parents? et que voulez-vous acheter, sinon de l'ivoire ou des esclaves? »

10 *mars*. — Depuis que j'ai quitté Moemmba, j'ai toujours eu la fièvre; chaque pas me retentit dans la poitrine et me la déchire. C'est à grand'peine que je suis les autres, moi qui les attendais toujours. J'ai dans les oreilles un bourdonnement continu. L'appétit est bon, mais je n'ai pas de nourriture convenable : de l'éleusine ou des haricots, des arachi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

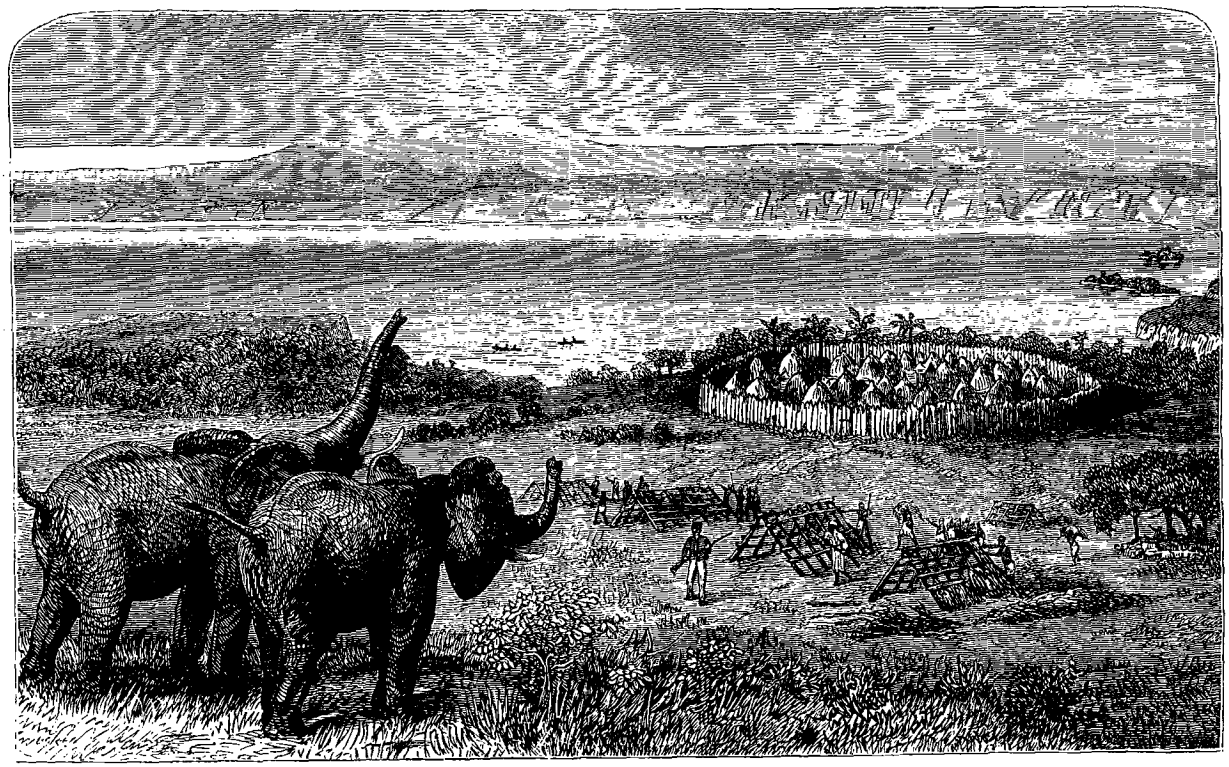
des; rarement une volaille. Le gibier ne se voit nulle part.

20 *mars.* — Impossible de nombrer les cours d'eau qui se dirigent au nord-ouest. Nous avons considérablement descendu, et nous sommes maintenant dans la vallée du Liemmba, où il fait plus chaud que sur les hautes terres. Ici, le vêtement d'écorce est rare, ce qui donne plus de valeur à notre étoffe. La peau de chèvre et celle des animaux sauvages sont employées comme draperie ; le jupon des femmes est singulièrement exigu.

1er *avril.* — Très-malade. Gravi des collines, et après en avoir franchi le sommet, aperçu l'eau bleue à travers les arbres. C'est l'extrémité sud-est du lac Liemmba.

12 *avril.* — Je n'ai rien vu de si calme, de si paisible que cette nappe d'eau pendant la matinée. Vers midi, la brise souffle doucement et produit des vagues d'une teinte bleuâtre. Latitude du premier endroit où nous avons touché le Liemmba : 8° 46′ 54″ ; longitude est, 29° 37′ ; toutefois ce n'est qu'approximatif.

Des éléphants sont venus près de nous : l'un d'eux a cassé les branches des arbres qui nous touchent. Je l'ai visé à l'oreille, mais le fusil me tombe des mains.



Village sur le lac Liemmba (Tanganika). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

1er *mai.* — Quitté le Liemmba, qu'on appelle aussi quelquefois Tanganika, et passé la nuit à moitié chemin des montagnes.

14 *mai.* — Arrêtés à deux minutes de l'embouchure du Lofou, qui se jette dans le lac. Le chef du village, homme affable et généreux, insiste vivement pour que nous ne descendions pas la côte du Liemmba, attendu que Nsama, chef puissant, est en guerre avec les Arabes, et que nous pourrions être confondus avec ceux-ci.

20 *mai.* — Résidence de Tchitimmba. Une bande nombreuse d'Arabes du Sahouahil occupe une grande partie du village. Les plus marquants de ces Arabes sont Hamis Ouodim-Tagh et Saïd-ben-Ali-ben-Mansour. Hamis s'est montré pour moi d'une bonté parfaite : il m'a non-seulement donné des vivres, mais de l'étoffe et des perles, et beaucoup d'informations.

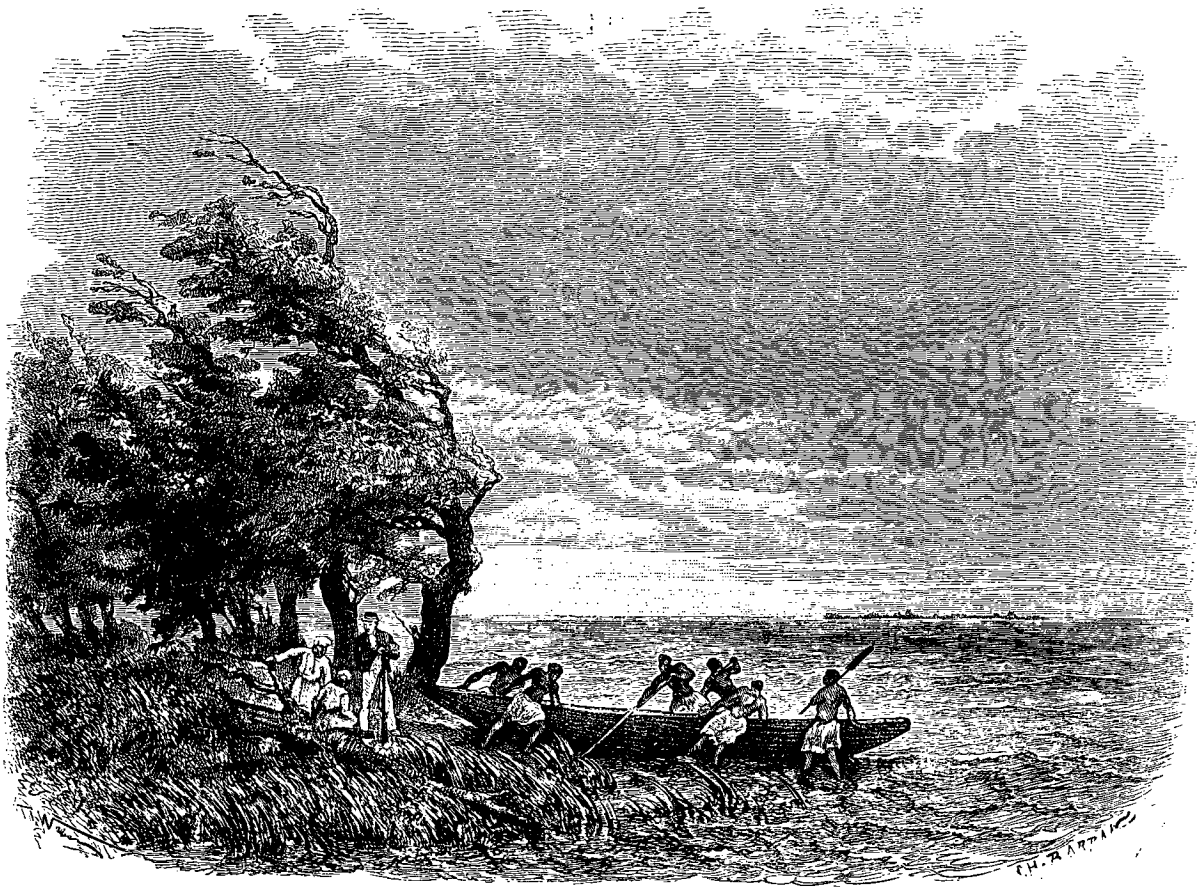
24 *mai.* — Toujours au village de Tchitimmba ; avant de le quitter, il faut voir la tournure que prendront les événements. Quelques Arabes sont partis aujourd'hui : s'ils rapportent de bonnes nouvelles, nous irons au sud, puis à l'ouest.

Un léopard a tué trois chèvres à côté du village, et cela en plein jour.

Pour extrait et traduction : Henriette Loreau.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Découverte du lac Bânngoueolo. — Dessin de Weber, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

LE DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE.

1866-1873. — TRADUCTION INÉDITE [1].

25 *mai*. — On dit que Nsama a fait des excuses aux Arabes et a promis de les indemniser de tout ce qu'ils ont perdu; nous saurons dans un jour ou deux si l'affaire est arrangée. Quelques-uns ont pleine confiance aux paroles de Nsama; suivant les autres, il ne veut que gagner du temps, afin de construire une nouvelle estacade. En attendant, les gens de Kasônnso ravagent son territoire du côté de l'est. Hamis désire vivement que je ne parte pas avant l'arrivée de Kamepâmmba qui doit apporter des nouvelles; dès que nous saurons à quoi nous en tenir, il s'occupera de nous faire passer en toute sécurité de chez Kasônnso au village de Tchihouéré.

1er *juin*. — Un autre parti de maraudeurs a été envoyé ce matin chez Nsama pour le punir d'une infraction au droit des gens, dont il se serait rendu coupable. La bande s'est mise en marche à contre-cœur; elle n'est pas contente de sa mission; mais quand elle aura goûté du pillage, elle sera plus satisfaite.

Près de la résidence de Moammba, située par 10° 10′ de latitude méridionale, la ligne de faîte commence à s'incliner vers le nord; toutefois les cours d'eau sont extrêmement tortueux, et les indigènes n'ont sur leur direction que des idées très-confuses. Ainsi chez Moammba, tous les hommes m'ont affirmé que le Lokhopa va s'unir au Lokholou pour gagner avec lui une rivière qui se jette dans le Liemmba; mais au même endroit, une jeune femme, qui paraissait très-intelligente, soutenait que le Lokhopa et le Lokholou

1. Suite. — Voy. p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vont rejoindre le Chambèze[1]; c'est de la sorte que je les ai indiqués sur ma carte. Les affluents du Chambèze et ceux du Liemmba s'entortillent les uns dans les autres; et il faudrait un examen beaucoup plus étendu que je ne peux le faire pour débrouiller leurs cours. Au nord de Moemmba, le terrain commence à s'incliner vers le Liemmba.

Avec les tributaires du Lofou, qui prend naissance sur le territoire de Tchiboué, nous avons de longues chaînes de dénudation d'une hauteur de cent soixante à cent quatre-vingts mètres. Les vallées que bordent ces collines versent leurs eaux directement dans le lac ou dans les quatre rivières qu'il reçoit.

Le pays descend peu à peu; il devient plus chaud et la tsétsé et les moustiques apparaissent; enfin on arrive à la cavité remarquable où repose le Liemmba. Plusieurs cours d'eau tombent du sommet de rochers à pic et forment de belles cascades. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on voit, au nord et à l'est, se continuer les lignes de dénudation; une chaîne s'élève derrière une autre, et probablement les pentes se continuent jusqu'au Tanganîka. Bien que la contrée soit couverte de bois interminables, ce que nous entendons par forêt vierge se voit rarement dans cette partie de l'intérieur. Les insectes font mourir une grande quantité d'arbres ou les empêchent de se développer; les indigènes en mutilent beaucoup pour faire leur étoffe d'écorce; les éléphants en brisent un grand nombre; et les arbres gigantesques ne se rencontrent que çà et là. Somme toute, les arbres sont rabougris et offrent peu de diversité. Par contre, les différentes sortes d'oiseaux qui chantent dans le feuillage semblent être plus nombreuses que dans la région du Zambèze; je suis surpris de la quantité de voix nouvelles que j'entends, mais je ne tire pas ces oiseaux-là.

Rien d'intéressant dans le village. Tous les hommes y sont occupés à préparer les repas et les vêtements, à faire des nattes et des paniers, tandis que les femmes nettoient le grain et en font la mouture, ce qui est une longue et rude besogne. Elles le mettent d'abord sécher au soleil; puis elles le pilent dans un mortier; elles le vannent dans une corbeille plate pour en enlever la poussière et l'écorce, et ensuite le broient sur la pierre. Il ne leur reste plus qu'à aller chercher de l'eau et du bois, à fabriquer la pâte et à la faire cuire.

Les bergeronnettes bâtissent leurs nids dans le chaume des cases; elles sont très-affairées; les autres bêtes, ainsi que les hommes, font preuve d'une activité pareille.

Je suis très-perplexe à l'égard de la route que je dois suivre. Quelques Arabes paraissent décidés à se diriger vers le couchant, dès qu'ils pourront s'entendre avec Nsama; les autres continuent à se méfier de celui-ci. On l'attend aujourd'hui ou demain.

16 *juin.* — On vient d'apprendre qu'une caravane a perdu quarante hommes de la petite vérole dans le sud-ouest du Lonnda. Par suite du différend qui existe entre Nsama et les Arabes, les Balonndas n'ont rien voulu vendre aux chefs de cette caravane : nouvel empêchement à ce que nous prenions cette route.

19 *juin.* — Nsama n'est pas venu. Hamis veut aller le trouver pour arranger l'affaire. Si ennuyeux qu'il soit d'attendre, mieux vaut encore s'y résoudre que d'aller au sud. Par ce détour, je manquerais de voir le Moéro, qui, d'après ce que l'on dit, n'est qu'à trois jours de la demeure de Nsama.

Tout le monde se plaint du froid; la position est élevée, et nous sommes au bord du Tchiloa, derrière un groupe d'arbres qui, le matin, nous cache le soleil. Le thermomètre ne marque parfois qu'un demi-degré centigrade au-dessus de zéro. Ce froid pousse les gens à faire du feu dans leurs cases, et souvent la maison brûle.

24 *juin.* — Tous les Arabes sont en prière et interrogent le Coran pour savoir la route qu'il faut choisir. Ils doivent se réunir demain afin de délibérer sur le parti à prendre à l'égard de Nsama. Celui-ci paraît tenir Hamis en grande estime : « Qu'il vienne, et tout s'arrangera, » a-t-il répondu à ceux qui lui en parlaient.

De jeunes bergeronnettes, presque entièrement empennées, se sont mises au vol, laissant l'une d'elles au fond du nid. Respectées par tout le monde, elles ne sont pas craintives; et à l'approche de leurs parents, elles se sont élancées en jetant de petits cris joyeux. Le père et la mère ont essayé de faire venir celui qui restait, allant au bord du nid, l'appelant à plusieurs reprises, s'envolant tout à coup et se retournant pour voir s'il les suivait. Le petit n'a pas bougé; cette manœuvre a duré plusieurs jours; ce matin, il a accompagné les autres.

14 *juillet.* — Les Arabes avaient décidé qu'Hamis irait trouver Nsama le lendemain du jour où paraîtrait la nouvelle lune (cette date a pour eux une grande signification). Hamis est donc parti; il a traversé le Lovou et a envoyé un message à Nsama. Celui-ci a bien accueilli les messagers; il leur a donné des vivres, de la bière et des bananes en abondance; et il a ratifié la paix en faisant échange de sang avec plusieurs des envoyés d'Hamis. C'est, dit-on, un vieillard excessivement bouffi, ne pouvant plus se mouvoir, et auquel ses femmes entonnent constamment de la bière. Il a donné dix défenses à Hamis, lui en a promis vingt autres, et s'est engagé à faire tous ses efforts pour que ses sujets rendent aux Arabes tout ce qu'ils leur ont pris. Il doit envoyer ici une ambassade après la nouvelle lune.

5 *août.* — Les gens de Nsama sont arrivés hier, mais pour nous dire de prendre patience : le chef n'a pas encore réuni l'ivoire et les objets volés.

1. La véritable orthographe serait Tchambèdzé; mais comme l'erreur qui a fait prendre cette rivière pour le haut *Dzambèdzi*, que nous appelons Zambèze, est due à la parité des deux noms, et que cette erreur joue un grand rôle dans les recherches de Livingstono, nous avons cru devoir conserver l'orthographe du texte, et non la traduire, afin que la ressemblance demeurât complète.
(*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

30 *août*. — Après trois mois et dix jours d'attente, nous avons quitté aujourd'hui le village de Tchitimmba. Une marche de deux heures et demie nous a fait gagner Pônnda. Hamed-ben-Mohammed, que les indigènes appellent Tipo-Tipo, venait d'en partir; nous l'avons suivi.

2 *septembre*. — Traversé un beau district ondulé, couvert en grande partie d'une forêt où se rencontrent de nombreuses clairières et de beaux arbres le long des cours d'eau. Nous étions alors sur la pente septentrionale de la ligne de faîte et l'on avait un vaste horizon. Deux jolies petites rivières ont été passées. Au gué du Lofou, nous nous sommes trouvés à trois cents mètres au-dessous du village de Tchitimmba. Le Lofou, en cet endroit, a plus de quatre-vingt-dix mètres de large; il coule rapidement sur un fond de grès durci; nous y avons eu de l'eau tantôt jusqu'au-dessus du genou, tantôt jusqu'à la ceinture; ailleurs il est plus étroit, mais ne peut plus être passé à gué.

5 *septembre*. — A sept heures de marche à l'ouest du Lofou, nous nous sommes arrêtés au village d'Hara, pour y attendre la réponse de Nsama que nous avions fait prévenir de notre approche. Il a très-peur des Arabes, et avec raison. Jusqu'à ces derniers temps, il passait pour être invincible; une vingtaine de mousquets l'ont complétement battu, ce qui a jeté la terreur dans le pays. Bien que presque tous les habitants aient pris la fuite, la contrée est pleine de vivres; les arachides ont repoussé, faute de récolteurs; et trois cents personnes, vivant dans le district en toute licence, ne font aucun vide appréciable dans la masse des denrées.

9 *septembre*. — J'ai reçu de Nsama l'invitation d'aller le voir, mais sans fusil. Un grand nombre de ses sujets nous ont accompagnés; près d'arriver à l'estacade intérieure, ils ont tâté mes vêtements pour savoir si je n'avais pas d'armes sur moi.

Nsama est un homme très-âgé; il a la tête bien faite, une bonne figure et un gros ventre qui témoigne de sa passion pour la bière; on est obligé de le porter. Je lui ai donné deux mètres d'étoffe, et lui ai demandé des guides pour aller au lac Moéro; il me les a immédiatement accordés, et, à son tour, m'a demandé la permission de toucher mes habits et mes cheveux.

Demain nous retournons à Hara.

Les sujets de Nsama sont généralement de petite taille, et, pour la plupart, ont les traits bien dessinés, — rien du nègre de la côte occidentale. Beaucoup d'entre eux sont réellement beaux; mais ils se liment les dents en pointe et se défigurent singulièrement la bouche. En somme, ils ne diffèrent des Européens que par la couleur. Hommes et femmes ont communément la tête bien faite, et la manière dont ils se coiffent leur avantage le front : leurs cheveux sont rasés jusqu'au sommet de la tête; l'espace dénudé va en se rétrécissant à mesure qu'il s'élève, et par derrière la chevelure forme une dizaine de rouleaux.

14 *septembre*. — Je suis resté à Hara parce que j'étais malade. Hamis ne croyait plus aux paroles de Nsama; celui-ci lui avait promis une de ses filles en mariage pour cimenter la paix, mais ne la lui avait pas donnée. L'ivoire se faisait toujours attendre, et les indigènes ne venaient pas nous vendre de provisions, comme ils le font ailleurs. Hamis allait retourner au village de Tchitimmba, quand cette après-midi la fille de Nsama lui a été expédiée. Elle est arrivée à califourchon sur les épaules d'un homme. C'est une jeune et jolie femme, à l'air gracieux et modeste; ses cheveux, frottés avec du *nkola*, teinture que donne le ptérolobe santalinoïde, étaient complétement rouges, ce qui est un ornement très en vogue. Une douzaine de suivantes, jeunes et vieilles, accompagnaient la fiancée; chacune d'elles portait un petit panier de provisions : cassave, arachides, etc.

Les Arabes étaient en grande tenue; les esclaves, parés de costumes fantastiques, déchargeaient leurs fusils ou brandissaient leurs sabres en poussant des hurlements de joie. Quand elle eut gagné la porte d'Hamis, l'épousée mit pied à terre et entra dans la maison avec ses filles d'honneur : celles-ci avaient, comme elle, les traits fins et délicats. Je me levai aussitôt et m'éloignai. Comme je passais devant lui, j'entendis l'époux qui se disait à lui-même : « Hamis-Ouadim-Tagh! Où en es-tu arrivé! »

20 *septembre*. — Nouvelles difficultés avec Nsama. Hamis est allé le voir sans en parler à aucun de nous; évidemment il a honte de son beau-père. Je voulais aller trouver le chef et partir le jour même pour le Moéro; mais Hamis m'a fait dire que les guides étaient arrivés et que nous partirions après-demain tous ensemble. En voyant faire les préparatifs de départ, sa jeune femme s'est imaginée que c'était pour attaquer son père; et ce soir elle a décampé avec toute sa suite.

1er *octobre*. — Nous sommes partis le 22, comme il avait été convenu. Pendant la nuit, le feu a éclaté au village d'Hara et détruit toutes les cases des Arabes. Hamis a perdu tous ses grains de verre, ses fusils, sa poudre et son étoffe, à l'exception d'un ballot. La nouvelle en est arrivée ce matin; aussitôt des prières ont été dites, pendant lesquelles on a fait brûler de l'encens; le livre était tenu au-dessus de la fumée, et les prières s'adressaient principalement à Harasji, quelque parent de Mahomet. Ces Arabes sont très-religieux à leur façon.

Le 24 septembre, nous avons descendu et remonté, puis marché dans une forêt, ainsi que le jour suivant, où une descente d'environ trois cents mètres nous a conduits dans une plaine immense. A seize kilomètres à peu près de l'endroit où nous étions alors, passait une rivière que nous avons gagnée le surlendemain. Ce cours d'eau, qui a plus de quinze cents mètres de large, est rempli de papyrus et d'autres plantes aquatiques. En marchant sur le tapis d'herbes flottantes qui se trouvait au milieu, on évitait les racines de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

papyrus, très-dures pour les pieds nus; mais la nappe, qui ondulait sous le poids du corps, se déchirait souvent, et l'on tombait jusqu'à la ceinture dans un trou d'où l'on ne sortait qu'avec difficulté. Il nous a fallu une heure et demie pour franchir cette rivière qui s'appelle Tchiséra, et qui serpente au couchant où elle rejoint le Kalonngosi, affluent du Moéro. Des éléphants, des zèbres, des antilopes et des buffles pâturaient sur les pentes qui descendaient jusqu'au bord de l'eau.

Le 28, deux heures de marche vers le nord nous firent arriver au Kamosennga, rivière limpide d'une largeur de soixante-quinze mètres, qui coule vivement au milieu de plantes aquatiques et va recevoir la Tchiséra. Abondance de buffles, de zèbres et d'hippopotames; pays plat et couvert de buissons. Les cassias et un autre arbre de la famille des légumineuses sont en pleine fleur, l'air en est tout parfumé.

Hier nous avons traversé le Kamosennga et atteint le village de Karoungou. Celui-ci, très-effrayé, nous a d'abord tenus à distance; mais les Arabes ayant envoyé des messages à quelques chefs demeurant un peu plus loin, il s'est rassuré et a fini par nous montrer des dispositions amicales.

Causé longtemps avec Saïd; il pense que le soleil



Récolte des fourmis (voy. p. 48). — Dessin de A. de Bar, d'après la gravure de l'édition anglaise

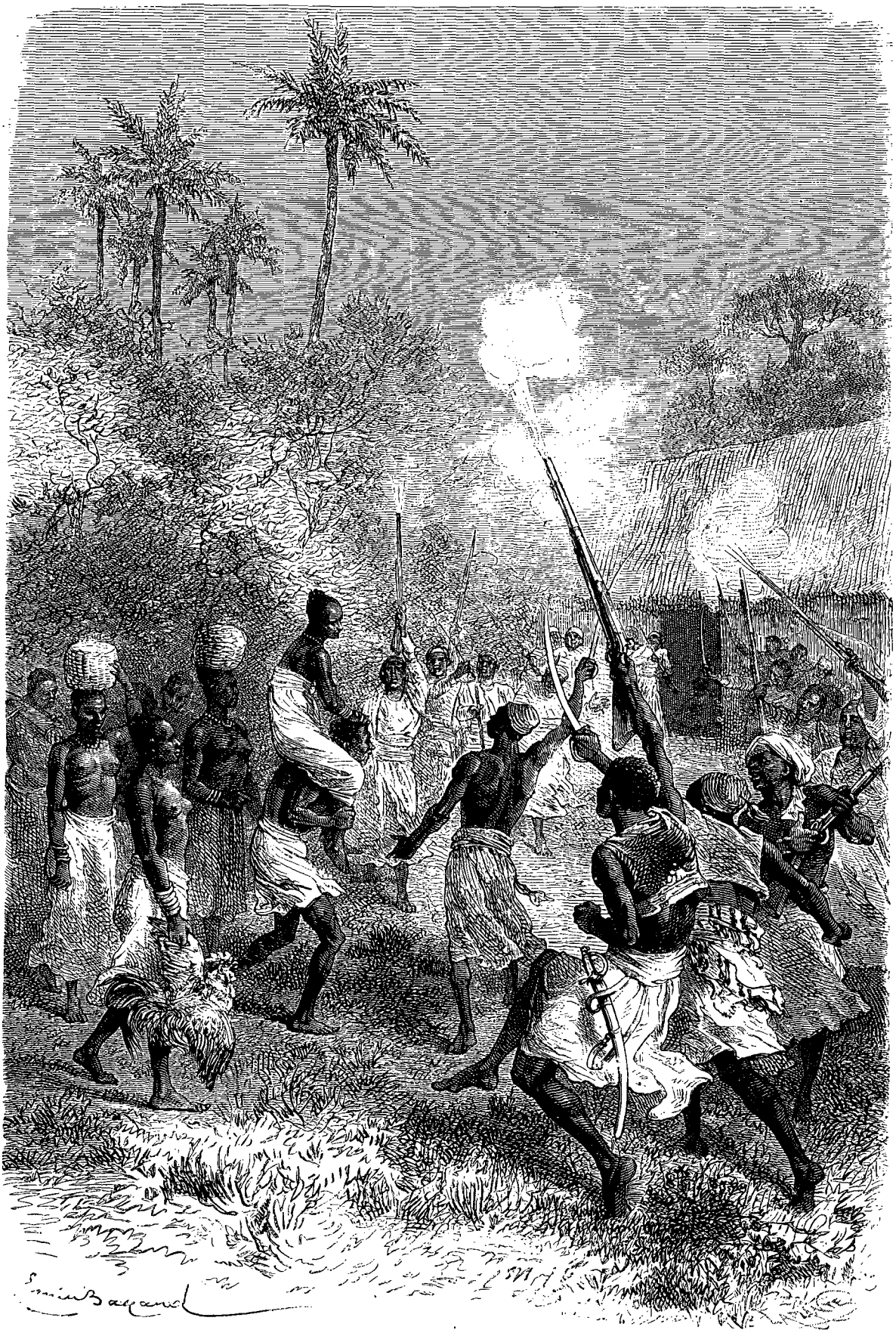
se lève et se couche, puisque c'est écrit dans le Coran; « d'ailleurs on le voit bien. » Il affirme que la venue de Mahomet a été prédite par Jésus, et que ce n'est pas celui-ci qui est mort sur la croix, mais un homme qu'on lui a substitué; car il n'est pas possible qu'un véritable prophète ait subi une mort aussi ignominieuse. Saïd ne comprend pas que nous puissions nous réjouir de ce que notre Sauveur est mort pour nos péchés.

25 *octobre* — On a trouvé dans le Coran un nouveau prétexte pour rester ici un jour de plus. J'ai été malade toute la semaine; il en est toujours ainsi quand je suis inactif : mal dans les os, mal à la tête, aucune force dans les reins; pas d'appétit et une soif dévorante : la fièvre, sans rien pour la combattre.

28 *octobre*. — Passé toute la journée au bord du Tchoma, cours d'eau boueux venant du nord et qui va au sud-ouest rejoindre la Tchiséra; il s'est ouvert un lit profond dans la fange de ses rives, a une largeur de dix-huit mètres, trois ou quatre pieds d'eau par endroits, et ailleurs n'est pas guéable. Le poisson, l'hippopotame et le crocodile y abondent.

1er *novembre*. — La marche a eu lieu entre deux rangées de collines beaucoup plus élevées que celles du territoire de Nsama, et couvertes d'arbres, quelques-uns en plein feuillage, d'autres commençant à déployer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée de la fiancée d'Hamis (voy. p. 35). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs feuilles nouvelles, qui sont d'une teinte rouge. Ce n'est pas un pays d'eau courante. Nous avons passé trois ruisseaux dont les eaux paresseuses nous ont monté jusqu'aux genoux. On voit des buffles en très-grand nombre ; le ratel couvre leur bouse avec de la terre pour s'assurer des scarabées qu'elle renferme, empêchant de la sorte ces nettoyeurs d'en faire des boules, ainsi qu'ils en ont l'habitude.

Notre course s'est dirigée à l'ouest; elle a duré six heures et un quart.

2 *novembre.* — Nous avançons toujours dans la même direction et en suivant de belles vallées. Le vert est la couleur dominante, mais les massifs que les arbres composent sont de formes très-variées et rappellent la scénerie d'un parc anglais. Notre caravane — esclaves et porteurs au nombre de quatre cent cinquante — est divisée en trois groupes et anime le tableau. Chaque parti a son guide et sa bannière; quand celle-ci est plantée, toute la compagnie s'arrête jusqu'au moment où le drapeau se relève; la marche est alors reprise au son du tambour et d'une corne de coudou. Chacune de ces bandes a une douzaine de conducteurs, costumés d'une manière fantastique: plumes et perles sur la tête, drap rouge sur le corps, lanières et ornements de fourrure. Ils se mettent en ligne, le tambour bat, la trompette sonne rudement, et tout le monde est en marche. Cette musique paraît éveiller une sorte d'esprit de corps chez ceux qui ont été esclaves ; au premier appel de ces instruments de leur enfance, mes serviteurs bondissent; c'est tout au plus s'ils me donnent le temps de m'habiller, et pendant toute la marche ils sont au premier rang.

La distance parcourue dépend entièrement de ce que peuvent faire les maîtres. S'il y avait des haltes fréquentes,douze ou quinze minutes, par exemple, toutes les heures ou toutes les deux heures, la fatigue serait peu de chose; mais cinq heures de chemin tout d'une traite, en pays chaud, c'est plus qu'un homme ne peut supporter. Les femmes soutiennent bravement la marche; elles ont toutes des fardeaux sur la tête, excepté la dame qui les commande et qui est l'épouse du chef; celle-ci est coiffée d'un beau châle blanc, brodé d'or et d'argent. Toutes ces commandantes ont une allure dégagée, le pas alerte et jamais ne faiblissent, même dans les plus longues étapes. De beaux anneaux de cuivre d'un poids considérable, portés au-dessus de la cheville, semblent n'avoir d'autre effet que de leur rendre la marche plus facile. Dès qu'elles arrivent, elles s'occupent de la cuisine et y font preuve d'une grande habileté, préparant pour leur maître des plats très-savoureux avec des fruits sauvages et d'autres objets que l'on ne croirait guère destinés à la table.

3 *novembre.* — Les collines reculent à mesure que nous avançons. Deux villages n'ont pas voulu nous recevoir; c'est au troisième que nous sommes campés. On est menteur dans ce pays-ci : tous les endroits dont nous nous sommes informés étaient voisins; « on y trouvait beaucoup d'ivoire, des provisions de toute sorte et à bon marché. » On ne pouvait arriver au Roua, par contre, qu'en un mois (en trois jours on pourrait y être); nos chefs, qui s'en rapportent à ces informations, renoncent à y aller maintenant.

Hamis a écrit; les nouvelles sont mauvaises : Mammboué et Tchitimmba sont morts; on se dispute l'héritage de celui-ci; et les Arabes ayant acheté tous les vivres, la famine se fait sentir. Par suite de ces nouvelles, Saïd et Tipo-Tipo, les chefs de notre caravane, ont résolu de ne passer dans le Bouiré que dix ou quinze jours, d'envoyer leurs agents pendant ce temps-là acheter de l'ivoire, et de se retirer. Les gens de Tipo et de Saïd allant chez Casemmbé, je me décide à aller avec eux, au lieu de me rendre à Oujiji.

Beaucoup d'habitants de cette localité — hommes et femmes — ont des goîtres. Je n'en vois pas la cause : le pays n'est qu'à mille et quelques mètres pieds au-dessus du niveau de la mer.

8 *novembre.* — Parti hier pour le Moéro. Les Arabes m'ont conduit assez loin; ils sont pour moi d'une grande bonté.

Nous nous sommes rapprochés des montagnes de Kakoma, que nous avons à notre gauche, et nous avons passé la nuit dans l'un des villages de Kapouta. La vallée qui se trouve entre la chaîne de Kakoma et une autre, que nous avons plus loin à notre droite, est couverte de villages; cent ou deux cents mètres, telle est la distance commune entre ces bourgades, qui, de même que dans le Lonnda, sont ombragées par d'énormes figuiers de l'espèce du ficus indica.

Pouta, le grand chef du pays, m'avait fait dire que si nous nous arrêtions dans un de ses villages, et si nous lui donnions de l'étoffe, il nous enverrait des guides et nous ferait passer la rivière en pirogue. Il pensait probablement que nous avions le projet de traverser le Loualaba pour aller dans le Roua. Je ne demandais pas mieux que d'accepter ses offres; mais les habitants n'ont pas voulu nous héberger, et nous sommes venus directement au lac.

Le Moéro paraît être de belle grandeur; il est flanqué de montagnes à l'est et à l'ouest. Son rivage est formé de sable grossier et gagne l'eau par une pente graduelle. En dehors de la rive, est une ceinture de végétation tropicale où sont bâties les huttes des pêcheurs. Le Roua est à l'ouest et apparaît sous la forme d'une chaîne de hautes montagnes de couleur sombre. A droite, la chaîne a moins d'élévation, mais elle est plus brisée.

Nous avons dormi dans une case située au nord du lac. On nous a apporté, pour nous le vendre, un *monndé*, grand poisson qui a la peau gluante et sans écailles, une large tête, des barbillons comme les siluroïdes, et de grands yeux. Ses gencives, très-développées, forment des espèces de brosses: des fanons de baleine en miniature. On dit que le monndé mange le fretin; il a sur le dos, probablement comme moyen de défense, une épine osseuse d'une longueur de deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pouces et demi et de la grosseur d'un tuyau de plume. Ce poisson a la vie très-dure.

La rive septentrionale du Moéro décrit une belle courbe, pareille à celle d'un arc détendu. C'est à l'extrémité occidentale de cette courbe que s'échappe le Loualaba, qui, avant d'entrer dans le Moéro, se nomme Louapoula, et qui, d'après les naturels les plus intelligents, serait le Chambèze avant son arrivée au lac Bemmba ou Bànngouéolo.

Nous avons longé la côte nord du Moéro jusqu'à la chaîne qui est au levant, et nous avons tourné au sud. A notre approche, les gens fermaient leurs portes; nous étions cependant peu nombreux : neuf seulement; il faut qu'ils aient de grands motifs de frayeur. Ici les gens sont des Babemmba.

Le Kalônngosi, que les Arabes et les Portugais appellent Karoungouési, a cinquante-cinq mètres de large; il coule rapidement sur un fond pierreux, et, même à cette époque où la saison des pluies n'a pas commencé, il est assez profond pour exiger des canots. Quand nous l'eûmes traversé, nous nous trouvâmes dans le Lonnda. Les pêcheurs nous ont nommé trente-neuf espèces de poissons qui vivent dans le lac et remontent le Kalônngosi pendant toute l'année, bien qu'irrégulièrement : plus dans une saison que dans l'autre.

Le 14, ne sachant quelle route prendre, j'envoyai demander des renseignements dans un village. Le chef, évidemment de l'école de l'ancien Casemmbé, vint à nous, plein de colère, et nous demanda de quel droit nous suivions ce chemin, quand le sentier battu se trouvait à notre gauche. Il ajouta quelques phrases pompeuses à la mode du Lonnda, mais ne nous enseigna pas la route.

Nous partîmes; et après avoir marché vers le sud pendant quatre heures et demie, dans une forêt de grands arbres, nous nous arrêtâmes au bord du Kifouroua, à un groupe de huttes construites par des coupeurs d'écorce pour étoffe.

Le 15, il y eut une grande pluie; la marche n'en fut pas moins continuée; elle avait lieu dans une forêt composée principalement d'arbres à copal et à étoffe. Pendant ou après la saison pluvieuse, le copal suinte en abondance, de petits trous d'un quart de pouce d'ouverture faits par un insecte. Il tombe, et, avec le temps, s'enfonce dans le sol, où il reste en dépôt pour les générations futures.

On voit souvent dans le pays les visages bien modelés des gens du territoire de Nsama. C'est réellement ici qu'est la patrie du nègre; et les traits qu'on y rencontre sont pareils à ceux que nous offrent les peintures de l'ancienne Égypte.

Nous nous reposâmes près du Kabousi, petite rivière languissante qui se jette dans le Tchoungou, à cinq cents pas du lieu où nous étions alors. Le Tchoungou est large, mais encombré d'arbres et de plantes aquatiques : sapotas, papyrus, eschinomènes.

C'est au bord du Tchoungou, par 9° 32′ de latitude méridionale, que mourut Lacerda, après dix jours de résidence.

Les élaïs sont communs à l'ouest de cette rivière; pas un seul ne se voit du côté du levant. L'huile que l'on extrait du fruit de ces palmiers est employée par les indigènes pour accommoder leurs mets; elle est fine et douce; j'en ai acheté une pinte pour une coudée de calicot. Il est remarquable de trouver l'élaïs à pareille altitude : plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

D'après le conseil d'un guide que nous avons pris à Kifourou, nous avons envoyé quatre brasses de cotonnade à Casemmbé pour l'avertir de notre venue; l'envoi des Arabes est ordinairement de dix brasses. Pour nous, l'avertissement n'était pas nécessaire; on dit qu'à partir de notre traversée du Kalônngosi, moment où nous sommes entrés dans le Lonnda, tous les détails de notre marche ont été communiqués au chef par des courriers spéciaux. J'attends au bord du Tchoungou l'arrivée du notable qui doit nous conduire à la ville.

Des hirondelles à tête d'un blanc pur (*psalidoprocne albiceps*) rasent la surface de l'eau.

Nous avons passé la rivière; le sol est très-fertile; je n'ai vu nulle part d'aussi grosses arachides, ni d'aussi beau manioc. Un beau jeune homme, fils du précédent Casemmbé, nous a fait une visite. Il n'est plus rien actuellement, sans quoi il nous aurait servi d'introducteur. Ici le pouvoir n'appartient pas à l'héritier du chef.

21 *novembre*. — A huit kilomètres du Tchoungou, nous avons franchi le Loundé, ruisseau de cinq à six mètres de large, et nous nous sommes trouvés dans une grande plaine couverte de buissons, les arbres ayant été abattus lors de l'érection du village.

Après la mort d'un Casemmbé, le successeur quitte invariablement la résidence du défunt, et va établir son *pemmboué*, c'est-à-dire sa cour, à un autre endroit. Quand mourut Lacerda, le Casemmbé d'alors porta sa demeure à l'extrémité septentrionale du Mofoué. Le nom de Casemmbé signifie général.

Du Loundé à la ville, la plaine est unie et parsemée de fourmilières rouges ayant de quinze à vingt pieds de haut. Casemmbé y a fait faire, pour arriver chez lui, une route de deux kilomètres et demi de longueur et aussi large que nos chemins carrossables. Un mur de roseaux de huit à neuf pieds d'élévation, entourant un espace de trois cents mètres carrés, enferme la résidence du chef. La porte de cette muraille est ornée de soixante crânes humains. Avant d'y arriver, on trouve sous un hangar construit au milieu de la route un canon habillé d'étoffes voyantes. Des gaillards à la voix retentissante, formant un corps nombreux, nous arrêtèrent pour nous faire payer tribut au canon. Je les écartai brusquement, les autres me suivirent, et je passai avec toute ma bande sans rien donner : les péagers eurent peur de l'Anglais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

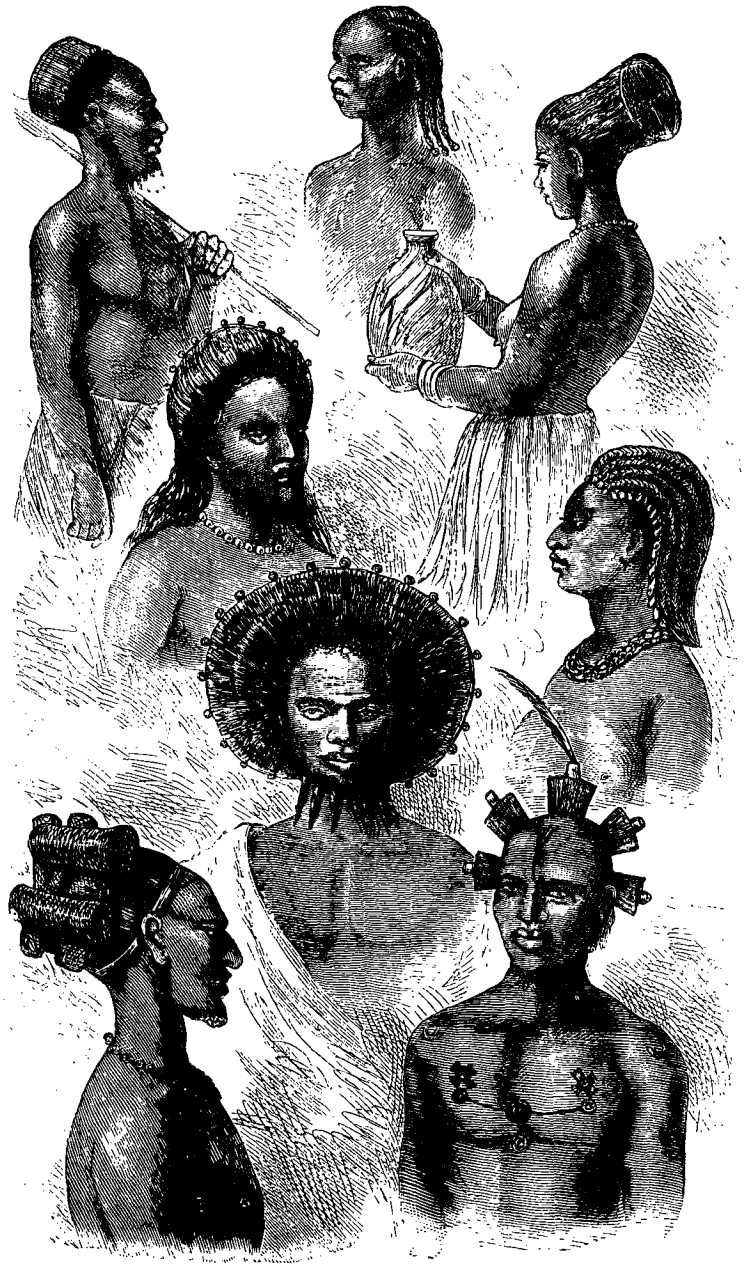
La ville est bâtie sur la rive orientale du petit lac Mofoué, à quinze cents mètres de l'extrémité nord. Mohammed-ben-Séli vint à notre rencontre, et, pendant que ses hommes nous saluaient de leur poudre, il nous conduisit à son hangar de réception ; puis il nous donna une case, en attendant que nous en eussions fait construire une. Mohammed est un bel Arabe noir, avec une barbe d'un blanc pur, la démarche noble et le sourire aimable. Il y a plus de dix ans qu'il habite ces parages, où il a vécu sous quatre Casemmbés, et où il a une grande influence.

Ni chevaux, ni moutons, ni bêtes bovines ne prospèrent ici ; en fait de nourriture animale, les habitants en sont réduits au poisson et à la volaille. Le manioc est si généralement cultivé que l'on ne sait jamais si l'on est à la ville ou à la campagne : chaque demeure est entourée d'une plantation où l'on trouve de la cassave, du sorgho, du maïs, des fèves, des arachides.

Beaucoup d'habitants ont les oreilles et les mains coupées ; le chef actuel s'est souvent rendu coupable de cette barbarie. L'un de ces mutilés est justement devant nous ; il essaye d'exciter notre compassion par une sorte de gazouillement qu'il produit en se frappant les joues avec ses moignons.

Un nain, appelé Zofou, s'est également approché de moi. Il parle avec un air d'autorité et assiste à toutes les cérémonies publiques ; les habitants semblent très-bons pour lui. C'est un étranger : il appartient à une peuplade qui demeure dans le nord. Sa taille est d'un mètre quatorze centimètres. Il s'occupe de son jardin très-activement.

24 *novembre*. — Grande réception à la cour en notre honneur ; j'ai été présenté. Le Casemmbé actuel a une figure peu intéressante : ni barbe, ni favoris ; quelque chose du type chinois et des yeux louchant en dehors. Il ne lui est arrivé qu'une fois de sourire ; j'ai trouvé son sourire agréable, bien que les oreilles et les mains coupées, ainsi que les têtes qui ornent sa porte, m'aient peu disposé en sa faveur.

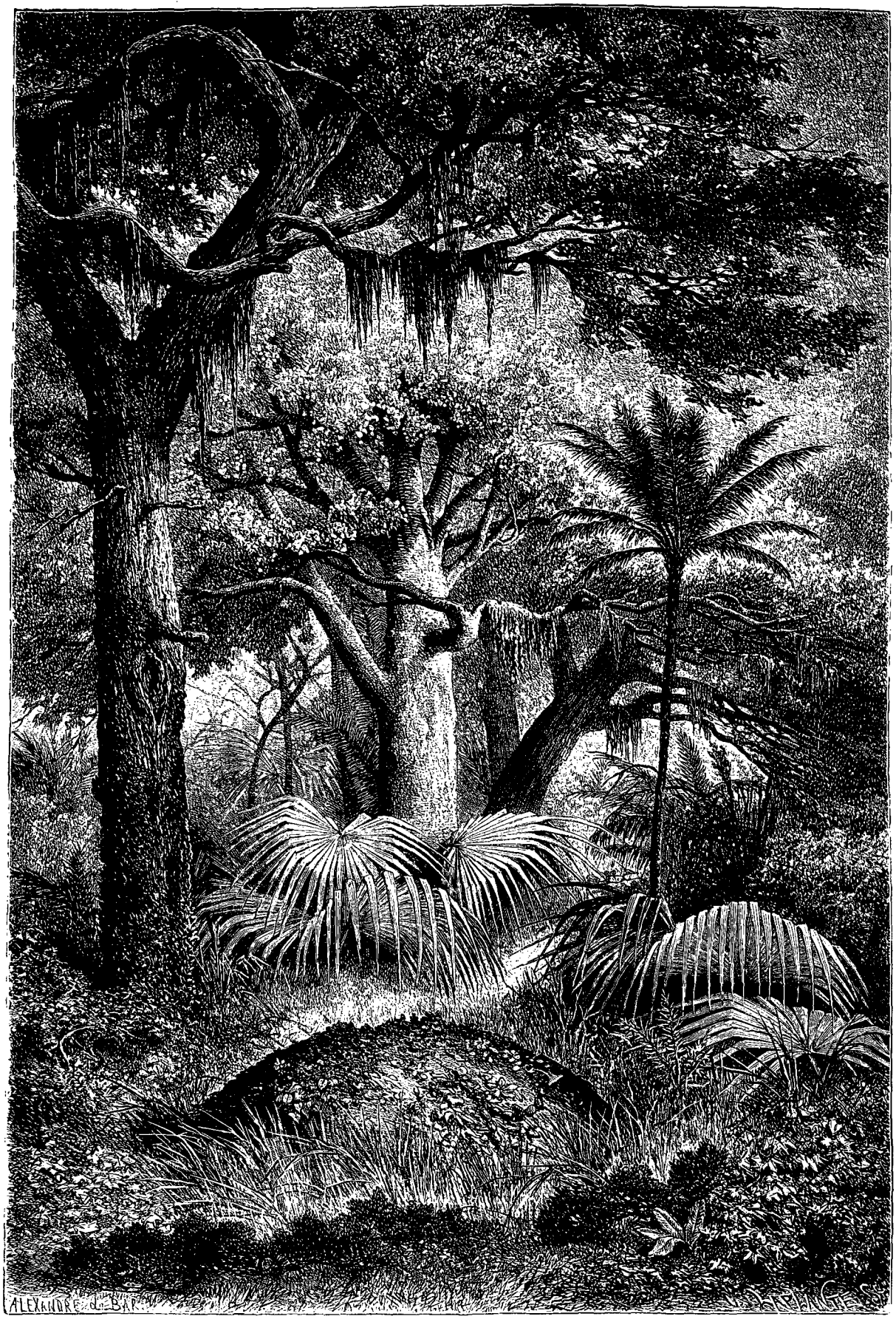


Coiffures de l'Ougouha et du Manyéma. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Quand il fut parti, sa principale épouse vint avec sa suite pour voir l'Anglais. C'est une femme ayant de beaux traits et une taille élevée ; sa main droite tenait deux lances. Les notables qui se trouvaient là s'écartèrent devant elle et m'invitèrent à la saluer, ce que je fis aussitôt ; mais comme elle était à une quarantaine de mètres, instinctivement je lui fis signe d'approcher. Mon geste renversa la gravité de son escorte, qui éclata de rire ; elle fit de même et prit la fuite avec tout son monde.

Le nain était présent, et ce sont ses bouffonneries qui ont fait sourire le maître. L'exécuteur des hautes œuvres, qui également était à la cour, s'approcha de moi. Il portait sur le bras un large sabre du pays, et, suspendu au cou, un singulier instrument, sorte de ciseaux dont il fait usage pour couper les oreilles. Je lui dis que c'était là une vilaine besogne ; il se mit à rire, et beaucoup de ceux qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tombeau dans la forêt (voy. p. 46). — Dessin de A. de Bar, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous entouraient l'imitèrent, qui n'étaient pas certains d'avoir encore leurs oreilles l'instant d'après : un grand nombre de gens d'une haute position montraient ce qu'ils avaient à craindre.

Casemmbé, qui nous avait déjà envoyé une énorme corbeille de poisson sec, nous en a fait remettre une seconde, avec deux paniers de farine, un de manioc et un pot de bière. Mohammed a trouvé le cadeau très-mesquin; mais comme il y en a plus que nous ne pouvons en consommer, je n'ai pas à me plaindre.

1er *décembre*. — Le terrain sur lequel la ville est construite appartient à un vieillard du nom de Pérémébé et dont le frère possède toute la contrée qui est à l'est du Kalônngosi. Quiconque veut cultiver un coin de ces territoires est obligé de s'adresser à l'un ou à l'autre de ces chefs aborigènes. Perémébé est un homme de sens, toujours pour la droiture et la générosité. Mohammed pense qu'il a cent cinquante ans. C'est peut-être beaucoup dire; mais lors du voyage de Lacerda, en 1798, ses enfants étaient déjà au nombre de quarante, et il ne peut guère avoir aujourd'hui moins de cent deux ans.

Une quantité de belles jeunes filles qui vivent sur les domaines du chef sont venues me faire une visite, « afin de pouvoir dire plus tard à leurs enfants qu'elles m'ont vu. »

28 *décembre*. — Le 15, j'ai annoncé à Casemmbé que j'allais partir. Je suis toujours malade quand je ne fais rien. Il y avait un mois que nous étions là, et je n'avais pu relever que deux observations lunaires. J'ai écrit mes lettres pour qu'elles soient prêtes lorsque j'arriverai à Oujiji.

Casemmbé avait renouvelé mes provisions : chèvre, poisson, farine et cassave. Il m'envoya de nouveau une énorme corbeille de poisson fumé, deux pots de bière et un panier de manioc, en me faisant dire que je pouvais partir quand je voudrais. J'allai prendre congé de lui; il essaya d'être gracieux, disant que nous avions trop peu mangé de sa nourriture; puis il m'envoya deux hommes pour nous conduire; et le 22, nous campâmes au bord du Tchoungou.

Le 27, nous traversâmes le Manndapala, où nous eûmes de l'eau jusqu'à la ceinture. Il y a cinq ans, le pays était populeux; mais les doigts et les oreilles coupés et la saisie des enfants, vendus pour les moindres fautes, ont mis les habitants en fuite.

31 *décembre*. — Arrivé au Kaboukoua, j'ai été malade. Des pluies abondantes nous ont forcé de retourner en arrière.

Je n'ai eu pour vivre, depuis quelque temps, que du sorgho mal broyé, et je me suis affaibli; autrefois j'étais en tête de la caravane; maintenant je suis l'un des derniers. Mohammed m'a fait présent d'une bouillie de farine bien moulue et d'une volaille; le mieux s'est déjà fait sentir. Je mange pourtant mes grossiers aliments sans répugnance.

1er *janvier* 1868. — Je suis allé plusieurs fois au lac Moéro pour me faire une juste idée de son étendue. Dans les premiers vingt-quatre kilomètres vers le nord, sa largeur est de vingt à cinquante-trois kilomètres, même davantage. Le massif du Roua y confine. Lorsque le temps est clair, on voit une chaîne moins haute continuer à l'ouest et au sud-ouest le massif dominant, puis on n'a plus qu'un horizon de mer au couchant et au sud. Du point élevé où nous l'avons vu, le lac doit avoir, au minimum, un développement de soixante et quelques kilomètres, peut-être de cent; la côte ne s'aperçoit qu'avec une forte lunette et dans les jours les plus purs. J'ai suivi le rivage; l'humidité fait croître à profusion les gingembres, les fougères et toutes les plantes des forêts tropicales. Les buffles, les zèbres, les éléphants sont nombreux; et les gens du village de Tchoukosi, où nous avons bivaqué, nous ont averti de prendre garde aux lions et aux léopards.

13 *janvier*. — Quittant le lac et allant au nord, nous sommes bientôt arrivés à une plaine inondée par le Louao : quatre heures de marche dans une boue noire et adhérente, et de plongeons dans des trous inévitables. Par endroits, cette fange sent horriblement mauvais. Un grand nombre de siluroïdes, surtout des *clarias capensis*, de trois pieds de longueur, parcourent les terres inondées du pays, mangent le fretin, et en outre les insectes, les lézards et les vers que l'eau a fait périr. Des barrages et des nasses sont installés par les habitants qui, lors du retrait des eaux, font une récolte abondante de ces siluroïdes, précieux complément de leur nourriture farineuse.

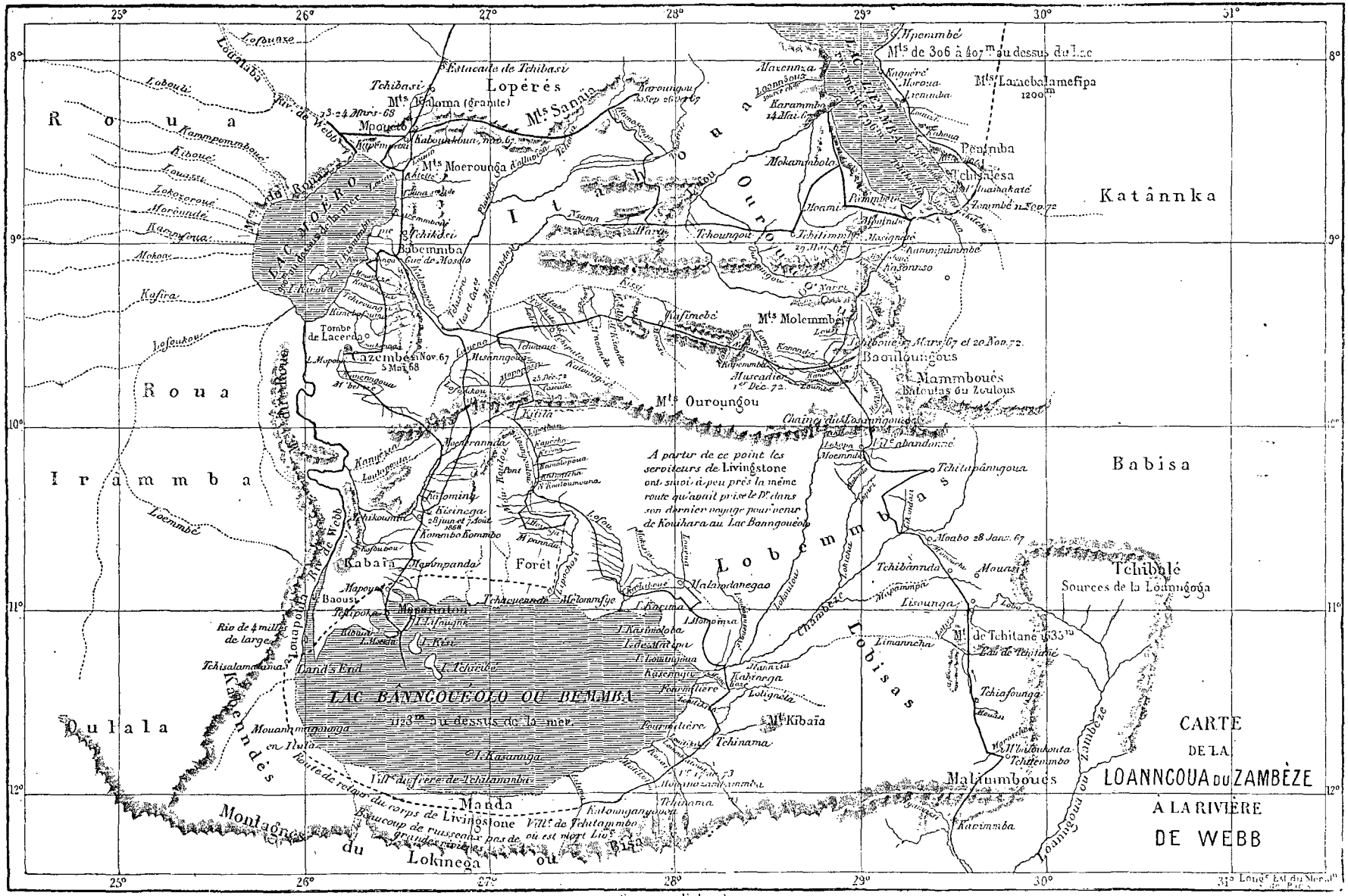
16 *janvier*. — Au village de Kabouabouata, où demeure le fils de Mohammed, les gens de ce dernier — Arabes et Vouanyamouézi — ont accueilli notre arrivée par une grande démonstration : les femmes avaient la figure barbouillée de terre de pipe, et jetaient vigoureusement leurs cris de joie.

Quand nous fûmes parmi les huttes, elles ramassèrent de la terre à poignées et se la répandirent sur la tête, pendant que les hommes déchargeaient leurs fusils coup sur coup, ne prenant que le temps de recharger. Ceux qui étaient parents de Mohammed vinrent lui baiser les mains; et les coups de feu, les chants, les cris, les applaudissements, les acclamations nous assourdirent. Mohammed était profondément ému de ces transports et fut longtemps avant de pouvoir les calmer.

De ce village, nous dirigeant vers le sud, nous vîmes de grandes étendues plantées en arachides destinées à faire de l'huile; une grande jarre de cette dernière s'échange contre une houe. L'arachide est en fleurs et le maïs vert prêt à être mangé.

Toute la population est dans les champs, à planter, à transplanter ou à sarcler. Les indigènes mettent le manioc sur des buttes préparées à cet effet, et où du maïs, du sorgho, des haricots et des citrouilles ont été semés. Ces produits mûrissent, et le manioc reste maître de la place. Quand le sorgho, que l'on a semé dru, a un pied de hauteur, il est transplanté dans une terre disposée pour le recevoir; une portion des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

feuilles est coupée, afin de prévenir la trop grande exhalation qui ferait mourir la plante.

D'après les Vouanyamouézi, il y a treize jours de marche d'ici au Tanganîka ; — route marécageuse, beaucoup de ruisseaux à franchir, beaucoup de pluie à essuyer; et il sera, dit-on, difficile de se procurer des canots pour traverser le lac, dont maintenant les vagues sont très-fortes.

27 *janvier*. — Toujours malade quand je suis stationnaire.

21 *février*. — Il résulte des renseignements que j'ai recueillis sur les cavernes habitées du Roua, que ces demeures occupent une grande étendue. On les trouve au flanc des montagnes, sur une longueur de plus de trente kilomètres. A un endroit, un ruisseau coulerait dans cette ville souterraine. Parfois les habitations ont leurs portes au niveau du sol; ailleurs il faut des échelles pour y atteindre. On dit qu'intérieurement elles sont très-grandes et que ce n'est pas l'œuvre des hommes, mais celle de Dieu. Les habitants ont beaucoup de volailles, qui ont également leur abri dans ces demeures de troglodytes.

18 *mars*. — Une jeune femme très-belle est venue nous regarder ; parfaite sous tous les rapports, presque entièrement nue, mais insouciante de l'indécence : une véritable Vénus en noir.

Le perroquet d'un gris clair et à queue rouge que l'on voit sur la côte occidentale est commun dans le Roua; les indigènes l'apprivoisent.

25 *mars*. — L'eau est, dit-on, profonde en face de nous ; elle n'est pas guéable, et il n'y a pas de canots. Ce n'est pas avant deux mois que le passage sera libre. Je songe à me rendre au lac Bemmba; mais mon avoir s'épuise, et je crains d'être obligé d'abandonner ce projet, au moins quant à présent.

14 *avril*. — Hier, au moment de se mettre en route, mes gens ont refusé de marcher ; c'est le fait de Mohammed Bogharib. Je suis parti avec cinq hommes seulement, laissant mes bagages derrière moi. Ce matin, Amoda est allé rejoindre les autres. Au fond du cœur, je ne les blâme pas trop de cette désertion : ils étaient las de marcher; je le suis également.

30 *avril*. — Le 18, nous suivîmes de nouveau la côte du Moéro, dont la direction est au sud-est. Le sable qui borde la nappe d'eau ajouta beaucoup aux fatigues de la veille ; et, rencontrant un village abandonné, ce fut avec joie que nous en prîmes possession pour la journée du lendemain, qui était un dimanche.

Les eaux du lac sont au moins de six mètres plus hautes qu'elles ne l'étaient à notre première visite, et, sur différents points, le rivage montre qu'elles atteignent un niveau encore plus élevé.

Le 21, trouvant tout le pays inondé, nous avons pris à l'est, ce qui nous a fait gagner le village de Naïna-Kasanga, chef féminin qui a été d'une grande beauté et qui a une fille très-belle : probablement une nouvelle édition d'elle-même. Elle nous a fait asseoir à l'ombre épaisse du figuier qui couvre ses huttes. En nous voyant partir peu de temps après, elle nous a exprimé tout son chagrin de ce que nous la quittions sans avoir bu de sa bière.

29 *avril*. — Au bord du Mânndapala. Il s'y trouvait des riverains du Tchoungou ; l'un d'eux, qui se disait parent de Casemmbé, s'écria en nous voyant : « L'Anglais une seconde fois ! Le pays ravagé une seconde fois, une seconde fois ! Repartez pour le Kalônngosi. »

Les habitants se montaient, l'affaire tournait mal. Je finis par leur persuader d'en référer à Casemmbé. Celui-ci est raisonnable et loyal; mais ceux qui l'entourent ne sont ni l'un ni l'autre, et ne cherchent que l'occasion de rançonner les étrangers, voire leurs compatriotes.

6 *mai*. — Casemmbé a répondu à notre requête de la façon la plus gracieuse, et nous revoilà chez lui. En arrivant, j'ai trouvé Mohammed creusant un puits pour éviter à ses esclaves d'être prises par les crocodiles en allant chercher de l'eau à la rivière ; trois d'entre elles ont péri de cette façon depuis quelques jours.

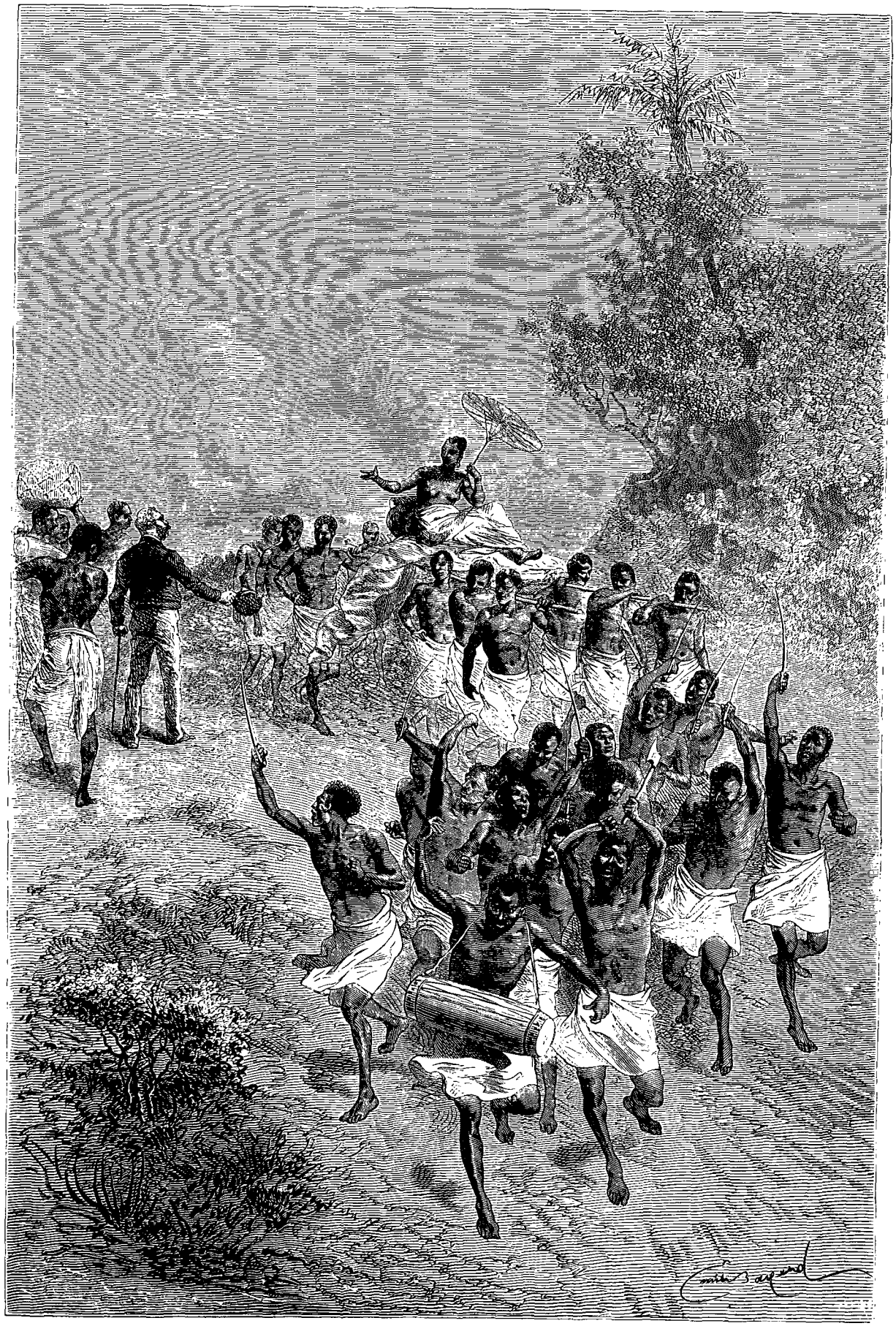
24 *mai*. — Casemmbé met une longueur désespérante à nous envoyer le poisson, la farine et les guides dont nous avons besoin. Encore quatre jours de retard !

Le vieux Kapika a vendu sa jeune et jolie femme sous prétexte qu'elle ne lui était pas fidèle. Voir une femme de haut rang devenir esclave a révolté toutes les dames du pays; elles sont accourues pour s'assurer du fait ; et, en acquérant la certitude qu'il en était ainsi, elles se sont frappé la bouche avec les deux mains, ce qui est leur manière d'exprimer la surprise et l'indignation. La vendue excite la plus vive sympathie. On lui apporte des aliments, des friandises; les filles de Kapika elles-mêmes lui ont donné de la bière et des bananes. Un homme a voulu la racheter au prix de deux esclaves, un autre en a offert trois; mais Casemmbé, qui est très-sévère pour le genre de faute imputé à la dame, a déclaré que dix esclaves ne la rachèteraient pas et qu'elle partirait. Il a probablement peur que la reine, en voyant céder la loi, ne perde la crainte salutaire qu'elle doit en éprouver.

Cette reine, la belle Moéri, s'occupe beaucoup de ses cultures de manioc, de patates, de sorgho, d'arachides, et va souvent à sa plantation. Ce matin elle a passé près de nous, allant faire construire une hutte dans son champ. Elle était portée, comme à l'ordinaire, par douze hommes, dans une espèce de palanquin, et précédée d'une quantité de serviteurs qui couraient devant elle en brandissant des sabres et des haches d'armes, coureurs précédés eux-mêmes d'une sorte de timbalier frappant sur un instrument creux, pour faire évacuer le passage.

La reine Moéri a la figure agréable et tout européenne, la peau fine et d'un brun clair, le rire joyeux; elle serait admirée partout. Deux énormes pipes étaient à côté d'elle, prêtes à être fumées. Je me suis arrêté pour la voir ; quand elle a été près de moi, elle a fait tournoyer son ombrelle, puis s'est mise à rire en se rappelant notre première entrevue, et a montré qu'elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cortége de la femme de Casemmbé. — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne riait pas seulement des lèvres, mais aussi des yeux et des joues. *Yammbo?* m'a-t-elle dit (comment vous portez-vous?). *Yammbo sana*, ai-je répondu (cela va très-bien). Étant plus bas qu'elle, j'ai pu voir qu'elle avait un trou dans le cartilage nasal de la pointe de son nez, qui est légèrement aquilin, et les deux incisives médianes de la mâchoire supérieure limées de façon à laisser entre elles un espace triangulaire.

25 *juin.* — Parti enfin le 14 pour le lac Bemmba. Le 15, nous étions chez Moïnémepannda, frère de Casemmbé, qui me fit une réception publique dans le genre de celle de son frère, mais mieux ordonnée et plus brillante. Moïnémepannda est jeune et serait très-beau sans un défaut dans les yeux, qui sont louches et qu'il tient à demi fermés. Il vint à notre rencontre pour faire valoir le nombre des anneaux de cuivre et des rangs de perles qui lui décoraient les jambes. Ses épaules étaient rejetées en arrière, avec raideur: ce qui n'avait rien d'étonnant, car il traînait derrière lui une queue de dix mètres d'étoffe.

La cour était formée d'environ six cents hommes, tous bien armés. Des tambours carrés et des marimmbas (espèces de tympanons) composaient l'orchestre, et un barde y ajoutait ses chants : « J'ai vu Saïd (le sultan). J'ai vu Mirépoute (le roi de Portugal) ; j'ai vu la mer! »

Mais si la réception a été pompeuse, les libéralités se sont bornées à deux pots de bière, dont je ne bois jamais qu'en route, lorsque j'ai très-soif, et à la promesse d'un guide que nous n'avons pas eu. Casemmbé a grandi dans mon estime de tout ce qu'y a perdu son frère.

14 *juin.* — Six esclaves chantaient comme s'ils n'avaient pas senti leur abjection et le poids de la fourche qu'ils avaient au cou. Je leur ai demandé la cause de leur gaieté; ils m'ont répondu qu'ils se réjouissaient à l'idée de revenir après leur mort tourmenter et tuer ceux qui les ont vendus. « Vous m'avez envoyé à la côte, disait le chant; mais quand je serai mort, je n'aurai plus de joug, et je reviendrai vous hanter et vous tuer.... » Et tous reprenaient le refrain, qui était formé du nom de chaque vendeur. La femme de Kapika faisait partie de la bande; elle avait perdu son enjouement et sa grâce; et avec sa tête rasée et son air chagrin elle était laide; mais vis-à-vis de ses acheteurs elle montrait beaucoup de dignité, et ils paraissaient la craindre.

Nous avons trouvé dans la forêt un tombeau, un tertre au sommet arrondi, comme si le défunt y était assis à la manière des indigènes; le dessus en est jonché de fleurs, et une quantité de grosses perles y ont été déposées. C'est le genre de sépulture que je préférerais entre tous : reposer dans ces grands bois si calmes, où jamais personne ne troublerait mes os.

Dans nos cimetières, les tombes m'ont toujours paru misérables, surtout celles que l'on creuse dans l'argile humide et froide; puis elles sont trop pressées les unes contre les autres. Mais je n'ai pas autre chose à faire que d'attendre que Celui qui est au-dessus de tout décide où je dois me coucher et mourir. Ma pauvre Mary est à Choupanga.

18 *juillet.* — Arrivé hier au principal village de Mapouni, situé près la rive nord du Bangouéolo. Aujourd'hui, je suis allé au bord du lac, que j'ai vu pour la première fois, tout reconnaissant d'être parvenu jusque-là sain et sauf. Le pays est plat et déboisé; plates également, les quatre îles du lac sont populeuses. Beaucoup de pirogues; tous les hommes sont d'habiles pêcheurs, et, comme tous les pêcheurs, ils ont beaucoup d'enfants.

26 *juillet.* — Je serai resté au Bangouéolo plus longtemps que je n'avais pensé. Les bateliers, sachant qu'on ne peut rien faire sans eux, vous mettent à rançon. Mapouni, qui s'était contenté d'une brasse de calicot, en a fait demander une seconde. Ayant peu d'étoffe, j'ai envoyé un rang de perles et une houe; le chef a insisté pour avoir sa cotonnade; je la lui ai donnée, il l'a prise et a gardé la houe et les perles.

Le 22, le 23 et le 24, il a fait trop de vent, même pour aller à la pêche. Mais ayant donné beaucoup de grains de verre aux bateliers, plus une houe et des grains de verre à Masanntou, nous sommes partis hier à onze heures du matin, dans une pirogue de près de quatorze mètres de longueur.

La houle était forte, mais la pirogue était sèche : les vagues, ici, embarquent bien moins que celles du Nyassa. Cinq rameurs vigoureux nous faisaient nager rapidement vers une baie de l'île de Lifoungé, placée à notre sud-est. Les hommes s'y arrêtèrent pour prendre du bois, j'en profitai pour examiner l'île ; on y trouve une espèce de chacal et des empreintes d'hippopotames. Elle porte une herbe raide, quelques fleurs et un arbre de la famille des capparidées. Tous les arbres montrent que les vents qui prédominent soufflent du sud-est, car les branches de ce côté-là sont mortes ou tortues, pendant qu'au nord-ouest elles sont droites et bien développées. Les tiges sont courbées dans la même direction.

Au levant se voyait l'île de Kisi, à une distance d'environ vingt-quatre kilomètres. Celle de Mpabala, située à notre sud-est, ne laissait apparaître que la pointe de ses arbres. Au nord et au sud, entre Lifoungé et Mpabala, partout un horizon de mer. De grossiers roseaux indiquent les hauts-fonds qui se trouvent aux abords des îles. Une seule coquille a été vue sur le rivage. L'eau est d'un vert de mer foncé, produit sans doute par le reflet du sable fin et blanc qui constitue le fond du lac. Nulle part le bleu sombre du Nyassa: d'où je tire cette conclusion que la profondeur n'est pas considérable.

Il faisait nuit quand nous atteignîmes Mpabala; le froid était pénible, en raison de l'humidité de l'air. On nous conduisit à un vaste hangar, lieu de réunion publique. Après y avoir fait notre bouillie et l'avoir mangée, nous nous couchâmes, mes gens autour du feu, moi dans un coin, où je fus bientôt endormi et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rêvai que j'avais un appartement à l'hôtel Mivart. Au réveil, cela m'a beaucoup amusé, car je ne rêve jamais, à moins d'être malade; et, de tous les endroits du monde, l'hôtel Mivart est celui qui m'a toujours le moins occupé.

D'après le temps que mettent les pirogues pour aller à Kabenndé, je pense que la rive méridionale est près du douzième parallèle, et je crois être bien au-dessous de la vérité en donnant au Bànngoucolo deux cent quarante kilomètres de longueur sur cent trente de largeur.

Le Louapoula est d'abord, pendant une trentaine de kilomètres, un bras du lac; il n'a ensuite jamais moins de cent soixante à cent quatre vingts mètres d'un bord à l'autre.

7 *août*. — Mohammed veut se rendre dans le Manyéma; c'est là également que je dois aller pour voir le Loualaba et le Loufira; mais des bruits de guerre m'ont obligé d'attendre au moins des informations. Les Vouanyamouézi ont fait l'épreuve du coq pour savoir s'ils devaient m'accompagner, et les Arabes m'affirment qu'il serait très-imprudent de me diriger vers le Loualaba avec une bande aussi faible. Ils quitteront le pays tous ensemble, et je partirai avec eux.

1er *septembre*. — Mis en marche le 25 août. Le 28 nous avons traversé le Louonngo; le 1er octobre, le Lofoubou; et le 7, le Kalônngosi. Aujourd'hui nous sommes à Kabouabouata, où nous attendons Saïd. »



Lignes d'écume.

Fatigué d'attendre, Livingstone voulut partir le 17, puis le 19. Mohammed le pria de rester encore trois jours : il y consentit; mais, pendant ce temps-là, un agent de Mohammed, appelé Ben Djouma, saisit deux femmes et deux jeunes filles pour remplacer quatre esclaves qui avaient pris la fuite. Le chef du village envoya une flèche aux ravisseurs; Ben Djouma tua une femme d'un coup de fusil; tout le pays fut soulevé, et les Arabes furent assaillis de trois côtés à la fois. « Sans les Vouanyamouézi, dit Livingstone, nous aurions été battus. » Le 4 décembre, des éclaireurs envoyés vers le nord furent reçus à coups de flèche par les Babemmba, et revinrent avec un blessé; il en fut de même à l'est et à l'ouest. Ce ne fut que le 11 que le départ eut lieu pour le Tanganîka.

L'année 1869 s'ouvrit douloureusement. « J'ai été mouillé bien des fois, écrit Livingstone le 1er janvier, mais aujourd'hui c'était trop; je suis fort malade; l'eau était froide et montait jusqu'à la ceinture. » Le 3 janvier, il avait la fièvre; le 7, une pneumonie déclarée. « Je ne peux plus marcher, écrit-il, je tousse nuit et jour et crache le sang; ma faiblesse est désespérante. Je me vois mourant avant de gagner Oujiji, et toutes les lettres que j'attends devenues inutiles. » Mohammed le fit porter sur une kitinda, sorte de couchette. Il était alors dans le Maroungou.

« Seize jours de maladie, écrivait-il le 23. Un pays très-accidenté; des éminences sous toutes les formes; un sol rouge, et peu d'arbres. Montées et descentes perpétuelles; le voyage est pénible : la tête en bas, les pieds en haut; puis la tête en l'air, et d'affreuses secousses. Le soleil est vertical et fait des cloches à la peau dans tous les endroits où elle est nue. J'essaye de me couvrir la tête et le visage avec un bouquet de feuilles; mais dans ma faiblesse c'est une horrible fatigue. »

Enfin, le 14 février, la caravane atteignait le lac; elle s'embarquait le 26, et le 14 mars elle arrivait à Oujiji, où Livingstone croyait trouver la cargaison qu'on lui avait expédiée de Zanzibar; mais les médicaments, les objets d'échange, le vin, les conserves, les lettres — tout ce qu'il attendait était resté dans l'Ounyanyembé; et le chemin était fermé par la guerre.

Le 17 mai, il allait mieux; à la fin du mois, il songeait à repartir. Il écrit le 1er juin : « Mes forces reviennent et je voudrais descendre le Tanganîka. L'écume verte qui, dans ces contrées, se voit sur les eaux dormantes est d'origine végétale. Quand les lagunes sont grossies par les pluies, cette écume est entraînée dans le lac; elle y est poussée, par le courant, du sud au nord, y forme de grandes lignes courbes, alternant d'un côté à l'autre, et toujours nord-nord-ouest ou nord-nord-est. »

Pour Livingstone, le courant manifesté par ce transport de l'écume prouvait l'existence d'un déversoir et augmentait le désir qu'il avait d'explorer le lac; mais cette exploration devenant impossible par les exigences des bateliers, il gagna la côte occidentale et aborda le 4 août dans l'Ougouha, d'où il se dirigea, en compagnie de plusieurs Arabes, vers le Manyéma, pays alors inconnu. La date de son entrée dans ce pays n'est pas indiquée d'une manière précise; nous trouvons seulement dans la note du 25 août : « Ici, les flèches des Manyémas sont très-petites, mais empoisonnées. »

Le 10 septembre, marche au nord et au nord-ouest; le nombre des habitants est prodigieux. Le 16, « nous rencontrons, dit le voyageur, les premiers élaïs que nous ayons vus depuis notre départ du Tanganîka; évidemment, ils ont été plantés dans les villages.

Le perroquet d'un gris clair, à queue rouge, devient commun; on l'appelle *kouss* et il donne son nom au chef, qui s'appelle *Moïnékouss*, littéralement : seigneur du perroquet. Montées et descentes perpétuelles.

20 *septembre*. — Gravi une chaîne de hautes montagnes, dont la roche est un granit d'un gris clair. De profonds défilés remplis de grands arbres et renfermant des eaux vives déchirent les sommets.

Beaucoup de villages sur les pentes que nous suivons. L'un d'eux a été détruit et montre la dureté des murailles faites en argile. Les maisons sont carrées; on y trouve de grandes provisions de bois de chauffage placées sur des tablettes, et, dans la chambre, un lit élevé sur une plate-forme.

La forêt est une masse compacte : excepté au sud-

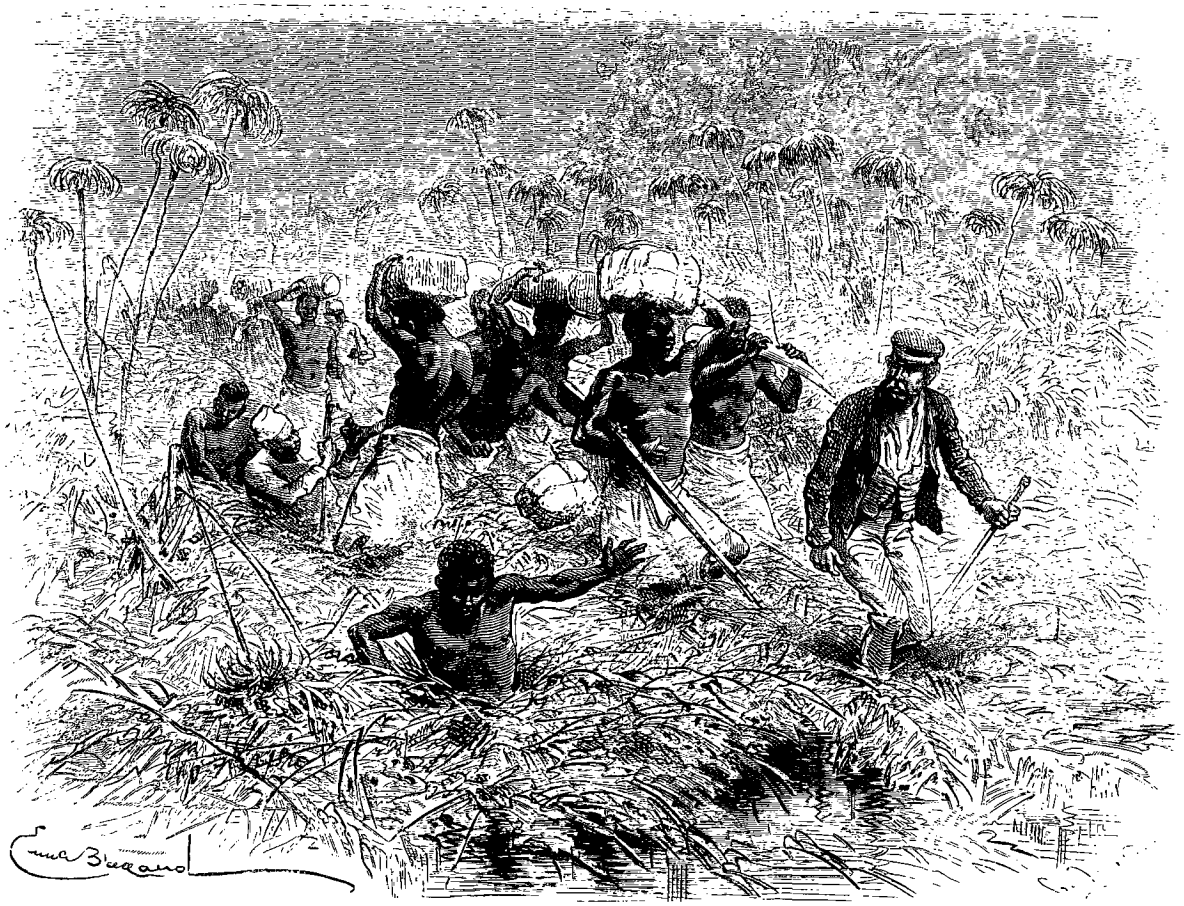
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ouest, on ne voit pas un coin de terre. Le fond de la grande vallée que nous côtoyons est à six cents mètres au moins au-dessous de nous.

Des rangées de montagnes ayant des villages à leur base s'élèvent à perte de vue. A notre droite, une gorge profonde et des montagnes beaucoup plus hautes que celle dont nous suivons la crête. Les chemins sont très-habilement placés au sommet des chaînes; tous les ravins sont évités.

22 *septembre.* — Moïnékouss est mort tout récemment. Il a laissé deux fils : c'est le plus jeune, appelé Moïnemmgoï, qui lui succède; son principal village est à 2° 20′ à l'ouest du Tanganîka. Notre arrivée inquiétait les deux frères; Mohammed a fait avec eux l'échange du sang : « Nos hommes ne vous voleront pas; nous ne volons jamais, lui a dit Moïnemmbeg, l'aîné des deux frères, et il a dit la vérité. — Prenez le voleur et amenez-le-moi, a répondu Mohammed; celui qui vole est un porc. » C'est de notre côté que le vol a été commis; ils avaient raison de nous craindre.

18 *octobre.* — Au moment de partir, Hassani, l'un des agents de Dagâmmbé, a pris dix chèvres et fait dix



Passage de la Tchiséra. — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

esclaves, bien que dans le village on ait été plein de bonté à son égard. Pour se venger, les indigènes lui ont tué quatre hommes.

Quand un essaim d'émigrants ailés sort de la demeure des termites, un grand baldaquin est dressé comme une ombrelle au-dessus de la fourmilière. Aussitôt que, dans leur vol, les fourmis se heurtent contre cette toiture, elles tombent, et leurs ailes se détachent. Étourdies, les bestioles sont balayées et recueillies dans des corbeilles pour servir de comestible; frites, elles constituent un mets fort agréable.

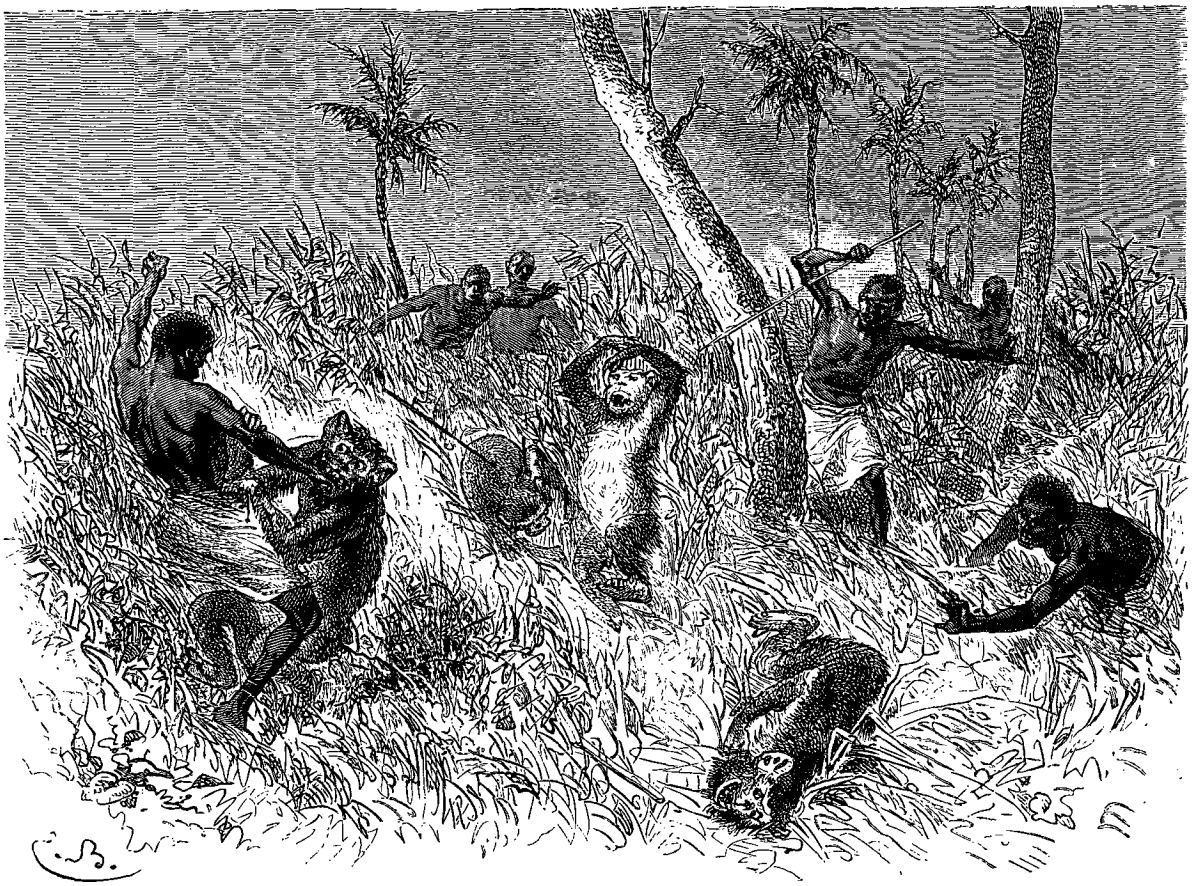
21 *septembre.* — Franchi cinq ou six ruisseaux et traversé autant de villages, quelques-uns brûlés ou abandonnés. Dans les autres, beaucoup d'indigènes sont accourus pour nous voir.

Je me suis fait bâtir une maison; celles du pays ne sont pas assez hautes d'étage et ont la porte trop basse. Ce sont les hommes qui les construisent; les femmes les approvisionnent de combustible et d'eau.

Pour extrait et traduction : Henriette Loreau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse aux sokos (voy. p. 55). — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

LE DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE.

1866-1873. — TRADUCTION INÉDITE [1].

1er *novembre* 1869. — M'étant reposé, je résolus de me rendre au Loualaba et d'acheter un canot pour explorer la rivière.

Notre marche se fit d'abord au couchant, puis au sud-ouest, dans un pays d'une grande beauté : des montagnes, et des villages sur les pentes, villages dont l'emplacement a été choisi de la sorte pour que l'eau n'y séjourne pas. Les rues se dirigent souvent de l'est à l'ouest, afin que le soleil les sèche promptement ; elles sont presque toujours alignées et ont à chaque bout une maison destinée aux réunions publiques, et bâtie en face du milieu de la chaussée. Les toitures sont basses, mais très-bonnes : couvertes avec des feuilles qui ressemblent à celles du bananier, seulement plus résistantes, et qui, d'après le fruit de l'arbre qui les porte, semblent appartenir à une espèce d'euphorbe.

Dans les maisons, il y a propreté et confort. Avant l'arrivée des Arabes, les punaises y étaient inconnues. On peut voir, par l'absence ou la présence de cette vermine, si un pays a eu la visite de ces gens-là.

Où prédominent les pluies du sud-est, le derrière de la maison est tourné de ce côté, et la toiture descend assez bas pour que la pluie n'atteigne pas la muraille. Ces demeures d'argile restent debout fort longtemps ; il arrive souvent que des hommes reviennent au village qu'ils ont quitté dans leur enfance, et réparent le mur qui s'est endommagé.

On trouve dans chaque maison vingt-cinq à trente pots de terre suspendus à la voûte au moyen d'échelettes en corde, d'une fabrication très-soignée ; il s'y ajoute souvent un nombre égal de paniers, suspendus de la même manière, et beaucoup de bois de chauffage.

3 *novembre* — Traversé le Louila cinq fois, et

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans une forêt où l'eau ruisselait de toutes les feuilles. Les hommes de chaque village refusaient de nous accompagner jusqu'aux bourgades suivantes; ils étaient en guerre, disaient-ils, et avaient peur d'être mangés.

Tout le pays des Manyémas est admirable. Des palmiers couvrent les plus hauts sommets des montagnes où leurs frondes aux courbes gracieuses, agitées par le vent, ondulent avec une beauté souveraine. Les bois, ordinairement larges de huit ou dix kilomètres, qui séparent les groupes de villages sont d'une richesse indescriptible. Des lianes sans nombre, de la grosseur d'un câble, y suspendent leur réseau à des arbres gigantesques. Partout des fruits inconnus, des oiseaux étranges et des singes.

Le sol est d'une extrême fécondité, et les habitants, bien que divisés par d'anciennes querelles, cultivent largement la terre. Ils ont obtenu par sélection une variété de maïs dont l'épi a un pédoncule recourbé comme une faucille. Pendant la formation du grain, l'arc de la tige est tourné de manière que l'enveloppe retombe sur l'épi et le recouvre. On fait de grandes haies, de quelque cinq mètres de hauteur à travers ces champs en y plantant des perches qui reprennent racine, émettent des rejets comme celles de Robinson, et jamais ne dépérissent. On tend des sarments de lianes d'une perche à l'autre; et, après la cueillette, les épis de maïs s'accrochent à ces cordons par leur tigelle arquée. Ce grenier vertical forme autour du village un véritable mur; les habitants, qui ne sont pas avares, y puisent largement pour donner aux étrangers.

Les femmes sont très-nues; elles viennent sous l'averse nous apporter des provisions, et mettent beaucoup d'ardeur à les échanger contre des perles. La banane, la cassave et le maïs constituent le fond de la nourriture des indigènes.

Les pluies ont commencé; pour les fourmis blanches, c'est le moment d'essaimer et de fonder de nouvelles colonies.

8 *novembre*. — Traversé depuis trois jours beaucoup de grands villages, où nous avons été diversement accueillis. Un chef m'a offert un perroquet; sur mon refus de l'accepter, il en a fait présent à l'un de mes hommes. En quelques endroits on nous a ordonné de partir; mais avec de bonnes paroles nous avons obtenu de rester.

Ces gens-là n'ont aucune réserve; ils poussent la porte de ma hutte avec un bâton, et se plantent devant moi comme devant une bête curieuse. Je ne demande pas mieux que de satisfaire l'envie qu'ils ont de me voir; mais devenir la proie des regards insatiables de la laideur, aussi bien que de la beauté, est chose fatigante. Je supporte les femmes; mais les vilains mâles sont peu intéressants; et être suivi par la foule quand je suis dehors c'est tout ce que je peux souffrir.

Ils ont entendu parler des actes d'Hassani et suspectent nos intentions. « Si vous avez de la nourriture chez vous, disent-ils, pourquoi venir d'aussi loin dépenser vos perles pour en acheter ici? » Les gens de Mohammed leur répondent : « Nous avons besoin d'ivoire; » mais ne connaissant pas la valeur de cette matière, ils supposent que ce n'est qu'un prétexte pour venir les piller.

Vu un homme qui avait deux gros orteils; le surnuméraire était petit.

15 *novembre*. — On nous avait dit que les Manyémas étaient avides d'esclaves; mais ils ne recherchent que les femmes, et c'est pour les épouser; quant aux hommes, ils leur préfèrent les chèvres.

Le pays regorge de villages. Hassani, l'agent de Dagâmmbé, a poussé le chef à contracter des dettes, et lui a ensuite volé dix hommes et dix chèvres pour se payer de la créance. Les Hollandais agissaient de même dans le midi de l'Afrique.

25 *novembre*. — Ici, le Louamo est une rivière profonde d'une largeur de près de deux cents mètres. Nous ne sommes plus qu'à seize kilomètres de l'endroit où il débouche dans le Loualaba; mais tout le district a été pillé par les gens de Dagâmmbé, qui ont même tué plusieurs personnes; on nous refuse le passage. Les femmes surtout sont exaspérées; elles ne veulent pas faire de différence entre nous et les autres. Comme je priais l'une d'entre elles de voir si ma couleur était celle de Dagâmmbé, elle me répondit avec un petit rire amer : « Ce n'est pas votre frère, c'est votre fils. »

20 *décembre*. — Où la forêt vierge a été défrichée, une herbe gigantesque usurpe l'éclaircie. Aucune essence forestière ne résiste à l'incendie annuel, excepté le bauhinia, et par hasard quelque gros arbre qui produit de nouveaux rejets et refait du bois à la place brûlée.

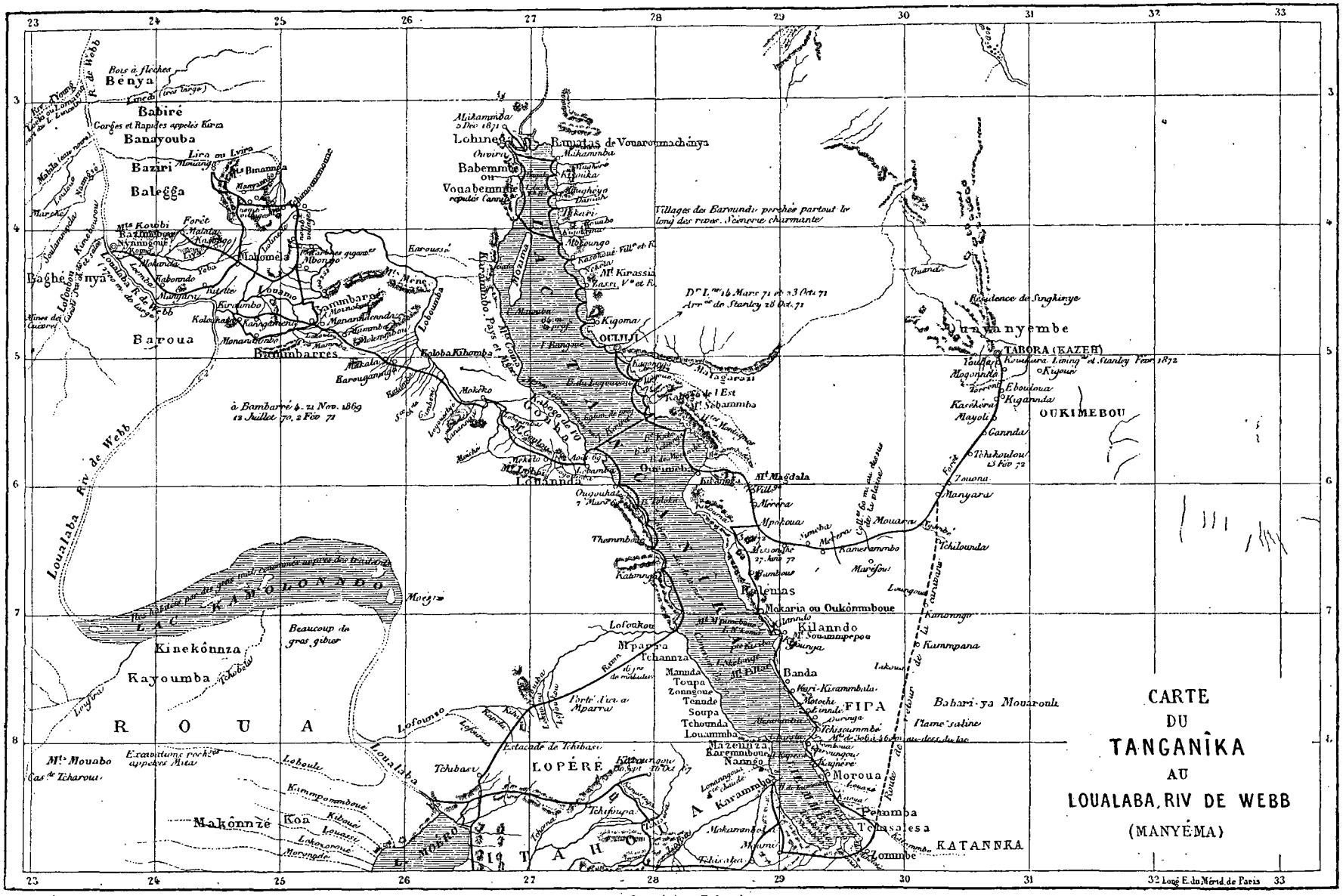
Les perroquets font leurs nids; pour les dénicher, les hommes se fabriquent des échelles de près de cinquante mètres de hauteur avec des lianes qu'ils nouent autour de l'arbre, de quatre pieds en quatre pieds. Près de l'embouchure du Louamo, les habitants, afin d'échapper aux flèches de leurs ennemis, se construisent des huttes sur le même arbre que celui où nichent les perroquets.

28 *décembre*. — Un indigène a passé près de nous, portant une feuille dans laquelle était enveloppé un doigt; c'était le doigt d'un homme tué par vengeance, et il devait servir de talisman. Les Arabes ont vu dans ce fait une preuve de cannibalisme; j'hésite néanmoins à croire les Manyémas anthropophages.

3 *janvier* 1870. — Dans un hameau où nous avons demandé notre chemin se trouvait un couple nouvellement uni. Ils se tenaient enlacés très-tendrement, et personne ne plaisantait.

4 *janvier*. — Passé chez des gens polis, mais comme des enfants bruyants et curieux — tous parlant et regardant. Quand il se voit entouré de trois ou quatre cents individus, dont il est le point de mire, celui qui n'est pas habitué aux manières des sauvages

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



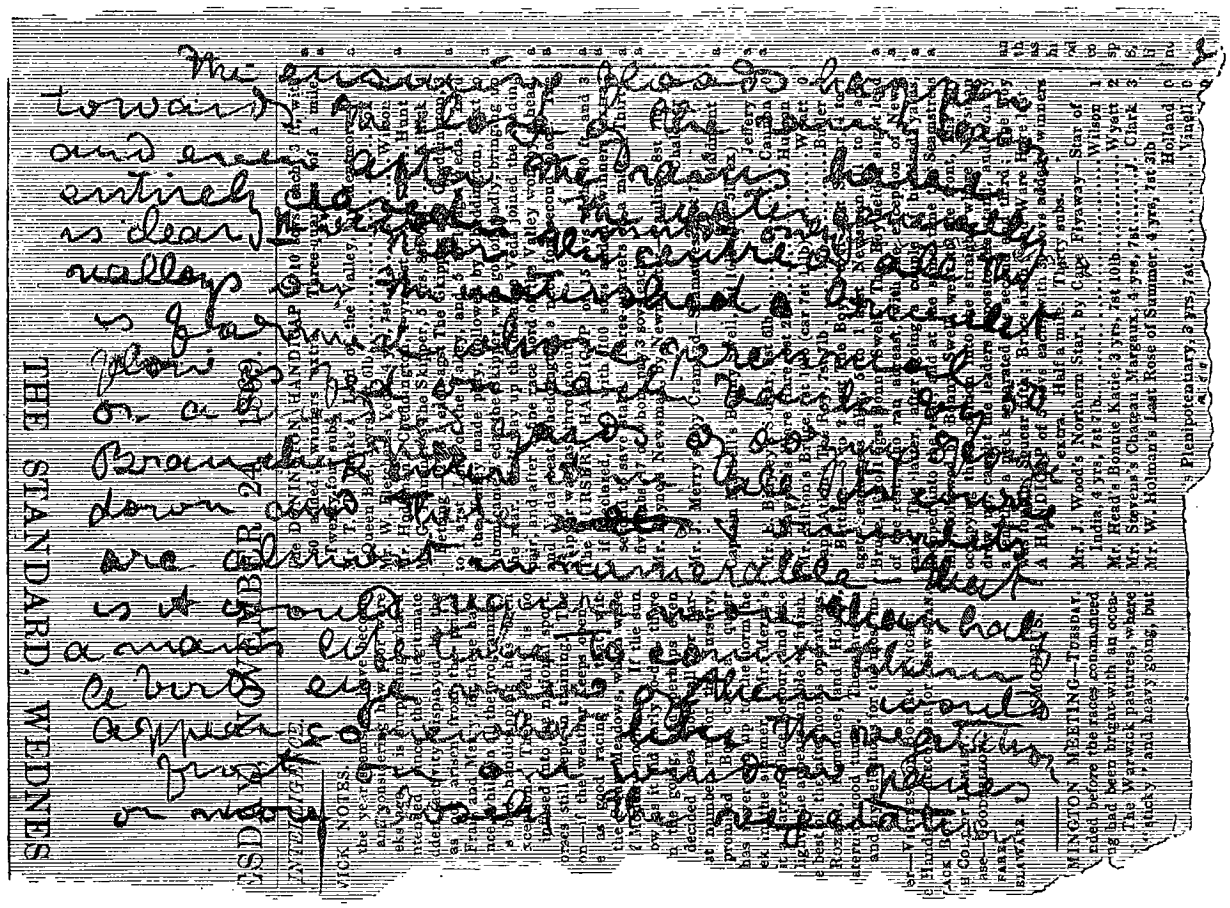
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'imagine qu'une attaque est imminente; mais, pauvres gens! ils n'y pensent jamais les premiers : c'est nous qui commençons.

14 *janvier*. — Un palmier, le *mouabé* des indigènes, s'est emparé d'une grande vallée; en tombant, les pétioles de ses frondes, pétioles de la grosseur du bras et de six mètres de longueur, ont fermé tout passage, excepté à un endroit où les éléphants et les buffles se sont ouvert un chemin. Dans ces pistes, chaque pas d'éléphant a creusé des fosses où l'on entre jusqu'au-dessus du genou. Trois heures de ce bourbier fatiguent les plus robustes.

La maladie et la faiblesse gagnent tout le monde; nous sommes trop souvent mouillés.

30 *janvier*. — Le pays est encombré de jungles et d'herbes impénétrables. Il n'y a que l'éléphant qui puisse traverser de pareils fourrés, dont il fait son quartier général. Des roseaux vous entravent; les tiges d'herbe ont jusqu'à un pouce et demi de diamètre, et les feuilles de ces tiges vous écorchent le visage. On ne voit rien dans ces grandes herbes; mais les collines sont toujours charmantes; et lorsqu'on arrive au flanc d'une vallée ou bien à des ruisseaux, qui dans le pays servent de chemin, on a une jolie vue.



Fac-simile d'un fragment du journal de Livingstone. — Planche tirée de l'édition anglaise.

Impossible d'apprendre où se trouve le Loualaba.

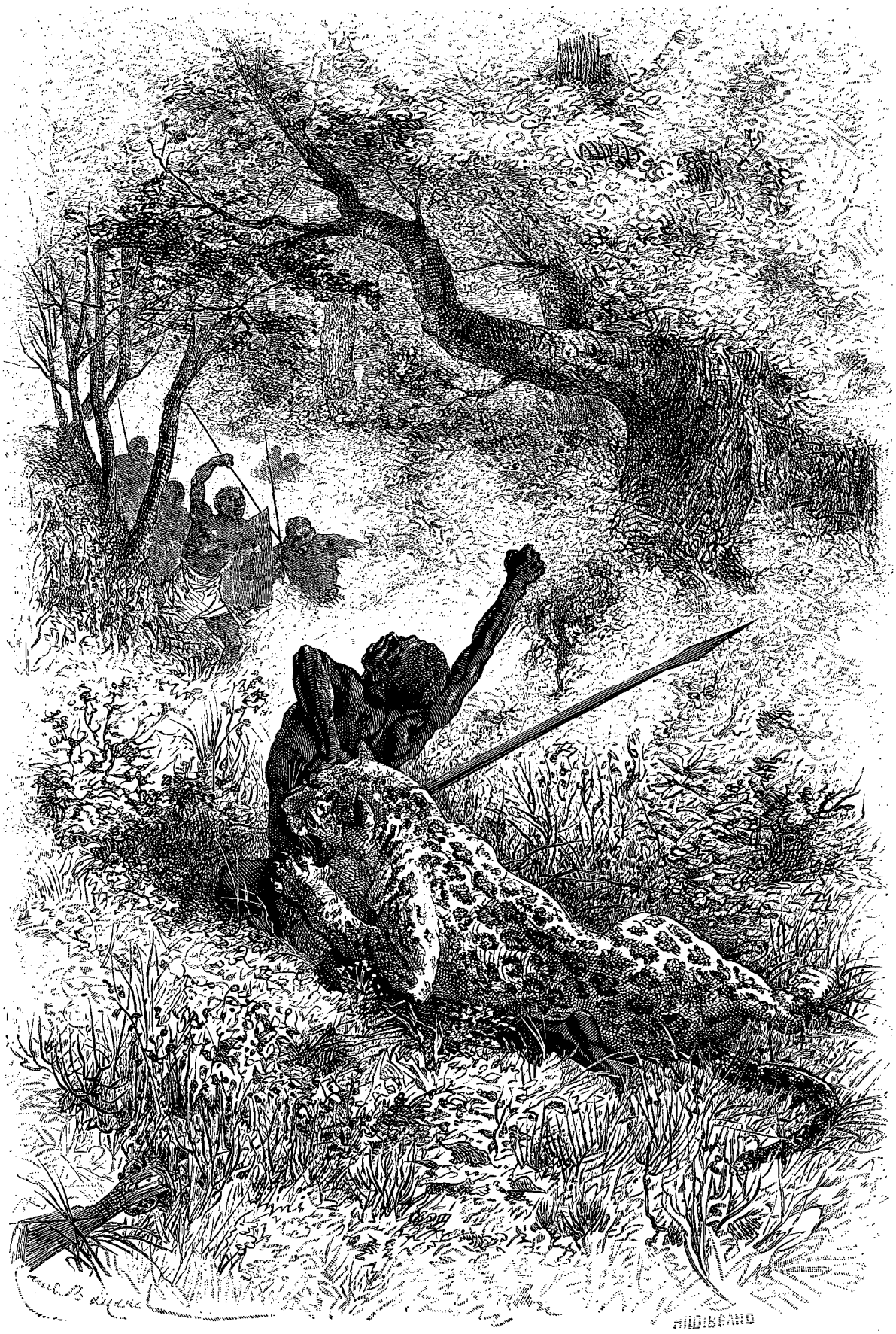
3 *février*. — Pris par une averse et n'en pouvant plus, je m'assis sous mon parapluie. Près de moi, une petite rainette, d'un demi-pouce de long, sauta sur la feuille d'une herbe, où elle se mit à chanter d'une voix très-douce et non moins sonore que celle de beaucoup d'oiseaux. Il était surprenant d'entendre une si grande musique d'un si petit musicien.

Je bus un peu d'eau de pluie, qui dans les sentiers vous arrive au mollet; puis je traversai un bourbier de près de cent mètres, en suivant le canal du milieu, plein de trous d'éléphant, et où j'avais de l'eau jusqu'à la ceinture. Souvent l'herbe des rives se rejoignait, toute ruisselante, et me mouillait la tête. Au village, j'ai tordu mes habits; cette nuit, avec du feu, ils ont presque séché. Je me suis frotté les jambes avec de l'huile de palme, et j'ai fait un délicieux déjeuner d'une bouillie et d'une tasse de petit-lait de chèvre.

13 *février*. — Le 5, j'étais à sept jours de marche au sud de Mahoméla, et tout à fait épuisé : ces mouillades perpétuelles m'éprouvent cruellement. Le 7, j'arrivais au camp de Moïnémokaïa, où j'ai pris mes quartiers d'hiver.

Moïnémokaïa, ainsi qu'on appelle Katommba, était seul et a été pour moi d'une extrême bonté. Le repos, un gîte, la précaution de ne boire que de l'eau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Prise dangereuse (voy. p. 59). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui a bouilli, et par-dessus tout le nyoummbo, nouvelle espèce de pomme de terre renommée comme très-restaurante, me rétablissent promptement.

1er *mars*. — Visité les Arabes pour la première fois. Leur camp est dans le pays de Kassessa, entre deux forts ruisseaux. L'eau et le bois y abondent, ainsi que les provisions : quarante paniers de maïs pour une chèvre; la volaille, les nyoummbos et les bananes cédées à très-bas prix.

Les bracelets de fer, la verroterie de qualité inférieure et les cauris sont ici la monnaie courante. Le cuivre est plus précieux; pour un bracelet de ce métal, on a trois gros poulets et trois paniers et demi de maïs; chaque panier a trois pieds de haut : c'est la charge d'une femme, et ici les femmes sont très-fortes.

D'après les indigènes, un poisson, qu'ils appellent mammba, a des mamelles qui donnent du lait; c'est probablement un dugong. Des sangsues complétement développées se promènent dans cette contrée humide.

24 *mai*. — Les gens de Thani arrivent du sud; ils ont tué quarante Manyémas, perdu quatre des leurs et brûlé neuf villages : tout cela pour un rang de perles qu'un indigène a essayé de voler.

26 *mai*. — Les pluies ont duré jusqu'à ces derniers jours; il est tombé près d'un mètre cinquante centimètres d'eau.

Tous mes gens m'ont quitté; il ne me reste plus que Souzi, Chouma et Gardner. Je suis parti avec eux seuls pour le Loualaba; notre marche est au nord-ouest. Le nombre des petits cours d'eau est surprenant; nous en avons franchi quatorze en un jour; dans quelques-uns l'eau montait à la cuisse. La plupart de ces ruisseaux vont se jeter dans le Laïya, que nous avons également passé, et qui est un affluent du Loualaba.

Beaucoup de villages : tous les chemins traversent des groupes d'habitations. Une grande quantité de gens nous apportent des bananes et semblent étonnés quand je leur donne quelque chose en échange: Un homme a couru après moi pour m'offrir une canne à sucre; je lui ai fait un léger cadeau. Je paye aussi mon logement, ce que ne font jamais les Arabes.

Juillet 1870. — Traversé les neuf villages qui ont été brûlés pour un rang de perles; nous avons couché dans celui de Malola. Pendant que je dormais, l'un des Arabes qui sont campés dans les environs a été cloué au sol par une lance. Nul doute que ce ne soit la vengeance de quelque parent de l'un des hommes tués pour ledit rang de perles. D'après les Arabes, c'est un meurtre sans motif.

J'apprends que le Loualaba ne coule pas au nord-ouest, mais au sud-sud-ouest. Pour la première fois de ma vie les pieds me font défaut; et n'ayant plus que trois serviteurs, il n'aurait pas été sage d'aller plus loin dans cette direction.

Au lieu de guérir promptement, comme toujours, les écorchures de mes pieds se sont changées en ulcères tenaces, qui rongent de plus en plus; j'ai repris en boitant la route de Bammbarré.

24 *juillet*. — Arrivé depuis deux jours. Quand je pose le pied par terre, un flot de sérosité sanguinolente s'échappe de mes plaies. L'écoulement se renouvelle pendant la nuit et s'accompagne de douleurs qui éloignent tout sommeil. On entend gémir jusqu'au matin les esclaves que ces maux torturent. Ces ulcères rongent tout : les muscles, les tendons, les os, et mutilent les malheureux quand ils ne les tuent pas. Le traitement des Arabes, pas plus que celui des indigènes, n'a d'efficacité. J'ai trois de ces ulcères, et pas de médicaments; ils continuent à s'élargir, et la douleur augmente avec l'étendue des plaies.

2 *août*. — Éclipse de lune à minuit. Les musulmans ont invoqué Moïse avec de grandes clameurs.

Il fait très-froid.

17 *août*. — On dit que le frère de Moïnékouss, un nommé Kânndara, a tué trois femmes et un enfant, plus un homme d'un autre pays, sans autre but que de les manger. Moïnékouss a également servi de pâture. Son crâne est, dit-on, conservé dans un pot resté dans la demeure du défunt; on ajoute que les affaires publiques sont gravement communiquées à cette tête, comme si la pensée y résidait encore. Dans le Métammba, contrée riveraine du Loualaba, les querelles de ménage ont souvent pour conclusion le meurtre de la femme par le mari, qui mange le cœur de la défunte, mêlé à une fricassée de viande de chèvre; mais ceci a un caractère magique. Ailleurs les doigts sont pris comme talismans; dans le Bammbarré seul, un goût dépravé est la cause du cannibalisme.

18 *août*. — J'apprends par Yosoute et par Moïnépenndé, qui ont dépassé Katannga, qu'il se trouve un grand lac appelé Tchibonngo, à douze journées de marche des mines de cuivre, du côté du nord-nord-ouest. A sept jours à l'ouest de Katannga, passe un autre Loualaba, grande rivière qui sépare le Roua du Londa, et qui est un affluent du Tchibonngo, ainsi que le Lofira. Ces deux rivières prennent naissance à trois ou quatre journées de marche de Katannga, vers le sud. A seize kilomètres seulement de ces deux sources, on en rencontre deux autres, nommées Louammbaï et Louannga. Un monticule s'élève entre ces quatre fontaines. Il est possible que ces quatre sources aient donné lieu au récit qu'Hérodote a recueilli de la bouche du trésorier de Minerve, dans la ville de Saïs.

La ligne du partage des eaux se déploie, d'occident en orient, du vingtième ou vingt et unième degré au trente-deuxième ou trente-troisième degré de longitude est. Différentes parties de cette ligne sont composées d'énormes éponges; ailleurs, d'innombrables filets d'eau se réunissent et forment des ruisseaux qui constituent des rivières. La Loufira, par exemple, et le Lékâloué sont chacun le résultat de neuf ruisseaux. La surface convexe d'une pomme d'arrosoir, avec les filets d'eau qui s'en échappent à diverses hauteurs, peut donner quelque idée de cette ligne de faîte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

24 *août.* — On a tué hier quatre gorilles[1], sokos des indigènes. Le feu, mis à l'herbe sèche sur une grande étendue, les avait chassés de leur retraite habituelle et fait venir dans la plaine, où ils ont été tués à coups de lance.

Le soko marche souvent debout; mais alors il se met les bras sur la tête comme pour faire équilibre. Vu dans cette position, c'est un animal très-gauche. D'autres bêtes sont gracieuses et font plaisir à voir; les indigènes sont bien faits, souples et agiles; mais un soko adulte poserait parfaitement pour le diable. Le jaune clair de sa figure fait ressortir ses affreux favoris et ses quelques poils de barbe. Son front est vilainement bas, flanqué d'oreilles placées très-haut, et surmonte un visage qui est fort éloigné de valoir le grand museau du chien. Les dents sont légèrement humaines; mais les canines montrent la bête par leur énormité. Les mains, ou plutôt les doigts sont pareils à ceux des indigènes. La chair des pieds est jaune; les Manyémas prétendent qu'elle est délicieuse; et l'avidité avec laquelle ils la dévorent fait supposer que c'est en mangeant du soko qu'ils sont arrivés au cannibalisme.

On représente ce grand singe comme très-intelligent; il traque les naturels avec succès pendant que ceux-ci travaillent, et vole les enfants, qu'il emporte à la cime des arbres; mais souvent il se laisse séduire par un bouquet de bananes; si on lui en présente un, il descend, et lâche le négrillon pour ramasser les fruits.

L'un des hommes qui étaient à la chasse manque un soko; celui-ci prend la lance, la broie, se jette sur le chasseur, lui coupe le bout des doigts avec ses dents, et s'échappe sain et sauf.

Il est tellement avisé, et a la vue si perçante, qu'il est impossible de l'approcher par devant; mais ce n'est pas une bête formidable, car il est rare qu'il fasse usage de ses longues canines.

Des quantités de sokos venaient à moins de cent mètres du camp, et l'on ne se serait pas douté de leur présence s'ils n'avaient donné de la voix comme des chiens courants : ce qui, chez eux, est ce qu'il y a de plus voisin du discours. A l'occasion le soko triomphe du léopard en lui saisissant les pattes antérieures, et en les lui mordant de manière à le mutiler. Il grimpe alors sur un arbre, où il gémit de ses blessures qui guérissent, tandis que son adversaire ne tarde pas à mourir des siennes. D'autres fois ils meurent tous les deux. Le lion le tue sur-le-champ, et quelquefois le déchire, mais ne le mange pas.

Un très-grand soko a été vu se nettoyant les ongles; un autre, qu'on a tué, avait les oreilles percées comme les oreilles d'un homme : ce qui a confirmé les Manyémas dans cette idée que leurs morts reviennent sur terre sous forme de sokos. Ces derniers se réunissent et tambourinent, — les gens du pays disent que c'est avec des arbres creux; — puis tous ensemble poussent des hurlements fort bien imités par les indigènes dans leur musique embryonnaire.

Le soko ne mange pas de viande; sa nourriture consiste en fruits sauvages; il fait ses délices de petites bananes, mais ne touche pas au maïs. Quand il a coupé les doigts de l'ennemi, il les crache immédiatement, et mord sans entamer la peau. Après avoir mutilé le chasseur, il le soufflette. Blessé, il arrache la lance qui l'a frappé, mais n'en fait pas usage; il prend ensuite des feuilles et les met dans la blessure pour arrêter le sang. Il ne souhaite pas le combat, attaque rarement un homme désarmé; et voyant que les femmes ne lui font pas de mal, il ne les inquiète jamais.

Ce grand singe vit en société d'une dizaine de mâles, chacun ayant sa femelle. Un intrus, venant d'une autre bande, est chassé à coups de poing et à grands cris. Si l'un des membres de la société cherche à s'emparer de la femelle d'un autre, il est terrassé et mordu par tous les mâles du groupe. Le père porte souvent le petit, surtout dans la traversée des clairières; rentré dans la forêt, il remet l'enfant à sa mère. Celle-ci a quelquefois deux jumeaux.

26 *septembre.* — Je peux enfin écrire que mes plaies sont en voie de guérison; elles m'ont infligé une immobilité de quatre-vingts jours, et il se passera bien du temps avant que les chairs détruites soient remplacées. Beaucoup d'esclaves sont morts de ces ulcères.

4 *octobre.* — Les Portugais ont traversé le Chambèze quelque soixante-dix ans avant moi; mais pour eux c'était une branche de leur fleuve et rien de plus. Cooley a marqué cette rivière sur sa carte sous le nom de New-Zambezi. J'ai été amené de la sorte à la considérer comme la branche orientale du Zambèze. On m'a dit qu'au sud-ouest elle formait une grande eau; j'ai cru immédiatement que c'était le Liambaï de la vallée des Barotsés; il m'a fallu revenir à l'embouchure du Chambèze, dans le lac Bânngouéolo, pour rectifier cette erreur : un an et demi de travail. Vingt-deux mois se sont écoulés avant que j'aie pu regagner le point d'où j'étais parti pour explorer le Bânngouéolo, le Louapoula, le Moéro et le Loualaba. Cazemmbé est le premier qui m'éclaira à cet égard, en me disant : « Tout cela ne fait qu'une seule pièce d'eau, toujours la même. Voulez-vous connaître cette rivière? Marchez vers le nord, et quand vous rencontrerez une bande de trafiquants, joignez-vous à elle. Sinon, revenez à moi, et je vous enverrai au Moéro par mon sentier. »

Je voudrais appeler le Loualaba central *Lake river Webb* (rivière lacustre de Webb); l'occidental, *Lake river Young*. Le Loufira et le Loualaba du couchant forment un lac; le nom indigène de celui-ci, *Tchibonngo*, doit être remplacé par celui de *Lincoln*. Je désire nommer la source du Liambaï (haut Zambèze) *Fontaine Palmerston*, et appeler celle du Loufira

1. Probablement une nouvelle espèce de chimpanzé et non des gorilles. Chouma et Souzi n'ont pas reconnu le soko des Manyémas dans le gorille du British Museum.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bartle Frere, noms des trois hommes qui, de nos jours, ont le plus fait pour l'abolition de la traite des noirs.

8 *octobre.* — Il est curieux que tous les Arabes croient nécessaire de me dire : « Les Manyémas sont très-mauvais. » Ce qu'ils ont de mauvais, c'est une crainte effroyable des fusils, terreur qui les met corps et biens à la merci des traitants. S'ils n'avaient affaire qu'à des armes blanches, les Manyémas seraient très-braves; ils ne craignent aucun de leurs adversaires, quel que soit le nombre de ses lances. « Si vous n'aviez pas de fusils, disent-ils avec raison, pas un de vous ne reverrait son pays. » Mais déjà ils s'aguerrissent; Moïnémokaïa a tué deux agents et leur a pris leurs armes. Ailleurs, ils se sont préparés au combat et ont tué huit ou neuf Arabes.

10 *octobre.* — Il ne me reste plus qu'une plaie et de la dimension d'un pois. La poudre de malachite est le meilleur remède; toutefois le commencement des pluies peut avoir aidé à la guérison. Ces vingt derniers jours, j'ai eu la fièvre qui m'a enlevé mes forces, ôté la voix et purgé à outrance. Combien d'indigènes en sont morts? on ne pourrait le dire. Pendant que cette épidémie ravageait la contrée, nous avons appris que le choléra sévissait d'une manière affreuse sur la route qui va à la côte.

Une épizootie a également fait périr, cette année, les chèvres et les poules en grand nombre.

11 *octobre.* — La visite des traitants de l'Oujiji est un grand fléau pour les Manyémas : les huttes sont prises sans autorisation, le bois de chauffage, les vases, les paniers, les vivres employés sans scrupule. Quand reviennent les femmes qui se sont enfuies dans les bois, elles ne trouvent plus chez elles qu'une litière de débris. Je veux toujours payer mon gîte, et souvent sans le pouvoir : les propriétaires craignent de se montrer. Il n'est pas rare que, sur mon passage, des vieillards s'approchent de moi avec un présent de bananes, en disant d'une voix tremblante : *Bolonngo, bolonngo!* (Amitié, amitié!) Si je m'arrête pour prendre leurs fruits et leur donner quelque chose, d'autres vont en courant chercher d'autres bananes ou du vin de palme. Les Arabes demandent ce qu'ils veulent, le prennent sans dire merci, et se tournant vers moi : « Ne leur donnez rien, me disent-ils, ce sont de mauvaises gens. »

Sur la route de Méréré, une femme est chef de village. Pas de bétail chez elle; un insecte, plus grand que la tsétsé et non moins redoutable, se pose sur les animaux; quand les bêtes se lèchent, il leur mord la langue ou y fait sa ponte.

16 *octobre.* — Ce qui manque aux Manyémas, c'est un lien national; chacun de leurs chefs est indépendant. Ils ont de l'industrie, leurs villages sont bien tenus, l'ordre y règne, ainsi que la justice, et les relations entre les habitants sont bonnes; mais cela ne va pas plus loin. Si un homme d'un autre district s'aventure dans la bourgade voisine, il est en danger : on ne l'y regarde pas avec plus de faveur que les buffles d'un troupeau n'accueillent un buffle d'une autre bande. Sa mort ne peut être punie que par une guerre; et la vieille querelle, enveminée, est transmise aux descendants.

20 *octobre.* — La première pluie sérieuse de la saison est tombée hier dans l'après-midi.

Il est remarquable que les Manyémas ne soient pas influencés par l'arrivée de gens d'un état supérieur; le progrès semble leur être inconnu. Moïnékouss, en comprenant les avantages, avait payé des forgerons pour qu'ils montrassent leur métier à ses fils; mais il n'a pas obtenu de ces derniers qu'ils agissent de même envers les autres, et il est mort sans être remplacé.

25 *octobre.* — Je me suis efforcé dans ce voyage de suivre inflexiblement la ligne du devoir. Ma conduite a été droite, bien que ma route fût tortueuse. Tous les obstacles, la faim, la fatigue, ont été acceptés avec la ferme conviction que je devais persévérer dans ma tâche. Que je réussisse ou non, j'aurai suivi le droit chemin avec calme et conscience; la perspective de la mort ne m'en détournera ni d'un côté ni de l'autre. Pendant les trois premières années, j'ai eu le pressentiment que je ne vivrais pas assez pour achever mon entreprise. Ce pressentiment, d'abord très-vif, s'est affaibli à mesure que j'approchais du but. Il faut que je descende le Loualaba central ou rivière de Webb, puis que je remonte celui du couchant, ou rivière de Young, jusqu'aux fontaines du Katannga; et alors je reviendrai. Je prie Dieu que ce soit à mon pays natal.

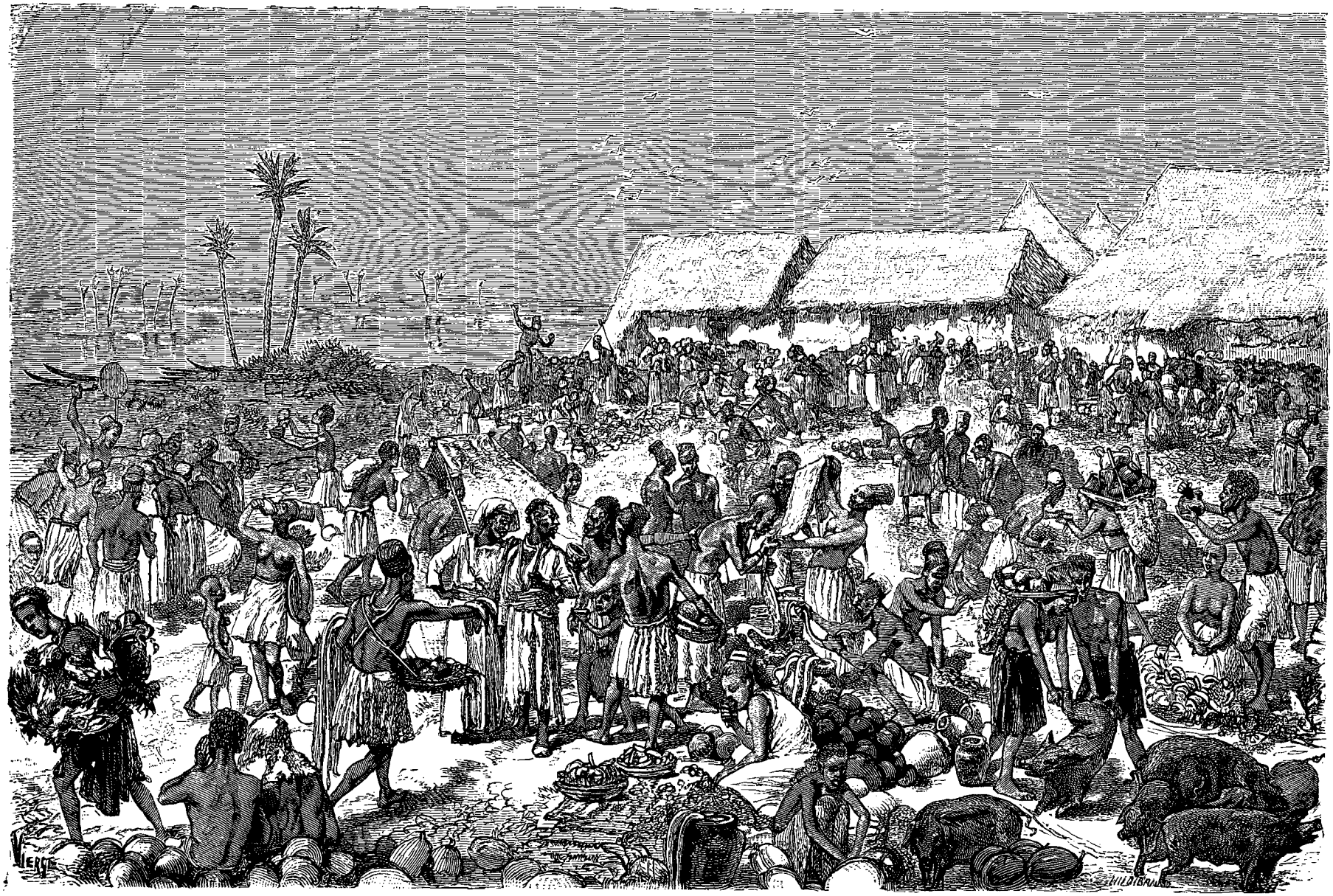
Saïd ben Habib, Dagâmmbé, Djouma Mérikano et Abdallah Masenndi arrivent avec sept cents mousquets et une provisiou énorme de cuivre, de grains de verre et d'autres marchandises. Ils veulent traverser le Loualaba et aller trafiquer à l'ouest de cette rivière. Je les attendrai : ils peuvent avoir des lettres pour moi.

Moïnémokata, qui a pénétré plus loin que la plupart des Arabes, me disait : « Celui qui voyage avec une langue polie et bonne peut aller chez les plus mauvais peuples d'Afrique sans avoir rien à craindre. » Rien n'est plus vrai; mais le temps est tout aussi nécessaire : il faut donner aux gens le temps de vous connaître, et pour cela ne pas traverser le pays en courant.

29 *octobre.* — Les Manyémas achètent leurs femmes les uns des autres : une jolie fille rapporte dix chèvres. Aujourd'hui, j'en ai vu conduire une au domicile conjugal. Elle marchait gaiement, accompagnée d'une servante et suivie de l'épouseur. Ils vont rester cinq jours chez eux, puis ils reviendront chez les parents de la femme, où celle-ci restera également cinq jours, après lesquels son époux ira la chercher de nouveau. Beaucoup de ces jeunes filles sont jolies et admirablement faites.

3 *novembre.* — Obtenu un kônndohônndo, grand calao à double bec (*buceros cristata*), le sassara des Bammbarrés. C'est un bon rôti; la graisse en est d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le marché (voy. p. 63). — Dessin de D. Vierge, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teinte orangée, comme celle du zèbre. Je conserve le bec pour en faire une cuiller.

10 *novembre.* — Une razzia a été faite au sud-ouest de Mahoméla pour retrouver quatre fusils qui avaient été pris à Katommba. Trois des fusils ont été recouvrés; il y a dix morts du côté des Arabes. Ces derniers ont eu cinq hommes tués à Rinedi. On ne parle pas du motif de ce quintuple meurtre; mais il suffit de voir le pillage des champs et des maisons pour en deviner la cause. « Les Manyémas, me disait un Arabe, comprennent maintenant que chaque coup de fusil n'est pas mortel. » Ils apprendront bientôt que, dans la forêt, leurs lances sont plus meurtrières que les armes à feu, et le pays sera fermé.

Je suis horriblement las d'être ici. Ne rien faire ou abandonner mon œuvre m'est également intolérable. Je n'en supporte pas l'idée; et je suis obligé de rester sur place, faute de monde.

J'ai écrit à Oujiji pour que l'on m'envoie mes lettres et des médicaments, dont j'ai si grand besoin.

Les parents d'un petit garçon, pris dans une razzia, ont amené trois chèvres pour le racheter. L'une des chèvres a été refusée, comme ne valant rien. L'enfant a pleuré en voyant sa grand'mère; et le père aussi quand il a entendu qu'on ne voulait pas de sa chèvre et qu'on gardait l'enfant. « J'ai vu toutes les oppressions qui se font sous le soleil; j'ai vu les larmes des innocents, qui n'ont personne pour les consoler. Du côté de leurs oppresseurs est la puissance; mais eux, personne ne vient à leur secours. » (*Ecclésiaste*, IV, 1.)

Les Vouajiji, qui s'étaient rendus à Mahoméla pour y chercher de l'ivoire, sont revenus terrifiés : chacune de leurs bandes a perdu trois ou quatre hommes; et, dans la dernière affaire, les Manyémas leur en ont tué douze. Ils refusent maintenant d'aller chez ceux qui ne demandaient qu'à les bien accueillir et qu'ils ont forcés à devenir leurs ennemis. L'éducation du monde est terrible, et se fait en Afrique avec une implacable rigueur, depuis les temps les plus reculés. Ce que deviendront les Africains après cette effroyable leçon est dans les secrets de la Providence; mais ce devra être un merveilleux pays, quelque chose de très-grand, comme à l'époque où florissaient Tirhaka et Zerah.

Les gens de Bambarré sont de médiocres cultivateurs. Ils ont du maïs, des bananes, des arachides, quelques patates et un peu de cassave; mais pas de sorgho, de méléza, de nyoummbos, de citrouilles, de melons, qui abondent dans tous les autres districts. Personne ne se serait établi chez eux s'ils n'avaient pas eu Moïnékouss.

Jouer avec des perroquets est le grand plaisir des Bammbarrés.

Un petit oiseau accompagne le calao sassara; il le suit en criant et lui donne des coups de bec sur la queue jusqu'à ce que le sassara lui ait livré le contenu de ses intestins. Il le quitte alors et va poursuivre d'autres oiseaux de la même manière : criant et becquetant jusqu'à ce qu'il ait produit la purgation. Les indigènes lui donnent un nom qui signifie *jeu*, et les hommes venus de la côte celui d'*outané*, qui veut dire farce, ou de *msaha*, qui est l'équivalent d'esprit.

6 *décembre.* — Que Dagâmmbé ou Saïd arrive donc! Après tout, ce délai est peut-être pour le mieux.

Tous les perroquets saisissent leur nourriture de la main gauche; le lion frappe du bras gauche; tous les animaux sont gauchers, excepté l'homme.

10 *décembre.* — Je suis doublement arrêté dans ce Manyéma : de la pluie tous les jours et souvent dans la nuit; j'aurais les hommes nécessaires, que je ne pourrais pas voyager. Cependant je ferais quelques pas. C'est le plus triste délai que j'aie jamais subi. Je lève mes regards vers le ciel pour en obtenir aide et pitié.

11 *décembre.* — Le mbouidé ou zibou attaque l'homme au tendon d'Achille; très-probablement c'est le ratel; et c'est aussi probablement ce dernier qui a fourni les peaux du tabernacle. Son urine met les abeilles en fuite, et il mange le miel en toute sécurité. Les lions et d'autres animaux redoutent son attaque au talon.

Deux éléphants énormes ont été tués; ils venaient du sud. Les zèbres, les éléphants, les buffles, toutes les bêtes du pays des Basonngos sont de très-grande taille. Les deux colosses avaient les défenses très-lourdes : le creux en est plein. Eux-mêmes étaient gras et charnus. Ici le corps d'un éléphant vaut onze chèvres.

24 *décembre.* — L'un des hommes de Kasonngo a été frappé d'un coup de lance. Par représailles, on a tiré sur un groupe très-innocent du fait; deux indigènes, puis deux, puis trois, puis d'autres ont été tués. Ces gens du Sahouahil sont les plus cruels de tous les missionnaires, et avec cela tellement grossiers dans leurs paroles et dans leur conduite! Ils répandent les maladies partout.

Moïnemmbeg, le plus intelligent des fils de Moïnékouss, m'a dit qu'on avait tué hier un homme à quelques lieues d'ici, et qu'on l'avait mangé; la faim est le motif assigné à cet acte de cannibalisme. A propos de nourriture, Moïnemmbeg a ajouté que les Manyémas font tremper de la viande dans l'eau pendant deux jours, afin de lui donner du fumet. Leur goût pour la viande gâtée est la seule raison que je connaisse de leur anthropophagie.

Il y a eu cette nuit un violent orage. Les indigènes prétendent qu'en pareille circonstance de gros poissons tombent du ciel avec les éclairs : opinion que partagent les Arabes. Mais leur gros poisson est le *clarias capensis* de Smith, que l'on voit souvent dans l'herbe, où il émigre en file indienne, et franchit des espaces de plusieurs kilomètres; c'est probablement ce qui a fait croire aux indigènes qu'il tombait des nues.

Ici le chagrin tue les hommes libres que l'on réduit en esclavage : leur cœur se brise. Dans une attaque nocturne, le frère de Saïd ben Habib fut tué d'un coup de lance. Saïd jura de venger son frère, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

assaillit tous ceux qu'il rencontra, fusillant les âgés et s'emparant des jeunes. Ceux-ci endurèrent la chaîne tant qu'ils furent dans le pays; mais quand ils virent couler le Loualaba entre eux et leurs villages, ils se désolèrent. Vingt et un, qu'on avait déchaînés, se sauvèrent tous ensemble. Les huit qui restaient captifs moururent dans les trois jours qui suivirent. Ils ne se plaignaient que du cœur, posant la main exactement à sa place, bien que, d'après leurs croyances, cet organe dût être sous la clavicule. Les traitants étaient surpris de les voir mourir alors qu'ils avaient à manger et qu'ils ne travaillaient pas; mais comme cette maladie n'attaque que les hommes libres quand ils sont capturés, ceux qui la contractent meurent réellement de chagrin.

Un léopard ayant tué ma chèvre, un fusil a été disposé à son intention, et lui a brisé les deux pattes de derrière et une de devant. Malgré cela, le léopard a bondi sur un homme et l'a cruellement mordu. C'était un mâle : deux pieds quatre pouces au garrot, six pieds huit pouces des narines au bout de la queue.

1er *janvier* 1871. — O Père! aide-moi à finir mon œuvre en ton honneur.

Toujours détenu à Bambarré; mais une caravane de cinq cents fusils est, dit-on, arrivée de la côte; elle m'amène peut-être des hommes et des marchandises.

Pluie quotidienne.

Une femme a été tuée près du camp. Le meurtrier dit que c'était une sorcière; le corps reste exposé jusqu'à ce que l'affaire soit réglée, sans doute par une amende de chèvres. Les Manyémas sont les plus sanguinaires des hommes. L'un d'eux jette par terre une plume écarlate de perroquet, et défie les assistants de la prendre et de la mettre à leur coiffure : celui qui le fait doit tuer un homme ou une femme. Une autre de leurs coutumes veut qu'on ne porte la dépouille du chat musqué que lorsqu'on a tué quelqu'un.

28 *janvier*. — Une caravane approche, et l'on m'annonce que mes gens et mes valeurs sont à Oujiji. Le choléra a fait, dit-on, d'affreux ravages à Zanzibar, où il y a des milliers de victimes. Les bœufs tremblaient et tombaient foudroyés; les poissons de la mer ont péri en grand nombre. Ici les volailles, et combien d'indigènes! Ce n'était pas le choléra, mais sa compagne. Dans l'origine, le fléau ne s'étendait que sur la côte; maintenant le voilà dans l'intérieur, d'où il se répandra dans toute l'Afrique. Cela nous vient de la Mecque, ce cloaque où s'amassent les abats des animaux et les ordures des hommes.

Les gens d'Ébed apportent deux cents frasilahs (sept mille livres) de verroterie. Ils vont traverser le Loualaba et ouvrir au commerce un nouveau champ sur les rives du Loualaba occidental, celui de Young. Tout le centre de l'Afrique sera bientôt connu.

Les maux infligés par les Arabes sont énormes; mais les naturels s'en infligent peut-être à eux-mêmes d'aussi grands. Les meurtres commis de sang-froid sont horriblement nombreux. Des hommes tuent quelqu'un pour mettre à leur coiffure une plume de perroquet. Et pourtant ils ne sont pas laids comme les gens de l'ouest; beaucoup d'entre eux ont la tête aussi bien faite qu'on peut en voir à Londres. Si les Européens étaient nus, ils feraient triste figure à côté de ces corps bien découplés, aux membres élégants. Sont-ils vraiment cannibales? Ce que j'ai vu fait naître de graves soupçons; toutefois un jury écossais répondrait : *Not proved*. Les femmes ne sont pas coupables.

4 *février*. — Deux de mes hommes de la côte doivent arriver aujourd'hui. Cela m'assure que mes lettres n'ont pas été détruites. J'en suis très-heureux : ils savent maintenant en Angleterre ce qui m'a retenu, et connaissent le but que je me propose.

5 *février*. — Une seule lettre; il en manque quarante!

J'ai le projet de partir le 12. Envoyé au docteur Kirk un chèque de quatre mille roupies. Grands ravages faits par le choléra à Zanzibar et sur toute la côte. Tous mes porteurs de la première bande sont morts.

8 *février*. — Mes dix hommes, ceux qui arrivent, refusent de me suivre; ils sont influencés par Chérif. Toutefois ils viendront si j'augmente leurs gages. J'espère partir demain.

Ces dix hommes appartiennent à des Banians; ce sont des esclaves; ils n'ont aux lèvres que mensonges, et prétendent qu'ils ne sont envoyés par le consul que pour me ramener. Leur but est de m'exploiter. Ils demandent six dollars par mois, le double de ce que gagne un homme libre à Zanzibar. Chérif et Ahouathé, leurs chefs, sont restés à Oujiji, où ils font ripaille avec mon bien.

13 *février*. — Hier, des gens sont venus en foule pour manger un homme accusé de meurtre; l'homme manquait, et ils furent très-désappointés en apprenant qu'il n'y avait pas de victime à leur offrir; décidément ils sont cannibales.

23 *février*. — Partis le 16, nous sommes aujourd'hui au village de Kahommbogola, dont le chef est un vieillard très-faible. Le pays est ondulé, revêtu d'une herbe d'un vert tendre, excepté au bord des ruisseaux, où les arbres forment des lignes d'une teinte foncée.

25 *février*. — Il est connu maintenant que le Loualaba coule à l'ouest-sud-ouest. J'ai à suspendre mon jugement : peut-être est-ce le Congo. Personne ne savait rien de cette rivière, si ce n'est qu'à neuf jours de marche au sud-ouest de Kasonngo elle décrit une courbe se dirigeant au nord-nord-est.

Un jeune soko, pris au moment où sa mère a été tuée, m'a été donné par Katommba. C'est une femelle; assise, elle a dix-huit pouces de hauteur; elle a sur tout le corps de longs poils noirs, qui étaient jolis quand sa mère les soignait. C'est la moins maligne de toutes les créatures simiennes que j'ai rencontrées. Elle paraît savoir qu'elle a en moi un ami, et reste tranquillement sur la natte, à côté de moi. Quand elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marche, la première chose dont on est frappé, c'est qu'elle s'appuie sur le dos de la seconde phalange des doigts, et non sur la paume des mains; les ongles ne touchent pas le sol, la jointure non plus. Elle fait usage de ses bras comme de béquilles, pour se soulever, et se projette entre ses deux supports. Parfois une de ses mains antérieures est posée avant l'autre et alterne avec celles de derrière; ou bien elle marche debout et tend la main pour qu'on la soutienne. Si on refuse la main qu'elle présente, elle baisse la tête, et son visage a les contractions que donnent à la figure humaine les larmes les plus amères; elle se tord les mains, vous les tend de nouveau et parfois en ajoute une troisième pour rendre l'appel plus touchant. Elle s'entoure de feuilles et d'herbe pour faire son lit, et ne permet pas qu'on touche à sa propriété. C'est la petite créature la plus aimante du monde; elle m'a prise en affection du premier coup, m'a gazouillé un salut, a flairé mes habits et m'a tendu la main. Au lieu de la serrer, j'ai tapé légèrement cette main ouverte, sans offense : ce qui néanmoins a blessé la petite. Dès qu'on l'a attachée, elle s'est mise à défaire le nœud de la corde avec ses doigts, et en s'y prenant d'une façon tout à fait méthodique. Un homme ayant voulu l'en empêcher, elle lui a lancé des regards furieux et a essayé de le battre. L'homme avait un bâton; elle en a eu peur, est venue s'adosser à moi, et, reprenant confiance, a regardé l'homme en face. Elle tend les bras pour qu'on la porte, absolument comme un enfant gâté; si on n'y fait pas attention, elle pousse un cri de colère qui rappelle celui du milan, se tord les mains, comme si elle était au désespoir, et d'une façon toute naturelle. Elle mange de tout, refait son lit tous les jours, se couvre d'une natte pour dormir, et s'essuie le visage avec une feuille.

5 *mars*. — Traversé, le 2, quatorze cours d'eau en six heures de marche : des ruisseaux de trois à quinze pieds de large et de un à trois pieds de profondeur. Chacun d'eux a un nom; les indigènes en connaissent le cours et disent sans hésiter dans quelle rivière ils se jettent avant de gagner le Loualaba.

Montagnes couvertes de bois à droite et à gauche.

Aujourd'hui, après une marche en pleine forêt, nous avons atteint de jolis villages, accrochés aux pentes de collines boisées. Devant la porte de beaucoup de maisons est une petite véranda; au point du jour, toute la famille s'y rassemble autour d'un feu, que nécessite la fraîcheur du matin; et tout en jouissant du brasier, elle respire un air pur et cause de ses affaires. Le feuillage environnant, de formes très-diverses, a des myriades de gouttes de rosée; les coqs chantent vigoureusement et se pavanent; les chevreaux cabriolent et sautent sur le dos de leurs mères, qui ruminent, tandis que leurs aînés simulent des combats. De laborieuses ménagères font cuire leur poterie dans un tas de racines d'herbe enflammées, dont les cendres leur donneront du sel qu'elles extrairont le lendemain, faisant ainsi d'une pierre deux coups.

La douce beauté de pareilles scènes est inexprimable; l'enfance relève de son charme particulier ce tableau paisible, dont elle ne perd jamais le souvenir; car les adolescents tirés d'esclavage, et devenus l'objet d'une sollicitude affectueuse, parlent du temps qu'ils ont passé là comme de leurs plus beaux jours.

Parfois nous trouvons les villages déserts : notre approche a effrayé la population. Les portes sont closes, et un bouquet de feuilles ou de tiges de roseaux est placé en travers du seuil; cela veut dire : « On n'entre pas ici. » Quelques poulets qui s'étaient cachés pendant qu'on emportait les autres, vont et viennent en gloussant leur plainte; les foyers encore fumants disent que la fuite est récente.

6 *mars*. — Passé dans de gros bourgs où des forges nombreuses sont en activité.

9 *mars*. — Hier, marché pendant cinq heures dans une plaine herbeuse et découverte, où un soleil torride nous a beaucoup fatigués. Traversé deux cours d'eau ayant des ponts, et couché dans un village bâti sur une crête boisée qui domine la résidence de Kasonnga. Ce matin, après deux heures de marche, nous sommes arrivés chez celui-ci, où nous avons été salués par la caravane de Sélim Mokadem. Kasonnga est un fort beau jeune homme, aux traits européens; un chef habile que les Arabes qualifient d'homme bon, parce qu'il se joint à eux dans leurs razzias.

Chez Kasonnga, nous n'étions plus qu'à dix kilomètres du Loualaba, qui, après avoir décrit une courbe de plus de deux cents kilomètres au sud-ouest, se dirige actuellement vers le nord, en se réinclinant du côté de l'est. C'est un fleuve majestueux, renfermant beaucoup d'îles, et qui nulle part, et en aucune saison, ne peut être passé à gué. J'aurais voulu le descendre; mais Kasonnga n'a pas de pirogues, et il me faut cinq ou six jours de marche pour atteindre Moïné Loualaba, où j'achèterai un canot, si Abed veut me prêter la somme nécessaire.

11 *mars*. — Long et chaleureux discours d'Aymar pour me dire que si je me hasarde seul avec ma petite bande, je serai mangé, que les naturels ont faim d'un blanc, qu'il me faudrait deux cents fusils, etc.... Je l'ai remercié du conseil; mais il a perdu la tête. Les traitants d'Oujiji ne sont que des pillards; leurs gens valent encore moins. La perspective de gagner des esclaves domine tout chez eux; et le sang coule à flots. Le Seigneur voit tout cela!

15 *mars*. — Mes gens ne reviennent pas; je crains qu'ils ne se soient engagés dans quelque affaire. J'ai le cœur brisé et soulevé par tout ce sang répandu.

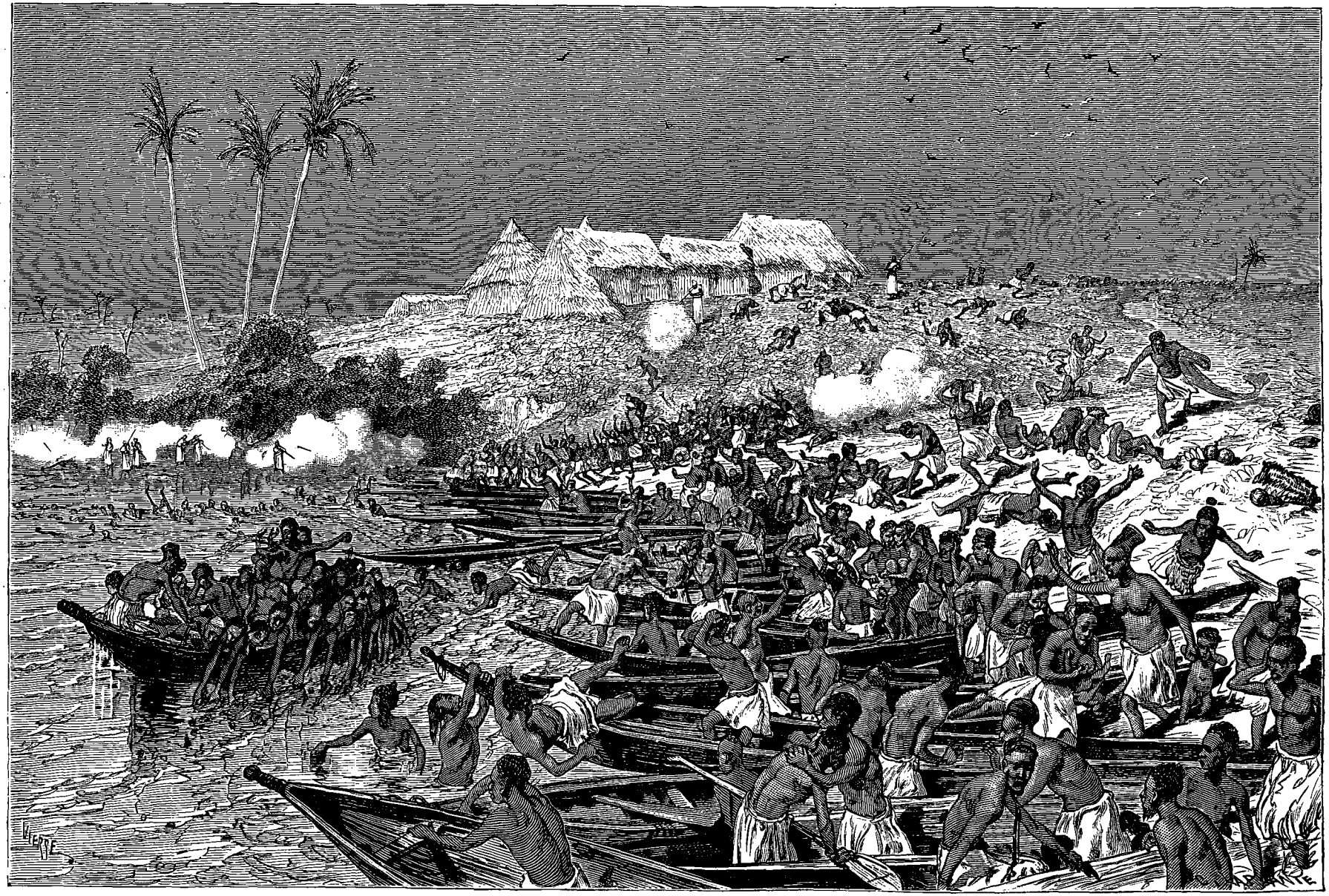
23 *mars*. — Pluie très-froide du nord-ouest.

J'espère me diriger demain vers le *lakoni*, ou grand marché de cette région.

26 *mars*. — Pays découvert où l'on aperçoit des collines peu élevées. Rencontré les gens de Matéréka; ils avaient quatre-vingt-deux captifs, et m'ont dit qu'ils s'étaient battus pendant dix jours.

28 *mars*. — Mes hommes, les esclaves des Ba-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Massacre un jour de marché (voy. p. 63). — Dessin de D. Vierge, d'après le texte.

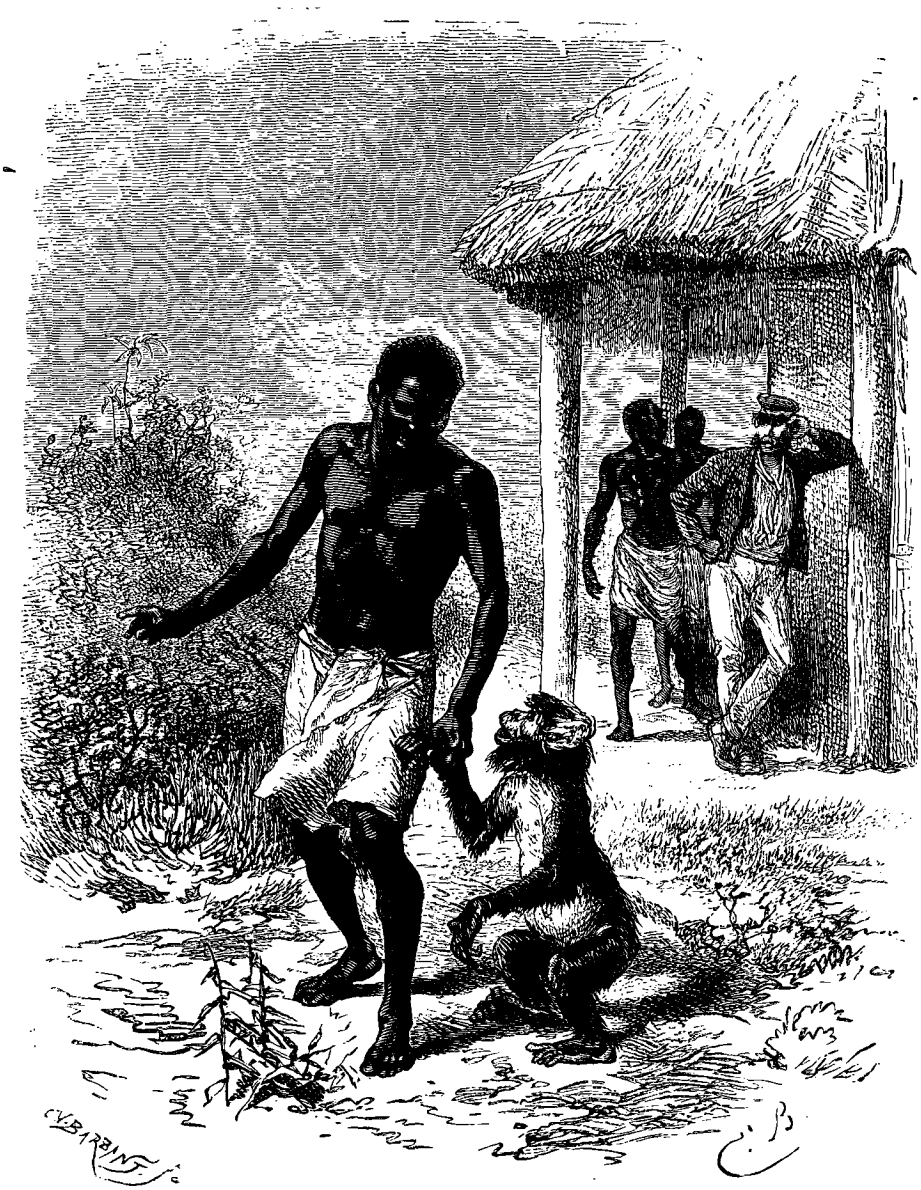
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nians, refusent de porter les grains de verre. Tant de difficultés sont semées sur mes pas, que je me demande si la volonté divine n'est pas contre moi.

29 *mars*. — Les villages sont nombreux : dans chacun d'eux se voit une foule de cochons. La demeure du chef, dans laquelle j'ai logé, avait un ménage considérable : quarante pots, des plats, des paniers, des couteaux, des nattes. Tout cela a été transporté par la femme dans une autre maison, pour me laisser toute la place. Elle a reçu de moi quatre rangs de perles.

Je suis allé au Loualaba; il est moins large ici qu'il ne l'est en amont, mais c'est encore une rivière de deux mille sept cents mètres d'un bord à l'autre. Beaucoup d'îles; les berges sont élevées et rapides.

Pour se faire une idée du chiffre des habitants, il



Jeune soko (voy. p. 60). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

faut voir les marchés, avec leur affluence énorme, principalement des femmes. Ces marchés sont dans le pays comme une grande institution.

3 *avril* — Le Loualaba, dit-on, déborde annuellement comme le fait le « Père de l'Égypte », le Nil. Je l'ai sondé hier, et j'ai trouvé neuf pieds près du bord, quinze dans tout le reste; une fois, j'ai même eu vingt pieds au milieu, douze entre les îles, et neuf près de la rive. C'est vraiment une noble rivière que ce Loualaba.

7 *avril*. — Fait cette encre avec les graines d'une plante nommée *dzaghifaré* par les Arabes, et qui n'est pas rare dans l'Inde. Les Manyémas s'en servent pour teindre leurs étoffes, et en guise de fard pour la tête et le visage.

10 *avril*. — Tchitoka ou jour de marché. Plus de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sept cents personnes, je les ai comptées, ont passé devant ma porte. Pour les femmes, c'est une fête; marchander, plaisanter, rire, triompher de l'acheteur ou du vendeur, est pour elles le bonheur de la vie. Il y en a beaucoup de belles et beaucoup de vieilles. Toutes portent de lourdes charges de provisions et de pots de terre, qu'elles vendent pour un prix très-minime, et dans lesquels on met l'huile de palme.

Les hommes viennent en grande toilette et apportent peu de chose, des objets en fer et des volailles; ou bien ils amènent des cochons.

14 *avril.* — Mes gens, qui ne veulent pas aller plus loin, répandent le bruit que si je veux acheter un canot, c'est pour porter la guerre sur l'autre rive.

Le Kamolonndo a environ quarante kilomètres de large; il reçoit le Loufira, dont la largeur, chez Katannga, est d'une portée de flèche.

Les gens d'ici ne mangent que les hommes tués à la guerre; il semblerait que c'est par vengeance, car le chef me disait l'autre jour: « Cette viande est mauvaise, elle me fait rêver du mort à qui elle appartient. » Tous s'accordent à dire que la chair humaine est légèrement salée, et n'exige que peu d'assaisonnement. Cannibales! et cependant c'est une belle race!

27 *avril.* — Attendre, toujours attendre! « Nous vous les amènerons, » disent les propriétaires des canots; mais ils ne bougent pas. Ils se défient de nous, et mes gens augmentent leur défiance.

1er *mai.* — Les hommes de Katommba arrivent de chez les Babisa; l'abondance d'ivoire qu'ils ont trouvée là-bas est extraordinaire. Dans la plupart des maisons les piliers et l'encadrement des portes sont faits de cette matière.

Le Loualaba monte rapidement; il charrie de grandes quantités de plantes aquatiques.

Un ibis et beaucoup d'oiseaux blancs apparaissent: ce sont des paddas; ils vont au nord. Les habitants quittent leurs villages pour s'établir sur les hauteurs.

16 *mai.* — Trois mille personnes au marché. L'animation est extrême; les pêcheurs vont et viennent, portant des brochettes de petits silures fumés, ou d'autre fretin; ou bien des vases remplis d'eau et contenant des lépidosirènes, qu'ils sortent à moitié, pour montrer comme leur poisson est gras. D'autres courent çà et là avec des fragments d'écuelles remplis d'escargots de deux espèces, ou de fourmis blanches grillées ou frites. On trouve là du grain, du manioc, de la farine, des légumes, des bananes, de l'huile de palme, du sel, du poivre, de l'étoffe faite avec de l'herbe, des nattes, des paniers, de la volaille; tous les produits du pays ou de l'industrie des habitants. Chacun se débat, affirmant la bonne ou la mauvaise qualité de l'objet. La sueur perle sur tous les fronts; les coqs s'égosillent, même suspendus à l'épaule du vendeur et la tête en bas; les cochons poussent des cris perçants. Des loupes de fer, étirées aux deux bouts, afin qu'on puisse juger de la bonté du métal, s'échangent contre un tissu fait avec des fibres de palmier. Les hommes se promènent en coquetant, vêtus de jupons courts, à plis nombreux et de couleurs voyantes. Les femmes travaillent de bon cœur, faisant sonner leur vaisselle pour montrer qu'elle est sans défaut. Avec quelle ardeur les choses s'affirment! Toute la création est prise à témoin de la vérité du fait. Et quel étonnement, quel dédain lorsque la marchandise est dépréciée! et quelle insouciance quand l'acheteur s'éloigne! De petites filles vendent de l'eau à la tasse aux combattantes altérées, qui la leur payent avec de menus poissons. Tout cela se fait loyalement; en cas de différend, on en appelle au jugement des autres; ils ont tous un grand fonds d'équité.

20 *juin.* — Hassani a des canots; je ne peux pas en avoir un seul. Les pluies sont terminées; la rivière diminue; l'eau est toujours d'un brun sombre et couverte de débris.

J'ai offert à Dagâmmbé deux mille dollars pour dix hommes, à la place des dix esclaves qui m'ont été envoyés. Il m'a demandé quelques jours de réflexion.

Huit villages sont en feu. Dix ont été brûlés à propos d'un chef qui, dit-on, a manqué de parole.

13 *juillet.* — J'ai expliqué à Dagâmmbé ce que je voulais faire: atteindre le Lomamé, les fontaines d'Hérodote, voir les demeures souterraines. « Vous le savez, lui ai-je dit, j'ai des marchandises à Oujiji en quantité considérable; prenez-les en surplus des deux mille dollars et donnez-moi des hommes avec lesquels je puisse achever mon œuvre. Si ce n'est pas assez, j'ajouterai encore; mais ne me laissez pas dans l'obligation de rebrousser chemin, quand je suis si près du but! » Il m'a répondu qu'il en parlerait à ses associés. Que faire pour n'être pas déçu? Tout semble être contre moi.

15 *juillet.* — Quinze cents personnes étaient venues au marché. Je rencontrai tout d'abord Adie, Manilla et trois des hommes de Dagâmmbé; je fus étonné de les voir avec des fusils. La chaleur était étouffante; je résolus de rentrer chez moi. Comme je m'éloignais, je vis un de ces misérables marchander une poule et s'en emparer. Je n'avais pas fait trente pas hors de la place, qu'une double détonation m'apprenait le commencement du massacre. La foule s'élança de tous côtés, chacun jetant ses marchandises et prenant la fuite. Les trois hommes continuaient à tirer sur les groupes qui étaient en haut du marché, quand des volées de mousqueterie partirent d'une bande postée en bas de la crique, et dont les coups se dirigeaient sur les femmes qui se précipitaient vers les canots. Une cinquantaine de pirogues étaient là, pressées les unes contre les autres. Dans leur effroi, les hommes oublièrent leurs pagaies. Les canots ne pouvaient sortir tous ensemble, la crique était trop étroite. Hommes et femmes entassés dans les barques, blessés par les balles qui continuaient de pleuvoir, sautaient dans l'eau et s'y débattaient en criant. Une longue file de nageurs montrait que les malheureux se dirigeaient vers une île située à quinze cents mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

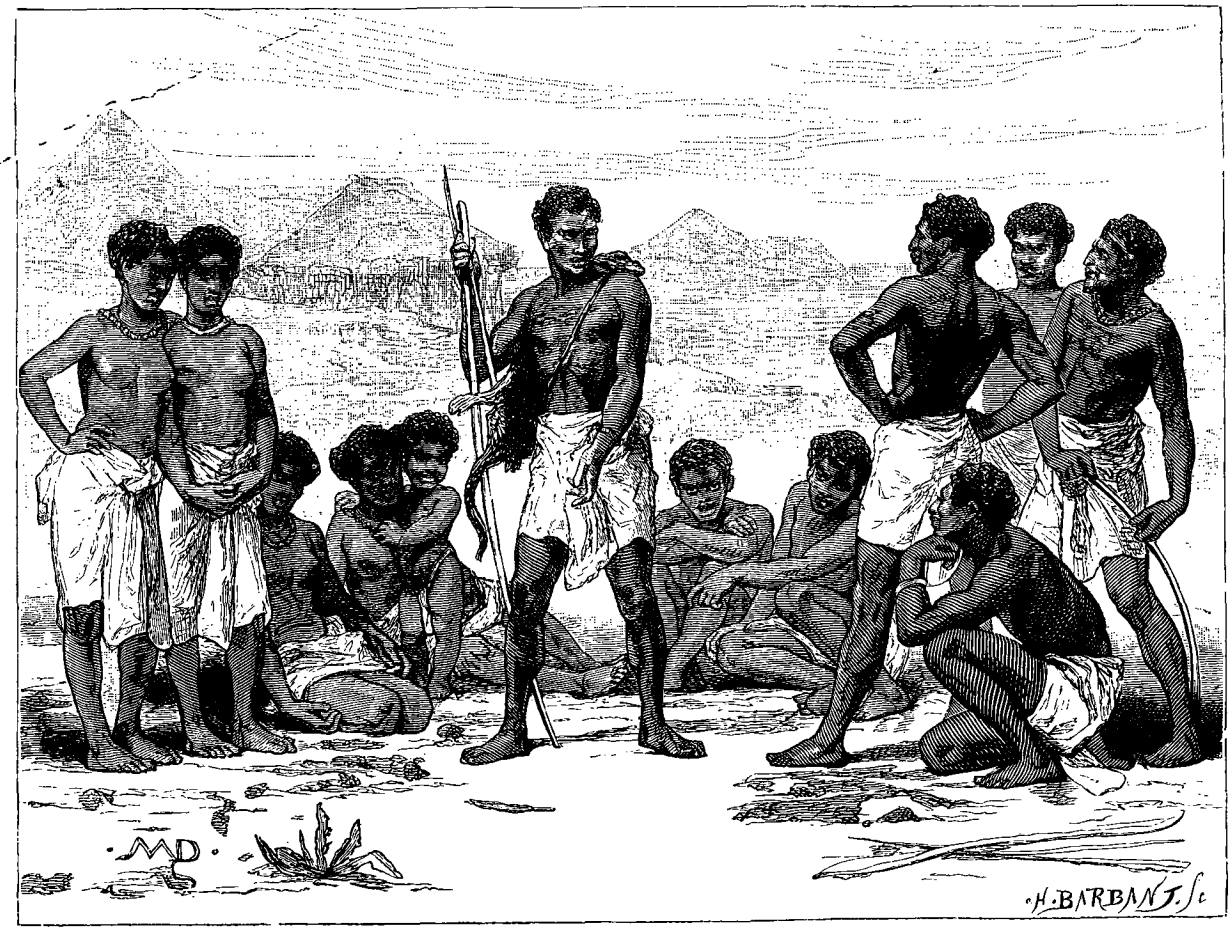
Le feu continuait; à chaque fois disparaissaient des têtes; les unes tranquillement, elles coulaient à fond et rien de plus; tandis qu'ailleurs on voyait des bras se tendre vers le ciel, puis disparaître aussi. Un canot se chargea d'autant de monde qu'il put en contenir. Trois autres allèrent au secours des amis défaillants, et s'emplirent au point qu'ils sombrèrent.

Peu à peu toutes les têtes disparurent. Dagâmmbé avait envoyé une grande pirogue au secours des malheureux; une femme refusa d'y monter, préférant la seule chance de salut qui lui restait, à la crainte d'être esclave. On ne saura jamais le nombre exact de ceux qui périrent dans cette ardente matinée, où il me sembla que j'étais en enfer.

16 *juillet.* — La fusillade continue. Dix-sept villages en flammes. Je ne peux plus rester avec ces gens-là; eux-mêmes ne tiennent pas à m'avoir pour témoin de leurs monstruosités.

20 *juillet.* — Parti pour Oujiji.

Arrivé hier chez Kasonngo, où tous les Arabes campés en cet endroit sont venus me saluer. Ils m'ont demandé la permission d'envoyer avec moi une de



Le défi du perroquet (voy. p. 59). — Dessin de D. Maillart, d'après le texte.

leurs bandes. Cela nous défendra peut-être contre les naturels, justement irrités.

2 *août.* — Beaucoup de villages; tous désertés à notre approche. Bananes très-abondantes. Effigies humaines : statues en bois, ou simplement bornes d'argile percées d'un trou au sommet; on les appelle *bathatas* (pères ou anciens); et les noms de ceux qu'elles représentent leur sont religieusement conservés.

4 *août.* — Traversé une contrée littéralement coupée de villages tous brûlés.

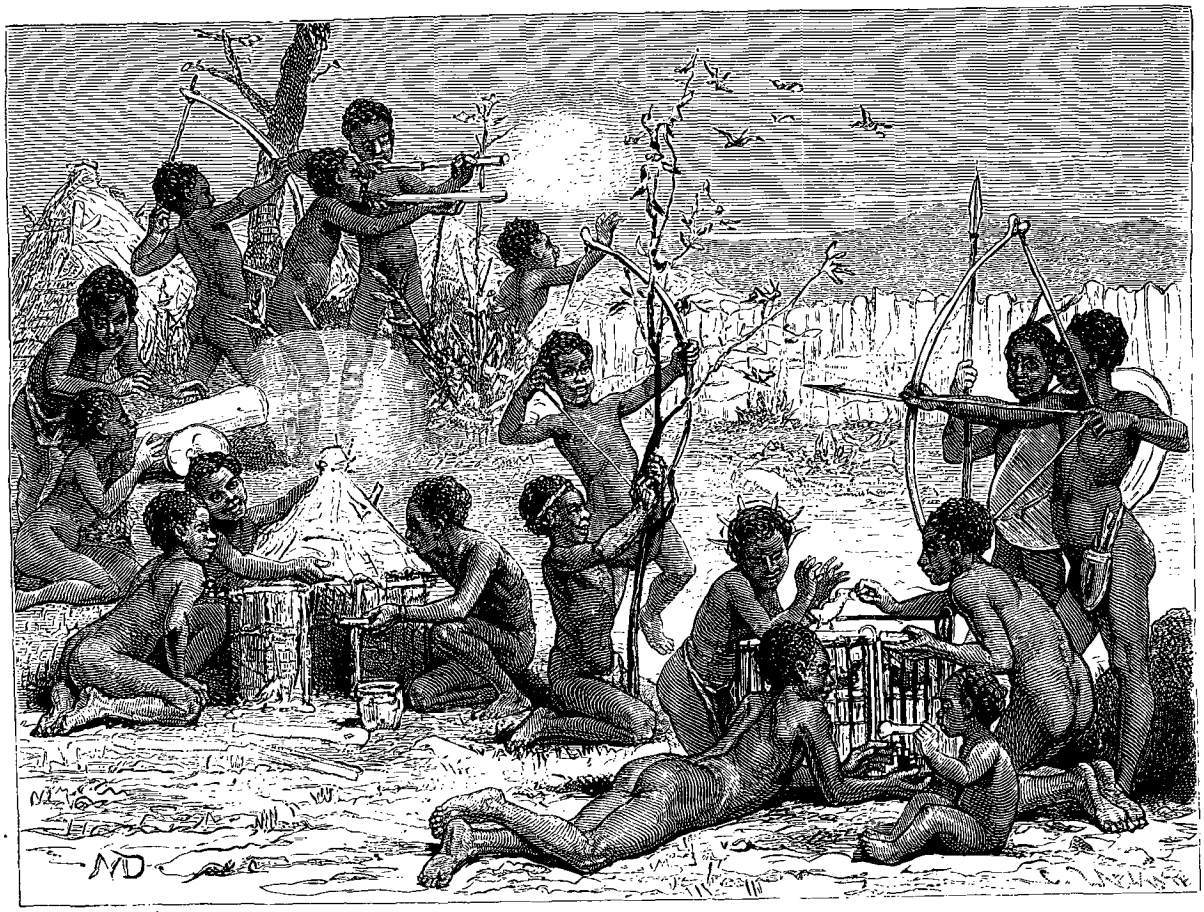
7 *août.* — Je suis malade; chaque pas est une souffrance. Nous sommes campés dans un village dont les habitants se sont rapprochés, nous ont jeté des pierres et ont cherché à tuer ceux des nôtres qui allaient chercher de l'eau.

Priés de venir s'entendre avec nous, les gens n'ont pas voulu; ils savent ce qu'ils ont souffert des hommes de Ben Djouma et de Mohammed. Je suis parti sans avoir pu leur rien donner.

Pour extrait et traduction : Henriette Loreau

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jeux d'enfants à Kasanngânnga (voy. p. 70). — Dessin de D. Maillart, d'après le texte.

LE DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE.

1866-1873. — TRADUCTION INÉDITE [1].

8 *août*. — Comme nous étions dans la forêt, entre deux murs d'une végétation compacte que l'on touchait à droite et à gauche, nous arrivâmes à un endroit où des arbres abattus barraient le passage. C'était évidemment une embuscade; mais on ne put rien découvrir, et nous pensâmes que le projet avait été abandonné. Toutefois, en se baissant jusqu'à terre et en regardant en haut, vers le soleil, on aperçut une ombre, et un léger bruissement dans le feuillage annonça le jet d'une lance. Une seconde lance, partie à ma droite, me rasa le dos et alla se planter dans le sol. Les deux hommes qui nous avaient jeté l'une et l'autre furent visibles alors dans une clairière, qu'ils traversaient en courant et qui se trouvait à quinze pas devant nous. J'étais à l'arrière-garde, et la caravane était passée quand j'arrivai à l'endroit où ces hommes m'attendaient, me prenant pour Mohammed.

Une autre lance me fut jetée en avant, et il s'en fallut d'un pied qu'elle ne m'atteignît. Des balles furent envoyées dans le fourré, mais sans résultat, car on ne voyait personne. Nous entendions cependant à côté de nous l'ennemi qui nous raillait, et deux de nos gens furent tués.

Cinq heures durant à courir ainsi la bouline au milieu de gens embusqués, intimement convaincus que s'ils me tuaient ils vengeraient la mort de leurs parents. De chacune des mailles du lacis impénétrable pouvait jaillir une lance; et à chaque seconde nous nous attendions à entendre le bruissement d'une arme mortelle dirigée contre nous. Je me fatiguai de cette crainte incessante; et — je suppose qu'il en est de même sur le champ de bataille — non par courage,

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais par indifférence, il me devint égal d'être tué ou non.

A la fin, nous sortîmes de la forêt; et traversant le Laïya, nous nous trouvâmes près des villages de Monannboundoua. Pendant que nous nous reposions, apparut Mouanammpounda, qui avait entendu la fusillade et venait s'enquérir du fait. Je lui expliquai la méprise dont j'étais victime, et nous nous rendîmes ensemble à son village. Dans la soirée il m'envoya dix chèvres pour remplacer les trois que j'avais perdues, et me fit dire que si je voulais lui donner mes gens armés de fusils, il réunirait son peuple qui mettrait le feu au bois et punirait ceux qui m'avaient attaqué. Je lui répondis que l'attaque ne s'adressant pas à moi, mais à Mohammed Bogharib, pour lequel on m'avait pris, je n'avais nul désir de faire tuer des hommes.

Perdu tout le reste de mon calicot, un télescope, mon parapluie et cinq lances par le fait d'un de mes porteurs, qui a jeté son fardeau pour se sauver.

9 *août.* — Partis pour Mamohéla, maintenant abandonné par les Arabes. Mouanammpounda m'a conduit assez loin; arrivé à un endroit où l'herbe était foulée, il m'a dit : « Nous avons tué ici un homme de Moézia et nous l'avons mangé. » Les gens de Dagâmmbé, qui venaient alors de Mamaloulou, ont vu la chair de cet homme coupée par morceaux pour être cuite avec des bananes. Les naturels n'aiment pas que les étrangers voient leurs festins. Ils semblent manger leurs ennemis pour se donner du courage, ou simplement par vengeance. Chose à noter : ce n'est pas le besoin qui a fait naître cette coutume; la viande ne manque pas; il y a dans tous leurs villages des chèvres, des moutons, des chiens, des volailles et des cochons en abondance. La forêt est pleine d'éléphants, de buffles, de zèbres, d'antilopes, et les cours d'eau fournissent maintes variétés de poisson. Leurs ingrédients sont nombreux et ils ont du vin de palme et du tabac.

Je ne vois donc chez les Manyémas d'autre motif à l'anthropophagie qu'un appétit dépravé qui leur fait rechercher passionnément la viande d'un haut fumet. On dit qu'ils enterrent des corps dans les bois, et que, deux jours après, ils vont reprendre cette viande qui, grâce au climat, est putréfiée à point.

11 *août.* — Pendant la dernière razzia, des archers indigènes ont forcé les assaillants à jeter leurs mousquets et leur poudre. Ils auraient été sans pitié si des Manyémas ne s'étaient pas trouvés au pouvoir de l'ennemi; mais c'est le commencement de la fin qui exclura du pays tous les traitants.

Arrêt d'une demi-journée, car je suis malade.

Un homme m'a apporté un jeune milan pris au nid et qui n'est pas encore empenné; c'est le premier exemple, dont je sois certain, de la couvée de ce rapace sous cette latitude : le milan, dans la région intertropicale, est un oiseau de passage, qui probablement vient du midi.

18 *août.* — Premières pluies de la saison tombées le 12 et le 14; pluie douce; mais près du Louamo, l'eau coulait dans les sentiers.

Pas de nouvelles d'Oujiji; Bogharib est toujours à Bammbarré avec mes lettres. Je suis très-souffrant.

3 *septembre.* — Vents d'équinoxe. En marche pour Lohommbo.

12 *septembre.* — Deux hommes malades. Pour moi, je suis mieux; la farine de sorgho m'a rendu des forces; elle est presque aussi bonne que celle de froment.

14 *septembre.* — Beau pays ondulé et tout paré de verdure. Les gens d'un village n'ont pas voulu nous recevoir; nous nous sommes établis dans la forêt, à un millier de pas de leur estacade. J'aime mieux ces abris faits dans les bois que les maisons des naturels : on y évite les souris et la vermine et l'on n'y contracte pas d'obligations.

20 *septembre.* — Arrivés chez Konnda, qui demeure au bord du Katemmba. Grandes plantations de manioc. De là, chez une femme revêtue de la dignité de chef.

Rencontré la caravane de Nassar-Masoudi, deux cents mousquets. Nassar m'a donné un beau mouton et m'a dit que Saïd Médjid était mort; c'est un ami que je perds. Médjid m'avait témoigné beaucoup de bienveillance et donné deux lettres qui m'autorisent à réclamer l'aide de ses sujets. Saïd Burgash lui succède; je suis inquiet de ce changement : la bonté de Burgash durera-t-elle, maintenant qu'il a le pouvoir?

23 *septembre.* — Nous approchons du grand massif de montagnes qui se trouve au couchant du Tanganîka. Les gens de l'Ougouhha sont mal disposés à notre égard; ils connaissent trop les caravanes pour nous bien accueillir.

Dans la dernière partie du trajet, il me semblait que je mourais sur pied; chaque pas était une douleur. Le moral accablé réagit sur le physique. Tous les traitants reviennent satisfaits. Leurs expéditions ont été fructueuses; la mienne seule a échoué, — et si près du but!

8 *octobre.* — Le chemin est couvert de fragments de quartz anguleux; je ne sais pas comment les pieds nus des femmes y résistent; bien que chaussés, les miens souffrent cruellement. La poussière cause des ophthalmies pareilles à celle dont Speke fut affecté.

J'ai fait demander des pirogues au chef de l'Ougouhha.

Le Lognoummba prend naissance au mont Kabogo de l'ouest. Nous étions encore à douze jours de marche, quand nous avons entendu des roulements pareils à ceux du tonnerre. C'était le bruit du Kabogo, un bruit de vagues s'engouffrant dans des cavernes. Peut-être le Lognoummba est-il le déversoir du Tanganîka; plus bas, il devient le Louassé, puis le Louamo, et se jette alors dans le Loualaba. Le pays s'incline dans cette direction; mais j'étais trop malade pour examiner la source de cette rivière.

16 *octobre.* — Après beaucoup de retards j'ai obtenu un bon canot, moyennant six brasses de cotonnade;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et nous sommes partis hier pour l'île de Kabizihoua.

22 *octobre*. — Atteint le 19 le Kabogo de l'est; fait halte le jour suivant; aujourd'hui à Rommbola.

23 *octobre*. — En route au lever du soleil et arrivés à Oujiji. Bon accueil de tous les Arabes, surtout de Moïnyéghéré.

Je ne suis plus qu'un squelette. Il y a ici un marché tous les jours; j'espérais qu'une bonne nourriture et le repos me rétabliraient, mais j'ai appris dans la soirée que je n'avais plus rien : Chérif a tout vendu. De deux mille sept cents à deux mille huit cents mètres de cotonnade, il ne m'en reste pas un seul; de sept mille livres de verroterie, pas une seule perle. Je m'étais dit : si, là-bas, je ne peux pas avoir de porteurs, j'attendrai qu'il m'en vienne de la côte; mais attendre à l'état de mendiant! Je n'y avais pas songé.

24 *octobre*. — Chérif n'a aucun sens moral; il est venu sans vergogne me tendre la main, et a paru offensé quand j'ai refusé de la prendre. Deux fois sa visite aujourd'hui! Il arrive en me saluant d'un *balghéri* (bonne chance) et part en me disant qu'il va prier. Je lui ai répondu que si j'étais un Arabe, il aurait les mains et les oreilles coupées, en qualité de voleur, et que je n'avais pas besoin de ses salutations. Dans ma détresse, il m'est poignant de voir les esclaves de cet homme rapporter du marché toutes les bonnes choses qu'ils achètent avec mon avoir.

29 *octobre*. — Il y a deux jours, Séid ben Médjid est venu me trouver. « C'est la première fois, me dit-il, que je suis seul avec vous; parlons d'affaires. Je n'ai pas d'articles d'échange; mais, je vous en prie, laissez-moi vendre de l'ivoire et vous en donner la valeur. » C'était encourageant; cependant j'ai répondu : « Non, pas encore. » Et au moment où j'étais le plus désespéré. Dans la matinée, je vois accourir Souzi, qui, tout haletant, me jette ces mots : « Un Anglais! je l'ai vu. » Et il repart comme une flèche.

Le drapeau des États-Unis, à la tête de la caravane, indiquait la nationalité de l'arrivant. Je vois des ballots de marchandises, des bouilloires, des marmites et des casseroles, des bassins, des tentes, etc. Je me dis : « C'est un voyageur luxueux. » Et personne de plus intrigué que moi.

C'était Henry Moreland Stanley, correspondant du *New-York Herald*, envoyé par James Gordon Bennett, au prix de plus de vingt mille dollars, pour avoir des nouvelles du docteur Livingstone.

Ce qu'il avait à dire à un homme, qui depuis deux années révolues était sans nouvelles d'Europe, a fait tressaillir toutes mes fibres. Le terrible sort de la France, les câbles télégraphiques posés au fond de l'Océan, l'élection du général Grant, le décès du bon lord Clarendon, les mille livres sterling votées pour mon voyage, preuve que je n'étais pas oublié, et beaucoup d'autres faits intéressants, ont réveillé en moi des émotions qui dormaient depuis mon entrée dans le Manyéma. J'ai retrouvé l'appétit; à la place de mes deux repas aussi minces qu'insipides, je mange quatre fois par jour, et les forces me reviennent.

Je ne suis pas démonstratif; je suis même aussi froid que, nous autres insulaires, nous avons la réputation de l'être; mais cette pensée de M. Bennett, cet ordre généreux, si noblement effectué par M. Stanley, — c'était bouleversant. Je me sens d'une extrême gratitude, et en même temps un peu honteux de n'être pas plus digne d'une pareille générosité. M. Stanley a rempli sa tâche avec une énergie inébranlable.

16 *novembre*. — Sir Roderick Murchison prenant un vif intérêt à l'exploration du Tanganîka, nous partons pour le nord du lac, aux frais de M. Stanley et avec ses hommes.

21 *novembre*. — Rives très-populeuses. Arrivés ce matin à Magala, dont les habitants sont fort polis. Le Tanganîka se rétrécit jusqu'à n'avoir plus qu'environ quinze kilomètres de large. Beaucoup d'arbres, tués par l'eau, révèlent une usurpation du lac sur la rive orientale. Nuit et jour, et à perte de vue, des quantités d'hommes se livrent à la pêche.

26 *novembre*. — Le fond du Tanganîka mesure environ quatre milles géographiques de l'est à l'ouest.

M. Stanley a une fièvre très-grave.

28 *novembre*. — Lohinga, homme fort intelligent, nous a nommé dix-huit rivières : quatre se jettent directement dans le lac; les autres dans le Loussizé (Roussizi). Pas une ne sort du Tanganîka. Celui-ci, néanmoins, se décharge quelque part; je n'ai à ce sujet aucun doute, bien que nous ne puissions pas trouver l'issue.

Vu deux bandes d'ibis religiosa; en tout, cinquante individus, pâturant comme des oies.

9 *décembre*. — Quitté la rive occidentale à quatre heures et demie du soir; gagné en trois heures une île située au nord du point de départ; et touché la rive orientale après huit heures de nage, ce qui donne au lac une largeur de quarante-cinq à quarante-huit kilomètres.

14 *décembre*. — Rentrés à Oujiji. Beaucoup de gens partent pour l'Ounyanyembé, où ils vont faire la guerre à Miranmbo[1]. Leurs femmes se promènent en agitant des rameaux pour qu'ils aient la victoire.

20 *décembre*. — Je me prépare à marcher vers l'est, où m'attendent les valeurs que j'ai demandées. Passé trois jours à écrire des lettres. Emballé aujourd'hui, dans une boîte d'étain, des fers de lance et des dagues que M. Stanley doit porter en Angleterre; plus, des anneaux de jambe du Nzighé et du Manyéma.

27 *décembre*. — Quitté Oujiji à neuf heures du matin et couché à l'embouchure du Malagarazi.

1er *janvier* 1872. — Que le Tout-Puissant m'accorde de finir mon œuvre cette année; qu'il me l'accorde pour l'amour du Christ!

3 *janvier*. — M. Stanley a tué un zèbre : bête grasse et viande très-bonne.

1. Voy. *Tour du Monde*, t. XXV, p. 35 et suiv.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

6 *janvier*. — Quitté le lac il y a deux jours. Hier, M. Stanley a eu la fièvre; il est mieux aujourd'hui, et nous partons.

12 *janvier*. — Mis en marche de bonne heure; la pluie tombe à verse. Pays ondulé; buffles nombreux. Nos gens ramassent des champignons et des racines qui ressemblent à des navets.

27 *janvier*. — Pendant la marche, — il y a de cela deux jours, — un âne que M. Stanley a acheté pour moi, fut attaqué par des abeilles. Au lieu de prendre le galop, le stupide animal se coucha et se roula tant et plus. J'en fis autant, puis me relevai et me jetai dans les buissons, comme une autruche poursuivie. Je me mis ensuite à courir en agitant une branche autour de ma tête; mais avant que j'en fusse délivré, les bestioles furieuses m'avaient fait de cruelles piqûres. Jusque-là, je n'avais jamais vu d'abeilles se jeter sur les hommes. L'âne, qui avait été martyrisé, est mort ce matin. »

A partir du 16 janvier, la route suivie par la caravane fut celle qu'avait prise Stanley pour venir. C'est probablement pour ce motif que Livingstone n'a consigné dans son journal, sur cette partie du chemin, que des notes très-brèves, se bornant à relever la situation des lieux et à prendre les observations météorologiques. Il en est de même pour la découverte du Roussizi. Le docteur a voulu sans doute laisser au correspondant du *New-York Herald* le soin de décrire l'exploration dont celui-ci faisait les frais et avait eu l'initiative. D'Oujiji à Kouihara, Stanley guida la caravane; la dépense fut également à sa charge[1].

Le 30 janvier, la bande était à Méréra; le lendemain, à Mouaro. Le 1er février, elle rencontrait une caravane qui se rendait au lac par la route que Stanley avait ouverte, et que depuis lors beaucoup de gens avaient prise. Le 7, les voyageurs campaient au bord du Ngombé, où Stanley, qui avait la fièvre, avait été porté en litière. Le 9, on atteignit Manyara; et le 18, le docteur voyait s'ouvrir devant lui la vallée de Kouihara, émaillée de villages parmi lesquels se trouvait le tembé de son compagnon[2].

« 18 *février* 1872. — *Kouihara, Ounyanyembé*. — M. Stanley emploie les arguments les plus pressants pour me décider à revenir avec lui en Angleterre, où je réparerais mes forces; je reviendrais ensuite finir ma tâche. Mais je me dis à moi-même : Tous vos amis souhaitent d'abord que vous complétiez votre œuvre. Ma fille m'écrit : « Quel que soit mon désir de vous revoir, j'aime mieux que vous réalisiez vos plans de manière à vous satisfaire, que de revenir pour m'être agréable. » Bien pensé et noblement dit, ma mignonne! La vanité murmure très-fort à mon oreille : « C'est un éclat du vieux bloc. » Ma bénédiction sur elle et sur les autres!

Il est certain que quatre grandes sources jaillissent de la ligne de faîte, à huit jours de marche de Katannga. Ces sources deviennent bientôt de grandes rivières; deux de ces rivières se dirigent au nord, vers l'Égypte; les deux autres vont au sud, dans l'Éthiopie intérieure : ce sont le Loufira ou Bartle Frère, qui se jette dans le Kamolonndo; et le Loualaba de Webb, qui est la ligne principale du drainage. Un autre Loualaba, celui d'Young, traverse le Tchibonngo (lac de Lincoln), et, ainsi que le Lomamé, va rejoindre la rivière de Webb. La fontaine Liambaï, celle de Palmerston, est la source du haut Zambèse; et le Lounnga, fontaine d'Oswell, est la tête du Kafoué; toutes les deux s'écoulent dans l'Éthiopie centrale. Il est possible que ce ne soient pas les quatre fontaines dont le trésorier de Minerve a parlé à Hérodote; mais elles n'en méritent pas moins qu'on les découvre, en tant qu'elles sont placées dans les cent derniers des sept cents milles anglais (onze cents à onze cent cinquante kilomètres) de la ligne de faîte, d'où proviennent la plupart des sources du Nil.

Mes pertes sont plus que compensées par M. Stanley, qui me donne quatorze sacs et demi de grains de verre, douze balles de calicot, trente-huit rouleaux de fil de laiton, un bateau, une baignoire, une tente, des ustensiles de cuisine, douze feuilles de cuivre, des vêtements, des couvertures, des médicaments, des outils, des livres, du papier, des munitions, etc.

20 *février*. — Je reçois d'Agnès, à ma grande joie, quatre chemises de flanelle; et de mon ami Waller, deux paires de bottes qui m'enchantent.

21 *février*. — Pluie torrentielle; je suis content d'être à l'abri.

23 *février*. — Fait prendre chez le gouverneur une caisse à moi, qu'il avait depuis quatre ans. Tout est mangé par les termites; deux beaux fusils et deux pistolets n'ont plus de crosse. Les bouteilles d'eau-de-vie sont cassées, comme par accident.

10 *mars*. — Écrit des lettres. Donné à M. Stanley un chèque de cinq mille roupies sur Bombay.

14 *mars*. — Départ de M. Stanley. Je confie à ses soins mon journal, scellé de cinq cachets, qui ont reçu l'empreinte d'une monnaie d'or américaine, et celle d'une tablette de couleur, aux armes d'Angleterre.

Plus rien à faire que de donner à Stanley le temps de gagner Zanzibar, et que d'abréger par tous les moyens possibles l'attente de ma caravane.

19 *mars*. — Jour de ma naissance. Mon Jésus, mon roi, ma vie, mon tout, je me donne à toi tout entier; accepte-moi. Et toi, Père clément, accorde-moi de finir ma tâche avant qu'une autre année s'achève : je te le demande au nom de Jésus.

21 *mars*. — Tous les bouviers de cette partie de la province sont des Batousi. Ils vous abordent d'une façon courtoise. Leurs femmes ont de jolies figures; la tête petite et d'une bonne forme, la peau simplement

1. Tous les détails de ces deux parties du voyage ont été résumés dans le *Tour du Monde*, t. XXV, de la page 65 à la page 87, et donnés complétement dans la relation de Stanley : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, où ils occupent plusieurs chapitres.

2. Voy. *Tour du Monde*, t. XXV, p. 91, la gravure de ce tembé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'embuscade (voy. p. 65). — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brune, la taille bien faite, les mains délicates, le pied petit, le cou de-pied haut et souple. Auprès d'eux, les Bagânnda ne sont que des esclaves ; ces derniers ont la peau noire, parfois avec une teinte cuivrée, le nez aplati, de larges narines et de grosses lèvres, mais la jambe et le pied bien faits.

2 *avril.* — Les *veuves* (*vidua purpurea*) font actuellement leur nid. Un mâle de cette espèce choisit de petits brins d'herbe à la crête de mon toit ; il en dépose la tigelle par l'extrémité, et la pousse dans le berceau jusqu'à ce qu'elle soit entrée complétement, à l'exception de l'épi. La femelle est dans l'intérieur, et ne cesse d'arranger les brins qu'on lui apporte ; elle y travaille si ardemment qu'elle en fait trembler tout l'édifice. Sur la couche d'herbe il y aura un lit de plume.

15 *avril.* — D'après ce qu'il avait recueilli sur les anciennes explorations, Ptolémée fait déboucher les six premières branches du Nil dans deux lacs situés à l'est et à l'ouest l'un de l'autre. L'Albert et le Victoria pourraient être ces deux lacs ; malheureusement Ptolémée a placé le petit lac Coloe presque à l'endroit où est le Victoria, et on ne peut pas dire où sont les deux grands bassins dont il fait mention ; Victoria, Bânngouéolo, Moéro, Kamolonngo, Lincoln et Albert : desquels parle-t-il? De son temps la science géographique était en décadence. Ses deux lacs n'étaient-ils pas le reliquat d'un plus grand nombre, connu antérieurement? Que dit à cet égard la carte du règne de Séthos II, la plus ancienne que l'on possède?

16 *avril.* — Vu Sultan-ben-Ali, qui demeure près de Tabora. Sultan-ben-Ali est un Arabe bédouin de soixante et quelques années ; il a un mètre quatre-vingts centimètres de haut, le corps robuste, la barbe longue et presque blanche. C'est un habile tireur : avec son grand fusil arabe, fusil à mèche, il tue souvent des lièvres, qu'il frappe toujours à la tête. Très-hospitalier, il m'a envoyé deux repas copieux pour moi et pour mes gens.

27 *avril.* — Les pluies ont presque cessé ; un vent d'est leur succède, vent très-froid, qui arrête la transpiration et donne la fièvre.

1er *mai.* — Acheté une vache, moyennant onze dotis de mérikani, plus quatre brasses de cotonnade bleue pour le veau. J'ai maintenant du lait, ce qui me rend indépendant.

Le chef des Baganda qui m'a vendu la bête m'a dit : « Je vais prier. » Les Arabes l'ont converti ; c'est le premier prosélyte que je leur ai vu faire.

2 *mai.* — Nouvelle acquisition de trois vaches, avec leurs veaux ; elles donnent assez de lait pour que nous en ayons tous. Mes quatre bêtes sont de petite race, à cornes brèves. Il y en a deux noires tachetées de blanc, une noire à face blanche, et une entièrement blanche ; l'une d'elles a une bosse.

3 *mai.* — Toute la portion mâle de la colonie arabe de l'Ounyanyembé se compose de quatre-vingt-sept individus. Beaucoup de ces prétendus Arabes ont vu le jour en Afrique ; on les reconnaît à la rareté de la barbe et au peu de saillie du nez. Les gens de Mascate ne sont pas seulement plus beaux que les métis, mais plus honorables, plus courageux, et valent mieux sous tous les rapports. Chacun de ces individus ayant une vingtaine de dépendants, cela donne à la colonie un chiffre de quinze à seize cents personnes.

7 *mai.* — Les femmes, en broyant leur grain, chantent ces paroles :

« Oh! la marche du Bouanamokolou à Katannga!
« Oh! la marche à Katannga et le retour à Oujiji!
« Oh! oh! oh! »

Bouanomokolou signifie le grand ou le vieux monsieur.

11 *mai.* — Un serpent d'un vert olive foncé a été trouvé mort ce matin à ma porte, probablement tué par un chat. Minette approche avec une extrême précaution ; puis d'un coup de patte aussi rapide que l'éclair, elle plonge sa griffe dans la tête du reptile, maintient cette tête baissée, en y enfonçant l'autre griffe ; et, sans se soucier des anneaux qui se tordent sous ses yeux, elle mord le cou à belles dents, lâche ensuite sa victime, et regarde avec intérêt cette tête défigurée, comme si elle savait que le pouvoir de nuire s'y trouvait contenu.

C'est pendant qu'il chasse les souris que le serpent est tué par Minette.

17 *mai.* — Fait des fromages pour le temps où nous serons en route. Ils sont bons, mais un peu aigres. Sous ce climat, le lait tourne très-vite : sans qu'on y mette d'acide, il coagule en une demi-journée.

Une famille de veuves, composée de dix membres, vient sur les grenadiers de ma cour. Les huit jeunes, complétement empennés, sont encore nourris, et à la manière des pigeons ; mais la pâture leur est dégorgée sans effort. Ils la réclament par un gazouillement très-vif.

26 *mai.* — Un second ménage de veuves a dix jeunes qui sont encore à sa charge, et construit un nouveau nid. Toute la famille est nourrie par le père. L'un des petits joue avec une plume comme un enfant avec sa poupée, et engage les autres à faire de même. A côté, c'est le mâle qui, une plume au bec, se rengorge et parade, et la femelle est ravie.

Près du village de Kasanngânnga, j'ai vu des petits garçons tirer des sauterelles avec des flèches minuscules. Dans cette région, la vie est une affaire sérieuse, et les jeux des petits sont l'imitation du travail des grands ; ils construisent des maisonnettes, font des jardinets, attrapent des souris, ont des linottes en cage et leur apprennent à chanter. Ils se fabriquent des arcs et des flèches, des boucliers, des lances, et copient les armes à feu : un bout de roseau auquel est adaptée une petite détente, qui fait partir un nuage de cendre en guise de fumée. Quelquefois le mousquet est à deux coups, il se fait alors en argile, et la fumée est représentée par du duvet de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

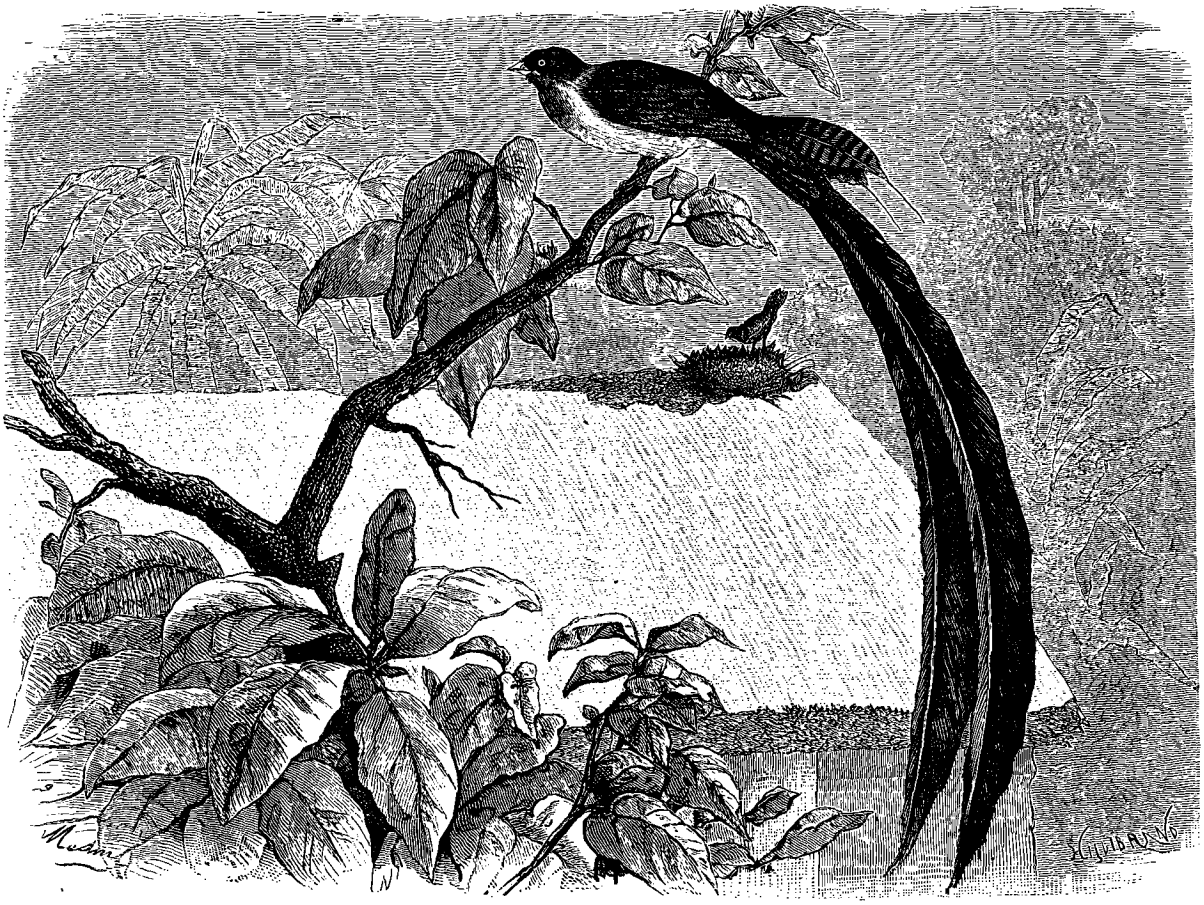
coton; enfin avec des canonnières, chargées de gravier, ils bombardent les petits oiseaux.

27 *mai.* — Le vidua, le bon père, est mort cette nuit. Les petits sont venus lui demander la becquée, et ont essayé de le réveiller et de se faire nourrir; ils ne connaissent pas la mort.

2 *juin.* — On fait ici deux récoltes par an. Les citronniers et les grenadiers sont en fleurs, bien qu'ils viennent de donner leurs fruits. Semé il y a un mois, le froment a aujourd'hui un pied de haut; dans trois mois il sera coupé. On cueille le riz et le doura, et les houes préparent le terrain pour les semailles. Les haricots, la voandzéia, la fève souterraine de Madagascar et l'arachide sont à maturité.

Température actuelle : maximum, un peu plus de 23 degrés centigrades; minimum, 16°,5; la sensation éprouvée est celle du froid. Cette fraîcheur stimule les oiseaux, et ils refont des nids. Les abeilles essaiment et passent dans l'air. Le ciel est pur, avec, çà et là, de petits nuages floconneux.

13 *juin.* — Sangara, l'un des hommes de M. Stanley, arrive de la côte. Stanley et M. Webb, le consul américain, ont bien agi en me composant aussitôt une qande de cinquante hommes, qu'ils ont fait partir sans



Veuve à poitrine rouge (*Vidua purpurea*). — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

retard; la caravane est dans l'Ougogo. Je remercie Dieu avec ferveur de la bonté qu'il me témoigne par l'entremise de ces messieurs. Je suis profondément touché de la conduite de Stanley et de M. Webb.

18 *juin.* — Envoyé un peu de quinine à Sultan-ben-Ali, qui a la fièvre, et joint à cela un verre de moïko — c'est honteux. La carte de Ptolémée désigne les gens par leur nourriture; si je voulais suivre le même système, je prendrais la boisson.

19 *juin.* — Le 22, il y aura cent jours que Stanley est parti; il doit être à Londres maintenant.

Les petits des veuves, bien qu'entièrement empennés, viennent toujours se faire nourrir. Ils s'accroupissent, la poitrine à terre, lèvent le bec, gazouillent du ton le plus engageant, usent de toutes leurs câlineries. La mère leur donne quelque chose, puis elle les renvoie, bien qu'avec douceur. Ils ramassent alors des brins d'herbe, ou de petites plumes, et vont sautiller autour des camarades, comme pour leur dire : « Venez donc jouer à faire des maisons. » Le soir, ils se réunissent sur la même ramille, se mettent à côté les uns des autres pour avoir chaud, et tellement serrés qu'on dirait une pelote de laine. Dans le jour, ils vont par couples et se font mutuellement de petites flatteries. Comme les enfants, ils essayent de porter des fardeaux au-dessus de leurs forces, et veulent se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

charger de paquets de plumes qu'ils ne peuvent pas même soulever.

La bergeronnette a renvoyé toute sa famille et prépare un nouveau berceau. Elle chante très-gentiment, à la manière des canaris, et poursuit les moucherons avec une extrême avidité; mais elle mange aussi des miettes de pain trempées dans du lait.

Les souimangas visitent les fleurs de grenadier, et avalent les insectes qu'ils y trouvent, aussi bien que le nectar.

Trois femmes, le pilon à la main, entourent un grand mortier de bois, où elles ont mis de quatre à cinq litres de riz brut; et les trois pilons se meuvent en mesure et alternativement. Chacune d'elles se rejette en arrière pour relever la lourde masse, et la replonge de toutes ses forces dans le mortier, allégeant ce rude labeur par quelque refrain sauvage; mais on entend, à l'effort de sa voix, qu'elle est hors d'haleine. Lorsque l'écorce est à peu près détachée, le grain est vanné dans de larges corbeilles, puis il est remis dans le mortier et pilé de nouveau. Un demi-tour, brusquement imprimé au vase, écarte les grains non décortiqués; ces derniers s'enlèvent, et il ne reste que la portion parfaitement nette. Rude besogne qu'elles font pour leurs époux, et qu'elles font bien.

Le maïs exige beaucoup plus de travail; il est d'a-



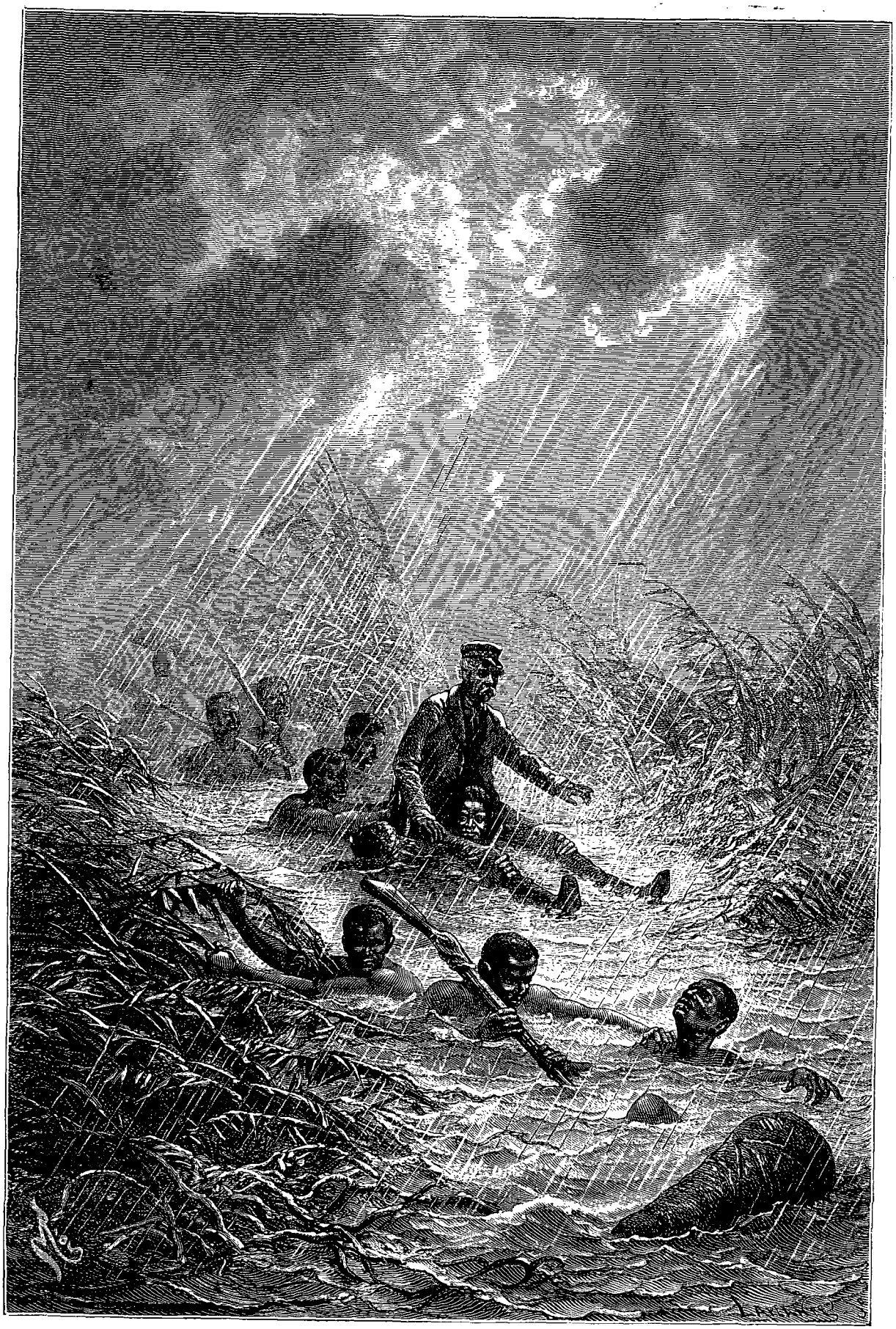
A Masoumbo : Moustiquaire de Livingstone (voy. p. 78). — Dessin de A. de Bar, d'après le texte et une gravure de l'édition anglaise.

bord mondé et vanné; on le met ensuite tremper dans l'eau pendant trois jours; puis il est repilé, revanné, broyé sur la pierre, et vanné une troisième fois pour séparer de la farine une partie granuleuse dont on fait des potages.

Lorsque Ntaoéka aima mieux nous suivre que de faire partie d'une bande d'esclaves, je lui proposai l'un de mes trois célibataires : Chouma, Gardner ou Mabrouki. L'idée la fit sourire; mais Chouma était trop paresseux pour qu'on le mît en ménage, et les deux autres d'un physique trop ingrat pour avoir une jeune et belle épouse, d'humeur un peu folâtre. Chouma promit de se réformer : s'il était paresseux, disait-il, c'était parce qu'il était garçon. En outre, certaines circonstances faisaient désirer aux autres femmes que Ntaoéka fût mariée. J'en reparlai donc à celle-ci. Chouma fut accepté, et depuis lors elle travaille sans relâche; c'est la première levée, par le froid du matin, elle fait le feu, va chercher du bois, puiser de l'eau, fait chauffer l'eau, pile, vanne, broie ou cuisine.

3 *juillet.* — Reçu un billet d'Oswell, m'annonçant la mort de sir Roderick. — C'est la première fois que je suis disposé à me plaindre; mais le cri s'échappe d'un cœur brisé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans l'eau (voy. p. 78). — Dessin de Riou, d'après le texte et une gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

5 *juillet.* — Ennuyé! ennuyé! Fatigué d'attendre; cependant les hommes que m'envoie Stanley ne peuvent être ici qu'à la fin du mois.

30 *juillet.* — Rien encore; et le temps qui passe est le meilleur pour le voyage.

31 *juillet.* — On a appris ce matin que la caravane de Kisessa était dans l'Ougogo. La mienne a choisi une autre route; cela m'a fait plaisir d'en entendre parler.

6 *août.* — Les bergeronnettes commencent à renvoyer leurs petits. Je ne peux penser qu'à une chose: quand mes gens arriveront-ils? »

Enfin, le 14 août arrivèrent les cinquante-sept hommes de la caravane attendue; parmi eux se trouvait Jacob Wainwright, qui, sachant lire et écrire, joua un rôle important à la mort de Livingstone. Les anciens serviteurs, auxquels venaient se joindre les arrivants, étaient au nombre de cinq : Souzi, Chouma et Amoda, qui accompagnaient leur maître depuis 1864, Mabrouki et Gardner, engagés en 1866. Il faut y ajouter la bonne Halimah et Ntaoéka, femmes d'Amoda et de Chouma.

Les derniers préparatifs se firent immédiatement; et, le 25 août, l'illustre voyageur reprenait la route de l'ouest. Très-brèves, ainsi que Livingstone avait coutume de les faire au début afin de mettre ses gens peu à peu en haleine, les premières étapes conduisirent la caravane en pleine forêt. Le 5 septembre, elle arrivait chez Manyéra et avait déjà des traînards. Le 8, elle campait au bord du Ngombé; le 17, elle faisait halte chez Méréra, où Livingstone fut retenu par une attaque de dyssenterie : « l'ancien ennemi, » dit-il; un ennemi invétéré, que la moindre cause faisait reparaître. A partir de ce jour, les périodes de santé devinrent très-rares pour le docteur; et le bien ne fut même plus que relatif. La caravane elle-même ne tarda pas à compter de nombreux malades.

Le 3 octobre, elle prit au sud et se retrouva dans le pays montueux. La chaleur était accablante : « Tout le monde en est fatigué, écrit Livingstone, et je me réjouis de ce que l'on marche lentement. » Le 8 octobre, il aperçut le Tanganîka; le 12, il en suivit le bord dans la direction du sud-ouest. « Notre course, dit-il le lendemain, se fait au sommet d'une chaîne parallèle au rivage; ces montagnes s'élèvent à trois cents mètres au-dessus de l'eau; elles sont boisées, mais d'arbres plutôt rabougris.

Sur toute la rive, le coton est largement cultivé; c'est la même espèce que celle de Fernambouc.

17 *octobre.* — Ici le gibier pullule; mais nos hommes ne savent tirer que pour faire du bruit.

22 *octobre.* — Les bords du Tanganîka sont formés d'une suite de baies arrondies, correspondant aux vallées qui traversent les montagnes et descendent au rivage. Des pièces de bois armées d'un fer de lance sont suspendues au-dessus du sentier, à l'intention des buffles. Toujours de nombreuses cotonneraies.

27 *octobre.* — Arrêtés à Kitannda pour acheter des vivres, qui sont très-chers, par suite de razzias désastreuses.

29 *octobre.* — Entre la montagne et le lac, il n'y a plus maintenant qu'un sentier trop étroit pour que les bagages puissent y passer. Nous sommes ici à la frontière du Fipa. La montagne, dans ses parties les plus hautes, nous domine de cent cinquante à plus de deux cents mètres; elle s'élève à quatre ou cinq cents mètres au-dessus du lac, dont la largeur, par 7° 52′ de latitude, est de vingt à vingt-cinq kilomètres

Roulements du tonnerre toute la matinée; et quelques gouttes d'eau, saluées avec joie par les marcheurs.

31 *octobre.* — Escaladé l'Ouinélao; après cela, suivi un long défilé. La population doit avoir été prodigieuse; car toutes les pierres ont été enlevées des champs, et il n'est pas un pouce de sol arable qui n'ait été cultivé. On dit que toute cette population a été balayée par les Matoutas.

1er *novembre.* — Le bruit se répand que dans l'Ouloungou, une invasion de Babemmba a détruit toutes les denrées. Ici nous demandons des vivres; mais on a tout caché dans la montagne.

3 *novembre.* — Les gens de Liemmba, craignant pour leur une ou deux vaches, leurs quelques moutons, leurs quelques chèvres, nous ont conseillé de nous rendre au village voisin : « juste derrière cette colline, et des vivres en abondance. » Quatre heures d'efforts sur les pentes les plus rocailleuses nous ont punis de notre crédulité.

6 *novembre.* — Gravi une montagne abrupte. Trop de fatigue pour le meilleur de nos ânes. Après une grimpée de quelques heures, nous avons eu sous les yeux les baies nombreuses du lac. Plus loin, nous nous sommes trouvés sur la corniche d'une falaise, d'où nos regards tombaient directement sur la nappe d'un vert sombre, que nous dominions d'une hauteur à pic de près de deux cents mètres. Vu là trois zèbres, un python et de jolies fleurs.

Envoyé à la recherche d'un sentier qui nous sorte des montagnes, car elles nous tuent.

Des bandes de martinets rasent la surface de l'eau; nous les avons déjà vues à notre premier passage; depuis lors, peu de migrations d'hirondelles. Bien que nous soyons dans la saison la plus chaude, et que toutes les plantes aient disparu, ou soient desséchées, les fleurs continuent à percer la croûte brûlante du sol; généralement elles n'ont pas de feuilles. Un gingembre pourpré, avec deux taches jaunes à l'intérieur, et d'un effet charmant, alterne avec un autre d'un jaune serin. Beaucoup d'arbres également sont fleuris.

10 *novembre.* — Fait tuer un de mes veaux pour nous emplir un peu la bouche. Sortis des montagnes du lac, nous suivons de hautes chaînes de grès et de dolomite.

19 *novembre.* — L'un de mes deux ânes est mort ce matin, évidemment des piqûres de la tsétsé. La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pluie a contribué à ce triste résultat. C'est pour moi une grande perte.

Il pleut maintenant tous les jours.

24 *novembre.* — Traversé un pays plat, autrefois boisé et dont tous les arbres sont coupés à quatre ou cinq pieds de terre, probablement en vue de la culture. Sol rougeâtre et d'une extrême fertilité. Des rangées de collines, formées par dénudation, se voient dans le lointain; elles se dirigent toutes vers le lac.

26 *novembre.* — En marche au point du jour; l'herbe était couverte de rosée et un épais brouillard voilait toute chose. Passé dans deux villages, d'où sortaient les habitants pour aller cultiver leurs terres; ils les amendent en y brûlant du bois.

29 *novembre.* — Traversé les deux bras du Louzi : le premier, sur un pont naturel formé par un figuier dont la tige a pris une direction horizontale. Dans le second bras, nous avons eu de l'eau jusqu'à la ceinture. Le Louzi est un affluent du Lofou; celui-ci prend sa source dans l'Issunga, au mont Kouitetté. Le Chambèze naît à la même place, du côté de l'est, et porte à sa naissance le nom de Louzoua.

4 *décembre.* — Par suite des razzias de M'toka et de celles de Tipo-Tipo il n'y a pas moyen de se procurer d'aliments. Nos hommes, partis d'hier en quête de provisions, n'ont rien trouvé. Les indigènes vivent de racines, de fruits sauvages et de larves d'insectes; celle du sphex maçon, retirée de sa demeure d'argile, est très-grosse et de fort bon goût.

7 *décembre.* — Nous marchons comme des gens affamés qui se rendent où il y a des vivres. Un léopard est entré cette nuit dans le camp et a mordu une femme; celle-ci naturellement a crié, l'âne s'est mis à braire et le léopard a pris la fuite.

8 *décembre.* — Pluies torrentielles et tous les jours. Visite à Kafimebé; c'est un jeune homme intelligent et d'un physique agréable, mais chez lequel les provisions manquent.

9 *décembre.* — Un homme du parti arabe, qui est en ce moment chez Kâmmba-Kâmmba, nous amène une chèvre. Il raconte qu'ils ont tué Casemmbé, auquel leur approche a été dissimulée par ses propres sujets. Sa tête et ses parures sont maintenant au bout d'une perche; sa belle femme s'est enfuie du côté de Mafoué; et les gens des Arabes font bombance dans le pays.

12 *décembre.* — Marennza nous fait présent d'un panier de farine de sorgho et d'un poulet.

La note suivante est d'une main affaiblie; l'écriture, ordinairement très-bonne, est inégale, et révèle l'effort qu'elle a coûté.

« 13 *décembre.* — Marche au sud-ouest. Malade. Cinq heures de route; passé trois cours d'eau : le Mokoboué, le Mékannda et le Méñommba, où nous sommes campés, dans un village désert.

15 *décembre.* — Pays plat, couvert d'arbres ébranchés pour faire de l'étoffe et des cendres. Beaucoup de villages abandonnés. Très-peu d'oiseaux.

16 *décembre.* — Ainsi que nous le voyons aujourd'hui dans le Lopannza et le Loléla, les rivières sont décolorées par ces pluies sporadiques. L'herbe croît rapidement; presque tous les arbres sont en plein feuillage; leur verdure est de nuances diverses; la teinte foncée prédomine, surtout le long des cours d'eau. A l'horizon, les collines sont d'un bleu sombre; ici, dans le Lobemmba, elles ont des pentes douces et une hauteur maximum de quatre-vingt-dix à cent mètres. Le grès fait saillie à leur cime. En quelques endroits, apparaît le schiste argileux, qui a l'air d'avoir été cuit ou fondu par une chaleur intense.

L'humeur belliqueuse est une des nécessités de la vie; quand un peuple ne sait pas se défendre, c'est l'abjection et la perte. Mes hommes, chez les gens pacifiques, entrent dans les cases, insultent les propriétaires et prennent ce qu'ils trouvent; je suis obligé de les battre pour les empêcher de voler; tandis que dans les villages où la population est guerrière, mes gens ont la douceur et l'honnêteté des colombes.

25 *décembre* (jour de Noël). — Je remercie Dieu de nous avoir donné son fils.

Le temps est froid; il pleut nuit et jour; on ne sèche pas.

26 *décembre.* — Marché, comme dans les étapes précédentes, parmi des collines boisées formées de schistes rouges, jaunes et verts. Chemins détrempés et glissants. Le Lofouba — quinze mètres de large et très-profond — un affluent du Loualaba, est traversé au moyen d'une passerelle. De là nous arrivons à trois villages où la fonte du fer occupe de nombreux fourneaux. Bien qu'il soit de bonne heure, la pluie nous y arrête.

Pays fortement ondulé; parfois les collines ont cent vingt mètres de hauteur. Nous montons évidemment à mesure que nous approchons du Chambèze.

3 *janvier.* — Une heure et demie à travers bois, sans route aucune; beaucoup de fougères et pas de gibier.

6 *janvier* 1873. — Temps froid et couvert; toujours de la pluie; les rivières débordent, les éponges ruissellent. Toutes les récoltes : millet, maïs, sorgho, manioc, arachides, tabac, haricots, poussent rapidement. Autour de chaque carré est une bordure saillante que l'on fume en brûlant la haie qui la surmonte, bordure sur laquelle on a planté du ricin, des gourdes, des giraumons, afin qu'ils puissent dominer l'herbe.

8 *janvier.* — Averses continues et abondantes qui nous retiennent dans le village de Moenngé. Nous approchons du lac Bânngouéolo.

Remis en marche dans l'après-midi par une pluie fine. Traversé un ruisseau : deux mètres seulement d'une rive à l'autre, mais très-profond; et, sur chaque berge, de larges éponges ruisselantes. Une heure après, nouvelle éponge; puis une rivière paresseuse de vingt-cinq à trente mètres de largeur, traversant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'autres éponges, où l'on est mouillé jusqu'au-dessus des hanches et où il y a beaucoup de sangsues.

9 *janvier*. — Après une heure de marche, nous avons passé le Nkalamouna : trente mètres de rivière et deux cents mètres d'inondation, plus deux cents mètres d'une éponge saturée d'eau courante. Nouvelle marche d'une heure qui nous a fait gagner le Lopozi. Une passerelle de douze à quinze mètres de long indiquait le chenal; au bout de cette passerelle, cent mètres d'inondation, — de l'eau jusqu'à la cuisse, — puis trois cents mètres d'éponge : après cela, deux ruisseaux et leurs marais.

Nous étions alors près du Mosâmmba; et Tchoungou, qui sait à quel point les caravanes sont nuisibles,



Matipa et sa femme. — Dessin de Riou, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

nous a fait dire de camper dans les bois ; ce que nous avons fait.

La pluie ou les nuages rendent toute observation impossible; il en est ainsi depuis un mois.

16 *janvier*.— Au moment où je me préparais à lui faire ma visite, Tchoungou m'a fait dire qu'il était absent. Vers une heure, un messager est venu m'apprendre le retour du chef; arrivés à l'enceinte, nous avons entendu de grands cris et nous avons trouvé la porte close. Parlementé, mais inutilement. Tchoungou prétend que nous voulons mettre sa tête au bout d'une perche, comme celle de Casemmbé; la terreur qu'inspirent les fusils est extrême. Nous restons pour acheter des vivres : il y a disette en face de nous.

13 *janvier*. — Détenus par le froid et la pluie, dans un village situé sur le Kalammbosi, près du Cham-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les derniers milles (voy. p. 78). — Dessin de Riou, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bèze. Jamais je n'ai eu pareil temps, excepté en allant à Loanda, en 1853.

14 *janvier*. — Deux heures de marche à pied sec jusqu'au Mozinnga : vingt-huit mètres de large, de l'eau jusqu'à la taille ; cent cinquante mètres d'éponge sur la rive droite, cinquante sur la rive gauche. Suivi cette rivière jusqu'à son embouchure dans le Kasié. Beaucoup de champs de manioc, de maïs, de millet, de sorgho, d'arachide et de voandzéia dans la forêt; tous amendés avec des cendres et entourés de grandes haies habilement faites. La flore de ces bois est très-riche : des soucis; une fleur blanche qui ressemble à la jonquille, mais sans parfum ; beaucoup d'orchidées, des asclépias de différentes couleurs; des clématites, des glaïeuls, la méthonique gloriosa, le polygala bleu et le rouge ; une herbe avec des capsules étoilées et des barbes d'un rouge brunâtre. En outre, un grand nombre de belles plantes bulbeuses à corolles bleues, et des fleurs nouvelles d'une forme délicate, mais presque sans odeur. Puis des composées, d'un beau violet ou d'un rouge de sang; des balsamines, des tradescantias d'un bel azur ou de couleur jaune ou rose ; des ombellifères superbes, jaunes et rouges; de charmants aloès, également rouges et jaunes; des papilionacées, et bien d'autres que je ne connais pas. Très-peu d'oiseaux et pas de gibier.

16 *janvier*. — Tchoungou savait que nous étions près du Chambèze et nous l'a caché : effet de la terreur des armes à feu. Arrêtés au bord du Lopopoussi qui ne peut être passé qu'en bateau. Nous avons eu ce matin une vingtaine de pirogues, mais pas une ne pouvait emmener l'âne; il faut revenir au gué que nous avions franchi dans le seul but d'obtenir de Tchoungou des renseignements sur la contrée.

22 *janvier*. — Pas de guide; les uns refusent de nous conduire, les autres veulent nous perdre. Toujours le même pays : contrée plate et submergée; des ruisseaux, des rivières qui s'élargissent en approchant du lac, et des bords spongieux de trois cents mètres et plus. Le mauvais vouloir des indigènes est d'autant plus irritant que la pluie ou les nuages empêchent de s'orienter.

23 *janvier*. — En face de nous, dépopulation complète. Il faut renvoyer aux villages de Tchituñkoué pour avoir des vivres. Je ne sais pas où nous sommes; les gens nous trompent et sans motifs, car nous agissons bien avec eux.

24 *janvier*. — De la pluie, de la pluie, de la pluie comme si elle ne devait jamais cesser. Nous atteignons une eau profonde, d'une largeur de deux cent soixante-quinze mètres, flanquée d'éponges et coulant au milieu de grands roseaux. Me porter à travers ces nappes d'eau herbues est réellement bien difficile. L'une de celles que nous avons franchies avait plus de six cents mètres de large; l'eau montait jusqu'à la bouche de Souzi. Des hommes marchaient devant nous pour courber les herbes et pour assurer la passe au bord d'une piste d'éléphants; quand mon porteur tombait dans l'un des trous de cette piste, il fallait se mettre deux pour l'en tirer. Tous les dix ou douze pas nous rencontrions une eau vive qui fuyait dans son propre canal, tandis que, sur le tout, un large courant passait à travers les herbes. Mes gens me prennent tour à tour : Souzi d'abord, cinq autres ensuite. Au bout de cinquante pas, ils sont hors d'haleine. Il nous fallut une heure et demie pour faire cette traversée. L'eau était froide, ainsi que le vent. La seconde rivière franchie, on se hâta de faire des cabanes, et l'averse éclata.

Nous sommes inquiets au sujet des vivres. Le lac est voisin; mais où aurons-nous des provisions? Notre marche est d'une lenteur désespérante. De l'eau, de l'eau, toujours de l'eau! Pour toute observation : je puis seulement reconnaître que le pays est absolument plat, que toutes les rivières s'épanchent en larges nappes bordées de marais. Tant de cours d'eau qu'il n'y a pas assez de désignations pour eux tous. »

Les derniers jours de janvier se passèrent également dans l'eau et sous la pluie, à travers un pays dépeuplé, sans provisions et sans guides. Le 29, des oiseaux chanteurs, le roucoulement des tourterelles, le cri du francolin, annoncèrent le voisinage de l'homme. On s'arrêta, et on envoya à la recherche des vivres. Le 30, après une marche de huit heures vers le sud, l'un des éclaireurs aperçut le lac, et vit de la fumée dans le lointain. Il rapporta ces nouvelles; les autres se dirigèrent vers l'endroit où s'élevait la fumée et revinrent les mains vides.

Le 1er février, Livingstone fit tuer son dernier veau et retourna au village de Tchituñkoué, où il arriva le 5. Pendant ces quatre jours, la bande vécut de racines et de champignons.

Tchituñkoué donna des guides; la marche fut reprise, toujours dans les mêmes conditions. Pas un endroit sec : l'eau ruisselait dans les chemins et la maladie s'aggravait. Nous trouvons à la date du 14 février : « Si Dieu m'accorde de finir mon œuvre, je le bénirai, bien que ce soit au prix de fatigues sans nom ; cette dernière course m'a blanchi tous les cheveux. »

Le 18, des hommes furent expédiés à Matipa pour lui demander des canots; les hommes revinrent sans avoir été jusqu'au lac. Le 22, Souzi et Chouma accompagnèrent le messager et rapportèrent de bonnes nouvelles. Ce n'était pas, comme on l'avait cru, dans une île du lac que résidait Matipa, mais au milieu des marais qui sont au nord du Bânngouéolo, et sur une éminence appelée Masoumbo (toujours une île), située par 10° 11′ de latitude. Livingstone y campa en dehors du village et pria Matipa de lui amener le reste de sa caravane. « Mes hommes doivent arriver aujourd'hui, écrit-il le 7 mars. Notre camp est propre; seulement il y a des moustiques; mais je suis complétement abrité par une moustiquaire, ce qui est un grand luxe inconnu aux Arabes.

11 *mars*. — « Attendez, me répète Matipa; Kabinnga

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

va venir et il a des canots. » Le temps n'a pour lui aucune valeur, sa femme lui brasse de la bière où il noie ses ennuis; mais les miens s'accroissent et me torturent.

14 *mars.* — Personne n'arrive. Je suis allé voir Matipa, et j'ai fait son portrait à cause de son curieux chapeau.

19 *mars.* — Il n'est arrivé qu'une pirogue. Matipa nous a encore trompés. Je me suis tranquillement emparé de son village; j'ai tiré un coup de pistolet à travers la toiture de sa case et j'ai appelé mes hommes. Matipa s'est enfui; ses gens m'ont amené trois canots, et, à onze heures, j'embarquais tous les miens.

22 *mars.* — Rien que de l'eau à perte de vue. L'inondation a de quatre à six pieds de profondeur, parfois davantage. On ne sait pas où finit la plaine, où commence le lac.

24 *mars.* — Parti avec le reste de ma bande. Poussé les pirogues avec des crocs pendant six heures, jusqu'à un îlot déboisé, où nous avons été reçus par une pluie battante : un canot retourné nous a servi de toiture. Tout est mouillé; on a froid; situation très-misérable; mais rien de terrestre ne me fera abandonner mon œuvre.

25 *mars.* — Navigation dans une mer remplie d'herbe. Le poisson abonde. Seules les fourmilières dominent; elles sont boisées. Après six heures de poussée à travers cette prairie aquatique, nous entendons la voix joyeuse des enfants. Le village est entouré de manioc planté sur des monticules faits de main d'homme.

26 *mars.* — Gagné un cours d'eau appelé Mabzihoua. Une de nos pirogues y a sombré; Amoda y a perdu une esclave. Repêché deux fusils et trois caisses de cartouches — celles-ci très-avariées. Perdu la selle de mon âne. Traversé le Loubansiouzi près de son confluent avec le Chambèze : deux cent soixante-quinze mètres de large et trois brasses de profondeur; une eau languissante. Puis le Chambèze : large de plus de trois cent cinquante mètres, profond également de trois brasses, mais avec un courant de deux nœuds à l'heure. Après cela une grande digue, formée de plantes aquatiques. Le volume d'eau est énorme. Cinq heures d'efforts, et nous nous arrêtons.

28 *mars.* — Kabinnga, le chef de la localité, me fait payer un mouton cent fils de perles : somme exorbitante. Il s'excuse en disant qu'il pleure son fils, tué par un éléphant. Cet homme-là est aussi avare que Matipa.

5 *avril.* — Navigué pendant six heures. Beaucoup de fourmilières boisées. Traversé le Lobinegéla, large de deux cent soixante-quinze mètres. Sur une carte on pourrait indiquer l'étendue de l'inondation annuelle par une ligne sinueuse, placée à cinquante ou soixante à soixante-cinq kilomètres du Bànngouéolo; cet espace serait coloré en vert tendre. Les larges estuaires pourraient être marqués d'une teinte bleue; mais il est impossible, quant à présent, de rien délimiter; l'eau est partout; elle semble arrêtée dans son cours par l'étroitesse relative du Louapoula, dont les berges perpendiculaires sont taillées dans un grès rouge.

7 *avril.* — Un lion s'est égaré dans ce monde aquatique et rugit matin et soir, comme accablé de dégoût; nous comprenons son ennui. Vogué pendant cinq heures au milieu des papyrus, des arums, des grandes herbes. Passé la nuit sur une fourmilière. Au matin, deux indigènes nous ont dit que notre bande était au sud-est : c'était probable. Mais, dans cette direction, l'eau n'a parfois que quinze pouces de profondeur, ce qui nous a obligés à traîner la pirogue toute la journée. A la fin, nous nous sommes arrêtés dans un village situé sur une branche du Mouanakazi; population bienveillante.

10 *avril.* — Je suis pâle, exsangue; les hémorrhagies ont été copieuses depuis le 31 mars et m'ont enlevé mes forces. Qu'il me soit permis d'achever mon œuvre!

12 *avril.* — Traversé le Mouanakazi. Au bout de deux heures de marche, je me suis couché, n'en pouvant plus. On m'a fait du café — avec les derniers grains — et nous sommes repartis; mais une heure après il a fallu me coucher de nouveau. J'ai cédé aux instances de mes hommes, qui voulaient me porter; et nous avons gagné Tchinama, où nous sommes campés dans un jardin. — Cultures très-étendues.

13 *avril.* — Dès que le coq et la tourterelle ont sonné le réveil, l'aigle pêcheur se fait entendre : fausset aigu et retentissant, qui paraît s'adresser à quelqu'un de l'autre monde. Une fois entendue, cette voix, qui n'a rien de terrestre, ne s'oublie jamais : elle s'attache à vous pour la vie.

Le passage du Lolotikila nous a demandé quatre heures. Puis, deux heures au sud-ouest nous ont conduits à une autre rivière, près de laquelle nous sommes campés. On voit d'interminables prairies avec des rangées d'arbres, et qui cèdent la place à des *bougas*, autres prairies annuellement inondées, que l'on reconnaît à leurs herbes terrestres. Viennent ensuite des marais couverts d'une végétation aquatique et renfermant des plantes submergées. Une espèce de mousse croît sur la plupart de ces plantes et constitue une riche pâture pour des poissons dont le museau crochu en rafle les touffes et les conduit dans la gueule.

16 *avril.* — Retraversé hier le Lolotikila. Il a fallu me porter une partie du chemin. Passé aujourd'hui le Lommbotoua : large de près de cent mètres; cours rapide et profond à travers les roseaux.

17 *avril.* — Une averse effroyable, tombée à la nuit close, a mis les tentes en pièces. J'ai beaucoup souffert; après trois heures de marche il a fallu me reposer. Traversé trois éponges. Couché au bord du Kazya.

18 *avril.* — Passé la rivière, puis deux larges marais; et forcé de m'arrêter. Très-malade toute la nuit; mais j'ai pris de la quinine, et les accidents ont cessé.

19 *avril.* — Brise fortifiante du sud-est, qui m'a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait rester à âne pendant une heure et demie. Je suis excessivement faible. Sans mon âne, je ne ferais pas cent mètres ; — ce n'est pas tout plaisir que cette exploration. Les collines de Lavousi, qu'on aperçoit, sont un soulagement pour la vue; leur forme dénote une origine ignée. Le Kazia y prend naissance et va se jeter dans le lac. Pas d'observations : je suis trop faible; c'est à peine si je puis tenir mon crayon; ma canne est un fardeau.

20 *avril* 1873, *dimanche*. — Service. Traversé l'éponge de Moennda pour avoir des vivres, et pour nous rapprocher de Mouannzabammba, le chef de cette localité. Je suis toujours excessivement faible.

Gagné le village du bord de l'éponge, à sept heures du matin.

Passé le Lokoulou en canot : longueur d'environ trente mètres; rivière très-profonde, coulant du sud-sud-est au nord-nord-ouest, à travers des marais — deux nœuds à l'heure; se jette dans le lac.

21 *mai*. — Essayé de monter à âne; mais obligé de me coucher.

Livingstone s'était fait mettre sur son âne; il tomba presque aussitôt et s'évanouit. Souzi lui enleva sa ceinture et son pistolet. Chouma courut à l'avant-garde pour arrêter les hommes qui étaient en marche. Lorsqu'il revint, le docteur lui dit : « J'ai perdu trop



Aigle pêcheur et piége à hippopotame. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

de sang et n'ai plus de force; il faut me porter. » On le mit doucement sur les épaules de Chouma, et il fut ramené au village. Le lendemain il repartait.

« 22 *avril*. — Porté en kitanda, à travers une bouga. Sud-ouest, deux heures et quart. »

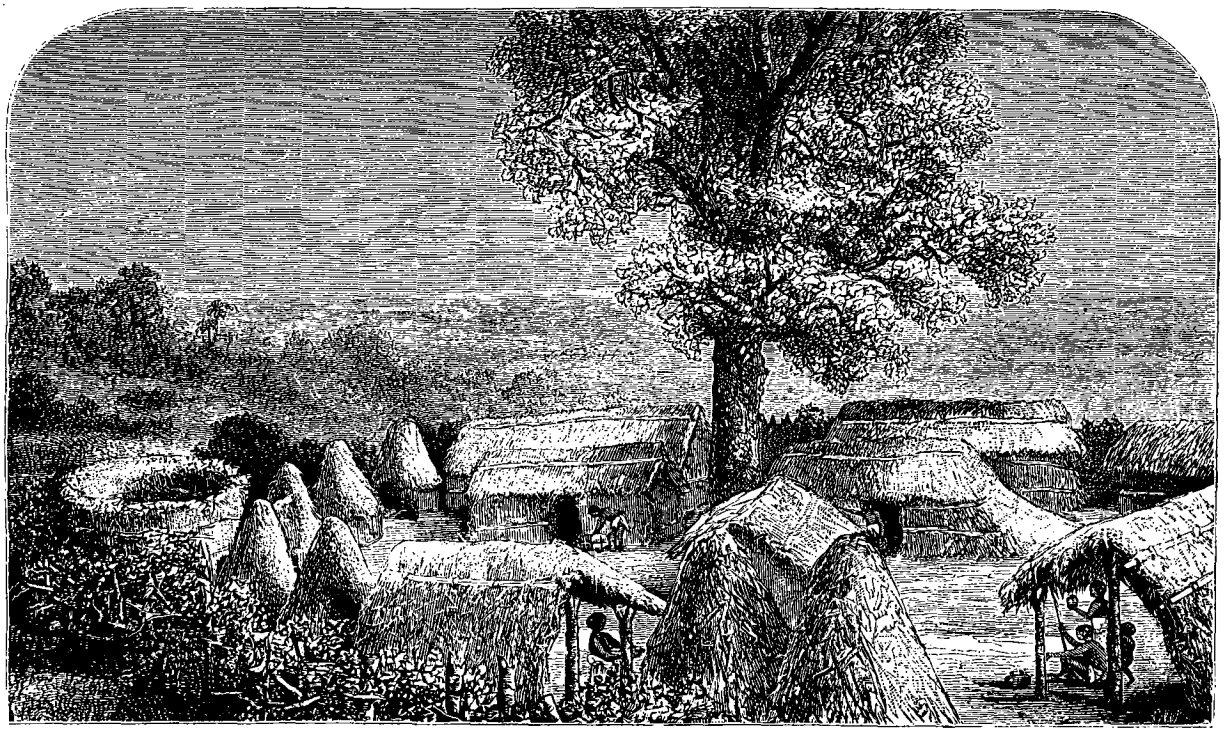
Deux pièces de bois parallèles, de sept pieds de long, et des barres transversales d'une longueur de trois pieds, formaient la charpente de cette litière. Une couche épaisse d'herbe sèche, sur laquelle on étendit une couverture, constitua le matelas. Pour protéger le malade contre le soleil, une autre couverture fut posée sur la traverse à laquelle était suspendu le brancard. On attendit pour partir que la rosée eût disparu de la tête des grandes herbes; et l'on se mit en marche.

L'étape dura plus de deux heures; elle augmenta les tortures que la dyssenterie infligeait au malade. Effrayés par l'arrivée du convoi, les gens du village prirent la fuite. Au bruit des tambours qui sonnaient l'alarme, Livingstone s'écria avec un soupir de soulagement : « Ah! nous approchons! » Songolo, Chouma, Choupéré, Adiambéri et Sôféré avaient été ses porteurs.

Pour extrait et traduction : Henriette Loreau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hala. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

LE DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE.

1866-1873. — TRADUCTION INÉDITE [1].

Le lendemain il ne put inscrire sur son journal que la date du jour : « 23 *avril.* »

Il y eut une nouvelle marche dans la prairie inondée. La caravane passa près d'un grand nombre de pêcheries destinées à retenir le poisson quand il reprendrait le chemin du lac ; mais elle n'aperçut aucun des propriétaires de ces établissements : ils se tenaient cachés ou avaient pris la fuite.

Un autre village abrita les voyageurs ; village désert et dont on ignore le nom, ainsi que du précédent, personne n'étant là pour le dire.

« 24 *avril*[2]. »

Après une heure de marche, ils firent halte dans un hameau également inconnu. La faiblesse du malade était si grande, qu'à chaque instant il fallait s'arrêter, et que Chouma était obligé de le soutenir pour l'empêcher de tomber de la litière.

« 25 *avril.* »

Une nouvelle heure de marche au sud-ouest les conduisit à un village où ils trouvèrent à qui parler. Pendant qu'on se hâtait d'arranger la hutte qui devait le recevoir, Livingstone fut déposé sous un arbre, et se fit amener l'un des villageois. Le chef était parti avec un certain nombre d'habitants ; mais ceux qui restaient semblaient n'éprouver aucune inquiétude et s'approchèrent pour entendre ce qu'on allait dire. Il leur fut demandé s'ils connaissaient une montagne où quatre rivières prenaient leurs sources. L'un des assistants dit qu'ils n'en avaient pas connaissance ; que tous ceux qui avaient l'habitude d'aller trafiquer au loin étaient morts, et que dans le pays il n'y avait pas de voyageurs. Autrefois, poursuivit l'indigène, Koutchinyama, la ville de Malennga était le lieu de réunion des marchands vouabisa ; mais ces derniers ont été chassés par les Mazitous. Avant ce temps-là, quand une expédition devait se rendre à la côte ou dans l'intérieur, les gens qui en faisaient partie se réunissaient dans la ville de Malennga pour discuter sur la

1. Suite et fin. — Voy. p. 1, 17, 33, 49 et 65.

2. Ces dates figurent dans le journal, où elles sont encore de la main de Livingstone ; il n'avait plus la force d'inscrire autre chose. La relation de cette dernière partie du voyage a été faite par M. Horace Waller, d'après le rapport de Souzi et de Chouma. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

route qu'il fallait suivre. A cette époque, dirent les villageois, on aurait eu des renseignements sur toute la contrée. — Ici Livingstone fut obligé de remercier les informateurs, leur expliquant qu'il était trop faible pour continuer l'entretien; et il les pria d'apporter toutes les denrées qu'ils auraient à vendre.

« 26 *avril.* »

Ce jour-là, ayant fait une étape de deux heures et demie, la caravane atteignit la ville de Kalounganyovou. Le chef vint à sa rencontre : il portait le costume arabe et était coiffé d'un fez rouge. Quand la bande fut installée, Souzi reçut l'ordre de compter les sacs de perles; il rapporta qu'il y en avait douze. Livingstone lui dit alors d'acheter deux grosses dents d'éléphant, parce qu'il pourrait être à court d'étoffe lorsqu'il regagnerait Oujiji, et qu'arrivé là, il trouverait à échanger l'ivoire contre la cotonnade nécessaire pour atteindre Zanzibar.

« 27 *avril.* — Je n'en peux plus, et je reste. Mieux. Envoyé acheter des chèvres laitières. Nous sommes au bord du Molilamo. »

Ces lignes sont les dernières qu'il ait écrites.

Solimané, Amisi, Hamsani et Laédé remontèrent la rive pour acheter des chèvres ayant du lait et n'en trouvèrent pas.

Le 28 avril, d'autres membres de la caravane passèrent le Molilamo et allèrent près de l'embouchure de celui-ci pour essayer d'y trouver des chèvres; ils ne furent pas plus heureux que les précédents.

Le lendemain, Kalounganyovou, escorté de la plupart des villageois, vint de bonne heure; il manifesta le désir d'obliger son hôte, dans toute la mesure du possible, et annonça qu'il se trouverait à l'endroit du passage, situé à une heure de marche.

Au moment de partir, Livingstone dit à Souzi qu'il était incapable de gagner la kitanda; la porte de la case n'étant pas assez large pour que la litière pût entrer, il fit abattre un pan de la muraille, afin qu'on vînt le prendre sur sa couche.

Sortie du village, la caravane suivit le Molilamo jusqu'à un endroit où il y avait des îles nombreuses, formées en partie par la rivière, en partie par l'inondation. Tandis que le chef, assis sur une éminence, présidait à l'embarquement, Livingstone se fit porter à l'ombre, pour y attendre que la plupart de ses gens eussent gagné l'autre bord. Vint ensuite la tâche difficile de passer le malade; le fond des canots était trop étroit pour recevoir la kitanda. Jusqu'alors Livingstone avait pu s'asseoir dans la pirogue; mais il n'en avait plus la force, et ne put supporter la douleur que lui causa la main qui essayait de l'enlever. Il dit à Chouma de se baisser, lui passa les bras autour du cou, et fut porté doucement sur le lit d'herbe qu'on avait fait dans le canot. Souzi, Chouma, Farijala et Choupéré le passèrent rapidement, et le recouchèrent avec précaution sur la kitanda.

Courant alors au village de Tchitammbo, Souzi y fit construire une case en toute hâte.

Les derniers milles que devait faire le grand voyageur s'accomplirent d'abord à travers des marais, puis en terrain sec : marche si douloureuse, qu'il demandait à chaque instant qu'on s'arrêtât. Ses porteurs croyaient ne jamais finir l'étape.

Arrivé dans une éclaircie, il les pria de le déposer par terre et de l'y laisser. Ils essayèrent de l'encourager en lui disant qu'on voyait les maisons et qu'il serait bientôt dans celle qui lui avait été faite. Ils avancèrent un peu; mais il fallut s'arrêter dans un jardin situé hors de l'enceinte, et où le malade resta pendant une heure.

Enfin ils gagnèrent le village; la maison n'étant pas achevée, ils portèrent leur maître sous la projection d'une toiture formant véranda. Presque toutes les demeures étaient vides et la caravane trouva facilement à s'abriter. Pendant qu'elle s'installait, beaucoup d'hommes, revenus du dehors, s'approchèrent de la place où reposait celui dont ils avaient entendu faire l'éloge; et, appuyés sur leurs arcs, ils le regardèrent en silence.

Une pluie fine tombait par instants, et l'on se hâta d'achever la demeure. Le lit fut posé sur un échafaudage qui le préservait du contact du sol, et placé en travers du fond arrondi de la case. Dans la baie dont il ferma l'ouverture, on plaça les ballots et les caisses; l'une de celles-ci fit l'office de table. Il y eut un feu devant la porte; et Madjouara, l'un des Nassickais, resta dans la chambre, où il coucha, pour servir le maître pendant la nuit.

Le 31 avril, Tchitammbo vint dans la matinée faire sa visite au docteur; mais celui-ci le pria de revenir le lendemain, espérant qu'il aurait plus de force pour le recevoir. Dans le courant du jour, Livingstone demanda son chronomètre, et expliqua à Souzi comment il fallait le tenir pour le remonter.

Les heures s'écoulèrent. A la nuit tombante, ceux des hommes qui devaient faire le guet allèrent s'asseoir autour des feux; les autres se retirèrent en silence, et regagnèrent leurs huttes avec la conviction que la fin était prochaine.

Vers onze heures, Souzi, dont la case touchait à celle du malade, fut appelé. De grands cris retentissaient dans le lointain. « Est-ce que ce sont nos hommes qui font tout ce bruit? lui demanda Livingstone. — Non, maître, dit le serviteur; ce sont les habitants qui chassent les buffles des champs de sorgho. »

Quelques minutes après, il dit lentement et comme en délire : « Cette rivière, est-ce le Louapoula? » Souzi lui répondit qu'ils étaient dans le village de Tchitammbo, et que la rivière voisine était le Moulilamo. Il garda le silence pendant quelque temps; puis s'adressant de nouveau à Souzi, mais cette fois dans le langage de la côte : « A combien de jours, dit-il, sommes-nous du Louapoula? — Je pense que nous en sommes à trois jours, maître. » Et une minute après, comme sous l'influence d'une douleur excessive, il fit entendre cette plainte : « Oh! dear,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

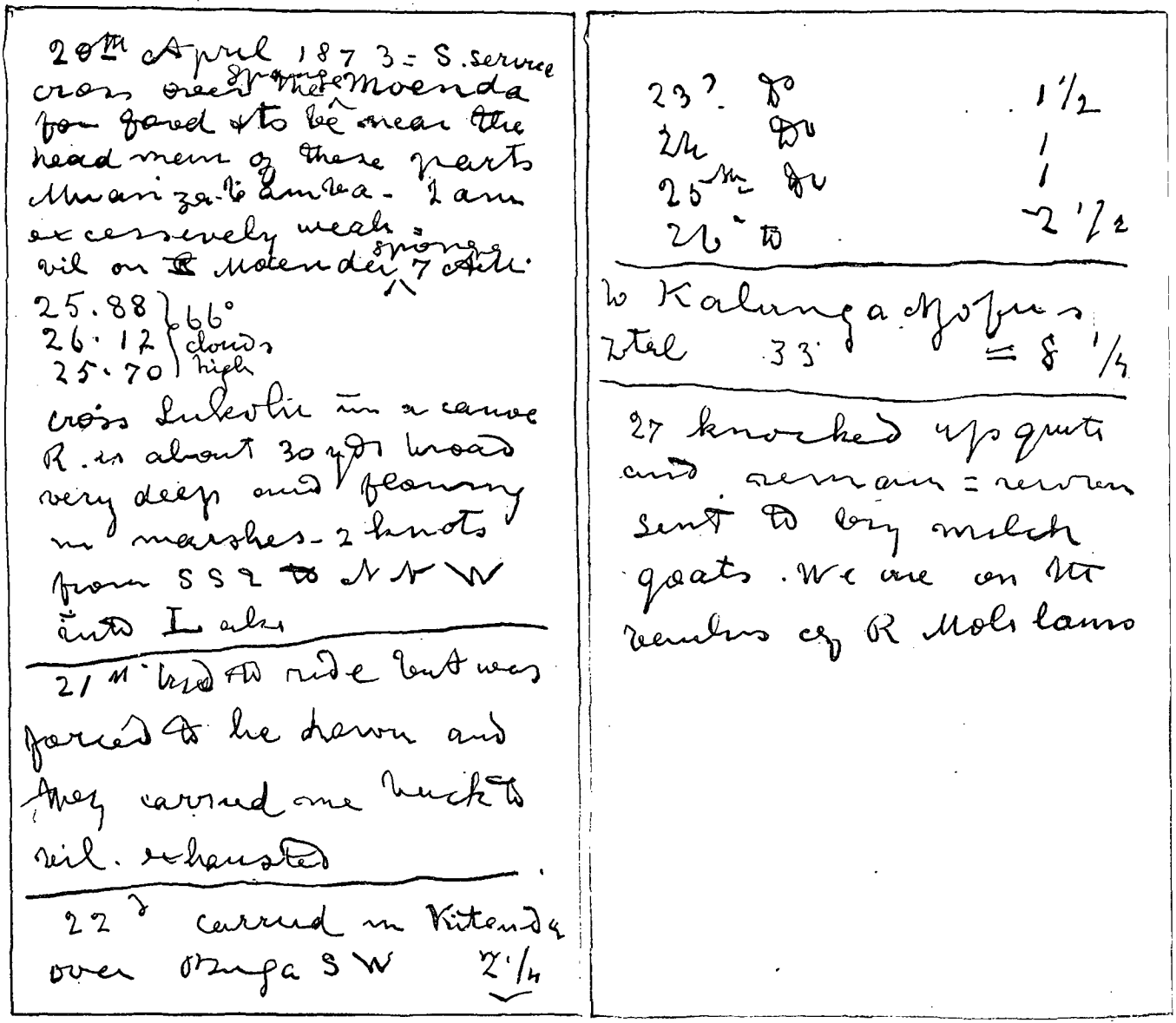
dear! à demi soupirée, à demi parlée; et il retomba dans l'assoupissement.

Au bout d'une heure, Souzi fut rappelé. Livingstone lui demanda de l'eau chaude, puis la boîte à médicaments, où il choisit du calomel, avec beaucoup de difficulté, car il semblait ne plus voir assez pour lire les étiquettes. Il fit poser le calomel auprès de lui, verser un peu d'eau dans une tasse, mettre une tasse vide à côté de l'autre, et murmura d'une voix faible : « C'est bien; maintenant vous pouvez vous en aller. »

Ce furent ses dernières paroles.

Il pouvait être quatre heures du matin, lorsque Madjouara vint trouver Souzi : « Venez voir le maître, lui dit-il; j'ai peur; je ne sais pas s'il est vivant. »

Souzi réveilla Chouma, Choupéré, Mouanyaséré et



Fac-simile des dernières lignes écrites par Livingstone.

Mathieu, et tous les six entrèrent dans la chambre. Le lit était vide. Agenouillé au bord de sa couche, la figure dans ses mains posées sur l'oreiller, Livingstone semblait être en prière; et par un mouvement instinctif, chacun d'eux se recula. « Quand je me suis réveillé, dit Madjouara, il était comme à présent; et puisqu'il ne remue pas, j'ai peur qu'il soit mort. »

Les serviteurs se rapprochèrent. Une bougie collée sur la table par sa propre cire jetait une clarté suffisante pour le bien voir. Ils le regardèrent pendant quelques instants et ne virent aucun signe de respiration. Mathieu lui posa doucement la main sur la joue — plus de doute : Livingstone était mort, et déjà presque froid.

Ils le replacèrent religieusement sur son lit; et après l'avoir couvert avec soin, ils sortirent pour se consulter. Presque aussitôt les coqs chantèrent; et comme il était plus de minuit lorsqu'il avait parlé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour la dernière fois, nous pouvons dire avec certitude qu'il expira le 1er mai, un peu avant l'aube.

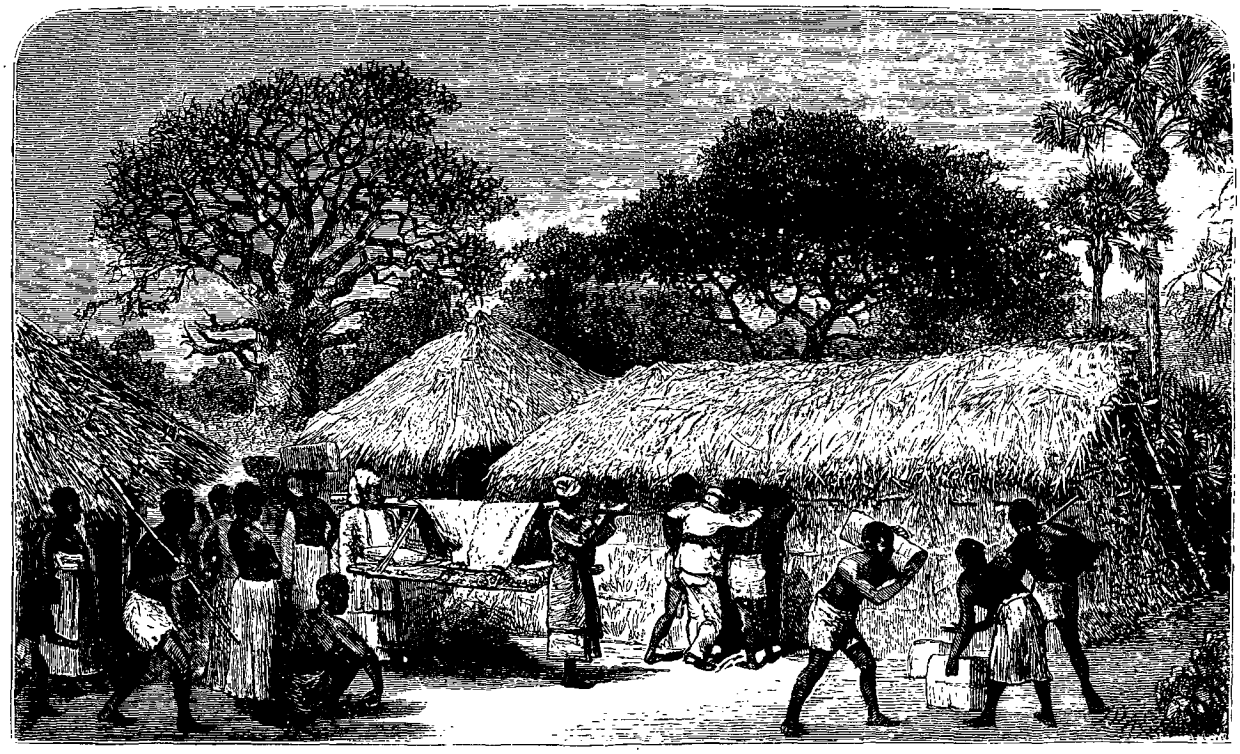
Tous les gens de la caravane furent avertis à voix basse, chacun dans sa hutte, et appelés à se réunir immédiatement.

Dès qu'il fit jour, Souzi et Chouma exprimèrent le désir que tous les hommes de la bande fussent présents à l'ouverture des caisses, afin que tout le monde fût responsable de leur contenu.

Jacob Wainwright, qui savait écrire, fut chargé de prendre note des objets dont on allait faire l'inventaire, et les bagages furent sortis de la maison.

Livingstone avait reçu autrefois, d'un vieil ami, des caisses en étain excessivement bien faites. Deux d'entre elles avaient résisté à tous ses voyages et se retrouvaient parmi les autres. On y déposa ses instruments et ses papiers, qui s'y trouvèrent à l'abri de l'humidité et des fourmis blanches. Des lettres et des dépêches commencées, dépêches nombreuses, furent jointes aux livres de notes que renfermaient ces boîtes ; et l'on ne saurait trop louer le bon sentiment qui, le maître étant mort, revêtit les moindres lignes de son écriture, d'un caractère sacré aux yeux des serviteurs. Le même soin fut pris de ses armes, de sa montre, de ses instruments, de sa Bible, de son livre d'église, de tout ce qui lui avait appartenu, de tout ce qui lui avait servi.

Ce ne fut pas sans effroi que les plus éclairés envisagèrent les obstacles qui, tout d'abord, se dressaient devant eux. Ils connaissaient l'horreur superstitieuse



Village improvisé. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

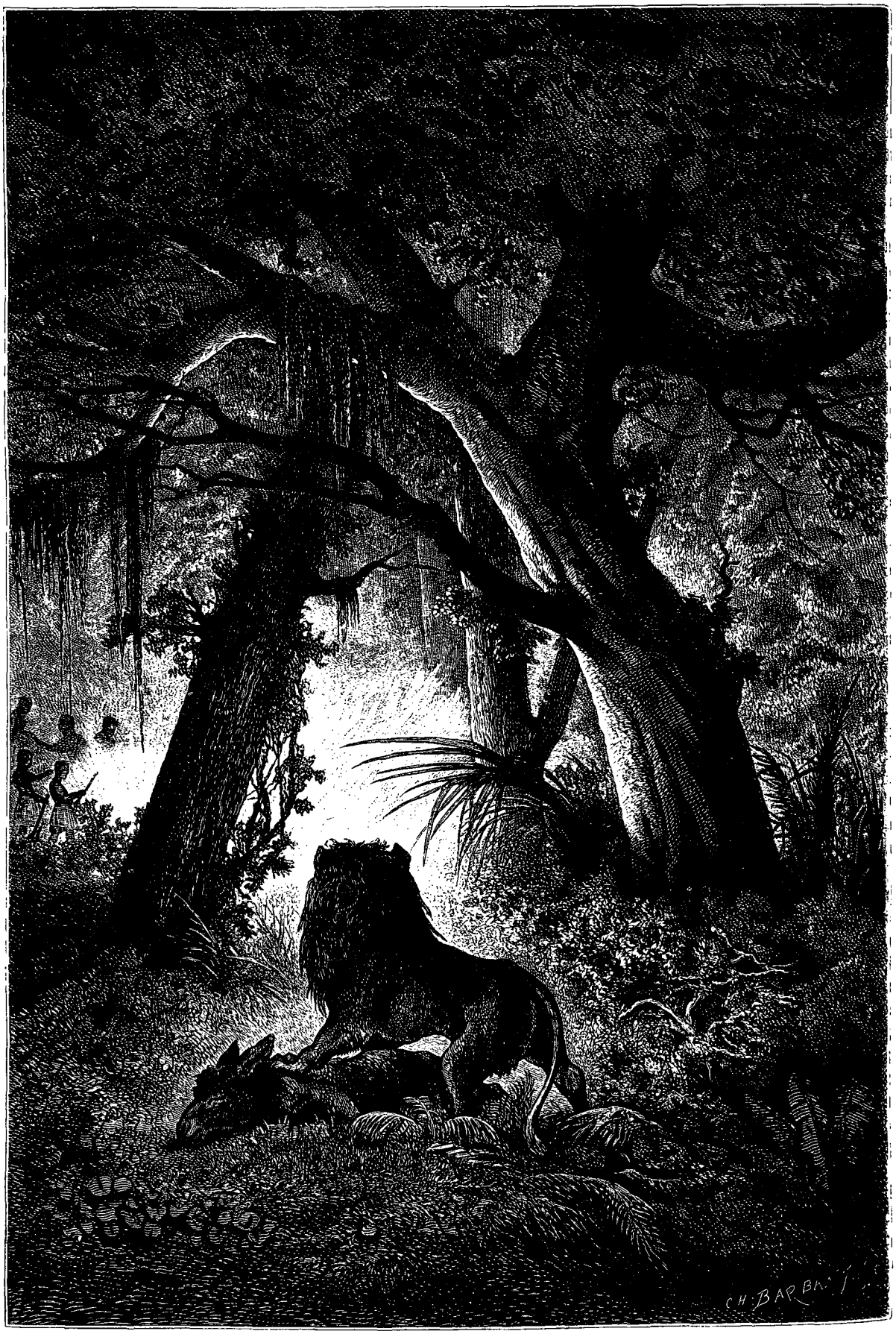
qu'inspirent les morts aux tribus dont ils étaient entourés. Pour ces tribus, les défunts emportent dans la tombe un esprit de vengeance qu'ils exercent contre les vivants. L'invasion, la maladie, les accidents, tous les maux leur sont attribués, et la religion du pays n'a d'autre but que d'apaiser leur colère. Cette croyance admise, il n'est pas étonnant que chefs et peuples fassent un mauvais parti aux étrangers qui perdent chez eux l'un des leurs : il y a là danger public ; l'avoir causé est une grave offense ; et qui pouvait dire ce qui résulterait de cette manière de voir?

Réunissant de nouveau leurs camarades, Souzi et Chouma leur exposèrent la situation et leur demandèrent conseil. Il leur fut répondu sincèrement et d'une voix unanime : « Vous êtes nos anciens dans les voyages et les fatigues ; devenez nos chefs ; nous promettons de vous obéir, quels que soient les ordres que vous donnerez. »

A partir de ce moment, Souzi et Chouma peuvent être regardés comme ayant conduit la troupe ; et c'est à leur connaissance du pays, à celle des tribus dont ils traversèrent le territoire, surtout à la discipline et à l'union qu'ils surent maintenir dans la caravane qu'on doit l'heureuse issue de l'entreprise.

Tous furent d'avis de cacher la mort du maître à Tchitammbo, car elle pouvait leur faire imposer une si forte amende qu'ils n'auraient plus le moyen de gagner la côte. Il fut ensuite décidé que, quoi qu'il pût advenir, le corps serait rapporté à Zanzibar. Pour cela on résolut de le déposer secrètement dans une hutte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mort d'un vieux serviteur (voy. p. 87). — Dessin de A. de Bar, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que l'on ferait à quelque distance du village, et où seraient prises les mesures nécessaires à l'exécution du projet.

Des hommes furent envoyés immédiatement pour couper du bois, d'autres allèrent chercher de l'herbe, tandis que Chouma se rendait auprès de Tchitammbo et lui disait que, s'il voulait bien le permettre, leur caravane, n'aimant pas à vivre au milieu des cases, irait s'établir en dehors de l'enceinte.

Le chef donna son consentement. Mais dans le courant du jour deux hommes de la bande allèrent aux provisions et divulguèrent le secret. Tchitammbo en fut immédiatement informé; il accourut à l'endroit où se construisaient les huttes, et, s'adressant à Chouma : « Pourquoi, lui demanda-t-il, ne m'avez-vous pas dit la vérité? Votre maître, je le sais, est mort la nuit dernière. Vous avez eu peur de me l'apprendre; mais ne craignez rien. Moi aussi j'ai voyagé; je suis allé plus d'une fois à la côte avant que la route fût pillée par les Mazitous. Je sais que la mort frappe souvent les voyageurs, et qu'en voulant regagner votre pays vous n'avez pas de mauvaise intention. »

Rassuré par ces paroles, Chouma lui dit que leur projet était de préparer le corps et de l'emporter avec eux. Le chef répondit qu'ils feraient mieux de l'enterrer tout de suite, car ils entreprenaient une chose impossible. Mais ils persistèrent dans leur résolution; et le défunt, placé sur la kitanda et soigneusement voilé, fut porté dans la nouvelle case.

Le lendemain, Souzi alla trouver le chef et lui offrit un présent qui reçut bon accueil. Il est juste de dire qu'ils parlent tous avec gratitude de la conduite de Tchitammbo à leur égard, et qu'ils dépeignent celui-ci comme « un bel homme au cœur généreux. » D'après son conseil, il fut décidé que l'on rendrait au mort les honneurs funèbres usités dans le pays; et toutes les dispositions furent prises en conséquence.

Au moment voulu, Tchitammbo, accompagné de ses épouses et à la tête des gens du village, se rendit au nouvel établissement. Un grand morceau d'étoffe rouge lui couvrait les épaules, et la draperie blanche de cotonnade indigène dont les naturels s'entourent les reins lui descendait jusqu'à la cheville. Tous les hommes de sa suite avaient des arcs, des flèches et des lances, mais pas d'armes à feu. Deux tambours joignirent leurs batteries aux lamentations des femmes, cris déchirants que n'oublie jamais celui qui les a entendus, et au milieu desquels, suivant l'usage des caravanes, se succédaient les volées de mousqueterie des gens du défunt.

Jusque-là on n'avait pas touché au corps. Après la cérémonie, une case de forme ronde fut bâtie à vingt-cinq ou trente mètres de la maison. Construite de manière à défier les attaques des bêtes féroces, cette case resta découverte pour que l'air et le soleil pussent y entrer largement. Des pieux et des branchages, profondément plantés près à près, lui formèrent une enceinte. On construisit les huttes des porteurs à côté de cette bâtisse, et une forte estacade entoura le village.

Saféné, l'un des hommes de la bande, avait fait l'acquisition de beaucoup de sel chez Kalounganyovou; on le lui acheta moyennant seize rangs de perles. Il y avait un peu d'eau-de-vie dans les provisions du docteur; et, avec cela, ils espéraient conserver le corps.

Farijala, qui à Zanzibar, étant au service d'un médecin, avait eu l'occasion de voir faire des autopsies, fut chargé de l'embaumement; il y fut aidé, sur sa demande, par Carras, l'un des Nassickais. Au moment où ils allaient commencer arriva un pleureur de profession. Ce dernier avait aux chevilles les anneaux portés en pareille circonstance et formés d'un chapelet de capsules séminales remplies de petits cailloux. Ainsi paré, l'homme du deuil se mit à danser en chantant d'une voix lente et monotone, accompagnée du craquètement de ses anneaux :

« Lélo koua Ennghérésé,
« Mouana sisi oa kônnda.
« Tou kamb' tamb' Ennghérésé. »

(Aujourd'hui est mort l'Anglais,
Qui avait des cheveux différents des nôtres.
Venez tous à la ronde voir l'Anglais.)

L'œuvre terminée, le pleureur et son fils, qui avait pris part à la danse, se retirèrent avec un présent convenable.

On prit alors les restes émaciés du maître et on les porta dans la case découverte. Souzi, Chouma et Mouanyaséré déployèrent une couverture épaisse qu'ils tendirent au-dessus des opérateurs, et sous laquelle ceux-ci accomplirent leur tâche.

Tofiké et Jacob Wainwright étaient présents. D'après la demande qui lui en avait été faite, Jacob avait apporté son livre de prières, et se tenait à part contre le mur d'enceinte.

L'excessive maigreur de Livingstone avait permis de garder sa dépouille jusqu'alors : ce n'était plus qu'un squelette recouvert de peau. Les viscères furent enlevés avec soin et remplacés par du sel; Farijala mit de l'eau-de-vie dans la bouche et sur les cheveux; puis le corps fut laissé dans la hutte.

La boîte de fer-blanc où avaient été déposés le cœur et les autres organes fut alors pieusement enterrée dans une fosse de quatre pieds de profondeur, creusée à l'endroit même; et, en présence de la troupe tout entière, Jacob Wainwright fit lecture de l'office des morts.

Toutes les vingt-quatre heures, la précieuse dépouille, sur laquelle on veillait sans cesse, était changée de position; mais à tout autre moment, il n'était permis à qui que ce fût d'en approcher.

Au bout de quatorze jours, pendant lesquels rien ne troubla la tranquillité de la caravane, le corps parut suffisamment sec. On l'enveloppa de calicot; un myonga fut écorcé, et dans le cylindre qui en résulta on plaça les restes du voyageur. Autour de ce cercueil fut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cousu un morceau de toile à voile ; on ficela une forte perche au précieux ballot, afin qu'il pût être porté par deux hommes, et on le revêtit d'une couche épaisse de goudron.

A la demande de Souzi et de Chouma, Jacob grava sur l'arbre au pied duquel reposait le cœur du maître, le nom de Livingstone et la date de sa mort. En outre, on érigea près de la tombe deux poteaux massifs, reliés au sommet par une traverse formant linteau, et cette porte fut badigeonnée avec le goudron qui avait été donné au docteur par M. Stanley pour l'entretien de sa barque. Au moment du départ, Souzi et Chouma recommandèrent au chef du village d'avoir bien soin de faire ôter l'herbe qui pousserait autour du mvoulé porteur de l'inscription, pour que cet arbre fût préservé de l'incendie annuel, qui, de proche en proche, gagne les bois. Enfin ils donnèrent au chef une grande caisse qui avait contenu du biscuit, et y ajoutèrent quelques journaux devant lui servir à prouver aux voyageurs futurs qu'un homme blanc était venu dans son village. Tchitammbo promit de veiller à la conservation de l'arbre et de la porte ; mais il ajouta qu'il espérait que l'Anglais auquel il devait les montrer ne se ferait pas attendre, parce qu'une invasion des Mazitous, qui le menaçait toujours, l'obligerait à s'enfuir ; que le mvoulé serait alors abattu pour faire un canot, et qu'il ne resterait plus aucun signe.

Toutes ces mesures étant prises, les gens de Livingstone se mirent en route dans la direction du Louapoula. Mais il y eut bientôt parmi eux de graves symptômes de maladie. L'un d'abord resta en arrière, puis un autre ; la file s'égrena, et le soir du troisième jour la moitié de la caravane était hors d'état d'avancer. Quelques heures après, tous étaient plus ou moins affectés de douleurs dans la figure et dans les membres, douleurs accompagnées d'une grande prostration, qui, chez les plus malades, allait jusqu'à l'incapacité absolue de se mouvoir.

Souzi était gravement attaqué, Songolo à l'article de la mort ; Kaniki et Bahéti, deux des femmes, expirèrent en quelques jours. Tous paraissaient être au plus mal.

Ce ne fut qu'au bout d'un mois qu'ils purent repartir.

Remis en marche, ils arrivèrent le même jour à l'un des villages frontières de l'Ilala ; mais le lendemain plusieurs d'entre eux étaient repris de douleurs, et il n'y avait pas à songer au départ.

Mouanamazoungou, chez qui se trouvait la caravane, savait ce qui s'était passé au village de Tchitammbo ; cependant il fut d'une grande bonté pour les gens de la bande : pas de jour qu'il ne leur fît un présent sous une forme ou sous une autre. Quant aux villageois, ils montraient beaucoup de répugnance à entendre parler de la mort de Livingstone ; mais ils n'en furent pas moins très-obligeants. Trois buffles, tués par Farijala aux environs du bourg, permirent de reconnaître leurs services et augmentèrent leurs dispositions favorables. Dans toute l'Afrique, la viande et le bon vouloir vont toujours de compagnie ; il n'est pas de chasseur généreux qui ne puisse compter sur l'assistance des indigènes.

Quelques bracelets d'airain et un peu de calicot procurèrent une vache à la caravane ; et le vingtième jour de cette deuxième halte, causée par la maladie, on se remit en marche pour le nord.

Les eaux du Louapoula, si avidement cherchées, ne tardèrent pas à être en vue. Prenant alors un guide, les voyageurs furent conduits au prochain village. Tchisalamalama, qui en était le chef, leur offrit des canots pour passer la rivière. Ils estiment que, pour un homme simplement chargé de son fusil, la distance du Molilamo au Louapoula est de cinq jours de marche : ce qui représente de deux cents à deux cent cinquante kilomètres.

En écoutant ce qu'ils rapportent de la puissante rivière, on jette instinctivement les yeux sur le sombre fardeau que passait une des pirogues. Avec quelle ardeur il eût examiné cet effluent du lac, celui dont la dépouille le traversait alors, et qui, dans les dernières heures de son séjour ici-bas, se préoccupait de l'atteindre !

D'après Souzi et Chouma, ayant toute compétence pour établir cette comparaison, le Louapoula aurait, à l'endroit où ils l'ont passé, le double de largeur du Zambèze à Choupanga, ce qui lui donnerait dix kilomètres et demi d'une rive à l'autre. Ils traversèrent, d'abord à la gaffe, un espace couvert de roseaux ; puis, à la rame, une eau profonde et transparente, d'une largeur de près de quatre cents mètres ; ensuite une seconde étendue herbeuse, suivie d'un autre chenal profond, auquel succéda, après une nouvelle bande de roseaux, un courant moins large que le précédent ; puis ils retrouvèrent, comme au départ, une eau basse où abondaient les grandes herbes. Juste en amont du point où ils passèrent, se trouvaient deux îles. En somme, faisant tour à tour usage de la gaffe et de la pagaie, il leur fallut deux grandes heures pour franchir cette énorme rivière qui porte au nord le trop-plein du Bànngouéolo.

Ils s'arrêtèrent de l'autre côté du Louapoula, et, suivant leur habitude, construisirent, à côté des leurs, une hutte pour l'âne du maître. Au milieu de la nuit, un grand vacarme, auquel s'ajoutaient les cris d'Amoda, éveillèrent le camp. Tous les hommes se précipitèrent vers l'endroit d'où le bruit s'était fait entendre : l'écurie était effondrée et l'âne ne s'y trouvait plus. Une profonde obscurité les enveloppait ; ils prirent à leur feu des tisons flambants, allumèrent les grandes herbes, et virent un lion à côté de la pauvre bête, qui était morte. Ceux qui avaient leurs fusils les déchargèrent, et le lion prit la fuite.

La victime fut laissée dans la forêt ; mais deux pirogues étant restées près du bivac, il est probable que le corps du fidèle serviteur alla régaler, le jour même, les gens de Tchisalamalama.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'étape suivante se fit dans l'eau et dans la bourbe; et les voyageurs s'estimèrent fort heureux de la rencontre d'une fourmilière, où ils s'établirent pour la nuit.

Le lendemain, ils gagnèrent le village de Kahouinnga. D'après ce qu'ils racontent, celui-ci est un homme de grande taille, d'une couleur extrêmement claire et possédant le seul fusil qu'ils aient vu dans ces parages.

Ils arrivèrent ensuite chez N'Kossou, dont la résidence était beaucoup plus considérable. Les habitants, appelés Kaouinndés, possédaient autrefois une grande quantité de gros bétail, réduite maintenant à peu de chose par les incursions des Vouanyamouézi.

Nous ferons observer que la race bovine de cette région est entièrement dépourvue de bosse, et a beaucoup d'analogie avec les races écossaises. Souzi et Chouma, se trouvant à une exposition d'agriculture, signalèrent avec étonnement la ressemblance que leur offraient les taureaux à courtes cornes et ceux d'Alderney avec les bêtes bovines des rives du Bânngouéolo.

N'Kossou fit présent d'une vache à la caravane ; il restait à s'en emparer : le troupeau est tellement

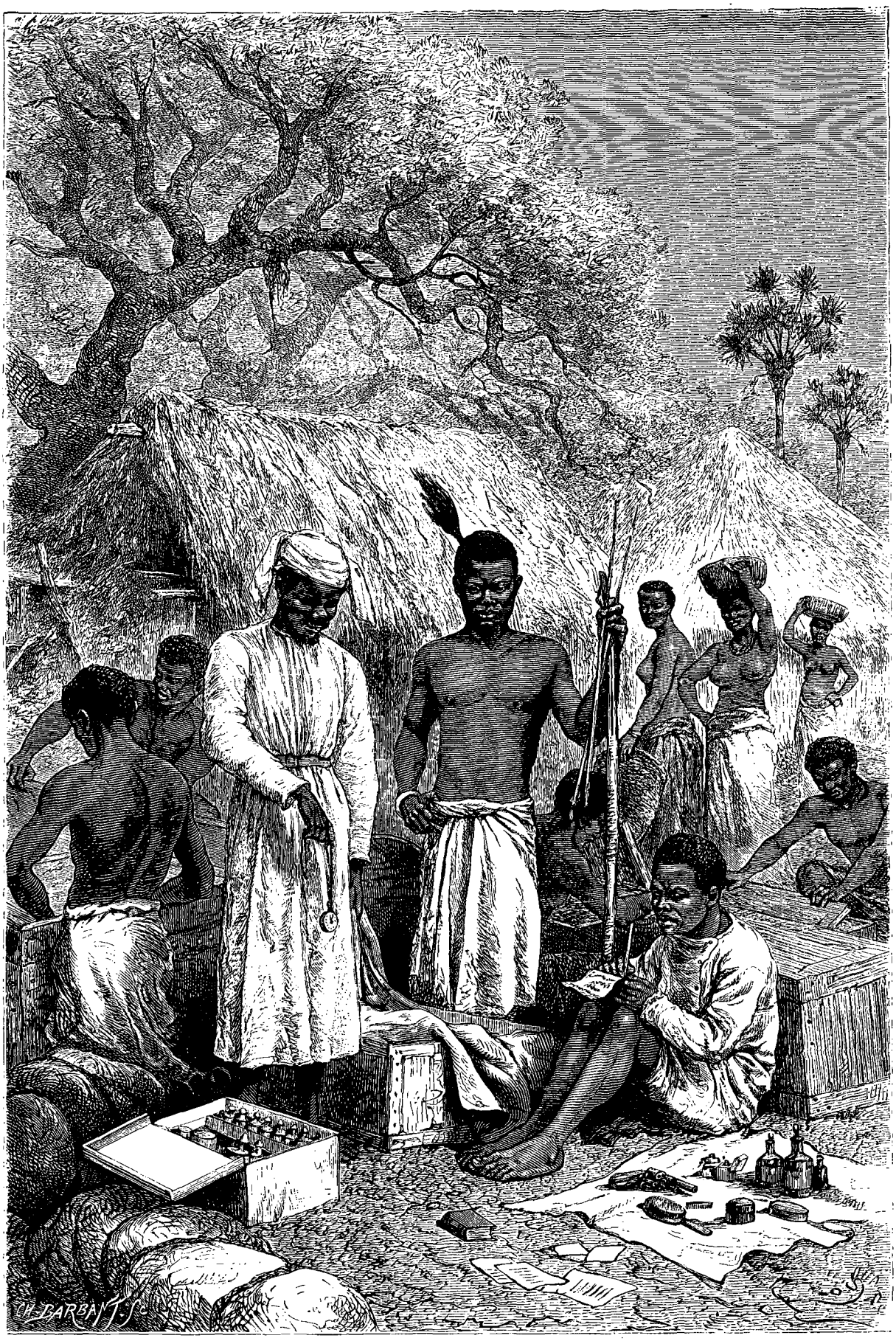


Mort de Livingstone, au village de Tchitammbo (voy. p. 83). — Dessin de Riou, d'après le texte.

sauvage, qu'une chasse en règle est nécessaire chaque fois qu'on veut avoir du bœuf. Saféné et Mouanyaséré prirent leurs fusils et se chargèrent de la bête. Chasseur expérimenté, le second devait réussir ; mais Saféné, au lieu de toucher la vache, atteignit un indigène et lui brisa la cuisse. Que ce fût un malheur pur et simple, personne n'en doutait; seulement en Afrique cela ne suffit pas pour que le fait soit impuni. Le chef dit aux voyageurs qu'une amende devait être payée au père du blessé. Toutefois il admit qu'ayant ordonné à ses gens de ne pas se tenir à l'endroit où la vache serait tirée, la blessure n'avait eu lieu que par suite de l'oubli de ses ordres ; et la chose en resta là.

Le procédé chirurgical employé pour guérir la fracture mérite qu'on s'y arrête. Un trou de deux pieds de profondeur et de quatre pieds de long fut creusé de manière que le blessé pût y être assis, les jambes étendues. On banda la cuisse fracturée avec une grande feuille, que l'on assujettit par un lien, et le patient fut déposé dans la fosse qui venait d'être ouverte. Celle-ci fut ensuite comblée, de telle sorte que l'homme se trouva enterré jusqu'à la poitrine. Un lit de vase recouvrit la terre dont la fosse était remplie ; et sur la couche humide on entassa des bûchettes auxquelles on mit le feu, juste au-dessus de la fracture. Pour empêcher le blessé d'être suffoqué par la fumée, on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Souzi. Chouma. Jacob Wainwright.

L'inventaire après la mort de Livingstone (voy. p. 83). — Dessin de Riou, d'après le texte. (Les portraits de Souzi, de Chouma et de Jacob Wainwright ont été exécutés d'après des photographies.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dressa devant lui une natte en guise d'écran; puis on attendit. Bientôt la chaleur se communiqua aux membres enterrés. Beuglant d'effroi et inondé de sueur, le patient les suppliait de le tirer de la fosse; mais on ne le déterra que lorsque les autorités le jugèrent à propos. Enlevé du trou, le malheureux fut retenu par des mains vigoureuses, tandis que deux hommes tiraient de toutes leurs forces sur le membre fracturé. Des attelles, préparées avec soin, furent alors placées autour de la cuisse et liées solidement. Les villageois dirent à Chouma que depuis qu'on venait chez eux avec des fusils, ils traitaient de cette manière toutes les blessures graves produites par les balles, et le faisaient avec succès.

Quittant la résidence de N'Kossou, les voyageurs allèrent coucher dans un autre village appartenant au même chef, et gagnèrent ensuite le territoire des Vouahoussi. Ils y furent repoussés, n'obtenant d'autre réponse à leurs demandes qu'un : « Passez votre chemin, » qui n'admettait pas de réplique. Nul doute que la nature de leur charge funèbre n'entrât pour beaucoup dans cette façon d'agir.

Trois fois de suite ils campèrent dans la forêt, où, par bonheur, ils commençaient à trouver des endroits secs.

Le chemin, qui se déroulait parallèlement à la rive du Bânngouéolo, se rendait en ligne directe au village de Tchaouenndé, dont ils étaient alors à peu de distance. Quand ils en approchèrent, Amoda et Sabouri, suivant la coutume, furent expédiés au chef, pour le prévenir de l'arrivée de la caravane, et lui demander la permission d'entrer dans son village. Comme ils ne revenaient pas, Chouma partit avec Mouanyaséré afin d'apprendre la cause du retard.

La nouvelle ambassade ne reparaissant pas non plus, les hommes reprirent leurs fardeaux et suivirent les traces des envoyés. Pendant ce temps-là, Chouma et Mouanyaséré trouvaient sur la route Amoda et Sabouri qui leur racontèrent que la ville était grande, entourée d'une estacade, et qu'il y avait, tout à côté, deux gros bourgs d'une égale importance. Comme ils entraient dans la ville, on y faisait orgie de bière. En arrivant près du chef, Amoda avait posé son fusil contre le mur de la case principale : cela en toute innocence; mais le fils de Tchaouenndé, qui alors était ivre, l'avait pris de très-haut et avait demandé insolemment au messager comment il osait faire pareille chose. Tchaouenndé avait arrêté la querelle; mais il y avait des menaces dans l'air, et les deux envoyés étaient partis.

Les quatre hommes rejoignirent la bande, racontèrent leur insuccès, et l'on s'arrêta pour tenir conseil. Il n'y avait là aucun bois; se disperser pour aller chercher les matériaux d'un camp, c'était offrir aux villageois surexcités l'occasion de piller les bagages; bref, on résolut de gagner la ville.

Arrivés à l'estacade, les voyageurs s'en virent refuser la porte : « Descendez la rivière, leur criait-on, et campez sur le bord. » Ils répondirent qu'ils étaient fatigués, que le soleil baissait et qu'ils ne trouveraient pas sur la rive de quoi s'abriter pour la nuit. La réponse fut toujours la même. Safené dit à ses camarades : « Pourquoi discuter avec ces gens-là? Entrons d'une manière ou de l'autre. » Et repoussant les hommes qui se tenaient dans le passage, il traversa le couloir, tandis que Mouanyaséré et Chouma, escaladant l'enceinte, lui ouvraient la porte qu'il franchit avec toute la troupe.

Les gens de la caravane cherchaient des huttes pour y déposer leurs ballots, quand le même ivrogne qui avait engagé la querelle prit son arc et tira sur Mouanyaséré. Celui-ci appela les autres, qui s'emparèrent du tireur. Aussitôt le cri s'éleva que le fils du chef était en péril; et une lance jetée par un indigène atteignit Sabouri à la cuisse : ce fut le signal de la mêlée.

Tous les habitants quittèrent la ville; les tambours battirent le rappel, et, des villages voisins, accoururent des légions d'hommes armés de lances, d'arcs et de flèches. L'assaut commença immédiatement contre les gens de la caravane restés dans l'enceinte. N'tchisé reçut une flèche dans l'épaule, à travers la palissade, et N'tarou fut blessé à la main.

Les choses prenaient une tournure désespérée. Mettant le corps de Livingstone et tous les ballots au fond d'une case, les assiégés firent une sortie dans laquelle ils tuèrent deux indigènes et en blessèrent plusieurs. Il était à craindre que les habitants ne revinssent pendant la nuit avec de nouveaux renforts Dans cette pensée, les voyageurs les poursuivirent, s'emparèrent des villages voisins, mirent le feu à six autres, passèrent la rivière, et tirèrent sur les canots qui se dirigeaient en toute hâte vers le lac, par le Lopopoussi.

Nos hommes revinrent coucher dans la ville, où ils se barricadèrent, et où, trouvant des chèvres, des moutons, des volailles et une immense quantité de grain, ils prirent une semaine de repos.

Le dernier jour un villageois se présenta; il leur cria du dehors de ne pas brûler la ville du chef : car tout le mal était venu de la faute du fils de celui-ci, dont tous les habitants regrettaient la mauvaise conduite.

Les trois marches suivantes eurent lieu à travers cette frange de prairies inondées qui entoure le Bânngouéolo, et sans offrir aux voyageurs d'autre endroit que la jungle pour y passer la nuit.

Le quatrième jour, ils atteignirent le village de Tchama, où, la femme de Souzi étant prise par la fièvre, ils firent une halte de quarante-huit heures.

De là, après une nuit passée dans la plaine, ils gagnèrent les huttes éparses de Ngoummbou. Un groupe d'étrangers, de nations diverses, en majeure partie des Vouabisa, y abattaient des arbres et défrichaient le sol pour le mettre en culture. Ces colons firent bon accueil à la caravane, bien que la nouvelle de ce qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'était passé au village de Tchaouendé leur fût déjà parvenue.

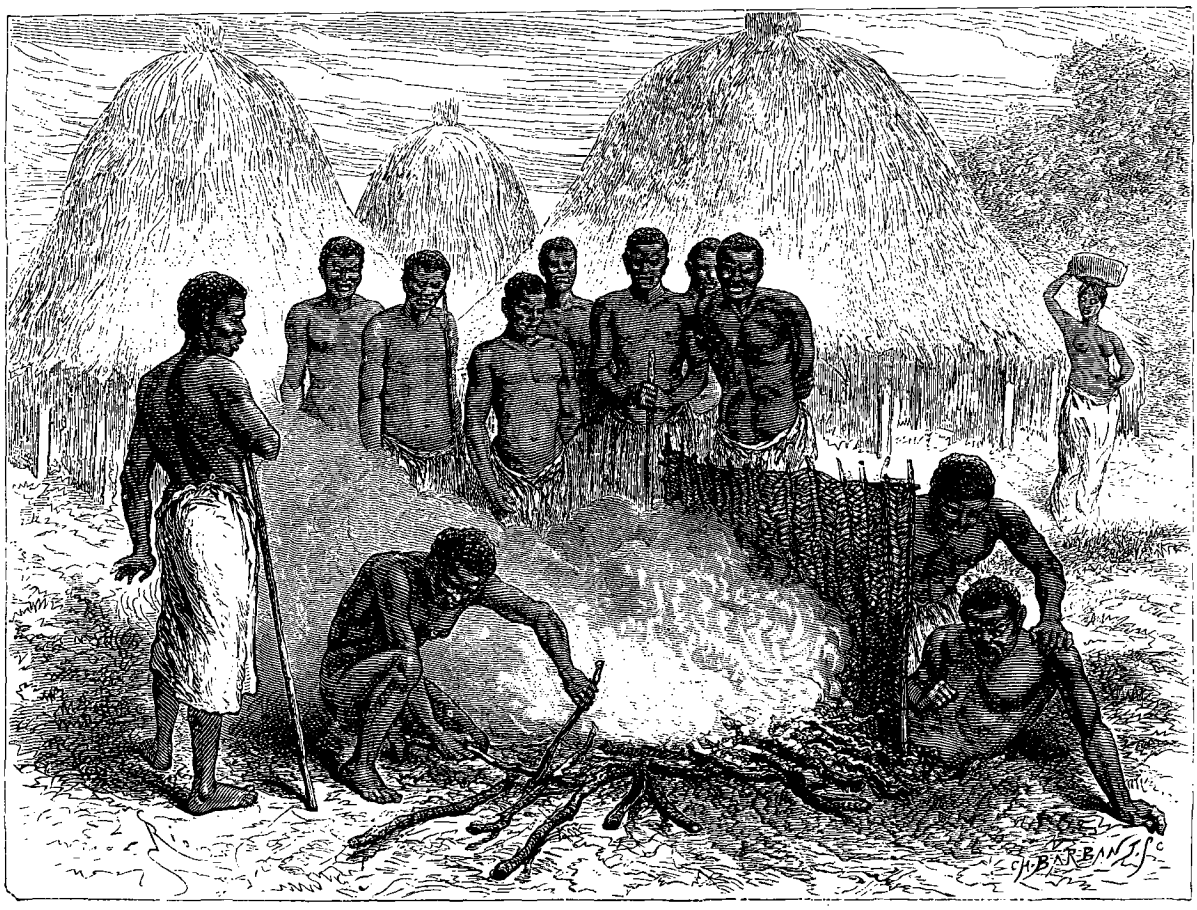
Le lendemain, les voyageurs couchèrent de nouveau à la belle étoile ; et le jour suivant ils gagnèrent le Mpammba, rivière importante qui est uñ affluent du Lopopoussi.

Ils étaient alors près de la résidence de Tchihouaï, grand village avec estacade et fossé. Comme toujours, ils arrivèrent enseignes déployées, le drapeau anglais porté par Madjouara en tête de la caravane, et celui de Zanzibar à l'un des premiers rangs de la troupe. Un indigène s'en formalisa ; et la lutte allait s'engager, lorsque survint un homme influent qui arrangea l'affaire.

Trois nouvelles étapes menèrent la bande chez un oncle de Tchihouaï. Elle campa ensuite deux fois dans la jungle, gagna la résidence de Tchoungou, et, le lendemain, atteignit le bourg de Kapécha, où elle s'était arrêtée avec Livingstone ; elle retrouvait là le sentier qui devait la conduire au Tanganika.

Il y avait alors au village de Kapécha, des Vouanyamouézi qui, pour le moment, faisaient du fil de fer et du fil de cuivre.

A partir du Louapoula jusqu'au Lopopoussi, les



Procédé chirurgica (voy. p. 88). — Dessin de Riou, d'après le texte.

voyageurs avaient marché à l'est, parallèlement à la côte septentrionale du Bânngouéolo, qu'ils avaient alors à leur droite. Pour gagner la ville de Tchaouenndé, ils avaient tourné le dos au lac et s'étaient dirigés vers le nord, direction qui les avait conduits chez Kapécha, et qu'ils suivaient toujours, retraversant beaucoup de villages cités par Livingstone.

A peu d'exceptions près, ils reçurent partout bon accueil. Lorsqu'ils arrivèrent près du Kalonngosi, Tchama leur envoya un message pour leur dire de transmettre ses ordres aux gens des bords de la rivière, afin qu'on les passât de l'autre côté sans qu'ils eussent rien à craindre. Tous les environs étaient ruinés et frappés de terreur par suite des razzias perpétuelles qu'y faisaient les gens de Kâmmba-Kâmmba.

Comme ils se rendaient au village du fils de M'sama, les voyageurs rencontrèrent quatre hommes qui allaient trouver Tchama de la part de l'Arabe afin d'en obtenir des hommes pour une attaque projetée contre les gens de Kanntannga. La requête devait être refusée ; Kâmmba qui le savait bien, s'en offenserait, — histoire du loup et de l'agneau, — et Tchama serait dévoré pour avoir eu l'audace de refuser quelque chose à un homme aussi puissant. Tel est souvent le cours de la politique indigène. L'Itahoua se trouvait déjà sous la coupe du bandit de Zanzibar. Des réquisitions étaient faites

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partout au nom de celui-ci; et les petits chefs, bien que tributaires de Nsama, se tournaient du côté du plus fort.

Toutefois les gens de Livingstone furent bien accueillis par l'Arabe. John, un des Nassickais, avait disparu la veille. Souzi envoya à sa recherche, et l'on resta chez Kâmmba-Kâmmba pour attendre de ses nouvelles. Quelques-uns pensaient qu'il avait déserté; les autres craignaient qu'il ne lui fût arrivé malheur. Toujours est-il qu'on le chercha pendant cinq jours, battant le pays dans toutes les directions, et qu'on n'entendit jamais reparler du pauvre John.

Les gens de la ville s'entretenaient toujours de la mort de Casemmbé : on se rappelle que, peu de temps auparavant, celui-ci avait été tué par Kâmmba-Kâmmba et Pemmba-Motou; mais ce qui intéressait beaucoup plus la caravane, c'était d'entendre dire que des Anglais, ayant à leur tête le propre fils de Livingstone, avaient été vus à Bagamoyo.

La marche était maintenant plus facile, et les voyageurs reconnurent bientôt qu'ils traversaient la ligne de faîte : le Lovou courait devant eux vers le Tanganîka, tandis que le Kalonngosi prenait la direction contraire pour aller rejoindre le Moéro.

A mesure qu'ils avançaient, ils voyaient diminuer la terreur inspirée par Kâmmba-Kâmmba. Ils se trouvaient alors chez les Mouammbés, où l'Arabe n'avait pas fait d'incursion.

Tchoungou, un jeune chef, avait été fort impressionné par Livingstone, lorsque celui-ci avait exploré ses parages. Oubliant les préjugés de sa race à l'égard des morts, il ne vit dans les restes du défunt qu'un sujet de douleur, et donna à la caravane toutes les marques de bienveillance qui étaient en son pouvoir. Assoumani, généralement heureux à la chasse, tua un buffle près du village. D'après la loi, qui, à cet égard, est strictement observée dans toutes les parties de l'Afrique, Tchoungou avait droit à l'une des épaules. S'il se fût agi d'un éléphant, la dent qui se serait trouvée près du sol lui aurait appartenu sans conteste. Les voyageurs réclamèrent la totalité de la bête, faisant observer que la faim avait également ses lois, et Tchoungou leur céda volontiers sa part.

Bientôt la caravane gagna la pente rapide qui descend au Liemmba et arriva chez Kasakalahoué. C'était à cette place que Livingstone avait passé plusieurs mois lors de sa première venue au lac Tanganîka. Le village n'avait plus qu'un petit nombre de ses anciens habitants; mais ceux-ci accueillirent les voyageurs d'une façon hospitalière et pleurèrent la perte de celui qu'ils avaient aimé.

Avançant de jour en jour, sans faire d'autre halte que celle du repos quotidien, la troupe tourna l'extrémité du lac. Elle se souvint des difficultés de la route qui suit les hauteurs dont le Tanganîka est bordé; et prenant cette fois beaucoup plus au levant, elle trouva sur son passage une quantité de hameaux déserts, qui, presque tous les soirs, lui offrirent un asile.

Comme elle arrivait au Fipa, deux hommes lui apprirent que le chef, appelé Kafoufi, tenait extrêmement à ce que le mort n'approchât pas de sa résidence. Bientôt, en effet, les voyageurs rencontrèrent un guide envoyé au-devant d'eux, et qui les mena hors du territoire, en leur faisant faire un détour considérable.

Ils marchèrent ensuite trois jours sur le Lamebalamefipa, chaîne de montagnes abruptes qui traverse le pays de l'est à l'ouest, et qui paraît avoir une altitude d'environ douze cents mètres. Lorsque, de la plus élevée de ses passes, on regarde au pied des hauteurs, on aperçoit un grand lac qui s'étend vers le nord; mais lorsqu'on est descendu, au lieu d'une nappe d'eau, c'est une plaine brillante, couverte d'incrustations salines que traverse le sentier. Toutefois la caravane n'y rencontra pas les difficultés que lui faisait craindre l'aspect du terrain. Il y avait là de petits villages, habités presque tous par des chasseurs d'éléphant; et si elle était saumâtre, l'eau du moins n'était pas rare. Enfin le gibier pullulait, principalement la girafe et le zèbre; et les lions faisaient grande chère dans ces riches quartiers.

C'est dans cette plaine que le tribut fut réclamé à la bande pour la première fois; mais le chef ne lui demanda que quatorze rangs de perles et n'exigea pas d'étoffe.

Dans les villages, il fut dit aux voyageurs qu'à peu de distance, sur la droite, il y avait un lac salé, moins vaste que le Tanganîka, et appelé *Bahari ya Mouarouli*, ou mer de Mouarouli, nom du grand chef qui en habite les rives.

Peu de temps après, les gens de Livingstone devaient traverser le Likoua, dont l'eau saumâtre leur monta jusqu'à la poitrine, et qui est un affluent du Mouarouli. Comme ils en approchaient, ils virent en face d'eux une longue file d'individus qui se dirigeaient aussi vers la rivière. Dans l'ignorance où ils étaient des intentions des survenants, ils se divisèrent sur-le-champ en trois corps. Le premier groupe, précédé du drapeau arabe, alla au-devant des étrangers. Chouma, à la tête de la seconde division, resta à peu de distance de la première, pendant que Souzi, se jetant dans la jungle avec quelques hommes, fit rapidement une sorte de hutte où fut cachée la dépouille du maître.

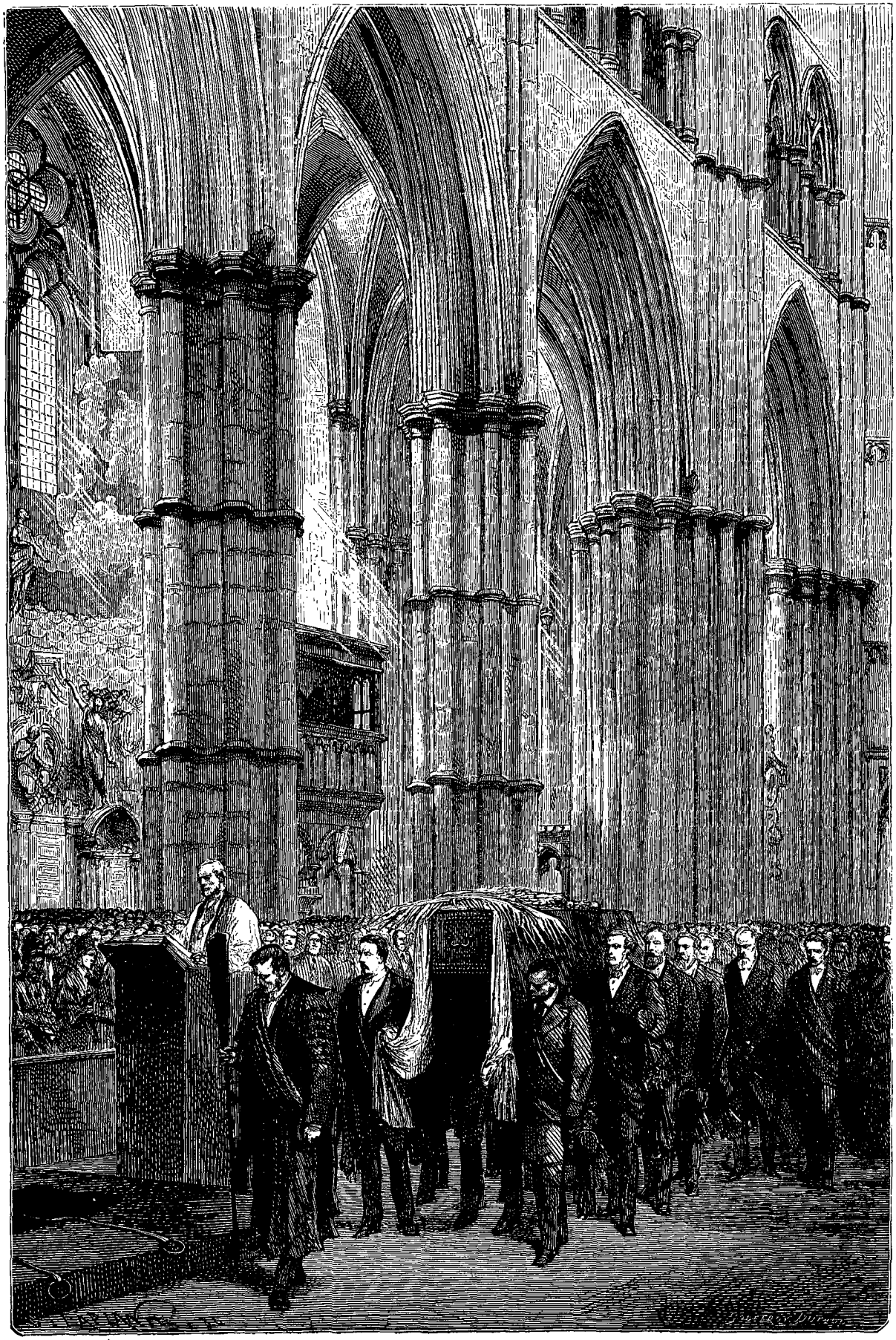
Mais les craintes n'étaient pas fondées : c'était une caravane à destination du Fipa, où elle allait chasser l'éléphant et acheter de l'ivoire et des esclaves. Elle dit à nos voyageurs que la mort de Livingstone était déjà connue dans l'Ounyanyembé, et ajouta, à la grande joie des voyageurs, que le fils du docteur et deux autres Anglais étaient maintenant à Kouihara.

Le pays où la rencontre avait lieu ressemblait à une immense saline. L'un des gens de la bande y recueillit une charge de très-bon sel.

Chemin faisant, la caravane eut à payer de légers tributs. Kammpama exigea quatre dotis ou huit brasses d'étoffe. Kanônngo en demanda six.

Celle-ci était voisine du Luonngoua, rivière tumultueuse, bondissant parmi les rochers et formant de pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Funerailles de Livingstone à l'abbaye de Westminster. — Dessin de Godefroy Durand, d'après son croquis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fonds bassins transparents, qui hébergent des hippopotames.

Un buffle tué par Mouanyaséré, au moment où la viande était rare, créa de bons rapports avec les gens de Kanônngo, et les voyageurs passèrent trois jours dans la ville. Sur ces entrefaites arriva une autre caravane, qui confirma la présence des trois Anglais dans l'Ounyanyembé. La nouvelle fit partir les gens de Livingstone, qui pressèrent le pas jusqu'à fondre en une seule deux étapes du voyage précédent.

A Baoula, Jacob Wainwright, le lettré de la bande, fut chargé de mettre par écrit les circonstances douloureuses de la mort du maître; et Chouma, accompagné de trois autres, prit les devants pour aller porter ce récit à l'expédition anglaise. Il atteignit l'établissement arabe sans encombre, le 20 octobre 1873. Le lieutenant Cameron fut alors mis au courant de tous les détails du décès, non-seulement par la lettre de Jacob, mais par les réponses que lui fit Chouma, en présence du docteur Dillon et du lieutenant Murphy.

Ce fut pour les messagers un grand désappointement de ne pas trouver le fils de Livingstone parmi les membres de l'expédition; mais ils reçurent de Cameron tous les témoignages d'une extrême bonté.

Après s'être reposés pendant un jour, les envoyés allèrent rejoindre leur bande, qui ne tarda pas à gagner Kouihara. Tous les Arabes, suivis de leurs esclaves, se rendirent au-devant d'elle, et accompagnèrent le corps, qui fut déposé dans ce même tembé où les mois d'attente avaient paru si longs à l'explorateur. Puis les arrivants furent soumis à l'interrogatoire que subissent tous les gens des caravanes et que, pour la plupart, ils sont très-capables de soutenir

Les arrivants trouvèrent l'expédition anglaise à court d'objets d'échange; toutefois le lieutenant Cameron jugea que la première chose à faire était de pourvoir aux besoins de ces hommes qui venaient d'accomplir la tâche si difficile de rapporter non-seulement les restes de celui qu'il devait secourir, mais encore tout ce que possédait leur maître à ses derniers moments.

Concevant des doutes sérieux sur la possibilité de faire traverser l'Ougogo à la précieuse dépouille, et pensant que le voyageur avait souhaité plus d'une fois de reposer sur la terre d'Afrique, le lieutenant Cameron fit part de ses inquiétudes aux chefs de la caravane et leur proposa d'enterrer le corps dans l'Ounyanyembé; mais, plus que jamais, les fidèles serviteurs persistèrent dans leur idée que tous les risques devaient être courus pour rapporter le maître à son pays natal; et il ne fut plus question d'enterrement à Kouihara.

Nous n'avons pas à commenter la fin de l'expédition anglaise, dont, par le fait, l'œuvre se trouvait terminée. On sait que le lieutenant Cameron, libre de ses mouvements, continua sa route dans l'intérieur, tandis que ses compagnons, affaiblis par la maladie, reprirent tous deux le chemin de la côte.

Quatre ballots d'étoffe, laissés dans l'Ounyanyembé par le docteur en prévision du retour, avaient été remis à la caravane, qui maintenant pouvait partir. Si des obstacles devaient être opposés à son passage, ce serait évidemment chez les Vouagogo; et il fut décidé qu'elle éviterait la route principale qui traverse le territoire de cette peuplade agressive.

Enfin la bande quitta Kouihara. Le lendemain du départ, la femme de Choupéré fut prise de maladie; on s'arrêta, et le séjour, qui dura jusqu'à ce que la malade pût voyager, fut assez long.

A Kasékéra, où ils arrivèrent à la fin de la seconde étape, les voyageurs virent que les habitants répugnaient à admettre chez eux le corps du défunt, et ils s'établirent en dehors du village. La nouvelle les précédant partout, il était certain que les dispositions deviendraient de plus en plus hostiles, et que leur précieux fardeau serait en danger. Ils tinrent conseil, et leur parti fut pris immédiatement. Enfermés dans la hutte où le corps avait été déposé, ils le sortirent de son enveloppe, qu'ils enterrèrent dans le fond même de la case. Leur plan était de donner le change aux villageois, en leur faisant croire qu'ils avaient renoncé au projet de porter leur maître à Zanzibar, et qu'ils le renvoyaient à Kouihara. Pour cela, Souzi et Chouma allèrent dans la forêt écorcer un n'gombé. Dans ce nouvel étui, coupé de moindre longueur, ils placèrent le corps; et le tout fut empaqueté et ficelé de manière à offrir l'aspect habituel d'un ballot de cotonnade. Ils coupèrent ensuite des brins de mapira de cinq pieds et demi de long, les arrangèrent en fagot, bandèrent celui-ci avec de l'étoffe, en ayant soin de lui donner l'apparence d'un mort qui va être enterré. Quand ils eurent fini, ils plièrent un papier en forme de lettre, et le mirent dans un bâton fendu, suivant la méthode qu'emploient dans le pays les porteurs de dépêches. Enfin six hommes des plus fidèles furent chargés ostensiblement de transporter le corps du maître dans l'Ounyanyembé. Leur départ eut lieu avec toute la solennité convenable, et les habitants ne soupçonnèrent pas la ruse. Quand les porteurs n'eurent plus à craindre d'être aperçus, ils ouvrirent le paquet, dispersèrent dans la jungle les baguettes de mapira, et enterrèrent l'enveloppe; marchant ensuite dans l'herbe pour ne pas laisser de trace, ils revinrent, la nuit, rejoindre la caravane chacun isolément.

Ne craignant plus rien, les gens de Kasékéra invitèrent la bande à venir loger chez eux. Les voyageurs acceptèrent. Un affreux événement devait graver dans leur mémoire le souvenir de cette halte, et ajouter un nom de plus à ceux des victimes de l'Afrique. A peine la bande était-elle dans le village, qu'arriva le docteur Dillon. La fièvre, dont tous les membres de l'expédition souffraient depuis leur arrivée dans l'Ounyanyembé, avait revêtu chez lui sa forme la plus grave; et quelques heures après, dans un accès de délire, il se tuait d'un coup de carabine. Il est enterré à Kasékéra.

Souzi et ses compagnons se remirent en marche, veillant plus que jamais sur le ballot sacré, dont personne ne soupçonnait le contenu. Ils avaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sieurs étapes depuis leur départ de Kasékéra, lorsque, en passant dans un endroit où il y avait des rochers, ils perdirent une petite fille de leur caravane, et de la façon la plus tragique. La pauvre enfant, qui s'appelait Losi, marchait gaiement, portant sur la tête un vase rempli d'eau, quand un serpent s'élança à travers le sentier, la mordit à la cuisse, et rentra dans une cavité de la jungle voisine. On fit usage de tous les moyens dont on disposait; mais bientôt la pauvre petite avait l'écume à la bouche, et au bout de dix minutes elle était morte.

Comme ils arrivaient à Zanzibar, les gens de Livingstone se virent accoster par un Arabe, qui leur dit qu'il venait de l'Ounyanyembé, et que sur la route, au même endroit rocheux, un de ses hommes avait été mordu par le même serpent, et d'une manière aussi fatale. Tandis que les gens de sa bande cherchaient une place pour enterrer leur camarade, ils trouvèrent la tombe de Losi; et les deux victimes reposent l'une à côté de l'autre.

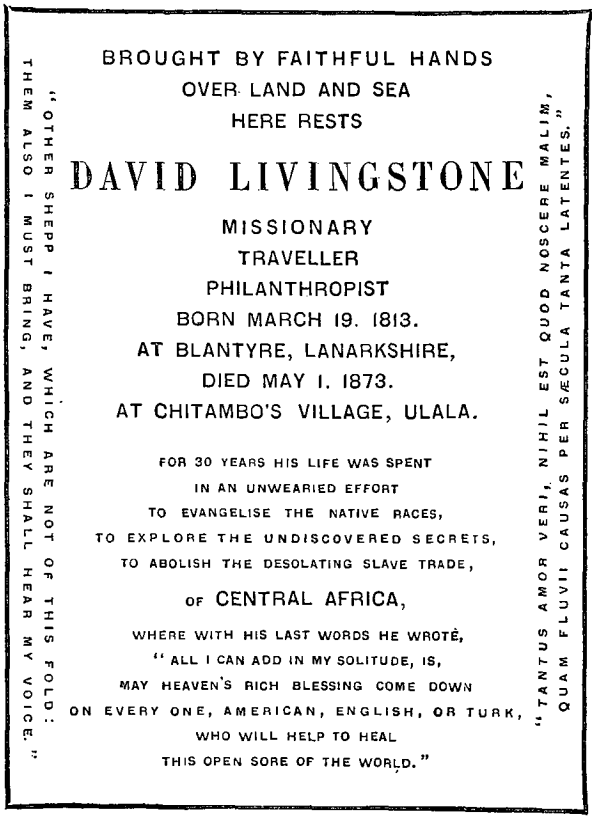
D'après Souzi, à qui il était déjà connu sous le nom de *boubou*, nom qu'on lui donne à Choupanga, ce serpent a douze pieds de long; il est d'une teinte foncée sur le dos, a le ventre bleu sale, et porte sur la tête des marques rouges pareilles aux barbillons d'un coq.

Enfin nos voyageurs aperçurent les maisons de Bagamoyo, ville de la côte, et peu de temps après l'un des croiseurs de l'escadre anglaise amena le capitaine Prideaux, vice-consul britannique : la tâche de la caravane était accomplie.

Des trente-six individus qui avaient quitté Zanzibar avec Livingstone, huit ans auparavant, cinq seulement répondirent à l'appel : Souzi, Chouma et Amoda, qui étaient au service du docteur depuis 1864; et deux Nassickais : Abram et Mabrouki, emmenés de Bombay en 1865.

Citons également Ntoaéka et Halima, les deux servantes que le docteur avait prises dans le Manyéma, et qui suivirent sa dépouille jusqu'au rivage, où elles furent laissées.

On est surpris d'entendre dire qu'il ne leur a pas été donné d'accompagner dans l'île celui dont elles se séparaient avec tant de peine. Ntoaéka n'avait pas cessé de mériter l'éloge que le maître a fait de son travail et de son activité; et l'année précédente, il écrivait à propos d'Halima : « Elle est extrêmement bonne; toujours attentive, propre et honnête, ne laissant rien dérober; c'est la meilleure jante de la roue. Quand nous arriverons à Zanzibar, je lui achèterai une maison et un jardin. »



Inscription sur la pierre du tombeau de Livingstone[1].

Nous espérons qu'il est toujours temps de rappeler que ceux qui ont passé avec Livingstone les dernières années de sa vie ont droit à notre gratitude.

Si le désir de connaître dans tous leurs détails les derniers moments d'un véritable grand homme a pu être satisfait, si les derniers travaux de Livingstone fournissent aux géographes de nouveaux aperçus, de nouvelles théories, c'est à ces fidèles serviteurs que nous le devons, et principalement à Souzi et à Chouma; car sans l'intelligence et la fermeté qui présidèrent à la marche de l'escorte, jamais les restes et les derniers écrits du voyageur ne seraient arrivés jusqu'à nous. Le succès d'une pareille entreprise semblera merveilleux à tous ceux qui connaissent l'Afrique et les difficultés dont la caravane a dû être assaillie à chaque pas de son voyage.

C'est au mois de février 1874 que la dépouille de Livingstone atteignit Zanzibar. Elle fut remise aux soins de M. Arthur Laing, ainsi que les papiers et les effets du docteur, et arriva en Angleterre le 16 avril,

1. « Rapporté par des mains fidèles sur terre et sur mer, ici repose D. Livingstone, missionnaire, voyageur, philanthrope; né le 19 mars 1813, à Blantyre, comté de Lanark, mort le 1er mai 1873, au village de Tchitammbo, à Ilala. Pendant trente ans, sa vie fut dépensée en infatigables efforts pour évangéliser les naturels, explorer les contrées inconnues, abolir le commerce d'esclaves qui désole l'Afrique centrale, où parmi ses dernières paroles il écrivit : « Puissent les bienfaits célestes descendre sur quiconque, Américain, Anglais ou Turc, aidera à guérir cette plaie saignante du « monde. »

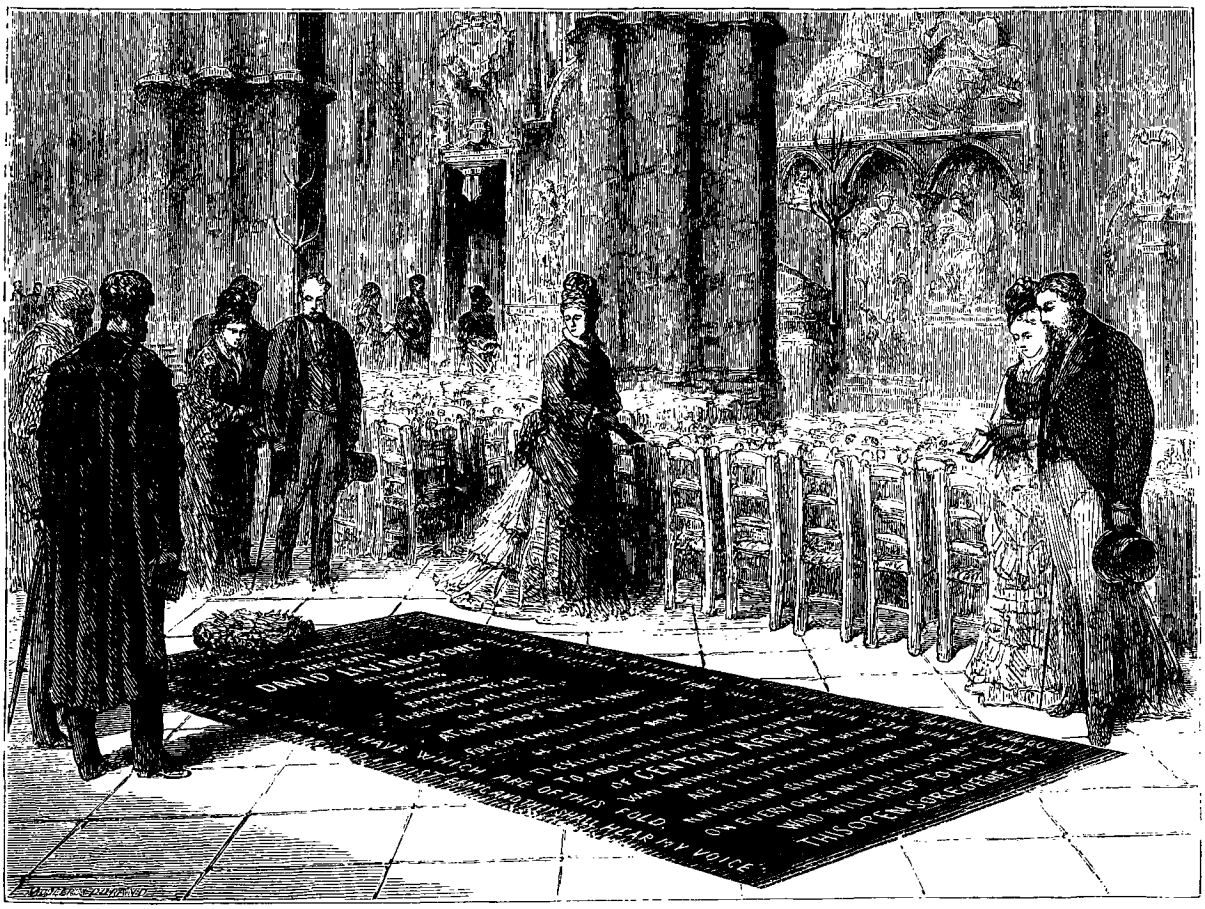
Sur le côté gauche, un verset de la Bible : « J'ai d'autres brebis « qui ne sont pas de ce bercail; elles aussi je dois les ramener, « et elles entendront ma voix. »

Sur le côté droit, deux vers latins : « Ce que je voudrais le « plus passionnément connaître, tant le vrai me tient à cœur, ce « sont les sources de ce fleuve, inconnues depuis tant de siècles. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à bord du *Malwa*, qui l'avait reçue à Aden. Transportée de Southampton à Londres, elle y fut examinée par sir William Fergusson et par les amis de Livingstone. La fausse articulation du bras gauche, résultat de la morsure d'un lion qui, en 1843, avait broyé l'humérus près de l'épaule, ne laissa pas de doute sur l'identité du corps.

On sait que les restes de Livingstone ont été inhumés dans l'abbaye de Westminster, le 18 avril 1874. Les coins du poêle étaient tenus par sir Thomas Steele et par N. Webb, anciens amis du voyageur, qui les avait reçus dans le midi de l'Afrique où ils étaient allés chasser les grands animaux du désert ; par M. Oswell, grand chasseur également, et qui fit avec Livingstone la découverte du lac N'gami ; par MM. le docteur Kirk, naturaliste de l'expédition du Zambèze ; Waller, membre de la mission du Haut-Chiré ; Young, commandant de la première expédition envoyée à la recherche de Livingstone ; Henri Stanley, qui le retrouva à Oujiji, et Jacob Wainwright, représentant de la



Tombeau de Livingstone dans l'abbaye de Westminster. — Dessin de Godefroy Durand, d'après le monument.

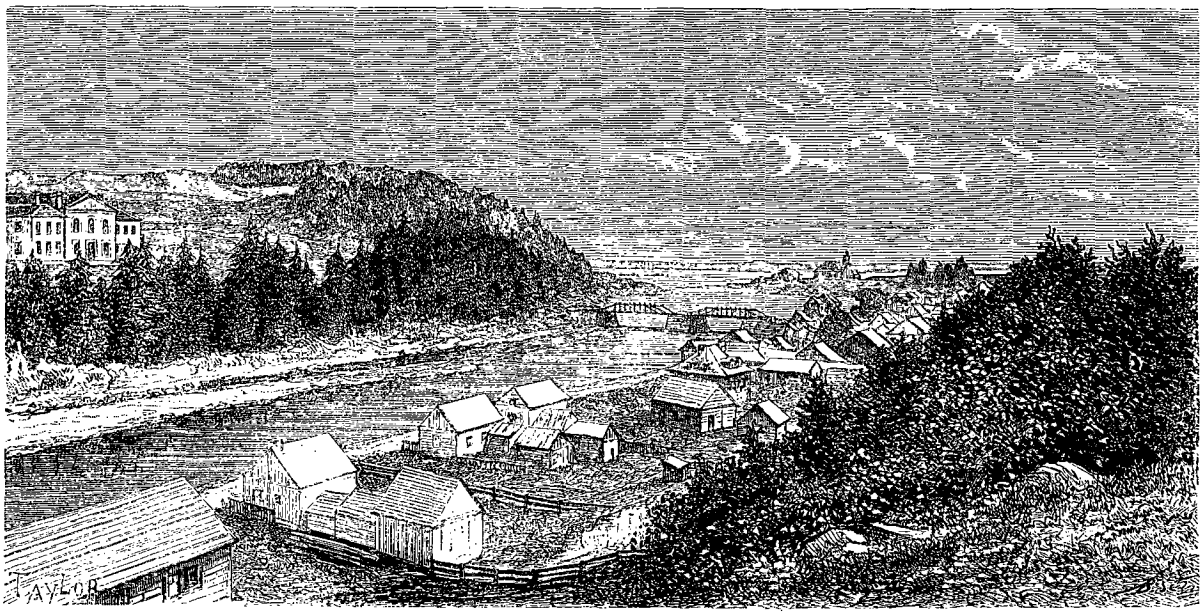
caravane. Les quatre enfants de Livingstone, ses deux sœurs, la femme de son frère et le révérend Moffat, dont il avait épousé la fille à Kuruman, suivaient le cercueil. Derrière eux venaient le duc de Sutherland, lord avocat d'Écosse, les lords Shaftesbury et Houghton, sir Bartle Frère, tout un long cortége d'illustrations, toute la Société de Géographie, tout le monde savant de la Grande-Bretagne.

Au moment de descendre le cercueil dans la fosse, on enleva les couronnes et les draperies dont il était couvert, et l'inscription suivante, gravée sur une plaque d'airain, fut mise à nu :

DAVID LIVINGSTONE,
NÉ A BLANTYRE, COMTÉ DE LANARK, ECOSSE,
LE 19 MARS 1813,
MORT A ILALA, AFRIQUE CENTRALE,
LE 1er MAI 1873.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Malbaie (voy. p. 102). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

EXCURSION AU CANADA ET A LA RIVIÈRE ROUGE DU NORD,

PAR M. H. DE LAMOTHE.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

I

La ligne Allan. — Le *Moravian*. — Passagers et émigrants français. — La baie de Londonderry. — Le détroit de Belle-Isle. — Les glaces flottantes. — L'entrée du Saint-Laurent. — Anticosti. — Les Acadiens et les pêcheries. — L'estuaire du Saint-Laurent. — Les milices canadiennes.

De toutes les lignes de bateaux à vapeur qui franchissent l'Océan entre l'Europe et l'Amérique, il n'en est point dont l'itinéraire offre au touriste autant d'attraits que celui de la ligne Allan, entre Liverpool et Québec. Les administrateurs de cette ligne essentiellement canadienne profitent de la belle saison pour faire passer leurs magnifiques vapeurs au nord de l'île de Terre-Neuve, ce qui réduit à trois mille kilomètres environ la traversée en pleine mer. Les douze cents derniers kilomètres se font en vue des côtes et dans des eaux relativement tranquilles [1].

Quelle porte d'entrée d'ailleurs, quelle splendide avenue pour pénétrer au cœur du Nouveau-Monde, que la voie maritime et fluviale qui commence au détroit de Belle-Isle, au milieu des glaces flottantes détachées de la mer de Baffin, et se termine à Québec, après cent cinquante lieues de navigation dans le magnifique estuaire du Saint-Laurent! Combien il doit paraître prosaïque et mesquin, lorsqu'on pouvait contempler cet admirable panorama, de débarquer purement et simplement, après neuf ou dix jours entre le ciel et l'eau, sur l'un des quais boueux de l'*Impérial City*, la grande mais peu pittoresque New-York!

C'est le 17 juillet 1873 que je m'embarquai à Liverpool, sur le *Moravian*, de la compagnie Allan, à destination de Québec.

Le personnel français des premières classes se composait de quatre voyageurs, moi compris.

D'abord, un Canadien de Montréal tout fraîchement sorti du collége, et que sa famille venait d'envoyer, pour ses débuts dans la vie, visiter Londres, Paris, Rome, le Caire et Bombay.

Le second de mes compagnons, également Canadien, était le Frère visiteur des écoles chrétiennes de la province de Québec, excellent homme et fort agréable causeur.

Le troisième, homme de quarante ans, autrefois directeur de haras en Autriche, allait au Canada pour

1. En hiver seulement, lorsque le Saint-Laurent est fermé par les glaces, les paquebots canadiens changent leur itinéraire et débarquement à Portland, ville de l'État du Maine que le chemin de fer du *Grand-Tronc* relie directement à Québec et à Montréal.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étudier l'élevage des trotteurs renommés que les Américains tirent de la province d'Ontario.

Si l'élément français était en infime minorité dans les cabines, il n'en était pas de même dans l'entrepont, où plus de cent vingt passagers et passagères, Parisiens, Lyonnais, Alsaciens, etc., le représentaient de la façon la plus bruyante. C'étaient des émigrants envoyés à Québec par l'agence canadienne de Paris. Plus d'une fois leur entrain, leur gaieté, leurs danses surtout, scandalisèrent quelques Anglais formalistes. Un jour même que le tapage était à son apogée, nous entendîmes un insulaire murmurer, avec une sorte d'effroi, le mot de « Commune! » C'était un bien gros mot pour quelques entrechats pacifiques.

Le lendemain de notre départ de Liverpool, nous apercevions les collines d'émeraude de la verte Érin.

Nous entrons dans la baie de Londonderry et le vapeur s'arrête devant le petit bourg de Moville, où nous devons prendre les passagers d'Irlande et les dernières dépêches d'Europe. Il s'agit de mettre à profit ces quelques heures d'arrêt : je descends à terre avec quelques-unes de mes nouvelles connaissances; et bientôt un cab fort peu confortable nous conduit aux ruines de Greencastle, situées à vingt minutes de Moville, près d'une petite batterie de côte gardée par des artilleurs de l'armée de sa gracieuse Majesté.

Quelle charmante campagne, mais aussi quel abrégé des misères du peuple irlandais se déroulent devant nous! De vieilles femmes en haillons, pieds nus, assiégent les voyageurs de leurs sollicitations. Des multitudes d'enfants plus déguenillés encore courent derrière notre voiture, réclamant un penny. Et pourtant quel beau sang dans cette race déshéritée!

Après le départ de Moville, le voyage se continue sans incident jusqu'à l'entrée du détroit de Belle-Isle. Chaque soir, pendant que la portion masculine des passagers déguste l'éternelle tasse de thé ou le verre de whisky, quelques *misses* chantent, au piano, les airs en vogue à Londres ou à New-York. Quiconque a voyagé sur les transatlantiques sait que, à moins d'événements extraordinaires, causés la plupart par la mauvaise humeur de Neptune, le programme des distractions brille surtout par son uniformité.

Le 28, nous apercevons entre le navire et les montagnes du Labrador, déjà visibles à l'horizon, de nombreuses taches d'une blancheur éclatante qui grossissent rapidement en se rapprochant, et que nous reconnaissons bientôt pour d'énormes blocs de glace flottante. Une heure plus tard, le vapeur passe à portée de plusieurs de ces blocs, dont la partie émergée atteint parfois la hauteur d'une maison à deux étages. Ce spectacle, par un beau soleil de juillet, est vraiment féerique. J'entends parmi nos émigrants quelques Parisiens enthousiastes s'écrier qu'une telle vue vaut à elle seule le voyage.

Pendant que tous, debout sur le pont, nous contemplons les blancs écueils de glace, les montagnes du Labrador, le phare de Belle-Isle et les côtes de Terre-Neuve, des stries blanchâtres et mobiles, pareilles à des fumerolles légères, se sont formées au-dessus des eaux. Peu à peu elles augmentent de volume et semblent de petits nuages de gaze effleurant légèrement la surface d'un miroir. Pas une vague, pas une ride. Quelques minutes encore, et montagnes et glaçons disparaissent subitement dans un épais brouillard. Ces brumes subites sont le plus grand danger de ces parages. Des navires ainsi surpris ont été brisés comme verre par la rencontre d'un roc de glace. Aussi, pendant toute la journée, nous marchons avec cette sage lenteur qui est la meilleure des précautions.

L'aube du lendemain nous trouve à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Nous apercevons au loin, dans l'après-midi, les côtes d'Anticosti, île d'environ 650 000 hectares, encore à peu près inhabitée. Toutes ces côtes cependant, comme celles du Labrador, se peuplent peu à peu, malgré la rigueur du climat et la stérilité du sol[1]. La veille déjà, nous avions aperçu avec nos longues-vues les maisons d'un hameau de pêcheurs. Ce sont des Acadiens, les descendants des proscrits chantés par Longfellow dans *Évangéline*, qui viennent des côtes du Nouveau-Brunswick, des îles de la Madeleine et du Prince-Édouard, se fixer sur ces plages désertes, rocheuses, mais où le poisson abonde. Ces Acadiens sont d'intrépides pêcheurs et marins. Pauvres, ignorants, mais énergiques, ils conservent avec amour cette nationalité française pour laquelle ils ont tant souffert au siècle dernier. Ils offrent aussi un exemple prodigieux de fécondité : les cent dix-huit ou cent vingt mille individus de leur race restés Français sont les descendants authentiques de moins de quatre cents familles d'aventuriers et de marins saintongeais, bretons et landais débarqués en Acadie pendant la première partie du dix-septième siècle. Si l'on tient compte des guerres à outrance qu'ils soutinrent contre les Anglais pendant plus d'un siècle, de leur dispersion pendant la guerre de Sept Ans et des pertes que leur inflige annuellement le courroux de la mer, on ne saura trop s'étonner de la prodigieuse vitalité de cette branche lointaine de la famille française.

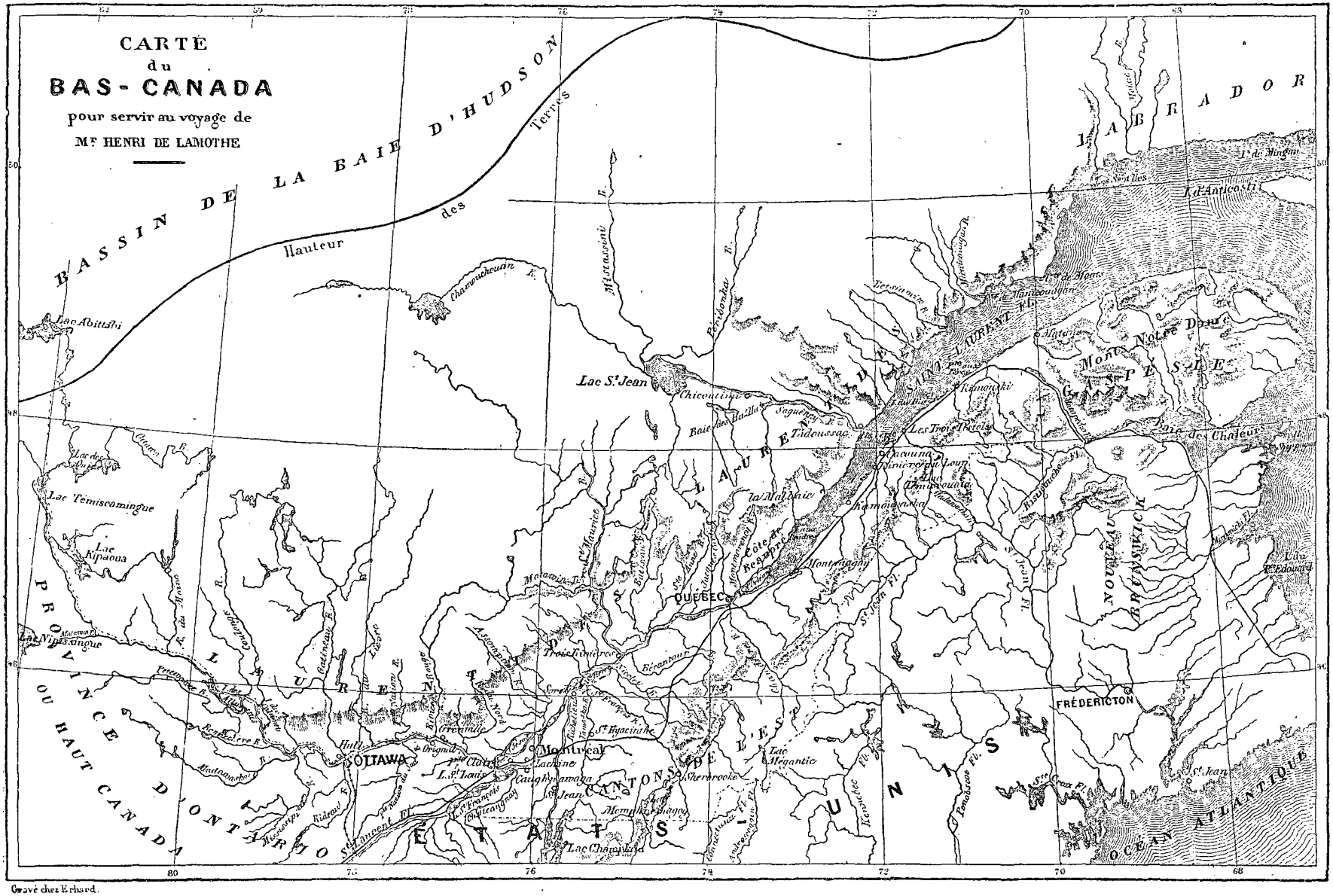
Le 29 au soir, on voit à l'horizon le cap Rosier, qui est, avec le cap Gaspé, la pointe la plus orientale de la presqu'île située au sud de l'estuaire du Saint-Laurent.

Le lendemain matin, à l'aube, nous sommes en face de Matane. A cet endroit, le fleuve a encore plus de cinquante kilomètres de large. Nous longeons la rive sud, et celle du nord n'apparaît à l'horizon que comme une ligne bleuâtre terminée par la pointe de Monts[2].

1. Le Labrador bas-canadien, depuis Manicouagan et la pointe de Monts jusqu'au détroit de Belle-Isle, ne renfermait encore en 1871 que trois mille six cent quatre-vingt-dix-neuf habitants dispersés sur une côte de sept cents kilomètres. Au point de vue de la nationalité, on y comptait mille huit cent trente-cinq Français, mille trois cent neuf Indiens, le reste Anglais, Irlandais, Écossais et Jerseyais.

2. La pointe de Monts, ainsi nommée de M. de Monts, qui vint au Canada en 1608 avec M. de Poutrincourt. M. de Monts était huguenot. La révocation de l'édit de Nantes fit passer ses descendants à l'étranger et le nom de l'explorateur français du Saint-Laurent est aujourd'hui porté par un officier de la marine allemande!

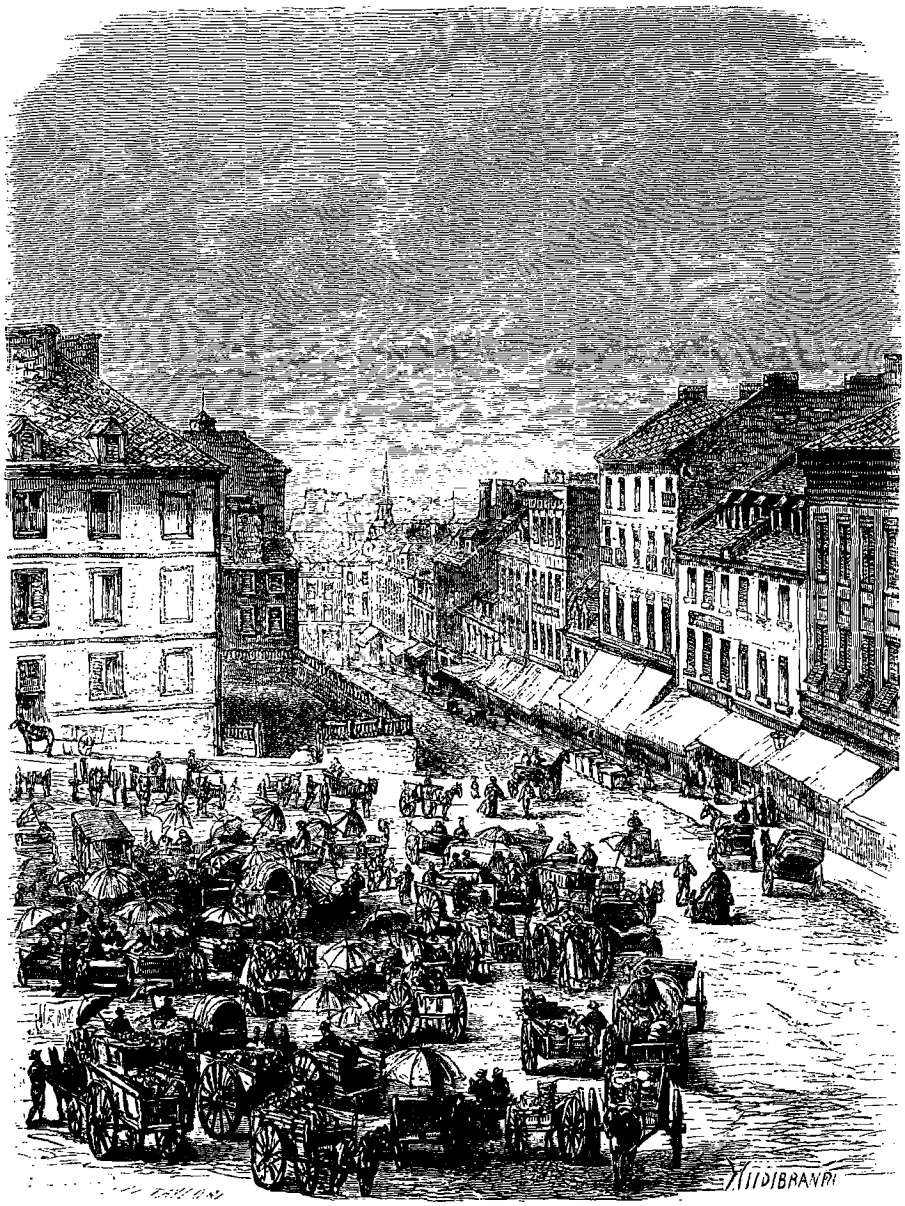
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé chez Erhard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le premier aspect du paysage est triste et sévère : il est enlaidi par de grandes taches noires qu'un incendie récent a laissées sur les collines. On aperçoit encore les troncs des sapins dont la flamme a détruit le feuillage. Derrière les dépressions des collines littorales, on entrevoit les sommets les plus élevés de la chaîne centrale de la presqu'île de Gaspé ou Gaspésie, les Chikchaks ou monts Notre-Dame dont les pics atteignent treize cents mètres. Mais cette fâcheuse impression est de courte durée. Bientôt commence cette série de maisons blanches adossées à de verdoyantes collines, que nous ne perdrons plus de vue jusqu'à Québec, et qui forment le trait caractéristique des rives du Saint-Laurent. Là, en effet, point de gros villages où se con-

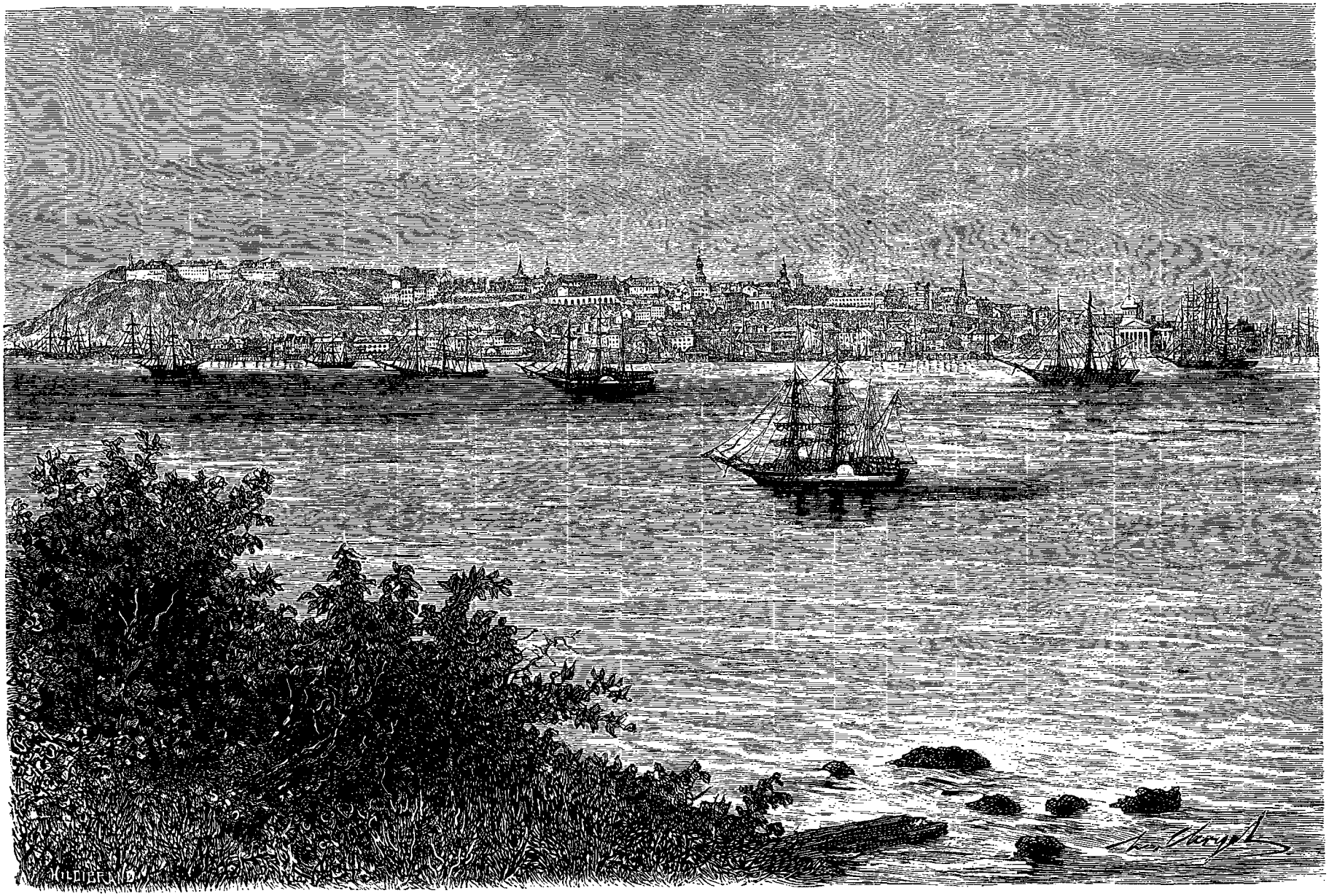


Quebec : Marché de la haute ville. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

centre la population rurale; seules, quelques petites villes, telles que Rimouski, Trois-Pistoles, Kamouraska, Montmagny et quelques autres nous rappellent les cités européennes. Dans les campagnes, chacun bâtit sa maison sur sa terre, sans s'occuper de la distance qui le sépare des autres habitants de la paroisse. De loin en loin, une église, avec son clocher couvert de plaques de fer étamé resplendissant au soleil comme des lames d'argent, nous indique le centre d'une nouvelle paroisse peu à peu conquise par des défricheurs sur la nature vierge.

Le dimanche, l'habitant canadien attelle son « trotteur » à une élégante voiture à ressorts et engage avec ses voisins une course de vitesse dont le but est l'église paroissiale. Les attelages, les fourrures de leurs « blondes », voilà le luxe des Canadiens; et ce luxe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Québec, vu de la pointe Levis. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tend malheureusement à prendre des proportions inquiétantes pour l'épargne du petit cultivateur, qui ne veut point rester en arrière des gros « habitants » On s'endette, on vend sa terre et l'on part enfin avec toute sa famille pour les manufactures des États-Unis. En 1870, le recensement américain accusait, dans l'État industriel de Massachussets, la présence de soixante-neuf mille quatre cent quatre-vingt-onze individus nés au Canada, la plupart Canadiens-Français. L'État de New-York en contenait soixante-dix-huit mille cinq cent dix.

Notre navigation sur le Saint-Laurent était favorisée par un temps splendide. Les glaces flottantes avaient disparu au large d'Anticosti, et, avec elles, les brumes froides qui se forment à leur contact. La largeur du fleuve, les collines gracieusement ondulées et boisées de la rive méridionale, les montagnes abruptes de la rive du nord, dont le relief s'accentuait de plus en plus, tout cela me faisait songer à un voyage fait, il y a bien longtemps, par un beau jour d'été, sur le lac de Constance. Je le répète, je ne crois pas qu'il existe au monde un cours d'eau aussi splendidement encadré que le Saint-Laurent, de Matane à Québec.

On a dit que pour entrer la première fois dans une capitale il fallait choisir l'avenue la plus grandiose. S'il en est de même pour les continents, nul rival ne peut disputer au fleuve canadien l'honneur d'être l'« avenue des Champs-Elysées » du Nouveau-Monde. Ni le Mississipi avec ses eaux boueuses et son cours tortueux, ni l'Amazone avec ses rives basses et presque invisibles, ne peuvent rivaliser en majesté et en grandeur avec ce fleuve admirable dont les eaux, épurées par d'innombrables lacs, réfléchissent des montagnes granitiques dans un miroir de cristal.

Les comtés qui s'étendent sur les deux rives du Saint-Laurent dans sa partie inférieure sont certainement de tout le Canada ceux où l'élément français est le plus pur de tout mélange [1]. Chaque année, de nouvelles paroisses se forment en arrière des anciennes. Du côté du sud, l'élément franco-canadien commence même à envahir les portions limitrophes du Nouveau-Brunswick et de l'État du Maine. Au nord, le vaste territoire qui s'étend sur la partie supérieure de la Rivière Saguenay et autour du lac Saint-Jean a reçu depuis vingt ans plus de quinze mille Canadiens-Français. Plus d'un million d'hectares ont été arpentés; et sans les incendies de forêts qui ont ravagé cette région en 1870, son développement eût été encore plus rapide.

Cependant, si la longue succession de fermes et de maisons blanches qui bordent le Saint-Laurent donne à première vue au Canada l'aspect d'un pays extraordinairement fertile et peuplé, un examen plus réfléchi montre bientôt qu'il faut rabattre beaucoup de cette première impression. Les terres de culture ne forment en réalité que deux bandes parallèles au fleuve, d'une largeur variable et qui dépasse rarement quatre lieues. Derrière cette zone fertile s'élèvent les roches granitiques des Laurentides. Sur la rive du nord, les terres cultivables ne commencent même qu'à quelques lieues au-dessous de Québec. Tout l'intérieur du pays est un amas de roches granitiques dans les fissures desquelles les conifères enfoncent leurs racines, et qui, retenant les eaux par mille barrages naturels, donnent naissance à des milliers de lacs de toute grandeur. Sauf la région du lac Saint-Jean, où se trouve une vaste surface d'alluvions, sauf d'étroites lisières sur les bords de quelques cours d'eau, la majeure partie du Bas-Canada, surtout vers le Saint-Laurent inférieur, doit chercher son avenir dans l'exploitation des richesses minérales et forestières.

Pendant que mes compagnons de voyage canadiens me donnent ces informations, le *Moravian* passe devant la pointe des Pères, où les paquebots s'arrêtent un moment et d'où le télégraphe les signale à Québec. Il laisse successivement derrière lui les nombreuses îles du Saint-Laurent, Bic, l'île Verte, etc., puis la plage de Cacouna, le Trouville canadien, avec son grand hôtel à l'américaine, puis la petite ville de la Rivière du Loup, alors le terminus du chemin de fer intercolonial qui doit réunir le réseau du Bas-Canada à ceux du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. Sur la droite, nous suivons longtemps du regard la chaîne majestueuse à travers laquelle le Saguenay apporte au Saint-Laurent les eaux du lac Saint-Jean. Désolées en hiver par un froid glacial et par les tourmentes de neige que déchaîne le redoutable Nord-Est, les rives septentrionales du fleuve sont animées en été par la foule joyeuse des touristes qui viennent visiter les sites charmants de la Malbaie ou le cours majestueux du Saguenay.

Des vapeurs font plusieurs fois par semaine le trajet de Québec à Chicoutimi, remontant et redescendant la rivière qui coule dans un lit de un à deux kilomètres de largeur, entre d'énormes falaises à pic de trois à quatre cents mètres de haut. Je n'ai point fait, bien malgré moi, cette splendide excursion, et je n'ai pu admirer le fameux cap de l'Éternité et cette baie des Ha-Ha! ainsi nommée, paraît-il, des cris d'admiration que son aspect arracha à ses premiers explorateurs.

Vers le soir, nous passons devant la petite ville de Kamouraska. Des tentes dressées au bord du fleuve deviennent le point de mire de nos jumelles. Nous apprenons qu'il s'agit d'un camp de milice canadienne. Depuis trois ans que le dernier soldat anglais a repassé l'Atlantique, on a créé une milice nationale : milice vêtue à l'anglaise, et où les commandements se font en anglais, au grand déplaisir de quelques

1. En 1871, le comté de Bellechasse renfermait 17 542 Français sur une population totale de 17 637 habitants; — Montmagny, 13 449 sur 13 555; — l'Islet, 13 375 sur 13 517; — Kamouraska, 21 038 sur 21 254; — Temiscouata, 21 809 sur 22 491; — Rimouski, 25 957 sur 27 418; — Charlevoix, 15 270 sur 15 611; — Montmorency, 11 602 sur 12 085; — Chicoutimi, 16 643 sur 17493.

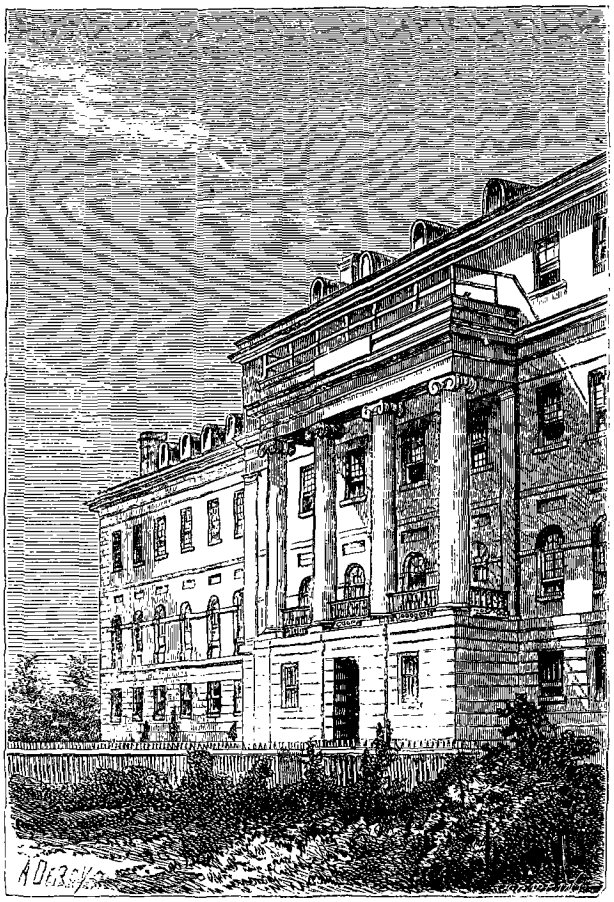
La faible population d'origine anglaise ou indienne qui vit dans ces contrées tend chaque jour davantage à se fondre complétement avec les Canadiens-Français.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bas-Canadiens anglophobes. On fait de temps en temps des réunions de bataillons, d'escadrons et de batteries, mais les mauvaises langues prétendent que le plus clair profit de cette institution est de permettre à la jeunesse dorée du pays d'acquérir une tournure martiale.... et un brevet d'officier de milice aux écoles militaires de Québec ou de Kingston. D'ailleurs il est doux de s'entendre saluer par ses concitoyens des titres belliqueux de lieutenant et de capitaine. Quelques opposants intraitables soutiennent même que dans ces réunions militaires il n'y a que le cadre qui change. La troupe se composerait d'un même fonds invariable d'hommes de bonne volonté, désireux apparemment d'épargner à leurs camarades les ennuis des prises d'armes et aussi, dit-on, de participer aux libations qui accompagnent toujours ces petites fêtes de famille.

Je ne me serais jamais permis de reproduire d'aussi méchants propos, si l'un des écrivains les plus spirituels du Bas-Canada, en m'en faisant la confidence, ne m'eût assuré que ces innocentes pratiques n'étaient un mystère pour personne. Je crois même qu'il en a été question au Parlement, « en Parlement, » pour parler comme nos Bas-Canadiens, qui disent de même « en Canada », ce qui, après tout, est plus rationnel que de dire, ainsi que nous le faisons dans une même phrase, « en France » et « au Canada ».

Il fait déjà nuit lorsque nous arrivons près de l'île aux Coudres (les Canadiens continuent à écrire *isle*, suivant la vieille mode). Le lendemain au point du jour nous nous réveillons en face de Québec.



Québec : Hôtel de la Marine. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

II

Québec. — Aspect général. — L'université Laval. — La bibliothèque du Parlement. — L'esplanade. — La langue française au Canada. — Une réponse du duc d'Édimbourg. — La presse française à Québec. — La légende du Chien d'or.

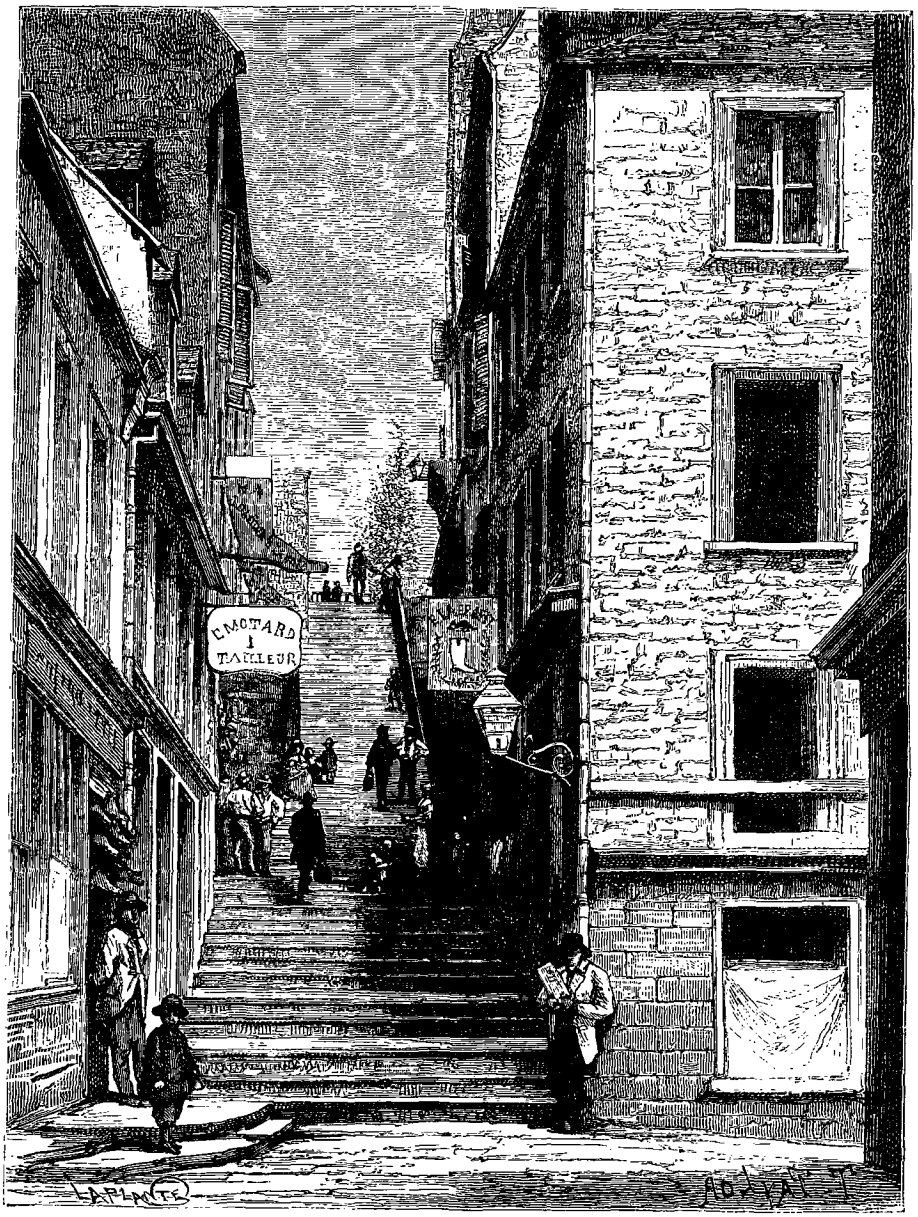
Ce n'est pas sous son plus noble aspect que la vieille cité fondée en 1608 par Samuel de Champlain se présente tout d'abord à nos yeux. Dans la position qu'occupe le vapeur, le roc de la citadelle nous en cache la plus grande et la plus belle partie, ne nous laissant apercevoir que les rues, ou plutôt la rue unique qui, s'étendant au pied du rocher, le long du fleuve, continue le quartier le plus essentiellement irlandais, autrement dit le plus malpropre de la ville. Deux points sont particulièrement favorables pour jouir d'une vue splendide de l'ancienne capitale du Canada : la pointe Levis, sur la rive opposée du fleuve, et à quelques kilomètres plus bas, sur le Saint-Laurent, le sommet de l'escarpement situé à gauche de la cascade du Montmorency. De ce dernier endroit surtout, je lui ai trouvé quelque ressemblance avec l'amphithéâtre bien connu sur lequel est bâti Alger. Le scintillement des toits, recouverts en fer étamé, de la ville canadienne remplace l'éclatante blancheur des murailles de la ville africaine. Mais malgré son énorme profondeur, la limpidité de ses eaux et la présence des majestueux navires qui le sillonnent, le Saint-Laurent, brusquement rétréci devant Québec par la saillie du cap Diamant, ne peut nous faire oublier la Méditerranée. Les pics des Laurentides, qui ferment au loin l'horizon, restent bien au-dessous des cimes de l'Atlas et des colosses du Djurjura. Enfin, bien qu'éclairée par cette lumière vive et pénétrante, digne en tout point de l'Espagne et de la Sicile, qui fait la gloire des étés canadiens, la sombre végétation des arbres du Nord ne saurait rivaliser pour la variété et le chatoiement de ses teintes avec les mille essences méridionales qui embellissent les collines du Sahel.

Québec est par excellence la ville française de l'Amérique du Nord. Montréal et la Nouvelle-Orléans renferment un plus grand nombre d'habitants parlant notre langue [1], mais c'est à Québec seulement que l'é-

1. Population de Québec d'après le recensement de 1871 : cinquante-neuf mille six cent quatre-vingt-dix-neuf habitants, dont quarante mille huit cent quatre-vingt-dix Français. Montréal renfermait, à la même époque, cinquante-six mille huit cent cinquante-six Français sur cent sept mille deux cent cinquante-cinq habitants. On peut estimer la population parlant français de la Nouvelle-Orléans à environ soixante mille âmes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lément français, par sa supériorité numérique sur les autres nationalités, par les grandes institutions qu'il a fondées, et par la présence d'assemblées politiques où il domine, se sent véritablement chez lui et imprime son caractère à tout ce qui l'entoure. Cependant, il faut l'avouer, l'absence prolongée de toutes relations commerciales avec la France donne aux grands magasins, même à ceux qui appartiennent à des Canadiens, un caractère presque exclusivement anglais. Dans les relations de famille, dans les tribunaux, dans la politique, le français reste à peu près maître du terrain. On n'en pourrait pas dire autant du théâtre : le clergé canadien est peu favorable à notre répertoire, bien que nos œuvres tragiques ou comiques fas-

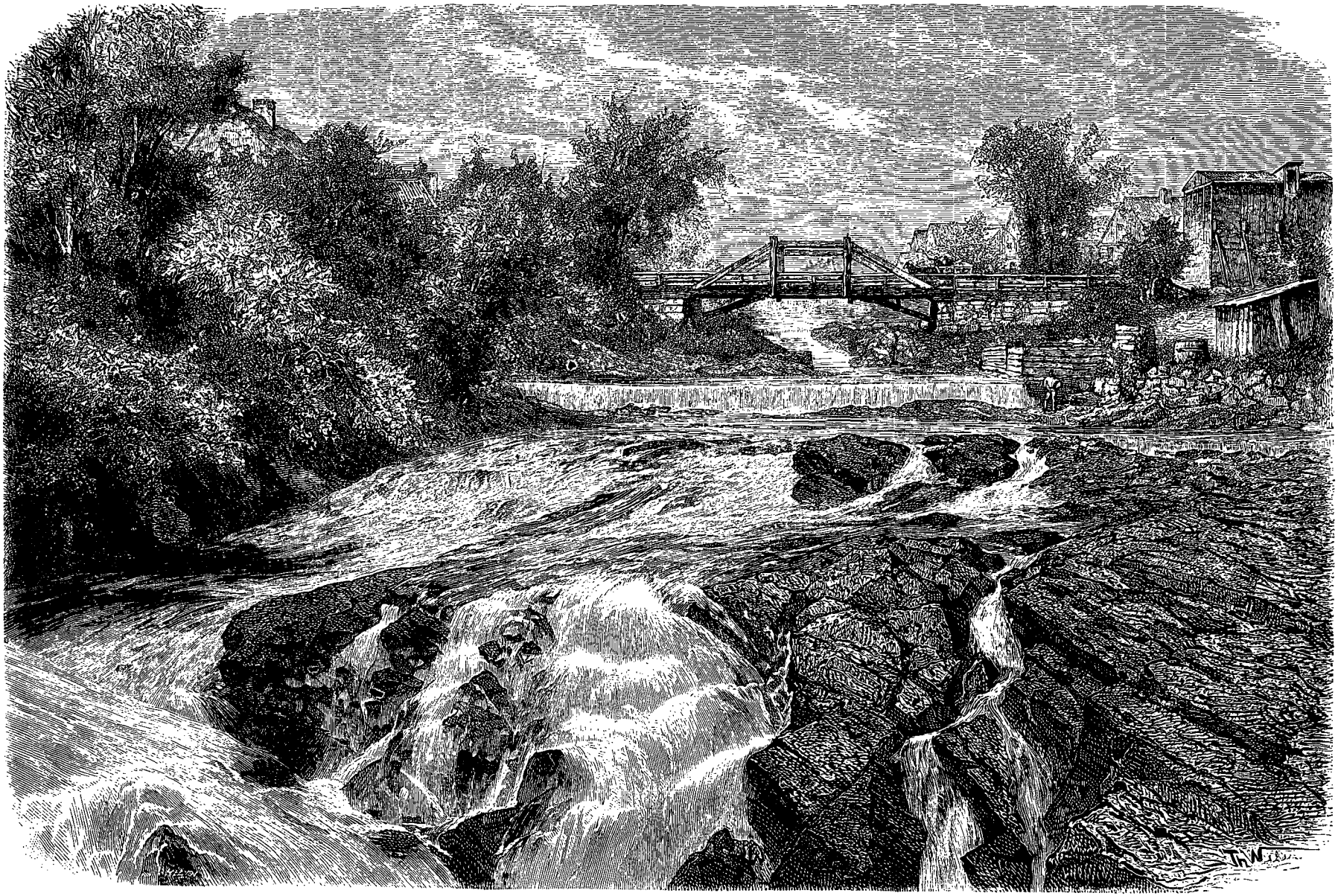


Québec : Rue du Petit-Champlain. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

sent le tour du monde, et nos pièces, si brillamment représentées chaque année à la Nouvelle-Orléans, ne le sont qu'à de rares intervalles dans les grandes villes du Canada. Est-ce un bien? est-ce un mal?

Au reste, il faut bien se le dire, si au Canada nous retrouvons la France, ce n'est point la France telle que nous l'avons laissée de l'autre côté de l'Océan. Un auteur anglais, M. Russell, l'a dit avec raison : « C'est plutôt une France du vieux temps où régnait le drapeau blanc fleurdelisé.... » Et c'est, en effet, une remarque que ne tarde pas à faire le voyageur, si peu qu'il soit doué du sens de l'observation : au Canada, tout ce qui est français, ou peu s'en faut, semble remonter au dix-septième siècle; tout ce qui est moderne porte l'empreinte britannique ou américaine. Il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chute de Lorette (voy. p. 111). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est difficile de prévoir quelle influence exercera sur cet état social le nouveau courant d'immigration française.

Je dois constater comme un fait l'influence prépondérante que le clergé canadien exerce sur les intelligences, et souvent sur la direction de la politique intérieure, dans un pays où les libertés de presse, de réunion et d'association règnent cependant d'une façon aussi absolue qu'en Angleterre et en Amérique, où toutes les croyances sont également protégées, sans contrôle de l'État et où les catholiques subviennent seuls aux frais de leur culte en payant à leurs pasteurs la redevance de la *dîme*, cet impôt dont le souvenir est resté si antipathique à nos paysans d'Europe.

Ce qui fait de Québec la tête du Canada français, ce n'est pas seulement la présence du lieutenant-gouverneur et des deux chambres du Parlement provincial, c'est surtout l'université Laval, ainsi nommée en l'honneur du premier évêque du Canada, Mgr Laval. Cette université, fondée par le clergé de Québec, qui y a dépensé deux millions, a été longtemps le seul établissement d'instruction supérieure dans l'Amérique du Nord où l'enseignement fût donné en français. Depuis lors, son succès lui a suscité une concurrence dont l'effet ne pourra être que très-salutaire. L'université anglaise de Victoria, dont le siége est à Cobourg, dans la province d'Ontario, s'est « incorporé » une branche française établie à Montréal et comprenant les facultés de droit et de médecine. D'après les renseignements qui m'ont été donnés, l'université montréalaise serait même plus fréquentée actuellement que celle de Québec.

Pendant mon séjour à Québec, le Parlement provin-



Indiens de la Malbaie — Dessin de F. Bassot, d'après une photographie.

cial n'était pas en session. Je n'ai donc pu juger de l'éloquence des orateurs franco-canadiens qui composent la grande majorité des deux assemblées. En revanche, la bibliothèque du Parlement m'a été montrée en détail par son conservateur, M. Lemay, littérateur distingué, auteur d'une traduction en vers français de l'*Évangéline* de Longfellow, ou d'un poëme sur la *Découverte du Canada* qui mériteraient d'être connus en France. Cette bibliothèque renferme une très-curieuse collection d'anciens ouvrages français relatifs au Canada, des réimpressions des plus importants et des plus rares d'entre ces ouvrages et la collection de toutes les brochures publiées depuis la conquête.

Malgré son ancienneté, ou plutôt à cause de son ancienneté même, Québec est loin d'être une jolie ville dans le sens moderne du mot. Ses rues généralement escarpées, étroites et toujours irrégulières, sauf dans le faubourg Saint-Roch, ses maisons petites et souvent bâties en bois, même dans le quartier commercial, en font une ville à part sur ce continent où la ligne droite et l'architecture à prétentions babyloniennes des Anglo-Américains règnent sans partage de l'un à l'autre Océan. La municipalité, qu'on appelle la « corporation », se ressent, elle aussi, à ce que prétendent ses critiques, de cette atmosphère de vétusté relative. La propreté et le pavage laissent en effet à désirer. Quelques rues, surtout dans la vieille ville, sont entièrement pavées de vieux madriers. Les trottoirs, là où il y en a, sont toujours en planches.

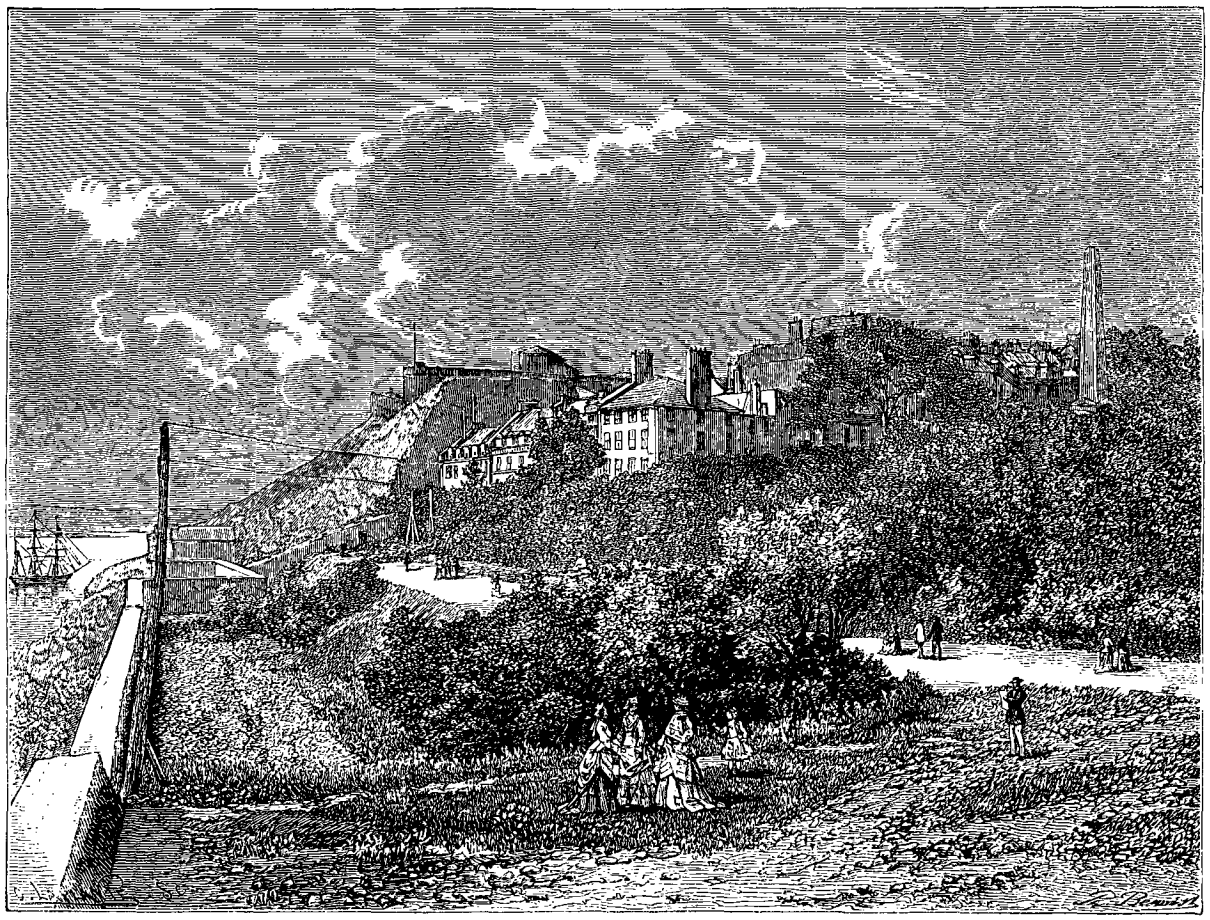
Comme toute ville qui se respecte, Québec possède une promenade à la mode : c'est l'esplanade située au-dessous de la citadelle, à peu de distance du monument élevé à la mémoire de Wolfe et de Montcalm, et d'où l'on jouit d'une vue splendide sur le fleuve l'île d'Orléans et les quartiers de la basse ville. C'est là que, le soir, on peut admirer à son aise les plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brillantes étoiles de la société canadienne. Dans les parures, c'est la mode anglaise qui domine; mais en s'approchant on entend bientôt le doux parler de France, qu'un accent tout particulier souligne sans le défigurer. On prétend que cet accent vient de la Normandie, patrie de la majorité des premiers colons. Récemment un Canadien écrivait que c'est à Chartres qu'il en a trouvé la plus exacte reproduction.

Un isolement de cent ans avec l'ancienne métropole a pour ainsi dire cristallisé jusqu'à ce jour le français du Canada et lui a fait conserver fidèlement les expressions en usage dans la première moitié du dix-huitième siècle; mais ce serait une injustice de dire, comme l'ont fait certains voyageurs, qu'au Canada l'on parle le *patois* normand. Tous les mots, ou peu s'en faut, dont se sert le Canadien, se trouvent dans nos dictionnaires. Son langage est plus correct que celui qu'on parle dans nos petites villes.

Il y a quelques années, une forte garnison anglaise occupait Québec; l'imposante citadelle, aujourd'hui ouverte à tous les curieux et gardée seulement par quelques volontaires, se dressait inaccessible aux profanes, hérissée de sentinelles et fière de son surnom de Gibraltar de l'Amérique du Nord; les officiers de



L'esplanade et les promeneurs. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

l'armée royale faisaient alors l'ornement de toutes les réunions, et l'anglais tendait chaque jour davantage à devenir l'idiome de la bonne compagnie. Aujourd'hui une réaction en sens inverse a commencé à se produire : les Canadiens anglais de Québec ne dédaignent plus, comme autrefois, d'apprendre notre langue; et si le duc d'Édimbourg revient dans quelques années à Québec, il n'y trouvera probablement plus l'occasion de placer le piquant reproche qui faillit, dit-on, compromettre sa popularité chez la colonie britannique. Un soir, au bal du Gouverneur, le prince, s'approchant d'une jeune miss, lui avait adressé la parole en français. Celle-ci de s'excuser en alléguant son ignorance de cette langue. Surprise de son auguste interlocuteur, qui s'écria aussitôt : « Je ne comprends pas qu'une Canadienne ne sache point le français ! »

Du reste, les Québecois anglais jouissent, eux aussi, dans toute l'Amérique britannique du Nord, d'une réputation méritée de courtoisie; et, de leur propre aveu, c'est à leurs constants rapports de bon voisinage avec leurs compatriotes d'origine française qu'ils doivent ces qualités aimables que l'on retrouve beaucoup moins fréquemment parmi les rudes pionniers anglo-saxons de la province supérieure. A mon humble avis, l'une et l'autre des deux grandes races

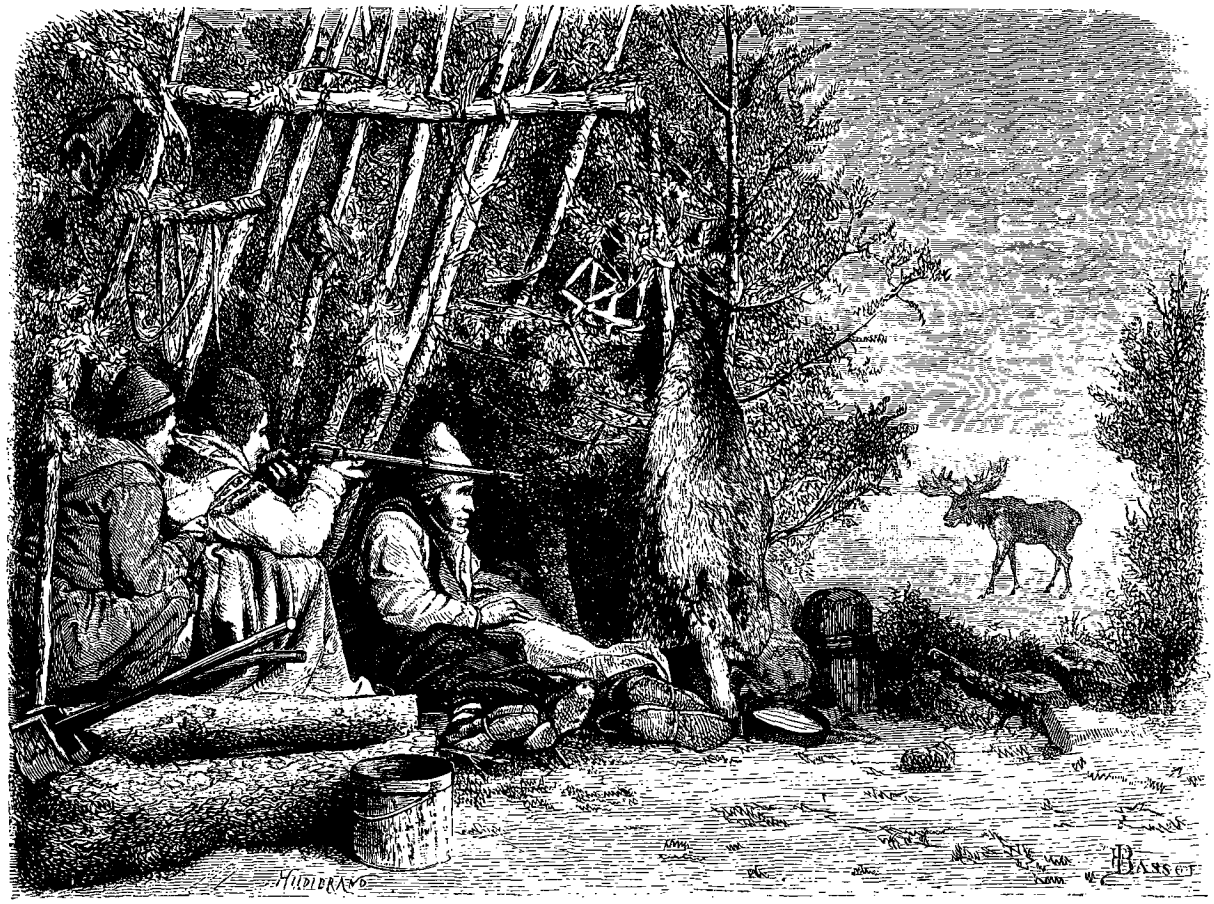
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui se partagent aujourd'hui le Canada ne peuvent que gagner à se connaître.

Avant de quitter la capitale du Bas-Canada, disons quelques mots de la presse, et en particulier de la presse française.

Celle-ci est représentée par deux journaux quotidiens : l'*Événement* et le *Journal de Québec*, un journal tri-hebdomadaire, le *Canadien*, et un hebdomadaire, le *Courrier du Canada*. L'*Événement*, lors de mon passage à Québec, avait pour rédacteur M. Hector Fabre, qui est certainement l'un des plus charmants écrivains du Canada. La verve toute gauloise avec laquelle il sait fustiger ses adversaires politiques, sans jamais descendre jusqu'à l'injure brutale et violente, si familière, hélas! à la plupart des journalistes américains, lui donne une place à part dans la presse périodique bas-canadienne et dans le parti libéral auquel il appartient.

Le *Journal de Québec* est rédigé par M. Cauchon, écrivain quelquefois dur et incorrect, mais d'une grande énergie. M. Cauchon, vrai fils de ses œuvres, jadis l'un des chefs du parti conservateur, aujourd'hui rallié aux libéraux, a joué et joue encore un grand rôle dans l'histoire de son pays. Il a été plusieurs fois



Chasse au caribou. — Dessin de F. Bassot, d'après une photographie.

ministre pendant l'union des deux provinces, et, après l'organisation de la Confédération en 1857, il a été pendant plusieurs années président du Sénat fédéral.

Le *Canadien* est le plus ancien journal français de l'Amérique du Nord : fondé en 1806, il fut plusieurs fois supprimé au temps de l'omnipotence des gouverneurs anglais. Jadis l'un des organes du parti libéral, il appartient aujourd'hui aux conservateurs.

Le *Courrier du Canada* représente les idées ultra-catholiques. On m'a dit qu'il avait autrefois pour rédacteurs des écrivains de talent; mais, au moment où je me trouvais au Canada, c'était incontestablement le journal le plus mal fait de la province.

De l'autre côté du fleuve, à Levis, se publie un autre petit journal français, l'*Écho de Levis*.

Quant à la presse anglaise, elle a deux journaux politiques, le *Chronicle* et le *Mercury*.

Quelques autres publications scientifiques, littéraires ou religieuses dans l'une ou l'autre langue, et une excellente revue mensuelle, le *Journal de l'Instruction publique*, qui paraît en français et en anglais, complètent cette liste, fort respectable à tous égards pour une ville de soixante mille habitants.

Presque toutes les imprimeries des journaux qué-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

becois sont rassemblées dans un même quartier, au sommet de la côte fort raide appelée par les Français « Chemin de la montagne, » et par les Anglais, « Mountain Hill, » qui conduit de la ville basse à la ville haute. Là, parmi les vieilles maisons du siècle dernier, — représentées encore aujourd'hui par quelques bâtisses branlantes étançonnées à grand renfort de madriers, — on remarquait il y a quelques années la maison du « Chien d'or, » sur l'emplacement de laquelle on a bâti le bel édifice de la poste.

Cette maison, célèbre dans les traditions municipales, tirait son nom d'un bas-relief sculpté au-dessus de la porte où l'on voyait un chien rongeant un ossement et au-dessous la légende suivante :

Je suis un chien qui ronge l'os ;
En le rongeant je prends mon repos,
Un jour viendra qui n'est pas venu
Que je mordray qui m'aura mordu.

Ce bas-relief a sa légende. Un marchand de Québec, Philibert, avait été assassiné par ordre de Bigot, l'intendant prévaricateur du Canada. Son frère, ne pouvant tirer une vengeance immédiate de ce méfait, aurait fait sculpter ce symbole de sa rancune sur la porte de sa



Chasse à l'orignal. — Dessin de F. Bassot, d'après une photographie.

demeure. On assure que plus tard, après la chute de la domination française, il poursuivit le meurtrier jusqu'aux Indes, où il le tua en duel. Le « Chien d'or » et son inscription ont été replacés au-dessus de la grande porte du bâtiment de la poste.

Dans la haute ville, une autre inscription désigne l'endroit où tomba le général américain Montgomery, lors de l'assaut infructueux qu'il tenta contre Québec le 31 décembre 1775. Plus loin, sur le plateau d'Abraham, un obélisque rappelle la fin glorieuse du général Wolfe, mort le 13 septembre 1759, en léguant à l'Angleterre une victoire et la métropole du Canada. J'ai déjà dit qu'un autre obélisque élevé dans le jardin du gouverneur consacrait la mémoire du héros français Montcalm, en l'unissant à celle de son heureux rival. Le corps du marquis de Montcalm repose dans la chapelle du couvent des Ursulines.

Les cathédrales anglaise et française, la chapelle du séminaire avec quelques tableaux attribués à Philippe de Champaigne, l'édifice de la douane, un palais de justice, en partie incendié en 1872, tels sont les autres « édifices » de la vieille cité de Champlain.

Pour le commerce et l'industrie, Québec a depuis longtemps cédé la première place à Montréal. Une grève colossale des ouvriers constructeurs de navires, survenue en 1867, a donné le coup de grâce à une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

industrie qui avait été longtemps la principale ressource de ses habitants. Cent trois navires avaient été construits en 1866 sur les mêmes chantiers qui en ont lancé seulement une vingtaine en 1872. On parlait beaucoup en 1873 de créer des manufactures capables d'assurer à la capitale du Bas-Canada une prospérité matérielle digne de son importance politique, et d'amener dans ses murs les nombreux ouvriers qui émigrent aux États-Unis. Quant au commerce, si Montréal attire la plus grande partie des navires d'outre-mer qui passent aujourd'hui sans s'arrêter devant le cap Diamant, Québec a du moins conservé le monopole de l'exportation des bois. Tout ce que la vaste Confédération canadienne tire de ses forêts pour l'envoyer en Europe vient se rassembler en radeaux immenses le long des rives du Saint-Laurent, en amont et en aval de la ville, notamment au pied de la cascade du Montmorency. L'exportation des bois du Canada pour les États-Unis et l'Angleterre s'est élevée en 1872 à près de cent vingt millions de francs, dont cinquante millions pour la part de Québec.

En résumé, pour un touriste français surtout, Québec est encore celle des villes de l'Amérique du Nord qui inspire le plus d'intérêt et dont la vue laisse les meilleurs souvenirs. L'esprit un peu stationnaire qui y règne et dont se plaignent parfois ses habitants, lui a valu du moins de conserver un air d'antiquité qui contraste singulièrement avec le manque absolu d'originalité de la plupart de ses rivales. Ses environs sont charmants en été, et l'hiver y est la saison des plaisirs et des réunions animées. Les *sporting clubs* de toute espèce fournissent aux jeunes gens des divertissements sains et fortifiants pour chaque période de l'année. Courses de chevaux et d'équipages, courses à pied, canotage, gymnastique, *match* de patineurs, parties de *cricket* anglais et du jeu indien de la *crosse*, concours de coureurs en raquettes, excursions lointaines pour chasser l'orignal et le caribou (non sans danger d'être parfois dérangé par un ours) se succèdent suivant les saisons. De juillet à septembre, les rives du bas Saint-Laurent sont envahies par la foule des valétudinaires américains qui fuient les chaleurs dont les accable le climat de la Nouvelle-Angleterre. La température estivale baisse en effet très-rapidement à mesure qu'on se rapproche du golfe. De dix-huit degrés centigrades à Québec, la moyenne de juillet et d'août tombe à quatorze degrés au cap Rosier, à l'extrémité de la presqu'île de Gaspé. Mais la médaille a son revers. Les baigneurs, les touristes de la Malbaie, de Gaspé, de Cacouna, ont un ennemi terrible qui change parfois en une désolante claustration les plaisirs qu'ils s'étaient promis. Cet ennemi, c'est le vent du Nord-Est, si bien décrit par M. Chauveau, à la fois poëte, romancier, homme d'État, et l'un des derniers présidents du Sénat fédéral. « C'est pour le district de Québec, dit cet élégant écrivain, c'est un véritable fléau que le vent du Nord-Est. C'est lui qui, pendant des semaines entières, promène d'un bout à l'autre du pays les brumes du golfe. C'est lui qui, au milieu des journées les plus chaudes et les plus sèches de l'été, vous enveloppe d'un linceul humide et froid, et dépose dans chaque poitrine le germe des catarrhes et de la pulmonie. C'est lui qui interrompt, par des pluies de neuf ou dix jours, tous les travaux de l'agriculture, toutes les promenades des touristes, toutes les jouissances de la vie champêtre. C'est lui qui, durant l'hiver, soulève ces formidables tempêtes de neige qui interrompent toutes les communications et bloquent chaque habitant dans sa demeure. C'est lui enfin qui, chaque automne, préside à ces fatales bourrasques, causes de tant de naufrages et de désolations, à ces ouragans répétés et prolongés qui à cette saison rendent si dangereuse la navigation du golfe et du fleuve. »

III

Excursions autour de Québec. — La cascade du Montmorency. — Exploitation des touristes. — Lorette. — Un village indien. — Les derniers des Hurons. — Un notaire chef de tribu.

Il y a une foule d'excursions à faire aux environs de Québec : les cascades de la Chaudière, de la Sainte-Anne et du Montmorency, le village de Lorette, où vivent les derniers représentants de la nation Huronne, les jolis lacs de Saint-Charles et de Beauport.

La cascade du Montmorency, située à douze ou treize kilomètres de la ville, a déjà été décrite dans le *Tour du Monde*. Ce qui gâte un peu la poésie du spectacle, c'est l'esprit de spéculation qui, là comme en maint endroit de la Suisse, de l'Allemagne et des États-Unis, s'empresse de prélever un impôt exorbitant sur la curiosité du touriste. Les propriétaires des environs ont élevé des barrières sur tous les sentiers conduisant aux emplacements les mieux situés pour contempler la cascade, et à chacune de ces barrières on rançonne le voyageur. Cette spéculation éhontée des beautés de la nature m'a toujours paru souverainement révoltante, et bien souvent je n'ai pu m'empêcher d'exprimer tout haut mon sentiment.

Nouveau débarqué, je ne pouvais laisser échapper la première occasion qui m'était offerte de voir de près des rejetons de la race indigène. Je savais qu'à Lorette, à seize kilomètres environ de Québec, vivait une petite colonie de Hurons, descendants des quelques familles échappées à la destruction de toute leur nation par les Iroquois. M. R..., l'un des passagers français du *Moravian*, m'offrit de m'accompagner dans mon excursion, et, après avoir parlementé avec un « charretier » québecois, — c'est le nom que l'on donne là-bas à l'honorable corporation des cochers de place, qui n'ont pas encore songé à s'en formaliser, — nous partîmes à la recherche de ces hommes rouges, débris presque ignorés d'une catastrophe qui date pourtant de deux siècles à peine. Races ou individus, les morts vont vite en tous pays, et surtout sur ce continent américain, où le flot montant de la civilisation recouvre si vite les vestiges du passé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le village de « la Jeune Lorette » est une grosse paroisse canadienne-française de trois mille habitants. Une jolie rivière, aux eaux brunes, comme toutes celles qui prennent leur source dans les sapinières du Nord, s'y précipite dans la plaine par une pittoresque cascade. Cette rivière franchie, nous nous trouvons tout à coup en pays indien. Devant nous s'offre un hameau dont les habitations présentent un contraste frappant avec les maisons canadiennes. Une sorte de hangar fait de poutres mal équarries, à la toiture basse, aux larges ouvertures; pour tout meuble un lit de camp dressé le long des parois, et sur lequel sont étendues des couvertures de laine bizarrement ornementées; au centre, la place du foyer, dont la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée dans le toit, non sans avoir rempli tout le local de ses âcres senteurs : telle est la demeure du Huron de nos jours, reproduction agrandie et quelque peu perfectionnée du wigwam traditionnel des tribus indiennes. En dépit des liens de sang et d'intérêt qui l'unissent chaque jour plus étroitement aux Canadiens-Français, le Huron, devenu chrétien, et de nomade sédentaire, reste encore fidèle, dans les dispositions de sa cabane de sapin, à quelques-unes des traditions qu'observaient ses ancêtres.

Il y a à Lorette soixante à soixante-dix familles de Hurons ou d'individus réputés tels dans les évaluations officielles. Sont-ce bien les descendants des terribles guerriers du dix-septième siècle? Il faut pour l'admettre à première vue une certaine dose de bonne volonté. M. Chauveau écrivait en 1850 dans une épître adressée à un touriste français :

A vos amis, surtout de grâce, dites bien
Qu'on n'est point tatoué pour être Canadien,
Que le dernier Huron est vivant à Lorette,
Qu'il a peint son portrait et que chacun l'achète....

En revanche, la Huronne ne doit pas être un mythe, s'il faut en juger par la description flatteuse, et plus récente encore, d'un autre poëte québecois :

Brune et gentille est la Huronne,
Quand au village on peut la voir,
Perles au col, mante mignonne,
Et le cœur dans un grand œil noir.
Sa veine a du sang de ses pères,
Les maîtres des bois autrefois :
Vive les Huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois!

Les deux auteurs ont raison : en fait, il ne paraît pas qu'il existe à Lorette un seul individu de race indigène pure. Depuis deux cents ans, les alliances contractées avec les Canadiens ont tellement modifié le type originaire de ces Indiens, qu'on ne retrouve plus parmi eux les caractères physiques si tranchés de la race rouge. L'Indien pur est toujours ou presque toujours imberbe; la barbe suffisamment fournie de la plupart des habitants du hameau huron de Lorette accuse la présence du sang européen. En revanche, tous, riches ou pauvres, conservent avec un soin jaloux les traditions de la tribu et le costume de guerre des ancêtres, qu'ils revêtent encore dans les occasions solennelles. La vie en commun, la participation à certains avantages pécuniaires, à certains priviléges garantis autrefois à la nation huronne et respectés par les divers gouvernements du Canada, ont formé entre tous les membres de cette petite société un lien plus fort que celui des unions de famille contractées de loin en loin avec les « visages pâles ». Chacun conserve précieusement les preuves d'origine et de filiation qui règlent son rang dans la communauté; et c'est ainsi qu'un beau jour les descendants des farouches alliés de Champlain se sont trouvés avoir pour chef légitime, par droit d'hoirie et en vertu des coutumes antiques, un honorable citoyen de Québec qui cumulait sa haute dignité « sauvage » avec le paisible gouvernement d'une étude de notaire. Un chef de Hurons dans la cravate d'un notaire!

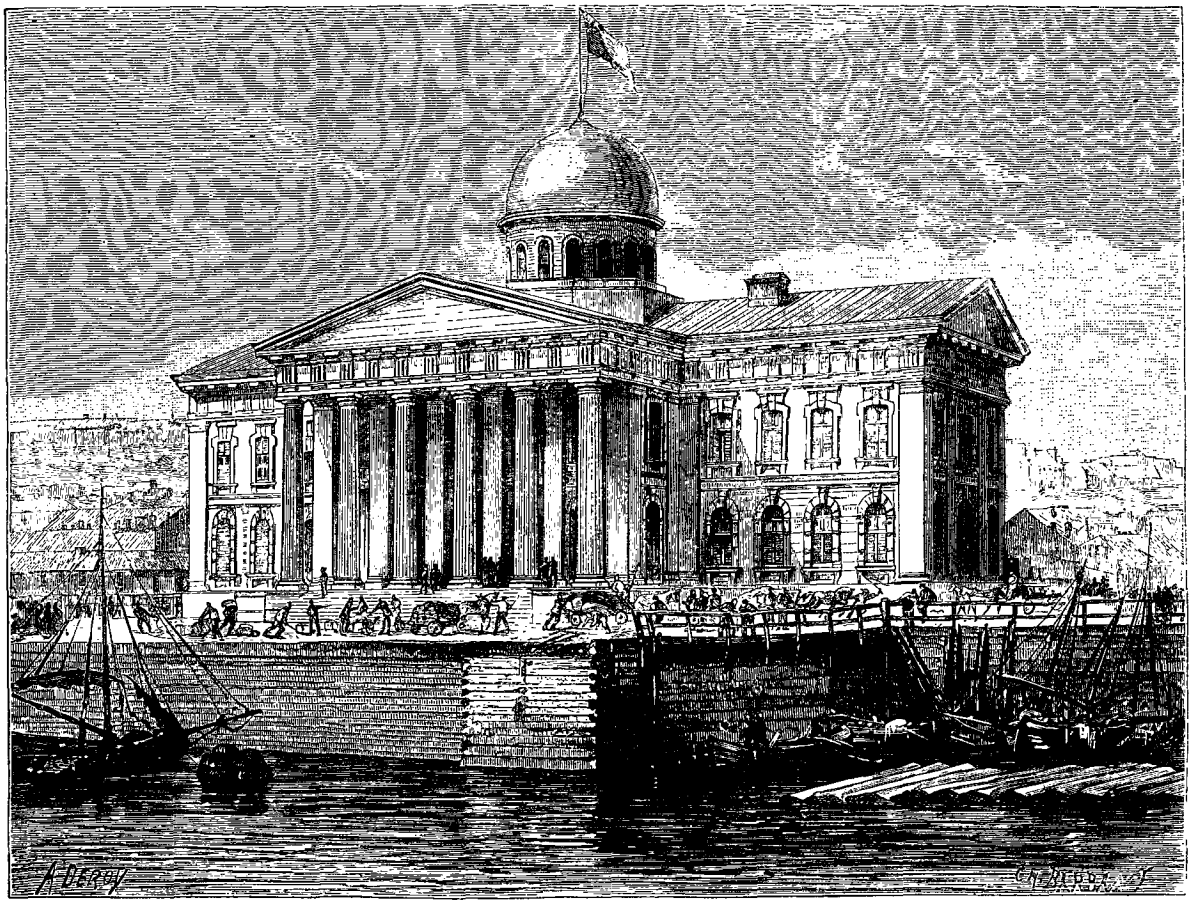
Tous les Hurons cependant n'en sont pas encore au notariat et à la cravate blanche. Si l'habillement des hommes et des jeunes garçons diffère peu ou point de celui de leurs voisins canadiens, leurs femmes se coiffent encore pour la plupart du mouchoir d'étoffe noire enroulé autour de la tête, au-dessus de laquelle elles rabattent en guise de mantille une épaisse couverture de laine. Leur vêtement se compose d'un corsage à manches courtes et d'une jupe de couleur sombre. Elles portent des « mitasses », sorte de jambières en peau d'orignal ou de caribou, garnies de piquants de porcs-épics, qui montent jusqu'aux genoux et sont rattachées à la ceinture par des lanières de cuir. Des mocassins, souple chaussure en peau d'orignal ornée de dessins en grains de porcelaine et de verroterie, complètent cet accoutrement bizarre.

Hommes et femmes paraissent vivre assez à l'aise du produit des bois de leur « réserve », et de leur petite industrie locale. Ils fabriquent à demeure les larges « raquettes » que l'*habitant* et le coureur des bois adaptent l'hiver à leurs mocassins pour faire de longues marches sur la neige. Ils font aussi des paniers en bois de bouleau, des mocassins, des ouvrages en plume, des costumes indiens, des calumets en bois, des tomawaks et toutes sortes d'autres armes indigènes qu'ils disposent en trophées dans leurs habitations et qu'ils vendent aux étrangers ou aux marchands de curiosités de Québec. En outre, les hommes vont à la chasse entre Québec et le lac Saint-Jean; ils s'emploient comme conducteurs sur les « cages » ou trains de bois flotté qui descendent les rivières du Nord et comme « voyageurs » au service de la compagnie de la Baie d'Hudson. Toutefois, si l'aisance entre dans les familles, la couleur locale disparaît chaque jour davantage; les jeunes filles commencent déjà à s'habiller comme les Canadiennes et se marient souvent avec les Canadiens; la plupart des jeunes gens, m'assure-t-on, ne parlent même plus leur langue nationale, que les amateurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de philologie américaine ne pourront bientôt plus étudier que dans les travaux des premiers missionnaires. Avant de partir pour Lorette, j'avais meublé ma mémoire d'un assortiment d'anecdotes anciennes, toutes à la gloire de la nation huronne, notre fidèle alliée durant nos longues guerres contre les Anglais et les Iroquois. Je ne tardai pas à en trouver le placement dans la personne d'un brave homme de la localité, au type plus franchement peau-rouge que la plupart de ses compatriotes, et qui me parut joindre à un très-grand amour pour les « Français de France» une inclination non moins prononcée pour le verre de whisky. Nous causâmes un bon moment ensemble — « une bonne *escousse*, » comme on dit là-bas — du passé et du présent de sa nation.

Quand vint le moment de nous séparer, il me serra vigoureusement la main, en s'écriant avec le plus pur des accents normands : « Ah m'sieu, j'vois ben qu'pour un Françâ d'France vous connaissez ben not' nation tout de même! J'en jâserais ben volontiers une veillée avec vous! » Une veillée et une jâserie! décidément j'étais en pleine Neustrie.



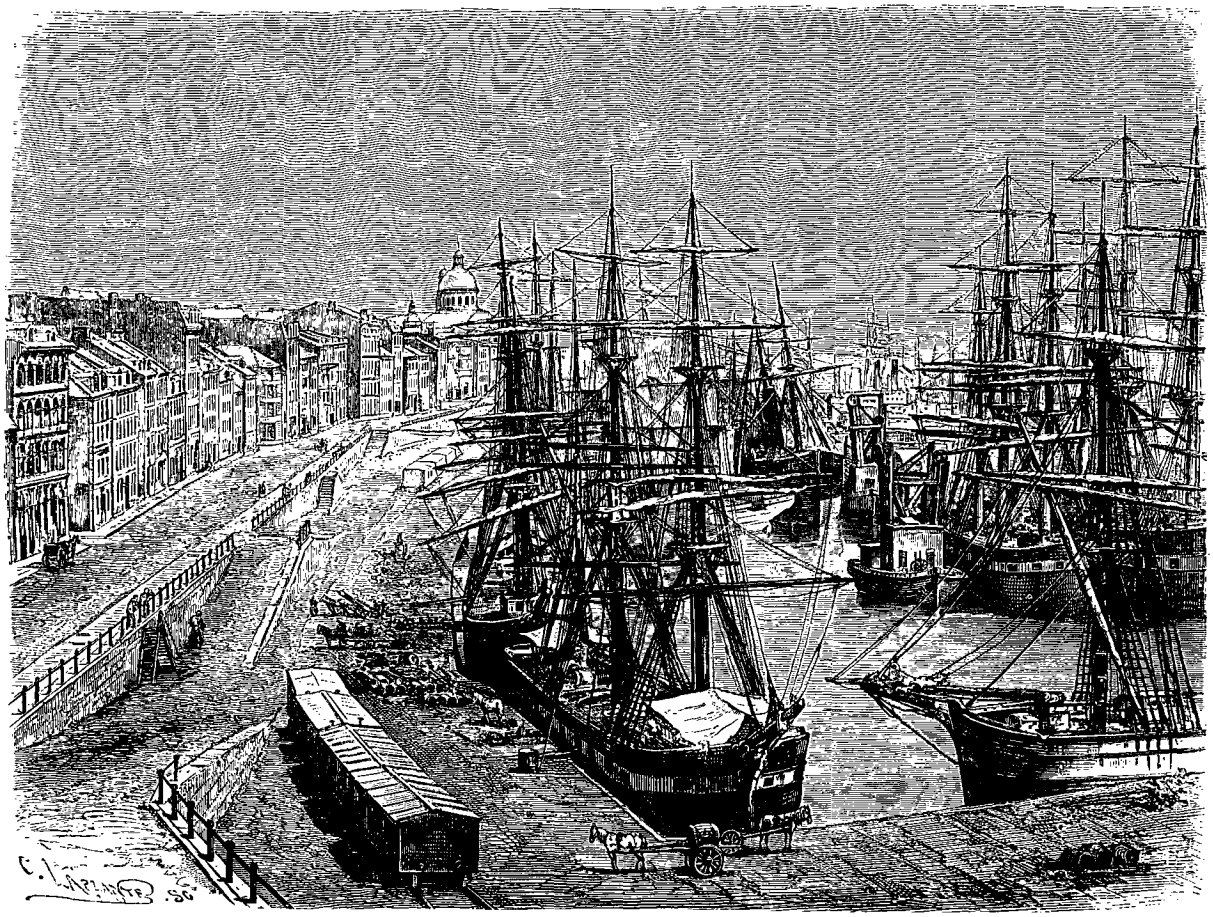
La Douane à Québec. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

A propos de ce mot « sauvage », il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que si en France le mot « Indien » est aujourd'hui généralement employé pour désigner les indigènes américains, il n'en est pas de même au Canada. Les premiers colons français disaient « les sauvages », et aujourd'hui encore, dans tous les documents officiels canadiens écrits en langue française, c'est le mot « sauvage » qui est exclusivement employé pour traduire le mot anglais *indian*. Au reste, cette appellation n'est aucunement prise en mauvaise part, non plus que le féminin « sauvagesse », et le voyageur ne doit nullement s'étonner d'entendre dire par un jeune homme de Lorette, du Sault Saint-Louis ou de Bécancour : « Oh moi! je suis à moitié *sauvage;* mon père est un Canadien, mais il s'est marié avec nue *sauvagesse*, et je parle aussi bien en *sauvage* qu'en *canadien*. »

H. DE LAMOTHE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les quais de Montréal. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

EXCURSION AU CANADA ET A LA RIVIÈRE ROUGE DU NORD,

PAR M. H. DE LAMOTHE [1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

La campagne canadienne. — Aisance et luxe des habitants. — La routine agricole. — L'ambition des cultivateurs. — Trop d'avocats et de médecins! — Nécessité d'une réforme.

Le cultivateur canadien, qui se nomme lui-même « habitant, » rejette l'appellation de paysan, et, de fait, il ne ressemble guère au paysan d'Europe. Son élégante demeure en bois peint, tenant à la fois du cottage et du chalet, est meublée intérieurement avec un confortable tout britannique. Le dimanche, toute la famille s'habille avec élégance et recherche, suivant la dernière mode de Québec et de Montréal, laquelle n'est guère en retard sur celles de Londres et de Paris. Le piano lui-même a fait invasion dans les vieilles paroisses, et la jeune fille qui dans la journée a aidé ses parents aux travaux des champs, égaye la « veillée » en jouant les motifs de la dernière opérette française à la mode. La lourde charrette des ancêtres normands a partout cédé la place au « buggey » suspendu, traîné par des « trotteurs » de sang. Tout enfin, dans le charmant spectacle qu'offrent en été les environs de la métropole bas-canadienne, justifie l'expression de M. Andrew Stuard — un Anglais pourtant — qui a décerné aux Franco-Canadiens le beau titre de « peuple gentilhomme. »

Sur les portes de chaque habitation s'ébattent une foule d'enfants rayonnants de fraîcheur et de santé; — on sait déjà combien sont nombreuses les familles

1. Suite. — Voy. page 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

canadiennes; — les plus jeunes courent pieds nus pour la plupart, mais la propreté et la qualité de leurs vêtements, aussi bien qu'un coup d'œil jeté dans l'intérieur des maisons autour desquelles ils se livrent à leurs jeux, montrent bien que ce n'est point par misère. Les jeunes filles gardent leurs longs cheveux bouclés et flottants à la mode anglaise; elles portent habituellement pendant l'été des corsages blancs et des jupes de couleur voyante. Les jeunes gens et les hommes endossent, les jours de travail, le gros « capot » en étoffe grise, dite « du pays, » serré par une ceinture en laine rouge ou quadrillée, avec la « tuque » ou bonnet normand; mais tous se transforment le dimanche en gentilshommes accomplis.

Et pourtant le cultivateur de ce pays a trois ennemis qui menacent de détruire son bien-être. La routine, le luxe et l'engouement pour les professions libérales sont les fléaux des paroisses canadiennes. J'ai déjà parlé du luxe des attelages, des belles fourrures et des toilettes des jeunes filles. Ce luxe importé des États-Unis charge bien lourdement le budget de familles toujours si nombreuses; mais, après tout, il n'excéderait pas les ressources de la plupart d'entre elles, si l'habitant savait tirer du sol tout le parti possible. Malheureusement il est loin d'en être ainsi. Les magnifiques terres de la vallée du Saint-Laurent ont été ruinées à la longue par la culture continuelle des céréales, interrompue à peine une fois en plusieurs années par de simples jachères. Les nouveaux défrichements de l'intérieur, après quelques récoltes exceptionnelles, ne tardent pas à s'appauvrir par le même mode vicieux d'assolement. L'élevage des bestiaux, entrepris sans principes, sans soins, donne un rendement bien inférieur à celui qu'en retirent les Anglais et les Américains. La culture des arbres fruitiers semble être dans l'enfance, ils ne sont ni émondés ni délivrés des plantes parasites. Les forêts, cette richesse capitale du pays, sont livrées avec un inexplicable aveuglement par le gouvernement local à la rapacité de grands spéculateurs, pour la plupart étrangers à la province. Enfin la répulsion déraisonnable des habitants pour toute espèce de contribution foncière, répulsion soigneusement entretenue par l'un des partis politiques qui se disputent le pouvoir, s'oppose au développement d'une bonne viabilité. Aujourd'hui encore la majeure partie des chemins du Bas-Canada ne sont entretenus que moyennant péage aux barrières.

Jusqu'à présent l'exemple des cultivateurs anglais et écossais établis dans la province de Québec semble avoir influé fort peu sur ces méthodes de culture que M. Arch, le célèbre président de l'Union des ouvriers de ferme anglais, a qualifié d'un mot bien énergique. Dans le compte rendu du voyage qu'il a entrepris en 1873 aux États-Unis et au Canada pour préparer l'exode des membres de son association, il dit, en parlant des fermiers bas-canadiens : « ils ont *assassiné* le sol. »

Dans ces dernières années quelques-uns des hommes les plus considérables du pays, grands propriétaires et membres du clergé, ont commencé à s'émouvoir de cet état de choses. Des écoles pratiques d'agriculture, des fermes modèles ont été créées. Sous leur énergique impulsion, certaines paroisses, notamment dans le district de Montréal, se sont littéralement transformées. Malheureusement ici encore, le mouvement réformateur se heurte à un sérieux obstacle, la tendance toujours croissante des enfants des familles aisées à abandonner la culture ou les métiers pour se jeter dans les « professions libérales. »

Cette tendance fâcheuse tient essentiellement à l'organisation de l'instruction publique depuis la conquête jusqu'à nos jours. Les colléges et les études littéraires ont de longtemps précédé l'école primaire et l'enseignement technique; et lord Durham, envoyé par le gouvernement britannique pour procéder à une enquête approfondie sur les causes des troubles de 1837 et 1838, définissait très-exactement, dans un rapport resté célèbre, l'état intellectuel du Bas-Canada à cette époque, lorsqu'il disait :

« L'assertion généralement répandue que toutes les classes de la société canadienne-française sont également ignorantes est, disait-il, tout à fait erronée, car je ne connais point de peuple chez lequel il existe une plus large somme d'éducation élémentaire élevée ou chez qui une telle éducation soit répartie sur une plus grande portion de la population. La piété et la bienveillance des premiers possesseurs du pays ont fondé, dans les séminaires qui existent sur différents points de la province, des institutions dont les ressources et l'activité ont longtemps été dirigées vers l'éducation. L'instruction que l'on donne dans ces séminaires et ces colléges ressemble beaucoup à celle des écoles publiques d'Angleterre, mais elle est plus variée. Il en sort annuellement deux à trois cents jeunes gens instruits.... J'incline à croire que la plus grande somme de raffinement intellectuel, de travail de la pensée dans l'ordre spéculatif, et de connaissances que puisse procurer la lecture, se trouve, sauf quelques brillantes exceptions, du côté des Canadiens-Français. »

L'enseignement primaire était loin d'être aussi avancé. Le recensement de 1871 montre qu'au-dessus de vingt ans plus d'un tiers des Canadiens-Français sont encore illettrés, mais de grands progrès se réalisent tous les jours. Le Rapport du ministre de l'instruction publique de Québec pour 1872 constate que sur une population de près de onze cent mille habitants, dont neuf cent trente mille Français, le nombre des élèves des établissements d'éducation de tout genre dans la province est de deux cent vingt-deux mille cent cinq, soit un élève sur cinq habitants, ce qui met déjà le Bas-Canada au niveau des pays où l'instruction est le plus en honneur.

Malheureusement, ce système d'écoles primaires n'a pas encore été complété par celui d'institutions techniques d'un ordre supérieur : l'enseignement secondaire est resté exclusivement voué à la littérature; et l'on n'a pas encore créé d'établissement où le Cana-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

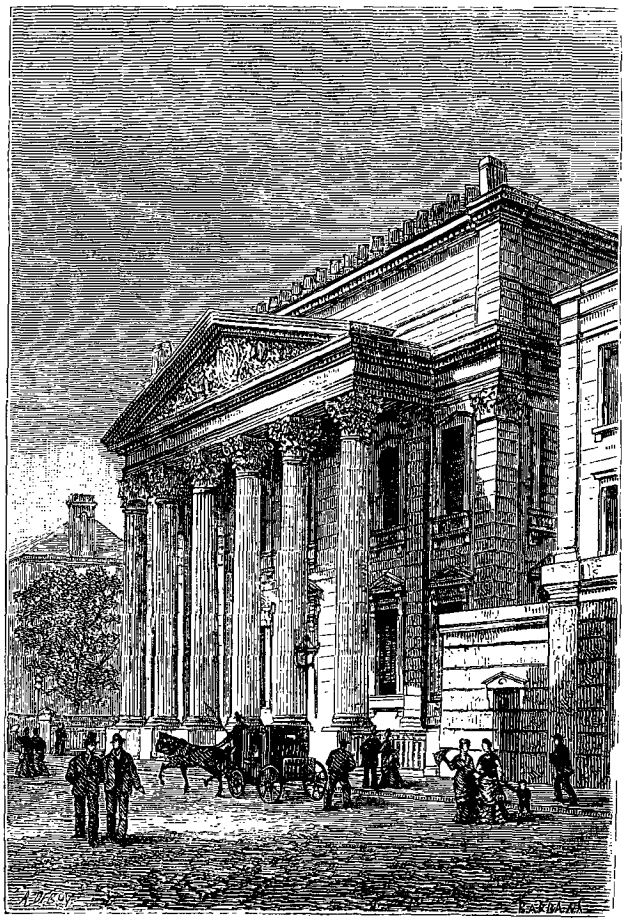
dien-Français puisse apprendre dans sa langue maternelle les arts de l'ingénieur, du constructeur maritime du mineur et de l'architecte, toutes professions d'une extrême utilité dans l'Amérique du Nord.

D'autre part, le cultivateur canadien, dès qu'il est parvenu à l'aisance, éprouve la légitime ambition d'assurer au moins à l'un de ses enfants le bénéfice d'une éducation supérieure. Il prend naturellement ce qu'il trouve à sa portée. Les colléges ecclésiastiques regorgent de jeunes gens qui se jettent ensuite sur les deux seules carrières que leur ouvrent les universités de langue française, le droit et la médecine; et voilà pourquoi la province de Québec compte plus d'avocats qu'il n'en faudrait pour plaider les procès de tous les habitants — ceux-ci fussent-ils vingt fois plus portés à la chicane que les Normands, leurs ancêtres, — et certainement plus de médecins que n'en peut faire vivre un pays où les gens ont conservé la déplorable habitude de ne mourir qu'à quatre-vingt-dix ou cent ans, sans infirmités préalables. Le diplôme, dans ce cas, devient un simple titre à la considération du bon public, et tous ces disciples de Thémis ou d'Esculape se rejettent, faute de mieux, sur la politique.

Je sais qu'un écrivain de grand talent[1], très-sympathique aux Canadiens, leur conseille d'éviter toute imitation anglaise ou américaine, « d'accorder un souci moindre à l'industrie et au commerce, de s'adonner surtout à l'agriculture, moins répulsive au développement intellectuel,... de s'attacher non-seulement à répandre l'instruction, mais à en rehausser le niveau.»

Je ne saurais partager son avis. Il me semble que les Canadiens-Français ont engagé avec leurs voisins anglais une lutte qui, pour être pacifique, n'en est pas moins le « combat pour l'existence » de Darwin. Ils doivent donc avant tout, pour ne point disparaître socialement et politiquemcmt, emprunter les armes de leurs rivaux, devenir les propriétaires des exploitations industrielles, des établissements financiers, des chemins de fer, des mines de leurs pays, comme ils le sont déjà de la plus grande partie du sol : la culture littéraire viendra en son temps. En commençant par ce qui doit être la fin, les Canadiens-Français feraient fausse route, et l'exode de leur population ouvrière vers les États-Unis démontre mieux qu'une longue dissertation combien le manque d'industrie et le dédain des grandes entreprises met en danger leur existence nationale.

Toutefois, comme nous l'avons dit, il n'y a pas tout à fait péril en la demeure. En face de neuf cent trente mille Canadiens-Français, le recensement de 1871 n'a compté que soixante-neuf mille huit cent vingt-deux Anglais, cent vingt-trois mille Irlandais et quarante-neuf mille Écossais. Quant aux Indiens, le même recensement porte leur nombre à six mille neuf cent quatre-vingt-huit. Le rapport du Bureau des affaires indiennes pour 1873 donne le chiffre de dix mille, en tenant compte de quelques tribus du Bas-Saint-Laurent (les Naskapis) non comprises dans le recensement général.



Banque de Montréal. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

V

De Québec à Montréal. — Les vapeurs de la compag. ie du Richelieu. — Zouaves pontificaux en voyage.— La question du Pacifique. — Le pont Victoria. — Souvenirs du temps passé. — Une cité ambitieuse. — Le parc du Mont-Royal. — Les enfants d'Érin sur la terre étrangère.

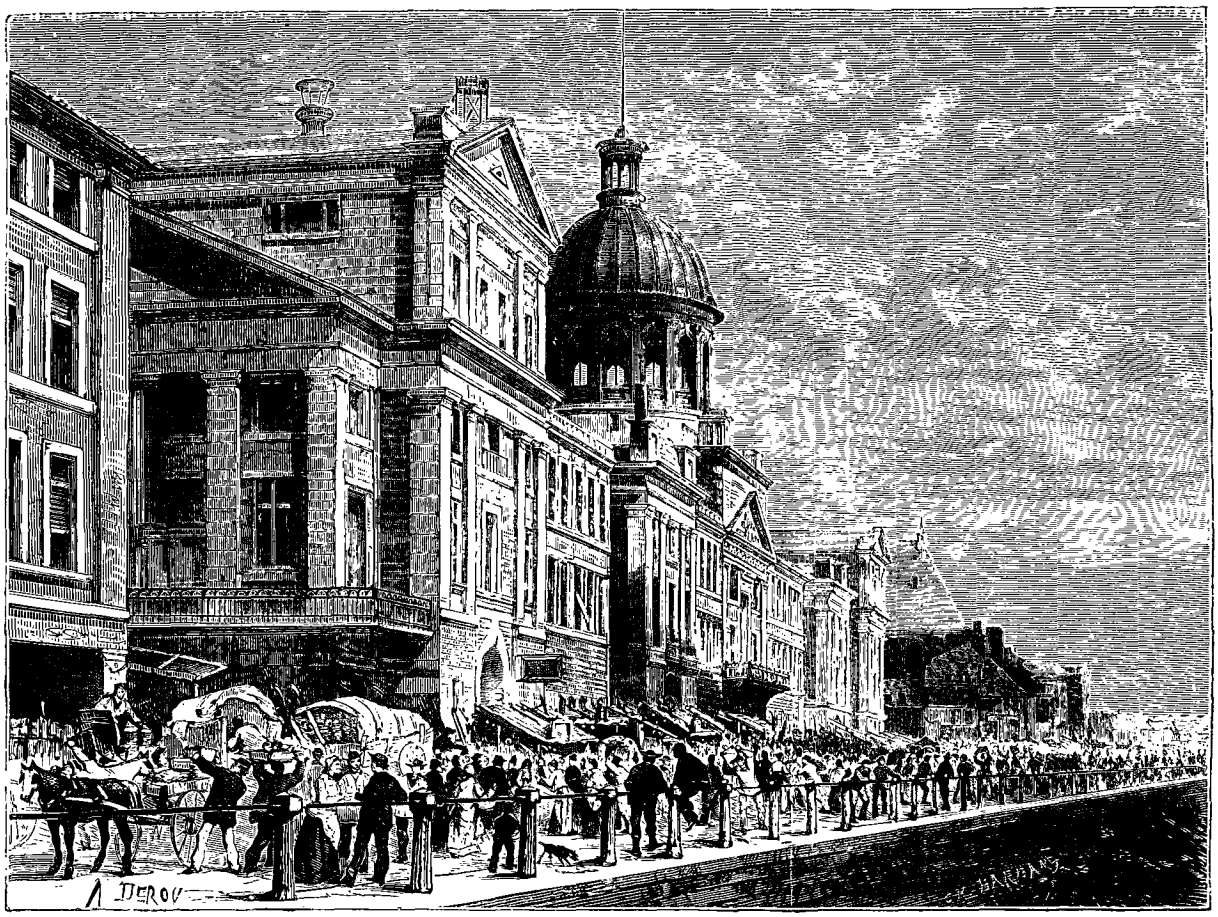
Parmi tous ces magnifiques vapeurs de l'Amérique du Nord que leurs étages superposés de cabines et leurs splendides aménagements intérieurs ont fait si justement appeler des palais flottants, il en est bien peu de comparables aux deux bateaux de la « compagnie du Richelieu, » le *Québec* et le *Montréal*, qui desservent tour à tour la ligne quotidienne établie durant la belle saison entre les deux cités dont ils portent le nom. C'est sur le *Montréal* que nous prîmes passage, par un beau jour du mois d'août 1873.

Il y avait à bord joyeuse compagnie et foule bariolée. Le Yankee sec et remuant y coudoyait l'Anglais obèse et flegmatique; deux religieux oblats, vêtus comme nos prêtres français, conversaient avec un jeune homme à longue redingote que je pris d'abord

1. Rameau, *Acadiens et Canadiens* (1859).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour un *clergyman* presbytérien ; c'était en réalité un membre de leur ordre revenant des États-Unis, où les ministres de toutes croyances portent généralement le même costume mi-sacerdotal et mi-laïque. Dans le salon, quelques jeunes Canadiennes-Françaises, vives et libres d'allures, s'étaient emparées d'un piano ; musique et paroles, la plupart des morceaux de leur répertoire étaient pour nous de vieilles connaissances ; décidément nous étions en Nouvelle-France ! Deux pas plus loin, la scène changeait avec le langage : des « politiciens » en vacances discutaient à grand renfort de jurons anglo-saxons les dernières nouvelles d'Ottawa ou de Washington. En dehors du salon, sur les promenoirs découverts, refuge des fumeurs et des amants du grand air, l'élément bas-canadien était représenté par une vingtaine de jeunes gens portant à la boutonnière de gros nœuds de rubans blancs et jaunes et formant çà et là de petits groupes d'où s'élevaient de joyeux éclats de voix. C'étaient d'anciens zouaves pontificaux, membres d'une association qui réunit les trois ou quatre cents volontaires canadiens partis de 1867 à 1870 pour défendre le pouvoir temporel. Les zouaves de Québec ont invité leurs camarades de Montréal à venir leur faire une visite. Il y a eu récep-



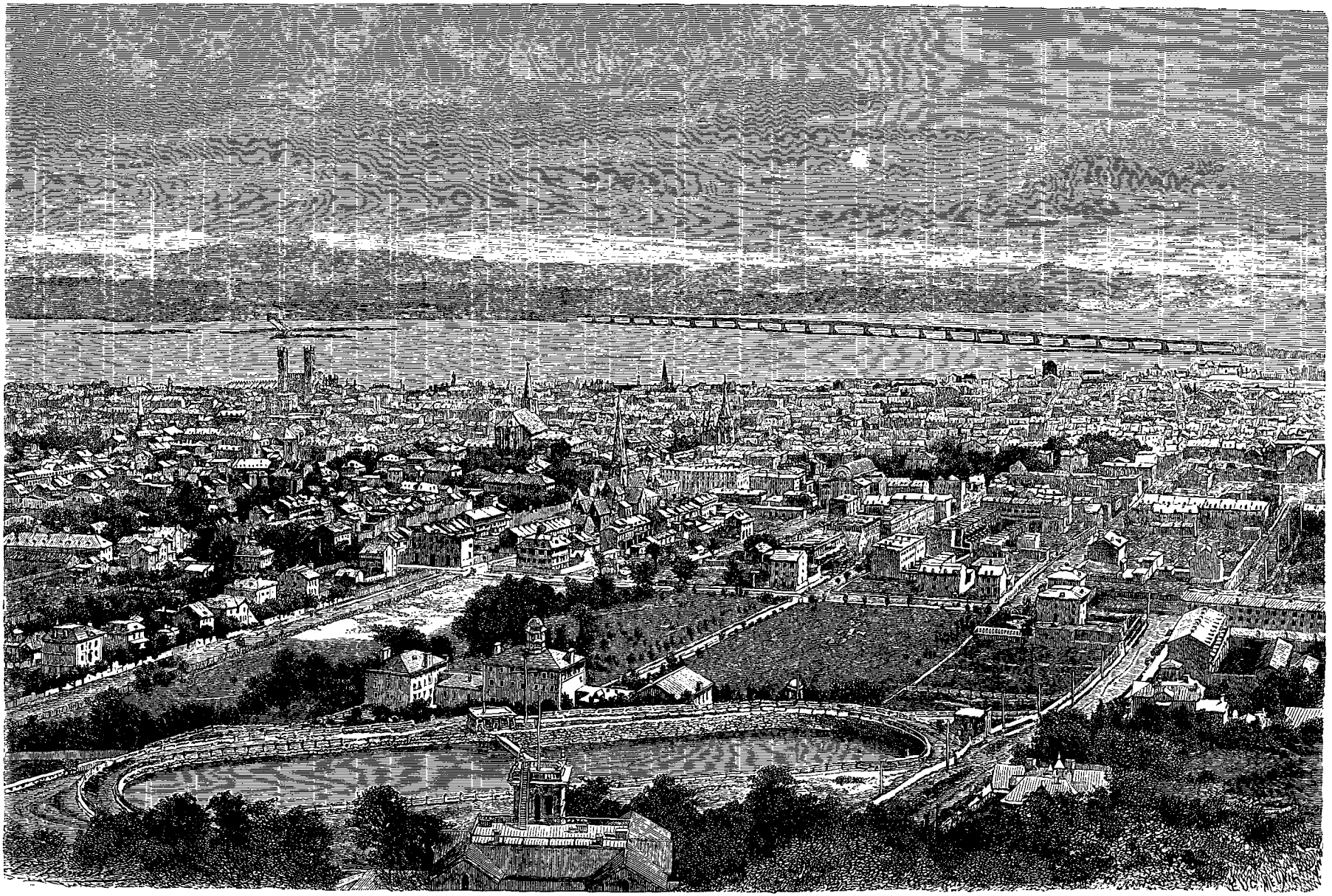
Marché de Bonsecours. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

tion dans toutes les règles, défilé avec fanfare, cérémonie religieuse et repas copieux. Ce dernier acte de la fête surtout doit avoir été particulièrement soigné, à en juger par la bruyante expansion des voyageurs.

Du reste, jeunes gens ou graves personnages semblaient n'avoir qu'un seul thème de conversation. De quelque groupe qu'on s'approchât, il était impossible de ne pas entendre trois fois par minute le mot de « Pacifique. » Pacific scandal, Pacific slander, affaire du Pacifique, scandale du Pacifique, calomnies du Pacifique ; Français ou Anglais ne parlaient, ne juraient, ne vivaient que par le Pacifique. On eût dit que ce mot avait acquis, par je ne sais quel maléfice, le ton d'exaspérer les tempéraments en apparence les plus dignes de se l'appliquer comme qualificatif.

Qu'était-ce donc que cette grosse affaire qui défrayait d'une façon si exclusive les conversations des hôtes du *Montréal?* Je n'étais pas resté une semaine à Québec sans en avoir appris quelque chose. Chacun des notables personnages à qui j'avais été présenté m'avait bien et dûment catéchisé sur la question « topique » du moment ; et comme dans le nombre de mes nouvelles connaissances il s'en trouvait de toutes les opinions ayant cours au Canada, j'avais entendu à satiété les différentes cloches, condition indispensable, suivant la sagesse des nations, pour juger impar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Montréal. — Dessin de Ph Benoist, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tialement. Dans le cas du Pacifique, il n'en fut pas ainsi pour moi : à force d'avoir à subir le choc des affirmations les plus contradictoires, j'en vins au bout de quelques jours à n'avoir plus d'opinion du tout. J'y trouvai, du reste, un certain avantage, car il me devint beaucoup plus facile de garder sur ce sujet délicat la réserve discrète que me commandait ma qualité d'étranger.

Il était écrit toutefois qu'à chaque étape de mon voyage, j'assisterais au développement de la crise occasionnée par cette malheureuse affaire du Pacifique, et que j'aurais même indirectement, tout étranger que je fusse, à en subir les conséquences. Je ne puis donc me dispenser d'en dire au moins quelques mots.

Lors de l'entrée de la Colombie anglaise dans la Confédération canadienne, il avait été stipulé que la nouvelle province serait reliée, dans un délai de dix ans, à ses confédérés de l'Est par un chemin de fer transcontinental. Il s'agissait de former une compagnie assez puissante pour se charger de cette gigantesque entreprise. Les négociations furent longues et laborieuses; cependant elles avaient abouti ou semblaient sur le point d'aboutir précisément au moment où les élections générales de 1872 allaient renouveler le parlement de la Confédération. Un capitaliste montréalais, sir Hugh Allan, le président de la compagnie des transatlantiques canadiens, s'était mis à la tête de l'affaire. Il avait d'abord fait un appel aux capitaux américains qui s'empressèrent d'y répondre. Sur ces entrefaites, les élections eurent lieu. Des sommes fabuleuses furent dépensées de part et d'autre par les partis, car les élections coûtent cher dans les pays où s'est conservé l'usage du « poll » ou scrutin public, et le Canada est encore dans ce cas. La lutte fut très-vive; néanmoins le ministère conservateur obtint dans toutes les provinces une assez forte majorité. La question du « Transcontinental » avait été fréquemment agitée pendant la période électorale; et l'on avait pu noter une certaine répugnance de l'opinion à accepter l'immixtion des Américains dans une œuvre aussi essentiellement nationale. On semblait craindre que des directeurs yankees n'eussent des visées préjudiciables aux intérêts canadiens. La première combinaison de sir Hugh Allan étant décidément devenue impopulaire, le ministère n'osa pas lutter contre le préjugé général, et sur sa demande formelle, sir Hugh dut s'adresser uniquement aux Canadiens et aux Anglais, et renoncer au concours des capitalistes de New-York. Ceux-ci, mécontents d'être évincés, s'en vengèrent en publiant certaines correspondances de leur ancien partenaire, d'où il résultait que le capitaliste montréalais avait donné des sommes importantes, quelque chose comme quinze cent mille francs, disait-on, pour assurer le succès du ministère dans les élections générales. De là à dire que la concession du Pacifique avait été le prix de ce service, il n'y avait qu'un pas; ce pas fut fait. Tous les journaux de l'opposition dans les six provinces de la Confédération regorgèrent d'articles flamboyants où la corruption du cabinet fédéral était dénoncée *urbi et orbi*, en français et en anglais, dans un style qui n'avait rien de commun avec la mansuétude évangélique, ni même avec les précautions oratoires chères aux académiciens. Depuis vingt ans, le même parti politique, celui des conservateurs, s'était maintenu au pouvoir presque sans interruption; une bonne occasion se présentait de l'en déloger. Je laisse à penser avec quelle ardeur le parti adverse se précipita sur l'arme nouvelle qui lui permettait de monter enfin à l'assaut des portefeuilles avec quelque chance de succès. Comme de juste, les journaux du gouvernement ne se faisaient point faute de riposter à l'attaque; les aménités qui s'échangèrent à cette occasion eussent paru en France dépasser les bornes de la licence la plus échevelée.

Mais laissons le chemin de fer du Pacifique et ses scandales — nous ne les retrouverons que trop tôt sur notre chemin — et revenons à notre traversée.

Les vapeurs de la compagnie du Richelieu ne partent pour Montréal qu'à une heure assez avancée de la soirée, ce qui prive le voyageur du panorama des rives du Saint-Laurent, moins pittoresques mais plus riantes ici qu'en aval de Québec. Il est minuit quand nous passons devant Trois-Rivières, l'un des plus anciens établissements fondés par les Français du dix-septième siècle, aujourd'hui ville de sept à huit mille habitants, et débouché naturel des vallées du Saint-Maurice et de ses affluents. La colonisation, une colonisation exclusivement canadienne-française, remonte d'un pas lent mais sûr les vallées de ces puissants cours d'eau. Il y a quelques années, de grandes étendues cultivables ont été reconnues sur les bords de la Matawin, dont la vallée court parallèlement au Saint-Laurent et débouche dans le Saint-Maurice, à vingt lieues environ au nord du grand fleuve. Toutefois la richesse de cette région consiste surtout pour le moment dans l'exploitation à outrance des forêts.

A l'aube, une brume légère couvrait la surface du fleuve, formant un rideau assez transparent pour laisser entrevoir les ravissantes prairies clair-semées de grands arbres qui bordent au loin les rives. Nous passons entre Berthier et Richelieu, l'Assomption et Verchères, comtés aussi français par leur population que par leur nom. Bientôt scintille à travers la rosée le reflet argenté des toits recouverts en tôle étamée. Au pied d'un monticule verdoyant rehaussé par son isolement, nous distinguons les hautes tours d'une cathédrale dominant une longue rangée d'édifices; sur la rive que nous longeons, la couleur verte du Saint-Laurent fait subitement place à la teinte brune des eaux de l'Outaouais, puissante rivière qui persiste pendant plusieurs lieues à ne point confondre ses eaux avec celles du fleuve.

Nous voyons apparaître successivement les hautes constructions des manufactures d'Hochélaga, puis le pont Victoria, long de trois mille cent trente-quatre mètres, avec sa galerie tubulaire, véritable tunnel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formé de vingt-cinq tubes en fer d'une longueur totale de dix-huit cent soixante et onze mètres, soutenus à près de vingt mètres au-dessus du niveau du fleuve par deux culées et vingt-quatre piles d'un calcaire noir qui semble du granit. Ces piles s'allongent dans le sens du courant et lui présentent une arête effilée en pointe aiguë, semblable à l'éperon d'un navire cuirassé, contre laquelle d'énormes glaçons viennent se briser au moment de la débâcle. Disons-le de suite, cette merveille de l'art des ingénieurs impressionne plus vivement l'esprit que la vue, car la distance en réduit étrangement les gigantesques proportions. La longue ligne rigide de la galerie, les formes grêles et également rectilignes des arches vues de face, lui donnent de loin l'humble apparence d'un pont de chevalets, et cependant il a coûté trente millions. Combien je préfère les courbes harmonieuses de nos vieux ponts de pierre! Un second pont va être jeté sur l'énorme fleuve, à Montréal même. Hardi comme le premier, sera-t-il plus réellement beau?

Enfin nous atteignons les quais en passant au milieu d'une forêt de blancs vapeurs aux cabines étagées. Nous sommes à Montréal. Devant nous s'élève l'imposante façade du marché Bonsecours, et tout près, sur la place Jacques-Cartier, nous apercevons la colonne érigée en l'honneur du vainqueur de Trafalgar. Quelle singulière association d'idées a fait placer la statue du destructeur de la marine française sur un emplacement consacré au marin français qui découvrit la Nouvelle-France, je l'ignore. Nous débarquons, et dix minutes après nous nous reposons en lisant les nouvelles dans le beau salon de l'hôtel Donégana.

En 1640, une religieuse, la sœur Bourgeois, et quelques membres d'une congrégation qui se fondit peu après dans celle de Saint-Sulpice, obtinrent du roi de France la concession de l'île de Montréal, où Cartier avait découvert jadis le village indien d'Hochelaga. Cinquante-cinq personnes environ furent amenées, en 1642, pour peupler le nouvel établissement, qu'on appela d'abord « Villemarie. » En 1653, deux cents immigrants, presque tous Angevins, vinrent renforcer ce premier noyau de courageux colons. Plus tard les soldats d'un régiment licencié au Canada, le régiment de Carignan, fameux dans les annales de la colonie, s'établirent en grande partie autour de la nouvelle ville, dont la prospérité naissante eut longtemps à souffrir du voisinage des Iroquois. En 1760, Montréal ne comptait encore que six mille habitants tout au plus. Ce fut pendant la guerre de Sept ans le dernier boulevard des défenseurs du Canada. Un an après la chute de Québec, les milices canadiennes commandées par le chevalier de Lévis avaient repris l'offensive et remporté la victoire de Sainte-Foy. Peu s'en fallut que Québec même ne retombât au pouvoir de ces braves. L'arrivée d'une flotte anglaise mit fin à leurs succès, et le 8 septembre 1760, sous les murs de Montréal, fut signé, en cinquante-cinq articles, l'acte de décès de notre domination dans le grand pays qui pendant un siècle et demi s'était appelé la *Nouvelle-France*.

La Louisiane nous restait encore, il est vrai; mais Louis XV, ses ministres et ses courtisans avaient hâte de se débarrasser d'une colonie qu'ils ne se sentaient plus capables de défendre. En 1763, aussitôt après la signature du fatal traité de Paris, le roi de France la cédait à son cousin d'Espagne, « sans exceptions ni réserves d'aucune sorte, par la seule impulsion de son cœur généreux. » D'un trait de plume notre patrie se dépouillait d'un domaine allant du golfe du Mexique aux grands lacs du Saint-Laurent, des bords du Mississipi aux montagnes Rocheuses et aux rives de l'océan Pacifique! Pendant six ans les créoles louisianais s'opposèrent à l'exécution d'un traité qui les séparait de la France; mais que pouvait le patriotisme de ces pauvres gens contre la royale parole de leur maître? Un jour, l'Espagne envoya des soldats et un gouverneur *à poigne;* on pendit quelques notables qui avaient le mauvais goût d'être attachés à leur nationalité, et le transfert *amical* de la Louisiane à l'Espagne fut un fait accompli!

On sait qu'un sourire de la fortune nous rendit, quarante ans après, cet incomparable empire; mais ce ne fut que pour un instant. Cédée au premier consul par l'Espagne, au traité de Saint-Ildefonse, la Louisiane devait être presque aussitôt vendue aux États-Unis pour soixante-quinze millions de francs, juste ce que l'Angleterre vient de payer pour indemniser les Américains des déprédations de l'*Alabama*.

Dix millions d'habitants, dont deux millions à peine d'origine française, tout à fait noyés, sauf les Canadiens, parmi les gens de langue anglaise, occupent aujourd'hui les deux territoires que nous avons abandonnés à ces dates fatales : 1763 et 1803. Tels ont été les fruits d'une politique insensée.

Qu'on me pardonne ces réminiscences historiques. Leur douloureux souvenir vient trop souvent assaillir l'esprit du Français qui voyage dans cette partie du Nouveau-Monde.

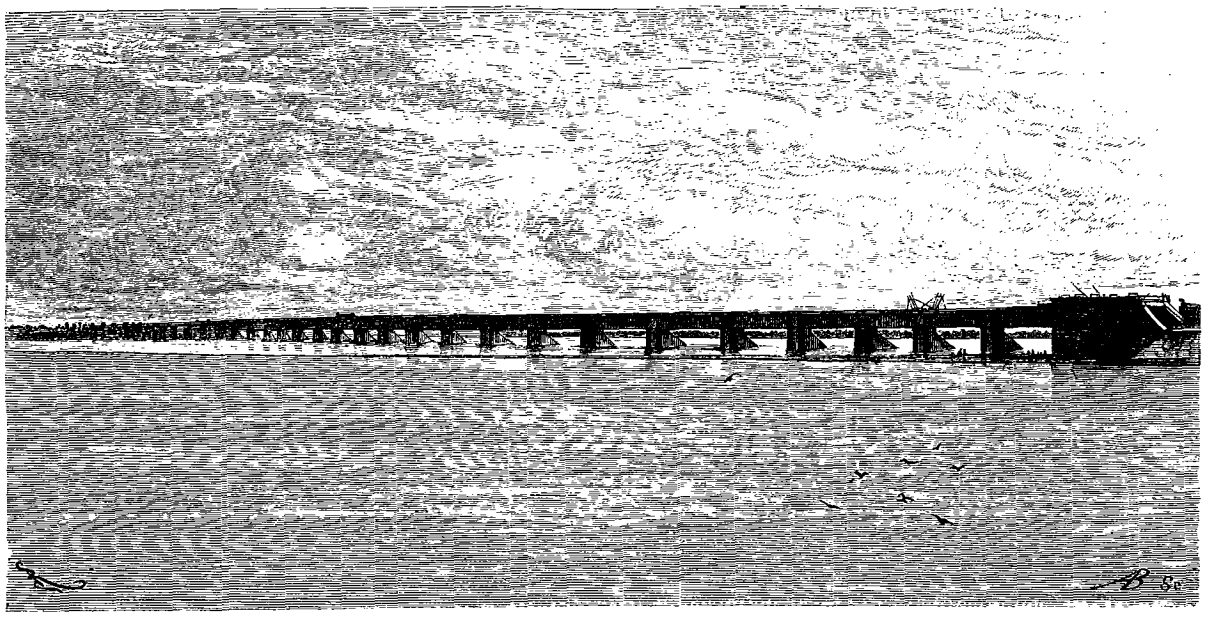
Depuis le jour où le chevalier de Lévis et sa poignée d'héroïques soldats cédèrent aux armes victorieuses de la Grande-Bretagne, cent dix ans se sont écoulés. De bourgade, Montréal est devenue grande ville. Cent sept mille habitants, dont cinquante-six mille Franco-Canadiens, habitent son enceinte; et ce n'est là, disent-ils orgueilleusement, que le prélude d'une ère de progrès plus merveilleux encore. Tête de ligne de la navigation transatlantique sur le Saint-Laurent, l'ambitieuse cité aspire à supplanter New-York. Déjà des canaux accessibles aux navires de quatre à cinq cents tonnes contournent les nombreux rapides qui entravent la navigation du Saint-Laurent depuis Lachine jusqu'au lac Ontario. Un autre canal de quarante-trois à quarante-quatre kilomètres, le canal Welland, établit pour la même classe de bâtiments une communication assurée, sur le territoire canadien, entre les lacs Érié et Ontario, rachetant par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vingt-sept écluses la différence de niveau d'environ cent mètres que la rivière Niagara descend d'un lac à l'autre par des courants rapides et par le bond de son incomparable cataracte. Aujourd'hui le gouvernement canadien a entrepris d'élargir tous ces canaux de manière à en permettre le passage à des navires de mille tonnes. Ce travail considérable une fois terminé, l'immense bassin des grands lacs, Duluth, Milwaukee, Chicago, Détroit, seront les tributaires de Montréal, devenu leur entrepôt naturel.

Les Montréalais ont trop confiance dans l'avenir pour ne point l'escompter un peu. Aussi leur ville, comme une coquette ambitieuse, se compose-t-elle maintenant une parure assortie à ses futures grandeurs. Les rues y sont larges et bien mieux entretenues qu'à Québec, les magasins vastes et superbement ornés; les institutions de crédit abondent, et quelques-unes des banques principales sont installées dans de véritables palais. Les maisons particulières elles-mêmes y affectent les prétentions architecturales des plus grandes cités du continent américain. Toutes les sectes y ont leurs églises, dont un bon nombre, avouons-le, sont bâties dans ce style hybride et désagréable, semi-gothique et semi-rocaille, qui fait la joie des *cockneys* anglo-saxons et le désespoir des véritables artistes. Dans cette débauche de bâtisses religieuses, le clergé catholique tient à ne pas se laisser distancer. Non content de posséder une cathédrale qui passe cependant pour l'une des plus belles de l'Amérique du Nord, l'évêque de Montréal a entrepris, à grands renforts de souscriptions, d'ériger une basilique nouvelle qui sera la réduction, mais une réduction grandiose encore, de la première des basiliques catholiques, de Saint-Pierre de Rome.

A une ville si confiante en ses destinées, il fallait une promenade publique digne de son ambition.

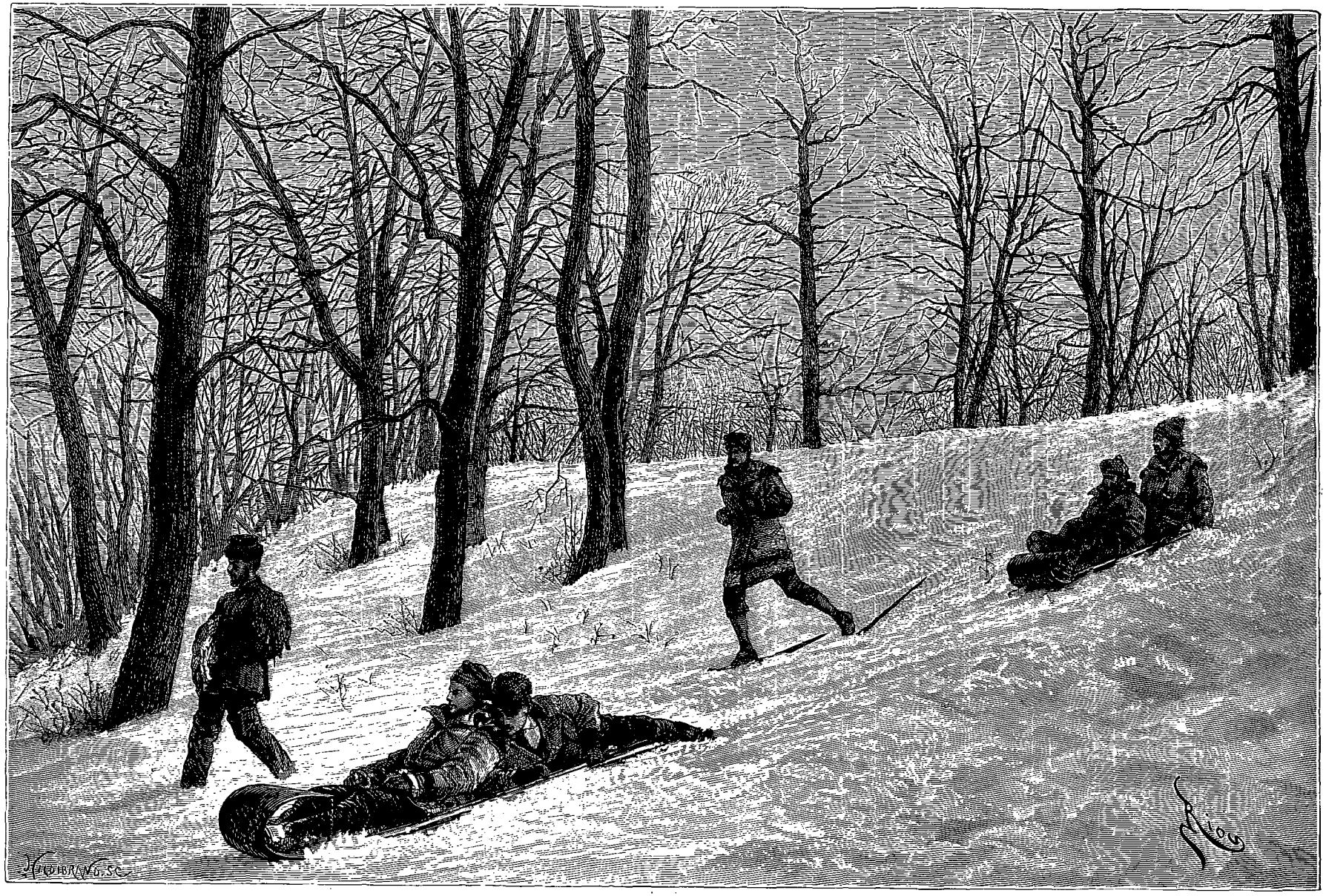


Pont Victoria. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

L'emplacement a été trouvé sans peine et peut hardiment soutenir la comparaison avec ce que les grandes métropoles d'Europe et d'Amérique possèdent de mieux en ce genre. Nous avons déjà parlé de la montagne — le Mont-Royal — qui domine la ville et lui a donné son nom. La magnifique avenue qui en fait le tour est devenue le rendez-vous favori, en été, des équipages et des cavaliers, en hiver, des traîneaux et des patineurs qui descendent la montagne. La montagne elle-même est aujourd'hui transformée en un parc anglais semé çà et là de villas élevées par les nababs montréalais. Du sommet, on jouit d'une vue admirable sur la ville « aux toits d'argent, » le Saint-Laurent, ses jolies îles et les campagnes de ses deux rives. Un autre site cher aux amateurs de « pique-nique » est l'île Sainte-Hélène, située vis-à-vis l'extrémité orientale de la ville et dont la plus grande partie est également disposée en parc. La pointe nord-est de ce joli îlot est fortifiée; elle renferme les casernes occupées autrefois par la garnison anglaise et gardées aujourd'hui par un petit détachement de volontaires. Enfin, les amateurs d'excursions champêtres peuvent recourir pendant la belle saison aux nombreux bateaux traversiers qui entretiennent un va-et-vient continuel entre Montréal et les jolis villages de Saint-Lambert, de Longueil, de Laprairie, etc, situés de l'autre côté du grand fleuve.

Étant donnés les éléments très-hétérogènes dont se compose la population montréalaise, il ne faut pas s'étonner de trouver aux divers quartiers des physionomies très-différentes. A l'est habitent principalement les classes peu aisées de la population canadienne-française. C'est dans les quartiers du nord, les plus rapprochés de la montagne, que les riches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traineaux et patineurs au Mont-Royal. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commerçants des deux nationalités ont leurs maisons de ville entourées de verdure, où ils viennent se reposer le soir, au sortir de la poudreuse atmosphère du bureau. A Montréal comme aux États-Unis, on a le bon goût d'éloigner autant que possible l'habitation de famille du quartier des affaires. L'ouest est plus spécialement anglais, même dans le quartier Saint-Antoine, où habitent encore bon nombre de Franco-Canadiens. A l'extrémité de ce côté de la ville, près du Saint-Laurent, à l'endroit où le canal de Lachine débouche dans le fleuve, le quartier Sainte-Anne, bas, mal entretenu, inondé presque tous les ans par la débâcle, héberge près de dix mille Irlandais sur les dix-neuf mille de Montréal. Là comme toujours, au pauvre Paddy est échu le plus mauvais lot.

Il semble que la communauté de religion, que certaines affinités de race et de souvenirs historiques devraient rapprocher l'Irlandais du Canadien-Français; il n'en est rien cependant. Hâtons-nous de le dire, la faute n'en est point aux Canadiens. En tous pays Paddy — s'il faut en croire ses détracteurs — est un voisin désagréable, ce qu'on appelle chez nous « un mauvais coucheur. » Il est honni des Yankees dans la Nouvelle-Angleterre, des Allemands dans le Grand-Ouest, des Nègres dans les États du Sud, des Français au Canada, des Anglais et des Écossais partout. Et comment pourrait-il se faire aimer des étrangers, lui qui ne sait pas même vivre en bonne intelligence avec ses propres compatriotes? Partout où des Irlandais ont planté leurs tentes, on est sûr de voir surgir incontinent des Montaguts et des Capulets au petit pied. « Orange » et « Vert, » ces deux partis qui désolent Érin, se poursuivent aux extrémités du monde d'une haine aussi vivace qu'au lendemain de la bataille de la Boyne. D'ailleurs, Paddy est léger, inconsistant, grand hâbleur autant que beau diseur, peu sûr dans ses amitiés, violent et brutal dans ses intolérantes antipathies, toujours extrême en politique comme en religion, qu'il soit loyaliste outré ou fénian incorrigible, catholique ultramontain ou orangiste fanatique. Il a abandonné, bon gré mal gré, son idiome national pour celui de ces Anglais qu'il affecte de détester, et personne aujourd'hui ne professe à un plus haut degré le culte exclusif de la langue anglo-normande. Aux récalcitrants qui hésitent à jeter leur individualité nationale dans le creuset où fusionnent les éléments disparates du nouveau peuple américain, il dirait volontiers comme le renard de la fable, lui qu'on a depuis longtemps débarrassé de « ce meuble inutile, » le vieux langage celtique si cher aux bardes guerriers de l'antique Hibernie :

« A quoi sert cette queue? il faut qu'on se la coupe! »

Lorsqu'une protestation s'élève au Canada, à la Louisiane, à Manitoba, contre l'usage du français dans les parlements et les tribunaux, soyez certain qu'elle émane neuf fois sur dix d'un Irlandais catholique ou protestant, à moins pourtant que ce ne soit d'un Allemand plus ou moins américanisé mais toujours gallophobe.

Mais il y a une autre raison, plus décisive encore, qui seule suffirait à expliquer l'antipathie jalouse des autres nations à l'égard des enfants d'Érin : c'est la soif désordonnée de domination et d'emplois dont semblent possédés ces opprimés de la veille, aussitôt qu'ils ont mis le pied sur le sol du Nouveau-Monde. L'art du « politician, » cette industrie éminemment américaine, à la fois si lucrative et si décriée, n'a point de secrets pour leurs esprits déliés, souples et remuants. C'est grâce aux politiciens irlandais et à leur action sur les masses ignorantes et crédules de leurs compatriotes, que Tweed, le « boss » de Tammany Hall, a pu pendant des années diriger à son gré l'administration de la grande ville de New-York, et alléger la caisse municipale d'une centaine de millions de dollars. Partout, au Canada comme aux États-Unis, vous rencontrez le politicien irlandais, trafiquant des suffrages dont il dispose, et se faisant adjuger par les vainqueurs, en récompense de ses services, les fonctions publiques les plus grasses. Les Anglais ont un vers latin destiné à peindre le caractère de leurs bons frères d'Irlande :

« Unguentem pungit, pungentem Hibernicus ungit [1]. »

Et voilà pourquoi, sur le continent d'Amérique, Paddy, tant qu'il reste lui-même, est mal vu de tous ses voisins, sentiment qu'il rend du reste avec usure.

Aux États-Unis, l'uniformité de l'éducation nationale émousse au bout d'une génération ou deux les angles trop saillants de ce caractère celtique; mais au Canada, où le système des écoles séparées tend à perpétuer le particularisme, l'Irlandais maintient, au grand détriment de tous, cet esprit turbulent et brouillon, qui a toujours fait le malheur de son île natale. Aussi l'Écossais, avec son caractère parfois cassant, mais toujours droit et loyal, est-il, quoique protestant, infiniment plus sympathique au Canadien-Français que l'Irlandais catholique. On me l'avait dit souvent au Canada; mais c'était dans les prairies du Nord-Ouest que je devais en trouver les meilleures preuves.

VI

Le dimanche au Canada. — Un sermon politique. — Journalistes, avocats et députés. — Cent francs d'amende pour un coup de poing. — Un meeting d'indignation. — Partie de campagne. — Une particularité du paysage américain. — Vieilles redevances féodales. — Une dîme d'un nouveau genre. — Le sault Saint-Louis. — Les Iroquois de Caughnawaga. — Un hommage à la France. — Origine du village de Lachine. — Le sault du Récollet. — La pêche de l'alose.

Le dimanche à Montréal est un moyen terme, une sorte de compromis entre le « sabbat » puritain de la Nouvelle-Angleterre et le jour de gai délassement que fêtent l'ouvrier et le paysan français. Comme dans la Nouvelle-Angleterre, les trains de chemins de fer

1 L'Irlandais flatte qui le bat et bat qui le flatte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'arrêtent, le télégraphe ferme ses bureaux, les quartiers protestants prennent des airs de nécropoles; les « bar rooms » mêmes — tavernes ou buvettes — barricadent hypocritement leur devanture, tandis qu'une porte dérobée s'entre-bâille à la barbe du policeman pour introduire un client dans le cénacle des buveurs à huis clos. Par bonheur la population canadienne-française — bien que les usages de ses voisins aient déteint sur les siens — ne se croit pas encore obligée de s'enfermer entre quatre murs dans un tête-à-tête peu récréatif avec Ézéchiel ou Jérémie. Grâce à son influence modératrice, on n'en est pas absolument réduit à l'alternative de rester chez soi ou de vaguer pédestrement par les rues. Les voitures de place, ainsi que les « chars urbains » ou « petits chars » (chemins de fer américains) qui desservent les voies principales continuent leur service, « et tout être créé possédant équipage » peut aller faire le tour de la montagne sans crainte de scandaliser la communauté, ni surtout de payer l'amende à laquelle il n'échapperait point à trente lieues plus au sud.

Le lendemain ou le surlendemain de mon arrivée à Montréal se trouvait être un dimanche. J'entrai dans la cathédrale de Notre-Dame, cet édifice dont les deux tours nous avaient signalé de loin la grande ville, mais dont les voûtes beaucoup trop basses donnent à la nef un aspect mesquin. Un prêtre sulpicien y prêchait en français devant l'élite de la société montréalaise : il aborda successivement les sujets les plus divers, traitant de l'émigration des *habitants* vers les manufactures américaines, de la loi des écoles votée par la législature du Nouveau-Brunswick dont il critiquait vivement les dispositions, fort contraires, paraît-il, aux intérêts français et catholiques de cette province. Enfin il entama le chapitre de la corruption électorale dans ses rapports avec le salut des âmes. A cet endroit je saisis des allusions transparentes à la grosse question du moment. L'affaire du Pacifique avait envahi l'église elle-même, et j'appris bientôt que les temples presbytériens, méthodistes, épiscopaliens, n'étaient pas plus exempts de cette invasion que la cathédrale catholique. Pour un profane étranger, les paroles qui tombaient en ce temps-là du haut de la chaire pouvaient jusqu'à un certain point faire l'office d'un cours complet, et surtout contradictoire, de politique canadienne.

Un autre jour, on vint me chercher pour me conduire à une séance de la cour de police. L'auditoire peu choisi qui fréquente d'ordinaire l'enceinte consacrée à la répression des ivrognes incorrigibles et des vagabonds vulgaires avait fait place pour cette fois à une foule des mieux composées; c'était encore le Pacifique qui en était la cause. Le plaignant, un jeune écrivain ministériel de beaucoup de talent, mais d'un zèle parfois intempérant, à qui j'avais été présenté la veille, traînait à la barre de la justice un député de l'opposition au Parlement fédéral. Le susdit député avait pénétré dans le sanctuaire même de la rédaction pour demander des explications à propos d'un article un peu vif, où sa conduite, ses votes et ses discours au sujet de la grande affaire étaient censurés en termes antiparlementaires. Les explications, apparemment, ne lui avaient point semblé satisfaisantes, car séance tenante il s'était adjugé une réparation par les armes contondantes et peu courtoises que la nature a mises au bout des bras de chacun de ses enfants. A Paris, on eût pris le train de Bruxelles et mis flamberge au vent. Au Canada le duel est passé de mode, et notre journaliste se contentait de poursuivre son agresseur sous l'imputation juridique d'« assaut et batterie. »

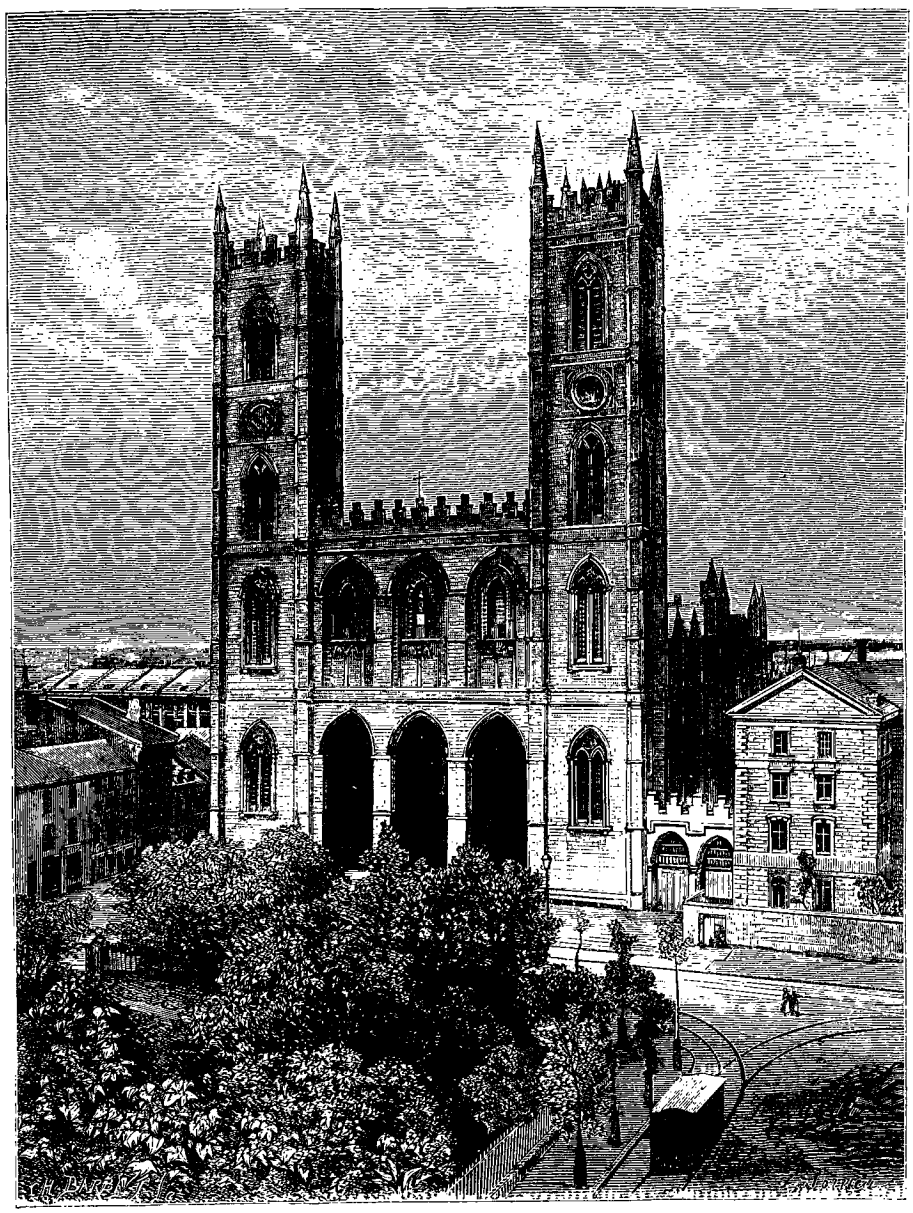
La scène m'intéressa beaucoup, tant par les incidents pleins de couleur locale que révélaient les dépositions, que par les singularités de la procédure tout anglaise d'une cause plaidée entièrement en français. Quand je dis entièrement, je vais un peu loin. MM. les avocats passaient à tout instant d'un idiome à l'autre avec une désinvolture parfaite. Les témoins, y compris le plaignant, entraient tour à tour dans une sorte de chaire fermée,— le « witness box » des Anglais, que les Canadiens ont traduit littéralement par « boîte à témoins, » — où ils subissaient de la part des avocats des deux parties un feu roulant de questions. Un des plus acharnés questionneurs était un jeune homme à la physionomie maigre et intelligente, au teint bilieux, possesseur d'une chevelure à rendre jaloux Absalon lui-même. Ce n'était rien moins qu'un des membres du cabinet provincial, renommé pour son éloquence et venu tout exprès pour assister son ami le journaliste, une des bonnes plumes de Tolède du parti. A tout propos, dans le cours de leurs interrogatoires et de leurs plaidoiries, les honorables membres du barreau se traitaient réciproquement de « savant avocat, » ce qui ne les empêchait pas de se dire les choses les plus désagréables. Quant à « Son Honneur » le juge, il parlait français avec un violent accent d'outre-Manche et semblait surtout fort gêné d'avoir à présider des débats entre hommes aussi haut placés. Mon nouvel ami D.... m'avait confié la veille qu'à ses yeux, et à ceux de beaucoup de ses confrères en journalisme canadien, le premier des écrivains français de l'époque est le fougueux auteur des *Odeurs de Paris*. Je m'aperçus au ton des articles lus à l'audience que l'étude, trop consciencieuse hélas! des œuvres du maître, avait communiqué à la polémique de son jeune disciple une verdeur bien faite pour expliquer dans une certaine mesure la colère du député. Pas plus que celle de Québec, la presse de Montréal ne se pique d'un atticisme outré, et si les coups de poings répondent parfois aux coups de plume, c'est que ceux-ci sont trop souvent assenés à la façon des coups de poings.

Après que les avocats, plaidant avec un acharnement digne de leurs confrères et cousins de Normandie, eurent suffisamment embrouillé la question, l'accusé, dont la carrure puissante contrastait avec l'apparence infiniment moins redoutable de son adversaire, débita d'une voix de Stentor un discours

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

apologétique où il fulmina contre la corruption du parti ministériel. L'avocat-ministre aux longs cheveux traita dédaigneusement cette improvisation chaleureuse de discours de « hustings, » bon tout au plus pour les électeurs du comté de Deux-Montagnes, mais tout à fait déplacé dans l'enceinte de la justice ; puis « Son Honneur » prononça en bredouillant la sentence qui condamnait M. W. P..., membre du Parlement, à vingt dollars d'amende et aux frais. Les amis de la partie civile déclaraient que c'était pour rien ; ceux de l'accusé bondissaient d'indignation, — mais pour le motif opposé. — Bref, les deux clans, également vexés, se retirèrent en maugréant.

Ainsi, partout depuis mon arrivée je rencontrais le



Cathédrale de Montréal. — Dessin de Sorrieu, d'après une photographie.

malencontreux Pacifique : sur le bateau, à l'église, au tribunal ! De grandes affiches m'apprirent bientôt qu'il allait descendre sur la place publique. Un grand meeting d' « indignation » devait avoir lieu au Champ de Mars, et tous les citoyens de Montréal étaient invités à y assister. La curiosité, à défaut d'autre intérêt, m'eût certainement attiré à ce spectacle, en dépit des horions qu'on est parfois exposé à y recevoir, si V.... — le jeune Canadien qui avait fait avec nous la traversée du *Moravian* — n'était venu m'engager à passer quelques jours à la Pointe-Claire, jolie bourgade située sur les bords du lac Saint-Louis, à l'extrémité occidentale de l'île de Montréal. C'est pendant mon absence que se tint le fameux meeting. Le ministère et ses partisans y furent habillés de fort vilain drap par des orateurs polyglottes. Le jeune homme d'État

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chevelu dont nous avons fait connaissance à la cour de police essaya bien de défendre la cause de ses amis; mais ce fut en vain, il y dépensa en pure perte des flots d'éloquence. Tout se passa du reste de la façon la plus *pacifique:* peu ou pas de coups de poings, et absence complète de ces projectiles électoraux — pommes cuites et œufs pourris — que les auditeurs passionnés prodiguent parfois libéralement aux orateurs qui leur déplaisent.

Nous passâmes à la Pointe-Claire deux charmantes journées. La famille de notre ami V.... nous y offrait une hospitalité tout à fait écossaise.... ou canadienne — ce qui est tout un. — Nous parcourûmes en voiture les campagnes environnantes, non sans remarquer la grande différence de climat entre Montréal et Québec, différence dont témoignait l'état des récoltes. En effet, dans cette partie du Bas-Canada, la moisson se fait environ trois semaines plus tôt qu'aux environs de la capitale. Les cultures y paraissent également plus soignées et les vergers y produisent la célèbre pomme de Montréal, connue dans toute l'Amérique du Nord sous le nom spécifique de « fameuse. » Ici d'ailleurs, comme à Québec, comme dans la Nouvelle-Angleterre et presque tout le Nord des États-Unis, le trait distinctif du paysage consiste, à mon sens, dans le genre de clôture des propriétés, dans les éternelles haies à claire-voie (en anglais *fences*) dont la multiplicité donne aux campagnes l'aspect d'un vaste damier uniformément découpé en rectangles de diverses grandeurs. La consommation de bois d'œuvre qu'entraîne ce mode de clôture est véritablement prodigieuse, et l'on comprend qu'en présence de la rapide destruction des forêts, il devienne bientôt nécessaire d'y substituer l'emploi des haies vives de cyprès, de cèdres nains du pays ou d'autres essences propres au même usage. Cette transformation, motivée par les raisons de la plus stricte économie, sera en même temps des plus favorables à la physionomie des paysages américains. Pour une fois — et ce n'est pas coutume, — utilitarisme et pittoresque auront marché d'accord.

L'île de Montréal, on l'a dit plus haut, avait été concédée par le roi de France à la congrégation de Saint-Sulpice. Tout le monde connaît le séminaire de ce nom; mais ce que l'on sait moins, c'est qu'aujourd'hui encore cette institution célèbre tire le plus clair de ses revenus de son ancienne seigneurie américaine. Jusqu'en 1854, toutes les propriétés immobilières de l'île étaient grevées de diverses servitudes au profit des Sulpiciens, ceux-ci ayant conservé intacts les droits seigneuriaux que le cardinal de Richelieu leur avait octroyés dès 1640 sur cette partie de la Nouvelle-France. Le rachat facultatif de toutes ces charges d'origine féodale n'a été voté par le Parlement du Canada-Uni qu'en 1854, en même temps que l'abolition du régime de tenure seigneuriale organisé par les ordonnances de Louis XIII et de Louis XIV. Toutefois beaucoup de propriétaires — surtout dans les campagnes — ont trouvé plus commode de rester fidèles à l'ancienne coutume; et, tout compris, leur contingent annuel, joint à l'intérêt des sommes provenant des rachats déjà effectués, constitue un splendide revenu qui fait des prêtres de Saint-Sulpice les plus riches propriétaires du pays.

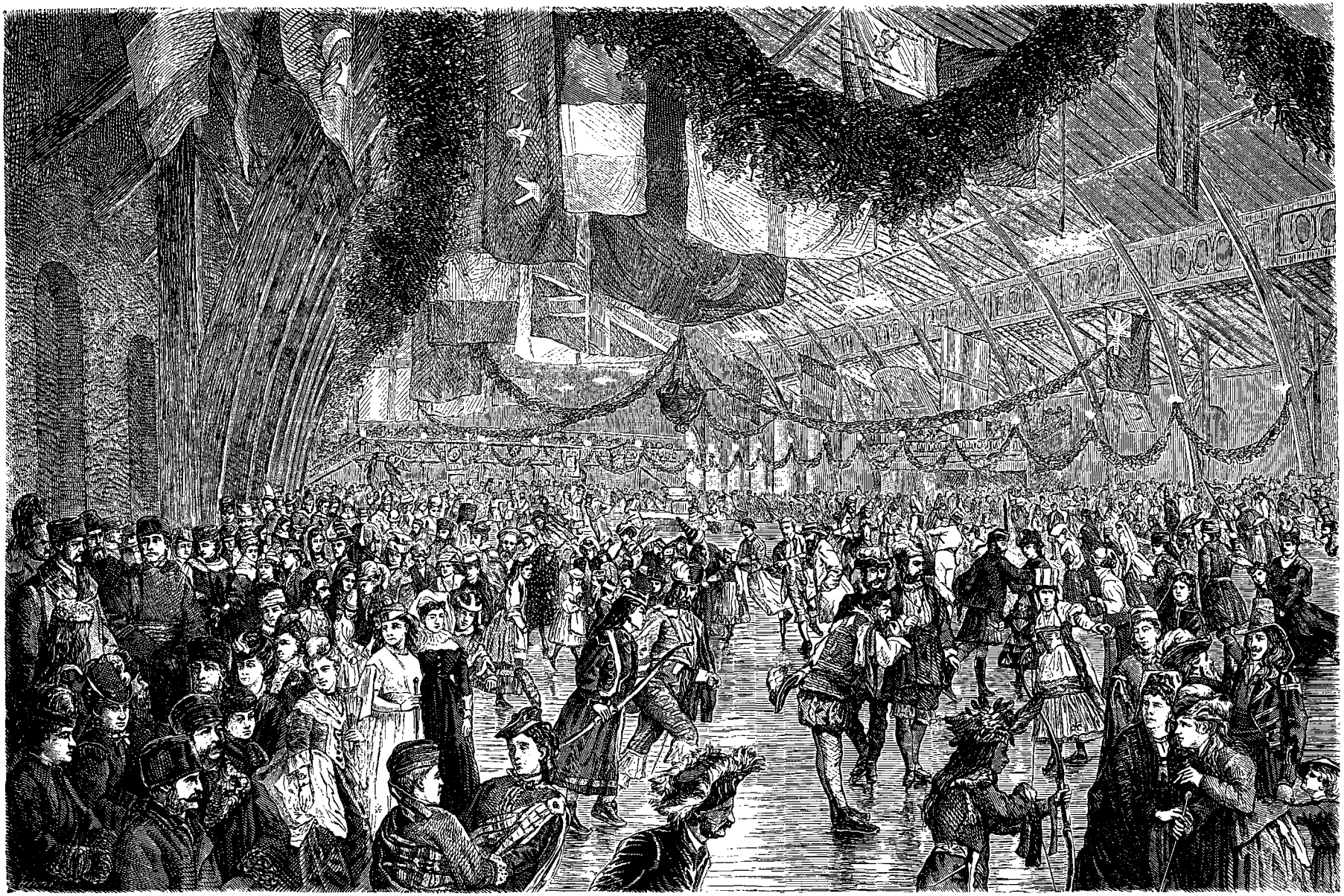
Quant aux prêtres des paroisses rurales, j'ai dit ailleurs qu'ils vivent de la dîme, payée par les seuls catholiques. La dîme ici est le vingt-sixième de toute espèce de récolte, la vingt-sixième gerbe de blé, le vingt-sixième boisseau de « patates » — nom franco-canadien de la pomme de terre, etc., etc.

On ne saurait parler de la dîme sans noter en passant le curieux usage auquel elle a donné naissance. Dans ces campagnes patriarcales du Bas-Canada, où l'on trouve dans chaque village des familles de vingt enfants, on va quelquefois au vingt-sixième et plus loin encore. De par la dîme, ce vingt-sixième revient au curé. Le nouveau-né est porté triomphalement au presbytère, et la coutume, toujours religieusement suivie, exige que l'offrande de cette redevance d'un nouveau genre soit acceptée avec toutes ses conséquences; l'enfant, devenu le pupille du pasteur, est élevé à ses frais. Tel est, m'a-t-on assuré, le cas de M. Ouimet, chef du ministère de Québec en 1873 : il était le vingt-sixième enfant d'un cultivateur de Sainte-Rose, et grâce à l'adoption de son curé, il a pu faire son chemin dans le monde. On voit que son numéro d'ordre — un double treize cependant — ne lui a pas porté malheur.

Venus à la Pointe-Claire par le chemin de fer du Grand-Tronc, nous prîmes, pour retourner en voiture à Montréal, la route qui côtoie le lac Saint-Louis. Au delà du lac, la vue s'étendait sur un pays parfaitement uni. Les Laurentides, qui en bas de Québec projettent leurs promontoires escarpés sur le fleuve, en sont éloignées ici de plus de douze lieues vers le Nord. Telle est la parfaite horizontalité de la vallée inférieure du Saint-Laurent, que le lac Saint-Louis est élevé de dix-sept à dix-huit mètres seulement au-dessus du niveau de la mer; et comme entre ce lac et Montréal les rapides de Lachine franchissent une pente de près de quatorze mètres, il ne reste que moins de quatre mètres de descente pour les soixante-dix lieues qui séparent Montréal de Québec.

Les rapides de Lachine, appelés aussi le sault Saint-Louis, offrent un spectacle vraiment imposant. Le lac Saint-Louis est une des expansions du fleuve, qui à partir de son entrée dans le Bas-Canada forme successivement le lac Saint-François, le lac Saint-Louis, enfin le lac Saint-Pierre, au-dessous de Sorel, au-dessus de Trois-Rivières. L'Outaouais a de même son lac Témiscamingue, son lac des Allumettes, son lac des Chats, son lac des Chênes. Pour en revenir au lac Saint-Louis, il se rétrécit tout à coup : semblables aux vagues d'une mer houleuse, les eaux mélangées du Saint-Laurent et de l'un des bras de l'Outaouais roulent tumultueusement sur un lit dont le soudain affaissement précipite leur course impétueuse. Le courant, presque insensible au milieu du lac, s'accélère pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le club des patineurs. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gressivement en aval, jusqu'à ce que, resserré dans sa partie la plus étroite et la plus rapide, il écume, mugisse et se creuse en profonds tourbillons. C'est un plaisir dangereux, mais c'est aussi une source d'émotion chère à bien des touristes que de « sauter » les nombreux rapides du Saint-Laurent, dans les légers vapeurs qui font le service d'été entre le lac Ontario et Montréal. Après avoir remonté le fleuve pendant soixante lieues, en évitant plus de soixante mètres de chutes au moyen de cinq canaux pourvus de vingt-huit écluses et d'une longueur totale de soixante-neuf à soixante-dix kilomètres, on s'en remet pour le retour à la force du courant et à l'expérience d'un pilote éprouvé. Plusieurs fois, pendant mon séjour à la côte occidentale de l'Afrique, j'avais eu à franchir la célèbre barre du Sénégal, et je me souviendrai longtemps des vives impressions de ce moment solennel où le navire, pénétrant résolûment dans les brisants, se sent soulevé par l'énorme lame qui doit le porter dans les eaux paisibles du fleuve ou le jeter désemparé sur un banc de sable mouvant. Certes, l'émotion ne doit pas être moindre en traversant ces rapides, ceux de Lachine surtout, où un coup de gouvernail donné plus ou moins à propos peut décider du salut du navire et de la vie de ses passagers. Grâce à l'habileté des pilotes, les accidents sont extrêmement rares; et pourtant au moment de mon passage, on voyait encore, vers le milieu du saut, la carcasse d'un vapeur échoué quelques mois auparavant sur des roches à fleur d'eau. Les passagers avaient été heureusement sauvés, mais la dangereuse épave était restée là, engagée parmi les rochers qui avaient causé sa perte.

Quatre mois plus tard, je redescendais la vallée du Saint-Laurent, mais déjà les glaçons amoncelés avaient suspendu la navigation; je ne pus donc, cette fois, prendre la route du fleuve. D'ailleurs les rivières de la route Dawson m'avaient blasé sur la descente des sauts et rapides, et je me consolai facilement du contre-temps qui m'interdisait d'en « sauter » davantage.

Outre les vapeurs dont nous venons de parler, bon nombre de hardis conducteurs de canots ou de trains de bois flotté franchissent journellement le sault Saint-Louis. Presque tous sont des habitants du village iroquois de Caughnawaga, situé sur la rive sud du fleuve, juste vis-à-vis le gros bourg de Lachine, où leurs ancêtres firent, au dix-septième siècle, un si terrible massacre des premiers colons. Treize cent cinquante Indiens environ, dont beaucoup de métis, habitent ce village, entouré de vastes bois qui constituent la réserve inaliénable établie en leur faveur. Ils ont une jolie église et des écoles où ils apprennent à lire et à écrire leur langue en même temps que le français et l'anglais. Dans la gare de Montréal, où l'on rencontre chaque jour un certain nombre de ces Indiens qui retournent à Lachine par les « chars » après en être descendus la veille ou le matin en radeau, on peut voir différents avis imprimés en iroquois. Nulle part les traitants du Nord-Ouest et les grand marchands de bois des rivières canadiennes ne trouvent à recruter de plus intrépides « voyageurs. »

Dans cette petite communauté iroquoise entièrement christianisée aujourd'hui et plus qu'à demi francisée, il existe, m'a-t-on assuré, une coutume dont j'ignore l'origine précise. A chaque avénement d'un souverain français, les Indiens de Caughnawaga lui envoient un présent de fourrures et reçoivent en retour quelque objet de prix pour leur église paroissiale. C'est à Napoléon III que fut présenté le dernier hommage de ce genre. La chronique ne dit pas s'il sera continué aux présidents de notre nouvelle république.

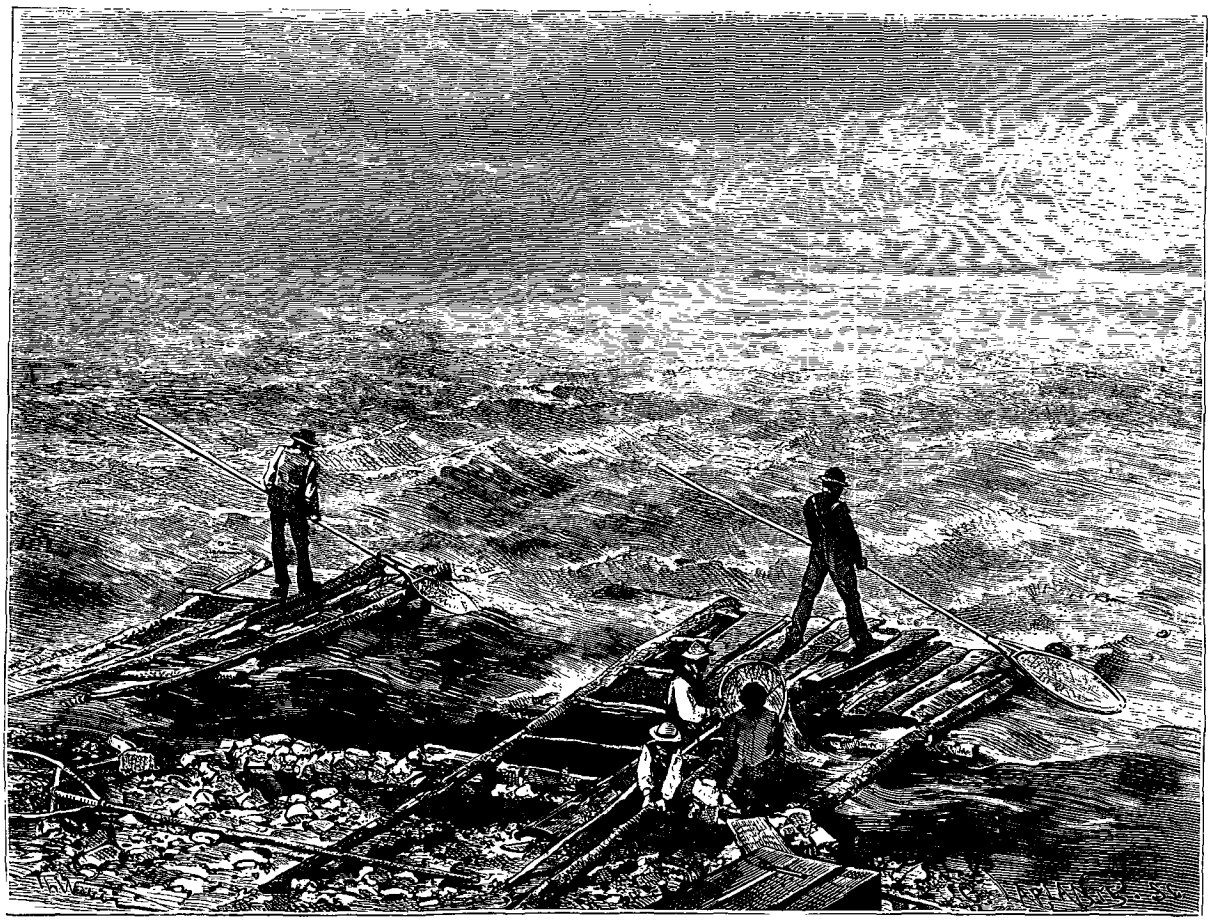
Ceux qui veulent absolument appliquer la loi de Darwin à la disparition des races indigènes, doivent renoncer à en venir chercher la preuve chez nos Iroquois. Après tant de guerres sanglantes au dix-septième et au dix-huitième siècle, guerres successivement entreprises contre les Hurons, les Français, les Anglais et les Américains, il semblerait que leur nation dût être presque entièrement détruite. Il n'en est rien cependant. Aux jours de leur plus grande puissance, les Six Nations n'ont jamais compté plus de vingt-cinq à trente mille individus, dispersés sur l'immense espace qui s'étend des Alléghanies aux rives de l'Érié, de l'Ontario et du Saint-Laurent. En 1779, quarante de leurs villages, situés dans l'État actuel de New-York, furent détruits par les Américains, en punition de leur fidélité à la cause du roi d'Angleterre; les confédérés iroquois se trouvèrent alors réduits à moins de huit mille personnes. En 1812, ils combattirent encore avec leur vigueur habituelle dans les rangs britanniques, et, à la paix, la moitié d'entre eux se réfugièrent sur le territoire canadien, où ils reçurent les réserves qu'ils occupent encore aujourd'hui. Toutefois ils ne tardèrent pas à reprendre courage : ils conservèrent dans leurs nouveaux cantonnements les institutions fédératives qui avaient tant contribué à leur puissance, alors qu'ils s'incorporaient, avec des droits égaux, les nations vaincues par eux sur les champs de bataille : institutions fort curieuses à étudier, où quelques auteurs — l'indianologue Schoolcraft entre autres — ont voulu voir l'idée mère de la constitution des États-Unis. Depuis la paix de 1814, leur nombre n'a cessé de s'accroître; il s'élève maintenant à plus de quinze mille, dont huit mille au Canada, sans compter les nombreux métis de leur race qui, vivant parmi les blancs, sont aujourd'hui recensés comme tels. Ils ont donc plus que doublé depuis le commencement du siècle. Dans la province de Québec en particulier, ils sont plus de deux mille six cents, tous civilisés. Cinq mille environ vivent dans la province d'Ontario, sept mille aux États-Unis, — principalement dans l'État de New-York, où tout récemment il était question de les reconnaître « citoyens, » — et nous en retrouverons encore quelques centaines au Nord-Ouest, parmi nos métis français.

Quant au bourg de Lachine, devenu aujourd'hui le lieu de villégiature favori des riches Montréalais, je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'en parlerai que pour mentionner l'étymologie que les vieilles chroniques donnent à son nom. Il paraîtrait que les premiers colons français du dix-septième siècle ayant appris par les sauvages l'existence des grands lacs, s'imaginèrent n'avoir plus que quelques étapes à franchir pour arriver à l'océan Pacifique, et, dans leur enthousiasme un peu prématuré, ils donnèrent à la station qui devait être leur point de départ le nom du pays où ils comptaient parvenir.

Au sault Saint-Louis correspond, de l'autre côté de l'île de Montréal, sur la rivière des Prairies (la branche de l'Outaouais qui sépare l'île Jésus de l'île de Montréal), une chute de même hauteur appelée le sault du Récollet. Le peu de largeur de la rivière à cet endroit est mis à profit pour la pêche de l'alose, pêche dont la gravure ci-dessous peut nous donner une idée. Comme le saumon et le gasperceau, ce poisson de mer remonte au printemps les cours d'eau de l'intérieur pour y déposer son frai : au moyen de barrages en fascines ou de grands filets, on le prend alors au



Pêche aux aloses. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

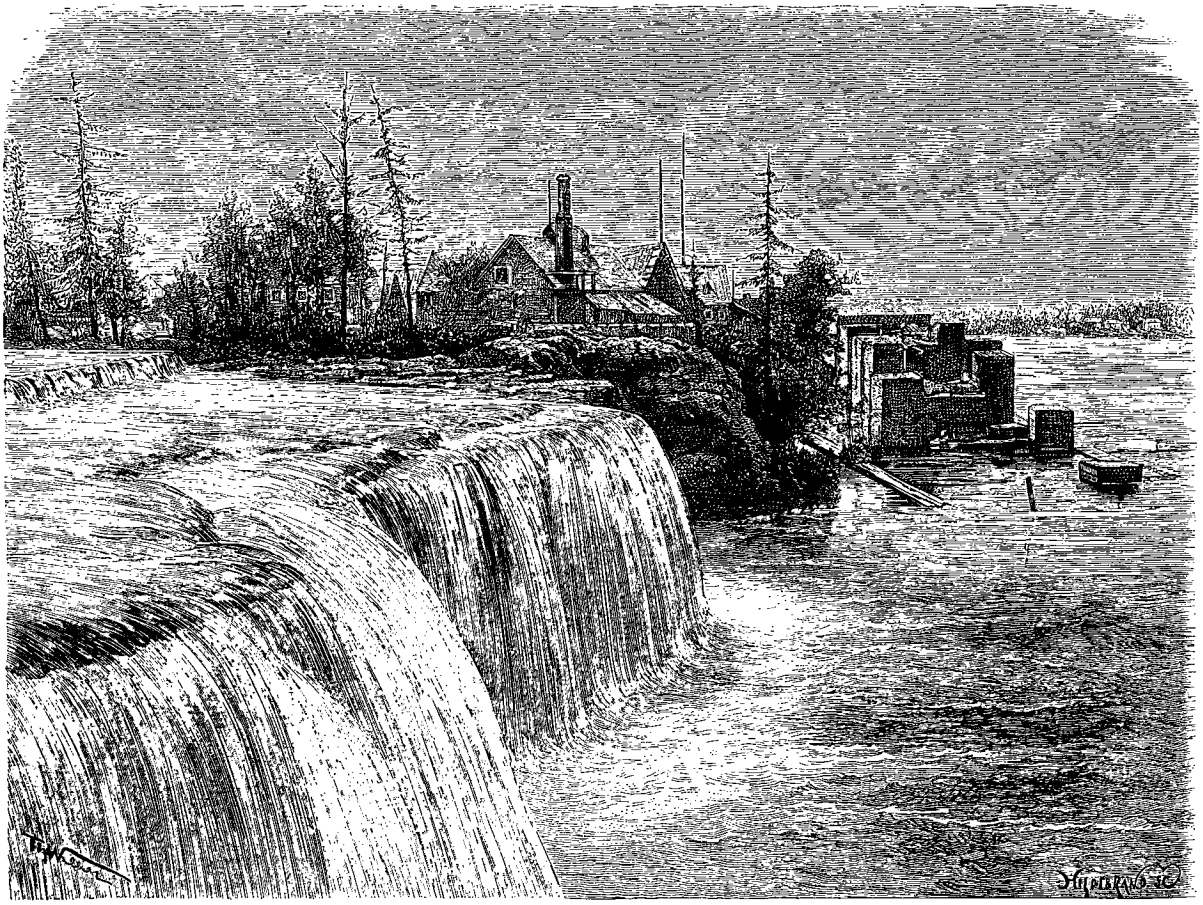
bas des rapides, où il se rassemble en grand nombre. Il est peu de pays d'ailleurs où la pêche, tant fluviale que maritime, soit en plus grand honneur et occupe proportionnellement plus de bras qu'au Canada[1]. Le golfe Saint-Laurent, les côtes du Labrador, de l'île du Prince-Édouard, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, les lacs grands et petits, les rivières qui s'en échappent, sont d'inépuisables réservoirs où, longtemps encore, les robustes habitants de cette partie de l'Amérique trouveront leur nourriture et des salaires assurés.

H. DE LAMOTHE.

(*La suite à la prochaine livraison*)

1. En 1870, d'après les tableaux officiels du recensement, la pêche occupait dans les quatre provinces de Québec, d'Ontario, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, neuf cent soixante-dix-neuf navires et seize mille trois cent soixante-neuf bateaux montés par trente-deux mille sept cent quarante-sept hommes; et les produits se sont élevés à sept millions deux cent vingt-cinq mille dollars, — plus de trente-six millions de francs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chutes à Ottawa. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

EXCURSION AU CANADA ET A LA RIVIÈRE ROUGE DU NORD,

PAR M. H. DE LAMOTHE [1].

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

De Montréal à Ottawa. — M. Papineau. — Le Rideau et la Chaudière. — Industrie et paysage. — Une contestation entre capitales : le troisième larron. — La vallée supérieure de l'Outaouais. — Les Indiens Montagnais. — Le commerce des bois. — Défrichement à outrance. — Les « brûlés ». — Meurtre de la poule aux œufs d'or.

La saison s'avançait et je n'avais plus une semaine à perdre si je voulais utiliser un reste de beau temps pour accomplir le voyage que je m'étais proposé de faire cette année même dans les territoires du Nord-Ouest. D'ailleurs je n'étais pas seul, mon compagnon, M. R***, semblait déterminé à m'accompagner jusqu'au bout du monde. Il rêvait d'expérimenter en grand, dans les vastes prairies du Nord-Ouest, l'élevage des chevaux et du bétail, et de consacrer à des entreprises de colonisation les débris d'une fortune tout récemment engloutie dans les naufrages de la bourse de Vienne. Au commencement de 1873, les Allemands d'Autriche escomptaient largement les conséquences probables de la pluie d'or qui tombait en ce temps-là sur leurs cousins berlinois ; mais par un juste retour des choses d'ici-bas, la pléthore d'argent mal acquis qui suivit le payement de nos premiers milliards, amena presque immédiatement une gigantesque débâcle financière où se noyèrent à la fois les banquiers spéculateurs et les économies d'une foule de braves gens. Cette catastrophe avait du même coup ravi à M. R*** le fruit de vingt ans de travail, plus de

1. Suite. — Voy. p. 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trois cent mille francs, déposés dans trois banques également infortunées, et ruiné les actionnaires des haras qu'il dirigeait en Hongrie.

C'est par une splendide matinée d'août que nous reprenons notre route vers l'occident. Le chemin de fer nous conduit à Lachine; là un élégant vapeur nous reçoit à son bord et bientôt nous suivons le milieu du lac Saint-Louis, dont trois jours auparavant nous avions longé la rive dans la voiture de notre ami. Nous saluons en passant la Pointe-Claire, puis, abandonnant définitivement le Saint-Laurent, et nous engageant dans le bras de l'Outaouais qui sépare l'île Perrot de l'île de Montréal, nous franchissons l'écluse qui permet de surmonter le petit rapide de Sainte-Anne. Au-dessus de nos têtes le pont du chemin de fer de Montréal à Toronto réunit les deux îles; devant nous s'ouvre le lac des Deux-Montagnes. Bientôt le paysage de la rive septentrionale commence à changer d'aspect : aux champs cultivés, devenus plus rares et plus clair-semés, succèdent les « bois francs », s'étageant sur les premières ondulations des Laurentides. Des collines, tantôt couronnées d'érables, de pins, d'épinettes, de trembles et de bouleaux, tantôt dénudées par la cognée ou l'incendie, se mirent dans le sombre cristal des eaux brunes de l'Outaouais. Au sud s'étendent les belles campagnes du comté de Vaudreuil, extrémité orientale de la vaste plaine située entre l'Outaouais inférieur et le Saint-Laurent. Seul le monticule isolé de Rigaud interrompt leur parfaite horizontalité. Nous nous arrêtons un instant, entre autres stations, à la Mission du Lac, village d'Algonquins et d'Iroquois. Quelques femmes indiennes accroupies sur les madriers du débarcadère fixent sur nous leurs grands yeux noirs, cachant à demi dans les plis de leurs couvertures un visage qui a la couleur et les reflets du cuivre jaune. Arrivés à Carillon, village du comté d'Argenteuil situé à l'extrémité du lac, il nous faut débarquer. Trois rapides échelonnés sur une distance d'un peu plus de vingt kilomètres interrompent la navigation de la rivière. Les canaux qui les contournent ont actuellement une capacité trop faible pour permettre le passage à des bâtiments de plus de cinquante tonnes. En attendant leur élargissement, un petit chemin de fer conduit les passagers de Carillon à Grenville, où nous attend un magnifique vapeur presque aussi splendidement aménagé que ceux du Saint-Laurent, et qui semble tenir à justifier son nom quelque peu prétentieux de « Peerless » (sans pair). A partir de Carillon, l'Outaouais a cessé d'être une rivière exclusivement bas-canadienne. Pendant près de six cent cinquante kilomètres, jusqu'à l'extrémité nord du lac Témiscamingue, son thalweg sert de frontière entre les deux provinces d'Ontario et de Québec. Les stations se succèdent rapidement sur l'une et l'autre rive. Ici, c'est l'Orignal, ancien chef-lieu d'une seigneurie française englobée aujourd'hui dans un comté de la province d'Ontario, celui de Prescott, où l'élément français conquiert de jour en jour la prééminence numérique, comme dans toute la vallée de l'Outaouais. Plus loin, sur la rive nord, dans le comté d'Ottawa, nos compagnons nous montrent avec respect l'habitation seigneuriale de Montebello, où s'écoula dans une noble retraite la vigoureuse vieillesse du plus célèbre et du plus énergique des patriotes canadiens, l'illustre Papineau. A ce grand orateur, qui fut pendant vingt-cinq ans la personnification de la nationalité canadienne-française, il n'a peut-être manqué, pour être populaire parmi nous, que d'appartenir à une autre race que la nôtre. Tout le monde en France a entendu parler d'O'Connell et de François Deak, mais il n'y a pas même une mention dans nos Dictionnaires des Contemporains pour l'homme qui a osé lutter contre la puissance britannique au lendemain de Waterloo, alors que des gouverneurs militaires, investis de pouvoirs exorbitants et dont la gallophobie s'exaltait aux souvenirs récents de la grande guerre continentale, s'indignaient de voir qu'une population placée depuis soixante ans sous la domination anglaise se refusât opiniâtrement à adopter la langue et les lois de ses conquérants. La cause de l'indépendance, que Papineau défendit éloquemment de 1814 à 1837, pour laquelle il souffrit l'exil et vit mettre sa tête à prix, cette cause est aujourd'hui plus qu'à moitié gagnée. Seulement l'élément français qui eût conservé la prépondérance si la séparation se fût effectuée dès 1837, n'est plus aujourd'hui qu'une minorité dans la confédération des provinces britanniques de l'Amérique du Nord. Toutefois il lui reste encore d'immenses territoires à coloniser et la perspective de devenir un peuple puissant si les hommes du jour savent s'inspirer du patriotisme qui animait l'ancien chef des libéraux bas-canadiens. Papineau est mort en 1871, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

A mesure que nous avançons, les hauteurs qui longent à distance la rive nord de l'Outaouais s'élèvent et se boisent de plus en plus. Enfin, vers le soir, à l'un des derniers détours du courant, nous apercevons au-dessus des berges de la rive droite un amas de hautes constructions gothiques couronnant une colline dont les talus escarpés plongent presque à pic dans la rivière. Ce sont les bâtiments du Parlement et des ministères qui dominent au loin de leur masse imposante les environs de la capitale fédérale. Nous laissons à notre gauche la belle chute de la rivière Rideau, qui se précipite dans l'Outaouais par deux larges nappes de trente mètres de hauteur. D'énormes échafaudages de madriers empilés nous en cachent malheureusement une notable partie. C'est là, en effet, que sont établies les scieries du village de New-Edimbourg. Un peu plus loin, sur la droite, est l'embouchure de la puissante rivière Gatineau.

Devant nous, des colonnes de brouillard, semblables à des jets de vapeur lancés par une gigantesque machine, indiquent seules l'emplacement de la puissante « Chaudière » dont le fracas retentissant frappe déjà nos oreilles. Là l'Outaouais, réuni tout entier en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amont d'un barrage de rochers, s'engouffre d'un seul bond de vingt mètres dans l'intérieur d'un abîme en fer à cheval où tourbillonnent ses eaux écumantes. M. J. Tassé, dans un travail sur la vallée de l'Outaouais, évalue à quatre mille cinq cents mètres cubes par seconde aux hautes eaux la masse liquide qui se décharge dans l'entonnoir de la Chaudière. C'est le volume du Rhin devant Strasbourg à l'époque des grandes crues; et certes, la rivière canadienne, alimentée ainsi que tous ses affluents par une multitude de lacs qui lui servent de réservoirs et de régulateurs, présente infiniment moins d'écart entre son étiage extrême et son débit maximum que notre grand fleuve alsacien. Ce devait être jadis un admirable spectacle pour le voyageur venant du Saint-Laurent que l'apparition soudaine, à quinze cents mètres de distance, de cette merveilleuse cataracte, vierge alors des souillures de l'industrie humaine. Mais aujourd'hui, un long chapelet d'usines vulgaires s'est égrené sur ses bords et les montagnes de bois scié qui s'empilent à ses pieds la dérobent aux regards.

Nous voici enfin arrivés au débarcadère, d'où l'omnibus du Russell House nous conduit corps et biens dans la haute ville, à travers des rues toutes nouvelles et déjà bordées d'énormes maisons à l'américaine aux rez-de-chaussée garnis de somptueux magasins. A quelques centaines de pas de l'hôtel, nous traversons sur un pont provisoire le canal Rideau, œuvre des ingénieurs militaires anglais, qui débouche dans le lac Ontario, près de Kingston, après un parcours de deux cents kilomètres, ouvrant ainsi au cœur du territoire canadien une voie navigable par laquelle des navires de deux cent cinquante tonneaux peuvent se rendre de la vallée de l'Outaouais aux grands lacs sans entrer dans des eaux neutres. En cet endroit, le canal descend brusquement de plus de vingt-cinq mètres vers l'Outaouais par une succession d'écluses qui figurent les marches d'un gigantesque escalier.

Dès le lendemain, grâce à l'obligeance du chef du bureau des traducteurs français à la Chambre des communes, M. E. Blin de Saint-Aubin, — un compatriote établi depuis de longues années au Canada, — nous visitâmes tout ce que la ville a de curieux.

Outaouais ou Ottawa — selon qu'on adopte l'orthographe française ou anglaise (on conserve ordinairement cette dernière quand il s'agit de la ville et non de la rivière) — est une cité tout à fait nouvelle, qui doit son rang et sa fortune un peu à sa position stratégique et beaucoup aux prétentions discordantes des trois ou quatre capitales que s'est données successivement le Canada. Pendant les premiers temps qui suivirent l'union plus ou moins forcée des deux provinces supérieure et inférieure (1840), Kingston avait été la résidence du gouverneur et du Parlement. En 1843, l'un et l'autre se transportèrent à Montréal. En 1849, le parti conservateur anglais, qu'irritaient profondément les mesures votées sous le gouvernement de lord Elgin en faveur des victimes de l'insurrection bas-canadienne de 1837, souleva la populace anglaise de la ville. Le « mob », autrement dit la canaille, envahit le Parlement, qui fut livré aux flammes avec sa bibliothèque. La capitale fut alors transportée à Toronto; mais le Bas-Canada réclamant sa part d'hégémonie, il en résulta un gouvernement nomade qui devait résider par périodes égales à Toronto et à Québec. Vers 1858, chacun réclamait contre les inconvénients de cette constitution bicéphale; mais les localités rivales maintenaient plus que jamais leurs prétentions. En désespoir de cause on s'adressa à la métropole, qui, à la grande surprise de tous, trancha le procès en faveur d'une petite ville située dans une région à peine envahie par les défrichements, et qu'on ne connaissait guère alors que sous le nom de Bytown, qu'elle avait reçu du colonel By, son fondateur. Le cabinet de Londres s'était décidé par des raisons stratégiques. Assise sur la rivière Outaouais, à la tête du canal Rideau, possédant par conséquent des voies de communication indépendantes du caprice comme du canon des Yankees, la nouvelle capitale se trouvait en cas de guerre à l'abri d'un coup de main. Les Canadiens se soumirent, non sans maugréer quelque peu; et dix ans après, Ottawa montait encore en dignité en devenant, par l'union de toutes les colonies britanniques de l'Amérique septentrionale, la capitale d'un empire aussi vaste que l'Europe entière, quoiqu'il ne contienne guère que quatre millions d'hommes, parmi lesquels un million deux cent mille environ, Canadiens, Acadiens ou métis, représentent la race et la langue des colonisateurs de la Nouvelle-France.

En 1871, Ottawa comptait déjà vingt et un mille habitants, trente mille même, en y comprenant Hull, qui lui fait vis-à-vis de l'autre côté de la rivière, sur le territoire de la province de Québec. Hull et les quartiers d'Ottawa qui avoisinent la rivière Rideau sont en grande partie habités par des Canadiens-Français, au nombre de douze mille environ, qui ont leurs écoles, leurs églises particulières et un organe quotidien, le *Courrier d'Outaouais*. Lors de mon passage, ils étaient parvenus à faire élire un des leurs, M. Martineau, aux fonctions de maire de la capitale. L'évêque, Mgr Guigues, — mort depuis, — était un « Français de France », appartenant à l'ordre des Oblats; aussi bon nombre de paroisses du diocèse sont-elles desservies par des prêtres qu'il a fait venir du « vieux pays ». J'eus l'occasion pendant une excursion à Aylmer, gros village situé à quelque distance de Hull sur la rive bas-canadienne, de faire la connaissance d'un de ces prêtres français, homme fort instruit qui a parcouru dans tous les sens les vallées de l'Outaouais et de ses affluents. Selon lui, il y aurait encore de fort beaux pays parfaitement colonisables dans le haut de la rivière, sur la Matawin, le lac Témiscamingue et le lac des Quinze, ainsi nommé des quinze rapides successifs qui rendent éminemment périlleuse la navigation de la rivière par où s'écoule le trop-plein de ses eaux. Des explorations plus récentes en ont réduit, paraît-il, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nombre à quatorze, sans pour cela qu'il soit question de débaptiser le lac ou la rivière. A vingt lieues plus au nord, non loin du lac Labyrinthe, se trouve « la Hauteur des terres » ou ligne de faîte qui sépare le bassin du Saint-Laurent de celui de la baie d'Hudson, et qui sert de limite entre les deux provinces de l'ancien Canada et les territoires autrefois concédés par le roi Charles II à son frère, le prince Rupert, fondateur de la compagnie de la baie d'Hudson. Au delà du lac Témiscamingue on ne rencontre plus d'hommes blancs que dans les postes de traite de cette compagnie. Des tribus nomades, connues sous le nom générique de Montagnais, et appartenant comme les Hurons à la grande famille des Algonquins, parcourent dans leurs canots d'écorce les innombrables lacs et rivières qui sont les routes naturelles de ces vastes régions. Ce sont les Abbitibbis, les Têtes-de-boule, les Papinachois, les Chamouchouans, les Mistassins, les Naskapis, etc., dont les territoires de chasse s'étendent à l'est jusqu'au Labrador, et au nord bien au delà de la « Hauteur des terres ». Ces pauvres nomades, non encore christianisés pour la plupart, vivent chétivement de la pêche pendant l'été, de la chasse pendant l'hiver, et surtout de leur petit commerce de fourrures



L'Outaouais : La Chaudière en été. — Dessin. de Th. Weber, d'après une photographie.

avec les postes de la compagnie de la baie d'Hudson.

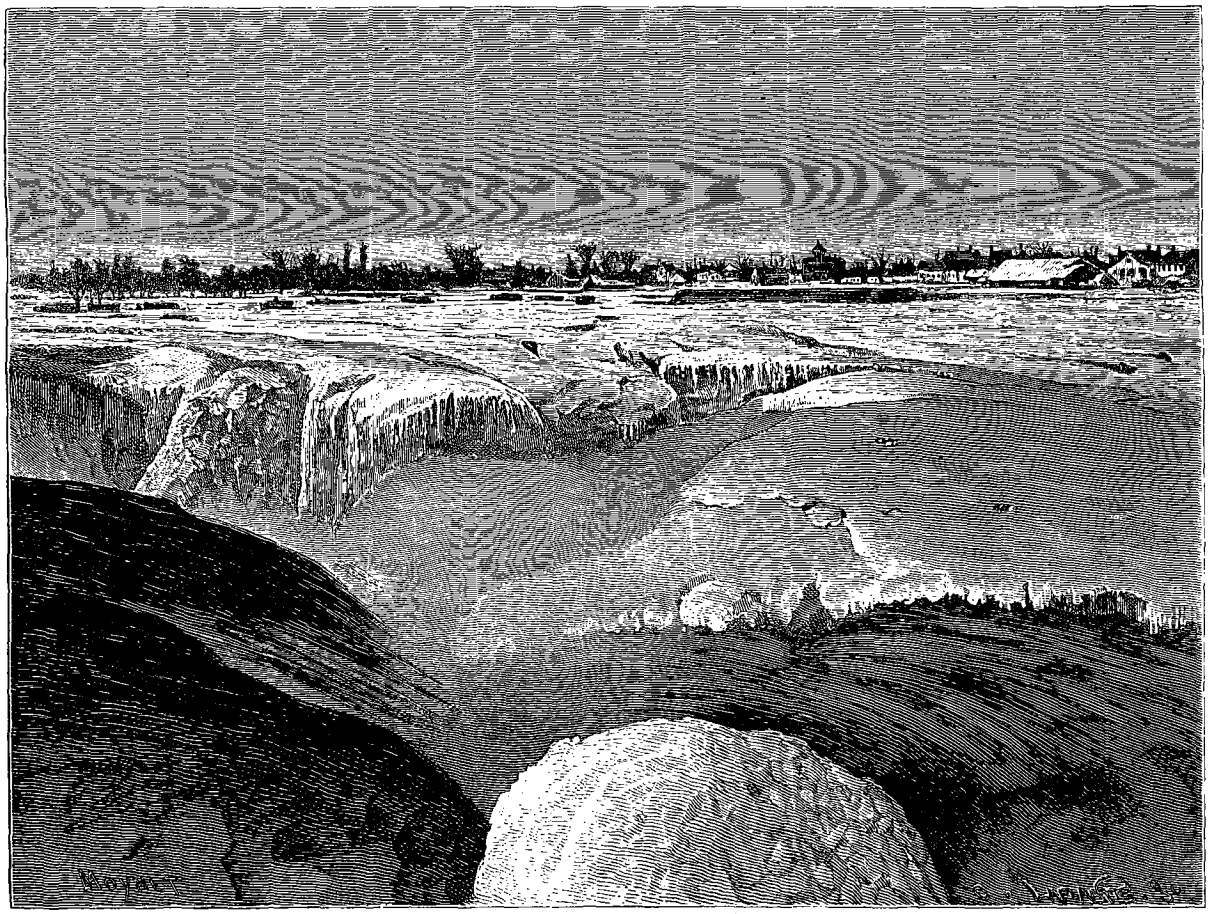
Des documents officiels, probablement incomplets, évaluent à quatre mille cinq cents le nombre des sauvages qui errent dans la partie de la terre de Rupert située au nord de la ligne frontière des anciennes provinces canadiennes. Deux ou trois mille de leurs congénères mènent à peu près la même existence au sud de cette ligne, dans les forêts de la province de Québec. Les ressources qu'ils disputent à une nature inclémente sont des plus précaires, et l'on ne s'étonnera point que leurs tribus soient souvent décimées par la famine. Lorsque tout espoir de secours est perdu, que leurs fidèles chiens eux-mêmes ont été sacrifiés, l'Indien s'enveloppe silencieusement dans sa couverture, et, comme nos Arabes pendant la terrible disette de 1867, il attend la mort avec indifférence.

Aujourd'hui d'ailleurs, les premiers flots de l'immigration atteignent déjà leur retraite. Un certain nombre de Franco-Canadiens se portent depuis quelque temps sur les bords du lac Témiscamingue, ainsi que quelques émigrants allemands ou même polonais. Mais les grands défricheurs seront longtemps encore les vingt-cinq ou trente mille bûcherons — les *lumbermen* — qui se répandent chaque hiver dans la forêt pour le compte des grands commerçants de bois d'Ottawa, les Eddy, les Wright, les Mac Laren, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Gilmour, etc., et qui, si des lois conservatrices n'interviennent bientôt, auront irrémédiablement saccagé en quelques dizaines d'années la principale richesse dont le travail fécond de la nature, prolongé pendant des siècles, avait doté leur patrie.

Certes, le commerce des bois peut être un précieux auxiliaire de l'agriculture en déblayant pour les colons à venir nombre de plaines et de vallées fertiles destinées à nourrir un jour des millions d'hommes. Mais pourquoi dénuder en même temps les coteaux rocheux des Laurentides, qui ne retiennent un peu d'humidité et de terre végétale que grâce aux racines qui pénètrent profondément dans leurs fissures? Que deviendront la limpidité des lacs, la régularité du débit des rivières, lorsque les pluies ne seront plus tamisées par le terreau des forêts? Dans une région où sous la latitude de la France centrale, à trois ou quatre cents mètres à peine au-dessus du niveau des mers, le mercure arrive presque chaque hiver à se figer dans les thermomètres, combien ne faudra-t-il point de siècles pour réparer ce que l'homme détruit en quelques années? Et ce n'est pas seulement l'exploitation à outrance qui menace les pauvres vieilles forêts : le feu, allumé par imprudence ou désœu-



La Chaudière en hiver. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

vrement, est pour elles un ennemi plus redoutable encore que la cognée. Le seul incendie de 1870 a dévoré plus de bois dans la vallée de l'Outaouais que la hache du bûcheron n'en a fait disparaître en bien des années. Rien de plus hideux que ces squelettes décharnés et demi-carbonisés de grands arbres qui recouvrent à perte de vue les plaines et les versants dévastés par la flamme. Les printemps se succèdent sans presque rien changer à la sinistre physionomie de ces immenses espaces que le bûcheron canadien appelle des « brûlés ». A la longue, une maigre végétation d'essences presque toujours inférieures à celles qui ont disparu reprend lentement possession du sol calciné; mais longtemps encore après que celui-ci s'est tapissé d'une verdure nouvelle, le regard reste attristé par l'aspect des grands troncs morts qui se dressent au-dessus de leurs chétifs remplaçants.

Comment s'étonner si, en présence de cet effrayant gaspillage, simple imitation, d'ailleurs, de ce qui se fait aux États-Unis, quelques hommes de bon sens ont commencé à jeter le cri d'alarme ?

« Du train dont nous allons, s'écriait récemment l'un d'eux, nos superbes forêts seront avant longtemps dépouillées de nos meilleures espèces de conifères. Déjà, pour obtenir des bois de mâture, on est obligé d'aller en abattre à trois cents milles d'Otta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

wa, et il faut franchir une bonne distance pour couper les bois de construction. Que sera-ce dans dix ans? dans vingt ou trente?...

« La science de la sylviculture est ignorée en Canada, et cependant il n'y a pas de pays où l'on soit plus intéressé à en savoir quelque chose.... »

Je n'ajouterai rien à ces observations. Puissent les compatriotes de l'auteur en faire leur profit; sinon ils ne tarderont pas à donner une édition canadienne du meurtre de la poule aux œufs d'or.

VIII

Sic vos non vobis! — La vie dans les bois. — La descente des rapides. — Un singulier fond de rivière. — Un hercule bas-canadien. — Les squatters. — L'allotissement des terres publiques. — Un défrichement. — La fabrication du sucre d'érable. — L'invasion canadienne-française. — Projets de canaux et de chemins de fer. — Mines d'oxyde de fer magnétique.

Dans l'œuvre de destruction dont nous venons de constater les affligeants progrès, les deux nationalités qui se disputent le Canada se sont distribué fort inégalement leur part de responsabilité et de profit. Si nos compatriotes fournissent la masse des robustes travailleurs qu'on peut regarder à bon droit comme les exécuteurs de la sentence prononcée par la civilisation moderne contre les antiques forêts du Nouveau-Monde, ce n'est pas, hélas! dans leurs rangs qu'il faut aller chercher les principaux bénéficiaires du jugement. Capitalistes, commerçants, spéculateurs engagés dans le commerce des bois, tous ceux, en un mot, qu'un Yankee appellerait irrévérencieusement, en son argot, les « big bugs » de ce « business » — littéralement: « les gros.... insectes de l'affaire » — sont en grande majorité Anglais ou Américains. *Sic vos non vobis!* Ces puissants personnages sont à peu près ici ce qu'ils sont partout : leur unique originalité tient à l'indomptable énergie, à la hardiesse et à l'esprit d'entreprise qui caractérisent les deux branches de la race dite anglo-saxonne. L'humble *lumberman* au contraire, « homme des bois » ou bûcheron, « homme de cage » ou « voyageur », constitue certainement l'élément le plus pittoresque, le plus vigoureux de la nation canadienne; et le « voyageur » est un produit bien authentique de la race canadienne-française. Tout homme d'une autre origine que l'esprit d'aventure a jeté parmi ces braves gens est bientôt obligé d'apprendre leur langage, d'adopter leurs coutumes, et c'est ainsi que dans toute l'Amérique anglaise, du Labrador à Vancouver, le français, tantôt à peu près pur, comme à la Rivière Rouge, tantôt, comme dans les Montagnes Rocheuses et la Colombie, rabaissé jusqu'au jargon *chinouk* par un mélange de mots empruntés à l'anglais et à toutes les langues indiennes, est devenu la véritable « langue franque » des forêts et des prairies, la base des relations sociales entre sauvages, trappeurs et coureurs des bois.

Le « voyageur » par excellence, nous le retrouverons sur la route du Manitoba, chasseur, canotier, manœuvre au service du gouvernement ou de la Compagnie de la Baie d'Hudson; mais par extension on donne aussi ce nom au travailleur des forêts de l'Outaouais, qui souvent a été ou deviendra un voyageur du Nord-Ouest. C'est d'ailleurs dans la vallée de cette grande rivière que nous pourrons rencontrer les plus complets spécimens de bûcherons. Arrêtons-nous-y donc un instant.

Je l'ai déjà dit : c'est pendant l'hiver, alors que la neige durcie offre aux transports des facilités qu'on demanderait vainement à des routes plus ou moins macadamisées, que se fait en grand l'exploitation des forêts canadiennes. « A la fin de l'automne, dit M. J. Tassé, plus de vingt-cinq mille hommes se dirigent vers les bois, s'enfoncent dans leurs profondeurs, pour ne sortir de leur retraite qu'au printemps.

« Cette véritable armée de travailleurs se disperse dans l'intérieur le plus reculé de cette vaste région. Rien ne les arrête. Ils atteignent maintenant des lieux que l'on croyait inaccessibles. Torrents, précipices, rapides dangereux, rochers abrupts, aucun obstacle ne les effraye. Aussi les retrouve-t-on par bandes jusqu'aux confins des régions boisées, sur les bords lointains du lac Témiscamingue ou des nombreux affluents de l'Outaouais....

« Aussitôt que les voyageurs sont rendus sur le théâtre de leurs opérations, ils se construisent une longue habitation formée de poutres grossières, pour s'abriter contre la rigueur de la température. Elle doit pouvoir donner place à quarante ou soixante hommes pendant six à neuf mois. Cette demeure est nécessairement très-froide et la brise y souffle librement. Pour y jeter un peu de chaleur, on établit au milieu la cambuse ou cuisine, et des pièces de bois énormes alimentent sans cesse l'âtre petillant.

« Le travail préparatoire étant terminé, on organise les hommes en bandes distinctes : ce sont les *coupeurs*, les *scieurs*, les *équarrisseurs*, les *charretiers*, et enfin le cuisinier, dont le choix doit être fait avec grand soin, car il faut qu'il soit habile, prévenant et pourvu d'une patience à toute épreuve. Lorsque la neige tombe en abondance et que le terrain est ainsi nivelé, on réunit tout le bois abattu sur l'emplacement le plus favorable à l'embarquement. Le transport s'effectue au moyen de solides traîneaux à quatre patins, traînés par des chevaux ou des bœufs.

« Tout travailleur doit quitter le chantier[1] avant le jour, et n'y rentrer qu'à la nuit tombante. Il est rare que la rigueur du froid ou le mauvais temps retienne au logis, même pour un seul jour, ces hommes courageux et durs à la fatigue; mais il est juste aussi de convenir que, si l'on exige d'eux un labeur très-pénible, on pourvoit sans parcimonie à tous leurs besoins. La viande salée, qui leur sert de nourriture

1. Le chantier ici, c'est le lieu de réunion, le logis même des hommes, et non l'emplacement où l'on travaille comme on l'entend en France. Au Canada, les exploitations de bois prises en général sont de même appelées « les chantiers ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habituelle, leur est livrée à discrétion; le pain, cuit dans le chantier même, est excellent; la soupe de pois, que l'on mange à la fin de chaque journée, est apprêtée avec goût; le thé dont on arrose les repas est de fort bonne qualité. Ce sont ces mets et ces breuvages qui font les délices gastronomiques des ouvriers et la gloire du cuisinier....

« C'est un pénible travail sans doute que celui d'abattre incessamment les géants de la forêt; mais il n'offre guère de périls. C'est au printemps, lorsque tous les énormes billots éparpillés sur la plage doivent être jetés à l'eau pour le flottage, que commencent les dangers réels de l'« homme des bois ». Il lui faut alors passer de longues heures à l'eau, franchir des précipices sur d'étroits radeaux, descendre des rapides semés d'écueils, n'échapper à un danger que pour en affronter un plus terrible, éviter la mort cent fois pour la trouver trop souvent dans un abîme.

« Aussi quelle forte et vigoureuse population que celle qui va, pendant l'hiver, peupler les chantiers! Tels sont les intrépides voyageurs dans la forêt, tels on les retrouve sur les radeaux, lorsqu'il leur faut manier ces lourdes rames qui font mouvoir de véritables masses de bois, courageux en face du danger, joyeux et insouciants après les fatigues de la journée.

« C'est généralement lors de la débâcle, au milieu du mois de mars, que l'on descend le bois flotté sur les affluents de l'Outaouais. Il est divisé en sections que l'on appelle *cribs*, ayant chacune vingt-quatre pieds de longueur; soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix ou cent *cribs* forment un train de bois (cage), qui se compose ordinairement de mille pieds cubes. Chaque *crib* comprend vingt-trois à trente-six pièces de bois et huit cents à mille pieds cubes.

« Les radeaux évitent la plupart des cascades et des rapides qui interceptent le cours des rivières, en descendant des glissoires construites à grands frais par le gouvernement; — ce sont d'étroits canaux à forte pente, dont les talus et le fond sont garnis de madriers qui amortissent les chocs et régularisent la vitesse du courant. — Un *crib* seul peut trouver passage dans ces glissoires, et il faut tous les détacher afin d'en opérer la descente l'un après l'autre. Une fois que la chute a été tournée, les *cribs* sont de nouveau reliés ensemble et la descente du train de bois continue. Cette opération est très-longue, fait perdre beaucoup de temps et met la patience des voyageurs fort à l'épreuve. Il y a treize stations de glissoires sur la seule rivière des Outaouais.

« Presque tout le bois équarri se rend à Québec, d'où on l'exporte sur les marchés européens et surtout en Angleterre. Douze cents navires, montés par environ quinze ou vingt mille matelots, le transportent ainsi tous les ans de l'autre côté de l'Atlantique. Les billots sont en général destinés aux moulins des Chaudières, ou à ceux qui fonctionnent le long de l'Outaouais et de ses tributaires, où ils sont sciés en planches et en madriers.

« On ne saurait avoir une meilleure idée de l'importance de l'industrie forestière dans cette région, qu'en se transportant aux chutes des Chaudières, l'un des plus beaux pouvoirs d'eau du monde. Voyez ces immenses constructions qui bordent la grande cataracte. Des milliers de mains y sont occupées, de puissantes machines y sont mises en mouvement, et leur cri strident va se perdre au milieu du mugissement de la chute. L'opération ne se ralentit pas un instant durant toute la saison de la navigation. On dirait une immense ruche d'abeilles d'où les frelons sont impitoyablement bannis. L'activité n'est pas moindre la nuit que le jour, et l'infatigable scie mord sans relâche d'énormes troncs, les déchiquète et leur donne toutes les transformations voulues. A la tombée de la nuit, ces bruyants édifices s'illuminent de mille lumières que l'on pourrait confondre avec autant d'étoiles tremblotantes [1]. »

Je n'irai pas, comme M. J. Tassé, juqu'à poétiser les usines de la Chaudière : j'ai exprimé ailleurs mon sentiment sur leur compte; mais je veux raconter comment je pus, dès le lendemain de mon arrivée à Ottawa, acquérir une preuve de leur prodigieuse activité.

Il avait fait ce jour-là une chaleur accablante, ce qui ne m'avait point empêché de consacrer sept ou huit heures à la visite de la ville et de ses environs immédiats. Comme de raison, j'avais recueilli une quantité d'atomes poussiéreux plus que suffisante pour nécessiter une ablution générale. L'eau de la rivière était d'une tiédeur engageante. Louer une barque, gagner une plage favorable près de l'embouchure de la Gatineau, ce fut l'affaire d'un instant. A peine entré dans l'onde rafraîchissante, il me sembla que le fond était d'une nature spéciale : ni sable, ni vase, ni galets. Je voulus prendre une poignée de ce sédiment d'un nouveau genre, et ma main ne rapporta qu'un mélange de sciure de bois, de débris d'écorce et d'aubier de toutes sortes d'essences, mélange coloré uniformément en bistre par la décomposition. Trois ou quatre plongeons dans des endroits différents amenèrent le même résultat, d'où je fus forcé de conclure que l'activité dévorante des scieries de la Chaudière avait fini par recouvrir le lit de l'Outaouais d'une couche plus ou moins stratifiée de sciure de bois, formation géologique que les savants n'ont pas tous les jours l'occasion de constater dans leurs sondages. Somme toute, ce fond est suffisamment moelleux pour les pieds des baigneurs, ce qui, en ce moment, était pour moi le point important; tout au plus pourrait-on l'accuser d'accentuer la teinte brune que les eaux de l'Outaouais partagent avec toutes les rivières du pays, à l'exception du majestueux SaintLaurent, purifié de toute coloration végétale par la traversée des grands lacs.

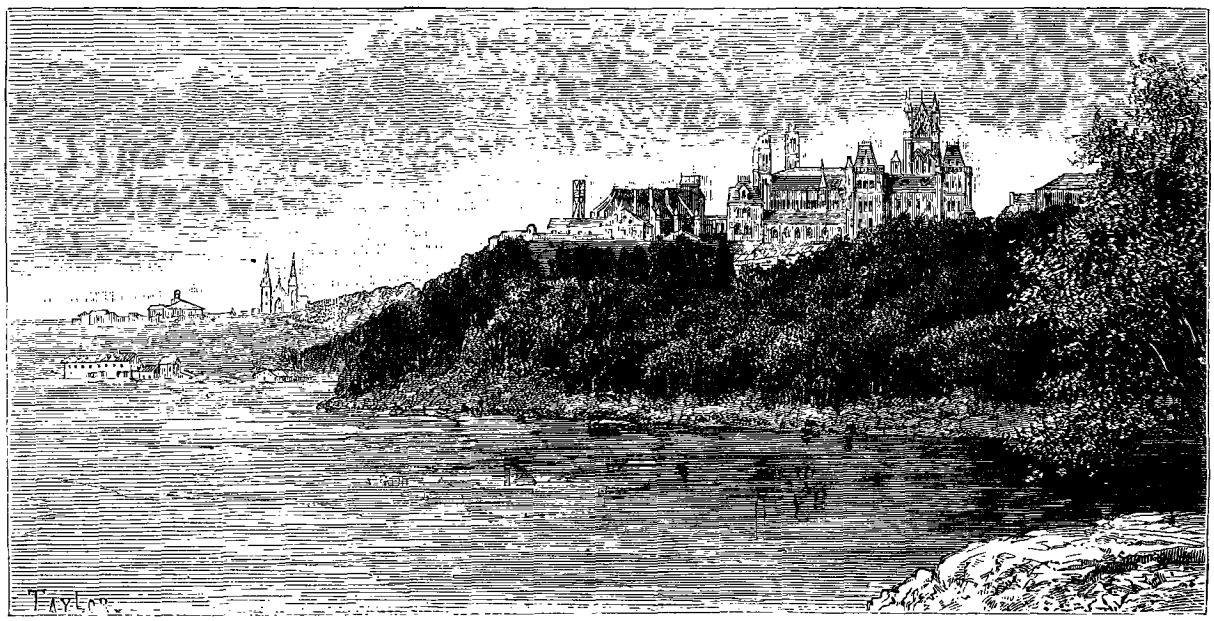
Quant à ce que dit notre auteur de la force physique

1. M. J. Tassé, à qui nous avons emprunté cette description, est l'auteur de plusieurs travaux fort intéressants sur les Canadiens de l'Ouest, le chemin du Pacifique, etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que développe la vie des chantiers, on en donne des exemples vraiment merveilleux. Je tiens du docteur Taché, assistant du ministère de l'agriculture du Canada et ancien commissaire à l'Exposition de 1867, une anecdote qu'il aimait à me citer comme faisant le plus grand honneur à la vigueur de ses compatriotes.

Un jour, le hasard lui avait donné pour compagnon de voyage un de ces industriels ambulants qui parcourent les campagnes avec un dynamomètre sur lequel, pour une modique rétribution, chacun peut venir essayer la force de ses muscles. Cet industriel fort original — c'était un Yankee — avait au plus haut degré l'amour de sa singulière profession : il enregistrait consciencieusement les coups de poing remarquables assenés sur son instrument, avec de minutieuses indications sur l'âge, l'état et la nationalité des vainqueurs. Il comparait les chiffres, prenait des moyennes, en un mot il dressait la statistique des biceps de l'humanité. Il déclara au docteur que les paroisses, et surtout les chantiers du Bas-Canada, avaient fourni les plus nombreux et les meilleurs sujets de sa nomenclature des hommes forts. Mais, ajoutait-il, l'individu le plus extraordinaire que j'aie rencontré dans le cours de mes pérégrinations, c'est un bûcheron de vos compatriotes qui, d'un seul coup de poing, a « désentraillé » ma machine. Le choc de ce poing trop puissant avait aplati et fait éclater net le ressort du dynamomètre, aux applaudissements de toute l'assistance. Ces hommes de fer sont d'ailleurs d'une douceur proverbiale, d'une politesse toute française, surtout à l'égard des étrangers, et les querelles sont très-rares parmi eux. Si le *mens sana in corpore sano* n'est point un mensonge, les Canadiens sont un des peuples les mieux doués de l'univers.



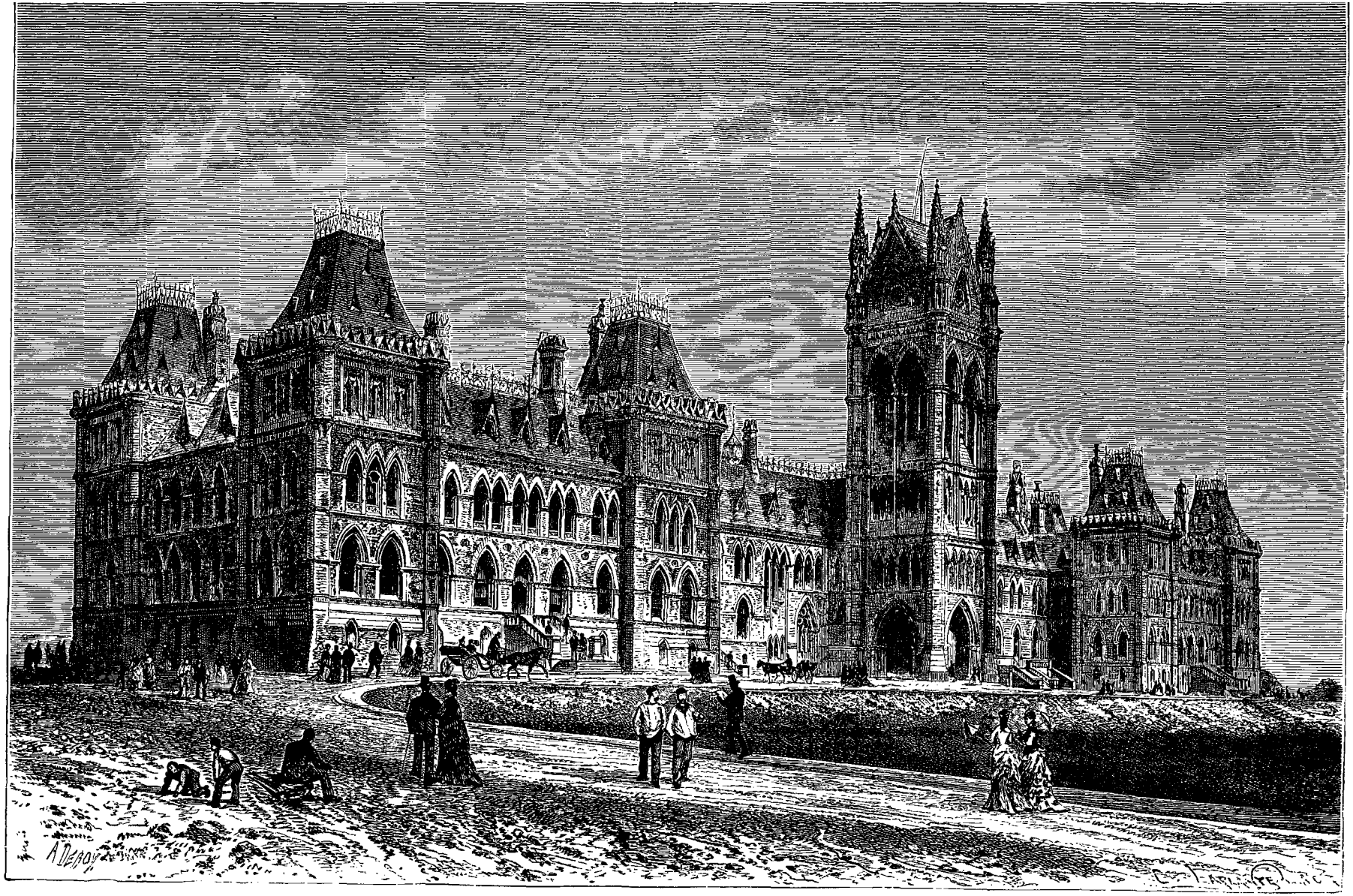
Ottawa : La côte du palais du Parlement. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Après le bûcheron, le squater. Lorsque les aventureuses explorations du premier ont révélé quelque part dans la forêt l'existence de terrains propres à la culture, les concessionnaires de « limites » y établissent d'ordinaire une sorte de ferme provisoire destinée à produire quelques vivres pour la consommation des chantiers voisins. Si ces terres arables couvrent une grande étendue de pays, si un cours d'eau navigable ou seulement une route de construction plus ou moins rudimentaire peut les mettre promptement en communication avec es anciens établissements, alors surviennent les arpenteurs du gouvernement provincial, qui divisent le sol en townships ou cantons d'une régularité géométrique. Ce sont généralement des carrés de dix milles anglais (seize kilomètres) de côté. Ces cantons sont à leur tour subdivisés en *rangs*, et ceux-ci en *lots* d'une superficie d'environ quarante hectares. Les terres, une fois arpentées, se vendent à bureau ouvert et à prix fixe, à raison de trente, quarante, cinquante centins[1] l'acre (quarante ares), suivant la nature et la situation du lot. L'acquéreur peut se libérer à son choix, au comptant ou en cinq versements annuels. Les autres conditions requises pour obtenir le titre définitif de propriété sont : la résidence personnelle ou par représentants, durant deux ans à compter du jour de la vente, le défrichement d'un dixième au moins de la concession, et la construction d'une maison d'habitation, qui doit avoir au moins seize pieds sur vingt.

Ces conditions sont certainement très-libérales, mais ce n'est point une petite affaire que de lutter contre les arbres géants qui couvrent un lot en « bois de-

1. Le centin ou cent est la subdivision centésimale du dollar américain et vaut par conséquent un peu plus de cinq centimes de notre monnaie. Le Canada, quoique possession anglaise, a adopté le système monétaire des États Unis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ottawa : Le palais du Parlement. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bout ». Les colons belges qui tentèrent, il y a deux ou trois ans, de créer de toutes pièces un village agricole dans le comté d'Ottawa, en ont fait l'expérience à leurs frais. Habitués aux cultures perfectionnées des Flandres, ils se rebutèrent bientôt devant la pénible besogne qu'exigeait la transformation de leur nouveau domaine. Heureusement qu'il existe une classe d'énergiques pionniers faisant métier de s'installer sur les lots nouvellement ouverts. Ils les défrichent *grosso modo*, bénéficient des divers produits du défrichement et des deux ou trois premières récoltes, généralement fort abondantes; puis ils vendent la terre pour aller recommencer plus loin leur fécond labeur avec une nouvelle mise de fonds. Ce sont les squatters.

C'est un spectacle curieux que celui de ces établissements tout primitifs. Le squatter se construit à la hâte une grossière cabane de « logs »; les troncs non équarris des premiers arbres abattus en forment les quatre murs. Les joints sont remplis de mousse et de terre argileuse; une porte en planches, une fenêtre ou deux, quelques madriers égalisés à la scie pour le plancher et le plafond, et voilà l'habitation terminée. Dès lors la cognée fonctionne sans relâche. Branches et broussailles sont accumulées au pied des souches trop puissantes pour être extirpées du sol. On met le feu à tous ces amas de combustible, et bientôt, sur toute l'étendue du terrain défriché, il ne reste que des fûts à demi carbonisés de deux ou trois pieds de haut, entourés de cendres qu'on sème dans la terre fraîchement remuée pour en augmenter la fertilité. La première année, la charrue et la herse passent autour de ces débris sans les entamer; mais sous l'influence successive de la chaleur, du froid et de l'humidité, la décomposition ne tarde pas à avoir raison de la ténacité des racines. Les gros troncs, préalablement coupés, sont réunis en un énorme bûcher, que dévorent également les flammes; mais leurs cendres, recueillies et lavées, donnent une solution riche en sels de potasse qu'on extrait ensuite par évaporation et dont la vente vient augmenter les faibles ressources du nouveau colon. Souvent il existe sur le lot des bouquets d'érables à sucre, l'arbre national du Canada, qui en a placé la feuille dans son écusson en compagnie de l'industrieux castor. Le squatter les épargne, mais c'est pour en tirer la plus forte rançon possible. Au mois d'avril, aussitôt après les fortes gelées de la fin de l'hiver, il pratique avec sa hache dans l'écorce et l'aubier de chaque arbre une légère entaille à trois ou quatre pieds du sol. La sève sucrée, recueillie sur une *goudrelle* de bois, tombe goutte à goutte dans une auge placée au-dessous. Les auges pleines, on verse leur contenu dans un grand chaudron suspendu à la crémaillère au-dessus d'un feu clair, alimenté d'éclats de cèdre et de sapin. Quand le liquide est suffisamment évaporé, on le laisse un peu refroidir, puis on le verse dans des moules d'où il sort solidifié en pains d'une belle couleur jaune clair, qui remplacent avantageusement, dans les campagnes du Canada, les sucres de canne et de betterave, beaucoup plus coûteux sans être plus agréables au goût. Chaque érable peut produire au printemps près d'une livre de ce sucre, valant de dix à douze sous la livre.

Quelques années se passent, le lot défriché par le squatter est devenu la propriété d'un immigrant étranger ou d'un cultivateur chassé des vieilles paroisses par l'épuisement du sol et le morcellement toujours croissant des héritages. Peu à peu le travail assidu fait entrer l'aisance au foyer. La cabane de « logs » fait place à une élégante et confortable demeure; et tel qui fût resté un pauvre hère s'il n'eût pris le parti courageux de s'enfoncer dans la forêt, devient un riche propriétaire. Ainsi se colonise peu à peu cette vallée de l'Outaouais que M. Rameau signalait avec raison, dès 1858, comme le futur boulevard de la nationalité française au Canada. En vain de puissantes sociétés anglaises d'immigration y ont concentré leurs efforts et prodigué leurs capitaux, nos compatriotes gagnent incessamment du terrain, augmentent en proportion beaucoup plus considérable que leurs rivaux, et forcent pacifiquement ceux-ci à leur céder à la longue, avec la prééminence du nombre, l'influence sociale et politique. L'Anglo-Saxon se sent mal à l'aise dans le voisinage de colons étrangers; il met sa terre en vente et cherche un asile où les *french language and customs* ne viennent point blesser son oreille et froisser ses sentiments. C'est ainsi que, malgré leur énorme émigration vers les manufactures de la Nouvelle-Angleterre et les prairies de l'Ouest, les Français du Canada reconquièrent pied à pied les territoires dont la fortune des armes semblait avoir irrévocablement dépossédé leur race[1].

Ce sont généralement, comme on peut bien le penser, les hommes les mieux trempés qui se portent de préférence vers les nouveaux districts. Ils semblent avoir laissé l'esprit de routine dans les vieilles paroisses, empruntent plus volontiers à leurs voisins anglais, écossais ou américains les meilleurs procédés d'élevage et de culture, et grâce à leur énergie, le peuple-

1. Le territoire qui forme aujourd'hui les deux grands comtés d'Ottawa et de Pontiac comptait en 1851 : 6984 Canadiens-Français sur 22 903 habitants; — en 1861 : 16 779 sur 41 882; — en 1871 : 24 969 sur 54 439.

Dans le comté voisin d'Argenteuil, le phénomène de déplacement se manifeste d'une façon remarquable. De 1861 à 1871, la population totale y a légèrement diminué (12 806 en 1871 contre 12 897 en 1861); mais les Canadiens-Français ont passé de 2781 à 3902. Il en est de même dans les cantons ou townships de l'Est : Brome, Compton, Sherbrooke, etc., peuplés à partir de 1782 par des loyalistes américains réfugiés, qui disparaissent peu à peu devant l'élément français. Dans la province de Québec prise en bloc, malgré la rapide croissance de Montréal, la population d'origine non française a diminué de 2000 individus entre 1861 et 1871, tandis que l'augmentation totale d'un recensement à l'autre s'élève à 80 000.

Enfin la population française de la province d'Ontario, principalement concentrée dans les comtés de l'Outaouais (à l'exception d'un groupe de 13 000 à 14 000 âmes à l'extrémité méridionale de la péninsule ontarienne, vis-à-vis Détroit), a passé, dans les dix mêmes années, de 33 000 à 75 000! et le courant est aujourd'hui accéléré par la rentrée d'un grand nombre de Canadiens des États-Unis que la crise financière ramène dans leur patrie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment des régions incultes du Bas-Canada marcherait à pas de géant s'il ne rencontrait un obstacle que j'ai déjà eu l'occasion de signaler. Les routes de terre sont généralement détestables, ce qui rend les transports extrêmement coûteux partout où ne passent ni chemin de fer, ni cours d'eau navigable. M. Tassé a pu écrire sans être démenti que de Saint-Jérôme à Montréal, pour une distance de cinquante kilomètres à peine, le transport d'un minot de blé coûte aussi cher par le roulage ordinaire que s'il venait en chemin de fer de Chicago, ville distante de plus de trois cents lieues. Heureusement que dans ces derniers temps le Rothschild du Bas-Canada, sir Hugh Allan, a entrepris l'exécution d'une voie ferrée qui, partant de Montréal pour aboutir à Hull, en face d'Ottawa, méritera le nom que lui ont déjà donné ses fondateurs de « Chemin de la colonisation du Nord ».

Un autre projet grandiose, qui date déjà de quelques années, consisterait à rouvrir au commerce, par des travaux de canalisation, la route autrefois suivie par les canots des voyageurs et des missionnaires qui se rendaient du Saint-Laurent à la baie Géorgienne par l'Outaouais, la Matawin, le lac Nipissingue et la rivière Française. Des devis très-soigneusement étudiés par différents ingénieurs permettent d'estimer à cent millions de francs environ le coût d'établissement d'une voie navigable comprenant seulement soixante à quatre-vingts kilomètres de canaux artificiels entre Montréal, Ottawa et l'embouchure de la rivière Française dans la baie Georgienne. Des vapeurs de mille tonneaux pourraient alors éviter la navigation, parfois si dangereuse, des lacs Huron, Érié et Ontario, et apporter à Montréal les produits agricoles de l'Ouest, en économisant près de quatre cent cinquante kilomètres sur la distance actuelle de Chicago à Montréal (près de deux mille deux cents kilomètres) par le Saint-Laurent et les lacs, et en gagnant sept cents kilomètres sur celle de Chicago à New-York (deux mille deux cent quatre-vingts kilomètres) par les lacs, le canal Érié et l'Hudson.

Si cette grande entreprise est mise quelque jour à exécution, la vallée supérieure de l'Outaouais subira en peu de temps une transformation complète. Des centres populeux s'établiront partout sur les bords de nombreuses rivières dont le cours, tracé un peu au hasard sur les cartes, n'est guère connu aujourd'hui que de l'Indien et du « voyageur ». Montréal et Québec détourneront à leur profit une partie de ce commerce d'entrepôt qui a fait la grandeur de New-York, et les Français du Bas-Canada, tendant la main aux groupes de « leurs gens » déjà disséminés sur la route du Nord-Ouest, à la baie Georgienne, au sault Sainte-Marie et dans les hameaux naissants du district d'Algoma, pourront établir solidement leur nationalité sur la rive septentrionale des lacs Huron et Supérieur, le long du futur chemin de fer du Pacifique, dont la première section, partant du lac Nipissingue, devait, d'après les projets précédemment adoptés, passer au nord des grands lacs, assez avant dans l'intérieur des terres. Les arrangements pris par le nouveau ministère retarderont sans doute de quelques années l'exécution de cette portion de la ligne transcontinentale; elle n'en devra pas moins se faire tôt ou tard, au grand bénéfice de la province de Québec. Si, comme on le prétend, la colonisation est encore possible dans quelques-uns des districts situés au delà de la Hauteur des terres, elle sera surtout l'œuvre des Canadiens-Français, déjà familiarisés avec le mode d'existence que comporte un climat plus rigoureux encore que celui de la rive nord du bas Saint-Laurent.

Ne quittons pas la vallée de l'Outaouais sans dire un mot de ses fameuses mines de fer magnétique, futures rivales de celles de la Suède. Ces magnifiques gisements situés près de Hull, terminus du chemin de fer projeté par sir Hugh Allan, sont appelés à fournir à cette région un élément de prospérité plus durable encore que le commerce des bois. Découverts dès 1827, mais longtemps négligés, faute de moyens de communication et de capitaux, ils renferment, d'après feu sir W. Logan, le savant directeur de l'exploration géologique du Canada, jusqu'à quatre-vingt-seize pour cent d'oxyde de fer magnétique pur, les quatre centièmes de matière étrangère se composant principalement d'un peu de quartz et de graphite. On en extrait actuellement quinze à vingt mille tonnes de minerai par an, rendement bien faible encore, mais susceptible de prendre un énorme accroissement, car les évaluations les plus modérées évaluent à deux cent cinquante millions de tonnes la puissance du dépôt.

IX

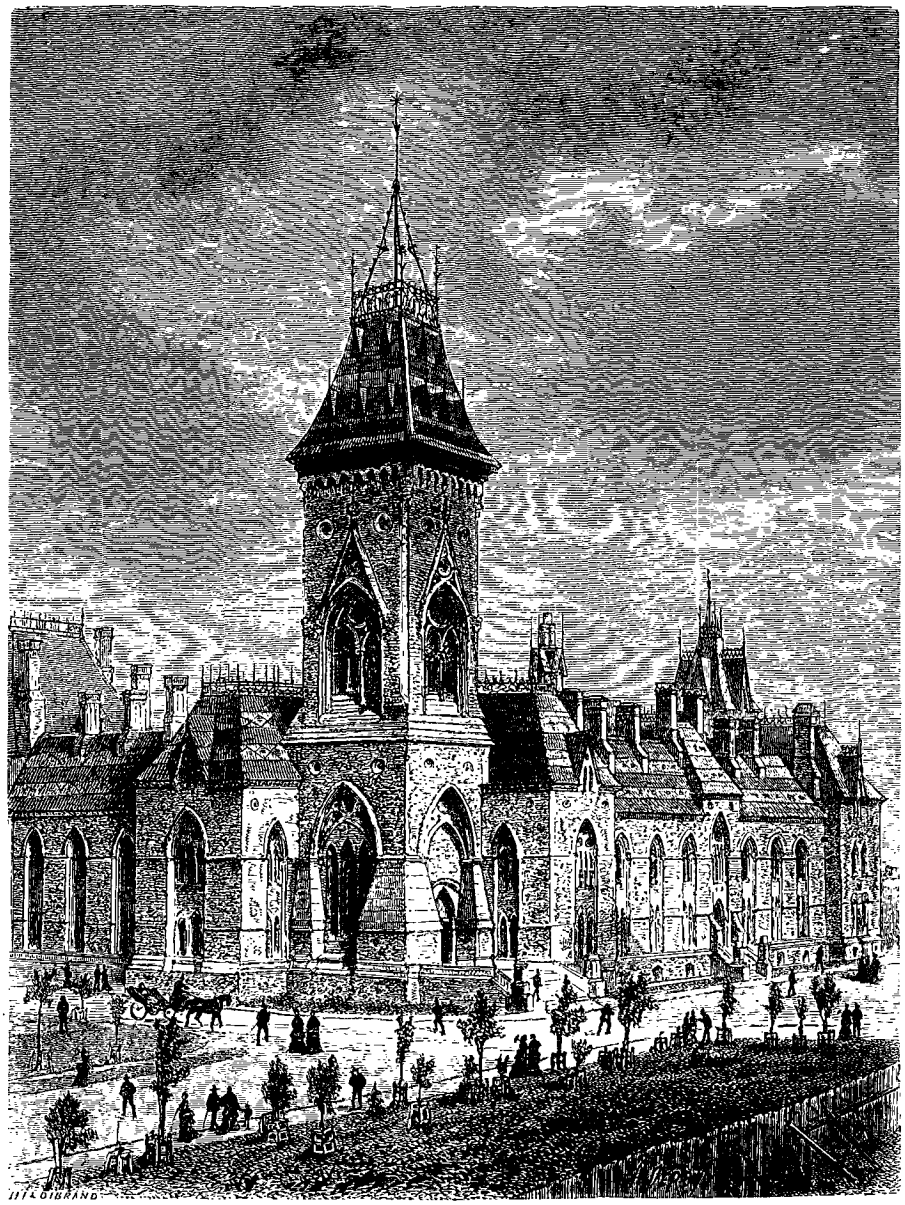
Le palais du Parlement. — Architecture polychrôme. — Critiques, cancans et caricatures. — Une journée des dupes parlementaire. — Lord Dufferin. — Ma mission à Manitoba. — Incendie.

Le 13 août 1873, il y avait foule aux abords du palais du Parlement. Pour moi, longtemps avant l'heure fixée pour l'ouverture de la séance, muni du talisman de rigueur, une carte d'entrée fort élégante ma foi, avec ses lettres vertes imprimées sur une couverture glacée, j'errais çà et là dans le vaste édifice, en compagnie de mon ami, M. de Saint-Aubin.

Dominant fièrement du haut de Barrack Hill les deux rives de l'Outaouais et la belle chute de la Chaudière, encadrant du côté de la ville une place grandiose, le palais du Parlement et ses deux annexes latérales, qui renferment les départements ministériels, ont réellement fort grand air. En loyal Anglais, l'architecte s'est largement inspiré des réminiscences de Westminster; malheureusement, lui aussi il a sacrifié au goût dépravé de ses compatriotes pour le genre rocaille, la maçonnerie « rustiquée » et les moellons polychrômes. Les lignes capricieusement brisées que dessinent les joints de ces moellons découpés en polygones d'une irrégularité voulue, donnent à la façade un faux air de mosaïque ébauchée. Ce n'est ni impo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sant, ni artistique, ni même agréable à l'œil. Enfin, les percées étroites que comporte le style semi-monastique du monument ne se prêtent guère aux exigences des aménagements intérieurs. Bureaux, salles de séances et couloirs devraient être inondés de lumière, tandis qu'en général ils sont plus que parcimonieusement éclairés. Comme à tous ces défauts le palais joint celui d'avoir grevé le budget dans des proportions infiniment supérieures à ce que faisaient prévoir les premiers devis, on peut croire que les critiques ne lui ont pas été épargnées. Il y a notamment une grande tour centrale qui domine tout l'ensemble et dont il fut beaucoup parlé sur les bords du Saint-Laurent, moins pour son mérite intrinsèque que pour



Le palais du Parlement (côté est). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

les contrats passés à son occasion. Elle a valu une foule de déboires à un homme d'État de la province de Québec, véhémentement accusé par ses ennemis d'avoir entretenu des relations trop amicales avec les entrepreneurs. Aussi cet infortuné, ayant exécuté vers le commencement de 1873 une évolution politique fort accentuée, eut-il la douleur de voir, dans un journal illustré de Montréal, sa silhouette malicieusement associée par le Bertall de l'endroit à un projet de girouette pour la tour en question.

Après avoir visité les salles des séances du Sénat et de la Chambre des communes, parcouru les grands corridors ornés des portraits de tous les hommes politiques qui de 1791 à 1873 ont présidé les assemblées canadiennes, nous allâmes donner un rapide coup d'œil à la bibliothèque, qui attend, dans une installa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur d'un campement de bûcherons. — Dessin de D. Maillart, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion provisoire, l'achèvement de la vaste rotonde qu'on lui destine. Cette rotonde sera entièrement construite en matériaux incombustibles, sage précaution dans un pays où peu d'édifices vivent un âge d'homme sans éprouver les atteintes du feu, et où les bibliothèques parlementaires en particulier semblent frappées d'une malechance toute spéciale [1].

En prenant place, à l'ouverture de la séance, dans les galeries de la Chambre des communes, je crus un moment, vu l'animation des députés, que j'allais apprendre de quelle façon l'on s'y prend en Canada pour renverser un ministère. Mon attente, que semblaient partager tous mes voisins, fut déçue. Au moment où un orateur de l'opposition commençait un discours, trois coups furent frappés à la porte, et l'huissier de la verge noire, costumé suivant les traditions du parlement d'Angleterre, annonça, en s'inclinant par trois fois, que Son Excellence le gouverneur général priait MM. les membres de la Chambre des communes de se rendre au Sénat. Après avoir fait cette annonce dans les deux langues officielles, et après trois nouvelles révérences, l'huissier se retira au milieu d'un brouhaha complet. On savait déjà que le gouverneur, sur l'avis de ses ministres, maintenait jusqu'au mois de novembre la prorogation du Parlement et se contentait de nommer une commission royale de trois juges chargée de procéder dans l'intervalle à un examen des accusations de corruption portées contre le ministère. Des cris de *Privilége! Privilége!* se faisaient entendre sur les bancs de l'opposition, où l'on paraissait censurer avec violence la décision du gouverneur. Je passai dans la salle du Sénat, où lord Dufferin, en grande tenue de cérémonie, entouré d'un brillant état-major d'officiers, Canadiens pour la plupart, mais revêtus de l'éclatant uniforme de l'armée anglaise, donna lecture d'un discours qu'il prononça d'abord en anglais, et répéta ensuite en français avec un accent irréprochable. Il annonçait la prorogation et la nomination de la Commission royale. Le rideau tombait sur le premier acte de la comédie du Pacifique.

Issu d'une grande famille de landlords irlandais, pair d'Irlande et du Royaume-Uni, sir Frédérick Temple, comte de Dufferin, est certainement l'un des gouverneurs généraux qui ont le mieux su se rendre populaires parmi les Canadiens-Français. Un de leurs écrivains, qui ne passe point pour professer d'ordinaire une tendresse exagérée à l'égard de la métropole et de ses hauts fonctionnaires, disait de lui, en 1872 : « Lord Dufferin est le plus galant, le plus aimable, le plus intelligent des gouverneurs que l'Angleterre nous ait donnés depuis lord Elgin. C'est aux Canadiens-Français qu'il donne ses prédilections, parce qu'étant un esprit cultivé, littéraire, amant des arts, il se porte de préférence vers la race qui a le plus le culte de l'idéal. »

Bien que dans ces derniers temps la popularité de lord Dufferin ait été quelque peu ébranlée par les malheureuses discussions soulevées à propos des affaires du Nord-Ouest, les Canadiens-Français, je crois, auront bien de la peine à trouver parmi ses successeurs un homme qui leur soit plus sincèrement sympathique.

Le gouverneur général du Canada paraît avoir une quarantaine d'années tout au plus. Sportsman accompli, voyageur intrépide, il a consacré un petit volume plein d'humour aux périlleuses croisières qu'il a accomplies avec son propre yacht dans les parages de l'Islande. Il n'a rien de cette morgue puritaine, de cette affectation de raideur si souvent reprochées aux hommes publics de son pays. La plus franche gaieté anime les fêtes qui marquent son passage dans chaque ville de sa vice-royauté, et si l'expression ne paraissait vulgaire à propos d'un si haut personnage, on pourrait dire qu'il en est le « boute-en-train ».

Au moment où j'écris ces lignes, on dit que la vice-royauté des Indes, la première dignité, après la pourpre royale, que puisse ambitionner un Anglais, doit prochainement échoir au gouverneur général du Canada. Je suis persuadé que les splendeurs d'une cour orientale ne lui feront point oublier les années qu'il a passées au milieu des bonnes populations de l'Amérique britannique du Nord.

Tandis que le gouverneur sortait par le grand portail du Parlement, où des gardes du corps, volontaires en habits rouges et bonnets à poil, avaient formé la haie, les spectateurs, privés des émotions parlementaires sur lesquelles ils avaient compté, se retiraient également par les couloirs : les uns triomphants, les autres moroses, suivant qu'ils honoraient de leurs sympathies personnelles l'un ou l'autre des deux partis politiques en présence. Au détour d'un corridor, je rencontrai le premier ministre. Cet homme d'État, à qui les fanatiques de la tempérance reprochent amèrement une aimable prédilection pour le champagne, paraissait tout radieux de contentement intime. Il y avait de quoi, après le bon tour qu'il venait de jouer — très-constitutionnellement du reste — à ses adversaires. Quelques-uns de ces derniers, représentants des provinces les plus éloignées, avaient fait en toute hâte plusieurs centaines de lieues dans l'espoir de le renverser, et maintenant ils s'en retournaient tout marris d'avoir ainsi trouvé portes closes. La journée de la « session d'une heure », comme on l'appela dans la presse canadienne, pouvait passer à bon droit pour une réédition de la journée des Dupes.

Les grandes affaires terminées, on retrouvait le loisir de s'occuper des petites : présenté par M. le docteur Taché, assistant du ministère de l'agriculture, à l'honorable M. Pope, chef de ce département, ainsi qu'au ministre des travaux publics, l'honorable

1. La bibliothèque du Parlement ayant été consumée à Montréal dans l'incendie allumé par les émeutiers en 1849, on en avait bientôt formé une nouvelle; mais en 1854 le palais législatif de Québec brûla à son tour — cette fois par accident — et les livres eurent en grande partie le sort de leurs devanciers. Le gouvernement ayant loué un couvent pour servir temporairement aux Chambres, cet édifice fut encore la proie des flammes avant même d'être occupé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

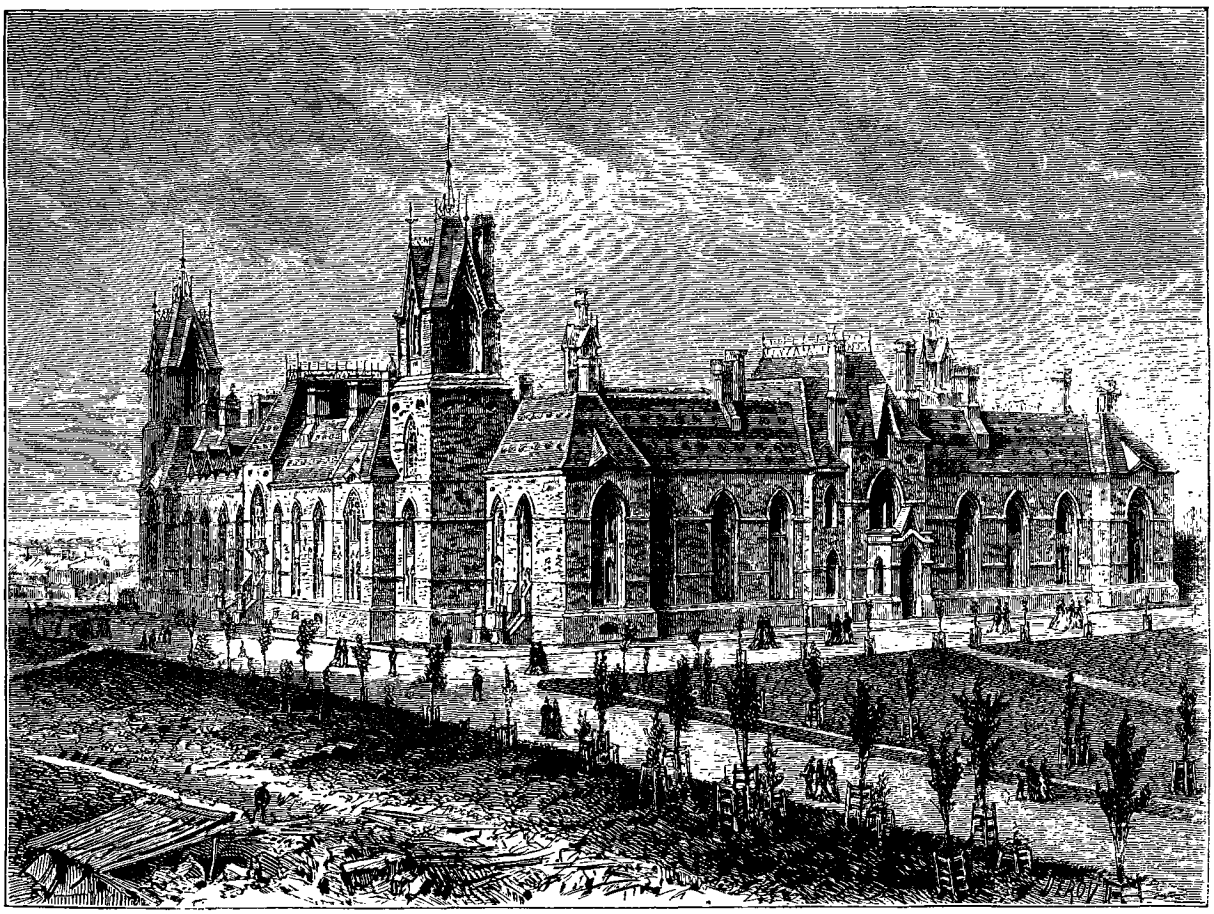


Les bûcherons : Descente de radeaux. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. H. L. Langevin, qui me reçurent tous deux avec la plus grande bienveillance, je sortis du palais ministériel investi d'une mission qui devait me permettre d'apprécier en connaissance de cause les avantages que pouvait offrir la nouvelle province de Manitoba à l'émigration de mes compatriotes d'Alsace-Lorraine.

Rien ne me retenant plus à Ottawa, je me préparai immédiatement au départ, mais auparavant je fus encore gratifié d'un spectacle nocturne d'une couleur locale incontestable. Je veux parler d'un incendie qui consuma entièrement une grande maison, distante seulement de deux ou trois « blocs » de notre hôtel. Dans ce singulier pays il y a toujours quelque chose qui brûle, maisons ou forêts. On se fait difficilement une idée de la rapidité avec laquelle flambent ces énormes constructions, qui extérieurement semblent de brique et de pierre, comme les nôtres, mais où la maçonnerie ne constitue, la plupart du temps, qu'un simple revêtement sur des murs de bois. Heureusement, nous étions encore dans la saison des nuits



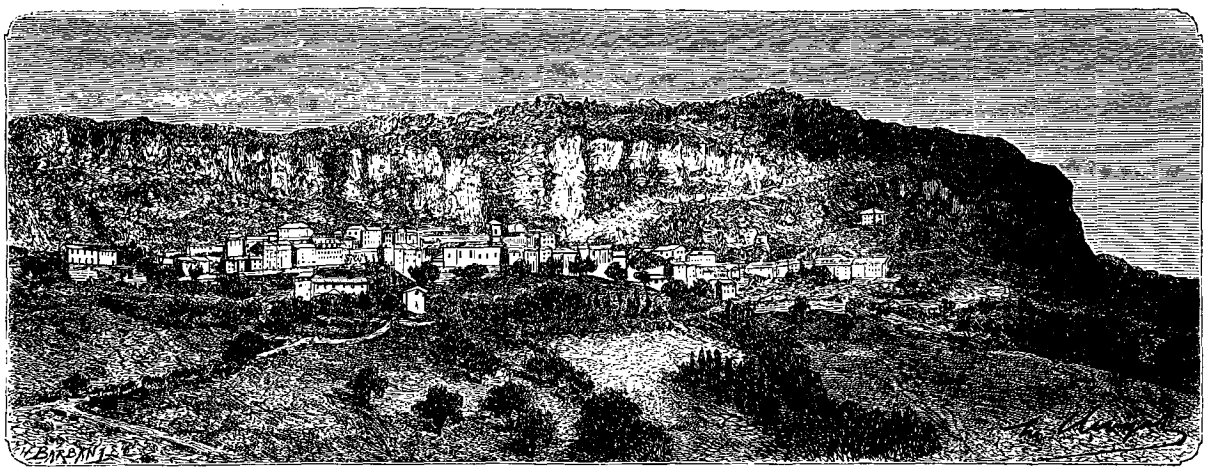
Ottawa : Le palais du Parlement (côté ouest). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

chaudes, et les pauvres femmes, qui s'enfuyaient avec un châle pour tout vêtement, n'avaient point à traverser pieds nus des rues couvertes d'une neige épaisse, comme je le vis une fois à mon retour de la Rivière Rouge. Ottawa est loin d'égaler Montréal pour le système de distribution des eaux et l'organisation du service des pompes; et même, si quelque chose m'étonne, c'est que l'accumulation prodigieuse des matériaux combustibles dans la basse ville ne détermine pas plus souvent de terribles conflagrations. En 1870, lors du grand incendie des forêts voisines, la nouvelle capitale faillit éprouver le sort de Troie et de Carthage. Le sol, de nature tourbeuse, se faisait lui-même le propagateur de l'élément destructeur. En désespoir de cause, on rompit une des écluses supérieures du canal Rideau, un torrent d'eau se précipita dans les campagnes environnantes, et Ottawa fut sauvé des flammes.

H. DE LAMOTHE.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Roquefort. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Adrien Roques.

ROQUEFORT ET SES ENVIRONS

(AVEYRON),

PAR MM. ADRIEN ROQUES ET JULES CHARTON, INGÉNIEURS.

1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

De Béziers à Bédarieux. — Nouvelle voie ferrée. — Le Bousquet-d'Orb. — Le château de Montpaon. — Les falaises du Larzac.

Il y a moins d'une année encore, ce n'était pas une exploration facile que celle de certaines parties de l'Aveyron, et entre autres du pays de Roquefort, qui, éloigné de toute grande voie de communication, restait, malgré la célébrité de son nom, à peu près ignoré des touristes. De quelque côté que l'on voulût s'y rendre, il fallait monter et descendre de hautes et abruptes montagnes : du côté de Rodez, la montagne de Lévezou ; du côté de Nîmes et de Montpellier, les montagnes de la Lozère et le plateau du Larzac ; du côté de Béziers et d'Albi, la montagne d'Escandorgue et les ramifications de la montagne Noire.

Aujourd'hui, il suffit de quelques heures pour aller de Béziers à Roquefort par voie ferrée. On a creusé des tunnels, d'immenses viaducs métalliques ont été construits au-dessus de profondes vallées, et les locomotives portent dans toute la contrée le mouvement et la vie.

Nous avions visité Roquefort en 1867. Nous l'avons revu à la fin de l'année dernière, lors de l'ouverture même de la ligne. En quelques minutes nous avons traversé ces montagnes que huit ans auparavant nous avions mis des journées entières à franchir à pied. C'est à ce dernier voyage que les notes suivantes reportent nos souvenirs.

En quittant Béziers, nous nous trouvons au milieu des vignobles qui s'étendent de toutes parts à perte de vue. Le département de l'Hérault produit lui seul annuellement treize millions d'hectolitres de vin ; c'est le cinquième environ de la production totale de la France.

A toutes les stations de la ligne que nous parcourons, les quais et les cours sont encombrés de nombreuses et volumineuses futailles, de muids prêts à porter dans les pays les plus éloignés les produits de cette culture. En quelques endroits on nous montre des wagons dont les caisses métalliques sont de vastes réservoirs qui viennent s'emplir à la source.

Un peu avant d'arriver à Bédarieux, nous voyons le terrain commencer à se mamelonner. Nous atteignons les premiers contre-forts des montagnes des Cévennes, défrichés sur certaines parties pour la culture de la vigne, mais tapissés encore, sur plusieurs de leurs versants, de taillis de chênes verts et d'arbousiers.

A travers une échappée nous apercevons le riant vil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lage d'Hérépian, situé dans un élargissement de la fraîche vallée de l'Orb, bordée de hautes collines.

Bientôt nous sommes devant la ville de Bédarieux. On la reconnaît de loin aux cheminées de ses vastes usines, où se fabriquent des draps pour l'armée, des étoffes de filoselle et d'autres tissus dont une grande partie sert au commerce du Levant.

Peu après, à Latour, nous quittons la ligne qui aboutit aux mines de charbon de Graissessac, et nous suivons la voie nouvellement ouverte à la circulation jusqu'à Millau, voie qui fera plus tard, à Rodez et à Neussargues, sa jonction avec le réseau central.

Cette nouvelle voie de Latour à Millau marque les grands progrès réalisés depuis quelques années dans la construction des chemins de fer. Les machines qui, à l'origine, semblaient ne pas être destinées à sortir des plaines, peuvent maintenant, grâce aux perfectionnements qu'elles ont reçus, servir dans les pays accidentés, et l'habitant des montagnes jouira désormais des mêmes moyens de rapide locomotion que l'habitant des vallées.

A mesure que nous avançons la vallée se resserre, de hautes montagnes commencent à se dresser devant nous; nous nous arrêtons à une première station, le Bousquet-d'Orb. Ce village n'était naguère qu'un groupe de quelques maisons. L'industrie s'y développe aujourd'hui rapidement; une grande société, attirée par la présence de la houille et par la proximité du chemin de fer, y a établi une vaste usine à zinc. On voit en face de la gare des wagonnets descendre et remonter sans cesse par l'effet de leur propre charge sur la forte déclivité d'un plan incliné, et apporter jusque dans la station la houille d'une mine dont la galerie s'entr'ouvre au flanc de la montagne.

Après le Bousquet-d'Orb, le chemin de fer pénètre en plein pays de montagnes.

Notre train part, attelé de deux puissantes locomotives, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, précaution nécessaire pour les fortes montées qui vont se présenter, et pour empêcher sur les pentes rapides la descente dangereuse des wagons qui s'échapperaient du train à la suite de quelque rupture d'attelages.

C'est à Lunas, peu après le Bousquet-d'Orb, que commence la rampe la plus forte et la plus longue; on s'en aperçoit au ralentissement de la vitesse du train et au souffle plus retentissant de la vapeur : cette rampe atteint trois centimètres par mètre courant, et sur toute sa longueur les rails sont en acier.

Après avoir ainsi gravi la gorge du Gravezon, contourné le village de Joncels resserré dans l'enceinte d'une ancienne abbaye, après avoir franchi de profonds ravins sur des viaducs qui atteignent jusqu'à trente-cinq mètres de hauteur, et avoir parcouru un long tunnel, nous nous arrêtons au lieu dit des *Cabrils :* ce nom (chèvre dans le patois du pays) en dit assez l'aspect et la nature sauvage.

Tout autour de nous ce ne sont que roches dénudées; à peine aperçoit-on çà et là quelques arbres chétifs, quelques touffes de buis. Il nous était arrivé bien des fois, en 1867, dans nos excursions pédestres, après avoir mis toute une journée à monter et à descendre la montagne que nous laissons derrière nous, de nous trouver égarés le soir dans ce pays désert.

Au delà du village de Roqueredonde, nous entrons dans le département de l'Aveyron, puis, avant d'arriver à Montpaon, nous traversons un second tunnel de près de deux kilomètres, dans l'exécution duquel on a fait usage pour la première fois en France, sur une grande échelle, de la dynamite, et nous passons du bassin de la Méditerranée dans celui de l'Océan.

A la sortie du souterrain, bien au-dessus de nous, au sommet d'un promontoire détaché du haut plateau du Quilhaumard, apparaissent les ruines du château de Montpaon. Au pied de ces ruines, échelonnées sur le versant abrupt, sont groupées les quelques maisons qui composent le village et dont la couleur, semblable à celle des ruines, rend difficile de les distinguer de loin des masses rocheuses qui les entourent.

La station de Montpaon est située sur le versant opposé de ce promontoire. Au bas coule la rivière de la Sorgues, née à Sorgues, d'une espèce de fontaine de Vaucluse très-abondante, qui jaillit au pied des falaises du Larzac; sa fraîche vallée contraste avec l'aridité du pays que l'on a parcouru depuis les Cabrils.

Le château de Montpaon commande la vallée. La vue de cette forteresse, qui semble remonter au onzième siècle, reporte l'imagination à des luttes qui durent être acharnées dans ces âpres solitudes. Ces positions formidables se retournèrent souvent contre leurs possesseurs. Les chroniqueurs racontent que beaucoup de ces rudes seigneurs furent chassés de leurs châteaux par les routiers qui infestaient le pays.

Au delà de Montpaon, nous arrivons au col de Lauglanet, le point culminant de la ligne, au pied du plateau du Larzac.

Ici la nature a un aspect plus grandiose, et, par l'étendue que l'on découvre, on se rend compte plus facilement du caractère tout particulier des montagnes de cette partie de l'Aveyron.

Composée d'une alternance, plusieurs fois répétée, de roches arénacées, argileuses et calcaires, la formation jurassique, à laquelle appartiennent ces montagnes, offre plus que toute autre cette diversité de formes et de profils que produit l'inégalité de structure et de cohésion des roches superficielles.

Les marnes et les argiles, désagrégées facilement par l'action érosive de l'eau et des agents atmosphériques, ont formé des talus à pente adoucie. Les rochers calcaires au contraire, doués d'une forte cohésion, se maintiennent suivant des pentes très-inclinées, souvent dans une position verticale ou même en surplomb. De là, sur les penchants des vallées une suite d'escarpements plus ou moins considérables, tels que les falaises du Larzac, échelonnées les unes sur les autres, et séparées par autant de talus à faibles pentes, ou de terrasses qui constituent le sol arable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après Lauglanet, la voie ferrée descend sur une déclivité aussi forte que celle de la montée, ce qui commande des précautions semblables à celles qu'on avait prises à Bousquet-d'Orb. Les deux locomotives sont maintenant placées en tête du train, et la contre-vapeur fonctionne.

II

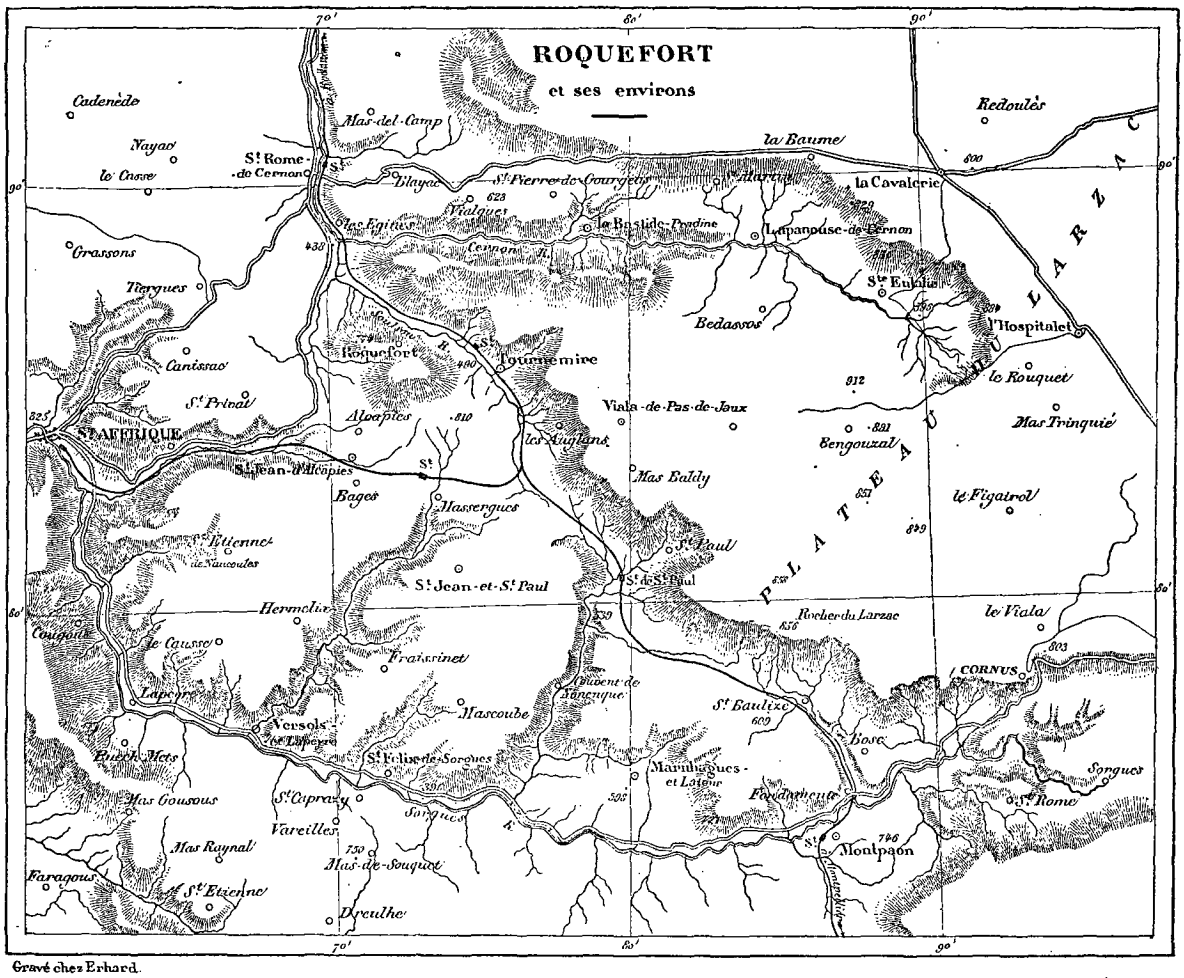
Le village de Saint-Paul-des-Fonts. — Les brebis du Larzac. La traite des brebis. — Les fromages frais.

Nous voici à la station de Saint-Jean et de Saint-Paul, dans la petite vallée de l'Aunou, à l'entrée d'un cirque découpé dans la falaise du Larzac, où ce cours prend sa source.

Plusieurs fois déjà nous avons vu des troupeaux de brebis paissant sur les versants de la montagne ou se désaltérant à quelque ruisseau.

Un propriétaire nous offre obligeamment de voir de près ces brebis qui donnent un produit si estimé, et d'assister dans sa ferme aux opérations de la préparation du fromage frais qui précèdent sa mise en cave. Le moment est favorable, la journée touche à sa fin, et les troupeaux reviennent du pâturage. Nous repartirons par un autre train.

Le village de Saint-Paul-des-Fonts est situé au fond



Gravé chez Erhard.

et presque au centre du cirque, dont la station occupe l'entrée. Nous suivons, pour nous y rendre, un étroit chemin qui remonte le ruisseau de l'Aunou. Après une demi-heure de marche, nous arrivons aux premières maisons; de la circonférence du cirque s'échappent de nombreux filets d'eau qui se réunissent en ce lieu, au même point, pour former l'Aunou; de là le nom des *Fonts* ajouté à celui de Saint-Paul. De ces petits ruisseaux, par des saignées pratiquées sur leurs rives, s'échappent des rigoles d'arrosage; elles donnent à ce paysage une fraîcheur et une fertilité qui contrastent agréablement avec le froid et sévère tableau des hauteurs environnantes dépourvues de toute espèce de végétation.

Nous approchons de la ferme, en compagnie d'un troupeau. Le berger a la physionomie sérieuse et l'allure calme : c'est un solitaire. Son chien court autour des brebis et presse leur marche. Derrière et séparément, un petit garçon (loupillard) conduit les jeunes brebis ou agnelles qui, l'année prochaine, renouvelleront une partie du troupeau.

De divers côtés les garçons et les filles de la ferme reviennent des champs.

Voici les brebis réunies dans la cour qui précède la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bergerie. Elles appartiennent à la race dite du Larzac, du nom du vaste plateau calcaire dont nous avons parlé. Cette race est caractérisée par la petitesse de sa tête, de sa taille, de son ossature, par la largeur de ses reins, de sa croupe, par l'ampleur de ses mamelles, par sa laine onctueuse et frisée.

Des essais, tentés vers la fin du premier empire par le général Solignac, pour acclimater dans ce pays les



Avant la traite des brebis. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie de M. Adrien Roques.

brebis mérinos, n'eurent point de succès. Quittant une douce et chaude température, brusquement transportées sur une terre étrangère, dans des localités élevées, sans abris, exposées à toutes les variations atmosphériques, soumises souvent à une nourriture parcimonieuse, surtout alors que la paille était leur seule alimentation hivernale, ces brebis ne pouvaient longtemps survivre à ce déplacement. Les laitières



Chargement des fromages. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie de M. Adrien Roques.

tarissaient un mois après l'agnelage; elles ne purent résister au froid et à l'humidité, et les maladies les décimèrent. Les résultats du croisement avec la race locale ne furent pas plus heureux.

Depuis, tous les efforts se sont reportés sur l'amélioration pure et simple de la race du Larzac; et, grâce à un meilleur régime, à des soins hygiéniques bien entendus, à une nourriture saine, variée et réglée, au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

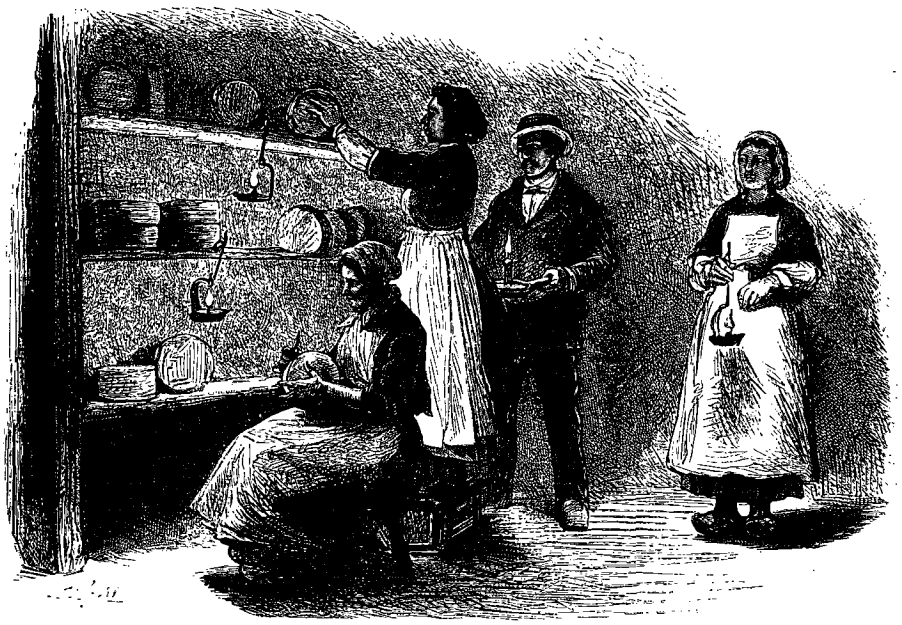
choix de mères bonnes laitières, on est déjà arrivé à un grand perfectionnement.

Sur ces montagnes, il y a beaucoup de landes, de terrains schisteux ou calcaires dont l'agriculture ne peut tirer aucun parti, à cause de la nature et du peu de terre qui les recouvre et des nombreux rochers dont ils sont hérissés ; mais ce sol produit des plantes aromatiques, le serpolet, le romarin, le thym, la



Première opération du raclage des fromages. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie de M. Adrien Roques.

sauge, la lavande et diverses menthes, des graminées et des mousses. Dans la belle saison, les brebis paissent soit à ces pacages naturels, soit sur les prairies artificielles; on ne les laisse pas vaguer indifféremment sur tout le champ; on les cantonne et on ne leur permet d'avancer qu'à mesure que les plantes sont entièrement broutées. Même en hiver, elles sont conduites au pacage chaque jour, pendant quelques



Raclage du fromage dans les caves. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie de M. Adrien Roques.

heures; c'est moins encore pour les nourrir que pour les égayer, leur faire respirer l'air pur du dehors et renouveler celui de la bergerie. On évite de leur laisser boire l'eau froide et vive; on leur donne de préférence l'eau des mares convenablement entretenues et échauffées par les rayons du soleil.

Après le repos, nécessaire pour ramener la respiration des brebis à l'état normal, et rafraîchir leurs ma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

melles, ce qui leur permet de donner le lait avec moins de fatigue, on commence la traite; on emploie pour cette opération tout le personnel de la ferme : garçons, servantes, tous s'en occupent sous la surveillance du berger.

Chacun vient s'asseoir devant la porte de la bergerie sur un escabeau fort bas, et a entre ses jambes un vase en métal étamé, d'une forme particulière, appelée seille. Les brebis sont poussées à tour de rôle par le petit berger vers les personnes chargées de les traire; celles-ci les placent entre leurs jambes, les mamelles à la portée de la main et au-dessus de la seille qui reçoit directement le lait. Les femmes, pour la plus grande facilité de leurs mouvements et mieux retenir les brebis, resserrent leur jupon dans de larges pantalons d'une toile grossière.

Lorsque, vers la fin de la traite, le lait moins abondant refuse de sortir sous l'effet seul de la pression, on *soubat*, c'est-à-dire on frappe le pis de la brebis avec le revers de la main, imitant en cela le coup de tête de l'agneau.

La même brebis passe entre les mains de deux personnes : l'une commence la traite, l'autre soubat et la termine. La traite finie, le lait qui remplit les seilles est porté à la ferme et remis aux soins de la ménagère; on le verse dans une chaudière à travers un linge, et on le chauffe pour l'empêcher de tourner, et principalement pour évaporer la plus grande partie de l'eau qu'il contient. On le verse ensuite dans des plats profonds, et pendant le refroidissement on l'écrème en ayant bien soin de ne pas l'agiter. En cet état, le lait est abandonné à lui-même toute la nuit.

Le lendemain, de grand matin, la traite du troupeau a lieu de nouveau, avant le départ pour le pâturage. Le lait du matin n'est jamais chauffé ni écrémé; on le mélange à celui de la traite du soir qui, si l'on n'est pas en été, est auparavant remis sur le feu pour être porté à la même température que celui qui vient de sortir du pis de la brebis; sans cette précaution le mélange se ferait mal.

Après le mélange des produits de ces deux traites, on les agite un instant, et en même temps, pour en déterminer la coagulation, on verse dans la masse la présure à raison d'une cuillerée par cinquante kilogrammes de lait.

La présure est préparée avec l'estomac de jeunes agneaux ou chevreaux, dans lequel on introduit une pincée de sel, et qui renferme des grumeaux de lait caillé, en même temps qu'il contient encore les différents sucs naturels de cet organe. Ces estomacs sont mis à sécher, et lorsqu'on veut s'en servir, on met l'un d'eux à tremper dans un litre d'eau pendant quatre à cinq jours environ.

Dès que la présure est versée dans le lait et que le caillé est formé, on agite le tout; le caillé se précipite au fond et le petit-lait qui reste à la surface est versé dans un autre vase.

Le caillé est versé à son tour par couches successives dans des moules où il prend la forme de fromages. Ces moules sont en terre vernissée, cylindriques, percés sur leur fond de petits trous pour l'égouttage du petit lait; ils ont en général vingt et un centimètres de diamètre et huit centimètres de hauteur.

Sur chacune des couches de caillé déposée dans le moule, avant de la recouvrir par la couche suivante, on répand une pincée de poudre de pain moisi. Lorsque le moule est plein, on agite un peu le pain et le caillé, afin de former par le mélange ce marbré blanc et bleu, propre au fromage de Roquefort, et qui est ensuite développé par la fermentation dans les caves.

Ce pain moisi est l'objet d'une fabrication particulière. Il est composé avec une quantité égale de farine de froment, d'orge d'hiver et d'orge de mars et un levain très-fort dans la proportion de vingt-trois pour cent additionné de vinaigre. La pâte est pétrie très-dur et le pain est très-cuit; on laisse ce pain moisir pendant deux ou trois mois; on le réduit ensuite en poudre par la mouture.

Le pain moisi est directement préparé par les fabricants de Roquefort, tant ils attachent d'importance à ses qualités; ce sont eux qui le distribuent aux fermiers qui doivent leur fournir le fromage frais.

Les moules, une fois remplis, sont apportés dans une huche appelée trennel; après trois jours environ, tout le petit-lait est égoutté; on dépose alors les fromages dans une pièce, le séchoir. Par suite d'une légère dessiccation, les fromages prennent une certaine consistance et on peut les transporter aux caves de Roquefort à dos de mulet ou dans des carrioles.

Vers la fin du siècle dernier, le nombre des bêtes à laine entretenues dans la région du Larzac était évalué à quinze mille, dont cinq mille brebis laitières. Aujourd'hui l'on en compte six cent mille, dont trois cent cinquante mille brebis laitières, et deux cent cinquante mille béliers, agneaux, antenaises ou moutons.

L'élevage des troupeaux, autrefois restreint aux environs de Roquefort, rayonne aujourd'hui dans tout l'arrondissement de Saint-Affrique et dans les parties limitrophes des départements de l'Hérault, de la Lozère, du Gard et du Tarn.

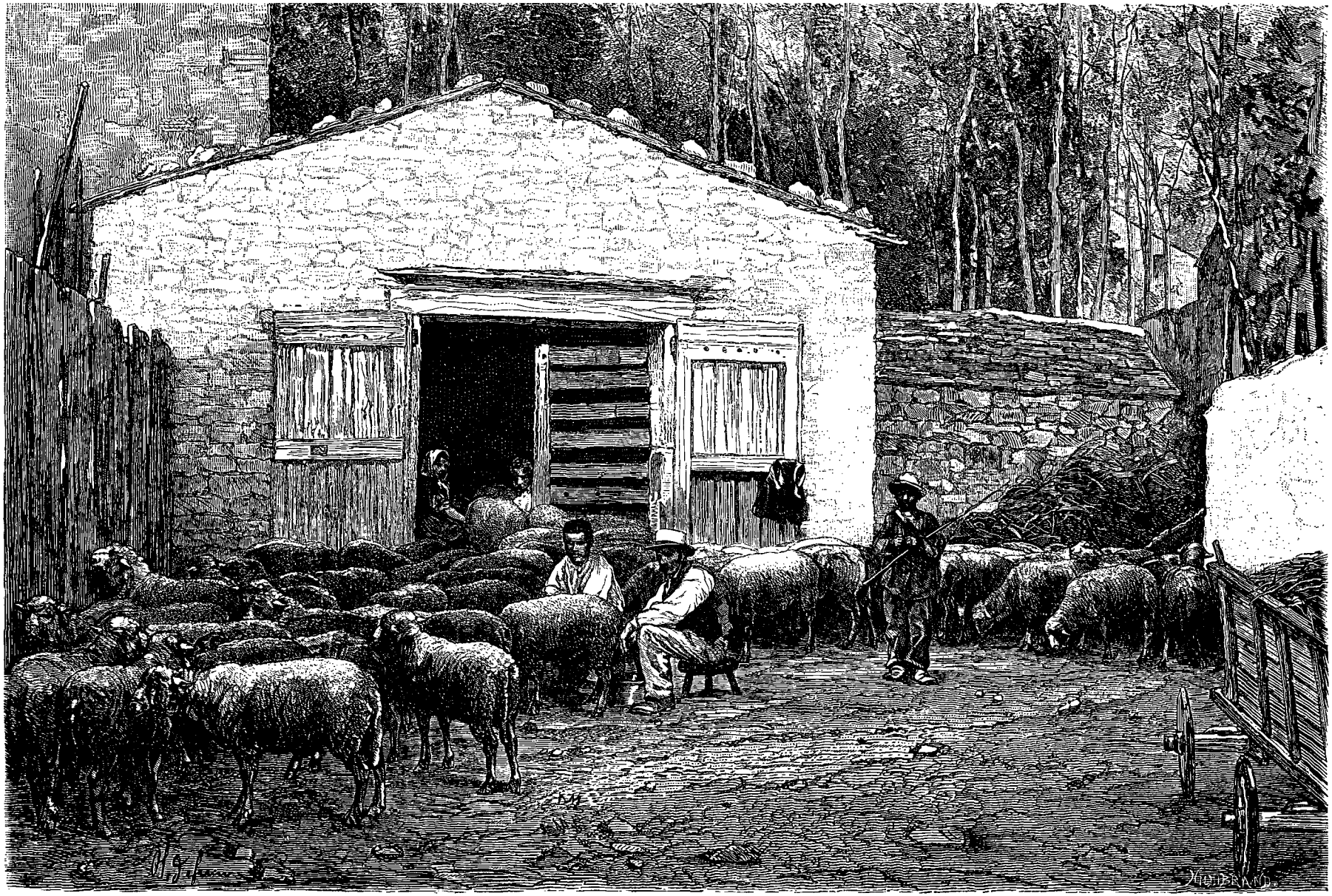
La moyenne du rendement d'une brebis, qui était au commencement du siècle de six kilogrammes, s'élève aujourd'hui à seize et dix-sept kilogrammes. Le produit en argent, qui était à peine de douze francs, atteint aujourd'hui trente-quatre francs pour une brebis d'une valeur d'achat de trente francs; on est d'accord pour reconnaître que c'est un produit net, car les frais de nourriture du troupeau, de garde et autres sont couverts par le rendement des autres cultures, les fumiers, et la vente des produits accessoires, le petit-lait par exemple.

III

Roquefort. — Descente dans une cave. — Les cabanières. Les fleurines. — Fabrication des fromages.

Nous prenons congé de notre hôte, et un train nous conduit en quelques minutes à Tournemire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

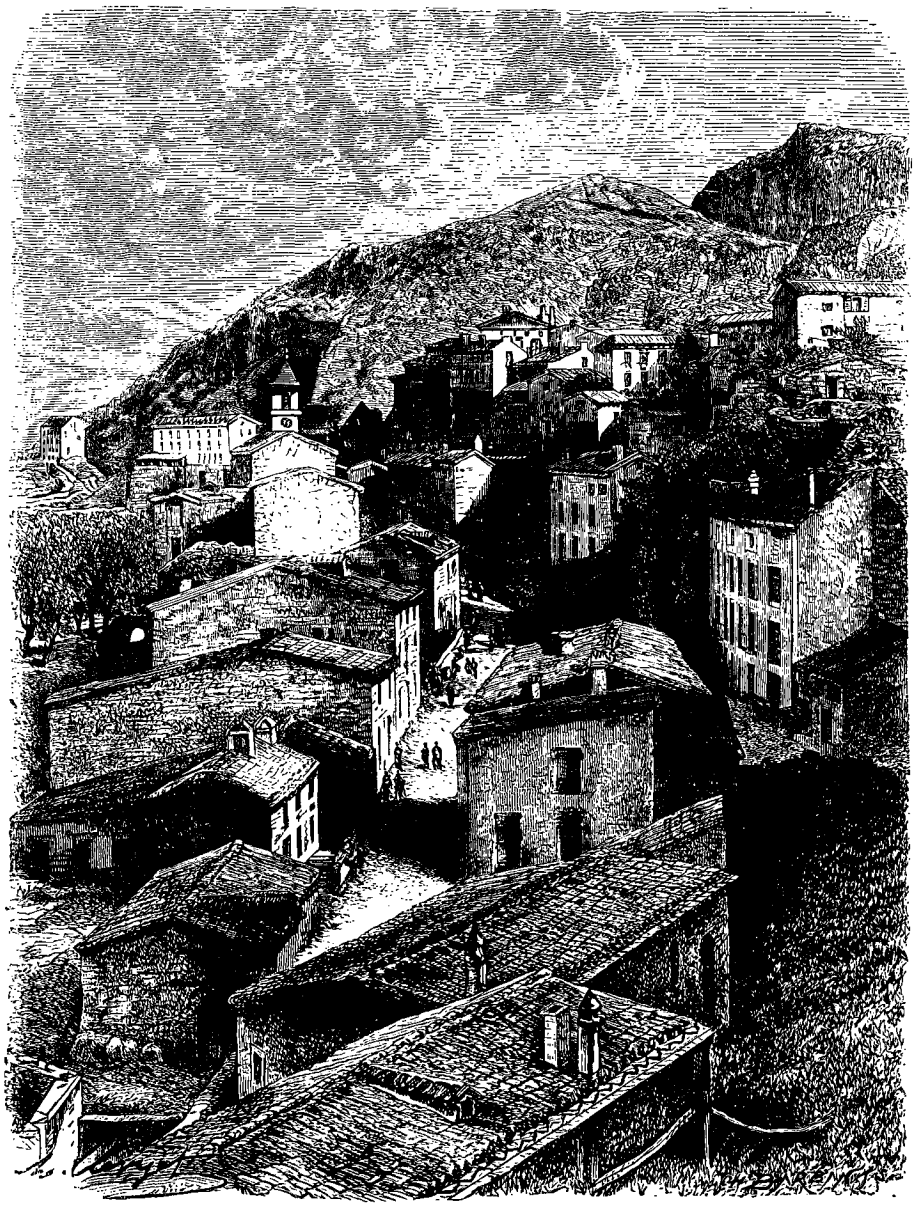


La traite des brebis — Dessin de O. de Penne, d'après une photographie de M. Adrien Roques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le village est, comme celui que nous venons de quitter, situé dans un cirque découpé dans la falaise du Larzac. En face, se dresse une chaîne de hauteurs, à l'extrémité de laquelle est bâti Roquefort.

Nous quittons la voie ferrée et nous suivons le chemin qui conduit à ce dernier village, but principal de notre excursion. A mesure que nous nous élevons, la vue s'étend rapidement : à nos pieds tout le ravin et le ruisseau du Soulsou, dont le lit est creusé et encaissé dans des schistes à l'aspect noirâtre; plus loin, la vallée du Cernon, que bordent les villages de Raspaillac et de Saint-Rome, et que dominent les rochers de Laumière. L'horizon est borné par la montagne du Levezou; dans un de ses replis, on aperçoit, à une très-grande distance, le village de Montjaux (*Mons Jovis*).



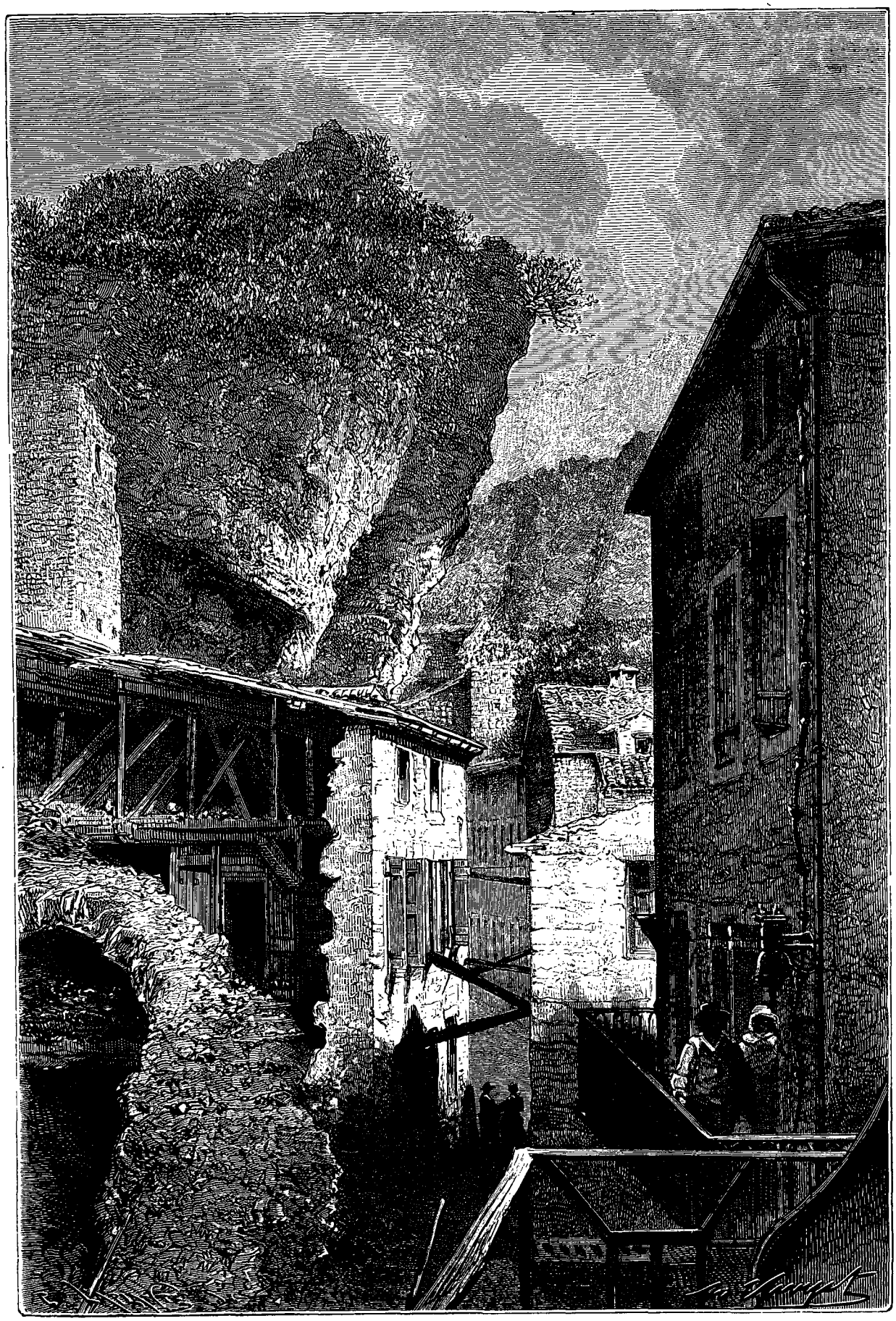
Grande rue de Roquefort. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Adrien Roques.

La voie ferrée se prolonge jusqu'à Millau; nous la voyons se développer en sinuosités sur ce sol mouvementé. De la hauteur à laquelle nous sommes, elle ne nous apparaît plus que comme un étroit sentier.

Nous continuons à monter, et au détour d'un contrefort, le village de Roquefort, caché jusqu'à ce moment, se montre situé dans une anse de la montagne, au pied de rochers élevés et à pic sur lesquels il se détache. Au premier aspect, l'œil saisit difficilement l'arrangement irrégulier de cet ensemble de rochers crevassés, minés, bouleversés et parfois entremêlés de maisons qui s'attachent sur leurs flancs.

Arrivés au sommet de la côte, nous nous trouvons au centre du village sur une place de peu d'étendue,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la rue des Caves. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Adrien Roques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en face de la rue des Caves. Nous acceptons immédiatement l'offre qui nous est faite d'en visiter une.

La première pièce du rez-de-chaussée de la maison dans laquelle nous entrons contient les appareils de pesage servant à constater le poids des fromages frais arrivant des fermes : c'est la pièce de réception nommée le « poids ».

A côté est une autre salle voûtée, dallée et complétement obscure : c'est le saloir. — Les portes d'accès de la cave proprement dite donnent sur cette seconde pièce.

Les fromages sont portés dans le saloir; on étend sur leur face supérieure une poignée de sel, et on les empile trois par trois. Vingt-quatre heures après, on les retourne pour les saler sur la face opposée. Quand le sel, par ses propriétés déliquescentes, s'est uniformément fondu et commence à pénétrer dans les fromages, on les frotte avec une forte toile pour activer et compléter cette fusion; on les laisse ainsi pendant deux jours.

On les reporte alors dans le « poids » pour leur faire subir les opérations des premiers raclages de la croûte. Ces opérations, comme toutes celles qui se succèdent dans la cave, sont faites par des femmes qu'on appelle *cabanières* (de *cabo*, cave, dans le patois du pays).

Un premier raclage enlève une couche gluante (pégot) qui est jetée et sert à la nourriture des pourceaux.

On racle avec un couteau de forme et de fabrication spéciales. La lame, large de trois centimètres, au tranchant bien effilé, est portée par un manche en buis de dimensions étroites. La main le tient absolument de la même manière qu'un rasoir.

Le deuxième raclage, qui se fait immédiatement après le premier, donne un produit plus pur nommé *rebarbe blanche*, que l'on vend à un assez bas prix et qui sert à l'alimentation des ouvriers et des gens attachés au service des fermiers.

Ces deux raclages terminés, l'on peut juger aux caractères qu'une grande pratique seule fait connaître ce que seront les fromages; on les classe alors, suivant leurs qualités, en trois catégories et on les porte à la cave, où nous ne tardons pas à entrer.

La température y est très-basse; aussi les cabanières qui séjournent dans ces profondeurs sont-elles vêtues chaudement; toutes portent le même costume : sabots, bas de laine, jupon épais, petit châle noué derrière le dos, bonnet recouvert soit d'un foulard, soit d'un tricot, et posé avec une certaine recherche, large tablier de toile montant jusqu'à la poitrine, et manches serrées au poignet et bouffantes aux coudes.

Elles sont presque toutes très-jeunes, et, contrairement à ce que l'on pourrait croire, elles sont fraîches, vives et alertes; l'existence souterraine qu'elles mènent n'altère nullement leur santé; elles travaillent presque toujours en chantant.

Pendant huit mois de l'année, le temps que dure d'ordinaire le travail des caves, le nombre des cabanières est de quatre à cinq cents.

Pour guider nos pas au milieu des ténèbres de la cave, nous sommes munis chacun d'un flambeau. Ce n'est qu'avec peine et à la longue, qu'à l'aide de la flamme de nos bougies, incertaine et vacillante sous l'effet des courants d'air qui se font sentir de plus en plus vifs, que nos regards peuvent percer l'obscurité.

Au bas d'un escalier en bois étroit et raide, nous arrivons sur le plancher de l'étage supérieur de la cave.

La cave où nous sommes a cinq étages. Sauf les niveaux qu'ils occupent dans l'excavation et les différences de température qui en résultent, les dispositions et aménagements de chacun d'eux sont les mêmes. Ces étages sont formés par une série de planchers superposés et portés par des poteaux qui s'appuient sur le fond du rocher. Sur la hauteur de chacun sont disposées des étagères, entre lesquelles la circulation est ménagée au moyen de couloirs. La hauteur de chacune de ces caves est d'environ deux mètres cinquante, et la largeur des étagères de deux mètres. Les dimensions sont calculées de manière que la cabanière, montée au besoin sur son siége, puisse saisir et arranger commodément les fromages en tous les points de ces étagères.

Sur la paroi de la cave adossée à la montagne, la roche est laissée à nu, ainsi que sur les parois latérales, autant que le permettent la nature et la disposition du sol; le côté opposé à la montagne est entièrement muré.

Sur la première paroi, celle du fond, on voit de grandes fissures naturelles par où s'épanche en courants continus l'air dont nous avons éprouvé la fraîcheur à notre entrée. Ces fissures se prolongent souterrainement et se perdent dans l'intérieur de la montagne; les courants d'air auxquels elles donnent lieu et qui sont appelés *fleurines*, sont très-violents. Plus une cave possède de fleurines, plus on l'estime favorable à la fabrication des fromages.

Les cabanières, réparties entre les différents étages de la cave, sont à l'ouvrage, éclairées par un lumignon suspendu auprès d'elles, et assises sur des escabeaux. Les unes raclent les pains de fromage, les autres les rangent sur les étagères, d'autres enfin, allant et venant, descendent les fromages frais ou montent les fromages arrivés à maturité et prêts à l'expédition.

On travaille partout avec un ordre parfait.

Les fromages frais descendus à la cave sont disposés sur des étagères par piles de trois. Huit jours après, ils sont mis de champ (*en plies*) : on ménage entre eux une certaine distance pour la circulation de l'air. Peu de temps après, le fromage pousse, ce qu'on appelle *barbe* ou *duvet*. On connaît à cette barbe la bonne qualité du fromage et la bonté des caves; il faut qu'elle soit d'une parfaite blancheur, épaisse et légèrement humide.

Les fromages doivent alors être raclés de nouveau : on appelle cette opération *revivre;* le produit de ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raclage est appelé *reverum* ou *rebelum*, et sert à la nourriture des bestiaux.

Tous les huit jours on recommence le *revirage*.

Arrivés à maturité, les fromages se revêtent d'une robe particulière gris marbré, et la barbe est remplacée par une légère onduosité que l'on racle aussi. On obtient une *rebarbe rouge*, qui sert, comme la rebarbe blanche, à l'alimentation.

Après un séjour en cave de trente à quarante jours, les fromages des premiers mois de la campagne donnent des produits qu'on peut vendre, en choisissant ceux qui approchent le plus de la maturité; mais, en raison de cette préparation hâtive et de la saison chaude qu'ils auraient à traverser, ils sont peu susceptibles de conservation. Les fromages d'arrière-saison qui restent plus longtemps en cave sont les plus estimés.

Toutes les caves n'ont pas la même origine. Dans le principe, c'étaient de simples anfractuosités où l'on n'a eu besoin que de régulariser les murs et les voûtes. Plus tard, pour en accroître le nombre, des excavations ont été pratiquées de main d'homme, avec l'aide de la poudre; des fissures effleurant le sol ont été recherchées, élargies. L'art est parvenu, comme dans les caves naturelles, à y recueillir les courants d'air frais ou fleurines qui en font tout le prix et à les remplir de l'atmosphère qui convient à la fermentation spéciale du fromage de Roquefort.

La température n'est pas toujours exactement la même dans toutes les caves : dans les unes, elle est de cinq degrés centigrades à l'ouverture des soupiraux d'air; dans d'autres, elle s'élève jusqu'à dix degrés; ce sont deux limites; si la température était plus basse, il n'y aurait pas de décomposition chimique; plus élevée, il se produirait une fermentation alcaline ou putride.

Le degré hygrométrique moyen des caves doit être de soixante à soixante-cinq environ[1].

Tous les raclages successifs ont pour but de mettre le fromage au contact de l'air frais des caves; récemment, pour multiplier ce contact, on a introduit dans la fabrication l'opération du piquage, qui consiste à perforer les pains de fromage en un grand nombre de points de leur surface et sur toute leur épaisseur, au moyen de longues aiguilles.

Il se forme du gaz acide carbonique, qui donne lieu aux cavités que l'on voit dans le fromage et que l'on nomme *persillage*.

C'est pendant que les réactions s'opèrent que se développe insensiblement ce marbré bleu, résultat d'une végétation cryptogamique (*Penicillium glaucum*), dont les sporules ou germes y ont été déposés avec la poudre de pain moisi.

Une étude approfondie de la constitution géologique de la montagne de Roquefort et des révolutions qui s'y sont produites, a conduit à la découverte de la cause permanente du froid qui règne dans les caves.

Un grand éboulement, qui a envahi près de la moitié de la montagne, s'est produit dans les assises calcaires oolithiques qui en forment le plateau supérieur. Les bancs d'argiles marneuses du lias supérieur sur lesquelles elles reposent, détrempées à la longue par les eaux, les ont entraînées dans leur glissement du côté de la vallée. Les strates brisées, renversées les unes sur les autres en immenses blocs, laissant entre eux des cavités nombreuses, ont formé un nouveau sol irrégulier. C'est sur ce sol que sont établies les caves de Roquefort, et ce sont les fissures de ces cavités qui viennent déboucher dans les caves.

Il est facile de se rendre compte de ce qui se passe dans ces vides souterrains. L'air qu'ils renferment, plus frais, plus dense que celui de l'extérieur, s'y meut sans cesse en raison de cette différence de température; il tend toujours à s'écouler par les orifices inférieurs, c'est-à-dire par les soupiraux des caves et à se renouveler par les bouches supérieures, et, comme dans son parcours il se trouve en contact avec les parois humides des rochers, avec les dépôts d'eau que retiennent les couches argileuses, il enlève une partie de cette eau aux dépens de son calorique et de sa température. L'air qui s'échappe par les soupiraux des caves contient donc moins de calorique et plus d'humidité, en proportion de la distance et de la profondeur qu'il a parcourues et des surfaces aqueuses qu'il a effleurées. Ce mouvement est d'autant plus actif que la température extérieure est plus élevée. On constate en effet que lorsque règne le vent du sud, le courant est plus sensible et plus frais. L'air se trouve plus dilaté d'une part et plus dense de l'autre, et contenant plus de calorique à son entrée, il peut se saturer d'une plus grande quantité d'humidité dans les bas-fonds qu'il traverse.

L'origine de la fabrication des fromages dans les caves de Roquefort doit être très-ancienne. Dans un vieux titre, cité par Bosc (Mémoires sur l'histoire du Rouergue), on trouve qu'en 1070, Flotard de Cornus, faisant une donation de terres au monastère de Conques, comptait parmi leurs revenus deux fromages qui devaient lui être payés par chacune des caves de Roquefort.

En 1550, un édit du parlement de Toulouse donne au village de Roquefort le privilége de la fabrication des fromages dits de Roquefort, défendant à tous individus, manants ou autres, de s'occuper de cette fabrication en dehors du village de Roquefort, sous peine d'une amende de six livres par quintal.

Voici quelques chiffres qui donnent une idée de la progression qu'a suivie la fabrication : elle était en 1800 de 250 000 kilogrammes; — en 1820 de 300 000 kilogrammes; — en 1840 de 750 000 kilogrammes; — en 1860 de 2 700 000 kilogrammes; — en 1870 de 3 600 000 kilogrammes; — en 1873 de 4 000 000 de

1. Les réactions qui transforment la pâte du fromage frais en cette pâte piquante et marbrée de bleu qui constitue le fromage de Roquefort, ont été particulièrement étudiées par M. Limousin-Lamothe, pharmacien et chimiste à Saint-Affrique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

kilogrammes ; déduction faite de vingt-trois pour cent de déchet dans les caves, il reste encore plus de 3 000 000 de kilogrammes de fromage livrés annuellement à la consommation.

Cette industrie donne lieu à un mouvement de fonds d'environ vingt millions de francs ; la consommation et l'exportation s'étendent aujourd'hui dans toutes les contrées du monde.

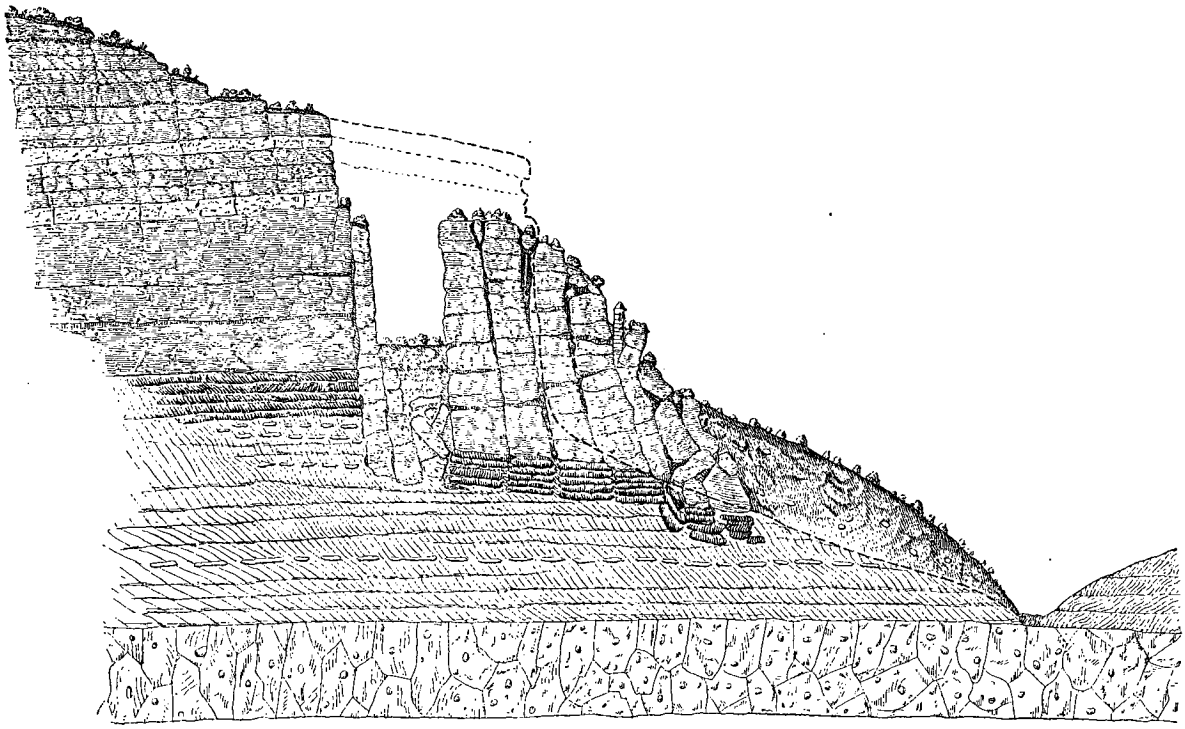
Les résultats obtenus à Roquefort ont donné l'idée d'utiliser, soit dans l'Aveyron, soit dans l'Hérault, plusieurs excavations naturelles pour y préparer les fromages de brebis, en suivant les procédés en usage aux caves de Roquefort. Ces caves, appelées *caves bâtardes*, sont loin d'avoir les qualités de température et d'humidité réunies à Roquefort et qui sont dues à des circonstances exceptionnelles de bouleversement d'un sol particulier, d'altitude et d'exposition, que jusqu'à présent on n'a pas retrouvées ailleurs et que l'industrie n'a pas encore su reproduire.

IV

La rue des Caves. — Le rocher de Saint-Pierre. — Les rochers de la Peur. — La grotte des Fées. — Tournemire. — Saint-Affrique.

Notre visite souterraine terminée, nous remontons au jour et nous suivons la rue des Caves. Les constructions de cette rue sont adossées aux parois des rochers, dans les cavités d'une large crevasse qui fut le berceau du Roquefort industriel. C'est là que se trouvent les grottes naturelles, les caves anciennes où se révélèrent pour la première fois les qualités des fleurines.

Au milieu des constructions, un énorme bloc sur-



Eboulement de Roquefort (coupe géologique).

git à gauche ; il surplombe tellement que son sommet est au-dessus des maisons situées de l'autre côté de la rue. Ce rocher, très-connu dans tout le pays, s'appelle « le rocher de Saint-Pierre ».

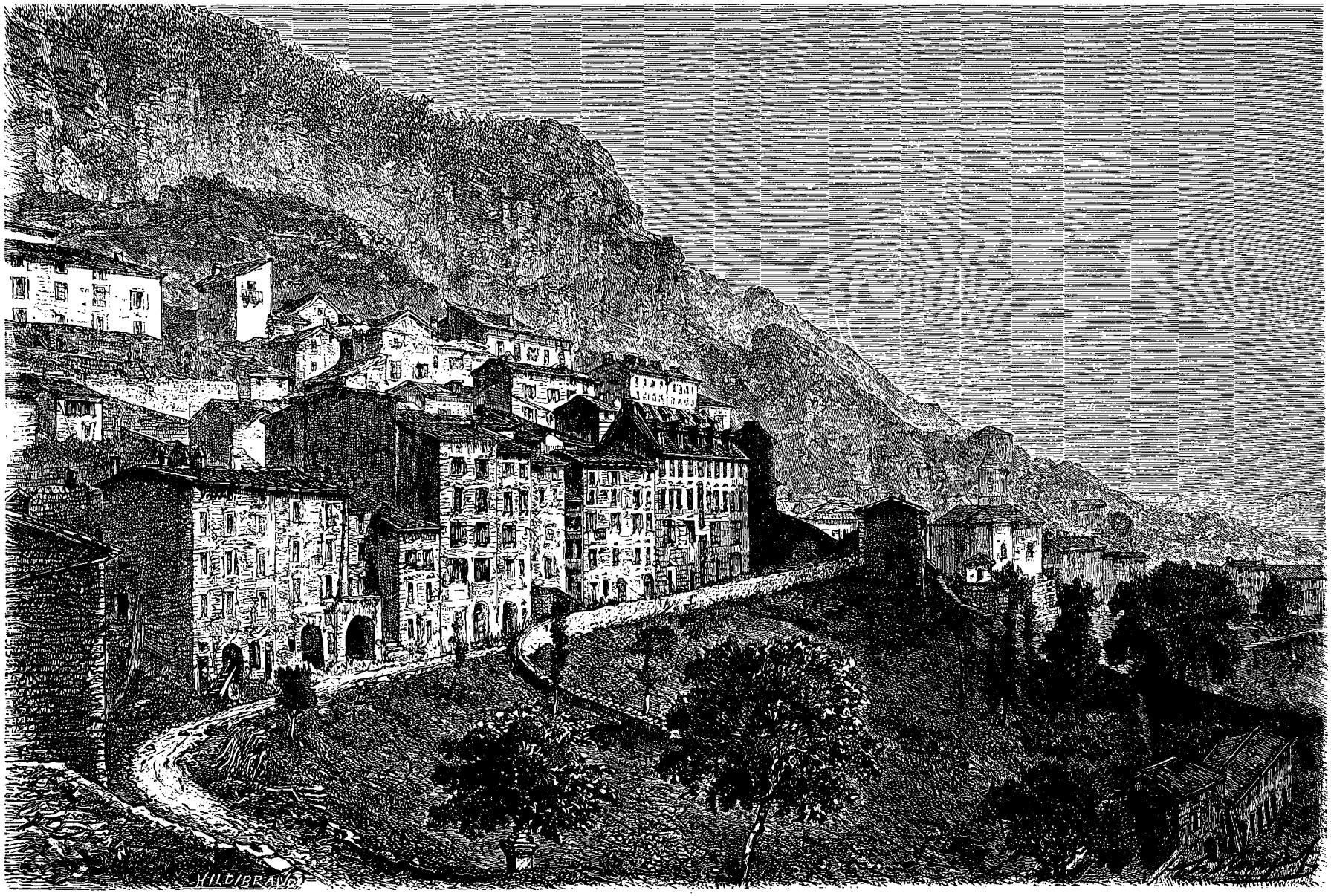
La rue des Caves va en se rétrécissant, et vers l'extrémité nous arrivons à un escalier sinueux taillé dans le roc à pic, qui nous conduit à une petite chapelle en ruine bâtie sur l'étroit plateau du rocher de Saint-Pierre.

De ce point on domine le pays et on peut se rendre compte de la singulière topographie de Roquefort. On voit distinctement le massif principal du Cambalou, séparé d'un amas considérable de roches par un large précipice dont l'étendue donne la mesure du mouvement de glissement qui a provoqué cette séparation.

Au centre, dans la partie concave, les couches argileuses, plus fortement détrempées par les eaux qui s'y accumulent en abondance, ont offert une moins grande résistance ; l'arrachement a été plus brusque et l'effondrement complet. Là gisent des blocs énormes, entassés les uns sur les autres et entremêlés de maisons et de caves. Le massif de la montagne resté debout porte les traces des profonds déchirements qui se sont produits dans ce puissant mouvement.

A droite, une large ouverture crevassée en tous sens, pénétrant profondément dans le massif et au milieu de laquelle se dressent, comme d'immenses piliers, de nombreux pans de rochers, atteste encore un profond ébranlement. Mais le flanc de la montagne, détaché, renversé et crevassé aussi, n'a pas suivi l'effondrement de la partie centrale ; retenu à sa base par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



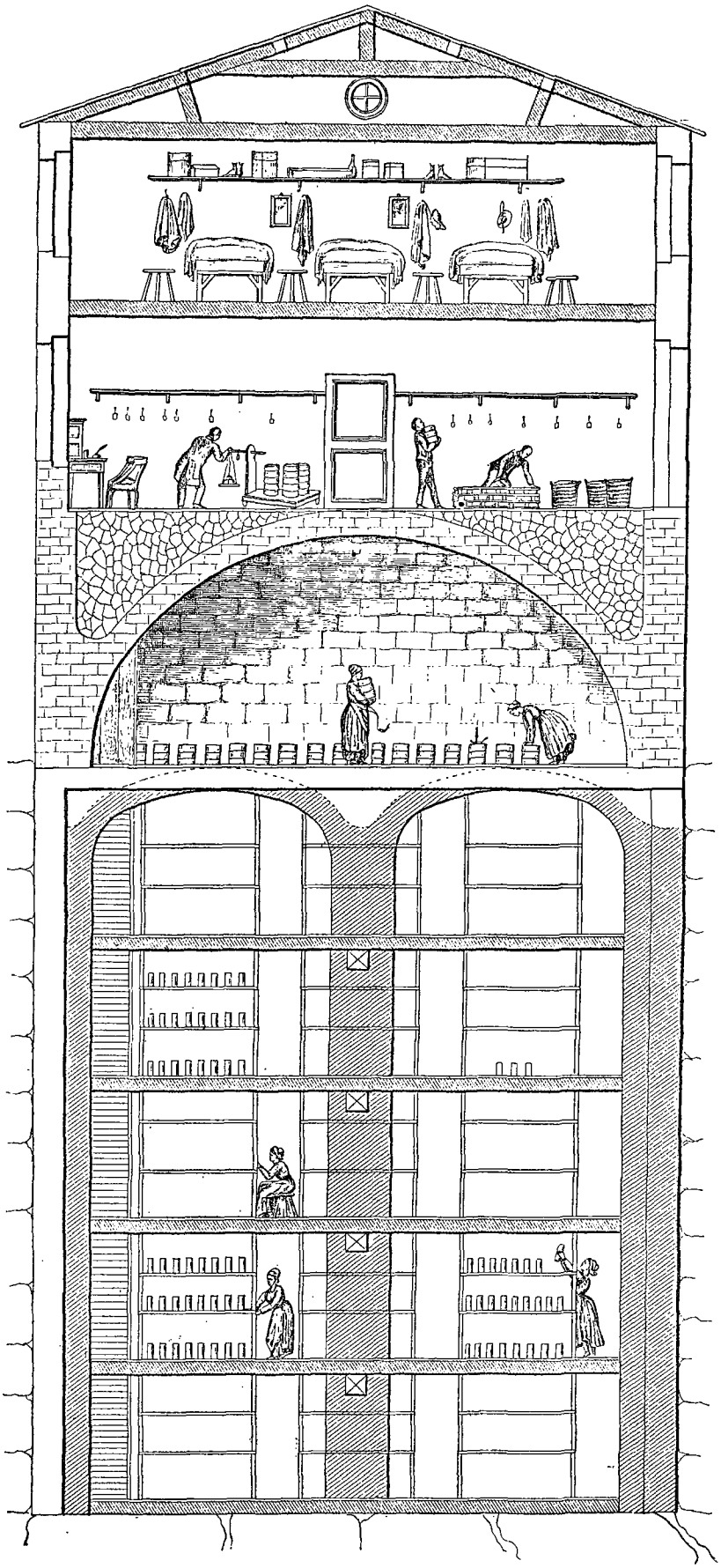
Rue principale de Roquefort. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Adrien Roques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un terrain plus consistant, il a conservé en partie son relief naturel.

A gauche, du côté de Tournemire, l'on voit une espèce de profond ravin dont les bords verticaux comme de hautes murailles dénotent l'origine. Ce gouffre n'est que le prolongement de celui que nous venons de voir. La partie détachée de la montagne n'a pas subi de déformation bien sensible à sa surface, et ce n'est que du bord du précipice que l'on juge de ce qui s'est produit.

Ce n'est pas sans une certaine hésitation qu'on s'aventure au milieu de ce chaos. Nous y contournons d'immenses pans de roches isolés, fortement inclinés, ressemblant à des ruines et dont les sommets aux assises fissurées et peut-être branlantes, sont suspendus sur nos têtes; nous nous aventurons dans une large crevasse sur laquelle on a particulièrement attiré notre attention. Les rochers qui l'entourent sont, d'après une vieille croyance, consacrés à la « peur » (barra-



Vue intérieure d'une cave (coupe en travers).

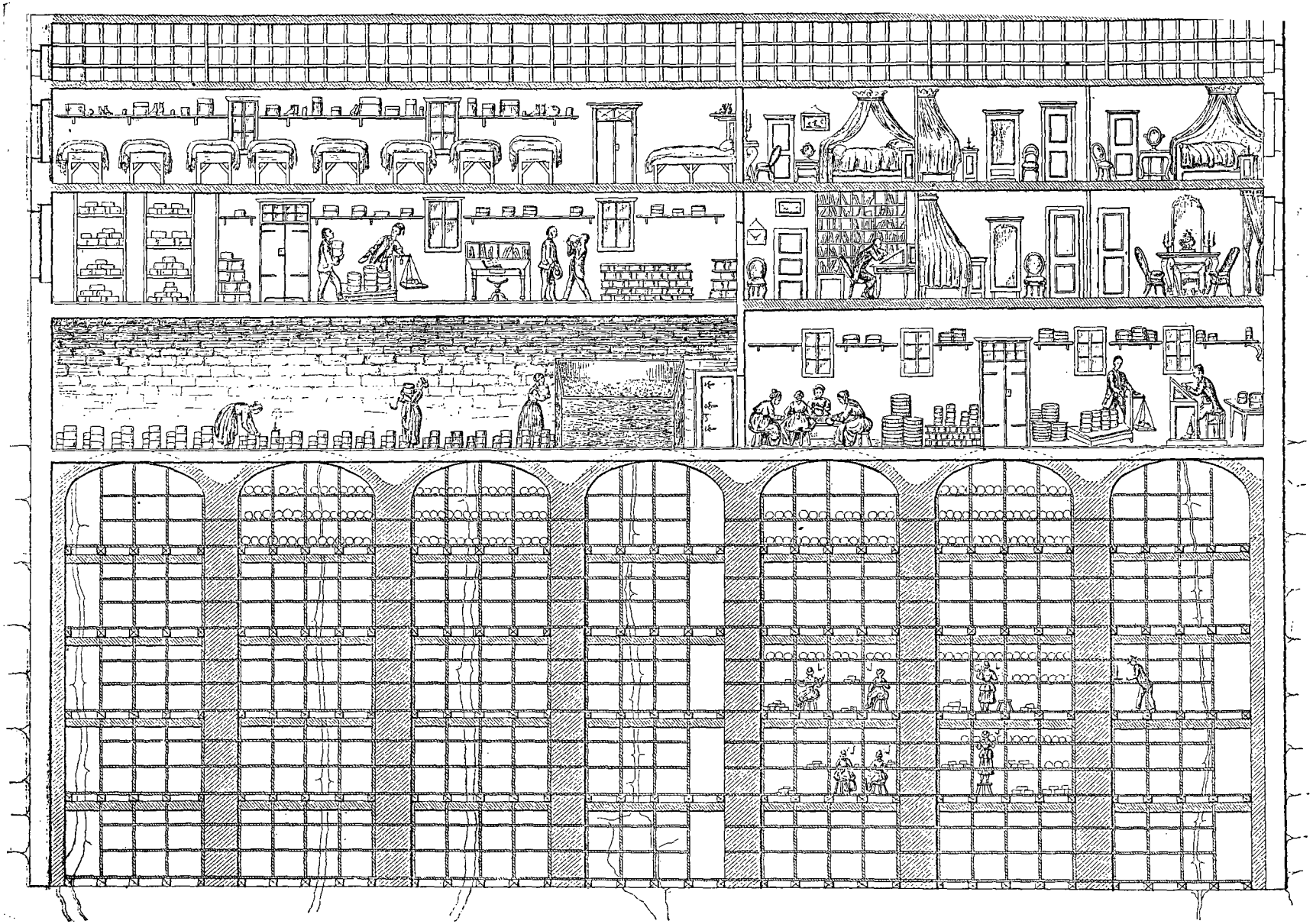
gnaoudos : c'est-à-dire rochers de la peur dans le patois du pays, plusieurs de ces rochers, composés d'arêtes parfaitement régulières, ont la forme d'immenses colonnes.

Au pied et en avant de ces rochers, des fouilles ont été pratiquées à diverses époques pour la construction des caves; elles ont amené la découverte d'objets qui attestent que ces lieux furent, aux époques les plus reculées, habités par des hommes, qui les recherchaient sans doute pour les cavernes, pour les abris naturels qu'ils leur offraient. Ce sont, au milieu d'ossements humains, des instruments de l'âge de la pierre polie, et des débris d'animaux dont l'homme faisait sa nourriture et dont il employait aussi les os et les cornes à la confection de ses outils.

Parmi ces objets qu'on nous a montrés et qu'un de nous a photographiés, nous citerons plusieurs haches en jaspe, des couteaux et des flèches en silex, des poinçons en os de différentes formes, des emmanchements de haches ou des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.arnay@free.fr



Vue intérieure d'une cave (coupe en long).

instruments de travail en corne de cerf, des dents et des ossements de cerfs, de chevreuils, de blaireaux, de loups, etc

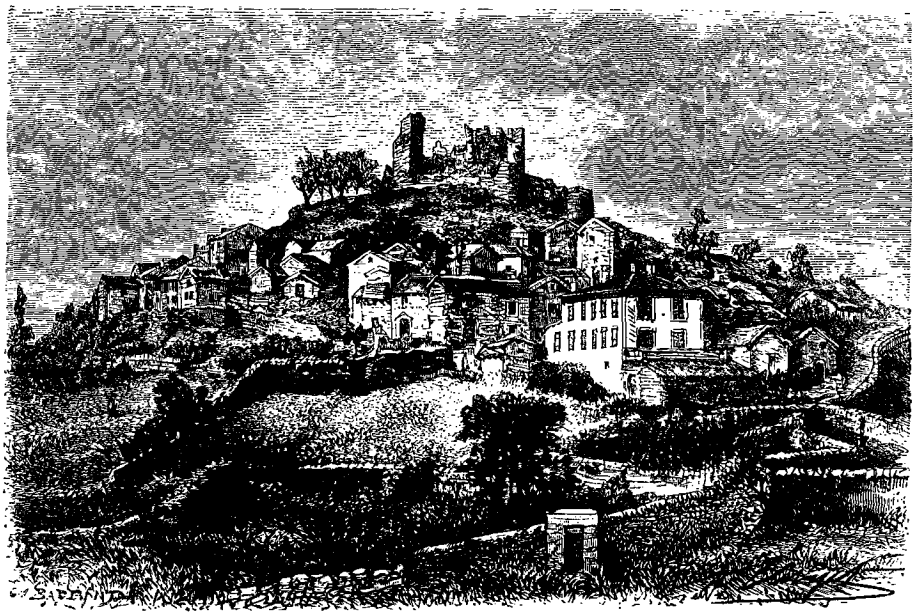
Aujourd'hui les animaux qui hantent ces rochers sont : les renards, qui trouvent dans leurs crevasses des tanières sûres, le hibou, le grand-duc, l'aigle noir, l'aigle blanc ; la corneille aux petites pattes et au bec rouge qui fait incessamment entendre ses tristes croassements.

Un sentier serpente entre ces rochers et conduit sur le plateau supérieur de la montagne que l'on est presque surpris de trouver cultivé.

Avant de quitter Roquefort, nous visitons la grotte des Fées. On y pénètre par une ouverture située à huit ou dix mètres au-dessus du sol : une échelle est nécessaire. Cette grotte est remarquable surtout par sa longueur, qui est de quinze cents à dix-huit cents mètres, et par les nombreux dépôts calcaires qui revêtent sa surface ou pendent en stalactites. On y rencontre de véritables gouffres. Une particularité qui surprend dans un si proche voisinage des caves de Roquefort, c'est l'absence dans cette grotte de tout courant d'air.

Nous quittons Roquefort pour revenir à Tournemire, et en attendant le train, nous allons dans le cirque dont le village occupe le centre.

On nous conduit à une autre grotte située au fond du cirque et d'où s'échappe une source limpide et abondante qui donne naissance à un ruisseau affluent du Soulsou. Des concrétions calcaires, déposées par



Montpaon. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Adrien Roques.

les eaux qui suintent à travers les fissures de la voûte et des parois, décorent tout l'intérieur de la grotte.

Ces grottes ou cavernes sont assez nombreuses dans l'Aveyron.

Dans ces cavités naissent de belles sources. Telles sont la source du ruisseau de Saint-Paul-des-Fonts, celle du village de Fondamente, que nous avons traversé à la sortie de la station de Montpaon, et au-dessus, à huit kilomètres, la plus belle et la plus abondante d'entre elles, la source de la rivière de la Sorgue.

De Tournemire, un chemin de fer de quatorze kilomètres, et dont la mise en exploitation date, comme celui de Millau, du mois d'octobre 1874, conduit à Saint-Affrique, où nous arrivons à la tombée de la nuit. Le célèbre rocher qui domine la ville est connu sous le nom de rocher de Caylus. Il se détache très-nettement dans le ciel ; sa forme, sa position font une complète illusion ; on croit voir les derniers vestiges de quelque grande forteresse féodale, avec son donjon, ses tours et ses courtines.

La ville de Saint-Affrique compte environ six mille habitants. Le long des cours d'eau voisins sont établies différentes usines où l'on fabrique des draps communs, des mégisseries, des chamoiseries pour la préparation des peaux destinées à la confection des gants, industrie très-répandue à Millau et dans toute la partie méridionale du département de l'Aveyron.

Adrien ROQUES et Jules CHARTON.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MAIRIE DU 7E ARRONDISSEMENT DONNÉ PAR M. BIBLIOTHÈQUE



Coup de vent.

LE POLARIS.

LE RADEAU DE GLACE,

PAR M. LE LIEUTENANT TYSON.

1870-1873. — EXTRAIT D'UNE TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS, PAR RIOU.

Le *Polaris*. — Le capitaine Hall et son équipage. — Banquet d'adieu. — Le drapeau historique. — Départ. — Recrues inattendues. Premiers signes d'insubordination. — Hivernage. — Exploration en traîneau. — Mort du capitaine Hall. — Retour au sud.

Le 8 mars 1870, M. Stephenson, de l'Ohio, soumettait à la Chambre des représentants des États-Unis une proposition ayant pour objet de confier au capitaine Hall la direction d'une expédition nouvelle au pôle Nord[1]. Le 25 mars, M. le sénateur Sherman présentait ce même projet au Sénat, et le 11 juillet un bill conforme aux deux propositions était voté par les deux Chambres.

Le capitaine Hall était déjà très-populaire aux États-Unis : l'opinion publique applaudit unanimement à « l'acte » du Congrès ; personne n'était plus digne de représenter les États-Unis dans cette espèce de

1. Nous aurons probablement l'occasion de donner un récit des expéditions du capitaine Hall. Rappelons simplement ici que, né en 1821, d'abord forgeron, puis graveur, puis journaliste, Charles-Francis Hall fit en 1860 son premier voyage dans les régions arctiques. En 1864, il repartait pour une exploration nouvelle qui ne dura pas moins de cinq années, et pendant laquelle il réussit à percer le mystère qui enveloppait encore la destinée du capitaine Franklin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

concours pacifique ouvert entre les nations maritimes pour la découverte du pôle.

Le capitaine était autorisé à faire un choix parmi les navires appartenant aux États-Unis. Il donna la préférence au *Periwinkle*, dont il changea le nom en celui de *Polaris*. C'est ainsi que notre malheureux compatriote Gustave Lambert — un émule que le capitaine Hall tenait en très-grande estime — avait baptisé *Boréal* le navire qui lui aurait servi pour tenter aussi la conquête du pôle, s'il n'avait trouvé sous les murs de Paris une mort glorieuse.

Le *Polaris* était un steamer à hélice qui ne jaugeait que sept cent quatre-vingt-sept tonnes, mais mâté régulièrement en *schooner;* il portait assez de toile pour naviguer à la voile dans le cas où l'hélice aurait été mise hors de service. Cette pièce si délicate était disposée de manière à pouvoir être ramenée à bord dès que la glace la mettrait en danger. Les soutes avaient été bourrées de charbon, mais on avait prévu cependant le cas où ce combustible ferait défaut; le foyer d'une des chaudières avait été disposé de telle sorte qu'on pouvait l'alimenter avec l'huile que fourniraient, dans les régions arctiques, les chasses des hommes de l'équipage. Un calorifère permettait d'entretenir dans tout l'intérieur du vaisseau une douce chaleur, même par les froids les plus rigoureux. La coque était couverte d'un revêtement de chêne de six pouces d'épaisseur. L'avant avait été renforcé d'une manière extraordinaire et armé d'un éperon en fer qui donnait au navire le moyen de se frayer lui-même une route dans la glace, quand l'épaisseur ne dépasserait pas la limite de son tirant d'eau.

A bord était installée une bouée, toujours prête à être lancée au premier signal, et qui, au moyen d'une batterie galvanique, devenait une espèce de phare électrique, que l'eau ne pouvait éteindre, et qui, brillant à la crête des vagues, devait s'apercevoir à d'immenses distances.

Outre quatre embarcations en forme de baleinières et un bateau plat, le *Polaris* possédait une barque, de vingt pieds de long sur quatre pieds de large, qui se pliait et se portait sur l'épaule de quatre matelots. Cette barque était assez grande pour contenir vingt hommes et quatre tonnes de vivres ou de bagages.

On n'avait pas oublié non plus de prendre des précautions contre l'ennui, cet ennemi qui rend si lourde et si lugubre l'interminable nuit de l'hiver polaire. L'ameublement de la cabine comprenait un orgue et une bibliothèque, composée principalement de livres relatifs aux explorations arctiques.

Le capitaine Hall avait été autorisé à composer à son gré son équipage, et à s'adjoindre comme auxiliaires les officiers de marine dont les services lui paraîtraient devoir être le plus désirables. Il désigna entre autres le capitaine George Tyson, qui, pendant vingt ans, avait navigué dans les régions polaires sur des baleiniers et acquis une grande expérience de la conduite des traîneaux sur les glaces. C'était, de tous les compagnons du capitaine Hall, celui qui s'associait le plus patriotiquement à ses pensées et qui partageait le mieux son ardeur.

Le second du navire, Sidney Buddington, ancien capitaine baleinier, avait passé comme Tyson plus de vingt années dans les mers polaires, mais il n'était pas soutenu par l'enthousiasme qui brûlait dans le cœur de Hall; il n'avait pas cette hardiesse, cette témérité parfois indispensable pour réussir dans une entreprise où la prudence devient quelquefois une suprême imprudence.

Deux des trois savants attachés à l'expédition étaient Allemands, ainsi que tous les matelots, sans aucune exception. Le second maître était Irlandais; le maître d'hôtel était Anglais; les interprètes étaient Esquimaux. Cette variété de nationalités créa au sein de l'expédition des groupes séparés, parfois même hostiles, et l'union parfaite si nécessaire se trouva compromise. Ce défaut d'unité fut la principale cause des catastrophes qui devaient frapper le *Polaris*.

Ce fut le 29 juin 1871 que le *Polaris* quitta New-York. Le départ avait été précédé d'un banquet d'adieu, donné au capitaine Hall par la Société de géographie. Dans cette réunion, le capitaine Hall fit sa dernière conférence sur l'œuvre qu'il tentait, et il s'y montra admirable de verve, d'entrain et de simplicité. Il reçut solennellement le drapeau historique que le lieutenant Wilkes avait fait flotter, en 1838, dans une partie de la région polaire australe où jamais navigateur n'avait pénétré. Ce drapeau avait ensuite été déployé dans la région boréale par le lieutenant Haven, puis il avait passé entre les mains du docteur Kane, du docteur Hayes, qui l'avaient encore porté plus loin, plus haut, plus près du pôle. Hélas! la mort devait bientôt arracher cet étendard sacré à celui qui venait de le recevoir, au plus ardent peut-être de tous ces explorateurs, à celui qui appelait la région arctique son véritable « foyer », à celui qui affirmait avec une inébranlable confiance qu'il toucherait cette « terre » dont parlent les traditions des Esquimaux, et qu'il verrait l'étoile polaire briller exactement au-dessus de sa tête!

Après être resté quelques jours à New London, où une congrégation d'anabaptistes monta à bord pour bénir l'expédition, le *Polaris* gagna la pleine mer.

A peine était-il au large, qu'il eut à subir une épouvantable tempête. Au même instant, ce qui était plus grave, commençaient entre le capitaine Hall et le corps scientifique des discussions qui devaient les mettre bientôt en hostilité déclarée.

A Disco, un Esquimau nommé Hans, engagé pour servir de guide, se présenta avec sa femme et trois enfants, qu'il fallut, bon gré mal gré, prendre à bord. Par suite, l'équipage comprenait vingt Européens et huit Esquimaux.

Le 10 août, le *Polaris* fut rejoint par le *Congress*, navire envoyé de New-York avec des provisions nouvelles, des vivres et du charbon. Comme déjà des signes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'insubordination s'étaient manifestés dans une partie de l'équipage, le capitaine voulut renvoyer à New-York, par le *Congress*, les hommes qu'il considérait comme les plus dangereux : malheureusement les matelots allemands avaient formé une ligue défensive, et menacèrent de se retirer en masse, si un seul d'entre eux était expulsé. Comme l'exécution de cette menace eût désorganisé l'expédition, le capitaine dut se résigner à garder ces éléments déplorables.

De tristes pressentiments inquiétèrent alors son âme jusque-là si confiante; il avait emporté avec lui les notes de ses anciennes campagnes pour les rédiger pendant les longs loisirs des hivernages; changeant d'idées, il confia ses manuscrits au gouverneur de Disco, et c'est à ce moment de doute qu'on doit leur conservation ; ils auraient été à jamais perdus, s'il les avait gardés à bord du *Polaris*.

A la fin du mois d'août, le navire était en pleine région polaire et commençait à avancer avec les plus grandes difficultés; de tout côté on était entouré de banquises. On parvint ainsi, à force d'efforts, à 81° 35′; c'est alors que le capitaine Hall aperçut à l'horizon un bras de mer qu'il appela le *détroit de Robeson*, nom du secrétaire de la Marine qui avait patronné énergiquement l'expédition.

Mais bientôt il fallut relever l'hélice pour éviter sa rupture. Cependant, malgré les obstacles et les dangers qu'on rencontrait sans cesse, le capitaine Hall mettait toujours le cap vers le nord. Il était parvenu au quatre-vingt-deuxième degré, lorsque les résistances obstinées de Buddington et d'une partie de l'équipage le contraignirent à revenir en arrière. Le 3 septembre 1871, il fut obligé de s'arrêter.

Il résolut alors d'hiverner plus au sud, espérant prendre au printemps prochain un nouvel essor, et il choisit une baie située au sud, à 81° 38′, et qu'il appela *baie Thanksgod*. Pendant que les matelots disposaient le navire pour l'hivernage, en l'ensevelissant sous une montagne de neige afin de le protéger contre le froid, l'infatigable Hall partit dans un traîneau traîné par des chiens. Son exploration, qui se prolongea du 9 au 24 septembre, fut à peu près infructueuse. Des tourmentes incessantes de neige se déchaînaient autour de son traîneau, qui ne pouvait avancer qu'avec la plus grande difficulté sur un sol formé de glaçons amoncelés en désordre; continuellement ses chiens étaient renversés et roulaient au fond de gouffres d'où ils ne se tiraient que par miracle.

Cependant Hall n'était nullement découragé; il avait la même foi ardente, la même ardeur indomptable qu'à son départ, quand tout à coup, le 24 octobre, après avoir pris une tasse de café, il s'affaisse; bientôt il est pris de délire et de fièvre, et le 8 novembre il meurt. Le 11, l'équipage l'ensevelissait après avoir creusé sa tombe dans le sol durci par un froid terrible.

Le 24 juin 1872, la débâcle des glaces commença. Le 12 août, le *Polaris* reprit le large, mais pour mettre le cap vers le sud. Ce jour-là même, la femme d'un des Esquimaux mit au monde un enfant qui fut appelé Charles Polaris. Cette naissance fut saluée comme un événement d'heureux présage ; mais l'augure était bien trompeur, car on approchait de la plus inattendue et de la plus terrible des catastrophes.

Pendant la durée de l'hivernage, le *Polaris* avait subi dans sa membrure des avaries qui produisaient des voies d'eau. Ces accidents étaient la grande préoccupation de Buddington, et une partie de l'équipage, qui craignait avant tout de retourner vers le nord, exagérait à dessein le danger. On vivait donc dans une crainte perpétuelle de sombrer, et ce sentiment plus ou moins général allait amener les aventures étranges que nous laissons raconter à un des acteurs principaux du drame, George Tyson, devenu tout à coup capitaine d'un radeau de glace.

La voie d'eau. — Panique. — Déchargement de vivres sur la glace. — Disparition du *Polaris*. — L'équipage du glaçon. — Dernière apparition du *Polaris*.

15 *octobre* 1872. — Violente tempête du nord-ouest. Il doit être six heures du soir dans les pays où le jour et la nuit se distinguent l'un de l'autre. La glace s'ébranle et entraîne le navire.

Je sors de ma chambre et je m'accoude sur le bordage à tribord, puis à bâbord, afin de voir ce qui se passe autour du *Polaris*. Presque tout l'équipage grimpe dans le bastingage.

La pression soulève visiblement le navire; immédiatement il retombe, brisant et broyant la glace, mais elle est d'une telle épaisseur qu'on entend gronder et craquer chaque bordage.

Schuman, l'ingénieur, s'élance sur le pont ; il s'écrie : « Le navire a, à l'avant, une voie d'eau qui gagne sur les pompes ! »

En rentrant dans l'entre-pont, je rencontre Buddington. Je lui rapporte ce que vient de dire le mécanicien. Il lève les bras en l'air et crie à tue-tête : *Jetez tout sur la glace !* C'est le sauve-qui-peut qui commence.

En un instant le navire est dans une confusion épouvantable. Les hommes prennent ce qui leur tombe sous la main, ils lancent tout par-dessus bord sur la glace comme des fous.

Le *Polaris* s'élève et retombe comme un gigantesque marteau-pilon ; il disloque la glace autour de lui.

La nuit est horriblement noire; du pont je peux à peine voir si nous sommes sur l'eau ou sur la glace.

Je demande à Buddington combien le vaisseau fait d'eau : « Pas plus qu'à l'ordinaire, » me répondit-il.

Le mécanicien s'est trompé; il a pris le bruit de l'eau qui cascade dans la cale pour l'effet d'une rupture.

Je retourne sur la glace. Je crie aux hommes [1] de ne point se presser, de tout ranger avec soin, de ne rien perdre !

1. Notons une fois pour toutes que par l'expression « hommes » (*men*) le narrateur entend ordinairement les hommes de l'équipage, les matelots qui, comme on l'a vu, étaient Allemands.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout à coup la banquise tremble! la glace craque! Une explosion se produit sous nos pieds. Nous sommes séparés du *Polaris*.

Le navire s'éloigne dans les ténèbres! Nous ne le voyons plus.

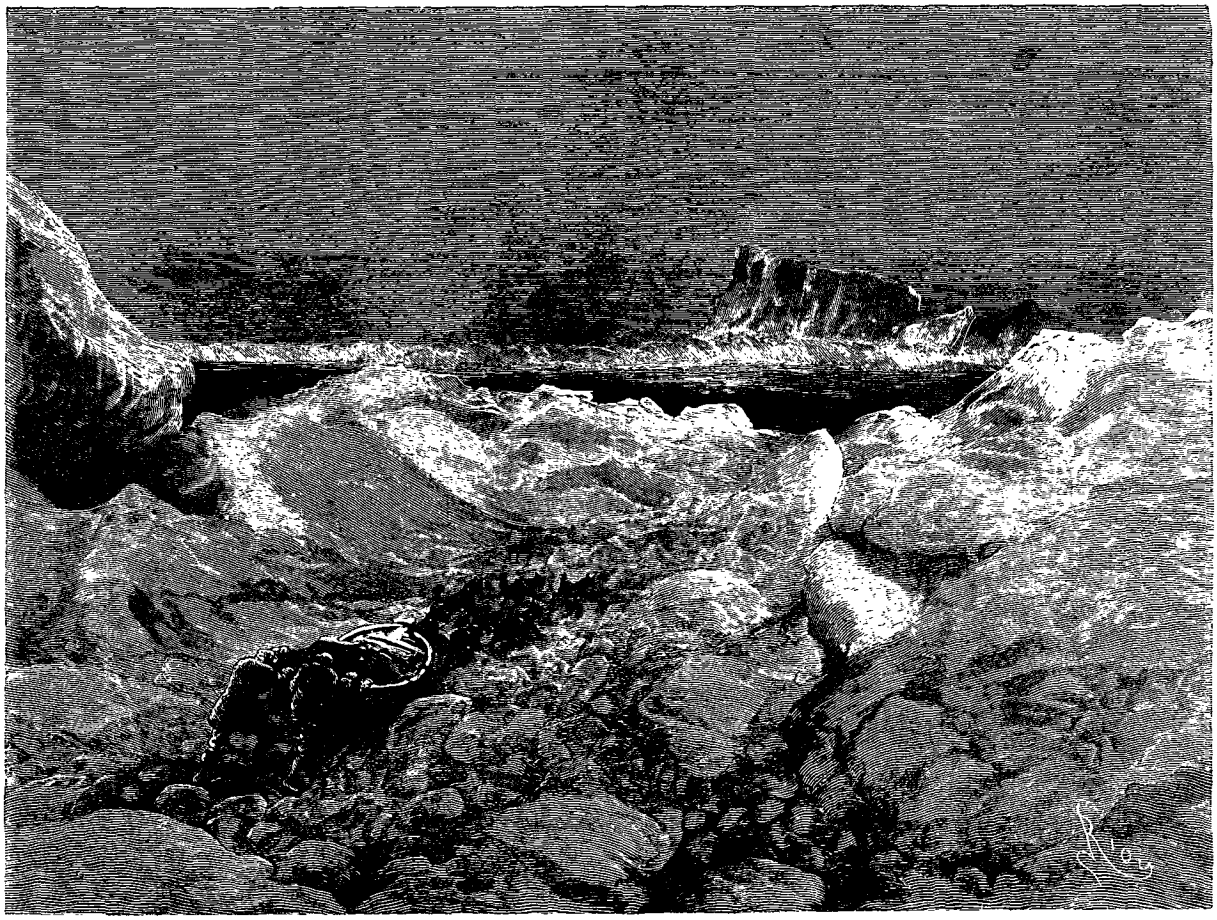
Quelle nuit! ! !

Le vent vient de sauter au sud-est. Il souffle sur nous si violemment un mélange de neige et de verglas que personne n'ose se retourner du côté de la trombe.

Quels sont ceux qui sont restés sur le navire? Quels sont ceux qui sont avec moi sur le glaçon? Nous ne le savons pas. Parmi les derniers objets que j'avais jetés hors du navire se trouvaient quelques peaux de bœuf musqué : je les entrevois dans une fissure de la glace et je découvre que deux ou trois des enfants de Hans sont roulés dans une de ces peaux : un instant plus tard le moindre mouvement de la glace les aurait écrasés ou noyés.

Le 15 octobre est le commencement de la grande nuit du Pôle. Demain le soleil ne reviendra pas!

Quand nous avons commencé à travailler au sauvetage de nos effets il était six heures. Maintenant il en est presque dix. Que ces quatre heures ont paru longues! Nous avons travaillé avec tant d'ardeur! A



Quand les chiens sont trop fatigués, nous poussons avec rage (voy. p. 168).

peine si nous pouvons nous tenir debout, tant notre fatigue est grande!

Je vois Hannah près de moi; il fait si sombre que je ne peux apercevoir ni Joe, ni Hans, qui font la chaîne et lui jettent les objets sauvés pour les écarter du navire.

Voilà quelques hommes entraînés sur de petits glaçons. Je prends la yole, je vais les chercher; mais en un instant la yole est remplie, une vague la coule!

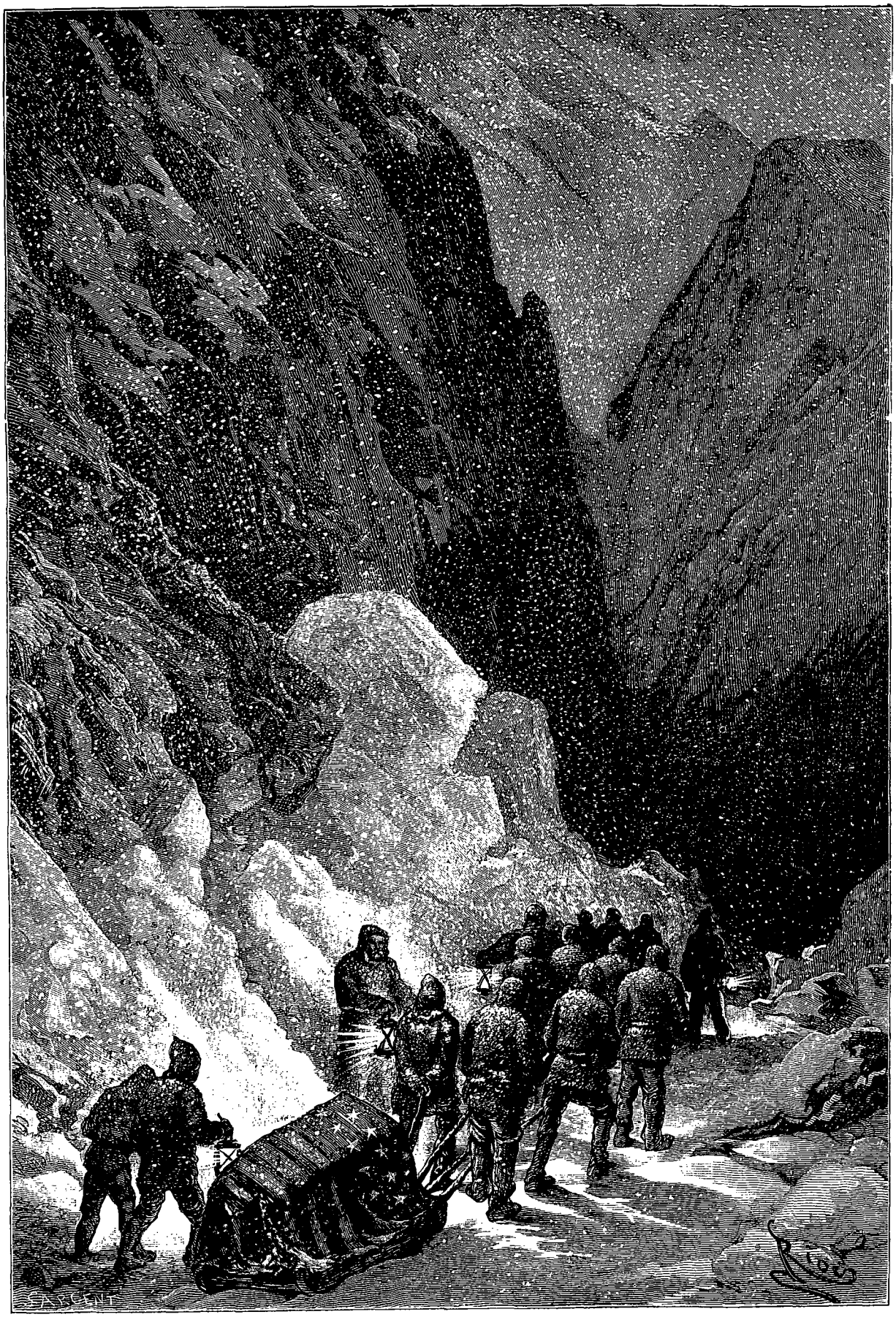
Je mets à l'eau une des baleinières. Je ramasse tous ceux que je peux rencontrer, d'autres en font autant. Bientôt nous sommes réunis en un seul groupe.

Nous n'osons nous écarter les uns des autres, car il nous est impossible de nous rendre compte de la taille du glaçon. Tous, hommes, femmes et enfants, finissent par en prendre leur parti. Ils s'enveloppent de leur mieux dans les peaux de bœuf musqué et ils s'endorment. Moi, je ne peux reposer un seul instant. Je passe toute ma nuit errant çà et là sur la glace en dérive.

16 *octobre*. — Elle revient enfin, la pâle lumière du crépuscule qui tient lieu de jour!

Grâce à Dieu il nous reste deux bateaux sur notre glaçon! C'est une île qui a environ six kilomètres de tour. Le sol est couvert de monticules et de lacs formés par la fusion de la glace pendant le court été qui vient de s'écouler avec la rapidité d'un songe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Enterrement du capitaine Hall.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'épaisseur de la couche d'eau gelée qui nous sépare de l'Océan, de l'abîme, est extraordinairement variable. Au-dessous des collines elle est au moins de dix mètres, mais dans les plaines elle ne dépasse pas trois ou quatre. Il est très-difficile de marcher, car toutes les rugosités sont couvertes de neige.... Cette neige est celle qui est tombée dans le dernier orage. C'est elle qui nous a séparés du *Polaris;* mais c'est elle qui nous recouvre et qui nous protége contre le froid de l'air.

Je ne pense pas que personne ait péri!

En me comptant, je trouve que nous sommes dix-neuf : Frédéric Meyer le météorologiste, John Herron le steward, William Jackson le cuisinier; six matelots, qui sont J. W. C. Kruger, que nous appelons Robert, Frédéric Jamka, William Lindermann, Frédéric Anthing, Gustave Lindqist et Peter Johnson; deux familles d'Esquimaux, celle de Joe et celle de Hans. Hannah, femme du premier, n'a qu'un enfant, le petit Puney; mais Christiana en a quatre, dont l'enfant à la mamelle qui a été baptisé du nom du *Polaris*.

Comment se fait-il que le vaisseau ne cherche pas à nous rejoindre?

J'ai beau fouiller du regard l'horizon, je ne vois rien. Cependant j'aperçois une ornière d'eau qui se perd dans le lointain et qui conduit jusqu'à la terre.

Pour nourrir tout ce monde nous n'avons que quatorze boîtes de pemmican, onze sacs et demi de pain, un sac de pommes sèches et quatorze jambons.

Dès que nous sommes tous réunis, que notre triste inventaire est terminé, je traverse le glaçon pour tâcher de trouver une route pour aller à terre. J'ordonne aux hommes de préparer les bateaux, car je suis décidé à faire un effort désespéré pour arriver quand même au rivage.

J'appelle l'équipage, mais il faut secouer longtemps la neige qui recouvre ce tas d'hommes afin de les réveiller tout à fait. Je leur dis qu'il faut atteindre le rivage à tout prix. Mon plan leur paraît bon, mais je ne peux rien tirer d'eux que des plaintes. Ils sont trempés jusqu'aux os, harassés de fatigue et dévorés par une faim canine; ils n'ont pas mangé depuis la veille à trois heures.... Ils veulent commencer par déjeuner. Malgré toute mon impatience je dois attendre qu'ils soient repus.

Ils ne se contentent pas d'un repas improvisé, ils se mettent à faire leur cuisine. Ils allument leur feu avec du bois qu'ils ont ramassé sur la glace. Leurs casseroles sont des boîtes aplaties en fer étamé qui contenaient des conserves. Ils veulent s'en servir pour faire du café ou du chocolat.

Il est neuf heures lorsque les hommes sont prêts.

Je crains qu'il ne soit trop tard; mon sillon d'eau est en train de se fermer; le vent monte du côté du nord-est et va nous couper la route de terre.

Notre glaçon est arrêté entre deux énormes banquises qui ont échoué; il est en quelque sorte à l'ancre.

Nous chargeons les bateaux autant que possible et nous rangeons de notre mieux sur la glace le reste de notre fortune; nous reviendrons le reprendre.

A force de travail nous parcourons la moitié de la distance qui nous sépare de terre.

Mais le vent souffle sur nous une pluie de petits glaçons.

Pour éviter de sombrer, nous sommes obligés de remonter nos canots sur la glace.

Bientôt après nous voyons le *Polaris*. Hourra! Nous sommes sauvés, le secours est proche. Le *Polaris* est un peu au nord, à une distance de sept à huit milles.

Pourquoi le *Polaris* ne vient-il pas de notre côté? Est-ce qu'il ne peut plus gouverner? Est-ce que le capitaine Buddington nous abandonne?

Nous arborons le pavillon que j'ai avec moi et un grand morceau de caoutchouc. Je regarde avec ma jumelle, je n'aperçois personne sur le pont; mais on dirait qu'ils nous voient: ils sont à la voile et sous vapeur. Victoire!

Malédiction! Ils n'ont pas mis le cap de notre côté. Ils disparaissent derrière la terre.

Cependant notre signal était sombre, il devait se voir à grande distance sur un champ de neige!

Il faut quelques perches pour construire une tente ou une maison; j'envoie des hommes chercher celles qui ont servi à établir sur le grand glaçon une sorte de magasin. Ils reviennent tout essoufflés pour me dire qu'ils ont revu le *Polaris*. Ils prétendent que le *Polaris* est mouillé dans une baie formée par la glace. Je prends ma jumelle et je cours à un point où je peux m'assurer de la réalité de cette bonne nouvelle. Les voiles sont carguées et la cheminée ne fume plus; l'avant est au nord. Le *Polaris* a mouillé, la chose est sûre.

Je préviens les hommes que nous devons traverser toutes ces glaces flottantes; il faut atteindre la terre plus bas que le vaisseau, alors nous serons sûrs de ne pas le manquer.

Je fais de nouveau préparer les canots; nous enlèverons tout ce qui est trop pesant; nous ne garderons avec nous que deux ou trois jours de vivres.

Pendant que l'on exécute mes ordres, je cours sur la glace pour bien m'assurer qu'il y a véritablement une chance de passer l'eau; je ne veux pas exposer les hommes à retirer les bateaux après une tentative inutile.

Je suis excédé de fatigue; je n'ai encore mangé qu'un peu de biscuit et quelques cuillerées de soupe au sang; mais je vois une occasion de nous échapper, cette perspective décuple nos forces. Tout va bien. Malheureusement, dans ces mers polaires, les fragments de glaçons se ressoudent avec une facilité effrayante.

Je m'écrie : « A l'eau les canots! Il n'y a pas un instant à perdre, si nous voulons éviter d'être bloqués de nouveau en vue du rivage. »

Mais au lieu de m'obéir, les hommes murmurent. Aucun d'eux ne se rend compte de notre situation épouvantable. Ils pensent plus à sauver leur sac qu'à sauver leur vie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Que ferai-je avec ces hommes, si la Providence me réserve le commandement tout l'hiver? Que deviendrons-nous, si nous sommes condamnés à passer sur la neige un hiver long, froid, obscur, sans feu, sans abri, sans vivres? Un jour viendra où la glace sur laquelle nous sommes réfugiés se brisera en morceaux trop petits pour porter et nous serons engloutis dans l'abîme. Comment préserver la vie de ces deux femmes, de ces pauvres petits enfants qui doivent partager notre sort?

Si nous ne parvenons pas à rejoindre le navire, nous sommes perdus. Cependant ces hommes sont sur le point de se mutiner parce que je leur ordonne de laisser sur la glace les vivres qui encombrent nos canots, et qui nous empêcheront de naviguer au milieu des glaçons en dérive.

Enfin les voilà qui se disposent à traîner le bateau jusqu'à la mer. Je vais leur montrer la route. Je marche le premier, et je dis aux Esquimaux de me suivre.

A peine ai-je fait deux cents pas qu'un coup de vent se déchaîne. Faut-il rétrograder? Non....

Je reviens en courant. Je trouve les hommes qui murmurent d'avoir à entrer dans le bateau; ils l'ont tellement chargé qu'ils ne pourront y trouver place. Je cherche les rames, je n'en vois plus que trois; je m'aperçois qu'il n'y a pas de gouvernail!

Si nous avions pu partir pendant qu'on y voyait encore, nous aurions atteint sûrement le vaisseau, ou au moins la terre; mais la nuit est venue. Faut-il nous lancer dans les ténèbres, sans voile, sans gouvernail, avec trois rames?

Non.... Restons sur cette glace maudite, qu'ils ne veulent point quitter.... Remontons le bateau.

Cette fois les hommes sont véritablement épuisés, et ils ne sont pas à blâmer quand ils disent qu'ils n'ont point la force de traîner le bateau plus loin.

N'insistons pas; laissons sur le bord de l'eau le bateau qui porte les vêtements et les vivres. On l'a chargé de tout ce que nous avons sauvé au prix de notre vie, mais il faudrait que nous eussions bien peu de chance pour ne pas le retrouver en place à la pointe du jour. Nous retournons au centre du glaçon. Nous dressons une petite tente de toile. Je mange un peu de viande gelée et de biscuit et je me glisse sous une peau de bœuf musqué qui me fait éprouver un indicible sentiment de bien-être.

Perte d'un bateau. — Chasse aux phoques. — Le bateau reconquis.

17 *octobre.* — Je n'ai pas été long à m'endormir. Depuis la nuit qui précéda la disparition du *Polaris* je n'ai pas fermé l'œil. J'ai travaillé toute la journée du 15. La nuit suivante je l'ai passée sur la glace, enfiévré par la perspective de la catastrophe qui est maintenant une certitude. Le jour suivant j'ai fait tant d'inutiles efforts....

J'entends pousser des cris désespérés! Qu'est-ce? Bon Dieu! La glace s'est brisée, le bateau a disparu avec tous nos trésors!

Je hèle les hommes. Il faut aller chercher le bateau. Il n'est pas loin; il n'est pas séparé de nous par un bras de mer, comme le *Polaris;* on pourra rejoindre le glaçon qui le porte.... « Allons, les enfants, marchons sans perdre un instant! Hardi là.... En avant! »

Mais il a neigé toute la nuit, les fissures de la glace ne se voient pas : les hommes restent là inertes, cloués, stupides. Ils craignent à chaque pas en avant de tomber dans la mer. Rien à faire avec de pareilles brutes,... rien.

Ils laissent dériver le bateau comme ils ont laissé éloigner le *Polaris!*

Autre malheur! Nous avions une tente sous laquelle nous avions placé six sacs de biscuit. Cette tente a disparu comme le bateau. Elle est restée sur le grand glaçon. Nous nous sommes entassés sur un carré de glace qui n'a pas deux cents pas de côté! Nous nous tenons serrés au centre, dans la partie la plus épaisse, blottis avec la seconde embarcation. Heureusement, celle-là nous reste encore! Mais je n'ai pas de boussole, pas de chronomètre, pas même de montre.

Quelle mer! Comme elle déferle! Chaque lame nous enlève un morceau de glace.

18 *octobre.* — Quand j'ai vu qu'il n'y avait pas moyen de courir après le bateau, j'ai expliqué aux Esquimaux que tout espoir n'était pas perdu, que le *Polaris* pourrait nous rattraper si le temps restait clair, mais que nous comptons sur eux pour vivre. Ils doivent se mettre en chasse pour nous et pour leur famille. Hans est un très-habile chasseur de phoque. Joe l'aidera.

Si nous parvenons à tuer assez de phoques, nous sommes presque assurés de revoir l'Amérique. Mais si nous n'en attrappons pas, nous pourrons faire cuire nos maigres rations; nous n'avons à espérer d'autre combustible que l'huile de ces amphibies.

Grande victoire! Hans et Joe ont pris trois phoques; ils en auraient pris davantage sans la stupidité de nos matelots, qui ont cherché à les voir et les ont effrayés.

20 *octobre.* — Le temps s'est éclairci pendant quelques instants; les nuages ont cessé de nous cacher ce qui nous reste de jour. A la faveur de cette lueur incertaine, je crois voir la terre. Est-ce un mirage?

Une nouvelle glace s'est formée entre nous et ce que je crois être un rivage, mais elle n'est pas assez forte évidemment pour nous porter.

21 *octobre.* — Joe fait le guet. Il a un œil si perçant que rien ne lui échappe. Il voit là-bas, moins loin que la terre, la proue de notre bateau perdu; il est encore sur la glace qui l'a entraîné. Il est midi, nous n'avons pas encore déjeuné; mais il n'y a pas une minute à perdre. Jamais nous ne trouverons une occasion pareille. Ce serait tenter Dieu que d'attendre; nous nous glissons de glaçon en glaçon; vingt fois mes cheveux se dressent : il me semble que la glace va m'engloutir; mais le bateau est là.... Je rampe.... Je m'approche.... Je bondis.... Joe se courbe et se redresse. Nous y sommes. Nous ne lâcherons plus ce trésor.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Heureusement six chiens m'ont suivi; je les attelle au canot, ils tirent. Nous nous sommes chargés de sacs de pain, tant nous craignons de perdre ce que la Providence nous envoie. Quand les chiens sont trop fatigués, nous poussons avec rage. Nous franchissons tous les mauvais pas, et nous arrivons au campement sans que les autres se soient aperçus de notre départ!

Les femmes et les enfants sont dans la joie. Les hommes n'en peuvent croire leurs yeux. Nous avons reconquis nos provisions et deux canots, sans compter le kyak de Joe et celui de Hans!

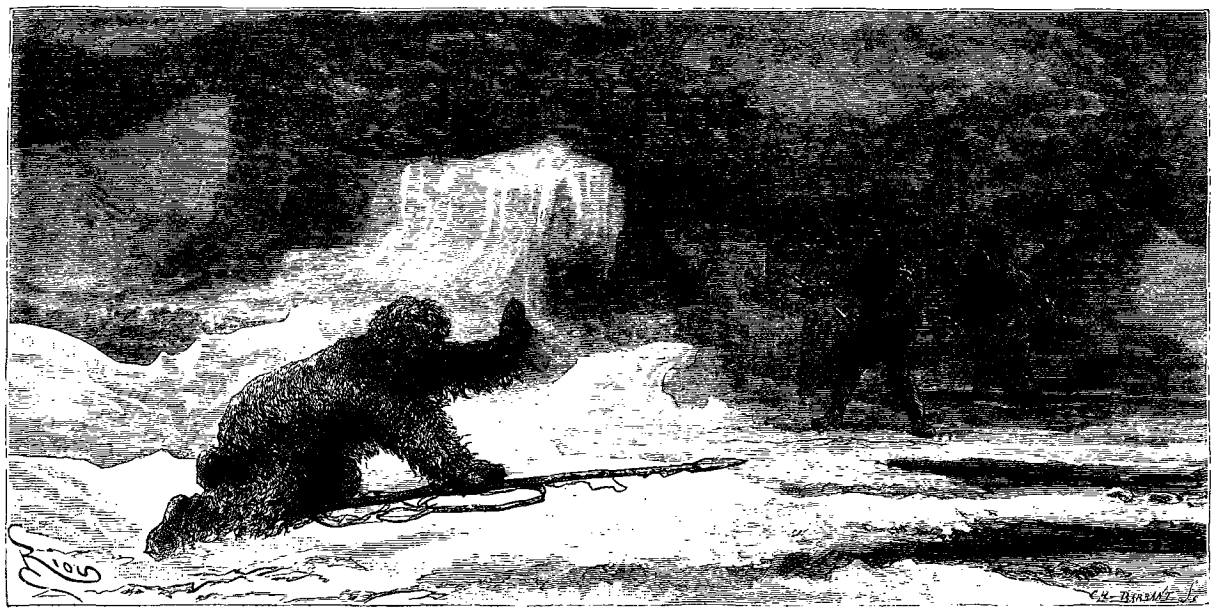
Changement de glaçon. — Construction de huttes de neige. Fabrication de lampes. — Inventaire. — Rationnement sévère.

23 *octobre*. — Nous avons interrogé vainement l'horizon. Tout est perdu, bien perdu de ce côté. Nous n'avons plus qu'à attendre que la glace vieillisse, pour essayer de nous rendre à terre.

Le malheur est que dans la situation où nous sommes il est impossible de songer à traîner les bateaux jusqu'à terre, en traversant cette plage de glace rugueuse! Si nous essayons, nous courons risque de les démolir. Ils feront eau de toutes parts quand nous aurons à nous en servir. En outre, le jour n'est déjà plus que de six heures, et quel jour!

Mais il ne faut pas cependant songer à hiverner sur ce petit glaçon. Nous devons au moins repasser à tout prix sur une masse qui ne coure pas risque d'être disloquée si facilement. Cet avis est unanimement adopé : il faut déménager et nous confions notre fortune à un glaçon de haut bord!...

Ce terrible déménagement vient de finir, aucun des canots n'a reçu la moindre avarie. Nous les avons



Ce n'est pas un ours, c'est le pauvre Hans (voy. p. 171).

traînés avec tant de précautions qu'ils sont encore en état de prendre la mer.

Il y a encore sur la petite place les deux kyaks. Joe part avec la volonté de les ramener l'un après l'autre. Mais bientôt il revient chercher du renfort. Le cuisinier nègre et William Linderman s'offrent pour lui prêter main-forte.

Comme nous avons bien fait de ne pas perdre un instant! Le vent a fait de nouvelles fissures. C'est à grand'peine si l'on parvient à ramener une de ces embarcations si légères en peau de phoque dont nos chasseurs se servent si merveilleusement!

La tempête recommence; mais, grâce à l'infatigable activité de Joe, nous avons construit sur le grand glaçon, notre refuge, nos huttes de neige, que les Esquimaux appellent *igloss*.

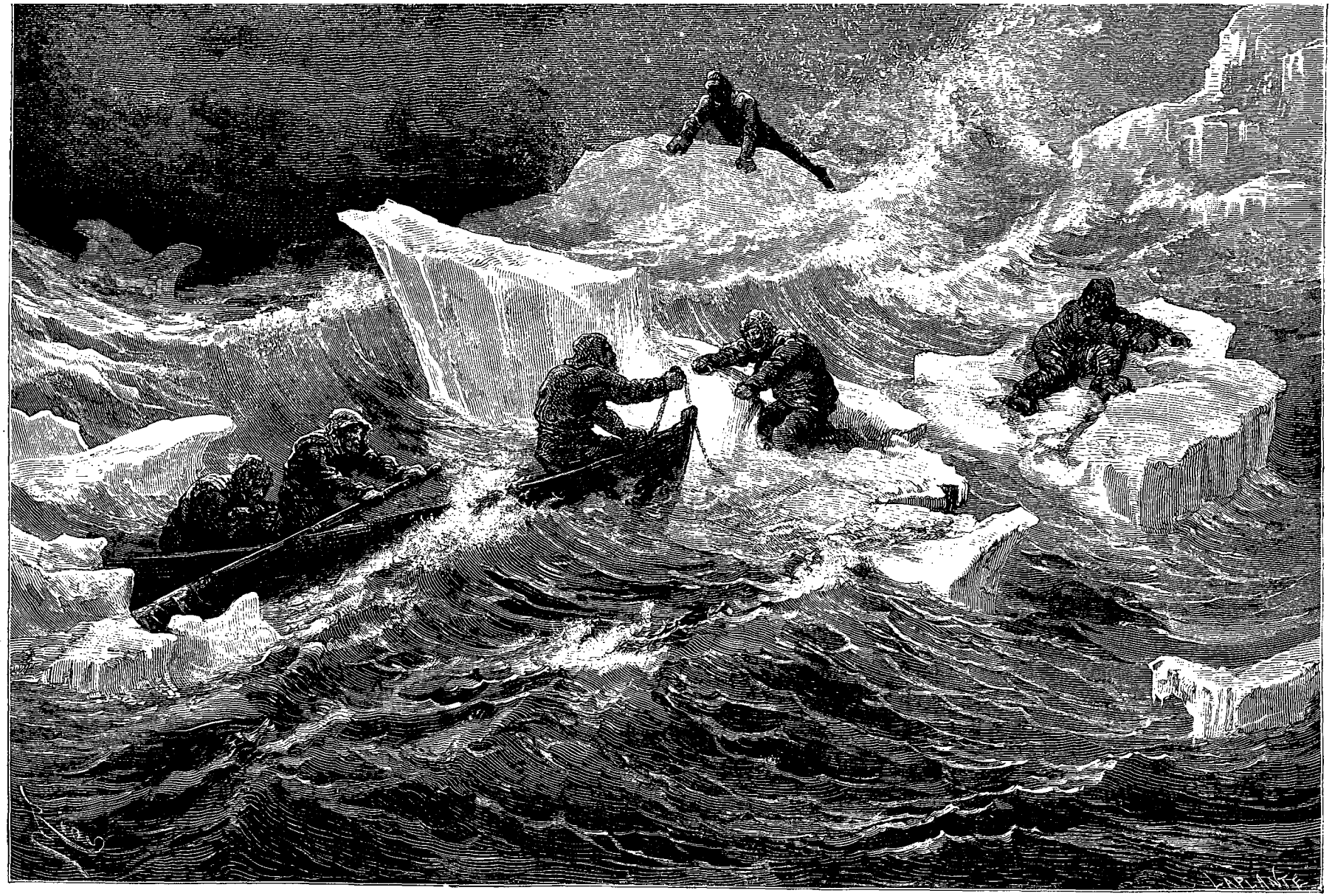
Meyer et moi nous avons notre *igloss*. Joe occupe la sienne avec Hanna et sa fille adoptive, la petite Puney. Les hommes ont une grande hutte, dans laquelle ils couchent tous pêle-mêle. Il y en a une pour les provisions, une pour le cuisinier, et enfin une dernière, un peu séparée des autres, pour Hans et sa famille. Toutes les *igloss* qui composent ce singulier village sont réunies par une allée principale sur laquelle chacune débouche par son entrée particulière.

Joe est un grand architecte : il a improvisé toutes ces constructions dans le dernier style, avec tout le raffinement des villages esquimaux les plus célèbres.

Il commence invariablement par niveler une surface de neige et à choisir le côté de l'entrée pour y établir l'atelier et la cuisine. Le côté opposé est légèrement exhaussé. C'est là que sera la pièce qui servira de salon et de chambre à coucher.

Les murs et le toit cintré sont formés de blocs carrés façonnés avec de la neige très-dure. La fenêtre est un carré de cinquante centimètres de côté, formée par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Quelques hommes sont entraînés sur de petits glaçons (voy. p. 164).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la neige comprimée, ou, si on le peut, par une membrane.

L'entrée est très-basse, on n'y pénètre que par la galerie centrale. Il faut presque ramper pour entrer chez soi.

Nous avons de la peine à nous tenir debout dans nos *igloss*, même dans la nôtre qui est la plus vaste. Meyer et moi nous ne pouvons remuer. Quant aux hommes, ils sont entassés comme des sardines dans une boîte.

Les Esquimaux font une lampe avec une pierre tendre fort commune sur la côte, qu'ils parviennent à creuser, de manière à former un réservoir d'huile. Joe est très-habile dans ce travail, mais où trouver cette roche bienfaisante? Faute de lampe nous périrons d'ennui, de froid et de faim. Que devenir si nous n'avons pas de lumière pour nous distraire, pas de feu pour nous chauffer ni pour cuire notre viande, ni pour faire chauffer notre café?

Voilà les hommes qui commencent à démembrer un des canots afin d'en faire du combustible! Dois-je les en empêcher? Écouteront-ils mes sages avis? Auront-ils la raison de se condamner à supporter un froid cruel en prévision d'une délivrance incertaine?

Il me vient une inspiration.

Nous avons de vieilles boîtes de pemmican dans lesquelles on pourra mettre de l'huile. Un peu de toile à voile remplacera la mousse dont les Esquimaux se servent afin de tirer l'huile de leur réservoir de pierre.

« Arrêtez, malheureux!... arrêtez, respectez le canot!... Joe vous a donné de l'huile ; moi, je vais vous fabriquer des lampes! »

Cette invention me rend un peu du prestige dont l'indiscipline m'avait privé.... Les hommes sont si heureux de se chauffer à la lumière de la lampe, qu'ils ne changeraient pas leur *igloss* contre le plus brillant salon de la Maison-Blanche.

La poudre et les balles ne nous manquent pas, grâce à Dieu. Nous avons onze sacs et demi de pain, quatorze caisses de pemmican, pesant chacune vingt-quatre kilogrammes, dix douzaines de caisses de viande et de bouillon, pesant chacune cinq cents grammes ou un kilogramme, quatorze petits jambons, une caisse de dix kilos de pommes tapées et environ dix kilos de mélange de sucre et de chocolat.

Partageons tout cela entre dix-neuf parties prenantes, et supposons que nous n'ayons pas d'autres ressources, nous sommes condamnés à mourir de faim si nous devons rester en place pendant six mois. Ce n'est qu'à la fin d'avril ou au commencement de mai que nous pouvons espérer que notre glaçon nous portera dans les régions où les baleiniers font leur chasse annuelle.

Pendant la nuit, j'ai une longue conférence avec M. Meyer, pour tâcher de déterminer le point où nous nous sommes séparés du *Polaris*. Il pense que nous étions près des îles Northumberland, moi je m'imagine que nous étions près de l'île Littleton. — Il dit « qu'il doit le savoir, car avant la séparation il prenait une observation par jour, et par conséquent il est sûr de ce qu'il dit. » Mais malgré toute sa science, je tiens pour l'île Littleton. La moindre carte ferait mieux mon affaire que ses discours.

24 *octobre. Le matin.* — Il souffle un vent effroyable dans la direction du nord-est. La neige tombe avec une force terrible. Il fait un froid infernal. Robert et Bill sont sortis ce matin pour aller à l'ancien campement. Je leur ai donné l'ordre de faire un traîneau avec les bois, et de mettre les toiles par-dessus.

Le soir. — Bill et Robert sont de retour. Ils sont si exténués de fatigue, si affamés, que j'ai eu pitié d'eux. J'ai été obligé de leur donner double et triple ration de soupe et de pemmican. Nous n'avons par jour que deux repas, et nos rations sont très-maigres. Personne n'a droit à une part plus grosse. Nous avons des balances; c'est M. Meyer qui pèse avec du plomb, et il s'acquitte de sa tâche avec toute la régularité allemande. Mais pendant que nous mesurons avec tant de soin un gramme, d'autres sont moins délicats. Je viens de faire une découverte terrible : on n'a fait que deux distributions de chocolat et il n'y en a plus. Quelqu'un a mis la main sur la boîte. Comment faire? On ne peut placer de sentinelles par un froid pareil. Puis qui donc gardera ces gardes?

Ce terrible vent ne veut pas quitter l'est-nord-est. Nous avons ramassé la toile et tous les bois, mais nous n'avons plus guère d'huile et nous ne voyons pas de phoques. Encore quelques jours et nous sommes dans les ténèbres. Il faudra nous nourrir de viande gelée. Un instant nous craignons de manquer de glace d'eau douce pour la faire fondre. Heureusement Joe nous apprend à en trouver dans les étangs où la pluie s'est accumulée à la surface de la banquise. Nous n'aurons plus qu'à nous procurer du feu pour la faire fondre.

On paraît mécontent de ce que j'ai réduit à onze onces la ration quotidienne de chaque adulte et de ce que j'ai donné demi-ration à chaque enfant. Avant que j'aie établi cette règle, il y en avait qui avaient plus à manger que d'autres. Ceux-là sont longs à se résigner, mais qu'ils fassent comme moi, qui étais habitué à mieux vivre qu'eux et qui me résigne par devoir à souffrir la faim comme le dernier de l'équipage.

Hans vient de tuer deux chiens, de les dépouiller et de les manger.

Affaiblissement des forces. — Adieux au soleil. — Chasses stériles. — Les trous de respiration des phoques. — Expédition en traîneau. — Prise d'un phoque. — Cinq chiens fusillés.

26 *octobre.* — Voilà trois longs jours que le soleil ne se montre plus. Puisse Dieu avoir pitié de nous, et dans sa miséricorde nous envoyer des phoques, autrement nous allons périr!

Nous sommes tous d'une faiblesse excessive.

Le départ du soleil nous a plongés dans une mélancolie inconcevable. Il nous semble qu'il est perdu pour toujours.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Maintenant il faut tout à fait renoncer à atteindre la terre. Je dois chasser de mon esprit ce vain projet d'expédition que je nourrissais en secret, sans en rien dire à personne. Quoique la glace n'ait pas bougé depuis les derniers jours, nous avons tant dérivé vers l'ouest que nous sommes pour le moins à huit ou dix milles du rivage!

Je pense que notre latitude est de 77° 30′. Les îles Northumberland doivent être à l'est, à une distance de quarante ou cinquante milles.

Bonne nouvelle! Le traîneau revient avec deux chiens égarés, « Ours » et « Pique ». Ils étaient restés au lieu où nous avions déposé nos provisions. Chacun les reçoit comme des enfants de la maison.

Qui sait si bientôt nous ne serons pas obligés de les tuer et de les dévorer, comme a fait Hans des deux chiens d'avant-hier.

Chassons ces tristes pensées, car voici le soleil qui se montre encore une fois. Le bord supérieur du disque s'élève par un sublime effort à sept minutes au-dessus de l'horizon; c'est pour peu d'instants; il retombe au-dessous. Cette fois il ne reviendra plus.

28 *octobre*. — Joe et Hans se sont embusqués pour tuer des phoques, mais ils n'ont pu rien faire. Cependant leur course n'est pas perdue. A la lueur du crépuscule ils ont suivi les traces des chiens; ils les ont attelés au traîneau, et ils sont partis en chasse. Dieu veuille qu'ils puissent rencontrer un ours!

Notre viande salée est finie. Aujourd'hui nous n'avons eu à dîner que du pemmican[1] et du biscuit.

29 *octobre*. — Encore un jour qui passe et nous n avons pu attraper un phoque. Nous n'avons plus qu'un peu de graisse, mais plus de viande fraîche; encore, ce peu de graisse qui nous reste devons-nous le garder pour entretenir la lumière!

La glace devient solide, mais la lune baisse. Sa lumière ne nous est plus utile..

Comme nous ne pouvons plus prendre de phoques, nous n'avons plus rien à donner aux chiens. Je ne pourrais sans crime les nourrir avec la viande des boîtes.

30 *octobre*. — Nos rations ont été diminuées. Nous ne consommons plus, à dix-huit que nous sommes, que deux livres de pemmican, six livres de pain, quatre livres de viande en boîte.

Les Esquimaux sont en chasse tout le temps, mais hélas! sans rien prendre.

Joe était resté trente-six heures auprès d'un trou creusé dans la glace par un phoque pour venir respirer l'air dont il a besoin, puisque ses poumons sont constitués comme les nôtres. Le phoque est venu, mais Joe a manqué son coup; le harpon, lancé avec trop de rage, a dépassé le but.

Joe sera obligé de chercher un nouveau trou pour s'y embusquer; ce sera difficile, car ces trous de phoque n'ont pas plus de dix-huit pouces de diamètre; on ne les voit guère que quand on est dessus, tant il fait noir. S'il y avait trop de lune, les phoques apercevraient peut-être une ombre suspecte à travers la glace; ils prendraient Joe pour un ours. Ils se tromperaient peu à leur point de vue; pour eux homme ou ours c'est la même chose.

1. Mets formé de viande séchée, coupée en petits morceaux et mélangée avec un poids égal de graisse. Quelques fabricants réduisent la viande en farine; c'est le meilleur système.

1er *novembre*. — Nous partons le matin pour la terre, avec les chiens attelés au traîneau. Le canot est chargé des objets les plus essentiels. Nous arrivons à moitié de la distance. Tout va bien, j'aperçois l'île Carey à environ douze milles au sud-est. Mais tout d'un coup voici un craquement devant nous; la glace cède.

La lumière est si faible que nous n'avons pu voir la fissure qui traversait toute la glace.

Jamais nous ne parviendrons à rattraper le *Polaris*. Le temps est mauvais. Il est impossible de faire une autre tentative.

6 *novembre*. — Grande victoire! Nous n'avions plus de graisse et Joe a harponné un phoque.

10 *novembre*. — Joe et Hans sortent pour aller séparément en chasse. Joe est le premier de retour. Il revient les mains vides. Hans n'est pas revenu!

Joe est dans une inquiétude mortelle. Sans doute Hans aura tenté fortune sur un autre glaçon; il n'aura pu rejoindre le nôtre. Ne laissons pas ce brave chasseur, égaré, sans secours. Robert se décide à accompagner l'Esquimau dans son expédition.

Joe et Robert marchent côte à côte, ils regardent avec soin à travers les ténèbres. Tout d'un coup ils voient venir un ours qui se dirige de leur côté. Ils chargent leurs pistolets, ils s'apprêtent à faire feu ensemble. Ils ont le doigt sur la détente. Voilà cet ours qui se dresse sur ses pattes de derrière.

Ce n'est pas un ours; c'est le pauvre Hans, fatigué, épuisé, et qui, pour avancer sur cette glace raboteuse, est obligé d'aller à quatre pattes. Comme il portait la fourrure d'un ours, et qu'il en avait pris l'allure, il est bien heureux que chacun de ses sauveurs ne lui ait pas logé une balle dans la tête. Le malheureux était complétement hors de la route. Si on n'était venu à son aide, il serait mort de froid.

13 *novembre*. — Les hommes se sont décidés à construire une grande hutte de neige, qu'ils nomment la *réserve*. Nous avons un malade, Peter; c'est le premier.

15 *novembre*. — Changement de temps. La marée est aujourd'hui d'une hauteur extraordinaire. L'eau s'élève partout autour de notre glaçon; elle est d'une pureté et d'une limpidité admirables. La lune est pleine. L'astre brille d'un éclat splendide. Que le ciel est beau!

Nos chiens sont malades. Hier on n'a rien pu leur donner. Il faut prendre un parti! c'est horrible. — Nous en fusillons cinq! nous n'en gardons plus que quatre.... Il le fallait! Nous dérivons maintenant avec rapidité. Les hommes doublent leur *réserve* avec de la toile à voile. Les sybarites!

Hier Joe a trouvé la piste d'un renard bleu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

16 *novembre*. — Voilà que je suis pris par des rhumatismes. Je ne peux tenir mon crayon qu'avec la plus grande peine.

19 *novembre*. — Grâce à Dieu je puis me lever aujourd'hui. Joe est revenu avec deux phoques.

Un bateau a été dépecé.... mais je ne laisserai jamais toucher à l'autre.

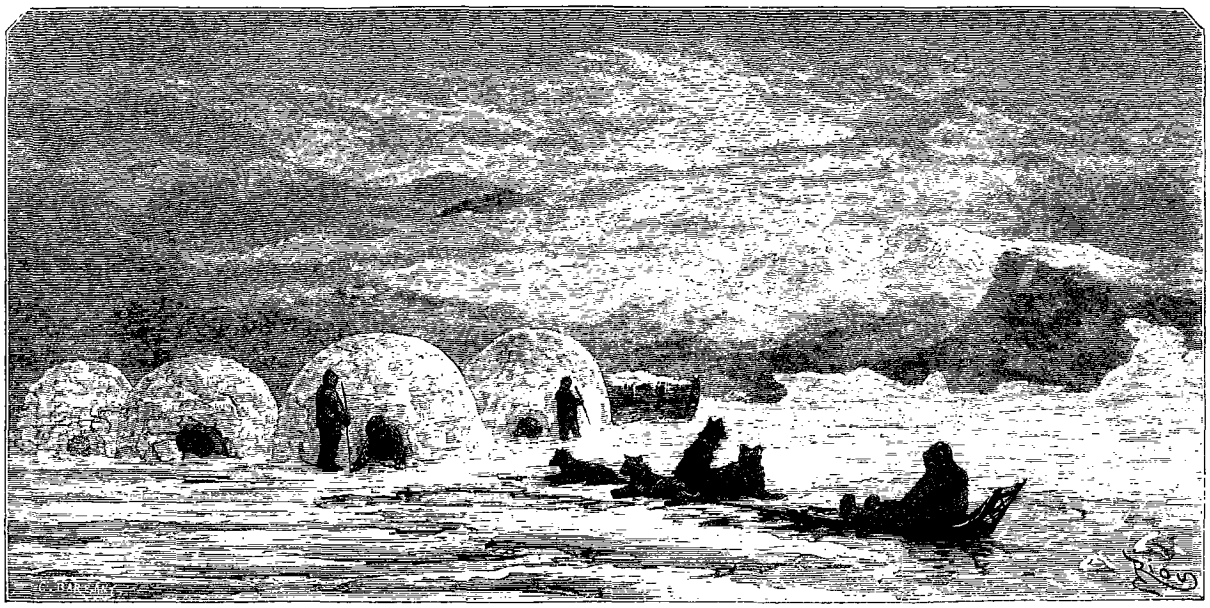
Nous ne pouvons réduire nos rations sans succomber. Quelques-uns des hommes sont si faibles qu'ils trmblent quand ils essayent de marcher. Meyer souffre beaucoup de cette abstinence forcée. Il s'est installé dans la hutte de l'équipage. Comme les hommes sont presque tous Allemands, je pense que cette affinité de sang fait qu'ils s'entendront bien ensemble et qu'ils vivront en bon accord.

Depuis que Meyer a pris ce parti, j'habite la même hutte que Joe, Hannah et la petite Puney. Cette pauvre fillette a toujours faim, elle crie comme tous les enfants lorsqu'on ne lui donne pas à manger. Nous augmentons la ration de tout ce petit monde autant que nous le pouvons sans imprudence. Les souffrances de ces innocents me saignent le cœur.

Les deux phoques de Joe nous sont d'un bien grand secours. Ce brave garçon est « l'homme indispensable ». Hans est loin d'avoir la même valeur. Les autres manquent d'expérience.

Moi je n'ai pas de fusil, pas même de pistolet. Je ne peux tirer un coup sans emprunter l'arme de Joe. C'est un grand désavantage : les hommes ne l'ignorent pas. Ils sont armés et moi je ne le suis pas....

Après la mort du capitaine Hall, pour une raison dont on ne m'a pas fait confidence, le capitaine Buddington a fait distribuer les armes aux hommes. Plus tard, pendant que je m'occupais d'opérer le sauvetage



Les igloss (voy. p. 168).

des objets jetés pêle-mêle sur la glace, chaque homme prenait son fusil et son pistolet. Joe a fait comme les autres ; mais il ne paraît pas disposé à me céder son pistolet, et je n'ai pas l'intention d'user de mon autorité dans cette circonstance.

Le pain a disparu très-rapidement ces derniers jours ; il ne faut pas que pareil vol se renouvelle, nous n'avons plus que huit sacs. Que Dieu nous protége!

Lorsque le ciel est pur, nous avons trois heures de crépuscule pareil à celui qu'on observe quand le soleil s'est couché derrière un rideau de nuages. Le reste du temps nous ne pouvons distinguer la nuit du jour.

Je me régale avec de la viande de phoque crue, parce que je ne me suis pas donné le temps de la faire cuire. J'avale tout, peau et poils.

Ce soir encore j'ai mangé avec délices de la viande de phoque, j'ai dévoré du foie de phoque, j'ai bu du sang de phoque avec délices ; oui, avec délices!

Les quatre chiens qui nous restent sont très-maigres et font triste contenance ; il faudra peut-être les tuer plutôt que de les voir mourir de faim.

22 *novembre*. — Temps couvert. — Il y a autour de nous beaucoup de phoques, mais il fait trop noir. Nous ne devons pas nous exposer à perdre notre poudre et à effrayer notre *gibier* qui déserterait nos parages.

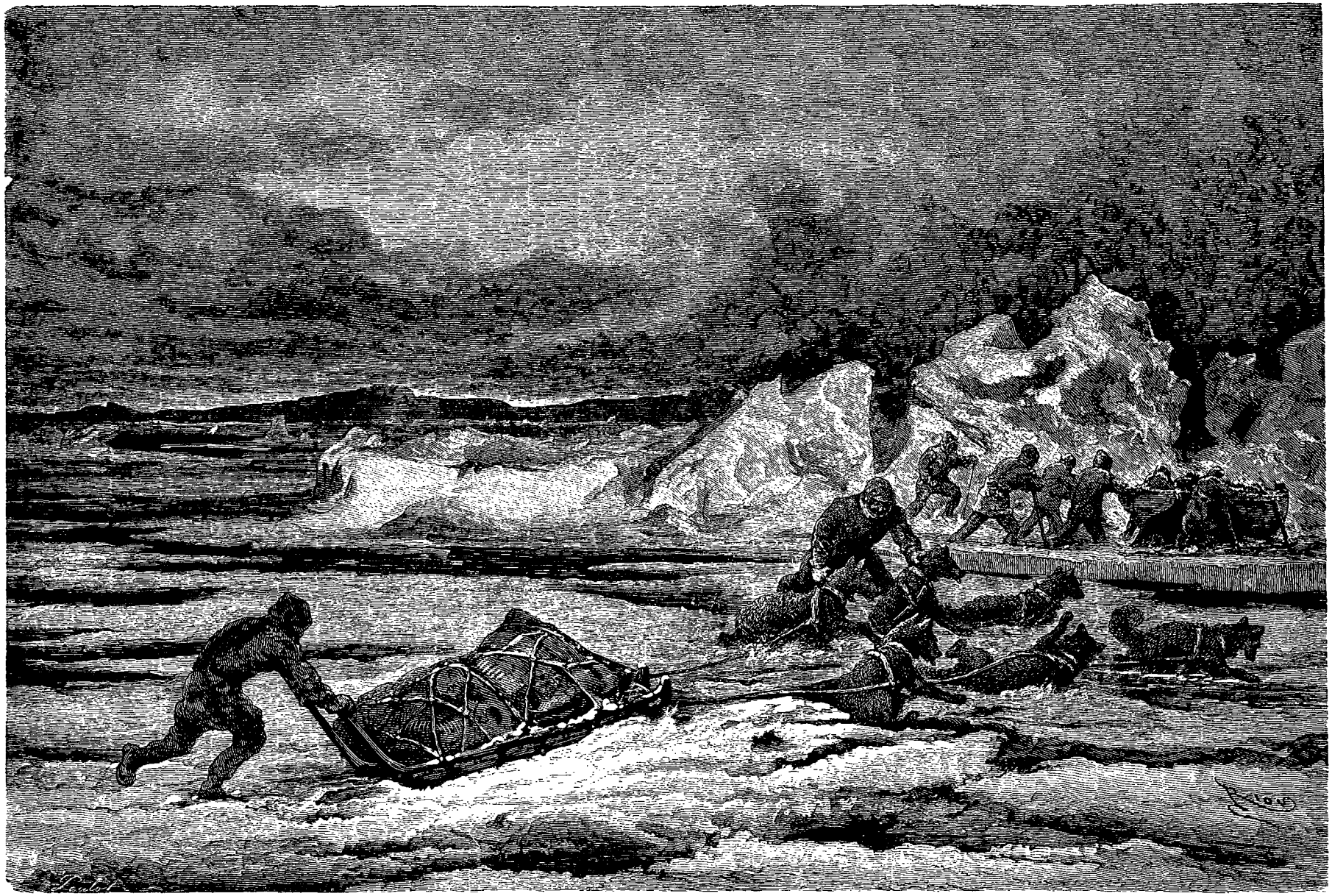
Partout autour de nous l'eau est gelée.

Les étoiles sont visibles en plein midi, même lorsqu'il fait clair de lune.

Indiscipline. — Le déjeuner des jours de fête. — Souvenir de la patrie. — Indifférence pénible des étrangers.

Aujourd'hui un renard s'approche des huttes. Nous pourrions le prendre, mais les hommes sont incapables de se tenir tranquilles. Il n'y a pas de discipline, et il n'y en a jamais eu depuis la mort du capitaine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Transport difficile.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hall. Sans cela, nous serions encore au bord du *Polaris*.

Ma situation est terrible, je ne peux que donner des conseils aux hommes. Je n'ai aucun moyen de faire respecter mon autorité.

Quand le corps est mal nourri, la gelée semble pénétrer jusqu'à la moelle des os. Le corps humain ne peut repousser le froid sans une certaine quantité de viande fraîche.

27 *novembre*. — Il fait noir et une forte brise souffle du sud-ouest. Les Esquimaux n'essayent point de chasser. Mais Joe a bien employé son temps. Il s'est reposé en agrandissant notre hutte. Je préfère vivre avec cet excellent homme, parce que lui, son excellente femme et même sa fille parlent anglais. Dans la hutte de l'équipage je n'entends parler qu'allemand, langue dont je ne comprends pas un mot. Taisons-nous sur les autres inconvénients d'un pareil séjour.

Joe et Hannah ne sont plus des sauvages. Ils ont vécu pendant nombre d'années dans un pays civilisé, et notamment à Groton, dans le Connecticut. Leurs noms indigènes sont *Ebierbins* et *Tookoolito*. Ils ont accompagné le capitaine Hall dans ses deux premiers voyages, et le capitaine en parle fréquemment dans ses *Recherches arctiques*. Ils ont été présentés en Angleterre à la reine.

Quand on est réduit à vivre avec de si maigres rations, le seul sujet de conversation est la nourriture.

Pendant que l'estomac se contracte et que ses parois vides semblent sur le point de se coller l'une contre l'autre, il est presque impossible de fixer clairement son esprit sur un autre objet.

Nos derniers morceaux de bois tenus en réserve pour la cuisine disparaissent ! Comment préparer le repas de dix-huit personnes sans autre casserole que des boîtes plates d'étain ? Nous n'avons qu'un poêle fait avec un vieux réflecteur. Quant aux lampes, elles ne peuvent brûler qu'avec de l'huile ; mais c'est déjà quelque chose de dégeler la nourriture, même quand il n'y a point moyen de la cuire.

28 *novembre. Le jour d'actions de grâces*. — Le cuisinier prépare son déjeuner d'apparat pour les hommes qui, y compris Meyer, sont au nombre de neuf. Il fait sa cuisine avec ce qui nous reste de bœuf. Hans fait la sienne pour lui et sa famille et Joe s'occupe de moi et des siens.

Nous avons conservé pour notre déjeuner d'*actions de grâces* la caisse de pommes tapées ou plutôt ses débris. Mon déjeuner consiste en une petite boîte à viande pleine de chocolat. Deux biscuits de dix à la livre complètent le régal ; mais pour satisfaire ma faim, qui est extrême, j'ai été obligé de finir mon festin en mangeant des tripes gelées de phoque et de la peau de phoque un peu dégourdie au-dessus de la lampe, et finalement du foie gelé.

28 *novembre au soir*. — Toute la journée j'ai pensé à ma famille et à ma patrie. Une pensée me console : tous ceux que j'aime sont en sûreté et vivent dans l'abondance, si Dieu, comme je l'espère, a épargné leurs vies. Il n'est pas difficile de deviner ce qu'ils ont eu à dîner aujourd'hui ; je vois d'ici une dinde de quinze ou seize livres, du jambon bouilli, un pâté de poulet avec toute espèce de légumes frais, du céleri avec un beau morceau de pain blanc, du thé, du café, du chocolat. Il y aura eu aussi un plum-pudding avec deux ou trois espèces de gâteaux et du fromage ; peut-être du bon cidre doux, des confitures ou du vin de groseille, des oranges, des noix, du raisin.

Si le matin les enfants ont été à l'école du dimanche, ils ont rapporté leurs petits trésors qu'ils étalent avec les présents reçus à la maison. Ah ! si je pouvais les voir ! ils ne se doutent pas de ce qui m'arrive ! Combien cette triste idée troublerait leur joie !...

A dîner, grâce à Dieu, nous quatre, les Esquimaux et moi, nous avons eu six biscuits pareils à ceux de ce matin, une livre de viande de boîte, une boîte d'une livre de blé et une boîte d'une livre de mock turtle (imitation de soupe à la tortue) ; c'est un *extra* de trois livres et demie, sans compter le pain pour quatre personnes. Nous avons mangé nos rations dans nos casseroles : les pauvres mets que nous avons eu tant de peine à chauffer au-dessus de la lampe se seraient gelés dans notre assiette.

J'aurais bien désiré organiser un service religieux quelconque pour célébrer convenablement notre grande fête nationale, mais je me suis aperçu que cela n'aurait pas plu à tout le monde. Les Allemands ne connaissent que leur Noël. Ils ont beau se faire naturaliser Américains, jamais nos solennités n'ont le pouvoir de les toucher !

30 *novembre*. — A distance nous apercevons la terre. Autrefois cette vue de la terre m'aurait mis hors de moi.

2 *décembre*. — J'ai apporté d'Amérique un almanach qui fait commencer l'hiver au 21 décembre. Le nôtre a commencé dès le 12 août, quand le *Polaris* a été pris par les glaces au cap Frazier.

Aujourd'hui Hans, le pauvre garçon, est malade ; il ne peut aller en chasse. Joe est parti sans s'épouvanter de la vitesse avec laquelle les ténèbres grandissent ; il revient triste : point de trace de phoque.

Le petit jour a commencé à onze heures du matin et il a fini à une heure de l'après-midi. Nous avons dérivé vers le sud-sud-ouest et chaque mille augmente la durée de notre jour crépusculaire.

Je peux à peine obtenir qu'on m'obéisse. Lorsque j'ai besoin de quelque chose, je tâche de le faire moi-même, si le travail n'est point au-dessus des forces d'un homme. Je ferais tout au monde pour me soustraire au déplaisir d'être obéi de si mauvaise grâce.

Aurore boréale. — Vie enfouie sous la neige. — Prise d'un renard. Craintes de révolte. — Froid et ténèbres. — Fêtes de Noël.

6 *décembre*. — Magnifique aurore boréale : des traits de lumière partent du nord, de quelques degrés au-dessus de l'horizon, et montent dans la direction

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du zénith sans l'atteindre. Ils ont bien trente degrés de longueur.

7 *décembre.* — Le temps étant clair, M. Meyer a pu faire une observation, car lui il a un sextant et une carte céleste, mais il n'a pas de *Connaissance des temps*. Il prétend que notre latitude est 74° 4′. Je crois qu'il se trompe. Il est difficile que le courant nous ait déjà fait gagner près de cent lieues dans la direction du Labrador.

Nous passons tout notre temps enfouis dans nos trous de neige, d'abord parce qu'il n'y a rien à faire au milieu de ténèbres si épaisses, et ensuite parce que nous avons plus faim quand nous nous donnons de l'exercice. Plus nous restons tranquilles, plus nous élevons la température de notre hutte, moins nous avons besoin de nourriture. En outre, mon vêtement n'est pas très-chaud. Quand nous avons perdu le *Polaris*, je n'avais pas sur moi mes vêtements d'hivernage, et je n'ai pas songé à mon sac, tandis qu'aucun Allemand n'a oublié de prendre au moins le sien.

Avant-hier, un des hommes, je crois que c'est Bill, a tué un renard. C'était une pauvre créature amaigrie, qui n'avait pas une livre de viande sur les os. Comme le disait un des hommes, « il était tout queue et tout poil. » Cependant ils en ont mangé jusqu'au dernier morceau, et ils ne m'ont point offert d'y goûter.

Maintenant notre ration est divisée en onces. Par jour, nous avons six onces de pain, huit onces de viande, deux onces de jambon. Les enfants sont réduits à la demi-ration. Tout cela est mélangé avec un peu d'eau douce et chauffé sur la lampe ou sur le feu.

Sûrement nous allons à l'ouest, quoique M. Meyer prétende que nous dérivons vers l'est. Il s'attache à cette opinion parce qu'il voit que les vents viennent presque toujours du nord-ouest. Il aurait raison si nous étions sur un de ces glaçons légers qui flottent au gré des vents à la surface de la mer. Mais notre banquise a une base profonde, la majeure partie est sous l'eau. C'est donc le courant, et le courant seul qui décide de notre sort. Or ce courant marche vers le sud-sud-ouest, la chose est sûre.

Si tout le monde était raisonnable, peu nous importerait d'aller à l'est ou à l'ouest, puisque nous n'avons qu'à attendre. Mais les hommes, qui ont confiance dans M. Meyer, croient que, marchant vers l'est, nous nous approchons de la baie de Disco, où l'on a établi un magasin avec d'immenses provisions pour l'expédition. Je crains qu'ils ne partent malgré moi pour atteindre à tout prix la terre d'un côté où il est impossible de la trouver. S'ils font cette folie, c'est la mort pour la plupart, sinon pour tous. Aucun de ces malheureux n'aurait la force de marcher longtemps sur une glace couverte de rugosités. Que serait-ce s'il fallait traîner un bateau chargé d'effets et de vivres!

Joe, qui gardait toujours ses armes sur lui et qui ne paraissait pas disposé à me prêter volontiers même son pistolet, est venu me l'offrir de lui-même. Il m'a dit qu'il n'aime pas la « façon dont les hommes affamés le regardaient ». Je comprends ce qu'il redoute.

Que Dieu, dans sa colère, ne permette pas qu'un de nous se rende jamais coupable d'un crime aussi épouvantable! Si le Tout-Puissant a décidé que nous devons mourir de faim, sachons lutter contre les souffrances comme des hommes qui se respectent, et non périr comme des brutes qui se déchirent!

En tout cas, j'ai mon pistolet.... Malheur au misérable, fût-il Américain de naissance, qui essayerait de toucher au plus petit enfant sur ce radeau flottant que Dieu a construit pour nous tous!

La pauvre Hannah semble plongée dans une terreur inexprimable!

Mettons de côté le crime de cannibalisme: ces pauvres Esquimaux sont notre providence. Il n'y a pas un seul blanc qui soit encore parvenu à attraper un phoque!

12 *décembre.* — Vingt ou vingt et un degrés au-dessous de zéro.

La gelée est si intense que toutes les fissures par où les phoques pourraient sortir sur la glace sont prises. Du reste, il fait de plus en plus noir.

Hans est mieux. Il a établi un piége; hier il a pris un petit renard blanc. Il vient de faire un trou dans la glace et d'y placer un filet à phoque. Comme il ne reste qu'un petit morceau du bateau, nous nous trouverons sans feu et sans lumière, si un phoque ne se prend pas à ce piége!

Voilà déjà quelque temps que je m'aperçois que les Allemands ont entendu parler du voyage des matelots de la *Hansa* sur un glaçon, et de la gratification de mille thalers donnée par le gouvernement prussien à chaque homme[1]!

Mais les gens de la *Hansa* avaient eu le temps de tirer du vaisseau tout ce dont ils avaient besoin, provisions, habillements, combustibles, et même jusqu'à une charpente de maison.

Si l'espérance de gagner cette prime chimérique les a influencés, ils auront le temps de se repentir pendant de longs mois de misère et de souffrance.

Ils sont organisés, ils affichent la prétention d'être les maîtres. Ils font étalage des carabines et des pistolets dont on leur a fait cadeau à la mort du capitaine Hall.

Cependant taisons-nous. Toute querelle à main armée serait notre perte.

16 *décembre.* — Quelques hommes se plaignent de maux d'estomac. Il n'y a pas à s'en étonner. Six onces de pain et cinq onces de viande dans un pareil climat!

Combien de temps encore pourrons-nous supporter un pareil régime! Dieu veuille que nous vivions jusqu'à la fin de mars ou au commencement d'avril. Alors nous pourrons compter sur nos fusils!

20 *décembre.* — Demain est le jour le plus court de l'année. Dans trois semaines, nous ne verrons pas seulement le crépuscule, mais le soleil lui-même.

22 *décembre.* — Enfin nous avons dépassé le point

1. Voyez la relation de la *Hansa*, tome XXVIII, 678e livr. et suiv.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le plus noir de cette nuit abrutissante. Quelle joie de penser que le soleil, quoique bien lointain encore, s'approche de nous !

23 *et* 24 *décembre.* — Le vent du nord souffle avec force. Nous avons eu deux aurores boréales successives. Elles sont venues juste à temps pour les illuminations de la Noël. Nous n'avons plus qu'un jambon, un seul, nous le gardons pour la fête. Chacun n'aura qu'un bien petit morceau, mais ce sera un souvenir. Il ne fait pas très-froid, à peine zéro!

La Noël! Tout le monde civilisé célèbre la naissance du Sauveur. Nous ferons comme les autres. Un peu de joie pénétrera encore une fois dans notre monde de glaces, de froid, d'orages, de faim, de ténèbres. Nous sentons bien que Dieu ne nous a point abandonnés. Nous sommes encore ses enfants. Il veille sur nous aussi bien que sur les bourgeois qui habitent les villes et les plus riches maisons de campagne.

Il est midi et le crépuscule est un peu plus clair. Nous venons de finir notre déjeuner. Comme nous ne faisons que deux repas par jour, nous avons pris



Quelle mer ! Comme elle déferle ! (voy. p. 167).

la résolution de déjeuner tard, afin que le jour soit divisé d'une façon plus commode pour notre estomac. Mon déjeuner de la Noël se compose de quatre onces de pain et de deux onces et demie de pemmican chauffées sur la lampe. Il y en a parmi nous qui appellent ce repas le *thé*, d'autres le nomment la *soupe*. Nous avons eu chacun un *extra* d'une once de biscuit. Ce petit supplément de pain nous a été à tous très-sensible.

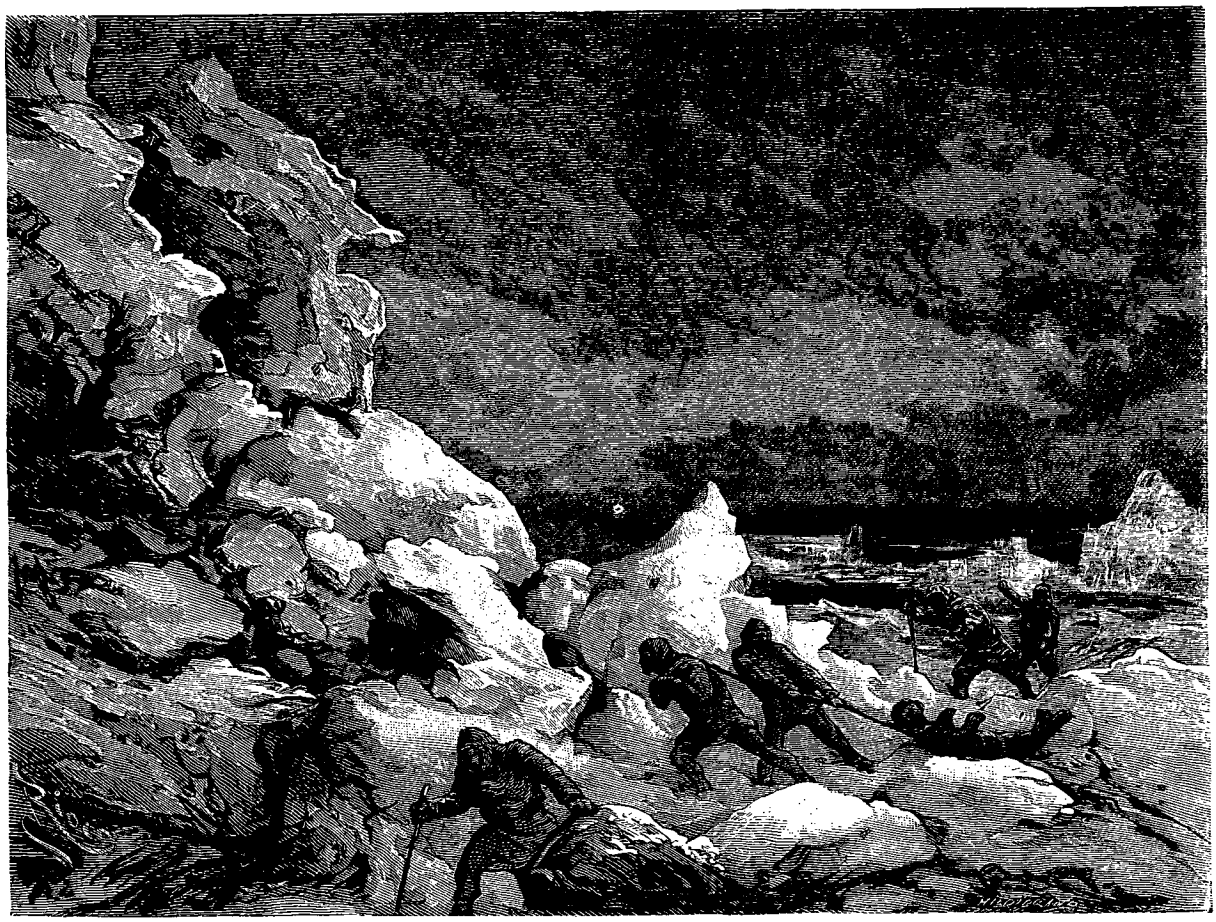
Quant à notre dîner de la Noël, c'est un véritable festin de Balthazar. Chacun de nous a un petit morceau de jambon gelé, deux biscuits, quelques bouchées de pommes tapées et quelques gorgées de sang de phoque.

Plus de jambon, plus de pommes tapées, plus de sang de phoque; voilà comment finit notre grande fête de la Noël 1872.

Pour extrait et traduction : W. DE FONVIELLE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les indigènes ont tué un phoque, nous l'apportons en triomphe (voy. p. 179).

LE POLARIS.

LE RADEAU DE GLACE,

PAR M. LE LIEUTENANT TYSON.

1870-1873. — EXTRAITS D'UNE TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS, PAR RIOU.

Maigreur et affaiblissement. — Complots de l'équipage. — Comment on partage un phoque. — Le jour de l'an. — Progrès du jour. Vol de vivres et de vêtements.

27 *décembre*. — Nous sommes tous en bonne santé, mais si maigres! Toutes les fois que nous essayons de faire quelque chose, nous nous apercevons aussitôt de notre extrême faiblesse, mais de ce côté-là tout n'est pas perdu. Je crois que ce manque de force est le secret de la tranquillité des hommes. Lorsqu'ils sortent et qu'ils sentent le froid qui pique, lorsqu'ils reconnaissent leur faiblesse, ils sont heureux de pouvoir rentrer bien vite et d'enfouir sans plus tarder leurs complots dans leur trou de neige.

Nous avions mis en réserve quelques morceaux de peau de phoque séchés pour réparer nos vêtements: Hannah vient d'essayer de les faire cuire. Les Esquimaux ont de si bonnes dents qu'ils peuvent venir à bout de tout. J'essaye d'en manger, mais je suis obligé d'y renoncer.

29 *décembre*. — Hier, Joe et Hans sont sortis pour aller aux phoques. Hans en a pris un, mais il l'a laissé

1. Voy. page 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partir. Joe lui-même ne serait point venu à bout du phoque de ce matin, si les hommes n'étaient venus à temps lui porter son *kyak*. Quoiqu'il criât bien fort, on a été excessivement long à lui répondre. Enfin il a amarré sa prise et tous nous avons mangé ce soir! Quel dîner, quelle fête!

Voici comment nous nous y prenons quand nous voulons partager un phoque. Nous enlevons d'abord le *blanquet*, c'est-à-dire la peau y compris le lard, sans chercher à séparer deux choses que la nature a si intimement jointes. Ensuite nous ouvrons l'animal soigneusement, en ayant soin d'empêcher que le sang ne se perde. Nous faisons en sorte que tout le liquide coule dans une cavité; nous le retirons avec une tasse sans en perdre une goutte. Quelquefois nous le gardons pour un autre régal. D'autres fois, nous n'attendons pas et nous buvons à la ronde tous dans le même verre. Le foie et le cœur sont nos morceaux favoris; nous les divisons aussi également que possible, afin que chacun en ait sa part; nous agissons de même avec la cervelle, quand nous ne la conservons pas. J'ai obtenu que les yeux seraient donnés aux deux petits enfants. Nous pesons les morceaux avec la balance de M. Meyer pour nous rendre compte de notre gain en viande. Cette fois j'ai fait une folie afin de me rendre populaire; les morceaux étaient aussi égaux que possible, et je les ai fait tirer au sort par un Allemand à qui l'on avait bandé les yeux.

Le phoque que Joe a attrapé était de la petite espèce, celui que les savants nomment, je crois, *vitulina*. Il pesait bien une quarantaine de livres; cependant nous l'avons gaillardement enterré en un seul dîner. Son sang nous avait tenu lieu d'absinthe. Nous avons économisé un jour de vivres réglementaire; nous avons de plus les entrailles que j'ai sauvées et qui gelées feront un repas dans quelques jours, puis nous avons de l'huile pour notre lampe : voilà la grande joie.... l'incommensurable bonheur! Pendant trois semaines, car ce petit phoque était grassouillet, nous y verrons clair.

Le jour de l'an 1873. — Je suis obligé de me souhaiter à moi-même la bonne année, car personne ne vient dans notre hutte. Mais le froid nous la promet singulièrement heureuse. M. Meyer prétend qu'il fait 29° au-dessous de zéro. Dieu, que cela pique! Heureusement je peux m'administrer pour me réchauffer une aune d'entrailles gelées ayant appartenu au petit phoque d'avant-hier, un peu de lard et du thé de pemmican. Avec cela on peut vivre.

7 *janvier*. — Maintenant nous avons six heures de crépuscule par jour; nous gagnons du côté de la lumière, mais nous n'avons plus que huit caisses de pemmican et trois sacs de biscuit. Avec de l'économie cela pourra durer deux mois et demi.

La terre se voit toujours à l'ouest. La distance est de quatre-vingts milles. Nous sommes évidemment dans la partie la plus large de la baie de Baffin. Nous gagnons du terrain, mais le froid ne diminue pas.

9 *janvier*. — Les vivres diminuent avec une vitesse désespérante! Le compte des rations n'est pas suffisant pour expliquer ce qui manque. Il y a une fuite! Hélas! il est impossible d'établir une garde pour saisir le voleur. Puis il me faudrait monter la garde moi-même. Ils sont tous Allemands dans la « réserve », sauf Héron qui est Anglais et le cuisinier qui est un homme de couleur!

Les malheureux, trompés par de faux conseils, persistent à s'imaginer qu'en allant vers l'est ils arriveront à Disco, un pays de cocagne où des magasins de vivres les attendent!

S'ils n'avaient pas cette mauvaise pensée (à quelque chose malheur est bon), ils auraient peut-être commencé à dépecer le canot. Mais de ce côté je suis tranquille. Ils sont si peu logiques, du reste, qu'ils ont brûlé le vieux traîneau : ils n'ont pas fait grâce à un bout de planche; mais je vois parmi eux deux ou trois hommes qui ont repris des forces en pillant nos provisions, les pauvres vivres sacrés qui appartiennent à tous. Ces voleurs seront à craindre quand il gèlera moins fort.

Il est clair pour moi que nous ne nous approcherons jamais du Groenland et que nous dériverons vers le Labrador. Mais quand? A l'ouest, j'ai beau regarder, je ne vois que des montagnes de glaces figées les unes à côté des autres.

Le froid redouble.... M. Meyer me crie qu'il fait 36° au-dessous de zéro! La petite Puney pleure, Hannah tremble. Je ne sais que devenir!

12 *janvier*. — Comment ne sommes-nous pas tous morts? Pendant trois jours consécutifs le thermomètre de M. Meyer n'a varié que de deux degrés. Il s'est tenu nuit et jour entre 35° et 37°; 35 à midi et 37 à minuit!

Aujourd'hui je me mets en tête de chercher un petit sac de vêtements que j'avais ramassé sur la glace et serré pour m'en servir plus tard: quelques pantalons et quelques chemises de flanelle. Je regarde partout. On me l'a volé!

Le glaçon commence à fondre. — Calculs cupides des matelots. Craintes d'un massacre. — Réapparition du soleil.

15 *janvier*. — Voilà le thermomètre de M. Meyer qui accuse 40°. Un vent terrible s'élève; courage, mes amis! Hannah, Puney, réchauffez-vous! Encore un peu d'huile dans la lampe. L'ouragan nous secoue. Tenez bon, les glaces vont s'ouvrir.

16 *janvier*. — On voit de l'eau par places. Les Esquimaux ont pu sortir. Est-ce que vous n'entendez pas le frôlement de la glace qui crie en frottant contre la glace? O terrible position! Nous sommes réduits à nous réjouir de ce que l'île qui nous porte s'ébranle, qu'elle s'émiette! Hélas! quel serait notre triomphe si elle s'ouvrait tout d'un coup? N'oublions pas que là-dessous, sous nos pieds, l'Océan nous attend, prêt à nous engloutir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

11 *heures* 30 *du matin.* — Son glorieux! Exclamation qui me rend la vie! Les Esquimaux crient de toutes leurs forces qu'on leur porte leur kyak.... Je dis aux hommes de se dépêcher; il me semble qu'ils sont bien longs à répondre! Je suis dévoré par une telle impatience que les minutes me semblent aussi lentes que des heures! Mais il faut prendre son parti d'attendre. Nous avons à porter le kyak pendant un bon mille! Nous ne faisons pas une route inutile. Les indigènes ont tué un phoque; nous l'apportons en triomphe!

J'ai dit de porter la bête dans la cabane de Joe. C'est juctice, puisque sans Joe nous ne l'aurions point. Cependant un des hommes a pris sur lui de la porter dans la grande hutte. Ils se la partagent comme ils l'entendent! Espérons qu'ils seront satisfaits, et qu'ils ne demanderont point autre chose! Mais, en vérité, il est bien dur pour les indigènes qui passent leurs nuits à la chasse et supportent pendant de longues heures le froid et la tempête, de se voir enlever les bons morceaux par ces gloutons, ces paresseux, toujours couchés sur leur dos dans leur « réserve »! Ces fainéants qui accaparent tout sans pitié n'ont d'autre peine, d'autre travail que de jouer aux cartes nuit et jour!



Le lieutenant Tyson. — Gravure extraite de l'édition anglaise.

Nous n'avons plus que deux chiens. Les voilà qui reviennent dans un état pitoyable. Probablement les braves se sont jetés sur un ours!

17 *janvier.* — On m'a maintenant tout raconté. C'est bien de propos délibéré, pour gagner une prime du congrès, que les hommes sont restés sur la glace; ils voulaient à tout prix faire comme les gens de la *Hansa.* Ils ont caché le gouvernail, ils ont fait semblant de perdre la quatrième rame, et maintenant ils trouvent que le voyage sur le glaçon se prolonge trop.

Le petit garçon de Hans, âgé de six ans, est notre seul malade; tout le reste est en bonne santé.

Le soir. — Je ne peux encore comprendre comment il se fait que l'on s'habitue si facilement au froid, à la saleté et à la faim. Je souffre moins qu'au commencement, quoique j'aie bien moins à manger. Je ne fais plus attention à la crasse qui me couvre.

Le poids total de nos rations n'est que de douze onces par jour. Si nous faisions trois repas, nous n'aurions à chaque repas que quatre onces.

Hans et Joe m'ont dit qu'ils ont été bien des fois sur le point de mourir de froid et de faim dans leur vie sauvage, mais que jamais ils n'ont éprouvé une série de souffrances aussi longues, aussi dures.

18 *janvier.* — Je ne peux deviner comment nos deux chiens vivent, puisqu'on ne leur donne plus rien à manger. Qui sait s'ils ne parviennent point à attraper quelque gibier qu'ils dévorent sans prévenir les pachas de la *réserve?* Il y a quelque temps, Joe a découvert l'endroit où un de ces deux animaux avait été chasser pour son propre compte. L'autre jour, il avait positivement tenu un ours en arrêt; s'il s'était trouvé là quelqu'un pour l'aider, nous pouvions nous régaler d'une viande qui me fait rêver depuis que nous avons quitté le *Polaris.* Le pauvre chien est revenu tout en sang.

19 *janvier.* — Hier, Joe a essayé de tirer un phoque au milieu d'un troupeau, mais son doigt était tellement engourdi qu'il n'a pu trouver la détente, et l'animal a échappé.

Depuis que j'ai écrit ces lignes, un grand événement vient de s'accomplir. Il a reparu, le soleil, après une absence de quatre-vingt-trois jours!

Il est arrivé plus tôt que je ne croyais. Il est resté pendant près de deux heures au-dessus de l'horizon. Joe, qui était parti sans s'attendre à cette merveilleuse apparition, a profité du grand jour pour s'écarter des huttes. Il a été chasser bien loin, jusqu'à une distance de cinq milles! mais la vue de l'astre l'avait aveuglé; dès que le soleil fut couché il ne vit plus rien, il ne pouvait retrouver sa route. Nous nous en sommes douté, et nous avons allumé pour le guider un fanal de lard qui brillait dans la nuit comme un phare.

Nous en avons été récompensés, car il nous a apporté un phoque. Il en a tué deux; mais le second est mort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur un radeau de jeune glace qui l'a emporté au large. Du moins, avec celui que nous tenons, nous allons célébrer le retour de la lumière. — Vite, qu'on le dépèce; que chacun en mange à discrétion! Faites bien attention, les enfants, de recueillir tout le sang que l'on nous donne. La grande tasse! aujourd'hui nous n'en garderons pas une goutte. Il faut que chacun ait son verre plein, afin de boire une rasade du rouge liquide de vie à la santé du soleil.

Dire que tous les jours dorénavant je suis certain de voir le soleil. Je ne peux m'habituer à cette idée délirante!

21 *janvier*. — Les constellations polaires ont un éclat dont on ne se doute point en Amérique. Quelle nuit pour étudier les deux Ourses et la constellation du Dragon! Mais le froid est si fort que je suis obligé de renoncer à mes observations et de rentrer bien vite dans mon trou de neige.

Les provisions sont volées. Les pillards n'ont point de répit.... Il faudrait verser du sang pour arrêter les coupables. Nous ne pouvons livrer bataille au milieu de cette désolation. Courage et patience!

4 *heures du soir*. — Joe revient avec un petit phoque qui a eu la mauvaise chance de laisser passer son petit museau par une soufflure de la glace. Il est bien vite dépecé et partagé entre tous séance tenante. Cette fois il n'y a pas d'injustice. Si quelqu'un veut se permettre quelque passe-droit, je lui casse la tête!

Voilà Robert qui vient d'entrer dans ma hutte. Le misérable m'insulte. Il me menace de violences personnelles! La colère me monte au visage. Je lui réponds avec une décision froide. Il pâlit et s'esquive. Les autres étaient là qui écoutaient. Si Joe et Hans n'étaient pas rentrés, ils seraient peut-être venus à son aide.

4 *heures du soir*. — Les Esquimaux reviennent de leur chasse, et ils nous apportent cette fois un phoque de la grande espèce. C'est le *Phoca barbata* des savants. Quand il cherche à se sauver, il saute, fait un tour sur lui-même et plonge la tête la première comme une baleine. On le prendrait moins aisément s'il se laissait couler tout simplement comme les autres. Mais peut-être n'enfoncerait-il pas assez vite.

C'est aujourd'hui que je fume une de mes dernières pipes! Je n'ai presque plus de papier. Je suis obligé d'écrire en abrégé avec un méchant bout de crayon presque usé.

Perte d'un chien. — Congélation du mercure. — La dernière pipe. — Mort du dernier chien. — Fissures dans le glaçon. — La famille des Esquimaux. — Modifications perpétuelles du glaçon. — Beauté des banquises au soleil.

25 *janvier*. — J'aimerais bien qu'il me fût possible d'accompagner les Esquimaux dans leurs chasses, car je tiendrais mieux les hommes si je leur apportais à manger, mais je suis si mal vêtu! J'ai si froid sous mes guenilles! En outre, je ne puis pas changer, car je ne possède que ce que j'ai sur le corps. Hans et Joe n'y pourraient tenir s'ils n'étaient sûrs de trouver des vêtements secs à leur retour, et s'ils ne pouvaient se dépouiller des vêtements humides pour les faire sécher sur la lampe.



La famille Hans.

C'est aujourd'hui le cent troisième jour que nous sommes sur ces glaces flottantes. La monotonie finit par dégoûter de l'existence d'une façon effrayante.

26 *janvier*. — Je crains bien que nous n'ayons perdu notre meilleur chien pour la chasse à l'ours.

Le froid est d'une rigueur inouïe. M. Meyer dit que son mercure est gelé.

Hier, à minuit, avant cette orgie de froid, nous avons eu une aurore boréale merveilleuse. Jamais la voûte céleste n'a été illuminée d'une façon si splendide. L'horizon est tout en flammes du côté du nord et ces lumières montent jusqu'au zénith! Il ne fait pas de vent et cependant je vois trembler les flammes comme si un ouragan terrible soufflait là-haut!

3 *heures du soir*. — Le feu d'artifice finit par un bouquet. Joe a harponné un phoque de la grande espèce. Le malheureux s'était peut-être égaré sur un glaçon à regarder l'aurore! En avant ma dernière pipe! Il faut bien célébrer convenablement cette fête de la nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Retour du soleil.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

27 *janvier*. — Nous avons perdu notre dernier chien. Le pauvre animal, en revenant de la chasse, est tombé sur le flanc, et quelques instants après il expirait.

29 *janvier*. — Tobie, le fils de Hans, souffre beaucoup de l'estomac. Il ne peut plus manger de pemmican. Il n'y a que le biscuit qu'il puisse supporter. Que faire ? Nous n'avons point de médicaments !

Je commence à avoir *faim* de livres. Je donnerais une aune d'entrailles gelées à celui qui me donnerait quelques pages imprimées ! De vieux journaux, un bouquin quelconque me rappelleraient la patrie. Mais depuis que nous sommes sur la glace, je n'ai pas eu une seule occasion de voir des lettres moulées ! Si nous avions apporté un livre de prières, une bible, je l'aurais apprise par cœur ! cela m'aurait fait passer un peu moins tristement les nuits qui sont encore terriblement longues.

30 *janvier*. — Du froid ! toujours du froid et de la faim ! J'ai bien expliqué à Joe et à Hannah que, si je venais à mourir, ils devaient cacher mon livre dans leur poitrine ; si l'un des deux échappe, il le portera à mes parents. Je vais tâcher d'écrire plus lisiblement.

31 *janvier*. — Le brouillard est toujours aussi épais. Un baleinier passerait à cent encablures de nous qu'il ne nous verrait certainement pas. Il n'apercevrait point le banc de glaces. Il pourrait se briser sur la banquise.

Le pauvre petit Tobie est bien bas.

1er *février*. — Il fait un vent terrible. La tempête vient du nord-ouest. Les Allemands sont d'une tristesse mortelle.

Jamais nous n'avons eu plus besoin d'être unis, car peut-être une catastrophe est-elle bien proche.

Cette fois, les fissures ne sont point limitées à la nouvelle glace de cet hiver ; on peut les suivre se dirigeant vers les parties les plus épaisses du radeau.

Voilà d'énormes blocs qui se détachent de la banquise ; d'énormes montagnes qui étaient soudées à notre île s'en séparent. Elles flottent cependant de conserve avec nous. Si un coup de vent les poussait de notre côté, nous serions écrasés.

Hannah et Joe sont tranquillement assis à la lueur de la lampe ; ils jouent aux dames. J'ai tracé leur damier avec mon crayon sur un morceau de toile à voile, et leurs dames sont de vieux boutons de culotte ! Ils jouent ! peut-être est-ce la dernière fois.

La partie est finie. Joe embrasse sa femme et la petite Puney ; qui sait si on le reverra ? Être dehors au milieu d'une pareille tempête ! Mais il faut bien chercher des phoques ! Puney avait faim tout à l'heure ; je l'ai vue qui cherchait à cacher ses larmes. Elle s'est détournée de mon côté pour que Joe ne la vît pas sangloter de douleur.

Il faut préparer le bateau pour que l'on puisse le mettre à l'eau en un clin d'œil. J'ai sauvé la quille de l'autre ; on pourra donc lui mettre une fausse quille qui le protégera. Mais le moyen de travailler par un froid pareil avec des outils si mauvais ?

L'autre jour, je suis entré dans la hutte de Hans, et la vue de la misère des enfants m'a presque fait évanouir ! Augustina n'a que douze ans, mais elle sera bientôt aussi grande que sa mère. C'est une belle fille dans toute sa force de croissance, mais qui est pâle, affaiblie ; on la dirait devenue poitrinaire. Elle grignotait d'un air désespéré quelques débris dont on avait tiré l'huile pour la lampe. Tobie avait la tête sur sa sœur ; enveloppé dans une peau, il ne faisait aucun mouvement. La petite Julie criait de faim. Quant à Bébé, il était enveloppé dans le capuchon de sa mère, comme un jeune kangourou dans la poche que la nature a disposée pour lui servir d'asile.

La tempête continue à briser la glace. Le vent la coupe mieux qu'on ne ferait avec un couteau, mais le froid est tel qu'aussitôt que deux glaçons se rencontrent, ils se rivent l'un à l'autre. Il suffit de l'eau dont la vague les a couverts pour faire la soudure. Si l'Océan n'avait ainsi guéri les blessures qu'il a faites à notre île, il y a longtemps qu'elle aurait disparu ! Mais la géographie du glaçon change chaque jour ! Que dis-je ? d'heure en heure !

3 *février*. — Pendant la nuit, nous avons été ensevelis sous la neige. Il a fallu nous tracer une route pour ne pas étouffer, pour retrouver l'air, le soleil.

Le thermomètre de M. Meyer ne marque plus que 15° au-dessous de zéro.

Le soir. — Le ciel se mariant avec la glace, voilà ce qu'est notre horizon. C'est un spectacle effrayant, terrifiant, ahurissant, mais je ne peux m'empêcher de l'admirer ! Que diraient-ils, s'ils étaient transportés sur notre glaçon, ceux qui se sont écriés aux pieds du Vésuve : *Voir Naples et puis mourir ?*

Quand le soleil les éclaire, nos montagnes de glace décomposent et distillent sa lumière ; elles ne reçoivent que des rayons et elles nous donnent l'arc-en-ciel ; elles prodiguent dans tous les sens les plus riches couleurs de l'iris. Il n'y a pas de teinte éthérée du prisme qui ne scintille à nos regards ! Ces rubis gigantesques, ces colonnes de saphir, ces crêtes d'émeraude nous enthousiasment, nous, pauvres morts de faim ; ils ressuscitent nos squelettes ambulants. Ces merveilles de lumière féerique nous font oublier les lames qui rongent notre glaçon, l'Océan qui guette sa proie comme Joe et Hans attendent les phoques un harpon à la main ! Ne serons-nous pas, nous autres aussi, livrés, anéantis au moment où, sortant de nos glaces, nous atteindrons les régions du salut ? Ce tableau splendide n'est-il pas la préface de notre dernier jour ?

Quelle variété infinie dans l'histoire des glaces flottantes que j'embrasse d'un seul coup d'œil ! Peut-être avons-nous sous les yeux des représentants de tous les glaciers du Groenland ! Combien d'années sont-ils restés échoués sur le rivage, près de la falaise où ils sont nés, avant qu'une haute marée extraordinaire les ait soulevés et lancés au large ? Que de fois ils ont échoué de nouveau ! Que de couches de glace océanique sur-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montent le noyau primitif d'eau douce! Ces blocs isolés n'ont-ils pas été repris par la banquise se soulevant brusquement? Peut-être sont-ils le résultat de l'éboulement d'une masse énorme s'ébranlant après un terrible abordage.

On dirait que la main d'un architecte intelligent a voulu imiter les Montagnes Rocheuses! Voilà une cathédrale gothique qui ressemble à la vieille église de Boston! N'est-ce pas là-bas une portion du portique du Capitole? On dirait à côté une fraction de la Maison-Blanche.

Les nuages ont des formes moins arrêtées et surtout moins anguleuses, mais leur aspect n'est pas plus riche en changements à vue. Nous flottons au milieu des plus splendides paysages du monde, du véritable caléidoscope de la nature. Mais nous sommes à la veille d'expirer de misère. Joe et Hans ont vu des fissures, mais nulle part de phoque! Pas le moindre verre de sang à boire!



Joe en sentinelle devant un trou de phoques. — Gravure extraite de l'édition anglaise.

5 *février*, *au soir*. — Décidément les phoques deviennent plus abondants. Joe n'en a apporté qu'un seul; il en a touché deux autres.

6 *février*. — Si cela continue, je deviendrai chasseur de phoques. J'ai aidé à porter le kyak de Hans et je n'ai point perdu un mouvement de la scène à laquelle j'ai assisté pendant qu'il faisait jour.

Le phoque, un jeune adolescent, avait commencé par mettre le nez à son trou, j'allais dire à sa fenêtre. Puis ébloui sans doute par le soleil, il a allongé la tête. Comme nous nous sommes bien gardés de bouger, aucun bruit alarmant ne l'a tiré de son extase. Il est sorti de l'eau très-lentement, et en vrai sybarite il s'est étalé sur la glace pour jouir du soleil.

Joe n'a pas craint de troubler cette volupté en lui envoyant une balle dans la tête. Comme le pauvre animal ne bougeait plus, il a confié à Hans le soin de ramasser le cadavre. Hans s'en est acquitté avec adresse, et non sans quelque danger, il faut le dire à sa louange, car la glace était si mince qu'elle n'aurait pu porter le poids d'un homme. Le kyak, quoique reposant sur une beaucoup plus grande surface que des pieds humains, n'entra pas une seule fois dans l'eau. Hans, se balançant de tout son corps, prenait son point d'appui sur sa rame qu'il appuyait avec force sur la glace. A chaque coup la glace craquait, mais à chaque coup il avançait d'une demi-encablure. Il lui fallut plus de cinq minutes de travail pour faire un chemin de soixante à soixante-dix mètres.

J'avais toujours peur que le phoque ne fût qu'engourdi, qu'il ne disparût au moment où Hans allait mettre la main dessus. Mais Joe me rassurait en disant qu'il est sûr de ses coups, et que cela du reste porte malheur « de tirer sur un phoque qui est déjà mort. » Voilà une superstition qui convient à de bons chasseurs pour lesquels la poudre est rare. Mais pendant les longues nuits de l'hiver, elle a bien pu nous coûter quelques phoques qu'on aurait eu très-probablement beaucoup d'avantage à tuer *une seconde fois*.

7 *heures du soir*. — La petite Puney, qui ne crie plus, s'amuse avec un couteau à percer un trou dans la neige qui nous abrite. C'est la première fois que je vois l'enfant se livrer à ce passe-temps! Est-ce que par hasard notre neige commencerait à s'amollir? N'oublions pas que c'est ainsi que finira notre croisière. Un orage venant du sud mettra en lambeaux, brusquement peut-être, notre banquise! Que cette pensée ne nous quitte pas! Peut-être les blocs qui aujourd'hui nous abritent contre la brise séront-ils précisément ceux qui viendront bientôt faire chavirer notre barque. Si nous échappons à ce cataclysme qui chaque jour s'approche, où irons-nous? Que deviendrons-nous sans boussole, sans autre guide que ma faible expérience, dont les hommes ne voudront peut-être point suivre les avis?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

7 *février*. — Nous avons découvert une manière assez ingénieuse de conserver notre sang de phoque : c'est de le faire geler sur la glace.

Le jour commence à huit heures et dure jusqu'à quatre heures.

Voici un nouveau gibier, le narval. Ce grand et beau poisson nage toujours en troupe : aussi faut-il espérer que nous pourrons prochainement le faire figurer dans notre ordinaire, quoiqu'il soit difficile à prendre.

Hans et Joe en ont touché chacun un. Mais les deux animaux semblent s'être donné le mot pour couler bas l'un et l'autre avant qu'on ait pu les joindre.

8 *février*. — Nous voyons un grand nombre de narvals faciles à reconnaître à leur épée d'ivoire. — Le froid redouble, 37 degrés.

Depuis que le soleil est revenu, j'ai établi par semaine un jour de nettoyage. Toute l'eau vaporisée par notre cuisine ou produite par nos poumons va se condenser sur la tapisserie de notre hutte. Il se forme au plafond comme des stalactites qui quelquefois se détachent et, tombant sur nos figures, nous réveillent de la façon la plus désagréable Nous grattons toute la surface de nos toiles, et ces glaçons incommodes se précipitent sur le tapis, qui n'est autre qu'un vieux



Nous avons allumé un fanal de lard (voy. p. 179).

morceau de toile à voile recouvrant notre plancher de glace. Quant à ce tapis, je le fais secouer maintenant tous les jours. Il est constellé de taches de graisse, de sang, de débris de toute nature. — Je me demande comment nous pouvons faire pour vivre dans un milieu pareil.

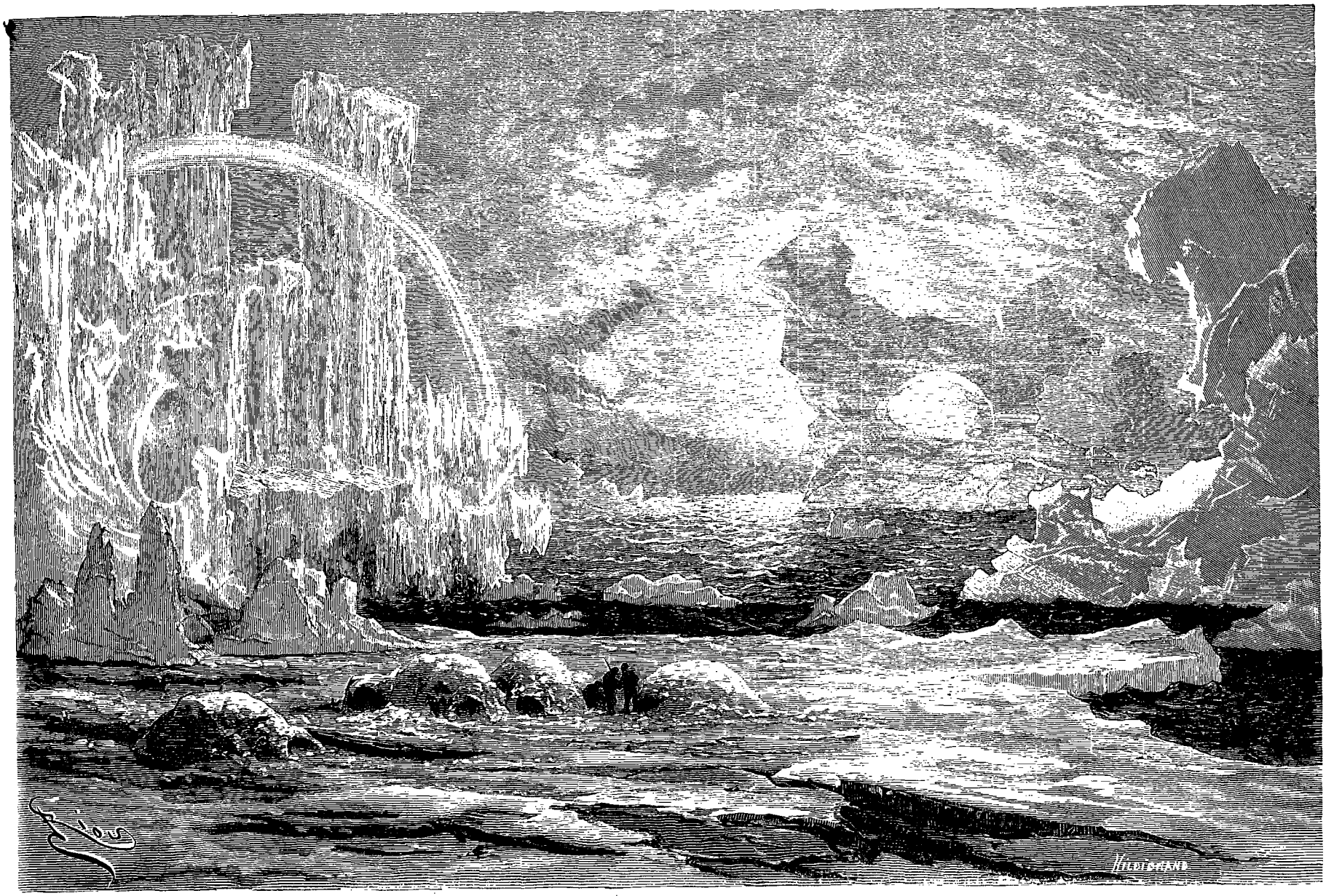
4 *heures du soir*. — Les hommes sont découragés. Ils disent que les narvals épouvantent les phoques.

9 *février*. — Je viens de déjeuner avec un merveilleux morceau de peau de phoque, et je n'ai pas dédaigné, comme je le faisais si longtemps, de boire le bouillon, qui ressemble à une délicieuse eau de vaisselle Joe, Hannah et la petite Puney ont mangé de bon appétit. Nous sommes tout joyeux de voir que nous ne retournons point vers le nord.

5 *heures* 30. — Le vent devient plus modéré. Joe a découvert un trou d'eau dans le voisinage de nos habitations. Il était plein de narvals. Chacun dit en avoir touché un.... mais, comme les autres, ces narvals ont fait le plongeon, et bonsoir....

10 *février*. — J'étais occupé à faire ma toilette du matin en me peignant avec le méchant peigne d'Hannah, lorsque j'entends crier : « Mon kyak! mon kyak!... » C'est la voix de Joe.... Nous courons, pensant qu'il a enfin attrapé un narval. Pas du tout, c'est deux phoques d'un seul coup.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nous flottions au milieu d'un admirable paysage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

11 *février.* — Je suis sûr que je me ferais honte si je pouvais me regarder dans un bout de miroir. Mais hélas ! qui sait si les eaux du détroit de Davis ne vont pas bientôt nous laver tous d'une façon définitive.

Tous les hommes ont eu le bout du nez gelé. Cela ne m'étonne pas puisque Hans, qui doit être un *dur-à-cuire*, a perdu toute la peau de son visage.

12 *février.* — C'est un véritable ouragan qui s'est déchaîné cette nuit. Ce matin le vent a baissé notablement, mais il souffle encore en tempête.

Nous sommes complétement enfouis sous notre neige, gelés, désespérés. Joe a essayé de sortir, mais il a été obligé d'y renoncer. A mesure que les jours grandissent, le manque d'air et de place se fait plus douloureusement sentir. On n'est plus à moitié engourdi comme au milieu de l'hiver.

Si jamais homme a éprouvé sur terre les tourments de ce que le Dante appelle si poétiquement et avec tant de vérité *l'enfer de glaces*, je crois que c'est moi; je n'ai pas sur la banquise un seul compatriote, tous mes compagnons sont étrangers. Personne ne peut me donner un conseil. Quelle lourde responsabilité avec une bande d'hommes indisciplinés ! Je ne peux les faire obéir que quand cela leur plaît, ni les obliger à ne pas détruire tout ce qu'il leur est possible d'atteindre.

Je répare de mon mieux mes vêtements cirés, car je veux aller à mon tour à la chasse, mais il me faut une carabine. Je finis par m'apercevoir qu'un des hommes a pris celle du capitaine Hall. Il est si maladroit qu'il l'a brisée, sans avoir jamais cherché à en faire usage. Je trouverais cependant moyen de l'utiliser; je l'arrangerais, — mais il refuse de me la donner et les autres le soutiennent.

13 *février.* — Ce matin, avant que le vent se déchaînât, j'ai fait ma provision de beaux morceaux bien propres de glace d'eau de mer et de glace d'eau douce. La glace d'eau douce est pour la boisson et la glace d'eau de mer est pour la soupe. Nous avançons vers le sud.

14 *février. Midi.* — Un rayon de soleil passe à travers notre petit carreau de glace. C'est la première fois que cela arrive. Il y a aujourd'hui quatre mois que nous sommes sur la banquise !

Ce rayon de soleil me fait un plaisir inouï. Mais en même temps il me montre à nu notre misérable, notre déplorable position ! Tout est si laid, si sale dans notre tanière ! Cependant la fièvre du printemps saisit les hommes. Ils font un nettoyage général. Je ne sais comment ils ont pu s'y prendre pour tirer de nos trous cette charretée de débris et d'ordures !

La petite Puney semble transfigurée par ce rayon de soleil. Elle me regarde avec attention, puis elle me dit gravement : « Mais on voit tous vos os ! » Jamais vérité plus vraie n'est sortie de la bouche d'un enfant !

4 *heures du soir.* — La neige recommence à tomber; les Esquimaux sortent. Ils apportent un phoque. Les renards reparaissent. Il y a longtemps que nous n'avions vu la queue d'un.

15 *février.* — Neige et vent, vent et neige, voilà l'ordre du jour. J'avais résolu que je sortirais en chasse avec les Esquimaux vers le milieu de février, et je me suis tenu parole malgré la neige, mais je me suis fait geler jusqu'à la moelle..., en admettant qu'il y ait encore de la moelle dans mes os.

16 *février.* — Hier, je n'ai mangé ni biscuit ni pemmican. Chaque fois que nous avons du phoque je tâche de faire des économies, mais je ne peux résister au plaisir de donner à cette gentille petite Puney un peu de nos pauvres provisions.

J'ai fini mon ouvrage domestique à dix heures du matin et je pars avec ma carabine (c'est-à-dire avec celle que l'on a bien voulu me prêter).

Au nord-ouest, à environ deux milles de distance, je vois de l'eau. Je me dirige de ce côté. C'est une bien bonne place pour chasser. Il n'y manque que du gibier. J'y fais une pose de deux heures sans trop souffrir du froid; cette bonne Hannah m'avait aidé à boucher tant bien que mal les trous de mon pourpoint; mais quand le vent se lève, j'ai si froid que je déserte. J'ai eu le plaisir de voir deux narvals à distance.

17 *février.* — Joe a tué un dovekie, et un des hommes en a tué deux; ces petits oiseaux aux pieds palmés ne pèsent que quatre onces. Ils ont un cri plaintif, quand ils piétinent dans l'eau provenant de la fonte des neiges. Ils ont l'air si malheureux, quand on les compare à la mouette et à l'albatros, que l'on serait tenté de les épargner si l'on pouvait faire du sentiment dans la position où nous nous trouvons.

18 *février.* — Je viens de me servir mon plat de pemmican. En l'avalant, mes lèvres touchent quelque matière étrangère : c'est un morceau de tripes.

Cette pauvre Hannah avait fait cuire des tripes pour déjeuner, et elle a négligé de nettoyer la casserole. Je dois lui savoir gré de cette omission, car ne vous imaginez pas qu'on la passe à l'eau; nous n'avons pas sur toute la banquise un seul lavoir de vaisselle. C'est avec nos doigts que nous récurons nos ustensiles. Les vrais Esquimaux sont plus attentifs à tenir leurs ustensiles propres; ils les nettoient avec la langue.

19 *février.* — La côte est en vue à l'ouest.

Il n'y a pas à en douter, nous la voyons, à une distance qui ne dépasse pas trente-huit ou quarante milles. J'ai assez couru ces mers pendant douze ans; je ne me trompe point, nous avons sous les yeux le cap Seward. Quel malheur que la glace ne soit pas plus solide !

Joe aujourd'hui n'a vu qu'un phoque, mais il ne l'a pas manqué. Le voilà dépouillé et partagé en huit parts. Les hommes s'en sont emparés d'autorité.

L'action du soleil commence à se faire sentir.

20 *février.* — Hans a tué onze dovekies. On travaille à la réparation du bateau, qui ne tardera pas à être prêt; nous pourrons embarquer si un changement se produit et dire adieu à nos huttes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

21 *février*. — Pour la première fois depuis que nous sommes sur la glace, le thermomètre dépasse le point de fusion de la glace; il marque trois degrés le soir. Mais nous n'avons plus que deux sacs de biscuit et trois caisses de pemmican. Le gibier continue à se cacher; c'est à en devenir fou! Allons-nous mourir de faim après avoir fait tant de chemin? Dieu ne complétera-t-il point son miracle?

22 *février*. — Notre situation est désespérée, la glace est maintenant dans un état affreux; les hommes sont effrayés. Ils sentent que la mort approche et ils n'osent regarder le danger en face.

Leur faiblesse est excessive; en voici la preuve : aujourd'hui j'ai tué un phoque, à environ un quart de mille de nos huttes; mais il était dans l'eau, hors de ma portée; je montai sur une éminence et je criai de toutes mes forces : « Le kyak! le kyak! » Comme ma voix est encore forte, les hommes m'entendirent et ils s'empressèrent de m'obéir. Mais un kyak qui est si léger était trop lourd pour un d'eux; ils se mirent à trois pour me l'apporter, et, quand ils arrivèrent, ils étaient harassés de fatigue. Un peu auparavant, je les ai aperçus qui essayaient de remuer la chaloupe, peut-être pour se rendre compte de ce qu'ils pouvaient tenter. Ils étaient trois ou quatre; à peine s'ils purent la faire bouger, et cependant le bateau était vide.

Le soir. — Aujourd'hui, dans tous les États-Unis, il y a des revues, des bals, des banquets, des feux d'artifice pour célébrer la fête de Washington. Nous devrions au moins hisser le pavillon pour nous joindre de notre mieux à la cérémonie, car, maintenant, il n'y a pas de banquet à faire. Mais pourquoi hisser un pavillon qui n'a aucune valeur pour les étrangers qui sont avec moi? Puis, est-ce qu'ils savent ce qu'est Washington? Qu'est-ce que la naissance de Washington peut leur faire?

27 *février*. — Le vent est terrible, cependant je suis sorti avec les indigènes. Il faut que les hommes voient que je ne recule devant aucune souffrance pour améliorer leur triste ordinaire. C'est une malédiction. nous n'avons rencontré ni phoques, ni narvals, ni dovekies.

28 *février*. — En nous réveillant, une surprise nous attend. Un ours a passé près de notre cabane. Nous regardons avec désespoir le côté où il a disparu. Heureusement nous avons pour nous consoler trente-sept dovekies. Jamais on n'a fait de chasse pareille; nous en donnons un à chaque enfant. Nous autres, nous en prenons deux par tête. Je n'ai pas besoin de dire que nous n'en laissons que les plumes. C'est un repas d'extra et nous ne prenons pas de pain; nous mangeons notre chasse en sauvages.

1er *mars*. — Mars commence comme un mois d'hiver et par un remords. Si nous n'avions pas été si gloutons hier, nous aurions encore quelques oiseaux à nous mettre sous la dent ce matin; mais hélas! notre seule ressource est de boire l'eau qui a servi à les bouillir. C'est un bouillon un peu maigre.... Joe, Hans, moi et deux des hommes nous partons en chasse, nous avons une bonne chance. Nous tuons en tout soixante-six dovekies. Nous allons encore nous refaire. Nous économiserons une ration de biscuit et de pemmican. Mais la chair de ces oiseaux n'a pas la même qualité que celle du phoque.

2 *mars*. — Jour de grande victoire : Joe a tué un monstrueux oûgiouk, un phoque barbu de la plus grande espèce. Tout le monde a été occupé à le traîner jusqu'aux huttes. Je ne chercherai pas à décrire le sentiment qui nous anime. Il faut avoir été sur le point de mourir de faim pour le comprendre.

Hannah n'avait plus que deux morceaux de lard, à peine assez pour entretenir la lampe pendant deux jours. Hans n'en avait plus que pour un jour. Les hommes avaient usé toute leur part.

Ce gigantesque oûgiouk, tué si bien à propos, est le seul que nous ayons vu dans la journée du 2 mars. Peut-être est-ce le premier qui se soit montré. Je crois qu'il doit peser six à sept cents livres. Nous en tirerons de cent vingt à cent cinquante litres d'huile.

On a bien tué quelques dovekies, mais on les regarde à peine. Un seul oûgiouk pèse à lui tout seul plus que trois ou quatre mille de ces misérables oiseaux.

3 *mars*. — Maintenant nous ne mangeons plus de pain ni de pemmican; la chair d'oûgiouk est notre seule nourriture.

Nous réservons notre biscuit et notre pemmican, la « nourriture civilisée », comme nous commençons à l'appeler, pour les jours où il pleuvra et où nous serons fatigués de vivre à la sauvage.

Les hommes, après un si long carême, ne peuvent modérer leur appétit. Je me garde bien de les mettre à la ration. Je suis heureux de voir qu'ils reprennent des forces. On peut dire que l'on mange et que l'on fait la cuisine nuit et jour. Nous avons imaginé de faire des cervelas d'oûgiouk; nous employons la peau de ses intestins comme enveloppe et nous bourrons cette peau avec de la graisse et de la viande bouillie. Nous servons ces cervelas à déjeuner; il nous manque, il est vrai, de l'ail.

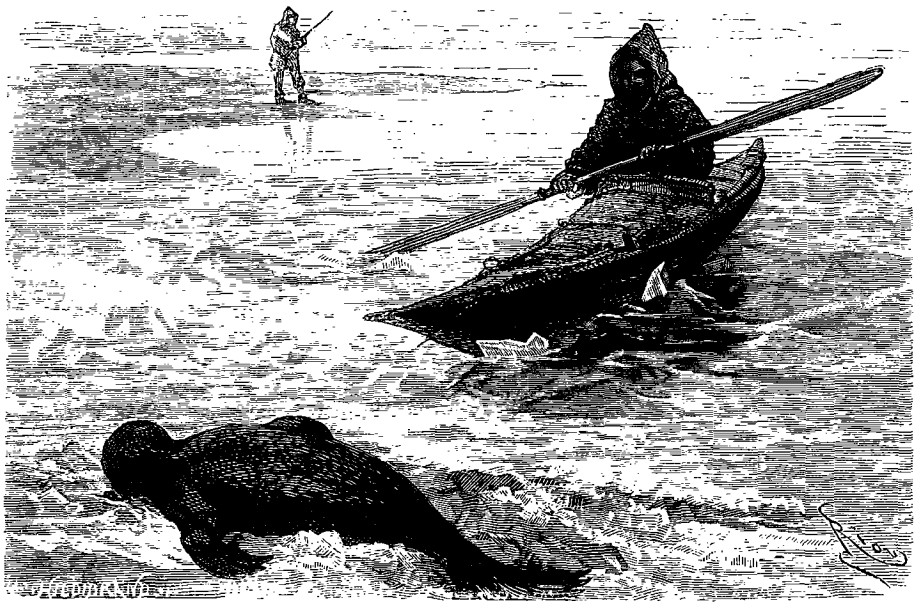
Notre oûgiouk était une femelle, et nous avons mangé avec beaucoup d'appétit ses mamelles. Elles étaient délicieuses, quoiqu'elles ne fussent point encore distendues et gonflées comme lorsque les phoques commencent à allaiter leurs petits.

J'ai oublié de dire que l'animal mesurait sept pieds neuf pouces de la tête à la queue. En ajoutant la nageoire de derrière, qui n'est pas elle-même à dédaigner et que les gourmets d'Amérique apprécieraient s'ils pouvaient la manger fraîche, on arrive à la longueur totale de neuf pieds.

Nos huttes ressemblent maintenant à un abattoir; on ne voit partout que de la viande, du sang, des entrailles. Nos mains et nos figures sont toutes rouges; quelqu'un qui nous rencontrerait nous prendrait pour une tribu d'animaux carnassiers occupés à dévorer notre proie. Ils ne se tromperaient guère.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

5 *mars*. — Je connais beaucoup de personnes qui croient se rendre agréables au ciel en criant contre l'usage du tabac. Dieu veuille que jamais elles ne soient obligées de vivre comme nous! Hélas! elles se rendraient trop bien compte du plaisir que procure une malheureuse pipe. Il y a longtemps que j'ai épuisé ce qui se trouvait dans ma blague lorsque nous avons quitté le *Polaris*. Mais les hommes ont été mieux



Hans amenant un phoque.

avisés. Ils ont ramassé tous les paquets qu'on avait lancés sur la glace et accaparé des provisions qui sont encore abondantes.

Leurs grandes pipes de porcelaine n'ont pas chômé un seul jour. Hier ils ont fumé du matin jusqu'au soir.

Aucun d'eux n'a eu l'humanité de m'offrir l'aumône d'une pipe.

Joe, qui n'a que de pauvres provisions, est meilleur



J'étais occupé à faire ma toilette (voy. p. 184).

camarade. Il a si peu de tabac que je n'ose lui en demander; il vient de lui-même, en l'honneur de feu l'oûgiouk, de me régaler en m'offrant deux pipes.

Soir. — Je ne peux résister à la lassitude intellectuelle; le dégoût s'empare de moi au moment peut-être où va venir la délivrance. Mais la vie est-elle digne des combats que nous allons livrer contre les

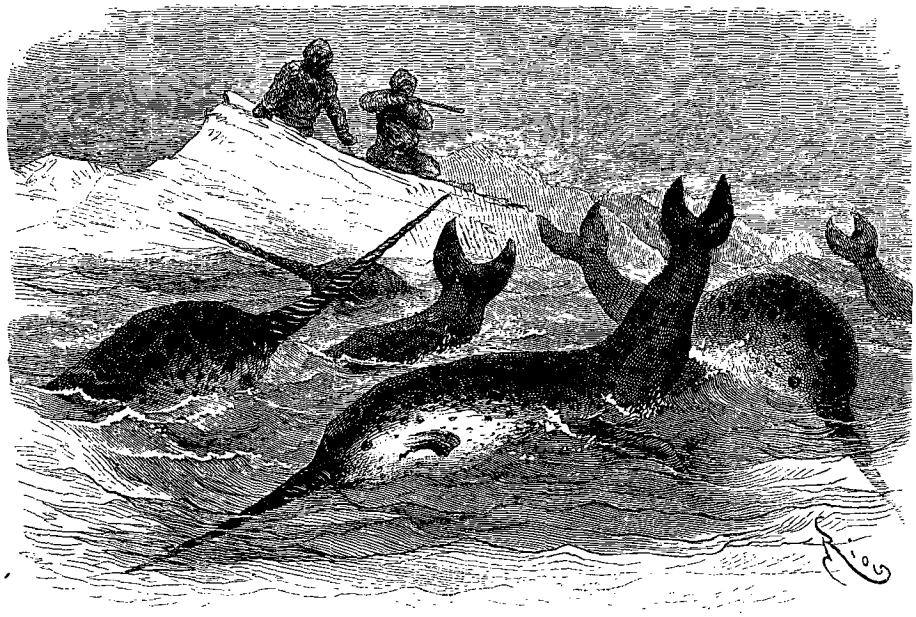
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éléments afin de prolonger notre existence? Le vent, le froid, la neige, tout est contre nous.

Pourquoi lutter avec tant d'ardeur? ne vaudrait-il pas mieux, par un coup hardi, finir tant de misères?

Mais Dieu n'a-t-il pas condamné le suicide comme un crime?

Et la patrie! et ceux qui nous attendent au foyer domestique! Allons, courage! désespérer c'est être

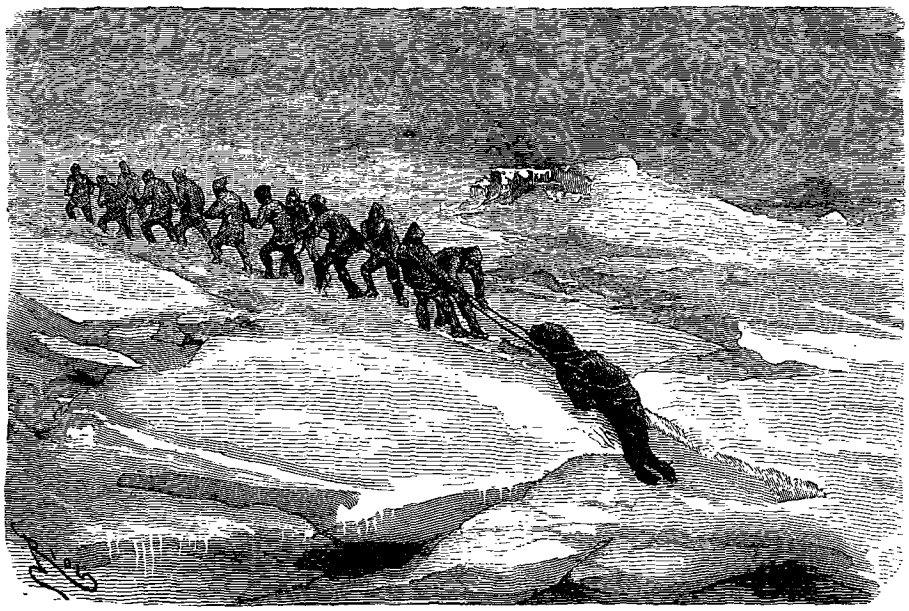


Les narvals.

lâche! S'il faut succomber, nous saurons au moins mourir bravement!

6 *mars*. — Cette tempête a été la plus violente que nous ayons éprouvée depuis que nous sommes sur la glace. De nouveau, nous sommes complétement enfouis sous la neige.

7 *mars*. — A force de creuser et de déblayer l'entrée de nos huttes, nous arrivons à voir le soleil. Après



Hans a tué un monstrueux oûgiouk (voy. p. 187).

avoir été enterré vivant on ne se lasse jamais de regarder le ciel et les nuages.

Pendant toute cette tempête, la glace craquait et se disloquait. On entendait des bruits semblables à un lointain tonnerre. Ces sons terribles sont le présage du prochain démembrement de la banquise. La nuit dernière j'ai même reçu plusieurs chocs. Je crois qu'ils proviennent de ce que nous avons submergé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des morceaux de glaces flottantes, qui viennent brusquement frapper notre sous-sol ; elles glissent en grinçant jusqu'à ce qu'elles arrivent à un trou par lequel elles s'élancent avec une violence proportionnelle à leur masse. Un morceau de glace submergé se relève avec une force égale à la dixième partie de son poids, qui peut être immense.

Les fractures les plus à craindre sont celles que produit la collision de deux banquises se rencontrant avec des vitesses et des masses suffisantes pour broyer un navire. Comme il gèle toujours, ces blessures se cicatrisent le plus souvent; mais il peut arriver que le centre de gravité d'un glaçon se déplace par suite d'une amputation, et que tel monticule qui était à grande distance de la mer, se trouve en un instant submergé. Si une pareille catastrophe arrivait, nous serions noyés dans nos trous. Notre vie serait éteinte en même temps que nos lampes! Cette pensée me fait dresser les cheveux sur la tête.

Ces bruits terribles m'ont tiré plus d'une fois de mon sommeil. Plusieurs fois j'ai cru que la catastrophe était arrivée, que notre glace se brisait en fragments, en atomes!

Non, je ne peux essayer de décrire le cri de la glace qui se déchire. Jamais deux mugissements qui se ressemblent! Jamais deux explosions pareilles! Tantôt on croirait entendre les beuglements d'un taureau gigantesque, les mugissements d'un éléphant en colère ; tantôt c'est comme une voix argentine qui frappe l'oreille. On dirait alors un chant humain, un hymne sorti du gosier des anges!

Joe et Hans ont pu sortir pour trouver de l'eau, mais tout ce qu'ils ont pu faire a été de tuer deux dovekies!

9 *mars*. — Quand nous avons pris l'oûgiouk, je me suis rappelé que son foie comme celui de l'ours blanc est un poison véritable, surtout chez l'animal adulte. Ainsi j'ai prévenu les hommes de n'y pas toucher. Mais nos matelots, qui savent combien le foie du phoque commun est un manger délicat, ont cru que j'avais envie de le confisquer pour mon usage personnel.

Ils se sont donc emparés de ce précieux morceau. Enchantés du tour qu'ils nous jouaient en nous privant d'un mets aussi rare, ils s'en sont régalés pendant les dernières tempêtes.

J'étais dans la hutte hier, lorsque je vois entrer l'un d'eux, qui avait une mine affreuse, et il faut que l'on soit bien malade pour qu'il y paraisse sous la crasse accumulée pendant cinq mois, car personne n'a eu l'idée de se laver une seule fois depuis que nous sommes sur le glaçon.

En y regardant d'un peu plus près, je vois que le malheureux a la figure toute criblée de taches blanches.

« Que voulez-vous, me dit-il, c'est le foie de l'oûgiouk qui fait le diable dans mon corps! »

Je m'aperçois alors du larcin. Au lieu de faire de la bonne huile on avait empoisonné l'équipage.

Tous les hommes qui en ont mangé ont été malades d'une façon plus ou moins grave. Ils ont perdu la peau de leur figure, de leurs mains et de leur poitrine. S'ils recommençaient, ils feraient peau neuve, ce qui n'est point agréable par un froid pareil.

11 *mars*. — La nuit dernière nous avons éprouvé une anxiété terrible.

La glace s'est rompue, mais la fissure s'est arrêtée à vingt mètres de nos huttes. Notre maison de neige est maintenant à quelques pas de l'abîme. La dislocation de ce reste de banquise peut nous en chasser d'un instant à l'autre. Pendant que les autres essayent de dormir au son de cette musique horrible, de ces raclements furieux, nous restons Joe et moi en vedette, veillant à la sûreté de tous.

12 *mars*. — Encore vingt-quatre heures de soins, de veille, d'anxiété et de péril extraordinaires. La tempête a été terrible.

Notre petit glaçon se rétrécit d'instant en instant. Je viens de le mesurer; il n'a pas plus de cent vingt pas dans sa plus grande longueur, et cent pas dans sa moindre largeur!

Les montagnes se précipitent sur nous avec une furie inconcevable.

Nous autres aussi nous sommes lancés avec une violence prodigieuse. C'est la glace qui écrase et brise la glace, et par ces chocs effrayants accélère le moment de la débâcle. Les banquises seraient trop longues à fondre si le glaçon n'était l'ennemi du glaçon, le pire après le soleil.

Heureusement notre bateau est sain et sauf.

Joe a tué deux phoques aujourd'hui pour sa part; Hans un et moi un.

13 *mars*. — Il souffle encore un vent violent du sud-ouest. Le temps est beaucoup plus chaud. Je pense que l'hiver est fini.

M. Meyer a pris une observation hier; il trouve 64° 32′, ce qui nous place directement à l'est du golfe de Cumberland.

Maintenant notre glace, réduite à de faibles proportions, dérive tranquillement et nous nous sentons plus tranquilles. Nous sommes entourés de vieilles connaissances avec lesquelles nous devons être familiarisés. Ce sont les glaces qui ont dérivé avec nous tout l'hiver.

14 *mars*. — Hier et la nuit dernière, le vent soufflait du nord et l'on pouvait croire que les morceaux de la banquise allaient se souder; mais il n'en était rien, parce que le vent a tourné au sud-ouest et nos glaçons fondent comme du sucre.

A chaque instant, notre île diminue. Nous n'avons pas besoin maintenant de quitter le seuil de nos huttes pour tirer les phoques; notre domaine est tellement réduit que nous ne pouvons pas faire plus de vingt pas sans tomber à la mer.

Un peu après le lever du soleil, j'ai surpris un oûgiouk. Joe n'était pas là; mais je suis juste assez bon chasseur de phoques pour me défier de mes forces et ne point avoir confiance en moi pour un coup diffi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cile. Au lieu de hasarder un coup douteux avec ma mauvaise carabine, je criai à Joe de venir avec son springfield. Mais pendant que Joe arrivait à pas de loup, il fallait occuper le tapis et empêcher mon oûgiouk de disparaître dans les profondeurs de l'Océan.

Je me mis à siffler, et quoique beaucoup d'écrivains soutiennent le contraire, je garantis que l'animal, charmé de ce son, ne bougea pas. Il attendit paisiblement que Joe, qui était arrivé à distance, lui fît passer son ravissement d'une manière un peu brusque en lui logeant une balle dans l'oreille.

J'affirme que les phoques aiment la musique, et qu'ils restent volontiers sans bouger pour entendre une voix ou un son qui leur plaît. Je ne connais pas d'animaux si doux, si incontestablement doués d'une grande intelligence, et je suis sûr qu'on arriverait à les dresser d'une façon très-curieuse, s'ils n'habitaient un élément où il est par trop difficile de les suivre.

Joe a encore tué deux petits phoques de l'espèce ordinaire; en réalité, il en a tué trois, mais je ne compte pas le troisième qui sombra et sur lequel il nous fut impossible de mettre la main.

Aujourd'hui, j'ai à peine besoin de dire que le thermomètre est monté au-dessus de zéro. Nous ne sommes plus qu'à dix-neuf minutes au-dessus du soixante-quatrième parallèle; nous avons donc dérivé de treize milles en quarante-huit heures.



Je criai de toutes mes forces (voy. p. 187).

16 *mars*. — Pas de chance aujourd'hui. J'ai vu plusieurs narvals; j'ai logé trois balles dans le corps de l'un d'eux, mais il les a emportées. Pour la chasse aux narvals, il n'y a décidément d'utile que le harpon.

17 *mars*. — Enfin aujourd'hui nous avons vu un ours! un véritable ours! Nous avons couru après lui, mais il a disparu. Joe et Hans ont tous deux tiré sur lui sans pouvoir l'atteindre.

Pendant la nuit, plusieurs autres ours ont flâné autour de nos huttes. Leurs traces sont partout autour de nous. Ce sont des animaux qui dans l'eau sont aussi à l'aise que les phoques. J'en ai vu quelquefois nageant au milieu des glaçons, à plus de cent milles de toute terre.

Nous avons dépassé le soixante-quatrième parallèle; notre latitude est de 63° 47′. Nous avons donc dérivé de trente-deux milles en trois jours.

19 *mars*. — La glace recommence sa musique infernale, les montagnes se brisent contre les montagnes, les divers glaçons qui forment ce que les baleiniers appellent énergiquement le *paquet*, cherchent à se grimper sur le dos les uns des autres, comme si cha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

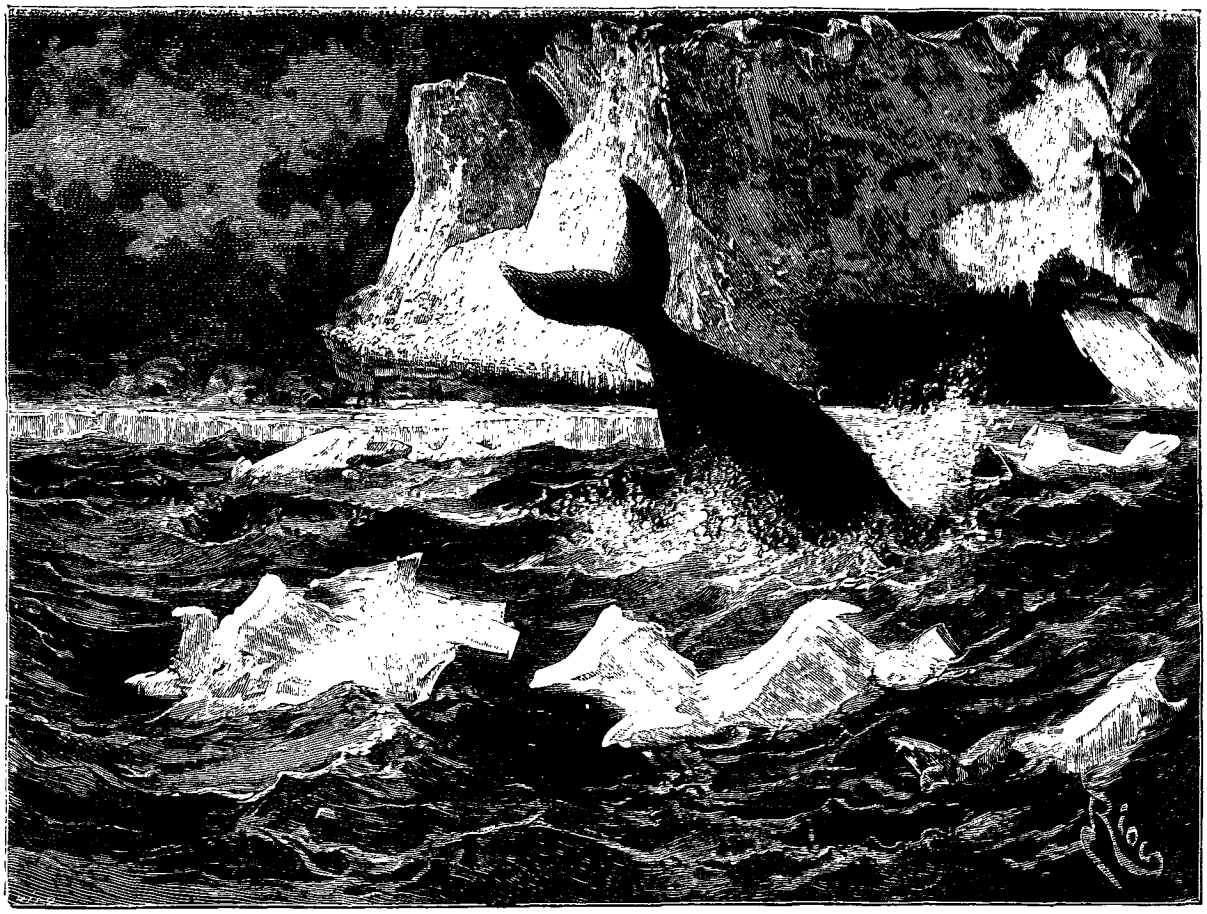
cun y mettait de l'amour-propre et voulait arriver en tête!

20 *mars*. — Les vents de mars n'ont pas été plus chauds que ceux de février. Voilà un autre grain du nord-ouest; quoique la glace s'ouvre constamment, elle se referme presque aussi vite. En peu d'heures elle est assez forte pour porter un homme. Mais comme il suffit d'un coup de mer pour démolir nos huttes, nous sommes constamment sur le qui-vive.

Février et mars auront été aussi désagréables l'un que l'autre. Mais en mars nous avons eu à manger; c'est un avantage immense, car nous avons repris les forces dont nous allons avoir besoin pour livrer la grande bataille.

21 *mars*. — Aujourd'hui commence le printemps, mais le printemps astronomique; quant au temps, il ne mollit guère.

Cependant nous célébrons le passage du soleil à l'équinoxe du printemps en faisant une chasse dont Nemrod eût été jaloux. Nous tuons sept phoques!



Aujourd'hui pour la première fois nous avons vu une baleine.

Nos provisions augmentent rapidement. Quoique notre appétit grandisse d'une façon gigantesque, je ne crains plus de manquer de gibier.

Mais la terre, la terre! on ne voit plus la terre!

26 *mars*. — Nous avons tué neuf grands phoques; cinq ont coulé bas.

Aujourd'hui, pour la première fois, nous avons vu une baleine. Sa vue a été saluée par des hourras; ce n'est pas que nous pensions à la capturer, notre ambition ne va pas jusque-là, mais le grand cétacé est pour nous le plus heureux de tous les présages. Nous sommes certains d'arriver dans les eaux que fréquentent les baleiniers. Nos glaçons sont maintenant poussés par les courants qui sortent de la baie d'Hudson, et qui sont violents, car nous nous trouvons à l'époque des hautes marées; mais la terre continue à rester invisible.

Pour extrait et traduction : W. DE FONVIELLE.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nez à nez.

LE POLARIS.

LE RADEAU DE GLACE,

PAR M. LE LIEUTENANT TYSON [1].

1870-1873. — EXTRAITS D'UNE TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS, PAR RION.

Un homme blessé. — Un ours tué. — Usage cruel. — Le glaçon s'use et s'isole. — On s'embarque. — De glaçon en glaçon.

27 *mars*. — La glace a repris sa route et ne semble pas disposée à se dissoudre.

Frédéric, un des hommes, a eu la maladresse de se faire une entaille dans la cuisse. Elle est profonde, mais non dangereuse ; on l'a bien bandée. La plaie ne tardera pas à se guérir. Puisse cet accident dégoûter les Allemands de vouloir mal à propos changer tous les agrès ! S'ils n'avaient point eu la mauvaise idée de changer l'hameçon en pique, nous aurions certainement harponné plus d'un narval.

28 *mars*. — Enfin nous avons un ours ! Un peu après le coucher du soleil nous entendons du bruit en dehors de la hutte. J'avais retiré mes souliers, ma seule manière de me déshabiller. Joe avait changé de peau et se préparait à dormir. Mais croyant que la glace va se briser, il est bientôt sur pied. A peine a-t-il disparu qu'il revient en criant : « Il y a un ours près de mon kyak ! »

La situation est mauvaise, car mon fusil est près du kyak et celui de Joe dans l'embarcation même. Il n'y a pas moyen de songer à les prendre ! Heureusement Joe et moi nous avons notre pistolet. Je re-

1. Suite et fin. — Voy. p. 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mets mes souliers et nous nous glissons silencieusement vers le nouveau venu. Nous voyons sa seigneurie arctique qui en prend tout à son aise. Elle est occupée philosophiquement à manger des peaux que nous avons mis à sécher pour nous en faire des vêtements. L'ours allait me dévorer mes culottes futures, c'est un crime qui crie vengeance!

Il y avait, éparpillés sur la glace, beaucoup de morceaux de lard, dont le glouton a fait bombance! Joe va donner l'alarme aux hommes; mais sans attendre qu'il revienne, je me risque. L'ours s'est mis à droite, je me glisse à gauche du côté de ma carabine. Mais au moment où je mets la main sur mon arme, je touche maladroitement un fusil des hommes. L'ours entend le bruit et il grogne. Avant qu'il ait retourné la tête, ma carabine est sur lui.

Je lâche la détente, malheureusement le coup manque! J'essaye une seconde, une troisième fois, rien ne part. Je bats en retraite du côté de la hutte, mais l'ours est sur mes talons. Sa griffe va m'atteindre, je disparais dans le passage pour trouver le temps de remettre une autre cartouche et je ressors pour m'embusquer et ajuster à distance bien à mon aise.... L'ours ne s'est point écarté. Je me trouve nez à nez avec mon adversaire. Je suis perdu si je le manque. Le coup va juste au cœur que je vise. En même temps Joe lâche un coup de fusil et un coup de pistolet. L'animal fait à peine un pas avant de tomber raide mort.

Le matin, en l'écorchant, nous constatons que ma balle est entrée par l'épaule gauche, qu'elle a traversé le cœur et qu'elle est sortie du côté droit. Voilà qui n'est pas mal travaillé pour un homme qui tire sans y voir clair! Mais il n'y a rien de tel que le danger pour vous donner une seconde vue!

Cet ours figure avec avantage dans notre garde-manger. L'animal est énorme, la chair délicate ressemble à celle du meilleur porc. Nous sommes charmés de pouvoir varier notre ordinaire. Nous serions maintenant fort heureux du côté alimentaire si nous avions quelque chose à manger avec notre viande, mais le pain est si rare que c'est seulement les jours de fête que nous nous en servons pour *assaisonner* notre fricot.

30 *mars*. — Les vagues sont furieuses et nous ne perdons pas un seul instant de vue notre ours, craignant que la mer ne nous l'enlève!

Jamais je n'ai senti un choc aussi terrible que la nuit dernière. On eût dit qu'on avait frappé la glace avec un marteau-pilon d'un mètre. Notre radeau avait choqué contre une énorme banquise. Heureusement il s'est éloigné du colosse, et s'est remis à naviguer comme s'il n'avait pas éprouvé ce terrible abordage!

6 *heures du soir*. — Nous avons vu ce matin deux phoques barbus flotter sur la glace. Le mâle a échappé, mais nous avons tué la femelle et pris en vie son petit qui n'a pas voulu quitter sa mère! Hans monte dessus et l'étouffe. C'est un usage cruel des Groenlandais, parce qu'en agissant de cette façon barbare ils conservent le lait qui remplit l'estomac! Ce lait est très-bon, il donne un goût excellent quand on l'ajoute à la soupe au sang.

Notre morceau de glace fond comme du sucre. La nuit dernière la mer était très-dure et il n'y avait plus autour de nous que des vagues. Nous étions isolés sur notre îlot, nageant en plein Océan.

1er *avril*. — Notre glaçon est tout à fait détaché du principal amas. Il ne serait pas prudent de nous laisser dériver ainsi loin de tout secours. Il faut déloger et monter dans la chaloupe, mais nous ne pouvons pas emporter notre provision de viande. C'est à peine si notre bateau peut nous emporter tous!

Quel sacrifice que de laisser sur ce vieux glaçon ruiné, qui nous a abrité pendant une demi-année, plus d'un mois de vivres!

La chaloupe n'a été construite que pour six ou huit personnes et elle soutient douze hommes, plus deux femmes et cinq enfants. Nous avons dû prendre de plus notre tente, des peaux, notre kyak, le restant de notre pemmican et de notre biscuit. Nous sommes si entassés que les hommes voulaient jeter à la mer le pupitre du capitaine Hall. Je m'y suis opposé de la façon la plus formelle. Nous n'avons gardé de notre ancien commandant que cette relique. Elle doit être rapportée avec respect à Washington.

Je ne peux tirer les cordes du gouvernail sans faire crier un enfant. Pendant toute la route c'est un concert de plaintes! Heureusement le bateau est bien réparé, il ne fait pas d'eau et la mer n'est pas trop grosse. Nous serions perdus si les lames embarquaient, car notre chaloupe enfonce horriblement. Elle pourrait être coulée bas par un coup de mer.

Nous faisons vingt milles dans notre journée; nous sommes si pesamment chargés et les rameurs sont si fatigués, que nous ne pouvons aller plus vite.

Par bonheur nous rencontrons une petite glace à peu près pareille à celle que nous avons abandonnée et sur laquelle nous pouvons dormir pendant la nuit.

On débarque sans trop de difficultés. Nous étendons le petit nombre de peaux que nous avons pu sauver. Nous dressons notre tente et nous mangeons tristement notre petite ration de biscuit et de pemmican. On laisse dormir dans la chaloupe Hans et sa famille.

2 *avril*. — Dès qu'il fait jour nous nous embarquons de nouveau, car un asile aussi précaire n'a rien qui nous tente.

Nous voilà comme les phoques et les ours blancs abordant de glaçon en glaçon, ne sachant sur quelle banquise nous pourrons planter notre tente d'une manière définitive.

Nous hissons notre embarcation sur une autre glaçon; mais en faisant la manœuvre, nous faisons quelques petites avaries.

3 *avril*. — Cette glace est trop petite, trop isolée du *paquet* pour qu'on puisse songer à s'y établir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



On n'ose plus se séparer (voy. p. 196).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais l'on n'y peut pas mourir de faim. Partout l'on voit des phoques en abondance! Malheureusement nous n'avons pas le temps de chasser, car il faut songer à gréer une voile.

Essai d'un nouveau glaçon. — Alerte. — Il se brise. — M. Meyer et la chaloupe en grand danger. — Sauvetage difficile. — Défense de la chaloupe contre la mer. — Péripéties.

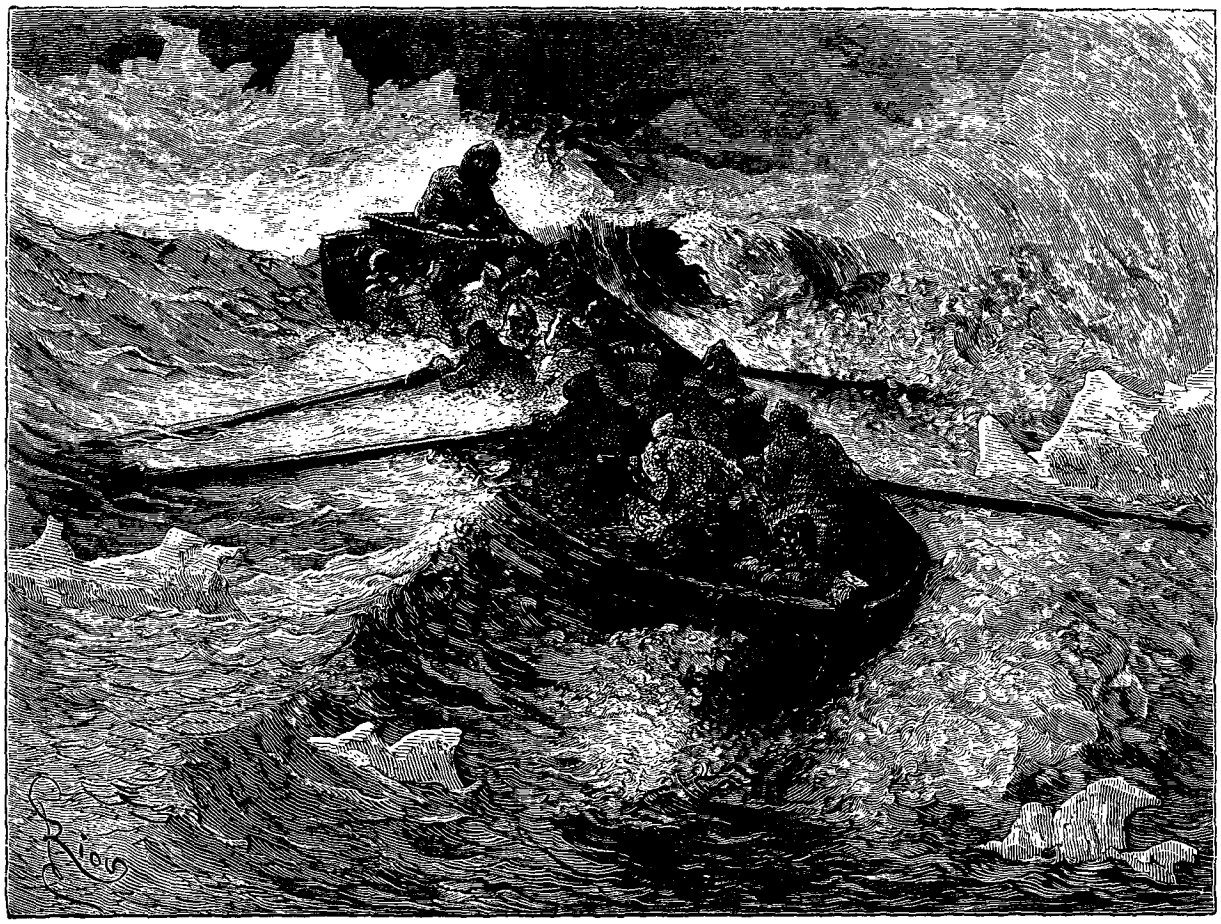
4 *avril.* — Mon Dieu, que cette journée a été rude! Enfin, Dieu soit loué, nous sommes arrivés sur un glaçon solide et, je l'espère, à l'abri de tout danger immédiat.

Heureusement nous avons pu dresser notre tente. Elle ne nous donne pas un abri qui vaille nos pauvres huttes de neige; mais en une heure Joe nous construira un nouvel abri s'il a la chance de découvrir des blocs qui puissent être employés dans sa bâtisse.

La glace est compacte du côté de l'ouest, mais à cette époque de l'année il n'est pas prudent de s'y fier. Nous ne pouvons maintenant loger que provisoirement. Il nous est défendu de songer à faire un nouveau bail avec une banquise.

M. Meyer a sauvé ses instruments; il donne pour la latitude de notre nouvel établissement 56° 47′.

5 *avril.* — Un orage violent souffle du nord-est et la mer est horrible. Nous avons bien fait de nous



Nous serions perdus si les lames s'emparquaient (voy. p. 194).

presser d'aborder, nous étions engloutis avec une mer pareille; le matin, deux morceaux se sont détachés de notre glaçon; nous avons été obligés de rapprocher notre campement du centre! Peu après, un autre morceau se détache. Il emporte la hutte que Joe vient de construire et dans laquelle nous espérions reposer cette nuit. Chacun de nous regarde autour de soi avec terreur. On n'ose plus se séparer de la chaloupe, car personne ne peut dire où la prochaine rupture se produira. — Cette nuit, afin d'avoir un peu de repos, nous avons établi une garde régulière. Deux hommes restent en vigie tour à tour!

6 *avril.* — Un craquement gigantesque, et le glaçon se coupe en deux parties presque égales. La fente est horrible, elle passe sous la hutte que ce pauvre Joe a eu tant de mal à reconstruire. Il y travaillait avec une admirable ardeur depuis la pointe du jour!

Nous avons si peu de glace sous les pieds qu'il faudrait être fou pour songer à camper; nous nous tenons tout près de la chaloupe, disposés à sauter dedans si la glace s'ouvre. Les femmes et les enfants sont déjà embarqués, ainsi que nos tristes bagages!

7 *avril.* — La mer est toujours furieuse. Nous dressons notre tente, nous préparons notre déjeu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les montagnes de glace (voy. p. 199 et 203).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ner; triste déjeuner, peut-être le dernier. O horreur! voilà la glace qui se brise encore sous notre tente; notre déjeuner tombe dans la mer! un peu plus nous nous laissions enlever la chaloupe. Alors tout était fini!

Pendant ces orages et ces violentes perturbations nous n'avons pu tuer un seul phoque. Faute de temps pour chasser le gibier qui abonde autour de nous, nous sommes réduits à mourir de faim.

8 *avril.* — Les choses vont de mal en pis. La nuit dernière à minuit la glace s'est brisée entre la tente et la chaloupe qui étaient si rapprochées qu'un homme ne pouvait passer entre les deux. Maintenant voici que la glace emporte la chaloupe, le kyak et M. Meyer.

M. Meyer ne sait manœuvrer ni la chaloupe ni le kyak. C'est comme si la chaloupe et le kyak étaient abandonnés à la furie des éléments. Nous nous regardons tous avec un muet désespoir.

Si M. Meyer avait eu la funeste idée d'essayer de se servir du kyak, il aurait immédiatement chaviré; il a l'heureuse inspiration de le jeter à la dérive; il espère avec raison que Joe et Hans pourront s'en emparer et venir à son aide en lui portant une corde. Malheureusement, au lieu de dériver vers nous, le kyak fuit sous le vent; mais Joe et Hans prennent leurs rames et leurs gaffes. On les voit sautant de glaçon en glaçon avec l'agilité que donne un suprême désespoir.

Vont-ils arriver? Qui sait si nous les reverrons? mais s'ils ne reviennent, nous serons bientôt perdus! Notre vie est suspendue à leurs jarrets; c'est la sûreté de leur coup d'œil qui, après la providence de Dieu, décidera de notre sort! Ils sont perdus si Dieu ne les ranime! Le jour baisse et nous ne pouvons les suivre! Nous ne savons ce qu'ils vont devenir. Quand ils ont disparu, ils étaient à un mille de distance.

Il fait nuit, nous ne pouvons suivre les péripéties de cette lutte! Nous essayons de nous engourdir, le froid qui règne autour de nous est moins terrible que celui qui envahit mon cœur.

Le jour paraît. Est-ce qu'il va nous convaincre que notre ruine est définitive? J'ose à peine regarder du côté où les Esquimaux doivent se trouver.

Les voilà. Ils sont parvenus à s'emparer de la chaloupe; mais il est évident qu'ils ne peuvent parvenir à la manœuvrer. Le kyak est parti à la dérive dans une direction opposée.

Il faut aller à leur secours; mieux vaut périr écrasé entre deux glaçons que de rester sur une banquise sans chaloupe. Je prends un bâton dans ma main pour me servir de balancier, m'appuyer sur la glace et m'aider à sauter. Kruger est le seul qui se propose pour me suivre.

Quelle route étrange, quels mouvements saccadés, à peine de temps en temps quelques pas à faire de niveau! Un morceau de glace qui enfonce sous mon poids me permet cependant de prendre une sorte d'élan. Il faut passer comme la flèche!

Enfin nous atteignons la chaloupe et nous trouvons que nos forces réunies (je parle de Kruger, des deux Esquimaux et de moi; je ne compte pas M. Meyer) ne sont point suffisantes pour ramener le canot au milieu de tous ces débris de banquise triturés par la tempête.

J'appelle les hommes, deux viennent en suivant notre route. Nous sommes six et cependant la chaloupe n'avance pas encore. J'en appelle deux autres qui, après s'être un peu fait tirer l'oreille, se décident.

Enfin à force de lutter nous revenons à notre campement et nous ramenons M. Meyer.

Il a voulu alléger le canot et faire à pied une partie de la route. Il n'a réussi qu'à tomber à l'eau ainsi que le matelot Jamka qu'il a entraîné avec lui. On les a repêchés. Heureusement leurs compatriotes avaient des vêtements secs et ils ont pu changer. Nous avons tiré encore une fois notre tente de la chaloupe et nous l'avons de nouveau plantée sur la glace. Il est impossible de l'approcher davantage de notre campement nocturne. Notre déjeuner se compose de quelques bouchées de biscuit et d'un peu de pemmican. Combien nous avons à nous applaudir d'avoir été si économes de nos vivres *civilisés!* Nous sentons autour de nous un vent ouest-nord-ouest, mais il n'y a point un souffle de vent en dehors des banquises.

9 *avril.* — On prend une observation et l'on trouve 55° 51′ de latitude ou quelque chose d'analogue.

La mer se gonfle entre les glaçons. Elle menace de nous balayer à chaque instant. Du reste la glace n'est pas épaisse. La vague est comme une bête fauve qui s'approche de sa proie pas à pas. Une catastrophe est imminente. Dieu seul sait comment nous finirons la nuit!

Le soir. — La mer nous a chassés de notre tente. Elle a obligé les Esquimaux à quitter leur hutte. Nous avons tout replacé dans le bateau. Les femmes et les enfants s'y sont installés. Nous nous serrons autour de notre dernier abri. C'est une lutte désespérée. Nous nous cramponnons au bordage, modérant la force des coups, faisant un rempart de nos corps à l'embarcation dont nous sommes les gardes du corps!

Il n'y a pas sur la glace un endroit qui soit à l'abri de l'écume que les vagues font rouler jusqu'à nous. Les forts coups de mer font trembler la glace quand ils ne la brisent pas. L'eau lancée en fusée retombe sur nous et nous inonde. Nous ne serions guère plus trempés si nous étions à la nage!

Les enfants sont pâles de terreur! Hannah est sur le point de s'évanouir. La femme de Hans a plus de fermeté. Elle a dans son capuchon son petit Baby. Charles Polaris essaye de sourire! Ce rayon d'innocence est comme un rayon de lumière descendant en pleine tempête.

L'eau salée nous a donné à tous une soif ardente. Mais nous n'avons rien pour l'étancher.

Tous les petits trous où l'on trouve quelquefois, dans les temps calmes, un peu d'eau douce sont remplis d'eau de mer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

10 *heures du soir.* — Froid terrible. Évidemment la glace se referme.

Minuit. — Il fait si calme que nous nous risquons à camper encore une fois. On replante la tente sur la banquise.

10 *avril.* — Le soleil se lève. Quel spectacle! Quel effrayant changement à vue! Partout de la glace.... rien que de la glace. On dirait qu'il n'y a plus d'Océan.

La banquise s'est refermée sur nous. Qui sait à quelle distance nous nous trouvons en ce moment des vagues qui hier se brisaient avec fureur contre notre canot?

M. Meyer est malade, ses orteils sont gelés.

Renard et oiseaux. — Le jour de Pâques. — Aurore boréale. Réflexions. — Vol de pemmican. — Crainte de famine.

11 *avril.* — Nous ne pouvons être loin du Labrador. Nous avons vu un renard, quelques corbeaux et des oiseaux de terre dont je ne sais pas le nom. Ces signes favorables viennent nous rendre un peu de courage; car partout il n'y a que de la glace, rien que de la glace. Jamais la banquise n'a paru couvrir une étendue aussi formidable. Notre campement se trouve dans une sorte de vallée que dominent deux énormes montagnes. Il y a des blocs gigantesques qui sont suspendus au-dessus de nos têtes. Si la glace s'agitait, nous serions réduits en poussière. Heureusement rien ne bouge!

12 *avril.* — Nous avons un peu reculé la tente. Bonne nouvelle! nous commençons à voir des phoques.

13 *avril.* — Je crois que c'est aujourd'hui le jour de Pâques dans les pays civilisés. Notre carême, à nous, a duré plus de quarante jours. Puissions-nous avoir, nous aussi, notre résurrection et jouir avant peu de temps de la paix et de la sécurité auxquelles nous avons bien quelques droits!

La glace s'est ouverte la nuit dernière, mais elle s'est refermée ce matin. Aujourd'hui elle est un peu moins dure que les jours précédents. Elle n'est pas assez résistante pour que nous puissions marcher à sa surface, ni assez friable pour que nous puissions nous servir du bateau. Notre sort n'est pas entre nos mains.

La nuit dernière je songeais à notre position désespérée, lorsqu'une aurore boréale éclata avec splendeur. Tant qu'elle fut visible, je restai à la contempler avec admiration. Je ne pouvais me lasser de ce spectacle. Il me semblait éprouver un sentiment pareil à celui qu'a dû exciter la vue du premier arc-en-ciel. Est-ce que ces aurores si brillantes ne sont point un témoignage que le Pouvoir créateur s'intéresse encore à ce qui se passe ici-bas, et qu'il n'a pas renoncé à agir activement sur le monde que nous habitons? Cette vue splendide, coïncidant avec la solennité pascale, a fait pénétrer dans mon âme isolée un rayon d'espérance.

Ah! si nous avions maintenant une portion de cette viande que nous avons été obligés d'abandonner! — Notre latitude approximative est de 55° 23′.

14 *avril.* — Le *paquet* est encore très-serré. Nous ne voyons luire aucune chance de changer notre position pour une meilleure. Il n'y a presque pas de jours où nous ne voyions des phoques. Mais cette vue ne fait qu'augmenter nos regrets.

De même que notre glaçon diminue de jour en jour, chaque jour aussi nos provisions s'épuisent. Le pauvre Meyer a une mine affreuse. Le défaut de nourriture l'éprouve plus cruellement que les autres. On voit qu'il est d'une faiblesse extrême. Malgré le tourment qu'il m'a donné, je me sens pris d'une profonde sympathie pour lui. Il me semble encore que Dieu ne nous abandonnera pas. Nous aurait-il aidé à surmonter tant de dangers pour nous laisser misérablement périr?

15 *avril.* — Il fait toujours très-froid. La neige tombe sans que le vent augmente.

La neige s'arrête, voilà le soleil qui brille. Quel temps splendide! Quel spectacle! Comme on aurait plaisir à voyager! Mais cloués, cloués, nous ne pouvons faire un pas!

Meyer a encore plus mauvaise mine qu'hier. Les hommes ont des regards sinistres. Voilà la faim qui de nouveau trouble leur raison.

16 *avril.* — Les hommes ont la tête et la figure enflées. Je ne peux deviner la cause de ce désordre. Je connais le scorbut, et je garantis que ce n'est point cela.

La nuit dernière nous avons mis une garde sur pied, mais nous changeons les sentinelles d'heure en heure. Les hommes sont si faibles qu'on ne peut les laisser plus longtemps dehors.

Quelqu'un a été rendre visite au pemmican. Ce n'est pas la première fois que cela arrive depuis que nous avons été obligés d'abandonner nos provisions.

Je sais maintenant qu'il y a trois voleurs. Un d'eux a été pris la main dans le sac le 7 de ce mois. Nous avons si peu de provisions qu'il faut avoir le cœur bien endurci par l'égoïsme pour diminuer ainsi la part des autres. Nous allons être obligés ce matin d'annoncer aux hommes un retranchement sur la ration. Cela va peut-être donner un nouvel aliment aux idées de cannibalisme.

11 *heures du matin.* — Dieu nous protége. Au moment où j'allais faire cette triste annonce, j'entends un coup de feu.

Depuis ce matin Joe épiait un trou d'eau situé à un demi-mille. Non-seulement il est adroit et leste, mais il est si léger qu'il peut se hasarder sur des glaces que le poids d'un Américain ferait couler bas. Le bruit qui m'a arrêté était celui de sa carabine. Il a tué un phoque, car bientôt après nous l'entendons courir vers nous et crier: *Un kyak! un kyak!*

Le cas était urgent, car le phoque allait à la dérive et le courant était violent.

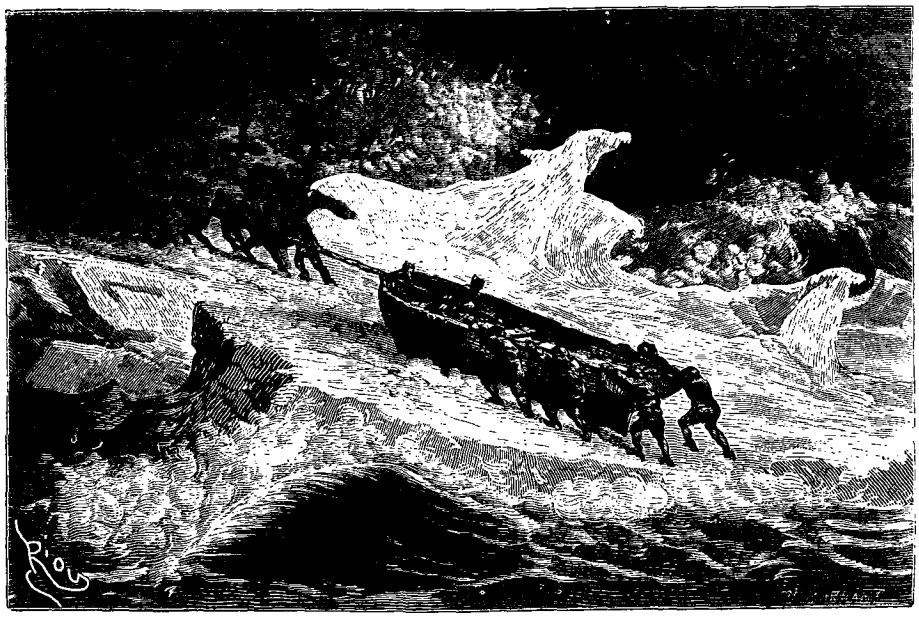
Il a fallu une grande heure, une heure d'anxiété horrible pour traîner le kyak là-bas. Mais le phoque avait fait un chemin moindre qu'on n'aurait pu le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

craindre. Il est bientôt à notre campement. C'est un joli phoque qui peut faire trois repas. Nous le mangeons cru, mais il ne nous en paraît pas moins excellent. Nous échappons encore une fois à la faim.

18 *avril.* — Nous voyons un chemin d'eau, et au bout de ce chemin d'eau nos regards ravis aperçoivent la terre. C'est dans la direction du sud-ouest.

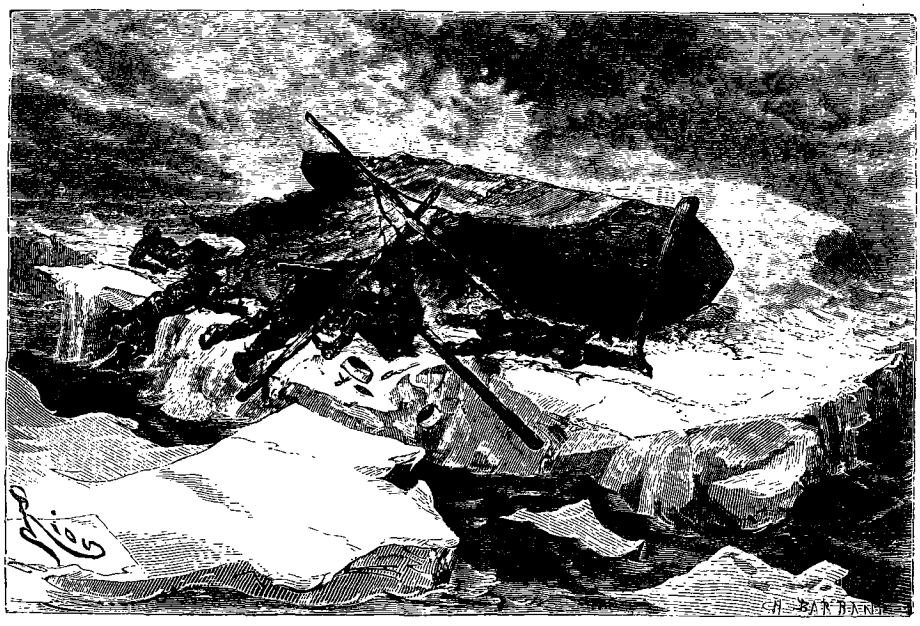
Mais on dirait que la Providence se borne à tirer



Nous hissons notre embarcation (voy. p. 194).

un rideau pour le laisser aussitôt retomber. A peine avons-nous eu le temps de nous réjouir qu'un brouillard épais se lève! Le phoque nous a rendu du courage. Il était temps, car nous n'avions plus que quelques livres de biscuit et de pemmican. Assez pour un repas, mais pas plus!

Nous avons reçu des visites aujourd'hui. Nous avons été salués par des corbeaux et des canards au vol en-



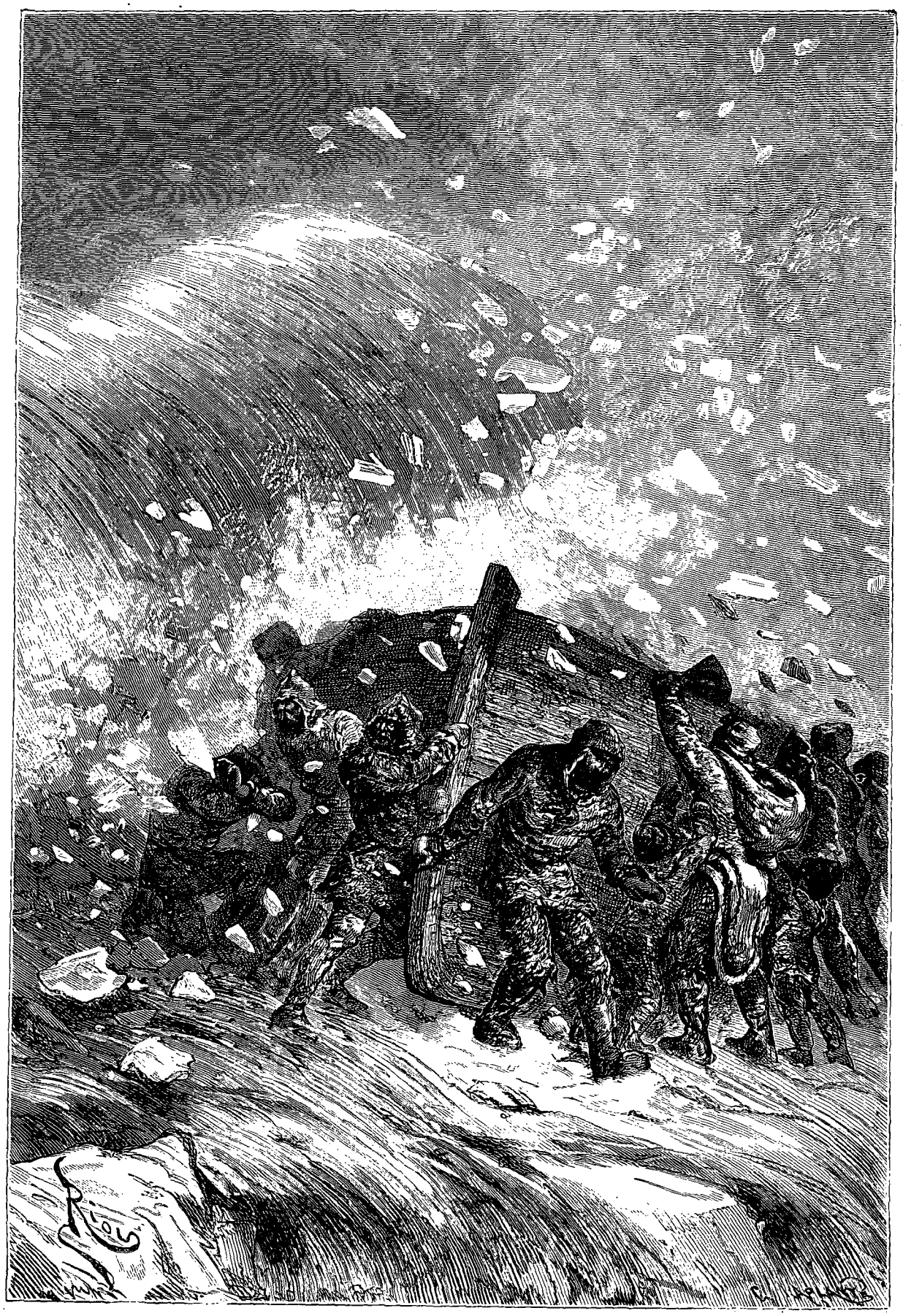
O horreur! voici la glace qui se brise (voy. p. 198).

tier. Je crois qu'il y en avait bien cent cinquante. Mais, hélas! les malins oiseaux se tiennent à distance. Quand je les ai vus venir, j'ai bien cru que la bande allait nous fournir un déjeuner et un souper.

Terribles coups de mer. — Désastres. — Changement de domicile. Nuit effroyable.

20 *avril*, 9 *heures du soir*. — Nous étions étendus sous notre tente lorsqu'un cri de la sentinelle nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pendant douze heures on n'entend que le cri des enfants (voy. p. 202).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réveille. Presque au même instant un terrible coup de mer traverse notre glaçon, balayant tout ce qu'il rencontre.

Ce n'était qu'un avant-goût de ce qui allait suivre. Nous embarquons lame sur lame. Ces lames furieuses se succèdent par intervalles réguliers de cinq en cinq minutes, jusqu'à ce qu'arrive un coup plus terrible que les autres coups qui nous laisse sans ressource; tout est parti, nous ne sauvons que ce que nous avons pu mettre dans la chaloupe avec les femmes et les enfants qui ont été hissés au commencement de l'alarme. Mais nos peaux, nos lits, notre tente sont balayés en un instant. Si nous avions perdu une minute, ces pauvres êtres avaient infailliblement le même sort. Pendant longtemps nous avons craint que la chaloupe ne se brisât elle-même et que nous ne fussions engloutis avec elle.

Nous n'avions ni grappin ni ancre, mais nous avions encore un grelin et une forte lanière fabriquée avec de la peau d'oûgiouk; elle pouvait nous servir d'amarre supplémentaire. Nous attachons de notre mieux nos *cordages* à une pointe de glace et, tous serrés autour de la chaloupe, nous faisons nos efforts pour l'empêcher d'être enlevée par la lame et roulée sur la glace. Tout alors serait perdu.

La mer vient se briser avec fureur près de nous, les vagues s'élançant jusqu'au ciel nous couvrent de leur écume.

Tout le monde travaille avec acharnement. Chacun sait qu'il y va de sa vie, et cela donne de la vigueur. Ce pauvre M. Meyer est si faible cependant qu'il se borne en quelque sorte à s'accrocher au bordage pour ne pas être enlevé. Il se cramponne avec désespoir.

Pendant douze heures on n'entend que les cris des enfants et mes commandements :

« Tenez bien, » « laissez porter, » « appuyez-vous de tout votre poids, » — et les réponses : « Oui, capitaine.... »

Nous étions perdus si nos derniers dîners de phoque ne nous avaient point donné de la force. Il eût mieux valu les « quatre ancres » dont parle saint Paul dans le récit de son naufrage, mais il n'en faut pas moins rendre grâces à la Providence.

Enfin le jour vient!

J'aperçois près de nous un glaçon qui me paraît plus commode que le nôtre. Comme nous avons tout perdu, nous pouvons facilement changer de domicile.

La mer est terrible, les marins hésitent! Ils craignent que la chaloupe ne puisse supporter une mer pareille, mais je suis certain que nous ne pourrons résister à une nouvelle représentation de la nuit que nous venons de passer.

« Allons! les amis, du courage! Que les femmes et les enfants embarquent les premiers, qu'ils se mettent au fond et que les autres sautent à bord! »

On lance la chaloupe à tour de bras; chacun réussit à grimper, excepté le cuisinier qui tombe à la mer; heureusement il a la présence d'esprit de se raccrocher au bordage; nous le remorquons à tour de rame, il est sauvé.

Il faut travailler dur de l'aviron et ouvrir l'œil pour gouverner au milieu de ces blocs flottants, de ces banquises écrasées qui se secouent avec fureur.

Enfin nous arrivons; nous profitons du commencement d'un coup de lame pour aborder sans nous briser; nous sautons tous sur la glace et nous traînons la barque subitement allégée jusqu'à ce qu'elle soit à l'abri de la mer. Alors nous nous asseyons en cercle, trempés jusqu'aux os, livides de froid, bleus des coups que nous avons reçus pendant la nuit. Nous faisons l'inventaire des cicatrices qui nous couvrent les mains, le visage et même tout le corps. Nous mangeons un morceau et nous essayons de dormir sans autre abri que le ciel.

21 *avril*. — Personne n'a de vêtements secs à mettre. Nous profitons de ce qu'il fait un peu moins froid pendant la journée pour faire sécher pièce à pièce les vêtements que nous avons sur nous. Malheureusement il n'y a pas beaucoup de soleil et l'air est trop humide pour pomper l'humidité qui reste lorsqu'on a pressé les peaux et tordu le linge avec une certaine force.

Les hommes sont partagés en deux bordées, l'une reste sur la glace et l'autre entre dans l'embarcation. Ceux qui sont dans l'embarcation sont considérés comme plus favorisés que les autres; ils ont le droit de s'arranger le mieux qu'ils peuvent pour dormir.

Autour de nous la glace est très-pâteuse et très-collante. Il ne faut point songer à y traîner la chaloupe.

On boit la pluie. — Ruse de chasse. — Troupe de canards. — Navigation. — Montagnes de glace. — Espérance. — Salut.

22 *avril*. — Hier, nous avons épuisé notre dernier morceau de pemmican et de biscuit. Cette pluie qui trempe nos membres nous a permis d'étancher notre soif. Parfois elle tombe si fort qu'il semble que pour boire il suffirait à la rigueur de se tourner du côté du vent et d'ouvrir la bouche. Les phoques ne se montreront point, j'en ai la triste expérience, par un temps pareil; Meyer est en train de mourir de faim. On peut dire que pour lui l'agonie commence! Il nous montre ce que nous serons tous dans quelques jours.

Joe vient de s'aventurer pour la quatrième fois sur cette glace si difficile. Il est monté sur une bosse. Le voilà qui revient. Il agite les bras comme s'il voulait dire quelque chose. C'est un ours qui vient vers nous; Joe est revenu pour nous prévenir de ne faire aucun bruit, de crainte que l'animal ne prenne une autre route.

Couchons-nous ventre à terre comme si nous étions un troupeau de phoques; nos peaux aidant, l'ours qui n'y voit peut-être pas très-clair, et qui ne s'est sans doute jamais trouvé en face d'êtres accoutrés comme nous, s'y trompera probablement.

Joe et Hans se sont cachés dans un pli de la neige.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelle anxiété, que d'envie de tourner la tête, de risquer un coup d'œil pour voir si l'ours approche ou s'il s'est aperçu de la ruse, s'il a compris que nous ne sommes que des phoques de rencontre, d'occasion, de commande!... Deux coups de feu partent en même temps avec tant de précision que l'on croirait qu'on n'en a tiré qu'un seul; nous nous dressons sur nos pieds. — Hourra! l'ours a été tué sur-le-champ.

Nous commençons par boire le sang de notre victime. Il n'est pas étonnant que cet ours nous ait pris pour des phoques, il mourait de faim lui-même. Non-seulement il est très-maigre, mais son estomac était tout à fait vide. Si nous ne nous étions rencontrés, il allait crever d'inanition sur quelque banquise, et nous, nous en faisions autant de notre côté. Il n'a donc rien perdu pour ainsi dire à notre rencontre.

La viande était beaucoup plus délicate que s'il avait été en pleine prospérité, car alors sa chair eût été mélangée d'une graisse qui en rend la digestion difficile. Tel qu'il nous a été servi, c'est un morceau parfait.

Vent est-nord-est, puis vent nord-est. J'espère qu'il ne changera plus. Le temps est encore désagréable : pluie, neiges de rafales et de nuages.

M. Meyer est tout à fait sur pied. Cette viande d'ours a véritablement fait merveille.

Nous avons aperçu une grande troupe de canards ce matin; ce soir nous en voyons un autre. Ces oiseaux ne nous sont pas directement utiles puisqu'ils se tiennent toujours hors de portée, mais ils remontent notre courage. Ils nous indiquent en effet que nous ne pouvons être bien loin de terre. De temps en temps nous croyons l'apercevoir. Chaque fois que le vent pousse vers l'ouest on voit quelque chose qui a l'air de se détacher à l'horizon. La nuit dernière il y avait une bien belle route d'eau. En voilà une nouvelle, mais elle est très-éloignée de nous. Elle se refermera sans doute avant que nous soyons parvenus à en atteindre les bords.

25 *avril*. — La nuit dernière le vent a fraîchi. Il a fini par se changer en vraie tempête qui nous aurait glacés si nous n'avions eu de la viande d'ours. C'est un manger délicat, mais nous préférons la viande de phoque. Elle n'a pas sa pareille pour entretenir une douce chaleur persistant pendant longtemps; c'est bien le mets que la nature a préparé pour les futurs conquérants du Pôle.

Le matin à cinq heures nous lançons notre chaloupe, déterminés à essayer d'atteindre la terre, quoique la tentative soit excessivement dangereuse, car notre pauvre embarcation a été extraordinairement endommagée dans notre dernière tempête. Nous nous mettons à l'eau dans une sorte de panier percé. Mais maintenant nous sommes privés de tout moyen de faire des réparations. Il faut nous risquer à périr en mer si nous voulons échapper à la certitude de périr sur la glace, qui du reste ne demande qu'à se dissoudre. Elle est un embarras pour la manœuvre, et ne nous donne plus d'abri; on ne sait plus où mettre le pied.

Avec ce bateau surchargé nous partons; le vent souffle en tempête; la mer est épouvantable. L'eau est pleine de petits glaçons pointus aussi aigus que des pointes de couteau. Mais, Dieu soit loué! nous échappons, et après avoir ramé pendant huit heures, nous hissons notre chaloupe sur un glaçon qui nous paraît assez solide pour que nous y puissions passer la nuit.

Il a neigé toute la nuit; et comme les lames un peu fortes embarquent à bord de notre petite banquise, nous avons dû nous tenir jusqu'à la pointe du jour prêts à sauter dans l'embarcation au premier signal. Personne n'a cessé pour ainsi dire d'avoir la main sur l'abordage. Le jour vient sans améliorer notre position. La neige tombe encore; un orage se déclare dans l'ouest; la fureur de la mer augmente.

28 *avril*. — Nous craignons que le voisinage de la glace ne nous mette en perdition. Nous lançons notre chaloupe; mais, après une heure d'efforts infructueux, nous voyons qu'il nous est impossible de nous écarter du *paquet*. Nous avons beau ramer comme des possédés, le vent et le flot nous y ramènent. Il faut bien en prendre son parti; nous choisissons un petit glaçon, nous hissons la chaloupe et nous nous assoupissons engourdis par les efforts infructueux que nous venons de faire.

3 *heures du soir*. — D'effrayantes montagnes de glace vont nous écraser! Ces masses terribles se battent entre elles! Que deviendrons-nous, pauvres atomes, si nous nous trouvons par malheur pris entre deux de ces effrayantes puissances belligérantes? Notre neutralité ne nous empêchera pas d'être aplatis comme une feuille de papier, nous et notre canot.

Quel spectacle! quel bruit! quel fracas! Joe a osé chasser au milieu de ce chaos. Il a tué trois jeunes phoques barbus. Embarquons-les et lançons encore une fois la barque à la mer. Périr pour périr, il ne faut pas succomber d'une façon aussi bête et attendre stupidement la mort.

Bien m'en a pris; à peine avons-nous quitté notre glaçon-traquenard, vrai piége à hommes, qu'il vole en éclats. Cinq minutes de plus et nous étions laminés, réduits en atomes!

4 *heures* 30. — Quelle vue! Quelle surprise! Un steamer marchant droit sur nous! Il vient rapidement. Il a le cap sur nous, sûrement il nous a vus. Qui sait s'il n'est point à notre recherche? Sauvés! sauvés! Allemands, Américains, Esquimaux, Esquimaudes, nous nous embrassons! C'est un vrai délire.... Mais hélas! nous nous sommes trompés. Le vapeur ne nous a pas vus! C'est un navire qui va à la chasse aux phoques. Il ne s'inquiète pas de ce qu'est devenu l'équipage du *Polaris*.

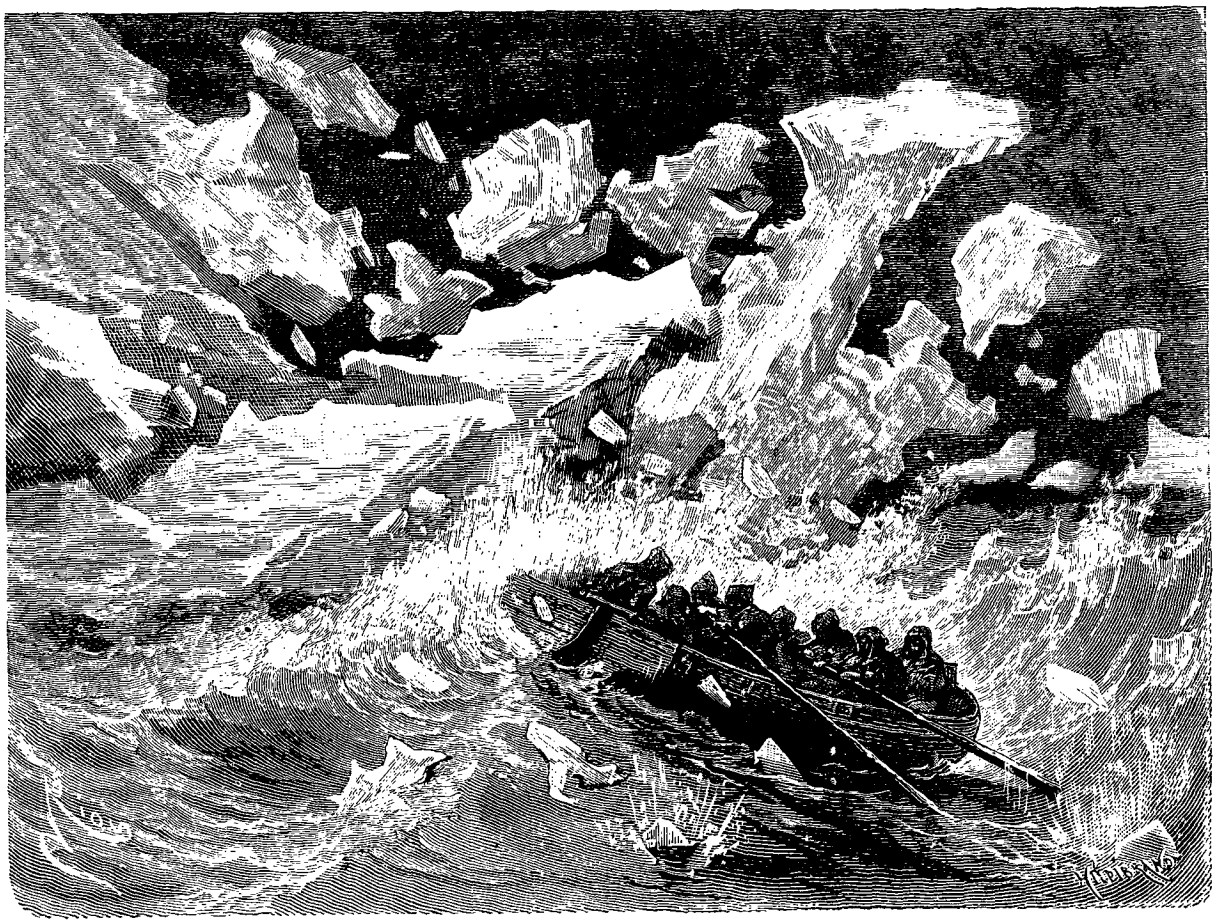
Ce désappointement nous donne un coup terrible. Nous hissons notre embarcation sur un glaçon et nous campons. Mais cette fois nous n'épargnons pas la graisse. Ce n'est pas seulement pour nous chauffer que nous allumons nos feux, c'est pour montrer au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

large qu'il y a des hommes. Qui sait si le steamer ne nous verra pas? Puis ce steamer n'est pas seul dans ces mers. C'est l'avant-garde de la flotte des baleiniers. — Allumez bien les feux! n'épargnons pas la graisse! Il n'y a pas de lune et la nuit est claire. Les vigies nous signaleront à une distance immense.

29 *avril.* — Le matin est beau et calme, et l'air est tranquille. Nous nous sommes autant de vigies fouillant l'horizon pour voir si nous découvrirons un navire. Voici un nouveau steamer à la distance de huit milles. Nous lançons la chaloupe à la mer. En un instant la manœuvre est faite. Je n'ai pas besoin de commander. Nous faisons force de rames pour rejoindre le navire! Personne ne se plaint de la fatigue, chacun s'applique à gagner de la distance. Il y va de la vie! Nous avons avancé, mais ils ne paraissent pas nous voir du navire; et comme ils sont maintenant sous vapeur, nous ne pourrons jamais les rejoindre. Que faire?

Nous abordons un glaçon qui heureusement porte une sorte de promontoire escarpé. Je m'y hisse, portant *les bandes et les étoiles* que je développe. En même temps je tire un coup de pistolet. Les autres en font autant. J'ordonne de faire trois feux de peloton. Nous entendons trois coups qui répondent. Est-ce



Notre glaçon vole en éclats (voy. p. 203).

l'écho de la glace? Est-ce le steamer qui a entendu?

Anxiété terrible.

Le steamer vient à nous. Victoire! nous sommes délivrés!

Nous crions de toutes nos forces, nous hurlons, comme si la voix humaine, insensés que nous sommes, pouvait porter à pareille distance.

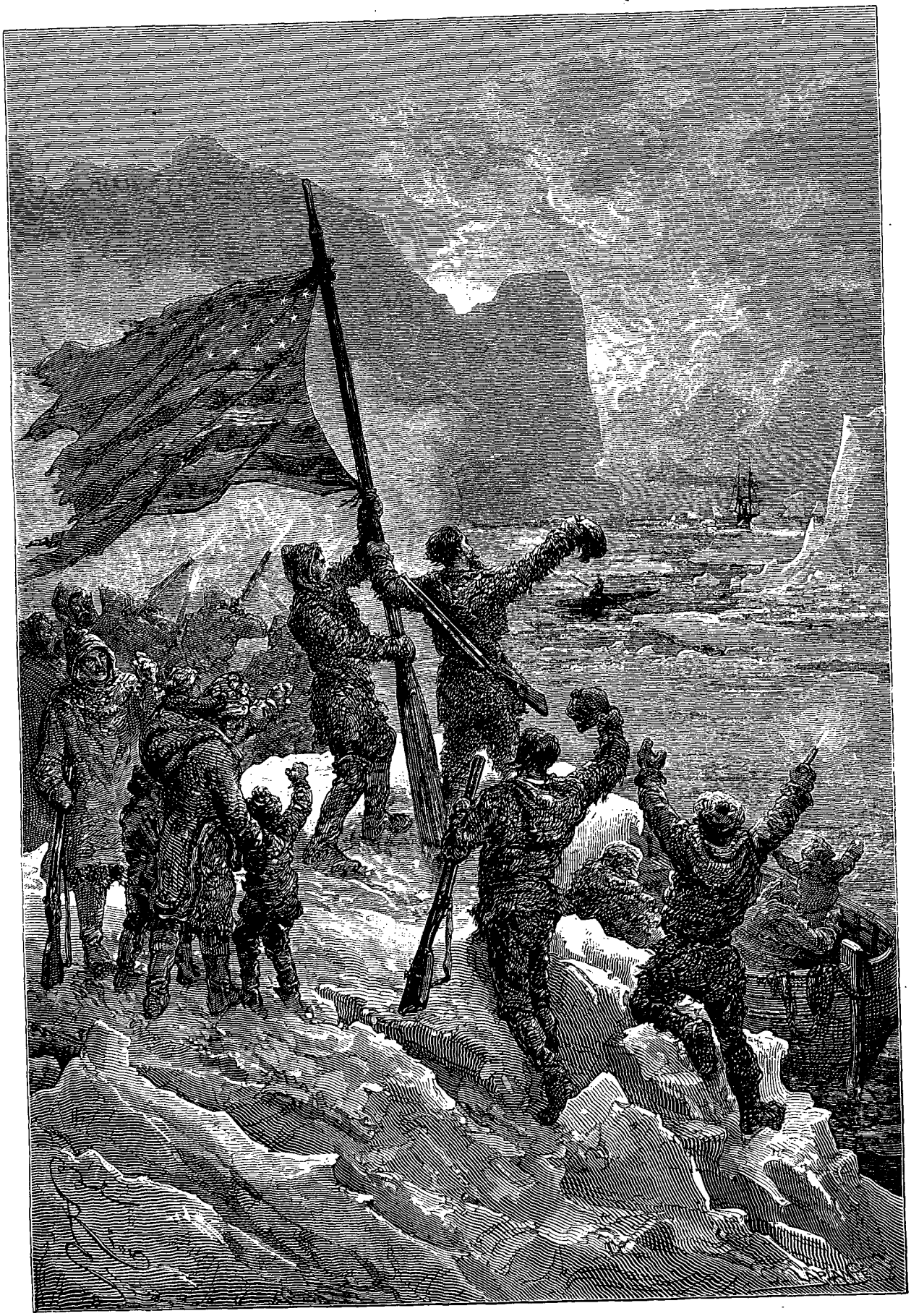
Mais le steamer s'éloigne. Tantôt il met le cap au sud, tantôt il met le cap au nord. On dirait qu'il cherche à se frayer une route dans la glace et qu'il n'y peut réussir.

Son allure me paraît étrange, car il me semble qu'un bon voilier viendrait facilement à bout de tous ces obstacles, et que par conséquent un steamer doit être bien mieux à l'aise.

Nous répétons notre tentative. Nous tirons de nouvelles salves de coups de fusil, mais inutilement. Jamais le steamer ne s'approche de plus de quatre ou cinq milles.

Nous sommes plongés dans la plus poignante incertitude. Il nous paraît impossible qu'il ne nous ait pas vus. Au moment où nous avons fini par nous convaincre qu'on nous voit, un mouvement du steamer nous oblige à reconnaître que nous nous sommes fait illusion; mais à peine nous sommes-nous résignés, qu'un autre mouvement rallume notre espérance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Je lève mon bonnet (voy. p. 206).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Puis, avant de l'avoir perdu de vue, nous découvrons à l'horizon un autre baleinier. Ainsi nous en avons deux, l'un au nord, l'autre au sud. Est-ce trop que d'espérer que l'un ou l'autre nous verra ou que, si le vaisseau ne vient point à nous, nous parviendrons à aller à lui? Les hommes maintenant reconnaissent combien j'ai été sage de protéger la chaloupe contre toutes leurs convoitises!

5 *heures du soir.* — Je venais d'entrer dans le canot après avoir fait mon quart dehors. J'allais fermer les yeux pour essayer de dormir, lorsqu'un des hommes de quart se mit à crier à tue-tête : « Un steamer! un steamer! »

Je me dresse sur mes pieds tout transporté d'espérance. Quelque chose me dit que cette fois nous allons être entendus! Une vie nouvelle me transfigure.

Je fais décharger toutes les armes et pousser en même temps un cri formidable, mélange de tous les idiomes poussé par les hommes, les femmes et les enfants avec une égale fureur. Bébé Polaris lui-même semble se douter qu'il y va de la vie. Il crie comme les autres! Pauvre chérubin, il mêle sa voix innocente, inconsciente à la nôtre! Nous agitons nos mains, j'allais dire nos mouchoirs.

J'ai dépêché Hans avec son kyak pour aller au-devant et lui couper la route, le rejoindre quand même. Il a l'ordre d'aller au-devant en criant : « Steamer américain! » C'est une manière de faire comprendre qu'il fait partie de l'équipage d'un steamer américain perdu dans les glaces.

Le steamer disparaît.... Nous croyons qu'il va s'éloigner comme les autres dans le brouillard.

Non, Hans a été aperçu. Il a abordé. Il ne peut se faire comprendre, mais le steamer se met à nous chercher.... Quand nous le revoyons, il n'est plus qu'à un quart de mille.

Je lève mon bonnet et nous poussons trois hourras auxquels répondent cent voix joyeuses. Quelques minutes après, le steamer est bord à bord avec notre banquise.

Hans, de son kyak, a essayé d'expliquer dans son langage que nous appartenions à un navire américain perdu dans les glaces; on ne l'a guère compris. Mais le vaisseau s'est approché de plus en plus; bientôt ses embarcations vinrent à nous, les matelots descendirent sur notre glaçon et examinèrent curieusement l'étrange matériel de cuisine dont nous nous servions — Ce détail de notre vie expliquait suffisamment à quel état de détresse nous étions réduits. Ils prirent les femmes et les enfants dans leurs barques, nous nous jetâmes dans la nôtre, et en quelques instants nous étions à bord du *Tigress*.

Nous racontâmes alors qui nous étions, d'où nous venions. On nous demanda : « Depuis quand êtes-vous sur la glace? » et quand nous répondîmes : « Depuis le 14 octobre dernier, » c'est-à-dire depuis six mois et demi, — nos interlocuteurs ne pouvaient en croire leurs oreilles. Le capitaine nous fit le meilleur accueil. Que Dieu le bénisse pour les bontés qu'il nous a témoignées!

Je pus enfin fumer de nouveau une bonne grande pipe! De ma vie aucun mets ne me paraîtra comparable à la morue et aux pommes de terre qui nous furent données à notre déjeuner. Combien notre petite cabine nous parut confortable! Il faut avoir subi les privations que nous avions endurées pour savoir quel goût exquis on peut trouver à une tasse de café avec du pain et du beurre!...

Le 5, nous entendîmes le service divin, que le bon capitaine lut à haute voix à son équipage, qui l'écoutait avec respect Il y avait pour moi un délicieux rafraîchissement d'âme à entendre de nouveau ces vieilles et grandes prières de l'Église, prononcées par des lèvres dont la sincère loyauté était pour moi certaine.

Nous rencontrâmes bientôt d'autres steamers, et comme ils retournaient vers le sud plus tôt que le *Tigress*, je chargeai les capitaines de télégraphier de nos nouvelles en Amérique. Sauf des rhumes et des gonflements aux pieds et aux jambes, nous étions tous bien portants. M. Meyer s'était rétabli.

Le 13 mai, nous étions au port de Saint-John, quand nous reçûmes à notre tour un télégramme nous demandant d'envoyer nos photographies au journal *le Weekly*. Partout où nous avions abordé, nous avions déjà été l'objet d'une curiosité générale; tout le monde voulait voir ces gens qui étaient restés si longtemps sur un glaçon. Les enfants esquimaux, et avant tous les autres le petit Charlie Polaris, étaient surtout considérés avec intérêt, et tous les visiteurs du *Tigress* laissaient des offrandes pour eux.

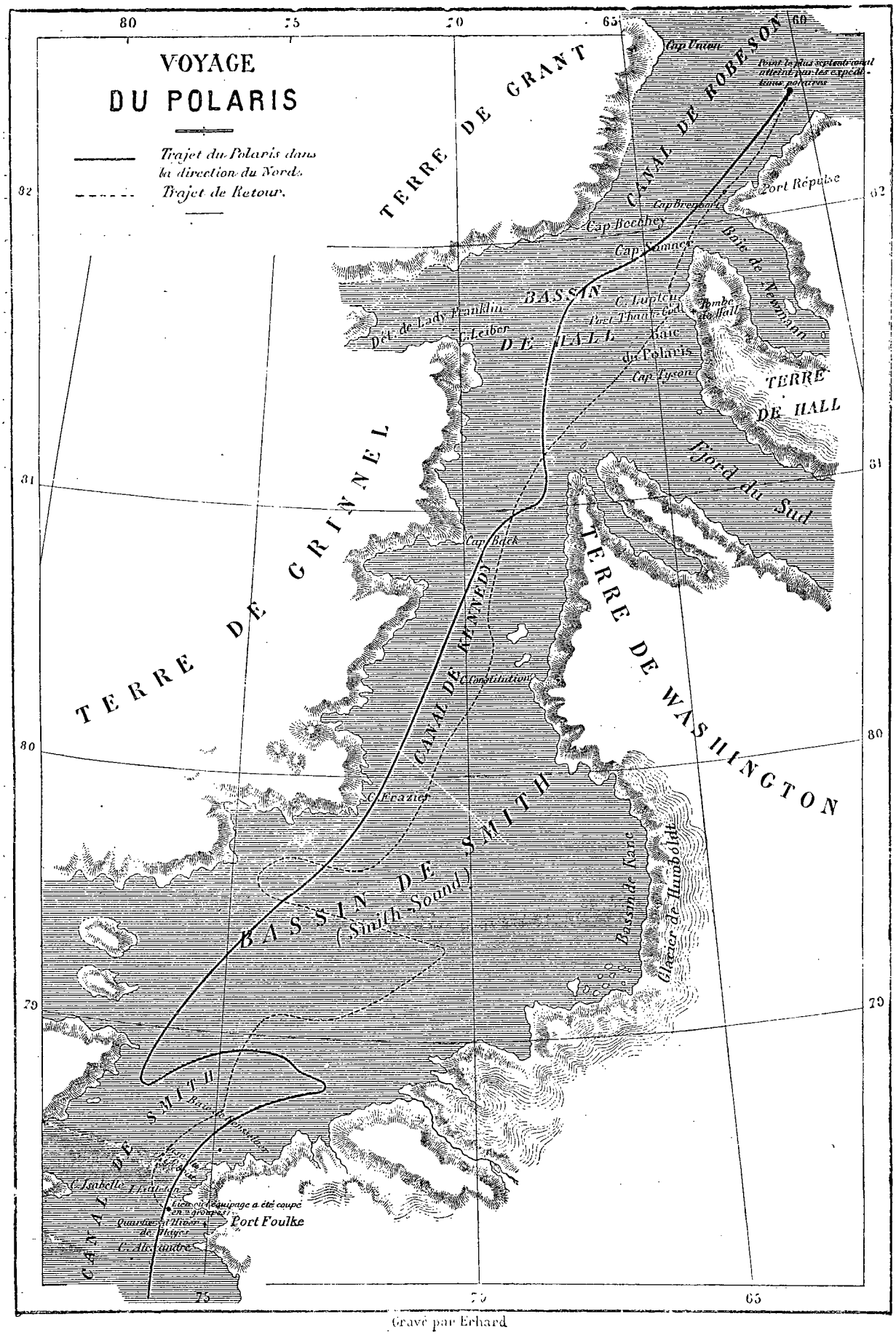
A Saint-John les dames leur donnèrent des gâteaux et des bonbons jusqu'à les rendre malades, et je fus obligé d'interdire les visites qu'on leur faisait.

Le 16 mai, nous reçûmes l'avis que le secrétaire de la Marine avait donné ordre à un steamer américain, le *Frolic*, de venir nous chercher à Saint-Jean pour nous ramener directement à Washington. Cette bonne nouvelle marquait la fin de notre aventure si étrange et si pleine de péripéties. »

Ici s'arrête le journal du capitaine Tyson. Le 27 mai, il montait avec ses compagnons à bord du *Frolic*, et le 5 juin il arrivait à Washington. Après enquête, il fallut bien ajouter foi à leurs récits, qui avaient été taxés d'abord de fable « ridicule » et « impossible ». La mort si rapide et si imprévue du capitaine Hall avait excité certains soupçons qui furent dissipés. On fit alors fête aux navigateurs, puis on se mit activement à la recherche du *Polaris* et des treize hommes qui le montaient au moment de sa disparition.

Le gouvernement des États-Unis envoya d'abord le steamer *la Juniata* sur la côte du Groenland, pour y porter un dépôt de vivres et tâcher d'avoir des nouvelles du *Polaris* et de son équipage. Mais la *Juniata* était un navire insuffisant pour ce genre de recher-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

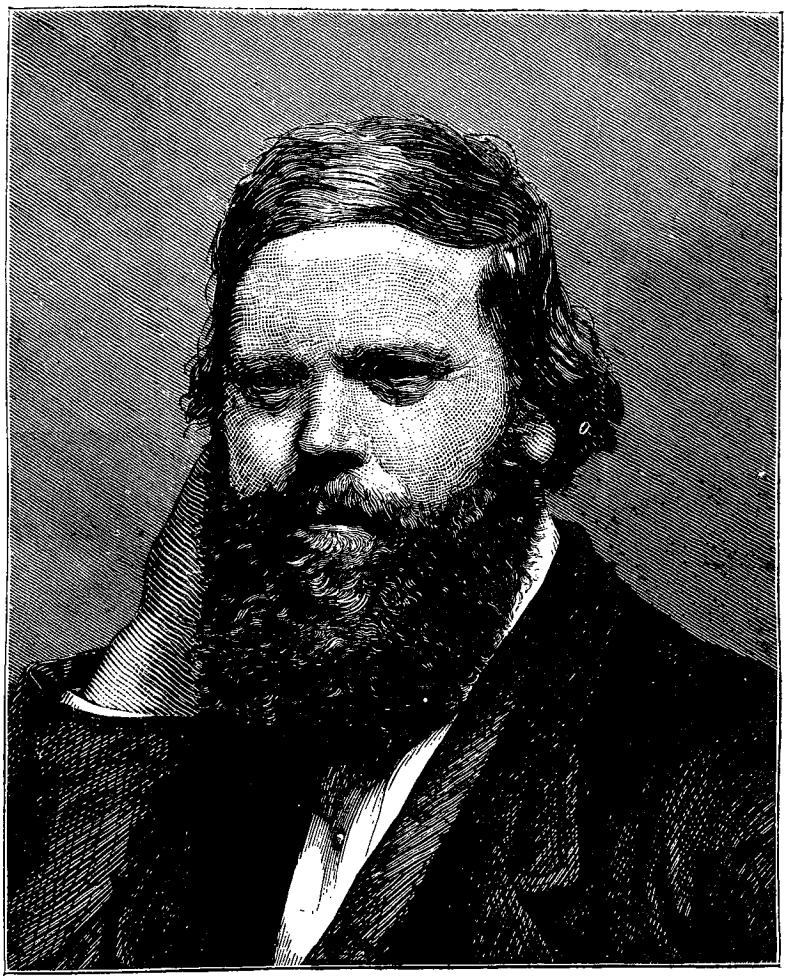


Gravé par Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ches; sur l'initiative du président Grant, le *Tigress* lui-même fut acheté par l'État, et partit le 14 juillet, au milieu des acclamations d'une foule immense. Le capitaine Tyson et trois de ses compagnons étaient sur le *Tigress*.

Le 14 août, on réussit à reconnaître exactement le point où la séparation des deux parties de l'équipage s'était faite dix mois auparavant, et peu après on aperçut un bateau. On croyait déjà voir le capitaine Buddington, mais ce bateau était simplement monté par des Esquimaux. Par eux on apprit que le *Polaris* avait été abandonné de son équipage après les fameuses tempêtes du 15 octobre. Le capitaine Buddington avait établi son campement, pendant l'hiver 1872-73, à peu de distance de là, sur la terre ferme. Avec du bois et des agrès enlevés au navire, les naufragés avaient construit deux bateaux, et dès que la saison était devenue favorable, — il y avait de cela deux mois, — ils étaient partis vers le sud sur leurs bateaux. Quant au *Polaris*, il avait sombré dans une tempête, au grand chagrin du chef des Esquimaux, qui avait pris au sérieux une parole de Buddington, lui disant en partant qu'il lui faisait « cadeau de son navire ».



Charles Francis Hall, mort le 11 novembre 1871.

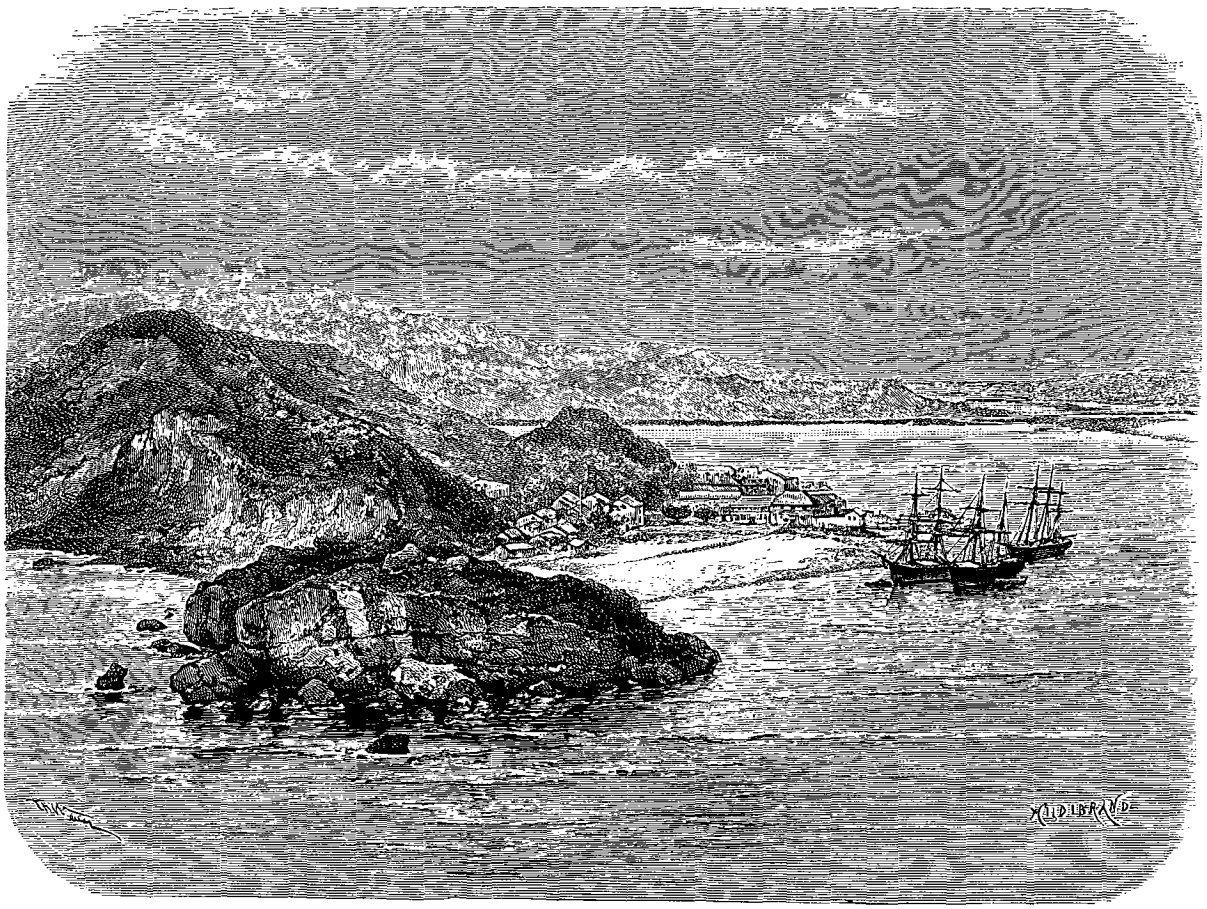
Le campement fut retrouvé; il renfermait encore beaucoup de provisions et d'objets ayant appartenu aux naufragés, qui évidemment n'avaient subi aucune disette de vivres. On recueillit les débris qui avaient quelque valeur, puis on repartit vers le sud, pour continuer les recherches. Nulle part on n'obtint de renseignements sur les deux bateaux.

Après une longue croisière, le *Tigress* revint à Saint-John, et là on apprit que Buddington et ses compagnons avaient été recueillis par un baleinier écossais. Ils avaient fait cette heureuse rencontre le 23 juillet, dans la baie de Melville, après vingt jours seulement de navigation ou de traînage sur les glaces. Pendant leur campement d'hiver, ils avaient fait de nombreuses et intéressantes observations (que publiera prochainement le docteur Bessel).

L'expédition, malgré la perte du *Polaris*, avait donc produit quelques utiles résultats. On s'était approché du pôle plus près qu'aucun autre navire, et l'on pouvait affirmer que l'espérance du succès complet n'avait plus rien de chimérique. On savait désormais qu'il est possible d'hiverner à une hauteur de 81° 38′, qu'un navire bien construit et bien aménagé peut s'avancer jusqu'à la latitude de 82° 16′, et que là il n'y a pas en vue d'obstacles nouveaux qui s'opposent à une navigation vers le nord; on savait aussi que même à 82° de latitude le froid n'est pas de nature à écarter les explorateurs habitués à la vie polaire. Ces faits bien établis par l'expérience constituent un puissant encouragement pour les navigateurs futurs, et la tombe du capitaine Francis Hall marque sur la route du pôle une glorieuse étape qui, sans doute avant peu, sera franchie avec succès par un de ses émules, plus heureux, plus favorisé par les circonstances, mais non plus noblement enthousiaste et plus intrépide.

Pour extrait et traduction: W. DE FONVIELLE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée du port de Ta-kao. — Dessin de Th. Weber.

VOYAGE EN CHINE,

PAR M. J. THOMSON[1].

1870 1872. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS, D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES ET LES CROQUIS DE L'AUTEUR.

FORMOSE.

I

Le port de Ta-kao. — Un pilote. — La ville de Ta-kao. — Sauvagerie : un exemple. — La montagne des Singes. Difficulté de la navigation.

A notre arrivée devant l'île de Formose, un pilote chinois, surnommé Opium, vint nous prendre, et conduisit le navire à un bon mouillage; mais nous étions encore à un ou deux kilomètres de la terre ferme, et la mer était trop houleuse pour qu'on pût sans danger se confier au premier bateau venu; nous nous décidâmes donc, le docteur Maxwell et moi, à nous en aller avec Opium, comptant sur sa connaissance des lieux pour gagner sains et saufs quelque point de la côte. Ce pilote était renommé pour son sang-froid imperturbable et son intrépidité qui ne reculait devant aucun mauvais temps. C'est à la contrebande de l'opium et à la notoriété qu'il avait acquise, qu'il devait le singulier sobriquet qu'il portait.

Disons en passant que la race chinoise, en Californie, a déployé pour la contrebande de l'opium un génie merveilleux, et cela en dépit d'une police dont la surveillance ne saurait être plus sévère, à moins qu'elle ne soumît les Chinois et tout ce qu'ils possèdent à une véritable distillation afin d'en extraire le jus caché

1. Voy. le départ d'Amoy (Chine) et l'arrivée devant Formose, t. XXIX, 755e livraison, p. 416.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la plante narcotique. Néanmoins toutes leurs ruses ont été découvertes, et, que l'opium soit dissimulé dans le bois même d'une malle à double fond, ou dans les semelles de bottines de soie, ou dans la doublure d'une robe ouatée et piquée, il ne passe plus.

Mais nous voici sur la crête des brisants, et le bateau plonge comme s'il voulait piquer une tête au fond de la mer. Opium suit ses mouvements de l'air le plus calme du monde, et il suffit d'observer sa physionomie tranquille pour être rassuré. Bientôt nous sommes soulevés par la dernière vague et portés dans une petite anse au milieu des rochers.

Ces rochers, de formation ignée, ont l'air de métal fondu que le froid aurait saisi au milieu même d'une violente ébullition. Nous abordons, et pour arriver à terre, il nous faut enjamber une multitude de cavités dont les bords sont aussi durs que du silex et aussi tranchants que du verre cassé. La plupart de ces cavités contiennent un peu de terre sablonneuse où croissent des arbrisseaux vigoureux et une espèce de dattier nain. Le sable humide le long de la grève a une teinte noirâtre.

En arrivant à la ville indigène de Ta-kao, je fus vivement frappé de sa physionomie tropicale et des palmiers ombreux qui me rappelèrent tout à fait les villages de l'archipel malais. Toutefois il était facile de voir qu'il n'y avait là ni mahométans ni Malais, car d'énormes porcs vaguaient librement et gardaient en troupes les portes des cabanes. Arrivés à l'établissement des Missions, nous y fûmes cordialement reçus. Le révérend Ritchie eut la bonté de me donner quelques renseignements sur l'état de sauvagerie dans lequel cette partie de l'île était encore plongée.

Un jour, étant en tournée comme missionnaire, il rencontra un magistrat chinois du district de Foung-chan qui revenait d'un endroit appelé Ha-ma-Kaï, escorté par une troupe de serviteurs armés. Le révérend Ritchie ayant poursuivi sa route jusqu'à Ha-ma-Kaï y trouva une bande de brigands armés d'épieux, de dagues et de fusils. Une vieille femme les suivait, les suppliant de lui rendre le fusil de son fils que l'un d'eux venait de dérober dans sa maison. La première chose qu'on demanda à M. Ritchie quand il arriva à la maison du Chinois chez lequel il se proposait de passer la nuit, fut s'il n'avait pas rencontré cette bande de brigands qui depuis quelque temps mettaient les environs au pillage. Il paraît que le magistrat que M. Ritchie avait rencontré s'en retournant les mains vides à son yamen, avait reçu l'ordre d'arrêter un riche propriétaire, parent de l'un des bandits, et de le retenir comme otage; mais les rusés coquins, avertis de la surprise qu'on leur réservait, s'étaient réunis et avaient opposé au magistrat une force telle que celui-ci avait dû opérer une retraite aussi prompte que peu honorable.

Une terreur salutaire des Européens, inspirée par la rigueur que le lieutenant Gordon avait récemment déployée à Thaï-Ouan, sauva mon ami, qui, sans cela, eût été pour la bande une proie facile.

Quelques-unes des maisons de commerce européennes d'Amoy ont des succursales à Ta-kao, et c'est derrière le quartier occupé par ces maisons étrangères que s'élève une montagne de plus de trois cents mètres de haut, nommée montagne des Singes, à cause des grands animaux de cette espèce qui sont les seuls mais nombreux habitants de ses retraites.

J'obtins, du haut de cette montagne, une vue complète du port de Ta-kao, et des observations que je pus faire de ce point élevé, aussi bien que d'examens faits de plus près sur d'autres points, résulte pour moi la conviction que si ce port appartenait à une puissance civilisée, il serait facile de s'opposer à l'envahissement des sables qui rétrécissent peu à peu l'espace où peuvent mouiller les navires, et que, même la barre qui rend de plus en plus difficile l'entrée du port, pourrait être facilement enlevée. Dans l'état actuel des choses, une barque tirant de trois mètres cinquante à près de quatre mètres d'eau peut, si le vent et la marée lui sont favorables, passer entre les rochers qui s'élèvent à l'entrée du port. De rapides changements géologiques ont eu lieu durant une période récente du côté occidental de Formose. Toutefois j'ai été frappé de ce fait que le port de Ta-kao est de formation toute moderne.

A l'époque où les Hollandais occupaient l'île, il existait à l'extrémité sud un grand fleuve dont le lit, aujourd'hui presque à sec, est encore connu sous le nom de Ang-mang-Kang, ou estuaire de la race aux cheveux rouges. L'action combinée de la mer accumulant les débris d'un côté, et du fleuve apportant des sables de l'autre, a formé une barrière naturelle de plusieurs kilomètres d'étendue sur laquelle s'élève aujourd'hui une ceinture de la plus luxuriante végétation tropicale. L'extrémité nord de cette langue de terre aboutit à une chaîne de rochers volcaniques, et c'est entre ces rochers que se trouve la brisure qui forme l'entrée du port. La plus grande partie de l'espace qu'enclôt cette barrière naturelle de neuf ou dix kilomètres de longueur, forme une lagune dont le fond est composé de sable boueux. Ce n'est que vers le nord que l'eau devient assez profonde pour permettre de passer aux navires qui font le commerce avec l'île

II

Thaï-Ouan. — Les forts. — Un catamaran.

J'ajournai, vu l'état de perturbation dans lequel se trouvait le pays, ma visite aux tribus aborigènes du sud, et je résolus d'aller avec le docteur Maxvell visiter la capitale, Thaï-Ouan, qui se trouve à une quarantaine de kilomètres plus au nord, sur la côte.

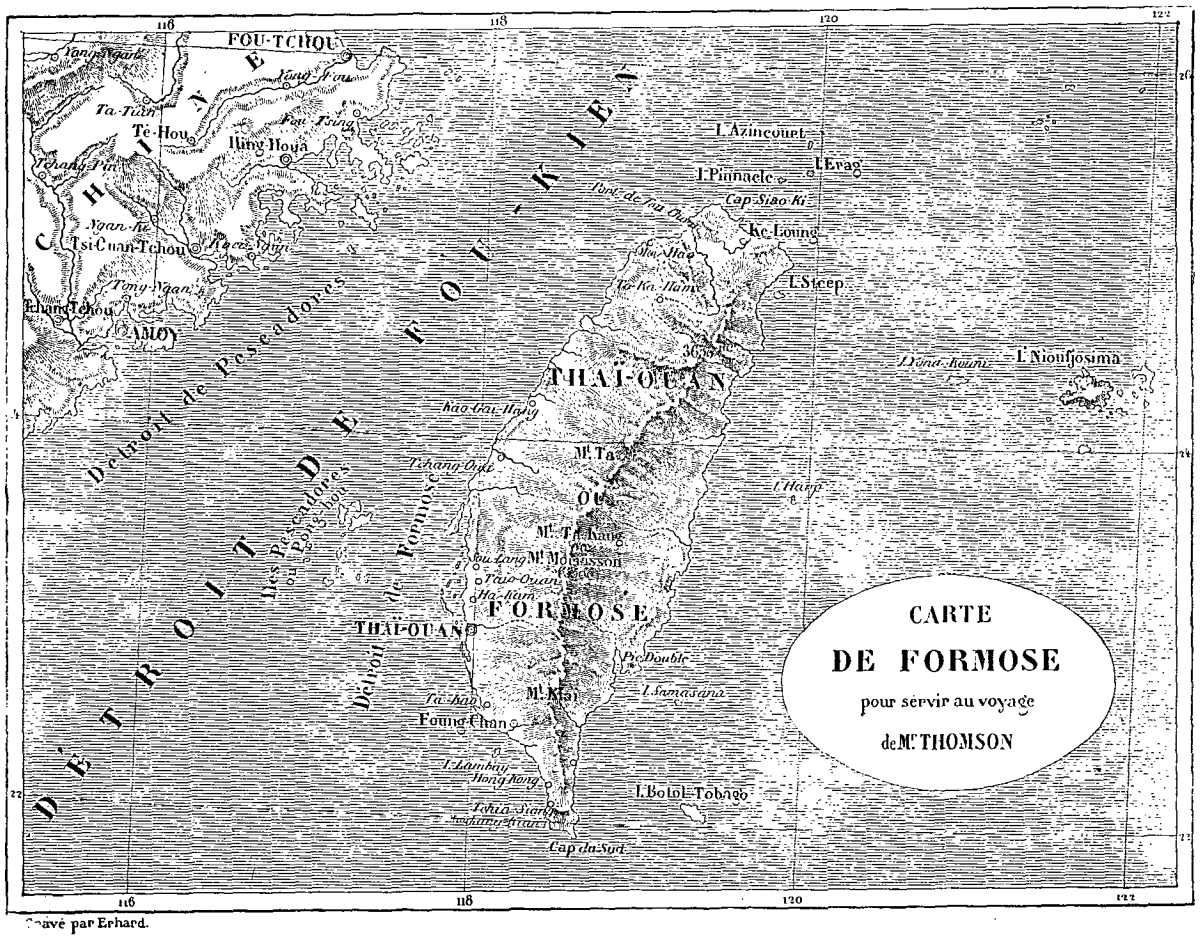
Partis au point du jour sur le steamer *Formosa*, nous arrivâmes vers huit heures dans la rade. La première chose qui nous frappa fut qu'il n'y a plus de port à Thaï-Ouan.

A trois ou quatre kilomètres de l'endroit où nous avions jeté l'ancre, nous apercevions le vieux fort de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Zélandia, élevé par les Hollandais en 1633, et entouré d'eaux si basses, qu'il nous eût été impossible d'en approcher davantage; et cependant il est dit dans les annales hollandaises de Formose que Zélandia était une île qui offrait aux navigateurs un port spacieux, et que, le 31 avril 1661, la flotte de Koksinga parut et jeta l'ancre entre les deux forts de Zélandia et de Provincia. Ces deux forts sont à environ cinq kilomètres l'un de l'autre, et l'endroit où le pirate chinois jeta l'ancre est maintenant une plaine aride traversée par une grande route et par un canal qui communique avec l'ancien port de Thaï-Ouan. Une petite partie de la plaine est inondée à marée haute; mais, autour du fort, l'eau est si peu profonde, que les navires sont obligés de jeter l'ancre, comme nous le fîmes, à deux milles de là, en mer. Ce n'est point, d'ailleurs, chose facile ni sûre que de traverser ce vaste haut-fond quand la mer est agitée; et quand il souffle un fort vent du sud-ouest, la chose est impossible.

Nous nous rendîmes à terre dans un catamaran, radeau fait de tiges de bambou de la plus grosse espèce. Ces bois sont arqués au moyen du feu, pour donner au radeau une forme creuse, puis ils sont assujettis avec des cordes de rattan. Un gros billot de bois, solidement assujetti au centre du radeau, soutient le mât, qui porte une large voile de natte. Il



n'entre pas un clou dans la construction de cet étrange navire, où ce qu'il y a de plus curieux est encore la partie disposée pour recevoir les passagers. Ce n'est ni plus ni moins qu'une grande cuve. Je me demandai d'abord si ces singuliers bateaux n'étaient pas ceux des blanchisseuses de l'endroit; mais, en fait de blanchissage, les indigènes de l'endroit se bornent à donner de temps à autre, à leurs pratiques, une saucée, en les conduisant à terre dans la cuve en question, et, en fait de repassage, à les traîner sur la grève. La chose est d'autant plus facile que la cuve ne tient point au radeau, et qu'une mer un peu forte peut l'envoyer et l'envoie souvent se promener dans la mer. La cuve dans laquelle nous entrâmes pouvait contenir quatre personnes, et quand nous fûmes accroupis dedans, c'était à peine si nous pouvions voir par-dessus le bord. Ne nous trouvant point à l'aise du tout, nous sortîmes de la cuve et nous assîmes sur les planches du radeau. De temps en temps nous étions obligés de nous y cramponner des pieds et des mains, pour n'être pas entraînés par les vagues qui déferlaient sur nous.

Thaï-Ouan, capitale de Formose, est une ville forte de soixante-dix mille habitants. Les murailles enclosent un espace d'environ huit kilomètres de tour, occupé en grande partie par des champs et des jardins, et portant de nombreuses traces de l'occupation hol-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

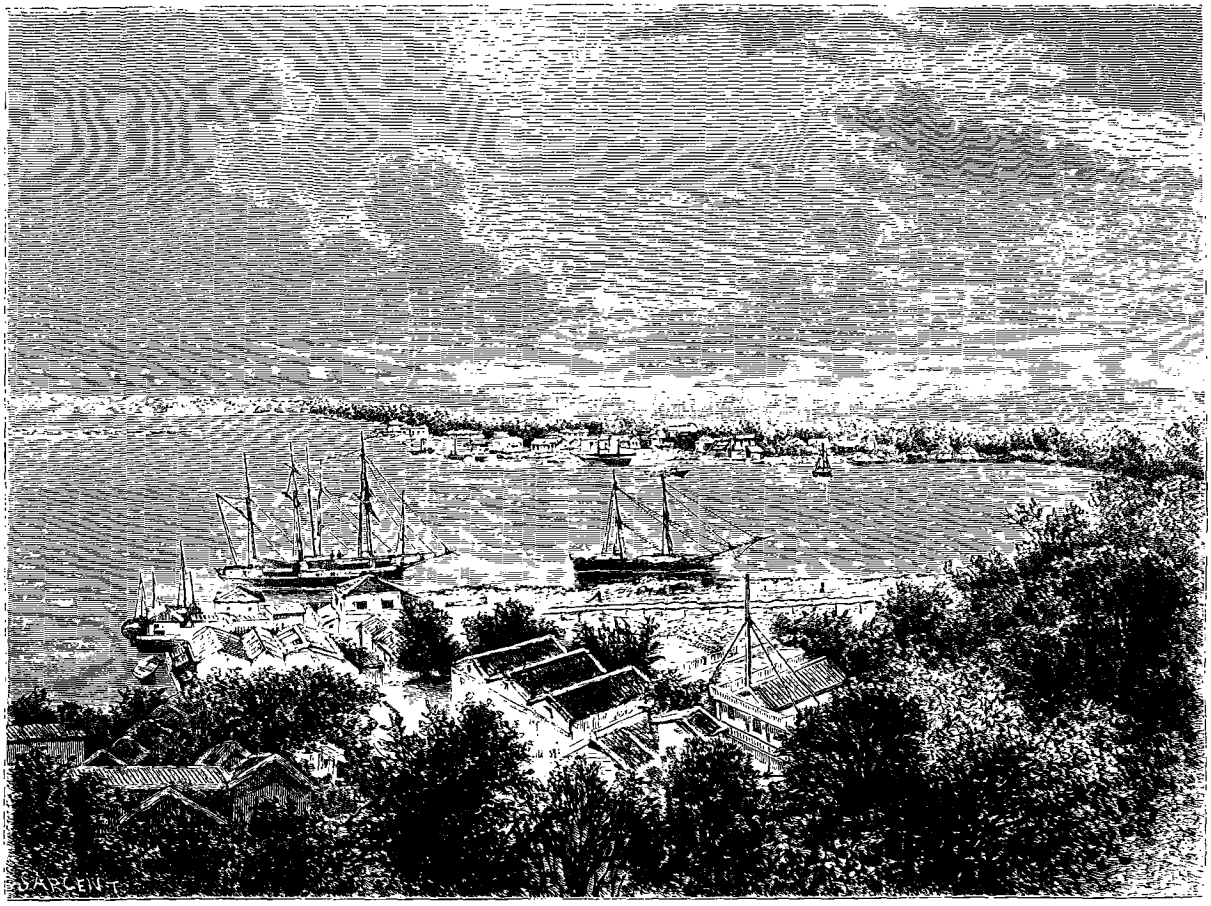
landaise, dont les principales sont les ruines de Fort Provincia et les grands parcs plantés de beaux arbres.

III

Siége du fort de Zélandia. — Anciennes coutumes.

Puisque je me trouve sous les murs du vieux fort de Zélandia, j'en profiterai pour dire ce qui advint de ce château fort bâti par les Hollandais en 1630.

Les historiens chinois, qui d'ailleurs ne sont remarquables ni pour la véracité ni pour l'impartialité de leurs récits, parlent sur un ton tout à la fois modeste et protecteur de l'humanité avec laquelle l'empereur Tsang-Tching traita les malheureux Hollandais lorsqu'ils furent chassés de Formose. Koksinga, qui, selon tous les rapports authentiques, n'était ni plus ni moins qu'un hardi chef de pirates, est représenté dans l'histoire de Chine comme « un érudit et fidèle sujet de la dynastie Ming, comme un juste et un patriote ». Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il fut un courageux et heureux aventurier qu'il était plus facile de désarmer par les faveurs que par les menaces. On lui offrit donc, pour l'attacher au parti de l'empereur, un titre de noblesse, et il accepta d'être promu au rang de « Yauen-Chouan ». Disons en passant que rien ne s'accorde mieux avec la politique chinoise,



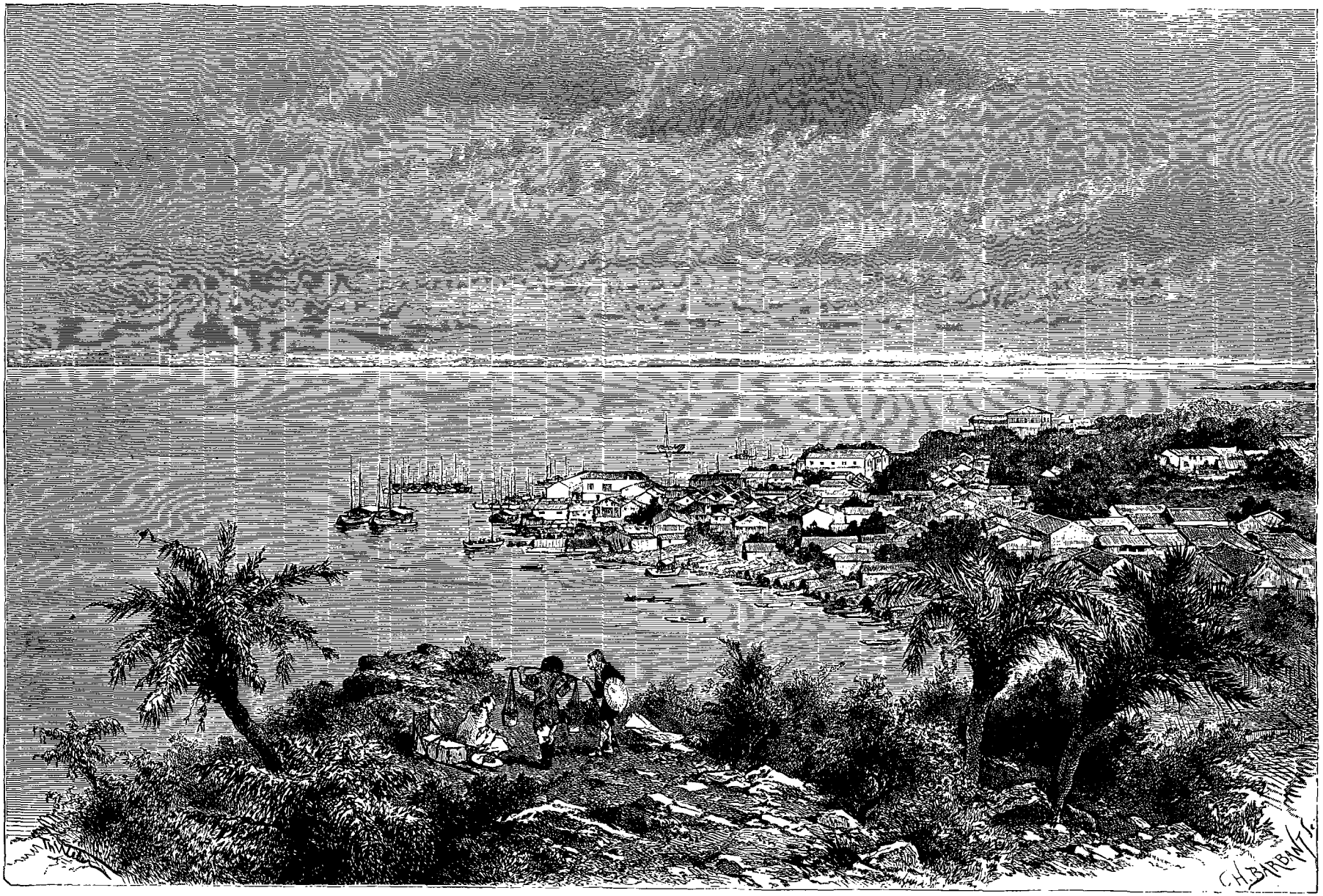
Port de Ta-kao. — Dessin de J. Moynet.

suivant laquelle il vaut infiniment mieux « se faire un ami du diable que d'avoir à le combattre ».

« Durant la troisième heure de la nuit, dit le chroniqueur chinois, le gouverneur hollandais vit en rêve — ce gouverneur était sans doute plus communicatif avec ses ennemis que la majorité des Hollandais n'ont coutume de l'être — la figure d'un grand esprit, monté sur un énorme poisson, entrer dans le port. L'eau monta immédiatement de plusieurs *tchangs*, et le gouverneur reconnut que le ciel lui commandait d'abandonner l'île. » Selon cette pieuse histoire de la chute de la puissance hollandaise à Formose, on voit que ce fut le ciel même qui intervint. Les annales hollandaises parlent en termes bien différents du siége de Tai-wan par Koksinga.

Dans les premiers jours de mai 1661, arriva devant le fort de Zélandia, à Formose, le fameux pirate Koksinga, à la tête d'une puissante flotte portant une armée de vingt-cinq mille hommes. Il parut si soudainement, qu'un très-petit nombre des familles hollandaises dispersées sur l'île eurent le temps de se réfugier dans le fort. Huit cents ou neuf cents personnes, de tout sexe et de tout âge, tombèrent donc aux mains de l'ennemi et furent massacrées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ta-kao. — Dessin de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cependant Koksinga, s'apercevant qu'en dépit des cruautés commises contre ses malheureux captifs, il ne pourrait s'emparer du fort qu'à la suite d'un long siége et en affamant les assiégés, résolut d'obtenir par des massacres ce qu'il ne pouvait obtenir par la force. Il envoya donc aux gens du fort un missionnaire de l'Église hollandaise réformée, pour les engager à se rendre et leur promettre que dans ce cas-là ils auraient la vie sauve. Mais le noble envoyé, plutôt que d'acheter au prix du déshonneur sa vie et celle de sa femme et de ses enfants qui étaient retenus comme otages par Koksinga, encouragea ses compatriotes à persévérer courageusement dans leur défense et à attendre que des renforts leur fussent envoyés de Batavia.

Ce brave missionnaire (Hambrok) avait parmi les gens du fort deux de ses enfants qui, l'heure de son départ arrivée, s'efforcèrent de le retenir en lui représentant qu'il y allait de sa vie; mais il s'arracha de leurs bras, aimant mieux mourir que d'abandonner les êtres chéris qui étaient restés au pouvoir de l'ennemi. Il retourna donc vers Koksinga et lui dit que les assiégés étaient résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. A cette nouvelle, Koksinga, ivre de fureur, fit massacrer tous ses prisonniers mâles et distribua les femmes parmi les soldats. Toutefois ces dernières furent remises en liberté après la capitulation du fort. Les annales chinoises affirment que les captifs furent traités humainement, et qu'on leur permit de s'en retourner dans leur pays. Il y a dans ce récit une ombre de vérité. En effet, les renforts attendus ne venant point, la garnison se vit forcée de capituler, et il fut permis à ce qui restait des malheureux assiégés de s'embarquer pour Batavia.

Quant aux mœurs des indigènes, du temps de la



Fort de Zélandia. — Dessin de H. Clerget.

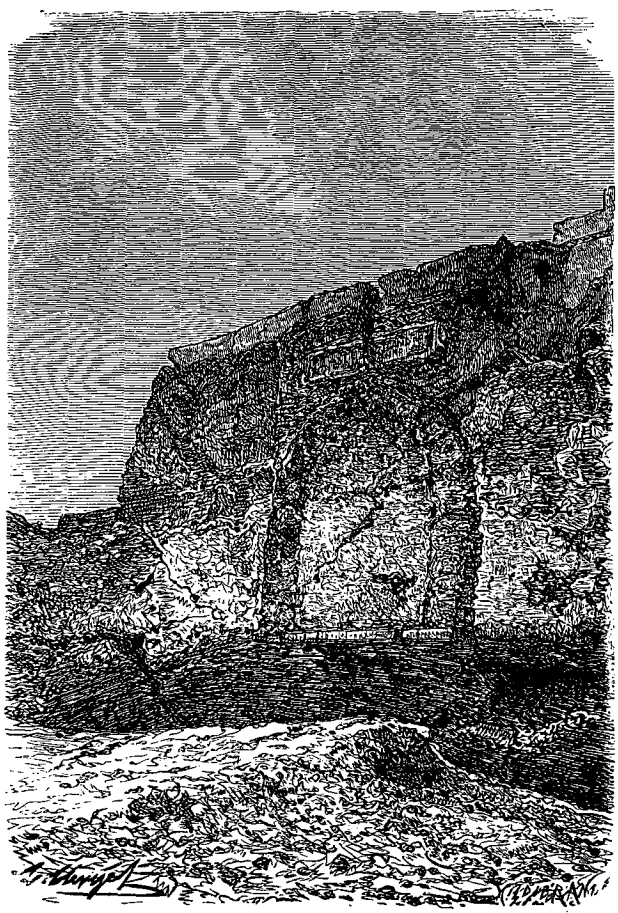
domination hollandaise, il est dit, dans un vieil ouvrage hollandais traduit en partie par M. Hobschied, que les hommes, ceux du moins qui habitaient la plaine, n'avaient point l'habitude de travailler. C'était aux femmes qu'incombait cette tâche, et en retour elles jouissaient de grands priviléges, de celui, notamment, de choisir leurs maris et de divorcer quand bon leur semblait. « Les femmes, est-il dit dans cet ouvrage, quand elles ne travaillent pas aux champs, prennent leurs bateaux et s'en vont à la pêche des crabes et des huîtres, qu'elles regardent, après le riz, comme les mets les plus délicieux. Les hommes, pendant ce temps, s'abandonnent à la paresse, et parmi eux se distinguent, sous ce rapport, les plus robustes, ceux de dix-sept à vingt et un ans, tandis que ceux de quarante à soixante vivent avec leurs femmes dans les champs, où ils habitent des huttes élevées de leurs propres mains. »

Ces huttes étaient, paraît-il, ornées de tentures de calico peint, et les principaux articles de mobilier étaient les outils servant à l'agriculture et les armes de chasse ou de guerre. Les crânes, les cheveux et les os de leurs ennemis étaient an nombre des plus précieux ornements. Les plats ou assiettes étaient faits de bois ou de bambou. Leurs plus riches vêtements étaient de poil de chien, dont ils se servaient en guise de laine. Les hommes consacraient la plus grande partie de leur temps à la chasse et à l'escrime; ils avaient pour armes des sagaies, des arcs et des flèches. Du reste, les montagnards de Formose sont restés grands chasseurs; armés de fusils chinois ou d'arcs et de flèches, on les voit encore parcourir la contrée accompagnés de chiens de chasse.

Il ne paraît pas qu'ils aient jamais eu de roi ou chef suprême de leurs tribus. Chaque tribu, au contraire, avait son propre chef, et le territoire de chacune était exactement circonscrit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chaque tribu avait un conseil d'hommes expérimentés, auxquels, lorsqu'ils avaient passé un certain temps au pouvoir, on arrachait les cheveux au-dessus du front pour marquer qu'ils avaient fait leur temps. Ce conseil était une sorte de chambre des communes en miniature, où se discutaient les mesures jugées nécessaires au bien public. Il est fort à regretter qu'aucun des discours qui, dit-on, y étaient prononcés avec autant de force que de dignité, n'ait été conservé. L'absence à peu près complète de vêtements, dans les temps chauds, devait donner aux gestes une grâce et une dignité dont nous ne pouvons, dans nos assemblées politiques modernes, nous faire aucune idée. Mais ces hommes d'État devaient tenir grand compte des oracles des prêtresses et de la volonté des dieux. La peine de mort étant inconnue, les offenses les plus graves étaient punies par des amendes. Les habitants de cette heureuse île avaient la singulière coutume d'aller tout nus trois mois de l'année pour que le dieu de la pluie voulût bien être propice à leurs champs. Cette loi, devant laquelle tous étaient égaux, s'observait fidèlement; mais quand venait l'époque où il fallait mettre des habits, d'autres lois intervenaient, et celles-là pesaient lourdement sur les femmes, auxquelles il était enjoint de se parer modestement; elles étaient passibles de châtiments pour abus de toilette. Or les robes de soie étaient naturellement inconnues dans un pays où il n'y avait ni rangs, ni castes, ni maîtres, ni domestiques, et où tous, sous leur beau et salubre climat, jouissaient des mêmes droits. Les seules distinctions vénérées étaient celles de l'âge et de la sagesse.



Porte du fort de Zélandia. — Dessin de H. Clerget.

Quelques-unes de leurs coutumes étaient fort curieuses. Jusqu'à un âge assez avancé, il était interdit au mari et à la femme de se parler en public.

Les prêtresses accomplissaient certains rites ridicules, pour ne rien dire de plus, et que je dois m'abstenir de mentionner.

Il y aurait à emprunter beaucoup d'autres détails fort curieux aux écrits des anciens auteurs hollandais; mais il faut laisser les auteurs et continuer mon voyage : j'aurai d'ailleurs plus d'une occasion de parler plus loin des mœurs et coutumes des aborigènes de Formose.

IV

Les faubourgs de la capitale. — Le gouverneur. — Audience. Le champ d'exécution. — Forêts. — Établissement hospitalier.

Les faubourgs de Thaï-Ouan sont coupés par une multitude de chemins verts qui courent soit entre des murailles de cactus parsemées de brillantes fleurs de fuchsias sauvages ou du convolvulus, soit entre des haies de bambou qui forment une longue voûte ogivale au-dessus du chemin. Les principaux habitants de cette partie de l'île sont des Chinois de la province de Fou-Kien et les Hak-Kas dont il a été question plus haut. Ce sont eux qui, peu à peu, introduisent les arts et l'agriculture dans les territoires occupés par les tribus aborigènes.

Muni d'une introduction officielle, j'allai rendre visite au Taotaï ou gouverneur de Thaï-Ouan. Pendant que ma carte — une carte rouge, de la dimension d'une grande feuille de papier à lettre — lui était portée, je restai dehors, dans ma chaise, et bientôt je me vis entouré d'une foule comme la présence d'un étranger en Chine ne manque jamais d'en attirer. Cette foule se livrait sans doute à toutes sortes de conjectures touchant l'objet de ma visite. Un petit garçon tout nu, sur le visage duquel éclatait l'innocente curiosité qui n'a pas appris à se contenir, s'approcha un peu trop près de moi. Je me penchai alors légèrement en avant et fronçai les sourcils en le regardant. Aussitôt il s'enfuit en poussant un cri de terreur, pendant que la foule se demandait gravement quelle sorcellerie j'avais exercée sur l'enfant.

Cependant un officier parut, suivi de gardes du yamen, coiffés du chapeau conique à plumes rouges. Ce chapeau donne assez bien l'idée d'un grand éteignoir à travers lequel des flammes passeraient. Ainsi escorté, je fus introduit dans le yamen.

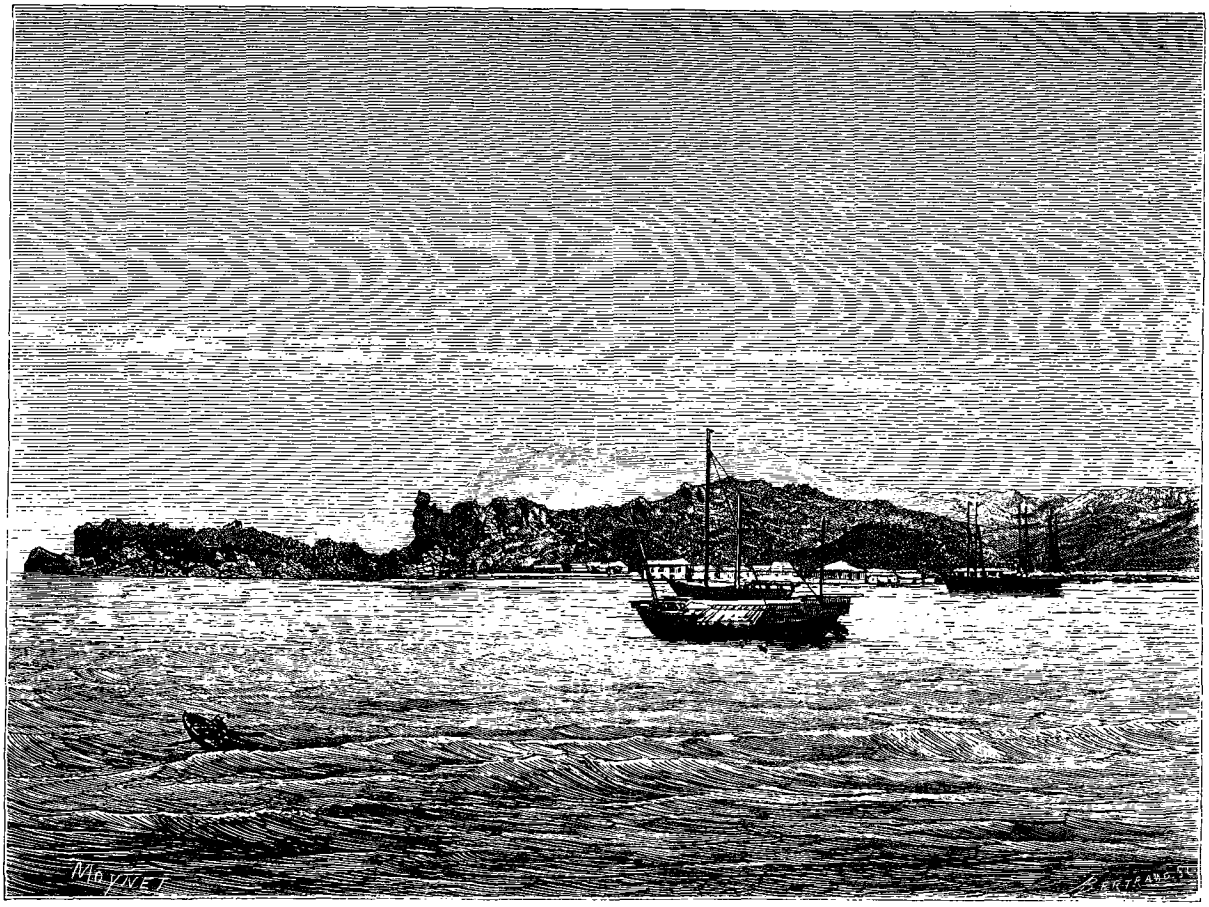
Je passai à travers une salle de justice, où je remarquai divers instruments de torture, qui servent sans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doute, au lieu et place de notre serment religieux, à arracher la vérité aux témoins ou l'aveu au coupable. Là, je rencontrai un vénérable personnage vêtu d'une longue robe de soie, d'une large ceinture et de bottines de satin à semelles épaisses. Il me fit passer à travers une cour et une longue suite de corridors et me conduisit enfin en présence du Taotaï, auquel je fus présenté avec infiniment plus de cérémonie et de pompe qu'il n'en avait été déployé pour ma présentation au prince Keung ou au Li-heung Tchang. Il semble, en vérité, que chez les Chinois, comme chez nous, les personnages officiels fassent d'autant plus les importants et soient d'autant plus exigeants pour tout ce qui touche à leur dignité personnelle qu'ils sont d'un rang moins élevé.

L'habitation du Taotaï était fort bien décorée; les cours étaient plantées de palmiers et ornées d'arbrisseaux, de fougères, de plantes grimpantes et de vases où s'épanouissaient de belles fleurs. Tout autour de la cour intérieure étaient divers salons ou pavillons, dans l'un desquels je fus conduit et présenté à un Chinois à large face et à mine agréable qui, à ma grande surprise, me tendit la main et me dit en anglais :

« Good morning, Mr. Thomson, I am glad to see you here; when did you come over? » (Bonjour, M. Thomson, enchanté de vous voir; depuis quand êtes-vous arrivé?)



Extrémité nord de Ta-kao. — Dessin de J. Moynet.

Je rassemblai mes souvenirs, et, après un instant, je reconnus mon interlocuteur pour l'avoir vu à Hongkong, où il avait été comprador ou schroff dans une maison de banque. Il me dit qu'il était le neveu du Taotaï et je soupçonne fortement ce fonctionnaire lui-même d'avoir été dans le commerce et d'avoir obtenu son poste de gouverneur en vue des avantages commerciaux qu'il en pouvait retirer. Après m'avoir offert du thé et des fruits, le Chinois, dont l'esprit était hanté par l'idée que j'étais chargé de quelque mission secrète, fit tout son possible pour m'arracher quelque aveu sur ce point. J'eus beau lui dire le plus franchement du monde que je n'avais d'autre but que de pénétrer dans l'intérieur de l'île et d'y voir les aborigènes, il n'était pas satisfait. Il voulait savoir quel intérêt j'avais à m'aventurer si loin, à travers une région où il n'y avait pas de routes, et au risque d'être tué.

« Soyez sûr d'une chose, me dit-il, c'est que les aborigènes ne vous permettront pas de les approcher : ils vous tueront à coups de flèches empoisonnées, ou bien vous vous perdrez dans les sentiers de la forêt; mais venez voir le Taotaï. »

Le Taotaï était un homme d'âge moyen, de belle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasseurs montagnards. — Dessin de D. Maillart.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prestance, et remarquable, dit-on, par ses talents administratifs. Bien qu'il eût aussi conçu quelques soupçons touchant mes projets de visite aux aborigènes, il me témoigna de la bienveillance, et, pour me remercier de son portrait que je lui fis, m'envoya une caisse de thé et des litchis sèches. Le thé, malheureusement, se gâta durant mon voyage de retour à Hongkong, mais les litchis étaient excellentes.

Thaï-Ouan a son haceldama ou champ des exécutions, que j'allai voir en compagnie du docteur Maxwell. C'est un vaste terrain absolument plat, d'où l'on aperçoit les beaux vieux arbres de Tai-wan massés dans le lointain, comme s'ils redoutaient d'enfoncer leurs racines dans ce terrain maudit. C'est à peine si un arbrisseau rompt la monotonie de cet affreux champ de mort ; et cependant avec quelle horrible curiosité durent le contempler les Européens qui, par une matinée du mois d'août 1842, y furent conduits, au nombre de cent soixante, pour y être exécutés ! Ils y furent suivis par la populace de la ville qui poussait des rugissements de triomphe. Mais avant même que le terrible massacre fût achevé, ces rires sauvages se changèrent en une terreur panique ; le ciel s'assombrit et un orage épouvantable éclata sur la ville. Les rivières, grossies par des torrents impétueux, débordèrent et inondèrent le pays, emportant les arbres, les maisons, les récoltes et noyant les habitants, dont les cris de détresse se perdaient au milieu du tumulte effroyable de la tempête. Ainsi, disent les superstitieux indigènes, Dieu, dans sa colère, lava le sang répandu. Environ deux mille personnes périrent dans ce jour néfaste.

Rien ne me frappa davantage, dans mes promenades à travers les forêts de Thaï-Ouan, que le silence et le repos qui y régnaient. Pas un signe, pas un bruit ne rappelait les terribles conflits dont l'île avait été le théâtre. L'air plein de langueur n'était troublé par aucun autre bruit que le bourdonnement des insectes, le cri des essieux sous le poids des denrées que les charrettes portaient au marché, et le joyeux babil des enfants. Hélas ! bientôt peut-être les paisibles clairières de Formose retentiront de nouveau de tous les horribles bruits de la guerre ; une lutte mortelle pour la suprématie s'engagera entre deux races qui, pour la première fois, se rencontreront, armées l'une et l'autre des engins de destruction modernes. Le conflit, si jamais il a lieu, sera sans doute long et terrible, et son issue féconde en importants résultats ; car, ou la Chine sera forcée d'ouvrir au monde son vaste continent, ou, dans l'orgueil de la victoire, elle se laissera entraîner à essayer de fermer pour toujours son territoire à l'intrusion abhorrée des étrangers. Toutefois cette dernière éventualité n'est pas probable ; car, si elle comprend bien son intérêt, la Chine jugera sans doute que ce n'est pas en agissant ainsi qu'elle pourrait longtemps lutter avec avantage contre ses turbulents rivaux, les Japonais.

Je ne puis quitter Thaï-Ouan sans appeler l'attention du lecteur sur la mission médicale dont mon ami le docteur Maxwell est le chef, et sans exprimer le regret que des établissements hospitaliers de la même espèce ne soient pas plus nombreux dans d'autres parties de la Chine. Celui qui vit dans ses foyers, au sein d'une cité anglaise, où nous avons toujours des pauvres avec nous, mais où ils sont l'objet de toute espèce de soins absolument inconnus à la vieille civilisation de la terre des fleurs, ne saurait, par aucun effort d'imagination, se représenter la foule misérable de malades et d'infirmes qui journellement se traînent jusqu'à l'hôpital de la Mission. Nombreux sont ceux qui, sur la renommée du bon médecin étranger, accomplissent, pour le voir, de longs et fatigants pèlerinages, persuadés, ou peu s'en faut, qu'ils n'ont qu'à toucher le pan de l'habit du docteur pour être soudain guéris de maladies qui depuis des années ont fait de leur vie une longue torture. Il arrive quelquefois que la maladie est au fond extrêmement simple, bien que fort au-dessus des ressources médicales des indigènes, et qu'un seul coup de lancette apporte au malheureux patient un tel soulagement, que volontiers il se jetterait aux pieds du médecin et l'adorerait comme un sauveur. Les scènes dont j'ai moi-même été témoin dans une seule journée m'ont glacé d'épouvante à l'idée de l'immense plainte qui doit s'élever ininterrompue, inentendue, du sein des milliers de malheureux qui pullulent dans les plaines de la Chine. Ici, dans ce petit sanctuaire de Thaï-Ouan, il ne vient jusqu'à nous qu'un faible écho de la grande plainte à laquelle nul ne répond, et encore ceux qui nous l'apportent trouvent-ils enfin un soulagement à leurs maux. La plupart des maladies qui sévissent dans ce coin du monde sont dues à la pauvreté, à la négligence, à une nourriture malsaine ou insuffisante. Le missionnaire médecin jouit ainsi d'une multitude d'occasions de propager la doctrine chrétienne, d'opérer des conversions, et de faire du bien de mille manières, dont pas une, que le lecteur en soit certain, n'est négligée. Dans un lieu comme celui-ci, le sort d'un tel homme semble peu enviable, car le seul plaisir qu'il puisse goûter est la conscience du bien qu'il fait. Les jours se suivent et amènent à l'hôpital de nouvelles troupes de malades ; chaque cas est traité à son tour, et le missionnaire n'a guère de loisirs que ce qu'il en peut dérober pour ses repas et son sommeil.

V

Excursion dans l'intérieur. — La culture. — Les villages. Difficulté du voyage. — Les Hak-kas.

Nous résolûmes, le docteur Maxwell et moi, de faire une excursion dans l'intérieur et de visiter les missionnaires dispersés dans les stations les plus éloignées. Mon ami espérait s'ouvrir de nouvelles relations parmi les sauvages des montagnes. En conséquence, le lundi 11 avril nous partîmes de Thaï-Ouan pour le village de Poah-bi, dans des chaises à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porteurs, avec lesquelles nous traversâmes la plaine large de quinze ou seize kilomètres.

J'avais engagé plusieurs coulies pour porter mes instruments, ayant formé le projet de photographier tout ce que je trouverais d'intéressant dans mon voyage. La plaine, parfaitement cultivée, était parsemée de fermes chinoises et de hameaux entourés de bambous. Les principales cultures étaient le riz, les patates douces, les noix de terre et la canne à sucre.

Les femmes, en grand nombre, étaient occupées aux travaux des champs. La plupart avaient les pieds comprimés qui sont si fort à la mode parmi les femmes de la province de Fou-Kien; aussi semblaient-elles boiter péniblement plutôt que marcher dans les sillons. Elles portaient généralement de gracieux vêtements de calicot blanc relevés par une bordure bleu pâle. Quant aux hommes, gras et jaunes, ils avaient tous l'air de lourdauds et de paresseux. Du reste on voyait assez qu'ils laissaient aux femmes tout le gros du travail des champs. Les enfants ne manquaient pas non plus dans le paysage; leur costume consistait en un amulette pendu à leur cou.

Comme à Thaï-Ouan, nous suivîmes des chemins ravissants, ombragés par des palmiers et des bambous et conduisant à des villages qui, vus de loin, avaient un aspect tout à fait enchanteur. Vus de près, il n'en était pas absolument de même. Le voisinage immédiat de ces hameaux s'annonçait toujours par le conflit odoriférant de l'ail et du fumier. A ces senteurs s'ajoutaient celles de fleurs aux senteurs douces mais fortes, au milieu desquelles se perdait complétement le suave et léger parfum de l'églantine blanche qui croît à profusion dans les haies.

Dans quelques-unes des fleurs sauvages qui se montrent çà et là, nous découvrîmes les nuances délicates propres à nos climats tempérés; leur alliance avec les vives couleurs primaires de la flore tropicale produit un charmant effet. Nous éprouvâmes aussi un vif plaisir à entendre l'alouette des champs : cet oiseau est commun à certains districts du nord aussi bien que du sud de la Chine; il se trouve aussi, autant que je puis me le rappeler, dans certaines parties du royaume de Siam.

Nous fîmes halte au pied de la première rangée de collines; nous renvoyâmes nos chaises à porteurs et attendîmes l'arrivée de mon domestique Shong et des coulies qui étaient restés en arrière.

Shong, peu accoutumé à la marche, avait déjà mal aux pieds. Contrairement à mon avis, il avait voulu mettre des sandales de paille, et cette chaussure lui avait infligé de telles ampoules, que les douze ou treize kilomètres qu'il eut encore à faire ce jour-là furent pour lui un véritable supplice.

La chaleur était extrême. Même aujourd'hui, je me sens, rien que d'y penser, brûlant, mal à l'aise et disposé à ôter mon habit. La route, si l'on peut employer ce mot en pareil cas, n'était qu'un sentier à peine tracé, serpentant sur des collines arides, et interrompu à tout instant par des ravines de sept ou huit pieds de profondeur. Toutefois ce n'étaient là que des bagatelles auprès de ce qui nous attendait. Lentement nous avancions, tantôt longeant le bord tortueux d'un précipice de plus de deux cents pieds de profondeur, tantôt nous enfonçant dans les ravines de quelque immense carrière d'argile, dont les parois surchauffées par le soleil nous brûlaient les mains, si nous avions le malheur d'y toucher. Plus nous avancions, plus le pays devenait impraticable, et plus les précipices devenaient larges et profonds. Quelques-uns formaient de véritables vallées, au fond desquelles nous trouvâmes des champs cultivés. Nous y observâmes aussi les traces des torrents qui, dans la saison des pluies, à travers les couches argileuses, s'ouvrent dans la montagne des passages souterrains, et offrent ainsi une sorte de drainage naturel à l'écoulement des eaux de la chaîne centrale. Ces torrents invisibles font de la culture dans cette région montagneuse une entreprise pleine de périls, car ils produisent des affaissements soudains du sol dans lesquels le cultivateur peut voir disparaître ses champs et sa demeure.

Les Hak-kas, qui cultivent ce sol dangereux, se tiennent sur leurs gardes; ils sont accoutumés à transporter précipitamment leurs pénates ailleurs, et, en quelque lieu que le hasard les conduise, ils se remettent courageusement à leurs travaux agricoles. Ce n'est même pas toujours un grand malheur pour eux que la disparition soudaine de tout ce qu'ils possèdent. Il leur arrive quelquefois de quitter un endroit dangereux pour un endroit plus salubre et moins sujet aux vicissitudes dont nous venons de parler, ou pour un endroit où les arbres et les débris de toute sorte amenés par le torrent leur fournissent du bois pour les mois d'hiver. Tout cela paraîtra sans doute fort étrange à ceux qui n'ont entendu parler de maisons transportées d'un point sur un autre qu'au moyen de puissantes machines hydrauliques. Qu'il me soit permis de leur dire que ce qui se passe à Formose n'est qu'une illustration de la puissance hydraulique sur une vaste échelle. Pas n'est besoin de dire que le gouvernement impérial n'a point jugé nécessaire d'envoyer un géographe relever la carte de cette région incessamment changeante; il ne serait pas facile de dire exactement où seront tels ou tels fermiers à la fin de la prochaine saison des pluies.

VI

Poah-bi. — Les étrangers de la plaine. — Les Pepohoans. — La vallée de Baksa. — Bon accueil. — Les enfants. — Beautés du paysage. — Le bambou : ses usages.

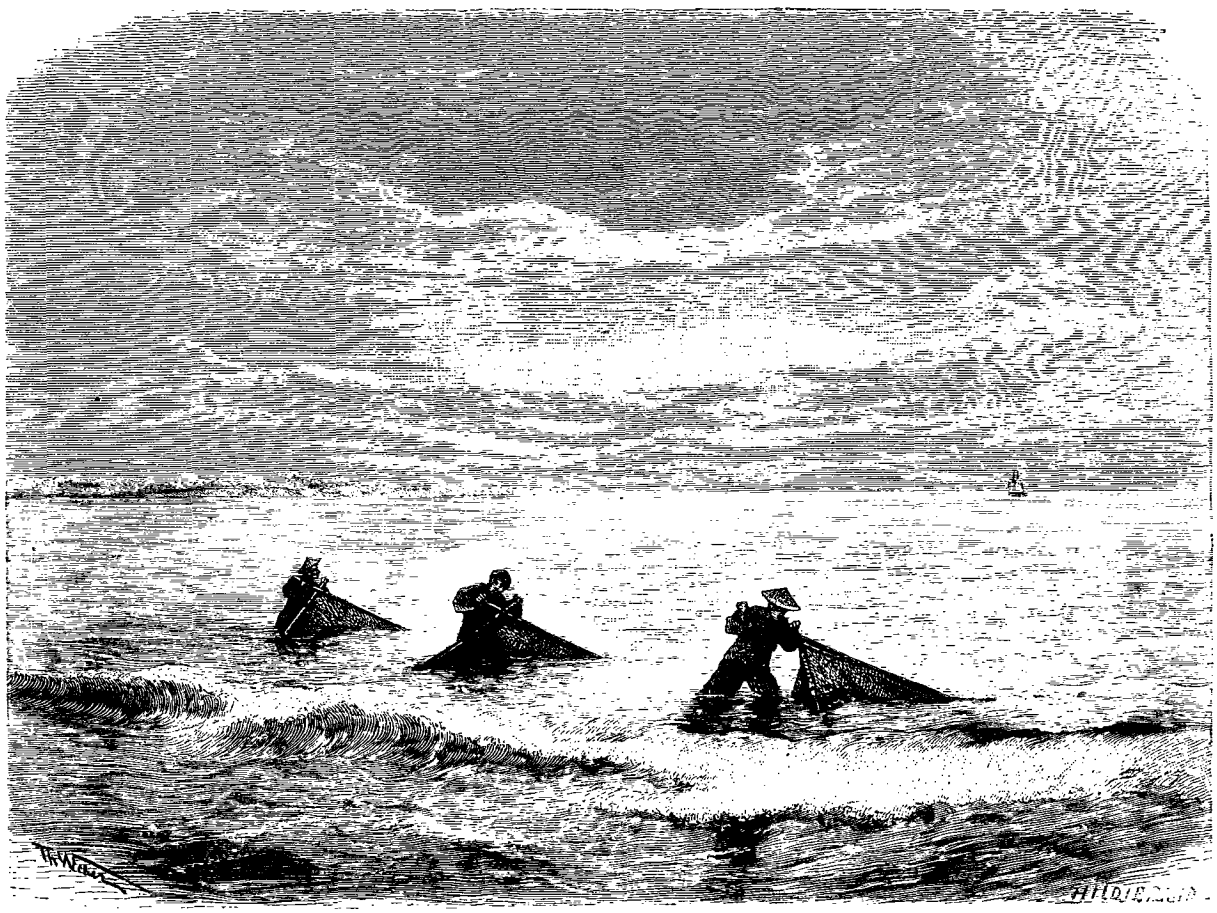
Nous arrivâmes à Poah-bi vers quatre heures de l'après-midi. C'est le premier centre de population d'une tribu d'aborigènes que les Chinois appellent Pepohoans ou *étrangers de la plaine*. Les Pepohoans gardent un vif et affectueux souvenir de leurs ex-maîtres, les Hollandais. Ils conservent avec amour les traditions qui se rapportent à leurs bons frères aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cheveux rouges, et par suite reçoivent les étrangers très-cordialement. Autrefois, du temps des Hollandais, ils vivaient dans les fertiles plaines que nous venions de traverser; mais ils ont été chassés, par les avides et cruels Chinois, des riches terres qui appartenaient à leurs ancêtres. Au contraire, dans les forteresses naturelles des montagnes ils ont pu se défendre et ils y défient toutes les forces du conquérant impérial.

Que les Japonais se fassent des amis de ces sauvages montagnards et les Chinois auront fort à faire pour chasser de l'île les envahisseurs.

Les aborigènes vinrent en grand nombre à la rencontre du docteur Maxwell, qu'ils n'avaient pas vu depuis longtemps et à qui ils firent un accueil touchant. C'est une belle et simple race que celle des Pepohoans; leur franchise et leur sincérité de manières, après une longue expérience du caractère rusé des Chinois, sont tout particulièrement agréables. Les Pepohoans se sont familiarisés avec l'agriculture et l'art de bâtir des Chinois, et même leurs maisons sont supérieures à celles des squatters chinois. Ils sont aussi mieux habillés que ces derniers. Comme je l'ai dit ailleurs, je fus frappé d'une certaine ressemblance de traits et de costume entre eux et les Laotiens de



Pêcheurs à Ta-kao. — Dessin de Th. Weber.

Siam; d'un autre côté il est incontestable que leur vieille langue garde les traces de son origine malaise.

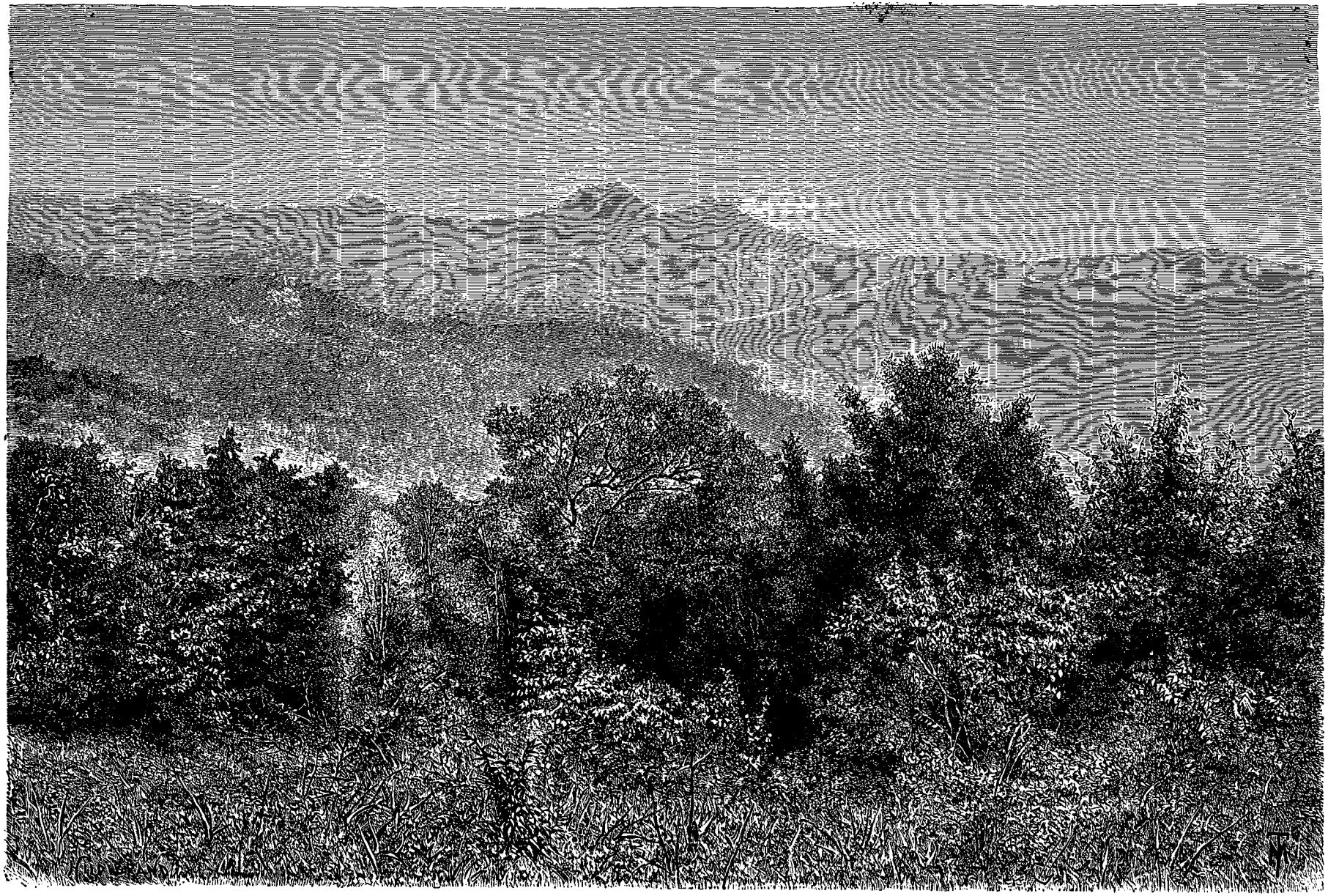
Il y avait à Poah-bi une petite chapelle chrétienne, bâtie et entretenue par les indigènes eux-mêmes, la Mission n'ayant pas autre chose à payer que le salaire d'un acolyte ou diacre indigène. Je visitai plusieurs maisons, que je trouvai propres, bien tenues et confortables. Voici de quelle façon elles sont construites : on monte d'abord une charpente de bambou sur laquelle on pose un lattis ou treillis de roseaux ou de minces lattes de bambou; on recouvre le tout d'une épaisse couche d'argile, et, pour finir, quand tout est sec, on blanchit la maison à la chaux. L'argile et la pierre calcaire abondent dans le voisinage. Les habitations sont généralement disposées de manière à former trois côtés d'un carré.

Je n'ai vu chez les Pepohoans que deux objets témoignant de quelque puissance d'invention mécanique : la crosse de leurs fusils et une espèce de ratière fort curieuse. Le rat est pour ces montagnards un mets très-délicat, et l'invention de cette trappe a dû être un événement important dans leur histoire.

Un jour, à sept heures du matin, nous quittâmes Poah-bi pour nons rendre à Baksa, village situé à dix-neuf ou vingt kilomètres plus loin.

Vers les dix heures la chaleur devint accablante et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le mont Morisson. — Dessin de J. Moynet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Shong n'en pouvait plus. Nous dûmes, à cause de ses pieds endoloris, ralentir notre pas, de sorte que nous ne pûmes atteindre la vallée de Baksa avant midi. Là aussi nous vîmes les gens du village accourir en foule à notre avance. Des troupes de jolis enfants venaient vers nous en courant et criant : « Peng-gan ! peng-gan ! » (la paix soit avec vous !) et les mains calleuses des pères quittaient leur travail pour venir serrer la main blanche du docteur. Ainsi escortés, nous entrâmes dans le village ou plutôt nous passâmes sous les magnifiques palmiers qui ombrageaient les habitations dispersées dans ce paradis pepohoan. Ce fut alors que je compris le nom de Formose donné à cette île par les Portugais ; et cependant ce n'était encore là qu'un aperçu de la magnificence naturelle des paysages de l'intérieur. Un croissant de collines calcaires domine la vallée de Baksa, et présente sur quelques points un front rocheux et nu qui fait un puissant contraste avec la végétation luxuriante de tout le reste de la vallée.

Les bambous sont peut-être ce qu'il y a de plus remarquable dans ce paysage : ils atteignent des proportions gigantesques : quelques-uns ont plus de cent pieds de haut et deux pieds de tour. Aucune autre plante ne joue un aussi grand rôle dans l'économie sociale du peuple d'un bout à l'autre de la Chine.

Toute autre ressource que le riz et le bambou vînt-elle à manquer, ces deux plantes à elles seules fourniraient aux Chinois le vivre, le vêtement et le logement ; et c'est au bambou, comme je le montrerai, que reviendrait dans ces services la plus forte part.

D'abord cette plante vigoureuse n'est pas difficile sur le choix du terrain et ne réclame absolument aucun soin de la part de l'homme ; puis, bien que probablement elle atteigne son plus haut degré de perfection dans les riches vallées de Formose, elle croît avec une vigueur presque égale sur le maigre sol des flancs rocailleux des montagnes.

Venons maintenant à ses usages. Le bambou sert premièrement à former autour des habitations une barrière de tiges épineuses presque impénétrable et à projeter sur ces demeures l'ombre fraîche de ses grands panaches vert pâle. La plupart des maisons sont entièrement construites avec ses tiges et ont pour toiture une espèce de chaume fait avec ses feuilles sèches. A l'intérieur, les siéges et les lits sont faits de bambou, et, à l'exception du dessus de bois blanc, il en est de même des tables. Seaux, cruches, bidons, arrosoirs, mesures à riz sont faits de tiges de bambou. Au plafond où pendent des morceaux de porc fumé et autres provisions, c'est à des tiges de bambou qu'ils sont suspendus, tiges dont les épines, vrais chevaux de frise, déjouent les entreprises de messieurs les rats. Dans un coin nous voyons le chapeau et le manteau du maître de la maison : ils sont faits de feuilles de bambou imbriquées comme les écailles d'un poisson ou les plumes d'un oiseau. La plupart des instruments d'agriculture sont en bambou durci, et les paniers de toute sorte, les engins de pêche, le papier et les plumes (dont jamais dans une demeure chinoise, quelque humble qu'elle soit, vous ne constaterez l'absence), les gobelets, les bâtons à manger et finalement les pipes à fumer, tout cela est de bambou. Ceux qui habitent cette maison de bambou se régalent des premières pousses de cette plante, et, si vous êtes désireux de l'apprendre, ils vous diront que les premières impressions qu'ils aient reçues leur sont venues dans leur berceau de bambou, et que leur dernier espoir est de reposer sur le penchant d'une colline, à l'ombre, dans un fourré de bambou. Si cette plante si utile est ainsi employée dans les demeures privées, elle ne l'est guère moins dans les temples. C'est sur des morceaux d'écorce de bambou qu'ont été écrites les œuvres des classiques bouddhistes ; c'est de bambou que sont faites les baguettes divinatoires et l'étui qui les contient ; c'est par les panaches ondoyants du bambou que sont éventées les cours extérieures du temple. Il y a du papier de bambou de bien des espèces différentes : mais celle qui m'a le plus frappé, parce qu'elle m'a révélé une nouvelle propriété de la fibre de cette plante, c'est l'espèce de papier employée par les batteurs d'or du Fou-kien pour la manufacture de l'or en feuille. C'est au parchemin qu'est réservé ce rôle industriel en Europe. On fait aussi des éventails et des flûtes de bambou, et les métiers sur lesquels les Chinois tissent leurs étoffes de soie sont construits en partie avec cette plante.

VII

Ka-san-po. — Kamana. — Ascension. — Myriapodes. — Les fruits. Le mont Morisson. — Ponts de bambou.

Nous passâmes la nuit à la station de Baksa et partîmes à pied de bon matin pour Ka-san-po, qui se trouve à environ quarante kilomètres de là.

Le premier obstacle que nous rencontrâmes sur notre route nous donna un avant-goût des agréments que ce voyage nous réservait. Il nous fallut gravir une montagne tellement escarpée et dénudée que ce n'était qu'une arête rocheuse. Nous marchions à la file sur le tranchant de cette arête, et ce n'était pas sans inquiétude que de temps en temps je me retournais vers nos porteurs de bagages (six vigoureux Pepohoans de Baksa), car si le pied leur avait manqué, ils eussent été précipités d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds, de quelque côté qu'ils fussent tombés. Enfin nous atteignîmes sans accident le sommet de la montagne et fûmes récompensés de nos fatigues par la vue d'une splendide vallée enfermée entre de hautes collines au delà desquelles on apercevait dans le lointain les hautes chaînes de l'intérieur dont les sommets semblaient toucher le ciel. A l'extrémité orientale d'une des gorges qui s'ouvrent dans cette vallée nous pouvions apercevoir le petit village de Kamana. Nous nous reposâmes un instant dans une hutte dont les habitants, heureux de nous accueillir, nous offrirent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'excellente eau de source ; puis nous poussâmes jusqu'à Kamana, où nous fûmes reçus par un vieux diacre indigène nommé Tong qui avait reçu une bonne éducation chinoise et avait été fonctionnaire dans un yamen. Tong, en dépit de la persécution qu'il avait soufferte pour avoir embrassé la foi chrétienne, était encore un homme de fort bonne mine.

Vers une heure nous repartîmes, et, guidés par Tong, nous commençâmes une autre ascension pénible, sous un soleil dont aucun souffle d'air ne venait tempérer l'accablante ardeur. De l'autre côté de la montagne nous trouvâmes un troupeau de buffles.

Dans une cabane grossière, au milieu de cette solitude, habitait un vieillard qui nous reçut avec bonté et partagea avec nous une provision d'eau qu'il conservait dans un tube de bambou. Il aurait voulu fumer



Bambusa formosa. — Dessin de A. Faguet.

et causer avec nous ; mais nous ne pûmes nous rendre à ses désirs et nous nous remîmes en marche pour gravir une autre montagne, ou plutôt pour franchir une suite d'arêtes schisteuses et de précipices dont le fond argileux exhalait une fort mauvaise odeur et dont les parois brûlantes réfléchissaient les rayons du soleil et tous causaient une chaleur si insupportable, que je fus pris de faiblesse et faillis tomber en escaladant les hauteurs. De son côté, le docteur avoua que, dans aucun de ses voyages, il n'avait senti fatigue pareille.

Arrivés à la cime, nous nous jetâmes par terre à l'ombre misérable de quelques arbrisseaux qui croissaient dans une fente du rocher, faisant sortir de dessous les pierres toute une tribu de myriapodes longs comme le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doigt, d'une belle couleur brune avec des pieds jaune clair. La piqûre de ces myriapodes est très-mauvaise; mais nous étions tellement las que nous n'eûmes pas la force de nous éloigner, et, heureusement pour nous, les myriapodes effrayés nous cédèrent la place.

Une descente rapide nous amena à la halte prochaine, où, disait-on, nous trouverions un ruisseau. Le lit du ruisseau y était en effet; quant à l'eau, il y avait longtemps que la dernière goutte s'était évaporée sous les ardeurs du soleil.

Pendant que nous déjeunions, un accident mit le comble à notre détresse. Un de nos portefaix ayant, sans penser à mal, brisé la tige verte d'une plante, il s'en dégagea une odeur putride épouvantable. Nous fûmes quelque temps avant de découvrir la cause de cette infection dont le nez pepohoan n'était pas aussi désagréablement frappé que le nôtre. Le nom indigène de cette plante signifie *arbrisseau puant*. Nous nous remîmes vite en marche, tantôt escaladant les hauteurs, tantôt descendant au fond des précipices.

Les fruits croissent en grande abondance à Formose. Les plus délicieux et les plus parfumés de ces fruits sont les oranges, les ananas, les mangues, les bananes.

Il y a aussi des prunes, des pêches, des poires, des grenades, des goyaves, des citrons, des fraises et des framboises.

Nous étions enfin sur l'un des contre-forts de la chaîne centrale et nous jouissions de la vue magnifique d'une vallée qui, à demi cultivée, à demi sauvage, s'étendait devant nous, au pied des sierras entassées les unes sur les autres. Au-dessus de toutes s'élevait dans les nues le pic bleuâtre du mont Morisson. Dans la vallée coulait une rivière. Le bruit de ses eaux grondant sur son lit rocailleux au sortir des cols torrentueux de la montagne venait jusqu'à nous.

Bien loin, à l'extrémité septentrionale de la vallée, on apercevait vaguement le village de Pau-ah-lian, perdu dans une masse de feuillage. Au-dessus, les montagnes étalaient leur manteau de forêts vierges, retraites des bêtes féroces et des sauvages, qui descendent quelquefois à l'improviste au nombre de soixante ou quatre-vingts pour arrêter les voyageurs qu'ils pillent et assassinent ou pour faire quelque razzia dans les villages voisins.

Ce n'était pas tout que d'atteindre le bord de la rivière, il fallait encore la traverser pour gagner le village; or le pont, à part le mérite incontestable d'une extrême simplicité, était bien le plus insensé casse-cou que j'eusse vu de ma vie. Il consistait tout simplement en une ou deux perches de bambou jetées d'un bord à l'autre en travers de la rivière, à douze pieds environ au-dessus de l'eau, assez profonde en cet endroit pour noyer le géant Tchang lui-même. Ces perches reposaient sur des rochers que la nature avait complaisamment placés là, et qui s'avançaient en surplombant sur la rivière. Impossible de concevoir rien de mieux pour un homme résolu à tenter la Providence sans cependant se jeter lui-même à l'eau. Les indigènes, se servant de leurs fardeaux pour se maintenir en équilibre, passèrent le plus aisément du monde, à la façon de Blondin. Le docteur, qui ne se trouvait pas pour la première fois en présence de morceaux d'architecture de ce genre, ne s'en tira pas trop mal. Pour moi, après avoir mouillé mes sandales de paille, pour les rendre plus élastiques, je m'avançai les bras tendus, les pieds en dehors, comme un acrobate, et ce ne fut pas avec une petite satisfaction que je me retournai quand j'eus surmonté la difficulté et me trouvai sain et sauf sur l'autre rive.

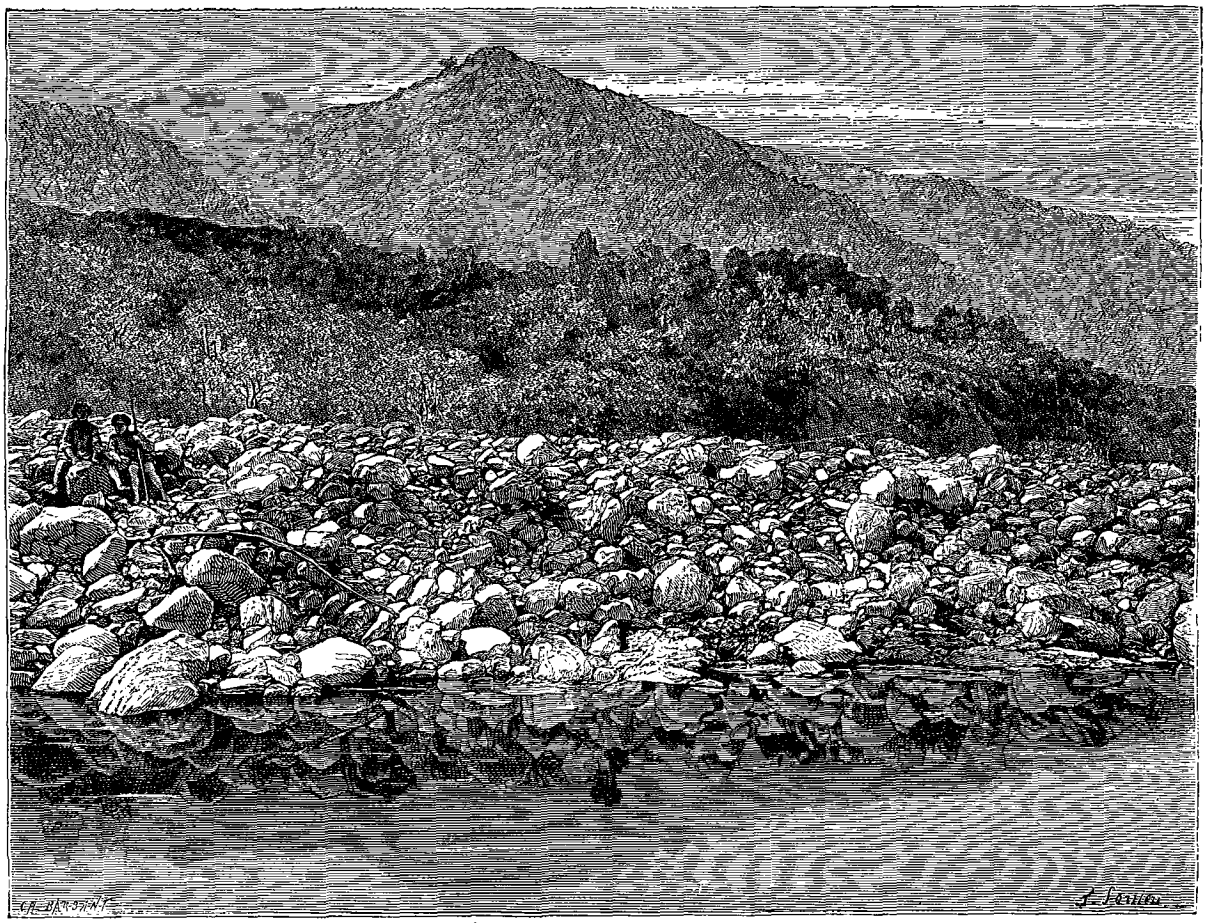


Femme et enfant pepohoans. — Dessin de D. Maillart.

Traduit par A. TALANDIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bords de la rivière de La-lung. — Dessin de F. Sorrieu.

VOYAGE EN CHINE,

PAR M. J. THOMSON [1].

1870-1872. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITES, D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES ET LES CROQUIS DE L'AUTEUR.

FORMOSE.

VIII

Le Png-chien. — Autels. — Villageois et villageoises. — Repas : assaisonnement. — Consultations.

A un kilomètre environ de Pau-ah-liau, nous passâmes sous les branches étendues de l'arbre que les indigènes appellent Png-chien. Les racines de cet arbre sortent du sol, sur lequel elles forment toutes sortes de torsions et de contorsions extraordinaires. Ici elles prennent la forme d'une chaise, là celle d'un sofa sur lequel on aimerait à s'étendre durant les nuits brûlantes; ailleurs elles forment des niches ou autels pour les fétiches du village.

Nous trouvâmes quelques-unes de ces niches au pied de plusieurs beaux arbres. Elles étaient communément garnies de cinq pierres plates, dont l'une formait la base, et les quatre autres trois côtés et le toit. Au centre était un petit autel de pierre sur lequel on mettait les offrandes. Le tronc du Png-chien, que nous mesurâmes, avait six pieds de diamètre, et ses branches s'étendaient assez loin pour former un vaste abri où tous les habitants du village voisin auraient pu trouver place.

La nouvelle de notre arrivée nous avait, comme

1. Suite et fin. — Voy. t. XXIX, p. 353, 369, 385, 401; t. XXX, p. 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toujours, devancés. Derrière les haies et les bouquets d'arbres apparaissaient, pour disparaître aussitôt, de mystérieuses figures qui venaient jeter un coup d'œil furtif sur les hommes à cheveux rouges; c'est le nom charmant donné, dans toute la Chine, aux Européens.

Nous étions parvenus à un joli chemin plein d'ombre, courant le long d'un ruisseau dont les habitants tirent fort bon parti pour l'irrigation. A notre gauche était une haie vive émaillée de nombreuses fleurs sauvages, fuchsias, roses, menthes, convolvulus; sans parler d'une profusion de framboisiers qui avaient dû être tout récemment chargés de fruits aussi bons que nos framboises anglaises, à en juger par le peu qui en restait. Ce chemin nous conduisit à un second pont de bambou, de l'autre côté duquel nous suivîmes un sentier longeant des champs de riz où les jeunes tiges élevaient leurs pointes vertes au-dessus de l'eau, juste assez pour y obscurcir l'image des montagnes environnantes, et nous arrivâmes au village de Pau-ah-liau.

La maison d'un vieux Pepohoan aveugle nommé Sin-tchun fut celle où nous nous rendîmes. Nous fûmes suivis, dans l'enclos qui la précède, par une foule de femmes et d'enfants de tout âge, ces derniers absolument nus. Nombre de villageois gardaient un très-reconnaissant souvenir d'une visite que le docteur leur avait faite dix-huit mois auparavant, et de la bonté avec laquelle il les avait traités. Ils examinèrent avec la plus grande attention nos bagages et nos vêtements, et finalement accordèrent la palme de la beauté à ma chemise de flanelle à carreaux. Hommes, femmes, enfants, tous fumaient. Au bout de quelques instants une vieille femme s'approcha de moi et m'offrit sa pipe de bambou. Je n'eus pas plutôt accepté la politesse qu'elle me demanda mon cigare. Elle en tira une ou deux bouffées et aussitôt son visage se couvrit d'un réseau compliqué de rides exprimant le plaisir extraordinaire que lui faisait éprouver le goût inusité de ce tabac. Le cigare alors passa de bouche en bouche et me fut religieusement rendu après que chacun en eut tiré une bouffée.

Les villageois étaient presque tous grands et bien formés, et leurs beaux yeux noirs brillaient par moments d'un éclat sauvage qui dénotait l'indépendance d'esprit de gens nés et élevés au milieu de la sauvage grandeur de ce pays de montagnes. Cependant, en dépit d'un certain air de crânerie qui ne manque ni de dignité ni de grâce, tout le monde s'accorde à dire que cette race est douce et inoffensive.

Les femmes ont une profusion de cheveux bruns ou noirs, qu'elles relèvent et serrent derrière la tête en longues et grosses tresses dans lesquelles elles entrelacent une bande d'étoffe rouge. Elles ramènent la tresse par-dessus les oreilles, la font passer comme un diadème sur le front et la fixent par un nœud derrière la tête. L'effet de cette coiffure, dont les couleurs contrastent avec leur teint olivâtre, est très-frappant.

Les Chinois disent que ces femmes sont très-barbares, parce qu'aucune d'elles, même parmi les plus belles, ne se peint jamais. Le travail, les intempéries auxquelles elles sont exposées leur enlèvent vite les charmes de la jeunesse; mais jusqu'au dernier moment elles continuent à se coiffer avec le même soin et combattent bravement l'irrésistible puissance du destin. La plus vieille de la troupe dédaignerait de cacher les ravages du temps sous une couche de fard et de poudre ou sous des cheveux teints ou faux. La joue hâlée et ridée, les boucles de cheveux gris sont partout regardées avec respect et au besoin serviraient de sauf-conduit à travers le territoire d'une tribu hostile.

Bientôt nous vîmes les hommes revenir en grand nombre des champs, où ils étaient allés travailler. Grands, élancés, ils respiraient la bonne volonté, la franchise et l'honnêteté. En dépit de leurs mains calleuses et de leurs misérables vêtements, ils avaient dans leur maintien un air plein de noblesse native; leur douceur, leur cordialité, leur simple hospitalité sont vraiment touchantes.

Il y a sous ce rapport une différence très-marquée entre les différents villages. Dans ceux où le contact avec les Chinois est plus fréquent et plus intime, les Pepohoans sont mieux vêtus, mais moins affables que dans ceux où ils vivent loin de tout contact étranger.

Sin-tchun nous invita à entrer chez lui. Là, je me couchai sur une natte pour me reposer et ne tardai pas à m'endormir profondément. Mais bientôt je m'éveillai en sursaut sous un courant d'air fétide qui traversait l'appartement. Il faut dire que les indigènes ont l'habitude de saler leurs navets et de les garder dans des jarres pleines d'eau jusqu'à ce qu'ils s'y décomposent; alors ils les mangent comme assaisonnement à leur riz. L'horrible odeur qui me réveilla lorsque le jeune Sin ouvrit ce trésor domestique et que les gaz emprisonnés s'échappèrent de la jarre, signifiait donc tout simplement que le dîner était prêt. Je fus bientôt sur pied et m'empressai d'aller dîner en plein air. Quant au docteur, il dîna dans la maison pendant que je faisais un bon repas d'œufs durs, d'un bol de riz et d'un morceau de volaille. En voyage, je me fais une règle de me contenter autant que possible de la nourriture qu'on peut se procurer sur les lieux.

Quand le dîner fut terminé, le docteur donna audience à ses malades. Ceux-ci, en dépit de l'air de bonne santé qui régnait dans le village, étaient fort nombreux. Les uns avaient la fièvre, d'autres des maladies ou des blessures plus ou moins graves. Plusieurs souffraient de douleurs qui exigeaient une application de teinture d'iode. Il fallut une plume, faute de pinceau, et pour avoir la plume il fallut s'emparer d'une volaille; mais les volailles ne sont pas aussi faciles à prendre qu'on pourrait le croire, et la moitié du village dut se mettre à la poursuite d'une volaille par-ci, puis d'une volaille par-là, avant d'en attraper une et de lui arracher enfin la plume demandée. Quelques minutes plus tard on pouvait voir une douzaine de bras, de jambes ou de dos, peints et en train

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de sécher. La quinine était aussi ardemment désirée et fut libéralement distribuée.

IX

Ka-san-po. — Une prédication. — Une chambre à coucher. Ameublement. — Les flèches. — Chants et danse.

Il était déjà trois heures après midi et nous étions encore à neuf ou dix kilomètres de Ka-san-po. Nous poursuivîmes notre route qui longeait la rivière, et, arrivés à ce village vers cinq heures, nous allâmes tout droit à la maison d'un vieillard de la connaissance du docteur. Ah-toan, c'est le nom du bon vieux, n'était pas chez lui, mais il arriva bientôt, chassant devant lui ses bêtes qu'il enferma dans leur parc. Il nous exprima le plaisir qu'il avait à nous voir et fit immédiatement préparer notre chambre où nous déposâmes nos effets. Sur la véranda, derrière la maison, un endroit destiné aux bains avait été garni de rideaux, et nous profitâmes aussitôt de cet utile arrangement. A notre arrivée, les villageois ne manquèrent pas d'accourir pour nous examiner. La moitié masculine de la communauté semblait, je ne pouvais m'expliquer pourquoi, traiter notre venue comme un incident extrêmement comique; ces braves gens avaient complétement perdu l'air digne et un peu raide qui nous avait semblé particulier à leur race. Un vieux sauvage, haut de plus de six pieds, s'empara de mon chapeau, le tourna, le retourna, examina le dedans, puis le dehors, et finalement éclata de rire. Je remarquai aussi qu'il avait perdu tout pouvoir de commander aux muscles de son visage, et que, bien qu'il eût évidemment l'intention d'être poli, il ne pouvait faire reprendre à sa physionomie son expression normale de sobre gravité. En dépit de tous ses efforts, il ne pouvait s'empêcher de rire. Je finis par m'apercevoir qu'il sentait horriblement le sam-chou (boisson alcoolique).

Les villageois avaient travaillé à la couverture de chaume d'une maison voisine. Or, en pareil cas, la coutume veut que le chaume soit arrosé; et leur liqueur est une eau-de-vie très-forte tirée de la patate douce, qu'ils cultivent, et qui est, avec le riz, un de leurs principaux articles de consommation.

Dans le courant de la soirée, Tong prêcha sur l'absurdité de l'idolâtrie et l'avantage de n'adorer que le seul vrai Dieu. Il eut quelques auditeurs attentifs.

Les huttes des Pepohoans sont infestées de rats, et la chambre qui nous était destinée n'était pas plus que les autres à l'abri de leurs incursions. La moitié de cet appartement, qui avait en tout huit pieds carrés à peu près, était occupée par une plate-forme de bambou élevée d'environ dix-huit pouces au-dessus du sol fait d'argile durcie. Cette plate-forme était notre lit, et les seuls meubles qui s'y trouvassent étaient deux rondins de bois destinés à nous servir d'oreillers. Ce fut sur cette couchette peu élastique que je m'étendis pour attendre le souper. Notre repas devait se composer d'une volaille que nous avions achetée une demi-couronne (2 fr. 50 c.), et que Shong faisait cuire dans la pièce voisine. Il était bien fatigué, le pauvre garçon, mais il aimait à faire la cuisine, particulièrement lorsque le lard était abondant.

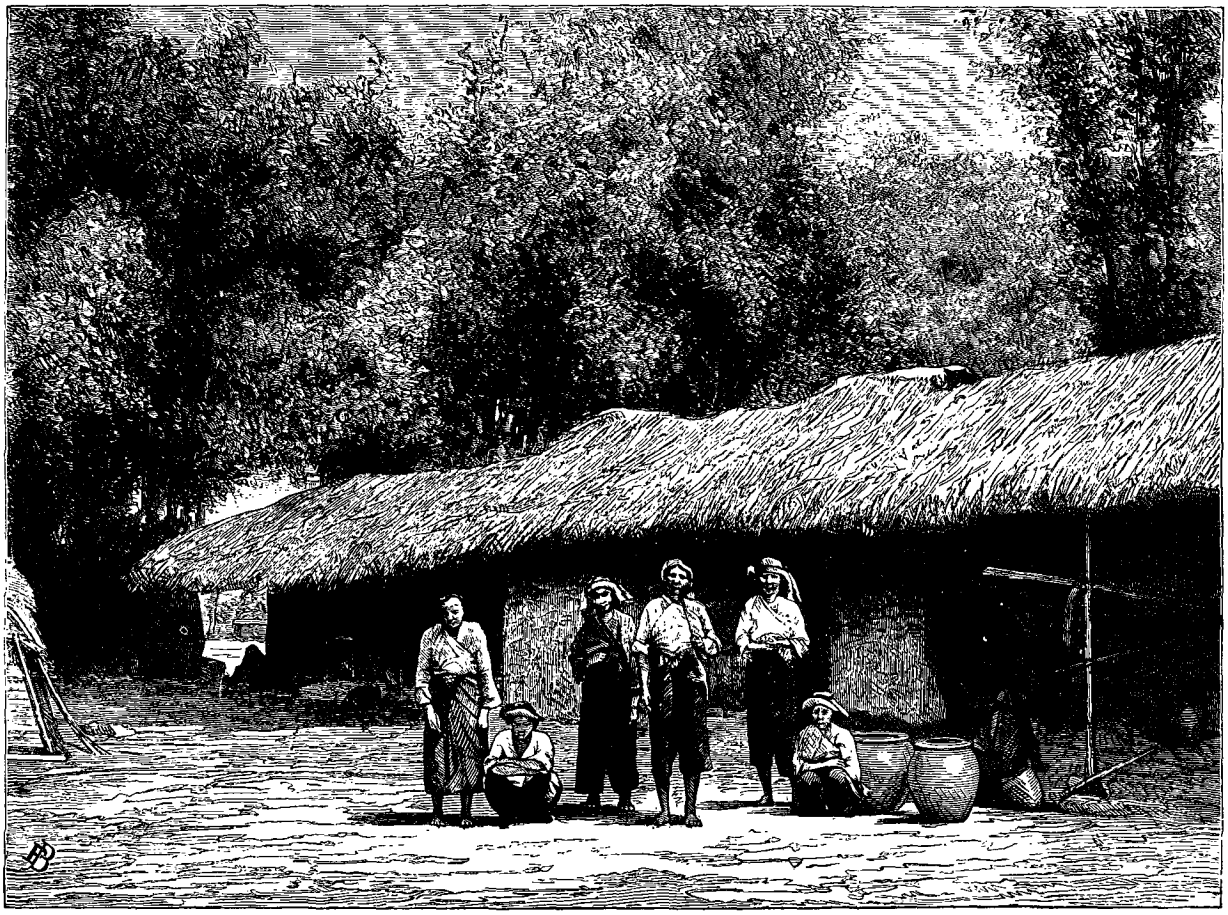
Rien ne dénote mieux le sauvage que son indifférence absolue pour ces petits arrangements de la vie domestique sans lesquels l'existence serait à peine supportable aux civilisés Les Pepohoans, par exemple, dans leur extrême empressement à nous rendre service, allumèrent, pour faire bouillir le riz de nos domestiques, un grand feu de roseaux dans un endroit d'où la fumée venait en nuages épais jusque dans la chambre où nous reposions. Incontestablement, il ne leur était jamais venu à l'esprit que la fumée pût être regardée comme un inconvénient. En fait de lampe, nous avions une petite tasse d'huile dans laquelle flottaient quelques brins de moelle végétale enflammés, et ce fut à cette lueur tremblotante que je pus voir que les murs d'argile étaient noirs et les poutres vernies de suie et de fumée. Dans un coin au-dessus de ma tête était un paquet de tabac vert, un ou deux épieux, un arc, un tas de flèches, un fusil de très-vieux modèle, et enfin — chose que je n'avais pas encore remarquée — un grand coffre plein de riz. Cela me donna l'espérance que les rats y trouveraient une occupation assez profitable pour ne pas chercher à nous tourmenter durant notre sommeil.

Shong m'apprit, d'une façon toute confidentielle, que l'habileté des sauvages des environs à se servir de l'arc et des flèches empoisonnées n'était pas moins extraordinaire que le sans-gêne avec lequel ils faisaient cuire et mangeaient leurs ennemis, les Chinois au cœur tendre et à la chair dure. Il me supplia de ne pas m'aventurer beaucoup plus loin dans l'intérieur, parce que les hommes des montagnes, me dit-il, ne se montraient point quand ils attaquaient, mais tiraient leurs flèches très-haut en l'air et avec une telle précision que celles-ci en retombant perçaient le crâne de leurs victimes qui mouraient sur le coup. Je conseillai fortement à Shong de se tenir la tête bien couverte.

Presque toutes les habitations des Pepohoans forment les trois côtés d'un rectangle qui comprend une cour où l'on fait sécher les produits de l'agriculture et où les familles passent leurs soirées. Vers neuf heures, les indigènes s'assemblèrent en grand nombre autour d'un feu brillant qu'ils allumèrent dans une de ces cours ouvertes. Les vieillards des deux sexes et les enfants s'accroupirent en rond, fumant leurs pipes et causant, en compagnie d'une troupe de chiens à longues oreilles droites, qui observaient attentivement le petillement des branches dans le feu. La lueur des flammes se projetait tout à l'entour, bordant de lumière les sombres massifs et jouant capricieusement parmi les feuilles tremblantes des hauts bambous, et, dans ce flambloiement, tantôt les étranges figures assises en cercle autour du feu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se détachaient lumineuses sur le fond noir de la nuit, tantôt elles semblaient s'évanouir comme des ombres impalpables, selon que les flammes montaient ou tombaient au gré de la brise inconstante. Le bois et les roseaux s'empilaient sur le feu, les flammes rugissaient de plus en plus ardentes et brillantes, et l'animation de la compagnie croissait avec le flamboiement du feu de joie. Cependant les jeunes hommes et les jeunes femmes avaient déblayé une partie du terrain; se tenant tous par la main en croisant les bras, ils formèrent un croissant et se mirent à chanter une chanson plaintive dont ils marquaient le rhythme en dansant un pas lent et gracieux. Un des jeunes hommes chantait un couplet en solo et la bande lui répondait par un chœur d'interrogation se terminant invariablement par l'exclamation *Hai!* A la chanson des hommes, les femmes répondaient par une autre dont le chœur se terminait par le mot *Sakiao!* Le mouvement peu à peu s'accélérait et les pieds agiles suivaient la mesure, qu'ils marquaient avec une précision parfaite. Le feu jetait une sorte de lueur magique sur les danseurs, dont les pas gracieux et de plus en plus compliqués faisaient admirablement ressortir les belles formes. Plus vite, plus vite



Huttes de Pepohoans. — Dessin de F. Bassot.

encore la mesure se précipitait, jusqu'à ce qu'enfin elle acquit une rapidité furieuse. Ce n'était plus le *Sakiao* qui retentissait, mais des cris perçants, sauvages, qui menaient la ronde. Pareils à des fantômes tournoyant dans l'espace, les danseurs passaient si vite dans le nuage de poussière lumineuse qu'on pouvait à peine les distinguer. La danse continua jusqu'à une heure avancée, l'hôtesse ayant eu la prudence — prudence due sans doute à la présence des Européens — de ne donner à ses invités rien de plus enivrant que du thé. Si le sam-chou eût fait partie des rafraîchissements, qui peut savoir comment la scène aurait fini? Telle qu'elle fut, jamais auparavant, même chez les Highlanders écossais, je n'avais vu un tel entrain de verve physique.

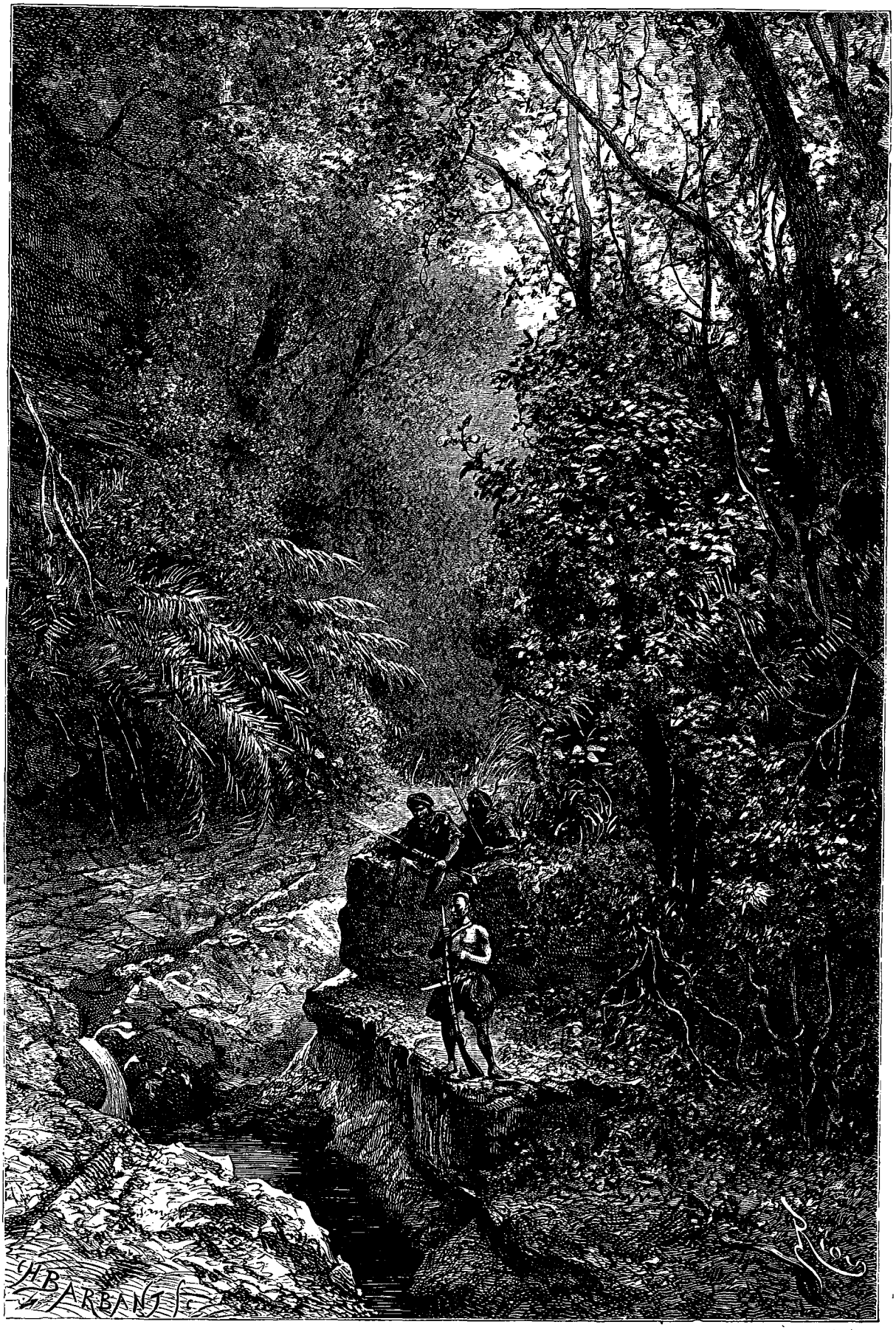
Nous ne dormîmes guère, les rats trouvant que le plus court chemin pour se rendre au coffre de riz était de nous passer sur le corps; et puis, les rats n'étaient pas, hélas! la seule vermine qui nous honorât de ses attentions.

X

La-lung. — La pêche. — Arbres et fleurs. — Travail des eaux.

Au matin nous partîmes pour La-lung. Nous avions de dix-sept à dix-huit kilomètres à faire à travers un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gorge dans la montagne (voy. p. 230). — Dessin de Riou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des plus beaux paysages que j'aie jamais contemplés. Le vieil Ah-touan nous donna un guide armé, jeune garçon de bonne mine nommé Teng-Tsaï. Nous avions à traverser des terrains de chasse appartenant à des tribus sauvages de la montagne, et le chemin n'était pas sûr. Teng-Tsaï pria un de ses amis de se joindre à nous et de prendre son fusil. L'un et l'autre portaient de petites poudrières de corne de cerf suspendues à leur cou par des colliers de fausses perles. Ils avaient aussi des mèches de corde enroulées sur des bracelets de bambou qu'ils portaient au bras gauche. Ces mèches brûlent vingt-quatre heures. Un morceau allumé est attaché au chien du fusil qui met le feu à la poudre dans le bassinet quand on presse la détente. Tous les sauvages des environs se servent pour amorcer leurs fusils de poudre anglaise, quand ils peuvent s'en procurer chez les Chinois.

Aussitôt que nos guides eurent perdu le village de vue, ils allumèrent leurs mèches et nous recommandèrent de ne pas nous écarter et de marcher en silence. Pendant la première partie de notre voyage, nous suivîmes le cours d'une rivière, puis nous entrâmes dans un étroit défilé où d'énormes rochers s'élevaient comme des tours au-dessus de nos têtes.

De loin en loin le chemin passait sous de grands arbres ou des fougères géantes. Un clair ruisseau ici bondissait sur les rochers, là s'étalait dans les bassins de pierre et réfléchissait dans ses eaux son cadre de rocs moussus et de fougères aux frondes recroquevillées. Nous nous arrêtâmes pour admirer l'indicible beauté de cette gorge de montagne et pour en prendre une photographie, regrettant profondément d'ailleurs que la plaque sensibilisée ne pût reproduire que les teintes d'ombre et de lumière, sans aucune des couleurs variées qui diapraient de leurs éclatantes ou sombres nuances les rochers, les mousses, les plantes grimpantes, les masses de feuillage parmi lesquels se jouaient les rayons du brillant soleil. Sans parler de la beauté naturelle du lieu, les rochers et les plantes suffiraient à l'admiration du géologue ou du botaniste qui pousserait ses recherches jusque dans ces parages inconnus aux hommes civilisés.

Nous fûmes rejoints dans ce lieu, au moment où nous nous livrions au plaisir de la natation dans un de ces bassins naturels, par une compagnie de Pepohoans armés qui faisaient une partie de pêche. L'un d'entre eux, tireur fort habile, tuait son poisson à coups de flèche, pendant que les autres cherchaient les crabes dans les creux des rochers et, leur arrachant les pattes, les mangeaient vivants, écaille et tout. Les plus jeunes pêcheurs, à force de battre l'eau avec des perches de bambou, étourdissaient le poisson et s'en emparaient.

Une fatigante ascension, par un sentier escarpé, nous fit découvrir un nouveau paysage.

Les arbres, dans cette partie de la forêt, étaient de dimensions gigantesques. Semblables aux vergues d'un vaisseau, leurs maîtresses branches partaient du tronc à une grande hauteur et la multitude de lianes et de longues tiges de plantes parasites qui y étaient suspendues rappelait à l'esprit les câbles et les cordages d'un navire rompus et se balançant au gré de la brise. Nous remarquâmes de beaux camphriers, dont le plus gros mesurait bien quatre pieds de diamètre, et qui s'élançaient à une grande hauteur, droits comme des flèches et dépouillés de branches jusqu'au point où ils dépassaient les autres arbres et développaient à l'air libre leur sommet conique. Innombrables étaient les plantes de rattan entremêlant leurs tiges dans le fourré. Un lis splendide, de grandes dimensions et en pleine floraison, mesurant environ douze pieds à partir de la racine, occupait un endroit à peu près découvert. De tous côtés poussaient des orchidées qui remplissaient l'air de leur parfum. Du haut de cette montagne nous eûmes une belle vue de la chaîne centrale. Au premier plan, comme d'énormes vagues qui courent vers la plage, s'élevait une série de chaînes parallèles. Ces montagnes, de même que celle où nous nous trouvions, étaient couvertes de forêts. La-lung, à neuf ou dix kilomètres de là, dans une vallée, se cachait encore à nos regards. Une brume vaporeuse voilait l'horizon et transformait les montagnes en larges masses bleuâtres que doraient çà et là les rayons du soleil couchant. En quittant cet endroit, nous rencontrâmes un Pepohoan qui revenait de la côte orientale de l'île. Nous apprîmes par lui qu'il existait un beau port sur cette côte : il ajouta que les tribus, en échange de trois beaux bœufs, lui avaient accordé le droit de circuler librement sur leur territoire.

Il était environ quatre heures lorsque nous entrâmes à La-lung. Ce village est situé sur les bords d'une large rivière réduite alors à ses plus étroites dimensions, et que l'on voyait serpenter à sept ou huit cents mètres de sa vraie rive, plus haute alors d'environ soixante pieds que le fond desséché de son lit. Durant la saison des pluies les eaux montent, remplissent entièrement ce vaste lit, et se frayent de nouveaux passages à travers les terres pour s'écouler vers la plaine occidentale. C'est évidemment une des grandes artères par où se déversent les eaux de la chaîne centrale. Si nous tenons compte de la grande hauteur de ces montagnes, de la violence des torrents, qui, tous les ans, entraînent d'énormes quantités de débris de toute sorte que la mer ramène continuellement et dépose le long de la côte occidentale, nous arriverons à nous faire une idée de la façon dont l'île s'agrandit constamment à l'ouest, indépendamment des influences volcaniques qui sont encore à l'œuvre dans certaines parties de l'île. Ainsi nous pouvons nous expliquer comment, en moins de deux cents ans, le port de Thaï-Ouan a disparu, et comment s'est formé plus au sud celui de Ta-kao. Il n'est peut-être pas de pays au monde qui mieux que Formose montre la puissance des eaux pour transformer l'aspect physique d'une contrée. Dans maints endroits de l'île les cours d'eau n'ont point de lit habituel, et chaque année les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

torrents, dans leur course impétueuse le long des déclivités des montagnes, attaquent de nouvelles positions et s'ouvrent de nouveaux passages.

En quittant le sommet de la montagne, nous suivîmes pendant une heure le lit desséché d'un torrent, dans lequel nous découvrîmes des traces de schiste et de houille. Près d'un petit ruisseau auquel nous arrivâmes peu de temps après, nous trouvâmes Mme Hong qui nous dit que son mari mettrait sa maison à notre service. Cette dame était accompagnée par une troupe de jeunes sauvages qui portaient des engins de pêche.

Le village de La-lung n'est séparé du territoire des aborigènes absolument sauvages que par le ruisseau dont je viens de parler, et il compte environ mille habitants. Hong était absent quand nous arrivâmes, mais il revint bientôt et nous apprit que son fils aîné, Boune, avait récemment perdu sa femme, et qu'il était allé chez ses sauvages parents des montagnes en chercher une autre. On l'attendait dans la soirée, et il devait être accompagné par une escorte de la tribu de son épouse. C'est dans ces villages pepohoans que je notai le seul exemple à moi connu d'intermédiaires employés par les Chinois pour faire le commerce avec les indigènes du pays. Il paraît que les Pepohoans s'emploient souvent comme agents commerciaux entre les montagnards et les Chinois. Ces derniers, bien que doués d'une obstination et d'une patience à toute épreuve, ne poussent pas aussi loin le courage et l'esprit d'aventure, et la crainte qu'ils ont de ces montagnards est d'ailleurs très-fondée, car il est à ma connaissance qu'un missionnaire qui dernièrement s'était rendu dans un de leurs villages, y avait trouvé les hommes occupés à orner leurs huttes avec les crânes de leurs ennemis chinois; de plus, on s'accorde à dire qu'ils sont cannibales. Chose étrange, les armes et les munitions employées par ces montagnards pour combattre les animaux sauvages et les Chinois leur sont fournies par les Chinois eux-mêmes.

XI

Mariages entre les Pepohoans et les sauvages. — Rencontre d'un serpent. — Sublime panorama. — Lakoli.

Les liens de famille entre les tribus sauvages des montagnes et les Pepohoans sont entretenus par de fréquents mariages. La cérémonie nuptiale est fort simple. Le père de la jeune personne prend sa fille par la main et la remet à son nouveau maître; un festin clôt la cérémonie. Il est dit dans les vieux récits hollandais que l'offre d'un présent par un prétendant et son acceptation par la prétendue donnent au premier le droit d'être légalement reconnu comme le mari. Le mariage se dissout avec la même facilité.

Hong, en arrivant, nous avait fait l'accueil le plus cordial et avait insisté sur le sacrifice d'un porc pour le plus parfait accomplissement des rites de l'hospitalité. Le porc fut donc égorgé devant la porte, en présence d'une meute de chiens de chasse affamés, qui se disputèrent avidement le sang répandu.

Le matin suivant nous nous remîmes en route, ayant pour guide Gouna, le plus jeune fils de notre hôte. Gouna était un jeune sauvage plein d'originalité et de gaieté. Il ne portait guère, en fait de costume, qu'une couronne de fougère sur la tête. Comme nous descendions par un étroit sentier vers le lit desséché de la rivière, nous nous arrêtâmes soudain en présence d'un serpent jaunâtre, long d'environ sept pieds, qui nous barrait le chemin. Je lui assénai sur la nuque un coup violent du gros bâton de bambou que j'avais à la main. Le serpent se laissa rouler en bas de la berge, où, étant descendus nous-mêmes, nous le trouvâmes blotti sous un rocher. Aidé par un ou deux indigènes, je parvins à faire rouler la masse, et notre ennemi s'élança de nouveau en sifflant, dardant sa langue fourchue et nous lançant des regards furieux. Je lui assenai un autre coup qui l'acheva. Je l'aurais volontiers emporté, mais il était trop grand; je le laissai donc aux Pepohoans, qui sans doute le mangèrent, car ils passent pour être très-friands de serpents.

A ce sujet, je dois rapporter une aventure que j'eus avec ces serpents de Formose dans les montagnes de l'intérieur de l'île. Ayant voulu pénétrer dans une grotte calcaire, je découvris plusieurs gros serpents enroulés autour des branches qui en barraient l'entrée. Avec l'aide des indigènes, je réussis à tuer ces redoutables reptiles, et en souvenir de ma victoire je les photographiai sur place.

Je désirais traverser la rivière, mais on me pressa fortement de n'en rien faire, deux hommes ayant été, environ deux mois auparavant, tués par une tribu hostile, en face même de l'endroit où nous étions.

J'obtins là quelques bons types d'aborigènes et quelques photographies du paysage. Vers deux heures nous repartîmes pour Lakoli, dont nous étions éloignés de dix-huit ou dix-neuf kilomètres. Nous eûmes à traverser un ruisseau dont l'eau était fortement alcaline. Un alcali quelconque, soude ou potasse, s'était cristallisé en telle abondance sur les rives, qu'on eût dit qu'il était récemment tombé de la neige. Au prochain endroit où nous passâmes, les rives du cours d'eau principal dominaient de plus de deux cents pieds le lit desséché, et nous pouvions distinguer facilement les couches alternatives de roc et d'argile. Devant nous les montagnes étageaient, en s'éloignant, leurs formes gigantesques et leurs sombres forêts que le soleil couchant baignait de pourpre et d'or. Un torrent, s'élançant d'une fissure, bondissait en écumant sur les rochers et se perdait bientôt dans la forêt.

La magnificence de cette région pendant la saison des pluies doit être au-dessus de toute description; car c'est par milliers que les cataractes, voilées de vapeurs nuancées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, se précipitent en grondant vers les grandes rivières qu'elles vont gonfler de leurs eaux.

Dans le lointain, au fond de la vallée paisible,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous pouvions discerner le village de Lakoli, composé de quelques huttes grossières et de quelques arpents de terre cultivée, petite clairière au milieu de la vaste et exubérante jungle. Le crépuscule nous permettait encore de distinguer ses champs bordés de haies vives, de palmiers et de manguiers. Bientôt la nuit se fit autour de nous et il nous fallut chercher pour ainsi dire à tâtons le chemin du hameau. Un bruit éloigné de musique sauvage, de rires et de danse nous servait de guide. Ce fut ainsi que nous arrivâmes, sans avoir rencontré âme qui vive, à la hutte de Kim-Siang, vieillard que le docteur Maxwell connaissait un peu.

XII

Froid accueil. — Le commerce d'échange. — Une apparition.

Nous y fûmes assez froidement reçus. Le vieillard était alité, souffrant de rhumatismes et à moitié ivre d'opium. Une jeune fille l'éventait. Son fils, garçon de cinq pieds six pouces, était debout sur le seuil de la cabane avec sa femme. Des festons formés de têtes de cerfs et de sangliers tués à la chasse ornaient cette demeure. Le père, ayant fini sa pipe d'opium, nous permit de passer la nuit sous un hangar voisin.

Impatient de me procurer quelque nourriture et un

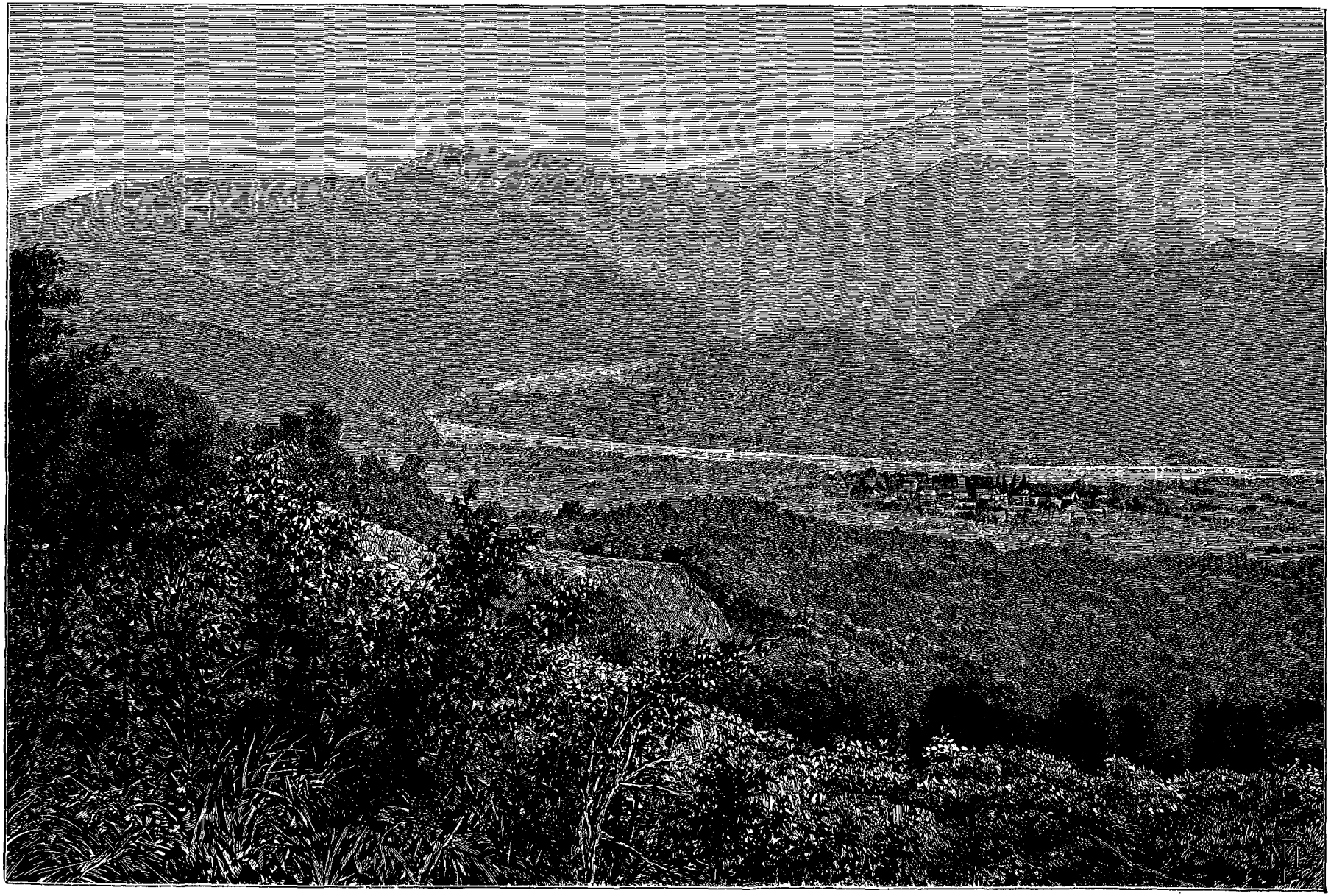


Lit de la rivière de La-lung pendant la saison sèche. — Dessin de J. Moynet.

vase où je pusse faire bouillir mon bain de nitrate d'argent qui (les photographes me comprendront) s'obstinait à ne pas me donner les images espérées, je me dirigeai à la lueur d'une torche vers la hutte d'un certain La-liat, Chinois d'Amoy venu là pour faire le commerce d'échange en nature avec les tribus des montagnes. Nous ne vîmes aucune trace de marchandises dans la demeure de La-liat. Il y avait sur le sol d'argile une table, et sur la table une mèche fumeuse brûlant dans une tasse d'huile. Autour de cette lumière tremblotante, une bruyante compagnie était occupée à fumer et à boire. Notre entrée fut peu remarquée et encore moins appréciée. Il n'y avait là rien de ce dont nous avions besoin, pas même un mot de politesse. Une vieille femme ivre s'avança en chancelant et nous offrait de nous vendre, après en avoir soigneusement vidé le contenu, une théière où il y avait eu du samchou.

Cependant La-liat, qui dormait sur une espèce de comptoir, se réveilla, et, reconnaissant mon ami, consentit à nous procurer ce qu'il pourrait. Cela se borna à une douzaine d'œufs et à une cruche de terre brune. Il ne voulait pas en accepter le prix et nous dûmes le forcer à prendre notre argent. Il nous montra du camphre, des cuirs, des cornes, des défenses de sangliers, du rattan et quelques autres marchandises en échange

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



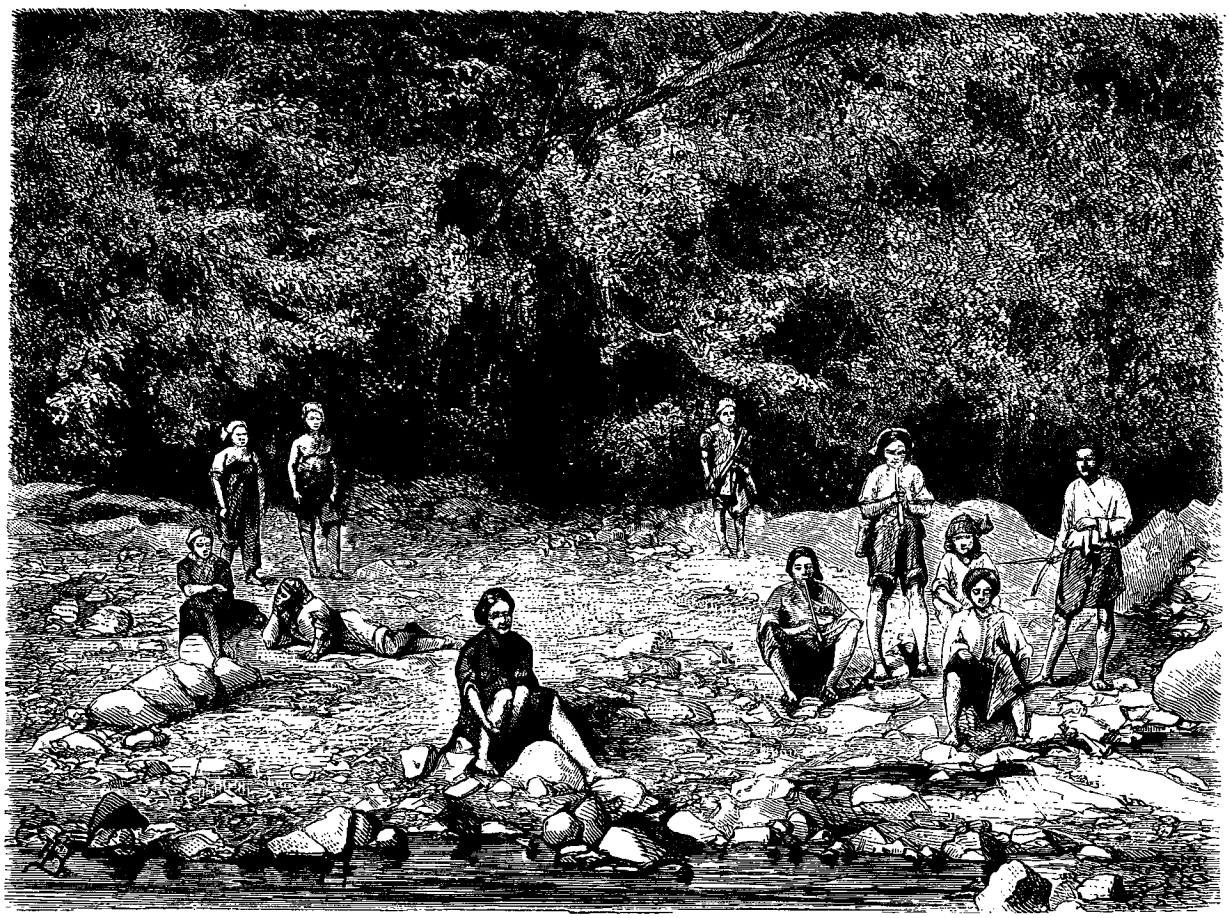
Vue prise à Lakoli. — Dessin de J. Moynet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

desquelles il avait donné aux sauvages qui étaient venus la veille à Lakoli pour conclure ce marché, des verroteries, du drap rouge de Turquie, des couteaux et de la poudre.

Notre guide armé dormait près de nous sur un paillasson pendant que Shong et moi étions occupés à faire bouillir mon bain de nitrate d'argent dans le pot chinois.

Ce travail ennuyeux nous prit beaucoup de temps. D'abord Shong s'endormit près du feu; puis je m'endormis à mon tour; puis nous nous endormîmes tous les deux, et le feu s'éteignit presque. Il fallut le rallumer, et nous continuâmes ainsi jusqu'à ce que tout le liquide fût évaporé. A un certain moment les vapeurs alcooliques prirent feu; je fus réveillé en sursaut par un cri terrible, et ne fus pas peu étonné de voir tout près de mon visage les traits hideux d'une vieille sauvagesse terrifiée. Elle avait dû être envoyée pour nous surveiller, et disparut soudain dans l'obscurité d'où elle était sortie. Shong, dérangé aussi dans son sommeil, vit cette apparition, et déclara que c'était.... mais il n'est pas nécessaire de rapporter ce qu'il dit. Toujours est-il qu'il ne dormit point d'un sommeil tranquille après cet incident. Je ne saurais



Pêcheurs pepohoans. — Dessin de F. Bassot.

trop dire moi-même ce qu'était cette vieille sorcière ni comment elle disparut. Elle avait assurément quelque chose de hagard, de hideux et de surnaturel, et sa disparition fut aussi soudaine et silencieuse que celle de la bouffée de fumée qu'en s'en allant elle chassa violemment de sa courte pipe de bambou.

Nous eûmes après cela quelques heures de repos et à la pointe du jour il fallut se remettre en route. Après l'ébullition de la nuit, mon bain de nitrate d'argent me donna pleine satisfaction; mais l'eau que je dus employer était si alcaline qu'il fallut une bonne dose de vinaigre chinois pour la rendre légèrement acide.

XIII

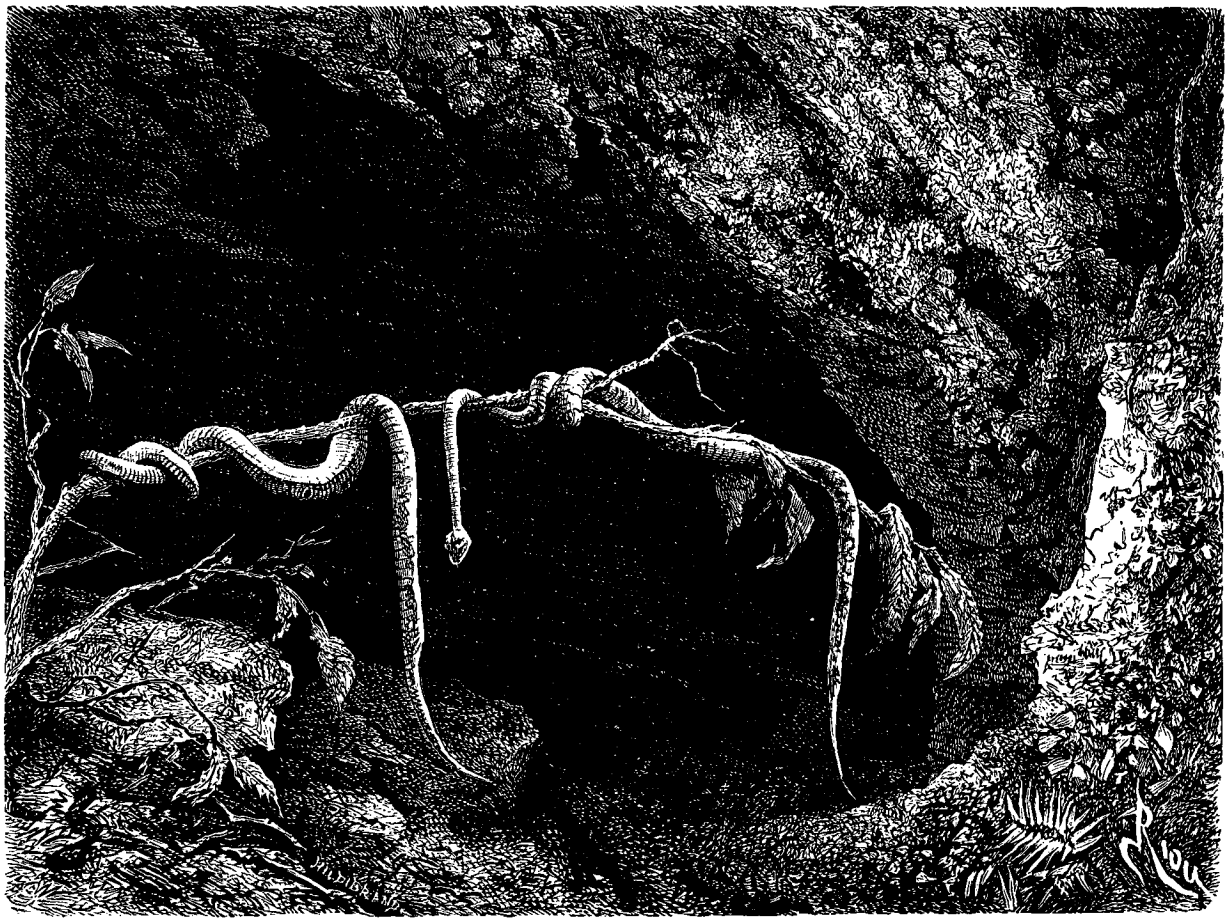
Retour. — Étonnements comiques. — Incidents. — Repos à Baksa. École.

Quand nous atteignîmes le sommet de la première chaîne de montagnes en revenant de Lakoli, je me sentis si fatigué que j'aurais infiniment mieux aimé m'étendre par terre et dormir que de disposer mes instruments pour prendre de nouvelles photographies; mais nous avions encore de quarante à cinquante kilomètres de chemin à faire avant la nuit, sans parler du travail photographique. Nous ne nous reposâmes donc qu'un instant, à l'ombre d'un arbre d'où nous aurions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

été heureux de pouvoir contempler à loisir le paysage magnifique qui s'offrait à notre vue. Shong poussa un profond soupir, et je crus que, vaincue enfin, la nature matérielle de sa race se laissait aller à l'admiration du panorama splendide qui s'étendait devant nous. Mais il n'en était rien. Fidèle à sa manière de voir traditionnelle, il répondit à mes questions en manifestant le contentement qu'il éprouvait de revenir de cette expédition avec sa tête sur ses épaules. Les événements de la nuit précédente lui avaient fait craindre un moment qu'elle ne lui fût enlevée pour être suspendue parmi les autres trophées de la même espèce qui ornaient l'extérieur de la hutte de notre sauvage amphitryon. Il ne désirait, dit-il, me causer aucune alarme; mais il ne pouvait s'empêcher de me dire qu'il savait de source certaine que beaucoup de Chinois et d'Européens avaient été tués et mangés par les sauvages.

Le docteur Maxwell ne se sentait pas bien. Toutefois il avait promis d'être à Baksa le jour suivant pour y célébrer l'office divin; nous ne pouvions donc pas nous arrêter. Au pied d'une autre rangée de collines, sur le bord d'un clair ruisseau, je pris deux photographies de plus et nous nous arrêtâmes un



Serpents de Formose (voy. p. 231). — Dessin de Riou.

peu pour admirer une belle nappe d'eau et nous baigner les pieds dans son onde fraîche. A notre approche, des myriades de petits poissons se réfugièrent sous les pierres, des multitudes d'étranges insectes nageaient à la surface, et, rapides comme l'éclair, paraissaient et disparaissaient dans les roseaux. Accroupi sur une grande feuille, un énorme crapaud surveillait nos mouvements avec tant de sérieux et de dignité qu'on aurait juré qu'il s'attendait à ce que nous lui fissions des excuses pour la liberté grande que nous avions prise de l'interrompre dans sa toilette matinale. Je voulus le photographier; mais au moment où je dirigeai sur lui la lunette de mon appareil, il piqua une tête et nous faussa compagnie. Le reste de la journée ne fut qu'une marche pénible à travers monts et vallées.

A midi, nous nous arrêtâmes dans un hameau où nous trouvâmes à la porte d'une hutte une vieille femme qui vendait des fruits. Là une nombreuse compagnie de Pepohoans s'assembla pour nous voir manger. Ce devait être pour eux un spectacle très-réjouissant, car ils poussaient toutes sortes de grognements et d'exclamations en nous voyant dévorer avidement des œufs durs que nous arrosâmes de thé. Quelques-uns, par un mouvement d'imitation involontaire, jouaient à vide des mâchoires en nous regardant manger. L'expression générale des physionomies était celle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une grossière curiosité animale. Je doute cependant que la satisfaction des spectateurs ait pu être beaucoup plus vive que celle que nous procura ce simple repas. Le docteur, selon sa coutume, s'entretint avec quelques-uns des assistants et donna des prescriptions aux malades, qui étaient fort nombreux.

Ayant rencontré un peu plus loin une belle pièce d'eau, nous nous y arrêtâmes pour y faire une partie de natation. Peu d'heures après, mon ami, tout à fait malade, dut se coucher à l'ombre de quelques arbustes dans un endroit où il n'y avait pas une goutte d'eau pure. A sa demande, je lui donnai une dose de quinine et de fer, et au bout d'une heure de repos nous nous remîmes en marche

Sur une colline au-dessus de Baksa nous trouvâmes une hutte où l'on nous régala d'une tasse d'excellent



Montagnards de Formose. — Dessin de A. Marie.

miel. En descendant l'arête montagneuse dont j'ai parlé à notre départ, le pied me manqua. J'évitai une chute effroyable en m'accrochant aux bords tranchants du rocher où je me coupai affreusement les doigts. Enfin nous atteignîmes Baksa et pas n'est besoin de dire que nous dormîmes cette nuit-là d'un profond sommeil. Mon ami, quoique fiévreux et malade, put cependant célébrer l'office divin le lendemain matin, comme il l'avait promis. Ce fut à Baksa un jour de fête, et plus de trois cents chrétiens se réunirent dans la petite chapelle de la Mission. Il y a une école attachée à l'établissement, et l'on y enseigne, aux adultes aussi bien qu'aux enfants, à lire et à écrire dans le dialecte chinois d'Amoy. Un ou deux airs indigènes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont été adaptés à nos hymnes, et ces chants, bien que sauvages et plaintifs, ont quelque chose d'assez agréable. A l'exception de quelques airs, simples ballades transmises de père en fils, les Pepohoans n'ont, que je sache, aucune musique et aucun instrument musical. Ils ont des habitudes très-primitives et ne pratiquent aucun autre art que l'agriculture, et encore dans sa forme la plus grossière; mais le grand charme que l'on éprouve au milieu de ces tribus ignorantes tient à leur extrême bonne foi et à leur honnêteté sans art. Durant tout notre voyage mes boîtes furent très-souvent laissées ouvertes; personne n'était auprès d'elles pour les surveiller, et jamais il n'y manqua une épingle.

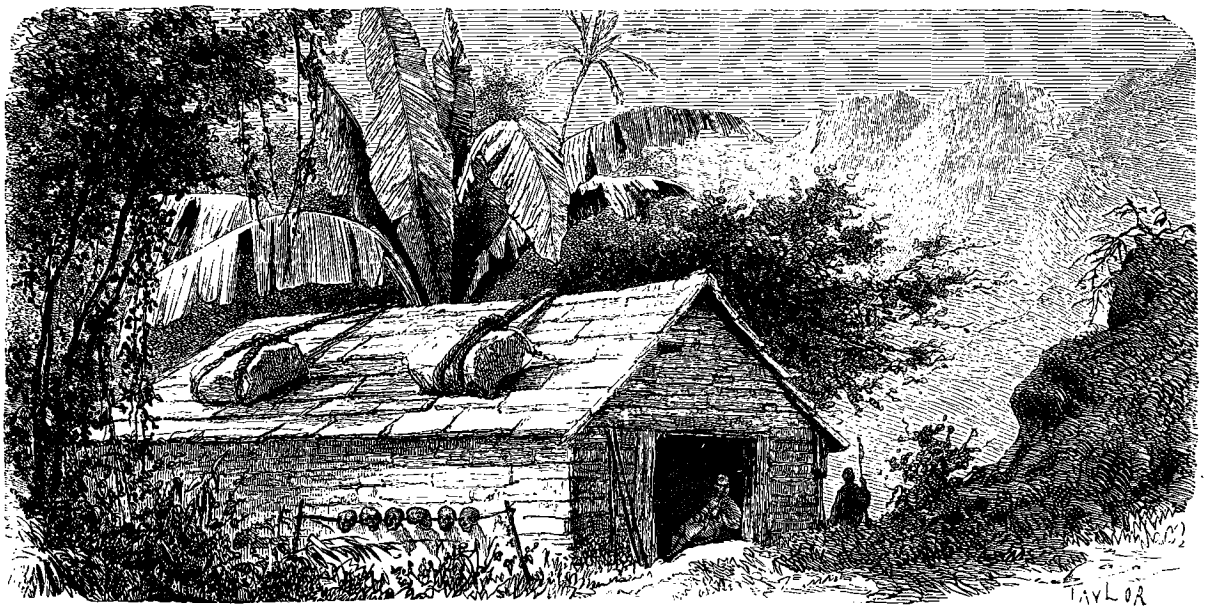
Je ne quittai pas sans quelque émotion cette île non moins remarquable pour son incomparable beauté que pour les mœurs hospitalières de ses habitants. Plus tard je revins et voyageai par terre jusqu'à Ta-kao, dans l'intention de visiter les retraites des sauvages du sud; mais ils étaient en guerre avec les Chinois, et il n'y avait pas moyen de passer sur leur territoire.

XIV

Distribution des différentes races et tribus dans l'île de Formose Produits. — Exportation.

Il me reste à donner quelques renseignements sur l'ethnographie de Formose et sur ses produits naturels.

Des annales authentiques permettent d'affirmer que ce fut vers l'année 1430 que les Chinois, pour la première fois, abordèrent à Formose. Un écrivain chinois a constaté que « ce ne fut que postérieurement à l'expulsion de la dynastie des Mings, qui avait régné sur la Chine pendant deux cent quatre-vingt-huit ans, que



Hutte d'un montagnard de Formose. — Dessin de Taylor.

les habitants du continent découvrirent l'existence de Thaï-Ouan (Formose). »

Assurément l'île, étant en vue du continent, dut être connue bien des siècles avant cette époque, mais probablement redoutée comme une terre habitée par des sauvages cruels. A la longue cependant, les Chinois traversèrent le détroit en grand nombre, fondèrent des colonies, et peu à peu, plus encore par la diplomatie que par les combats, parvinrent à s'emparer des terres fertiles, héritage des honnêtes, peu industrieux et trop confiants indigènes. Des cités furent fondées et entourées de murs élevés, et les aborigènes, en dépit de leur courage et de leur bon droit, furent dépouillés des riches terres qui avaient appartenu à leurs ancêtres, et forcés de chercher un refuge au milieu des rochers sauvages et des sombres forêts de leurs terrains de chasse.

Les habitants de Formose sont distribués de la manière suivante. Les Chinois, venus surtout de la province de Fou-kien, occupent toutes les meilleures terres, c'est-à-dire les grandes plaines de l'ouest qui s'étendent du nord au sud dans toute la longueur de l'île et même la contournent un peu au nord. Les Hak-kas, race brave et vigoureuse, venus aussi de la province de Fou-kien, mais qui parlent un dialecte à eux et sont regardés par des gens compétents comme n'étant pas du tout de la même race que les Chinois, occupent les pays frontières qui confinent aux aborigènes.

Les Hak-kas ne répugnent point à se battre, et l'on peut dire que, sur les contre-forts des montagnes et dans les vallées, ils forment comme la garde avancée de la grande armée des industrieux cultivateurs des plaines. Ils ont avec les montagnards des collisions si fréquentes qu'ils sont forcés de cultiver leurs champs sous les armes et de fortifier leurs villages. C'est ainsi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ils portent graduellement la guerre et l'industrie plus avant dans l'intérieur du pays. Un grand nombre de ceux qui, parmi les immigrants de la province de Fou-kien, se distinguent par leur prudence et leur peu de goût pour les combats, travaillent à s'insinuer dans les cœurs et sur les terres des indigènes en leur fournissant des armes à feu, de la poudre, de l'opium, du sam-chou et d'autres marchandises en échange desquelles ils reçoivent (outre de jeunes demoiselles qu'ils épousent, ayant laissé leurs premières femmes en Chine) du camphre, des cornes, des cuirs et d'autres productions du territoire des sauvages.

Les aborigènes sont divisés en tribus ou clans parlant des dialectes qui diffèrent tous les uns des autres, mais sont tous proches parents et paraissent avoir pour ancêtre commun la langue malaise.

Au nord, est la tribu des Chekhoans, à demi civilisée et en partie soumise au gouvernement chinois. Elle occupe les vallées et les contre-forts des montagnes les plus rapprochés du territoire des montagnards indépendants. Ceux des Chekhoans qui s'adonnent à l'agriculture ont appris le dialecte que parlent les Chinois du sud de la province de Fou-kien ; les autres vivent de pêche et de chasse et ont conservé leur langue maternelle.

Vers le sud, et dans une situation analogue à celle des Chekhoans, sont les Pepohoans (en chinois, *étrangers de la plaine*). La plupart sont de paisibles cultivateurs soumis au gouvernement chinois et familiers avec le dialecte d'Amoy; mais ils ont conservé les caractères distinctifs de leur race.

Malheureusement ceux d'entre eux qui s'adonnent, à l'imitation des Chinois, au commerce, au jeu, à la consommation de l'opium, marchent rapidement vers l'extinction de leur nom, de leur nationalité et de leur race, et les rusés Chinois savent bien de quel prix sont pour eux ces puissants agents de conquête. Le sauvage qui se met à fumer de l'opium devient en peu de temps l'esclave de cette habitude, et il vendrait alors ce qu'il possède pour une pipe de cette abominable drogue. Mais il en est parmi les aborigènes de ce paradis des mers orientales qui ont appris à redouter les perfides avances et les présents funestes des Chinois, pour lesquels, ainsi que je l'ai dit, ils ont une haine fortement enracinée. Est-il étrange qu'il en soit ainsi, lorsque, de leurs montagnes, ils voient les plaines riantes qu'habitaient leurs ancêtres gardées par les forteresses de leurs ennemis, et parsemées de villes et de villages où fourmille une population dont l'industrie a remplacé les jungles et les clairières sauvages par des champs cultivés sur lesquels court un réseau argenté de canaux qu'alimentent des ruisseaux limpides, tombant en cascade sur les flancs de leurs montagnes? Ces montagnes et tout le versant oriental de l'île appartiennent encore aux tribus indépendantes.

On compte en allant du sud au nord dix-huit tribus kalies, qui formant une confédération sous un chef unique nommé Toketok. Le nombre de leurs membres est approximativement évalué à dix mille.

Au nord des tribus kalies sont celles des Boutangs, et un peu plus haut, exactement à l'est de Thaï-Ouan, les Bantanlangs. Près de là, une autre tribu composée d'environ mille personnes occupe un territoire appelé Pilam, et cent ou cent vingt kilomètres plus au nord sont les Pachiens, les Sibicoons, les Samobü, et à une égale distance de ceux-ci, encore plus au nord, les Pchui-hoans et les Pchay-hoans, ces derniers, dit-on, cannibales. Entre ce point et l'extrémité septentrionale de l'île, nous trouvons d'abord les tribus de Tangao et puis les Koui-Yings des montagnes de Tamsoui. Les plus sauvages et les plus guerrières de ces tribus sont la terreur de leurs voisins chinois établis plus bas sur le territoire limitrophe. En général ces tribus, si mal disposées envers les Chinois, se montrent on ne peut plus affables envers les Européens, qu'elles associent aux Hollandais dont la tradition perpétue chez elles l'excellent souvenir.

Quant aux produits de Formose, ils sont aussi divers que nombreux, mais le commerce est écrasé sous le poids de toutes sortes de taxes directes et indirectes établies par le gouvernement chinois, et les quelques ports qu'offre la côte sont négligés à ce point qu'ils s'ensablent rapidement et deviennent de jour en jour plus inabordables. Le port de Ke-Loung, à l'extrémité septentrionale de l'île, est le plus utile de tous, étant accessible en toute saison. Quant au port de Ta-kao, par suite du courant qui s'y fait sentir durant la mousson du nord-est et du violent ressac qui bat sans cesse les rives occidentales de l'île, il est fermé au commerce durant six mois de l'année. Pendant ces six mois que règne la mousson, le commerce ne se fait qu'en bravant toutes sortes de dangers.

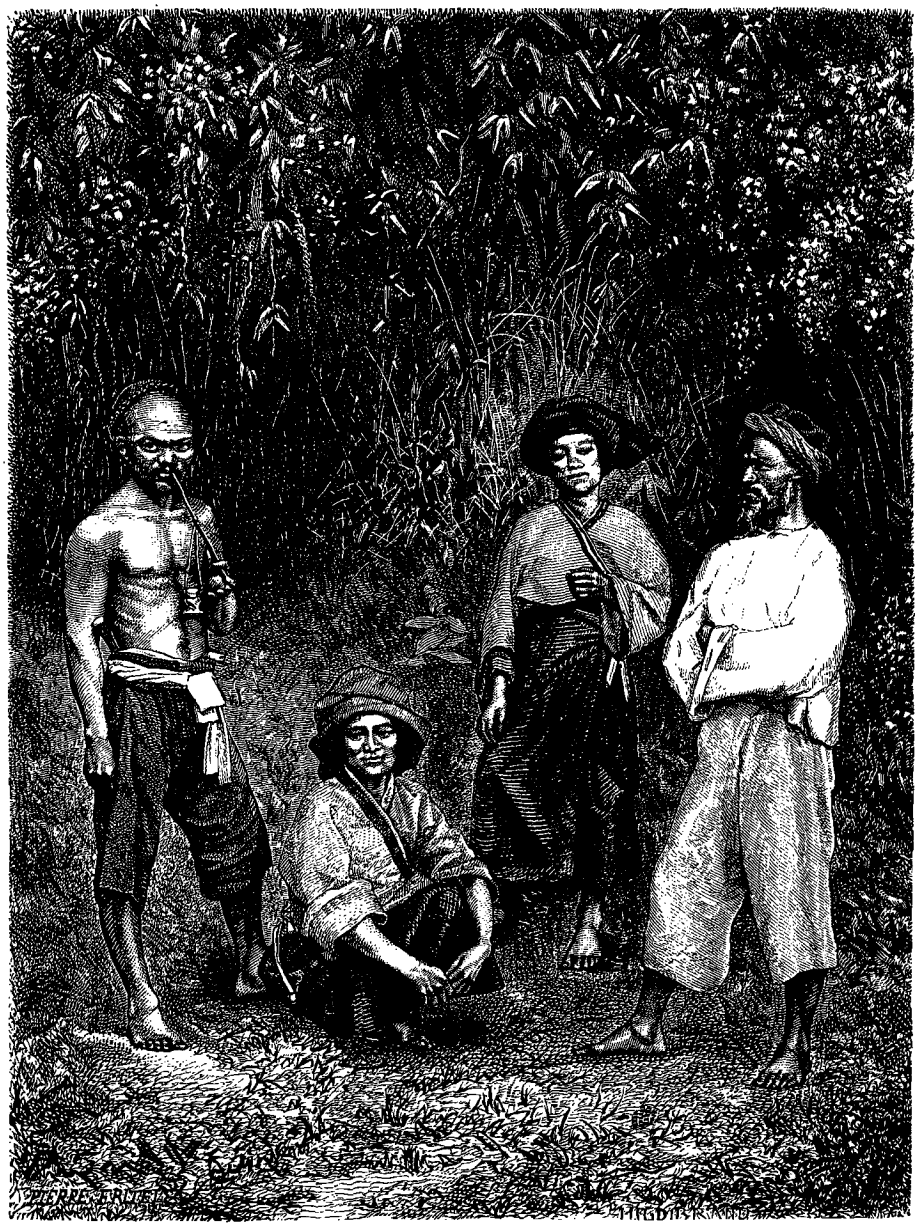
Les gisements de houille que l'on a récemment découverts sur plusieurs points, et plus particulièrement au nord de l'île, donnent à Formose une nouvelle et très-grande importance. Nul ne le sait mieux que les Chinois qui, à l'heure même où nous écrivons, travaillent de leur mieux à créer une puissante flotte de navires à vapeur. Les mines de houille de Keluong sont exploitées avec tant de succès, et le charbon est de si bonne qualité, que les bateaux à vapeur étrangers qui font le commerce dans ces parages avaient pris l'habitude de venir s'y approvisionner; mais le charbon a été grevé de droits tellement lourds, qu'ils y viennent aujourd'hui beaucoup moins fréquemment. L'exportation de cet important article de commerce monte à trente mille tonnes par an, quantité énorme, si l'on songe aux procédés primitifs employés par les Chinois pour l'exploitation des mines.

Des expériences faites avec les plus grands soins sur quelques échantillons, ont démontré que les charbons de Formose sont d'environ quinze pour cent inférieurs aux meilleurs charbons d'Australie. On se plaint aussi beaucoup de la petitesse des morceaux, et tout le monde sait que la perte sur le menu ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poussier de charbon est considérable. Mais ce défaut provient uniquement de la mauvaise exploitation des mines; et, tout considéré, ce charbon reste supérieur en qualité aux charbons de la Chine et du Japon. On peut donc compter que lorsque les droits seront abaissés et les mines mieux exploitées, les charbons de Formose seront encore bien plus recherchés qu'ils ne le sont aujourd'hui. A l'appui des droits élevés qui grèvent cet article, on fait valoir un argument qui est bien chinois. Il faut, disent les directeurs des douanes, que les droits soient assez élevés pour que les mandarins locaux estiment qu'ils valent la peine qu'on s'en occupe, sans quoi ils négligeraient d'encourager l'exploitation des mines et probablement créeraient au commerce toute espèce d'embarras.

Les Chinois ne font pour le moment que gratter



Pepohoans. — Dessin de P. Fritel.

la surface des immenses gisements de charbon qui se trouvent au nord de Formose, et tant qu'ils n'emploieront pas les pompes à vapeur et autres appareils en usage dans les mines exploitées par les Européens, ils n'effleureront même pas les riches filons qui ne se trouvent qu'à une certaine profondeur dans le sol.

Le camphre est un des plus importants articles d'exportation de Formose. L'arbre qui le produit se plaît sur les plus bas contre-forts de la chaîne centrale, où je l'ai vu croître en grande abondance parmi les autres essences forestières. Il fut un temps où le commerce du camphre était monopolisé par le gouvernement local et où les marchands étrangers étaient for-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cés de s'adresser à un fermier général chinois auquel le monopole était concédé. Ce monopole, qui était funeste à l'extension du commerce et donnait lieu à des démêlés interminables, fut aboli en 1868. Le résultat immédiat de cette mesure fut que, tandis qu'en 1867 l'exportation avait été de cinq mille quatre-vingt-dix-neuf picouls[1], elle s'éleva en 1868 à dix-huit mille quatre cent quatre-vingt-huit. Les Hak-kas sont à peu près les seuls habitants de l'île qui pratiquent la distillation du camphre. Les aborigènes se contentent de recueillir le bois et de le vendre aux Hak-kas, qui le coupent en petits morceaux, et, par un simple procédé de saturation, d'évaporation et de condensation successives, extraient le camphre du commerce de ce bois odorant dont ils se servent ensuite comme de bois de chauffage. Le fourneau et l'alambic des Hak-kas, malgré le caractère primitif de leur construction, sont très-ingénieux et parfaitement adaptés au genre de service qu'ils doivent rendre.

Le thé, dont la culture a été tout récemment introduite dans l'île, est déjà devenu un des principaux articles de commerce, et il est d'assez bonne qualité pour être recherché par les marchands étrangers.

Le riz, qui est aussi une des principales productions de l'île, n'est cependant pas un des principaux articles de commerce avec les nations étrangères, et cela se comprend, car tout le monde sait que les provinces maritimes de la Chine suffisent déjà amplement aux besoins du dehors.

Parmi les produits secondaires il faut mentionner l'indigo, une sorte de papier fait avec la moelle d'un arbuste, le soufre et le sucre. Ce dernier article est l'objet d'une exportation considérable dans le sud de Formose et dans les ports de Thaï-Ouan et de Takao. De vastes champs de cannes se voient dans les plaines du sud, où le sucre est cultivé et manufacturé par les Chinois. Les procédés employés pour broyer la canne et en cristalliser le jus sont grossiers et laissent perdre une quantité considérable de matière saccharine; mais les cultivateurs et les usiniers n'en persistent pas moins dans leur opposition à toute introduction de machines étrangères. Cette opposition peut s'expliquer en partie par le manque de capital. La terre, en effet, est cultivée par des paysans propriétaires qui, s'ils n'avaient à redouter les extorsions de ceux qui les gouvernent, s'entendraient volontiers avec les étrangers disposés à fournir le capital et le matériel nécessaires à la construction des raffineries les mieux ordonnées. En l'état actuel, les marchands étrangers ont des agents chinois qui encouragent les fermiers pauvres à cultiver leurs terres et leur achètent leurs récoltes sur pied.



Jeune fille pepohoane. — Dessin de P. Fritel.

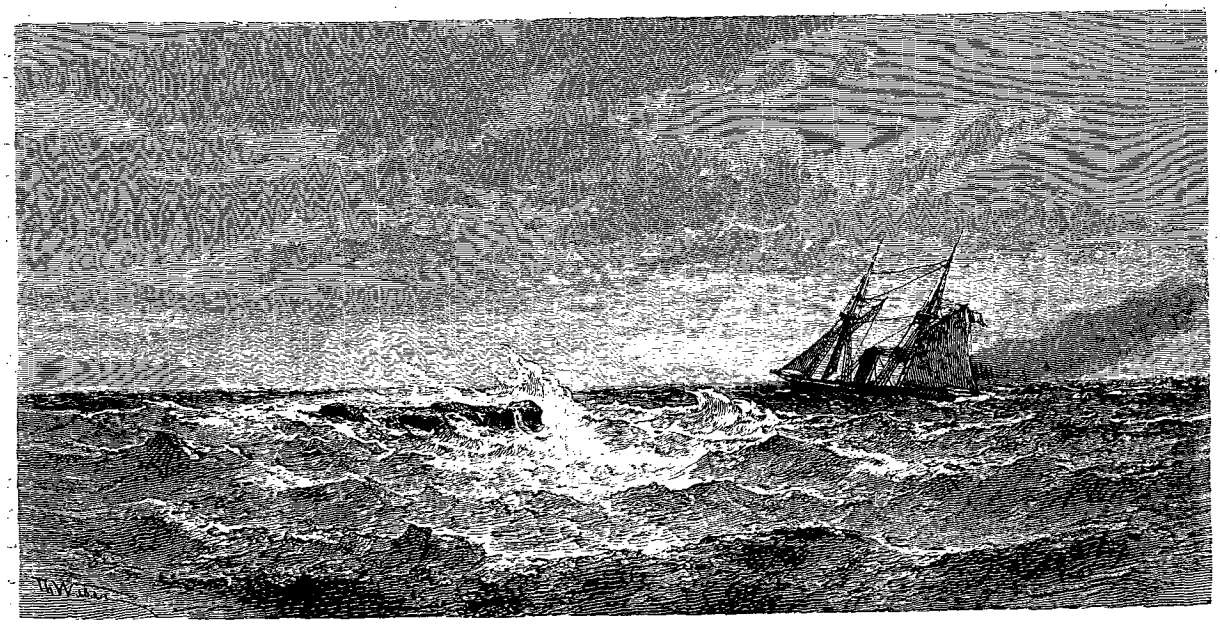
Il y a dans le nord de l'île des soufrières très-étendues, dont les plus belles sont celles qui se trouvent près de Tam-Soui, mais qui restent à peu près improductives, le gouvernement ne permettant pas qu'on les exploite.

Formose est très-riche en bois de construction. La partie de l'île qui est encore habitée par les aborigènes est couverte de forêts où croissent des arbres gigantesques. Quelques-unes des essences sont remarquables comme dureté et très-recherchées pour les constructions navales. Il m'est impossible de donner une description de toutes ces sortes d'arbres, et je dois me contenter d'appeler l'attention sur ce fait, que les bois de construction, bien qu'extrêmement abondants, ne sont pas encore devenus un article de commerce : ils serviront probablement plus tard à former les traverses des chemins de fer, dont le réseau doit s'étendre sur les vastes plaines de l'empire chinois.

1. Le *picoul* est une mesure chinoise d'environ cent trente livres.

Traduit par A. TALANDIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les rochers d'Ar-Men (voy. p. 254 et 256). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis communiqué par les auteurs.

TEMPÊTES ET NAUFRAGES,

PAR MM. ZURCHER ET MARGOLLÉ.

1870-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Perte du *Captain*. — Typhons au Japon. — Cyclones dans l'Atlantique. — Cyclone essuyé par l'*Amazone*. — Ouragan à Zanzibar. — Coup de vent dans la Baltique. — Perte du *Northfleet*. — Naufrage de la *Ville-du-Havre*. — Incendie du *Cospatrick*. — Canot de sauvetage de Camaret. — Lois des tempêtes. — Météorologie télégraphique. — Les phares. — Sociétés de sauvetage.

Nous avons déjà donné, dans ce recueil, un résumé des tempêtes et des naufrages les plus remarquables pendant les années 1868 et 1869[1]. Les désastreux événements qui ont depuis frappé notre pays ont tourné les regards de tous vers les grands sinistres dont la patrie avait à souffrir, et dont les traces profondes ne pourront s'effacer que dans une longue période de calme et de persévérante activité. En revenant aujourd'hui aux émouvants récits des drames maritimes dont les violentes perturbations de l'atmosphère ont été l'origine, nous n'avons pas seulement pour but d'exciter un moment l'intérêt de nos lecteurs, nous désirons aussi montrer comment les progrès de la science, unis à l'heureux développement des sentiments d'humanité, tendent à diminuer de jour en jour les victimes de ces perturbations, et à resserrer en même temps les liens qui préparent, au milieu des fléaux de la guerre, la paix durable, la féconde alliance des nations de la chrétienté.

1. *Tour du Monde*, livraison 517.

Autant que possible, nous reproduirons les relations dues aux témoins des sinistres que nous avons à faire connaître, en regrettant de les abréger, mais en nous attachant à n'omettre aucun fait essentiel[1].

Perte du CAPTAIN. — Dans les premiers mois de 1870, la frégate de croisière à tourelles le *Captain*, de la marine royale britannique, faisait ses premiers essais à la mer. Construit sur les plans du capitaine Coles, ce bâtiment blindé montra d'abord d'assez remarquables qualités nautiques, et à la suite d'essais comparatifs faits en présence du contrôleur de la marine dans une division de l'escadre de la Manche, il parut établi qu'il naviguait d'une manière satisfaisante. Le tir des canons des tourelles s'exécutait avec aisance et précision, malgré le plat-bord ras qui, avec grosse mer, laissait l'eau inonder complétement le pont. Dans ces circonstances le pont de mauvais temps, établi au-dessus des tourelles, offrait à l'é-

1. La plupart de ces relations ont été publiées en entier dans la *Revue maritime et coloniale*, dans les *Annales du sauvetage maritime*, ou dans le *Journal officiel*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quipage un abri semblable au pont supérieur des cuirassés ordinaires à batterie. Les craintes éveillées au sujet de l'habitabilité de ce bâtiment, étroit, profond et très-ras sur l'eau, furent alors écartées, et à la suite d'une nouvelle croisière, qui confirma les résultats des premières expériences sous voiles et sous vapeur, le *Captain* fut généralement regardé comme un navire pouvant tenir la mer, et formidable par son armement supérieur. Toutefois, d'après son modèle à l'exposition de 1867, cette frégate, suivant une note remarquable de M. Reed, constructeur en chef de la marine, ne se trouvait pas dans des conditions de stabilité suffisantes, et pouvait courir des dangers si son plat-bord s'immergeait, prévision qui devait être malheureusement trop tôt confirmée.

Le 7 septembre 1870, le vice-amiral sir Alexander Milne, commandant l'escadre de la Manche, adressait à l'amirauté, par le navire *la Psyché*, le télégramme suivant : « Grand regret d'adresser des nouvelles pénibles. Le *Captain* doit avoir coulé cette nuit. Il était près de mon navire à deux heures du matin : soudain coup de vent de sud-ouest, grains très-lourds ; au point du jour le *Captain* manquait. Cette après-midi ses canots et des espars ont été trouvés. Malheureusement tous ont péri : l'*Inconstant* part demain avec mon rapport. »

La veille même l'amiral avait inspecté minutieusement le *Captain*, qui avait pris part à un essai à la voile des navires de l'escadre, pendant lequel la brise avait beaucoup fraîchi. Vers minuit, le vent forçant encore, avec des grains de pluie très-lourds, le signal avait été fait de diminuer de voiles et d'augmenter les distances. A une heure cinquante minutes, suivant le rapport de l'amiral, on voyait encore distinctement le feu rouge du *Captain*. Au point du jour le coup de vent avait presque cessé, le temps s'éclaircissait, mais on n'apercevait plus ce bâtiment. Les divers navires envoyés dans toutes les directions, jusqu'à dix ou quinze milles, ne virent rien et furent rappelés, puis rangés sur une ligne de front pour de nouvelles recherches. Un grand nombre de débris furent alors ramassés, et parmi eux un matelot mort. Il était dès lors presque certain que le *Captain* avait coulé pendant un des gros grains de la nuit. L'escadre croisant à la hauteur du cap Finistère, et à peu de distance de la côte, l'amiral envoya deux bâtiments à la Corogne et à Corcubion pour prendre des renseignements. Un de ces bâtiments, le *Monarch*, eut la satisfaction de ramener un officier et dix-sept hommes, qui étaient parvenus à monter dans la chaloupe, et avaient accosté près du cap Vert à quatre heures du matin. Ils rapportèrent que pendant le coup de vent le *Captain* avait eu un grand roulis sur tribord : avant de pouvoir se relever il fut frappé par une lame; la passerelle ou pont de mauvais temps agissant en même temps comme une voile, le chavira, et en peu de minutes il coula, d'abord par l'arrière.

D'accord avec l'ingénieur, M. Reed, un certain nombre d'officiers de marine avaient toujours dit qu'un bâtiment avec des mâts et des voiles tels que ceux du *Captain*, et des bords si plats, ne pouvait tenir la mer. Si en effet les qualités nautiques avaient été en partie sacrifiées pour construire une forteresse mobile formidable, il eût fallu procéder aux essais à la mer avec plus de prudence.

L'amiral Milne terminait ainsi son rapport à l'amirauté : « J'avais la plus grande confiance dans le capitaine Burgoyne et les autres officiers du *Captain*, le navire ne pouvait pas être mieux commandé. Le service portera le deuil d'un officier d'autant d'habileté et d'avenir. Je regrette aussi que le capitaine Coles ait partagé le même sort. Il avait fait plusieurs traversées sur ce navire et il lui portait beaucoup d'intérêt. »

Typhons au Japon. — Il est très-important d'avoir des observations précises sur ces tourbillons, dont la théorie n'est pas encore bien établie, et qui parcourent assez fréquemment les mers de la Chine et du Japon. Nous donnerons ici le résumé du rapport officiel de M. le lieutenant de vaisseau Guennec sur le typhon essuyé par l'*Alma*, dans le port de Yokohama, le 24 août 1871, en le complétant par quelques extraits de la relation tirée d'un journal français, publié au Japon :

Pendant la journée du 23 août, les apparences du temps sont très-mauvaises, et la mer houleuse, tourmentée sans motif, fait croire à un typhon. Le baromètre est à 754,5.

Le 24, à deux heures du matin, le baromètre est à 746,5 ; le vent à l'est-nord-est fraîchit constamment. — A cinq heures, baromètre à 744; les rafales augmentent toujours, la mer grossit; pluie battante; on ne voit pas la terre, et l'on ne tarde pas à perdre de vue même les navires environnants.

Le baromètre descend alors rapidement; à six heures, il est à 738,7 ; à 7 heures, à 730. La mer grossit énormément. — A sept heures et demie, l'ouragan est dans toute sa violence. Le baromètre descend avec une rapidité effrayante. A sept heures quarante-cinq, il est à 715. Le vent mollit alors subitement; accalmie et éclaircie. Nous sommes au centre. La pluie, continuelle jusqu'alors, cesse. Le vent saute au sud-sud-est et tourne rapidement, en mollissant encore, au sud, sud-sud-ouest et sud-ouest. — Calme, mer énorme.

A deux heures quinze, le vent force subitement de l'ouest-sud-ouest. Le ciel se recouvre et la pluie recommence; la mer tombe. — Le baromètre remonte avec la même rapidité qu'il était descendu. A huit heures et demie, il est à 725; à neuf heures, à 733,5; à dix heures, à 740; à onze heures, à 743. La pluie cesse par moments, la brise mollit lentement et varie du sud-sud-ouest au sud-ouest. — A six heures du soir le temps se dégage dans toute la partie du sud à l'ouest; le coucher du soleil est beau. Le ciel s'éclaircit de plus en plus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De ces différentes observations il résulte que Yokohama s'est trouvée sur la trajectoire d'un typhon parcourant la première branche de sa parabole orientée sud-sud-est, nord-nord-ouest. La rapidité extrême avec laquelle le baromètre est descendu, prouve que ce cyclone était animé d'un mouvement de translation très-rapide, et le peu de temps qu'il a duré atteste que son diamètre était restreint.

Dans la rade de Yokohama, il y a eu parmi les petits bateaux japonais une confusion épouvantable. Plusieurs ont été fracassés sur les jetées, et sept ou huit personnes ont péri. Presque toutes les maisons du quai ont éprouvé de grands dégâts.

Benten, Ishikawa ont aussi souffert du typhon. Heureusement la marée était basse; avec la mer haute les dommages eussent été incalculables.

A peu près vers la même époque, le 6 juillet, un premier typhon, se déplaçant dans la direction du nord-nord-est avec une vitesse considérable, avait produit de grands ravages à Kobé, sur la mer intérieure. La violence du vent, jointe au vide partiel déterminé par le tourbillon, faisait sortir la mer de son lit et brisait les navires et les jonques au milieu des maisons renversées.

Le 9 août, un autre typhon jetait à la côte plusieurs bâtiments à Keelung, dans l'île de Formose, et causait le naufrage du *Batavia Packet*, de mille tonneaux, à environ trente milles au sud de Formose.

Cyclones dans l'Atlantique. — Le 21 août, l'île de Saint-Thomas était assaillie par un ouragan qui la dévastait. Personne n'a péri dans le port, bassin très-abrité, pendant cet ouragan, mais il n'en était malheureusement pas ainsi de la ville. Nous citerons un court extrait du rapport de M. d'Étroyat, lieutenant de vaisseau, commandant la *Ville-de-Saint-Nazaire*, paquebot de la Compagnie générale transatlantique, qui se trouvait mouillé dans le port pendant l'ouragan, et qui n'en a pas souffert, grâce aux précautions prises et à la solidité de ses amarres. Sur quatre autres navires à l'ancre, trois étaient jetés à la côte. « En ville, les rues sont partout jonchées de débris de toute nature : des tuiles, des briques, des meubles brisés, des boiseries, des cadavres d'animaux sont entassés pêle-mêle; des arbres énormes, déracinés par l'ouragan et entraînés par les eaux, gisent à la file; l'église catholique et l'hôpital, solidement construits en pierres, sont en ruine; ici une maison repose sur son toit, le plancher en l'air; là une autre a marché d'un mètre sur son soubassement en pierres. Trente cadavres environ ont été trouvés sous les décombres; les pertes matérielles sont immenses. La partie ouest de la ville a peu souffert. Le sol de l'île a été dévasté, toute végétation a disparu, la plupart des arbres ont perdu leurs branches, et tous sont complétement dépouillés de leurs feuilles. Un village entier a été emporté par l'ouragan, et le sol sur lequel il était bâti semble avoir été fraîchement labouré. »

*Cyclone de l'*Amazone. — Le 10 octobre, le vaisseau-transport *l'Amazone* essuyait en mer un cyclone, que son commandant, M. Riondot, capitaine de frégate, a décrit dans un rapport au ministre de la marine, dont nous donnons le résumé :

« .... Le 9 octobre (latitude nord : 26° 15′, — longitude ouest : 68° 10′), l'apparence du temps était celle d'un coup de vent violent, comme ceux que l'on reçoit près des Bermudes, dont nous n'étions qu'à cent vingt lieues environ. — A quatre heures et demie, le temps prenant plus mauvaise apparence, et le baromètre étant à 749, je commençai à avoir des inquiétudes que la baisse continue du baromètre aggravait; bientôt je fus fixé : nous devions nous trouver sur le parcours du centre d'un cyclone, et malgré ma répugnance à laisser porter devant une si grosse mer avec un navire signalé comme peu solide, surtout dans sa partie arrière, je fis mettre la route au sud-ouest. Il était près de cinq heures, et je n'avais plus que la misaine avec deux ris : elle fut bientôt défoncée et emportée. De cinq heures à six heures et demie nous pûmes tenir la route au sud-ouest, à sec de toile; mais la mer et le vent forçant encore, le navire fut lancé dans le sud-sud-est, et même dans le sud-est. Il n'y avait plus à hésiter : je fis couper les galhaubans du perroquet de fougue pour faire tomber le mât d'artimon et essayer d'arriver; le mât tomba, mais le navire n'arriva pas; le baromètre était à 730.

« La brise et la mer devenaient affreuses; la pluie tombait à torrents; l'*Amazone* craquait dans tous ses membres. L'eau, dans l'intérieur du navire, battait les murailles et les cloisons; presque tout l'équipage, les passagers étaient aux pompes, et cependant nous n'étions pas encore au fort de la tempête.

« A sept heures et demie, le baromètre marquait 725 et descendait toujours avec une grande rapidité; nous entrions dans la partie la plus violente du météore. Sans que je m'en fusse aperçu, le grand mât venait d'être brisé; le petit mât de hune et le boutdehors de foc aussi; les bastingages étaient écrasés; la chaloupe et les drômes démarrées s'élançaient au roulis, avec des craquements et des chocs à faire croire que tout allait être défoncé; un tintamarre de meubles, d'échelles, de cloisons, se démolissant, s'abattant, se faisait entendre de tous côtés. La mer sautait à bord par la crête de ses lames, éclatantes de blancheur dans l'obscurité profonde, et par le puits de l'hélice devenu béant. Enfin le gouvernail était emporté à son tour. Dans la machine, deux fois l'eau s'était élevée jusqu'à la hauteur des grilles du fond des cendriers, et une autre fois la flamme, refoulée de haut en bas par l'effort du vent, avait envahi la chambre de chauffe; par trois fois les mécaniciens avaient été obligés de l'évacuer.

« Toute cette scène épouvantable eut son plus grand effet de sept heures et demie à huit heures vingt-cinq minutes, moment où le baromètre, descendu jusqu'à 698, marqua sa tendance à remonter. Elle n'eut dans cet intervalle que dix minutes d'interruption, temps

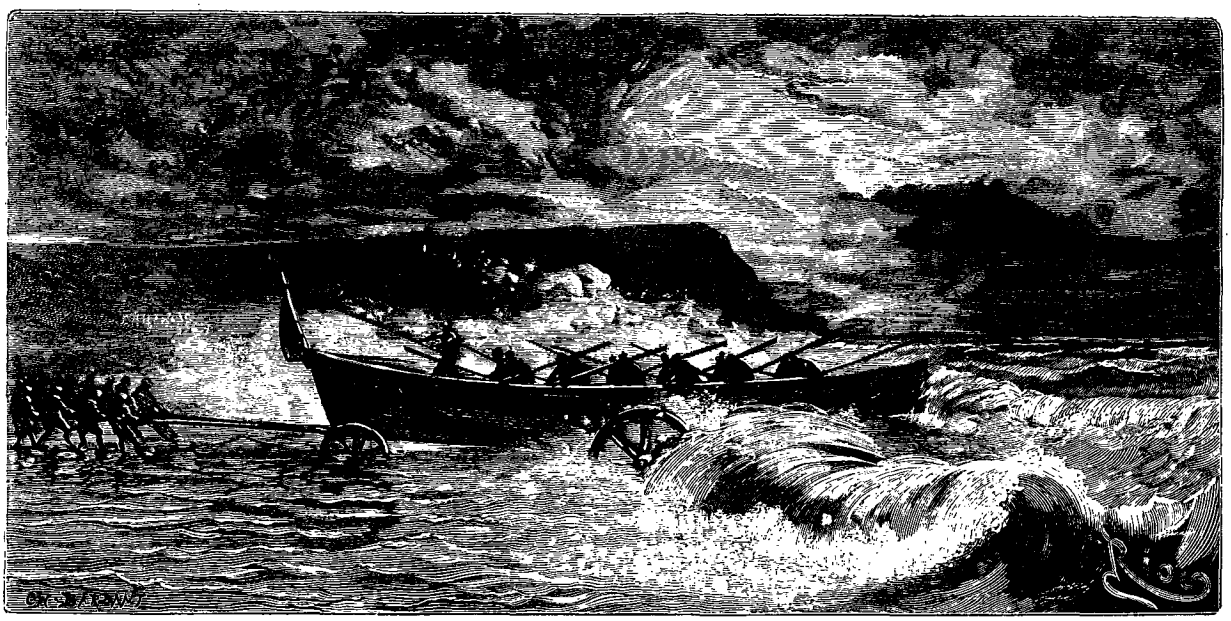
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant lequel le centre même du météore nous passa sur la tête, montrant au zénith un ciel pur et étoilé dans une circonférence nettement tracée par le bord des nuages. J'estime que cette circonférence n'était pas grande relativement, et que nous avons coupé le centre du cyclone sur une corde assez petite et parallèle au diamètre situé dans le sens du parcours, nous trouvant du côté du demi-cercle maniable. A minuit, le temps s'améliorait sensiblement; le baromètre, qui avait d'abord remonté par saccades, était à 740, et continuait régulièrement sa hausse.

« Nous n'avons à regretter que la mort d'un homme, d'un Annamite gracié qui allait retourner dans son pays. Ce malheureux était resté dans la chaloupe et il y fut écrasé. C'est vraiment un miracle qu'en de pareils et si nombreux dangers nous n'ayons eu à déplorer que la perte d'un seul homme. Une chose bien heureuse aussi et non moins étonnante, c'est que la machine, la cheminée, les chaudières aient été exemptes d'avaries graves.

« Quoiqu'il soit de mon devoir de signaler dans un rapport d'un autre caractère que celui-ci les serviteurs de tout rang qui, dans cette grave circonstance, ont montré une énergie et un dévouement parfois sans bornes, je ne saurais taire en ce moment même mon admiration devant la conduite qu'officiers, maîtres et matelots ont tenue dans cette trop mémorable nuit du 10 octobre. Les passagers valides ont aussi droit à de vrais éloges : pas un cri, pas un mot de découragement n'a été poussé, alors même que beaucoup d'entre eux recommandaient leur âme à Dieu et se croyaient à leur dernière heure. Chacun obéissait à la voix calme et rassurante des officiers : chacun se prodiguait résolûment et avec cette soumission qui n'appartient qu'aux bons serviteurs. »

Sans gouvernail, sans mâture, avec le seul secours



Canot de sauvetage (voy. p. 251). — Dessin de Riou, d'après un croquis communiqué par les auteurs.

de la machine, l'*Amazone* désemparée mit six jours de pénible traversée, le vent et la mer n'étant pas apaisés, à gagner Porto-Rico. Elle y fut bientôt ralliée par des bâtiments appartenant à la station française des Antilles, qui, les réparations urgentes terminées, la convoyèrent jusqu'à la Martinique.

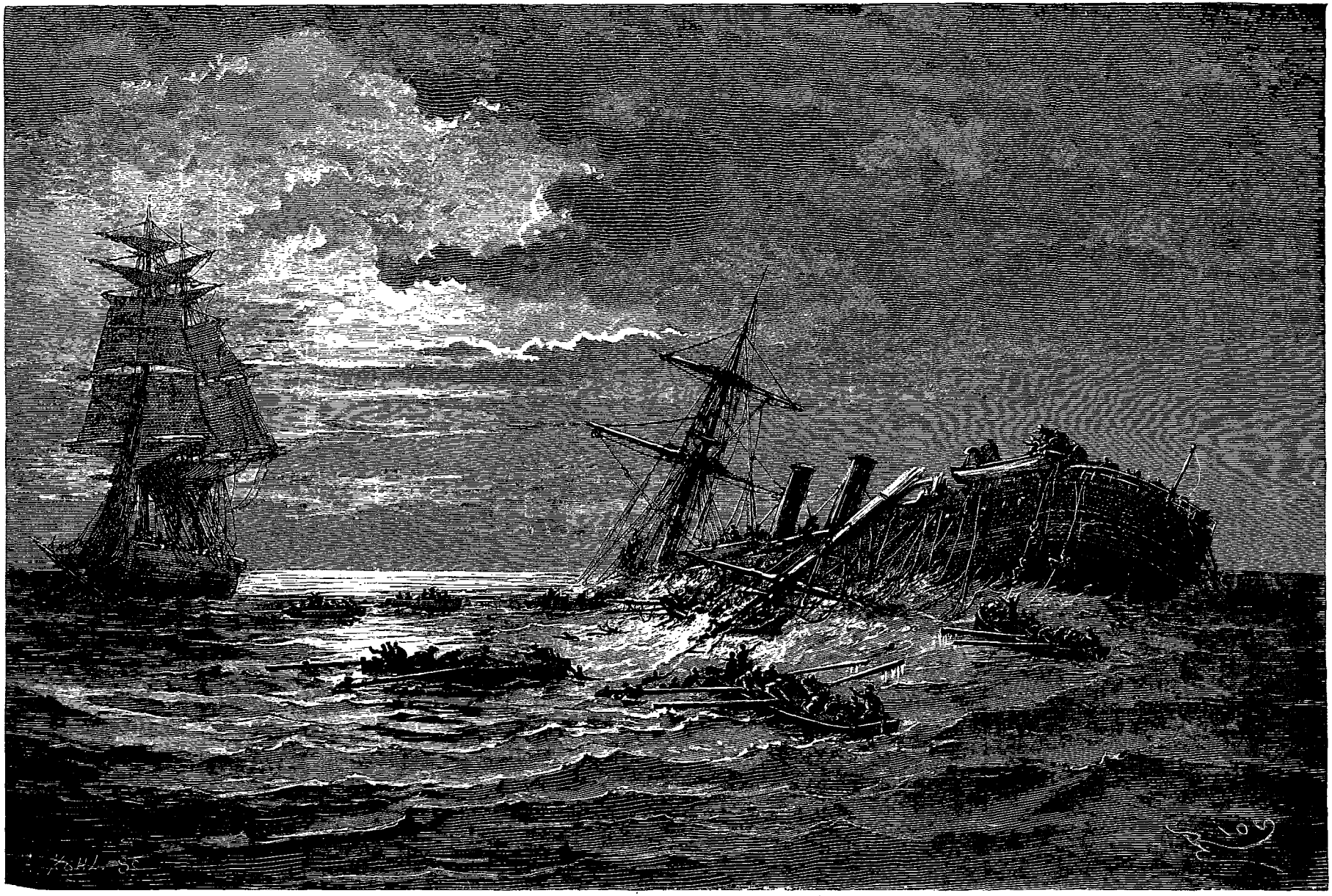
Ouragan de Zanzibar. — Le 15 avril 1872, l'île de Zanzibar a été traversée par un terrible cyclone, dont le *Times* a publié la relation, d'après les récits de témoins qui ont observé les ravages et la marche de l'ouragan. Nous empruntons à cette relation les détails suivants :

Le 14, vers minuit, le vent d'ouest-sud-ouest, qui avait augmenté depuis neuf heures du soir, avec pluie, souffle en tempête. Le baromètre, descendu à 756, continue à baisser. A huit heures du matin, le vent au sud-ouest, avec tendance à passer au sud, est un peu moins fort, mais le baromètre, arrivé à 743, baisse de plus en plus rapidement. La pluie est toujours très-forte et le ciel menaçant. Une heure plus tard, le vent reprend avec violence du sud. De dix heures à midi, il passa au sud-sud-est. A midi, le baromètre est à 729.

A partir de midi, le vent va en diminuant, et un peu après une heure et demie, il est complétement calmé. Au nord et au nord-ouest, le ciel est couvert de nuages couleur de plomb, qui semblent presque toucher la surface de la mer. A l'est, ce sont de sombres vapeurs rougeâtres; au sud et à l'ouest, le ciel est bleu clair, ce qui semble indiquer qu'il n'y a plus rien à craindre de ce côté.

A deux heures, le baromètre est à 729, un faible souffle d'air arrive du nord-ouest; il est bientôt suivi d'une légère brise du nord-nord-ouest, dont la force augmente rapidement. A deux heures dix minutes, un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Naufrage de la *Ville-du-Havre*, 20 novembre 1873 (voy. p. 247). — Dessin de Riou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coup de vent violent, du nord-nord-ouest, souffle sur la ville. Le baromètre monte rapidement, tandis que de minute en minute la violence de l'ouragan augmente. A deux heures trente minutes, le baromètre est à 735; le vent est variable, passant du nord-nord-ouest au nord. De deux heures trente minutes à trois heures, l'ouragan a atteint sa plus grande violence; le vent chasse sur la ville des nuages énormes d'écume qui obscurcissent l'atmosphère, au point qu'il est impossible de voir à plus de deux mètres devant soi. Des malheureux qui se sont aventurés sur le rivage pendant le calme qui a précédé la reprise de la tempête sont renversés et jetés au loin comme des brins de paille; les uns sont tués, les autres mutilés.

A trois heures, le baromètre est à 745 et continue à monter. De trois à quatre heures, l'ouragan s'apaise sensiblement. A quatre heures, le baromètre est à 748; le ciel s'éclaircit, la pluie diminue. Le baromètre continue son mouvement ascendant jusqu'à minuit, moment où il est arrivé à 756.

Il semble que la direction du cyclone a été du nord-est ou sud-ouest, le centre ayant passé presque au-dessus de la ville de Zanzibar. Plusieurs navires et un grand nombre d'embarcations du pays ont péri. A terre, les maisons et les magasins occupés par les Européens ont beaucoup souffert; les toitures ont été emportées, les fenêtres enfoncées, les murs abattus. Quant à la partie de la ville occupée par les indigènes, on peut dire qu'elle n'existe plus.

Coup de vent dans la Baltique. — La *Revue maritime et coloniale* a donné une relation de cet ouragan désastreux, traduite du journal allemand *la Hansa*, par M. L. Fiessinger, lieutenant de vaisseau, relation dont nous reproduisons les principaux passages :

« Le 12 novembre 1872, bien que, dans tous les ports, on fût inquiet, à cause du gonflement de la mer, on était loin de s'attendre à un désastre pareil à celui qui nous a frappés. L'ouragan éclata dans la nuit du 12 au 13, mais ce fut le 13 au soir seulement, alors qu'il avait déjà diminué de force depuis midi, que la mer atteignit sa plus grande hauteur.

« Il est très-probable que nous avons eu affaire à deux coups de vent : l'un de sud-est, produit par aspiration, qui s'abattit sur le phare du Weser, Kiel et Putbus, avant d'atteindre Memel; l'autre coup de vent polaire, de nord-est, annoncé d'Arkangel dès le 11 novembre.

« Depuis deux cents ans, on n'avait pas vu dans la Baltique de tempête aussi violente, jointe à une mer aussi haute. La réunion de ces deux circonstances a été terrible pour les côtes de la mer du Nord, aussi bien que pour celles de la Baltique.

« Dans les ports d'Oldenbourg et de la Frise orientale où les bâtiments sont accostés à une forte digue, qui les protége contre la plus haute mer, jamais, même par les coups de vent du nord les plus violents, lorsque la mer bat en côte, on n'a de crainte pour la digue.

« Mais ce qui vient de nous arriver, était déjà arrivé en décembre 1825. Au commencement de la pleine lune, la mer déjà haute, un coup de vent de nord-est survint après plusieurs jours de grosses brises de sud-ouest qui avaient poussé, à travers la Manche, les eaux de l'océan Atlantique. La côte fut envahie par les eaux jusqu'à deux lieues et demie dans l'intérieur des terres, et quand, après avoir navigué au milieu des champs, on arriva à la place où s'élevait, quelques jours auparavant, une digue de vingt pieds, on s'aperçut qu'elle avait été brisée et entraînée par les flots.

« Il résulte de l'ensemble des faits que si Riga, Windau, Memel avaient signalé le temps le 12 novembre dans la journée, les ports de l'ouest auraient eu six heures pour se préparer à recevoir le commencement du coup de vent, et plus de dix-huit heures devant eux avant le moment critique. »

On sait que les violences de la mer poussée par les tempêtes, pendant les grandes marées, ont quelquefois produit de véritables déluges sur les côtes de la mer du Nord. En 1634, un ouragan qui jeta sur l'île de Nordstrand une haute mer d'automne, causa en une seule nuit la perte de treize cents maisons, de six mille habitants et de cinquante mille têtes de bétail. Trois petits îlots que les vagues dévorent sont les seuls débris de cette île qui, jointe avec quelques-unes de ses voisines, formait au moyen âge, sous le nom de Nord-Friesland, une florissante péninsule, détachée du continent vers la fin du treizième siècle.

Perte du NORTHFLEET. — Le *Northfleet*, navire d'émigrants de sept cent cinquante tonneaux, monté par quarante hommes d'équipage, transportait à Hobart-Town trois cent cinquante passagers avec des femmes et des enfants. Peu après son départ de Londres, devant Gravesend, un très-gros temps le contraignit à s'abriter sous le cap Northforeland, où il resta pendant la journée du mardi 21 janvier 1872. Le temps s'étant remis, on descendit le canal, et le 22, par une assez belle nuit, on était ancré en vue de Dungeness. Les passagers étant descendus, il ne restait sur le pont que les officiers et les hommes de service, lorsque, vers onze heures, la vigie aperçut un bâtiment à vapeur qui s'avançait droit sur le *Northfleet*, à toute vitesse. Ses cris d'avertissement firent monter le capitaine Knowles sur le pont, où il arriva au moment même où le steamer défonçait son navire et perçait la coque au-dessous de la ligne de flottaison. Après ce choc terrible, le steamer se dégagea et disparut rapidement, sans que son équipage parût porter la moindre attention aux cris de détresse qui partaient du bâtiment abordé.

Nous reproduisons en partie la déposition faite par le maître d'équipage du *Northfleet* devant le coroner :

« A huit heures, le soir de la catastrophe, nous étions ancrés dans la baie de l'Est, en vue du phare, et en compagnie de deux cents autres navires. Les mate-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lots de quart prirent la veille de nuit, et passagers et équipage rentrèrent dans leurs cabines pour se coucher. Le maître d'équipage resta sur le pont jusqu'à dix heures et demie, et la nuit, bien qu'obscure, étant belle, il descendit se mettre au lit. Il n'y avait pas vingt minutes qu'il était couché qu'il entendit l'homme de veille crier : « Steamer, faites attention! »

« Ce cri ne reçut aucune réponse, et au moment où la sentinelle le répétait, le navire fut ébranlé dans toutes ses membrures par un choc terrible. Le maître d'équipage se précipita sur le pont, et la première personne qu'il aperçut fut le capitaine. « Tout l'équi- « page sur le pont, s'écria ce dernier, et aux pompes! » Il devait être onze heures.

« Comme il courait pour appeler l'équipage, le contre-maître vit distinctement la coque noire d'un grand vapeur passant lentement à l'arrière.

« Les passagers, terrifiés, s'étaient jetés à bas de leurs lits et encombraient le pont du navire, surtout du côté où se trouvait le vapeur, en criant : « Sauvez- « nous! nous sombrons! »

« Le capitaine et le pilote, montés dans les haubans, priaient instamment le navire qui s'éloignait de s'arrêter. Mais il ne leur fut pas répondu un seul mot, et le vapeur continua sa route, laissant le bâtiment qu'il venait d'enfoncer à la merci des flots.

« Alors le capitaine, se voyant abandonné, ordonna au maître d'équipage et au pilote de descendre dans la cale pour s'assurer de l'étendue du mal, tandis que lui-même allait au milieu des passagers et tâchait de rétablir un peu d'ordre.

« Un seul coup d'œil jeté sur l'ouverture faite au flanc du navire suffit pour prouver l'inutilité du travail des pompes. L'eau entrait par tonnes. Le maître d'équipage remonta sur le pont et fit son rapport au capitaine, alors à la poupe, où il aidait à tirer des fusées en signe de détresse.

« Chargez le canon, contre-maître, et faites feu, « dit le capitaine, puis mettez les chaloupes à la mer, « c'est tout ce qui nous reste à faire. »

« Si l'on avait pu tirer le canon, le bruit de la décharge aurait attiré l'attention des navires ancrés à proximité, qui confondirent les fusées avec des signaux demandant un pilote. Ces navires n'auraient pu se tromper sur la signification, les bâtiments marchands ne tirant jamais le canon pour appeler le pilote. Mais le refouloir se brisa, et il fut impossible de charger. Il ne restait plus d'autre ressource que les chaloupes.

« Déjà cette idée s'était emparée des passagers qui, dans une lutte désespérée, se précipitaient vers les embarcations, pendant que le capitaine suppliait et menaçait tour à tour pour qu'on ouvrît passage aux femmes et aux enfants. Si les malheureux avaient conservé leur calme, il était possible de les sauver tous. Nous avions assez de canots pour les transporter sur le remorqueur qui était près de nous. Mais il était inutile de chercher à leur faire entendre raison. L'épouvante les avait rendus fous. Lorsqu'on mit la chaloupe à la mer, ils s'y jetèrent en foule aussitôt qu'elle eut touché l'eau. Le capitaine m'avait confié sa femme, j'attendais ses ordres, avirons en main; il s'approcha du bord et je lui dis que nous coulions. « Partez, répondit-il, et que Dieu vous protége! »

« Je ne le revis plus; cependant au moment où nous touchions le remorqueur, je retournai la tête et je l'aperçus à la poupe, à son poste, avec le docteur. Tout le navire était éclairé des feux qu'on avait allumés, et l'on voyait les gens sur le pont comme s'il avait fait grand jour. Leurs cris étaient épouvantables. Encore deux ou trois coups d'aviron et nous étions à bord du vapeur à l'ancre. Alors je me retournai de nouveau, mais les lumières étaient éteintes, les cris avaient cessé, le *Northfleet* avait disparu.... »

La plupart des naufragés étaient des ouvriers engagés pour aller construire un chemin de fer dans la Tasmanie. Le *Northfleet* portait une cargaison de rails pour ce chemin, et cette lourde charge accéléra sa perte.

Le vapeur inconnu était le *Murillo*, de nationalité espagnole, dont on a pu suivre les traces et qui a été saisi dans le port de Cadix. La réprobation générale avait devancé la juste sentence qui a puni le capitaine auteur du sinistre, dont nous venons de donner la relation.

Naufrage de la VILLE-DU-HAVRE. — Un récit détaillé de cette terrible catastrophe a été publié par un des passagers de la *Ville-du-Havre*, dans une lettre dont nous reproduisons les principaux passages :

« A bord du trois-mâts américain *Trimountain*, le 29 novembre 1873.

« La *Ville-du-Havre* a sombré à deux heures du matin, dans la nuit du 21 au 22 de ce mois, à treize cents milles des côtes de France. Nous étions trois cent treize à bord, deux cent vingt-six ont péri.

« Nous étions partis de New-York le 15 du courant, par un temps magnifique. Le lundi soir, un orage assez violent éclata; le lendemain, nous en essuyâmes un second qui enleva une aile à notre hélice. A partir de ce moment, un brouillard intense couvrit l'Océan, et pendant trois jours et trois nuits le brave capitaine Surmont ne quitta pas la dunette. Enfin, le jeudi 20, le temps s'éclaircit, le vent se calma, les enfants reprirent leurs jeux sur le pont : tout respirait la joie et la sécurité.

« Le vendredi, à deux heures du matin, un choc violent ébranle le steamer d'un bout à l'autre. Chacun se lève, s'habille à la hâte. Bientôt le pont se couvre de passagers et de matelots. A deux cents mètres, un trois-mâts, le *Loch-Earn*, se tient au repos, avec sa proue emportée. La *Ville-du-Havre* se penche légèrement. Allons-nous donc sombrer?...

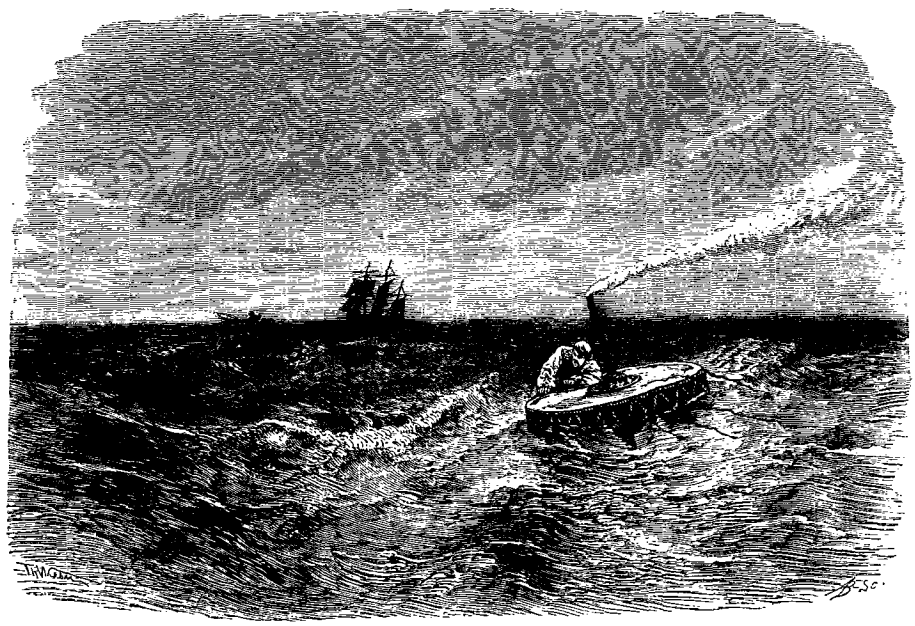
« Le navire avait été atteint à tribord, par le travers du grand mât, et l'eau s'engouffrait par une ouverture de plusieurs mètres. Bientôt le vaisseau oscille sur la mer, les mâts se brisent et écrasent en tombant un canot renfermant plus de trente personnes et prêt à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prendre la mer. De nombreuses victimes gisent de toutes parts. Sur l'arrière du navire un groupe de dames prient tout haut et se font leurs adieux. Un prêtre, oublieux du péril et ne songeant qu'à son ministère, va de groupe en groupe et donne l'absolution. Chose inouïe, personne ne crie, personne ne s'agite : le groupe de femmes en prière semble inspirer à chacun la résignation.

« Enfin, environ douze minutes après l'abordage, l'avant du navire plonge sous la vague, et je me sens descendre comme dans le vide, emporté dans le gouffre que le navire laisse béant derrière lui. Comment me suis-je retrouvé à la surface, je ne me l'expliquerai jamais ; mais soutenu par un morceau de bois qui m'arrive sous la main, je rencontre un nageur soutenu par deux bouées de la *Ville-du-Havre*. Il consent à m'en passer une, et un moment après je me heurte contre un radeau qui se trouve être le toit de la cuisine. Après de longs efforts, je me hisse sur cette épave, et de là je contemple avec horreur la scène qui se déroule autour de moi. Là-bas flotte une vergue à laquelle plus de vingt personnes se tiennent accrochées ; à chaque instant des têtes disparaissent, et il ne reste bientôt plus que deux naufragés qu'un canot délivre au moment où leurs forces allaient les trahir. Les cris de *save me! save me!* retentissent de tous côtés : « Oh ! mon père ! oh ! mon enfant ! » puis de longs cris de désespoir, puis le silence, interrompu seulement par le bruit sinistre de la vague.

« Un canot français me recueille et me hisse à bord du *Loch-Earn*, le trois-mâts qui nous a coulés. Pendant que le capitaine et son équipage rivalisent d'empressement pour vêtir et réchauffer les malheureux naufragés, des embarcations appartenant aux deux



Bouée de sauvetage lumineuse au phosphure de calcium (voy. p. 255). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis communiqué par les auteurs.

navires sillonnent le lieu du sinistre, et ramènent quelques victimes. Voilà le capitaine Surmont, qui est resté sur la dunette jusqu'au dernier moment, donnant des ordres pour faire mettre les canots à la mer. Voilà plusieurs braves officiers de la *Ville-du-Havre*, MM. Garay, deuxième capitaine ; le premier lieutenant Gaillard ; Vié, commissaire ; ils ne mettent les pieds à bord du *Loch-Earn* qu'après avoir sauvé, au moyen des embarcations, de nombreux naufragés et s'être assurés qu'il n'en reste plus à délivrer....

« La plume se refuse à décrire les horreurs d'une pareille catastrophe, et tout cela par une nuit claire, étoilée, par un temps calme et splendide. Le capitaine anglais nous déclare que nous sommes ses hôtes. Son navire, dit-il, est construit en fer, et la cloison étanche de l'avant le protége contre la mer. Il fera les réparations nécessaires et nous reconduira en Europe

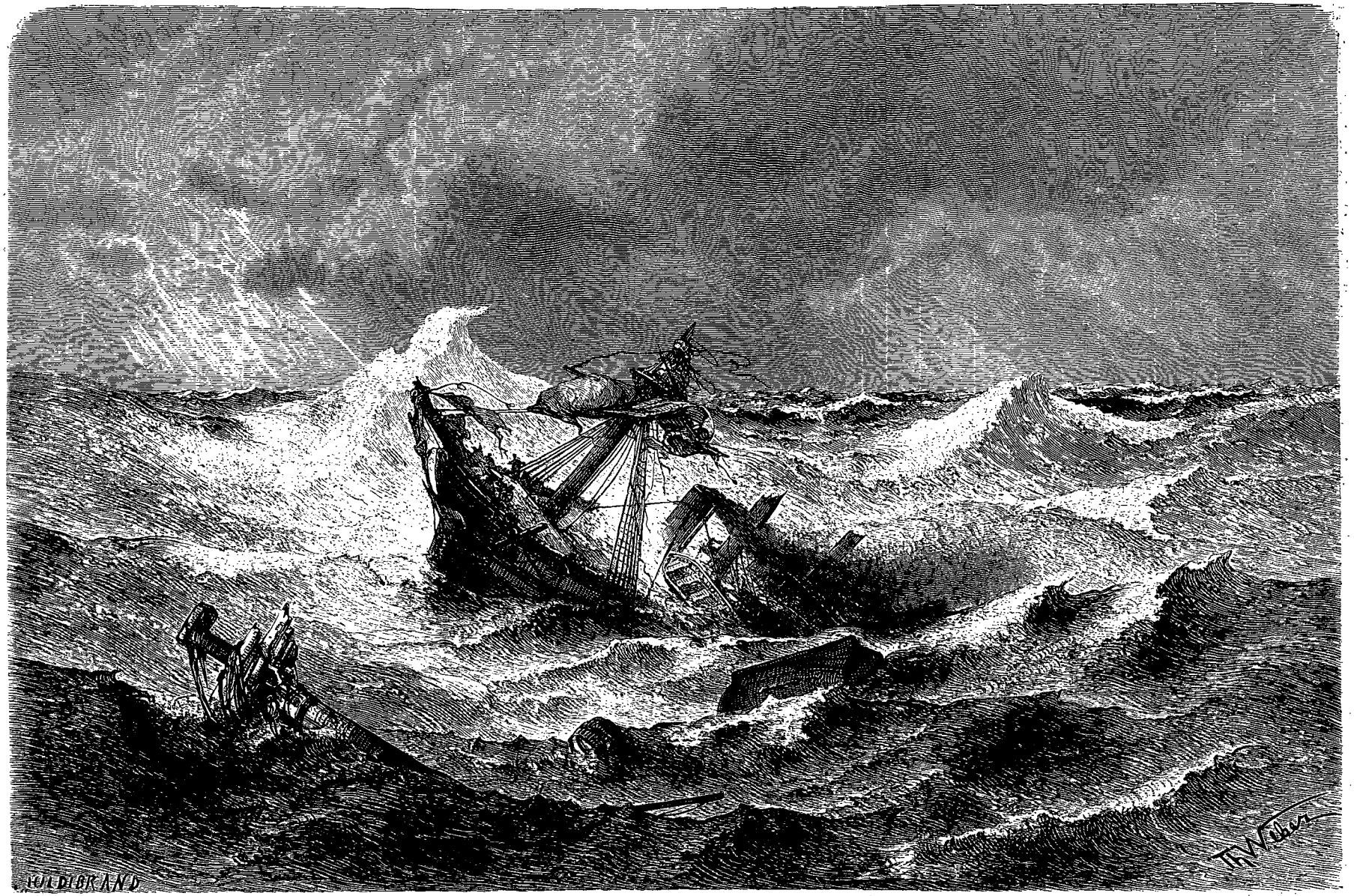
« Mais sur ces entrefaites arrive près de nous un trois-mâts américain, le *Trimountain*. Le capitaine William Urquhart, qui le commande, offre de nous prendre tous à bord, et après en avoir délibéré, le capitaine Surmont et ses passagers se décident à accepter cette bienveillante proposition.

« Voilà aujourd'hui huit jours que nous sommes à bord, où nous vivons tout à fait en famille. A huit heures du soir, nous nous réunissons dans la cabine du capitaine et nous lisons un chapitre de la Bible, après quoi nous adressons à Celui qui nous à délivrés si miraculeusement une prière d'action de grâces.

« Avant-hier, nous avons été assaillis par une tempête assez violente, mais le temps s'est remis au beau, le vent souffle de l'arrière, et, s'il plaît à Dieu, lundi matin nous verrons les côtes d'Angleterre.

« La terre ! nos cœurs tressaillent à ce mot magique

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cyclone de l'*Amazone*, 10 octobre 1871 (voy. p. 243). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis communiqué par les auteurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— il nous semble que l'Océan a tout envahi et que nous n'atteindrons jamais le port.

« Quelle ne doit pas être votre anxiété, bien-aimés qui nous attendez avec tant d'impatience!...

« Avant de quitter le *Trimountain*, nous remettons au capitaine Urquhart un document signé de nous tous, exprimant notre profonde reconnaissance pour l'empressement avec lequel il nous a secourus dans cette grande détresse, pour sa cordiale et généreuse hospitalité, sa chaleureuse sympathie, et demandant à Dieu de répandre ses bénédictions sur lui et sa famille. »

Les avaries du *Loch-Earn* étaient si graves qu'on ne put parvenir à aveugler la voie d'eau. L'avant du navire avait été plus endommagé par le choc qu'on ne l'avait cru d'abord, et les vagues, se précipitant avec violence contre les cloisons ébranlées, ouvrirent bientôt passage à l'eau, qui se précipita dans la cale. Peu après sa fatale rencontre avec la *Ville-du-Havre*, le *Loch-Earn* coulait à son tour. Heureusement ses signaux de détresse avaient été aperçus par le navire anglais *British-Queen*, qui se porta rapidement à son secours et parvint à sauver l'équipage.

La Commission des naufrages, instituée au ministère de la marine, appelée à se prononcer sur l'abordage de la *Ville-du-Havre* et du *Loch-Earn*, a dégagé complétement la responsabilité du capitaine Surmont, qui, dans sa manœuvre, s'est conformé aux prescriptions du décret sur les abordages admis par toutes les puissances maritimes.

Incendie du COSPATRICK. — Les journaux anglais le *Daily-Telegraph* et le *Daily-News* ont donné un navrant récit de ce terrible drame, dont nous résumons les principales scènes.

Le *Cospatrick*, navire de douze cents tonneaux, monté par quarante hommes d'équipage et commandé par le capitaine Elmslie, transportait à la Nouvelle-Zélande un convoi de quatre cents émigrants, consistant surtout en artisans et cultivateurs avec leurs familles. Il était parti de Deal le 12 septembre 1874. La traversée fut heureuse jusqu'au 17 novembre; mais ce jour-là un violent incendie se déclara pendant la nuit, et laissa bientôt peu d'espoir de salut, malgré les énergiques efforts de l'équipage. Le navire se trouvait alors par le trente-septième degré de latitude sud et le douzième de longitude est, à environ deux cents milles du cap de Bonne-Espérance.

A mesure que le *Cospatrick* devenait la proie des flammes, son pont présentait un horrible spectacle de désolation. Les passagers, hommes, femmes et enfants, se précipitaient en désordre vers les embarcations en poussant des cris affreux. Pour éviter le feu, ils se jetaient à la mer et disparaissaient sans qu'on pût leur porter secours. Deux canots seulement purent prendre le large. Les autres embarcations avaient été brûlées ou englouties avec les trop nombreux passagers qui s'y étaient empilés.

Le navire ne sombra que le 19. Jusqu'au dernier moment le capitaine Elmslie, sa femme, leur jeune fils et le docteur Cadle, médecin du bord, restèrent sur le pont. Quand le feu les atteignit, ils sautèrent par-dessus le bord et furent noyés sous les yeux des passagers réfugiés dans les canots, qui ne s'étaient pas éloignés, mais qui ne purent les secourir.

Les deux embarcations voguèrent de compagnie le 20 et le 21 novembre. Elles furent alors séparées par une bourrasque. On n'a plus eu de nouvelles de celle qui portait le premier officier, six matelots et vingt-cinq passagers. La chaloupe, dirigée par l'officier en second, le lieutenant Macdonald, et contenant vingt-cinq personnes, n'avait ni mâts ni voiles. On réussit cependant à en faire une avec le jupon d'une passagère. Mais l'eau, les vivres manquaient, et le 22, la soif et la faim commencèrent à se faire sentir douloureusement. Un matelot tomba à la mer pendant qu'il gouvernait et se noya. Le 25, le nombre des naufragés était réduit à huit, dont trois avaient perdu leur raison. Ces survivants s'étaient soutenus en suçant le sang des cadavres.

Le 26, avant le jour, un navire passa près de la chaloupe. Les naufragés le hélèrent, mais n'eurent pas de réponse, n'ayant sans doute pu se faire entendre. Le 27, un grain amena une petite pluie, mais les malheureux ne purent recueillir que quelques gouttes d'eau. Trois hommes succombèrent encore, et sur les cinq qui restaient, deux étaient fous. Tous étaient plongés dans un engourdissement léthargique. Le matin du dixième jour, le lieutenant Macdonald, auquel on doit les douloureux détails que nous résumons, fut réveillé par un de ses compagnons qui mordait ses pieds dans un accès de folie. Au même instant il aperçut un grand bâtiment courant sur la chaloupe. C'était le trois-mâts anglais *British-Sceptre*, allant de Calcutta à Dundee. Recueillis à son bord les naufragés y furent l'objet des soins les plus empressés. Mais les deux malheureux qui avaient perdu leur raison moururent, en proie au délire; les trois autres furent débarqués le 6 décembre à Sainte-Hélène, et ramenés en Angleterre par le paquebot-poste *Nyanza*.

On a dit que les cultivateurs qui, à la dernière grève, ont quitté différents comtés de l'Angleterre avec leurs familles, formaient la majeure partie des passagers du *Cospatrick*. Le lord-maire de Londres a organisé une souscription en faveur des familles des malheureuses victimes du sinistre.

On avait remarqué que les grands bâtiments chargés du transport des émigrants à la Nouvelle-Zélande étaient presque toujours favorisés dans leurs traversées, malgré la distance à parcourir, qui embrasse plus de la moitié de la circonférence du globe terrestre. La perte du *Northfleet* avait été jusqu'ici la seule exception à cette série d'heureux voyages.

Canot de sauvetage de Camaret. — Dans le rapport annuel présenté au conseil d'administration de la Société centrale de sauvetage des naufragés, le 24 janvier 1875, M. Camille Doré, délégué du Comité, a rappelé la série de tempêtes qui se sont succédé sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nos côtes pendant le dernier hiver et une partie de l'automne. Parmi les nombreux sauvetages opérés par les embarcations de la Société durant cette rude période, M. Doré a cité celui qui place l'équipage du canot de Camaret, sorti trois fois dans le coup de vent du 29 novembre, au premier rang des sauveteurs maritimes.

« Il est six heures du matin, on aperçoit un feu au milieu des brisants qui bordent la grève de Penhoat; une obscurité profonde enveloppe encore les terres; le vent souffle en foudre de l'ouest, variant au nord-ouest dans des grains affreux, chassant devant eux des tourbillons de neige. La mer baisse, et le courant de jusant, allant à l'encontre des lames, les rend plus creuses, plus mauvaises encore.

« Sans hésiter, animé de cette froide intrépidité dont nos populations maritimes nous ont donné tant de preuves, le patron Pierre Meilhard prend deux jours de vivres pour ses hommes et fait lancer l'embarcation; dans la mise à l'eau, une avarie a lieu au gouvernail; on la répare, c'est une demi-heure de perdue, et l'ouragan augmente de violence; enfin le canot quitte le port et cherche à s'élever au vent le long de terre, pour atteindre le rocher du Toulinguet; de là, il ne lui faudra plus que quelques minutes pour arriver au navire en détresse, qui n'a que ses chaînes pour chance de salut. Mais par le travers de Port-Neil, l'embarcation, assaillie par un grain d'une violence inouïe, tombe en travers; le patron mouille son ancre, le canot chasse et est rejeté à plus d'un mille sous le vent; les voiles sont orientées et l'embarcation se dirige vers la haute mer; la grande voile est emportée, il ne lui reste plus que sa misaine.

« Le jour paraît enfin. Le navire en détresse est un grand brick prussien, le *Cito;* son pavillon est en berne; l'équipage, monté dans les haubans, assiste aux efforts de nos braves canotiers. Mais la mer baisse; les premières têtes de roche se montrent; quelques minutes encore et le brick sera brisé. Le canot a disparu dans les grandes lames; il n'y a plus un moment à perdre. Dans ce moment suprême, le capitaine prussien file ses chaînes, met sa chaloupe à la mer, et au moment où le *Cito* va se briser sur les roches, une lame énorme enlève la chaloupe et dépose sur le sable l'équipage sain et sauf.

« La Providence, qui avait protégé les naufragés, veillait aussi sur leurs sauveteurs; après quatre heures de lutte contre les éléments déchaînés, ils atteignirent la roche. De terre on leur signala qu'il n'y avait plus rien à faire au large; ils redoublèrent ce cap qui leur avait demandé tant d'efforts; à onze heures, ils étaient à Camaret.

« A deux heures du matin, ils reprenaient la mer pour sauver l'équipage du lougre français *l'Alcide*. A huit heures, ils sortaient encore et recueillaient les huit hommes qui se trouvaient à bord de la goëlette française *la Jeune-Hermine*[1]. »

1. Une médaille d'or de première classe a été décernée au patron Pierre Meilhard dans l'Assemblée générale de 1875.

Lois des tempêtes. — Le cadre restreint dans lequel nous devons nous renfermer nous oblige à terminer ici les relations des tempêtes et des naufrages les plus remarquables de la période que nous avions à résumer. Il nous reste à indiquer sommairement les progrès de la science et des sentiments d'humanité qui tendent à rendre moins fréquents les sinistres dont la mer est le théâtre, et qui, de plus en plus, unissent toutes les nations civilisées, dans une même lutte généreuse contre les violences de la nature contre l'ignorance, et parfois aussi, il faut bien le dire, contre les perversités de l'homme.

Nous avons déjà fait connaître[1] les lois qui président aux mouvements des tempêtes tournantes, et qui permettent aux navigateurs de traverser ces formidables météores avec les moindres chances de péril. Mais nous devons signaler une récente modification que d'intéressantes recherches tendent à introduire dans la théorie des cyclones, et qui exigerait la rectification des instructions données aux bâtiments exposés à leur rencontre. Ce que tout capitaine doit déterminer en premier lieu, c'est la position du centre de ces tourbillons, centre qu'il faut éviter à tout prix, car c'est l'espace dangereux par excellence. Enveloppé par une zone circulaire dans laquelle le vent, atteignant la plus grande intensité, se déchaîne en rafales furieuses, cet espace présente le contraste d'un air tout à fait calme avec la mer soulevée par des vagues s'entre-choquant dans toutes les directions, et atteignant ainsi d'énormes dimensions, accrues encore par la réduction extrême de la pression atmosphérique.

Si le mouvement tourbillonnant de l'air est circulaire, une règle très-simple donne la direction dans laquelle se trouve le centre du cyclone. Cette direction est toujours à angle droit de celle du vent, au point occupé par le bâtiment. Mais d'après les recherches publiées par M. Meldrum, directeur de l'observatoire de l'île Maurice, le problème ne serait pas aussi facile à résoudre. Déduisant le mouvement de l'air, dans plusieurs cyclones qui ont passé sur Maurice, des données fournies par les navires soumis à leur atteinte, M. Meldrum conclut qu'il faudrait abandonner l'idée de la forme circulaire. Les deux diagrammes ci-après, extraits de son mémoire[2], sont construits d'après les observations recueillies, pour l'heure de midi, dans le cyclone du 25 février 1860 et dans celui du 16 mars 1863. La ligne AB traverse Maurice parallèlement à la route du centre. Chaque flèche indique la direction du vent observée à bord du navire placé au point qu'elle occupe, et l'on voit que l'ensemble de ces directions correspond à un mouvement en spirale et non à un mouvement circulaire. Il est évident que dans ce cas la règle donnée jusqu'à présent conduirait à de gra-

1. *Tour du Monde*, livraison 517.

2. *Notes on the form of cyclones* in the southern Indian Ocean, by C. Meldrum, Esq. M. A., F. R. A. S., Director of the government observatory, Mauritius.

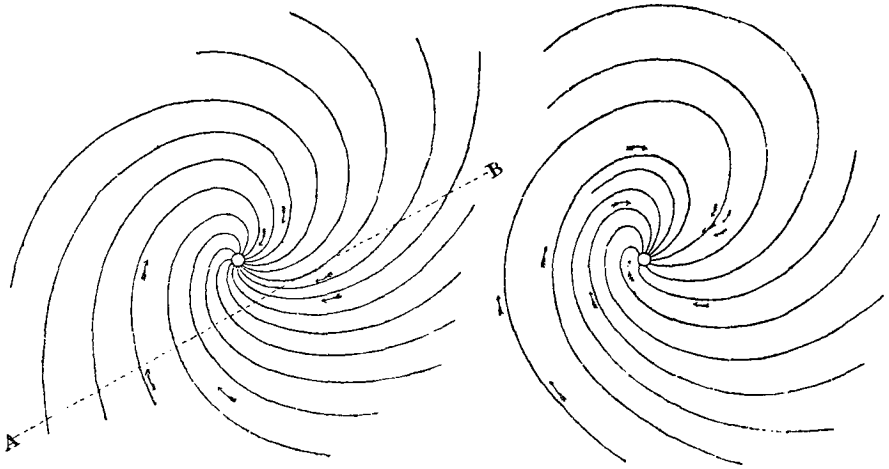
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ves erreurs. Un second mémoire, annoncé par le même météorologiste, concernera la distribution de la pression barométrique dans les cyclones, et apportera probablement de nouvelles observations en faveur de la théorie qu'il propose.

D'autre part, un de nos éminents astronomes, M. Faye, discutant les observations qui ont servi de base à M. Meldrum, a montré [1] que les diagrammes obtenus peuvent se ramener à des diagrammes circulaires, en défalquant l'influence des alizés de la direction des vents dans le mouvement tourbillonnant. Il ajoute qu'en tenant compte de cette circonstance, on est conduit à formuler une règle nautique plus correcte, qu'il soumet aux navigateurs : « Pour déterminer le centre d'un cyclone dans la région des vents alizés, si l'observateur se trouve près du bord dans le demi-cercle exposé à ces vents, il devra appliquer la règle habituelle, non pas au vent qu'il reçoit, mais à celui qui, composé avec l'alizé connu, donnerait pour résultante le vent observé en grandeur et en direction. Quand on aura obtenu graphiquement deux déterminations du centre suffisamment distinctes, on corrigera, s'il y a lieu, ces premières constructions en y introduisant la vitesse de translation. »

Météorologie télégraphique. — L'organisation des comités qui s'occupent des observations météorologiques, de la recherche des lois relatives aux mouvements généraux de l'atmosphère, se développe rapidement dans tous les États civilisés. On a pu voir, au congrès météorologique international tenu à Vienne à l'occasion de l'exposition universelle d'Autriche, les premiers traits d'une organisation générale embrassant le globe entier, et destinée à mettre de l'unité dans les travaux, déjà si nombreux, des météorologistes. La partie la plus importante de ces travaux concerne les applications pratiques de la météorologie, et

Diagr. I Diagr. II



Cyclones.

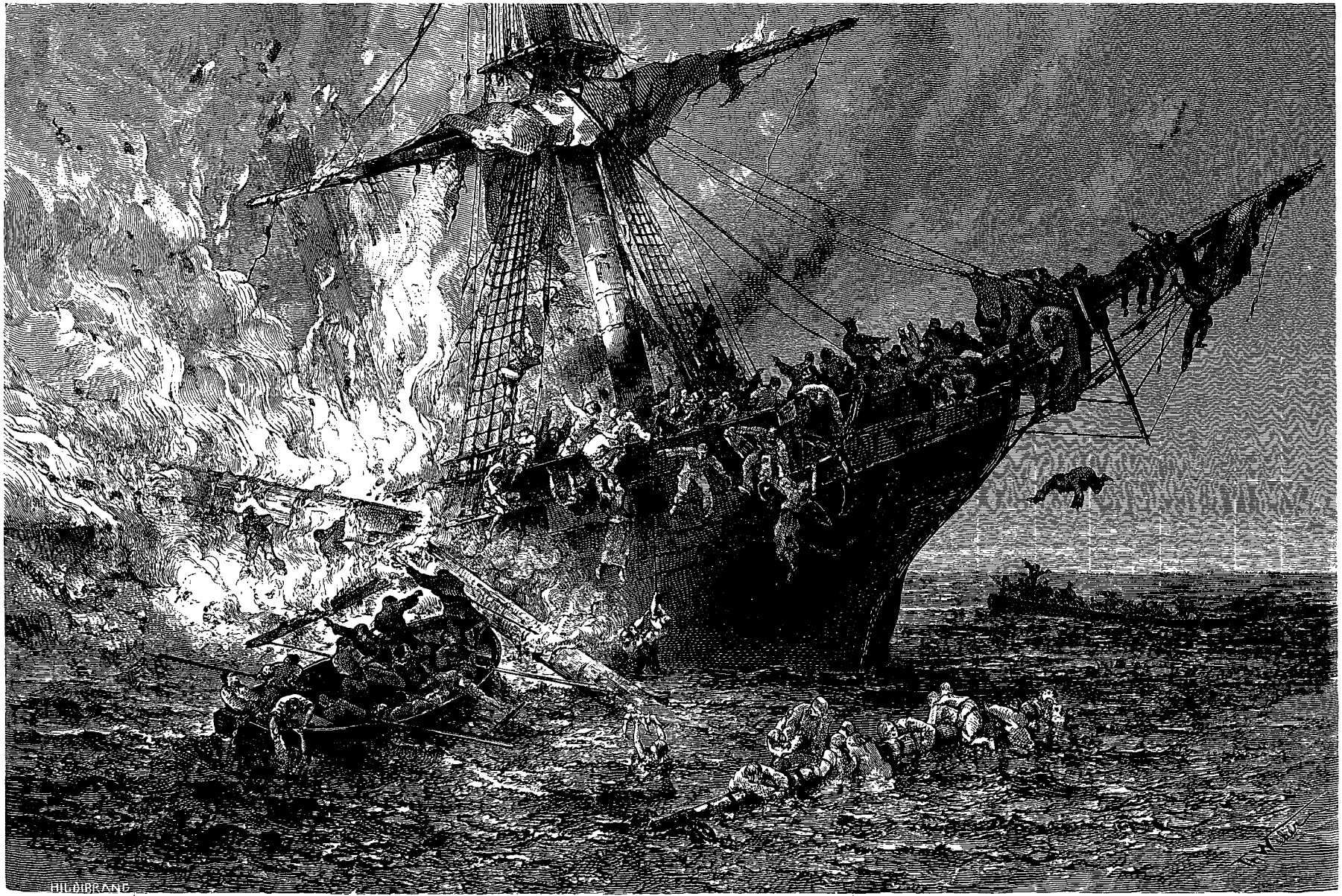
principalement la prévision des perturbations atmosphériques, qui épargnerait tant de pertes à la marine et à l'agriculture. « Que ne pouvons-nous pas attendre, disait le commandant Maury dans un remarquable discours au congrès d'agriculture de Saint-Louis [2], d'observateurs pourvus de bons instruments, notant les signes du temps suivant un même système, et adressant leurs observations aux plus éminents savants dans les différentes parties du monde? »

Dès aujourd'hui, la météorologie télégraphique rend de grands services aux navigateurs, comme on peut en juger par le résumé suivant. Dans le courant de l'année 1873, le bureau météorologique de Londres (*Meteorological office*) a télégraphié aux différents points des côtes du Royaume-Uni deux cent cinquante dépêches portant avertissement de hisser les signaux de tempêtes. Dans quarante-cinq pour cent des cas, ces dépêches ont été justifiées par la tempête qui a suivi; dans trente-quatre pour cent des cas, elles ont été justifiées par de forts vents ne s'élevant pas jusqu'à la tempête; quatre pour cent des dépêches sont arrivées trop tard; dix-sept pour cent n'ont pas été justifiées par l'événement.

Depuis 1870, les électro-sémaphores des côtes de France sont pourvus d'un tableau indiquant les signaux à faire aux bâtiments et aux bateaux pêcheurs, pour leur indiquer le temps qu'il fait au large et les prévenir de l'approche des tempêtes, chaque fois qu'ils en reçoivent l'annonce de Paris. Les chefs guetteurs donnent aussi connaissance aux capitaines de port et aux syndics des gens de mer du temps du large et des avis de tempêtes, afin que ceux-ci fassent afficher ces avis au bureau du port. Toutes les stations du littoral sont munies d'un cylindre destiné à indiquer que la localité où il est hissé peut être atteinte par un coup de vent.

1. *Compte rendu de l'Académie des sciences*, 12 juillet 1875.
2. *Annuaire de la Société météorologique de France*, t. XVIII.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Incendie du *Cospatrick*, 19 novembre 1874 (voy. p. 250). — Dessin de Th. Weber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Depuis le 1er mars de cette année, le service météorologique de nos ports a été organisé d'une manière très-complète par le directeur de l'observatoire de Paris. Une dépêche télégraphique expédiée à midi donne l'état général de l'atmosphère, déduit dans la matinée de l'ensemble des observations envoyées à huit heures des stations du réseau européen. En comparant cet état avec celui de la veille, on pourra le plus souvent prévoir le temps du lendemain; mais ce qui aidera dans ce jugement, surtout dans les cas difficiles, c'est une seconde dépêche envoyée par l'observatoire vers sept heures du soir, pour compléter les informations nécessaires. La poste expédie en outre tous les jours dans les ports une carte tirée du *Bulletin de l'observatoire*, où la situation atmosphérique en Europe est indiquée par des courbes d'égale pression barométique, par des flèches faisant connaître la direction ainsi que la force du vent qui règne dans chaque station, et par des hachures plus ou moins serrées tracées le long des côtes pour indiquer l'état de la mer. Les dépêches et les cartes sont affichées sur le quai du port, dans un cadre renfermant une instruction détaillée relative à leur interprétation. Il est désirable, suivant les termes de l'instruction, qu'un marin possédant avec les connaissances météorologiques une pratique spéciale, donne en outre tous les renseignements qui peuvent conduire à de judicieuses conclusions sur le temps probable.

Aux États-Unis, où le bureau des signaux météorologiques (*Signal office*) a pris une très-grande extension, la somme votée annuellement pour le bureau monte à un million deux cent cinquante mille francs, chiffre qui dit assez les résultats déjà obtenus. Sur la proposition du général Albert Myer, qui dirige à Washington le service de la prévision du temps, le congrès météorologique de Vienne a décidé que des observations simultanées seraient faites sur tous les points du globe où existent des stations à midi cinquante-deux minutes, heure du méridien de Paris, chaque jour, à partir du 1er janvier 1874. On espère, en réunissant ces observations, arriver à prévoir d'une manière plus certaine le temps qu'il fera le lendemain, et à annoncer plus sûrement l'approche des grandes tempêtes.

Les phares. — Les électro-sémaphores étant toujours placés sur les points les plus caractéristiques du littoral, grands caps ou promontoires, on voit souvent dans leur voisinage, quelquefois même à les toucher, comme dans la gravure de la page 256, les phares qui avertissent les bâtiments de l'approche des côtes ou de la présence des écueils. « Bien que la France ne soit pas la nation qui pratique le plus l'Océan, disait Jean Reynaud en 1845, c'est elle pourtant qui met le plus de soin à éloigner de son territoire hospitalier la chance des naufrages, et qui veille à se détacher le plus vivement, durant les nuits, de cette confusion avec les eaux qui rend si terribles, pendant cette moitié du temps, presque toutes les frontières maritimes de la terre. » Depuis, le système d'éclairage des côtes a été encore perfectionné, surtout en France, en Angleterre et aux États-Unis, et les navigateurs, dans ces différentes régions, n'approchent plus de la terre sans avoir au moins un feu en vue.

Les difficultés à vaincre pour élever un phare en pleine mer sont souvent très-grandes. Nous citerons à ce sujet le phare en construction sur la chaussée de Sein, longue ligne de récifs signalée par tant de naufrages. La roche d'Ar-Men, choisie pour servir de base à la construction projetée, mesure de sept à huit mètres de large sur quinze mètres de long, au niveau des plus basses mers. Elle est tellement balayée par le ressac, que même par un beau temps on ne peut l'accoster qu'avec difficulté. Pour arriver à y asseoir la maçonnerie, il fallait sceller dans la pierre une série de barres de fer s'élevant verticalement d'un mètre environ. Les vaillants pêcheurs de l'île de Sein commencèrent ce travail. Ils guettaient les rares instants où l'état de la mer permettait d'attaquer la roche avec les instruments dont on leur avait appris l'usage. Quand la vague les emportait, ils se soutenaient à l'aide de la ceinture de sauvetage jusqu'au moment où un bateau pouvait les recueillir. En 1867, on n'eut en tout que huit heures de travail. Dans la campagne suivante, on avança plus vite, grâce à la saison meilleure et à l'habileté acquise des pêcheurs. En 1869, on plaça les barres, et on fit tenir une vingtaine de mètres cubes de maçonnerie. Les marins et les ouvriers étaient admirables de courage et de persévérance. On continua de 1870 à 1872 ces difficiles opérations; l'année 1873 fut très-mauvaise. Néanmoins, de grands progrès ont été réalisés. Actuellement, la plate-forme est élevée presque au niveau de la mer dans les mortes-marées, et si l'année 1875 est heureuse, on pourra la terminer. Les grandes difficultés seront vaincues, et il ne restera à construire que le phare proprement dit, qui doit être à huit étages, ayant ensemble trente mètres de hauteur, et portant un feu de premier ordre, que l'on espère pouvoir allumer en 1877. La commission des récompenses de l'exposition de Vienne a accordé une médaille aux constructeurs du phare d'Ar-Men. Ce monument, une fois terminé, fera le plus grand honneur à l'administration des ponts et chaussées. Elle aura accompli un travail gigantesque avec le concours de nos ouvriers marins les plus braves et les plus hardis.

L'un des étages du phare doit recevoir une trompette à air comprimé, semblable à celle établie en 1867 sur l'extrémité de l'île d'Ouessant. L'air qui la fait résonner est comprimé dans un réservoir en tôle par deux pompes à vapeur. La machine qui met ces pompes en mouvement fait tourner la trompette, de manière à la diriger successivement vers tous les points de l'horizon. Elle résonne, dans le temps de brume, de dix en dix secondes, et sa portée varie de trois à quinze kilomètres, suivant l'état de l'atmo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sphère et la position des navigateurs, au vent ou sous le vent.

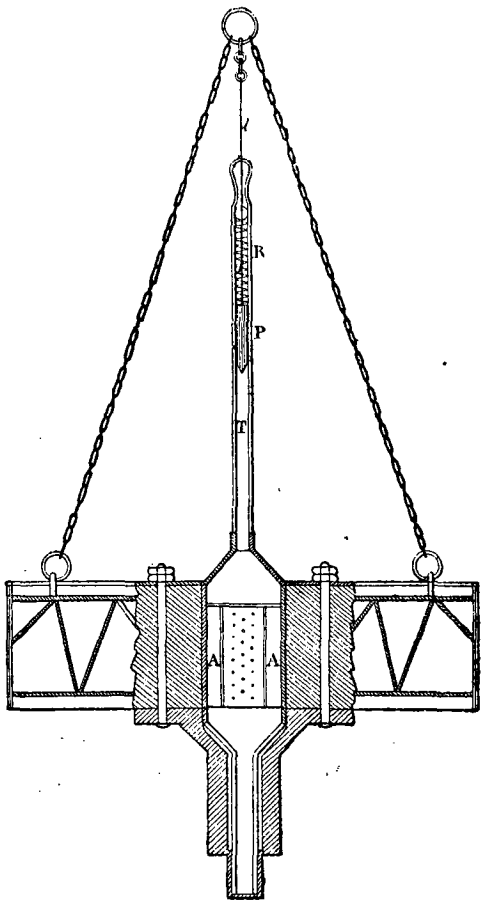
Sociétés de sauvetage. — Dans une des dernières assemblées générales de la *Société centrale de sauvetage des naufragés*, son président, l'amiral de la Roncière, a fait justement observer que l'action de cette Société ne doit pas se borner à remédier au mal quand il est accompli, quand le navire a fait naufrage, mais qu'elle doit encore s'attacher à donner la plus grande sécurité possible aux marins embarqués. Dans ce but, une commission a été chargée d'examiner les moyens de réduire les chances de naufrage et d'abordage, et de sauver le plus grand nombre de vies humaines dans ces terribles accidents, soit qu'ils aient lieu sur le littoral, soit qu'ils se produisent en pleine mer. Cette commission doit se mettre en relation avec les différentes sociétés de sauvetage d'Europe et d'Amérique, qui ont donné leur adhésion, et préparer ainsi une sorte de code qui serait soumis à l'acceptation des puissances maritimes.

L'amiral rappelait qu'en Angleterre un membre du Parlement, M. Samuel Plimsoll, avait appelé l'attention de la Chambre des communes sur la fréquence des naufrages et sur leurs causes souvent inexpliquées. Une grande commission a été chargée d'examiner ses propositions, qui ont mis en lumière l'incurie, quelquefois coupable, des armateurs. Quelle que soit la force de l'antique tradition qui ne permet pas au gouvernement anglais d'intervenir dans les affaires industrielles, on doit regarder comme certain que les travaux de la commission, joints à un vote récent du Parlement, aboutiront à rendre la répression moins illusoire que par le passé, et à assurer la protection des marins menacés.

Les services rendus à la navigation par la Société centrale de sauvetage depuis sa fondation en 1865 sont aujourd'hui représentés par les chiffres suivants : mille cent soixante-dix naufragés ont été arrachés à la mort par les canots de sauvetage et les divers appareils organisés sur les côtes ; — trois cent trente-trois bâtiments ont été sauvés ou secourus.

Les émouvants rapports annuels de M. C. Doré, secrétaire du comité, dont nous avons cité un passage, renferment des faits éclatants de courage et de dévouement[1], qui sont portés à la connaissance de nos populations maritimes par des affiches envoyées dans les ports par la Société. Nous regrettons que l'espace nous manque pour indiquer les perfectionnements apportés aux appareils de sauvetage, les inventions récentes destinées à préserver la vie des naufragés, les études qui ont pour but d'augmenter la sécurité de la navigation.

Nous mentionnerons cependant parmi les nouveaux appareils une excellente bouée de sauvetage inventée par MM. Seyferth et Silas. Notre dessin représente la bouée à la mer et allumée. Nous l'accompagnons d'une coupe verticale qui en montre le mécanisme. Au moment où elle tombe, un percuteur P, chassé par la détente d'un ressort à boudin R, perce en les traversant le couvercle et le fond de la boîte en zinc AA, qui renferme une charge de phosphure de calcium. L'eau de mer s'introduit alors dans cette boîte par les petits trous du tube central, et décompose cette substance, produisant ainsi du gaz hydrogène phosphoré qui va brûler à l'orifice supérieur du tube métallique T, parce qu'il a la propriété de s'enflammer au contact de l'air.



Bouée de sauvetage au phosphure de calcium (coupe) d'après un dessin pris à l'École de pyrotechnie de Toulon.

Les avantages de cette invention sont évidents. On a une flamme très-brillante de trente centimètres de long au début, que rien ne peut éteindre, et qui ne diminue guère d'intensité en brûlant pendant près de deux heures. La matière inflammable est mise d'avance dans une boîte qui entre à vis dans le tube, afin d'empêcher l'accès de l'air pendant que la bouée est suspendue au navire. La cordelette B, en fil de cuivre, qui maintient le percuteur, tend le ressort au moment de la chute de la bouée; elle est fixée à l'arc-boutant qui soutient celle-ci, et se rompt au moment où l'homme de veille coupe la corde de retenue. Lorsque l'homme tombé à la mer atteint l'appareil sauveur, il se retient aux cordes à nœuds disposées autour du disque.

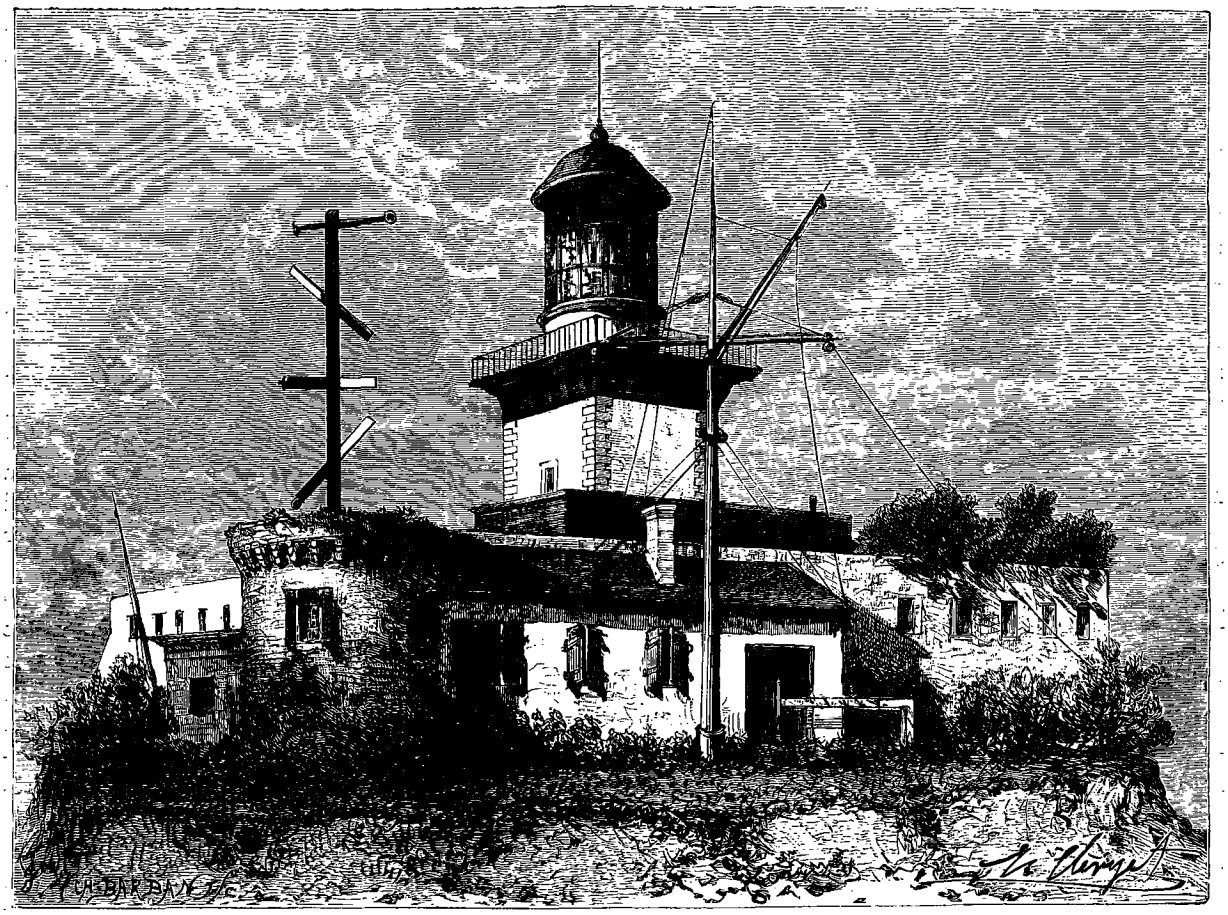
Les sociétés de sauvetage étrangères, principalement aux États-Unis, en Russie, en Allemagne, dans

1. *Annales du sauvetage maritime.* Les Annales paraissent tous les trois mois en un fascicule de quarante-huit pages, orné de planches et de cartes; le prix de l'abonnement est de quatre francs par an pour Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Hollande et le Danemark, en Angleterre, prennent un grand développement. En Angleterre, la Société royale du *life-boat* compte aujourd'hui deux cent trente-neuf stations. Depuis sa fondation en 1824, elle a sauvé la vie à vingt-deux mille cent cinquante-trois personnes. En 1873, le montant des recettes s'élevait à neuf cent quarante-trois mille cinq cents francs. — La Société centrale de France a établi déjà quarante-sept stations de canots de sauvetage et deux cent soixante-dix postes de porte-amarres divers. Les dépenses d'entretien s'élèveront à cent cinquante mille francs par an, et le total des recettes, pour l'exercice 1874, ne montait qu'à cent trente mille francs. Les ressources actuelles sont donc loin de suffire encore à tous les besoins, et le conseil sollicite avec insistance le concours des personnes bienfaisantes pour achever la tâche qu'il a entreprise.

Nous ne saurions mieux terminer qu'en reproduisant les belles paroles prononcées par S. Ém. le cardinal de Bonnechose, dans son éloquent discours à



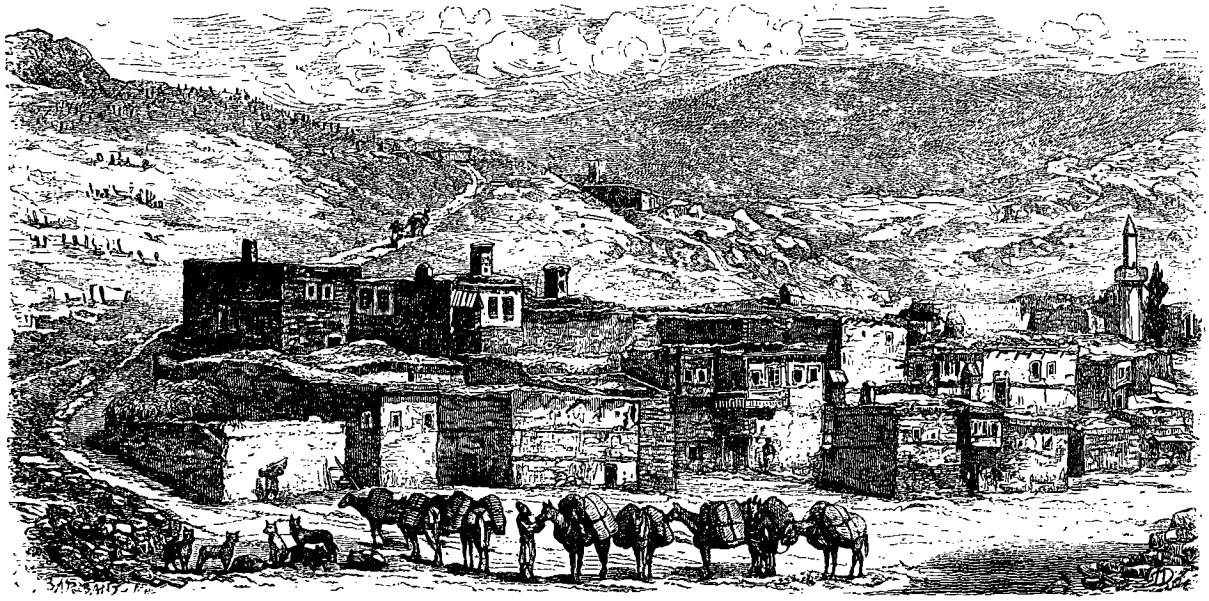
Sémaphore et phare d'Agde (Hérault) (voy. p. 254). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis communiqué par les auteurs.

l'Assemblée générale du 8 avril 1875, dont il était le président :

« .... Lorsque vos agents aperçoivent au loin un navire en détresse et entendent son canon d'alarme, demandent-ils s'il est français, italien, allemand, chrétien, juif ou mahométan? Non sans doute : il suffit à vos intrépides sauveteurs, pour s'élancer à son appel sur les vagues en furie, de savoir qu'à son bord il y a des hommes et des hommes en danger. Alors, rien ne leur coûte, rien ne les arrête. Ni les mugissements de la tempête, ni les flots blanchis d'écume, ni les abîmes entr'ouverts, ni la sinistre lueur des éclairs sillonnant les ténèbres de la nuit, ni les gémissements et les angoisses de leurs femmes et de leurs enfants en pleurs sur le rivage, ne peuvent enchaîner le dévouement de ces braves marins. Une voix pour eux domine toutes les autres : c'est celle du devoir, c'est le cri du cœur : « Sauvons nos frères! »

ZURCHER et MARGOLLÉ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée de Baïbourt.

VOYAGE DANS LE LAZISTAN ET L'ARMÉNIE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS,

PAR M. THÉOPHILE DEYROLLE[1].

1869

VOYAGE A HAMSI-KEUÏE ET A KARATCHOUKOUR.

XXIX

Excursion à Hamsi-Keuïe. — Aimable hospitalité du consul de France. — A quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. — Les ingénieurs turcs et leurs mérites. — Les prestations. — Difficulté pour l'exécution des travaux d'une route à travers les Alpes pontiques. — Beauté du paysage et de la végétation dans les montagnes. — Les fruits sauvages.

A la fin du mois de juillet 1869, M. Derché, consul de France à Trébizonde, m'offrit l'hospitalité sous des tentes qu'il venait de faire dresser au village de Hamsi-Keuïe, à onze heures de Trébizonde, un peu au-dessus des khans de Yer-Keupru, à une hauteur de quatre mille pieds, sur le versant nord de la montagne de Zigana. Nous avions pour voisins les officiers du génie turc, dirigeant les travaux de la route neuve d'Erzeroum, qui franchit une montagne de deux mille vingt et un mètres d'élévation. Les difficultés sont énormes, surtout si l'on considère les moyens d'action qu'ont à leur disposition les ingénieurs.

On emploie pour les travaux de terrassement des hommes qu'on amène de force des villages que traverse la route; mais ils sont de mauvaise volonté. De plus, les grands abatis d'arbres qui sont indispensables laissent aux eaux la facilité de miner le terrain, et des éboulements considérables arrêtent souvent les travaux, quelquefois même détruisent l'ouvrage de plusieurs semaines. Des brouillards épais, qui mouillent plus que la pluie, sont fréquents dans ces hautes régions. Il est malaisé d'y amener de quoi nourrir des milliers de travailleurs, qui déserteraient si les vivres venaient à manquer.

Les environs du village de Hamsi-Keuïe sont très-pittoresques. Des forêts magnifiques s'élèvent au milieu des rochers escarpés où le Degherмen-Déré roule de cascade en cascade dans des gorges profondes. Malgré l'altitude et les brouillards constants, on cultive autour du village quelques céréales; le maïs surtout y est abondant.

Dans toute la chaîne de montagnes jaillissent des sources d'eaux minérales et alcalines méconnues des habitants. La flore est riche et variée. Les framboisiers et les groseilliers sauvages, dont j'avais vu les fleurs au mois de mai, étaient couverts de fruits.

Je restai jusqu'au 15 août à Hamsi-Keuïe, et fis aux alentours une ample récolte entomologique et botanique.

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XXX

Nouveau voyage à Karatchoukour à la recherche d'une voie pour transporter les loupes de noyers à la mer. — Arrivée à Karatchoukour par les hauts plateaux. — Énergie des loupeurs. — Moyens de transport. — Immenses civières portées par trente hommes. — Départ pour Platana.

A mon retour à Trébizonde, un des loupeurs qui avaient été mes compagnons de route lors de mon premier voyage me proposa de retourner avec lui à Karatchoukour, mais par une voie nouvelle. Depuis le point culminant de Zigana, nous suivîmes la crête des montagnes; mon guide espérait trouver par là un moyen plus facile d'amener jusqu'à la mer les loupes coupées l'automne précédent.

En six heures nous arrivâmes sur le haut plateau qui domine Karatchoukour, gagnant huit heures sur la distance qui sépare ce village de Trébizonde.

Le sentier étroit que nous avions suivi traverse des plateaux coupés de vallons à pentes douces dans lesquels coulent des ruisseaux. Nous n'aperçûmes que deux petits yaïlas (villages d'été) dont j'ignore le nom.

Pendant notre séjour à Karatchoukour, le loupeur fit amener les bois qu'il voulait envoyer à Trébizonde. Il n'y avait, pour arriver au sommet de la montagne, aucun chemin praticable. Il fit couper dans la forêt deux jeunes sapins qui furent ébranchés; une trentaine d'hommes rangés sur deux lignes prirent sur leurs épaules cette immense civière; au milieu la loupe était suspendue au moyen de forts cordages. Dix hommes se tenaient prêts à remplacer les plus fatigués. Les quarante montagnards gravirent les flancs de la montagne par un sentier qui ne semblait convenir qu'à des chèvres, profitant de la moindre anfractuosité du sol pour y placer le pied, sans rompre leur mouvement cadencé. Toutes les loupes furent portées sur le plateau en deux jours. Pour les faire arriver à la mer, les porteurs ne voulurent point passer par le Zigana et par la route que nous avions parcourue quelques jours avant; il fut décidé que les charges placées sur des traîneaux seraient amenées à Platana, gros bourg situé sur le rivage de la mer, à l'embouchure d'une petite rivière, à trois heures de Trébizonde.

La distance de Platana à Karatchoukour est de dix-huit heures.

XXXI

Départ pour Platana par la crête des montagnes. — Mésér ou yaïla. — Beauté des femmes. — Descente trop rapide du plateau. — Moyens qu'emploient les montagnards pour obvier à cet inconvénient. — Hospitalité forcée. — Maigre souper. — La vallée de Platana. — Arrivée à la mer et à Trébizonde.

Avant d'engager ses bois dans le chemin proposé par les montagnards, le loupeur voulut s'assurer s'il était praticable. Nous montâmes de Karatchoukour sur la crête la plus élevée des montagnes. La vue s'étendait à une distance prodigieuse, et sans le brouillard, qui s'élevait du fond de la vallée, nous eussions aperçu la mer. Jusqu'à cet endroit, nous jugeâmes le chemin favorable au traînage. Il était midi, nous commençâmes à descendre; une heure après, nous étions dans un grand mésér ou yaïla, bâti en bois.

Les femmes, peu farouches, nous regardaient passer sans songer à se voiler; elles n'étaient pas laides comme les paysannes turques que j'avais vues jusqu'alors.

Vers deux heures, nous traversâmes un ruisseau, près duquel nous vîmes un autre village; plus loin, dans un lieu isolé, s'élevait une mosquée en pierres

A cinq heures, la descente devint très-difficile. Nos chevaux s'abattaient à tout instant, car le brouillard épais qui nous environnait avait rendu le chemin glissant. Nous fûmes obligés, selon l'usage des montagnards, de prendre la queue de nos chevaux pour les empêcher de tomber dans des précipices.

Après cette descente rapide, nous arrivâmes dans le fond de la vallée, sur le bord de la rivière que nous devions suivre jusqu'à Platana.

La nuit était venue, et dans ces pays il est très-difficile de se faire ouvrir une porte après le coucher du soleil. Presque tous les habitants de la vallée étaient montés dans les yaïla et les mésérés de la montagne; nous courions donc le risque de nous passer de souper et de gîte, lorsque nous aperçûmes une lumière lointaine vers laquelle nous nous dirigeâmes. Après bien des prières, des promesses et des menaces, nous obtînmes des habitants un peu de paille grossière pour nos chevaux, quelques galettes de maïs et des oignons pour nous, et la permission de coucher dans l'étable où l'on avait logé nos chevaux. Toute la nuit il plut à verse.

Le matin au point du jour nous repartîmes; il nous restait à marcher six heures pour arriver à Platana.

Toute la vallée de Platana est fort bien cultivée; on y trouve du blé, de l'orge, du maïs; dans les plus mauvais terrains sont plantés des noisetiers et des haricots, dont on fait une exportation considérable pour l'Europe. Le tabac, qui est la principale culture, jouit d'une certaine réputation; les feuilles séchées sans aucune préparation sont jaunes comme de l'or. Ce tabac se consomme en partie dans le pays et s'exporte aussi en Russie, comme tabac de Samsoun.

Entre Platana et Trébizonde, la route suit le bord de la mer. Près de la ville, elle traverse des jardins et des vergers. Beaucoup de riches habitants ont des maisons de campagne.

VOYAGE A GUMUCH-KHANÉ.

XXXII

Route de Gumuch-Khané par le Karakapan. — Paysage d'Horducoup. — Industrie des montagnards. — Un village. — Une colonie grecque. — Khans. — Au sommet de la montagne. — Descente. — Les abies nordmaniana. — Arrivée à Gumuch-Khané. — Amabilité des horticulteurs indigènes. — Bonne récolte. — Retour à Trébizonde.

En partant de France, j'avais reçu mission de quelques amateurs d'horticulture de leur procurer des graines et des greffes. J'entrepris un nouveau voyage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à Gumuch-Khané en passant par la montagne de Karakapan. La route de Trébizonde à Gumuch-Khané n'est que de dix-huit heures; elle passe par Djevislik, d'où elle se sépare de la route d'Erzeroum et se dirige par une petite vallée vers Horducoup; on trouve là des khans nombreux, mais qui n'offrent que les objets indispensables aux caravanes.

Pour la première fois, je vis en cet endroit des tables larges de plus d'un mètre, tournées dans le tronc d'un hêtre. Les industrieux habitants de ces montagnes font aussi des boîtes creusées dans un morceau de bois, où ils renferment leur provision de beurre.

La contrée a une physionomie différente de celle de la côte; les flancs des montagnes sont couverts de sapins énormes, qui rappellent le Nord; plus près du sommet, les terrains sont couverts d'une herbe fine qui fournit aux troupeaux une excellente nourriture.

Des habitations sont construites sur les points élevés; elles sont nombreuses et éloignées les unes des autres, ce qui prouve la sécurité dont on jouit ici.

En quittant Horducoup, on commence l'ascension du Karakapan-dagh; nous arrivâmes au sommet vers le milieu de la journée. Aux mamelons du plateau couverts de gazon succèdent des terrains arides et rocailleux. A deux mille et quelques cents mètres au-dessus du niveau de la mer on trouve des khans et des boutiques où des caravanes de chevaux chargés de fruits prennent leur repos pendant les heures les plus chaudes du jour.

De cet endroit nous descendons par des pentes rapides jusqu'au village de Stavri (la croix), pittoresquement situé dans un grand vallon fertile; j'y coupe quelques greffes de pommiers sauvages, qui sont nombreux sur les bords du chemin; les fruits sont petits, mais d'une belle couleur jaune et agréables au goût. Ce village est exclusivement habité par des Grecs. Des hellénistes m'ont assuré qu'on y parlait un idiome qui ressemblait beaucoup au grec ancien. On pense généralement que Stavri dépendait autrefois de la colonie grecque de Trébizonde.

En sortant de Stavri, nous longeons la crête des montagnes; de chaque côté du sentier, des pentes rapides descendent dans de profonds ravins; peu après, nous passons sous de grands massifs de sapins (*Abies nordmaniana*). Ces abiès portent à l'extrémité des rameaux des cônes énormes qui s'élèvent perpendiculairement comme les branches d'un candélabre. Cette espèce, dont le bois a une grande valeur industrielle, est maintenant acclimatée en France.

Le soir, nous arrivâmes dans les jardins de Gumuch-Khané, sur la rive droite du Charchut-Sou, que nous traversâmes pour aller coucher à Kurd-Ali-Oglou.

Le lendemain, j'allai présenter à quelques propriétaires de vergers des lettres de recommandation. Avec une complaisance inouïe et une bonhomie qui n'appartient qu'aux vieux Turcs, ils me permirent de couper dans leurs jardins des greffes de tous les arbres; je recueillis douze espèces de poiriers, dix de pommiers, une quantité de cerisiers, de pêchers, de pruniers, d'abricotiers et d'amandiers; j'emportai aussi des graines et des noyaux. Il me fallut louer un cheval pour rapporter mon butin.

VOYAGE AU CAUCASE.

XXXIII

Batoum, son port. — Hortensias bleus. — Arrivée à Poti. — Description sommaire de cette ville. — Son importance et son avenir. — Le port et les digues. — Le chemin de fer. — État des travaux. — Rencontre de Français.

Je résolus de faire un voyage au Caucase, dans le but d'y récolter des boutures de nombreuses espèces de vignes qui poussent dans cette contrée; je devais y trouver aussi des arbres fruitiers sauvages, plusieurs espèces de chênes et des lis martagons d'une belle couleur jaune, qui ne poussent que sur les hautes montagnes du Caucase.

De Trébizonde, un vapeur de la Compagnie russe me conduisit en quelques heures à Batoum. Je trouvai dans cet endroit des hortensias d'un bleu intense, dont la coloration est due à la nature du sol, très-riche en principes ferrugineux.

Le port de Batoum, un des meilleurs et des plus sûrs de la mer Noire, est parfaitement fermé et capable de recevoir de grands navires; il appartient à la Turquie et limite la frontière des possessions russes.

Pour se rendre à Poti, il faut se transborder du paquebot sur un petit bâtiment à vapeur sans quille, ainsi construit pour franchir plus facilement la barre du Rion; cette navigation dure de trois à douze heures, suivant l'état de la mer.

A l'entrée de Poti s'élève un phare d'une hauteur considérable. La ville est bâtie au milieu d'un marais, sur les terrains d'alluvion du Rion (ancien Phase) et de la Capatcha. Au centre, on voit les ruines d'une forteresse, de construction génoise, démolie en partie et transformée en jardin public.

Il y a douze ans, on ne voyait ici que quelques maisons et des huttes au milieu du marécage et dans les éclaircies de la forêt. Aujourd'hui, des rues larges et bien tracées rayonnent autour d'une voie circulaire; elles sont bordées de fossés profonds, où coasse tout un peuple de grenouilles. Toutes les maisons sont bâties sur pilotis, dans la prévision des inondations qui, chaque année, rendent la circulation impossible autrement qu'en bateau. Elles font aussi de Poti un des endroits les plus malsains du Caucase; malgré cela, la population, qui en 1850 était de cent cinquante à deux cents habitants, et en 1865 de quinze cents, arrive actuellement au chiffre de six mille, lequel probablement augmentera encore, car le gouvernement russe semble vouloir faire de cette ville un grand port militaire et commercial.

Bien des millions de roubles ont déjà été dépensés pour établir ce port. On essaya d'abord de canaliser le Rion en plantant des pilotis, puis de construire une jetée au moyen de bétons agglomérés; à l'époque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de mon passage, une compagnie anglaise tentait d'y construire deux longues estacades ou brise-lames, au moyen de tubes en fer, se vissant sur des turbines enfoncées à une grande profondeur dans les vases et les sables mouvants du rivage ; l'absence complète de pierres dans la localité oblige à en aller chercher à soixante-dix verstes de là, sur les contre-forts de la chaîne du Caucase : c'est ce qui rend si difficile la fondation d'établissements durables.

Malgré des difficultés qui paraissaient insurmontables, les travaux du chemin de fer qui doit relier la mer Noire à la mer Caspienne sont poussés avec la plus grande activité. Je fus heureux de rencontrer là quelques compatriotes, les uns exploitant les bois des forêts voisines pour faire des traverses, d'autres entreprenant des terrassements, plusieurs enfin appartenant à la Compagnie franco-russe, qui devait fournir le matériel et exploiter la ligne. Ce chemin de fer était encore loin alors d'être livré à la circulation.

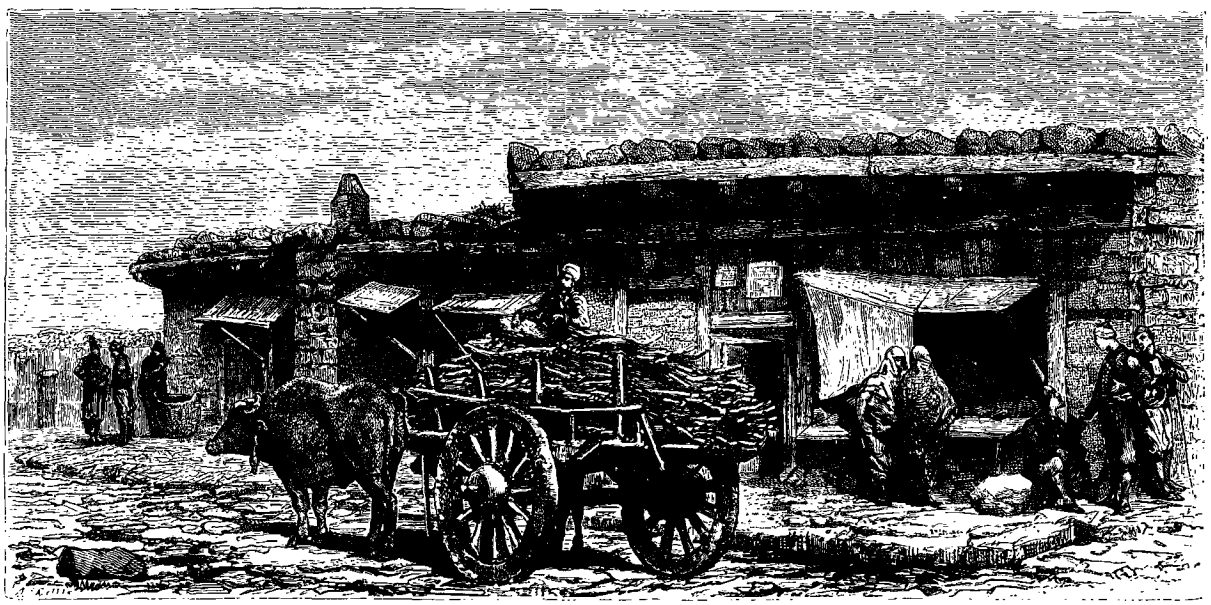
KOUTAÏS ET POTI.

XXXIV

Départ pour Koutaïs. — Voyage à cheval en suivant la voie du chemin de fer. — Les forêts. — Tcholagdidi et Kodor. — Arrivée à Orpiri. — Importance commerciale de cette ville. — Les fourgons tatars et les caravanes de chameaux. — La route de Koutaïs.

Pour me rendre à Koutaïs je pouvais m'embarquer sur l'un des petits bateaux à vapeur qui font sur le Rion un service presque journalier entre Poti et Orpiri. Je préférai aller à cheval.

Je suivis le tracé du chemin de fer, qui traverse des forêts immenses. La végétation, d'une grande variété, était splendide ; je vis des frênes, des aunes, des chê-



Boutiques à Baïbourt.

nes, des peupliers, des pommiers et des poiriers sauvages, des pruniers et des cerisiers, des plaqueminiers d'Orient et aussi quelques tselkwa (*Planera crenata*), arbre d'un port magnifique, dont le bois, facile à travailler, passe pour incorruptible.

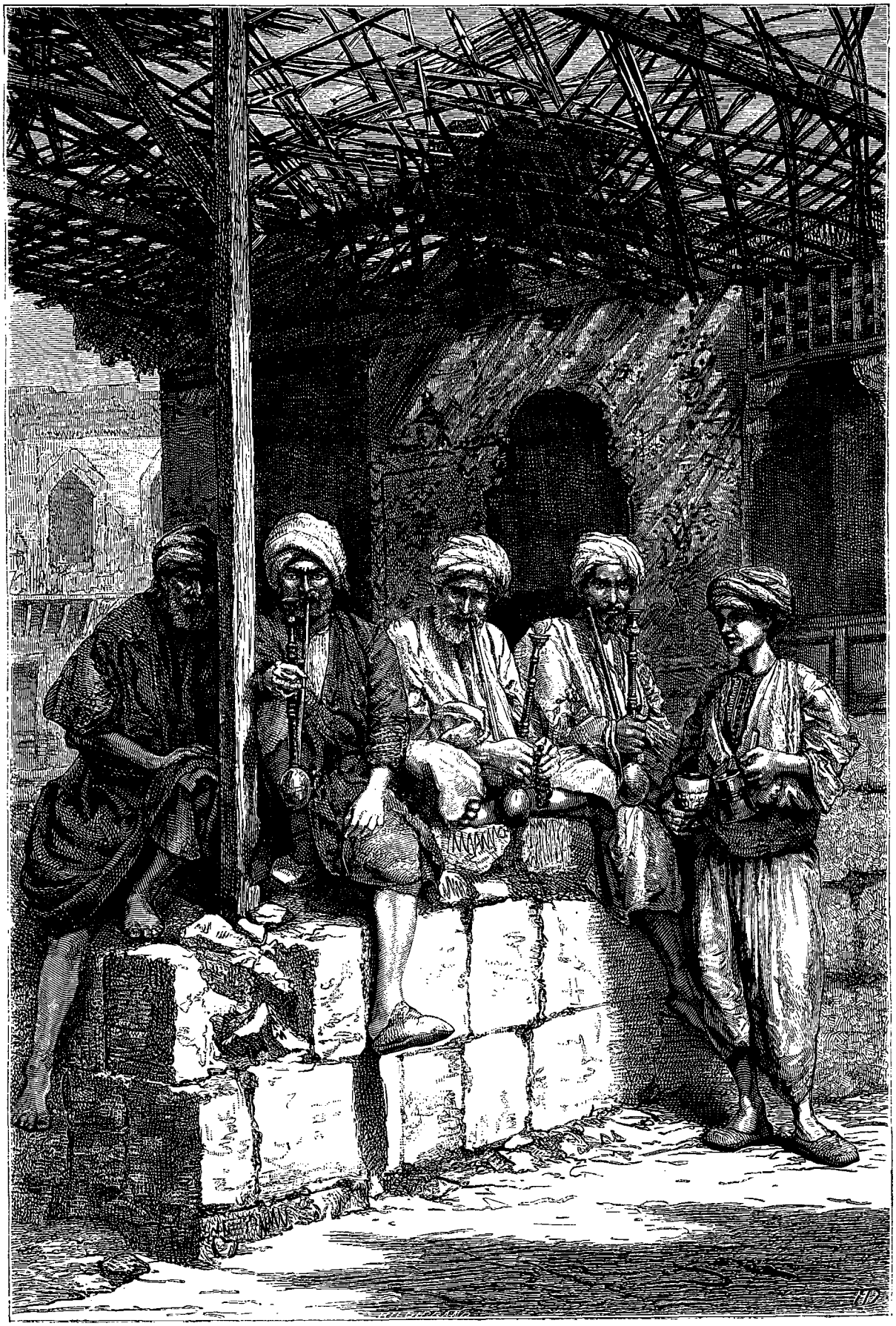
Le sol de ces forêts était couvert de fougères géantes ; en certains endroits, d'épais fourrés de salsepareille aux lianes épineuses les rendaient impénétrables. Des vignes sauvages, de dimensions énormes, grimpaient capricieusement jusqu'aux sommets des arbres les plus élevés.

Je traversai un village nommé Tcholagdidi, et je m'arrêtai le soir dans un mauvais khan de Kodor, où je ne trouvai que quelques maisons de bois de l'aspect le plus misérable.

Le lendemain, dans la matinée, j'étais à Orpiri, où je pris un instant de repos. Cette ville est l'entrepôt général des marchandises venant de l'Europe pour tout le Caucase, la région de la mer Caspienne, Érivan et une partie de la Perse. Les ballots et les caisses sont chargés sur des fourgons ou chariots, qu'on appelle fourgons-chick, attelés de quatre chevaux de front, et généralement conduits par des Tartars. Les caravanes de chameaux, qui viennent apporter les balles de coton de la Perse, s'en retournent chargées de sucre, de cotonnades, d'acier et de marchandises d'Europe.

En face d'Orpiri, de l'autre côté du Rion, on aperçoit les maisons de Marani ou Maranne, colonie pénitentiaire des scopsi (scapets), secte religieuse, dont il a été parlé, je crois, dans le *Tour du Monde*, par M. Dickson. Ces scopsi, généralement à l'aise, sont industrieux et économes, leurs professions favorites sont celles d'usurier et de pilote. La navigation du Rion leur appartient presque exclusivement. Ils emploient de longues barques faites de trois planches et quelquefois creusées dans un énorme tronc d'arbre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un café arménien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Entre Orpiri et Koutaïs, la route traverse une grande plaine dénudée, mais fertile et bien cultivée.

XXXV

Koutaïs; ce qu'était cette ville, ce qu'elle est et ce qu'elle pourra devenir. — Les dames imérithiennes et mingréliennes. — Quelques mots sur les mœurs. — L'agriculture, la viticulture et la sériciculture dans la Transcaucasie. — Recherches horticoles.

Koutaïs, Kotaïs ou Kotatis, qui était en 1864 une ville de dix mille habitants, en renfermait douze mille en 1868. Primitivement bâtie en bois et en torchis, elle a pris, sous l'administration du prince Gagarine, du prince Mirski et du général Lewacheff, une importance considérable. Les rues sont bordées de maisons en pierres, avec arcades; on a construit des églises, des ponts, des marchés, des écoles. Le chemin de fer achèvera probablement de faire de cette ville la plus importante du Caucase, après Tiflis.

Ayant été présenté dans quelques familles imérithiennes et mingréliennes, j'eus l'occasion de voir combien est méritée la réputation de beauté des dames de ce pays. Le type des Mingréliennes surtout est tout à fait admirable. Cependant le visage, parfaitement régulier, a une certaine dureté, due, je crois, à un trop grand développement des mâchoires inférieures et à l'accentuation des lignes du nez. Les hommes aussi sont généralement très-beaux; mais l'ivrognerie traditionnelle dans ces contrées a bientôt détruit le charme de leur visage et de leur belle prestance.

La plupart des nobles des provinces de l'Imérithie, de la Mingrélie et du Gouriel, quoique extrêmement nombreux, étaient riches et considérés avant que la Russie eût acheté aux souverains de ces contrées l'abandon de leur pouvoir. Depuis lors, et surtout depuis l'affranchissement des serfs, toute la noblesse est tombée dans un triste état de dégradation. *Assnaours* et *Mtavadi* ont mangé ou plutôt bu l'indemnité qui leur avait été accordée par la Russie. Ils ont vendu ce qui leur restait de terre à leurs anciens serfs, dont ils sont destinés, dans un avenir prochain, à devenir les serviteurs.

En général, les Géorgiens pratiquent une morale facile, et les Russes semblent les encourager dans cette voie. Le clergé est généralement méprisable.

Grâce aux nombreux défrichements de forêts qui ont été faits depuis quelques années, et peut-être aussi grâce à la facilité qu'avaient autrefois les paysans serfs de changer de terres quand celles qui leur étaient allouées étaient épuisées, la production du maïs et du millet, principale nourriture des habitants des provinces occidentales du Caucase, était d'une abondance extraordinaire; mais l'incurie et la paresse des cultivateurs, qui maintenant ont une demeure fixe, amènera bientôt, faute d'engrais, l'épuisement du sol.

Les chevaux et les bestiaux, dont on ne prend aucun soin, paissent à l'aventure; gras pendant la belle saison, ils deviennent d'une maigreur horrible pendant l'hiver; et quand cette saison est rigoureuse, ils meurent, car ils n'ont alors d'autre nourriture que les branches des buissons. Tous ces animaux, d'ailleurs sans force et de petite taille, n'ont aucune valeur. Les chevaux, qui de leur vie ne goûtent à l'orge ni à l'avoine, sont incapables de faire un bon service. Les porcs, que l'on voit plus souvent dans les chemins qu'à l'étable, sont presque semblables à des sangliers.

La vigne, qui autrefois donnait dans ces provinces des produits renommés, n'est presque plus cultivée depuis qu'elle a été atteinte par l'*oïdium*, il y a une dizaine d'années; on ne trouve plus guère dans l'Imérithie, la Mingrélie et le Gouriel que des vins aigres et détestables. Cependant les Russes font quelques efforts pour améliorer la viticulture.

Le raisin, que l'on va récolter au sommet des arbres, est entassé dans des cuves creusées dans des troncs d'arbres, puis pressé à l'aide d'une machine tout à fait primitive, et le vin est immédiatement renfermé dans de grands vases de terre complétement enfouis dans la terre. On n'en prend aucun soin. Après quelques mois, on va le puiser dans ces vases à l'aide d'une courge emmanchée d'un roseau.

Les cultivateurs qui ont assez de vin pour le vendre le transvasent dans des outres de peau de chèvre ou de bœuf, préalablement enduites d'un naphte épais dont il y a plusieurs sources au Gouriel. Le vin, dans ces outres, prend un goût détestable.

La sériciculture, qui donnait aussi il y a quelques années des produits magnifiques, est dans le même état que la viticulture. Les femmes, même les plus pauvres, ne portaient anciennement que des vêtements et des chemises d'un tissu de soie plus ou moins grossier; elles n'ont plus que le souvenir de ces belles étoffes.

Je ne restai que peu de temps à Koutaïs; j'étais pressé de retrouver un excellent ami, M. le baron de Longueil, savant horticulteur et viticulteur, qui habite au pied des montagnes du Péréwall, à Tchognari, une propriété concédée par le gouvernement russe pour y établir un établissement modèle de viticulture. Grâce au dévouement et à la science de ce compatriote, j'avais pu faire, l'année précédente, dans toute la Transcaucasie, d'excellentes récoltes zoologiques. Il voulut bien encore, cette fois, diriger mes recherches et mettre à mon service sa parfaite connaissance du pays.

Je passai une semaine dans sa propriété de Tchognari, puis dans une ferme qu'il gère à Bagdad, petit village situé sur les contre-forts de la montagne de Péréwall, au bord de la route d'Achaltsike; je revins à Koutaïs, rapportant des boutures de vingt variétés de vignes indigènes, de nombreux pommiers et poiriers, de pêchers, de cerisiers et de pruniers; l'un de ceux-ci portait des fruits bilobés. J'avais recueilli les glands de six espèces de chênes, et je fis de même pour les graines d'ormes, de hêtres, de frênes, etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un paysan des environs, que nous avions envoyé dans la montagne, nous avait rapporté une centaine de bulbes énormes du lis jaune du Caucase.

XXXVI

Départ de Koutaïs. — Voyage en voiture jusqu'à Orpiri. — Retard du bateau à vapeur. — Difficulté de naviguer sur le Rion. — Navigation interrompue. — Où nous conduit l'énergie d'un scopsi. — Comment on nourrit et on couche les voyageurs.

En arrivant à Koutaïs commença pour moi une série d'incidents fâcheux qui me firent craindre un moment de perdre tout le fruit de mon voyage. Suivant l'usage établi en Russie, j'avais présenté au maître de la police un passe-port parfaitement en règle d'ailleurs, le priant de vouloir bien le viser pour ma sortie des États russes. Ce fonctionnaire me donna de bonne grâce, pour la somme d'un rouble environ, le papier que je demandais. Je louai immédiatement une voiture, ce qu'on appelle là-bas un phaéton, et je pris la route d'Orpiri, emportant mes précieuses caisses.

Le bateau à vapeur, bien qu'il dût partir à heure fixe, n'était pas là, et ne vint que le lendemain : premier retard.

Je m'embarquai avec une vingtaine de personnes, au nombre desquelles M. le docteur X..., qui venait de Perse, où le gouvernement français l'avait envoyé visiter les postes sanitaires établis pour empêcher l'envahissement du choléra et des maladies épidémiques.

Les eaux étaient basses, ce qui rendait la navigation difficile; plusieurs fois le bateau s'échoua sur la vase. Enfin, entre Orpiri et Tscholagdidi, le pilote, un grand scopsi, qui, dans cette occasion, montra plus d'énergie que je n'en aurais attendu de lui, informa les voyageurs qu'il ne pouvait continuer à marcher vers Poti, qu'il se voyait obligé de les mettre à terre, et il invita ceux qui ne voulaient pas débarquer à retourner avec



Femmes mingréliennes.

lui à Orpiri. On nous laissa en conséquence sur un rivage où l'on n'apercevait que des forêts, et quelques mauvaises cabanes de bois habitées par des Mingréliens.

Le restaurateur du bord, qui pensait faire la traversée dans la journée, n'avait pris que le strict nécessaire, et il ne put rien fournir aux naufragés.

Malgré leur bonne volonté, les habitants du hameau ne purent nous offrir pour souper qu'un peu de *gomi* (millet bouilli), des tschodi (galettes de seigle cuites sous la cendre) et quelques mauvais fruits. Quant au coucher, ce fut la grosse difficulté; quelques voyageurs qui avaient avec eux toute leur famille s'installèrent dans des étables; quant à moi, je m'allongeai sur mes bagages sous l'auvent d'une des maisonnettes.

Avant le jour, un bateau plus petit et plus plat que celui qui nous avait laissés là vint de Poti et nous réveilla d'un coup de sifflet aigu de sa machine. Aussitôt tout le monde fut sur pied, et une demi-heure après nous étions embarqués.

XXXVII

Arrivée à Poti, où j'ai à souffrir les rigueurs de la loi russe sur les passe-ports. — Chasse aux faisans. — Je suis sur le point de m'échapper comme un criminel. — Départ pour Constantinople. — Retour à Trébizonde, où je passe l'hiver.

Vers midi, nous arrivâmes à Poti; le vapeur qui fait les correspondances avec les paquebots de Batoum était au quai, n'attendant que notre arrivée pour partir.

J'allais prendre ma place, lorsque le maître de la police vint me demander mon passe-port; certain de mon bon droit, je lui fis voir le sceau et la griffe de son collègue de Koutaïs; aussitôt il m'invita avec arrogance à rester à terre, m'assurant que lui seul avait le droit de signer les passe-ports des gens qui s'embarquent à Poti.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

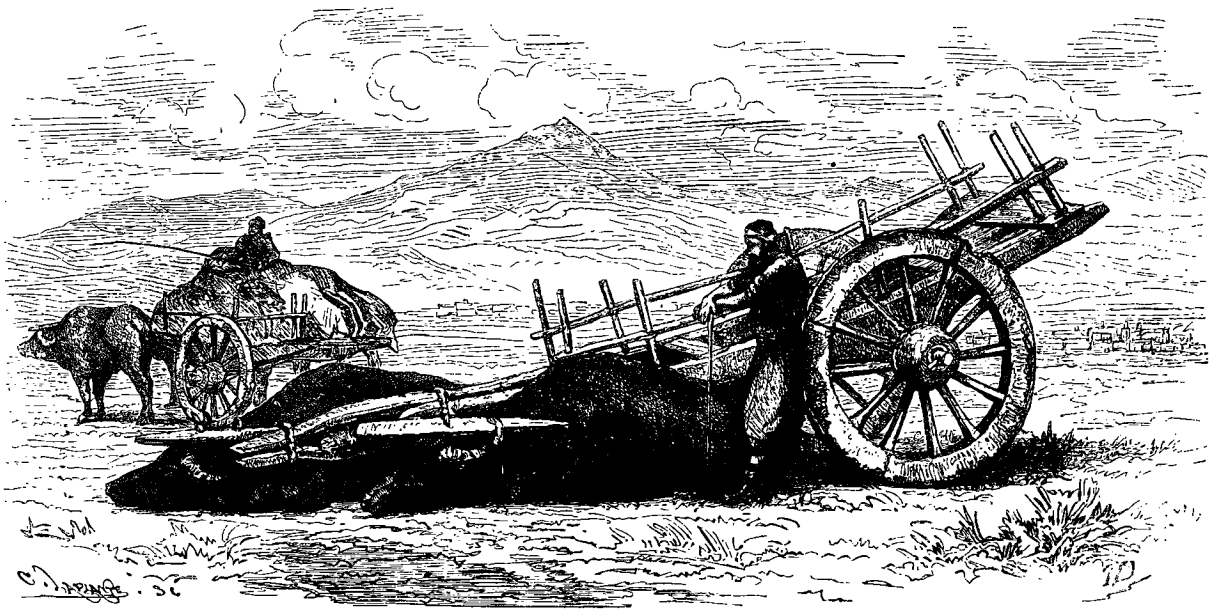
J'allais être obligé de rester une semaine entière dans cette affreuse ville pour y attendre un laisser-passer et un autre vapeur. Que deviendraient pendant ces huit jours mes collections de plantes et de greffes? Les précautions que j'avais prises pour les emballer suffiraient-elles à protéger ces objets délicats? Si, par suite de la sottise et de la vanité d'un tchinownick, j'allais voir se flétrir ces précieux échantillons, quel chagrin pour moi!

Pourtant, je fis contre fortune bon cœur, et, m'installant dans l'unique hôtel de Poti, je passai de mon mieux cette semaine à chasser le faisan et la bécasse dans les forêts qui entourent cette ville.

Dès le jour de mon arrivée, j'avais fait savoir au général Lewacheff, gouverneur de la province, l'embarras où je me trouvais; mais la veille du départ du plus prochain vapeur ma demande de passe-port était encore sans réponse; j'étais désespéré. Le consul ottoman, qui savait combien j'étais pressé de partir, me fit prévenir qu'un caïk turc partirait dans la nuit pour Batoum, et m'invita à en profiter pour quitter la Russie; je devais pour cela prendre un costume de batelier, et, sous ce déguisement, échapper à l'œil investigateur de la douane. J'allais recourir à ce moyen extrême, lorsque arriva télégraphiquement de Koutaïs l'ordre de me délivrer un passe-port, ce que fit en maugréant le tchinownick.

Par un temps superbe, je m'embarquai pour Batoum, d'où le vapeur russe me transporta jusqu'à Constantinople.

Mes caisses de végétaux n'avaient pas trop souffert. Ce fut pour moi un grand soulagement de pouvoir les mettre à bord d'un paquebot de nos Messageries nationales, certain que quelques jours après elles se-



Araba à buffles.

raient en France, où elles arrivèrent effectivement dans un état satisfaisant.

DE TRÉBIZONDE A BAÏBOURT.

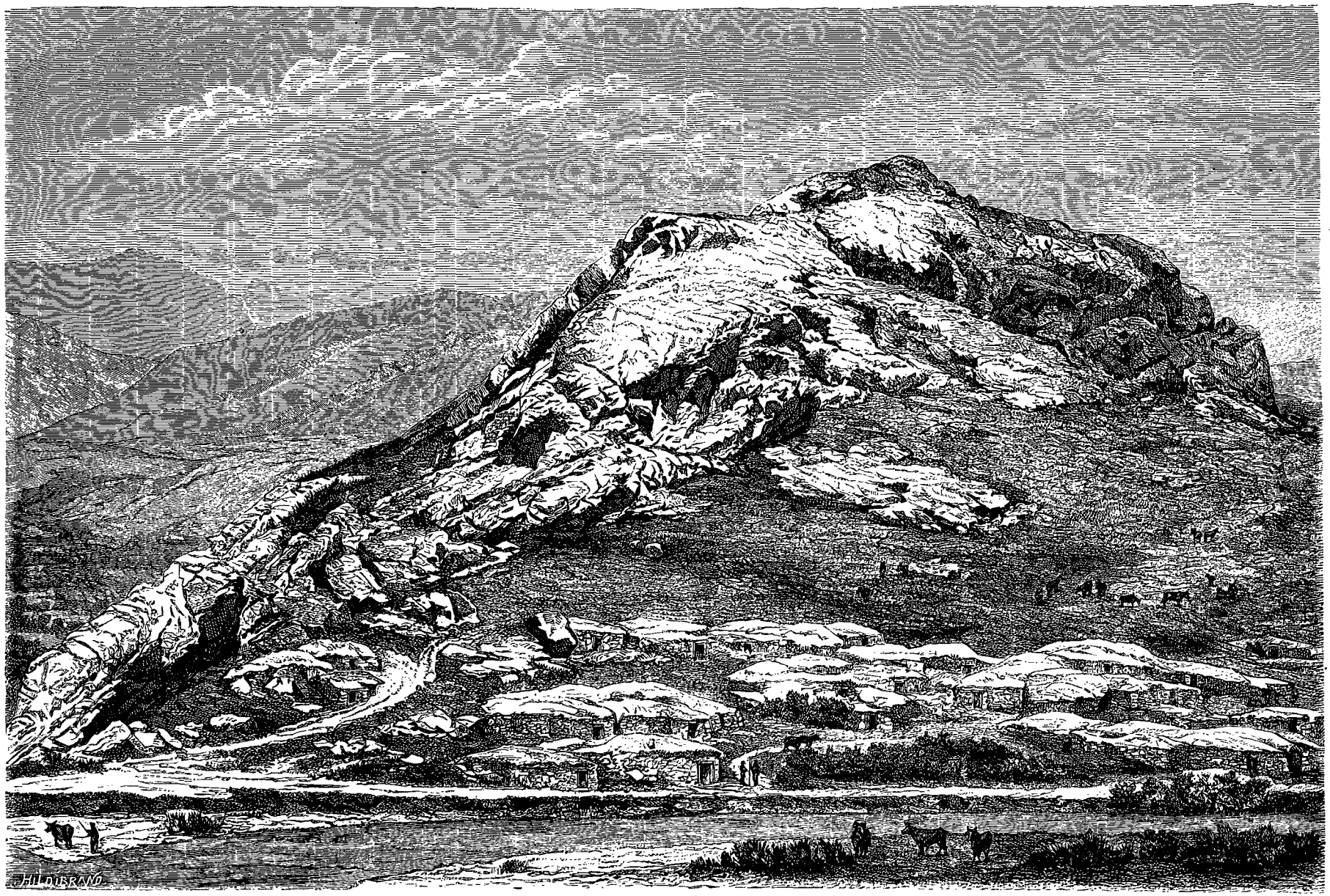
XXXVIII

Départ de Trébizonde. — Précaution à prendre pour voyager avec sécurité en Asie Mineure. — La vallée du Galian-Sou. — Tentative manquée pour franchir le col de Kitova-Dagh. — Retour sur nos pas. — Mauvaises routes. — Éboulements. — Rencontre d'une caravane. — Les Kroumlis. — Les ponts de bois du Scharchut-Sou. — Mauvaise nuit à sept mille pieds d'altitude. — Un tumulus.

Le 13 avril, je quittai de nouveau Trébizonde; j'étais chargé par le ministère de l'instruction publique d'une mission scientifique, dont le but était de recueillir le plus de renseignements possible pour les sciences naturelles et l'archéologie, et de copier et estamper les inscriptions assyriennes et géorgiennes des environs du lac de Van et de la vallée de Thortoum.

J'étais accompagné d'un drogman, et j'emmenais trois chevaux qui m'appartenaient; j'avais fait un forfait avec des muletiers kroumly des environs de Trébizonde pour transporter jusqu'à Erzeroum des rames de papier et du carton qui devaient me servir à prendre l'empreinte des inscriptions par le procédé Lotin de Laval. Ce précieux matériel et mes bagages avaient été emballés avec le plus grand soin, comme doivent l'être tous les objets que transportent les caravanes; ces précautions sont indispensables, car il arrive maintes fois que les chevaux et leur charge tombent au fond des ravins dans l'eau et la boue; d'ailleurs le chargement et le déchargement, qui se font deux et trois fois par jour, ne laisseraient pas que d'endommager très-fortement les objets qui ne seraient pas à l'abri des chocs violents, car, pour les décharger, les catterdjis se contentent de défaire un nœud qui retient les deux charges, et elles tombent immé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le rocher et le village de Chaordorick.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diatement à terre de chaque côté de l'animal qui les porte.

Dans chaque district, un zaptié devait me servir de guide et aller en avant-coureur faire préparer pour ma petite caravane un gîte et de la nourriture dans les villages où nous devions nous arrêter.

Cette prévoyance et ces soins minutieux sont nécessaires à quiconque désire voyager commodément et sûrement en Asie Mineure; quant à la sécurité, elle est aussi complète pour un voyageur modeste qu'elle le serait en France; j'ai passé bien des nuits dans les contrées les plus sauvages, ma sécurité était telle, que si nos fusils étaient chargés, ce n'était jamais en vue de nous défendre contre une attaque de malfaiteurs, mais seulement pour abattre du gibier; dans mon revolver j'avais substitué aux balles quelques grains de plomb destinés à tuer ou à cingler les chiens qui, à l'approche des villes et des villages, sont souvent incommodes et quelquefois dangereux. Il y a loin de là aux récits fabuleux de massacres et de brigandages dont le Kurdistan passe pour être le théâtre.

Lorsque l'on quitte Trébizonde pour se rendre dans l'intérieur, on prend d'abord une route unique qui suit le Deghermen-Déré; mais au bout de trois heures, à Muyurdji, et quelques lieues plus loin, à Djévislik, on trouve pour se rendre à Gumuch-Khané et à Baïbourt trois voies différentes que les caravanes prennent suivant la saison. Les catterdjis qui devaient me conduire à Erzeroum choisirent une route qui passe au pied du *Kitova-Dagh* et qui devait leur permettre d'atteindre Baïbourt en quatre jours.

A Muyurdji, nous traversâmes le Deghermen-Déré sur un pont de pierre, et nous nous engageâmes dans l'étroite vallée où coule le Galian-Sou, qu'il nous fallut plusieurs fois traverser à gué. Souvent en remontant le courant, nos chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail. Les flancs escarpés des montagnes étaient tellement couverts d'un fouillis de buis, de houx, de chênes verts, poussant au milieu d'un chaos de rochers, qu'il n'était pas possible de suivre un autre chemin.

Avec beaucoup de peine, le premier jour, nous atteignîmes un endroit nommé Mexil-Khan.

A une heure au delà, on traverse le Galian-Sou à Karanlik-Keupru (pont de Karanlik) : à cet endroit la montée devient fort rapide; nous arrivâmes bien fatigués, sans avoir fait beaucoup de chemin, à Cheitanlik-Mahalessi (quartier des diables), que l'on a vraisemblablement ainsi désigné à cause de l'aspect fantastique des montagnes, qui ne sont qu'un entassement de rochers basaltiques, entre lesquels roulent, dans des gouffres d'une profondeur effrayante, des torrents dont les eaux blanches d'écume font un bruit comparable à celui du tonnerre.

Les hauteurs étaient couronnées de forêts de sapins; mais çà et là on apercevait quelques fleurs jaunes d'azalées pontiques, assez communes dans les parties moyennes des montagnes ; cette plante communique au miel des abeilles qui en prennent le suc les propriétés toxiques que leur attribue avec raison Xénophon lorsqu'il dit : « Comme il y avait là plusieurs ruches d'abeilles, les soldats s'étant mis à manger du miel, il leur prit un dévoiement suivi de rêveries, de sorte que les moins malades ressemblaient à des ivrognes, et les autres à des personnes furieuses ou moribondes; on voyait la terre jonchée de corps comme après une défaite; néanmoins personne n'en mourut, et le mal cessa le lendemain, à l'heure où il avait commencé. » Les paysans de ces contrées connaissent parfaitement la propriété de ce miel; aussi ne le mangent-ils pas lorsqu'il est fait au printemps, et ils se contentent alors d'en recueillir la cire.

C'est vraisemblablement du haut des montagnes que j'avais à traverser pour me rendre à Baïbourt que les *Dix mille* aperçurent la mer, ce qui leur causa tant de joie. Lorsqu'on traverse ces hauts plateaux si pleins du souvenir de cette retraite fameuse, on est frappé de voir avec quelle exactitude les descriptions de l'écrivain grec peuvent encore se rapporter aux habitants, aux lieux et aux choses que l'on a sous les yeux

Après Cheitanlik-Mahalessi commença pour notre caravane la pénible ascension du plateau des prairies, où nous devions trouver au khan de Tchaïrlik un abri pour la nuit.

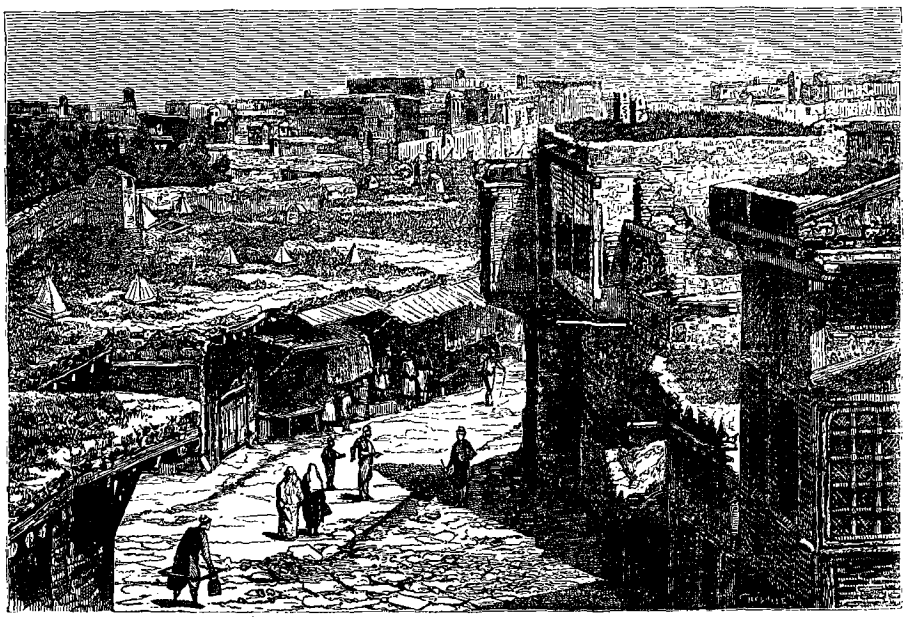
Les rayons du soleil faisaient fumer la terre, encore couverte de neige en certains endroits, et nous nous trouvions par instants enveloppés d'une vapeur épaisse et tiède comparable à celle d'un bain. Mais ce soleil dura peu, et, avant la fin de la journée, une pluie torrentielle nous fit hâter le pas, pour atteindre les misérables baraques de bois qui servent de refuge aux caravanes. Le mauvais temps dura toute la nuit, et le matin les catterdjis qui nous servaient de guides ne voulurent point partir, n'osant s'aventurer pendant la tempête dans la montagne; ils refusaient aussi de retourner sur leurs pas, ce que je leur proposais. Ne voulant pas demeurer sous les mauvais abris que nous offraient les khans, je fis aux muletiers les promesses les plus attrayantes : rien ne réussit. Enfin, vers midi, un rayon de soleil changea leurs dispositions, et ils se décidèrent à franchir le col de Kasikli-Dagh. Nous fîmes une heure de chemin; mais la tempête reprit avec un redoublement de violence; il nous devint presque impossible d'avancer; cependant il était trop tard pour reculer ; à mesure que nous montions, la neige, tombant en gros flocons, atteignit plus de deux pieds d'épaisseur et nous cacha la route; le vent soufflait avec tant de force, que nous ne pouvions nous tenir debout; les chevaux tombaient à chaque pas; nous craignions de rouler dans un des précipices que la neige, poussée par les rafales de vent, avait comblés et dérobait à nos yeux. Nous nous décidâmes à retourner en arrière.

La descente ne fut ni moins pénible ni moins dangereuse que la montée; nous arrivâmes, exténués de fatigue, au khan de Tchaïrlik. Quelques Persans, qui s'y trouvaient dans la même situation que nous, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

assurèrent que la tempête pouvait durer plusieurs jours, et que nous devions, si nous étions pressés, reprendre le chemin suivi par nous depuis deux jours et gagner la route neuve d'Erzeroum, toujours praticable. Malgré les objections de mes muletiers, qui préféreraient rester à Tchaïrlick-Khan en compagnie des Persans, nous redescendîmes, après une heure de repos, dans la vallée de Galian-Sou, où nous nous arrêtâmes à Bachi-Keupru (pont du chef) pour passer la nuit; le mouctard (chef du village) nous fournit un guide chargé de nous faire atteindre Djevislik, en franchissant une arête de montagnes, au lieu de descendre le cours du Galian-Sou jusqu'à Muyurdji, pour reprendre ensuite le grand chemin jusqu'à Djevislik. Nous abrégions ainsi notre route de plus d'une journée.

Le lendemain, nous partons dès l'aube. Notre guide nous fait suivre un sentier plutôt fait pour des chèvres que pour des cavaliers et des chevaux de charge. Nous traversons plusieurs villages, et, au sommet de la montagne, nous prenons un instant de repos près d'une petite chapelle, dédiée à saint Georges, qui s'abrite sous les branches d'un énorme sapin; cet arbre, par sa grosseur et son port magnifique, me rappelle les wellingtonia de la Californie. Des sentiers aussi difficiles que ceux de la montée nous mènent jusqu'à Djevislik, où nous devons prendre la grande route carrossable, et regagner une partie du temps perdu; mais hélas!... nous comptions sans l'incurie des gens chargés de l'entretien de cette voie; les pluies du printemps et la fonte des neiges avaient déterminé des éboulements considérables de rochers, de terre et de boue, qui obstruaient complétement la route. Dans un endroit où le chemin est taillé dans les flancs escarpés de la montagne, nous entendons tout à coup un



Une rue d'Erzeroum.

bruit formidable, et nous voyons avec stupeur glisser devant nous tout un morceau de la montagne. Les rochers, les arbres déracinés se heurtent avec fracas: des pierres énormes roulent en quelques bonds gigantesques jusque dans le fond de la vallée. Immobiles et muets, nous apercevons avec horreur un muletier et sa bête entraînés par cette avalanche. Pendant quelque temps nous n'osons bouger; puis nous retournons un peu en arrière, et, sans suivre aucun chemin tracé, nous gagnons le haut de la montagne, passant ainsi au-dessus de l'endroit où l'éboulement s'est produit.

A peu de distance de là, nous regagnons la route, où nous rencontrons quelques hommes de la caravane dont faisait partie le muletier qui a été entraîné devant nous; ils vont à la recherche de leur compagnon. J'appris le soir, dans les khans de Yer-Keupru, que l'homme et le mulet avaient été retrouvés complétement broyés.

Ces éboulements partiels sont dus, m'a-t-on assuré, aux déboisements inconsidérés qu'on a faits en certaines parties de la montagne lors des travaux de la route; les terres, n'étant plus soutenues par les racines des arbres, sont minées par l'eau, et glissent alors en masses énormes dans le fond de la vallée.

Le lendemain, nous commençâmes l'ascension du Zigana; la route carrossable était si mauvaise qu'il nous parut préférable de suivre l'ancien chemin, cependant bien dangereux. A la descente, nous fûmes croisés par une immense caravane de plus de cinq cents bêtes de somme, chargées d'énormes balles de coton. Elles obstruaient l'étroit sentier; nous fûmes obligés d'attendre pendant plus d'une heure et demie, dans un retrait, que la caravane eût défilé devant nous.

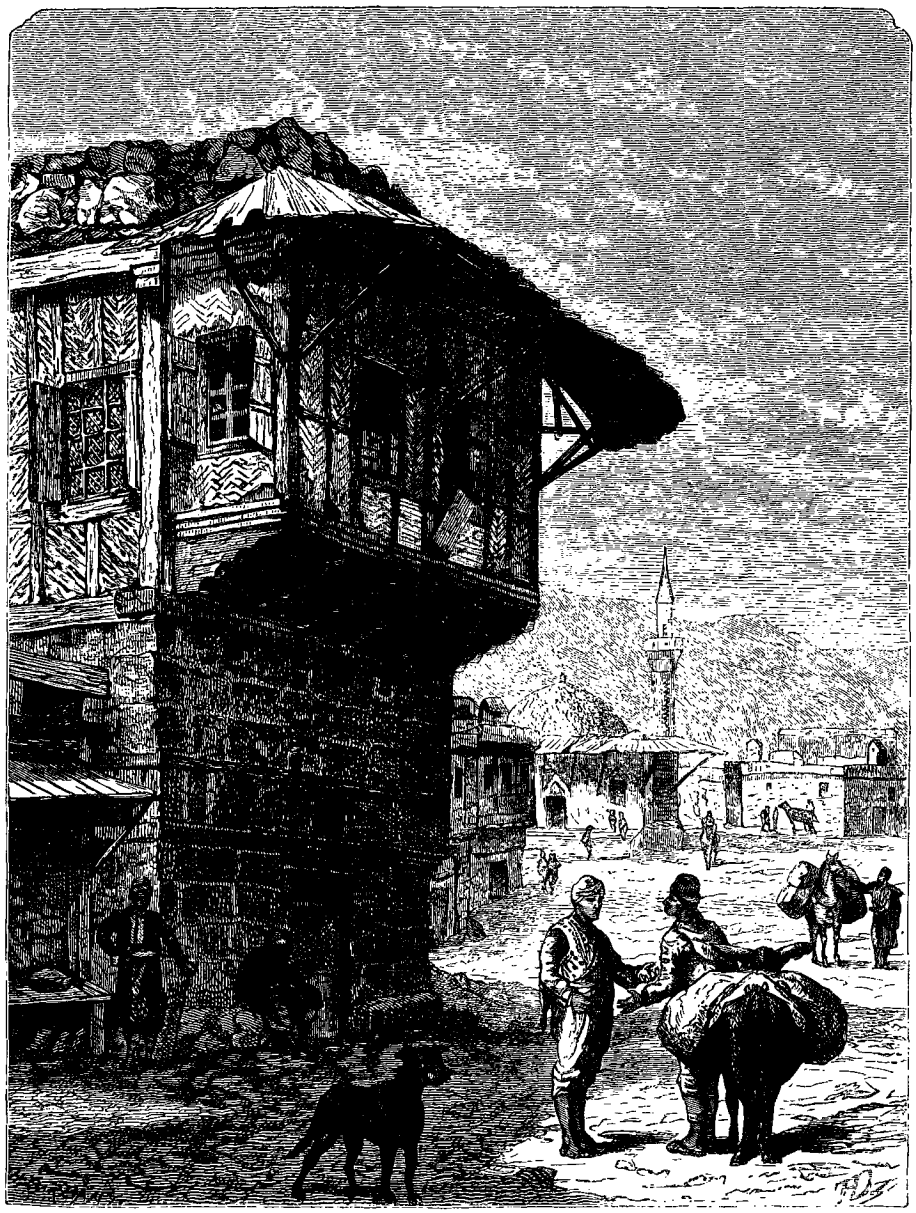
En arrivant à Ardasa, nous trouvâmes l'unique café convenable de l'endroit rempli par une foule de Kurdes qui faisaient un vacarme abominable; nous fûmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

obligés de chercher un autre gîte, et, n'en trouvant pas, de coucher les uns sous la tente et les autres à la belle étoile.

Le lendemain matin, nous apprîmes que les Kurdes avaient, pendant la nuit, volé au cafedji toutes ses provisions et mangé son dîner; cependant un zaptié, qui était survenu sur les entrefaites, avait pu facilement, après quelques menaces, leur faire rendre ce qu'ils avaient pris.

Trois heures avant d'arriver à Gumuch-Khané, au confluent de la rivière de Kroum, mes catterdjis me firent voir plusieurs villages habités par leurs coreligionnaires les Kroumlis. On désigne sous ce nom les chrétiens à demi musulmans, assez nombreux en-



Maison à Erzeroum.

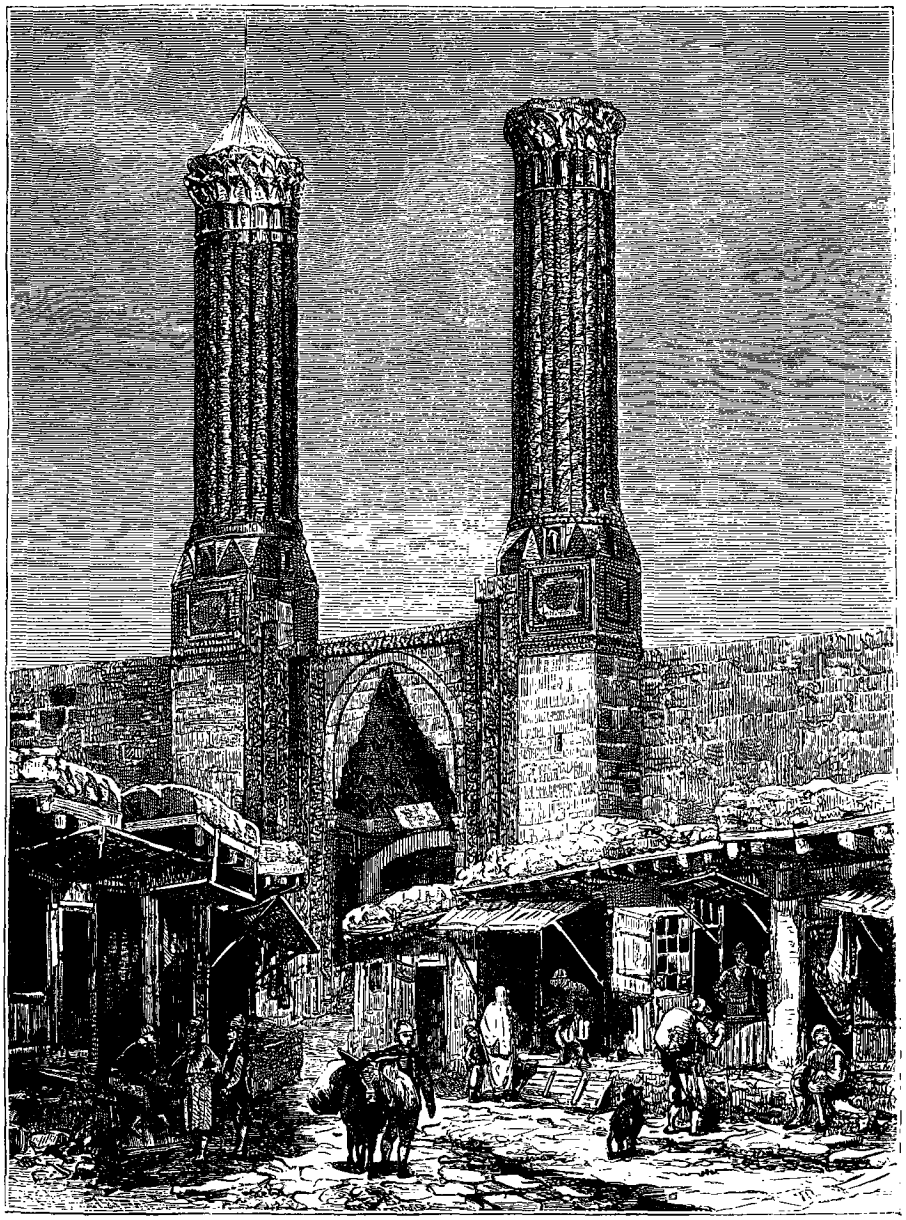
tre Gumuch-Khané et Trébizonde, qui parlent et s'habillent comme les musulmans, mais pratiquent secrètement la religion chrétienne. Ils se font exempter comme chrétiens du service militaire, et comme musulmans, de certaines taxes. Depuis peu cependant le gouvernement n'est plus dupe de ces ruses, et ils payent maintenant au fisc les taxes et le droit d'exemption de la conscription.

Entre Gumuch-Khané et Baïbourt, je suivis la route que j'avais déjà parcourue au printemps de 1869; je ne vis de remarquable pendant ce trajet que les ponts du Scharchut-Sou, formés généralement d'une seule arche. Sur chaque rive s'élèvent les murs perpendiculaires des culées; dans ces murs viennent s'encastrer quatorze rangs de poutrelles séparées par de longues traverses, qui sont percées à leur extrémité de trous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par lesquels passent de chaque côté du pont de petites poutres verticales. Par ce système d'étayage, on s'avance sur l'eau des deux rives en même temps. On place ensuite, pour réunir les deux parties, des madriers qui s'appuient sur les avant-dernières poutrelles des deux arcs-boutants. Quelques-uns de ces ponts atteignent une trentaine de mètres de longueur; ces ingénieuses constructions sont d'une solidité et d'une durée remarquables.

A quelques heures de Gumuch-Khané, sur la rive droite du Scharchut-Sou, à l'endroit nommé Tchiflick-Khan, je visitai un tekieh, tombeau d'un saint derviche, monument plus remarquable par son architecture que par ce qu'on y voit intérieurement;



Le Tchefte, minaret à Erzeroum.

cependant il est en grande réputation dans le pays, et de nombreux pèlerins viennent y faire leurs dévotions.

Comme j'avais déjà pu en faire la fâcheuse expérience, nous trouvâmes en franchissant les hauts plateaux de Balachor une boue épouvantable qui retarda beaucoup notre marche, et à Kadrach-Khan, où nous espérions trouver un bon gîte et nous réconforter après une journée de dures fatigues, nous vîmes toute la place prise par des caravanes que les boues arrêtaient et qui attendaient que la gelée vînt en durcir la surface. Nous nous logeâmes tant bien que mal dans une écurie; mais il nous fut impossible de nous procurer du bois pour préparer nos aliments; d'autre part, le tezek (fiente desséchée des bestiaux) était tellement humide, qu'il était impossible d'en obtenir au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tre chose qu'une fumée épaisse et nauséabonde. La nuit fut pour nous très-pénible; le matin au point du jour le thermomètre marquait douze degrés au-dessous de zéro.

Sur ce plateau, au confluent de deux ruisseaux, à peu de distance du village de Balachor, je retrouvai le grand tumulus qui m'avait été signalé par M. Briot, ingénieur français. Il l'avait fouillé, trop superficiellement peut-être, sans y trouver autre chose que quelques fragments de poteries.

DE BAÏBOURT A ERZEROUM.

XXXIX

Arrivée à Baïbourt. — Difficulté pour se procurer de la viande fraîche. — Les carêmes des Arméniens. — Renseignements historiques sur Baïbourt. — Les canards du Tchorock-Sou. — Ascension du Kop-Dagh. — Mauvais état des khans. — Nuit passée chez des pasteurs. — Départ. — Les caravanes dans la neige. — Rencontre du tchapar anglais. — Les calcaires de Chaordorick. — Les boucs de la plaine d'Erzeroum. — Conversation avec un kiaia arménien. — Arrivée à Erzeroum.

Enfin, le 20 avril, nous aperçûmes Baïbourt, ce qui nous fit hâter le pas, car le souvenir des moutons écorchés que nous avions vus chez tous les bouchers l'année précédente sollicitait nos estomacs; mais, ô déception! quand nous entrâmes dans la ville, presque toutes les boutiques étaient fermées. C'était jour de cérémonie religieuse pour les chrétiens, qui composent presque exclusivement la population de Baïbourt; de plus, l'on était en carême: il était par conséquent impossible de se procurer le plus petit morceau de viande; car, pour les Grecs et les Arméniens de ces contrées, l'exécution rigoureuse des jeûnes, des maigres et des quatre carêmes semble être le fond de toute croyance religieuse. Le premier carême, celui de Pâques, dure cinquante-huit jours : la première semaine seulement, l'usage des œufs, du fromage et du poisson est permis; le reste du temps on ne se nourrit que de légumes cuits à l'eau et de fruits secs; les plus fanatiques s'interdisent même l'usage du sel. Le second carême dure un mois, c'est celui de Saint-Pierre; celui de la Vierge dure quinze jours : il est encore plus rigoureux que celui de Pâques; celui de Noël dure aussi un mois. En ajoutant à ces quatre carêmes les jeûnes et les maigres des trois jours de la semaine et ceux de la veille de certaines fêtes, on arrive au chiffre de deux cent vingt jours d'abstinence. Tout en admirant la ferveur religieuse de ces chrétiens, je regrettai vivement de me voir pour cette cause privé de viande fraîche, dont le besoin était devenu urgent pour nos estomacs affaiblis par la fièvre intermittente et les fatigues du voyage.

Obligé de donner quelques heures de repos aux hommes et aux chevaux de ma petite caravane, je profitai de ce loisir pour aller revoir le château fort, qui, défendu par une ceinture de rochers escarpés et par une large rivière, domine la ville et les vallées environnantes.

Baïbourt ou Baïbouth, autrefois Païpert, est une cité très-anciennement connue; dès les premiers siècles de notre ère, le château était une des principales places fortes des Bagratides. Justinien en augmenta les fortifications. Souvent pris et repris, il fut réparé par Mahmoud III, en 952 de l'Hégire (1544); de cette époque datent les inscriptions turques et arabes dont j'ai déjà parlé. Les Russes le démantelèrent en 1828; depuis, il est devenu impropre à la défense; mais il est probable que le gouvernement ottoman en établira un autre dans cette forte position, qui commande l'unique voie pour se rendre d'Erzeroum à Trébizonde.

Lors de mon premier voyage à Erzeroum, j'avais pris la route qui passe par le col du Khochapounhar; cette fois je suivis celle qui gravit le Kop-Dagh; quoique plus longue, elle est préférable au printemps à cause des neiges qui encombrent les sentiers du Khochapounhar.

Je ne voulais pas recommencer une périlleuse tentative comme celle qui m'avait fait perdre quatre jours au passage du Kasikli-Dagh.

Sur les rives du Tchorock-Sou, que la route suit jusqu'à Maden-Khan, je tuai plusieurs canards sauvages, sans avoir besoin de descendre de cheval, tant ces oiseaux étaient nombreux et faciles à approcher.

Après avoir traversé le Tchorock-Sou sur un pont de pierre nouvellement construit, nous arrivâmes au khan de Kop-Dagh, à deux mille trois cents mètres d'altitude.

Le gouvernement a fait construire en cet endroit de vastes caravansérails; mais ils sont si mal entretenus, que les caravanes elles-mêmes ne peuvent y trouver un abri suffisant; les toits percés à jour laissent pénétrer l'eau dans les chambres et les écuries, où elle s'élève à plus d'un pied de hauteur.

Nous allâmes chercher au village de Kop un refuge pour la nuit. Notre logement ne fut pas luxueux, mais il avait l'avantage d'être chaud; car, ainsi que cela se pratique dans toutes les habitations rurales de ce pays, la chambre et le foyer étaient entourés par les étables.

Pendant toute la nuit, la neige tomba abondamment; au point du jour, mes catterdjis refusèrent de nouveau de se mettre en route. Nous restâmes jusqu'à dix heures au village de Kop; mais vers cette heure, la neige ayant cessé de tomber, j'envoyai sur la route voir si des caravanes que j'avais aperçues la veille continuaient leur marche. Une troupe nombreuse de Persans venait de quitter le plateau où sont situés les khans: J'obligeai les catterdjis à charger leurs chevaux, et je me hâtai de prendre la file derrière les Persans. La neige tombait de nouveau, et c'est à peine si nous distinguions les traces laissées sur le chemin par les caravanes qui nous précédaient. Au point culminant, à deux mille cinq cents mètres d'altitude, nous les rejoignîmes.

C'était un étrange spectacle que celui de ce défilé de plus d'un millier d'animaux, que la blancheur uniforme du paysage environnant faisait paraître abso

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lument noirs. L'immense ruban serpentait sur les flancs de la montagne et s'étendait sur plusieurs kilomètres. Si parfois un animal s'écartait de quelques pas du sentier tracé par les hommes qui précédaient la caravane, il roulait dans un ravin; mais l'épaisseur de la couche de neige le protégeait des chocs contre les rochers : quelques minutes après il était remonté sur le chemin par les catterdjis qui le rechargeaient, et toutes les bêtes qui suivaient, un instant arrêtées, reprenaient leur marche.

En descendant le Kop-Dagh, nous croisâmes à mi-chemin la troupe du tchapar anglais. On nomme *tchapar* les courriers qui, deux fois par mois, portent les dépêches des chargés d'affaires des puissances européennes à Téhéran, ainsi que celles des consulats d'Erzeroum et de Tauris. Ils font en moins de douze jours, à l'aide des relais de poste établis par les gouvernements ottoman et persan, le trajet de Téhéran à Trébizonde, où ils prennent alors la mer pour se diriger sur Constantinople.

Dans la première partie de leur voyage, jour et nuit à cheval, ils ne prennent de repos et de nourriture que pendant les relais, quelques minutes à peine. Leur troupe se compose ordinairement de deux ou trois chevaux chargés de valises et d'un nombre égal de zaptiés qui les escortent. On doit partout leur laisser le passage libre, et ils savent au besoin se le faire céder, à l'aide de coups de fouet ou de plat de sabre; mais pendant notre descente du Kop-Dagh, l'étroit sentier tracé sur la route entre deux murailles de neige ne pouvait donner passage à deux animaux de front : le tchapar fut donc forcé d'attendre, après plusieurs essais infructueux pour passer outre, qui firent rouler en dehors du chemin quelques bêtes de somme avec leur charge.

Pendant toute cette journée, le froid fut tellement vif qu'il occasionnait sur la peau une sensation douloureuse de brûlure; et malgré le soin que nous avions pris de nous couvrir la figure et les mains, nos visages, tuméfiés et rougis, nous rendirent pour plusieurs jours méconnaissables.

Au pied de la montagne, sur la rive droite de l'Euphrate, je fis arrêter ma caravane pendant une heure, près d'un pont nouvellement construit, au village de Chaordorick. En cet endroit l'Euphrate et la route sont resserrés entre deux énormes rochers de calcaire coquillier.

Au pied d'une de ces élévations, on distingue à peine les huttes du village de Chaordorick, véritables tanières dont les murailles blanches se confondent avec le sol où elles sont à demi enterrées. Les habitants ont pour industrie la fabrication de la chaux. Je recueillis de nombreux échantillons de fossiles, qui abondaient en cet endroit : huîtres gigantesques, moules, pectens et quantités d'autres coquilles bivalves et univalves, ainsi que des débris d'animaux inférieurs, rayonnés et madrépores. Ce sont les seuls fossiles que j'aie rencontrés pendant tout mon voyage, malgré mes recherches spéciales. Il me semble que, de cette particularité, on peut conclure que la ceinture de volcans éteints qui entourent la plaine d'Erzeroum renfermait, aux temps antéhistoriques, un grand lac dont les eaux, à la suite d'un soulèvement partiel, se firent jour à travers la montagne en creusant la vallée de l'Euphrate, laissant comme trace de leur passage les amoncellements de coquilles qui forment les rochers de Chaordorick.



Le Séiz du pacha, à Erzeroum.

Pendant notre halte, la neige cessa; mais, ce qui fut pire, nous retrouvâmes en nous mettant en route les boues abominables que je connaissais pour en avoir cruellement souffert.

Nous ne fîmes plus alors que deux kilomètres et demi par heure. Ces boues ds la plaine d'Erzeroum dépassent tout ce que l'on peut imaginer de plus désagréable : elles sont dues probablement à l'absence complète de pierres, car depuis Atsch-Kalé jusqu'à Erzeroum, il est impossible de trouver un caillou, à moins qu'il n'ait été placé là par la main de l'homme.

A tout instant, nos chevaux perdaient leurs fers dans une vase gluante et compacte qui les leur arrachait des pieds.

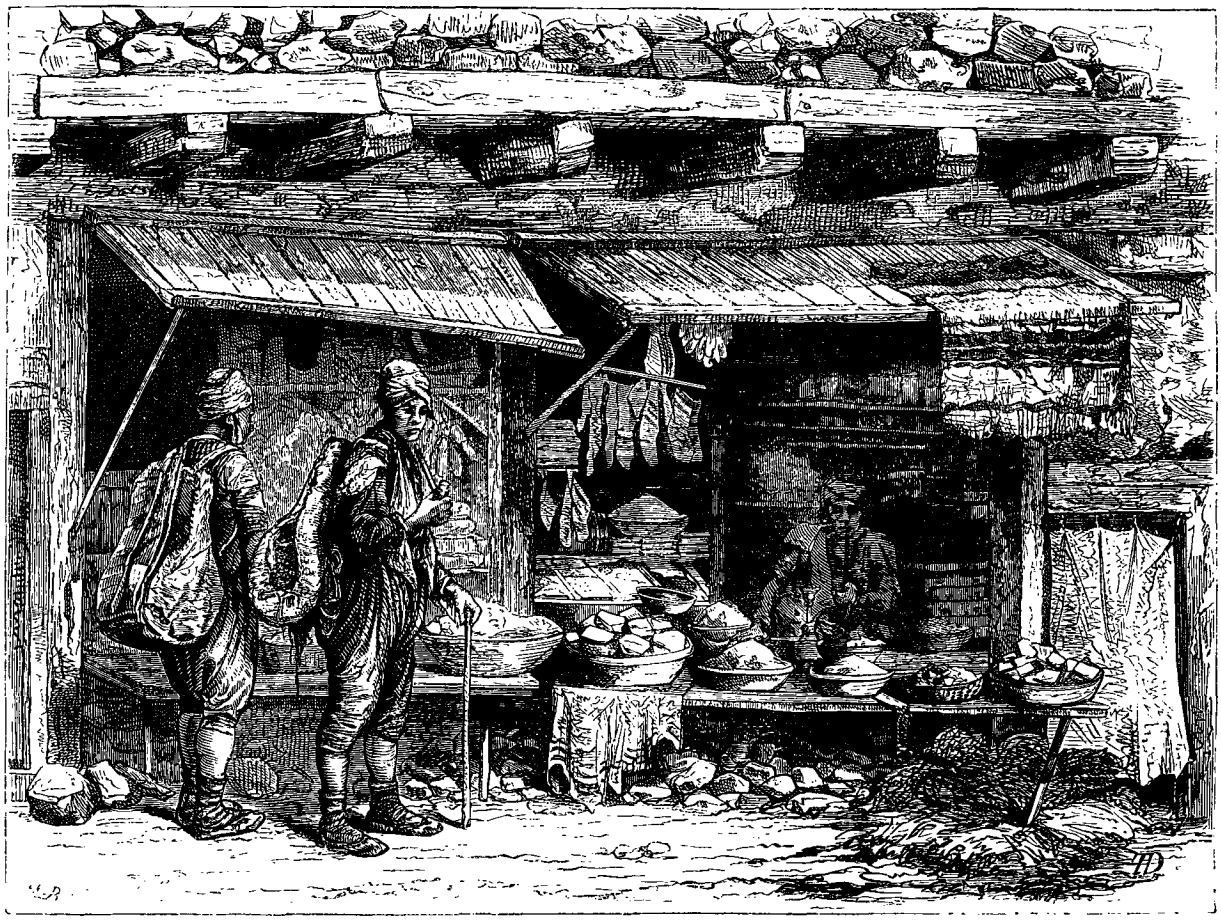
Enfin nous atteignîmes Ilidja : étant pressé d'arriver à Erzeroum le jour même, je voulus me procurer une monture de rechange; mais ni le mouctard, ni le tchavouch, son adjoint, n'étaient présents, et je ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pouvais user des droits que j'avais de réquisitionner un cheval.

Un Turc, employé du télégraphe, me proposa le sien; il me demandait près d'une livre turque pour faire dix-huit kilomètres. C'était cher, mais j'aurais probablement accepté, sans la condition qu'il me posa de descendre avant l'entrée de la ville et de le laisser monter à son tour. Je le remerciai, et je pris le parti de faire la route à pied; nos chevaux étaient exténués.

A la nuit, il fallut cependant nous arrêter dans un grand village arménien, où le kiaia, me prenant pour un chancelier de consulat, me reçut fort bien. Pendant toute la soirée, il me parla politique, et de quelle façon! Il avait, disait-il, entendu raconter que soixante mille Français devaient arriver prochainement dans l'Arménie et dans le Kurdistan pour s'y établir et surveiller la frontière, car les Persans voulaient reprendre ces deux provinces aux Turcs; j'eus beaucoup de peine à lui donner des notions plus exactes sur la politique de son pays. Il m'entretint aussi d'un certain projet



Une boutique d'épicerie, à Erzeroum.

qu'avait le gouvernement ottoman de recruter des soldats parmi les Arméniens; il s'en réjouissait beaucoup, ainsi que ses coreligionnaires, qui espéraient qu'en prenant dans l'État un rang égal à celui des musulmans, ils verraient disparaître les exactions dont sont encore victimes les chrétiens de ces provinces éloignées.

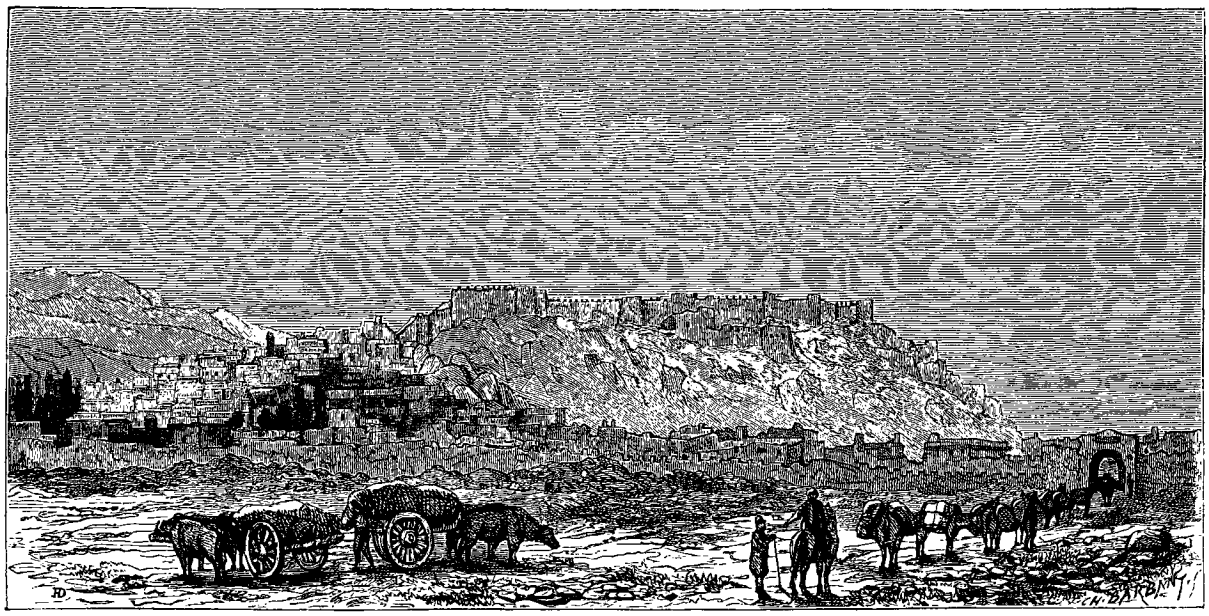
« Les Russes, assurait-il, font tout ce qu'ils peuvent pour nous entraîner à eux, et souvent des émissaires viennent nous faire les offres les plus séduisantes pour nous faire émigrer dans les provinces du Caucase; c'est surtout notre clergé qui nous pousse à cette émigration. »

Le 24 avril, nous arrivâmes enfin à Erzeroum; nous avions mis douze jours pour faire trois cent cinquante kilomètres, distance qu'on peut franchir facilement en une semaine pendant la belle saison.

Th. Deyrolle.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hassan-Kalé.

VOYAGE DANS LE LAZISTAN ET L'ARMÉNIE,

TEXTE ET DESSINS INÉDITS,

PAR M. THÉOPHILE DEYROLLE[1].

1869

ERZEROUM.

XL

Les nouvelles fortifications d'Erzeroum. — La population de la ville et du villayet. — Les Nestoriens. — Les Yésides. — Les Terekimans. — Le commerce et les productions. — Les tapis de feutre. — Les bœufs et les buffles. — Les chiens et leurs désagréments. — Bataille dans la rue.

Je retrouvai Erzeroum tel à peu près que je l'avais laissé quelques mois auparavant; cependant les neiges et les grands froids de l'hiver n'avaient pas empêché le génie militaire de travailler activement aux nouvelles fortifications, qui s'achèvent rapidement. Construites d'après le système allemand, elles sont formidables, du moins en apparence, et il est probable que les Russes, si jamais ils doivent refaire le siége de cette ville, arriveront moins facilement à s'en emparer qu'ils ne l'ont fait en 1828.

Vue à une distance de quelques kilomètres, la ville d'Erzeroum présente un aspect fort agréable : la coloration à peu près uniforme de toutes les constructions, dont le ton sombre tranche sur le fond plus clair des montagnes qui la dominent, ne laisse apercevoir qu'une silhouette très-étrange et très-caractéristique qui donne une haute idée de cette cité : impression que l'on perd quelque peu en s'approchant davantage.

Erzeroum est le chef-lieu d'un villayet dont la population est 1 230 000 habitants, qui se divisent ainsi : Turcs, 272 000; — Kurdes, 357 000; — chrétiens, 411 000; — juifs, 1200; — Yésides, 2000; — Persans, 158 000; — Terekimans, 29 000.

La population d'Erzeroum est d'environ 90 000 âmes, dont 20 000 Persans, 15 000 arméniens grégoriens, 8000 catholiques, 5 à 6000 grecs, quelques juifs et quelques protestants; le reste est musulman.

Le villayet d'Erzeroum est entouré de ceux de Diarbékir, de Karpout et de Trébizonde; il est borné à l'est par la Perse et la Russie. Les chrétiens se subdivisent en plusieurs sectes; les arméniens sont au nombre de 287 000; les nestoriens, 110 000; les catholiques, 8000; les grecs, 4000, et les protestants 1300. Comme on le voit, après les arméniens, les nestoriens sont la secte la plus nombreuse; ils ne doivent cette importance ni à leur intelligence ni à leur activité, mais à l'excellente position qu'ils occupent dans un pays montagneux, près de la frontière de Perse : contrée

1. Suite. — Voy. t. XXIX, p. 1, 17; t. XXX, p. 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fertile et d'un accès difficile, qui les met à l'abri d'un coup de main de la part de leurs dangereux voisins, les Kurdes persans et Turcs.

Les nestoriens sont divisés en deux groupes, les askirats et les rayas : les premiers, à demi indépendants, habitent dans les vallées profondes et sur les montagnes escarpées qui rendent leur pays inaccessible; ils ne sont pas agriculteurs, mais seulement pasteurs. Après le massacre qu'en fit Beder-khan-Bey en 1843, ils ont été longtemps avant de se soumettre à la Porte, refusant de payer tout tribut ou contribution; ils sont tous bien armés; on compte treize cents guerriers askirats.

Les nestoriens rayas, au contraire, sont gens paisibles; ils habitent un pays de plaines : tous sont agriculteurs, très-soumis au gouvernement ottoman; ils payent facilement l'impôt.

Parmi les tribus kurdes de la frontière, y compris celle des Yésides, on compte cinq mille Yésides : deux mille en Turquie, trois mille en Russie.

Les Yésides adorent le diable; leur doctrine inspire également de l'horreur aux Persans, aux Turcs et aux chrétiens. Les lois du Tanzimat, et des mesures sévères prises à leur égard, ont tant soit peu changé leurs mœurs, ce qui est fort heureux; car, en adorant le génie du mal sous le nom de Grand-Cheik, ils se croyaient autorisés à faire tout ce que défendent les lois divines et humaines. Sous la raison spécieuse que la bonté de Dieu est infinie, ils trouvent inutile de lui adresser leurs prières, réservant leurs hommages pour le diable, dont ils ont tout à craindre; ils se gardent bien de le maudire, et ne prononcent son nom qu'avec terreur. On n'est pas fixé sur l'origine des Yésides, qui doivent peut-être leur nom au second calife de la dynastie des Osmanlis à qui l'on attribue le meurtre de Hussein, fils d'Aali. Ils sont braves et entreprenants, et maintenant encore leurs habitudes de brigandage les rendent fort à craindre dans les districts de Melesgerd et de Boulanlik, où ils pillent quelquefois les grandes caravanes et les villages arméniens dont ils enlèvent la récolte. On les reconnaît à leurs vêtements, qui sont généralement de couleur sombre et couverts de broderies de laine rouge, ainsi qu'à leur turban jaune et noir; ils sont nombreux aux environs du Sipan-Dagh, au nord du lac de Van.

Les Terekimans, qui sont mahométans, ne doivent pas être confondus avec les Turcomans; on voit seulement deux cents de ces derniers près d'Ardahan.

Les Terekimans habitent Tchilder, Hagkignan et Diadin; ils ont cent cinq villages près de la frontière; on peut croire qu'ils descendent des Persans; ils s'établirent dans ces contrées lorsqu'elles furent conquises par Shah Abbas. On les appelle aussi Karra Papaks, du nom de leur bonnet de peau. Leur chef se nomme Eel-Khan.

Erzeroum, placé dans l'angle d'une plaine fertile et au point d'intersection de plusieurs routes très-fréquentées, est une ville importante par son commerce de transit. La fabrication y est peu de chose, cependant on y travaille le fer et le cuivre pour en faire des ustensiles de ménage, à l'usage des populations du villayet qui viennent y apporter leurs denrées; aussi rencontre-t-on dans les rues une foule de gens venus des quatre points cardinaux, et dont les costumes et les types sont extrêmement variés.

On fabrique aussi à Erzeroum des armes pour les Kurdes : les boucliers sont très-petits; ils mesurent à peine trente centimètres de diamètre; ils sont faits de peau de buffle ou de cordes tressées avec du jonc, qu'on recouvre de petits morceaux de fer singulièrement travaillés; ces boucliers sont ornés de petites piécettes de cuivre rivées ou cousues, dans lesquelles j'ai reconnu des liards français de Louis XIV et d'autres de Marie-Thérèse d'Autriche.

Quelques Persans ont apporté à Erzeroum l'industrie des tapis de feutre, à la façon de Tauris. Ces feutres, ornés de très-jolis dessins de diverses couleurs, sont faits à l'aide de procédés très-simples : on étend sur le sol une natte de paille plus grande que le tapis qui est mis en œuvre, et sur laquelle on dispose les laines de couleur suivant le dessin qui doit apparaître sur le tapis. Sur cette première couche de laine on étend une autre couche de laine finement cardée, de vingt à vingt-cinq centimètres d'épaisseur. Plusieurs ouvriers enroulent ensuite avec précaution la natte, qui est recouverte extérieurement d'une forte toile; puis le cylindre est roulé sur lui-même et massé avec les pieds pendant plusieurs heures, jusqu'à ce que l'opération du feutrage soit terminée et que le tapis n'ait plus qu'un centimètre d'épaisseur; on rase enfin légèrement le feutre du côté du dessin, de façon à donner à celui-ci plus de fraîcheur et plus de pureté.

Ces tapis varient de prix, suivant la beauté du dessin, la finesse de la laine; mais ils sont toujours relativement d'un prix peu élevé, d'un excellent usage et fort commodes pour voyager; car, très-légers quoique très-épais, ils peuvent servir de matelas.

L'agriculture est assez avancée dans les environs d'Erzeroum, et, lorsque la récolte est bonne, on exporte de cette contrée une quantité considérable de froment et d'orge. Les marais de l'Euphrate et les prairies des montagnes fournissent en abondance un foin de bonne qualité; aussi les bœufs sont-ils plus grands et plus robustes qu'ailleurs. Lorsqu'on les attèle, on a l'habitude de les ferrer : cette opération se fait en couchant l'animal par terre, après lui avoir lié les quatre jambes à une longue barre de bois; on place alors sur les quatre ongles extérieurs des quatre pieds une lame de fer qu'on y fixe au moyen de clous.

Les buffles sont nombreux dans la plaine d'Erzeroum, où l'on voit souvent de longues caravanes de ces énormes bêtes, traînant de lourds chariots à deux roues, dont les essieux de bois, qui ne sont que peu ou point graissés, produisent, quand la caravane est en marche, un vacarme inimaginable, mais qui, paraît-il, est nécessaire pour exciter les buffles à la marche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les attelages font halte le plus ordinairement à proximité d'une rivière ou d'un marécage; tous les buffles vont se rafraîchir dans l'eau ou dans la vase, où ils se plongent entièrement, ne laissant sortir que leurs cornes et leur énorme mufle noir.

A Erzeroum les chiens sont plus gros et plus désagréables que ceux que j'avais déjà vus dans d'autres villes.

A cause d'un chien de chasse que j'avais amené de France, et contre lequel les chiens de mon quartier semblaient avoir une animosité particulière, je vis une fois ma personne menacée de si près par leurs crocs, qu'en plein jour et en pleine rue je fus obligé de tirer sur eux plusieurs coups de revolver pour me défendre, ainsi que mon compagnon, de leur attaque. Je m'attendais à voir les musulmans, qui sont fort amis de ces animaux, se fâcher de mon procédé. Il n'en fut rien, et la foule qui m'entourait ne fit que rire et houspiller les blessés, qui s'enfuyaient en hurlant.

Ces chiens ont en général le pelage noir ou fauve, et dans ce cas leur museau est noir; en hiver, leur poil long et épais les fait ressembler à des ours.

XLI

Description d'Erzeroum. — Les rues et les maisons. — Le tezek. — Les monuments. — L'Ouloud-Djami et le Mourgo-Seraï. — La légende de Mourgo. — Le climat d'Erzeroum.

Erzeroum, bâti sur plusieurs mamelons, est adossé à des collines assez élevées, qui sont les contre-forts des montagnes du Palan-Teuken et de l'Eyerlé-Dagh; ces collines sont le Oghlanderem et le Top-Dagh. Plusieurs ruisseaux, qui descendent des hauteurs, parcourent la ville en tous sens, et contribuent, par la multitude de petits ponts qui servent à les traverser, à donner à certaines rues un aspect tout particulier. Du reste, Erzeroum est bien la ville la plus orientale que j'aie visitée pendant mon voyage; les rues des quartiers musulmans, à l'exception de celle du Bazar, ne sont bordées que de murailles grises, percées de rares et petites ouvertures qui servent de portes ou de fenêtres. Dans le quartier chrétien, beaucoup de maisons ont un premier étage qui fait saillie; il est soutenu par des poutres qui sont quelquefois sculptées, et le toit, qui forme une sorte d'auvent, abrite cette construction de la pluie et du soleil.

La plupart des maisons, surtout celles qui n'ont qu'un rez-de-chaussée, sont éclairées seulement par un jour percé dans le toit, et sur lequel on place une pyramide de papier huilé qui laisse pénétrer la lumière sans donner passage à la pluie. Les terrasses des maisons, recouvertes d'une épaisse couche de terre, deviennent au printemps de véritables prairies où paissent les moutons et les chèvres; pendant l'été, elles servent de séchoir pour le tezek.

Les bazars sont nombreux, mais disséminés en plusieurs endroits de la ville; le plus curieux et le plus pittoresque est, pendant la belle saison, celui des fruits, qui viennent en quantité considérable d'Erzingham et du Thortoum.

Il n'y a à Erzeroum que peu de rues qui soient pavées; aussi en résulte-t-il une poussière intolérable en été et de véritables cloaques en hiver. Un pire inconvénient encore est celui qu'occasionne la fabrication du tezek, qu'on fait en pétrissant la fiente des bestiaux avec un peu de boue; on moule cette matière en forme de grosses briques, qui sèchent sur les terrasses des maisons. Les pauvres se contentent de ramasser les bouses laissées dans les rues après le passage des troupeaux; ils en font des boulettes qu'ils collent en les jetant avec force le long des murs. Les façades de beaucoup de maisons sont pendant l'été couvertes de ces pastilles, qui, lorsqu'elles sont fraîches, répandent une fort désagréable odeur.

Le tezek est le seul combustible dont on se serve à Erzeroum, ainsi que sur tous les vastes plateaux déboisés de l'Arménie et du Kurdistan; en brûlant, il donne une fumée âcre et nauséabonde, mais chauffe beaucoup et se consume lentement comme de la tourbe. La charge d'un cheval, cent cinquante kilos environ, se paye de quatre à cinq francs.

Les boulangers, pour chauffer leur four, et les Européens, probablement à cause de la plus grande délicatesse de leur odorat, font venir à grands frais du bois d'Ertef, sur la route du Kurdistan et de Narman, près d'Olti, à quinze heures d'Erzeroum.

Les mosquées sont très-nombreuses; il n'y en a que deux véritablement intéressantes : c'est l'Ouloud Djami et la tour de Mourgo Seraï.

L'Ouloud Djami appartient à l'art arabe, mais ce sont probablement des ouvriers persans qui ont travaillé à son édification, car, à côté d'ornements d'une composition géométrique, on y trouve des portions d'animaux, des têtes de serpents et un aigle à deux têtes, sur un cartouche en relief, près de la porte du Tchifté Minaret : cette porte est surmontée de deux tours en briques vernies; la base est ornée d'une mosaïque de faïence bleue, verte et rouge.

L'Ouloud Djami sert maintenant d'arsenal et de poudrière; c'est le point culminant de la ville.

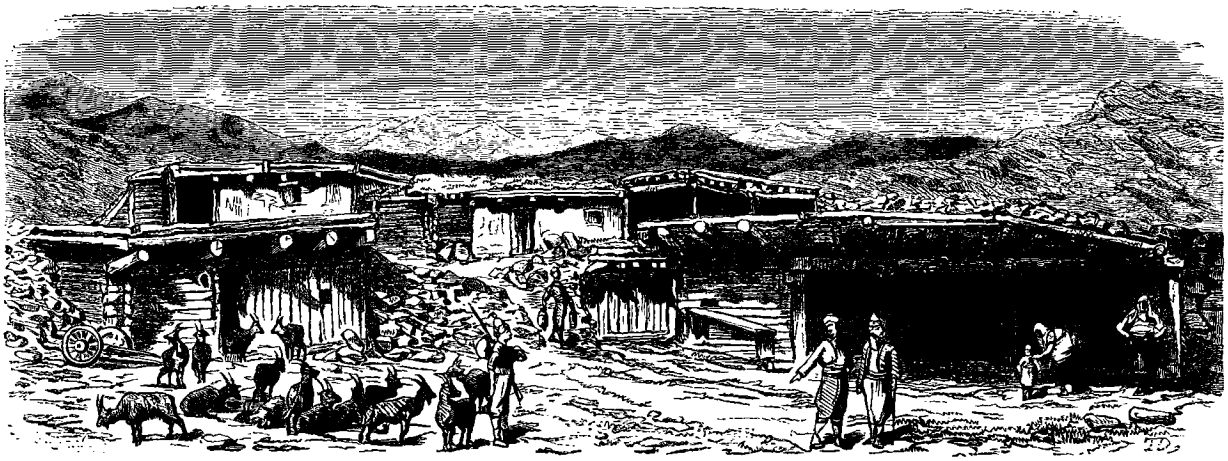
La tour de Mourgo Seraï est le dernier reste d'une porte du même style que le Tchifté Minaret; cette tour, dont il ne reste plus que la moitié, est enrichie de losanges vernissés en émail vert et bleu.

L'origine de la tour et de la mosquée a donné lieu à une légende assez curieuse. Mourgo était un chef de Yésides, ces adorateurs du diable dont j'ai parlé plus haut; il rassembla un jour une troupe nombreuse de montagnards et marcha contre le sultan Mourad, quand ce prince allait à la conquête de Bagdad. Ayant surpris l'armée musulmane qui campait dans un défilé nommé Derban, du haut de la montagne il fit rouler par ses Yésides des pierres énormes qui tombaient dans le camp musulman. Mourgo était un géant, d'une force colossale; il était le seul à pouvoir porter son armure. Voulant juger du désastre produit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par sa ruse de guerre, il se déguisa en derviche et pénétra dans le camp des Turcs; s'étant approché des tentes du grand vizir qui campait avec son harem, ses esclaves et ses chevaux dans une prairie, il s'entendit appeler par une vieille femme qui lui dit : « Pieux derviche, prenez ces bijoux, et demain apportez-moi un mouton pour le sacrifier au Tourban Baïram en l'honneur de notre bien-aimé sultan. » Et elle lui présentait un bracelet qui avait des vertus magiques, à cause d'une pierre dont il était orné et sur laquelle était gravé le sceau du grand Salomon. Mourgo s'en retourna sur le haut de la montagne, méditant de profiter de l'occasion qui lui était offerte de pénétrer de nouveau dans le camp pour assassiner le grand vizir. Dans la nuit il eut un rêve qui le frappa de terreur : il vit le prophète Mahomet accompagné de douze imans chantant des versets du Coran; sur un signe du prophète, les chants cessèrent, et les imans s'emparèrent de deux fantômes couverts d'un voile, qu'ils frappèrent de leur poignard. L'un de ces fantômes se défendait et rendait coup pour coup, blessant de son kandjard tous ceux qui l'approchaient. Mais l'ange Ariel, apparaissant tout à coup, le frappa d'une masse d'acier qui lui fendit le crâne, tandis que l'autre fantôme, prosterné aux pieds du prophète, chantait les louanges d'Allah. Effrayé de son rêve, Mourgo alla le lendemain trouver le chef des Mollahs au camp musulman et se convertit à l'islamisme. Il retourna ensuite auprès de ses Yésides, pour les engager à se convertir, mais ils le massacrèrent. Les prêtres musulmans, pour exécuter les dernières volontés de Mourgo, qui, prévoyant sa fin, leur avait indiqué le lieu où étaient cachés ses trésors, firent élever une mosquée à Erzeroum. De ce conte ressort un fait bien connu : c'est l'animosité des Mahométans pour les Yésides, et l'horreur de ces derniers pour la religion musulmane.

Quelques fenêtres de la mosquée de Mourgo-Seraï sont décorées de carreaux de faïence persane; mais malheureusement ces ornements, dont on ne prend



Village arménien.

aucun soin, se détachent, et en tombant se brisent en mille pièces.

Les cimetières, qui sont situés en dehors de la ville, ont un aspect triste et monotone, car ils ne sont point comme ceux de Constantinople, par exemple, ombragés de cyprès, et on n'y voit pas de pierres tumulaires dorées ou richement coloriées. Toutes les tombes sont couvertes de pierres grisâtres, dont la coloration se confond avec celle du sol. Cependant, sur les côtés des grandes voies, je remarquai quelques turbés, tombeaux de riches personnages ou de saints derviches. Ces constructions, assez considérables, s'élèvent en forme de pyramides ou de pains de sucre sur un plan quadrangulaire ou polygonal.

Le climat d'Erzeroum a cela de particulier, qu'on y subit pendant l'hiver des froids de 20 à 25 degrés au-dessous de zéro, et que durant l'été la température s'élève quelquefois à 40 degrés. Dans les villes environnantes on plaisante même à ce propos les habitants d'Erzeroum, qui pendant l'hiver se couvrent de fourrures au point de ne pouvoir marcher, et qui pendant l'été courent les rues à peine vêtus.

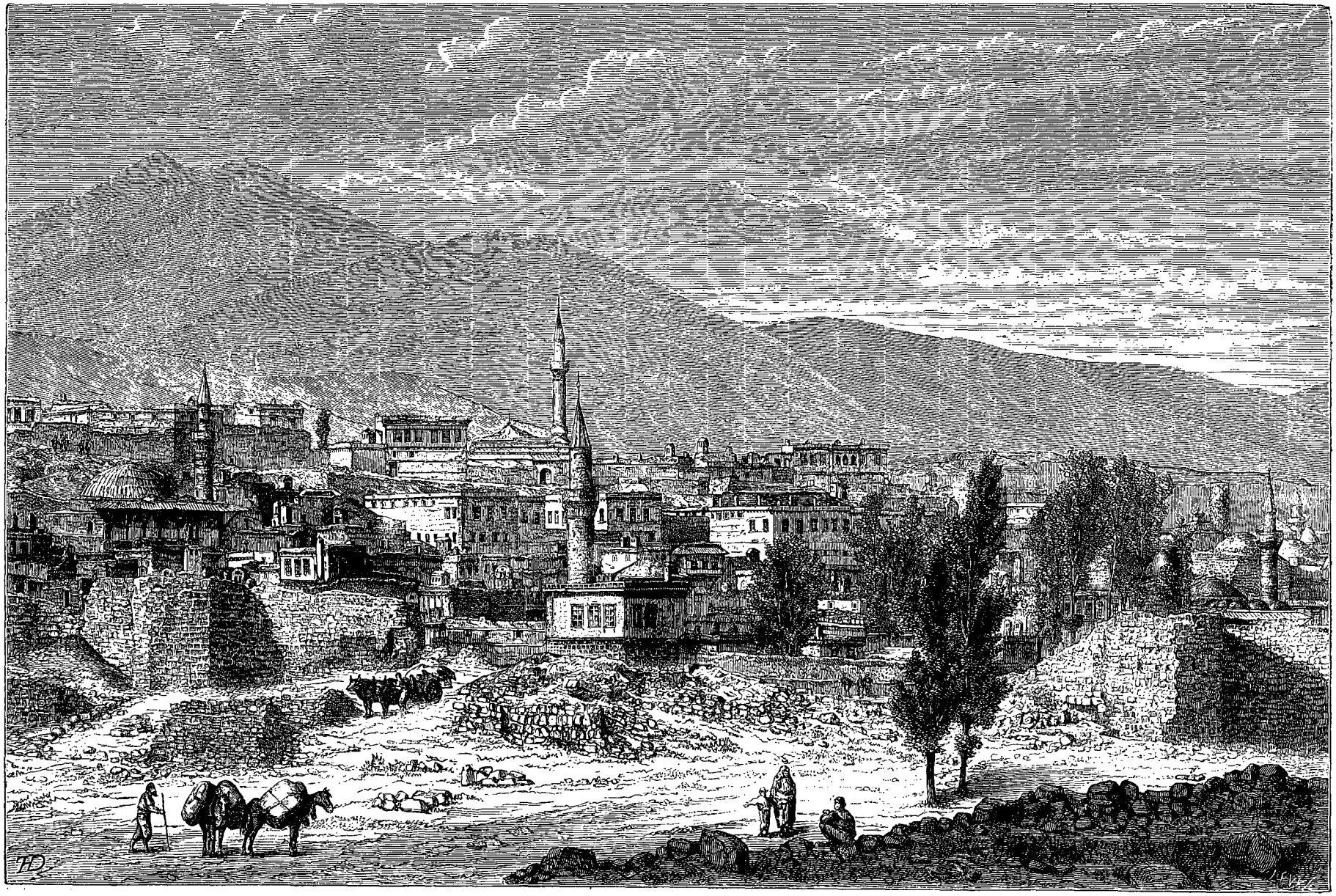
VOYAGE D'ERZEROUM A VAN.

XLII

Départ d'Erzeroum. — Les forts du Deveh-Boïni (col du chameau). — La plaine d'Hassan-Kalé. — Aspect de cette ville. — Le Mutessarif. — Les sources thermales. — La plaine d'Ertef. — Adieux à mes compagnons. — Le village de Medjili. — Un vieux soldat. — Pont submergé. — Arrivée dans un campement kurde.

En quittant Erzeroum, ma petite caravane, qui s'est considérablement augmentée, forme une cavalcade presque imposante; car les chanceliers des consulats anglais et russe, qui me font l'honneur de m'accompagner, ont amené avec eux leurs cawas. A notre tête, le zaptié kurde qui doit nous guider fait exécuter à son cheval une fantasia très-amusante. Il fait tourner autour de lui, avec une extrême rapidité, la longue lance dont il est armé. Souvent il la jette en l'air et la rattrape avec beaucoup d'adresse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Erzeroum.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous sortons d'Erzeroum par la porte de Perse. A quelque distance de la ville, nous voyons, sur les mamelons qui se trouvent de chaque côté de la route, des fortins et des redoutes qui semblent une protection sérieuse. Plus loin, sur un pic assez élevé et tout à fait isolé, on a bâti un grand fort d'un aspect très-redoutable; près de cet endroit, un contre-fort du Bojundagh sépare les eaux du bassin de l'Euphrate de celles de l'Araxe. Dans un ravin profond coule un torrent d'un petit lac qui est l'une des sources de l'Araxe supérieur. A deux heures d'Erzeroum, nous arrivons sur une vaste plaine où ce fleuve se divise en plusieurs bras. Nous apercevons la ville d'Hassan-Kalé, dont nous sommes encore à quatre heures de distance. Les murailles de cette forteresse, qui datent des conquêtes des Musulmans, ont environ trois mille mètres de longueur; elles sont armées d'une double enceinte de tours crénelées.

Les ombres du soir donnent à cette ville, bâtie sur un contre-fort de la montagne de Kiretschli-Dagh, un aspect très-étrange; avant d'y pénétrer nous traversons plusieurs fois l'Araxe. En arrivant, nous allons directement trouver le Mutessarif, qui nous accueille assez mal, ignorant quelles sont les personnes qui m'accompagnent. Nous apprenons qu'il vient de recevoir sa destitution, ce qui nous explique sa mauvaise humeur. On l'accuse, comme d'ailleurs on pourrait accuser la plupart des employés turcs, d'être plus occupé de ses propres intérêts que de ceux de l'État. Lorsque ce malheureux apprend le rang de ceux qu'il vient de malmener, il essaye de réparer ses torts et fait son possible pour nous bien installer dans une maison où il nous envoie son propre dîner, espérant peut-être que, touchés de sa complaisance, mes amis seront disposés à parler en sa faveur à Ismaïl-Pacha, près duquel ils jouissent de quelque influence.

Le lendemain, en sortant d'Hassan-Kalé, nous traversons de nouveau l'Araxe sur un pont près duquel s'élèvent des piscines dans lesquelles surgissent des sources thermales sulfureuses et ferrugineuses, qui sont en grande réputation dans la contrée. La vaste plaine dans laquelle nous entrons ensuite est bien cultivée, le froment et l'orge montrent une végétation vigoureuse qui promet une belle récolte. En certains endroits, les céréales sont remplacées par d'immenses prairies, où paissent des troupeaux magnifiques.

Deux heures après notre départ d'Hassan-Kalé, nous arrivons à Ertef, grand village arménien, où je fais mes adieux aux personnes qui m'ont accompagné. C'est le cœur bien gros que je m'éloigne d'eux, après leur avoir serré la main.

A Ertef nous rentrons dans un pays montagneux, où çà et là on rencontre quelques bouquets d'arbres. Après une demi-heure d'une montée rapide, je me retourne et j'aperçois dans la plaine la troupe des compagnons que je viens de quitter. Plusieurs détonations m'apprennent qu'ils m'ont reconnu : je réponds au salut, et je les quitte cette fois pour ne plus les revoir.

Pendant le restant de la journée, nous traversons des plateaux arides; mais, vers le soir, nous arrivons sur les bords d'une rivière qui va se jeter dans l'Araxe supérieur : c'est le Pazin-Sou, qui coule avec impétuosité entre des montagnes escarpées.

En descendant la vallée, nous arrivons au village de Medjili, où le mouctard nous donne asile dans sa maison. C'est un bon vieillard musulman, qui a été longtemps soldat et qui nous parle de la guerre de Crimée : il a conservé des Français et des Anglais l'opinion la plus enthousiaste.

Les chèvres sauvages sont très-abondantes sur les rochers environnants. Lorsque je lui fis mes adieux, le vieux Kurde me fit don d'une paire de cornes magnifiques, dont la courbure mesurait un mètre.

En quittant Medjili, nous suivons encore les rives très-encaissées du Pasin-Sou; la vallée s'élargit ensuite, et nous traversons le fleuve sur un pont submergé par les eaux. Après ce passage difficile, nous entrons dans un pays de plaines couvert de riches prairies; j'y fais une abondante moisson d'insectes.

Dans l'après-midi, après avoir gravi une montagne, nous arrivons dans un campement kurde.

XLIII

Mauvaise route. — Description d'un campement kurde. — Mœurs des Kurdes. — Leurs costumes. — Costume des femmes. — Tombeaux kurdes. — Le village de Paramaxis et les employés du télégraphe. — La plaine de Kinnis.

Le camp où nous venons d'arriver est fort intéressant, mais les habitants, pour une raison que je n'ai pu connaître, nous font assez mauvais accueil; nous ne trouvons que difficilement un gîte sous une tente, ainsi que ce qui est nécessaire pour notre repas du soir; cependant, après nous avoir montré beaucoup de défiance, quelques Kurdes paraissent s'apprivoiser et viennent s'asseoir près de nous.

Nous sommes obligés à notre tour de nous défier d'eux, car ils ne se feraient nul scrupule de voler les petits objets que nous pourrions laisser à leur portée.

Les Kurdes qui venaient nous visiter étaient grands et robustes : leur nez fortement aquilin et leurs yeux grands et profondément enfoncés sous l'orbite, leur donnaient un type tout particulier, très-différent de celui des Turcs; leur physionomie se rapprochait plutôt de celle de certains Arméniens, quoique leurs traits fussent plus anguleux.

Le plus souvent les Kurdes se rasent la tête et portent des moustaches; les vieillards seuls laissent croître toute leur barbe. Leur costume est élégant et semble commode : il se compose d'un large pantalon de poil de chèvre qui descend jusqu'à la cheville et d'une robe ouverte sur le devant et les côtés, dont les manches élargies à partir du coude laissent passer celles de la chemise, qui tombent souvent jusqu'au sol. Par-dessus la robe, ils portent une petite veste brodée de laine noire. Les manches de ce vêtement, presque détachées aux épaules, pendent derrière le dos.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils ceignent leur taille d'un large châle de laine, dans les plis duquel ils assujettissent leurs pistolets et leurs poignards. Les cavaliers se chaussent de bottes de cuir rouge, dont la tige est plissée. Les piétons lacent autour de leurs pieds des bottines montantes, dont le bout est pointu et très-relevé. Leur coiffure, qui est pittoresque, sied bien à leur visage martial; elle consiste en un haut bonnet de feutre en forme de pain de sucre, autour duquel ils enroulent un ou plusieurs châles de coton, de laine ou de soie, à couleurs tranchantes. La grosseur de la coiffure semble être un signe de distinction, car celle des chefs ou begs prend souvent des proportions formidables; les costumes de ces begs sont quelquefois d'une grande richesse.

Les Kurdes se couvrent pendant l'hiver d'un large et épais manteau de poil de chèvre noir nommé aba; ils le remplacent en été par un manteau léger de mousseline de laine, orné d'application de cotonnade blanche découpée en dessins très-originaux.

Les femmes se montraient devant nous le visage découvert: leurs traits étaient réguliers; mais il est probable que la jalousie des pères et des maris empêchait les filles et les jeunes femmes de se faire voir à nous, car je n'aperçus que de vieilles matrones. Quelques-unes portaient sur la poitrine des colliers de plusieurs rangs de sequins ou de piécettes d'argent, reliés entre eux par des perles de verre de différentes couleurs ou par des chaînettes de métal. Plusieurs de ces femmes avaient la narine gauche ornée d'un petit bouton d'argent enrichi de turquoises; cet ornement est d'un usage général dans le Kurdistan.



Cawas du consul, à Erzeroum.

Les femmes kurdes n'ont pas de costume bien particulier; elles se couvrent la tête d'un voile blanc de la grandeur d'une serviette. En marchant, elles relèvent leur robe jusqu'à mi-jambe sur un large pantalon fermé à la cheville. Ces deux parties de leur vêtement sont le plus souvent en épaisse cotonnade rouge fabriquée à Bitlis.

Le village de Keursi, où nous venions de nous arrêter, se composait d'une vingtaine de tentes et de trois ou quatre mauvaises maisons de pierres et de terre. Les tentes étaient vastes et divisées en deux ou trois compartiments. Elles sont en forme de dôme et couvertes d'un épais tissu de laine brune; la partie inférieure est entourée d'une claie de roseau ou d'un treillage en lattes. Un trou creusé dans le milieu de chaque tente sert de foyer; aussi cette habitation est-elle le plus souvent remplie de fumée. Durant la nuit, les chevaux et les autres bestiaux sont attachés à des piquets en dehors des tentes ou renfermés entre des claies.

L'hiver, ces Kurdes habitaient la plaine; mais depuis quelques jours ils étaient venus s'installer dans l'endroit où je les rencontrai, à une altitude de plus de deux mille mètres, au milieu de riches pâturages.

Pendant leur migration, ils chargent sur des chevaux et des bœufs leurs tentes et leurs claies; les femmes portent sur leur dos les ustensiles de ménage et les enfants qui ne peuvent marcher; les hommes, à cheval ou à pied, n'ont en main que leur lance ou leur pipe.

J'ai quelquefois rencontré des hordes de Kurdes pendant leur voyage; rien ne peut donner une idée plus exacte des migrations des peuples pasteurs dont parle la Bible.

Le 12 mai, nous quittons le camp des Kurdes avant le lever du soleil, au milieu d'un pêle-mêle de troupeaux de chèvres, de moutons, d'ânes et de bœufs, qui suivent la même route que nous pour se rendre dans les pâturages qui tapissent les flancs de la montagne que nous gravissons.

Çà et là, sur les côtés du chemin, nous voyons des pierres tumulaires; ce sont des tombeaux kurdes sur lesquels sont gravés des pistolets, des fers de lance, des poignards, des haches et des casse-tête, attributs guerriers, caractérisant bien les mœurs de ces tribus errantes, qui, il y a quelques années encore, ne vivaient que de rapines et de brigandage.

Deux heures après avoir quitté les Kurdes, nous arrivons sur le sommet de la montagne de Teghtap, l'un des pics de la chaîne de Kasbeldagh. Les parties exposées au nord et les ravins sont encore couverts de neige; nous sommes à trois mille mètres d'altitude.

Notre vue s'étend sur un horizon immense, et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montagnes de Bingeul, dont j'aperçois pour la première fois les sommets éternellement neigeux, offrent à nos regards un admirable spectacle.

En descendant du Teghtap nous traversons plusieurs vallées fertiles qui appartiennent au village arménien de Haghveran, et nous arrivons bientôt à Paramakxis, où est établi un poste télégraphique; les employés m'offrent très-gracieusement de partager leur déjeuner. Lorsqu'on a passé à gué la rivière, on traverse, pour se rendre à Kinnis, une vaste plaine, coupée de ravins profonds, dont les côtés sont taillés à pic, de sorte que la route, qui au premier abord nous avait semblé unie et facile, est au contraire fort pénible, à cause des montées et des descentes continuelles dans les ravins étroits qu'on ne peut apercevoir que lorsqu'on n'en est plus qu'à quelques mètres.

XLIV

Le caïmakan de Kinnis. — Justice patriarcale. — Description de la ville. — Un nouveau zaptié kurde. — Arrivée au village arménien de Tchevermeli. — Les habitations. — Description de Xénophon. — Le caïmack. — Le yahourth. — Le miel et l'apiculture. — Description des ruches.

Vers midi, nous arrivons à Kinnis.

Le caïmakan de Kinnis, que j'avais fait prévenir de mon arrivée, envoie à ma rencontre un de ses officiers,



Attaqué par les chiens.

qui me conduit au palais du gouverneur au moment où celui-ci est en audience publique.

Le caïmakan, à la fois juge et administrateur, donnait magistralement des ordres et rendait justice, entouré de quelques cadis qui lui servaient d'assesseurs et de greffiers. Après les saluts d'usage, il m'offrit du café et une pipe, et m'invita à m'asseoir.

J'admirais la façon toute patriarcale avec laquelle les choses se passaient; accusés et témoins, sans défenseurs, venaient expliquer leur cause, s'accuser ou se défendre; puis, après quelques minutes de réflexion, le gouverneur rendait son arrêt.

La ville de Kinnis est très-ancienne : elle est placée sur un îlot basaltique autour duquel roule avec impétuosité la rivière, dont les eaux, avec un fracas formidable, se précipitent au fond d'une gorge hérissée de blocs de rochers; c'est un site imposant et sauvage. Sur l'îlot de rochers qui sert d'acropole, s'élèvent la citadelle et le palais du gouverneur, une mosquée et quelques maisons; mais tout cela est bien pauvre et bien ruiné. Sur les flancs des ravins environnants, s'étagent les maisons des faubourgs, et les jardins semblent collés aux rochers comme le lierre au tronc d'un arbre. Sur le bord de la rivière, pous-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marchand et muletier persans.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ient des peupliers et des arbres fruitiers. Je laisse à Kinnis le zaptié kurde qui m'avait accompagné depuis Erzeroum, et j'en prends un autre qui doit me guider jusqu'à Bitlis. Notre nouveau gendarme est un petit vieillard très-pittoresquement vêtu; pour me prouver sa bonne volonté et son savoir-faire, il exécute une fantasia des plus brillantes : il paraît que c'est un usage parmi les zaptiés kurdes.

Pendant la route, il est fort loquace, et de temps en temps il entonne à pleins poumons une chanson.

Les chants kurdes sont plus expressifs et moins dépourvus d'art que ceux des Turcs et des Arméniens; ils sont beaucoup plus agréables à l'oreille, étant moins nasillards et d'un rhythme plus vif. Cependant on estime plus, dans le Kurdistan, l'étendue que la douceur de la voix, et notre zaptié, qui passe pour un excellent chanteur, pourrait se faire entendre à plusieurs centaines de mètres.

Nous arrivâmes le soir dans un grand village arménien nommé Tchevermeli. Notre vieux Kurde nous avait devancés, et les renseignements pompeux qu'il avait donnés aux habitants sur mon compte avaient fait de moi un personnage important; de sorte qu'à l'entrée du village je trouvai plusieurs notables de l'endroit et le kiaïa qui m'offrit l'hospitalité dans sa demeure.

Il habitait un vaste bâtiment de pierres, recouvert d'un toit de poutres enchevêtrées formant un dôme, percé d'une ouverture à son sommet. A côté de cette maison, les autres avaient l'air de taupinières : c'étaient en effet de véritables souterrains, où le jour n'arrivait que par des trous étroits; on ne pénétrait dans ces maisons que par une entrée basse, qu'un homme de moyenne taille ne pouvait franchir qu'en se courbant. Le feu se faisait au centre de la plus grande pièce, et la fumée s'échappait par un trou circulaire placé au-dessus du foyer.

Cette description s'accorde si bien avec celle que Xénophon donne des habitations du pays des Chalybes, et la vallée du Kinnis-Kalé-Sou me paraît si bien devoir être celle où ont passé les *Dix Mille*, que j'en conclus que j'étais, à n'en pas douter, près des lieux où Xénophon livra bataille aux Chalybes et aux Taocs, après avoir quitté le pays des Karduques.

Xénophon dit : « Leurs maisons étaient bâties en terre, avec une ouverture en haut comme un puits par où l'on pouvait descendre; mais il y avait une autre entrée pour les animaux. »

Je suis surpris d'une chose, c'est que Xénophon, ou du moins ses traducteurs, ne parlent jamais des buffles, qui sont d'une taille remarquable et très-abondants dans cette contrée; on pourrait en conclure que l'acclimatation de ces animaux y est d'une date assez récente.

La chambre destinée aux étrangers, que le kiaïa m'avait donnée dans sa maison, était séparée du reste de l'habitation par une balustrade de bois découpée avec beaucoup d'art et de goût. Le sol était recouvert de tapis de feutre et les murailles tendues de nattes en jonc; j'ai rarement trouvé pendant mes voyages un logement plus confortable. On m'offrit, en arrivant, une délicieuse collation de caïmack et de miel d'une blancheur et d'un parfum extraordinaires.

Le caïmack est un excellent aliment, que l'on obtient en faisant tiédir une grande quantité de lait dans un bassin de cuivre; toute la partie aqueuse du lait s'évapore, et il ne reste au bout de quelques heures qu'une épaisse couche de crème grasse, dont la surface solidifiée est placée sur un plateau.

Le yahourth ou yaourte se fait avec le lait que l'on a fait aigrir à l'aide de présure, et qu'on met dans des vases au lieu d'en faire égoutter le petit-lait pour en obtenir du fromage.

C'est, avec le caïmack, la nourriture la plus ordinaire des habitants de ces contrées, où les bestiaux sont abondants.

Tchevermeli est un beau village de quarante maisons, bâti au pied des contre-forts de l'Ak-Dagh; le Kinnis-Kalé-Sou arrose les prairies environnantes, qui, au mois de mai, sont magnifiques et couvertes d'une multitude de fleurs qui donnent une succulente nourriture pour les abeilles; aussi l'apiculture est la principale industrie de Tchevermeli et des villages voisins.

Les ruches, de forme cylindrique, de trente centimètres de diamètre environ et d'un mètre de longueur, sont faites de terre glaise pétrie avec de la paille et cuite au soleil. Quelques-unes sont en osier; on les enduit de la même terre. Ces ruches sont superposées en grand nombre, dans des hangars exposés au soleil levant. Comme le froid est très-vif dans ces vallées, qui sont à une altitude de deux mille mètres, pendant l'hiver, du mois de septembre au commencement d'avril, on rentre les ruches dans l'intérieur des maisons. Dans les bonnes années, une ruche peut produire deux batmans de miel, soit douze ocs ou dix-huit kilos; mais quelquefois ce rendement n'atteint pas trois kilos. Le miel de ce pays, qui est parfaitement blanc et très-limpide, est très-estimé; les rayons entiers valent cinq francs le kilo; le miel épuré vaut six francs cinquante centimes, ce qui donne à la cire une valeur de un franc cinquante centimes.

Pour retirer le miel des ruches, on les enfume avec du bois résineux, et l'on ouvre ensuite l'une des extrémités.

Après mon repas du soir, composé d'une fricassée de poulet qui flottait dans du beurre de yaourte et de galettes de froment cuites sous la cendre, quelques habitants du village, qui m'avaient vu dans la journée faire usage de quinine et en avaient conclu que j'étais médecin, vinrent me rendre visite, accompagnés de leurs familles, pour me demander une consultation. Je tâtai une masse de pouls, faisant tirer toutes les langues, et administrai de mon mieux à chacun une dose de quinine et d'aloès dont tous parurent satisfaits.

Comme témoignage de leur gratitude ou comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

honoraires peut-être, ils m'apportèrent avant mon départ une telle quantité de crème, d'œufs, de miel et autres comestibles, que je fus obligé d'en laisser la moitié, ne pouvant augmenter mes bagages d'un tel surcroît de provisions.

XLV

Départ de Tchevermeli. — Salines de Mischang. — L'Euphrate. — Singulière navigation. — La plaine et le village de Gop. — Mœurs des Arméniens. — Monastère forteresse. — Attaqué par les chiens. — Le village de Piran. — Conversation avec le kiaïa.

Lorsqu'on quitte Tchevermeli pour se diriger en droite ligne vers l'Euphrate, on passe à gué deux petites rivières, puis l'on traverse la chaîne du Chamour-Dagh, d'où la vue s'étend sur toute l'immense plaine qui forme la majeure partie du district de Boulanbik.

A droite, on aperçoit dans le lointain le cône élevé du Sipan-Dagh couronné de neige, et vers la gauche les cimes blanches du Bingeul.

Sur notre chemin, nous rencontrons une caravane chargée de sel provenant des salines de Mischang, qui sont exploitées sous la direction des employés de l'État; nous passons à peu de distance de cet établissement; et peu après, presque au sommet de la montagne, nous côtoyons un petit lac dont les eaux sont extrêmement riches en sel. De côté et d'autre, dans les vallées qui s'étendent au-dessous de nous, nous voyons beaucoup de villages et de campements kurdes. Des troupeaux nombreux, composés surtout de bœufs et de chevaux, paissent aux alentours.



Servante arménienne.

En descendant, nous trouvons un second lac dont les eaux sont douces et qui sont aussi, paraît-il, les plus poissonneuses de la contrée. C'est le lac noir, qui donne son nom au petit village arménien de Karageul, situé sur les flancs de la montagne; nous y arrivons dans l'après-midi.

Nous ne sommes plus qu'à quelques kilomètres de l'Euphrate, qui coule au-dessous de nous. Les eaux débordées s'étendent en certains endroits sur une largeur de plus d'une lieue.

Le lendemain, en nous rendant sur les bords du fleuve, nous avons l'occasion de tirer de nombreux coups de fusil sur les pélicans, les grues, les spatules et une multitude d'oiseaux aquatiques, qui, au bruit de nos armes, s'élèvent en longues files devant nous et tourbillonnent en criant au-dessus de nos têtes, puis vont se poser assez près de nous pour que nous puissions les tirer de nouveau.

Pendant les périodes sèches de l'hiver et de l'été, lorsque les eaux sont basses, on traverse à gué le Mourad-Tchaï; mais au printemps et à l'automne, quand les pluies et la fonte des neiges ont fait sortir le fleuve de son lit, le passage s'effectue à l'aide de radeaux assez singulièrement construits pour mériter une description.

Une vingtaine d'outres de peaux de chèvres gonflées d'air sont assemblées les unes aux autres par des liens d'osier; on y assujettit ensuite un plancher de clayonnage et quelquefois seulement de paille et de roseaux. Un homme conduit cette machine en la laissant aller au courant, mais en la dirigeant à l'aide d'une pagaye en forme de pelle.

Cette embarcation, qui au premier abord effraye par son apparente fragilité et son excessive mobilité, ne laisse pas cependant que d'être assez solide; mais elle est fort incommode, car les passagers et leur bagage sont souvent à demi submergés. Toute notre petite troupe prit place sur l'un de ces radeaux. Les chevaux attachés par leur licol suivaient à la nage.

Notre navigation venait de se terminer, et je croyais en être quitte avec ce dangereux passage, lorsqu'un de mes chevaux, en remontant la rive très-escarpée et d'un accès difficile où nous venions d'aborder, glissa et retomba dans le fleuve, vers le milieu duquel il fut immédiatement entraîné par le courant. Je croyais que le malheureux animal allait se noyer et je le suivais de l'œil avec inquiétude, lorsque je le vis aborder sur l'autre rive à plus de trois kilomètres de nous. J'envoyai un homme le chercher, et quelque temps après j'étais en possession de ma monture.

Nous reprîmes alors notre route à travers la plaine de Boulanlik, nous dirigeant vers la ville de Gop, que nous apercevions à dix kilomètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La plaine de Gop n'est formée que d'un limon grisâtre qui, détrempé par les pluies du printemps, devient une boue gluante où les hommes et les chevaux n'avancent que difficilement.

Gop, résidence d'un caïmakan, est un gros bourg de trois cents maisons, presque toutes arméniennes.

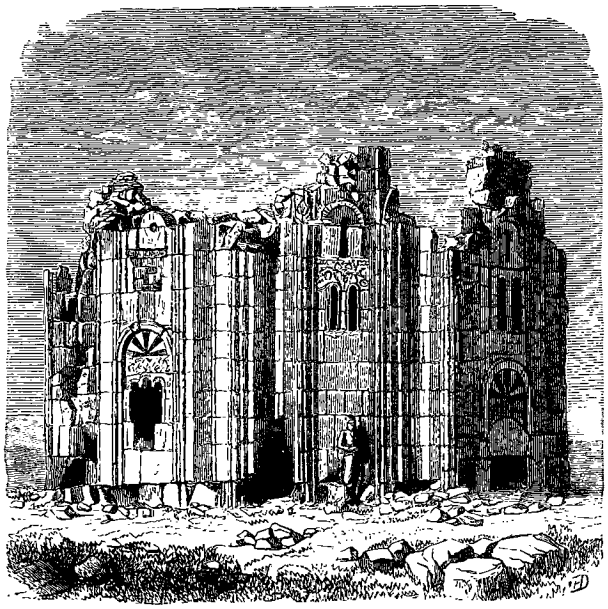
Notre vieux zaptié nous fit ses adieux à Gop, et nous prîmes un autre guide.

J'eus lieu d'observer dans cet endroit à quel point les chrétiens de ces pays ont adopté les habitudes et même les règles religieuses des musulmans.

Un des principaux Arméniens de Gop assistait à mon repas : me voyant manger de bon appétit une sardine à l'huile, il me demanda à goûter l'un de ces poissons; ce mets paraissait lui plaire; mon drogman lui ayant dit en plaisantant que l'huile était de la graisse de porc, le malheureux Arménien manifesta un profond dégoût, et sortit aussitôt.

L'horreur que montrent les chrétiens pour une chose défendue aux musulmans ne se borne pas à la chair du porc, car ils s'interdisent également celle du lièvre, et ne mangeraient d'aucun animal s'il n'avait eu avant sa mort la tête tranchée.

Les Arméniens de ces contrées ont aussi l'habitude de cacher leurs épouses aux étrangers ; j'ai souvent passé par plusieurs villages sans avoir aperçu le visage d'une femme, car celles-ci se sauvaient ou se voilaient toujours à mon approche.



Ruines d'église géorgienne.

A quelques centaines de mètres de Gop, en suivant la route qui conduit à Aklat, j'aperçus sur un petit monticule escarpé une sorte de monastère ou caïmakli, qui me parut assez curieux pour être visité. D'après son aspect extérieur, si ce n'eût été le dôme de l'église surmonté d'une croix qui dominait les autres constructions, j'aurais pris ce monastère pour une forteresse; car les murailles étaient très-élevées, garnies de créneaux et de meurtrières. Après avoir frappé longtemps à l'unique porte, on vint nous ouvrir. Un vieux prêtre arménien nous fit visiter l'église, qui est dédiée à saint Daniel.

Cet édifice me parut très-ancien; j'y trouvai quelques inscriptions arméniennes. Le trésor de ce monastère a plusieurs fois été très-riche, mais à diverses reprises il a été pillé par les Kurdes, malgré les remparts qui le défendaient. Je remarquai dans le chœur une mosaïque très-curieuse, faite à l'aide de coquillages fossiles qui auraient certainement fait le bonheur de paléontologistes.

Ces coquilles provenaient d'une montagne qui se trouve à l'extrémité de la plaine de Boulanlik, sur les bords de l'Euphrate.

Je n'ai pu visiter cet endroit; mais il est probable qu'il a une origine semblable à celle des rochers de Chaordorick.

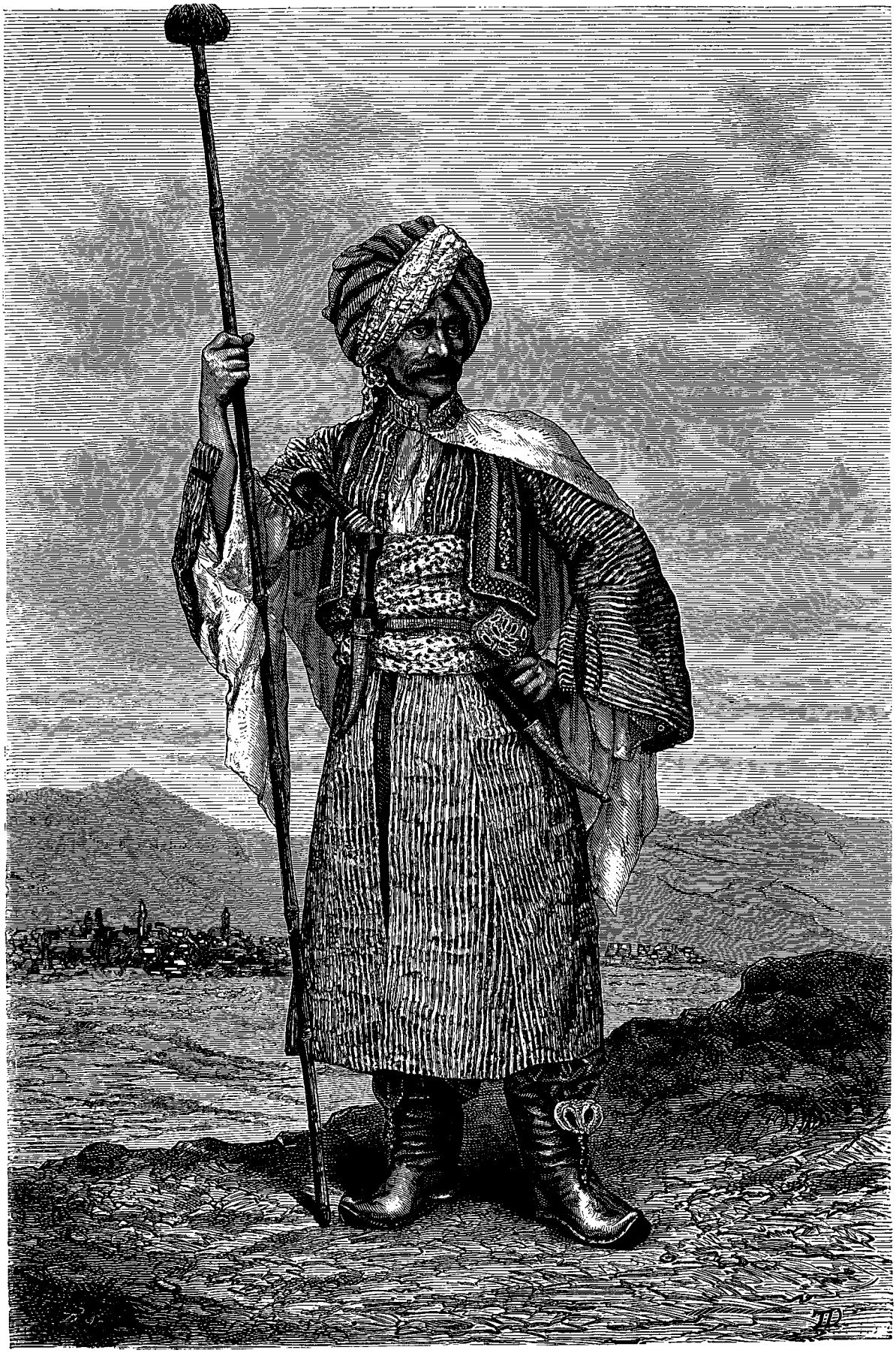
A une distance de dix kilomètres de Gop, on trouve un petit lac du plus riant aspect, autour duquel s'élèvent plusieurs villages où les Kurdes et les Arméniens vivent côte à côte.

Il m'arriva en cet endroit un incident qui eût pu avoir pour moi des suites fâcheuses : je traversais une prairie, lorsque je vis arriver vers moi, ou plutôt vers le chien qui m'accompagnait, trois énormes dogues. Immédiatement je criai au gardien du troupeau d'avoir à retenir ses chiens, mais, selon l'habitude, il fit la sourde oreille. Je tirai un premier coup de fusil en l'air pour effrayer les molosses qui faisaient mine de se jeter sur moi. En effet, ils s'éloignèrent, mais pour un instant seulement; ils revinrent bientôt à la charge avec plus de furie. Poussé à bout, je visai celui qui me paraissait le plus ardent, et je le tuai, ou à peu près. Un coup de revolver chargé à plomb cingla fortement un second animal. A ces coups de feu, le berger était accouru. Apercevant ses chiens blessés, il fut pris d'une grande colère et s'avança d'un air menaçant. Ce Kurde semblait tellement irrité, que je ne voulus pas le laisser s'approcher davantage, et je lui fis crier par mon drogman de s'arrêter à dix pas, après quoi nous nous expliquerions.

Mais ce furieux n'écoutait rien et continuait de s'avancer en levant sur moi son bâton ferré, croyant probablement que mes armes étaient vides; à cet instant je le couchai en joue; immédiatement il s'arrêta, puis il fit volte-face vers le village voisin, en criant et en appelant au secours contre les *giaours* qui voulaient le tuer. Je n'avais d'autre alternative que d'aller me mettre sous la protection des autorités de l'endroit, ou bien de coucher en plein air, ce qui n'eût pas été prudent. Je fis donc hâter le pas, et nous arrivâmes au village de Piran presque en même temps que le berger.

A peine étions-nous arrivés à la maison du kiaïa,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chef kurde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que vingt individus accoururent. Tout en faisant bonne contenance, j'allai me mettre à l'abri dans l'intérieur de la maison, laissant mon drogman, que je savais très-calme, discuter à la porte avec ces gens, ce qui dura deux heures; ils voulaient que je payasse le chien, ce que je refusai catégoriquement. Ils essayèrent alors de forcer l'entrée de la maison, et s'ils y étaient parvenus, peut-être auraient-ils usé de violence; mais, sur ces entrefaites, arriva le mouctard, qui eut bientôt dispersé toute la bande en frappant ferme de son bâton sur les plus récalcitrants. Notre soirée se passa très-tranquillement, et en interrogeant le kiaïa, j'appris que le village de Piran était composé de vingt maisons chrétiennes et de dix kurdes.

C'était aux Kurdes que j'avais eu affaire à propos des chiens; mais lui-même, quoique Arménien, avait pris sur ces musulmans assez d'autorité pour se faire obéir. Il se plaignait beaucoup cependant de sa misère et de celle de ses coreligionnaires, qui sont ruinés, disait-il, par les impôts.

Les chrétiens de son village payent dix mille piastres de contribution; à lui seul il en donne sept cents; aussi, pour s'acquitter envers le fisc, ce qu'on ne peut faire qu'avec de l'or ou de l'argent, ils sont obligés dans les mauvaises années d'emprunter sur leurs terres à des marchands de Bitlis, qui leur prennent l'intérêt fabuleux de cent pour cent, ce qui serait plus qu'extraordinaire dans un autre pays que la Turquie, où le taux légal de l'argent est de quinze pour cent.

Cependant, m'assura le kiaïa, depuis qu'Ismaïl, pacha d'Erzeroum et gouverneur du villayet, est venu punir les Kurdes qui avaient pillé les églises des environs de Mouch, ce qui n'avait eu lieu que l'année précédente, les chrétiens vivent plus paisiblement dans leur voisinage. D'ailleurs, Hadji-Osman-Effendi, le caïmakan de Gop, est juste et sévère avec ces pillards, et réussit à les maintenir en bon ordre. Ce kiaïa, comme celui du village de Ger près d'Erzeroum, me parla des Français qui devaient venir s'établir dans le Kurdistan. Je ne sais d'où peut venir une telle croyance, mais je suppose qu'elle doit son origine à quelques Français qui auront imaginé cette fable afin de se faire servir par les Arméniens, en leur promettant, pour plus tard, aide et protection.

XLVI

Un ancien village arménien. — Silos taillés dans les rochers. — Admirable culture. — Arrivée à Aklat. — Les jardins fruitiers. — Aspect du lac de Van. — Description d'Aklat. — Visite aux monuments anciens des environs. — Singulière habitation. — Précautions inutiles pour se défendre des puces.

Le lendemain, avant d'arriver au lac de Nazik, nous passâmes près d'un ancien village arménien maintenant ruiné. Le guide nous fit remarquer de nombreux trous creusés dans le rocher qui formait le sol. Ces trous, d'un orifice étroit et parfaitement arrondis dans l'intérieur, avaient dû servir de silos ou de citernes pour le vin ou une boisson quelconque.

Sur les bords du lac de Nazik, qui n'a que quatre à cinq kilomètres de longueur, nous fîmes la rencontre d'une troupe de jeunes gens qui venaient de dérober à un ours ses deux petits, qu'ils rapportaient triomphalement.

Ces deux jeunes animaux marchaient et grognaient d'une façon si comique, que je fis l'emplette de l'un d'eux moyennant cinq piastres (un franc). Après un court repas pris au village arménien de Pourcouz, nous nous dirigeâmes vers Aklat à travers un plateau admirablement cultivé, où le froment était si beau et si admirablement semé que j'aurais pu me croire dans l'un des plus riches endroits de la Beauce, sur le territoire d'une ferme-école, au milieu d'une culture perfectionnée.

Le soir, nous arrivons à Aklat. Le paysage n'est plus le même, mais il présente encore l'aspect le plus agréable, et au delà de collines couvertes d'arbres fruitiers, nous apercevons les eaux bleues et paisibles du lac de Van, dont les contours sinueux se détachent avec la plus grande netteté.

Les montagnes, qui descendent en pente douce jusqu'au bord de l'eau, sont arides sur leur sommet, mais les flancs en sont parsemés de buissons de chênes et de genévriers.

Dans le lointain, on me montre l'endroit qu'occupe la ville de Van, au pied d'une chaîne de montagnes qui me paraissent d'un bleu d'outremer pur. Sur la rive méridionale du lac, je distingue aussi quelques petites îles verdoyantes. Çà et là, sur le rivage, des villages se révèlent aux regards par la masse verdoyante des vergers sous lesquels ils s'abritent.

Avant d'apercevoir les maisons d'Aklat, nous passons sous de véritables voûtes de verdure, et nous arrivons ainsi sur les bords d'un torrent, coulant entre deux murailles perpendiculaires de rochers qui sont percés d'une multitude de trous creusés par la main de l'homme.

Ces cavernes, qui ressemblent à des habitations de troglodytes, sont d'un accès très-difficile, sinon impossible; on suppose que ces excavations artificielles sont d'anciens tombeaux de l'époque assyrienne.

Notre zaptié nous fait trouver un logement qui n'est autre chose qu'un trou du rocher bouché par une muraille en boue; presque toutes les maisons situées sur le bord du torrent sont construites de cette façon.

Tant bien que mal, nous nous installons dans ce logis, et je m'empresse d'aller parcourir les jardins et les ruines qui font d'Aklat un des points les plus intéressants à visiter sur la route d'Erzeroum à Van.

Les misérables maisons d'Aklat sont bâties sur les restes de l'ancienne cité arménienne de Klat, qui, à diverses époques, fut la plus opulente de ces contrées, grâce à la position qu'elle occupait sur les bords du lac de Van, dans un endroit fertile, arrosé par des eaux abondantes.

C'était aussi le point par où passaient les routes d'Erzeroum, de Van, de Mouch et de Bitlis, ce qui lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donnait une double importance au point de vue commercial et stratégique.

Maintenant encore, on pourrait, en relevant les remparts d'Aklat, défendre les districts de Melesgerd, de Bayazide, de Boulanlik, et Tholkour, contre les incursions incessantes des Kurdes.

Le premier édifice ancien qui s'offrit à mes regards fut un mausolée, que la tradition donne comme sépulture au sultan Bayandour, un des chefs des tribus tatares qui, au quinzième siècle, s'emparèrent du pays. Ce monument est encore bien conservé, et j'en admirai l'architecture, où l'on trouve à la fois des ornements de style persan et arabe.

Près de ce tombeau, on m'en montra d'autres, mais en moins bon état et moins riches d'ornementation; ce sont ceux des sultans Ak-Kouyunli et Kara-Kouyunli (mouton blanc et mouton noir), des deux partis qui pendant longtemps divisèrent l'Iran. Un peu plus haut, sur un massif de grès très-escarpé, on me montre les restes d'un château fort. On distingue encore les tours et les murailles qui, au temps des rois d'Arménie, défendaient l'ancienne ville, célèbre sous le nom de Keklat; c'était une des principales résidences royales, capitale de la province arménienne de Keznouris.

Soumise au neuvième siècle aux Mahométans, puis reprise à la fin du dixième siècle par les Grecs du Bas-Empire, la ville de Keklat appartint tour à tour aux Arabes, aux conquérants tatares, aux Osmanlis qui en firent longtemps leur résidence. Schak-Harmen s'en empara vers la fin du douzième siècle; reprise sans aucune résistance par le célèbre Saleh-Eddin, elle tomba finalement au pouvoir de son neveu le sultan Melekadel, en 1207, et elle resta sous la domination des Osmanlis.

Après tant de vicissitudes, on ne trouve plus que des ruines de cette cité fameuse, et, par une singularité remarquable, les conquérants tatares, ces nomades par excellence, sont presque les seuls qui aient laissé dans l'architecture des traces de leur passage.



Négociant de Diarbekir.

Après cette intéressante excursion, à la fin d'une journée bien remplie, je repris le chemin du logis, n'aspirant plus qu'au repos; mais, dans le taudis où nous avait envoyés le zaptié, les insectes étaient tellement nombreux, que malgré la précaution quotidienne que je prenais de saupoudrer de pyrèthre la peau d'ours qui me servait de couche, je dus abandonner la place à mes compagnons, dont l'épiderme était assez insensible pour endurer les piqûres. J'allai hors de la maison dresser ma petite tente, sous laquelle je passai tranquillement le restant de la nuit.

XLVII

Départ d'Aklat. — Incident. — Avidité d'un Arménien. — Visite à la forteresse. — Les tortues. — La montagne et les chameaux de Nemrod.

Le lendemain matin, notre départ fut égayé d'un incident qui peut donner une idée assez exacte de la valeur relative des monnaies d'argent et de cuivre. Un maréchal arménien, qui avait mis deux fers à l'un de mes chevaux pour la somme de quatre piastres, ne voulait me rendre sur le medjidié d'argent que je lui avais donné en payement que vingt-six piastres au lieu de trente-huit qui me revenaient au cours des monnaies de cuivre dans tout le Kurdistan; je refusai naturellement, mais l'homme m'assura qu'il n'avait que cet argent chez lui; le cas devenait embarrassant, puisque moi-même je n'avais pas d'autre monnaie.

« Emprunte à l'un de tes voisins, lui dis-je alors.

— Mais je suis trop pauvre, me répondit-il; personne ne voudra me prêter. »

Pour terminer la discussion, j'informai le maréchal que je quitterais Aklat avant une demi-heure, et que s'il ne m'avait apporté ce qu'il me devait avant mon départ, j'irais lui reprendre ma pièce et ne payerais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas ses fers. Au bout de cinq minutes, le bonhomme revint, m'offrant une piastre de plus et me contant, à propos de cette piastre, une interminable histoire; curieux de voir jusqu'où irait son avarice, je refusai et je fis hâter notre départ. L'Arménien nous suivit, criant et gémissant.

De temps en temps, il m'offrait une piastre de plus, augmentant la somme à mesure que nous nous éloignions d'Aklat.

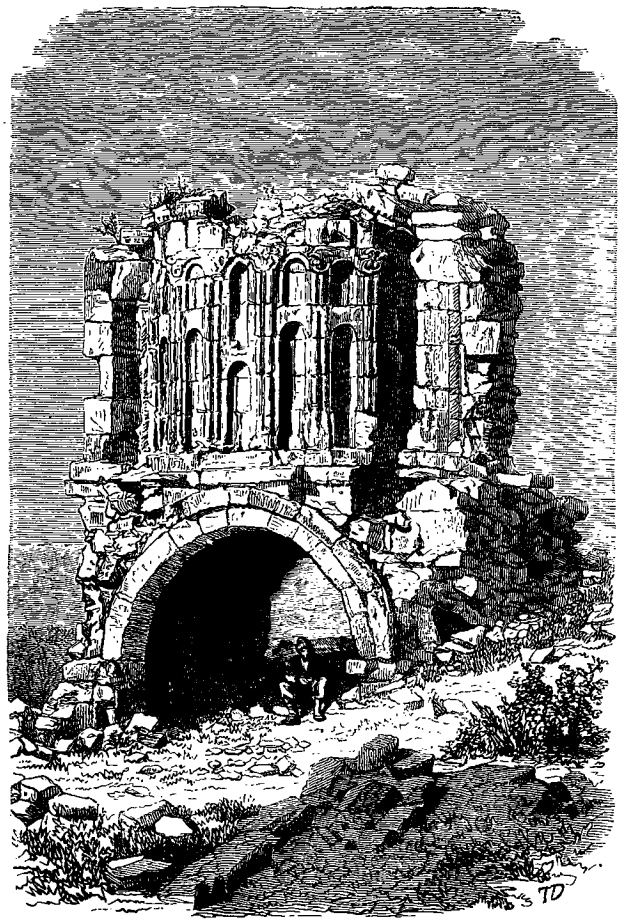
Il fit ainsi derrière nous plus d'une heure de route, et finalement il tira de dessous sa veste un petit sac plein de monnaie, me rendit ce que je lui demandais et s'éloigna en riant et en plaisantant, très-étonné de ma ténacité, car il croyait, disait-il, que les Ferenkzous étaient plus faciles à tromper.

Tout à fait sur le bord du lac, à l'embouchure du torrent d'Aklat, nous arrivâmes au vieux château turc. C'était un édifice beaucoup moins ancien que les vieux turbés et les murailles que j'avais vues la veille; car une inscription arabe placée au-dessus de la porte affirmait qu'une partie de cette forteresse avait été bâtie par le sultan Selim, et l'autre par Suleyman, en 975 de l'hégire. Les murs et les tours existent encore, et il faudrait peu de réparations pour les rendre propres à la défense.

Dans l'intérieur de cette forteresse, on trouve deux cents maisons, des mosquées, des bains; mais tout cela est en ruine et n'est habité que par une ou deux misérables familles d'Arméniens.

En suivant les bords du lac dans une direction nord et sud pour nous rendre à Tativan, nous traversons une plaine bien cultivée, au pied d'une chaîne de montagnes qu'on désigne sous le nom de Nimroud; nous passons près de plusieurs villages, qui, vus à quelque distance, nous font l'effet de véritables taupinières. Nous sommes étonnés de la quantité de grosses tortues que nous rencontrons à chaque instant; leurs masses noirâtres se meuvent lourdement au travers du chemin, sans paraître s'inquiéter de notre présence. Les habitants ne mangent pas ces animaux; ils semblent même éprouver pour eux un profond dégoût; ils ne font pas non plus le moindre cas des œufs, qui sont cependant recherchés dans d'autres localités. Les écailles même, dont on pourrait peut-être tirer parti, ne sont pas recueillies par eux.

Aussi, sous les buissons de genévriers qui couvrent quelques parties incultes de la plaine, nous apercevons souvent le squelette osseux de ces chéloniens entouré des écailles que le temps a détachées.



Ruines d'église géorgienne.

A quelques heures d'Aklat la chaîne de montagnes de Nimroud dont nous avons suivi la base se termine brusquement, et s'offre à nos yeux sous un aspect étrange : on dirait un immense édifice de forme cubique, dont les murailles perpendiculaires semblent élevées par la main de l'homme.

La tradition s'est emparée de cette bizarrerie de la nature, pour donner à cette partie de la montagne une origine semblable à celle de la tour de Babel. Ce serait la base d'une immense tour élevée par Nemrod le chasseur, afin de se mettre à l'abri d'un nouveau déluge; mais Dieu, pour punir la témérité et le manque de foi de ce fils de Caïn, aurait, avant que la construction fût achevée, foudroyé tous ceux qui y travaillaient.

Des rochers énormes, usés par le temps et qui offrent encore des formes bizarres, seraient des chameaux et des hommes pétrifiés pour inspirer aux races futures la crainte du Créateur.

Quelques-unes de ces pierres présentent en effet, quoique très-vaguement, l'apparence d'un chameau couché.

Th. DEYROLLE.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Découverte d'une source. — Dessin de D. Maillart.

A TRAVERS L'AUSTRALIE [1],

PAR M. LE COLONEL P. EGERTON WARBURTON.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

But de l'expédition. — Emploi des chameaux. — Disette d'eau. — Les puits naturels. — Fuite des chameaux. — Trombe de sable. Captures d'indigènes.

En 1872, deux riches habitants de l'Australie Méridionale, MM. Elder et Hughes, organisèrent, à leurs frais, une expédition ayant pour but l'exploration de l'Australie Occidentale, et ils en confièrent le commandement à un ancien officier de l'armée anglaise de l'Inde fixé en Australie, le colonel Egerton Warburton.

Le journal de cette exploration vient d'être publié en Angleterre, et les pages suivantes sont un résumé des notes rédigées par le colonel.

L'expédition se composait de sept personnes : le colonel Warburton, né en 1813; son fils Richard, né en 1840; M. J. M. Lewis; deux chameliers afghans : Sahleh et Halleem; un cuisinier aide-chamelier : Dennis White et Charley, jeune indigène australien.

Un des caractères nouveaux de cette exploration australienne fut l'emploi de chameaux.

C'est en 1866 seulement que ces animaux ont été introduits en assez grand nombre en Australie par M. Elder lui-même, qui les avait fait venir de l'Inde avec des chameliers afghans. Les services de premier ordre qu'ils ont rendus au colonel Warburton

1. Voy. sur l'Australie, les tables.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encourageront sans doute à continuer cet essai d'acclimatation.

La caravane comprenait dix-sept chameaux : quatre destinés à la selle, douze pour porter les bagages et six mois de provisions, un comme bête de rechange.

Le 15 avril 1873, les membres de l'exploration quittaient les sources d'Alice (*Alice springs*), station située déjà au cœur même du continent. C'était là le véritable point de départ de l'expédition, qui avait comme programme de gagner la côte occidentale de l'Australie, en parcourant toute la région centrale qu'aucun voyageur n'avait encore réussi à traverser.

Dès les premiers jours, la caravane eut à souffrir de la disette d'eau, qui devait être la difficulté sans cesse renaissante de l'expédition. A force de recherches dans diverses directions, les voyageurs parvinrent à découvrir soit des sources, soit de petits ruisseaux qui leur permirent de renouveler leur provision, nécessaire surtout pour les chameaux.

Bientôt, en avançant vers le nord-ouest, apparut le *spinifex*, cette plante si souvent mentionnée par les explorateurs de l'Australie centrale. C'est une herbe épineuse, acérée, qui pousse en touffes de dix-huit pouces à cinq pieds de diamètre. Quand les jets sont tout jeunes, ils sont verts ; mais à mesure qu'ils vieillissent, ils prennent une teinte qui rappelle celle de la paille de blé, et au lieu d'apporter la vie au paysage, ils lui donnent un aspect encore plus désolé. Les chameaux eux-mêmes ne veulent pas en manger, et en se frayant péniblement une route à travers les labyrinthes que forment ces touffes, ils évitent de les fouler de leurs pieds. Les chevaux ont souvent les jambes percées et coupées par ces épines. Elles sont de hauteurs variables, depuis la petite pointe qui blesse le boulet jusqu'à la longue lame qui pénètre dans le jarret. Ce spinifex porc-épic, que l'on appelle aussi *triodia*, est une des plus fâcheuses rencontres que l'on puisse faire, et il est inutile de dire que là où cette plante se développe, le terrain ne se prête en aucune façon à l'élève des troupeaux.

Le pays, pendant cette première partie de l'exploration, offrait une succession de landes, de plaines arides, de chaînes rocheuses peu élevées, interrompues de temps en temps par des vallées parfois assez vertes. Quelques pluies vinrent, à plusieurs reprises, suppléer à l'absence des sources. Parfois on apercevait des naturels, mais ils s'enfuyaient rapidement.

On était arrivé au mois de juin. Les explorateurs étaient bien en retard sur l'itinéraire qu'ils s'étaient tracé. La lutte contre le désert prit alors un caractère de plus en plus dramatique, et nous laissons la parole au colonel Warburton, en détachant de son journal les feuillets les plus intéressants.

Le 12 juin, je fis halte, pour laisser reposer les chameaux. Le lendemain, avec deux compagnons, j'allai en reconnaissance vers la partie haute d'une chaîne de collines, et la vue qui s'offrit à nous dans toutes les directions, sauf du côté d'où nous venions, était loin d'être faite pour nous réjouir; nous n'apercevions qu'une région plate, sablonneuse, semée çà et là de quelques massifs de *casuarina*, et couverte de l'inévitable *spinifex*. Il y avait cependant des naturels dans le voisinage; nous ne pûmes les joindre, et ils ne s'approchèrent pas de nous. Il devait y avoir de l'eau quelque part, mais nous ne réussîmes pas à la découvrir.

Le 14, en continuant notre course vers le nord, nous surprîmes trois noirs, qui s'enfuirent de leur campement à notre approche. Ils abandonnèrent leur feu allumé et jetèrent leurs armes derrière eux.

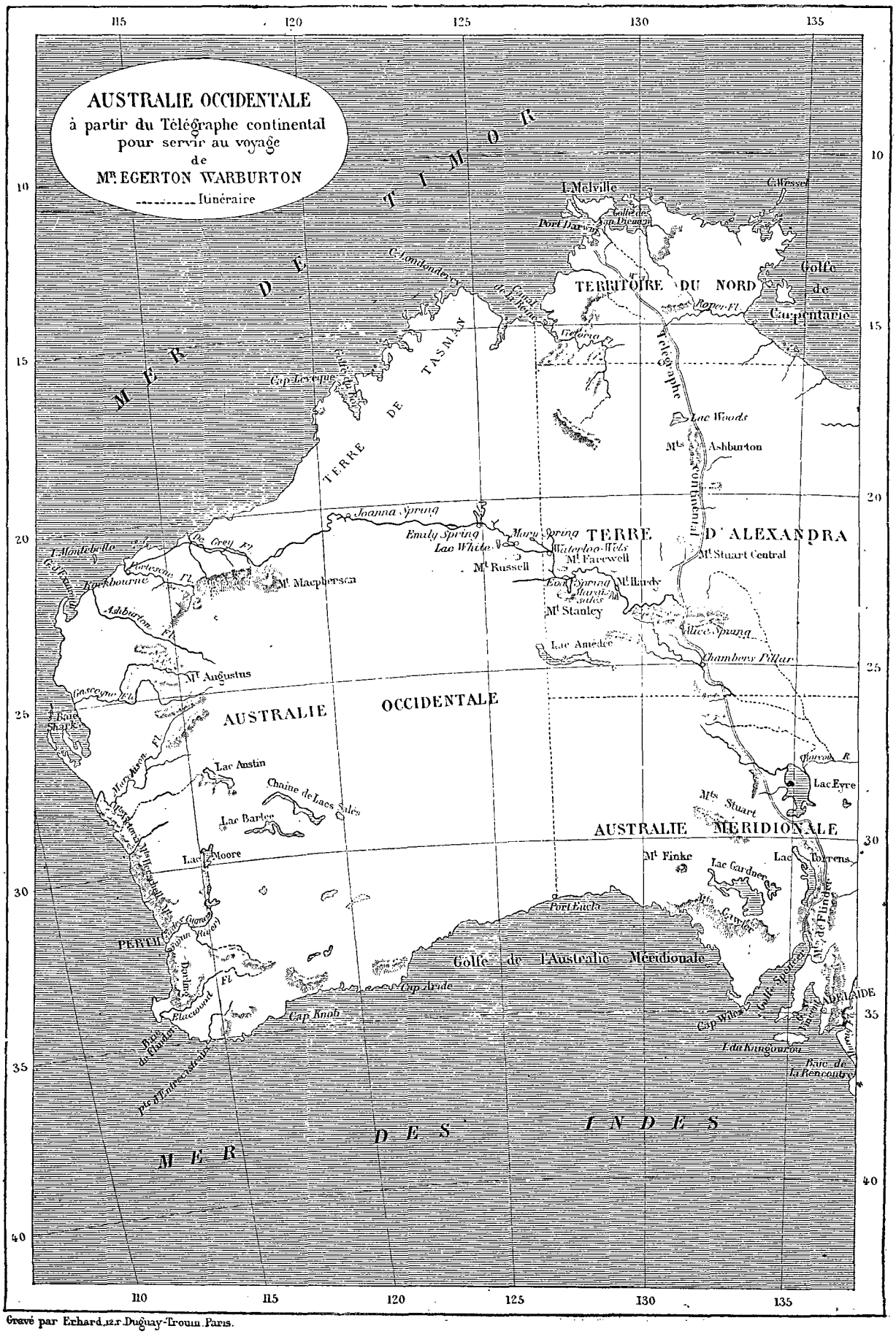
Les jours suivants, le *spinifex* devint de plus en plus abondant; il couvrait le pays aussi loin que s'étendait la vue. Il était inutile de prolonger davantage notre excursion, et nous revînmes sur nos pas. Pendant ce retour, nous aperçûmes une femme indigène, avec un petit garçon et un nouveau-né. Mes compagnons voulurent lui donner la chasse, mais les chameaux ne se laissèrent pas diriger facilement; la femme, pendant ce temps, se sauva plus vite, jetant tout derrière elle, excepté le petit enfant qu'elle avait dans les bras. Elle réussit ainsi à nous échapper. Charley captura le jeune garçon, qui ne montra pas la moindre crainte; il nous regardait, nous et nos chameaux, comme s'il eût été parfaitement habitué à cette vue. Nous le plaçâmes devant Charley, sur le chameau que montait celui-ci, et lui fîmes signe de nous montrer où nous pourrions trouver de l'eau. Cette manière nouvelle de voyager sur une monture si haute ne parut nullement effrayer le marmot, qui nous indiqua dans son langage et par ses gestes la direction de l'ouest. Nous avançâmes de ce côté, mais auparavant l'œil perçant de Charley aperçut quelques moineaux-diamants qui s'élevaient du sol; il courut et découvrit deux puits naturels très-abondants.

Ces puits naturels, d'où dépend si souvent la vie des explorateurs de l'Australie, et qui permettent seuls de traverser ce continent, sont de très-petites cavités en ligne courbe creusées dans le sable; l'eau étant à l'abri du soleil, l'évaporation est moindre. Leur profondeur est d'environ cinq pieds, quelquefois cependant plus considérable. On pourrait passer pendant le jour à une dizaine de mètres de ces précieux réservoirs sans les apercevoir; la nuit, leur découverte est tout à fait impossible.

Les journées suivantes se passèrent à chercher de l'eau en avant, mais inutilement. Nous dûmes retourner aux anciens puits. Élargis, nettoyés, creusés, ils nous fournirent une provision abondante d'eau délicieuse. Sahleh, un des chameliers, était pris du scorbut et très-malade; l'autre chamelier aussi était souffrant et boiteux; son mal avait toutefois moins de gravité. Un soir, Sahleh fit son testament, qu'il me dicta en hindoustani.

Le 26, nous reprîmes notre marche vers l'ouest; à l'horizon, vers le nord-ouest, apparaissaient des col-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin. Paris.

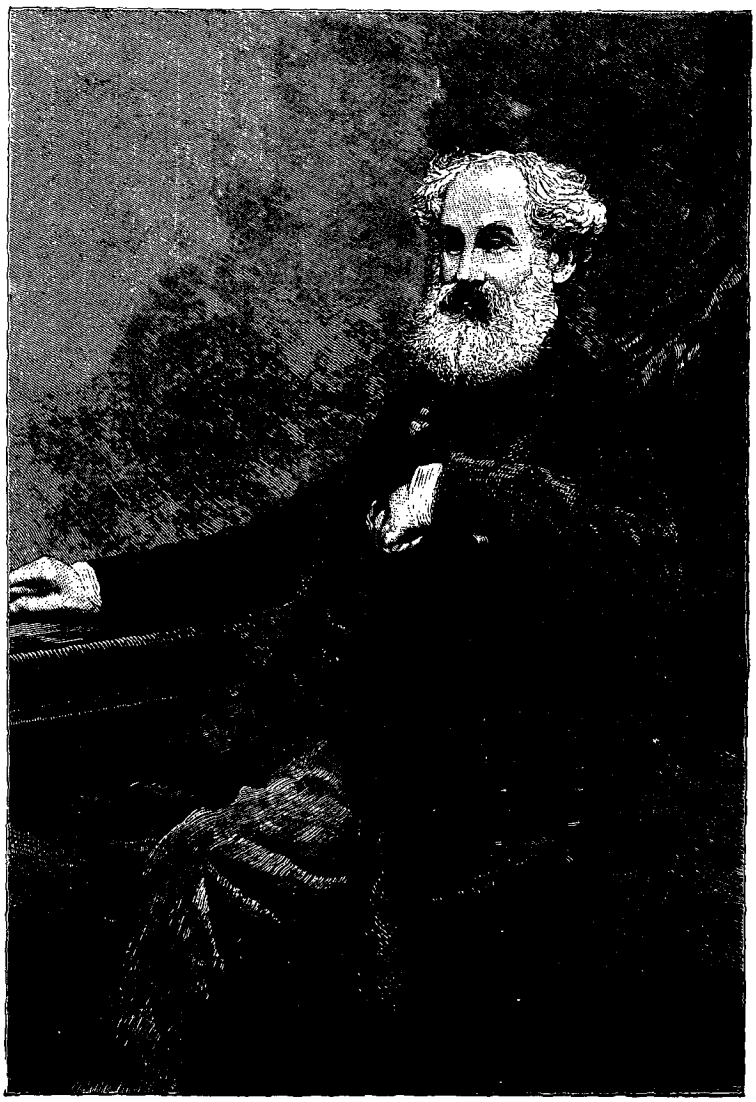
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lines basses; le sol de la région prenait une forme légèrement ondulée.

Je montai sur la cime d'une colline pour inspecter le pays, qui n'offrait rien de rassurant. Sur cette cime, nous trouvâmes des plaques en pierres minces, larges de quinze pouces sur six, arrondies aux bouts, couvertes de griffonnages inintelligibles, et une boule, également en pierre, de la grosseur d'une orange. Nous ne pûmes découvrir ce que signifiaient ces objets et pourquoi ils avaient été déposés là.

6 *juillet*.—Sahleh est mourant. Il a perdu l'usage des jambes et des bras; il ne peut faire un mouvement; il ne parle qu'avec peine et ne prend comme nourriture que de l'eau de riz. Il est absolument sans force; il faudrait, pour l'emmener, le mettre sur un chameau comme un sac de farine, ce qui probablement le tuerait; je suis donc obligé de suspendre notre marche.

7 *juillet*.—J'envoie en exploration deux de nos compagnons, Lewis et Dennis, avec trois chameaux, une bonne provision d'eau et dix jours de vivres. Ils ont pour mission de chercher de l'eau dans toutes les directions, sauf vers l'est, car nous ne voulons pas retourner sur nos pas.



Le colonel Egerton Warburton. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

9 *et* 10 *juillet*. — Sahleh est certainement mieux. Nous avons découvert dans la lande une petite baie jaune que nous lui avons fait manger, après avoir constaté que ce n'est pas un poison.

11 *et* 12 *juillet*. — Le matin, nous trouvons dans les seaux une couche de glace épaisse d'un pouce.

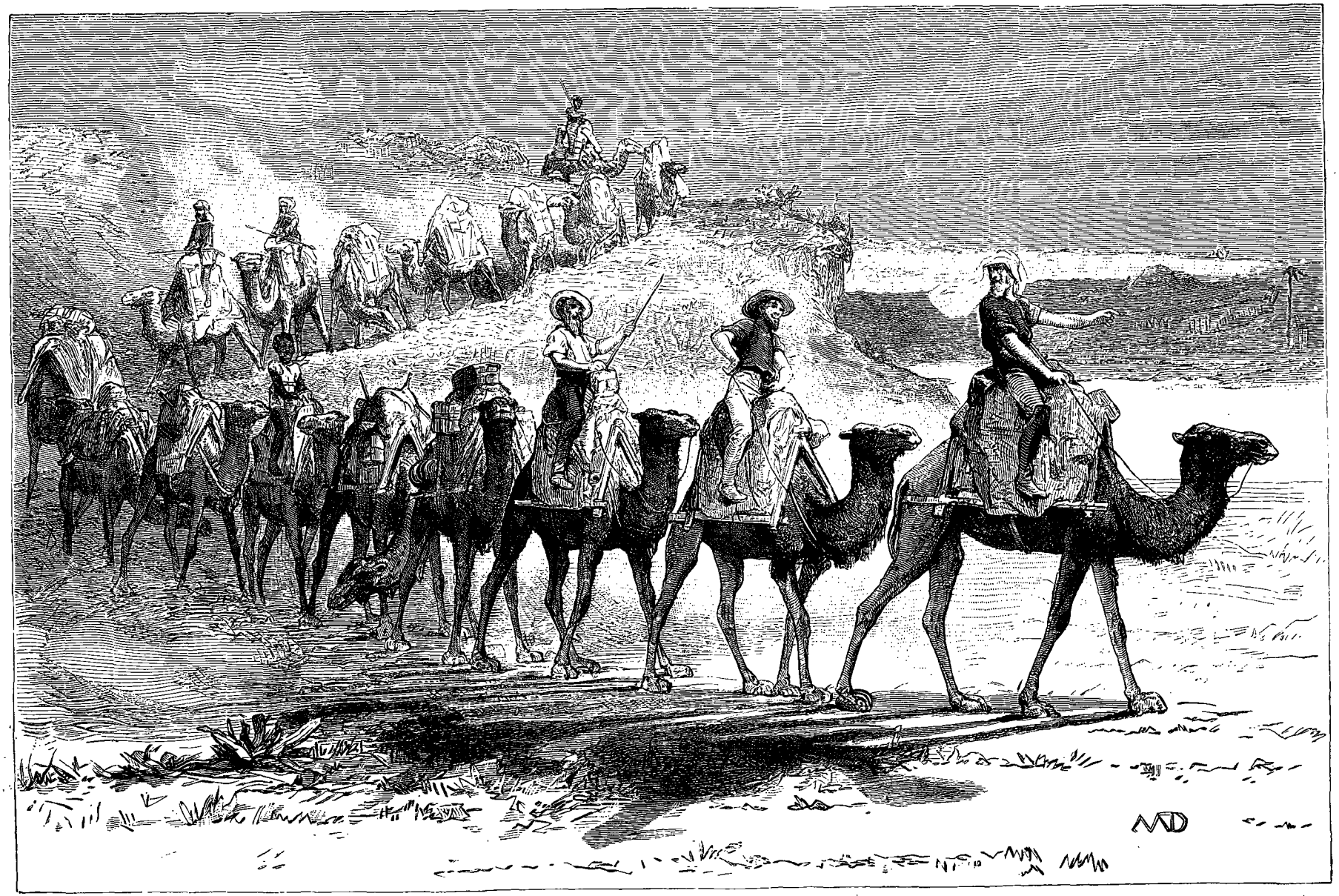
13 *juillet*. — J'ai réussi à amener un noir à notre camp, mais il tremble de frayeur, surtout en voyant les chameaux.

19 *juillet*. — Lewis et Dennis ne sont pas encore revenus de leur excursion, et je suis inquiet. Six indigènes sont venus à notre camp, mais nous n'avons pas pu nous comprendre. Nous avons surveillé ces vauriens avec le plus grand soin; ils nous ont cependant volé une hache, ce qui a mis fin à leurs visites. C'étaient des hommes d'une belle stature, et, eu égard à la vie misérable qu'ils mènent, ils étaient en assez bon état. Ils étaient nus, armés de lances et de « waddies » ou bâtons courts dont ils se servent pour tuer les *wallabies*, petite espèce de kangourous dont ils paraissent faire leur principale nourriture.

Lewis revient après le coucher du soleil, ce qui est pour nous un soulagement. Il apporte de bonnes nouvelles; il a trouvé, à cent milles, une place où l'on peut se procurer de l'eau, en creusant à la bêche.

Le soir du dimanche 20 juillet, Charley, chargé du soin des chameaux, vint nous annoncer que trois d'entre eux s'étaient enfuis vers le sud. C'était là une mauvaise nouvelle; mais Halleem, le chamelier, assura que si on lui permettait de courir après eux, il les ramènerait. Je lui prêtai *Hosee*, mon chameau de selle, et il partit un peu avant cinq heures du soir. Nous l'attendions le lendemain vers le milieu de la journée, mais il ne reparut pas. Sahleh nous affirma le soir qu'il avait reconnu très-distinctement les traces de *Hosee* dans notre voisinage; d'un autre côté, on me dit pour la première fois que Halleem était sujet à des crises nerveuses pendant lesquelles il perdait toute conscience de ce qu'il faisait. De plus en plus inquiet, j'envoyai, le 22, mon fils Richard et Charley

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La caravane en route. — Dessin de D. Maillart.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec des provisions pour une semaine, à la recherche et d'Halleem et des chameaux. Lewis partit aussi dans une autre direction.

Enfin, après de longues journées d'anxiété, Halleem fut retrouvé, et le 29, tout le monde rentrait au camp, mais sans les chameaux. Nous avions perdu et notre temps et nos montures. Nos moyens de locomotion étaient ainsi de beaucoup réduits, au moment où la nécessité nous obligeait plus que jamais à avancer avec rapidité. Halleem avait fait tout ce qu'il avait pu; il avait suivi la piste des chameaux pendant près de cent cinquante kilomètres; mais comme ils marchaient nuit et jour, tandis que lui ne pouvait reconnaître et suivre leurs traces que pendant le jour, il n'aurait jamais pu les rattraper. Ces animaux sont sans doute retournés à Beltara, où leur arrivée aura jeté l'alarme, quand on les aura reconnus comme faisant partie de notre expédition.

A la date où nous sommes, j'avais espéré me trouver près de Perth; combien mon attente a été trompée! Depuis le 23 mai, notre marche a été constamment arrêtée par des obstacles inattendus, sans quoi nous serions près du but de notre voyage; car, quoique nous n'ayons pas avancé, nous avons parcouru plus de deux mille sept cents kilomètres.

Le 30, Lewis trouve, à vingt kilomètres, un puits vers lequel nous nous rendons. Nous le creusâmes et le débarrassâmes des rats morts qu'il renfermait. Les rats sont, comme on le sait, très-abondants en Australie ; ils font leurs nids dans les fentes des rochers. Ils sont, en général, plus petits que les rats d'Angleterre. Notre travail était terminé; nous n'avions pas encore puisé de l'eau, quand une des parois s'écroula; et il nous fallut recommencer.

Nous avons dit un adieu définitif à notre campement; il a été un asile dans notre détresse; mais nous n'en sommes pas moins heureux de le quitter.

Depuis plusieurs jours le temps était à la pluie. Nous continuâmes dans notre direction vers l'ouest. Le spinifex était si abondant et si glissant que les chameaux marchaient avec difficulté.

5 *août*. — Nous nous trouvons dans une région de lagunes salées à moitié desséchées. Ces lagunes sont de vastes étendues de terrain humide ou boueux, et recouvertes d'une croûte saline. Elles ne se rencontrent pas seulement dans les régions où le sol a subi une dépression; elles existent souvent sur des parties élevées.

Le 8, nous essayons de traverser une lagune saline, mais nous sommes obligés de revenir sur nos pas. La région est détestable ; c'est une série de hautes collines escarpées, de l'accès le plus difficile : quiconque essayera de les franchir avec des chevaux est condamné à périr.

Le 9, un vent violent souffla, et du sol calciné s'élevèrent des nuages épais de sable et de cendre. C'était bien vraiment la traversée d'un désert que nous faisions. Nous nous abritâmes de notre mieux contre nos chameaux. Nous établîmes notre campement sur une lagune, où nous trouvâmes de l'eau, mais tout à fait salée.

Le 11, nous recommençâmes à explorer dans différentes directions. Toutes les recherches furent inutiles. Je résolus de revenir sur mes pas pour retrouver des traces de sauvages indigènes que nous avions vues la veille. C'était là notre seule chance de salut.

Si elle nous échappe, nous serons obligés de regagner notre dernière station, et pour cela il faut repasser par ces terribles dunes de sable que nous venons de franchir, ce qui sera la perte de nos chameaux et nous mettra dans une situation fort triste; mais nous n'avons pas d'autre parti à prendre.

Le 12, on a trouvé le camp des indigènes, et tout auprès il existe un puits. Nous sommes sauvés, et nous n'aurons pas à traverser de nouveau le désert que je redoutais.

Le 14, nous repartons dans une autre direction, où nous trouvons des puits et des sites moins désolés; mais bientôt le désert de sable recommence.

Le 16, nous avons à peine fait huit kilomètres, que nous apercevons une épaisse fumée provenant d'un feu allumé par les noirs. Évidemment ils ne nous savent pas si près. Nous pénétrons dans leur campement, où nous prenons possession d'un excellent puits. Dans le camp, nous trouvons une lance et un vieux tomahawk de fer.

Nous résolûmes de nous installer là pendant quelques jours, et de faire, dans les environs, des excursions pour tâcher de retrouver la rivière et le lac que A. C. Gregory a signalés, et qui avaient marqué le terme de son exploration. Il n'avait que des chevaux, et apercevant devant lui un immense désert absolument aride, il n'avait pas cru possible d'aller plus loin. Nous ne retrouvâmes pas les sites qu'il a décrits, mais ils ne devaient être éloignés que de treize à seize kilomètres. Le lac nous resta caché par des collines de sable.

Le 25, nous repartîmes et gagnâmes un puits trouvé par Lewis pendant notre absence. Les jours suivants, nous avançâmes le plus vite possible.

Le 28, nous vîmes pour la première fois des pigeons en troupes. Ils étaient très-sauvages, et nous ne pûmes en tuer que trois ou quatre. Ils étaient excellents à manger. Dans une excursion faite au sud, Lewis avait vu une vallée entourée de collines de sable rouge, et où se trouvaient des bassins d'eau claire et profonde, ayant jusqu'à cent pieds de circonférence; mais comme nous avions constaté en avant de nous l'existence d'un lac, nous préférâmes ne pas nous détourner. Et, en effet, nous trouvâmes en abondance des pigeons, des moineaux et des canards : ce qui fut pour nous un régal précieux. Nous en tuâmes le plus possible, mais le lac était trop grand pour que la chasse fût très-facile.

Au moment où nous allions atteindre ce lac, nous avions capturé une jeune femme indigène; c'était un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grand succès, car les noirs nous évitaient comme si nous avions eu la peste. Nous la gardâmes avec soin prisonnière, afin qu'elle nous indiquât les puits naturels; mais, deux jours après, elle nous échappa, après avoir rongé la grosse corde qui la tenait attachée à un arbre.

4 *septembre.* — Nous arrivâmes à un camp d'indigènes auprès duquel il y avait un puits. Les noirs s'échappèrent; mais nous prîmes tout auprès une horrible vieille, malgré ses hurlements. Avertis par l'évasion précédente, nous nous assurâmes d'elle en lui liant les pouces derrière le dos, et en l'attachant par le cou à un arbre. Elle cria toute la nuit; nous la surveillâmes à tour de rôle, car elle se serait sauvée comme l'autre.

Deux jours après, nous la laissâmes aller. C'était le plus effrayant spécimen de femme que j'eusse jamais vu; elle ne nous avait servi à rien, et elle ne dut qu'à son sexe d'échapper à des châtiments; car, sous prétexte de nous conduire à des puits, elle nous promena en tous sens à travers de hautes collines de sable où s'épuisèrent nos chameaux.

Le 11 seulement, après bien des tentatives autour de notre camp, nous trouvons un nouveau puits, à six ou sept kilomètres. Charley vint nous donner cette nouvelle en ajoutant que ce puits était à côté d'un campement d'indigènes. Je partis le 12, à l'aube, pour les surprendre et tâcher de faire un prisonnier; mais quand j'arrivai, nos oiseaux noirs avaient pris leur volée. Le puits nous donna une eau excellente.

Les dunes. — Caractère des solitudes australiennes. — Un chameau empoisonné. — Médicament inattendu. — Autres chameaux tués et salés. — Fourmis, mouches et abeilles.

Le 14 était un dimanche; mais, n'ayant pas d'eau, nous fûmes obligés, contrairement à nos habitudes, de continuer notre marche. Nous tâchions, en franchissant les dunes au milieu desquelles nous avancions, d'éviter les pentes les plus rudes et les plus fatigantes pour les chameaux. Toutes ces collines de sable variaient beaucoup par la hauteur et par l'écartement; en général, elles avaient quatre-vingts pieds, et étaient éloignées les unes des autres de deux cent cinquante à trois cents mètres. Quand on avançait parallèlement à leur direction, on pouvait rester dans les petites vallées qu'elles formaient, et la marche n'était pas trop fatigante; mais, au contraire, quand il fallait les couper plus ou moins directement, les chameaux avaient beaucoup de peine à avancer : leurs pieds s'enfonçaient profondément dans le sable, et la souffrance qu'ils enduraient était vraiment pénible à voir.

Cette région centrale australienne, si elle est privée d'eau comme le Sahara, a du moins cet avantage de présenter, en général, une riche variété de touffes d'arbrisseaux, de fleurs, et des arbres tels que les acacias et différentes espèces d'eucalyptus. Ces arbres fournissent de la nourriture aux chameaux et ôtent au paysage son aspect lugubre. Les arbrisseaux ne portent aucun fruit comestible pour l'homme, et les arbres n'annoncent en aucune façon la présence de l'eau; mais ils rendent la terre où ils croissent moins nue et moins aride; ce sol n'a pas la physionomie qu'éveille dans l'esprit l'expression de *désert*. Aussi faudrait-il plutôt appeler ces régions des solitudes : solitudes privées de toute vie animale, péniblement monotones, et que l'on croirait souvent être récemment sorties du sein des mers.

Le 15, nous fûmes obligés de faire halte : notre principal chameau mâle avait mangé du poison et était très-malade. Cet animal était pour nous d'une immense valeur, non-seulement à cause de sa grande force, mais parce que, sans son aide, nous n'étions guère en état de maintenir en ordre les autres jeunes chameaux mâles, qui dès lors pouvaient se sauver en entraînant tout notre troupeau. Par suite d'un accident semblable, nous avions perdu trois chamelles le 20 juin précédent. Aussi longtemps que le principal chameau conserve la direction du troupeau, les jeunes mâles sont assez tranquilles; mais si la maladie ou quelque autre accident le frappe, aussitôt le désordre se produit et chaque mâle cherche à établir sa domination. S'ils ne sont pas minutieusement gardés, ils entraînent avec eux le plus de chamelles possible et s'enfuient, laissant les voyageurs dépourvus de moyens de transport et, par conséquent, condamnés à périr misérablement. Par un instinct merveilleux, les jeunes chameaux avaient senti que leur chef était malade avant que les chameliers eux-mêmes s'en aperçussent, et ils donnèrent aussitôt des signes d'insubordination. On prit en conséquence toutes les précautions nécessaires pour empêcher leur fuite, et on fut assez heureux pour y réussir.

Quant au chameau empoisonné, nous n'avions à donner comme médicament à la pauvre bête qu'un pot de moutarde, et ce remède ne parut pas lui faire grand bien. Le remède peut paraître assez bizarre, mais c'était la seule substance en notre possession qui fût capable d'agir sur l'estomac d'un chameau. Nous la délayâmes avec de l'eau et nous la lui fîmes avaler. C'était la première fois sans doute que la moutarde anglaise servait à cet usage.

Le lendemain 16, nous fûmes obligés d'abandonner notre malade qui ne pouvait plus se tenir sur ses jambes; nous lui fîmes un accès vers l'eau du puits, afin qu'il pût aller boire, s'il échappait à la mort.

La chaleur augmente beaucoup; nous comptons quarante degrés centigrades à l'ombre; nous sommes environ par cent vingt-deux degrés longitude est.

Le 18, nous fûmes encore obligés d'abandonner deux chameaux de selle; ils ne pouvaient plus faire un mouvement. Nous pensâmes d'abord qu'ils étaient empoisonnés, mais nous vîmes ensuite qu'ils avaient été atteints dans les reins par le vent de la nuit. Le chameau de mon fils Richard étant atteint de même, nous ne le laissâmes pas mourir, nous le tuâmes, afin d'en tirer de la viande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tempête de sable. — Dessin de D. Maillart.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Que de pertes en si peu de temps! Notre principal chameau et trois de nos montures! Si cela continue, que va-t-il advenir de nous?...

Le 19, nous salons notre viande de chameau aussi bien que possible. C'est un bien pauvre aliment; l'animal était vieux et usé. Telle qu'elle était, cette nourriture devait nous rendre de grands services. Ce qu'il y a de plus curieux dans le chameau, considéré comme aliment, c'est qu'on le mange littéralement *tout entier:* tête, pieds, cuir, queue, tout va dans la marmite; les os eux-mêmes servent d'abord pour la soupe et sont ensuite ouverts pour la moelle qu'ils renferment. La viande est débitée en lanières minces et séchée au soleil sur les buissons, opération qui demande trois jours. La peau est coupée et bouillie à demi; on en détache alors les poils avec un couteau et on la remet dans la marmite jusqu'à ce qu'elle prenne l'aspect de la colle de charpentier, dont elle a alors le goût et l'odeur. C'est un aliment à peu près nul, mais il garnit l'estomac, et a du prix pour des hommes épuisés qui ne refusent rien. La tête est bientôt réduite à l'état de crâne poli, la langue, la cervelle, les joues ayant complétement disparu. Le pied est considéré comme un morceau très-délicat, mais il demande



Warburton surpris par les sauvages. — Dessin de D. Maillart.

beaucoup de temps pour être cuit comme il convient, car il faut tour à tour le faire rôtir et bouillir, et cela pendant plus de trente-six heures. Les chameaux que nous mangeâmes ne donnèrent jamais un atome de graisse à la surface de l'eau où nous les faisions bouillir. Ils nourrissaient à peu près autant qu'aurait pu le faire l'écorce d'un arbre, et cependant, dans l'état d'épuisement où nous nous trouvâmes bientôt, cet aliment prolongea notre existence pendant plusieurs semaines, et c'est à lui que nous dûmes de ne pas périr.

20 *septembre.* — Il y a aujourd'hui un an que nous sommes partis de la côte méridionale! Nous n'avons plus que deux chameaux de selle; il nous faut abandonner nos tentes et la plus grande partie des objets qui nous appartenaient en propre; nous ne gardons que les fusils, des munitions, et, comme vêtements, ce que les convenances exigent.

Charley nous annonce à une heure de l'après-midi qu'il a trouvé un puits servant à des naturels. Sans cette découverte, nous étions encore forcés de revenir en arrière de quatre-vingts kilomètres, ce qui, pour retrouver notre situation actuelle, imposait aux chameaux un supplément de route de plus de cent cinquante kilomètres, que nous n'avons ni le temps ni la force de supporter. Nous sommes, du reste, très-bien portants; nous avons seulement une faim violente. Nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

atteignons le puits à cinq heures et demie; il est très-beau, et nous abreuvons tous les chameaux.

Le 26, nous avançons de quinze kilomètres. Richard est malade, nous souffrons tous plus ou moins de la diarrhée. Les fourmis nous tourmentent beaucoup. Le 27, nous faisons encore vingt-cinq kilomètres, mais sans trouver d'eau. Nous ne pouvons nous éloigner davantage du dernier puits sans nous être assurés d'un autre en avant.

Nous perdons encore un chameau qui était malade et depuis quinze jours ne portait plus rien. Sur les dix-sept chameaux que nous avions au départ, en voilà déjà huit qui nous manquent.

28 *septembre*. — Nous sommes tourmentés non-seulement par les mouches et les fourmis, mais par les abeilles; elles ne piquent pas, mais elles sentent mauvais et elles voltigent continuellement autour de nos narines.

Nos explorateurs reviennent sans avoir trouvé d'eau. Il va falloir revenir sur nos pas. En dix jours nous n'avons fait que quelques milles. Nous n'avons plus que très-peu de rations, et la mort par inanition semble devenir menaçante.

Le 29, nous atteignons notre dernier campement. Nous avons vu les traces de deux indigènes; le 30 au matin, nous envoyons Lewis et Charley sur leur piste; ils reviennent ayant trouvé un puits à environ huit kilomètres au nord-ouest. Nous y allons: c'est le meilleur que nous ayons rencontré depuis six mois! C'est plutôt une cavité dans une roche qu'un puits, quoiqu'il y ait certainement une source pour l'alimenter. D'immenses bandes de pigeons viennent y boire, et nous en tuons un certain nombre, tout en ménageant nos munitions, qui s'épuisent aussi.

Dès que nous trouvons de l'eau, nos espérances se raniment. Ce qu'il y a maintenant de fâcheux pour nous, c'est que, n'ayant plus assez de chameaux, nous ne pouvons pas faire de recherches au loin en avant; d'un autre côté, nous ne pouvons pas marcher pendant le jour, à cause de la chaleur qui abat absolument les chameaux, de sorte que la nuit, lorsque nous marchons, nous ne voyons pas, et le jour, quand nous nous arrêtons, nous ne pouvons pas faire de reconnaissances pour préparer la marche suivante.

Les nuits elles-mêmes sont suffocantes. Les fourmis, qui ne dorment jamais, ne nous laissent pas dormir non plus.

Afin de remédier aux inconvénients de la marche pendant la nuit, nous ferons maintenant quelques milles le soir; nous nous arrêterons, puis nous repartirons dès l'aube jusqu'au moment où la chaleur devient intolérable pour les chameaux; de cette façon, nous pourrons, en route, chercher à découvrir l'eau. C'est là le point essentiel, car avancer la nuit sans être sûr d'aller vers de l'eau, c'est nous préparer une course en arrière et fatiguer inutilement les chameaux.

Notre situation est véritablement inquiétante, à cause de la diminution des vivres. Nous sommes placés en face de ce dilemme : Si nous pressons la marche en avant, nous courons la chance de perdre nos chameaux et de mourir de soif; si nous avançons lentement, notre seule espérance est, avec l'aide de Dieu, de prolonger notre vie en mangeant de la chair de chameau séchée au soleil.

Les Afghans ont imprudemment consommé toutes leurs provisions, je serai donc obligé de leur donner des nôtres. Si Dieu nous offre encore une fois de l'eau, et si nous ne sommes pas contraints à revenir plus en arrière, je suis décidé à faire un dernier effort pour atteindre l'Oakover, affluent de la rivière de Grey. Quelques-uns d'entre nous y arriveront, sinon tous. La région où nous sommes n'est pas plus mauvaise que celles que nous avons traversées déjà, mais nous souffrons davantage à cause de la perte de nos chameaux.

Encore un chameau perdu. — Rareté des puits. — Rencontre d'indigènes. — Fourmis impitoyables. — Famine croissante

4 *octobre*. — Le chameau de selle de Lewis, qui avait été jusqu'à présent un de nos meilleurs, cesse de pouvoir servir; sur sept chameaux de selle, c'est le cinquième que nous perdons.

Nous partons le dimanche 5, à trois heures quarante-cinq minutes du matin, et nous atteignons un puits à huit heures et demie. Nous avons été obligés de nous reposer souvent, car il nous fallait couper des collines de sable à angle droit.

Ce puits ne nous donne pas la quantité d'eau nécessaire. Nous travaillons toute la nuit pour en faire apparaître davantage; il nous faut trois heures pour obtenir la valeur d'un seau; nous réussissons à donner cette quantité à chacune de nos bêtes. Nous tuons un chameau boiteux pour le manger.

Le 6, nous découpons et salons notre chameau.

Lewis et Charley continuent à explorer les environs. Au moment où je craignais d'être obligé de repartir pour notre dernier campement, Richard et Lewis reviennent avec de bonnes nouvelles. Ils ont trouvé un puits qui sauve la vie à deux ou trois de nos chameaux.

Le 8, nous partons à six heures avec les bagages pour gagner notre nouveau campement. Afin de ménager nos chameaux, j'allais à pied. A un moment où j'étais seul en avant, j'entendis tout à coup du bruit derrière moi. Je me retourne et je vois neuf noirs armés qui approchaient en courant. A environ douze à quinze mètres, ils s'arrêtent; deux d'entre eux font mine de me menacer de leur lance, mais plutôt par bravade, je crois, que sérieusement; j'avance alors sur eux, le revolver à la main; ils abaissent leurs armes, et nous essayons de nous comprendre, sans beaucoup y réussir. Pendant qu'ils baragouinaient, j'entendis au loin une détonation. Je ne voulus pas répondre à ce signal, car je n'avais que trois coups à tirer; mes amis noirs auraient pu croire qu'une décharge épuisait mes moyens de défense, et avoir l'idée de commencer les hostilités. J'allai avec eux à leur camp et pris un peu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'eau. Les femmes et les enfants ne s'approchaient pas ; mais les indigènes qui avaient une barbe grise comme la mienne fraternisaient avec moi ; nous passâmes mutellement la main sur nos barbes, je ne sais pas bien pourquoi, à moins que ce ne fût pour nous assurer qu'elles n'étaient pas attachées ; après cette petite formalité, nous fûmes bons amis.

Je les quitte bientôt et me rends à notre campement avec mes compagnons qui m'ont rejoint. Nous y restons plusieurs jours pour permettre à nos chameaux épuisés de reprendre des forces ; car nos existences dépendent de la possibilité pour eux de traverser le désert.

Nous tuons quelques oiseaux, ce qui nous permet de ménager nos provisions ; nous nous efforçons aussi de conserver le plus longtemps possible ce qui nous reste de farine et de thé.

Le 14, nous gagnons le camp des indigènes ; nous n'y trouvons plus personne. Notre intention est d'avancer de quatre-vingts à cent kilomètres à l'ouest, et, si nous découvrons encore de l'eau pour faire boire nos chameaux, nous réunirons tout ce que nous aurons encore de forces pour gagner enfin la rivière Oakover.

Le 15, le puits du camp ne nous donne plus d'eau que pour notre usage personnel ; nous sommes obligés de renvoyer les chameaux à la station précédente. Je fais suivre les traces des indigènes ; mais ils sont allés vers le sud-est, et il nous est impossible de prendre cette direction ; nous devons toujours aller le plus possible à l'ouest.

Le 16 au matin, c'est de ce côté que nous marchons, autant que nous le permettent les collines de sable, acceptant de la Providence ce qu'elle voudra bien nous envoyer. Nous sommes dans les mains de Dieu et, pour ma part, je n'éprouve ni crainte ni tristesse.

La région que nous traversons est plus sèche que toutes celles que nous avons vues récemment. C'est en vain que nous cherchons un nouveau puits, et le 19, il faut revenir sur nos pas. Nous ne pouvons plus nous accorder pour nos repas qu'une cuillerée de farine délayée avec de l'eau ; nous y ajoutons du chameau séché au soleil et des graines d'acacia rôties. Le 20, nous avons tué un pigeon. Le soir, nous tuons un chameau qui a été blessé au dos ; dans un jour ou deux il serait incapable de marcher, et il tomberait pour devenir la proie des mouches qui accourent aussitôt en nombre prodigieux avec une incroyable rapidité. Ces mouches sont un insupportable fléau ; elles se jettent sur les oreilles, les narines, les yeux du voyageur, qui ne peut s'en défendre qu'avec un voile, ou en se frottant d'onguents spéciaux, surtout autour des yeux. D'une petite égratignure, ces mouches font une plaie de mauvaise nature.

Le 21, nous découpons et salons notre chameau. L'intérieur nous donne un bon souper et un bon déjeuner. Ce chameau est bien meilleur que la vieille chamelle usée que nous avons déjà mangée.

Le 22, j'envoie deux hommes à la recherche de l'eau vers le sud, avec des provisions pour trois jours. La marche en avant, dans n'importe quelle direction, sauf l'est, vaut mieux que la prolongation de notre séjour ici, qui est aussi fatigante que dangereuse.

Le 25, nous avons salé tout le chameau ; depuis le 20, nous vivions de ses cartilages et du bouillon fait avec ses os.

Le 26, Lewis et Charley reviennent ; ils ont trouvé vers le sud des puits passables. Nous irons de ce côté dès que les chameaux qui arrivent seront reposés.

Le 29, une autre catastrophe survient : un de nos plus grands chameaux tombe malade ; si nous le perdons, nous n'en aurons plus que cinq, et sur ces cinq animaux, deux sont très-faibles et très-peu sûrs. C'est tout ce qui nous reste pour porter sept hommes, les provisions et l'eau. Les provisions sont bien peu abondantes, mais l'eau est très-lourde et absolument indispensable.

Le 31, le chameau va mieux ; nous partons à quatre heures et quart du matin. Nous arrivons assez bien au puits qui, nettoyé, peut nous rendre les services que nous attendons de lui. Nous sommes tous heureux et reconnaissants d'avoir pu quitter enfin notre station et marcher en avant. En revanche, nous avons à souffrir horriblement des fourmis, qui sont pour nous des ennemis intolérables. Le sable en est littéralement couvert, et, en frappant du pied, on en fait apparaître des milliers. Lorsque, exténués de lassitude, nous nous étendons à l'ombre d'un buisson, aussitôt ces impitoyables insectes non-seulement nous empêchent de dormir, mais ne nous permettent même pas de rester couchés. Il n'y a pas de vêtement qui puisse défendre contre les morsures de leurs vigoureuses mandibules, et il faut, de désespoir, aller se coucher sous le soleil brûlant, là où la chaleur est trop forte même pour les fourmis. On est obligé de renoncer au bien-être que donnerait un peu d'ombre. La nuit même, on n'a pas plus de répit que pendant le jour.

4 *novembre*. — Nous commençons la traversée du désert qui nous sépare de la rivière Oakover. Que Dieu nous donne la force de l'achever ! Richard est très-souffrant, et je ne le suis pas moins. Les dunes de sable sont plus fatigantes encore que d'habitude, et nous ne pouvons pas aller aussi vite que nous le pensions. Pendant quelques heures, une éclipse de lune nous plonge dans l'obscurité ; nous avançons cependant assez bien. Mais pourrai-je continuer le voyage ? J'en doute ; car je suis réduit, par la soif, la famine et la fatigue, à l'état de squelette, et je suis si maigre, si faible que je peux à peine me soulever de terre et marcher quelques pas.

Pendant toute la journée, nous avons cru que Charley était perdu ; il était parti à pied depuis le matin et n'a pas reparu à l'heure convenue. Nous ne pouvions retarder notre départ : le peu d'eau que nous avions ne nous le permettait pas ; d'un autre côté, abandon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ner Charley, c'était le condamner à périr. Après l'avoir attendu jusqu'à neuf heures du soir, il fallut partir. Nous avions fait environ douze ou treize kilomètres, quand, à notre immense joie, Charley nous rejoignit! Le pauvre garçon, malgré les fatigues de la nuit précédente, avait fait plus de trente kilomètres à pied. Il avait rencontré un groupe d'indigènes assez nombreux et vu leur puits. Cette bonne nouvelle nous rendit des forces à tous. Il nous sembla que la main de la Providence était visible dans cette circonstance. Si nous avions avancé ou retardé notre départ de dix minutes, Charley ne nous aurait pas retrouvés, et par suite tous les membres de l'expédition auraient très-probablement péri de soif. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers le campement d'indigènes indiqué par notre énergique et courageux compagnon.

J'étais si épuisé qu'il était évident que je n'aurais pu avancer plus longtemps avec aussi peu de nourriture et d'eau. Grâces soient rendues à Dieu qui nous a conduits là où je pouvais trouver ce qui nous était si nécessaire!

Après nous avoir donné par échange un wallaby qui nous servit de nourriture, les indigènes disparurent dès le lendemain matin. Nous n'avions plus à compter

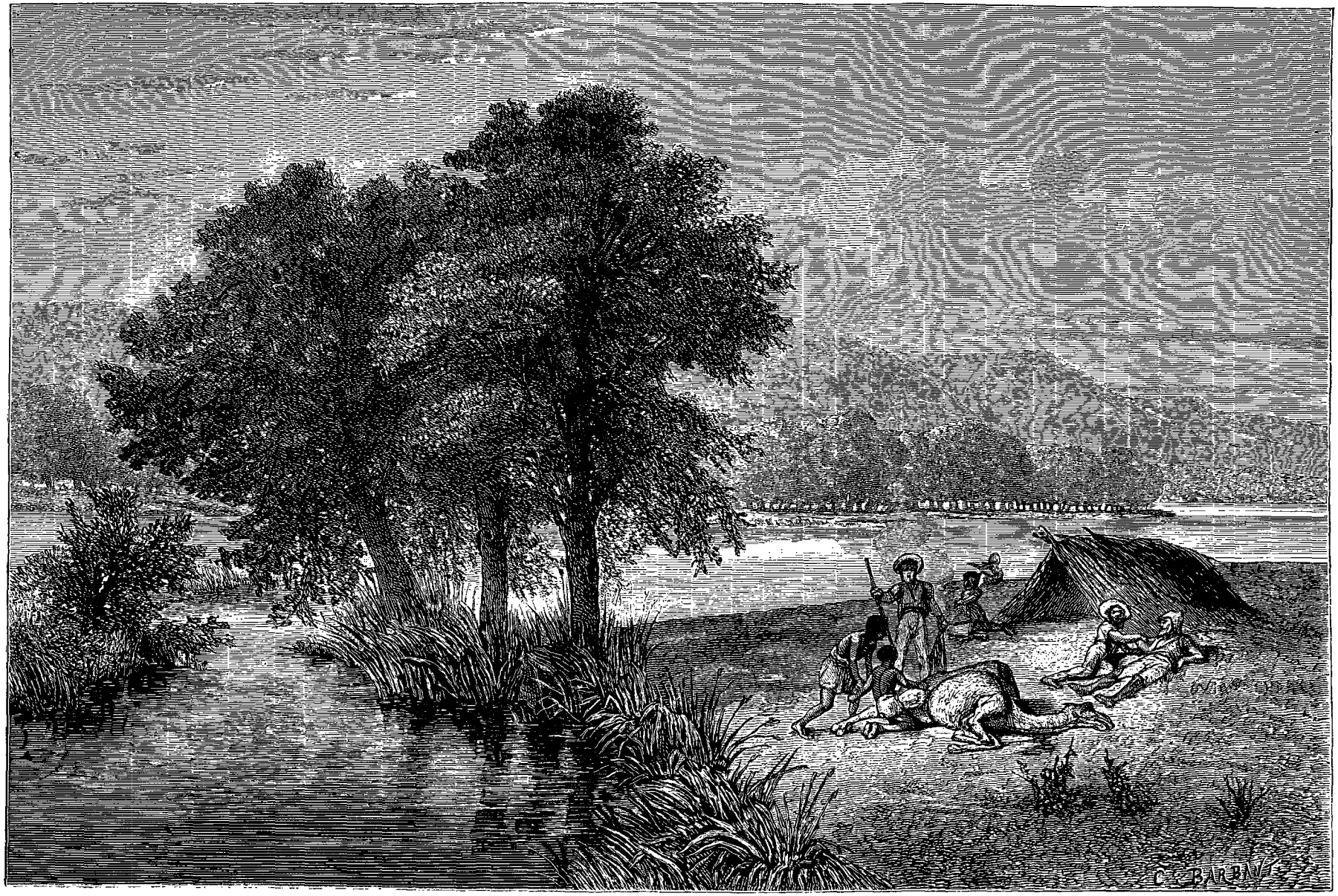


Warburton épuisé de fatigue et de faim. — Dessin de D. Maillart.

sur eux pour nous secourir. J'espérais n'être qu'à trois journées de l'Oakover, et nous rencontrerions sans doute quelque affluent avant de toucher la rivière elle-même. Certains signes semblaient nous annoncer une région moins dépourvue de moyens de subsistance. Dans ces terribles dunes qui opposaient tant d'obstacles à notre marche, il n'y avait absolument rien. La chair de chameau séchée au soleil ne nous donnait qu'une apparence d'alimentation. Nous ne sommes pas difficiles, nous aurions mangé tout ce que nous aurions trouvé; mais nous ne trouvions rien, pas même un corbeau ou un serpent.

Aux dunes de sable succèdent des plaines couvertes de spinifex serré; mais là, nous rencontrons, avec quel bonheur! deux ou trois lits de cours d'eau qui, autant que nous pouvons en juger dans l'obscurité, se dirigent du sud au nord. Le sol semble s'élever. Après avoir bien étudié la région, nous continuons vers le sud. Nous ne pouvons faire dans toute la nuit qu'une trentaine de kilomètres, et nous avons encore une bien grande étendue de pays entre nous et la rivière. Nous n'avons plus ni farine, ni thé, ni sucre, ni sel; nous ne pouvons donc saler notre viande. Nous ne vivons que de bandes de chair séchée au soleil, et qui sont aussi dépourvues de goût, aussi peu nutritives qu'un morceau d'écorce sèche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le dernier chameau. — Dessin de J. Moynet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dispositions testamentaires. — Lewis trouve de l'eau. — Charley blessé par les indigènes. — Lewis part à la recherche de l'Oakover. — Bonne nouvelle. — Sortie du désert. — La rivière. — Le dernier chameau. — Arrivée à la côte. — Réception enthousiaste.

Le 12, je prends la résolution d'envoyer en avant Lewis, deux chameliers et Charley, avec les chameaux les plus vigoureux, afin qu'ils essayent d'atteindre le plus vite possible la rivière, dont ils nous rapporteront de l'eau, s'ils réussissent. Je resterai en arrière avec mon fils et un autre de nos compagnons; nous avancerons autant que nous le pourrons avec nos bêtes harassées. Mais ce projet échoue; les chameaux sont incapables de prendre une allure rapide et nous rattrapons presque immédiatement ceux que nous avions envoyés en avant.

Je n'ai plus d'espoir, car je ne peux plus me soutenir, et je n'atteindrai pas la rivière. Je donne à Lewis mes instructions qui le justifieront, si je meurs, de m'avoir abandonné, et je prends toutes les dispositions nécessaires pour assurer la conservation de mon journal et de mes cartes.

S'il ne plaît pas à Dieu de nous sauver, nous ne pouvons vivre plus de vingt-quatre heures. Nous sommes à notre dernière goutte d'eau, et la plus petite miette de nourriture sèche m'étouffe. Je crains que mon fils ne partage mon sort, car il ne voudra pas m'abandonner. Que Dieu ait pitié de nous : nous sommes à la dernière extrémité! Quand la mort nous atteindra, nous ne regretterons pas d'échanger l'état misérable où nous sommes pour le repos dont jouissent ceux qui ont souffert. Nous nous sommes efforcés de faire notre devoir, et nous avons été déçus dans toutes nos espérances. Cette région est terrible. Je ne crois pas qu'on ait jamais traversé une étendue aussi vaste de désert continu.

Richard a tué un petit oiseau pas plus gros qu'un moineau, mais qui m'a fait du bien.

Le 14, à midi, au moment où je buvais lentement dans la solitude une cuillerée d'eau, Lewis est arrivé avec une outre pleine. Jamais je n'oublierai le moment où je bus une longue gorgée à cette outre; mais j'étais si faible que je perdis presque connaissance quand je m'arrêtai. Ceux de nos compagnons qui étaient en avant ont découvert un puits à environ vingt kilomètres. Nos vies sont sauves, mais le pauvre Charley a manqué d'être tué. Il était allé rejoindre le campement indigène, en marchant seul en avant. Il avait été bien accueilli; on lui avait donné de l'eau; mais quand il poussa le cri de ralliement pour appeler ses compagnons, et lorsque les autres chameaux apparurent, les indigènes, sans doute effrayés et croyant à un piége de Charley, étaient tombés sur lui, lui avaient fait plusieurs blessures et lui avaient presque brisé la mâchoire. Si ses compagnons n'étaient accourus à son secours, il aurait été tué.

Nous essayâmes d'aller vers le puits; mais nos chameaux étaient absolument sans forces, et nous en tuâmes encore un qui ne pouvait plus bouger. Mon fils et White allèrent chercher de l'eau au campement. Lewis et moi nous découpâmes le chameau; nous envoyâmes une partie de l'intérieur à Charley pour qu'il pût se faire une soupe, et d'autres morceaux pour les chameliers.

Nous n'avons plus que cinq chameaux, et l'un d'eux est si faible qu'il ne peut porter une selle; mais j'espère maintenant que nous pourrons atteindre l'Oakover. Le 15, nous nous rendons au campement, où je trouve Charley mieux que je ne le supposais. Je crois qu'il survivra à ses blessures. Ce que les Australiens peuvent supporter en ce genre sans mourir est tout à fait extrordinaire.

17 *novembre*. — Je ne quitterai plus cet asile tant que je ne saurai pas à peu près à quelle distance nous sommes de la rivière. Je ne veux plus risquer de franchir des distances inconnues, car deux fois cet essai a failli nous faire périr. Je pensais, il y a quelques jours, que nous en avions fini avec les dunes. C'était une erreur, car nous en avons tout autour de nous autant que jamais.

Nous resterons sans doute ici plus d'une semaine. Lewis va partir à la recherche de la rivière; il ne peut guère être revenu que dans cinq jours, et quand il reviendra, il faudra donner deux jours de repos aux chameaux. Nous augmentons ainsi sans cesse la durée de notre voyage, et de moment en moment l'inanition nous menace davantage. Nos aliments sont aussi détestables et en aussi petite quantité que possible. La chamelle dont nous nous nourrissons était très-vieille, tout à fait desséchée, usée, et sa chair ne peut nous fournir aucun aliment. Mais nous avons de l'eau en abondance, ce qui est une inestimable bénédiction, et ôte relativement toute importance à nos autres privations.

19 *novembre*. — Mon fils est si faible qu'il peut à peine remuer. Nous n'avons plus à manger que pour une semaine, et notre nourriture est telle que nous sommes à peine en état de nous tenir debout; pour faire un travail quelconque, la force nous manquerait. Si je suis obligé de tuer encore un chameau, il faudra que l'un de nous aille à pied; et qui de nous peut supporter cette fatigue?

22 *novembre*. — Nous avons tué un milan qui a fait notre dîner. Nous n'avons de viande séchée que pour deux jours. Nous mangeons aussi de petits fruits qui croissent dans les alentours; les graines qu'ils contiennent sont d'une amertume insupportable, et il faut les retirer avec soin. (Il est fort heureux que nous les ayons retirées, car nous avons appris depuis que c'était très-probablement du poison.)

Le 25, à cinq heures du soir, Lewis revient. Il a pu toucher les sources de l'Oakover; elles sont plus éloignées que je ne le pensais, mais peut-être peut-on abréger le chemin en allant plus à l'ouest. Comme nous sommes tous réunis, nous tuons un nouveau chameau, et faisons un large repas avec son cœur et son foie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, nous préparons la viande de notre chameau. La chaleur, qui avait été si accablante pendant longtemps, diminue depuis quelques jours, ce qui est pour nous un grand soulagement.

Dimanche 29 *novembre*. — Mes compagnons se sont joints à moi aujourd'hui pour dire les prières du dimanche. Nous avons fait notre dernier bouillon d'os de chameau, bouillon qui ne vaut pas l'eau claire. Nous entamons notre provision de viande séchée, et il paraît certain qu'il nous faudra tuer encore un chameau avant d'atteindre la rivière. Un chameau paraît un très-grand animal; mais proportionnellement il fournit peu à manger, et il ne nous reste que cet aliment; nous n'avons plus même une pincée de sel. Il faut quarante-huit heures d'ébullition pour cuire un morceau, mais il est alors très-bon.

Le 1er décembre, nous partons à dix heures du soir. Trois d'entre nous vont à pied. Nous n'avançons donc que lentement; les dunes et les plaines sont très-fatigantes. Quand nous campons, les fourmis nous empêchent de dormir.

Le 4, je deviens si malade que je ne peux plus me tenir en selle sur le chameau, et il faut que l'on m'attache étendu sur le dos. On s'imagine quels cahots j'endure quand l'animal gravit les pentes escarpées des dunes. A deux heures un quart du matin, nous sortons enfin de ces éternelles collines de sable, où nous avons été si longtemps ensevelis, et nous atteignons une chaîne de hauteurs rocheuses.

Nous sommes hors du désert, et nous rendons grâces de ne pas y avoir péri. Si nous pouvons nous procurer un peu de nourriture près de la rivière et sauver nos chameaux, nous n'aurons plus qu'à suivre doucement le cours de la rivière. Je ne peux décrire la joie que nous ressentons en apercevant de nouveau de l'eau courante. Les chameaux se comportent bravement et nous font faire trente-deux kilomètres en sept heures.

Mes compagnons tuent, non sans peine, quelques oiseaux qu'ils ont la bonté de m'offrir. Je vais mieux; mais mon fils, qui est très-faible, tombe et se fait une blessure grave à la jambe.

Le 6, nous voyons des arbres le long du ruisseau! Combien la végétation paraît belle à nos regards si fatigués des aspects de la terrible région que nous venons de traverser!

Nous campons sur la rive et nous tuons encore un chameau. Nous prenons quelques petits poissons qui nous font beaucoup de bien. Malgré cette nourriture, je peux à peine me soutenir. Les fourmis nous empêchent toujours de prendre un seul moment de repos. Je constate avec le plus grand chagrin que mon baromètre anéroïde est abîmé. J'aurais dû en emporter deux.

Nous cherchons à prendre des poissons, mais nous ne réussissons pas. Un filet vaudrait pour nous son pesant d'or. Que les voyageurs en Australie n'oublient pas à l'avenir d'en emporter!

Depuis trois jours nous avons des aliments frais, mais nous n'en sommes pas plus forts. En fait, nous nous épuisons davantage de jour en jour. Sans farine, nous ne retrouverons jamais assez de forces pour marcher. Le mieux serait d'envoyer deux d'entre nous en avant jusqu'au premier établissement, d'où l'on nous rapporterait des aliments et une voiture.

La route est pénible, mais le pays est très-beau; j'ai vu peu de gorges aussi pittoresques; le ruisseau roule des eaux d'une abondance surprenante.

Le 11, nous touchons l'Oakover, large et imposante rivière. Avec quel sentiment de reconnaissance nous nous mettons à l'abri du soleil sous les ombrages qui bordent ses rives! Après les mois que nous avons passés dans les redoutables collines de sable où nous avons été brûlés si longtemps, que ces arbres nous paraissent splendides!

Le 13, Lewis et un Afghan partent avec les deux meilleurs chameaux; je les envoie à l'établissement de MM. Harper et compagnie. J'ignore à quelle distance il se trouve; je ne sais même pas s'il existe encore, mais c'est notre seule chance de salut.

Quant à nous, nous installons notre campement le long de la rivière. Nous aurions voulu aller en avant pour diminuer la distance que Lewis aura à parcourir à son retour; mais nous sommes tous incapables de marcher, et le seul chameau que nous ayons a comme nous trop souffert de sa traversée du désert. Quoiqu'il ait maintenant à boire et à manger, il reste épuisé. Nous cherchons à nous nourrir de poissons et de gibier, mais en somme c'est la viande de chameau séchée qui fait le fond de notre nourriture.

Le 15, une forte pluie qui survient nous est très-pénible, car nous n'avons ni vêtement ni abri.

Le 19, le beau temps étant revenu, nous en profitons pour tuer notre dernier chameau, le couper et l'exposer au soleil.

Le 21, nous faisons sécher notre viande de chameau et nous prenons un bain.

Le 23, nous découvrons un peu de miel! Après avoir été si longtemps privés de sucre, c'est pour nous une nourriture délicieuse. Nous prenons aussi quelques oiseaux.

29 *décembre*. — Lewis ne revient pas. Si l'établissement de pionnier sur lequel je compte a été abandonné, si Lewis est obligé d'aller jusqu'à Roebourne, près de la côte, il ne peut pas être de retour avant trois semaines, et à moins que Dieu ne nous protége, nous ne pouvons pas vivre jusque-là avec les seules ressources si insuffisantes que nous réussissons à nous procurer. J'ai pourtant bien fait d'envoyer Lewis à la recherche de cet établissement. Si mon plan échoue, sa vie et celles des deux compagnons qu'il a emmenés auront du moins été sauvées.

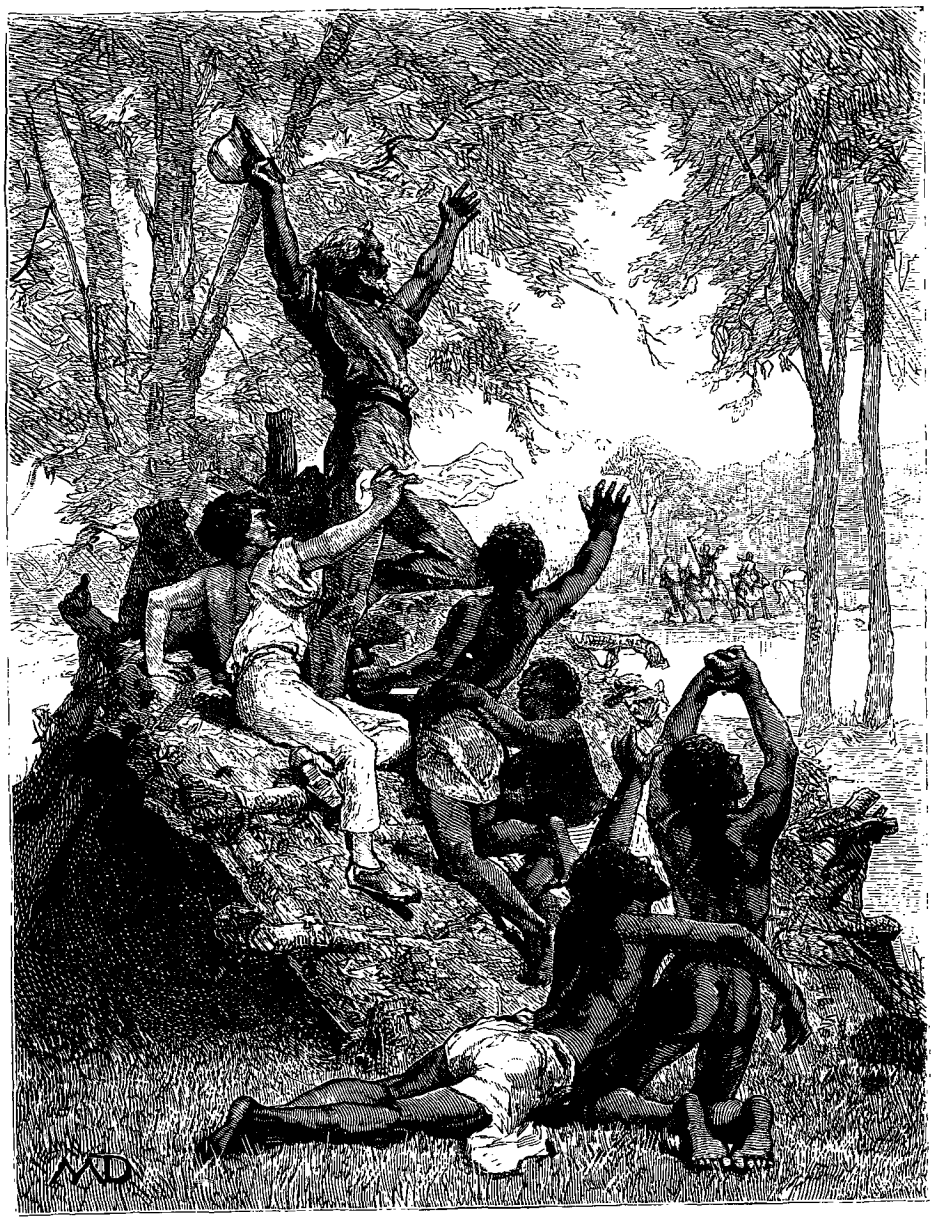
Peu d'heures après le moment où le colonel Warburton traçait ces lignes sur son journal, Lewis reparaissait avec des provisions abondantes et six chevaux. Il avait trouvé l'établissement vers lequel il avait été envoyé, et on s'était aussitôt empressé de mettre à sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

disposition tout ce qui était nécessaire aux malheureux explorateurs.

Le 3 janvier, le colonel Warburton quittait son campement, et le 11 il arrivait à l'établissement de MM. Grant, Harper et Anderson. Son exploration était terminée. Parti du cœur de l'Australie, il avait réussi à rejoindre la côte occidentale du continent à travers le désert, qu'il avait reconnu dans des parties jusqu'alors complétement inexplorées.

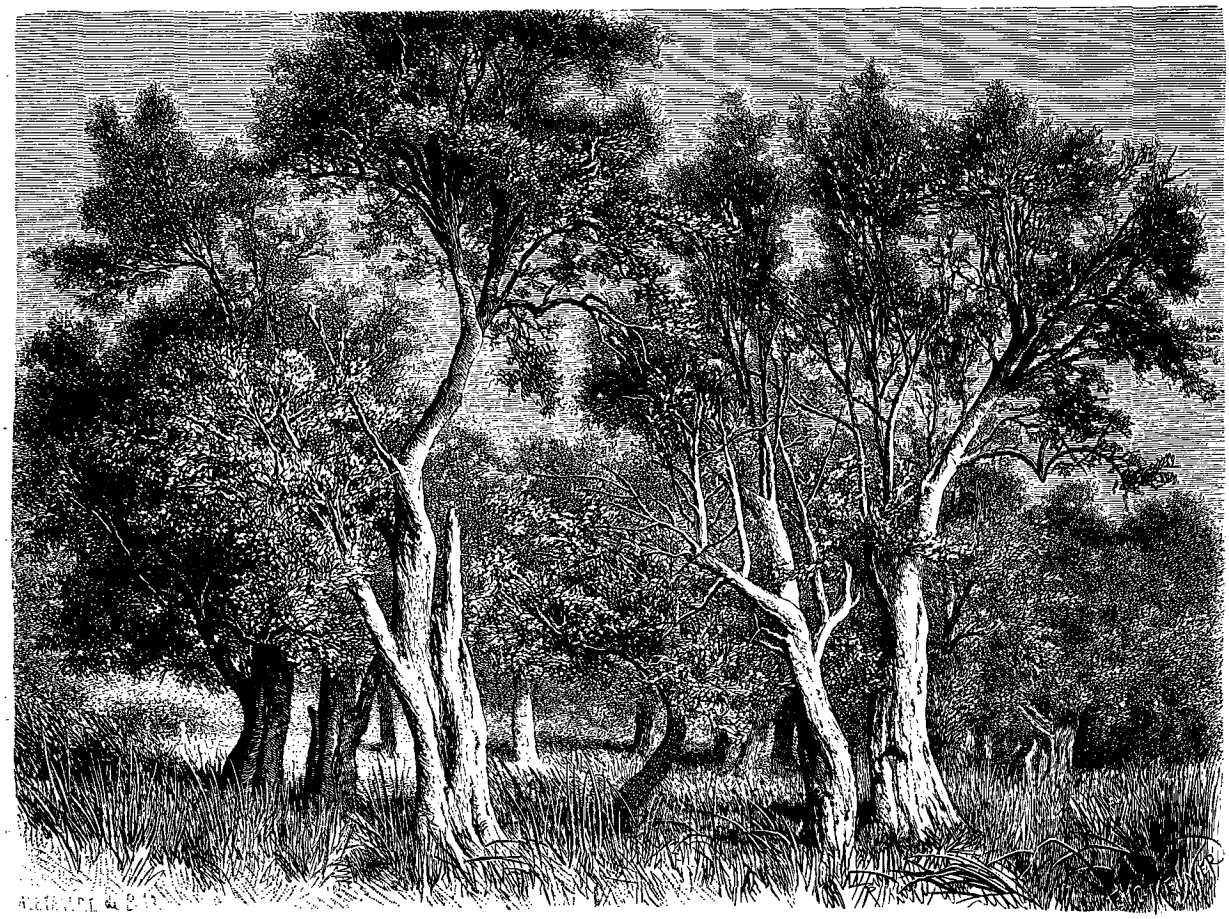
Grâce aux soins qui furent prodigués aux voyageurs, ils purent repartir le 21 pour Roebourne, petite ville sur le rivage de l'océan Indien. Là ils furent accueillis par des fêtes et des adresses enthousiastes qui devaient se renouveler partout sur leur passage jusqu'à leur retour à leur foyer. Toute l'Australie tint à honneur de témoigner sa reconnaissance au courageux explorateur, qui reçut bientôt de l'Angleterre elle-même le plus haut témoignage qu'il pût souhaiter : la Société royale de Géographie a décerné en 1874 la médaille d'or au colonel Warburton.



Le secours. — Dessin de D. Maillart.

Pour extrait et traduction : Émile DELEROT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forêt d'oliviers près de Tlemcen. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

TLEMCEN,

PAR M. E. DE LORRAL.

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Départ d'Alger. — Arrivée à Tlemcen. — Ali et son père

23 *mars* 1875. — Ce matin je me promenais sur la place du Gouvernement à Alger avec mon ami R..., Alsacien. Depuis trois mois nous ne nous étions pas aventurés plus loin que la Pointe Pescade ou Mustapha supérieur. Ce farniente commençait à nous peser. Les étalages de la rue Bab-Azoun n'avaient plus de mystères pour nous, et nous savions par cœur le titre de tous les ouvrages exposés à la vitrine de la librairie Bastide.

Nous étions poursuivis depuis un quart d'heure par un yaouled (jeune garçon) qui s'obstinait à nous offrir ses services dont nous n'avions aucun besoin. Je lui jetai une pièce de monnaie. Il avait une physionomie éveillée, des dents blanches comme du lait. — Malgré les misérables haillons qui le couvraient à peine, cet enfant eût certainement arrêté l'attention d'un peintre. Nous nous amusâmes à le faire causer. Il nous raconta, dans le jargon connu sous le nom de sabir, qu'il s'appelait Ali, qu'il était de Tlemcen, qu'il avait été amené à Alger par un fonctionnaire récemment décédé. Abandonné, privé de ressources, en proie à la nostalgie, il cherchait à gagner de quoi retourner dans son pays. En dix-huit mois, il avait amassé quinze francs. Il lui en manquait encore une fois autant. Il était plein d'en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

thousiasme pour sa ville natale. Des larmes roulaient dans ses grands yeux expressifs, tandis qu'il nous disait combien il était heureux avant son fatal voyage.

« Si nous ramenions ce petit à son père? dit tout à coup mon ami; nous ne savons où aller, allons à Tlemcen. Une jolie excursion et une bonne action, voilà certes un programme séduisant. »

Séance tenante j'acceptai la proposition. Il fut convenu que nous partirions le lendemain par le premier train. Ali, notre protégé, n'en croyait pas ses oreilles.

24 *mars*. — A six heures du matin, nous sommes à la gare; le soir même, à minuit, nous sommes à Oran; nous prenons la diligence le lendemain, et le 26 mars, au point du jour, nous commençons à gravir les hauteurs sur lesquelles Tlemcen est bâti. Ali, dont l'enthousiasme n'a plus de bornes, nous montre à gauche, sur le flanc de la montagne, le village arabe de Bou-Médine. C'est là que demeure son père, juste au-dessous du minaret qui domine le paysage.

Mais où est Tlemcen? De temps en temps nous apercevons à travers la verdure sombre quelques tours blanches, que le soleil du printemps inonde de lumière. C'est que nous traversons une forêt, une véritable forêt d'oliviers, que les habitants du pays nomment le bois de Boulogne. Nous nous engageons de plus en plus sous ces arbres séculaires, la gloire, la beauté, la richesse de cette contrée privilégiée.



Porte de Bab-el-Khamis. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

A sept heures, nous faisons notre entrée dans la ville par la porte Bou-Médine. Là encore une surprise nous attend. L'avenue du Méchouar est une merveille. Figurez-vous une triple rangée de peupliers blancs, de platanes, d'acacias, de micocouliers, de melias azédaracs dont l'ombre est si épaisse en été que jamais les rayons du soleil ne parviennent à la percer. A gauche, les vieilles murailles du Méchouar, la citadelle de Tlemcen; à droite — c'est le revers de la médaille — des maisons d'assez maussade aspect, à une ou deux exceptions près.

Voici le Trésor, l'hôtel de la subdivision, la poste, le télégraphe et le bureau des messageries. Nous sommes au bout de nos peines. Nous descendons à l'*hôtel de France*, encore tout transis de froid, tant les nuits sont fraîches dans ces régions élevées, où l'oranger et le citronnier fleurissent moins bien qu'à Aranjuez.

Ali avait disparu; mais, au moment de notre dessert, il reparaît avec son père, beau vieillard à la barbe blanche, pauvrement mais proprement vêtu. Le digne homme s'obstine à nous baiser les mains. Malgré son flegme oriental il est vivement ému, et de grosses larmes roulent sur ses joues pâles.

II

Notre guide. — Mansourah. — La pépinière du génie. — Le grand bassin et l'abbé Bargès. — Les plaisirs nautiques des habitants de Tlemcen. — Un quartier inhabitable. — Beauté de la campagne. — Le tombeau de Sidi-Bou-Djemah. — Le marché aux grains. — Bab-el-Khamis. — Les ruines. — La mosquée. — Le maçon juif et le maçon musulman. — Une rencontre inopinée. — Le village français et le vin du pays. — La cité troglodytique de Tlemcen. — Lalla-Setti. — El-Kalâh. — La tour des Moulins. — Le cercle militaire.

27 *mars*. — Ali connaît le pays sur le bout du doigt, il nous servira de guide dans nos pérégrinations. Il est convenu que nous commencerons par visiter les environs; il sera toujours temps de parcourir la ville quand nous serons fatigués, ou bien quand il pleuvra.

Il est huit heures du matin, l'air est vif, la journée s'annonce comme devant être admirable. Nous partons pour Mansourah, la curiosité la plus intéressante de Tlemcen.

Nous sortons par la porte de Fez, laissant à notre gauche le quartier de Cavalerie, une des plus vastes casernes que nous ayons vues en Algérie.

Ali nous montre, à la sortie de la ville, les plantations du génie et le grand bassin ou Seridj.

D'après l'abbé Bargès, Abou-Tachfin, roi de Tlemcen (1318-1337), aurait construit cet immense réservoir, aujourd'hui à sec, pour y donner des naumachies. Je n'ose contredire ouvertement un aussi savant homme, mais, d'après les anciens du pays, ce bassin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aurait été simplement destiné à concentrer les eaux d'irrigation, qui, amenées des hauteurs de Lalla-Setti, étaient ensuite distribuées aux jardins inférieurs.

On a tenté à plusieurs reprises de calfater le Seridj, mais sans succès. Aujourd'hui, nos jeunes conscrits y font l'apprentissage du chassepot.

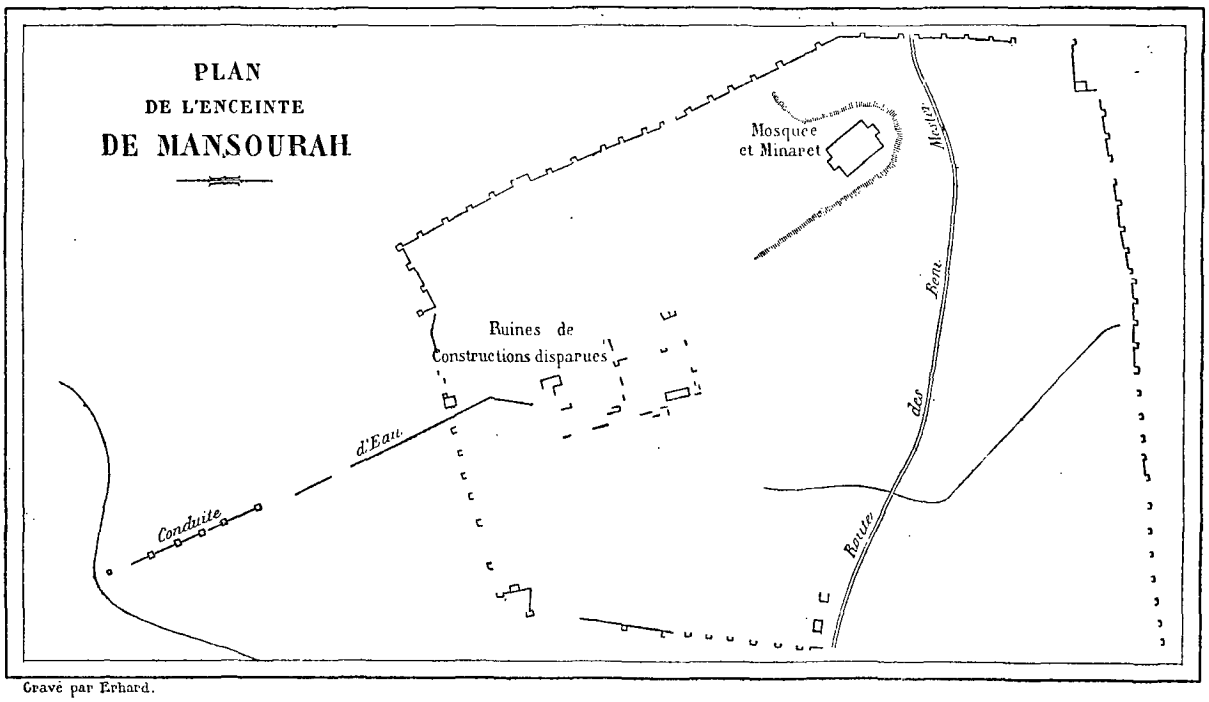
A toute heure du jour, les bords du grand bassin sont hantés par des clairons, des trompettes, des tambours qui s'y exercent en même temps dans tous les tons de la gamme.... et dans quelques autres. J'ai vu des maisons le long du Seridj : elles doivent être habitées par des sourds.

Nous continuons notre excursion à travers une campagne vraiment admirable. Partout des oliviers, des figuiers, des cerisiers, des noyers, des coignassiers. On se croirait dans un vaste jardin.

Nous dépassons le marché aux grains récemment installé, puis le modeste tombeau de Sidi Bou-Djemah. Nous laissons à notre gauche El-Bab-el-Khamis (la porte du Jeudi), arc de triomphe en briques, du plus gracieux effet, élevé en 1229 par Abou-Yacoub, lors du premier siége de Tlemcen. Cinq cents mètres plus loin commence l'enceinte de Mansourah.

Je m'étendrai le moins possible sur l'histoire de Tlemcen. Le sujet, en admettant qu'on ne fasse pas de nouvelles découvertes, peut être considéré comme épuisé; je renvoie le lecteur aux savants et consciencieux travaux de M. Brosselard, au très-complet et très-exact Guide Piesse (collection Joanne), au volume un peu confus, mais intéressant, de l'abbé Bargès, au Guide anglais de Murray; je ne paraphrase pas les ouvrages écrits soit sur l'Algérie en général, soit sur Tlemcen en particulier.

Cependant, avant de pénétrer dans l'enceinte de



Mansourah, je suis obligé de dire quelques mots de son histoire.

En 1295, régnait à Tlemcen un prince de la dynastie des Abd-el-Ouadites, nommé Abou-Saïd-Othman. Il eut l'imprudence de donner asile à un ministre disgracié du sultan mérinite Abou-Yacoub. On ne pardonnait pas ces hospitalités-là dans ces temps troublés.

Abou-Yacoub vint aussitôt mettre le siége devant Tlemcen. Au bout de sept mois il se retira pour reparaître bientôt; ce second siége dura huit ans. A l'endroit où l'armée avait campé, Abou-Yacoub fit construire un palais pour sa résidence particulière et une mosquée d'une hauteur extraordinaire. Sous la protection des murailles s'élevèrent des maisons, des caravansérails, des hôpitaux, et Mansourah devint une cité populeuse dont les ruines grandioses étonnent encore les voyageurs.

Nous sommes loin de l'époque (1846) où l'abbé Bargès avait besoin, pour aller à Mansourah, de l'escorte de « dix Koulouglis armés jusqu'aux dents »; nous sourions même en lisant ce détail dans l'histoire de Tlemcen.

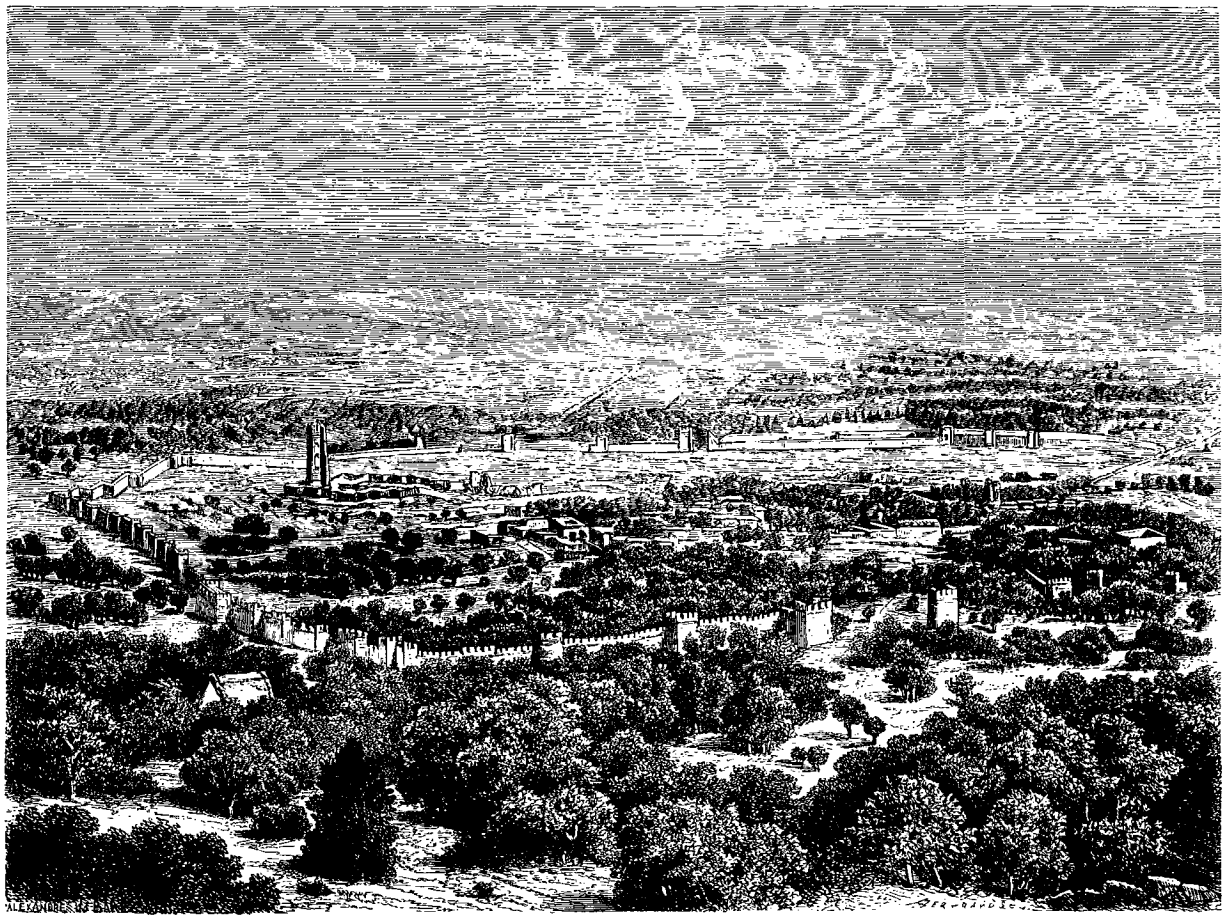
Aucune description ne saurait rendre la grandeur du spectacle qui s'offre à nos yeux. A gauche, les rochers escarpés de Lalla-Setti dorés par le soleil d'Afrique; devant nous, la vieille enceinte en pisé, grise à l'ombre, blonde à la lumière, se développant à perte de vue avec ses tours carrées; dans le fond, le haut minaret à demi écroulé, qui ressemble, avec ses reflets de terre cuite, au col d'une gigantesque amphore; à droite, la verte campagne, limitée par les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montagnes bleuâtres : c'est là, dans tout son éclat, « l'architecture des paysages » dont parle M. Taine dans ses *Notes sur l'Angleterre*.

Un chemin rocailleux nous conduit par une pente douce jusqu'à l'entrée de la mosquée, qui vient d'être complétement déblayée. Nous pénétrons dans la cour de l'édifice. Nous dominons le paysage, et nous pouvons embrasser d'un coup d'œil le développement de l'enceinte, qui enferme cent hectares. Les murs ont un mètre d'épaisseur sur douze de hauteur. Ce qui surprend le plus, ce sont les tours sans portes. Comment y pénétrait-on? C'étaient, me dit-on, des sortes de magasins de vivres ; on y descendait par des échelles, ou bien au moyen de cordes. Soit : les tours de l'enceinte d'Aurélien à Rome, près de la porte de Saint-Jean de Latran, offrent une disposition semblable. Le fier minaret, haut de trente-huit mètres, reste debout par un prodige d'équilibre.

L'abbé Bargès raconte à ce sujet une légende curieuse. Le minaret aurait été construit par deux maçons, l'un Arabe, l'autre Juif. Dieu, qui n'avait pas béni le travail du Juif, fit tomber la portion de l'édifice construite par lui. Il faut se garder de rire de ce récit devant un musulman, car pour lui et ses coreli-



Enceinte de Mansourah. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

gionnaires il a toute la valeur d'un article de foi.

On parle beaucoup de la durée des constructions romaines; celles des Arabes méritent aussi des éloges. Outre le sol même de la mosquée, nous retrouvons intact l'aqueduc qui amenait l'eau à Mansourah; les Européens installés depuis 1850 dans le village du même nom se servent encore de ce canal.

Une surprise nous attend : au détour d'un pan de muraille, nous apercevons un médecin militaire en contemplation devant le minaret. Nous reconnaissons avec joie notre compatriote, le docteur Bleicher, que nous ne savions pas être un des habitants de Tlemcen.

Nous nous serrons chaleureusement la main. Le docteur Bleicher est attaché à l'hospice militaire ; il se met gracieusement à notre disposition. Dirigées par un homme de sa valeur, nos excursions seront bien plus intéressantes. Il me promet spontanément une notice scientifique[1].

Nous nous dirigeons vers le petit village de Mansourah, qui, installé dans la vieille enceinte, au milieu de la verdure, ressemble à un nid dans le feuillage. — Une rue ombragée d'arbres et terminée par une porte à chaque extrémité, voilà le village. Il n'est pas très-

1. Le défaut d'espace ne nous a pas permis de donner cette notice remarquable, nous le regrettons vivement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peuplé, il ne compte que cent quarante et un habitants; les maisons y sont pauvres en général, mais le docteur nous signale quelques belles fermes, notamment celle d'un ancien maire de Tlemcen. On nous sert du vin du cru, car la vigne est cultivée avec autant de succès à Mansourah qu'à Bréa, à Hennaya ou à Négrier. Ce vin est un peu âpre, il a la saveur des gros vins d'Espagne. Notre hôte, brave colon, nous explique qu'il en récolte déjà « cent bordelaises, bon an, mal an. » Or, à soixante-quinze ou quatre-vingts francs la bordelaise (deux cent vingt-huit litres), comptez.

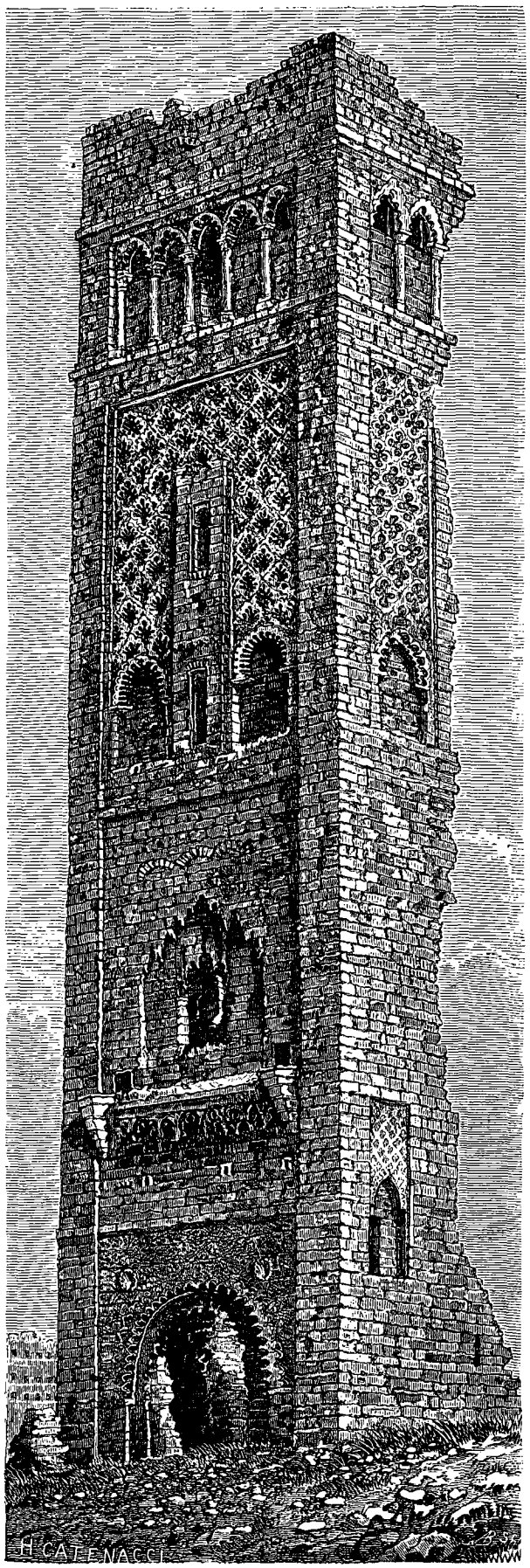
« Voilà, disons nous, un produit qui promet pour l'avenir.

— Mais le profit ne s'achète pas sans peine, » réplique le digne homme.

Il nous conduit dans sa vigne, et nous montrant une petite hutte en branchages :

« C'est là que je passe mes nuits pendant six semaines, au moment où le raisin mûrit. Il faut travailler le jour et veiller la nuit Les chacals, les Arabes sont de terribles vendangeurs, les Arabes surtout, car ils arrachent le cep avec son fruit pour aller plus vite en besogne. Aussi, dès qu'une grappe est à point, nous courons la vendre au marché à raison de cinquante centimes le kilogramme; le bénéfice est joli, et c'est autant de pris sur l'ennemi. »

Il s'agit d'escalader les rochers de Lalla-Setti qui dominent le plateau de Tlemcen. Nous nous engageons dans un petit sentier qui court à travers champs, et nous conduit d'abord au pied de ce que le docteur appelle la cité troglodytique de Tlemcen. C'est une série de cavernes aujourd'hui abandonnées, mais qui jadis ont été habitées, ainsi que le prouvent les débris trouvés par le docteur. Le flanc de la montagne est tapissé de fleurs; on y rencontre jusqu'à cinq orchidées, des fougères, des composées. Le sentier, d'abord facile, devient de plus en plus pénible. C'est en nous accrochant aux anfractuosités des rochers que nous parvenons enfin au sommet. J'ignore si la koubba de Lalla-Setti est très-fréquentée, mais les fidèles qui vont porter à cette hauteur leurs offrandes et leurs prières méritent certes d'être exaucés.



Tour de Mansourah. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Pedra.

La légende rapporte que, pendant un des siéges que subit Tlemcen, Lalla-Setti, ayant fait manger de l'orge à une chèvre, la chassa vers le camp ennemi. Les assiégeants tuèrent la chèvre, et, remarquant que les Tlemcéniens nourrissaient leurs bestiaux avec du grain, désespérèrent de prendre la ville et levèrent le camp.

A notre approche de la koubba, une bande de lapins s'enfuit effarée à travers les épines qui entourent un petit jardin dans lequel poussent de chétifs arbres fruitiers. Le silence est si profond que nous croyons d'abord le lieu inhabité, mais un grand nègre sort de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petite maison adossée au marabout. Il nous jette un regard assez malveillant, décroche quelques guenilles qui sèchent au soleil et rentre dans sa tanière.

Nous foulons un sol maigre où quelques spatules, quelques genêts épineux trouvent à peine leur nourriture; nous avançons non sans difficulté, au milieu du travertin qui encombre notre chemin. Mais la vue est admirable. Tlemcen étale à notre regard son polygone irrégulier de constructions pittoresquement groupées; un véritable océan de verdure couvre la terrasse qui sert de base à la coquette petite ville. Au delà, nous voyons Bréa et les montagnes qui ferment l'horizon. A gauche, Mansourah; à droite, les villages de Négrier, de la Saf-Saf, la route d'Oran. Assis sur une pointe de rocher, nous ne pouvons nous rassasier de ce splendide spectacle. Mais un brouillard, descendant des hauteurs, vint nous dérober la vue de ces merveilles.

Nous suivons jusqu'au bout la corniche accidentée; le chant du grillon rompt seul le silence; après une marche d'une demi-heure, nous atteignons l'extrémité du plateau, nous visitons quelques grottes curieusement découpées dans le flanc de la montagne. Au pied de ces cavernes, un ruisseau se précipite en grondant d'une hauteur de plusieurs mètres, dans des canaux en maçonnerie préparés pour le recevoir. — Collés contre la montagne, s'étagent des moulins que ces belles eaux mettent en mouvement. Au travertin succède un sol plus riche; quelques cultures s'étendent à droite et à gauche du sentier. Nous longeons la tour des Moulins, la prison des officiers de la garnison, triste et laide construction, qu'il ne doit pas être agréable d'habiter.

Nous voici à El-Kalâh, où les moulins ne sont pas moins nombreux; leurs roues majestueuses projettent jusque sur la route une écume argentée.

A onze heures, nous sommes à la porte des Carrières. Le docteur nous conduit, après le déjeuner, au Cercle militaire. Nous savourons notre café au milieu d'un jardin anglais récemment agrandi et du plus joli effet. Au fond, dans un bâtiment séparé, est la bibliothèque, abondamment pourvue de livres, de journaux et de revues. Elle contient deux mille cinq cents volumes bien choisis, de littérature, d'histoire, de philosophie et de science. Beaucoup de villes en France n'offriraient pas de pareilles ressources intellectuelles. La ville possède aussi une bibliothèque et un musée; nous nous réservons d'aller les visiter.

III

Tlemcen. — Le climat. — La ville en 1842 à l'arrivée des Français. — Les quartiers indigènes actuels. — Les Koulouglis. — Les Haddars. — Les Israélites. — Bibliothèque. — Musée. — Sidi-el-Hallouy. — Le village des Nègres. — La tour d'Agadir. — Porte Sidi-Daoudi. — Le bois de Boulogne. — Sidi-Yacoub. — Le plateau des femmes sans enfants. — Sacrifices.

28 *mars*. — Il pleut à torrents. Ne pouvant songer à sortir, disons un mot du climat de Tlemcen.

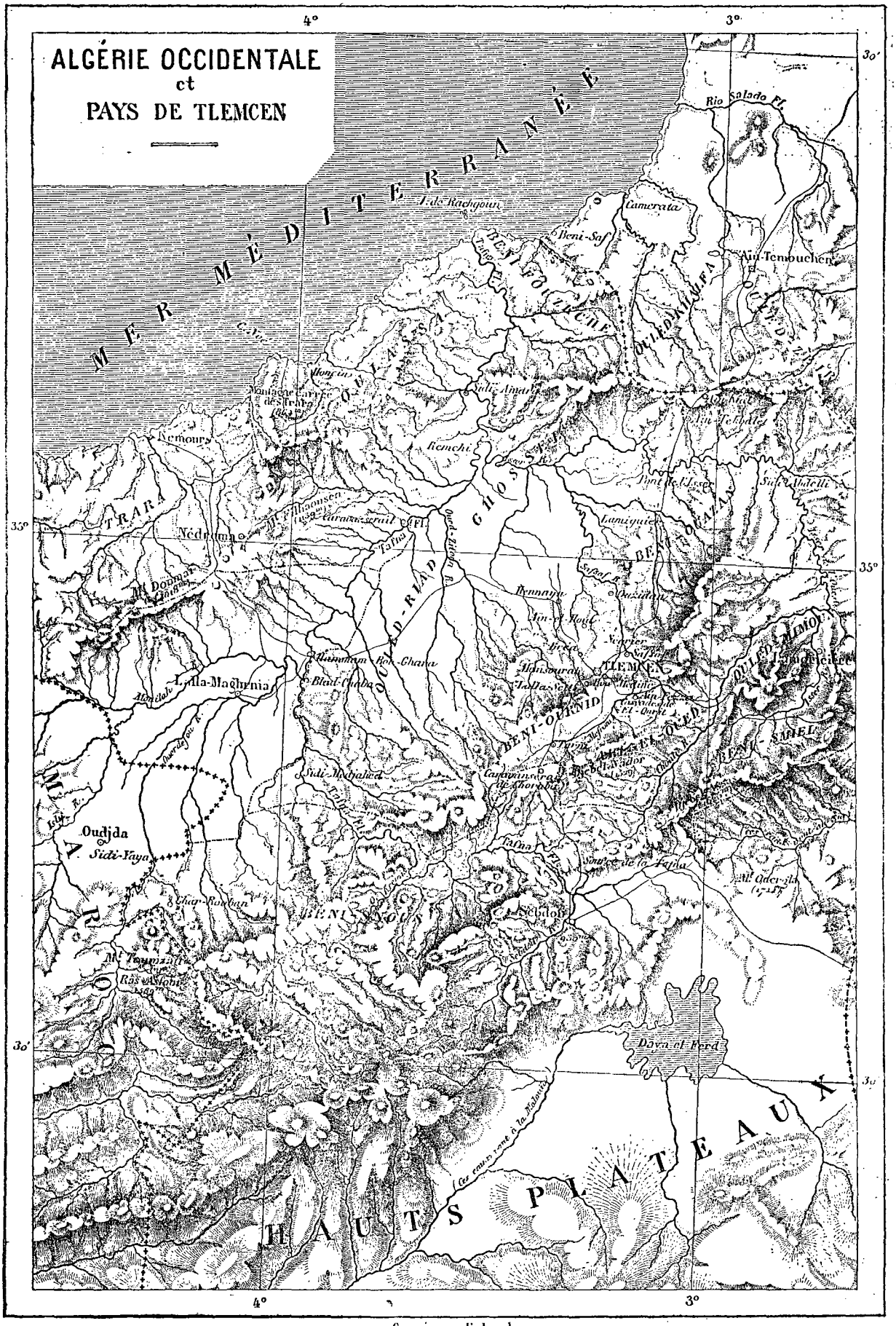
Ce climat est remarquable par les variations brusques de la température, variations aussi sensibles d'un jour à l'autre que d'une saison à l'autre et quelquefois se succédant rapidement dans la même journée, surtout pendant l'été. On peut admettre que les extrêmes sont + 36° et — 6°, ce qui porte à quarante-deux degrés l'échelle thermométrique dans laquelle se trouvent comprises les températures observées jusqu'ici.

Les pluies sont abondantes à Tlemcen. Elles commencent généralement en octobre et se continuent avec des alternatives de beau temps jusqu'en mai et en juin. Les pluies printanières et les brouillards matineux très-fréquents, même en juillet, contribuent à donner à la végétation un caractère de permanence qui, l'été, étonne les voyageurs. On est surpris de trouver de la verdure à Tlemcen après avoir traversé, pour y arriver, d'immenses espaces où la végétation est arrêtée dès le mois de juin par la sécheresse. Le siroco ou vent du sud souffle assez rarement à Tlemcen, et seulement par séries de deux ou trois jours au plus. Enfin les grandes perturbations atmosphériques y sont également rares. Le tonnerre ne gronde guère qu'en hiver et au printemps, à la suite de quelques beaux jours trop chauds pour la saison. Les orages passent rapidement sur la ville, entraînés au loin (ordinairement vers le sud-est) par des courants d'une violence extrême.

Tlemcen est donc privilégié, mais la ville n'est pas belle, tant s'en faut. Il y a eu cependant progrès depuis la Conquête. Voici ce qu'écrivait un témoin oculaire en 1842 : « A notre arrivée, Tlemcen présentait l'aspect morne et triste d'une ville en ruine. Comme, avant son occupation par les Français, il n'existait pas d'hygiène publique, nous avons trouvé les traces de cette incurie, de cette insouciance qu'ont les indigènes pour l'amélioration de leur bien-être ou la conservation de leur santé. Aussi les rues et les places étaient-elles alors de véritables voiries, des réceptacles d'immondices déposées là par chacun, sans aucun souci de blesser les sens du voisin, dont la délicatesse, du reste, n'en était sans doute nullement incommodée; des flaques de boue, au milieu desquelles on trouvait quelquefois des animaux morts, fermentaient au soleil et infectaient au loin la colonne atmosphérique. L'intérieur des maisons, grâce au peu de répugnance de leurs propriétaires, se ressentait nécessairement de ce hideux entourage. La vie se passait au milieu d'eaux croupissantes, mêlées aux débris d'animaux en putréfaction ou à des amas de fumier en décomposition. Les anciens égouts étaient obstrués, le produit des latrines publiques et privées et les eaux sales, ne trouvant plus de libre écoulement, restaient en stagnation dans les rues et sur les places. Quelquefois les conduits d'eau potable se crevaient, et alors un horrible mélange infectait les eaux destinées aux usages domestiques.

Le quartier juif surtout, près de la belle prome-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



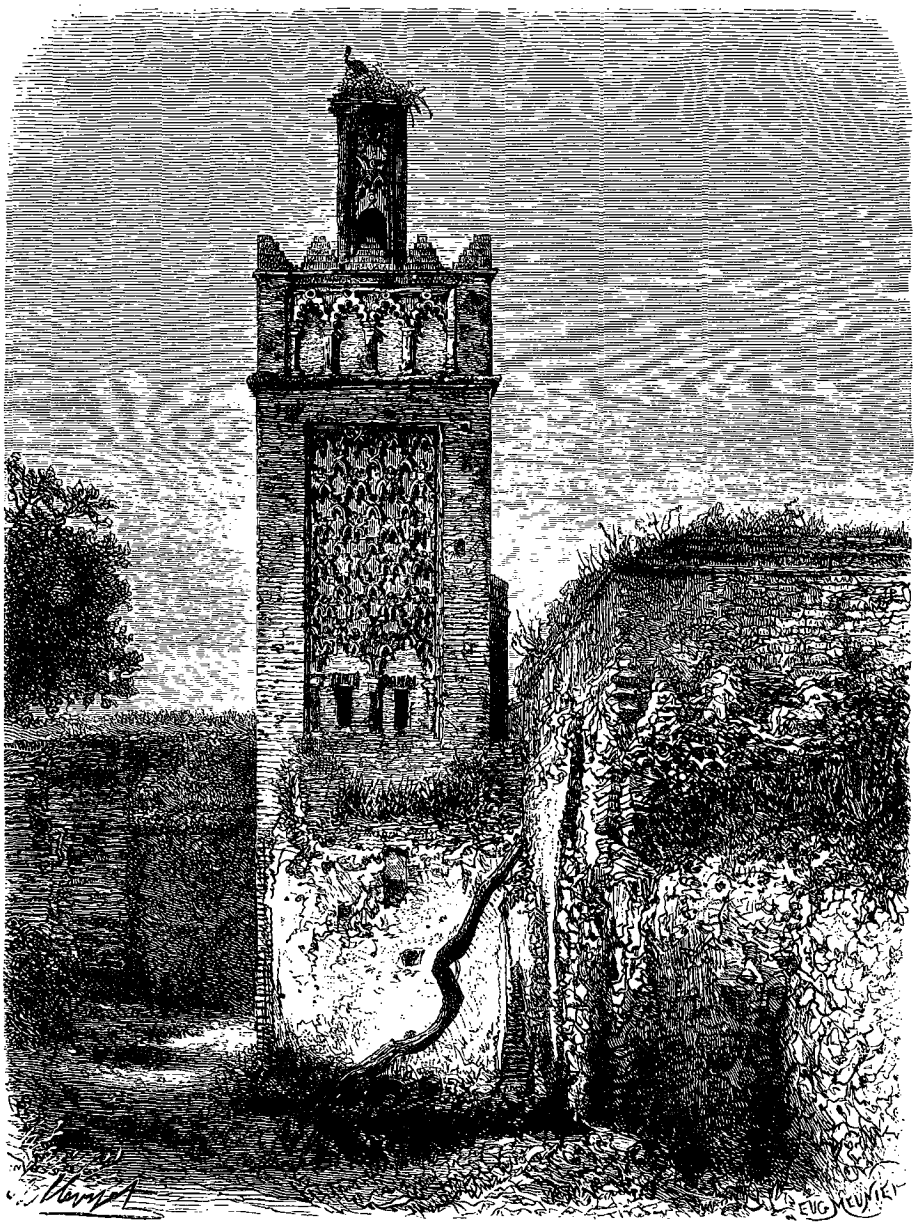
Gravé par Erhard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nade du Méchouar, surpassait les autres en malpropreté et en insalubrité[1]. »

Depuis 1842, on a élevé quelques édifices, mais ils sont mesquins ; les maisons des particuliers ont rarement plus d'un étage. Il faut dire que la main-d'œuvre est très-chère et qu'on fait venir d'Oran, à grands frais, le plâtre et les bois. Une maison coûte vingt pour cent de plus qu'à Oran ; il faut être riche pour posséder des immeubles à Tlemcen.

Quant aux quartiers indigènes, ils sont encore hideux ; ce ne sont que ruines, au milieu desquelles beaucoup d'habitants se sont créé des abris. Derrière le Cercle militaire il y a un dédale inextricable de masures en pisé, de pans de murs branlants ; ce sont les



Mosquée du village des Nègres (voy. p. 316). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Pedra.

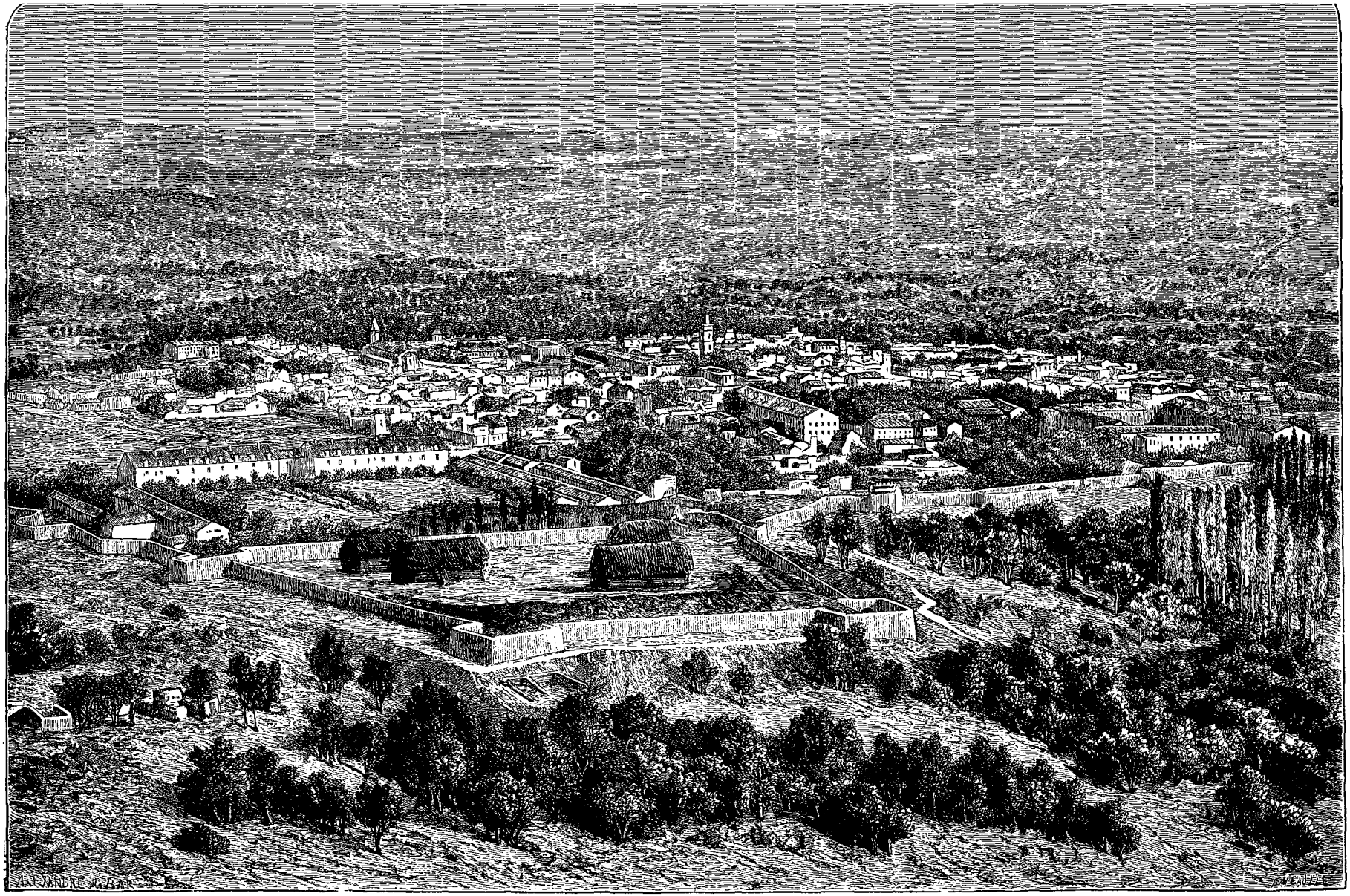
invalides de l'architecture arabe. Presque partout les intérieurs sont misérables ; une natte sert de lit ; un coffre en bois peint (*sendouk*) renferme les vêtements et le linge ; deux ou trois ustensiles de cuisine, un réchaud en terre, des plats en peuplier, et c'est tout.

Il y a dix mille quatre-vingt-onze musulmans à Tlemcen. On en compte encore deux mille sept cents dans les villages voisins (Aïn-Bouhadjar, Aïn-el-Hout, Ouzidan, Beni-Ouazzen, Beni-Mester).

Les Israélites, quoique entassés dans des logements insuffisants eu égard à leur innombrable progéniture, sont plus confortablement installés. Leur mobilier est un peu moins rudimentaire ; leur bien-être va en s'accroissant, tandis que les musulmans sont en décadence.

1. Catteloup, *Essai d'une topographie médicale du bassin de Tlemcen*, dans le *Recueil des mémoires de médecine*. 2e série, t. XII.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

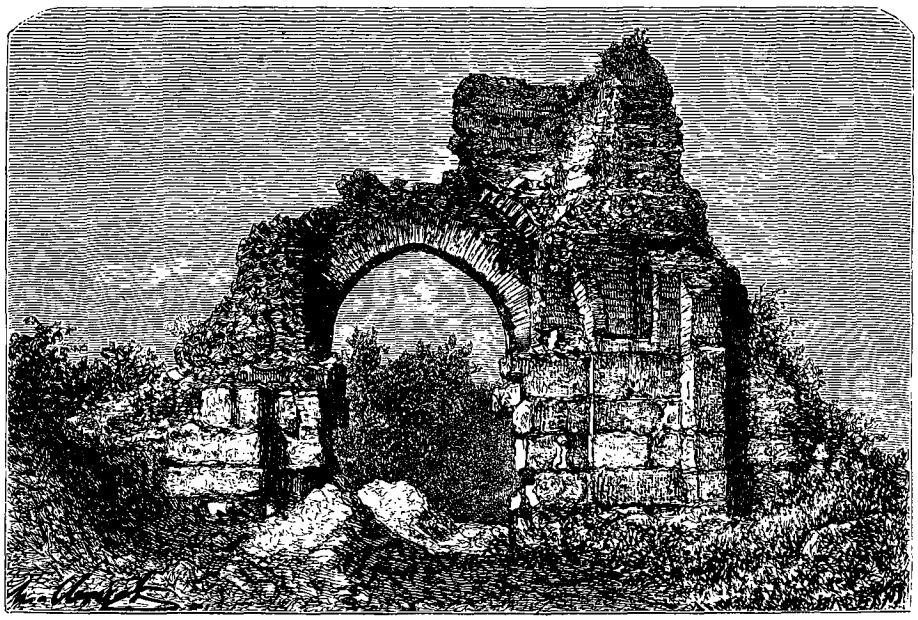


Tlemcen. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

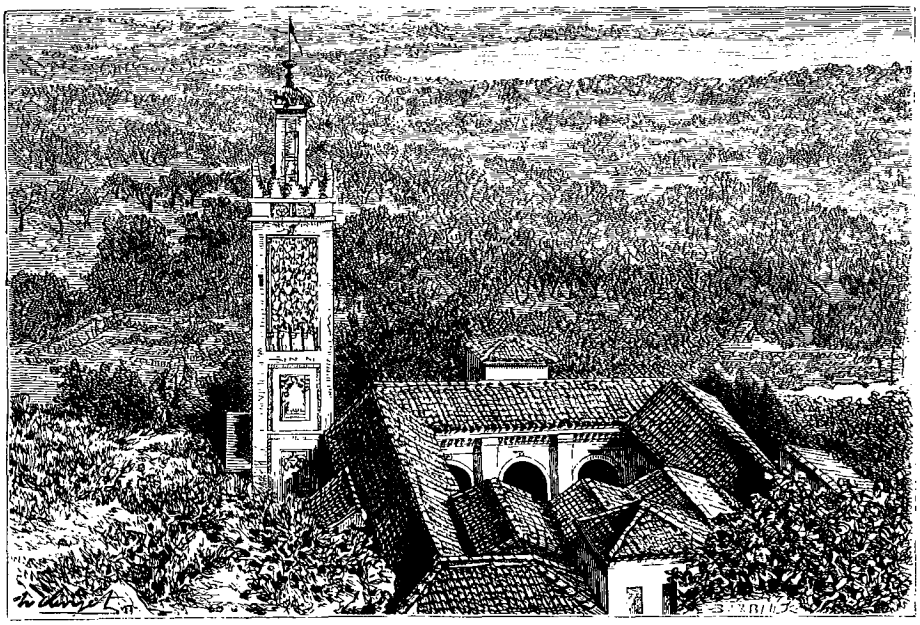
Il est juste cependant de faire une distinction en ce qui concerne les indigènes musulmans.

Il y a, à Tlemcen particulièrement, deux races, non-seulement différentes, mais tout à fait hostiles, et c'est grâce à cet antagonisme que notre sécurité a été assurée dans le pays. — Les Koulouglis, nés de pères turcs et de femmes arabes, sont mal vus; c'est à nous qu'ils doivent de ne pas être persécutés : aussi n'ont-



Porte de Sidi-Daoudi. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Pedra.

ils jamais laissé passer une occasion de nous prouver leur reconnaissance. Jadis on les a vus s'enfermer avec nous dans le Méchouar et nous apporter contre l'ennemi commun le contingent de leurs forces. Ce sont pour la plupart des hommes de haute taille, vigoureux, mieux et plus proprement vêtus que leurs rivaux, plus travailleurs ; eux seuls cultivent, avec une ardeur infatigable, les beaux jardins qui font à la ville



Mosquée de Sidi-Daoudi. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Pedra.

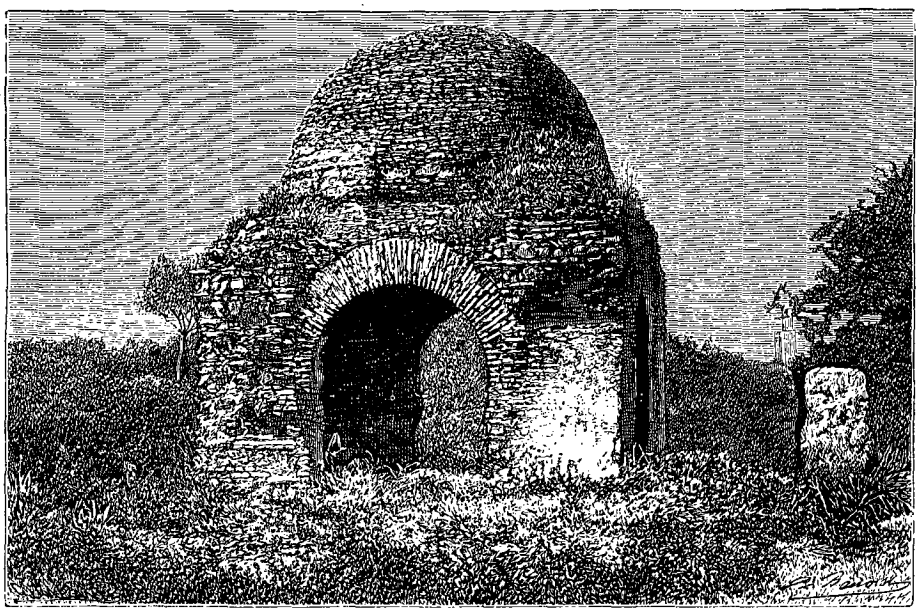
une ceinture toujours verte. Le petit commerce indigène est tout entier entre leurs mains; ils tiennent des épiceries bien achalandées ; comme bouchers, ils font une rude concurrence aux Français et aux Espagnols; ils vendent à meilleur marché ; ils parlent le français et quelquefois même l'espagnol.

Les Haddars, nés de pères et de mères arabes, sont pauvres, dégénérés, peu enthousiastes pour le travail;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

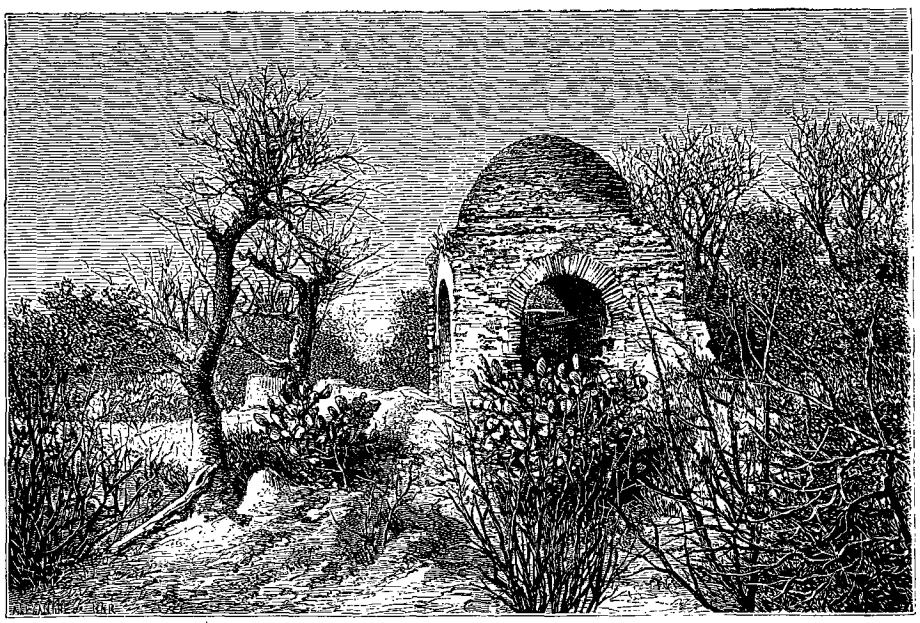
ils sont de plus petite taille ; ils ont le teint bronzé, les cheveux noirs, alors que les Koulouglis sont blancs et ont très-souvent la chevelure blonde.

Les Koulouglis mettent leur amour-propre à rebâtir leurs maisons, dès que leurs ressources sont suffisantes. Il y a encore parmi eux des maçons fort habiles qui comprennent le grand style mauresque, mais ils ne trouvent plus souvent l'occasion d'exercer leur talent. — Les grandes fortunes sont rares parmi les musulmans, et, quand ceux-ci construisent, ils s'adressent aux ouvriers européens.



Marabout près de Tlemcen. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Pedra.

Les Israélites sont très-nombreux ; leur communauté remonte à une époque reculée. D'après un article publié par M. Darmon dans la *Revue africaine* (juillet 1870), c'est après la destruction du temple d'Onias (Alexandrie) que les Israélites égyptiens se-



Autre marabout près de Tlemcen. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

raient venus en grand nombre se réfugier à Tlemcen. Les persécutions du quinzième siècle en amenèrent aussi beaucoup en Algérie, et particulièrement dans la province d'Oran. Le rabbin Éphraïm Ankaoa, mort en 1442, cinquante ans avant que sa race eût été expulsée de l'Espagne, est considéré comme le fondateur de la communauté. Il guérit, dit-on, d'une maladie dangereuse, la fille d'un roi de la famille des Beni-Zian ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cet événement fut considéré comme miraculeux, et assura l'existence de la communauté. Le quartier juif fut bâti aux abords du Méchouar, comme pour trouver une protection de plus dans le voisinage de la résidence royale. Une synagogue s'éleva au centre des habitations; en 1842, les Français la trouvèrent encore debout et la réparèrent, ainsi que le constate l'inscription commémorative placée au-dessus du portail de l'édifice. — Une seconde synagogue fut bâtie par Rabi Samuel. Elle se nomme Mastria, et elle est demeurée le siége d'une école talmudique, célèbre dans le pays. Enfin, il y a une troisième synagogue dans la rue Saint-Michel; elle date de 1846.

Le recensement de 1872 accuse une agglomération de 3221 juifs à Tlemcen. Ils sont tous en passe de faire fortune. Les maisons européennes qui se construisent dans la ville sont en grande partie leur propriété. Ils sont, comme partout, intelligents, doués du génie de la banque et du commerce. Les plus pauvres parlent le français, et on en trouve même beaucoup qui écrivent notre langue. Ils se placent comme employés, commis, clercs d'avoués et d'huissiers; ils font leur chemin dans le monde.

Nous visitons la bibliothèque et le musée, qui sont installés dans les bâtiments de la mairie. La bibliothèque contient en ce moment deux mille deux cents volumes de premier choix. Tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain sont là, mis gratuitement à la disposition du public. Le conseil municipal vote annuellement une somme assez importante pour augmenter ce fonds précieux.

Le musée occupe une magnifique salle, qui sert à l'occasion pour les bals et les concerts. Sauf les colonnes d'onyx trouvées dans les fouilles de Mansourah, la collection d'objets d'art appartenant à la ville ne s'est guère augmentée depuis la dernière édition du Guide Piesse.

La pluie ayant cessé de tomber, nous sortons par la porte dite Bab-ed-Djad, reconstruite par le génie militaire, et nous descendons à Sidi-el-Hallouy dont la légende est connue. — Sidi-el-Hallouy ou plutôt *Echchoudi*, — car *hallouy* n'est qu'un surnom qui signifie marchand de bonbons, — était un saint homme. Il vivait vers 1266 de l'ère chrétienne (665 de l'Hégire). Nommé précepteur des enfants du sultan Abou-Zian, il fut décapité à l'instigation du grand vizir qui le fit passer pour sorcier; mais sa mort fut suivie de miracles qui étonnèrent le sultan. Le grand vizir fut muré dans un bloc de pisé. Quant au saint, on lui construisit un tombeau, près duquel s'éleva bientôt la mosquée qui porte son nom.

La mosquée est construite sur le modèle de tous les édifices de ce genre. Après avoir franchi la porte extérieure, on pénètre dans une cour ornée d'une fontaine, autour de laquelle règnent les cloîtres et le principal corps de bâtiment. Ce qui frappe nos yeux européens, c'est la nudité du temple proprement dit. Le sol est recouvert de nattes; des lustres grossiers pendent de distance en distance au plafond. A côté du mihrab s'élève une chaire en bois à laquelle on monte par un escalier très-raide et sans aucun caractère. Mais ce qui dédommage amplement, ce sont les splendides colonnes d'onyx, les plafonds en cèdre sculpté du mihrab; nous remarquons dans un coin, près de la porte d'entrée, un groupe de graves personnages qui récitent à mi-voix des cantiques, et dont notre présence n'interrompt pas la pieuse occupation.

Nous remontons vers la ville et nous nous engageons à gauche dans le chétif *village des Nègres*, qui contient une petite mosquée. Nous suivons, au milieu des jardins, un sentier qui doit être délicieux en été. De tous côtés nous voyons des vergers gracieux, encore sans feuilles, mais tout en fleurs. Les amandiers perdent déjà leur blanche parure, les pommiers sont couverts de fleurs rouges et blanches. Un soleil d'Algérie éclaire ce magnifique tableau, et une brise tiède nous apporte les vagues senteurs de la mer lointaine.

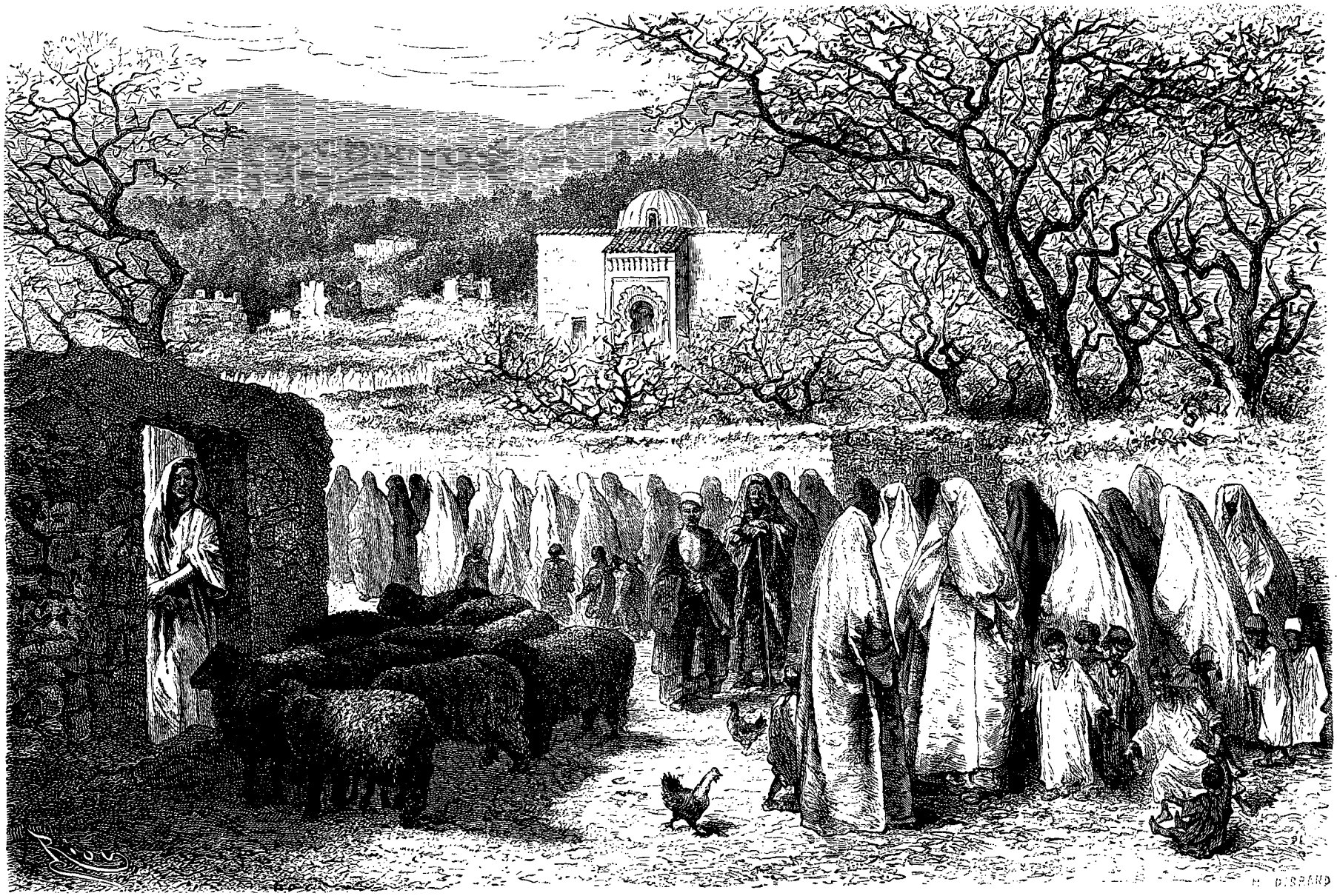
Ravis, nous cheminons entre de vieilles murailles à demi écroulées. Voici un pan de mur de vingt mètres de haut qui domine tous ces vestiges du passé. Nous côtoyons une tannerie; des ouvriers à demi nus sont penchés sur des bassins à fleur de terre qui contiennent des liquides noirâtres. Nous passons vite, car l'homme nous gâte la nature.

Nous voici à Agadir, le berceau de Tlemcen. Il ne reste que le minaret d'une mosquée, et des murailles dont l'immense développement témoigne de la splendeur de cette ville disparue. Et cependant Agadir n'était rien à côté de Tlemcen lui-même. Grâce à l'obligeance d'un ami, j'ai pu me procurer un relevé exact des anciennes enceintes. Ce plan unique, qui n'a jamais été publié, permettra aux lecteurs du *Tour du Monde* de comparer Agadir à Tlemcen (voy. p. 318).

La tour d'Agadir, haute d'environ quarante mètres, est carrée; elle a presque entièrement perdu son revêtement de carreaux vernis, mais elle est d'ailleurs assez bien conservée. Elle porte, encastrées dans ses parois épaisses, des pierres tumulaires dont les inscriptions latines ont été relevées bien avant nous. On peut encore monter facilement jusqu'à la plate-forme, d'où l'on jouit d'un beau coup d'œil. C'est toujours le panorama que l'on a de Mansourah, mais ici nous plongeons de plus près dans les massifs sombres du « bois de Boulogne ». — L'ombre noire de ces énormes oliviers a quelque chose d'imposant. Voici de jolies villas, noyées dans la verdure; voici la porte Sidi-Daoudi. Hélas! elle s'est écroulée il y a trois ans, et il ne subsiste, de ce bel échantillon du style mauresque, qu'un monceau de pierres et.... une photographie que notre gravure reproduit. — Au-dessous, un joli petit marabout blanc comme la neige, et que le soleil caresse, porte le même nom. C'est la koubba de Sidi-Daoudi, l'ancien patron de Tlemcen, détrôné plus tard par Sidi-Bou-Médine.

Nous voici au bois de Boulogne; une eau écumante

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marabout et procession. — Dessin de Riou, d'après des photographies de M. Pedra.

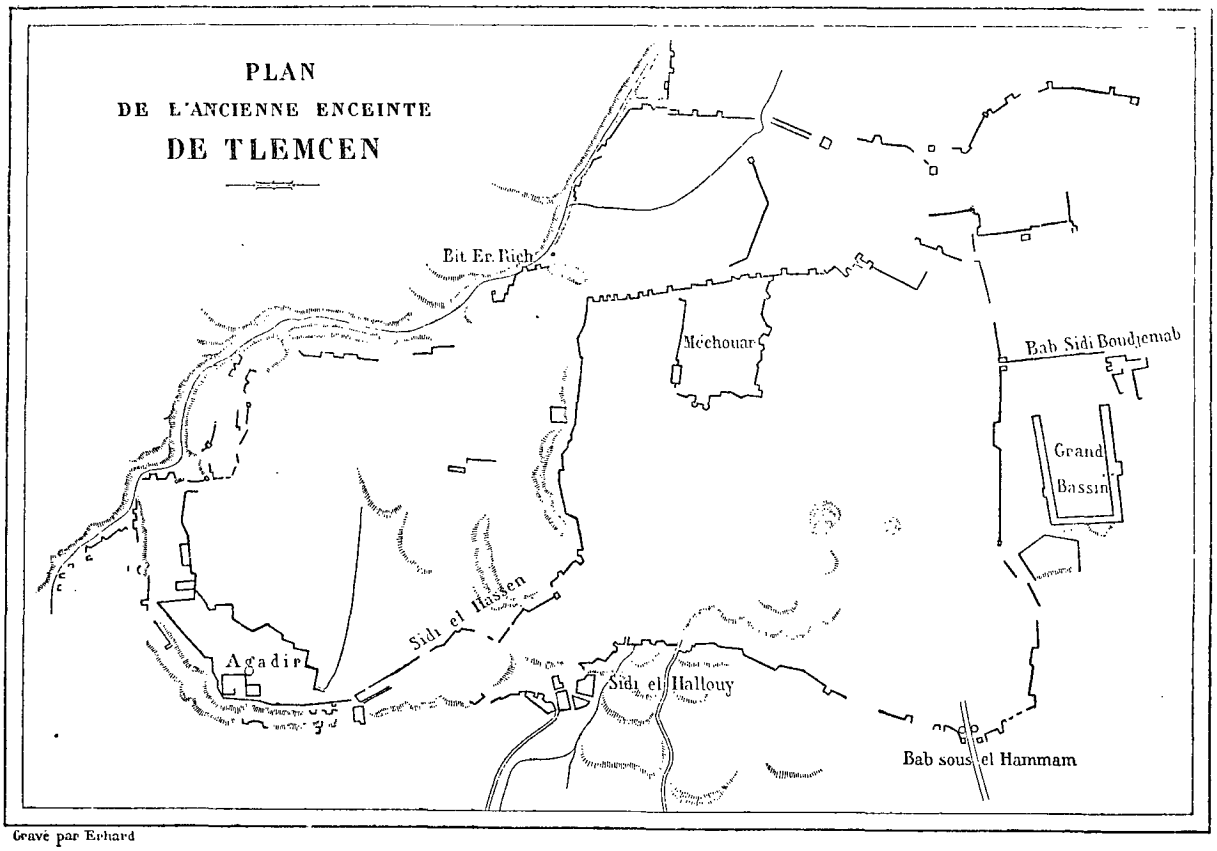
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gronde au pied des vieilles murailles couvertes de plantes grimpantes ; des figuiers, des térébinthes ont pris racine dans les crevasses des tours branlantes. Le sentier longe le torrent ; l'ombre est épaisse, l'air parfumé par les violettes ; partout s'étendent des tapis de mousse, d'herbe nouvelle ; le mugissement lointain d'une cascade domine le bruit du torrent. On ne se croirait plus en Algérie, c'est un vrai paysage de France.

Nous débouchons sur un petit plateau qu'ombragent de gigantesques térébinthes plusieurs fois séculaires. Ce lieu est consacré : c'est le *plateau des femmes sans enfants*. Je me figure ainsi un *lecus* romain, celui où Numa consultait Égérie. Le sol est couvert d'iris dont les gros boutons violacés s'ouvriront aux premières chaleurs. — Un troupeau de moutons erre çà et là. Le berger, un élève de Mélibée, souffle dans un morceau de roseau qui lui sert de flûte. Il ne mériterait pas le premier prix du Conservatoire, mais nous l'écoutons avec plaisir, il complète le paysage.

Arrive une longue file de fantômes blancs. Ce sont des femmes qui viennent visiter le marabout et lui demander la fécondité. Chacune d'elles traîne six enfants à sa suite ; il faut croire que c'est le septième qui se fait attendre. — A notre vue, elles se voilent précipitamment ; mais, à travers la laine blanche de leurs haïks, des yeux curieux nous examinent en tapinois et des rires argentins se font entendre.

Nous comptons quatre marabouts. Celui qui porte le nom de Sidi-Yacoub est encore en bon état de con-



Gravé par Erhard

servation. Ce petit bâtiment forme un carré long surmonté de sa koubba ; le soleil, glissant entre les branches des arbres, jette des ombres et des lumières éclatantes sur les murs blanchis à la chaux. Le marabout de Sidi-Aouheb n'est plus qu'une ruine. Nous remarquons des espaces circulaires, entourés de pierres sèches entassées. Ali nous raconte que c'est là que Sidi-Yacoub est apparu à quelque fidèle ; la place est sacrée, et, à certains jours, le gardien du marabout y promène des charbons ardents, saupoudrés d'encens.

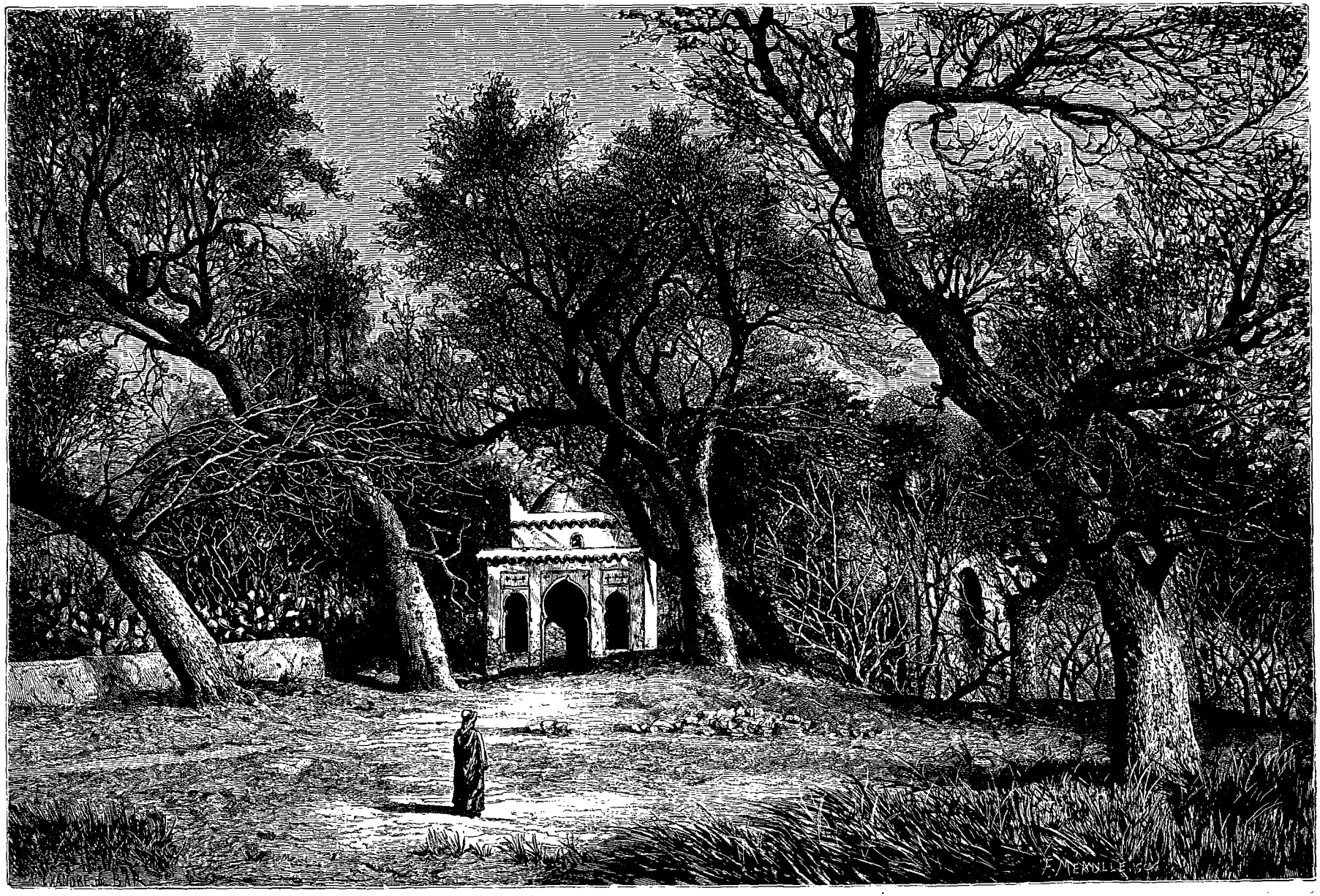
Chose surprenante, Sidi-Yacoub (saint Joseph) est aussi vénéré par les juifs que par les musulmans, pour lesquels d'ailleurs Aïssa n'est autre que Jésus, et Lalla Meriem la vierge Marie.

Récemment l'autorité a dû intervenir pour empêcher une collision. — La race juive est si prolifique que nous nous demandons en vérité quelle raison pouvaient bien avoir les juives de vouloir à toute force pénétrer dans la koubba, malgré l'opposition des musulmans.

Nous descendons dans le fond du ravin, où coulent deux sources abondantes : elles forment un ruisselet qui va se perdre dans le torrent. Nous nous trouvons en face d'un groupe de femmes.

A notre aspect, des clameurs s'élèvent, une matrone crie et gesticule ; que peut-elle bien dire ? « qu'elle lave son linge en famille et que nous n'avons rien à y voir ? » Ali intervient ; il explique que nous sommes de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



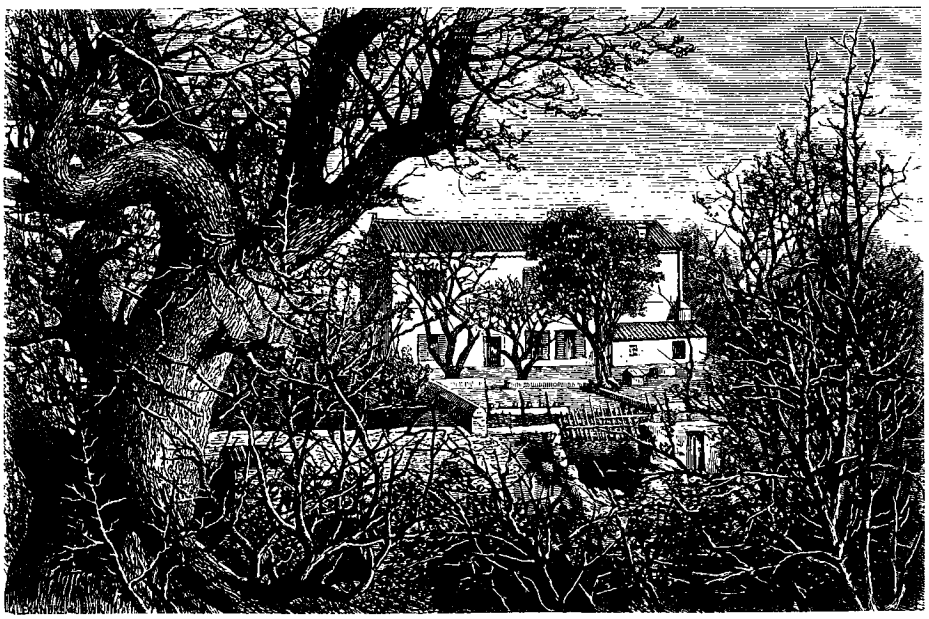
Marabout de Sidi-Yacoub. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« nobles étrangers » et que les questions de lessive nous intéressent beaucoup. La tempête se calme, les visages s'adoucissent; R... distribue des pastilles de chocolat à droite et à gauche aux bambins qui se promènent dans le costume d'Adam, pendant que sèche leur unique chemise. Nous sommes tolérés. On nous permet d'étudier les procédés à l'aide desquels un vieux burnous passe du noir au blanc. — Les pieds jouent le principal rôle dans l'opération ; lorsque le burnous a été piétiné en cadence pendant un quart d'heure sur une pierre plate au bord de la source, il n'y a plus qu'à le tordre et à l'étendre sur l'herbe. Ce qui nous intrigue, c'est de voir une cage, assez semblable par sa forme aux anciennes crinolines. Nous ne pouvons suspecter ces dames d'user de cet engin à la mode française. — Ali, imperturbable cicerone, nous met bien vite au fait. Quand la laine en suint a été battue par le procédé que nous venons d'indiquer, on la dépose sur la cage ; au-dessous brûle du soufre dans un réchaud en terre, et la laine sèche en même temps qu'elle blanchit.

Une seconde distribution de chocolat achève de nous gagner les bonnes grâces des laveuses, et nous nous séparons les meilleurs amis du monde.

Sur la rive opposée du ravin s'élève une charmante villa. Nous obtenons la permission de la visiter. Toujours et partout de l'eau en abondance, des arbres splendides, ailantes, sycomores, acacias, fusains et tous les arbres fruitiers imaginables ; le long des allées courent d'épaisses bordures de violettes. Ici le marronnier du 20 mars ne passerait pas pour précoce : le jardin que nous parcourons à petits pas en contient



Villa « au bois de Boulogne ». — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

une double rangée. Ils sont tous couverts de feuilles depuis plus d'une semaine.

La maison est élégante et spacieuse ; d'énormes bouquets de violettes garnissent le salon, des bouquets qu'à Paris ou à Nice on payerait vingt-cinq francs, et qui ne coûtent ici que la peine de les cueillir. Tlemcen produit cette fleur en telle abondance qu'il en approvisionne largement le marché d'Oran. Un beau bouquet bien emballé dans de la mousse part à trois heures par la diligence et arrive le lendemain au point du jour au chef-lieu du département.

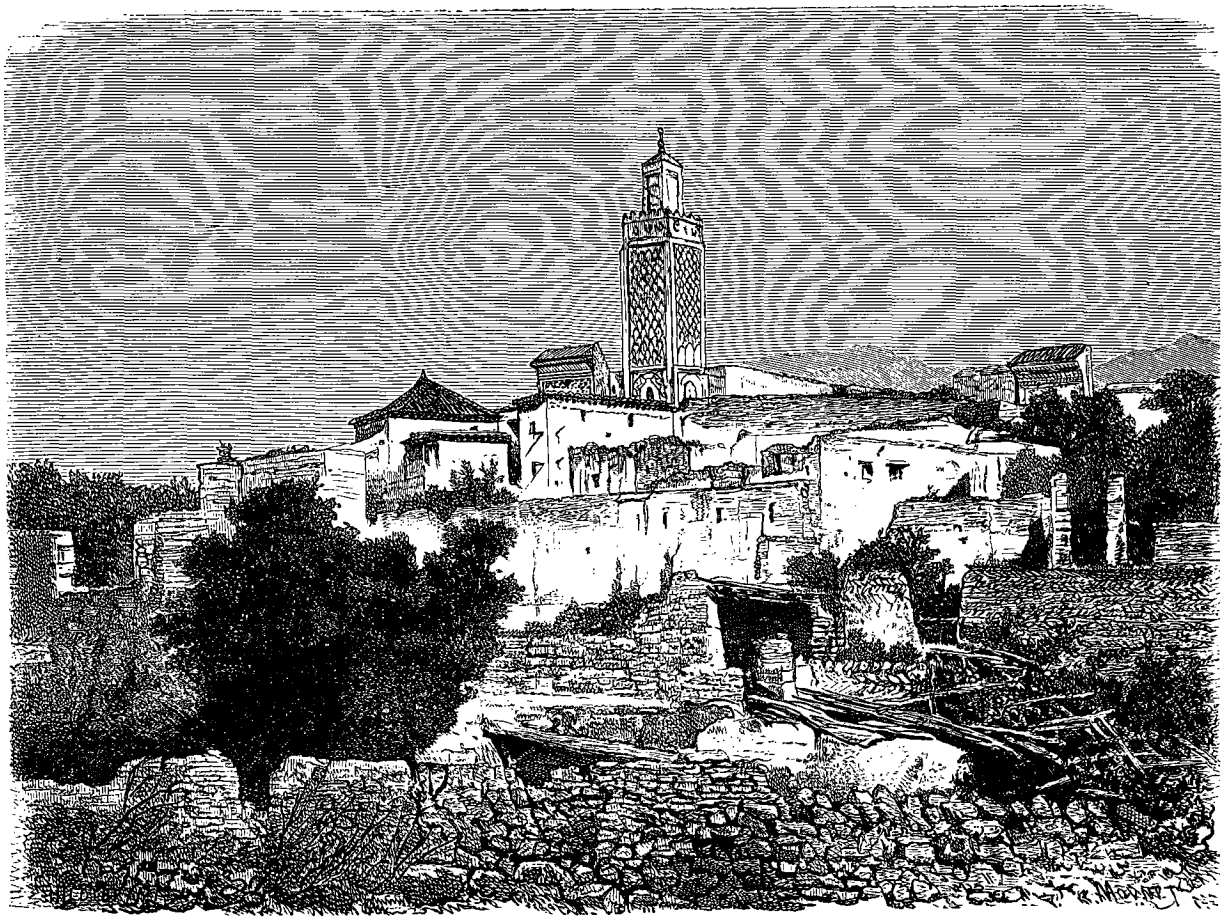
Ali nous ramène en ville par de jolis chemins ombreux. Nous passons près du marabout de Sidi-Abdallah ; c'est une bicoque sans toiture, perdue sous un énorme térébinthe. Notre petit guide nous raconte que lors de la Conquête une compagnie d'infanterie avait campé un soir sous cet arbre. Le gardien du marabout avait prévenu les soldats que s'ils touchaient au térébinthe, le saint punirait le sacrilége. Nos troupiers n'avaient fait que rire. L'un d'eux, pensant que du bois aussi respectable chaufferait bien mieux son café, voulut en couper une branche, mais la hache mal dirigée lui entra profondément dans la cuisse. Il mourut de la blessure ; jugez si cette maladresse du pauvre soldat a profité à la réputation de Sidi-Abdallah.

Nous rentrons en ville par l'allée des Mûriers, célèbre à Tlemcen et à juste titre.

E DE LORRAL.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bou-Médine (voy. p. 327). — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie de M. Pedra.

TLEMCEN,

PAR M. E. DE LORRAL [1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Un peu de statistique, aussi peu que possible. — Soirée en ville. — Intérieur. — Repas et musique israélites. — Une étymologie curieuse. Bou-Médine. — Le Mefrouch. — Les cascades.

1er *avril.* — Nous passons l'après-midi dans un beau jardin, près de la porte du Sud, au pied d'El-Kalâh. Notre hôte, ami du docteur, est arrivé ici avec les premières colonnes françaises. Il n'a jamais quitté Tlemcen, où il a fait une grande et honorable fortune.

Nous le questionnons naturellement sur les richesses du pays.

« Sait-on à peu près le nombre des oliviers qui entourent Tlemcen?

— Mettons-en cinquante mille, au bas mot.

— Voilà un nombre imposant.

— Il ne doit pas vous étonner. Tlemcen est un pays à peu près unique en Algérie, comme climat et comme puissance de production. Cette situation exceptionnelle tient à une double cause : nous avons de l'eau et nous avons des arbres, ou plutôt nous avons des arbres parce que nous avons de l'eau. On compte dans le territoire de Tlemcen six cent soixante-dix hectares de jardins et de vergers, deux cent cinquante-quatre hectares de vigne, deux mille cent onze hectares de terres irrigables, onze mille huit cent trente-

1. Suite. — Voy. page 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cinq hectares de pâturages, cent quatre-vingt-quatre bassins de diverses contenances et trois cent quarante-huit kilomètres neuf cent quarante-cinq mètres de canaux d'irrigation créés et entretenus par le syndicat des eaux. Cherchez dans l'Algérie entière une région aussi favorisée! ».

Je demeure stupéfait : dire qu'il y a des gens capables de débiter tant de chiffres sans reprendre haleine!

R.... a dressé l'oreille en entendant parler de vignes.

« Et le vin est-il bon? demande-t-il.

— Excellent.

— Pourtant celui que nous avons bu à Mansourah...!

— Pardon, j'aurais dû dire : sera excellent.

— A la bonne heure; mais que faut-il pour cela?

— Des caves, afin de mettre le vin à l'abri des chaleurs de l'été, et des pressoirs autres que les pieds des vignerons. Le jour où nos colons seront outillés comme on l'est en Bourgogne, les vins d'Espagne et du Midi ne seront plus que de la piquette. Quant à nos huiles, elles peuvent rivaliser avec celles de la Provence, et elles ont l'avantage de coûter moins. Nous avons sept moulins à manége dans la ville, et trois moulins à eau hors de la ville.

— Voilà qui est beau.

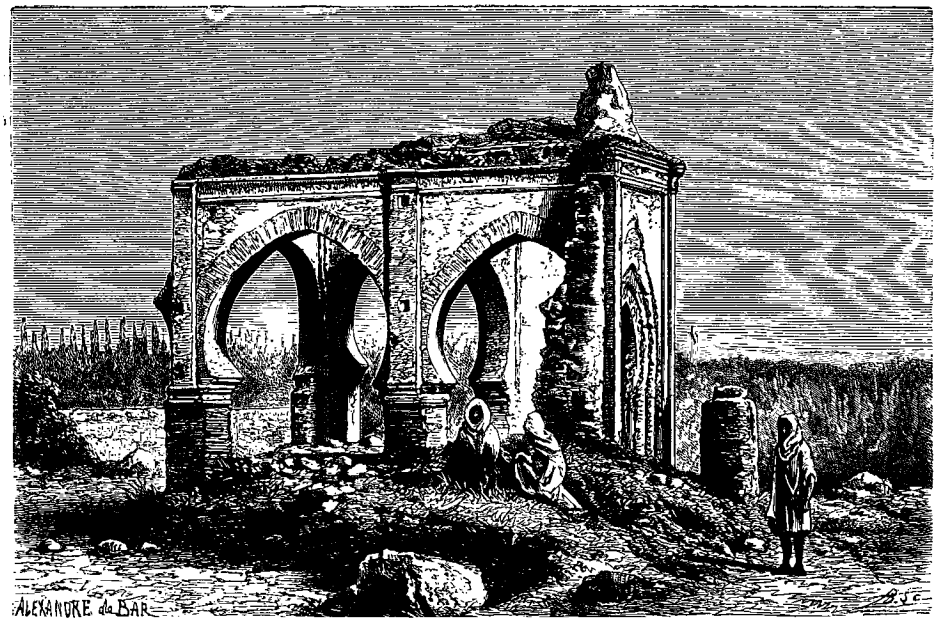
— Et ce n'est pas tout. Vous avez vu nos moulins à farine d'El-Kalâh?

— Certes.

— Eh bien, l'État aurait encore à concéder au moins soixante chutes d'eau, et nous pourrions avoir des scieries pour le bois et le marbre, et des fabriques de sparterie, de crin végétal, de pâtes alimentaires, de papier, etc.

— Et les fruits?

— Là encore nous sommes privilégiés; nous avons



Koubba de Sidi-Bouisrak (voy. p. 327). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

tous ceux des zones tempérées, sans compter quelques-uns des régions plus chaudes. Nos figues sont si abondantes qu'elles ne trouvent pas d'acheteur et pourrissent sous les arbres. L'arrondissement en produit vingt mille quintaux. Les petites cerises de la Saf-Saf sont sans rivales. Il y a deux ans, je nourrissais ma basse-cour avec des poires, tellement la récolte avait été abondante. — Un chemin de fer pour emporter tous ces produits à prix raisonnable, et notre fortune est faite.

5 *avril*. — Nous sommes invités à dîner chez un riche Israélite de la ville.

A l'heure dite, nous frappons à la porte de notre hôte, qui vient à notre rencontre entouré de ses dix enfants. La maîtresse du logis, encore fraîche malgré ses quarante-cinq ans, nous accueille gracieusement.

A première vue, la maison ne diffère pas sensiblement du « dar » musulman. On y voit de grands cloîtres bordés de lourdes colonnes et pavés de carreaux vernis. La cour d'allée est ornée d'un jet d'eau. Les chambres sont longues et étroites, et — disposition bizarre — sur un côté de chacune d'elles s'ouvre une sorte d'alcôve dont le sol est surélevé; on y place parfois un divan. Nous sommes donc en Algérie. Mais les Israélites sont éclectiques; tout en respectant les anciennes coutumes, ils ont adopté avec empressement le confortable français : aussi notre hôte a-t-il un salon à l'étage supérieur, un véritable salon, meublé à l'européenne. S'en sert-il deux fois par an? Non, mais il en est très-fier. Un piano même nous y poursuit; un casier en bois d'ébène contient la *Prière d'une vierge* et des morceaux tirés de la *Mère Angot!* Sur une étagère arabe s'étale Ponson du Terrail.

La mère de famille a eu le bon esprit de ne pas abandonner son pittoresque costume national. Elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

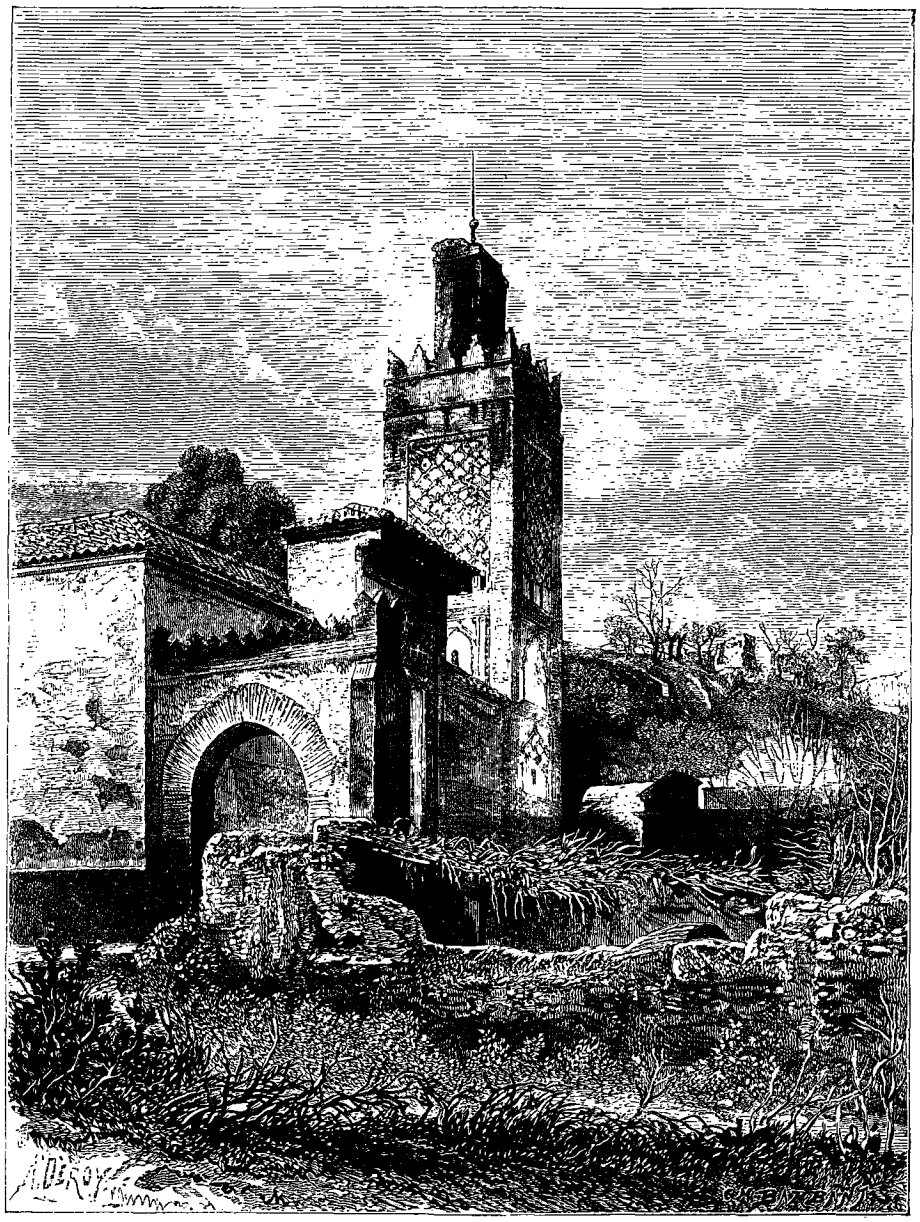


Concert juif, à Tlemcen. — Dessin de D. Maillart, d'après des photographies de M. Pedra.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porte la formla (gilet) de velours, le caftan brodé d'or, le beden (sarreau) en soie brochée, les ghelila (manches) dont la gaze transparente voile à demi des bras trop massifs. Ses cheveux disparaissent sous les plis gracieux du m'harma (foulard brodé d'or). Un collier de perles (cherkadeldjouar) orne son cou. Sur sa ceinture aux couleurs éclatantes retombe une chaîne d'or (ambra) terminée par une riche cassolette. Ses pieds sont chaussés de souliers découverts brodés d'or (bechmak).

Les jeunes filles ont plus ou moins sacrifié à la mode française. Quant aux garçons ils sont indigènes par le pantalon bouffant et la veste de drap soutachée; ils sont citoyens français par la chemise et la triviale



Mosquée de Bou-Médine. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie de M. Pedra.

casquette de velours, ou le képi galonné. Il est rare aujourd'hui de rencontrer dans les rues un Israélite portant son costume national franchement et sans mélange hétérogène.

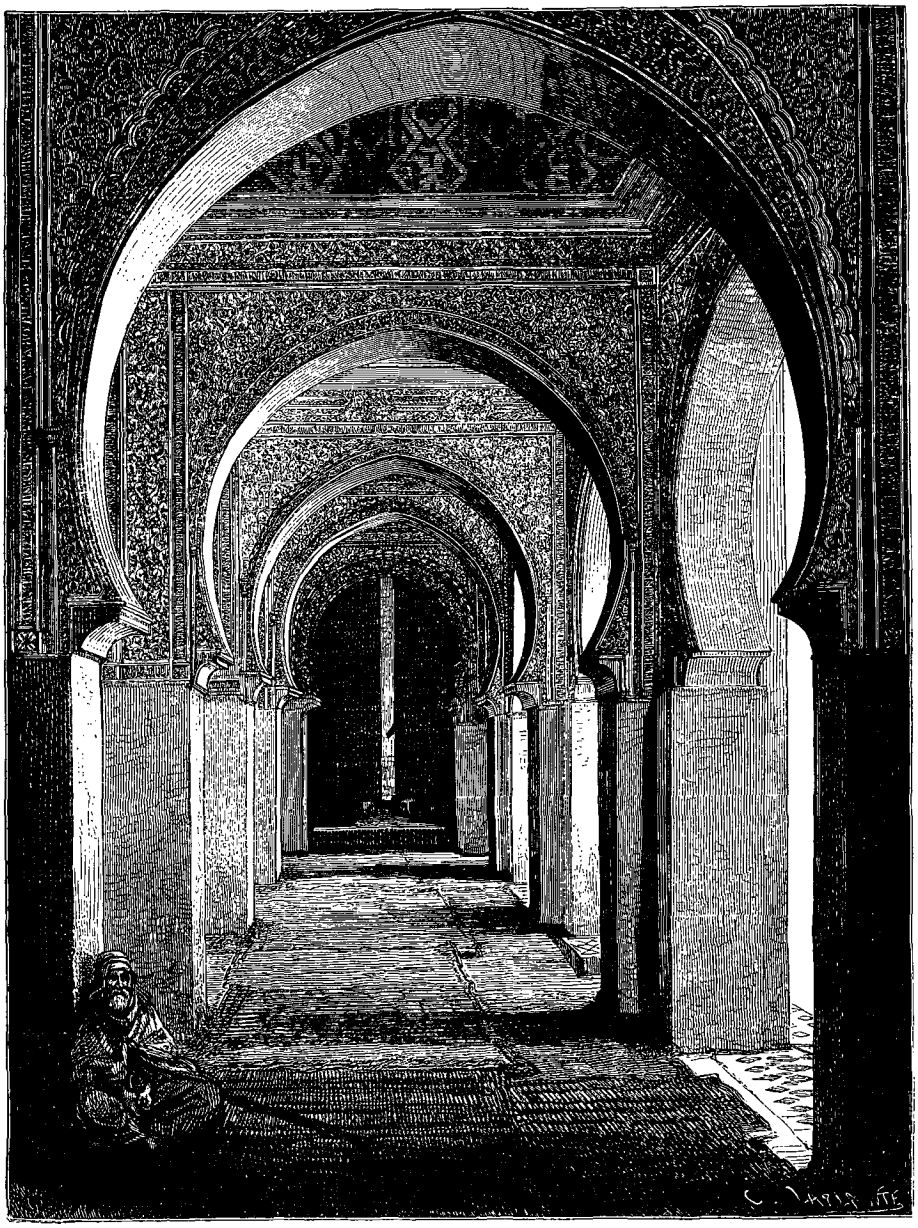
La table est dressée à l'européenne. Hélas! encore un désenchantement. Je me réjouissais de m'accroupir autour du tifour (petite table basse), de me laver les mains dans le plat de cuivre circulant à la ronde, d'entendre le chef de la famille prononcer la prière accoutumée (Dieu soit loué qui a fait sortir le pain de la terre!), de le voir couper un chanteau de pain et le distribuer par fragments à tous les convives, de plonger une cuiller de bois dans l'unique plat posé au centre de la table. — Non! nous avons de vulgaires couverts en ruolz, des assiettes de faïence : dès lors, les mélanges insolites et saugrenus sortis de la cui-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sine de notre hôte ne sont plus justifiés, et ce repas n'est plus qu'un long contre-sens.

Ce sont des défilés interminables de betil (petits gâteaux de viande), de yapraqua (boulettes de hachis à l'huile), de brania (pois chiches et aubergines frites à l'huile), etc. Je n'en finirais pas si je citais tout. Cependant, au milieu de ces extravagances culinaires, je mets la main sur un excellent couscous, flanqué d'œufs durs et surmonté d'ailes de poulet, et sur un majestueux gâteau d'amidon.

Mais silence! voici les musiciens. Ils s'accroupissent sur des coussins, en demi-cercle, et le concert, la *great attraction* de la soirée, commence aussitôt. Les artistes n'exécutent que des morceaux d'ensemble. Ces mélodies, bizarres pour nos oreilles raffinées, ne sont que des lambeaux de phrases; elles ne parviennent pas à composer un thème, et se reproduisent des heures entières sans le moindre changement. Le tambour frappe le rhythme, et semble le maître de la situation.



Intérieur de la mosquée de Bou-Médine. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie de M. Portier.

Ces orchestres se composent invariablement de cinq instruments. C'est d'abord le rrbab, monté sur deux cordes, accordées à la quinte (ut sol). Il est en noyer des Indes, incrusté de nacre; la table est formée, dans sa moitié supérieure, d'une plaque épaisse de cuivre, percée de trois rosaces, et dans sa partie inférieure, d'une peau tendue, solidement collée; le chevalet n'est que la moitié d'un morceau de roseau, placé obliquement sous les cordes. Celles-ci se tendent au moyen de deux chevilles. L'archet du rrbab n'a que vingt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

centimètres de longueur; il est très-arqué, le manche en est incrusté d'argent et de pierres précieuses.

Puis vient le kouistra, sorte de mandoline d'origine mauresque. Il ressemble à l'ancien luth, avec des proportions moindres. Il est formé d'une caisse convexe de fuseaux de hêtre. Ces fuseaux sont assujettis ensemble au moyen de baguettes en noyer des Indes. La table est de cèdre. Les huit cordes en boyau sont disposées deux par deux, et donnent ainsi quatre sons accordés arbitrairement. Le manche est d'ébène plaqué, incrusté de nacre. On tire du kouistra des sons fort doux, à l'aide d'une plume tenue entre le pouce et l'index de la main gauche.

Le kamendja n'est autre chose que notre violon. Il date du temps où les Maures occupaient l'Andalousie. Un soir qu'il y avait concert à la cour, le musicien qui jouait de cet instrument ayant ravi tous les assistants, un lettré s'écria : « El kamel djah! » (le parfait est arrivé!); par corruption, on a tiré de ces mots le nom de l'instrument. Les Israélites s'en servent en le tenant debout devant eux.

Le centihr est le seul de ces divers instruments qui donne tous les tons de la gamme. C'est le psaltérion, ou plutôt le tympanum. Il se compose d'une caisse plate en forme de trapèze, d'environ dix centimètres d'épaisseur sur quarante de longueur; le grand côté mesure soixante centimètres, le plus petit vingt-cinq seulement. La table, en cèdre, est enrichie d'ornements peints et dorés; elle est percée de plusieurs rosaces, et porte cent douze cordes groupées par quatre. Chacune de ces cordes est tendue au moyen d'une cheville en fer. Chaque groupe est relevé au moyen d'un chevalet dressé tantôt à droite, tantôt à gauche, au quart de la longueur totale de l'instrument. Cette disposition produit une alternance de sons graves et aigus, c'est-à-dire que du même côté la première corde rend un son grave, la seconde un son aigu. L'exécutant tient de chaque main un marteau en forme de lame de couteau, à l'aide duquel il frappe les cordes.

Enfin, le derboucha est une sorte de tambourin en terre vernie, ressemblant à une gargoulette sans fond : le goulot est ouvert, et la partie inférieure recouverte d'une peau sur laquelle on frappe avec les mains. Cet instrument est quelquefois remplacé par le bârr ou tambour de basque.

Nous écoutons, pendant une partie de la nuit, ce « bruit rhythmé », je n'ose dire cette musique. Et pourtant les Israélites qui nous entourent, les exécutants eux-mêmes, semblent prendre un plaisir extrême à ce vacarme. Après tout, les formules musicales sont de pure convention, et l'éducation est pour beaucoup dans nos jouissances intellectuelles.



Un marabout. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

10 *avril*. — Ali est aux anges. Il a tenu à nous faire les honneurs de la maison de son père : un gigantesque couscouss nous attend à Bou-Médine.

A cinq cents mètres de Tlemcen, nous traversons sur un pont de pierre le torrent que nous avons déjà admiré au bas du « plateau des femmes sans enfants ».

Adossée au pont, s'élève une vieille construction en pisé qui porte le singulier nom de Bit-Er-Rich (Chambre aux Plumes). Ali, bien mieux au fait des curiosités du pays que maint archéologue, nous raconte à ce propos une longue histoire dont voici le résumé :

Jadis, avant l'arrivée des Français, il n'y avait, pour traverser le ravin, qu'une simple passerelle munie d'une porte et surmontée d'une voûte. Personne n'aurait osé s'y aventurer la nuit. On disait le lieu hanté par les Djinns. Ces êtres surnaturels, d'après la croyance arabe, tiennent de la nature humaine : les uns sont bienfaisants; les autres, en plus grand nombre, se plaisent à tourmenter les hommes. Tout individu atteint d'épilepsie est medjenoun (possédé). Les tolba, les sorciers savent apaiser la colère des Djinns. Ils vendent des talismans (aussi cher que possible); ils ordonnent des sacrifices, des conjurations (mechera), qu'il faut faire au lieu hanté. Le plus souvent c'est une poule noire ou blanche, un coq noir ou blanc que l'on immole, quelquefois même un bouc, quand la fortune du client le permet. La poule est égorgée, son sang répandu sur le sol et ses plumes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abandonnées sur place. La victime, cuite sans sel, doit être mangée dans l'obscurité.

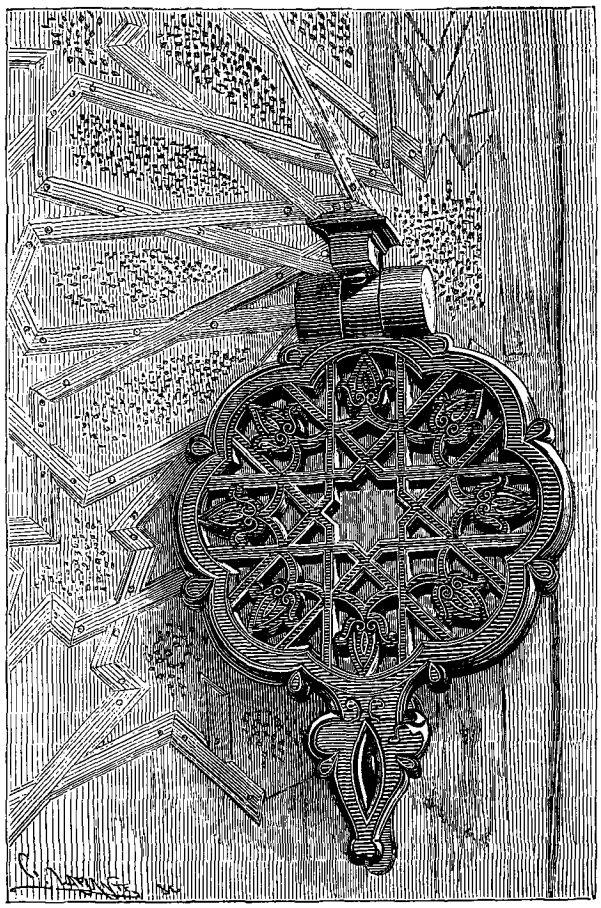
C'est par allusion à cette cérémonie que ce vieux bâtiment dans lequel des milliers de poules ont été plumées, s'appelle Bit-Er-Rich, dont les Français ont fait Bitterich.

Nous longeons le cimetière arabe, qui n'occupe plus qu'un tiers de l'espace réservé jadis aux sépultures. A l'extérieur de l'enceinte se dresse une prodigieuse quantité de pierres tumulaires. De loin en loin un petit marabout, à demi écroulé, meuble ce morne paysage, réduction de la vallée de Josaphat. Quelques-unes de ces koubbas sont fort jolies, notamment celle de Sidi-Bouisrak, qui a un faux air de chapelle chrétienne, et du pied de laquelle jaillit une source limpide.

Bou-Médine, que les Arabes appellent aussi Hubbed, est assis à mi-côte de la chaîne de montagnes qui domine Tlemcen. Il s'étale à gauche de deux pics décharnés, connus sous le nom caractéristique de Djebel-Sekhourtein (les deux Pierres). Aucun Européen ne serait reçu à demeure dans cette petite ville sainte, où le fanatisme musulman subsiste encore dans toute sa méfiance.

Le chemin se resserre; des rochers surmontés de figuiers l'encaissent profondément. J'avoue que Bou-Médine vu de près désenchante de Bou-Médine vu de loin. Les rues, grossièrement pavées de pierres anguleuses, sont de véritables casse-cou. La plupart des maisons sont en ruine. Celles qui restent debout sont chétives et malpropres.

Ce qui est admirable, c'est la nature. Que les touristes se donnent la peine d'escalader le minaret de la mosquée : au sommet, ils jouiront encore de ce splendide panorama qu'on ne se lasserait pas de décrire. Aujourd'hui de gros nuages voilent par intervalles la lumière du soleil; des ombres gigantesques courent dans la plaine verdoyante; une légère brise fait ondoyer les orges. Quand on s'est ainsi baigné dans l'air tiède et pur, combien semblent froids et ternes les longs cloîtres de la mosquée! Et pourtant, ce temple est célèbre à vingt lieues à la ronde; bien mieux, il est digne de sa renommée. Depuis le lourd marteau de la porte extérieure jusqu'au mirab, tout est remarquable dans ce vaste bâtiment. La porte doublée de lames de cuivre, qui est un objet d'orgueil pour les musulmans, la cour immense, les cloîtres intérieurs, les colonnes de marbre, les retombées des arceaux chargées d'arabesques capricieuses, la voûte du mirab découpée à jour, le minhar (chaire de l'iman) en bois peint, il faut tout regarder, tout admirer. Ali ne nous fait grâce d'aucun détail.



Marteau de la mosquée de Bou-Médine. — Dessin de B. Bonnafoux, d'après une photographie de M. Pedra.

Notre petit guide est le neveu du vénérable M'Kaddem Houssin, gardien du tombeau. Naturellement nous « payons une visite », comme disent les Anglais, à ce vieillard que les habitants de Bou-Médine considèrent comme un saint. — Ali baise respectueusement la main de son oncle et nous présente à lui comme des étrangers de distinction, ce qui nous vaut une excellente réception. Nous sommes introduits sans difficulté dans le tombeau. Figurez-vous un petit caveau obscur, divisé en deux compartiments égaux par une boiserie sculptée. Les murailles sont revêtues de carreaux vernis dans la moitié de la hauteur; le surplus est orné de moulures de plâtre et badigeonné en vert et en bleu. Un épais tapis de Maroc recouvre le sol. Une petite lampe, suspendue à la voûte, éclaire faiblement ce lieu lugubre. Des drapeaux verts, des œufs d'autruche, des miroirs, des cierges de toutes couleurs, complètent l'ornementation de la chapelle funèbre. Dans le compartiment du fond s'élève le tombeau de Sidi Bou-Médine, chargé d'étoffes de damas rouge.

Le derviche Bou-Médine, après avoir habité la Mecque et Bougie, fut arraché de cette dernière ville par les ordres du sultan marocain Yacoub-Almanzor, auquel son influence portait ombrage. Arrivé aux bords de l'Isser occidental avec son escorte, il tomba malade et mourut (1198); son corps, transporté à Hubbed, y fut enseveli en grande pompe. Les miracles que l'on attribue à ce saint personnage sont innombrables.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le vieux M'Kaddem se tient ordinairement accroupi dans une cour qui précède le tombeau. Il passe ainsi de longues journées, immobile, égrenant son chapelet, et on se rappelle en le voyant ces vers des *Mille et une Nuits :* « Celui qui entre dans l'obscurité de la nuit et de la mort rend brève sa peine, car l'heureuse fortune n'est pas avec le mouvement. » Mais le brave homme sort de ses habitudes pour nous. Il nous offre des gâteaux et du miel. Nous buvons de l'eau du puits sacré et nous glissons un douro dans la main du vieillard, qui nous accompagne jusqu'à la rue avec force *Salem Alikhoum.*

La porte de la koubba est digne d'attention. Deux colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens soutiennent des pilastres ; au-dessous de l'auvent, des cartouches en bois ont été profondément fouillés par la main d'un habile sculpteur. Cette ornementation, un peu lourde, est cependant d'un heureux effet.

Ali ne nous tient pas quitte. Il faut encore visiter la *medersa* (école), jadis florissante, et qui recevait de



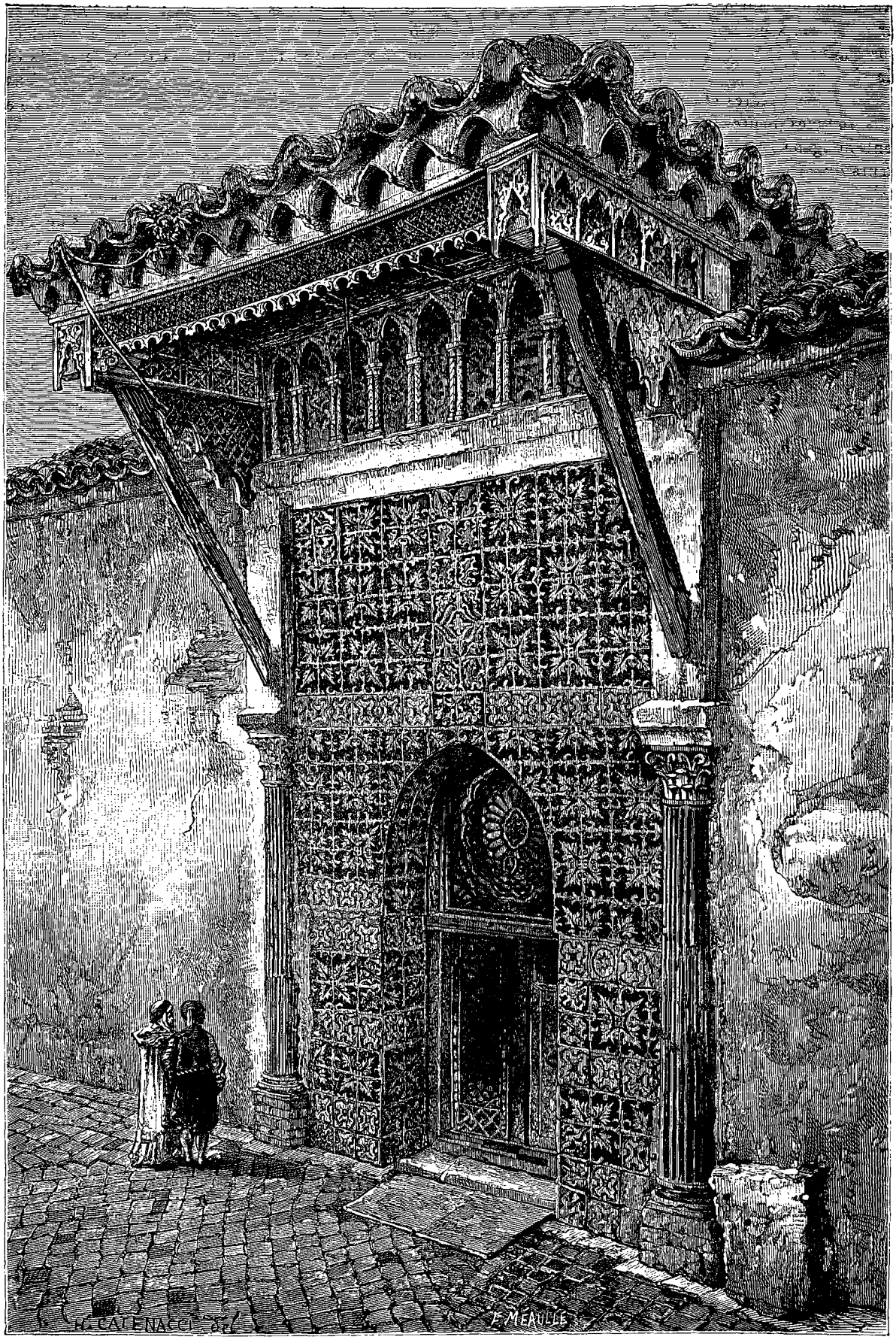
La mère et la sœur d'Ali. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis envoyé par l'auteur.

nombreux étudiants. Les cellules sont en ruine, les toitures effondrées ; un églantier solitaire ombrage les eaux croupissantes de la cour déserte. La mélancolie règne en ces lieux autrefois si animés.

Nous gravissons une rue malpropre et nous arrivons au-dessus du village. C'est là, dans une pauvre maison lézardée, que notre repas du matin nous attend.

Le père d'Ali est assis sur le seuil de sa porte. Dès qu'il nous aperçoit, il se lève avec empressement, et il s'incline devant nous en posant sa main droite sur son cœur. J'aime ce salut, si éloigné de notre banal coup de chapeau. Un lambeau de couverture cache l'intérieur de l'habitation à la curiosité des passants. Le vieillard soulève ce pauvre rideau, et, d'un geste affectueux, nous invite à entrer. Nous descendons quelques marches branlantes, et nous voici dans la cour, où croît un magnifique abricotier. Le logis n'est pas luxueux ; mais Ali témoigne tant de joie de nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte de la mosquée de Bou-Médine. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de M. Portier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

y voir, que nous aurions mauvaise grâce à nous montrer difficiles. On s'est d'ailleurs mis en frais pour nous : la petite chambre a été nouvellement blanchie à la chaux par les femmes; le sol est recouvert d'une natte; des couvertures et des coussins y sont entassés. Nous sommes heureux d'assister à un repas réellement indigène. Aucune concession n'a été faite aux mœurs du vainqueur. Après un moment d'entretien cordial, le maître de la maison nous donne un nouveau et touchant témoignage d'amitié et de reconnaissance. La réserve arabe se relâche pour nous : la mère d'Ali et sa plus jeune sœur s'avancent. Elles nous remercient de ce que nous avons fait pour notre petit protégé. La bonne femme a les larmes aux yeux quand, par l'entremise de son fils, elle nous témoigne sa gratitude. Elle est simplement vêtue d'une robe d'indienne. Sa tête est recouverte de l'abrouk, qui dissimule entièrement sa chevelure; ses pieds sont chaussés de sbath (souliers) en cuir jaune du Maroc. Elle a dû être belle; sa physionomie est austère, un peu triste. Mais nos regards se portent avec admiration sur la tefla (petite fille), un vrai sauvageon aux cheveux crépus teints de henné. Elle porte avec une grâce mutine la pittoresque chachia (petit bonnet conique) en velours grenat chargé de broderies d'or (tadj), qui est retenue sous le menton par une jugulaire (sebta) également brodée. Cette enfant peut avoir onze ou douze ans. Elle s'appelle *Barkahoum*. Ce nom barbare nécessite une explication. Les Arabes sont peu satisfaits d'avoir beaucoup de filles : lorsque le Ciel ou Sidi Yacoub leur en a déjà accordé un certain nombre (le père d'Ali en a sept pour sa part), ils jugent que cela est suffisant, et afin que le grand Marabout se tienne pour averti, ils donnent à la dernière ce nom de *Barkahoum*, qui signifie « assez avec elles » ou « assez d'elles ».

La sœur d'Ali nous regarde avec de grands yeux étonnés : nous sommes certainement les premiers Roumis qu'elle ait vus sous le toit de son père, et il faut le souvenir du service rendu pour l'apprivoiser. — Sur un signe, elle sert le repas. Tandis qu'elle s'empresse, les anneaux d'argent (kholkhal) qu'elle porte autour des chevilles s'entre-choquent en produisant un son bizarre, et les énormes korssa (anneaux) de ses oreilles se balancent sur ses joues veloutées.

Le costume des femmes arabes ne le cède pas en magnificence à celui des Juives, mais elles ne s'en parent que dans les noces ou dans les visites de cérémonie. Voici un détail caractéristique : les femmes pauvres empruntent, pour les grandes occasions, la défroque de quelque amie mieux nippée, tant la gloriole est innée chez les Orientaux.

C'est d'abord la kamiss (chemise) en toile fine, à manches de soie brochée d'or et garnie de bandes d'or; puis l'abaïa (seconde chemise) en soie ou en perse, sans manches; le caftan de velours ou de drap couvert de broderies vient ensuite. Une ceinture dorée (hezam) fait deux ou trois fois le tour de la taille, que dissimulent les plis du foutha, pièce d'étoffe de soie brochée qui descend jusqu'à mi-jambe. Quand la femme sort de sa maison, toutes ces splendeurs disparaissent sous le haik de laine blanche qui l'enveloppe des pieds à la tête et ne laisse voir qu'un de ses yeux.

Quant aux bijoux, je puis en donner la nomenclature complète : *ounaïss*, pendants d'oreilles; *khorssa*, anneaux d'oreilles garnis de perles ou de pierres précieuses; *nab Touness*, boucles d'oreilles de Tunis incrustées de pierreries et retenues à la tête par deux chaînettes d'or (*selsela*); *cheaïra*, collier en or formé de diverses pièces réunies entre elles par des charnières et incrusté de pierres de couleur; *cherka*, autre collier garni de pièces de monnaie en or, dites *sultanis* et d'une valeur de seize francs; *assaba*, diadème garni de sultanis; *menafekhe*, bracelets en or gravé; *kouathem*, bagues; *dab*, bracelets plus grands que les menafekhe et incrustés de pierreries; *messaïs*, boucles simples en or; *kholkhal*, anneaux de jambes en or ou en argent massif; *redif*, kholkhal plus mince que le précédent.

Le couscouss est servi sur la petite table basse. Il embaume! un morceau de mouton forme le centre du plat; un cordon d'œufs durs, de dattes, de raisins de Corinthe lui donne l'aspect le plus appétissant. Armés de nos cuillers de bois, nous faisons largement honneur à ce plat national. On nous sert, comme boisson, du petit-lait (*leben*). Des crêpes au miel, des gâteaux de dattes fort réussis constituent le dessert; une bonne tasse de café fumant achève notre repas.

A onze heures, nous prenons congé de la famille d'Ali. Le docteur nous a prévenus que nous irions visiter les cascades du Mefrouch avant de rentrer en ville.

Des oliviers centenaires dominent le village. Des ruisseaux descendent en écumant sur les pentes rapides. Voici le canal qui conduit une partie des eaux de l'*Oued Mefrouch* aux moulins d'El-Kalâh. Nous le remontons, pendant trois ou quatre kilomètres, dans toutes les sinuosités que lui impose la configuration de la montagne. Cette promenade, peu connue même des habitants de Tlemcen, est délicieuse. Ici c'est un petit marabout entouré de quelques arbres. Là un moulin dont le joyeux tic-tac rompt seul le silence profond qui nous entoure. Tout à coup la scène change, un spectacle grandiose s'offre à nos regards. Nous débouchons sur la vallée de la Saf-Saf (autre nom du Mefrouch). En face, sur une terrasse rocheuse, on entrevoit le petit village arabe de Moulalou, où jadis Abd-el-Kader possédait des jardins. Sur la même ligne s'élève le *Djebel Hanif* (douze cent quatre-vingt-dix-huit mètres), dont l'imposante masse domine le paysage. A nos pieds est un abîme que contourne la route de Lamoricière et Sidi-bel-Abbès. Au fond, bondit la rivière, au milieu d'une véritable forêt de cerisiers sauvages; à notre droite, encore cachées par les contre-forts de la montagne, mugissent les cascades.

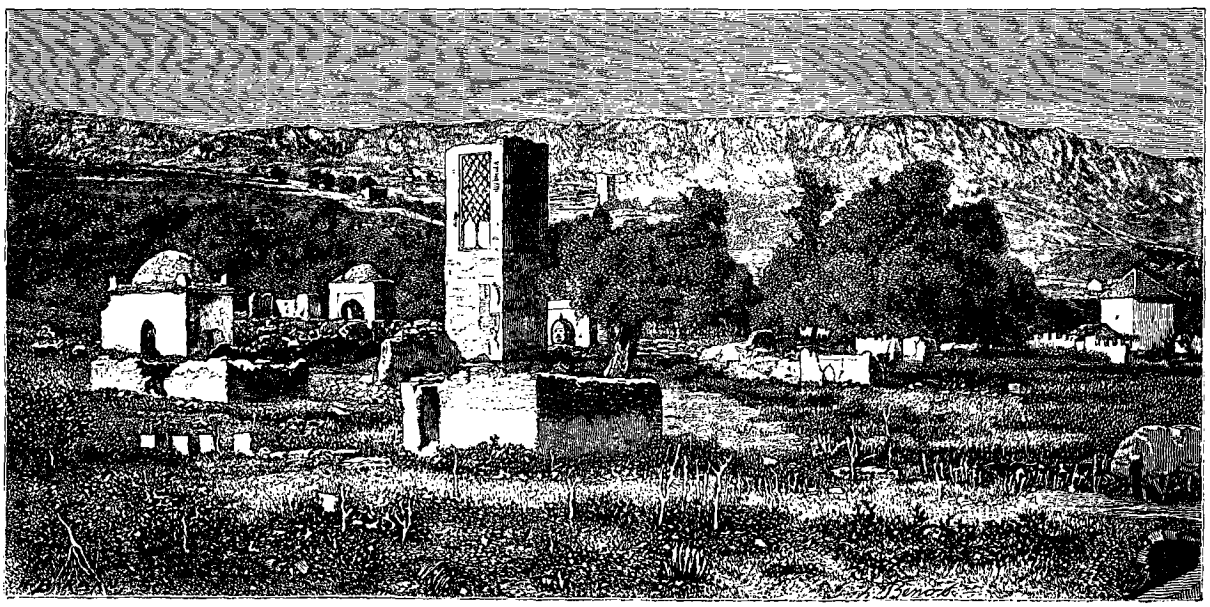
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous cheminons sur l'étroite corniche entaillée dans la montagne vertigineuse, qui parfois surplombe; par intervalles, elle se recule pour faire place à des vergers où croissent des figuiers. Nous planons à une telle élévation que nos regards distinguent à peine les chèvres et les moutons dans les anfractuosités des rochers. Nous plaignons les touristes qui se sont contentés de suivre prosaïquement la route, et qui n'ont vu que les cascades inférieures, en traversant le pont qui enjambe la vallée. Au pied de la cascade supérieure, la plus belle de toutes, le coup d'œil est vraiment splendide. La rivière glisse sur un plan oblique : ses eaux se divisent en cinq nappes de cristal, dont deux tombent en face du spectateur; les trois autres se précipitent vers la droite et viennent croiser les premières. L'effet est saisissant. L'eau pulvérisée par la violence de la chute retombe en pluie impalpable. Encore un dernier effort, et nous sommes au sommet de la montagne. Au moment où la rivière va tomber dans l'abîme, elle se sépare en deux bras qui enlacent un îlot verdoyant. Un tronc d'arbre à peine équarri permet d'y pénéter.

Mon ami R..., qui est demeuré en arrière, n'a pas eu la patience d'attendre ce pont rustique. Il s'est déchaussé et, ses bottines à la main, il a tenté le passage à gué. Mal lui en a pris. Il a perdu l'équilibre, et adieu les chaussures! Nous découvrons heureusement un Arabe endormi sous un arbre, et nous lui achetons ses babouches moyennant six francs.

L'îlot est une oasis où mûrissent en abondance tous les fruits du pays. — De l'autre côté de la rivière, il n'y a plus qu'un vaste désert : pas même un arbre pour reposer la vue.

Mais il faut songer au retour : nous gagnons le



Ruines sur la route de Bou-Médine. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

sommet du Djebel-Sekhourthein, et nous rentrons à Tlemcen par un sentier qui descend à pic.

V

Flâneries à travers les campagnes. — Une fête à Sidi-Yakoub. — Les voitures de place. — Aïn-el-Hout et les poissons sacrés. — Une princesse vertueuse. — Négrier. — Ouzidan. — Les habitants de Saf-Saf. — Le ravin de Saf-Saf. — Le général de Mac-Mahon et Margaillan du Var. — Les cascades vues d'en bas. — Un triste spectacle.

A Tlemcen les serpents sont inconnus; on ne voit que d'innocentes couleuvres qui promènent leurs brillantes couleurs sur les vieux murs écroulés.

Au mois de décembre, les narcisses embaument l'air de leurs parfums pénétrants; bientôt les pervenches étalent leurs corolles bleues entourées d'un feuillage d'un vert éclatant. Puis ce sont les violettes qui foisonnent, trois mois durant, pour céder la place aux lilas, aux mahonia des jardins, aux iris des prairies herbeuses. Les acacias blancs et roses ont leur tour, au moment où les vernis du Japon font éclater leurs bourgeons bruns et ébauchent leurs verts panaches. Nous ne nous lassons pas d'errer dans les sentiers pleins de fleurs. Tantôt nous sortons par la porte des Carrières pour rentrer par le grand bassin et la porte de Fez; tantôt nous descendons à Sidi-Hallouy, et de là nous plongeons dans des massifs d'oliviers séculaires sur lesquels s'étendent des tapis d'émeraude; tantôt nous fouillons le bois de Boulogne en tous sens, découvrant un petit chemin par ici, une source par là, ailleurs un point de vue imprévu. Ali, qui a fait l'école buissonnière sous ces ombrages, est toujours notre guide infatigable.

Notre prédilection marquée est pour les environs de la Pépinière : le jardin public en lui-même n'a rien de remarquable, mais, après l'avoir traversé, on en sort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par un pont rustique jeté sur le torrent, et l'on pénètre dans de vrais labyrinthes de verdure; à chaque pas se dressent des ruines grandioses.

Du côté opposé, vers le cimetière arabe, ce sont des koubbas, des tombes, des oliviers, des térébinthes, des micocouliers, groupés dans un désordre plein de grâce; les sombres feuillages font ressortir la blancheur mate des marabouts restaurés par des mains françaises, et se marient avec les teintes fauves des chapelles sur lesquelles le temps exerce librement son action destructive.

Le tam-tam résonne sourdement dans le lointain. Nous courons, guidés par le bruit, jusqu'au marabout des femmes sans enfants; là, sur la vaste pelouse émaillée d'iris, entre la koubba de Sidi-Yakoub et celle de son fils Sidi-Aouheb, se presse une foule compacte. Au centre, les Aissaoua exécutent leurs danses frénétiques. Les musiciens soufflent avec rage dans leur ghaïtha (hautbois), le tam-tam presse de plus en plus le mouvement qui devient vertigineux. Les danseurs, exténués, agitent leur tête et roulent des yeux hagards; leurs guethaïa (longue tresse que les Aissaoua gardent au sommet du crâne) voltigent autour d'eux, tantôt leur couvrant le visage, tantôt retombant sur leur nuque bronzée : l'assistance partage ce délire; deux cents voix marquent la cadence par des ah! ah! ah! ah! gutturaux; les femmes poussent de minute en minute ce youyou strident qui ne peut se comparer qu'au sifflet d'une locomotive.

Ce spectacle a quelque chose d'effrayant, que la plume est impuissante à rendre. Cette fièvre hurlante et trépignante nous gagne insensiblement, et si les gaïtha, épuisés par deux heures de musique endiablée, ne s'arrêtaient court, qui sait? nous nous oublierions peut-être au point de faire notre partie dans les ah! ah! de nos voisins.

Tlemcen possède trois voitures de place, traînées par des chevaux qui font penser à ceux dont parle Scarron. Nous nous entassons dans un de ces véhicules, et fouette cocher! nous voilà partis pour Aïn-el-Hout.

Ce tout petit village berbère, qui se cache à l'angle nord-ouest de la colline qui domine Bréa, n'est ni plus laid ni plus beau que Bou-Médine. Les maisons, éparpillées au milieu des oliviers, sont séparées les unes des autres par des haies de cactus de douze pieds de haut; des mûriers livrés à eux-mêmes, loin de la hache de l'émondeur, ont poussé avec une telle indépendance d'allure qu'il nous faut quelques minutes pour leur attribuer leur vrai nom. La curiosité de l'endroit, c'est le petit bassin d'où le village a tiré son nom (en français, Fontaine du Poisson). Les poissons qui vivent dans ces eaux limpides sont sacrés.

Une princesse, dit la légende, lavait du linge à la fontaine, comme les filles de roi dans Homère. Elle était d'une très-grande beauté. Le fils du roi de Tlemcen vint à passer, et, frappé d'admiration, il arrêta son cheval : la jeune fille effrayée se précipita dans le bassin, où elle fut changée en poisson par la toute-puissance d'Allah. Les poissons sacrés sont les descendants de cette princesse de la légende.

D'Aïn-el-Hout, un chemin bordé d'arbres nous conduit en une demi-heure à Négrier. Derrière le village français se trouve Ouzidan, petit centre indigène remarquable par ses belles eaux et par ses cavernes, où le docteur a fait plus d'une découverte intéressante.

Nous renvoyons notre voiture et gagnons Saf-Saf à travers champs. Les gens de Saf-Saf sont en bonne voie pour mériter le prix Montyon. Ils ont interdit chez eux l'établissement d'un cabaret, voire même d'une auberge. Aussi ce hameau prospère-t-il à vue d'œil.

Nous remontons dans toute sa longueur le ravin au fond duquel coule l'Oued Saf-Saf. Nous n'avions encore vu ce vallon délicieux que des hauteurs, lors de notre excursion aux cascades. Il faut avoir erré sur les bords du torrent, qui court tout en bavardant sur son lit de rochers, à l'ombre d'une forêt de cerisiers en fleurs, pour comprendre notre admiration. Une petite brise s'élève dans l'étroite vallée; le soleil, le doux soleil du printemps, inonde les arbres, les pierres, l'eau de ses chauds rayons; l'air est embaumé. Qu'il ferait bon vivre au milieu de ces splendeurs de la nature!

Le ravin de la Saf-Saf et les plateaux verdoyants qui s'étagent le long des cascades jouissent à Tlemcen d'une réputation légitime. Tous les ans, quand les cerises sont mûres, des familles entières viennent y fêter le retour de la belle saison.

La haute société elle-même ne dédaigne pas ces champêtres plaisirs.

Un jour, c'était en 1849, le général de Mac-Mahon, alors commandant de la subdivision, était venu, avec quelques officiers, s'asseoir à l'ombre des cerisiers. Le déjeuner servi, on s'aperçoit que le sel manque. Un aide de camp avise à quelques pas un groupe joyeux, et remarque, parmi les convives, un coiffeur nommé Margaillan, que tout le monde connaît. Le brave homme aime à rire, mais parfois sa langue maltraite le prochain. L'aide de camp s'approche

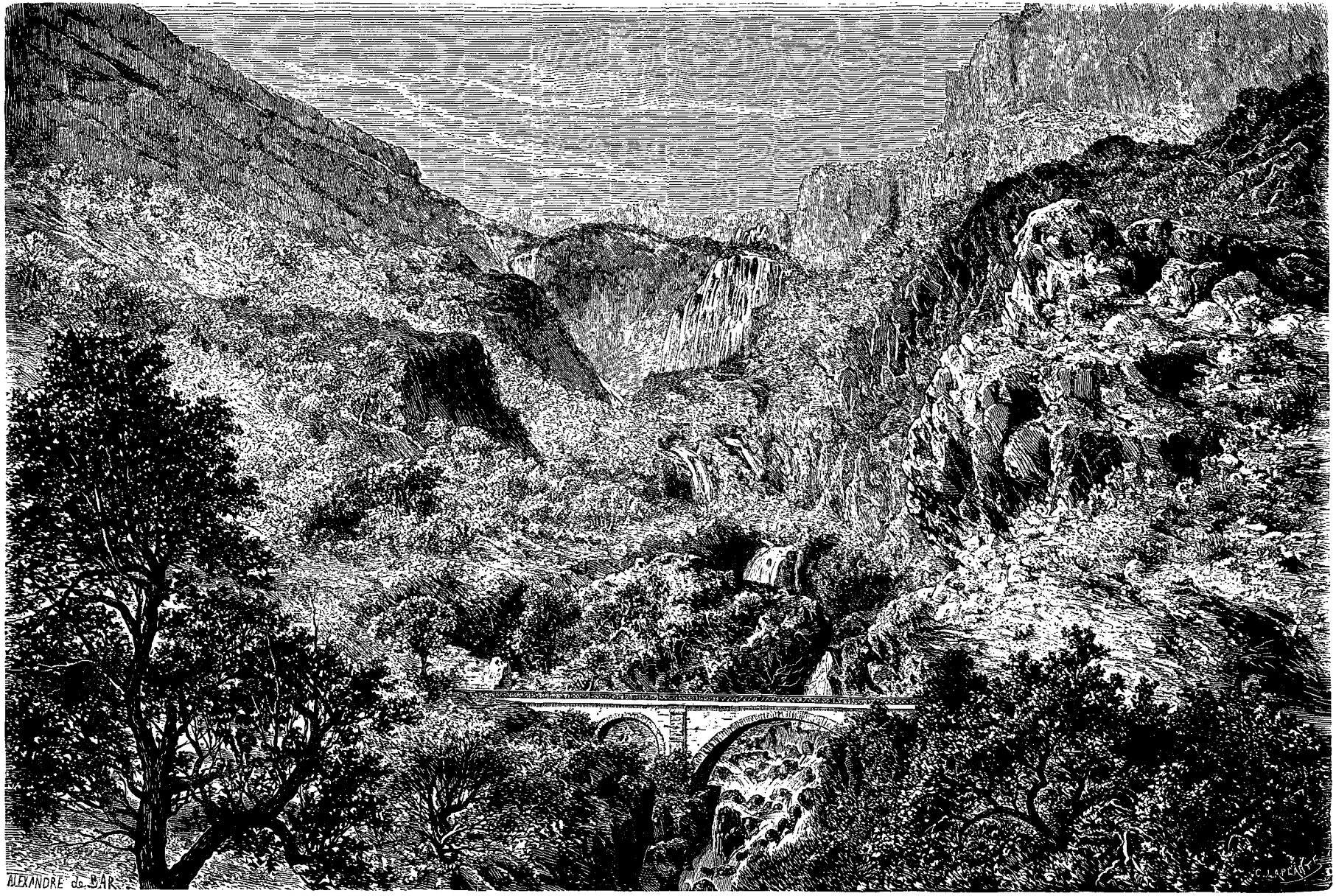
« Margaillan, le général a oublié d'emporter du sel, je viens vous en emprunter un peu.

— De tout mon cœur, mon capitaine, mais dites au zénéral que Margaillan du Var a oublié d'emporter du çampagne. »

Nous faisons halte aux cascades. L'année a été très-pluvieuse; aussi les chutes, abondamment nourries, sont-elles splendides. C'est du haut en bas de la montagne un bouillonnement majestueux; les eaux, blanches comme du lait, bondissent d'étage en étage pour se réunir ensuite paisiblement dans d'immenses vasques bordées de verdure.

La vie est faite de contrastes. Nous revenions enivrés de bruit, de lumière, de parfums : à cinq cents mètres de la ville, près du pont de Bitterich, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les cascades du Mefrouch. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyons venir à nous un garçon accompagné d'une femme voilée. Le yaouled porte dans ses bras un objet enveloppé dans un lambeau d'étoffe. Ali nous avertit à voix basse que c'est le convoi funèbre d'un enfant; la mère, sanglotant sous son voile, forme à elle seule le cortége. Notre joie s'éteint, et, silencieux, nous continuons notre route vers la ville.

VI

Bréa. — Hennaya. — Oued-Zitoun. — Une recette de cuisine. — Les bords de la Tafna. — La smala de Blad-Chaba. — Hammam-Boughara. — Lalla-Maghrnia. — Un marché arabe. — Ce que c'est qu'une nefra.

13 *avril*. — Six heures du matin sonnent et nous sommes déjà en selle. Il est question, non plus d'une simple excursion, mais d'un véritable voyage de Tlemcen à Nemours (cent trois kilomètres) par Lalla-Maghrnia et Nedromah.

Deux routes conduisent à Maghrnia, l'une par Mansourah et les Beni-Mester, l'autre par Hennaya et Hammam-Boughara. Nous choisissons la seconde. Nous laissons à notre droite Bréa, le type du village algérien; nous doublons la colline derrière laquelle Hennaya s'étale au milieu d'un fouillis de verdure, Hennaya, le plus beau, le plus riche, le plus pittoresque des centres agricoles de l'arrondissement. Les rues de ce bourg plantureux, qui contient quatre cent quatre-vingt-dix-huit habitants, sont larges, ombragées; partout des eaux limpides donnent la vie au paysage; les maisons, coquettement groupées, sont solides, bien entretenues. La prospérité croissante d'Hennaya prouve une fois de plus que, sous le ciel africain, l'énergie humaine trouve à s'employer utilement.

Au delà de ce petit Eldorado, où le travail est en honneur, on tombe brusquement sur un plateau désert. Quelques rares cultures percent la croûte de tuf que nos chevaux foulent en regimbant. Nous atteignons, avec un sentiment de soulagement, la région moins triste des *oued* (rivières). La première de ces rivières porte le nom d'*Oued-Zitoun*. Sur l'une des rives de ce maigre cours d'eau, nous apercevons un *kahoua* (café). Le *kahouadji* (cafetier) s'empresse de raviver le feu de son réchaud. Il prend trois cafetières (*bokradj*), une par voyageur, et les remplit aux trois quarts à un réservoir où l'eau est toujours maintenue à une température élevée; il y ajoute du café et de la cassonade. Dès que le liquide entre en ébullition, il le retire du feu et le laisse déposer; puis il le replace sur les charbons ardents, et, au moment où une seconde ébullition se produit, il vous sert la boisson parfumée dans des tasses à fleurs bleues et rouges qui n'ont rien de commun avec la porcelaine de Sèvres. La poudre de café reste pendant quelques minutes en suspension.

Après une heure de repos, nous remontons en selle. Le panorama change à quelque distance de la rivière. On traverse de vastes plateaux, entrecoupés de ravins. Une de ces failles porte le nom caractéristique de *Ravin des Voleurs*. De loin en loin, des bouquets d'oliviers sauvages et de lentisques rompent la monotonie du paysage.

Nous voici sur les bords de la Tafna, rivière célèbre dans les fastes de la Conquête. Elle est profondément encaissée, grâce aux alluvions anciennes et modernes qui se sont superposées sur ses rives. Sa profondeur moyenne n'est guère que de soixante centimètres en été; mais vienne la saison des pluies, ou seulement un orage, en un clin d'œil le niveau de la rivière s'élève de plusieurs mètres. Ces crues sont si rapides, qu'il n'est pas rare de voir des bergers, des troupeaux entiers surpris et entraînés vers la mer. Aussi, en Algérie, où les ponts sont encore peu nombreux, les communications peuvent être interrompues pour plusieurs jours, pour plusieurs semaines; le voyageur n'a d'autre ressource que de laisser la rivière reprendre son cours normal.

La Tafna ne nourrit guère que des barbeaux et des anguilles; on m'a affirmé que les aloses en remontent le cours à des distances très-considérables de la mer, mais le fait aurait besoin d'être vérifié.

Le gué traversé, le terrain se relève en pente douce jusqu'à Hammam-Boughara. Là nous attend le plus imprévu, le plus merveilleux des spectacles. Devant nous, d'admirables palmiers dressent leurs troncs écailleux et lancent vers le ciel leurs longs panaches. Sans les robustes oliviers et les lentisques centenaires dont la présence nous rappelle à temps que nous n'avons pas quitté l'arrondissement de Tlemcen, nous nous croirions transportés, par le pouvoir de quelque génie des *Mille et une Nuits*, dans une oasis du Touat ou du Gourara. Des lianes gigantesques (ronces, clématites, salsepareilles) s'enlacent autour des arbres et retombent en rideaux féeriques; des joncs dont les plumets dorés se balancent au vent complètent le tableau.

Au milieu de cette forêt de dix hectares d'étendue, s'élève l'établissement des bains : deux piscines reçoivent les eaux chaudes, légèrement sulfureuses. Les femmes arabes et juives viennent y chercher la guérison de tous les maux. L'eau, rejetée des piscines, traverse l'oasis, dont le sol noir, tourbeux, riche en matières organiques, contraste avec la teinte délicate des feuillages.

Un ancien spahis tient un café arabe sous les térébinthes. Il est le seul habitant de cette solitude fantastique, et un silence religieux règne sous ces grands arbres.

Nous retombons sans transition dans le désert aride; des bouquets de lentisques, quelques chênes verts, de rares et chétives cultures nous restituent la campagne algérienne.

Cependant les abords de la smala de Blad-Chaba (trente-trois kilomètres) méritent une mention honorable. Sur un espace hélas! trop restreint, la main de l'homme a transformé le pays. Des peupliers blancs, des frênes forment d'agréables ombrages; des gazons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que les Anglais dédaigneraient, mais qui sont merveilleux pour l'Algérie, réjouissent la vue fatiguée de teintes grises. Partout où il y a de l'eau, il y a des arbres; tout est là en deux mots.

Savez-vous ce que c'est qu'une smala? Oubliez pour un instant celle d'Horace Vernet. Aujourd'hui une smala se compose invariablement d'un bâtiment carré, avec cour intérieure très-vaste, où logent les officiers, sous-officiers et soldats français; au dehors, les spahis indigènes, leurs femmes et leurs enfants, occupent des tentes pittoresquement éparpillées. La discipline, dans une smala, est celle de l'armée : pansage des chevaux, exercices, revues, rien n'est changé; mais, à ses heures de liberté, le spahis rentre dans sa famille, où il vit à l'arabe, comme bon lui semble. Soldat à l'heure du service, il reprend, quand il est livré à lui-même, tous ses préjugés de race.

Nous avons quitté Blad-Chaba : le désert recommence. Nous approchons de Lalla-Marnia, et la végétation se ressent déjà du voisinage de la mer. Le docteur constate la présence des mésembryanthèmes et des salsolacées. Les asphodèles fistuleuses étalent sur le sol leurs jeunes pousses d'un vert éclatant.

Lalla-Maghrnia (quarante-cinq kilomètres de Tlemcen) est situé dans une vaste plaine assez accidentée, bordée au nord par une série de collines au sommet desquelles se dressent des koubbas aux blanches murailles. Ces collines nues et rocheuses livrent passage à la route de Nemours. Le *bordj*, qui contient les établissements militaires, est lourdement assis.

Le village est triste; il se compose d'une centaine de maisons dépourvues de tout caractère. Le marché est très-grand : c'est le principal débouché du Maroc pour les laines, les grains, les bestiaux. Il s'y vend plus de cinquante mille moutons par an. Aucune description ne saurait donner une idée, même éloignée, d'un marché indigène. C'est un fourmillement d'hommes venus de toutes les régions voisines, Européens, Israélites, Arabes, Berbères. C'est un piétinement sans trêve de chevaux, de mulets, d'ânes, de bestiaux, de chameaux à la voix rauque et discordante. C'est un encombrement étonnant de marchandises de toute espèce, dattes, figues en tourteaux, sel en pierres, henné, coheul, haïks, chachias, filali. C'est un bourdonnement confus de voix qui fait songer à la tour de Babel et à la confusion des langues; on y parle français, arabe, kabyle, hébreu, espagnol, allemand, italien, et surtout *sabir*. C'est une cohue de costumes hétérogènes; la blouse bleue ou grise du marchand de bestiaux européen coudoie le burnous blanc comme neige de l'Arabe de grande tente; le chasseur marocain, ceint de la *zama*, ceinture composée de lanières de cuir rouge (filali), et retombant jusqu'aux genoux, se promène majestueusement côte à côte avec l'Espagnol drapé dans sa vieille manta trouée : le mocassin en peau de chèvre, la sandale en sparterie, la grande botte en filali foulent le même sol que la bottine à élastiques; le turban de toutes couleurs s'incline amicalement devant la casquette et le chapeau à larges bords. O commerce! tu es le grand pacificateur. Partout ailleurs que sur ce marché paisible, tous ces individus ne s'aborderaient peut-être que pour s'entretuer.

Voici des spahis, chargés de la police du marché. Ils circulent gravement à travers la foule qui s'entr'ouvre avec un respect mêlé de dédain. Le spahis est une autorité : on le craint; mais il a consenti à aliéner sa liberté pour servir le *Roumi :* on le méprise.

Là-bas, assis sur un tapis, le caïd, avec son khodja (secrétaire), son chaouch, ses cavaliers, prête distraitement son épaule aux baisers serviles de ses administrés. Plus loin le cadi, entouré de ses adouls (pluriel d'*adel*, assesseur), rend la justice au milieu des vociférations des plaideurs, qui crient d'autant plus fort que leur procès est plus mauvais.

Le magistrat, impassible, prononce ses décisions « au nom du peuple français ». Une fois le jugement rendu, l'aoun (huissier) expulse les parties du cercle des spectateurs; elles se retirent tranquillement, tout en continuant à s'injurier.

Les tolba (pluriel de *taleb*, lettré), accroupis sous un arbre, rédigent des suppliques moyennant une poignée de figues, pour quelques pièces de monnaie. Le lendemain, tel fonctionnaire recevra sans étonnement, tant il y est fait depuis longtemps, une lettre débutant ainsi :

> Louange au Dieu unique.
>
> Au puissant, au noble, au valeureux, au magnanime, au brillant cavalier, au seigneur commissaire civil de...; que Dieu le protége et rende fortunés ses jours et ses nuits, etc., etc.

le tout pour se plaindre d'un procès-verbal de garde champêtre.

Voici le marchand de goudron : une peau de bouc contient le liquide résineux, tiré des vieilles souches de thuya ou de pin d'Alep. Les acheteurs sont nombreux, car le goudron est très-employé par les indigènes. On s'en sert pour calfater les peaux de bouc, pour oindre les chameaux galeux.

Un coin du marché est spécialement affecté aux bestiaux, un autre sert d'écurie en plein vent. Le cavalier met pied à terre, passe la bride par-dessus la tête de son cheval, la pose sur le sol en la chargeant d'un caillou; l'animal se croit solidement attaché et ne bouge plus. Parfois c'est un jeune garçon qui garde le cheval; au bout de quelques heures le sommeil le gagne, il laisse échapper le bout de la corde; le prisonnier ainsi libéré ne songe même pas à profiter de l'occasion.

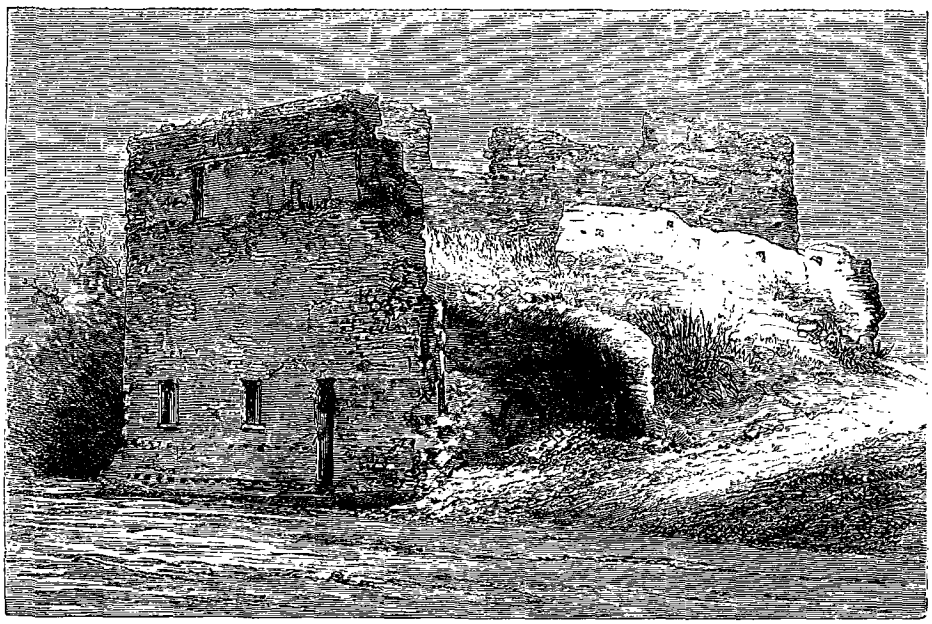
Voici les étalages des Israélites. Ils vendent presque exclusivement des étoffes. Tout en exerçant leur industrie, ils jettent des coups d'œil méfiants sur les allants et venants; ils sont toujours prêts à plier bagage en une seconde, au premier symptôme de *nefra.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques mécréants simulent une querelle; on crie, on se bouscule, la circulation est interrompue, il s'ensuit une bagarre pendant laquelle les auteurs du complot culbutent la tente d'un Israélite; celui-ci se dépêtre à grand'peine, et trop tard pour empêcher le pillage de ses marchandises. Voilà la théorie de la nefra.

Arrêtons nous un instant devant ce groupe gracieux. Un bel Arabe, au teint bronzé, à la barbe noire, a consenti pour la première fois à donner à ses enfants le spectacle d'un marché. Les deux jeunes sauvages — ils ne sont jamais sortis de la montagne et n'ont jamais vu un Européen — sont émerveillés. L'un est un petit garçon de onze ans; l'autre une fillette de treize. Bouche béante, ils regardent la foule défiler devant eux. Qu'un Roumi passe, leurs yeux s'allument de curiosité et de haine. La jeune fille s'est parée de tous ses atours. D'énormes anneaux en argent (ounaïss) allongent les lobes de ses oreilles; ses sourcils sont teints avec du coheul, ses mains et ses pieds avec du henné; une broche, aussi en argent, retient sur sa poitrine ses pauvres vêtements de cotonnade. Ses chevilles portent d'autres anneaux qui s'entre-choquent, avec un son argentin, quand elle marche. Ces enfants sont admirables de formes; le frère a la jambe fine et nerveuse, des mains d'une petitesse exquise, des yeux noirs pleins de fierté; la sœur, avec son teint mat, ses longs cheveux crépus, sera d'une garde difficile pour son père.

Voici le barbier arabe qui ne suffit pas à sa beso-



Ruines près de la Pépinière de Tlemcen (voy. p. 331). — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie de M. Pedra.

gne. Il rase la barbe et les cheveux, sans savon, en se servant d'un peu d'eau froide et d'un rasoir ébréché. Il saigne à la tête, jamais au bras, il arrache des molaires et applique des ventouses. A côté de l'opérateur, il y a, sur le sol, un monceau de dents; les ânes, les bœufs ont fourni leur contingent à cette exhibition: c'est l'enseigne parlante du figaro factotum.

Mais il est midi; la foule est moins compacte, moins animée, les Israélites mettent leurs marchandises en balles, les conducteurs de bestiaux poussent leurs troupeaux devant eux en les excitant d'une voix rauque, les tolba essuient leurs plumes en roseau (calami), l'Arabe part pour sa tribu lointaine, précédé d'une bande d'ânes et de mulets pesamment chargés; leurs chouari (double panier en palmier nain) regorgent de provisions surmontées de poules pendues en chapelets par les pieds.... La place se vide, le silence se rétablit, le marché est terminé.

Marnia a une importance extrême au point de vue commercial. Le Maroc est à douze kilomètres seulement, et c'est à Marnia que les Marocains viennent s'approvisionner d'objets manufacturés, et nous vendre, en échange, leurs produits variés. Ils voyagent par petites caravanes, car les frontières ne sont pas toujours sûres, et parcourent des centaines de kilomètres pour acheter un bidon en fer-blanc ou pour conduire leur cheval au maréchal ferrant.

E. DE LORRAL.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Eaux chaudes d'Hamman-Bou-Ghara (voy. p. 334). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

TLEMCEN,

PAR M. E. DE LORRAL[1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Aïn-Tolba et la mère Sahut. — Le djebel Filhaoucen. — Une Sibérie algérienne. — L'Oued-Isly. — Le marabout de Sidi-Brahim. — Nedromah. — Les blocs de pisé. — Le « jardin de l'agha ». — Les Troglodytes. — Nemours. — Souvenirs botaniques. — Une tempête. — Les marins du Maroc. — Retour. — Le moulin de la Mouilah et le *Populus euphratica*. — Les Trara et Honeïn. — Un pays de chasse. — Sidi-Medjahed. — Le plus beau paysage de la province. — Le capitaine B.... — Un castrum. — Un silo. — Les gorges de la Tafna. — Le Kef. — La confédération des Beni-Snous. — Beni-Badel. — Tléta. — Zara. — Tafsra. — La maison de l'agha et son hospitalité. — Une noce et les sept mille invités de l'agha. — Un menu appétissant. — Les enfants en laisse. — La mer d'alfa. — Les *Douze Apôtres*. — Les sources de la Tafna. — Une forêt. — Le condamné reconnaissant. — Le caravansérail d'Aïn Goraba et le procédé pour servir trois fois la même bouteille de bière. — Littérature juive. — Terni. — Notre déjeuner et nos convives. — Bou Médian et sa femme. — Nécessité du reboisement. — Le roulis terrestre. — Le campement de Desfontaines en 1784. — Le Harhad et son puits naturel. — Rentrée à Tlemcen.

14 *avril*. — Après une nuit de repos bien nécessaire, nous jetons un dernier coup d'œil sur Marnia et nous repartons. Nous gravissons le revers du Filhaoucen. D'épouvantables fondrières rendent cette ascension pénible ; à six kilomètres de Marnia, on trouve la Mouilah, très-profondément encaissée et bordée de lauriers-roses. Sauf un moulin caché dans un ravin, et un douar qui éparpille ses tentes sur la pente d'une colline, le pays est absolument désert ; les voyageurs même y sont rares. Nous rencontrons une dou-

1. Suite. — Voy. p. 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

zaine de chameaux aplatissant la boue sous leurs énormes pieds.

Le caravansérail d'Aïn-Tolba est la seule habitation européenne que l'on rencontre, du moulin de Marnia à Nemours. La mère Sahut, brave et digne femme, nous accueille avec cordialité. Ses chambres sont propres ; ses lits, blancs comme neige ; les produits de sa cuisine nous paraissent très-satisfaisants.

Nous visitons la fontaine des Tolba, qui domine à l'est des ravins où l'on a trouvé de la calamine plombeuse, mais divisée en veinules tellement minces qu'on a dû renoncer à en poursuivre l'exploitation.

Le caravansérail est assis sur le flanc de la montagne, à environ un kilomètre de la crête, à laquelle la route nous conduit sans fatigue ; mais, parvenus au sommet (mille cent trente-neuf mètres), un froid intense nous oblige à déboucler nos manteaux ; c'est une vraie solitude, où ne croissent que les palmiers nains, les asphodèles et les lentisques. N'était le vent glacial qui règne en permanence dans ces régions, nous nous arrêterions pour admirer le panorama qui se déroule devant nos yeux : à nos pieds, le cirque au fond duquel est bâti Nedromah ; à l'est, les belles croupes des montagnes des Trara, où le sang français a coulé en 1846 ; à l'ouest, la chaîne peu élevée qui sépare Nemours du Maroc, l'Oued-Isly, dont le nom rappelle d'héroïques souvenirs, le marabout de Sidi-Brahim, de funèbre mémoire, et, par une échappée, la mer bleue.

Le chemin descend à Nedromah en interminables lacets ; il semble qu'on n'arrivera jamais.

Nedromah est une petite ville arabe et juive, comme on n'en voit que dans la province d'Oran. Elle est nichée au fond du cirque et bâtie sur l'emplacement d'une vaste cité métagonitique. Des ruines nombreuses attestent l'importance de l'ancienne Nedromah. Ces vestiges consistent en murs de pisé effrités par le temps, mais toujours inébranlables. Ce qui frappe dans ces vieux murs, ce sont les trous qui les percent à intervalles égaux. J'ai interrogé bien des gens sur cette particularité, et voici l'explication à laquelle je me suis arrêté. Supposons qu'il s'agisse de construire un mur de six mètres de développement, divisons-le, par la pensée, en six parties égales :

A B C D E F.

Un caisson en planches, assujetties au moyen de perches transversales et de clavettes, est disposé sur la surface A. Les maçons y versent du béton qu'ils dament fortement. Pendant ce temps, les charpentiers agencent un second caisson au point F, où les maçons se transportent dès que leur premier bloc est achevé. Aussitôt les charpentiers démembrent le moule de la partie A et le refont en B ; puis le moule de la partie F, qu'ils refont en E, et ainsi de suite. Quand une assise est terminée, on répète les mêmes opérations pour l'assise supérieure, au moyen d'un échafaudage dont les perches transversales des caissons inférieurs forment l'appui. Le béton se compose de tuf, de chaux et de caillasse. D'après cette explication, les trous dont ces murs sont percés seraient les vides laissés par les perches à l'aide desquelles les moules étaient assemblés et les échafaudages soutenus.

Les environs de Nedromah sont bien cultivés. On n'y voit d'autres arbres que quelques bouquets d'oliviers. Le sol environnant renferme de la terre à poterie, que les indigènes façonnent de mille manières. Mais j'aime mieux les poteries marocaines qui se vendent à Marnia ; ce sont des coupes à deux anses, ornées de dessins dont les teintes brunes rappellent celles des vases étrusques.

La ville contient deux mille musulmans, cinq cents israélites et un chrétien : celui-ci est espagnol ; il tient à la fois un café et une épicerie. Nedromah a été le dernier centre de résistance d'Abd-el-Kader. Les Turcs y avaient jadis une garnison considérable, et on y a conservé le souvenir de leur main de fer. Quand les Maures furent expulsés d'Espagne, beaucoup d'entre eux se réfugièrent à Nedromah. On raconte que les descendants de ces exilés conservent encore les clefs de leurs maisons de Grenade et de Cordoue. Malgré tout l'attrait historique et archéologique qu'offre cette vieille cité, ses rues étroites, tortueuses et malpropres nous font éprouver un sentiment de malaise qu'augmente encore une ceinture d'énormes murailles.

La route de Nemours est une véritable œuvre d'art. Après Nedromah, elle quitte la montagne de granit, dans laquelle le génie militaire a pratiqué des tranchées verticales d'une grande profondeur, et s'engage dans la plaine fertile du Messaourou ; des genêts qui, malheureusement pour nous, ne sont pas encore en fleurs, s'étagent à l'entour du cirque. Après une heure de marche, le pays s'accidente ; on pénètre dans une gorge étroite où coule l'Oued-Tléta, qui change deux fois de nom avant d'arriver à la mer : au point où il reçoit l'Oued-Bou-Touït, il devient l'Oued-Mersa ; à son confluent avec l'Oued-Sidi-Brahim, il prend le nom d'Oued-Ghazaouanah. Actuellement la voie coupe onze fois la rivière à gué ; mais on passera bientôt l'Oued-Tléta sur un pont, et, d'après le nouveau tracé, le divorce sera complet entre l'eau et la route.

A partir de Trembles, où l'on a découvert une carrière de pierre calcaire bleue que l'on exploite pour la construction de Nemours, la vallée s'élargit parfois, notamment aux « jardins de l'agha ». Là poussent les goyaviers, les pamplemousses, les bananiers, les eucalyptus, et d'autres échantillons de la flore tropicale.

Un peu plus loin, une ancienne pépinière de l'Etat mérite une mention particulière pour ses beaux arbres fruitiers d'Europe et d'Afrique.

De distance en distance, les rochers, entre lesquels serpente la route, s'entr'ouvrent et livrent passage au regard. On entrevoit alors, dans le lointain, des vil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lages berbères (Djemmaâ-Sakra, Aïn-Kola, Ouled-Ziri), perchés sur des hauteurs presque inaccessibles. Ailleurs, la falaise se creuse et forme des grottes qui sont habitées par des bergers.

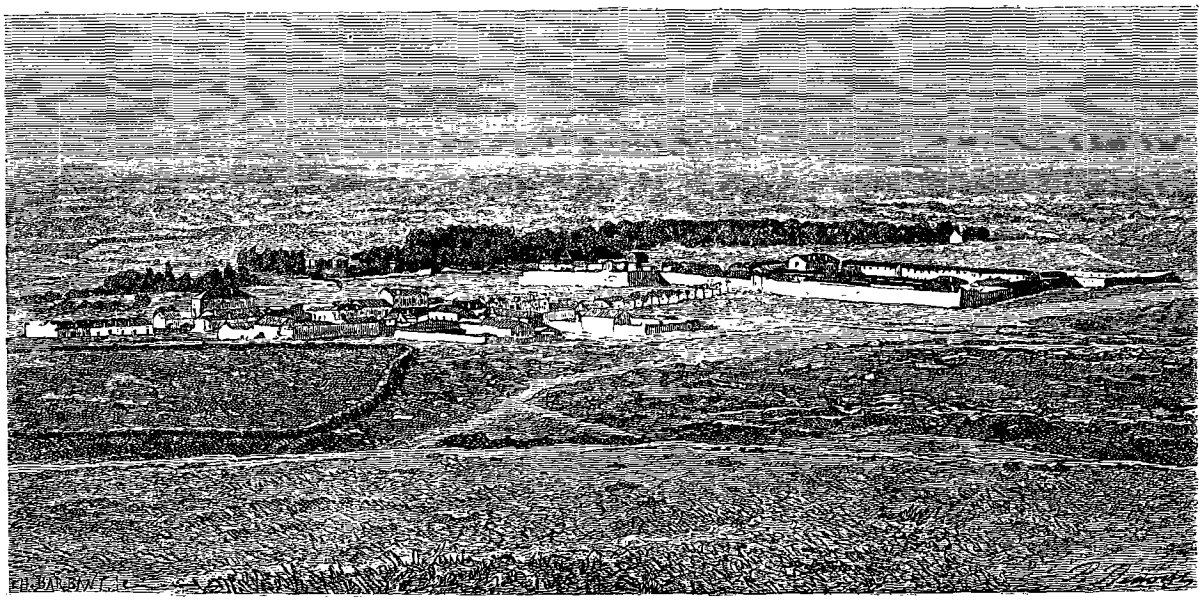
Ces cavernes sont très-nombreuses aux environs de Tlemcen (Ouzidan, Saf-Saf, Sebdou), en raison de la constitution géologique du sol, formé de tuf quaternaire ou de puissantes couches calcaires et dolomitiques très-propres aux affouillements. On a eu tort — l'observation est du docteur, et elle me paraît très-juste — de parquer les Troglodytes dans une région déterminée de l'Arabie; partout où la nature l'a permis, il a dû venir à l'esprit des premiers occupants de chercher des habitations dans les cavernes des montagnes. Nos pâtres d'aujourd'hui ne sont que les Troglodytes du dix-neuvième siècle.

A six kilomètres de Nemours, on constate la présence de l'agriculture civilisée; chaque fois que les collines qui encaissent l'Oued-Ghazaouanah s'écartent plus ou moins, les alluvions de la rivière ont été utilisées pour la culture maraîchère. Ces potagers rappellent les plus belles « huertas » de l'Andalousie. Par-ci, par-là, des galeries ébauchées s'engagent à mi-côte dans le flanc de la montagne; ces travaux ont pour but la recherche des filons de manganèse.

Tout à coup, tandis que nous trottons paisiblement sur la route poudreuse, une carriole attelée d'un vieux cheval gris débouche, à cinquante mètres de nous, d'un bouquet d'oliviers.

R.... tire sur sa bride, et son pacifique coursier, lisant mal dans sa pensée, prend le parti de s'arrêter court, en travers du chemin.

Cependant la carriole arrive. Elle contient un ballot de marchandises, un Israélite reluisant de santé,



Marnia. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Pedra.

à la barbe noire, à l'œil vainqueur, et un jeune cocher en guenilles armé d'un vieux fouet.

R.... talonne sa bête, qui fait volte-face. Ce que voyant, le cheval gris recule, recule encore, recule toujours, malgré les coups de fouet et les « hallouf! kelb ben kelb! » (porc! chien fils de chien!) de son directeur exaspéré. Patatras! voilà la charrette, le garçon, le Juif, le ballot et le fouet dans la rivière! Le Juif se relève le premier. Il se voile le visage des deux mains, il arpente la route à pas de géant et hurle sur un ton désespéré : « Mon pauvr' beaux yeux! mon pauvr' beaux yeux! »

La chose tourne au tragique. Le docteur, bonne âme s'il en fut, s'empresse de mettre pied à terre et de courir à notre homme. Mais celui-ci ne voit rien, n'entend rien, il continue sa course et ses cris :

« Mon pauvr' beaux yeux! mon pauvr' beaux yeux! »

Je me décide à venir au secours du docteur. Après mille efforts infructueux, nous nous saisissons du Juif, et, de force, nous lui écartons les mains du visage.

Le misérable n'avait pas une égratignure!

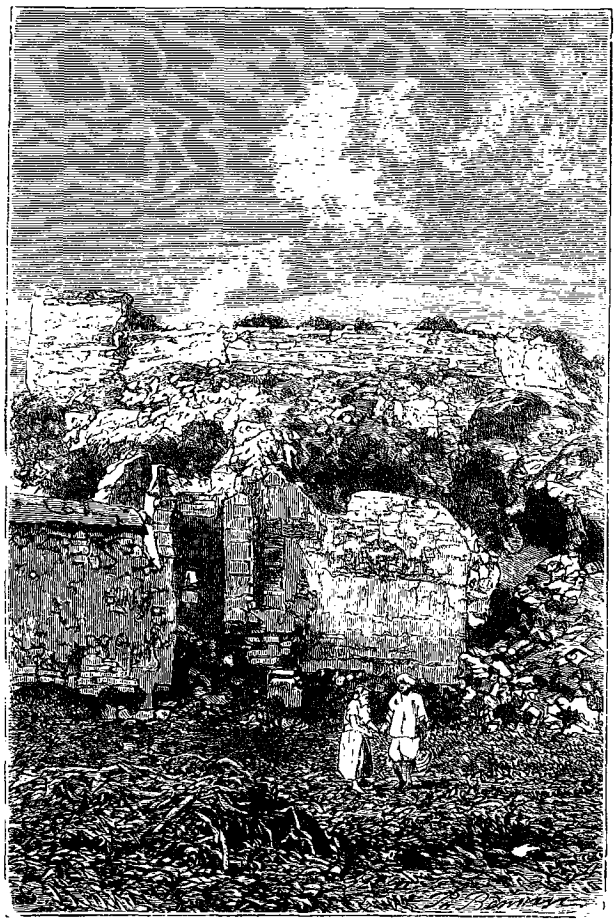
Furieux, nous piquons des deux, lui laissant le soin de repêcher sa voiture, son cocher, son ballot et son fouet.

Du cap Noé au cap Milonia, la côte africaine, taillée à pic par les flots, est très-élevée au-dessus de la mer. Quelques fêlures se sont produites dans la falaise; de maigres filets d'eau coulent au fond de ces ravines perpendiculaires au rivage. Des arbres plongent leurs racines dans ces ruisseaux microscopiques et les empêchent en retour d'être bus par le soleil d'été. Aussi les abords de Nemours séduisent l'œil attristé par les paysages sévères de l'intérieur. C'est dans une des fêlures de la falaise que la ville a été bâtie, moitié sur un sol conquis aux dépens de la mer, moitié dans les jardins semés de caroubiers de la Djemaah-Ghazaouat

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des Arabes; elle s'étend au pied d'une montagne haute de cent vingt mètres, sur le sommet de laquelle on trouve à peine quelques ruines insignifiantes de l'ancienne cité indigène.

Nemours date de 1844; pittoresquement construite, et à demi cachée sous les ombrages de ses boulevards, elle comprend deux quartiers : l'un, composé de deux rues parallèles à la côte, porte le nom caractéristique de Bugeauville; l'autre n'est qu'un amas de baraques en planches, habitées par des Espagnols et des Juifs. Trois portes percent l'enceinte, œuvre du conquérant français. Au dehors, s'éparpillent des villas, des jardins, au milieu desquels se dresse, morne et sinistre, le tumulus en maçonnerie élevé sur les lieux où furent massacrés, contre la volonté d'Abd el-Kader, les derniers survivants de Sidi-Brahim.



Ruines d'Honeïn. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie du docteur Rédier.

La ville de Nemours est pleine de souvenirs. C'est dans le logement actuel du commandant de place que coucha, le 23 décembre 1847, le duc d'Aumale, alors gouverneur général de l'Algérie. Lamoricière et Cousin de Montauban amenèrent au prince notre insaisissable ennemi, Abd-el-Kader, venu à soumission. Digne, silencieux, l'illustre guerrier n'ouvrit la bouche que pour prier son vainqueur de ne pas le faire conduire à Alger, où il craignait la honte d'une exposition. Le lendemain, comme le duc d'Aumale rentrait en ville, après une revue des troupes, le sultan vint au-devant de lui sur sa jument noire, mit pied à terre, et la lui offrit en disant : « Prends-la, qu'elle te porte bonheur! »

La population de Nemours (quinze cents habitants) est un composé d'Espagnols, de Juifs, de Marocains; les Français y sont en minorité. Cette population diminue de jour en jour, et elle diminuera davantage encore quand Rachghoun deviendra un centre européen et qu'un chemin de fer reliera Tlemcen à la mer. La ville ne renferme pas un seul musulman indigène. Ceux-ci habitent, au dehors, divers villages connus sous les noms de Souhalia, Zaouet-el-Mra, Nedromah, Beni-Messer, Beni-Mishel, Djebila, Msirda. Une seule tribu, les Achache, est arabe, et arabe-bédouine, c'est-à-dire vivant sous la tente, ce que les Kabyles ou Berbères trouvent au-dessous d'eux.

A cette énumération, il faut ajouter les Ben-Mengouch et les Athia. Ce sont des tribus marocaines établies sur notre territoire et ne payant pas d'impôt, à la condition de garder perpétuellement la frontière. Cette organisation rappelle celle des Romains et celle de Charlemagne. Les dix tribus que je viens de citer constituent une agglomération de dix-sept mille cinq cents âmes.

Les habitants de Nemours se livrent pour la plupart à la pêche, d'une façon intermittente, lorsqu'ils n'ont pas à transborder, soit le minerai de Gar-Rouban ou de Mazis, soit les laines ou les grains de Marnia. Quelques méchantes barques sont tirées à sec sur le sable; on les manœuvre suivant le procédé si bien décrit par Homère (*Iliade* I, 430-487), et qui n'a pas changé sur le littoral de la Méditerranée depuis la guerre de Troie.

Nous allons admirer de magnifiques coulées de basalte à peu de distance de la ville; l'une de ces coulées, à l'ouest du phare, rappelle la grotte de Fingal par ses colonnades prismatiques en relief.

En mer, à six cents mètres de la plage, on aperçoit les *Deux Frères*. Ce sont deux écueils élevés de cinq ou six mètres au-dessus du niveau de l'eau; ils sont inhabités et inhabitables. Bien que les géographes ne soient pas d'accord sur la situation du port que les Romains appelaient *Ad Fratres*, je crois que le nom que portent encore ces deux rochers tranche définitivement la question en faveur de Nemours.

Tandis que nous ramassons des coquillages, le docteur se met à la recherche de deux plantes (une plombaginée et une composée) qui n'existent, paraît-il, que dans ces parages. Dans la soirée, la mer devient affreuse. D'énormes vagues montent à l'assaut des *Deux Frères* et s'émiettent en gigantesques retombées d'écume.

La grève, battue par le flot, rend un son éclatant. Le spectacle est grandiôse. Tout à coup on signale

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une voile qui se détache sur le sombre horizon. Ils ont bien « le cœur cuirassé d'un triple airain » ceux qui affrontent de pareils dangers. Ce sont des Marocains; ces audacieux marins semblent se jouer dans la tempête et cependant ils ne montent que des felouques lourdes et grossièrement construites.

15 *avril.* — Nous retournons sur nos pas; la mère Sahut nous reçoit en vieilles connaissances, et le déjeuner s'en ressent visiblement.

Au dessert, alors que la fumée odorante du blond tabac d'Afrique remplit la vaste salle, le docteur nous propose une excursion aux Trara, que les touristes n'ont peut-être jamais visités.

« La proposition est acceptable, dit notre ami R..., mais il faudrait d'abord savoir si les hôtels....

— Il n'y a pas d'hôtels aux Trara, répond tranquillement le docteur.

— Eh bien! s'il n'y a pas d'hôtels, il y a au moins un caravansérail.

— Il n'y a pas davantage de caravansérail aux Trara.

— Mais alors?...

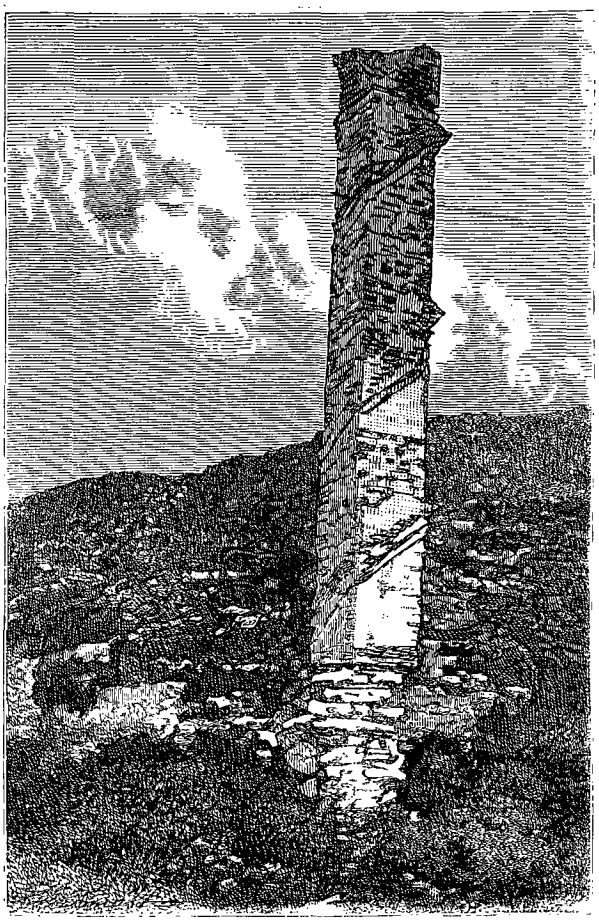
— Un de mes collègues, dit le docteur, campe en ce moment près d'Honeïn; nous irons lui demander l'hospitalité.

— Sous la tente?

— Parfaitement.

— Eh! que diable un honorable docteur français peut-il faire, sous une tente, à cinquante lieues de son lit, de sa table et du cercle militaire?

— Il vaccine les indigènes. »



Minaret d'Honeïn. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie du docteur Rédier.

L'expédition est résolue séance tenante, et à deux heures nous contournons le Filhaoucen, pour nous engager dans les vallées profondes des Beni-Mishel et des Trara. L'accès en est difficile; des sentiers de muletiers y constituent à eux seuls la grande et la petite voirie.

Bien que les hauts sommets de cette région ne dépassent pas une altitude de onze cent trente-neuf mètres (Filhaoucen), ils ont un aspect pittoresque et un caractère particulier. Ce sont tantôt des cônes élancés aux contours heurtés et anguleux, dominant majestueusement les montagnes inférieures, tantôt des tables carrées taillées à pic de tous côtés. Des vallées étroites séparent ces arêtes montagneuses les unes des autres; celle que nous suivons sur le flanc méridional du Filhaoucen rappelle par sa longueur et ses accidents les combes et les cluses les plus vantées du Jura.

Malheureusement, cette région, d'une beauté sévère, est à peine boisée; les chênes verts, les chênes à glands doux, les genévriers, le thuyas n'y existent qu'à l'état de taillis séparés par des touffes de diss; en certains points enfin (près d'Aïn-Kebira), le baguenaudier et la bruyère arborescente font de rares apparitions.

Quand, par hasard, quelques vénérables caroubiers ou quelques térébinthes séculaires s'élèvent autour d'une source, la djemma voisine (conseil municipal) s'empresse d'y élire domicile et d'en faire le lieu de ses séances. Sous cette ombre bienfaisante les pères conscrits indigènes délibèrent des affaires publiques; le cadi y établit sa *mahakma* (salle d'audience), sans se douter qu'il imite saint Louis.

Les villages sont groupés autour des sources, soit au fond des vallées, soit sur le flanc des montagnes; vus d'en haut, ils se détachent en gris sur les pentes, soit rouges, soit vertes, suivant qu'elles sont stériles ou cultivées. Ces villages ne gagnent pas à être examinés de près : ils se composent de maisons basses qui rappellent tout ce que nous avons vu jusqu'ici; qu'on se figure Tlemcen au jour de la conquête.

La terre battue, la brique crue, les branches de chênes verts, tels sont les seuls matériaux employés pour la construction de ces maisons primitives; parfois, un auvent de feuillage en protége la porte.

Dix ou douze maisons constituent un hameau; çà et là, au milieu de ces masures d'un gris sale, se détache une construction à peu près blanche : c'est la demeure de quelque chef qui sans doute a séjourné dans nos villes et qui en a rapporté quelques notions de propreté. Point de mosquées dans ces villages; mais de tous côtés, jusque sur les plus hauts sommets, on retrouve des *koubba* aux massives proportions, au type uniforme. Des jardins bien irrigués, plantés d'oliviers,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de figuiers, de grenadiers, entourés de haies infranchissables de cactus, de quelques cultures bien entendues de blé barbu et d'orge, complètent le tableau.

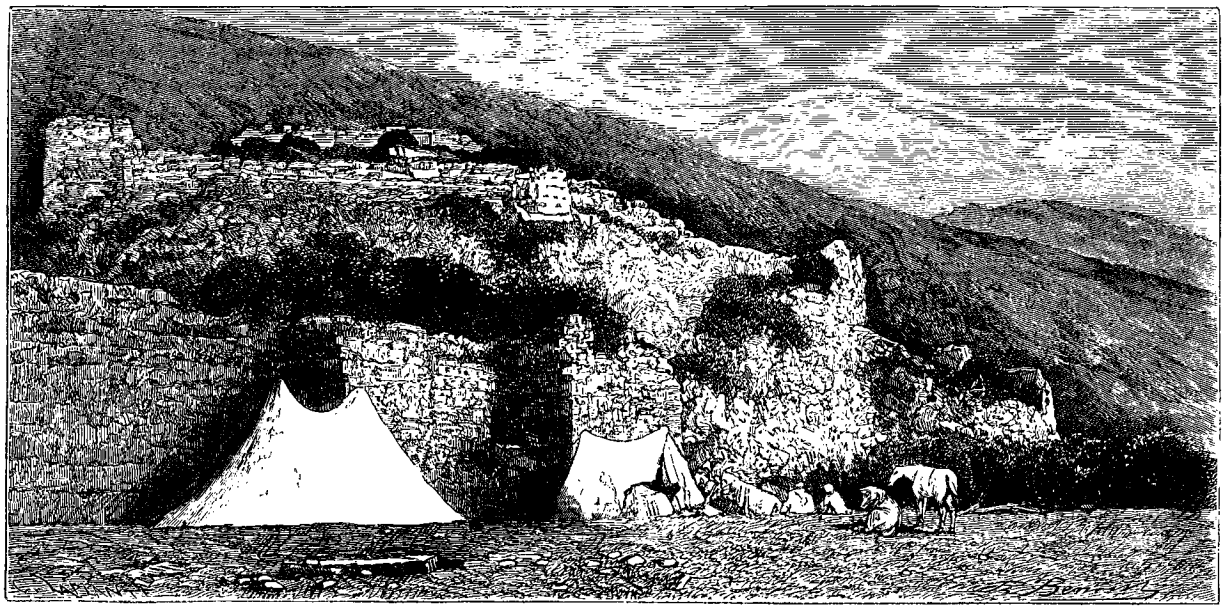
Après une marche pénible, qui dure de longues heures, nous atteignons le marché arabe de Souk-el-Arba : nous y retrouvons (mais avec moins de monde et moins de bruit) la cohue du marché de Lalla-Marnia, le même brouhaha de bêtes et de gens, de colons, de Juifs, d'indigènes et de cavaliers arabes : de là une descente rapide le long des pentes de l'épouvantable ravin de Tadjerah nous mène en deux heures au campement du docteur Rédier, qui nous fait un accueil fort gracieux. Nous remettons au lendemain l'exploration des ruines, car nous sommes rompus de fatigue.

16 *avril.* — Honeïn est située sur les bords de la Méditerranée, au débouché du ravin de Tadjerah. De cette cité, qui a eu jadis un port florissant, il ne reste qu'une enceinte fortifiée de tours, une mosquée dont le minaret n'a conservé que son axe intérieur et des ruines de nombreuses maisons.

Qu'était-ce que Honeïn? Est-ce l'ancienne *Gypsaria* de Ptolémée? ou le *Cœcili* de l'Itinéraire d'Antonin?

D'après Léon l'Africain, « Hunam » est une « petite cité ancienne et civile, édifiée par les Africains (?), ayant un petit port remparé de deux petites tours, qui sont assises à chacun angle d'icelui. Elle est, avec ce, ceinte de hautes murailles et fortes, mêmement du côté qui est à l'opposite de la mer. Les galères vénitiennes ont coutume d'aborder tous les ans à ce port, faisant de grands profits avec les marchands de Telensin (Tlemcen)....

« Leurs maisons sont fort belles et bien entretenues, et y a en chacune d'icelles un puits d'eau douce



Honeïn vue de la plage. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie du docteur Rédier.

et vive : en la court, des treilles de cept de vignes; et par dedans y a des carreaus en couleur diversifiées, et les parois des chambres et murailles des maisons toutes enrichies et revêtues de mozaïques. Et lors qu'on y fut au vrai acertené de la prinse d'Oran, les habitants vidèrent incontinent la cité, laquelle demeure inhabitée. »

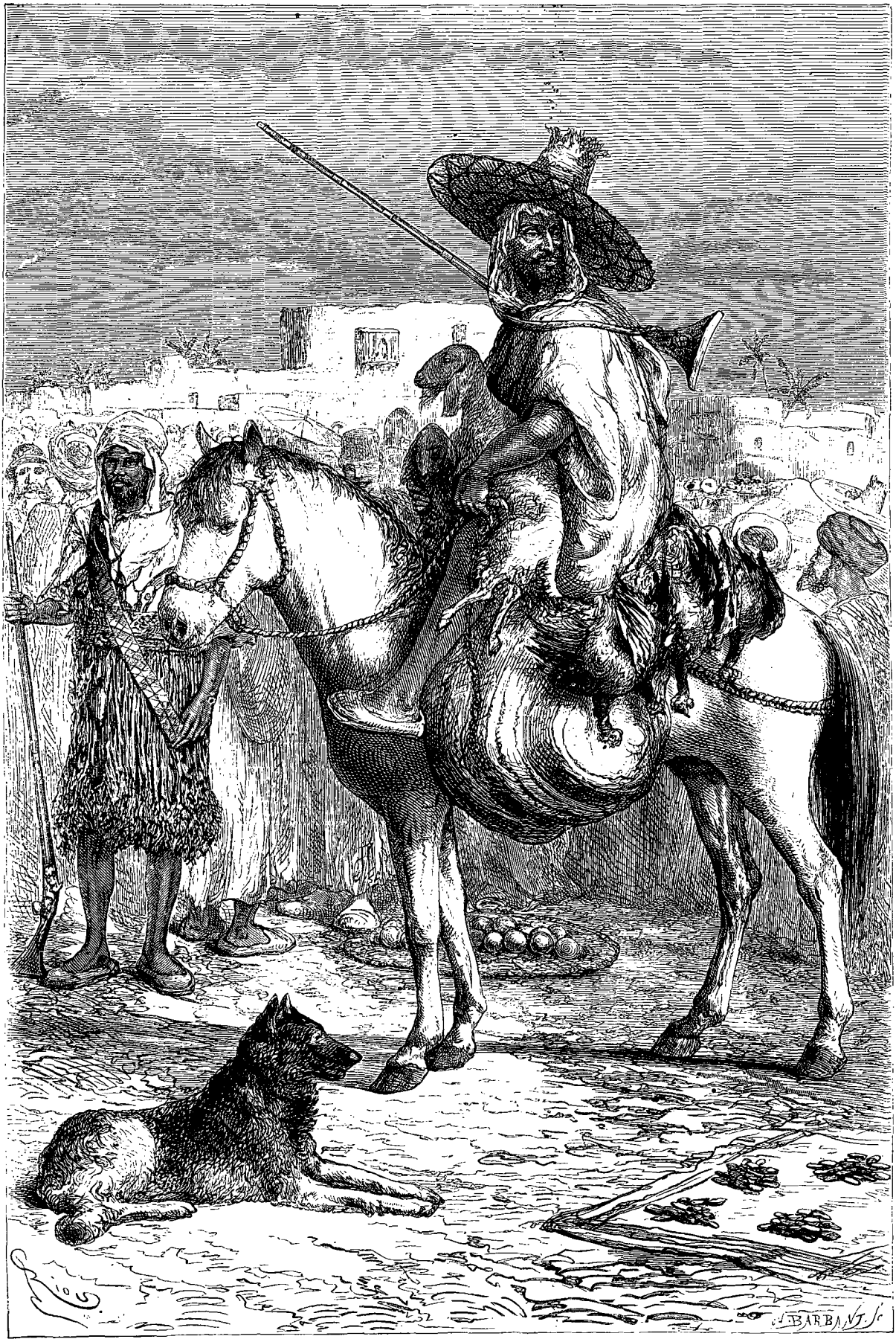
Voilà qui ne nous apprend pas grand'chose. D'ailleurs, les traditions indigènes, plus précises, contredisent ces détails en certains points. La tribu des Koumïa aurait occupé, sinon fondé Honeïn. Cette ville était alors si puissante, qu'en l'an 557 de l'Hégire, le grand Abd-el-Moumén, qui appartenait aux Koumïa, ayant équipé une flotte considérable, Honeïn lui fournit à elle seule plus de cinquante navires. Elle aurait été détruite de fond en comble, lors de l'insurrection d'Ibrahim-Ibn-Abd-el-Melek, et ne se serait jamais relevée depuis ce moment.

Abou-Obeïd-el-Bekri confirme ces détails. Toujours est-il que les beaux jardins dont parle le géographe arabe ont disparu, et il ne reste de ce port qu'une anse où les bâtiments de faible tonnage peuvent seuls trouver un abri.

Le Kabyle ou Berbère des Trara est de haute stature, bien musclé, et plus solidement charpenté que l'Arabe, moins cependant que le Koulougli des villes de la province. Souvent il est blond; ses yeux bleus, son teint blanc lui donnent l'apparence d'un Européen caché sous le burnous arabe. Les femmes, grandes, fortes, ont le visage découvert, comme d'ailleurs toutes celles de la race berbère.

Nous devons à l'obligeance de M. le docteur Rédier trois photographies de Honeïn. Elles donneront au lecteur une idée de cette ville disparue, qui a posé pour la première fois devant un photographe (voy. p. 340 et suivantes).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marché arabe. — Dessin de Riou, d'après un croquis communiqué par l'auteur et une photographie de M. Pedra.

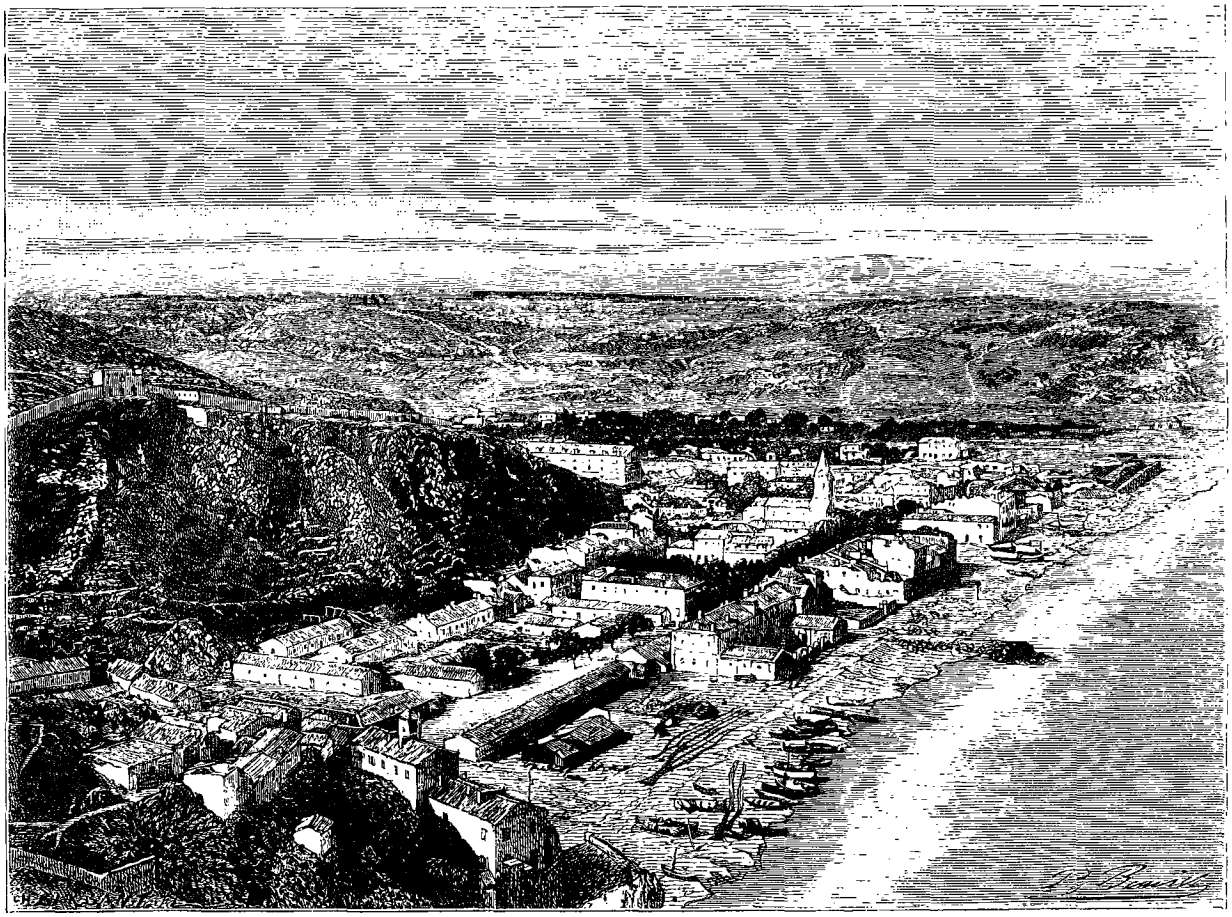
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

17 *avril*. — Nous sommes de retour au caravansérail d'Aïn-Tolba, devenu notre quartier général, mais que cette fois nous abandonnerons définitivement. Près du moulin de Marnia, le docteur nous invite à vérifier avec lui un fait remarquable. A une portée de fusil de la route, dans un ravin qui débouche sur la Mouilah, on trouve un peuplier particulier, d'*espèce disjointe*, selon l'expression consacrée des botanistes-géographes. Il se distingue par le polymorphisme de ses feuilles. Rare en Algérie, car on ne le retrouve qu'à Sidi-Medjahed et sur un point de la région des Ksours, il est complétement inconnu en Tunisie et en Égypte; sa vraie patrie est l'ancienne Mésopotamie. C'est le *Populus euphratica*.

18 *et* 19 *avril*. — Rentrés à Marnia, nous nous décidons à visiter Sidi-Medjahed et les Beni-Snous, et de là à pousser jusqu'à Sebdou par la vallée de la Tafna.

La route, à peu près carrossable de Marnia à Medjahed, ne présente rien d'intéressant, sauf un ravin de quarante à cinquante mètres de profondeur, admirablement boisé; il porte le nom berbère de Tralimet, très-commun dans la région.

Des bandes de sangliers et quelques panthères ont fait de ces fourrés de thuyas leur quartier général.



Nemours. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Pedra.

Avis aux amateurs de chasse. Ils pourront se couvrir de gloire dans ces buissons où le gros gibier est si commun, qu'à Marnia un sanglier se vend trois francs.

Au delà, on débouche brusquement sur la vallée de la Tafna.

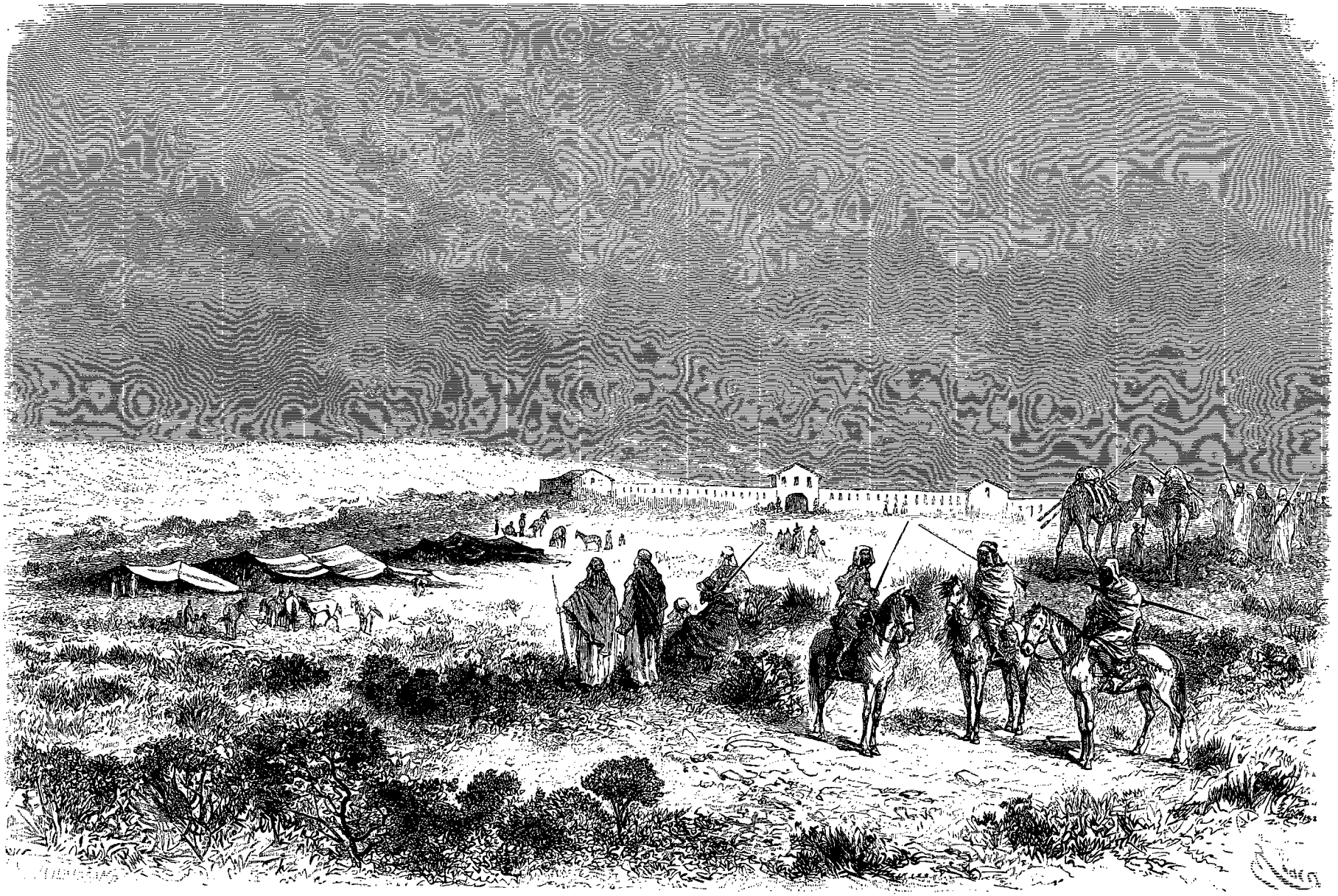
La smala de Sidi-Medjahed est installée sur une colline qui domine la rivière et forme le premier plan d'un système de montagnes qui se continuent jusqu'aux Beni-Snous.

Au bas de la colline s'étendent des jardins; des oliviers et des saules pleureurs les ombragent. Le pays est riche en cultures. La smala ressemble à tous les établissements de ce genre.

Nous remontons la Tafna par un défilé où la fraîcheur est délicieuse. Les parois de la montagne ont jusqu'à cent mètres de hauteur; elles sont couvertes de mousses, de fougères (scolopendres, capillaires), de saxifrages. Sur la rive opposée se balancent des roseaux de quatre à cinq mètres de hauteur. Au fond, la Tafna mugit dans un lit de rocs éboulés.

Le capitaine B..., un ami du docteur, nous sert de guide depuis la smala. Je regrette de ne pouvoir, par discrétion, donner ici le nom de ce charmant compagnon, spirituel, gai, et profondément initié aux beautés de la nature. Si ce passage tombe sous ses yeux, qu'il le considère comme l'expression de notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une smala. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Gaby.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gratitude pour le joyeux repas qu'il nous a offert. M. B.... a deux passions bien caractérisées : Rabelais, qu'il sait par cœur, et les environs de sa smala, dont il connaît toutes les curiosités à fond.

Sur une colline presque complétement entourée par la Tafna, M. B.... nous montre un ancien castrum qui domine la falaise, entamée chaque jour par les érosions de la rivière. Les murs de cette forteresse sont encore debout; il reste même des traces de portes. L'enceinte a été construite avec des pierres de grande dimension, qu'on trouve en abondance sur place.

Sur la falaise, au pied de l'enceinte, il y a une ouverture dans le rocher; on y pénètre par un boyau irrégulier, dont les parois sont couvertes de stalactites. On finit par arriver dans un silo de six mètres de profondeur.

Nous continuons à remonter les gorges de la Tafna, dont les escarpements deviennent de plus en plus abrupts.

L'un d'eux, près du village arabe du Kef, se prolonge en forme d'hémicycle dont les gradins sont représentés par de puissantes assises rocheuses, en retrait les unes sur les autres. Cet hémicycle, qui domine la Tafna à trois cents mètres de hauteur, se prolonge sur trois kilomètres; c'est un passage difficile, que les cavaliers novices ne franchissent pas sans quelque crainte.

Au Kef, nous entrons sur le territoire des Beni-Snous. Ce sont des Berbères, réunis en confédération, qui vivent à l'écart et n'admettent dans leurs villages aucun étranger. Ils sont cultivateurs et pasteurs. Intelligents, industrieux, ils se livrent à la fabrication d'une espèce de nattes en diss et en laine d'un travail achevé. La solidité du tissu, la richesse des dessins et des couleurs rendent ces nattes dignes de figurer dans un appartement élégant. Jadis, un de ces tapis, qui mesurent quatre mètres de longueur sur deux de largeur, ne valait que vingt ou trente francs; aujourd'hui, la vogue aidant, les prix ont doublé.

Le chemin devient de plus en plus difficile : nos chevaux, des chevaux arabes pourtant, dont le pied est si sûr, glissent sur les dalles humides du sentier, et nos regards plongent, non sans appréhension, dans des abîmes de cent mètres de profondeur. Le docteur nous recommande incessamment de nous fier à l'instinct de nos montures, si nous voulons nous tirer sains et saufs de ce périlleux passage.

Nous arrivons enfin au pied du village des Beni-Badel. Nous traversons la Tafna à gué. Le pays est boisé; des oliviers, des térébinthes, des genévriers à perte de vue; par contre, le thuya a disparu presque absolument.

Beni-Badel est le type du village berbère. Les rues sont étroites, escarpées; les maisons petites, pittoresquement perchées sur des rochers qui surplombent à pic; le village entier est resserré entre une énorme roche et un abîme profond.

On nous raconte une plaisante coutume des Beni-Badel. Lorsqu'ils sont aux champs, ils attachent à la ceinture de leurs enfants des cordes assez longues pour leur permettre d'aller et de venir, mais trop courtes pour qu'il y ait à craindre une chute dans le précipice.

Notre ami R..., très-porté à l'incrédulité quand il s'agit de récits de ce genre, nous quitte et s'engage dans le village, afin de le parcourir dans tous les sens. Il veut à toute force s'assurer par ses yeux de la vérité du fait qu'on vient de nous rapporter. Mais il a beau prolonger sa visite, ses recherches sont vaines. Nulle part il n'aperçoit le moindre enfant en laisse. Au moment où il commence à désespérer, il aperçoit un charmant petit garçon sur lequel il compte pour lui donner le renseignement qu'il désire. Comme l'enfant paraît assez sauvage, et qu'il regarde l'étranger d'un air très-défiant, notre compagnon, afin d'entrer plus facilement en relations, montre un morceau de sucre, croyant que cet appât triompherait de toutes les résistances. Mais il faut croire que la timidité est plus forte que la gourmandise, ou plutôt que le sucre est tout à fait inconnu des naturels de cet âge, car bien loin d'avoir par ce geste exercé une attraction sur l'enfant, notre ami voit le *moutchatcho* s'enfuir à toutes jambes, et il revient vers nous sans avoir pu mener son enquête à bonne fin. Mais cet insuccès ne doit pas nous autoriser à nier absolument l'authenticité de l'anecdote. On pourrait, sans aller bien loin, trouver des coutumes tout à fait analogues. N'y a-t-il pas en France, je ne sais plus où, des paysannes qui, au moment de sortir, suspendent leurs nourrissons à un clou, de peur que les porcs ne les dévorent?

La vallée de la Tafna forme, en amont de ce village, un bassin régulier, planté d'oliviers vigoureux et couvert de cultures.

Les villages berbères s'y touchent presque. Les principaux sont Tléta, Zara, Tafsra.

Nous avons une lettre de recommandation pour l'agha des Beni-Snous, Si-Ahmed, fils de l'agha jadis assassiné à Tlemcen. La maison de Si-Ahmed est agréablement située dans un vallon, non loin de Tléta et de Zara : elle est cachée sous de grands oliviers entremêlés de térébinthes (*Pistacia atlantica*); des eaux vives entretiennent la fraîcheur sous ces ombrages, et y donnent à la végétation herbacée et arborescente une vigueur remarquable. L'édifice est précédé d'un avant-corps de bâtiments, ceignant une cour rectangulaire, au fond de laquelle sont élevées les écuries.

L'agha est absent. Il chasse dans les montagnes; mais nous sommes accueillis avec cordialité par son frère cadet et par sa mère, femme intelligente et distinguée. Quoique Arabe, elle a adopté les usages berbères, et elle se présente à nous le visage découvert.

On nous introduit par un couloir étroit dans une seconde cour intérieure, entourée d'une colonnade en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maçonnerie et ornée d'une fontaine. Nous pénétrons dans la salle de réception. Une tapisserie marocaine en drap rouge et vert dissimule la muraille; une riche panoplie d'armes françaises, indigènes et turques nous révèle les goûts de notre hôte. Son jeune frère nous montre avec complaisance un sabre-revolver qui fait son admiration. Nous témoignons au jeune homme nos regrets de ne pouvoir saluer le chef de sa famille. Et ces regrets sont sincères, car l'agha passe pour un homme de mérite.

Il y a quinze mois, l'agha a marié son frère. On parlera longtemps, dans le pays, des fêtes qui ont accompagné cette cérémonie, à laquelle toutes les fractions des Beni-Snous avaient été conviées. On a vu réunis trois mille cavaliers et quatre mille fantassins. Cette foule a été hébergée pendant plusieurs jours par la famille du marié. Des troupeaux entiers de bœufs, des montagnes de couscouss ont disparu dans les profondeurs des estomacs berbères, gouffres insondables lorsqu'il n'y a pas d'écot à payer. Il faut avouer que bien peu de Français pourraient faire les frais d'une pareille hospitalité, qui rappelle les noces de Gamache, si admirablement illustrées par le crayon de Gustave Doré.

On nous sert du café et des gâteaux, en nous priant de patienter un peu pour le dîner. Nous demandons à nos hôtes la permission de faire un tour dans la vallée, en attendant le repas. Ce petit coin de terre est parfaitement cultivé : un système complet de canaux d'irrigation distribue les eaux dans toutes les directions. Les oliviers du voisinage sont particulièrement beaux; on les arrose, en hiver surtout, paraît-il, au moyen de tranchées creusées en cuvette autour du pied.

Notre promenade est interrompue par l'annonce du dîner. Nous avons un appétit de touristes, et nous trouvons de quoi le satisfaire largement. Le frère de l'agha, debout derrière nous, s'obstine, malgré nos réclamations, à nous servir de ses propres mains; tandis que sa mère, assise à quelques pas, dirige les serviteurs du geste et du regard.

En quittant cette demeure, où la plus large hospitalité est traditionnelle, nous reprenons notre route le long de la Tafna jusqu'au village de Tafsra. Nous y remarquons des maisons peintes en rose et une jolie mosquée. On nous assure qu'il y a à Tafsra des écoles musulmanes où les enfants reçoivent une instruction supérieure.

Au delà, la vallée de la Tafna, d'abord largement ouverte, se rétrécit, et la contrée devient âpre et sévère. Les mauvais chemins, les dalles glissantes reparaissent. Ce ne sont que gorges étroites, cuvettes superposées, où les oliviers sauvages plantés dans les interstices des rochers puisent une chétive nourriture.

Enfin, après trois heures de marche, nous arrivons à une verte clairière, arrosée par une source abondante. Nous mettons pied à terre, avec un soupir de soulagement. Mais le docteur ne nous donne que vingt minutes de répit, et, de nouveau, nous nous hissons péniblement sur nos pauvres montures aussi épuisées que nous.

Bientôt nous escaladons un plateau caillouteux et boisé, et nous rejoignons la route de Tlemcen à Sebdou, non loin du gué de la Tafna. Encore trois kilomètres, et nous serons au gîte. Les cours d'eau sont si nombreux dans cette région, qu'il y a jusqu'à trois rivières à traverser avant d'arriver à Sebdou. Les eaux, n'ayant pas une pente suffisante, s'accumulent de distance en distance, et forment des bassins où croissent la véronique aquatique et le cresson. Les saules pleureurs et les éternels peupliers blancs nous annoncent le voisinage de la ville : après avoir côtoyé de grands jardins, nous faisons notre entrée à Sebdou.

19 *avril*. — Sebdou n'est qu'une redoute, à double enceinte, la première ayant été agrandie. Supposez des bâtiments militaires, quelques maisons à droite et à gauche de la route, un camp en baraques, des tentes à l'extérieur, et vous aurez une idée complète de ce morne séjour. Mentionnons toutefois, pour ne rien omettre, une auberge passable et.... deux canons en batterie.

En homme avisé, le docteur ne nous a pas proposé hier soir ce qu'il appelle « une pointe à la mer d'alfa ». Nous étions tellement moulus, que nous nous serions mis en grève; mais, ce matin, le soleil est radieux et nos membres ont repris leur élasticité.

A midi, nous sommes en selle. En sortant de Sebdou, on traverse des steppes désolés. Pourtant ne soyons pas ingrats. Ce plateau, avec son herbe courte, vaut mieux, pour des gens fatigués, que les défilés de la Tafna. Quelques bouquets de genévriers, des chênes à glands doux rompent un peu la monotonie du paysage. Au fond du tableau, des chênes kermès nous cachent en partie l'horizon; ces arbustes ont un mètre de hauteur.

Nous dépassons ces pygmées. Voici la forêt, dans une gorge peuplée de chênes verts, de genévriers, de quelques rares thuyas; mais elle ne dure pas longtemps.

Nous arrivons aux puits de Zebch, et aussitôt la route patauge dans le tuf; le pays est plat et nu; l'alfa, qui jusqu'à présent n'était qu'à l'état sporadique, commence à dominer. Bientôt les derniers vestiges de végétation arborescente disparaissent, et l'alfa règne en maître.

A partir de ce moment, on navigue dans la mer d'alfa. L'air est si transparent, que les montagnes qui dominent El-Aricha, bien que distantes de cinquante kilomètres, semblent très-rapprochées.

Au sud-est, on aperçoit une vaste nappe d'eau (daya) dont les eaux bleues tranchent sur la teinte gris-rougeâtre de la terre.

Il serait difficile de trouver une région d'un aspect plus monotone. Il n'y a rien, rien que de l'alfa jusqu'aux montagnes du fond. Le sol, tantôt sableux, tantôt résistant et formé de tuf, est creusé de rides pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

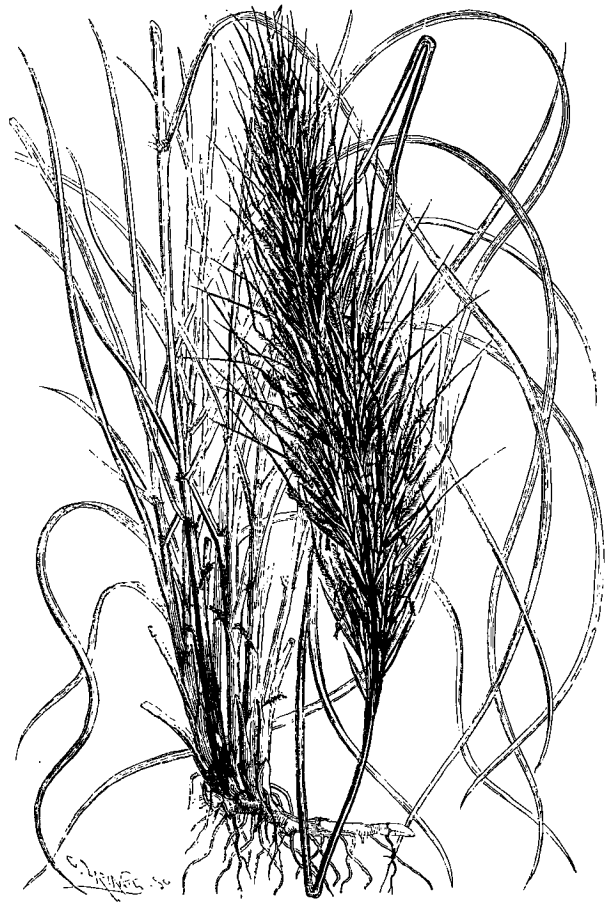
rallèles, dirigées de l'est à l'ouest. Ces plis paraissent peu profonds, et cependant ils pourraient le plus souvent cacher des cavaliers.

L'alfa est une plante « conquérante et sociale », pour me servir d'une pittoresque expression du docteur : elle ne souffre dans son voisinage que de rares plantes herbacées ou sous-frutescentes. Elle appartient à la famille des graminées (*Stipa* ou *Macrochloa tenacissima*), et se présente en touffes parfaitement isolées; au centre, est le pied primitif, le noyau; la touffe s'étend en zones concentriques, de l'intérieur à l'extérieur; les jeunes pousses finissent ainsi par entourer les anciennes et par les étouffer.

L'alfa est utilisé comme textile; ce sont les feuilles arrivées à un certain degré de développement que l'on arrache de préférence. On en fait du carton et même du papier de qualité supérieure, de la sparterie, etc.

Ce commerce prend en ce moment une telle extension, qu'il va nécessiter la création de ce qu'on appelle en Algérie « les chemins de fer d'alfa ». Les chantiers de mise en balles sont installés sur la lisière de la région de l'alfa. Les ouvriers, presque tous espagnols, ne rayonnent pas à plus de vingt ou vingt-cinq kilomètres du chantier : aussi ne récolte-t-on qu'une très-minime partie de cette richesse naturelle.

Le docteur recueille un safran (*Crocus*) rare des hauts plateaux. C'est la seule plante intéressante du pays; elle est en fleur en ce moment. Le soir, nous rentrons à Sebdou, et nous songeons sérieusement au retour à Tlemcen.



Pied d'alfa. — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis du docteur Bleicher.

20 *avril*. — Le lendemain, au point du jour, nous traversons la Tafna à gué : une passerelle, que la rivière, dans ses colères hivernales, met bien souvent en pièces, est réservée aux piétons; la route traverse l'extrémité occidentale d'un bassin que l'on peut appeler bassin de Sebdou, bordé de tous côtés par des montagnes, qui s'entr'ouvrent à l'ouest pour laisser passer la Tafna, et à l'est pour communiquer avec la région des Beni-Smiel. Le docteur nous montre les *Douze Apôtres*, qui forment les bords de ce bassin vers le nord. Ce sont des bastions détachés des hauts plateaux, mieux encore, de gigantesques piédestaux qui semblent attendre les statues des compagnons du Christ. Les bords de cette cuvette naturelle se relèvent aux approches d'un moulin occupé par les Alsaciens et mis en mouvement par un affluent de la Tafna; quant à la rivière elle-même, elle disparaît un instant à droite, derrière un des Apôtres, qu'elle entoure bruyamment; nous la retrouvons bientôt à notre droite.

Le chemin la côtoie jusqu'à six cents mètres de sa source. Sur toute cette longueur, elle filtre sous un lit de cailloux qui la dissimule complétement à nos yeux. Elle prend naissance, avec une abondance extrême, dans un gouffre dont jamais homme n'a pu sonder la profondeur et qui est en partie masqué par un micocoulier. Des fragments de rocher détachés de la voûte y forment un plancher au-dessus des eaux. Celles-ci ont creusé deux étages de grottes; la grotte supérieure, où nous entrons en tirant nos chevaux par la bride, est très-abordable; il n'en est pas de même de la grotte inférieure, que l'on ne peut guère visiter qu'en été, lorsque les eaux sont basses.

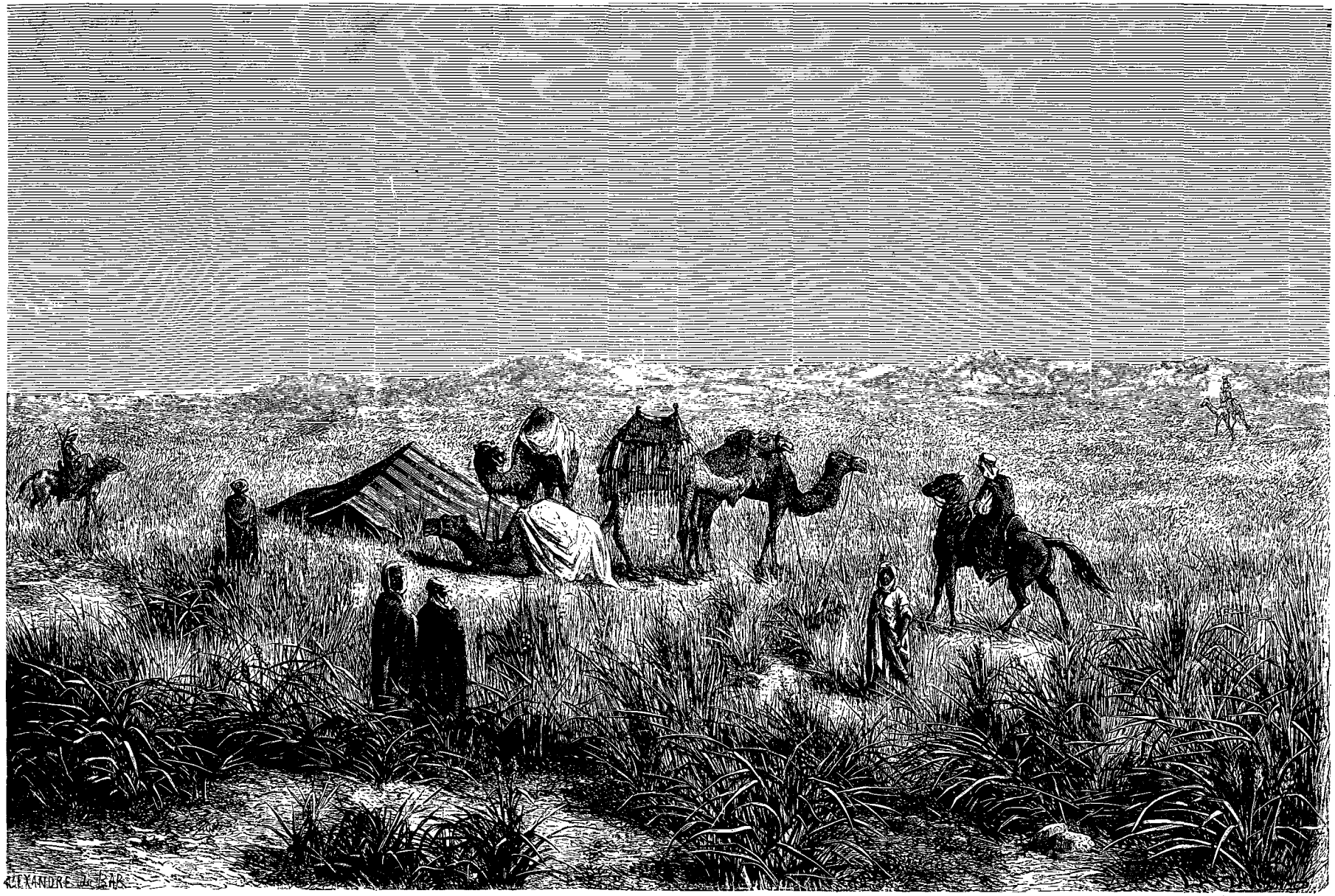
Nous traversons la plaine de Talterni. Des chênes séculaires, chênes verts (*Quercus ilex*), chênes à glands doux (*Quercus ballotta*), simulent autour de nous la haute futaie.

Les gens du pays, accoutumés aux chétifs lentisques, parlent avec admiration de ces beaux arbres. En les montrant aux voyageurs qui traversent la plaine de Talterni, ils disent complaisamment :

« Voilà une forêt! une vraie forêt! »

Et si le voyageur, ayant dans ses souvenirs, je ne dirai pas les forêts sans fin du Nouveau-Monde, mais tout simplement nos Ardennes ou nos bois des Vosges, sourit avec un peu d'ironie de cet enthousiasme, et regarde d'un air dédaigneux la forêt de Talterni, il est sûr de blesser vivement l'amour propre de l'indigène, qui lui jettera comme vengeance des regards peu bienfaisaants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mer d'alfa. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis du docteur Bleicher.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La route passe au plus épais de « la vraie forêt ». Des condamnés militaires y sont campés pour rectifier la voie. Ils habitent une douzaine de tentes, sous la surveillance d'un capitaine et d'un détachement de zouaves ou de tirailleurs. Pendant que le docteur herborise consciencieusement dans les environs, il s'entend tout à coup interpeller par son nom :

« Bien mauvais chemin, monsieur Bleicher ! »

Il se retourne stupéfait, et reconnaît un condamné qu'il a traité à l'hôpital d'Oran. Le pauvre homme, ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à celui qui l'a guéri de la fièvre, le supplie d'accepter une vieille monnaie qu'il a trouvée dans les terrassements. La monnaie est insignifiante, mais le sentiment est touchant.

Nous nous élevons, par des lacets sans fin, jusqu'au col de Terni, à treize cents mètres d'altitude; un vent violent qui s'engouffre dans le défilé nous empêche d'avancer. Heureusement le caravansérail d'Aïn-Goraba nous ouvre ses portes hospitalières. Les établissements de ce genre appartiennent à l'État, qui les afferme pour une durée de trois ans.

Le locataire doit avoir toujours une chambre libre pour les officiers et les fonctionnaires civils, lesquels ont droit à un lit sans draps pour eux, et à un anneau dans l'écurie pour leur monture. J'ai dit sans draps. Comme l'officier n'en porte guère avec lui, il en demande; on les lui fait payer trois francs, et voilà comment on a raison d'un règlement gênant.

Le caravansérail d'Aïn-Goraba est tenu par un Israélite, l'homme le plus loquace que nous ayons rencontré durant notre voyage. En cinq minutes nous connaissons sa biographie par le menu.

Devant déjeuner à Terni, nous nous bornons, pour faire tolérer notre présence, à demander une bouteille de bière.

La bouteille est débouchée par le fils de l'Israélite. Nous portons à nos lèvres altérées le liquide si cher aux gosiers alsaciens. R.... fait une grimace affreuse.

Le fils de l'Israélite paraît avoir prévu ce résultat. Il emporte nos verres sans mot dire et empoche notre argent sans vergogne. Pendant que je surveille le garçon d'écurie, qui me paraît peu prodigue d'orge pour nos chevaux, j'entends des exclamations de colère dans la cuisine. Je m'approche en tapinois; ce sont deux malheureux ouvriers qui payent en maugréant le prix d'une bouteille de bière qu'ils n'ont pas bue.

Cependant la table des charretiers devient bruyante. Ils ont largement arrosé leur nourriture épicée; ils ont pris du café et des liqueurs. La joie enlumine leurs visages hâlés.

« De la bière ! de la bière ! »

Je deviens attentif. La bière arrive. La voilà dans les verres. On trinque. Je redouble d'attention. Les malheureux ont tout bu ! Que n'auraient-ils pas bu?

Je fais part de mes soupçons au docteur et à R..., qui les partagent. Je n'ai rien vu, je ne jure de rien, mais nous serions au moulin, que je penserais qu'on a tiré trois moutures du même sac.

Au sortir du caravansérail nous assistons à un spectacle curieux. Diogène, même après le sacrifice de son écuelle, se serait allé pendre de dépit, s'il avait vu comme nous un jeune Arabe, vêtu d'un lambeau de chemise, tenant à la main quelques épis d'orge qu'il venait de faire griller à l'âtre de la cuisine. Majestueux, souriant, il passe à côté de nous, grignotant son maigre repas. Il ne possède rien au monde, si ce n'est ce bout d'étoffe dans lequel il se drape avec grâce et dignité. Il dort sous la voûte de Dieu; il boit dans le creux de sa main; il cueille dans les champs sa nourriture, et il a l'air heureux. Ses membres bronzés, admirablement découplés, témoignent d'une santé à toute épreuve. Rousseau eût célébré en prose divine cet « enfant de la nature » pour lequel un tonneau serait une superfluité !

Nos cigares sont allumés : nous remontons à cheval et nous partons au galop. Qu'y a-t-il encore? Le garçon d'écurie s'est lancé à notre poursuite; il agite un papier en l'air. Ah ! il s'agit d'emporter un fusil et une lettre pour Tlemcen. Nous sommes sans rancune : nous nous chargeons de la commission.

Comme on nous livre le billet tout ouvert, R.... ne peut s'empêcher de le lire, et nous l'entendons rire à gorge déployée. Il y a de quoi. Jugez plutôt :

« M. A. C.... J'en lanour de vous priez de donné mon fisié arajé, car rate. Sanjé ce simé. Donne amamtan une courne pour di plon. Je vous enverez lararjan. Une boute cabsoule du bon avec un 1 k de plon nomera 5.

« Toute à vous

« B. K.... »

Ce qui, traduit en français, veut dire :

« J'ai l'honneur de vous prier de donner mon fusil à arranger, car il rate. Changez la cheminée. Donnez en même temps une corne pour du plomb. Je vous enverrai l'argent. Une boîte de capsules, de bonnes, avec un kilo de plomb numéro 5.

« Tout à vous,

« B. K.... »

Nous descendons dans la plaine de Terni. La forêt s'est cantonnée à droite sur le revers des collines; une immense prairie s'étend à gauche, jusqu'aux mamelons derrière lesquels s'élèvent les bois d'Ahfir et les montagnes des Beni-Snous. L'Oued-Mefrouch arrose cette vaste cuvette, à l'extrémité de laquelle est installé le village de Terni. Il ne se compose encore que d'une dizaine de maisonnettes, construites sur un type uniforme et n'ayant qu'un rez-de-chaussée. Les habitants sont concessionnaires à titre gratuit.

Nous descendons à l'unique auberge de Terni. Elle est bien tenue par un Alsacien, très-laborieux, dont les champs sont bien cultivés. Ce pauvre homme a eu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tous les malheurs. Son fils est mort; sa femme a été blessée d'un coup de feu pendant qu'elle faisait sa lessive au lavoir public. Il ne lui reste plus que deux enfants : l'une, la jolie Madeleine, est la rose de Terni; l'autre, qu'il fait élever à Tlemcen, est un garçon de six mois, dont le baptême a été célébré par une fête pompeuse; c'était la première naissance au village nouveau.

Mlle Madeleine, coiffée d'un chapeau de paille orné de fleurs naturelles, nous offre des rafraîchissements qui n'ont encore été servis à personne.

Le docteur nous propose d'aller déjeuner au bord de la fontaine, sous les deux magnifiques trembles qui l'ombragent. Nous acceptons avec empressement. En descendant à la source, on nous montre deux familles qui vivent sous la tente depuis deux ans. Ces gens ne s'en portent pas plus mal, eux et leurs nombreux enfants; le dernier, né sous ce frêle abri, n'est pas le moins beau. Le climat de Terni est d'une salubrité parfaite, toujours rafraîchi par la brise en été, mais très-rude pendant l'hiver; la disposition de la région y favorise les accumulations de neige. La création de ce village est un vrai bienfait. C'est une sorte de poste de ravitaillement pour les troupes et les voyageurs qui se dirigent vers le sud. Malheureusement, Terni a de méchants voisins, les Beni-Ournid. Ils ont une fort triste réputation; le docteur Gall leur aurait trouvé la bosse de l'acquisivité. Pendant la bonne saison, ils cultivent leurs terres, ils font paître leurs troupeaux.... dans le champ du voisin; l'hiver venu, ils se répandent dans les plaines, et gare à ceux qui ont quelque chose à perdre!

La table est mise sur l'herbe. Nous nous couchons avec délices à l'ombre des trembles; nos manteaux ne sont pas de trop pour nous garantir de l'air frais du matin.

Mais voici des convives inattendus qui nous arrivent. Deux oies ouvrent la marche : elles se dandinent grotesquement, et font à bec que veux-tu des réflexions sur je ne sais quoi. Derrière elles, s'avancent, plus réservés, un coq et trois poules. Bientôt les deux bandes se déploient en demi-cercle autour de nous et nous examinent. Nous leur jetons quelques morceaux de pain. Le coq, avec sa galanterie accoutumée, appelle ses femmes pour profiter de cette bonne aubaine. Hélas! les oies n'entendent pas de cette oreille. Elles accourent, elles se précipitent sur le malheureux coq, qui exécute les sauts les plus extravagants pour échapper aux coups qui le menacent. Nous avons beau faire, les oies happent tous les morceaux, et quand, notre repas fini, nous cessons nos distributions, les impertinentes bêtes, devenues trop familières, s'approchent de nous en coquetant avec mécontentement. Enfin, certaines qu'il n'y a plus rien à espérer, elles entrent gravement dans le petit bassin formé par le trop-plein de la source, se baignent, se secouent et nous renvoient en pluie fine l'eau qui mouille leurs ailes

La source et le lavoir sont les deux points où se réunissent les bavards des deux sexes.

Nous surprenons même, entre un colon et un indigène, un fragment de conversation qui mérite d'être rapporté.

« Eh bien, Bou-Médian, ta femme est toujours malade? Quand donc en seras-tu débarrassé?

— Je prie tous les jours le bon Dieu pour lui finir; mais lui jamais finir.

— Qu'a-t-elle donc?

— Je ne sais pas. Elle toujours faire heu! heu! pousser comme les chevaux. »

Quel excellent mari!

Mais il est trois heures : il faut décidément songer au départ.

Nous traversons un pays nu, aride, quelque chose de comparable aux *causses* de l'Aveyron et du Lot. Ce sont de toutes parts de grands plateaux appartenant au terrain jurassique, dépourvus de végétation, d'une teinte grise et terminés par des falaises abruptes. La route enjambe un des affluents du Mefrouch par un gué submersible.

De loin en loin, un bouquet d'arbres, une baraque de cantonnier, une petite koubba, une ferme arabe, peuplent ce morne paysage.

Il serait cependant bien facile de modifier du tout au tout le climat de ces solitudes brûlées par le soleil. Le moyen à employer est d'une grande simplicité.

Presque partout, sur les flancs de ces montagnes, on aperçoit des touffes épaisses de verdure basse : ce sont des chênes verts qui ne peuvent se développer parce qu'ils sont sans cesse et impitoyablement broutés par les moutons et les chèvres. Il suffirait que la pâture fût sévèrement interdite tour à tour dans une zone déterminée. Ce ne serait là qu'une gêne temporaire, car au bout de quelques années, quand les arbres auraient assez grandi pour ne plus craindre la dent des troupeaux, on pourrait sans inconvénient lever ces interdictions. Les résultats de ces mesures ne se feraient pas attendre. D'une part, les pâturages seraient meilleurs; d'un autre côté, ce qui est plus important encore, les eaux, ne roulant plus en torrents sur les déclivités des montagnes, n'exerceraient plus qu'une influence bienfaisante, et partout sur leur passage elles assainiraient et rafraîchiraient le pays. Cette partie de l'Algérie deviendrait un paradis terrestre qui pourrait rivaliser avec les régions les plus favorisées.

Au pied du Nador, un squelette blanchi nous apparaît : c'est un arbre de dimensions colossales; il a séché sur pied.

L'Arabe le regarde sans doute avec convoitise et se dit :

« Que de douros dans cet arbre! Mais il faudrait l'abattre, le débiter, le transporter : il est trop gros! »

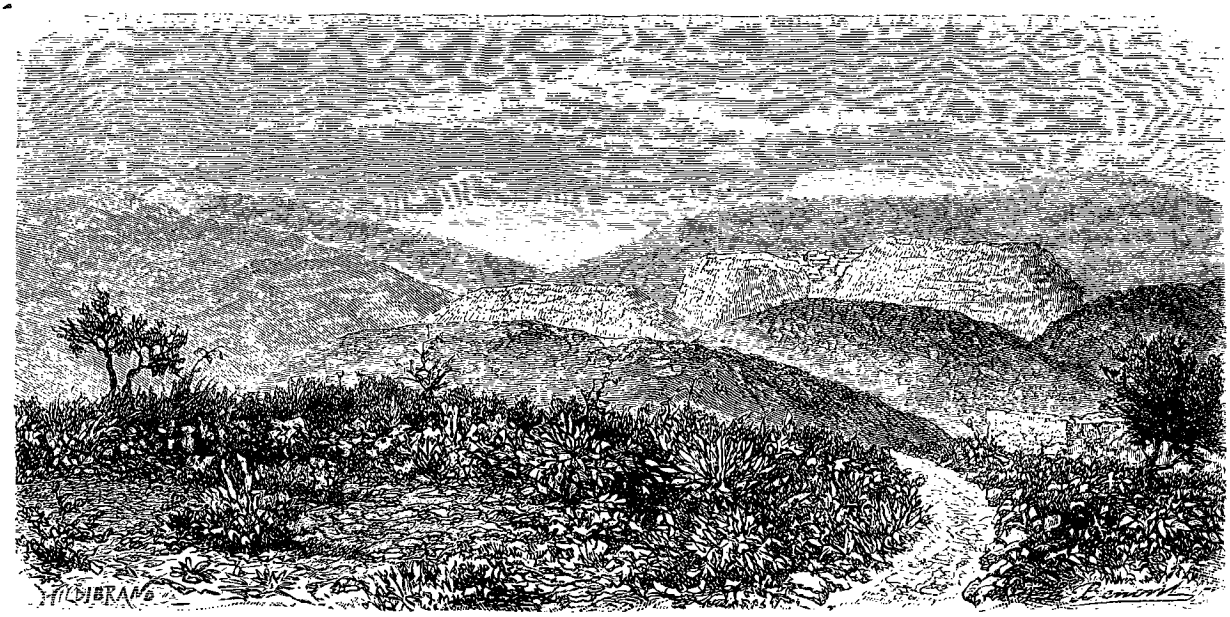
La route devient véritablement affreuse; des ornières de soixante centimètres de profondeur la ravinent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous rencontrons des charrettes chargées d'alfa qui, malgré les cinq mulets dont elles sont attelées, avancent péniblement. Les roues enfoncent dans la boue liquide jusqu'au moyeu; le véhicule lui-même semble naviguer sur une mer houleuse et être ballotté par un violent roulis.

Nous sommes en pays de connaissance. La route traverse le Mefrouch par un second gué submersible; à droite, entre deux montagnes, s'étend l'île du Mefrouch, que nous avons visitée dernièrement en remontant les Cascades; plus loin, à gauche, a campé le célèbre botaniste Desfontaines, qui, en 1784, vint herboriser dans ces parages avec une escorte de Koulouglis.

Si la relation de ses voyages n'avait pas été égarée par Louis XVI, à qui il l'avait confiée, les travaux de ce savant naturaliste auraient certes rendu les plus grands services à nos troupes d'occupation et à nos colons. Parti de Paris le 6 août 1783, notre compatriote, pendant deux années, explora une grande partie du nord de l'Afrique, depuis les côtes jusqu'aux limites du Sahara; souvent il accompagnait les deys qui se portaient sur les divers points du territoire pour lever les impôts. Pendant cette exploration, non-seulement il fit une ample moisson de plantes, d'insectes et d'animaux, mais il recueillit une foule de documents de toute nature sur les pays qu'il traversait. Tous ces travaux sont perdus, car le peu de fragments qui ont vu le jour ont été publiés sans aucun soin. C'est sans doute par suite de la mauvaise desti -



Vallée de la Tafna. — Dessin de Ph. Benoist, d'après un croquis du docteur Bleicher.

née qui, à deux reprises, s'est attachée au nom de Desfontaines que son nom n'a pas en France toute la notoriété dont il est digne. Mais nous, qui trouvons ici son souvenir, nous nous plaisons à rendre hommage à cet émule de Tournefort, qui sut mériter l'estime de Buffon et l'amitié de Lamarck.

Devant nous se dresse, fier et nu, le Harhad (douze cent trente-cinq mètres), qui sert de pendant au Djebel-Sekhourtseïn. On dit, nous n'avons pas pu vérifier le fait faute d'indications suffisantes, qu'au sommet même du pic se trouve un puits naturel d'une profondeur considérable.

Enfin! nous voici au bord de la falaise qui domine Tlemcen; nous passons entre deux rochers qui ressemblent aux montants d'une porte titanesque.

Le paysage change aussitôt : nous quittons le désert et nous retrouvons la végétation des environs de Tlemcen.

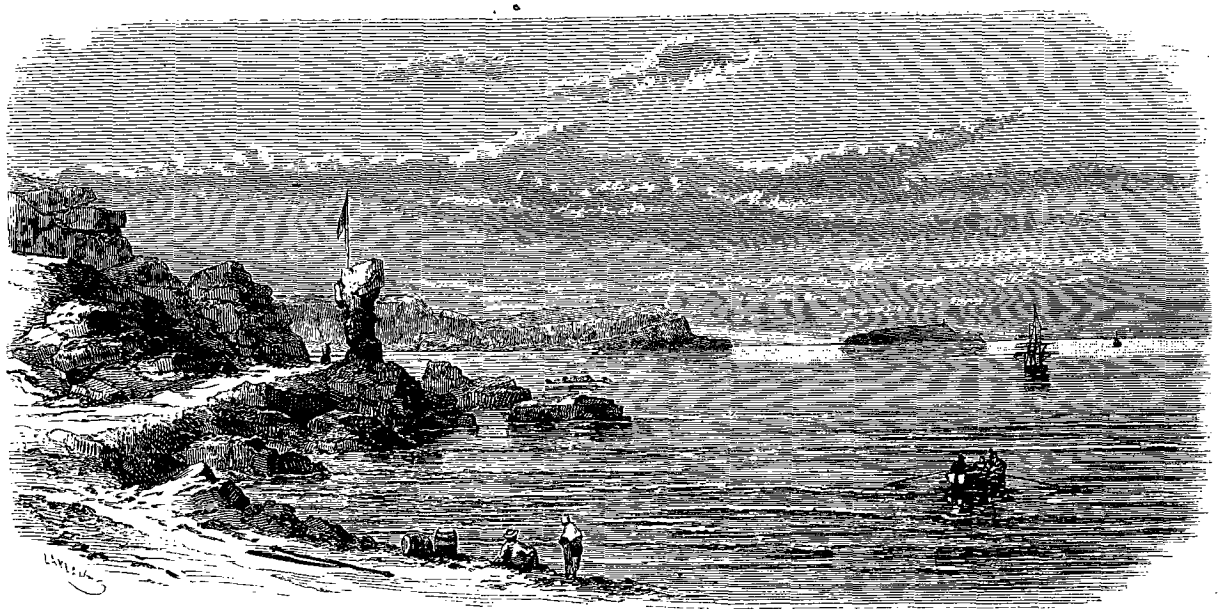
C'est, au premier plan, le Dahar-el-Mendjel (dos de la Faucille), couvert d'arbres fruitiers; au delà, le plateau de Laila-Seti, qui, de cette hauteur, a tout à fait l'apparence d'une table; au delà encore, Tlemcen, joyeusement illuminé par les rayons du soleil couchant.

Nous descendons la montagne par un chemin qui décrit des courbes nombreuses, et, à six heures du soir, nous rentrons en ville par la porte du Sud, fatigués, mais ravis de notre longue excursion.

E. DE LORRAL.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rade de Beni-Saf. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. Gaby.

TLEMCEN,

PAR M. E. DE LORRAL[1].

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Hennaya. — Les Trois-Marabouts. — La vallée de l'Isser. — Un défilé remarquable. — Le rocher du Chat. — Légende. — Sidi-Amara. — La Plâtrière. — Beni-Saf et ses mines. — Mersa-si-Ahmed. — Les plans inclinés et le minerai. — Rachgoun. — L'embouchure de la Tafna. — Takembrit. — Le chalet d'Aïn-Beïda. — Retour.

23 *avril*. — De Tlemcen à Hennaya, le pays nous est connu. Au delà du village, au lieu de prendre à gauche, comme nous l'avons fait lors de notre voyage à Nemours, nous tournons à droite. La route est assez bonne : elle traverse des plateaux où le palmier nain règne en maître. De loin en loin, de rares cultures arabes rappellent la présence de l'homme. C'est la continuation du plateau qui mène à Marnia.

A douze kilomètres d'Hennaya, sur une colline allongée, s'élèvent les Trois-Marabouts, près d'une fontaine que les Arabes appellent Aïn-Fekerina. L'eau de cette source est un peu tiède; quelques palmiers qui l'ombragent sont les seuls arbres de ces solitudes. Il n'y a là qu'une maison européenne et un café maure.

Au delà des Trois-Marabouts, on descend en pente douce vers la vallée de l'Isser. Cette rivière coule du sud-est au nord-ouest, puis se jette dans la Tafna, qui traverse plus bas un bassin considérable formé de terrains d'alluvion éminemment propres à la culture du blé et de l'orge.

Nous mettons pied à terre à l'Isser. Nous déjeunons, tant bien que mal, chez le kaouadji. Le docteur nous fait remarquer des anémones (*Anemone coronaria*) qui ont été amenées jusque-là par le cours de la rivière. Du reste, cette région présente une richesse étonnante de végétation. Les glaïeuls y sont en fleur, tandis que, près de Tlemcen, ils ont à peine poussé leurs feuilles; la vulgaire moutarde y atteint jusqu'à deux mètres de hauteur.

Sur les bords de la rivière, des tamarix, des lauriers-roses égayent la grève. Dans un douar, sur la gauche, nous voyons des chevreaux juchés sur le sommet des tentes et y exécutant des gambades fort amusantes. Faute de rochers.... on grimpe sur des tentes.

La vallée se rétrécit; bientôt commence un défilé assez étroit, où il n'y a place que pour la route et pour la rivière. Ce défilé est remarquable au point de vue pittoresque et géologique. Qu'on se figure des murs

1. Suite et fin. — Voy. p. 305, 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verticaux de rochers de grès très-durs, faisant saillie sur les schistes et les marnes dont se compose la montagne. Les faces de ces murs sont relevées de côtes assemblées régulièrement et disposées de manière à imiter un carrelage.

Ces gorges se prolongent sur deux kilomètres : elles sont pratiquées dans un pâté de collines assez élevées et boisées d'oliviers sauvages, de genévriers, de térébinthes; on y voit un arbuste aux feuilles finement découpées, aux baies rouges, très-recherchées des Arabes, le rhus pentaphylle. Parfois, au milieu du feuillage, paraît un arbuste en fleur : c'est la mauve arborescente, spéciale aux régions méditerranéennes (*Lavatera olbia*).

La route passe ensuite au pied de la Dent du Chat (Hadjar-el-Gad), rocher célèbre par une légende que nous a racontée M. H..., ingénieur des ponts et chaussées. Un berger s'était aperçu qu'une de ses vaches n'avait jamais de lait. Il se mit en observation. Vers le soir, la vache se rendit derrière le rocher; une porte s'ouvrit dans la pierre, et il en sortit un chat énorme qui se mit à téter la vache. Le berger, émerveillé, se glissa par la porte. Il trouva sept chambres pleines d'or; il en remplit son capuchon et, *empruntant* un mulet de son maître, il s'empressa de fuir jusqu'au Maroc, les Turcs ayant alors la malencontreuse habitude de couper le cou aux riches. Arrivé à Ouchda, il écrivit à son maître pour lui raconter son aventure et lui renvoya en même temps le prix du mulet, ainsi qu'un plan exact des lieux; mais c'est en vain qu'on chercha la porte.

Dès qu'il fait froid, les bergers allument de grands feux près du rocher, dans l'espoir que le chat viendra se chauffer et qu'ils pourront puiser au trésor.

Quand on raconte cette histoire, il ne faut pas oublier que le trésor se compose de pièces de quinze francs : c'est de rigueur.

La Dent du Chat n'est autre chose que la continuation des grès dont nous venons de parler; ce rocher était entouré de formations marneuses, qui ont été entraînées par les eaux, et il est resté là comme un squelette.

A partir de ce point, la vallée de la Tafna s'élargit de nouveau et forme un grand bassin (Sidi-Amara), où il a été question de créer un village : projet abandonné faute d'eau potable. De la route, on aperçoit distinctement l'ancien lit de la Tafna, bordé par une falaise élevée. Le lieu tire son nom d'un petit marabout qui le domine. Plus loin, la vallée de la Tafna se rétrécit encore; puis les collines deviennent moins abruptes et on y constate la présence du basalte; dès lors, on sent l'influence du voisinage de la mer; les cistes des régions maritimes se montrent en fleur. Une colline d'un aspect désolé, d'un gris verdâtre, sans végétation, semble barrer la vallée. C'est la Plâtrière. Sur ses flancs, on voit toutes les couleurs que peut rêver un peintre pour sa palette : le noir, le rouge, le vert, le bleu grisâtre, y sont représentés par des roches diverses, d'origine éruptive. Au milieu se trouve le gypse, qu'on exploite en ce moment. Ce sont probablement les mêmes formations que celles du défilé que nous venons de traverser; elles ont été soumises à l'action d'eaux thermo-minérales, à une époque relativement récente, probablement quaternaire.

Des gisements analogues se rencontrent de tous côtés dans la province d'Oran, et constituent un des caractères particuliers de la géologie du pays. Très-souvent ces roches éruptives sont accompagnées de sel gemme, de pyrite de fer, de fer spéculaire, de quartz, de grenats, de différents cristaux très-recherchés par les collectionneurs.

A la Plâtrière, nous quittons la route pour prendre vers le nord-est, à travers les blés, un sentier qui mène aux mines de Beni-Saf. Nous traversons des terrains basaltiques pour aboutir à un plateau très-riche en orchidées (*Ophris tenthredinifera*, *Orchis papilionacea*).

Mais si ventre affamé n'a pas d'oreilles, il n'a pas d'yeux non plus. Il serait temps d'offrir à notre estomac un succédané du déjeuner que nous avons fait. Notre guide nous indique, au sommet d'une colline, un petit drapeau tricolore. C'est là que campent les amis que nous allons rejoindre. Hélas! entre nous et le drapeau il y a encore bien des ravins, et nous marchons déjà depuis douze heures.

Enfin nous arrivons. Nous acceptons avec reconnaissance l'hospitalité que nous offre M. G..., commissaire-enquêteur, qui campe en cet endroit. Ce n'est pas tout : il s'agit de dormir, et, ici surtout, comme on fait son lit on se couche. Nous entassons des pierres, nous les couvrons de terre; puis quelques bottes de diss (*Empelodesmos tenax*), nos manteaux et des couvertures qu'on nous prête complètent la couchette. Eh bien! je ne l'aurais pas cru, on dort admirablement dans ces lits-là.... quand on a un certain nombre de kilomètres dans les jambes.

24 *avril*. — Le lendemain, une bonne tasse de café achève de nous faire oublier les fatigues de la veille. Nos amis ont des provisions; un douar, campé à une portée de fusil, leur livre, à des prix raisonnables, des œufs, des poules, du lait, des moutons.

Nous partons de bonne heure pour Beni-Saf. Le pays n'a rien d'intéressant; un sentier, à peine tracé à travers les broussailles, nous conduit en trente minutes de l'autre côté des collines qui bornent la vue au nord, et nous arrivons sur le chemin de fer des mines et sur quelques chantiers d'abatage de minerai, qui nous révèlent le voisinage de Beni-Saf.

De tous côtés nos regards sont frappés de l'activité que l'exploitation a amenée dans cette vallée. Des Espagnols poussent devant eux de grands ânes, gris-fer de par la nature, mais rouges de par leur travail; le minerai les a rouillés. Des wagons tirés par des chevaux roulent sur la voie que nous franchissons, et, après avoir suivi une vallée étroite, au bout de dix minutes, nous arrivons en vue de Beni-Saf. Le village,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

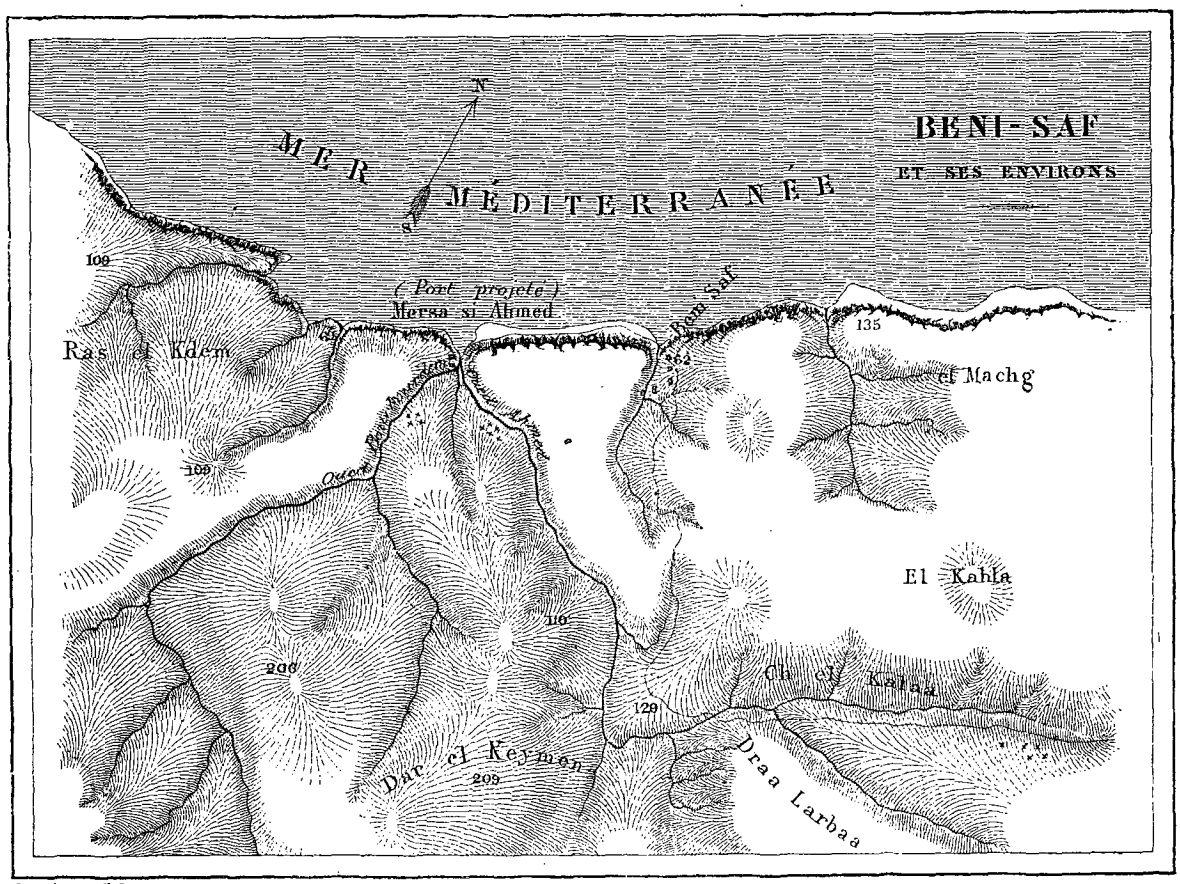
en admettant que cinq ou six maisons, quelques huttes, quelques gourbis, quelques grottes, constituent un village, est situé dans une gorge que termine brusquement une plage sableuse battue par les flots.

Cette plage a cent cinquante mètres de développement environ; les maisons, les huttes, les gourbis, sont échelonnés sur le revers des montagnes et s'étendent jusqu'au fond du ravin. Ce ne sont que les établissements provisoires de la Compagnie.

De l'autre côté de la montagne, à l'ouest, un chemin taillé dans le roc, qni forme corniche le long de la mer, nous conduit au port ou Mersa-si-Ahmed, où se trouvera le centre d'exploitation et où l'on construit en ce moment un port qui sera relié un jour au chemin de fer projeté de Tlemcem à Rachgoun. La Société algérienne, propriétaire de Beni-Saf, y fait exécuter des travaux gigantesques. Cinq cents ouvriers travaillent à ce chantier.

Deux voies ferrées aboutissent au port : elles sont terminées par des plans inclinés; les wagons descendent chargés de minerai et font remonter par leur poids les wagons vides.

On nous apprend que le minerai de Beni-Saf contient jusqu'à cinquante-cinq et soixante pour cent de fer et deux à trois pour cent de manganèse; qu'il se rencontre en masses dans un terrain généralement schisteux ou dolomitique. Le docteur compare ces gisements à ceux de Kléber, d'Arzeu, et il croit y



Gravé par Erhard.

reconnaître un étage particulier du terrain jurassique.

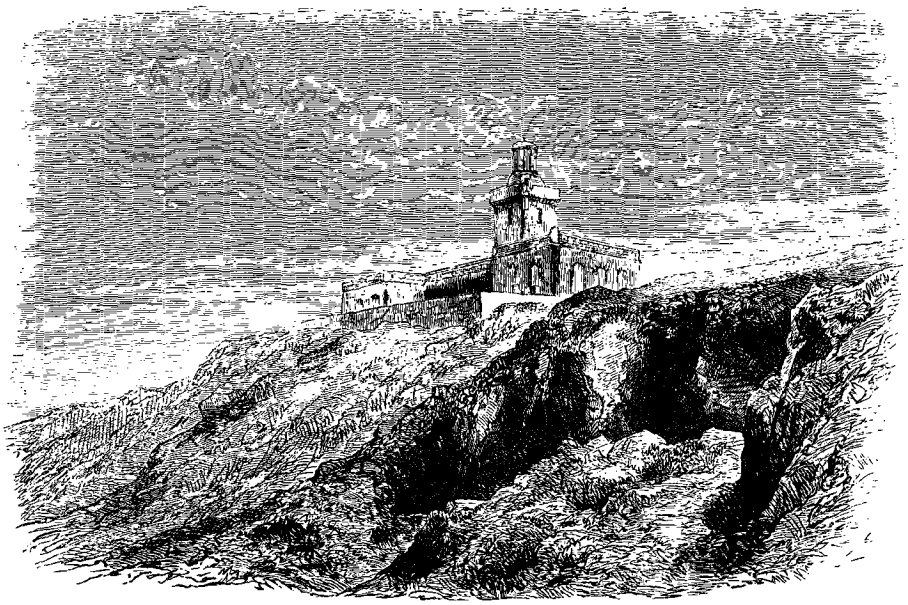
Le minerai se rencontre de tous côtés à Beni-Saf. Nous en visitons plusieurs gisements; l'un d'eux, voisin du port, est d'une richesse inouïe. Une galerie horizontale a été creusée dans le flanc de la montagne, et, pendant trente mètres, on marche entre deux murailles de fer. En ce moment, la Société s'occupe peu de l'exploitation proprement dite. Elle a bien assez de besogne pour l'installation des moyens de transport et d'embarquement de son minerai. Cependant elle en a déjà expédié vingt mille tonnes en Angleterre, où il est surtout apprécié. Trois vapeurs et un navire à voiles sont à l'ancre dans la rade, attendant que la houle tombe pour commencer leur chargement.

De Beni-Saf, un chemin en corniche nous mène en deux heures, à travers un massif abrupt, au débouché de la vallée de Tafna. Avant de descendre des hauteurs, nous donnons un coup d'œil à l'île de Rachgoun, qu'un chenal de deux kilomètres sépare de la terre ferme. L'île est allongée dans le sens du sud-ouest. Un phare à feu tournant la domine; elle est volcanique comme la côte avoisinante; de tous côtés, des rochers bizarrement découpés affleurent. L'un d'eux, plus élevé que les autres, se profile en brun sombre sur la mer qui moutonne. Rachgoun se divise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en deux centres distincts : le village espagnol, triste mélange de gourbis et de grottes; le hameau français, plus réjouissant, embryon de la ville que l'industrie fondera dans un avenir prochain sur cette côte éloignée.

La Tafna, à son embouchure, se creuse péniblement un sillon tortueux à travers les alluvions; elle lutte contre les courants méditerranéens, et surtout contre celui du nord-ouest. Aussi, au lieu de se diriger en

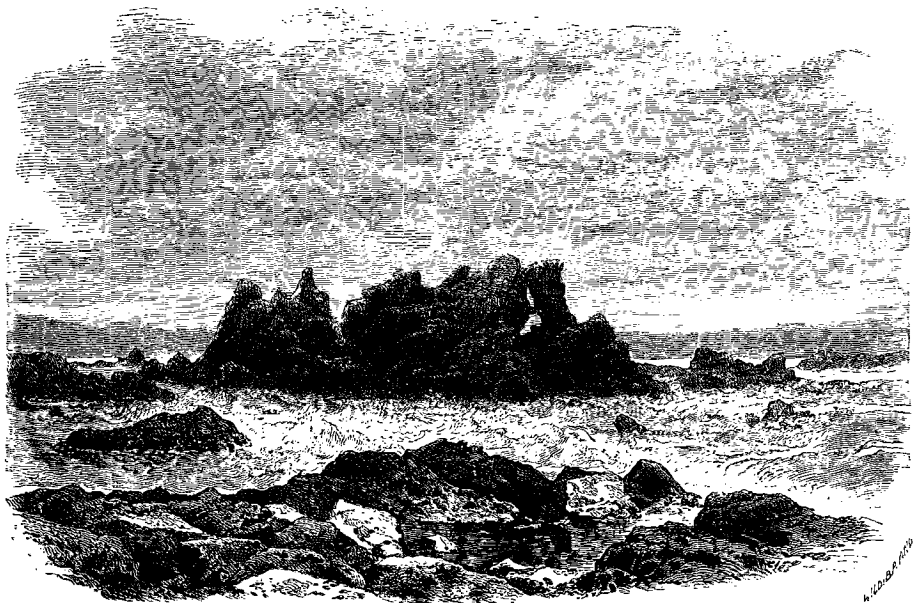


Phare de Rachgoun. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

ligne droite vers la mer, fait-elle un circuit, louvoyant entre les collines qui bordent son débouché. A l'est, sur une série de mamelons, on aperçoit des ruines : ce sont celles des forts Clauzel, Mustapha, Rapatel.

Un pêcheur nous offre des moules qui, fortement relevées, nous procurent un vrai régal.

Nous remontons la vallée de la Tafna; nous cheminons sur les sables d'une ancienne embouchure. La



Anse de débarquement. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

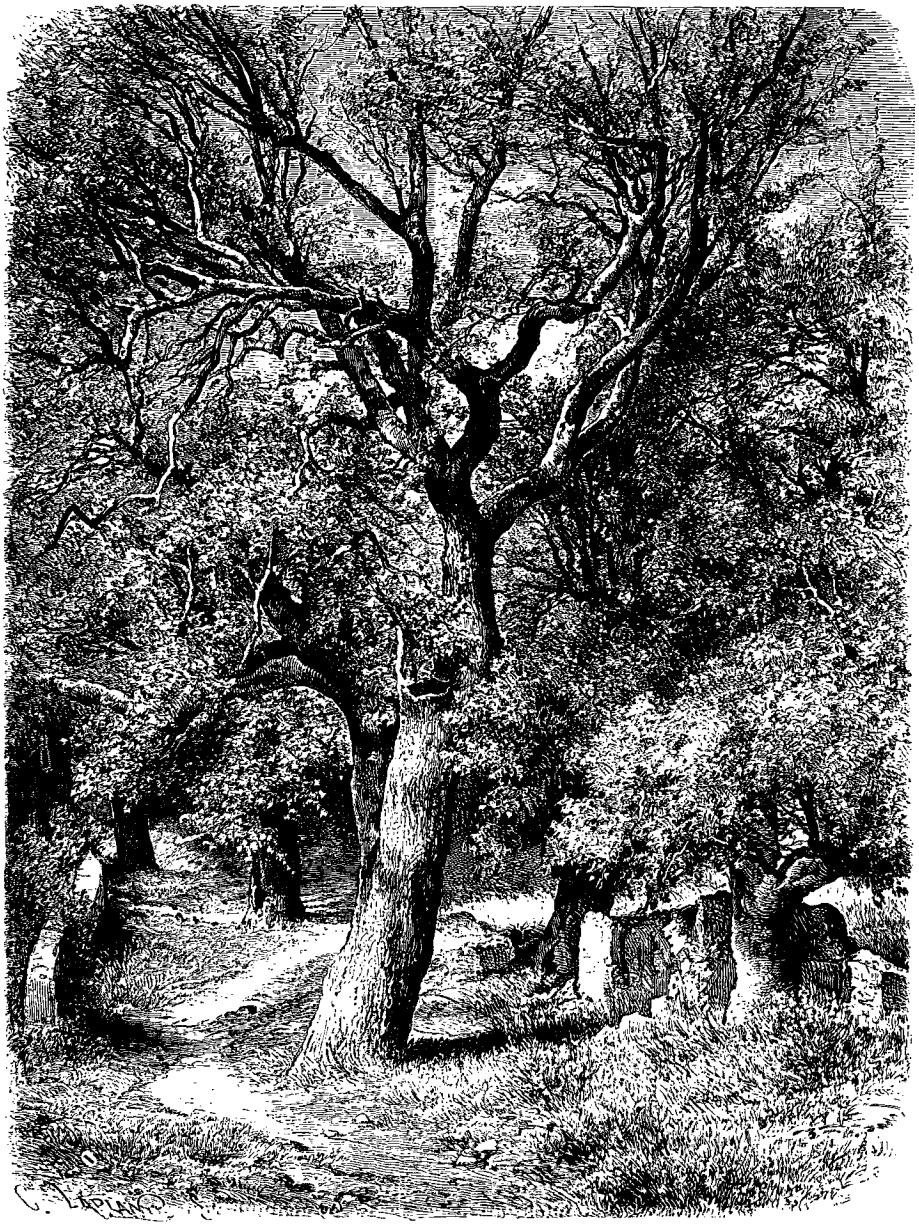
vallée est très-ouverte, la rivière est large; les rives sont à pic; la végétation est maigre.

Au bout d'une demi-heure environ de marche, nous apercevons de loin, sur la gauche, le mamelon où se trouvent les ruines d'une ville romaine que les indigènes appellent Takembrit. Le temps nous manque pour visiter ces vestiges, d'ailleurs peu intéressants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A environ douze kilomètres au sud de Rachgoun, un chemin se détache de la route de Tlemcem ; il nous conduit, à travers des jardins d'oliviers et de figuiers, au pied d'une montée très-raide. Nous sommes obligés de mettre pied à terre jusqu'au sommet du plateau; à l'extrémité s'ouvre une vallée profonde, dans laquelle nous apercevons une maison ruinée sur le bord d'un ruisseau; elle est entourée de peupliers blancs, d'oliviers, de frênes. C'est là que nous attend un ami du docteur, chargé de lever le plan des Beni-Fouzech. Ce géomètre décore sa masure du titre pompeux de chalet, et lui donne le nom de la source voisine Aïn-Beïda.

« Avez-vous jamais mangé de la tortue? nous de-



Forêt de Gar-Rouban. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Pedra.

mande l'ami du docteur : j'ai une petite chienne qui arrête admirablement ce gibier. »

On nous sert une soupe à la tortue, puis une fricassée à la tortue..., que sais-je encore? à la tortue !

Le site est charmant. Le rossignol chante sous les grands arbres; la source bruit sur son lit de cailloux blancs. Nous restons bien avant dans la soirée, fumant les longues pipes de notre hôte, devisant de notre voyage, de nos amis d'Alger et surtout de la patrie absente.

25 *avril*. — Le lendemain, nous reprenons, vers dix heures, le chemin de la Plâtrière, et nous rentrons à Tlemcem par une de ces admirables nuits « dont les ombres transparentes semblent craindre de cacher le beau ciel d'Algérie : ce n'étaient point des ténèbres, c'était seulement l'absence du jour. L'air était doux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

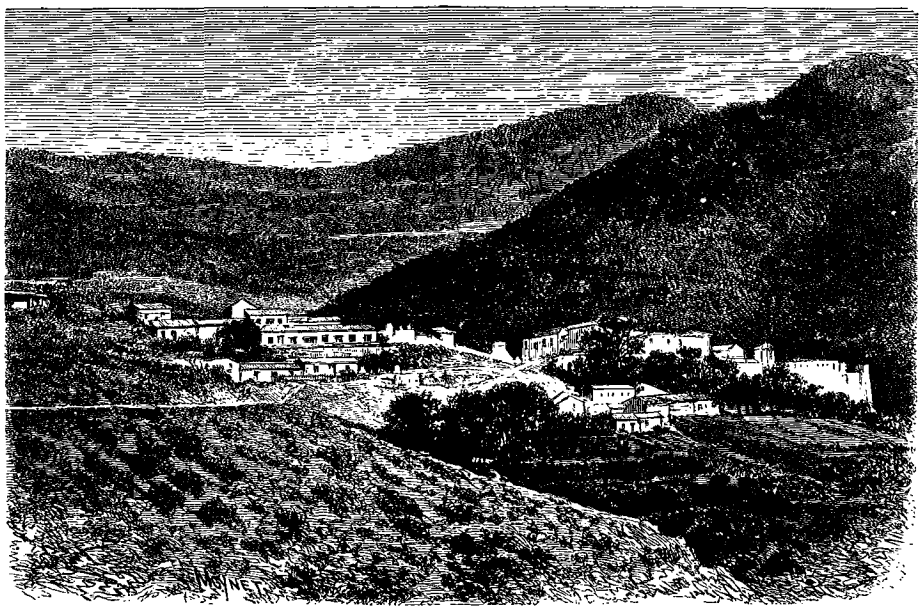
comme le lait et le miel, et l'on sentait à le respirer un charme inexprimable. »

Il faut avoir voyagé en Algérie pour comprendre l'admirable sérénité de telles nuits. Quand la lune verse sur la campagne ses rayons argentés, la transparence de l'atmosphère permet de distinguer, avec une netteté extraordinaire, les moindres détails du paysage. Que l'astre nocturne disparaisse de l'horizon, la brillante clarté des étoiles laisse encore deviner les objets dans une sorte d'ombre lumineuse. Comme l'a dit poétiquement Fromentin : « Depuis l'horizon jusqu'au zénith, c'est le même scintillement partout, et comme une sorte de phosphorescence confuse; il n'y a dans l'air immobile ni mouvement ni bruit, mais je ne sais quel murmure indéfinissable qui vient du ciel et qu'on dirait produit par la palpitation des étoiles. » Le silence profond de ces nuits tièdes et parfumées a quelque chose de religieux; et si parfois les chiens poltrons des douars endormis aboient dans les ténèbres, ils vous éveillent comme d'un songe.

IX

Le col des Juifs. — Les Beni-Mester. — Encore Sidi-Medjahed. Sidi-Zaher. — Gar-Rouban. — Rencontre lugubre.

28 *avril*. — Le soleil est encore au-dessous de l'horizon, que déjà nous doublons la mosquée de Mansourah. A l'issue de l'enceinte on ne trouve, sauf une belle ferme dont la vigne est florissante, aucune trace d'habitations européennes. Non cependant que le sol soit aride; loin de là, il est bien cultivé jusqu'à l'entrée du col des Juifs. A gauche, à droite, de nombreux douars tachent le sol de points noirs. Nous constatons une différence notable entre la culture arabe et



Gar-Rouban. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie de M. Pedra.

la culture des colons. Dans l'intérieur de l'enceinte de Mansourah, les épis sont lourds et drus; ce sont les champs dépendant du village français. Au dehors, dans des terres pourtant bien irriguées, les épis sont clair-semés entrecoupés de palmiers nains. Les laboureurs indigènes égratignent à peine le sol avec l'éperon de la charrue primitive; ils évitent les obstacles, au lieu de les briser, et toutes les racines un peu profondes échappent au soc paresseux que traînent en rechignant deux ânes chétifs ou deux maigres bœufs. Quand le grain lève, les parasites de toute espèce l'étouffent, et la moitié des épis est perdue.

Sur les bords des ruisseaux gazonnent des prairies naturelles. Un berger remplit l'air pur du matin des notes de son roseau champêtre; des moutons, des chèvres nous regardent passer curieusement.

A sept kilomètres de Tlemcen, la route monte et le caractère du pays change. Ce sont des collines rocheuses, plongeant à pic dans des ravins profonds et recouvertes de cistes en fleur : on dirait des bouquets de roses. De là nous jetons un dernier regard sur le bassin de Tlemcen.

Le bord méridional de la cuvette est formé par les roches de Lalla-Séti et par les hauteurs sur lesquelles serpente l'ancienne route de Mansourah à Terni. Au fond, Bou-Médine. Du côté opposé, les massifs sont peu élevés et se relèvent en pente douce sur le fond du bassin. La tour de Mansourah en marque le centre. Tlemcen a disparu.

La montée continue. On arrive au col des Juifs. Le cañon est bordé au sud par de hautes montagnes, prolongement du Lalla-Séti. De tous côtés, des champs cultivés, des eaux vives, des figuiers, des grenadiers.

Quelques maisons arabes sont perchées sur des rochers en corniche. C'est le village des Beni-Mester.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le col a cinq kilomètres de longueur; il nous paraît interminable. Enfin nous atteignons le ravin où coule l'oued des Beni-Mester. On quitte les montagnes pour entrer dans une région mamelonnée, abondamment irriguée par des ruisseaux dont le plus important est l'Oued-Zitoun, qui est souvent dangereux.

Au delà commencent des mâquis de genévriers, de thuyas, de térébinthes; puis s'étalent de vastes espaces dénudés dont la blancheur nous aveugle; on aperçoit quelques rares douars dont il est prudent de s'éloigner, car l'ouverture béante des silos et la dent des chiens y sont un double danger pour les voyageurs.

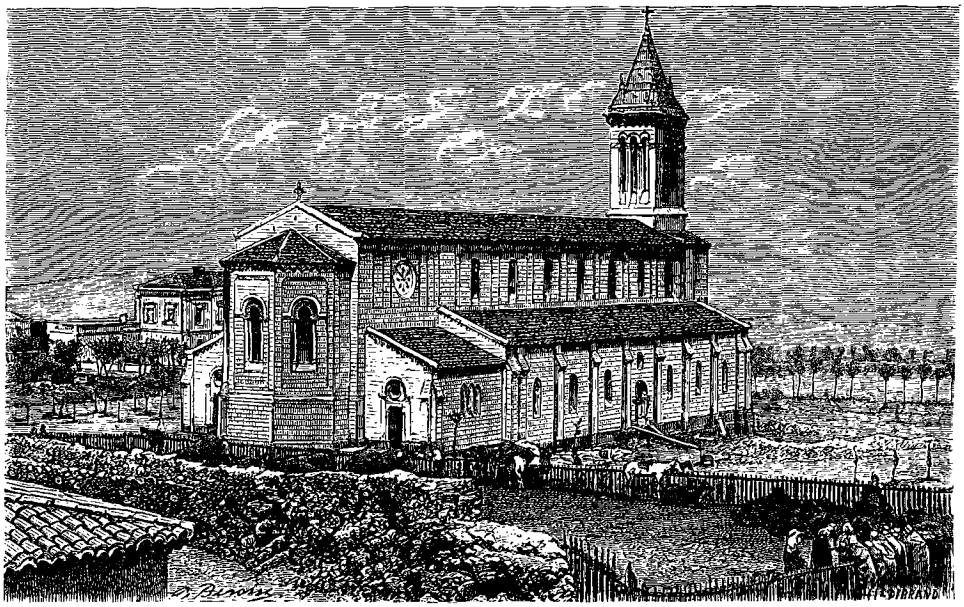
En général, le paysage, jusqu'à la vallée de la Tafna, est d'une monotonie désespérante, surtout à l'heure de midi. Il n'y a aucun point de repère à l'horizon, et, n'était la route, il serait impossible de se guider. Les vapeurs qui s'élèvent du sol sont si abondantes, que le phénomène du mirage se produit au mois de juille dans cette plaine.

Le soir, nous couchons à Sidi-Medjahed, que nous connaissons déjà.

29 *avril.* — Le lendemain, nous nous écartons un peu sur la droite, pour visiter le petit poste de Sidi-Zaher; mais cette fois nos peines ne sont pas récompensées. Le pays est laid, triste, inculte, pierreux. On plaint l'officier qui commande ce bordj, à deux kilomètres de la frontière marocaine.

L'intérêt ne tarde pas à augmenter. Les accidents de terrain se multiplient, les montagnes de Gar-Rouban s'étagent à l'horizon; elles sont très-boisées, et formées d'une série de mamelons qui se terminent brusquement par une falaise élevée, au pied de laquelle se trouve le village.

La route traverse des landes parsemées de forêts



L'église catholique de Tlemcen. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Pedra.

d'oliviers sauvages; puis les tuyas reparaissent, mêlés aux genévriers.

Nous longeons un camp français abandonné. Les fossés sont encore reconnaissables; il reste même quelques gourbis, des pans de mur en pisé et en briques. Au delà, se dresse la montagne où surgissent les schistes rouges, gris, verdâtres, qui annoncent la région métallifère. Le pays est sauvage; les collines sont coupées à pic, elles portent quelques arbres.

On aperçoit une cheminée d'appel, au détour de la route; c'est une ancienne fonderie que la cherté du combustible a ruinée. Le ravin s'ouvre; au fond, on voit le village, vingt ou trente maisons, un bordj habité par l'ingénieur de la Compagnie et par l'officier qui commande le poste.

Gar-Rouban est couronné par des hauts plateaux rocheux. La région minière a un périmètre considérable. Les filons métallifères ont deux orientations différentes, et, se coupant à angle aigu en plusieurs points, forment une sorte de réseau à mailles parallèles. La gangue du minerai est le plus souvent quartzeuse; sa couleur blanche tranche nettement sur celle des schistes.

Gar-Rouban paraît avoir été connu et exploité par les Romains, par les Arabes, peut-être par les Phéniciens. Au fond des gouffres béants qu'ont laissés leurs travaux, on a trouvé des ustensiles : lampes, creusets, marteaux, pioches d'abatage. Ils travaillaient aux filons de haut en bas, à l'air libre, sans galeries d'exploitation, ce qui a laissé entières les parties les plus profondes et les plus riches.

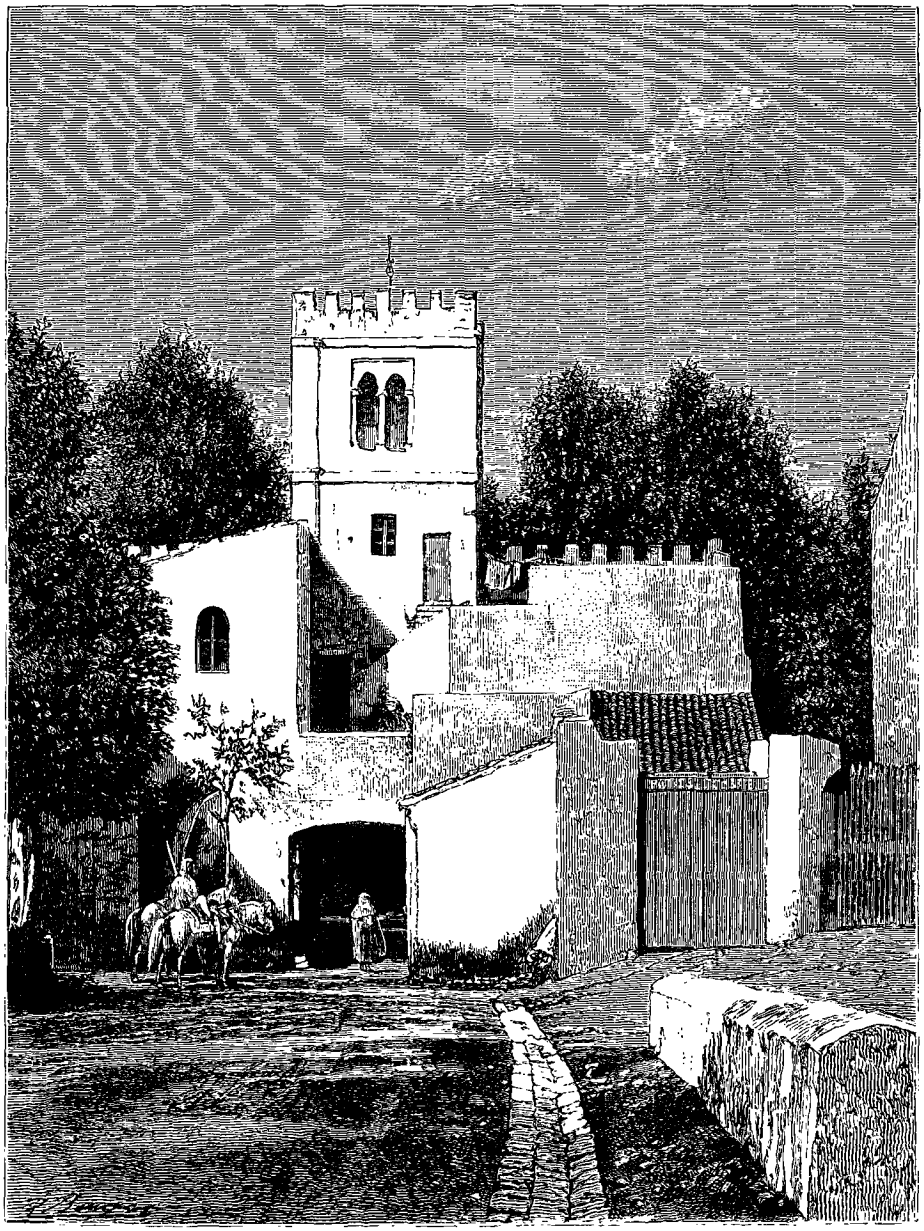
Le seul minerai utilisé à Gar-Rouban est la galène (sulfure de plomb), généralement très-argentifère : le travail sur place ne consiste que dans l'abatage, le transport et « l'enrichissement » du minerai par les procédés ordinaires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Outre la galène, les filons de Gar-Rouban contiennent de la blende (sulfure de zinc), filon de Bergas, de la chalcopyrite (sulfure de cuivre), qui ne sont pas utilisées en raison de leur faible proportion.

La pyrite de fer, la céruse (carbonate de plomb), la malachite (carbonate de cuivre), s'y rencontrent plus rarement, de même que les diverses variétés de fer oligiste. Des filons de porphyre verdâtre coupent en certains points les filons métallifères. Le quartz de la gangue s'accompagne de barytine (sulfate de baryte), qui souvent forme des zones puissantes, de fluorine (fluorure de calcium) verdâtre, rarement violette, en cubes d'une admirable limpidité.

Les travaux d'abatage, de transport, d'enrichissement, ne sont pas poussés avec vigueur. La production du minerai enrichi (c'est-à-dire préparé pour la réduction) n'a pas dépassé l'année dernière cinq cent quatre tonnes, et c'est à peine si trente-cinq ouvriers sont employés actuellement dans les galeries. La difficulté de l'enlèvement de la galène, plutôt que la pauvreté des filons, paraît être une des causes de l'état d'abandon dans lequel nous avons trouvé ces mines.



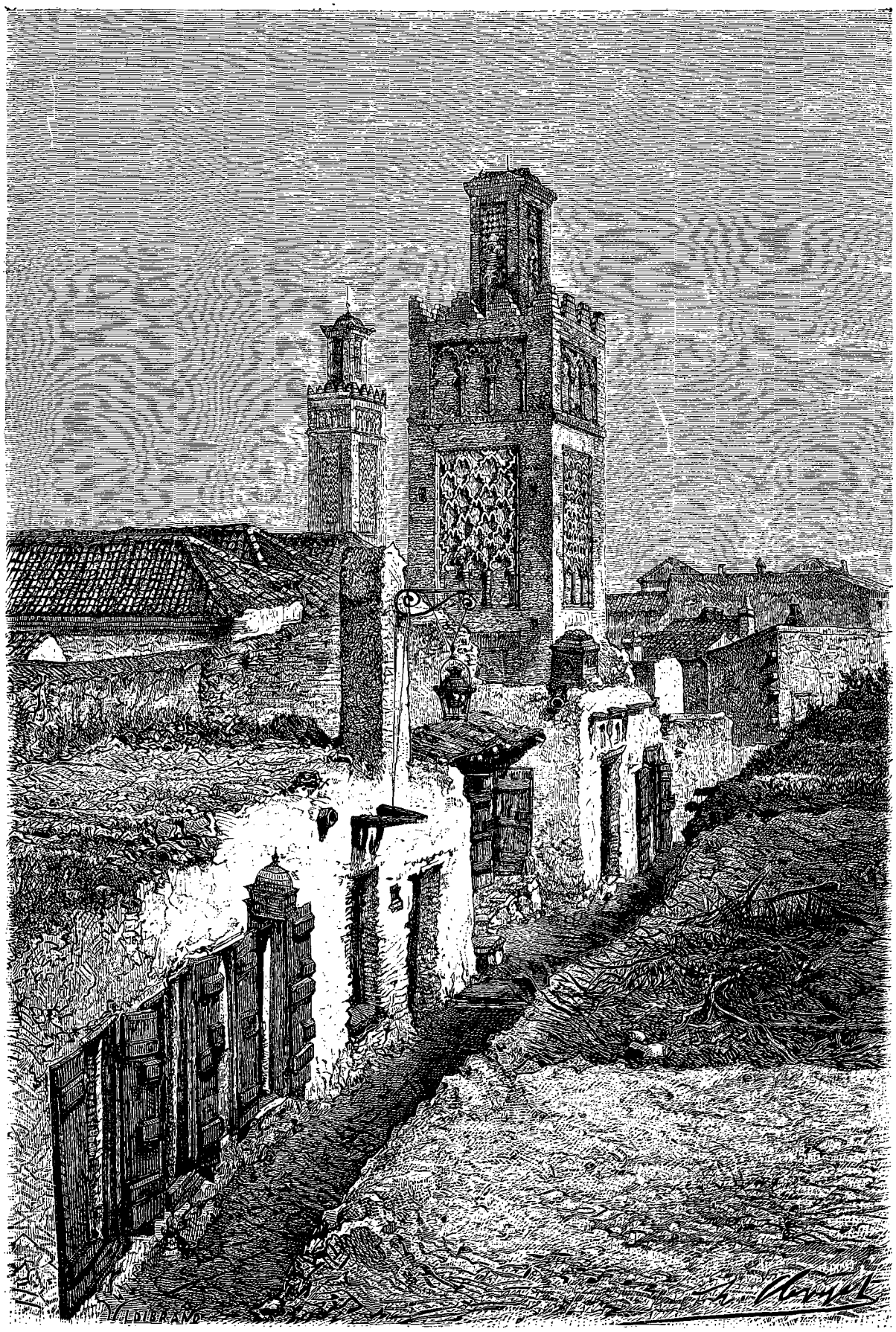
Tour de l'Horloge, à Tlemcen. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

Les routes, dans ces régions, deviennent souvent impraticables; le port d'embarquement est Nemours, distant de près de quatre-vingt-dix kilomètres.

En revenant vers Tlemcen, à petites journées, nous faisons le compte de ce qui nous reste à voir pour épuiser la série de nos itinéraires.

Le docteur déclare qu'après avoir visité les villages qui se trouvent au nord et au nord-ouest de Tlemcen,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue des Orfèvres, à Tlemcen. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. Pedra.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous pourrons regagner Alger par Lamoricière et Sidi-bel-Abbès, avec la certitude de n'avoir rien omis d'essentiel.

Tandis que nous discourons ainsi, nous sommes rejoints par un Arabe à cheval; il porte en travers de sa selle un long paquet dont la forme nous intrigue beaucoup. Ce je ne sais quoi est enveloppé dans un burnous et soigneusement attaché entre deux perches. R.... ne résiste pas à sa curiosité. Il interroge le cavalier.

« Ça? le mari de mon sœur. Lui morto, moi porter marabout Sidi-bou-Médine. »

Instinctivement, nous retenons la bride de nos chevaux, car notre homme semble disposé à frayer avec nous, et une telle compagnie, pendant cinquante kilomètres, n'a rien d'engageant.

Et pourtant la chose est, paraît-il, toute simple. Quand un mourant témoigne le désir d'être enterré dans le voisinage d'une koubba vénérée, sa famille exécute sa dernière volonté et l'on voit des cadavres transportés ainsi à des distances considérables.

X

Le siroco. — La rue. — Les édifices français. — Le Mechouar. — La rue des Orfévres. — Sidi-l'Hassein. — La grande mosquée et son lustre de bois. — Bou-Salem. — Les mendiants. — Le chemméss. — Le frère du garde champêtre. — La rue de Mascara. — Les cordonniers indigènes. — Le café maure. — Le dellal. — Les cendres de bains maures. — La jarre de beurre fondu. — Le fondouk. — La place du Beylik. — Les charmeurs de serpents. — Les potiers. — La forteresse Toubiana. — Les tisserands. — Le Borda. — Les grottes. — Salubrité de Tlemcen. — Lamoricière. — Sidi-bel-Abbès. — Retour à Alger.

4, 5 *et* 6 *mai*. — A Tlemcen, nous trouvons le siroco « qui répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. » Bien que nous soyons à peine au commencement du printemps, la chaleur est accablante. Nous achevons cependant notre revue de Tlemcen.

Si l'intérieur des maisons est misérable, il faut dire que les indigènes ne vivent guère chez eux : ils habitent la rue; accroupis sur le seuil d'une porte, le long d'un mur, ils traitent leurs affaires en public, et les passants se gênent peu pour se mêler des affaires d'autrui; quelque discussion éclate-t-elle, ils s'approchent, écoutent, donnent des conseils qu'on ne leur demande pas, mais qu'on subit toujours avec docilité.

Rien d'amusant, de pittoresque, de varié comme ces scènes qui révèlent, bien mieux que les livres, les mœurs, les coutumes, les sentiments, les superstitions des Arabes et des Israélites. Si nous comprenions leur langue, notre plaisir serait sans doute plus vif; mais, grâce à Ali, nous souffrons moins de notre ignorance.

Je ne parlerai pas des édifices français, tels que la sous-préfecture, le tribunal, l'église catholique, le temple protestant, réunis sur la place Cavaignac : ces constructions sont aussi banales que partout ailleurs. Le Mechouar lui-même, si plein de souvenirs, dans lequel Baba-Aroudj (Barberousse) fut assiégé par les Espagnols d'Oran, en 1518, mérite-t-il une description? La vieille forteresse contient aujourd'hui presque tous les établissements militaires de Tlemcen (casernes, parc d'artillerie, prison, manutention, intendance, hôpital de trois cents lits); mais tous ces bâtiments, bien badigeonnés, ont-ils de l'attrait pour les yeux d'un touriste? La tour de l'Horloge seule date de l'époque arabe et mérite une mention.

Nous préférons hautement à ces splendeurs administratives la pauvre rue des Orfévres, avec ses échoppes branlantes et sa jolie petite mosquée de Sidi-l'Hassein, à laquelle je n'adresse qu'un reproche : elle a été réparée à la française, avec force carreaux vernis et à grands coups de badigeon. Elle sert de *medersa* (école), et c'est là que les jeunes musulmans apprennent à lire le Coran.

Nous visitons la grande mosquée, énorme, mais maussade bâtiment, qui nous laisse absolument froids. Citons cependant le grand lustre de bois suspendu à l'intérieur du temple. Des vases pleins d'huile sont posés sur les branches de ce disgracieux instrument. L'éclairage doit être médiocre. Ce que j'aime le mieux, c'est le vieux nègre accroupi dans un coin, à la porte de la *djemâa* (mosquée). Ali nous le donne comme un saint personnage. Officiellement, il est le chef des nègres de la ville; il ne quitte jamais la hampe de l'étendard qu'il promène à la tête de ses compatriotes dans les grandes occasions. Mais sa sainteté et les fonctions qu'il remplit ne semblent pas lui rapporter de gros profits, car le vénérable Bou-Salem exerce, dans ses moments perdus, le métier de badigeonneur. Toujours l'amour de la hampe! Un turban d'une blancheur immaculée sert de repoussoir à cette figure couleur de suie, couturée et ridée comme une pomme qui a vieilli sur la paille. Un chapelet en bois peint s'étale sur la poitrine du vieillard, qui, les yeux baissés, immobile, semble plongé dans de pieuses méditations. Bou-Salem n'est pas un mendiant; il se respecte trop pour assaillir les passants de ces objurgations nasillardes que ne vous épargnent pas les pauvres de profession. Ceux-ci sont intolérables; ils psalmodient des journées entières la même et invariable formule; c'est au nom de Sidi Abd-el-Kader Ben-Djilali, ou de tout autre marabout vénéré, qu'ils vous adressent leur éternel :

« At'ni saddack! » (Donne-moi une aumône!)

Parmi ces mendiants, j'ai remarqué des hommes robustes et bien portants; mais la fainéantise est presque une gloriole chez les Arabes. Demandez à l'un de ces malheureux quelle est sa profession, il vous répondra tranquillement :

« Chemméss! »

Ce substantif, dérivé de *chems* (soleil), ne peut se traduire en français que par un verbe : « Je m'ensoleille! »

Un autre vous dira d'un ton convaincu :

« J'ai un frère qui est garde champêtre. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Traduction : « J'ai un frère qui travaille, qui gagne un salaire, je suis dispensé d'en faire autant. »

La rue de Mascara est uniquement occupée par les marchands de cotonnades, d'étoffes algériennes, de tapis, de couvertures, de plateaux en cuivre repoussé. Un magasin, dans cette rue, se loue à des prix élevés, car, si un négociant s'avisait d'installer son commerce partout ailleurs, il serait certain de ne rien vendre. Les campagnards ne connaissent que la rue de Mascara. C'est là qu'on les rencontre en longues files, visitant dix magasins pour marchander une *gandoura* (sorte de longue chemise) de vingt-cinq sous, et ne réussissant pas à lasser l'inaltérable patience des marchands.

Au bout de cette rue, toujours obstruée, sont les échoppes des cordonniers indigènes. Des piles de babouches en filali s'élèvent le long des murs; de nombreux ouvriers sont sans cesse occupés à confectionner ces gracieuses chaussures dont le débit est considérable à Tlemcen.

Voici un café maure. Ce n'est plus l'humble gourbi du kaouadji de l'Oued-Zitoun. Autour d'une vaste salle, les consommateurs sont assis sur des bancs, ou accroupis sur des tréteaux qui rappellent le lit de nos corps de garde; ou bien encore couchés dans la rue, sur des nattes. Des cages pleines d'oiseaux chanteurs sont suspendues à la porte; des bouquets de lis sont placés de distance en distance (les Arabes sont passionnés pour les fleurs); ici deux citadins sont absorbés par les péripéties d'une partie de dames; là un chanteur ambulant régale l'auditoire attentif de longues histoires de guerre ou d'amour; il entremêle son chant de ritournelles raclées sur un *gombri* (sorte de violon à une corde) ou soufflées dans un roseau. Quaud, hors d'haleine, il s'arrête, des joueurs de hautbois s'imposent à leur tour à la bienveillance du public.

Tandis que, bouche béante, nous regardons un fumeur de *kif* tirer lentement de sa petite pipe le poison qui le tuera, R.... me pousse du coude. Il me montre du doigt un individu qui, l'épaule chargée de tapis et de burnous, circule dans la foule, entre dans les magasins, et en ressort en murmurant des paroles inintelligibles.

Ali, interrogé, nous apprend que c'est un *dellal*. Quand on désire, par exemple, se défaire d'un *zerouel* (pantalon), on le confie à ce personnage; celui-ci se met en campagne. Il promène le vêtement à travers les quartiers arabes, en répétant la mise à prix vingt fois par minute :

« Khamsa ou nouss! Khamsa ou nouss! » (cinq et demi, c'est-à-dire cinq francs cinquante centimes).

Ce manége dure jusqu'à ce qu'un amateur ajoute quelque chose à la somme fixée. Aussitôt le dellal recommence à nouveaux frais ses pérégrinations et ses litanies. Je suppose que vous ayez offert six francs du zerouel : deux heures après, peut-être, alors que vous n'y penserez plus, le crieur à l'encan vous apportera le pantanlon en vous disant :

« Il est à toi, donne-moi six francs. »

Nous arrivons devant un bain maure. Je n'en dirai rien : le sujet est épuisé ; mais ce que l'on sait moins, c'est que ces établissements sont chauffés avec du fumier desséché. Il paraît que ce singulier combustible dégage une chaleur extraordinaire. Ali nous explique que les cendres provenant des bains maures s'emploient à un usage que je n'aurais jamais soupçonné : mêlées à du mortier, elles constituent un ciment excellent pour les canaux d'irrigation et les réservoirs d'eau.



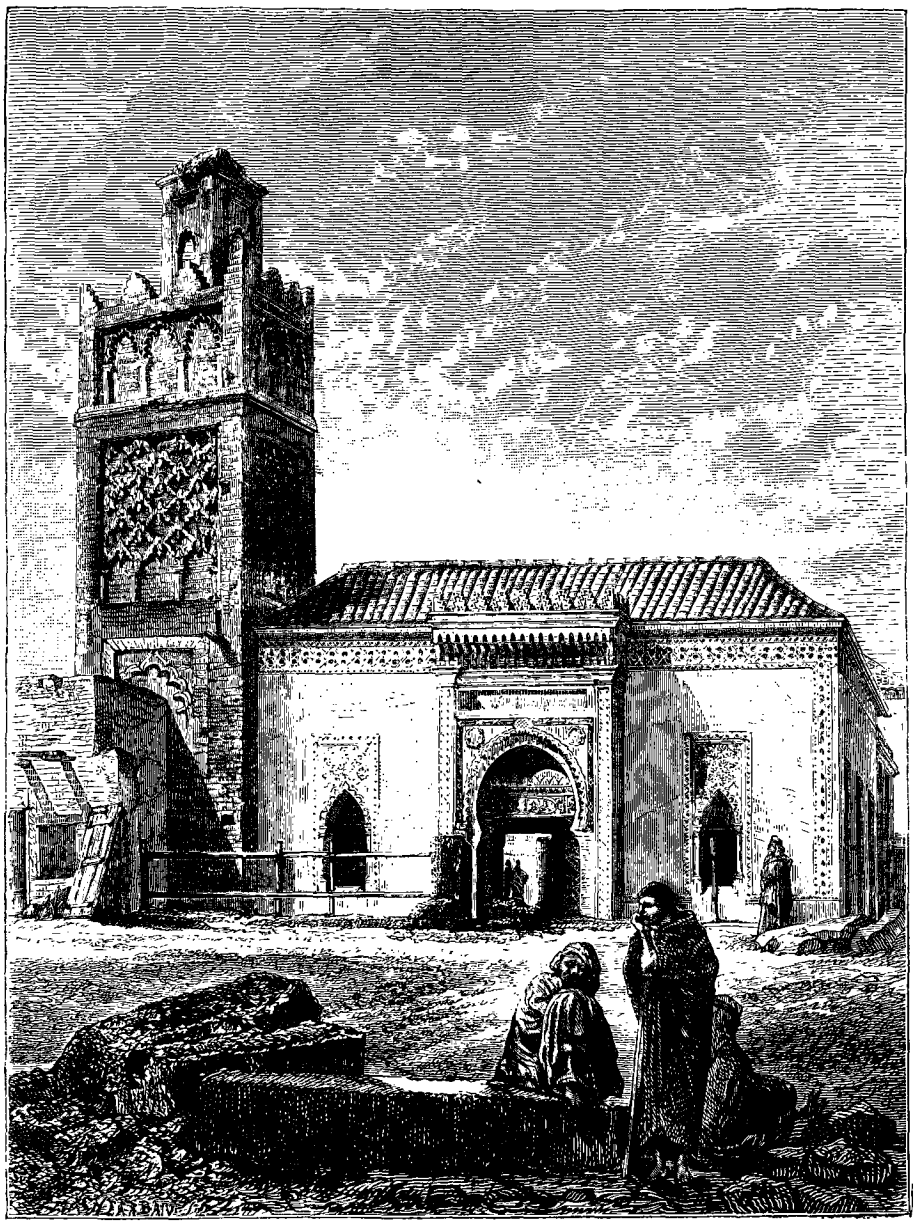
Eou-Salem. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie de M. Pedra.

J'avoue que j'écoute cette explication d'une oreille distraite. Mon attention est attirée par les vociférations de deux individus. Un pot de beurre fondu est placé entre eux, et naturellement la foule s'amasse autour des deux braillards. Soudain, dans la bagarre, le vase perd l'équilibre et le beurre se répand dans le ruisseau. L'affaire devient intéressante. Nous nous approchons. Que va-t-il se passer?

Pendant que la querelle s'envenime à la suite de cette catastrophe, et que le mot de *cadi* (juge) sort de toutes les bouches, une fillette se glisse entre les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pieds des assistants, et, avec une dextérité sans pareille, elle remplit une écuelle de beurre et disparaît. Un Arabe, deux Arabes, trois Arabes ramassent les débris de la jarre et s'en servent pour recueillir le surplus de la marchandise avariée. Quand les deux adversaires s'aperçoivent qu'il ne reste rien, ni du pot, ni de son contenu, leur colère fait place à la stupéfaction. Tandis qu'immobiles ils se regardent, un nouveau venu, dont la jambe droite est ecchymosée, s'approche, s'enquiert des motifs du différend, se baisse, et, recueillant avec soin les quelques parcelles de beurre qui restent attachées au rebord du trottoir, il s'en frotte gravement la jambe malade, puis s'en va. C'est le coup de pied de l'âne! Un rire homérique



La medersa (école), à Tlemcen. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie de M. Pedra.

s'élève, et, confus, mes deux individus s'enfuient poursuivis par les huées de la foule.

Nous remontons jusqu'à la place du Beylik. Chemin faisant, nous demandons à Ali s'il existe dans la ville des auberges arabes. Pour toute réponse, il nous conduit dans une cour malpropre, autour de laquelle sont rangés des chevaux et des mulets. Les établissements de ce genre s'appellent des *fondoucks*. Ils tiennent lieu des auberges dont l'enseigne porte : « Ici on loge à pied et à cheval; » mais l'hôte arabe ne fournit que le logement pour le voyageur; la monture seule est nourrie.

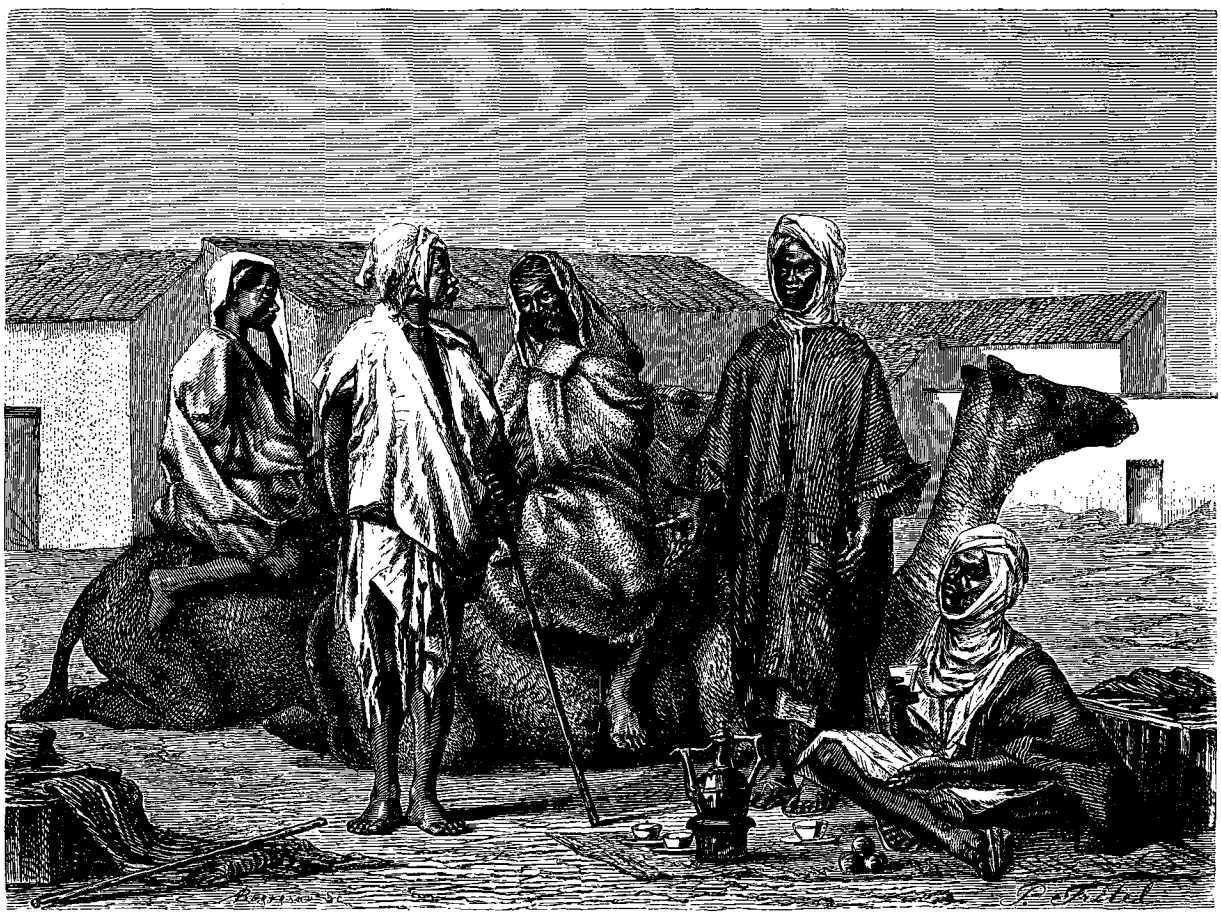
Sous les grands arbres de la place, se trouve le quartier général des marchands de galettes (*hobsa*). Ce sont, pour la plupart, des jeunes filles, presque des enfants; accroupies sur un bout de planche, elles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont leurs miches empilées devant elles. Par des temps affreux, les pauvres créatures, immobiles, attendent là leurs clients pendant des journées entières; si la vente va bien, leur bénéfice total est de cinq ou six sous. Elles acceptent gaiement leur triste sort. A dix pas de distance, nous sommes déjà étourdis par leur caquetage. Leur langue ne nous épargne guère, et nous sommes accueillis par des rires ironiques et des réflexions sarcastiques. Heureusement pour notre dignité, un incident se produit. Un malheureux campagnard élève la prétention de marchander une galette de deux sous. La fillette à laquelle il s'adresse se lève brusquement et, courant d'un étalage à l'autre, parodie, au grand plaisir de ses camarades, le ton, les paroles, la démarche du malencontreux paysan. On se dirait aux Halles de Paris !

Nous profitons de cette diversion pour fuir ces parages dangereux, et nous avons la bonne fortune de tomber sur une représentation de charmeurs de serpents. Ces *psylles* sont des Marocains; ils ne sont vêtus que d'une chemise serrée à la taille par une ceinture de cuir. L'un d'eux, armé d'un *tharar* (petit tambour de basque), tourne autour du cercle formé par les spectateurs. Il chante des paroles qu'Ali lui-même ne comprend pas.

« Ça, le chelha! les Arabes pas sabir. »



Fondouk (auberge) de Tlemcen. — Dessin de P. Fritel, d'après des photographies.

Le chelha est la langue berbère des montagnes du Maroc, langue dont l'accent et les expressions changent suivant les localités.

Quand l'homme au tharar a terminé une strophe de sa chanson, son acolyte, muni d'un *gombri*, la répète sur le même ton; puis tous deux entament un duo avec leurs instruments. Nous écoutons avec patience une trentaine de ces versets inintelligibles; de serpents, pas l'ombre. Il est vrai que les sous pleuvent avec une parcimonieuse lenteur au milieu du cercle, et nos artistes ne montrent sans doute leurs talents qu'à prix fixe. Ce qui achève de nous décourager, c'est que le docteur nous affirme que, neuf fois sur dix, les exercices ne s'exécutent qu'avec de simples couleuvres. Il faut que la quête soit très-abondante pour qu'un crotale soit exhibé, et encore la bête est-elle privée de ses crochets.

Le docteur nous fait quitter sans peine ce spectacle peu intéressant, et nous visitons avec lui une fabrique de poteries indigènes, de carreaux vernis, bien plus curieuse que tous les charmeurs de serpents du Maroc. Les potiers ne disposent que d'outils très-élémentaires; leurs procédés sont ceux de l'enfance de l'art, et cependant ils arrivent à des résultats surpre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nants. Les amphores, les lampes, les coupes qu'on nous présente sont relativement très-élégantes et ne manquent ni de couleur ni de caractère.

Nous sortons de la ville par la porte du Nord pour aller visiter une dernière curiosité du Tlemcen d'autrefois : l'ancienne porte d'Oran, connue aussi sous le nom de forteresse Toubiana. Les vieilles murailles de Mansourah sont éclipsées par ces énormes masses de pisé que le temps a « léchées » sans pouvoir les détériorer gravement. Les chemins de ronde, les créneaux, tout le système de la fortification est encore parfaitement visible. Ces vestiges d'un lointain passé donnent une haute idée de la civilisation arabe; et c'est avec un sentiment de tristesse que l'on compare les conquérants musulmans à leurs descendants dégénérés. Des fouilles ont été pratiquées récemment dans ces ruines qui, au dire de quelques illuminés, contiennent un trésor immense. Si l'on s'en rapporte à un plan mystérieux, apporté de Jérusalem, il existerait dans l'épaisseur des murs une grille en fer qu'il suffit de retrouver pour assurer le succès de l'entreprise. Les chercheurs d'or se sont adressés un jour à un honorable propriétaire de Tlemcen, lui demandant les subsides nécessaires pour leurs fouilles :

« Quand vous aurez trouvé la grille de fer, aurait répondu spirituellement M. G..., je vous prêterai tout ce que vous voudrez. »

Et l'on cherche toujours la grille de fer.

C'est le jour des émotions. En revenant sur nos pas, nous nous attirons un déluge d'invectives en prenant, contre son cavalier, la défense d'un âne infortuné que la loi Grammont protége bien mal en ce moment.

La pauvre bête avance avec peine; elle est exténuée et blessée au flanc; son bourreau enfonce dans la plaie vive l'extrémité d'un bâton pointu : c'est le stimulant qu'il a imaginé et qui, paraît-il, est usité dans toute l'Algérie.

Nous intervenons, indignés d'une telle barbarie. L'âne dresse ses longues oreilles, s'arrête court et nous regarde. On dirait qu'il comprend nos intentions charitables. Le cavalier furieux nous accable d'injures que notre Ali, il faut être juste, lui rend avec usure. Partant, quittes ! Mais l'âne?

Le docteur nous fait traverser deux quartiers que nous ne connaissions pas encore; c'est un dédale de ruelles étroites, recouvertes de voûtes basses, où en plein jour le soleil pénètre à peine. Des tisserands (on en compte environ trois mille à Tlemcen) ont installé leurs métiers dans de sombres taudis; il est surprenant qu'ils puissent se livrer à une aussi délicate industrie dans une pénombre aussi obscure.

Avant-hier, c'était un enterrement d'enfant; aujourd'hui, c'est le convoi funèbre d'un riche personnage, à en juger par la foule qui l'accompagne. Le corps, couché sur une civière, sans être enfermé dans un cercueil, se balance au pas cadencé des porteurs. Pas de mercenaires : ce sont les assistants qui se disputent l'honneur de porter le cadavre. Un admirable chant commence : c'est le *Borda*, dont le vrai titre est « l'Éloge de la meilleure des créatures ». Ce poëme, dont la rime est en « nim », a pour auteur le cheik Charf-Ed-din-Abou-Abd-Allah-Mohammed-ben-Saïd-ed-Doulassi, connu sous le nom d'El-Bouciri, mort en 694 (1294). L'ouvrage se compose de cent soixante-deux vers, dont les douze premiers servent d'exorde. D'après la légende, El-Bouciri, atteint de paralysie, aurait composé ce poëme pour obtenir du ciel sa guérison, et le moyen lui aurait réussi.

Le cortége funèbre s'est écoulé. Les rues se remplissent de cris joyeux. Nous passons devant une école au moment où les enfants s'en échappent. Il est quatre heures. Je reste émerveillé de voir les nombreux représentants de la troisième génération des Néo-Algériens. Grâce au climat salubre de Tlemcen, les enfants poussent ici comme les mauvaises herbes. On me citait dernièrement un mot du docteur L..., honorable praticien de la ville :

« Chez nous, disait-il, le tout est de gagner l'âge de dix-huit mois. Ce mauvais pas franchi, on ne meurt plus. »

Les statistiques officielles accusent une population de douze cent soixante-six enfants dans les différentes écoles de la ville (le collége compris). La municipalité donne à tous les élèves, sans distinction, l'instruction gratuite. Elle leur fournit même les livres. Elle dépense soixante-cinq mille six cent quarante-cinq francs, soit cinquante et un francs quatre-vingt-dix-neuf centimes par enfant et par an. Voilà des chiffres éloquents, que je suis heureux de consigner.

8 *mai*. — Nous songeons à regagner Alger. Mais nous sommes décidés à varier nos plaisirs, et nous partons par la route de Lamoricière et Sidi-bel-Abbès.

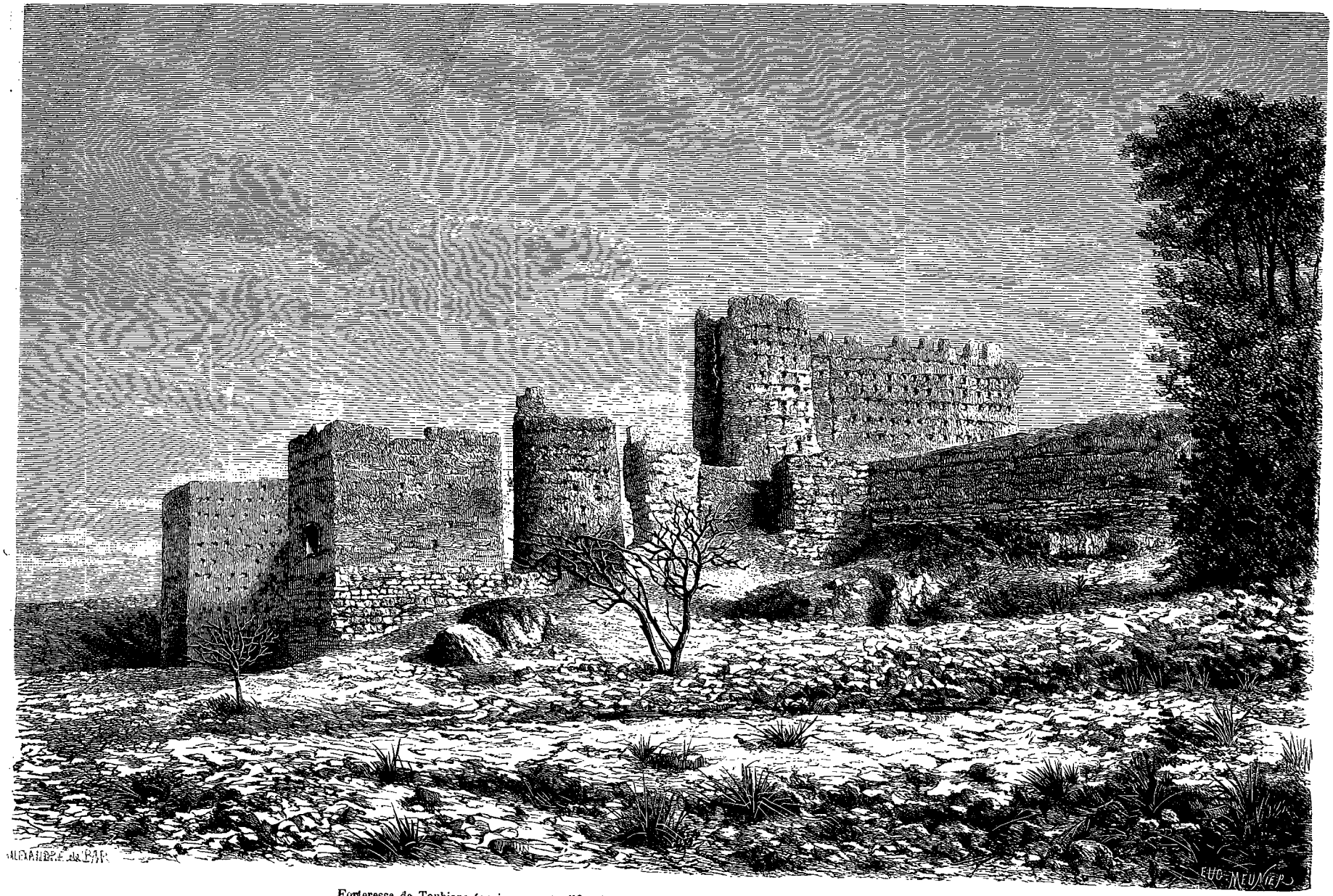
Ali et son père nous accompagnent; le vieillard me remercie encore du service que nous lui avons rendu. Quant à son fils, c'est en pleurant qu'il nous quitte au pied des Cascades.

Après quelques lacets, nous arrivons à Aïn-Fezza. Pour qui a vu Terni, il est facile de saisir la différence qu'il y a entre les villages créés dans des conditions gratuites, où le colon reçoit une maison toute bâtie, et ceux qui sont dus à l'initiative privée. Aïn-Fezza est mieux cultivé, il a plus d'avenir.

Au delà, sur la droite, se détache le chemin qui mène aux grottes. Il est détestable, pierreux, montueux; on fait six kilomètres en longeant des douars dont les chiens sont féroces. Puis tout à coup on débouche sur un amphithéâtre dont les gradins sont formés par des couches superposées de calcaire.

Lorsqu'un grand personnage arrive à Tlemcen, on lui donne ordinairement le spectacle de l'illumination des grottes. Des Arabes, en nombre aussi considérable que possible, sont convoqués par l'autorité. Ils viennent s'asseoir sur les gradins et attendent l'arrivée du cortége. Aussitôt qu'il est en vue, ils descendent en criant et en brandissant leurs torches. Mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forteresse de Toubiana (ancienne porte d'Oran). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedra.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous ne sommes ni les uns ni les autres de grands personnages, et, à notre arrivée, l'amphithéâtre est vide.

L'entrée des grottes est large, mais basse; il faut descendre pendant quelques instants pour arriver au niveau de la salle d'entrée. Le sol en est irrégulier; le plafond est orné de stalactites admirables; quelques-unes tombent jusqu'à un mètre cinquante centimètres du sol. D'autres ont rejoint les stalagmites et forment ainsi des faisceaux de colonnes minces et délicates, relevées de bosselures qui les font ressembler à des fûts de palmiers.

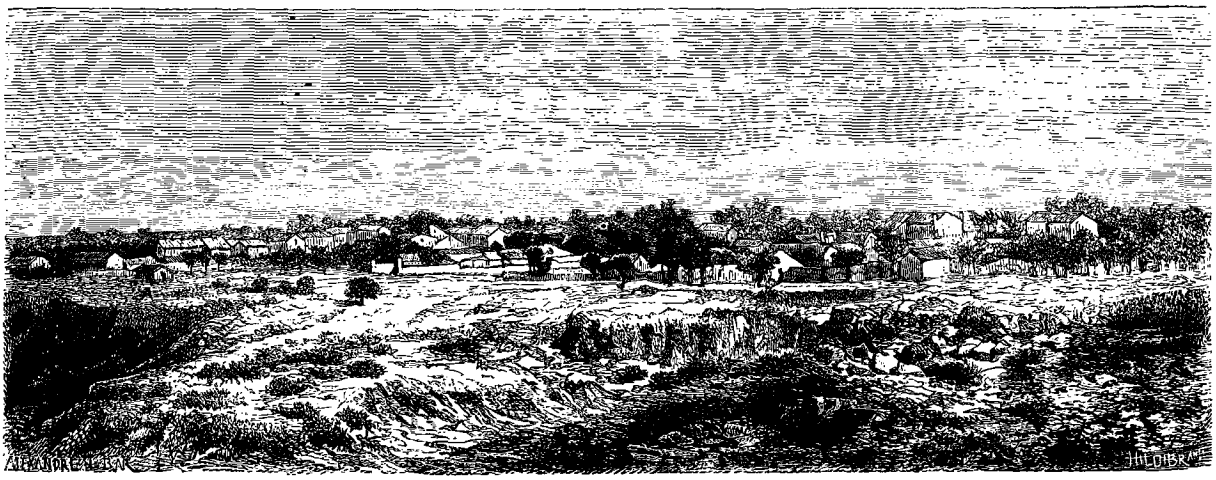
Des couloirs étroits, accidentés, mènent aux salles du fond. Des colonnes cannelées, des ogives, des pilastres, des pendentifs s'élèvent de toutes parts dans ces vastes salles de dix mètres de haut. C'est une espèce d'albâtre calcaire, à couleur de sucre candi, qui fait les frais de cette splendide architecture. On prétend que ces grottes s'étendent jusqu'à Sebdou, aux sources de la Tafna. Mais personne n'a jamais vérifié cet « on-dit » quelque peu invraisemblable.

Nous nous donnons le régal d'une illumination à prix réduit, au moyen d'une certaine quantité de magnésium, dont le docteur s'est muni à notre intention.

Des Grottes à la Cressonnette, le pays est aride : rien que des routes détestables, où la dolomie se réduit en boue profonde sans que l'administration ait l'air d'en prendre souci.

La Cressonnette mérite son nom. Des sources nombreuses favorisent la multiplication du cresson; ces sources seraient assez abondantes pour faire tourner des moulins.

Plus loin, l'Oued-Chouly, sortant des gorges étroites



Le village de Lamoricière. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Pedro.

et rocheuses où son cours n'est qu'une série de cascades, traverse la route. Dès lors celle-ci, s'accotant à la montagne, suit une série de croupes mamelonnées, en côtoyant un vaste mâquis.

De là on découvre devant soi les sommets dentelés qui dominent Lamoricière, sommets que l'on peut comparer aux sierras espagnoles. On descend peu à peu, on traverse un pont jeté sur l'Isser, qui sort des gorges des Beni-Smiel, et, par un large boulevard planté d'arbres, on pénètre dans Lamoricière.

Le village, admirablement placé à l'entrée de la vallée des Beni-Smiel, est en pleine prospérité, quoiqu'il ne contienne que trois cents habitants.

On le dit quelque peu fiévreux; mais le docteur V..., un ami de M. Bleicher, a constaté qu'il y a eu l'an passé seize naissances pour six décès, et ce chiffre est décisif.

Le territoire des Beni-Smiel est riche en haches de pierre polie. A Aïn-Sultan, à la tête de la sépulture d'un marabout, on en a trouvé une en jaspe. On sait que les Arabes enterrent volontiers des objets précieux avec leurs morts.

Hadjar-Roum, à cinq cents mètres sud de Lamoricière, est peu intéressant. Cependant on y rencontre de nombreuses inscriptions latines, et les tranchées de la route de Sidi-bel-Abbès y ont éventré plus d'un *dolium* dont nous voyons les débris.

Le lendemain, nous passons à Aïn-Tellout (source de deux cents litres d'eau par seconde), où, dit-on, les Romains avaient un poste de cavalerie parthe. Nous couchons à Sidi-bel-Abbès et la diligence nous conduit au Tlélat, d'où le chemin de fer nous ramène à Alger.

E. DE LORRAL.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rade de Saigon. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

VOYAGE EN COCHINCHINE,

PAR M. LE DOCTEUR MORICE.

1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Arrivée à Saigon. — Les *sampans*. — Les *malabars*. — Achat d'un *salaco*. — Débarquement par les coulies. — Le *panca*. Effets du climat. — Les mendiants annamites.

Il était neuf heures et demie du matin, lorsque, le 6 juillet 1872, le transport de l'État *la Creuse* arrêta son hélice et jeta son ancre en rade de Saigon. L'immense vapeur fut immédiatement entouré de *sampans*, petites barques annamites qui rappellent les gondoles vénitiennes, avec leur roufle placé au milieu et leurs rameurs qui nagent debout. Presque aussitôt une foule d'officiers et de négociants inonda le pont et la dunette. Pour moi, qui savais n'avoir là aucun visage ami à chercher, je contemplai le paysage en attendant l'heure de descendre à terre.

Le ciel était semé d'énormes nuages à bords cuivrés entre lesquels passaient les brûlants rayons d'un soleil plus implacable encore que celui de Singapore; le fleuve était en ce point si large et si majestueusement ample qu'il méritait bien ce nom de rade que l'on s'accorde à lui donner. Une foule d'embarcations de tous ordres, à rames, à voile, à vapeur, se pressaient sur les bords; quelques bateaux de commerce, dont deux anglais, chauffaient en ce moment, et, dans le lointain, j'apercevais le *Fleurus*, vaisseau stationnaire d'où se tirent les coups de canon quotidiens qui annoncent le commencement, le milieu et la fin du jour.

Quant aux rives, celle de droite était couverte de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fort petites cases en torchis et en paillote, qui pour la plupart trempaient à moitié dans le *Donaï;* sur la gauche s'étalait Saigon (et non pas Saïgon, comme on s'obstine encore à l'appeler en France). Le grand Cosmopolitan Hotel ou Maison Vantaï montrait avec orgueil, sur les bords mêmes du quai, sa large façade à trois étages; les tamariniers de la rue Catinat et des diverses artères de la ville dressaient leurs larges têtes verdoyantes régulièrement échelonnées; et ces voitures nombreuses, mais peu confortables, qu'on appelle *malabars*, attendaient les proies multiples qui allaient leur être livrées.

Vers onze heures, je pus descendre, laissant mes bagage sprendre avec ceux de l'État le chemin des docks de la Marine, et je touchai enfin du pied cette terre rouge et poussiéreuse qui caractérise les rues de Saigon.

Bien que novice dans la colonie, j'avais recueilli assez de renseignements pour savoir que je devais avant toutes choses me diriger vers un de ces innombrables marchands asiatiques dont les échoppes bordent une partie des rues basses de la ville, afin d'y faire l'emplette d'un *salaco*. Le salaco est le chapeau des tropiques; il partage avec le casque en moelle d'aloès, ou pour mieux dire en tige de *saja* (cây-diên-diên des Annamites), que les Anglais de l'Inde appellent *solatopi*, la fonction de garantir les crânes des Européens des trop ardents baisers du soleil. Il est vrai qu'il est disgracieux et quelque peu lourd, mais on se fait assez vite à cette étrange coiffure, sous le dôme blanc de laquelle on peut braver les insolations. Figurez-vous en effet un objet arrondi, mince, concave d'un côté, convexe de l'autre, et réuni par trois montants à une couronne inférieure, de rayon beaucoup plus petit. L'honorable marchand chinois, qui répondait au nom harmonieux d'A-tak, m'eut bientôt trouvé ce qu'il me fallait, et, renfonçant dans ma poche le feutre qui ne devait plus me servir qu'aux heures trop courtes du soir, je me hâtai d'entrer dans le premier hôtel qui se rencontra sur ma route.

Une véranda assez propre, au-dessus de laquelle se lisait le nom orgueilleux de ce caravansérail : *Hôtel de l'Univers*, me conduisit dans une pièce servant de café, où étaient installés quelques Européens. Ayant déjeuné à bord, et d'ailleurs fatigué, je ne songeais qu'aux ablutions nécessaires et au repos : une chambre me fut octroyée, et sous les rideaux d'une moustiquaire assez ample, mais hélas! percée de trous nombreux, je reposai pour la première fois à terre mes membres, quelque peu endoloris par une traversée de quarante-cinq jours.

Je me réveillai vers trois heures, et après une douche bienfaisante j'allai chercher mes bagages. Deux grands coulies chinois, nus jusqu'à la ceinture, coiffés de gigantesques et épais chapeaux de paille en clocheton et portant sur l'épaule le solide bambou traditionnel, s'élancèrent sur mes traces et s'emparèrent de mes caisses avec une très-grande rapidité, non sans se crier quelques phrases de ce langage brusque et monosyllabique qui déplaît d'abord assez aux oreilles européennes. Ils attachèrent les colis au centre de leur longue perche, à chaque extrémité de laquelle ils se placèrent ensuite, et la soulevant de leurs épaules rougies, ils se remirent en marche avec le balancement qui leur est particulier

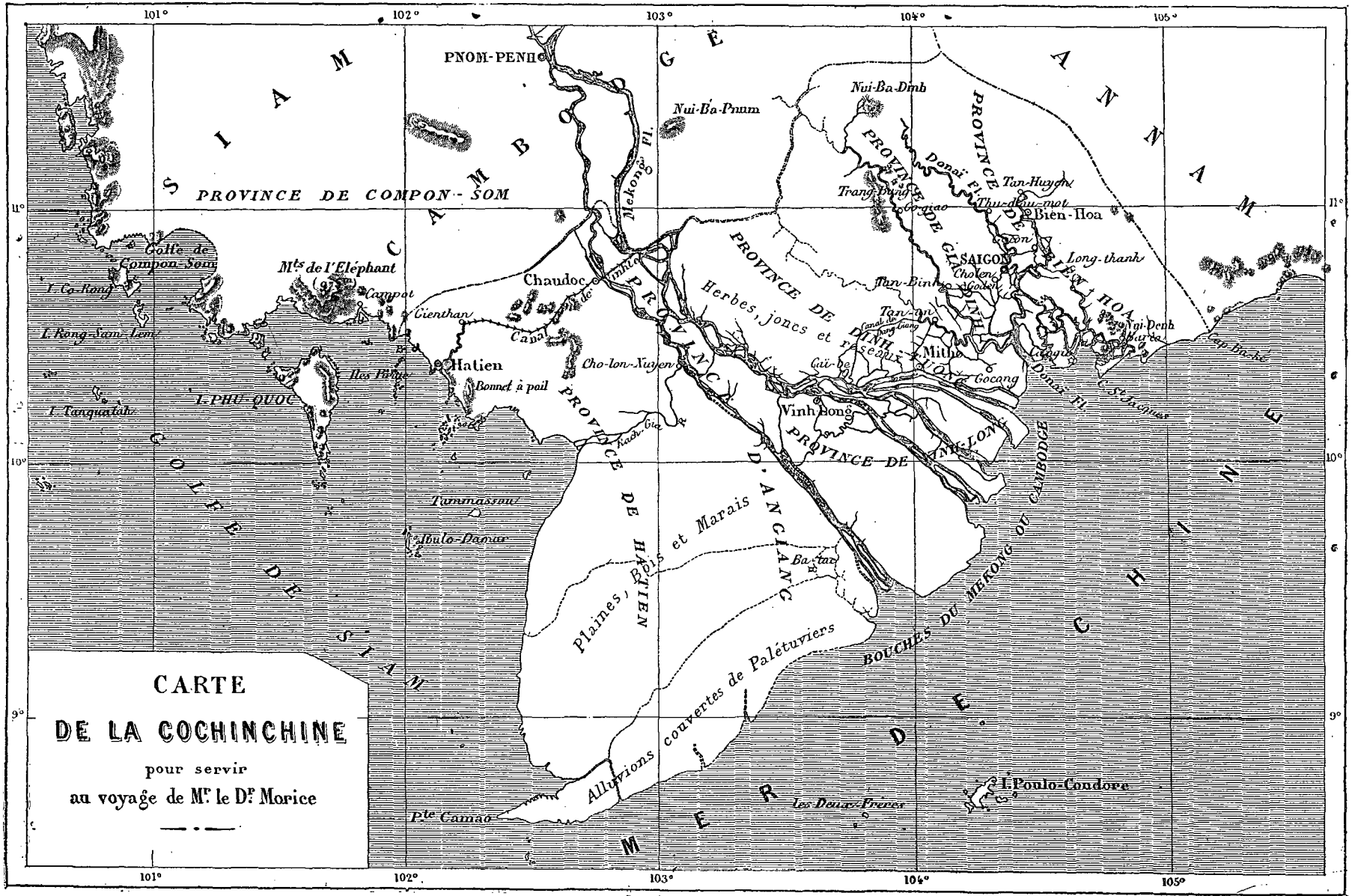
Cette importante affaire terminée, je m'acheminai vers la salle du festin. Une quantité de petites tables, et au-dessus d'elles deux rangées parallèles de *pancas*, ce fut tout ce que je vis d'abord. Le panca ou punkah est tout simplement un châssis carré en bois garni de cotonnade sur ses deux faces, retenu par une corde qui passe dans la gorge d'une poulie et dans un trou pratiqué au mur. Un indigène placé en dehors de l'appartement tire ou relâche tour à tour ces espèces d'éventails. C'est grâce à cette invention, qui nous vient, je pense, de l'Inde, que l'on peut résister le soir à l'affaiblissement général, au dégoût des aliments, que l'on éprouve presque toujours après les brûlantes journées de ce climat. Ce courant d'air ne ranime pas seulement les forces et l'appétit, mais il disperse les moustiques et autres insectes fâcheux qui en veulent à votre peau ou à votre potage.

Après un repas que je fis assez abondant, car le séjour à bord affame d'ordinaire, je m'installai hors de l'hôtel près d'une des petites tables sur lesquelles étaient posés le café et les liqueurs. Je me mis alors à examiner plus attentivement le milieu où je me trouvais. Je remarquai un fait, qui m'avait frappé du reste dès notre arrivée; c'est le *facies* spécial des habitants, anciens pour la plupart dans la colonie : ils ont tous un teint légèrement jaunâtre, une figure amaigrie et avec cela des yeux très-vifs. Pendant le repas, j'avais remarqué aussi que le diapason des conversations s'élevait d'une façon constante jusqu'au dessert, et qu'à ce moment, à certaines tables, la conversation tournait volontiers à la dispute. Mon visage devait bientôt revêtir à son tour la livrée coloniale, qui est compatible avec une santé suffisante, et, bon gré mal gré, je devins aussi plus facilement irritable.

Je passai une partie de la soirée avec un de mes collègues dont j'avais fait la connaissance pendant la traversée et qui était le plus jovial garçon que j'eusse rencontré. L..., qui n'avait pas dîné à l'hôtel où il était descendu comme moi, me conduisit dans un de ces nombreux cafés qui bordent le quai, et nous y bûmes à notre heureux séjour une bouteille de pale-ale norvégien.

De petits garçons et de petites filles annamites, hauts de deux pieds, s'approchaient de nous pour nous offrir une mèche allumée dès que nous roulions une cigarette. Cette mendicité déguisée, la seule du reste que l'on rencontre peut-être en Cochinchine, se faisait avec des gestes et des rires si plaisants que je négligeai volontiers de me servir du petit *brasero* qu'on apporte à tout fumeur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

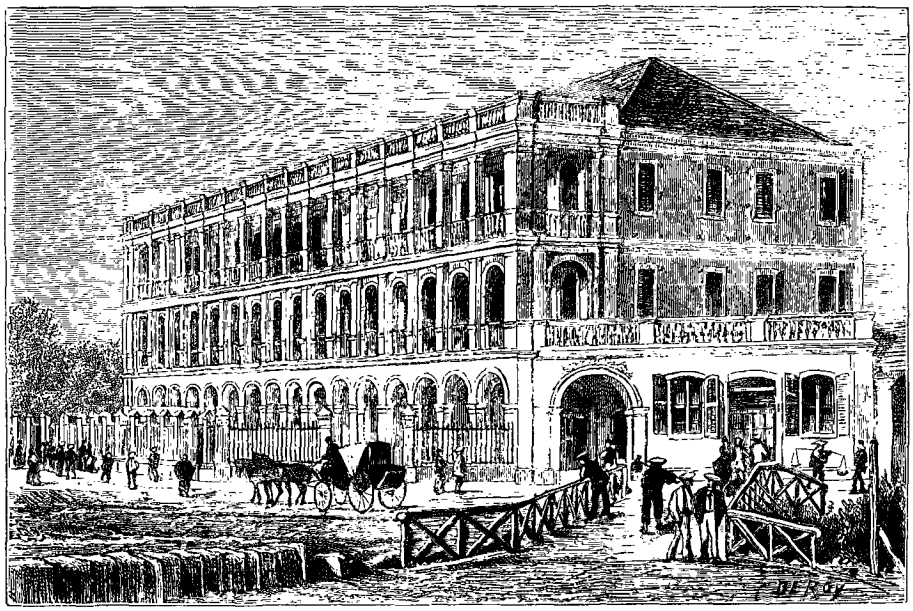
II

Définition de la moustiquaire. — Préparation inattendue de deux couleuvres. — Promenade dans la ville. — La rue Catinat. — Capitaine! capitaine! — Femmes hindoues et annamites. — Le supplice des *bourbouilles*.

Le lendemain matin, après un sommeil troublé par de trop nombreux buveurs de sang — qui me permirent du moins de donner à la moustiquaire la seule définition qui lui convienne : rideaux de mousseline sous lesquels on enferme les moustiques — je me levai pour visiter la ville. Mais avant de satisfaire ma légitime curiosité, je voulus examiner certains animaux que j'avais rapportés de France et auxquels mes soins paternels avaient su conserver l'existence pendant une longue traversée. C'étaient deux couleuvres vipérines, jeunes encore, mais dont les grâces naissantes faisaient mes délices. J'ouvre la commode où j'avais placé la boîte qui les contenait. Horreur ! des légions de fourmis noires s'en échappent et je ne trouve plus que deux squelettes fort bien préparés. La fourmi des tropiques venait de se révéler à moi dans toute sa fiévreuse activité. Je ne m'appesantirai pas sur cette douleur profonde : il faut un cœur de naturaliste pour la comprendre.

Assez navré de cette triste aventure, je descendis dans la rue, respectant le sommeil de mon camarade que j'entendais dormir avec conviction. Quand je visite pour la première fois une ville, je tiens fort à être seul ; il me semble qu'ainsi les impressions se gravent d'une manière plus durable.

Je pris à droite de l'hôtel, dont le chien, l'honorable *Con-Cho*, affreux petit roquet, me salua avec mépris d'un sonore aboiement, et je passai dans la rue Catinat, une des plus grandes artères de la ville. Il



Le Cosmopolitan Hotel, à Saigon. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

était six heures et demie environ, et les Chinois, qui peuplent les parties basses de cette rue, faisaient sur leurs portes leurs ablutions matinales avec le sans-gêne et l'impudeur qui caractérisent cette race. Des voitures conduites par les Hindous noirs du Malabar me poursuivaient déjà de leur éternel : « Voiture, capitaine, voiture ! » De vilains petits bons hommes couleur suie ou café clair, à cheveux incultes, parfois coiffés d'une vieille casquette de soldat d'infanterie de marine, et à costume très-succinct, s'attroupaient autour de moi dès que je m'arrêtais autour d'une échoppe et m'assaillaient de nombreux : « Capitaine, panier, hein ! » tandis qu'ils brandissaient leurs vastes corbeilles, prêts à porter tout ce qu'il me plairait d'acheter.

A mesure que je m'éloignais du quai, je remarquais que la rue s'exhaussait et que les maisons européennes se multiplaient. Vers le haut, je vis à gauche le charmant petit palais du directeur de l'Intérieur, perdu au milieu d'un massif de verdure d'où un grand cerf tendit tout à coup sa tête curieuse pour me regarder. Plus loin, j'aperçus les bureaux, la Monnaie, la Poste. Il est vrai que ces édifices étaient pour la plupart coupés les uns des autres par des terrains vagues plus ou moins étendus, où le bambou, le ricin, les daturas, de grandes lianes et de hautes graminées croissent à l'envi. Mais cette ligne hardie et bien conçue de la principale artère de la ville et la vue de ces riants cottages me firent une très-agréable impression.

Vers huit heures, le soleil, malgré mon salaco, me parut insupportable, et je revins sur mes pas en prenant la rue Nationale, parallèle à la première et moins habitée. Elle présente aussi ces alternatives de maisons confortables, de cases infimes et de *brousses*, comme on appelle dans la colonie ce qu'on nomme broussailles en France et jungles dans l'Inde. Je remarquai parmi les édifices de cette rue l'ancien palais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Scène prise au marché de Saigon. — Dessin de D. Maillart, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du Gouvernement, l'hôtel du chef du service de Santé et les bâtiments du Génie.

Je rencontrai un certain nombre d'hommes et surtout de femmes hindoues, celles-ci noires ou cuivrées et couvertes d'étoffes étincelantes de couleurs crues, jaunes ou vertes. Un anneau d'argent est ordinairement passé dans leur nez; leur taille élevée et leur majestueux embonpoint contrastent avec la petite taille et la grêle charpente des femmes annamites, que je voyais passer çà et là, pliant sous le faix des marchandises qu'elles portaient au marché; elles étaient suivies de leurs enfants, chargés aussi de fardeaux disproportionnés qui les forçaient à se reposer souvent. Vers le milieu de la rue, je vis à droite un poste de police d'où sortaient, avec quelques Européens, des Malabars, des Chinois et surtout des Annamites. Ces derniers, petits hommes habillés en policemens, avec leur petite épée, leur salaco minuscule, et leur gros chignon posé sur le côté de la tête, se donnaient des airs de matamores qui étaient plaisants au possible. Des Chinois, suivis d'un jeune Annamite porteur de provisions, croisaient aussi de temps en temps ma route.

Je rentrai très-content de ma première exploration, qui m'avait déjà permis de jeter un coup d'œil sur les différentes races qui peuplent la ville, et de juger des productions exubérantes d'une nature pour laquelle les rayons du soleil et les eaux du ciel sont tour à tour également prodigues.

Mais il me faut tout de suite dire un mot d'une des souffrances auxquelles tout Européen doit s'attendre à Saigon. Déjà, dans la mer Rouge, j'avais fait connaissance avec un des plus cruels ennemis du repos de l'homme de notre race dans les pays tropicaux : je veux parler de cette éruption à chaleur mordicante et à démangeaisons irrésistibles qu'on appelle vulgairement *bourbouilles* (*Lichen tropicus*). Figurez-vous que tout votre corps ou à peu près est couvert de petits boutons gros comme une tête d'épingle, et qu'il vous faut un courage héroïque pour résister au désir de les mettre en sang mille fois par jour. C'est surtout pendant la saison sèche et le commencement de la saison des pluies que cette cruelle éruption envahit les nouveaux venus et parfois même les « vieux Cochinchinois », comme se nomment ceux qui ont plusieurs années de séjour. Les pluies rafraîchissantes de l'hivernage modèrent ou font disparaître ces boutons. Les indigènes paraissent exempts de cette infirmité, contre laquelle il n'y a presque rien à faire et qui, par sa confluence, là surtout où la peau est fine et délicate, prend l'aspect d'une vraie brûlure.

III

Trouvailles du naturaliste. — Lézards indigènes. — La population annamite. — Caractères de la race. — Qualités et défauts. — Nourriture. — Boisson. — Vêtements. — Démarche et gestes. — Le gros orteil. — Le gamin de Saigon.

Malgré ces tourments et malgré les rayons brûlants du soleil, je promenais partout ma curiosité, et c'est ainsi que je fis connaissance avec quelques curieux spécimens de la faune saigonnaise. Dans les brousses, et surtout dans les prairies des environs, notamment près du cloître des Carmélites, je rencontrais souvent un très-joli lézard (*Tachydromus sexlineatus*), pourvu d'une queue effilée qui a bien trois ou quatre fois la longueur du corps. Sa peau est sèche et rugueuse; les écailles de la queue surtout sont très-sensibles au toucher. Sa couleur générale est assez difficile à définir; c'est un brun terne, sur lequel courent des bandes longitudinales plus foncées, qui ont chez les mâles quelques reflets d'un vert métallique. Il se faufile à travers les hautes herbes avec une rapidité étonnante. Son caractère est doux; une fois pris, il ne cherche même pas à mordre, mais il se tourne et se retourne entre les doigts, faisant onduler sa queue et fouettant avec elle l'injuste main qui le tient prisonnier.

Sur les tamariniers des rues de Saigon, et souvent aussi au milieu des fleurs où il guette les insectes, se rencontre le *Calotes versicolor*, le *buveur de sang* (*Bloodsucker*) des Anglais de l'Inde, le *Ca't-'ké* des Annamites. C'est un lézard de la grosseur de notre lézard vert, mais moins long peut-être. La queue est grêle, le corps rugueux et écailleux, les pattes postérieures plus longues que les antérieures, ce qui lui permet le saut. Ses doigts, au nombre de cinq, sont libres, longs et terminés par des ongles assez crochus. Sur le dos, et surtout sur le cou, règne une crête plus ou moins grande, et la gorge est ornée d'un goître. Ce goître, la face antérieure des pattes de devant, la crête de la tête et le cou, se colorent d'un beau vert, ou d'un azur métallique, sous l'influence d'une excitation quelconque. Il se dessine en même temps derrière l'œil une tache jaune ou noire. La tête est grosse, plate, cordiforme, couverte de très-petites écailles; les mâchoires sont armées de dents très-aiguës, égales, sauf deux canines supérieures et inférieures assez puissantes pour pincer douloureusement, mais non pour faire saigner. Quand on le saisit par la queue, il ne laisse pas sottement cet appendice important entre les mains de son agresseur, mais attend son sort, immobile et la gueule prête à mordre. Sa pose sur les arbres est assez curieuse : s'il vous voit, il s'aplatit contre l'écorce en tournant tout doucement du côté opposé; si vous approchez, il monte rapidement plus haut en décrivant des spirales autour du tronc, et s'arrête de temps en temps pour pencher la tête de votre côté.

Je me servais pour le saisir du procédé suivant : j'entourais prestement le tronc de mon bras gauche entre l'animal et le sommet de l'arbre, et de la main droite je le poursuivais. Mais très-souvent il sauta par-dessus mon bras et m'échappa. D'autres fois, il se précipitait sur mes épaules et rejoignait l'arbre d'un bond. C'est, pour ainsi dire, le génie familier de tous les tamariniers de Saigon; je doute qu'il y en ait un seul qui ne loge pas ce lézard; il a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour ennemis la plupart des serpents d'arbres, qui l'avalent malgré les épines de sa crête.

Ces petites distractions de naturaliste ne m'empêchaient pas d'étudier un sujet autrement important, bien que plus répugnant peut-être, je veux parler de la population annamite.

Le premier sentiment que l'étranger éprouve à son égard est celui d'un dégoût assez vif. Ces figures plus ou moins plates, souvent sans expression, ces yeux livides et surtout ce nez camus et ces bouches aux grosses lèvres retroussées, rougies et noircies par le bétel, ne répondent guère à nos idées sur la beauté. Mais après un séjour de quelques mois on finit par lire un sens sur beaucoup de ces visages et à faire un triage parmi ces laideurs. On trouve quelques yeux plus droits, quelques nez presque caucasiques, et la répugnance disparaît peu à peu.

C'est en tout cas une petite race. Nous sommes très-grands à côté d'eux, et leur force est bien au-dessous de la nôtre; soit hygiène mal entendue, soit faiblesse native, aucun d'eux ne vaut un Européen. Quant au teint, chez ceux qui ne sont point trop foncés, il paraît blafard. Il n'y a que deux points sur lesquels les Annamites sont nos maîtres : la possibilité de ramer dix heures de suite, et l'innocuité avec laquelle ils bravent leur soleil.

Quant à leur caractère, c'est celui d'une race que l'esclavage, l'ignorance et la paresse ont faite pauvre, peu curieuse et craintive.



Notable cochinchinois. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Notre domination en Cochinchine a succédé à une autre plus lourde et autrement dégradante, celle des mandarins de la cour de Hué. C'est donc un peuple mou, menteur et difficile à émouvoir. Mais, au milieu de ces vices des races privées de liberté, il y a des qualités qui permettent d'espérer beaucoup : une gaieté touchant trop souvent au persiflage, une aptitude puissante à apprendre et à comprendre, et, chose singulière, un certain orgueil de race, du moins chez quelques-uns.

L'Ecole normale de Saigon, où l'on forme des instituteurs et des interprètes, a déjà, pour son peu d'années d'existence, donné de très-beaux résultats. C'est en somme une race extrêmement perfectible. Bien des choses lui manquent, il est vrai : le sentiment artistique par exemple. On le trouve pourtant dans quelques peintures murales, véritablement surprenantes, où la nature gaie et vivante — fleurs, oiseaux, insectes — est reproduite avec amour; mais, d'une façon générale, cette race est insensible aux arts; sa musique monotone et aigrelette n'est pas faite pour notre oreille et je doute que les leurs se délectent aux sons de la nôtre; la sculpture lui est à peu près inconnue; sa poésie est pauvre; il ignore la danse. Quant aux sciences qu'il cultive, il vaut mieux n'en point parler. Leurs connaissances littéraires se bornent à savoir quelques caractères chinois.

Leur manière de vivre est la plus insuffisante et la plus antihygiénique que l'on puisse rêver : de l'eau non filtrée, bue en quantité à même l'arroyo, ou à peine corrigée avec un peu d'alun; plus rarement du thé; du riz relevé par du piment, des concombres et la saumure de *nuoc-mam*, du poisson plus ou moins frais, et quelques fruits, voilà l'alimentation dans toute la Cochinchine; il n'est peut-être pas un peuple qui ait un mode de se nourrir aussi monotone et aussi fidèlement le même partout.

Le porc est une des rares viandes dont il mangent parfois, et c'est une chair dangereuse, car elle donne fréquemment le ténia. Une grossière eau-de-vie de riz, le *sam-chéou* ou le *soum-choum*, comme on dit dans la colonie, est la seule boisson alcoolique dont ils fassent usage; du reste il faut reconnaître qu'ils n'ont pas pour l'alcool un goût très-prononcé. Je parle du moins de ceux qui ne nous ont pas approchés de trop près, car pour ceux-ci, notamment nos domestiques, ils professent pour le vin et les liqueurs de France une passion fort contraire à nos intérêts.

Pour manger, ils se servent de ces bâtonnets chinois sur lesquels on a débité autrefois tant de fables aujourd'hui suffisamment réfutées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Leurs vêtements, qu'ils ne quittent guère que lorsqu'ils tombent en lambeaux, ne les garantissent pas assez pendant les nuits humides et relativement fraîches qu'ils passent sur les arroyos, ni pendant les heures matinales des mois de décembre et de janvier, où on les voit véritablement grelotter à une température de dix-huit degrés centigrades. Aussi, dans le premier âge, beaucoup d'enfants meurent-ils de bronchites, et de nombreuses affections intestinales ne reconnaissent pas une autre origine.

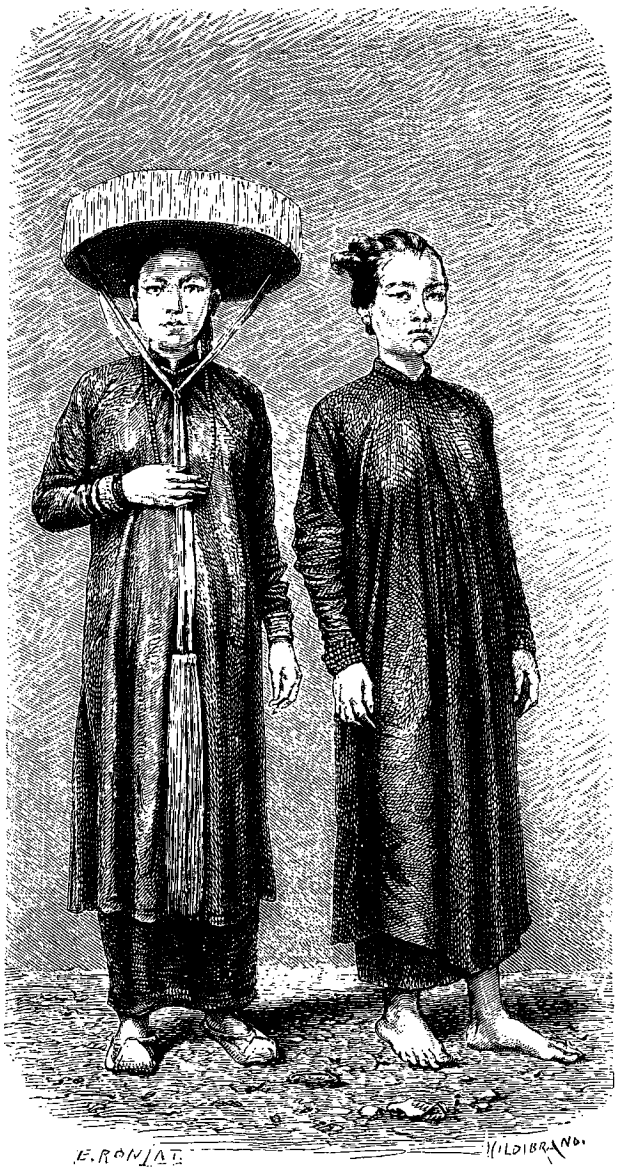
Quant à leurs cases, bâties presque toutes sur pilotis, à moitié dans l'eau, à moitié sur la terre ou sur la boue, elles sont également fort malsaines.

La culture du riz et le métier de pêcheur ont fait de ce peuple une façon d'amphibie. L'eau vient baigner souvent le plancher de la maison annamite, notamment aux grandes marées, et alors on voit l'indigène accroupi sur la table de la famille, ou se balançant dans son grossier hamac, chantant quelque mélopée monotone ou fumant sa cigarette à forme de tromblon.

La démarche est caractéristique : hommes et femmes marchent les pieds très-écartés en dehors et avec un déhanchement disgracieux que fait paraître encore plus prononcé une ensellure assez forte, due peut-être à l'habitude de ramer debout.

Quelques attitudes et façons de se mouvoir leur sont spéciales et méritent d'être signalées : les enfants sont portés par les mères, non pas sur les bras comme chez nous, ou dans un sac attaché derrière le dos comme chez certaines peuplades d'Afrique, mais posés à cheval sur la hanche maternelle et soutenus par un bras.

Leur attitude de repos serait très-fatigante pour nous : ils s'accroupissent sur les talons, mais sans toucher terre ; ils peuvent rester très-longtemps dans cette position, et le long des routes il n'est pas rare de les rencontrer pliés ainsi et ruminant leur bétel. Pour grimper aux arbres, ils ne se servent ni des genoux ni du tronc. D'un bond ils s'élèvent à une certaine hauteur et embrassent alors l'arbre avec la paume des mains et la plante des pieds, à la manière des singes. Enfin, chose singulière, le baiser leur est inconnu ; les mères n'embrassent pas leurs enfants, elles les respirent en les rapprochant de leur nez. C'est là un des traits qui surprend le plus l'Européen à son arrivée.



Jeune femme notable de Saigon et sa suivante. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Quant à ce qui a été dit de l'*écartement du gros orteil*, trait dont on a voulu faire un caractère de race, on peut dès aujourd'hui reconnaître qu'on a fort exagéré ce détail. Le pied de l'Annamite, n'étant jamais torturé par une chaussure, est bien fait, parfois grand chez les hommes du peuple, mais remarquablement petit chez les notables et surtout chez les femmes. Jamais les orteils ne se chevauchent, ils s'épanouissent librement et parallèlement. On peut cependant noter que l'habitude de se servir du pied nu, pour tenir l'étrier, le gouvernail, pour grimper aux arbres, pour ramasser les menus objets tombés à terre, développe une certaine liberté dans le gros orteil, qui jouit par suite de mouvements assez étendus.

L'Annamite n'a que deux âges : il est enfant ou il est vieillard. Sa jeunesse se prolonge longtemps. Quant à l'âge mûr, il n'a qu'une très-courte période.

Parmi les types d'Annamite, celui qu'on a appelé le gamin de Saigon est l'un des plus intéressants. Le gamin de Saigon est un être hybride : c'est un enfant de Paris enté sur un lazzarone, et transporté sous le soleil de l'Orient. Tout jeune, ainsi que je le vis dès le lendemain de mon arrivée, il gagne sa vie à porter dans sa grande corbeille, qu'il tient accrochée à son épaule comme un bouclier antique, les menus objets que l'Européen

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ce qu'on appelle « les gamins de Saigon. » — Dessin de D. Maillart, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

achète chemin faisant. D'autres fois il accompagne les chasseurs, porte leur fusil, les guide dans le dédale des rizières ou des forêts, leur indique le gibier à des distances où leur œil, accoutumé à une clarté moins vive, ne peut encore rien distinguer. C'est aussi l'aide indispensable pour aller pêcher dans la boue des rizières et retrouver dans les massifs de bambous la bécassine ou la tourterelle abattue dans son vol. Mais là où son utilité est inappréciable, c'est à l'approche des troupeaux de buffles. Ces énormes ruminants n'ont pas, comme leurs maîtres, fait la paix avec nous. Ils professent à notre égard une haine indomptable, qui a trop souvent donné lieu à de sanglantes catastrophes. C'est un spectacle qu'on ne contemple jamais sans un certain émoi que celui d'un buffle relevant la tête, aspirant longuement l'air, et se précipitant en avant en baissant ses cornes immenses. Mais le petit guide est là; d'un cri sauvage il arrête la bête, et d'un second il lui fait faire volte-face. Aussi, dans les environs de Saigon, où ces animaux sont assez redoutés, on s'aventure rarement sans un Annamite. Quand il faut marcher sur ces minces talus qui séparent les rizières, son aide est aussi précieuse : plongeant avec insouciance ses jambes dans l'horrible boue chaude, il soutient votre bras et vous permet d'atteindre sans bain désagréable un terrain plus ferme.

Quand il a gagné ainsi quelques sous, le gamin de Saigon va retrouver, sous les vérandas de la ville, la foule de ses camarades; il joue alors, généralement aux cartes, le gain de sa journée. Ces jeux amènent des injures et des batailles parfois fort amusantes: après avoir épuisé le riche vocabulaire d'injures de la langue annamite, les deux drôles, rejetant en arrière par un fier mouvement la masse de cheveux sales qui retombent sur leurs épaules, se précipitent l'un contre l'autre: ils semblent prêts à s'anéantir, mais cet orage se calme aux premiers coups, et après quelques bousculades réciproques, la partie commencée s'achève tant bien que mal.

Plus tard, le gamin se met au service des Européens comme domestique ou *boy*, mot anglais dont on se sert fréquemment dans la colonie. Il fait la cuisine et la chambre de son maître, prend soin de ses armes et de ses habits; mais sa paresse native, sa saleté incurable et son penchant irrésistible pour le vol en font un serviteur que nous subissons en le maudissant.

IV

Les troupes annamites. — *Linhtaps* et *Matas*. — Le vieillard annamite. — Amour du cheval. — La femme annamite ou *Congaï*. — Costume. — Coiffure. — Caractère. — Le bétel et le tabac. — La langue et l'écriture.

Un certain nombre d'Annamites ont été enrôlés par notre gouvernement; les uns, les *Linhtaps*, portent absolument le même costume que nos soldats d'infanterie de marine et sont armés du chassepot. Ils sont commandés par des officiers français et forment ce qu'on appelle les compagnies indigènes. Il est comique de voir avec quelle fierté et quel embarras à la fois ces petits hommes portent un costume qui les gêne terriblement. Les souliers surtout leur semblent une vraie torture, et ils les quittent toutes les fois qu'ils le peuvent. Cependant, comme ils ont beaucoup d'amour-propre, ils tiennent à ne point trop se laisser primer par les Européens et forment en somme d'assez bons soldats, mais un peu mauvaises têtes. Ce qui les a contrariés le plus, c'est d'avoir été forcés de couper leur luxuriante chevelure.

Le second corps d'indigènes que nous avons organisé est celui des *Matas*. Ce sont les soldats des administrateurs. Pantalon de calicot blanc, pieds nus, large ceinture rouge sur laquelle est la blague à tabac et à bétel, veste bleue à parements jaunes et marquée à gauche du chiffre de l'inspection à laquelle ils appartiennent, petit salaco en miniature à points de cuivre et sous lequel on retrouve le chignon traditionnel: tel est le costume de ces soldats lilliputiens, parmi lesquels on trouve de très-bons sujets, mais aussi de véritables coquins. Ils sont armés de lances indigènes et de mousquetons. Ils montent la garde dans les inspections et se renvoient, en le dénaturant le plus possible, le cri de garde habituel : « Sentinelles, veillez! » ou « Sentinelles, prenez garde à vous! » Ils ont surtout une façon horriblement gutturale de prononcer le qui-vive annamite : *Ai?* (Qui?). On choisit parmi eux des sous-officiers indigènes : les *cais*, caporaux, les *dois*, sergents, et les *tholaï*, fourriers. Ces sous-officiers ne sont pas peu fiers de leurs galons et poussent souvent le respect de leurs nobles personnes jusqu'à porter des souliers.

Enfin d'autres Annamites servent sur les canonnières de l'État, où ils deviennent souvent de bons matelots.

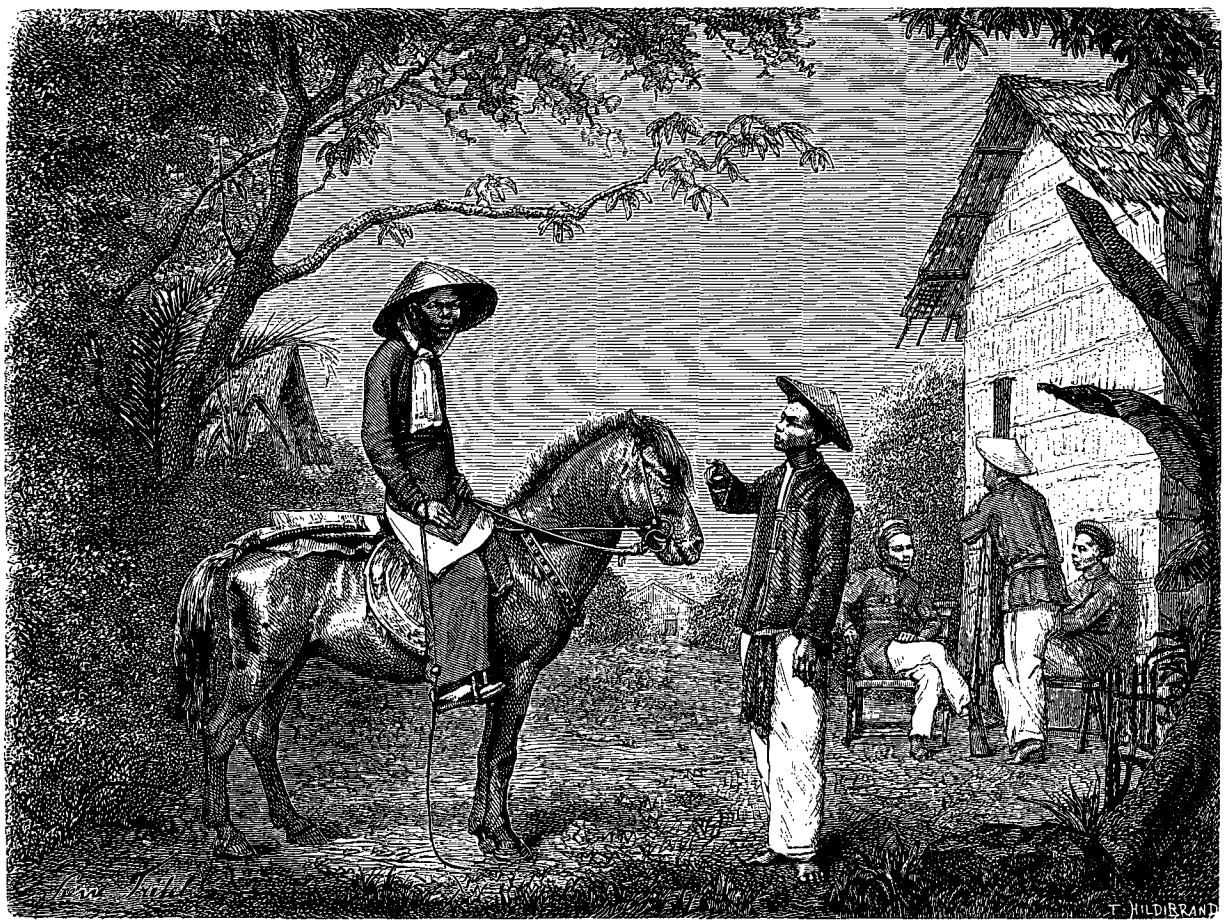
Mais c'est en vieillissant que l'Annamite prend une tête toute particulière et bien différente de celle de sa jeunesse. On dirait vraiment un autre peuple. La barbe ne leur vient que très-tard et ils n'en ont jamais beaucoup; une grêle moustache et une mouche peu fournie, voilà tout ce que la nature leur a octroyé; ils n'ont pas de favoris. Cette barbe blanchit vite. Père de famille le plus souvent, l'Annamite songe à remplacer par une gravité noble les joies qui ne sont plus de son âge. Il se promène majestueusement, vêtu de sa longue lévite, coiffé de son maigre turban noir et armé d'un parasol et de l'inévitable éventail. Une éternelle cigarette pend sur sa lèvre inférieure, et il ne s'arrache un instant aux douceurs du tabac que pour lancer loin de lui un jet de salive rougeâtre ou pour remplacer sa chique trop usée. Il a l'air sérieux, défiant et par instants farouche. Ce n'est pas qu'il ait rompu cependant avec toutes les joies terrestres : l'alcool, dont il a goûté étant jeune, est alors fort prisé de lui, et il a encore un sourire épanoui lorsque quelque Européen familier l'invite à prendre un verre d'absinthe ou de vermout, ou même encore un mélange des deux. Mais c'est surtout sur la question

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'argent qu'il est devenu intéressé et retors ; il aime alors la piastre pour la piastre et non pour ce qu'elle peut donner.

Si sa fortune ou son rang lui permet d'avoir un cheval, son orgueil ne connaît plus de bornes. Coiffé de son chapeau de paille à forme conique et à gland de soie, le pied nu dans l'étrier de son cheval, dont la course agite les nombreux grelots, tandis que le soleil fait reluire la selle en cuir rouge, il passe dédaigneux de ce bas monde et sans jamais se déranger, excepté pourtant pour l'Européen. L'écueil de sa vanité est précisément de rencontrer un inspecteur, car la politesse annamite exige qu'il descende un instant et fasse le *lay* ou salut traditionnel.

Ce cheval, qui fait son orgueil, ne reçoit de lui aucun des soins que l'homme devrait toujours donner à ce noble serviteur. Un mors hérissé de pointes lui meurtrit cruellement la bouche, qui finit par n'être presque plus sensible, et quand d'une haleine il vient de fournir une traite fatigante, il est abandonné sans qu'on l'essuie, sans qu'on le panse ; enfin le plus souvent il doit trouver sa nourriture lui-même. Malgré cet abandon, ce courageux animal rend des services considérables, et tandis que les chevaux transportés



Soldats et cavalier de Saigon. — Dessin de P. Fritel, d'après des photographies.

par nous tombent assez vite malades, le cheval indigène résiste au climat énervant de la basse Cochinchine. Sa taille est petite : à peine est-il plus grand qu'un poney d'Islande ; il est ordinairement bai et il a presque toujours une raie noire ou brune sur le milieu du dos. Son allure habituelle est l'amble, allure douce et sûre. Mais on voit qu'il n'est pas fait pour l'homme grand et fort de nos pays, et il ne s'adapte bien qu'au petit Annamite.

Si l'homme de la Cochinchine est loin d'être un type de beauté, que dire de la femme ? Il est vrai qu'il serait assez difficile d'en parler d'une manière générale. A côté d'une immense majorité malheureusement tres-laide, se trouvent quelques exceptions dignes d'être admirées. L'influence du milieu et du bien-être est ici toute-puissante. Les femmes des notables ont les traits plus délicats, la peau plus blanche, les formes plus harmonieuses et les extrémités plus fines que les femmes des cultivateurs et des pêcheurs.

Chez la plupart le visage est véritablement laid : le nez est épaté, la peau assez souvent marquée de la petite vérole, les lèvres sont tuméfiées et rougies par l'usage du bétel. Ce que la *Congaï* annamite, comme on dit dans la colonie, a de mieux, c'est sa chevelure, habituellement longue, noire et assez belle, bien qu'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu rude; aussi en a-t-elle un soin tout particulier, la tressant amoureusement, y ajoutant un faux chignon ou *tap*, pour peu qu'elle ne lui paraisse pas assez abondante, et l'oignant — malheureusement! — d'huile de coco. Les effluves de cette huile, qui rappelle assez l'huile de lampe, sont redoutables, et il est bien fâcheux que l'Annamite n'ait pas d'autre pommade à sa disposition. Les attaches des membres sont très-fines : les petits bracelets d'or filigrané ou d'argent uni dont la *Congaï* fait usage peuvent donner une idée de la délicatesse du poignet ou de la cheville qu'ils entourent. Les bouches sont en général bien dessinées; les épaules sont trop souvent larges et carrées.

Il est peu agréable de voir marcher une femme annamite; elle s'avance d'habitude en balançant les bras le long de son corps et en oscillant fortement à droite et à gauche. Quant à l'habillement, il consiste en une longue robe montante et fermée, servant à la fois d'habit et de chemise (cette robe est blanche si la femme est en grand deuil, et alors elle y ajoute un turban blanc); en un pantalon blanc ou noir, en calicot ou en soie, et parfois en une ceinture rouge ou bleue; les pieds sont nus ou plus rarement ornés de babouches recourbées. Tel est l'appareil dans lequel se présente la *Congaï*. Comme ornement, elle porte des boucles d'oreilles d'ambre jaune ou d'or, ayant la forme d'un clou à grosse tête et passées dans le lobe d'une oreille ordinairement petite et bien faite. Au bras, des bracelets en or, en jais simple ou couvert d'une feuille d'or, en argent, en ambre ou en verre jaune, quelquefois un anneau en argent au cou-de-pied, enfin souvent un collier. La femme du peuple va nu-tête ou met un simple mouchoir; la femme des classes élevées porte un chapeau sphérique en paille jaune rappelant le *salaco*, mais à larges bords recourbés et à fond plat; une épaisse tresse de soie jaune terminée par un gland assez lourd pend de ce chapeau jusqu'à la ceinture.

Leur caractère est frivole et très-intéressé; elles ont un penchant irrésistible pour le jeu et même parfois pour le vol.



Lettré. — Dessin de E. Roujat, d'après une photographie.

Parmi les habitudes qui caractérisent la race annamite, il en est deux dont j'ai parlé chemin faisant, mais qui méritent une mention toute particulière : je veux dire le bétel et le tabac. Les deux tiers peut-être de la population de l'Asie et de l'Océanie mâchent le bétel. Toute l'Inde, toute l'Indo-Chine, tous les habitants des îles de la Sonde, qu'ils soient adorateurs de Brahma, de Bouddha, d'Allah ou de Jésus, qu'ils soient de race caucasique ou de race mongolique, enfin quels que soient l'âge ou le sexe, font un usage quotidien de cette préparation compliquée.

La chique de bétel se compose des ingrédients suivants : une feuille du poivrier bétel, un morceau de la noix d'arec (ou tout le fruit de l'aréquier sauvage pour certaines populations), enfin un peu de chaux de coquillages, blanche pour les pauvres, rose pour les riches. La chaux est étendue sur la feuille qui enveloppe la noix; on n'a plus qu'à mâcher. La chaux rose est l'objet d'un commerce important entre Siam et la Cochinchine, commerce qui se fait surtout à Hatien; il paraît que c'est avec du curcuma que les fabricants lui donnent sa belle couleur. A ces trois ingrédients quelques raffinés, surtout les Hindous, ajoutent un peu de tabac. Il est aussi difficile de trouver un Annamite qui ne chique pas, qu'un Annamite qui ne mente pas.

Cette habitude, qui a peut-être quelques côtés utiles, comme de diminuer la soif et de purifier l'haleine de ces populations ichthyophages, a ce très grand inconvénient de pourrir les dents, de les carier, de les déchausser, de colorer la muqueuse de la bouche en rouge vif, et de condamner à un crachotement continuel de couleur brique et tout à fait répugnant. C'est surtout à la chaux qu'il faut rapporter ces conséquences fâcheuses et aussi au peu de soin que les Annamites prennent de leur bouche. Les Hindous, qui chiquent tout autant, ont le plus souvent de très-belles dents blanches. Les Annamites d'un certain rang, surtout ceux de la jeune génération, sont un peu moins fanatiques de cette rumination perpétuelle. Quant au ta-

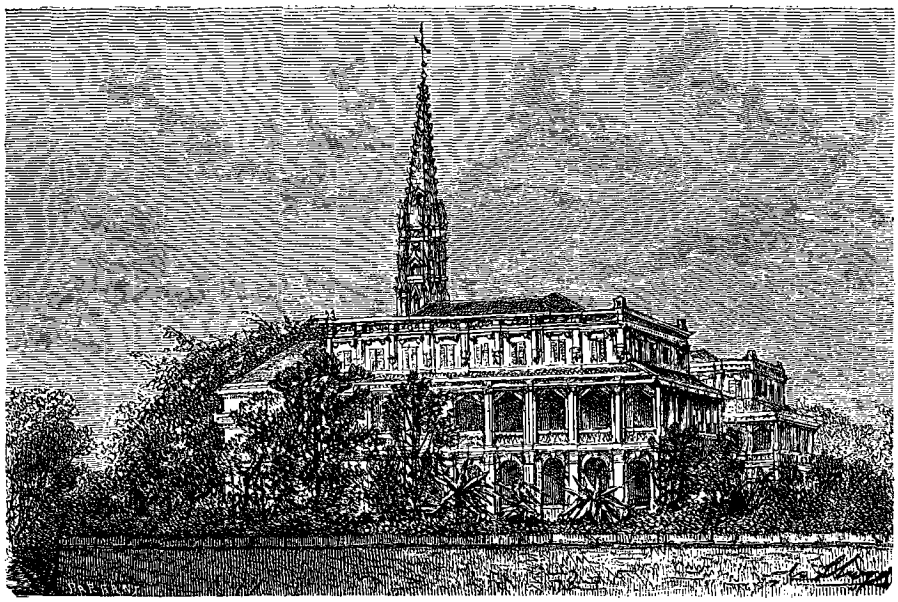
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bac, tandis que le Chinois le fume presque exclusivement sous forme de cigare et de pipe, l'Annamite le préfère sous forme de cigarette; son papier est excessivement épais, et le tabac lui-même a une odeur toute spéciale qui le fait immédiatement reconnaître. Le meilleur est celui de Long-tanh; on prétend qu'un des modes de la préparation consiste à l'arroser d'urine de buffle : je donne ceci sous toutes réserves; ce qu'il y a de certain, c'est que peu d'Européens le fument.

La langue de ce peuple, monosyllabique, est enrichie de maints emprunts faits à la langue chinoise, mais le fond du vocabulaire est absolument différent. Son mécanisme est d'une grande simplicité. La difficulté principale consiste dans la prononciation. On comprendra bien vite de quel intérêt est la juste intonation d'un mot quand on saura que la plupart ont cinq ou six sens différents. On pourrait, si l'on n'y prenait garde, commettre fréquemment des calembours dont se rirait sans pitié l'esprit annamite, toujours prêt à saisir le côté ridicule des choses.

Depuis longtemps les prêtres portugais ont accompli une révolution qui peut avoir les suites les plus heureuses pour la civilisation et le progrès annamite. Ils ont substitué dans l'écriture les caractères latins aux caractères chinois; et grâce aux soins de notre administration, il y a, dans tous les centres de quelque importance, des écoles gratuites où les enfants sont forcés de venir apprendre à lire et à écrire en caractères latins.

A Saigon, il s'imprime en ces caractères un journal indigène, le *Gia-dinh-bao* ou la *Feuille saigonnaise*, et il n'est peut-être pas un enfant de dix ans qui ne sache très-correctement le lire. Si l'on faisait une révolution semblable en Chine, ce serait le meil-



La Sainte-Enfance, à Saigon. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

leur moyen d'arracher cet immense empire à son sommeil séculaire dans l'admiration du passé. Les caractères chinois, modifiés un peu à cause des nécessités de la langue annamite, ont été cependant conservés pour beaucoup de transactions commerciales, pour les procès et les pièces diplomatiques. Mais leur usage se restreint de jour en jour, et c'est un progrès que nous pouvons enregistrer avec satisfaction.

V

Le Jardin botanique. — La Plaine des Tombeaux. — Un enterrement annamite. — L'évêque d'Adran. — Les geckos. — Le *Margouilla*.

Parmi les créations nouvelles et intéressantes, il faut citer le très-beau Jardin botanique, situé à l'est de Saigon. On y arrive par une rue où se dresse, à côté de la *Sainte-Enfance*, un gigantesque banian. Ce jardin botanique, grâce aux soin de son directeur, M. Pierre, est devenu digne d'orner une de nos grandes cités d'Europe. C'est un des lieux de promenade les plus aimés des Saigonnais; nos officiers et nos commerçants ont l'habitude de venir y respirer la brise plus fraîche du soir.

Une immense plaine, coupée de rizières nombreuses et appelée la Plaine des Tombeaux, s'étend jusqu'auprès de ce jardin. C'est là surtout que se livrèrent ces batailles qui donnèrent il y a un siècle à peine la basse Cochinchine aux Annamites, et plus tard aux Français. Le nom de cette plaine lui vient des nombreux tumuli qui rompent çà et là l'uniformité de son étendue immense; modestes ou riches, ces tombeaux sont très-intéressants à étudier. Bâtis en terre ou en briques, ils sont recouverts d'une espèce de plâtras ou de béton sur lequel sont peints en couleurs vives des animaux et des plantes fantastiques, ainsi que les noms et titres des défunts.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans cette plaine je vis un jour un enterrement annamite; ces enterrements se font toujours avec un certain luxe et le défunt est accompagné d'un nombreux cortége. Le cercueil est placé au centre d'une petite maison portative en papier, peint des plus vives couleurs, découpé en formes étranges. Une vingtaine de porteurs faisaient marcher ce temple en miniature, en appuyant sur leurs épaules les bambous qui soutenaient l'édifice. Des porteurs de torches et de papiers dorés et argentés semaient sur la route des prières à Bouddha et y mettaient le feu. Derrière le cadavre marchait le cortége des parents et des amis; quelques-uns poussaient les lamentations obligées, tout en riant sous cape, car ce peuple n'est pas susceptible de sentir assez profondément pour ne pas céder à une plaisanterie, à une circonstance quelconque dont son esprit saisit immédiatement le côté comique.

Un tombeau d'un style analogue à celui des tumuli de la Plaine des Tombeaux, mais bien plus intéressant à visiter, est celui de l'évêque d'Adran, qui a laissé en Cochinchine des souvenirs impérissables. Il se trouve non loin de Saigon, près de la route de Goviap. Ce monument, car il mérite ce nom, est entouré d'une enceinte qu'ouvre aux visiteurs un gardien préposé à sa conservation. Les fresques les plus étranges, dues aux artistes annamites, décorent ses murailles; je me rappelle encore un énorme tigre au corps jaune vif, zébré de bandes noires, qui regarde d'un air menaçant avec deux gros yeux de verre émaillé. Une immense inscription, en caractères chinois, indique les titres et les hauts faits de l'évêque endormi sous cette terre qui lui doit tant.

J'y vis aussi quelques geckos, qui semblaient les génies du lieu. Habitant des forêts et des décombres aussi bien que des cases annamites et des maisons françaises, ce grand lézard, commun dans la Cochinchine, est un des animaux qui donnent à la faune de ce pays son caractère particulier. Figurez-vous une gigantesque salamandre terrestre; sur sa peau, d'un gris bleuâtre, s'élèvent une quantité de petits tubercules sortant du milieu d'une tache orangée; ses gros yeux ont un large iris jaune doré, et grâce aux lamelles dont le dessous de ses pattes est garni et qui agissent comme des ventouses, il peut marcher sur les surfaces les plus lisses et au mépris des lois de la pesanteur; son cri, qui lui a fait donner son nom dans toutes les langues, est d'une sonorité étrange; la première fois qu'on l'entend, on est presque effrayé. Un grognement chevrotant sert de prélude; puis à cinq, six ou huit reprises différentes, en baissant régulièrement la voix d'un demi-ton à chaque fois, le grand lézard jette son cri, qu'on peut écrire tantôt *gecko*, tantôt *tacké;* un autre grognement de satisfaction termine la phrase. Cet animal nous rend de véritables services, car sa gueule immense engloutit bon nombre de ces odieux rats musqués qui gâtent notre vin et nos provisions; il mange aussi les cancrelats, affreux insectes trop communs dans toutes les colonies. Le gecko est très-casanier de sa nature, il ne s'écarte jamais beaucoup du gîte qu'il s'est choisi. N'étaient sa laideur et son cri qui finit par gêner réellement, quand on en a dans sa case une dizaine se répondant chaque nuit, ce serait un allié involontaire de l'homme, et à ce titre il mériterait d'être respecté.

Un autre animal du même groupe, mais beaucoup plus petit, et ressemblant fort à la tarente dont les Toulonnais ont si peur, est le *Margouilla* (con-tan-lan des Annamites). Ces animaux habitent aussi les arbres et les maisons. Chaque soir, à la clarté des bougies, on les voit se promener sur le plafond, où ils guettent les insectes, en poussant de temps en temps leur petit cri de satisfaction, qu'on peut traduire par la syllabe *toc* dix fois répétée. Ils aiment aussi le sucre, et lorsque je m'étendais dans ma chaise longue après le repas du soir, je voyais assez souvent des margouillas venir lécher le rebord de la cuiller ou le fond de la tasse à café. Ennemis acharnés des moustiques, ces animaux sont respectés de tous.

VI

Les théâtres. — Deux espèces. — Les marionnettes. — Le répertoire. — Le Grand Théâtre. — Représentation extraordinaire. — Générosité chinoise. — Dix heures de spectacle. — Excursion de chasse. — Le Pointat. — Un échange de politesses. — L'hôpital de Choquan. — Cholen. — Son importance commerciale. — Les parcs de crocodiles.

Un mot maintenant des théâtres chinois, cette distraction habituelle des Européens en Cochinchine. Il y en a deux espèces : l'une connue un peu de tout le monde, et l'autre, bien plus intéressante, selon moi, dont on a moins parlé; je veux parler du théâtre des Marionnettes. Que de fois, à Saigon, je me suis mêlé à la foule des ouvriers chinois qui venaient tous les soirs écouter en riant les lazzis ou plutôt les scènes héroïco-comiques de ces acteurs incomparables! Ce petit théâtre de quatre pieds carrés était situé à un carrefour, derrière l'arroyo chinois. Des torches luisaient devant la petite scène, exhaussée sur des bambous, et l'on sentait partout l'huile de coco et l'odeur spéciale du tabac chinois. N'importe, je bravais ces effluves répugnantes. Ces marionnettes sont bien mieux et bien plus finement faites que les nôtres; tout remue en elles : jambes, mains, tête, doigts; il y a surtout un renversement des doigts sur le dos de la main qui m'a surpris. Il paraît que les femmes chinoises peuvent réellement se disloquer ainsi. Les scènes les plus ordinaires du répertoire étaient des tromperies d'époux, des représentations de combats et de jugements. Tout cela crié avec cette voix tour à tour gutturale et suraiguë des acteurs chinois. Une musique de chalumeaux aigrelets répétant toujours le même air ou de guitares à cordes grinçantes accompagnait l'action, et lorsqu'elle se dénouait, de vigoureux coups de tam-tam ponctuaient le triomphe insolent du vice ou la récompense de la vertu.

L'autre théâtre, celui où l'homme (car la femme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne joue pas sur la scène chinoise) usurpe la place qu'il devrait bien laisser aux marionnettes, vint s'établir non loin de là à l'occasion d'une fête religieuse. Comme les autorités françaises étaient conviées à la représentation où j'assistai, et que la plupart des dames de la colonie étaient venues, on avait adouci les teintes trop crues de ces soirées orientales où l'amour de la vérité est poussé d'ordinaire à un point dont on se ferait difficilement une idée, même à Paris.

Derrière les acteurs étaient rangés les musiciens, et des deux côtés, sur la scène aussi, comme les marquis d'autrefois aux représentations de Molière, se pavanaient les riches négociants chinois qui nous avaient donné ce divertissement. Ces messieurs avaient bien fait les choses, et la bière, les liqueurs, les cigares étaient distribués à profusion à tous les invités. Le Chinois, ce juif de l'Orient, économise âprement jusqu'à ce qu'il ait conquis son indépendance pécuniaire; mais alors il se plonge dans toutes les voluptés qui s'achètent, et, chose plus rare, il aime à y faire participer les autres. Je n'eus garde d'assister à toute la représentation : elle dura dix heures environ! Je ne me souviens que de certains épisodes, entre autres une fort belle scène de jalousie conjugale, et surtout une lutte fort bien simulée entre une troupe d'amazones et un génie armé d'une courte épée et d'un immense bouclier sous lequel il se cachait parfois tout entier comme sous une carapace.

Je faisais de temps en temps dans les environs de Saigon des excursions de chasse, dont la plus intéressante eut lieu au Pointat, territoire giboyeux bien connu des Saigonais. Ce jour-là, vers dix heures, comme le soleil devenait trop chaud, nous nous ralliâmes vers une pagode, entourée d'immenses champs d'ananas, où



Chinois et Chinoise de Cholen. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

nos *boys* avaient préparé le déjeuner. Nous nous reposions, lorsque deux ou trois vieux notables, avec leur barbe blanche et leurs joues émaciées, vinrent se prosterner devant le Bouddha qui nous donnait l'hospitalité. A la vue des liqueurs qui se trouvaient près de l'autel, leurs vieux visages ridés s'illuminèrent d'un doux sourire et ils se placèrent derrière nous avec une admiration envieuse. L'un d'eux, afin d'entrer en relations, m'offrit une cigarette, après l'avoir préalablement fumée un peu pour l'allumer; à la grande horreur de mes compagnons, je l'acceptai, malgré la teinte rougeâtre de son extrémité. Afin de répondre à leur politesse, nous leur offrîmes de l'absinthe et du vermout; c'est bien ce qu'ils attendaient, et ils ne se firent guère prier pour avaler des verres de liqueur qui auraient étendu ivre mort un Européen. Ils devinrent seulement plus expansifs, et nous tinrent fidèlement compagnie, dans l'espérance légitime de partager avec nos *boys* la desserte de notre déjeuner.

Comme nous nous levions pour partir, nous entendîmes le grincement des roues d'une voiture à buffles et nous vîmes bientôt s'avancer l'énorme véhicule. C'étaient ses grandes roues pleines, faites d'une seule pièce, qui produisaient cette affreuse musique. Les Annamites nous dirent que ce bruit a pour effet d'épouvanter les tigres et de les faire fuir tout le long de la route suivie par la voiture. Dans beaucoup de régions de l'intérieur, c'est le seul moyen de transport dont on puisse se servir, car ce véhicule passe par des sentes de forêts où les bœufs ne pourraient avancer.

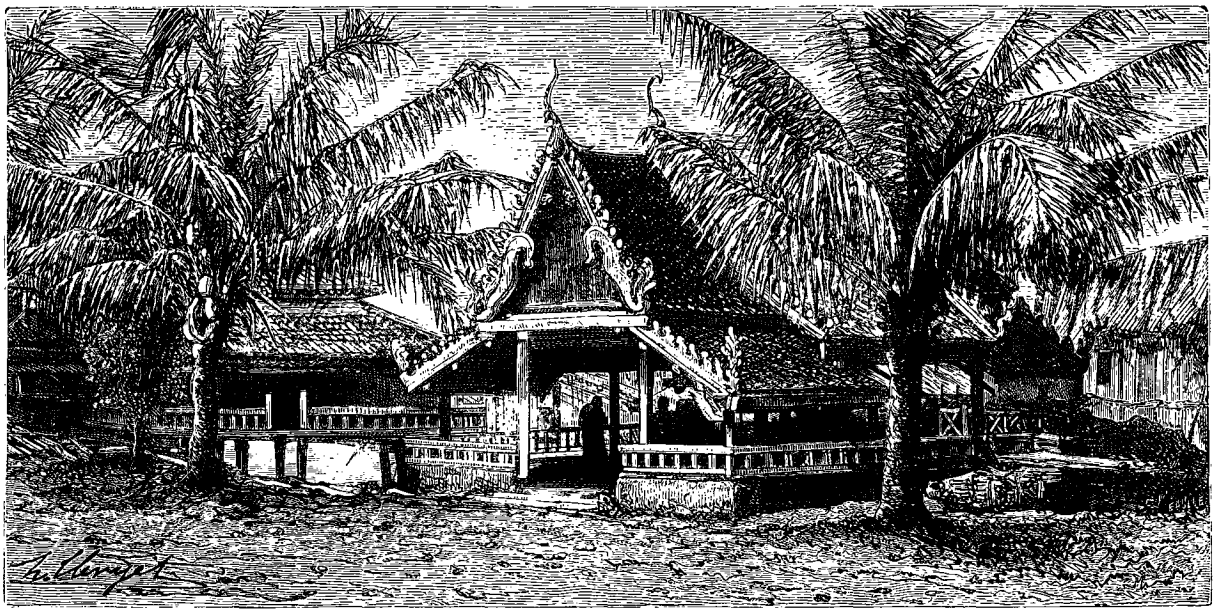
Un autre jour, nous allâmes visiter le fort bel hôpital de Choquan; une des plus affreuses maladies de l'Indo-Chine, maladie trop commune, y est traitée, mais sans plus de succès qu'ailleurs : je veux parler de la lèpre. Un trait intéressant peut-être à noter, c'est que la lèpre ne frappe jamais les Européens; parmi les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

indigènes, elle paraît sévir surtout sur les Annamites, peuple essentiellement ichthyophage.

Je vis un de ces malheureux qui avait perdu tous les doigts de chaque main, excepté les pouces; ses ambes étaient enflées et saignantes, et sa face était un mélange de sillons profonds et de hideuses boursouflures; un autre, autrefois gardien de temple à Cholen, et que nous appelions Quasimodo, avait ce visage énormément grossi qu'on a appelé visage de lion (leontiasis); d'autres avaient les jambes couvertes d'ulcères tellement étendus, qu'il leur était impossible de marcher. Outre la lèpre, les affections de la peau, très-communes en Cochinchine, sont traitées dans cet hôpital par les médecins de la Marine.

Nous déjeunâmes à Choquan avec nos collègues; et après la sieste obligée, faite sous l'immense véranda de l'hôpital, dans ces confortables fauteuils à bras que l'on devrait bien, pour l'été, importer dans nos jardins de France, nous allâmes visiter Cholen dont nous n'étions plus distants que de trois kilomètres environ. Après Saigon, c'est la plus grande ville de la colonie. Sa population est d'environ quatre-vingt mille habitants. Elle est séparée de Saigon par une distance de cinq kilomètres et demi, mais réunie à la ville européenne par une suite non interrompue de villages, de maisons de campagne appartenant à de riches négociants du Céleste-Empire, et de pagodes qui servent de lieu de repos. Cholen est le centre de tout le commerce chinois de la colonie. Ce qu'on y vend de riz, d'étoffes, de produits exportés de Chine, dépasse l'imagination; aussi l'animation qui règne dans les rues, et la quantité de jonques chinoises et de sampans



Maison chinoise à Cholen. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

annamites qui remplissent l'arroyo, sont véritablement remarquables.

Parmi les particularités que renferme Cholen, il faut citer avant tout ses parcs de crocodiles. Figurez-vous une barrière de lourds et longs pieux qui entourent quelque vingt mètres carrés sur la berge de la rivière; dans cette boue, que les grandes marées inondent régulièrement, grouillent cent à deux cents crocodiles. La viande se débite à côté. Lorsqu'on éprouve le besoin de sacrifier un des monstres, on soulève deux pieux, on jette un nœud coulant autour du cou du plus gros de la bande et on le tire au dehors; puis on lui amarre la queue le long du corps, on lui serre les pattes et on les relève sur le dos en les attachant avec du rotin; un autre bout de rotin tient fermées les mâchoires, et telle est la solidité de ces liens végétaux, que malgré sa force prodigieuse l'énorme saurien ne peut se débattre et se laisse sacrifier sans se venger. Quant à la chair, bien qu'un peu coriace, il paraît qu'elle a sa valeur et n'est pas imprégnée de cette odeur de musc que tant de voyageurs s'accordent à lui donner. C'est une viande très-bien reçue sur les tables annamites.

Après un séjour de trois mois à Saigon, je dus commencer mes pérégrinations à travers l'Indo-Chine.

Le premier point de la colonie que je visitai, en quittant Saigon, fut Gocong, au sud-sud-ouest de la capitale de notre colonie.

Docteur Morice.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Moulin à riz, à Gocong. — Dessin de Robin, d'après une photographie de M. Thomson.

VOYAGE EN COCHINCHINE,

PAR M. LE DOCTEUR MORICE [1].

1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Cocong. — Caractère processif des Annamites. — L'inspection. — Le général Tanh. — Un palais annamite. — Luxe du mobilier. Les rizières. — L'œil des barques. — La pagode.

Je partis de Saigon à quatre heures et demie de l'après-midi, et après une nuit fatigante et sans incidents, j'arrivai à Gocong, capitale d'une de nos provinces les plus riches en rizières.

Gocong est certainement un des centres où l'on peut le mieux étudier la vraie race annamite, celle qui cultive. Avant tout l'Annamite est amoureux du sol : il vend parfois son patrimoine, quand il est trop pressé d'argent; mais c'est en se réservant le droit pour lui ou pour ses enfants de le racheter un jour. De là naturellement d'interminables procès.

Après la sieste, j'allai voir les administrateurs, qui m'accueillirent fort bien et me firent visiter leurs domaines. « L'inspection » est située derrière l'arroyo et réunie au village par un pont. C'est une vieille et luxueuse maison chinoise, avec une véranda véritablement splendide. Le fort lui est contigu et n'en est séparé que par une haie; un coude de l'arroyo et d'immenses marécages l'entourent des autres côtés. La case du médecin, assez vaste, est située en face de l'inspection, en dehors du fort; près d'elles se groupent les maisons des secrétaires européens et de l'employé du télégraphe, en sorte que tout le personnel européen, à l'exception de l'agent de la ferme d'opium,

1. Suite. — Voy. p. 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui habite le village, est réuni sur un espace assez restreint et à l'abri d'un coup de main.

C'est en effet dans ces centres très-populeux que couvent et éclatent le plus volontiers ces embryons d'insurrections toujours partielles et dont nous avons si facilement raison. A Gocong même, autant que je peux m'en souvenir, eut lieu, il y a quelques années, un soulèvement où l'on n'eut du reste à déplorer que la perte d'un agent de la ferme d'opium. Cette mort eut lieu dans des circonstances dignes d'être rapportées. La maison de l'Européen fut rapidement cernée par les rebelles. Il tint bon longtemps, grâce à sa femme, une Annamite, qui rechargeait un de ses deux fusils pendant qu'il faisait feu de l'autre. La maison fut à la fin emportée et ses deux défenseurs égorgés. Aujourd'hui rien de semblable n'est plus à craindre. Du reste, de l'autre côté de l'arroyo, presque en face du pont, loge dans une maison princière l'excellent général *Tanh* ou *lanh-binh Tanh*, qui, rallié à notre cause, nous prête le concours le plus actif et le moins désintéressé. Il sait fort bien, en effet, le digne homme, que les notables annamites, sur la tête desquels il marche aujourd'hui, croiraient manquer à tous leurs devoirs s'ils ne lui coupaient pas le cou le lendemain du jour où ils auraient reconquis une autorité momentanée. Aussi il faut voir avec quelle fiévreuse activité Tanh se montre partout où il flaire une émotion populaire, observant et calmant les esprits. Le lendemain de mon arrivée je reçus une invitation à dîner chez ce haut fonctionnaire; les inspecteurs, invités aussi, se rendirent avec moi dans son palais annamite. Il paraît que depuis ma visite il en a fait construire un autre plus digne de lui, mais celui qu'il avait alors était déjà d'un caractère très-curieux. Des salles vastes et fraîches étaient garnies de ces beaux meubles annamites en bois noir ou rougeâtre, incrusté de filets de nacre. On se ferait difficilement une idée du luxe oriental et des irisations admirables que présente cette nacre sous les diverses incidences de la lumière. J'ai vu depuis bien des *incrustations* (c'est le nom qu'on leur donne) rapportées du Tonquin; mais aucune n'était supérieure à celles que j'admirai alors chez Tanh. Ce sont généralement des plantes et des animaux, surtout des papillons, des oiseaux et des monstres que l'on représente ainsi, plus rarement des personnages. Des boîtes de bétel, des manches d'éventail, des tables, des siéges, des armoires, même des pipes, sont ainsi historiés, et leur valeur pécuniaire est considérable.



Le général Tanh. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Après avoir admiré de vive force la collection d'armes européennes que possède le général, nous prîmes place à table. Derrière chacun de nous se tenait révérencieusement un soldat indigène ou *matah*, armé d'un de ces éventails en plumes de marabout que l'on fabrique surtout au *Rachgia* et qui sont d'une richesse et d'une délicatesse inouïes : toutes les trois secondes ces pancas en miniature s'abaissaient et se relevaient avec un mouvement rhythmique, renouvelaient l'air autour de nous et chassaient les impudents moustiques. Dans leur zèle, les miliciens envoyaient parfois des jets d'air tellement puissants qu'ils éteignirent quelques-unes des bougies du festin. Ce dernier fut des plus riches; le général tenait à honneur de bien faire les choses; mais nos estomacs européens s'accommodaient mal des mets de conserve qu'il avait choisis, car la plupart étaient plus ou moins avariés. Un plat annamite fut plus apprécié, malgré ses qualités indigestes : je veux parler d'une salade d'aréquiers. Ce sont les rejetons de ce magnifique palmier qu'on accommode ainsi : on enlève les couches externes et on trouve alors une tige blanche ayant la consistance de l'amande, d'un goût rappelant celui de la noisette; préparé en salade, c'est un mets exquis. Les vins européens coulaient abondamment; le champagne des colonies, qui ne rappelle que par son prix exorbitant celui de notre France, se buvait comme de l'eau. Par malheur la conversation était peu animée; un des administrateurs, parlant assez bien l'annamite, pouvait seul échanger quelques idées avec le *lanh-binh*, qui ne savaït pas quatre mots de français.

L'inspection de Gocong compte quarante-cinq villages et plus de trente-trois mille habitants. Il y a beaucoup de rizières et c'est une mélancolique musique que celle des grenouilles qui les habitent et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chantent toutes les nuits! On peut assister à Gocong à toutes les manipulations par où passe le riz, cette base de la nourriture annamite, depuis sa décortication et son vannage jusqu'à la fabrication de ces espèces de crêpes transparentes, saupoudrées de grains d'anis, dont les gourmets annamites sont si friands.

On pêche entre les touffes de riz de nombreux poissons, en particulier ces affreux animaux, avec ouïes armées de piquants, qui peuvent marcher à terre au moyen de leurs nageoires plus ou moins rigides. L'arroyo est couvert de barques qui toutes, modestes sampans ou vastes jonques, ont à la proue, peint au milieu ou de chaque côté, un œil gigantesque.

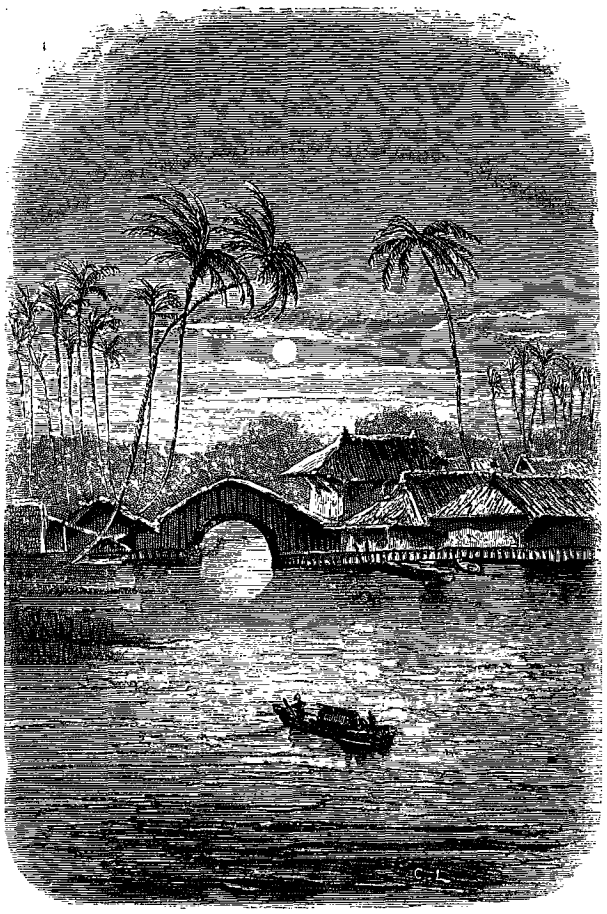
Voici la légende que l'on raconte à ce propos.

Un des prédécesseurs de l'empereur Tu-Duc, prenant en considération les plaintes de ses sujets qui étaient souvent dévorés par des crocodiles ou de gros poissons, rendit un édit par lequel chacun fut obligé de peindre un œil à l'avant de sa barque, afin, dit le texte naïf, que les monstres des eaux prissent la barque pour un être animé comme eux, et ne lui fissent point de mal.

De l'autre côté de l'arroyo, à quelques centaines de pas de la maison du général, se trouve la pagode de Gocong, riche monument religieux, remarquable surtout par ses fresques. A l'extérieur, ce sont des nuées d'oiseaux, des monstres variés, des fleurs, etc. A l'intérieur, on trouve des batailles et des scènes diverses d'un caractère plutôt profane que religieux. Ces peintures sont très-curieuses. Malheureusement cette pagode, comme toutes les pagodes de la Cochinchine, regorge de chauves-souris dont l'odeur pénétrante et les cris aigrelets sont parfaitement désagréables au visiteur.

Quant aux prêtres bouddhistes, leur costume et leur port rappellent assez le pope de l'Église grecque (voy. p. 389).

Celui que représente notre gravure, d'après une photographie, porte sur sa main droite une petite statue de Bouddha dans l'attitude consacrée par le culte de tous les pays qui le vénèrent.



Pont de Gocong. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis.

VIII

Départ pour Hatien. — A bord du *Vaïco*. — Les éléphants et le fil télégraphique. — Chaudoc. — Voyage en jonque. — Gienthan. — Admirables paysages. — Hatien. — Poivriers. — *Venise*. Pêcheries. — Le limule.

Après un séjour de trois semaines à Gocong, je revins à la capitale pour compléter mes provisions. Je devais, en effet, partir pour Hatien, à l'extrémité ouest de notre colonie, à plusieurs centaines de kilomètres de Saigon. Je pris passage à bord du *Vaïco*, vapeur de la compagnie Larrieu. Grâce à notre marche rapide, nous étions le lendemain à midi en face de Vinh-Long. Cette capitale d'une des nouvelles provinces que nous devons au hardi coup de main de l'amiral La Grandière ne nous retint pas longtemps, et nous reprîmes notre marche vers Chaudoc. En route nous rencontrâmes un autre bateau de la Compagnie qui revenait à Saigon. Ce bateau, d'un plus fort tonnage que le nôtre, avait « la mauvaise habitude de s'ensabler, » suivant l'expression de notre brave capitaine, qui, penché sur sa carte, annotée à chaque instant par son éternel crayon, défiait tous les bancs de vase ou de sable du monde.

Une jeune femme française, qui venait habiter Hatien en même temps que moi, était montée sur le pont pour admirer le paysage nouveau pour elle, car elle arrivait de France. Son mari, jovial garçon un peu trop hâbleur, nous faisait de ce point extrême de la basse Cochinchine une description vraiment enchanteresse :

« Hatien-les-Roses, disait-il, est un petit bijou de verdure et de fleurs; de magnifiques pagodes, des collines boisées, le bloc calcaire du Bonnet-à-Poil, voilà de ces choses que l'on ne trouve que là! » Il oubliait la fièvre. Mais du moins sa conversation nous permit d'attendre sans impatience la fin de notre voyage. Il me raconta les derniers exploits des éléphants sur la ligne télégraphique que nous entretenons de Campot à Pnom-Penh, la capitale du Cambodge. Ces nobles animaux, en accès de gaieté, ou plutôt avec la haute sapience qui les distingue, avaient trouvé juste et légi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

time de déraciner les poteaux qui soutiennent ce fil de fer diabolique dont ils n'auguraient rien de bon. Sur une longueur de plus de vingt kilomètres, on avait été obligé de rétablir la communication, et cela à plusieurs reprises.

Vers quatre heures du soir nous arrivâmes à Chaudoc, où nous fûmes très-lestement débarqués, « la marée n'attendant pas, » disait cet excellent bourru de capitaine.

J'allai présenter mes salutations aux administrateurs. Ils m'apprirent que le petit vapeur qui faisait le trajet entre Chaudoc et Hatien étant hors de service, je serais réduit à voyager en jonque; je dus accepter cette cruelle nécessité. Ils me réquisitionnèrent un bateau, assez triste marcheur du reste, et me voilà parti. Au bout de quelques coups de rame, je quittai le fleuve pour entrer dans le canal de Vinhté, qui va de Chaudoc à Gienthan. Œuvre de main d'homme, il étonne par sa grandeur; mais aussi combien de Cambodgiens ont trouvé la mort en creusant cette utile voie de communication! Peut-être leurs âmes vengeresses se sont-elles incarnées dans les moustiques trop célèbres de ce canal; le fait est que je passai une demi-nuit et une matinée telles que j'en souhaiterais à mon plus intime ennemi. Ces affreux diptères, à pattes annelées de noir et de blanc, sont d'une très-grande taille et ils s'appellent *légion*. Il est vrai qu'ils sont si acharnés à leur débauche de sang, que l'on peut les écraser par centaines sur leurs piqûres: triste consolation! Les rameurs eux-mêmes poussaient par instants des *Ich tia-tia!* désespérés et cessaient de manier leur rame pour écraser un ennemi trop cruel. Pendant le jour cependant, ces monstres deviennent moins nombreux, et je pus faire, sans trop souffrir, quelques bonnes heures de sieste qui me remirent des fatigues de la nuit.

Vers trois heures nous arrivâmes à Gienthan, et par un fleuve plus large et assez court, nous nous dirigeâmes vers le lac sur les bords duquel est bâti Hatien. Je voudrais être poëte pour décrire la splendide vue qui s'offrit alors à moi. Des collines verdoyantes ceignaient le côté ouest, et à leur base le lac venait en s'amoindrissant précipiter ses eaux dans le golfe de Siam; devant nous, dans un lointain qui le rendait à peine perceptible, s'étendait Hatien, à moitié bâti sur le lac, à moitié sur la mer; à l'est se déroulait l'immense plaine au milieu de laquelle s'élève le *Bonnet-à-Poil*, bloc calcaire isolé. Les eaux étaient basses, et la jonque glissait entre des piquets qui indiquaient un chenal peu profond lui-même, car je sentis plus d'une fois que nous frottions contre le gravier. De grands échassiers, perchés sur quelques bancs de sable, pêchaient leur repas du soir; la brise de mer venait caresser mon visage brûlé par les feux de toute une journée de janvier.

La nuit qui tomba tout d'un coup vint me voiler les objets de mon admiration, mais je pus jeter un dernier regard sur ces collines qui me charmaient, en me promettant à moi-même de tenter leurs sentiers difficiles et de me promener à l'ombre de leurs grands arbres. J'avais alors beaucoup de cette ardeur de néophyte que les fatigues du climat abattent toujours trop tôt. Bien qu'Hatien ait cruellement altéré ma santé, jamais je ne regretterai mes courses charmantes dans les bois de ses collines, et les promenades entre les îles verdoyantes du golfe de Siam.

Quand je fus débarqué, j'allai demander à l'inspecteur une hospitalité qu'on ne refuse jamais en Cochinchine. L'inspection est bâtie sur une colline artificielle de vingt mètres environ; elle a vue sur le lac et sur les plaines de l'Est. Constamment balayée par les vents du golfe, elle est excessivement saine, tandis que le reste de la colonie européenne et la ville annamite, perdus au sein de marécages salins, sont des foyers de la fièvre intermittente la plus grave dans ses manifestations que j'aie observée en Cochinchine.

Toute la colline était couverte de ces jolies petites fleurs appelées pensées cambodgiennes, et de ces arbustes d'ornementation à tête frisée et touffue dont les mandarins chinois sont si amoureux. Une belle allée de philao, sorte de cèdre de l'extrême Orient, ombrageait la route qui, du pied de la colline, menait au fort et à la ville annamite, en passant devant la case de l'employé du télégraphe.

Hatien est une des plus petites inspections; maintenant qu'on en a distrait l'île de Phu-Quoc, elle ne renferme plus que treize villages et ne compte guère que cinq mille habitants, tous pêcheurs ou cultivateurs. La principale culture est celle du poivre; les poivrières en rapport, couvrant environ cinquante hectares, forment la véritable richesse d'Hatien, qui est le seul point de la colonie où cette culture se fasse en grand. Sur un sol exhaussé de plusieurs pieds sont disposés en rangées parallèles des échalas analogues à ceux qui soutiennent le houblon dans le nord de la France. Tout autour s'enroule la plante. Il faut cinq ans environ pour qu'un pied soit en plein rapport, mais alors il produit au moins une piastre par an. De plus, ces plantations ne demandent pas de très-grands soins; à part certains oiseaux, peu nombreux du reste, tous les autres animaux les respectent, et je m'étonne qu'elles ne soient pas plus communes.

Le maïs, au contraire, que l'on cultive aussi à Hatien, est trop souvent dévoré par les lièvres et surtout pas les biches. Je me rappelle avoir vu sur une colline qui regarde la ville une fort jolie plantation établie avec tout le soin et tout l'amour que les Chinois apportent aux cultures; un cordon de rotin supporté par de grands pieux entourait le champ, et divers objets étaient suspendus de place en place à cette corde végétale pour effrayer l'ennemi. Eh bien, en quelques nuits, toutes les jeunes pousses furent dévorées par les chevreuils. Qui sait si un jour on ne regrettera pas la panthère et le tigre dont la dent utile restreint la production par trop riche des ruminants de la Cochinchine?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Prêtre boudhiste. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après m'être installé dans une case entourée de marais, je visitai en détail ce coin extrême de notre colonie. Un des traits caractéristiques de la physionomie d'Hatien, est ce qu'on appelle « la Venise ». C'est une longue rue presque droite dont les maisons sont bâties dans la boue du goulet qui unit le lac à la mer. Afin de pouvoir se promener à pied sec au milieu de ces étranges demeures, on a établi une jetée en planches, longue d'environ deux cents mètres, à laquelle aboutissent un grand nombre d'autres planches plus petites et menant à des cases isolées. Il va sans dire qu'à la marée basse, cette vase chauffée par le soleil a des effluves odieux et malfaisants, mais l'Annamite comme le buffle paraît fait à ce milieu, et s'il a très-souvent la fièvre, du moins est-il bien rarement frappé de ces accès pernicieux qui tuent un homme aussi sûrement qu'une balle. N'importe, cette population est chétive et misérable. A vrai dire, elle n'a pas le choix : toute cette côte n'est qu'un long marécage et la pêche est, avec la culture du poivrier, la seule ressource des habitants.

A la marée montante, la mer touche presque le sol planchéié des habitations ; il est facile à la barque de sortir et le pêcheur n'a qu'à jeter son filet pour prendre en une heure la nourriture du jour. De magnifiques crabes à pinces énormes et remplies d'une chair succulente, des langoustes, des oursins, des coquillages de toute nature, parmi lesquels de grandes moules et de petites huîtres exquises, forment avec le poisson l'ordinaire de la table annamite à Hatien.

On mange aussi une espèce de squille, analogue à l'espèce qu'on trouve dans la Méditerranée ; mais c'est un pauvre régal, ainsi que le limule des Moluques, qu'on trouve là-bas à profusion. Le limule est un crustacé énorme quand il est adulte, mais les jeunes sont gros tout au plus comme une piastre. Cet animal, qui ressemble fort à son congénère américain, qu'on peut admirer dans l'aquarium du Jardin d'acclimatation de Paris, a un test convexe brun vernissé sur lequel se voient deux yeux immobiles et que recouvrent souvent de nombreux polypes ; une longue queue triangulaire et aiguë termine l'animal ; il peut la redresser pour se défendre et c'est avec elle qu'il creuse la vase où il dépose ses œufs. Son organisation interne est des plus curieuses : les nerfs passent au milieu des vaisseaux et sont par conséquent entourés de sang de tous côtés.

IX

La fête du *Têt*. — Jeux. — Le jet des javelines. — L'escarpolette. — Le volant. — Le bakouan. — Spectacles. — Excursions dans les environs. — Le *Bonnet-à-Poil*. — Pèlerin cambodgien. — Pagode. — Magnifique panorama. — Ouatiers. — Matelas cambodgiens.

Peu de jours après notre arrivée à Hatien, le 29 janvier, j'eus l'occasion d'assister à la fête du *Têt* ou jour de l'an annamite. Les pratiques du culte de Bouddha et le culte des mânes des ancêtres, la crainte du diable ou *Maqui*, et les bruyantes manifestations de la joie populaire s'entremêlent singulièrement pendant la célébration de cette fête. Elle dure au moins sept jours, mais les riches la prolongent plus longtemps ; mon domestique me quitta, comme font à ce moment tous les indigènes au service des Européens, et je dus aller demander au fort l'hospitalité des officiers qui avaient le bonheur d'avoir un soldat pour cuisinier.

Je me promenai dans tout le village afin de voir de près ces singulières saturnales. Devant chaque maison, sur une table couverte de natte, se trouve l'offrande des mets et des boissons, l'eau-de-vie de riz dans la petite théière blanc bleuâtre en porcelaine, le thé, le bétel avec tous ses ingrédients, du poisson, les diverses espèces de vermicelle annamite, un canard rôti, un quartier de porc, du riz, des bananes et des oranges. Tout cela est entremêlé de fleurs, puis on allume deux petites bougies et les mânes des ancêtres sont invitées respectueusement à venir prendre leur part de ces agapes sacrées. De plus, sur un plateau supporté par un poteau assez élevé, on dispose d'autres offrandes plus délicates, composées ordinairement d'un bouquet ne renfermant que deux espèces de fleurs : l'une crépue et violacée et l'autre jaune, dont la forme rappelle celle de notre souci. Peut-être l'union de ces deux couleurs a-t-elle un sens symbolique, car je les retrouvai partout. En outre, les riches plantaient un aréquier, les pauvres un grand bambou en avant de ces diverses offrandes, et, à l'extrémité de ces perches, ils fixaient un petit nid tressé en rotin, divisé en cinq parties. Enfin l'autel de Bouddha, qui trône au fond de chaque case, était paré d'une façon toute spéciale, et des papiers jaunes, rouges, violets, couverts de caractères chinois, étaient affichés à toutes les portes. Ils devaient éloigner l'esprit du mal pendant la nouvelle année.

Cependant tout le monde, hommes, femmes, enfants, se revêt des plus beaux ajustements, c'est-à-dire de la tunique moirée et du pantalon bleu, rouge, jaune, violet, vert, dont souvent les deux jambes sont d'une couleur différente, surtout chez les enfants. Chez les gens fortunés ordinaires, l'habit ne se distingue des vêtements habituels que par le tissu qui est en soie ; mais chez les notables il y a de plus une longue tunique en dentelle noire, jetée par-dessus l'habit de soie, et un beau peigne d'écaille retient un chignon coquettement tressé.

Parmi les jeux auxquels j'assistai, je notai surtout les suivants : d'abord le jet des javelines ; il s'agit de faire passer une longue lance en bois noir dans une bague supportée par une tige de deux à trois pieds, et cela d'une distance de six à huit mètres ; cet exercice demande beaucoup d'adresse. Mais le divertissement le plus goûté, surtout des femmes et des enfants, était celui de l'escarpolette simple ou composée. Je ne retrouvai pas sans étonnement dans cet Orient lointain l'espèce d'*escarpolette à roue* usitée dans nos foires

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et où une vingtaine de personnes s'entassent à la fois au-dessus les unes des autres. Une grande machine de ce genre avait été établie sur la place du marché, et l'indolence annamite la laissa ensuite s'en aller par lambeaux une fois les jeux de la fête terminés. Vint enfin le jeu du volant lancé avec la main et surtout avec le pied. Au milieu de toute cette joie retentissaient le bruit du tam-tam, les sons isolés de quelques guitares à trois cordes, et surtout le bruit des pétards, complément indispensable de toute fête, et qui ressemblent parfois à des feux de file d'infanterie. Il arriva même à un commandant du fort nouvellement arrivé de sortir la nuit tout à coup de sa case, croyant avoir à repousser une attaque. Enfin l'éternel bakouan, sorte de roulette à pair et à impair, fait alors, là comme par toute la Cochinchine, de nombreuses victimes.

Chaque Annamite garde pour ces jours bienheureux l'argent de plusieurs mois et le dépense en conscience. Le plus souvent une troupe ambulante vient, du moins dans les principaux centres, offrir son concours aux réjouissances générales. A cette époque précisément il en vint une à Hatien. Comme ce sont les riches qui font à tour de rôle les frais de ces représentations, c'est un plaisir que nul ne se refuse. Les pièces de ce répertoire sont avant tout bruyantes et chargées d'esprit au gros sel; les mandarins militaires, les maris, les Chinois surtout, sont constamment raillés. Des acteurs abominablement barbouillés de noir, afin de se donner un air plus redoutable, se livrent à des combats singuliers mêlés de cris gutturaux et de poses héroïques d'ailleurs parfaitement ridicules.



Acteur cochinchinois. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Le *Têt* est la fête que les Annamites célèbrent avec le plus de ponctualité, et ce que j'ai vu à Hatien, localité relativement petite, ne peut donner une idée de ce qui se voit dans les grandes villes, à Cholen par exemple.

Le lendemain de cette fête, je commençai, suivant mes habitudes, à visiter les environs. Dans une de mes premières promenades, j'allai voir de près le colossal *Bonnet-à-Poil* Comme c'était alors le moment de la marée basse, je n'eus pas trop à me mouiller les jambes sur cette route de douze kilomètres entre des marécages salins. Je faisais fuir de nombreux crabes entre les racines des palétuviers et un essaim de libellules aux ailes diaprées d'or voltigeait devant moi.

Je rencontrai quelques écureuils rouges et une splendide couleuvre, le *Compsosoma radiatum*, serpent long de deux mètres, jaune-chamois, avec deux bandes noires courant parallèlement à l'axe du corps dans la première moitié du tronc. Il s'enfonça dans son trou avant que j'eusse pu faire un mouvement pour le saisir.

Je vis aussi, dans les mares qui bordent la chaussée, ce curieux poisson à grosse tête que j'avais déjà eu l'occasion de remarquer et qui se sert de ses nageoires pour grimper sur les pierres ou sur les racines souvent assez élevées des arbres de la rive. Il se fait dans la vase un nid circulaire dans lequel est un trou où il s'introduit à reculons. Il nage en tenant la tête au-dessus de l'eau comme un véritable mammifère. J'en vis beaucoup se chauffant au soleil sur la vase.

Enfin j'arrivai à la base du rocher et m'assis à l'ombre de quelques manguiers. Au bout de quelques instants de repos, je suivis la rampe assez raide qui mène à une pagode creusée, ou pour mieux dire placée au sein du rocher, dont on a utilisé ainsi une cavité naturelle. Près de l'entrée je trouvai un Cambodgien couché; sans nul doute il n'avait que peu d'instants à vivre : il était déjà muet et refroidi. Ses parents, le sachant atteint de quelque grave affection, l'avaient amené là en pèlerinage, mais le dieu du ciel, Bouddha, et les médecins terrestres ne pouvaient plus rien pour lui. Je passai. D'énormes stalactites, d'où découle lors de la saison des pluies une eau très-fraîche et très-appréciée dans ces pays brûlants, pendaient de la voûte et résonnaient comme un gong quand on les frappait à coups de cailloux. J'entrai dans le sanctuaire, bien humble aujourd'hui, mais qui fut splendide autrefois, lors de la prospérité d'Hatien, sous la domination du Chinois Maqueuon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une vieille prêtresse était là, qui brûlait des papiers dorés devant une petite statue de Bouddha. Je remarquai que le bloc tout entier semblait formé par l'adossement de deux énormes rochers qui auraient laissé une cavité à leur base en inclinant leurs sommets l'un vers l'autre.

Cette caverne traversait le bloc dans toute son épaisseur, et je vis çà et là de petites cryptes assez profondes, à ouverture à peine assez large pour laisser passer le corps d'un homme; la tradition en fait d'atroces oubliettes.

Quand je fus arrivé sur l'autre face, et installé sur une petite corniche que j'y rencontrai, la vue qui se déroula devant moi me récompensa de toutes mes fati-



Un habitant d'Hatien. — Dessin de D. Maillart, d'après un croquis.

gues. J'apercevais d'abord, à quelques centaines de mètres, la frontière cambodgienne marquée simplement par un talus peu élevé, et par un fossé à moitié comblé.

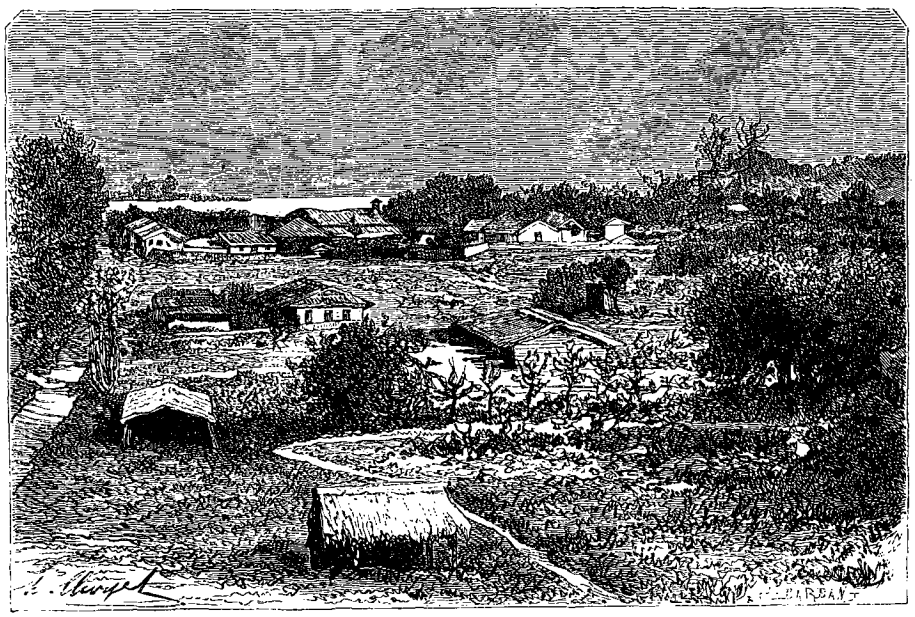
A l'horizon se dressait la chaîne de montagnes dite de l'Éléphant, au milieu d'une plaine immense et en partie marécageuse; à l'est une colline peu élevée, couronnée des débris d'un fort, et à l'ouest le golfe de Siam, étincelant de lumière. J'y voyais au loin la masse verdoyante de Phu-Quoc qui m'apparaissait comme un point sombre. La vigne sauvage de la Cochinchine, dont la tige et les feuilles sont couvertes d'un duvet cotonneux et qui produit des grappes énormes de raisins acides et peu mangeables, tapissait une partie du rocher.

Je redescendis enfin, après une longue contempla-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion; le malheureux moribond avait cessé de souffrir....

Je vis dans la plaine, sur ma gauche, un four à chaux cambodgien; les indigènes convertissaient en chaux les blocs de pierre qui avaient roulé du sommet du *Bonnet-à-Poil*. Le calcaire est rare, très-rare dans la colonie, et j'ai bien peur qu'un jour ce splendide monument naturel ne disparaisse sous les coups de



Vue générale d'Hatien. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

l'implacable industrie. Fort heureusement les sauvages vont moins vite en besogne que les hommes civilisés.

Je revins par le même chemin; pour changer ma route il m'aurait fallu faire sur ma droite un détour de trois heures.

La marée haute avait çà et là envahi une partie de la chaussée et je dus plus d'une fois entrer dans cette



Tuilerie à Hatien. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

boue saumâtre que forment l'eau de la mer et les détritus des palétuviers.

On m'avait parlé d'une fort belle statue d'un Bouddha cambodgien placée dans les environs. Je la découvris sans peine. Sur un piédestal de deux mètres environ reposait la colossale image, faite je ne sais en quel bois, recouvert sans doute d'un enduit de plâtre coloré de rouge, de bleu, de blanc et de noir; ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jambes étaient repliées; ses mains étaient croisées sur la poitrine, qu'une longue bandelette rouge traversait obliquement de gauche à droite. Son nez épaté, son épaisse mâchoire inférieure, ses grandes oreilles à lobes largement percés et pendant sur les épaules, et par-dessus tout sa coiffure formée de six assises successives et décroissant de la base au sommet, montraient suffisamment que ce n'est pas une statue annamite. J'ignore à quelle date elle remonte; nul n'a pu me l'indiquer, même approximativement. Deux pierres de grès carrées, et reproduisant en relief, mais en très-petit, la pose de la statue, sont placées à ses pieds. Le site qui l'entoure est charmant; ce sont de petits bouquets de bois dispersés dans une vaste prairie et sur la croupe d'une colline. Du reste, la plupart des monuments sacrés du culte bouddhique sont placés avec un art très-délicat dans les endroits où la nature est le plus souriante et le plus riche en ombrages, en murmures de ruisseaux et en gazouillements d'oiseaux.

En rentrant je m'aperçus que les ouatiers, arbres de taille moyenne, commençaient à entr'ouvrir leurs grands fruits ovales remplis d'un coton très-blanc et très-fin, trop court par malheur pour être filé. Les Annamites récoltent avec soin cette bourre, car, entre autres usages, on en fait ces matelas qui peuvent se plier en six ou huit doubles, et qui ont une assez grande valeur pécuniaire. On les appelle matelas cambodgiens, parce qu'ils se font surtout près de Pnom-Penh. Ils sont de la plus haute utilité dans les longs voyages en jonque; on s'y repose très-bien, et l'on a à la fois le lit et l'oreiller.

X

Les fumeries d'opium. — Le poisson de combat. — L'ancien palais de Maqueuou. — La pagode du Diable. — Un *cobra capelle*.

Je m'étais lié avec l'agent de la ferme d'opium, B..., excellent garçon avec lequel je dînais souvent, et qui me donna sur l'opium, cette branche importante de nos revenus en Cochinchine, les renseignements les plus précis. Les fumeries ne sont pas, dans notre colonie, ce qu'elles sont souvent en Chine, somptueusement et voluptueusement organisées. L'opium est chez les Annamites plutôt une passion des classes pauvres que des classes riches : aussi est-ce ordinairement dans les cases misérables des ouvriers et des domestiques qu'il faut aller chercher le fumeur d'opium. Couché sur les épaisses planches en bois noirci et poli par l'usage qui servent à la fois de chaise, de lit et de table; la tête soutenue par un coussin, tenant en main la pipe en bambou et présentant à la flamme d'une lampe fumeuse la cupule exiguë remplie d'opium qui se trouve à peu près au centre de la pipe, le fumeur absorbe, par quatre ou cinq aspirations rapides, la fumée âcre et odorante de la précieuse drogue, tandis qu'un camarade ou une femme ne cesse d'entretenir au milieu de la petite masse d'opium un trou qui permet le tirage de l'air. Généralement, il faut de vingt à trente de ces pipes pour arriver à un état suffisant de béatitude, et chacune revient à trois ou quatre sous : aussi les vrais amateurs fument-ils facilement pour une piastre d'opium par jour.

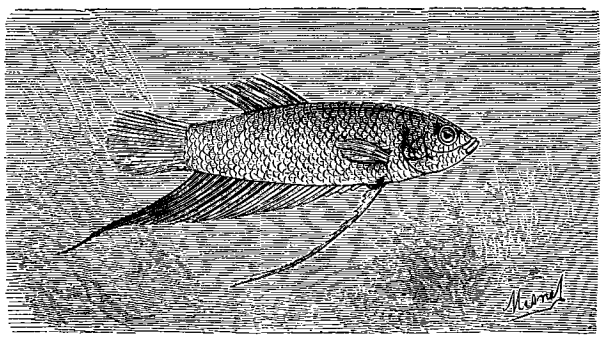
Des vices sans nombre accompagnent cette terrible passion qui exige tant d'argent pour être satisfaite; c'est, avec le jeu, celle qui pousse le plus ordinairement au vol. Il est si tentant de pouvoir renouveler chaque jour l'ivresse de la veille! L'habitude est vite prise et devient le tyran de la vie pour celui qui a commencé à goûter ces jouissances. Au début, tout à fait au début, on n'éprouve aucune de ces voluptés que l'on a décrites. Une ivresse accompagnée de maux de tête atroces et de conceptions délirantes sans douceur aucune, est l'épreuve habituelle par où doivent passer ceux qui veulent arriver à ces « Paradis artificiels » si bien décrits par de Quincey et Baudelaire. J'en ai fait une fois l'expérience et je fus dégoûté pour toujours de ce genre malsain d'excitation nerveuse. Mais si je ne recommençai plus à fumer, j'aimais beaucoup à respirer l'odeur des pipes qu'on fume; quand elle n'est pas trop prononcée, c'est pour moi une des plus agréables que je puisse sentir.

La vente de l'opium en Cochinchine est affermée à une association chinoise, laquelle, moyennant une assez forte redevance, possède le droit exclusif de fabrication et de commerce. Mais dans toute la colonie, et partout sur le littoral, il se fait une contrebande active, et une pénalité rigoureuse ne réussit guère à la restreindre.

Les distractions étaient rares à Hatien; cependant au milieu de cette boue j'ai passé quelques bonnes heures, et je suis redevable de quelques-unes à un tout petit animal : le *poisson de combat*. Appelé par les Annamites *Con ca tia-tia* et par les Cambodgiens *Tréi-Kram-tioul*, ce curieux poisson existe dans presque toute la Cochinchine. A Hatien, on allait me le chercher dans un étang qui se trouve au bas d'une des plus belles pagodes du pays. Sa nourriture se compose presque exclusivement de deux espèces de larves de moustiques. Sa longueur est environ de cinq centimètres. Son corps au repos est d'un gris foncé assez terne; mais quand l'animal est excité, ses couleurs deviennent véritablement étincelantes. Son caractère est très-irascible, il entre aisément en fureur à la vue de ses semblables. Les Annamites ont tourné à leur amusement ces instincts belliqueux, et la lutte de deux de ces petits poissons n'est pas sans intérêt. On les met d'habitude dans deux flacons séparés par un écran, puis, à un moment donné, on enlève ce voile qui les cache l'un à l'autre. Au bout de quelques minutes leur fureur est au comble; ils se précipitent contre la paroi et ne demandent que la lutte. Alors on les verse doucement et tour à tour dans un vase à large ouverture, une cuvette par exemple; voici alors ce qui se passe :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chacun d'eux va chercher de l'air à la surface, écarte ses ouïes, gonfle toutes ses nageoires comme autant de voiles, et exécute, en tordant son corps de droite à gauche, des mouvements d'une extrême rapidité; un trait curieux, c'est la mobilité de leurs yeux. Le tronc ressemble alors à un damier à cases bleu foncé et noir; les nageoires pectorales, longues et fluettes, sont pourpres; les dorsales, caudales et ventrales ont tour à tour des reflets vert métallique sombre ou azur. Ils ont deux façons de combattre : tantôt ils se précipitent l'un contre l'autre, la bouche largement ouverte, et se mordent cruellement; tantôt ils se rangent bord à bord et se frappent de violents coups de queue. Enfin l'un d'eux se reconnaît inférieur en force et en courage et fuit; ses nageoires, qui étaient tendues comme des voiles orgueilleuses, se détendent; il ne cherche qu'à échapper aux terribles dents de son adversaire. Rien n'est comparable alors au cruel acharnement du vainqueur : j'ai vu plus d'une fois le malheureux qui avait été trahi par ses forces sauter à terre pour fuir la férocité de son ennemi. Les Annamites engagent souvent des paris d'argent sur ces petits combattants dont un couple éprouvé a, dit-on, une certaine valeur pécuniaire.



Poisson de combat. — Dessin de Mesnel, d'apres nature.

Une de mes promenades favorites me conduisait souvent à une construction singulière, à quelque distance du fort. C'est l'ancien palais du Chinois *Maqueuou* dont on me raconta l'étrange histoire. Ce Chinois fut d'abord un simple pêcheur. Les produits de la pêche ne l'enrichissant pas assez vite à son gré, il se mit à cultiver la terre et établit quelques plantations de poivriers. Dans ces travaux de cultivateur, il mit au jour une cachette de piastres ou de n'importe quel trésor, car ce temps est déjà un peu loin de nous; en tout cas cette heureuse trouvaille était d'une si haute valeur qu'il put successivement faire venir à Hatien un grand nombre de ses compatriotes. Il les endoctrina, les enrôla, les instruisit, et un beau matin Hatien, enrichi et très-augmenté de population, se détacha de l'empire d'Annam ou plutôt du Cambodge, pour passer sous les lois de Maqueuou. Il se fit bâtir une splendide demeure et vécut assez longtemps, ayant le rare bonheur d'avoir joui de son rêve réalisé. Mais il mourut et son génie d'organisation disparut avec lui. Hatien fut annexé de nouveau à l'empire, le palais fut ruiné; il n'en reste aujourd'hui que les quatre murs.

Je visitai avec un certain respect ces restes de la trace d'un homme énergique. On pénètre à travers une vigoureuse végétation qu'on est obligé d'écarter, et on arrive devant des murs d'une épaisseur cyclopéenne. Deux vastes salles complétement envahies par des balsamines, des daturas, des ricins, des plantes parasites, des décombres, forment l'entrée; ensuite viennent quatre pièces plus petites et mieux conservées; un des murs de chacune d'elles est percé d'une grande fenêtre ronde. Des geckos y ont établi leur demeure, et la première fois que je pénétrai dans ce sanctuaire, ils se retirèrent étonnés, en regardant de leur grand œil jaune ce profanateur des anciens secrets.

Vient enfin une pièce immense. Elle est presque exactement carrée. Là s'élèvent, au milieu de quelques grands arbres, plusieurs tombeaux ou constructions commémoratives. Le plus haut, élevé en l'honneur de Maqueuou lui-même, est formé d'assises successives diminuant d'ampleur de la base au sommet.

Malheureusement cet édifice, bâti en mauvais stuc, est bien détérioré par le soleil et l'eau du ciel. Un essaim d'abeilles avait élu domicile dans une fente du tumulus, et un arbre, dont la graine avait été apportée sans doute par un oiseau, s'élevait juste au sommet de la pyramide.

Quatre autres monuments plus bas, tous en forme de carré long, et que la légende attribue à la famille de Maqueuon, s'étendaient irrégulièrement autour du premier; près de l'un d'eux, je ramassai un petit morceau de bois sculpté et encore doré sur une de ses faces; il représentait deux vases assez semblables aux amphores des Grecs.

Cette immense enceinte avait un air de solitude tel qu'on se serait cru bien éloigné d'Hatien; seuls quelques oiseaux et un écureuil, que je vis gambader sur un arbre, troublaient le silence qui m'environnait. En sortant je remarquai à l'entrée un morceau de plancher fait en mosaïque quadrangulaire également en béton, mais mieux conservé que celui des tombeaux. Je sortis très-frappé de l'air de grandeur que ces ruines avaient encore.

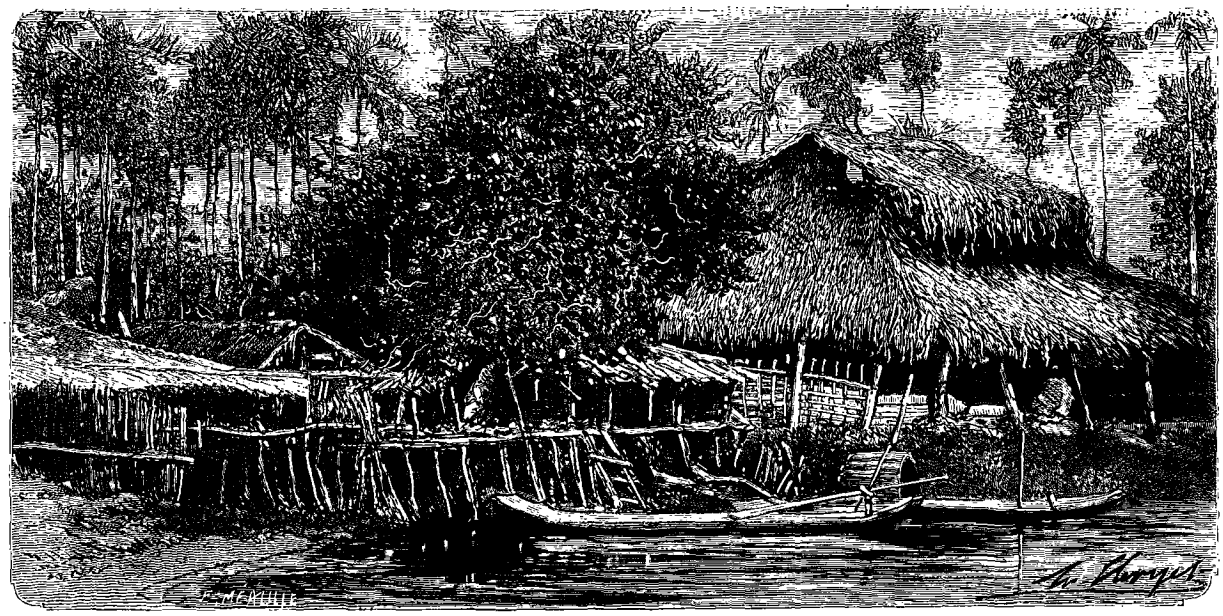
Un autre édifice que je visitai aussi à plusieurs reprises est la pagode que nous appelions la pagode de *Maqui* ou du Diable. J'ai été véritablement surpris de retrouver là, appendue aux murs, toute une série d'aquarelles sur très-fort papier, représentant les tortures d'un Enfer qui vaut bien le nôtre. Les satellites du Diable annamite se livraient sur tous ces tableaux à ce genre d'occupation qui paraît les délecter si fort dans tous les Enfers connus : ils embrochaient les coupables, les dépeçaient, les écorchaient, les précipitaient dans des chaudières, les cuisaient sur le gril, et surtout les faisaient dévorer par d'énormes tigres.

A la partie supérieure de quelques-unes de ces saintes images, on apercevait le bienveillant Bouddha, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

planait avec sa cour au-dessus des régions infernales et accueillait avec son placide sourire les âmes bienheureuses qui montaient vers lui de chaque côté. Si j'avais rencontré ces peintures à Paris, j'aurais cru à une mystification; mais au fond de la Cochinchine, sur le golfe de Siam, il était impossible de douter de la provenance et de l'authenticité de ces chefs-d'œuvre! Le bonze qui me guidait, jeune homme à l'air triste et presque distingué, me montra tous ces détails avec grande complaisance, mais refusa de me céder aucun des sujets sacrés.

A cette époque m'arriva une aventure qui aurait pu me coûter cher, et que je raconte en détail pour montrer certain danger que l'on peut courir en Cochinchine. Le 20 juin 1873, je faisais la sieste, lorsque des ouvriers qui réparaient le fort trouvèrent, en descellant une vieille pierre branlante, un serpent d'une assez forte taille, enroulé sur lui-même à côté d'un paquet d'œufs agglomérés. Comme tout le monde connaissait ma passion pour ces intéressants animaux, on vint me prévenir immédiatement. J'arrivai armé d'un bâton et d'une longue pince. L'animal aurait certainement pu s'enfuir : la présence de ses œufs l'en empêcha sans doute. Je le trouvai blotti dans un coin du trou, ne laissant guère voir que sa tête de couleur foncée et sur laquelle je pus distinguer de grandes plaques. Appuyer mon bâton sur son cou, substituer ma pince, puis ma main droite au bâton, fut l'affaire d'un instant. Je n'eus pas trop de mes deux mains pour le contenir, et je l'emportai, au grand effroi des coulies chinois qui travaillaient près de là et qui me firent place avec empressement. Pendant mon trajet de quelques minutes, l'animal me lança au front, d'une distance de deux pieds environ, un jet de liquide qui ne

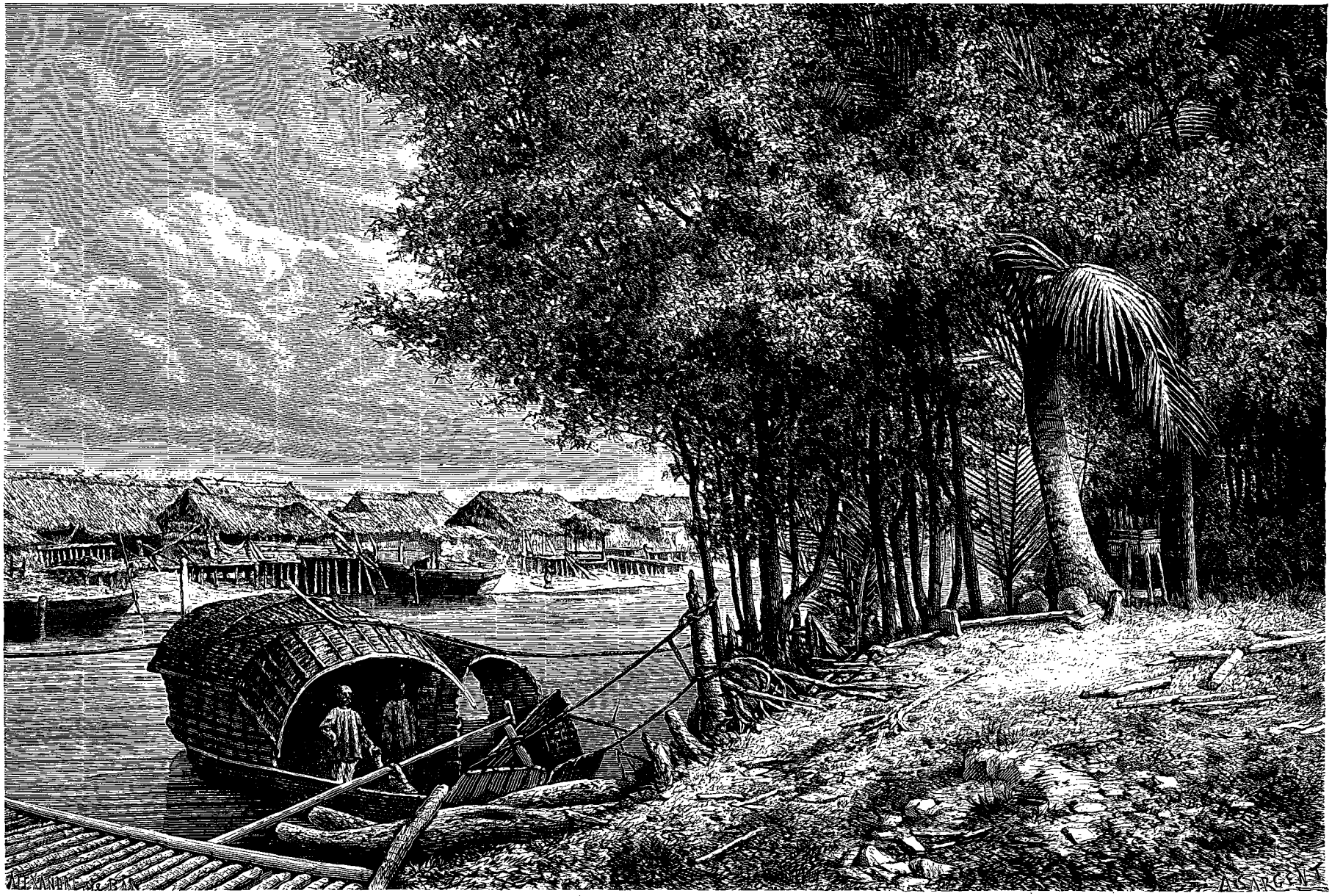


Huttes annamites (voy. p. 399). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

me fit éprouver aucune sensation désagréable. De plus, je frôlai contre sa gueule entr'ouverte mon index gauche, qui se mit à saigner immédiatement. Arrivé chez moi, je déposai le reptile avec ses œufs dans une caisse remplie de paille, que je fis clouer et que j'isolai du sol par des vases pleins d'eau, à cause des fourmis. Alors seulement je me lavai le visage et suçai ma plaie avec soin; j'étais cependant persuadé que je n'avais pas affaire à un serpent venimeux. Le lendemain, du reste, la petite plaie était complétement fermée. Je ne m'occupai plus de mon prisonnier, auquel j'avais ménagé des trous avec une vrille, afin qu'il pût respirer, lorsque le 30 du même mois, je trouvai, le soir, dans ma chambre, successivement quatre petits serpents que je pris à la main, malgré les sifflements irrités de deux d'entre eux. Je les mis dans un bocal en verre. Le lendemain matin, voulant les examiner, je fus étonné du phénomène suivant : trois de ces animaux se dressaient contre la paroi transparente; immédiatement après leur tête, le cou se dilatait latéralement en devenant excessivement mince, et sur ce cou ainsi élargi, j'aperçus le V caractéristique. C'étaient des serpents à lunettes, des najas ou *cobra capelle*!

Je me hâtai de faire à la caisse qui renfermait les autres petits ou œufs un certain nombre de trous plus grands que les premiers, et par ces ouvertures je fis brûler des mèches soufrées; puis j'ouvris. Je trouvai dix-huit petits et la mère asphyxiés, plus quatre œufs qui n'étaient pas encore éclos. Maintenant ces œufs avaient-ils été couvés? Ce serait un fait nouveau, car on ne connaît guère que les grands serpents, les pythons et les boas, qui couvent leurs œufs. En tout cas il est intéressant que cet animal n'ait pas voulu quitter les siens. Sur les petits éclos il n'y avait qu'une femelle, et la plupart avaient déjà une fois changé de peau; ils étaient longs de trente et un centimètres et leurs cro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



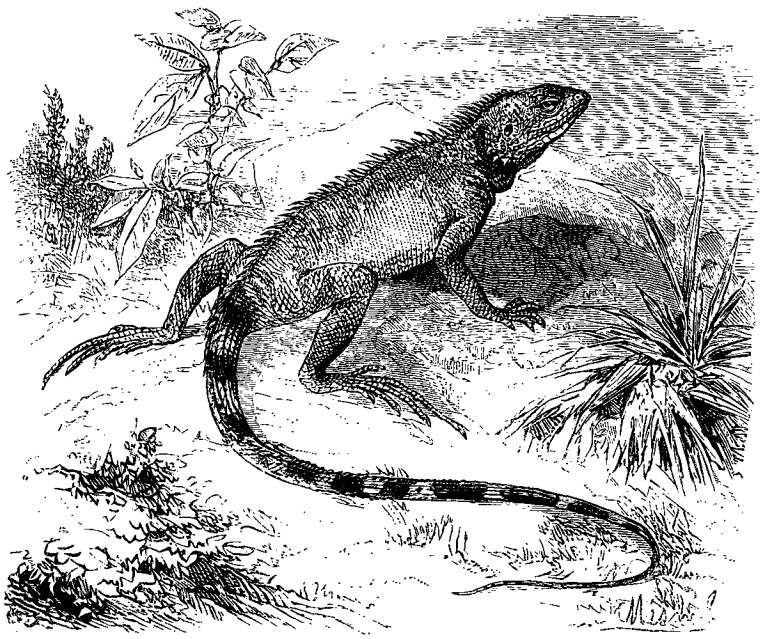
Vinh-Long (voy. p. 400). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chets étaient très-visibles. Quant aux œufs, ils étaient de forme ovale, la coque en était parcheminée, et ils mesuraient cinq centimètres de long.

Je me suis appesanti sur ces détails, car une aventure pareille n'est pas, que je sache, arrivée à bien des gens.

Ces animaux ont un caractère irritable et sont très-nombreux dans la colonie, où les Annamites les prennent fréquemment avec un nœud coulant en rotin disposé au bout d'une longue baguette. Dans notre Cochinchine ils ne font jamais mourir personne, tandis que chez nos voisins, dans l'Inde anglaise, on enregistre chaque année plusieurs milliers de morts de leur fait. Je livre sans aucun commentaire ce fait singulier à l'appréciation des savants spéciaux ; je ne me l'explique pas moi-même, mais il est très-facile de s'assurer de son exactitude.



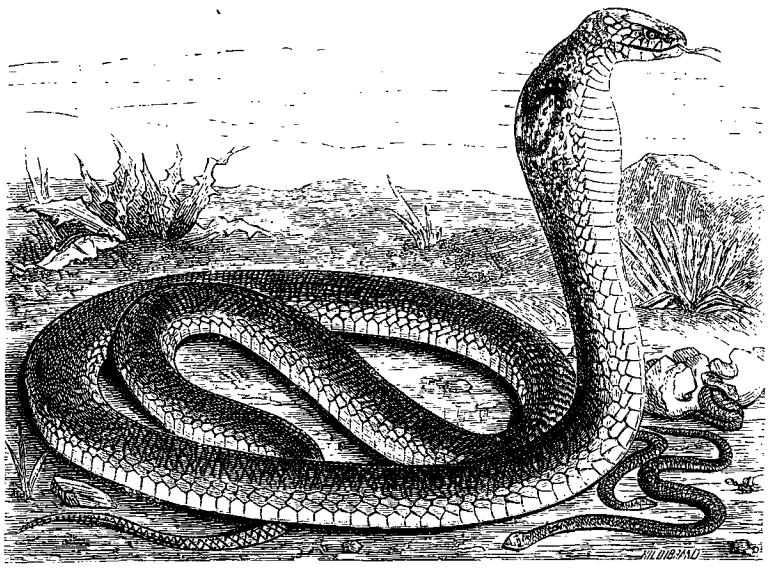
Physignathus mentager. — Dessin de Mesnel, d'après nature.

XI

Visite à l'île de Phu-Quoc. — Éducation d'un éléphant blanc. — Chaudoc. — En arrêt devant un serpent. — Moustiques. — Vinh-Long. — Mitho. — Retour à Saïgon. — Départ pour l'Est.

Cependant le moment approchait où je devais quitter Hatien pour aller visiter l'est de la colonie ; avant de laisser pour toujours ce coin extrême de l'ouest de la Cochinchine, je fis un voyage à l'île de Phu-Quoc, véritable perle du golfe de Siam dont peu d'Européens certainement connaissent l'existence.

La faune en est extrêmement intéressante, et, chose rare, ne renferme pas un seul animal dangereux, à l'exception de quelques reptiles venimeux. Le tigre ne s'y rencontre pas. En revanche, les forêts sont habitées par plus de trois mille buffles sauvages, par des sangliers et des cerfs. Le cheval, le bœuf et le buffle domestique sont inconnus : aussi ne faut-il chercher là ni véhicule, ni viande de boucherie, ni rizières ; l'absence de ces dernières donne à la contrée une salubrité exceptionnelle. D'énormes calaos habitent par paires les grands arbres, ainsi que des singes à espèces peu variées. Des *pythons*, de longs *varans*, et un grand iguane, le *physignathusmentager*, se glissent dans les profondeurs des bois. De très-nombreuses cicindèles, plus petites que les nôtres, constellent de points foncés et mobiles les sentiers de sable blanc, et les *buprestes* étincellent au soleil comme des morceaux d'or bruni.



Le serpent naja avec ses petits et ses œufs. — Dessin de Robin, d'après nature.

Quant à l'industrie du pays, c'est la pêche, à laquelle se livrent ses deux mille habitants disséminés dans sept villages principaux.

Après un mois délicieux passé dans cette île, que je quittai à regret, je dus revenir à Hatien.

A peine de retour, je reçus une lettre de M. R..., employé du télégraphe à Campot, ville cambodgienne, où se trouve le dernier poste de télégraphe entretenu par la France dans l'ouest de l'Indo-Chine. Il m'annonçait entre autres choses qu'on y élevait un éléphant blanc pour le roi du Cambodge.

Depuis que, grâce à notre protectorat, Sa Majesté

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

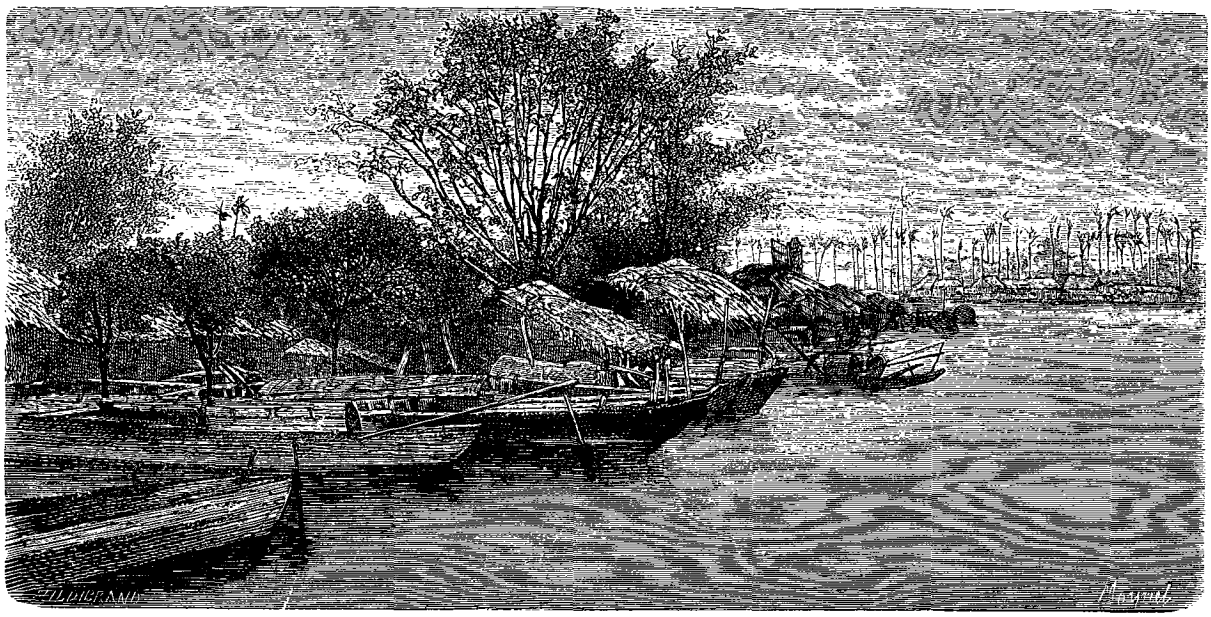
Khmer a repris une attitude indépendante vis-à-vis de la cour de Siam, la possession d'un éléphant blanc était devenue un de ses rêves favoris. Tout ce qui est blanc est du reste fort respecté dans cette partie de l'Orient, et je vis un jour un pharmacien chinois qui, ne pouvant pas avoir son éléphant blanc, possédait, dans une boîte artistement faite, une mignonne souris blanche. Il me prit une envie folle d'aller rendre visite à ce noble albinos; comme le voyagepar terre était des plus déplaisants, à cause des nombreux marécages qu'il fallait traverser en cette saison de l'année, j'en parlai à B..., qui fit parer la jonque de mer de la ferme d'opium, et nous partîmes ensemble.

Le lendemain, je pus rendre mes devoirs au noble animal. Il était dans une cour, entouré de troncs de bananiers et de monceaux d'herbes succulentes; on ne lui permettait pas de trop longues promenades, de peur d'exposer sa divinité aux dangers d'un coup de soleil. Il paraissait fort ennuyé de tous ces honneurs; quant à moi, je fus désenchanté. Sa couleur était à peine plus claire que celle des éléphants ordinaires, bien qu'on le frottât chaque jour avec diverses mixtures destinées à éclaircir son teint; seulement sa choroïde n'avait pas de pigment; autrement dit, il avait les yeux rouges d'un lapin blanc.

Nous repartîmes le soir même.

Ce fut là ma dernière pointe dans l'ouest de l'Indo-Chine. Trois jours après, je disais adieu aux Français d'Hatien, et m'embarquais pour retourner dans l'Est. Je louai une jonque et m'installai de mon mieux pour le long voyage que j'entreprenais.

Les moustiques du canal me firent au retour le même accueil empressé qu'à l'aller. Je jette un voile sur ces cuisants souvenirs. Enfin le canal s'élargit et



Mitho. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

nous entrâmes dans le Mékong. Bientôt nous touchâmes Chaudoc. Sur les deux rives du fleuve, mais surtout sur la rive droite, s'échelonnaient les innombrables huttes annamites, et au-dessus d'elles on apercevait les murs de terre du fort, grand comme une petite ville. Laissant le chef de mes rameurs à la garde de mes bagages, j'allai demander à mon collègue de Chaudoc la bonne hospitalité cochinchinoise. Il me remit quelques reptiles que le docteur Harmand, son prédécesseur, avait laissés pour moi. Après déjeuner nous fîmes la sieste; et vers trois heures, quand le soleil commença à devenir un peu oblique, nous nous dirigeâmes du côté de *Nuicham*, pic assez élevé dont la base est entourée de marécages et surtout de nuées de moustiques en si grande quantité qu'on est presque obligé de courir pour franchir cette barre redoutable. Chemin faisant, nous fîmes fuir un bon nombre de belles couleuvres, inoffensives, mais courageuses, et qui mordent cruellement quand on les saisit. Jamais je ne vis autant de reptiles qu'en ce coin de la Cochinchine. Le chien de mon collègue nous donna à ce propos le spectacle intéressant d'un arrêt de serpent. Il avait pris les devants, et quand nous le rejoignîmes, il surveillait avec attention une couleuvre à moitié roulée sur elle-même qui, elle aussi, le considérait avec persistance; je ne crois pas qu'on puisse voir là une scène de fascination. Notre arrivée les dérangea tous les deux, et le reptile s'enfuit dans un trou voisin. De nombreuses poules d'eau fuyaient à toutes jambes dans les palétuviers qui bordaient la route des deux côtés et nous séparaient des marécages; mais je ne vis point ce jour-là de poules sultanes, splendides oiseaux à ventre azur et à casque pourpre, qui ne sont point rares à Chaudoc. On en rencontre d'apprivoisées dans beaucoup de villages annamites; elles deviennent très-familières. Du reste,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

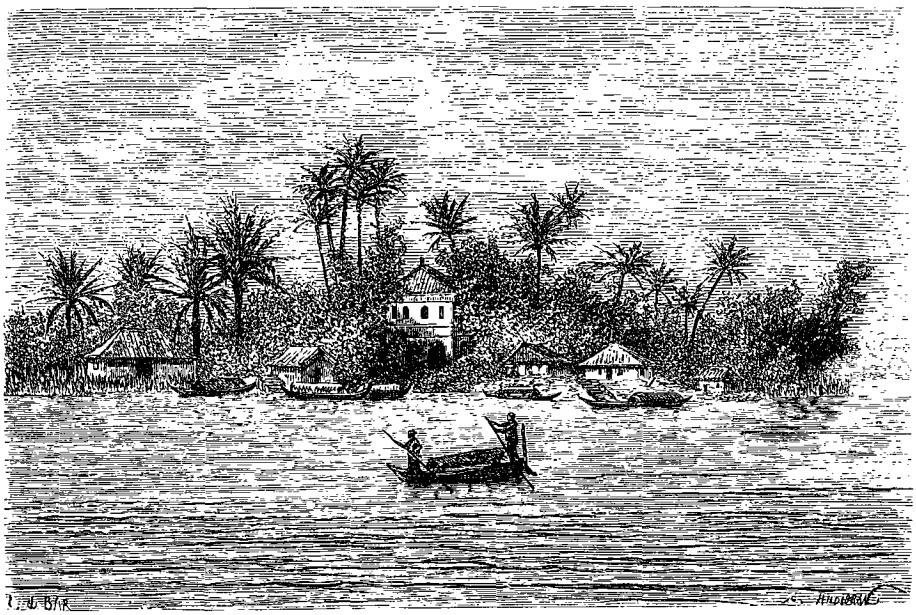
les échassiers s'apprivoisent avec une très-grande facilité, et l'on peut s'étonner que l'homme n'ait pas songé à tirer parti de ces intelligents alliés.

La province de Chaudoc comprend cent cinq villages et une population de quatre-vingt-neuf mille habitants, dont huit mille Cambodgiens et seize mille Malais.

Je ne restai que quelques jours et repris sur les arroyos de la Cochinchine ce long et monotone voyage où les relâches seules offrent quelque intérêt.

Cinq jours après, j'arrivai à Vinh-Long, dont le fort est au moins aussi vaste que celui de Chaudoc. Derrière les grands fossés boueux et les masses de terre retenues par de vastes pieux, s'élèvent la case des officiers et le réduit retranché où se trouvent la caserne et l'hôpital. Les bambous et les grandes herbes envahissent une partie de cette immense enceinte; on y tue de temps en temps d'énormes pythons, tandis que les najas dorment dans la brousse humide et inextricable des fossés. On respire à l'aise dans cet immense fort, excepté cependant au début et à la fin de l'hivernage, alors que la vase renvoie encore ses dangereux et nauséabonds effluves.

J'arrivai le soir et trouvai les administrateurs et mon collègue Gaillard, avec lequel je fis une excellente partie de whist. Le lendemain, nous allâmes visiter la ville; elle a de très-belles rues ombragées par des cocotiers gigantesques. Dans toute l'inspection, on ne compte pas moins de deux cent vingt-deux villages, renfermant cent soixante-deux mille habitants. Mais les marais abondent partout;



Tan-An. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis.

c'est assez dire que la fièvre sévit cruellement. La vie pourtant y est presque gaie, à cause du nombre relativement considérable d'officiers européens; j'y vis même un café tenu par un Français, chose rare dans l'intérieur des terres.

Après deux jours de repos, je rembarquai; et après trois jours et trois nuits de rames, j'arrivais à Mitho, une de nos plus grandes villes de l'Ouest, dont le fort, un peu moins vaste que celui de Vinh-Long, est cependant encore très étendu. Son inspection, coquettement bâtie au milieu d'un grand jardin, est renommée pour sa beauté. La province compte environ cent quatre-vingt-deux villages et une population de neuf mille deux cents habitants.

Je vis là, de nouveau, vendre au marché de la chair de crocodile; il y a pour ces animaux des parcs aussi considérables qu'à Cholen.

Ma dernière étape, avant d'arriver à Saigon, fut Tan-An. C'est un pays plat qui n'offre rien d'intéressant à visiter. Il y a là une inspection et des miliciens, mais il n'y a plus de troupes françaises. C'est un des points les plus ennuyeux de la colonie. On y compte trois mille six cents habitants et cent cinq villages.

Je revins enfin à Saigon; et après un court repos, je repartis, me dirigeant avec une joie profonde vers les beaux et secs pays de l'Est.

Docteur Morice.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Voiture à bœufs trotteurs. — Dessin de Robin, d'après une photographie.

VOYAGE EN COCHINCHINE,

PAR M. LE DOCTEUR MORICE [1].

1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

Voyage en voiture à bœufs. — Tayninh. — Aspect général. — Caractère de la population. — Le jardin de l'inspecteur.

J'arrivai en jonque à Benkeou vers neuf heures du soir, par une de ces nuits absolument noires si communes en Cochinchine. Ignorant le pays et sachant seulement que j'étais séparé du point où je voulais arriver par une distance de quinze kilomètres qu'il fallait franchir à travers des fondrières et dans une région à tigres, j'étais un peu indécis de la conduite à tenir. Le village n'étant composé que de quelques cases et sans ressource aucune, je me disposais à passer la nuit chez le tong (maire) annamite et à repartir le matin au jour, quand un Français, dont j'avais fait la connaissance à Saigon et qui venait là recevoir quelques bagages pour l'inspection, me reconnut à la lueur des torches et m'offrit une voiture à bœufs. Je n'avais jamais usé de ce mode de véhicule : c'était à la fois une bonne fortune que me procurait le hasard et une ignorance à perdre; j'acceptai. Il est vrai que je fus moulu pour deux jours; mais on se fait à tout, et plus tard j'appréciai fort cet étrange mode de voyager.

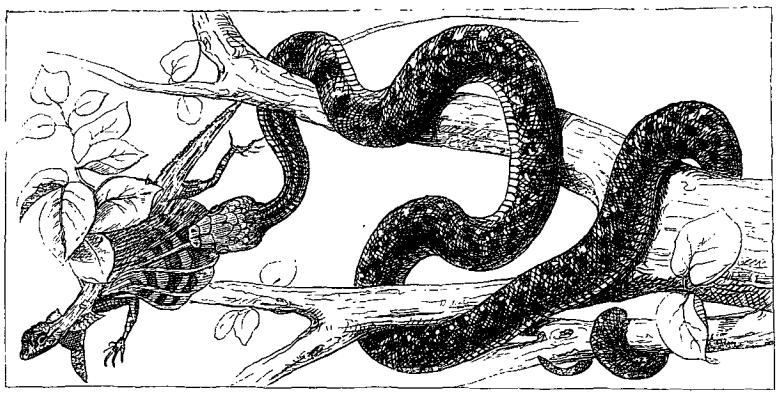
Laissant mes bagages, sous la garde d'un Annamite, suivre en jonque le coude énorme que fait la rivière de Tayninh (Paix de l'occident), je me glissai sur le matelas cambodgien déposé au fond de la

1. Suite et fin. — Voy. p. 369 et 381.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voiture, et me couchai la tête tournée vers l'avant et mon fusil placé fraternellement à mon côté. Le conducteur, armé de son bâton pointu, s'assit derrière ses bœufs, et une longue série d'interjections gutturales, accompagnées d'horribles secousses, m'apprirent que nous étions en route. Nous marchions bien ! Tantôt une roue de mon véhicule non suspendu montait sur un tronc d'arbre abattu, tantôt elle s'enfonçait dans une profonde ornière ; mais enfin il n'y eut pas de sinistre, et j'acceptai gaiement ce moyen de transport riche en contusions. Vers onze heures et demie, les hurlements de mon cocher et la vitesse de l'attelage augmentèrent ; nous passâmes devant quelques cases éclairées, gravîmes une colline, et j'arrivai à la maison peu luxueuse, mais vaste, qu'on m'avait préparée.

Le lendemain, dès que le jour parut, je commençai à faire connaissance avec Tayninh, qui, par sa physionomie spéciale, la variété des types humains qu'il présente et une réputation méritée de salubrité, fait les délices de tous ceux qui ont parcouru notre colonie. Le fort, occupé par les troupes françaises, est placé sur une colline haute de vingt-cinq mètres environ.



Triglyphodon et dragon. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

Au pied de la colline plus humble qui supportait ma case, coulait la rivière, le long de laquelle s'échelonnent les maisons annamites, non plus bâties en cette boue sordide des provinces de l'Ouest, mais construites le plus souvent en belles et solides planches, qui me rappellent les vastes cases de Phu-Quoc. Leur toiture aussi est différente : à la place de ces feuilles du palmier d'eau auxquelles mes regards étaient habitués, j'aperçois un chaume plus pressé, plus fin, auquel le soleil et la pluie ont donné une teinte d'ancienneté. A gauche, sur la route que j'ai parcourue la veille, se dressent l'inspection et la maison du Télégraphe ; de l'autre côté s'étend une vaste plantation de caféiers en plein rapport. Enfin, derrière la colline, une splendide forêt commence et va couvrir de sa verdure aux tons chauds les petites montagnes granitiques qu'on aperçoit dans le lointain. Quelques vapeurs courent sur le flanc de ces montagnes, dont la plus haute, *Nui-ba-dinh* (la montagne de la Dame-Noire), dresse orgueilleusement son sommet de neuf cents mètres.

J'appris que l'inspection de Tayninh compte quarante-deux villages annamites et onze cambodgiens. Le nombre des administrés est d'environ quinze mille. Ils ne sont point processifs comme les habitants de l'Ouest ; le nombre relativement petit des rizières est sans doute la cause de ce phénomène. En somme, ces braves gens ne donnent pas trop de peine à l'autorité.

Le jardin de l'inspecteur, un des plus beaux qui se puissent voir, renferme des hôtes très-intéressants, entre autres des éléphants et trois jeunes panthères, dont une orne aujourd'hui le Jardin des Plantes, où M. B..., l'inspecteur, l'a envoyée. J'admirai aussi une volière renfermant ces beaux faisans annamites, à panache vert métallique, qu'il est si difficile d'élever, même dans la colonie.

XIII

Excursion à *Nui-ba-dinh*. — Légende de la grotte. — La source miraculeuse. — Une chasse au tigre. — Mort d'un des chasseurs.

Quelque temps après mon arrivée, une grande partie fut décidée avec l'inspecteur, pour aller visiter la montagne de la Dame-Noire (*Nui-ba-dinh*) et la pagode qui la décore. J'ai gardé de cette excursion un souvenir des plus agréables. Nous parvînmes au sommet non sans peine. Chemin faisant, j'observai de nombreux *triglyphodons ;* je réussis à capturer l'un d'eux, qui était sur le point de se saisir d'un dragon (*Draco maculatus*). Quand nous arrivâmes, on réparait la pagode, dont la caisse, enrichie par maintes offrandes, était sur le point de crever d'apoplexie : d'énormes monceaux de tuiles, des billes gigantesques de *go* (bois noir) et de *sheun* (bois rouge) frappaient nos regards. Que de temps et de volonté il avait fallu pour transporter tout ce matériel à bras d'homme ! Le temple lui-même occupait une anfractuosité assez profonde ; au devant s'étendait, en contournant quelque temps le flanc de la montagne, une corniche assez spacieuse qu'on avait utilisée comme atelier et qui renfermait çà et là d'étroites cellules de bonzes. A l'extrémité de ce long chemin semi-circulaire se trouvait la chambre de la vieille prêtresse qui dirigeait tout le monastère.

C'est là que nos domestiques établirent le quartier général de leurs opérations. Quant à nous, après avoir salué Bouddha avec tout le respect qui lui est dû, nous nous dirigeâmes vers la source miraculeuse qui a donné lieu à l'édification de la pagode ; car *Nui-ba-dinh*, la montagne de la Dame-Noire, a sa source et sa légende comme toute montagne qui se respecte.

Voici cette légende dans sa simplicité : Un bonze

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une sainteté indiscutable et qui aimait à prier sur les hauts lieux gravit un jour la montagne pour y faire ses dévotions; mais le bonze était homme et la montagne était haute et aride : il eût bientôt soif et faim, soif surtout. Dédaigneux de son corps comme tous les sages, il n'avait pas songé à se munir de ces choses de première nécessité auxquelles pense d'abord le commun des mortels. Que fit-il ? Il se mit en prière, et tout d'un coup une roche énorme qui se dressait devant lui se fendit du haut en bas et lui permit d'apercevoir une source délicieuse tombant dans une véritable coupe de pierre. Depuis lors, cette source n'a cessé de fournir des eaux limpides qui guérissent toutes les maladies. Dix minutes d'ascension à travers les rochers nous amenèrent devant cette merveille, que nous n'aurions certainement pas trouvée sans guide. Tous mes compagnons s'empressèrent de boire de grands verres d'eau fraîche; quant à moi, j'insultai à la sainteté de la légende et à la gracieuse beauté de la nymphe de la source, car, remplissant mon verre de vin de France, je le fis rafraîchir dans ces ondes et bus ensuite à la majesté de la glorieuse montagne.

Nos dévotions faites, nous redescendîmes à la pagode, où un déjeuner réparateur n'attendait plus que nous. La table était mise près de l'autel particulier de la prêtresse, sous lequel se trouvait cette espèce de bahut à roues où les Chinois et les Annamites enferment leurs richesses. Le trésor de la bonzerie devait être considérable, car Nui-ba-dinh est de tous les hauts lieux de Cochinchine celui où se font le plus de pèlerinages, et chaque notable tient à honneur d'y envoyer de temps en temps un bon nombre de piastres. L'année précédente, en 1872, de nombreux pèlerins étaient venus déposer leurs offrandes aux pieds de la Dame noire (être d'ailleurs fictif et dont je ne vis nulle part la statue). Ces pèlerins avaient même emporté de Tayninh la dengue, cette curieuse fièvre rouge qui sévissait alors dans toute la colonie.

Après le déjeuner nous repartîmes, et le soir nous rentrions à Tayninh sans incidents.

Un autre jour, je fis ma partie dans une bien douloureuse aventure. Un tigre, dont les déprédations devenaient intolérables, avait enlevé le meilleur chien d'un des bons chasseurs de la contrée, M. D.... Il fut décidé que nous aurions raison de cet audacieux voleur.

La chasse du tigre se fait peu en Cochinchine, où l'éléphant, cette forteresse vivante, ne met pas au service de l'Européen ses hautes épaules et ses puissantes armes. La plupart des tigres que l'on apporte aux inspections, pour toucher la prime que donne l'État (cent francs), meurent dans les piéges où ils tombent; on en prend ainsi un grand nombre.

L'expédition étant résolue, nous cernâmes la colline qui servait de repaire au monstre. Plus de cent cinquante indigènes étaient là, criant, gesticulant, faisant le bruit le plus odieux qui ait jamais troublé la sieste d'un tigre. Quant à nous, l'inspecteur, un soldat français et moi, nous étions dans la plaine, parsemée de petits tombeaux, qui s'étend derrière l'arroyo de Tayninh, et nous attendions qu'il plût au tigre de montrer sa précieuse fourrure. Il paraît qu'il trouva décidément que l'audace était un peu bien vive, car, moins d'une demi-heure après l'établissement du bruyant cordon, il sortit du bois et s'avança vers nous. Un feu roulant l'accueillit; sur nos quatre balles une au moins le toucha, car il fit un mouvement de douleur et se dirigea vers le soldat qui nous avait accompagnés. Pour être plus libres de nos mouvements, nous nous étions disséminés. Notre soldat grimpa immédiatement sur un tumulus haut d'un mètre environ, et, son arme rechargée à la main, il attendit. Une seconde balle de l'inspecteur atteignit encore l'animal; mais, dédaignant cette nouvelle provocation et s'acharnant à sa proie, il s'élança vers le tombeau; d'un bond il fut au pied et se dressa tout debout. Il se passa alors une scène lamentable et étrange qui montre combien les plus braves sont peu maîtres d'eux-mêmes à l'approche de ces terribles fauves. Le soldat était certes un homme courageux, il avait fait ses preuves : c'était lui qui avait mis le plus d'ardeur à organiser la partie; il avait en main son bon fusil, et à la longueur de son bras s'étalait la poitrine blanche du tigre qui semblait attendre sa balle. Eh bien! pendant quelques secondes il se contenta de frapper avec la crosse sur les pattes étendues vers lui. Le tigre s'allongea, saisit avec une de ses griffes le malheureux à la jambe et l'entraîna. « Un homme touché par un tigre est un homme mort, dit un naturaliste allemand, et il est inutile d'exposer la vie d'un second chasseur pour courir la chance aléatoire d'arracher au félin une victime mutilée que la mort doit saisir bientôt. » Ces raisonnements ne se comprennent pas sur le terrain de l'action. Nous courûmes tous deux au tigre qui traînait toujours notre camarade, et deux balles plus heureuses que les premières l'arrêtèrent pour toujours.

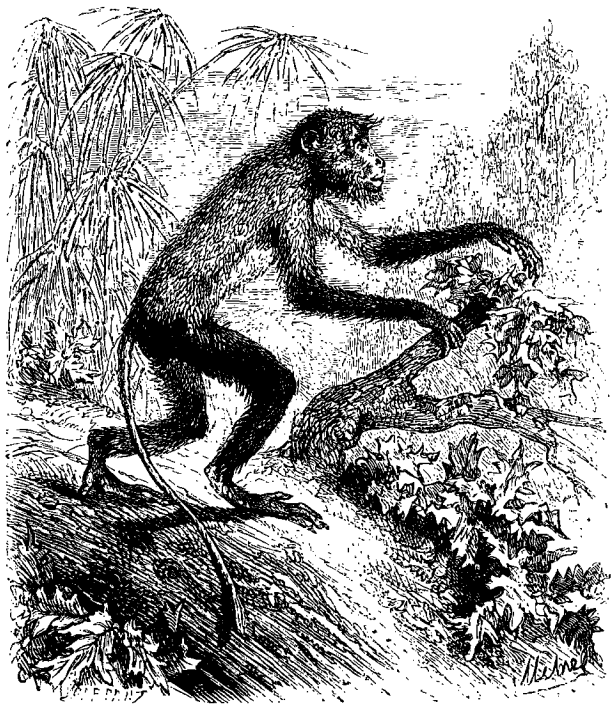
La plaie de notre malheureux compagnon était affreuse. Je songeais à lui amputer la cuisse dans la case où il fut transporté; mais, soit perte d'un sang qui, dans sa totalité, suffit souvent à peine à entretenir la vie de l'Européen sous ces latitudes, soit ébranlement nerveux trop puissant, il mourut dans la nuit.

Cette malheureuse issue de notre campagne consterna toute la petite colonie française, et les chasses furent suspendues pendant quelque temps.

Les crimes du tigre ne sont plus aujourd'hui aussi communs qu'autrefois; il se retire peu à peu devant le fracas de nos carabines, et du reste le chiffre incroyable de cerfs et de bœufs sauvages que renferment toutes ces forêts suffit amplement à sa table royale. Seuls les chiens des chasseurs et quelques Annamites ou Cambodgiens trop loin aventurés lui servent encore quelquefois de proie. A ce propos il règne dans la colonie une idée plus ou moins juste. Lorsqu'on chasse, dit-on, il est prudent d'avoir un indigène avec soi; si le tigre vous rencontre, il préfé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rera l'indigène. Quoi qu'il en soit, le grand félin est loin d'être aujourd'hui redouté en Cochinchine comme il l'est encore dans les Indes. Les courriers ou *trams*, qui sillonnent jour et nuit la colonie avec une régularité et un courage au-dessus de tout éloge, ne deviennent guère sa proie, tandis que dans l'Inde, si l'on en croit les journaux anglais, vingt facteurs, encore de nos jours, auraient été successivement dévorés à un certain passage des Ghattes occidentales. Au début de la conquête, c'était tout différent : plusieurs de nos soldats furent saisis aux environs de Saigon, et le cruel animal entrait souvent dans les villages indigènes pour enlever un homme ou une femme. Aujourd'hui, son cri de chasse, *cop, cop* (d'où lui est venu son nom annamite), se fait encore entendre la nuit dans les environs immédiats de nos forts de l'est, à Bariah, à Bienhoa, à Tayninh. Dans cette dernière ville en particulier, je l'ai souvent entendu très-distinctement de ma case, et j'ai plus d'une fois relevé ses traces à quelque distance du poste. L'émotion paralysante que fait éprouver l'approche d'un tel ennemi est un fait assez fréquent. On m'a raconté l'histoire d'un indigène touché par un tigre qui se jetait sur son camarade; cet indigène n'avait aucune blessure; mais il mourut le soir même, dans un état de délire complet. Un soldat français, ayant vu, dans une promenade poussée trop loin dans les bois, son sergent dévoré sous ses yeux, rentra dans un véritable état d'égarement, et ne redevint jamais absolument maître de son intelligence.



Macaque. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

On prétend que le tigre qui habite les provinces marécageuses de l'Ouest est plus petit de taille; les colons français le considèrent, à tort selon moi, comme une espèce particulière.

Le caractère du tigre de Cochinchine, du reste, est bien celui que de temps immémorial on a reconnu à ce grand félin : une prudence excessive, unie à une force terrible et à un grand besoin de sang.

Il est, dit-on, fort rare qu'il attaque par devant une proie quelconque; et, d'après les Cambodgiens, on ne doit jamais tirer sur lui un coup de feu que lorsqu'il a passé : en effet, à ce moment, il ne se retourne pas sur son ennemi, alors même qu'il est blessé.

XIV

Le marché de Tayninh. — Types cambodgiens. — Différences entre le Cambodgien et l'Annamite. — Ma ménagerie. — Singes. — Cerfs. — L'herpéton tentaculé. — Le varan. — Tortues. — Cigognes. — Ours. — Pangolins.

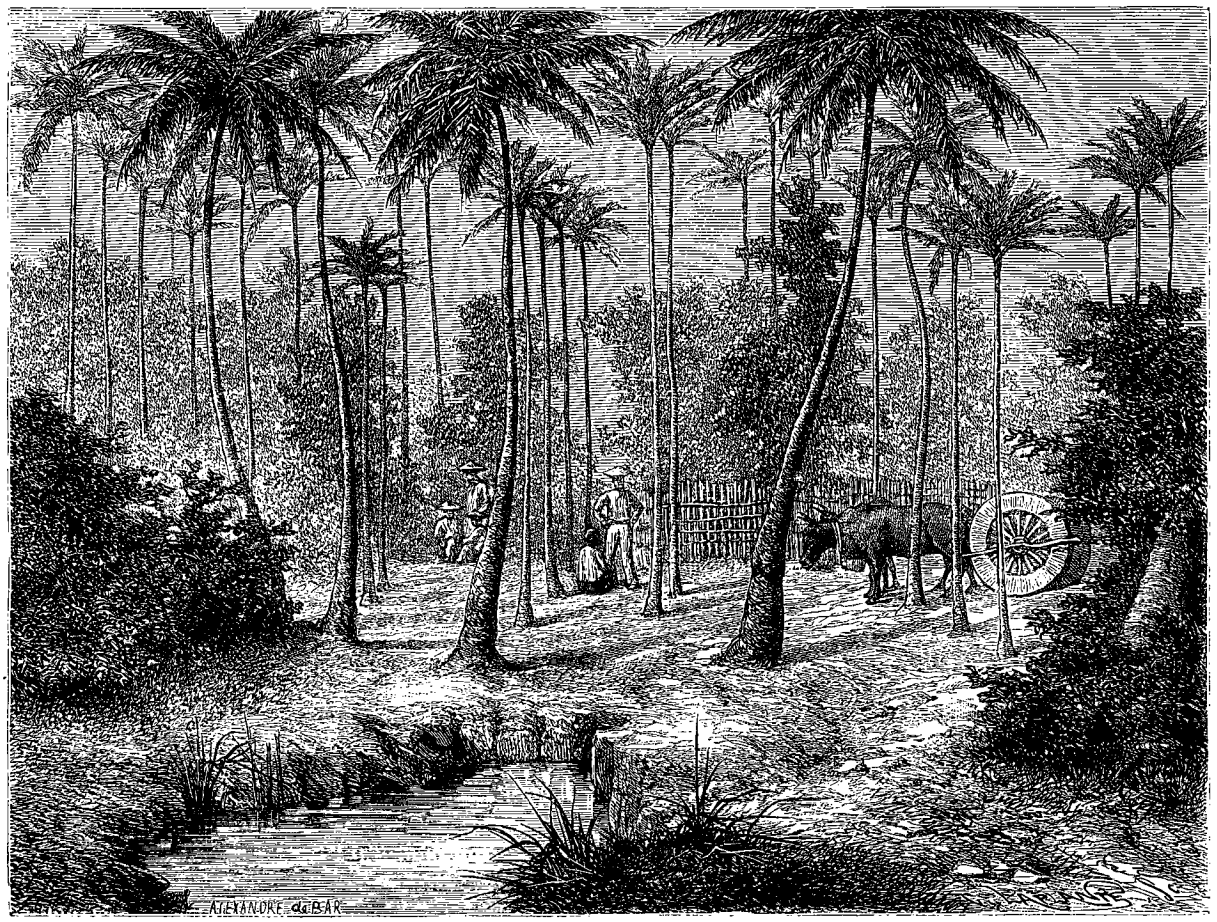
J'allais presque tous les matins au marché, où je contemplais les diverses races humaines qui se donnent rendez-vous à Tayninh. J'y voyais assez souvent des Cambodgiens; leur taille relativement haute, leur teint foncé, leur maxillaire inférieur épais et lourd, leurs cheveux coupés en brosse, et par-dessus tout leur air de sauvagerie passive, leur donnent une allure tout à fait différente de celle des Annamites. Ces deux races se détestent cordialement. L'Annamite, fier de son teint plus blanc, de sa civilisation plus avancée, et surtout des nombreuses victoires qu'il a remportées sur son voisin, le considère comme à peine supérieur aux Moïs ou sauvages des montagnes. Le grand mandarin Phan-Thanh-giang appelle même les Cambodgiens « des sauvages dont la nature est mauvaise et viciée; ils oublient constamment, dit-il, la règle et la loi; ils sont comme stupides et privés de raisonnement ». L'homme khmer, à son tour, avec son caractère plus sombre et plus silencieux, son sentiment religieux plus profond, regarde en pitié le léger Annamite. Il n'y aura jamais une entente cordiale entre ces deux peuples. Le Cambodgien, malgré ses traits un peu grossiers, est plus Hindou qu'Indo-Chinois; sa langue et son écriture rappellent plutôt celles de la grande péninsule hindoue, ainsi que les glorieux restes d'une civilisation éteinte, dont Angcor la Grande est la plus sublime expression. Il est l'homme silencieux et sauvage des grandes forêts et des collines, tandis que son voisin est l'habitant moqueur et sociable des plaines. Peuple malheureux que le peuple cambodgien! Pressé entre les Siamois et les Annamites qui lui ont pris au nord-ouest et au sud-est ses plus riches provinces, immobilisé sous la loi d'une féodalité orientale qui ne lui permet pas d'être propriétaire, il faut qu'une main vigoureuse le soutienne et lui permette de garder son autonomie, tout en lui inculquant lentement ce qu'il peut recevoir de l'éducation européenne.

Grâce à la riche faune de cette partie de la Cochin-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chine, je parvins à transformer ma case en une véritable ménagerie. Dans ma grande chambre, à un des poteaux qui soutiennent la toiture, j'avais cloué une caisse à bière, habitation d'une femelle de Macaque maimon (*Con tam vong* des Annamites). C'était bien l'animal le plus espiègle et le plus doux possible, sauf à l'égard des femmes indigènes, qu'il ne pouvait souffrir et qu'il essayait de mordre en poussant des cris de fureur. A mon retour à Saigon, il mourut d'un tétanos qu'occasionna une petite plaie produite par la corde qui lui servait de ceinture. Dans un coin de la même pièce était une cage assez ample où vivait un très-jeune mâle de cette espèce de cerf que les Annamites appellent *Con man* (*Cervulus moschatus*), si curieux par ses petites cornes bifides portées par un prolongement de l'os frontal, et ses grandes canines avec lesquelles il découd fort bien les chiens.

Symétrique à celle-ci, une autre prison plus petite contenait un charmant *Con tiéo* (*Tragulus pygmeus*), petit cerf gros comme un lièvre, sans cornes, mais armé aussi de deux longues canines. Enfin, au bout d'une corde se promenait un *Semnopithèque douc* (*Con gioc*), singe extraordinaire, chez lequel le jaune, le noir, le rouge, le blanc pur et le gris perle superposent sans transition leurs teintes criardes. Ce qu'il avait surtout de singulier, c'étaient ses paupières jaunes, qui formaient sur sa face de nègre la plus étrange paire de lunettes qu'on puisse voir.



Vue prise à Tayninh. — Dessin de **A.** de Bar, d'après un croquis.

Dans ma chambre à coucher vivait un autre petit singe, le *Semnopithèque maure* (*Con bac may*), enfant gâté et très-caressant. Tout son corps était couvert d'un fin duvet jaune d'or, excepté sa face, ses mains et ses pieds, qui étaient absolument noirs. Mon *boy* avait coutume de dire de lui : « Lui connaître tout, même chose annamite. » Il me fut tué, une nuit, par des myriades de *Con kien bonhot*, effroyables fourmis noires à aiguillon, qui firent invasion dans ma case pendant la saison des pluies.

Pour nourrir mes jeunes singes, j'ai dû demander à l'administrateur, qui possède un riche troupeau, de m'octroyer chaque soir au moins un litre de lait. La question du lait est celle qui doit intéresser le plus l'Européen appelé à vivre quelque temps dans la colonie. Il est certain que si l'on arrivait à créer en Cochinchine une bonne race de vaches laitières, on guérirait ou préviendrait ces affections redoutables qui nécessitent aujourd'hui le rapatriement en France, ou emportent lentement ceux qui s'obstinent à prolonger leur séjour. Mais tandis qu'une vache d'Europe fournit quatorze litres de bon lait par vingt-quatre heu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

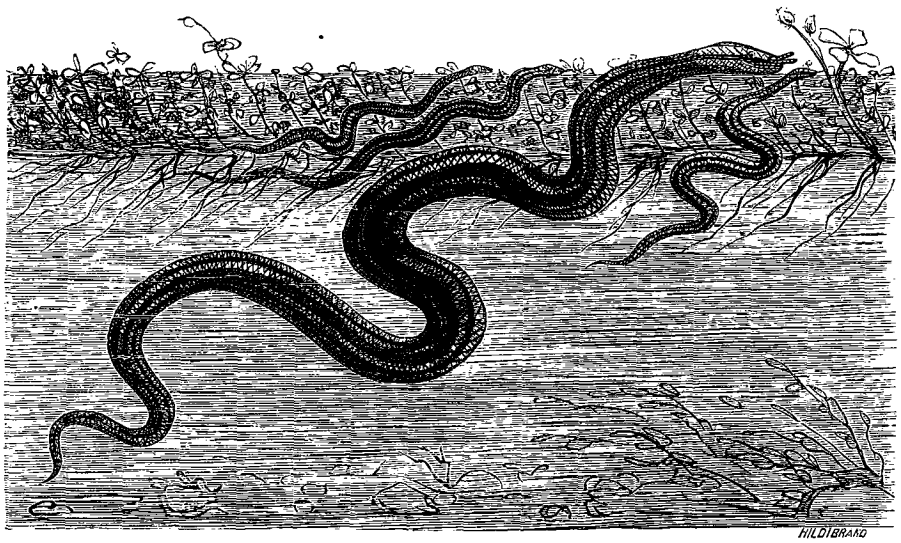
res, celles de Cochinchine n'en donnent pas un litre, et cela ne dure pas longtemps. L'hôpital a peine à réunir les quantités nécessaires chaque jour. De plus, le commerce du lait est presque exclusivement entre les mains des Hindous et des Malais, qui le falsifient de toutes les façons, surtout, dit-on, en y mêlant une émulsion de coco.

Ma troisième chambre était occupée par des hôtes non moins intéressants : un couple de *Con chon mop* (*Paradoxure type*), jolis animaux, voisins des civettes, vivant de bananes, d'œufs de reptiles et d'oiseaux, et même de chair. Ils faisaient fort bon ménage avec un jeune porc-épic (*Con gnim*). Je réussis plus tard à en amener un vivant au Jardin des Plantes.

J'avais aussi des serpents d'eau, entre autres des *Herpetons tentaculés*, que les Annamites appellent *Con ran rau*, c'est-à-dire serpents à barbe. Ces singuliers ophidiens, fort rares en Cochinchine, excepté à Tayninh, sont à moitié herbivores : c'est là un fait unique dans l'histoire erpétologique. Les deux appendices qui terminent leurs museaux leur donnent un aspect tout à fait caractéristique[1].

A côté d'eux je donnai place à un *Homalopsis*, beau serpent aquatique très-vigoureux; j'avais été assez heureux pour me saisir de toute une famille, c'est-à-dire d'une mère accompagnée de douze petits.

Dans la cour, une immense cage servait de prison à un *Con khyda* (*Varanus nebulosus*) de taille gigantesque. Cet énorme saurien de plus de deux mètres de long, excessivement irascible, et mugissant avec furie comme le ferait un bœuf, habitait, avant la confection de sa cage, une vaste baignoire qui se trouvait dans ma quatrième chambre ou chambre à douches. Cette baignoire avait été recouverte d'un treillis de rotin. Un beau jour, grâce au travail des puissants ongles qui terminent ses pattes, ce crocodile en miniature s'échappa dans ma case. Je n'eus que le temps de me jeter sur lui à corps perdu, et je le saisis heureusement au cou et à la racine de la queue. Mais le maintenir sous moi fut tout ce que je pus faire. Il me fallut l'aide de deux Annamites pour le réintégrer dans sa baignoire, où ses coups de queue et ses mugissements m'apprirent, pendant près de deux heures, la fureur qui le transportait. Il vivait surtout de poissons et de viande; il avait même sur la conscience un joli lézard (*Hydrosaurus salvator*), que, d'après les conseils fallacieux de mon domestique Lay, je me risquai à introduire dans sa prison. Je comptais l'amener en France; mais malheureusement, à Saigon, il réussit à s'échapper encore pendant que je faisais les visites du départ, et ses allures rapides et furieuses firent que personne n'osa l'arrêter dans sa fuite.



Herpéton avec ses petits. — Dessin de Robin, d'après nature.

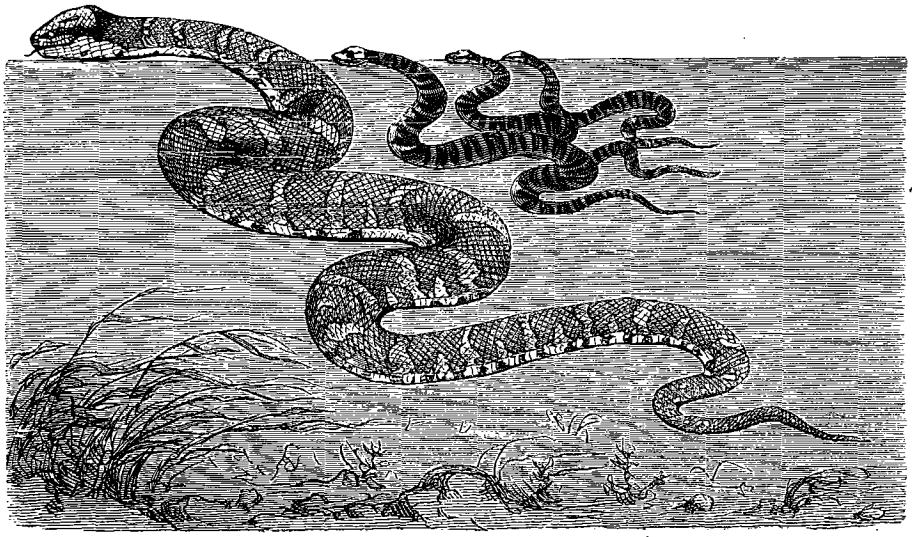
Au milieu du jardin, j'avais fait creuser un bassin où vivaient de nombreuses tortues d'eau douce, entre autres des *Cuora amboinensis* (*Con rua nap* des Annamites) : curieux chéloniens à plastron divisé en deux par une charnière, et d'énormes *Trionyx cariniferus* (*Con cuo dinh*), tortues à carapace molle sur les bords, et ayant un cou très-long avec lequel elles peuvent se retourner prestement quand on les met sur le dos, privilége que n'ont pas leurs congénères; leurs mandibules sont assez puissantes pour faire d'horribles blessures. Elles sont ichthyophages, et leur chair serait, dit-on, excellente.

Deux cigognes marabouts faisaient sentinelle de chaque côté de ma porte. Ces grands oiseaux étaient admirablement apprivoisés et me suivaient partout; le matin, dès que je paraissais, les hypocrites se mettaient à genoux et poussaient des cris de désespoir en

1. Grâce à mon excellent ami le docteur Jullien, qui avait jugé de loin qu'un guide erpétologique me serait sans doute d'un grand secours, je venais de recevoir le livre de Gunther sur les reptiles de l'Inde, et avec son aide il me fut possible de diagnostiquer à coup sûr l'herpéton, que je voyais pour la première fois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

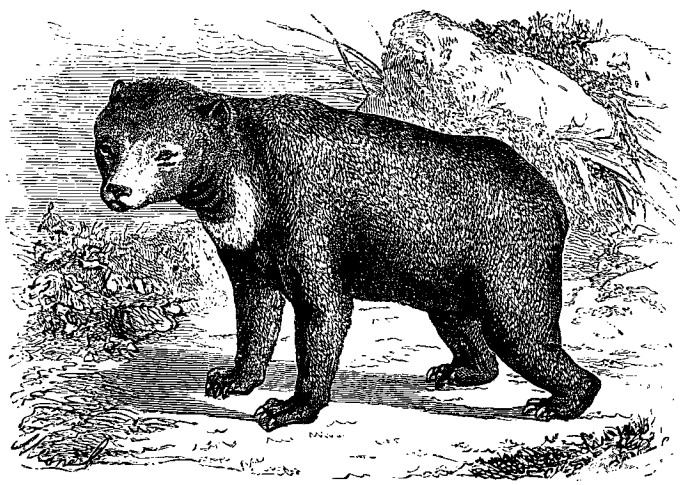
« dodelinant de la teste », pour m'indiquer que la nécessité d'un supplément de poisson se faisait vivement sentir. Je fus enfin forcé de leur mettre une corde à la patte, à cause de leurs nombreuses incursions dans ma cuisine, où les anguilles et les biftecks destinés à ma table disparaissaient avec une rapidité désespérante. Que de fois maître Lay, s'érigeant en accusateur, vint m'annoncer qu'après une lutte courageuse il avait eu le dessous, et que mon déjeuner se digérait dans le gouffre insatiable de cet estomac d'échassier! Les seuls animaux que ces excellents marabouts considérassent comme ennemis étaient les chiens et les chats; ils



Homalopsis femelle et ses petits. — Dessin de Robin, d'après nature.

leur couraient sus avec férocité, et je n'ai jamais vu chien accepter la lutte. Il est probable que dans la brousse ces grands oiseaux sont souvent exposés aux attaques des félins et autres carnassiers; de là cette antipathie insurmontable.

Un *Ursus malayanus*, ours des cocotiers, très-jeune, mais alors assez féroce, vint aussi compléter mon jardin zoologique. Quand on voulut mettre ce jeune monstre dans la cage qui devait le transporter à Saigon, il s'échappa en poussant ces grognements perçants qui lui ont fait donner par les Annamites le nom de *Con gau heo*, ours-cochon. Quand on parvint à le rejoindre, avec une de ses pattes antérieures il coupa la peau d'un indigène jusqu'à l'articulation du genou. J'ai réussi à le transporter en France, et ses mœurs se sont aujourd'hui bien adoucies. Les Cambodgiens l'appellent *Kla kmoum* ou tigre de miel, à cause de son goût effréné pour les substances sucrées.



Jeune ours des cocotiers. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

Le second administrateur de Tayninh possédait deux de ces ours qu'on laissait se promener en toute liberté; ils n'étaient aucunement dangereux, mais professaient à l'égard de toutes les matières grasses et sucrées un amour démesuré qui leur fit plus d'une fois commettre de nombreuses déprédations. Ces animaux appartiennent aujourd'hui au maire de Cholen.

Dans la dernière période de mon séjour à Tayninh, je joignis pendant quelque temps à ces divers captifs un pangolin femelle et son petit, qui malheureusement moururent très-vite. Ces édentés, couverts d'écailles et à pattes armées de puissants ongles, ont un faux air de lézard. Tranquille pendant tout le jour, qu'elle passait à dormir avec son petit enroulé autour du tronc, cette femelle avait, la nuit, la désagréable habitude de se promener par toute la case en faisant un bruit infernal. Les nuits, du reste, sont souvent troublées dans notre colonie par des bruits de ce genre. Au premier rang des animaux qui sont sans pitié pour notre sommeil, il faut placer la grenouille-bœuf (*Callula pul-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chra) et les *Polypedates*, qui, dans les grandes prairies mouillées, font sans relâche retentir les airs de leur note stridente.

Outre ces hôtes plus ou moins singuliers, ma case abritait encore un joli chat annamite auquel je permettais bon nombre de privautés. Ce chat est de taille inférieure au nôtre, et la variété d'angora n'existe pas; sa robe est tachetée, ou d'un noir ou plus rarement d'un blanc sans tache. Mais ce qu'il a de particulier, c'est la forme de sa queue. Long de quelques centimètres à peine, cet appendice est plusieurs fois recourbé sur lui-même, comme s'il avait été brisé à plusieurs reprises en sens inverse; cette disposition est si prononcée, qu'on peut soulever un de ces animaux par le crochet de sa queue. Cette singularité est héréditaire.

XV

Chasse au con dinh. — Retour pittoresque. — Serpents. — Les parasites des serpents. — Insectes. — Buprestes et sagres. — Araignées, scorpions et fourmis.

Une après midi, je dormais encore sur ma natte du doux sommeil de la sieste, lorsque j'entendis frapper à la porte de ma case. Je me lève, et vois un brave



Marchands chinois, à Saigon (voy. p. 416). — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

chasseur indigène qui m'avait apporté déjà maintes têtes de bœufs, et qui venait m'avertir qu'il était sur la piste d'un *Condinh*, bœuf sauvage gigantesque, très-voisin du *Bos frontalis*, et dont j'avais admiré une très-belle tête chez l'inspecteur. Nous partîmes aussitôt.

Nous étions au beau milieu de la saison des pluies; nous rencontrâmes sur notre route des étangs de nouvelle formation, où l'on enfonçait sous l'eau jusqu'à mi-cuisse. Pour les premiers, je me servis des épaules complaisantes de mon guide; mais, ayant ensuite été mouillé par hasard, je marchai sans hésitation dans cette eau qui, bien que tiède, ne laissait pas de me rafraîchir un peu. Après un trajet de dix kilomètres dans des bois peu touffus ou dans de grandes plaines absolument désertes, sous une lumière implacable, le fourré devint enfin plus épais. Je remarquai plusieurs grandes traces, entre autres celles d'un éléphant, que nous suivîmes involontairement pendant près d'une heure. Tout d'un coup le guide s'arrêta. Nous étions alors sous une vaste voûte de verdure; mais, à droite, le taillis permettait de se faufiler sans être trop pressé par les branches. Nous nous glissâmes doucement d'arbre en arbre, en gardant le silence le plus complet. Dans une petite clairière bien ombrée, une masse noire, couchée, ruminait tranquillement. C'était l'ennemi. Nous savions ses allures; il ne fallait pas le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femme et enfants cambodgiens. — Dessin de D. Maillart, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

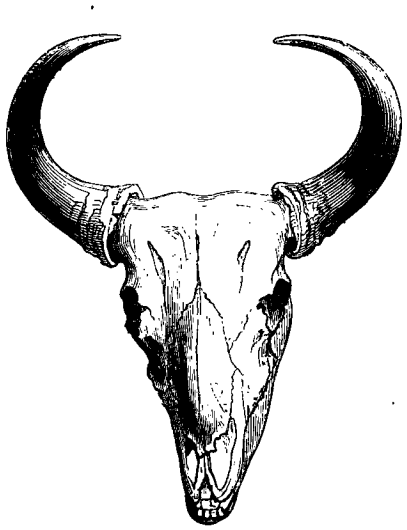
manquer, ou l'un de nous risquait de devenir sa victime. J'admirai un instant le majestueux animal et n'en estimai pas la longueur à moins de trois mètres. Je vis plus tard que je m'étais trompé de peu. Un instant il eut un soupçon; il ne pouvait nous voir, mais l'air sans doute lui apporta, des chevelures annamites, quelques vagues effluves d'huile de coco; il se leva, je tirai, et presque aussitôt il tomba sur le côté gauche en écrasant quelques jeunes arbrisseaux; une certaine quantité de sang coula de son mufle et tout fut ter-



Grenouilles polypedates et callula. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

miné. La nuit vint peu après notre victoire. Un grand feu fut allumé, quelques torches de résine nous éclairèrent de leur lueur indécise. J'examinai ma victime : c'était un vieux mâle, un vrai solitaire; ses cornes énormes, d'un beau grain vert à la base et noires aux extrémités, annonçaient un animal de huit ans au moins. Sa robe était toute noire, à poils courts; les canons étaient jaunes, et une grosse touffe de poils gris, lui formant une large étoile au milieu du front, remontait jusque sur le rebord largement accusé de la crête frontale; il n'avait pas de fanon.

J'emportai sur une voiture à buffles le squelette, la peau et le filet; j'abandonnai le reste de la chair, qui dut nourrir le village voisin pendant deux jours. Puis je repris le chemin de Tayninh, laissant notre voiture loin derrière moi. Ce retour, la nuit, à travers les bois, dans un district à tigres, ne laissait pas que d'avoir quelque chose d'assez téméraire. Un de nos domestiques, armé de mon fusil, inspectait la route en arrière; un autre ouvrait la marche en tenant une torche. Le jour naissait quand je touchai enfin le seuil de ma case; je me jetai épuisé sur mon lit, où je m'endormis aussitôt d'un sommeil de plomb.



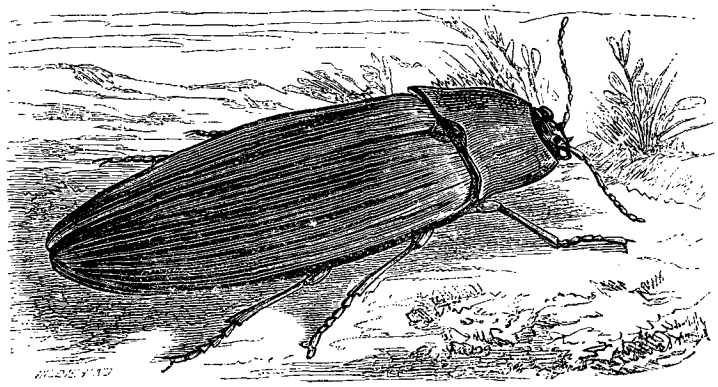
Tête de bœuf. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

Les indigènes, au courant de mes goûts, m'apportaient beaucoup de reptiles; j'en recevais surtout des Annamites, qui les redoutent moins que les Cambodgiens et les Tiams et les prennent presque toujours avec un nœud coulant au bout d'un long bambou. Un jour, un jeune drôle de douze ans à peine traîna plutôt qu'il ne porta à ma case un *Con ran mai giam* (*Bungarus annularis*), énorme serpent long de deux mètres, à larges bandes circulaires alternativement noires et jaunes. Son corps est presque prismatique et sa queue est légèrement aplatie en truelle. Il respirait encore. Son propriétaire déposa aussi devant moi le cadavre d'un *Xenopeltis unicolor*, serpent inoffensif assez long, à corps comme vernissé, que le premier était en train de dévorer. Le *Con ran mai giam*, serpent très-venimeux, voisin des hydrophis ou serpents de mer, est excessivement redouté dans le pays, car on le rencontre parfois dans les petits bras des arroyos où l'on va se baigner; je ne connais pourtant pas d'accidents arrivés de son fait. Ce jour-là, du reste, devait être marqué d'une pierre blanche, car, après ma sieste, un grand Annamite, bûcheron de son état, m'apportait, mais hélas! étranglé, un python réticulé, long de

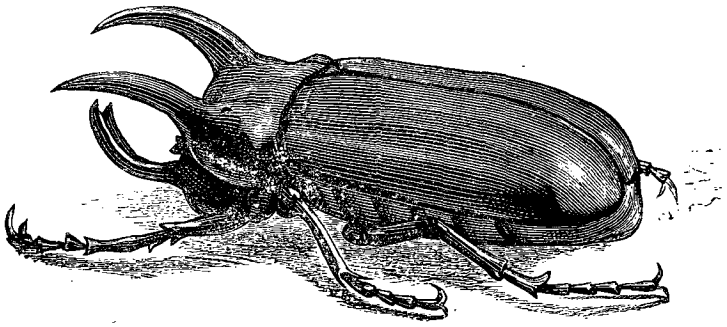
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trois mètres et demi. Le pauvre animal était très-maigre; en l'ouvrant, j'eus bientôt l'explication de cet état maladif. Tout le poumon était troué; de petites cavernes renfermaient de très-nombreux vers enroulés sur eux-mêmes et présentant des rétrécissements et des renflements successifs; de l'estomac je retirai un immense ténia, et des intestins un nombre incalculable de lombrics Il n'est pas rare de trouver de nombreux parasites dans les tubes digestifs des serpents; cependant une telle quantité doit être rarement rencontrée. Tout ceci n'avait pas empêché le serpent de se saisir d'un lièvre, dont je trouvai le corps aux trois quarts digéré.

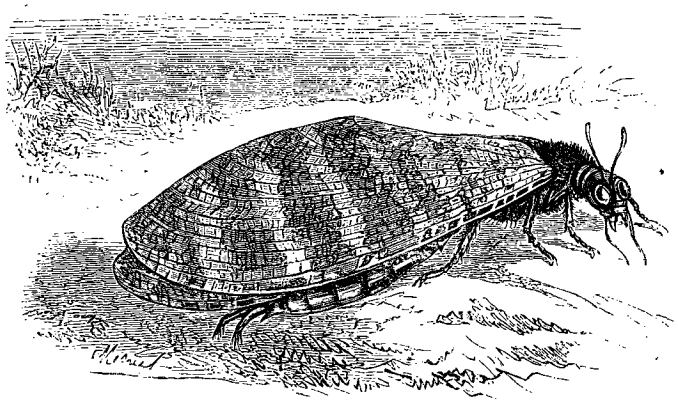
J'eus plus tard un autre serpent, cette fois aquatique : l'*Hypsirrhina Bocourti*, énorme animal trapu et farouche qui me mordit plus d'une fois jusqu'au sang; il était également bourré de lombrics. L'Annamite qui me l'apporta lui avait par précaution arraché quelques dents et avait *cousu* ses lèvres; ce n'est pourtant pas un animal dangereux. Il faut que ce soit une bête très-vigoureuse, car bien qu'il refusât tout aliment pendant cinq mois, je pus l'emmener à Paris vivant encore et au cœur de l'hiver. Il est vrai qu'il succomba au bout de quelques semaines au progrès des ulcérations qu'il avait dans la bouche.



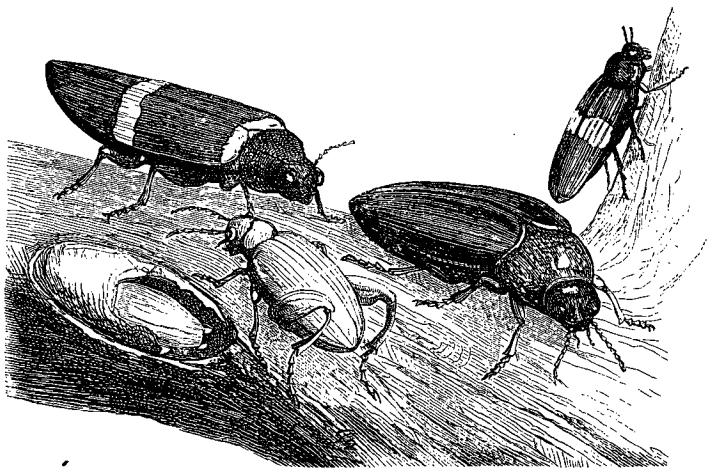
Taupin. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.



Scarabée. — Dessin de Robin, d'après nature.



Fourmilion. — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.



Sagres et Buprestes. — Dessin de Robin, d'après nature.

Les insectes affluaient aussi à ma case. Parmi les plus beaux de ces animaux particuliers à la Cochinchine et que je rencontrai çà et là dans mes promenades, quelques-uns méritent véritablement une mention spéciale. A côté du *Taupin* et du *Scarabée* d'espèces encore indéterminées dont nous donnons le dessin, je citerai le *Fourmilion* et les *Buprestes*, ces beaux coléoptères à corps allongés, revêtus, même en France, de couleurs si brillantes, qu'on les appelle vulgairement Richards; ils atteignent dans la colonie une taille considérable. Les enfants annamites les saisissent sur les bourgeons de bambous avec un long bâton enduit de glu à son extrémité; ils leur attachent ensuite un fil de soie à la patte et les font voler, comme les enfants font en France voler le hanneton. A Tayninh, il y a deux espèces qui servent d'ornement aux femmes annamites pour mettre dans leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cheveux. Le premier de ces buprestes est vert doré et a deux bandes jaune orangé, l'une à la base des élytres et l'autre au milieu ; le second est tout entier d'un doré excessivement brillant, qui peut paraître d'un violet métallique, suivant certaines incidences de rayons.

Sur la cime des plantes des prairies, les sagres, énormes coléoptères aux pattes postérieures très-fortes, bien qu'ils ne sautent pas, et garnies de piquants très-développés, montrent leurs belles couleurs cuivrées, bleu violacé ou purpurines ; à côté d'eux on trouve une espèce de longicorne assez petite, de couleur bleuâtre, avec une mince bande jaune, et parfumée d'une odeur de rose vraiment délicieuse, aussi pénétrante que celle du musc que répand chez nous l'*Aromia moschata*.

Mais à côté de ces beaux animaux existe tout un monde de dangereux commensaux de l'homme, qui ne sont peut-être nulle part plus communs qu'à Tayninh. Le monde des Arachnides est ici d'une richesse par trop exubérante. Sans compter d'énormes faucheux qui courent sur leurs échasses dans les allées du jardin, les araignées-loups qui sautent au soleil sur les murs de ma case, et ces vastes épéires dorées qui tissent une toile tellement résistante que les plus forts insectes s'y prennent, il y a des mygales nombreuses qui ne le cèdent pas en grandeur à celles d'Amérique : seulement elles n'ont pas leurs goûts ornithophages. Dans tous les talus, elles creusent leurs profondes galeries, qu'elles ne ferment pas d'une porte comme leurs congénères d'Europe. De temps en temps, les Annamites employés aux travaux du génie m'en apportent sur la paume de leur main, mais ils leur arrachent alors les mandibules.

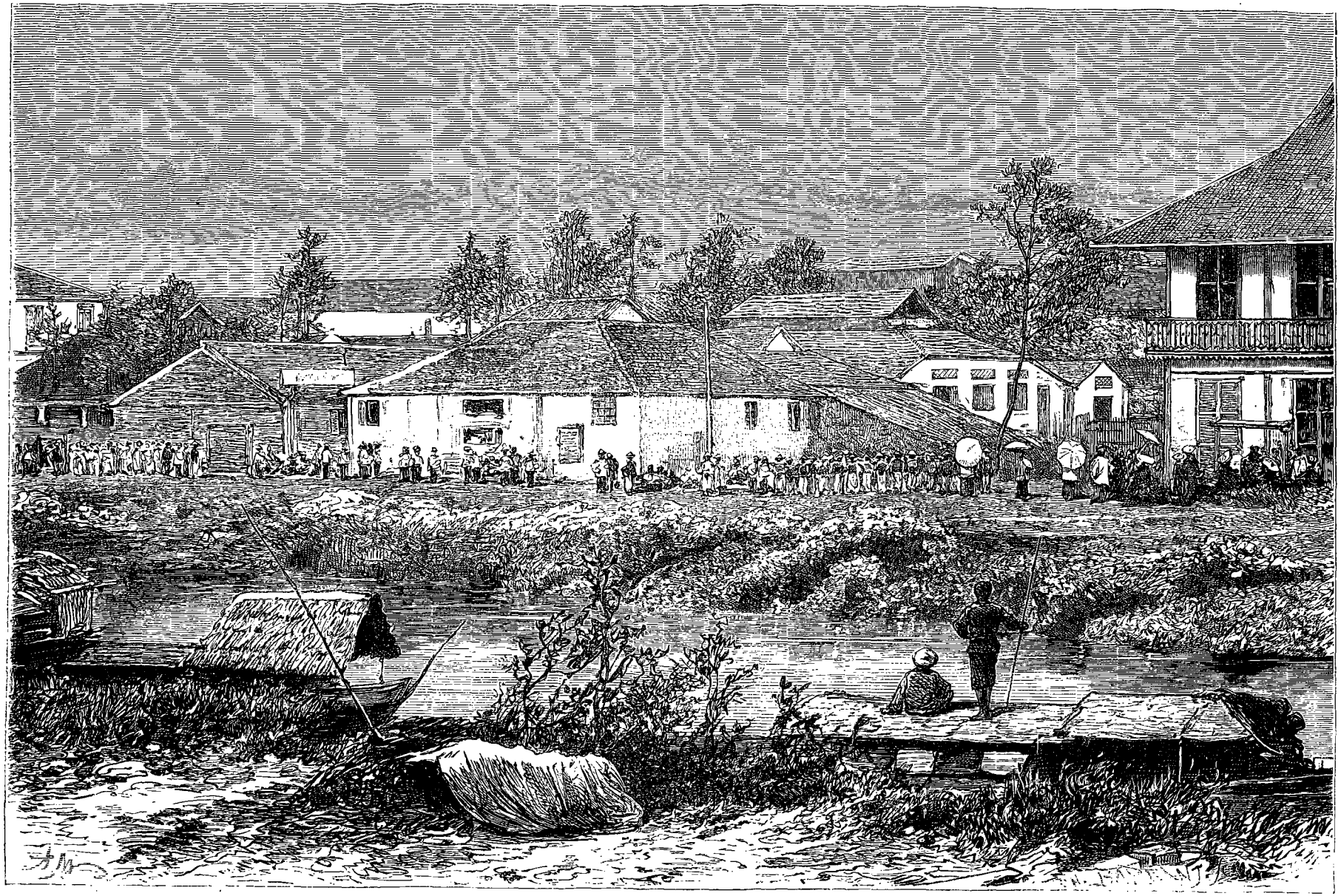
Les scorpions sont aussi d'une fécondité redoutable, surtout ce grand scorpion noir dont la taille atteint un décimètre et demi ; j'en pris un avec ses petits ; ces intéressants nouveau-nés, grimpés sur le dos maternel, étaient d'un gris très-pâle : c'étaient de véritables scorpions de lait. Une autre espèce jaunâtre bien plus petite est beaucoup plus commune encore ; il ne se passait pas de semaine que je n'en prisse sur les murailles ou dans mes habits, tandis que l'espèce noire habite plus volontiers sous l'écorce des arbres et surtout sous les souches à moitié changées en humus par les dents des termites. Ses piqûres sont très-douloureuses, et plus d'une fois des indigènes ou des soldats vinrent à ce propos réclamer mes soins. Une cautérisation légère est tout ce qu'il faut faire et jamais il n'y a de suites regrettables. Afin de voir ce qu'avait de vrai cet adage populaire que le scorpion entouré de charbons ardents se pique la tête et meurt suicidé, je mis un de ces animaux au milieu d'un cercle enflammé. Comme, dès qu'il prévoit un danger, il recourbe sa queue sur sa tête, je pense que c'est sans doute dans un de ces mouvements subits qu'il doit involontairement se frapper ; je crois que le calorique intense dont il supporte le rayonnement peut être aussi pour quelque chose dans sa mort ; en tout cas, l'animal en expérience ne mourut pas le jour même.

Une dernière espèce d'Arachnides, redoutable seulement par ses mandibules, comme les araignées, brandit comiquement en l'air, à la moindre apparence de danger, sa queue filiforme et inoffensive. C'est le Telyphone à queue, *Con bo cap nui* des Annamites. Cette araignée est absolument noire ; je la prends souvent dans ma case ; elle exhale lorsqu'on la saisit une affreuse odeur pénétrante, dont les doigts sont imprégnés longtemps, même à distance. C'est au milieu de tout ce monde peu rassurant que l'on doit s'attendre à vivre à Tayninh.

Après les Arachnides, il convient de citer les fourmis parmi les fléaux de la Cochinchine. L'une, comme la grosse fourmi rouge (*Con kien vong*), habite les arbres, surtout les manguiers. Elle se fait là des nids avec les feuilles ; sa présence est regardée comme un bienfait par les cultivateurs ; elle détruit, dit-on, ou écarte les insectes nuisibles ; de fait, je crois difficile aux animaux qui sont antipathiques à ce colérique hyménoptère d'habiter l'arbre où il a placé son nid. Il faut prendre bien garde, lorsqu'on chasse dans les bois, de heurter les branches où ces fourmis se promènent : de cuisantes morsures dont la douleur est longue à s'éteindre sont la suite de ces rencontres. Je fis pour la première fois connaissance avec ces insectes à Singapoore, où ils sont aussi fort communs. Ébloui de cette belle flore tropicale qui surgissait soudain à mes yeux après l'aridité de Port-Saïd et d'Aden, je me plongeais littéralement au sein des prairies et des petits bois : j'en fus bien puni !... Je crois qu'un homme poursuivi par une bête féroce et qui aurait cherché un asile sur un arbre habité par ces animaux préférerait redescendre et tenter la dernière lutte avec la brute qui l'attend en bas.

Une seconde espèce, rouge aussi, mais extrêmement petite, habite les maisons : c'est le *Con kien lua* ou la *fourmi de feu* des Annamites. Sa morsure est encore plus cruelle peut-être que celle de la première espèce. C'est elle qui fait la police de nos demeures, en dévorant toutes les bribes de victuailles qu'elle peut atteindre. C'est elle aussi qui fait le désespoir des naturalistes en réduisant en poussière les collections les plus précieuses. Aussi tous les meubles ont-ils leurs pieds trempant dans des vases remplis d'eau mélangée d'absinthe ou d'acide phénique ; encore faut-il renouveler souvent le liquide, car les poussières qui y tombent journellement suffisent à former une espèce de pont qui permet à la fourmi de passer. D'autres fois, au lieu de liquide, on se contente de badigeonner les pieds des meubles avec du goudron ou de les entourer de ouate. Mais dans tous les cas il faut exercer une surveillance de tous les instants. Ces hôtes incommodes pénètrent assez souvent la nuit dans les lits ; quand cela arrive, on n'a plus qu'à fuir et à passer une nuit blanche sur une chaise, car toutes les pièces de la li-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le quartier asiatique, à Saigon (voy. p. 416). — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terie sont infectées par l'ennemi. Ces affreuses mésaventures font par contre le bonheur des moustiques.

Une troisième espèce de fourmis, moins commune, mais plus terrible encore, est celle que les Annamites appellent *Con kien bonhot*. Ils la redoutent fort. Longue, svelte et noire, celle-ci n'est pas à craindre pour ses morsures, mais elle possède un dard qui ne le cède en rien à celui de la guêpe. Ces fourmis habitent ordinairement les plaines, et pendant la saison des pluies, lorsque les averses torrentielles ont bouleversé leurs nids, on les voit se diriger par bataillons serrés vers les habitations. Malheur alors aux animaux qui, renfermés dans un espace trop restreint ou retenus par une corde, ne peuvent pas prendre la fuite! Ces abominables insectes me tuèrent dans une nuit un très-joli singe, un varan, un merle et un jeune veau! On les rencontre parfois dans les forêts en colonnes interminables et on se garde bien de les déranger.

La quatrième espèce, noire également, se compose de deux individus différents. La plupart sont de taille minuscule, mais quelques-uns sont véritablement gigantesques; ils ont une grosse tête et des mandibules formidables. Dans les incursions que ces fourmis font chez l'homme, des géants de l'espèce portent souvent accrochés à leurs pattes et à leurs antennes une dizaine de camarades. Cette dernière espèce est la moins redoutable, bien que sa morsure soit douloureuse.



Un Stieng. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

On ne peut nier les services que rendent les fourmis dans les contrées tropicales, mais il n'est pas moins vrai qu'elles paraissent parfois trop nombreuses. Il est impossible de respirer une fleur, si peu qu'elle contienne de liqueur sucrée, sans la débarasser préalablement d'un monde de fourmis; il est impossible de laisser à terre un quart d'heure une pièce de gibier abattu sans être obligé de la disputer aux fourmis.

XVI

Un Stieng. — Le cerf panolia. — Chasse au cerf. — Promenade à Tromdo. — Rencontre d'un rhinocéros. — Dernière visite à Saigon.

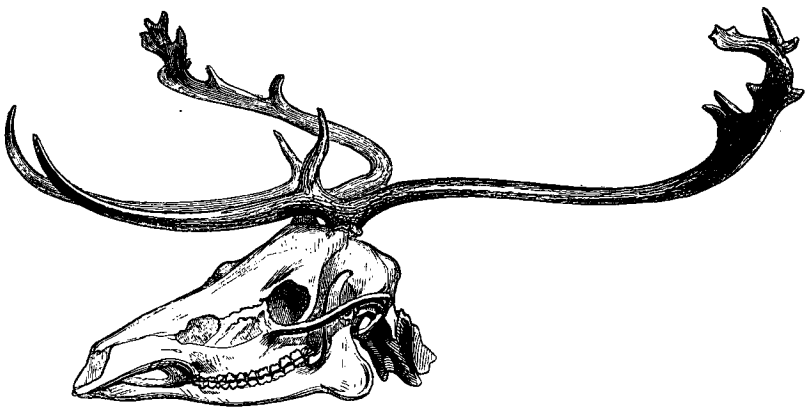
Grâce au bon accueil que je leur fais, ma case est décidément devenue le rendez-vous de tous les chasseurs du pays; ils prennent la douce habitude de venir y boire le matin, en revenant du marché, leur verre d'absinthe ou leur tasse de thé. Cette sorte de cour plénière que je tiens m'apprend beaucoup à connaître ces races, leurs mœurs et leurs langues, et j'ai habitué tous ces braves gens à m'apporter des reptiles, des mammifères, etc. Un matin, l'un d'eux m'amena même un Stieng. Les Stiengs sont une de ces tribus que les Annamites englobent sous le nom de Moïs, c'est-à-dire sauvages, et qu'ils ont refoulées au fond des bois et sur les montagnes du nord-est et de l'est. Cet individu est un petit homme de cinquante ans, hâlé, à la figure sillonnée de rides, à oreilles percées d'un large trou rempli par un gros morceau de bambou; sa figure est presque complétement glabre, et ses mâchoires ne sont pas prognathes.

Ce brave garçon paraît avoir une intelligence obtuse, et l'idée de Dieu ne semble pas être très-nette dans son esprit. Du reste, comme on l'a fait remarquer déjà, l'idée religieuse va en diminuant de l'Inde à l'extrémité de l'Indo-Chine. Mon ami l'Annamite Sabiou prétend que les Stiengs n'ont pas de Dieu. Le sauvage échange avec moi, contre de l'eau-de-vie, une immense arbalète très-difficile à plier et un paquet de flèches en bois durci, avec lesquelles on perce une planche de plusieurs pouces d'épaisseur. Il paraît que les Stiengs empoisonnent parfois ces projectiles avec une drogue dont les effets rappellent ceux du curare; je n'ai pas pu m'en procurer. Les choses européennes étonnent fort ce sauvage, mais il n'a pas la curiosité des Tiams, grands enfants qui touchent à tout et qui rient toujours. Il a au contraire l'air fort intimidé. Il promet de revenir et de m'apporter des têtes de panthère et de bœuf sauvage. Quant aux serpents, il a d'eux une terreur inconcevable, et il paraît me considérer comme un redoutable enchanteur, parce que je manie sans crainte des couleuvres inoffensives. Son habitation est à six journées de marche de Tayninh. Il est venu avec une voiture à buffles chargée d'huile de bois et s'en retourne avec du riz. Il s'incline devant moi, et me quitte hébété et à moitié affolé par trois heures de conversation. Il n'avait peut-être pas fait dans toute sa vie un pareil effort intellectuel, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encore ai-je dû le laisser reprendre haleine plus d'une fois.

Je ne trouvai à Tayninh que fort peu de Français; parmi eux j'aime à citer M. D.... C'est un homme qui, venu dans la colonie fort pauvre, y a fait honnêtement sa fortune dans le commerce des bois; on sait combien il y a de précieuses essences dans les forêts de la Cochinchine orientale. C'est un chasseur forcené, et je fis avec lui quelques parties de chasse des plus agréables. J'allai le prendre un matin pour une chasse au cerf. Selon lui, les Annamites sont de grands naturalistes, non pas à la Buffon, mais à la Toussenel; « ces gens-là, me dit-il, vivent bien plus complétement que les paysans d'Europe en relation constante avec les êtres animés, et il est peu d'oiseaux, de serpents, de quadrupèdes et d'insectes auxquels ils n'aient donné de noms. Pour ce qui est du cerf, il y a d'abord le *Con ca tong* (*Panolia Eldii*), qui vit dans les grandes clairières; ses belles cornes, recourbées en dedans, aplaties à leur extrémité, qui porte cinq à six végétations, lui donnent un faux air d'élan. Après lui vient le *Con man* (*Cervulus moschatus*), animal de taille très-inférieure, à poil presque rouge et qui porte deux cornes courtes, terminées par deux andouillers. Il ne s'en sert pas comme armes défensives, mais il a deux dents à la mâchoire supérieure qui valent bien des cornes; j'ai perdu plus d'un bon chien du fait de quelque vieux Con man; et — ajouta-t-il en me montrant Flo, son dernier limier, qui trottait devant nous, — ce pauvre animal porte encore les glorieuses cicatrices de sa dernière lutte. — Le troisième cerf, le plus commun de tous, est le *Con nai* (*Cervus Aristotelis*); nous en mangerons ce soir très-probablement. »



Tête de cerf panolia. — Dessin de Robin, d'après nature.

Ici je l'interrompis en lui montrant le chien qui quêtait avec une ardeur fébrile. Cet animal n'aboyait que dans les grandes occasions et suivait la piste jusqu'à complet épuisement de ses forces. En ce moment il nous entraînait à travers bois et clairières du côté de la montagne. « Voilà, s'écria tout à coup D..., baissez-vous et voyez! Ce sont des traces de la nuit, et nous allons avoir affaire encore à un *Con man*. Je connais ses ruses, reprit-il, et nous n'aurons pas trop à courir. » En effet, le *Con man* décrit dans sa fuite un cercle presque complet et revient ordinairement très-près de l'endroit où il a été levé. Cette fois la chasse devait être courte. Le chien menait la bête et nous distinguions par de rares éclats de voix la direction qu'elle avait prise. Tout d'un coup une masse rouge passe devant nous comme un éclair, je tire. « Touché! » s'écrie D..., qui, voulant m'en laisser l'honneur, n'avait pas tiré lui-même : beau trait pour un chasseur enragé comme lui. « Oui, lui-dis-je, mais pas en plein corps. » Le malheureux ne courait plus que sur trois pattes, et cependant il allait encore vite. Il finit, la tête perdue sans doute, par se diriger vers le village et prit eau dans l'arroyo à quelques mètres du pont. Tous les chiens de la contrée étaient en rumeur. Nous achevâmes le blessé du haut du pont et le *boy* de D... se chargea de le repêcher. C'était une femelle, elle avait dans le ventre un fœtus gros comme un lièvre de Cochinchine. Du reste, à ce qu'il paraît, le mois de juin est celui de la gestation pour ces animaux. D... tua quelques jours après une autre femelle, pleine également.

Peu de jours après, je fis avec D... une dernière promenade dans les environs giboyeux de Tromdo. Nous allions tout doucement, couchés chacun dans notre voiture; il était environ quatre heures du soir et la chaleur était encore étouffante. Je sommeillais à moitié, lorsqu'une exclamation de mon conducteur me réveilla. Je regarde et vois une masse noire qui venait à notre rencontre. Je reconnais un rhinocéros. La route n'était pas large : il fallait que l'un de nous se garât dans les bois ou reculât. Je savais qu'il n'était pas dans l'habitude du grossier pachyderme de faire place à qui que ce fût, et, d'autre part, je n'ignorais pas qu'il était de force à faire sauter nos deux attelages en l'air et nous en même temps. D..., qui était descendu de voiture, vint se ranger près de moi et me dit : « Il n'y a pas à hésiter, je vais tirer ». Je laissai agir sa main plus exercée que la mienne. Le rhinocéros tressaillit et fit volte-face. Un hourrah répondit à sa fuite. Il avait disparu, mais il nous fut bien facile de le suivre. La balle avait sans doute traversé le poumon ou quelque gros vaisseau; le sol était arrosé de sang à droite et à gauche. Enfin, au bout de soixante mètres environ, nous trouvâmes le corps; quelques convulsions l'agitaient, et de crainte d'un dernier accès de rage qui pouvait être fatal à l'un de nous, D... lui tira le coup de grâce presque dans l'oreille. Alors nous l'examinâmes à loisir. C'était un grand mâle de plus de deux mètres de long; mais sa corne unique n'était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

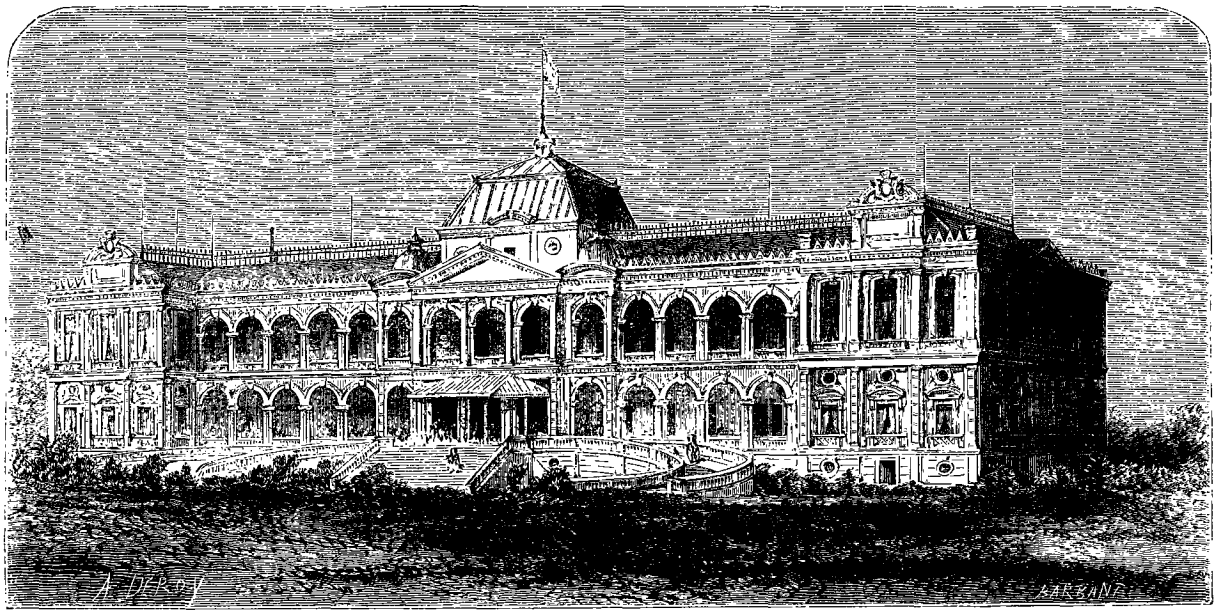
pas très-développée : elle n'excédait pas un pied. C'était sans doute un représentant de l'espèce *Rhinoceros sondaicus*. Nos Annamites, qui nous avaient rejoints, recueillirent la terre sanglante et le sang qui entouraient le corps, et lorsque l'ordre leur fut donné de dépecer la bête, ils trempèrent encore dans son sang tout le linge dont ils purent décemment se dépouiller.

Cette coutume existe, je le savais, en Afrique, mais je fus étonné de la retrouver au fond de l'Asie. Le sang du rhinocéros est considéré comme une panacée universelle, et les pharmaciens indigènes l'achètent fort cher, ainsi que le corps. On croit de même que le fiel de l'ours mort de mort violente est excellent en frictions contre les contusions; la tête de singe réduite en poudre et avalée donne de l'intelligence aux enfants idiots; certains os du tigre donnent de la force; les dragons guérissent les bronchites, etc., etc.

Nous emportâmes la tête et les quatre membres de notr rhinocéros et laissâmes l'immense cadavre aux corbeaux et aux vautours.

Quelques jours après cette dernière chasse, je quittai Tayninh et rentrai à Saigon.

Le jour de mon départ approchait, et j'avais voulu, avant de quitter ce sol de l'Indo-Chine où ma curiosité avait eu de si vives satisfactions, revoir Saigon, qui s'était considérablement embelli depuis sept mois. On avait terminé des trottoirs très-vastes en briques, placées de champ, qui permettaient de se promener à pied sec pendant la saison des pluies; des magasins



Le palais du gouverneur, à Saigon. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

tout européens, débits de tabac et de marchandises d'exportation de Paris, s'élevaient le long des grandes rues, notamment près de la maison de police. Il y avait toujours, il est vrai, quelques quartiers encore incomplétement assainis, surtout de l'autre côté de l'arroyo chinois, mais les maisons européennes commençaient déjà à envahir ce quartier jusqu'alors trop uniformément asiatique, et le splendide Palais du gouverneur dominait la ville haute de Saigon, en montrant avec fierté le pavillon national.

Les échoppes chinoises et annamites de la rue Catinat existaient toujours, mais peu à peu faisaient place à des établissements européens; enfin, tout montrait que Saigon était vigoureusement entré dans une voie de prospérité toute française, dont nous avons d'autant plus le droit de nous enorgueillir que le temps est encore bien près de nous où les misérables huttes indigènes garnissaient seules les rives du Donaï.

Enfin, le 20 septembre, je m'embarquai sur la *Sarthe* et dis adieu ou plutôt au revoir à cette terre de Cochinchine, à laquelle j'étais redevable de tant de connaissances nouvelles pleines d'intérêt. Ses richesses zoologiques ont pour moi un attrait irrésistible, et j'espère bientôt repartir pour continuer ces études de naturaliste, à la chère tyrannie desquelles il est impossible de se soustraire, dès qu'on les a commencées.

Docteur Morice.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1875

(DEUXIÈME SEMESTRE)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

I. L'exposition géographique. Le local. Les galeries. La France et l'Europe. Les comités et leurs discussions. Les Actes du Congrès. — Les hautes études, les grandes œuvres et l'enseignement. La science et la diffusion. — II. Caractère général de l'Exposition. Les nations exposantes. La Russie et ses grands travaux sur l'Asie intérieure. L'Allemagne et l'Autriche. La Suisse et la Hollande. La Suède. L'Italie, le Portugal et l'Espagne. Les autres pays exposants. — III. Les récompenses décernées aux exposants. Le jury. L'abstention absolue du gouvernement. — Dinstinction UNIQUE et supérieure décernée à la maison Hachette pour l'ensemble de ses publications géographiques. — Paroles de clôture prononcées par le président de la Société de Géographie. — IV. Les voyageurs. Importance exceptionnelle qu'ont en ce moment les explorations de l'Afrique; six entreprises capitales y sont à signaler. — Insuccès de la grande expédition allemande; causes de cet insuccès. Retour du docteur Güssfeldt, chef de l'expédition, en Europe. — Mission française de MM. Savorgnan de Brazza et Marche vers l'Afrique équatoriale par l'Ogovaï. Le précédent voyage de M. Marche à l'Ogovaï avec le marquis de Compiègne. — La relation de M. de Compiègne. L'Ogovaï, une des grandes routes de l'Afrique centrale. — Le docteur Lenz. — Situation de la mission égyptienne dans les régions du haut Nil, sous le colonel Gordon. Les grands lacs de l'équateur. L'Albert Nyanza. — V. L'extension de l'empire égyptien dans les hauts pays du Nil, envisagée au point de vue géographique. Annexion du Darfour, porte du Soudan intérieur. — VI. Une vaste partie du Soudan oriental explorée pour la première fois par un voyageur européen. Le docteur Nachtigal et sa traversée du lac Tchad au Nil. — La carte s'enrichit de nombreux territoires, l'ethnographie africaine d'observations nouvelles. — VII. Le Tibesti. Le Kanem. Le Bahr-el-Ghazal. Le Baghirmi. Le Fittri. — Le Ouadâi. — Le docteur Nachtigal regagne la vallée du Nil par le Darfour et le Kordofan. — VIII. Nouveau voyage d'Henry Stanley, l'intrépide *reporter* américain, à la découverte des lacs et des territoires inconnus de l'Afrique équatoriale. — Son plan. Son organisation. — IX. Arrivée au Victoria Nyanza par le sud-est. Le lac reconnu et la carte levée. Première étape. — Caractère extraordinaire de cette expédition. — X. Quelques mots sur le nivellement des chotts du Sahara algérien, par MM. Roudaire et Duveyrier. — XI. Les opérations scientifiques dans l'Asie centrale. La Russie et l'Angleterre. La Boukharie et le haut Turkestan. — L'expédition arctique anglaise.

I

Que pourrions-nous dire de la magnifique exposition géographique, qui tiendra une si grande place dans l'histoire scientifique de cette année, qui ne soit déjà connu de nos lecteurs? Qui n'a contemplé, dans l'immense pavillon de ce qui fut le palais des Tuileries, la longue galerie où se développait l'exposition française, et dans les innombrables salles du pavillon, les richesses accumulées des expositions étrangères? Et parmi ceux qui portent un intérêt sérieux à la science, qui n'a visité l'exposition annexe à la Bibliothèque nationale, où avait été disposée une partie — une faible partie — des trésors historiques de notre Cabinet des Cartes? Si l'on éprouvait un regret, c'était qu'un local unique et de plain-pied, quelque chose comme les galeries rayonnantes de 1867 par exemple, ne permît pas d'embrasser d'un seul coup d'œil l'exposition tout entière. Mais le local étant donné — et c'était le seul dont la brièveté du temps permît de disposer, — il était impossible d'y aménager l'exposition avec plus d'ordre, d'intelligence et de goût.

Ce n'était là que le côté extérieur du Congrès géographique. C'était le spectacle destiné à la foule, spectacle imposant dans son ensemble, singulièrement attachant dans ses détails, et qui a produit sur tous une grande et durable impression. Mais outre cette réunion des œuvres géographiques les plus remarquables, envoyées par l'Europe entière à l'appel de la France, le Congrès a eu son côté intime, qui laissera sa trace dans la marche des sciences géographiques. Sept comités avaient été organisés, sur l'initiative de la Société de Géographie de Paris, chacun de ces groupes représentant une des branches de la science : géographie physique, ethnographie, géographie historique, enseignement, voyages, etc.; et dans chacun de ces comités, composés indistinctement d'étrangers et de Français, un nombre considérable de faits à étudier, de questions à résoudre, ont été examinés et discutés. De nombreux mémoires ont été lus; et des discussions verbales, plus pénétrantes et souvent plus fécondes que les mémoires écrits, ont, durant les huit jours qu'a duré le Congrès, donné aux conférences des comités un puissant intérêt. Ces communications, ces discussions ne seront pas perdues; des procès-verbaux détaillés les ont recueillies, et les Actes du Congrès, qui vont être imprimés, les reproduiront. Là même où les questions soulevées n'ont pu être définitivement résolues, c'est un appel à l'étude des hommes spéciaux, et cet appel portera ses fruits.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient de faire ressortir la très-large part que la France a prise dans l'exposition, à côté des envois, pour la plupart très-remarquables, des autres nations de l'Europe, de l'Amé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rique et de l'Asie,— car on peut dire que le monde entier a pris part à ce vaste concours. Notre carte topographique, dite de l'État-Major, assemblée pour la première fois dans son ensemble sur une des immenses parois de la salle des États, a fixé l'attention générale; c'est une grande chose qu'un pays tel que la France ainsi figuré avec une exactitude géométrique, dans les moindres détails de son sol. A côté de cette œuvre gigantesque qui a demandé plus d'un demi-siècle du travail ininterrompu d'une légion d'ingénieurs, de dessinateurs et d'artistes, on a pu admirer les collections de notre dépôt de la marine, celles du ministère de l'instruction publique, et les innombrables productions particulières qui leur faisaient cortége. Les étrangers étaient frappés d'étonnement devant cette abondance de travaux géographiques, dans un pays que l'on regarde depuis longtemps et qui se regarde lui-même comme atteint d'infériorité sous le rapport des études géographiques, relativement à quelques-unes des nations qui l'avoisinent. L'Exposition aura redressé à cet égard plus d'une idée trop absolue, chez nous et ailleurs. Nous l'avons dit souvent, et nous sommes autorisé plus que jamais à le répéter: ce qui nous manque, en ceci comme en d'autres choses, ce n'est ni l'étude ni la science, c'est la diffusion.

II

Le ministre de l'instruction publique, président hiérarchique du bureau, a dans son discours, prononcé à la clôture du Congrès, fait ressortir le caractère de l'Exposition et la part que les diverses nations exposantes y ont prise. La place d'honneur, parmi les exposants étrangers, appartenait incontestablement à la Russie. L'État qui occupe en Asie un espace au moins aussi grand que l'Europe, travaille avec une remarquable activité à bien connaître ses immenses territoires, et il est parfaitement secondé par la Société de Géographie de Saint-Pétersbourg. Les levés récents opérés dans l'Asie centrale occupaient une large place, à côté des beaux travaux ethnographiques et topographiques consacrés à la partie européenne de l'empire; on a beaucoup remarqué aussi une grande carte manuscrite de l'Asie bien au courant des acquisitions nouvelles de la science, auxquelles la Russie elle-même prend dans ces contrées une si grande part. L'Allemagne et l'Autriche, par leurs publications de géographie savante, leurs nombreuses cartes scolaires et leurs beaux spécimens topographiques; la Suisse, par l'admirable carte levée sous la direction du général Dufour, carte à la fois si complète pour le détail et si vraie dans son expression pittoresque; la Hollande, dont la carte topographique est, elle aussi, dans un genre tout autre, un chef-d'œuvre d'exécution; la Suède, dont les cartes géodésiques et chorographiques ne le cèdent à aucune des plus belles productions de la grande cartographie européenne; l'Italie, l'Espagne, le Portugal, moins avancées, par des causes diverses, mais qui travaillent à regagner le niveau. L'Amérique, même les États-Unis, étaient faiblement représentés. L'Angleterre, qui se tient volontiers, comme on sait, en dehors des choses du continent, a peu contribué à la splendeur de l'exposition; mais on a remarqué les cartes relatives au nord-ouest de l'Inde et aux contrées limitrophes, présentées par le colonel Montgomeric

III

Les récompenses ont été décernées, avec une équité plutôt libérale que restreinte, par un jury international statuant sur les propositions de chacun des sept groupes du Congrès. Le jury avait été formé des plus hautes notabilités scientifiques des diverses nations exposantes; le nombre de ses membres dépassait cent cinquante, et chaque proposition, exposée et discutée, était soumise à sa décision souveraine. Il y a eu quatre ordres de récompenses. La plus élevée, à laquelle on aurait pu conserver le titre consacré de « diplôme d'honneur », a été désignée sous le nom de *lettre de distinction*[1]; venaient ensuite les médailles d'or de première et de seconde classe, puis les simples mentions. Le gouvernement est resté, comme il le devait, en dehors de cette distribution réglée par le jury; mais, de plus, il a cru devoir s'abstenir complétement de toute distinction spontanée à l'égard des grands services, des services exceptionnels, rendus à cette branche importante des sciences historiques. Cette abstention est regrettable, quel qu'en soit le motif, et elle a causé, il faut le dire, un fâcheux étonnement. Si l'on a abusé, à certaines époques, des distinctions de cette nature, il ne faudrait pas tomber dans l'excès contraire. Un gouvernement s'honore en honorant les travaux intellectuels, qui n'ont guère, en général, d'autre récompense.

Dans la séance de clôture du Congrès géographique, l'amiral président de la Société de Géographie, auquel appartient l'initiative, et en grande partie l'or-

1. Les exposants qui ont obtenu cette haute récompense sont :

1° *Groupe mathématique.*

Le dépôt de la guerre et le dépôt des fortifications.

2° *Groupe hydrographique.*

Le dépôt des cartes et plans de la marine.

3° *Groupe physique.*

Le ministère des travaux publics.

4° *Groupe historique.*

Le ministère de l'instruction publique.

5° *Groupe économique.*

La compagnie du chemin de fer sous-marin entre la France et l'Angleterre.

6° *Groupe didactique.*

La maison Hachette et Cie, à Paris.

7° *Groupe des voyapes.*

Le ministère de l'instruction publique. Missions scientifiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ganisation du Congrès, a prononcé des paroles émues qui ont profondément remué l'immense auditoire, et qui ont été saluées d'une triple salve d'applaudissements. « Je n'aurais pas accompli la tâche qui m'a été conférée, a dit l'amiral s'adressant aux délégués étrangers, si je me bornais à vous transmettre les remercîments de la Société de Géographie. Il en est d'autres d'un ordre plus élevé que je ne saurais omettre : ce sont ceux de la France.

« De tous les points du globe, de l'ancien comme du nouveau monde, vous êtes accourus dans notre patrie, dégagés de tous préjugés, de toute passion. Vous avez repris le chemin de cette France, toujours empressée à accueillir toutes les illustrations, à quelque nation, à quelque opinion qu'elles appartiennent, de cette France qui regrette de ne pas voir durer plus longtemps l'hospitalité qu'elle vous a donnée. Les marques non équivoques de votre sympathie adoucissent dans nos cœurs de douloureux souvenirs; elles développent nos pacifiques aspirations; elles resserrent les liens qui nous unissent tous. Les grandes manifestations de la science ont en effet pour résultat de consolider les fondements de la société. Quand de nouveaux travaux nous réuniront, puissent-ils nous retrouver tous animés des mêmes sentiments!

« Vous allez retourner dans vos demeures. Lorsque ceux qui vous attendent à votre foyer vous demanderont ce que vous avez vu en France, vous leur direz que vous avez trouvé une nation qui, tout occupée d'œuvres pacifiques, s'applique sérieusement à recouvrer son équilibre après de grands ébranlements, à se reconstituer, à développer son agriculture, son industrie, son commerce, et qui veut toujours se montrer digne d'occuper sur la scène du monde et dans l'estime des nations le rang qui lui appartient. Vous leur direz que la nation française est traditionnellement adonnée aux sciences et aux arts, qu'elle n'en a pas oublié le culte, et qu'elle sait que pour les faire germer, un peuple doit savoir s'asservir volontairement à la discipline féconde de l'ordre et du travail.... »

IV

Cette année, plus encore que dans les années précédentes, c'est en Afrique que s'est presque exclusivement concentré le champ des explorations actives.

Le mouvement des entreprises géographiques y est cette année d'une importance et d'un intérêt tout à fait exceptionnels. Six grandes expéditions y sollicitent notre attention : les unes qui se sont interrompues avant même d'avoir entrevu le but; d'autres qui se préparent ou se poursuivent, et deux voyages, enfin, qui donnent dès à présent à la géographie africaine des résultats aussi éclatants qu'inespérés.

La grande expédition allemande dirigée par l'astronome Güssfeldt, et qui depuis deux ans avait pris pied sur la côte du Loango, à quelque distance au nord du Zaïre, a définitivement échoué. Elle s'est heurtée aux mêmes obstacles que, l'an dernier, la mission anglaise du lieutenant Grandy, à la difficulté de réunir l'armée de porteurs indigènes jugée nécessaire pour s'engager dans l'intérieur. Ces difficultés, d'après cela, seraient ici infiniment plus grandes que sur la côte orientale; car nous allons voir tout à l'heure quelle troupe formidable a été enrégimentée au Zanguebar par l'étonnant Henry Stanley pour son nouveau voyage de découvertes. Il ne faut pas oublier, cependant, qu'avant Stanley l'œuvre avait été plus d'une fois regardée comme impossible. En ceci, comme à la guerre, le chef compte pour moitié dans le succès. Après deux années d'efforts inouïs, le docteur Güssfeldt croyait avoir réussi enfin à réunir une centaine de porteurs, et la caravane avait quitté la côte; puis au bout de quelques jours un accident, une panique, je ne sais, jette le désarroi dans la troupe, la petite armée se débande, et le chef reste à peu près seul comme devant. La persévérance du docteur Güssfeldt n'a pas résisté à ce dernier coup; il a quitté la partie et est revenu à Berlin. Deux épaves de l'expédition sont restées, néanmoins, sur le sol africain : le capitaine Homeyer espère encore s'ouvrir plus au sud la route de l'intérieur en traversant le Benguéla; et le docteur Lenz essaye, en ce moment, de remonter l'Ogovaï, quoiqu'une première tentative n'ait pas réussi.

Une mission française, sagement et prudemment organisée par le lieutenant de marine Savorgnan de Brazza, prend aussi cette route de l'Ogovaï, qui est naturellement désignée à une expédition française par sa proximité du Gabon. M. de Brazza a pour second un naturaliste, M. Marche, qui a déjà, il y a deux ans, pratiqué plusieurs parties de cette route en compagnie de M. de Compiègne, dont la relation, récemment publiée[1], forme un excellent complément à celles de Duchaillu. Le ton un peu dégagé des récits de M. de Compiègne n'empêche pas que son livre ne contienne de fort bons renseignements et des informations très-sérieuses, qui seront fort utiles aux nouveaux explorateurs.

Du lieutenant Cameron, qui poursuit au centre du continent les périlleuses explorations de Livingstone, pas de nouvelles depuis six mois et plus. Les dernières lettres le laissaient à Oudjidji, station bien connue sur la côte orientale du Tanganîka, d'où il se disposait à repasser à l'ouest du lac, soit pour continuer la reconnaissance du labyrinthe de rivières qui sillonnent cette région à peine entrevue, soit pour tâcher de s'ouvrir une route de retour par le Congo. L'absence de nouvelles indique, selon toute apparence, que l'intelligent et intrépide explorateur s'est décidément enfoncé dans l'ouest; et les vigoureux antécédents du voyageur nous donnent grande con-

1. *L'Afrique équatoriale : Gabonais*, etc. Paris, 1875. 2 vol. in-12, avec cartes et gravures. (Plon.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fiance dans l'issue de sa tentative, aussi bien que dans la valeur des résultats qu'on en peut attendre.

Les nouvelles du haut Nil sont pleines de promesses. Le colonel Gordon, qui a succédé à Samuel Baker dans la conduite des affaires et le gouvernement des nouveaux territoires égyptiens, avec le titre de gouverneur général des Provinces de l'Équateur, était campé au midi de Gondokoro, où l'on avait mis en état le petit steamer destiné à l'exploration de l'Albert Nyanza; si rien n'est venu à la traverse, les ingénieurs du colonel doivent être à l'heure qu'il est en pleine reconnaissance de ce lac mystérieux, qui depuis des années suscite tant d'attentes et de controverses. Et ce n'est pas seulement une expédition qui va explorer l'intérieur du lac Albert : nous allons voir tout à l'heure un nouvel auxiliaire, un auxiliaire tout à fait inattendu, se présenter pour prendre part à l'entreprise. M. Stanley, après son vigoureux voyage de 1871 à la recherche de Livingstone, nous ménageait de nouveaux étonnements.

Il a beaucoup été question du récit d'un jeune officier américain, le colonel Long, entré au service du khédive et attaché à la mission du colonel Gordon. M. Long avait été envoyé par ce dernier vers M'tésa, roi d'Uganda (pays qui borde au nord-ouest le Victoria Nyanza). Ce récit, après ceux de Speke, de Grant et de Baker, n'apprend rien de précisément nouveau; on y peut cependant relever certains traits de mœurs assez remarquables. On y voit, par exemple, que le noble chef M'tésa, « qui est roi jusqu'au bout des ongles », n'avait rien trouvé de mieux, pour honorer le « petit Prince blanc » son hôte, que de faire décapiter devant lui trente de ses sujets à la première réception royale, cérémonie qui se renouvelait à chaque visite, quoique sur une échelle un peu moindre. Le « petit Prince blanc » trouve bien cet honneur un peu excessif; mais comme après tout la chose partait d'un bon sentiment, d'un sentiment de déférence et d'honneur à l'égard de l'envoyé, la très-haute estime que celui-ci professe en retour pour le roi d'Uganda n'en est pas notablement diminuée. La lettre assez singulière du colonel Long peut se lire dans le Bulletin de la Société de Géographie de Londres[1].

V

Il y a dans le mouvement politique actuel deux grands faits qui intéressent à la fois la civilisation et la géographie, et qu'à ce double titre il nous appartient de mentionner : l'extension de la Russie dans l'Asie centrale, et l'extension de l'Égypte dans l'intérieur de l'Afrique. C'est la répression de la chasse aux noirs et des pratiques barbares qui l'accompagnent, qui depuis dix ans a porté les troupes du khédive jusqu'aux dernières extrémités du bassin du Nil; aujourd'hui le drapeau égyptien flotte sur la presque totalité du bord occidental de la mer Rouge, depuis Suez jusqu'au fond du golfe d'Aden. La Nubie tout entière, jusqu'aux confins de l'Abyssinie, reconnaît l'autorité du gouvernement du Caire, et voici que des incidents que l'on pouvait prévoir viennent d'amener l'annexion du Darfour au Soudan égyptien. Ce dernier événement a une tout autre importance que l'annexion des territoires sauvages, à peine connus, que le fleuve Blanc traverse. Le Darfour est un très-grand pays qui compte au moins quatre millions d'âmes; il est à douze journées à l'ouest du fleuve Blanc dont le Kordofan le sépare (à peu près entre le onzième et le quinzième degré de latitude), et à quinze journées vers l'ouest-sud-ouest de Khartoum. Jusqu'à présent un seul Européen, l'Anglais George Browne, avait pénétré dans ce pays, où régnait, avant la conquête qui vient d'avoir lieu, une dynastie musulmane; ce que nous en savons, c'est à Browne que nous le devons. Son voyage remonte à quatre-vingts ans. Au point de vue de la géographie, la très-grande importance de la soumission du Darfour au sceptre égyptien n'est pas seulement dans les notions plus étendues que l'annexion va nous apporter sur le pays : elle est en ceci surtout qu'elle ouvre la porte d'une vaste partie du Soudan qui était, hier encore, presque entièrement inconnue.

VI

Cependant, par une remarquable coïncidence, au moment où l'Égypte arrivait au seuil de ces grandes régions inexplorées, un voyageur venait d'y accomplir une traversée complète vainement tentée jusqu'alors, et en rapportait de précieuses informations.

Ce voyageur, Allemand d'origine, est le docteur Nachtigal.

Le nom de M. Nachtigal est sûrement déjà connu de la plupart de nos lecteurs. Son voyage, qui n'était nullement prémédité, est dû à une circonstance purement fortuite. M. Nachtigal, il y a sept ans, était allé chercher à Tripoli un climat favorables à sa santé, lorsque le roi Guillaume de Prusse, qui désirait faire parvenir au sultan de Bornou un témoignage de gratitude pour le bon accueil que Barth et Vogel avaient trouvé à Kouka, fit demander au docteur de se charger de cette mission. Pendant son séjour dans le Bornou, il se trouva que des circonstances favorables rendaient assez facile l'accès des contrées jusqu'alors interdites aux étrangers, de l'autre côté du lac Tchad. Ce fut l'origine de plusieurs excursions déjà très-riches en informations nouvelles, et qui se sont graduellement étendues bien au delà de ce que le voyageur aurait osé prévoir.

Chose singulière et bien remarquable ! deux explorateurs éminents et bien préparés, Édouard Vogel et M. de Beurmann, ont tenté, à quelques années d'intervalle, de pénétrer dans la région inconnue qui s'étend à l'est du Fezzan et du lac Tchad dans la direc-

1. *Proceedings*, vol. XIX, p. 107.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion du Nil, et tous deux ont payé de leur vie leur hasardeuse entreprise : et voici qu'un voyageur improvisé, pourrait-on dire, que le hasard a jeté sur cette voie périlleuse, s'y avance en quelque sorte sans parti pris, sans but déterminé; et trouvant des circonstances inespérément favorables, pousse devant lui, se fortifie à mesure qu'il avance, s'attache au rôle d'explorateur qui lui est venu inopinément, et finalement recueille une masse d'informations précieuses sur une vaste étendue de pays inexplorés et de peuples inconnus. Le docteur Nachtigal n'a pas seulement coupé sur une ligne unique ces contrées vierges du Soudan oriental; d'heureuses excursions l'ont conduit à droite et à gauche vers les parties latérales, et l'on peut voir par les cartes où sont tracées ses lignes de route et où ses informations sont rapportées, quel vaste champ elles embrassent et quel détail immense les remplit.

M. Nachtigal, avec une modestie qui l'honore, revendique seulement le rôle de pionnier dans cette arène nouvelle ouverte à l'exploration scientifique; mais ce rôle, toujours difficile, il l'a rempli d'une manière admirable. Ce que Barth, de glorieuse mémoire, a fait il y a vingt ans pour le Soudan occidental, le docteur Nachtigal vient de l'accomplir pour le Soudan oriental.

VII

Le Tibesti, grande oasis montagneuse située à quelques journées du Fezzan vers le sud-est, est la première terre nouvelle qu'ait vue M. Nachtigal. Ce pays, dont les anciens faisaient une des demeures des Blemmyes, avait depuis longtemps attiré l'attention des voyageurs; mais la réputation du peuple est telle, que tous avaient craint de compromettre, dans cette excursion périlleuse, l'objet plus important de leurs entreprises. M. Nachtigal tenta l'aventure, mais sa résolution faillit lui coûter cher; il ne sortit vivant que par miracle de ce pays barbare. Ce fut pour lui un rude apprentissage du métier de voyageur. Il n'en a pas moins rapporté de sa pointe aventureuse des informations d'autant plus précieuses, qu'elles sont les premières et les seules que nous ayons de cette partie du grand désert. Le véritable nom de Tibesti, le nom que les habitants eux-mêmes donnent au pays, est *Tou*. Les habitants sont appelés par les Arabes *Tibbou;* mais eux-mêmes se nomment *Téda*. Ils appartiennent à la même race que les Tibbou du Borgou et du Kanem; tous parlent la même langue, ou du moins des dialectes très-rapprochés, dialectes qui sont dans une étroite parenté avec la langue du Bornou, le kanouri. Le docteur Nachtigal regarde avec raison les Tibbou comme une race mixte, entre les populations du nord de l'Afrique (les Berbers) et ceux de l'Afrique centrale (les Nègres). Leurs traits sont fins et réguliers, et leurs membres bien proportionnés; la peau, « là où elle est propre, » est d'un bronze foncé. Ils se distinguent par une incroyable agilité, par une sobriété peu commune et une extrême endurance, mais aussi par la ruse, la dissimulation et la perfidie. Physiquement c'est la race du désert par excellence. Dans la montagne et dans la plaine ils se construisent des huttes fixes ou temporaires; mais ils habitent aussi dans des grottes naturelles souvent très-spacieuses : ce qui leur a valu le nom de Tibbou des rochers.

Le docteur Nachtigal, échappé des mains des Téda, et après tout heureux de sa fructueuse excursion qui avait duré quatre mois, était de retour à Mourzouk au commencement de septembre (1869). Il lui fallut un peu de temps pour se remettre des secousses qu'il avait éprouvées et reprendre ses forces; ce fut seulement au printemps de 1870 qu'il fut en état de se mettre en route pour le Bornou. La route à travers le plateau qui descend du Fezzan à la plaine basse du Tchad a été plus d'une fois décrite, ainsi que le côté occidental du lac Tchad; on peut cependant encore recueillir plus d'une particularité intéressante dans le récit de notre voyageur. Le Tchad, ce qu'on savait depuis longtemps, est le centre d'une vaste dépression, et trois cours d'eau principaux y aboutissent : au sud-est le Chari, grande rivière qui vient des massifs inconnus de l'Afrique équatoriale; au sud-ouest, le Komodougou M'boulou; à l'ouest, le Komodougou Youbé. Mais ce dont on n'avait jusqu'à présent qu'une notion très-obscure, c'est que le Tchad a lui-même, ou plutôt a eu vers le nord-est, un écoulement auquel un large sillon appelé *Bahr el-Ghazal* servait de déversoir, et qui allait aboutir, à la distance de cinq ou six cents kilomètres, à une dépression plus basse que le Tchad, dans un canton appelé Bodelé. Aujourd'hui le Bahr el-Ghazal et le Bodelé sont tout à fait desséchés; mais des gens âgés ont affirmé à M. Nachtigal que, dans leur jeunesse, ils avaient été en bateau d'un lac à l'autre. Il y a là une curieuse particularité de configuration réservée à l'étude attentive des futurs explorateurs.

Le pays de *Borkou* — nom que les informations antérieures mentionnent sous la forme *Borgou* — est, après le Tibesti, le canton principal des Tibbou. Le Borkou est encore une conquête du docteur Nachtigal; nul Européen avant lui n'avait vu cette contrée intérieure. Nous avons, dans les communications du voyageur, de nombreux détails sur d'autres pays de la même région, — sur le Vanyanga, le Bidéyat, le Baghirmi, le Fittri et nombre d'autres; mais le principal des nouveaux pays que ce voyage nous fait particulièrement connaître, est le *Ouadâï*. Cette partie du Soudan avait une réputation sinistre; c'est là que Vogel, le compagnon de Barth, fut, il y a vingt ans, assassiné par ordre du sultan. L'accès en était interdit aux étrangers. Les choses n'ont changé qu'à l'avénement du roi actuel. Le docteur Nachtigal y arriva au mois d'avril 1873, et il y a fait un séjour de neuf mois, tant à Abêchr, résidence actuelle du roi, que dans les différents cantons qu'il a parcourus. Le Oua-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dâi peut avoir du nord au sud une étendue de trois degrés et demi (environ quatre cents kilomètres), et à peu près autant de l'ouest à l'est; c'est, approximativement, quelque chose comme le quart de l'étendue de la France; à l'est, il n'est séparé du Darfour que par une bande étroite de terrain neutre occupée par des tribus insoumises. C'est donc actuellement un pays limitrophe de la domination égyptienne. La population se compose en partie d'Arabes pasteurs, en partie de tribus indigènes probablement de même famille que les Tibbou; le sang d'ailleurs paraît très-mêlé. Le tout, selon l'estime du docteur, ne se monterait pas à un million d'âmes. Il y a là encore, ainsi que l'a dit le docteur Schweinfurth à l'inauguration de la Société de Géographie égyptienne, bien des découvertes et des études à faire pour les nouveaux maîtres du Darfour, études et découvertes non moins importantes pour la carte du nord-est de l'Afrique que pour l'ethnographie. Après des siècles de stagnation et d'ignorance, nous sommes arrivés à une période où les découvertes s'enchaînent et se succèdent avec une rapidité prodigieuse.

Le docteur Nachtigal a traversé le Darfour, pour gagner la vallée du Nil par le Kordofan, peu de temps avant les événements qui ont donné le Darfour à l'Égypte.

VIII

J'ai hâte d'arriver à l'épisode le plus extraordinaire de tous ceux que nous fournit en ce moment l'histoire géographique du continent africain, le nouveau voyage de M. Henry Stanley.

M. Henry Stanley, l'intrépide et intelligent *reporter* américain qui a donné à son nom une renommée universelle par son voyage à la recherche de Livingstone, est en train de prendre rang parmi les explorateurs éminents du centre de l'Afrique. De même que pour le mémorable voyage de 1870, c'est encore le *New York Herald* qui a eu l'initiative de l'entreprise; seulement, cette fois, le journal américain s'est associé au journal de Londres, le *Daily Telegraph*, qui lui-même, il y a deux ou trois ans, s'est signalé en Angleterre par une idée analogue, l'envoi dans le Kurdistan d'un assyriologue anglais, M. George Smith, du Musée britannique, pour y exécuter de nouvelles fouilles sur les sites archéologiques du Tigre et du bas Euphrate.

M. Stanley est arrivé à la côte orientale d'Afrique au mois de septembre 1874; depuis 1870, il s'est familiarisé avec le maniement des instruments de précision, pour les observations physiques et astronomiques. Comme premier essai de sa nouvelle carrière d'explorateur attitré, il a voulu reconnaître un fleuve important, le Loufidji, qui a son embouchure à un degré et demi au sud de l'île de Zanzibar, sous le huitième degré de latitude australe. Le Loufidji vient de très-loin dans l'intérieur, et il peut avoir une importance de premier ordre pour l'avenir commercial de cette région de l'Afrique. Il y avait là une tâche d'un double intérêt, pratique et scientifique. M. Stanley poussa fort avant la reconnaissance de la rivière, il en releva le large delta, puis il revint à Zanzibar organiser l'expédition qui était son objet principal.

M. Stanley, pourvu d'amples subsides, ne se proposait pas d'enrôler, d'équiper et d'armer moins de trois à quatre cents indigènes, et il en a réuni en effet au delà de trois cents. Une partie de ces hommes se compose de ce qu'il appelle les *fidèles :* ce sont ceux qui ont déjà servi de guides à Burton, à Speke et à lui-même, et qui ont, à diverses époques, accompagné Livingstone.

Voici quel était son plan. Il se proposait, partant de Bagamoïo sur la côte du Zanguebar, de gagner directement Ounyanyèmbé, centre ordinaire du commerce arabe sur la route du Tanganîka; puis, arrivé là, il quitterait la route battue qui continue droit à l'ouest, et se tournant au nord-ouest il se porterait sur le Victoria Nyanza, ce grand lac équatorial découvert par Speke, revu par les émissaires détachés des expéditions égyptiennes, mais dont la reconnaissance complète était encore à faire. Arrivé là il pourrait se relier à l'expédition du général Gordon, et soit avec elle, soit séparément, poursuivre sa campagne de découvertes, notamment l'exploration de l'Albert Nyanza, d'où il opérerait son retour en touchant au Tanganîka. Ce plan de campagne embrasse tout simplement le champ de découvertes tout entier où se consument péniblement depuis vingt ans les explorations parties d'Europe et d'Égypte, et qui doit aboutir à ces mystérieuses sources du Nil cherchées depuis tant de siècles. L'inconnu commençait à partir d'Ounyanyèmbé; de ce moment il fallait s'engager au milieu de pays absolument inexplorés et de populations redoutées.

IX

Tel est le programme : M. Stanley est de taille à le remplir. Que dis-je? aux dernières lettres que l'on a reçues de lui, il l'avait déjà rempli de point en point jusqu'au Victoria Nyanza, la première des grandes étapes qu'il s'est posées.

Tout est extraordinaire dans ce voyage. On a souvent discuté sur les avantages et les inconvénients des expéditions collectives et des voyages isolés : l'entreprise de M. Stanley ne ressemble à rien de ce que nous connaissons. C'est une véritable expédition armée. Le délégué du journal de Londres et du journal américain, suivi d'une troupe de plusieurs centaines d'hommes militairement équipés, marche résolûment, non comme Baker et ses Égyptiens à la conquête politique de vastes territoires, mais à la conquête scientifique de terres inconnues. Rien de semblable ne s'est jamais vu dans l'histoire des dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couvertes. Ce que d'autres essayent par le temps et la persévérance, Stanley va l'emporter de haute lutte par l'audace et l'énergie. Il va devant lui, s'ouvrant sa route au milieu de populations défiantes, stupéfaites et contenues à la vue de cette étrange caravane. Il arrivera, n'en doutons pas. Ce que nous craignons pour lui, c'est le retour. En attendant, les dépêches se succèdent, et chaque nouvelle lettre apporte une découverte nouvelle.

L'expédition quitta Bagamoïo le 17 novembre 1874, et dès les premières marches Stanley se félicite des heureux auspices sous lesquels le voyage se présente. Ce ne sont plus les cris de désespérance des expéditions précédentes, qui ne voient devant elles que périls, obstacles, impossibilités. « J'ai eu, dit-il, un succès sans précédent dans ma marche à partir de l'océan Indien; rien ne s'est réalisé des mécomptes, des échecs que l'on pouvait prévoir. Ni retards vexatoires, ni désertions fréquentes, ni découragement de mes hommes, aucune des contrariétés que je craignais de rencontrer. Nous approchons d'Ounyanyèmbé dans un temps relativement très-court. Nous avons eu jusqu'à présent moins de maladies, moins de tracas, et en somme une bien meilleure réussite, qu'aucune expédition qui ait jamais pénétré dans l'intérieur de l'Afrique.

Plus tard, dans la route aventureuse d'Ounyanyèmbé au lac Victoria, l'expédition eut cependant de rudes épreuves à traverser. Un jour, Stanley lui-même faillit désespérer. « Nous avancions à travers des alternatives de bons et de mauvais jours, — plus de mauvais que de bons, — ayant beaucoup à souffrir de furieuses raffales et de pluies diluviennes. Des hommes mouraient de fatigue et de faim, beaucoup étaient laissés malades en arrière, beaucoup nous abandonnaient. Promesses ou menaces, bonnes paroles ou punitions, rien n'y faisait : l'expédition semblait condamnée.... » Tout n'est pas perdu néanmoins, grâce aux quelques matelots anglais dont il avait formé le noyau de sa troupe africaine. « Les blancs, continue Stanley, bien qu'ils n'eussent pas été pris, assurément, dans la fine fleur de la société anglaise, accomplissaient seuls leur tâche bravement, sans défaillance, avec une constance héroïque, » — exemple frappant de l'instinct du devoir qu'inspire le sentiment de la supériorité morale.

M. Stanley donne de nombreux et importants détails sur la configuration, l'aspect et la nature des pays qu'il traverse, aussi bien que sur les populations au milieu desquelles il s'est engagé. Il faut lire ses lettres pour se rendre compte de tout ce qu'il a fallu ici à cet homme étonnant de tact, de patience et d'énergie. Une seule fois, pris à l'improviste et par trahison, il lui fallut en venir aux coups. Vingt ou trente de ses hommes furent massacrés, mais il y eut de terribles représailles.

Au bout du troisième mois depuis la côte, on arrive en vue du lac Victoria.

« Enfin, s'écrie M. Stanley avec un long soupir de satisfaction, enfin, après nos longues marches, nous voici campés à deux cents mètres du Nyanza, dont je contemple les eaux doucement agitées. Qu'il me tarde de lancer le *Lady-Alice*[1] et de m'aventurer à explorer les mystères du lac! Bien que sur ses bords, je suis aussi ignorant de sa configuration et de son étendue qu'on peut l'être en Angleterre ou en Amérique. J'ai questionné et requestionné sur ce sujet les habitants d'Outchambi; aucun n'a pu me dire si le lac n'est qu'une seule pièce d'eau ou s'il en forme plusieurs. J'ai entendu prononcer une multitude de noms étranges; mais si ces noms désignent des pays ou des lacs, c'est ce qu'il m'est impossible de deviner à travers le vague de ces rapports. Dès que je vais avoir fini ma lettre, les pièces du *Lady-Alice* vont être réunies, et le premier bateau anglais qui ait jamais vogué sur un lac africain va commencer sa mission. Je ne me reposerai pas que je n'aie reconnu jusqu'au dernier recoin, jusqu'à la dernière crique du pourtour du Victoria....

« J'entends rapporter d'étranges choses sur les contrées qui bordent le lac, et mon impatience de me mettre à l'œuvre s'en augmente d'autant. On me parle d'un territoire habité par des nains, d'un autre habité par des géants.... Ce ne sont peut-être que des contes populaires : j'espère être bientôt à même de voir et de vérifier de mes propres yeux. »

L'ardent explorateur a en effet entrepris, et il avait presque achevé, au départ de sa dernière lettre, la reconnaissance, bien mieux, le levé du pourtour du lac. Il en a fait la carte, qui est arrivée en Angleterre. Il y a consacré deux mois entiers. « J'ai été absent de notre camp pendant cinquante-huit jours, et durant ce temps nous avons relevé, avec mon brave petit bateau, plus de mille milles de côtes. Il reste encore à explorer une partie de la côte du sud-ouest. Nous ne quitterons pas le Nyanza que je n'aie mené l'œuvre à terme. »

Une triste nouvelle l'attendait au retour. Déjà un de ses deux compagnons intimes, le jeune Anglais Pococke, avait succombé en route; le second de ses deux amis, Frederick Barker, était mort douze jours auparavant, emporté par les redoutables fièvres de ce climat. Cette nouvelle perte inspire à M. Stanley ces lignes tristement philosophiques : « Ainsi deux de mes compagnons d'Europe sont morts. Je me demande à qui le tour? La mort me crie : à qui le tour? et peut-être là-bas nos amis se disent avec anxiété : à qui le tour? Qu'importe? Que gagnerions-nous à essayer de fuir cette terre fatale? Entre nous et la mer il y a sept cents milles, sept cents milles de pays aussi insalubres que pas une autre contrée d'Afrique. La perspective est moins redoutable en avant, quoique par là nous ayons encore à parcourir quelque chose comme trois mille milles. Mais aussi nous avons là devant

1. Le *Lady-Alice* est un bateau à compartiments, dont les pièces se démontent pour en faciliter le transport.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous des terres nouvelles à reconnaître, des contrées inconnues à découvrir, et les merveilles de cette perspective mystérieuse suffisent pour nous faire regarder en face d'un œil de défi la fièvre et la mort. »

Avec un autre homme, on pourrait croire qu'il y a dans ces dernières lignes l'adroite mise en scène d'un *reporter* habile; mais il faut reconnaître que dans une nature énergique comme celle de Stanley, la réaction vigoureuse suit de près l'heure d'abattement.

X

Avec plus d'espace, nous aurions à mentionner plus d'un fait digne d'attention, même après les choses de premier ordre qui viennent de nous occuper. M. Roudaire, sous l'empire de l'idée qu'il a conçue et qu'il n'abandonne pas, la création d'un vaste lac, d'une véritable mer intérieure au pied de l'Atlas oriental, a repris et mené à terme le nivellement des chotts ou lagunes salines qui couvrent les dépressions du Sahara algérien, immédiatement au sud de notre province de Constantine et du territoire tunisien. Le chiffre de ces dépressions du désert au-dessous du niveau de la Méditerranée a été rigoureusement déterminé, — vingt-sept mètres dans sa partie la plus basse. Mais la dépression se relève en avançant à l'est, dans la direction du golfe de Gabès; et il reste à en mesurer le chiffre dans les parties qui appartiennent à la Tunisie, pour achever d'établir la possibilité matérielle de la mer intérieure, — laissant en dehors l'utilité réelle et les avantages contestés de cette création. M. Henri Duveyrier, notre éminent explorateur des oasis berbères, a pris part aux dernières opérations du capitaine Roudaire, et il en a rendu compte dans une communication intéressante à la Société de Géographie, que doit suivre un travail plus développé. Quelle que soit l'issue du projet de M. Roudaire, on lui aura dû des études importantes, qui ajouteront beaucoup aux notions positives sur ces parties du Désert.

XI

Nous aurions pu revenir aussi sur les explorations qui se poursuivent dans l'Asie centrale, et sur les résultats considérables que ces explorations apportent à la science. La Russie continue ses reconnaissances dans le khanat de Khiva, devenu un territoire russe ou peu s'en faut; et ses ingénieurs, tantôt devançant, tantôt suivant les troupes impériales, achèvent jusqu'aux approches du haut Oxus la carte encore incomplète du Khokand et de la Boukharie. Voilà quelle est la tâche de la Russie. L'Angleterre, avec des allures plus pacifiques dans lesquelles la politique se dissimule à demi sous les dehors de la préoccupation commerciale, n'est de son côté ni moins entreprenante ni moins active. Tandis que la Russie s'étend dans les parties basses du Turkestan, qu'elle remplit dès à présent ou de sa domination ou de son influence souveraine, c'est dans le haut Turkestan, sur les Plateaux dont le Pamir est le contre-fort avancé du côté de la Boukharie, que l'Angleterre tend à poser ses postes d'observation. Une mission commerciale près du souverain maintenant indépendant du pays de Kachgar et de Yarkand (ce qui était naguère le Turkestan chinois) était accompagnée d'habiles officiers, d'ingénieurs et de praticiens, qui ont exploré les routes sur de vastes étendues, reconnu les passes, mesuré les hauteurs, déterminé les positions, en poussant ces opérations jusqu'aux points où elles se relient à celles des astronomes et des ingénieurs russes. M. Walker, le chef de la Triangulation de l'Inde, expose une partie au moins de ces résultats dans le Rapport annuel qu'il vient de publier, et qui comprend les travaux de 1873 à 1874. C'est là encore un des grands côtés des études scientifiques qui se poursuivent actuellement sur de vastes espaces de la surface terrestre.

De l'expédition arctique de la marine anglaise, nous n'avons rien à dire encore. L'escadrille, aux dernières nouvelles, était arrivée heureusement à l'entrée du détroit de Smith, au fond de la mer de Baffin, et elle allait pénétrer dans les passes qui ouvrent la route toujours périlleuse du bassin Polaire.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

20 novembre 1875.

FIN DU TRENTIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Embarquement sur le Daou	Th. Weber	1
Livingstone		5
Maison de Livingstone, a Zanzibar	Th. Weber	6
Le marché aux esclaves, a Zanzibar	Émile Bayard	7
Liane épineuse paraissant se tordre pour mieux blesser		8
« Lianes et tiges disparaissent devant eux comme les nuées devant le soleil. »	Émile Bayard	9
Négrier tuant ses esclaves	Daniel Vierge	11
Poterie décorée d'une imitation de vannerie		12
Esclaves abandonnés	Daniel Vierge	13
Tatouages des Mehamboués		15
« Je vis mes hommes que mon apparition fit bondir. »	D. Maillard	16
« Nous rencontrons des gens armés d'arcs et de flèches. »	Émile Bayard	17
Femmes mânnganya et matchinga	Delafosse	21
Chouma et sa tante	D. Maillard	24
Forgerons mânnganyas	D. Maillard	25
Réception du docteur par Tchitapânngoua	Émile Bayard	27
Incisives supérieures de femmes mânnganyas		28
Tabouret		28
Tchitapânngoua et sa femme	Émile Bayard	29
Village sur le lac Liemmba (Tanganîka)		32
Découverte du lac Bânngouéolo	Th. Weber	33
Récolte des fourmis	A. de Bar	36
Arrivée de la fiancée d'Hamis	Émile Bayard	37
Coiffures de l'Ougouha et du Manyéma		40
Tombeau dans la forêt	A. de Bar	41
Cortége de la femme de Casemmbé	Émile Bayard	45
Lignes d'écume		47
Passage de la Tchiséra	Émile Bayard	48
Chasse aux sokos	Émile Bayard	49
Fac-simile d'un fragment du journal de Livingstone		52
Prise dangereuse	Émile Bayard	53
Le marché	D. Vierge	57
Massacre un jour de marché	D. Vierge	61
Jeune soko	Émile Bayard	62

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le défi du perroquet	D. Maillard	64
Jeux d'enfants a Kasanngânnga	D. Maillard	65
L'embuscade	Émile Bayard	69
Veuve a poitrine rouge	A. Mesnel	71
A Masoumbo : Moustiquaire de Livingstone	A. de Bar	72
Dans l'eau	E. Riou	73
Matipa et sa femme	E. Riou	76
Les derniers milles	E. Riou	77
Aigle pêcheur et piége a hippopotame	. . . . .	80
Ilala	. . . . .	81
Fac-simile des dernières lignes écrites par Livingstone	. . . . .	83
Village improvisé	. . . . .	84
Mort d'un vieux serviteur	A. de Bar	85
Mort de Livingstone, au village de Tchitammbo	E. Riou	88
L'inventaire après la mort de Livingstone	E. Riou	89
Procédé chirurgical	E. Riou	91
Funérailles de Livingstone dans l'abbaye de Westminster	G. Durand	93
Inscription sur la pierre du tombeau de Livingstone	. . . . .	95
Tombeau de Livingstone dans l'abbaye de Westminster	G. Durand	96
La Malbaie	Taylor	97
Québec : Marché de la haute ville	Taylor	100
Québec, vu de la pointe Levis	H. Clerget	101
Québec : Hôtel de la Marine	A. Deroy	103
Québec : Rue du Petit-Champlain	Taylor	104
Chute de Lorette	Th. Weber	105
Indiens de la Malbaie	F. Bassot	106
L'esplanade et les promeneurs	Ph. Benoist	107
Chasse au caribou	F. Bassot	108
Chasse a l'orignal	F. Bassot	109
La douane a Québec	A. Deroy	112
Les quais de Montréal	Th. Weber	113
Banque de Montréal	A. Deroy	115
Marché de Bonsecours	A. Deroy	116
Montréal	Ph. Benoist	117
Pont Victoria	E. Riou	120
Traîneaux et patineurs au Mont-Royal	E. Riou	121
Cathédrale de Montréal	Sorrien	124
Le club des patineurs	P. Fritel	125
Pêche aux aloses	Th. Weber	128
Chutes a Ottawa	Th. Weber	129
L'Outaouais : La Chaudière en été	Th. Weber	132
La Chaudière en hiver	J. Moynet	133
Ottawa : La côte du palais du Parlement	Taylor	136
Ottawa : Le palais du Parlement	A. Deroy	137
Le palais du Parlement (côté est)	A. Deroy	140
Intérieur d'un campement de bûcherons	D. Maillard	141
Les bûcherons : Descente de radeaux	Taylor	143
Ottawa : Le palais du Parlement (côté ouest)	A. Deroy	144
Roquefort	H. Clerget	145
Avant la traite des brebis	A. Marie	148
Chargement des fromages	A. Marie	148
Première opération du raclage des fromages	A. Marie	149
Raclage des fromages dans les caves	A. Marie	149
La traite des brebis	O. de Penne	151
Grande rue de Roquefort	H. Clerget	152
Vue de la rue des Caves	H. Clerget	153
Éboulement de Roquefort (coupe géologique)	. . . . .	156
Rue principale de Roquefort	H. Clerget	157

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Vue intérieure d'une cave (coupe en travers)	. . . . .	158
Vue intérieure d'une cave (coupe en long)	. . . . .	159
Montpaon	H. Clerget. . .	160
Coup de vent	E. Riou.	161
Quand les chiens sont trop fatigués, nous poussons avec rage.	E. Riou.	164
Enterrement du capitaine Hall	E. Riou.	165
Ce n'est pas un ours, c'est le pauvre Hans	E. Riou.	168
Quelques hommes sont entraînés sur de petits glaçons.	E. Riou.	169
Les igloss	E. Riou.	172
Transport difficile	E. Riou.	173
Quelle mer! Comme elle déferle!	E. Riou.	176
Les indigènes ont tué un phoque, nous l'apportons en triomphe	E. Riou.	177
Le lieutenant Tyson.	. . . . .	179
La famille Hans	E. Riou.	180
Retour du soleil.	E. Riou.	181
Joe en sentinelle devant un trou de phoques.	. . . . .	183
Nous avons allumé un fanal de lard	E. Riou.	184
Nous flottions au milieu d'un admirable paysage	E. Riou.	185
Hans amenant un phoque	E. Riou.	188
J'étais occupé a faire ma toilette.	E. Riou.	188
Les narvals	E. Riou.	189
Hans a tué un monstrueux oûgiouk	E. Riou.	189
Je criai de toutes mes forces	E. Riou.	191
Aujourd'hui pour la première fois nous avons vu une baleine.	E. Riou.	192
Nez a nez	E. Riou.	193
On n'ose plus se séparer	E. Riou.	195
Nous serions perdus si les lames s'embarquaient	E. Riou.	196
Les montagnes de glace.	E. Riou.	197
Nous hissons notre embarcation	E. Riou.	200
O horreur! voici la glace qui se brise.	E. Riou.	200
Pendant douze heures on n'entend que le cri des enfants	E. Riou.	201
Notre glaçon vole en éclats.	E. Riou.	204
Je lève mon bonnet	E. Riou.	205
Charles-Francis Hall, mort le 11 novembre 1871	. . . . .	208
Entrée du port de Ta-kao	Th. Weber . . .	209
Port de Ta-kao.	J. Moynet. . . .	212
Ta-kao	Th. Weber . . .	213
Fort de Zelandia.	H. Clerget . . .	214
Porte du fort de Zelandia.	H. Clerget . . .	215
Extrémité nord de Ta-kao	J. Moynet. . . .	216
Chasseurs montagnards.	D. Maillart . .	217
Pêcheurs a Ta-kao	Th. Weber . . .	220
Le mont Morisson.	J. Moynet. . . .	221
Bambusa formosa	A. Faguet. . . .	223
Femme et enfant pepohoans.	D. Maillart . .	224
Bords de la rivière La-lung	F. Sorrieu . . .	225
Hutte de Pepohoans	F. Bassot. . . .	228
Gorge dans la montagne.	E. Riou	229
Lit de la rivière La-lung pendant la saison sèche.	J. Moynet. . . .	232
Vue prise a Lakoli.	J. Moynet. . . .	233
Pêcheurs pepohoans	F. Bassot. . . .	234
Serpents de Formose.	E. Riou	235
Montagnards de Formose	A. Marie	236
Hutte d'un montagnard de Formose	Taylor.	237
Pepohoans	P. Fritel. . . .	239
Jeune fille pepohoane.	P. Fritel. . . .	240
Les rochers d'Ar-Men.	Th. Weber. . .	241
Canot de sauvetage.	E. Riou.	244

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Naufrage de la « Ville-du-Havre », 22 novembre 1873	E. Riou	245
Bouée de sauvetage lumineuse au phosphure de calcium	Th. Weber	248
Cyclone de l' « Amazone », 10 octobre 1871	Th. Weber	249
Cyclones		252
Incendie du « Cospatrick », 19 novembre 1874	Th. Weber	253
Bouée de sauvetage au phosphure de calcium (coupe)		255
Sémaphore et phare d'Agde (Hérault)	H. Clerget	256
Entrée de Baïbourt	Th. Deyrolle	257
Boutiques a Baïbourt	Th. Deyrolle	260
Un café arménien	Th. Deyrolle	261
Femmes mingréliennes	Th. Deyrolle	263
Araba a buffles	Th. Deyrolle	264
Le rocher et le village de Chaordorick	Th. Deyrolle	265
Une rue d'Erzeroum	Th. Deyrolle	267
Maison a Erzeroum	Th. Deyrolle	268
Le Tchefte, minaret a Erzeroum	Th. Deyrolle	269
Le Séiz du pacha, a Erzeroum	Th. Deyrolle	271
Une boutique d'épicerie, a Erzeroum	Th. Deyrolle	272
Hassan-Kale	Th. Deyrolle	273
Village arménien	Th. Deyrolle	276
Erzeroum	Th. Deyrolle	277
Cawas du consul, a Erzeroum	Th. Deyrolle	279
Attaqué par les chiens	Th. Deyrolle	280
Marchand et muletier persans	Th. Deyrolle	281
Servante arménienne	Th. Deyrolle	283
Ruines d'église géorgiennes	Th. Deyrolle	284
Chef kurde	Th. Deyrolle	285
Négociant de Diarbékir	Th. Deyrolle	287
Ruines d'église géorgienne	Th. Deyrolle	288
Découverte d'une source	D. Maillart	289
Le colonel Egerton Warburton		292
La caravane en route	D. Maillart	293
Tempête de sable	D. Maillart	296
Warburton surpris par les sauvages	D. Maillart	297
Warburton épuisé de fatigue et de faim	D. Maillart	300
Le dernier chameau	J. Moynet	301
Le secours	D. Maillart	304
Forêt d'oliviers près de Tlemcen	A. de Bar	305
Porte de Bab-el-Khamis	A. de Bar	306
Enceinte de Mansourah	A. de Bar	308
Tour de Mansourah	H. Catenacci	309
Mosquée du village des Nègres	H. Clerget	312
Tlemcen	A. de Bar	313
Porte de Sidi-Daoudi	H. Clerget	314
Mosquée de Sidi-Daoudi	H. Clerget	314
Marabout près de Tlemcen	Ph. Benoist	315
Autre marabout près de Tlemcen	A. de Bar	315
Marabout et procession	E. Riou	317
Marabout de Sidi-Yacoub	A. de Bar	319
Villa « au bois de Boulogne »	A. de Bar	320
Bou-Médine	J. Moynet	321
Koubba de Sidi-Bouisrak	A. de Bar	322
Concert juif, a Tlemcen	D. Maillart	323
Mosquée de Bou-Médine	A. Deroy	324
Intérieur de la mosquée de Bou-Médine	P. Sellier	325
Un marabout	P. Fritel	326
Marteau de la mosquée de Bou-Médine	B. Bonnafoux	327
La mère et la sœur d'Ali	D. Maillart	328

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Porte de la mosquée de Bou-Médine	H. Catenacci.	329
Ruines sur la route de Bou-Médine	Ph. Benoist.	331
Les cascades du Mefrouch	A. de Bar.	333
Ruines près de la Pépinière de Tlemcen	J. Moynet.	336
Eaux chaudes d'Hamman-Bou-Ghara	A. de Bar.	337
Marnia	Ph. Benoist.	339
Ruines d'Honeïn	Ph. Benoist.	340
Minaret d'Honeïn	Ph. Benoist.	341
Honeïn vue de la plage	Ph. Benoist.	342
Marché arabe	E. Riou.	343
Nemours	Ph. Benoist.	344
Une smala	E. Riou.	345
Pied d'alfa	A. Faguet.	348
Mer d'alfa	A. de Bar.	349
Vallée de la Tafna	Ph. Benoist.	352
Rade de Beni-Saf	Th. Weber.	353
Phare de Rachgoun	Th. Weber.	356
Anse de débarquement	Th. Weber.	356
Forêt de Gar-Rouban	Th. Weber.	357
Gar-Rouban	J. Moynet.	358
L'église catholique de Tlemcen	Ph. Benoist.	359
Tour de l'Horloge, a Tlemcen	Ph. Benoist.	360
Rue des Orfévres, a Tlemcen	H. Clerget.	361
Bou-Salem	P. Fritel.	363
La medersa (école), a Tlemcen	P. Sellier	364
Fondouk (auberge) de Tlemcen	P. Fritel.	365
Forteresse de Toubiana (ancienne porte d'Oran)	A. de Bar.	367
Le village de Lamoricière	A. de Bar.	368
Rade de Saigon	Th. Weber.	369
Le Cosmopolitan-Hotel, a Saigon	A. Deroy	372
Scène prise au marché de Saigon	D. Maillart.	373
Notable cochinchinois	E. Ronjat.	375
Jeune femme notable de Saigon et sa suivante	E. Ronjat.	376
Ce qu'on appelle « les gamins de Saigon »	D. Maillart.	377
Soldats et cavalier de Saigon	P. Fritel.	379
Lettré	E. Ronjat.	380
La Sainte-Enfance, a Saigon	H. Clerget.	381
Chinois et Chinoise de Cholen	E. Ronjat.	383
Maison chinoise a Cholen	H. Clerget.	384
Moulin a riz, a Gogong	Robin	385
Le général Tanh	E. Ronjat.	386
Pont de Gocong	J. Moynet.	387
Prêtre bouddhiste	E. Ronjat.	389
Acteur cochinchinois	E. Ronjat.	391
Un habitant d'Hatien	. . . . .	392
Vue générale d'Hatien	H. Clerget.	393
Tuilerie a Hatien	A. de Bar.	393
Poisson de combat	A. Mesnel	395
Huttes annamites	H. Clerget.	396
Vinh-Long	A. de Bar.	397
Le serpent naja avec ses petits et ses œufs	Robin	398
Physignathus mentager	A. Mesnel	398
Mytho	J. Moynet.	399
Tan-An	A. de Bar.	400
Voiture a bœufs trotteurs	Robin	401
Triglyphodon et dragon	A. Mesnel	402
Macaque	A. Mesnel	404
Tayninh	A. de Bar.	405

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Herpéton avec ses petits	Robin	406
Homalopsis femelle et ses petits	Robin	407
Jeune ours des cocotiers	A. Mesnel	407
Marchands chinois a Saigon	P. Fritel	408
Femme et enfants cambodgiens	D. Maillart	409
Grenouilles polypedates et callula	A. Mesnel	410
Tête de bœuf	A. Mesnel	410
Taupin	A. Mesnel	411
Scarabée	Robin	411
Fourmilion	A. Mesnel	411
Sagres et Buprestes	A. Robin	411
Le quartier asiatique a Saigon	A. Marie	413
Un Stieng	E. Ronjat	414
Tête de cerf Panolia	Robin	415
Le palais du gouverneur a Saigon	A. Deroy	416

CARTES, PROFILS ET PLANS.

Carte de la baie de Mikindani, au Chambèze	3
Carte de la Loanngoua, du Zambèze a la rivière de Webb	43
Carte du Tanganîka au Loualaba, rivière de Webb (Manyéma)	51
Carte du bas Canada	99
Roquefort et ses environs	147
Carte du voyage du « Polaris »	207
Carte de Formose	211
Carte de l'Australie occidentale	291
Plan de l'enceinte de Mansourah	307
Carte de l'Algérie occidentale et pays de Tlemcen	311
Plan de l'ancienne enceinte de Tlemcen	315
Beni-Saf et ses environs	358
Carte de la Cochinchine	371

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

LE DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE. (1866-1873. — Traduction inédite.) . . . . . .

EXCURSION AU CANADA ET A LA RIVIÈRE ROUGE DU NORD, par M. H. DE LAMOTHE. (1873. — Texte et dessins inédits.)

I. La ligne Allan. — Le *Moravian*. — Passagers et émigrants français. — La baie de Londonderry. — Le détroit de Belle-Isle. — Les glaces flottantes. — L'entrée du Saint-Laurent. — Anticosti. — Les Acadiens et les pêcheries. — L'estuaire du Saint-Laurent. — Les milices canadiennes. — II. Québec. — Aspect général. — L'université Laval. — La bibliothèque du Parlement. — L'esplanade. — La langue française au Canada. — Une réponse du duc d'Édimbourg. — La presse française à Québec. — La légende du Chien d'or. — III. Excursions autour de Québec. — La cascade du Montmorency. — Exploitation des touristes. — Lorette. — Un village indien. — Les derniers des Hurons. — Un notaire chef de tribu. 97

IV. La campagne canadienne. — Aisance et luxe des habitants. — La routine agricole. — L'ambition des cultivateurs. — Trop d'avocats et de médecins! — Nécessité d'une réforme. — V. De Québec à Montréal. — Les vapeurs de la compagnie du Richelieu. — Zouaves pontificaux en voyage. — La question du Pacifique. — Le pont Victoria. — Souvenirs du temps passé. — Une cité ambitieuse. — Le parc du Mont-Royal. — Les enfants d'Érin sur la terre étrangère. — VI. Le dimanche au Canada. — Un sermon politique. — Journalistes, avocats et députés. — Cent francs d'amende pour un coup de poing. — Un meeting d'indignation. — Partie de campagne. — Une particularité du paysage américain. — Vieilles redevances féodales. — Une dîme d'un nouveau genre. — Le sault Saint-Louis. — Les Iroquois de Caughnawaga. — Un hommage à la France. — Origine du village de Lachine. — Le sault du Récollet. — La pêche de l'alose. 113

VII. De Montréal à Ottawa. — M. Papineau. — Le Rideau et la Chaudière. — Industrie et paysage. — Une contestation entre capitales : le troisième larron. — La vallée supérieure de l'Outaouais. — Les Indiens Montagnais. — Le commerce des bois. — Défrichement à outrance. — Les « brûlés ». — Meurtre de la poule aux œufs d'or. — VIII. *Sic vos non vobis!* — La vie dans les bois. — La descente des rapides. — Un singulier fond de rivière. — Un hercule bas-canadien. — Les squatters. — L'allotissement des terres publiques. — Un défrichement. — La fabrication du sucre d'érable. — L'invasion canadienne-française. — Projets de canaux et de chemins de fer. — Mines d'oxyde de fer magnétique. — IX. Le palais du Parlement. — Architecture polychrôme. — Critiques, cancans et caricatures. — Une journée des dupes parlementaire. — Lord Dufferin. — Ma mission à Manitoba. — Incendie 129

ROQUEFORT ET SES ENVIRONS (AVEYRON), par MM. ADRIEN ROQUES et JULES CHARTON. (1874. — Texte et dessins inédits.)

I. De Béziers à Bédarieux. — Nouvelle voie ferrée. — Le Bousquet-d'Orb. — Le château de Montpaon. — Les falaises du Larzac. — II. Le village de Saint-Paul-des-Fonts. — Les brebis du Larzac. — La traite des brebis. — Les fromages frais. — III. Roquefort. — Descente dans une cave. — Les cabanières. — Les fleurines. — Fabrication des fromages. — IV. La rue des Caves. — Le rocher de Saint-Pierre. — Les rochers de la Peur. — La grotte des Fées. — Tournemire. — Saint-Affrique. 145

LE POLARIS. LE RADEAU DE GLACE, par M. le lieutenant TYSON. (1870-1873. — Extrait d'une traduction inédite. — Dessins inédits par Riou.)

Le *Polaris*. — Le capitaine Hall et son équipage. — Banquet d'adieu. — Le drapeau historique. — Départ. — Recrues inattendues. — Premiers signes d'insubordination. — Hivernage. — Exploration en traîneau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Mort du capitaine Hall. — Retour au sud. — La voie d'eau. — Panique. — Déchargement de vivres sur la glace. — Disparition du *Polaris*. — L'équipage du glaçon. — Dernière apparition du *Polaris*. — Perte d'un bateau. — Chasse aux phoques. — Le bateau reconquis. — Changement de glaçon. — Construction de huttes de neige. — Fabrication de lampes. — Inventaire. — Rationnement sévère. — Affaiblissement des forces. — Adieux au soleil. — Chasses stériles. — Les trous de respiration des phoques. — Expédition en traîneau. — Prise d'un phoque. — Cinq chiens fusillés. — Indiscipline. — Le déjeuner des jours de fête. — Souvenir de la patrie. — Indifférence pénible des étrangers. — Aurore boréale. — Vie enfouie sous la neige. — Prise d'un renard. — Craintes de révolte. — Froid et ténèbres. — Fêtes de Noël 161

Maigreur et affaiblissement. — Complots de l'équipage. — Comment on partage un phoque. — Le jour de l'an. — Progrès du jour. — Vol de vivres et de vêtements. — Le glaçon commence à fondre. — Calculs cupides des matelots. — Craintes d'un massacre. — Réapparition du soleil. — Perte d'un chien. — Congélation du mercure. — La dernière pipe. — Mort du dernier chien. — Fissures dans le glaçon. — La famille des Esquimaux. — Modifications perpétuelles du glaçon. — Beauté des banquises au soleil. 177

Un homme blessé. — Un ours tué. — Usage cruel. — Le glaçon s'use et s'isole. — On s'embarque. — De glaçon en glaçon. — Essai d'un nouveau glaçon. — Alerte. — Il se brise. — M. Meyer et la chaloupe en grand danger. — Sauvetage difficile. — Défense de la chaloupe contre la mer. — Péripéties. — Renard et oiseaux. — Le jour de Pâques. — Aurore boréale. — Réflexions. — Vol de pemmican. — Crainte de famine. — Terribles coups de mer. — Désastres. — Changement de domicile. — Nuit effroyable. — On boit la pluie. — Ruse de chasse. — Troupe de canards. — Navigation. — Montagnes de glace. — Espérance. — Salut 193

VOYAGE EN CHINE, par M. J. THOMSON. (1870-1872. — Traduction inédite. — Dessins inédits, d'après les photographies et les croquis de l'auteur.)

FORMOSE. I. Le port de Ta-kao. — Un pilote. — La ville de Ta-kao. — Sauvagerie : un exemple. — La montagne des Singes. — Difficulté de la navigation. — II. Thaï-Ouan. — Les forts. — Un catamaran. — III. Siége du fort de Zélandia. — Anciennes coutumes. — IV. Les faubourgs de la capitale. — Le gouverneur. — Audience. — Le champ d'exécution. — Forêts. — Établissement hospitalier. — V. Excursion dans l'intérieur. — La culture. — Les villages. — Difficulté du voyage. — Les Hak-kas. — VI. Poah-bi. — Les étrangers de la plaine. — Les Pepohoans. — La vallée de Baksa. — Bon accueil. — Les enfants. — Beautés du paysage. — Le bambou : ses usages. — VII. Ka-san-po. — Kamana. — Ascension. — Myriapodes. — Les fruits. — Le mont Morisson. — Ponts de bambou. 209

FORMOSE. VIII. Le Png-chien. — Autels. — Villageois et villageoises. — Repas : assaisonnement. — Consultations. — IX. Ka-san-po. — Une prédication. — Une chambre à coucher. — Ameublement. — Les flèches. — Chants et danse. — X. La-lung. — La pêche. — Arbres et fleurs. — Travail des eaux. — XI. Mariage entre les Pepohoans et les sauvages. — Rencontre d'un serpent. — Sublime panorama. — Lakoli. — XII. Froid accueil. — Le commerce d'échange. — Une apparition. — XIII. Retour. — Étonnements comiques. — Incidents. — Repos à Baksa. — École. — XIV. Distribution des différentes races et tribus dans l'île de Formose. — Produits. — Exportation. 225

TEMPÊTES ET NAUFRAGES, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ. (1870-1874. — Texte et dessins inédits.)

Perte du *Captain*. — Typhons au Japon. — Cyclones dans l'Atlantique. — Cyclone essuyé par l'*Amazone*. — Ouragan à Zanzibar. — Coup de vent dans la Baltique. — Perte du *Northfleet*. — Naufrage de la *Ville-du-Havre*. — Incendie du *Cospatrick*. — Canot de sauvetage de Camaret. — Lois des tempêtes. — Météorologie télégraphique. — Les phares. — Sociétés de sauvetage. 241

VOYAGE DANS LE LAZISTAN ET L'ARMÉNIE, par M. THÉOPHILE DEYROLLE. (1869. — Texte et dessins inédits.)

VOYAGE A HAMSI-KEUÏE ET A KARATCHOUKOUR. XXIX. Excursion à Hamsi-Keuïe. — Aimable hospitalité du consul de France. — A quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. — Les ingénieurs turcs et leurs mérites. — Les prestations. — Difficulté pour l'exécution des travaux d'une route à travers les Alpes pontiques. — Beauté du paysage et de la végétation dans les montagnes. — Les fruits sauvages. — XXX. Nouveau voyage à Karatchoukour à la recherche d'une voie pour transporter les loupes de noyers à la mer. — Arrivée à Karatchoukour par les hauts plateaux. — Énergie des loupeurs. — Moyens de transport. — Immenses civières portées par trente hommes. — Départ pour Platana. — XXXI. Départ pour Platana par la crête des montagnes. — Méséré ou yaïla. — Beauté des femmes. — Descente trop rapide du plateau. — Moyens qu'emploient les montagnards pour obvier à cet inconvénient. — Hospitalité forcée. — Maigre souper. — La vallée de Platana. — Arrivée à la mer et à Trébizonde. — VOYAGE A GUMUCH-KHANÉ. XXXII. Route de Gumuch-Khané par le Karakapan. — Paysage d'Horducoup. — Industrie des montagnards. — Un village. — Une colonie grecque. — Khans. — Au sommet de la montagne. — Descente. — Les abies nordmaniana. — Arrivée à Gumuch-Khané. — Amabilité des horticulteurs indigènes.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Bonne récolte. — Retour à Trébizonde. — VOYAGE AU CAUCASE. XXXIII. Batoum, son port. — Hortensias bleus. — Arrivée à Poti. — Description sommaire de cette ville. — Son importance et son avenir. — Le port et les digues. — Le chemin de fer. — État des travaux. — Rencontre de Français. — KOUTAÏS ET POTI. XXXIV. Départ pour Koutaïs. — Voyage à cheval en suivant la voie du chemin de fer. — Les forêts. — Tcholagdidi et Kodor. — Arrivée à Orpiri. — Importance commerciale de cette ville. — Les fourgons tatars et les caravanes de chameaux. — La route de Koutaïs. — XXXV. Koutaïs; ce qu'était cette ville, ce qu'elle est et ce qu'elle pourra devenir. — Les dames imérithiennes et mingréliennes. — Quelques mots sur les mœurs. — L'agriculture, la viticulture et la sériciculture dans la Transcaucasie. — Recherches horticoles. — XXXVI. Départ de Koutaïs. — Voyage en voiture jusqu'à Orpiri. — Retard du bateau à vapeur. — Difficulté de naviguer sur le Rion. — Navigation interrompue. — Où nous conduit l'énergie d'un scopsi. — Comment on nourrit et on couche les voyageurs. — XXXVII. Arrivée à Poti, où j'ai à souffrir les rigueurs de la loi russe sur les passe-ports. — Chasse aux faisans. — Je suis sur le point de m'échapper comme un criminel. — Départ pour Constantinople. — Retour à Trébizonde, où je passe l'hiver. — DE TRÈBIZONDE A BAÏBOURT. XXXVIII. Départ de Trébizonde. — Précautions à prendre pour voyager avec sécurité en Asie Mineure. — La vallée du Galian-Sou. — Tentative manquée pour franchir le col de Kitova-Dagh. — Retour sur nos pas. — Mauvaises routes. — Éboulements. — Rencontre d'une caravane. — Les Kroumlis. — Les ponts de bois du Scharchut-Sou. — Mauvaise nuit à sept mille pieds d'altitude. — Un tumulus. — DE BAÏBOURT A ERZEROUM. XXXIX. Arrivée à Baïbourt. — Difficulté pour se procurer de la viande fraîche. — Les carêmes des Arméniens. — Renseignements historiques sur Baïbourt. — Les canards du Tchorock-Sou. — Ascension du Kop-Dagh. — Mauvais état des khans. — Nuit passée chez des pasteurs. — Départ. — Les caravanes dans la neige. — Rencontre du tchapar anglais. — Les calcaires de Chaordorick. — Les bœufs de la plaine d'Erzeroum. — Conversation avec un kiaia arménien. — Arrivée à Erzeroum. 257

ERZEROUM. XL. Les nouvelles fortifications d'Erzeroum. — La population de la ville et du villayet. — Les Nestoriens. — Les Yésides. — Les Terekimans. — Le commerce et les productions. — Les tapis de feutre. — Les bœufs et les buffles. — Les chiens et leurs désagréments. — Bataille dans la rue. — XLI. Description d'Erzeroum. — Les rues et les maisons. — Le tezek. — Les monuments. — L'Ouloud-Djami et le Mourgo-Seraï. — La légende de Mourgo. — Le climat d'Erzeroum. — VOYAGE D'ERZEROUM A VAN. — XLII. Départ d'Erzeroum. — Les forts du Deveh-Boïni (col du chameau). — La plaine d'Hassan-Kalé. — Aspect de cette ville. — Le Mutessarif. — Les sources thermales. — La plaine d'Ertef. — Adieux à mes compagnons. — Le village de Medjili. — Un vieux soldat. — Pont submergé. — Arrivée dans un campement kurde. — XLIII. Mauvaise route. — Description d'un campement kurde. — Mœurs des Kurdes. — Leurs costumes. — Costume des femmes. — Tombeaux kurdes. — Le village de Paramaxis et les employés du télégraphe. — La plaine de Kinnis. — XLIV. Le caïmakan de Kinnis. — Justice patriarcale. — Description de la ville. — Un nouveau zaptié kurde. — Arrivée au village arménien de Tchevermeli. — Les habitations. — Description de Xénophon. — Le caïmack. — Le yahourth. — Le miel et l'apiculture. — Description des ruches. — XLV. Départ de Tchevermeli. — Salines de Mischang. — L'Euphrate. — Singulière navigation. — La plaine et le village de Gop. — Mœurs des Arméniens. — Monastère forteresse. — Attaqué par les chiens. — Le village de Piran. — Conversation avec le kiaïa. — XLVI. Un ancien village arménien. — Silos taillés dans les rochers. — Admirable culture. — Arrivée à Aklat. — Les jardins fruitiers. — Aspect du lac de Van. — Description d'Aklat. — Visite aux monuments anciens des environs. — Singulière habitation. — Précautions inutiles pour se défendre des puces. — XLVII. Départ d'Aklat. — Incident. — Avidité d'un Arménien. — Visite à la forteresse. — Les tortues. — La montagne et les chameaux de Nemrod. 273

A TRAVERS L'AUSTRALIE, par M. le colonel P. EGERTON WARBURTON. (1873. — Texte et dessins inédits.)

But de l'expédition. — Emploi des chameaux. — Disette d'eau. — Les puits naturels. — Fuite des chameaux. — Trombe de sable. — Captures d'indigènes. — Les dunes. — Caractère des solitudes australiennes. — Un chameau empoisonné. — Médicament inattendu. — Autres chameaux tués et salés. — Fourmis, mouches et abeilles. — Encore un chameau perdu. — Rareté des puits. — Rencontre d'indigènes. — Fourmis impitoyables. — Famine croissante. — Dispositions testamentaires. — Lewis trouve de l'eau. — Charley blessé par les indigènes. — Lewis part à la recherche de l'Oakover. — Bonne nouvelle. — Sortie du désert. — La rivière. — Le dernier chameau. — Arrivée à la côte. — Réception enthousiaste. 289

TLEMCEN, par M. E. DE LORRAL. (1875. — Texte et dessins inédits.)

I. Départ d'Alger. — Arrivée à Tlemcen. — Ali et son père. — II. Notre guide. — Mansourah. — La pépinière du génie. — Le grand bassin et l'abbé Bargès. — Les plaisirs nautiques des habitants de Tlemcen. — Un quartier inhabitable. — Beauté de la campagne. — Le tombeau de Sidi Bou-Djemah. — Le marché aux grains. — Bab-el-Khamis. — Les ruines. — La mosquée. — Le maçon juif et le maçon musulman. — Une rencontre inopinée. — Le village français et le vin du pays. — La cité troglodytique de Tlemcen. — Lalla-Setti. — El-Kalâh. — La tour des Moulins. — Le cercle militaire. — III. Tlemcen. — Le climat. — La ville en 1842 à l'arrivée des Français. — Les quartiers indigènes actuels. — Les Koulouglis. — Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Haddars. — Les Israélites. — Bibliothèque. — Musée. — Sidi-el-Hallouy. — Le village des Nègres. — La tour d'Agadir. — Porte Sidi-Daoudi. — Le bois de Boulogne. — Sidi-Yacoub. — Le plateau des femmes sans enfants. — Sacrifices. 305

IV. Un peu de statistique, aussi peu que possible. — Soirée en ville. — Intérieur. — Repas et musique israélites. — Une étymologie curieuse. — Bou-Médine. — Le Mefrouch. — Les cascades. — V. Flâneries à travers les campagnes. — Une fête à Sidi-Yacoub. — Les voitures de place. — Aïn-el-Hout et les poissons sacrés. — Une princesse vertueuse. — Négrier. — Ouzidan. — Les habitants de Saf-Saf. — Le ravin de Saf-Saf. — Le général de Mac-Mahon et Margaillan du Var. — Les cascades vues d'en bas. — Un triste spectacle. — VI. Bréa. — Hennaya. — Oued-Zitoun. — Une recette de cuisine. — Les bords de la Tafna. — La smala de Blad-Chaba. — Hammam-Boughara. — Lalla-Maghrnia. — Un marché arabe. — Ce que c'est qu'une nefra 321

VII. Aïn-Tolba et la mère Sahut. — Le djebel Filhaoucen. — Une Sibérie algérienne. — L'Oued-Isly. — Le marabout de Sidi-Brahim. — Nedromah. — Les blocs de pisé. — Le « jardin de l'agha ». — Les Troglodytes. — Nemours. — Souvenirs botaniques. — Une tempête. — Les marins du Maroc. — Retour. — Le moulin de la Mouilah et le *Populus euphratica*. — Les Trara et Honeïn. — Un pays de chasse. — Sidi-Medjahed. — Le plus beau paysage de la province. — Le capitaine B.... — Un castrum. — Un silo. — Les gorges de la Tafna. — Le Kef. — La confédération des Beni-Snous. — Beni-Badel. — Tléta. — Zara. — Tafsra. — La maison de l'agha et son hospitalité. — Une noce et les sept mille invités de l'agha. — Un menu appétissant. — Les enfants en laisse. — La mer d'alfa. — Les *Douze Apôtres*. — Les sources de la Tafna. — Une forêt. — Le condamné reconnaissant. — Le caravansérail d'Aïn-Goraba et le procédé pour servir trois fois la même bouteille de bière. — Littérature juive. — Terni. — Notre déjeuner et nos convives. — Bou-Médian et sa femme. — Nécessité du reboisement. — Le roulis terrestre. — Le campement de Desfontaines en 1784. — Le Harhad et son puits naturel. — Rentrée à Tlemcen. 337

VIII. Hennaya. — Les Trois-Marabouts. — La vallée de l'Isser. — Un défilé remarquable. — Le rocher du Chat. — Légende. — Sidi-Amara. — La Plâtrière. — Beni-Saf et ses mines. — Mersa-si-Ahmed. — Les plans inclinés et le minerai. — Rachgoun. — L'embouchure de la Tafna. — Takembrit. — Le chalet d'Aïn-Beida. — Retour. — IX. Le col des Juifs. — Les Beni-Mester. — Encore Sidi-Medjahed. — Sidi-Zaher. — Gar-Rouban. — Rencontre lugubre. — X. Le siroco. — La rue. — Les édifices français. — Le Mechouar. — La rue des Orfévres. — Sidi-l'Hassein. — La grande mosquée et son lustre de bois. — Bou-Salem. — Les mendiants. — Le chemméss. — Le frère du garde champêtre. — La rue de Mascara. — Les cordonniers indigènes. — Le café maure. — Le dellal. — Les cendres de bains maures. — La jarre de beurre fondu. — Le fondouk. — La place du Beylik. — Les charmeurs de serpents. — Les potiers. — La forteresse Toubiana. — Les tisserands. — Le Borda. — Les grottes. — Salubrité de Tlemcen. — Lamoricière. — Sidi-bel-Abbès. — Retour à Alger. 353

VOYAGE EN COCHINCHINE, par M. le docteur MORICE. (1872. — Texte et dessins inédits.)

I. Arrivée à Saigon. — Les *sampans*. — Les *malabars*. — Achat d'un *salaco*. — Débarquement par les coulies. — Le *panca*. — Effets du climat. — Les mendiants annamites. — II. Définition de la moustiquaire. — Préparation inattendue de deux couleuvres. — Promenade dans la ville. — La rue Catinat. — Capitaine! capitaine! — Femmes hindoues et annamites. — Le supplice des *bourbouilles*. — III. Trouvailles du naturaliste. — Lézards indigènes. — La population annamite. — Caractères de la race. — Qualités et défauts. — Nourriture. — Boisson. — Vêtements. — Démarche et gestes. — Le gros orteil. — Le gamin de Saigon. — IV. Les troupes annamites. — *Linhtaps* et *Matas*. — Le vieillard annamite. — Amour du cheval. — La femme annamite ou *Congaï*. — Costume. — Coiffure. — Caractère. — Le bétel et le tabac. — La langue et l'écriture. — V. Le Jardin botanique. — La Plaine des Tombeaux. — Un enterrement annamite. — L'évêque d'Adran. — Les geckos. — Le *Margouilla*. — VI. Les théâtres. — Deux espèces. — Les marionnettes. — Le répertoire. — Le Grand Théâtre. — Représentation extraordinaire. — Générosité chinoise. — Dix heures de spectacle. — Excursion de chasse. — Le Pointat. — Un échange de politesse. — L'hôpital de Choquan. — Cholen. — Son importance commerciale. — Les parcs de crocodiles. 369

VII. Gocong. — Caractère processif des Annamites. — L'inspection. — Le général Tanh. — Un palais annamite. — Luxe du mobilier. — Les rizières. — L'œil des barques. — La pagode. — VIII. Départ pour Hatien. — A bord du *Vaïco*. — Les éléphants et le fil télégraphique. — Chaudoc. — Voyage en jonque. — Gienthan. — Admirables paysages. — Hatien. — Poivriers. — La *Venise*. — Pêcheries. — Le limule. — IX. La fête du *Tèt*. — Jeux. — Le jet des javelines. — L'escarpolette. — Le volant. — Le bakouan. — Spectacles. — Excursions dans les environs. — Le *Bonnet-à-Poil*. — Pèlerin cambodgien. — Pagode. — Magnifique panorama. — Ouatiers. — Matelas cambodgiens. — X. Les fumeries d'opium. — Le poisson de combat. — L'ancien palais de Maqueuou. — La pagode du Diable. — Un *cobra capelle*. — XI. Visite à l'île de Phu-Quoc. — Éducation d'un éléphant blanc. — Chaudoc. — En arrêt devant un serpent. — Moustiques. — Vinh-Long. — Mitho. — Retour à Saigon. — Départ pour l'Est. 385

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XII. Voyage en voiture à bœufs. — Tayninh. — Aspect général. — Caractère de la population. — Le jardin de l'inspecteur. — XIII. Excursion à *Nui-ba-dinh*. — Légende de la grotte. — La source miraculeuse. — Une chasse au tigre. — Mort d'un des chasseurs. — XIV. Le marché de Tayninh. — Types cambodgiens. — Différences entre le Cambodgien et l'Annamite. — Ma ménagerie. — Singes. — Cerfs. — L'herpétor tentaculé. — Le varan. — Tortues. — Cigognes. — Ours. — Pangolins. — XV. Chasse au condinh. — Retour pittoresque. — Serpents. — Les parasites des serpents. — Insectes. — Buprestes et sagres. — Araignées, scorpions et fourmis. — XVI. Un Stieng. — Le cerf panolia. — Chasse au cerf. — Promenade à Tromdo. — Rencontre d'un rhinocéros. — Dernière visite à Saigon. 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU DEUXIÈME SEMESTRE DE L'ANNÉE 1875, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. (Texte inédit.) . 417

LISTE DES GRAVURES. 425

LISTE DES CARTES, PROFILS ET PLANS. 430

TABLE DES MATIÈRES. 431

4214. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr